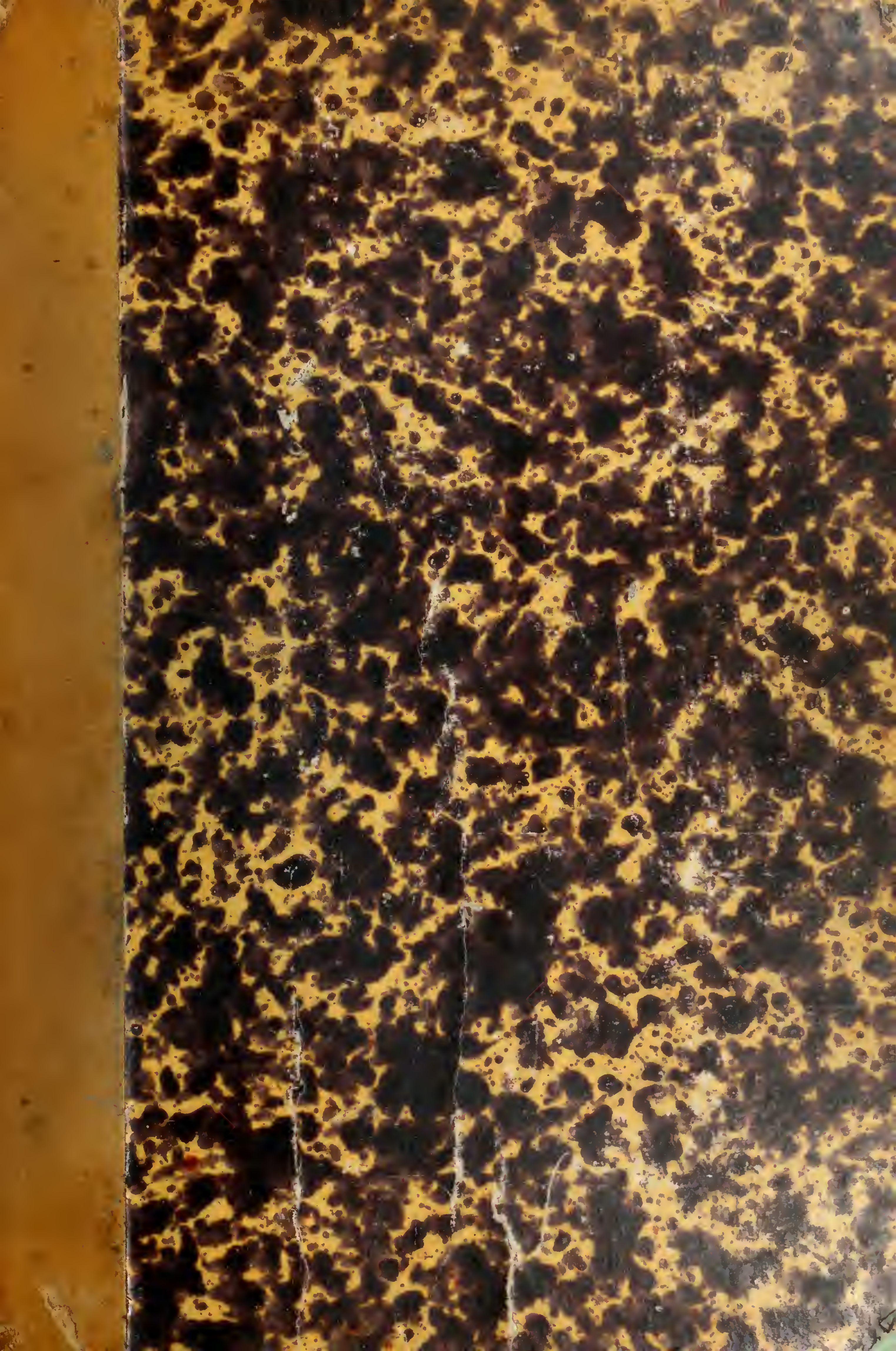






[illegible] — [illegible]

[illegible] = [illegible]

= les [illegible] femmes

= les compagnons de [illegible]

= [illegible] jeunes

= le [illegible]

= [illegible]

= [illegible] artiste



BLACK

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

Où le lecteur fait connaissance avec les deux premiers personnages du livre.

M. le chevalier de la Graverie en était à son second tour de ville.

Peut-être serait-il plus logique d'entrer en matière en apprenant au lecteur ce que c'était que M. le chevalier de la Graverie, et dans lequel des quatre-vingt-six départements de la France était située la ville dont il longeait l'enceinte.

Mais nous avons résolu, dans un moment d'humour qui nous a probablement été inspiré par le brouillard que nous avons respiré dernièrement en Angleterre, de faire un roman complétement neuf, c'est-à-dire de le faire à l'envers des autres romans.

Voilà pourquoi, au lieu de commencer par le commencement, comme on a fait jusqu'à présent, nous le commencerons par la fin, certain que l'exemple sera imité, et que, d'ici à quelque temps, on ne commencera plus les romans que par la fin.

D'ailleurs, il y a encore un autre motif qui nous détermine à adopter cette façon de procéder.

Nous craignons que l'aridité des détails biographiques ne rebute le lecteur et ne lui fasse fermer le livre à la fin du premier feuillet.

Nous nous contenterons donc de lui dire pour le moment, et cela, parce que nous ne pouvons pas le lui cacher, que la scène se passe, vers 1842, à Chartres en Beauce, sur la promenade ombragée d'ormes qui serpente autour des vieilles fortifications de l'antique capitale des Carnutes, promenade qui est à la fois les Champs-Élysées et la petite Provence de toutes les générations de Chartrains qui se sont succédé depuis deux cents ans.

Puis, ayant posé nos réserves à l'endroit de l'individualité rétrospective de notre héros, ou plutôt de l'un de nos héros, afin que le lecteur ne nous accuse pas de lui avoir ménagé un coup de Jarnac, nous continuons.

Le chevalier de la Graverie en était donc à son second tour de ville.

Il arrivait à cette partie du boulevard qui domine le quartier de la cavalerie et d'où l'œil embrasse dans tous leurs détails les vastes cours de cette caserne.

Le chevalier s'arrêta.

C'était sa halte.

Tous les jours, le chevalier de la Graverie, qui sortait de chez lui à midi précis, après avoir pris son café pur et avoir mis trois ou quatre morceaux de sucre dans la poche de derrière de son habit, pour grignoter chemin faisant, ralentissait ou précipitait la seconde partie de sa promenade, de façon à se trouver au même endroit, c'est-à dire à celui que nous venons d'indiquer, au moment précis où la trompette appelait les cavaliers au pansage de leurs chevaux.

Ce n'est point que rien au monde, à part le ruban rouge qu'il portait à son habit, indiquât, dans le chevalier de la Graverie, une tendance vers les exercices militaires; il s'en fallait du tout au tout : le chevalier de la Graverie était, au contraire, ce que l'on peut imaginer de plus bonhomme.

Mais il aimait à voir ce tableau pittoresque et mouvementé, qui le ramenait au temps où lui-même, — nous dirons plus tard dans que les circonstances — avait été mousquetaire; ce dont il était très fier depuis qu'il ne l'était plus.

Car, sans chercher, ostensiblement du moins, dans les souvenirs d'une autre époque, ses consolations du présent, tout en portant philosophiquement des cheveux qui avaient passé du jaune tendre au gris-perle; tout en paraissant aussi satisfait de son enveloppe qu'une chrysalide peut l'être de la sienne; tout en ne voltigeant pas sur les ailes de papillon d'un ci-devant jeune homme, le chevalier de la Graverie n'était point fâché de se poser en connaisseur aux yeux des pacifiques bourgeois qui, comme lui, venaient chercher leur distraction quotidienne en face des écuries du quartier, et de faire dire à ses voisins :

— Savez-vous que, vous aussi, chevalier, vous avez dû être un joli officier dans votre temps?

Supposition qui était d'autant plus agréable au chevalier de la Graverie, qu'elle était complètement dénuée de fondement.

L'égalité des rides, qui ne fait que préluder, chez les hommes, à la grande égalité de la mort, est la consolation de ceux qui ont à se plaindre de la nature.

Or, le chevalier de la Graverie n'avait point à s'en louer, de cette capricieuse nature, nourrice débonnaire des uns, marâtre capricieuse des autres.

Et c'est ici le moment, je crois, de dire ce qu'était physiquement le chevalier de la Graverie; le moral se développera plus tard.

C'était un petit homme, de quarante-sept à quarante-huit ans, grassouillet à la manière des femmes et des eunuques, lequel avait eu, comme nous l'avons dit, des cheveux jaunes qui, dans ses signalements, étaient généralement portés comme cheveux blonds; qui avaient encore de grands yeux bleu-faïence dont l'expression habituelle était l'inquiétude, quand la rêverie — car le chevalier rêvait quelquefois — ne leur donnait pas une fixité morne; de grandes oreilles sans ourlets, molles et branlantes; des lèvres grosses et sensuelles, dont l'inférieure pendait légèrement à la manière autrichienne; enfin, un teint rougeaud par places, presque blafard là où il n'était pas rouge

Cette première partie de son corps était supportée par un cou gros et court, sortant d'un torse qui s'était porté tout entier vers l'abdomen, au détriment de bras étriqués et manquant de longueur.

Enfin, ce torse se mouvait à l'aide de petites jambes rondes comme des saucissons, et légèrement cagneuses du genou.

L'ensemble était vêtu au moment où nous le présentons au lecteur : la tête, d'un chapeau noir à larges bords et à forme basse; le cou, d'une cravate de fine batiste brodée; le torse, d'un gilet de piqué blanc, recouvert d'un habit bleu à boutons d'or; enfin, la partie inférieure du corps, d'un pantalon de nankin, un peu court, serré au genou et à la cheville, laissant à découvert des bas de coton mouchetés qui se perdaient dans des escarpins à gros rubans.

Tel qu'il était, nous l'avons dit, le chevalier de la Graverie avait fait du pansage l'incident récréatif de la course qu'il accomplissait tous les jours avec la sollicitude religieuse que, arrivés à un certain âge, les caractères méthodiques mettent à accomplir une prescription médicale.

Il le gardait pour la bonne bouche; il en était friand comme un gastronome est friand d'un plat d'entremets.

Arrivé en face d'un banc de bois placé au bord du talus qui descend aux écuries, M. de la Graverie s'arrêta et regarda si la scène allait bientôt commencer; puis il s'assit méthodiquement, comme un vieil habitué se fût assis à l'orchestre de la Comédie-Française, attendant, le menton appuyé sur ses deux mains et les deux mains appuyées sur sa canne à pomme d'or, que le son de la trompette remplaçât les trois coups du régisseur.

Et vraiment, ce jour-là, l'intéressant spectacle du pansage eût arrêté et captivé beaucoup d'autres, moins curieux et plus blasés que notre chevalier; non pas que l'opération quotidienne eût en elle-même quelque chose d'insolite et d'inaccoutumé : non, c'étaient bien les mêmes chevaux bais, alezans, rouans, noirs, gris, blancs, tigrés, pies, hennissant ou frémissant sous la brosse et l'étrille; c'étaient bien les mêmes cavaliers en sabots et en pantalons de treillis, les mêmes sous-lieutenants ennuyés, le même adjudant-major grave et compassé, guettant une infraction aux règlements comme le chat guette la souris, et le pion les écoliers.

Mais, le jour où nous rencontrons le chevalier de la Graverie, un beau soleil d'automne reluisait sur cette masse grouillante de bipèdes et de quadrupèdes, et triplait la valeur de l'ensemble et des détails.

Jamais les croupes des chevaux n'avaient été si miroitantes, jamais les casques n'avaient renvoyé tant de feux, jamais les sabres n'avaient fait jaillir tant d'éclairs, jamais les physionomies n'avaient été si accentuées, jamais, enfin, le cadre n'avait été si splendide!

Les deux majestueuses flèches qui dominent l'immense cathédrale s'enflammaient sous un chaud rayon que l'on eût cru emprunté au ciel d'Italie; les moindres détails de leurs fines dentelures s'accusaient par la vigueur des ombres, et les feuilles des arbres qui bordent la rivière d'Eure se nuançaient de mille teintes de vert, de pourpre et d'or!

Bien que le chevalier n'appartînt aucunement à l'école romantique, qu'il n'eût jamais eu l'idée de lire les *Méditations poétiques* de Lamartine ou les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo, ce soleil, ce mouvement, ce bruit, cette majesté du paysage le fascinèrent, et, comme tous les esprits paresseux, au lieu de dominer la scène et de rêver à sa volonté en dirigeant sa rêverie par la route qui pouvait lui être le plus agréable, il fut bientôt absorbé par elle et tomba dans cet affaissement intellectuel, pendant lequel la pensée semble quitter le cerveau et l'âme le corps, où l'on regarde sans voir, où l'on écoute sans entendre et où la foule des songes, se succédant les uns aux autres comme les facettes coloriées du kaléidoscope, — et cela, sans que le songeur ait la force d'accrocher un de ses rêves au passage et de s'y arrêter, — finit par produire une ivresse qui rappelle de loin celle des fumeurs d'opium et des mangeurs de hachich!

Il y avait quelques minutes que le chevalier de la Graverie se laissait envahir par cette somnolence, lorsqu'il fut ramené au sentiment de la vie réelle par une sensation des plus positives.

Il lui sembla qu'une main audacieuse cherchait furtivement à se glisser dans la poche gauche de sa redingote.

Le chevalier de la Graverie se retourna brusquement, et, à sa grande surprise, au lieu de la face patibulaire d'une tire-laine ou d'un vide-gousset, il aperçut la physionomie honnête et placide d'un chien qui, sans être le moins du monde embarrassé de la circonstance du flagrant délit, continuait de convoiter la poche du chevalier, en agitant doucement sa queue et en se léchant amoureusement les babines.

L'animal qui venait d'arracher si inopinément le chevalier à sa rêverie, appartenait à cette grande race d'épagneuls qui nous sont venus d'Écosse en même temps que les secours que Jacques Ier envoya à son cousin Charles VII. Il était noir, — nous parlons de l'épagneul, bien entendu, — avec une raie blanche qui, commençant à la gorge, lui traversait, en s'élargissant, le poitrail, et, descendant entre ses pattes de devant, lui formait une espèce de jabot : sa queue était longue et ondoyante; son

poil soyeux avait des reflets métalliques; ses oreilles, fines, longues et placées bas, encadraient des yeux intelligents, presque humains, entre lesquels s'allongeait un museau légèrement teinté de feu à son extrémité.

Pour tout le monde, c'était un magnifique animal qui valait grandement la peine d'être admiré; mais le chevalier de la Graverie, qui se piquait d'indifférence à l'endroit de toutes les bêtes en général, et des chiens en particulier, ne prêta qu'une médiocre attention aux charmes extérieurs de celui-ci.

Il était désappointé.

Pendant la seconde qui avait suffi à la perception de ce qui se passait derrière son dos, le chevalier de la Graverie avait bâti tout un drame.

Il y avait des voleurs à Chartres !

Une bande de *pick-pocket* avait fait invasion dans la capitale de la Beauce, à l'intention d'exploiter les poches de ses bourgeois, bien connus pour les gonfler de valeurs de toutes sortes. Ces audacieux scélérats, démasqués, appréhendés au corps, traînés en cour d'assises, envoyés au bagne, tout cela grâce à la perspicacité, à la susceptibilité de sens d'un simple flâneur : c'était splendide de mise en scène, et l'on comprend qu'il était cruel de retomber de ces hauteurs accidentées dans le calme monotone des rencontres quotidiennes du tour de ville.

Aussi, dans son premier mouvement de mauvaise humeur contre l'auteur de cette déception, le chevalier essaya-t-il de chasser l'importun par un froncement de sourcils olympien, à la toute-puissance duquel il lui paraissait impossible que l'animal pût résister.

Mais le chien essuya intrépidement le feu de ce regard et contempla, au contraire, son adversaire d'un air aimable. Il fit rayonner avec tant d'expression ses grandes prunelles jaunes, tout humides, que ce miroir du cœur qu'on appelle les yeux chez les chiens comme chez les hommes, dit clairement au chevalier de la Graverie :

— La charité, monsieur, s'il vous plaît !

Et cela, avec un accent si humble, si piteux, que le chevalier se sentit remué jusqu'au fond de l'âme, déplissa son front; puis, fouillant dans cette même poche où l'épagneul avait tenté d'introduire son museau pointu, il en tira un des morceaux de sucre qui avaient excité la convoitise du larron.

Le chien le reçut avec toute la délicatesse imaginable; en le voyant ouvrir la gueule pour y laisser choir cette friande aumône, jamais on n'eût pu croire qu'une mauvaise pensée, une pensée de vol, fût venue dans cet honnête cerveau; peut-être un observateur eût-il désiré une expression de physionomie un peu plus reconnaissante, tandis que le sucre craquait entre les dents blanches de l'animal; mais la gourmandise, qui est un des sept péchés capitaux, faisait partie des vices aimables du chevalier, lequel la regardait comme une de ces faiblesses qui charment les relations sociales. Il en résulta qu'au lieu d'en vouloir au chien de l'expression plus sensuelle que reconnaissante de sa physionomie, il suivit avec une admiration véritable et presque envieuse les témoignages de jouissance gastronomique que lui donnait l'animal.

Au reste, l'épagneul était décidément de la race des gueux ! Le bienfait ne fut pas plus tôt absorbé, que l'animal ne sembla s'en souvenir que pour en solliciter un autre; ce qu'il fit en se léchant amoureusement les lèvres et avec les mêmes jeux de physionomie suppliants, les mêmes attitudes humbles et caressantes dont il venait d'expérimenter la valeur; il ne se doutait pas que, comme presque tous les mendiants, d'intéressant il devenait importun; mais, au lieu de lui en vouloir de son importunité, le chevalier encouragea ces méchantes inclinations en lui prodiguant les morceaux de sucre et en ne s'arrêtant que quand sa poche fut entièrement vide.

Le quart d'heure de Rabelais de la reconnaissance allait sonner. M. le chevalier de la Graverie ne le voyait pas venir sans une certaine appréhension; il y a toujours une nuance de fatuité et d'égoïsme même dans le bienfait qui s'adresse à un chien; on aime à croire que la main dont il dérive en constitue tout le prix, et le chevalier avait vu si souvent débiteurs, obligés, courtisans, tourner les talons aux plats nettoyés, que, malgré le brin de suffisance que nous signalons, il n'osait trop espérer qu'un simple membre de la communauté canine ne suivît pas les traditions et les exemples donnés à ses pareils par les fils d'Adam, depuis la succession des siècles.

Quelque philosophe qu'une longue expérience de la vie eût dû le faire à cet endroit, il en coûtait au chevalier de la Graverie d'expérimenter, une fois de plus à ses dépens, l'ingratitude universelle; il ne demandait donc pas mieux que de sauver sa connaissance improvisée des embarras de cette terrible épreuve, et de s'épargner à lui-même les humiliations qui pouvaient en résulter; aussi, après avoir une dernière fois sondé la profondeur de sa redingote; après s'être bien convaincu qu'il n'y avait pas moyen de prolonger ces agréables relations de la durée d'un morceau de sucre; après avoir, aux yeux de l'épagneul, retourné sa poche pour donner une preuve de complète bonne foi, il fit au chien une amicale caresse, ayant pour but de lui tenir lieu à la fois d'adieu et d'encouragement; puis, se levant, il reprit sa promenade, sans oser regarder derrière lui.

Tout cela, vous le voyez, ne vous dénonce pas le chevalier de la Graverie comme un mauvais homme, ni l'épagneul comme un mauvais chien.

C'est déjà beaucoup, ayant à vous mettre un homme et un chien en scène, que l'homme ne soit pas méchant ni le chien enragé. Aussi me crois-je obligé, vu cette première invraisemblance, de vous répéter que c'est, non pas un roman, mais une histoire que je vous raconte.

Le hasard avait, cette fois, réuni un bon homme et un bon chien.

Une fois n'est pas coutume !

II

Où mademoiselle Marianne donne le programme de son caractère.

Nous avons vu que le chevalier avait repris sa promenade, sans oser détourner la tête pour s'assurer si le chien le suivait, oui ou non.

Mais il n'était pas au pont de la Courtille, — endroit bien connu, non seulement des Chartrains, mais des habitants de tout le canton, — que sa résolution avait déjà subi un rude assaut, et ce n'était point sans une véritable force morale qu'il avait résisté aux suggestions du démon de la curiosité.

Cette curiosité, au moment où le chevalier de la Graverie arriva devant la porte Morard, était si fort excitée, que le passage de la diligence qui débouchait de la vieille route de Paris au triple galop de ses cinq chevaux, lui servit de prétexte pour se ranger; et, en se rangeant, comme par mégarde, il retourna la tête, et, à sa grande surprise, il aperçut le chien qui emboîtait son pas et le suivait gravement, méthodiquement, en animal qui a la conscience de ce qu'il fait, et qui accomplit une action selon sa conscience.

—Mais je n'ai plus rien à te donner, pauvre brave bête ! s'écria le chevalier en secouant ses poches flasques.

On eût dit que le chien avait compris le sens et la portée de ces paroles; car il s'élança en avant, fit deux ou trois gambades folles, comme pour témoigner de sa reconnaissance; après quoi, voyant le chevalier arrêté, et ne sachant pas combien de temps durerait la halte, il s'allongea à plat ventre sur le sol, appuya sa tête sur ses pattes de devant étendues, lança dans l'air trois ou quatre abois joyeux, et attendit que son nouvel ami se remît en marche.

Au premier mouvement que fit le chevalier, le chien se redressa sur ses quatre pattes et bondit en avant.

De même que l'animal avait paru comprendre les paroles de l'homme, l'homme parut comprendre les gestes de l'animal.

Le chevalier de la Graverie s'arrêta, et, levant et laissant retomber ses deux bras :

— Bon! dit-il, tu veux que nous nous en allions de compagnie, je te comprends; mais, malheureux, je ne suis pas ton maître, moi, et, pour me suivre, tu dois abandonner quelqu'un, quelqu'un qui t'a élevé, logé, nourri, choyé, caressé, un aveugle dont tu es le bâton peut-être, une douairière dont tu es la consolation sans doute; quelques méchants morceaux de sucre

te l'ont fait oublier, comme, plus tard, tu m'oublierais à mon tour si j'étais assez faible pour t'adopter. — Allons, allez-vous-en, Médor! dit le chevalier s'adressant cette fois à l'animal; vous n'êtes qu'un chien, vous n'avez pas le droit d'être ingrat... Ah! si vous étiez un homme, continua, comme entre parenthèses, le chevalier, ce serait autre chose.

Mais le chien, au lieu d'obéir à l'ordre ou de se rendre à la considération philosophique du chevalier, redoubla ses abois, ses gambades, ses invitations à la promenade.

Par malheur, cette seconde série de pensées qui était montée au cerveau du chevalier comme une marée crépusculaire dont chaque vague s'avance plus ténébreuse, l'avait assombri; sans doute, il avait de prime-abord été flatté d'inspirer l'attachement subit que lui avait témoigné l'animal; mais, par un retour naturel, il avait réfléchi que cet attachement cachait sans doute une ingratitude plus ou moins noire; il avait pesé la stabilité d'une amitié si prime-sautière, il s'était enfin fortifié dans un parti qui semblait pris chez lui depuis nombre d'années, parti d'après lequel — nous l'expliquerons plus tard — ni hommes, ni femmes, ni bêtes, ne devaient avoir à l'avenir aucune part dans ses affections.

Par cet aperçu habilement ménagé, le lecteur doit commencer à s'apercevoir que le chevalier de la Graverie appartient à cette honorable religion qui a pour dieu Timon, pour messie Alceste, et que l'on appelle MISANTHROPIE.

Aussi, bien décidé à trancher dans le vif, en rompant dès son début cette liaison, M. de la Graverie essaya d'abord de renvoyer le chien par la persuasion. Après l'avoir, comme nous avons vu, appelé Médor, en l'invitant une première fois à se retirer, il lui renouvela la même invitation en l'appelant tour à tour des noms mythologiques de Pyrame, Morphée, Jupiter, Castor, Pollux, Actéon, Vulcain; puis des noms antiques de César, Nestor, Romulus, Tarquin, Ajax; puis des noms scandinaves d'Ossian, de Fingal, d'Odin, de Thor, de Feuris; de ces noms, il passa aux noms anglais de Trim, Tom, Dick, Nick, Milord, Stopp; des noms anglais, il passa aux noms pittoresques de Sultan, Phanor, Turc, Ali, Mouton, Perdreau; enfin il épuisa tout ce que, depuis les temps fabuleux jusqu'à nos temps positifs, le martyrologe des chiens put lui fournir de noms pour faire entrer dans la tête de l'épagneul obstiné qu'il était impossible qu'il continuât de cheminer à sa suite; mais, s'il y a un proverbe qui dit, à propos des hommes, qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, il était évident, dans cette circonstance du moins, que le proverbe devait s'étendre jusqu'aux chiens.

En effet, l'épagneul, si prompt à deviner tout à l'heure la pensée de son nouvel ami, paraissait être maintenant à mille lieues de le comprendre; plus la physionomie du chevalier de la Graverie devenait menaçante et sévère, et plus il cherchait dans sa gorge des notes métalliques et cuivrées, plus l'animal prenait des attitudes allègres et provoquantes, et semblait donner la réplique à un agréable badinage; enfin, lorsque le chevalier, bien malgré lui, mais contraint par la nécessité de rendre sa pensée claire et saisissable, se décida, en levant sa canne à pomme d'or, à employer l'*ultima ratio* des chiens, la pauvre bête se coucha tristement sur le dos, et tendit, d'un air résigné, ses flancs au bâton.

Des malheurs, malheurs dont nous ne comptons aucunement faire un secret à nos lecteurs, avaient pu rendre le chevalier misanthrope, mais la nature ne l'avait pas créé méchant.

Aussi, cette humble attitude de l'épagneul désarma-t-elle complétement le chevalier; il fit passer sa canne, de sa main droite dans sa main gauche, s'essuya le front, — car cette scène qu'il venait de jouer, et dans laquelle il avait joint le geste au dialogue, l'avait mis en nage, — et, s'avouant vaincu, tout en conservant à son amour-propre l'espoir d'une revanche :

— Sac à papier! s'écria-t-il, viens si tu veux, chien de... chien! mais du diable si tu me suis plus loin que ma porte.

Mais le chien était probablement de cet avis que qui gagne du temps gagne tout; car il se remit immédiatement sur ses quatre pattes, et, en animal parfaitement consolé et nullement inquiet, il anima le reste de la promenade par mille cabrioles autour du maître qu'il paraissait avoir choisi, le traitant si bien en vieil ami, que tous les Chartrains qui rencontrèrent le chevalier s'arrêtèrent ébaubis et rentrèrent chez eux, enchantés d'avoir à poser à leurs amis et connaissances cette énigme, sous la forme d'interrogation affirmative :

— Ah çà! mais M. de la Graverie a donc un chien, à présent?

M. de la Graverie, dont la ville s'occupait et, pendant deux ou trois jours peut-être, allait s'occuper, M. de la Graverie fut très-digne : il se montra tout à la fois complétement insoucieux de la curiosité qu'il soulevait sur son passage et d'une superbe indifférence vis-à-vis de son compagnon, s'arrêtant, absolument comme s'il eût été seul, partout où il avait l'habitude de s'arrêter : devant la porte Guillaume, dont on restaurait les vieux créneaux; en face du jeu de paume, mal animé par la maladresse de six joueurs et les cris d'une douzaine de gamins qui se disputaient l'emploi de marqueurs de chasse; auprès d'un cordier qui avait établi son atelier le long de la butte des Charbonniers, et dont, chaque jour, il inspectait le travail avec un intérêt dont jamais il n'avait même essayé de se rendre compte.

Si parfois une mine gracieuse, une caresse provoquante du chien arrachait malgré lui un sourire au chevalier, il le refoulait soigneusement en dedans, et, à l'instant même, reprenait son air gourmé, comme un ferrailleur qui, découvert par une feinte de son adversaire, se remet soigneusement en garde.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent tous deux au numéro 9 de la rue des Lices, domicile, depuis nombre d'années, du chevalier de la Graverie.

Arrivé à cette porte, ce dernier comprit que tout le reste n'avait été qu'une espèce de prologue et que c'était là que la véritable lutte allait s'engager.

Mais le chien paraissait, lui, n'avoir rien compris du tout, sinon qu'il était arrivé au but de sa promenade.

Pendant que le chevalier glissait son passe-partout dans la serrure, l'épagneul, exempt, en apparence du moins, de toute inquiétude, attendait, placidement assis sur sa queue, que la porte s'ouvrît, comme si une longue habitude lui avait fait considérer la maison comme sienne; aussi, dès que le chevalier en eût fait tourner les gonds, l'animal, s'élançant vivement entre ses jambes, allongea-t-il le nez sur le seuil; mais le maître du logis tira si vivement à lui la porte, entre-bâillée au tiers, qu'elle se referma sur le nez du chien, et que, de la secousse, la clef rejaillit au milieu de la rue.

L'épagneul s'élança après la clef, et, malgré la répugnance qu'éprouvent en général les chiens, si bien dressés qu'ils soient, à toucher du fer avec leurs dents, il prit délicatement la clef entre sa mâchoire supérieure et sa mâchoire inférieure, et la rapporta à M. de la Graverie, et cela, comme on dit en termes de chasse, à l'anglaise, lui tournant le dos et se dressant sur ses pattes de derrière, afin de ne point le salir avec ses pattes de devant.

Cette manœuvre, sans toucher M. de la Graverie, si séduisante qu'elle fût, donna cependant dans son cerveau matière à un certain nombre de réflexions.

La première fut qu'il n'avait point affaire au premier chien venu, et que, sans être précisément un chien savant, celui qui venait de lui donner cette preuve d'éducation était un chien bien élevé.

Sans que sa résolution première en fût ébranlée, il comprit cependant que l'épagneul méritait quelques égards, et, comme deux ou trois personnes s'étaient déjà arrêtées à le regarder, comme les rideaux de quelques fenêtres s'écartaient, il résolut de ne pas compromettre sa dignité dans une lutte qui pourrait bien, vu l'entêtement et la vigueur de l'animal, ne pas demeurer à son avantage, et, cette résolution prise, il se décida à appeler une tierce personne à son secours.

En conséquence, il remit dans sa poche la clef que l'épagneul venait de lui rapporter, et, tirant une patte de chevreuil suspendue à une petite chaîne de fer, il fit retentir la sonnette à l'intérieur.

Malgré son retentissement parvenu distinctement à l'oreille du chevalier, la sonnette ne fit aucun effet; la maison resta muette comme si le chevalier eût sonné à la porte du château de la Belle au bois dormant, et ce ne fut que lorsque le chevalier eut redoublé ses appels, avec un rapprochement de tentative et un redoublement d'effets indiquant qu'il ne se lasserait pas le premier, qu'une fenêtre à guillotine glissa dans son châssis, au premier étage, et que la tête rechignée d'une femme de cinquante ans, à peu près, s'y encadra.

Cette tête s'avança avec autant de précaution que si quelque

nouvelle invasion de Normands ou de Cosaques eût menacé la ville, et chercha à reconnaître l'auteur de cet étrange charivari.

Mais M. de la Graverie, qui s'attendait naturellement à voir s'ouvrir la porte du rez-de-chaussée et non la fenêtre du premier, s'était effacé contre la porte, afin d'avoir moins de chemin à faire pour s'élancer à l'intérieur, et disparaissait à l'ombre d'une corniche toute chargée de girollées de muraille, poussant là, vertes et drues, comme en plein parterre.

Il fut donc impossible à la femme de ménage de l'apercevoir; elle vit seulement le chien, qui, assis sur son derrière, à trois pas du seuil, et attendant, comme le chevalier, que la porte s'ouvrît, leva la tête et regarda avec son œil intelligent le nouveau personnage qui entrait en scène.

La vue de ce chien n'était point faite pour rassurer Marianne, — c'était le nom de la vieille femme de ménage, — sa couleur non plus; on se rappelle que l'épagneul, à part deux taches de feu au museau et un jabot blanc au cou, était noir comme un corbeau; et Marianne ne se rappelait aucune des connaissances de M. de la Graverie ayant un chien noir et ne voyait guère que le diable qui eût un chien de cette couleur.

Or, comme elle savait que le chevalier avait fait serment de n'avoir jamais de chien, elle fut bien loin de se douter que ce chien accompagnât le chevalier.

D'ailleurs, le chevalier ne sonnait point.

Le chevalier qui n'aimait pas à attendre, avait son passe-partout qui ne le quittait jamais.

Enfin, après un instant d'hésitation, elle se hasarda à interroger.

— Qui est là? demanda-t-elle timidement.

Le chevalier, guidé à la fois par le son de la voix et par le regard de l'épagneul, quitta son poste, fit trois pas dans la rue et leva la tête à son tour, en se faisant un abat-jour de sa main.

— Ah! c'est vous, Marianne, dit-il; descendez.

Mais, du moment qu'elle avait reconnu son maître, Marianne avait cessé de craindre; aussi, au lieu d'obéir à l'ordre qui lui était donné :

— Descendre? demanda-t-elle; et pourquoi faire?

— Mais pour m'ouvrir, apparemment, répondit M. de la Graverie.

Le visage de Marianne, de doucereux et timide qu'il avait été d'abord, devint acariâtre et revêche.

Elle arracha une longue aiguille fichée entre son bonnet et ses cheveux, et, reprenant son tricot interrompu :

— Pour vous ouvrir? dit-elle; pour vous ouvrir?

— Sans doute.

— N'avez-vous point votre passe-partout?

— Que je l'aie ou que je ne l'aie point, je vous dis de descendre.

— Bon! voilà que vous l'avez perdu ; car je suis sûr que vous l'aviez ce matin : pendant que je brossais vos habits, il est tombé de la poche de votre pantalon, et je l'y ai remis. Eh bien, c'est une étourderie dont je ne vous croyais point capable à votre âge; mais, Dieu merci ! on apprend tous les jours.

— Marianne, reprit le chevalier en donnant de légères marques d'impatience, qui prouvaient qu'il n'était point autant que l'on pouvait le croire sous la domination de sa femme de charge, je vous dis de descendre.

— Il l'a perdu ! s'écria celle-ci sans avoir remarqué l'imperceptible nuance qui s'était faite dans le ton du chevalier; il l'a perdu! Ah! mon Dieu, qu'allons-nous devenir? Il me va falloir courir la ville, faire changer la serrure, la porte peut-être ; car je ne dormirai certainement pas dans une maison dont la clef court les grands chemins.

— J'ai la clef, Marianne, dit le chevalier s'impatientant de plus en plus ; mais j'ai des raisons pour ne pas m'en servir.

— Jésus Dieu ! et quelles raisons, je vous le demande, peut avoir un homme qui a réellement son passe-partout, pour ne pas rentrer avec son passe-partout, au lieu de faire courir les escaliers et les corridors à une pauvre femme déjà écrasée d'ouvrage?... Et justement, cela me rappelle que mon dîner est sur le feu. — Ah ! il brûle, il brûle, je le sens ! A quoi pensez-vous, mon Dieu?

Et mademoiselle Marianne fit un mouvement pour rentrer.

Mais le chevalier de la Graverie était à bout de patience; d'un geste impératif, il cloua la vieille fille à sa place, en disant d'une voix sévère :

— Allons, trêve de paroles, et venez m'ouvrir, vieille folle !

— Vieille folle ! vous ouvrir ! s'écria Marianne en élevant convulsivement son tricot au-dessus de sa tête, à la façon des imprécations antiques. Comment ! vous avez votre clef, vous l'avouez, vous me la montrez même, et vous voulez me faire courir par la maison et traverser la cour? Cela ne sera pas, monsieur ; non, cela ne sera pas ! il y a longtemps que je suis lasse de vos caprices, et je ne me prêterai point à celui-là.

— Oh ! l'abominable mégère ! murmura le chevalier de la Graverie tout étonné de cette résistance, et déjà brisé de sa lutte avec le chien ; je crois, en vérité, que, malgré sa supériorité dans les bisques d'écrevisses et les coulis de lapin, je serai forcé de m'en séparer ; seulement, comme je ne veux qu'à aucun prix cet épagneul maudit entre dans la maison, cédons-lui, quitte à reprendre notre revanche plus tard.

Alors, plus doucement :

— Marianne, dit-il, je comprends que vous vous étonniez de mon apparente inconséquence ; mais voici le fait : vous voyez ce chien...

— Certainement que je le vois, dit l'acariâtre personne sentant qu'elle regagnait en force tout ce que consentait à perdre le chevalier.

— Eh bien, il m'a suivi malgré moi, depuis la caserne des dragons ; je ne sais comment m'en débarrasser, et je voudrais que vous vinssiez le chasser tandis que je rentrerai.

— Un chien ! s'écria Marianne ; et c'est pour un chien que vous dérangez une honnête fille qui est depuis dix ans à votre service. Un chien !... Ah bien, moi, je vais vous montrer comment on les chasse, les chiens.

Et Marianne, pour cette fois, disparut de la fenêtre.

Le chevalier de la Graverie, convaincu que, si Marianne avait quitté la fenêtre, c'était dans le dessein de descendre et de venir l'aider dans le petit programme d'expulsion, honnête et modéré, qu'il s'était tracé vis-à-vis de l'animal, se rapprocha de la porte; de son côté, le chien, décidément résolu à cultiver la connaissance d'un homme de la poche duquel sortaient de si bons morceaux de sucre, se rapprocha de M. de la Graverie.

Tout à coup, une espèce de cataclysme sépara l'homme de l'animal.

Une véritable avalanche d'eau, une chute du Rhin, un Niagara, tombant du premier étage, les inonda tous deux.

Le chien poussa un hurlement et s'enfuit.

Quant au chevalier, il tira son passe-partout de sa poche, l'introduisit dans la serrure, ouvrit la porte et en franchit le seuil dans un état d'[illegible] facile à comprendre, et au moment même où Marianne faisait entendre cette recommandation un peu tardive :

— Prenez garde à vous, monsieur le chevalier !

III

L'extérieur et l'intérieur de la maison du chevalier de la Graverie.

Le numéro 9 de la rue des Lices consistait en un corps de logis, un jardin et une cour.

Le corps de logis était situé entre la cour et le jardin.

Seulement, il n'avait pas, comme d'habitude, la cour devant et le jardin derrière.

Non : il avait la cour à gauche et le jardin à droite.

Flanquée de cette cour et de ce jardin, la maison faisait face à la rue.

Dans la cour, par laquelle on pénétrait d'ordinaire, on ne trouvait pour tout ornement qu'une vieille vigne, qui, n'ayant pas été taillée depuis dix ans, lançait le long du pignon de la maison voisine, contre laquelle elle était appuyée, des sarments d'une vigueur qui faisait penser aux forêts vierges du nouveau monde.

Bien que cette cour fût pavée de grès, favorisée par l'humidité du sol et l'ombre des toits, l'herbe dans les interstices

avait poussé si épaisse, si serrée, qu'elle formait une espèce de damier en relief, dont les cases étaient indiquées par les pavés.

Par malheur, le chevalier de la Graverie n'étant ni joueur d'échecs, ni joueur de dames, n'avait jamais songé à tirer parti de cette circonstance, qui eût fait le bonheur de Méry ou de M. Labourdonnais.

Extérieurement, la maison avait cet aspect froid et triste qui caractérise la plupart des habitations de nos vieilles villes ; le mortier qui la recrépissait, s'était écaillé par larges plaques, et la chute de ces écailles laissait voir la nature en moellons de la bâtisse, recouverte, de place en place, de lattes clouées à côté les unes des autres ; ce qui donnait à la façade l'apparence d'un visage marbré par une maladie de peau. Les fenêtres, veuves de leur peinture grisâtre et devenues noires de vétusté, étaient à petits carreaux, et encore, par économie, avait-on choisi ces carreaux parmi ceux que l'on appelle des culs de bouteille, carreaux qui ne laissent pénétrer qu'une lumière verdâtre dans les appartements.

Tant que l'on n'avait fait que traverser cette cour, et que l'on était demeuré au rez-de-chaussée, il fallait que la porte de la cuisine fût entr'ouverte pour que l'on prît une idée passable et une opinion suffisante du maître du logis ; car alors, et par l'entre-bâillement, on apercevait des fourneaux de faïence blanche, propres et luisants comme le plancher d'un parloir hollandais, et le plus souvent empourprés par les rougeâtres reflets d'un charbon incandescent ; à côté du fourneau, un âtre immense, où d'énormes bûches brûlaient bravement et sans parcimonie, comme au temps de nos aïeux, servait de rôtissoire à une broche tournant au moyen de cette mécanique classique qui imite si agréablement le tic-tac d'un moulin ; le foyer carrelé de briques faisait lit à la braise, sans laquelle il n'y a pas de viande grillée, braise que rien ne saurait remplacer, et que les économistes modernes—exécrables gastronomes pour la plupart—ont cru remplacer par un four de tôle ; en face de cette cheminée et de ces fourneaux étincelants comme autant de soleils rougis, s'étalaient une douzaine de casseroles s'étageant par rang de taille et fourbies tous les jours comme les canons d'un vaisseau de haut rang, depuis l'énorme chaudron non étamé où se brassent les confitures et les sirops, jusqu'au vase microscopique où s'élaborent les coulis, les mirepoix et les espagnoles de la cuisine algébrique.

Pour qui savait déjà que M. de la Graverie vivait seul [illegible] ni chats, sans commensal d'aucune sorte, enfin, avec Marianne pour tout domestique, il y avait toute une révélation dans cet arsenal culinaire, et l'on reconnaissait le fin gourmet, le raffiné gastronome livré aux jouissances de la table, aussi facilement qu'au moyen âge, on reconnaissait un alchimiste aux fourneaux, aux creusets, aux cornues, aux alambics et aux lézards empaillés.

Maintenant, la porte de la cuisine fermée, voici ce que l'on voyait au rez-de-chaussée.

Un vestibule des plus mesquins, sans autre ornement que deux champignons de bois, auxquels le chevalier accrochait, en rentrant, à l'un son chapeau, à l'autre son parapluie, lorsqu'il sortait avec un parapluie au lieu de sortir avec une canne ; qu'un banc de chêne sur lequel s'asseyaient les domestiques quand, par hasard, le chevalier recevait, et que des carreaux de pierres blanches et noires, médiocre contrefaçon du marbre, dont elles avaient la froideur et l'humidité ; humidité et froideur qui persistaient en été comme en hiver.

Une vaste salle à manger et un immense salon dans lequel on ne faisait de feu que quand le chevalier de la Graverie donnait à dîner, c'est-à-dire deux fois par an, composaient, avec la cuisine et le vestibule, tout le rez-de-chaussée.

Ces deux pièces tenaient, au reste, ce que l'extérieur promettait en fait de délabrement : le parquet en était disjoint et bosselé, le plafond gris et sale ; les tapisseries déchirées, souillées, arrachées, s'agitaient au souffle du vent lorsque l'on ouvrait la porte.

Dans la salle à manger, six chaises de bois peint en blanc, forme empire, une table en noyer, un buffet, composaient l'ameublement.

Dans le salon, trois fauteuils et sept chaises couraient les uns après les autres, sans jamais parvenir à se joindre, tandis qu'une banquette à dossier, banquette et dossier rembourrés de foin, usurpaient audacieusement la place et le nom de canapé ; la décoration et le mobilier de cet appartement de réception, appartement où, sauf les cas signalés, le propriétaire ne pénétrait jamais, était complété par une table ronde à bouillotte avec son flambeau, par une pendule aux aiguilles stagnantes et au balancier immobile, par une glace en deux morceaux reflétant les rideaux de calicot à bandes jaunes et rouges qui pendaient tristement devant les fenêtres.

Mais, au premier étage, c'était différent : le premier étage était, il est vrai, habité par le chevalier de la Graverie en personne ; c'était là qu'eût conduit en droite ligne le fil parti de la cuisine, si le labyrinthe de la rue des Lices avait eu une Ariane.

Que l'on se figure trois pièces arrangées, meublées, tapissées avec le soin minutieux et la confortable coquetterie qui semblent l'apanage des douairières ou des petites-maîtresses : tout avait été prévu, tout avait été ménagé pour rendre l'existence douce, commode et agréable dans ces trois bonbonnières dont chacune avait sa spécialité.

Le salon, qui était la pièce principale pour la grandeur, était garni d'un meuble de forme moderne, capitonné avec le plus grand respect et la plus grande prévoyance, dans toutes les parties qui étaient destinées à servir de point d'appui à la grassouillette personne du chevalier ; une bibliothèque en bois noir, avec des incrustations de cuivre qui avaient des prétentions au Boule, était remplie de livres reliés en maroquin rouge, que la main du chevalier, il faut le dire, ne tourmentait que rarement et jamais pendant de longues séances ; une pendule représentant l'Aurore sur son char, char dont les roues formaient le cadran, flanquée de deux candélabres à cinq branches, indiquait l'heure avec une minutieuse précision ; des rideaux d'un épais lainage, assortis sur le meuble du salon, se drapaient aux fenêtres avec une élégance que n'eût point désavouée un boudoir de la Chaussée-d'Antin, tandis que des lambris à fond blanc, conservant quelques vestiges dorés, faisaient foi, dans les locataires ou les propriétaires qui avaient précédé M. de la Graverie, d'une élégance encore supérieure à la sienne.

Du salon, on passait dans la chambre à coucher.

Ce qui attirait tout d'abord les regards en entrant dans cette chambre à coucher, c'était un lit monumental, comme largeur et comme hauteur. Ce lit était si élevé, que la première idée qui se présentait à l'esprit de celui qui le voyait, c'est que quiconque [illegible] l'ambitieuse prétention de dormir dans ce lit devait l'escalader au moyen d'une échelle ; une fois arrivé sur cette montagne de laine et de duvet, entourée par un triple rang de rideaux, le conquérant, du milieu d'une alcôve ouatée et capitonnée comme un nid de chardonneret, dominait toute la position : de là, il pouvait, en ramenant son regard sur tous les points de la chambre, passer la revue des chaises, des fauteuils, des chauffeuses, des sofas et canapés, des tabourets, des coussins, des peaux de renard, s'élevant, s'étalant, s'allongeant sur une moquette épaisse et sourde comme un tapis de Smyrne, tout cela recouvert les uns ou les unes, pour l'hiver, d'étoffes souples et moelleuses ; les autres, pour l'été, de cuir ou de basane ; tous ou toutes d'une forme savante, d'une combinaison confortable, d'une courbe ingénieuse, appropriés au repos et à la sieste, et paraissant garder à leur centre une cheminée chargée de flambeaux et de candélabres, garnie de son écran, et combinée de telle sorte que pas un atome de sa chaleur ne fût perdu. Cette pièce, la plus éloignée de la rue, donnait sur le jardin, de manière à ce qu'aucun bruit de charrette et de voiture, à ce qu'aucun cri de marchand ou aboiement de chiens ne vînt inquiéter le sommeil du dormeur.

En repassant de la chambre dans le salon et en traversant celui-ci dans toute sa longueur, on allait se heurter à un énorme paravent en vieux laque, non-seulement originaire de Chine, mais de Coromandel, qui masquait une porte ouvrant sur une troisième pièce ; cette dernière, drapée de tapisseries, n'avait pour tout meuble qu'une petite table ronde en acajou, un seul fauteuil en acajou et une servante également en acajou, dont le dessus de marbre supportait deux seaux de plaqué destinés à faire rafraîchir le vin de Champagne ; mais, sur toutes ses faces, — la chambre, bien entendu, — elle était garnie d'un rang d'armoires vitrées dont le contenu en faisait le digne et précieux appendice de la cuisine.

Chacune de ces armoires, en effet, avait sa spécialité

Dans l'une étincelait une massive argenterie, un service de porcelaine blanche à filets vert et or, et au chiffre du chevalier; des cristaux de Bohême rouges et blancs, dont la finesse et la forme devaient certainement ajouter à la saveur des vins qu'ils étaient chargés de conduire à la bouche et de présenter, à travers deux lèvres sensuelles, aux houppes délicates du palais.

La seconde armoire contenait des pyramides d'un linge de table dont les reflets soyeux faisaient deviner la finesse.

Dans la troisième s'étalaient, comme dans une revue de soldats bien disciplinés, se tenant immobiles et rangés sur deux ou trois de hauteur, des vins d'entremets et de dessert colligés en France, en Autriche, en Allemagne, en Italie, en Sicile, en Espagne, en Grèce, emprisonnés dans leurs bouteilles nationales, les unes au col court et ramassé dans les épaules, les autres au col allongé et gracieux, celles-ci à l'estomac ventru portant étiquette, celles-là enveloppées de tresses de paille ou de roseaux, toutes attrayantes, pleines de promesses, parlant à la fois à l'imagination et à la curiosité, et flanquées, comme un corps d'armée de troupes légères, de liqueurs cosmopolites dans leurs cuirasses de verre de toutes couleurs et de toutes formes.

Dans la dernière enfin, et c'était la plus grande, s'accrochaient à la muraille, pendaient aux angles, se prélassaient sur les planches, des comestibles de toute espèce, terrines de Nérac, saucissons d'Arles et de Lyon, pâtés d'abricots d'Auvergne, gelée de pomme de Rouen, confitures de Bar, conserves du Mans, pots de gingembre de Chine, pickles et sauces anglaises de tout acabit, piment, anchois, sardines, poivre de Cayenne, fruits secs, fruits confits; enfin, tout ce que le bon et savant Dufouilloux dénombre et désigne par ces quatre mots pleins d'expression et dignes de rester dans la mémoire de tous les gourmands : *le harnois de gueule.*

Après cette visite domiciliaire, peut-être un peu minutieuse, mais qui cependant nous a paru nécessaire, le lecteur devinera sans peine que M. le chevalier de la Graverie était un homme très-charitablement occupé de sa personne et fort soucieux des satisfactions de son estomac; seulement, nous ajouterons, pour ne pas laisser dans l'ombre un seul des traits de cette esquisse que nous sommes en train de tracer de lui, que cette tendance bien caractérisée vers la gourmandise était contrariée par la manie qu'avait le digne gentilhomme de se croire constamment malade et de se tâter le pouls tous les quarts d'heure; nous ajouterons encore qu'il était collectionneur de [illegible]; puis, arrivé à ce point de notre récit et sentant l'impossibilité d'aller plus loin, non-seulement sans faire une halte, mais même sans retourner de quarante-huit à cinquante ans en arrière, nous demanderons à nos lecteurs la permission de leur raconter comment ces trois infirmités morales étaient venues au pauvre chevalier.

IV

Comment et dans quelles circonstances naquit le chevalier de la Graverie.

Qu'on ne s'étonne pas trop de ce retour rétrospectif, que le lecteur a dû prévoir, au reste, en voyant que nous prenions notre héros à l'âge où d'habitude les aventures les plus intéressantes de la vie, c'est-à-dire les aventures d'amour, sont terminées; nous nous engageons à ne pas dépasser l'an 1793.

En 1793, donc, M. le baron de la Graverie, père du chevalier, était dans les prisons de Besançon, sous la double accusation d'incivisme et de correspondance avec les émigrés.

M. le baron de la Graverie eût bien pu alléguer pour sa défense qu'à son point de vue, à lui, il n'avait fait qu'obéir aux lois les plus sacrées de la nature, en faisant parvenir quelque argent à son fils aîné et à son frère, tous deux à l'étranger; il y a des moments où les lois sociales passent avant les lois naturelles, et cette allégation, il n'avait pas même songé à la faire; or, *le crime* du baron de la Graverie était un de ceux qui, à cette époque, conduisaient le plus sûrement un homme à l'échafaud.

Aussi, madame la baronne de la Graverie, restée libre, fit-elle, malgré un état de grossesse avancé, les démarches les plus actives pour faire évader son mari.

Grâce à l'or qu'avait prodigué la pauvre femme, son petit complot marchait assez bien. Le geôlier avait promis d'être aveugle; le guichetier avait porté au prisonnier une lime et des cordes à l'aide desquelles il devait scier un barreau et gagner la rue, dans laquelle madame de la Graverie l'attendait pour quitter la France.

La fuite était fixée au lendemain 14 mai.

Jamais heures ne semblèrent plus longues que les heures de cette fatale journée ne le parurent à la pauvre femme. A chaque instant, elle regardait l'horloge et maudissait sa lenteur. Parfois, le sang refluait à son cœur et l'étouffait tout à coup, et elle se disait qu'il était impossible qu'elle vît jamais luire l'aurore de ce lendemain si désiré.

Vers quatre heures du soir, n'y pouvant plus tenir, elle résolut, pour adoucir les terribles angoisses qui l'agitaient, d'aller trouver un prêtre réfractaire qu'une de ses amies cachait dans sa cave, et de lui demander d'unir ses prières aux siennes pour appeler la miséricorde divine sur le malheureux prisonnier.

Madame de la Graverie sortit donc.

En essayant de traverser, malgré son encombrement, une des ruelles qui conduisaient au marché, elle entendit sur la place le bruit sourd et continu d'une grande multitude. Elle essaya alors de revenir sur ses pas; mais c'était chose impossible : la foule fermait l'issue; marchant en avant, cette foule l'emporta sur un de ses flots, et, de même qu'un fleuve se jette dans la mer, le courant qui l'entraînait déboucha sur la place.

La place était encombrée de monde, et, au dessus des têtes de tout ce monde, se dressait la rouge silhouette de la guillotine, au haut de laquelle étincelait, empourpré par un dernier rayon de soleil couchant, le fatal couperet, terrible emblème de l'égalité, sinon devant la loi, du moins devant la mort

Madame de la Graverie frissonna et voulut fuir.

C'était encore plus impossible que la première fois; un nouveau flot de peuple avait envahi la place et l'avait poussée au centre, et il ne fallait pas songer à rompre les rangs pressés de la multitude; l'essayer, c'était risquer de se faire reconnaître pour aristocrate et compromettre dans sa personne non-seulement son propre salut, mais encore celui de son mari.

L'intelligence de madame de la Graverie, tendue depuis quelques jours vers un seul but, celui de l'évasion [illegible] acquis un admirable degré de lucidité.

Elle songeait à tout.

Elle se résigna et se fit forte pour supporter avec courage, et sans trop témoigner son horreur, l'épouvantable spectacle qui allait se passer sous ses yeux.

Elle ne voila pas son visage de ses mains, démonstration qui eût attiré sur elle l'attention de ses voisins; mais elle ferma les yeux.

Une immense clameur, qui gagnait de proche en proche, comme fait une traînée de poudre enflammée, annonça l'arrivée des victimes.

Il se fit bientôt un refoulement indiquant que la charrette passait et prenait sa place.

Quoique pressée, ballottée, soulevée même par la foule, madame de la Graverie, jusque-là, avait tenu bon et n'avait point regardé; mais, en ce moment, il lui sembla qu'une force invisible et invincible surtout lui relevait les paupières. Elle ouvrit donc les yeux, aperçut à quelques pas d'elle la charrette des condamnés, et dans cette charrette son mari!

A cette vue, elle s'élança en avant en poussant un cri si terrible, que les curieux qui l'entouraient s'écartèrent pour laisser passer cette femme éperdue, haletante, aux yeux hagards; elle refoula ceux qui la séparaient encore du tombereau, avec la toute-puissance que la femme la plus frêle trouve dans le paroxysme de la douleur poussée jusqu'au désespoir, et, faisant, pour ainsi dire, le trou du boulet de canon dans cette masse compacte, elle atteignit la charrette.

Son premier sentiment et son premier effort furent de l'escalader pour arriver à son mari; mais les gendarmes, revenus de leur première surprise, la repoussèrent.

Alors, elle se cramponna aux ridelles de la voiture et fit

entendre des hurlements de folie ; puis, s'arrêtant tout à coup sans transition, elle se mit à supplier les bourreaux de son mari comme jamais patient n'avait supplié les siens.

Ce fut un spectacle si horrible, que, malgré les appétits sanguinaires que la quotidienneté de ces horribles drames avaient nécessairement développés dans la multitude, plus d'un farouche sans-culotte, plus d'une de ces abominables mégères des halles, que l'on désignait du nom effroyablement caractéristique de lécheuses de guillotine, sentirent de grosses larmes ruisseler le long de leurs joues. Aussi, lorsque la nature eut succombé sous l'étreinte de la douleur, lorsque madame de la Graverie, sentant ses forces l'abandonner, fut forcée de lâcher la charrette et s'évanouit, la pauvre créature trouva autour d'elle des cœurs compatissants empressés à la secourir.

On la rapporta chez elle, et le médecin fut immédiatement appelé.

Mais la secousse avait été trop violente ; la pauvre femme mourut au bout de quelques heures, dans un accès de délire, tout en donnant naissance, deux mois avant terme, à un enfant faible et chétif comme un roseau, qui fut ce même chevalier de la Graverie dont nous écrivons aujourd'hui l'intéressante histoire.

La sœur aînée de madame de la Graverie, la chanoinesse de Beauterne, se chargea du pauvre petit orphelin, qui, venu à sept mois, était si délicat, que le médecin regardait comme impossible que l'on arrivât à le faire vivre.

Mais la douleur que lui causait la mort tragique de sa sœur et de son beau-frère développa chez cette vieille fille les instincts maternels, que Dieu a mis au cœur de chaque femme, mais que le célibat dessèche et raccornit dans celui des vieilles filles.

Le vœu le plus ardent de madame de Beauterne était d'aller retrouver ceux qu'elle pleurait, après avoir dignement et pieusement accompli la tâche que leur mort lui avait léguée; elle voulut, avec cet entêtement qui caractérise les célibataires, que l'enfant vécût, et, en dépensant des trésors de patience et d'abnégation, elle arriva à faire mentir l'horoscope de l'homme de science, bien plus certain cependant lorsqu'il prédit la mort que lorsqu'il promet la vie.

Aussitôt que les chemins furent libres, nantie de son trésor, — c'est ainsi que madame de Beauterne appelait Stanislas-Dieudonné de la Graverie, — elle alla s'enfermer dans la communauté de chanoinesses allemandes dont elle faisait partie.

[illegible], hâtons-nous de donner cette explication à nos lecteurs, n'est pas un couvent; c'est bien plutôt et presque au contraire, devrions-nous dire, une réunion de femmes du monde, rapprochées autant par leur goût et par leurs besoins que par les rigueurs de la dévotion ; elles sortent quand bon leur semble, reçoivent qui leur plaît; leur toilette même se ressent de la facilité de leurs vœux, et, tant que l'élégance et même la coquetterie ne semblent compromettre que le salut du prochain, elles sont tolérées dans l'ordre.

Ce fut dans ce milieu, moitié mondain, moitié religieux, que le petit de la Graverie fut élevé. Ce fut entre ces bonnes et aimables femmes qu'il grandit.

Les lugubres accidents qui avaient signalé sa naissance intéressèrent prodigieusement à sa destinée toute la petite congrégation ; aussi jamais enfant, fût-il l'héritier d'un prince, d'un roi ou d'un empereur, ne fut choyé, ne fut dorloté, ne fut gâté comme celui-là. C'était entre les bonnes dames une émulation de gâterie dans laquelle, malgré sa tendresse pour le jeune Dieudonné, madame de Beauterne était presque toujours distancée ; une larme de l'enfant causait une migraine générale à toute la communauté ; chacune de ses dents amena dix nuits d'insomnie et n'était le rigoureux cordon sanitaire que la tante avait établi contre les friandises, l'impitoyable système de douanes qu'elle exerçait vis-à-vis des poches, le jeune de la Graverie eût succombé dans son bas âge, gorgé de douceurs, bourré de bonbons comme Vert-Vert, de sorte que notre narration serait déjà finie, ou plutôt n'aurait jamais commencé.

La sollicitude générale à son égard fut si grande, que son éducation s'en ressentit quelque peu.

En effet, la proposition que madame de Beauterne hasarda un beau jour, et qui ne tendait pas à moins qu'à envoyer Dieudonné parfaire son éducation chez les jésuites de Fribourg, fit jeter les hauts cris à toutes les chanoinesses. On la taxa de dureté envers le pauvre enfant, et le projet rencontra une réprobation si universelle, que la bonne tante, dont le cœur ne demandait pas mieux que de se rendre, n'essaya pas même de la braver.

En conséquence, le petit bonhomme resta libre de n'apprendre que ce qui lui plairait, ou à peu près; et, comme la nature ne lui avait pas départi des inclinations scientifiques exagérées, il en résulta qu'il demeura très-ignorant.

Il eût été déraisonnable d'espérer que les bonnes et dignes femmes cultiveraient le moral de leur élève avec plus de perspicacité qu'elles ne faisaient de son intelligence ; elles ne lui apprirent donc non-seulement rien des hommes parmi lesquels il était destiné à vivre, ni des usages auxquels il devait se heurter, mais encore, par le soin avec lequel elles éloignèrent de leur petite poupée les réalités brutales de ce monde, les sensations qui pouvaient froisser sa tendresse, les secousses qui pouvaient faire tressaillir son cœur, elles développèrent outre mesure cette sensibilité nerveuse déjà disposée à être excessive par les émotions dont l'enfant, comme Jacques I[er], avait subi le contre-coup dans le sein maternel.

Quant aux études physiques qui constituent l'éducation d'un gentilhomme, il en fut de même; on ne voulut jamais permettre que le jeune Dieudonné prît des leçons d'équitation, de sorte que l'enfant n'eut jamais d'autre monture que l'âne du jardinier; et encore, lorsqu'il montait sur cet âne, l'animal était-il conduit par une des bonnes dames, qui remplissait bénévolement près du jeune de la Graverie le rôle qu'accomplissait avec tant de répugnance Aman près de Mardochée.

Il y avait dans la ville où était située la communauté religieuse un excellent maître d'armes, et l'on discuta un instant si l'on ne ferait pas apprendre l'escrime au jeune Dieudonné ; mais, outre que c'était un exercice fatigant, quelle chance qu'avec son charmant caractère, si plein de douceur et d'aménité, le chevalier de la Graverie eût jamais une querelle ! il eût fallu être un monstre de noirceur et de méchanceté pour lui vouloir du mal, et, Dieu merci ! les monstres sont rares.

A cent pas du couvent coulait une rivière magnifique, qui étendait, à travers les prés bariolés de pâquerettes et de boutons d'or, ses eaux au cours insensible et unies comme un miroir; les jeunes gens de l'université voisine allaient la tous les jours accomplir des prouesses près desquelles celles du plongeur de Schiller étaient bien pâles; on pouvait envoyer le jeune Dieudonné trois fois par semaine à cette rivière, et, sous la direction d'un excellent maître nageur, faire de lui un pêcheur de perles; mais la rivière était un composé d'eaux de sources dont la fraîcheur pouvait avoir, sur la santé de l'enfant, une influence désastreuse; Dieudonné se contenta de barboter deux fois par semaine dans la baignoire de sa tante.

Dieudonné ne sut donc ni nager, ni faire des armes, ni monter à cheval.

Il y avait là, comme on le voit, une grande ressemblance entre son éducation et celle d'Achille ; seulement, si, au milieu des bonnes dames qui entouraient le chevalier de la Graverie, un Ulysse quelconque eût apparu, tirant une épée du fourreau, il est probable qu'au lieu de sauter sur le glaive, comme fit le fils de Thétis et de Pelée, Dieudonné, ébloui de l'éclair du soleil sur la lame, se fût sauvé au plus profond des caves de la communauté.

Tout cela faisait à Dieudonné un tempérament physique et moral des plus déplorables.

Il avait seize ans, qu'il ne pouvait pas voir une larme trembler à la paupière d'autrui, sans se mettre à l'instant même à pleurer à l'unisson ; la mort de son moineau ou de son serin lui donnait des attaques de nerfs; il composait de touchantes élégies sur le trépas d'un hanneton écrasé par mégarde ; le tout à la grande satisfaction et à l'applaudissement unanime des chanoinesses, qui exaltaient l'exquise délicatesse de son cœur, sans se douter que cette exagération de sensibilité devait nécessairement conduire leur idole à une fin prématurée, ou amener une réaction égoïste dans ces sentiments par trop philanthropiques.

D'après ces prémisses, on ne doit point s'attendre à voir Dieudonné recevoir de ses institutrices des préceptes sur l'art de plaire et des leçons sur la science d'aimer.

Il en fut pourtant ainsi.

Madame de Florsheim, une des compagnes de madame de

Beauterne, comme celle-ci son neveu, avait sa nièce auprès d'elle.

Cette nièce, de deux ans plus jeune que Dieudonné, s'appelait Mathilde.

Elle était blonde, comme toutes les Allemandes; comme toutes les Allemandes, elle avait, en sortant du maillot, deux grands yeux bleus qui pleuraient le sentiment.

Or, dès que les deux petites créatures purent marcher sans lisières, il sembla divertissant aux bonnes chanoinesses de les pousser l'une vers l'autre.

Donc, si l'on n'apprit pas ou ne fit pas apprendre à Dieudonné à monter à cheval, à faire des armes et à nager, on lui apprit autre chose.

Quand, après avoir couru dans le parterre de la communauté, vêtu, comme un berger de Watteau, d'un habit et d'une culotte de satin bleu de ciel, d'un gilet blanc, de bas de soie et de souliers à talons rouges, Dieudonné revenait avec un bouquet de myosotis ou une branche de chèvrefeuille, on lui apprenait à présenter cette branche de chèvrefeuille ou ce bouquet de myosotis à sa jeune amie, et cela, en fléchissant le genou selon les conditions de l'antique chevalerie.

Quand le temps était mauvais et que l'on ne pouvait sortir, que madame de Beauterne se mettait à son épinette et jouait l'air du menuet d'*Exaudet*, on voyait s'avancer, comme deux petites poupées à ressorts, se tenant par la main, Dieudonné et Mathilde, cette dernière, bien entendu, aussi bergère que son danseur était berger; et alors commençait une représentation chorégraphique qui épanouissait les yeux et les cœurs des bonnes chanoinesses.

Enfin, lorsque, le menuet fini, Dieudonné baisait galamment la petite main blanche et parfumée de sa danseuse, alors c'était un ravissement général : les bonnes dames se pâmaient d'aise, pressaient les enfants dans leurs bras et les étouffaient de baisers.

Ce n'était plus Dieudonné, ce n'était plus Mathilde : c'était le petit mari, c'était la petite femme; et, quand on les voyait s'enfoncer sous les grands arbres du parc, comme deux miniatures d'amants, au lieu de leur crier : « N'allez point là, enfants, la solitude est dangereuse et le demi-jour est à craindre, » les bonnes chanoinesses eussent, si cela leur eût été possible, changé le demi-jour en crépuscule et chassé de la solitude jusqu'aux rouges-gorges et aux grillons.

Il en résultait que les deux bambins dédaignaient les jeux de leur âge pour des afféteries de sentiment qui énervaient prématurément leurs sens et défloraient leurs âmes.

Aussi, quelque purs, quelque angéliques que dussent sembler ces amours aux bonnes fées qui les protégeaient, le diable, qui les regardait du coin de l'œil, se promettait de n'y perdre rien.

C'était, en effet, fort imprudent, de la part de ces saintes femmes, de se conduire ainsi.

Mais que voulez-vous!

Les deux pauvres enfants étaient pour les mondaines recluses le regard de regret que le voyageur donne à la belle et riante vallée qu'il vient de traverser et qu'il quitte pour entrer dans la région des sables arides et désolés; il est vrai que, si ce spectacle reposait momentanément ces pauvres vieux cœurs endoloris, s'il adoucissait l'amertume des souvenirs, s'il redorait pour quelques instants les illusions de jeunesse perdues, s'il faisait oublier momentanément les dents d'ivoire et les cheveux cendrés, il est certain que, dans le retour que les pauvres femmes refaisaient sur elles, il leur coûtait, en définitive, plus de larmes que de sourires; qu'après les joies éphémères de ce mirage, la résignation devenait plus difficile, l'espérance plus confuse, la foi plus tiède, et que bien des soupirs, qui ne venaient pas de cœurs contrits, se mêlaient aux prières qui venaient de cœurs souffrants.

Enfin, chose plus grave, sans paraître s'en douter le moins du monde, les graves dames profanaient ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré sur terre, l'enfance.

V

Premières et dernières amours du chevalier de la Graverie.

Lorsque Mathilde eut atteint quinze ans et Dieudonné dix-sept, ces beaux transports parurent singulièrement se refroidir.

Dieudonné ne rapportait plus de ses promenades ni myosotis ni chèvrefeuille; quand le menuet était fini, Dieudonné ne baisait plus la main de Mathilde, mais se contentait de lui faire une simple révérence. Enfin, l'on ne voyait plus les deux enfants s'enfoncer seuls et innocemment sous les ombrages et dans les pénombres du parc.

Seulement, un observateur eût pu voir Mathilde porter tendrement à ses lèvres des bouquets fanés qui lui venaient on ne sait d'où et qu'elle replaçait hâtivement dans son corset.

Seulement, ce même observateur eût pu remarquer que, quand Dieudonné donnait la main à Mathilde, pour accomplir avec elle les figures du ballet, Dieudonné pâlissait, Mathilde rougissait, et un frissonnement nerveux inondait leurs deux corps comme un fluide électrique.

Enfin, ce même observateur, toujours, n'ayant plus la vue arrêtée sur l'allée par laquelle tous deux autrefois s'enfonçaient dans le parc, pouvait suivre des yeux, l'un allant à droite, l'autre allant à gauche, et, après les avoir vus entrer de chaque côté opposé du bois, pouvait les voir se joindre près d'une charmante petite pièce d'eau dont le doux murmure faisait un adorable accompagnement au chant d'un rossignol qui avait posé son nid sur le bord d'un ruisseau.

Le jour où il atteignit sa dix-huitième année, — et Mathilde, par conséquent, sa seizième, — Dieudonné entra dans la chambre de sa tante, fit les trois saluts que sa tante lui avait appris à faire pour le cas où il serait présenté à la grande-duchesse Stéphanie de Bade ou à la reine Louise de Prusse, et il demanda solennellement à madame de Beauterne à quelle époque il pouvait [illegible] à mademoiselle Mathilde de Florsheim.

La chanoinesse eut un de ces accès de gaieté qui avaient, chez elle, ce côté dangereux d'être si violents, qu'ils se terminaient presque toujours par une quinte. Puis, lorsqu'elle eut ri jusqu'aux larmes et toussé jusqu'au sang, tandis que Dieudonné, à la troisième position du menuet, attendait gravement sa réponse, elle lui dit que rien ne pressait, que des enfants de dix-huit ans avaient au moins quatre ou cinq ans devant eux avant de se préoccuper de ces sortes de choses, et que, quand le temps serait venu d'y songer, les idées du jeune homme se trouveraient peut-être modifiées du tout au tout à cet égard.

Dieudonné, en neveu bien appris, ne répliqua point et se retira en saluant respectueusement sa tante; mais, sans qu'il se fût rien passé d'extraordinaire dans la soirée, lorsque le lendemain matin, la femme de chambre de madame de Beauterne entra dans la chambre du jeune homme pour lui apporter le café à la crème traditionnel, elle trouva la chambre vide et le lit parfaitement intact.

Elle courut, tout effarée, annoncer l'incroyable nouvelle à sa maîtresse.

Au même instant, et comme, pour la troisième fois, elle répétait à madame de Beauterne cette phrase :

— Je vous proteste, madame, que M. le chevalier n'a pas même couché dans son lit.

On annonça madame de Florsheim.

Madame de Florsheim, très-pâle et très-effarée, venait confier à madame de Beauterne que sa nièce Mathilde avait disparu dans la nuit.

Le crime des jeunes gens était aussi patent devant ces deux lits intacts, que si l'on eût vu leurs deux têtes sur le même oreiller. En un instant, le bruit de cette double fuite se répandit, et l'émoi fut grand dans la communauté.

Les deux tantes étaient naturellement les plus affligées ; elles priaient et sanglotaient.

Leurs compagnes jetaient feu et flamme sans réfléchir que l'heure de la moisson était arrivée, voilà tout, et qu'elles récoltaient ce qu'elles avaient semé.

Enfin, l'une d'elles ouvrit cet avis, que les pleurs et les cris n'avançaient à rien, que mieux serait de se mettre sans retard à la poursuite des fugitifs.

L'avis parut bon et fut adopté.

Ils étaient trop inexpérimentés tous deux pour avoir déployé de grandes ruses à cacher leurs traces; aussi, dès le lendemain, les émissaires envoyés à leur poursuite ramenèrent-ils les fugitifs.

Les deux brebis égarées rentrèrent au bercail.

Mais ce n'était point là un dénoûment, et madame de Florsheim en réclamait un qui réparât convenablement la brèche faite à l'honneur de sa maison dans la personne de sa nièce.

Madame de Beauterne s'y refusait absolument.

Cette dernière avait conservé en France des biens considérables ; elle trouvait, en conséquence, que ce n'était point assez, pour l'héritier de ces richesses, de l'honneur d'être allié a l'une des familles les plus illustres de la Bavière ; elle exigeait encore que l'on ajoutât une dot à cet honneur ; et, comme les Florsheim avaient d'excellentes raisons pour repousser cette exigence de madame de Beauterne, la vieille dame demandait avec instance que l'affaire restât dans le *statu quo* , et que l'on passât l'éponge, sinon de l'oubli, du moins du pardon, sur le passé.

Cela n'avait été, assurait-elle, qu'une des péripéties de l'enfantillage, sans conséquence, que madame de Florsheim avait encouragé avec toute la communauté.

Madame de Beauterne garantissait, sur son propre honneur, que Dieudonné était trop pieux, trop bien élevé, et trop jeune surtout, pour qu'il pût résulter aucun inconvénient de ce voyage en tête-à-tête à Munich, avec sa petite amie ; — car c'est à Munich, fait que nous avons oublié de constater, qu'avaient été retrouvés les deux enfants.

Mais, à quelques mois de là, quoique l'on eût tenu les deux jeunes gens soigneusement séparés l'un de l'autre depuis leur retour, il fut clairement prouvé à madame de Beauterne qu'elle s'était beaucoup trop avancée en répondant corps pour corps de l'innocence de son neveu.

La chose était si grave, que, sur la sommation de madame de Florsheim, le confesseur de madame de Beauterne jugea à propos de s'en mêler [illegible] par les représentations du respectable directeur de sa conscience, madame de Beauterne, pour acquérir de nouveaux droits à la reconnaissance des deux jeunes gens, fit semblant de céder uniquement à leurs larmes et à leurs prières, et, a la grande joie de la communauté des chanoinesses, le mariage vint légitimer cet amour, qu'elles regardaient comme leur œuvre.

On établit le nouveau ménage dans une petite villa des environs ; et, patronée par les chanoinesses, qui en suivaient toutes les phases avec l'avidité curieuse, tracassière et jalouse d'autant de belles-mères, la lune de miel des deux époux menaça de s'éterniser.

La mort de madame de Beauterne fut le premier nuage qui passa sur ce bonheur; la bonne dame laissait une trentaine de mille livres de rentes à son neveu; mais, disons-le à la louange de celui-ci, ni cette honorable fortune, ni la conjugaison du verbe *aimer* qui occupait tous ses instants, ne l'en pêchèrent de trouver de sincères et pieuses larmes pour honorer la mémoire de sa seconde mère.

En effet, Dieudonné, devenu jeune homme, avait dépassé ses vingt ans sans avoir vu cet âge d'épreuves altérer la douceur et la naïveté qui avaient caractérisé son enfance.

Il avait conservé ses élans de tendresse universelle et de commisération infinie; seulement, ces sentiments s'étaient imprégnés d'une certaine teinte de tristesse et de mélancolie, probablement né avec lui, et résultat des événements qui avaient présidé à sa naissance.

Il présentait le singulier spectacle d'un homme qui ne possédait ni goûts ni désirs. Le catéchisme lui avait appris le nom des passions ; mais, en grandissant, il l'avait oublié; tout entier à l'amour, absorbé par Mathilde et dans Mathilde, il se prêtait avec une admirable docilité aux petits caprices de sa femme, un peu plus éveillée que lui, et qui avait dû être au moins de moitié, sinon pour les trois quarts, dans l'épisode de la fuite; au reste, ses caprices, obéis aussitôt que manifestés, resserrés au cadre étroit dans lequel ils vivaient, n'amenaient aucune commotion, aucun nuage, aucun trouble dans leur existence, digne de l'âge d'or.

Jamais le chevalier de la Graverie n'avait jeté un coup d'œil curieux par-dessus les murs qui bornaient son paradis terrestre ; instinctivement, sans se rendre compte pourquoi, le monde lui faisait peur, les bruits du dehors lui donnaient le frisson, et il les écartait de son mieux en se bouchant les oreilles le jour, et, la nuit, en ramenant la couverture par-dessus ses yeux.

Aussi fut-il tout bouleversé, lorsque, déjà ébranlé par la mort de sa tante, et encore mal remis de sa douleur, une lettre lui arriva timbrée de Paris et signée du baron de la Graverie.

Dieudonné n'avait entendu parler de ce frère aîné qu'à l'occasion de son mariage et par l'entremise de sa tante.

Nous avons dit que Dieudonné se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les bruits du dehors.

On jugera s'il avait les oreiles bien bouchées.

Il avait à peine entendu le bruit qu'avait fait la première chute du trône de Napoléon, et n'avait pont du tout entendu celui qu'avait fait la seconde.

L'armée française avait battu en retraite à travers toute l'Allemagne; les armées allemande, autrichienne et russe l'avaient suivie; le flot humain s'était brisé à l'angle du couvent, s'écoulant à droite et à gauche, et, à l'abri dans le navire de pierre, Dieudonné n'avait point senti le heurt de ces vagues vivantes.

Le baron de la Graverie apprenait donc à son cadet tout ce qu'il ignorait, c'est-à-dire comme quoi la Restauration avait ramené en France les princes de la maison de Bourbon, et lui signifiait d'avoir à accomplir un des devoirs de sa naissance, en venant se rallier autour du trône.

Il va sans dire que le premier mouvement de Dieudonné fut de refuser ; il maudit Louis XI, non point pour avoir fait exécuter Nemours et Saint-Pol, non point pour avoir fait assassiner le comte d'Armagnac, non point pour avoir inspiré une telle terreur à son pere, le pauvre Charles VII, que celui-ci se laissa mourir de faim de peur d'être empoisonné, — mais pour avoir inventé la poste !

Nous avons dit que Dieudonné était médiocrement instruit, de sorte qu'il confondait la poste aux chevaux avec la poste aux lettres; mais en réalié, toutes deux remontent à Louis XI, l'une était la conséquence de l'autre.

Il entra même dans un tel découragement, que madame de la Graverie, qui ouvrait la porte en ce moment, le vit les mains encore au ciel, et lui entendit murmurer cette phrase :

— Que ne suis-je né dans l'île de Robinson Crusoé !

Elle comprit qu'il avait dû se passer de choses bien déplorables dans la vie de son mari, pour qu'il risquât un tel geste et laissât échapper un pareil souhait.

Elle s'inquiéta donc à l'instant même de l'événement qui venait d'arracher à son époux ce geste exagéré et cette misanthropique boutade.

Dieudonné lui passa la lettre du même air que Manlius-Talma passait la lettre révélant sa trahison à Servilius-Damas.

Madame de la Graverie lut la lettre et ne parut nullement partager la douleur de son mari à l'égard de ce voyage et ses appréhensions à l'endroit du monde. Au milieu de la sévérité claustrale de son éducation, Mathilde avait, par ces vieilles babillardes, toutes de race aristocratique, entendu parler non-seulement de la cour de France avant 1789, bien-entendu, mais encore de toutes les autres cours, comme de véritables lieux de délices, et son instinct de coquetterie naturelle lui faisait désirer d'y briller.

Elle eut vingt raisons, sans avouer une seule fois qu'elle même le désirait, elle eut vingt raisons pour démontrer a son mari qu'il devait obéir aux prescriptions du chef de la famille, et il n'en fallait pas tant pour un homme habitué à écouter les paroles de Mathilde comme un Argien l'oracle de Delphes.

Le jeune couple se décida donc à abandonner le nid charmant qui avait abrité ses amours, et partit pour la France vers le mois de juillet de l'année 1814.

Dès la première poste commencèrent les tribulations du chevalier de la Graverie,

Tout entière au mouvement de la voiture qui les emportait tous deux, à la joie de contempler enfin des lieux et des objets nouveaux, Mathilde eut ses premières distractions et cessa de faire aussi consciencieusement sa partie dans le duo de tendresse élégiaque que Dieudonné chantait du matin au soir.

Dieudonné s'en aperçut bien vite, et son âme, impressionnable à l'excès, en fut douloureusement affectée.

Ce fut donc dans d'assez tristes dispositions d'esprit qu'il arriva à Paris et, qu'ayant cherché l'adresse du baron au bas de la malheureuse lettre qui causait tout ce dérangement, il se présenta devant son frère aîné qui, en véritable aristocrate qu'il était, avait arrêté son logement, rue de Varennes, nº 4, au faubourg Saint-Germain.

Le baron de la Graverie avait près de dix-neuf ans de plus que son frère.

Il était né en pleine monarchie, l'année même de l'avénement au trône de Louis XVI.

En 1784, il avait fait ses preuves de 1399, et était entré comme page aux écuries du roi.

En 1789, après la prise de la Bastille, il avait émigré avec son oncle.

Il en résultait que, n'ayant jamais vu son frère, il n'avait pas une profonde tendresse pour lui.

A ce défaut de tendresse se mêlait un vif sentiment de jalousie; car, hélas! comme on le verra par la suite, le baron de la Graverie n'était point parfait.

Il ne pouvait point, lui qui revenait de l'émigration sans aucune fortune, après mille dangers courus, il ne pouvait point pardonner à son frère cadet d'avoir hérité de la fortune entière de la chanoinesse de Beauterne, fortune à laquelle, en sa qualité d'aîné, il prétendait avoir des droits supérieurs à ceux d'un cadet.

Comment son frère avait-il gagné cette fortune? En faisant à l'ombre d'un couvent, sa cour à une vingtaine de vieilles femmes.

Si ce cadet s'était fait chevalier de Malte, comme c'était son devoir, à ce que prétendait le baron, peut-être lui eût-il pardonné ce qu'il appelait cette soustraction d'héritage.

Mais Dieudonné, au contraire, s'était marié, et le baron regardait comme tout-à-fait inconvenant qu'un cadet, c'est-à-dire un individu qui, pour lui, n'appartenait qu'à l'espèce neutre, eût songé à prendre femme, privant ainsi les fils que l'aîné pouvait avoir, d'une fortune qui, [illegible] enlevée au père, devait, au moins, être restituée aux enfants.

Aussi, dès la première entrevue, le baron exposa-t-il au chevalier ses sentiments à cet égard, et ajouta-t-il avec un aplomb merveilleux que la Providence, qui avait déja fait tourner à mal la première grossesse de madame de la Graverie, se refuserait, il l'espérait bien du moins, à doter d'une progéniture quelconque ce ménage de contrebande, et ferait, un jour ou l'autre, rentrer dans la branche aînée, à laquelle elle appartenait sans conteste, la succession de la chanoinesse.

Cet exorde exaspéra la chevalière de la Graverie, qui avait accompagné son époux chez le baron, et arracha deux grosses larmes des yeux de Dieudonné.

En excellent père qu'il sentait devoir être, il pleurait sa postérité condamnée au néant par le baron.

Il regardait alternativement sa femme et son frère, et semblait demander à celui-ci comment il pouvait lui reprocher sa Mathilde, si jolie, si bonne, si aimante.

Les charmes dont la jeune femme était douée, et que son amour doublait, triplait, quadruplait, n'étaient-ils donc pas une justification suffisante? ou, comme Alceste, le baron avait-il donc juré une haine éternelle aux femmes?

Mais, faisant un retour sur lui-même, réfléchissant que lui, en effet, qui était resté en France, qui n'avait couru aucun des dangers de la guerre, aucune des fatigues de l'émigration; réfléchissant que lui était riche, tandis que son frère n'avait rapporté de l'exil que son épée et ses épaulettes, il eut un moment de doute et se demanda si, en effet, en acceptant l'héritage de la tante Beauterne, il n'avait pas fait une mauvaise action.

Alors, et sans vouloir prendre la peine de réfléchir, sans s'arrêter aux signes d'opposition que faisait la douce Mathilde, qui ne se contentait pas, comme saint Martin, de la moitié d'un manteau, demandant pardon à son aîné d'une faute dont il venait de comprendre les conséquences, à l'instant même il exigea que le baron reprît la moitié de la fortune de la chanoinesse, et voulut en signer la donation le jour même.

Ce à quoi le baron consentit sans se faire prier.

VI

Le chevalier de la Graverie aux mousquetaires gris.

Quelle que fût la sécheresse de son cœur, le baron parut touché de la délicatesse de son cadet, et, lorsque l'acte de donation rédigé par le notaire du baron eût été signé et parafé au bas de toutes les pages et à chaque renvoi par le chevalier, il lui tendit les bras avec une expansion dans laquelle il oublia presque sa dignité de chef de famille; le chevalier s'y jeta en fondant en larmes, plus reconnaissant bien certainement de cette simple démonstration fraternelle, que le baron ne l'était des quinze mille livres de rente qui venaient de lui rentrer, et qui, avec ce qu'il possédait déja, lui faisaient juste quinze mille francs de revenu.

De son côté, le baron déclara, après l'accolade donnée et reçue, qu'à l'avenir il voulait considérer et aimer Dieudonné comme son propre fils, et qu'il allait se charger de sa fortune à la cour avec la plus inquiète sollicitude.

Voulant lui en donner une preuve irrécusable, il demanda pour lui un brevet de mousquetaire gris, et, croyant lui ménager la plus douce des surprises, il ne lui dit pas un mot de ses démarches.

Il en résulta qu'un soir, en se mettant à table, Dieudonné trouva sous sa serviette un brevet signé Louis, lequel l'admettait à l'honneur de faire partie de ce corps privilégié.

C'était, en effet, un grand honneur : les jeunes gens des premières familles de France demandaient à entrer dans ce que l'on appelait à cette époque *la maison rouge*.

Car mousquetaires noirs comme mousquetaires gris étaient habillés de rouge, cette désignation venant de la couleur de leurs chevaux et non de celle de leurs casaques; en outre, chaque mousquetaire avait le grade de lieutenant.

Mais, si grand que fût cet honneur, nous devons avouer que, depuis la lettre qui l'avait arraché aux douceurs de son ermitage, jamais [illegible] Graverie n'avait éprouvé une secousse plus désagréable que celle qu'il ressentit à [illegible]

Il en eut des éblouissements vertigineux, et une sueur froide inonda tout son corps.

Avec une énergie que nul n'eût eu le droit d'attendre de cette nature débonnaire et facile, il repoussa cet honneur, s'en défendit par force raisons, dont la meilleure était, sans contredit, que, tout au contraire de Dartagnan, son illustre devancier, il ne se sentait aucune espèce de goût pour la casaque.

Le baron de la Graverie apprit ce refus par une lettre que le chevalier écrivit *ab irato*.

Il entra dans une majestueuse fureur; ce refus du chevalier le compromettait gravement : il avait usé de tout son crédit pour obtenir du roi la précieuse signature. Or, un la Graverie se déclarer impuissant à remplir une charge militaire quelconque, c'était le livrer, lui, à la risée de la cour.

Il répondit donc à son frère qu'il eût, bon gré mal gré, à endosser la casaque, et il répondit au roi que le chevalier était si reconnaissant de la faveur accordée, que, ne sachant dans quels termes en faire ses remercîments, il le chargeait, lui, le baron, d'en exprimer à Sa Majesté toute sa reconnaissance.

Il n'y avait plus à s'en dédire pour le malheureux Dieudonné. Le baron avait répondu et remercié en son nom.

Dieudonné avait un profond respect pour la hiérarchie de la famille; il faisait plus qu'aimer son frère, qui avait pris pour son compte tous les chagrins et toutes les fatigues de la vie, ne lui en laissant, à lui, que les douceurs, et, malgré l'abandon de la moitié de son héritage, qu'il ne regretta pas un seul instant, hâtons-nous de le dire, il se demandait quelquefois s'il n'était point coupable envers son aîné en détenant l'autre moitié.

Les reproches d'ingratitude que le baron vint lui faire en personne, — car, lorsqu'il avait la rare occasion d'adresser des reproches à son frère, le baron se donnait la satisfaction de les lui

faire de vive voix, — ces reproches d'ingratitude, disons-nous, touchèrent si vivement Dieudonné, que, ne sachant que répondre, il resta absolument muet.

Madame de la Graverie fit, des yeux, à son beau-frère, un signe qui demandait grâce pour son pauvre mari, au nom duquel elle semblait s'engager.

En effet, Mathilde, qui n'avait pas encore eu le temps de perdre au frottement de la société française ses illusions germaniques, Mathilde regardait Dieudonné comme l'Antinoüs du XIXe siècle et ne doutait pas qu'un uniforme aussi élégant que l'était celui des mousquetaires, ne fît ressortir les avantages qu'elle lui supposait; elle s'était donc décidée, par coquetterie conjugale, à soutenir la thèse de son beau-frère.

D'ailleurs, la thèse n'avait plus besoin d'être soutenue, puisque le baron avait répondu et remercié au nom de Dieudonné.

Dieudonné, qu'il voulût ou ne voulût pas, était donc bel et bien mousquetaire gris des pieds à la tête, relevait désormais du maréchal duc de Raguse, commandant en chef la maison du roi, mousquetaires et gardes du corps.

En effet, huit jours après, le malheureux chevalier endossait l'uniforme avec la résignation et la bonne grâce d'un caniche que l'on revêt de la toque et de la tunique d'un troubadour pour lui faire faire les exercices sur la corde roide.

L'uniforme était magnifique, surtout en grande tenue.

Habit rouge, culotte de casimir blanc, grandes bottes montant jusqu'au-dessus du genou, casque à flottante crinière, cuirasse à croix soleillée d'or.

Mais le pauvre Dieudonné était bien empêché dans ce magnifique uniforme.

Il n'avait pas de lui-même une plus haute idée qu'il n'en devait avoir, et se sentait gauche et ridicule sous le harnais.

En effet, court et replet, il avait la figure rougeaude et imberbe d'un génovefin : gentil à croquer sous l'aube d'un enfant de chœur, il était profondément absurde sous l'uniforme.

Et cependant, vêtu en bourgeois, le chevalier n'était pas remarquablement plus laid que la plupart des autres hommes ne se permettent de l'être, et la phrase consacrée par l'usage pour pallier le manque de grâce qui caractérise certains individus de l'espèce masculine, *il n'est ni bien ni mal*, pouvait s'appliquer au chevalier aussi bien, et nous dirons même mieux qu'à tout autre.

Mais l'uniforme, en donnant des prétentions à cette modeste tournure, en faisait saillir tous les défauts.

Était-il à pied [illegible] de son abdo- [illegible] bilboquet de sa boule. Alors, l'un à cause de ses petits bras courts et grassouillets, le comparait à l'oiseau de mer que la privation de ces membres si utiles a fait baptiser du nom de *manchot;* l'autre demandait au premier venu, en le voyant passer : « S'il vous plaît, monsieur, pouvez-vous me dire le nom de ce plumet qui se promène? »

Mais là encore était le beau côté de la situation.

Pour avoir une idée des angoisses que peut éprouver un homme sans en mourir, il fallait voir le chevalier de la Graverie à cheval.

A dix ans, lorque le petit chevalier se trouvait au haut d'un escalier, il appelait sa tante la chanoinesse de Beauterne, afin qu'elle vînt lui donner la main et l'aidât à descendre.

A quinze ans, lorsque par hasard il avait monté l'âne du jardinier, une de ses nobles protectrices se tenait invariablement à la tête de l'animal et l'autre à la partie opposée, afin que, s'il venait à l'âne la fantaisie de prendre le mors aux dents, l'une pût l'arrêter par la bride, et l'autre le retenir par la queue.

Or, quelque assiduité que le chevalier mît à suivre les écoles d'équitation, quelque patience qu'il déployât dans l'étude de la théorie, il fut impossible à ses membres ronds et roides à la fois de se plier aux mouvements de son cheval.

Choisi par son frère, quoique le chevalier l'eût demandé bien doux, le cheval de notre héros n'en était pas moins un cheval de course et de bataille sans défaut, mais plein de sang et d'ardeur.

Le chevalier avait demandé que ce cheval fût le plus bas possible; mais il y avait pour les chevaux de la maison du roi, mousquetaires, gardes du corps ou chevau-légers, une taille voulue, au-dessous de laquelle aucun cheval ne pouvait être admis.

Or, le chevalier, qui avait des vertiges en regardant du haut en bas d'un perron immobile, avait bien d'autres vertiges, lorsqu'il se trouvait sur la selle d'un cheval fringant et vigoureux.

Juché sur Bayard — c'était le nom que le baron avait jugé à propos de donner au cheval de son frère en souvenir du cheval des quatre fils Aymon — à peu près avec la même solidité et la même grâce qu'un sac de farine est juché sur le dos d'un mulet, le chevalier ne s'y maintenait, la plupart du temps, que par un miracle d'équilibre, et, dans les circonstances difficiles, grâce au bienveillant concours de ses camarades de droite et de gauche.

Au commandement inattendu de halte, n'eût-été le poids respectable de son individu, vingt fois il eût rompu l'alignement en passant par-dessus la tête de sa monture.

Heureusement pour le chevalier que sa douceur, son obligeance, son humilité touchèrent ses camarades, qui eurent honte de prendre pour plastron un être complétement inoffensif, bien que, grâce à l'aide qui lui était donnée, s'il eût possédé la plus petite dose de suffisance, rien ne l'eût empêché de se regarder comme le plus brillant cavalier de son escadron.

Mais il n'en était point ainsi, et Dieudonné se trouvait si mal à son aise sous la belle croix brodée qu'il portait sur son uniforme, qu'il eût jeté la casaque aux orties, s'il n'eût craint de causer un chagrin à sa femme et de se mettre en guerre avec son aîné.

Une chose l'effrayait surtout : c'est qu'un jour ou l'autre, son tour viendrait de servir d'escorte au roi. Là, on n'était plus dans les rangs, on galopait à la portière, et chacun pour son compte. Et les sorties du roi avaient lieu avec une régularité désespérante; c'était un homme très-réglé dans ses habitudes, que le roi Louis XVIII.

Jamais il ne faisait un jour autre chose que ce qu'il avait fait la veille, ce qui eût fort simplifié le travail du Dangeau moderne, si, comme son illustre prédécesseur et aïeul Louis XIV, Louis XVIII avait eu un Dangeau.

Or, voici l'emploi qu'eut chaque journée du roi depuis sa rentrée à Paris, le 3 mai 1814, jusqu'au 25 décembre 1824, époque de sa mort : — que l'on me pardonne si je me trompe d'un jour ou deux ; je n'ai pas sous la main l'*Art de vérifier les dates.*

Il se levait à sept heures du matin, recevait le premier gentilhomme de la chambre ou M. de Blacas à huit heures; à neuf heures, il prenait ses rendez-vous d'affaires; à dix heures, il [illegible] le service et les personnes autorisées une fois pour toutes à déjeuner avec lui, c'est-à-dire les titulaires des grandes charges et les capitaines des compagnies de la maison du roi ; après le déjeuner, qui, dans les premiers temps, ne durait que vingt-cinq minutes, mais qui finit par durer trois quarts d'heure, et auquel madame la duchesse d'Angoulême et une ou deux de ses dames assistaient toujours, on passait dans le cabinet du roi et une conversation s'entamait; à onze heures moins cinq minutes, jamais plus tôt, jamais plus tard, la duchesse se retirait, et alors quelque histoire graveleuse tenue en réserve était racontée par le roi pour égayer ses auditeurs; à onze heures dix minutes, au plus tard, il congédiait son monde; aussitôt venaient jusqu'à midi les audiences accordées aux particuliers ; à midi, le roi allait entendre la messe avec son cortége, composé souvent de plus de vingt personnes, jamais de moins ; à son retour, il recevait ses ministres ou tenait son conseil, ce qui arrivait une fois par semaine; après le conseil, il passait une heure ou deux à écrire, ou à lire, ou à faire des plans de maison qu'il jetait ensuite au feu ; à trois ou quatre heures, selon la saison, il allait à la promenade et faisait quatre, cinq et jusqu'à dix lieues dans une grosse berline, sur le pavé, et les chevaux courant ventre à terre. A six heures moins dix minutes, il rentrait aux Tuileries; à six, il dînait en famille, mangeait beaucoup et avec discernement, ayant des prétentions légitimes au titre de gourmand; la famille royale restait réunie jusqu'à huit heures; à huit heures, tout ce qui avait le droit d'entrer chez le roi sans audience préalable, pouvait demander à être admis, et était reçu à son tour ; à neuf heures, Sa Majesté sortait et passait dans la salle du conseil, où elle donnait le mot d'ordre du château ; quelques personnes avaient le privilége d'entrer en ce moment et en profitaient pour faire leur cour au roi; l'ordre durait vingt minutes ; après quoi, le roi se retirait dans sa chambre et commentait Horace, ou lisait Virgile ou Racine, et, à onze heures, il se couchait.

Plus tard, quand madame du Cayla et M. de Cases furent en faveur, madame du Cayla arrivait le mercredi après le conseil, et restait deux ou trois heures avec le roi sans que personne pût entrer.

Quant à M. de Cases, son tour venait le soir; il passait dans la chambre du roi en même temps que Sa Majesté, y restait seul avec elle et n'en sortait qu'un quart d'heure avant le coucher du roi.

Au milieu de cette longue suite de petits devoirs que le roi s'était imposés, et qu'il accomplissait avec une ponctualité religieuse, une seule ligne avait préoccupé M. de la Graverie cadet.

C'était celle-ci :

« Tous les jours, que le temps soit bon ou mauvais, Sa Majesté sortira et restera dehors, de trois heures à six heures moins un quart. »

C'était la maison du roi qui fournissait les escortes pour les promenades, — la maison rouge comme les autres.

Mais, comme la maison du roi était considérable, le tour de chacun ne revenait que tous les mois.

Le hasard voulut que le chevalier fût vingt-cinq jours à attendre son tour.

Enfin, il arriva.

Ce fut un jour cruel! Mathilde et le baron étaient enchantés : ils espéraient, l'un que son frère, l'autre que son mari serait remarqué par le roi.

Au moindre scintillement, la nébuleuse pouvait devenir une étoile.

Hélas! la pauvre étoile future était cachée derrière un terrible nuage, celui de la peur.

De même que le jour était venu, l'heure vint; l'escorte attendait à cheval, dans la cour.

Le roi descendit, et, comme d'habitude, à peine fut-il monté dans la voiture, que les chevaux partirent au galop.

Quiconque eût jeté les yeux sur le chevalier de la Graverie, l'eût vu si pâle, qu'il en eût eu pitié.

Il était dans la complète impossibilité de diriger son cheval; par bonheur, le cheval était aussi bien dressé que le maître l'était mal; le cheval dirigea le maître.

L'intelligent animal semblait tout comprendre, il se mit de lui-même à son rang et ne le quitta plus.

Il n'y avait pas à dire que l'on recourrait au pommeau de la selle : une main tenait la bride, l'autre le sabre.

Le chevalier se voyait tombant et s'embrochant sur sa propre lame; ce qui lui causait des angoisses telles, que son corps s'éloignait lui-même de son sabre et sa main de son corps.

Ce jour-là, la course fut énorme : on fit le tour de la moitié de Paris; le roi sortit par la barrière de l'Étoile et rentra par la barrière du Trône.

Un bon cavalier eût été brisé; le chevalier de la Graverie était rompu comme si on l'eût descendu de la roue.

Quoique l'on fût au mois de janvier, la sueur lui découlait du front, et sa chemise était mouillée comme si on l'eût trempée dans la Seine.

Il laissa son cheval à son domestique, et, au lieu de dîner au château avec ses camarades, comme c'était l'habitude, il sauta dans un fiacre et, en quelques secondes, revint rue de l'Université, n° 10.

Si courte que fût la course, il ne s'était pas senti le courage de la faire à pied.

En l'apercevant, Mathilde jeta un cri : il semblait vieilli de dix ans.

Le chevalier fit bassiner son lit avec du sucre, se coucha, de trois jours ne se leva point, et, pendant quinze, se plaignit de douleurs par tout le corps.

Hélas! il y avait loin de là à l'existence tranquille de la petite villa bavaroise; à ces longs tête-à-tête entremêlés de caresses, à ces douces promenades pendant le crépuscule sur la lisière des bois et sur le bord de la rivière, promenades pendant lesquelles les silences des deux époux étaient aussi éloquemment amoureux que les caresses les plus tendres, tant la fusion de leurs âmes était complète. Plus d'isolements égoïstes au milieu des indifférents, plus de ces charmants tête-à-tête au coin du feu passés à se construire une petite vieillesse à la Philémon et Baucis.

Ce qui arriva de pis dans tout ceci, et l'aventure du lombago fit faire un grand pas à cette conviction, c'est que madame de la Graverie se vit forcée de reconnaître, par la comparaison, que son chevalier n'était pas précisément aussi supérieur aux autres hommes qu'elle l'avait supposé jusqu'alors.

C'est un moment fatal pour les amours et un terrible écueil pour la fidélité conjugale, que le moment où la femme en arrive à soupçonner que le Créateur pourrait bien ne pas s'être positivement reposé après avoir confectionné tout exprès pour elle l'objet dont, jusque-là, elle avait fait son idole.

Un mari passé à l'état de monnaie légale n'a plus qu'un cours forcé.

Ce n'est pas que nous voulions dire que, du jour où elle fit cette fatale découverte, Mathilde cessa d'aimer son mari; bien au contraire, les soins qu'elle lui rendit en particulier, pendant l'indisposition qui suivit cette malheureuse journée de l'escorte, ne furent rien en comparaison de ceux qu'elle lui témoigna en public; quelques prudes qualifièrent même d'indécente la tendresse que la jeune Allemande ne craignait point d'afficher pour M. de la Graverie; mais nous devons, pour être en tout point fidèle à la vérité, avouer que, quand ils étaient seuls, Mathilde n'ouvrait plus guère la bouche que pour bâiller, et que ses devoirs et ses obligations de femme du monde commencèrent à se multiplier singulièrement chaque jour.

Il va sans dire que le chevalier de la Graverie ne s'aperçut de rien qui pût lui faire soupçonner qu'il n'était pas toujours le plus fortuné des hommes; il voyait se continuer pour lui, dans le mariage, les gâteries auxquelles son enfance avait été habituée, et en était arrivé peu à peu à regarder comme très-simples et très-naturels les soins extraordinaires que lui prodiguait Mathilde, et à trouver que c'était bien le moins et le mieux qu'elle pût faire.

M. de la Graverie eût été bien certainement le plus heureux des époux, si, en même temps qu'époux, il n'eût eu cette malheureuse chance d'être mousquetaire gris.

C'était surtout ce terrible tour d'escorte qui revenait tous les mois, et qui, suspendu comme une épée de Damoclès au-dessus de sa tête, empoisonnait ses plus doux instants!

VII

Où il arrive un événement qui dispense le chevalier de la Graverie d'être d'escorte pendant trois mois.

Le mois de février s'écoula comme s'était écoulé le mois de janvier; le tour d'escorte du chevalier revint. Ce furent les mêmes angoisses, mais cette fois encore mieux justifiées. Mal tenu en bride, le cheval du mousquetaire s'abattit, M. de la Graverie sauta par-dessus sa tête, roula sur le pavé et se foula l'épaule.

On le rapporta chez lui presque content d'en être quitte pour si peu.

L'accident du chevalier se répandit. Tout ce qu'il y avait de bien placé à la cour déposa chez lui sa carte ou vint en personne.

Le roi fit demander trois fois de ses nouvelles.

Le baron était au comble de la joie.

— Sache exploiter la circonstance, lui disait-il, et ta fortune est faite.

Le chevalier ne demandait pas mieux que d'exploiter la circonstance, pourvu que ce ne fût point à cheval.

Aussi, quoique, en particulier, il eût tiré son bras de son écharpe; quoique, quand il était seul, il montrât devant une glace le poing à un être inconnu qui pouvait bien être le baron; quoique, quand il s'agissait de serrer sa femme contre son cœur, il trouvât dans son bras foulé la même force que dans l'autre, en face des visiteurs qui venaient s'informer de sa santé, en face des officiers de la maison du roi qui venaient lui rendre visite, il feignait une douleur obstinée et faisait des grimaces diaboliques à chaque mouvement imprimé à son bras, volontairement ou involontairement.

Il espérait escamoter ainsi au moins un tour d'escorte.

En conséquence, non-seulement il ne sortait point, mais encore il ne quittait pas la chambre, ne se levait de son lit que pour s'étendre dans une grande bergère, et retrouvait cette félicité des tête-à-tête qu'il croyait à tout jamais perdue.

En effet, tandis que le chevalier lisait les journaux, et particulièrement le *Moniteur*, qui était sa lecture favorite, et dans la placidité duquel il trouvait quelque harmonie avec son caractère, Mathilde, assise auprès de lui, travaillait à un ouvrage d'aiguille quelconque, bâillant à se démonter la mâchoire, mais, chaque fois qu'elle bâillait, dissimulait à son mari cette disgracieuse action en levant sa tapisserie à la hauteur de son visage et en bâillant derrière la toile.

Le 7 mars au matin, Mathilde travaillant à sa tapisserie, le chevalier étendu dans son fauteuil et lisant le *Moniteur*, il tomba sur la proclamation suivante :

PROCLAMATION.

« Nous avions, le 31 décembre dernier, ajourné les chambres pour reprendre leurs séances au 1er mai, pendant ce temps, nous nous livrions sans relâche à tous les travaux qui pouvaient assurer la tranquillité publique et le bonheur de nos peuples... »

— Ceci, c'est bien vrai, murmura le chevalier, et, pour mon compte, je n'ai à reprocher qu'une chose au roi : ce sont ses sorties journalières et sa manie d'être accompagné d'une escorte.

Puis, il reprit :

« Cette tranquillité est troublée ; ce bonheur peut être compromis par la malveillance et la trahison... »

— Oh ! oh ! fit le chevalier, entends-tu, Mathilde ?

— Oui, répéta Mathilde en étouffant un bâillement, j'entends : « Par la malveillance et la trahison ; » seulement, je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, répondit le chevalier ; mais nous allons bien voir.

Et il continua :

« Si les ennemis de la patrie ont fondé leur espoir sur les divisions qu'ils ont toujours cherché à fomenter, ses soutiens, ses défenseurs légaux renverseront ce criminel espoir par l'inattaquable force d'une union indestructible... »

— Certainement, dit le chevalier, on renversera ce criminel espoir, et moi tout le premier, si mon bras va mieux.

Puis, se retournant vers Mathilde :

— Comme il écrit bien, le gouvernement ! n'est-ce pas, chérie ?

— Oui, dit Mathilde sans desserrer les dents, de peur, si elle desserrait les dents, de n'être plus maîtresse de sa mâchoire.

— Il est intéressant aujourd'hui, le *Moniteur*, fit le chevalier.

Et il continua :

« A ces causes, ouï le rapport de notre amé et féal chancelier de France, le sieur Dambray, commandeur de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit... »

— Ah ! fit le chevalier, voyons ce qu'ordonne le roi.

« Article 1er. La chambre des pairs et celle des députés des départements sont convoquées au lieu ordinaire de leurs séances.

» Article 2. Les pairs et les députés absents de Paris s'y rendront aussitôt qu'ils auront connaissance de la présente proclamation.

» Donné au château des Tuileries, le 6 mars 1815, le vingtième de notre règne.

» Signé Louis. »

— C'est drôle, dit le chevalier, le roi convoque les chambres, et il ne dit pas pourquoi il les convoque.

— Tu m'as toujours promis de me conduire voir une séance pour me distraire, Dieudonné, dit Mathilde.

— Je t'y conduirai, dit le chevalier.

— Ah ! ce sera bien amusant, dit Mathilde bâillant à se fendre la bouche dans l'espoir du plaisir qu'elle y prendrait.

— Ah ! mais attends donc, s'écria le chevalier : « Ordonnance ; » il y a une ordonnance ; cette ordonnance va tout nous dire, peut-être :

Et il lut :

ORDONNANCE.

« Sur le rapport de notre amé et féal chevalier, chancelier de France, le sieur Dambray, commandeur de nos ordres, nous avons ordonné et ordonnons, déclaré et déclarons ce qui suit :

» Article 1er. Napoléon Bonaparte est déclaré *traître et rebelle* pour s'être introduit à main armée dans le département du Var... »

— Ta ta ta, fit le chevalier, que dit donc là le *Moniteur ?* As-tu entendu, Mathilde ?

— « Traître et rebelle pour s'être introduit à main armée dans le département du Var ; » mais qui cela est traître et rebelle ?

— Eh ! Napoléon Bonaparte, sac à papier ! Est-ce qu'ils ne l'avaient pas enfermé dans une île ?

— Si fait, reprit Mathilde, dans l'île d'Elbe même.

— Eh bien, alors, il n'a pas pu s'introduire dans le département du Var, à moins qu'il n'y ait un pont conduisant de l'île d'Elbe au susdit département. Continuons, continuons.

« Il est, en conséquence, enjoint à tous les gouverneurs, commandants de la force armée, gardes nationales, autorités civiles, et même aux simples citoyens de lui courir sus... »

— J'espère bien que tu vas te tenir tranquille, dit Mathilde, et ne pas t'amuser à lui courir sus ?

— Ce n'est pas tout. Attends donc... attends donc.

Et le chevalier reprit :

« De lui courir sus, de l'arrêter et de le traduire incontinent devant un conseil de guerre, qui, après avoir reconnu l'identité, prononcera contre lui l'application des peines portées par la loi. »

En ce moment, le chevalier fut interrompu dans sa lecture par le bruit que fit la porte de sa chambre à coucher en s'ouvrant, et par la voix de son domestique, annonçant son frère, le baron de la Graverie.

Le baron était équipé et armé en guerre, comme M. de Malbrouck.

Le chevalier pâlit en le voyant apparaître avec cet air formidable.

— Eh bien, dit le baron, tu sais ce qui se passe ?

— J'en ai quelque idée.

— L'ogre de Corse a quitté son île et a débarqué au golfe Juan.

— Au golfe Juan ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est un petit port situé à deux lieues d'Antibes.

— D'Antibes ?

— Oui, et je viens te chercher.

— Me chercher, moi ! et pourquoi faire ?

— Mais n'as-tu pas vu qu'il est enjoint à tout commandant de la force armée, à tout garde national, à toute autorité civile et même aux simples citoyens de lui *courir sus ?* Eh bien, je viens te chercher pour lui *courir sus.*

Le chevalier regarda Mathilde d'un air suppliant ; il reconnaissait humblement, dans toutes les grandes circonstances, qu'elle avait plus d'imaginative que lui, et il comptait sur elle pour le tirer de là.

Mathilde comprit ce regard de détresse.

— Mais, dit-elle s'adressant au baron, il me semble, beau-frère, que vous oubliez une chose.

— Laquelle ?

— C'est que, si vous êtes libre de prendre votre grand sabre et de courir sus à qui vous voulez, Dieudonné ne l'est pas.

— Comment ! il ne l'est pas ?

— Non ; Dieudonné appartient à la maison du roi, il fera ce que fera la maison du roi. Quitter Paris à cette heure, fût-ce pour courir sus à Napoléon, serait déserter.

Le baron se mordit les lèvres.

— Ah ! dit-il, il paraît que vous êtes le major général de Dieudonné ?

— Non, répondit simplement Mathilde, le major général de Dieudonné, est, je crois, le duc de Raguse.

Et elle se remit tranquillement à sa tapisserie, tandis que le chevalier la regardait avec admiration.

— Eh bien, soit, dit le baron, j'irai sans lui.

— Et l'honneur vous en reviendra à vous tout seul, dit Mathilde.

Le baron jeta un regard de haine à la jeune femme, et sortit.

— Que dis-tu de la visite de mon frère ? demanda Dieudonné tout tremblant encore.

— Mais je dis qu'après avoir soutiré de toi la moitié de ta fortune, il ne serait peut être pas fâché de te faire tuer pour hériter du reste.

Dieudonné fit une grimace qui signifiait : « Tu pourrais bien avoir raison. » Puis il alla à Mathilde et l'embrassa, la serrant contre son cœur à l'étouffer, oubliant qu'il la serrait ainsi avec le bras dont il ne pouvait pas se servir.

Pendant toute la journée, la maison du chevalier ne désemplit pas.

Chaque visiteur parla de l'étrange événement; personne ne doutait que Napoléon ne fût pris et fusillé au bout de dix lieues.

Mais à cette question adressée vingt fois dans le cours de la journée au chevalier :

— Et vous, qu'allez-vous faire ?

Le chevalier répondit invariablement :

— Je suis de la maison du roi ; ce que fera la maison du roi, je le ferai.

Réponse que chacun trouva d'une convenance parfaite.

Tous les visiteurs, au reste, avaient rencontré le baron avec son grand sabre, et chacun savait qu'il s'apprêtait à courir sus à l'ogre de Corse.

Le même jour, vers deux heures, on apprit que M. le comte d'Artois allait partir pour Lyon, et M. le duc de Bourbon pour la Vendée.

En réponse à cette double nouvelle, Dieudonné annonça, en faisant d'effroyables grimaces, que son bras lui causait des douleurs épouvantables.

Le 8 et le 9, les nouvelles furent vagues.

On rencontrait partout le baron, qui n'attendait pour partir et pour courir sus à Napoléon, que de savoir précisément où il était.

A part les douleurs que lui faisait éprouver son bras, Dieudonné jouissait d'un grand calme.

D'où lui venait cette philosophie ? Etait-il de l'école stoïque ?

Non.

Mais une idée lui était venue, qui se cramponnait au fond de son esprit avec l'obstination de l'égoïsme.

A peine si nous osons avouer quelle était cette idée.

La Rochefoucault a dit qu'il y avait toujours, dans le malheur même de notre plus grand ami, quelque chose qui ne nous déplaisait pas.

On pourrait ajouter que, dans les plus grands bouleversements politiques, au milieu des catastrophes qui renversent les trônes, les sceptres, les couronnes, il y a toujours un tout petit point qui fait que l'homme n'en veut pas trop à la cause renversante.

Dieudonné avait songé que, si Napoléon remontait sur le trône, Louis XVIII quitterait Paris; que Louis XVIII, quittant Paris, ne se promènerait plus de trois à six heures, et que, Louis XVIII ne se promenant plus, le service de l'escorte était supprimé.

Donc, plus d'angoisses pendant tout un jour, plus de transes pendant les trente autres.

A quoi tiennent les opinions, grand Dieu !

Le chevalier avait d'abord écarté cette idée comme indigne de lui ; mais peu à peu elle était revenue à la charge, et, ayant pénétré dans son cerveau, elle n'en voulait plus sortir.

Il en résulta que, le 9, quand Dieudonné lut dans le *Moniteur* que Napoléon entrerait probablement le 10 dans la soirée à Lyon, il ne fut pas si fortement impressionné de cette nouvelle qu'on aurait pu le croire.

Le baron avait annoncé que, sachant désormais où trouver Napoléon, il partirait sans faute le 11 ou le 12, c'est-à-dire dès que son entrée dans la seconde capitale du royaume se serait confirmée.

Le 15, dans la journée, le bruit se répandit que le duc de Raguse venait d'obtenir du roi que l'on fortifiât les Tuileries et qu'il s'y enfermât avec les ministres, avec les chambres, avec toute sa maison militaire. Les Tuileries pouvaient renfermer trois mille hommes.

Ce fut le baron qui vint annoncer cette nouvelle à son frère, en lui disant qu'il espérait bien le voir faire partie de la garnison.

— Je te croyais parti depuis le 11, lui répondit Dieudonné.

— J'allais partir, en effet, dit le baron, quand j'ai réfléchi que l'on vient de Lyon à Paris par deux routes, la route de Bourgogne et la route du Nivernais; j'ai craint de prendre une route, tandis que l'usurpateur prendrait l'autre.

— C'est une raison, dit Mathilde.

— Oui, et je n'en vois pas, répondit le baron, à ce que mon frère ne se mette pas à la disposition du roi.

— C'est aussi ce qu'il va faire, dit Mathilde.

Et elle prit une plume, de l'encre et du papier.

— Que faites-vous ? demanda le baron.

— Vous le voyez, j'écris.

— A qui ?

— Au duc de Raguse.

— Quoi ?

— Que mon mari se met à sa disposition.

— Dieudonné ne sait donc plus écrire ?

— Non, quand il a le bras droit foulé.

Et Mathilde écrivit :

« Monsieur le maréchal,

» Mon mari, le chevalier Dieudonné de la Graverie, quoique assez grièvement blessé au bras pour que ce soit moi qui vous écrive, a l'honneur de vous rappeler qu'il fait partie de la maison rouge du roi. Quelque chose que vous décidiez, il demande à partager les périls de ses compagnons.

» Son dévouement pour Sa Majesté lui tiendra lieu de force.

» Il a l'honneur d'être,

» Monsieur le maréchal, etc., etc. »

— Est-ce bien ainsi ? demanda Mathilde au baron.

— Oui, répondit le baron furieux, c'est à merveille, et Dieudonné est bien heureux d'avoir une femme comme vous.

— Hein ! fit naïvement Dieudonné, quand je vous disais que c'était un trésor !

Le baron se retira en disant qu'il allait aux nouvelles.

Mathilde envoya sa lettre aux Tuileries.

Le 19, à neuf heures du matin, on apprit à Paris que Napoléon était entré le 17 à Auxerre, et qu'il continuait sa marche sur la capitale.

A onze heures, le roi, qui avait repoussé le plan du duc de Raguse, fit venir le maréchal et lui dit :

— Je pars à midi ; donnez des ordres en conséquence à ma maison militaire.

Le duc de Raguse donna ses ordres.

A midi, on annonça chez M. de la Graverie un aide de camp du maréchal.

Le maréchal répondait directement à madame de la Graverie, que le roi, sachant l'accident grave qui faisait garder la chambre à M. de la Graverie, et connaissant ses sentiments de dévouement à l'endroit de la monarchie, lui donnait congé de rester chez lui, sachant parfaitement que, s'il ne le voyait pas en ce moment suprême, cela tenait à la blessure qu'il s'était faite à son service.

— C'est bien, monsieur, répondit Mathilde à l'aide de camp; dites à M. le maréchal que, dans une heure, M. de la Graverie sera au château.

Dieudonné ouvrait des yeux énormes.

L'aide de camp, émerveillé devant cette héroïne, salua avec admiration et se retira.

Mathilde passa la lettre à Dieudonné.

— Mais, dit-il, le roi me donnait congé, il me semble.

— Oui, dit Mathilde; mais ce sont de ces sortes de faveurs qu'un gentilhomme ne doit pas accepter; il faut accompagner le roi dans sa retraite jusqu'au moment où la terre de France

manquera devant lui, dussiez-vous vous faire attacher à votre cheval.

M. de la Graverie était un homme d'un sens droit.

— Vous avez raison, Mathilde, dit-il.

Puis, de la même voix que César eût fait le même commandement :

— Mon harnais et mon cheval de guerre! dit-il.

Une heure après, M. le chevalier de la Graverie était aux Tuileries.

A minuit, le roi partit.

En arrivant à Ypres, le roi le vit et le reconnut; il était resté, lui troisième.

Le roi se fit apporter trois croix de Saint-Louis et les attacha lui-même à l'uniforme de ces trois fidèles.

Puis il les renvoya en France, en leur annonçant qu'il espérait les y revoir bientôt.

Le chevalier avait fait près de cent lieues à cheval, il en avait assez; il vendit son cheval moitié de sa valeur, prit la diligence et revint à Paris.

Il est impossible de donner au lecteur une idée de la majesté du geste avec lequel il montra sa croix de Saint-Louis à Mathilde.

Mathilde était rayonnante.

Dieudonné demanda des nouvelles de son frère.

Il était enfin parti le 17.

Seulement, il était parti pour la Belgique, ne voulant pas rester à Paris, compromis comme il l'était par les dispositions belliqueuses qu'il avait imprudemment manifestées.

VIII

Où le chevalier de la Graverie fait de nouvelles connaissances.

On sait les événements qui suivirent le retour de l'île d'Elbe. Dieudonné, rentré dans son appartement de la rue de l'Université, pendit sa croix de Saint-Louis au chevet du lit de sa femme, en souvenir de ce que c'était à elle qu'il la devait.

Il ne fut nullement inquiété pendant les Cent-Jours.

Dieudonné était l'homme le plus heureux qu'il y eût au monde.

Il était chevalier de Saint-Louis et n'était plus mousquetaire!

La seconde Restauration s'accomplit; le baron rentra à la suite des Bourbons et se réinstalla dans son appartement de la rue de Varennes.

Seulement, il ne vint pas voir son frère. Il regardait comme un grand passe-droit que Dieudonné eût été décoré et que lui ne le fût pas.

Il en résulta que le chevalier de la Graverie, n'ayant plus d'intermédiaire, arrangea directement son affaire avec le roi.

Il obtint de troquer son sabre de mousquetaire contre la baguette de maître des cérémonies, échange qui lui causa une grande joie, cette dernière charge, toute civile et toute pacifique, allant bien mieux à ses goûts que la première.

Mais il arriva qu'une fois débarrassé de son harnais, par une anomalie assez fréquente chez les hommes de son tempérament, le chevalier recherchait avidement la société de ceux qui portaient l'uniforme.

Il semblait avoir pris à tâche de prouver au monde entier, qui lui aussi avait eu le chef orné de ce bienheureux plumet, dont il était si incommodé alors qu'il avait le droit de le porter.

Ainsi, lorsqu'il était de service au dîner des Tuileries, il se plaçait de prédilection au milieu des officiers de la maison militaire et les traitait en camarades.

Un jour, il y fit la connaissance d'un capitaine de grenadiers à cheval, lequel, en vertu de la loi des contrastes, lui plut dès la première entrevue.

Ce capitaine était beaucoup plus âgé que M. de la Graverie, qui, à l'époque où nous sommes arrivés, atteignait sa vingt-cinquième ou vingt-sixième année : quelques mois séparaient à peine cet officier du jour où l'ordonnance ministérielle le mettrait à la retraite.

Ses cheveux étaient gris et quelques rides précoces sillonnaient son front. Mais d'esprit, de cœur et de caractère, M. Dumesnil — c'était le nom du capitaine — avait toujours vingt ans; c'était au point qu'il n'y avait peut-être pas dans toute la la garde un sous-lieutenant qui pût lutter avec lui, de gaieté, de verve et d'insouciance.

A tous les exercices du corps, d'ailleurs tant négligés par M. de la Graverie, ou plutôt par les vieilles chanoinesses qui avaient fait son éducation, le capitaine Dumesnil était de première force.

Quant à son courage, il était proverbial dans l'armée.

Ces qualités firent sur le chevalier, par cela même qu'il ne les possédait point, une impression très-profonde; il songea aussitôt qu'un tel ami serait bien précieux dans un intérieur un peu triste, comme l'était le sien; il espéra qu'il distrairait Mathilde, qui devenait de moins en moins communicative dans le tête-à-tête; il calcula qu'il profiterait de la bonne humeur qui ne pouvait manquer de venir à sa femme, comme elle lui venait à lui en écoutant les saillies de sa nouvelle connaissance en; conséquence, il lui fit immédiatement toutes les avances qu'un amoureux pourrait faire à une femme désirée.

Au bout de quelques heures, la liaison était si bien ébauchée, que M. Dumesnil avait accepté de dîner le lendemain chez le chevalier, et cela, sans se faire beaucoup prier.

Le capitaine, disons-le, du reste, en passant, était un des hommes qui prendraient leur couvert chez le diable, s'ils étaient sûrs que le rôti n'y fût pas trop brûlé.

Sans s'en douter, M. de la Graverie était précisément alors dans une des phases les plus critiques de la vie conjugale.

Depuis longtemps déjà, madame de la Graverie s'ennuyait. L'ennui, chez les femmes du tempérament dont était Mathilde, c'est le frisson qui précède la fièvre. L'année qui avait suivi la seconde Restauration avait été très-gaie; la jeune femme se trouvait rassasiée de bruit, fatiguée de danses, saturée de coquetterie banale : elle commençait à ne plus aimer ces sortes de plaisirs pour les plaisirs seulement; elle sentait le vide de son cœur, et madame de la Graverie était comme la nature, elle avait le vide en horreur.

Elle restait, d'ailleurs, la même, ou à peu près, pour son mari; l'habitude, l'influence de l'éducation avaient stéréotypé en elle la femme de ménage attentive et minutieuse; quel que fût le cours de ses pensées, elle n'en témoignait pas moins d'attachement à Dieudonné; mais, au fond, la mélancolique tendresse du chevalier agaçait la délicatesse du système nerveux de sa femme, et les regards que celle-ci lui jetait sous le titre d'œillades d'amour, commençaient à se charger peu à peu de cette haine impatiente que les femmes comme elle portent toujours un peu à un mari qui s'obstine à ne pas leur laisser le moindre sujet de plainte, et, par conséquent, pas la plus petite revanche à prendre.

Or, le jour même où M. de la Graverie introduisait chez lui son ami de la veille, le baron, revenant pour la première fois chez Dieudonné, présentait à sa belle-sœur un jeune lieutenant de hussards, qui lui était on ne peut plus chaudement recommandé.

Ce jeune hussard était véritablement un des plus charmants officiers qui se pût voir; il avait une taille d'une exiguïté et d'une souplesse toutes féminines, une tournure élégante, la moustache galamment retroussée, l'air suffisant; c'était enfin un mannequin accompli, pour faire reluire avantageusement au soleil les tresses d'or d'un dolman ou traîner crânement une sabretache.

On n'a pas assez étudié, et l'on n'étudiera jamais quelle peut être, sur la santé et l'humeur d'une jolie femme, l'influence d'une agréable tournure et d'une humeur joviale. — A dater de ce bienheureux jour où le lieutenant de hussards et le capitaine de grenadiers vinrent s'asseoir au foyer du chevalier de la Graverie, un mieux sensible s'opéra dans l'état de la maîtresse du logis : la pâleur, qui avait momentanément obscurci son teint, s'effaça; le cercle bleuâtre qui amortissait l'éclat de ses yeux, disparut; elle redevint gaie. et elle assaisonna ses prévenances conjugales d'airs souriants qui en doublèrent le charme et le prix.

Le succès involontaire mais visible qu'ils avaient obtenu, attacha singulièrement les deux médecins malgré eux à la jolie malade. Ils ne quittèrent plus ses côtés, et quinze jours ne s'étaient point écoulés, qu'ils étaient devenus, des commen-

saux non-seulement ordinaires, mais quotidiens, de l'hôtel de la Graverie.

On les trouvait sans cesse réunis aux promenades et aux courses; ils faisaient leurs entrées de compagnie dans les bals et dans les spectacles; de sorte qu'aussitôt que l'on voyait poindre madame de la Graverie, on pouvait parier que M. de la Graverie venait derrière elle, et, derrière M. de la Graverie, les deux cavaliers servants.

Ce fut le plus extraordinaire peut-être, mais aussi le plus charmant des ménages.

Ce n'était point un ménage à deux comme les ménages vulgaires; ce n'était point un ménage à trois comme on en rencontre à chaque pas en Italie. Non, c'était un ménage à quatre, où figuraient, avec les mêmes priviléges, monsieur, l'ami de monsieur et le protégé de madame; tous trois très-élégamment et très-loyalement partagés, recevant chacun avec une scrupuleuse exactitude de ce qui lui revenait de sourires, de mercis affectueux et d'œillades reconnaissantes, tous trois acquérant à tour de rôle le droit d'offrir leur bras à la jolie Mathilde et aussi celui de porter son châle, son éventail ou son bouquet à titre de dédommagement.

La justice distributive de madame de la Graverie était si parfaite, qu'elle ne fit pas un seul jour un jaloux ou un mécontent.

Mais le plus satisfait du trio masculin, le plus reconnaissant non-seulement à Mathilde, mais encore aux deux autres, était sans contredit Dieudonné, qui ne se sentait pas d'aise lorsqu'il songeait qu'il avait trouvé deux soupapes nouvelles par lesquelles il pouvait épancher le superflu de sa tendresse, qui, aux jours de son isolement, débordait de son cœur.

Comment madame de la Graverie s'y prenait-elle pour maintenir cette égalité d'humeur et cette abnégation dans sa petite cour?

C'est, nous l'avouons de bonne foi, un de ces secrets de femme, que, malgré nos études incessantes et réitérées en cet endroit, nous n'avons jamais pénétré.

Et, chose la plus extraordinaire de toutes, c'est que le monde ne médit presque pas de cette étrange agrégation. La jeune Allemande paraissait si candide; il y avait une telle naïveté même dans ses façons les plus compromettantes avec les deux officiers; tout en elle était d'un naturel si parfait, que l'on se fût fait accuser d'avoir très-certainement une méchante âme, si l'on eût osé se permettre de hasarder le moindre des soupçons.

Le baron de la Graverie fut l'ange à l'épée flamboyante qui chassa les trois bienheureux de leur paradis.

Une après-midi, Mathilde était légèrement souffrante; M. de Pontfarcy — c'était le lieutenant de hussards — se trouvait être de service; enfin, le chevalier de la Graverie et son ami, le capitaine de grenadiers, se promenaient seuls aux Champs-Élysées.

Bien que le quatuor ordinaire se trouvât considérablement réduit, M. de la Graverie paraissait fort joyeux; il bondissait plutôt qu'il ne marchait, et cela, malgré un embonpoint devenu respectable, eu égard à son âge. Le plus léger incident le faisait rire aux éclats, et il ne cessait de se frotter allègrement les mains, et, suivant les saintes lois de l'amitié, le capitaine Dumesnil partageait en tout point cette heureuse humeur.

Dans leur promenade, ils furent croisés par un homme qui ne semblait pas précisément aussi satisfait de la destinée qu'ils paraissaient l'être.

Cet homme, c'était le baron de la Graverie.

Il marchait la mine si soucieuse, si sombre, le chapeau si complétement rabattu sur les yeux, qu'ils le touchèrent sans le reconnaître.

Mais, lui, se sentant heurté, releva la tête et les reconnut.

— Par la mort-Dieu! je suis aise de vous rencontrer, chevalier dit le frère aîné en saisissant le bras de son cadet.

— Vraiment! dit celui-ci en faisant une grimace de douleur tant le baron avait serré fort.

— Oui, j'allais chez vous.

Dumesnil secoua la tête; il avait le pressentiment d'un malheur.

Mais, revenant rapidement à son humeur joyeuse :

— Eh bien, voyez, dit le chevalier, la bizarre chose, je disais à l'instant même à Dumesnil : « Il faut que tout à l'heure je passe chez mon frère, pour lui annoncer cette heureuse nouvelle. »

— Cette heureuse nouvelle?... répéta le baron avec un sourire lugubre. Ah! vous avez une heureuse nouvelle à m'apprendre?

— Oui.

— Eh bien, l'échange ne sera pas à votre avantage; car j'en ai, moi, une assez désagréable à vous offrir.

Il était facile de voir, pour un observateur aussi fin que l'était Dumesnil, que cette nouvelle, qui devait être si désagréable au chevalier, réjouissait fort le baron.

Dumesnil frissonna, et, comme le chevalier avait le bras appuyé au bras du capitaine, il frissonna lui-même par sympathie plutôt encore que par pressentiment.

— Mais qu'est-ce donc? murmura le pauvre Dieudonné en blêmissant, tant il était d'avance terrifié par l'éclair de la bombe que le baron allait lancer au travers de son bonheur.

— Rien, pour le moment.

— Comment! rien pour le moment?

— Non, plus tard, je vous dirai cela, quand nous serons chez moi, si vous voulez bien m'y suivre.

Dumesnil vit que le baron désirait parler à son frère en particulier, et, comme le premier n'avait point caché au second que ce qu'il avait à lui dire n'était point agréable à entendre, il aimait autant ne pas assister à l'entretien.

— Pardon, mon cher Dieudonné, dit-il, mais il me revient en mémoire que je suis attendu chez mon colonel.

Et il tendit une main au chevalier, tandis que, de l'autre, il saluait le baron.

Mais Dieudonné, menacé par un malheur inattendu, n'était pas homme à affronter seul ce malheur; il reprit et remit sous son bras le bras que le capitaine venait de lui retirer.

— Bah! fit-il, ce matin encore, vous m'avez dit, mieux que dit, déclaré que vous étiez libre pour tout le jour; vous resterez, monsieur le discret, et mon frère parlera devant vous. Que diable! vous avez accepté la moitié de ma joie tout à l'heure, c'est bien le moins que vous endossiez votre part de mon ennui.

— Au fait, dit le baron, je ne sais vraiment pas pourquoi je laisserais monsieur en dehors d'une confidence dans laquelle il a son rôle aussi bien que vous.

Le capitaine Dumesnil releva la tête, comme fait un cheval au bruit du clairon, et rougit légèrement.

— Au diable soit le vieux voltigeur qui nous aura gâté notre journée! murmura-t-il à l'oreille de Dieudonné.

Puis, tout haut, d'un ton qui tenait à la fois de la prière et de la menace :

— Monsieur le baron a sans doute bien réfléchi à ce qu'il allait entreprendre, dit-il; cependant, je me permettrai de lui faire observer que les confidences dont je parle sont parfois aussi dangereuses pour celui qui les fait, que douloureuses à celui à qui elles sont faites.

— Monsieur, répondit sèchement le baron, je sais à quoi m'obligent mes devoirs de chef de la famille de la Graverie, et je suis seul juge de ce que mon honneur commande.

Que veut dire tout ceci, mon Dieu? murmurait le pauvre chevalier en secouant la tête. Dumesnil a l'air très au courant de ce que veut me dire mon frère, et il ne m'en a pas parlé. Allons, mon cher baron, déboutonnez-vous tout de suite; la perplexité dans laquelle vous nous avez mis est plus douloureuse que ne le sera, j'en suis bien certain, ce que vous avez à m'apprendre.

— Suivez-moi donc chez moi, alors, dit le baron.

Et tous deux, redescendant les Champs-Élysées, marchèrent à ses côtés, et, par le pont de la Concorde et la rue de Bourgogne, arrivèrent à la rue de Varennes, demeure du baron.

Tous trois étaient si préoccupés, que, pendant cette longue course, pas un ne rompit le silence.

L'anxiété du pauvre Dieudonné redoubla lorsqu'il vit son frère aîné les faire entrer dans le cabinet le plus reculé de son appartement, et en fermer soigneusement la porte.

Quand il eut pris ces soins préliminaires pour assurer le secret de la conférence, le baron tira solennellement une lettre de sa poche et la présenta de la main droite à son cadet, tandis que, de la gauche, étreignant la main de celui-ci, il murmurait d'un air profondément compatissant :

— Pauvre frère! pauvre frère! malheureux chevalier!

Cet exorde était si lugubre, que Dieudonné hésita à prendre le papier.

Cette seconde d'hésitation suffit à Dumesnil pour jeter les yeux sur le pli et pour en reconnaître l'écriture fine et déliée. Avant que le chevalier eût pris une décision, le capitaine de grenadiers saisit la lettre.

— Par le sang-Dieu ! dit le capitaine, il ne la lira pas, votre lettre, monsieur le baron.

Puis, se redressant, serrant le ceinturon de son habit d'un cran, et entraînant M. de la Graverie aîné dans un coin de la chambre :

— J'accepte vos reproches, monsieur, j'assume toutes les conséquences de ceci ; mais je ne laisserai pas mettre au laminoir le bonheur de votre pauvre frère ; il y a des gens qui ont besoin de rêver pour exister; pensez-y.

Puis, plus bas :

—Au nom du ciel, monsieur, laissez vivre le pauvre agneau, qui est bien fait de la meilleure pâte dont le ciel ait jamais fait cadeau à la terre.

— Non, monsieur, non, répondit le baron en élevant la voix, non, les questions d'honneur dominent toutes les autres dans nos familles.

— Bon ! bon! dit le capitaine en ayant l'air de tourner la chose en plaisanterie, il en est un peu de l'honneur comme du mari outragé, convenez-en : il est sauf quand cela s'ignore, et à peine égratigné quand cela s'apprend.

— Mais, monsieur, il y a un coupable, dont il ne faut pas encourager l'impunité.

Le capitaine saisit le poignet du baron.

— Et qui diable vous demande grâce ? dit-il avec un regard flamboyant ; est-ce que vous ne comprenez pas que je me mets à votre disposition, monsieur ?

— Non, continua le baron en élevant de plus en plus la voix; non, il importe que Dieudonné sache que son indigne femme et son non moins indigne ami...

Le capitaine devint pâle comme un cadavre, et essaya de couvrir avec sa main la bouche du baron.

Mais il était trop tard, le chevalier avait entendu.

— Ma femme! s'écria-t-il, Mathilde ! elle m'aurait trompé, elle? Allons donc, c'est impossible.

— Allons! fit le capitaine, il en est arrivé à ses fins, le bandit.

Et, haussant les épaules, il lâcha le baron et alla s'asseoir dans un coin de l'appartement, en homme qui a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher une catastrophe, mais qui, la voyant arriver malgré ses efforts, s'y résigne patiemment.

— Impossible? releva le baron sans faire attention à l'accent lamentable avec lequel son frère avait prononcé ces mots. Si vous ne me croyez pas, priez monsieur de vous rendre la lettre dont il s'est emparé, au mépris des convenances et du savoir-vivre, et vous y verrez la preuve de votre déshonneur.

Le capitaine Dumesnil, assis dans son coin, semblait impassible à la surface ; mais il mordait sa moustache en homme qui n'est point aussi calme qu'il voudrait le paraître.

Pendant ce temps, Dieudonné devenait de plus en plus pâle ; les quelques mots qu'il laissa échapper expliquaient cette pâleur croissante.

—Mon déshonneur ! répéta-t-il, mon déshonneur ! mais alors, frère, mon enfant?...

Le baron éclata de rire.

— Cet enfant, continua le chevalier, comme s'il n'eût pas entendu le rire sarcastique de son frère, cet enfant dont je me promettais tant de joie, depuis deux jours que Mathilde m'en a parlé; cet enfant, dont je rêvais tout éveillé et auquel je pensais endormi ; cet enfant, que je voyais déjà dans son berceau avec sa petite figure d'ange, rose et blanche ; cet enfant, dont le doux gazouillement bruissait d'avance à mon oreille ; cet enfant ne m'appartiendrait pas?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! continua-t-il avec une voix qui se fondait en sanglots, je perds à la fois ma femme et mon enfant !

Le capitaine se leva comme pour aller prendre le chevalier entre ses bras ; mais il se rassit aussitôt, et, au lieu de mordre ses moustaches, commença de se mordre les poings.

Mais, comme s'il ne voyait ni la douleur de son frère, ni la colère du capitaine :

— Oui, répliqua brutalement le baron ; car cette lettre, que le hasard a mise dans mes mains, que je désirais vous communiquer, et dont s'est emparé le capitaine Dumesnil, contient les félicitations que votre femme adresse à son amant, à propos de cette future maternité.

Le pauvre Dieudonné ne répondit point ; il était tombé à genoux, s'était caché le visage entre ses mains, et faisait entendre des sanglots convulsifs. Le capitaine Dumesnil ne put supporter plus longtemps cette scène.

Il se leva, et, marchant droit au baron :

— Monsieur, lui dit-il à demi-voix, en ce moment, comme vous le comprenez bien, puisque vous avez fait tout ce que vous avez pu pour cela, je ne m'appartiens plus ; mais, lorsque monsieur votre frère aura reçu la satisfaction qui lui est légitimement due, je pourrai qualifier votre conduite comme elle le mérite, et croyez bien que je n'y manquerai pas.

Et, en achevant cette phrase, l'officier salua et se dirigea vers la porte.

— Vous vous en allez, monsieur? lui dit le baron.

— Je vous avoue, répondit le capitaine, que je ne me sens pas la force de supporter cette effroyable scène.

— Allez-vous-en, soit ! mais rendez-moi la lettre de madame de la Graverie.

— Et pourquoi donc vous la rendrais-je? demanda le capitaine avec hauteur en fronçant le sourcil.

— Mais par cette raison bien simple qu'elle ne vous est point adressée, reprit le baron.

Le capitaine se retint à la muraille, il avait failli tomber.

En effet, le capitaine, le lecteur a dû le comprendre, avait pensé jusqu'alors que l'accusation lui donnait dans toute cette affaire un rôle plus actif que celui qui venait de lui être fait par le baron.

Il prit vivement la lettre, qu'il avait placée dans une de ses poches, la déplia et en lut les premières lignes.

Au geste qui lui échappa, au mouvement de sa physionomie, le baron devina tout.

— Vous aussi ! s'écria-t-il en frappant ses mains l'une contre l'autre ; vous aussi ! Eh bien, alors, elle est encore d'un tiers plus coquine que je ne le pensais.

—Oui, monsieur, moi aussi, dit le capitaine en baissant la voix.

— Comment?

— Oui, moi aussi, je suis un misérable, aussi misérable qu'elle pour avoir trompé ce brave, ce digne, ce loyal garçon ; mais dites-lui, lorsqu'il sera revenu à lui...

Mais Dieudonné, qui, pendant ce temps-là, était sorti de sa torpeur, l'interrompit.

— Dumesnil ! s'écria-t-il, Dumesnil ! ne m'abandonne pas, mon ami ; songe que je n'ai plus au monde que ton amitié pour me secourir et me consoler.

Le capitaine, retenu par son remords, hésitait.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria le pauvre chevalier en se tordant les mains, l'amitié n'est-elle donc qu'un mot, comme l'amour ?

Le baron fit un mouvement pour s'avancer vers son frère.

Ce mouvement décida le capitaine.

Il saisit le bras du frère aîné avec une force qui arracha une crispation de douleur à ce dernier, et, à demi-voix, les yeux dans les yeux :

— Pas un mot de plus, monsieur, lui dit-il impérieusement ; voici la première fois qu'une faute de ce genre me laisse quelque regret ; mais celui que me donne cette faute est si cuisant, que je ne sais, je vous le jure, si j'aurai assez de toute ma vie pour la racheter ; je l'essayerai pourtant, monsieur, et cela, en me dévouant à votre frère, en lui donnant les soins et la tendresse sans lesquels il ne peut plus vivre. Taisez-vous donc, monsieur ; il n'est ni en votre pouvoir, ni au mien d'annihiler le passé, mais ne déchirez pas davantage ce pauvre cœur.

— Tout me sera bon, monsieur, répliqua aigrement le baron, pour amener mon frère à chasser une femme qui le déshonore, et à répudier un enfant qui vient voler une fortune qui appartient à d'autres.

— Oh ! dites qui vous appartient, ce sera plus franc, et alors, au point de vue de l'égoïsme, votre conduite sera peut-être excusable, répondit le capitaine en jetant sur le baron un regard de mépris ; soit ; mais la lettre que madame de la Graverie écrivait à M. de Pontfarcy suffira pleinement pour obtenir, même judiciairement, ce que vous souhaitez.

— Alors, rendez-moi cette lettre.

Dumesnil réfléchit un instant.

Puis :

— Je le veux bien, dit-il ; mais j'y mets une condition.

— Une condition ?

— Oh ! c'est à prendre ou à laisser, monsieur, dit le capitaine avec impatience et en frappant du pied ; ainsi dépêchons. Votre parole, ou je déchire cette lettre.

— Cependant, monsieur !

Le capitaine fit le geste de déchirer le papier.

— Monsieur, sur ma foi de gentilhomme...

— De gentilhomme ! murmura Dumesnil avec un accent de souverain mépris ; eh bien, oui, sur votre foi de gentilhomme ! puisque l'on est encore gentilhomme, à ce qu'il paraît, en faisant de pareilles choses, jurez-moi que vous ne direz jamais à votre frère qu'il a été trompé à la fois par les deux hommes qu'il appelait ses amis ; jurez-moi, enfin, que vous n'entraverez pas l'expiation à laquelle je veux consacrer le temps qui me reste à vivre.

— Je vous le jure, monsieur, dit le baron dévorant des yeux la précieuse lettre.

— A merveille. Et je compte si bien que vous tiendrez votre serment, que je ne vous dis pas ce que je compte faire si vous y manquez.

Et le capitaine remit au baron la lettre écrite par Mathilde à M. de Pontfarcy.

Puis, s'avançant vers le chevalier toujours affaissé sur lui-même :

— Allons, Dieudonné, lui dit-il, relève-toi, et appuie-toi sur ma poitrine ; nous sommes des hommes.

— Oh ! merci, merci, dit le chevalier en se relevant avec effort, et en s'abandonnant dans les bras du capitaine ; tu ne me quitteras point, toi, n'est-ce pas ?

— Non, non, murmurait le capitaine caressant son ami comme il eût fait d'un enfant.

— Oh ! vois-tu ! continua le chevalier d'une voix entrecoupée par les sanglots, c'est que j'ai peur de devenir fou, tant je suis effrayé de l'avenir qui s'ouvre devant moi, tant je suis certain que la comparaison du passé au présent va me rendre l'existence odieuse.

— Allons, dit le baron, du courage ! la meilleure des femmes ne vaut pas la moitié des larmes que tu verses depuis un quart d'heure, à plus forte raison une drôlesse.

— Oh ! vous ne savez pas, vous ne savez pas, interrompit le pauvre Dieudonné, ce que cette femme était pour moi ! Vous, vous avez les salons, vous avez la cour, vous avez l'ambition qui vous occupe, vous avez les honneurs que vous poursuivez, vous avez les plaisirs qui tiennent leur place dans votre cœur avec les commérages des deux chambres ; vous avez les promotions, les distinctions, qu'obtiennent vos rivaux. Moi, je n'avais qu'elle ; elle était toute ma vie, toute ma joie, toute mon ambition sur la terre. Les paroles qui sortaient de sa bouche étaient les seules auxquelles je trouvasse une valeur ; et, à présent que je sens que tout cela manque tout à coup sous mes pieds, il me semble que je vais entrer dans un désert sans eau, sans soleil et sans lumière, où le temps ne marquera plus que par mes douleurs ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

— Bah ! dit le baron, chansons que tout cela !

— Monsieur !... fit le capitaine presque menaçant.

— Oh ! vous ne m'empêcherez pas de dire à mon frère, répéta le baron ne perdant pas de vue son héritage, vous ne m'empêcherez pas de lui dire qu'il doit au nom qu'il porte, de ne pas le laisser avilir ; en cessant d'estimer une femme indigne de vous, vous cessez de l'aimer.

— Sophisme, paradoxe, erreur que tout cela, mon frère ! s'écria le chevalier avec le désespoir dans le cœur ; dans ce moment même, voyez-vous, dans ce moment où sa faute me brise le cœur, où la honte empourpre mon front, eh bien, dans ce moment, je l'aime ! je l'aime !

— Ami, murmura le capitaine, il faut être homme, il faut vivre.

— Vivre ! pourquoi faire maintenant ?... Ah ! oui, pour me venger, pour tuer son amant ; oui, selon la loi du monde, selon le code de l'honneur, il faut maintenant que, lui ou moi, nous mourions, parce que Dieu l'a faite femme, c'est-à-dire lâche et perfide ; et, parce que, lâche et perfide, elle a forfait à sa foi, une mort d'homme est devenue nécessaire, et tout cela pour le monde, pour l'honneur, comme si le monde s'inquiétait de la façon dont on me ravit ma joie, comme si l'honneur se souciait de mon infortune ou de ma félicité. Mais le monde et l'honneur se soucient d'une chose, par exemple : c'est du sang. Peu leur importe celui qui doit être répandu à la suite de l'offense.

— Auriez-vous peur, mon frère ? demanda le baron.

Le chevalier regarda son frère avec une expression désespérée.

— Je n'ai peur que d'être celui qui tuera..., dit-il.

Et il prononça ces paroles avec une animation et une énergie qui prouvaient combien il avait dit la vérité.

Puis, faisant un effort, et posant sa main sur l'épaule du capitaine :

— Allons, mon pauvre Dumesnil, lui dit-il, aide-moi à me venger, puisque je ne puis laisser le soin de ma vengeance à Dieu, sans être accusé d'être un lâche.

Et, se retournant vers son frère :

— Baron, lui dit-il, je vous engage ma foi que, demain, à pareille heure, de M. de Pontfarcy ou de moi, l'un sera mort. Est-ce tout ce que vous exigez comme représentant de l'honneur de la famille ?

— Non, car je connais votre faiblesse, mon frère. Je demande un pouvoir pour suivre juridiquement votre séparation contre votre indigne femme.

— Et ce pouvoir, vous l'avez là, sans doute, mon frère, tout préparé, tout rédigé ?

— Il n'y manque que votre signature.

— Je m'en doutais... Une plume, de l'encre, le pouvoir.

— Voilà ce que vous demandez, mon cher Dieudonné, dit le baron présentant à son frère d'une main le pouvoir et de l'autre une plume trempée dans l'encre.

Le chevalier signa sans faire entendre une plainte, sans pousser un soupir.

Seulement, la signature était tellement tremblée, qu'elle était à peine lisible.

— Mille tonnerres ! dit le capitaine en entraînant son ami et en jetant un dernier regard sur le baron, on en a pendu, et un bon nombre, qui ne l'avaient pas tant mérité que celui-là !

IX

Un cœur brisé.

A la porte de la rue, il y eut presque une lutte entre le chevalier et son ami.

Le chevalier voulait tourner à gauche, le capitaine essayait de l'entraîner à droite.

Dieudonné voulait absolument rentrer chez lui, reprocher à Mathilde sa trahison, lui dire un dernier adieu.

Le capitaine, au contraire, avait, dans l'intérêt de son ami et dans le sien propre, d'excellentes raisons pour s'opposer à cette entrevue.

Il employa donc toute son éloquence pour faire renoncer Dieudonné à son projet ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il obtint que, au lieu d'aller à son hôtel, le chevalier de la Graverie viendrait habiter pendant quelques jours son modeste logement.

Une fois qu'il l'eut installé dans sa petite chambre, le capitaine dévêtit son uniforme, s'habilla de noir et prit ses dispositions pour sortir.

Le pauvre chevalier était tellement abîmé dans sa douleur, qu'il ne s'aperçut de l'intention de son ami qu'au moment où celui-ci ouvrait la porte.

Il étendit vers lui les mains comme eût fait un enfant.

— Dumesnil, dit-il, tu vas me laisser seul ?

— Pauvre ami, dit le capitaine, as-tu déjà oublié que tu as à demander compte à quelqu'un, je ne dirai pas de ton honneur, mais de son honneur ?

— Oh! je l'avoue, oui, je l'avais oublié. Dumesnil! Dumesnil! je pensais à Mathilde.

Et le chevalier se remit à fondre en larmes.

— Pleurez, pleurez, mon ami, disait le capitaine; le bon Dieu, qui fait bien tout ce qu'il fait, a mis au cœur des êtres bons et faibles de larges soupapes pour épancher une douleur qui, sans cela, les tuerait. Pleurez! oh! ce n'est pas moi qui vous dirai de refouler vos larmes.

— Eh bien, allez, mon ami, dit le chevalier, allez; je vous remercie de m'avoir rappelé à mon devoir.

— J'y vais.

— Une seule recommandation.

— Laquelle?

— Tâchez que cela ne traîne pas en longueur; faites, si c'est possible, que la chose soit pour demain matin.

— Soyez tranquille, mon ami, dit le capitaine en serrant le chevalier contre son cœur; j'aurai même bien du malheur si tout n'est pas fini pour ce soir.

Le chevalier resta seul.

Et c'est ici que nous nous arrêtons pour demander bien humblement pardon à nos lecteurs.

Nous leur avons dit, en commençant, que ce livre n'était point un roman comme les autres. En voici la preuve.

Tous les héros de roman sont beaux, grands, élancés, bien faits de taille, braves, intelligents, spirituels.

Ils ont de beaux cheveux noirs ou blonds, de grands yeux noirs ou bleus.

Ils ont une susceptibilité qui, au moindre outrage, leur fait porter la main à la poignée de leur épée ou au pommeau de leur pistolet.

Enfin, ils sont fermes dans leur résolution si la haine chez eux appelle la haine; l'amour, l'amour.

Notre héros n'est rien de tout cela : il est plutôt laid que beau, plutôt petit que grand, plutôt grassouillet que mince, plutôt poltron que brave, plutôt naïf qu'intelligent.

Il n'a les cheveux ni noirs ni blonds : il les a jaunâtres; il n'a les yeux ni noirs ni bleus : ils les a verts.

L'outrage qui lui a été fait est grand, et cependant, comme il l'a dit, il se battra, mais seulement parce que le monde l'exige.

Enfin, il est irrésolu, et — au lieu de haïr — il aime encore celle qui l'a trompé.

Depuis longtemps, il nous semblait que l'on déshéritait trop les humbles de la création du droit d'aimer et de souffrir. Il nous semblait qu'il n'était pas absolument nécessaire d'être beau comme Adonis et brave comme Roland, pour avoir droit aux paroxysmes suprêmes de l'amour et de la douleur.

Et, comme nous cherchions dans notre imagination un rêve auquel donner la vie, voici que le hasard nous a fait, au beau milieu de ce monde, rencontrer justement l'homme que nous cherchions :

Le pauvre chevalier de la Graverie.

Lui était un exemple que, sans être en rien ni physiquement ni moralement un héros de légende, on peut souffrir toutes les douleurs humaines renfermées dans ces quelques mots : il aimait, il a été trompé.

Aussi, resté seul, au lieu de prendre la pose d'Antony ou de Werther, Dieudonné s'abandonna-t-il tout simplement, tout naturellement, à son désespoir.

Il se promenait dans sa chambre, en long, en large, en diagonale, en appelant Mathilde, non pas ingrate, perfide, cruelle, mais des plus doux et des plus charmants noms qu'il avait l'habitude de lui donner; il lui adressait des reproches comme si elle eût pu l'entendre. Il cherchait, afin de s'en prendre à lui-même, s'il ne lui avait pas donné quelque motif de plainte qui pût justifier sa trahison. Il essuyait ses larmes pour avoir l'instant d'après à les essuyer encore.

Eh bien, nous l'avouons, voilà de ces douleurs qui ont toutes nos sympathies; cette faiblesse de l'homme qui garde l'impuissance de l'enfant est déchirante, en ce que l'on devine que, ne trouvant point de consolation en elle-même, elle n'en cherchera même point dans les autres; pour elle, alors, tout dépend de Dieu; non pas que cette faiblesse ait la foi; non pas qu'elle dise : « Vous m'aviez donné mon bonheur, vous me l'avez repris; soyez béni, mon Dieu ! » mais parce qu'elle dit : « Qu'avais-je fait pour tant souffrir? Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi! »

Or, savez-vous quelle était la pensée qui dominait chez ce malheureux, si cruellement trahi par sa femme?

C'était de revoir Mathilde, une fois, une seule fois encore.

C'était de lui dire tous ces reproches qui l'étouffaient.

C'était...

Qui sait? peut-être se justifierait-elle!

Après mille doutes, mille hésitations, il parut tout à coup prendre un parti et se précipita vers la porte.

Mais il s'aperçut, à la résistance du pêne, que son ami l'avait enfermé à double tour.

Il courut à la fenêtre, et se mit à maudire son ami.

Cela lui fit quelque bien d'avoir à maudire autre chose que Mathilde.

Tout à coup, il pensa qu'en appelant par la fenêtre, e concierge viendrait, et, ayant sans doute une double clef de l'appartement, pourrait lui ouvrir. Il ouvrit la fenêtre et appela.

La cour resta déserte.

A mesure que les difficultés se plaçaient entre le chevalier et son désir de revoir Mathilde, ce désir devenait plus grand.

— Oui, oui, oui, disait-il tout haut, il faut que je la revoie, et je la reverrai!...

Puis, il criait :

— Mathilde! Mathilde! Mathilde! chère Mathilde!

Et, les bras tordus, il se roulait sur le tapis.

Tout à coup, il se releva et chercha des yeux.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le lit : c'était cela qu'il cherchait.

Il s'y précipita comme un tigre sur sa proie; il en arracha les draps, les déchira en bandes et commença de nouer ces bandes les unes au bout des autres.

Cet homme qui, à dix ans, appelait sa tante pour l'aider à descendre un escalier, qui avait le vertige quand il montait à cheval, cet homme, sans aucun débat avec lui-même, avait résolu de descendre avec des draps déchirés d'une fenêtre du second étage.

Aussi, la besogne achevée, alla-t-il droit à la fenêtre.

En allant à la fenêtre, il passa devant la porte.

Il s'arrêta, essaya encore, mais inutilement, de l'ouvrir; il pesa dessus de toute sa force; mais la porte était solide, elle résista.

— Allons! dit-il.

Et il noua sa corde par une des extrémités à la barre de la fenêtre.

La nuit était venue, sinon la nuit, au moins le crépuscule.

Il regarda et se rejeta en arrière; la hauteur de la croisée lui donna le vertige.

— J'ai le vertige parce que je regarde, dit-il; en ne regardant pas, je ne l'aurai plus.

Et il ferma les yeux, enjamba la fenêtre, se cramponna des deux mains aux draps et commença de descendre.

A la hauteur du premier étage, c'est-à-dire à mi-chemin, le chevalier entendit un craquement au-dessus de sa tête; puis, tout à coup, n'étant plus soutenu par rien, il tomba de tout son poids de la hauteur de quinze pieds.

L'échelle s'était rompue, soit que le nœud eût été mal fait, soit que les draps, vieillis et amincis en bandes, n'eussent pas eu la force de porter un homme.

Le premier sentiment du chevalier fut d'être joyeux de se trouver à terre.

Il n'avait éprouvé qu'une violente secousse par tout le corps, mais pas de douleurs locales.

Il essaya de se relever, mais retomba.

Sa jambe gauche ne pouvait pas le porter.

Elle était brisée à trois pouces au-dessus de la cheville.

Il n'en essaya pas moins de marcher.

Mais ce fut alors qu'il éprouva une douleur effroyable, si effroyable, qu'il poussa un cri, lui qui n'avait pas crié en tombant.

Puis tout sembla tourner autour de lui; il chercha le mur pour s'y appuyer; le mur tournait comme tout le reste.

Il sentit que le sentiment lui échappait.

Il prononça encore une fois le nom de Mathilde, dernier éclair de sa raison ou plutôt de son cœur, et s'évanouit.

A ce nom, il lui sembla qu'une femme répondait en venant à lui, et que cette femme, c'était Mathilde.

Mais l'âme était déjà voilée d'un trop épais nuage pour rien distinguer avec certitude; le chevalier tendit les bras vers l'i-

mage chérie, sans savoir si c'était un rêve ou une réalité.

Cette femme, c'était en effet Mathilde, qui, ignorant complétement les événements de la journée et n'ayant pas vu rentrer Dieudonné, avait attendu le crépuscule, et, jetant un voile sur son chapeau, avait d'abord couru chez M. de Pontfarcy.

M. de Pontfarcy était absent.

Elle avait alors couru chez M. Dumesnil.

Elle traversait la cour pour gagner l'escalier secondaire qui conduisait au modeste appartement du capitaine, quand elle avait entendu un cri, puis vu un homme qui chancelait comme s'il était ivre, et qui, finalement, était tombé en appelant Mathilde.

Alors seulement, elle avait reconnu son mari.

Elle se précipita vers lui, prenant ses mains dans les siennes et l'appelant :

— Dieudonné! cher Dieudonné!

A cette voix, qui l'eût fait tressaillir dans sa tombe, Dieudonné ouvrit les yeux, et une expression indicible de joie et de bonheur se peignit sur son visage.

Il voulut parler; mais la voix lui fit défaut, ses yeux se refermèrent, et Mathilde ne put entendre qu'un long et douloureux soupir.

En ce moment, un troisième personnage vint se mêler à la scène.

C'était le capitaine Dumesnil.

Il vit Dieudonné évanoui, Mathilde pleurant, un fragment de drap pendant à la fenêtre.

Il comprit tout.

— Ah! madame, lui dit-il, il ne vous manquait plus que d'être cause de sa mort, à lui aussi.

— Comment! à lui aussi? demanda Mathilde; que voulez-vous dire?

— Je veux dire que cela fera deux.

Et le capitaine jeta sur le pavé de la cour une paire d'épées qui y rebondirent en résonnant.

Puis il prit entre ses bras Dieudonné, comme il eût pris un enfant, et le monta chez lui.

Mathilde les suivit en sanglotant.

Tout évanoui qu'il était, Dieudonné avait un vague sentiment de la scène qui s'accomplissait.

Il lui semblait reconaître la chambre du capitaine; on l'y déposait sur le lit veuf de draps; il entendait bruire à son oreille la voix ferme et accentuée de Dumesnil; la voix douce et caressante de Mathilde alternait avec elle.

Elle appelait le capitaine : Charles!...

Alors, il sembla toujours au blessé que, dans son délire, il assistait à une scène étrange; cette scène se passait entre son ami et sa femme; d'après ce qu'il entendait ou plutôt ce qu'il croyait entendre, le capitaine, lui aussi, le trompait. Seulement, le capitaine maudissait celle qui lui avait fait commettre ce qu'il considérait aujourd'hui comme un crime, et lui signifiait qu'il allait essayer de racheter ce crime en se consacrant corps et âme à sa victime.

Quant à Mathilde, elle était à genoux devant son lit; elle lui tenait, lui serrait, lui baisait les mains, demandait grâce tantôt à Dumesnil, tantôt à lui, reconnaissant aussi sa faute, et jurait de l'expier, de son côté, par une vie d'austérité et de pénitence.

Puis le murmure des voix s'éteignit dans ce sourd grondement que fait le sang aux oreilles, lorsque, cataracte orageuse, il se précipite vers le cœur, et le chevalier de la Graverie perdit complétement connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il se sentit la jambe prise dans des éclisses. Il se retrouva dans la chambre du capitaine, et, à la lueur de la lampe qui brûlait sur sa table de nuit, il reconnut ce dernier assis au pied de son lit.

— Et Mathilde, demanda-t-il après avoir regardé par tout le reste de la chambre, où est-elle?

A cette question, le capitaine bondit sur sa chaise.

— Mathilde! Mathilde! balbutia-t-il; pourquoi demandez-vous Mathilde?

— Où est-elle allée?... Elle était là, tout à l'heure.

Si Dieudonné avait regardé en ce moment l'honnête figure de son ami, il eût pu croire que celui-ci allait s'évanouir à son tour, tant il était pâle.

— Mon ami, dit Dumesnil tu as le délire; jamais ta femme n'est venue ici.

Dieudonné regarda Dumesnil avec des yeux brillants de fièvre.

— Et, moi, je te dis qu'elle était là tout à l'heure, à genoux, pleurant et me baisant les mains.

Le capitaine fit un effort pour mentir.

— Tu es fou! dit-il; madame de la Graverie est bien certainement chez elle, ignorant tout ce qui s'est passé, et elle n'a eu, par conséquent, aucune raison pour venir chez moi.

Le chevalier laissa retomber avec un profond gémissement sa tête sur son oreiller.

— Et cependant, dit-il, j'aurais juré qu'elle était là il n'y a qu'un instant, qu'elle s'accusait en sanglotant, qu'elle... qu'elle t'appelait.

Quelque chose comme un éclair traversa le cerveau du malheureux.

Il se redressa, presque menaçant.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à son ami.

— Mais tu le sais bien, à moins que le délire ne te reprenne, dit Dumesnil.

— Mais de votre petit nom?...

Le capitaine comprit.

— Louis, dit-il; ne t'en souviens-tu pas?

— C'est vrai, dit Dieudonné.

Et, en effet, c'était le seul prénom sous lequel il avait connu le capitaine, qui se nommait Charles Dumesnil.

Puis, réfléchissant que, dans son inquiétude, sa femme eût au moins dû venir s'informer :

— Mais, si elle n'est point ici, murmura-t-il douloureusement, où est-elle donc?

Puis il ajouta si bas, qu'à peine Dumesnil put-il l'entendre :

— Chez M. de Pontfarcy, sans doute.

Et, à cette idée-là, sa colère se ranima.

— Ah! dit-il, tu sais, Dumesnil, qu'il faut que je le tue ou qu'il me tue.

— Il ne te tuera pas, et tu le tueras encore moins, répondit le capitaine d'une voix sourde.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'il est mort.

— Mort! et comment?

— D'un coupé dégagé donné en quarte et reçu en pleine poitrine.

— Et qui l'a tué?

— Moi, donc!

— Vous, Dumesnil! et de quel droit?

— Du droit que j'avais de t'empêcher de courir à une mort certaine, mon pauvre grand enfant; ton frère portera peut-être le deuil de ta vie, mais tant pis!

— Et tu t'es battu, malheureux, en lui disant que tu te battais pour moi, et parce que Mathilde me trompait?

— Oh! sois donc tranquille, je me suis battu avec M. de Pontfarcy parce qu'il buvait son absinthe pure, et que je ne puis souffrir les gens qui ont cette horrible habitude.

Le chevalier jeta ses deux bras au cou du capitaine et l'embrassa avec une effusion sans réserve, en murmurant :

— Décidément, j'avais rêvé!

Mais celui-ci, pour lequel cette exclamation était un nouveau remords, se débarrassa doucement de cette étreinte, et alla s'asseoir silencieux dans un coin de l'appartement.

— Oh! Mathilde! Mathilde! murmura le chevalier.

X

Où il est démontré que les voyages forment la jeunesse.

Il était décidé que le chevalier resterait, pendant tout le temps de sa convalescence, chez le capitaine Dumesnil.

Il est vrai que le capitaine n'avait consulté que lui-même pour prendre cette décision.

Il laissa le blessé sur son lit et s'accommoda du canapé. Pour

un homme qui avait fait à peu près toutes les campagnes de l'Empire, ce n'était point un bivac trop fatigant.

Le chevalier ne dormit point : toute la nuit, il s'agita dans son lit, étouffant ses sanglots, mais faisant entendre des soupirs désespérés.

Le lendemain, Dumesnil essaya de le distraire : il lui parla de plaisirs, d'études, de nouvelles affections ; mais le chevalier de la Graverie ne répondait jamais autrement qu'en parlant de Mathilde et de son désespoir.

Dumesnil jugea sainement que le temps seul pouvait guérir Dieudonné de son chagrin, et que, pour le lui rendre supportable, il était nécessaire de dépayser le malade aussitôt que son état le permettrait.

Tout entier à la tâche à laquelle il s'était voué, le capitaine, pour lequel l'âge de la retraite était déjà arrivé depuis quelque temps, fit les démarches voulues pour quitter le service et faire liquider sa pension.

Puis, six semaines après l'accident, et comme son ami commençait à marcher, sa fracture ayant été simple et la convalescence sans entrave, Dumesnil pria le chevalier de la Graverie de l'accompagner au Havre, où il avait affaire, lui disait-il. Arrivé là, comme c'était la première fois que Dieudonné voyait la mer, il insista pour lui faire visiter un paquebot ; le chevalier le suivit sans résistance aucune ; mais, une fois à bord, Dumesnil lui déclara que leur passage était retenu sur le bâtiment et qu'ils partaient pour l'Amérique le lendemain, à six heures du matin.

Le chevalier l'écouta avec surprise, mais ne fit aucune objection à ce projet.

A Paris, un jour que son ami l'avait laissé seul, peut-être avec intention, le chevalier s'était rendu sournoisement rue de l'Université, à coup sûr pour revoir madame de la Graverie, peut-être pour lui pardonner.

Il lui avait été répondu par le concierge que, le lendemain du jour où lui-même n'était pas rentré, madame de la Graverie était partie et que l'on ignorait ce qu'elle était devenue.

Tous les efforts qu'avait faits M. de la Graverie pour découvrir le lieu de sa retraite, n'avaient abouti qu'à lui donner la certitude qu'elle avait quitté la France.

C'est alors seulement, lorsque le pauvre chevalier fut convaincu qu'il ne pouvait pas exercer vis-à-vis de sa femme la mansuétude dont il était prêt à lui donner des preuves, qu'il consentit à suivre son ami au Havre.

D'ailleurs, si Mathilde avait quitté la France, peut-être l'avait-elle quittée par le Havre, et, au Havre, peut-être un heureux hasard lui apprendrait-il de ses nouvelles.

Cependant, il faut le dire, le chevalier avait quelque peu perdu de sa confiance dans le destin, et il comptait médiocrement sur un hasard, surtout sur un hasard heureux.

Quant à quitter la France, il n'y fit aucune objection : Mathilde n'était plus en France. Il s'établit donc dans sa cabine, sans même demander à retourner à terre.

Le lendemain, avec la ponctualité américaine, le paquebot leva l'ancre et partit.

Pendant toute la traversée, le pauvre chevalier eut le mal de mer, ce qui fit qu'au lieu de penser à Mathilde, il ne pensa plus à rien ; si bien que le capitaine fut près de dire, comme ce prisonnier ennuyé de sa prison auquel on annonçait la torture :

— Bon! cela fera toujours passer un instant.

On arriva à New-York.

Le bruit de la grande ville commerçante, les voyages aux environs, les promenades sur l'Hudson, la visite au Niagara firent passer trois mois d'une façon supportable.

Mais, au milieu de tout cela, il y avait de terribles secousses.

De temps en temps, le chevalier rencontrait une femme qui, soit de visage, soit de tournure, ressemblait à Mathilde.

Alors, il quittait le bras de son ami, partait comme un trait et trottinait derrière la dame jusqu'à ce qu'il eût reconnu son erreur; l'erreur reconnue, là où il était, il s'affaissait soit sur un banc, soit sur une borne, soit même à terre, et il restait là jusqu'à ce que son ami l'y vînt chercher.

C'est pourquoi le capitaine résolut de le soustraire complètement à ces épreuves en l'éloignant de la civilisation.

Il remonta le Saint-Laurent jusqu'au lac Supérieur ; il alla prendre le Mississipi à Chicago, le descendit jusqu'à Saint-Louis, remonta le Missouri jusqu'au fort Mandanne, et là, trouvant une caravane qui suivait la rivière de la Pierre-Jaune pour traverser la sierra de los Membros, à Santa-Cruz, il descendit le rio Colorado jusqu'au golfe de Californie, saisissant cette occasion de faire voir au chevalier des pays nouveaux et surtout des femmes qu'il ne pût prendre, ni à leur visage, ni à leur tournure, pour madame de la Graverie.

A cette époque, la Californie appartenait encore au Mexique, et, par conséquent, était encore un désert. Le capitaine et son ami s'arrêtèrent dans une baraque située où est aujourd'hui le théâtre de San-Francisco, et qui, à cette époque, se mirait à peu près solitaire dans la mer Vermeille.

Le chevalier avait fait toute cette longue route, tantôt en bateau, tantôt à mule, tantôt à cheval; ses anciennes craintes avaient disparu, et, sans être devenu un cavalier de première force, il était arrivé à être à peu près maître des différentes montures qu'il avait essayées.

En outre, son ami, profitant de la rage où le mettait le caquetage incessant de ces perroquets verts que l'on rencontre par bandes, de Santa-Cruz au golfe de Californie, et qui le tiraient de ses méditations, lui avait mis un fusil à la main et l'avait peu à peu familiarisé avec l'usage de cette arme.

Le chevalier de la Graverie n'était pas devenu un tireur de première force; mais, enfin, à trente pas et à coups posés, il était à peu près sûr de son perroquet vert.

Pour varier les plaisirs, le capitaine substituait de temps en temps le pistolet au fusil, et la balle au petit quatre. M. de la Graverie commença par manquer les cent premiers perroquets qu'il tira ; puis il en tua un, en manqua cinquante autres et en retua un, n'en manqua plus que vingt-cinq, plus que douze, puis plus que six. Enfin, il en arriva à abattre un perroquet sur quatre. Sa force au pistolet ne dépassa jamais cette limite ; mais le capitaine, qui abattait son perroquet à tous les coups, mesura le progrès immense qu'avait fait son ami et déclara être fort content.

Puis, sous prétexte que M. de la Graverie tendait à engraisser, il le contraignit à faire des armes. Pour cet exercice, qui forçait le chevalier à sortir de son apathie ordinaire, il fallut que le capitaine exerçât toute sa force de volonté; mais le chevalier s'était habitué à obéir comme un enfant, et, de troisième force au fusil, de quatrième force au pistolet, il se trouva être, sans s'en douter, de sixième ou septième force à l'escrime.

Tout cela n'était pas bien effrayant comme offensivité; mais, enfin, dans un cas donné, le chevalier pouvait se défendre, chose dont il était complétement incapable auparavant.

Mais le capitaine nourrissait un projet bien autrement audacieux : c'était de profiter du premier bâtiment qui partirait pour Taïti et de faire passer à son ami une année dans ce paradis de la mer Pacifique, dans cette corbeille de la Polynésie.

L'occasion se présenta.

Le chevalier monta sur le pont sans demander pour quel point du monde il allait faire voile.

Douze jours après, on débarqua à Papaéti.

Jusque-là, jamais le capitaine n'avait remarqué que son ami eût fait la moindre attention au paysage; à peine si la cascade du Niagara avait pu occuper un instant son attention ; la seule marque d'étonnement qu'il eût donnée avait été de se boucher les oreilles en disant :

— Allons-nous-en ; j'en deviendrais sourd.

Il avait descendu le Mississipi et vu passer près de lui ces colosses à trois étages qui semblent un quartier de ville flottante, et il n'avait pas levé les yeux jusqu'à leur sommet; il avait traversé des forêts vierges et, perdu au milieu d'elles, ne s'était pas inquiété comment il retrouverait son chemin. Il s'était égaré dans des prairies sans bornes, et n'avait pas une seule fois interrogé l'horizon pour savoir si elles allaient finir.

Mais, en arrivant à Papaéti, il ne put s'empêcher de dire :

— A la bonne heure! voilà un pays qui me paraît agréable... Dumesnil, comment s'appelle-t-il?

— Il a bien des noms, répondit le capitaine : Quiros, qui l'a visité le premier, l'a nommé la Sahittaria; Bougainville, en véritable Français du XVIIIe siècle, la Nouvelle-Cythère; Cook, l'île des Amis ; tu vois que tu as le choix des noms.

Le chevalier n'en demanda pas davantage, c'était beaucoup.

Après avoir traversé une passe étroite de récifs, grâce au pilote indien qui était venu à bord, on jeta l'ancre dans une rade calme comme un lac.

Une foule d'embarcations kannaks vinrent chercher les passagers; ces embarcations, comme celles de la Nouvelle-Zélande, comme celle de l'île des Pins, comme celles des Sandwich, étaient faites d'un seul tronc d'arbre.

Le chevalier, en sautant dans l'embarcation, pensa la faire chavirer.

— Bon! dit-il sans être autrement ému, encore un peu, je me noyais.

— Comment! tu ne sais pas nager? demanda Dumesnil.

— Non, répondit simplement le chevalier; mais tu m'apprendras, n'est-ce pas, Dumesnil?

Dumesnil avait appris tant de choses au chevalier, que celui-ci ne doutait point qu'il ne lui apprît à nager, comme il lui avait appris à faire des armes, à monter à cheval, à tirer au fusil et au pistolet.

— Non, dit Dumesnil, je ne t'apprendrai pas à nager.

— Oh! fit Dieudonné étonné, et pourquoi cela?

— Parce qu'ici, ce sont les femmes qui sont maîtres nageurs.

Le chevalier rougit; il trouvait la plaisanterie un peu légère.

— Regarde plutôt, dit Dumesnil.

Et, comme on approchait du bord, et qu'il était cinq heures du soir, il lui montra toute une troupe de femmes qui se récréait dans l'eau.

Le chevalier suivit des yeux l'indication du capitaine.

Alors, il vit un spectacle qui le captiva malgré lui.

Une douzaine de femmes, nues comme les néréides antiques, nageaient dans cette mer bleue qui permet de voir, à trente ou quarante pieds sous l'eau, cette merveilleuse végétation sous-marine qui, peu à peu, fait ces bancs de coraux qui entourent l'île.

Figurez-vous de gigantesques madrépores ayant la forme d'éponges immenses, chacun des trous de l'éponge étant un abîme sombre et béant où l'on voit fourmiller des poissons de toutes grosseurs, de toutes formes, de toutes couleurs, bleus, rouges, jaunes, dorés!

Puis, au milieu de tout cela, sans s'inquiéter des abîmes, des rochers, des requins que l'on voit de temps en temps passer rapides comme des flèches d'acier bruni, des femmes, des nymphes qui ne savent pas même de nom ce que c'est que la pudeur: la langue du pays n'a pas de mot pour exprimer cette vertu toute chrétienne; des femmes qui plongent, sans autres voiles que leurs longs cheveux, dans cette eau qui semble de l'air épaissi, tant elle est limpide, qui se tournent, se retournent, se pelotonnent de telle façon, que l'on sent que la mer est leur second élément, et qu'à peine elles ont besoin de revenir à la surface de l'eau pour respirer.

Le pauvre chevalier avait des éblouissements comme un homme ivre.

Il fallut que le capitaine le soutînt, quand il mit pied à terre.

Il alla s'asseoir avec lui sous un pandanus en fleurs.

— Eh bien, lui demanda Dumesnil, que penses-tu du pays, mon cher Dieudonné?

— C'est le paradis, répondit le chevalier.

Puis, avec un soupir:

— Oh! si Mathilde était ici! murmura-t-il.

Et ses yeux se perdirent, avec une impression de mélancolie que l'on eût cru complétement étrangère à cette rondelette figure, dans les profondeurs de l'immense horizon.

Le capitaine le laissa réfléchir sous son pandanus et prit langue avec les gens du pays; si doux que fût l'air, si caressante que fût la brise dans la baie de Papaéti, le capitaine ne comptait pas coucher à la belle étoile.

Puis il revint près de Dieudonné.

Il était six heures, c'est-à-dire l'heure où vient la nuit; le soleil, pareil à un disque rouge, descendait rapidement dans la mer.

A Taïti, la journée a juste douze heures et la nuit douze heures; à quelque époque de l'année que l'on soit, le soleil se lève à six heures du matin et se couche à six heures du soir; chacun, à ces deux moments de la journée, peut remettre sa montre avec autant de certitude à cette grande horloge céleste que le faisaient autrefois les Parisiens à l'horloge du Palais-Royal.

Le capitaine toucha l'épaule de Dieudonné du bout du doigt.

— Eh bien? lui demanda le chevalier.

— Eh bien, c'est moi, dit le capitaine.

— Que veux-tu?

— Dame! je veux te demander ce que tu comptes faire.

Le chevalier regarda le capitaine avec des yeux étonnés.

— Ce que je compte faire? répéta-t-il.

— Sans doute.

— Bon Dieu! s'écria-t-il presque effrayé, est-ce que cela me regarde?

— Sur la question de logement? oui; comptes-tu rester quelque temps ici?

— Le temps que tu voudras.

— Veux-tu vivre à l'européenne ou à la manière du pays?

— Peu m'importe.

— Loger à l'hôtel ou dans une case?

— Comme tu voudras.

— Soit, comme je voudrai; mais ne va pas te plaindre après.

— Est-ce que je me suis jamais plaint? demanda Dieudonné

— C'est vrai, pauvre agneau du Seigneur! murmura le capitaine.

Puis, au chevalier:

— Eh bien, lui dit-il, reste-là dix minutes encore, à regarder se coucher le soleil, et je vais m'occuper de notre logement.

Dieudonné fit un signe de tête; il était triste toujours; mais il éprouvait une espèce de bien-être physique qu'il n'avait jamais ressenti.

Le soleil caché dans la mer, la nuit vint avec une rapidité presque magique.

Mais quelle nuit! ce n'étaient pas les ténèbres, c'était l'absence du jour.

Une atmosphère transparente comme notre plus beau crépuscule, une mer où chaque poisson faisait briller un rayon de feu, un ciel où chaque étoile semblait éclore comme une rose ou comme un bluet de flamme!

Le capitaine revint chercher Dieudonné.

—Oh! dit celui-ci, laisse-moi encore voir toutes ces belles choses.

— Ah! fit le capitaine joyeux, tu vois donc enfin!

— Oui; il me semble que, de ce soir seulement, je commence à vivre.

— Viens toujours, et tu verras tout cela de ta chambre.

— Par la fenêtre?

— Non, à travers les cloisons. Viens!

C'était la première fois que Dieudonné ne cédait pas à une première invitation.

Tous deux s'acheminèrent vers une maison.

Il y eut encore un progrès dans l'état du chevalier; car, lui qui était entré dans bien des maisons depuis sa sortie de la chambre du capitaine, sans y faire attention, fit attention à celle-ci.

Il est vrai qu'elle était remarquable.

Elle semblait, au premier abord, non l'habitation d'un homme, mais la cage d'un oiseau.

Elle était à peu près carrée, arrondie par les deux extrémités, ce qui la faisait plus longue que large, et couverte avec des feuilles de pandanus disposées en tuiles.

On eût dit une espèce de grand treillage, comme celui qu'on applique aux murs de nos jardins pour y faire monter les vignes vierges et les volubilis.

La toiture était soutenue par des poteaux.

Elle se composait de solives recouvertes de nattes à dessins rouges et noirs; un matelas de varech était jeté dans un coin, avec une grande pièce de toile blanche.

C'étaient le lit et les draps.

Au milieu de la chambre, était dressée une petite table chargée de fruits, de laitage et de pain.

Des mèches brûlaient dans de l'huile de noix de coco, contenue par des espèces de calebasses qui faisaient lampe.

A travers les parois à jour, on voyait le ciel, la mer, et, comme flottant entre ces deux infinis, un troupeau infini lui-même d'étoiles d'or.

— Eh bien, dit Dumesnil à Dieudonné, tu comprends que rien ne t'empêchera de voir au dehors.

— Oui, mon ami, répondit le chevalier; mais...

— Mais quoi?

— Si rien ne m'empêche de voir au dehors, rien n'empêchera non plus que l'on ne me voie au dedans.

— Comptes-tu donc faire mal? demanda Dumesnil

— Dieu m'en garde! répondit le chevalier.

— Eh bien, alors, qu'as-tu à craindre? dit Dumesnil.

— Au fait, qu'ai-je à craindre? répéta le chevalier.

— Absolument rien.

— Pas de serpents, pas de couleuvres, pas de rats?

— Pas un animal nuisible dans toute l'île!

— Ah! murmura le chevalier, Mathilde! Mathilde!

— Encore! dit Dumesnil.

— Non, mon ami, non! s'écria le chevalier; mais si elle était ici...

— Eh bien?

— Je ne retournerais jamais en France.

Le capitaine regarda son ami et soupira à son tour.

Mais, si fort qu'un soupir ressemble à un soupir, le soupir du chevalier ne ressemblait pas au soupir du capitaine.

Celui du premier était un soupir de tristesse.

Celui du second, un soupir de remords.

XI

Mahaouni.

Le chevalier se mit à table, mangea une goyave, deux ou trois bananes, un fruit rouge comme une fraise et gros comme une pomme de reinette et dont il ignorait le nom.

Puis il trempa, au lieu de pain, une racine de manioc dans une tasse de lait de coco; après quoi, sur l'interrogation de son ami — le chevalier ne parlait guère que s'il était interrogé — il déclara n'avoir jamais si bien dîné de sa vie.

Après le souper, le capitaine eut grand'peine à lui faire quitter ses habits pour se coucher. Ces murailles à claires-voies inquiétaient sa pudeur.

Il fallut que Dumesnil lui assurât qu'à dix heures du soir tout le monde était couché à Papaéti, pour qu'il se décidât.

Mais, quoique le capitaine lui affirmât que, dans cet Éden de la Polynésie, hommes et femmes couchaient nus, trouvant une volupté suprême à mettre leur chair en contact avec la brise veloutée de la nuit, il ne voulut jamais quitter sa chemise ni son caleçon.

Quand le capitaine l'eut couché comme c'était son habitude depuis trois ans, il se retira chez lui, c'est-à-dire dans le second compartiment de la case.

Les deux autres compartiments étaient occupés par la famille taïtienne, qui avait fait bail au capitaine, et qui avait, à l'instant même, abandonné les deux chambres selon les conventions colatives.

Le chevalier ignorait ce détail; il ne s'informait jamais de rien, et, la cloison qui le séparait de ses hôtes étant bien fermée, il n'avait pas même eu l'idée de demander ce qu'il y avait de l'autre côté de la cloison.

Ce qui tirait l'œil du chevalier, quand quelque chose lui tirait l'œil, c'était un de ces grands spectacles de la nature qui semblent faits pour servir de cadre à un sentiment profond. Et encore, nous l'avons dit, c'était depuis quelques heures seulement que le pauvre Dieudonné s'était souvenu qu'il avait des yeux.

Il se coucha donc, et, tout en marchant à reculons dans ses souvenirs, il regarda, à travers les ouvertures de la case, ce beau ciel, cette mer d'azur.

A quelques pas de la case, un oiseau chantait invisible dans un buisson; c'était le bulbul de l'Océanie, l'oiseau d'amour, le merveilleux toui, qui ne veille que quand tout dort, qui ne chante que quand tout se tait.

Le chevalier, appuyé sur son coude, le visage collé à l'un des interstices de la case, écoutait et regardait, inondé d'une indéfinissable atmosphère de mélancolie et cependant de bien-être; on eût dit que le calme de cette nuit, la pureté de ce ciel, l'harmonie de ce chant s'étaient matérialisés et composaient un bain atmosphéri que destiné parla suprême Providence à délasser les membres fatigués et à dilater les cœurs souffrants.

Il sembla au chevalier qu'il respirait pour la première fois depuis trois ans.

Tout à coup, il crut entendre un léger pas d'enfant qui effleurait l'herbe, et, dans l'ombre transparente, il vit apparaître la forme charmante d'une jeune fille de quatorze à quinze ans, n'ayant pour tout voile que ses longs cheveux, et pour toute parure que deux magnifiques fleurs d'une espèce de lotus blanc et rose, qui flottent sur les ruisseaux et dont les jeunes filles taïtiennes font leur parure favorite en les passant en guise de girandoles dans les cartilages de leurs oreilles.

La jeune fille traînait paresseusement une natte derrière elle.

A dix pas de la case, sous un oranger, en face du buisson où chantait le toui, elle étendit cette natte et se coucha dessus.

Le chevalier ne savait s'il rêvait ou veillait, s'il devait rester les yeux ouverts ou fermer les yeux.

Jamais statue n'était sortie plus parfaite des mains d'un statuaire; seulement, au lieu d'être un pâle marbre de Carrare ou de Paros, elle semblait être en bronze florentin.

Pendant quelques instants, elle s'amusa à écouter le chant du toui, secouant de temps en temps, par un mouvement d'épaule, l'oranger contre lequel elle était appuyée, et qui faisait pleuvoir sur elle la neige odorante de ses fleurs.

Puis, sans autre couverture que ses longs cheveux, dont elle se voila, au reste, presque entièrement, elle s'affaissa peu à peu et s'endormit, la tête sous son bras, comme fait un oiseau sous son aile.

Le chevalier fut plus longtemps à s'endormir, et n'y parvint qu'en se tournant du côté de la cloison et en opposant, comme un bouclier, le nom de Mathilde à ce qu'il avait vu.

Le lendemain, le capitaine, en entrant dans la chambre de son ami, le trouva non-seulement éveillé, mais debout, quoiqu'il fût à peine six heures du matin. Le chevalier se plaignit d'avoir mal dormi; Dumesnil lui proposa, pour se remettre, une promenade que celui-ci accepta.

Au moment où ils allaient sortir, la porte de la cloison s'ouvrit, et une jeune fille parut.

Elle venait demander aux deux amis s'ils n'avaient besoin de rien. Dieudonné reconnut sa belle dormeuse de la nuit passée, et rougit jusqu'aux oreilles.

Seulement, elle avait son costume de jour.

On sait ce qu'était son costume de nuit.

Le costume de jour se composait d'une longue robe blanche, toute droite, ouverte par devant, et non arrêtée au cou : sur cette robe était roulée autour des hanches une pièce de foulard fond bleu avec de grosses fleurs roses et jaunes.

Les bras, les pieds et les jambes étaient nus.

Tout en rougissant, le chevalier la regarda plus en détail qu'il n'avait osé le faire la nuit précédente.

C'était une enfant de quatorze ans, comme nous l'avons dit; seulement, à Taïti, une enfant de quatorze ans est une femme. Elle était petite de taille comme sont d'habitude les Taïtiennes, mais admirablement faite dans sa petite taille; sa peau était de la couleur du plus beau cuivre; elle avait les cheveux longs, nous le savons déjà, mais soyeux et noirs comme l'aile d'un corbeau, les yeux bien fendus, veloutés, ombragés par de longs cils noirs, les narines béantes et dilatées comme les narines indiennes destinées à respirer le danger, le plaisir et l'amour, les pommettes saillantes, le nez un peu aplati, la lèvre ronde et sensuelle, les dents blanches comme des perles, les mains petites, fines, délicates, la taille flexible comme un roseau.

Le capitaine remercia la jeune Taïtienne, apprit à son ami que c'était la fille de leur hôtesse, et annonça qu'il reviendrait sur les neuf heures seulement.

L'enfant parut très-bien comprendre tout ce qu'on lui disait, et le capitaine, ayant parlé, sembla attendre que son ami en fît autant : mais Dieudonné n'eut garde. Il s'écarta pour ne pas toucher la pièce de foulard que l'enfant portait en écharpe, et passa devant elle en la saluant comme il eût fait d'une Parisienne sur le boulevard des Capucines.

Après quoi, il entraîna rapidement son ami.

Il était évident que la jeune fille lui inspirait une espèce de terreur.

Le capitaine n'en fut point étonné; il connaissait la sauvagerie du chevalier à l'endroit des femmes; mais il ne croyait pas que son ami traiterait une Taïtienne absolument comme une femme.

Aussi, désignant la jeune fille, qui les regardait s'éloigner d'un air triste :

— Pourquoi n'as-tu rien dit à Mahaouni ? demanda-t-il au chevalier ; cela l'a affligée.

— Elle s'appelle Mahaouni ? demanda le chevalier.

— Oui, un joli nom, n'est-ce pas?

Dieudonné ne répondit point.

— As-tu quelque chose contre cette jeune fille ? Nous changerons de case, dit le capitaine.

— Non ! non ! répondit vivement Dieudonné.

Et ils continuèrent leur route. Dumesnil abattait, comme Tarquin, la tête des herbes trop hautes, en faisant siffler son bambou.

Dieudonné le suivait en silence.

Il est vrai que ce silence était tellement dans les habitudes du chevalier, que, si le capitaine le remarqua, au moins ne s'en inquiéta-t-il point.

Cette première promenade suffit à faire reconnaître aux deux amis que, comme végétation du moins, le pays qu'ils parcouraient était une merveille.

La ville avait tout à la fois un aspect naïf et charmant ; toute capitale qu'elle avait l'honneur d'être, c'était plutôt, d'aspect, un immense village qu'une ville, chaque case ayant son jardin sous les arbres, à l'ombre desquels elle semblait comme ensevelie ; puis, peu à peu, lorsqu'on avait atteint l'extrémité des maisons et que les sentiers succédaient aux rues, c'était une suite de berceaux, des arbres les plus beaux de forme, les plus riches de fleurs, les plus abondants de fruits ; des allées sablées de sable fin, avec des voûtes de bananiers, de cocotiers, de goyaviers, de papayers, d'orangers, de citronniers, de pandanus, au milieu desquels s'élève l'arbre de fer avec son bois rouge, son branchage qui semble une gigantesque asperge montée en graine.

Puis, circulant au milieu de ces arbres, un air embaumé, des oiseaux aux mille couleurs, des bruits charmants de voix de femmes et d'oiseaux, un royaume de fées qu'on pourrait appeler l'île des fleurs et des parfums.

Au bout d'une heure de marche dans les tours et les détours d'une espèce de jardin anglais, le capitaine s'arrêta ; un caquetage dont il ne pouvait se rendre compte arrivait jusqu'à lui ; il quitta le sentier, fit une cinquantaine de pas à travers les arbres, écarta les feuilles comme on fait d'un rideau que l'on soulève, et resta immobile, muet, émerveillé.

Dieudonné l'avait suivi des yeux ; quand il était avec le capitaine, sa force de volonté semblait être passée dans son ami ; il lui obéissait comme le corps obéit à l'âme, il le suivait comme l'ombre suit le corps.

Le capitaine, sans parler, faisait signe à Dieudonné de le venir joindre.

Dieudonné s'avança machinalement et regarda avec distraction.

Mais la distraction ne fut pas longue ; le spectacle qu'il avait sous les yeux eût attiré l'attention du Distrait de Destouches lui-même.

La charmille à travers laquelle regardaient le capitaine et le chevalier, bordait la rivière.

Dans la rivière, faisant cercle comme dans un salon, étaient assises ou couchées une trentaine de femmes parfaitement nues.

Comme la rivière avait deux pieds d'eau à peine, celles qui étaient assises n'avaient que le bas du corps perdu dans cette eau, si limpide, qu'elle n'était pas même un voile, tandis que les autres, qui étaient couchées, n'avaient que la tête hors de l'eau.

Toutes avaient les cheveux dénoués, toutes aspiraient voluptueusement l'air du matin en se faisant des couronnes, des boucles d'oreilles et des colliers de fleurs.

Les nénufars, les roses de Chine et les gardanias étaient largement mis à contribution pour cette toilette.

Comme si ces merveilleuses créatures comprenaient qu'elles ne sont elles-mêmes que des fleurs vivantes, leur grande sympathie est pour les fleurs, leurs sœurs inanimées ; nées sur des fleurs, elles vivent au milieu des fleurs et sont ensevelies sous des fleurs.

Et, tout en mettant ces couronnes sur leur tête, tout en passant ces colliers à leur cou, tout en glissant ces fleurs à leurs oreilles, tout cela causait, bavardait, babillait comme une volée d'oiseaux d'eau douce qui, abattue sur un lac, gazouillerait à qui mieux mieux.

— Mon ami, dit le chevalier, en montrant du doigt une des femmes, la voilà !

— Qui ? demanda le capitaine.

Le chevalier rougit ; il avait reconnu la belle dormeuse de la nuit passée, la charmante hôtesse du matin ; il oubliait qu'il n'avait rien dit au capitaine du songe qu'il avait fait, et il lui montrait la belle Mahaouni.

Le capitaine, qui n'avait pas les mêmes motifs que le chevalier de l'avoir remarquée, répéta son interrogation.

— Qui ? demanda-t-il une seconde fois.

— Personne, dit le chevalier en se retirant en arrière.

On eût dit que cette retraite du chevalier était le signal auquel la séance aquatique devait être levée.

En une minute, les trente baigneuses furent sur pied.

Elles remontèrent sur une petite île de gazon où étaient étendus leurs vêtements, laissèrent un instant l'eau ruisseler sur leurs beaux corps, comme sur autant de statues de bronze ; puis l'eau sécha peu à peu, les gouttes devinrent plus rares, on eût pu compter les perles qui coulaient du front sur les joues et des joues sur le sein ; enfin, chacune tordit ses cheveux comme Vénus Astarté sortant de la mer, revêtit sa robe, serra son *parer* sur ses hanches, et reprit paresseusement le chemin de sa maison.

Le capitaine fit remarquer à son ami que c'était l'heure du déjeuner ; il alluma son cigare, offrit par habitude à Dieudonné de partager cette jouissance avec lui, offre que Dieudonné refusa, — les chanoinesses au milieu desquelles il avait été élevé ayant le tabac en horreur, — et l'on reprit le chemin de la case.

Soit hasard, soit habitude d'orientation, le capitaine prit le plus court, de sorte que l'on rejoignit sur la route la belle Mahaouni, qui, elle, par nonchalance, avait pris le plus long.

En voyant les deux amis, elle s'arrêta au bord du chemin, cambrée sur une de ses hanches, dans une de ces poses que les femmes prennent toutes seules, et qu'un peintre jamais n'obtiendrait de son modèle.

Puis, friande de cette volupté du cigare que méprisait Dieudonné :

— *Ma ava ava iti*, dit-elle au capitaine.

Ce qui, en langue taïtienne, signifiait : « A moi cigare, petit. »

Le capitaine ne comprit pas les paroles ; mais, comme la jeune fille fit le simulacre d'aspirer et de rejeter la fumée, il comprit le geste.

Il tira un cigare de sa poche et le lui donna.

— *Nar, dar*, dit-elle en repoussant le cigare vierge, et en montrant celui qui se consumait à la bouche du capitaine.

Dumesnil comprit que c'était le cigare allumé que voulait la capricieuse enfant.

Il le lui donna.

La Taïtienne en tira rapidement deux bouffées, qu'elle rejeta aussitôt.

Puis elle en aspira une troisième, qu'elle fit la plus copieuse que possible.

Après quoi, elle salua coquettement l'officier et s'en alla, la tête renversée en arrière et faisant des ronds avec la fumée qu'elle emportait dans sa bouche, et qu'elle poussait verticalement en l'air.

Tout cela accompagné de ces mouvements de hanches dont le capitaine avait cru jusque-là que les Espagnoles seules avaient le secret.

Dumesnil jeta un regard de côté sur son ami, qui marchait les yeux baissés et murmurait tous bas un nom.

Ce nom, c'était celui de Mathilde.

Seulement, Dumesnil remarqua, avec une certaine satisfaction, que Dieudonné en était arrivé à prononcer tout bas le nom qu'autrefois il prononçait tout haut.

Lorsqu'elle eut poussé sa dernière bouffée de fumée, la jeune fille détacha son parer de ses hanches, l'étendit sur sa tête de toute la largeur de ses deux bras, et disparut à l'angle d'un bois de citronniers.

On eût dit un papillon qui s'envolait.

En arrivant à la case, les deux amis trouvèrent leur table servie.

C'était, comme la veille, une tranche du fruit de l'arbre à pain, une racine de manioc cuite sous la cendre, des fruits de toutes sortes, du lait et du beurre.

Personne n'était là ; on eût cru la table servie par la main des fées.

Mais il paraît que c'était l'heure du repas de l'hôtesse en même temps que l'heure de celui des hôtes ; car Dieudonné, qui était assis de manière à voir les parois de la cabane, aperçut la jeune fille qui, se haussant sur la pointe des pieds, détachait un petit panier attaché aux premières branches d'un gardiana, et, s'asseyant le dos appuyé au tronc de l'arbre, commençait d'en tirer son déjeûner.

Ce déjeuner consistait en une demi-douzaine de figues, en un quartier d'un fruit ressemblant au melon, en un morceau de poisson cuit sous la cendre dans une feuille de bananier et en une tranche du fruit de l'arbre à pain.

Le chevalier oubliait de manger en regardant manger Mahaouni.

Dumesnil s'aperçut de la distraction de son convive ; il tourna la tête et vit la jeune fille qui déjeunait sans penser à eux.

— Ah ! dit le capitaine, tu regardais notre hôtesse.

Le chevalier rougit.

— Oui, dit-il,

— Veux-tu que je lui dise de venir déjeuner avec nous ?

— Oh ! non, non, fit le chevalier ; je pensais seulement que l'on est bien et fraîchement sous ces arbres.

— Veux-tu que nous allions déjeuner avec elle ?

— Mais non, mais non, dit le chevalier, nous sommes bien ici ; seulement, changeons de place : le soleil me fatigue la vue.

Le capitaine secoua la tête. Il était évident qu'il devinait quel soleil éblouissait le chevalier.

Il changea de place sans observation aucune.

Après le déjeuner, le chevalier demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

— Mais, répondit le capitaine, ce que l'on fait ici après le déjeuner, la sieste.

— Oh ! dit le chevalier, en effet, j'ai fort mal dormi cette nuit, et je me sens tout brisé.

— La sieste te remettra.

— Je le crois.

Et tous deux sortirent pour trouver un endroit convenable, la sieste en plein air étant bien plus agréable que la sieste dans les cases, si bien aérées qu'elles soient.

Seulement, le chevalier désirait ne pas être dérangé pendant son sommeil.

Le capitaine lui indiqua le jardin de leur case comme étant l'endroit le plus sûr.

Tous deux le parcoururent, cherchant une place qui leur convînt.

Le chevalier s'arrêta à une couche moelleuse de gazon ombragé par les branches d'un gardania qui, retombant jusqu'à terre, formait comme une tente.

Une source d'eau fraîche et pure, sortant d'entre les racines du gardania, rendait légèrement humide ce gazon qui attirait le chevalier.

Dumesnil s'était précautionné d'une immense natte, plus occupé qu'il était que son ami des choses matérielles ; il étendit la natte sur le gazon tout emperlé.

— Reste ici, dit-il, puisque l'endroit te plaît ; je trouverai bien quelque autre place où l'ombre soit aussi épaisse et le gazon plus sec.

Dieudonné répliquait rarement lorsque son ami avait décidé une chose : il étendit la natte, sur laquelle on eût pu coucher quatre personnes, veilla à ce qu'aucun caillou ne lui fît faire saillie, s'aperçut seulement alors de sa grandeur, et se retourna pour dire au capitaine qu'il lui semblait qu'il y avait largement place pour deux.

Mais le capitaine avait déjà disparu.

Le chevalier résolut alors d'user de la natte à lui tout seul. Il ôta sa redingote, qu'il roula en tampon et dont il fit un coussin pour sa tête, regarda quelque temps les efforts inutiles que faisait le soleil pour pénétrer à travers les branches du gardania, suivit des yeux les évolutions de deux oiseaux qui semblaient taillés dans le même saphir, ferma les yeux, les rouvrit, les referma encore, soupira et s'endormit.

XII

Comment le chevalier de la Graverie apprit à nager.

Ce n'était pas un refuge bien assuré que le sommeil contre les rêves que, depuis la veille, le chevalier faisait tout éveillé.

Aussi, son sommeil fut-il des plus agités.

D'abord, il revit les belles nageuses de la veille ; seulement, comme les sirènes du cap Circé, elles se terminaient en poisson et tenaient à la main l'une une lyre, l'autre un cyste, toutes un instrument quelconque, avec lequel elles accompagnaient une voix ravissante et pleine de promesses d'amour ; mais le chevalier, bercé dans les traditions mythologiques du XVIIIe siècle, sachant le danger d'un pareil concert, détournait la tête, et, comme Ulysse, se bouchait les oreilles. Puis il abordait à terre ; où ? il n'en savait rien ; sans doute à Thèbes ou à Memphis ; car, sur sa route, à droite et à gauche, sur des piédestaux de marbre, il voyait accroupis ces monstres à corps de lion, mais à poitrine et à tête de femme, symbole de Neith, la déesse de la Sagesse, et que l'antiquité a baptisés du nom de sphinx : seulement, ces sphinx, au lieu d'être de marbre comme leurs piédestaux, étaient vivants, quoique enchaînés à leur place ; leurs yeux s'ouvraient et se fermaient, leurs poitrines se levaient et s'abaissaient, et il semblait au chevalier qu'ils le couvraient d'un regard d'amour ; enfin, avec un effort, l'un deux leva la patte, et l'étendit vers le chevalier, qui, pour éviter l'attouchement, fit un bond de l'autre côté ; mais un second sphinx leva la patte à son tour ; ce que voyant les autres sphinx, ils en firent autant.

Et, cependant, il était évident que les monstres égyptiens — la douceur de leur regard et l'agitation de leur poitrine en faisait foi — n'avaient pas de mauvaises intentions contre le chevalier.

Au contraire.

Mais le chevalier semblait plus craindre la bienveillance des monstres que leur haine.

Il cherchait où fuir et comment fuir ?

Ce n'était pas chose facile, les piédestaux s'étaient mis en mouvement, comme mus par une grande machine, et il se trouvait complétement enveloppé.

En ce moment, il sembla au chevalier qu'il se formait près de lui un nuage ayant la forme de ces gloires sur lesquelles descendent, au théâtre, les princesses endormies. Ce nuage semblait n'attendre que l'instant où le chevalier serait couché dessus pour quitter la terre.

Et, comme les yeux des monstres devenaient de plus en plus tendres, comme leurs seins devenaient de plus en plus palpitants, comme leurs griffes effleuraient presque le collet de son habit, le chevalier n'hésita plus : il se coucha sur son nuage et s'envola avec lui.

Mais alors il parut au pauvre Dieudonné que le nuage s'animait, que ses flocons n'étaient rien autre chose qu'une robe de gaze ; que la partie solide sur laquelle il s'appuyait était un corps ; que ce corps, comme celui d'Iris, la messagère des dieux et qui traversait l'espace comme elle, était celui d'une belle jeune fille, aux membres arrondis, aux chairs palpitantes, à l'haleine enflammée.

Elle avait sauvé le chevalier, mais pour elle ; elle l'emportait, mais dans sa grotte ; elle le couchait sur un lit de sable fin, mais elle se couchait à ses côtés, et, comme si son haleine devait faire passer dans la poitrine terrestre le feu qui brûlait dans sa poitrine divine, la belle messagère semblait lui souffler le feu de son cœur sur les lèvres.

La sensation fut si vive, que le chevalier poussa un cri et se réveilla.

Il ne rêvait qu'à moitié.

Mahaouni était couchée près de lui, et c'était le souffle de la jeune Taïtienne qui le brûlait.

Comme le chevalier, Mahaouni, après son déjeuner, avait cherché un endroit où faire sa sieste.

Elle avait aperçu le chevalier endormi dans le plus charmant endroit du jardin et couché sur une natte trois fois trop grande pour une personne seule : elle n'avait vu aucun mal, la charmante fille de la nature, à lui emprunter, pour une heure ou deux, la portion de natte dont il ne se servait pas.

Et, sur cette portion de natte, elle s'était endormie sans plus mauvaise idée qu'un enfant près de sa mère.

Seulement, pendant son sommeil, agitée, elle aussi, sans doute par quelque songe, son bras s'était étendu, sa poitrine s'était gonflée et son souffle de flamme était venu brûler les lèvres du chevalier.

Elle dormait toujours.

Le chevalier détacha délicatement le bras de la jeune fille, qui s'était enlacé à son épaule, s'éloigna avec toutes les précautions du monde, se dressa avec peine sur ses pieds, et, une fois sur ses pieds, se mit à courir sans trop savoir où il allait, abandonnant sa redingote, qu'il avait mise bas, pour servir d'oreiller à lui-même, et qui, pour le moment, servait d'oreiller à Mahaouni.

Le chevalier se sauvait du côté de la mer, et il ne s'arrêta que lorsque celle-ci lui fit obstacle.

Il était à peu près une heure de l'après-midi, c'est-à-dire que le soleil, à son zénith, embrasait le ciel et, par contre coup, la terre.

Le chevalier songea quelle douce jouissance, quelle suave volupté doivent éprouver les nageurs qui, comme les poissons ou les femmes taïtiennes, peuvent glisser entre deux eaux. Ce fut alors qu'il regretta presque douloureusement de ne pas avoir étudié cette partie indispensable de l'éducation d'un homme.

Mais, sans savoir nager, il pouvait néanmoins jouir de la fraîcheur de l'eau ; il avait remarqué, dans les anfractuosités du rivage, des grottes naturelles où la mer formait des espèces de baignoires.

Là se trouvaient les deux délices qu'il cherchait, l'ombre et la fraîcheur.

Le chevalier résolut de se les procurer.

Il descendit le long du rivage, opération qui ne fut pas sans difficulté, la marée étant basse, et, comme s'il eût eu à la main la baguette d'une fée pour exaucer ses désirs, il trouva une grotte qui semblait taillée sur le modèle de celle de Calypso.

Il regarda de tous côtés si la grotte n'était point habitée.

La grotte était parfaitement solitaire.

Le chevalier pensa donc que sa pudeur ne courait aucun risque ; il dévêtit les unes après les autres chaque pièce de son costume, posa le tout dans une grotte en miniature placée près de la grande, et, tâtant le sol du pied, il pénétra sous l'arcade décrite par le rocher.

A l'endroit le plus profond, à peine le chevalier trouva-t-il trois pieds d'eau.

Cette eau tiède, mais rafraîchie par l'ombre que le rocher répandait au-dessus d'elle, lui fit éprouver une des plus délicieuses sensations qu'il eût jamais ressenties.

Il se demanda comment un homme pouvait ne pas savoir nager.

Mais il se répondit que, pour apprendre à nager, il fallait se montrer à peu près nu à d'autres hommes, et Dieudonné, grâce aux chanoinesses, avait été élevé dans de telles idées de pudeur, qu'il frissonnait rien qu'à cette idée d'apprendre à nager avec Dumesnil, qui cependant était son meilleur ami.

Il avait, par bonheur, découvert cette grotte ; il n'en parlerait à personne et y passerait une partie de ses journées, les sensations de bien-être qu'il y éprouvait étant telles, qu'elles pouvaient lui tenir lieu de toute récréation.

Il est évident que l'esprit lui-même ne demande aucune distraction quand le bien-être matériel est tel, que l'homme n'a pas trop de toutes ses facultés physiques et intellectuelles pour l'apprécier.

Le chevalier resta ainsi une heure ou deux plongé dans une béatitude qui ne lui permettait pas même de mesurer le temps.

Tout à coup, il fut tiré de cette espèce d'extase par le bruit d'un corps pesant qui tombait dans l'eau.

Il avait vu vaguement passer quelque chose dans l'air, mais il lui était impossible de dire quoi.

Au bout d'un instant, il vit reparaître une tête rieuse à la surface de la mer. C'était celle de Mahaouni.

Elle prononça quelques mots qui semblaient un appel à ses compagnes.

L'appel ne fut pas vain.

Un corps traversa l'espace, passant avec la rapidité de l'éclair, et s'enfonça dans l'eau avec le même bruit que le chevalier avait déjà entendu.

Puis un troisième, puis un quatrième, puis dix, puis vingt.

C'étaient toutes les belles paresseuses que le chevalier avait vues le matin prenant un bain de rivière, et qui, pour varier leurs plaisirs, prenaient un bain de mer.

Toutes les têtes reparurent les unes après les autres ; puis ces filles d'Amphitrite, comme eût dit un poëte grec, se livrèrent à leur amusement favori, la natation.

Dieudonné les voyait ; mais elles ne pouvaient le voir, caché qu'il était dans l'ombre de sa grotte.

Une seconde heure se passa, que le chevalier, nous devons l'avouer, ne trouva pas plus longue que la première.

Ajoutons même qu'il portait une telle attention au spectacle qu'il avait sous les yeux, qu'il ne s'aperçut que l'eau augmentait que lorsqu'il eut de l'eau jusque sous les aisselles.

C'était tout simplement la marée qui montait.

Dieudonné n'avait pas songé à ce phénomène, et n'éprouva une inquiétude réelle qu'en voyant flotter ses vêtements à la surface de l'eau.

La grotte où le chevalier les avait déposés étant plus basse que l'autre, la mer y avait pénétré d'abord, et avait enlevé les habits du chevalier.

En voyant ses hardes se balancer sur les flots, le chevalier voulut crier ; mais c'était indiquer sa présence aux femmes : il n'osa.

Si, au moins, il eût eu sur le dos ses habits qui s'en allaient flottants, il n'eût point hésité à paraître habillé devant elles ; car elles ne paraissaient pas des déesses à le punir à la manière d'Actéon.

Mais, s'il eût été habillé, il n'eût eu aucun motif d'appeler.

Le chevalier se trompait, car sa situation devenait grave.

L'eau qui atteignait sa ceinture à peine lorsqu'il était entré dans la grotte, et qui avait peu à peu monté jusqu'à ses aisselles, atteignait maintenant son menton.

Il est vrai qu'en se reculant de quelques pas, il pouvait gagner un pied.

Mais le chevalier commençait à comprendre sa situation.

Le flux arrivait.

Et, regardant autour de lui, il pouvait voir à quelle hauteur l'eau montait dans la grotte.

A marée pleine, il aurait quatre pieds d'eau par-dessus la tête.

Le chevalier faillit s'évanouir ; une sueur froide glaça ses cheveux.

En ce moment, les nageuses jetaient de grands cris ; elles venaient d'apercevoir ses vêtements.

Comme elles ne savaient pas ce que ces vêtements voulaient dire, elles nagèrent toutes vers la grotte.

Mais, au lieu de les appeler à son aide, Dieudonné, plein de honte, recula tant qu'il put reculer.

Les jeunes femmes prirent, l'une le gilet, l'autre le pantalon, l'autre la chemise, tout en ayant l'air de se demander comment ces habits se trouvaient là.

Il n'y avait point à s'y tromper, c'étaient des habits d'Européen.

Le chevalier avait bonne envie de leur redemander ses habits; mais, quand il les aurait redemandés, qu'en ferait-il, mouillés comme ils l'étaient?

C'était un paquet à sauver avec lui, et il n'avait déjà plus de chances de se sauver tout seul.

L'eau montait incessamment.

Le chevalier savait que, dans dix minutes, il aurait de l'eau par-dessus la tête.

Une vague qui arriva plus haute que les autres lui couvrit le visage d'écume.

Le chevalier instinctivement jeta un cri.

Ce cri, les nageuses l'entendirent.

Une seconde vague suivit la première.

Dieudonné pensa au capitaine, et, comme si celui-ci eût pu entendre, il cria :

— A moi Dumesnil ! au secours ! au secours !

Les nageuses ne comprirent point ces paroles; mais il y avait dans la façon dont elles étaient prononcées, un tel accent de détresse, qu'elles devinèrent que celui qui avait jeté cri était en danger de mort.

Le cri venait évidemment de la grotte.

Une d'elles y pénétra, nageant entre deux eaux.

Tout à coup, le chevalier vit, à deux pas devant lui, se dresser une tête.

C'était celle de Mahaouni.

Elle devina, au visage décomposé du chevalier, la situation où il se trouvait.

Elle fit un cri d'appel; toutes ses compagnes accoururent.

Le chevalier se trouvait juste dans la situation de Virginie sur le pont du *Saint-Géran :* — sauvée, si elle voulait accepter le secours du matelot nu qui s'engageait à la porter au rivage; perdue, si elle refusait.

Les Taïtiennes faisaient entendre par leurs gestes, et essayaient de faire entendre par leurs paroles, à Dieudonné qu'il n'avait qu'à s'appuyer sur elles et qu'elles le porteraient à terre.

Deux d'entre elles, étroitement entrelacées, formaient une espèce de radeau sur lequel il pourrait s'étendre, tandis que, de la main gauche et de la droite, il se soutiendrait sur les épaules des deux nageuses.

Rendons au chevalier cette justice, qu'il hésita un instant, qu'un instant il eut la chaste pensée de mourir comme la vierge de l'île de France.

Mais l'amour de la vie l'emporta. Il ferma les yeux, s'étendit sur le radeau mobile, appuya ses mains sur les rondes épaules des belles nymphes et se laissa aller.

Murmura-t-il le nom de Mathilde?

Nous n'étions pas là pour l'entendre, et nous n'en répondrions pas.

Trois ou quatre mois après cet événement, dont Dieudonné s'était bien gardé de parler au capitaine, chassant des oiseaux de mer avec son ami, Dieudonné, en se penchant imprudemment hors du bateau, tomba à la mer.

Le capitaine poussa un cri terrible, jeta rapidement bas sa veste et son gilet pour s'élancer après Dieudonné.

Mais, au moment où il allait accomplir cet acte de dévouement, il vit, à sa grande stupéfaction, le chevalier qui remontait à la surface de la mer, à l'aide d'un vigoureux coup de pied donné dans l'eau, et qui, arrivé à cette surface, faisait sa brassée, non pas comme un caleçon rouge, mais comme un honnête caleçon bleu.

Dumesnil fut si étourdi de ce qu'il voyait, qu'il en resta non-seulement muet, mais immobile.

— Eh bien, dit Dieudonné, donne-moi donc la main pour m'aider à remonter dans la barque!

Dumesnil lui donna la main; le chevalier remonta.

— Mais où diable as-tu donc appris à nager? lui demanda Dumesnil.

Dieudonné devint rouge jusqu'aux oreilles.

— Ah! sournois! dit le capitaine.

Puis, éclatant de rire :

— Eh bien, conviens, ajouta-t-il, que ce sont là des maîtres nageurs qui valent ceux de Deligny?

Dieudonné ne répondit point; mais l'habileté avec laquelle il s'était tiré du danger prouvait que le capitaine avait raison.

XIII

L'homme propose et Dieu dispose.

Trois années s'écoulèrent dans ce paradis terrestre; au bout de ces trois années, Dieudonné était, non pas guéri tout à fait, mais presque guéri de cette mélancolie profonde qu'il avait emportée de France.

Tout l'honneur de cette quasi-guérison morale devait revenir au capitaine, comme l'honneur de la guérison physique revenait au médecin. Il est vrai que l'un comme l'autre avait employé les moyens que mettait sous sa main la mère nature; mais ces moyens n'étaient, à tout prendre, que les médicaments; le guérisseur véritable était celui qui en avait dirigé l'emploi.

Le chevalier paraissait donc heureux; s'il prononçait encore le nom de Mathilde, ce n'était plus qu'en rêve. Réveillé, sa volonté était plus forte, et, si ce n'était pas une guérison, c'était au moins une victoire.

Pas une seule fois, pendant ces trois ans, il n'avait été question du retour du chevalier en France, et pas une seule fois le chevalier n'avait paru, sinon s'en souvenir, du moins la regretter.

Il est vrai que, pendant ces trois années, le capitaine, constamment à l'affût de ce qui pouvait distraire son ami, inquiet de ce qui pouvait lui plaire, occupé de lui conserver les petits soins et les prévenances auxquels son éducation et son ménage l'avaient habitué, n'avait jamais laissé son front s'assombrir sans essayer de le dérider, en retrouvant quelque épave de l'humeur joyeuse de sa jeunesse; enfin, Dumesnil n'était jamais resté une minute au-dessous du rôle que le remords lui avait imposé.

Avec les tendances affectueuses du chevalier de la Graverie, on doit comprendre combien l'ami auquel il devait le repos de son cœur lui était devenu cher, et surtout nécessaire.

Le grand enfant avait toujours besoin d'une mère ou tout au moins d'une nourrice.

Aussi Dieudonné avait-il complétement perdu l'habitude de se diriger moralement et physiquement lui-même; il vivait, aimait jouissait pour lui seul.

Le capitaine seulement était obligé de penser pour deux.

Un soir qu'ils se promenaient ensemble, le capitaine fumant, le chevalier grignotant des morceaux de sucre au milieu de cette adorable population féminine qui demandait à l'un le superflu de ses morceaux de sucre, à l'autre le reste de ses bouts de cigare, de temps en temps un petit verre de cognac par-dessus le marché, et rendait en échange de tout cela le parfum, les baisers et l'amour, le capitaine se trouva tout à coup indisposé.

Dumesnil, qui était d'une santé herculéenne, ne fit aucune attention à ce malaise et voulut continuer sa promenade; mais, au bout d'un instant, les jambes lui manquèrent, la sueur couvrit son front, et il se sentit une telle faiblesse, que, pour qu'il ne tombât point, on fut obligé de lui apporter une chaise, tandis que son ami le soutenait.

Il n'y avait point à lutter : une maladie quelconque se déclarait avec une intensité de symptômes effrayante.

Le chevalier demandait un médecin à cor et à cris.

A cette époque qui précédait l'invasion anglaise et le protectorat français, il n'y avait pas de garnison dans l'île, et, par conséquent, pas de médecins, sinon les charlatans indigènes qui, à l'aide de certaines herbes et de certaines paroles, prétendaient guérir, et guérissaient peut-être — s'il est une hypothèse où le doute soit permis, c'est celle-ci — comme des docteurs à bonnet.

Mahaouni, toujours disposée à rendre au chevalier tous les services qui étaient en son pouvoir, offrit d'aller chercher un de ces empiriques; mais le chevalier, qui était arrivé à parler couramment la langue taïtienne, déclara que c'était un médecin européen qu'il voulait, français si c'était possible, et que, comme il y avait des bâtiments de toutes nations dans le port, et entre autres un bâtiment français signalé de la veille, c'était à ce bâtiment qu'il fallait aller demander secours.

Mahaouni se fit répéter deux ou trois fois le mot médecin en français, parvint à le prononcer d'une façon intelligible, et, prenant sa course, elle alla piquer une tête au-dessus de la grotte que nous connaissons, et nagea avec la rapidité d'une dorade vers le bâtiment que son pavillon tricolore signalait comme français.

Cette dernière ligne indique que, pendant le séjour du chevalier à Taïti, la révolution de 1830 s'était opérée; mais ce changement, qui, si le chevalier fût resté en France, eût, selon toute probabilité, bouleversé bien des choses dans sa vie, passa pour lui presque inaperçu, à trois mille cinq cents lieues qu'il était de Paris.

En arrivant dans les eaux du *Dauphin*, c'était le nom du brick français, Mahaouni sortit son beau torse de l'eau, et cria de toutes ses forces, quoique avec un accent d'une douceur suprême :

— Un *midissin!* un *midissin!*

Malgré le léger changement que la Taïtienne avait fait dans le mot, le capitaine comprit parfaitement ce que demandait la

passagère; il crut que la reine Pomaré était malade, et ordonna au docteur du *Dauphin*, jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, qui en était à son premier voyage, de se rendre à terre.

Lorsque Mahaouni vit descendre le canot et, dans le canot, le médecin, elle devina qu'elle était comprise, et, quelques instances que pût lui faire le jeune docteur pour la déterminer à revenir avec lui dans la barque, elle plongea, reparut à vingt pas, replongea encore pour paraître plus loin, et, bien avant la barque et les quatre rameurs, elle aborda à Papaéti.

Puis, aussitôt, elle courut à la case des deux amis, l'une des plus proches du rivage, et leur cria :

— *Midissin! midissin!*

Après quoi, elle revint sur la plage pour guider le docteur.

La barque avait en quelque sorte suivi le sillage tracé par la jeune nageuse, et elle arrivait au bord comme celle-ci y revenait elle-même.

Le jeune docteur sauta à terre, suivit son guide et en quelques secondes fut à la porte de la case.

Le chevalier s'élança au-devant de lui, et, tout en lui présentant ses excuses pour le dérangement qu'il lui causait, le conduisit au lit du capitaine.

Le docteur, en voyant qu'il avait affaire à des Français, comprit comment la messagère s'était adressée au *Dauphin*, de préférence à tout autre bâtiment.

Il ne fit donc aucune question et s'avança droit au malade.

— Comment! dit-il, c'est vous, capitaine?

Le capitaine, déjà en proie à une prostration presque complète, ouvrit les yeux, reconnut à son tour le docteur, sourit, lui tendit la main, et, avec effort :

— Oui, c'est moi; vous voyez, dit-il.

— Sans doute, que je vois, dit le docteur; mais ce ne sera rien. Du courage! Qu'éprouvez-vous?

Le chevalier avait bonne envie d'interroger, de demander comment le docteur et le capitaine se connaissaient; mais, voyant que le capitaine s'apprêtait à dire ce qu'il éprouvait, il remit à plus tard les questions.

— Ce que j'éprouve, dit le capitaine, c'est assez difficile à dire. J'ai été pris tout à coup d'un malaise suivi d'une prostration qui m'a forcé de revenir à la maison et de me mettre immédiatement au lit.

— Et depuis que vous êtes au lit?

—J'ai éprouvé des soubresauts, des tremblements de membres, des alternatives de frissons et de chaleurs sèches.

— Un verre d'eau, demanda le docteur.

Puis, le présentant au malade :

— Essayez de boire, dit-il.

Dumesnil avala quelques gorgées.

— Tout me répugne, dit-il, et, d'ailleurs, j'avale difficilement.

Le docteur appuya deux doigts un peu au-dessous de l'estomac.

Le malade jeta un cri.

— Vous n'avez pas encore éprouvé le besoin de vomir? demanda le docteur.

— Pas encore, répondit le malade.

Le docteur chercha des yeux du papier et une plume. Il n'y avait, bien entendu, ni papier ni plume dans la case.

Dumesnil demanda son nécessaire de voyage.

On le lui apporta.

Il en portait la clef suspendue à son cou.

Le capitaine ouvrit avec précaution, et, comme s'il contenait des choses que l'on ne devait pas voir, son nécessaire de voyage; il en tira du papier, de l'encre et une plume qu'il donna au docteur, lequel écrivit quelques lignes et demanda qui pouvait porter le billet au canot.

C'était un ordre à son aide de prendre dans la pharmacie du brick et de lui envoyer, à l'instant même, du laudanum, de l'éther, de l'eau de menthe et de l'ammoniac.

Comme Mahaouni ne pouvait pas donner les renseignements nécessaires aux rameurs, ce fut le chevalier qui se chargea de porter le billet à la barque.

Il donna un louis aux quatre matelots pour qu'ils fissent diligence, et ceux-ci enlevèrent le bateau, qui glissa immédiatement sur la surface unie de la rade, pareil à ces araignées aux longues pattes qui égratignent la surface des lacs.

Puis il revint à la case.

Le docteur était absent; le chevalier s'enquit où il était allé, il s'était fait, par l'intermédiaire du capitaine, indiquer la rivière.

Le chevalier avait hâte de lui parler à lui seul.

Il s'élança sur sa piste, et le trouva dans l'eau jusqu'aux genoux et cueillant une herbe que l'on appelle le poléon de rivière.

— Ah! docteur! lui dit-il, je vous cherchais.

Le docteur salua le chevalier et se remit à sa besogne, en homme qui comprend qu'on vient lui demander des renseignements et qui sent qu'il n'en a pas de bien excellents à donner.

— Vous connaissez donc le capitaine Dumesnil? insista le chevalier.

— Je l'ai vu hier pour la première fois à bord du *Dauphin*, répondit le docteur.

— A bord du *Dauphin!* Et qu'allait-il faire, à bord du *Dauphin?*

— Il venait voir si nous n'avions pas de nouvelles de France, et il tenait tellement à parler à l'un de nos passagers, que, quoique nous l'ayons prévenu qu'il y avait la fièvre jaune à bord, il a insisté pour monter.

Ces mots du jeune docteur furent un éclair pour le chevalier.

— La fièvre jaune! s'écria-t-il. C'est donc la fièvre jaune qu'a Dumesnil?

— J'en ai peur, répondit le jeune homme.

— Mais de la fièvre jaune, balbutia Dieudonné, tout frissonnant, on en meurt.

— Si vous étiez la mère, la sœur ou le fils du capitaine, je vous répondrais « Quelquefois! » vous êtes homme, vous n'êtes que son ami, je vous répondrai : « Presque toujours! »

Le chevalier poussa un cri.

— Mais, demanda-t-il, êtes-vous sûr que ce soit la fièvre jaune?

— J'espère encore que c'est une gastrite aiguë, répondit le docteur; les premiers symptômes sont les mêmes.

— Et d'une gastrite aiguë, vous le sauveriez!

— J'aurais du moins plus d'espoir.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit le chevalier en fondant en larmes.

Le jeune médecin regarda cet homme qui pleurait avec les sanglots et l'abondance de larmes d'une femme.

— Le capitaine est-il donc votre parent? demanda-t-il?

— C'est bien plus que mon parent, dit Dieudonné; c'est mon ami.

— Monsieur, dit le jeune homme, touché de cette grande douleur et tendant la main à Dieudonné, du moment que vous vous êtes adressé à moi, vous pouvez être sûr que les soins ne manqueront pas à votre ami. En France, les Français ne sont les uns pour les autres que des compatriotes; à l'étranger, ce sont des frères.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! pourquoi allait-il à bord de ce bâtiment? pourquoi ne m'y envoyait-il pas? S'il m'y avait envoyé, c'est moi qui serais malade et non pas lui; c'est moi qui mourrais et non pas Dumesnil.

Le docteur regarda avec une certaine admiration cet homme qui offrait si simplement sa vie à Dieu, en échange de celle de l'homme qu'il aimait.

— Monsieur, lui dit-il, je vous répète que je n'ai pas encore perdu tout espoir. Ce peut être aussi bien une gastrite aiguë que la fièvre jaune, et, si c'est une gastrite aiguë, avec des saignées nous en viendrons à bout.

— Quel est donc ce passager auquel il avait tant à faire?

— Un de ses amis.

— Dumesnil n'avait pas d'autre ami que moi, comme je n'avais pas d'autre ami que lui, dit mélancoliquement le chevalier.

— Ils se sont cependant embrassés, dit le docteur, comme deux hommes enchantés de se revoir.

— Et comment s'appelle cet homme? demanda le chevalier.

— Le baron de Chalier, dit le docteur.

— Le baron de Chalier, le baron de Chalier... Je ne connais pas cela. Ah! pourquoi ne m'envoyait-il point parler à ce maudit baron de Chalier?

— Parce que, sans doute, fit le jeune docteur avec intention,

il voulait lui parler lui-même, parce qu'il ne voulait probablement pas que vous connussiez la démarche qu'il accomplissait; ce qui fait que je vous prierai de ne pas lui dire un mot de mon indiscrétion, attendu que, dans l'état où il est, la moindre contrariété peut lui être fatale.

— Ah! monsieur, soyez tranquille, dit le chevalier en joignant les mains, je ne lui en soufflerai pas un mot.

On rentra dans la case; le chevalier alla prendre les mains brûlantes de son ami sans s'inquiéter d'autre chose que de l'état dans lequel il était.

— Eh bien, demanda-t-il, comment te trouves-tu?

— Mal. J'ai d'horribles douleurs à l'épigastre.

— Je vais vous saigner, dit le docteur.

Puis, s'adressant à la Graverie :

— Chevalier, dit-il, faites bouillir cette herbe dans un litre d'eau.

Le chevalier obéit avec la passivité d'un enfant et l'empressement d'une garde-malade.

Pendant ce temps, le docteur bandait le bras du malade et préparait sa lancette.

Les veines du bras se gonflèrent.

— Chevalier, dit le docteur, laissez le soin de la tisane aux femmes, et tenez la cuvette.

Le chevalier obéit.

Le docteur piqua la veine; mais il y avait déjà un si grand trouble dans l'organisme, que le sang hésita à sortir.

Il fit l'incision plus profonde.

Cette fois, le sang vint, mais noir et déjà décomposé.

Quelques gouttes jaillirent au visage du chevalier.

En sentant la tiède moiteur s'étendre sur son visage, le chevalier se renversa en arrière et s'évanouit.

Le capitaine parut vouloir profiter de la circonstance.

— Monsieur, dit-il au jeune médecin, je suis atteint mortellement, je le sens. Dites, je vous prie, à M. de Chalier que je lui recommande de nouveau l'enfant dont je lui ai parlé hier, et que je le supplie, si le hasard lui fait rencontrer le chevalier de la Graverie, de ne lui en rien dire, à moins qu'il n'y ait pour Thérèse des raisons de la plus haute importance à être reconnue; je le fais juge de ces raisons... M'avez-vous bien entendu et bien compris?

— Oui, capitaine, dit le jeune docteur, qui sentit l'importance de la mission, et je vais tâcher de vous répéter mot pour mot vos propres paroles.

Et il répéta, en effet, sans y rien changer, ni dans la forme ni dans les détails, la recommandation du capitaine.

— C'est bien! dit le malade.

Puis, se retournant vers la jeune fille :

— Mahaouni, dit-il à la Taïtienne, jette de l'eau fraîche au visage du pauvre chevalier.

Mahaouni, qui, accroupie devant le feu et soignant la tisane, n'avait pas même vu l'évanouissement du chevalier, obéit à l'ordre du capitaine avec un empressement qui indiquait l'intérêt qu'elle portait à son élève en natation.

Le chevalier revint à lui juste au moment où le docteur fermait la veine du malade.

La saignée soulagea momentanément le capitaine; mais, vers deux heures du matin, malgré l'emploi de l'opium et de l'éther, les vomissements commencèrent.

Le docteur jeta au chevalier un coup d'œil qui voulait dire : « Voilà ce que je craignais. »

Le chevalier comprit et sortit pour pleurer tout à son aise.

La journée du lendemain se passa dans des alternatives de bien et de mal. Cependant, vers le soir, le mal l'avait complétement emporté sur le bien.

Le visage était pourpre, la déglutition presque impossible; les vomissements, bilieux d'abord, étaient devenus noirs et mêlés de fuliginosités, et il était facile d'y reconnaître des parcelles de sang décomposé. Le docteur avait levé l'appareil de la saignée, et il avait trouvé la plaie cerclée de noir.

Il avait pris le chevalier à part, et, comme le capitaine avait encore toute sa tête, il avait prévenu le chevalier de l'état désespéré dans lequel était son ami, afin que celui-ci, s'il avait quelques dispositions testamentaires à prendre, ne perdît pas de temps.

Quant au jeune docteur, il était obligé, disait-il, de retourner, ne fût-ce que quelques heures, au bâtiment; il reviendrait le lendemain, et laissait par écrit au chevalier le traitement qu'il y avait à suivre, et dont le principal point était, autant que possible, de relever le moral du capitaine.

La recommandation était inutile; l'homme fort, c'était le malade; l'homme faible, celui qui se portait bien.

Depuis le moment où le capitaine s'était alité, le chevalier n'avait pas quitté un instant son chevet, lui rendant à son tour tous les soins qu'il en avait reçus quand il avait eu la jambe cassée; le veillant avec l'assiduité et l'affection d'une mère, ne souffrant pas qu'il prît une tasse de tisane d'une autre main que la sienne.

Et il y avait un grand mérite dans cette conduite du pauvre Dieudonné; car ses angoisses étaient si vives, que, vingt fois, se sentant défaillir, il fut sur le point de déserter son poste et de fuir au hasard pour cesser de voir souffrir son ami.

On a vu qu'au simple contact du sang du capitaine, il s'était évanoui.

C'était bien pis maintenant que le docteur avait à peu près avoué au pauvre chevalier qu'il n'y avait plus d'espoir. Si le patient s'agitait dans son lit, Dieudonné sentait les gouttes d'une sueur froide perler sur tout son corps; si, au contraire, Dumesnil s'assoupissait, Dieudonné considérait cet état comme un symptôme des plus inquiétants, et, secouant le malade, lui demandait :

— Comment te trouves-tu? Réponds-moi; mais réponds-moi donc!

Si le malade ne lui répondait pas, il se tordait les mains et éclatait en sanglots.

Au milieu d'une de ces explosions de douleur, Dumesnil, qui ne dormait pas, mais qui méditait, jugea que le moment était venu de donner ses dernières instructions à son ami.

C'était un esprit ferme et stoïque que le capitaine; il envisageait sans crainte, — pour lui-même du moins, — le sombre passage qu'il avait à franchir, et, dans ce moment, il n'était tourmenté que par l'idée de l'isolement où il allait laisser son ami.

— Voyons, mon cher Dieudonné, lui dit-il, cesse ces cris, ces plaintes et ces larmes, indignes d'un homme, et laisse-moi te donner quelques conseils sur la façon dont tu dois arranger ton existence lorsque je n'y serai plus.

Aux premiers mots du malade, le chevalier s'était tu comme par enchantement. Dumesnil, qui n'avait point parlé depuis près de deux heures, parlait, et d'une façon si calme, que c'était à croire que Dieu faisait un miracle en sa faveur; mais, quand il arriva à ces paroles : « Lorsque je n'y serai plus, » Dieudonné poussa des cris de désespoir, se roula sur le lit du moribond, le pressant entre ses bras et accusant l'injustice de la Providence et la rigueur du destin.

Les forces épuisées du capitaine ne lui permettaient pas de lutter contre les exubérances de la douleur de son ami.

Il rassembla tout ce qui lui restait de puissance, et laissa tomber ces mots, d'une voix mourante :

— Dieudonné, tu me tues!

Le chevalier fit un bond en arrière; puis, s'agenouillant et les mains jointes, il se rapprocha du lit, marchant sur ses genoux et disant :

— Pardonne-moi, Dumesnil, pardonne-moi! je ne bougerai pas, je ne soufflerai pas, je t'écoute religieusement.

Seulement, de grosses larmes silencieuses coulaient le long de ses joues.

Dumesnil le regarda quelques instants avec une profonde pitié.

— Ne pleure pas comme cela, mon pauvre camarade; j'ai besoin de toute ma force pour franchir, comme il convient à un homme et à un soldat, le suprême passage... et ta douleur me déchire l'âme.

Puis, avec une fermeté toute militaire :

— Il faut nous quitter en ce monde, Dieudonné, dit-il.

— Non! non! non! s'écria Dieudonné, tu ne mourras pas! c'est impossible.

— C'est cependant ce à quoi il faut t'attendre, cher vieil enfant, répondit le malade.

— Ne plus te voir! ne plus te voir! Dieu n'est pas si cruel, s'écria Dieudonné.

— A moins que je ne trouve la métempsycose à l'ordre du jour là-haut, dit en souriant le capitaine, il faut prendre notre parti de cette terrible séparation, mon pauvre ami,

— Ah! Seigneur! Seigneur! se lamenta Dieudonné.

— Mais je dois avouer que ce n'est guère plus probable que ma résurrection.

— La métempsycose? répéta machinalement Dieudonné.

— Oui, la métempsycose, auquel cas je prie le bon Dieu à deux genoux de me confier la peau du premier chien venu, dans laquelle, n'importe où je serai, je brise ma chaîne pour t'aller rejoindre.

Cette plaisanterie, faite au seuil de l'éternité, ne put éveiller le stoïcisme dans le cœur de Dieudonné; il leva les yeux au ciel et embrassa étroitement Dumesnil.

— Allons, courage! reprit ce dernier; en vérité, de nous deux, c'est toi qui as l'air de quitter le monde. Pendant que j'en ai la force encore, laisse-moi donc te donner un bon conseil: reste ici si tu peux, quoique sans moi, je doute que tu t'y amuses beaucoup.

— Oh! non, non, s'écria Dieudonné, si j'ai le malheur de te perdre, je retournerai en France!

— A ta volonté, mon pauvre ami; en ce cas, reconduis-y mon corps; cela te fera une douloureuse distraction, et il te semblera que tu ne me quittes pas tout à fait; je suis d'une pauvre ville de province, bien triste, bien ennuyeuse, de Chartres; mais, à Chartres, mon père, ma mère et une sœur que j'aimais fort sont enterrés; notre famille a là un caveau où reste une place vide, tu m'y enfourneras, et tu feras sceller la porte sur moi: je suis le dernier de la famille. Cette cérémonie achevée, isole-toi, vis en vieux garçon, c'est-à-dire en égoïste; fais-toi gourmand, aime d'estomac, mais n'aime plus de cœur, pas même un lapin, on pourrait te le mettre à la broche. — Ah! mon pauvre Dieudonné, tu n'es pas de force à aimer!

Dumesnil retomba épuisé sur son oreiller.

Quelques minutes après, il entrait dans le délire.

Mais, dans le délire, une idée semblait poursuivre le moribond: c'était celle de sa métempsycose.

Il répétait:

— Chien... bon chien... chien noir... Dieudonné!

De sorte que l'on pouvait voir que, dans cet esprit défaillant, la dernière pensée qui survivait était celle de ne pas quitter son ami.

Sur ces entrefaites, le jeune docteur rentra; il était revenu pour l'acquit de sa conscience et parce qu'il avait promis de revenir.

Au premier coup d'œil jeté sur le capitaine, il comprit que tout était fini.

Quant à Dieudonné, en entendant cette respiration anxieuse et sifflante, ce râle avant-coureur du dernier soupir, il s'était laissé tomber à genoux, sanglotant, mordant dans son désespoir les draps du capitaine, et tombant peu à peu dans une prostration de laquelle il ne sortit qu'en entendant ces mots, prononcés par le jeune docteur:

— Il est mort!

Alors il se redressa, poussa de grands cris; puis, avec un indescriptible élan de douleur, il se précipita sur le cadavre, l'étreignant si étroitement, qu'il fallût employer la force pour l'en séparer.

XIII

Retour en France.

Par bonheur, en mourant, le capitaine avait laissé à Dieudonné des devoirs à accomplir.

Il connaissait bien son ami quand il lui avait dit que le soin qu'il lui confiait de reconduire son cadavre en France, lui serait une douloureuse distraction.

La solitude est ce que les natures débiles redoutent le plus; les natures d'élite osent seules se recueillir pour souffrir; la grande majorité des hommes, au contraire, se hâte de surexciter ses douleurs comme si elle prévoyait que le calme suivra de bien près la défaillance.

Le Dauphin, qui était en train de faire le tour du monde, et qui avait pris la fièvre jaune en passant à Manille, continuait sa route pour la France par le cap Horn et levait l'ancre le surlendemain.

C'était bien ce qu'il fallait au chevalier; seul, il avait en haine ce paradis terrestre où il avait été si heureux avec son ami.

Il écrivit une lettre au capitaine du *Dauphin*, sollicitant un passage à son bord, pour lui et pour le cercueil de son ami.

Le jeune médecin se chargea de négocier l'affaire; il va sans dire qu'il y réussit sans aucune difficulté.

En revenant à la case, il trouva Dieudonné occupé à faire exécuter par les charpentiers du pays une bière à la manière de France.

L'île fournit le bois de fer, le meilleur de tous les bois pour ces sortes de constructions.

Dieudonné ôta du cou du capitaine la petite clef du nécessaire, et, comme le capitaine, plusieurs fois dans son agonie, avait tourné les yeux vers ce meuble, paraissant le lui recommander, il passa la petite clef à son cou, heureux de presser sur son cou, cette relique de son ami.

Puis il fit ensevelir le capitaine dans la plus blanche pièce d'étoffe qu'il put trouver, garnit lui-même le fond de la bière de feuilles de pandanus et de bananier, déposa le corps sur cette molle couche, que les femmes de l'île parsemèrent de fleurs tirées de leurs cheveux et de leurs oreilles, baisa une dernière fois son ami au front et fit clouer la bière.

Chaque coup de marteau lui faisait jaillir un sanglot du cœur; mais, quelques instances que l'on fît, il resta là jusqu'à ce que le dernier clou fût enfoncé.

Sur ces entrefaites, la nuit vint.

C'était le lendemain matin que le canot du *Dauphin* devait venir chercher le mort et le vivant; et, comme, par une superstition répandue chez les habitants du pays, les propriétaires de la case ne voulurent point que le cadavre passât la nuit sous leur toit, Dieudonné fit déposer le cercueil sous le citronnier où Mahaouni était venue se coucher pendant la première nuit qu'il avait passée dans l'île.

Puis il étendit son matelas, appuyant une de ses extrémités sur le cercueil.

Et, tout pleurant, il se coucha, la tête sur la bière du capitaine.

Le lendemain, il recueillit tous les objets qui avaient appartenu à Dumesnil, vêtements, armes, cannes, etc.

Au premier rang de ces objets était le nécessaire.

Mais le nécessaire, Dieudonné ne se sentait point encore la force de l'ouvrir; sans doute contenait-il quelque testament, quelques dispositions dernières qui devaient lui briser le cœur.

Il se dit à lui-même qu'il serait temps de l'ouvrir en France, à Chartres, le soir même de l'inhumation du capitaine.

Puis il distribua à ses amies éplorées, faisant naturellement à Mahaouni la meilleure part, tous les petits objets que ces naïves filles de la nature avaient paru envier.

L'heure arrivée, le canot vint prendre le chevalier; outre les quatre rameurs, il y avait quatre matelots, un contre-maître et le docteur.

Toute la ville de Papaéti accompagna le cercueil et le chevalier jusqu'au bord de la mer.

On aimait le capitaine, nature droite mais rude.

On adorait le chevalier, nature douce et tendre, toujours prêt à donner, et, quand il ne donnait pas, à laisser prendre.

Les hommes, arrivés au bord de la mer, prirent congé de leur hôte.

Les femmes ne voulurent point le quitter là: elles se lancèrent à la mer et nagèrent comme des sirènes autour du canot.

Quelques-unes, trouvant le trajet un peu long, crièrent leur adieu au chevalier et l'abandonnèrent en chemin.

Cinq ou six tinrent bon, et, en arrivant au bâtiment, Dieudonné, en le supposant mahométan, pouvait encore, selon la prescription du prophète, avoir quatre femmes légitimes.

Au moment où le chevalier mettait le pied sur l'échelle du brick, Mahaouni se jeta tout éplorée dans ses bras, lui demandant s'il voulait l'emmener en France.

L'idée du sacrifice qu'offrait de lui faire cette charmante fille de la nature, toucha profondément le chevalier; il hésita s'il accepterait, mais il se rappela la recommandation de son ami: « Ne t'attache pas même à un lapin: on pourrait te le mettre à la broche. »

Il endurcit son cœur, détourna la tête, repoussa la belle Mahaouni, et s'élança sur le pont du bâtiment.

Les Taïtiennes nagèrent quelque temps encore autour du brick comme des sirènes ; mais, leur ami le chevalier ne reparaissant point, elles s'éloignèrent, nageant du côté de l'île.

Deux ou trois fois Mahaouni s'arrêta et retourna la tête vers le brick ; mais, ne voyant pas Dieudonné, elle se reconnut décidément abandonnée, plongea pour laver ses larmes et reparut le sourire sur les lèvres et dans les yeux.

Nous consignons ce fait, afin que nos lecteurs, bercés par des romances dans lesquelles les jeunes insulaires abandonnées par des Européens mouraient en les attendant sur la plage, les yeux tournés du côté où avait disparu le vaisseau de l'ingrat ; afin, disons-nous, que nos lecteurs ne se livrent pas à un attendrissement excessif à l'endroit de l'Ariane taïtienne.

Dieudonné n'avait point reparu sur le pont parce qu'il emménageait dans sa cabine le cercueil de son ami, dont il était résolu à ne point se séparer pendant la traversée.

Tandis qu'il s'occupait de ces détails, une belle chienne noire épagneule entra dans la cabine, regardant curieusement avec ses grands yeux intelligents, presque humains, ce que faisait le chevalier.

En l'apercevant, le chevalier tomba sur une chaise, et se prit à pleurer.

Il se rappelait cette douce phrase que, la veille au matin, il y avait vingt-quatre heures à peine, prononçait son ami : « Si la métempsycose existe, je prierai le bon Dieu de me confier la peau d'un chien, sous laquelle, n'importe où je serai, je briserai ma chaîne pour t'aller rejoindre. »

Il prit la tête de la chienne entre ses deux mains, comme il eût fait d'une tête humaine.

La chienne, effrayée sans doute de cette démonstration, dans laquelle le chevalier n'avait peut-être pas mis tous les ménagements possibles, se sauva.

Le chevalier demanda, les yeux tout baignés de larmes, au matelot qui l'aidait à emménager le cercueil, à qui appartenait cette belle chienne à la fois si curieuse et si sauvage.

Le matelot répondit qu'elle appartenait à un passager, et, pour rendre moins importante sans doute sa disparition aux yeux du chevalier, il ajouta qu'elle avait mis bas la veille quatre chiens magnifiques dont on avait jeté trois à la mer, et que la crainte qu'il n'arrivât accident au quatrième, était sans doute ce qui l'avait empêchée de répondre avec plus d'effusion aux caresses du chevalier.

— D'ailleurs, répondit celui-ci en secouant la tête, il m'a bien recommandé de ne m'attacher à rien ; la chienne a donc bien fait de s'en aller, car j'eusse été obligé de la chasser.

Le matelot entendit cette réponse du chevalier ; mais, comme c'était un garçon discret, quoiqu'il ne la comprît pas, il n'en demanda aucunement l'explication.

Le soir, le vent étant favorable, le capitaine décida de mettre à la voile ; on leva donc l'ancre et l'on mit le cap sur Valparaiso, où *le Dauphin* devait déposer un de ses passagers.

Le chevalier n'avait pas oublié ce qu'il avait souffert du mal de mer dans sa traversée du Havre à New-York et de San-Francisco à Taïti ; aussi son premier soin fut-il, quand il sentit le bâtiment se mouvoir sous ses pieds, de se coucher dans son cadre et de se recommander à son matelot.

La recommandation ne fut pas inutile : après trois jours d'un temps superbe, pendant lesquels le chevalier n'osa point se hasarder sur le pont, vint un grain qui troubla la mer pour une quinzaine de jours.

Pendant ce temps, le chevalier resta couché, mangeant dans son lit quand il mangeait, et, ces jours-là, voyant arriver régulièrement derrière le matelot la chienne épagneule, qui savait tout ce qu'il y avait de bénéfice pour elle à exécuter cette manœuvre, le chevalier, entamant à peine ses plats, qui revenaient à la chienne presque intacts.

Le dix-huitième ou dix-neuvième jour, le temps étant toujours gros, et le chevalier toujours dans son lit, la chienne vint comme d'habitude, mais, cette fois, suivie de son petit, qui commençait à courir sur le pont en trébuchant.

Le petit chien, miniature de sa mère, était charmant.

Malgré sa résolution de ne s'attacher à rien, le chevalier fit force caresses au petit Black, — c'était le nom du jeune épagneul, — lui donnant du sucre écrasé que celui-ci léchait scrupuleusement jusqu'à la dernière poussière dans le creux de sa main.

Dix fois, le chevalier eut l'idée de demander au matelot s'il croyait que le maître du petit épagneul voulût s'en défaire ; mais alors il se rappelait la recommandation de Dumesnil : « Ne t'attache à rien ! » et il repoussait cette idée de donner à qui que ce fût, même à un chien, une portion de ce cœur qui devait appartenir tout entier à son ami.

Dans toute autre circonstance, Dieudonné se fût lassé de ce long isolement et eût fait quelque effort au risque d'un redoublement de malaise. Mais, qu'on ne l'oublie pas, il n'était point seul dans sa cabine. Il était avec cette part de lui-même que la mort lui avait si cruellement enlevée, et il éprouvait l'espèce de satisfaction d'amour-propre particulière à certaines natures tendres, en se disant que sa tendresse ne s'épuisait point, que ses larmes ne tarissaient pas.

Quatre ou cinq jours s'écoulèrent encore sans que la mer calmît ; puis, enfin, un matin, sans transition aucune, le mouvement du navire cessa tout à coup.

Dieudonné appela son matelot et lui demanda la cause de ce calme.

Le matelot répondit que l'on était en rade de Valparaiso et que, si le chevalier voulait se lever, il verrait les côtes du Chili, et l'entrée de cette vallée si belle, qu'elle a reçu le nom de Valparaiso, c'est-à-dire *vallée du Paradis*.

Le chevalier annonça qu'il se lèverait ; mais, comme Black et sa mère étaient là, il commença avant tout par faire sa distribution accoutumée de pain et de viande à la mère, et de sucre au petit.

Au milieu de leur repas, un coup de sifflet aigu vint faire tressaillir la chienne, qui leva la tête, mais hésita.

Un second coup de sifflet, suivi du nom de Diane, leva toute hésitation ; évidemment rappelée par son maître, la chienne disparut, accompagnée de son petit.

Le chevalier, sentant alors le bâtiment tout à fait raffermi, songea à faire sa toilette et à monter sur le pont.

Ce fut l'affaire d'une demi-heure, à peu près.

Au moment où sa tête apparaissait à l'écoutille, le canot se détachait du bâtiment pour conduire à terre le passager qu'on devait déposer à Valparaiso.

Machinalement, le chevalier, ébloui de la magnificence du spectacle que lui offrait cette admirable côte du Chili, s'approcha de la muraille du bâtiment.

Alors ses yeux tombèrent sur le canot, déjà à une centaine de pas du navire.

Il poussa un soupir.

A bord du canot était la belle chienne épagneule, la mâchoire inférieure posée sur le genou du passager qui quittait le bâtiment.

Il appela son matelot.

— François ! demanda-t-il, est-ce qu'on enmène Black et sa mère pour ne plus revenir ?

— Sans doute, monsieur le chevalier, répondit le matelot, ces deux animaux appartiennent à M. de Chalier et s'en vont avec lui.

Dieudonné se rappela le nom.

C'était celui de cet ami qu'était venu voir Dumesnil à bord du *Dauphin*, et qui était la cause innocente de la mort du capitaine.

Mais, si innocent que M. de Chalier fût de cette mort, Dieudonné ne lui en avait pas moins gardé rancune.

— Ah ! dit-il, je suis bien aise qu'il s'en aille, ce M. de Chalier, que Dumesnil aimait tant : cela m'aurait fait du mal de le voir. Seulement, ajouta-t-il, je regrette le petit chien.

Puis, avec un mouvement de mélancolique satisfaction :

— Bon ! ajouta-t-il, c'est bien heureux que cet animal ne soit pas resté à bord, je commençais à m'y attacher.

Le lendemain, on remettait à la voile ; deux mois après, on débarquait à Brest.

Enfin, au bout d'une semaine, le chevalier entrait à Chartres avec son funèbre bagage.

XV

Où le chevalier rend les derniers devoirs au capitaine et se fixe à Chartres.

Le chevalier descendit à l'hôtel et se renseigna aussitôt.

Le capitaine Dumesnil avait eu sa famille à Chartres; mais, comme il l'avait dit à Dieudonné, de cette famille, il ne lui restait plus personne.

Cependant, beaucoup de Chartrains avaient connu le capitaine et rendaient justice à son courage et à sa loyauté.

Il alla trouver le fossoyeur, se fit montrer le tombeau de la famille Dumesnil; comme l'avait dit le capitaine, une des cases restait vide.

Le chevalier avait eu le soin de faire dresser, par le docteur et par le capitaine et le second du *Dauphin*, un certificat mortuaire constatant le décès et l'identité de Dumesnil.

Ce certificat mortuaire à la main, il put réclamer et obtenir cette dernière couche de marbre où son ami devait dormir du sommeil éternel.

Il envoya des lettres de faire-part à toutes les notabilités de la ville, et fit mettre des insertions dans les journaux pour annoncer que le capitaine Dumesnil était mort, et serait enterré le lundi suivant.

Huit jours devaient s'écouler entre les lettres de faire-part, les annonces et l'inhumation.

De cette façon, s'il restait au capitaine Dumesnil quelques parents, ces parents seraient prévenus.

S'il étaient aux environs de Chartres, ils auraient le temps d'arriver et d'assister au convoi.

S'ils étaient éloignés, ils écriraient, se feraient connaître et réclameraient l'héritage du capitaine, héritage consistant en quelques centaines de francs, le capitaine n'ayant d'autre fortune que ses quatorze ou quinze cents francs de retraite.

Le convoi eut lieu au bout des huit jours indiqués; personne ne vint, mais toute la ville y assista.

Le chevalier menait le deuil, et un fils n'eût certes pas donné à un père mort de plus vives marques de regret que celles que donna le chevalier à son ami.

Ses larmes, mal taries, ne demandaient qu'une occasion pour couler de nouveau, et il éprouvait un bien-être inouï à sentir couler ses larmes.

Le corps déposé dans le caveau, le chevalier de la Graverie voulut dire quelques paroles à cette foule qui, moitié par curiosité, moitié par sympathie, avait suivi le corps du capitaine Dumesnil jusqu'au cimetière; mais les sanglots étouffèrent sa voix.

C'était la meilleure manière de remercier : à partir de ce moment, si le chevalier ne fut point jugé comme esprit, il fut jugé comme cœur.

On reconduisit le chevalier jusqu'à la porte de son hôtel.

Rentré dans sa chambre, ce fut alors que le chevalier se trouva vraiment seul.

Il n'avait point assez pleuré.

Il rassembla les différents objets qui avaient appartenu au capitaine, et au milieu d'eux le nécessaire de voyage.

Ces reliques saintes ramenèrent de nouvelles larmes à ses yeux.

Il prit alors la résolution de rester à Chartres; il n'avait de préférence pour aucun lieu du monde; une ville triste et solitaire comme Chartres, avec sa cathédrale gigantesque, aux deux bras sans cesse levés au ciel, comme pour implorer la miséricorde du Seigneur, lui convenait parfaitement.

Il ne voulait revoir personne de ses anciens amis, personne qui eût connu sa femme et qui pût lui en demander des nouvelles.

Et cependant, chose singulière, en revenant en France, il y était ramené par un vague espoir de revoir Mathilde.

Il lui semblait, à chaque coin de rue qu'il tournait, qu'il allait se trouver face à face avec elle, et qu'elle allait lui sauter au cou en s'écriant : « C'est toi! »

Il se mit donc dès le même jour en quête d'une maison, et trouva, rue des Lices, celle que nous avons décrite.

Elle lui parut convenable en tout point.

Il fit venir un tapissier, lui commanda ses meubles comme il l'entendait, et écrivit à son notaire de lui envoyer tout l'argent qu'il pouvait avoir à lui, ainsi que les meubles les plus précieux et son argenterie, que Dumesnil, après la catastrophe, avait déposés en lieu sûr.

Le notaire, qui, pendant les sept ans d'absence du chevalier, n'avait eu que la moitié de son revenu à lui envoyer, pouvait disposer d'une somme de trente à quarante mille francs.

Le chevalier, outre cela, avait une vingtaine de mille livres de rente.

Avec vingt mille livres de rente, on est immensément riche à Chartres.

Au bout de huit jours, la maison fut en état de recevoir le chevalier.

Son installation fut toute une affaire.

Nous avons dit, on ne l'a pas oublié, de quelle confortable façon étaient emménagés le salon, le cabinet aux vins et aux salaisons et surtout la chambre à coucher.

Avec intention, nous avons, à cette époque, négligé de décrire la table qui servait de toilette au chevalier.

On se rappelle le nécessaire dont il avait hérité de son ami Dumesnil, et la préoccupation avec laquelle ce dernier lui avait indiqué ce nécessaire dans les derniers moments de sa vie.

Le soir de son installation, le chevalier résolut de l'ouvrir.

En conséquence, il fit provision de forces, se recueillit, s'assit sur son bon tapis de Smyrne, prit son nécessaire entre ses jambes et l'ouvrit après avoir eu la précaution de préparer son mouchoir.

Et, en effet, les premiers objets qu'il aperçut rouvrirent la source de ses larmes.

C'étaient les ustensiles familiers de la toilette du capitaine, homme qui professait le soin le plus méticuleux de sa personne.

Le chevalier les tira les uns après les autres de leurs alvéoles et les rangea autour de lui.

Arrivé au dernier, il s'aperçut que le nécessaire avait un double fond.

Il chercha le secret de ce double fond et le trouva facilement, l'ouvrier qui avait fabriqué le nécessaire n'ayant pas eu l'intention de le dissimuler.

Ce double fond renfermait un paquet soigneusement cacheté et ficelé, sur l'enveloppe duquel le chevalier lut ces mots :

« Je prie, et cela sur deux choses sacrées, l'amitié et l'honneur, mon ami de la Graverie, de remettre ce paquet à madame de la Graverie, s'il la revoit jamais, et, s'il ne l'a pas revue, de le brûler le jour même où il apprendra sa mort, SANS CHERCHER A EN CONNAITRE LE CONTENU.

» DUMESNIL. »

Le chevalier demeura un instant pensif; mais il songea que Dumesnil, ayant revu Mathilde, tandis que lui, Dieudonné, avait la jambe cassée, sans doute l'avait-elle chargé de quelque commission qu'il avait ou qu'il n'avait point accomplie et dont ce paquet contenait la solution.

En conséquence, il remit soigneusement le paquet dans le fond du nécessaire, le ferma, en remit la clef à son cou, le rangea dans une armoire qui se trouvait à la tête de son lit, et plaça sur sa toilette tous les ustensiles qui avaient servi au capitaine, et dont il voulait, en mémoire de lui, faire usage à son tour.

Pendant quelques jours, le souvenir de ce paquet cacheté et ficelé lui revint à l'esprit; mais jamais l'idée de l'ouvrir pour voir ce qu'il renfermait ne se présenta même au cerveau du chevalier.

Isolé dans une ville étrangère, Dieudonné n'avait pas eu à supporter les consolations banales, qui eussent aigri un cœur comme le sien, au lieu de le consoler.

L'indifférence de tous fut le meilleur remède à sa douleur.

Abandonnée à ses propres forces, elle s'assoupit d'autant plus vite, qu'elle avait été plus violente.

Le chevalier était alors tombé dans une mélancolie profonde, mais tranquille, et ce fut dans ces dispositions qu'il vint habiter sa nouvelle demeure.

La veille, il avait retrouvé, dans un officier de la garnison, un de ses anciens camarades aux mousquetaires; il avait hésité à renouveler connaissance avec lui; mais, se souvenant que la garnison quittait la ville le lendemain, il n'y vit plus d'inconvénient.

Il se fit reconnaître à grand peine de l'officier : il y avait tantôt dix-huit ans qu'ils ne s'étaient vus.

Dieudonné demanda des nouvelles de gens qu'il avait laissés jeunes, brillants, pleins de vie et de santé.

Beaucoup étaient couchés dans la tombe, jeunes comme vieux; la mort n'a pas de préférence; seulement, parfois, elle semble avoir des haines.

Le chevalier fut vivement impressionné par ce refrain, qui accueillait la plupart de ses interrogations :

— Il est mort!

Si bien qu'à la suite de cette conversation nécrologique, comptant ceux qui manquaient à l'appel, comme un général compte ses morts sur un champ de bataille, il s'affermit dans la résolution suggérée par Dumesnil et déjà arrêtée dans le fond de son cœur, de s'isoler désormais de ces affections éphémères qui font payer par tant d'angoisses les quelques joies qu'elles laissent tomber comme par pitié; se décida-t à se retrancher à l'abri de tout ce qui pouvait désormais troubler le calme de son existence; et, pour commencer, en prenant congé de l'officier, — que probablement il ne devait plus revoir, puisque celui-ci partait le lendemain pour Lille, — il se donna sa parole à lui-même de ne point s'informer de ce qu'était devenu son frère aîné, ce qui n'était pas bien difficile, ni même — ce qui était un bien autre sacrifice pour lui — de ce qu'était devenue Mathilde.

S'isolant ainsi, Dieudonné n'avait plus qu'une chose à faire : c'était de se vouer au culte de sa propre personne, avec méthode d'abord, avec fanatisme ensuite, et enfin avec idolâtrie.

Il ne se créa de relations avec le monde chartrain que strictement ce qui était nécessaire pour ne pas devenir l'objet de la fatigante curiosité que toute excentricité absolue soulève en province, où la plus grande de toutes, pour un homme qui a habité Paris, est de prétendre pouvoir se passer des provinciaux.

Il évita surtout soigneusement que ses rapports, de bienveillants et polis, ne dégénérassent en rapports intimes. Si, dans le petit cercle de ses connaissances, il se laissait aller au charme de la causerie; si, à la suite de quelques moments agréables, il se sentait une nuance de sympathie pour un homme; si les atomes crochus de son cerveau ou de son cœur menaçaient de faire corps avec ceux d'une femme jeune ou vieille, belle ou laide, il regardait cette disposition de son esprit comme un avertissement du ciel, et fuyait, homme ou femme, la créature trop aimable, comme si cette créature, au lieu des douces sensations de l'amitié, eût menacé de lui donner la peste, réservant ses meilleurs procédés pour les sots et pour les méchants, qui, si médiocrement peuplée que soit la vieille cité chartraine, ne lui faisaient pas faute dans cette ville de son choix.

Le chevalier de la Graverie ne fut pas moins sévère pour ce qui regardait sa vie intime.

Il bannit de sa maison les chiens, les chats et les oiseaux, qu'il regardait comme des prétextes à tribulations.

Il n'eut qu'une domestique, et la prit savante en cuisine, mais vieille et acariâtre, afin de pouvoir toujours la tenir à respectueuse distance de son cœur, la renvoyant impitoyablement non pas dès qu'elle l'impatientait, mais, au contraire, dès qu'il s'apercevait que son service lui devenait trop agréable.

Sous ce rapport, le ciel semblait avoir pris à tâche de combler M. de la Graverie, en lui donnant Marianne, c'est-à-dire la servante que, dès le second chapitre de cette histoire, nous avons vue ouvrant une cataracte sur la tête de son maître et du chien que le chevalier avait rencontré.

Marianne était laide, et Marianne avait la conscience de sa laideur, ce qui n'avait pas peu contribué à la doter d'un des caractères les plus désagréables que M. de la Graverie eût jamais eu le bonheur de rencontrer.

Les peines de cœur, — car, malgré les imperfections de son physique, Marianne possédait un cœur, — des peines de cœur avaient aigri son caractère, et, sous le spécieux prétexte de se venger d'un lancier qui l'avait trahie, elle martyrisait le pauvre Dieudonné sans se douter de toute la satisfaction qu'elle lui causait, en lui procurant une domestique à laquelle, avec la meilleure volonté du monde, il était impossible de s'attacher.

Mais, avouons-le, l'insolence de Marianne, son esprit hargneux et taquin, ses exigences folles, n'étaient point les seules qualités qui militassent en sa faveur près du chevalier.

Marianne avait la supériorité incontestable du véritable cordon bleu, sur le chef le plus vanté de Chartres, et nous l'avons laissé entrevoir en commençant notre narration.

M. de la Graverie faisait de la gourmandise son péché favori. En recroquevillant son cœur, il avait fait prendre à son estomac un développement considérable; la carte de son dîner jouait un rôle immense dans sa vie, et, bien que quelques indigestions lui eussent prouvé que, comme toutes les jouissances d'ici-bas, celles de la bouche ont leur revers, il n'en attendait pas avec moins d'impatience chaque jour l'heure de son repas et n'en estimait pas à moindre prix la science culinaire de Marianne.

Peu à peu, M. de la Graverie s'accoutuma si bien à cette existence de colimaçon, que les plus légers accidents de sa vie lui devinrent des événements; le bourdonnement d'un moustique lui donnait la fièvre; et, comme il en était arrivé, ainsi que tous les gens que le soin de leur propre personne occupe outre mesure, à se tâter sans cesse le pouls moralement et matériellement, son repos ne laissait pas que d'être troublé de temps à autre; seulement, il l'était par les atomes que son imagination inquiète voyait au microscope, et, sur les derniers temps, engourdi qu'il était dans cette absence de sensations, il craignait si fort tout ce qui pouvait troubler son repos, qu'ainsi que les poltrons, il avait peur d'avoir peur.

Il ne serait cependant pas exact de prétendre que le cœur de M. de la Graverie devînt précisément mauvais, qu'il prît quelque chose de la dureté de la coquille dans laquelle il s'était réfugié; mais nous devons avouer qu'à la suite de cette préoccupation constante de lui-même, ses qualités primitives, qui, par leur excès, se trouvaient parfois être un défaut, s'émoussèrent considérablement et se trouvèrent être autant en deçà qu'elles avaient autrefois été au delà. Sa bonté devint négative; il n'aimait point à voir souffrir ses semblables; mais son humanité prenait sa source dans l'effet nerveux que lui causait la vue des souffrances qu'il pouvait être appelé à partager, plutôt que dans un sentiment de véritable charité; il eût volontiers doublé le chiffre de ses aumônes, pourvu qu'on lui épargnât la vue des mendiants; la pitié chez lui était devenue une affaire de sensation à laquelle le cœur avait cessé de prendre part, et plus il vieillissait, plus son cœur se momifiait.

Il en est des vertus et des vices comme des femmes aimées : quand, pendant un mois, on n'a pas réclamé leur présence, étant séparé d'elle, on peut, ce mois écoulé, s'en passer pendant tout le reste de la vie.

Voilà donc où le chevalier de la Graverie en était au bout de huit ou neuf ans de son séjour à Chartres, c'est-à-dire au moment où a commencé cette histoire.

XVI

Où l'auteur reprend le cours de sa narration interrompue.

Lorsque nous avons entrepris cette longue digression, qui est elle-même toute une histoire, nous avons laissé le chevalier de la Graverie trempé comme une soupe, par suite de la brutale intervention de Marianne dans sa discussion avec sa nouvelle connaissance.

Le pauvre chevalier monta jusqu'à sa chambre à coucher en maugréant; s'il eût rencontré sa gouvernante sur l'escalier, nul doute qu'il ne lui eût fait un mauvais parti; mais il sentait

un froid glacial percer ses chairs et pénétrer jusqu'à ses os. Il jugea donc qu'il serait imprudent de s'abandonner à la violence de son ressentiment, avant d'avoir pris des précautions contre le rhume.

Un feu vif et pétillant, un de ces bons feux de bois comme on ne les connaît que dans les provinces, dissipa tout à la fois le frisson et la mauvaise humeur du chevalier; en savourant la sensation douce, presque voluptueuse, de la réaction du calorique, il oublia sa colère; puis, par une transition naturelle, il songea au pauvre chien, qui, non moins maltraité que lui, n'avait probablement, pour sécher son habit soyeux, que les rayons blafards et impuissants d'un soleil d'automne.

Cette pensée fit abandonner au chevalier de la Graverie le fauteuil où il jouissait si délicieusement de la compensation de sa douche glaciale; il alla à la fenêtre, souleva ses rideaux et aperçut l'animal assis et grelotant de l'autre côté de la rue, le long du mur de la prison, qui faisait face à la maison de M. de la Graverie.

Le malheureux chien, les oreilles relevées, considérait d'un air profondément mélancolique, le logis où il avait été accueilli d'une façon si inhospitalière.

En ce moment, soit hasard, soit instinct, relevant la tête, il aperçut le chevalier de la Graverie à travers les carreaux. A cette vue, sa physionomie redoubla d'expression et se chargea de douloureux reproches.

Le premier mouvement de M. de la Graverie, ce mouvement dont un grand diplomate a dit de se défier, attendu qu'il était le bon, fut de reconnaître en lui-même les torts qu'il avait vis-à-vis de ce noble animal; mais l'habitude qu'il avait dès longtemps prise de combattre ses sympathies l'emporta sur ce reste de son ancien tempérament.

— Ah! bah! dit-il tout haut et comme répondant à sa propre pensée, qu'il s'en retourne chez son maître, et Marianne aurait eu cent fois raison si elle n'eût point fait un aussi fraternel partage entre ce chien et moi. S'il fallait accueillir tous les chiens vagabonds, une fortune princière n'y suffirait pas! D'ailleurs, il est plein de défauts, ce chien : il est gourmand, et, par conséquent, il doit être voleur; il mettrait la maison au pillage, et puis... et puis... je ne veux pas d'animaux chez moi; je me le suis promis, et surtout je l'ai promis à Dumesnil.

Et, là-dessus, le chevalier retourna à son fauteuil, où il essaya d'engourdir les remords que révélait son monologue, en se laissant aller à une douce somnolence.

Mais, alors, il se passa dans l'esprit du pauvre chevalier quelque chose d'étrange.

Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans sa rêverie, les objets dont il était entouré s'effaçaient peu à peu pour faire place à d'autres : les murs s'ouvraient et devenaient des lambris à claire-voie comme une cage; un air doux, pur et parfumé pénétrait à travers toutes les ouvertures, de même qu'à travers toutes les ouvertures on voyait, en regardant en haut, un ciel pur, en regardant à l'horizon, une mer azurée.

Un songe involontaire, une puissance magnétique reportait le chevalier de la Graverie à Papaéti.

Il était en face d'un matelas; une cire jaunie brûlait à la tête et au pied du lit; sur ce lit se trouvait une forme humaine enveloppée d'un suaire; peu à peu, ce suaire devenait transparent, et, à travers la toile, le chevalier de la Graverie reconnaissait les traits jaunes et amaigris, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte du capitaine Dumesnil, et il entendait la voix de son ami qui prononçait distinctement ces paroles :

— A moins que je ne trouve la métempsycose à l'ordre du jour là-haut, auquel cas j'implorerai du bon Dieu qu'il me confie la peau d'un chien, sous laquelle n'importe où je serai, je briserai ma chaîne pour t'aller rejoindre.

Puis un voile funèbre s'étendait entre le chevalier et le cadavre du capitaine, et la vision s'éloignait dans le brouillard.

Le chevalier poussa un cri comme s'il roulait dans un abîme, se réveilla et, en se réveillant, se trouva cramponné aux bras de son fauteuil.

— Sac à papier!... s'écria-t-il en essuyant son front baigné d'une sueur froide, quel abominable cauchemar! Pauvre Dumesnil!

Puis, après une pause pendant laquelle il resta les yeux fixés sur la place où avait apparu la vision :

— C'était bien lui, dit-il.

Et, comme si cette conviction l'avait déterminé à prendre une résolution suprême, il se leva et s'avança précipitamment vers la fenêtre.

Mais, à moitié chemin, il s'arrêta :

— Ah! c'est par trop bête! murmura-t-il; mon pauvre ami est mort, et malheureusement bien mort; tout ce que je puis croire, comme chrétien, c'est d'espérer que Dieu a bien voulu le recevoir dans sa miséricorde. Non, c'est absurde! j'ai trop marché aujourd'hui; le bain de Marianne m'a donné la fièvre, et ce maudit chien m'a troublé la cervelle. Allons, allons, ne songeons plus à tout cela.

M. de la Graverie se dirigea vers sa bibliothèque; et, pour ne plus songer *à cela*, c'est-à-dire au capitaine Dumesnil et au chien noir, il prit le premier livre qui lui tomba sous la main, se remit le plus carrément possible dans son fauteuil, appuya ses pieds contre le chambranle de la cheminée, ouvrit le volume au hasard et tomba sur ces lignes :

« Aucun précepte écrit ne nous est resté du système qu'enseignait Pythagore; mais, par les traditions venues jusqu'à nous, on peut affirmer qu'il ne croyait à la mort qu'au point de vue de la matière, et aucunement au point de vue du principe vital que l'homme reçoit en naissant. Ce principe vital, étant immortel, ne peut être usé ni altéré par l'homme; seulement, il passait dans d'autres êtres, — êtres de la même nature, si les dieux croyaient avoir à récompenser une vie de courage, de dévouement et de loyauté; êtres de nature inférieure, si l'homme, dans son passage sur la terre, avait commis quelque crime ou même quelque faute qu'il lui fallût expier. Ce fut ainsi qu'il prétendit avoir reconnu, huit ou dix ans après sa mort, un de ses amis, Cléomène de Thasos, sous la forme d'un chien... »

Le chevalier n'alla pas plus loin; il laissa tomber le livre, qui avait répondu si directement à sa pensée, et s'en alla timidement regarder à la fenêtre.

Le chien était toujours à son poste, toujours dans la même attitude, toujours les yeux fixés sur cette même fenêtre à travers les rideaux de laquelle lui-même le regardait, et, dès qu'il vit le chevalier reparaître, son regard s'anima, et il agita doucement sa queue.

Cette persistance de l'animal était si bien en harmonie avec les pensées qui agitaient son cerveau, que le chevalier de la Graverie dut en appeler à sa raison pour ne pas voir un événement surnaturel dans sa rencontre avec le chien noir.

Honteux de ses velléités superstitieuses, tourmenté par l'étrange sympathie qu'il s'était sentie tout à coup pour le compagnon de sa promenade, il se décida à adopter un moyen mixte qui sauvegarderait les faiblesses que son cœur ressentait pour un chien vagabond, sans cependant donner à sa maison un hôte importun.

Il descendit vivement à la cuisine.

Marianne était absente.

Le chevalier respira; il avait entendu fermer la porte et espérait, en effet, qu'elle était sortie.

Le chevalier éprouva de cette absence un vif sentiment de joie.

En effet, en se décidant à cette bonne action, le chevalier n'avait point été sans appréhender le sermon qu'il aurait à subir de sa gouvernante sur le péché qu'il allait commettre en donnant le paix du bon Dieu à un chien, lorsque tant de pauvres en manquaient.

Ce qui ne faisait pas, remarquez-le bien, qu'en application de ce principe, Marianne fit, le moins du monde, l'aumône ni avec son pain, ni même avec celui de son maître.

Mais le chevalier avait pris sa résolution; il avait, comme on dit, la tête montée : si Marianne disait quelque chose, il profiterait du grief qu'il avait contre elle à l'endroit du seau d'eau qu'elle lui avait versé sur la tête, pour lui dire avec une majesté dont plusieurs fois il avait reconnu l'effet.

— *Marianne, nous ne pouvons plus vivre ensemble; faites vos comptes!*

Or, cette phrase avait toujours eu pour résultat, quand elle avait été dite avec une majesté convenable, de rendre mademoiselle Marianne souple comme un gant.

Mais, depuis quelque temps, Marianne était devenue plus quinteuse que jamais, et le chevalier avait présumé que cette

surabondance de mauvaise humeur à son endroit venait de propositions qui lui auraient été faites par M. le maire de Chartres, pour quitter le service du chevalier et entrer au sien.

Or, il était probable que si, en pareille circonstance, le chevalier hasardait son majestueux *Faites vos comptes!* Marianne ferait ses comptes et sortirait.

Le chevalier en était bien arrivé à vaincre les sympathies de son cœur, mais pas encore le cri de son estomac.

Marianne était, non pas la plus aimable, mais la plus habile cuisinière qu'il eût jamais eue.

Voilà ce qui lui faisait tant craindre de rencontrer Marianne à la cuisine, voilà ce qui lui rendit le cœur si léger, lorsqu'il se fut aperçu qu'elle n'y était pas.

Le chevalier profita donc de la circonstance et s'avança vivement vers le buffet.

Le buffet était fermé à la clef.

Marianne était une fille soigneuse.

Il prit alors un couteau, et, le glissant entre la gâche et le pêne, il essaya d'ouvrir l'armoire sans clef.

Mais il songea à ce que dirait Marianne si elle rentrait en ce moment et le surprenait en flagrant délit d'effraction sur lui-même.

Sur lui-même, et encore était-ce sur lui-même? Marianne disait-elle jamais : « La cuisine de M. le chevalier? »

Oh! que non! Marianne disait : « Ma cuisine. »

Le couteau tomba des mains de Dieudonné, et il regarda d'un air désespéré tout autour de lui.

Près de la porte, sur un rayon élevé, hors de la portée de toute bête spoliatrice, il aperçut un poulet dont, le matin, il n'avait mangé qu'une aile.

Moins l'aile, la volaille était donc intacte.

Cette volaille était une magnifique poularde du Mans.

Évidemment, Marianne comptait tirer, pour le dîner du chevalier, quelque merveilleux parti de ses reliefs, qui étaient appétissants au possible, blancs de chair, chargés de graisse, rissolés à point et couchés douillettement dans leur jus.

L'imagination du chevalier, en quelques secondes, savoura les restes succulents de cette poularde en fricassée, en marinade, en bayonnaise ou en mahonnaise (les savants sont divisés sur ce point de technologie culinaire), tous petits plats un peu canaille, comme tous les plats de seconde formation, mais dont le chevalier était on ne peut plus friand.

Aussi son œil se mit-il à fureter dans tous les coins et sur toutes les planches, pour voir si la bonne chance ne lui enverrait point d'autres comestibles qui remplaçassent la poularde dans l'usage qu'il en comptait faire.

Mais le chevalier eut beau chercher, le chevalier ne trouva rien.

Il prit la volaille par les pattes, l'amena à la hauteur de ses yeux, la considéra avec des soupirs de regret et de concupiscence, étouffant le désir de mordre à même à belles dents.

Il en était là de son examen, et peut être allait-il céder à la tentation, lorsque le bruit de la porte de la rue, roulant sur ses gonds rouillés, vint mettre ses hésitations au pied du mur.

Le chevalier sortit héroïquement du combat que son cœur soutenait contre son estomac. Il enveloppa bravement la poularde sous un pan de sa robe de chambre et escalada l'escalier de la cuisine avec une prestesse et une agilité qu'il était loin de croire retrouver dans ses jambes de quarante-cinq ans.

A la sortie de la cuisine, il faillit se rencontrer avec Marianne.

Il se jeta dans l'office.

Il resta là tout haletant, jusqu'à ce que Marianne fût descendue dans sa cuisine, située au *sous-sol*, comme on dit aujourd'hui.

Alors, il sortit sur la pointe du pied, retenant son haleine, gagna son escalier, en monta les marches deux à deux, rentra dans sa chambre, en referma la porte, poussa le verrou et tomba sur une chaise.

Les forces lui manquaient.

Cinq minutes suffirent au chevalier pour revenir à lui; il se remit sur ses jambes, gagna la fenêtre, l'ouvrit résolûment, appela le chien, toujours accroupi à la même place, comme s'il était passé sphinx, et, d'un superbe mouvement, lui lança le poulet.

L'animal le saisit au vol, et, au lieu de se sauver avec sa proie, chose à laquelle le chevalier s'attendait, qu'il espérait peut-être, il la prit entre ses deux pattes, et, en chien sûr de son droit, il se mit à la dépecer sur place avec une vigueur qui faisait le plus grand honneur à la solidité de ses mâchoires.

— Bravo, mon garçon! cria le chevalier avec enthousiasme, c'est cela; bien! tire, arrache. Bon! voilà l'aile tout entière qui y passe; bon! une cuisse; bon! l'autre; bon! la tête; la carcasse maintenant... Mais tu mourais donc de faim, ma pauvre bête?

Et, à cette pensée, M. de la Graverie poussa un gros soupir; car cette idée de la métempsycose lui revenait à l'esprit, et avec elle l'image du pauvre capitaine.

Or, cette pensée que celui qui avait été si bon pour lui sous son enveloppe d'homme, pouvait souffrir de la faim sous une autre enveloppe, quelle qu'elle fût, et surtout sous celle d'un chien qui aurait brisé sa chaîne pour le venir retrouver, lui tira les larmes des yeux.

Et nul ne peut dire jusqu'où cette pensée eût pu conduire le chevalier s'il eût eu le temps de s'y appesantir.

Mais il en fut violemment tiré par des cris furieux qui partaient du rez-de-chaussée.

Le chevalier, dans la disposition d'esprit où il était et avec la conscience de sa culpabilité, n'eut point de peine à reconnaître la voix de Marianne.

Il ferma vivement sa fenêtre et courut tirer le verrou de sa porte.

C'était, en effet, Marianne, qui, découvrant le rapt de sa volaille, gémissait comme si la maison eût été réduite en cendres.

Le chevalier jugea que le mieux était de courir au-devant du danger ou même d'attirer le danger à lui.

Si Marianne allait, par hasard, à la porte de la rue et qu'elle vît le chien rongeant la carcasse de volaille, tout lui était révélé.

Si, au contraire, le chevalier l'occupait, ne fût ce que cinq minutes, il était bien certain qu'au train dont y allait l'épagneul, dans cinq minutes, jusqu'au dernier morceau de la volaille, tout aurait disparu.

Resterait le chien se léchant les babines et attendant un autre poulet; mais le chien ne parlait pas, et, parlât-il, il avait l'air trop intelligent pour confier à Marianne ses relations gastronomiques avec le chevalier de la Graverie.

De la porte de sa chambre et du haut de l'escalier, c'est-à-dire d'un lieu de domination et avec la voix du maître, il cria donc :

— Eh bien, Marianne, qu'y a-t-il, et pourquoi tout ce tapage?

— Pourquoi tout ce tapage? Ah! c'est vous qui le demandez, monsieur!

— Sans doute, c'est moi qui le demande.

Puis il ajouta avec une dignité croissante :

— Sac à papier! j'ai bien le droit, il me semble, de savoir ce qui se passe dans *ma maison*.

Et il appuya sur le pronom possessif *ma* et sur le substantif *maison*, d'une façon toute particulière.

Marianne sentit l'aiguillon.

— Dans votre maison! dit-elle, dans votre maison! eh bien, il s'y passe de belles choses.

— Que s'y passe-t-il? Voyons! demanda effrontément le chevalier.

— Il s'y passe que l'on y vole dans votre mai...son, accentua Marianne.

Le chevalier toussa, et, d'une voix moins ferme :

— Et qu'y vole-t-on? demanda-t-il.

— On y vole votre dîner, rien que cela; car vous n'allez pas vous figurer qu'à quatre heures de l'après-midi, je retourne au marché; d'ailleurs, il n'y aurait plus rien, au marché. Et y eût-il des poulets, qu'ils ne seraient pas bons pour aujourd'hui. Tout le monde sait que, pour qu'un poulet soit mangeable, il lui faut au moins deux jours d'attente.

Le chevalier avait bien envie de lui dire :

— Allez chez le pâtissier du coin, vous trouverez un vole-au-vent ou quelque autre chose qui remplacera votre volaille.

Mais, à coup sûr, l'épagneul était encore à la porte, et le chevalier ne voulait pas l'exposer aux brutalités de Marianne.

Il se contenta donc de répondre :

— Bah! qu'est-ce que cela? Un mauvais dîner, c'est bien vite fait.

Cette philosophie était si peu dans les habitudes du chevalier,

que Marianne, habituée, au contraire, aux méticuleuses observations de son maître, en resta tout étourdie.

— Ah! grommela-t-elle, voilà ce que tu réponds; c'est bien, c'est bien; on ne se gênera point alors.

Et Marianne rentra dans sa cuisine, humiliée dans son orgueil et promettant bien de s'en venger.

Mais, d'un autre côté, le chevalier, tant pour le poulet qu'il lui avait octroyé aux dépens de son dîner, qu'à cause de la prise qu'il venait d'avoir avec Marianne, se crut quitte de tout procédé nouveau à l'endroit de l'épagneul.

Sans retourner à la fenêtre, il alla donc s'asseoir dans son fauteuil, jusqu'au moment où Marianne vint ouvrir sa porte et lui dire d'un air goguenard :

— Monsieur est servi.

Cette annonce se faisait régulièrement à cinq heures du soir.

Le chevalier descendit et se mit à table.

Marianne plaça cérémonieusement en face du chevalier un morceau de bœuf bouilli, un plat de pois au sucre et des haricots verts en salade, le prévenant que ces trois plats composeraient pour ce jour-là tout son dîner.

Le pauvre chevalier attaqua avec la plus grande répugnance son bœuf filandreux et complétement dénué de suc, ce qui le fit arriver vite aux haricots verts; mais, par bonheur, la promenade qu'il avait exécutée, la douche qu'il avait reçue, et, plus que tout cela, les émotions inusitées qu'il avait éprouvées, avaient probablement ouvert à son appétit des voies nouvelles; car, s'il n'avait fait qu'une attaque sur le bœuf, il revint deux fois aux pois et trois fois aux haricots; de sorte qu'il finit par quitter la table en jurant à Marianne, interdite, qu'il y avait fort longtemps qu'il n'avait si bien dîné.

Après son dîner, le chevalier avait l'habitude d'aller à son cercle. Pour rien au monde, le chevalier n'eût manqué à une habitude. Qu'eût-il fait s'il n'eût point fait son whist à deux liards la fiche ?

Seulement, comme il craignait que le poulet, au lieu d'avoir donné à l'épagneul l'idée de s'en aller, ne lui eût donné celle de rester, et que, en sortant, il ne le rencontrât à la porte, il résolut de lui jouer un tour.

C'était de sortir tout simplement par le jardin, au lieu de sortir par la rue.

Le jardin donnait sur une ruelle déserte où jamais un chien, si vagabond et si perdu qu'il fût, n'aurait eu l'idée d'attendre un maître.

Il en résulta que, par des rues détournées, le chevalier gagna son club, situé place de la Comédie, sans avoir fait aucune rencontre importune.

Il y resta jusqu'à dix heures.

— Ce diable d'épagneul est si obstiné, murmura entre ses dents le chevalier, qu'il est capable d'être à son poste; s'il y était, je n'aurais pas le courage de le laisser dehors; retournons donc chez moi par où je suis venu.

Et le chevalier revint par ses rues détournées et par sa ruelle, rentra par la petite porte du jardin en pressant le pas, attendu qu'il faisait des éclairs et qu'on entendait le tonnerre gronder au loin.

Comme il traversait le jardin, les premières gouttes tombèrent, larges comme des écus de six francs.

Sur l'escalier, il rencontra Marianne, qui, pensant qu'elle avait été peut-être un peu loin dans sa vengeance, dit au chevalier en essayant de prendre son air le plus aimable :

— Monsieur a bien fait de rentrer.

— Et pourquoi cela? demanda Dieudonné.

— Pourquoi cela? Mais parce qu'il va faire un temps, mais un temps à ne pas mettre un chien à la porte.

— Hum! fit le chevalier, hum! hum!

Et, croisant Marianne, il rentra dans sa chambre.

Il eut grande envie d'aller voir à la fenêtre si le chien était toujours devant la maison, mais il n'osa point.

Comme tous les esprits faibles, il aimait mieux rester dans le doute que d'avoir à prendre un parti.

La pluie fouettait vertement les volets, et chaque coup de tonnerre se faisait entendre plus rapproché.

Le chevalier se déshabilla rapidement, fit sa toilette de nuit en un tour de main, s'allongea dans son lit, souffla ses bougies et tira son drap par-dessus ses oreilles.

Mais l'orage était toujours si violent, que, malgré la précaution prise, il entendait la pluie battant ses volets et le tonnerre grondant sur sa tête; car l'orage avait peu à peu fait son chemin et semblait, à cette heure, s'être concentré au-dessus de la maison du chevalier.

Tout à coup, au milieu du bruit de l'averse, du bruit du tonnerre, il lui sembla entendre une plainte longue, funèbre, lugubre, allant toujours grandissant, comme le hurlement d'un chien.

Le chevalier sentit un frisson passer par tous ses membres.

L'épagneul de la matinée était-il toujours là? ou était-ce un autre chien, un chien de hasard?

Le hurlement qu'il venait d'entendre avait si peu de rapport avec les abois joyeux du matin, que le chevalier pouvait bien supposer que ces abois et ce hurlement n'avaient aucune homogénéité entre eux et ne sortaient pas de la même gueule.

Le chevalier se renfonça plus profondément dans son lit.

L'orage continuait de gronder plus terrible.

Le vent secouait la maison, comme s'il eût voulu la déraciner.

Une seconde fois, le hurlement lugubre, sinistre, prolongé, se fit entendre.

Cette fois, le chevalier n'y put résister; ce hurlement semblait le tirer de force hors du lit; le chevalier se leva donc, et, quoique rideaux, fenêtres et jalousies fussent fermés, la réverbération des éclairs qui se succédaient sans interruption illuminaient la chambre.

Comme si une force plus puissante que lui le poussait, le chevalier marcha en trébuchant vers la fenêtre; arrivé là, il souleva le rideau, et, à travers les interstices des jalousies, il vit le malheureux épagneul assis à la même place, sous des torrents de pluie qui eussent fait fondre un chien de granit.

Alors, une profonde pitié s'empara du chevalier.

Il lui parut, d'ailleurs, qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans cette obstination d'un chien qu'il voyait pour la première fois.

D'un mouvement machinal, il porta la main à l'espagnolette de la croisée, afin de l'ouvrir; mais, au même moment, un coup de tonnerre, comme il n'en avait pas encore entendu, éclata juste au-dessus de sa tête, les ténèbres se fendirent, un serpent de feu passa dans l'air, le chien jeta un grand cri d'épouvante et s'enfuit en hurlant, tandis que, frappé d'une commotion électrique qui passa de la main qui touchait le fer de l'espagnolette à tout son corps, le chevalier alla, à reculons, tomber au pied de son lit à la renverse et sans connaissance.

XVII

Hallucination.

Lorsque le chevalier revint à lui, l'orage était passé, il faisait nuit épaisse et silence complet.

Il fut quelque temps sans savoir ce qui était arrivé; il ne pouvait deviner, ne se rappelant rien, comment il se faisait qu'il fût couché au bas de son lit, en chemise, par une nuit d'automne, déjà froide comme une nuit d'hiver.

Il se sentait tout engourdi; quelque chose bruissait dans ses oreilles, comme le bruit lointain d'une chute d'eau.

Il se souleva, en tâtonnant, sur son genou, sentit son lit à la portée de sa main, poussa un grand soupir, et, avec un effort inouï, parvint à se hisser sur sa pyramide de matelas.

Là, il retrouva ses draps encore chauds, — ce qui prouvait que son évanouissement n'avait pas été long, — et son édredon à moitié tombé.

Il se glissa entre ses draps avec un sentiment de volupté inouïe, tira son édredon d'aplomb sur lui-même, se pelotonna pour se réchauffer plus vite, et essaya de se rendormir.

Mais, au contraire, peu à peu, la mémoire lui revint, et, au fur et à mesure que revenait la mémoire, le sommeil fuyait.

Le chevalier se rappela chaque chose dans tous ses détails, depuis la poularde du Mans jusqu'au coup de tonnerre.

Alors, il écouta si le silence de la nuit n'était plus troublé par les hurlements du chien.

Tout était calme.

D'ailleurs, en même temps qu'il se sentait frappé de cette commotion électrique, qui lui engourdissait encore le bras, n'avait-il pas vu fuir le chien épouvanté?

Il était donc débarrassé de cet animal acharné comme un spectre.

Mais cet animal ne s'enchaînait-il pas d'une façon étrange avec les seuls souvenirs qui lui fussent chers, avec la mort de son ami Dumesnil?

Tout cela était bien fort et bien émouvant pour le chevalier, dont la vie, depuis huit ou neuf ans, avait coulé unie comme la surface d'un lac, et qui, depuis la veille, semblait s'être changée en un torrent tumultueux, entraîné, malgré lui, vers quelque effroyable chute, comme celle du Rhin ou du Niagara.

En ce moment, la pendule tinta un coup.

Ce pouvait être une demie quelconque, ou bien une heure du matin.

Le chevalier pouvait se lever, enflammer une allumette et voir.

Mais, timide comme un enfant qui a peur, tout lui semblait tellement dérangé dans l'ordre naturel, qu'il n'osa point se lever.

Il attendit.

Une demi-heure après, la pendule sonna encore un coup.

Il était donc une heure du matin.

Le chevalier avait encore six heures à attendre avant qu'il fît jour.

Il frissonna et sentit la sueur de l'effroi lui passer par tout le corps; bien certainement, s'il ne parvenait pas à se rendormir, avant le jour, il serait fou.

Le chevalier serra les dents et les poings, et se dit avec rage :

— Dormons!

Par malheur, on le sait, l'homme n'a, sous ce rapport, aucun pouvoir sur lui-même; le chevalier eut beau se dire : « Dormons, » il ne dormit pas.

Mais, à défaut du sommeil, vint le délire, ce rêve du furieux!

Le chevalier tombait dans une espèce de torpeur qui ressemblait au sommeil, et alors il lui semblait que c'était lui, et non Dumesnil, qui était couché sur son lit et roulé dans son linceul; seulement, on se trompait, on prenait une léthargie pour la mort et on allait l'enterrer vivant.

Puis arrivait l'ensevelisseur, qui le prenait sur son lit et, sans qu'il pût parler, crier, se plaindre, remuer ni s'opposer à rien, le couchait dans son linceul, posait le couvercle sur la bière et se mettait à clouer; mais, un des clous atteignant les chairs, le chevalier poussait un cri et se réveillait.

Réveillé ou se croyant réveillé, — car le chevalier était en proie à une hallucination continuelle, — il lui semblait qu'il se trouvait tout à coup transporté dans un monde fantastique peuplé d'animaux aux formes bizarres qui le regardaient d'un œil menaçant : il voulait fuir; mais, à chaque pas, comme devant le chevalier du jardin d'Armide, surgissaient de nouveaux monstres, dragons, hippogriphes, chimères, lesquels se mêlaient à la meute qui lui donnait la chasse; alors le malheureux chevalier trébuchait, tombait, se relevait, reprenait sa course; mais, bientôt rejoint comme un cerf aux abois, il attendait la mort sans force pour lutter contre elle; seulement, la première morsure qui s'attachait à lui le réveillait par la douleur qu'elle lui causait, et il se disait de nouveau :

— Ce n'est pas vrai, je suis dans mon lit, je n'ai rien à craindre; c'est un songe, un rêve, un cauchemar.

Et le chevalier se dressait sur son séant et s'asseyait, se cachant la tête entre ses mains; il avait beau se dire qu'il ne serait jamais assez insensé pour prêter la moindre attention à un songe, la répétition de ces secousses, la prostration de l'insomnie commençaient à ébranler son cerveau.

Et, même dans cette position, il ne pouvait éviter cette somnolence terrible à l'aide de laquelle le fantastique entrait dans sa vie et s'emparait de toutes ses facultés.

Il laissa tomber une de ses mains qui s'allongea le long de ses matelas; mais à peine cette main fut-elle pendante, qu'il lui sembla que la langue douce et tiède d'un chien la caressait; puis, peu à peu, cette langue se refroidit et devint âpre et rigide comme un glaçon.

Le chevalier rouvrit ou crut rouvrir un œil; il avait en ce moment si peu la disposition de son libre arbitre, qu'il lui était impossible de dire : « Ceci est le rêve et ceci la réalité, » et il frissonna de tout son corps en voyant l'épagneul assis près de son lit; son poil noir et soyeux brillait dans la nuit d'une espèce de phosphorescence qui illuminait la chambre tout autour de lui; de sorte qu'il pouvait voir le regard de l'animal fixé sur lui avec des yeux tristes et tendrement réprobateurs, qui cessaient d'être ceux d'un chien pour prendre une expression humaine.

Et cette expression était bien celle avec laquelle Dumesnil, mourant, avait fixé ses yeux sur les siens.

Le chevalier n'y put pas tenir; il sauta à bas de son lit, et, tout en se heurtant aux meubles dans l'obscurité, il alla jusqu'à la cheminée, où il trouva des allumettes toutes préparées, à l'aide desquelles il attacha la flamme à une bougie.

La bougie allumée, avec une effroyable palpitation, le chevalier qui, en sautant de son lit, avait fermé les yeux, osa enfin les ouvrir, et regarder tout autour de lui.

La chambre était parfaitement déserte.

Le chevalier retourna à la fenêtre, souleva de nouveau le rideau : la rue était déserte comme la chambre.

Il tomba sur un fauteuil, essuya la sueur qui coulait sur son front, et, sentant que le froid le gagnait de nouveau, il alla se recoucher, mais en laissant cette fois la bougie allumée.

Sans doute la lumière chassa-t-elle les fantômes, car le chevalier ne revit plus rien, quoiqu'il fût en proie à une fièvre telle, qu'il entendait battre les artères de ses tempes.

Aux premiers rayons du jour, il sonna Marianne pour qu'elle lui allumât son feu.

Mais Marianne, habituée à n'entrer dans la chambre de son maître qu'à huit heures et demie, ne s'inquiéta point de cette sonnette inusitée, qu'elle pensa sans doute être mise en branle par quelque lutin, ennemi de son repos.

Le chevalier se leva, ouvrit la porte, et appela.

Marianne demeura aussi sourde à la voix qu'à la sonnette.

Il en résulta que le chevalier, passant son pantalon et sa robe de chambre, dut se résigner à s'acquitter lui-même de ce soin de ménage.

Son feu allumé, le chevalier, après s'être assuré que le chien avait bien disparu, se remit à sonner.

Comme, cette fois, c'était l'heure de Marianne, Marianne entra avec tous les ingrédients nécessaires à allumer le feu.

Le feu était allumé et le chevalier se chauffait.

Marianne resta immobile sur le seuil de la porte.

— Mon déjeuner ! dit le chevalier.

Marianne recula d'un pas.

Jamais le chevalier ne s'était levé avant neuf heures et n'avait demandé son déjeuner avant dix !

Il était huit heures et demie; le chevalier était levé, se chauffait, et demandait son déjeuner.

En outre, le chevalier était livide.

— Ah ! monsieur, dit-elle, qu'est-il donc arrivé ici, mon Dieu?

Le chevalier le lui eût bien raconté s'il eût osé, mais il n'osa point.

— Dieu merci, dit-il éludant la question, on mourrait bien ici sans secours; j'ai appelé, sonné, crié; mais bah! c'est comme s'il n'y avait eu personne dans la maison.

— Dame, monsieur, une pauvre femme comme moi, quand elle a travaillé toute la journée au delà de ses forces, n'est pas fâchée de dormir un peu la nuit.

— Ce n'est pas hier que vous avez travaillé au delà de vos forces, répondit le chevalier avec une certaine aigreur; mais ne parlons plus de cela : je vous ai demandé à déjeuner.

— A déjeuner à cette heure-ci, Jésus ! est-ce donc l'heure?

— C'est l'heure quand j'ai mal dîné la veille.

— Vous attendrez bien que je sois revenue du marché; il n'y a absolument rien ici.

— Eh bien, allez-y, au marché; mais ne faites qu'aller et revenir.

Marianne voulut hasarder des observations.

— Sac à papier ! dit le chevalier en frappant de ses pincettes le feu qu'il avait fait lui-même, et duquel jaillirent des millions d'étincelles.

Marianne n'avait encore entendu que deux fois cet innocent juron; elle en subit l'influence.

Elle tourna le dos, ferma la porte, descendit l'escalier et prit en trottinant le chemin du marché.

Marianne courbait la tête à la manière d'un monarque constitutionnel qui accepte une réforme imposée par ses chambres, mais qui ne l'accepte qu'avec la résolution bien arrêtée de prendre une prompte revanche.

Toujours à l'encontre de ses habitudes, le chevalier mangea précipitamment, et ne fit aucune des réflexions traditionnelles que lui inspirait le souvenir de l'excellent café qu'il avait pris dans ses voyages, et auquel celui qu'il prenait à Chartres, — quoique Chartres soit la ville de France qui a la prétention de mieux brûler le café, — et auquel celui qu'il prenait à Chartres n'était pas plus comparable que ne l'eût été de la chicorée pure au café ordinaire.

Tout était tellement réglé, compassé, arrêté dans le ménage du vieux garçon, que Marianne n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles.

Le facteur apporta le journal.

Marianne, ramenée à des sentiments de conciliation, s'empressa de le monter à son maître.

Mais celui-ci, au lieu de le lire, comme il le faisait tous les jours, consciencieusement, depuis l'épigraphe jusqu'à la signature de l'imprimeur, laissa errer un coup d'œil distrait sur la feuille, la jeta sur le guéridon, et remonta dans sa chambre à coucher.

— En vérité, s'écria Marianne tout en rangeant sa vaisselle, je ne reconnais pas monsieur; aujourd'hui, il ne tient pas en place. Il ne s'est point aperçu que les œufs au court-bouillon s'étaient attachés, que les côtelettes étaient en charbon, et que ses haricots verts avaient jauni à la cuisson.

Puis, levant les deux bras au ciel, comme sous l'impulsion d'une illumination subite :

— Serait-il amoureux ? s'écria-t-elle.

Mais, après un moment de réflexion, riant elle-même d'une supposition si insensée :

— Mais non, mais non, ce n'est pas possible; seulement, que diable peut-il manigancer dans sa chambre ? Il faut voir !

Et, en domestique discrète, Marianne, marchant sur la pointe des pieds, traversa le salon et vint coller son œil au trou de la serrure de la chambre à coucher.

Elle aperçut son maître qui, malgré le froid incisif d'une matinée d'automne, avait ouvert la fenêtre et regardait attentivement dans la rue.

— Il a pourtant bien l'air d'attendre que quelqu'un passe, dit Marianne. Jésus Dieu ! il ne nous manquerait plus que cela; une femme dans la maison; je lui passerais encore plutôt le chien de l'autre jour.

Mais le chevalier de la Graverie, ne trouvant probablement pas dans la rue ce qu'il y cherchait, ferma la fenêtre, et, tandis que Marianne, de plus en plus intriguée et se perdant en conjectures, regagnait la salle à manger, il se mit à arpenter la chambre en long et en large, les bras croisés, les sourcils froncés et sous l'empire visible d'une forte préoccupation.

Puis, tout à coup, il jeta sa robe de chambre comme un homme qui prend une résolution subite, et passa une manche de son habit.

Mais, tout en procédant à ce détail de sa toilette, il jeta un coup d'œil sur la pendule.

La pendule marquait dix heures et demie.

Alors, il se promena quelque temps, son habit pendant par une manche.

Si Marianne l'eût vu ainsi, elle ne se fût point arrêtée à cette hypothèse que le chevalier était amoureux.

Elle se fût dit : « le chevalier est fou ! »

C'eût été bien pis, si elle eût vu le chevalier sortir de sa chambre dans cet état, et, une manche passée, l'autre nue, descendre au jardin.

Ce ne fut qu'à l'air qu'il s'aperçut de sa distraction et qu'il passa l'autre manche.

Qu'allait-il faire au jardin? C'est bien certainement ce que Marianne n'eût pu comprendre mieux que le reste.

Le chevalier cherchait, allait, venait, s'arrêtait de préférence dans les angles, mesurait des carrés avec sa canne, tantôt d'un mètre, tantôt de deux mètres, selon l'espace.

Puis il disait entre ses dents :

— Ici, non; là, il sera parfaitement... Dès aujourd'hui, j'envoie chercher le maçon; une cabane en brique ou en pierre serait bien humide. Je crois qu'une cabane en bois vaudra mieux; je n'enverrai pas chercher le maçon, j'enverrai chercher le menuisier.

Il était évident que le corps du chevalier était là, mais que son esprit était ailleurs.

Mais où était son esprit?

La solution de ce problème, obscure pour Marianne, est on ne peut plus claire, nous l'espérons, pour le lecteur.

Il voit bien que la résolution du chevalier était prise.

Il était décidé à faire du chien son commensal, et il cherchait un endroit où le loger le plus convenablement possible.

C'est que l'abnégation dont le chevalier avait fait preuve en sacrifiant sa poularde, et qui avait éteint ses remords à l'endroit des mauvais traitements de Marianne, ne suffisait plus depuis ces malheureux rêves et ces fatales hallucinations qui le constituaient en flagrant délit d'ingratitude envers un animal qui lui avait donné toutes sortes de marques de sympathie.

Non pas que, depuis le retour du soleil, le chevalier fût tout à fait dans le même état d'angoisses; non, il ne pouvait admettre les rêves de la nuit, transpercés de lumière depuis qu'ils étaient exposés au jour; la métempsycose était un système qui n'avait jamais existé que dans Pythagore. La raison et les sentiments religieux du chevalier condamnaient à un égal degré cette croyance.

Mais, enfin, malgré les calculs de sa raison, malgré les aspirations de sa conscience, il doutait, et le doute est mortel aux esprits de la trempe de celui du chevalier.

Certes, il eût juré qu'il était absurde de supposer que l'esprit qui animait le corps du chien noir pût avoir le plus petit rapport avec l'âme de son pauvre ami, partie pour des mondes inconnus; cependant, et malgré l'énergie des dénégations qu'il se donnait à lui-même, il se sentait pour le chien un intérêt si profond et si tendre, qu'il s'en effrayait sans pouvoir se résoudre à le dompter.

Il songeait à la pauvre bête, exposée pendant douze heures à toutes les intempéries de la saison, grelottant sous la bise, nageant dans les torrents d'eau tombés du ciel, aveuglée par les éclairs, enveloppée par la foudre, fuyant épouvantée à travers les ténèbres, et le jour levé, devenue victime de la brutalité des enfants, cherchant son déjeuner dans les égouts, enfin subissant tous les inconvénients du vagabondage, ce prolétariat des chiens, inconvénient dont le moindre était d'être tué sur place, comme bien et dûment convaincu d'être enragé.

Bref, M. de la Graverie, qui, l'avant-veille, eût donné tous les chiens du monde pour un zeste de citron, surtout si ce zeste devait donner du goût à une crème, M. de la Graverie, se sentant le cœur gonflé et les yeux pleins de larmes lorsqu'il songeait aux infortunes du pauvre épagneul, avait résolu de faire cesser ses infortunes en l'adoptant, et, comme on le voit, il cherchait et mesurait la place où la niche de son futur commensal devait être bâtie.

Avant d'en arriver là, il y avait eu de grandes luttes, et le chevalier n'avait pas été vaincu sans combattre. De temps en temps même, il se relevait et combattait encore.

Mais plus il s'indignait contre sa faiblesse et se roidissait contre son imagination, plus son imagination devenait tumultueuse et plus sa faiblesse le terrassait.

Enfin, tout en étant parvenu à écarter de son cerveau les tendances surnaturelles qui rattachaient le chien au souvenir du pauvre Dumesnil, l'animal ne l'en occupait pas moins; il n'y songeait plus que comme on songe à l'un des êtres inférieurs de la création, mais encore il ne songeait qu'à lui.

Ah ! c'est que ce chien-là ne ressemblait pas à tous les chiens : par le peu qu'il en avait vu, si court que fût le temps où il l'avait pratiqué, le chevalier s'était convaincu que l'épagneul devait posséder une foule de qualités suprêmes et spéciales, qu'en y réfléchissant bien, le chevalier se rappelait avoir lues sur l'honnête physionomie de l'animal.

Aussi, en vain le chevalier, égoïste par système, se retranchait-il derrière ses résolutions passées; en vain en appelait-

il à ses serments ; en vain se disait-il tout haut qu'il avait juré de n'ouvrir son cœur à nul être ici bas, qu'il fût bimane, quadrumane ou volatile ; en vain se représentait-il les mille inconvients qu'aurait incontestablement l'attachement qu'il sentait poindre en lui pour cette bête.

On a vu où en était arrivé le chevalier.

Il songeait à loger le chien, non pas sous un des hangars, non pas dans une des écuries, non pas sous un des bâtiments existants.

Il en était arrivé à lui choisir une place, la meilleure, bien entendu, et à lui faire bâtir une cabane où il eût toutes ses aises.

Et, pour s'excuser, M. de la Graverie s'était dit à lui-même

— Après tout, ce n'est qu'un chien.

Et il avait ajouté en hochant la tête :

— Je ne suis ni assez vieux ni assez jeune, ayant renoncé à mes semblables, pour donner une bribe de mon affection à un animal quelconque.

Puis, étendant la main vers la place où il avait décidé de bâtir la cabane de l'épagneul :

— Celui-ci, avait-il dit, une fois que j'aurai accompli à son égard ce que je crois lui devoir, pourra bien se perdre ou mourir, sans que j'en prenne le moindre souci. J'en serai quitte, si un chien m'est devenu nécessaire, ce que je nie, j'en serai quitte pour lui donner un successeur. Est-ce manquer à mes serments, voyons un peu, que de chercher à opposer une innocente distraction à la monotonie de mon existence? En me résignant à l'état d'isolement, d'ailleurs, je n'ai point entendu me condamner à un état de servitude cent fois pire que celui du bagne. Non, sac à papier! cent fois non !

Et, sur ce juron, qui indiquait l'état d'exaspération où il était arrivé, le chevalier de la Graverie se redressa pour voir si quelqu'un se permettrait d'être d'un avis contraire au sien.

Personne ne souffla mot.

Le chevalier regarda donc la chose comme bien et dûment arrêtée.

Seulement, pour mettre son projet à exécution, il lui manquait l'objet principal : le chien, qui, épouvanté de la chute du tonnerre, s'était enfui en hurlant.

Le chevalier résolut de sortir comme à son ordinaire.

Il ne se donnerait certes pas la peine de chercher l'épagneul ; mais, s'il le rencontrait, il serait le bien rencontré.

Telles étaient les bonnes dispositions du chevalier de la Graverie, lorsque le gros timbre de la cathédrale sonna midi.

Quoique M. de la Graverie ne sortît jamais qu'à une heure, il résolut, vu la gravité des circonstances, d'avancer sa promenade de soixante minutes.

Il remonta dans sa chambre, prit son chapeau, — nous avons dit qu'il avait sa canne, puisque, avec sa canne, il avait mesuré l'espace qu'il destinait à la niche de l'épagneul, — bourra sa poche de morceaux de sucre, y ajouta une tablette de chocolat, dans le cas où le sucre ne serait qu'un appât insuffisant, et sortit, non pas précisément pour chercher le chien, mais dans l'espérance que le hasard le conduirait sur sa route.

Le chevalier traversa la place des Épars, prit la butte Saint-Michel et alla s'asseoir sur le banc en face de la caserne.

Il va sans dire que Marianne l'avait regardé sortir avec un étonnement qui allait croissant de minute en minute.

C'était la première fois, depuis cinq ans qu'elle était avec le chevalier, que le chevalier sortait avant une heure.

Aussi le moment du pansage n'était pas encore venu, la caserne était silencieuse, la cour déserte ; à peine si quelques cavaliers consignés la traversaient de loin en loin.

Au reste, ce n'était point là, dans la nouvelle disposition d'esprit où il se trouvait, ce qui préoccupait notre chevalier.

Il regardait, non pas dans la cour ou dans les appartements de la caserne, mais tout autour de lui en continuant mentalement ses discussions avec lui-même.

Seulement, de temps en temps, lorsque le désir de devenir propriétaire du bel et gracieux animal l'emportait en lui sur la série des inconvénients qui s'attachent à la possession d'un chien, il se levait, montait sur son banc pour regarder tout autour de lui.

Enfin, comme, malgré cette ascension, l'horizon était limité, il finit par faire cette concession à ses désirs, d'aller jeter un coup d'œil au loin, en dehors de la ligne des arbres de la promenade.

M. de la Graverie passa quatre longues heures sur ce banc, et il eut beau regarder, comme sœur Anne, il ne vit rien venir.

Plus le temps s'écoulait, plus il craignait que le chien ne reparût point : sans doute, c'était un hasard et non une habitude quotidienne qui avait amené le chien à cet endroit : le chevalier, qui y venait tous les jours, lui, ne l'avait jamais vu.

Après ces quatre heures d'attente, le chevalier était si bien décidé à emmener l'animal, si l'animal reparaissait, que, supposant le cas où l'animal ne voudrait pas, comme la veille, le suivre de bonne volonté, il avait préparé et roulé son mouchoir en corde, pour le lui passer autour du cou.

Ce fut inutile : le chevalier entendit sonner cinq heures sans avoir vu l'épagneul, ni même aucun animal qu'il eût eu la consolation de prendre un instant pour lui.

Le chevalier résolut de lui donner la demi-heure de grâce, au risque de ce que pouvait dire et penser Marianne, qui avait l'habitude de le voir rentrer tous les jours à quatre heures précises.

A cinq heures et demie, la promenade était complétement déserte.

Le chevalier, désappointé, pensa alors pour la première fois à son dîner, qui, depuis cinq heures, l'attendait, et qui devait être froid s'il attendait sur la table, brûlé s'il attendait sur le feu.

Il reprit, de fort mauvaise humeur, le chemin de la maison.

Du bout de la rue, il vit de loin Marianne, qui l'attendait sur le seuil de la porte.

Marianne s'apprêtait à prendre sa revanche et à secouer son maître d'importance, comme elle avait promis de le faire à deux ou trois voisines.

Mais, au moment où celle-ci allait ouvrir la bouche :

— Que faites-vous ici? demanda le chevalier d'un ton rude.

— Vous le voyez bien, monsieur, répondit Marianne stupéfaite, je vous attends.

— La place d'une cuisinière n'est pas à la porte de la rue, dit sentencieusement le chevalier, mais dans sa cuisine et à côté de ses fourneaux.

Puis, flairant l'air qui venait du laboratoire, comme disent les chimistes et les cordons bleus :

— Prenez garde ! ajouta-t il, de me servir un dîner brûlé ; votre déjeuner de ce matin ne valait pas le diable.

— Ah ! ah ! fit Marianne en rentrant piteusement dans sa cuisine, il paraît que je m'étais trompée et qu'il s'en était aperçu. Décidément, il n'est pas amoureux... Mais, s'il n'est pas amoureux, qu'a-t-il donc ?

XVIII

Où Marianne est fixée sur les préoccupations du chevalier.

Le chevalier rentra, mangea avec précipitation, trouva tout mauvais, bouscula Marianne, ne sortit pas le soir et passa une nuit presque aussi mauvaise et aussi tourmentée que la dernière.

Le soleil du lendemain trouva M. de la Graverie presque malade de la fatigue de cette seconde nuit ; les tortures de son imagination avaient pris un tel caractère, que son désir de la veille, encore un peu vague, de devenir propriétaire de l'épagneul, s'était changé en une volonté bien arrêtée de le retrouver et de le posséder, à quelque prix que ce fût.

Comme Guillaume de Normandie, M. de la Graverie voulut brûler ses vaisseaux ; il manda le menuisier, et, en face de Marianne, sans s'inquiéter de ses bras levés au ciel et de ses exclamations, il commanda une niche splendide pour son futur commensal ; puis il sortit sous prétexte d'acheter une chaîne et

un collier, mais, en réalité, pour aller au-devant du hasard qui devait lui ramener le chien tant désiré.

Cette fois, il ne se borna point à l'expectative, comme il avait fait la veille; méprisant le qu'en dira-t-on, M. de la Graverie alla aux renseignements, inséra une annonce dans les deux journaux de Chartres, et mit des affiches à tous les coins de rue.

Tout fut inutile : le chien avait paru et s'était éclipsé comme un météore, personne ne put fournir le moindre renseignement sur son compte. En quelques jours, M. de la Graverie devint maigre comme un clou et jaune comme un coing; il ne mangeait plus, ou, quand il mangeait, il ne faisait qu'accomplir une fonction machinale, prenant des ortolans pour des alouettes et allant jusqu'à confondre un plat de laitance de carpe avec un blanc-manger. Il ne dormait plus, ou, sitôt qu'il s'endormait, il voyait luire dans un coin de la chambre les yeux de l'épagneul, brillants comme des escarboucles. Alors il avait un mouvement de joie; le chien était retrouvé, et il appelait le chien; le chien alors venait à lui en rampant sans détourner une seconde ses yeux de ceux du chevalier, et, engourdi par cette fascination, le chevalier poussait un soupir, se laissait aller inerte sur son lit, les bras ballants; le chien commençait à lui lécher la main de sa langue glacée, puis, peu à peu, montait sur le lit et finissait par s'asseoir, la langue pendante, rouge comme du sang et les yeux enflammés, sur la poitrine du chevalier; et ce cauchemar, qui durait quelques secondes, avait pour le malheureux toute une éternité de souffrances.

M. de la Graverie se réveillait plus brisé et plus trempé de sueur que l'infortuné Dufavel, lorsqu'on le tira de son puits.

Vous comprenez bien que ces changements dans le côté physique du chevalier avaient leur contre-coup dans le côté moral.

Tantôt il était silencieux et morose comme un fakir absorbé dans la contemplation de son nombril, tantôt il était irascible et emporté comme un malade atteint d'une gastrite, et Marianne déclarait à tout le monde que l'histoire du chien n'était qu'un prétexte, que son maître était travaillé par quelque grande passion, et que la place n'était plus tenable, même pour elle dont chacun connaissait la douceur.

Autant pour employer la niche confectionnée par le menuisier que la chaîne et le collier choisis par lui, le chevalier déclara qu'il allait acheter un chien.

Cette déclaration fut un avis pour tout ce qui avait un chien à vendre.

On lui amena des chiens par vingtaines, depuis le chien turc jusqu'au chien du mont Saint-Bernard.

Mais il va sans dire que le chevalier ne put se décider à faire un choix.

Non, le chien de son cœur, c'était l'épagneul aux longs poils luisants, au blanc jabot, au museau couleur de feu, l'épagneul aux yeux doux et tristes, aux abois presque humains.

Il avait une raison pour repousser les uns après les autres les pauvres animaux qu'on lui présentait.

Si c'était un carlin, il voulait sa femelle pour perpétuer, disait-il, la race, et la femelle était naturellement introuvable; si c'était un bouledogue, il ressemblait à un gendarme de Chartres, et il craignait de se faire une mauvaise affaire; l'un était trop hargneux, l'autre trop sale; il reprochait aux levriers, levrettes et levrins, leurs physionomies stupides. Il prétendait que les braques faisaient les yeux doux à tout le monde, et, après avoir épuisé le contingent des chiens disponibles dans l'arrondissement, le chevalier de la Graverie, de plus en plus frappé des qualités surnaturelles de l'épagneul noir, en arriva à s'étonner de la différence prodigieuse qui peut exister entre un chien et un chien.

Il y avait dix jours que ces péripéties passionnées avaient remplacé, dans la maison de la rue des Lices, le calme qui y avait régné pendant de si longues années.

C'était un dimanche; un soleil splendide réchauffait l'atmosphère; ses rayons, traversant sans obstacle les branches des arbres dégarnis de leurs feuilles, se concentraient sur les buttes à l'abri des vieilles murailles, et toute la population chartraine s'était donné rendez-vous sur les promenades pour jouir une dernière fois de cette douce température.

Des citadines au bras de leurs époux procédaient solennellement à l'exhibition hebdomadaire de leurs robes de soie; de joyeux caquetages, des éclats de rire bruyants sortaient des bonnets des grisettes pavoisés de rubans aux vives couleurs; les campagnardes des environs, avec leurs coiffures plates, leurs tailles courtes, leurs fichus rouges ou jaunes, toutes plus ébahies que joyeuses, passaient alignées comme des grenadiers, interceptant par instant la circulation; les militaires, le jarret tendu, caressant leurs moustaches de la main droite, portant leur sabre sous le bras gauche, se perdaient au milieu de cette foule multicolore avec des sourires qu'ils s'efforçaient de rendre séducteurs, tandis que les vieux bourgeois, dédaigneux de ces préoccupations futiles et vaniteuses, se contentaient de jouir en épicuriens du dernier beau jour que Dieu leur donnait.

Le chevalier de la Graverie avait pris sa place au milieu de tous ces gens en quête de distractions; il y était venu autant par désœuvrement que par habitude; car, toujours obsédé par sa vision, à moitié fou de désespoir et d'insomnie, découragé par le peu de succès de ses recherches, il avait, quoiqu'il ne fût pas résigné, perdu tout espoir de retrouver le fantastique épagneul.

Ce n'était plus le promeneur béat et placide que nous avons rencontré au premier chapitre de cette histoire; comme tous ceux que tourmente une plaie secrète, il était plus triste et plus morose en raison directe de la gaieté générale : cette gaieté lui paraissait une insulte à ses propres sentiments; le soleil lui-même lui semblait avoir fort mal choisi son jour pour reluire; la foule l'agaçait; il distribuait à droite et à gauche des coups de coude qui avaient la prétention de dire à ceux auxquels ils s'adressaient :

— Rentrez donc chez vous, mes braves gens, vous me gênez.

Tout à coup, au moment où notre chevalier, sentant croître sa mauvaise humeur, se demandait s'il n'agirait pas plus sagement en prenant pour lui le conseil qu'il donnait aux autres, et en regagnant sa maison, il poussa un cri qui fit retourner les personnes qui l'entouraient.

Le chevalier était pâle, les yeux fixes, les bras tendus.

Il venait d'entrevoir à cent pas de lui, dans la foule, un chien noir qui ressemblait poil pour poil à son épagneul.

Le chevalier voulut hâter le pas pour le rejoindre; mais la cohue était en ce moment si compacte, que ce n'était point chose facile à exécuter.

Les belles dames regardaient d'un œil courroucé ce bonhomme qui dérangeait l'harmonie de leur toilette; les grisettes ne lui épargnaient point les quolibets; et quelques officiers, heurtés par lui, s'arrêtèrent pour lui dire d'un ton provocateur :

— Ah çà! brave homme, portez donc attention à ce que vous faites!

Mais, de toutes ces plaintes, de toutes ces railleries, de toutes ces menaces, le chevalier ne s'inquiétait pas le moins du monde, continuant de se frayer un passage à la façon des navires, en laissant derrière lui un sillage écumeux et grondant.

Malheureusement, s'il avançait de son côté, l'animal qu'il poursuivait, glissait comme une couleuvre entre les jambes masculines, frottant les jupons des dames et des grisettes, avançant aussi, et, dans ce steeple-chase, l'avantage menaçait de ne pas rester au chevalier, si, s'élançant dans la contre-allée du rempart et faisant une huitaine de pas en courant, il ne se fût mis au niveau du quadrupède.

C'était bien là l'épagneul qui avait si fortement impressionné le chevalier de la Graverie; c'était lui avec ses longues oreilles soyeuses, qui encadraient si coquettement son museau; c'était lui avec sa robe noire et lustrée et sa queue en panache.

Il y avait d'autant moins à en douter, que, se retournant comme tiré par un fil magnétique du côté de M. de la Graverie, il reconnut le chevalier, accourut vers lui, et lui prodigua les caresses les plus expressives.

Mais, en ce moment, une jeune fille à laquelle le chevalier n'avait pas fait la moindre attention, se retourna et fit entendre ce seul cri d'appel :

— Black!

L'animal fit un bond, et, sans écouter le chevalier, qui s'égosillait à crier de son côté : « Black! Black! Black! » retourna vers la jeune fille, à grandes enjambées.

Le chevalier s'arrêta furieux, et frappant du pied. Il lui sembla, si inoffensif qu'il fût, qu'un ferment de haine et de jalousie se glissait dans son cœur contre cette jeune fille qui abrégeait les seuls instants de satisfaction qu'il eût eus depuis quinze jours.

Mais, au milieu de son désappointement, il éprouva un vif sentiment de joie.

Il avait la certitude que son épagneul existait; ce n'était point, comme le barbet de Faust, un chien fantastique.

De plus, il savait son nom : il s'appelait Black.

Le chevalier éprouva cette sensation qu'éprouve le jeune homme amoureux, lorsque pour la première fois il entend prononcer le nom de la femme qu'il aime, et, après l'avoir crié tout haut et, comme on l'a vu, sans succès, il répéta plusieurs fois :

— Black ! mon cher Black ! mon petit Black !

Mais ce ne fut pas le tout : on comprend bien que M. de la Graverie, qui avait passé une revue presque complète de la race canine pour retrouver son phénix, ne devait pas laisser échapper ainsi l'occasion d'en devenir propriétaire; il était bien décidé à séduire la jeune maîtresse de Black, non par l'emploi de ses charmes personnels, mais par l'élévation du prix qu'il en voulait offrir.

Seulement, toute cette grande résolution se brisa contre le respect humain; le chevalier de la Graverie, avec le caractère que nous lui connaissons, craignait avant tout le ridicule; il ne put donc se résoudre à entreprendre son marché en plein air; il pensa que ce qu'il y avait de plus sage à faire était de suivre la jeune fille jusqu'à son logis, et, arrivé là, loin des oreilles et des regards des curieux, d'entamer cette importante négociation.

Malheureusement, le pauvre chevalier, qui de sa vie n'avait pratiqué le métier de séducteur, ignorait complétement les petits manéges qui permettent de suivre une femme sans mettre le public dans la confidence.

Désireux de se rapprocher de l'objet de ses vœux, il ne trouva donc rien de plus naturel que de courir jusqu'à ce qu'il n'en fût plus qu'à dix pas de distance; puis, arrivé là, il marcha derrière la jeune fille, emboîtant le pas avec elle lorsque la foule obligeait celle-ci à ralentir sa marche.

A la vue de ce pas méthodiquement réglé sur un autre pas, et en voyant l'âge de la jeune fille suivie par le chevalier, on comprendra que, sans grands efforts d'imagination, tous les Chartrains échelonnés sur le tour de la ville, supposèrent au chevalier des intentions graveleuses qui étaient bien loin de sa pensée, et que, dans tous les groupes, on entendit des phrases dans le genre de celle-ci :

— Avez-vous vu ce vieux libertin de la Graverie, qui poursuit une fillette en plein jour? Mais c'est d'une inconvenance inouïe!

— Eh! eh ! la petite est jolie.

C'est ce que le pauvre chevalier ignorait complétement.

— Ma chère, répondait la même femme qui avait entamé la conversation, j'ai toujours eu mauvaise opinion d'un homme qui dépense toute sa fortune en goinfreries.

— Savez-vous qu'il va être difficile de le recevoir après un pareil scandale?... Mais voyez donc, les yeux lui sortent de la tête. Bon ! voilà maintenant qu'il caresse le chien pour arriver à la fille.

Sans se douter de l'indignation que causait sa conduite, le chevalier continuait de suivre le chien.

Quant à la maîtresse du chien, à laquelle, comme nous l'avons dit, le chevalier n'avait fait aucune attention, c'était une jeune fille de seize à dix-sept ans, mince et frêle, mais remarquablement belle; elle avait le teint de cette blancheur mate qui est la pâleur des femmes brunes, des yeux noirs auxquels la longueur de leurs cils donnait une expression mélancolique, des sourcils également noirs, finement arqués, et, par un bizarre contraste avec cette merveilleuse mateur, d'admirables cheveux d'un blond cendré, dont les bandeaux épais débordaient de dessous un petit chapeau de paille.

Quant à sa mise, elle était plus que simple : sa petite robe de mérinos, quoique propre, n'avait point le lustre qui distingue ordinairement, chez les femmes à la classe desquelles elle semblait appartenir, le vêtement du dimanche. On voyait que cette modeste toilette avait dû partager les travaux de sa propriétaire, et l'on en arrivait à présumer qu'elle composait toute sa garde-robe.

La jeune fille finit par remarquer avec tout le monde, quoique après tout le monde, la persistance avec laquelle le vieux monsieur s'était attaché à ses pas; elle marcha plus vite, espérant ainsi s'en débarrasser; mais, lorsqu'elle arriva à l'une des barrières qui défendent aux chevaux et aux voitures l'entrée des promenades réservées aux piétons, forcée de s'arrêter pour laisser passer ceux qui la précédaient, elle se trouva côte à côte avec le chevalier, qui profita de cette circonstance, non pas pour faire connaissance avec elle, mais pour renouveler connaissance avec l'épagneul.

Pour la seconde fois, la jeune fille rappela le chien; puis, pensant, comme tout le monde, que le chien n'était qu'un prétexte adopté par le chevalier pour arriver à elle, elle tira une petite laisse de sa poche, la passa dans le collier de l'animal et reprit sa course sans jeter un coup d'œil en arrière.

Mais, si occupé qu'il eût été des faits et gestes du quadrupède, M. de la Graverie n'avait pu, sans penser à mal le moins du monde, s'empêcher de jeter un coup d'œil sur sa propriétaire pendant qu'elle accomplissait le petit manége que nous avons dit.

Il jeta un cri d'étonnement et demeura immobile à sa place.

Cette jeune fille ressemblait d'une manière étrange à madame de la Graverie.

Pendant cette pause, commandée par l'étonnement, l'enfant avait fait une trentaine de pas.

Cette ressemblance avec Mathilde n'était pour le chevalier de la Graverie qu'un motif de plus de suivre la propriétaire du chien; il se remit donc à trotter de plus belle à sa poursuite.

Mais la peur prêtait à la jeune fille des ailes d'autant plus rapides, qu'elle avait quitté la promenade pour suivre une rue écartée; de sorte que, bien que le chevalier suât sang et eau, chaque minute lui faisait perdre du terrain.

Si le chevalier n'avait point affaire à Atalante elle-même, il avait à coup sûr rencontré sa sœur.

On était arrivé à cet endroit de la ville que l'on nomme les Petits-Prés, endroit presque désert; là, malgré ses efforts, le chevalier, s'apercevant que la jeune fille augmentait à chaque pas la distance qui le séparait d'elle, changea de tactique, et, de sa voix la plus caressante :

— Mademoiselle, cria-t-il, mademoiselle, je vous supplie, arrêtez-vous ! je suis véritablement sur les dents.

Mais l'enfant n'avait garde de se rendre à la prière de celui qu'elle regardait comme son persécuteur, et, au lieu de s'arrêter, elle pressa encore le pas.

Le chevalier crut qu'il n'avait pas été entendu, rapprocha ses deux mains pour s'en faire un porte-voix, et il prenait sa respiration pour substituer une voix de basse à la voix de ténor qu'il avait employée pour le premier appel, lorsque le sourire railleur qu'il remarqua sur plusieurs physionomies l'arrêta court.

Le chevalier se remit en marche; seulement, cette fois, il ne trottait plus, il courait.

Mais, plus il courait, plus la jeune fille courait aussi, et plus, par conséquent, il voyait la distance s'agrandir; il n'aperçut bientôt la jeune fille que par intervalles, et il l'eût perdue de vue, sans deux points qui rattachaient incessamment ses yeux sur elle : les rubans écossais de son chapeau de paille, et Black, qui formait un point noir dans la perspective.

En arrivant à la porte Guillaume, M. de la Graverie ne vit plus rien du tout.

Le chevalier s'arrêta.

Avait-elle gagné le faubourg? était-elle rentrée dans la ville? Telle était la question qui tenait M. de la Graverie en suspens.

Après quelques minutes d'hésitation, après avoir appuyé d'abord vers le faubourg, M. de la Graverie se décida pour la ville, et s'engagea sous les voûtes sombres de la vieille porte.

Mais, après l'avoir franchie, ses hésitations recommencèrent.

Il y avait deux rues, l'une à droite, l'autre à gauche, et le pauvre chevalier perdit encore beaucoup de temps à supputer les chances qu'il y avait pour que la jeune fille eût plutôt pris l'une que l'autre, et, comme ces embarrassantes alternatives se renouvelèrent toutes les dix minutes, la nuit était complétement tombée, que M. de la Graverie battait encore le pavé de la bonne ville de Chartres sans avoir retrouvé la trace de ce qu'il cherchait.

Le chevalier était tellement harassé et découragé, qu'il ne put, au risque de ce que penserait Marianne, se décider à regagner sa maison.

En conséquence, il entra dans le premier café venu, s'assit à une table et demanda un bouillon.

Il fallait que le pauvre chevalier, qui, souvent, veillait lui-même à la confection de son pot-au feu, lorsqu'il trouvait que le zèle de Marianne se refroidissait, fût bien peu au courant des us et coutumes de ces sortes d'établissements pour demander un bouillon dans un pareil lieu ; aussi, à peine eut-il touché du bout des lèvres celui qu'on lui présenta, qu'il laissa échapper un *pouah !* des plus significatifs ; et, reposant sa cuiller sur la table, il se mit à grignoter le petit pain qui avait servi d'accompagnement à l'affreux brouet, et que, par bonheur, on n'avait pas eu l'idée d'émietter dans le potage.

Tout en grignotant son petit pain, le chevalier se hasarda à regarder autour de lui.

Il était tombé dans un café que hantaient les officiers de la garnison : pour un paletot ou une redingote, on y voyait dix uniformes ; les chapeaux d'ordonnance, les casques, les sabres et les épées, pendus aux murailles, donnaient à la décoration un aspect assez pittoresque ; sous chaque table s'allongeaient des pantalons garance, sur chaque tabouret s'épanouissaient des fracs et des vestes passepoilés de rouge, les uns apprenant la stratégie en faisant manœuvrer le double six, les autres se livrant à des expériences d'ingurgitations diverses, ceux-ci dormant sans prétention, ceux-là cuvant leur café ou leur absinthe, et faisant semblant de penser à quelque chose.

A droite et à gauche se croisaient les intéressantes conversations qui charment les loisirs que laisse Mars à ses enfants.

Ici, l'avancement, cette thèse inépuisable des ambitions à épaulettes, fournissait une ample matière aux récriminations de chacun.

Là, on discutait gravement de la coupe en écusson, en cœur ou en carré d'une sabretache et de la supériorité de l'ancienne botte sur la nouvelle.

On faisait la théorie de l'astiquage des chaussures, tandis que, plus loin, on préparait des loisirs aux rédacteurs de l'*Annuaire militaire*, en recherchant, avec force discussions, appréciations et commentaires les mutations des différents camarades que l'on avait connus.

Ces jolies choses se disaient à voix retentissante ; pas un mot n'en était perdu pour la galerie ; il en résultait que les *pékins* désireux de s'instruire pouvaient largement en profiter.

L'enseigne de ce café-auberge était : *le Soleil luit pour tout le monde.*

Seuls, deux sous-lieutenants avaient mis des sourdines à leur conversation.

XIX

Les deux sous-lieutenants.

Ces deux sous-lieutenants étaient les plus proches voisins de M. de la Graverie, qui, quelque précaution qu'ils y missent, se trouvait, presque malgré lui-même, en tiers dans leurs confidences.

L'un des deux officiers pouvait avoir vingt-quatre à vingt-six ans : sa tête était couverte de cheveux d'un roux ardent, et, malgré cette témérité de nuance, il avait une physionomie qui ne manquait ni d'une certaine distinction ni d'un certain charme.

Le second était ce que l'on était convenu d'appeler un beau soldat.

Il avait cinq pieds six pouces, les épaules larges, la taille si mince, que les jaloux, — et de tels avantages en rencontrent toujours, — que les jaloux, disons-nous, assuraient que cette prodigieuse exiguïté n'était due qu'à des moyens artificiels empruntés au beau sexe.

Cette taille faisait admirablement ressortir le développement pectoral et l'exagération des hanches, qu'augmentait encore l'ampleur d'un pantalon que l'on eût cru doublé de crinoline, si la crinoline eût été inventée à cette époque ; cette supériorité physique était complétée par une figure où s'épanouissaient tous les roses, tous les rouges et tous les violets, jusqu'au bleu inclusivement : cette dernière couleur, produite par une barbe noire qui, si soigneusement rasée qu'elle fût, se manifestait encore par la vigueur de ses teintes. Ce visage, remarquable, comme on le voit, sous tant de rapports, était, en outre, orné d'une paire de moustaches si soigneusement graissées et enduites d'un cosmétique si redoutable, que, de loin, on eût juré qu'elle était en bois ; un nez fortement relevé à son extrémité épanouissait à sa base sa double marine au-dessus de ces moustaches, et, par son extrémité supérieure, séparait deux gros yeux à fleur de tête, dont le regard n'indiquait pas que l'intelligence eût jamais pu entraver la croissance de leur propriétaire.

Le sourire qui se dessinait sur les lèvres épaisses du sous-lieutenant n'était pas précisément spirituel ; mais il semblait si heureux et si satisfait du lot que la nature lui avait concédé en partage, que l'on aurait pu, sans barbarie, oser avertir ce brave jeune homme qu'il avait quelque chose à regretter en ce monde.

— Il faut avouer, mon cher ami, que vous êtes considérablement jeune, disait ce bel officier à son compagnon. Comment ! depuis un mois, une grisette vous reçoit dans sa chambre ; elle est jolie, et vous n'êtes point dégoûtant ; elle a dix-huit ans, et vous n'êtes pas un barbon ; elle vous plaît, et vous lui plaisez, et, mille cigares ! vous en êtes encore à ce qu'il y a de plus purissime et de plus platonique en amour. Savez-vous, mon cher Gratien, qu'il y a là de quoi déshonorer tout le corps d'officiers, depuis le colonel jusqu'au trompette-major, de quoi défrayer enfin, pour une année, la gaieté des glorieuses culottes de peau que Sa Majesté le roi Louis-Philippe nous a données pour camarades.

— Ah ! mon cher Louville, répondit celui qui venait d'être interpellé sous le prénom de Gratien, tout le monde n'a point votre audace ; je ne me vante pas d'être un grand vainqueur, moi ; il y a plus, la présence d'un tiers suffit pour me glacer au moment où je suis le plus amoureux.

— Comment ! d'un tiers ? exclama le sous-lieutenant en se redressant sur sa chaise et en s'assurant que ses moustaches avaient toujours la rigidité d'une alène ; ne m'avez-vous point dit qu'elle était seule, isolée ; qu'elle avait le bonheur d'être un de ces heureux enfants du hasard qui ne possèdent ni père, ni mère, ni frère, ni oncle, ni cousin ; enfin, aucun de ces nuages qui assombrissent pour ces pauvres filles les seuls bons moments de leur existence, en leur parlant sans cesse de ménage et de sacrement avec quelque honnête ébéniste ou quelque loyal chaudronnier, tandis que l'officier et surtout le sous-lieutenant peut les rendre fières et heureuses comme des reines, sans prendre la moitié autant d'embarras ?

— Je vous ai dit la vérité, Louville, elle est tout ce qu'il y a de plus orpheline, répondit Gratien.

— Eh bien, qui vous arrête alors ? qui vous retient ? Mademoiselle Francotte, sa maîtresse de magasin, se donnerait-elle le genre de venir écouter les douceurs que vous glissez dans le tuyau de l'oreille de votre amoureuse ? Veut-elle savoir, la vénérable bécasse, si l'amour se conte aujourd'hui d'une autre façon qu'en 1808, ou bien aurait-elle pris des mœurs en se racornissant ? S'il en est ainsi, plantez-vous carrément en face d'elle, Gratien, et parlez-lui d'un souper dans lequel les hussards du 5e l'ont passée au noir de fumée pour la punir d'avoir entrepris, non pas la multiplication des pains et des poissons, mais celle des amants. Hein ! qu'en dites-vous ? Il me semble que je vous donne là un assez bon spécifique pour vous débarrasser de cet oiseau de malheur.

Gratien secoua la tête.

— Ce n'est point tout cela, dit-il.

— Qu'est-ce donc alors ? demanda Louville.

— La Francotte la laisse parfaitement libre, comme ses autres ouvrières.

Et il poussa un soupir.

— Alors, reprit Louville, c'est donc le propriétaire de la chambre ?

— Non.

— Ah! ou bien une amie, une amie jalouse? J'y suis; rien de tel pour sauvegarder la vertu des filles. Je me dévoue.

— Comment cela?

— Je me charge de l'amie, fût-elle laide à faire peur. Hein! c'est du dévouement cela, ou je ne m'y connais point.

— Vous n'y êtes pas, cher ami.

— Mais, mille cigares! qu'est-ce donc?

— Vous allez rire, Louville. Savez-vous ce qui me fait rentrer dans la gorge les mots et les prières d'amour qui ne demandent pas mieux que de prendre leur essor? Savez-vous qui contient, ou plutôt qui retient toutes les libertés que je meurs d'envie de prendre, qui glace mes élans les plus passionnés, qui me fait balbutier au milieu d'une phrase commencée, qui me rend chaste et pudique, bête et ridicule, lorsque je voudrais être toute autre chose? Devinez, je vous le donne en cent!

— Quand vous me le donneriez en mille, nous n'en serions pas plus avancés. Voyons, accouchez, Gratien; vous savez que les rébus ne sont pas mon fort.

— Eh bien, mon cher Louville, ce qui préserve Thérèse des projets que j'avais sur elle, ce qui l'a défendue jusqu'ici, ce qui est cause qu'elle n'est point et ne sera jamais ma maîtresse, c'est tout simplement ce grand diable d'épagneul noir qui ne la quitte jamais.

— Hein? fit le chevalier.

— Plaît-il, monsieur? dit Louville en regardant le chevalier; est-ce que l'on vous a marché sur le pied, par hasard?

— Non, monsieur, dit le chevalier en se rasseyant avec son humilité ordinaire.

Louville se retourna vers Gratien en murmurant:

— En vérité, ces bourgeois sont incroyables.

Puis, revenant à la conversation:

— J'ai mal entendu, n'est-ce pas? murmura-t-il.

— Non.

Louville éclata de rire, et son rire fut d'autant plus formidable, que, pendant un instant, il avait cru devoir le contenir.

Les vitres du café en remuèrent.

Le chevalier profita du moment où le jeune homme, renversé en arrière, se tenait les côtes, pour tourner le dos aux deux officiers, mais pour se rapprocher d'eux en leur tournant le dos.

— Ah! c'est charmant! s'écria Louville lorsque son hilarité fut un peu calmée; le dragon des Hespérides ressuscité à propos, Gratien; c'est délirant, ma parole d'honneur!

Gratien se mordit les lèvres.

— Je m'attendais trop à ces éclats de rire, dit-il, pour m'en offenser, et cependant ce que je vous raconte est de la plus grande exactitude; lorsque je hasarde une phrase un peu sentimentale, cette infernale bête se met à gronder comme si elle voulait avertir sa maîtresse; si je continue, elle aboie; si j'insiste, elle passe au hurlement, et sa voix couvre la mienne; je ne puis pourtant pas dire à Thérèse: « Chère amie, je vous adore, » en prenant le diapason d'une meute.

— Alors, mon cher, dit Louville, remplacez la parole, comme on fait de la musique dans les opéras de province, par une pantomime vive et animée.

— Une pantomime? Ah! bien oui, c'est autre chose; imaginez que ce damné chien ne peut souffrir la pantomime. Lorsque je me permets un geste, il ne grogne plus, il n'aboie plus, il ne hurle plus, il montre les dents; si je ne m'arrête point à la démonstration, il fait mieux que de les montrer, il me les plante dans les chairs, et c'est gênant pour parler d'amour, sans compter que, dans la lutte grotesque qui résulte de ce dissentiment dans nos opinions, je dois paraître fort ridicule à celle que j'adore.

— Et, par aucun moyen, vous n'avez pu capter la bienveillance de cet abominable quadrupède?

— Par aucun.

— Mais, mille cigares! quand nous étions au collège, époque que je ne regrette pas, est-ce que nous ne lisions pas dans le cygne de Mantoue, comme l'appelait notre professeur, qu'il y avait quelque part une boulangerie qui fabriquait des gâteaux à l'usage de Cerbère?

— Black est incorruptible, mon cher.

Le chevalier tressaillit: mais ni Gratien ni Louville ne virent ce tressaillement.

— Incorruptible? C'est fait pour toi.

— Je bourre mes poches de friandises à son intention; il les mange avec reconnaissance, mais reste toujours prêt à me traiter comme mes cadeaux.

— Et il ne dort pas? il ne sort jamais?

— Il y a quinze ou vingt jours, il a été absent pendant une soirée et une nuit; j'espérais qu'il ne reviendrait pas, mais il est revenu.

— Et depuis?

— Il n'a pas bougé; il faut que le damné chien soit doué d'une seconde vue.

— Je crois plutôt, répondit Louville, que votre Thérèse est une fille beaucoup plus fine que vous ne pensez, et qu'elle a dressé ce chien au manège qui déconcerte votre plan.

— Enfin, quoi qu'il en soit, je suis à bout de patience, mon cher, et, ma foi! bien près d'abandonner la partie.

— Vous auriez tort.

— Pardieu! je voudrais bien vous voir à ma place.

Le chevalier écoutait de toutes ses oreilles.

— A votre place, mon cher Gratien, répondit Louville, il y a quinze jours que mademoiselle Thérèse me recoudrait des boutons à mes gilets de flanelle, et, ce soir, je la ferais souper avec MM. les sous-lieutenants, pour expérimenter devant vous tous de la quantité de champagne que peut ingurgiter, sans rouler sous la table, une grisette habituée à boire de l'eau claire.

Le chevalier frissonna sans savoir pourquoi.

— Ah! mon cher Louville, que vous ne la connaissez guère! dit Gratien avec un soupir.

— Bon! j'en connais d'autres, répondit M. Louville en caressant amoureusement sa moustache; une grisette est une grisette, que diable!

— Et le chien, dont nous ne parlons plus, dit Gratien.

— Le chien! répliqua Louville, en haussant les épaules, le chien! Mais pour qui confectionne-t-on les boulettes et les éponges frites?

A ces paroles, le chevalier fit un soubresaut sur sa chaise.

— Ah çà! dit Louville de manière à être entendu de Dieudonné, voilà un bourgeois qui m'a l'air piqué de la tarentule!

Et il regarda de travers du côté du chevalier, espérant que celui-ci se retournerait, et que cela lui ferait une occasion de chercher querelle.

Mais le chevalier n'avait garde; il était trop curieux de suivre la conversation des deux jeunes gens.

— Ah! ma foi, non! dit Gratien; tous ces moyens me répugnent; d'ailleurs, je suis chasseur, et j'aime mieux manquer la fille que de faire le moindre mal à cette magnifique bête.

— Bon jeune homme! murmura le chevalier.

— Eh bien, alors, dit Louville, prenez un parti, mon cher Gratien; renoncez à Thérèse, et je verrai alors, moi, si je ne suis pas plus heureux que vous.

— Ah! ah! vous voulez que je vous cède la place? dit Gratien, dont la physionomie s'assombrit.

— Mieux vaut céder la place à un ami, ce me semble, que de la laisser prendre à un indifférent.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Gratien; et puis, tenez, Louville, je veux ménager votre amour-propre et vous épargner la honte d'une défaite.

— Bon! croyez-vous que Thérèse serait la première bégueule que j'aurais rencontrée?

— Je sais que vous êtes un grand vainqueur, Louville, dit Gratien; mais, ajouta-t-il avec un sourire qui n'était pas exempt d'ironie, je ne pense pas que vous ayez ce qu'il faut pour plaire à celle-là.

— Eh bien, c'est ce que nous verrons, alors.

— Comment! c'est ce que nous verrons?

— Je vous jure, s'écria Louville, dont le visage s'empourpra de colère, je vous jure, puisque vous m'en défiez, que j'aurai cette fille, et, pour vous prouver l'entière confiance que j'ai dans votre maladresse, je vous laisse encore huit jours avec toutes coudées franches; dans huit jours seulement, je commencerai l'attaque.

— Quand même je vous prierais de n'en rien faire, Louville?

— Ma foi, oui, quand même vous me prieriez de n'en rien faire. Vous avez eu tout à l'heure avec moi un petit air gouailleur qui m'est resté sur l'estomac.

— Et le chien? dit Gratien en essayant de rire.

— Le chien? répondit Louville. Comme je veux que, pendant

ces huit jours, vous ayez le jeu aussi beau que je compte me le faire, nous en serons débarrassés dès ce soir.

Le chevalier, qui, par contenance, buvait à petits coups un verre d'eau sucrée, faillit s'étrangler en entendant les paroles de Louville.

— Dès ce soir? répéta Gratien ne sachant s'il devait accepter ou refuser la proposition de son camarade.

— N'avez-vous pas ce soir, à neuf heures, rendez-vous avec Thérèse à la porte Morard? dit Louville. Eh bien, allez à votre rendez-vous, et je vous jure que vous pourrez, tout à votre aise, roucouler avec votre tourterelle, sans avoir peur d'être traité par M. Black en bourgeois de Saint-Malo.

M. de la Graverie n'en écouta point davantage; il se leva précipitamment, regarda sa montre et sortit du café d'un air effaré, qui excita les commentaires des habitués.

Le chevalier, en effet, était si effaré, qu'à dix pas du café, il fut rejoint par un garçon qui lui fit poliment observer qu'il s'en allait sans payer.

— Oh! mon Dieu! s'écria le chevalier, sac à papier! vous avez raison, mon ami; tenez, voici cinq francs, payez ma dépense et gardez le reste pour vous.

Et le chevalier se mit à courir de toute la longueur de ses petites jambes.

Il était évident pour le chevalier qu'un grand danger menaçait le chien qu'il convoitait.

XX

Où M. le chevalier de la Graverie passe par des angoisses inexprimables.

Ce que l'officier nommé Gratien avait dit de l'intelligence miraculeuse de l'animal, avait singulièrement frappé Dieudonné.

A mesure que les deux officiers parlaient de Black, et que Gratien l'exaltait, ses préoccupations à l'endroit de la métempsycose revenaient à son esprit plus vives que jamais.

Il va sans dire qu'il ne doutait pas que son épagneul ne fût le Black de Thérèse, pas plus qu'il ne doutait que Thérèse ne fût la maîtresse de Black, c'est-à-dire la jeune fille qu'il avait vue.

Il se décida donc sans hésiter à soustraire le pauvre animal aux mauvais desseins que le sous-lieutenant Louville avait manifestés contre lui, et qu'il s'apprêtait à exécuter le même soir.

Il prit le chemin qui conduisait à la porte Morard, dans l'intention de prévenir la jeune fille du danger que couraient à la fois, et sa vertu, et le gardien de sa vertu.

En outre, il comptait, tenant encore plus à la vie de Black qu'à la vertu de la jeune fille, lui offrir du chien une bonne somme d'argent.

— Mais, si elle refusait de se séparer de Black! marmottait le chevalier tout en trottinant. — Bon! continuait-il, je doublerais le prix : j'en offrirais jusqu'à trois cents, jusqu'à quatre cents, jusqu'à cinq cents francs, et, pour cinq cents francs, sac à papier! une grisette donne, il me semble, bien autre chose que son chien. — Puis, en cas d'insuccès, reprenait-il résolûment, j'aviserai, sac à papier! Je ne veux pas m'exposer à rencontrer mon pauvre Dumesnil se débattant au coin d'une borne, empoisonné dans la peau de mon pauvre Black.

Il fallait que le chevalier fût bien exaspéré pour risquer deux fois, et à si courte distance l'un de l'autre, un juron qu'il ne lâchait que dans de grandes occasions.

Mais, lorsque le chevalier arriva à la porte Morard, il trouva la promenade déserte.

Il la fouilla dans tous les sens, sonda de l'œil les anfractuosités de la porte; mais il n'aperçut ni passant ni passante; neuf heures venaient de sonner à la cathédrale, et, à cette heure-là, Chartres tout entier se met au lit.

Il commençait à craindre d'avoir mal entendu, mal compris; il éprouvait, en comptant les minutes, toutes les émotions qui bouleversent le cœur d'un amoureux, lorsqu'il attend la femme qu'il aime et que cet amour est son premier amour!

Enfin, le chevalier entendit des pas dans l'ombre, et, à force d'écarquiller les yeux, aperçut une forme féminine qui se dessinait, vague et confuse, dans l'encadrement de la porte Morard.

Le chevalier allait s'élancer en avant lorsque cette forme, en passant sous un réverbère, s'adjoignit une autre forme qui semblait l'attendre.

C'était trop tard; Thérèse venait d'être rejointe.

Par qui?

Par Gratien probablement.

Le chevalier éprouva une vive impatience.

Il lui fallait recourir aux ruses des coureurs des bois d'Amérique, aux stratagèmes de Natty Bas-de-Cuir et de Costa l'Indien; ce qui, tout à la fois, ne cadrait pas avec ses habitudes et répugnait à son caractère.

Par malheur, il n'y avait pas une minute à perdre en réflexions s'il tenait à n'être point aperçu; le chevalier se laissa donc glisser vivement sur le talus qui conduit à la rivière, et s'y coucha à plat ventre.

Le gazon humide et froid qui lui servait de tapis, le fit frissonner; il y avait un rhumatisme dans chaque brin d'herbe.

C'était bien le moment de déplorer l'effervescence de ses passions.

Le chevalier la déplora du fond du cœur, mais resta à sa place, tout imprégnée de rosée qu'elle était.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens débouchaient du pont et passaient à dix pas de lui.

Oh! c'était bien la jeune fille que Dieudonné avait poursuivie le matin; c'était bien l'officier aux cheveux roux dont il avait surpris les confidences.

Black marchait derrière eux, emboîtant le pas, avec une gravité qui indiquait chez l'honnête animal la conscience qu'il avait de la moralité de ses fonctions actuelles.

L'officier, si l'on en jugeait à ses gestes, quoique parlant à demi-voix à sa compagne, lui parlait avec une certaine véhémence; la jeune fille paraissait l'écouter avec attention; son attitude était triste et mélancolique.

De temps en temps, la silhouette de l'épagneul se découpait en noir sur la surface plus claire de la robe de sa maîtresse, et il levait la tête à la hauteur de sa main pour quêter une caresse.

Tout à coup, le chevalier entendit le pas d'une personne qui s'avançait sur le pont et marchait avec toutes sortes de précautions.

Il tourna la tête du côté d'où venait le bruit; mais sans doute le nouvel arrivant marchait courbé derrière le parapet, car il ne put rien distinguer.

En ce moment, les deux promeneurs revenaient à la hauteur du poste où le chevalier était en observation; aussi le bruit qui avait frappé l'oreille de ce dernier cessa-t-il tout à coup.

Puis, lorsque les jeunes gens, rebroussant chemin, eurent fait une cinquantaine de pas dans la direction opposée, M. de la Graverie entendit distinctement le son mat d'un corps mou lancé sur le sol, et il lui sembla voir un objet de la grosseur d'un œuf rouler à quelques pas de lui au milieu de la promenade; après quoi, il reconnut que l'individu invisible, mais qui si clairement venait de manifester sa présence, s'éloignait avec précipitation.

Mademoiselle Thérèse et M. Gratien étaient alors au bout de la promenade.

Le chevalier calcula qu'il avait le temps d'accomplir l'honnête projet pour lequel il était venu.

Il se dressa sur ses pieds, et, avec une prestesse dont il se fût cru incapable, il bondit sur la chaussée, et, au risque des inconvénients graves qui pouvaient en résulter, il promena ses mains dans la boue et se mit à chercher avec anxiété ce qu'il supposait être une amorce préparée pour tenter la gourmandise du pauvre Black.

Tout n'était pas rose dans les fonctions du chevalier; mais, après deux ou trois erreurs, dont la subtilité de son tact l'avertit à l'instant même, il tomba sur ce qu'il cherchait, et reconnut

que c'était un morceau de viande, selon toute probabilité saupoudré d'arsenic.

Il jeta au loin le morceau de viande et l'entendit avec satisfaction tomber dans la rivière

Mais l'idée coupable de Louville lui avait inspiré, à lui, une idée innocente et selon son caractère.

C'était, de même que le Petit-Poucet avait semé des cailloux qui devaient le ramener à la maison, de semer des morceaux de sucre qui devaient conduire Black jusqu'à lui.

Il lui passait bien un remords dans le cœur, si son stratagème réussissait.

Ce remords, c'était de prendre un chien qui ne lui appartenait pas et, en le prenant, de désarmer la vertu de la jeune fille.

Mais, s'il ne s'emparait pas immédiatement de Black, Black était perdu.

Son intention avait été, non de prendre Black, mais de l'acheter à la jeune fille.

Seulement, pourquoi la jeune fille ne s'était-elle pas présentée seule à sa vue ?

Seule, il l'eût avertie.

Au bras de Gratien, c'était impossible.

Il était donc la victime des circonstances, et l'enlèvement de Black, étant un enlèvement forcé, devenait un enlèvement excusable.

D'ailleurs, il comptait bien, s'il pouvait s'emparer de Black, ne pas le garder sans donner un splendide dédommagement à sa maîtresse.

Le chevalier, couché à plat ventre sur son talus, faisait toutes ces réflexions en voyant les amoureux se rapprocher de lui.

L'effet sur lequel comptait le chevalier fut produit.

En trouvant le premier morceau de sucre vers lequel le conduisit la finesse de son odorat, Black manifesta une vive satisfaction.

Il laissa sa maîtresse le devancer.

Puis, au lieu de la suivre, il se mit en quête du second morceau de sucre.

Enfin, de morceau de sucre en morceau de sucre, il arriva jusqu'à la place où le chevalier l'attendait couché, un morceau de sucre à la main.

Tout en lui offrant sa friandise, le chevalier le siffla doucement.

Le chien, en reconnaissant un homme des procédés duquel il n'avait qu'à se louer, — Black était trop intelligent et trop équitable pour confondre les seaux d'eau de Marianne avec les morceaux de sucre du chevalier — Black, en reconnaissant, disons-nous, un homme des procédés duquel il n'avait qu'à se louer, approcha sans méfiance et même en manifestant une certaine satisfaction. Le chevalier commença par le caresser perfidement; puis, abusant de la confiance de Black et prenant son temps, il lui passa son mouchoir en guise de collier, fit un nœud solide, continua de l'amuser avec des morceaux de sucre jusqu'à ce que sa maîtresse, trop préoccupée pour s'apercevoir de son absence, fût revenue sur ses pas et l'eût dépassé sur la chaussée, et, suivant le talus jusqu'au pont, il entraîna Black avec lui; au pont, il se courba comme avait fait Louville, de sorte qu'il franchit le pont sans être vu. Le pont franchi enfin, il s'enfonça dans la ville, traînant bon gré mal gré sa conquête tant convoitée.

Lorsque M. de la Graverie fut devant sa maison, il introduisit doucement la clef dans la serrure et essaya de faire tourner sans bruit la porte sur les gonds; mais le fer rouillé grinça et eut pour écho le terrible *qui va là?* de Marianne.

Immédiatement, la gouvernante parut dans le corridor; d'une main, elle tenait une chandelle, tandis que, de l'autre, elle essayait d'en abriter la flamme et de la garantir du vent qui s'engouffrait sous la porte.

— Qui va là? répéta Marianne.

— Moi, que diable! répondit le chevalier, en repoussant derrière lui sa conquête, et en faisant tous ses efforts pour la dissimuler; ne puis-je donc plus rentrer chez moi sans subir votre espionnage?

— Espionnage! répéta Marianne, espionnage! Sachez, monsieur le chevalier, qu'il n'y a que les gens qui font le mal qui redoutent l'œil du prochain.

En ce moment, la cuisinière aperçut le désordre qui régnait dans les vêtements du chevalier.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t elle en faisant deux pas en arrière comme si elle eût vu un spectre, ah! mon Dieu!

— Eh bien, quoi? fit le chevalier en essayant de passer.

— Mais vous êtes sans chapeau!

— Après? Ne puis-je pas me promener tête nue, si cela me plaît?

— Vos habits sont tout souillés de boue!

— J'ai été éclaboussé.

— Eclaboussé! Quelle vie menez-vous, sainte Vierge, pour rentrer dans des états pareils et à des heures aussi indues!

En ce moment, Black, qui jusqu'alors s'était tenu assez tranquille, excité par la voix aigre et perçante de Marianne, — qu'en outre il reconnaissait, peut-être, pour sa vieille ennemie, — Black à son tour fit entendre un aboi formidable.

— Ah! ma foi, tant pis! dit le chevalier.

— Juste ciel! un chien! glapit Marianne; et quel chien! une horrible bête toute noire avec deux yeux brillants comme des charbons. Retenez-le, monsieur, retenez-le! ne voyez-vous pas qu'il va me dévorer?

— Voyons, tenez-vous tranquille, et laissez-moi passer.

Mais ce n'était pas l'intention de Marianne de céder ainsi.

— Qu'allons-nous devenir? reprit-elle en continuant ses lamentations et en cherchant à se trouver des larmes dans la voix. Mon Dieu! on peut juger, par l'état dans lequel vous êtes, de ce que sera la maison avec un pareil hôte; heureusement que vous allez l'enchaîner, j'espère.

— L'enchaîner? s'écria M. de la Graverie avec indignation. Jamais!

— Vous allez laisser cet animal en liberté? vous allez m'exposer à ses morsures à chaque instant du jour et de la nuit? Non, monsieur, non, cela ne sera pas.

Et, s'armant de son balai, Marianne prit la pose d'un grenadier de la vieille garde défendant ses foyers.

— Vous allez me laisser chasser cet affreux chien, n'est-ce pas? dit-elle, ou je quitte à l'instant même votre maison.

La patience de M. de la Graverie était à bout; il repoussa si brusquement sa gouvernante, que celle-ci, qui ne s'attendait pas à cette agression, perdit l'équilibre et tomba en poussant des cris aigus.

La lumière était éteinte; mais le passage était libre.

Le chevalier enjamba par-dessus le corps de Marianne, franchit le vestibule et grimpa l'escalier avec l'agilité d'un jeune homme, puis, poussant le chien dans sa chambre, y entra derrière lui, en ferma la porte à double tour et en assujettit les verrous, tout cela avec les palpitations qui agitent un amant bien épris lorsqu'une maîtresse adorée remplit le rôle de l'épagneul noir.

Le chevalier prit les trois meilleurs coussins de ses bergères, les rapprocha l'un de l'autre, et en fit un lit pour Black, tout crotté qu'il était.

Black ne fit aucune difficulté, tourna trois fois sur lui-même, et se coucha en cerceau.

Le chevalier le regarda avec amour, jusqu'à ce qu'il fût endormi; après quoi, il se déshabilla, se coucha et s'endormit à son tour.

Il y avait trois semaines que le chevalier n'avait dormi d'un si bon sommeil.

XXI

Où la force armée ramène la tranquillité dans la maison.

En se réveillant le lendemain, le chevalier se sentit les membres tout endoloris; pour la première fois depuis vingt-quatre heures, il réfléchit aux imprudences que sa passion lui avait fait commettre, et frémit en songeant qu'une pleurésie, une attaque de goutte ou un rhumatisme pourrait fort bien en être la conséquence.

Il se tâta donc le pouls, ce que, depuis un mois, il négligeait de faire, et, le trouvant calme, moelleux, régulier et d'une accé-

lération modérée, il se rassura en se rappelant qu'il était un Dieu pour toutes les ivresses.

Rassuré sur sa santé, il sauta à bas de son lit et se mit à jouer avec son chien sans s'apercevoir qu'il n'y avait point de feu dans la cheminée.

Vers neuf heures, Marianne entra dans la chambre de son maître, comme d'habitude ; seulement, plus que d'habitude, elle avait la figure hargneuse.

Mais la nuit avait porté conseil.

La prudente personne ne parla plus de la retraite qu'elle avait juré d'opérer la veille.

Le chevalier, de son côté, était trop heureux d'avoir enfin en sa possession l'objet qu'il convoitait depuis un mois pour manquer de magnanimité.

Une pensée cependant empoisonnait cette félicité : pensée moitié crainte, moitié remords.

Le chevalier tremblait que la jeune propriétaire de Black ne vînt à reconnaître et à réclamer son chien.

Il se demandait ce que deviendrait sa réputation d'honnête homme, si la façon dont il s'était emparé de l'animal venait à se répandre dans la ville.

Puis ses idées de la veille lui revenaient.

Avait-il bien le droit de s'emparer de Black, l'existence de Black fût-elle menacée par le sous-lieutenant ?

Enfin, ce n'était point sans remords à l'endroit des conséquences que le rapt de Black pouvait avoir sur la vie de la pauvre enfant, et il avait beau se dire qu'il n'avait fait qu'arracher Black à une mort certaine, il ne pouvait à cet égard parvenir à rassurer complétement sa conscience.

Pour l'essayer, il mit sous pli un billet de banque de cinq cents francs et l'adressa à mademoiselle Thérèse, chez mademoiselle Francotte.

A ce billet de banque étaient jointes quelques lignes dans lesquelles il l'avertissait, sans lui dire aucunement les motifs de cette libéralité, que pareille somme lui parviendrait encore l'année suivante.

Avec cette somme, la jeune fille était à l'abri des méchantes suggestions du besoin, démon tentateur que M. de la Graverie considérait comme le plus redoutable de tous les démons.

Ainsi, avec mille francs, la perte de l'épagneul serait largement compensée.

Restait à pourvoir à la conservation du chien.

Le chevalier résolut, pour y parvenir, de ne jamais lui laisser franchir le seuil de sa porte.

Le jardin serait consacré à ses ébats.

Les murs en étaient si élevés, qu'il n'y avait point à redouter la curiosité des voisins.

Black coucherait dans la chambre de son maître.

Lorsque ce dernier serait forcé de s'absenter pour une, deux ou trois heures, le chien serait enfermé dans le cabinet de toilette, bien et dûment clos d'un cadenas à secret, lequel garantirait le pauvre animal de la rancune de Marianne, sur laquelle le chevalier n'était point sans appréhension.

L'indiscrétion de cette dernière pouvait seule troubler les jours heureux que se promettait le chevalier de la Graverie dans la société de Black.

Mais, dès le soir même, le hasard se chargea de mettre la cuisinière revêche sous l'entière dépendance du chevalier.

Ni avant, ni après son dîner, le chevalier ne sortit.

Il déjeuna avec son ami, il dîna avec son ami.

Enfin, selon le programme qu'il s'était tracé, le soir il le promena dans le jardin.

Pendant que le chevalier s'occupait d'un églantier qu'il avait écussonné lui-même au printemps, et dont la pousse lui paraissait de mauvaise nature, Black, qui, malgré les soins affectueux que l'on avait eus de lui, semblait regretter quelque chose, Black profita de l'entre-bâillement de la porte du jardin pour chercher le chemin qui pouvait le ramener à ce qui lui tenait au cœur.

Malheureusement pour ses projets de fuite, avant d'arriver à la rue, il lui fallait traverser le vestibule et passer devant la porte de la cuisine.

Or, il sortait de cette pièce une odeur de rôti véritablement délectable.

Black entra dans la cuisine, qui, à première vue, semblait déserte.

Il chercha la cause de ce parfum.

Tout en cherchant, il s'arrêta tout à coup comme un chien qui rencontre.

Il se mit à aboyer contre une grande armoire, comme s'il eût voulu accuser cette armoire de recéler ce qu'il cherchait.

Marianne survint sur ses entrefaites ; elle était accourue aux abois de Black.

Déjà elle saisissait son arme ordinaire ; mais M. de la Graverie, qui s'était aperçu de la disparition de Black, marchait derrière Marianne.

L'attitude du chevalier, son air d'autorité firent tomber le balai des mains de la cuisinière.

Cependant, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, si fort intéressé qu'il fût, l'épagneul continuait d'aboyer avec fureur contre l'armoire.

M. de la Graverie l'ouvrit à deux battants, et, à sa grande stupéfaction, aperçut un cuirassier qui, reconnaissant dans le chevalier le maître du logis, porta respectueusement la main à son casque ; ce qui est, comme chacun sait, le salut militaire.

Marianne se laissa choir sur une chaise, comme s'il lui était possible de s'évanouir.

Le chevalier comprit tout.

Mais, au lieu de se laisser aller à une colère inconsidérée, il comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait tirer de l'événement.

Il donna une caresse de remercîment au chien, et fit signe à Marianne de le suivre.

Il ne l'emmena pas plus loin que le vestibule.

Là, il s'arrêta, et d'une voix grave :

— Marianne, lui dit-il, vous avez chez moi trois cents francs de gages ; vous m'en volez six cents...

Marianne essaya d'interrompre le chevalier ; mais celui-ci l'arrêta avec un geste de conviction.

— Vous m'en volez six cents, continua-t-il, sur lesquels je ferme les yeux, ce qui vous constitue la meilleure place de la ville ; moi seul, en outre, saurais supporter votre insupportable caractère ; vous venez de mériter d'être honteusement chassée, je ne vous chasserai pas.

Marianne voulut interrompre son maître pour le remercier.

— Attendez ! mon indulgence a ses conditions.

Marianne s'inclina en indiquant qu'elle était prête à passer sous les fourches caudines qu'il plairait à son maître de dresser.

— Voici, continua solennellement le chevalier, voici un chien que j'ai trouvé ; par des raisons que je n'ai aucunement besoin de vous dire, je tiens à le conserver, et, de plus, je veux qu'il soit heureux chez moi ; si, par suite de vos bavardages, on réclame ce chien ; si, par suite de la haine que vous lui portez, il tombe malade ; si, par suite enfin d'une négligence calculée, il se sauve, je vous donne ma parole d'honneur que vous sortirez immédiatement de chez moi. Et maintenant, Marianne, vous pouvez, si bon vous semble, aller retrouver votre cuirassier ; j'ai été soldat moi-même, fit le chevalier en se redressant, et je n'ai point de préjugé contre les militaires.

Marianne était si honteuse de s'être laissée surprendre en flagrant délit ; il y avait un tel accent de fermeté et de résolution dans les paroles du chevalier, qu'elle tourna les talons sans répliquer et rentra dans sa cuisine.

Quant au chevalier, il fut enchanté de cet incident, qui, avec ses autres combinaisons, paraissait lui garantir la tranquille possession de l'épagneul.

Il ne se trompait point.

A partir de ce jour, commença pour Dieudonné et pour son ami à quatre pattes, une existence toute de béatitude ; la jouissance ne rendit le chevalier ni tiède ni indifférent aux charmes de l'animal ; au contraire, chaque jour, il s'attachait plus vivement à la conquête qui lui avait coûté tant de peine et de soucis ; chaque jour, il découvrait à Black des qualités si supérieures, que, par moments, ses idées sur la perpétuelle succession des êtres les uns aux autres lui revenaient à l'esprit ; alors il ne pouvait s'empêcher de regarder Black avec un certain attendrissement ; il lui parlait du passé, lui racontant de préférence tous les épisodes de sa vie auxquels Dumesnil avait pris part ; parfois égaré dans ces douces réminiscences, comme dans un bois charmant, il s'oubliait jusqu'à s'écrier, comme le capitaine au vétéran :

— T'en souviens-tu ?

Et, si en ce moment le chien levait sa tête intelligente et le regardait avec des yeux expressifs, le chevalier, comme des feuilles mortes de l'arbre, sentait peu à peu tomber de son esprit les doutes qu'il conservait encore, et, pendant les quelques heures que durait ordinairement cet accès de monomanie, il ne pouvait s'empêcher de traiter Black avec la déférence reconnaissante qu'il témoignait autrefois à son ami.

Cela dura ainsi pendant six mois entiers.

Certes, l'épagneul, à moins d'être le plus difficile de tous les chiens, devait se considérer comme le plus fortuné de tous les quadrupèdes; cependant, et cela assez souvent pour inquiéter le chevalier, il se montrait triste, soucieux, préoccupé; il regardait les murs et considérait les portes avec une teinte très-marquée de mélancolie, et, par tous ces signes, semblait vouloir faire comprendre au chevalier que ni le temps qui s'était écoulé, ni les bons traitements dont il était l'objet, ne lui avaient fait oublier sa maîtresse; et cette persistance dans un attachement tout à fait en dehors de la vieille liaison qui devait unir Dumesnil à lui seul, était ce qui arrachait le plus efficacement le chevalier à cette consolante idée qu'il y avait identité entre Black et son ami.

Un soir, on était au printemps, la nuit tombait; M. de la Graverie, voulant rendre quelques visites, faisait sa barbe.

La veille, et pendant toute la journée, Black avait paru plus inquiet que d'habitude.

Tout à coup, le chevalier entendit retentir dans l'escalier des cris perçants, et, au milieu de ces cris, il distingua ces mots prononcés par la voix désespérée de Marianne :

— Monsieur ! monsieur ! à l'aide ! au secours ! votre chien se sauve !

M. de la Graverie jeta son rasoir, essuya son visage à demi rasé, passa le premier vêtement qui lui tomba sous la main, et, en une minute, fut au rez-de-chaussée.

Sur le seuil de la porte, il trouva Marianne, qui, d'un air d'effroi bien franc et bien réel, regardait l'épagneul, lequel disparaissait à l'extrémité de la rue, détalant à toutes jambes.

— Monsieur, dit la gouvernante d'un air piteux, je vous jure que ce n'est pas moi qui ai laissé la porte ouverte ; c'est le facteur.

— Je vous avais prévenue, Marianne, répondit le chevalier furieux ; vous n'êtes plus à mon service, faites vos paquets et quittez la maison à l'instant même.

Puis, sans attendre la réponse de la cuisinière désespérée, sans réfléchir que sa tête était nue et qu'il n'avait à ses pieds que des pantoufles, le chevalier se mit à la poursuite de l'animal.

XXII

Où Black conduit le chevalier.

Comme il connaissait à peu près la direction qu'il devait prendre, le chevalier ne perdit point de temps à chercher son chemin.

Tout au contraire, s'élança-t-il sans hésitation et marcha si rapidement, qu'en tournant la cathédrale, il aperçut Black à cent pas devant lui, dans la direction de l'Ane-qui-vielle, et l'appela; mais, en vrai chien de Jean de Nivelles, comprenant que l'on était à sa poursuite, Black enfila la rue des Changes, et M. de la Graverie ne le revit plus qu'en arrivant au faubourg de la Grappe, où, sans qu'il en connût le numéro, il savait que demeurait l'ancienne maîtresse de l'épagneul.

Il est vrai qu'arrivé là, le chevalier le vit de si près, qu'il eut un instant l'espoir de s'en emparer.

Soit que le chien ne voulût point être entièrement perdu de vue par le chevalier, soit que celui ci ne connût pas aussi bien qu'un bourgeois de Chartres le dédale des rues où Black semblait s'être égaré, tant est-il qu'il le revit, haletant, mais cependant ayant encore assez de forces pour lui échapper.

En effet, au moment où M. de la Graverie étendait la main pour le saisir par le magnifique collier qu'il lui avait fait faire, Black fit un bond de côté, et se jeta dans l'allée de la troisième maison à gauche du faubourg.

Cette allée était étroite, humide, sale et obscure.

Et cependant le chevalier n'hésita point à y suivre son ingrat pensionnaire.

Il ne se demanda même point ce qu'il répondrait dans le cas où l'animal le conduirait en face de la jeune fille à laquelle il avait été dérobé.

Après avoir tâtonné pendant quelque temps dans le sombre cloaque, le chevalier finit par mettre la main sur une corde.

Cette corde, tendue là pour remplacer une rampe, indiquait un escalier.

Le chevalier de la Graverie en chercha les marches du pied, et, ayant trouvé la première, guidé par une faible lueur qu'il entrevoyait au-dessus de sa tête, à travers un mauvais vitrage couvert de poussière et où les carreaux manquants étaient remplacés par des feuilles de papier huilé, il commença d'escalader l'escalier.

Il parvint au premier étage.

Toutes les portes du premier étage étaient fermées.

Le chevalier écouta.

On n'entendait aucun bruit sortir des chambres ; il était clair que ce n'était point là que le chien s'était arrêté.

Le chevalier rattrapa la corde et continua son ascension.

A partir du premier étage, l'escalier se rétrécissait; ce qui n'empêcha point le chevalier d'atteindre au second.

Comme au premier étage, le chevalier écouta.

Le second étage était aussi muet que le premier.

A partir du second étage, et pour arriver plus haut, comme ces femmes de Virgile dont le corps finissait en poisson, l'escalier du faubourg de la Grappe finissait en échelle.

M. de la Graverie commença de craindre que le chien n'eût profité d'une issue que lui n'aurait pas vue, pour s'échapper de la maison et pour pénétrer dans une cour.

Mais, en ce moment, il entendit retentir au-dessus de sa tête ce hurlement triste et prolongé par lequel les chiens, selon une croyance très-répandue, annoncent la mort de leur maître.

Ce cri lugubre dans cette maison sombre, qui semblait déserte, glaça le sang du chevalier dans ses veines ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il sentit une sueur glacée baigner son front.

Mais il pensa presque aussitôt que Black arrivait à la porte de sa maîtresse, et, trouvant cette porte fermée, lui adressait à travers la porte cet appel désespéré.

Selon toute probabilité, dans cette hypothèse, la jeune fille n'était point chez elle.

Le chevalier joindrait donc Black à la porte, et, bloqué dans un corridor étroit, Black était obligé de se rendre.

Cette idée redonna du courage au chevalier.

Il se cramponna donc aux barreaux de l'échelle et tenta l'escalade.

Cela lui rappela ce jour de désespoir où, au lieu de monter à une échelle, il descendait avec ses draps.

Une fois arrivé là, sa pensée fit un pas de plus : il se souvint de Mathilde, et, si racorni que fût son cœur à cet endroit, il poussa un soupir.

Mais, tout en soupirant, il continua de monter.

Lorsqu'il eut monté une vingtaine d'échelons, il se trouva le corps à moitié passé dans une trappe.

Cette trappe donnait dans un petit galetas où il faisait complétement noir.

Ce galetas, au premier abord, paraissait vide comme le reste de la maison, et cependant il n'y avait point à douter que ce ne fût là qu'avait abouti la course de l'animal.

En effet, le chevalier avait à peine posé le pied sur le plancher de la chambre, que l'animal était venu à lui et l'avait caressé avec une expression de tendresse que le chevalier ne se rappelait point lui avoir jamais vue.

Mais, dès que le chevalier avait étendu la main de son côté comme pour lui indiquer ce qu'il avait à faire, Black s'était éloigné vivement et était allé se coucher au pied d'un grabat que l'on distinguait vaguement dans l'obscurité.

Le grabat était placé dans un angle, le long des tuiles, de sorte qu'il échappait au faible rayon de lumière qui pénétrait dans ce réduit par une étroite lucarne.

Rien ne remuait, rien ne bougeait dans cette espèce de grenier.

— Y a-t-il quelqu'un ici ? demanda le chevalier.

Personne ne répondit ; seulement, Black vint une seconde fois se frotter à ses jambes.

En ce moment, le chevalier s'aperçut que l'atmosphère du grenier était chargée d'une odeur âcre et pénétrante qui le saisissait à la gorge.

Ses craintes lui revinrent ; il voulut fuir et appela Black.

Black jeta un second hurlement plus sinistre que le premier, et se cacha sous le lit.

Le chevalier ne pouvait se décider à abandonner Black.

Il chercha de la lumière.

En cherchant, son pied se heurta contre un réchaud de fer et le renversa.

Presque en même temps, ses doigts rencontraient un briquet phosphorique.

En un instant, il eut du feu.

Il alluma une lampe qu'il aperçut sur une chaise.

Puis il s'approcha du grabat.

Sur ce grabat, il vit une femme couchée.

La figure de cette femme, ou plutôt de cette jeune fille, était violette ; ses lèvres étaient noires ; une sueur abondante avait collé ses cheveux le long de ses tempes ; ses dents étaient serrées les unes contre les autres.

Tout le corps semblait déjà roidi par le froid de la mort et ne remuait plus.

On ne s'apercevait que l'âme n'avait point encore quitté la moribonde qu'au frémissement de ses paupières bleuâtres et au faible souffle qui s'échappait de sa bouche contractée, et qui prouvait qu'elle n'en avait point encore fini avec la douleur.

Dans ce demi-cadavre, M. de la Graverie reconnut la jeune fille qu'il avait poursuivie un dimanche de l'automne précédent, celle enfin à laquelle il avait dérobé Black.

Il lui parla ; mais la jeune fille était trop faible pour lui répondre.

Cependant elle l'entendit ; car elle rouvrit la paupière, tourna vers lui des yeux hagards et lui tendit la main.

Le chevalier de la Graverie, touché d'une profonde pitié, à laquelle commençait de se mêler un peu de remords, prit cette main.

Elle était glacée.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il parlant tout haut comme c'était son habitude, je ne puis cependant pas laisser mourir cette malheureuse créature, et, puisque j'ai traversé la ville sans chapeau pour courir après Black, je puis bien la retraverser dans le même état pour aller chercher M. Robert.

Le chevalier ne connaissait pas M. Robert ; mais il savait que M. Robert était le médecin en renom de Chartres.

— Je lui dois bien cela, je lui dois bien cela, répétait le chevalier tout en la regardant, et en remarquant une seconde fois, comme il avait fait la première, la ressemblance singulière qu'il y avait entre Mathilde et cette jeune fille, quand Mathilde avait le même âge.

Et, laissant la mourante à la garde de Black, M. de la Graverie descendit l'échelle plus vite qu'il ne l'avait montée, quoiqu'elle fût plus facile à monter qu'à descendre.

Le médecin était sorti ; le chevalier laissa chez lui l'adresse de la jeune fille avec des détails qui permettaient au médecin d'arriver auprès d'elle sans autre renseignement.

Puis lui-même revint tout courant au faubourg de la Grappe.

Il retrouva le galetas dans l'état où il l'avait laissé ; seulement, Black, pour combattre ce froid de glace auquel était en proie sa jeune maîtresse, était monté sur le lit et s'était couché sur les pieds de la malade.

En l'apercevant qui faisait de son mieux pour réchauffer Thérèse, M. de la Graverie eut une idée : c'était d'aider le chien de tout son pouvoir dans la tâche que celui-ci avait entreprise.

Il releva le fourneau, ramassa tous les morceaux de charbon qu'il trouva épars sur le carreau, et essaya de rallumer le feu.

Nous devons avouer que le pauvre chevalier s'acquittait de ces soins avec plus de bonne volonté que d'adresse.

Il s'apercevait lui même de sa mauvaise grâce, et il ne fallait pas moins que le cri de son bon cœur et l'exemple de Black pour le décider à l'émulation.

Mais le chevalier n'accomplissait pas sans grommeler ce qu'il regardait comme un devoir.

Aussi, selon son habitude, disait-il à demi-voix :

— Ce diable de chien ! il avait bien besoin de se sauver ; que lui fallait-il donc de plus ? Il était bien nourri, il couchait sur une belle peau de loup, moelleuse et douce à plaisir ; quelle singulière idée a-t-il eue de regretter cet effroyable taudis ? Ah ! j'avais bien raison de maudire et de fuir toute espèce d'attachement. Sans celui que tu as conservé pour ta maîtresse, sot animal ! — et, en disant cela, il regardait Black avec une inexprimable tendresse, — nous serions à cette heure bien tranquilles, bien heureux dans notre petit jardin ; tu jouerais sur les herbes de la pelouse, et, moi, je taillerais mes rosiers-noisettes qui en ont grand besoin... Et cet infernal charbon qui ne s'allume pas ! il ne s'allumera jamais, sac à papier ! Si encore j'avais pu trouver quelqu'un dans la maison, j'eusse fait soigner cette jeune fille. L'argent m'aurait épargné cette corvée ; j'en eusse donné de grand cœur autant qu'on m'en aurait demandé. Voyons, franchement, cela ne serait-il pas revenu au même ?

— Non, chevalier, dit une voix derrière Dieudonné, non, cela ne serait pas revenu au même, et vous vous en apercevrez si nous avons le bonheur de sauver la malade à laquelle vous vous intéressez.

— Ah ! c'est vous, docteur ! dit le chevalier, qui avait tressailli aux premières paroles prononcées par la voix, mais qui, s'étant retourné, avait reconnu la figure grave et douce du médecin ; c'est que, voyez-vous, je puis vous avouer cela, à vous, j'ai l'horreur des malades et grand'peur des maladies.

— Votre mérite et la satisfaction de votre conscience n'en seront que plus grands, répondit le médecin ; puis, croyez-le bien, on s'habitue à tout, et vous n'en aurez pas soigné une dizaine comme celle-là, que vous ne voudrez plus d'un autre métier. Ah çà ! où est la malade ?

— Ici, dit le chevalier en montrant le lit.

Le docteur s'avança vers la jeune fille ; mais Black, en voyant cet inconnu s'approcher de sa jeune maîtresse, poussa un aboi menaçant.

— Eh bien, Black, eh bien, mon garçon, dit le chevalier, qu'est-ce que cela signifie ?

Et il fit taire le chien en le caressant.

Le docteur prit la lampe, et promena la lueur vacillante sur le visage de la malade.

— Ah ! ah ! dit-il, je m'en doutais bien ; mais je ne croyais pas le cas si grave.

— Qu'est-ce donc ? demanda le chevalier.

— Ce que c'est ? C'est le choléra-morbus, le vrai choléra-morbus, le choléra asiatique dans toute sa hideuse énergie !

— Sac à papier ! s'écria le chevalier.

Et il courut du côté de l'échelle.

Mais, avant d'être arrivé à la trappe, les jambes lui avaient manqué, et il était tombé sur un escabeau.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, chevalier ? demanda le docteur.

— Le choléra-morbus ! répétait celui-ci, auquel l'haleine manquait pour respirer, et la force pour se lever ; le choléra-morbus ! Mais le choléra morbus est contagieux, docteur !

— Les uns disent endémiques, les autres contagieux ; nous ne sommes point d'accord là-dessus.

— Mais votre avis, à vous ? demanda Dieudonné.

— Mon avis, à moi, c'est qu'il est contagieux, répondit le docteur ; mais nous n'avons pas à nous préoccuper de cela pour le moment.

— Comment ! nous n'avons pas à nous préoccuper de cela ! Mais je vous prie de croire, docteur, que je ne me préoccupe pas d'autre chose.

Et, en effet, le chevalier était pâle comme un mort ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front ; ses dents s'entre-choquaient.

— Allons donc, dit le docteur, vous, si brave quand il s'agit de la fièvre jaune, vous auriez peur du choléra, chevalier !

— De la fièvre jaune ! balbutia Dieudonné ; comment savez-vous que je suis brave quand il s'agit de la fièvre jaune ?

— Bon ! répondit le docteur ; ne vous ai-je pas vu à l'œuvre ?

— Quand cela ? demanda le chevalier d'un air effaré.

— Mais quand vous avez soigné votre ami, le pauvre capitaine Dumesnil, à Papaëti, est-ce que je n'étais pas là ?

— Là, vous ? vous étiez-là ? fit le chevalier tout étourdi.

— Je comprends ; vous ne reconnaissez pas le jeune docteur

du *Dauphin;* j'avais vingt-six ans, j'en ai quarante et un. Quatorze ou quinze ans changent fort un homme; vous aussi, chevalier, vous vous êtes arrondi.

— Tiens, tiens, tiens! fit le chevalier; comment! c'est vous, docteur?

— Oui, c'est moi; j'ai quitté le service et me suis établi à Chartres. — Deux montagnes ne se rencontrent pas, chevalier; mais deux hommes se rencontrent, et la preuve, c'est que nous voilà tous deux au lit d'une autre malade qui ne vaut guère mieux que le pauvre capitaine.

— Mais le choléra, docteur! le choléra!

— C'est le cousin germain de la fièvre jaune, de la peste noire, du vomito-negro; n'ayez pas plus peur de lui que vous n'avez eu peur de l'autre; tout cela est de la famille des chiens enragés, qui ne mordent que ceux qui se sauvent. Du courage, morbleu! Voilà un morceau de ruban rouge que je vois à votre boutonnière et qui prouve que vous avez été au feu; rappelez-vous vos beaux jours de vieux militaire, et marchons au choléra comme vous marchiez au feu.

— Mais, balbutia le *vieux soldat,* ne pensez-vous point, docteur, que nous nous exposons à un danger inutile, et croyez-vous que nous ayons quelque chance de sauver cette malheureuse jeune fille?

Piqué dans son amour-propre, le chevalier, comme on voit, se résignait à parler au pluriel.

— Peu de chance, j'en conviens, reprit le docteur; la malade est déjà dans la période algide : les ongles noircissent, les yeux se creusent, les extrémités sont froides, je parierais que la langue est déjà glacée. Mais qu'importe! elle vit, il faut combattre la camarde... J'ai l'habitude, vous le savez, de ne point lâcher pied devant elle; je suis de la race des bouledogues, chevalier : tant qu'il me reste un morceau entre les dents, je tiens bon; mais nous avons déjà perdu trop de temps... A l'œuvre!

Le chevalier, sous l'impression de la terreur que lui avait causée le mot *choléra,* fut d'abord à peu près inutile au médecin; par bonheur, le docteur, qui s'était douté, d'après les quelques mots dits par le chevalier à son domestique, qu'il s'agissait d'une attaque de choléra, avait pris dans sa pharmacie de l'éther et du vératrum, les deux médicaments à l'aide desquels il combattait le choléra. Le pauvre Dieudonné allait dans la chambre comme s'il eût perdu l'esprit; mais, à la longue, le calme et la conscience avec lesquels l'homme de l'art approchait de la malade, respirait son souffle, la palpait, apaisèrent ses appréhensions, amoindrirent sa frayeur.

Son affection pour le pauvre chien avait déjà battu en brèche le sentiment d'égoïsme qu'il avait installé dans son cœur; son orgueil mis en jeu et surtout la pitié pour les souffrances de la malade achevèrent d'en triompher peu à peu.

A son tour, il se rapprocha du grabat de la mourante, et il aida le docteur à placer autour d'elle les briques que ce dernier avait arrachées au mur pour les chauffer.

L'épagneul comprit sans doute le but des soins que l'on rendait à sa maîtresse; il sauta à bas du lit pour laisser le champ libre aux deux hommes, et vint lécher les mains du chevalier.

Ce signe de reconnaissance toucha vivement Dieudonné; les hallucinations de métempsycose lui revinrent à l'esprit, et il s'écria avec enthousiasme :

— Sois tranquille, mon pauvre Dumesnil, nous la sauverons!

Le docteur était trop occupé de la malade pour faire attention aux paroles singulières que le chevalier adressait au chien noir; il n'en comprit que le sens général.

— Oui, dit-il, chevalier, oui, espérons! voici les extrémités qui se réchauffent; mais, si elle en réchappe, ce sera bien à vous qu'elle le devra.

— Vraiment! s'écria le chevalier.

— Pardieu! Mais il ne faut pas laisser votre œuvre incomplète; je vous demande pardon de vous envoyer en course, chevalier.

— Oh! disposez de moi.

— Vous comprenez que ma présence à moi est nécessaire ici.

— Sac à papier! je crois bien que je le comprends!

Le docteur tira un petit carnet de sa poche, écrivit quelques lignes au crayon sur une feuille qu'il déchira.

— Courez chez le pharmacien, chevalier, et rapportez-moi cette ordonnance.

— Tout ce que vous voudrez, docteur, pourvu que je la sauve, s'écria le chevalier entrant à corps perdu dans la lutte et brûlant ses vaisseaux.

Le chevalier ne fut pas plus de dix minutes pour aller et venir, et, lorsqu'il rentra dans le grenier, il trouva au docteur un air souriant, qui le paya largement de ses peines.

— Cela va donc mieux? s'écria le chevalier en s'approchant du lit pour regarder la malade, dont le visage avait effectivement perdu de sa teinte cadavéreuse.

— Oui, cela va mieux, chevalier et, si Dieu nous aide, j'espère que mademoiselle, dans trois mois, nous donnera un petit poupon qui vous ressemblera comme deux gouttes d'eau.

— A moi! à moi! mademoiselle, un enfant?

— Ah! c'est que vous êtes un gaillard, chevalier; j'ai su de vos nouvelles à Papaéti : la belle Mahaouni m'en a donné.

— Docteur, je vous jure...

— Allons, chevalier, allons, ne faites pas le discret avec moi; tôt ou tard, il eût bien fallu me le dire; mon métier n'est-il pas de faciliter à l'homme l'entrée dans la vie, tout comme de l'aider à en sortir?

— Mais, encore une fois, docteur, qui peut vous faire penser?...

— Ceci, mordieu! dit le docteur en tendant au chevalier une alliance en or, qu'il prit au doigt de la malade toujours inerte, ceci que, cédant à un mouvement de curiosité, j'ai eu, pendant votre absence, l'idée d'ouvrir et d'examiner. Ne vous défendez donc plus de votre paternité, cher monsieur; votre secret est en bonnes mains; un médecin est obligé à plus de discrétion encore qu'un confesseur.

Le chevalier, stupéfait, croyant rêver, prit la bague, la sépara en introduisant l'ongle de son pouce au milieu de la circonférence, et, la bague ouverte, il lut :

Dieudonné de la Graverie. — Mathilde de Florsheim.

Son émotion fut si forte, qu'il tomba à genoux, sanglotant et priant à la fois.

XXIII

Le chevalier garde-malade.

Le médecin attribua cette émotion du chevalier à la joie qu'il éprouvait en apprenant qu'il y avait quelque chance de sauver la malade.

Il laissa le chevalier achever sa prière et essuyer ses yeux; puis, pensant qu'il fallait utiliser cette exaltation du sentiment au profit de la pauvre jeune fille :

— Et maintenant, chevalier, demanda-t-il, qu'allons-nous faire de cette enfant? car il est impossible qu'elle demeure dans ce bouge infect. Voulez-vous que je la fasse porter à l'hôpital?

— A l'hôpital! s'écria le chevalier d'un accent indigné.

— Dame! elle y sera infiniment mieux qu'ici, et, sans vouloir vous faire la leçon, vous me permettrez, chevalier, de trouver bien étrange que vous ayez laissé la femme au doigt de laquelle vous aviez mis cet anneau, dans un si misérable taudis, surtout au moment où ce quartier est décimé par la maladie.

— Je vais la faire transporter chez moi, docteur.

— A la bonne heure, voilà un bon mouvement! il est venu un peu tard; mais, comme dit le proverbe, vaut mieux tard que jamais. Cela fera bien crier un peu les bonnes âmes chartraines; mais j'aime mieux pour mon compte, chevalier, et avec l'idée que j'avais prise de vous, vous voir commettre ce péché que l'autre, vous voir manquer aux convenances qu'à l'humanité.

Le chevalier ne répondit rien et courba la tête; son âme était agitée par mille sentiments différents.

Il pensait à Mathilde, dont cette malheureuse jeune fille devait être l'enfant; il reculait de vingt-cinq ans en arrière il revoyait les jours si calmes, si heureux, de leurs jeux d'abord, de leurs amours ensuite; c'était depuis dix-huit ans, peut-être la première fois qu'il osait jeter les yeux sur le passé, et il éprouvait un sentiment de honte en songeant qu'il avait pu comparer les satisfactions mesquines de l'égoïsme satisfait à ces joies si fortes et si vivaces, qu'après plus de vingt ans écoulés, elles avaient encore la force de réchauffer son âme.

En regardant la pauvre malade, il éprouvait des remords, sa conscience lui disait que, quels que fussent les torts que s'était donnés la mère, il n'en avait pas moins, lui, des devoirs envers cette enfant, et que ces devoirs, il ne les avait pas remplis.

Il n'était pas non plus sans penser aux conséquences funestes qu'avait eues pour la jeune fille le vol de son gardien; peut-être, en lui enlevant Black, l'avait-il livrée sans défense à la trahison; il se promettait de réparer ses fautes; car il reconnaissait la main de Dieu dans tout ceci.

Et le voyant si profondément absorbé dans sa méditation, le docteur supposa que le chevalier reculait devant les conséquences que devait avoir le séjour de la jeune malade dans sa maison.

— Voyons, après tout, dit-il au chevalier, réfléchissez encore; peut-être sera-t-il possible de trouver, à prix d'argent, quelques braves gens qui consentent à vaincre leur répugnance pour cette diablesse de maladie, et qui recevront chez eux la pauvre petite; cela vaudra peut-être mieux et conciliera tout.

Et une dernière fois dans l'esprit de Dieudonné il y eut lutte entre le soin de son repos, le reste de frayeur que lui causait encore la contagion, et les bonnes inspirations de son cœur; disons, à sa gloire, que cette lutte ne fut pas de longue durée.

Le chevalier secoua la tête et se redressa.

— Chez moi, docteur! chez moi, pas ailleurs que chez moi! s'écria-t-il avec cette énergie que les hommes faibles savent si bien déployer quand, par hasard, il leur arrive d'être résolus.

Le jour commençait à paraître lorsque le brancard, emprunté à l'hôpital, et sur lequel on avait couché la malade, se mit en marche pour la rue des Lices.

Le chevalier et Black suivaient ce triste convoi, qui, ainsi que c'est l'habitude, soulevait sur son parcours la curiosité des paysannes et des laitières, lesquelles déjà descendaient vers la ville.

Lorsque l'on arriva à la maison de M. de la Graverie, on trouva la porte fermée; le propriétaire, qui, étant sans chapeau et en pantoufles, n'avait pas eu l'idée de prendre son passe-partout, fit jouer la sonnette et le marteau, mais inutilement; rien ne répondit.

Il se rappela alors que, la veille au soir, il avait renvoyé Marianne, et il supposa que, pour exercer sur son maître une dernière vengeance, la maussade gouvernante avait trouvé bon d'exécuter à la lettre l'ordre qu'elle avait reçu de déguerpir au plus vite.

Il n'y avait qu'une ressource : c'était d'aller chercher le serrurier; on y alla.

Par bonheur, il était dans le voisinage.

Mais la porte était fermée à deux tours; le travail de l'ouverture fut long et donna au quartier le temps de se réveiller.

Les voisins se mirent aux fenêtres; les domestiques sortirent des maisons et s'interrogèrent les uns les autres; il y en eut qui, tandis que le chevalier était allé chercher le serrurier, entr'ouvrirent les rideaux de la civière pour savoir ce qu'elle contenait; et, sachant ce qu'elle contenait, chacun se demanda quelle pouvait être cette jeune fille que le chevalier entourait de tant de sollicitude, et qu'il introduisait dans cette maison, dont, jusqu'alors, il avait interdit l'entrée au sexe féminin tout entier.

Comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, dix versions circulèrent à partir de ce moment; toutes étaient différentes mais pas une naturellement n'était à l'avantage du chevalier, dont la considération reçut une grave atteinte.

Toute la ville en jasa.

Les viveurs du café Jousse et du Cercle chartrain en firent des gorges chaudes.

Les gens du *Muret* en chuchotèrent tout bas, se signant et déclarant que le pauvre chevalier était décidément un homme dont il fallait éviter le contact.

Le chevalier ne songeait à rien de cela, lui. Il était tout entier à l'idée qu'il venait, selon toute probabilité, de retrouver la fille de la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Nous sommes d'avis, et peut-être nous traitera-t-on d'optimiste ou de niais, ce qui est à peu près la même chose; nous sommes d'avis, disons-nous, qu'il est peu de cœurs chez lesquels le souvenir du mal l'emporte sur celui du bien; en tout cas, le chevalier n'était point de ceux-là.

Peu à peu, les images du passé se dégageant de ce qu'elles avaient de tristesse et d'amertume, Mathilde reparaissait à ses yeux telle qu'elle était aux beaux jours de leur jeunesse, belle et pure, aimante et dévouée; il ne songeait plus aux événements qui l'avaient séparé d'elle, à son ingratitude, à son infidélité; il pensait aux myosotis qu'il allait cueillir pour sa petite amie sur les bords du ruisseau qui traversait le parc, et dont les fleurs bleues encadraient si délicieusement la chevelure blonde de la jeune fille; puis, avec de grosses larmes dans le cœur, il songeait qu'il n'avait point eu, dans le reste de son existence, de joies qui eussent valu celles-là, même les joies qu'il devait à la belle Mahaouni; jamais les délices de la table, jamais les jouissances de l'horticulture n'avaient remué son âme comme le faisait ce simple coup d'œil jeté en arrière, et le chevalier se demandait si les plus heureux sur la terre n'étaient pas, au bout du compte, ceux qui arrivaient à la vieillesse avec le plus gros butin de ces sortes de souvenirs.

Ce n'était point encore du regret, mais c'était déjà de la comparaison.

Cependant il fallait s'occuper de la pauvre malade, et les soins à lui donner tirèrent le chevalier de la rêverie à laquelle il se fût cependant si volontiers abandonné.

Marianne avait fait de la clef de sa chambre ce qu'elle avait fait de celle de la maison; elle l'avait emportée, comme si la maison lui eût appartenu. M. de la Graverie fut obligé d'installer la pauvre malade dans sa chambre et dans son lit.

Ici, ses préoccupations personnelles le reprirent un peu; il se demanda avec une certaine anxiété où il passerait la nuit prochaine, et surtout où on le placerait, lui, si la contagion venait à l'atteindre à son tour.

Puis, comme il était absolument seul dans la maison, il lui fallut vaquer aux soins du ménage, préparer les tisanes, et s'occuper de son propre déjeuner, occupation qui lui était particulièrement antipathique.

En suant sang et eau, et en maudissant vingt fois son ex-gouvernante, il parvint à découvrir, au milieu de l'épouvantable chaos où Marianne avait à dessein laissé le ménage et les ustensiles de cuisine, trois œufs avec lesquels il accomplit son premier repas, tout en se demandant avec inquiétude comment pourrait s'opérer la digestion de ce repas, si frugal qu'il fût, puisque, pour la première fois depuis vingt ans, il avait été contraint de le faire sans thé, expédient qu'il considérait comme absolument nécessaire pour activer la paresse de son estomac.

Son inquiétude était d'autant plus grande, que les œufs qu'il avait mis dans l'eau bouillante y étaient restés douze secondes de trop, et qu'au lieu de manger à son déjeuner trois œufs à la coque, le chevalier avait mangé trois œufs durs.

Sur le midi, Marianne arriva; elle venait réclamer ses gages.

En l'apercevant, le chevalier avait eu une lueur d'espérance; il pensait que la vieille drôlesse venait lui demander à rentrer en grâce, et il s'apprêtait à accueillir sa prière avec un sourire du meilleur augure.

Le chevalier était décidé à en passer par toutes les exigences de son ex-gouvernante et à signer, même avec augmentation de loyer, un nouveau bail, afin de se débarrasser tout de suite des soins domestiques, qui lui répugnaient si fort.

Le chevalier comptait sans son hôte.

Marianne fut pleine d'une dignité froide et dédaigneuse en recevant son argent, et, lorsque le pauvre chevalier, oubliant et son caractère et le sentiment de convenance qui eût dû lui fermer la bouche, lui demanda d'un ton qu'il essayait de rendre pathétique, comment elle pouvait se décider à l'abandonner dans l'embarras où il se trouvait, l'ex-gouvernante lui répondit avec indignation qu'une honnête femme ne pouvait décemment demeurer dans une maison comme la sienne et que, s'il avait besoin de soins, *la péronnelle* lui en donnerait.

Après quoi, elle sortit majestueusement.

M. de la Graverie, resté seul, tomba dans un désespoir profond.

En effet, il comprenait que toutes les langues de la ville allaient s'exercer à ses dépens; qu'il allait se trouver honni, vilipendé, montré au doigt; il vit comme un lac tranquille, comme un ciel serein, comme un miroir immaculé le calme dans lequel il avait vécu jusque-là, troublé à jamais, et il commença à penser qu'il avait peut-être agi bien légèrement en recueillant chez lui la jeune fille.

Black avait beau aller du lit de son ancienne maîtresse au fauteuil dans lequel était plongé le maître qu'il avait eu dans les six derniers mois; il avait beau remuer la queue, poser sa belle tête sur le genou du chevalier, lécher la main que celui-ci laissait pendre, tout cela en signe de remercîment approbatif, rien ne pouvait tirer le chevalier de la Graverie des réflexions où il était plongé.

L'esprit de l'homme, comme l'Océan, a son flux et son reflux.

Dans ses réflexions, le chevalier ne songeait pas à moins qu'à se débarrasser tout à la fois de la jeune fille et de son épagneul, en les plaçant, l'un suivant l'autre, dans une maison de santé.

Un peu honteux de cette mauvaise pensée, il se disait tout ce qu'il pouvait pour l'atténuer : par exemple, que les gens les plus comme il faut allaient dans les maisons de santé, qu'il irait lui-même s'il était malade; que, là, si les soins étaient moins désintéressés, ils étaient, par contre, plus intelligents : l'habitude remplaçait le dévouement, etc.

Le flot montait, celui des mauvais sentiments!

Depuis que le chevalier possédait Black, il n'avait pas eu un jour entier exempt d'inquiétude, de préoccupation. Depuis six mois, le calme de son existence précédente avait disparu. A quel danger ne s'était-il pas exposé pour le recouvrer! La contagion n'allait elle pas l'atteindre à son tour, surtout si, ne trouvant ni domestique ni garde avant la soirée, il se trouvait forcé de veiller la jeune fille et de respirer, durant toute une nuit, les miasmes délétères qui s'échappaient de ce corps malade!

Le flot montait toujours; comme chaque vague pousse une vague, chaque pensée poussait une pensée.

N'était-il pas possible, se disait le chevalier, que le hasard seul eût mis au doigt de Thérèse l'alliance de Mathilde? La possession de cet anneau entraînait-elle cette conséquence que la malade fût la fille de madame de la Graverie? et puis, quand il eût été prouvé, au bout du compte, que la malade tînt à cette dernière par les liens du sang, était-ce bien au mari offensé de s'exposer à la mort pour sauver ce fruit de l'adultère?

La marée était haute, comme on le voit.

Cette pensée que la malade n'était point la fille de madame de la Graverie était devenue si impérieuse, que le chevalier résolut d'interroger Thérèse; mais la jeune fille était si faible, qu'il fut impossible à Dieudonné d'en obtenir une réponse.

En ce moment, les yeux du chevalier se portèrent sur la toilette, où étaient rangés dans un ordre parfait tous les ustensiles du capitaine; puis, par une succession d'idées toute naturelle, il en arriva à penser au nécessaire dans lequel ils avaient été enfermés, et particulièrement au mystérieux paquet que le chevalier devait remettre à madame de la Graverie si elle était encore vivante, et jeter au feu si elle était morte.

Il pensa que, dans ce paquet, se trouvait, selon toute probabilité, la solution du problème qui le préoccupait en ce moment, et, comme, une fois sur la pente des mauvaises idées, on ne s'y arrête pas facilement, il résolut, quelque chose qui pût en arriver, d'ouvrir le paquet et de se fixer à l'endroit de Thérèse, si toutefois, dans ce paquet, il était question d'elle.

Par suite de son parti pris d'éviter les émotions inutiles, jamais le chevalier n'avait ouvert le double fond de ce nécessaire, depuis le jour où il y avait enfermé le mystérieux paquet.

Depuis ce jour, il s'était constamment efforcé d'oublier, et ce paquet, et ce qu'il pouvait contenir, et la recommandation de son ami. Mais les événements extraordinaires qui venaient de bouleverser sa vie l'avaient jeté dans un ordre d'idées qui le fit passer par-dessus toutes ses répugnances.

Il était convaincu que, dans le message que son ami Dumesnil adressait à madame de la Graverie, il trouverait quelques renseignements propres à débrouiller l'embarras de la situation.

Jamais, il est vrai, Dumesnil ne prononçait le nom de madame de la Graverie; mais il était bien certainement à présumer, pensait le chevalier, que le capitaine savait quelque chose de sa destinée.

M. de la Graverie, sous le poids d'une vive émotion, alla droit à l'armoire où il avait, à son retour de Papaëti, déposé le nécessaire.

Tout naturellement, le nécessaire était encore à la même place.

Le chevalier le prit, posa la lampe sur la cheminée, s'assit près du feu, mit le nécessaire sur ses genoux, ouvrit le premier compartiment, puis le second, et se trouva en face du fameux paquet avec ses larges cachets noirs.

Pour la première fois, le chevalier remarqua la couleur de la cire qui le scellait.

Il hésita à l'ouvrir.

Mais, enfin, continuant à suivre la pente des idées qui l'entraînaient, il déchira l'enveloppe.

Quelques billets de mille francs glissèrent entre les débris du papier et s'éparpillèrent sur le tapis.

Une lettre tout ouverte resta entre les mains du chevalier.

« Si votre femme vit encore au moment où vous rentrerez en France, remettez-lui le paquet ci-joint et les billets de banque qui l'accompagnent; mais, si, au contraire, elle est morte, ou si vous n'avez aucune espérance de savoir ce qu'elle est devenue, Dieudonné, au nom de l'honneur, rappelez-vous votre promesse, jetez ce paquet au feu, et employez l'argent en bonnes œuvres.

» Votre fidèle ami,

» DUMESNIL. »

Le chevalier tourna et retourna pendant quelques minutes le paquet entre ses doigts; il était, en somme, assez intrigué de savoir quel genre de relations avaient pu exister entre son ami et sa femme.

Une ou deux fois il porta la main à l'enveloppe du second paquet, comme il avait fait de l'enveloppe du premier; mais cette adjuration du capitaine : « Dieudonné, au nom de l'honneur, rappelez-vous votre promesse et jetez ce paquet au feu, » lui étant retombée sous les yeux, afin de ne pas céder à la tentation, il envoya le paquet au milieu des flammes.

Le paquet noircit d'abord, se tordit, s'effondra et laissa voir, au milieu d'une quantité de lettres, une mèche de cheveux qu'à leur nuance blond cendré, le chevalier de la Graverie reconnut pour avoir appartenu à Mathilde.

A cette vue, le chevalier ne fut plus maître de ses premières paroles, ni de son premier mouvement.

— Comment, diable! s'écria-t-il, Dumesnil avait-il des cheveux de ma femme?

Et, allongeant la main au beau milieu des flammes, il saisit la boucle de cheveux dans le papier qui l'enveloppait.

Il jeta le tout à terre et mit le pied dessus pour éteindre cheveux et papier qui brûlaient.

Puis, recueillant avec un soin minutieux ces débris à moitié dévorés par les flammes, le chevalier s'aperçut que des lignes de la main du capitaine étaient tracées sur le papier qui enveloppait les cheveux.

Mais le feu avait fait son œuvre. Au fur et à mesure qu'il le touchait, le papier tombait en cendres.

Enfin, un petit coin restait, roussi, mais non encore brûlé tout à fait.

Sur ce fragment, il parvint à déchiffrer ces mots :

« J'ai chargé M. Chalier . . . .
. . . . . votre fille. . . . . . en la . . . . .
. . . . . sa surveillance . . . . »

Il se fit une lueur dans l'esprit du chevalier : il se rappela que le jeune docteur, devenu depuis le docteur Robert, lui avait dit en parlant de la visite du capitaine à bord du *Dauphin*, visite fatale dans laquelle Dumesnil avait attrapé la fièvre jaune, que celui-ci était venu pour parler d'un enfant à M. Chalier.

Dumesnil savait donc quelque chose des destinées de madame de la Graverie, même après avoir quitté la France? Il avait donc conservé des relations avec elle?

Comment, dans ce cas, le capitaine n'en avait-il jamais rien dit à son ami?

Quel avait été le rôle de Dumesnil dans toute cette catastrophe, qui avait bouleversé la vie du chevalier?

L'imagination du pauvre Dieudonné se mit à broder des variations sur ce thème. Le rôle qu'avait joué son défunt camarade dans la séparation du chevalier et de sa femme, avait de loin en loin fait naître quelques soupçons rétrospectifs dans l'esprit si confiant de ce dernier. La circontance actuelle corrobora ces soupçons, leur donna une valeur qu'ils n'avaient jamais eue, et Dieudonné se demanda immédiatement si le capitaine Dumesnil avait toujours été aussi désintéressé dans son amitié que pendant les dernières années de sa vie.

Le chevalier fut obligé de s'avouer à lui-même qu'un mauvais soupçon lui mordait le cœur.

En ce moment, il tourna les yeux du côté de Black.

Black était assis au pied du lit; mais il ne regardait pas la malade; il semblait, au contraire, considérer le chevalier avec une attention profonde et méditative. Il y avait à la fois de la mélancolie et de l'appréhension dans ce regard : le chevalier crut voir des remords dans la façon dont l'animal abaissait de temps en temps ses paupières noires, — de la prière dans son attitude humble et soumise; enfin, il lui parut que le pauvre animal avait le sentiment de la crise dans laquelle ils entraient, et qu'il se demandait à lui-même : « Mon Dieu! comment le pauvre Dieudonné va-t il prendre cette révélation? »

La physionomie de Black enleva la situation.

Le chevalier se leva de son siége, alla droit au chien, se jeta à genoux devant lui, et, le saisissant dans ses bras et le baisant à plusieurs reprises :

— Je te pardonne, ami! lui dit-il comme s'il eût eu réellement le pauvre Dumesnil sous les yeux; je te pardonne! j'oublie tout, excepté les sept années de bonheur et d'amitié que je dois à ton dévouement, les soins dont tu m'as comblé, l'appui que tu m'as prêté dans de bien tristes épreuves. Voyons, ne courbe pas ainsi la tête, frère; que diable! nous sommes tous des créatures fragiles et facilement vaincues par la tentation. les invaincus sont ceux qui n'ont pas rencontré le danger; et, au bout du compte, pauvre homme mortel que tu étais, il n'y a point de honte à succomber où les anges eux-mêmes ont failli; si seulement tu pouvais me répondre, si tu pouvais me dire si c'est ma... si c'est ta... si c'est notre... si c'est la fille de Mathilde enfin!

Comme s'il eût réellement entendu ces paroles, le chien se dégagea de l'étreinte du chevalier, se dressa sur ses pattes, se dirigea du pied au chevet du lit, et, là, se mit à lécher celle des mains de la malade qui pendait en dehors des draps.

Cette bizarre coïncidence du hasard, qui correspondait si bien avec la pensée du chevalier, lui parut une réponse de la Providence elle-même.

— C'est donc bien vrai! s'écria-t-il avec une exaltation qui touchait presque à la folie, c'est bien toi, mon pauvre Dumesnil! et Thérèse est ta fille! Sois tranquille, ami, j'aimerai cette enfant comme tu l'eusses aimée si tu eusses vécu; je veillerai sur elle comme tu as veillé sur moi; je consacrerai ma vie à la rendre heureuse, et, dans ton humble condition, mon pauvre Black... non, je veux dire : mon pauvre Dumesnil... tu m'y aideras de tout ton pouvoir. Tu viens de me rendre un dernier service en me montrant quel était mon devoir. Non, non, cent fois non, je ne puis faire retomber sur cette enfant les fautes qui n'ont pas été les siennes, et le doute qui peut peser sur ma paternité. — D'ailleurs, continua le chevalier s'exaltant de plus en plus, qu'est-ce que cela, la paternité? Un mot que domine un fait, l'AFFECTION. — Tu verras, Dumesnil, tu verras jusqu'où peut aller celle que j'aurai pour cette enfant!

Et, comme en ce moment la pauvre petite malade, d'une voix presque inintelligible, faisait entendre ces mots : « A boire! » le chevalier se précipita sur le verre chauffé par la veilleuse, et, sans plus s'inquiéter si le choléra-morbus était endémique ou contagieux, il passa une main sous la tête de la malade, la souleva, tandis que, de l'autre, il approchait le verre de ses lèvres.

Et, tandis qu'elle buvait en quelque sorte la vie des mains du chevalier, celui-ci, tout en l'embrassant, lui disait :

— Bois, Thérèse! bois, ma fille!... bois, chère enfant de mon cœur!...

XXIV

Où un rayon commence à filtrer à travers les nuages.

Le chevalier de la Graverie ne voulut point, tout entier qu'il était à son émotion, retarder d'un instant l'accomplissement de la promesse qu'il venait de faire à l'âme de son ami, à l'endroit de celle qu'il supposait être sa fille.

Il remplaça immédiatement Marianne et installa celle qui devait lui succéder, sans s'inquiéter préalablement de ce que pouvaient être ses talents culinaires. Il l'avait prise sur une simple recommandation qui la lui désignait comme une excellente garde-malade

Malgré cette recommandation que la nouvelle venue s'efforça de justifier, le chevalier ne trouva point que son zèle, à l'endroit des soins à donner à la jeune fille, fût à la hauteur des circonstances : il se chargea donc de ces difficiles fonctions, et s'y absorba si complétement, que, huit ou dix jours après, lorsque Thérèse commença à sortir de l'état de torpeur dans lequel elle était restée plongée après la terrible crise, le chevalier, osant pour la première fois quitter le chevet du lit de la malade pour jeter un coup d'œil sur son jardin, s'aperçut, avec une surprise mêlée de douleur, qu'il avait oublié de tailler ses rosiers, dont les branches gourmandes, allongées d'une façon demesurée, devaient nécessairement compromettre la floraison.

Pendant les premiers jours, ou plutôt pendant les premières nuits, le chevalier avait eu quelque peine à s'accoutumer à la fatigue, à la tension d'esprit, aux veilles que rendait nécessaires l'état de la pauvre malade, mais bientôt il s'était attaché a son œuvre et y avait découvert des jouissances inconnues.

Cette lutte contre la mort avec ses péripéties, ses inquiétudes, ses angoisses, ses joies inespérées, ses craintes subites, captivait singulièrement ce cœur encore vierge de grandes émotions; c'était un duel avec un mobile bien autrement puissant que dans un duel ordinaire : dans un duel ordinaire, on combat pour donner la mort; le chevalier combattait, lui, pour donner la vie; il y avait chez lui non-seulement point d'honneur, mais encore point de conscience. Lorsque la jeune fille allait plus mal, le chevalier éprouvait des rages sourdes contre la destinée et, pendant ces accès, il sentait centupler ses forces et son courage, il se dressait au chevet de l'enfant, défiant la maladie, et l'appelant pour l'étreindre et l'étouffer, il se demandait comment, dans son enfance oiseuse, dans sa jeunesse inoccupée, il n'avait point songé à étudier cette science de sauver les hommes, pour ne devoir à personne, pour ne devoir qu'à lui-même, à lui seul, la vie de celle qu'il appelait son enfant.

Puis, lorsqu'il s'était endormi, parfois écrasé de fatigue, et le désespoir dans le cœur, avec quelle anxiété ne venait-il pas, le matin, au chevet du lit, pour y étudier la respiration oppressée de la malade! Jamais il n'avait connu de satisfaction aussi complete que celle qu'il éprouva lorsqu'il s'aperçut que le pouls de la jeune fille, d'abord lent et irrégulier, gagnait en calme et en force, que ses yeux se dégageaient de l'opacité vitreuse qui en ternissait l'éclat, que ses lèvres, blêmes jusqu'à la lividité, reprenaient leurs teintes rosées; et c'était alors avec tout l'orgueil d'un triomphateur et la plus entière bonne foi qu'il se demandait comment il existait des gens qui préférassent les jouissances mesquines et fugitives de l'égoïsme à ces chaudes et ineffables joies de la conscience s'applaudissant elle-même.

Et il oubliait, en se faisant cette question, que, pendant quinze ans, il s'était fait une religion de cet égoïsme qu'il anathématisait.

Pendant les longues journées que le chevalier de la Graverie passa au chevet de la malade, sans être distrait de ses pensées par autre chose que les soins qu'il avait a lui donner, il réfléchit longuement à sa position et à celle de la jeune fille.

La paresse de son esprit, sa peur des ennuis étaient telles, que, depuis quinze ans, il n'avait jamais pris la peine d'y songer.

Il se rappelait bien avoir remis à son frère un pouvoir que celui-ci lui avait demandé pour poursuivre la séparation de corps du chevalier et de sa femme ; mais cela ne lui expliquait pas le moins du monde comment Mathilde s'était décidée à abandonner son enfant.

Depuis ses infortunes conjugales, le chevalier, n'oubliant pas la part venimeuse que son frère y avait prise, avait toujours éprouvé une vive répugnance à revoir ce frère aîné ; et, depuis son retour en France, c'est à peine si, de loin en loin, il recevait de ses nouvelles, et il hésitait à lui demander un éclaircissement sur ce qui s'était passé après son départ, touchant la destinée de madame de la Graverie.

Thérèse ne revenait que très-lentement à la santé ; après la terrible secousse que le choléra imprime au corps humain, ou la santé se rétablit très rapidement, si bien qu'il y a retour immédiat de la maladie à la santé, comme il y a eu passage subit de la santé à la maladie ; ou bien la convalescence languit et perpétue les craintes que l'on avait conçues pour la vie du malade. La jeune fille était dans ce dernier cas.

Son état de grossesse compliquait la situation, et elle était toujours si languissante, que le médecin recommandait chaque jour au bon chevalier d'éviter de lui causer la moindre émotion, certain qu'il était que cette émotion pouvait avoir pour Thérèse les conséquences les plus graves

Cependant, Dieudonné était bien impatient d'interroger Thérèse : vingt fois il avait commencé une phrase qui devait l'amener à une confidence, et vingt fois il s'était arrêté en balbutiant.

Enfin, un jour, on avait pu lever la jeune fille ; elle était assise près de la fenêtre dans le grand fauteuil du chevalier ; elle recevait, avec cette volupté que l'on voit à tous les malades, la chaleur vive et pénétrante du soleil auquel elle était exposée, et la brise toute parfumée des roses du jardin caressait quelques mèches blondes qui s'échappaient de dessous son petit bonnet.

De temps en temps, elle se retournait pour regarder M. de la Graverie, qui, debout derrière elle, les deux mains appuyées sur son fauteuil, la considérait avec amour ; elle, de son côté, lui pressait la main et la baisait avec une effusion à la fois enfantine et reconnaissante ; puis elle retombait dans une profonde rêverie, et ses yeux se promenaient sur le jardin, dont les massifs de rosiers étaient en ce moment émaillés de mille fleurs de nuances différentes.

Le chevalier se pencha vers elle.

— A quoi songez-vous, Thérèse ? lui demanda-t-il.

— Ce que je vais vous répondre vous paraîtra bien niais, monsieur le chevalier, répondit la jeune fille, mais je ne songe à rien, et, cependant je me complais dans cette rêverie. Demandez-moi ce que je regarde quand je regarde le ciel, et je vous répondrai la même chose ; je ne regarde rien, et cependant mon œil sera fixé sur ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus incompréhensible au monde ; non, j'éprouve un bien-être ineffable, il me semble que je suis transportée dans une autre sphère que celle où j'ai vécu jusqu'ici et où j'ai tant souffert. Là où je suis transportée, tout est grand, tout est bon, comme aussi tout est beau !

— Chère petite, murmura le chevalier en essuyant une larme qui perlait au coin de son œil.

— Hélas ! continua d'un ton profondément triste, en se retournant vers le chevalier, Thérèse, qui n'avait pas vu cette larme, pourquoi m'éveillez-vous ? Ce bonheur, comme tous les bonheurs d'ici bas, n'était qu'un rêve ; mais ce rêve était si doux, et le réveil est si triste !

— Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un ou de quelque chose, mon enfant ? Trouvez-vous les soins que l'on vous rend ici insuffisants ? Parlez ! Vous devez bien vous apercevoir, cependant, que le désir de vous voir heureuse est devenu ma seule préoccupation.

— Vous m'aimez donc ? demanda l'enfant avec une charmante naïveté.

— Si vous ne m'inspiriez une sincère et profonde affection, serais-je pour vous ce que je suis, ou plutôt ce que je tâche d'être, Thérèse ?

— Mais comment et pourquoi m'aimez-vous ?

Le chevalier hésita un instant avant de répondre.

— Parce que vous me rappelez ma fille, dit-il.

— Votre fille ? demanda Thérèse ; vous l'avez donc perdue, monsieur ? Oh ! je vous plains, alors ; car je sens que, si Dieu m'enlevait l'enfant qu'il a mis dans mon sein pour me consoler de mes misères, rien ne me retiendrait plus dans ce monde, où je ne me résigne à rester qu'en songeant à la tendresse et à l'amour que, dans l'avenir, me réserve ce cher petit être.

C'était la première fois que la jeune fille parlait de son état, et elle le faisait avec une aisance qui n'était pas de l'impudeur, mais qui, cependant, parut étrange à M. de la Graverie. Il jugea à propos de détourner la conversation, et il pensa que le moment était favorable pour interroger Thérèse sur son passé.

— Vous avez donc été malheureuse, pauvre chère enfant ? lui demanda-t il.

— Oh ! oui ! si malheureuse, que, souvent, je me suis demandé si le Dieu des pauvres était bien le même que celui des riches. Je suis toute jeune encore, n'est ce pas ? puisque je n'ai pas dix-neuf ans ; eh bien, je crois qu'il n'y a pas une des misères qu'il ait envoyées sur la terre que je n'aie connue.

— Mais votre famille ?

— Ma famille, du moins celle que je connais, se composait d'une pauvre vieille femme qui ne pouvait que souffrir comme moi et qui souffrait avec moi. Oh ! celle-là aussi a bien rempli sa tâche sur la terre.

— C'était .. votre mère ? demanda avec émotion le chevalier.

— Elle m'appelait sa fille ; mais, maintenant que j'ai l'âge de réflexion, je ne crois point qu'elle pût être ma mère : elle était trop vieille pour cela ; d'ailleurs, quand je ferme les yeux et quand je cherche au fond de ma pensée, je vois bien loin, comme dans un rêve, une première enfance qui ne ressemble en rien à la seconde, c'est-à-dire à celle qui eût été la mienne si j'eusse été l'enfant de la mère Denniée.

— Et que vous disent vos souvenirs sur cette enfance ? demanda vivement le chevalier. Oh ! dites, dites, Thérèse ! vous ne sauriez croire, vous ne pouvez comprendre quel prix j'attache à ce que vous allez me raconter ; car je ne doute pas, mon enfant, que vous n'ayez assez de confiance en moi pour me dire tout ce que vous savez.

— Hélas ! monsieur, je ne demande pas mieux que de vous tout dire ; mais je ne me rappelle rien de bien précis ; seulement, je suis bien certaine de n'avoir pas toujours été couverte des haillons qui sont devenus la livrée de mon adolescence. Je me rappelle surtout que, lorsque je passais devant les Tuileries, ma pauvre mère adoptive avait toujours à me consoler ; car je pleurais en la priant de me laisser, comme dans ma première enfance, aller jouer au cerceau et à la corde sous les marronniers.

— Et pas une des figures que vous avez vues dans cette première enfance ne s'est gravée dans votre mémoire ?

— Pas une ! je ne me souviens ni quand ni comment j'ai passé de l'aisance ou de la richesse au galetas qu'habitait la mère Denniée ; j'y ai vécu dix ans bien malheureuse, allez, monsieur ! elle était bonne cependant, la pauvre femme ; elle m'aimait autant que les pauvres peuvent aimer ; car, quoi que l'on en dise, monsieur, cela dessèche fièrement le cœur, la misère, et, lorsqu'on n'a pas de pain, lorsque depuis vingt-quatre heures la faim frappe à votre porte, lorsqu'en regardant autour de soi l'on se trouve sans ressources, sans espérances ; lorsque Dieu est si rude à ses enfants, il est bien difficile d'être doux aux autres ! Aussi, dans ces moments-là, quand l'ouvrage n'allait pas, que nous étions forcés d'aller mendier à la porte de quelque restaurant de la barrière de Vaugirard, et que je n'avais pu rencontrer la pitié sur ma route, la mère Denniée me battait quelquefois ; mais cela ne durait pas, sa colère tombait avec mes premières larmes ; elle me demandait pardon, elle m'embrassait, je pleurais avec elle, et, pour quelques instants, nous oubliions nos misères.

— Et comment avez-vous quitté votre mère adoptive, chère enfant ?

— Hélas ! ce n'est pas moi qui l'ai quittée, monsieur, c'est elle qui est partie pour un monde meilleur que le nôtre. J'avais quinze ans dans les derniers jours de sa maladie ; elle m'avait tant exhortée au courage, à la vertu et à la résignation, que, quand je l'eus accompagnée à sa dernière demeure, quand je l'eus vue descendre dans la fosse commune, où elle allait rejoindre ses compagnons d'épreuves sur terre, et que j'eus adressé au bon Dieu une fervente prière, je me relevai plus forte

et meilleure que je ne m'étais jamais sentie; j'avais, malgré mon jeune âge, déjà entrevu les dangers qui m'attendaient dans mon isolement, et, ne pouvant, ne voulant pas les braver, je résolus de les fuir. J'allai trouver des religieuses qui me placèrent en apprentissage; par malheur, en peu de temps, je devins une ouvrière très-habile.

— Qu'y eut-il donc de malheureux à cela, pauvre chère petite?

Thérèse se cacha la tête entre ses mains.

— Voyons, voyons, parlez, dit le chevalier du ton le plus encourageant.

— Sans doute, il faut que je parle, répondit l'enfant, et vous qui êtes bon, vous qui êtes miséricordieux, vous pardonnerez, en votre nom et au nom du monde, à la pauvre isolée. Vous dites que vous voulez me servir de père; il faut donc que vous surtout sachiez toute la vérité, afin de connaître votre fille adoptive; puis il me semble que, lorsque je vous aurai tout dit, lorsque vous saurez ce qui peut rendre ma faute excusable, je serai plus à l'aise avec vous.

— Parlez, mon enfant, et comptez sur mon indulgence; elle sera d'accord avec ma tendresse pour vous épargner ce que cet aveu peut avoir de trop pénible.

— Oh! oui, oui, soyez tranquille, vous saurez tout, répliqua Thérèse en étendant vers le chevalier une main que celui-ci serra paternellement entre les siennes.

» A dix-sept ans, comme je vous le disais tout à l'heure, j'étais donc devenue la plus habile ouvrière de mon atelier, et l'on me plaça chez une des premières lingères de la rue Saint-Honoré.

» Un jour, un jeune homme, accompagné de son père, se présenta chez madame Dubois — c'est le nom de la personne chez laquelle j'étais — pour y commander différents objets qui devaient figurer dans la corbeille de noces qu'il offrait à sa fiancée; je ne pourrais pas vous dire comment était le père, je ne vis que le jeune homme. Au premier aspect, il n'était cependant pas d'un extérieur bien remarquable. Pourquoi ne pus-je détacher mes yeux de lui? C'est ce que je ne saurais dire, à moins de mettre la chose sur le compte de la fatalité; il me sembla, au reste, que lui-même m'avait énormément regardée, et le reste de la journée et une partie de la nuit, que je passai sans dormir, je fus tout agitée.

» Le lendemain, il revint sous prétexte d'ajouter quelques recommandations à celles qu'il avait faites la veille, et, cette fois, il me sembla qu'il me regardait avec encore plus de persistance que la première fois. Moi, ce second jour, je fus toute troublée, et à peine osai-je lever les yeux sur lui; au moment où il avait mis la main sur le bouton de la porte pour entrer dans la chambre où j'étais, quoique je ne l'eusse point vu encore, quoique rien ne m'eût dit que c'était lui, je m'étais senti froid au cœur...

» Puis, en le voyant, au contraire, quelque chose comme une flamme avait passé dans mes veines, qui me fit bondir la poitrine pendant tout le reste de la journée; le lendemain, il revint encore, puis le surlendemain; il était si doux, si bon, si affectueux, que le sentiment vague et indéfini que, dès le premier jour, j'avais ressenti pour lui, ne tarda point à prendre un caractère plus déterminé. Je compris que je l'aimais, et le penchant qui me poussait vers lui était si impérieux, que je ne songeai point un seul instant que, dans quelques jours, il allait donner son nom et sa main à une autre qui peut-être avait déjà son cœur.

» Et cependant, celle-là, je la voulus connaître. J'avais la direction de l'atelier en l'absence de la maîtresse de la maison; un jour qu'elle était en course, je mis quelques chiffons dans un carton, je sortis et je me dirigeai vers l'hôtel où je savais que demeurait la fiancée de celui que j'aimais si follement.

» Je demandai mademoiselle Adèle de Clermont.

» C'était ainsi qu'elle s'appelait.

» On me fit longtemps attendre.

» Chaque coup de sonnette qui venait du dehors me retentissait dans le cœur; je croyais toujours que c'était lui.

» Enfin, on m'introduisit auprès de la jeune fille.

» Elle pouvait avoir vingt-quatre ans; elle était grande, noire, sèche; elle avait l'air impérieux, la physionomie méchante. Mon cœur palpita de joie. Henri — il s'appelait Henri — ne pouvait aimer une telle femme.

» Je prétextai quelques mesures à prendre; puis, ces mesures prises, je sortis sous le coup d'une émotion profonde.

» J'allais descendre les dernières marches de l'escalier, lorsque ma main, qui tenait la rampe, rencontra une autre main.

» Je levai la tête et je reconnus Henri.

» Sa préoccupation égalait probablement la mienne; car nous ne nous étions aperçus ni l'un ni l'autre.

» Ce fut lui qui parla le premier.

» — Vous ici, mademoiselle? s'écria-t-il.

» — Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi! fis-je à mon tour; mais je voulais la connaître.

» Je tombai dans ses bras en prononçant ces paroles. Il me serra sur son cœur, ses lèvres rencontrèrent les miennes, et il me sembla, folle que j'étais, que cette étreinte, scellée d'un baiser, nous avait unis d'un lien indissoluble.

» Le lendemain, nous nous promenions ensemble au bois de Boulogne; il me disait qu'il m'aimait, je lui répondais que je l'aimais. Pendant quinze jours, ces promenades se renouvelèrent tous les soirs. Ce fut là le temps le plus heureux de ma vie; pauvre isolée que j'étais, sans personne pour me dire si je faisais bien ou mal, j'ouvrais mon cœur au présent et fermais mes yeux à l'avenir; toute à ma tendresse pour lui, je ne lui demandais pas ce qu'il comptait faire. Je vivais au jour le jour, me contentant du bonheur de le voir, m'enivrant du plaisir de l'entendre, sans songer un seul instant que ce bonheur pût jamais me manquer.

» Un jour, il ne vint pas au rendez-vous.

» Je rentrai chez moi à moitié folle d'inquiétude; j'y trouvai une lettre de Henri. Cette lettre renfermait ses adieux.

» Il me disait qu'au moment de rompre avec sa fiancée, la force lui avait manqué; que l'idée de déshonorer une jeune fille par le scandale de cette rupture au moment même où l'union allait se conclure, avait triomphé de son amour; qu'il ne pouvait se décider à cesser d'être un honnête homme; qu'il serait malheureux toute sa vie de l'idée que j'aurais pu lui appartenir, et qu'il me suppliait de l'oublier pour n'être pas malheureux de son malheur et du mien.

» Hélas! je ne le pouvais plus.

» Je demandai qui avait apporté cette lettre. On me dit que c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, habillé en militaire, et qui ressemblait de telle façon à Henri, qu'on avait cru d'abord que c'était lui.

» L'intervention de ce jeune officier jetait un mystère étrange sur cet événement.

» Mais ce qu'il y avait de réel, c'était cette lettre, cette lettre que je tenais à la main, que j'avais déjà lue et relue, et qui était bien de son écriture.

» Cette lettre, c'était mon arrêt: peu importait celui qui l'avait apportée!

» Depuis que j'avais lu cette fatale lettre, le monde était vide pour moi; il me semblait que, comme une ombre, j'errais dans un vaste cimetière tout semé de tombes.

» Chacune de ces tombes renfermait un souvenir de lui: je m'arrêtais sur toutes, et je pleurais.

» C'était comme un rêve.

» Lorsque je sortis de cet état d'hallucination, le jour était venu, et ce jour me faisait mal; je me demandai comment le soleil pouvait encore éclairer la terre lorsque Henri ne m'aimait plus; comment des hommes et des femmes pouvaient encore vivre, chanter, s'occuper d'affaires indifférentes, lorsque mon cœur était si désolé!

» Je résolus de fuir ce bruit, cette agitation, cette vie de Paris qui me brisait le cœur.

» Je sortis comme une folle, sans me demander où j'allais.

» Où j'allais, c'était où j'avais été avec lui.

» Machinalement, instinctivement, sans voir autour de moi, sans sentir les gens qui me heurtaient, je pris la route du bois de Boulogne, où, depuis quinze jours, il me conduisait tous les soirs.

» J'errai longtemps, m'arrêtant successivement dans tous les endroits où je m'étais arrêtée avec lui; il me semblait que la brise, en jouant dans les feuilles, leur faisait redire les paroles d'amour que j'avais eu tant de bonheur à écouter; je tressaillais tout à coup, croyant entendre sa voix qui m'appelait; je m'arrêtais, croyant reconnaître la trace de ses pas sur le sable; c'était lui que je voyais venir dans chaque homme trop loin encore pour que je reconnusse ses traits.

» Je marchai ainsi pendant la plus grande partie de la journée.

» Je n'avais rien pris depuis la veille; mais je ne songeais pas à manger : une fièvre ardente me soutenait.

» Peu à peu, le désespoir prit le dessus sur cette espèce de mirage, qui n'était, si l'on peut parler ainsi, que les dernières bouffées de l'espérance; je pensais moins à lui et davantage à moi; je mesurai l'isolement dans lequel il me laissait, comme un voyageur perdu dans un désert mesure un infranchissable horizon. Je ne compris pas que rien pût me tirer de l'abîme, me consoler, me ramener au jour, à la vie, au bonheur; vaincue par la douleur, par la fatigue, par l'insomnie, je me laisai tomber sur le gazon, au pied d'un arbre, dans un endroit isolé, et je m'évanouis.

» Lorsque que je revins à moi, je n'étais plus seule; un chien noir était à mes côtés et semblait me regarder avec tendresse.

» J'entendis plusieurs fois dans le lointain retentir le nom de Black; mais le chien secouait la tête comme pour dire : « Vous » pouvez appeler, je n'irai pas. »

» Quant à moi, je n'avais la force ni de le chasser, ni de le retenir. Je le regardais d'un air hébété; car je n'avais point encore complétement repris ma raison; puis j'eus peur et tentai de l'écarter de moi avec la main; il me lécha la main avec tant d'affection, que je compris qu'il ne voulait point me faire de mal.

» Je me levai, et il me suivit.

» Je commençais à me souvenir et à sortir du présent, pour rentrer dans le passé.

» — Henri! Henri! Henri!

» Je répétais ce nom, et, à chaque fois, mon malheur se représentait plus visible et plus douloureux devant moi.

» Je me demandai si, orpheline, sans père ni mère, jeune fille sans appui, amante sans amant, je pouvais vivre encore quand ma vie semblait être dans le besoin d'aimer et d'être aimée.

» Mon cœur me répondit que non.

» Alors, je me mis à songer avec envie à cet autre monde, dont l'âme, dont l'esprit, dont l'essence est l'universel amour.

» Dans ce monde meilleur, Dieu, qui avait mis en mon âme l'ineffable tendresse que j'avais pour *lui*, ne refuserait certes pas de me réunir à *lui*.

» Je résolus d'aller l'attendre dans ce monde des âmes, afin d'être la première qu'il trouverait en entrant.

» Je m'orientai.

» J'étais du côté de Neuilly; j'aperçus dans le crépuscule la silhouette noire des grands peupliers qui bordent la Seine; la rivière, c'est-à dire la mort, n'était qu'à deux pas; Dieu m'avait donc entendue.

» Je me dirigeai de ce côté avec une décision aussi profondément arrêtée que si elle eût été prise dès longtemps.

» Le chien me suivit; mais je n'y fis pas même attention.

» J'avais à peu près perdu le sentiment de tous les objets extérieurs; je ne sais comment ils apparaissaient à mes yeux, mais ils n'arrivaient plus à mon cœur que comme une espèce de vision.

» Je m'arrêtai tout à coup; le fleuve était devant moi, l'eau roulait sombre et rapide.

» J'étais si bien résolue à quitter la vie, que je m'y fusse précipitée à l'instant même, si je n'eusse point pensé subitement à Dieu, devant lequel j'allais paraître.

» Je tombai à genoux au bord du fleuve; ma poitrine s'ouvrit, pour ainsi dire, afin de laisser aller droit à Dieu mon cœur et ma pensée.

» Je lui représentai que, s'il donne à chaque créature humaine sa croix à porter, il avait fait la mienne trop lourde pour mes faibles épaules, et que, tombant écrasée sous son poids, il m'était impossible de la porter plus loin; je lui demandai de m'adoucir le suprême passage de la vie à la mort, de me recevoir dans son sein et surtout de laisser au cœur de mon Henri un germe d'amour qui pût refleurir là haut.

» Je me relevai aussi calme que si Dieu lui même m'eût touchée du doigt; puis, faisant un pas et fermant les yeux, je m'élançai dans le fleuve...

» Je fus soudain prise, enveloppée, roulée comme dans un linceul humide...

» Mais, au milieu du lugubre bourdonnement que faisait l'eau qui bouillonnait à mes oreilles, il me sembla entendre le choc d'un second corps au-dessus de ma tête.

» Presque immédiatement, je sentis que l'on me tirait violemment par ma robe. J'avais peur, quoique ma résolution fût bien arrêtée, oh! bien peur de la mort!

» J'avais, une fois dans l'eau, ouvert les yeux; les glauques profondeurs de la rivière m'avaient épouvantée.

» En me sentant saisir ainsi, je crus que c'était la froide main de la Mort qui m'entraînait dans l'abîme...

» J'ouvris la bouche pour jeter un cri : ma bouche s'emplit d'eau, des étincelles bleuâtres petillèrent tout autour de moi, et je m'évanouis.

» Puis, et longtemps après, probablement, j'entendis autour de moi des voix humaines; tout entière à ma pensée de mort, je me crus morte et dans ce monde tant désiré.

» Enfin, le sentiment me revenant peu à peu, je fis, pour ouvrir les yeux, un prodigieux effort.

» J'étais dans la chambre basse d'un de ces cabarets qui bordent les rives de la Seine.

» J'étais couchée sur un matelas posé sur une table.

» Je crus rêver encore.

» Mais j'aperçus, devant le feu qui éclairait la chambre, le chien noir allongé sur ses pattes et léchant avec sa langue son poil tout humide. Je compris alors que l'on m'avait sauvée.

» Puis je me rappelai peu à peu — chaque chose revenant l'une après l'autre — tout ce qui s'était passé.

» Puis, tout bas, je murmurai un nom resté dans mon souvenir.

» C'était le nom du chien — Black.

» Black m'entendit-il? Black me devina-t-il? Le fait est qu'il se leva et vint à moi.

» Je sentis l'impression de sa langue tiède sur ma main glacée.

» Ce fut ma première sensation venue du monde extérieur.

» Je fis un mouvement et poussai un soupir.

» Tous ceux qui se trouvaient dans la chambre se groupèrent autour de moi.

» On me fit avaler quelques gouttes de vin chaud, et l'on me dressa contre des oreillers amoncelés derrière moi.

» Alors, chacun parlant à la fois et tous ensemble, j'appris ce qui était arrivé.

» Avertis par les hurlements du chien, puis par le bruit de deux corps tombant à l'eau, les braves gens qui habitaient cette maison avaient couru au bord de la rivière; là, ils avaient aperçu le chien noir qui m'avait ramenée à la surface de l'eau, mais qui, n'étant pas assez fort pour me tirer sur la berge, suivait le courant.

» Comme je n'étais qu'à quelques pas de la rive, un marinier s'était jeté à l'eau et m'avait amenée à terre. Le reste s'expliquait tout seul.

» En ce moment entrait un magistrat, commissaire de police ou juge de paix, je ne sais lequel : il venait d'être averti de l'événement et accourait le constater.

» Il me trouva vivante, me fit une admonestation paternelle et exigea de moi le serment de ne plus attenter à ma vie.

» On me chauffa un lit, on me coucha, et je ne quittai la maison de ces braves gens que le lendemain.

» Je tirai de ma poche le peu d'argent que j'avais, pour payer, non pas le service rendu, mais la dépense que j'avais occasionnée.

» Au premier mouvement que je fis, l'homme posa la main sur mon bras.

» Je pris cette main, que je serrai, et j'embrassai la femme.

» Puis je montai dans un fiacre que l'on avait été prendre à Neuilly, ayant bien soin de faire monter avec moi mon sauveur Black, et je revins à Paris.

» Mais mes absences continuelles depuis quinze jours, celle que la veille j'avais faite, avaient mécontenté madame Dubois, qui me signifia qu'elle m'avait remplacée.

» Je résolus de quitter Paris; Paris m'était devenu odieux.

» J'avais été en relation, pendant le temps que j'étais restée chez madame Dubois, avec mademoiselle Francotte, de Chartres; elle m'avait souvent dit, si je me décidais à aller en province, de songer à elle. Je montai dans la diligence de Chartres, suivi de Black, et j'arrivai chez elle, où elle me donna aussitôt une place dans son magasin...

— Mais Henri, Henri, s'écria le chevalier, vous n'avez pas eu

de ses nouvelles? il vous a abandonnée ainsi sur le point de devenir mère? Oh! le malheureux!

— Henri?... Oh! non, monsieur, lui m'aimait trop pour ne pas me respecter; je suis sortie pure de tant de doux épanchements, et, certes, je ne lui eusse rien refusé, je l'aimais tant! mais il ne m'a jamais demandé que ces innocentes caresses que j'étais si heureuse de lui prodiguer.

— Mais alors, demanda le chevalier de la Graverie tout étonné, comment, avec un si profond attachement dans le cœur, avez-vous pu sitôt l'oublier?

— Hélas! monsieur, répondit Thérèse en secouant la tête, c'est justement cet amour pour lui qui m'a perdue, et vous ne connaissez encore que la moitié de mes malheurs.

— Achevez donc, chère enfant, achevez, si toutefois vous vous sentez assez de force pour ces tristes confidences.

» — Quelques jours après mon arrivée à Chartres, continua Thérèse, comme, en portant un carton en ville, je marchais tête baissée, j'allai donner dans deux officiers qui, par plaisanterie, faisaient une chaîne de leurs deux bras et me barraient la rue; je relevai la tête, et, ayant jeté les yeux sur l'un des deux militaires, je m'écriai : « Henri! »

» Je m'appuyai contre la muraille pour ne pas tomber.

» En me voyant si pâle et près de défaillir, les deux jeunes gens me firent leurs excuses, ne pensant pas, disait celui sur lequel mon regard restait constamment fixé, qu'une innocente plaisanterie pût avoir de pareilles conséquences.

» Mais, moi, de plus en plus sous l'empire de cette vision, je redisais, les lèvres tremblantes :

» — Henri! Henri! Henri!

» — Mademoiselle, me dit enfin l'officier en souriant, je suis désespéré de ne pas m'appeler Henri, puisque ce nom vous rappelle de tendres souvenirs, mais c'est mon frère qui s'appelle Henri; moi, je m'appelle Gratien. Bienheureux que je serais si mon nom restait aussi dans votre mémoire.

» — Si vous n'êtes pas Henri, alors, par grâce, laissez-moi passer, monsieur.

» Black grognait sourdement, et menaçait de se jeter sur les officiers.

» — Mademoiselle, dit celui qui s'était nommé Gratien, nous n'avons jamais eu l'intention de vous retenir.

» — Seulement, dit le compagnon de M. Gratien, nous avons vu venir à nous une jeune fille qui marchait la tête inclinée; nous nous sommes dit, Gratien et moi : « Une si belle personne doit avoir de bien beaux yeux; » alors nous nous sommes mis sur votre chemin pour vous forcer de lever les yeux; vous les avez levés, nous sommes pleinement satisfaits, mademoiselle; ils sont encore plus beaux que nous ne pouvions le supposer.

» Et, en disant ces mots, le jeune officier frisait sa moustache d'un air si impertinent, qu'il m'effraya.

» — Messieurs! m'écriai-je, messieurs!

» Plusieurs personnes s'étaient approchées, attirées, sans doute, par l'expression de crainte qu'il y avait dans ma voix.

» — Que faites-vous donc à cette enfant? demanda un vieux monsieur à moustaches.

» — Mais rien, absolument rien, répondit en goguenardant l'ami de M. Gratien; quelques compliments, voilà tout.

» — De mon temps, messieurs, et quand j'avais l'honneur de porter l'uniforme, nous ne faisions aux jeunes filles que des compliments qu'elles pussent entendre sans pâlir et sans appeler au secours.

» Puis, se retournant vers moi :

» — Donnez-moi votre bras, mon enfant, dit-il, et venez.

» J'étais tellement émue, tellement étourdie de ce qui venait de m'arriver, que je donnai le bras au vieux monsieur, et que, aussi vite que la faiblesse de mes jambes me le permit, je m'éloignai des deux officiers.

» Au bout de cinquante pas, le vieillard me demanda :

» — Avez-vous encore besoin de moi, mademoiselle, et croyez-vous que ma protection vous soit utile encore?

» — Non, monsieur, lui répondis-je, et je vous remercie de toute mon âme.

» Puis, comme s'il était au courant de ce qui se passait dans mon cœur :

» — Oh! lui dis-je, c'est qu'il ressemblait tant à Henri.

» Et, le remerciant une seconde fois, je m'éloignai.

» Le vieux monsieur me suivit des yeux avec étonnement; en effet, je dus lui paraître folle!...

XXV

La surprise.

» — En rentrant au magasin de mademoiselle Francotte, poursuivit Thérèse, je prétextai un violent mal de tête, et demandai la permission de me retirer un instant dans l'arrière-boutique.

» J'avais besoin de reprendre mes esprits.

» J'étais si pâle, que l'on ne douta point un instant de mon indisposition. Mademoiselle Francotte elle-même voulut me soigner; mais je la priai de me donner un verre d'eau et de me laisser seule.

» Elle fit ce que je demandais.

» Une fois seule, je me mis à réfléchir.

» Alors, je me rappelai cette lettre apportée au magasin de madame Dubois, en mon absence, par un officier qui ressemblait tellement à M. Henri, qu'on l'avait pris pour lui.

» Je me rappelai l'exclamation du jeune officier s'écriant :

» — Ce n'est pas moi qui m'appelle Henri : c'est mon frère.

» Je me rappelai, en outre, que Henri, une ou deux fois, m'avait parlé d'un frère jumeau qu'il avait, et qui était tout son portrait : tellement, que, dans leur enfance, les parents des deux enfants, pour les reconnaître, étaient forcés de leur faire mettre des vêtements de couleurs différentes.

» Tout s'expliquait. Gratien était venu pour le mariage de Henri, et Henri avait chargé Gratien, son meilleur ami, de porter au magasin la lettre qui avait failli causer ma mort.

» Le mariage fait, Gratien était venu reprendre sa garnison à Chartres. Je l'avais rencontré la veille; j'avais cru rencontrer Henri; rien de plus simple que tout cela.

» Seulement, pour moi, avec ma disposition de cœur et d'esprit, tout devenait une menace.

» En ce moment, j'entendis se refermer la porte de la rue, et, à travers le double vitrage qui me séparait du magasin, je vis entrer un jeune officier que je reconnus pour Gratien.

» Il venait acheter des gants.

» Sans doute, intrigué de l'aventure, il m'avait suivie ou s'était informé, et l'achat des gants n'était qu'un prétexte pour savoir qui j'étais.

» Je m'appuyai toute tremblante sur une commode dont le marbre rafraîchissait mes mains brûlantes. Il resta près d'un quart d'heure dans le magasin sous différents prétextes, et s'en alla en jetant un regard désappointé autour de lui.

» Cette station dans le magasin n'étonna point, d'ailleurs, mademoiselle Francotte. Comme nous étions là quatre ou cinq jeunes filles, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans, ces messieurs de la garnison, sous prétexte de commander des chemises ou d'acheter des gants, faisaient de fréquentes visites au magasin. Mademoiselle Francotte y trouvait son compte, et nous recommandait deux choses : bonne mine et doux sourires au magasin, sévérité partout ailleurs.

» Maintenant que le jour s'était fait dans mon esprit, je n'avais plus aucune raison de rester dans l'arrière-boutique; je rentrai donc dans le magasin et repris ma place accoutumée au comptoir.

» Ces demoiselles parlaient du bel officier qui venait de sortir. C'était la première fois qu'on le voyait chez mademoiselle Francotte, et vous vous figurez bien ce que quatre langues de quinze à dix-huit ans avaient à dire sur un bel officier de vingt-cinq.

» On me plaignit fort de ne pas avoir été là quand il était venu.

» Mais on le reverrait bien certainement; il était resté un quart d'heure; sans doute, en restant un quart d'heure, avait-il une intention.

» J'écoutais ce bavardage, les yeux fermés, et sans y mêler une parole; moi seule eusse pu jeter la lumière sur la discussion, mais je n'avais garde.

» Le lendemain, j'eus à sortir. Ce ne fut qu'en tremblant que

je mis le pied dehors. J'avais peur de rencontrer M. Gratien, et, en même temps, je mourais d'envie de le voir : il n'y avait qu'avec lui que je pusse parler de Henri, et mon pauvre cœur avait soif de cette joie.

» Au reste, à peine avais-je fait cent pas, que je rencontrai le jeune officier.

» Je restai clouée à ma place.

» Il s'approcha de moi.

» — Mademoiselle, me dit-il, veuillez recevoir mes excuses pour la frayeur que nous vous avons causée, mon camarade et moi. Je n'avais pas attendu à aujourd'hui pour vous les faire, et, quand j'ai appris dans quel magasin vous étiez, je me suis empressé de m'y présenter. Mais vous étiez absente, et, dans l'ignorance où j'étais de votre nom et la crainte de commettre une indiscrétion, je n'ai point osé m'informer de vous. Je remercie donc le hasard qui fait que je vous rencontre aujourd'hui, et qui, par conséquent, me permet de vous dire tous les regrets que j'ai éprouvés en voyant la fâcheuse impression que produisait sur vous ma présence.

» — Monsieur, lui répondis-je, vous vous êtes trompé; et cette impression, dont vous ignorez la cause réelle, a sa source dans un tout autre sentiment que la répulsion.

» — Comment! mademoiselle, interrompit Gratien, il se pourrait que je fusse assez heureux...?

» Je l'interrompis à mon tour.

» — Monsieur, lui dis-je, une explication était nécessaire entre nous. Je ne l'eusse point cherchée; mais je ne l'éviterai pas. Vous êtes bien M. Gratien d'Elbène, n'est-ce pas?

» — Comment savez vous mon nom?

» — Frère de M. Henri d'Elbène? continuai-je.

» — Sans doute.

» — Au moment du mariage de monsieur votre frère avec mademoiselle Adèle de Clermont, vous êtes venu à Paris, n'est-ce pas?

» — Oui.

» — Vous fûtes alors chargé par lui de remettre une lettre à une jeune fille qu'il avait aimée...

» — Qu'il aime encore et qu'il aimera toujours, répéta Gratien.

» — Oh! m'écriai-je en lui prenant les deux mains et en éclatant en sanglots, dites-vous la vérité?

» — Mon Dieu ! fit Gratien, seriez-vous Thérèse?

» — Hélas! monsieur...

» — La pauvre enfant qui a voulu se noyer?

» — D'où savez-vous cela?

» — Par lui. — Il l'a appris; il a été chez madame Dubois; mais vous étiez partie, et l'on n'a pu lui dire où vous étiez allée, ni ce que vous étiez devenue. Oh! qu'il va être heureux de savoir que vous vivez toujours et que vous ne le maudissez pas!

» — Je l'aimais trop pour le maudire jamais, murmurai-je.

» — Me permettez-vous de lui donner cette assurance?

» — Henri connaît mon cœur, et j'espère qu'il n'en a pas besoin.

» — N'importe! demain, il saura que vous êtes ici, et que j'ai eu le bonheur de vous voir.

» Je poussai un soupir en essuyant mes larmes.

» — Mais vous voir n'est point assez; c'est vous revoir qu'il me faut. Vous l'aimiez?

» — Oh ! de toute mon âme.

» — Eh bien, nous parlerons de lui.

» — Il ne m'est pas plus permis maintenant de parler de lui qu'il ne m'est permis de l'aimer.

» — Il est toujours permis d'aimer un frère et de parler d'un frère; nous parlerons de lui comme d'un frère.

» — Oh! ne me tentez pas, lui dis-je; je n'y suis déjà que trop disposée, mon Dieu! Laissez-moi, non pas oublier, c'est impossible, mais laissez-moi me taire.

» — La seule consolation qui reste d'un malheur irréparable, c'est de pleurer et de se plaindre. Plaignez-vous à moi, pleurez avec moi; je vous dirai combien il vous aimait, combien il a combattu, lutté, souffert; je vous dirai surtout combien il vous aime encore.

» — Oh! taisez-vous, taisez-vous! lui dis-je en appuyant mes mains sur mes oreilles pour ne pas entendre.

» — Oui, vous avez raison, dit-il, ce n'est point ici, au milieu de cette rue, que nous pouvons rappeler de pareils souvenirs; j'aurai l'honneur de me présenter chez vous, et j'espère que vous me ferez la grâce de me recevoir.

» Et il me salua et s'éloigna avant que je pusse lui répondre.

» Je rentrai chez mademoiselle Francotte, toute préoccupée de cette entrevue; j'étais effrayée moi-même du désir intérieur que j'éprouvais de revoir Gratien pour parler avec lui de Henri; cependant, je comprenais la nécessité de fuir cette irrésistible tentation. Je demandai, en conséquence, à mademoiselle Francotte, si elle ne pouvait point me loger chez elle, offrant, dans ce cas, de faire une diminution sur mes appointements. Par malheur, toute la maison était occupée, et il fut impossible à mademoiselle Francotte de m'accorder ma demande.

» J'occupais, dans la rue du Grand-Cerf, une petite chambre au troisième étage, où je me retirais tous les soirs vers neuf heures, c'est-à-dire aussitôt le magasin fermé.

» Les dimanches, à partir de midi, j'étais libre.

» Comment Gratien était-il parvenu à connaître mon adresse, je n'en sais rien; mais, le même soir, au moment où je rentrais chez moi, je le trouvai dans la rue, à la porte de la maison que j'habitais.

» Je vous dis tout, monsieur, c'est ma confession que vous recevez; je vous dois donc compte de mes sentiments, de mes pensées même, aussi bien que de mes actions. Eh bien, ce fut moins avec une impression de crainte qu'avec une sorte de joie, que je reconnus Gratien.

» C'est si vrai, que je fis un mouvement pour m'élancer vers lui.

» Il le vit, et de ce moment comprit sans doute tout le pouvoir qu'il pouvait prendre sur moi.

» D'ailleurs, il débuta par quelques mots qui m'eussent ôté tout mon courage, au cas où j'aurais eu la force de le repousser.

» — En vous quittant aujourd'hui, me dit-il, j'ai écrit à Henri; je lui ai dit que je vous avais vue, que vous l'aimiez toujours. J'aurai une réponse de lui après-demain.

» — Ah! monsieur, lui dis-je sans force aucune contre ces paroles, que voulez-vous de moi en me rappelant de pareils souvenirs et en réveillant un semblable amour? Vous me perdez.

» Et, m'appuyant à l'angle de la porte, je me mis à pleurer.

» — Mademoiselle, dit-il, je n'insisterai pas aujourd'hui; l'état dans lequel je vous trouve me fait un devoir d'être discret; mais, après-demain dimanche, aussitôt le magasin de mademoiselle Francotte fermé, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous.

» — Oh! monsieur! m'écriai-je, que dira-t-on en vous voyant venir chez moi? Impossible! impossible!

» — Rassurez-vous, mademoiselle, me dit-il, le hasard fait que notre chef d'escadron demeure dans la même maison que vous. Je suis appelé chez lui presque tous les jours par mon devoir, et, en dehors du devoir, par notre amitié; il loge au second, vous logez au troisième; je sors de chez lui, je monte chez vous, personne ne le sait; on me voit sortir; je vais chez M. Lingard, où je viens de faire mon service, personne ne peut trouver à redire à cela.

» Et, toujours sans attendre ma réponse, Gratien me salua respectueusement, et se retira.

» Ma nuit fut une longue insomnie, ma journée du lendemain une longue attente.

» J'attendis l'heure à laquelle je devais voir Gratien, avec autant d'impatience que j'attendais autrefois celle où je devais voir Henri. Il est vrai que c'était toujours Henri que j'attendais.

« A midi dix minutes, j'étais chez moi. A midi et demi, on frappait doucement à ma porte.

» — A-t-il répondu ? demandai-je à Gratien, en lui ouvrant.

» — Tenez, me dit-il en me présentant une lettre toute dépliée, lisez, et vous verrez si j'ai menti en vous disant qu'il vous aimait toujours.

» Je pris avidement la lettre, et courus à la fenêtre, moins pour y voir que pour m'isoler.

» Pendant que je lisais, j'entendais Black gronder sourdement; deux ou trois fois je m'interrompis pour le faire taire; mais, pour la première fois, il ne m'écouta point.

» Oui, la lettre, pour mon malheur, était bien telle que me l'avais promise Gratien. Henri m'aimait toujours, il n'aimait que moi, il était malheureux et regrettait de n'avoir pas eu la force de rompre le mariage qui faisait son malheur.

» Lorsque j'eus lu et relu la lettre de Henri, je voulus la rendre à Gratien.

» — Oh! dit-il, gardez-la, mademoiselle; cette lettre, en réalité, ne m'est point adressée; mais bien à vous. Qu'en ferais-je?

» Et il repoussait ma main avec un soupir.

» J'appuyai mes lèvres sur la lettre, et la cachai dans ma poitrine.

» Gratien restait debout.

» Je lui fis signe de s'asseoir.

» Il comprit alors qu'il n'avait qu'un moyen de prolonger sa visite : c'était de me parler de Henri.

» Une heure s'écoula comme une minute; il y avait parade à deux heures. Gratien me quitta le premier.

» Je fus sur le point de lui demander : « Quand vous reverrai-je? » Par bonheur, je me retins.

» Gratien parti, je fermai ma porte au verrou, comme si je craignais d'être dérangée, moi qui ne recevais aucune visite, si ce n'est de temps en temps celle d'une des jeunes filles de mademoiselle Francotte.

« Une fois seule, je m'assis sur un petit canapé, près de la fenêtre, et, la tête de Black allongée sur mes genoux et me regardant avec ses grands yeux humains, je me remis à lire cette lettre.

» Vous comprenez, n'est-ce pas? que ce fut une occupation de toute la journée.

» Le lendemain, je ne vis Gratien ni dans la journée, ni le soir.

» J'entendis sonner dix heures, onze heures, minuit, sans me coucher.

» J'attendais.

» Je ne pouvais croire que je resterais toute cette soirée sans parler de Henri.

» Je me rejetai sur la lettre, que je lus et relus; je m'endormis, cette lettre sur mon cœur.

» Le lendemain, toute la journée se passa sans que j'entrevisse Gratien.

» J'espérais, en rentrant, le retrouver à ma porte; il n'y était pas.

» Je remontai chez moi et j'allumai ma bougie.

» Pour la centième fois, je relisais la lettre de Henri lorsque j'entendis gronder Black; je compris, même avant d'avoir entendu le bruit de ses pas, que c'était Gratien qui montait.

» Un instant après, on frappait à la porte.

» Je criai : « Entrez! » avec une émotion à laquelle Gratien put se méprendre.

» — Ah! lui dis-je, emportée par mon premier mouvement, comment ne vous ai-je pas vu hier?

» Je n'achevai même point la phrase. Mais, par malheur, elle n'avait pas besoin d'être achevée.

» — Je n'ai point osé, répondit Gratien; vous m'aviez manifesté sur la fréquence de mes visites des craintes que j'ai parfaitement comprises, quoiqu'elles fussent exagérées. J'ai voulu vous prouver que je pouvais être dévoué, mais non indiscret.

» Je baissai les yeux, car je sentis qu'il fallait être moi-même pour bien comprendre le sentiment qui me faisait agir; mais, en baissant les yeux, je lui fis signe de s'asseoir près de moi.

» La soirée dura une seconde; comme l'avant-veille, Gratien ne me parla que de Henri. Minuit sonna, que je croyais Gratien entré depuis quelques minutes seulement.

» Je descendis pour ouvrir moi-même la porte à Gratien. Il n'avait point l'habitude de sortir si tard de chez M. Lingard, et, le lendemain, une question faite aux domestiques pouvait tout révéler.

» Comme c'est l'habitude en province, où chaque locataire a sa clef, j'avais la mienne, et je pus mettre Gratien hors de la maison, sans qu'il fût ni vu ni entendu de personne.

» Maintenant, ce que je viens de vous raconter fut l'histoire de trois mois de ma vie. Le premier mois, je dois rendre justice à Gratien, il ne me parla absolument que de son frère. Le second mois, il hasarda quelques mots sur lui-même.

» A ces quelques mots, je le sais bien, j'eusse dû l'arrêter, et, s'il recommençait, lui fermer ma porte; mais, songez-y bien, j'étais seule, sans personne au monde, à qui demander un appui ou un conseil. J'avais autour de moi l'exemple de toutes mes compagnes, sur lesquelles je n'avais aucune supériorité, ni de fortune, ni de position. Ce vague souvenir qui, dans ma jeunesse, brillait encore comme une aube lointaine d'une première enfance joyeuse et brillante, s'effaçait tous les jours un peu plus. Je savais ce que l'on souffre d'amour, et je plaignais Gratien de m'aimer. Vis-à-vis de lui, je me sentais parfaitement sûre de moi; d'ailleurs, j'avais en Black un gardien incorruptible. Je ne souffrais point, soit chez moi, soit à la promenade, qu'il nous quittât un instant, et je l'eus bientôt dressé à un petit manége qui dérouta tous les plans de Gratien; mais, un soir, le chien me quitta...

Le chevalier de la Graverie frissonna; car il entrevit du premier coup d'œil les conséquences que son rapt allait avoir pour la pauvre jeune fille. Sa main chercha la sienne, il la porta à ses lèvres et la baisa pieusement.

— Continuez, murmura-t-il; car la jeune fille, étonnée et de son action et de l'expression de son visage, s'était arrêtée et le regardait.

— Eh bien, je vous dirai donc qu'un soir, mon chien me quitta. J'étais désolée de la perte de mon chien. Gratien parut partager ma douleur et courut de son côté, à ce qu'il me dit, du moins. Je courus du mien, de façon à mécontenter mademoiselle Francotte; mais j'aimais mieux risquer de l'irriter et retrouver mon pauvre Black. Il me semblait que j'avais perdu mon gardien, et que, tant que je ne l'aurais pas retrouvé, j'étais sous le poids de quelque malheur inconnu mais imminent.

» Un soir, vers six heures, je reçus une lettre d'une écriture inconnue; elle était signée : *Femme Constant.*

» Elle était conçue en ces termes :

» Mademoiselle Thérèse,

» On dit que vous avez perdu un chien auquel vous teniez
» beaucoup, que ce chien est un épagneul noir avec une seule
» tache blanche à la gorge. Mon mari en a trouvé, voilà tantôt
» huit jours, un dont le signalement est le même. Voulez-vous,
» ce soir, vous assurer si ce chien est bien le vôtre? Dans ce cas,
» quelque peine que cela nous fasse de le quitter, nous nous
» empresserions de le rendre à sa légitime propriétaire.

» J'ai l'honneur, etc. » Fe CONSTANT.

» Rue Saint-Michel, 17, au second. »

» Je jetai un cri, et, sans donner d'explications à personne, je pris mon châle et mon chapeau, et sortis.

» En un instant, je fus rue Saint-Michel; je montai au second du nº 17, et je sonnai.

» Une vieille femme vint ouvrir.

» — Madame Constant? lui demandai-je.

» — Êtes-vous mademoiselle Thérèse?

» — Oui.

» — Vous venez pour un chien?

» — Oui.

» — Eh bien, entrez dans cette chambre; je vais prévenir madame.

» On me fit entrer dans une chambre.

» J'y étais depuis cinq minutes à peine, qu'une porte s'ouvrit; le bruit me fit tourner la tête.

» Je poussai un cri, un seul :

» — Henri!

» Et je me jetai dans les bras de celui qui venait d'ouvrir la porte...

» Le lendemain matin, j'étais dans ses bras encore; seulement, j'y étais pleurante et désespérée.

» Gratien, comprenant qu'il n'obtiendrait jamais rien de moi, et que son frère avait tout mon amour, Gratien, que j'avais constamment vu en officier, Gratien avait revêtu les habits de son frère, ceux-là mêmes qu'il portait la dernière fois que je l'avais vu, et m'était apparu sous ces habits.

» A sa vue, mes forces m'avaient abandonnée; mon amour seul était resté en moi et avait disposé de moi.

» La ressemblance entre ces deux jumeaux était telle, que j'y avais été trompée. Ce ne fut que le lendemain que Gratien m'avoua tout...

— Oh! le misérable! s'écria le chevalier de la Graverie.

— Il n'avait point agi de son propre mouvement, mais d'après les conseils d'un de ses amis, nommé Louville.

— Je le connais! s'écria le chevalier. Continuez, mon enfant, continuez.

XXVI

Où le chevalier de la Graverie prend une résolution.

Thérèse continua son récit.

Le reste de l'histoire était aussi simple que triste, et, en quatre mots, nous la raconterons au lecteur.

Gratien, incapable, dans son libre arbitre, d'une supercherie si criminelle, y avait été poussé par Louville.

Le régiment avait reçu ordre de changer de garnison.

Louville avait fait comprendre à Gratien qu'il y allait de son honneur de ne pas quitter Chartres sans avoir été l'amant de Thérèse.

Les deux jeunes gens avaient alors combiné le piége où la pauvre enfant avait laissé son honneur.

Thérèse avait été pendant vingt quatre heures atteinte d'une espèce de folie dans laquelle les événements de Paris se confondaient pour elle avec ceux de Chartres.

Lorsqu'elle reprit ses sens, la vieille femme qui lui avait ouvert la porte et qui l'avait fait passer dans la chambre fatale, était près de son lit.

La vieille lui dit qu'elle pouvait rester dans cet appartement, loué pour un an, et dont tous les meubles lui appartenaient.

Elle avait, en outre, à lui remettre une lettre de Gratien et une somme d'argent.

Thérèse ne comprit rien d'abord à ce qu'on lui disait; les sons arrivaient à son oreille, mais indistincts et sans suite.

Peu à peu, le jour se fit dans sa raison, et elle comprit.

Depuis la veille au soir, le régiment était parti; Gratien était parti avec son régiment. Elle était abandonnée! et, en échange de son honneur volé, on lui offrait une chambre, des meubles et de l'argent!

La pauvre enfant poussa des cris de honte et de douleur, se jeta à bas du lit, s'habilla à la hâte, repoussa la femme, la lettre et l'argent, et s'élança hors de la maison.

Mais, une fois hors de la maison, que faire?

Elle n'en savait rien elle-même.

Rentrer chez mademoiselle Francotte?

Impossible! Que dire? Comment motiver son absence? Comment expliquer son retour? Quel motif donner à sa douleur?

Elle se fouilla.

Elle avait trente ou quarante francs sur elle; c'était toute sa fortune.

Elle pensa bien à mourir; mais le courage, qui l'avait soutenue dans sa première tentative de suicide, l'abandonna complétement dans la seconde.

Elle s'en alla au hasard, se soutenant aux murs; si pâle, que beaucoup de passants lui demandèrent:

— Qu'avez-vous, mon enfant?

— Rien! répondait Thérèse d'une voix brève.

Et elle continuait son chemin.

Et l'on sentait une telle douleur au fond de cette réponse, qu'on la laissait passer avec une sorte de respect. La véritable douleur a sa majesté.

Elle alla ainsi trébuchant, sans y voir et sans savoir où elle allait.

Elle arriva au faubourg de la Grappe.

Bientôt les larmes amassées dans sa poitrine éprouvèrent un tel besoin de se répandre au dehors, que Thérèse, comprenant qu'elle allait éclater en sanglots, chercha un endroit où pleurer en liberté.

Elle avait une porte au bout de la main, elle poussa cette porte.

Cette porte s'ouvrait sur une allée sombre, étroite et humide.

Thérèse s'engagea dans l'allée.

A peine y fut-elle, que les larmes se firent un passage, et que, du moins, elle pleura abondamment.

Il était temps: son cœur était près de se briser.

Combien d'heures resta-t-elle ainsi à pleurer dans cette allée? C'est ce qu'il lui eût été impossible de dire.

Elle s'était sentie affaiblie, avait cherché un endroit où s'asseoir, avait trouvé un escalier, et s'était assise sur la première marche.

Elle sortit de sa torpeur en sentant qu'on lui touchait l'épaule.

C'était une vieille femme habitant la maison, et qui, en rentrant chez elle, avait vu dans la pénombre se dessiner quelque chose comme la forme d'un corps.

Thérèse leva la tête sans songer à essuyer les larmes qui coulaient sur son charmant visage.

Cette douleur si vraie, qu'il n'y avait point à s'y tromper, toucha la vieille femme.

Elle lui demanda avec intérêt ce qu'elle faisait, ce qu'elle désirait, et si elle pourrait lui rendre service.

Thérèse fit un demi-mensonge.

Elle dit qu'elle était lingère, qu'elle avait été renvoyée de chez sa maîtresse, et qu'elle cherchait un logement.

Rien de tout cela n'était invraisemblable, qu'un si grand chagrin pour un si petit malheur.

— Et savez-vous bien travailler? demanda la vieille femme.

Thérèse, sans lui répondre, lui montra un col brodé par elle-même et qu'elle portait au cou.

C'était un chef-d'œuvre.

— Bon! dit la vieille femme, quand on fait de ces choses-là avec son aiguille, il ne faut pas s'inquiéter: on ne meurt jamais de faim.

Thérèse ne répondit pas.

— Vous cherchez un logement? dit la bonne femme.

Cette fois, Thérèse fit un signe de tête.

— Eh bien, justement, il y en a un dans la maison; il est tout garni et pas cher. Dame! ce n'est pas beau; mais, pour dix-huit francs par mois, on ne peut pas demander un palais. Seulement, il faudra payer la première quinzaine d'avance: neuf francs.

Thérèse tira de sa poche deux pièces de cinq francs.

— Payez, dit elle.

— Mais vous ne savez pas même s'il vous conviendra? demanda la bonne femme.

— Il me conviendra, répondit Thérèse.

— Eh bien, alors, venez avec moi.

La vieille monta la première; Thérèse la suivit. La vieille s'arrêta au second; c'était là que logeait la propriétaire.

Le marché fut vite fait; celle-ci ne demandait à ses locataires d'autres renseignements que: « Pouvez-vous payer d'avance? » Quand ils répondaient: « Oui, » ils étaient les bienvenus.

Dix minutes après, Thérèse était installée dans le galetas où la trouva le chevalier de la Graverie.

Le même jour, avec le reste de l'argent qu'elle avait, sauf la nourriture d'une semaine, Thérèse se fit acheter, par la vieille femme, de la mousseline, des aiguilles et du coton à broder.

Quant à ses broderies, elle avait l'habitude de les dessiner elle-même.

Le surlendemain, la bonne femme sortit avec un col et des manchettes brodés par Thérèse, et rapporta dix francs.

Thérèse lui en donna deux pour sa peine.

La pauvre enfant avait calculé qu'elle pouvait vivre avec vingt-cinq sous par jour, et qu'elle pouvait gagner trois francs.

Il n'y avait donc pas d'inquiétudes à avoir à ce sujet, comme le lui avait dit la vieille femme.

Cela alla ainsi pendant un mois.

Pendant ce mois, Thérèse était parvenue à mettre cinquante francs de côté.

Seulement, depuis quelques jours, la vieille lui tenait des discours étranges: elle ne lui parlait que de la facilité qu'avaient les belles filles de devenir riches, de la bêtise qu'elle faisait en s'usant les yeux à travailler dans un grenier; puis elle se plaignait de ne plus trouver à vendre comme dans le commencement; le rapport de l'ouvrage avait diminué de moitié.

Tous ces propos laissaient Thérèse assez indifférente; le rapport de l'ouvrage diminuât-il de moitié, elle aurait encore de quoi vivre.

Enfin, un soir, la vieille s'expliqua plus clairement : elle parla d'un jeune homme qui avait vu Thérèse, qui était amoureux d'elle, qui parlait de louer un appartement, qui faisait des offres...

Thérèse releva sa tête pâlissante, et, avec une expression incroyable de dégoût et de volonté mêlés ensemble :

— Je vous comprends, dit-elle. Sortez! et que je ne vous revoie jamais.

La vieille femme voulut insister, puis se défendre, s'excuser; mais Thérèse, aussi fière dans un galetas qu'une reine dans son palais, lui ordonna une seconde fois de sortir, et, cette fois, d'un ton si impérieux, que la vieille sortit la tête baissée en murmurant :

— Dame! on ne savait pas cela.

A partir de ce moment, Thérèse n'eut plus son intermédiaire, et fut forcée d'aller offrir son ouvrage elle-même aux lingères de Chartres.

Celles-ci la reconnurent pour la première demoiselle de magasin de mademoiselle Francotte, et lui firent toutes sortes d'offres pour prendre chez elles la place qu'elle avait occupée chez la lingère en renom; mais Thérèse ne voulait pas se donner en spectacle dans un comptoir.

D'ailleurs, elle s'était aperçue qu'elle était enceinte, et, dans son état, ce qui lui convenait, c'était l'ombre et la solitude.

Elle vécut ainsi jusqu'au moment où le choléra fit invasion à Chartres. La pauvre Thérèse se fit sœur de charité dans son malheureux faubourg.

Puis, un matin, au moment où elle allait se lever pour porter secours à une voisine malade, ses forces lui manquèrent tout à coup à elle-même.

L'ange noir l'avait touché de l'aile en passant.

Nous avons vu dans quel état l'avait trouvée le chevalier.

Telle était l'histoire de Thérèse. Depuis cinq mois, elle n'avait pas vu Gratien et n'avait pas entendu parler de lui.

Quant à l'alliance qu'elle portait au doigt, elle n'avait d'autre souvenir à l'endroit de cette bague, sinon qu'elle lui avait été donnée avec recommandation de la conserver précieusement comme un signe qui pouvait servir un jour à lui faire reconnaître sa famille.

Le chevalier de la Graverie avait écouté avec une religieuse attention le récit que lui avait fait Thérèse. Lorsqu'elle avait parlé de la perte de Black, le chevalier avait senti le rouge lui monter au visage; puis, quand il avait envisagé quelles conséquences terribles cette perte avait eues pour la jeune fille, que c'était en se servant de cette absence de Black et sous prétexte de lui faire retrouver son chien, qu'on l'avait attirée dans un guet-apens, où elle avait laissé son honneur et, selon toute probabilité, son bonheur, il fut saisi d'un véritable remords, et, pressant et baisant les mains de la jeune fille, il se laissa tomber à ses genoux en disant :

— Thérèse! Thérèse! le bon Dieu est bon; il nous éprouve parfois, mon enfant; mais, crois-moi, ce n'est point sans intention que sa miséricorde m'a envoyé sur ta route, et, à partir d'aujourd'hui, je jure de consacrer tous mes soins à ton bonheur.

— Hélas! répondit Thérèse ne comprenant rien à cet élan du chevalier, mon bonheur! vous oubliez, monsieur, qu'il n'y a plus de bonheur pour moi .. Mon bonheur eût été de vivre avec Henri, et je suis éternellement séparée de lui.

— Bon, bon, bon ! dit le chevalier avec cette expression confiante d'un homme joyeux et convaincu que la chance qu'il avait eue de retrouver d'une façon aussi inattendue la fille de Mathilde ne pouvait s'arrêter en si beau chemin, bon! nous arrangerons tout cela. Il n'y a pas que M. Henri au monde, que diable! Il y a son frère, M. Gratien.

— Ce ne serait pas le bonheur, dit Thérèse; ce serait une réparation, voilà tout.

— Eh bien, mais, dit le chevalier, ce serait déjà quelque chose, il me semble.

Thérèse secoua la tête.

— Comment voulez-vous, dit-elle, qu'un jeune homme noble et riche comme lui consente jamais à épouser une pauvre ouvrière comme moi? Je lui ai servi de jouet, voilà tout. Croyez-vous qu'il eût jamais osé faire à la fille d'un comte ou d'un marquis, ayant un père ou des frères pour la venger, l'outrage qu'il n'a point hésité de faire à une pauvre orpheline?

Le chevalier sentit comme une aiguille lui traverser le cœur; ses yeux lancèrent une flamme; c'était la première fois qu'un désir de vengeance se présentait à lui.

Jamais contre M. de Pontfarcy il n'avait éprouvé rien de pareil à ce qu'il venait de ressentir contre Gratien.

Il se rappela avec une certaine joie, que, pendant son voyage au Mexique, il avait appris à loger une balle assez adroitement pour ne manquer qu'une fois sur trois, ces fameux perroquets verts que Dumesnil ne manquait jamais, lui.

Puis, instinctivement, il fit cette fameuse feinte qui constituait la botte secrète que le capitaine lui avait apprise et qui lui venait, à lui, d'un maître d'armes napolitain.

Pourquoi pensait-il à tout cela? pourquoi y pensait-il en serrant les dents? Le chevalier ne s'en rendait pas compte; mais enfin, il y pensait.

Quant à Thérèse, elle demeurait silencieuse et accablée; elle ne vit ni l'expression froncée qu'avait prise un instant la physionomie du chevalier, ni le mouvement de main qu'il avait fait en dessinant dans l'air sa botte secrète.

Cette conversation avait considérablement abattu ses forces, et, aux dernières paroles prononcées par elle et que nous venons de rapporter, elle fut reprise de cette toux sèche et profonde qui avait déjà si fort inquiété M. de la Graverie.

Le chevalier remit donc à un autre moment, de lui demander les derniers détails, s'il en restait encore à lui donner.

Il avait remarqué que pas une seule fois Thérèse n'avait prononcé le nom de famille ni de Henri ni de Gratien, et qu'elle les avait nommés seulement par leur nom de baptême.

Mais, pour retrouver Gratien, le jour où il aurait besoin d'avoir une explication avec lui, le chevalier n'avait pas besoin de savoir son nom de famille : il connaissait le régiment dans lequel servait le jeune homme; il lui serait facile, au ministère de la guerre, de savoir où ce régiment tenait garnison, et la figure de Gratien et celle de son interlocuteur Louville s'étaient assez profondément gravées dans son souvenir pour qu'il n'eût aucun doute de le reconnaître à la première vue.

Mais ce que le chevalier jugeait être le plus pressant à cette heure, c'était de s'assurer de la réalité des espérances qu'il avait fondées sur le mystère qui entourait la naissance de Thérèse; il trouvait, dans le sentiment inconnu que la jeune fille lui avait inspiré, des jouissances si pures, un charme si puissant, un attrait si profond, qu'il avait hâte de légitimer ces jouissances afin d'emprunter à ce sentiment tout ce qu'il pouvait lui donner de bonheur.

Avant tout, cependant, Thérèse devait être assez bien pour que le chevalier, en la quittant afin de commencer ses recherches, n'emportât aucune inquiétude à l'endroit, nous ne dirons point de sa santé, mais de sa vie.

XXVII

Où M. le chevalier de la Graverie est un instant ému par le scandale qu'il cause dans la vertueuse ville de Chartres.

Cependant, dans une ville comme Chartres, un événement aussi considérable que celui de l'introduction d'une jeune fille dans la demeure d'un vieux garçon — personnage d'ailleurs important par sa naissance et par sa fortune — ne pouvait passer inaperçu. Les commentaires de chacun lui donnèrent donc bientôt des proportions gigantesques, et, au bout de huit jours, ils en avaient complétement dénaturé la portée.

M. le chevalier de la Graverie, déjà suspect par les excentricités que lui avait fait commettre Black, devint en peu de jours, et par la pente naturelle des caquetages bourgeois, un homme affreux et immoral qui, non content d'avoir séduit une jeune fille, n'hésitait point à donner le scandale public d'une cohabitation illégitime; — un homme, enfin, que ne pouvait honorablement connaître ni saluer aucune personne se respectant le moins du monde.

Depuis qu'il y avait quelque amélioration dans son état, Thérèse commençait à s'inquiéter de ce qui pouvait plaire à celui qu'elle considérait comme un bienfaiteur et qu'elle se sentait disposée à aimer comme un père.

Elle avait, en conséquence, exigé qu'il reprît le cours de ses promenades quotidiennes, qu'elle regardait comme nécessaires à sa santé. Le chevalier, de son côté, heureux de ce doux et affectueux servage, suivait ponctuellement les ordres de la jeune fille, et, comme un instrument bien réglé qui, dérangé un instant, reprend, au premier équilibre, son mouvement habituel, il consacrait comme autrefois deux heures entre son déjeuner et son dîner à une course sur les buttes.

Seulement, cette course se faisait maintenant en compagnie de Black, qui, partageant tous les sentiments de son maître, semblait être, sinon le plus heureux chien, du moins un des chiens les plus heureux de la création.

Nous avons dit que le chevalier s'était arrêté au plus pressé, c'est-à-dire qu'il avait résolu de pénétrer d'abord le mystère de la naissance de Thérèse.

Prendre un parti n'avait pas été une chose facile pour un homme qui, jusque-là, avait fait de sa vie une somnolence indifférente et insouciante; aussi le parti pris dans le fond, restait-il à décider la forme dans laquelle il serait poursuivi.

C'était à chercher cette forme que le chevalier employait ses promenades.

Que pouvait faire, que devait faire le chevalier pour arriver au but qu'il se proposait?

Sa préoccupation était donc fort grande; les gambades et les caresses de Black avaient seules le privilége de l'en distraire.

Aussi le chevalier fut-il longtemps à remarquer l'affectation grossière avec laquelle ceux-là mêmes qui avaient été le plus souvent ses hôtes, avaient l'air de ne pas le voir lorsqu'ils passaient près de lui, afin d'éviter d'avoir à le saluer.

Cependant, un jour que, moins distrait que d'habitude, il avait salué cérémonieusement une vieille douairière qui tenait le haut bout dans la société du cloître Notre-Dame, et qu'il avait remarqué qu'en lui rendant son salut, mais de la tête seulement, celle-ci avait allongé une moue dédaigneusement significative, M. de la Graverie rentra chez lui fort inquiet.

Comme tous les gens qui ont rétréci leur existence, il était fort soucieux du *qu'en dira-t-on*; et, à l'idée qu'il avait pu démériter de l'estime publique, il sentit tout son sang se glacer dans ses veines.

Aussi n'eut il point assez de force, assez d'empire sur lui-même pour cacher sa préoccupation à Thérèse, et celle-ci sut-elle l'interroger assez adroitement pour pénétrer le secret de sa contrariété.

Le chevalier lui raconta, tout simplement et sans commentaires, l'impolitesse de la douairière.

— Vous le voyez, cher et bon monsieur, s'écria la jeune fille, ma triste destinée réagit sur tous ceux qui s'intéressent à moi; mais je ne souffrirai pas que vous en soyez plus longtemps victime.

— Comment cela? s'écria le chevalier inquiet.

— Oui, répondit Thérèse, grâce à vos soins, je suis guérie et puis reprendre mes travaux. Je vais donc m'éloigner, mais en vous demandant la permission de revenir, de temps en temps, vous remercier de ce que vous avez fait pour moi, et vous prouver que je n'oublierai jamais que je vous dois la vie.

Le chevalier pâlit.

— Partir! dit-il, me laisser seul! Vous n'y avez pas songé, Thérèse! Mon Dieu, que deviendrais-je seul?

— Avant de me connaître, demanda Thérèse, ne viviez-vous donc pas seul?

— Avant de vous connaître, oui, je crois que je vivais comme cela, répondit le chevalier; mais, depuis que je vous connais, je me suis fait une douce habitude de votre présence. Oh! fit le chevalier avec un douloureux retour sur le passé, j'ai aimé, moi aussi : d'abord, votre...

Il s'arrêta.

Thérèse le regarda avec étonnement.

— D'abord, une femme, continua le chevalier; je l'ai tant aimée, que j'ai cru que j'en mourrais, quand elle...

— Quand elle est morte? demanda Thérèse.

— Oui, reprit le chevalier, quand elle est morte... Car l'infidélité, la trahison; l'oubli, mon enfant, c'est la mort!

— Oh! je le sais bien, s'écria Thérèse en éclatant en sanglots.

— Bon! dit le chevalier en se frappant le front, voilà que je la fais pleurer, à présent! mais, sac à papier! je suis donc une double brute?

— Non, non, non! dit Thérèse, vous êtes le meilleur des hommes, et, si l'on vous a fait souffrir, vous, nul n'a le droit de demander à être exempté des douleurs humaines!

— Oui, dit le chevalier avec mélancolie, on m'a fait bien souffrir, ma pauvre enfant! Par bonheur, j'avais un ami... Ah! je l'avais bien aimé, et je l'aime bien encore, celui-là, n'est-ce pas, Black?

Black, qui justement regardait le chevalier en ce moment, comme s'il eût deviné qu'il allait être question de lui, s'approcha à l'appel de son maître, qui lui prit la tête entre ses deux mains et l'embrassa tendrement.

Thérèse cherchait à deviner quelle liaison il pouvait y avoir entre Black et cet ami dont parlait le chevalier, et elle se demandait comment Black pouvait être appelé en témoignage de cette amitié.

Mais ceci était tout simplement un problème qu'il lui était impossible de résoudre, et que le chevalier lui-même eût eu bien de la peine à lui expliquer.

M. de la Graverie resta quelque temps absorbé dans la contemplation de Black.

Puis, tout à coup, redoublant de caresses pour l'animal et de doux yeux pour Thérèse :

— Non, mon pauvre Dumesnil, dit-il, non, sois tranquille, va! je ne l'abandonnerai jamais... Quand toute la ville de Chartres devrait me tourner le dos, et quand toutes les douairières du monde devraient me faire la moue.

Thérèse regardait le chevalier avec une certaine crainte.

Cet homme si bon avait-il des tendances à la folie? En tout cas, ce devait être une folie douce et bonne que celle du chevalier, et Thérèse se disait en elle-même qu'elle n'en aurait jamais peur.

Elle reprit la première la parole.

— Il le faut, cependant, monsieur le chevalier, dit-elle.

Le chevalier sortit de son rêve.

— Quoi? que faut-il, mon enfant? dit-il avec la plus grande douceur.

— Il faut que je m'en aille.

— Ah! oui, c'est vrai, dit le chevalier, vous me disiez cela. Et, moi, je vous répondais : « Thérèse, mon enfant bien-aimée, est-ce que vous croyez qu'il me serait possible de vivre désormais dans l'isolement? » Mais pensez donc, chère enfant, à la solitude dans laquelle me laisserait votre départ!

— Je pense à tout cela, monsieur le chevalier, et je pense surtout, en égoïste que je suis, à la peine que cela me fera à moi-même de vous quitter; mais cette séparation est nécessaire. Lorsque je ne serai plus là, vous retrouverez les amis qui s'éloignent de vous aujourd'hui; lorsque j'aurai cessé de troubler votre existence, vous reprendrez vos paisibles habitudes.

— La troubler! troubler mon existence, ingrate enfant! mais apprends donc une chose : c'est qu'à part l'époque où...

Le chevalier poussa un soupir; puis, se reprenant :

— Je n'ai connu le bonheur que depuis que tu es entrée dans cette maison.

— Triste bonheur! reprit Thérèse en souriant au milieu de ses larmes; des secousses, des émotions continuelles, des tourments, des inquiétudes incessantes; car, au milieu de ma souffrance, de mon atonie, de mon délire même, je vous voyais assez bon pour vous soucier de ma vie comme si vous étiez vraiment mon père!

— Votre père! s'écria le chevalier, comme si j'étais vraiment votre père! et qui vous a dit que je ne l'étais pas?

— Oh! monsieur, dit Thérèse en soupirant, votre bonté pour moi vous inspire ce généreux mensonge; mais il ne saurait m'abuser. Si vous aviez été mon père, si vous aviez tenu à moi par un lien de parenté quelconque, auriez-vous, vous qui étiez riche et heureux, laissé mon enfance dénuée et misérable? Ma jeunesse eût elle été privée de l'appui, des conseils, de l'amour de celui auquel j'aurais dû la vie? Non, monsieur, non... Hélas! je ne suis pour vous qu'une étrangère que votre charité a recueillie, qu'un sentiment de tendresse pour ce qui souffre

vous inspire l'idée d'adopter ; mais certainement... mais par malheur..., ajouta-t-elle en secouant la tête, je ne suis pas votre fille.

Le chevalier baissa les yeux et courba le front; ce que la jeune fille venait de lui dire le touchait comme un reproche : il maudissait au fond de son cœur l'insouciance avec laquelle il avait laissé à son frère le soin de s'occuper de ce qui concernait l'avenir de madame de la Graverie; il se méprisait d'avoir déserté, par un mauvais instinct de conservation personnelle, les soucis ordinaires de l'existence de chaque homme, et se demandait, enfin, comment il avait pu vivre de si longues années sans se préoccuper de ce qu'étaient devenus celle qui avait été sa femme et l'enfant qui, après tout, avait le droit de porter son nom.

Le résultat de cette conversation, et surtout de la rêverie qui en fut la suite, avait été de stimuler vigoureusement les hésitations paresseuses du chevalier; il tremblait que, cédant aux suggestions d'une délicatesse susceptible, Thérèse ne vînt à exécuter la résolution dont elle lui avait parlé; et le cœur du bonhomme, rajeuni par le calme dans lequel il avait si longtemps vécu, était devenu tellement ardent dans sa nouvelle affection, qu'il ne songea pas à se voir séparé de la jeune fille avec moins de terreur que s'il se fût agi pour lui d'une mort prochaine.

Il se décida donc, quoi qu'il lui en coutât, à faire un voyage à Paris.

Ce voyage avait pour but de retrouver son frère, afin d'obtenir de lui des renseignements sur ce qu'étaient devenus madame de la Graverie et l'enfant dont il l'avait laissée enceinte.

Quitter sa maison, ses douces habitudes, son jardin alors frais et embaumé, c'était un effort dont, il y avait quelques mois, le chevalier eût été complétement incapable. Aujourd'hui qu'il avait à y laisser les deux affections qui remplissaient son cœur si longtemps vide, Thérèse et Black, le bonhomme s'y décidait, tant il s'était fait un immense changement en lui ; mais, en s'y décidant, il se trouvait lui-même très-héroïque, et, pour qu'il prît une si dure résolution, il ne fallait pas moins que l espoir de s'assurer à jamais un bonheur qui lui semblait si doux.

Cette décision prise, restait à la mettre à exécution.

Or, c'était là la difficulté.

Chaque jour, le chevalier disait :

— Ce sera pour demain.

Demain arrivait, et le chevalier, n'ayant pas retenu sa place à la malle-poste, disait :

— Ou je ne trouverai pas de place, ou je serai forcé d'*aller en arrière*.

Et aller en arrière, en voiture, était chose insupportable au chevalier.

Ce n'était pas sa valise qui le retenait; il en avait acheté une toute neuve, dimension exigée par la loi pour les malles-postes; il l'avait bourrée de linge et d'habits; avec une pareille valise, il pouvait retourner à Papaëti.

Mais la valise restait toute bourrée dans un coin de la chambre.

Il n'y avait qu'à abaisser le couvercle et donner un tour de clef; le chevalier n'abaissait pas le couvercle, le chevalier ne donnait pas le tour de clef; le chevalier enfin ne partait pas.

Ce qui ne l'empêchait pas de dire, tous les jours, en embrassant Thérèse et en caressant Black :

— Mes pauvres amis, vous savez que c'est demain que je pars.

XXVIII

Où le chevalier part pour Paris.

Un jour que Thérèse s'était trouvée plus souffrante que les jours précédents, et que le chevalier, ayant, cette fois, un prétexte plausible de ne point parler de son voyage de Paris, l'avait soignée toute la journée, l'enfant se coucha vers sept heures du soir en exigeant du chevalier la promesse qu'il ferait, au clair de la lune, la promenade qu'il n'avait point faite à la clarté du soleil.

Le chevalier promit.

Et, comme cette promenade quotidienne était, en effet, nécessaire à sa santé, comme il faisait un temps magnifique, comme Black le sollicitait en même temps que Thérèse, en remuant la queue et en allant vers la porte, le chevalier prit ses gants, sa canne, son chapeau, et sortit.

Inutile de dire que, de jour comme de nuit, il n'y avait pour le chevalier de la Graverie qu'une promenade : c'était le tour de ville.

Il se dirigea, en conséquence, du côté des buttes.

Vers neuf heures et demie du soir, son tour de ville le ramena à la rue du Cheval-Blanc.

En tournant l'angle qui, de la place de la Cathédrale, conduit à cette rue, il aperçut la malle-poste qui changeait de chevaux.

— Ah! dit-il, si Thérèse n'avait pas été plus souffrante aujourd'hui qu'hier, j'eusse retenu ma place pour Paris ; c'était l'occasion.

Et il s'approcha machinalement de la malle-poste.

Pourquoi s'approchait-il de la malle-poste?

Oh ! la belle demande !

Tous les provinciaux sont plus ou moins flâneurs : une diligence qui relaye, une voiture qui arrive, ont pour leur désœuvrement de si grands charmes, que la poste elle-même ou les cafés qui l'avoisinent sont, dans beaucoup de villes, le rendez-vous de tous les oisifs; des visages inconnus à regarder, des conjectures à former, des médisances à échafauder, fût-ce sur les nuages, le roulement des roues sur le pavé, le bruit des grelots, les jurons des postillons, les abois des chiens, sont des distractions pour les cerveaux vides ou engorgés; le départ et l'arrivée, ou plutôt l'arrivée et le départ des voyageurs constituent tous les chapitres de l'imprévu d'une existence de province, et M. de la Graverie était trop l'homme de la tradition pour manquer à la bonne fortune que le hasard lui envoyait.

Il s'approcha donc du véhicule gouvernemental, au moment où le garçon d'écurie venait d'attacher le dernier palonnier, où le postillon rassemblait les rênes et faisait claquer son fouet pour tenir ses chevaux attentifs au signal du départ, qu'il allait leur donner tout à l'heure.

Le conducteur, son portefeuille sous le bras, passa vivement entre M. de la Graverie et la voiture, grimpa dans son cabriolet et cria au postillon :

— En route !

Le postillon fouetta les chevaux, la voiture s'ébranla, et le mouvement fit jouer la portière mal fermée.

La portière s'ouvrit.

Depuis quelque temps, Black se tenait en face de la voiture, humant les émanations qui en sortaient de toute la largeur de ses narines, et la tenant, pour ainsi dire, en arrêt.

Cette attention que Black paraissait prêter à une cause inconnue, inquiéta le chevalier.

Mais son inquiétude se changea en étonnement, quand, par la portière ouverte, il vit Black sauter dans la voiture, et faire toutes sortes de caresses à un voyageur enveloppé d'un grand manteau, et qui se dessinait dans les profondeurs de la malle-poste, accoudé au coin le plus éloigné du chevalier.

Disons, pour suivre la progression, que l'étonnement du chevalier devint de la stupéfaction, quand une main sortit du manteau, tira la portière avec force et tourna le bouton en disant :

— Ah ! c'est donc toi, Black ?

La voiture s'éloigna.

Au bruit des roues, au claquement du fouet, à la fuite de la malle-poste, qui lui enlevait son ami, le chevalier de la Graverie revint à lui. La malle-poste était déjà à vingt pas.

— Mais on me prend Black ! cria-t-il ; mais on me vole Black ! Conducteur ! conducteur !

Le retentissement du lourd véhicule sur le pavé empêcha la voix du chevalier d'arriver jusqu'à celui qu'il appelait.

Désespéré de perdre son chien, jaloux de la prédilection qu'il venait de lui voir manifester pour un étranger, intrigué du mystère qui se cachait sous cette reconnaissance inattendue, et supposant que ce mystère pouvait intéresser Thérèse, le chevalier ne pensa ni à son âge, ni aux velléités goutteuses qui le mordaient quelquefois à l'orteil, et il se mit à courir bravement après la voiture.

Mais la malle-poste avait dans le personnel de ses quatre chevaux seize pieds, tous les seize sains et vigoureux, tandis qu'un des deux que possédait le pauvre chevalier, était légèrement avarié. Il ne l'eût donc jamais rejointe, ni même approchée, si une charrette qui, se trouva entrer sous la porte Chatelet au moment où la malle tentait d'en sortir, n'eût arrêté celle-ci quelques instants.

M. de la Graverie profita de l'obstacle, rejoignit la malle-poste, sauta sur le marchepied et se cramponna à la portière d'une main, et de l'autre à une courroie.

De parler, il n'en était pas question : la course avait essoufflé le pauvre homme au point qu'il lui était impossible d'articuler une parole : seulement, une fois juché là, il était tranquille ; si vite qu'allât la voiture, il la suivrait ; d'ailleurs, il savait qu'à un quart de lieue de là, au moment où la malle-poste quitterait le faubourg de Lèves, elle trouverait la montagne, et ne pourrait monter qu'au pas, ou tout au plus au petit trot, sa pente escarpée. Là, il aurait évidemment repris haleine, et il lui serait loisible d'entamer le chapitre des réclamations.

Ce qu'avait prévu le chevalier arriva : pendant le kilomètre où il resta juché sur le marchepied, il reprit haleine, et, arrivé au pied de la montée, la malle-poste passa d'abord du galop au petit trot, puis du petit trot au pas.

Depuis quelque temps déjà, tandis que le chevalier regardait du dehors au dedans, Black regardait du dedans au dehors, et, les deux pattes sur le rebord de la portière, la tête à moitié passée hors de la malle-poste, humait l'air de la nuit avec le calme et la sérénité d'un voyageur dont le nom est couché sur la feuille du conducteur avec cette épigraphe : *Payé*.

M. de la Graverie, qui, au bout du compte, ne voulait que son chien et qui aimait autant l'avoir sans discussion, sauta en arrière, retomba sur la grande route, et, espérant que l'animal allait en faire autant que lui, appela :

— Black !

Black, en effet, fit un mouvement pour s'élancer ; mais une main vigoureuse le retint par son collier, et, bon gré, mal gré, le réintégra dans la voiture.

— Black ! répéta le chevalier avec une énergie qui ne laissait à Black que le choix entre une obéissance immédiate ou une désobéissance absolue.

— Ah çà ! dit une voix, de l'intérieur de la voiture, n'avez-vous pas bientôt fini d'appeler mon chien, et voulez-vous lui faire briser les reins sur le pavé ?

— Comment ! votre chien ? s'écria le chevalier abasourdi.

— Sans doute, mon chien, reprit la voix.

— Ah ! voilà qui est fort ! s'écria le chevalier. Black n'appartient qu'à moi, entendez-vous, monsieur !

— Eh bien, s'il est à vous, c'est que vous l'avez volé à sa maîtresse.

— A sa maîtresse ? répéta le chevalier au comble de l'étonnement et trottinant toujours près de la voiture. Pourriez-vous me dire le nom de cette maîtresse ?

— Voyons, dit une autre voix, décide-toi à une chose ou à l'autre : rends son chien à ce vieil imbécile, ou envoie-le promener ; mais, mille millions de cigares ! que l'on dorme ! la nuit est faite pour dormir, surtout lorsqu'on est en malle-poste.

— Eh bien, dit l'autre voix, je garde Black.

Cette double provocation produisit sur le chevalier l'effet d'une commotion électrique.

Ses nerfs, déjà agacés par la course qu'il avait faite, se crispèrent, et, sans calculer le double danger qu'il pouvait courir à ramasser une querelle sur une grande route et à se cramponner à une malle-poste qui, d'un moment à l'autre, pouvait reprendre le galop, il saisit la clef, tenta d'ouvrir la portière, et, voyant qu'il n'y réussissait pas, il se hissa sur le marchepied et se retrouva à la hauteur de l'ouverture qui donnait de l'air à l'intérieur de la malle.

— Ah ! dit-il, je suis un vieil imbécile ! Ah ! vous gardez Black ! c'est ce que nous allons voir.

— Oh ! ce sera bientôt vu, dit celui des deux voyageurs qui paraissait être pour les partis extrêmes.

Et, prenant le chevalier au cou, il le poussa violemment en arrière.

Mais le désir de conserver un animal auquel il attachait un si grand prix et une superstition si étrange doubla les forces du chevalier, et, quelque violente qu'eût été la secousse, non-seulement elle ne lui fit pas lâcher prise, mais elle ne parut même pas l'ébranler.

— Prenez garde, monsieur, dit le chevalier avec une certaine dignité ; entre gentilshommes ou entre militaires...

— Ce qui est la même chose, monsieur, dit l'agresseur.

— Pas toujours, répondit le chevalier. Entre gentilshommes ou entre militaires, qui touche frappe !

— Oh ! comme vous voudrez, dit le jeune homme ; s'il ne faut que cela pour vous contenter, je reconnais que je vous ai touché. . ou frappé, à votre choix.

Le chevalier allait répondre à la provocation en tirant une carte de sa poche ; il la cherchait déjà, lorsque le jeune homme qui semblait placé là comme modérateur, s'écria :

— Louville ! Louville ! un vieillard !

— Eh ! que m'importe, à moi, celui qui me réveille quand je dors, mille cigares ! Celui-là n'est ni un jeune homme ni un vieillard, c'est mon ennemi.

— Ce vieillard, monsieur l'officier, dit le chevalier, est un officier comme vous, et, de plus, chevalier de Saint-Louis... Voici ma carte.

Mais ce fut le jeune homme à la voix conciliante qui la prit ; et, repoussant son ami d'un coin à l'autre :

— Voyons, dit-il, prends ma place et donne-moi la tienne.

L'officier brutal obéit en grognant.

— Je vous demande pardon, monsieur, pour mon camarade : c'est un garçon bien élevé d'habitude ; — mais, pour jouir des bienfaits de l'éducation qu'il a reçue, il faut qu'il soit éveillé ; dans ce moment, par malheur, il est endormi.

— A la bonne heure, dit le chevalier, voilà qui est d'un peu meilleure compagnie. Mais vous, monsieur, vous avez dit de votre côté : « Je garde Black. »

— Sans doute, j'ai dit cela.

— Eh bien, je dis, moi : Rendez-moi Black ; je veux Black ; Black est à moi.

— Black n'est pas plus à vous qu'à moi.

Et, comme, pour prononcer ces mots, le voyageur s'était mis nez à nez avec le chevalier, celui-ci, que le nom de Thérèse avait déjà fort étonné, jeta un cri de stupéfaction en reconnaissant le jeune homme.

Le jeune homme, c'était Gratien, l'auteur du crime commis sur Thérèse ; l'autre officier, c'était l'instigateur.

L'émotion du chevalier fut si forte, qu'il demeura quelques instants sans prononcer une parole.

Il y avait quelque chose de providentiel dans ce qui lui arrivait.

Aussi son premier mouvement fut-il un mouvement de reconnaissance pour Black, et, le saisissant à deux bras en approchant le museau de ses lèvres et en le baisant :

— Oh ! cette fois, s'écria-t-il, il n'y a plus à en douter, c'est toi, mon bon Dumesnil ! oui, c'est bien toi qui, après m'avoir fait retrouver mon enfant, veux m'aider à lui rendre l'honneur et à assurer son avenir.

— Par les cornes du diable ! s'écria l'autre officier, qui trouvait son juron ordinaire insuffisant pour une circonstance si insolite, cet homme est fou, et je vais appeler le conducteur pour le faire jeter à bas du marchepied. Conducteur ! conducteur !

— Louville ! Louville ! répéta son ami évidemment fâché de ces violences, et d'autant plus fâché qu'il savait maintenant, par les paroles mêmes du chevalier, qu'elles s'adressaient à un gentilhomme.

Mais le conducteur appelé avait entendu.

Il mit la tête hors du cabriolet, vit un homme cramponné à la portière de la malle-poste, et le prit pour un voleur qui mettait le pistolet à la gorge de ses voyageurs.

Il descendit donc sans faire arrêter la voiture, et repoussa rudement le chevalier.

— Oh ! oh ! dit celui-ci, ne soyez donc pas si brutal, Pinaud !

Or, Pinaud était un des courriers qui se chargeaient de lour-

nir de provisions de bouche la cuisine du chevalier, au temps où le chevalier songeait à sa cuisine. Pinaud recula tout étonné.

— Eh! oui, continua le chevalier, nous sommes de vieilles connaissances, il me semble, sac à papier!

Pinaud avait commencé de reconnaître le chevalier; mais, à son juron favori, il le reconnut tout à fait.

— Vous, à cette heure sur la route, monsieur le chevalier? s'écria-t-il.

— Sans doute, moi.

— Je le vois bien, vous!... Mais qui diable aurait pu s'y attendre? Vous n'avez donc plus peur ni du chaud, ni des courants d'air, ni de l'humidité, ni des courbatures?

— Je n'ai plus peur de rien, Pinaud, dit le chevalier, qui, dans l'exaltation nerveuse où il était, eût, en effet, comme don Quichotte, cherché querelle à un moulin à vent.

— Mais à qui en avez-vous, sur la grande route?

— A vous, Pinaud.

— Comment! à moi?

— Oui, oui, oui, à vous! Je vous demande, Pinaud, d'arrêter la malle-poste et de me laisser causer dix minutes avec ce monsieur.

— Impossible, monsieur le chevalier.

— Pour moi, Pinaud...

— Au bon Dieu, je dirais non!

— Comment! au bon Dieu, tu dirais non?

— Sans doute; est-ce qu'il ne faut pas que j'arrive à heure fixe?... Avec cela que ma malle est en retard. Mais faites mieux...

— Voyons.

— Ma malle est à quatre places; il n'y en a que deux de prises; montez dans l'intérieur, vous descendrez à Maintenon, d'où la malle du matin vous ramènera.

— Me relever à deux heures du matin? Non, Pinaud; c'est contre mes habitudes, mon ami. Cependant, il y a du bon dans ton idée; j'ai besoin d'aller à Paris; mais, de jour en jour, je remets le voyage. Eh bien, je vais monter dans ta voiture et je pousserai jusqu'à Paris.

— Vous avez besoin d'aller à Paris? vous poussez jusqu'à Paris? Et vous n'avez pas bravement, carrément, retenu votre place au bureau huit jours d'avance, pour être sûr d'avoir un coin et de ne pas aller en arrière? Ma foi, on a raison, monsieur le chevalier, vous n'êtes plus à reconnaître! Allons, montez, continua Pinaud en faisant jouer le ressort et en ouvrant la portière que n'avait pu ouvrir le chevalier; en vérité, si l'un de ces messieurs était une jolie fille comme celle que vous avez recueillie chez vous, je comprendrais ce qui arrive; et il faut bien que j'aie à faire quatre lieues à l'heure, afin de contenter l'administration, pour que je ne vous demande pas la clef de ce secret-là.

M. de la Graverie se hissa dans la voiture et, tout essoufflé, se laissa tomber sur la banquette de devant, tandis que Black, que son ravisseur avait laissé libre, s'était dressé contre lui, et, bon gré mal gré, lui léchait le menton.

XXIX

Ce qui se passa dans la malle-poste et quel dialogue y fut tenu.

Les deux officiers avaient laissé, sans opposition, le chevalier de la Graverie s'installer dans la malle-poste.

Louville, emmailloté dans son manteau et fortifié dans son coin, avait même affecté de dormir ou de faire semblant.

Gratien, au contraire, avait suivi, avec une attention mêlée de curiosité et d'inquiétude, tous les mouvements du chevalier.

Le jeune officier semblait deviner que, sous ces apparences pacifiques, s'avançait un ennemi plus à craindre qu'il n'en avait l'air.

Aussi, à peine le chevalier fut-il assis, qu'il voulut entamer la conversation.

Mais le chevalier, étendant la main :

— Souffrez, monsieur, dit-il, que je reprenne mon haleine et mes sens. Je suis peu habitué, je l'avoue à ces courses et à ces émotions; tout à l'heure, nous causerons, comme vous paraissez le désirer, mais ce sera peut-être d'une façon plus grave que vous ne vous y attendez. Pardieu! Pinaud m'a rendu un fier service en arrêtant son véhicule; je sentais mes forces à bout; je voyais l'instant où j'allais lâcher le bouton et me laisser choir sur la grande route; ce qui, à mon âge, n'eût point été sans quelque gravité.

— En effet, monsieur, pour vous livrer à de pareils exercices, vous n'êtes plus assez jeune.

— Je puis m'en apercevoir pour mon compte, monsieur; mais je ne permettrai pas que vous vous en aperceviez pour le vôtre, entendez-vous?

— Ah! par exemple! si vous n'êtes pas fou, s'écria Gratien à cette boutade, vous êtes au moins un plaisant original.

— Il est fou, grogna Louville du fond de son manteau.

— Monsieur, dit le chevalier répondant à l'interpellation de Louville, je n'ai point affaire et ne désire point avoir affaire à vous; c'est à M. Gratien seul — en ce moment, du moins, — que j'ai l'honneur et que je fais l'honneur d'adresser la parole.

— Oh! oh! dit Gratien, il paraît que vous me connaissez, monsieur?

— Parfaitement, et de longue date.

— Pas depuis le collége, cependant? demanda en riant le jeune homme.

— Monsieur, répondit le chevalier, je désirerais que, soit au collége, soit ailleurs, vous eussiez reçu la même éducation que moi; vous n'auriez rien à y perdre, comme courtoisie et comme moralité.

— Bravo, chevalier! fit Louville en riant; morigénez-moi ce drôle-là.

— Je le ferai avec d'autant plus de plaisir et de conscience, monsieur, que, chez votre ami, malgré l'éducation mauvaise, le cœur est resté bon et honnête; ce qui me donne quelque espoir de réussir...

— Tandis que, chez moi?...

— Je ne tenterai pas plus de réformer le cœur que la taille; je crois qu'il y a dans tous les deux un mauvais pli adopté, et que j'arriverais trop tard.

— Bravo, chevalier! fit à son tour Gratien, pendant que Louville, qui avait parfaitement compris l'allusion faite par le chevalier, avait l'air de chercher inutilement à comprendre; bravo! — Toi, mets cela dans ta poche!

— Oui, s'il y a de la place, répondit le chevalier.

— Ah çà! dit Louville en frisant sa moustache, seriez-vous, par hasard, monté dans la malle-poste pour goguenarder?

— Non, monsieur; j'y suis monté pour parler sérieusement; voilà pourquoi je vous prierai d'avoir la bonté de ne pas vous mêler de la conversation, attendu, je vous le répète, que c'est à M. Gratien, votre ami, que j'ai affaire, et non à vous.

— De sorte que, moi, je causerai avec Black? dit Louville essayant de faire de l'esprit.

— Vous causerez avec Black si vous voulez, répliqua le chevalier; mais je doute que Black vous réponde, pour peu qu'il se souvienne de vos bonnes intentions à son égard.

— Allons, bon! fit Louville, voilà que j'ai eu de mauvaises intentions envers Black, à présent! Pourquoi ne me traduisez-vous pas tout de suite en cour d'assises?

— Parce que, malheureusement, monsieur, répondit le chevalier, l'empoisonnement d'un chien n'est pas, en cour d'assises, regardé comme un crime, — quoique, à mon avis, il y ait certains chiens qui seraient plus à regretter que certains individus.

— En vérité, Gratien, dit Louville en s'efforçant de rire, je commence à moins t'en vouloir d'être la cause que monsieur nous fait l'honneur de sa compagnie; et, si le voyage se prolongeait seulement pendant deux ou trois jours, au lieu d'être terminé dans cinq ou six heures, je crois qu'en arrivant nous serions les meilleurs amis du monde.

— Eh bien, répondit le chevalier avec sa bonhomie, moitié courtoise, moitié railleuse, c'est la différence qu'il y a entre vous et moi : plus le voyage serait long, moins je vous aimerais en arrivant; et je me félicite sincèrement et tout haut que le nôtre n'ait pas une plus longue durée.

— Mille cigares! dit le jeune officier en se redressant vive-

ment dans son coin, en aurez-vous bientôt fini, monsieur, avec vos impertinences?

— Bon! fit le chevalier, voilà que vous vous fâchez parce que j'ai un peu plus d'esprit que vous. Considérez donc, monsieur, que j'ai le double de votre âge; à mon âge, vous en aurez probablement autant, et même plus que moi; seulement, il faut attendre. Patience, jeune homme! patience!

— C'est là, une vertu, monsieur, dont vous semblez véritablement chargé de nous faire faire l'apprentissage, et il faut que nous possédions déjà d'assez jolies dispositions à l'acquérir pour que nous ayons pu supporter les calembredaines que vous nous débitez depuis dix minutes.

— Si monsieur, moins essoufflé, dit Gratien, voulait enfin aborder la question grave qu'il avait tout à l'heure remise à plus tard, vu l'émotion de sa course, — émotion qui, je suis heureux de le voir, n'a eu d'autre résultat que de lui délier le filet et de lui émoustiller l'esprit, — je serais en excellentes dispositions pour l'écouter.

— Pardieu! messieurs, vous voudrez bien, je le présume, être indulgents envers un vieillard et lui pardonner l'intempérance de son langage. La langue est, à mon âge, la seule arme que, non-seulement on n'ait pas désappris à manier, mais encore dans laquelle on ait fait des progrès; il ne faut donc pas trop me reprocher de m'en servir avec complaisance.

— Eh bien, soit; expliquez-vous, dit Louville; nous voici tout à l'heure au relais, et, si intéressante que soit la chose que vous avez à nous raconter, je ne suis nullement d'humeur, pour ma part, à lui sacrifier le bon sommeil que l'on goûte lorsqu'on est si doucement bercé. La diligence est la seule machine qui me rappelle mon enfance; le ronron des roues m'engourdit comme faisait le chant de ma nourrice. Voyons, de quoi s'agit-il?

— D'une chose très-grave et très-futile à la fois, messieurs; d'une de ces affaires qui n'ont d'habitude, pour un coureur de garnison, qu'un dénoûment agréable, — quoique souvent le désespoir, la misère ou le suicide en soient les conséquences. Il s'agit d'une séduction, j'adoucis le mot, dont M. Gratien s'est rendu coupable.

Gratien tressaillit; peut-être allait-il répondre, lorsque Louville, sans lui en donner le temps, prit la parole.

— Et vous vous constituez d'office le redresseur des torts de mon ami? dit-il. C'est un beau rôle, et la récompense ne peut manquer d'en être honnête, si la victime est tant soit peu reconnaissante; depuis don Quichotte, il était un peu tombé en désuétude; vous le faites revivre, bravo!

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur, que je n'avais et ne voulais avoir aucunement affaire à vous. Je parle à M. Gratien. Que diable! s'il a pu se passer de vous comme interprète lorsqu'il a commis la faute, je présume que vous ne lui êtes pas nécessaire lorsqu'il s'agit tout simplement de la réparer.

— Et qui vous dit, monsieur, que ce n'est pas moi qui, dans cette affaire, ai été son conseil.

— Cela ne m'étonnerait aucunement; mais je plaindrais d'autant plus votre ami, en ce cas.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il serait la seconde victime de vos mauvais instincts.

— Voyons, finissons-en, monsieur! dit Gratien. Quelle est l'honnête personne que vous m'accusez d'avoir séduite?

— Il s'agit, monsieur, tout simplement de la jeune fille dont vous avez prononcé le nom tout à l'heure, de la maîtresse de Black, de Thérèse enfin!

Gratien demeura muet pendant quelques instants; puis il balbutia:

— Eh bien, que venez-vous me demander au nom de Thérèse? Voyons, monsieur.

— De l'épouser, pardieu! s'écria Louville. Monsieur, qui me paraît un homme sérieux, ne se serait pas dérangé à moins! Voyons, Gratien, es-tu prêt à conduire à l'autel mademoiselle Thérèse? Eh bien, écris au colonel, demande à ton père et au ministre la permission, et dormons! car, maintenant que nous savons ce que désire monsieur, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Vous sentez bien, monsieur, reprit Gratien, auquel l'intervention de son ami venait de rendre quelque assurance, que tout cela ne peut être qu'une plaisanterie. Certainement, je suis prêt à remplir près de mademoiselle Thérèse mes devoirs de galant homme; mais...

— Mais vous commencez par y manquer, dit le chevalier de la Graverie.

— Comment cela?

— Sans doute: le premier devoir de celui que vous appelez un galant homme et que j'appellerais, moi, un honnête homme, n'est-il pas de donner un nom à son enfant?

— Eh quoi! s'écria Gratien, Thérèse...?

— Hélas! monsieur Gratien, reprit le chevalier, c'est une des conséquences les moins tristes du gracieux dénoûment dont je vous parlais tout à l'heure.

— Et quand cela serait, que voulez-vous qu'il y fasse? interrompit de nouveau Louville. Vous semblerait-il convenable qu'un escadron de nourrices fût attaché à chaque régiment? Nous avons changé de garnison: que voulez-vous! c'est un malheur. Que la belle cherche un consolateur dans les lanciers qui nous ont succédé; elle est assez jolie pour n'avoir pas besoin de chercher longtemps.

— Vous partagez les sentiments que votre ami vient d'exprimer? demanda le chevalier à Gratien.

— Pas tout à fait, monsieur. Louville, dans son amitié pour moi, va beaucoup trop loin. Certes, j'ai eu des torts, de grands torts vis-à-vis de mademoiselle Thérèse, et je voudrais pour beaucoup qu'elle ne se fût pas trouvée sur mon chemin; je suis donc prêt, je vous le répète, à faire tout ce qui dépendra de moi pour adoucir sa position; et cette assurance vous suffira: vous êtes un homme du monde, monsieur, et vous sentez trop combien une pareille union serait incompatible avec les obligations sociales d'un homme de ma condition, pour insister davantage.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur Gratien: j'insisterai, et j'ai encore de vous une assez bonne opinion pour espérer que mes prières ne seront pas vaines.

— En ce cas, laissez-moi vous répondre, monsieur, que ce que vous demandez est impossible.

— Rien n'est impossible, monsieur Gratien, insista le chevalier, quand l'homme se trouve en face d'un devoir. J'en sais quelque chose, moi qui vous parle. Tenez, il y a quelques années, je ne pouvais supporter sans frémir la vue d'une épée nue; l'explosion d'une arme à feu me faisait tressaillir; tout ce qui devait déranger l'équilibre parfait de ma vie me donnait la fièvre. Eh bien, à l'heure qu'il est, me voilà courant les chemins, dans une mauvaise diligence, au lieu de dormir bien douillettement dans mon lit; allant à reculons, ce qui m'est particulièrement désagréable; prêt à faire davantage encore, tout cela parce que le devoir a parlé. Vous êtes jeune, monsieur, et de taille à envisager sans frémir bien d'autres impossibilités.

Gratien allait faire une réponse quelconque; mais Louville ne lui en laissa pas le temps.

— Allons donc, mon cher monsieur! dit-il au chevalier de la Graverie; mais vous êtes fou! à moins que... Mais oui, tenez, voici un moyen. Puisque le mariage de mademoiselle Thérèse vous paraît si urgent; puisqu'à votre avis, il est nécessaire que son enfant ait un nom, pourquoi n'épousez-vous pas la mère et ne reconnaissez-vous pas l'enfant?

— Si des obstacles matériels que j'ai le droit de ne pas vous faire connaître ne m'interdisaient cette pensée, sur le refus que vient de me faire M. Gratien, je ne penserais plus qu'à cela.

— Mille cigares! reprit Louville, vous êtes un homme antique!

— Pardon, monsieur, dit Gratien, tout à l'heure vous avez nié l'impossibilité, et voilà que vous l'invoquez maintenant. Pourquoi ce privilége en votre faveur, ce monopole à votre profit?

— Admettez deux motifs: ou que je sois marié, ou qu'un degré de parenté trop proche m'unisse à Thérèse; dans l'un ou l'autre cas, je ne puis être son mari?

— J'en conviens.

— Tandis que vous, vous êtes garçon et étranger, par les liens du sang du moins, à la jeune fille dont nous nous occupons.

Gratien se tut.

— Voyons, continua le chevalier, examinons froidement, monsieur Gratien, ce qui vous empêcherait de rester honnête homme à vos propres yeux, si ce n'est à ceux de vos amis. Pourquoi vous refuseriez-vous à donner votre main à une jeune

fille que vous avez assez aimée pour commettre vis-à-vis d'elle une action qui ressemble fort à un crime, et à reconnaître ainsi l'enfant dont elle va vous rendre père? Certes, vous n'avez rien à dire contre l'extérieur de celle que je m'obstine à considérer comme votre future épouse.

— C'est vrai, répondit Gratien.

— Bah! un minois chiffonné, fit Louville.

— Comme caractère, il est impossible de rencontrer une femme plus douce, et je vous jure qu'elle sera si reconnaissante de ce que vous ferez pour elle, que ce sentiment lui tiendra lieu de l'amour qu'elle n'éprouve pas précisément pour vous.

— Mais c'est une grisette!

— Une ouvrière, monsieur, ce qui n'est pas toujours la même chose; une simple ouvrière, c'est vrai; moi qui m'y connais, je trouve que bien des grandes dames d'aujourd'hui ne possèdent pas la distinction naturelle que j'ai remarquée dans cette ouvrière. Lorsque, pendant quelques mois, elle se sera frottée au monde, Thérèse sera certainement une femme fort remarquable et fort remarquée.

— C'est convenu, s'écria Louville ; elle a vingt-cinq mille livres de rente en qualités.

— Mais ma famille, monsieur, dit Gratien, ma famille, qui est noble et riche, croyez-vous que, dans le cas où je consentirais à ce que vous me proposez, elle voudrait jamais autoriser une pareille union?

— Qui vous dit que la famille de Thérèse ne vaut pas la vôtre?

— Laissez faire monsieur, Gratien, dit Louville, et nous allons voir tout à l'heure Thérèse devenir une archiduchesse qui faisait de la lingerie pour son agrément.

— Il y a plus, monsieur, poursuivit le chevalier : qui vous dit que Thérèse n'a pas à attendre une fortune au moins égale à la vôtre?

— Dame! fit Gratien embarrassé, si cela était...

— Allons donc! s'écria impétueusement Louville, la contagion vous gagne, il me semble : vous devenez fou, Gratien; plus fou, sur ma parole, que le bonhomme qui vous parle! Mais je suis là, moi, par bonheur, et je ne vous laisserai pas vous enferrer davantage. Répondez-lui donc, une fois pour toutes, par un *non* bien sec et bien carré, afin qu'il nous laisse dormir en repos et aille au diable, lui, son infante et leur chien!

Et, en manière de péroraison, Louville lança un coup de pied à Black, pour lequel, on se le rappelle, il n'avait jamais eu une grande affection.

Black poussa un hurlement douloureux.

M. de la Graverie reçut en plein cœur le contre-coup de ce coup de pied.

— Monsieur, dit-il à Louville, votre langage a été, jusqu'ici, celui d'un sot; votre action est celle d'un homme brutal et sans éducation. Qui bat le chien, frappe le maître.

— J'ai battu votre chien, parce qu'il me gêne en se roulant entre mes jambes. Et tenez, au fait, je vais appeler le conducteur et lui dire d'exécuter le règlement. Les chiens n'ont pas le droit d'entrer dans les malles-poste.

— Dumesnil... c'est-à-dire mon chien, est cent fois plus à sa place ici que vous, monsieur, et vous venez de donner à mon pauvre ami un coup de pied que vous payeriez cher, si je n'avais point affaire particulièrement à M. Gratien, et si je ne m'étais point juré à moi-même de ne pas me laisser détourner de mon but.

Puis, s'adressant à Gratien :

— Voyons, finissons-en, monsieur, dit-il; car la discussion, je vous prie de le croire, pour être plus posée de ma pa[illegible] que je suis un gentilhomme, ne me plaît pas plus qu'à vous. Voulez-vous, oui ou non, rendre à cette jeune fille l'honneur que vous lui avez enlevé?

— Posée ainsi, monsieur, la question ne peut obtenir de moi qu'une réponse : non.

— Vous vous attaquez à une enfant pauvre, isolée, sans appui, sans défense! Vous avez employé un indigne subterfuge pour triompher d'elle! J'ai encore assez bonne opinion de vous, monsieur; je veux ne pas croire, sur votre premier refus, que vous êtes décidé à abandonner comme un lâche la mère à son désespoir, et à jeter votre enfant sur le pavé, à la merci de la charité officielle et de la pitié publique.

— Monsieur, s'écria Gratien, vous vous vantiez tout à l'heure d'être gentilhomme; moi aussi, je le suis : en cette qualité, j'ai été habitué au respect des cheveux blancs; mais ce respect ne peut aller jusqu'à me laisser insulter. Il y a un mot de trop dans ce que vous venez de dire; rétractez-le à l'instant, je vous en prie!

Et, en effet, Gratien prononça ces derniers mots en vrai gentilhomme.

— Oui, monsieur, dit le chevalier, qui comprenait qu'il avait été trop loin, et que le mot *lâche* est un de ceux que ne peut supporter un militaire; oui, je rétracterai tout ce que vous voudrez; mais, à votre tour, faites ce que je vous demande, je vous en conjure! Si vous saviez combien elle a souffert, la pauvre Thérèse! si vous saviez combien elle était peu née pour souffrir! elle est si bonne, si douce, si tendre! Oh! vous ne vous repentirez jamais de ce qui aura été une bonne action. S'il lui faut un nom, je lui en trouverai un, monsieur, un nom honorable, — le mien. Si vous avez besoin de fortune pour jouir de la vie, je vous abandonnerai ma fortune et ne me réserverai qu'une petite rente viagère; vous-même fixerez cette rente; je me contenterai de ce que vous voudrez bien me laisser. Je vivrai heureux de votre bonheur; vous me permettrez de la voir de temps en temps, et cela nous suffira... N'est-ce pas, Black? n'est-ce pas, mon vieil ami? Tenez, monsieur Gratien, c'est ici, à genoux, que le pauvre vieillard vous conjure... c'est avec des larmes qu'il vous implore!

Le chevalier fit effectivement le geste de tomber à genoux; Gratien l'arrêta.

— Au fait, dit Louville, c'est une assez jolie spéculation que celle que monsieur te propose, et, à ta place, Gratien, j'y réfléchirais.

Le chevalier sentit où tendait l'insinuation que lançait si perfidement le lieutenant, et, se tournant de son côté :

— Ah! monsieur, lui dit-il, n'est-ce donc point assez que d'avoir, par vos conseils, causé le malheur de la pauvre Thérèse, sans vous opposer au mouvement de repentir qui pourrait naître dans le cœur de votre ami? Que vous a donc fait l'innocente enfant, pour que vous cherchiez encore à empêcher M. Gratien de réparer une faute qui, en bonne justice, est plus la vôtre que la sienne?

Par malheur, l'effet était produit.

— Vous avez peut-être raison dans ce que vous venez de dire, monsieur, repartit Gratien, et je ne vous cacherai point que vos paroles m'avaient touché; mais la raison doit passer par-dessus toutes les autres considérations, et, tout bien réfléchi, je n'épouserai pas mademoiselle Thérèse.

— C'est votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot, monsieur. Je n'épouserai pas une fille pauvre et d'obscure naissance, je ne ferai pas une spéculation; votre protégée ne peut être que dans l'une ou dans l'autre de ces deux alternatives, et je les repousse également.

Le chevalier cacha son visage entre ses mains.

Sa douleur le suffoquait, et il n'était pas assez maître de lui pour la dissimuler.

— Votre douleur me fait mal, monsieur, continua Gratien; mais, comme cependant elle ne peut rien sur mon irrévocable détermination, je crois que je ferai bien de vous céder la place. Nous voici au relais; je vais prier le courrier de me prendre avec lui.

En effet, presque au même instant, la voiture s'arrêta, et le jeune homme descendit sans que le chevalier dit un seul mot, fit un seul geste pour le retenir.

— Et maintenant, monsieur, dit Louville en ramenant son manteau sur son visage, je crois qu'il est temps de nous souhaiter mutuellement une bonne nuit; et je vais, de mon côté, je vous le promets, tâcher de rattraper le temps que vous m'avez fait perdre.

— J'abuserai cependant une fois de plus de cette complaisance dont vous m'avez donné tant de preuves, monsieur, repartit le chevalier avec ironie, et je vous prierai de me donner l'adresse de votre ami.

— Pourquoi faire? demanda Louville.

— Pour essayer une fois encore de toucher son cœur.

— Inutile! Il vous a dit que sa résolution était irrévocable.

— Je reviendrai à la charge, monsieur; un père ne se fatigue jamais d'intercéder pour son enfant, et Thérèse est presque mon enfant.

— Mais puisque je vous dis, moi, que c'est inutile.

— Eh bien, alors, monsieur, je vous demanderai la vôtre.

— La mienne ? Vous n'avez personne à me faire épouser, il me semble.

— Monsieur, remarquez que j'insiste pour avoir votre carte.

— Mille cigares ! vous me dites cela d'un air presque provocateur ; seriez-vous feu M. de Saint-Georges, par hasard ?

— Non, monsieur, je ne suis qu'un pauvre diable de bonhomme qui hait les querelles et a le sang en horreur, et ce sera, je vous le jure, bien malgré moi si jamais je suis forcé de répandre celui de mon prochain.

— Alors, dormez tranquille, mon cher monsieur, et ne me tourmentez pas davantage pour avoir un morceau de carton qui vous serait parfaitement inutile dans les dispositions pacifiques où vous êtes.

En achevant ces paroles, Louville appuya sa tête contre l'angle de la voiture, et, quelque temps après, les ronflements sonores du jeune officier se mariaient au fracas des roues sur le pavé.

M. de la Graverie ne dormit pas, lui : il passa ce qui restait de la nuit à penser à ce qu'il dirait à son frère, en face duquel il devait se trouver dans quelques heures ; à chercher où et comment il pourrait retrouver des traces de la naissance de Thérèse ; et sa préoccupation fut si grande, que, malgré toute son horreur pour la marche à reculons, il ne songea pas même à s'emparer de la place que le départ de Gratien avait laissée vide.

Le lendemain, à cinq heures, la voiture entrait dans la cour de l'hôtel des Postes.

Là, le chevalier et ses deux compagnons se retrouvèrent à côté les uns des autres.

Le chevalier de la Graverie eût volontiers essayé encore une fois de remettre la conversation sur Thérèse, avant de laisser s'éloigner son séducteur ; mais Louville ne lui en donna pas le temps ; il prit Gratien par le bras, et tous deux sortirent, suivis d'un commissionnaire chargé de leurs bagages.

— Une voiture ! demanda le chevalier.

On lui amena un fiacre.

Le commissionnaire, voyant une malle aux pieds du chevalier, chargea la malle auprès du cocher, et reçut du chevalier, distrait, une pièce de vingt sous pour la peine qu'il avait prise.

Le chevalier fit monter Black le premier dans le fiacre et s'assit près de lui en grelottant ; car le pauvre chevalier était parti sans manteau, et la fraîcheur du matin se faisait vivement sentir.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? demanda le cocher.

— Rue Saint-Guillaume, faubourg Saint-Germain, répondit le chevalier.

XXX

Comment M. le baron de la Graverie entendait et pratiquait les préceptes de l'Évangile.

Bien qu'il ne fût que cinq heures et demie du matin, le chevalier de la Graverie ne songea point un instant à remettre à plus tard la visite qu'il voulait faire à son frère.

Comme tous les gens lents à prendre un parti, le chevalier, une fois sorti de sa voluptueuse tranquillité, ne savait plus ni temporiser ni attendre.

D'ailleurs, les questions qu'il allait poser au baron lui semblaient si importantes, qu'il ne doutait point que toutes les portes de l'hôtel de la Graverie ne s'ouvrissent immédiatement devant lui.

Le baron habitait, rue Saint-Guillaume, une de ces immenses demeures dont les proportions jurent assez ordinairement avec le luxe étriqué et les habitudes parcimonieuses de ceux qui les habitent aujourd'hui.

Le fiacre du chevalier s'arrêta devant une grande porte cintrée aux épais battants de chêne, sur l'un desquels le cocher fit, à plusieurs reprises, retentir un lourd marteau.

Rien ne bougea dans l'intérieur de l'hôtel.

Le cocher réitéra ses appels, en ayant soin de les rendre de plus en plus bruyants, et, enfin, une voix glapissante, partie d'une loge construite à droite de la porte cochère, suivant les anciennes traditions, parlementa longtemps avant de se décider à tirer le cordon.

Le chevalier profita de l'entre-bâillement de la porte pour pénétrer dans la cour ; il paya son cocher, siffla Black, qui commençait d'explorer les lieux, et s'adressa à une tête coiffée d'un bonnet de coton et bizarrement éclairée par la lueur fantastique d'une mauvaise chandelle qu'une main décharnée sortait du vasistas pour reconnaître le visiteur matinal.

— M. le baron de la Graverie est-il visible ? demanda le chevalier.

— Plaît-il ? fit le ou la concierge.

Le chevalier réitéra sa question.

— Ah çà ! mais vous êtes fou, mon cher monsieur ! s'écria la tête. Permettez-moi d'abord de vous demander quelle heure il est.

Le chevalier tira naïvement sa montre et concentra tout ce qu'il avait de puissance dans les yeux pour y voir au milieu du crépuscule.

— Six heures, mon cher monsieur... ou ma brave dame, dit le chevalier ; car votre chandelle éclaire si mal, que je ne saurais bien précisément dire à quel sexe vous appartenez, et si c'est au concierge ou à la concierge de mon frère que j'ai l'honneur d'adresser la parole.

— Comment ! vous êtes le frère de M. le baron ? s'écria la tête avec un accent d'étonnement que la main accompagna d'un geste analogue. Mais entrez donc, alors, entrez dans la loge, monsieur, je vous en prie, entrez ! car, vraiment, vous grelottez en plein air, et, moi, je sens à mon nez que je m'enrhume.

— Ne serait-il pas beaucoup plus simple, dites-moi, que vous m'introduisissiez tout de suite chez mon frère ?

— Chez votre frère ? s'écria la tête en continuant de manifester, par son accent et par son geste, un étonnement croissant. Mais impossible, monsieur, impossible ! Le cocher ne se lève qu'à sept heures ; il ne fait jour chez le valet de chambre de monsieur qu'à huit ; enfin, il pourra être dix heures lorsque ce dernier entrera chez M. le baron, et, avant que la toilette de monsieur votre frère soit faite, avant que notre maître ait été rasé, poudré, habillé, il s'écoulera encore une heure au moins ! c'est comme cela. Dame ! il faut en prendre votre parti et vous résigner à la patience. Entrez donc, monsieur, entrez donc !

A ces mots, qu'elle regardait comme concluants et qui l'étaient en effet, la tête se retira du vasistas, qui se referma.

Mais presque aussitôt la porte s'ouvrit et offrit au chevalier l'hospitalité tiède et nauséabonde de la loge.

— Cependant, insista le chevalier ne pouvant se décider à franchir le seuil de la baraque, j'ai à entretenir mon frère de choses très-pressées et de la plus haute importance.

— Faire ce que désire monsieur serait risquer de perdre ma place. M. le baron est bien trop sévère pour toutes les choses d'étiquette. Ah ! il n'y a pas de danger que l'on désobéisse à ses ordres, à celui-là.

— Voyons, ma brave femme, puisque décidément vous êtes une femme, je prends tout sous ma responsabilité... Et, tenez, voilà d'abord un louis pour vous dédommager de l'ennui que votre complaisance pourra vous occasionner.

La concierge étendait la main pour saisir le jaunet, lorsqu'on entendit un grand bruit de planches renversées qui venait de la cour ; à ce bruit se mêlaient des abois frénétiques et des cris de volaille en détresse.

La concierge ne fit qu'un bond de sa loge dans la cour en s'écriant :

— Oh ! mon Dieu ! qu'arrive-t-il aux cochinchinois de M. le baron ?

Quant au chevalier, n'apercevant pas Black près de lui, il frissonna, se doutant instinctivement de ce qui était

En effet, la concierge avait à peine fait trois pas dans la cour, que l'épagneul revenait à son maître, tenant à sa gueule un énorme coq, dont la tête pendante, et allant de droite à gauche comme le balancier d'une pendule, indiquait suffisamment qu'il avait passé de vie à trépas.

C'était bien, comme l'avait dit la concierge, un coq de l'espèce dite cochinchinoise, alors dans toute sa nouveauté.

Le chevalier prit le coq par ses pattes, longues comme des échasses, et l'admira avec curiosité, tandis que Black regardait amoureusement sa victime et paraissait enchanté du chef-d'œuvre qu'il venait de faire.

Mais la concierge ne semblait nullement disposée à partager l'admiration de l'un et la satisfaction de l'autre; car elle se mit à pousser des cris déchirants avec des invocations à la manière antique.

A ses cris, toutes les fenêtres s'illuminèrent, et à chacune de ces fenêtres apparurent des têtes capricieusement coiffées, qui de madras, qui de bonnet de coton, qui de serre-tête d'indienne; toutes, au reste, précieuses par le cachet d'ancien régime qui caractérisait chacune d'elles.

C'était la domesticité de M. le baron.

Chacune de ces têtes donnait passage à une voix dans un diapason différent, et chacune de ces voix s'enquérait à la fois de ce qui pouvait causer ce tumulte et troubler tant de braves gens au milieu de leur repos.

Il en résulta un brouhaha que domina bientôt le bruit d'une sonnette que l'on faisait vibrer à tour de bras.

A l'instant même, on entendit cette phrase sortir de toutes les bouches, avec un ensemble qui eût fait honneur aux comparses d'un théâtre du boulevard :

— Ah! voilà monsieur le baron réveillé.

Et le tumulte s'apaisa comme par enchantement; ce qui donna au chevalier une haute idée de la fermeté avec laquelle son frère gouvernait son intérieur.

— Allons, madame Wilhem, dit le valet de chambre en arrachant son bonnet de coton et en découvrant son crâne nu et poli comme l'ivoire, allons, venez raconter à M. le baron ce qui s'est passé, et lui expliquer comment des étrangers peuvent se trouver dans l'hôtel à cette heure de nuit.

— Je n'oserai jamais, répondit la pauvre concierge.

— Eh bien, j'irai, moi, dit le chevalier.

— Qui êtes-vous? demanda le valet de chambre.

— Qui je suis? Je suis le chevalier de la Graverie, et je viens voir mon frère.

— Ah! monsieur le chevalier, s'écria le valet de chambre, mille pardons de vous avoir parlé dans une tenue si peu convenable! Souffrez que je passe quelque vêtement, et j'aurai l'honneur de vous introduire auprès de votre frère.

Quelques instants après, le vieux domestique apparaissait à la porte du vestibule, où, après force salutations respectueuses, il introduisit le chevalier.

Il lui fit d'abord monter un large escalier de pierres de taille à la rampe de fer ouvragé, lui fit traverser plusieurs pièces meublées de ces meubles jadis dorés, mais aujourd'hui peints en blanc par économie, frappa discrètement à une dernière porte, l'ouvrit, et annonça majestueusement, comme il eût pu le faire en introduisant un ambassadeur étranger chez un ministre :

— M. le chevalier de la Graverie!

Le baron de la Graverie reposait dans un lit d'assez mince apparence et complétement veuf de rideaux. Comme tous les gentilshommes qui avaient passé par les rudes épreuves de l'émigration, le baron avait pris l'habitude de mépriser les superfluités de la vie, c'est-à-dire ce que l'on appelle aujourd'hui le confortable.

Une commode, un secrétaire en acajou, une table de nuit qui s'ouvrait par une coulisse, tels étaient, avec le lit, les seuls meubles de la chambre.

Sur la cheminée se dressait un cartel en cuivre, flanqué de deux chandeliers argentés et de deux cornets de porcelaine française; autour de la glace étaient pendus différents médaillons représentant le roi Louis XVIII, Charles X et monseigneur le dauphin.

Là se bornaient tous les ornements de cette pièce froide et nue, qui ne répondait nullement à la position réelle de son propriétaire et au luxe de domestiques qui l'entouraient.

Au moment où le valet de chambre annonça le chevalier, le baron se dressa sur son coude, souleva de la main gauche un madras qui lui tombait sur les yeux, et, sans faire d'autre démonstration amicale :

— Et d'où diable sortez-vous, chevalier? s'écria-t-il.

Puis, après une pause, et comme obéissant à un sentiment de convenance :

— Jasmin, fit-il, avancez un tabouret à mon frère.

Le pauvre chevalier fut glacé par cet accueil. Il y avait une quinzaine d'années qu'il n'avait revu son frère, et, quels qu'eussent été les procédés de son aîné envers lui ce n'était pas sans une profonde émotion qu'il se trouvait en présence de cet homme qui avait puisé la vie aux mêmes flancs que lui; et tout son sang reflua vers son cœur lorsqu'il put se rendre compte du peu d'importance que le baron de la Graverie attachait à la vie ou à la mort de son cadet.

Aussi lui laissa-t-il faire tous les frais de la conversation.

Le baron en profita.

— Par la sambleu! comme vous êtes changé, mon pauvre chevalier! dit le baron en inspectant son frère de la tête aux pieds, avec cette curiosité froide complétement dénuée d'intérêt.

— Je ne vous ferai pas le même compliment, mon frère, dit Dieudonné; car je vous trouve le même air, la même mine, la même voix que le jour où je vous ai quitté.

En effet, le baron de la Graverie, toujours sec et osseux, ridé de bonne heure, avait vu impunément, en revanche, les années s'accumuler sur sa tête. Vivant sans souci, comme les gens profondément égoïstes, il n'avait pas ajouté une ride à ses rides précoces, pas un cheveu blanc à ses cheveux gris avant l'âge.

— Et qui vous amène, monsieur mon frère? reprit le baron; car je présume qu'il n'a pas fallu moins qu'un motif bien grave pour que vous vous décidiez à forcer ma porte à une heure aussi indue. D'où venez-vous? Mon notaire, auquel je m'informe quelquefois de l'état de vos affaires et en même temps de celui de votre santé, m'a dit que vous viviez, je crois, à Chartres en Beauce, ou à Meaux en Brie... je ne sais plus... Non, je crois que c'est à Chartres, n'est-ce pas?

— Effectivement, mon frère, c'est à Chartres.

— Eh bien, que fait-on là? Les gens qui pensent bien y sont-ils nombreux? Philippe d'Orléans y compte-t-il beaucoup d'amis? A Paris, mon pauvre Dieudonné, la société se gangrène; *la Gazette de France* bat la breloque; Chateaubriand et Fitz-James se font libéraux, et nombre de gens bien nés se rallient. Pouah! c'est un temps bien déplorable que celui dans lequel nous vivons! Croiriez-vous que, pas plus tard qu'hier, *la Quotidienne* nous citait des noms de grands seigneurs, mais de vrais grands seigneurs, des gens dont les pères et les grands-pères montaient dans les carrosses du roi, qui ne rougissent pas de se faire industriels! des ducs, des marquis qui deviennent marchands de fer et de charbons... que sais-je, moi?

— Mon frère, dit le chevalier, si cela vous était agréable, nous parlerions tout à l'heure de la chose publique, mais nous nous en tiendrions, pour le moment, aux intérêts privés qui m'amènent.

— Soit, soit, dit le baron légèrement piqué. Parlons de ce qu'il vous plaira. Mais qu'est-ce donc qui grouille à vos côtés, dans l'ombre?

— C'est mon chien, mon frère; n'y faites aucune attention.

— Et depuis quand, mon cher, fait-on des visites à un frère aîné avec une semblable escorte? Un chien, cela se met au chenil, et, quand on veut s'en servir ou le montrer à des connaisseurs, s'il est de race, on le fait amener par son piqueur. Il va souiller mon tapis.

Le tapis du marquis de la Graverie, notez bien cela, montrait la corde sur toutes ses faces et semblait avoir été, jusqu'alors, fort indifférent aux taches de toute espèce.

— Ne craignez rien, mon frère, répondit humblement le chevalier, qui comprenait toute l'importance qu'il y avait pour lui à ne pas indisposer son frère aîné; ne faites pas attention à Black : il est très-propre, et, si je l'ai amené avec moi, c'est qu'il me quitte rarement. Ce chien, c'est... c'est mon ami!

— Singulier goût que vous avez de placer vos amitiés dans cette espèce!

Le chevalier avait grande envie de répondre qu'à la façon dont la fraternité était pratiquée chez les hommes, on ne per-

dait rien à chercher un bon sentiment chez les bêtes; mais il résista à la tentation et se tint coi.

Malheureusement, tout n'était pas fini entre Black et le baron de la Graverie.

— Mais, chevalier, dit ce dernier, regardez donc ce que votre diable de chien tient entre ses pattes.

Le chevalier se retourna si brusquement du côté de Black, que celui-ci crut que son maître lui adressait une invitation d'aller à lui, et, ramassant le coq, que tout le monde avait oublié au coup de sonnette furibond du baron, il entra dans le cercle de lumière tracé autour du lit, tenant à la gueule le malheureux volatile qu'il avait étranglé dans la cour.

C'était l'état du pauvre Black d'étrangler et de rapporter; étant dans l'exercice de ses fonctions, il croyait bien faire.

A la vue de l'oiseau mort, le baron se dressa convulsivement sur son séant.

— Par la mort-diable ! s'écria-t-il, votre sot animal a fait là un beau chef-d'œuvre : un coq de Cochinchine que j'avais fait venir de Londres et qui m'avait bel et bien coûté douze pistoles ! Vous aviez bien besoin, monsieur, de venir ici, et d'y venir en pareille compagnie ! Je ne sais à quoi tient que je ne sonne mes gens et que je ne leur ordonne à l'instant de pendre cette maudite bête.

— Pendre Dumesnil ! s'écria le chevalier mis tout hors de lui par cette menace ; songez-y bien, mon frère, avant de donner un pareil ordre! Je vous ai dit que ce chien était mon ami, et je le défendrai jusqu'à la mort !

Le pauvre chevalier s'était levé d'un bond en entendant la menace de son frère; et, tout en prononçant, de son côté, la menace par laquelle il y répondait, il brandissait son tabouret, comme s'il se fût déjà trouvé en présence de l'ennemi.

Son attitude belliqueuse étonna singulièrement le baron, qui l'avait toujours connu fort *poule mouillée*, comme il disait.

— Hola ! mais quelle mouche vous pique donc, mon frère? s'écria ce dernier. Je ne vous connaissais pas ces transports héroïques. Savez-vous que vous êtes un hôte aussi dangereux que votre chien? Voyons, continua-t-il en jetant un coup d'œil sur le malheureux coq, que Black avait déposé à terre comme pour être prêt à soutenir son maître si besoin était; voyons, dites-moi vite de quoi il s'agit, et finissons-en.

Le chevalier déposa son tabouret, fit signe à Black de se tenir tranquille; puis, après s'être recueilli un instant :

— Mon frère, dit-il, je désirerais avoir des nouvelles de madame de la Graverie.

Le tonnerre tombant dans la ruelle de M. le baron ne l'eût pas plus étonné que cette demande inattendue, sortant de la bouche de son frère.

— Des nouvelles de madame de la Graverie? s'écria-t-il. Mais il me semble, mon cher Dieudonné, que, si vous avez attendu jusqu'à jour pour vous informer d'elle, c'est, en vérité, vous y prendre un peu tard.

— Oui, mon frère, répondit humblement le chevalier, oui, j'avoue qu'il eût été plus convenable à moi de chercher à savoir, dès mon arrivée en France, ce que Mathilde était devenue; mais, que voulez-vous ! d'autres soins...

— Les soins de votre personne, sans doute; car, d'après ce qui m'a été raconté et, si j'en juge par votre mine fleurie et la graisse qui vous boursoufle de tous côtés et fait craquer vos vêtements, il est facile de voir que, si vous êtes resté indifférent au sort de votre frère et de votre femme, vous n'avez pas négligé les soins de votre estomac.

— Enfin, mon frère, toute récrimination à part, aujourd'hui je désire savoir ce qui est arrivé de Mathilde après mon départ pour l'Amérique.

— Mon Dieu, que vous dirai-je? je ne la revis qu'une fois, lorsqu'il s'agit de régler les affaires dont vous m'aviez laissé la direction, et je dois avouer que je la trouvai beaucoup plus accommodante que je ne m'y attendais. Elle ne manquait point de bon sens, cette créature; elle comprit tout de suite la position exceptionnelle que lui faisait sa faute et se prêta de bonne grâce à ce que ma situation de chef de famille voulait que j'exigeasse d'elle.

— Mais, enfin, quelles furent ces conditions que vous vous crûtes contraint de lui imposer? s'écria le chevalier, qui voyait avec satisfaction son frère aller au-devant de l'interrogatoire qu'il comptait lui faire subir.

Par malheur, le baron était meilleur diplomate que le chevalier; il s'aperçut, à la mine embarrassée de son cadet, que sa question cachait une arrière-pensée, et, à tout événement, il résolut de ne rien révéler de ce qui s'était passé entre sa belle-sœur et lui.

— Mon Dieu, dit-il d'un air naïf, il ne m'en souvient guère à cette heure : c'était, autant que je puis me le rappeler, la promesse de ne plus porter votre nom, et, enfin, l'acquiescement de votre femme à l'acte qui me substituait à votre fortune, au cas où vous viendriez à décéder sans enfants.

— Mais, demanda le chevalier, comment Mathilde, qui était enceinte, put-elle se décider à signer cet acte qui livrait son enfant à la misère ?

— La facilité même avec laquelle elle y donna son consentement vous prouverait, si vous en doutiez encore, combien les accusations portées contre elle étaient justes et fondées, puisqu'elle n'osait défendre ce qu'elle devait regarder comme le patrimoine de son enfant.

— Et cet enfant, qu'est-il devenu? demanda le chevalier abordant résolûment la question.

— Cet enfant? sais-je seulement s'il y a eu un enfant, moi? Croyez-vous que j'avais du temps à perdre pour suivre, dans ses campagnes amoureuses, une drôlesse de ce genre? Elle accoucha, je ne sais où; deux ans après, elle mourut. J'ai là, dans mon bureau, son acte de décès. Peut-être sa grossesse s'est-elle bornée à une fausse couche; car il me semble hors de doute que, si ce fruit de l'adultère eût vécu, on n'eût pas manqué de s'adresser à ma charité bien connue, pour venir en aide à ce petit malheureux ou à cette petite malheureuse.

— Eh bien, mon frère, vous vous trompez, dit le chevalier piqué du sans façon avec lequel son frère traitait la femme qu'il avait tant aimée. Il y a eu une belle et bonne couche; l'enfant existe; c'est une grande et belle fille, qui est, je vous jure, le vivant portrait de sa mère.

Comprenant instinctivement qu'il portait à son frère le coup le plus douloureux qu'il pût lui porter, le chevalier donnait comme assurée la chose dont il doutait encore.

Malgré sa finesse et son assurance, le baron ne put s'empêcher de pâlir.

— Quelque jeune coquine qui cherche à abuser de votre crédulité, mon frère ! car ce que vous me dites-là, n'est pas possible.

Le chevalier raconta alors tout au long son histoire avec Thérèse.

C'était une faute!

Le baron le laissa aller jusqu'au bout; puis, quand il eut fini, il leva les épaules.

— Je vois, dit-il, que les années, si elles ont modifié votre intérieur et ballonné votre extérieur, n'ont rien changé à votre cervelle, mon pauvre Dieudonné. Vous êtes fou ! Mathilde n'a point laissé d'enfant, je vous en donne l'assurance.

Quel que fût le doute du chevalier lui-même à ce sujet, il ne voulut pas se démentir.

— Pardon, mon frère, dit-il, mais, malgré tout le respect que je vous dois, comme mon aîné, vous me permettrez de croire que votre affirmation ne prévaut pas contre mes...

Il allait dire *contre mes certitudes;* mais son honnête nature se refusa à ce mensonge; il se contenta donc de dire, après avoir hésité une seconde :

— Contre mes présomptions... Je pense, moi, au contraire, que Mathilde a laissé un enfant, et j'ai la *presque certitude* que cet enfant, c'est la fille dont je viens de vous parler tout à l'heure.

— Vous n'avez pas, monsieur, je le présume du moins, la prétention d'introduire cette intruse dans notre famille ?

— J'ai la prétention, monsieur, dit le chevalier, que l'égoïsme de son frère révoltait, de rendre mon nom à mon enfant aussitôt qu'il me sera possible de prouver au monde, comme il m'est déjà prouvé à moi-même, que Thérèse est ma fille.

— Votre fille ! vous voulez rire, sans doute : la fille du lieutenant Pontfarcy !

— Ma fille ou la fille de ma femme, comme vous l'entendrez, mon frère. Tenez, moi, je n'y mets pas le moindre amour-propre ni le moindre respect humain ; qu'elle m'appartienne ou qu'elle ne m'appartienne pas, peu m'importe ! — N'est-ce pas, Black? — Pour le monde, pour le droit, elle sera ma fille. *Pa-*

ter is est quem nuptiæ demonstrant. Je n'ai retenu que cela de mon latin, mais je le sais bien. Pour le cœur, elle me reviendra encore. J'ai assez aimé Mathilde, elle m'a rendu assez heureux pour que je paye, pour que j'achète même bien cher le portrait vivant qu'elle aura laissé après elle. Voyons, mon frère, voulez-vous, oui ou non, me dire ce que vous savez là-dessus?

— Encore une fois, monsieur, dit le baron, je ne sais rien, absolument rien! mais je saurais quelque chose, que je ne parlerais pas davantage; c'est à moi, comme l'aîné, comme le chef de la famille, qu'il appartient de sauvegarder l'honneur du nom que je porte, et je ne veux pas qu'il soit compromis par vos folies.

— Le nom n'est pas tout ici-bas, mon frère, et souvent nous n'obéissons aux préjugés et aux convenances de la société qu'aux dépens des préceptes de l'Évangile et des commandements du Sauveur des hommes.

— Ainsi, s'écria le baron en se dressant une seconde fois sur son séant, en croisant les bras, et en hochant la tête à chaque syllabe qu'il prononçait; ainsi, vous n'attendez qu'une preuve de la naissance de cette fille pour oublier que la mère a déshonoré votre nom et brisé votre vie; qu'elle vous a torturé, banni de votre pays? Eh bien, tenez, je vais vous donner une nouvelle preuve de l'indignité de cette femme. Vous avez cru, jusqu'ici, que M. de Pontfarcy avait été son seul amant: point! elle en avait deux. Le second, devinez qui c'était? Ce capitaine Dumesnil, cet Oreste dont vous étiez le Pylade!

— Je le savais, dit simplement le chevalier.

Le baron recula d'épouvante, étouffant dans ce mouvement son oreiller contre le dossier de son lit.

— Vous le saviez? s'écria-t-il.

Le chevalier fit de la tête un signe affirmatif.

— Eh bien, cherchez, démêlez votre paternité au milieu de ce conflit d'adultères, si vous le pouvez; pardonnez, si vous l'osez.

— Je pardonnerai, parce que c'est plus que mon droit, mon frère : parce que c'est mon devoir.

— A votre aise! moi, je vous dirai ceci, monsieur : il faut être sans pitié pour ceux qui commettent les fautes qui, en démoralisant la société, nous ont conduits dans l'abîme où nous sommes.

Vous oubliez, mon frère, vous qui, cependant, avez la prétention d'être un homme religieux, vous oubliez que le Christ a dit : « Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Or, de qui était-il question, je vous le demande, si ce n'est d'une femme adultère, d'une Mathilde juive?

— Ah! vous allez prendre l'Évangile à la lettre, vous? s'écria le baron.

— Au surplus, mon frère, reprit doucement le chevalier, pour ne pas mettre l'Évangile dans tout cela, j'aimerais mieux que mademoiselle Thérèse — en supposant qu'elle ne fût que mademoiselle Thérèse — devînt mademoiselle de la Graverie que de penser que mademoiselle de la Graverie pût rester mademoiselle Thérèse.

— Faites-en une religieuse, monsieur; payez sa dot sur votre revenu, puisque vous vous intéressez tant à une fille de la borne!

— Il importe au bonheur de Thérèse qu'elle ait un nom, et c'est un nom que je cherche pour elle.

— Mais, mort-diable! songez-y, monsieur, le jour où elle aura votre nom, elle aura aussi votre fortune.

— Je le sais.

— Et vous oseriez dépouiller votre famille, frustrer mes fils, qui sont vos héritiers légitimes, pour jeter votre fortune à un enfant dont vous n'êtes pas, dont vous ne pouvez pas être le père?

— Qui le prouve?

— Cette lettre même que je voulais vous remettre, le jour où je me décidai à vous faire connaître l'inconduite de votre femme; lettre que Dumesnil osa déchirer malgré mes prières.

— Cette lettre, je ne l'ai point lue, vous devez vous en souvenir, mon frère.

— Oui; mais je l'ai lue, moi, et je puis vous affirmer que, dans cette lettre, Mathilde félicitait M. de Pontfarcy d'une paternité dont elle lui attribuait tout l'honneur.

— En feriez-vous vraiment le serment sur votre foi de gentilhomme? demanda le chevalier, qui, depuis quelques instants, paraissait rêveur.

— Sur ma foi de gentilhomme, je le jure, dit le baron.

— Eh bien, grand merci, mon frère! dit en respirant le chevalier.

— Et pourquoi cela, grand merci?

— Parce que vous mettez ma conscience à l'aise; car, puisqu'il m'est impossible de reconnaître la pauvre Thérèse pour ma fille, je vais me décider à une chose à laquelle j'avais songé déjà : c'est à en faire ma femme, et, par ma foi de gentilhomme aussi, mon frère, dans quelques mois d'ici, je vous aurai donné, je vous le jure à mon tour, ou un bon gros neveu, ou une gentille petite nièce.

Le baron fit un bond furieux dans son lit.

— Sortez d'ici, monsieur! dit-il, sortez à l'instant même, et ne vous avisez jamais d'y remettre les pieds! et si vous tenez à exécuter l'infâme projet dont vous venez d'avoir l'audace de me parler, je vous donne ma parole d'honneur que j'use de tout mon crédit pour vous faire interdire.

Le chevalier, qui s'émancipait de plus en plus, ne prêta qu'une médiocre attention aux menaces de son frère. Il prit son chapeau, siffla Black aussi familièrement qu'il eût pu le faire dans une écurie, et ferma la porte en laissant le baron en tête-à-tête avec son coq cochinchinois étranglé, et dans une exaspération difficile à décrire.

XXXI

Comment les pirates du boulevard des Italiens coupent les amarres et enlèvent les convois.

L'idée que le chevalier de la Graverie venait de communiquer à son frère aîné, et qui avait si fort agacé le système nerveux de celui-ci, semblait tout à fait praticable à notre héros; aussi, malgré l'insuccès des démarches qu'il avait accomplies en moins de douze heures, parassait-il tout joyeux en quittant l'hôtel de la rue Saint-Guillaume.

— L'un refuse d'épouser ce cher petit ange, disait-il; l'autre veut m'empêcher de lui donner le nom qui lui revient; eh bien, je vais joliment les attraper tous les deux! J'étais, ma foi, bien bon de quitter Chartres, de m'aventurer dans cette maudite malle-poste, — où j'ai ramassé une courbature que je devrais peut-être, si j'étais raisonnable, combattre au plus vite par des frictions; — j'étais bien simple de venir me morfondre à la porte de ce vieux fou égoïste, de me risquer à battre le pavé de Paris comme je le fais à cette heure, sans linge, sans vêtement et sans abri, lorsqu'il m'était si facile de donner à la fois une fortune à la pauvre Thérèse et une paternité à son enfant!... Je le ferai, oui, de par Dieu! je le ferai, et monsieur mon frère, qui compte sur ma succession, en aura un pied de nez! Bien entendu que, si, pour le monde, je donne à la pauvre enfant le titre d'époux, je ne serai jamais pour elle qu'un père...

Le chevalier en était là de son monologue lorsqu'il s'entendit appeler.

Il se retourna et aperçut le valet de chambre de son frère qui courait après lui, une petite malle sur l'épaule.

— Monsieur le chevalier! monsieur le chevalier! criait ce dernier en se rapprochant de lui, vous oubliez votre valise.

— Ma valise? fit le chevalier s'arrêtant; mais, sac à papier! je n'avais avec moi aucune valise, que je sache du moins.

— Cependant, monsieur le chevalier, dit le valet de chambre tout essoufflé en rejoignant M. de la Graverie, c'est bien le cocher qui vous a amené qui a déposé cette petite malle au coin de la loge. Madame Wilhem, la concierge en est certaine.

Le chevalier prit la valise des mains du valet de chambre, la tourna et la retourna dans tous les sens, puis enfin aperçut sur la partie supérieure une carte coupée en deux, où il lut le nom et l'adresse suivants :

« M. Gratien d'Elbène, officier de cavalerie, rue du faubourg Saint-Honoré, n° 42. »

— Parbleu! s'écria le chevalier, voilà une erreur dont je ne me plaindrai pas, et je suis sûr, maintenant, de retrouver mon homme quand bon me semblera.

Dieudonné remercia le valet de chambre, joignit un louis au remercîment, fit signe à un commissionnaire, lui mit la malle sur l'épaule, et continua son chemin en quête d'un hôtel où il pût se reposer de ses fatigues.

Il trouva cet hôtel rue de Rivoli.

Après avoir pris une chambre au premier étage pour n'avoir pas trop haut à monter, après y avoir fait allumer un grand feu auquel il exposa ses reins et ses épaules de manière à les faire presque cuire; après avoir installé Black sur des coussins que, sans pudeur aucune, il prit au canapé de velours d'Utrecht qui ornait la chambre qu'on lui avait donnée, le chevalier se mit au lit; mais, contre son attente et malgré sa fatigue, il lui fut impossible de s'endormir.

Tant que son esprit s'était trouvé échauffé par la discussion qu'il avait eue avec son frère, il avait, comme nous le lui avons entendu dire à lui-même, trouvé qu'épouser Thérèse serait la chose la plus simple, la plus naturelle et la plus logique du monde; mais, depuis que le hasard lui avait remis sous les yeux le nom du séducteur de la jeune fille, il s'était pris à réfléchir plus froidement, et, à chaque réflexion nouvelle, il rencontrait des objections qui révoltaient sa délicatesse et dont la plus grave était celle-ci :

Lui demeurait-il bien prouvé que Thérèse ne fût point son enfant, et, dans le cas où elle le serait, quelle que fût la réserve de ses relations avec la jeune femme, n'y aurait-il pas quelque chose de profondément immoral dans cette union?

Puis, qui lui disait que le baron n'avait pas quelque preuve de cette naissance, preuve que son aîné lui cacherait tant qu'il aurait intérêt à le faire, mais qu'il rendrait publique, pour se venger, le jour où cette preuve pourrait produire un incestueux scandale.

A ces deux objections, qui se dressaient menaçantes au fond de son esprit, et peut-être bien même au fond de sa conscience, le chevalier retomba rapidement dans toutes ses indécisions et dans toutes ses angoisses. Il résolut de ne pas renoncer entièrement à cette idée qui lui semblait une épée de Damoclès bonne à suspendre au-dessus de la tête de monsieur son aîné; mais il résolut en même temps, quoi qu'il en coûtât à sa paresse et à son amour du repos, de tout faire, de tout tenter pour donner un autre dénoûment aux amours de la pauvre Thérèse.

Agité comme il l'était, Dieudonné se tourna et se retourna tant dans son lit, qu'il craignit de se donner une seconde courbature, et qu'il prit le parti de se lever.

Il s'habilla, dissimula tant bien que mal, sous son gilet boutonné le plus haut possible, la fraîcheur douteuse de sa chemise, et sortit en se disant que le grand air lui donnerait peut-être les idées qui lui faisaient défaut en restant enfermé dans une chambre d'hôtel garni.

Nous l'avons dit, M. de la Graverie était essentiellement flâneur, et, malgré les sérieuses préoccupations auxquelles il était en proie, il trouva dans les rues de Paris, qu'il n'avait point parcourues depuis dix-sept ou dix-huit ans, trop de prétextes à flânerie pour ne pas être promptement distrait de ses pensées.

C'étaient d'abord les omnibus, invention nouvelle pour M. de la Graverie, qui les considérait avec curiosité.

Puis c'étaient les marchands de toute espèce, les magasins de tout genre; les cafés, dont le luxe avait pris, depuis quelque temps, des proportions qui stupéfiaient le pauvre Dieudonné et qui, à chaque pas, le clouaient sur le trottoir.

Black ne semblait pas moins étonné que M. de la Graverie au milieu de cette cohue; il allait, venait, courait d'un air effaré, bousculé par l'un, arrêté par l'autre, perdant son maître toutes les cinq minutes, traversant alors la rue la tête haute et le nez au vent, entrant dans toutes les portes qu'il trouvait ouvertes, flairant chaque passant, disparaissant, reparaissant et redisparaissant, tant et si bien, qu'il commença à donner les plus vives inquiétudes au chevalier.

— Par la sambleu! dit celui-ci, pour peu que cela dure, je ne puis manquer de perdre mon chien. C'est singulier comme, du jour où il est soumis à la métempsycose, l'homme prend les habitudes du corps que Dieu lui a donné à habiter. Je vous demande un peu qui diable reconnaîtrait le grave capitaine de grenadiers Dumesnil dans ce chien qui court comme un fou, au lieu de se tenir prudemment à mes côtés.

Ces réflexions inspirèrent au chevalier l'idée ingénieuse d'acheter une laisse; il en passa le porte-mousqueton dans l'anneau du collier de l'épagneul, et, traînant l'animal à la remorque, il continua ses pérégrinations à travers les rues de Paris, où, comme un autre Christophe Colomb, il semblait marcher de découvertes en découvertes.

Black, déchargé de tout souci, semblait enchanté de cette nouvelle manière de voyager et suivait son maître sans opposer la moindre résistance.

Cependant, la soirée approchant sans que M. de la Graverie se fût encore arrêté à aucune résolution, il songea qu'il était temps de satisfaire les besoins de son estomac.

Sa première idée avait été de se rendre dans ce but, soit chez Véry, soit aux Frères-Provençaux, soit au Rocher-de-Cancale, qui étaient, comme souvenirs gastronomiques, restés dans son esprit; mais il aperçut un restaurant couvert de tant de dorure et de sculpture, qu'il pensa que la cuisine de l'établissement devait être en harmonie avec l'élégance extérieure de la maison; il y entra donc et se fit servir, pour lui et Black, un dîner qu'il trouva détestable, mais que Black, moins difficile que son maître, mangea, lui, sans sourciller.

Le chevalier paya la carte et sortit.

Pendant son absence, la carte avait changé de nom : elle s'appelait l'*addition*.

M. de la Graverie fit une légère grimace en vérifiant la susdite addition; il avait mangé ou plutôt on lui avait servi un dîner de 39 francs 60 centimes qui, dans son appréciation culinaire, ne valait pas, à part le vin, un petit écu.

Nous devons avouer, avec notre franchise bien connue, que, pendant le dîner, M. de la Graverie, qui avait jugé à propos de faire au garçon des observations, d'abord, sur la façon dont il fermait la porte de son cabinet, sans pouvoir obtenir de lui qu'il la fermât plus doucement; puis des commentaires sur chaque plat que ce même garçon lui servait, le chargeant d'expliquer au chef comme quoi la sauce tomate doit, dans sa préparation, absorber un tiers d'oignons et deux tiers de pommes d'amour; comme quoi le fricandeau doit être braisé dessus et dessous; comme quoi les écrevisses doivent être cuites au vin de Bordeaux, qui ne s'aigrit pas sur le feu comme le vin de Châblis, et servies chaudes dans leur sauce au lieu d'être servies froides et sèches sur un lit de persil; nous devons avouer, disons-nous, qu'en exposant ces théories gastronomiques pour le plus grand avantage de ceux qui viendraient après lui se réconforter dans le même restaurant, M. de la Graverie avait vidé une bouteille de chambertin grand cru et une demi-bouteille de château-laffitte, retour des Indes.

Cet excès n'était point dans ses habitudes.

Il sortit donc fort échauffé et reprit sa promenade sur le boulevard, en tenant la corde au bout de laquelle marchait Black, corde que, pour plus de sûreté, il avait roulée autour de son poignet.

Le chevalier était de fort méchante humeur. Il avait supporté tant bien que mal les inconvénients d'une nuit sans sommeil, assaisonnée d'un dialogue plein d'émotions diverses; le mauvais lit dans lequel il avait essayé de prendre du repos avait ajouté à sa fatigue, au lieu de la lui enlever; cependant il avait vite oublié le mauvais lit; les vents coulis de la chambre l'avaient trouvé à peu près indifférent; — mais le dîner qu'il venait de faire l'avait exaspéré, et il se demandait s'il ne serait pas prudent à lui de retourner au plus vite dans sa bonne ville de Chartres, où, si grands que fussent ses ennuis, il avait au moins la ressource d'un dîner passable et la société, si douce à son cœur, de Thérèse.

Puisque le baron, puisque Gratien refusaient tous les deux de faire ce qu'il était venu leur demander, dans quel but prolongerait-il désormais son voyage à Paris ?

Le chevalier traversait la foule qui, entre sept et huit heures, encombre le boulevard des Italiens, en s'adressant à lui-même ces réflexions, et il les accompagnait de gestes qui lui attirèrent plus d'une imprécation de la part des gens que, dans sa distraction, il heurtait en passant, imprécations auxquelles le digne chevalier ne prenait pas même la peine de répondre.

Enfin, l'affluence devenant de plus en plus considérable, M. de la Graverie fut pris d'une de ces colères assez habituelles aux provinciaux lorsqu'ils ont à fendre les flots pressés de la badauderie parisienne, et, tournant les talons à toute cette cohue, il prit son parti, décida qu'il regagnerait Chartres, et chercha à regagner d'abord son hôtel, qui lui semblait une étape indispensable de son voyage.

— Oui, grommelait-il entre ses dents, je te quitte à jamais, ville maudite et gangrenée ! je vais m'enfermer dans ma maison, près de ma pauvre Thérèse, qui sera ma fille adoptive, puisque je ne puis arriver ni à en faire ma femme, ni à en faire ma fille véritable, et je jure que, dussé-je manger la moitié de mon bien en procès, je lui laisserai, malgré mon frère, assez de fortune pour vivre à l'aise lorsque je n'y serai plus. Sois tranquille, va, Dumesnil !

Jusque-là, le chevalier avait gesticulé de la main gauche ; la droite, qui tenait la laisse de Black, était restée plongée dans la poche de son pantalon; mais, cette fois, emporté par la chaleur de son mouvement oratoire, ce fut la main droite qu'il éleva en l'air, comme pour prendre le ciel à témoin du serment qu'il faisait en même temps à lui-même et à son ami.

A sa grande surprise, il s'aperçut alors qu'il n'avait plus rien au bout de la tresse de cuir qui s'agitait à son poignet.

Le chevalier se retourna.

Black n'était ni à ses côtés, ni derrière lui !

Il s'approcha d'un bec de gaz, regarda la laisse avec attention. Elle avait été fort proprement coupée d'un instrument tranchant.

On lui avait volé son chien.

Le premier mouvement du chevalier fut de courir et d'appeler Black.

Mais où courir ? de quel côté appeler ?

Puis, en appelant, comment faire dominer à sa voix le bruit assourdissant des voitures et le sourd murmure de cette multitude ?

M. de la Graverie se mit à interroger les passants.

Les uns répondirent à ses questions, faites d'une voix émue et tout entrecoupée, en haussant les épaules; d'autres lui répondirent qu'ils ne savaient pas. Un homme en blouse lui assura avoir vu un individu conduisant un chien à l'aide d'un mouchoir passé dans le collier ; l'individu entraînait le chien du côté de la rue Vivienne ; le chien se défendait et ce n'était qu'à grand'peine que ce personnage s'en faisait suivre en le tirant après lui.

Le chien, au reste, ressemblait trait pour trait au signalement que le chevalier donnait de son épagneul.

— Vite à la rue Vivienne ! dit le chevalier en se dirigeant du côté indiqué.

— Oh ! il a de l'avance sur vous, et je doute que vous le rattrapiez, mon brave monsieur; si, comme je n'en doute pas, votre animal a été dérobé par un de ces gaillards qui font commerce et de les voler et de les revendre, l'objet est déjà en lieu de sûreté.

— Mais où le rejoindre ? comment le retrouver?

— Il faut d'abord faire votre déclaration au commissaire.

— Bien ; après?

— Le faire afficher, promettre une récompense.

— Tout ce que l'on voudra, pourvu que je retrouve mon chien.

— Allons, voyons, fit l'homme, qui s'attendrissait à la douleur du chevalier, il ne faut pas vous désoler comme cela ; vous la retrouverez, votre bête, et, si ce n'est pas la même, c'en sera une autre. Moi, je vous promets une chose, c'est que, pour peu que la récompense soit gentille, demain matin, avant votre déjeuner, deux chiens semblables au vôtre auront déjà sonné à votre porte.

— Mais c'est mon chien, c'est mon chien qu'il me faut, et pas un autre ! s'écria le chevalier. Vous ne savez pas, mon brave homme, combien je tiens à mon chien... Ah ! si je le perdais une seconde fois, mon pauvre Dumesnil, je crois que j'en mourrais !

— Dumesnil ! votre chien s'appelle Dumesnil? En voilà un drôle de nom de chien ! on dirait un nom d'homme. Voyons, rassurez-vous : Paris est grand ; mais j'en connais les malices. Avez-vous confiance en moi ?

— Oui, mon ami, oui, s'écria le chevalier.

— Eh bien, je m'en charge, moi, de votre caniche. C'est aujourd'hui vendredi ; eh bien, dimanche, avant midi, je me charge de l'avoir réintégré au bout de votre ficelle, M. Dumesnil ; seulement, quand vous vous promènerez encore avec lui dans Paris, mettez-lui une chaîne : c'est plus lourd, mais c'est plus sûr.

— Si vous faites cela, si par vous je retrouve Black...

— Qu'est-ce que c'est que cela, Black ?

— Mais c'est mon chien.

— Voyons, faudrait s'entendre : comment s'appelle-t-il, votre chien ? est-ce Dumesnil ? est-ce Black ?

— C'est Black, mon ami, c'est Black ; seulement, pour moi, mais pour moi seul, il est tantôt Dumesnil et tantôt Black.

— Bon ! je comprends : il a un nom de famille et un nom de baptême.

— Eh bien, reprit le chevalier, tenant à compléter son offre, si vous me le retrouvez, je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, mon brave homme. Cinq cents francs, trouvez-vous que ce soit assez ?

— Allons, allons, je ne suis pas un flibustier du genre de ceux qui vous ont volé votre chien, mon cher monsieur. Vous me payerez mon temps et mes peines; car, tandis que je courrai après votre chien et que mes jambes travailleront, mes bras resteront à rien faire, et ce sont mes bras qui me font vivre. Le prix de mon temps, c'est tout ce que je veux : je vous oblige pour vous obliger. Ça m'a fait du mal, à moi, de vous voir tant de chagrin pour un chien perdu : cela prouve un bon cœur, et j'aime les bons cœurs, moi. Ainsi ne parlons plus de récompense ; nous compterons quand l'animal sera retrouvé.

— Mais vous allez avoir besoin, mon ami, de prendre des voitures, de payer l'afficheur, l'imprimeur, le marchand de papier ; attendez que je vous fasse au moins une avance.

— L'afficheur ! l'imprimeur ! le marchand de papier ! Ah bien, oui ! je vous disais cela tout à l'heure parce que nous n'étions pas encore des connaissances ; mais tout cela, c'est des attrape-nigauds et nous nous en passerons.

— Mais cependant, mon ami...

— Laissez faire Pierre Marteau, mon vieux brave, laissez-le faire ! c'est lui qui vous le dis. Ne donnons l'éveil à personne; soyons muets comme le barbillon sous la pierre, et je vous réitère que, dimanche, pas plus tard que dimanche, vous aurez votre épagneul.

— Oh ! mon Dieu, soupira le chevalier, dimanche, c'est bien tard ! pourvu qu'on lui donne à manger d'ici-là !

— Ah ! dame, je ne vous dis pas qu'il aura où il est une cuisine aussi grasse que dans votre hôtel ; mais un chien, c'est un chien, au bout du compte, et il y a tant de gens qui mangent des croûtes, qu'il ne faut pas trop plaindre un quadrupède qui a des pommes de terre.

— Quand nous reverrons-nous, mon brave homme ?

— Demain ; car, cette nuit, je vais battre tous les cabarets où se rassemblent les écumeurs de boulevard ; peut-être, par ce moyen, aurai-je des nouvelles de votre bête avant dimanche. Vous, mon cher monsieur, vous m'avez l'air fatigué ; vous allez vous coucher et vous tenir bien tranquille. Où demeurez-vous ?

— A l'hôtel de Londres, rue de Rivoli.

— Rue de Rivoli, on connaît l'endroit, quoiqu'on ne le hante guère. Voulez-vous que je vous reconduise; car vous m'avez l'air de chercher votre chemin comme une bécasse au milieu du brouillard. Voyons, venez par ici.

Le chevalier, obéissant comme un enfant, suivit Pierre Marteau, et, chemin faisant, lui renouvela dix fois ses recommandations à l'endroit de Black.

Arrivé à la porte de l'hôtel, il réussit à lui faire accepter une pièce de vingt francs pour faciliter les recherches ; enfin, il lui donna rendez-vous pour le lendemain et rentra tout triste dans sa chambre.

Il s'assit sur les coussins où Black avait dormi la nuit précédente, et, bien qu'il n'y eût pas de feu dans la cheminée, il resta là pendant plus d'une heure abîmé dans ses réflexions.

Ces réflexions étaient du genre sombre, et plus le chevalier s'y enfonçait, plus elles devenaient lugubres.

Depuis que Dieudonné s'était attaché à quelque chose, il avait marché de chagrins en chagrins, de déception en déception, il n'osait récapituler toutes les méchantes aventures que lui avait déjà values Black, et, lorsqu'il songeait à la jeune mai-

tresse du pauvre chien, l'addition de ses douleurs présentait un total bien autrement formidable ! Et cependant, chose étrange ! ces angoisses, il les aimait ; ces afflictions, elles lui étaient douces ; ces peines qu'il endurait pour les deux êtres qu'il aimait, elles lui étaient si chères, que, tout en les maudissant, il ne lui vint pas à l'idée de regretter le temps où, libre de soucis et d'appréhensions d'aucune sorte, il vivait tout entier absorbé par le travail de la digestion ou par l'étude de la science de Carême.

Il se coucha enfin, soupira en regardant cette chambre qui lui semblait dix fois plus vide et plus triste que la veille, et s'endormit en rêvant qu'il apercevait, comme il l'avait vue, quelques heures auparavant, la silhouette noire de son épagneul se détachant devant les lueurs embrasées du foyer.

Hélas ! c'était un rêve ! il n'y avait plus dans la chambre ni foyer ni épagneul.

Son esprit était si ébranlé, son corps si fatigué par les secousses qu'il avait subies depuis vingt-quatre heures, qu'il finit par s'endormir profondément.

Il pouvait être dix heures du matin lorsqu'un bruit de souliers ferrés le réveilla.

Il ouvrit les yeux et aperçut, debout au pied de son lit, l'homme qui, la veille au soir, lui avait promis de lui faire retrouver Black.

Par malheur, Pierre Marteau ne lui apportait encore que des espérances, et des espérances bien creuses.

Il avait inutilement exploré tout le quartier Saint-Marceau, qu'habitent ordinairement les gens qui font le commerce des chiens de hasard.

Il n'avait rien découvert.

Cependant, il était loin de se rebuter, et, sans vouloir s'expliquer, il continuait de promettre au chevalier que, le lendemain dimanche, il le remettrait en possession de son épagneul.

Le chevalier le congédia.

Puis il se demanda avec un soupir comment il allait employer sa journée.

Il lui était impossible de songer à retourner à Chartres avant d'avoir retrouvé son chien.

Il écrivit à Thérèse, qui devait être fort inquiète de lui, de prendre, le lendemain dimanche, la diligence ou la malle-poste et de le venir rejoindre hôtel de Londres, rue de Rivoli ; — puis à son notaire, de lui envoyer de l'argent.

Enfin, comme il ne pouvait raisonnablement passer sa journée entière dans sa chambre, il s'habilla et se décida à sortir pour tuer le temps en flânerie semblable à celle de la veille.

Au moment où il prenait son chapeau, qu'il avait déposé sur une chaise, il aperçut dans un coin la petite valise qu'il avait emportée par mégarde en quittant l'hôtel des Postes.

— Tiens, se dit-il, voici l'emploi de ma journée tout trouvé ; je vais rendre cette malle à son propriétaire, et, qui sait ?... son ami Louville n'étant plus auprès de lui, peut-être me sera-t-il donné de lui faire comprendre l'indignité de sa conduite.

Sur ce, M. de la Graverie fit approcher un fiacre, y monta avec la valise et dit au cocher :

— Rue du faubourg Saint-Honoré, n° 42.

XXXII

La différence qu'il y a entre une tête qui a des favoris et une tête qui a des moustaches.

C'était un hôtel très-somptueux que l'hôtel d'Elbène ; un hôtel bâti tout récemment par un architecte à la mode, et décoré à l'intérieur d'une profusion de statues et de sculptures qui n'étaient peut-être pas du meilleur goût, mais qui donnaient une haute idée de l'opulence de son propriétaire.

Deux colonnes d'ordre corinthien encadraient une porte cochère de bois de chêne, toute fouillée d'arabesques et de cannelures ; cette porte s'ouvrait sur un passage vitré et pavé en bois afin d'étouffer le bruit des voitures.

Au fond du passage était la cour, dans laquelle on apercevait les écuries et les remises ; plus loin encore, un jardin donnant sur les Champs-Élysées.

Au premier plan du passage, à droite, était la loge du concierge ; à gauche, et fermé par un vitrage en verres de couleurs, la cage d'un escalier somptueux par lequel on montait aux appartements : un moelleux tapis couvrait les marches.

Le chevalier de la Graverie descendit de son fiacre, et, s'arrêtant devant la loge du concierge :

— M. d'Elbène? demanda-t-il.

— Est-ce au père ou au fils que monsieur désirerait parler ? répondit le serviteur.

— Au fils, mon ami.

Le concierge frappa trois coups sur un timbre ; un valet de pied descendit l'escalier et se présenta à la porte vitrée.

— Quelqu'un pour M. le baron, fit le concierge.

Le valet de pied montra le chemin à M. de la Graverie, et l'introduisit, à l'entre-sol, dans un élégant appartement dont il lui ouvrit le salon.

Là, il le pria d'attendre quelques instants, tandis qu'il irait prévenir son maître.

Le chevalier, en homme qui sait mettre le temps à profit, commença par se chauffer les pieds, que sa course en fiacre avait singulièrement refroidis ; puis, lorsqu'il fut installé au coin du feu, les talons sur les chenets, il jeta un coup d'œil autour de lui.

M. de la Graverie, élevé dans le monde, ne pouvait être surpris du luxe de l'appartement dans lequel il se trouvait, bien que les raffinements de ce luxe tendant surtout au confortable fussent tout à fait nouveaux pour un homme de cette époque, mais ce qui le frappa, ce qui arrêta ses regards, ce qui lui parut étrange, ce fut le choix des brochures qui encombraient une table placée à sa portée ; brochures qui lui semblèrent médiocrement du caractère de Gratien, dont il avait pu, dans une courte mais sérieuse conversation, apprécier l'insouciance et la légèreté.

Ces brochures traitaient toutes, soit d'économie politique, soit de philosophie supérieure, soit de science sociale.

Elles n'étaient point là pour la parade.

Toutes étaient coupées ; plusieurs d'entre elles étaient froissées par un usage quotidien ; enfin, sur la marge de quelques-unes, M. de la Graverie aperçut des notes qu'il lut et qui lui parurent bien profondes pour être sorties de la tête et avoir été tracées par le crayon d'un jeune officier de cavalerie.

— Ce diable de domestique se sera trompé, murmura M. de la Graverie, et, au lieu de m'introduire dans les appartements du fils, il m'aura introduit dans ceux du père. Faut-il profiter du hasard et exposer à celui-ci la situation ? C'est dangereux ; car, enfin, je ne puis rien trouver à l'endroit de Thérèse. Thérèse n'a pas de nom, et, si mon frère tient bon, peut-être me sera-t-il malaisé de donner la fortune à la pauvre enfant ; donc, tout dire au papa serait peut-être ajouter encore des difficultés à celles devant lesquelles je suis déjà si embarrassé.

M. de la Graverie en était là de ses réflexions, lorsqu'une portière se souleva et donna passage à un jeune homme qui s'avança vers lui, sans qu'il fût entendu par le chevalier, l'épaisseur du tapis amortissant le bruit des pas.

— Vous désirez me parler, monsieur ? dit le jeune homme.

M. de la Graverie se dressa dans le fauteuil où il se prélassait, beaucoup plus par l'effet de la surprise qu'il éprouvait que par politesse.

En effet, c'était bien Gratien d'Elbène qu'il avait devant les yeux ; c'était bien son visage, sa taille, sa tournure, sa physionomie, le son de sa voix ; cependant, il y avait dans la figure du nouveau venu quelque chose que le chevalier se rappelait parfaitement n'avoir pas vu sur celle de l'officier et qui le frappa tout de suite.

Ce quelque chose, c'était une paire de favoris noirs encadrant parfaitement le visage du jeune homme qui, sur tout le reste du visage, portait la barbe complétement rasée.

Depuis la veille, les moustaches et la royale pouvaient avoir disparu ; mais les favoris ne pouvaient pas avoir poussé.

— C'est *cependant* bien à M. Gratien d'Elbène que j'ai l'honneur de parler, demanda le chevalier intimidé par cet incident imprévu.

Le chevalier, comme on sait, s'inquiétait facilement.

Le jeune homme sourit ; le mot *cependant* lui expliquait tout.

— Non, monsieur, répondit-il, je suis Henri d'Elbène ; mon frère Gratien est sorti : il est allé déjeuner avec quelques camarades de garnison. Mais, si je puis être votre interprète auprès de lui, disposez de moi, monsieur.

— Henri ! ah ! vous êtes Henri d'Elbène ! s'écria le chevalier en proie à une émotion visible ; car il avait devant les yeux l'homme que Thérèse avait tant aimé, le seul qu'elle eût jamais aimé, et il comprenait combien facilement la jeune fille avait pu être la dupe de cette extraordinaire ressemblance.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme en souriant, Gratien vous aura sans doute parlé de moi, et, malgré ce qu'il vous aura dit, vous êtes étonné de notre ressemblance. On se ressemblerait de plus loin : nous sommes jumeaux.

— Je comprends, dit le chevalier ; mais pardonnez à mon émotion... Cette ressemblance que j'avais oubliée, quoi qu'on m'en eût dit, a éveillé chez moi le souvenir d'une aventure qui a si cruellement pesé sur ma vie, que je n'y puis songer sans me trouver à l'instant même fortement impressionné.

— En effet, monsieur, vous êtes tout tremblant. Remettez-vous, je vous en prie, et demeurez assis.

Henri prit lui-même un siége et se plaça de l'autre côté de la cheminée.

— Dans quelques instants, reprit-il, vous me direz ce qui vous amène.

— Il n'est pas besoin d'attendre quelques instants pour cela ; et, tenez, monsieur, puisque je ne trouve pas votre frère, dit résolûment le chevalier, qui se sentait enhardi par l'air de douceur et de bonté répandu sur le visage du jeune homme, eh bien, j'ai envie de vous raconter mon histoire. Je suis un pauvre vieillard isolé, sans parents, sans amis ; vous avez l'air grave et réfléchi, plus qu'on ne l'est ordinairement à votre âge..

— J'ai souffert, monsieur, interrompit Henri avec une expression de physionomie qui avait l'intention d'être un sourire ; j'ai donc acquis, à mes dépens, l'expérience du cœur, celle qui vieillit le plus vite ses privilégiés, celle aussi dont on profite le moins.

— Eh bien, continua le chevalier, tout jeune que vous êtes d'âge, du moins, monsieur, peut-être pourrez-vous me donner un conseil. A mon âge, à moi, l'esprit est paresseux et la volonté lente à prendre un parti ; d'ailleurs, je vous avouerai franchement que j'ai toujours été un caractère fort irrésolu.

— Parlez donc, monsieur, dit le jeune homme, et, quoique je ne puisse penser que mon avis doive vous être de quelque utilité, croyez que ma sympathie vous est tout acquise et que ce ne sera pas ma faute si elle reste stérile.

Le chevalier se recueillit un instant ; puis, regardant fixement son interlocuteur :

— Que penseriez-vous, monsieur, lui dit-il, de l'homme qui, abusant d'une ressemblance aussi sigulière que celle qui existe entre vous et monsieur votre frère, et, à l'aide d'un déguisement, de l'obscurité ou de tout autre moyen, tromperait une malheureuse jeune fille, et, se faisant passer pour celui qu'elle aime, profiterait de la méprise pour la déshonorer et l'abandonner ensuite à son désespoir ?

— A mon avis, monsieur, cet homme, s'il pouvait exister, serait un misérable, digne de la réprobation de tous les honnêtes gens.

— Et si cette jeune fille, à la suite de ce crime, était devenue mère ?

— Monsieur, ce sont là, par malheur, de ces crimes qui ne tombent sous le coup d'aucune loi ; mais je vous déclare ici, sur ma foi de gentilhomme, que j'aimerais cent fois mieux presser la main du bandit qui, le poignard à la ceinture, le pistolet au poing, escalade une maison, vole en hasardant sa liberté, tue en risquant sa vie, que de me trouver en contact avec l'homme sans cœur, sans foi, sans honneur, qui a pu commettre une action semblable à celle dont vous parlez.

— Eh bien, monsieur, dit le chevalier, cette histoire est la mienne ; l'enfant séduite, une enfant si tendre, si douce et si bonne, qu'on ne peut la voir sans l'aimer, c'est ma fille, monsieur.

— Votre fille ?

— Ma fille adoptive, du moins.

— Et vous n'avez pas exercé de justes représailles ? vous n'avez pas tué l'homme qui a porté le déshonneur dans votre maison ?

— Je vous l'ai dit, monsieur, je suis presque un vieillard ; j'ai plus de cinquante ans, je suis faible ; ma main débile a à peine la force de supporter le poids d'une épée ou d'un pistolet...

— Dieu vous eût donné la force, monsieur ; car Dieu eût été pour vous ! s'écria Henri avec une exaltation communicative. Dieu est le père qui venge l'honneur de son enfant ; il donne le courage au passereau qui défend ses petits contre l'oiseau de proie ; pourrait-il manquer à l'homme qui accomplit sa mission dans ce qu'elle a de plus saint et de plus sacré ?

— Mais le duel est réprouvé par toutes les lois divines et humaines.

— Le duel, monsieur, — et c'est un malheur, mais ce malheur, il faut l'accepter, — le duel restera la loi de Dieu tant que la société ne sera point assise sur d'autres bases, tant que la justice humaine n'ira pas chercher dans le cœur de chacun le mal pour l'extirper, le bien pour le récompenser ; le duel, enfin, sera nécessaire tant que le monde social trouvera juste et quelquefois plaisant que l'homme attente à la vertu de la jeune fille et à l'honneur de l'épouse.

— Ainsi, monsieur, si le coupable s'obstine à refuser à la jeune fille la réparation qui lui est due, vous me conseillez de me battre avec lui ?

— Sur mon âme et ma conscience, monsieur, répondit Henri, je vous le conseille.

— Alors, monsieur, je dois vous l'avouer, reprit M. de la Graverie, quoique, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, mes habitudes soient pacifiques, quoique j'aie passé la meilleure partie de ma vie dans la seule préoccupation de mon bien-être, c'était aussi ce que je pensais, et je m'y fusse décidé, si je n'avais été retenu par une crainte.

— Cette crainte, quelle est-elle ?

— Je suis le seul appui de la pauvre enfant ; quoi que vous en disiez, le ciel n'est pas toujours du côté du droit ; le sort peut me trahir. Que deviendrait la pauvre jeune fille, si je lui manquais ?

— S'il en était ainsi, monsieur, répondit Henri avec simplicité, je tâcherais de vous remplacer près d'elle.

— Vous me le promettez, monsieur ?

— Je vous le jure.

— Tenez, monsieur, dit le chevalier avec une exaltation qui était bien loin de ses habitudes, il y a tant de franchise, tant de noblesse, tant de loyauté dans votre regard, que je veux vous croire, et je me décide... Eh bien, oui, je le jure à mon tour, le coupable sera puni. Mais je serai forcé de réclamer de votre obligeance un service de plus.

— Lequel, monsieur ? Parlez.

— Je ne connais personne à Paris, et ne saurais à qui m'adresser, si vous me refusiez ma demande. Je vous prierai de me servir de témoin.

— Volontiers, monsieur.

— Vous me jurez encore que, quel que soit mon adversaire et le mode de combat adopté, vous ne m'abandonnerez pas dans la mission providentielle que je vais remplir ; car, vous devez vous en apercevoir, monsieur, je suis fort inexpérimenté dans ces sortes de choses, et, puisque vous avez été assez bon pour m'éclairer de vos conseils, je veux espérer que votre présence ne me fera pas défaut au moment décisif.

— Vous avez ma parole sur ce point comme sur les autres, monsieur. Mais pardon, j'ai un détail aszez important à vous demander. Vous êtes ami de mon frère, à ce qu'il paraît ; mais moi, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Serez-vous assez bon pour me donner votre nom et me laisser votre adresse ?

— Je m'appelle M. de la Graverie ; je suis chevalier de Saint-Louis, comme vous voyez ; je demeure habituellement à Chartres, mais, pour le moment, rue de Rivoli, hôtel de Londres.

— Cela suffit, monsieur ; lorsque vous aurez besoin de moi, dites un mot, et je suis tout à vous.

— Je vous remercie, et vous prie de me garder le secret sur tout ceci.

— Je vous en donne ma parole. Mais, à propos, vous ne m'avez point encore parlé, monsieur, de ce qui vous amenait chez mon frère. Ne voulez-vous point me charger de le lui dire ?

— Cela n'a aucune importance, monsieur. Je venais simplement lui remettre cette valise, qu'il a oubliée hier dans la malle-poste, et que mon cocher a emportée par mégarde.

Le chevalier se leva.

—Je vous remercie pour Gratien, dit le jeune homme. Adieu, monsieur, et croyez que mes vœux vous suivront dans la mission que vous allez remplir.

Henri insista pour reconduire le chevalier jusqu'à la porte cochère, et lui donna une dernière poignée de main lorsqu'il l'eut installé dans son fiacre.

Le cœur de M. de la Graverie battait très-fort ; son émotion était vive et profonde; il sentait de temps en temps un frisson courir sous sa peau, un nuage passer sur ses yeux, et ses cheveux se dresser sur sa tête.

Un premier duel à cinquante ans ne pouvait pas produire, on en conviendra, un moindre effet.

— Ah ! si Dumesnil était là ! murmura le chevalier en soupirant; lui qui allait se battre comme moi je vais déjeuner, qui maniait l'épée et le pistolet comme je manie ma fourchette. Mais, par malheur, il n'est plus là, et ce n'est pas Black qui pourrait se mesurer avec Gratien : depuis le chien de Montargis, cela ne s'est pas revu; d'ailleurs, Black lui-même court les champs.

— Où va monsieur ? demanda le cocher.

— Ah ! oui, où je vais... C'est vrai... Je ne sais pas.

— Comment ! monsieur ne sait pas où il va ?

— Non... Priez le concierge de venir me parler.

Le concierge, prévenu par le cocher, s'approcha respectueusement. Il avait vu M. Henri reconduire le visiteur jusqu'au fiacre.

— Mon ami, demanda le chevalier, savez-vous où je trouverai à cette heure M. Gratien d'Elbène?

— Vous le trouverez, monsieur, à l'estaminet Hollandais, dont il ne quitte jamais les divans tant qu'il est en congé.

— Alors, cocher, à l'estaminet Hollandais, cria le chevalier d'un ton que n'eût pas trop désavoué feu Dumesnil, et rondement ! Il y aura pourboire.

XXXIII

Où l'on voit que les pékins ont quelquefois la bavaroise querelleuse.

L'estaminet Hollandais était, à cette époque, le rendez-vous général des officiers en congé.

Tout ce qui portait une épaulette, depuis celle de sous-lieutenant jusqu'à celle de colonel inclusivement, se rencontrait sous les lambris dorés de l'établissement bachique.

Tous les rendez-vous militaires se donnaient là, comme les rendez-vous des comédiens se donnaient dans le jardin du Palais-Royal.

Un officier, quittant son camp pour passer en Algérie, disait à ceux de ses camarades qu'il laissait en France :

— A mon prochain semestre, dans deux ans, nous nous retrouverons à l'estaminet Hollandais.

Et, à moins que les balles des Kabyles ou la dyssenterie n'en eussent décidé autrement, il était rare qu'il manquât au rendez-vous pris.

Et, cependant, malgré sa destination toute militaire, l'estaminet Hollandais avait un caractère tout à fait bourgeois.

A l'exception de ceux des élèves des écoles Polytechnique et de Saint-Cyr, qui vont à l'estaminet Hollandais par genre, on n'y apercevait ni shako, ni pantalon garance, ni uniforme.

Le militaire, quoiqu'il affecte un grand mépris pour le pékin, aime singulièrement l'habit bourgeois; — probablement par la seule raison que c'est chez lui une passion malheureuse.

En effet, tel charmant officier qui mérite toutes les épithètes de distinction et d'élégance lorsqu'il est orné de son dolman ou de sa tunique, ne paraît plus qu'un homme ordinaire, souvent plus qu'ordinaire, quand il a revêtu la classique redingote, et échangé son coquet colback ou son casque étincelant contre le vulgaire gibus.

Rappelez-vous ce qu'étaient autrefois les Turcs, et ce qu'ils sont depuis que, suivant la loi du progrès, Mahmoud leur a imposé la redingote bleue et la calotte rouge.

Puis — et ceci est la circonstance atténuante — l'officier, qui a peu d'occasions d'user ses habits de ville, les conserve avec ce soin religieux que le militaire accorde à *son bazar;* de sorte qu'il leur fait dépasser les bornes de l'usage ordinaire des paletots et des redingotes, et il en résulte que, lorsqu'il les exhume, il a tout l'air d'une vieille gravure de mode qui se promène.

Si l'on rencontrait peu d'uniformes à l'estaminet Hollandais, en revanche on y voyait, à chaque table, force redingotes d'une coupe tout à fait originale, pas mal de cols-cravates impossibles, et pas mal de ces pantalons à la cosaque que la mode avait, dès cette époque, sagement répudiés. Il était, en un mot, facile pour tout le monde de reconnaître que cet établissement était entièrement garni d'officiers plus ou moins déguisés en bourgeois.

Une épaisse fumée de tabac remplissait l'atmosphère, surchargée encore par les vapeurs qui s'exhalaient de quantité de bols de punch, consommation ordinaire des habitués.

Cinq ou six de ces derniers, qu'aux éperons qu'ils avaient conservés à leurs bottes, on reconnaissait pour des officiers de cavalerie, se tenaient dans l'angle de droite, du côté du jardin.

Ils avaient déjeuné au café et copieusement déjeuné, si l'on en jugeait par l'animation que leur conversation avait prise.

Comme toujours, ces messieurs ressassaient, sans l'épuiser jamais, le texte de leurs entretiens favoris : le mérite des diverses garnisons et la comparaison de ces garnisons entre elles.

— Ah ! messieurs, disait notre ancienne connaissance le lieutenant Louville, que nous retrouvons au milieu de ce groupe, vive Tours en Touraine ! jardin de la France d'abord, comme disent ces idiots de poëtes, mais, à tout prendre, jolie ville ! des pruneaux excellents, un spectacle passable, des grisettes charmantes. Tours est la perle des garnisons !

— Ma foi, mon cher, répliqua un officier ventru, à la figure enluminée, aux moustaches grises et taillées en brosse, j'ai *fait* Tours ; j'y suis resté deux ans, et je vous jure que Tours ne vaut pas mieux que les autres garnisons.

— Bon ! et pourquoi prétendez-vous cela, capitaine?

— Parce que j'affirme que, les deux premiers mois écoulés, on s'ennuie dans les unes comme dans les autres.

— J'aimais assez le Nord, reprit un troisième interlocuteur; nous avions là du tabac de contrebande excellent à fumer et, ma foi, pas cher.

— Et Pontivy donc, messieurs! s'écria un quatrième; une pension parfaite, à quarante-cinq francs par mois.

— Et toi, Gratien, ton avis? dit Louville.

— Mon avis, répondit Gratien, c'est que plus je vais, plus je reconnais que, de toutes les garnisons par lesquelles nous avons passé, il n'en est pas une seule qui soit supportable; ce qui m'encourage énormément à me tenir la promesse que je me suis faite à moi-même, de donner ma démission, afin de ne plus sortir de la seule bonne et de la seule charmante ville de garnison qui existe, c'est-à-dire de Paris.

— Oui, dit Louville, cette prédilection se comprend, en effet, lorsqu'on possède un père qui, comme le tien, est plusieurs fois millionnaire; et encore, je doute que, malgré tous ses millions, malgré tous les plaisirs de Paris, tu oublies les heures heureuses que tu as eues au régiment.

— Où, et lesquelles? demanda Gratien.

— Ingrat! partout et toujours ! Tiens, sans aller plus loin, dans cette épouvantable ville de Chartres (*Autricum, Carnutum*), n'as-tu pas eu, en la personne de cette petite Thérèse, la plus délicieuse des aventures, une véritable aventure de Lovelace, coquin?

— Voyons, Louville, dit Gratien visiblement affecté, ne me parle pas de cela... Je t'assure que ce souvenir m'est, au contraire, parfaitement désagréable.

— Pourquoi? A cause de ce vieux fou qui, sous prétexte que tu avais eu les prémices du cœur de la jeune fille, voulait te forcer, toi, le baron Gratien d'Elbène, à épouser une grisette sans le sou. Ah! il était vraiment amusant, le bonhomme! je l'ai bien roulé pour mon compte, surtout après que tu eus quitté l'intérieur pour le cabriolet. — Mais, mille cigares! s'écria Louville bondissant sur son tabouret, c'est lui... c'est lui-même qui entre... Ah! nous allons nous amuser! Regardez donc, messieurs, l'adorable tournure! voyez donc avec quel air belliqueux notre voltigeur de Louis XV brandit son parapluie. — Eh! monsieur!

— Pas de folie, Louville, dit l'officier ventru. Ce brave homme, ne l'oubliez pas, a deux titres à votre respect : son âge, qui est double du vôtre, et le ruban rouge qu'il porte à sa boutonnière.

— Bah! la croix de Saint Louis.

— C'est toujours le prix du sang, Louville, et ce n'est pas à nous autres soldats à rire de qui la porte.

— Laissez-moi donc tranquille, capitaine! Quelque émigré, quelque échappé de Royal-Cravate, qui aura gagné son ruban à faire le pied de grue dans les antichambres. Ma foi, je trouve trop bon d'en rire pour laisser échapper une si précieuse occasion.

Puis, s'adressant au chevalier de la Graverie, qui, les ayant reconnus, s'approchait de leur côté, et se levant pour faire un pas au-devant de lui :

— Enchanté, monsieur, de vous revoir, continua Louville. J'espère que la nuit d'avant-hier n'aura pas altéré votre santé et terni votre joyeuse humeur?

— Non, monsieur, dit le chevalier, le sourire sur les lèvres, comme vous voyez... A part un petit reste de courbature, je me porte parfaitement.

— Ah! tant mieux! Vous ne refuserez donc pas de vous asseoir au milieu de nous, et de porter la santé de la charmante Thérèse, dont nous parlions justement à l'instant même où vous êtes entré.

— Comment donc, monsieur, répondit le chevalier avec son imperturbable sourire; c'est beaucoup d'honneur que vous me faites, et je n'aurai garde de refuser.

— Vous plairait il un verre de ce punch? Il est excellent et tout à fait propre à chasser les vapeurs noires de l'esprit et le brouillard de l'estomac.

— Mille grâces, mon cher monsieur; mais, en homme pacifique et paisible, je crains essentiellement les alcools.

— Ils vous rendent féroce, peut-être?

— Justement.

— Allons, Gratien, soyez donc plus aimable avec M. le chevalier; car à votre ruban, monsieur, je ne crains pas de vous donner ce titre.

— En effet, monsieur Louville, il m'appartient deux fois : je suis chevalier de noblesse et chevalier... d'occasion.

— Eh bien, chevalier, il faut vous dire que votre ami Gratien est rêveur depuis deux jours. Je crois, moi, si vous voulez que je vous le dise, qu'il pense à la proposition de mariage que vous lui avez faite.

— M. Gratien ferait à merveille d'y penser, répondit le chevalier avec une parfaite bonhomie.

— Oui, reprit Louville; mais il n'y a rien de pis qu'une pareille pensée pour alourdir l'esprit d'un brave garçon. Voyons, que désirez-vous prendre, chevalier? Un verre de limonade, une topette d'orgeat, une groseille? Ah! une bavaroise, peut-être?

— Précisement, monsieur, une bavaroise.

— Garçon! cria Louville, une bavaroise à monsieur... très-chaude et très-sucrée.

Puis, revenant au chevalier :

— Maintenant, monsieur, si toutefois ce n'est point indiscret de vous adresser une pareille demande, nous ferez-vous l'honneur de nous apprendre ce qui vous amène dans ce repaire que l'on nomme l'estaminet Hollandais. Ce ne sont point cependant vos galeries, je présume.

— Vous avez toujours raison, monsieur, et j'admire, en vérité, la justesse de votre esprit.

— J'aime à voir que vous me rendiez justice.

— Je venais, monsieur, dans l'unique espoir de rencontrer M. Gratien, que je n'ai point trouvé chez lui.

— Ah! vous avez pris la peine de passer chez moi? demanda Gratien étonné.

— Oui, monsieur le baron, et c'est de votre concierge que j'ai appris que, si l'estaminet Hollandais n'était point mes galeries, il était les vôtres.

— Vraiment, interrompit Louville, vous veniez pour rencontrer Gratien? Cela prouve que vous n'avez pas renoncé à votre idée. Eh bien, tant mieux! j'aime les gens entêtés, moi, et, ma foi, je passerai à votre bord, tant est vive la sympathie que vous m'inspirez. Voyons, au point où nous en sommes, il ne peut plus être question que du contrat de mariage; soit, discutons-en les conditions. — Gratien, à vous de parler le premier, mon ami. Que mettez vous en avant? combien en terres? combien en rentes sur l'État? combien en obligations de chemins de fer? combien en papier Garat?

— Louville, répondit Gratien, je vous prierai très-sérieusement de ne point prolonger cette plaisanterie, qui n'a déjà que trop duré. J'ai fait connaître à monsieur ma résolution; insister est un manque de goût qui m'étonne chez un homme de l'âge et du monde dont est le chevalier; d'un autre côté, railler comme vous le faites le sort d'une jeune fille que, après tout, je dois plaindre, serait de ma part un manque de délicatesse et de cœur. Réfléchissez à ce que je viens de dire, monsieur; réfléchissez-y, Louville, et j'espère que vous serez tous les deux de mon avis.

— Point, répliqua le chevalier de la Graverie. Je trouve, au contraire, moi, que M. Louville dit des choses fort sensées et tout à fait convenables; de sorte qu'au lieu de lui en vouloir, je lui en sais un gré infini.

— La, tu vois, Gratien! Allons donc, parle et quitte cet air tragique, puisque monsieur — monsieur, qui est le champion de mademoiselle Thérèse — est le premier à t'y convier... Tu te tais?... Tenez, monsieur le chevalier, si vous parliez d'abord, peut-être cela le mettrait-il en train. Commencez donc, mon cher monsieur; exposez-nous les richesses de votre protégée, et faites grandement les choses; car je vous préviens que notre ami Gratien, tout sous-lieutenant que vous le savez, est riche, fort riche. Mais pardon, voici le garçon qui vous apporte la bavaroise demandée. Buvez, monsieur, buvez d'abord; cela donnera de la douceur à vos propositions.

Le chevalier écoutait en souriant ce flux de paroles. Il remua lentement avec sa cuiller le breuvage qu'on lui présentait, le porta à ses lèvres, l'avala gravement, reposa le verre sur la table, s'essuya soigneusement la bouche avec un mouchoir de batiste, et, se tournant du côté de Gratien :

— Monsieur, dit-il, j'ai réfléchi à la proposition que j'avais cru devoir vous faire avant-hier, et j'ai pensé qu'il serait ridicule à moi de mettre un prix à l'action juste, loyale et toute naturelle en face de laquelle je plaçais votre conscience.

— Rien de si simple, pardieu! interrompit Louville.

— Doter Thérèse — et remarquez que je le puis, continua le chevalier, ce serait faire injure à votre délicatesse, et je ne serais pas étonné que la proposition que je vous ai faite eût été la seule cause du refus par lequel vous avez répondu à mes avances. Aujourd'hui, monsieur, je viens vous dire, au contraire : Thérèse n'a pas de nom, Thérèse est sans fortune; mais vous l'avez déshonorée... Vous l'avez déshonorée, non pas en suivant la pente d'un mutuel entraînement, mais en appelant à votre aide le plus odieux, le plus lâche des subterfuges! vous ne pouvez donc hésiter à obéir à la voix impérieuse du devoir.

— Bravo! voilà des arguments irrésistibles. Allons, à toi la parole, Gratien; plaide ta cause : elle n'est pas bonne, je t'en préviens. Figure-toi donc que tu es devant le jury et que je suis ton président.

— Ma réponse sera courte, cher ami, dit Gratien avec une certaine dignité. Je dirai à M. le chevalier...

Le jeune homme s'inclina légèrement.

— Je lui dirai que ses injures trouveront ma détermination aussi inébranlable que ses promesses. Que mademoiselle Thérèse soit riche, qu'elle soit pauvre, peu m'importe, et j'ajouterai qu'il est fort heureux pour lui que sa tête soit blanche; car sans cela, je me croirais obligé de répondre tout autrement à certaine partie de son discours.

— Mon Dieu, ne vous gênez pas, mon cher monsieur, dit

tranquillement le chevalier. Que ma tête soit blanche ou grise, peu vous importe, pourvu qu'elle consente à se placer au bout de votre pistolet ou à la pointe de votre épée.

— Ah çà! mais sais-tu, Gratien, qu'il devient provocateur, le bonhomme?

— Cela vous étonne, mon cher monsieur Louville? dit le chevalier avec son air placide. Supposeriez-vous, par hasard, que le courage n'est que de l'étourderie?

— Alors, c'est autre chose, dit Gratien.

Le chevalier se retourna de son côté, le sourire toujours sur les lèvres.

— C'est, continua le jeune homme, avec l'intention bien positive de m'offenser que vous avez prononcé les paroles de tout à l'heure?

— Je ne me suis pas inquiété si elles pouvaient ou non vous offenser, monsieur, dit le chevalier; je les ai dites parce qu'elles caractérisaient parfaitement votre conduite, voilà tout.

— En un mot, monsieur, vous êtes venu ici, à l'estaminet Hollandais, aujourd'hui samedi, avec l'intention de me dire, en présence de mes camarades : « Épousez mademoiselle Thérése, ou vous aurez affaire à moi! »

— Précisément, monsieur le baron.

Puis, frappant sur son verre avec la cuiller :

— Garçon, dit-il, une seconde bavaroise.

— Mais non! s'écria Gratien.

— Quoi, non?

— Un duel avec vous, ce serait trop ridicule.

— Ah! vous trouvez?

— Oui.

— Vous trouvez qu'il serait ridicule de tuer un bonhomme qui, en somme, peut très-bien vous fourrer un coup d'épée dans la poitrine ou vous loger une balle dans la tête; et il ne vous semble pas, comme à moi, lâche et infâme d'employer un dégoûtant subterfuge pour ravir plus que la vie, — la seule chose que je risque en me battant avec vous, — pour ravir l'honneur à une jeune fille sans défense? En vérité, vous manquez de logique, monsieur Gratien. — Merci, garçon.

Ces dernières paroles étaient adressées, en effet, au garçon, qui déposait devant le chevalier sa seconde bavaroise.

— Eh bien, soit, dit Gratien après avoir réfléchi un instant, et plus exaspéré peut-être de la tranquillité du chevalier que des injures que celui-ci lui avait dites; soit, puisque vous le voulez absolument...

— Vous épouserez Thérèse?

— Non pas, monsieur; mais je vous tuerai.

— Oh! ceci, monsieur, dit le chevalier en versant sa bavaroise de la carafe dans son verre, sans que sa main dénonçât la moindre agitation fébrile, ceci, c'est une question. Attendons à demain pour la résoudre, jeune homme, et ne parlez pas au futur : qui parle au futur risque de se tromper. Ainsi, voilà qui est bien décidé, nous nous battrons.

— Oui, certes, nous nous battrons, répondit Gratien, les dents serrées par la colère, à moins que vous ne rétractiez les paroles que vous venez de prononcer.

Et, en effet, Gratien laissait cette dernière porte ouverte au chevalier, ne se décidant qu'à regret à ce duel, dont il comprenait le caractère odieux et ridicule.

— Rétracter? fit le chevalier en portant son verre à sa bouche et en humant lentement sa seconde bavaroise. Oh! que vous ne me connaissez guère, mon cher monsieur Gratien! Je suis long, très-long à me décider; mais, une fois mon parti pris, j'ai l'habitude d'imiter Guillaume le Conquérant et de brûler mes vaisseaux.

Et, en prononçant ces paroles, le chevalier lança au visage de Gratien ce qui restait de bavaroise dans son verre.

Le jeune officier voulut se précipiter sur le vieillard; mais ses amis, Louville tout le premier, se cramponnèrent à lui et le retinrent.

— Vos témoins? vos témoins, monsieur? hurlait Gratien.

— Demain matin, ils iront s'entendre avec les vôtres, monsieur.

— Où cela?

— Voulez-vous prendre rendez-vous aux Tuileries, terrasse des Feuillants, en face de l'hôtel de Londres, où je loge... de midi à une heure, par exemple?

— Vos armes?

— Ah! monsieur, pour un militaire, vous ne connaissez pas les premières règles du duel. Mes armes, cela ne nous regarde ni vous ni moi : cela regarde nos témoins. Vous êtes insulté, faites vos conditions aux vôtres.

— Soit! Et vous, messieurs, je vous prends à témoin, s'écria Gratien, que, si un malheur arrive à ce vieillard, c'est qu'il l'aura voulu, c'est qu'il l'aura cherché. Que son sang, si son sang coule, retombe donc sur sa tête.

Et, en achevant ces paroles, le jeune officier, suivi de ses amis, sortit de l'estaminet.

Le chevalier, resté seul, chercha au fond de son verre une dernière goutte de bavaroise.

Puis il dit à demi-voix, en reprenant son parapluie dans l'angle de la fenêtre où il l'avait déposé en entrant :

— Mon Dieu, que je suis donc contrarié que cet imbécile de Black se soit laissé voler... Si Dumesnil eût pu me voir, il eût été content de moi!

XXXIV

Où le chevalier rencontre à la fois ce qu'il cherchait et ce qu'il ne cherchait pas.

Le chevalier de la Graverie sortit de l'estaminet Hollandais tout autre qu'il n'y était entré.

Son chapeau, ordinairement placé perpendiculairement à l'axe de son visage et légèrement incliné sur les yeux, avait pris une posture diagonale qui lui donnait des allures tout à fait crânes et même un peu tapageuses.

Une de ses mains placée dans la poche de son pantalon y jouait, de la façon la plus cavalière, avec quelques louis dont on entendait le froissement, tandis que l'autre brandissait son parapluie et faisait décrire à l'extrémité du pacifique ustensile les figures les plus capricieuses de l'escrime.

Lui qui, d'ordinaire, cheminait la tête basse, descendant sur le pavé pour un enfant qui tenait le trottoir, à cette heure il portait le front haut, le buste droit, la poitrine effacée, en homme qui a vaillamment conquis sa place au soleil, attendant imperturbablement que les passants se dérangeassent pour lui; — ce qu'ils ne manquaient pas de faire, les uns par respect pour son âge, les autres par déférence pour sa croix, les autres, enfin, parce que l'air cassant du chevalier leur imposait en réalité.

Il fut un instant tenté d'entrer chez un marchand de tabac et d'y acheter un cigare, objet pour lequel il avait toujours professé la plus indomptable aversion : il lui semblait qu'un cigare était le complément obligé de sa nouvelle attitude et il se voyait avec complaisance lançant, comme un autre Cacus, d'énormes bouffées de fumée vers le ciel, et acquérant ainsi un nouveau point de ressemblance avec son ami Dumesnil, que momentanément il se donnait pour modèle.

Mais, par bonheur, il se souvint qu'un certain soir, à Papaéti, ayant pris une cigarette aux lèvres de Mahaouni et ayant aspiré quelques gorgées de l'odorante vapeur dont la jeune Taïtienne aimait à s'entourer comme d'un nuage, il s'en était suivi d'abominables nausées et un malaise dont il lui fallut prés de trois jours pour se remettre.

Il pensa qu'un pareil spectacle, donné à ses ennemis, pourrait compromettre la réputation qu'il venait d'acquérir, et il renonça judicieusement à cette velléité.

Le chevalier s'en tint donc à ce que la conscience de sa valeur personnelle, qui venait de se révéler en lui, donnait d'airs imposants à sa physionomie, et rentra modestement à l'hôtel de Londres.

Maintenant, en historien véridique que nous sommes, nous devons avouer que, malgré l'assurance et l'aplomb avec lesquels le chevalier avait provoqué Gratien d'Elbène, malgré la satisfaction de lui-même que lui avait causée sa vaillante conduite, M. de

la Graverie dormit fort mal. Ce n'était point la peur de la mort ou de la douleur qui causait son insomnie : non ; deux choses l'inquiétaient bien autrement : la première, le sort réservé à Thérèse, dans le cas où il lui arriverait malheur, à lui ; la seconde, la crainte qu'une fois arrivé sur le terrain, son attitude ne vînt à se démentir et ne répondît pas suffisamment au prospectus qu'il avait lancé.

Pour Thérèse, il se rassurait un peu en songeant à la promesse que lui avait faite Henri, promesse qui deviendrait encore plus sacrée pour ce dernier, lorsqu'il en arriverait à connaître celle sur laquelle il avait promis de veiller ; M. de la Graverie espérait d'ailleurs, quoi qu'en eût dit son frère, pouvoir assurer l'avenir de la jeune fille par un testament olographe bien en règle.

Restait le duel.

Quelques heures de solitude et de réflexion avaient refroidi le sang du chevalier, et, quoique sa détermination demeurât toujour la même, il avait besoin de faire appel à toute sa raison pour se rasséréner.

Malheureusement, la tâche était difficile, et plus le chevalier s'évertuait à se prouver à lui-même qu'il avait toutes sortes de raisons pour être tranquille, plus une foule d'idées noires se faisaient jour dans son cerveau.

Tout ce qui, quelques heures auparavant, lui semblait ne pas mériter un regret, lui paraissait en ce moment si doux, si bon, si séduisant, qu'il ne pouvait prendre le parti de s'en séparer.

Toutes les joies, tous les plaisirs, toutes les jouissances de sa vie passée, se représentaient à sa mémoire et, se tenant par la main, dansaient un pas séducteur et provoquant, dans sa mémoire, en ayant l'air de lui dire avec un accent plein de mélancolie : « Adieu, chevalier !... tu vas nous perdre, toi qui pouvais si bien nous conserver, si tu n'avais pas fait le jeune homme, le querelleur, le duelliste, le redresseur de torts, le don Quichotte, enfin ! »

Le chevalier trouvait cette évocation chorégraphique extrêmemement désagréable.

En même temps, et tout à la fois, un chaos de sinistres perspectives grouillait dans les lointains de son imagination, comme pour se mettre en harmonie avec les premiers plans.

Il sentait le froid de la mort glacer sa chair et, de là, passer dans ses os.

Il lui semblait que les esprits de l'autre monde venaient s'emparer de son cadavre ; il sentait sur son visage le souffle de grandes ailes de chauves-souris agitant l'air.

Le moindre bruit qu'il entendait dans le voisinage était, pour lui, celui d'un marteau assemblant les planches de la bière qui devait être la sienne.

Tout éveillé qu'il était, il rêvait qu'on le mettait en terre, et il entendait l'argile et les pierres tomber lourdement sur son cercueil.

Il sentait les mille reptiles du tombeau se glisser entre les plis de son suaire, et sa chair tressaillait d'avance à leur contact visqueux et glacé.

Aussi, la nuit, mère de toutes les funèbres apparitions, lui sembla-t-elle bien longue, et, dès qu'il vit poindre le jour, se hâta-t-il, contrairement à ses habitudes, de se jeter à bas de son lit.

— Décidément, se disait le chevalier tout en grelottant, moitié de froid, moitié à cause des dispositions dans lesquelles il se trouvait, décidément, je n'étais pas fait pour devenir un héros ! Enfin, je n'en aurai a mes propres yeux que plus de mérite à me bien conduire ; mais c'est singulier, hier, je n'avais pas peur le moins du monde, alors qu'au contraire j'eusse dû hésiter, tandis que c'est maintenant que le frisson me gagne. Je ne puis cependant pas provoquer un homme à chaque instant de la journée, afin de maintenir mon courage à une température convenable !

Le chevalier, pour ne pas laisser à ces pensées démoralisantes, le loisir de le tourmenter de nouveau, se décida à écrire a Henri d'Elbène sans lui nommer son adversaire, lui annonçant que la rencontre serait, selon toute probabilité, fixée au lendemain, huit heures du matin. et le priant, en conséquence, de venir le prendre à sept heures pour aller au rendez-vous.

Il ne voulait point le mettre en contact avec les officiers, qui lui eussent tout dit ; et, de là au lendemain, ou plutôt à l'heure fixée pour que les témoins se rencontrassent, il espérait trouver un deuxième parrain qui réglerait les conditions du combat avec les seconds de Gratien.

La lettre finie et cachetée, M. de la Graverie sortit pour la jeter lui-même à la poste. Dans les occasions importantes, le chevalier aimait assez à s'en rapporter à lui-même.

Comme il franchissait la porte cochère de son hôtel, il se trouva nez à nez avec l'homme qui lui avait promis de lui faire retrouver Black.

— Oh ! oh ! déjà levé, monsieur ! lui dit Pierre Marteau en l'abordant. Eh bien, l'on peut dire que voilà un chien plus heureux que bien des gens. Ainsi, moi, je puis m'égarer, personne n'en perdra le sommeil, Dieu merci ! Mais, au reste, ce sera bientôt l'heure.

— Quelle heure ? demanda le chevalier, dont la tête n'était pas encore bien raffermie.

— L'heure à laquelle j'espère vous remettre en possession de votre animal.

— Vous l'avez revu ? Oh ! conduisez-moi vers lui, mon brave homme. Si j'avais près de moi mon cher Dumesnil, il me semble que je n'aurais plus peur de personne.

— Patience ! patience ! nous allons nous acheminer tout doucement du côté où il est, et vous verrez que je ne vous ai pas menti.

— Mais où allez-vous donc?... ou plutôt, où allons-nous donc?

— Au marché aux chiens, pardieu ! Ne croyez-vous pas que le filou qui vous a enlevé votre animal l'a pris pour en faire des reliques ? Allons donc !

— Mais, enfin ? demanda le chevalier.

— Voici la chose : le chien n'a pas été réclamé ; on n'a vu ni affiche, ni annonce, ni récompense grosse ou petite ; on est donc tranquille ; si bien que je vous jure qu'à l'heure qu'il est, votre caniche chemine comme nous dans la direction de la barrière de Fontainebleau.

C'est, en effet, à la barrière de Fontainebleau que, les dimanches, mardis et vendredis de chaque semaine se tient le marché aux chevaux, auxquels le commerce des chiens sert, pour ainsi dire, de complément et d'appendice.

Deux peintres, dont l'un nous a été enlevé dans la force de l'âge, Alphonse Giroux, et Rosa Bonheur, la femme au doux nom et au talent vigoureux, ont fait de ce spectacle deux tableaux qui, avec des qualités différentes, en ont parfaitement reproduit la physionomie pittoresque.

Seulement, disons la chose en passant, pour l'édification de ceux qui prennent les dénominations à la lettre, ce n'est point au marché aux chevaux qu'il faut aller pour chercher les magnifiques animaux qui promènent l'élégance et le luxe dans les rues de Paris ou sur les allées sablées du bois de Boulogne.

Le marché aux chevaux est essentiellement utilitaire ; la beauté, la finesse des formes, la distinction de race, n'y sont pas cotés le moins du monde ; ce que l'on y vient chercher, ce sont des machines à travail, et encore les y veut-on dans les conditions d'économie les plus grandes possibles.

C'est dire assez qu'à part quelques percherons, quelques boulonnais, propres au charriage, on n'y rencontre que ce qui a été usé, abîmé, éreinté sur le pavé de Paris, cet enfer des chevaux ; on n'y voit que de pauvres débris fourbus, auxquels la spéculation s'obstine à faire entendre tout ce que Dieu avait mis de force dans leurs muscles, de vigueur dans leurs reins, avant de les renvoyer au néant, en passant par le charnier de Montfaucon.

Ce dont il faut surtout se défier au marché aux chevaux, c'est des animaux qui semblent sains et bien portants.

On peut gagner à coup sûr que ceux-là sont rétifs ou ont le vertige.

Malgré l'aspect misérable de chacune des individualités chevalines qui peuplent ce bazar, son ensemble ne manque pas d'animation ; on y fait trotter, galoper, piaffer un cheval à trente francs, avec accompagnement de coups de fouet et de bruit de sabots, absolument comme on le fait chez Crémieux ou chez Drake pour un demi-sang de mille écus : ce sont les mêmes ruses, les mêmes phrases, les mêmes serments que chez nos marchands les plus en vogue, et il y a infiniment plus de couleur

ici que là-bas, c'est-à-dire à la barrière Fontainebleau qu'aux Champs-Élysées.

Comme nous le disions tout à l'heure, le commerce des chiens sert d'appendice à celui des chevaux.

Réduit à des proportions honnêtes, le commerce des chiens serait une pauvre industrie; aussi, comme il est entendu que chacun doit vivre de son état, les marchands de chiens se sont-ils arrangés de façon à rendre le leur le plus lucratif possible.

Au lieu d'élever des chiens, — ce qui, à raison de six francs au minimum par mois, donne, au bout de l'an, un total de soixante et douze francs comme valeur de l'animal avant de réaliser un centime de bénéfice, — ils ont jugé infiniment plus simple et plus profitable de ramasser sur la voie publique des chiens tout élevés et de les mettre en vente.

Puis, comme les chiens errants devenaient de plus rares, on leur a facilité le vagabondage, en faisant pour eux ce que nous avons vu faire pour l'épagneul de M. de la Graverie.

Le marché aux chiens, qui nous a entraîné à cette savante dissertation, se tient dans les contre-allées du boulevard de l'Hôpital, avoisinant la barrière de Fontainebleau ou d'Italie.

Quelques-uns de ces intéressants quadrupèdes sont attachés à des piquets.

Les petits sont en cage.

Les gros se promènent avec leur maître, ou plutôt avec ceux qui le sont devenus par des circonstances si fortuites, que, vu la variété des circonstances, nous n'aborderons pas même ce chapitre.

On trouve là des chiens de toute grandeur, de toute grosseur, de tout poil, de toute race et de toute physionomie.

Il y a des chiens des Pyrénées au poil fauve et à l'air paterne; défiez-vous-en, s'appelassent-ils Mouton, comme celui qui, un jour, me croqua la main.

Il y a des bouledogues, au nez écrasé, à l'œil saillant, aux dents en défenses de sanglier.

Il y a des terriers, des mâtins, des chiens couchants, des braques, des pointers plus ou moins authentiques.

Le chien de berger et le king's-charles y sont représentés.

Le chien courant, depuis le basset jusqu'au chien d'ordre, y ont leur place.

Les chiens-loups, blancs et noirs, qui semblent des conducteurs de diligence enveloppés de leurs fourrures; les chiens turcs, qui semblent sortis de la leur et qui grelottent toujours; les chiens de la Havane, que l'on trouve avec tant de peine sous leurs longues soies, s'y rencontrent également.

Le carlin lui-même, — ce chien célèbre, sinon illustre, que l'on prétendait disparu comme le mammouth, et dont Henry Monnier se vantait d'avoir sauvé la mémoire de l'oubli, — le carlin lui-même y envoie de loin en loin quelques spécimens.

Puis vient la cohue des roquets, cohue si nombreuse, si variée, si pleine de fantaisie dans ses ramifications, que Buffon, en la voyant, eût, bien certainement, déchiré sa nomenclature de l'espèce canine, et la généalogie qu'il dressait pour chaque race, généalogie aujourd'hui indéchiffrable.

Depuis près de deux heures, le chevalier de la Graverie et son compagnon battaient en tous sens le boulevard de l'Hôpital, allées et contre-allées, et ils n'avaient point encore découvert ce qu'ils étaient venus y chercher.

Plus de dix fois déjà, l'honnête Pierre Marteau, désireux de gagner son argent, avait dit au pauvre chevalier, en lui montrant un chien dont le signalement se rapprochait de celui de Black :

— Voyez, monsieur, n'est-ce pas là votre Dumesnil ?

Et, plus de dix fois déjà, le chevalier de la Graverie avait répondu avec un gros soupir :

— Hélas ! non, ce n'est pas lui.

Tout à coup, notre héros poussa un cri de joie.

A l'angle de la rue d'Ivry, qui lui faisait face, il venait d'apercevoir un homme conduisant en laisse deux chiens, et l'un des deux chiens, c'était Black.

L'homme était en conférence avec un monsieur qui semblait examiner l'épagneul avec la plus vive curiosité.

— Le voilà ! le voilà ! s'écria M. de la Graverie. Tenez, il me reconnaît, il tourne la tête de mon côté. — Black ! Black ! Ah ! mon pauvre Dumesnil, dans les circonstances où je me trouve, que je suis donc aise de te revoir !

M. de la Graverie voulut traverser la chaussée; mais, en ce moment, les maquignons faisaient trotter non pas un, mais dix chevaux : il était impossible de franchir le boulevard sans courir le risque d'être écrasé, et l'honnête Pierre Marteau, qui, n'ayant pas les mêmes motifs d'enthousiasme que le chevalier, avait, par bonheur, conservé tout son sang-froid, le retint fort à propos.

Pendant ce temps, le monsieur avait tiré sa bourse de sa poche, avait payé le marchand, et, ayant reçu de lui la corde qui attachait Black, se disposait à s'éloigner.

Le chevalier de la Graverie, empêché, comme nous l'avons dit, voyait tout cela et criait :

— Arrêtez ! arrêtez ! ce chien est à moi !

Mais le bruit de sa voix se perdait au milieu des hurlements des maquignons, du claquement des fouets et du retentissement des fers sur le pavé.

Enfin, la chaussée devint libre ; Pierre Marteau lâcha le pan de l'habit du chevalier, qui s'élança à la poursuite de l'acheteur.

— Monsieur ! monsieur ! s'écria-t-il en trottinant derrière lui, c'est mon chien que vous venez d'acheter là !

Le monsieur, qui n'avait d'abord fait aucune attention aux cris du chevalier, comprit que c'était à lui que s'adressait l'allocution, et, si pressé qu'il parût d'emmener Black, il se retourna.

— Hein? fit-il ; s'il vous plaît, vous dites?

— Je dis, monsieur, répéta le chevalier tout haletant, que c'est mon chien que vous emmenez.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit l'acquéreur; l'animal que je tiens en laisse m'appartient à deux titres, dont un suffit pour valider sa possession : c'est moi qui l'ai élevé; je ne l'ai jamais vendu, et cependant je viens de le racheter tout à l'heure.

— Pardon, excuse, notre bourgeois, dit Pierre Marteau avec politesse et en même temps avec fermeté, mais je dois dire que la bête est à monsieur; je suis témoin qu'on la lui a volée vendredi, à preuve qu'il y a deux jours que je la cherche.

— Regardez, monsieur, regardez, il me reconnaît ! s'écria le chevalier en prenant la tête de Black entre ses mains et en le baisant au front.

— Malheureusement, monsieur, répondit froidement mais résolûment l'acheteur, cela ne prouve qu'une chose : c'est que vous avez possédé ce chien après qu'il m'a été volé à moi-même ; je doute que vous puissiez affirmer, sur votre parole d'honneur, qu'il y a plus de deux ans que ce chien est à vous, et cependant ce chien a aujourd'hui huit ans bien sonnés.

— Monsieur, dit le chevalier, qui, se rappelant le récit de Thérèse, sentait un certain trouble dans sa conscience, monsieur, mettez-le à prix, et je le payerai ce qu'il vous plaira de me demander.

— Nul prix ne peut me tenter, monsieur; je suis Dieu merci, assez riche pour ne pas avoir besoin de vendre mes chiens; en outre, celui-ci a pour moi un prix inestimable : il me rappelle des souvenirs chers et précieux; aussi, je vous affirme que, depuis un an ou quinze mois que je l'ai perdu au bois de Boulogne, il s'est passé peu de jours sans que je songeasse à lui. Je l'ai retrouvé, je le garde.

— Garder Black, monsieur? Mais c'est impossible ! s'écria le chevalier, dont la tête s'échauffait singulièrement. Monsieur, ce chien est à moi. Je me ferai tuer, s'il le faut, pour qu'il rentre en ma possession.

— Monsieur, répondit l'acheteur en fronçant le sourcil, quoique j'aie quelque pitié de ce que je crois devoir regarder de votre part comme un accès de folie, je suis obligé de vous dire que vous m'ennuyez.

— Oh ! que je vous ennuie ou non, monsieur, repartit le chevalier, qui rentrait peu à peu dans ses allures guerrières de la veille, j'ai un duel pour demain, et, ma foi, pendant que j'y suis, je ne me laisserai pas arrêter par la perspective d'une seconde affaire. Je veux mon chien.

Et, en disant ces mots, le chevalier haussait résolûment la voix.

— Oh ! ne crions pas, monsieur, reprit avec beaucoup de calme l'adversaire du chevalier. Voyez, le public s'amasse déjà autour de nous, et, pour un homme de votre âge, il n'est guère convenable de vous donner ainsi en spectacle. Voici ma carte; dans une heure, je serai chez moi. J'espère que vous aurez re-

pris un peu de sang-froid, et je vous attendrai pour régler cette affaire de quelque façon que vous le jugiez convenable.

— Soit, monsieur, dans une heure!

L'inconnu salua froidement M. de la Graverie, et s'éloigna en emmenant Black, qui, en fait de possession, n'admettait sans doute pas le droit de priorité, et qui ne suivit qu'en se faisant traîner et en adressant au chevalier de la Graverie des regards à lui fendre le cœur.

Enfin, lorsque le chevalier eut perdu de vue Black et celui qui l'entraînait, il jeta les yeux sur la carte qu'il tenait à la main, et y lut ce nom et cette adresse :

« J.-B. Chalier, négociant, rue des Trois-Frères, nº 22. »

— Où diable ai-je vu ce nom là? se dit le chevalier en s'acheminant vers la station de voitures de place. Ma pauvre tête est si embrouillée par tout ce qui m'arrive, que je crois vraiment que j'en perdrai la mémoire. C'est égal, ce mâtin de chien m'a causé bien des ennuis; mais aucun d'eux n'égalerait le chagrin que me donnerait sa perte... Ah! tout cela est d'un bien fâcheux augure pour demain.

Et, comme une voiture justement passait à vide, il fit signe au cocher, qui s'arrêta.

Pierre Marteau lui ouvrit galamment la portière.

— Ah! mon ami, dit le chevalier, c'est vrai, je t'avais oublié. L'homme est vraiment un animal bien ingrat!

Et, prenant trois ou quatre louis dans sa poche, il voulut les donner au brave homme.

Mais celui-ci secoua la tête.

— Ce n'est pas assez? dit le chevalier. Viens à l'hôtel, mon ami, et je te donnerai davantage.

— Oh! je ne dis pas cela, monsieur.

— Et que dis-tu, alors?

— Je dis que je puis encore vous être utile, ne fût-ce que pour affirmer, devant qui de droit, que le chien est bien à vous, et que vous le teniez en laisse lorsqu'on vous l'a volé, boulevard des Italiens.

— Eh bien, oui, viens! un brave homme est toujours utile, et, si tu ne me sers pas à cela, tu me serviras à autre chose. Mais où vas-tu monter?

— Avec le cocher, pardieu!

— Monte donc avec le cocher, mon ami.

Puis, à lui même :

— Oui, oui, oui, se dit le chevalier comme pour se fouetter le sang, quand je devrais me battre avec ce Chalier, au pistolet à bout portant, au mouchoir, j'aurai Black!... Et tu ne m'abandonneras pas, n'est-ce pas, mon pauvre Dumesnil, dans cette circonstance où je risquerai ma vie pour toi?...

Pierre Marteau avait refermé la portière et était monté près du cocher.

— Où allons-nous, notre bourgeois? demanda celui-ci.

— Rue des Trois-Frères, nº 22, répondit le chevalier.

Le fiacre partit.

XXXV

Où, après avoir reconnu son chien, le chevalier reconnaît un ami.

Ce fut en proie aux plus sombres pensées que le chevalier arriva à la rue des Trois-Frères.

M. Chalier venait de rentrer, il n'y avait que quelques minutes.

Le chevalier s'informa de Black au concierge; le concierge n'avait jamais ouï parler de Black; mais M. Chalier était rentré avec un chien qu'on ne lui connaissait pas. Ce chien était un épagneul du plus beau noir. C'était tout ce que voulait savoir le chevalier.

M. Chalier occupaient le second étage d'une fort belle maison.

M. de la Graverie monta précipitamment l'escalier, espérant qu'il allait revoir Black, et cherchant par quelle phrase il pourrait toucher le cœur de l'ancien propriétaire de son chien, cœur qui, au reste, lui paraissait, d'après ce qu'il en avait vu, assez peu malléable.

Et, tout en montant, il se demandait s'il ne ferait pas sagement d'avouer au susdit J.-B. Chalier ses soupçons relativement à l'ancienne condition humaine qu'occupait Black, lorsqu'il portait l'épée au côté et les épaulettes de capitaine.

Il sonna à la porte du second étage sans plan arrêté, et en répétant pour la dixième fois, cette phrase, qu'il s'adressait à lui-même, en forme d'interrogation :

— Mais où diable ai-je donc vu ce nom de Chalier?

M. Chalier venait effectivement de rentrer; mais, comme il était dix heures et qu'en sa qualité de négociant, il maintenait un grand ordre dans la maison, il s'était mis immédiatement à table, son déjeuner étant invariablement servi à dix heures.

Mais, en se mettant à table, M. Chalier avait expressément recommandé que, s'il venait, pour lui, un homme d'une cinquantaine d'années, petit, court, grassouillet et portant un ruban rouge à la boutonnière, on le fit entrer au salon.

Ce signalement s'appliquait si bien au chevalier, que le domestique en lui ouvrant la porte s'écria :

— Ah! c'est monsieur que monsieur attend.

— Je le crois, hasarda le chevalier.

— Je dois introduire monsieur, et aller prévenir immédiatement monsieur, qui déjeune.

Le chevalier n'avait pas encore déjeuné, et, disons plus, il était si préoccupé, qu'à peine avait-il songé à ce repas, auquel autrefois il accordait cependant une certaine importance.

Aussi, tout imprégné de cette morale gastronomique de Berchoux, laquelle professe que rien ne doit déranger l'honnête homme qui prend sa nourritue, M. de la Graverie répondit avec une courtoisie tout instinctive :

— C'est bien, c'est bien; ne dérangez pas M. Chalier; j'attendrai au salon.

Le domestique introduisit le chevalier dans la pièce indiquée, et alla prévenir son maître de l'arrivée de la personne qu'il attendait, tout en lui rapportant ses paroles, que Black, couché aux pieds de son nouveau propriétaire, sembla écouter avec la plus intelligente attention.

Pendant ce temps, le chevalier, introduit au salon, s'en allait droit à la cheminée, garnie d'un bon feu, et, y appuyant ses reins, commençait à se chauffer les mollets en se demandant pour la onzième fois :

— Mais où diable ai-je donc vu ce nom de Chalier?

En ce moment, l'attention du chevalier fut attirée par un grand tableau à l'huile, qui parut lui rappeler un souvenir plus distinct que celui du nouveau maître de Black.

— Tiens! s'écria le chevalier, la rade de Papaéti!

Et il courut au tableau.

Ce tableau fut pour lui toute une révélation.

Enfin, Dieudonné se rappelait où il avait vu ce nom de Chalier qui l'intriguait si fort.

A peine ce souvenir plein de lucidité venait-il de traverser sa mémoire, qu'il entendit derrière lui le grincement d'une porte qui s'ouvrait.

Il se retourna et aperçut M. Chalier.

Alors, non-seulement il se rappela le nom, mais encore il reconnut le visage.

Il jeta son chapeau sur le tapis, courut à M. Chalier, et, lui prenant les deux mains :

— Oh! monsieur, monsieur, lui dit-il, vous avez été à Taiti, n'est-ce pas?

— Mais oui, dit M. Chalier tout étonné de ce revirement d'humeur, chez un homme qu'il regardait déjà comme son adversaire.

— Vous y étiez en 1831, a bord de la corvette *le Dauphin?*

— Oui.

— La fièvre jaune était à bord du bâtiment?

— Oui.

— Le 8 août, un homme de cinquante ans, grand, brun, sec, avec des moustaches noires et des cheveux grisonnants, se fit conduire de Papaéti à bord du *Dauphin*, et y gagna la maladie?

— Le capitaine Dumesnil, parbleu!

— C'est cela, Dumesnil! Ah! je ne me trompe pas, vous avez connu Dumesnil?

— Je le crois bien ! mon meilleur ami.

— Non, monsieur, non : son meilleur ami, c'était moi, je m'en vante. Ah ! il y a une Providence, sacrédié ! oui, il y en a une, s'écria l'honnête chevalier avec des larmes dans la voix, et jurant pour la première fois de sa vie.

— Je l'ai toujours cru, répondit en souriant M. Chalier.

— Embrassez-moi, monsieur ! embrassons-nous ! dit le chevalier en jetant ses bras autour du cou de l'homme qu'il voulait égorger, dix minutes auparavant.

— Soit ! dit M. Chalier d'un ton flegmatique qui contrastait avec l'exaltation de M. de la Graverie ; reconnaissez qu'il y a une Providence, et, en l'honneur de cette Providence, embrassez-moi une fois, deux fois même si vous y tenez absolument ; puis ayez la bonté de vous expliquer ; car, d'après ce qui se passe, j'ai bien envie d'appeler mes commis et de vous faire conduire à Charenton.

— Monsieur, dit le chevalier, vous en avez le droit ; car je suis fou, oui, littéralement fou, mais fou de joie, monsieur ! Au reste, un seul mot vous expliquera tout.

— Alors, dites ce mot.

— Je suis le chevalier de la Graverie.

— Le chevalier de la Graverie ! s'écria à son tour M. Chalier sortant pour la première fois de cet aspect glacé qui semblait être la température habituelle de son caractère.

— Oui, oui, oui.

— Le passager qui vint nous rejoindre sur *le Dauphin*, le lendemain de la mort du pauvre Dumesnil ?

— Justement ! et qui fit route avec vous jusqu'à Valparaiso, où vous quittâtes la corvette, sur le pont de laquelle je n'avais pu monter qu'une ou deux fois, tant j'avais le mal de mer.

— En effet, c'est à Valparaiso que je débarquai, emmenant avec moi Black et la mère de Black, que vous avez connu tout petit. Ah ! vous voyez bien maintenant que je ne vous mentais pas.

— Oui ; mais occupons-nous, s'il vous plaît, d'autre chose que de Black en ce moment-ci.

— De tout ce que vous voudrez, monsieur.

— Mon nom, le chevalier de la Graverie, ne vous rappelle-t-il pas certaines circonstances ?...

— C'est vrai, monsieur.

— Ne vous rappelle-t-il pas le paquet que Dumesnil vous portait à bord lorsqu'il y attrapa cette fatale maladie dont il mourut, et le nom de la personne à laquelle ce paquet était adressé ?

— Madame de la Graverie...

— Mathilde !

— Hélas ! chevalier, répondit M. Chalier, je n'ai pu accomplir sur ce point la mission dont je m'étais chargé, croyant revenir immédiatement en France.

— Ah !

— Vous m'avez vu descendre à Valparaiso ?

— Oui.

— D'abord, j'y suis resté beaucoup plus longtemps que je ne croyais ; puis, au lieu de revenir en traversant les terres ou en doublant le cap Horn, je pris un bâtiment qui, accomplissant un voyage de circumnavigation, revenait par le Cap. Il en résulta que, lorsque j'arrivai en France, madame de la Graverie était déjà morte.

— Mais n'avez-vous eu aucun détail sur sa mort et sur l'enfant qu'elle laissait, monsieur ?

— Peu... Mais, enfin, tels que je les ai eus, je vais vous les dire.

— Oh ! je vous en supplie, fit le chevalier en joignant les mains.

— Votre frère, vous le savez sans doute, avait exigé qu'elle ne reconnût pas l'enfant dont elle allait accoucher ; elle accoucha d'une fille.

— C'est cela, oui, monsieur, c'est cela !

— Cette fille fut baptisée sous le nom de Thérèse.

— De Thérèse ! Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr, monsieur.

— Continuez, monsieur ! continuez ! Je vous écoute.

En effet, l'âme du chevalier semblait suspendue aux lèvres du narrateur.

— L'enfant avait été confiée à une femme nommée la...

M. Chalier chercha le nom.

— La mère Denniée, dit vivement le chevalier.

— C'est cela, monsieur ; mais, cette femme, je la cherchai sans pouvoir en découvrir la moindre trace.

— Eh bien, monsieur, je l'ai retrouvée, moi !

— Qui ?

— Thérèse !

— Thérèse ?

— Oui, et, grâce à vous, je pourrai bientôt, je l'espère, l'appeler ma fille.

— Votre fille ?

— Sans doute.

— Cependant, il me semblait...

M. Chalier s'arrêta court : le terrain sur lequel il s'aventurait lui sembla brûlant.

Le chevalier comprit sa pensée.

— Oui, cela vous étonne, dit-il avec un sourire triste ; mais, lorsque la mort a passé sur une offense, mon cher monsieur, malheureux est celui qui s'en souvient ! Puis, je vous l'avoue, je suis resté sept longues années de ma vie à n'aimer que moi, et, en vieillissant, je devins volage : j'ai commencé à me faire une infidélité pour un chien, et, d'un chien, je veux passer à mon enfant. Voyons, monsieur, un effort de mémoire ! Avez-vous quelque preuve sur laquelle nous puissions baser la naissance de cette jeune fille ?

— Sans doute, si vous pouvez prouver qu'elle est bien la même qui fut confiée à la femme Denniée, j'ai un acte, — celui que le pauvre Dumesnil était venu m'apporter à bord en me recommandant la mère et l'enfant, — j'ai un acte que madame de la Graverie lui avait fait passer, acte dressé par les conseils du médecin qui la soignait, et qui constate que l'enfant du sexe féminin baptisé sous les noms de Thérèse-Delphine-Marguerite était bien sa fille.

— Et la mienne, par conséquent ! s'écria M. de la Graverie tout joyeux. *Pater is est quem nuptiæ demonstrant !*

Et jamais cet axiome du droit conjugal, qui a fait enrager tant de maris, ne fut invoqué d'un plus joyeux visage et d'un cœur plus satisfait.

Lorsque le chevalier eut donné cours à sa satisfaction, il jugea qu'il était temps de mettre M. Chalier au courant de la situation des différents personnages qui jouaient un rôle dans le drame dont lui, Dieudonné, cherchait avec tant de peine le dénoûment.

Il termina son récit en racontant ce qui s'était passé la veille, à l'estaminet Hollandais, entre lui et M. Gratien d'Elbène.

M. Chalier, en apprenant le duel qui devait avoir lieu le lendemain, fit tout ce qu'il put pour dissuader le chevalier de se battre.

Mais la vue de Black, et le commencement d'irritation que le chevalier avait éprouvé dans la matinée, lui avaient complétement remonté le moral.

— Non, mon cher monsieur, dit-il, non, non, non ! je suis inébranlable ! J'étais déjà décidé à me battre alors que je n'avais que des présomptions sur la naissance de Thérèse ; à présent que je suis certain qu'elle est bien la fille de Mathilde, j'affronterais mille morts pour elle ! Et, tenez, c'est encore de l'égoïsme, — j'ai toujours été égoïste et je resterai égoïste jusqu'à la fin ! — tenez, continua le chevalier en montrant Black, qui avait poussé la porte du salon et était venu poser mélancoliquement la tête sur ses genoux, j'ai découvert tant de jouissance à souffrir pour eux, que je suis certain qu'il y a, dans la mort endurée pour un être que l'on aime, une source de douceurs et de consolations dont personne ne se doute, et avec lesquelles je ne serai point fâché de faire connaissance.

— Eh bien, répondit M. Chalier, puisque votre parti est si bien pris, mon cher monsieur de la Graverie, faites-moi alors l'honneur de m'accepter pour second.

— Eh ! monsieur, j'allais vous le demander, s'écria le chevalier tout joyeux.

— Alors, c'est dit ?

— Oui, c'est dit ; et nous n'avons pas une minute à perdre.

— Comment cela ?

— Les témoins de mon adversaire doivent se promener de midi à une heure sur la terrasse des Feuillants, pour s'entendre avec les miens.

Le chevalier tira sa montre.

— Or, il est dix heures trente-cinq minutes, ajouta-t-il.

— Bon ! vous voyez bien que nous avons le temps.

— C'est vrai ! mais je n'ai pas déjeuné.

— Je vous offrirais bien de déjeuner avec moi; mais il faut que je vous cherche un second ami.

— Pourquoi faire?

— Pour discuter les conditions du combat.

— Inutile ! ce second ami, je l'ai; seulement, je tiens, et pour les plus graves motifs, à ce qu'il ne voie mon adversaire et ses témoins que sur le terrain du combat; je vous prierai donc de régler seul les conditions du duel.

— Quelles recommandations avez-vous à me faire?

— Aucune.

— Mais, si notre adversaire nous laissait le choix des armes?...

— N'acceptez pas! il est l'offensé; je ne veux aucune concession.

— Cependant, vous avez une préférence pour telle ou telle arme?

— Une préférence, monsieur? Oh! non, Dieu merci, je les déteste toutes.

— Mais, enfin, vous savez tirer le pistolet, manier l'épée?

— Oui ; mon pauvre Dumesnil, malgré ma répugnance pour ces instruments de destruction, m'a appris à m'en servir.

— Et vous vous en servez convenablement ?

— Monsieur, vous connaissez bien ces petites perruches vertes, à tête orange, qui sont un peu plus grosses que des moineaux francs et qu'on rencontre dans toutes les îles de l'Océanie?

— Parfaitement.

— Eh bien, à la cime d'un arbre, j'en tuais régulièrement deux sur trois.

— Ce n'est pas la force de Dumesnil, qui en tuait trois sur trois; mais c'est encore fort joli. Et à l'épée?

— Oh ! quant à l'épée, je ne sais que parer, mais je suis très-fort pareur.

— Ce n'est pas assez.

— Et puis je connais un coup...

— Ah ! ah !

— Un seul.

— Si c'est certaine botte avec laquelle Dumesnil m'a touché dix fois, elle suffira.

— C'est cette botte-là même, monsieur.

— Alors, je ne suis plus inquiet de vous.

— Ni moi non plus; mais à une condition, cependant...

— Laquelle?

— Souffrez que Black nous suive demain sur le terrain, cher monsieur Chalier. Je suis fort superstitieux, et je crois que sa présence me portera bonheur.

— Black vous suivra, non-seulement demain, mais toujours, chevalier, et je suis vraiment heureux de pouvoir vous offrir un animal auquel vous attachez tant de prix.

— Merci, monsieur, merci ! s'écria le chevalier avec des larmes plein les yeux. Ah ! vous ne pouvez savoir le cadeau que vous me faites-là ! Black, voyez-vous, ce n'est pas un animal, c'est... Mais non, vous ne me croiriez pas, ajouta le chevalier en regardant tour à tour Black et son nouvel ami.

Puis, tendant les bras à Black :

— Black ! mon brave Black ! lui dit-il.

Black se jeta dans les bras du chevalier en poussant un doux hurlement de joie, auquel le chevalier répondit tout bas :

— Sois tranquille, maintenant, mon pauvre Dumesnil ! rien ne nous séparera plus !... à moins, pourtant, ajouta mélancoliquement le chevalier, à moins qu'une balle de pistolet ou un coup d'épée...

Mais, comme s'il eût compris, Black s'arracha des bras du chevalier et se mit à faire des bonds si allégres et des abois si joyeux, que M. de la Graverie, qui, ainsi qu'il l'avait dit, croyait aux présages, prenant celui-ci pour ce qu'il paraissait être, s'écria le plus crânement du monde, en tendant la main à M. Chalier :

— Sac à papier! cher ami, n'avez-vous point parlé d'un déjeuner qui vous attendait et dont vous m'offriez de prendre ma part?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, à table alors, à table! et vive la joie!

M. Chalier regarda le chevalier avec étonnement; mais il commençait à se faire aux excentricités de sa nouvelle connaissance, et, d'une voix qui faisait un contraste des plus étranges avec ses paroles, il répéta :

— A table, donc, et vive la joie!

Et il introduisit son hôte dans la salle à manger, où était servi un déjeuner comme M. de la Graverie n'en avait pas mangé un depuis le jour où il avait renvoyé Marianne.

En sortant du n° 22, M. de la Graverie retrouva son fiacre à la porte.

L'honnête Pierre Marteau était près du fiacre et achevait un déjeuner moins somptueux, mais probablement aussi bien venu que l'avait été celui du chevalier; le charcutier d'en face et le marchand de vin du coin en avaient fait les frais.

— Ah ! ah ! dit le brave homme en voyant le chevalier appuyé au bras de M. Chalier, et Black qui les suivait, ou plutôt qui suivait M. de la Graverie, il paraît que vous voilà raccommodé avec le propriétaire du chien, et que tout a fini le mieux du monde?

— Oui, mon ami, dit le chevalier; et, comme il faut que tout finisse le mieux du monde pour vous aussi bien que pour moi, vous allez continuer de m'accompagner jusqu'à l'hôtel, où, si vous le voulez bien, nous réglerons nos comptes.

— Ah ! ce n'est pas pressé, notre bourgeois; je vous ferai volontiers crédit.

— Bon ! et si je suis tué demain ?

— Puisque vous ne vous battez pas !

— Je ne me bats pas avec monsieur, dit le chevalier en se redressant, mais je me bats avec un autre.

— En vérité ! dit Pierre Marteau. Non, parole d'honneur, à la première vue, je ne vous aurais jamais cru si mauvaise tête; mais, par bonheur, vous dormirez d'ici là, et la nuit porte conseil.

Le chevalier monta dans le fiacre, où l'attendait déjà M. Chalier. Black, qui craignait sans doute un nouvel accident, n'y monta qu'après le chevalier. Pierre Marteau referma la portière sur les deux hommes et sur le chien ; après quoi, il reprit sa place près du cocher.

Au moment où le fiacre s'arrêtait rue de Rivoli, devant la porte de l'hôtel de Londres, deux officiers, arrivant chacun d'un côté opposé, se rencontraient sur la terrasse des Feuillants.

— Bon ! dit le chevalier, voilà nos hommes. Ne vous faites pas attendre, mon cher Chalier, et tenez ferme.

M. Chalier lui fit signe qu'il serait satisfait, et traversa la chaussée de la rue de Rivoli, tandis que le chevalier invitait Pierre Marteau à le suivre.

Pierre Marteau obéit.

Arrivé dans sa chambre, M. de la Graverie commença par réinstaller Black sur ses coussins, et, quand il l'y vit confortablement établi :

— Ah ! dit-il, à notre tour maintenant, mon brave homme !

Et, prenant dans un tiroir du secrétaire fermé à clef, un petit portefeuille de maroquin rouge qui indiquait, par la fatigue de la peau, le long usage qu'en avait fait son propriétaire, le chevalier y prit un petit morceau de papier transparent qu'il présenta à Pierre Marteau.

Celui-ci le déplia avec une certaine hésitation, et, quoiqu'il dût être assez peu familier avec la Banque de France, il reconnut le petit morceau de papier pour être sorti de cet estimable établissement.

— Oh ! oh ! dit-il, signé Garat ! c'est la signature qui s'escompte le plus facilement et pour laquelle on prend le moins de courtage. Combien faut-il vous rendre là-dessus, notre bourgeois ?

— Rien, répondit le chevalier. Je vous avais promis cinq cents francs si je retrouvais mon chien; je l'ai retrouvé et je vous tiens parole.

— Pour moi, pour moi, tout cela? Allons, pas de bêtises, bourgeois ; les émotions, ça porte à la peau !

— Ce billet est à vous, mon ami, dit le chevalier, gardez-le.

Pierre Marteau se gratta l'oreille.

— Enfin, dit-il, vous me le donnez de bon cœur ?

— De bon cœur, de grand cœur même !

— Mais, avec le billet, vous ne me donnerez pas une poignée de main ?

— Pourquoi pas? Deux, mon ami! deux, et avec grand plaisir!

Et il tendit ses deux mains au prolétaire.

Celui-ci tint les mains délicates du chevalier serrées pendant quelques secondes entre ses mains calleuses, et ne les lâcha que pour essuyer une larme qui glissait du coin de son œil sur sa joue.

— Eh bien, dit-il, vous pouvez vous vanter, vous, que le curé de Sainte-Élisabeth en dira demain une crâne, et à votre intention encore.

— Une crâne, quoi, mon ami? demanda le chevalier.

— Une crâne messe, donc! et je vous déclare une chose: c'est que, s'il vous arrive malheur demain, dans votre duel, c'est qu'il n'y a pas de bon Dieu là-haut.

Et Pierre Marteau sortit en essuyant une seconde larme.

Le chevalier en fit autant que Pierre Marteau; seulement, il en essuya deux d'un coup.

Puis il alla à la fenêtre et l'ouvrit en essayant de siffloter un petit air.

Il vit M. Chalier en grande conférence avec les deux témoins de Gratien d'Elbène.

XXXVI

Qui sera très-agréable à ceux de nos lecteurs qui aiment à voir Polichinelle emporter le diable à son tour.

Le chevalier de la Graverie dormit, cette nuit-là, comme un bienheureux.

Il est vrai qu'il avait près de lui son ami Dumesnil sous le pseudonyme de Black.

A sept heures du matin, grâce à un coiffeur qu'il avait envoyé chercher rue Castiglione, le chevalier était non-seulement habillé, mais encore rasé et coiffé avec un soin que depuis longtemps il ne donnait plus à sa toilette, et il se promenait dans sa chambre, calme et presque souriant.

Black, de son côté, semblait d'une gaieté folle.

Il est vrai que le chevalier ne pensait pas le moins du monde à son duel, et que ce n'était nullement, comme on pourrait le croire, par courtoisie pour M. Gratien d'Elbène qu'il s'était fait raser et coiffer.

Non; le chevalier pensait à Thérèse; à Thérèse, qui allait venir le rejoindre, et que, par deux lettres écrites, l'une à M. Chalier et l'autre à Henri, il laissait, grâce à l'acte de madame de la Graverie, bel et bien sa fille, et dûment sa seule et unique héritière.

C'était pour Thérèse qu'il s'était fait coiffer et raser.

Il pensait quelle joie ce serait pour Thérèse lorsqu'il lui apprendrait qu'elle était sa fille; car il était bien décidé à n'altérer en rien cette joie en parlant à l'enfant des fautes de sa mère.

Il s'était même dit qu'au besoin il prendrait à sa charge l'abandon si prolongé de la pauvre orpheline.

A sept heures et un quart, on heurta à la porte de la chambre du chevalier.

C'était Henri d'Elbène.

M. de la Graverie jeta un coup d'œil rapide sur le jeune homme et vit facilement, à la sérénité de son visage, qu'il ignorait complétement quel était l'adversaire du chevalier.

— Vous voyez, monsieur, dit Henri avec une courtoisie qui sentait d'une lieue son gentilhomme, combien je suis exact et fidèle à venir dégager ma parole.

Une espèce de remords mordit le chevalier au cœur.

Était-ce bien à lui de faire ainsi Henri son second contre Gratien, de faire crier vengeance au frère contre le frère?

Aussi fut-ce avec une physionomie légèrement assombrie qu'il répondit au jeune homme:

— Tenez, monsieur Henri, tout en vous remerciant de votre ponctualité et de la preuve d'intérêt que vous voulez bien me donner, je vous avoue que j'eusse mieux aimé vous voir manquer au rendez-vous.

— Pourquoi cela, monsieur? demanda le baron étonné.

— Parce que ce qui va se passer vous touche de beaucoup plus près que vous ne l'avez supposé, et que vous ne pouvez même le supposer.

— Que voulez-vous dire?

Le chevalier posa sa main sur l'épaule du jeune homme, et, avec une parfaite dignité:

— Monsieur, lui dit-il, malgré la grande différence de nos âges, vous m'avez, par votre caractère ferme et dégagé de sots préjugés, par l'élévation de vos sentiments, inspiré une profonde estime, et, permettez-moi de le dire, une vive amitié. Mais ce n'est, cependant, ni cette estime ni cette amitié qui m'ont amené à vous faire la confidence que vous avez reçue de moi, l'autre jour.

— Et par quel autre motif avez-vous donc été dirigé; monsieur?

— Écoutez, mieux vaut que vous ne le sachiez pas; mieux vaut que, tandis qu'il en est temps encore, vous partiez sans m'accompagner là où je vais. Je vous relève de votre serment; je vous tiens quitte de votre promesse, et plus j'y pense, plus je trouve non-seulement raisonnable, mais loyal, mais humain, d'agir ainsi. La pauvre enfant que vous avez aimée, et qui, elle, vous aime encore, pourrait m'en vouloir de vous avoir associé au châtiment.

— Que signifient ces réticences, monsieur le chevalier? demanda Henri; de qui parlez-vous, je vous en conjure? La pauvre enfant que j'ai aimée et qui m'aime encore, dites-vous? Mais j'ai aimé une seule femme dans ma vie, et cette femme, c'est...

Henri hésita; le chevalier acheva pour lui.

— C'est Thérèse, n'est-ce pas? dit-il.

— Comment savez-vous le nom de Thérèse? comment savez-vous que j'ai aimé Thérèse? demanda vivement le baron.

— Parce que Thérèse est ma fille, monsieur, ma fille unique, mon enfant chérie, et que son séducteur, l'homme qui a abusé de sa ressemblance avec son frère pour commettre un crime, c'est... votre frère!

— Gratien!

— Lui-même.

— Alors, c'est contre mon frère que vous vous battez?

Le chevalier se tut; son silence était une réponse.

— Oh! le malheureux! s'écria Henri en cachant son visage entre ses deux mains.

Puis, après un instant:

— Mais comment, demanda-t-il, comment a-t-il consenti à se battre contre le père de la jeune fille qu'il a séduite?

— Il ignore que je suis le père de Thérèse; d'ailleurs, je lui ai fait une telle insulte, qu'elle ne lui laissait pas le choix de se battre ou de ne point se battre.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit Henri.

— Allons, allons, du courage, mon ami! dit le chevalier; cela me semble vraiment bizarre d'en être arrivé à le recommander si vite aux autres... du courage! Rentrez chez vous; seulement, il est une de vos promesses sur laquelle je veux compter encore.

Henri fit un signe indiquant que le chevalier pouvait compter sur lui.

— Si je succombe, ce qui est possible, continua le chevalier avec un sourire doux et triste, si je succombe, je vous lègue mon enfant, ma fille, ma Thérèse... la vôtre, Henri! Veillez sur elle, consolez-la, protégez-la! M. Chalier, dont voici l'adresse, vous fournira les moyens de faire reconnaître ses droits à ma fortune.

— Non, monsieur, non! s'écria Henri en se redressant et en domptant son émotion; la conscience est la conscience, et l'on ne transige pas avec elle. Ce qui était infâme de la part d'un autre que mon frère, continue d'être infâme de la part de mon frère. Je ne vous abandonne pas. Si votre adversaire n'était pas Gratien, je voudrais pouvoir prendre votre place; car c'est moi, bien plus que vous, qu'il a offensé; mais, quels que soient les liens qui m'attachent à lui, je témoignerai par ma présence de toute l'horreur que je ressens pour son abominable action. Si vous devez devenir le châtiment, moi, je personnifie le remords. Marchons donc, monsieur! marchons!

— Voilà une résolution qui vient d'un grand cœur, mon

jeune ami, et je ne saurais mieux vous prouver toute l'estime que m'inspire l'élévation de vos sentiments; mais, songez-y, j'ai insulté si gravement votre frère, je vous le répète, que tout espoir d'accommodement sur le terrain serait chimérique.

— Ah! si j'étais libre, monsieur, s'écria Henri, Thérèse serait heureuse, Thérèse serait réhabilitée... quoique... Oh! c'est bien affreux! un frère! mais, tout jumeaux que nous sommes, monsieur, autant il y a de ressemblance dans nos traits, autant il y a de différence dans nos caractères: lui, vit dans le bruit des bals et des cafés; moi, je vis dans la solitude. Depuis son retour à Paris, je ne l'ai pas vu deux fois... Mais je m'écarte de la question; je m'excuse en quelque sorte auprès de vous du crime d'un autre. Enfin, quand vous la reverrez, chevalier, — car, si dénaturé que vous paraisse un pareil souhait, j'espère que vous la reverrez, — dites-lui que celui qui l'a tant aimée, qui l'aime encore, n'a pas voulu abandonner son père en ce moment suprême, quoi qu'il en coûtât à son cœur!

Le chevalier tendit la main au jeune homme; puis, jetant les yeux sur la pendule :

— L'heure avance, mon cher Henri, dit-il. C'est ma première affaire; je n'ai pas acquis le droit de me faire attendre. Partons donc. — Ici, Black!

— Est-ce que vous emmenez votre chien?

— Sans doute... ce n'est pas dans un pareil moment que je voudrais que mon meilleur et mon plus ancien ami me quittât. Ah! s'il n'était pas mort, pauvre Dumesnil!

Henri regarda le chevalier avec étonnement.

— Ne faites pas attention, dit celui-ci, je m'entends.

En descendant l'escalier, le chevalier et Henri d'Elbène rencontrèrent M. Chalier, qui arrivait: il était venu dans sa voiture, excellente calèche fermée, attelée de deux bons chevaux.

Tous trois montèrent dans la voiture.

— Chatou! dit M. Chalier au cocher.

Le chevalier présenta ses deux témoins l'un à l'autre.

— Qu'avez-vous décidé avec les témoins de notre adversaire, monsieur? demanda Henri au négociant.

— L'affaire est réglée en tout point, répondit M. Chalier. Ces messieurs n'ont voulu se prévaloir en rien de l'offense; le hasard a décidé de tout. Ces messieurs se placent à trente pas, chacun un pistolet chargé à la main; ils ont le droit de faire feu chacun cinq pas, ce qui réduit la distance à vingt, et de faire feu à volonté.

— Vous tirez le pistolet? demanda Henri au chevalier avec un léger tremblement dans la voix.

— Oui, un peu, grâce à Dumesnil, répondit le chevalier en caressant les oreilles soyeuses de son chien.

— Bon! dit M. Chalier ignorant le degré de parenté qui unissait Henri à Gratien, en Amérique le chevalier tuait deux perruches sur trois; un homme est bien quatre fois gros comme une perruche : vous voyez que cela nous donne quelque chance.

Le chevalier remarqua la physionomie sombre de Henri et lui prit la main.

— Mon pauvre ami, lui dit-il, si je n'avais derrrière moi Thérèse, Thérèse à consoler et à aimer, je vous dirais : « Soyez bien tranquille sur le sort de mon adversaire! »

— Faites votre devoir, chevalier, répondit Henri. Ma vie était bien triste déjà; c'est pour en supporter le fardeau que j'ai cherché des distractions dans l'étude : quoi qu'il arrive, elle sera encore plus triste désormais; mais je prierai Dieu d'en abréger la durée.

Si discret qu'il fût, M. Chalier allait risquer une interrogation; le chevalier lui fit signe de garder le silence.

Le cocher, selon la recommandation de son maître, s'arrêta en face de l'île de Bougival.

Une seconde voiture qui stationnait sur la berge prouvait que l'adversaire du chevalier l'avait devancé au rendez-vous.

En effet, lorsque le chevalier et ses deux témoins furent dans le bateau qui devait les passer dans l'île, ils aperçurent, au milieu des arbres, la silhouette noire des trois officiers.

Tous trois étaient en bourgeois.

On prit terre.

M. Chalier, s'avançant le premier, marcha vers Louville, qui fumait son cigare, assis sur la table de pierre qui subsiste encore à l'extrémité de l'île.

— Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre, dit-il en tirant sa montre; mais, vous le voyez, nous ne sommes pas en retard. Le rendez-vous était pour neuf heures, et il est neuf heures moins cinq minutes.

En effet, l'église de Chatou, qui avançait de cinq minutes sur M. Chalier, se mit à sonner neuf heures.

— Ne vous excusez pas, monsieur, dit Louville; vous êtes, au contraire, exact comme un cadran solaire; d'ailleurs, en vous attendant, nous avons mis le temps à profit : nous avons choisi une clairière qui a l'air d'avoir été ménagée tout exprès pour se couper la gorge. La régularité des peupliers qui l'entourent servira peut-être un peu trop de guidon aux armes de ces messieurs et rendra la rencontre plus meurtrière; mais, comme, après tout, ils ne sont pas venus ici pour se lancer des noyaux de cerise, et comme c'est ce que nous avons trouvé de mieux, j'espère que vous ratifierez notre choix.

M. Chalier s'inclina en signe d'adhésion, et, en s'inclinant, il démasqua Henri, qui donnait le bras au chevalier.

Gratien aperçut son frère et devint pâle comme la mort; mais il ne lui adressa point la parole.

Le petit groupe se dirigea en silence du côté de la clairière dont avait parlé Louville.

— Ah! mon pauvre ami, disait le chevalier à Henri d'Elbène, je suis vraiment désolé de vous voir ici.

— Ne pensez plus à cela, répondit Henri; pensez à vous, parlons de vous.

— Oh! que non pas, répondit le chevalier. Peste! vous me rendriez là un très-mauvais service, sans vous en douter. Ne parlons pas de moi, au contraire, et pensons-y le moins possible. Tenez, à vous, cher ami, je puis l'avouer, je ne suis brave ou plutôt je n'ai l'air brave que parce que je pense à toute autre chose que ce qui va se passer : et tout à l'heure, lorsque j'ai aperçu ces fourreaux de serge verte qui renferment les armes dont l'une, dans dix minutes, m'aura peut-être couché sur l'herbe, j'ai été pris d'un frisson de très-fâcheux augure... Ah! mon cher Henri, j'ai à Chartres une chambre si charmante, si parfumée par l'odeur des rosiers qui s'épanouissent sous ma fenêtre, que je me dis tout bas que j'y voudrais bien être, au lieu d'être ici. Mais, encore une fois, morbleu! ne songeons plus à tout cela; seulement, n'oubliez pas ma recommandation à propos de Thérèse.

— Soyez tranquille.

— Vous me le promettez?

— Ai-je besoin de vous promettre une chose qui sera douce à mon cœur?

— Ah! fit le chevalier en pâlissant légèrement, nous voici arrivés, je crois. L'endroit me paraît, en effet, admirablement choisi. Décidément, le lieutenant Louville s'entend mieux à cela qu'à empoisonner les chiens; n'est-ce pas Black?

Les témoins s'arrêtèrent; on tira de leurs fourreaux de serge les pistolets qui avaient donné le frisson au chevalier de la Graverie, et M. Chalier et l'un des témoins de Gratien commencèrent de les charger.

Pendant ce temps, Gratien fit signe à M. de la Graverie de se rapprocher du groupe des témoins; puis, évitant de lever les yeux sur son frère :

— Messieurs, dit-il, j'ai été gravement insulté par M. de la Graverie; l'honneur de l'uniforme que je porte exige une réparation; cependant il y a entre lui et moi une telle disproportion d'âge, que, s'il veut seulement déclarer qu'il regrette d'avoir cédé à son emportement, bien qu'il soit un peu tard pour le faire, je me contenterai de ses excuses.

— Je vous ferai des excuses, monsieur, je vous les ferai à genoux, répondit le chevalier, je vous les ferai le front dans la poussière, et les larmes dans les yeux, si vous, à votre tour, vous voulez reconnaître les torts que vous vous êtes donnés vis-à-vis de Thérèse de la Graverie, ma fille, et les réparer en l'épousant.

— Allons donc! fit le lieutenant Louville.

— Silence, monsieur! dit Henri d'Elbène en saisissant vivement le bras du jeune homme, silence! Votre intervention a été, jusqu'à cette heure, trop funeste à ces deux hommes pour que vous la continuiez ici, où elle est non-seulement dangereuse, mais encore inconvenante.

Puis, s'adressant à Gratien :

— Répondez, mon frère, lui dit-il; à une interpellation

adressée à vous, c'est à vous de répondre, et non à un étranger.

— Je n'ai rien à répondre, fit Gratien.

— Songez-y!

— C'est justement parce ce que j'y songe, que je me tais. Si j'acceptais sur le terrain les conditions du chevalier, on dirait que j'ai eu peur.

Un salut poli mais définitif accompagna ces derniers mots, et le chevalier et Henri se retirèrent à l'écart.

Alors MM. Chalier et Louville mesurèrent trente pas que M. Chalier fit les plus larges possible, marquèrent d'une branche brisée les limites jusqu'auxquelles les deux adversaires pouvaient s'avancer, puis s'apprêtèrent à leur remettre les armes.

— Monsieur, dit Henri, vous affirmez sur votre honneur que les pistolets sont inconnus à l'adversaire de M. de la Graverie?

— Sur l'honneur, répondirent les deux officiers.

L'un d'eux ajouta :

— C'est moi qui les ai loués chez Lepage.

— Sont-ils à double détente? demanda Henri.

— Non, monsieur.

— Cela suffit, monsieur, dit Henri.

Les pistolets furent remis aux deux adversaires.

Ceux-ci allèrent prendre leurs places.

Black suivit le chevalier, et s'appuya contre lui ; le chevalier le pouvait sentir : il le remercia d'un coup d'œil reconnaissant.

— Allons, monsieur, dit Louville, renvoyez votre chien.

— Mon chien ne me quitte pas, monsieur, répondit le chevalier.

— Et si on le tue?

— Ce ne sera pas la première fois qu'il aura couru chance de mort pour avoir été trop fidèle ; vous en savez quelque chose, monsieur Louville.

Puis, comme M. Chalier lui adressait quelques derniers avis :

— Ah! lui dit tout bas le chevalier, vous ne savez pas quel singulier effet cela me fait d'avoir à tirer sur un homme : il me semble que jamais je ne saurai m'y décider.

En effet, le chevalier était très-pâle ; son pistolet vacillait dans sa main ; ses lèvres blêmes étaient agitées d'un petit tremblement convulsif; de temps en temps, il se redressait et se secouait comme pour se débarrasser de l'émotion qui le gagnait malgré lui.

— Monsieur, dit le second témoin de Gratien en venant presser la main du chevalier, vous êtes un vrai brave, et vous avez dix fois plus de mérite qu'un autre à l'être.

Les témoins s'étaient déjà retirés lorsque Gratien, qui, depuis quelques minutes, paraissait en proie à une vive agitation, fit signe à son frère qu'il désirait lui parler.

Henri courut au jeune officier.

Celui-ci l'emmena à l'écart et lui dit quelques mots à l'oreille.

Henri semblait profondément ému de ce que lui disait son frère.

Lorsque celui-ci eut fini de parler, il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, et l'embrassa à plusieurs reprises.

Puis, le quittant, il alla s'asseoir à terre à la gauche du chevalier, tournant le dos au combat et la tête entre ses mains.

Louville demanda si les adversaires étaient prêts.

— Oui, répondirent ceux-ci d'une même voix.

— Attention ! dit Louville.

Et il compta :

— Une... deux... trois!

Selon la recommandation de M. Chalier, le chevalier de la Graverie, au mot *trois*, se porta rapidement en avant.

Gratien tira tandis qu'il marchait.

La balle du jeune homme perça le collet de l'habit du chevalier, mais sans même effleurer la peau.

Henri se retourna vivement ; il vit les deux adversaires debout, le canon du pistolet de Gratien fumait.

Il poussa un soupir et détourna les yeux.

Le chevalier, tout étourdi, était resté immobile à sa place.

— Mais tirez donc, monsieur ! tirez donc! crièrent les témoins.

Sans se rendre probablement compte de ce qui en résulterait, le chevalier leva son arme qui pendait le long de sa cuisse, étendit le bras, et, faisant feu sans viser :

— A la volonté de Dieu ! dit-il.

Gratien tourna sur lui-même et tomba la face contre terre.

Henri se retourna et vit son frère étendu sur l'herbe.

Il jeta un cri, puis murmura :

— C'est véritablement le jugement de Dieu !

Tous coururent à lui.

Henri releva le blessé et le soutint dans ses bras.

Le chevalier, éperdu, sanglotait et demandait pardon à Dieu du meurtre qu'il venait de commettre.

La blessure était des plus graves.

Elle pénétrait dans la poitrine au-dessous de la sixième côte droite, et devait s'être perdue dans le poumon.

Le sang coulait à peine; l'épanchement devait se faire en dedans.

Le blessé étouffait.

M. Chalier tira une lancette de sa poche et le saigna; il avait, pendant ses longs voyages, appris à pratiquer cette opération, si nécessaire dans une foule de circonstances.

Le blessé fut soulagé et respira plus facilement.

Cependant une écume rougeâtre monta à ses lèvres.

On fit à la hâte un brancard et on le transporta au bateau.

Pendant ce temps, Henri, très-pâle, mais dominant son émotion, s'approcha du chevalier.

— Monsieur le chevalier, dit-il, au moment de commencer ce combat, auquel il ne voulait pas renoncer pour obéir à un préjugé que je déplore, mon frère m'a chargé, quelle que fût l'issue de ce duel, de vous demander de daigner lui accorder la main de mademoiselle Thérèse de la Graverie, votre fille.

A ces mots, le chevalier se jeta dans les bras du jeune homme, et, succombant à son émotion, il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, Henri, les témoins du blessé et le blessé s'étaient éloignés; il était seul avec M. Chalier, qui lui frappait dans les mains, et Black, qui lui léchait le visage.

XXXVII

Lequel se gardera bien de finir autrement que ne finissent d'ordinaire les derniers chapitres de roman.

Lorsque M. de la Graverie rentra à l'hôtel de Londres, on lui apprit que Thérèse était arrivée et l'attendait dans sa chambre.

L'émotion du chevalier était si forte, qu'il ne se sentit pas le courage d'annoncer à la jeune fille les événements qui venaient de modifier si profondément son existence.

Il mit M. Chalier au courant de ce qu'il y avait à dire, et le poussa dans la chambre, tandis que lui attendait derrière la porte.

Thérèse fut fort étonnée de voir entrer un étranger au lieu de M. de la Graverie; mais M. Chalier se hâta de la rassurer; d'ailleurs, Black, qui avait flairé sa jeune maîtresse, suivait le négociant et faisait toutes sortes de caresses à Thérèse.

Seulement, lorsque celle-ci apprit le danger auquel M. de la Graverie venait de s'exposer pour elle, elle s'écria, tout éperdue :

— Oh ! mon père ! mon bon père ! où donc êtes-vous ?

Le chevalier ne put résister à ce cri.

Il ouvrit la porte et se précipita dans les bras de la jeune fille, qu'il pressa contre son cœur en lui couvrant le front de baisers.

— Mordieu ! cordieu ! s'écria-t-il lorsqu'il se fut dégagé de cette étreinte, me voilà payé de tout ce que j'ai fait pour toi, mon enfant. Oh ! que c'est donc bon de se revoir et de s'embrasser, lorsqu'on a été si près d'être à jamais séparés. Non, ventrebleu ! il n'est rien sur terre qui vaille ce bonheur-là !

Puis, s'arrêtant tout à coup, comme effrayé de lui-même :

— Ah çà ! mais, ajouta-t-il, il est temps, ce me semble, que je rentre dans mon assiette ; depuis deux jours, je jure comme un païen; ce qui ne m'était jamais arrivé même dans mes grandes colères contre Marianne. Sac à papier ! c'est maintenant que la bonne chanoinesse ne me reconnaîtrait plus !

— Cher père, dit Thérèse en embrassant de nouveau le chevalier, cher père, jamais dans mes rêves les plus ambitieux, je n'aurais osé souhaiter ce qui m'arrive aujourd'hui.

Puis, passant à un autre ordre d'idées :

— Hélas! dit-elle, ma pauvre mère est donc morte! Oh! nous en parlerons souvent, n'est-ce pas?

M. Chalier jeta un regard plein de compassion et d'anxiété sur le chevalier.

Mais celui-ci ne parut aucunement ému de la demande que lui adressait la jeune fille.

— Oh! bien certainement que nous en parlerons, répondit-il. Elle était si bonne, elle était si belle! tout ton portrait, mon enfant. Ah! si tu savais combien elle m'a rendu heureux dans ma jeunesse! quels charmants souvenirs elle m'a laissés d'un temps qui est bien loin de nous, mais qui reste toujours présent à mon cœur!

— Elle aussi a donc été bien malheureuse?

— Hélas! oui, chère petite. Que veux-tu! ajouta le chevalier avec un soupir, j'étais jeune et je n'ai pas toujours été raisonnable.

— Oh! c'est impossible, père! s'écria la jeune fille; et, si ma mère a été malheureuse, je jure bien que ce n'est point par vous.

— Savez-vous que c'est de l'or en barre que votre cœur? dit M. Chalier à l'oreille du chevalier de la Graverie.

— Bon! reprit celui-ci, mon cœur, mon cœur... je lui en veux! S'il n'avait pas été si paresseux et si lâche, il y a huit ans que je dorloterais sur mes genoux ce cher petit être-là. C'est cela qui doit être bon, mon ami, d'être embrassé par une fillette de neuf ans, toute blonde et toute rose!— Eh bien, voilà un bonheur dont mon égoïsme m'a sevré.

En ce moment, le garçon de l'hôtel entra, prévenant M. de la Graverie qu'un jeune homme, le même qui était déjà venu dès le matin, l'attendait sur le palier.

Le chevalier sortit vivement.

C'était Henri, en effet.

— Thérèse est là, lui dit M. de la Graverie. Voulez-vous la voir?

— Non, monsieur, répondit Henri. Cela ne serait convenable ni pour elle ni pour moi. Je n'assisterai pas même à la cérémonie. Mon père, auquel je viens de raconter tout ce qui s'est passé et qui a donné son consentement à cette réparation trop tardive, mon père représentera notre famille près de mon malheureux frère.

Mais Thérèse avait entendu une voix, et, avec cette perception extraordinaire que donnent les affections profondes, elle avait reconnu celle de Henri.

Avant que M. Chalier eût pu s'opposer à son dessein, avant qu'il eût pu même le soupçonner, elle ouvrit la porte, et, se jetant dans les bras du jeune homme :

— Oh! Henri! Henri! dit-elle, tu sais que ce n'est qu'à toi que j'ai cédé.

— Je sais tout, ma pauvre Thérèse, dit Henri.

— Oh! pourquoi m'as-tu abandonnée! murmura la jeune fille.

— Hélas! j'expie cruellement ma faiblesse, répondit Henri; mais soyons aussi grands que notre malheur, Thérèse. Dans quelques instants, vous serez ma sœur. Restons l'un et l'autre dignes des nouveaux liens qui vont nous unir. Laissez-moi me retirer.

— Ne m'abandonnez pas en ce moment, Henri, je vous en supplie! restez près de moi jusqu'à ce que de nouveaux serments nous aient séparés pour la seconde fois.

Henri, qui lui-même souffrait horriblement de quitter Thérèse, n'eut point la force de résister à sa prière, et se résigna à l'accompagner près de son frère.

Si douloureux que dût être le trajet, Gratien avait exigé qu'on le reconduisît à Paris.

On l'avait déposé à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré.

Le chevalier, Thérèse, Henri et M. Chalier trouvèrent M. d'Elbène le père et les deux officiers qui avaient servi de témoins, auprès du lit du blessé.

Un chirurgien avait été appelé et lui donnait des soins.

Gratien était couché sur un lit de repos et maintenu par des coussins dans une position presque perpendiculaire, afin d'empêcher le sang de s'accumuler dans la poitrine.

Il était pâle, et cependant ses yeux avaient un calme et une sérénité qui jadis manquaient complétement à son regard.

Lorsqu'il vit entrer Thérèse, pâlie elle-même, et changée par sa grossesse, soutenue qu'elle était, d'un côté par Henri, de l'autre par le chevalier, Gratien tira lentement ses bras de dessous ses draps maculés de sang, et les joignit, comme pour demander pardon à la jeune fille.

Sa respiration était tellement oppressée, qu'il parlait avec la plus grande difficulté.

Au reste, ce fut le comte d'Elbène qui prit la parole :

— Mon fils a eu de grands torts envers vous, mademoiselle, dit-il; il les expie justement, mais cruellement! Daignez lui pardonner et adoucir, par votre compassion, les derniers moments de mon pauvre enfant.

Thérèse se jeta à genoux près du lit de Gratien, prit dans ses mains les mains déjà glacées du moribond, et les pressa contre ses lèvres en sanglotant.

En sentant cette étreinte, Gratien se ranima et il essaya d'adresser à sa triste fiancée un sourire de remercîment.

En ce moment, l'officier de l'état-civil et les prêtres que l'on avait envoyé chercher entrèrent dans l'appartement.

Le premier procéda à l'union légale des deux époux.

Puis le prêtre et ses acolytes, ayant revêtu leurs habits sacerdotaux, commencèrent la cérémonie religieuse.

C'était un spectacle vraiment imposant que celui qui s'accomplissait dans cette chambre.

Partout l'appareil de la mort, des linges imprégnés de sang épars sur le tapis, une trousse et des instruments de chirurgie sur un meuble; assis dans des coins ou debout autour du lit, des hommes à visage pâle et consterné; au milieu de tout cela, le bruit des sanglots de Thérèse, interrompant la voix monotone du prêtre, qui psalmodiait les prières, et, par-dessus tout, le sifflement strident de la respiration du blessé; enfin, la physionomie des deux époux, dont l'un était cette pauvre fille à peine remise de la terrible maladie à laquelle elle venait d'échapper, et qui, succombant sous son émotion, ne semblait vivre que pour conserver à l'existence l'enfant qu'elle portait dans son sein, et dont l'autre se fiançait à la mort en même temps qu'à la jeune femme, et devait avoir un cercueil pour lit nuptial; tout cela, éclairé par la lueur vacillante de quelques cierges, formait un tableau des plus émouvants.

Lorsque le prêtre demanda à Gratien s'il consentait à prendre Thérèse pour épouse, Gratien prononça un *oui* si clair et si distinct, qu'on l'entendit à l'autre bout de l'appartement; puis, appuyant sa tête sur ses mains, il sembla attendre avec anxiété que Thérèse répondît à la même question.

Au moment où l'officiant prononça les paroles qui consacraient devant Dieu l'union des deux époux, Gratien laissa retomber sa tête sur l'oreiller, sa main pressa doucement la main de Thérèse, que le prêtre avait mise dans la sienne; puis, cherchant des yeux M. de la Graverie, qui, agenouillé au pied du lit, priait avec ferveur :

— Êtes-vous content, monsieur? murmura-t-il d'une voix éteinte.

Mais le double effort qu'il avait fait pour répondre oui, et pour adresser cette question au chevalier, avait épuisé le blessé. Un mouvement convulsif l'agita; ce qui restait de rouge sur ses joues et de flamme dans ses yeux s'effaça.

— Madame, dit le prêtre, si vous voulez recueillir le dernier soupir de votre mari, il est temps.

La jeune femme se précipita sur le corps de Gratien; mais, avant que ses lèvres eussent touché les lèvres du blessé, l'âme avait quitté le corps.

Gratien avait rendu le dernier soupir.

Black, à qui personne ne songeait, fit entendre une longue et funèbre plainte, qui fit passer un frisson dans les veines de tous les assistants.

⁂

Le chevalier de la Graverie fut longtemps à se remettre de la

terrible émotion que lui avaient causée, et cette catastrophe, et les circonstances qui l'avaient précédée.

D'autre soins, d'autres inquiétudes parvinrent seuls à l'en distraire.

Madame la baronne d'Elbène était devenue mère, et, pour un cœur aussi impressionnable que l'était celui du chevalier, le nouveau venu — car l'enfant se trouvait être un garçon — le nouveau venu n'était pas un médiocre sujet de tourment.

Il se préoccupait à la fois, et du choix de la nourrice, et des soins à donner à l'accouchée et à son enfant; et, comme si ce n'avait point été assez de ces soins, son imagination, qui tenait apparemment à rattraper le temps qu'elle avait passé dans l'engourdissement, lui faisait entrevoir tout à la fois le sevrage, l'enfance, l'adolescence et l'âge viril du bambin. Il songeait aux moyens qu'il emploierait pour préserver des dangers du monde ce pauvre petit être qui n'avait pas encore échappé à ceux de la dentition. Un jour, lorsque Thérèse fut rétablie, le chevalier insista pour qu'elle l'accompagnât dans sa promenade habituelle, interrompue par tant d'événements.

La baronne d'Elbène, qui ne savait rien refuser à un père si tendre et si prévenant, y consentit avec bonheur.

Le chevalier la conduisit au banc de la butte de la Courtille, sur lequel il avait l'habitude de s'asseoir tous les jours autrefois, en contemplant le paysage.

Il s'y plaça le premier, fit asseoir Thérèse à sa droite, la nourrice à sa gauche; puis, prenant Black entre ses genoux :

— Et dire, fit-il, que M. Chalier nie absolument que Dumesnil soit sous cette peau noire... Et cependant c'est lui qui a tout fait !

— Non, mon père, répondit la jeune femme en souriant, ce sont les morceaux de sucre que vous aviez laissés dans votre poche.

Le chevalier resta quelques instants silencieux, l'œil fixé sur les deux immenses flèches de la cathédrale, qui élevaient au milieu des nues leur croix de bronze et d'or :

— Au fait, s'écria-t-il en montrant le ciel, il est bien plus simple de croire que tout ce qui s'est passé est l'œuvre de Celui qui est là-haut... Mais, en tout cas, tu n'y as pas nui, mon pauvre Black !

Et, tout en baisant le nez de l'épagneul, il ajouta tout bas :

— Mon cher Dumesnil !

Pendant ce temps, les braves Chartrains qui promenaient leur désœuvrement sur les buttes, observaient le chevalier en disant :

— Voyez donc M. de la Graverie, il est radieux !

— Je crois bien ! son estomac devenait mauvais : les truffes ne passaient plus; le homard ne passait plus; il a trouvé juste à point un nouveau péché pour remplacer l'ancien...

— Oh ! pouvez-vous dire cela ! puisque l'on prétend que cette jeune femme est sa fille.

— Sa fille ! et vous croyez cela, vous? Ah ! vous êtes bonne, ma chère ! Vous ne savez pas combien ils sont roués, ces vieux de l'ancien régime !

FIN.

Clichy. — Impr. Maurice Loignon et Cie rue du Bac-d'Asnières, 12.



LES DEUX REINES

— SUITE ET FIN DE LA DAME DE VOLUPTÉ —

PUBLIÉ PAR

ALEXANDRE DUMAS

A dater de l'époque où nous voici parvenus, ces mémoires se divisent en deux parties très-distinctes : — l'une est l'histoire de la vie de Victor-Amédée jusqu'à sa mort, arrivée l'année dernière : j'en ai eu tous les détails d'original, et exactement, par mon fils, par mon gendre, et par deux ou trois amis sûrs, dont étaient le fameux muet et dom Gabriel, tant qu'ils vécurent.

Nous commencerons par là. Ensuite, si en ai le courage, je lèverai le voile qui couvre bien des mystères de la cour d'Espagne, où une des filles de Monsieur alla régner et, plus tard, une des filles de Victor-Amédée.

J'ai su ce que peu de personnes ont su, je vous l'atteste, et je jetterai une grande lumière sur cette partie de l'histoire, pourvu que Dieu me prête vie.

Revenons en Savoie. Après ma fuite, je n'ai rien ignoré des événements qui s'y sont passés, mes amis me tenaient au courant.

Cette volumineuse correspondance, que j'ai conservée, m'instruit, presque jour par jour, de ce qui se passait à la cour de Savoie, de ce que faisait le prince et de ses sentiments, qu'il ne cachait guère, — hors la politique, où il fut toujours si discret.

Il apprit mon enlèvement comme il était à examiner une milice bourgeoise levée à ses propres frais, et qui le régalait de cris de dévouement et d'enthousiasme.

Un de ses officiers vint lui annoncer cette nouvelle. Son premier mouvement fut un cri de rage; mais il se contint sur l'heure : le souverain dominait l'homme.

Il continua sa revue, parla à sa milice avec la même éloquence que d'ordinaire, et, une fois son devoir rempli, une fois rentré sous sa tente, il éclata dans un de ces accès de colère auxquels il était sujet, et qui devinrent bien plus fréquents dans sa vieillesse. Il n'écouta même pas les détails qui lui furent donnés de ma fuite, et ne vit qu'une chose c'est que j'appartenais sans doute à un rival. Il courut au village d'où l'on m'avait enlevée, interrogea l'hôte, qui ne répondit point; se fit montrer ma chambre, l'auberge tout entière, et se livra à toutes les folies du désespoir.

Ma lettre, au lieu de l'exciter, le calma. Il la lut assez tranquillement; ensuite, il retourna à Turin, et dit aux princesses, comme une nouvelle indifférente :

— La comtesse de Verrue a été enlevée par les Français.

— Et elle ne reviendra plus? demanda vivement la duchesse régnante.

— Je ne pense pas : ils ne sont pas gens à la rendre.

Les deux princesses se regardèrent, étonnées de cette tranquillité, de ce calme; elles n'ajoutèrent rien, car elles ne voulaient point s'attirer d'observations : la duchesse ne savait si elle devait se fâcher ou se réjouir. Quant à la marquise de Saint-Sébastien, qui entendait la conversation, son cœur tressaillit d'aise; elle voyait son règne poindre, et la façon dont Son Altesse annonçait mon départ la persuada facilement qu'elle n'était point inconsolable.

Le prince ne laissa jamais voir à personne, même à ses plus intimes confidents, quelles étaient ses pensées à cet égard. Il voulut me répondre, et sa lettre est à coup sûr un monument véritable de la grandeur de son âme et de ses sentiments généreux.

« Vous étiez libre, madame : si vous m'avez quitté, c'est que notre commerce vous était à charge, c'est que votre chaîne vous semblait pesante; dès lors, vous avez bien fait de la rompre.

» Vous pouvez être tranquille sur vos enfants, ils sont les miens; c'est vous dire que leur sort n'aura rien à envier à celui de personne. Ils se souviendront, comme moi, qu'ils vous appartiennent, et ne vous oublieront jamais.

» Quant à vos biens, quant à vos meubles et effets, vous n'en devez rien perdre. Tout vous sera envoyé à Paris, à l'endroit que vous désignerez. J'ai donné votre villa à votre fille; elle ne pouvait appartenir qu'à elle. Je vous en ferai passer le prix en espèces, avec celui de toutes les autres terres que vous possédez, tant en Piémont qu'en Savoie.

» Si vous avez des torts envers moi, je ne veux pas les connaître ; mais je ne puis oublier que, pour moi, vous avez abandonné votre famille, sacrifié votre renommée : quelques fautes que vous ayez commises, elles disparaîtraient devant ce souvenir. Soyez heureuse, si vous pouvez l'être, et comptez sur moi, autant qu'il me sera permis de vous le prouver.

» Victor-Amédée. »

Cette lettre écrite et partie, le duc ne prononça plus mon nom. Il se donna tout entier, pendant les premiers mois, aux affaires de son peuple, et se montra toujours au-dessus de sa fortune.

Le prince Eugène vint à son secours; mais le duc de Vendôme était là, empêchant leur jonction et les tenant tous les deux en échec.

Quoi qu'en ait dit ici une certaine faction, Vendôme était un grand général ; s'il n'était pas un homme délicat, il avait un coup d'œil admirable, un courage merveilleux, et, sans sa paresse, il n'eût pas eu de rival. Le prince Eugène, son adversaire, me l'a souvent répété.

Le duc de Savoie vit ses forteresses tomber les unes après les autres entre les mains des ennemis, malgré la résistance magnifique qu'elles opposèrent. Verceil seul coûta aux Français plus d'un mois de tranchée. Dès lors, le duc de Vendôme et M. de la Feuillade joignirent leurs deux armées, et il ne resta bientôt plus à Victor-Amédée que sa capitale, avec quelques villes sans importance, des troupes décimées, et des finances détruites.

Pourtant, il ne céda pas.

Il se renferma dans un camp retranché, près de Crescentin, sur la rive gauche du Pô, et s'y maintint cinq mois entiers par son habileté et son courage. En vain le prince Eugène essaya-t-il de le rejoindre et de le délivrer; le duc de Vendôme et la Feuillade le surveillaient, et gagnèrent contre lui la bataille de Cassano.

Louis XIV fit raser les forteresses de la Savoie, pour n'avoir pas la peine de les garder, et pour ne les jamais rendre, si la paix venait à se faire : ce qui ne semblait guère probable, car les deux partis étaient plus acharnés que jamais.

Les princesses, la duchesse Marie-Anne, entre autres, écrivirent lettres sur lettres à Versailles, pour obtenir qu'on ne poursuivît pas davantage un prince ruiné, perdu, réduit à ses dernières ressources.

Le duc ignorait cette démarche, car il ne l'eût pas soufferte, et il en eût été fort offensé. Mais Louis XIV était inflexible ; j'eus moi-même l'occasion de m'en assurer.

Madame la duchesse de Savoie me connaissait bien : elle m'envoya secrètement une lettre pour son auguste fille, madame la duchesse de Bourgogne, en me chargeant de la lui remettre à elle-même, et de prendre la réponse, que je lui ferais passer par la même voie secrète.

Je fis parler à la jeune princesse par une femme piémontaise que je connaissais, et qu'elle avait à son service. Elle daigna me donner une audience le soir, après son coucher public, c'est-à-dire à l'heure où elle était le plus libre et le plus débarrassée.

En m'apercevant, elle se jeta à mon cou, me fit l'honneur de me baiser, comme une duchesse, en pleurant beaucoup.

— Ah! mon pauvre père! mon pauvre père! me dit-elle; il est donc perdu sans ressources, que l'on a recours à moi? Je suis bien malheureuse, et il me faut avoir l'air de me réjouir... Quel bonheur de pouvoir causer avec vous! Qu'y a-t-il?

Je lui remis la lettre de Son Altesse royale. Elle la lut en hochant la tête.

— Hélas! je ne suis plus princesse de Savoie ; je suis duchesse de Bourgogne, et je n'ai plus le droit de rien faire pour ma maison. Ma mère doit connaître le roi : je suis dans ses bonnes grâces, il est vrai ; je l'amuse, et je puis obtenir de lui, en l'amusant, ce que nulle autre n'obtiendrait, mais non pas pour mon père. Je ne hasarderais point une démarche dans ce but, et M. le duc de Bourgogne me désapprouverait de la tenter.

— Il faut donc laisser périr la Savoie et son prince, votre père et votre pays, madame? m'écriai-je.

Elle se mit à sangloter, à jeter des cris, en répétant :

— Je ne suis pas la maîtresse, et le roi ne veut entendre à rien.

— Faites un effort, madame ; ne craignez pas de vous compromettre ; songez quel intérêt immense doit vous guider!

— Songez aussi que je ne serai avouée ni par mon père, ni par mon mari.

— Vous le serez par votre cœur, madame, et par tous les gens qui peuvent sentir une situation telle que la vôtre.

— Eh bien, j'essayerai.

— Que Dieu vous en récompense!

— Vous qui me parlez si bien pour mon père, pour-

quoi l'avez-vous donc quitté? Il en a écrit quelques mots à son chargé d'affaires, en lui donnant ordre de vous remettre vos hardes, votre argent et vos meubles, qu'il vous a envoyés; mais il ne donne aucun motif...

— Madame, j'ai quitté Son Altesse royale parce que ma position n'était plus tenable; permettez-moi de n'en pas ajouter davantage.

La princesse m'ordonna de revenir le lendemain à la même heure.

— J'aurai parlé, dit-elle.

Je revins, et elle avait parlé, en effet, mais sans succès, et sans avoir pu prononcer dix paroles.

— Madame, avait interrompu Louis XIV, je vous aime beaucoup, mais ne me parlez jamais de monsieur votre père; sans cela, je me rappellerais que vous êtes sa fille, et je ne vous aimerais plus.

Telle fut la constante haine que le roi porta toujours au duc de Savoie; même après leur réconciliation factice, il ne lui pardonna pas de lui avoir résisté.

La position de Victor-Amédée était des plus critiques; il lui fallait toute sa force d'âme pour y résister. J'en étais sans cesse occupée, et je me repentais sincèrement de l'avoir quitté. J'aurais pu, croyais-je, l'aider à porter ce poids, qu'il ne porta pas longtemps seul, néanmoins.

Dom Gabriel m'écrivit que, peu de jours après mon départ, madame de Saint-Sébastien avait eu une nouvelle audience, et qu'on ne lui connaissait pas d'affaires à la cour. — J'ai su, il y a six mois, par une amie et confidente à elle, tout ce qui s'était passé. Du temps de sa puissance, on a été discret; mais, à présent, on ne la craint plus.

Cette dame m'a montré, m'a laissé même entre les mains des lettres de la Maintenon piémontaise qui prouvent, jusqu'à l'évidence, avec quelle adresse et quelle astuce son plan fut conduit, comme elle sut attendre, profiter de tout, et se conformer à son modèle, pour arriver au même but.

Elle ne démasqua ses batteries qu'au moment de réussir. Jusque-là, elle fut humble, souple, soumise, obséquieuse envers tous. On m'accusait de fierté, elle voulut présenter le contraste. C'était une façon de m'accuser. Elle affectait, cependant, de me louer partout, en regrettant de ne m'avoir pas connue davantage. Elle consola le prince de mon départ, par des paroles pleines de douceur et de conciliation.

— Elle était pourtant bien heureuse! répétait-elle.

Le duc devait comprendre qu'elle eût apprécié ce bonheur-là autrement que moi.

II

Une circonstance terrible se présenta bientôt, qui resserra les nœuds de la marquise et du prince. Il faut lui rendre la justice de dire qu'en cette circonstance elle se conduisit admirablement, et qu'elle justifia la confiance de Victor-Amédée en toute manière.

Je crois qu'elle l'aimait véritablement; mais je crois aussi que cet amour n'était pas dénué d'ambition et d'égoïsme. Hélas! quel est l'amour où il a n'y pas d'égoïsme? quel est celui d'entre nous qui aime uniquement pour l'objet aimé? Je n'en ai pas connu, de ma vie, qui pussent résister à un examen approfondi, et je n'ai pas la prétention de me faire meilleure que les autres.

La fortune avait entièrement abandonné le duc de Savoie. Il avait défendu, pied à pied, son territoire; mais aussi, on le lui avait enlevé pied à pied! il ne lui restait que Turin, dont le siége était imminent. Dès longtemps il le prévoyait, et la ville fut ravitaillée, approvisionnée de tout, autant que le permirent les faibles ressources du pays ruiné.

On sut que les ingénieurs français s'étaient procuré, par surprise ou par trahison, un plan des fortifications de la citadelle; aussitôt les remparts intérieurs, tous les ouvrages à l'abri des observations furent changés; de sorte que les plans ne servirent plus à rien.

La garnison était peu nombreuse, mais choisie, et les bourgeois, organisés en milice, ne furent pas les moins courageux : ils mouraient comme des héros, sans se plaindre. Un corps d'impériaux, sous le commandement du comte de Chaun, était parvenu à s'introduire dans la place, et les aida fort.

Le duc ne quitta pas le siége; il était partout à la fois, ne ménageant ni sa santé ni son repos. Aussi l'amour de ses peuples pour lui allait-il jusqu'au délire.

Ce fut alors que la marquise de Saint-Sébastien fit agir ses grandes mécaniques.

Un soir, le prince rentrait excédé de fatigue, et, en se laissant tomber sur un fauteuil, il lui échappa de dire à quelques-uns de ses familiers :

— Ah! c'est maintenant que j'aurais besoin d'une femme aimée pour me soutenir, d'une amie qui me consolât de mes afflictions en les partageant.

Un maladroit, ou un audacieux prononça le nom de la duchesse Marie-Anne.

— Oui, sans doute, reprit Victor-Amédée; mais la duchesse est Française, Louis XIV est son oncle, son frère est dans l'armée ennemie; quelque tendresse qu'elle ait pour ses enfants et pour moi, son cœur ne peut sympathiser entièrement avec le mien. C'est comme mes pauvres filles en France et en Espagne... Ah! la condition des princesses est bien malheureuse!

Le lendemain, lorsque Son Altesse rentra, elle fut avertie mystérieusement, par un huissier de service, qu'une dame l'attendait dans son arrière-cabinet, dont on n'avait pas cru devoir lui refuser l'entrée, tant elle avait insisté pour voir le prince et pour lui communiquer des choses de la plus grande importance.

— Et quelle est cette dame? la connais-tu?

— Certainement, monseigneur : c'est madame la marquise de Saint-Sébastien.

— Ah! fit Victor-Amédée avec un mouvement de surprise et de joie. Messieurs, je vous remercie, je suis fatigué, je rentre chez moi.

Les courtisans se retirèrent. Ils n'avaient pas entendu, mais ils comprirent : les courtisans comprennent toujours.

La marquise jouait un coup hardi, qui devait, où la perdre, ou lui donner ce qu'il lui donna.

Lorsque le prince entra, elle était tremblante; cette émotion ne fut pas jouée, on le comprend de reste. Elle se leva; elle était fort belle et vêtue de noir, ce qui lui allait admirablement bien.

— Qu'y a-t-il donc, madame? lui dit Victor-Amédée, et qui me procure le bonheur inespéré de vous voir?

La marquise eut un instant d'hésitation qui l'embellit encore; puis elle s'avança franchement et résolûment vers le prince.

— Monseigneur, Votre Altesse me pardonnera et m'excusera...

— Je pardonne et j'excuse tout ce que vous voudrez; vous supplie seulement de ne pas me faire languir, car je meurs d'impatience; c'est un bonheur si grand et si rare, que j'en suis encore tout ébloui.

— Eh bien, monseigneur, permettez-moi... Vous souvenez-vous du passé?

— Si je m'en souviens, madame! Vous ne m'avez pas permis de vous le dire; sans cela, vous le sauriez depuis longtemps.

— Votre Altesse serait étrangement changée, si elle était satisfaite de vivre ainsi uniquement pour l'extérieur; après la perte qu'elle a faite d'une affection si longue et si douce, elle doit être seule, sans particuliers intimes, autres que ceux d'une famille à laquelle elle ne peut confier toutes ses pensées.

— Ah! c'est vrai!

— Monseigneur, la jeune fille d'autrefois, en devenant femme, en devenant veuve, n'a pas changé de cœur. Vous avez besoin d'une amie, d'un dévouement de tous les jours, me voici; je suis venue, j'ai passé par-dessus la modestie imposée à mon sexe, et je ne l'eusse pas fait si Victor-Amédée eût été le puissant prince qui, jadis, m'honorait de ses bontés; mais à un prince malheureux, que tout abandonne, une femme peut offrir son existence et son respectueux attachement. Ce n'est pas une flatterie, alors, ce n'est pas une audace...

— C'est une charité, c'est une bonne œuvre; et avec quelle reconnaissance le pauvre prince accepte cette noble et franche amitié qui le vient trouver ainsi dans sa misère et son abandon! D'autres m'ont laissé à mes douleurs; vous me cherchez, soyez bénie! et, près de vous, je ne me souviendrai que de vous seule.

Madame de Saint-Sébastien n'en demandait pas davantage pour ce jour-là; elle feignit de vouloir se retirer, dans l'espoir d'être retenue, ce qui ne manqua pas d'arriver.

A dater de ce jour, elle fut, non pas maîtresse en titre, car ils ont soutenu l'un et l'autre la chasteté de leur commerce, mais une amie, une conseillère, une manière d'Égérie de ce Numa guerrier. Elle lui montra un attachement plein de courage, en ne le quittant pas un seul jour, au milieu des dangers. Elle se fit aimer et estimer des princesses, qui prirent son honnêteté au pied de la lettre, sans approfondir une question dangereuse.

Je crois, pour dire mon sentiment, qu'elle ne résista pas toujours; mais je crois aussi qu'elle céda rarement et à propos, de manière à tenir en émotion les désirs d'un homme insatiable, impatient au dernier degré, et dont on obtenait tout, en sachant le dominer avec adresse. Ce qui est certain, c'est que son empire a duré jusqu'à la mort du duc, et durerait encore, s'il avait vécu.

M. de la Feuillade mit donc le siége devant Turin, et monseigneur le duc d'Orléans, qui avait un commandement dans l'armée, envoya un officier en parlementaire, pour s'informer du quartier choisi par le duc de Savoie, afin qu'on ne tirât point dessus; il offrait, de plus, des passe-ports pour les princesses, pour les enfants de Son Altesse, afin qu'ils pussent se retirer sans danger où il leur conviendrait de se rendre. Le roi Louis XIV avait eu toutes ces générosités pour plaire à madame la duchesse de Bourgogne, sans nuire en rien au succès de ses armes et à ses intérêts politiques.

Le duc reçut parfaitement le parlementaire.

— Monsieur, dit-il, répondez à M. le duc d'Orléans et à M. de la Feuillade que je suis sensible, comme je le dois, au procédé de Sa Majesté le roi de France. Je n'accepte rien de tout cela. Mon quartier est partout où ma présence sera nécessaire à la défense de la ville; d'ailleurs, je ne consentirais point à ce qu'on m'épargnât en accablant mes sujets. Quant à ma mère, à ma femme et à mes enfants, le jour où il me conviendra de les faire sortir, ils sortiront sans qu'il soit besoin d'autre protection que la mienne. Remerciez, en mon nom, le général, monsieur, je vous en prie. Maintenant, nous allons à l'église rendre grâce à Dieu pour la levée du siége de Barcelone, et ensuite nous aurons une fête à laquelle vous nous ferez le plaisir d'assister; vous pourrez dire que la cour de Turin n'est pas moins brillante sous les boulets français qu'aux temps de sa splendeur. On vous montrera aussi que les dames de ce pays peuvent rivaliser avec les plus belles du monde, et j'espère que vous en rendrez témoignage à nos amis comme à nos ennemis.

Le parlementaire a retenu ces fières paroles et les a rendues à M. le duc d'Orléans, de qui je les tiens; il assista aux fêtes et y fit bon visage, avec cette merveilleuse facilité des Français à se plier à toute chose. Les dames de la cour déployèrent pour lui leurs plus beaux atours et leurs plus séduisants sourires; elles prétendaient qu'il devait emporter un parfum de leur beauté, de manière à rendre toutes les dames de France jalouses et tous les seigneurs français amoureux. Ce qui est sûr, c'est qu'il en rapporta une charmante aventure pour M. le duc d'Orléans, qui me la raconta et ne me fit point défense de la répéter. Le pauvre prince, d'ailleurs, en eut bien d'autres depuis, que tout le monde sut, et qui ne furent ni aussi charmantes, ni aussi honorables.

Il avait grande envie de voir la princesse sa sœur qu'il aimait si fort, qu'on a commencé par la lui donner pour maîtresse, avant de lui donner ses filles. Ce n'était pas plus vrai pour les unes que pour les autres; jamais prince ne fut plus calomnié que ce régent, qui, cependant, avait bien assez de vices pour qu'on ne lui en prêtât point.

En ce temps-là, c'était un beau prince, tout jeune, déjà corrompu, mais encore romanesque, très-spirituel, très-instruit, très-brave et très-bon, celui des descendants de Henri IV qui lui ressemblait le plus, même au physique; on ne saurait le flatter davantage que de lui dire cela.

Il fit demander à son beau-frère un sauf-conduit pour aller passer une journée avec la princesse Marie-Anne, en donnant sa parole d'honneur qu'il ne verrait rien dans la place que ce qu'il devait voir, et qu'il n'y aurait personne dans sa confidence; il devait se déguiser de façon à n'être pas reconnu.

Le duc connaissait la loyauté de ce pauvre calomnié; il lui envoya le sauf-conduit, en ajoutant qu'il espérait le voir plus d'une fois en faire usage. M. le duc d'Orléans, dès le soir même, prit un costume de miquelet (il y en avait dans les deux armées), se présenta à la porte, absolument seul, entra avec son sauf-conduit, et demanda le chemin du palais.

On ne l'attendait que le lendemain; aucun ordre n'était donné pour son introduction. Comment arriver jusqu'à la duchesse, à une pareille heure, sous un pareil costume, sans se trahir?

Le prince s'abandonna au hasard, entra dans les jar-

dins, encore ouverts à cause de la chaleur et parce que Victor-Amédée donnait asile à tous ceux dont les maisons étaient les plus menacées, il y avait donc une foule considérable.

Il passa inaperçu, allant toujours, cherchant parmi ces visages celui qui lui inspirerait assez de confiance pour s'adresser à lui.

M. le régent a toujours aimé les aventures, celles surtout qui ne ressemblent point aux autres. Il lui semblait très-amusant d'être ainsi perdu au milieu de ces gens, qui l'ignoraient en le détestant.

L'effet que son nom, prononcé, eût produit dans ces groupes, si agités déjà de leurs craintes, ne peut se calculer. Il en eût peut-être été victime, la duchesse avec lui, et la confiance aveugle que ces peuples avaient en leur souverain en eût certainement été ébranlée. Aussitôt M. de Savoie tremblait-il à l'idée d'une imprudence.

A force de regarder parmi les jolies filles, qu'il avait grande envie d'aborder, le duc en avisa deux assez lestement mises, fort agréables, qui cheminaient ensemble en causant. Il les suivit, écoutant leur caquetage, non pour y puiser des renseignements sur ce qu'il cherchait, mais pour y puiser des renseignements sur elles-mêmes.

Il trouva les uns et les autres, et le hasard, son dieu, le servit à merveille. C'étaient justement deux filles attachées à la duchesse; elles étaient de sa chambre, et l'une d'elles surtout, la plus jolie, semblait tout à fait dans ses bonnes grâces. Elles se racontaient mille petites aventures de palais, riant à gorge déployée, malgré la tristesse générale, habillant la Saint-Sébastien en fidèles servantes, plus jalouses du bonheur de leur maîtresse que celle-ci ne l'était elle-même.

Au bout du jardin, elles se séparèrent; la plus jolie embrassa sa compagne et retourna au palais pendant que l'autre continuait sa course.

Le prince attendait ce moment et aborda la promeneuse.

Bien que d'une naïveté relative, elle n'était pas sauvage, et ne se sauva point devant ce beau jeune homme, très-poli, qui lui demanda, chapeau bas, si elle ne pouvait point l'introduire dans l'appartement de madame la duchesse et lui faire parler à une de ses filles d'honneur, ou à une des personnes de son service intime.

L'enfant le regarda avec soupçon et répondit en hésitant :

— J'en suis, moi, de son service intime; mais que lui voulez-vous, monsieur, à Son Altesse royale?

— Elle récompensera certainement la personne qui m'introduira près d'elle : j'apporte un message qu'elle attend.

— Une lettre?

— Non, un message verbal; il faut que je lui parle à elle-même.

— De la part de qui venez-vous?

— De la part de son frère, dit-il très-bas.

— Chut! suivez-moi, et taisez-vous!

— Voici un sauf-conduit de M. le duc de Savoie, pour que je puisse entrer dans la ville et en sortir librement. Vous voyez que je ne vous trompe point.

La jeune fille fit un sourire qui signifiait beaucoup et qui lui donna de l'importance à ses propres yeux par l'idée d'être initiée à un grand secret. Elle marcha devant, faisant signe au prince de la suivre, et ils arrivèrent ainsi à un escalier conduisant chez la duchesse et descendant directement dans le parterre.

Josefa passa la première, recommandant à son compagnon de marcher doucement; puis, après avoir monté deux étages, elle l'introduisit dans une petite chambre toute blanche, en ferma la porte derrière eux, et lui demanda alors d'un ton décidé :

— Voyons, maintenant, que lui voulez-vous, à madame la duchesse?

Le prince se mit à rire.

— C'est à elle que je veux parler, non pas à vous, la belle enfant.

— On ne lui parle pas comme cela si facilement, à notre princesse, toute bonne qu'elle est.

— Je viens de la part de M. le duc d'Orléans; je suis porteur d'un message verbal pour madame la duchesse: elle m'attend; il s'agit seulement de la prévenir que je suis là, petite curieuse.

Josefa hésitait toujours et faisait une moue qui l'embellissait encore. Le prince la trouvait plus jolie que les grandes dames; il se mourait d'envie de le lui dire, et Philippe d'Orléans n'était pas homme à ne pas satisfaire un désir, quand l'occasion lui semblait favorable.

— Mademoiselle... Votre nom, s'il vous plaît?

— Josefa, monsieur.

— Mademoiselle Josefa, vous me paraissez aussi obligeante que vous êtes jolie, et j'ai grande envie de me confier à vous, si vous êtes aussi discrète que vous êtes obligeante et jolie.

— Oh! oui, monsieur, je suis bien discrète.

— Eh bien, mon message n'est pas tellement pressé, que je ne puisse songer un peu à moi, avant de le remplir. Depuis longtemps je vague par la ville, je suis très-fatigué, je me meurs de faim. N'y aurait-il pas moyen de souper un peu avant d'aller chez Son Altesse royale, qui me tiendra longtemps, peut-être, et ne me renverra à mon maître que fort tard?

— Je vais vous conduire à l'office sur-le-champ, monsieur.

— Bon! mais à l'office on se demandera : « Quel est cet étranger? que vient-il faire? » Et, de deux choses l'une : vous compromettez ou votre maîtresse, ou vous-même.

— C'est vrai! Dame, en ce cas, allez souper ailleurs.

— Non pas... On ne doit point me voir ailleurs. Si on me reconnaissait pour Français, on me mettrait en morceaux.

— Vous avez raison!

— Il y a bien un autre moyen, mais vous ne le voudrez jamais.

— Lequel?

— Si vous alliez me chercher à manger, et que vous l'apportiez ici...

— Dans ma chambre, monsieur!

— Oui, dans votre chambre, belle Josefa; et où est le mal? J'y suis bien en ce moment; qu'importe que j'y sois assis ou que j'y sois debout?

Le raisonnement fut appuyé d'un sourire, d'un regard croisé avec le regard de la jeune fille, qui se fixait sur un visage, bien franc, bien loyal, bien ouvert, rempli de promesses, et disant aussi clairement que les plus belles phrases : « Je vous trouve charmante, et je vous aime! »

Josefa était une honnête fille; mais elle était coquette, elle aimait à plaire; elle avait grande confiance en

elle-même, et puis il y avait une certaine importance à traiter chez elle le messager de M. le duc d'Orléans, son confident, peut-être. L'imagination d'une jeune fille fait beaucoup de chemin en peu de temps, et le mariage est au bout de tous ses rêves. Le Français, si bien tourné, pouvait être un bon parti; sa maîtresse et son frère pouvaient les unir, les doter, que sais-je?

— Et, enfin, se disait Josefa, c'est une bonne action que d'empêcher ce jeune homme de souffrir, ou de tomber entre les mains de ces méchants qui veulent tuer les Français... Il y en a de très-aimables, après tout.

Elle se décida.

Le prince l'espérait bien, et la bonne fortune lui semblait appétissante au suprême degré.

Il s'installa près d'une fenêtre ouverte sur le parc. La nuit commençait à descendre, une nuit parfumée, étincelante, une nuit d'Italie au mois de juin. Il jeta de côté et manteau et chapeau, pour être plus à son aise, et remercia la jeune fille avec une ardeur dont elle ne s'effraya pas, et qui la réjouit, au contraire : ses projets prenaient une figure de réussite.

— Attendez ici, dit-elle; je reviens bientôt, je vais voler pour vous. J'apporterai ce que je pourrai, il faudra vous en contenter. Par exemple, vous souperez sans lumière, au clair de la lune... Une lumière nous trahirait, et je serais perdue... Attendez!

Elle laissa M. le duc d'Orléans seul, un quart d'heure à peine, et revint, chargée d'un souper délicat, qu'elle avait maraudé à l'office; elle raconta au duc, avec toute la grâce et la gentillesse de son âge, les ruses employées par elle pour se procurer chaque chose, qu'elle plaçait, au fur et à mesure, sur une petite table devant Philippe, qui se confondait en remercîments.

— Vous mettez deux couverts, j'espère? dit-il

— Il le faut bien, ou je me coucherais à jeun. J'ai annoncé que je resterais dans le cabinet de Son Altesse, à attendre ses ordres, et que je ne descendrais point.

Ils s'établirent tous les deux, jeunes, beaux, riants; l'un, si corrompu, qu'il jouait l'innocence à s'y méprendre; l'autre, si innocente, qu'elle ne soupçonnait absolument rien.

Le duc étourdit sa compagne de compliments, de folies; il l'intéressa, il la fit rire, il la toucha ensuite; il lui parla des dangers qu'il courait, de la mort suspendue sur sa tête pendant ce siége terrible.

— Et si j'étais heureux, encore! ajouta-t-il, si j'avais quelques beaux moments en ce monde avant de le quitter!

La pauvre Josefa avait apporté, pour son malheur, deux bouteilles de vin de Sicile, ce vin qui porte si vite au cœur et au cerveau; pour son malheur, encore, elle en avait bu, elle accoutumée à la sobriété; pour son malheur, surtout, le prince était jeune, beau, éloquent, passionné.

La soirée avait de ces émanations énivrantes que les climats chauds connaissent seuls : Josefa comprit que ce jeune homme avait bien droit à un peu de bonheur sur la terre, et qu'il serait cruel, barbare, de lui refuser le baiser qu'il lui demandait avec tant d'instances. Et puis il lui persuada qu'il l'aimait, qu'il ne vivrait pas sans elle désormais; il lui persuada ce que les amoureux persuadent si bien aux filles qui les écoutent, et qui se laissent tromper, parce qu'elles commencent par se tromper elles-mêmes.

Il en résulta qu'au lieu d'aller souper avec madame sa sœur, de la voir ce soir-là, le duc ne parut que le lendemain, comme s'il arrivait. Il n'osait plus lever les yeux devant Josefa, qui, en apprenant son rang, fut bien confuse et bien malheureuse.

Le prince n'en vint pas moins la voir en secret, fort souvent, même au milieu des batailles et de la mousqueterie. Son caprice pour elle fut assaisonné par ce sel dangereux, qui le rendit plus violent et plus durable. Il paraît que la jeune fille s'humanisa.

En quittant l'Italie, Philippe se confessa à la duchesse, et la pria de marier sa jolie suivante, en se chargeant de la dot. On a prétendu qu'il était résulté une petite fille de ce joli commerce. Il est sûr que M. le régent protégeait beaucoup une personne qu'il m'a recommandée, laquelle venait de Turin, et voulait se placer ici, près d'une grande dame. Il lui a fait une petite fortune, et la voyait souvent. Elle est entrée, comme maîtresse de la lingerie, chez madame la duchesse de Berry. A la mort de celle-ci, elle est revenue au Palais-Royal, et je crois qu'elle a suivi madame de Modène, lorsqu'elle alla dans ses États, après son mariage. Son âge correspondait à peu près à la date de cette aventure.

Revenons au siége de Turin.

III

L'attaque marchait bien lentement, et le siége menaçait de devoir être long. Victor-Amédée était encore maître d'une des portes, et pouvait ravitailler la ville. Par une manœuvre habile, M. de la Feuillade se rapprocha des lignes du prince et investit ainsi presque toute la place.

Le duc alors comprit que le danger devenait sérieux.

Il fit partir pour Cherasco les princesses et ses enfants, les miens, dont je ne laissais pas que d'être inquiète, le chancelier, les personnes âgées de sa cour; le vieux prince et la vieille princesse de Carignan s'y prirent si mal, qu'ils furent enlevés par les Français, et qu'on les conduisit au quartier général, où ils furent déclarés prisonniers de guerre.

Madame de Saint-Sébastien résista aux ordres, aux prières, et déclara qu'elle ne quitterait pas le prince d'une minute. Elle vint s'établir tout à fait au palais près de lui, et, lorsqu'il allait aux remparts, elle le suivait sans affectation, de façon à ne pas le perdre de vue, et à se trouver là, en cas d'accident.

Victor-Amédée avait à la fois trop de bravoure et trop d'habileté pour ne pas essayer tous les moyens possibles de sortir d'une position aussi critique

Il imagina une manière de sorties quotidiennes, à l'aide desquelles il inquiéta M. de la Feuillade et l'attira à sa poursuite plusieurs fois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Il lui échappait toujours, grâce à la vivacité de ses mouvements et à la connaissance parfaite qu'il avait du pays, ou aux intelligences qu'il s'y ménageait.

Ces manœuvres lui servirent aussi à jeter des secours dans quelques petites places qui tenaient encore pour lui, et qu'il soutint.

Dans une de ces rencontres, il fut blessé, foulé aux pieds des chevaux, et faillit perdre la vie.

Madame de Saint-Sébastien, à la nouvelle de cet accident, sortit de la ville, presque seule, et courut au-devant du prince, en s'exposant à se laisser prendre par nos troupes, qui, certainement, ne l'eussent point rendue sans une rançon de plusieurs natures. Elle eut le bonheur de le rejoindre, et le bonheur, plus grand encore, de le soigner, autant qu'il voulut le lui permettre, car, dès le lendemain, il recommença ses courses.

La disette devenait grande dans la ville ; on y fit son profit de tout ce qui se pouvait manger, même du petit chien de la marquise, que ses gens laissèrent sortir, et qui fut mis à la broche par un pauvre ménage, ni plus ni moins que les Chinois, qui, dit-on, mangent ces animaux.

Je regarde ce fait comme aussi monstrueux que l'anthropophagie ; les chiens sont nos vrais amis, et il est infâme de les réduire à la condition de gibier ou de bêtes de basse-cour. Manger un chien, fi donc ! Je ne comprends même pas comment on a le courage de le tuer.

Les Allemands et les Suisses désertaient par bandes ; ils trouvaient la cuisine mauvaise. Tout était à l'extrémité, quand on apprit l'heureuse nouvelle que le prince Eugène, à force d'habileté et de courage, avait percé les lignes ennemies, traversé le Pô, et arrivait au secours de la ville.

Le duc alla au-devant de lui, et je vous laisse à penser tout ce qu'ils se dirent.

Le prince Eugène aimait peu son cousin, je suis forcée de l'avouer ; mais il aimait fort sa maison, et il haïssait les Français ; deux raisons qui, sans compter sa gloire, l'engageaient à tout mettre en œuvre pour réussir.

Il ne put cependant arriver assez à temps pour retarder l'assaut général, que le marquis de la Feuillade, impatienté, donna, un peu à la hâte, dans l'espoir d'empêcher sa jonction avec le duc de Savoie, et d'emporter la place avant qu'il pût la secourir.

Les Français furent repoussés sur tous les points ; ils perdirent beaucoup de monde. Le prince fit des prodiges de valeur : il se battit comme un lion.

Un pauvre homme que j'ai bien connu, qui venait souvent chez moi, où il travaillait à mes jardins, et que mon fils aimait particulièrement, à cause des beaux jouets qu'il lui fabriquait : un nommé Pierre Micca, simple ouvrier mineur, se fit, à cet assaut, un nom immortel, un nom à placer à côté de ceux de Curtius et de Scævola. Il venait de charger une contre-mine, et il voyait l'ennemi prêt à l'éventer ; il ne lui restait pas le temps nécessaire pour se retirer : il y mit le feu et, se retournant vers ses compagnons :

— Allez, leur dit-il, sauvez-vous, vous autres, vous le pouvez ; recommandez au duc ma femme et mes enfants. Quant à moi, je meurs ici ; mais je n'y mourrai pas seul !

Et il jeta un tison sur la poudre, qui, au même instant éclata, et l'engloutit, lui et tous ceux qui se trouvaient au poste ennemi voisin.

Victor-Amédée ordonna que, pour récompense, la famille de Micca recevrait, à perpétuité, deux rations de pain par jour, par individu ; récompense tout antique et toute spartiate, mais que l'on ne trouva pas généralement suffisante. Je l'ai dit, Victor-Amédée était fort économe.

Dès le commencement du siége, les Français furent découragés par un présage qui, en même temps, releva beaucoup les espérances des assiégés.

Il y eut une éclipse de soleil presque totale, et, comme cet astre était l'emblème de Louis XIV, on y vit pour lui un signe de ruine et de déchéance.

— Il va donc pâlir et s'éteindre, cet astre qui, au lieu d'éclairer, brûle, disait le duc de Savoie ; c'est la volonté de Dieu, et c'est ma main qui l'accomplira.

Le présage ne se vérifia que jusqu'à un certain point ; cependant, les revers et les pertes successives qu'éprouva le grand roi, pendant la dernière partie de son règne, peuvent bien justifier l'éclipse.

Je retrouve, dans mes papiers, des vers qui coururent en ce temps-là, ou à peu près, lors de la bataille d'Hochstedt, quand les Anglais, enchantés de leur victoire, firent construire une pyramide sur le champ de bataille, avec une inscription pompeuse.

Je vais citer ces vers, parce que la postérité ne les connaîtrait peut-être point, la pyramide ayant été détruite depuis :

> Maugrebleu du fat qui t'a *fait*,
> Vaine pyramide d'Hochstedt.
> Ah ! si, pour pareilles vétilles,
> Pour chaque assaut, chaque prise de ville,
> Louis, ce héros si parfait,
> Avait fait dresser une pile,
> Le pays ennemi serait un jeu de quilles.

Cette victoire d'Hochstedt n'en donna pas moins beaucoup de gloire au duc de Malborough, beaucoup d'espoir aux Italiens.

Le prince Eugène arrivait d'ailleurs à grands pas ; tous les yeux étaient fixés, à Turin, sur la colline de la Superga, où l'on devait arborer les signaux annonçant l'arrivée des secours.

Ils parurent enfin. Ce furent des cris de joie dans toute la ville et des réjouissances à ne point finir. On s'embrassait dans les rues, on se montrait de loin ces bienheureux signaux ; ce fut une ivresse générale.

M. le duc d'Orléans, qui n'était venu qu'en voyageur, et presque en officier d'aventure, les premières fois, arrivait alors, avec son corps d'armée, pour renforcer celui de la Feuillade, et, dès le lendemain, on tint un conseil de guerre, sous un peuplier dont ma fille me parlait hier encore, et qui est devenu célèbre dans le pays, où on le conserve avec soin.

Chacun y donna son avis. Le meilleur était celui du jeune prince, qui voulait lever le siége à l'instant même et marcher au-devant de l'armée qui s'avançait.

— Si la bataille est gagnée, disait-il, la place tombera d'elle-même ; si elle est perdue, il sera indispensable de se retirer.

Mais Louis XIV, qui ne permettait pas aux princes de son rang, pas même à Monseigneur, pas même à ses petits-fils, d'acquérir trop de gloire, avait donné un tuteur à son neveu. Le maréchal de Marsin exhiba un ordre du roi de lui obéir en tout.

Il fallut céder.

— Messieurs, s'écria le jeune prince courroucé, j'ai un tuteur ! Ma chaise de poste... Je pars.

Il ne partit pas, il aimait trop à se battre ; mais il maugréa de toutes ses forces. Il n'en parlait pas encore de sang-froid, bien des années après.

Le prince Eugène et Victor-Amédée montèrent à la Superga pour examiner le pays, la ville et les armées. Avec un coup d'œil d'aigle, le prince de Savoie dit sur-le-champ, à la vue de quelques mouvements incertains de l'ennemi :

— Mon cousin, ces gens-là sont à demi battus.

La bataille commença presque sur-le-champ; elle fut terrible et disputée des deux côtés avec un acharnement sans exemple; mais la fortune était en ce moment pour Victor-Amédée. Jamais victoire ne fut plus complète.

Le maréchal de Marsin fut tué, le duc d'Orléans blessé assez grièvement; l'armée dut s'enfuir jusqu'à Pignerol. Vous savez ce que sont nos retraites, quand la panique s'en mêle.

On prit tout ce qu'elle laissa, canons, caissons, tentes, argent, bestiaux, sans compter des prisonniers innombrables. Ce fut magnifique à voir pour les vainqueurs, et encore plus à empocher, car on trouva dans le camp de vrais trésors, en vaisselle et en jo ux.

Les deux princes rentrèrent dans Turin en triomphateurs, le peuple ne les laissait pas avancer, tant il les entourait, en baisant jusqu'aux crins de leurs chevaux.

On chanta un *Te Deum*, et l'église Saint-Jean retentit des cris d'enthousiasme et de joie.

La marquise de Saint-Sébastien reçut les hommages des grands et même ceux des petits, car une vingtaine de polissons la voulurent porter en triomphe. Elle fut assez modeste pour s'y refuser, en disant qu'elle n'avait pas gagné la bataille.

Le duc conduisit, le soir, chez elle, son valeureux cousin; ils y soupèrent. Le prince parla peu, et se montra fort réservé; et, comme Son Altesse royale lui en demandait, le lendemain, la raison :

— J'aimais mieux madame de Verrue, lui dit-il; elle était franchement votre maîtresse, on pouvait plaisanter avec elle. Cette dame-ci fait la prude et m'a l'air d'une fine mouche. Prenez-y garde, mon cousin! j'ai vu commencer madame de Maintenon, elle avait de ces airs-là.

La prédiction s'est accomplie. Le prince Eugène se l'est rappelée lorsque les derniers événements sont arrivés; il me l'a écrit. Ce n'en fut pas moins un beau moment pour elle que cette victoire et la levée du siége; l'absence des princesses la rendait la première dame du pays, et les plus grands honneurs lui furent prodigués; elle les goûtait fort, et il lui en coûta de descendre.

Victor-Amédée voulut conserver le souvenir de cette belle journée, la plus belle de son règne, assurément. Il fonda des solennités annuelles pour le jour de la Nativité de la Vierge, anniversaire de cette victoire, et, avec les dépouilles enlevées à l'ennemi, il fit bâtir un magnifique monument à la Superga, au lieu même où le prince Eugène et lui avaient décidé le plan de la bataille. Il ordonna que ce temple devînt le Saint-Denis de la Savoie, et voulut y reposer, ainsi que ses successeurs; il établit des prêtres et des moines pour y dire des messes et pour y demander à Dieu le salut de la Savoie. Cet édifice coûta des sommes folles: on le comprendra, quand on saura qu'il n'y avait pas une goutte d'eau sur ces hauteurs et que toute celle dont on se servit dut y être transportée à dos de mulets. Les pierres et le marbre vinrent aussi de carrières éloignées. Ce furent des frais immenses; mais on assure que cela est magnifique, et qu'il n'y a guère, en Europe, de plus beau monument.

Les Français durent quitter l'Italie, à la grande joie des Italiens, et aussi à la leur; ils maudissaient ce pays, de tout temps funeste à nos armes. Dieu ne veut pas que nous nous y établissions apparemment; ce serait trop de deux joyaux semblables à une seule couronne.

Il y avait, dans l'armée du prince Eugène, deux Français transfuges, qui ont fait bien du bruit dans le monde, un surtout, le comte de Bonneval

Après avoir été au service de toutes les puissances, après s'être fait chasser de tous les pays, y compris le sien, où il ne pouvait rentrer sous peine de condamnation à mort, il s'est allé faire pacha, et il tient un rang distingué en Turquie, où l'on parle fort de lui.

Il était d'une bravoure magnifique, que le prince Eugène admirait lui-même, et dont il entretenait ses amis, car il m'en a écrit plusieurs fois. Son esprit était au niveau de son courage; il avait bien le défaut d'être un peu escroc, un peu voleur : il fut pendu, en effigie, en Grève, pour avoir malversé les deniers du roi, à son régiment; mais cela ne l'occupait guère ; il en riait de tout son cœur, et ne se cachait pas de corriger la fortune aux dépens de ceux dont l'adresse n'était pas à la hauteur de la sienne.

L'autre Français que le prince Eugène accueillit, pour faire pièce, disait-il, au roi de France, était M. de Langallerie, devenu lieutenant général, homme d'un esprit charmant et d'un caractère étrangement particulier. Il avait dans l'imagination toutes les folies de la terre, et il les mit à exécution les unes après les autres.

D'abord, il quitta le service de l'empereur pour entrer à celui du czar, lequel ne le satisfit pas davantage. Il s'en alla alors en Hollande, où il s'établit à Amsterdam, ne trouvant rien de mieux que de se faire protestant et d'aller au prêche. Il se fit ainsi donner la charité, s'il vous plaît, car il ne lui restait pas le sou.

Lorsqu'il eut fini d'épuiser les bourses, il s'associa avec un autre aventurier qui se faisait appeler le comte de Linange, et se mettait en officier de marine, ayant servi pour le roi. Tous deux s'engagèrent à une manière de corsaire, pour commander en chef et aller établir, l'un par terre, l'autre par mer, une république et une nouvelle religion je ne sais où. Mais ils prirent mal leurs mesures, tombèrent entre les mains d'agents dépêchés à leur poursuite, et l'empereur les fit tout bonnement pendre, sans autre forme de procès. J'avais connu ce Langallerie à Turin, où il était déjà venu une première fois.

Le duc porta la guerre dans le Milanais, où la victoire le suivit encore. La chance avait tourné. Une campagne en Provence et en Dauphiné fut résolue. Le prince Eugène et Victor-Amédée y entrèrent, et allèrent mettre le siége devant Toulon. Ils furent contraints de le lever, aussi bien que, l'année suivante, à Briançon. Ils eurent même quelque peine à s'en tirer.

— Il est aisé d'entrer en France, disait Eugène; seulement, il est difficile d'en sortir.

La guerre continuait, mais faiblement. On négociait sous main. Louis XIV essaya plusieurs fois de détacher Victor-Amédée de la ligue : celui-ci refusa toujours de traiter sans ses alliés; il espérait de plus belles conditions en les dictant avec eux, ce qui ne manqua pas d'arriver, en effet. Les intrigues se croisaient en tout sens : plusieurs projets furent repris et abandonnés; l'Angleterre, surtout la reine Anne, soutenait le duc de Savoie, et voulait lui donner la Sicile avec le titre de roi, qu'il ambitionnait par-dessus tout. On hési-

tait à lui donner le royaume au nord de l'Italie; le roi le voulait, l'Angleterre ne le voulait point. Celle-ci l'emporta. Le traité d'Utrecht, d'abord, celui de Rastadt, ensuite, lui assurèrent ce royaume, objet de tous ses vœux. Il obtint encore de grands avantages, des forteresses, pour remplacer celles qu'il avait perdues, des concessions de tout genre; il ne fut jamais si content de sa vie.

— Eh! eh! disait-il, il y a loin de Turin à Palerme; mais qui sait? avec du temps et de la patience, la maison de Savoie parviendra peut-être à s'y rendre par ses domaines. L'Italie est un artichaut qu'il faut manger feuille à feuille.

Il était alors à l'apogée de son bonheur. Madame de Saint-Sébastien tenait plus largement sa place que jamais, et les princesses en étaient venues à compter sérieusement avec elle. Elle se donna beaucoup de mouvement dans toutes ces négociations; elle était plutôt l'homme d'affaires que la maîtresse du prince, et jamais procureur diplomatique ne parla mieux qu'elle le langage de la chicane.

Elle connaissait bien son royal amant, sans doute; car nous voyons comment tout cela lui a réussi.

IV

Le roi voulut aller sur-le-champ se faire couronner à Palerme. Il laissait à Turin le prince de Piémont, son fils aîné, aidé ou plutôt conduit par un conseil administratif. Madame Royale se mourait d'envie de retremper un peu le bout de ses doigts dans le pouvoir; mais Victor-Amédée n'était plus le fils soumis d'autrefois: il se douta des prétentions de sa mère, et, pour y couper court, il ne voulut même pas lui laisser le temps de les énoncer.

— Je connais votre éloignement pour les affaires du gouvernement, madame; aussi, j'ai nommé un conseil administratif qui doit s'en occuper en mon absence. Vous n'aurez donc rien à faire qu'à vous bien porter et à vivre dans le repos qui vous est si cher. A mon retour, j'espère vous trouver heureuse et engraissée.

L'épigramme était trop forte pour que la princesse ne la sentît pas. Elle dut se taire et renfermer son mécontentement.

Le prince s'embarqua à Villefranche, escorté d'une flotte anglaise. Il emmenait la reine Marie-Anne, le duc d'Aoste, son second fils, et la marquise de Saint-Sébastien, la véritable reine en ce temps-là.

Il déploya un luxe et une magnificence auxquels ses sujets savoyards n'étaient pas accoutumés; mais, en même temps, il montra une fermeté, une volonté invincible qui effraya ces peuples habitués à la mollesse du gouvernement espagnol.

Le nouveau roi ne resta qu'un an en Sicile; il n'eut pas le temps d'exécuter la moitié des plans qu'il avait conçus pour le bien du pays; il retourna en Piémont, où de grands malheurs l'attendaient.

Pendant cette année de séjour à Palerme, madame de Saint-Sébastien s'acquit encore de nouveaux droits à sa tendresse par l'habileté qu'elle déploya dans ses rapports avec la reine et avec les Siciliens, qu'elle trouva moyen de ramener au prince sans choquer la jalousie de Marie-Anne d'Orléans, ni laisser tr[illegible] la main qui les conduisait.

J'ai dit qu'en partant Victor-Amédée avait confié la régence au prince de Piémont, son fils aîné, sous la surveillance et la direction d'un conseil. Ce fils avait seize ans; il était grand, formé comme un homme et étonnant par son intelligence et ses manières. Souvent, pendant sa régence, et cela par ordre de son père, on le laissa décider seul les affaires épineuses; il s'en tirait toujours à merveille. Il était adoré de ses peuples et de la cour, adoré de madame Royale, adoré de ma fille, qu'il aimait tendrement et dont il avait fait sa confidente intime: c'est d'elle que je tiens tout ce qu'on va lire. Elle venait de se marier alors, et la tendresse de son frère n'avait pas peu contribué à l'établissement magnifiquement trompeur qu'on lui fit faire.

Pendant l'absence de son père, le jeune prince tint sa cour chez madame Royale. Il reçut avec une grâce, une aménité et des façons superbes, auxquelles la stricte économie et le sérieux un peu rogue de Victor Amédée n'avaient point accoutumé les dames. J'avais vu cet enfant très-jeune; il me conservait un bon souvenir, que ses relations avec ma fille entretenaient; il ne pouvait souffrir madame de Saint-Sébastien, qui le lui rendait avec usure. Elle le desservait à plaisir dans l'esprit de son père, et, lorsqu'elle apprit qu'il faisait si bien en son absence, elle ne cessa de lui répéter, avec un air de componction, que c'était fort heureux pour l'avenir, mais qu'il était dangereux pour un père de voir un prince de seize ans si capable.

— Il voudra prendre part à tout maintenant, et vous ne serez plus le maître.

— C'est ce que nous verrons, répondait le roi.

Aussi, lorsqu'il revint, il traita son fils avec la plus grande froideur, affectant de l'écarter exprès des conseils, et défendant aux ministres de l'instruire de rien. Lorsque madame Royale lui parlait de sa joie d'avoir un tel fils, il répondait:

— Oui, il promet beaucoup, il promet trop; il faut qu'il se modère. Je ne suis pas encore en âge d'abdiquer ni de mourir, je suppose, et je n'ai que faire d'un remplaçant, d'un suppléant, pendant que je puis tenir les rênes de mon État.

Ces paroles furent répétées au jeune prince, déjà abreuvé de dégoûts, déjà désolé de la manière dont le roi l'avait reçu et des froideurs inouïes qu'il lui montrait. Il était d'une santé faible, comme tous les enfants précoces, d'intelligence sérieuse. Il commença à prendre une petite fièvre lente, dont il ne se plaignait qu'à sa sœur, qui ne put jamais le faire soigner; mais il changeait à vue d'œil. La cour lui témoignait des empressements infinis, malgré la disgrâce dans laquelle le roi le tenait; ce qui acheva d'exaspérer celui-ci. Il n'est sorte d'avanies que ne lui fit subir Victor-Amédée, au point de ne lui plus parler lorsqu'il le voyait, et de ne pas lui répondre quand le prince lui adressait les questions ordinaires, que le respect et la déférence lui ordonnaient.

On était, alors, dans le carnaval. Les dames se souvenaient des bals qu'il avait donnés l'hiver précédent, lorsqu'il était le maître. Elles le prièrent d'en ordonner un autre. Il ne crut pas trop s'avancer en leur promettant de demander au roi l'autorisation de les recevoir chez lui; mais, lorsqu'il en ouvrit la bouche, il fut repoussé avec une dureté sans égale.

— Un bal chez vous, monsieur, quand je suis ici et que je n'en donne pas! Vous voulez achever de prendre de l'importance, et vous vous croyez un per-

sonnage parce que vous avez été un an sous la tutelle de mes conseillers, avec une ombre de pouvoir. Apprenez que je suis le maître et que, tant que je vivrai, vous n'êtes rien ici, entendez-vous? rien que le premier le mes sujets, le plus soumis, celui sur lequel mes droits sont doublés par mon droit de père. Ne me demandez donc point ce que je ne veux pas vous accorder, et tenez-vous pour averti que vous avez encore de longues années à m'obéir.

Le prince n'avait pas murmuré une fois depuis trois mois que durait cette tyrannie; il ne murmura pas davantage. Il baissa la tête, salua profondément et se retira chez lui, où il pleura beaucoup avec sa sœur.

— Ceci est mon dernier coup, dit-il, je n'en reviendrai pas. Mon père m'a blessé au cœur par sa défiance et sa dureté; rappelez-vous ce que je vous dis, avant huit jours, je ne serai plus en vie.

Le soir, il se mit au lit, avec une fièvre ardente et d'affreuses douleurs; il ne dit rien et n'appela personne. A son réveil, ou plutôt au réveil des autres, il ne se put lever et pria qu'on lui fit venir la reine, madame Royale et la princesse de Carignan. Quand il les vit toutes les trois, il fondit en larmes et leur dit :

— Il faut nous quitter.

Vous jugez les cris et les désolations. On appela tous les médecins, ils trouvèrent le mal grave et jugèrent qu'il en fallait instruire le roi. Celui-ci ne s'en alarma pas d'abord et répliqua qu'ils se trompaient, que son fils était seulement contrarié et boudeur. Pourtant, sur leurs assurances réitérées, il commença à s'inquiéter, et courut chez le prince de Piémont, où il trouva toute la cour rassemblée dans les dernières craintes. Madame de Saint-Sébastien l'y avait précédé et criait plus que les autres. Quand le malheureux père vit que le danger était réel, il sentit des remords et prodigua à son fils des marques de repentir et de tendresse, le conjurant de se guérir, et l'assurant qu'il aurait part sous lui à toute chose.

— Ce n'est pas cela, mon père; aimez-moi, et je tâcherai de vivre; mais je crains qu'il ne soit trop tard.

On ne se peut figurer le désespoir du roi, ni tout ce qu'il fit pour rappeler ce fils à l'existence. Il ne le quitta plus un seul instant, l'accablant de présents, de caresses, lui offrant ce qui pouvait tenter ses désirs et même ses caprices. Le pauvre enfant n'acceptait que l'amour de son père, dont il avait été privé si longtemps et dont il ne pouvait se rassasier.

Il mourut le sixième jour de sa maladie, dans les meilleurs sentiments, entouré de sa famille, de toute la cour, qui jour et nuit remplissait ses appartements, pendant que le peuple était autour du palais, à pleurer, ou dans les églises, à prier Dieu pour lui.

Cette mort fut une calamité publique et le deuil fut général; mais personne ne fut frappé comme le père, qui pouvait se dire qu'il en était la cause et qui le sentit aussi vivement que possible. Sa maîtresse était trop adroite pour rester dans ce mauvais pas. Elle s'empara de son chagrin, ainsi qu'elle s'emparait de ses travaux et de ses victoires. A peine si madame Royale et la reine eurent la consolation de pleurer avec lui; pour pleurer à son aise, il s'enfermait seul, disait-il, mais en réalité avec la Saint-Sébastien, qui, par l'affliction qu'elle lui montrait, les remords et les regrets qu'elle afficha, sut lui inspirer une confiance nouvelle. Elle se plaignait tant d'avoir méconnu le jeune prince, de ne lui avoir pas rendu justice, qu'à la fin il fut obligé de la consoler. C'est le comble de l'adresse, ce me semble, et, quant à moi, je le confesse, je n'aurais jamais imaginé celui-là.

A peine si le roi de Sicile était remis de cette grande douleur, qu'il lui en arriva deux autres aussi violentes, presque coup sur coup. Il perdit, d'abord, notre charmante duchesse de Bourgogne, très-peu après la reine d'Espagne, adorée de ses peuples et de son mari, et, qui eût été une des souveraines illustres du monde, si elle eût vécu.

V

Cependant les événements marchaient, et les hommes changeaient de fortune avec eux et par eux.

Mon petit Alberoni, mon faiseur de plats au fromage, qui m'avait tant flattée autrefois, pour obtenir un canonicat par ma protection, était devenu premier ministre et maître de l'Espagne! Il avait été la cheville ouvrière du second mariage de Philippe V avec Élisabeth Farnèse, fille du duc de Parme, son maître, et il gouverna avec elle et par elle ce prince, dont toutes les capacités étaient dans les sens et dont la reine obtenait tout par les roulettes de son lit plus ou moins rapprochées.

La première chose qu'ils firent, ce fut de déchirer le traité d'Utrecht et de s'emparer par trahison de la Sicile, hors d'état de résister à un coup de main, si loin qu'elle était de son roi et de tout secours. En vain le roi, dépouillé, invoqua la garantie promise par la France et par les autres puissances; l'empereur seul lui répondit efficacement en s'emparant de la Sicile et en la gardant pour lui : les autres se bornèrent à quelques lettres échangées, jusqu'au traité de Londres, qui fit naître la quadruple alliance, et qui donna enfin à Victor-Amédée la Sardaigne en dédommagement. Elle ne valait certainement pas la Sicile; mais elle avait un avantage : c'était la proximité. Il fallut bien s'en contenter, d'ailleurs, et changer ses titres et ses écussons.

Ce fut encore un grand coup pour Victor-Amédée, que cette perte; il s'était bercé de l'idée qu'il aurait l'Italie, et il vit, au contraire, l'empereur et l'Espagne s'en emparer de nouveau, se la partager, en lui laissant seulement une petite part du gâteau.

Une fois sûr de la paix, il aspira à une autre gloire : celle du législateur. Ce prince avait de la capacité en tous les genres; il régla, d'abord, l'organisation du service militaire, puis l'administration intérieure du royaume, les finances, le commerce, la justice, les sciences, les arts; il fit un concordat avec le pape : il n'y eut si petit détail dont il ne s'occupât dans ses États réunis.

— Je voudrais, disait-il cependant, les amener à parler tous la même langue; mais ce serait là un tour de force, je crains de ne pas l'accomplir. Les Savoyards n'oublieront pas le français, et, tant qu'ils se serviront de cette grammaire, le roi de France les croira toujours un peu ses sujets.

Lorsqu'il eut tout fait, tout accompli, Victor-Amédée songea à jouir du repos, ce rêve de tous les esprits agités, qu'ils s'efforcent de rejeter bien vite aussitôt qu'ils l'ont obtenu. Il se voyait tranquille possesseur de ses États; il avait marié son second fils le duc d'Aoste,

devenu prince de Piémont par la mort si regrettable de son frère. Ce prince, quoique bien jeune, en était déjà à sa seconde femme.

La première, princesse de Bavière, était morte un an après son mariage, en couches d'un enfant qui ne vécut pas. Il épousa en secondes noces une Hesse-Reinfeld-Rottembourg, parente de mon cher prince de Hesse. Elle avait des enfants; la succession directe était donc assurée. La reine Marie-Anne mourut en 1728; elle mourut jeune et sans avoir été heureuse; pour ma part, je la regrettai fort : elle m'avait toujours été si bonne et si indulgente!

La marquise de Saint-Sébastien avait dès longtemps projeté de régner tout à fait et sans partage. Elle n'eût pas osé penser à ce que Dieu lui envoyait pourtant, à la possibilité d'une union légitime, à devenir la femme de son souverain.

Dès que la reine eut fermé les yeux, elle ne songea pas à moins et dressa ses batteries en conséquence. Ses conversations tendaient toutes au même but. Elle changea tout à fait de conduite avec le prince, et, par une tactique commune à toutes les femmes astucieuses qui visent à consacrer des liens illicites, elle devint sévère, elle prit des scrupules, elle déclara qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, que sa conscience avait des murmures continuels, et qu'elle était effrayée de l'enfer; puis, l'instant d'après, entraînée par sa passion, elle cédait, elle prodiguait des trésors de bonheur qu'elle retirait aussitôt, plaçant le crucifix et le confesseur entre ces transports et son amant. Victor-Amédée n'était plus jeune, il est vrai; mais il avait un de ces tempéraments qui ne vieillissent point et que rien ne satisfait. Madame de Saint-Sébastien le savait bien, et l'exemple de madame de Maintenon et de la reine d'Espagne, Élisabeth Farnèse, ne furent pas perdus pour elle.

Mais en vain s'y prit-elle de mille manières; elle acquit la certitude que jamais Victor-Amédée ne consentirait à appeler sur le trône une de ses sujettes; ne pouvant s'élever jusqu'à lui, elle le fit descendre jusqu'à elle. Après de mûres réflexions, elle entreprit ce qui semblait presque impossible à exécuter : elle voulut faire quitter le sceptre au prince le plus jaloux de son autorité, le plus ambitieux de sa domination, le plus amoureux de sa puissance. Elle s'y prit avec tant d'adresse, avec tant de douceur, d'esprit, de bonté même; elle lui remontra si bien le charme de la retraite, de la tranquillité, après une vie agitée; elle lui éleva si haut les exemples de Charles-Quint, de Christine, de Casimir, de Philippe V, qu'elle lui inspira le désir d'en faire autant.

— Il faut, disait-elle, un grand courage, une grande âme, pour abdiquer ainsi de soi-même ce pouvoir que tout le monde envie. Voyez ces souverains, quelle renommée ils ont acquise par cette action !

— Dont ils se sont presque tous repentis.

— Non pas. Demandez au roi Casimir s'il n'a pas été plus heureux avec la maréchale de l'Hospital que sur le trône de Pologne.

Elle lui persuada, enfin, que c'était l'action la plus magnifique, la plus merveilleuse qu'il pût faire et le bonheur le plus assuré qu'il pût goûter; mais, en le lui persuadant, elle eut l'air d'être seulement de son avis et de se rendre à une pensée inspirée par lui : il ne fallait pas montrer la chaîne; sans quoi, l'esclave se fût révolté bien vite.

Lorsqu'elle eut produit l'effet désiré, la marquise se tut subitement et n'en parla plus; elle obligea le roi à mettre de lui-même ce discours sur le tapis; il s'en occupa d'autant plus qu'on cessa de le tourmenter; il en vint à quitter de lui-même Turin pour aller s'enfermer trois jours à sa villa de Rivoli, qu'il avait rebâtie et qu'il préférait aux autres. Lorsqu'il en revint, sa résolution était prise.

Madame de Saint-Sébastien tremblait de ce qu'elle allait apprendre; car elle savait qu'une fois décidé, rien ne le ferait revenir. Quand on lui dit qu'il était de retour, qu'il la mandait sur-le-champ près de lui, elle s'évanouit trois fois de suite avant de trouver le courage de s'y rendre. Comme on lui vint apprendre qu'il l'attendait impatiemment dans son cabinet, elle s'y traîna avec peine et arriva presque mourante.

— Mon Dieu ! madame, vous êtes bien pâle, lui dit le roi dès qu'il la vit.

— Je suis, en effet, très-malade; c'est ce qui m'a empêchée de me rendre tout de suite aux ordres de Votre Majesté; je la prie de m'excuser si...

— Je vous apporte une nouvelle qui, si vous m'aimez toujours comme autrefois, doit vous consoler et vous guérir. Je suis décidé irrévocablement : j'abdique.

— Ah! sire, quel moment! quelle joie!

— J'abdique, je me retire, je laisse à mon fils le fardeau que j'ai porté tant d'années, et, maintenant, je vais jouir un peu de la vie calme que je désire depuis si longtemps.

— Les grands esprits ont besoin de recueillement.

Ce lieu commun, placé comme une virgule au discours du prince, passa inaperçu. Victor-Amédée reprit, et arriva, sans y être provoqué, au point le plus important pour la marquise.

— Aurez-vous le courage de me laisser partir seul, madame? le roi détrôné trouvera-t-il en vous la même amie que le puissant prince? Si je vous offrais un lien éternel; si je vous demandais d'accepter ma main, de devenir ma femme, me refuseriez-vous?

— Ah! sire, s'écria-t-elle, si émue, qu'elle pouvait à peine parler, et fléchissant le genou comme si elle eût voulu baiser le bas de son justaucorps.

— Relevez-vous, madame, et embrassez-moi, si vous consentez à consacrer le reste de votre vie à un roi sans couronne et sans pouvoir, à vous exiler avec lui loin de la cour et des plaisirs.

Vous comprenez qu'elle ne se fit pas prier; et, comme elle tremblait qu'il ne changeât d'avis, elle lui fit insinuer doucement qu'il fallait faire la cérémonie le plus tôt possible.

Le mariage eut lieu la nuit dans la chapelle du château, sans autre assistance que les témoins nécessaires, et à la grande joie de la dame, qui faillit suffoquer pendant la messe; il fallut la délacer.

Le lendemain même de ce mariage, ignoré de tous, le roi fit venir le prince de Piémont, et, après lui avoir ordonné de s'asseoir, il lui demanda s'il avait grande envie de régner.

— Que Dieu donne longue vie à Votre Majesté! répliqua le jeune homme étonné; je ne saurais désirer une couronne qu'il me faudrait acheter si cher.

— Mais, si vous pouviez l'avoir, tout en me conservant, le voudriez-vous?

Le prince hésita, ne sachant que penser; il répondit en balbutiant.

— Tranquillisez-vous, mon fils; tout est facile lorsqu'on le veut bien et qu'on connait le néant des choses de ce monde. Vous allez être roi : j'abdique.

— Est-il bien possible, sire! et pourquoi?... pourquoi abandonner ce royaume qui a si grand besoin de vous pour prospérer?

Le roi lui détailla toutes les raisons qu'il avait, ou croyait avoir. Le prince s'empressa de les combattre et ne se laissa pas vaincre en arguments; il alla jusqu'à se jeter aux genoux de son père pour le supplier de changer de résolution.

— Non, non, mon fils, reprit Victor-Amédée, et vos généreuses prières ne font que me confirmer dans le dessein que j'ai pris; vous régnerez.

Il ne voulut point faire les choses légèrement, et il envoya un ordre au sénateur Roberti de lui présenter un mémoire sur les formes des différentes abdications qui avaient précédé la sienne. Il se décida pour le cérémonial de celle de Charles-Quint.

En conséquence, il manda au château de Rivoli les chevaliers de l'Annonciade, les ministres, les présidents des cours souveraines, tous les grands enfin, et personne, hors le prince de Piémont et le marquis de Borgo, ne se doutait de quoi que ce fût.

L'assemblée se forma comme à l'ordinaire : le roi alors, au milieu du silence, ordonna au marquis de faire la lecture de l'acte par lequel Victor-Amédée renonçait au trône et remettait le pouvoir entre les mains de Charles-Emmanuel, ordonnant à tous ses sujets de lui obéir uniquement comme à leur souverain légitime. Cette pièce était copiée sur l'abdication de Charles-Quint, et le roi donnait les mêmes motifs; il ajoutait des phrases pleines de tendresse et de louanges pour son fils, dont il vantait la capacité et le mérite, et sur lequel il se reposait désormais du bonheur de ses peuples.

Chacun se regarda stupéfait; quelques-uns pleurèrent, d'autres s'abstinrent prudemment.

Le roi descendit de son fauteuil et se montra plus affable, plus aimable pour les seigneurs, qu'il n'avait coutume de l'être, leur recommandant bien d'être aussi fidèles à son fils qu'ils l'avaient été à lui-même. Il descendit ensuite dans les jardins, où la curiosité d'une réunion si extraordinaire avait amené une grande foule. Il parla à tout le monde, rassura ceux qui semblaient craindre, et se retira entouré des regrets et des bénédictions de tous. C'était le 3 septembre 1730; on voit que cela n'est pas ancien et que les événements qui me restent à raconter sont d'une date très-récente.

Le roi passa ensuite dans l'appartement de la princesse de Piémont; il lui mena sa nouvelle épouse, et, la prenant par la main, il la lui présenta.

— Ma fille, lui dit-il, je vous présente une dame qui veut bien se sacrifier pour moi, et je vous prie d'avoir des égards pour elle et pour sa famille.

La princesse, qui savait tout, se montra fort aimable pour la comtesse, mais sans la faire sortir de sa position d'infériorité. Elle lui fit des compliments remplis de grâce et de vide en même temps, et ne lui promit, par le fait, rien du tout pour l'avenir. On se rendit au salut, dans l'église des Capucins.

Au moment de la prière pour le roi, le prêtre s'arrêta, ne sachant quel nom il devait y mettre.

Victor-Amédée s'écria d'une voix forte :

— *Carolum-Emmanuelem.*

Trois jours après, le roi réunit de nouveau sa famille et quelques-uns de ses anciens conseillers. Il le trouvèrent ayant à sa gauche la comtesse de Saint-Sébastien, fort parée et rayonnante.

Quand tout le monde fut arrivé, il dit très-gracieusement que tout le monde pouvait s'asseoir.

— Je ne suis plus roi, ajouta-t-il; il n'y a donc plus chez moi de cérémonial.

Puis, se tournant vers le jeune roi et la jeune reine, placés tous les deux à sa droite, il leur dit :

— Je dois faire à Vos Majestés la déclaration d'un acte important; je le dois également à madame la marquise de Spino, ici présente. Elle est maintenant ma légitime épouse devant Dieu et devant les hommes. Je lui ai acheté et donné en toute propriété, à elle et aux siens, le marquisat de Spino, dont elle portera désormais le nom. Quant à moi, je me réserve cinquante mille écus de rente; il ne m'en faut pas davantage pour vivre heureux à Chambéry, où j'ai fixé ma retraite.

— Mais, sire, interrompit vivement le nouveau roi, pourquoi vous retirez-vous si loin? pourquoi ne pas rester pour m'aider de vos conseils?

— Mon fils, l'autorité suprême ne souffre aucun partage. Je pourrais désapprouver ce que vous feriez, et ce serait mal. Il vaut mieux n'y plus penser. Je ne veux point que nous nous attendrissions; cela ne vaut rien pour les gens de condition royale, qui conduisent les autres; je vous fais donc ici mes adieux, ainsi qu'à vous, messieurs, qui m'avez si bien servi. Je ne vous reverrai plus, car je désire vivre seul; mais mes vœux vous suivront toujours. Mes carrosses sont prêts, je pars.

Il y eut bien quelques cris et quelques larmes que le sérieux sang-froid du vieux roi arrêta. Tous le conduisirent à sa voiture de voyage.

Son train était peu de chose : il se composait d'un seul attelage, avec quatre valets de pied, un valet de chambre et deux cuisiniers. Il montra cette suite modeste à son fils en souriant, et lui dit :

— C'est assez pour un gentilhomme de province.

La Spino n'était ni gaie ni contente; elle n'avait pas compté s'en aller si loin, et le séjour de la Savoie ne lui plaisait pas du tout. Elle se garda bien d'en rien montrer; elle avait ses projets, étant convaincue qu'il y a remède à tout, excepté à la mort.

Ils allèrent, d'abord, s'établir au château ducal de Chambéry, vieil édifice tombant à moitié en ruine, et d'une habitation fort incommode. En y entrant, le cœur de la marquise se serra; elle eut, peut-être, un regret; mais ses espérances ambitieuses se réveillèrent : elle n'était pas femme à les abandonner ainsi.

L'hiver entier se passa pour eux dans une solitude à peu près complète, Victor-Amédée prenant sa retraite tout à fait en sage, et se bornant à étudier, à lire, recevant chaque semaine par un courrier un bulletin du gouvernement que Charles-Emmanuel lui envoyait en même temps que ses dépêches. Il en raisonnait avec sa femme et deux ou trois personnes, tout au plus, admises dans leur intimité. La Spino s'ennuyait à loisir. Elle entretenait des intelligences avec sa famille, avec quelques amis, méditant ce qu'elle exécuta depuis, mais n'en faisant confidence à personne.

L'ex-roi se trouvait fort mal logé dans ce vieux château, où l'air perçait de toute part et qui n'avait pas été habité depuis si longtemps.

— Je le veux réparer, dit-il un jour; car, en vérité

il n'est pas possible d'y pouvoir passer un hiver de plus : j'y tomberais malade.

— Réparer cette bicoque! y pensez-vous?... Ce serait une folie, sire, répliqua la marquise; les murailles ne supporteraient certainement pas les dépenses que vous y feriez, et nous serions bientôt entourés de décombres. D'ailleurs, pourquoi y passer l'hiver? pourquoi vous obstiner à rester ainsi, loin de tout, dans le domaine des chouettes et des araignées? N'êtes-vous pas le maître de choisir entre toutes les maisons royales du Piémont et de retourner dans le seul climat qui convienne à votre santé?

— Cela est vrai; mais je n'y tiens point, je veux rester ici.

— Vous êtes dans votre droit, sire; et, cependant, ne voyez-vous pas que tout va mal à Turin depuis que vous n'y êtes plus?

Le roi poussa un soupir.

— N'aurez-vous pas à rendre compte à Dieu de ce qui arrive à vos pauvres sujets? ajouta la Spino.

— Ah! madame, cela nous mènerait trop loin : changeons de thème, s'il vous plaît.

Mais le mot était jeté, et il porta ses fruits. La marquise eut soin, d'ailleurs, de remettre souvent le même sujet sur le tapis, avec cette main légère d'une femme adroite, qui donne juste la dose voulue et s'arrête quand il le faut.

Au printemps, il allèrent s'établir dans une campagne appartenant au marquis Costa du Villard, et située à Saint-Alban, près de Chambéry. Le roi s'ennuyait fort, et ne trouvait pas à occuper son temps, malgré les travaux qu'il s'imposait. Il se mit à faire des acquisitions de terrain autour de ce lieu et à y élever des constructions qu'il allait surveiller. Ce qu'il y eut de beau, c'est qu'il ne paya point, et que, comme il s'en alla précipitamment, cela resta à la charge du propriétaire.

Les deux reclus bâillaient à qui mieux mieux. La Spino ne manqua pas l'occasion de répéter son antienne, de la répéter sans cesse. Elle eut bientôt un auxiliaire puissant sur lequel elle était loin de compter : le roi tomba tout à coup en apoplexie, et, cela, au moment où, cédant aux instances de sa femme, il commençait à dresser ses plans pour ressaisir la couronne.

La veille même de ce jour, il lui disait après une longue conversation :

— Le souvenir de ce que j'ai fait dans ce pays et pour ce pays ne peut s'effacer ainsi, madame. Ils seront heureux de me revoir. Le caractère timide de mon fils, sa déférence pour moi, me sont un garant de son obéissance. Il me rendra le trône que je lui ai donné, et je suis décidé à le lui redemander promptement. Je me suis trompé, je ne puis vivre sans les soucis dont j'ai souhaité de me délivrer, et, si je restais longtemps ainsi, je perdrais tout à fait ma santé; l'oisiveté me tue.

Dans la nuit, il fut pris de cette attaque qui le mit à deux doigts de la mort et laissa des traces, non-seulement sur son visage, qui demeura tout contourné, mais encore dans ses facultés, qu'on trouva singulièrement baissées. Un courrier fut dépêché par madame de Spino à Charles-Emmanuel pour l'instruire de l'accident arrivé à son père. On était au mois de février : le passage des montagnes était dangereux pour les voitures. En revenant à lui, quand Victor-Amédée apprit qu'on avait mandé son fils, il lui écrivit de sa propre main pour lui défendre de se mettre en route dans cette saison glaciale, assurant, d'ailleurs, qu'il allait mieux, qu'il était hors de tout danger.

Peut-être le jeune roi ne fut-il pas très-fâché de rester à Turin; quoi qu'il en soit, il répondit une lettre pleine de déférence et de respect, disant qu'il obéissait à regret aux ordres de son père et de son roi; qu'il n'irait pas lui faire visite en ce moment, puisque sa présence ne lui serait pas agréable, mais qu'au retour de la belle saison, il s'empresserait d'aller lui présenter ses respects. Il ajoutait que, si l'air du Piémont convenait mieux à Sa Majesté que celui de la Savoie, il mettait à sa disposition telle résidence qu'il lui plairait de choisir.

Le roi se montra satisfait de cette lettre, et dit à madame de Spino :

— Vous le voyez, mon fils fera tout ce que je voudrai.

Le printemps arriva, et avec lui les neiges fondirent et les chemins devinrent praticables. Le roi et la reine se mirent en route et vinrent rendre leurs devoirs à leur père. Ils le trouvèrent fort changé, fort triste, bien décidé à leur reprendre la couronne, et ils en furent en somme assez mal reçus. Pour comble, lorsque la reine arriva, madame de Spino se fit apporter un fauteuil semblable au sien et s'établit sur un pied d'égalité parfaite avec elle. Charles-Emmanuel fronça le sourcil, et la reine surtout se montra tellement blessée, que la visite s'en abrégea fort.

Il se trouve que je fus la cause indirecte de ce qui arriva ensuite et de la destruction des projets du roi, — sans m'en être doutée, bien entendu, à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose.

Ma fille écrivait souvent à son père (elle était venue s'établir à Paris avec son mari); depuis quelque temps, elle n'en recevait pas, ou presque pas de réponse. Nous étions inquiets de ce silence, et nous cherchâmes le moyen de le faire cesser. Le bon curé Petit s'était retiré à Chambéry, ainsi qu'on le sait. Je pensais bien à m'adresser à lui; mais son grand âge ne me présentait guère de ressource. L'idée me vint alors de recourir à mon petit Michon, qui serait heureux de nous rendre service.

Il allait souvent voir son ancien maître, et il était resté si jeune de visage et de façons, qu'on le traitait toujours comme un enfant. Le départ de M. Petit le mien, lui avaient fait prendre Turin en dégoût; il sollicitait la cure de Saint-Ombre, près de Chambéry, et il avait grand espoir de l'obtenir : il l'obtint, en effet, l'année dernière. On laissait entrer le public dans le château ducal; je lui écrivis de profiter de cette circonstance, de s'introduire ainsi sans demander une audience qu'on ne lui accorderait probablement pas, et de tâcher d'arriver jusqu'au roi sans que la marquise s'en aperçût; car, autrement, elle ferait tous ses efforts pour l'éloigner. Michon était intelligent, il était fort dévoué à nos intérêts, et j'étais sûre que nous pouvions compter sur lui.

Il reçut ma lettre, s'en alla à Chambéry, prit conseil du curé, sans lequel il ne faisait jamais rien, et arrêta avec lui son plan. Il fallait attendre le départ du jeune roi, qui ne tarda guère; ensuite l'exécution devenait beaucoup plus facile. Ils convinrent de leurs faits, et Michon, un beau soir, bien vêtu, bien peigné, comme un abbé de cour, et se croyant sûr de

son éloquence, arriva juste au moment où le roi et la marquise de Spino étaient partis pour une promenade. Il se mêla aux curieux qui, en l'absence des maîtres, visitaient le château, regardant ce qui ne l'intéressait guère et épiant le moyen de se cacher quelque part, afin de parvenir jusqu'au roi au moment opportun.

Ils entrèrent dans la chambre à coucher; on leur détailla les portraits, les tableaux et les curiosités anciennes, dont Victor était très-friand. Michon n'y pensait point, il guignait tous les recoins; enfin, il avisa une portière cachant une manière d'armoire dans un renfoncement, et rien ne lui parut plus propice; il s'y fourra sans prendre le temps de réfléchir. Au même instant, les gens arrivèrent tout effarés en criant :

— Hors d'ici! hors d'ici bien vite! voici Sa Majesté et madame la marquise; ils reviennent plus tôt que de coutume; dépêchez vous!

On chassa presque les visiteurs; mais nul ne songea à Michon, déjà fâché de s'être ainsi avancé et n'osant sortir, dans la crainte d'être pris pour un voleur qui cherchait à dissimuler sa présence. Il était fort troublé et eût voulu être bien loin : mais ce ne fut pas tout! Le roi et la marquise entrèrent, fermèrent leur porte et vinrent s'asseoir à côté de sa cachette .

— Quoi donc! dit Victor-Amédée, vous reculeriez devant un coup de main?

— Bien au contraire, et mon opinion est que, pour réussir, vous n'avez qu'un parti à prendre : partir dès demain et le devancer. Il s'amuse en route, par les chemins; brûlez-les au contraire; arrivez à Turin avant qu'il se doute même que vous soyez parti; convoquez les ministres, dictez vos volontés, annoncez votre intention positive de reprendre votre couronne, et que, lorsqu'il arrivera, il soit reçu par vous comme votre premier sujet! Vous connaissez sa faiblesse, sa déférence pour vous; il est incapable même d'un murmure, et vous en aurez raison, si vous en prenez la peine.

— Vous dites vrai, cela est sûr, mon fils ne tient pas à la puissance; il a un caractère doux et poli, il aime le repos, et peut-être, si je lui témoignais mon désir de reprendre le sceptre que j'ai quitté, peut-être me le rendrait-il de lui-même et sans y être forcé par une surprise.

— Et sa femme, croyez-vous qu'elle accepterait pour reine, pour supérieure, celle qui a été sa servante, celle qui a tenu une place dans la maison de sa belle-mère et dans la sienne? le croyez-vous, sire?

— Non, elle est trop fière, et là serait la difficulté; ma volonté imposée parlera plus haut que tout. C'est une chose décidée, nous partirons demain, nous irons comme le vent et nous arriverons comme la tempête. Ah! cela fera du bruit en Europe!

— Oui, l'Europe vous croit retiré de la lice; l'Europe a vu passer en des mains inexpérimentées ces rênes de l'État que vous teniez d'une main si ferme. Vous étiez à la tête des conseils; Charles-Emmanuel est le dernier des souverains, vos peuples en souffrent, et votre royaume serait bientôt attaqué et démembré de nouveau. C'est un devoir que vous allez remplir.

— L'essentiel est qu'on ne se doute de rien; si on nous prévenait, tout serait perdu. Allons donc à ce sermon, auquel nous ne penserons guère, ni vous ni moi, et j'en demande pardon à Dieu! Donnez vos ordres en secret, ou plutôt n'en donnez pas : demain, nous partirons à l'heure de notre promenade, et nous irons droit à Turin, en nous servant de la poste, comme de simples particuliers : nous aurons soin d'emmener deux de vos femmes, mes valets de chambre, sous un prétexte quelconque, mais pas même un coffre; avec de l'argent, on trouve partout ce que l'on veut. Mon avis est que nous ne fassions pas un préparatif; l'ombre d'un soupçon, et nous sommes découverts : ainsi, ne changeons rien à nos coutumes.

On entendait justement sonner la cloche de la chapelle ; un gentilhomme vint prévenir qu'on attendait Leurs Majestés; car c'était une grande flatterie que d'appeler ainsi la marquise, dans le particulier, bien entendu. Pour le public et les cérémonies, Victor-Amédée ne l'aurait pas souffert, en ce temps-là du moins.

Enfin, ils s'en allèrent, Michon ne soufflait plus. Il écouta le bruit de leurs pas, tant qu'il put les entendre; puis il sortit, plus mort que vif, possesseur d'un secret d'État bien lourd et ne sachant trop ce qu'il en allait faire.

Comme tous mes amis, il détestait la Spino, laquelle, surtout depuis son mariage, affectait à mon égard des airs de dédain qu'on n'était nullement disposé à lui passer. Le brave garçon avait grande envie de déjouer ses plans, et puis il prévoyait de grands malheurs pour son pays ; il sentait le poids au-dessus de ses forces, il ne pensa plus qu'à s'échapper le plus vite possible pour aller tout conter à M. Petit.

Michon a toujours été d'une finesse extrême, et fort adroit de toute sa personne. Il trouva le moyen de sortir sans être aperçu, par des passages qu'il découvrit, et fut bientôt dehors, non sans prendre la précaution, toutefois, de s'informer, comme en manière de conversation et de curiosité simple, où se trouvait, en ce moment, Charles-Emmanuel. Il apprit qu'il était à Évian, et ce fut une bonne précaution.

Le pauvre abbé se sentait tourner le sang, de la frayeur qu'il avait eue, et de tout ce qu'il éprouvait encore. Il courut chez son ancien maître, sans prendre le temps de respirer, et lui conta tout.

— Mon Dieu ! s'écria le bon curé, est-il bien possible qu'une calamité semblable tombe sur le royaume! Vous n'avez qu'un parti à prendre, mon enfant : allez sur l'heure, sur la minute, à Évian, et dites au roi Charles ce que vous avez entendu. Comment une femme ambitieuse peut-elle égarer à ce point un esprit aussi ferme et aussi immense que celui du roi Victor? En vérité, j'admire, une fois de plus, où nous conduisent les passions... Mais partez ! partez !

Michon prit son courage, et partit, en effet, avec une telle hâte, qu'il n'en mangea pas.

Il arriva à Évian au moment où tout se préparait pour une fête que donnait la reine. On refusa absolument de l'introduire auprès du roi, et le Piémont allait être à deux doigts de sa perte, lorsque le hasard amena un des principaux officiers de la garde. L'insistance de Michon, ses traits décomposés, donnèrent à penser à celui-ci : il prévint Charles-Emmanuel, qui voulut voir sur-le-champ cet abbé importun.

Michon fut introduit. Il se jeta aux pieds du roi, pouvant à peine parler, et lui demanda grâce, d'avance, pour ce qu'il allait lui dire sur la très-sacrée majesté de son père; puis il lui répéta, mot pour mot, ce qu'il avait entendu.

Le roi Charles poussa des exclamations de surprise, interrogea Michon par mille questions diverses et con-

tradictoires, pour voir s'il ne se couperait pas, et, enfin, s'écria sur tous les tons que cela était impossible et qu'il s'était trompé.

Michon assura, jura sur l'Évangile. On le remercia fort, et on lui dit qu'on ne l'oublierait jamais. Toutefois, il n'a point été récompensé encore, et ne le sera pas: dans le premier moment, on avait autre chose à faire; depuis, le roi Charles n'a pas voulu en entendre parler. Il résulte de là que le pauvre Michon les a obligés gratis. Il en est souvent ainsi avec les grands, si l'on ne sait pas saisir le moment où ils ont besoin de vous.

La fête ne fut point manquée; la reine la donna, malgré tout. Le roi partit à cheval, une heure après, suivi d'un petit nombre de gens fidèles et sûrs, sans que nul se doutât de ce qui se passait.

Il traversa le petit Saint-Bernard, et fit une diligence si extraordinaire, qu'il entra dans Turin presque en même temps que son père arrivait au château de Rivoli, où il comptait se reposer quelques heures, pour aller ensuite tenter son coup de fortune, se croyant bien sûr de l'absence du jeune roi.

Des hauteurs d'Avillane, Victor-Amédée entendit le canon anonçant la rentrée de Charles-Emmanuel dans sa capitale.

— Ah! dit-il à la Spino, tout est perdu! nous sommes arrivés trop tard.

VI

L'escapade était manquée, en effet, et la réussite devenue impossible. Victor-Amédée et madame de Spino passèrent la nuit à se lamenter et à chercher les moyens de réparer ce qu'ils appelaient leur faute, et ce qui n'était, en réalité, que celle du hasard : ils n'en trouvèrent point. Ils s'attendaient à des questions, à des étonnements, mais ils ne croyaient pas être soupçonnés; leur dessein était de ceux qu'on ne devine point, et ils étaient sûrs du secret, puisqu'ils ne l'avaient pas confié même à leurs plus fidèles domestiques.

Charles-Emmanuel arriva chez son père de très-bonne heure. Il ne laissa point paraître une vive sollicitude d'un voyage si prompt et si extraordinaire.

— Je me trouvais trop mal logé, trop à l'étroit dans ce donjon, et l'air de la Savoie ne me vaut rien, dit le vieux roi; il m'a semblé que j'allais avoir une nouvelle attaque... J'ai eu peur.

— Peur! vous, mon père?

— En vieillissant, le courage faiblit, et puis je suis si heureux, que je tiens à la vie.

— Je le comprends, et nous y tenons surtout beaucoup pour vous, sire; je ne vous laisserai donc plus vous éloigner, et, si Votre Majesté y consent, le château de Moncalier sera prêt immédiatement pour la recevoir.

Victor-Amédée se mordit les lèvres jusqu'au sang : c'était une manière de congé poli; il ne répliqua point.

L'entrevue fut froide; le père et le fils se séparèrent, très-convaincus qu'ils se reverraient peu, et très-éloignés d'en avoir même le désir.

Le vieux roi se rendit, en effet, à Moncalier, et y reçut la cour, avec humeur, désagréablement, blâmant tout ce qui se faisait depuis son départ, et ne pouvant cacher sa déconvenue. Il essaya de sonder les dispositions des personnages qui le visitaient, surtout celles de ses anciens ministres et conseillers. Nul ne le comprit ou ne voulut le comprendre; on lui témoigna des regrets, ou plutôt des souvenirs, car les regrets auraient pu inquiéter le présent; mais, quant à des espérances de retour, on n'y songeait même pas.

Voyant qu'il fallait se prononcer hautement, sans quoi on ne viendrait point à lui, il s'y détermina avec cette promptitude de décision qui est le propre des caractères altiers, quand leur orgueil est compromis.

Il manda le marquis del Borgo, et le retint jusqu'à ce que les autres courtisans fussent partis.

La Spino avait grande envie d'assister à cette entrevue : le roi, je ne sais pourquoi, ne le voulut point souffrir; il la pria de s'éloigner.

— Monsieur, dit Victor-Amédée, dès qu'il fut seul avec le marquis, je vous ai envoyé querir pour un parti fort extraordinaire que je compte prendre.

— Je suis, comme toujours, aux ordres de Votre Majesté, répondit del Borgo.

— Monsieur, l'oisiveté n'est point faite pour un homme de mon espèce, reprit le roi; il m'ennuie de vivre ainsi, et j'ai résolu de changer de condition.

— Comment, Votre Majesté...?

— J'ai essayé de la retraite; elle ne me convient pas; d'ailleurs, tout va mal depuis que je ne m'en mêle plus. Je vous prie donc, et, au besoin, je vous commande de me rapporter mon acte d'abdication; je le regarde comme non avenu.

— Mais, sire, le roi Charles..., balbutia le ministre épouvanté d'une énormité de ce genre.

— Le roi Charles redeviendra le prince de Piémont comme devant, ou bien il pourra garder son titre, s'il y tient; cela ne fera pas une difficulté entre nous. C'est vous que je charge de lui signifier ma volonté, à laquelle il ne se montrera point rebelle, je suppose; il sait trop ce qu'il me doit et ce que je suis.

— Sire!

— Vous me rapporterez cet acte, entendez-vous, monsieur! Je vous trouve bien tiède devant une pareille nouvelle, qui devrait vous combler de joie, vous, mon ancien serviteur. Aurais-je donc eu tort de compter sur vous?

— Sire, vous et votre illustre maison pouvez compter sur moi tant qu'il me restera un souffle de vie.

— C'est bien, répliqua Victor-Amédée d'un ton sec; parlez donc à mon fils et rapportez-moi ce papier.

Del Borgo se retira, extrêmement troublé. Le roi ne l'était pas moins que lui : il se repentait de sa démarche; il se repentait d'avoir parlé à cet homme, dont il ne se croyait plus assez sûr; il réfléchissait aussi que son fils, peut-être, ne serait point charmé de rendre le pouvoir, et qu'à sa place, lui, Victor-Amédée, eût refusé la proposition, en se vengeant sur ceux qui auraient osé la lui faire.

Il était donc fort agité, se promenant par sa chambre et ruminant dans sa tête ce qu'il avait à tenter pour conjurer l'orage. La marquise partageait ses craintes : tous deux se lamentaient, lorsque, vers minuit, le vieux roi se décida tout à coup à reprendre son premier projet, autant que cela était possible, et à risquer la partie.

— Point d'indécision, point d'intermédiaire, point de demi-mesure, madame! s'écria-t-il; tout se décidera

cette nuit même. J'ai la force, j'ai le droit, j'ai le courage; qui m'arrêterait donc? Je vais aller immédiatement à la citadelle de Turin; Saint-Rémi, qui y commande, qui me doit tout, m'en ouvrira les portes; les soldats de la garnison, qui me connaissent et qui m'aiment, viendront à moi tout naturellement, et, demain, avant que personne soit éveillé, je serai maître de la ville et de tout le pays, en ayant à moi cette place importante, dont tout dépend.

— Cela est admirablement bien conçu, dit la marquise; vous avez raison, hâtez-vous! mais ne prenez pas une suite trop nombreuse; sans quoi, M. de Saint-Rémi, qui est un rude compagnon, refuserait peut-être de vous admettre.

Les ordres furent donnés sur-le-champ; le roi prit avec lui un seul aide de camp, embrassa tendrement la marquise, qui pleurait à sanglots; puis il monta à cheval et partit.

La route se fit en silence et sans accident. Arrivé à la porte de secours de la citadelle, l'aide de camp y frappa et y fit transmettre au baron de Saint-Rémi l'ordre de Victor-Amédée, qui le sommait de venir ouvrir la porte incontinent.

Le baron se hâta de descendre, alla se mettre au guichet, présenta ses hommages à son ancien maître; mais, avec une fermeté qui n'était pas exempte d'humeur, il lui assura qu'il n'ouvrirait pas la porte sans un ordre écrit du roi Charles-Emmanuel, qu'il était dans son devoir de prévenir sur-le-champ d'une demande aussi extraordinaire.

— Mais cela n'est pas possible, Saint-Rémi! vous vous souviendrez de ce que j'ai fait pour vous, et vous ne me refuserez pas une chose aussi simple que de m'introduire dans une citadelle qui m'appartient, dont je suis le maître, après tout.

— Sire, j'en suis au désespoir; je sais ce que je vous dois et je ne l'oublierai jamais; mais rien ne me fera manquer à mon devoir : j'ai fait un serment, je le tiendrai; personne n'entrera dans la citadelle sans l'ordre écrit de Sa Majesté.

Il fallut bien se retirer devant une réponse aussi positive, mais dans quelle furie!

— Ah! disait Victor-Amédée à la Spino, quelle rage insensée m'a poussé à abdiquer le pouvoir!

Del Borgo, pendant ce temps, avait fait éveiller le roi, et lui avait conté la scène de Moncalier dans tous ses détails; à sa grande surprise, le roi ne s'en montra point étonné et lui donna seulement l'ordre d'envoyer chercher les membres du conseil, pour délibérer à l'instant sur ce qu'il y avait à faire.

L'ordre fut exécuté et bientôt les trois ministres d'État, l'archevêque de Turin, le chancelier et les grands de la couronne accoururent au palais.

Le roi exposa ce qui s'était passé, et demanda aux seigneurs réunis autour de lui de l'aider de leurs lumières. Frappés d'étonnement, ceux-ci ne répondirent que par le silence, jusqu'au moment où l'archevêque, prenant la parole, exprima, dans un long discours, combien il était surpris de ce qu'il venait d'entendre. Il dit que le vieux roi ne pouvait plus revenir sur son abdication; il démontra le droit du jeune souverain à conserver une couronne que son père lui avait remise de son plein gré, ajoutant qu'en conscience il n'était pas permis à Charles-Emmanuel de résigner le pouvoir, qu'il appartenait maintenant à ses peuples et à ses serviteurs.

Tout le conseil se rangea à cet avis d'un homme aussi éminent par ses vertus que par ses lumières.

La discussion se prolongeait néanmoins, lorsqu'un officier se présenta de la part du baron de Saint-Rémi, et raconta la tentative qui venait d'avoir lieu contre la citadelle.

Cette action audacieuse apprit au jeune roi de quoi son père était capable, et combien il aurait encore à se défendre contre lui. Les membres du conseil, qui le connaissaient bien, avaient une frayeur plus grande encore : en cas de réussite, il se vengerait certainement sur eux des obstacles qu'il avait rencontrés; ils défendaient donc leur propre cause avec celle du roi et du pays.

Le marquis del Borgo osa le premier prononcer un mot qui fit frissonner Charles-Emmanuel jusqu'au fond du cœur.

— Une seule mesure est à prendre, dit le marquis, et, quelque pénible qu'elle soit pour la piété filiale de Votre Majesté, il ne faut pas hésiter un instant : le roi Victor-Amédée doit être mis en état d'arrestation.

— Monsieur, interrompit le monarque, c'est mon père, c'est un roi.

— C'est un rebelle, sire! et nous ne pouvons malheureusement lui donner un autre nom; il faut, je le répète, s'assurer de sa personne.

— Jamais je n'y pourrai consentir.

— J'avoue, sire, insista l'archevêque, que c'est une nécessité pénible; je comprends tout ce qu'il en coûte au cœur de Votre Majesté; mais l'intérêt de vos peuples commande, il faut obéir...

Charles-Emmanuel combattit longtemps; il fallut lui arracher son consentement, qu'il laissa prendre plus qu'il ne le donna; mais, lorsqu'on lui présenta la plume pour signer l'ordre, il la repoussa.

— Je ne puis rien écrire; c'est assez de ce que j'ai dit.

— Il n'existe pas un de vos sujets, sire, qui veuille mettre la main sur le roi Victor-Amédée sans un ordre écrit de la main de Votre Majesté.

— Comment, mettre la main? Je défends expressément qu'on le touche; je veux qu'on ait pour lui les égards et le respect qu'on aurait pour moi-même.

— Et s'il fait résistance, ce qui est plus que probable...?

— On le contraindra, mais sans manquer à ce qu'on doit à mon père, entendez-vous, messieurs? vous m'en répondez, dit Charles-Emmanuel.

— Signez donc sire..., reprit le marquis d'Ormea en lui présentant la plume.

— Je ne puis, je ne puis...

Et sa main tremblait tellement, qu'il ne pouvait, en effet, former ses lettres; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Messieurs, c'est mon père! répétait-il incessamment.

Enfin, après de nouvelles instances, il signa; mais le marquis d'Ormea fut obligé de l'aider.

Munis de cet ordre, les membres du conseil partirent pour en presser l'exécution.

VII

Le marquis d'Ormea fut chargé de tout diriger; il s'acquitta de cette tâche avec un grand zèle; car il

savait, comme tous les autres, que, si Charles-Emmanuel faiblissait, ils étaient perdus.

On appela des troupes, comme pour augmenter les quartiers de Turin, et, pendant la nuit du 27 au 28 septembre, le marquis fit entourer le château de Moncalier, dans le plus grand silence. Il occupa avec un gros de gens un petit degré conduisant chez le roi, tandis que le comte de la Pérouse entrait par le grand escalier et s'emparait des domestiques, après avoir au préalable enfoncé les portes

Le comte pénétra résolûment dans la chambre où le roi et la marquise étaient couchés; celle-ci, en entendant le bruit qui se faisait, se jeta à bas du lit, et s'enfuit dans un cabinet, sans se rendre bien compte de ce que ce pouvait être. Il avait été formellement déclaré dans le conseil qu'elle était la cause de ce qui arrivait, et, comme on n'avait pas pour elle les mêmes ménagements que pour le roi, on la poursuivit sans cérémonie. On la saisit au moment où elle ouvrait une porte pour s'échapper; on l'emporta malgré ses cris et sa résistance; on la mit dans un carrosse escorté de cinquante dragons, et on l'envoya au château de Ceva, où elle fut étroitement gardée.

Cette expédition, si importante qu'elle fût, n'était pas la plus difficile. Le roi, qui n'avait rien entendu de ce tapage, dormait, suivant son habitude, d'un sommeil léthargique et presque effrayant pour ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir ainsi. Il devenait fort cruel de le réveiller pour ce qu'on avait à lui dire, et, cependant, cela était indispensable.

Le chevalier de Solar commença prudemment par s'emparer de son épée, placée sur un meuble, tandis que le comte de la Pérouse ouvrait les rideaux et commençait sa pénible fonction. Il n'osait toucher le monarque; il l'appela plusieurs fois en vain, et, comme il vit que cela ne réussissait point, il se décida à lui prendre la main et à la secouer un peu vigoureusement.

— Sire! Votre Majesté!

Rien.

— Sire! que Votre Majesté se réveille!

Cela dura un quart d'heure. Puis, comme la chose menaçait de ne pas finir de sitôt, le chevalier de Solar fit tirer une arquebusade dans la cour, se doutant bien que ce bruit guerrier réveillerait le vieux soldat; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Victor-Amédée se leva précipitamment sur son lit, se frotta les yeux, et demanda :

— Qu'est-ce? que me veut-on? où est la marquise?

Le comte de la Pérouse, pour toute réponse, s'inclina profondément et lui montra l'ordre du roi.

— Lisez-moi cela, monsieur, je n'y vois point.

— Sire!... c'est que...

— Mais, enfin, qu'y a-t-il? reprit Victor-Amédée, qui commençait à s'impatienter; où est madame de Spino? de quel droit entre-t-on chez moi à pareille heure sans que j'appelle? Répondez, monsieur, répondez!

— Sire, que Votre Majesté me pardonne, mais je suis obligé d'obéir. Madame la marquise de Spino est en ce moment sur la route de Ceva.

— Est-il possible! Mais c'est un crime de lèse-majesté, le savez-vous? Je suis toujours roi, monsieur, et c'est m'offenser dans ce que j'ai de plus cher. Ramenez la marquise tout à l'heure, entendez-vous? qu'il ne lui soit rien fait, qu'elle n'ait pas à se plaindre de la plus légère insulte, ou votre tête en répond!

— Pardon, sire, pardon; mais ce n'est pas tout encore.

— Commencez par ramener la marquise; je vous écouterai ensuite.

— Madame la marquise ne reviendra pas, et il faut que Votre Majesté veuille bien se lever immédiatement.

— Pour quoi faire?

— Pour me suivre.

— Et où cela, s'il vous plaît?

— Si Votre Majesté daignait lire cet ordre...

— Un ordre signé par mon fils... pour m'arrêter! Est-il bien possible? m'arrêter, moi!

Le roi entra dans un accès de colère qui ressemblait, par sa violence, à de la folie: ses cris, ses imprécations, les horribles menaces qu'il proférait, faisaient trembler les plus hardis. Il invoqua Dieu, les saints, le diable, toutes les puissances, pour appeler la malédiction du ciel sur la tête de son fils ingrat et sur les lâches qui le secondaient dans son parricide. S'il eût eu des armes, à coup sûr, il eût tué quelques-uns de ses adversaires.

Ceux-ci se regardèrent embarrassés, car cela ne prenait point de fin, et, cependant, il en fallait une.

Le comte de la Pérouse supplia encore le roi de s'habiller.

— Je ne m'habillerai point, s'écria-t-il, et le premier de vous qui me touchera, malheur à lui!

Ils se concertèrent quelques instants, et, après bien des hésitations, comme il leur était interdit de le violenter, ils se décidèrent à l'envelopper dans ses couvertures et à l'emporter ainsi jusqu'au carrosse qui l'attendait dans la cour.

Victor-Amédée se débattit de toutes ses forces; enfin, on l'attacha fortement et l'on en vint à bout.

Les officiers l'entouraient; il passa entre deux rangs de soldats qui, à l'aspect de leur vieux roi, qu'ils connaissaient et qu'ils aimaient, commencèrent à murmurer. Ce traitement, dont ils ignoraient la cause, leur semblait inexplicable et infâme.

— Cela ne peut se supporter, dirent les plus vieux, presque tout haut: Victor-Amédée a été notre général, et nous ne souffrirons point qu'on le traite ainsi.

— Silence, de par le roi, sous peine de mort! s'écria le comte de la Pérouse.

On se tut; mais les regards parlaient : ceux qui portaient le vieillard doublèrent le pas. Dans la cour, Victor-Amédée aperçut un régiment qui l'avait suivi dans toutes ses guerres; il le reconnut et voulut le haranguer; mais aussitôt un roulement de tambours couvrit sa voix.

On le mit en carrosse, non sans peine, et tout enveloppé de ses couvertures; ce qui fit encore murmurer les soldats et faillit amener une révolte, aussitôt réprimée par ce mot magique :

— Le roi le veut!

Le comte de la Pérouse et le chevalier de Solar demandèrent au roi la permission de se placer auprès de lui dans le carrosse. A cette proposition, il entra dans un nouvel accès de fureur.

— Hors d'ici, bourreaux! que je ne vous voie point! vous me feriez mourir de rage.

Ils montèrent à cheval et se mirent de chaque côté de la voiture; six cents hommes formèrent l'escorte et l'on partit pour le château de Rivoli, tout prêt à recevoir le roi prisonnier. On fit même sceller des barreaux aux fenêtres, ce qui était fort nécessaire, car

l'état de Victor-Amédée ne se calmait point : il avait des accès perpétuels.

Il fallut lui ôter toutes les armes et tous les moyens d'écrire; sans quoi, il se serait blessé lui-même en blessant les autres, et il aurait fait entendre au dehors quelques plaintes capables d'amener une émotion populaire dangereuse.

On lui interdit toute société; ceux qui le gardaient avaient défense de lui parler : lorsqu'il leur adressait quelque question, ils devaient s'incliner sans répondre.

Pauvre vieux roi! l'amant de ma jeunesse! lui que j'ai vu si fier, si grand, si redouté! Ah! cela est profondément triste, cela est navrant pour mon cœur!

Quel traitement! qu'était-il devenu? C'était le lion auquel l'âge a enlevé ses forces et qui se consume en efforts impuissants. Je ne saurais écrire tout cela sans souffrir mille douleurs, et, cependant, ce sont là les grandes leçons de l'histoire; c'est là ce que je dois raconter, sous peine d'avoir fait une œuvre incomplète et inutile. Je ne veux pas accuser le roi Charles; je sais qu'il a agi suivant la nécessité de son devoir envers ses peuples; mais il a dû verser des larmes de sang, car, je le répète, c'est là une dure extrémité.

Cette grande furie, cette violente agitation se calma au bout de quelques semaines. Le prisonnier devint sombre, taciturne; il était abattu, presque anéanti. On permit à plusieurs de ses anciens serviteurs d'aller le voir et d'y retourner; ils le trouvèrent d'une tristesse que rien ne pouvait dissiper, mais parfaitement doux. Le prince de la Cisterne, son plus ancien ami, y courut le premier; le roi se montra heureux de le voir, pendant un quart d'heure; ensuite, il retomba dans sa torpeur.

— Vous manque-t-il quelque chose, sire? lui demanda le prince. Je suis chargé de vous dire que rien ne vous sera refusé.

— C'est bien généreux, répliqua Victor-Amédée en souriant amèrement.

— Vous plairait-il d'avoir des livres? Je vous en apporterai.

— Oui, donnez-moi mes livres, que j'oublie en les lisant... Et pourtant j'y trouverai encore des ingrats, des fils parricides... Ah! mon ami, je suis bien malheureux!...

Le prince de la Cisterne essaya de répandre le baume de l'amitié sur ses blessures, mais inutilement.

— Ne désirez-vous rien de plus? dit-il au moment de se retirer.

— Je désire ce qu'on ne me donnera pas; il est inutile d'en parler.

— Je suis positivement autorisé à vous dire qu'on ne vous refusera rien, sire, rien au monde : demandez.

— On m'a séparé d'une personne... la seule qui me puisse aider à supporter mes douleurs, la seule qui me soit véritablement attachée; me la rendrait-on?

— Oui, sire, bien que cette personne soit cause de tout ce qui arrive à Votre Majesté, des malheurs de son illustre maison.

— Ne l'accusez pas, monsieur; vous ne me connaissez donc plus? Depuis quand Victor-Amédée n'a-t-il pas une volonté? depuis quand se laisse-t-il conduire par une femme, pour qu'on blâme cette femme de l'avoir mal dirigé? Non, monsieur, ce que j'ai fait, je l'ai fait seul, sans l'avis de personne; je l'ai fait parce que j'ai voulu le faire; je l'ai fait parce que cela était juste, parce que cela était dans les intérêts de tous, et, si mon fils n'avait pas cédé aux sottes vanités de sa femme, il n'eût point hésité à me rendre une couronne que j'ai toujours la force de porter.

Hélas! le pauvre roi! il ignorait qu'on l'eût déclaré fou, par une communication officieuse à toutes les cours; il ignorait que des démarches eussent été faites, et sans succès, au nom de Louis XV, son petit-fils, pour protester contre les traitements barbares qu'on lui faisait subir.

Fou! Victor-Amédée! ce génie si vaste et si positif! cet homme si fier, si éclairé, si brillant! oh! misères humaines!

On fit venir la Spino, qui n'en fut contente qu'à moitié; une prison ne lui plaisait guère.

Lorsqu'il la revit, le vieux roi se jeta dans ses bras en pleurant.

— O mon amie! lui dit-il, il ne me reste plus que vous.

Elle ne lui donna point un bonheur bien grand; au contraire, car son humeur devint acariâtre, désagréable, surtout lorsqu'on lui eut défendu de jouer à la reine et de se faire appeler majesté.

Pour rendre la solitude plus complète et plus triste, Victor-Amédée, détaché de tous, empêché de tous les cotés, se jeta dans une dévotion outrée; il en prit les pratiques minutieuses et les exigea de sa compagne, laquelle ne s'y soumit qu'en maugréant. Un abbé, qui n'était pas mon petit Michon, fit de ce grand génie une manière de frère, lui marmottant des prières du matin au soir, et, en quelques mois, le rendit l'ombre de lui-même.

A propos de mon petit Michon, j'ai négligé de dire qu'à la suite de sa grande aventure, il avait eu une maladie étrange, dont il a failli mourir, et dont il n'est pas encore guéri.

Il enfla et devint rouge comme une écrevisse cuite; son sang se tourna presque en eau, de la frayeur qu'il avait eue. Il m'écrivait encore, il y a huit jours, qu'il ne se rétablissait pas; cependant, il y a trois ans de cela.

Victor-Amédée ne revit plus son fils, et ne voulut même plus revoir nos enfants, fruits d'une erreur qu'il déplorait. Ma fille y a perdu gros, et surtout en considération dans les cours et en appuis dans ce pays-ci. La Spino y contribua au moins autant que le confesseur.

Enfin, il y faut arriver, le roi Victor-Amédée, ce héros, ce grand monarque, est mort l'année dernière le 31 octobre 1732, à l'âge de soixante-six ans. Il était devenu silencieux et résigné, ne sortait plus qu'en chaise à porteurs, et s'éteignit ainsi peu à peu; il ne demanda pas le roi Charles-Emmanuel, qui lui avait fait dire pourtant qu'il attendait ses ordres.

— Je n'ai rien à dire à mon fils, répondit-il. Je souhaite seulement que son règne finisse mieux qu'il n'a commencé...

Avant de rendre le dernier soupir, il fit cependant recommander la marquise Spino, à laquelle on a laissé tout ce que le feu roi lui avait donné; seulement, on a exigé qu'elle se retirât au couvent de la Visitation de Pignerol; ce qui a été pour elle un grand chagrin. Elle n'a pas recueilli grand'chose de sa royauté de hasard; et, tout calculé, j'aime mieux ma place que la sienne, bien que je me sois souvent surprise à l'envier.

VIII

J'ai promis de continuer ces mémoires si je m'en sentais le courage et je me suis décidée à le faire après avoir causé longuement hier avec M. de Voltaire et M. Duclos.

Je me plaignais de l'ennui insupportable qui me dévore, moi, la *dame de volupté*, moi qui ai essayé de tout en ma vie et qui croyais l'avoir entourée des derniers raffinements de la jouissance ; j'ai ajouté :

— Cet ennui ne vient-il pas de ce que je suis vieille? ou bien de ce que ces temps-ci ressemblent si peu à ma jeunesse?

— Je ne le crois pas, m'a répondu Duclos ; vous avez trop d'esprit pour ne pas remplacer par cet esprit même la perte d'un joli visage.

— Vous ennuyiez-vous ainsi lorsque vous racontiez à votre papier l'histoire de cette jeunesse que vous regrettez en ce moment? continua M. de Voltaire.

—Eh bien, non, il faut être franche, je ne m'ennuyais pas, je me trouvais jeune encore, j'aimais à parler de ce temps-là.

— Suivez mon conseil alors, et continuez.

— Y pensez-vous ?

— Certainement, j'y pense, et j'insiste. Vous savez tant de choses que le monde ignore! Pourquoi les cacher? C'est un crime. Pourquoi ne pas porter le flambeau sur des obscurités dont l'histoire s'embarrassera plus tard. Allons, essayez, madame ; dites-nous les intrigues de la cour d'Espagne sous Charles II ; utilisez les lettres, les récits de votre ami M. de Darmstadt, les confidences de la reine de Sicile, les conversations de Victor-Amédée et les indiscrétions des ministres. Vous avez un portefeuille et une mémoire pleins de faits ; ouvrez-les, nous écoutons. Vous ne vous ennuierez plus ensuite, je vous en réponds.

Ils m'ont ainsi tourmentée tout en soupant, et bien longtemps encore après ; moi, j'ai cédé et me voici à l'ouvrage.

J'ai, en effet, des caisses de papiers dont le classement me serait très-difficile, si M. Duclos ne m'avait offert son secours. Depuis huit jours, il cherche, il compile, il entasse.

— Ce sont des trésors! dit-il.

Il m'a débrouillé toutes les lettres de madame la duchesse de Savoie, depuis reine de Sicile et enfin de Sardaigne ; moi, je me souviens de tout ce qu'elle m'a raconté et je vais le dire.

Les filles de Monsieur n'avaient qu'une idée, surtout mademoiselle d'Orléans, plus âgée de sept ans que mademoiselle de Valois : c'était d'épouser Monseigneur. Mademoiselle de Valois n'avait eu qu'un amour de petite fille, Monseigneur s'étant marié bien avant elle.

Pour mademoiselle d'Orléans, il y eut tout autre chose, et, si le roi eût eu alors les dispositions qu'il eut plus tard, ou plutôt s'il n'eût pas eu l'intime volonté de dominer son fils jusque dans les moindres choses, le mariage se fût positivement accompli entre les deux cousins.

Mademoiselle d'Orléans était belle et charmante; elle avait infiniment d'esprit; elle tenait de sa mère, feue madame Henriette, une grâce et une manière incomparables de danser. Elle avait un goût parfait dans les ajustements et personne ne se coiffait de meilleur air.

Quant à Monseigneur. tout le monde sait quel beau visage était le sien ; sa tournure, un peu lourde, ne manquait pas d'une certaine majesté. Il avait un sourire et un regard qui rappelaient, sinon l'air de Jupiter Olympien de Louis XIV, du moins l'œil et les lèvres espagnoles de la reine Marie-Thérèse, sa mère.

Son esprit timide, et agréable cependant, n'était pas celui d'un prince appelé à de si hautes destinées. Il eût fait un triste sire; ce qui ne l'empêchait pas d'être un homme agréable. Il avait de la bonté, une grande envie de plaire et une facilité d'abord très-précieuse pour ceux qui le servaient.

Le roi ne voulait pas qu'il fût quelque chose; malgré M. Bossuet et M. de Montausier, il n'eut qu'une éducation manquée. Chaque fois qu'il montrait une initiative ou une envie quelconque de se produire, il était arrêté par un ordre de Sa Majesté. Le dauphin, même lorsqu'il eut cessé d'être jeune, ne pouvait être rien sous un tel père.

Le choix d'une épouse, d'une future reine de France était une chose trop grave, pour que le roi s'en rapportât à son fils, et pour qu'il ne lui imposât pas tout d'abord sa volonté. La pensée du jeune prince n'osait donc pas aller au delà, et, sans l'amour, le plus malin des dieux, il n'eût jamais osé songer à une rébellion aussi flagrante.

Monseigneur avait huit mois de plus que sa cousine, pas davantage. Il la voyait, depuis son enfance, presque chaque jour, et ne la regardait pas autrement qu'une autre, l'habitude rendant tous les visages égaux. La princesse le regardait, elle; elle le regardait si bien, qu'il finit par s'en apercevoir et par la regarder à son tour.

Madame, la seconde femme de Monsieur, passait très-volontiers le plus de temps possible à Saint-Cloud, où elle se trouvait plus libre de ses volontés. Elle y fit un voyage par un beau mois de mai, où tout était embaumé de lilas et de jonquilles. Le roi n'aimait pas qu'on le quittât longtemps; cependant, pour cette fois, il avait donné liberté à Madame de demeurer quelques jours chez elle et d'emmener les jeunes princesses, qui s'en faisaient fête d'ordinaire.

Monseigneur, depuis huit jours environ, avait parlé plus souvent à mademoiselle d'Orléans; ils avaient rougi et baissé les yeux l'un devant l'autre, dans un des bosquets de Versailles; ils étaient restés interdits, et, depuis ce moment, ils avaient mille choses à se dire, lorsqu'ils ne se voyaient pas, sans trouver un mot quand ils se voyaient.

L'amour vrai, lorsqu'il est en jeu, est toujours muet et niais.

Le voyage de Madame à Saint-Cloud vint interrompre ces sourires, ces regards et tous ces préliminaires charmants qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse perdre.

Madame d'Orléans essaya de rester sous un prétexte assez bien imaginé; elle s'attacha à madame de Montespan, dont toute la faveur était revenue, et qui venait de mettre au monde M. le comte de Toulouse. Lorsqu'il fut question de départ, elle supplia madame de Montespan d'obtenir qu'on ne l'emmenât pas ; elle ne pouvait se séparer du roi, se séparer d'elle un seul jour, elle en pleurait de désespoir.

La marquise le dit au roi et tous les deux rirent beaucoup, sans se douter du dessous de cartes; ils ne cédèrent cependant pas au caprice, il fallut s'en aller.

On juge si notre jeune princesse pleura de plus belle.

Le lendemain, elle se promenait seule devant le château, sur le tapis vert, n'osant aller plus loin et regardant dans le ciel les nuages qui venaient du côté de Versailles et que peut-être il avait regardés aussi. Tout à coup un bruit de chevaux se fit du côté de la grille, des postillons et des piqueurs précédaient un carrosse et la princesse reconnut la livrée de Monseigneur.

— Ah! le voilà, dit-elle.

Et elle se mit à rougir toute seule comme si on la voyait.

Son cœur battait bien fort; elle pouvait à peine bouger de sa place; il lui semblait, d'ailleurs, qu'elle devait attendre qu'on la prévînt.

Elle attendit longtemps, personne ne venait; Madame, toute heureuse de voir son neveu qu'elle aimait fort, ne songea pas à la faire querir; M. le Prince, avec la timidité d'un jeune amour, n'osa pas la demander; ce qui était pourtant bien simple, d'autant plus qu'il n'était pas venu pour autre chose.

La visite se serait passée ainsi, sans « le dieu de Cythère, » ainsi que disent les poëtes. Il envoya à point nommé un courrier de l'électrice de Hanovre, tante de Madame, qui réclamait une réponse sur-le-champ. Madame n'avait rien de si cher ni de si précieux au monde que sa correspondance, ainsi qu'il y paraît bien pour ceux qui s'y connaissent. Elle se trouva fort embarrassée; Monseigneur l'en tira bien vite.

Il voyait, de la fenêtre, la princesse sur le tapis vert et brûlait de la rejoindre. Il se leva et fit à Madame un compliment fort bien tourné pour lui rendre la liberté de son écriture, n'ignorant pas qu'elle en profiterait; puis il se retourna vers MM. d'O, de Cheverny et de Grignan, qui l'avaient accompagné, et leur dit avec ce grand air qu'il savait prendre et qu'il tenait de son père :

— Messieurs, Madame va écrire, et moi, je l'attendrai ici en lisant. Vous pouvez vous retirer, nous ne retournerons que ce soir à Versailles.

Cela signifiait: « Je soupe avec Monsieur et Madame; allez chercher les officiers de leur maison, trouvez votre vie près d'eux; d'ici là, je veux être seul. »

Les princes sont compris d'un geste et d'un mot. Ces messieurs firent la révérence et s'en allèrent. Aussitôt qu'ils furent partis, Monseigneur ouvrit la porte du perron, se montra sur le seuil, ôta son chapeau en regardant sa cousine, et resta debout, sans oser faire un pas. Il avait appelé ce moment de tous ses vœux et n'en profitait point lorsqu'il était venu.

Mademoiselle d'Orléans était femme, c'est-à-dire plus hardie, plus fine, plus spirituelle; elle s'impatienta de cette réserve et s'ingénia à la faire cesser. Pourtant le beau plaisir qu'un entretien sur ce tapis vert, où tous les yeux la verraient, où l'on pouvait les déranger à chaque instant! Il fallait aller ailleurs, il fallait y conduire le honteux, et tout cela à distance, sans parler et sans avoir l'air de l'appeler. Ce n'était pas facile; elle en vint à bout néanmoins.

Mademoiselle rendit d'abord sa révérence à M. le dauphin, puis elle se mit à marcher négligemment vers une charmille du labyrinthe, le lieu du monde le plus propice à un entretien amoureux: on peut s'y dérober à toutes les recherches, on peut voir et entendre ceux qui vous poursuivent, sans qu'ils s'en doutent, on peut se cacher à volonté et se montrer comme par un coup de théâtre.

Elle avait deviné tout cela, avec ses quinze à seize ans; Monseigneur était bien loin de cette science. Cependant, en la voyant disparaître, il fut si marri, qu'il songea à la rejoindre, tout en craignant fort de l'offenser. C'était une témérité soudaine venue avec la douleur.

Il descendit les marches, arriva dans le jardin et se dirigea du même côté que sa cousine, déjà disparue sous les arbres. Il tremblait qu'elle ne se cachât. Les détours du labyrinthe lui étaient familiers, il y avait joué souvent dans son enfance avec les jeunes princesses; il était donc sûr de retrouver la belle fugitive si elle prenait la route ordinaire. Le suivrait elle? Il l'espérait, en se rappelant leurs derniers regards, leurs derniers sourires.

Oh! bonheur! elle était assise sous un bosquet en fleurs, elle effeuillait une pâquerette, ses longs cils baissés voilaient ses regards, mais la rougeur de ses joues, mais sa main qui tremblait, mais les dentelles de son corsage qui s'agitaient, disaient son émotion et trahissaient le secret de sa fuite.

M. le dauphin s'approcha; enhardi par le silence et par le trouble de Mademoiselle. Elle feignit de ne pas le voir en continuant son occupation. Les feuilles tombaient une à une sur sa robe rose; elle resta avec la petite corolle à la main, comme plongée dans la rêverie par la réponse de l'oracle. Le bruit des pas de son cousin la fit tressaillir; elle ne put imposer davantage à ses yeux l'obligation de rester baissés, elle l'aperçut enfin et quitta son banc, avec tout le respect qu'elle devait à Son Altesse.

— Mademoiselle!... dit-il.

— Monseigneur..., répondit-elle.

Et ils en demeurèrent là. Puis, tout à coup, comme s'il eût trouvé la plus belle chose du monde, le prince ajouta :

— Je puis bien me promener quelques instants dans ce labyrinthe, n'est-il pas vrai?

— A votre aise, monseigneur.

Elle ne bougeait point, il fallait passer. Ils restaient en face l'un de l'autre, la jeune fille s'impatientait, le prince s'embarrassait davantage; l'une voyait devant elle une couronne, la plus belle couronne de l'univers, offerte par un charmant enchanteur, par celui qui semblait le plus aimable entre tous; l'autre voyait une délicieuse créature qui le recevait de bonne volonté, il ressentait pour la première fois le pouvoir de la beauté et il avait dix-sept ans! A côté de cette belle personne, il entrevoyait toujours le roi, son terrible père, son oncle, toute la famille, les séparant peut-être de par la raison d'État en leur interdisant de s'aimer si la politique ne le trouvait pas bon.

Comment faire? La princesse, comme la plus résolue, rompit bravement la glace.

— Je conduirai Votre Altesse royale, dit-elle, si elle le permet.

— Oh! je connais bien le chemin! nous avons couru dans ces allées, quand nous étions enfants.

— Depuis longtemps nous n'y courons plus, ajouta-t-elle, avec un long soupir, en donnant le signal de la marche.

— Ceux de notre condition cessent d'être enfants de bonne heure, mademoiselle.

— Ah! oui; l'on nous envie et nous sommes souvent bien malheureux.

— Je le trouve aussi. Il me semble que les autres pères ne sont pas comme le roi.

— Encore, vous, monseigneur, vous serez le maître un jour; vous épouserez qui vous voudrez, tandis que, moi...

— J'épouserai qui je voudrai, mademoiselle! Et le roi?

— Sans doute, le roi! interrompit-elle avec impatience; mais le roi n'est pas intraitable, et, si vous ne faites pas un choix indigne de vous, peut-être...

— Quelque choix que je fasse, mademoiselle, si le roi n'a pas choisi avant moi, il ne m'approuvera point, je le sais.

— Ah! monseigneur, si j'étais le dauphin de France!

— Que feriez-vous?

— Ce que je ferais? Je ne me soumettrais pas à la tyrannie, monseigneur; j'aurais ma volonté et je la soutiendrais.

— Cela n'est pas aussi facile que vous le croyez, mademoiselle; et l'on voit bien que vous n'y êtes pas.

— Plût à Dieu que j'y fusse en effet!

— Vous ne connaissez pas le roi.

— Je le connais.

— Et vous lui tiendriez tête?

— Je tiendrais tête à tous les rois du monde, si je devais être le roi de ce pays, le premier de l'univers.

Le dauphin eut un petit frisson de crainte, lui qui avait si grand'peur, et que l'ombre de Louis XIV irrité eût fait évanouir.

— Mademoiselle, pour trouver ce courage, il faudrait être soutenu, reprit-il avec plus de présence d'esprit qu'on n'eût pu l'attendre de sa frayeur. Eh! qui nous aime assez, nous autres princes, pour s'associer à une rébellion et en braver les conséquences?

— Qui nous aime assez, nous autres princesses, poursuivit-elle, sur le même ton, pour deviner nos sentiments et nous mettre à même de les produire?

— Vos sentiments, mademoiselle! Est-il permis à une personne de notre rang d'avoir des sentiments, si ce n'est pour son malheur et le malheur des autres?

— Oui, quand on a le courage de les avouer et de s'en servir.

Le prince leva les yeux sur elle, et le feu qu'il puisa dans les siens lui mit au cœur une résolution qu'il ignorait jusque-là.

— Le croyez-vous?

— Si je le crois! essayez plutôt.

— Hélas! avec le roi, ces essais-là sont bien dangereux, bien inutiles même!

— Si vous avez peur! un dauphin!

— Peur, mademoiselle, peur de mon père, peur de Louis XIV? Songez que ce n'est pas avoir peur.

— Comment cela s'appelle-t-il? serait-ce du courage, par hasard?

— C'est... c'est de la prudence.

— Ah! monseigneur, vous êtes bien prudent pour un prince de votre âge.

Ces jeunes filles ont des hardiesses!

— Je ne demanderais pas mieux que de l'être moins si... si j'avais quelqu'un pour me soutenir.

— Qui cela?

Elle le regardait en dessous.

— Mais... quelqu'un qui m'aimerait... quelqu'un qui me promettrait une récompense de ma valeur.

— Une récompense?...

— Oui, ma cousine, une récompense.

— Et laquelle? serait-ce bien difficile?

Ils restèrent muets l'un et l'autre; en ce moment, il fallait s'expliquer, et là était le difficile, pour deux amoureux aussi inexpérimentés. La jeune fille devinait bien; monseigneur pressentait; mais comment dire?

Après un moment de réflexion, de trouble charmant, voyant que l'entretien languissait, Mademoiselle le ramena d'un bond où on l'avait laissé.

— Enfin, tant y a que, si j'étais le dauphin, si j'étais le futur roi de France, je ne me laisserais pas marier malgré moi.

— C'est facile à dire.

— C'est aussi facile à faire.

— Et comment?

— Je choisirais ma femme et je déclarerais que je veux épouser celle-là, non pas une autre.

— On ne m'écouterait point.

— On vous écouterait, si votre choix était digne de vous; si on n'avait rien à vous reprocher que la raison d'État un peu froissée, on vous pardonnerait après.

— Mais, ma cousine, le roi? le roi?

— Eh! le roi... après tout, il fait bien ce qu'il veut, lui! Voyez plutôt madame de Montespan, madame de la Vallière, madame...

— C'est vrai pour cette fois.

— Si vous alliez à lui, si vous lui disiez...

— Que faudrait-il lui dire, ma cousine?

Il se rapprocha d'elle, et passa le bras de Mademoiselle sous le sien, ce qui était une grande témérité; la pauvre enfant rougit, pâlit alternativement, sentit son cœur battre, se troubla; toute son assurance tomba devant cette caresse. Le prince répéta de nouveau sa question avec un accent plus tendre, et en s'approchant de plus près encore.

— Mon cousin... il faut lui dire...

— Quoi?

— Il faut lui dire: « J'aime... j'aime.. » Qui aimez-vous, mon cousin?...

— J'aime..

— « J'aime..., et je n'épouserai jamais qu'elle! » Mettez le nom, vous!... vous devez le savoir.

— J'aime... ma cousine...[1]

— Votre... cousine!... Laquelle?

— Mettez le nom; vous devez le savoir aussi bien que moi.

— Non... je ne le sais pas.

Ces mots entrecoupés se prononçaient si bas, qu'à peine ils s'entendaient eux-mêmes; ils se devinaient.

— Eh bien, s'écria Monseigneur prenant un grand parti, je lui dirai: « Sire, j'aime ma cousine, mademoiselle d'Orléans, et je n'épouserai jamais qu'elle! »

— Ah! monseigneur, murmura-t-elle, je ne vous ai pas dit cela.

— C'est moi qui le dis, ma cousine, et vous ne m'empêcherez pas de le répéter, je l'espère?

— Je n'ai pas le droit de rien empêcher, monseigneur: les pauvres princesses de notre maison doivent obéissance à la loi salique.

— Ainsi, vous m'approuvez?

— Le moyen de faire autrement?

— Ah! ma cousine, nous serons bien heureux, car on ne nous refusera pas. Que pourrait-on objecter contre nous?

— Rien.

— Absolument rien! L'alliance est brillante sous tous les rapports.

— De la même maison...

— Elevés ensemble...

— Nous nous connaissons bien.

— Et nous nous aimons! car nous nous aimons, n'est-il pas vrai?

— Je le crois, du moins.

— Du moins?

— Du moins... Mon Dieu! mon cousin, vous avez peu de mémoire ; il me semble que je n'ai pas besoin de répéter...

— Ah! ma cousine!...

Ils ne parlèrent plus, ils se promenèrent longtemps en silence, bien émus, se tenant par le bras, et pensant comme on pense à cet âge, au moment du premier amour.

Ce sont ces beaux rêves de la jeunesse, ces douces chimères, ces espérances divines qui ne se réaliseront jamais et qui deviennent des regrets, pour le reste de la vie. Lorsque l'*on sait*, l'on ne rêve plus; on voit le vrai des choses, et le vrai ne ressemble pas aux illusions chéries.

Par cette bonne Régence qui s'est écoulée si follement, on a supprimé tout cela : les seuls amoureux du royaume sont le roi Louis XV et la reine Marie Lekzinska, pourvu que cela dure!

La voix de Madame, dont la lettre était finie et qui se promenait avec ses femmes, sans croire à mal et sans se douter de leur présence, les rappela sur cette terre et les sépara. Grâce au bienheureux labyrinthe, ils échappèrent; mais, avant de quitter Mademoiselle, monseigneur le dauphin eut le temps de lui glisser dans l'oreille une promesse et un adieu.

— Demain, je parlerai au roi, et je reviendrai vous tout raconter ici.

Elle le crut.

J'ai lu tout cela dans une lettre de mademoiselle d'Orléans, la plus jolie du monde, et je ne le raconte pas si bien qu'elle, il s'en faut!

IX

Ce fut grande fête dans le cœur de la princesse; elle parut toute la journée d'une humeur adorable. Elle joua avec ses sœurs, avec son jeune frère; elle fut aimable pour tous ceux qui parurent, depuis le bailli de Saint-Cloud, qui vint apporter des fleurs, jusqu'à Madame, qu'elle craignait comme le feu et qui se plaignait ordinairement de sa maussaderie.

Demain! demain! ah! quel mot pour les amoureux, pour les ambitieux, pour les malheureux aussi! quel rôle il joue dans la vie! nous le prononçons souvent les lèvres chargées d'espérance, et le lendemain si plein de promesses n'est plus qu'une douleur lorsqu'il devient aujourd'hui, lorsqu'il deviendra hier surtout. Ainsi se passent nos jours : souhaiter et regretter; ces deux mots écrivent notre histoire!

Le lendemain, monseigneur ne parut pas. La matinée, la soirée s'écoulèrent sans apporter même un message de sa part! Sa nuit fut bien triste; elle ne dormit pas, elle se leva les yeux gros de larmes pour aller revoir les lieux témoins de cet entretien si tendre, où les serments s'étaient échangés. Elle en crut retrouver les traces dans ces belles allées parfumées, au milieu de ces fleurs, en présence de ces oiseaux qui les avaient entendus. L'amour prête une âme à tout ce qui l'entoure.

L'espérance revint; elle créa des explications à ce retard, des excuses à la négligence. Le roi n'aurait pas reçu son fils, la conversation aurait fini trop tard ; il fallait peut-être aussi réfléchir avant de répondre ; les ministres, le conseil, les gouverneurs s'en étaient mêlés sans doute, et c'était autant d'obstacles à tourner.

— Aujourd'hui, il viendra; aujourd'hui, je saurai tout! Et puis je dois raisonnablement l'attendre.

Combien on se dit cela à soi-même, pour se prouver qu'en effet *on a raison*, pour se ménager, pour se garder d'une souffrance! et combien on se trompe sciemment dans la crainte de la vérité!

Un bruit de chevaux et de carrosses répondit à ses pensées. C'était lui! elle voulut courir, elle n'en eut pas la force et fut obligée de s'asseoir. La joie la brisait, la pauvre enfant! Et puis sans doute il viendrait la rejoindre; pouvait-il la chercher ailleurs? Elle écoutait le vent dans le feuillage, l'insecte sous les brins d'herbe, les passereaux sur les rameaux parfumés ; elle écoutait même le silence, et tout cela n'était pas le bien-aimé!

Elle resta longtemps ainsi, seule; rien ne parut. La patience lui échappant, elle voulut savoir; elle se rendit au château, pâle et chancelante, regarda dans la cour, par une fenêtre; les équipages avaient disparu. Il était donc parti sans la voir! Son cœur se serra, elle se rendit chez Madame, sans songer qu'elle allait être grondée; les promenades solitaires lui étaient interdites. Bien que l'étiquette fût moins sévère à Saint-Cloud, cependant une princesse ne pouvait courir seule par les jardins, sans une gouvernante ou une dame. Mademoiselle d'Orléans s'échappait souvent en se résignant à la mercuriale d'usage lorsqu'elle était découverte. A Versailles, sous les yeux du roi, qui savait tout, une semblable incartade eût été tout bonnement impossible; aussi la princesse en abusait-elle à Saint-Cloud. Que de fois elle les a pleurées, ses chères mais courtes folies, dans sa royale prison de Madrid!

Ce jour-là, elle oublia qu'elle n'était pas dans son droit, elle ne se cacha pas; elle arriva près de sa belle-mère le visage tout bouleversé par l'inquiétude; ses regards firent le tour de la chambre : une sorte de conseil y était assemblé. Monsieur, Madame, Mademoiselle, la grande Mademoiselle tenaient sur la sellette la maréchale de Clérambault, gouvernante des enfants de Leurs Altesses royales, et lui faisaient subir un interrogatoire dont elle paraissait très-ébouriffée.

— La voilà justement! dit Madame.

Il était donc question d'elle.

— Approchez, mademoiselle, continua la Palatine ; nous vous faisions quérir de tous côtés; d'où venez-vous, s'il vous plaît?

Le ton ne présageait rien de bon ; au contraire, il laissait tout craindre.

— Madame, je viens du labyrinthe, où j'étais allée prendre l'air.

— Vous savez cependant, mademoiselle, que vous ne devez pas sortir seule; faudra-t-il donc vous le répéter sans cesse?

— Madame de Clérambault eût dû y assister de plus

près, interrompit Monsieur, qui ne pouvait souffrir la maréchale, et qui ne négligeait pas une occasion de lui être désagréable.

— Mademoiselle a des façons de s'échapper... Ceci est peu de chose en comparaison du reste, dont il faut nous occuper premièrement. Mademoiselle vient de la part du roi, et je ne puis revenir encore de ce qu'elle nous a appris.

Madame, en envoyant la parole à sa favorite, l'empêchait de répondre à Monsieur et d'augmenter ses mauvaises suppositions contre elle. D'ailleurs, le moment était trop grave pour s'arrêter aux détails. On aborda la question directement et d'un seul trait.

— Vous avez vu hier monseigneur le dauphin dans le labyrinthe?

— Oui, madame.

— Vous avez eu avec lui une conversation; vous avez osé disposer de vous-mêmes, tous les deux, sans les ordres du roi, — du moins, Monseigneur l'a dit ainsi, et je ne suppose pas que vous le démentiez.

Ici, la princesse commença à comprendre que les choses n'allaient pas aussi facilement qu'elle l'avait espéré; elle hésita à répondre.

— Dites-nous la vérité, mademoiselle, recommença Monsieur, quoique plus doucement.

Mademoiselle de Montpensier se taisait.

— Il est vrai que Monseigneur m'aime; nous nous sommes promis le mariage; je ne vois pas où est le mal.

— Vraiment! répliqua la grande Mademoiselle, disposer de vous sans l'autorisation du roi, à votre âge!

— Mademoiselle, répliqua vivement la jeune princesse, il en est d'autres qui en font autant; seulement, elles s'y prennent plus tard et elles regardent plus bas.

Mademoiselle n'avait rien à répondre à cela.

Monsieur et Madame ne s'offensèrent pas de la repartie; ils aimaient assez cette hardiesse, au contraire, la mésalliance de Mademoiselle avec M. de Lauzun leur ayant causé une profonde horreur.

— Mademoiselle, reprit Madame, comme si elle n'avait pas entendu, le roi est très-mécontent de ce que vous avez osé faire, et il a envoyé ici ma cousine pour nous le dire et nous dicter sa volonté.

La princesse s'inclina d'un air résolu, qui n'annonçait pas une obéissance passive.

— Sa Majesté a défendu à Monsieur de penser à vous; son alliance est décidée et la vôtre aussi.

— La mienne?

—Oui, mademoiselle, la vôtre. Les princesses ne s'appartiennent pas, elles appartiennent à leur pays ou à leur souverain. Elles sont le gage de la paix des États et du bonheur des peuples; Dieu les a créées pour cela.

— Madame, je ne suis plus libre, j'ai engagé ma foi à monseigneur le dauphin, répliqua la belle enfant avec une fermeté au-dessus de son âge.

— M. le dauphin a repris ses serments, mademoiselle; le roi ne les approuve pas, et dès lors ils sont comme non avenus. Quant à vous, remerciez Sa Majesté, qui vous destine une des plus belles couronnes de l'Europe; vous épouserez le roi d'Espagne.

— Jamais, madame.

— Il le faut! on vous y contraindra.

— On ne m'y contraindra pas! A-t-on contraint mademoiselle de Montpensier, ma cousine, qui m'écoute, à épouser le roi d'Angleterre, le roi de Portugal, l'empereur, lorsqu'ils l'ont demandée en mariage, et n'a-t-elle pas suivi son penchant?

Cette jeune fille avait des arguments! Monsieur, qui habituellement n'osait guère se fâcher, osa néanmoins cette fois.

— Mademoiselle, il ne s'agit pas ici d'impertinences; il s'agit d'obéir à Sa Majesté, et c'est ce que vous aurez la bonté de faire, s'il vous plaît.

— Monsieur, je suis la sujette du roi, je ne suis pas son esclave.

— Parbleu! il veut faire de vous une reine.

— Je ne serai pas reine d'Espagne, je vous en réponds, monsieur.

— Et que serez-vous donc?

— Reine de France, ou abbesse de Chelles; Dieu, ou monseigneur le dauphin, il n'y a pas pour moi de troisième parti.

— Mais, puisque monseigneur le dauphin y a renoncé!

— Cela ne peut être.

— Mademoiselle de Montpensier vous le vient dire de la part du roi.

— Je ne le crois pas.

— Prenez garde! ceci devient une nouvelle impertinence pour ma cousine.

— Que je l'entende de la bouche de Monseigneur, ou que je le voie écrit de sa main, alors je le croirai; sans cela, non.

— Mademoiselle!...

— Laissez, madame, interrompit mademoiselle de Montpensier, prise d'un bon mouvement, et voyant de grosses larmes près de tomber sur les joues de la pauvre enfant; laissez! elle a besoin d'une leçon pour la guérir et lui faire voir son intérêt véritable. Si on me l'eût donnée à son âge, j'en serais reconnaissante. Maintenant, je la lui donnerai. Demain, je reviendrai avec Monseigneur, ou avec une lettre de lui. Je comptais coucher ici ce soir; je m'en retourne à Versailles. Cette jeune créature m'intéresse fort, malgré ses épigrammes; je veux lui apprendre son métier de princesse; elle m'en remerciera plus tard si elle me maudit à présent.

Monsieur et Madame s'étendirent sur la bonté de leur cousine et essayèrent de toutes les façons d'obtenir un mot de politesse de cette impertinente amoureuse; mais la jeune princesse s'en tint aux révérences; ce fut tout ce qu'ils en eurent, et, jusqu'au lendemain, elle se renferma dans sa chambre sans que prières ni menaces pussent l'en faire sortir.

Lorsqu'elle entendit les chevaux de Mademoiselle, lorsqu'elle vit ses équipages dans la cour, le cœur lui battit bien fort. Cachée derrière un rideau, elle aperçut la princesse seule dans son carrosse avec madame de la Fayette, qui ne se montra même pas pendant l'entrevue.

— Ah! se dit-elle joyeusement, il a refusé de veni, et il aura bien plus sûrement encore refusé la lettre. Il tient bon; nous sommes sauvés, on cédera.

La maréchale de Clérambault vint l'appeler d'un air solennel.

— Je descends, madame, répondit-elle triomphante. Nous allons bien voir!

— Oui, mademoiselle, vous verrez, en effet.

Cette manière de répondre laissa quelques doutes à mademoiselle d'Orléans; mais elle se défendit de le montrer, et marcha devant sa gouvernante, aussi tranquille en apparence que si elle eût été bien sûre de son fait.

Elle trouva le même aréopage que la veille, plus grave encore si c'est possible. On lui fit donner un fauteuil, ce qui la frappa tout d'abord, car Madame ne lui en souffrait pas ordinairement devant elle. Elle en conçut une espérance folle, selon l'habitude de la jeunesse et des amoureux.

— Mademoiselle, dit mademoiselle de Montpensier, Monseigneur n'a pas pu venir, le roi s'y est prudemment opposé.

— J'en étais certaine.

— Il n'est pas venu; mais il a écrit, ce qui revient à peu près au même.

Mademoiselle d'Orléans sourit du haut de son amour et de sa confiance.

— Il est facile de dicter une lettre!

— Lisez, mademoiselle; vous jugerez si elle a été dictée.

La princesse prit la lettre, d'une main qu'elle voulait rendre assurée et qui tremblait bien fort.

« Mademoiselle, malgré tout le déplaisir que j'en éprouve, je suis obligé de vous dire que, la volonté du roi n'étant pas conforme à nos projets, il nous faut y renoncer. Sa Majesté m'ordonne d'épouser la princesse de Bavière, et je lui obéis avec la même ardeur que je mets à suivre tous ses commandements. Il veut aussi vous voir donner votre main au roi d'Espagne, et je compte que, comme moi, vous vous soumettrez à ses ordres, considérant que le devoir des personnes de notre condition est de donner l'exemple aux autres et de se montrer les plus dévouées entre tous pour le service de Sa Majesté.

» Croyez-moi toujours, ma chère cousine, le plus passionné de vos serviteurs.

» Louis. »

Mademoiselle d'Orléans lut tout bas cette lettre; elle la recommença deux fois, puis elle la recommença encore. Le plus grand silence se faisait autour d'elle; ses bras retombèrent à ses côtés, elle baissa la tête, devint très-pâle, réfléchit quelques minutes, retint ses larmes près de couler; puis, relevant les yeux, elle regarda fixement mademoiselle de Montpensier, placée en face d'elle, ensuite Monsieur, ensuite Madame, qui tous attendaient sa décision.

— Ma cousine, dit-elle avec une dignité qui révélait de grands efforts sur elle-même, veuillez me mettre aux pieds de Sa Majesté; je suis prête à partir pour Madrid, aussitôt qu'il lui conviendra. Les petites-filles de France ne sont pas faites pour être abandonnées, vous le savez bien, elles ont toujours le courage de leur état.

— Bien, bien! répliqua Monsieur, les larmes aux yeux; vous êtes une sage et honnête fille, je n'attendais pas moins de vous.

— Madame, vous serez reine d'Espagne, continua Madame, orgueilleuse avant tout; c'est une belle consolation!

— Je n'ai pas besoin d'être consolée, madame.

Cette suprême fierté lui prêtait des forces; elle était rayonnante de beauté; elle crut avoir assez fait pour sa gloire et demanda la permission de se retirer, sans daigner ramasser la lettre, qu'elle avait laissé tomber auprès d'elle. Tous la suivirent des yeux jusqu'à la porte; mademoiselle de Montpensier se leva même et fit quelques pas pour la reconduire.

— Voilà une vaillante enfant! s'écria-t-elle; j'en rendrai compte au roi.

Rentrée chez elle, mademoiselle d'Orléans se trouva mal. Elle n'appela personne et ne souffrit pas qu'on la soignât; en vain ses femmes l'en supplièrent-elles.

— Ce n'est rien, répétait la noble fille, à tous ceux qui s'en informaient; j'étais fatiguée, voilà tout.

Elle parut le soir, elle parut le lendemain, elle ne cessa pas de rendre ses devoirs à son père, à Madame, et se montra irréprochable pendant les premiers jours, où les traces de ses souffrances se voyaient sur son visage néanmoins, où son sourire était plus triste que des sanglots.

Le samedi suivant, elle fut prévenue qu'on allait à Versailles. Le roi voulait la voir, il voulait qu'elle reçût l'ambassadeur d'Espagne dans ses cabinets et que le mariage fût définitivement conclu.

Elle ne répliqua pas seulement un mot, se laissa conduire; avant la messe, au moment où Louis XIV avait coutume de donner ses audiences, elle quitta sa place, s'avança au-devant de lui et lui demanda quelques instants d'entretien. La nouvelle du mariage était connue; le bruit circulait qu'on le déclarerait ce jour-là, et, comme la princesse était fort parée, on n'en avait plus douté en la voyant paraître. Cet incident dérouta toutes les conjectures.

Les portes se refermèrent sur l'oncle et la nièce. Dès qu'ils furent seuls, la jeune fille se jeta aux genoux du roi en pleurant, en criant, en le suppliant d'avoir pitié d'elle.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? que signifient ces cris et ces pleurs? Il me semble que vous n'avez rien à réclamer de moi.

— Sire, sire, ne soyez pas cruel, je vous en conjure!

— Cruel? Je m'attendais à des remerciments de votre part. Je croyais vous avoir magnifiquement traitée. Je vous fais reine d'Espagne, je ne pourrais rien de plus pour ma fille.

— Non, sire; mais vous pouviez faire davantage pour votre nièce.

Le roi fit un haut-le-corps.

— Ah! oui, j'entends : Monseigneur! Mademoiselle, c'est une billevesée. J'ai besoin, pour ma politique, d'une autre alliance; d'ailleurs, remerciez-moi; Monseigneur ne fera pas un bon mari.

— Ah! sire, nous nous aimions!

— C'est-à-dire vous l'aimiez... Quant à lui, aime-t-il quelque chose? Je le connais bien, et je fais sur lui le fonds que je dois faire. Son peuple sera bien malheureux de l'avoir; félicitez-vous d'en être sauvée.

— Sire, Monseigneur est bon.

— Sans doute, il est bon; cependant, il vaudrait mieux qu'il fût mauvais; que fait-il de cette bonté? à quoi lui sert-elle?

La vertu de Mademoiselle n'allait pas jusqu'à défendre davantage son infidèle amant. Elle recommença les supplications pour son compte, sans répondre aux attaques qu'elle dédaignait ou qu'elle eût volontiers partagées. Le roi resta inflexible. Ce fut même beaucoup qu'il daignât l'entendre, lui qui n'écoutait personne, lorsqu'il s'agissait de sa volonté.

— Assez, mademoiselle! dit-il enfin, pour couper court à tout. Vous avez donné votre parole; j'ai donné

la mienne, c'est fini; rien ne peut plus déranger mes projets. Laissez-moi passer maintenant. Ce serait une belle chose que la reine catholique empêchât le roi très-chrétien d'aller à la messe!

Tout fut dit ainsi : on vint dans le cabinet et on signa le contrat; à dater de ce moment, mademoiselle d'Orléans fut traitée et reconnue comme reine d'Espagne par tout le monde à la cour.

A dater de ce moment aussi, les yeux ne lui séchèrent pas; elle courut comme une désespérée à Versailles, à Paris, à Saint-Cloud. Elle se plaignit à tous les échos, elle éleva obstacle sur obstacle pour retarder son départ. Elle se fit malade, elle prétendit que ses habits n'étaient pas prêts, elle prétexta des formalités; elle gagna ainsi presque deux mois.

Les gens du peuple de Paris, la voyant ainsi éplorée, s'intéressèrent à elle. Un jour qu'elle passait dans la rue Saint-Honoré, les yeux gros et rouges de larmes, ils disaient en lui envoyant des bénédictions et des consolations à leur manière :

— Monsieur est trop bon, il ne la laissera point aller, elle est trop affligée.

Monsieur la laissa fort bien aller, et il eût même été très-fâché qu'elle n'y allât pas; il la trouvait fort bien placée. Au fait, le parti était bon.

Le jour fatal arriva; la princesse vint, très-parée, et en grande pompe, faire ses adieux au roi et à sa famille; elle devait, de là, monter en carrosse et se mettre en route pour Madrid. Mon Dieu! la source continua, elle était devenue fontaine, et ne put dire un mot au roi, qui l'embrassa fort tendrement.

— Madame, ajouta-t-il, je souhaite de vous dire adieu pour jamais; le plus grand malheur qui pût vous arriver serait de revenir.

— Ah! sire, je ne puis penser comme vous.

— Cela viendra plus tard, vous verrez.

Après le roi, la reine d'Espagne embrassa Madame, puis successivement toutes les princesses, auxquelles elle fit cet honneur sans distinction, sans égard pour l'étiquette, à l'étonnement profond du roi et au grand scandale des Espagnols.

Elle salua tous les princes, évitant Monseigneur, qui se tenait à la fenêtre, avec ses messieurs, et qui, depuis la rupture de leurs chimères, ne lui avait pas adressé la parole une seule fois. Il fallut cependant bien la complimenter comme les autres; il s'avança vers elle, au moment où elle se détournait pour partir.

Tous les yeux étaient sur eux. La pauvre reine perdit contenance et pleura à chaudes larmes. Monseigneur le dauphin était ému presque autant qu'elle; mais il voulut se poser en rodomont et fit une bêtise.

— Madame, dit-il d'un ton dégagé, je me réjouis de votre mariage; quand vous serez en Espagne, vous m'enverrez du *tourou;* je l'aime fort!

Mademoiselle d'Orléans éclata par un grand sanglot; puis elle lui tourna le dos sans répondre et s'enfuit vers la porte. Jamais on ne vit pareille sortie dans ces circonstances d'apparat. Elle se jeta dans son carrosse; Monsieur avait peine à la suivre, il se cassa presque le nez à la portière. Elle ne le vit pas, elle avait le visage dans son mouchoir, qu'elle trempait de larmes. Monsieur, voyant cela, leva les épaules et cria au cocher :

— Touche à Madrid!

Le cortége se mit en route, tout était fini.

La princesse était accompagnée du prince et de la princesse d'Harcourt, de la maréchale de Clérambault, de la comtesse de Grancey, maîtresse de Monsieur, sœur de la comtesse de Marci; on les appelait les anges, elles étaient nièces de Villarceaux, l'ancien amant de madame de Maintenon, si l'on en croit les rieurs.

Toute cette troupe s'en allait contente, excepté la princesse, qui ne jeta qu'un cri depuis Versailles jusqu'à la frontière, où elle se mit à crier encore plus fort, ce dont les Espagnols se montrèrent fort scandalisés. Ils ne comprenaient pas qu'on pût aimer son pays plus que le leur, surtout lorsqu'on est leur reine.

X

Aussitôt la frontière dépassée, on rencontra beaucoup de grands d'Espagne, envoyés par le roi, lequel, ayant reçu le portrait de la reine, était transporté d'amour pour elle.

On fit à Sa Majesté des compliments de toute sorte; elle trouva là sa maison espagnole, sa camarera mayor la duchesse de Terranova, terrible geôlier, et, avec elle, les étiquettes absurdes de la cour d'Espagne, dans lesquelles la princesse s'efforçait, depuis trois mois, de s'instruire sans en avoir retenu un traître mot.

La première chose qu'on fit fut de lui essayer des vêtements à l'espagnole, qu'elle devait prendre à l'arrivée du roi. Malgré la magnificence des présents, elle ne les goûta pas et s'en moqua même avec ses femmes françaises. On regardait d'un œil si peu gracieux les dames qui l'accompagnaient, qu'elles parlaient déjà de s'en aller, à quoi la reine jetait les hauts cris.

On n'aimait pas les Français en ce temps-là dans le beau pays d'Espagne; je ne sais pas trop si on les y aime davantage aujourd'hui.

Le roi devait attendre la reine à Burgos, et l'épouser en cette ville; mais il lui prit tout à coup la fantaisie de pousser jusqu'à Vittoria et peut-être même jusqu'à la frontière pour la voir plus tôt. Il voulait emmener l'archevêque, pour que celui-ci les mariât où ils se rencontreraient; on eut mille peines à lui persuader que tout était préparé à Burgos, qu'il pouvait voir la reine auparavant, mais qu'il fallait attendre jusque-là pour qu'elle fût unie à lui. Le roi avait dix-huit ans, il était amoureux, il eut bien de la peine à consentir.

Quelques mots sur le prince ne sont pas inutiles à dire pour la suite de ce récit.

Il perdit son père à quatre ans, et monta sur le trône à cet âge, où le trône ne peut être qu'un jouet de plus. Sa mère Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, signa sous son nom et fut régente.

C'était une femme pleine de mauvaises passions et qui n'entendait rien qu'à ses emportements de toute sorte. Elle haïssait la France et les Français, peut-être à cause du premier mariage du roi avec une princesse fille de notre Henri IV, dont il avait eu la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV; de sorte

que nos princes viennent du sang de Henri IV par les deux côtés. Le roi d'Espagne regrettait fort cette première épouse et en parlait souvent. De là peut-être la haine de Marie-Anne contre notre nation, haine que sa pauvre bru paya bien cher, comme on le verra.

Lorsque cette reine mère était régente des États de son fils, elle prit des favoris les uns après les autres et s'établit en lutte continuelle avec don Juan d'Autriche, bâtard de son mari, qui les lui arrachait de force.

La reine s'en vengea par un redoublement d'humeur et de méchanceté, dont tous les grands eurent à souffrir, et le peuple tout autant qu'eux.

Pendant ce temps, le petit roi grandissait sans se mêler de rien, bien entendu. Il n'était pas de caractère à s'inquiéter des affaires publiques; ce qui ne faisait qu'à demi le compte de son oncle; l'ambitieux bâtard voulait régner sous son nom; mais, pour cela, il fallait chasser la reine mère et inspirer à l'enfant un peu de résolution indispensable à l'exécution de ce dessein.

Il commença donc par s'immiscer dans sa confiance, à l'insu de la reine mère; il vint le voir souvent, lui apporta des présents, des babioles de prix et qui ne semblaient rien, afin de ne pas donner l'éveil. Il insinua petit à petit à son royal pupille des défiances contre son père; il lui suggéra le désir de connaître des choses ignorées, et, lorsqu'il le vit au point où il le désirait, il l'emmena un beau soir courir par la ville, déguisé; il lui fit entendre les malédictions du peuple contre le gouvernement de la régente; le jeune prince se convainquit qu'on l'aimait beaucoup, mais qu'on ne pouvait supporter plus longtemps les caprices d'une femme hautaine, les exactions de ses favoris.

Le roi, de retour au palais, eut soin de ne rien laisser paraître et se décida à écouter son oncle. Il n'avait pas encore quinze ans, il était majeur depuis douze, selon la coutume des rois en Espagne. Il ne voulut cependant rien faire, avant d'avoir quinze ans révolus; il s'en fallait de quelques semaines, juste le temps nécessaire pour bien combiner le coup.

Don Juan ne négligea aucune circonstance; il s'assura des soldats, des gens du roi et surtout du clergé; tout cela si adroitement, que les espions ne se doutèrent de rien.

On célébra avec pompe l'anniversaire de Charles II; il fit mille caresses à sa mère; je crois que les souverains dissimulent par intérêt et qu'ils sont trompeurs de naissance, comme les aveugles.

La régente rentra dans son appartement, après avoir reconduit son fils dans le sien et s'être assurée qu'il y restait seul. Fière de son triomphe, elle dit à sa femme de confiance et aux secrétaires qui l'attendaient:

— Mes ennemis sont vaincus; je suis sûre du roi; il n'a pas même regardé don Juan pendant la fête; il a écouté mes insinuations contre lui et m'a dit en me serrant le bout des doigts : « Demain, madame, vous saurez ce que je pense de don Juan, et vous n'aurez plus de doute à cet égard, soyez tranquille... » Ainsi nous le chasserons.

Pendant ce temps, don Juan rentrait chez le roi par une porte dérobée; il le faisait habiller, l'étourdissait à force de promesses et de discours, puis le conduisait à Buen-Retiro, un de ses palais, qui jouera un trop grand rôle dans cette histoire pour que je n'en parle pas un peu en détail.

C'est un beau lieu, qui rappelle par ses jardins et ses fontaines le Luxembourg de Paris. Le parc est admirable; les arbres sont superbes; mais les gazons sont brûlés et les eaux peu abondantes, comme partout en Espagne. Les terrasses, les parterres, les statues sont magnifiques; une Espagnole s'y trouve en paradis, une Française n'y oubliera jamais Versailles, Saint-Cloud et Fontainebleau.

Charles II s'y jeta pourtant comme dans un exil. Il y arriva tout joyeux d'être libre, et dit à son oncle qu'il voulait, avant de se coucher, écrire à sa mère, afin de dormir en repos et de n'y plus penser. La lettre était laconique.

« Madame, ne voulant pas abuser plus longtemps de vos bons soins pour moi, et me trouvant en âge de gouverner moi-même, j'ai résolu de vous décharger du fardeau de mes États et de vous prier de vous reposer désormais, ainsi que vos grandes fatigues le commandent. Les besoins de votre santé vous appellent au couvent de l'Annonciade, où mon bien-aimé don Juan d'Autriche se fera un honneur de vous conduire sur-le-champ.

» Je m'empresserai de vous y visiter aussitôt que les loisirs de mon règne me le permettront; d'ici là, vous n'avez pas à quitter ces saintes murailles, où vous prierez Dieu pour moi et pour l'Espagne, selon les habitudes de votre haute piété.

» Votre fils affectionné,

» CHARLES. »

Il remit la lettre à don Juan, qui n'eût pas mieux fait s'il l'avait dictée. Celui-ci se hâta de l'emporter, avec un brevet de premier ministre; partit pour Madrid, donna ses premiers ordres et se présenta chez la reine mère, à six heures du matin.

Elle dormait encore lorsqu'on le lui annonça de la part du roi.

— De la part du roi? s'écria-t-elle. Cela est impossible! Dites au seigneur don Juan que je ne suis point levée, que je le recevrai plus tard; je veux voir mon fils auparavant.

La caméristе revint tout effarée.

— Madame, le prince insiste; il ajoute que Votre Majesté doit quitter son lit immédiatement et qu'il entrera dans la chambre puisqu'il vient de la part du roi.

— Une pareille insolence? Cela est impossible! vous vous trompez; je vais chez le roi et nous allons voir. Vite mes jupes et ma mante.

— Madame, c'est que...

— Eh bien?

— Sa Majesté le roi n'est pas au palais. Il est parti cette nuit pour Buen-Retiro.

— Mon fils? s'écria-t-elle stupéfaite.

— Hélas! oui, madame.

— Alors, tout est perdu! Faites entrer cet homme, qu'il vienne sur-le-champ.

Le bâtard royal parut; il salua la reine avec un respect menteur, et se tint debout, attendant qu'elle l'interrogeât. Elle était si fort en colère, qu'elle ne pouvait parler.

— Que signifie tout ceci, monsieur? d'où vous vient

tant d'audace? oubliez-vous devant qui vous êtes et à qui vous parlez ?

— Ce n'est pas moi qui suis ici, ce n'est pas moi qui parlerai tout à l'heure ; c'est le roi, votre maître et le mien.

— Le roi? mon fils?

— Oui, madame ; il m'a chargé de cette lettre pour Votre Majesté.

Il lui tendit le papier fatal, elle le lui arracha d'un mouvement brusque, et, à mesure qu'elle le lisait, sa pâleur devenait livide. Elle alla jusqu'à la fin, continuant, comme pour se donner le temps de recueillir ses forces ; puis, congédiant le prince avec un geste où toute l'orgueilleuse puissance de leurs aïeux se retrouvait :

— Sortez, monsieur ! je vous suis dans un instant; attendez-moi.

Don Juan salua jusqu'à terre et entra dans le cabinet de la reine, dont les rideaux se refermèrent sur lui.

— Ah ! s'écria Marie-Anne en lui montrant le poing, serpent de bâtard ! tu fais l'office de laquais et d'alguazil ; je te traiterai en laquais et en alguazil.

Elle le fit attendre trois heures. Il trépignait d'impatience; mais il n'avait rien dit, et, après la première heure écoulée, il lui vint bien une autre imagination.

Il manda tous les gens à qui il devait parler ; il fit venir ses secrétaires, les grands, qu'il comptait employer, à leur donner ses ordres comme s'il eût été chez lui, mettant dans tout cela une malice de bonne humeur, une vengeance spirituelle qui rangea les rieurs de son côté.

La reine, entendant du bruit, en fit demander la signification.

— Dites à Sa Majesté que je suis fait pour obéir à ses ordres et pour attendre son bon plaisir, mais qu'un premier ministre n'a pas de temps à perdre. J'expédie les affaires ici, afin que le service du roi ne souffre pas. Que Sa Majesté veuille bien ne se gêner en rien ; j'attendrai tant qu'il lui plaira.

Cette réponse, reportée à Marie-Anne, la mit en si belle colère, qu'elle en pensa étouffer et qu'il fallut lui jeter de l'eau au visage. Voyant qu'il la narguait ainsi, elle se décida, lui fit dire qu'elle était prête et monta dans son carrosse, dont elle fit fermer la portière au moment où don Juan se disposait à y monter avec elle.

— Ici, je suis chez moi, lui dit-elle, et je ne veux pas vous y recevoir. Suivez-moi par derrière ; vous êtes fait pour cela.

Don Juan se soumit à tout, sans perdre un instant sa bonne humeur; il avait la puissance, que lui faisait le reste?

La reine entra au couvent de l'Annonciade comme si elle y allait de sa propre volonté. Elle fut aussi fière, aussi dédaigneuse qu'aux jours où elle commandait. Don Juan voulut la suivre, elle se retourna vers la supérieure et lui jeta, avec un geste impérieux, ces mots :

— Fermez la grille.

La religieuse resta stupéfaite, ne sachant que faire en présence du bâtard, qui lui montrait un ordre du roi.

— Fermez donc ! répéta brutalement Marie-Anne.

— Mais, madame,.. le roi..

— Le roi est mon fils, reprit-elle avec beaucoup de dignité. Lorsqu'une reine d'Espagnes lorsqu'une fille de la maison d'Autriche n'a plus pour domaine qu'un couvent, elle y reste au moins la maîtresse; nul ne peut y entrer sans son ordre : le roi le sait et ne peut avoir donné des ordres contraires aux miens; vous le savez bien aussi, vous, madame l'abbesse, vous, une Medina-Cœli ! apprenez-le à ce bâtard, qui n'est pas obligé de le savoir; on n'apprend pas ces sortes de choses à de pareils mendiants.

Cette fois, elle avait trouvé le défaut de la cuirasse; don Juan fut sur le point d'éclater, lui qui avait jusque-là usurpé les prérogatives des infants, lui qui se faisait traiter d'altesse royale et qui traitait presque d'égal à égal, avec les têtes couronnées.

Ainsi il reçut une leçon un peu rude de M. le Prince (le grand Condé), alors réfugié à Bruxelles, pendant la Fronde, et il eut bien de la peine à la digérer.

C'était à propos du roi Charles II d'Angleterre, exilé de ses États, par la rébellion de ses sujets, et tout petit compagnon; Don Juan en usait avec lui comme avec un inférieur; il prenait des airs de protection doublement ridicules en face d'un monarque malheureux. M. le Prince s'en impatienta et voulut le remettre à sa place. Il invita le roi d'Angleterre à dîner, ainsi que don Juan, alors gouverneur des Pays-Bas, et, lorsqu'on passa dans la salle du repas, chacun fut fort surpris en ne voyant sur la table qu'un seul couvert à cadenas avec un fauteuil et pas un autre siége. Charles II fut plus surpris que personne, il n'était pas accoutumé aux honneurs royaux. Il insista pour faire asseoir M. le Prince et sa compagnie ; celui-ci répondit que, quand le roi aurait dîné, lui, don Juan, et les autres seigneurs trouveraient un dîner tout prêt dans une autre pièce, mais qu'ils ne se permettraient certainement pas de s'asseoir à côté de Sa Majesté.

Et, là-dessus, de prendre une serviette, de donner à laver au roi et de se disposer à le servir. Celui-ci s'en défendit de toutes ses forces, déclarant positivement qu'il ne mangerait pas seul, et qu'il sortirait du logis sans rien prendre si les princes ne se plaçaient auprès de lui.

— C'est donc l'ordre positif de Votre Majesté?

— Oui, monsieur, c'est mon ordre et ma prière en même temps ; vous me désobligeriez tout à fait, si vous faisiez autrement.

— C'est pour vous obéir, sire ; nous n'avons pas le droit de vous refuser.

Là-dessus, on apporta des tabourets, on posa des couverts sans cadenas, et M. le Prince se mit à la droite du roi, don Juan à la gauche, enrageant, lui qui se croyait tout permis, et qui, chez lui, prenait, devant Charles Stuart, toute sorte de licences.

On juge donc de la furie d'un pareil orgueilleux, en se voyant humilié ainnsi, devant tat de gens, au couvent de l'Annonciade. Il se retira sans rien dire, mais la rage dans le cœur. La reine mère en ressentit les effets, elle reçut le soir même l'ordre de partir pour Valladolid.

Don Juan une fois le maître, régna sans partage et sans conteste. Le roi ne demanda qu'à conserver sa place dans les cérémonies, à satisfaire ses caprices et à porter les joyaux de la couronne. Cela dura ainsi deux ans; après quoi, il fut question du mariage du roi.

Le bâtard s'opposa de tout son pouvoir à l'alliance de Charles II avec Louis XIV ; imbu de l'esprit hérédi-

taire de la maison d'Autriche, il détestait la France et la maison de Bourbon.

Mais une autre intrigue s'élevait à la cour; elle tendait à renverser le premier ministre, et à prendre le parti tout opposé à ses vues. La paix de Nimègue se négociait, le roi de France y dictait ses conditions; l'union de Charles II et de mademoiselle d'Orléans était résolue, et, après la remise du portrait de la princesse, le roi devint tellement amoureux d'elle, qu'il jura de mourir si un obstacle survenait entre elle et lui.

Dès lors, don Juan fut en disgrâce et abreuvé de dégoûts. Le premier fut le retour de la reine mère, qui reparut triomphante, pour tenir sa place au mariage de son fils. Elle ne ménagea pas son ennemi. Pour mieux l'accabler, elle flatta la passion du roi de tout son pouvoir, elle se montra bonne et indulgente pour les folies du jeune homme, et assura qu'elle aimerait sa bru de toute son âme, qu'elle l'aimait déjà, qu'elle s'étudierait à la rendre heureuse.

Don Juan, retiré dans son palais, n'avait plus aucun pouvoir. Il tomba malade, la cour ne fit même pas prendre de ses nouvelles. On partit pour aller au-devant de la reine et on ne daigna pas l'en prévenir; aussi mourut-il de furie un peu avant l'arrivée de Louise d'Orléans à Madrid.

A quoi les plaisants de la cour prétendirent qu'il était mort pour ne pas la voir.

Ainsi finit ce règne, car c'en était un; et le second don Juan, le second bâtard d'Espagne, sans atteindre à la gloire du premier, fut plus favorisé de la fortune. C'est une déesse aveugle comme l'amour, et souvent un de ces aveugles coudoie l'autre! qu'on ne s'étonne donc plus s'ils s'égarent.

Ainsi que je l'ai dit, le roi courut au-devant de sa fiancée, escorté de l'archevêque de Burgos et de tous ses courtisans. Il la rencontra dans un petit village, à quelques lieues de Burgos. Dès qu'il aperçut les carrosses, il ne laissa pas à la princesse le temps de descendre ainsi qu'elle le devait; il se précipita à bas de sa litière pour la voir plus vite, et se mit à la regarder de tous ses yeux.

Elle était fort belle, habillée à la française avec une quantité surprenante de pierreries. Le roi la trouva admirable et sur-le-champ l'emmena dans son grand carrosse, sans glaces, suivant la mode du pays, mode très-incommode et très-fatale au teint, d'autant plus qu'on ne mettait pas de loup.

— Madame, dit-il d'une ardeur sans seconde, comme les héros de Corneille, nous allons nous marier incontinent; j'attendais impatiemment avant de vous avoir vue; à présent, je ne saurais attendre du tout.

La reine n'était pas si pressée; mais elle ne put faire aucune objection et se contenta de baisser les yeux en rougissant.

On représenta au roi qu'il était bien tard pour faire la cérémonie ce jour-là; que rien n'était prêt, que monseigneur l'archevêque ne pourrait dire la messe, n'étant pas à jeun.

—Eh bien, répliqua-t-il, que, d'ici à minuit, on dispose tout dans l'église de ce village; l'archevêque pourra dire la messe après, je suppose.

Toutes les objections, toutes les prières furent inutiles; la reine mère y perdit son temps.

Voilà donc toute la cour installée dans la chaumière d'une mauvaise bourgade, étalant des velours et des brocarts sur des immondices; car les bourgades espagnoles ressemblent plus à des cloaques qu'à des habitations. Il fallut trouver des tentures pour les vieilles murailles de l'église; heureusement, l'archevêque avait amené avec lui sa chapelle. On fit du mieux qu'on put; mais on n'arriva pas au luxe, à la magnificence que demandait pareille cérémonie, et jamais il ne se vit rien de semblable dans cette monarchie espagnole, si roide et si compassée. Les vieux en levaient les yeux au ciel et assuraient que tout était perdu.

Le roi ne voulait pas quitter la princesse; il fallut des agiats pour obtenir qu'il la laissât s'habiller. Elle avait une robe comme le soleil, à la mode d'Espagne, et toutes les Françaises de la suite revêtirent le même costume. Une d'elles, la sous-gouvernante, nommée mademoiselle Vaurelon, mourut justement ce jour-là, dans sa litière, n'ayant voulu à aucun prix s'arrêter, quelque malade qu'elle fût et quelque prière qu'on lui fît. Cette mort avait attristé mademoiselle d'Orléans; elle aimait cette vieille femme, et puis c'étaient les souvenirs de son enfance qui s'en allaient avec elle. Elle fut pleurée par toute la bande française, surtout par la maîtresse.

Pendant qu'on habillait la reine, la duchesse de Terra-Nova commençait l'exercice de sa charge dans le bouge, non sans de grands *hélas*, et elle l'exerça dans toute sa rigueur. On entendit à côté un bruit de voix et un cliquetis d'armes, la reine se récria et commença d'avoir peur. Elle demanda ce que c'était; la camarera mayor lui fit observer qu'il était au-dessous de sa dignité de s'informer de ces choses-là. Une des femmes françaises montra un grand émoi.

— Ah! madame, que Votre Majesté sorte à l'instant! voilà deux seigneurs qui vont s'égorger si elle ne les empêche pas.

XI

Or, voici ce que c'était que cette querelle.

Le duc d'Ossone, gouverneur du Milanais, conseiller d'État, président du conseil des ordres et grand écuyer de la reine, était planté à la porte de la chambre avec une de ces façons de piquet dont on ne peut se faire d'idée ailleurs qu'en Espagne.

Le duc d'Astorga, jeune et beau cavalier, avait pris, en même temps que le roi, et sur la vue du portrait, une de ces passions romanesques et chevaleresques qu'on ne voit non plus en aucun autre pays. C'était un de ces dévouements à aller décrocher la lune, si on la lui eût demandée, et pour un seul regard des beaux yeux de la princesse.

Il se tenait aussi à la porte en qualité de majordome-mayor : on lui avait confié ce poste, malgré sa jeunesse et en dépit de toutes les vieilles têtes de la cour, parce qu'il était fort aimé de la reine mère, dont son père avait été l'un des favoris. Il était également aimé du roi et de tous ceux qui le voyaient. C'était un de ces charmants caractères qui se font chérir partout, et aussi de ces charmants visages qui préviennent en leur faveur.

Le duc d'Ossone commença de débiter quelques sentences sur le danger qu'il y avait à placer auprès d'une jeune reine des têtes sans cervelle, qui lui feraient faire des sottises. Le duc d'Astorga se récria contre cette

coutume d'entourer de vieux visages une personne de dix-sept ans; c'était pour la faire mourir d'ennui!

La discussion s'échauffa au point de devenir tout à fait personnelle; bien plus! elle finit par dégénérer en attaques contre la reine.

— Et si nous n'étions pas là, s'écria d'Ossone en furie, jusqu'où n'iraient pas l'étourderie et le laisser-aller d'une Française accoutumée, dans son pays de perdition, à ne respecter ni Dieu, ni l'Église, ni les convenances!

A ces mots, qui attaquaient directement son idole, le duc d'Astorga ne fut plus maître de lui; il se jeta comme un fou sur son adversaire, l'épée presque hors du fourreau; heureusement, madame de Grancey, qui allait monter chez la reine, la lui fit rengaîner presque de force. En ce moment, la femme de chambre française intervint aussi, comme on l'a vu.

La reine, à moitié coiffée, se leva et se précipita vers la porte; la duchesse de Terra-Nova lui barra le chemin et mit son bras en travers.

— N'allez pas plus loin, madame.

— Eh! madame, s'écria la jeune princesse, il faut empêcher le sang de couler.

— On l'empêchera bien sans vous, madame; le devoir de ma charge est de ne pas souffrir que Votre Majesté se compromette avec ses inférieurs; laissez faire mes gardes et mes prévôts. J'espère seulement que cette maison ne sera insultée par personne, ajouta-t-elle en élevant la voix. Je rends le majordome-mayor personnellement responsable de ce qui pourrait arriver, et je ferai mon rapport à Sa Majesté le roi.

— Mon Dieu! N'y a-t-il point de blessés? demanda mademoiselle d'Orléans, au comble de l'inquiétude.

— S'il y en a, j'espère qu'ils seront emportés sur-le-champ; on ne doit pas se permettre de mourir dans l'antichambre de Votre Majesté. Fermez les portes, messieurs!

La reine se laissa retomber sur son siége, et dit en français à la princesse d'Harcourt que, s'il lui fallait être l'esclave de cette harpie, elle préférerait se jeter dans un couvent.

— Ah! mon cher pays, où êtes vous? poursuivit-elle les larmes aux yeux. Mesdames, vous direz au roi ce que vous voyez ici et dans quel supplice je dois vivre.

On s'occupa de cet incident jusqu'à la fin de la toilette; tous les torts retombèrent sur le duc d'Ossone, et, après l'arrivée à Madrid, sa charge lui fut ôtée; on la donna au marquis de Las Balbazu. Les collets montés furent indignés et prédirent tous les malheurs possibles à une monarchie qui proscrivait ainsi les vieux seigneurs et accueillait les écervelés. L'amour du duc d'Astorga n'était ignoré de personne. Le roi vint, plein d'impatience et d'ardeur. Il était vêtu d'habillements magnifiques; mais rien ne peut rendre la beauté de la reine et la splendeur de ses pierreries; elle éblouissait.

La cour était très-nombreuse et superbe. La maréchale de Clérambault, la princesse d'Harcourt et madame de Grancey parurent vêtues à l'espagnole, fort richement mises. Les *senoras de honor* sont, à proprement parler, comme les filles de la reine en France; on les choisit parmi les personnes de la plus haute qualité. Elles défilaient deux à deux et elles étaient fort jolies.

Le mariage se fit. Jamais église de village ne vit pareille pompe. Les officiers et les tapissiers de Leurs Majestés avaient tendu et décoré, en quelques heures, la plus grande des chaumières. Le lit royal fut dressé dans une pièce, le festin dans l'autre. Mais, en sortant de l'église, le roi déclara qu'il se coucherait sur-le-champ. La cour seule se mit à table, et on n'y resta pas longtemps, dans la crainte d'incommoder Leurs Majestés.

Le lendemain, Charles II, radieux et charmé, et la jeune reine, assez triste, remontèrent dans leur carrosse ouvert, avec la reine mère et la camarera-mayor, et se dirigèrent vers Burgos; on devait y arriver le soir et y rester trois jours.

La reine était peu gaie. On avait déjà parlé de renvoyer immédiatement tous ceux qui l'avaient accompagnée; et cette menace devait s'exécuter à Burgos. A grand'peine, elle avait obtenu qu'on lui laissât ses deux nourrices et deux filles de service; encore ne les lui accorda-t-on que provisoirement: elles devaient la quitter plus tard.

Le prince et la princesse d'Harcourt eurent un présent de trois mille pistoles de pierreries; la maréchale de Clérambault en reçut un de deux mille pistoles seulement; mais cette dernière eut, en outre, mille louis et deux mille écus de pension. La faveur de Monsieur lui valut cela. Elle eut, il est vrai, beaucoup de peine à se faire payer, elle en vint à bout cependant; elle était fort intrigante.

Le prince et la princesse d'Harcourt avaient soigneusement soutenu l'honneur de la France par leur table ouverte et la grande dépense qu'ils avaient faite. Leur entrée à Burgos fut magnifique. La reine les demanda sans cesse, ainsi que les autres Français, pendant le séjour qu'on fit en cette ville; on ne se sépara pas d'eux sans beaucoup de larmes.

Après le départ de Sa Majesté, ils reçurent mille pistoles qu'ils lui avaient gagnées au jeu pendant le voyage. Ils en étaient un peu inquiets, craignant que la reine n'osât pas faire l'aveu de cette perte; elle le dit au roi très-ouvertement, comme une femme sûre de son pouvoir, et ne rencontra ni remontrances ni opposition.

Elle arriva bientôt au Buen-Retiro, où elle fut enfermée, la pauvre princesse! Sa première idée fut de faire demander madame de Villars, ambassadrice de France; elle avait soif de voir des Français et de parler de la patrie, de ses souvenirs peut-être.

La marquise envoya au Buen-Retiro, savoir le jour et l'heure de l'audience. On l'adressa à la camarera-mayor; selon l'ordonnance, celle-ci répondit qu'elle n'avait rien entendu dire à ce sujet; et, comme on la priait de s'en informer, elle répondit qu'elle n'en ferait rien, que ni homme ni femme ne verraient la reine jusqu'à ce qu'elle eût fait son entrée.

L'ambassadrice fit prévenir la reine de cette réponse, et celle-ci ne l'apprit pas. Elle resta à languir, attendant sans cesse, toujours en présence du roi, qui ne la quittait pas plus que son ombre et qui en devenait de plus en plus amoureux. Cet état aurait duré longtemps, si la marquise de Villars n'eût été saluer la reine mère, fort empressée alors de plaire à sa belle-fille. Elle s'informa si elles s'étaient vues, la marquise raconta ce qui s'était passé.

— S'il en est ainsi, madame, vous verrez la reine ici demain, si cela vous plaît.

Madame de Villars répondit qu'elle en serait comblée; et, en effet, c'était une grande faveur.

On va voir à quel point la princesse était renfermée. La marquise de Las Balbazu ayant été chez la duchesse de Terra-Nova pour parler à la reine, dès que

celle-ci en fut informée, elle accourut chez la duchesse; leurs appartements se touchaient.

Marie-Louise s'avança vers madame de Las Balbazu; mais, aussitôt, la duchesse la prit par le bras et la fit rentrer dans sa chambre comme une petite fille. Vous jugez combien elle fut étonnée d'un pareil traitement! Comme elle passait cette porte plus vite qu'elle ne l'eût voulu, elle se trouva dans un petit corridor noir, placé entre son appartement et celui de la camarera-mayor; en passant, elle entendit un soupir et vit le duc d'Astorga, agenouillé, les mains étendues, qui ne prononça pas un mot, mais qui semblait implorer une grâce.

Elle était seule; dans sa colère, la duchesse avait fermé la porte sur elle, et, au lieu d'une entrevue avec une vieille marquise, lui en procurait une avec un jeune duc.

La reine s'arrêta et demanda à son majordome-mayor ce qu'il attendait.

— Un mot de Votre Majesté, madame.

— Lequel?

— Je vais mourir peut-être, et, auparavant, je voudrais que la reine daignât me dire si elle a été contente de mes services et de mon dévouement pendant le peu de jours qu'il m'a été permis de les lui offrir.

— Mourir, monsieur! Pourquoi mourir? qu'avez-vous? demanda Marie-Louise tout effrayée.

— Madame, le duc d'Ossone m'a fait appeler en duel; il manque rarement son adversaire, c'est une forte lame, il me tuera sans doute.

— Mais, monsieur, je vous défends de vous battre! Ce duel n'aura pas lieu; je parlerai au roi, s'il le faut. Célébrer mon mariage, mon arrivée par du sang répandu! encore une fois, monsieur, je ne le veux pas.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais il faut que cela soit.

— Quoi! malgré ma volonté, malgré celle du roi?

— Oui, madame; deux nobles Espagnols qui se sont rencontrés comme le duc et moi ne peuvent vivre sans une vengeance, ou ils sont déshonorés. Le roi et vous, madame, vous avez tout pouvoir sur notre vie, aucun sur notre honneur.

La reine se sentit émue. Le duc restait toujours à genoux; éclairé d'en haut par une lucarne, sa tête seule et le bout de ses mains ressortaient dans l'ombre. Il était fort beau, le duc d'Astorga; je l'ai connu ici, où il était venu, il y a quelques années; vieux, il en gardait de beaux restes. Il m'a souvent raconté cela et toutes ses aventures avec la reine, dont on a bien parlé, mon Dieu!

La princesse allait répondre et je ne sais ce qu'elle aurait répondu, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit et la voix du roi se fit entendre, parlant à un de ses nains, lequel nain parut en même temps.

— Oui, sire, Sa Majesté la reine est chez la camarera-mayor; mais je vais, si vous me le permettez, lui dire que le roi est impatient de la voir, et elle s'empressera de venir près de Votre Majesté....

L'œil pénétrant du nain avait aperçu le duc à genoux, la reine embarrassée; il s'arrêta tout court, espérant que sa maîtresse lui ferait un signe, ou lui dirait un mot qui pût le guider. Voyant qu'elle se taisait, il prit tout sur lui. Ce sont de fines créatures que ces nains de Pologne! le roi en avait deux. On raconte mille choses singulières sur ces petits êtres en leur pays; il paraît qu'ils y ont des villages dans les parcs des seigneurs.

Celui-ci, qu'on avait appelé *Nada* (ce qui signifie *rien* en espagnol), était des plus délurés et des plus malins qui se puissent imaginer. Il épargna certainement de grands désagréments à la reine dans cette circonstance, et sauva probablement la tête d'Astorga; lui seul eut de la présence d'esprit.

— Ah! sire, fit-il avec un petit cri, comme de surprise, voici Sa Majesté la reine elle-même; elle avait deviné vos volontés et elle avait laissé là cette marquise de Las Balbazu, dont le gardinfante me servirait de berceau.

Et, là-dessus, il se mit à gambader de façon à empêcher le roi d'approcher de la porte; pendant ce temps, la reine arriva, tremblante; le nain referma la portière, le duc s'échappa par les corridors, et tout fut dit, du moins pour ce jour-là.

La reine demeura rêveuse; elle aurait voulu entretenir le roi de ce qu'elle venait d'apprendre, elle hésitait. Le roi lui demanderait certainement qui le lui avait dit, et elle ne jugeait pas nécessaire de raconter la petite scène du corridor. Nous avons toutes une voix secrète qui nous détourne de la franchise en pareil cas: c'est ce que j'appelle l'intérêt de la conservation.

Le duel eut lieu une heure après. Le duc d'Ossone fut blessé, contre son habitude, et le duc d'Astorga sortit de là sans une égratignure, à son avantage de toutes les façons. Il reparut le soir au coucher du roi et reprit les devoirs de sa charge près de la reine.

En l'apercevant, celle-ci pâlit légèrement; elle savait à quoi s'en tenir. On avait raconté le combat au roi devant elle. La reine mère loua fort son protégé; quant à Marie-Louise, elle ne dit rien du tout, ce que le judicieux nain remarqua parfaitement: il en augura qu'elle avait trop de choses à dire.

Le lendemain, l'ambassadrice de France fut admise à se présenter au Buen-Retiro, si sévère et si retiré. La reine désirait passionnément la voir, et elle pria le roi d'être pour elle aussi bon, aussi prévenant qu'il le pouvait être; il se garda de la refuser.

Madame de Villars a laissé, dans ses papiers, des détails circonstanciés sur cette entrevue. La cour d'Espagne ressemble si peu à la nôtre, qu'on est curieux de connaître ces détails.

Le roi et les deux reines attendaient la marquise dans une galerie tapissée de velours et de damas cramoisi, chamarré fort près à près de passementeries d'or très-larges. Des tapis de pied admirables, les tables, les cabinets, les brassières tout à l'avenant. C'est une grande magnificence partout dans les palais, en ce pays, où arrivent les trésors des Indes.

Sur les tables se trouvaient quantité de flambeaux d'argent, avec des bougies de cire, et, lorsqu'il fallait les moucher, des naines très-parées, venaient, avec de grandes révérences, les changer et les emporter dans une autre pièce; cela formait une procession fort agréable à voir.

Les reines d'Espagne sont entourées de très-jeunes personnes, ou bien de vieilles femmes, ordinairement veuves, portant le costume obligé de cet état, lequel ressemble beaucoup à celui des religieuses. Cela n'est pas gai; mais rien n'est gai en Espagne; il y a de quoi y mourir d'ennui, pour nos princesses surtout, accoutumées à un autre ton et auxquelles la magnificence ne suffit pas.

Madame de Villars fut parfaitement reçue; la jeune reine eut beaucoup de peine à retenir ses larmes; le roi s'en aperçut, et tout de suite demanda les dames et la collation, qui fut servie à genoux. Cela fit une diversion heureuse. On apporta à l'ambassadrice des *almohada*, c'est-à-dire des coussinets dont les dames se servent pour s'asseoir en ce pays-là, comme un reste de coutume des Mores leurs vainqueurs, et non pas leurs ancêtres, quoi qu'ils en disent.

La reine était ravissante, vêtue à l'espagnole, mais avec des étoffes françaises. Elle parla peu pendant l'audience officielle, qui dura longtemps néanmoins, et sa joie fut grande lorsque le roi se leva pour partir et que la reine mère se disposa à le suivre.

Aussitôt qu'elle fut libre et débarrassée de cette suite interminable qui l'obsédait, elle retourna vers madame de Villars et lui dit en français :

— Ah! madame, que je suis aise de vous voir, et que je voudrais pleurer en liberté avec vous mes chers parents, mon beau pays, cette cour de France que je ne reverrai plus!

— Nous ne sommes pas seules, madame; votre respectable duègne, là-bas, en disant son chapelet, nous observe probablement, et nous écoute peut-être; aussi, j'engage Votre Majesté à modérer ses éclats. Quant à M. de Villars et à moi, nous avons l'ordre précis de ne vous rappeler en rien un passé qui ne peut revenir; nous devons vous rattacher à votre nouvelle patrie, et éloigner de vous, par nos conseils, jusqu'à l'ombre d'un regret inutile.

— Ah! que cela est dur!

— Oui, madame, et je prie Votre Majesté de me pardonner ce langage; ce n'est pas par ma volonté que je lui parle ainsi.

— Je le sais, je le sais... Vous ne pouvez donc rien me dire de Versailles, rien de Saint-Cloud, rien de ce qui se passe dans ma famille, dans mon pays?

— Votre Majesté n'a d'autre famille, d'autre pays que l'Espagne à présent.

— Madame de Villars, on voit bien que vous retournerez en France; vous parlez à votre aise de cette ennuyeuse Espagne.

— Ennuyeuse, madame? Rien est-il plus magnifique? avons-nous en France des galions chargés d'or, des trésors, des splendeurs dignes des sultans et des princes arabes?

— Qu'est-ce que tout cela, lorsqu'on y voit des figures comme celle de cette comtesse de San'Yago, là-bas, enveloppée dans ses crêpes? Qu'est-ce que ces *senoras de honor* avec leurs gardinfantes qui les empêchent de se remuer et qui se portaient en Espagne du temps de ma grand'mère la reine Anne? Qu'est-ce que ces seigneurs qui n'osent lever les yeux devant moi? Qu'est-ce que cette camarera-mayor, plus maîtresse que moi et qui me régente? Qu'est-ce que ces sombres palais auxquels je suis condamnée, et tout ce qui m'attend plus tard et que vous verrez comme moi? Ah! madame, que ne suis-je une simple paysanne de Chantilly, de Fontainebleau, ou de Compiègne, vivant tranquille à l'abri de ces grands arbres, au bord de ces fleuves chéris qui sont français, qui portent des noms français, qui ont autour d'eux des Français! Ma chère marquise, comment ne comprenez-vous pas cela et comment ne voulez-vous pas que j'aie envie de pleurer en ces tristes lieux?

Madame de Villars le comprenait de reste; mais elle ne devait pas l'avouer; elle avait reçu les ordres de son maître, et puis, pour le bonheur de la reine, il fallait qu'elle oubliât. La marquise reprit donc son thème de magnificence, de plaisirs bruyants, d'honneurs rendus; elle vanta le roi, sa jeunesse, sa bonté, la passion qu'il avait pour sa jeune épouse; elle exalta les vertus et la tendresse de la reine mère; elle s'étendit sur les enfants à venir, sur les beaux jours qui s'écouleraient au milieu de cette jeune famille.

La reine secoua tristement la tête.

— Je n'aurai pas d'enfants, madame, dit-elle. Une devineresse m'a prédit, l'année dernière, que je serais reine d'un grand pays, que je ne lui donnerais pas d'héritiers et que je mourrais jeune.

— Ce sont des folies, madame.

— Ce sont des vérités, madame de Villars; vous le verrez bien; la devineresse a ajouté que je mourrais de la mort de ma mère et presque de la même main. Or, vous savez comment ma mère est morte et qui est-ce qui l'a tuée? Est-ce que je lui ressemble, à ma mère?

La tête du nain parut en ce moment derrière une portière qu'il souleva.

XII

Ce nain était pour la reine une providence en miniature; il s'était pris d'un attachement sérieux pour cette pauvre Française exilée de son pays, lui, exilé de de son pays comme elle. En cette occasion, il le lui prouva de nouveau. La reine mère approchait; la camarera-mayor revint comme un lion dévorant autour de la galerie; les paroles de la princesse arrivaient par intervalles jusqu'à ses oreilles malveillantes. Le petit homme voulut faire cesser ce danger et se jeta dans la galerie en criant de sa voix grêle :

— Sa Majesté la reine mère!

Madame de Villars, qui comprenait mieux que la reine l'importance de la chose, fit une caresse à cet empressé et l'aurait embrassé de bon cœur.

— Vous le voyez, madame, dit-elle à voix basse, jusqu'à ce malheureux embryon qui vous conseille indirectement le silence.

Le nain comprenait et parlait très-bien le français. Depuis la tentative du prince de Conti sur la Pologne, notre langue est à la mode en ce pays, et parlée parmi les grands seigneurs. Les nains vivent chez eux, avec eux, et ils en prennent une teinte d'instruction et de manières qu'ils ne perdent pas, bien entendu, dans les différentes cours où on les envoie.

La reine mère, en effet, approchait, et, d'un air benin, plein d'hypocrisie, elle demanda à Marie-Louise si elle avait causé avec madame de Villars de ce beau pays de France, qu'on ne pouvait oublier et qu'on ne se consolait pas d'avoir perdu.

La reine sentit le piége et répondit promptement :

— Nous n'avons guère parlé de la France, madame; mais nous avons parlé de l'Espagne, de mon désir d'y être heureuse autant que je le suis maintenant, et de ma résolution de tout mettre en œuvre pour plaire au roi et à vous, madame.

La reine mère fit un de ces sourires passés au vinaigre, qui ressemblent plus à une grimace qu'à une approbation; elle y était sujette. Le nain gambada;

c'était sa ressource dans les circonstances embarrassantes.

Marie-Anne d'Autriche passa; mais l'ambassadrice prit congé et la camarera-mayor entra par une autre porte. Derrière elle marchait un page, chargé de très-gros livres d'église; c'était le moment des vêpres, la cour d'Espagne y assistait presque tous les jours.

Le duc d'Astorga marchait à sa place, suivant les devoirs de sa charge; il s'inclina profondément devant sa souveraine, plus profondément encore devant la maîtresse de son cœur. Il y a toujours quelque chose de chevaleresque et de romanesque aussi dans ces amours espagnoles; elles ne finissent pas comme les autres.

Après vêpres, les reines allaient à la comédie espagnole, et c'est la manière la plus abominable de passer son temps; car c'est royalement ennuyeux! Charles II détestait la France et les Français plus que personne dans ses États; aussi ne fallait-il lui parler d'aucuns établissements de notre nation. Il était Espagnol dans l'âme et jusqu'à la pointe des cheveux.

Ce jour-là, Marie-Louise était parée d'émeraudes admirables, avec des diamants. Elle en avait mille poinçons dans ses cheveux bruns, et cela allait à merveille à sa peau de satin blanc.

Cette comédie n'a qu'une chose particulière et divertissante, dont elle s'amusa, bien plus que des gentillesses des comédiens.

Les amants s'y envoient des œillades passionnées et causent ensemble de loin avec leurs doigts, tellement vite, qu'on ne peut les suivre; il faut une grande habitude. La première fois que la jeune reine vit ce manége, il la frappa d'étonnement et elle demanda au roi ce que c'était; il le lui expliqua.

— Quoi! dit-elle, ils se parlent aussi ouvertement, devant tout le monde?

— Et où est le mal? repartit le roi.

Ainsi, en cette cour dévote, l'amour a droit de cité, on ne s'en effarouche pas, on feint d'être persuadé qu'il est innocent et qu'il se borne à ces prévenances extérieures. A cela près, tout le monde est gourmé, composé, au point de n'oser retourner la tête sous peine d'être taxé de légèreté; ce qui est le plus grave reproche que l'on puisse faire en ce pays à une femme et surtout à un homme.

Le duc d'Astorga avait une belle maîtresse, avant l'arrivée de la reine, ou plutôt de son portrait, car sa passion datait de là. Il lui avoua tout net son changement, afin de la laisser libre et lui en dit la raison, sans aucune feinte. Cette dame en fut d'abord blessée; ensuite, elle convint qu'une grande reine était une espèce de déesse, avec laquelle on ne pouvait entrer en rivalité et se tint pour battue.

La reine ne voulait point aimer le duc et ne l'aimait pas; cependant, il devint insensiblement la distraction unique d'une vie si différente et si odieuse pour elle, en la comparant à la cour de France et aux charmes de Versailles, encore fort grands en ce temps-là: le roi n'était pas envahi par la dévotion, ni par madame de Maintenon et sa séquelle.

Marie-Louise s'accoutuma à voir à chaque instant ce jeune seigneur; elle le cherchait de l'œil lorsqu'elle entrait et rencontrait toujours son regard fixé sur elle. Ils ne se parlaient pas une fois en huit jours, si ce n'est pour les exigences du service. L'intelligent Nada ramenait souvent l'attention sur lui, il le prônait, il faisait valoir sa bonne mine; lorsque le roi, la reine mère et la Terra-Nova étaient absents, il vantait le dévouement et la passion du duc, il le représentait comme tout prêt à mourir pour la princesse, comme son esclave le plus soumis et le plus obéissant. La reine l'écoutait sans l'interrompre; c'était beaucoup, et quelquefois elle soupirait en pensant à celui qu'elle croyait aussi son esclave et qui s'était si vite libéré de ses fers.

Le roi avait deux nains: on les eût pris pour son bon et son mauvais génie. Nada, on le connaît. Quant à Romulus (ainsi s'appelait son camarade et son rival), sa vie se passait à faire non pas des espiègleries, mais des méchancetés. Il aimait à voir souffrir, il tourmentait avec délices; il avait infiniment d'esprit, il ne s'en servait que pour nuire, et, par opposition à Nada, il prit sur-le-champ la reine en aversion.

Beaucoup plus grand et plus difforme que son compagnon, il était jaloux jusqu'à la rage des compliments adressés à celui-ci. Plusieurs fois, il le menaça de le tuer, et on avait été forcé de lui ôter ses couteaux, ses poignards et ses petits sabres, dans la crainte qu'il ne fit un malheur.

Il détestait tout ce qu'aimait Nada, même le roi, bien que, par crainte, il ne le montrât pas; on lisait la haine dans ses yeux. Il prit donc à tâche de tourmenter la reine autant que son rival la servait, et il joua un véritable rôle dans tout ce qui arriva par la suite.

Madame de Villars, la femme de l'ambassadeur, la mère du fameux maréchal de Villars par qui la France fut sauvée, le seul qui ait su battre mon illustre ami le prince Eugène, madame de Villars, dis-je, était bonne, mais faible et craintive. Elle redoutait sur toutes choses d'être blâmée de sa cour, et ne voulait pour rien au monde rappeler à la reine ce premier amour dont elle ne devait plus se souvenir; ce qui n'empêchait pas la jeune princesse de l'interroger sans cesse sur monseigneur le dauphin.

L'ambassadrice recevait des visites et racontait fort gaiement le cérémonial employé en pareil cas. Il fallait d'abord faire avertir toutes les dames que madame de Villars tiendrait cercle tels et tels jours. On envoyait un page avec des billets appelés *nerdillas*, parce qu'ils étaient noués avec une petite faveur. Une grande dame espagnole devait faire les honneurs de son salon, et ce fut la marquise d'Œssera, veuve du duc de Lerme.

On comptait les pas, selon les dignités; pour les unes, on allait à la première estrade; pour d'autres, à la seconde ou à la troisième. Les révérences étaient aussi numérotées, on en perdait le compte. Quel métier pour une Française et une femme d'esprit!

Ils n'ont point de cheminées, dans ce pays-là; c'est un grand brasier d'argile placé au milieu de la chambre et où brûlent des noyaux d'olives. Les femmes se mettent à l'entour et parlent toutes à la fois, comme des pies dénichées; elles sont très-parées, couvertes de pierreries de toutes les espèces, à moins que leurs maris ne soient en voyage ou en ambassade. Pendant ces absences, elles se vouent à un saint quelconque, elles restent vêtues de gris ou de blanc, et portent une ceinture de cuir ou de corde.

Madame de Villars ajoutait qu'elles n'en étaient pas plus sages pour cela.

Elles restent donc assises sur un tapis, autour de ce brasier et mangent en quantité des marrons glacés,

des confitures sèches, du chocolat et de la glace, même en hiver.

Elles ne lisent jamais, peut-être ne le savent-elles point faire; elles ne s'occupent, du matin au soir, qu'à dire des patenôtres, se confesser, faire l'amour, se parer, et bavarder de leur prochain. Elles ont beaucoup de feu, de vivacité, une beauté très-agréable; elles sont fort séduisantes pour les hommes; mais une Française, habituée à la société que nous voyons, ne peut s'accoutumer avec ces poupées.

La reine le comprit sur-le-champ.

Les quelques semaines qu'elle passa au Buen-Retiro, avant son entrée à Madrid, lui servirent d'échantillon et d'apprentissage; elle dut se préparer à cette fameuse entrée, qui joue un si grand rôle dans la vie d'une reine d'Espagne. En attendant, elle se couchait tous les jours à huit heures et demie! Pauvre princesse! quelle existence, et comme on devait lui pardonner de l'égayer un peu! Hélas! ses distractions étaient des offices interminables dans la chapelle du château, les soins du roi qu'elle n'aimait guère, les conversations de Nada et l'amour du duc d'Astorga, lequel était muet et ne se laissait connaître que par ses regards.

Nada la traitait à l'espagnole et lui parlait de ce galant; il ne voyait pas que cela tirât à conséquence. En sa qualité d'étranger, il ne comprenait pas l'inviolabilité de la reine d'Espagne, qu'on doit laisser mourir plutôt que de la toucher du bout du doigt, et à laquelle il n'est jamais permis d'être femme.

La jeune princesse l'écoutait en baissant la tête et ne répondait pas; c'était beaucoup. Il avait seul le droit de pénétrer chez elle et d'y rester seul, sans l'assistance de la camarera-mayor; ce petit être ne comptait pas.

Quelques jours avant son entrée, la reine avait été en cavalcade avec le roi. Les nains avaient suivi sur des montures proportionnées à leur taille. Le duc d'Astorga fit autour de Leurs Majestés des voltes et des passes dont elles furent charmées et que Nada ne laissa pas tomber, il les loua fort. Romulus immédiatement se prit à les critiquer, assurant que ce n'était point là un exercice et des façons de grand seigneur et qu'en tout autre pays, on les trouverait fort ridicules.

La discussion s'échauffa d'autant plus que le roi en riait et qu'il voulait se rendre juge. Le duc d'Astorga revint à sa place, près de la reine; en sa qualité de majordome-major, il primait, dans un cas pareil, le grand écuyer lui-même. Il entendit les glapissements des nains et demanda au roi la permission de châtier Romulus, qui se permettait des plaisanteries déplacées, qu'il ne pouvait souffrir.

— Je ne me mêle jamais des combats de ces valeureux personnages, répondit Charles en riant, autant que sa dignité de roi et d'Espagnol pouvait le lui permettre; pourvu qu'ils n'aillent pas jusqu'à jouer des couteaux, je leur permets de jouer de la langue. Tu le sais bien, duc.

— Oui, sire; mais que cet avorton ose s'attaquer à moi, c'est ce que je ne lui permets pas et ce que je n'endurerai jamais, à moins d'un ordre exprès de Votre Majesté.

— Qu'il se taise donc alors; je serais fâché de te contrarier, Astorga.

On en resta là; pourtant, le regard de Romulus porta au duc l'expression de sa colère et des promesses de vengeance.

Aussitôt qu'il fut rentré et que la reine fut seule, Nada courut à sa chambre.

— Ah! madame, lui dit-il, vous avez entendu ce méchant Romulus... Il nous jouera quelque tour, allez! Le duc, qui prépare de si belles choses pour votre entrée, vous verrez qu'il viendra à bout de les faire manquer et que les frais seront pour ce cher duc.

— Les frais?

— Oui, madame; ce n'est pas de l'argent que je parle, il ne s'en soucie guère, vous le savez; c'est de sa peine et de ses espérances perdues. Il comptait si bien être le plus beau et le plus triomphant partout et attirer les regards de Votre Majesté!

— Qui veux-tu qui l'en empêche? Qu'est-ce que Romulus pourra faire à cela?

— Ah! madame, ce méchant Romulus, un sorcier, il jettera quelque mauvais sort sur les chevaux et sur lui-même, et mon duc ne triomphera pas au combat de taureaux.

— Je n'y puis rien faire, mon pauvre Nada, et je ne regarderais pas cela, je l'avoue, comme un grand malheur.

— Quoi! madame, ce ne serait pas un grand malheur que le duc fût tué?

— Mon Dieu, tué! Nada, que dis-tu là?

— Oui, madame, vous ne vous en doutez pas, vous ignorez ce que c'est qu'un combat de taureaux; ces vilains Espagnols sont si barbares!

— Oh! tais-toi, Nada! s'écria la reine en pâlissant; si l'on t'entendait, tu serais fouetté, et l'on te chasserait. Tu dis qu'on pourrait tuer le duc d'Astorga au combat de taureaux? Si je priais le roi de le défendre?

— Hélas! madame, le roi ne le défendrait pas; vous ne connaissez pas ce pays-ci, si vous croyez que le roi puisse quelque chose. Vous en verrez bien d'autres pour l'auto-da-fé, où l'on brûlera devant vous les juifs et les hérétiques.

— Je n'irai pas.

— Vous irez, madame; on vous y portera plutôt, et, si vous n'avez pas l'air d'être enchantée, on vous brûlera vous-même, ou, du moins, on aura grande envie de le faire.

— Tais-toi, Nada, tais-toi! quand j'entends des choses pareilles, je voudrais avoir des ailes et retourner dans mon cher pays.

— J'en comptais parler aussi, de votre pays, ce soir, madame, et voilà que vous m'y ramenez. Mais c'est un grand secret. Pourvu que madame de Terra-Nova ne le soupçonne pas!

Le nain se leva et s'en alla voir à toutes les portes. La reine grillait de curiosité, elle eût volontiers couru après lui; il revint un doigt sur sa bouche.

— Enfin, qu'y a-t-il?

— Madame, c'est une dame qui demande à vous voir, qui vient implorer votre appui; une dame française, ou à peu près; une dame que vous connaissez bien sans l'avoir jamais vue, une *amie* du roi de France...

— Nomme-la donc; tu m'impatientes!

— Eh! madame, c'est madame la connétable de Colonna.

— Mademoiselle de Mancini?

— Elle-même! Elle est ici et on lui a fait toutes les misères du monde : M. de Las Balbazu, votre premier écuyer, son beau-frère surtout! on ne veut pas même la laisser dans un couvent, on n'a d'autre idée que

de la renvoyer à son mari, et elle en a peur; les vengeances italiennes ne sont pas douces.

— La pauvre femme! je la plains; cependant je ne sais trop en quoi je puis la servir. Si le roi n'a pas de pouvoir, j'en ai bien moins encore.

— Voyez-la d'abord.

— Comment? Je ne vois personne ici; après mon entrée, je le veux bien.

— C'est à présent, c'est tout de suite, elle n'a pas le temps d'attendre.

— Et où la voir? Un rat n'entrerait pas ici sans la permission de cette Terra-Nova, ce cerbère qui espionne jusqu'à ma pensée.

— Consentez, madame, je me charge du reste.

— Toi, mon pauvre Nada? Tu as des ennemis, ne fût-ce que ce Romulus; on découvrirait ce que tu aurais fait et je te perdrais; non, non.

— Pourtant, madame, elle est bien malheureuse!

— Elle attendra jusqu'à mon arrivée à Madrid; là, je lui promets tout ce qui sera possible. Ne m'en parle plus.

— Madame, elle sait la chiromancie, elle vous dira votre avenir.

— On ne me l'a que trop dit, mon cher enfant, et je ne désire pas en savoir davantage. Je ne crains en ce moment qu'une chose, c'est qu'on ne te chasse, toi, mon cher ami, et, pour l'empêcher, je ne te laisserai pas t'avancer pour les autres. Voici l'heure du souper, ils vont venir. Allons, je vais prendre mon luth, ils doivent nous croire occupés à ces jeux. Tu n'es qu'un jouet, un bouffon à leurs yeux, et Dieu veuille qu'ils ne te regardent jamais autrement!

Le nain n'osa pas répliquer; il alla chercher le luth, le remit à sa maîtresse et commença à danser devant elle. La duchesse de Terra-Nova les trouva ainsi lorsqu'elle parut. Elle fit sa grande révérence à la reine et attendit; c'était la manière de l'avertir.

La reine soupa à huit heures et demie, comme à l'ordinaire; le silence régnait dans la chambre royale. Charles II, déjà souffrant et rachitique, s'endormait après son repas. La jeune reine devait se coucher auprès de lui, et, si elle ne dormait pas, elle devait en avoir l'air; l'étiquette la poursuivait jusque-là.

Pendant les quelques jours qui précédèrent son entrée, elle essaya plusieurs fois, indirectement, de faire nommer la connétable par la camarera-mayor ou ses autres dames; elles les trouva muettes et comprit dès lors que c'était un parti pris; elle n'en eut que plus grande envie de la connaître et se promit bien de ne pas attendre une heure de plus que la nécessité ne l'y obligerait.

XIII

Enfin ce jour arriva! Dès l'aube, le Buen-Retiro fut en mouvement: depuis le roi jusqu'au dernier marmiton, tous avaient leurs fonctions marquées, et tous devaient s'y préparer. Leurs Majestés restaient d'ordinaire douze heures au lit; ce matin-là, elles se firent éveiller, les toilettes étaient longues.

— Je veux que mon peuple me trouve belle, disait la reine; j'ai tant envie de lui plaire et d'en être aimée!

— Madame, répondit la Terra-Nova, vous aurez beaucoup à faire pour cela; les Espagnols n'aiment pas les Français.

— Il fallait donc me laisser en France, je ne demandais pas mieux.

On lui jetait sans cesse de ces amabilités-là. Hors le roi, d'Astorga et le nain, elle trouvait partout du respect, mais des regards hostiles. On lui faisait des révérences jusqu'à terre, et on semblait avoir envie de la mordre. Elle en avait pris son parti, elle riait même avec ceux qui l'aimaient et ajoutait d'un air résolu qu'elle forcerait bien ces fiers Espagnols à changer d'avis.

Lorsqu'elle fut prête, on vint la chercher en grande cérémonie. Son cortége l'attendait dans la cour du palais. Elle avait un habit *indescriptible*; ce n'étaient que diamants, pierreries, perles et dentelles d'or; sous les rayons du soleil, on ne la pouvait pas regarder. Elle portait un chapeau à l'espagnole, garni de plumes, et, par-dessous, c'est-à-dire autour, un diadème de diamants.

Elle monta sur une haquenée blanche, caparaçonnée presque aussi richement que la reine était vêtue. Quatre *senoras de honor* portaient sur sa tête un dais de velours, doublé de drap d'or et brodé de perles. Devant elle marchaient une douzaine de grands dans le plus magnifique costume, et, de chaque côté, la duchesse de Terra-Nova et le duc d'Astorga, *beau comme Déiphobe*, étincelant de pierreries, faisant cavalcader un genet incomparable, qu'il semblait mener avec un fil et qui cependant couvrait son frein et sa housse d'une écume blanche.

Derrière la reine et les grands marchaient quantité de livrées superbes, mais mal entendues selon la mode de ce pays, où ils ont beaucoup de richesses sans nulle élégance. On ne put s'empêcher d'admirer la grâce et la majesté de la princesse; elle saluait à droite et à gauche, montrant son sourire de perles et jetant son beau regard sur cette foule empressée; elle semblait quêter l'amour de ses sujets, il lui vint dès ce jour.

On entendait dire dans tous les groupes :

— Après tout, elle a du sang espagnol dans les veines; sa grand'mère, la reine Anne, était la fille et la sœur de nos rois.

Ils prirent cette méthode et la conservèrent tant qu'elle vécut, de lui attribuer ses charmes en vertu de son sang espagnol et de la reine Anne, bien espagnole, en effet.

Elle arriva au palais; il y eut un baise-mains de plus de quatre heures.

Après une pareille journée, c'était trop.

Elle ne recula pas ce soir-là devant son lit et y dormit promptement... Ses rêves, éveillée, s'envolèrent.

Son appartement au palais de Madrid était splendidement beau. Il y avait, entre autres meubles, une tapisserie dont le renom est venu jusqu'ici. Le roi Philippe V, lorsqu'il monta sur le trône, en envoya un morceau à madame la duchesse de Bourgogne, dont on fit un écran que tout le monde allait voir et qui est encore dans le cabinet de la reine à l'heure qu'il est.

Le fond est en perles fines; ce ne sont pas des personnages, ce sont des fleurs arrangées par compartiments. Elles sont brodées et garnies d'or, non pas à profusion, mais juste ce qu'il faut; l'or est entremêlé de coraux, de mille autres branchages de mer, rattachés avec des nœuds de pierreries; il ne se peut

rien voir de plus singulier ni de plus beau. Le reste des appartements ne répond pas à cela.

Le lendemain de l'entrée, il y eut une singulière cavalcade. Le roi et les grands coururent dans une lice deux à deux, avec un flambeau à la main. Le roi était avec son grand écuyer; ils avaient des habits étranges et d'une forme particulière, où ils faisaient assaut de richesse. La reine les vit de son balcon, avec la reine mère. Ce qui fit rire tout le monde, ce fut la fin de la cavalcade, terminée par les deux nains, à cheval sur deux immenses haridelles, dignes de don Quichotte. Nada passait fort bien; mais Romulus semblait un singe sur un chameau.

Astorga attirait tous les regards. Il était d'une beauté splendide, et il triomphait sur tous les autres. Les regards de la reine ne le quittaient presque pas, voilés sous leurs longues paupières. Elle ne disait mot, car elle savait se défier de tout ce qui était autour d'elle; la reine mère et la camarera-mayor épiaient jusqu'à ses gestes. Lorsqu'elle se retourna pour rentrer chez elle, elle se sentit glacée à la vue de deux moines dominicains, dont la longue robe blanche et le scapulaire noir augmentaient encore la pâleur.

Tous les deux s'écartèrent pour la laisser passer, mais ils s'inclinèrent. L'un était le confesseur du roi, et l'autre celui qu'on lui destinait, à elle, depuis qu'on avait chassé un théatin qui s'était, disait-on, montré trop indulgent. Son nouveau confesseur s'arrêta devant elle et lui dit d'un ton presque dur :

— Madame, plaît-il à Votre Majesté de me recevoir demain matin dans son oratoire?

— Demain, il y a fête, mon père.

— Avant la fête, madame.

— Soit, avant la fête.

Et elle se hâta de passer; cet homme lui figeait le sang dans les veines.

— Ah! pensa-t-elle, je ne saurai rien dire à ce prêtre-là. Où est mon bon petit père du Trévoux, qui riait de mes jeux, dans mon cher parc de Saint-Cloud, ou même ce pauvre théatin... Ont-ils donc su qu'il m'avait dit que je n'étais pas en état de péché pour ne pas aimer le roi, si je n'en aimais pas un autre?

Le lendemain, en effet, de très-bonne heure, la Terra-Nova vint éveiller la reine, et lui dit que le révérend père Sulpicio attendait son bon plaisir.

— Va, ma belle reine, répliqua le roi sans lui laisser le temps de répondre, va! ce saint homme t'apprendra à devenir tout à fait Espagnole et à oublier ton misérable pays de damnation.

Le roi et la reine se tutoient en Espagne. Le tutoiement est de bel air. Les grands et les grandes se tutoient entre eux comme des savetiers; le roi et la reine les tutoient tous.

La pauvre princesse se leva et s'en alla en robe de chambre dans son oratoire, où elle se trouva bientôt seule avec ce moine terrible, qui devint le bourreau de sa vie. Dès qu'il la vit, il étendit la main sur sa tête en la bénissant; mais, en réalité, il voulait qu'elle baissât devant lui cette tête couronnée. Elle s'inclina d'abord, et puis la fierté de son sang, de sa race royale remonta à son cœur, elle se releva et le regarda en face. Ses yeux ne se baissèrent point devant le commandement altier du confesseur. Hélas! ce regard fut son arrêt et il ne l'oublia plus.

— Que me voulez-vous, mon père? demanda-t-elle.

— Vous donner les instructions nécessaires à votre position en ce moment, madame; je suis près de vous pour vous dire la vérité, et je ne vous la cacherai pas.

— Vous pourriez attendre au moins qu'elle vous fût demandée, mon père, reprit la reine en relevant la tête d'un geste souverain.

— Ah! *ma fille*, ces airs et ces façons sont acceptés en France, où les confesseurs des rois sont des jésuites souples et rampants, qui se contentent de régner à la sourdine et à qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils réussissent. Nous ne plions jamais, nous, en Espagne. Nous voyons dans le roi et la reine des pénitents ordinaires. Nous ne nous mêlons que de leur conscience; mais nous prétendons la diriger entièrement, sans partage. Retenez ceci, je vous prie; ne me parlez pas comme à un de vos valets, je ne le souffrirais pas; lorsque nous avons passé le seuil de cette porte, je commande et vous obéissez; le roi même n'a pas le droit de vous en dispenser, car je parle au nom de la Majesté suprême, au nom du Roi des rois.

La reine écoutait cet homme en tremblant comme une fleur sous le vent de l'orage. Elle ne baissa pas les yeux néanmoins et ne s'humilia pas devant lui.

— Mon père, je ne suis point accoutumée à entendre parler ainsi; je suis la reine...

Le moine ouvrit la porte d'un cabinet où se trouvaient plusieurs portraits de reines d'Espagne, entre autres celui de la belle Élisabeth de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, femme de Philippe II, la même qui causa la mort de don Carlos, fils de ce prince. Elle mourut elle-même fort jeune en couches et empoisonnée, dit-on. On avait prodigué partout le portrait de cette infortunée princesse, dans les appartements de la reine, en tous ses palais. Peut-être était-ce un enseignement ou une menace. Le confesseur en usa ainsi du moins. Montrant ce tableau à Marie-Louise, il lui jeta ces paroles, qu'elle se rappela toujours :

— Celle-là aussi était la reine, celle-là aussi était Française, celle-là aussi voulut résister; vous savez ce qu'elle est devenue.

La princesse sentit le froid de la mort pénétrer dans ses veines; elle tomba affaissée sur un fauteuil, et ne répondit rien. Son esprit, son cœur, n'étaient pas soumis, mais ses forces la trahissaient. Le moine jouit de sa victoire en silence, sans que rien sur son visage trahît l'orgueil du succès.

Il s'assit à côté de la reine et commença une série de questions, auxquelles elle répondit d'une voix étranglée; ses réponses ne le satisfaisaient point, sans doute; cependant il s'en contenta. C'était beaucoup pour une première fois.

L'heure avançait, la reine devait faire sa toilette, pour paraître au *juego de canas*, sorte de divertissement qui consiste à jeter des cannes en l'air et à les rattraper; ce qui est très-favorable à l'adresse et aux belles tailles; aussi, d'Astorga y brillait fort. Le moine n'avait pas prononcé son nom; pourtant il l'avait désigné d'une façon positive; la reine fit semblant de ne pas comprendre; seulement, elle se promit de contenir ses regards, de cacher ses pensées. Elle allait désormais avoir un espion de plus; car le confesseur de la reine ne la quitte que dans les divertissements où sa robe ne peut absolument paraître, et, lorsqu'il la quitte, il laisse derrière lui des agents qui le remplacent. La sainte Inquisition voit tout et sait tout. A peine Leurs Majestés sont-elles à l'abri de ses foudres

dans la chambre royale et sur l'oreiller de leur couche. Je ne voudrais pas régner en ce pays, lors même qu'il y aurait mille gallions de plus par an à ma disposition.

Le soir, il y eut feu d'artifice comme la veille. La reine fut partout, bien entendu. Partout elle fut gaie et gracieuse, excepté lorsque l'œil du père Sulpicio tombait sur elle comme un rayon glacé. Ceci a l'air d'une phrase impropre, mais un mot ne peut rendre cette impression. Je la connais, je l'ai éprouvée, dans ma jeunesse, avec ma belle-mère et surtout avec mon oncle, l'abbé de la Scaglia.

Le grand jour des fêtes fut le combat de taureaux. La veille au soir, on vantait devant la reine le beau spectacle qu'elle aurait le lendemain. Elle frissonna malgré elle; le roi s'en aperçut et lui demanda si elle avait froid.

— Non, répliqua-t-elle, j'ai peur.

— Tu as peur, et de quoi, je te prie?

— J'ai peur de ce que je verrai demain.

— Allons donc! c'est une faiblesse de Française; tu es reine d'Espagne, à présent : il faut t'accoutumer aux mœurs et aux divertissemens d'Espagne. Ne va pas faire mauvaise mine au moins, ni te trouver mal; on ne te le pardonnerait point.

— Ma fille s'y accoutumera, continua la reine mère; lorsque je suis arrivée, j'étais comme elle; à présent, le combat de taureaux est mon divertissement favori.

— Quant à moi, poursuivit Nada, qui se mêlait de tout, je ne comprends pas un amusement qui consiste à faire un boucher d'un grand seigneur. Ma place est déjà marquée sous le manteau de ma maîtresse; je me boucherai les yeux et les oreilles, pour ne rien voir et ne rien entendre.

On rit de la bravoure du vaillant nain, et Romulus, par opposition, fit blanc de son épée, assura que ces combats l'amusaient beaucoup et qu'il voudrait bien être de taille à s'en mêler.

— Je le crois! riposta son ennemi; toi qui préférerais même être bourreau; ce ne serait pas assez d'être boucher, tu voudrais tuer des hommes et non des bêtes.

La querelle s'engageait de façon à aller loin, si la reine n'y eût mis bon ordre. Elle leur imposa silence et parla d'autre chose. Le roi lui annonça qu'après le combat de taureaux, il commencerait à lui faire visiter les couvents de Madrid; ce qui, suivant lui, était un des grands divertissements des reines d'Espagne!

— Je ne connais pas de personnes plus gaies et plus aimables que les religieuses; tu verras combien elles te plairont; seulement, il faut apprendre un peu mieux l'espagnol et ne plus te servir d'expressions françaises.

— Mon Dieu, sire, je ne puis pas renier mon pays pour le bon plaisir des vieilles abbesses de Madrid, convenez-en. Ah! si vous le connaissiez, mon pays!

— Que Dieu m'en préserve et en préserve tous les bons chrétiens! n'en parlez plus au nom du ciel! voilà déjà ces dames qui se signent et qui disent une prière pour se délivrer du tentateur.

En effet, les duègnes se signèrent; quant aux jeunes *senoras de honor*, elles écoutaient de toutes leurs oreilles, espérant attraper à la volée quelques mots sur ce paradis terrestre qu'on appelle Versailles ou Saint-Cloud.

Elles furent trompées dans leur attente; la reine se tut, et le père Sulpicio se pencha vers elle, en lui disant tout bas qu'elle ferait mieux de songer à son salut qu'à ces sornettes françaises.

Le lendemain, le palais s'éveilla au son des instruments annonçant la solennité tant promise. La reine fut habillée d'une robe de drap d'argent, avec des fleurs et des feuillages d'un velouté bleu de bluet; elle avait des saphirs en quantité si prodigieuse, qu'on ne pouvait les compter.

Aussi le peuple fut-il ravi en voyant la reine paraître dans sa loge à côté du roi.

XIV

On n'avait rien négligé pour rendre ce combat le plus beau qui eût été donné depuis plusieurs siècles. Le cirque était magnifiquement orné, les animaux étaient de premier choix, et six grands, ou fils de grands, remplissaient l'office de toréadors.

C'est là que se déploie toute la richesse et toute la splendeur des seigneurs espagnols. Chacun d'eux porte un costume brodé en pierreries; les boutons ou boules sont des joyaux, les étoffes sont des plus précieuses, les chevaux sont des barbes, dressés exprès et qui combattent et s'animent comme leurs maîtres; ces chevaux n'ont pas de prix, ils valent ce que l'on en veut donner. Les nobles toréadors ont chacun cent hommes revêtus de leur livrée, ceux-ci ne doivent que les suivre et n'ont pas la permission de les aider, encore moins celle de les secourir.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le duc d'Astorga était parmi les six grands qui *tauricidaient;* j'ajouterai encore moins qu'il y tenait la première place, qu'il fut le plus applaudi, et celui pour lequel on forma le plus de vœux dans l'enceinte. Avant de combattre, les champions défilèrent devant Leurs Majestés, avec leur train et les saluèrent. D'Astorga avait un habit bleu et argent. Ses cent hommes portaient les mêmes couleurs : c'étaient, ce jour-là, les couleurs de la reine. Les banderoles de ses flèches étaient d'azur. Ici, on eût critiqué cette galanterie; là-bas, elle fut applaudie de tout le monde, du roi lui-même, malgré sa jalousie d'impuissance. Il est tout à fait permis à un seigneur d'adorer la reine comme une étoile. Cela n'empêcha pas Marie-Louise de rougir beaucoup, lorsque la bannière du duc s'inclina devant elle et qu'elle y lut sa devise, toute pleine d'une respectueuse passion.

Nada, qui se trouvait près d'elle et qui suivait de l'œil les mouvements de son cher duc, lui fit remarquer tout bas que son cheval n'obéissait guère au mors; ce qui, dans ces occasions, est un immense désavantage; on a vu des chevaux intelligents sauver la vie à leur maître en pareil cas.

— Je ne sais pourquoi j'ai peur, ajouta-t-il; les menaces de ce Romulus ne me sortent pas de la tête. C'est ici le cas de les exécuter ou jamais. Il aura jeté quelque sort ou donné quelque drogue à ce noble animal, dont j'ai tant entendu vanter la docilité merveilleuse. Je m'en vais prier Dieu dans ma cachette; car, pour voir, je ne verrai rien, je vous le jure.

La reine était assez calme, assez amusée même de la nouveauté du spectacle; elle ne s'attendait pas à ce qui allait suivre. Lorsqu'elle vit cet effroyable combat, le sang versé, les taureaux furieux, les chevaux éven-

trés; lorsqu'elle entendit les cris inhumains que poussent ces sauvages Espagnols au milieu de leur divertissement favori, elle se crut possédée d'un épouvantable cauchemar, elle devint pâle et voulut se lever, s'enfuir; il lui sembla qu'en restant sur ce balcon, elle mourrait.

Le roi ne la regardait pas. Tout à ce spectacle qu'il adorait, il ne songeait plus à elle. La camarera-mayor, plus vigilante, et dont les yeux ne quittaient pas la reine, s'aperçut de cette défaillance et posa la main sur le bras de sa souveraine.

— Il faut rester là, madame; il faut être ravie, enchantée.

— Duchesse, je me trouve mal.

— Non, madame, vous ne vous trouverez point mal, ou je serais perdue de réputation ; c'est moi qui réponds de vous.

— Je ne puis voir cette boucherie; c'est barbare! c'est infâme! Ah! mon Dieu! qu'est cela? Protégez-nous ! protégez-le !

C'était le cheval de d'Astorga qui l'emportait et qui lui préparait ainsi une honte pire que la mort. Il fuyait le combat, il refusait d'y prendre part; saisi d'un incompréhensible effroi, il jetait le feu par les yeux et par les naseaux, il se tenait droit sur ses jarrets, essayant de jeter loin de lui son cavalier, qui semblait rivé sur ses reins. Ce fut une péripétie sanglante qui fit oublier même le combat. Le duc comprit qu'il lutterait en vain et qu'il allait être déshonoré aux yeux de son idole. Il fallait à tout prix prouver qu'il n'était point le complice de cette bête couarde. Il prit donc ses mesures avec une habileté prodigieuse, choisit son moment, abandonna les rênes, s'élança à terre, retomba sur ses pieds, se releva sans un instant d'hésitation, saisit son poignard, arracha quelques banderoles des mains de ses gens épouvantés, et se jeta dans la mêlée en lançant aux échos du cirque le cri de guerre de ses armes.

Un tonnerre d'applaudissements frénétiques, des hurlements de joie répondirent à cette action téméraire. Quant à la reine, elle ne comprit que le danger et ferma les yeux pour ne pas voir mettre en pièces le seul ami qu'elle eût dans ce pays de malheur.

— Nada, dit-elle tout bas au nain, tapi dans les plis de son manteau, je t'en conjure, regarde! vit-il encore?

— Regardez vous-même, madame, reprit la voix inflexible de la Terra-Nova; ayez donc du courage si vous voulez être digne de votre couronne!

— Ah! je me meurs! murmura Marie-Louise, qui sentait réellement ses forces s'épuiser.

Le roi l'entendit enfin.

— Marie-Louise, reprit-il, tu ne songes point à me plaire aujourd'hui. Jamais il ne se vit rien de si beau! D'Astorga est un vaillant homme, un digne descendant du Cid. Tu le couronneras de ta main.

— Lui! il n'est donc pas mort?

— Il combat comme un lion, comme un noble Espagnol; c'est bien lui, je le reconnais toujours à ses banderoles. Le voilà qui vient de tuer un taureau qui s'est pourtant bien défendu. Bravo, taureau! Bravo, d'Astorga!

Le duc en tua quatre de sa main. Par un hasard providentiel, il ne reçut aucune blessure; mais cette abominable boucherie dura la journée entière. On apportait dans les intervalles des confitures, du chocolat et des sucreries, et la malheureuse reine dut y faire honneur, lorsque son cœur se soulevait.

Enfin on leva la séance. Le duc vint, tout couvert de sang, recevoir des mains de la reine le prix du combat, qu'elle lui décerna d'une main tremblante, en détournant la tête. Il baisa cette main qui le couronnait, et les applaudissements recommencèrent.

Au moment où la reine quittait le cirque, elle trouva sur son passage un seigneur d'une cinquantaine d'années, de fort haute mine, vêtu à la française, qui la salua profondément. Près de lui était un autre seigneur avec le costume espagnol; l'un et l'autre ne lui semblaient pas inconnus. Elle les regarda avec distraction ; son émotion durait encore; cependant, elle les remarqua assez pour demander leurs noms, lorsqu'elle fut rentrée au palais,

— L'un, celui qui a eu le bon esprit de prendre des vêtements espagnols, est le marquis de Flamarens. Il montre son savoir-vivre en adoptant les usages et les modes des gens qu'il est venu visiter.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est bien différent, on n'en dira pas autant de lui. Il habite l'Espagne depuis nombre d'années et il a conservé la marque et les manières de son pays. Celui-là, c'est un de vos parents, madame.

— Un de mes parents, ici! et je ne l'ai pas vu, et je ne le sais point! qui donc peut-il être?

— C'est un bâtard de feu Monsieur, frère du roi Louis XIII, le comte de Charny.

— Le fils de Louison?

— Lui-même.

— Ah! je veux le voir.

— Madame, il ne va point à la cour.

— Il ne va point à la cour, et pourquoi cela? Les bâtards de la maison de France peuvent marcher les égaux des plus puissants princes.

C'était le marquis de Las Balbazu qui lui donnait ces détails. Il n'osa pas la contredire; il ajouta seulement :

— Madame, le comte de Charny est pauvre.

— Mademoiselle de Montpensier n'a-t-elle donc pas soin de son frère? et madame de Guise et madame de Modène?

— Il doit tout, je crois, aux bontés de Mademoiselle.

— Il ne lui doit apparemment pas grand'chose, puisqu'elle ne lui donne pas de quoi soutenir son rang à la cour. Marquis, je veux recevoir demain matin le comte de Charny; qu'on le prévienne.

— Madame, j'en instruirai la camarera-mayor.

La reine rougit; on lui rappelait ainsi qu'elle n'était pas sa maîtresse, qu'elle dépendait, dans son propre royaume, de cette femme insolente qui s'adjugeait le droit de la contredire et de la dominer.

— Et moi, j'en parlerai au roi, répliqua-t-elle en soupirant.

Elle craignait que le roi ne fût pas, ou ne voulût pas être le plus puissant en cette circonstance.

Le comte de Charny était, en effet, le fils bien reconnu de Monsieur, Gaston, et d'une jolie fille nommée Louison, qui fut sa maîtresse pendant plusieurs années.

Elle était d'abord fille d'honneur de Madame; ce fut là qu'il la connut. Elle lui résista pendant fort longtemps et il en fut très-amoureux, à cause de cette résistance même. Elle l'aimait cependant, mais elle

était honnête et s'enfuit à Tours, pour se mettre à l'abri des tentations.

Monsieur l'y suivit peu après, sous prétexte de mission d'abord, et en exil, je crois, ensuite. Elle fut tout effrayée de se retrouver avec lui et sentit qu'elle céderait bientôt, surtout parce qu'il était malheureux. Louison était belle et charmante. Elle était bonne, elle avait de l'esprit. Monsieur l'aima plus qu'aucune autre femme, excepté la seconde Madame, qu'il enleva, et encore, j'ai ouï dire à mon père que c'était plutôt par esprit de contradiction.

De ce commerce, il naquit un fils qui fut connu toute son enfance sous le nom de *fils de Louison*. Monsieur était un grand égoïste, il ne prit aucun soin de cet enfant et l'eût abandonné sans Mademoiselle, tout aussi pourvue que monsieur son père de l'esprit de contradiction. Lorsqu'elle fut brouillée avec lui, pour lui faire niche, elle prit chez elle *son frère*, le reconnut pour tel, lui acheta la terre de Charny, lui en fit porter le nom, avec le titre de chevalier, puis celui de comte. Elle l'éleva à ses frais et lui acheta un régiment.

Cette bonté dura tant qu'elle fut en querelle avec Monsieur; elle se ralentit après leur raccommodement, et cessa presque tout à fait à la mort de M. le duc d'Orléans. Mademoiselle prit pour prétexte quelques folies de jeunesse et abandonna à peu près le pauvre bâtard. Las de solliciter en France, où on le repoussait de partout, il s'en alla en Espagne, tenter la fortune; elle ne lui fut pas plus prospère.

Il ne faisait littéralement que végéter à l'époque où la reine l'aperçut, et, dès le soir même, elle en parla au roi.

Celui-ci l'écouta avec une indifférence marquée, et, lorsqu'elle lui fit part de son désir de recevoir le comte, il lui en témoigna son étonnement, et lui défendit d'en rien faire.

— Comment, dit-elle, tu me défends de voir le cousin germain de mon père?

— C'est un bâtard, c'est un homme imbu des idées françaises et qui ne pourrait que les fortifier en toi.

— Il est pauvre, sire, et c'est une honte pour moi et pour les miens.

— Pour *les siens*, c'est possible; quant à toi, tu n'as plus d'autres *tiens* que ceux qui m'appartiennent.

— Ah! sire, pour être reine d'Espagne, il faut donc fouler aux pieds les droits de la nature?

— Je ne t'empêche pas d'écrire en France, d'en recevoir des lettres; ta belle-mère, j'espère, ne t'en laisse pas chômer. Cette princesse palatine, cette Madame, n'est pas la belle-sœur d'un grand roi, c'est un scribe.

Chaque fois qu'il trouvait un mot à lancer contre les Français, ou tout ce qui venait de France, il n'y manquait point. La reine le laissa dire, mais elle insista encore pour voir le comte de Charny; elle fut refusée, elle en pleura de colère et de chagrin.

— Au moins, il me sera permis de lui envoyer quelque secours? tu ne seras pas assez barbare pour me le defendre?

Il fallut prier fort longtemps; elle obtint enfin ce qu'elle demandait et, dès le lendemain matin, son premier soin fut de dépêcher Nada au comte, avec une bonne somme et une lettre. Le nain était chargé de vive voix de mille détails et de mille regrets pour le pauvre exilé; la reine ne pouvait le voir, elle n'était pas libre, chacun le savait, et Charny le comprendrait bien.

Au moment où le nain allait partir avec son message, la duchesse de Terra-Nova entrait d'un côté et le majordome-mayor se présentait d'un autre, tous les deux suivant les prérogatives de leur charge. La camarera s'approcha vivement du petit homme et lui demanda ce qu'il emportait là et d'où venait cet or.

— Je vais remplir un ordre de Sa Majesté, répliqua-t-il.

— Est-il vrai, madame?

— Oui, cela est vrai.

— Et ne peut-on savoir où vous envoyez ce gentil messager?

— Je l'envoie au comte de Charny, mon cousin, avec la permission du roi.

— Au comte de Charny! un hérétique, un homme qui va tout au plus à la messe le dimanche; un homme qui passe sa vie à attaquer la sainte Inquisition! Pardonnez-moi, madame, mais Votre Majesté n'enverra pas cet argent, elle ne fera rien pour cet homme-là, et, quant à le recevoir, je préférerais admettre ici le dernier frère lai du dernier des ordres mendiants.

— Qu'est-ce à dire, madame? ne suis-je pas la maîtresse de ce qui m'appartient? ne puis-je en disposer comme il me plaît?

— Non, madame. Je suis la surintendante de la maison de Votre Majesté, je réponds de ce qui s'y trouve et de ce qui s'y passe. Je devrais compte de cette somme à votre seigneur le roi, et je ne veux pas être accusée d'en avoir fait un aussi mauvais usage. Nada, rends-moi ce portefeuille sur-le-champ!

— Faut-il le rendre? demanda le nain à la reine.

— Non, répliqua celle-ci. Va-t'en exécuter mes ordres.

— Et moi, je te le défends, s'écria impétueusement la duègne; si tu me désobéis, je te fais fouetter et jeter au cachot.

— Hélas! madame, défendez-moi, dit le nain en pleurant; elle le ferait comme elle le dit.

— Donne-moi cet argent, mon pauvre nain, et n'aie pas peur, je te défendrai, quoi qu'il arrive, toi, mon fidèle serviteur. Je choisirai un autre messager qui n'aura rien à craindre de cette mégère.

La reine parlait presque toujours français à Nada: la duchesse n'entendait pas notre langue; M. d'Astorga la parlait à merveille, tout en n'en faisant pas semblant devant ses ennemis. En cette circonstance, il se départit de sa réserve, et, s'inclinant profondément devant sa souveraine, il lui demanda ce qu'elle souhaitait envoyer au comte de Charny.

Elle le regarda, étonnée et embarrassée, et dit presque en balbutiant :

— Il y avait dans ce portefeuille cinquante mille écus.

— C'est bien, madame; que Votre Majesté n'en prenne aucun souci : le messager est trouvé et vos ordres seront exécutés dès ce soir.

La duchesse les regardait tous deux, l'un après l'autre; elle étouffait de colère, elle ne comprenait rien; elle vit seulement le duc d'Astorga sortir, la reine étonnée remettre le portefeuille dans sa poche, et Nada se cacher pour rire.

Elle commença par donner à celui-ci un coup de pied qui le fit chanter sur un autre air; puis elle dit à la reine d'un ton rogue :

— Je vais m'informer si c'est le bon plaisir de Sa Majesté le roi que le majordome-mayor de la reine s'entretienne avec elle dans une langue qu'il a défendu de parler à sa cour, et si je dois servir de risée à un misérable avorton, autorisé par sa maîtresse à me manquer de respect.

Et, là-dessus, elle se retourna et sortit, sans donner à la reine même le plus petit témoignage de politesse.

— Suis-je assez malheureuse, Nada? est-il une condition pire que la mienne?

— Madame, mon duc va envoyer de ses deniers les cinquante mille écus au pauvre comte, et Votre Majesté sera obéie.

— Penses-tu que je ne les lui rendrai point, mon enfant? Tu vas lui aller remettre tout à l'heure ce portefeuille de ma part.

— Il ne le prendra pas, madame; car cette vieille fée devinerait que vous avez donné de l'argent malgré elle, et Dieu sait les persécutions!

— Porte-le, je le veux.

— J'obéirais à Votre Majesté, lors même qu'elle ordonnerait ma mort; je m'en vais donc aller au palais d'Astorga; cependant, je crains les suites...

Le nain remplit sa mission et remit le portefeuille au duc. Celui-ci l'accepta, c'est-à-dire il accepta le contenant, qui était en satin couleur de bluet, brodé aux chiffres de la reine, en disant qu'il en ferait la plus précieuse relique. Quant à l'argent, il le rendit à Nada, et le chargea de dire à Sa Majesté qu'il serait le plus malheureux des hommes si elle le contraignait à le reprendre.

— Je la bénirai chaque jour de m'avoir permis de lui être agréable pour cette bagatelle; ce sera le plus beau moment de ma vie. D'ailleurs, la duchesse de Terra-Nova demandera cet or, et il faudra le lui présenter, ou bien le roi saura tout. Nous en serons victimes, la reine, moi et toi; qu'elle choisisse.

La reine eut beaucoup de peine à se laisser convaincre, et cependant qu'étaient cinquante mille écus pour le duc d'Astorga? Ils sont cinq ou six seigneurs, en Espagne, plus riches que des rois ailleurs.

La reine fut trop surveillée les jours suivants pour qu'il fût possible de songer à la connétable, et pourtant, la pauvre femme séchait d'impatience et n'espérait qu'en elle ici-bas. Le roi fut assez vivement tourmenté de l'incident relatif au comte de Charny, et, par contre-coup, la reine le fut davantage. La Terra-Nova se fit sa gardienne et ne lui permit de parler à personne, autrement qu'en sa présence; Nada luimême, et surtout lui, fut écarté.

Le hasard la servit mieux que toutes ses prévisions. Ainsi que le roi l'avait annoncé, ils commencèrent ensemble la visite des couvents. Ce fut la grande réjouissance de cette malheureuse reine. Elle était avec le roi, chacun dans un fauteuil, les religieuses à leurs pieds et quantité de dames venant leur baiser les mains. On causait de toutes choses qui n'intéressaient guère la princesse, on lui apportait des *agnus*, on lui donnait des images et des broderies: ensuite elle demandait sa collation, consistant invariablement en un chapon rôti. Elle mangeait seule. Le roi ne prenait rien chez les nonnes, tout au plus quelques friandises; il regardait manger la reine et se plaignait qu'elle mangeât trop.

— Hélas! que veux-tu que je fasse? répliquait Marie-Louise en soupirant encore.

Elle soupirait toujours; que pouvait-elle faire de mieux pour se consoler?

Un matin, tout était prêt, ils allaient partir pour le couvent de l'Annonciade; Nada avait trouvé le moyen de glisser à la reine qu'elle y trouverait la connétable, enfermée dans ce cloître par ordre de son mari. Elle tenait donc beaucoup à s'y rendre. Il arrive un courrier, il s'agit d'une affaire pressée, le conseil s'assemble, le roi ne peut sortir. La reine fait demander si elle ne peut aller seule avec ses dames à l'Annonciade; la terrible camarera-mayor était là.

Il fallut bien des discours, bien des ambassades; enfin la permission fut accordée; la reine en sauta presque de joie.

— Vous avez donc bien grande envie de sortir, madame? dit avec sa voix rogue la vieille femme.

— J'ai envie de quitter cette sombre chambre pour un sombre parloir de couvent; cela s'appelle changer de place et voilà tout; rassurez-vous, madame, la joie n'a rien à voir dans tout cela.

L'arrivée de la reine au couvent fut un événement, bien entendu; on ne l'y avait point vue encore. Elle fut reçue comme il est d'usage, conduite au parloir, où elle trouva son fauteuil et son chapon, des religieuses, des dames, enfin ce qu'elle trouvait ailleurs. Son regard errait avec distraction sur tout cela, sans rencontrer ce qu'elle cherchait. Elle ne voyait autour d'elle rien que de trop vulgaire pour pouvoir s'y tromper.

Tout à coup, une femme paraît; une femme de quarante ans et à laquelle on en eût donné trente à peine, avec des cheveux magnifiques, une taille et un port dignes d'une impératrice, un teint, des yeux d'Italienne, vêtue à l'espagnole, seulement tout autrement que les autres, en ôtant ce qui est de trop et en mettant ce qui manque. Aussitôt, la reine reconnut Marie de Mancini, et son cœur se mit à battre. Marie de Mancini, la première maîtresse de Louis XIV! Marie de Mancini, l'amie de sa mère, l'amie de Monsieur! Marie de Mancini, à Madrid! C'était presque retrouver la France.

Elle fut si émue, qu'elle n'eut pas la force de lui parler; elle la regarda d'abord et ne lui rendit même pas une révérence fort respectueuse qu'elle lui fit. Les yeux de la Terra-Nova commencèrent à la poignarder.

— Voici, madame la connétable Colonna, dit l'abbesse, Votre Majesté la verra sans doute avec plaisir.

— Ah! oui, répliqua Marie d'Orléans, oui, c'était une amie de ma mère.

La connétable se mit à genoux et lui baisa la main en pleurant.

— Madame, madame, dit-elle en français, que je suis heureuse de vous voir! que vous êtes belle, et que vous ressemblez à madame Henriette, que j'ai tant aimée!

Les choses se jugent différemment à distance et dans d'autres temps. Lorsqu'elles étaient jeunes toutes deux, madame Henriette et Marie de Mancini, fort bien en apparence, ne pouvaient se souffrir. Elles étaient jalouses l'une de l'autre, jalouses de leur beauté, de leur esprit, de leur grâce; jalouses surtout de la faveur du roi, qu'elles partagèrent à différentes époques. Maintenant, tout cela s'effaçait; il ne restait que les souvenirs des bons moments passés ensemble, souvenirs surtout de cette mort horrible de madame Henriette, à vingt-sept ans et par un crime!

Le malheur de la connétable la rendait infiniment

plus sensible; il attendrissait son cœur, qui, d'ordinaire, s'attendrissait moins que sa tête; elle était assez folle en actions et en paroles, ainsi que sa vie l'a prouvé.

Ce jour-là, elle fut véritablement émue; elle parla le langage d'une sensibilité profonde, et la joie qu'elle exprimait était sincère comme ses regrets.

— Madame la connétable, dit la reine, asseyez-vous.

— Madame, reprit la camarera-mayor, je demande pardon à Votre Majesté, madame la connétable ne peut avoir auprès d'elle de place distinguée, elle n'y a point de droit.

— Je ne suis pas au palais, madame; je ne suis ni à l'Escurial ni à Ildefonse; je suis chez madame l'abbesse de l'Annonciade, et non pas à la cour.

— Partout où est Votre Majesté, elle est chez elle, et, par conséquent, elle y tient sa cour.

— Allons, madame la connétable, mettez-vous donc où vous pourrez, mais près de moi du moins.

XV

C'est ici le lieu de raconter cette étrange existence. La nièce du cardinal Mazarin, qui fut bien près de devenir reine de France, ne peut passer inaperçue lorsqu'on la rencontre sous la plume. Je l'ai connue, j'en ai surtout beaucoup entendu parler, j'ai eu entre les mains ses propres mémoires, ceux qu'elle avait écrits elle-même et ceux qu'on écrivit sous son nom; tout cela est assez curieux pour qu'on en garde le souvenir.

Je ne m'amuserai point à répéter ce qui traîne partout, ce que tout le monde sait, c'est-à-dire la passion du roi pour elle et ce qui se passa en France à cause de cette belle, qui ne l'était point. C'était une fille plate, noire, maigre, bonne tout au plus pour les yeux d'un adolescent et sans aucun de ces attraits qui attachent. Plus tard, tout cela lui vint; il y a des femmes qui sont ainsi.

Elle ne put donc épouser le roi, qui l'aimait et, auquel elle dit ce fameux mot, lorsqu'on les sépara:

— Sire, vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars!

Elle n'aimait pas passionnément l'homme chez Louis XIV; elle aimait le roi, la couronne; elle voulait dominer son oncle, et lui prouver qu'elle n'avait nul besoin de lui pour parvenir. Son vrai sentiment fut pour le duc Charles de Lorraine. Le roi le sut et jamais il ne lui pardonna.

A dater de ce moment, elle lui devint indifférente et il ne désira point la retenir près de lui. Lorsqu'il fut question de son mariage avec un prince romain, connétable de père en fils depuis plusieurs générations, le roi, bien loin de s'y opposer, y donna les mains de tout son pouvoir. En vain elle se jeta à ses genoux, pour lui demander de rester en France, il lui répondit que les volontés d'un mort devaient être respectées et qu'il ne ferait rien pour la retenir, puisque le cardinal en avait décidé autrement.

— Ah! sire, lui dit-elle, vous ne m'aimez plus, vous ne m'avez jamais aimée!

— Madame, répliqua-t-il, je sais à quoi m'en tenir là-dessus, et aussi sur votre amour, à vous, dont vous me voulez tant persuader. Brisons là! partez pour l'Italie et soyez heureuse!

Marie de Mancini pleura, mais il fallut obéir.

Elle quitta fièrement le roi et la cour, voulant montrer le même front serein à celui qui l'oubliait et la méconnaissait ainsi. Elle retrouva ses larmes pendant la route, et, jusqu'à Milan, les yeux ne lui séchèrent pas.

Là, elle rencontra le connétable et toute sa famille; là, elle fut mariée, au milieu d'un cérémonial brillant et magnifique. Le connétable était jeune, bien fait; cependant elle ne l'aima point; elle ne pouvait lui pardonner l'indifférence du roi, elle s'en prenait à lui de ce qu'on ne l'avait pas retenue en France, et, voyez quelle injustice, ce fut lui qui paya l'inconstance de son rival!

Il l'adora et lui rendit la vie bien douce, ne s'inquiétant point de ce qui tourmente tant d'ordinaire les maris italiens. Ils vivaient à Rome, menant un grand état. Le connétable n'avait point cru à l'innocence des amours de Marie avec le roi; lorsqu'il fut sûr de leur chasteté, il accorda à sa femme une confiance entière, ne voulant pour rien au monde lui retirer cette liberté dont elle usait si dignement, car elle était considérée comme la première dame de Rome.

Je vous assure qu'elle en usa ensuite tout autrement! La nature l'avait créée folle; il n'était pas possible de la changer, surtout avec les chances que lui jeta la fortune. Elle ne put s'accoutumer à ce mari si bon, auquel elle donna plusieurs enfants néanmoins. Elle le domina d'abord, en fit un esclave; puis elle le rendit ridicule dans toute l'Europe, lui qui semblait si peu fait pour cela. Ce que peut une femme en ce genre n'a point de bornes.

La fortune du prince Colonna était immense; il avait des terres et des villas partout en Italie. Marie conduisait son mari de l'une à l'autre; elle aimait particulièrement la chasse; cet exercice lui rappelait ses beaux jours de Fontainebleau et de Compiègne. Les Colonna chassaient quinze jours durant sans sortir de leurs terres, et l'on abattait jusqu'à soixante sangliers, dans une de ces campagnes.

C'était bon pour tromper ses regrets; ces magnificences princières ne la consolaient pas, elle enviait cette cour de France, cette société charmante, spirituelle, éclairée, qu'on ne trouve point ailleurs; elle se mourait d'ennui. A la suite d'une couche, sa santé se dérangea; elle en profita pour changer ses rapports avec le prince et pour lui interdire toute relation intime, sous prétexte de ses souffrances. Il en résulta d'abord de l'humeur, des reproches, des sévices, des infidélités. Le connétable chercha hors de chez lui ce qu'il n'y rencontrait plus, et, ce qui arrive presque toujours en pareil cas, il devint jaloux, lui qui ignorait cette maladie.

Il chassa les pages de sa femme, prétendit qu'elle aimait trop le duc de Nevers, son frère, qui venait les voir tous les ans. Un jour, au Corso, le duc se jeta masqué sur le marchepied de leur voiture; il se démasqua à temps : sans cela, le poignard du prince eût été se loger dans sa poitrine.

Les deux époux s'en allèrent ensemble passer l'hiver à Venise, et, là, ce fut le tour du mari de troubler la maison. Il avait en même temps deux maîtresses; une certaine marquise vénitienne et la princesse Ghigi.

La première était fort aimée, disait-on; elle était belle, mais sotte. Bien qu'elle en fût jalouse,

la connétable, au fond, ne la craignait pas beaucoup ; elle savait qu'elle en triompherait tôt ou tard.

Quant à la Chigi, c'était une autre question ; on peut, sans médisance, lui mettre sur la conscience tout ce que fit depuis Marie de Mancini. Une lutte s'établit entre ces deux femmes; la Chigi la brouilla définitivement avec son mari, et cela, par des moyens infâmes.

Ils étaient retournés à Rome, cette rivale les suivit jusque-là.

Elle avait juré de perdre la princesse, à laquelle elle portait une de ces haines de femme et d'Italienne qui ne ménagent rien, à qui rien n'est sacré. La connétable avait eu le malheur de la blesser un jour dans son orgueil, par une réflexion sur sa manière de s'habiller et sur un habit jaune à bordure rouge, qui lui tirait l'œil d'une lieue.

— Regardez donc la Chigi, ce soir, dit-elle à un beau marquis génois, auquel la Chigi voulait plaire ; elle a l'air d'un suisse de la chapelle du pape ; il ne lui manque même pas la moustache.

Le propos fut répété et arriva à son adresse. La princesse était grande, forte, barbue ; c'était une de ces beautés robustes que certains hommes prisent infiniment et que d'autres dédaignent. Elle avait l'âme ardente et haineuse ; elle s'attacha à la connétable pour la perdre, et elle y réussit.

Elle commença par la décrier de toutes parts, lui prêtant des aventures qu'elle n'avait pas, lui prêtant même des mots et des critiques auxquelles elle n'avait pas songé et qui lui suscitèrent une foule d'ennemis. Ce ne fut pas tout : elle entreprit la conquête du connétable et n'eut pas de peine à en venir à bout. Il devint son adorateur déclaré.

Marie de Mancini ne le supporta pas, elle s'en plaignit au coupable lui-même.

— Puisqu'il vous fallait une nouvelle maîtresse, monsieur, n'en pouviez-vous choisir une autre, et sera-t-il bien séant de vous voir attaché à mon ennemie ?

— C'est justement pour cela, lui répondit-il ; je ne l'aime pas, je ne m'en occupe que pour la faire taire.

Le moyen était singulièrement choisi, on va le voir.

Après les propos et les calomnies vinrent les actions. La Chigi envoya des billets doux à sa rivale, billets on ne peut plus compromettants, qu'elle mettait dans les mains de son mari. Celui-ci, furieux, arrivait près de sa femme avec ces pièces de conviction ; elle se justifiait à grand'peine, mais c'était une injure de plus, qu'elle ne pardonnait point.

Une nuit d'été, la Chigi avait emmené son amant à une de ses villas, où ils avaient fait un repas délicieux et s'étaient amusés avec quelques amis, des musiciens, des chanteurs, des virtuoses de toute sorte ; ils revenaient un peu avant le jour, par un de ces temps d'Italie dont on ne se doute pas en France.

— Allons reconduire le connétable, dit la princesse avec un enthousiasme que toute la bande partagea.

— Non, madame, je ne le souffrirai pas ; c'est à moi, au contraire...

— Du tout, du tout ; nous devons vous ramener au logis conjugal, près de cette belle et *royale* Marie, qui soupire de votre absence.

Un éclat de rire général accueillit ces paroles. Le connétable se mordit les lèvres.

— Hein ! fit-il.

Les carrosses s'arrêtèrent devant le palais Colonna, et, là, chacun put voir, à la fenêtre de la connétable, une échelle de soie attachée au balcon. La Chigi la montra au mari en ajoutant :

— Ne vous disais-je pas qu'on supportait impatiemment votre absence ?

Le connétable s'élança hors du carrosse, se fit ouvrir les portes, en éveillant les suisses, qui tardaient à venir, se précipita dans le palais et monta chez sa femme, où il tomba comme un ouragan. Elle dormait d'un sommeil calme ; pourtant, la croisée était ouverte et il entendit la Chigi qui disait en riant :

— Il a tant tardé, que le galant est en fuite et la savante Marie endormie ; les petits degrés ne sont pas faits que pour les filles de chambre.

C'était lui tracer sa conduite, il chercha partout le galant qu'il n'avait garde de trouver, puisqu'il n'existait point. Il fit ensuite une scène horrible, après laquelle une réconciliation franche n'était plus possible. Il est des insultes qu'une femme de ce caractère ne pardonne jamais.

Le connétable ne voulut pas admettre qu'une rivale fût assez infâme pour jouer cette comédie de l'échelle et perdre une innocente, afin de se venger d'une légère injure. Il resta dans son aveuglement, devint dur, injuste, presque cruel, et prépara lui-même les malheurs qui suivirent.

Sur ces entrefaites, le chevalier de Lorraine arriva à Rome, exilé par le crédit de madame Henriette (mère de notre reine d'Espagne), qui ne pouvait le souffrir près de Monsieur, dont il conduisait la maison, ce qui le rendait sa victime.

Le chevalier de Lorraine, pour Marie de Mancini, était un ami ; c'était un reflet du passé, c'était un homme auquel elle pourrait parler de sa jeunesse et de sa gloire, et cet homme était beau à miracle, spirituel comme un démon ; il avait le génie de la domination et de l'intrigue à bouleverser tout un royaume.

Il s'établit, pour ainsi dire, au palais Colonna, d'où il ne bougeait. Il fut de toutes les parties de la connétable, qui, lasse de pleurer seule chez elle, et excitée d'ailleurs par sa sœur Hortense et le duc de Nevers, s'était lancée dans tous les plaisirs. Hortense de Mancini avait épousé M. de la Meilleraie ; le cardinal en fit son héritier et il créa pour lui le duché de Mazarin. C'était un insensé et un imbécile. La belle Hortense, plus folle encore que Marie, ne pouvait vivre avec un tel être ; elle l'abandonna et se mit à courir les aventures. Chacun sait comment elle s'en acquitta.

Hortense n'était pas femme à retenir sa sœur ; au contraire, elle l'entraîna de toutes ses forces, et Marie ne demandait pas mieux. Ce ne furent que festins, parties, réjouissances de toute sorte, dans lesquelles le chevalier de Lorraine fut le cavalier assidu de Marie. Cette bande joyeuse ne se quittait point ; ils rendirent au connétable et à la Chigi la monnaie de leurs plaisanteries et de leurs divertissements ; on ne parlait d'autre chose dans Rome.

Ils prenaient des bains dans le Tibre : ces dames en naïades, vêtues de longues robes de gaze, drapées à l'antique ; ces messieurs en tritons. On avait construit sur le fleuve une galerie de joncs, de feuilles, de roseaux et de fleurs marines, qui attiraient les regards et faisait l'admiration de tout le monde. La connétable, une fois, faillit se noyer ; elle fut sauvée par son frère.

On comprend ce que pouvait être une union aussi bien assortie.

Les sévices succédaient aux fêtes, et l'on s'empressait de se séparer, las de se quereller et d'être ensemble.

A Rome, rien n'est secret, dans les maisons des grands surtout. Pasquin s'empara de ces désordres, et en amusa la ville entière; les épigrammes pleuvaient chaque matin; ce qui acheva d'exaspérer le connétable. On alla jusqu'à prétendre que le chevalier de Lorraine avait fait peindre Marie de Mancini en naïade.

Le duc de Nevers excitait encore les craintes de sa sœur, en lui répétant que son mari se fâcherait tout à fait et l'enfermerait dans une de ses forteresses, d'où il n'y aurait pas moyen de la tirer.

— Qu'y puis-je faire? répondait-elle.

— Ma sœur, reprenait Hortense, je vous ai donné l'exemple; suivez-le, allons-nous-en!

— Où irons-nous? En France? Le roi ne nous y souffrira point; il nous rendra à nos maris; j'ai trop compris qu'il ne voulait pas s'embarrasser de moi. En Italie? M. le connétable me reprendra à tous les buissons; il n'est pas un état qui lui refuse main-forte. Quant aux autres pays, excepté l'Angleterre, on n'y saurait vivre : ce sont des esprits chagrins et sérieux qui nous rendraient bientôt aussi tristes qu'eux-mêmes. Il vaut mieux rester.

— Et la prison?

— Je m'y résignerai et l'on me rendra justice.

— Bah! bah! ma sœur, si vous vous abandonnez vous-même, qui donc vous soutiendra? Suivez le conseil d'Hortense, c'est le bon.

Ces conseils, ces obsessions la décidèrent enfin. Un beau soir, elle s'échappa de Rome avec la duchesse de Mazarin, toutes deux vêtues en cavaliers. Elles s'en allaient par une manière de coche qui ne finissait point d'arriver, très-persuadées qu'on les chercherait partout, excepté là; ce qui fut vrai. Elles virent les officiers du saint-père, les agents du connétable, parcourant la route en tout sens, arrêtant les carrosses, interrogeant les femmes, molestant les dames de qualité, et ne daignant pas jeter un coup d'œil sur le modeste chariot où elles étaient côte à côte avec des fillettes et des frères quêteurs. On n'eût jamais reconnu ces brillantes dames dans les modestes étudiants, à l'air timide et simple, qui s'en allaient le long de la route le nez dans leurs livres et ne parlant que de leurs degrés qu'ils allaient prendre à Padoue, après avoir vu leur famille à Civita-Vecchia.

Elles échappèrent ainsi, et elles s'amusèrent fort! ce qui pour elles passait avant tout. En quittant le coche, elles allèrent droit au port, où elles cherchèrent une petite felouque tout aussi obscure que leur premier équipage. Elles étaient braves et ne craignaient au monde que d'être renvoyées à leurs maris. La felouque ne leur manqua point; elles la montèrent en compagnie de quelques matelots, et, toujours sous leurs costumes d'écoliers, se livrèrent aux vagues et aux tempêtes.

Le connétable envoya ses galères à leur poursuite. Elles les rencontrèrent et reconnurent le pavillon. Une d'elles même, aborda la felouque. Celui qui la commandait montra un ordre du saint-père, lui permettant de visiter tous les bâtiments. Les matelots n'eurent garde de s'y refuser; et les deux Mancini, le visage noirci par le soleil, les mains durcies par la manœuvre, dont elles avaient voulu absolument se mêler pour rendre leur déguisement plus complet, les conduisirent elles-mêmes jusque dans la fosse de la cale. Les officiers du connétable les quittèrent, enchantés de leur politesse, et leur laissèrent un certificat de visite, qui les exempta des autres et qui leur permit de débarquer à Marseille sans avoir été inquiétées, par ce danger-là du moins, car elles en coururent un autre, auquel elles n'échappèrent que par miracle.

Un vaisseau des corsaires d'Alger leur donna la chasse. La pauvre petite felouque était incapable de résister, et on parlait de se rendre, ce qui effrayait mortellement les coureuses d'aventures. Elles en auraient eu pour cette fois plus qu'elles n'en voulaient, et se voyaient déjà au sérail, où certainement elles eussent trouvé moyen de faire une révolution. Il se peut qu'en ce moment le connétable eût été accueilli comme un sauveur; je n'en répondrais pas néanmoins : avec de semblables têtes, un voyage en Barbarie avait peut-être des chances qu'elles n'eussent point avouées à d'autres, tout en se les avouant à elles-mêmes.

Elles furent sauvées par l'arrivée d'une frégate du roi, qui fit disparaître l'ennemi.

En mettant le pied en France, elles ne se cachèrent plus. Madame de Mazarin avait communiqué à sa sœur un peu de sa confiance et de sa hardiesse. Leur équipée fit un grand scandale. Elles écrivirent à leur famille, comptant être appuyées par elle et se donner une bonne revanche de leurs ennuis; la connétable même écrivit au roi; puis elles attendirent les reproches comme des reines, se faisant faire la cour par tous les badauds, et se montrant au peuple, dans leurs moments perdus.

Les réponses tardèrent; mais, comme ces dames ne se cachaient point, les agents du connétable et de M. de Mazarin les rattrapèrent. Elles en furent prévenues et n'eurent que le temps de décamper en reprenant les habits d'étudiant. Seulement, elles ne décampèrent pas seules et trouvèrent facilement des écuyers ne demandant pour récompense que l'honneur de les servir...

On les arrêta à Aix; ce qui mit toute la ville en rumeur. Elles furent retenues dans un couvent d'où elles refusaient de sortir avant d'avoir reçu les réponses de la cour. Bien leur en prit. Contre toute attente, le roi s'était souvenu de Marie de Mancini; il ne la soutint nullement, mais il donna ordre de la relâcher.

C'était beaucoup pour la connétable, ce n'était rien pour madame de Mazarin que de retomber au pouvoir de son mari; aussi elles se séparèrent, afin de mieux fuir leurs seigneurs et maîtres.

Hortense repassa la frontière et s'en retourna en Italie; Marie partit pour Paris, où, après son premier succès, elle espérait tout.

Il lui fallut bien décompter. La duchesse de Bouillon, sa sœur, la comtesse de Soissons, l'aînée des Mancini, et ses autres parentes refusèrent de la recevoir. Elle écrivit au roi et lui demanda à le voir; elle reçut pour toute réponse l'ordre de s'en aller à l'abbaye du Lys.

Là, elle resta quelques mois en retraite; ses sœurs et ses beaux-frères la vinrent visiter; la comtesse de Soissons lui envoya même un magnifique lit et quelques beaux présents. D'un autre côté, le connétable redemandait sa femme, et celle-ci, mortellement effrayée,

suppliait qu'on la laissât en France, tandis que sa famille, au contraire, enchantée de s'en débarrasser, la tourmentait pour qu'elle rejoignît son mari.

— Il me tuera ! répondait-elle.

— Oh! que non ! Et puis, d'ailleurs, il faut bien mourir, un jour ou l'autre, lui répliquait, avec son grand sang-froid d'imbécile, le duc de Mazarin. Moi, si Hortense revenait, je ne la tuerais pas.

Marie ne voulait qu'une chose, voir le roi. Elle se croyait sûre de tout obtenir, si elle lui parlait. Aussi écrivit-elle lettres sur lettres à M. Colbert pour obtenir cette faveur. Le roi ne l'accorda point. Il trouvait le scandale trop éclatant pour le soutenir envers et contre tous. La connétable, désolée, écrivit de nouveau, en annonçant qu'elle s'en irait, dans la galerie de Versailles, se jeter aux genoux de Sa Majesté et lui demander sa protection.

Si elle avait réellement envie de le faire, elle eut tort de le dire d'avance ; il fallait aller droit au but. Elle n'y gagna qu'un ordre d'exil à cinquante lieues de la cour. Cet ordre arriva comme un coup de foudre ; elle en fut d'abord atterrée, puis elle montra un front serein. Son orgueil lui prêta des forces.

— Dites à cet ingrat, reprit-elle, que je m'en vais, non pas à cinquante, mais à cent lieues ; je ne saurais jamais être assez loin de lui.

Elle partit pour Lyon, où elle séjourna quelques semaines, espérant peut-être qu'on la rappellerait. Il n'en fut rien. Madame Colonna s'en fut alors en Savoie retrouver Hortense, qui bouleversait la cour de Turin. Elle y fut bien reçue en commençant; mais le duc n'était pas homme à voir de si près une intrigue sans s'en mêler un peu. Il lui conseilla de retourner à Rome, lui donnant l'assurance que le connétable ne la tourmenterait plus et qu'elle n'aurait rien à craindre de lui.

— Il me l'a écrit, madame; je vous réponds de son repentir et de son indulgence.

— S'il vous l'a écrit, monsieur, s'il vous en répond, c'est une raison de plus pour que je n'y aille point. Je sais ce que valent toutes les promesses de monsieur mon mari.

Le duc insista tellement, qu'un beau jour, Marie demanda des chevaux, repassa le Saint-Bernard et s'en alla par la Suisse jusqu'à Bâle. Elle rencontra dans cette ville un marquis d'aventures fort brillant, qui débuta par afficher une passion extravagante. Il courait après elle depuis six mois, poussé par un désir insensé de lui plaire ; enfin, il osait avouer son amour, en la trouvant abandonnée; il osait espérer qu'elle accepterait ses très-humbles services; elle se garda de les refuser, et la malheureuse ne savait guère où cette démarche allait la conduire.

Le marquis, après lui avoir dépeint sa flamme, après lui avoir prodigué les compliments et les adorations, en vint au chapitre sérieux; il parla d'affaires et lui demanda où elle comptait se fixer. Marie avoua de bonne foi qu'elle n'en savait rien.

— Rentrez-vous en France? Nous en sommes à deux pas.

— Jamais! jamais je ne reverrai ce pays inhospitalier, où le roi est sans cœur et sans vergogne.

— Me permettez-vous alors de vous donner un conseil?

— J'écoute, monsieur le marquis; je suis très-heureuse de vous avoir rencontrée dans ma détresse.

— Eh bien, madame, croyez-moi, gagnez les Pays-Bas espagnols. Vous y trouverez tout ce qui vous manque, vous y serez accueillie comme vous méritez de l'être. Bruxelles est plein d'agréments, les étrangers y abondent, la cour y est polie et agréable. Si vous ne vous plaisez point en cette ville, vous avez Anvers, où l'on est mieux encore peut-être, et d'où l'on peut passer en Angleterre au premier caprice.

— C'est vrai.

— Croyez-moi, partez. Que ferez-vous ici? Messieurs des cantons suisses ne vous protégeront pas : ils ne veulent se faire de querelle avec personne. Si M. le connétable vous réclame, ils vous rendront, ou bien ils vous chasseront, l'un des deux.

— Je m'en irai auparavant; je ne me consolerais pas d'être chassée par ces bourgeois.

Le marquis revint à la charge et la persuada; elle se laissa conduire par lui à Bruxelles ; tout le long du chemin, il redoubla de protestations de dévouement et sema les pistoles, pour satisfaire ses fantaisies. Elle le goûtait fort, acceptait ses conseils et s'en reposait sur lui de toute manière.

Au moment d'entrer dans la capitale du Brabant, elle s'arrêta à une assez belle auberge. Le marquis voulut aller en avant, prendre langue et s'informer. Il revint le même soir tout effaré, fit préparer les carrosses et ordonna de tourner la ville sans y entrer. Madame Colonna s'informa avec anxiété des raisons de ce changement.

— Madame, vous n'êtes pas en sûreté ici; il faut déguerpir et nous embarquer pour l'Angleterre. M. le connétable a déjà tout tourné contre vous. Nous allons à Anvers, chez un de mes amis, un homme sûr. Nous y arriverons demain avant le jour, en faisant diligence, et, la nuit suivante, nous monterons sur le premier bâtiment venu; nul ne saura rien, nul ne vous verra, si nous sommes habiles et si nous nous pressons.

Madame Colonna eut une peur épouvantable, elle trouva le plan admirable et y donna son approbation. Ils voyagèrent toute la nuit. Elle finit par s'endormir de fatigue et ne s'éveilla qu'au moment où le carrosse traversait un pont-levis ; le bruit des chaînes la tira de son sommeil.

— Où sommes-nous? demanda-t-elle.

— Nous arrivons chez mon ami; sa maison est un château fort, vous le voyez; nous n'y craindrons personne.

La connétable se frotta les yeux, elle dormait encore à moitié; cependant il lui sembla voir des soldats qui la regardaient passer. Elle en acquit la certitude lorsqu'elle fut saluée, en descendant, par trois officiers, porteurs d'un ordre de l'archiduchesse gouvernante, qui enjoignait de la garder prisonnière dans la citadelle d'Anvers, sur la demande du connétable prince Colonna et jusqu'à ce que celui-ci eût décidé de son sort.

Elle retourna la tête pour chercher son conseiller en ce moment critique, elle ne l'aperçut plus. Le traître avait disparu, une fois sa mission accomplie.

— Ah! dit-elle, c'est avec l'argent de mon mari que j'ai été si bien régalée!

Elle était vaincue et il fallait céder; ce qu'elle fit, à son grand déplaisir. Cet orgueil de Satan ne voulait pas plier. Elle fut enfermée strictement sous les verrous, et, de là, elle parlementa. Le connétable ne voulait rien entendre, il fallait revenir et revenir sans condition ou bien rester sous clef.

Elle y resta, et sans trop se plaindre. Cependant

l'ennui la gagnait, elle ne voyait personne que ses femmes, on l'avait mise au secret. Une des filles de service lui raconta un jour le mariage de mademoiselle d'Orléans avec le roi d'Espagne et ajouta qu'elle devrait aller à Madrid, où elle serait bien protégée, Monsieur ayant gardé de très-bons souvenirs du feu cardinal de Mazarin et de tout ce qui lui appartenait.

— Hélas! je ne demande pas mieux; mais comment faire?

— Autorisez-moi seulement, madame; je réponds de tout.

— J'ai déjà été bien trompée, ma pauvre fille; mais je me fie à toi; si tu abuses de ma confiance, que Dieu te punisse! Je n'ai pas la force de me défendre.

La bonne fille n'en abusa point, elle était dévouée. Elle arrangea tout, en effet, et obtint un ordre de transférer la recluse à Saint-Sébastien, pour la diriger ensuite sur Madrid. On était partout ravi de ne la point conserver chez soi, chacun se défiait de ces Mancini; nous verrons plus tard qu'on n'avait pas tort, quant aux autres du moins.

La connétable fut embarquée à Ostende, sur une galère frétée exprès aux frais de son mari. Elle arriva en Espagne et fut reçue sans aucune pompe; ce qui lui parut de mauvais augure, puisqu'elle était annoncée.

XVI

Je veux en finir tout de suite avec Marie de Mancini, pour ne pas en embarrasser mon récit, même dans ce qui regarde la reine d'Espagne et les circonstances où elle se trouva mêlée.

En arrivant à Madrid, Marie espérait être reçue chez le marquis de Las Balbazu, son beau-frère; au lieu de cela, elle fut installée dans le couvent où nous l'avons trouvée. Elle en sortait quelquefois par fraude, et restait plusieurs jours dehors. Elle alla même demander asile à M. et madame de Villars, qui se trouvèrent fort embarrassés; ils n'osaient la recueillir sans l'autorisation du roi, et ils ne voulaient pas la mettre sur le pavé. Ils prirent un troisième parti qui était de la faire entrer chez madame de Las Balbazu et d'obtenir qu'elle y fût bien traitée. Son esprit inquiet ne put durer ainsi. Elle s'en retourna à l'Annonciade, où nous l'avons vue.

La reine ne résista pas au désir de l'interroger et de causer avec elle en français, à la barbe de la duchesse. Puisqu'elle avait commencé, elle ne s'en gêna plus et resta avec elle une bonne heure; la connétable eut le temps d'exposer ses raisons et Marie d'Orléans de les entendre. Celle-ci lui promit de faire ce qu'elle pourrait et ne lui cacha pas que c'était peu de chose.

— J'aimerais mieux vous voir protégée par cette vieille mégère, mon tyran; cela serait plus efficace. En Espagne, ma chère connétable, le roi, et surtout la reine, sont deux idoles aux pieds d'or. On les adore, mais elles sont trop lourdes pour changer de place et réduites à l'impuissance par leur puissance même. La dernière femme du peuple de Madrid commande dans sa maison, et moi, je ne puis même garder dans la mienne qui il me plaît d'y avoir. Je n'ai d'autre désir en ce monde, je le dis souvent, que d'être une paysanne de Fontainebleau ou de Compiègne.

La reine fut enfin obligée de se retirer, en assurant à la connétable qu'elle aurait de ses nouvelles et qu'elle tâcherait de les lui donner bonnes. Elle promit d'écrire elle-même au connétable et d'obtenir de bonnes conditions, puisqu'elle était entre ses mains et qu'il fallait de force retourner avec lui.

Madame Colonna acquit toujours un soulagement à sa position; la marquise de Las Balbazu, sa chantque la reine la protégeait, consentit à ce qu'elle vînt de temps en temps chez elle, à ce qu'elle y vît du monde et qu'elle en reçût même dans son couvent, ce qui lui donna quelque répit; elle ne pouvait supporter la solitude.

La connétable n'était point capable de renoncer à l'amour, avant d'être bien certaine que l'amour renonçait à elle. Elle connut chez sa belle-sœur un comte de Vicente, cousin de celui que nous avons vu ambassadeur près du roi; il était jeune, mais il était laid à miracle et ne trouvait aucune dame qui daignât s'accommoder de cette laideur.

La connétable était coquette par habitude et par besoin. Elle fit à ce Vicente une foule de bienvenues et de bonnes grâces qui l'enchantaient et qu'il accepta pour la conversation. Marie de Mancini y fut bientôt prise; ce n'était pas là Louis XIV, ni le chevalier de Lorraine, mais elle avait plus de quarante ans, elle était proscrite et misérable; c'est la fable de la Fontaine, il vient un moment dans la vie où l'on s'occupe des vermisseaux après avoir refusé des aigles. Elle en était là.

Son esprit et le tour qu'elle savait donner aux choses rendaient sa conversation des plus recherchées; elle prit cette admiration pour de l'amour, elle prit l'amour-propre satisfait du quidam pour une passion et s'empressa d'y répondre. Ce qui l'étonnait, c'est qu'il ne se déclarât point, c'est qu'il restât dans les lieux communs et les phrases banales.

La connétable prit madame de Villars pour sa confidente, lui vanta le mérite de ce nouveau Pâris, à quoi la bonne ambassadrice ne se rendait point.

— Voyez, madame, comme il a quelque chose de fin et de fripon dans les yeux.

— Je ne trouve pas cela; il est horrible.

— C'est que vous le voyez mal. Ah! je suis bien heureuse!

— Heureuse de quoi?

— Heureuse de l'aimer.

— Il vous aime sans doute?

— Je ne sais; mais je l'aime, moi, et cela me suffit.

— Comment, il ne vous aime pas?

— Il m'aime peut-être, il n'en dit rien, il est timide, il a peur de moi, il a peur du connétable, il craint de s'embarquer dans une aventure; je l'excuse de tout, puisqu'il me plaît.

Ce fut encore pour elle quelques bons moments. Son imagination et son cœur faisaient les frais de cette intrigue, puisque le héros ne s'y prêtait pas; au contraire, il fuyait les occasions de la voir, depuis qu'il avait découvert l'amour qu'elle avait pour lui. Bien loin de s'en affliger, ou de le blâmer, elle le loua et se félicita elle-même.

— S'il n'était pas ainsi, ce serait très-malheureux: je courrais de grands risques, je serais bientôt tout à fait perdue et sans rémission.

C'est là ce qui s'appelle une grâce d'état.

La reine revint plusieurs fois à ce couvent, et, chaque

fois, elle fut plus enchantée de la connétable. Madame de Villars dans une lettre à madame de Coulanges, que cette aimable vieille femme m'a donnée à copier, — madame de Villars dépeint ainsi Marie de Mancini, un jour qu'elle arriva chez elle et qu'elle vint implorer sa pitié :

« Sa taille est des plus belles ; un corps à l'espagnole, qui ne lui couvre ni trop ni trop peu les épaules : ce qu'elle en montre est très-bien fait ; deux grosses tresses de cheveux noirs, renouées par le haut d'un beau ruban couleur de feu, le reste de ses cheveux en désordre ; de très-belles perles à son cou ; un air agité qui ne siérait pas à une autre et qui, pour lui être naturel, ne gâte rien ; de belles dents... Elle s'habille à l'espagnole, d'un air beaucoup plus agréable que ne le font toutes les femmes de notre cour. »

Ne trouvez-vous pas le quidam bien dégoûté, et n'était-ce pas un beau museau pour faire le renchéri avec une pareille femme !

Le connétable arriva tout à coup à Madrid, au moment où on l'attendait le moins, et, comme il apprit que la reine protégait sa femme, il lui demanda une audience, pour lui exposer ses griefs, afin qu'elle ne le condamnât pas trop. La reine la lui accorda et resta stupéfaite en apercevant un homme très-bien fait, de haute mine, du même âge que sa femme, s'exprimant à merveille et tout à fait digne d'un autre sort, lui semblait-il.

Elle comprit très-bien pourquoi on lui avait permis de le recevoir, afin de la détourner de madame Colonna. Il se plaignit amèrement, prêta tous les torts à la connétable, exagéra ses défauts, nia ses qualités, au point d'ébranler la bonne volonté de la reine et de lui retirer l'envie de se mêler des affaires de cette fugitive.

Elle lui fit dire par madame de Villars qu'elle l'engageait de tout son pouvoir à revenir près de son mari et à ne le plus quitter, parce qu'elle n'aurait jamais raison avec personne aussitôt qu'on l'aurait vu.

Madame Colonna reçut ce message avec contrition et prit le grand parti que lui conseillait la reine. Elle revint dans la maison que son mari possédait à Madrid, et où il s'était rendu la veille pour l'attendre. Ce fut un cruel moment pour elle, on le concevra.

Le marquis et la marquise de Las Balbazu étaient présents, ainsi que plusieurs seigneurs alliés ou parents des Colonna. En la recevant, le connétable lui dit :

— Nous voici encore une fois réunis ; Dieu veuille que ce soit la dernière ! Je le désire et ce ne sera pas ma faute s'il en est autrement. Vous êtes chez vous, recevez vos conviés.

Ce fut tout l'accueil qu'il lui fit. Elle trouva un immense changement autour d'elle et dans la tenue de sa maison. Le prince était devenu avare, la grande profusion d'autrefois était remplacée par la lésinerie, et la connétable n'était pas accoutumée à ces airs-là.

Elle voulut remettre les choses sur l'ancien pied ; il ne le lui permit point et la reprit assez sévèrement sur deux ou trois parures qu'elle s'était commandées.

— Vous êtes donc ruiné, monsieur?... lui dit-elle. Dans tous les cas, je ne le suis point, moi, et, avec ce que je vous ai apporté en dot, j'ai de quoi m'acheter les atours qui me manquent.

— Je ne suis pas ruiné, madame, je suis raisonnable. Nous avons fait, vous et moi, des folies qu'il s'agit de réparer, afin de laisser à nos enfants la fortune que j'ai reçue de mes pères.

— C'est juste, monsieur... Moi, je n'ai rien reçu de mon père, je n'ai pas eu de père ; mais j'ai eu un oncle qui valait bien tous vos pères ensemble, ne l'oubliez pas.

Le prince n'était pas d'humeur à recevoir des leçons ; il trouva Marie un peu outrecuidante d'oser élever la voix devant lui et ne lui passa point cette hardiesse. Une querelle s'ensuivit ; après celle-là, une autre, et ainsi de suite tous les jours... La vie redevint pour eux plus insupportable que jamais. Madame Colonna la compliquait encore de sa passion platonique et malheureuse. Elle invitait sans cesse Vicente, Vicente était de tout chez elle, et ne se gênait pas pour montrer qu'elle avait pour lui un amour qu'il accueillait fort mal. Il alla jusqu'à en plaisanter dans l'antichambre de la reine et les propos furent répétés ; la connétable eut des amis charitables qui le lui redirent. Elle en fut au désespoir.

Au lieu de se taire, elle cria. Elle donna lieu à de nouveaux discours, à de nouvelles épigrammes ; elle imagina de se trouver mal un jour d'une certaine procession qui se fait dans ce qu'on appelle les cloîtres du palais. Le roi et la reine y marchent ensemble ; celle-ci est parée, ce jour-là, d'un habit particulier dont les manches tombent jusqu'à terre, et sa longue queue est portée par la camarera-mayor.

La croix, le patriarche, les évêques marchent devant Leurs Majestés. Les dames ont aussi des habits extraordinaires pour ce jour-là. On les appelle la *guarda-mayor*, et c'est la seule cérémonie dans l'année où les amants aient le droit d'entretenir leur maîtresse. Il ne s'est rien vu nulle part de si extraordinaire. Les amants marchent à côté de ces dames, et ils causent comme s'ils étaient dans leur chambre, sans plus s'inquiéter des témoins que s'il n'y en avait pas. L'étrange pays ! on peut appeler cette procession une galante fête, bien que la croix y soit portée.

Les infidélités, les brouilles, les raccommodements, les rigueurs, tout cela est en évidence ce jour-là ; il suffit d'ouvrir les yeux en cette occasion pour connaître la carte amoureuse de la cour. Madame Colonna avait compté que Vicente viendrait se déclarer son esclave ; il s'en alla vers une des *senoras de honor* qui portait pour ornement un beau pistolet d'arçon pendu à son écharpe ; elle n'en était pas peu fière, et c'était un vœu probablement.

Lorsque la connétable se vit ainsi délaissée, elle ne put cacher son désespoir et tomba évanouie ; il fallut l'emporter. Comme la reine demandait ce que c'était que ce bruit inaccoutumé au milieu des conversations amoureuses, on lui répondit que c'était cette folle de Mancini et qu'elle n'avait pas besoin de s'en inquiéter.

Le lendemain, la connétable fut conduite à l'alcazar de Ségovie, une des plus fortes prisons de toute l'Espagne.

Elle eut beau dire, beau résister, il fallut partir, et sans même regarder derrière soi. Cette prison fut la plus dure qu'elle eût faite. Elle écrivit à la reine et la supplia de l'en tirer. Celle-ci demanda au connétable de lui pardonner encore ; elle n'avait plus la même camarera-mayor, comme on le verra tout à l'heure, et elle était bien plus libre.

Le connétable répondit à Sa Majesté qu'il la refusait avec chagrin, mais qu'il n'était plus possible de vivre avec cette extravagante.

— Cependant, ajouta-t-il, je lui permets de quitter

Ségovie, à condition qu'elle entrera au couvent et qu'elle prononcera des vœux pour n'en point sortir.

— Et vous, monsieur?

— Moi, j'ai des dispenses de notre saint-père.

La reine fit écrire à madame Colonna ces simples mots:

« Promettez toujours; vous tiendrez, après, ce que vous pourrez. L'essentiel est d'être hors de là. »

Madame Colonna promit tout ce qu'on voulut; on la tira de son cachot, on la remit dans un autre; les cloîtres ne sont-ils pas aussi des prisons? Cela dura jusqu'à la mort du connétable, arrivée en 1689. Alors, on la laissa libre.

Peu de temps avant la mort du feu roi, j'étais à Paris; on me parla d'une vieille madame Colonna, qui vivait très-retirée dans un coin du Marais, recevant une société de dévotes et disant la bonne fortune. J'ai toujours été curieuse des devins et je me fis conduire chez cette dame par le chevalier de Pingry, un de ses habitués.

Je trouvai une vieille femme sèche et noire, avec de beaux yeux, un grand air, quelque chose en elle qui rappelait des temps meilleurs. Nous causâmes un peu; M. de Pingry m'avait nommée, elle me parla de Turin et de Victor-Amédée. Je lui demandai si c'était qu'elle l'eût connu.

— J'ai bien connu son père aussi, répondit-elle. Vous ignorez donc qui je suis? on ne vous a donc pas prévenue?

— Madame, je ne savais pas si c'était votre intention, répliqua le chevalier.

— Je n'aurais point consenti à voir madame, si j'avais désiré me cacher d'elle. Madame, je suis Marie de Mancini, la connétable Colonna.

— Mon Dieu, m'écriai-je, cela est-il possible!

— Oui, je vous semble bien déchue! Monsieur votre père vous avait parlé de moi autrement. J'ai voulu me faire oublier, j'y ai réussi; mes parents et mes amis sont des ingrats, je ne veux plus en entendre parler. Je vis en Dieu et aussi pour cette science de l'avenir dont j'ai toujours été affolée. Grâce au ciel, j'ai un beau douaire, je pourrais encore paraître, si cela me plaisait; je n'en ai nulle envie. Ne dites point que je suis ici, ou bien je me repentirais de vous avoir accueillie.

Cette singulière créature ne voulait rien faire comme les autres. Une fois revenue de mon étonnement, je tâchai de la faire causer; elle ne s'en défendit pas trop et me raconta bien des choses dont j'ai fait mon profit.

Je l'ai vue assez souvent jusqu'à sa mort, arrivée en 1715; elle mourut la même année que Louis XIV, quelques jours après lui. Cette vie qui avait commencé avec tant d'éclat, finit dans une obscurité complète. Dès qu'elle eut rendu son âme à Dieu, la défense me parut levée et j'en parlai à quelques personnes.

— Marie de Mancini? la connétable? Il y a longtemps qu'elle est morte; on se moque de vous, madame.

On ne s'était pas moqué de moi; c'était bien elle, si ignorée, qu'on la croyait hors de ce monde depuis des années.

Quel enseignement pour les ambitieux!

XVII

La reine d'Espagne fut donc obligée de se faire à ce silence, à cette torpeur, à cet ennui mortel, son unique vie désormais. Elle était encore assez jeune, pour que sa jeunesse la consolât, et pour n'être pas obsédée par les souvenirs. Elle s'y accoutuma donc, c'est-à-dire son corps s'y accoutuma, mais son âme ne put se ployer à ce joug.

Elle n'aimait le roi que comme son seul compagnon, comme l'époux imposé par sa famille; toutes les aspirations de son cœur s'élançaient vers la France, vers celui qu'elle avait aimé, en qui ses espérances étaient mortes. Son imagination se nourrissait à Madrid de cette passion romanesque du duc d'Astorga; elle s'intéressait à lui, elle l'aimait; elle l'eût aimé plus tendrement encore si les souvenirs ne l'eussent emporté, chez elle, sur ce besoin d'attachement dont les jeunes âmes sont possédées.

Nada ne la quittait point; le roi le lui avait donné, il était désormais à elle; elle l'envoyait où il lui plaisait et le roi, par extraordinaire, ne lui en demandait point compte.

Un matin, elle était seule avec lui dans son oratoire, lorsqu'on frappa à la porte. Elle lui ordonna de voir qui venait ainsi, le roi et la camarera-mayor entrant de droit; il ouvrit. C'était le père Sulpicio, plus froid, plus sombre que jamais.

Il s'inclina légèrement en montrant au nain la porte ouverte; celui-ci s'empressa de la fermer.

— Renvoyez ce nain, madame, reprit le moine voyant qu'on ne voulait pas le comprendre. J'ai besoin d'être seul avec Votre Majesté.

La reine était toujours tentée de faire chasser cet homme, et il lui fallait une grande puissance sur elle-même pour se dominer.

— Va, Nada! dit-elle doucement. Je te rappellerai bientôt.

Il fallut obéir.

— Qu'y a-t-il, mon père?... demanda Marie-Louise. Hâtez-vous de le dire, je suis pressée.

— Madame, vous avez commis des fautes; vous avez beaucoup à expier, et la miséricorde de Dieu est immense si elle vous pardonne.

— Hélas! mon père, je ne me croyais pas si coupable.

— Vous êtes coupable, et Dieu est bon, Dieu est indulgent; il vous envoie une grande grâce, vous la recevrez, j'espère, ainsi que vous le devez, avec une reconnaissance infinie.

— Laquelle, mon père?

— Le grand auto-da-fé vient d'être décidé; il aura lieu d'aujourd'hui en un mois, à Madrid, et vous y assisterez avec le roi notre sire, selon les prérogatives qui vous sont accordées. Ce jour-là seul vous remettra tous vos péchés.

— Moi, mon père, j'assisterai à cet horrible spectacle? Ne l'espérez pas.

— Je comptais sur cette résistance; aussi, j'ai voulu vous accoutumer à cette idée, pour que vous ne vous montriez point rebelle... Vous devez être présente à l'auto-da-fé, et vous irez; c'est bien une autre obligation que le combat de taureaux! vous seriez passible du saint-office si vous cherchiez à éviter ce grand acte de foi et de justice, et, songez-y, le saint-office est plus puissant que vous.

La reine ne trouva pas une parole, pas un mouvement : elle resta atterrée; la pensée d'une si horrible obligation ne s'était pas encore présentée à elle, et son expérience lui montrait trop qu'elle ne pourrait pas l'éviter, qu'on l'y traînerait plutôt mourante.

Elle ne put retenir une exclamation de douleur, et, joignant les mains, elle demanda à Dieu, en français, d'écarter d'elle ce calice ou de lui donner la force de le boire.

— Ne parlez pas cette langue maudite, madame!

— Je priais Dieu, mon père.

— Dieu ne vous entend pas en cette langue; il n'y prête point son oreille.

— Dieu a bien entendu mon aïeul saint Louis lorsqu'il alla mourir pour lui en Palestine; il a bien entendu le père de mon père, Louis XIII, lorsqu'il voua son beau royaume à la vierge Marie. Il m'entendra bien, lorsque je lui demande le courage de vivre de cette vie qu'on m'a faite et que je ne connaissais pas.

— Vous êtes la fille des saints, c'est très-vrai, ma fille; vous êtes d'un sang qui a donné de vrais vengeurs à l'Église; mais c'était avant que l'hérésie se mélangeât à ce sang des rois; avant que ce relaps, ce maudit eût usurpé le trône, pour lequel il n'était point né.

La reine ne s'emporta point à cette diatribe contre Henri IV: la gaieté de son âge prit le dessus; elle se mit à rire en disant :

— Mon père, on ne vous apprend pas l'histoire de France dans votre couvent, je le vois bien.

Le dominicain resta interdit; mais sa colère n'en fut que plus violente; il avait manqué son coup : au lieu de l'effrayer, il la faisait rire. Elle avait quelquefois de ces retours d'enfantillage qui déconcertaient toutes les gravités; il lui arrivait même de jouer avec la fureur de son redoutable confesseur, ainsi qu'elle le faisait en ce moment. Elle mit le comble à son irrévérence en ajoutant :

— Si j'étais le roi d'Espagne, je renverrais tous les moines dans leurs cloîtres et leur ordonnerais de prier Dieu et de s'instruire, sans se mêler de mes affaires, et tout irait bien mieux; on ne s'ennuierait pas tant à Madrid.

Le moine lui lança un regard qui l'eût foudroyée s'il en avait eu la puissance.

— Comment voulez-vous que l'Espagne vous adopte, madame, comment voulez-vous être considérée comme la reine choisie de Dieu, si vous débitez de pareilles maximes? Prenez garde! vous jouez avec le feu. Je vous ai avertie; vous savez maintenant ce que vous devez à la bonté du ciel. Je me retire, je vous laisse en compagnie de vos nains, de vos baladins, de tous ces mécréants qui ne devraient point approcher d'une femme chrétienne; veillez sur vous, c'est le conseil d'un homme qui est plus votre ami que vous ne le croyez.

Il sortit comme à l'ordinaire, après s'être à peine incliné. Aussitôt qu'il fut parti, la reine fondit en larmes. Nada ne s'était pas écarté; il revint et la trouva dans cet état. La camarera-mayor et les senoras se tenaient, suivant l'usage, dans le grand cabinet à côté, elles entrèrent au cri que jeta le pauvre nain, et le duc d'Astorga avec elles.

— Au nom du ciel, madame, qu'y a-t-il? demanda le petit homme.

— Qu'est-ce? continua la Terra-Nova.

— J'ai laissé la reine en compagnie de ce vilain père Sulpicio, et il l'aura effrayée.

— Hélas! reprit Marie-Louise, il est venu m'annoncer ce terrible auto-da-fé, auquel il faut que j'assiste; je crois bien que je mourrai d'ici là.

— Oui, reprit le duc, on va brûler, au nom de Dieu, des créatures de Dieu, parce qu'elles ne l'adorent pas comme on le leur ordonne. Ce sont des horreurs que sa bonté tolère et qu'il devrait punir.

On se regarda à cette réponse téméraire. La duchesse de Terra-Nova se signa en baissant la tête; les senoras eurent peur et se détournèrent. Nada dit tout bas à l'oreille de la reine qui tremblait :

— Mon Dieu, madame, s'il y a des espions ici, M. le duc est perdu.

Quant à lui, il regardait avec assurance, l'œil fixe, comme un homme courageux qui porte un défi à plus fort que lui et qui brave son pouvoir injuste. Il vit les paupières de la reine mouillées de larmes, et, s'agenouillant devant elle :

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, je vous ai effrayée, je suis un insensé; je n'ai pensé qu'à votre douleur, et j'ai oublié tout le reste. Pardonnez-moi!

— Tu oublies beaucoup de choses! lui répliqua, les lèvres pincées, madame de Terra-Nova; beaucoup de choses dont tu devrais te souvenir et dont les autres se souviennent.

D'Astorga ouvrait la bouche pour répondre à cette méchante duègne; la reine fit un geste et lui imposa silence.

— Assez, duc! tu en as peut-être trop dit.

Lorsqu'elle lui parlait, ce tutoiement banal paraissait pour ainsi dire l'accent d'une caresse. Il l'écoutait avec délices et recueilli en lui-même, afin de n'en pas perdre un mot.

Il était l'heure d'aller à l'église pour la cinquième ou sixième fois de la journée.

Nada prit le livre de la reine et marcha devant elle. On se rendit chez le roi, afin d'arriver ensemble à la chapelle; l'incident qui précède ne fut point rappelé; mais il avait jeté sur tout ce petit monde une teinte de tristesse et de crainte. Les uns regardaient le duc avec pitié, les autres presque avec horreur, selon le degré de fanatisme. Il est inutile de dire que la duchesse de Terra-Nova était de ces derniers.

Après l'office, le roi et la reine parurent à cette ennuyeuse comédie espagnole, où la jeune princesse n'avait d'autre distraction que de regarder les amants se parler avec leurs doigts; car un autre langage ne leur est pas permis en ce lieu; c'est bon pour la procession. Comprenez-vous quelque chose de plus absurde, et que pouvait faire, au milieu de ces brutes, une charmante princesse élevée à Versailles et au Palais-Royal?

Après la comédie et ses joies, vint le souper : des fricassées sans nom, auxquelles les Français ne s'accoutumaient pas et qu'il fallait avaler cependant. La vie de cette reine n'était qu'un supplice en grandes comme en petites actions. A huit heures et demie, selon la *formule*, on rentra chez soi et les rideaux furent tirés.

— Qu'a donc fait ou dit ce fou de d'Astorga, à propos de l'inquisition? demanda le roi d'un air indifférent.

— Quelques paroles inconsidérées, sire, voilà tout; cela ne vaut pas la peine qu'on le relève. Quoi! tu sais cela?

— Et je ne suis pas seul à le savoir sans doute.

— Bon Dieu! lui arrivera-t-il quelque malheur? a-t-on eu l'infamie de le dénoncer?

— Ma reine, tout chrétien qui entend mal parler de l'inquisition est obligé de le dire à son confesseur, sous peine de damnation éternelle.

— Ah! malheureux! Romulus était là et la Terra-Nova aussi.

La reine ne dormit pas de la nuit. Le lendemain, lorsqu'elle alla à la messe, ses regards cherchèrent d'abord son majordome-mayor; elle l'aperçut à son poste et respira. Il ne s'approcha point d'elle, excepté pour son service, et, lorsqu'elle s'en retourna au palais, il se contenta de la saluer profondément sans la suivre. Nada lui fit tous les signes possibles, il n'eut pas l'air de les voir et se retira.

Dans la journée, le roi et la reine firent une promenade en carrosse; ils s'en allèrent vers ce fleuve du Mançanarès, où il n'y a pas une goutte d'eau et où la poussière vous aveugle; on arrose le lit de la rivière à cause des sables qui s'en élèvent. Voilà encore une des particularités de l'Espagne dont la reine ne pouvait pas rire; elle se serait fait lapider. Pour achever la peinture, un fastueux roi, je ne sais lequel, a fait construire, sur cette rivière qu'on arrose, un pont deux fois aussi long et aussi large que le pont Neuf à Paris. Cela fit dire à un plaisant qui n'était assurément pas un Espagnol :

— Je conseille au roi de vendre son pont ou d'acheter une rivière.

Cette promenade du Mançanarès a donc l'agrément que je vous dis. La reine y fut préoccupée ; elle ne voyait pas d'Astorga. En vain les deux nains, placés dans le carrosse, firent de leur mieux pour la distraire. Ils étaient d'accord, ce jour-là, chose rare, et Romulus jubilait. C'était une gaieté singulière, une gaieté dont on souffrait sans en pouvoir dire la raison.

— Tu as bien de l'esprit, aujourd'hui, Romulus ! dit le roi.

— C'est qu'il fait beau temps et que je suis près de Votre Majesté, sire.

La reine ne disait rien; l'inquiétude la dévorait; elle se penchait à la portière, comme si elle eût voulu regarder le paysage; elle cherchait d'Astorga, et elle eût voulu le voir venir ; il ne paraissait point.

Au moment du dîner, où il assistait ordinairement et où son devoir était de faire servir la reine, il ne vint pas, et Marie-Louise trouva, à sa place, debout près de sa chaise, le silencieux et sombre Sulpicio. Elle ne put s'empêcher de demander le duc, ce qui était de sa part une grande imprudence. En Espagne, on doit ne s'apercevoir de rien. Tout a une raison d'être.

— M. le duc d'Astorga est incommodé, madame, et gardera probablement la chambre pendant longtemps, répliqua la duchesse comme si elle prononçait un arrêt; on lui donnera un remplaçant, et Votre Majesté n'en sera pas moins bien servie.

La reine se sentit défaillir ; elle laissa tomber son couteau, qu'elle tenait à la main; et, depuis ce moment, il lui fut impossible de manger. Elle se leva promptement, rentra dans son cabinet sans écouter les récriminations de la duchesse et n'emmena avec elle que son nain, aussi troublé que sa maîtresse elle-même.

— Va, lui dit-elle tout bas, va chez lui et informe-toi de ses nouvelles. Ils mentent; on l'a arrêté, mais il faut le savoir.

— On ne me laissera pas sortir, peut-être, madame.

— Essaye, emploie tous les moyens, mon pauvre Nada. Tu es adroit ; tu es si petit ! ils ne te verront pas.

— Eh! madame, on nous observe tous les deux N'importe, reposez-vous sur moi. Si je ne réussis pas, nul ne réussira.

A cet instant, le roi entra; il avait l'air plus grave que de coutume; il fit signe qu'il voulait être seul avec la reine. Tout le monde sortit. Il s'approcha d'elle et l'embrassa tendrement.

— Ma bonne Louise, lui dit-il avec une grande affliction, je t'aime de toute mon âme et je n'ai qu'un chagrin, c'est que tu appartiennes à une race pour laquelle tu n'es pas faite et qui est justement maudite. Mon peuple t'aime aussi, il t'aime comme moi, malgré ton origine, qu'il a grand'peine à te pardonner. Fais donc attention à tes paroles, à tes démarches ; tu es entourée d'ennemis, de gens qui t'épient et cherchent à te faire tomber dans un piége. Je crains que tu ne t'occupes trop de ce que tu ne comprends pas; tu te compromets pour un autre; veille sur toi davantage. Sois gracieuse et soumise avec ton confesseur; ne l'irrite pas; je tremble en songeant aux dangers qui t'entourent et dont mon amour ne te garantirait pas, ma chère reine. Je ne puis t'en dire davantage, mais veille sur toi.

La reine le regarda avec étonnement et frayeur ; ces deux sentiments la dominaient à tour de rôle dans son existence.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle vivement; où est le duc d'Astorga?

— Le duc d'Astorga est malade ; il ne s'agit point de lui, ma Louise; il s'agit de toi, je te conjure d'y songer. Ne t'occupe que de toi, de toi seule. Nous allons aller coucher à l'Escurial, ce soir, et nous y passerons deux jours. C'est un moment de retraite, pour nous préparer à l'auto-da-fé ; nous irons beaucoup dans les couvents et plus du tout à la comédie. Ce grand acte doit seul nous occuper maintenant ; prépare-toi, donne tes ordres, nous partons dans une demi-heure.

La reine ne pensa qu'à une chose, c'est que Nada n'aurait pas le temps de sortir et qu'il lui faudrait quitter Madrid sans rien savoir; elle se sentait à bout de patience et de courage, et mille fois elle faillit laisser échapper les plaintes amères que ce supplice continuel lui inspirait.

Le roi la quitta; ses dames revinrent, la duchesse en tête. Nada n'était pas avec elles. Sans doute il était parti ; reviendrait-il? ne l'arrêterait-on point? reverrait-elle le pauvre petit? Elle eut une demi-heure d'angoisses que rien ne peut rendre, d'autant plus qu'elle devait les cacher avec soin pour ne pas inspirer de soupçons. Les préparatifs du départ se faisaient autour d'elle. La Terra-Nova et Sulpicio ne la quittaient pas ; ils devaient être du voyage, bien entendu, une reine d'Espagne ne marche pas sans ces deux bourreaux.

Ils descendirent donc dans la cour, où attendaient les carrosses, et la reine trouva avec une joie extrême son pauvre nain debout à côté du marchepied. Il avait l'air triste; ses yeux se mouillaient de larmes; elle devina son malheur, et son cœur se serra. D'Astorga était entre les mains de l'inquisition, c'est-à-dire qu'il courait un danger épouvantable, dont un miracle seul le pouvait tirer.

Il n'y avait pas moyen d'échanger un mot. On entra dans le carrosse ; on s'y plaça; on ferma les mantelets, car il en est toujours ainsi lorsque les rois et reines d'Espagne se promènent, c'est l'usage ; à peine peut-on — dans la campagne — écarter ce mortel rideau pour voir et respirer un peu. Il fallut aller jusqu'à

l'Escurial, manger en carrosse, écouter les discours des confesseurs, car celui du roi était de la fête, et prendre part à tout cela, comme si on y était de bonne volonté.

L'Escurial est un magnifique monument, mais c'est une triste demeure. Les rois y sont inhumés dans une sorte de Panthéon où des moines camaldules leur servent de garde d'honneur. Il s'y trouve huit demeures magnifiques, y compris celle de ces morts, à qui, dès son arrivée, Charles II voulut rendre visite. Il aimait à se trouver parmi eux, la reine fut obligée de le suivre, et ce fut avec la répugnance que l'on peut imaginer. Après s'être agenouillé devant l'autel, le roi se fit ouvrir les caveaux où reposaient ses ancêtres; il s'en alla de tombe en tombe, s'arrêtant devant chacune d'elles.

— Voici Charles-Quint, ma reine, le grand Charles-Quint, le plus puissant monarque du monde; il est là, nous irons aussi!

La reine eut presque envie de répondre « Plût à Dieu que ce fût tout de suite! autant ce sépulcre que celui où je vis; on y est plus tranquille.

Il passa ensuite à la tombe de Philippe II, puis à celle de Philippe III.

— C'est ton aïeul, Louise, le père de la reine Anne. C'est par là que je t'aime; salue-le.

Lorsqu'il fut devant le monument de Philippe IV, son père, il s'arrêta plus longtemps et débita tout un discours; puis il voulut baiser la pierre.

— Quand on pense que ce roi qui fut mon père, ce roi d'Espagne et des Indes, est là et que les vers le rongent!

Ces idées étaient d'une gaieté à faire rire les trépassés dans leur cimetière. C'étaient là les folâtreries de ce bon monarque!

Quant aux reines, ce furent d'autres façons; il n'en passa pas une, surtout les Françaises et s'attendrit beaucoup sur leur chapitre; l'infortunée Élisabeth lui en fournit un bien long qui se termina par ces mots :

— N'oublie pas ce que je t'ai recommandé, ce matin, et que ce marbre te le rappelle sans cesse.

Il arriva devant la fille de notre Henri IV, et dit ce simple mot :

— Française aussi, celle-là!

C'était comme une insulte jetée à cette tombe.

Lorsqu'il eut visité les places occupées, il s'arrêta tout droit devant celles qui restaient vides, attendant leur proie, et, les montrant à la princesse :

— C'est là que nous serons tous deux, près l'un de l'autre pour l'éternité. J'irai avant toi. car je suis bien malade, je ne vivrai pas. En moi finira ma race : on me l'a prédit, et je le crois, je le sens; tu ne me quitteras pas, ma Louise, jamais, jamais!

Il tomba roide, comme cela lui arrivait souvent; il fallut l'emporter et le soigner pendant plusieurs heures. On écarta la reine de ce lieu où il souffrait sans reconnaître personne. Elle rentra tristement chez elle. Ce qu'elle avait vu et entendu n'était pas propre à l'égayer et l'attaque du roi l'effrayait. S'il mourait, quel serait son sort? Ce n'est pas l'usage dans cette cour de renvoyer les reines veuves dans leur famille; on les place dans quelque couvent, loin de Madrid; on les y enferme, et on tâche qu'elles y prennent le voile pour être plus sûr qu'elles n'en sortiront point. C'est une suite des gentillesses de ce bon pays.

La reine ne put être seule un instant avec Nada, ni savoir, par conséquent, ce qu'il avait appris. La tristesse du nain ne lui promettait que trop une fâcheuse nouvelle, tandis que Romulus ne semblait triste que de commande, pour se conformer aux dispositions de tous; une joie maligne perçait dans ses regards.

La journée entière se passa ainsi; vers le soir, le roi se leva, il se sentait mieux et il revint chez la reine. Toute trace de ses idées du matin avait disparu. Il s'occupa de tout autre chose, voulut faire un règlement pour la semaine sainte, qui s'approchait et qui s'observe en Espagne avec une extrême rigueur, sous le rapport des pratiques extérieures; mais cela n'empêche pas les amours d'aller leur train. Les stations du jeudi saint ne sont que des prétextes à rendez-vous, et il arrive fort souvent qu'on s'en tient à la première église, si le hasard vous y fait trouver l'entretien que vous y êtes venu chercher.

Enfin, après cette mortelle journée, en vint une autre où la reine eut un peu plus de liberté. Nada se glissa chez elle et parvint à la rencontrer seule, ou du moins sans la duègne, les *senoras de honor* se tenant dans le premier salon.

— Madame, j'ai été chez lui, j'ai vu sa nourrice et elle m'a tout dit.

— Eh bien, où est-il? que fait-il?

— Madame, il a été emmené par la sainte Hermandad, une heure après avoir quitté ce palais; il savait qu'on l'arrêterait et n'en a pas voulu donner le spectacle à Votre Majesté; voilà pourquoi il est parti si vite.

— Puisqu'il le savait, il aurait dû se cacher, mon Dieu!

— On ne se cache pas de l'inquisition, madame.

— Et que va-t-il arriver?

— Dieu et le grand inquisiteur le savent!... Peut-être le brûlera-t-on au fameux auto-da-fé. Nous n'en saurons rien auparavant, et nous ne le saurons pas même ce jour-là, s'ils lui mettent un *san-benito* à masque et à capuchon, et s'ils n'écrivent pas son nom sur sa tête.

— Oseraient-ils brûler un grand d'Espagne, le majordome de ma maison?

— Madame, ils oseraient vous brûler vous-même, si leur intérêt était que vous fussiez brûlée; n'ont-ils pas des espions jusque chez vous, et ces espions n'ont-ils pas livré le noble d'Astorga au supplice?

— Et qui sont ces infâmes?

— D'abord, madame la duchesse de Terra-Nova, n'en doutez pas! et puis ce monstre de Romulus. L'une a été la tête et l'autre l'instrument.

— Eh bien, Nada, retiens bien ce que je te dis, la Terra-Nova sortira de chez moi; je la chasserai, je t'en donne ma parole royale.

— Madame, vous n'en serez pas la maîtresse.

— Je suis la reine et je le montrerai; tu ne me connais pas encore, Nada. Je me souviens du sang dont je sors. J'appartiens à une race de rois, la première, la plus ancienne et la plus illustre de l'univers; mon père, un Bourbon, ma mère, une Stuart; je suis, par l'un et l'autre, petite-fille d'Henri IV. Je prouverai au monde que je n'ai pas dégénéré, tu verras!

— Ah! madame, madame, ma chère et noble reine, prenez garde à vous!

Le nain se jeta à ses pieds, qu'il baisa, et la supplia de modérer sa colère, de ne point se laisser emporter par le ressentiment d'une offense impardonnable, il est vrai, et dont les suites seraient terribles.

— Une offense! tu appelles cela une offense? Tu ne

songes pas au malheur et à la vie du plus généreux, du plus noble seigneur des Espagnes, mis à la question par ces misérables! Je parlerai; je serais coupable aux yeux de Dieu si je me taisais.

XVIII

Le soir, au moment où le roi se trouvait seul avec la reine dans sa chambre, avant le souper, Marie-Louise se leva et alla vers la porte; puis elle appela elle-même la camarera-mayor. Leurs Majestés avaient une bonne heure à rester ensemble

Le roi ne devinait point pourquoi Marie-Louise voulait mettre entre eux cette duègne, qu'elle écartait d'ordinaire avec tant de soin. La gravité de son maintien et de sa physionomie l'avaient déjà étonné et il ne put s'empêcher de le lui dire.

— Laisse-moi, répliqua-t-elle; j'ai besoin de cette Terra-Nova, je veux lui parler en ta présence.

La duchesse entra avec ce maintien composé, cet air de furie hypocrite qui ne la quittait pas. Elle fit trois révérences au roi et à la reine, et attendit debout leur bon plaisir. Son regard altier parlait seul et se révoltait contre cette soumission.

— Duchesse, dit enfin Marie-Louise, j'ai voulu m'expliquer avec vous devant le roi, afin que nous nous entendions bien et que mes paroles ne lui soient point rapportées autrement que je ne les aurai prononcées. Ce que je vais faire est hardi pour une reine d'Espagne; dans tout autre pays, ce serait mon droit; ici, c'est un coup d'État. Quoi qu'il en soit, mon parti est pris, je ne reculerai point.

— J'attends les ordres de Votre Majesté, répliqua la la camarera-mayor.

— Sire, continua la reine, je viens demander justice à Votre Majesté.

— Justice, madame! et qui donc vous a offensée? Je jure ma foi de roi qu'il le payera de sa vie!

— Sire, il faut que cette femme, cette espionne sorte de chez moi et n'y revienne jamais, ou ce sera moi qui quitterai l'Espagne; je ne reculerai devant rien, si la satisfaction que je réclame ne m'est accordée.

La duchesse de Terra-Nova devint très-pâle, et cependant elle ne prononça pas un mot pour sa défense. Le roi se chargea de ce soin.

— La duchesse, modèle des camarera-mayor! la plus fidèle, la plus honnête des femmes de ma cour!

— Non, sire, je sais bien ce que je fais et ce que je dis. Que Votre Majesté m'écoute et m'exauce; qu'elle oublie un instant une loi injuste et insensée de ce royaume, pour ne se rappeler que celles de l'honneur. Je suis votre épouse, mon roi, je vous aime; aucun dévouement n'est pareil à celui que je vous porte; croyez-moi donc, et, lorsque j'implore de vous justice et vengeance, ne me refusez pas.

Jamais pareil langage n'était parvenu à l'oreille d'un roi d'Espagne; la reine s'était mise à ses genoux; elle parlait en français et jetait de côté ce ridicule tutoiement auquel elle ne pouvait s'accoutumer et qu'une émotion véritable repoussait. Charles la releva, l'embrassa, la fit asseoir à ses côtés.

— Parle-moi espagnol et ne me traite pas comme ton oncle, ma belle Louise! Je t'écoute, je t'aime, et tout ce que je pourrai faire, je le ferai. De quoi accuses-tu la duchesse de Terra-Nova?

— Sire, le duc d'Astorga est mon majordome-mayor; vous lui avez donné cette charge parce que vous l'en jugiez digne; moi, je ne le connaissais point, je ne l'ai pas choisi; mais, depuis que je suis à Madrid, depuis que j'ai pu apprécier ceux qui m'entourent, j'ai ratifié ce choix de Votre Majesté; j'ai reconnu, dans ce seigneur, le mérite et les qualités que je lui souhaitais; il est mon fidèle serviteur, et je le regarde comme un ami.

Un sourire plein de méchanceté rida les lèvres de la duchesse; le roi le vit et l'interpréta.

— Ensuite? demanda-t-il avec un ton impératif.

— Sire, le duc d'Astorga est dans les cachots de l'inquisition; c'est à vous et à moi de le réclamer, et, si vous êtes le roi, il faudra bien qu'on vous le rende.

Charles III fit un seul mouvement de la main dont la signification n'était pas positive.

— Mon majordome-mayor a été arrêté, conduit dans les prisons du saint-office : il sera jugé, condamné peut-être, pour un simple mot dit chez moi, provoqué par moi. Ce mot a été prononcé chez moi, je le répète, devant mon service intime seulement, devant les dames de ma maison, et ce mot a été répété le même jour. Dès lors, je ne suis plus en sûreté, je suis livrée à la délation, à la calomnie, et c'est ce que je ne souffrirai pas. Madame de Terra-Nova est la seule personne que je puisse accuser, et je l'accuse; il ne se trouvait dans ma chambre en ce moment que de très-jeunes filles deux ou trois à peine, dont je suis sûre : elles ne me trahiraient pas; la haine de la camarera-mayor pour ma nation, pour tout ce que j'aime, m'est connue; c'est elle qui a déshonoré ma maison par son infamie; je la chasse donc avec la permission de Votre Majesté.

La reine parlait espagnol; elle s'y était contrainte pour être entendue de la duchesse, bien qu'elle eût beaucoup de peine à s'exprimer clairement dans cette langue. La Terra-Nova ne fit pas un mouvement, ne donna pas la moindre marque d'émotion ; elle se retourna vers le roi, lorsque la reine eut fini de parler.

— Quelle est la volonté de Votre Majesté? dit-elle.

Pour la première fois de sa vie, le roi se trouvait appelé à décider seul et sur-le-champ une grande question. Il recula comme tous les caractères faibles, et balbutia quelques mots inintelligibles. La reine, impatientée, l'interrompit pour lui poser directement la question :

— Votre Majesté me permet-elle de chasser ma camarera-mayor?

— Hum! c'est très-sérieux, cela... Il faudra voir, il faudra peser. Nous consulterons ma mère; elle décidera.

— Êtes-vous le maître?

— Certainement, je suis le maître; qui en doute?

— Vous-même, ce me semble.

— Je n'en doute pas, je sais que je puis tout ce que je veux... Mais tu es trop impatiente, tu juges mal... La duchesse n'est pas capable...

— Une espionne! une dénonciatrice! ce qu'il y a de plus vil sur la terre!

— Encore tes idées françaises! Ici, c'est tout autre chose; la religion nous commande de tout dire, de tout révéler; nous serions coupables si nous étions tièdes et indulgents.

— La religion catholique et romaine est universelle, elle est une. Ce qui est ordonné ici, ne saurait être

défendu ailleurs. Dieu nous ordonne de nous aimer et de nous aider les uns les autres. Vous calomniez Dieu ici !

— Tais-toi, malheureuse enfant ! tu ne sais pas que, moi-même, je serais répréhensible si je manquais aux lois de la sainte inquisition ; moi-même, je dois révéler ce que j'entends dire contre l'Église et contre ses préceptes.

— Ah ! ne parle pas ainsi ; je tremblerais devant toi, je n'oserais plus élever sur toi mes regards et je te mépriserais, Charles.

Un mouvement de la duchesse trahit une sorte d'indignation respectueuse.

— Il faut l'excuser, duchesse, entends-tu ? interrompit le roi avec bonté ; elle n'a pas été élevée comme vous ; elle répète ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a appris ; elle est à plaindre et non à blâmer.

Cette commisération du roi, cette façon de s'excuser devant ses domestiques exaspéra la reine ; elle devint rouge jusqu'à la racine des cheveux.

— Finissons, sire, et hâtez-vous ; ou la duchesse sortira, ou, je vous le jure, je ne sortirai plus de ma chambre, dans laquelle je lui défends de pénétrer.

— Sire, je vais me retirer, poursuivit la Terra-Nova d'un air hypocrite ; la reine est indisposée contre moi. Ainsi que le dit Votre Majesté, je dois n'en point prendre de scandale et laisser au temps le soin de la ramener à de vrais sentiments de chrétienne et de reine.

— Oui, duchesse, oui, va-t'en ; je parlerai à la reine, tu as raison, toujours raison ; c'est un moment d'emportement, elle reviendra, elle est si bonne ! Il ne faut pas la mal juger, je t'en prie ; nous causerons avec ma mère.

La camarera-mayor répondit par son inévitable révérence, et sortit d'un pas aussi tranquille que si elle n'eût point été dévoilée. La reine fut obligée de rappeler à elle sa raison et sa dignité pour ne pas la battre. Elle tremblait de colère.

— Ah ! sire, dit-elle, vous n'êtes pas un roi, vous n'êtes pas un homme ; vous êtes une poupée que ces misérables font marcher comme il leur plaît. Si j'étais à votre place !...

Charles II n'était pas méchant ; il n'était pas bon non plus ; il ne faisait le mal que par accès, et rarement le bien ; ses instincts ne l'y portaient pas. Lorsque ce caractère s'unit à une grande faiblesse, il n'en est pas de plus dangereux ; il devient puissant pour le mal, dans la crainte que le bien ne lui nuise. A cette époque, il était fort jeune encore, sous la domination de sa mère et de son confesseur. D'une intelligence bornée, d'une santé détestable, il trouvait commode de s'en rapporter à eux et de se contenter d'une ombre de pouvoir.

Son amour pour la reine était peut-être le seul bon sentiment de son cœur ; cet amour, où les sens avaient plus de part que l'âme, n'était pas assez fort pour changer sa nature et pour lui donner les forces qui lui manquaient. Il cédait plus volontiers à sa mère qu'à Marie-Louise, bien qu'il l'aimât moins, mais parce qu'il la craignait. En cette circonstance, il n'eût rien décidé sans elle. Chasser une camarera-mayor, et une camarera-mayor telle que la Terra-Nova, n'était pas une action indifférente pour se tant presser !

En présence de la colère de la reine, son premier mouvement fut de céder. Mais il pensa à la reine mère, dont la colère était encore plus terrible, et ce souvenir lui tint lieu de courage. Il se leva sans répondre, n'appela point pour qu'on lui ouvrît la porte, et disparut, disant seulement qu'il allait chez sa mère, où il se rendit en effet, et où il entra comme le tonnerre au moment où on l'attendait le moins.

La reine ouvrit la bouche pour lui demander la cause de cette agitation ; il ne lui laissa pas le temps de parler et lui raconta lui-même ce qui se passait ; la douairière l'écouta avec attention et sans emportement.

— C'est bien, dit-elle, il faut calmer Marie-Louise.

— Vous seule en êtes capable, madame ; elle n'écoutera que vous.

— Je n'approuve point madame de Terra-Nova, continua-t-elle ; l'inquisition n'est que trop portée à faire des rois ses serviteurs, sans que nos domestiques la secondent en nous trahissant pour elle ; mais, je t'en prie, mon fils, laisse-moi conduire cette affaire, laisse-moi tout diriger, et j'en viendrai à bout ; je vais trouver la jeune reine chez elle.

Elle n'en eut pas besoin, Marie-Louise parut ; sa colère était trop grande pour s'exhaler dans la solitude ; elle revenait près de son mari, près de sa mère, décidée à l'emporter, quoi qu'il arrivât, irritée, désespérée, et retenant à grand'peine les larmes que la douleur autant que la colère lui faisait répandre.

— Madame, dit-elle en entrant, je viens à vous...

— Et vous avez raison, ma fille ; vous me trouverez disposée à vous rendre justice. Je blâme absolument la duchesse de Terra-Nova... si elle est coupable.

— Je vous remercie, madame, et, quant à ses torts je n'en puis douter ; c'est un espion domestique que nous avons tous, moi, surtout. Combien de fois vous ai-je vue vous étonner avec juste raison de ce que les moines apprenaient aussitôt que nous les secrets du gouvernement et ceux de notre intime particulier. Nous connaissons maintenant la délatrice, nous savons de qui il faut nous défier, et, je vous l'atteste, elle sortira.

— Pas de violence, ma fille ; de la ruse, plutôt.

— Je ne suis pas rusée, madame ; je n'ai point appris la dissimulation.

— C'est un tort ; les gens de notre condition doivent savoir cacher leur pensée.

— Je ne le pourrai jamais.

— Aussi, l'inquisition place auprès de vous la duchesse de Terra-Nova, qu'on ne sait comment renvoyer, dans la crainte de blesser ce tribunal terrible. La même chose, à peu près, m'est arrivée à mon arrivée en Espagne ; mais je n'ai point fait comme vous ; je suis parvenue tout doucement à mon but ; on m'a donné une amie, parce que j'ai feint de ne la point vouloir.

— Oh ! madame, répondit la princesse en éclatant en sanglots, que les reines sont malheureuses !

— Ce n'est pas moi qui le nierai, ma chère Louise ; cependant, tout le monde nous envie.

L'adresse et la persuasion de la reine douairière étonnèrent un peu Marie-Louise, qui voulut bien attendre jusqu'au lendemain pour laisser le temps au roi de se consulter avec elle et le premier ministre duc de Medina-Cœli : mais elle assura que, passé ce délai, elle agirait elle-même, qu'elle ferait jeter la duchesse à la porte par les estafiers sans s'inquiéter des suites.

— En attendant, ajouta-t-elle, qu'elle ne se présente pas devant moi, non plus que votre avorton de Romulus.

Le roi la reconduisit chez elle. On soupa ; la nuit se passa tranquille, et, le lendemain, après la messe,

la reine mère vint chez sa bru et lui annonça qu'elle allait être satisfaite.

— On vous ôte la Terra-Nova, et l'on vous donne une personne dont vous avez toujours vanté l'esprit et la bonne grâce, la duchesse d'Albuquerque.

La reine se récria de joie.

— Il y a une condition cependant.

— Laquelle?

— Vous ferez une honnêteté à la duchesse de Terra-Nova; vous lui direz que vous la regrettez, et vous ne parlerez point du motif de son départ, la laissant libre de l'indiquer elle-même.

Marie-Louise ne répondit pas; elle sentit qu'elle ne pourrait s'y résoudre. Une espérance lui donna toutefois du courage.

— On réclamera mon majordome-mayor au saint-office? continua-t-elle.

— Cette question n'a point été agitée, madame; les ministres n'avaient point pouvoir pour cela.

— Vous n'êtes donc pas les maîtres, en ce triste pays? Oh! si le roi mon oncle y régnait une fois, on verrait tout changer bien vite.

— Le roi votre oncle n'y régnera pas, madame, ni personne de sa race, je suppose; ce n'est pas à vingt ans qu'on désespère d'avoir des héritiers.

La discussion allait dégénérer en querelle aigre-douce. Un incident la termina. Après la messe, la duchesse d'Albuquerque fut proclamée camarera-mayor; elle fut présentée à la reine en cette qualité. La Terra-Nova se prétendit malade et ne reparut plus; tout fut donc arrangé pour le mieux.

Dès le même jour, les effets de ce changement se firent sentir. La reine obtint la permission de se coucher à dix heures; elle obtint celle de monter à cheval toutes et quantes fois que cela lui serait agréable; enfin elle put regarder par les fenêtres tout à son aise.

C'était là un singulier plaisir; mais ce plaisir, dans la disette où elle en était, fut accueilli comme le plus séduisant du monde. Les fenêtres avaient vue sur le jardin d'un couvent de l'Incarnation attenant au palais. La reine connaissait les religieuses; elle les appelait quelquefois et causait avec elles! C'était pourtant là les plaisirs qu'on lui refusait!

Cependant, le sort de d'Astorga devenait un mystère: Nada se mettait inutilement en quête du duc; la reine en parlait sans cesse sans qu'on lui répondît; chacun détournait la tête; elle osa même interroger le père Sulpicio et n'en reçut aucun éclaircissement.

— S'il est vrai qu'il habite la prison du saint-office, madame, excepté les juges, tout le monde l'ignore.

Était-ce un des juges? Peut-être?

L'inquiétude de la reine croissait de plus en plus; à son réveil, sa première question était pour le duc, et la réponse ne variait point; on ne savait rien. Le roi lui assura, un jour, que le duc était libre, mais que très-probablement un voyage ou sa santé le retenait loin de la cour.

Le duc de Medina-Cœli prétendit qu'on l'avait vu à Burgos.

Chacun apporta sa nouvelle; une singularité de cet étrange pays, c'est la facilité de mensonges qui appartient à tous les gens de cour. Ils savent parfaitement qu'ils ne trompent personne; ils ne s'imaginent pas qu'on les croie, et cependant ils affirment hardiment, tant la peur de cette terrible inquisition domine les plus courageux.

La reine n'accueillit aucun de ces bruits.

La semaine sainte se passa dans le deuil, suivant l'usage. Marie-Louise revêtit dès le premier jour un habit de satin noir tout brodé de jais blanc et d'acier, et ne le quitta plus; il ne pouvait servir que dans cette occasion. Les pierreries sont considérées comme de deuil; seulement, on les couvre de petits morceaux de gaze, c'est signe de douleur et de mortification!...

Le pauvre d'Astorga faisait un grand vide: on parla de le remplacer dans la maison de la reine, elle ne le voulut point souffrir.

— Non, dit-elle au roi, il reviendra, il n'est pas mort, j'en suis sûre, je l'aurais vu. Il me l'avait annoncé, un soir que l'on parlait de ces sortes de visites, et il n'y eût pas manqué.

Cette excellente raison ne pouvait manquer de réussir en Espagne; elle se répéta à la cour et on la trouva parfaite.

Le moment de cet horrible auto-da-fé approchait; la reine ne dormait plus, car l'idée de ce qu'elle devait voir l'obsédait comme un cauchemar. Le roi s'en alla sans elle à Aranjuez; elle devait, suivant l'usage, se montrer triste et ne recevoir personne; elle n'eut pas de peine à s'y résigner; les yeux ne lui séchèrent pas pendant ces jours de solitude.

Elle fit coucher dans sa chambre une des deux femmes françaises qu'on lui avait laissées, et ses nuits se passèrent à pleurer la France d'abord, à parler du duc ensuite. La fille de chambre, qui s'appelait Louison, dit à la reine que, si elle daignait l'y autoriser, elle saurait peut-être quelque chose du duc d'Astorga; que, pour cela, il ne lui fallait que du courage, et qu'elle en aurait.

La curiosité de Marie-Louise fut, on le devine, fièrement excitée: elle accabla Louison de questions de toute sorte, et apprit par elle ce qu'elle voulait savoir.

Un des laquais de la reine était familier de l'inquisition; il aimait Louison et lui demandait de le prendre pour mari, ce à quoi elle ne voulait point consentir. Elle n'aimait en Espagne que la reine, et, n'y étant venue que pour la suivre, elle ne voulait pas s'y former d'autres liens.

— Néanmoins, madame, ajouta-t-elle, je ne décourage pas cet homme, espérant en tirer quelques renseignements ou quelque protection; on a besoin de tout dans ce maudit pays. Bien m'en a pris, car j'ai découvert ainsi beaucoup de choses, et je puis en découvrir encore davantage.

Elle raconta alors à sa maîtresse que les caveaux du palais correspondaient avec les cachots de l'inquisition, où son amoureux était souvent appelé par son service; qu'il ignorait le nom des prisonniers, mais que, cependant, il croyait être sûr d'avoir aperçu le duc d'Astorga à l'un des derniers interrogatoires.

— Enfin, madame, il m'a promis, si je consentais à l'épouser, de me procurer une robe et un voile de familier et de m'emmener avec lui la première fois qu'il entrera dans les cachots; je verrai moi-même. Il faut que cet homme m'aime beaucoup, car il risque sa vie, madame.

— Tu m'aimes donc aussi, puisque tu risques la tienne, si tu mets ton projet à exécution?

— Je voudrais l'y mettre dès ce soir, madame. Votre Majesté souffre, elle est inquiète, il me tarde de calmer cette inquiétude.

— Et si j'allais avec toi, Louise, que penserais-tu?

— Madame, je vous en conjure, n'en faites rien! si l'on vous découvrait! si le roi revenait plus tôt! si la camarera-mayor entrait ici et ne vous y trouvait pas!

— Oui, je suis prisonnière, reprit tristement Marie-Louise. Dans ce misérable pays, la seule recluse, c'est la reine... O mon beau Saint-Cloud, mes joyeuses courses, où êtes-vous?

Louison tâchait toujours de détourner la conversation lorsqu'elle s'engageait de ce côté; elle parla du duc, et l'imagination mobile de la reine passa du regret à la douleur.

— Iras-tu donc, Louison?

— J'irai, madame.

— Il paraît que ces prisons sont effroyables; autant vaudrait l'enfer. La duchesse d'Albuquerque en a entendu raconter des détails qui font dresser les cheveux sur la tête; son père était alguazil-mayor.

— Qu'importe, madame! je serai forte; c'est pour vous.

Le lendemain, à la toilette, Louison trouva un instant pour dire à la reine qu'elle entrerait le soir au saint-office; qu'à minuit, elle s'échapperait et qu'elle saurait bientôt à quoi s'en tenir.

— Ils interrogeront cette nuit les malheureux, madame; je vais assister à la séance et je saurai tout. Le pauvre Philippe est très-inquiet, car, si on le découvre, nous sommes perdus tous les deux; il voulait retirer sa parole, je lui ai dit que je ne le reverrais de ma vie; il m'a répondu qu'il aimait mieux mourir, et tout a été décidé. Priez pour moi, madame, et que jamais ce secret ne sorte de vos lèvres, au nom de votre salut éternel!

La reine n'avait pas besoin de jurer, elle eût été une infâme en perdant cette dévouée créature.

Elles se couchèrent à dix heures comme de coutume, et ne dormirent point. Lorsque onze heures et demie sonnèrent, Louise s'apprêta; elle avait gardé ses vêtements et vint s'agenouiller près du lit de sa maîtresse.

— Bénissez-moi, madame, dit-elle, et promettez-moi de ne point m'oublier

La reine fondait en larmes.

— N'y va pas, ma fidèle servante, n'y va pas! n'expose point ta vie; ne te remets point entre les mains de ces misérables sans vergogne ni pitié.

— J'irai, madame, j'irai. Dieu est avec moi; je ne crains rien. Il s'agit de sauver un innocent, de satisfaire votre désir, est-ce que je puis reculer? Si je meurs martyre de ma bonne volonté, la sainte Vierge et vous vous souviendrez de moi. Adieu, madame! Votre main à baiser.

Elle baisa la main de la reine abîmée de douleur, ouvrit la porte et disparut.

Un petit degré creusé dans la muraille conduisait de l'antichambre de la reine dans les cuisines; cette antichambre, précédant les cabinets, était déserte à cette heure; il s'y trouvait seulement un valet endormi. Louison passa sur la pointe du pied, trouva le degré, le descendit quatre à quatre et arriva dans le souterrain du château sans avoir rencontré personne. Elle savait qu'il en serait ainsi.

Une obscurité complète régnait partout, elle parvint à grand'peine jusqu'à l'endroit désigné par Philippe et qui était une sorte d'office derrière les magasins de la bouche du roi. Elle n'attendit pas longtemps et vit paraître un homme vêtu de noir de la tête aux pieds, enveloppé d'une grande robe et la tête couverte d'un capuchon retombant comme un masque à barbe, avec deux trous pour les yeux seulement. Cet homme avait sur les bras un vêtement semblable au sien. Il s'arrêta à la porte et demanda à Louison d'une voix tremblante si elle était toujours résolue.

— Toujours, répliqua la brave fille.

— Je vous fais donc le sacrifice de ma vie; faites à la reine le sacrifice de la vôtre, recommandez votre âme à Dieu. Partons, et surtout ne me quittez pas.

Il jeta sur elle la grande robe noire, lui mit la ceinture de corde, lui donna une torche pareille à la sienne et lui recommanda de se tenir le plus possible derrière les autres, afin de n'être point remarquée. Ils entrèrent dans un long couloir, puis dans un autre, et arrivèrent à une grille de fer par laquelle passait un vent très-froid et où ils entendirent dans le lointain de singuliers bruits.

Louison frissonna. Il n'était plus temps de retourner en arrière; deux ou trois hommes vêtus comme eux, arrivaient à la grille par le chemin qu'ils avaient pris; ils ne pouvaient plus reculer. Philippe frappa d'une façon particulière, prononça quelques mots dans une langue inconnue, et la grille tourna sur ses gonds.

Ils entrèrent dans un vaste souterrain où des pas sonores retentissaient sous la voûte. Louison se serra contre son guide; leur torche éclairait seule ces ténèbres effrayantes.

— Suivez-moi bien attentivement, lui dit Philippe à voix basse; ce chemin est rempli de piéges et de trappes pour défendre l'entrée aux profanes; si vous vous écartez d'un pas, vous êtes perdue.

La pauvre fille n'avait pas une goutte de sang dans les veines; elle pria la sainte Vierge pour se donner du courage et marcha sur les traces de Philippe, jusqu'à ce qu'il la prévint que le danger était passé.

— Maintenant, lui dit-il avec des précautions infinies, avant de nous rendre à la salle d'interrogation, nous allons marcher près de ce mur, où se trouvent ces portes alignées. Là sont les cachots; peut-être un heureux hasard nous apprendra-t-il ce que nous désirons savoir, et ce serait un coup de la Providence; ici, les dangers sont bien moindres pour nous, il n'y a que des geôliers et des subalternes; excepté le mot de passe, on ne nous demandera rien.

Ils entrèrent dans un long corridor où des bruits singuliers se faisaient entendre; c'était comme des sanglots, des gémissements étouffés. Louison se soutenait à peine; l'aspect de ce lieu de malheur était épouvantable; ils aperçurent deux hommes qui marchaient doucement devant eux en causant à demi-voix.

— Il ne sera point interrogé cette nuit, disait l'un; j'ai ordre seulement d'entrer dans son cachot et de savoir sa dernière résolution; selon ce qu'il répondra, on agira là-haut.

— Vous accompagnerai-je?

— C'est inutile, continuez votre visite; le temps avance, il nous en reste très-peu pour tout préparer.

Ces deux hommes se séparèrent; celui qui venait de parler s'approcha d'une des portes, et mit la clef dans la serrure; l'autre se perdit dans l'obscurité des corridors. On cessa bientôt d'entendre même le bruit de ses pas.

XIX

Un silence de mort, interrompu seulement par des gémissements étouffés, régnait autour d'eux. L'homme à la clef entra dans le cachot et en laissa, sans doute par mégarde, la porte ouverte. Philippe avait éteint sa torche; il se tenait contre la muraille, où, très-probablement, il n'avait pas été vu. Une conversation s'engagea entre le geôlier et une des victimes; ils s'approchèrent davantage; la porte ouverte leur permettait de tout entendre. Après quelques mots, Louison serra le bras de son compagnon.

— C'est la voix du duc d'Astorga, murmura-t-elle: la Providence nous exauce; nous allons tout savoir.

L'inquisiteur essayait d'arracher au noble jeune homme un aveu contre la reine; il le menaçait de la torture et du supplice s'il continuait à se taire.

— Nous savons la vérité; nous voulons seulement l'entendre de votre bouche. N'a-t-elle pas dit qu'en admettant le père Sulpicio comme confesseur, elle ne lui avouerait jamais toute sa pensée et toutes ses actions?

— Je n'ai point connaissance de cela.

— Songez-y, duc d'Astorga, vous tenez en vos mains votre vie; l'aveu que l'on vous demande vous fera libre sur-le-champ; ou, si vous vous y refusez...

— Je ne puis dire un mensonge pour sauver ma vie, je ne puis accuser la reine alors qu'elle n'est pas coupable, et attirer sur sa tête les foudres de ce tribunal. Qu'on ne m'en parle plus.

— La reine n'a rien à craindre de nous, on vous l'a dit, on vous en a renouvelé la promesse solennelle; parlez donc!

— Non.

— Eh bien, vous mourrez dans l'impénitence finale; car vous mourrez avec un mensonge sur les lèvres. Nous savons que la reine a dit cela devant vous, devant son nain et devant une autre personne qui ne doit pas être nommée; sommes-nous bien instruits?

— Vous mentez.

Ce mot retentit jusqu'au cœur de Louison; elle trembla de voir le duc tiré à quatre quartiers, ainsi qu'on le faisait journellement, croyait-elle, dans ces cachots ténébreux; elle n'entendit que quelques mots prononcés à voix basse par l'inquisiteur, puis il se retira, ferma la porte et s'éloigna dans la même direction que celui qui le précédait.

— Mon Dieu, mon Dieu, ils vont le tuer! disait Louison. Est-il possible d'être aussi barbares! Ils veulent qu'un serviteur trahisse sa maîtresse.

Elle pouvait à peine parler, tant elle était tremblante; elle demanda à rentrer au palais.

— Nous sommes plus heureux que sages, et vous avez raison. Je vais vous reconduire. Bénissons le ciel qui protége si visiblement notre entreprise.

Ils retournèrent par où ils étaient venus et arrivèrent bientôt au caveau de l'office. Là, la brave fille dépouilla la robe noire, dit adieu à Philippe, lui promit tout ce qu'il demanda pour s'en débarrasser, et remonta près de la reine, qui l'attendait plus morte que vive; son absence avait duré près d'une heure et demie.

Dès qu'elle l'aperçut, la reine, qui s'était levée courut au-devant d'elle et lui adressa dix questions à la fois.

— Eh bien, eh bien, sais-tu quelque chose?

— Je sais tout.

— Oh! dis, je t'en conjure! Mon Dieu! que j'ai souffert! j'ai cru que tu ne reviendrais jamais.

Louison raconta ce qui s'était passé, ce qu'elle avait entendu. Marie-Louise l'écoutait avec épouvante, la sueur perlait sur son front en acquérant la certitude de ce qu'elle avait soupçonné jusque-là; il lui sembla que tous les malheurs allaient fondre sur elle. Elle fit répéter deux ou trois fois à Louison, les paroles de l'inquisiteur, et réfléchit quelques secondes.

— C'est une exagération d'honneur et de dévouement, dit-elle; il faut qu'il avoue, il le faut, d'autant plus que c'est la vérité et que cela ne peut nous causer aucun dommage. Je n'ai pas deux partis à prendre, je le verrai, il le faut.

— Où tu l'as vu tout à l'heure, j'irai demain à ta place. Philippe ne t'a-t-il pas dit que, si tu voulais retourner encore dans ce lieu abominable, il t'y conduirait, puisque cela avait si bien réussi?

— Sans doute, madame; mais vous! vous exposer ainsi; c'est impossible; je n'y consentirai jamais.

La reine pria, ordonna, pria encore. Louison fut inflexible; cette lutte dura le reste de la nuit; enfin, comme sa maîtresse la menaça de tout révéler au roi et de s'en aller en plein jour près du grand inquisiteur, de s'avouer coupable et de donner ainsi à penser au monde qu'elle aimait le duc autrement que comme un ami, Louison consentit à lui obéir, pourvu qu'elle pût descendre avec elle et l'accompagner partout; sans cela, elle préférait subir les conséquences de son refus.

Les choses s'arrangèrent mieux qu'on n'aurait pu le croire. Philippe, à son tour, se fit beaucoup prier; une forte somme, le désir de plaire à sa maîtresse et celui de sauver la vie du duc qu'il aimait fort, le décidèrent. Le rendez-vous fut pris pour le soir, au même lieu et de la même manière.

J'ai su ces détails de Louison elle-même. Madame la duchesse de Savoie la fit venir à Turin lorsqu'elle retourna en France, en quittant l'Espagne, et nous lui fîmes raconter bien des fois les particularités et les mystères de ce pays-là. La pauvre petite n'en parlaii qu'en tremblant et faisait des signes de croix en envoyant des malédictions à ces horribles moines qui gâtaient tout dans la plus belle contrée où Dieu ait permis aux hommes d'habiter.

Toute cette journée, la reine fut distraite, et si préoccupée, qu'elle n'entendit point ce qu'on lui disait. La reine mère la croyait incommodée, elle répondit qu'elle s'ennuyait de ne pas voir le roi. On la crut ou on feignit de la croire, ce qui se ressemble beaucoup en certains cas.

L'heure arriva; elle arriva lentement, comme toutes les heures attendues; la reine eut un moment de frayeur et d'hésitation; elle faillit rester, mais elle pensa que ce noble seigneur allait mourir à cause d'elle et elle regarda comme son devoir de le sauver.

— Dieu m'a inspiré cette idée, c'est qu'il veut que je la mette à exécution. Il ne m'arrivera rien; marchons!

Tout se passa comme la veille; Philippe attendait au même endroit; il se jeta aux pieds de la reine et la conjura de rester, de ne point s'exposer aux vengeances du terrible tribunal. Elle ne voulut rien entendre; il fallut la couvrir de la longue robe, la

faire pénétrer dans cet antre de la superstition et de l'intrigue.

Lorsqu'ils furent introduits, Philippe conduisit lui-même la reine à travers les détours du chemin; il la pria de s'appuyer sur lui sans affectation, ainsi que le font les hommes qui marchent ensemble, et la conduisit à la galerie des cachots. Il connaissait maintenant celui du duc. Chaque familier, à l'aide du mot d'ordre, pouvait se faire ouvrir. Les missions étant secrètes et connues seulement de celui qui les recevait, le geôlier ne refusait point de donner la clef, quand on prétextait d'un ordre supérieur.

— Je risque beaucoup, ajouta Philippe; pourtant je suis résolu à tout pour satisfaire Votre Majesté; j'ai fait le sacrifice de ma vie, que Dieu la prenne, s'il le veut.

Sur quelques mots prononcés tout bas à l'oreille d'un gardien assis à l'autre extrémité de la galerie, la clef fut remise à Philippe. Le cœur de Marie-Louise battait à l'étouffer; elle pénétra dans le cachot et aperçut, à la lueur d'une petite lanterne à peine visible, le malheureux d'Astorga assis auprès d'une table de bois, s'efforçant de lire dans un livre de prières avant de se jeter sur le grabat où il devait dormir.

— Que me veut-on encore? demanda-t-il. J'ai dit mon dernier mot. Qu'on me laisse me préparer à la mort.

La reine était entrée seule. Philippe et Louison gardaient la porte, très-résolus tous les deux à la défendre au péril de leur vie, si on cherchait à la forcer. Marie-Louise s'appuya contre la muraille; à l'aspect de ce lieu épouvantable, un sanglot sortit de dessous son capuchon. Le duc se leva et courut à elle; il la soutint, elle allait tomber.

— Qui êtes-vous, demanda-t-il vivement, vous qui semblez avoir pitié de ma misère et de mon malheur? La pitié est étrangère à ce séjour; vous me trompez, sans doute, vous êtes un faux ami. C'est une nouvelle façon de me séduire; vous n'y réussirez pas. Vous ne ferez pas mentir un noble castillan pour sauver sa vie.

— Homme généreux! murmura la reine.

— Mon Dieu! cette voix, c'est un sortilége, c'est un piége du démon; laissez-moi prier, vous dis-je!

— D'Astorga, c'est moi! ne me reconnais-tu pas?

— Vous!... Elle!... Non, non, ce n'est pas elle, ce ne peut pas être elle.

— C'est moi, c'est bien moi, ne crains rien. Je suis venue te sauver, te délier de ta parole, te dire que tu dois avouer la vérité et que tu ne dois pas jouer ta vie pour une chimère d'honneur.

— Je ne sais pas si je dors, si je veille, si c'est vous, si c'est un songe! Mais, si c'est vous, au nom de Dieu, partez! ils peuvent venir, ils peuvent nous trouver ici ensemble; alors, vous ne vous sauveriez pas; vous vous perdriez avec moi. Mais je suis un insensé; ce ne peut pas être vous, c'est quelque effet de magie de ces misérables. *Vade retro!*

Le reine comprit qu'elle ne le persuaderait point sans se découvrir tout à fait; elle enleva d'un geste rapide son capuchon et son masque, et se montra à lui dans toute sa majestueuse beauté; il jeta un cri, étendit les bras et tomba à genoux devant elle, anéanti, sans force et sans mouvement.

— C'est moi, c'est bien moi, mon fidèle serviteur, je vous le répète, il n'y a dans ceci ni magie ni sacrilége; il y a une amie qui veut vous rendre au monde, à l'existence; il y a une femme reconnaissante de votre attachement et qui vous supplie de lui en donner une nouvelle preuve.

Le regard incertain du duc lui apprit qu'il doutait encore.

— Tenez, continua-t-elle en ôtant de son cou une petite croix, tenez, voici le signe de notre rédemption, qui met les démons et les magiciens en fuite; cette croix vient de ma mère, je ne la quitte jamais; je vous la donne, d'Astorga, pour qu'elle vous rappelle ce moment terrible et solennel, pour qu'elle vous encourage à m'obéir, à me rendre un fidèle serviteur, un ami; moi qui en ai si peu, et qui ai tant besoin d'en avoir, en ce pays qui n'est pas le mien, et qui ressemble si peu à ma France chérie!

Ainsi que cela arrivait toujours lorsqu'elle était émue, la reine avait laissé la langue et les habitudes espagnoles; elle parlait comme Marie-Louise d'Orléans, le langage de ses jeunes années; elle parlait avec son cœur, avec sa conviction. Le duc l'écoutait dans une extase muette; il prit la croix qu'elle lui offrait, la baisa avec passion, la retint dans ses doigts crispés, et, fléchissant le genou devant la reine :

— Madame, lui dit-il, au nom de votre honneur, de votre vie, quittez ces lieux. Tout est piége et danger autour de vous. Si vous êtes venue jusqu'ici, c'est que par un motif que j'ignore, ils ont voulu que vous y vinssiez. Ils savent que vous y êtes, ils vous écoutent! quelque innocente que soit notre entrevue, ils vous en feront un crime, ils tourneront contre vous et contre moi les paroles de bonté que vous avez dites. Je ne sais qui vous aura conduite dans ce cachot, car tout leur est instrument, car ils se seront servis du dévouement de ceux que vous aimez, pour vous entraîner, s'ils n'ont pas trouvé d'autre moyen. Ma vie entière ne suffira pas, si on me la laisse, pour payer ce moment que je dois à leur méchanceté et à votre généreuse sollicitude; mais, si vous ne voulez pas que je meure, retournez au palais et ne le quittez plus; attendons le sort qu'on me destine, et, croyez-le bien, si je dois rendre aux hommes la vie que Dieu m'a donnée, son saint nom et le vôtre seront les deux derniers sur mes lèvres!

La reine pleurait en entendant ces paroles; de belles larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle songeât à les essuyer. Louison avança la tête par la porte et la vit ainsi; elle entra tout à fait.

— Il faut partir, madame: Son Excellence a raison, nous ne sommes restés que trop longtemps. Philippe est transi de peur; il dit que l'on va quitter la salle du jugement et que nous devrions déjà être loin; il y va de sa vie et de la nôtre!

— Vous avez raison, dit Marie-Louise, et je m'oublie, j'oublie les périls auxquels je vous ai exposés, il faut partir. Allons! adieu, duc, adieu! que le ciel te garde et te protége. Jamais plus noble cœur n'a battu dans la poitrine d'un gentilhomme. Adieu! nous nous reverrons, j'en ai la conviction, car Dieu est juste.

Louison lui jeta son capuchon sur la tête, pendant que le duc agenouillé devant elle, baisait sa main. La fidèle servante l'entraîna. Philippe referma la porte et ils disparurent bientôt sous les ténèbres de la voûte.

Ils ne trouvèrent aucun obstacle sur leur passage, et même ne rencontrèrent personne. Ce silence et cette solitude dans un endroit ordinairement si habité à cette heure, où les familiers allaient et venaient pour les interrogatoires et les jugements, frappa Louison

et la reine. Philippe s'en montra tout aussi étonné qu'elles.

— Probablement, on juge quelque grand criminel dont la cause les intéresse et les retient, dit-il.

— Vous n'avez donc aucun emploi particulier? dit Louison ; vous n'êtes donc obligé de vous montrer nulle part ?

— Tout à l'heure, je dois me montrer à la réunion, et là sera le danger si je n'y parais pas; hâtons-nous!

Une demi-heure après, la reine était en sûreté dans son appartement.

XX

Plus d'un mois s'écoula encore, avant le jour fixé pour l'auto-da-fé. On ne parlait à la cour et dans Madrid que de cette magnifique cérémonie, qui devait être une des plus complètes qu'on l'on eût vues depuis des siècles. On devait y brûler cinquante juifs, je ne sais combien d'hérétiques et de relaps; on accourait de tous les coins de l'Espagne pour y assister; on ne trouvait plus à se loger, même à prix d'argent. Les fenêtres, les balcons, les gradins, même les toits et les cheminées, tout était loué et payé des sommes fabuleuses; on eût dit qu'une folie sanglante possédait ce peuple tout entier.

La reine n'entendit plus parler de son majordome. Malgré ses instances, le roi et la reine mère refusèrent d'en entretenir le grand inquisiteur. Marie-Louise fut plus hardie, elle reçut ce mystérieux et redoutable personnage et lui adressa des questions qui eussent coûté la vie à toute autre qu'elle.

Il lui répondit avec un profond respect, une grande déférence, mais sans dire un seul mot de ce qu'elle désirait tant savoir. Le sort du duc resta enveloppé dans les plus profondes ténèbres. Une circonstance vint augmenter les inquiétudes à cet égard : Philippe disparut deux jours après la visite de la reine au cachot, sans que personne s'en étonnât, sans qu'il fût possible de savoir ce qu'il était devenu.

Enfin, le soleil qui devait éclairer cette horrible journée se leva. La reine n'avait pas fermé les yeux de la nuit, et, lorsqu'elle se mit à sa toilette, elle demanda ses vêtements de deuil.

— Madame, lui dit la duchesse d'Albuquerque, je suis désolée de contrarier Votre Majesté; mais cela ne se peut pas. Le roi et la reine paraissent à l'auto-da-fé en habit de gala; on vous en a préparé un que Votre Majesté n'a pas encore porté et dont elle a choisi elle-même, l'autre jour, l'étoffe et les pierreries.

— Ah! s'écria-t-elle d'une voix brisée, c'était pour cela? Si je l'avais su!

Elle se laissa habiller sans résistance, mais sans y aider, sans jeter un coup d'œil sur le miroir; elle pleurait doucement, comme une femme résignée à un grand malheur et qui ne peut l'empêcher, tout en en comprenant la gravité. Le roi vint la prendre; le brave Nada se colla à sa jupe et lui promit qu'il ne la quitterait pas. La camarera-mayor la soutint d'un autre côté, l'exhorta au courage et la consola un peu par de douces paroles. Elle se chargea, elle chargea les *señoras de honor* de tous les cordiaux, de tous les sels nécessaires, et le cortége se mit en marche, aux grands applaudissements de la foule ravie.

En descendant les degrés du palais, la reine aperçut, sur la dernière marche, le comte de Charny, aussi pâle qu'elle. Elle le salua profondément, avec un air de désolation sur le visage.

— Ah! murmura-t-elle, il sait quelque chose; d'Astorga est son bienfaiteur, il vient le pleurer avec moi.

— Du courage, madame! lui souffla la camarera-mayor, du courage! voici le moment de l'épreuve.

Le lourd carrosse s'ébranla; on marcha au pas jusqu'à la place Mayor, où le bûcher était dressé et où les loges étaient préparées.

Quand la reine monta les degrés, il fallut la soutenir; elle semblait elle-même la victime vouée au sacrifice, et elle entendit une femme du peuple qui la regardait, dire à sa compagne :

— Vois donc comme la Française est pâle!

— Je le crois bien, répliqua l'autre, on va brûler son galant, le duc d'Astorga.

— C'est trop juste! on devrait brûler tous les galants et tous les hérétiques.

Après cette sage sentence, elles reculèrent devant la hallebarde d'un garde wallon qui les repoussait.

Le roi prit place, la reine s'assit à son côté; elle salua machinalement cette foule qui poussait des hourras frénétiques; elle n'agissait plus que comme une machine mue par des ressorts et par la volonté des autres. Elle s'assit parce que le roi s'assit; elle regarda sans voir; cependant, lorsqu'elle aperçut les instruments du supplice, elle poussa un gémissement sourd et baissa la tête.

L'horrible tragédie commença alors; les condamnés défilèrent sur deux rangs devant la cour, comme une armée que l'on passe en revue, tous vêtus d'une manière de sac que l'on appelle un *san-benito*. Ils étaient tout noirs avec des flammes et des diables rouges peints sur la poitrine et dans le dos. Ceux qui devaient être brûlés avaient les flammes en haut; ceux qui devaient être torturés et n'en point mourir, les avaient en bas; ceux qui n'étaient là que pour figurer n'avaient que les diables. Nul indice, nulle indication, pas de nom, impossible de savoir qui recouvrait ce capuchon couleur de feu, quel malheureux souffrait sous ce masque hideux. La reine eût voulu en détourner ses regards; une horrible fascination semblait les attacher sur eux. Elle eût voulu percer cette enveloppe et chercher les traits si nobles de son majordome parmi ces visages défigurés par la torture et par la crainte de la mort. Quelques-uns de ces malheureux se traînaient à peine; d'autres marchaient résolûment et la tête haute; il y en avait d'incapables de se traîner et que les confesseurs soutenaient; enfin, rien de plus triste et de plus épouvantable que cette procession, qui, cependant, faisait battre des mains à la foule et éveillait l'intérêt de tous ces ignorants qui croyaient glorifier Dieu en détruisant ses créatures !

Après la procession eut lieu la lecture des jugements, que personne n'entendit; puis l'exécution commença.

Je ne vous ferai pas la description d'une horreur que je n'ai jamais vue, grâce à Dieu! et que l'imagination peut se représenter. Ces détails me répugnent, ils navrent l'âme! Le supplice dura toute la journée, e pas un spectateur ne quitta la place. On riait, on mangeait, on buvait; on faisait des gorges chaudes des grimaces du patient; on applaudissait ceux qui mouraient bien, on multipliait les signes de croix lorsque ces misérables blasphémaient. C'était une scène que

le tableau du plus hardi et du plus savant peintre ne représentera jamais.

La reine voulut plusieurs fois se retirer; elle succombait à l'inquiétude et à l'horreur; on la fit rester à sa place, presque de force, et, à la fin, elle ne vivait pour ainsi dire plus; la tête baissée sur sa poitrine, elle ne parlait plus, elle ne sentait plus; chaque victime qui tombait lui arrachait seulement un cri d'angoisse; elle s'appuyait sur la duchesse d'Albuquerque, qui, en cette circonstance, se montra aussi bonne qu'intelligente. Si elle eût eu à son côté la duchesse de Terra-Nova, elle en serait certainement morte.

Tout finit cependant, et le soleil arriva à son déclin. La nuit descendit. On éteignit le bûcher. Tout était fini; le roi et la reine purent remonter en carrosse et s'éloigner de cette place maudite. Marie-Louise se sentit renaître. Elle retrouva la faculté des larmes et en répandit d'abondantes. Le roi, qui l'aimait à sa manière, essaya de la consoler par des banalités religieuses.

— Quant à ce pauvre d'Astorga, disait-il, j'ai, malgré tout, bon espoir; je ne croirai jamais qu'ils aient fait mourir un grand d'Espagne sans m'en avoir prévenu; c'est déjà beaucoup de l'avoir emprisonné.

La reine ne se rattachait à aucune espérance; elle avait entendu un cri déchirant parmi tous ces cris, un cri qui retentissait à son oreille comme le glas funèbre, et ce cri, elle avait cru le reconnaître.

— Non! non! répétait-elle, il est mort!

En ce pays, dont les singularités ne se peuvent compter, nul ne s'étonnait de voir la reine regretter tout haut un homme dont l'amour pour elle était connu. Ces amours chevaleresques étaient et sont encore fort communs en Espagne; on les approuve, on les avoue, on s'en glorifie; car rien n'est plus innocent, rien n'est plus noble et plus héroïque; c'est digne du temps des paladins en France; et, par cette bonne régence surtout, nous en ririons bien, j'en réponds!

Lorsque la reine rentrait de la promenade ou d'une de ses courses dans les couvents, son majordome-mayor l'attendait en bas d'une montée et lui donnait la main, après que son premier écuyer l'avait aidée à descendre de carrosse. Ce jour-là, elle se sentit tellement incapable de marcher seule, qu'elle s'appuya non-seulement sur le marquis de las Balbazu, mais encore sur la duchesse d'Albuquerque, qui continua son œuvre de charité.

Au moment où elle allait franchir le premier degré, elle sentit une main tremblante remplacer celle de son écuyer; elle entendit une voix émue lui demander ses ordres; elle leva les yeux et rencontra le regard du duc d'Astorga, pâle, maigre, défait, mais toujours beau, toujours charmant. Elle resta frappée sous le coup, jeta un cri et se trouva mal; il fallut la transporter dans son appartement. La joie avait été trop soudaine; après les épreuves de cette journée, elle n'avait plus la force de la supporter.

Le bruit se répandit, dans le palais, du retour du majordome-mayor et de l'évanouissement de la reine. On en parla jusque dans les cuisines et avec diverses manières de voir les choses, bien entendu. Cependant la reine fut généralement plainte et le majordome félicité. En Espagne, les amoureux ont presque toujours raison.

D'Astorga avait tout deviné. La politique de l'inquisition et du vieux parti espagnol était de ménager la reine, tout en se réservant des armes contre elle. On voulait *l'essayer* d'abord. Toute Française qu'elle était, elle était si jeune, qu'on espérait la façonner selon les vues de cette intrigue; et puis elle pouvait avoir des enfants; c'était un avenir à diriger et à faire.

Le roi l'aimait fort; on le conduirait absolument par elle, si elle voulait s'allier avec cette respectable compagnie. Le plan fut donc arrêté de l'effrayer premièrement, de lui montrer ce que l'on pouvait faire et de lui dire qu'on ne l'avait pas fait par considération pour elle, afin de ne pas se déclarer ses ennemis.

De là l'arrestation du duc d'Astorga; de là le renvoi de la camarera-mayor presque aussitôt qu'elle l'eut demandé et la nomination de la duchesse d'Albuquerque, à laquelle on fit sa leçon de douceur.

Philippe était un agent; il fallait attirer la colombe dans le piége, il fallait avoir la preuve de sa présence dans le cachot du duc, le jour où l'on voudrait inventer une intelligence entre eux; on leur fit donc, ainsi qu'on l'a vu, le champ libre et la place facile; rien ne s'opposa à leur passage, préparé d'avance. L'amour du duc, son habitude de la cour et des intrigues de ces misérables, l'éclaira, ainsi qu'on l'a vu. Louison, de bonne foi trompée, conçut les mêmes soupçons que lui; la disparition de Philippe acheva de l'éclairer.

L'émotion de la reine, émotion bien naturelle et que la surprise aurait pu causer seule, fut prise en note avec le reste; ceux qui ont la puissance pour le mal, savent en user bien mieux que les bons ne se servent du bien; aussi le mal triomphe-t-il presque toujours en ce monde.

Le lendemain, tout reprit dans le palais son ordre accoutumé. La reine dut reparaître à la messe, aux offices, au dîner du roi, aux couvents; elle eut les mêmes *plaisirs*, elle eut la même existence. Quand on pense que leurs joies de carnaval consistaient à se jeter à la tête des œufs argentés remplis d'eau de senteur! Le pauvre peuple espagnol est si maigre, si abattu, si misérable, qu'il n'a pas même la force de s'amuser. Le roi avait la passion du jeu de jonchets, et la reine y jouait avec lui des journées entières, à perdre ou à gagner une pistole. Du reste, pas une fête, pas un bal, pas un menuet, pas une chanson! A dix-sept ans! Et cette perspective pour toute sa vie, avec un mari qu'on ne peut aimer!

La reine avait pris un peu de goût aux courses qu'elle faisait à Aranjuez, charmante résidence des rois d'Espagne, la seule qui pût lui rappeler un peu celle où elle avait passé son enfance. C'est un joli lieu où se trouvent les deux choses qui manquent absolument en Espagne, c'est-à-dire des arbres et de l'eau. Le Tage et la Guadarana coulent à l'entour; mais ces rivières-là, n'ont pas un verre d'eau à donner aux voyageurs; encore cette eau est-elle trouble.

L'été, on ne peut demeurer à Aranjuez; il y vient des fièvres pestilentielles; à peine y peut-on passer quelques semaines au printemps et en automne. L'été, il n'y reste que les chameaux, dont il y a un haras, et les chameliers, qui n'y demeurent guère.

Ces voyages de la cour offraient, comme toutes les choses en cette Espagne, des circonstances particulières et bizarres. Ainsi, toutes les dames, excepté la reine, portent par-dessus leurs habits une espèce de veste de velours, ou vert ou incarnat, brodées en or ou en argent; elles appellent cela des mantilles et s'enveloppent le visage à volonté, de manière à ne pas être re-

connues. Leurs galants galopent à côté des carrosses; ils sont là incognito, avec des bonnets qui retombent sur leur figure, de sorte que tout le monde se connaît et que personne ne se voit; c'est là le bel air.

La reine, escortée de tous ces masques, s'en alla donc une fois à Aranjuez, où le roi et la reine mère étaient aussi. Les confesseurs n'y manquaient pas. Mais, depuis quelque temps, le père Sulpicio se relâchait de sa rigueur et parlait à la reine un langage plus humain, ce dont elle ne se montrait point fâchée.

On était dans une salle de verdure, au milieu des dix ou douze avenues qui précédaient la maison d'une lieue; il s'y trouvait une de ces fontaines flamandes dont les statues jettent de l'eau et inondent ceux qui en approchent; on prenait du chocolat et des confitures et on causait. Mademoiselle de Villars était présente et louait beaucoup cette maison et ce jardin.

— Oui, dit étourdiment la reine, ils me rappellent un peu Saint-Cloud, où l'on donnait de si belles fêtes.

— A Aranjuez, on n'en donne pas, poursuivit la reine mère en riant; n'est-ce pas ce que vous voulez dire, ma fille?

— Madame, c'était seulement un souvenir.

— Et vous voudriez bien voir une fête, n'est-ce pas?

— Si le roi voulait..., répliqua-t-elle avec hésitation.

— Le roi veut bien, répondit celui-ci; mais il ne le peut pas; la misère de mon peuple est trop grande. Mais je ne défends pas qu'on t'en offre; au contraire, je t'y accompagnerai volontiers.

— Sire, s'écria le duc d'Astorga prévenant plusieurs grands qui se disposaient à parler, Votre Majesté daignera-t-elle me permettre d'être le premier?

— J'y consens, Astorga; tu as un beau palais à Madrid, et tu peux donner une belle fête. La reine verra qu'en Espagne, nous savons, comme en France, être magnifiques et fastueux quand nous voulons.

— Ce n'est ni la magnificence ni le faste qui manquent en Espagne, répliqua la reine.

— Qu'est-ce donc?

— C'est la gaieté, sire; l'un de nos paysans de l'Ile-de-France est plus amusant que tous vos bouffons.

— Même Nada? ajouta le roi, qui était de bonne humeur et qui prit fort bien l'épigramme.

— Nada n'est pas Espagnol.

— Non, Nada est Polonais, et il ne reverra jamais son pays, poursuivit le nain avec une petite mine triste qui fit rire l'assemblée.

— Pauvre Nada! je le plains bien, continua la reine.

Elle avait tout à fait, ce jour-là, le mal du pays. Le roi, heureusement pour elle, n'entendit pas ces derniers mots. Le duc et Nada ne les laissèrent pas tomber, et le premier l'en remercia en baisant le bas de sa robe.

La fête du duc d'Astorga fut donc décidée; il pria le roi et la reine d'en fixer le jour.

— Il te faut le temps de faire les préparatifs, dit le roi; nous t'accordons six semaines; mets à profit ce délai; nous nous en rapportons à ton bon goût et à ta générosité.

Aussitôt, plusieurs autres grands implorèrent la faveur accordée au duc d'Astorga, et la reine eut en un instant sept ou huit fêtes en perspective.

La cour quitta Aranjuez deux jours après, et tout Madrid fut bientôt en rumeur en apprenant quelles magnificences allaient déployer les seigneurs pour fêter leur reine.

Les tailleurs, les brodeuses, les joailliers n'eurent plus un instant de repos; le roi avait déclaré qu'il ne voulait rien voir que de neuf en cette circonstance; lui et toute la cour mettaient un amour-propre national à montrer à la reine de quoi ils étaient capables. Le palais d'Astorga accaparait tous les ouvriers de la ville. L'entrée en était scrupuleusement interdite, et nul avant Sa Majesté ne devait pénétrer ce mystère.

Ce palais, un des plus beaux de toute l'Espagne, contenait une quantité infinie de richesses et de curiosités. Des tableaux, des objets d'art, des meubles magnifiques. Les jardins étaient célèbres par leur étendue et par leur arrangement; Le Nôtre en avait envoyé le plan au père du duc actuel, et celui-ci les avait embellis d'une ménagerie plus complète que celle du roi et des fleurs les plus rares de tous les pays.

Avec beaucoup d'argent, un goût merveilleux, la volonté de créer des prodiges et des ouvriers adroits pour exécuter ses volontés, le duc d'Astorga devait réussir complétement. Il créa une féerie. Lorsque les portes furent ouvertes, le jour de la fête, lorsque les premiers convives pénétrèrent dans ces lieux enchantés, des cris d'admiration éclatèrent de toutes parts.

Les salles du rez-de-chaussée étincelaient de mille bougies; des tentures entièrement neuves en brocart d'or et d'argent, des meubles tout nouveaux assortis, des tableaux des premiers maîtres; une prodigieuse vaisselle fabriquée exprès pour ce jour-là, et tout ce qui devait servir à la reine était en or massif marqué à ses armes. Des fleurs des tropiques, des fleurs de France surtout, garnissaient toutes les pièces. Des fontaines d'eaux de senteur, retombant en jets d'eau et en pluie, rafraîchissaient l'air du mois de mai, déjà brûlant en Espagne.

Les jardins étaient illuminés à la manière des jardins de Venise, avec des lanternes de papier de couleur; une prodigieuse quantité de fleurs, d'arbustes odorants embaumaient les bosquets et les charmilles. Des pièces d'eau improvisées réfléchissaient les lumières, et, sur la plus grande, un feu d'artifice devait être tiré.

Enfin, depuis le plus petit détail jusqu'au plus grand, tout avait été vu, prévu, soigné; le duc avait tout composé, tout ordonné lui-même; il voulut que cette fête rappelât à la reine cette patrie qu'elle avait perdue et qu'elle aimait tant, au risque de mal faire sa cour au roi et à la reine mère.

Le portrait de Louis XIV, celui de Monsieur, des deux Madame, celui des sœurs, du frère de la princesse, tenaient la place d'honneur dans les salons.

Des vues de Saint-Cloud, de Versailles, de Fontainebleau se trouvaient dans toutes les pièces; tous ces tableaux peints par les premiers artistes. Le duc les avait couverts d'or pour les acheter.

Dans une autre pièce, comme sur un autel, le portrait de la reine Marie-Louise était placé entre celui du roi et celui de la reine mère; un bouquet de pierreries d'un prix fabuleux, dans un vase d'or garni de perles, était sur cet autel au pied du tableau, et deux cassolettes d'or, semblables au vase, brûlaient incessamment un encens précieux comme devant une madone.

Pour faire montre de tant d'idolâtrie, le duc méritait certainement le cachot d'où il était sorti, et dans toute autre occasion on n'eût pas manqué de le lui faire sentir.

A l'heure prescrite, Leurs Majestés arrivèrent. La reine jeta autour d'elle un coup d'œil ravi; depuis si longtemps elle n'avait respiré l'atmosphère d'une fête!

— Ah! que c'est beau! s'écria-t-elle éblouie.

Elle était elle-même une merveille de beauté, et sa parure répondait aux splendeurs qui l'entouraient.

Sa robe de brocart d'argent avait des fleurs roses rebrodées et rebrochées d'or. Elle avait dans ses cheveux des roses de rubis et de brillants, et des lis en perles d'Ophir; son collier, ses pendeloques composées de rubis, de perles et de diamants, étaient dignes de la souveraine de tant de royaumes. Elle portait au sommet de la tête une petite couronne royale, fermée, qu'on ne pouvait regarder. Son air, son port, sa démarche, toute sa personne répondait à cet éclat; la fête et la déesse étaient dignes l'une de l'autre.

En apercevant les portraits de sa famille, les vues de tous ces lieux chéris où elle ne devait plus retourner, ses yeux se remplirent de larmes; elle laissa tomber ses mains en signe de découragement et murmura :

— Merci, merci, oh! mon cher d'Astorga, de me les avoir rendus un instant!

Le roi et la reine mère froncèrent les sourcils; cependant ils ne donnèrent aucun signe de mécontentement.

Leurs Majestés ouvrirent le bal ensemble. La reine ne peut danser qu'avec les infants, et, comme il n'y en avait aucun, lorsqu'elle eût fini ce passe-pied et qu'elle eut rendu un menuet au roi, elle ne dansa plus; elle se promena longtemps; elle voulut tout voir, entrer dans toutes les pièces, parcourir les jardins, admirer les fleurs, qu'elle aimait passionnément. En sa qualité d'hôte et de majordome-mayor, le duc d'Astorga la conduisit, recevant partout ses éloges, ses remercîments, et ne se permettant pas un mot que le respect le plus profond n'autorisât.

On servit le souper sous une tente magnifique, comme jetée dans de grands arbres et dont les plis se retenaient par des glands de perles fines. Rien ne peut égaler la somptuosité de ce repas; le service et les mets, les vins, tout était unique; on avait fait venir des cuisiniers français, tout était disposé à la française; on se fût cru à Versailles. Une musique délicieuse et cachée semblait descendre des nues; le duc avait imaginé de placer un orchestre à la cime des grands marronniers, dissimulés par le feuillage; il était assez près pour qu'on n'en perdît rien, assez loin pour ne pas gêner.

D'Astorga servit lui-même Leurs Majestés, qui soupèrent seules à leur table; une infinité d'autres tables étaient disposées à l'entour, où les dames furent placées et où les seigneurs les servirent. Tout était à profusion; il ne se vit jamais rien de mieux réussi.

Lorsqu'on se leva de table, après un peu de repos dans un autre pavillon, le roi et la reine furent conduits à une tribune d'où ils devaient voir le feu d'artifice, qui répondait au reste.

A deux heures du matin, Leurs Majestés se retirèrent; le duc les conduisit jusqu'à leur carrosse, suivi de ses gentilshommes, de ses officiers, de ses pages et de plus de deux cents laquais à livrée.

A peine la reine était-elle partie, que des huissiers vêtus de noir avec un chapeau à plumes, se répandirent dans les salles, dans les bosquets et dans les jardins; ils dirent à ceux qui restaient que le duc leur faisait ses très-humbles excuses, mais que la fête était donnée pour Sa Majesté la reine, et que, Sa Majesté la reine étant partie, nul ne devait rester après elle, que la fête n'existait plus. Ils firent ainsi partir tout le monde; le duc resta seul avec les gens de sa maison, qu'il fit appeler tous dans la galerie. Lorsque les majordomes lui eurent assuré que tous étaient réunis, qu'il n'en restait ni aux cuisines, ni dans les communs, il leur ordonna à tous de quitter l'hôtel, et, quoi qu'il arrivât, de n'y point rentrer, à moins qu'il ne les appelât.

Le majordome lui fit observer que beaucoup de choses pourraient être perdues ou dérobées, et qu'il n'en répondait point, du moment qu'il leur défendait de les enlever.

Le maître ne voulut entendre aucune observation, disant qu'il n'était pas besoin de ranger, que tout se trouvait fort bien ainsi. Comme il trouva qu'ils ne s'en allaient pas assez vite, il les poussa dehors, leur ordonna de passer le lendemain chez son intendant pour y chercher une gratification, à la condition qu'ils se sauveraient promptement et que ceux qui resteraient en arrière n'en auraient point.

Il n'eut pas besoin d'insister davantage; en un instant ils furent dehors; il les vit se presser, et, quand le dernier eut disparu, il donna ordre au suisse, le plus vieux de ses serviteurs, de fermer les portes et de venir lui parler; à quoi celui-ci obéit sur-le-champ.

— Nunez, lui dit-il, tu as vu naître mon père, tu m'as porté dans tes bras; je sais que tu es un fidèle domestique et que l'on peut compter sur toi; tu n'ignores pas que je suis l'esclave passionné de la reine, que je lui ai dévoué ma vie et que je n'existe que pour la servir. Elle a daigné accepter la fête que je lui ai offerte ; j'ai dû remplir ma maison d'objets qui n'avaient été vus par aucune autre, qui n'avaient servi à aucune autre; par la même raison, ce qui lui a servi une fois, ne peut plus servir après elle. J'ai résolu que tout serait brûlé, et j'y vais mettre le feu moi-même.

— Est-il possible, monseigneur? s'écria le suisse épouvanté.

— Autrefois, un seigneur amoureux d'une reine d'Espagne, lui donna une fête et mit le feu à sa maison pendant qu'elle y était, afin d'avoir le droit de la sauver et de la serrer dans ses bras. C'était, selon moi, lui manquer de respect, et ce n'est point là ce que je veux faire. Un si grand bonheur est au-dessus de mes espérances; d'ailleurs, je le croirais acheté trop cher par la frayeur inspirée à la reine et par la violence que j'exercerais sur sa volonté.

— Monseigneur, monseigneur, ne détruisez pas le palais de vos pères, je vous le demande à genoux !

— Ce palais a reçu aujourd'hui le plus grand honneur auquel je puisse aspirer; il ne le recevra pas une seconde fois; il n'a donc plus besoin de rester debout; tu vas sortir comme les autres; tu vas me confier les clefs; je sortirai ensuite et je fermerai les portes de façon que nul ne puisse donner de secours. Toute ma joie sera de voir les flammes de ce bûcher élevé à mon chaste amour, à ma belle idole. Allons, va!

Sous prétexte qu'il avait besoin de toutes les pièces pour les préparatifs, le duc avait fait enlever tout ce qui ne lui appartenait pas, tous les effets de ses gens, et les avait fait transporter dans une autre maison à lui, à l'autre bout de la ville, avec les papiers de fa-

mille, les chartes et les joyaux. Le suisse n'avait donc rien de plus à perdre que les autres. Il supplia encore le duc, mais en vain, et fut obligé de lui remettre les clefs qu'il demandait et de sortir suivant ses ordres.

Dès que le vieillard eut disparu, le duc prit une torche, il s'approcha des draperies et vit bientôt la flamme serpenter autour du plafond ; de là, il courut au jardin, mit le feu à la tente, au linge de table, aux arbres du jardin, puis à ceux de la cour pour former une barrière autour de la maison, isolée au milieu de ce vaste parc, qui fut bientôt tout en flammes.

Satisfait de son œuvre, il sortit doucement, regardant sans regrets ce palais de ses pères, ces richesses accumulées par tant de générations, et dont il ne resterait plus que des cendres. Il ferma les portes derrière lui, rejeta les clefs en l'air pour qu'elles retombassent au milieu du brasier qui se confondait encore avec l'illumination ; ensuite, il tira son épée et se plaça devant cette porte, pour en interdire l'entrée à tous secours.

L'incendie couva d'abord ou plutôt s'étouffa sous le feuillage et dans les appartements ; à cette heure, tout dormait ; le quartier, mis en rumeur par la fête, était dans son premier sommeil ; on ne s'aperçut des premiers ravages du fléau que lorsqu'il ne fut plus temps d'y remédier. Le duc avait bien compté là-dessus, et il espérait en cette ignorance; la foule n'en accourut pas moins en jetant des cris et déplorant cet horrible malheur et s'efforçant de le réparer.

— Merci, bonnes gens, dit le majordome-mayor aux premiers qui se présentèrent, merci, il n'est besoin de rien. C'est moi-même qui ai brûlé ma maison et je ne veux pas qu'on éteigne ce feu, allumé pour célébrer l'honneur que ma maison avait reçu. Allez, passez, et prévenez ceux qui vous suivent; je suis en sentinelle, je ne souffrirai pas que mon seuil soit violé ; d'ailleurs, il n'est déjà plus temps.

Ces étranges paroles se répétèrent, elles parvinrent jusqu'aux oreilles des alcades et des magistrats, réveillés en sursaut par cette affreuse nouvelle que le palais d'Astorga brûlait. Aucun n'y voulait croire; ils s'approchèrent à grand'peine, tout en donnant leurs ordres, que quelques-uns exécutaient. Enfin ils se trouvèrent en face du duc, dont la contenance les arrêta.

Même en entendant de sa bouche l'arrêt inconcevable qu'il prononçait sur sa demeure, ils n'y pouvaient pas croire; ils essayèrent de le forcer, il mit la pointe de son épée en avant et les menaça.

— Je défends mon bien, leur dit-il, et vous ne me violenterez pas.

Pendant ce temps-là, la maison brûlait; elle brûlait si bien, que la toiture s'écroula avec un bruit épouvantable et que la flamme en monta jusqu'aux nuées.

Le jeune fou s'écarta alors et dit aux alcades :

— Entrez si vous voulez, maintenant.

Ils firent jeter la porte en dehors, puisque la clef ne se trouvait point; on se vit en face d'un cordon de feu brûlant tout autour de la cour. Impossible de pénétrer plus avant. Le duc avait bien pris ses mesures.

En quelques instants, tout fut consumé.

Ces richesses, ces trésors, ces magnificences, ces tableaux, tout ce qu'il avait rassemblé avec tant de peine et d'argent, il n'en restait pas vestige!

C'est d'un insensé, mais d'un insensé sublime, n'est-il pas vrai? Si un homme m'eût aimée ainsi, j'aurais eu, je l'avoue, grand'peine à lui résister.

En France, on n'eût point laissé brûler ce palais, même par la volonté du propriétaire ; on eût bel et bien enlevé de force l'incendiaire et l'on fût entré chez lui ; mais, en Espagne, et dans ce temps déjà reculé, qui aurait osé porter la main sur un grand et le contredire?

Tant il y a que le superbe palais d'Astorga disparut pour jamais.

XXI

Le même jour, tout Madrid retentit de cette splendide galanterie. La reine en fut instruite par Nada, qui n'eut garde de laisser perdre un pareil trait et qui s'en vint tout glorieux le raconter à Marie-Louise.

— Est-ce possible Nada? ne rêves-tu pas? quoi! ce palais de fée, ces magnificences, tout cela n'existe plus! il a tout brûlé!

— Tout brûlé, lui-même, afin que ce qui avait servi à Votre Majesté ne servît plus à personne, madame.

— Je ne puis le croire, je ne le croirai pas.

— Vous le croirez quand toute l'Espagne vous le répétera en exaltant cet amour sans pareil.

— Noble d'Astorga!

— Comme il vous aime, madame!

La reine demeura songeuse et ne répondit pas. Cet amour qui se prouvait de toute manière, commençait à toucher son cœur. Elle ne le partageait pas encore, mais elle était heureuse, mais elle était fière de l'inspirer. Elle rendait pleine justice à cet admirable caractère, à cette beauté, à cette bravoure, à cette intelligence, à ces qualités brillantes et solides, sans égales en Espagne, en Europe, peut-être.

Elle accueillit cette pensée si voisine de la faute :

— Ah! si je pouvais l'aimer, si cela m'était permis!

Le regret est déjà une souillure sur cette chose si fragile qu'on appelle la vertu des femmes.

Lorqu'elle revit le duc, elle ne put s'empêcher de rougir beaucoup. Elle le regarda avec un angélique sourire et ne lui parla point de ce qu'il avait fait; elle ne voulait pas le louer, bien entendu, et ne se sentit pas le courage d'exprimer un blâme.

Il se tint devant elle avec le même respect qu'à l'ordinaire et fit son service avec la même simplicité, la même *bonhomie*, si ce mot nouveau peut s'appliquer à cette circonstance.

Le roi et la reine mère n'imitèrent pas Marie-Louise. Le roi dit assez sèchement que le duc aspirait à la gloire de celui qui brûla le temple d'Éphèse.

— Vous avez fait une grande perte, ajouta la reine mère.

— Je n'ai rien perdu, madame; tout ce qui était dans ma maison appartenait désormais à Vos Majestés qui avaient daigné y paraître.

— Alors, c'est nous qui avons perdu, reprit sèchement la douairière en lui tournant le dos.

La cour tout entière était en émoi de cette incroyable action. On n'osait se prononcer ; les jeunes seigneurs et les jeunes dames étaient dans une admiration enthousiaste; les vieilles femmes se partageaient en deux camps, celles qui louaient et celles qui blâmaient. Les indulgentes se rappelaient leur jeunesse. La duchesse de Medina-Sidonia avouait franchement, que, si un de

ses galants d'autrefois eût été capable d'un pareil trait, il n'eût pas soupiré en pure perte. La duchesse de Terra-Nova et sa séquelle, aidée de tous les vieux seigneurs, chantaient en psalmodiant sur tous les tons :

— Ah! si le feu duc d'Astorga revenait au monde, que dirait-il en voyant consumer les richesses amassées depuis le déluge dans son palais!

Le déluge me semblait surtout admirablement à sa place à propos du palais d'Astorga.

Le duc laissa dire et il fit bien. Pour compléter son œuvre, il ordonna qu'on laissât entrer tous les pauvres de Madrid et qu'eux seuls eussent le droit de chercher dans ces débris, où se trouvaient quantité de pierreries, tant d'or et d'argent. Ils se ruèrent sur ces bribes et se battirent malgré les gens du duc, qui s'efforçaient de les apaiser. Il fallut aller chercher la garde de la ville, et alors ce devint un pillage. Toute l'autorité des alcades, même celle de M. d'Astorga, ne parvinrent pas à les séparer; la canaille tint bon et elle eut ce qu'elle voulut de ces dépouilles.

D'Astorga perdit là des sommes immenses, des trésors inestimables. N'était-il pas un peu fou? C'est possible; ne l'est-on pas quand on est amoureux? L'amour est une folie douce quelquefois, cruellement douloureuse presque toujours.

Cet amour pour la reine qui faisait faire de si grandes choses, devint non-seulement une folie, mais encore une maladie qui se gagna. Les jeunes seigneurs envièrent cette situation de d'Astorga, devenu le galant en titre de la reine sans que personne le trouvât mauvais, et ils se mirent en tête de l'imiter. Mais, pour cela, il fallait avoir son caractère, son mérite et ses grandes qualités. Il n'est pas aisé de jouer avec le feu sans se brûler; parmi les jongleries, c'est la plus difficile; il n'est pas de baladins qui y réussissent. Jugez donc si l'amour, la plus brûlante des flammes, est plus aisé à manier.

Une grande aventure s'ensuivit, il faut bien la raconter; elle n'est pas si belle que celle de ce pauvre d'Astorga; mais chacun fait ce qu'il peut.

Après cette fête *unique*, ceux des grands qui devaient en donner, firent leurs excuses à Leurs Majestés et les prièrent de trouver bon qu'ils ne missent pas le feu à leur maison lorsqu'ils l'auraient quittée. Ils n'étaient pas assez riches pour se donner le luxe de la rebâtir, ainsi que le faisait d'Astorga, sur un plan plus merveilleux.

On rit beaucoup à la cour de ces précautions économiques; celui qui rit le plus fort fut le comte de Monterei, fils du marquis de Hierro, ambassadeur de Leurs Majestés catholiques à Rome. Cette maison, ruinée par des pertes et des dépenses, n'espérait que dans la bonté du roi. Le marquis de Hierro demandait son rappel; sa femme, belle et charmante, fondait en larmes aux pieds de son maître pour l'obtenir; leurs intérêts réclamaient impérieusement sa présence.

Le comte de Monterei n'avait donc pas de grands moyens pour imiter d'Astorga; s'il eût brûlé son palais, dépouillé de meubles, il lui eût fallu coucher dans la rue. C'était à peu près tout ce qui lui restait. Les Espagnols et les Italiens gardent leurs palais même lorsqu'ils n'ont plus un tabouret à mettre dedans.

Cela n'empêchait pas le comte d'être un hardi et magnifique gentilhomme, presque aussi beau que d'Astorga, beaucoup moins chevaleresque et plus amateur des choses positives. Il trouvait la reine admirablement belle; il la comparait à toutes les autres beautés, et pas une seule ne lui semblait digne de cette comparaison; il ne voulait pas admettre qu'elles en approchassent de cent coudées.

Son ami et confident le duc de Veragas était plus âgé, riche, laid, assez spirituel, mais d'un jugement faux. L'ambition le rongeait; comme ses talents n'y répondaient point, il ne pouvait arriver au premier rang, ce dont il enrageait. L'idée lui vint de se faire un marchepied de l'amitié de Monterei, de sa beauté, de sa jactance et de sa téméraire folie.

La cour était au Prado, où elle allait souvent et qui est une maison fort peu agréable, sans eau, sans verdure, où l'on ne devait trouver ni charme ni agrément. C'était pourtant, de toutes leurs maisons, la plus fréquentée par Leurs Majestés. On demandait à la reine quel plaisir elle s'y donnait :

— Je n'en sais rien, répondit-elle; demandez au roi.

Un matin, elle allait à cheval, entourée des *senoras de honor* et des jeunes seigneurs les plus distingués, parmi lesquels Astorga était toujours plus distingué encore. Elle le regardait malgré elle et chassait ses pensées, dont elle avait peur; pour cela, elle voulut regarder d'un autre côté et ses yeux tombèrent sur Monterei, qui galopait derrière le majordome-mayor.

— Ah! dit-elle, le comte de Monterei a un joli cheval et il le conduit très-bien.

Monterei se gonfla d'orgueil; il crut qu'il en allait étouffer; la reine l'avait remarqué! Elle le regarda longtemps pour ne pas regarder ailleurs; elle lui parla pour ne pas parler à un autre. La tête tourna d'autant plus au comte qu'en rentrant, Veragas lui dit :

— Monterei, ta fortune est faite. La reine t'a remarqué; elle ne s'est occupée que de toi pendant la promenade, et la reine devient toute-puissante, mon ami; elle prend un grand empire sur l'esprit du roi; elle domine la reine mère; les inquisiteurs et les ministres lui passent tout. Il faut en profiter. Si tu sais te conduire, tu seras favori avant peu.

— Le crois-tu?

— Je t'en réponds. Laisse-toi guider par mes conseils. Je connais les femmes. Tout laid que je suis, j'ai plus obtenu d'elles que beaucoup d'hommes très-bien faits. La reine n'est pas plus difficile à prendre que les autres.

— La reine! la reine! songer à moi! Elle, si belle, si jeune, et puis c'est la reine enfin!

— La reine est une femme qui s'ennuie. Il s'agit de l'amuser, de la frapper, de la distraire. Ce n'est pas bien malaisé, tu verras.

— Et le duc d'Astorga, qu'en ferons-nous?

— Nous le laisserons soupirer. Il soupire à fendre les pierres, et ce n'est pas là un métier d'homme d'esprit, en pareil cas.

— La reine le distingue fort; et puis il a tant d'argent! il peut tout.

— On peut bien plus encore avec l'esprit qu'avec l'argent; ne te méfie pas de toi-même. Tu es beau, bien plus beau qu'Astorga; tu as les manières d'un gentilhomme et d'un gentilhomme qui sait son monde; tu réussiras. Nous commencerons dès ce soir.

Monterei parut au salut dans une parure qui fit retourner toutes les dames. Pourpoint, justaucorps, haut-de-chausse de satin bleu, avec une écharpe bleue, couleur de la reine, on le sait, un chapeau à plumes

retroussées et une foule de diamants empruntés à Veragas, qui lui avait ouvert de grand cœur l'écrin de sa famille. Quant à lui, il n'en avait guère.

La reine ne put s'empêcher de le remarquer et de dire à la duchesse d'Albuquerque :

— Est-ce que M. de Monterei se va marier ce soir? Il est éclatant!

— Vois-tu, reprit Veragas, posté aux écoutes, voici un premier pas, tu es dans son imagination. Demain, un autre costume, et tu seras monté d'un échelon.

Le lendemain, en effet, il parut tout en brocart vert, orné d'argent, avec des émeraudes et des perles. On se demandait d'où venait cet amour de parure; quelques dames se rengorgèrent, croyant que c'était pour elles; car Monterei plaisait beaucoup, et elles auraient été charmées de lui plaire aussi. On ne lui connaissait pas de maîtresse.

Pendant plusieurs jours, les toilettes nouvelles se succédèrent; au retour à Madrid, ce fut pis encore, si bien que cette nouveauté de tous les jours devint l'occupation de la cour et qu'on se demandait le matin :

— Voyons comment Monterei sera mis ce soir.

La reine s'en amusa beaucoup; elle lui dit d'un air de bonne humeur :

— Monsieur de Monterei, vous rendez la cour fort magnifique par l'émulation de vous surpasser. Le roi et moi vous en avons de l'obligation, n'en doutez pas.

Veragas ne se sentait pas de joie; il prêtait à son ami de l'argent, des joyaux et des hardes, se promettant d'en retrouver l'intérêt. La marquise de Hierro ne comprenait rien à cette élégance inattendue. Les jeunes gens ne divulguaient pas leurs espérances. Elle dit seulement à Monterei :

— Puisque tu fais si belle figure à la cour, tâche donc que l'on rappelle ton père, ou je ne sais si tu la pourras faire longtemps.

Monterei ne songeait guère à cela; il s'occupait de lui et de ses projets. La reine ne faisait pas un pas qu'il ne fût derrière elle; il la suivait comme son ombre, autant qu'il était permis aux seigneurs de la suivre lorsqu'ils n'étaient pas de sa maison. Il épiait ses paroles et ses désirs, et il aurait remué toute l'Espagne pour en accomplir un seul.

Il lui entendit dire que, la veille, en allant se promener au Mançanarès, elle avait vu un petit chien de Cuba si petit et si mignon, qu'elle le payerait bien cent pistoles.

— Le malheur est, ajouta-t-elle, que je ne sais à qui il appartient ni où le retrouver. Il était avec une vieille servante qui en prenait des soins infinis. Le roi ne souffrit pas qu'on arrêtât le carrosse pour si peu, et j'en fus pour mon envie.

Monterei enregistra la chose, et le voilà qui se mit en quête, qui dépêcha tous les gens de Veragas, qui fit comparaître les uns après les autres tous les chiens de Cuba de Madrid, jusqu'à ce qu'il découvrît la merveille conduite par une vieille servante. Il en trouva un, justement dans le quartier indiqué, soigné par une gouvernante de chanoine et qui réunissait toutes les qualités voulues. De prime abord, il en offrit vingt pistoles. La gouvernante répondit qu'elle ne le donnerait pas pour mille, que son maître était riche, n'avait pas besoin d'argent et qu'il aimait passionnément son chien. Il insista, elle l'envoya par-dessus les moulins.

— J'en suis fâché, la reine a vu ce chien, elle désire l'avoir, vous ne pouvez rien refuser à la reine.

— La Française veut notre chien? On lui en souhaite! elle n'a qu'à en aller chercher dans son pays.

Le comte en fut pour sa peine, ce jour-là. Le lendemain, il devait bien assister à autre chose.

Le chanoine rentra, et sans doute sa camarera-mayor lui raconta ce qui s'était passé; sans doute, aussi, il il ne se trouva pas du même avis qu'elle. Tant il y a, qu'après un long débat, le jour suivant, au réveil de la reine, Louison vint lui dire qu'un chanoine et une vieille femme apportaient, dans une corbeille pleine de rubans roses, un bichon le plus joli du monde, et qu'ils demandaient instamment à le lui présenter eux-mêmes, puisqu'elle leur avait fait l'honneur de le désirer.

La reine, enchantée, passa un déshabillé et reçut le chanoine, voire même la gouvernante, qui portait le chien en pleurant. Elle le reconnut pour celui qu'elle avait vu, remercia mille fois le chanoine et lui demanda ce qu'elle pourrait lui donner en échange.

— Madame, je suis chanoine à Tolède; j'y demeure, mais je ne me plais point en cette ville, et je voudrais avoir un autre canonicat à Madrid, pour y demeurer. C'est là mon rêve.

— Vous l'aurez, je vous le promets. Et la dame Jacynthe, que lui faut-il?

— Ah! madame, ayez bien soin de mon chien et ne le laissez pas toucher par vos servantes. Je ne vous le donne pas de bon cœur et je ne demande pas que vous me récompensiez. Si M. le chanoine m'avait cru!...

La reine détacha de son oratoire une belle croix en aventurine et la donna à dame Jacynthe pour la consoler. Elle ne la voulait point d'abord, et puis elle se résigna.

La figure de Monterei lorqu'il vit le petit chien sur les genoux de la reine, ne se peut dépeindre. Sa Majesté raconta toute l'histoire et demanda en riant aux seigneurs lequel d'entre eux avait si bien chassé pour autrui.

— Je crois que je le devine, répéta-t-elle en souriant. La senora Jacynthe prétend qu'il est très-beau, très-magnifique ,et très-généreux; qu'il éclatait de parure à dix heures du matin. Le portrait est facile à reconnaître; cependant je ne le nommerai point, c'est son secret; il n'a qu'à se trahir lui-même. Je ne lui suis pas moins obligée de sa bonne volonté.

Il va sans dire que les envieux se moquèrent et que Monterei fut plaisanté jusqu'à ce qu'il eût annoncé le projet de s'en fâcher sérieusement. L'édit sur les duels fit taire les rieurs.

— C'est un échec, dit Veragas, réparons-le.

La reine aimait les fleurs, on le sait. Elle commença de recevoir chaque matin un bouquet délicieux. Le premier jour, elle en fit honneur à d'Astorga, qui se récusa franchement: il n'aurait pas osé; depuis le bal, il se tenait fort en arrière, le roi et la reine mère ayant montré qu'ils ne trouvaient pas bon qu'il s'avançât. Le bouquet fut donc attribué le lendemain à un autre; pour Monterei, elle n'y pensait pas, et, comme elle s'en taisait, ce qui est tout simple, Veragas ne manqua pas d'y trouver un bon augure.

— C'est un secret entre elle et nous; quel pas nous avons fait là!

Monterei se flattait moins; il ne se voyait guère avancé. Il n'était pas commode d'en savoir davantage; on ne parlait à la reine qu'en présence du roi et de la

duchesse d'Albuquerque. Ils passèrent leur nuit à chercher un moyen. Séduire Nada! c'était le plus sûr; mais Nada n'était pas facile à séduire : il appartenait corps et âme à d'Astorga, et cette révélation eût fait plus de mal que de bien.

La reine avait, parmi ses caméristes espagnoles, une fille belle comme le jour, dont les yeux quêtaient des compliments et la poche des pistoles. Elle se tenait en place, protégée par la duchesse de Medina-Cœli, sa marraine, laquelle ne se doutait pas qu'elle fût si facile à apprivoiser. Adroite et fine comme l'ambre, elle devina l'amour et les projets de Monterei, elle devina son embarras, elle se mit en tête de le servir et de donner un amant à la reine. D'Astorga et ses contemplations ne satisfaisaient guère les ambitieux; il leur fallait quelque chose de plus solide et de plus réel. Monterei lui sembla l'homme le plus propre à l'emploi qu'elle lui destinait; elle se mit donc à lui faire des mines et des avances, ainsi qu'à son ami Veragas. Ils n'y furent pas insensibles et bientôt ils s'entendirent parfaitement.

L'essentiel était que la reine connût la passion de Monterei, dont elle s'obstinait à ne point parler. Mercedès s'en chargea. Dès le soir, à la toilette, elle prononça son nom, le vanta, ajouta qu'il se mourait d'amour et que c'était bien dommage.

— De qui donc est-il amoureux? demanda Marie-Louise sans intérêt.

— Il ne le dit point, madame; mais on le devine. De toutes ces dames, il n'en est qu'une seule qui soit au-dessus d'une pareille conquête et qui ne se veuille pas donner la peine de le remarquer.

La reine tourna la tête et demanda en français à Louison une parure; ce fut tout pour ce jour-là.

Mercedès revint à la charge; bientôt les caméristes s'en occupèrent entre elles, les deux femmes françaises comme les autres. Louison savait à quoi s'en tenir sur les espérances qu'on ne cachait plus. La reine n'avait pas imposé silence, elle avait même répondu quelques mots; elle laissa croire qu'elle ne repoussait point cette adoration, elle parla à Monterei plus souvent qu'à aucun autre seigneur, elle alla jusqu'à obtenir le retour du comte de Hierro, et le dit elle-même à son fils.

— Je suis bien aise de vous contenter, ajouta-t-elle.

Marie-Louise avait ses raisons; le palais brûlé ne sortait point de la tête de la reine mère, elle le rappelait souvent au roi et en vint à exciter sa jalousie sur d'Astorga. Il en parla plusieurs fois aigrement, remarqua qu'il regardait sans cesse la reine et que cette affectation était fort ridicule.

— Si cela continue, il quittera ta maison, Louise; c'est un amour chevaleresque, soit! Mais un roi français ne le souffrirait pas, et, pour cette fois, le roi français aurait raison.

La reine trouva dès lors qu'il fallait détourner ses vues et les porter d'un côté différent; elle se servit de Monterei comme d'un paravent, et ce fut tout; quant à lui, il avait trop d'orgueil pour ne s'y pas tromper.

Il en eut une grande joie, et il se crut sûr de son fait et ne chercha plus que l'occasion de consolider son pouvoir. Le roi faisait de temps en temps des retraites de quelques jours à l'Escurial, pour lesquelles la reine n'avait aucun goût. Ce beau couvent ne lui plaisait guère. On n'est pas enchanté de se trouver sans cesse en face de la mort, surtout avec les commentaires auxquels se livrait Charles II.

Veragas, dont l'imagination travaillait sans cesse sur le même sujet, persuada à Mercedès, qui ne demandait pas mieux, de trouver une occasion pour cacher le comte dans un des cabinets de la reine et lui procurer une entrevue avec elle. Alors, les choses marcheraient vite et il seraient récompensés de leurs peines.

L'heure choisie fut celle de la sieste, que la reine ne faisait jamais. Elle restait ordinairement seule; pendant ce temps, la camarera-mayor et les autres dames dormaient dans une pièce assez éloignée, lorsqu'elles ne retournaient pas chez elles. Marie-Louise prenait ce moment pour sa correspondance, elle était sûre de ne point être dérangée. Nada dormait comme les autres. Ces petits êtres sont fort délicats et ont besoin de beaucoup de repos.

Rien de plus facile pour Mercedès que d'introduire Monterei par le même petit degré dont je vous ai parlé déjà, de le cacher dans le dernier cabinet, où l'on n'allait point, et de le prévenir aussitôt que la reine serait libre. On pouvait même ne la pas soupçonner, le comte, à la rigueur, pouvant entrer sans aide dans un lieu qu'il connaissait bien et assez désert, surtout à cette heure.

Tout fut fait ainsi. M. de Monterei choisit le plus étincelant de ses pourpoints, se composa la manière la plus passionnée et la plus entraînante; puis il se blottit derrière un rideau de portière conduisant à l'oratoire de la reine, et il attendit le signal.

Mercedès sortit la dernière et le donna en se retirant. La reine se plaça devant un petit bureau de laque de Chine, présent de Monseigneur, et qu'elle avait apporté de France, et commença d'écrire au roi son oncle; ce qu'elle faisait souvent.

Monterei laissa écouler un quart d'heure, afin d'être bien sûr qu'on ne l'interromprait pas, puis il arriva sur la pointe du pied, le cœur tremblant, s'arrêtant à chaque pas, et tout prêt à renoncer à son entreprise, tant il avait peur.

La reine entendit du bruit, retourna la tête et l'aperçut; elle fut d'abord surprise, puis irritée, et se leva en pied, lui demandant d'un air impérieux ce qu'il faisait là et ce qu'il voulait d'elle.

— Vous voir et vous parler, madame, répliqua-t-il tout tremblant, en tombant à genoux.

— Et qu'avez-vous à me dire, monsieur?

— Rien que vous ne sachiez assurément, madame; car mon respect, mon dévouement passionné vous ont tout appris; mais je mourrais si je n'exprimais à Votre Majesté ce que j'éprouve et ce que je souffre.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Cependant, madame, je croyais...je devais croire...

— Et que croyiez-vous donc?

— Que Votre Majesté savait... était touchée...

— Je vous dis, monsieur, que je ne vous comprends pas. C'est tout ce que je puis faire pour vous!... Sortez.

— Madame...

— Sortez, vous dis-je, ou j'appelle.

— Il n'en est pas besoin, madame, vous n'êtes plus seule, et Dieu m'envoie vers vous, interrompit une voix grave.

Dom Sulpicio était debout sur la porte de l'oratoire, où souvent il venait faire à la reine une lecture pieuse, quoique rarement à cette heure-là.

Monterei sentit qu'il était perdu, qu'il ne serait pas même au pouvoir de la reine de le sauver; mais il se fit en même temps une illusion délicieuse. Il crut que

la reine connaissait la présence du confesseur et qu'elle ne l'avait repoussé qu'à cause de cela.

Courbant la tête et restant immobile, il attendit son arrêt.

— Vous méritez la mort, comte, poursuivit Sulpicio.

— Je le sais, mon père, et je serais fier de mourir pour une si belle cause.

— Il existe une loi qui punit du dernier supplice l'audacieux qui outrage la reine d'Espagne. Vous ne l'ignorez point.

— Mon père, s'écria Marie-Louise, on ne tue pas les hommes dans mon pays, parce qu'ils aiment ; je ne veux pas que le comte meure. Je vous ordonne... je vous supplie de ne point intervenir entre le roi et moi ; c'est moi seule qui dois le prévenir et obtenir de lui la justice qui m'est due. Il ne me la refusera pas.

Le moine promena son regard profond et sévère de la reine sur le jeune homme, et du jeune homme sur la reine ; il semblait vouloir pénétrer leur pensée et hésita avant de répondre. Peut-être eut-il la même idée que Monterei, peut-être fut-il fâché de s'être montré si tôt. Il fallait prendre un parti, néanmoins : la reine attendait et Monterei attendait aussi, mais pâle, troublé, bien que résolu.

— Madame, Votre Majesté commande, et moi, j'obéis, dit enfin le confesseur en s'inclinant. Quels sont vos ordres?

Qu'il y avait loin de cette soumission tout apparente, il est vrai, à l'arrogance des premiers jours, et comme cette terrible puissance savait prendre tous les masques! On devait ménager la reine, en ce moment ; il fallait diriger le roi par elle, il fallait lui laisser une ombre de pouvoir, afin de le mieux saisir dans sa main débile, et dom Sulpicio était trop fort pour oublier les instructions de ses chefs.

— Mon père, faites sortir M. de Monterei par votre entrée de l'oratoire ; qu'il aille attendre chez lui les ordres du roi et les miens, et que, d'ici là, il ne se présente plus devant moi.

— J'obéirai, madame, répliqua le comte en s'inclinant profondément.

Le moine passa le premier en faisant signe à Monterei de le suivre ; celui-ci, au moment de disparaître, se retourna.

— Me pardonnerez-vous madame ? murmura-t-il ; m'en irai-je chargé de votre courroux et de votre mépris?

— Suivez le père Sulpicio, monsieur, répondit la reine avec beaucoup de hauteur, et priez Dieu, non pas que je me souvienne, mais que j'oublie.

Et elle rentra dans sa chambre pour lui ôter tout prétexte de s'arrêter encore.

Le roi revint le lendemain de ce jour ; elle lui parla le soir même, et, sans lui raconter précisément ce qui s'était passé chez elle, elle lui dit que M. de Monterei lui avait déplu par quelques propos tenus avec le duc de Veragas, et que tous les deux devaient être exilés de la cour et même de Madrid. Le roi demanda des explications qu'elle éluda avec son adresse de femme en insistant sur le châtiment à infliger. Le roi interrogea, et personne ne lui en apprit davantage, le confesseur étant muet par état et par volonté.

— Qu'il soit donc fait selon vos désirs, madame, je ne m'y oppose point.

Les ordres furent donnés et les superbes chimères du duc de Veragas tombèrent comme une fumée que le vent entraîne. Il fut envoyé dans ses terres, où il eut le temps de réfléchir.

M. de Monterei n'avait plus de terres ; mais son oncle était archevêque de Grenade. On l'envoya auprès de lui. Il y resta d'abord quelques mois assez calme, attendant chaque matin son rappel, se nourrissant de ses illusions dans les vastes salles de l'Alhambra, où il passait ses nuits et ses jours. Il se monta si bien l'imagination, qu'il en perdit la tête et qu'il devint complétement fou

Sa folie triste et douce faisait pitié ; il ne parlait que de la reine, l'attendant, l'appelant, causant avec elle comme si elle l'entendait, et croyant ouïr ses réponses. Il disait les choses les plus tristes et les plus touchantes. On ne pouvait l'entendre sans pleurer, et, lorsque la reine l'apprit, lorsqu'elle sut que sa folie était incurable à cause d'elle, elle versa des larmes sincères, se repentant amèrement de lui avoir laissé prendre des espérances qu'il expiait si chèrement. Rien ne put le guérir et il mourut très-vieux, conservant toujours la même pensée, ne soupçonnant même pas les circonstances arrivées depuis, et soigné par le dernier serviteur que la décadence de sa maison lui eût laissé.

XXII

Les années s'écoulèrent et peu de changements apparents se firent dans la cour d'Espagne. Nous retrouvons la reine à la fin de 1788 toujours aussi belle, plus belle, peut-être, mais triste, mais malheureuse, mais en butte à des persécutions intestines de tout genre. Elle n'avait point d'enfants. La santé du roi déclinait chaque jour. Sa raison même, quelquefois chancelante, laissait soupçonner un vice de nature chez ce prince si jeune encore et déjà si vieux. Tous les médecins de l'Europe, consultés, assurèrent qu'il pouvait avoir des enfants. C'était donc la faute de la reine. Et dès lors, toute indulgence, tout intérêt pour elle disparurent dans le cœur de la reine mère et des ministres. Elle ne s'était point prêtée à leurs vues. Bien loin de profiter de son crédit pour diriger le roi dans le sens où ils désiraient le voir marcher, elle avait employé son pouvoir sur lui pour le ramener peu à peu à des idées moins excessives, pour lui faire voir la religion et la politique sous de nouveaux aspects, pour l'entraîner vers la France, en un mot. On ne tarda pas à s'en apercevoir, et, dès ce moment, on ne peut se le dissimuler, sa perte fut résolue.

Si le roi mourait sans héritiers, à qui laisserait-il ses couronnes ? A qui appartiendrait ce joyau magnifique? La maison d'Autriche ne voulait à aucun prix le laisser échapper, et Louis XIV n'abandonnait pas les droits que Monseigneur tenait de la reine Marie-Thérèse sa mère et de la reine Anne son aïeule.

Tous les yeux de l'Europe étaient fixés sur cette cour de Madrid, où une jeune reine vivait et souffrait. Son cœur ne combattait plus l'attrait qu'elle ressentait pour le duc d'Astorga ; elle l'aimait, mais d'un amour aussi noble, aussi pur que celui qu'il ressentait lui-même. Pénétrée de ses devoirs de reine et de femme, elle veillait sur ses regards, sur ses paroles. Peut-être le duc savait-il qu'il était aimé ; mais, assurément,

ni un mot ni un geste de la reine ne l'en avaient pu convaincre.

Il avait gardé la même place et la même situation. Remplissant exactement sa charge, voyant la reine chaque jour, à chaque instant, il se contentait de ce bonheur, et ne se permettait point d'en rêver d'autre. Ni les supplications de sa famille, ni même les ordres du roi ne le décidèrent à se marier. Sa race ne devait point finir puisqu'il avait des cousins de son nom, et il ne se croyait pas obligé à autre chose envers la postérité. La reine elle-même lui dit un jour, avec le cœur brisé peut-être :

— Duc d'Astorga, le roi veut que vous vous mariiez, et, moi, je vous le demande.

— Madame, ma vie appartient à Votre Majesté et au roi son époux; mais mon cœur et mon bonheur sont à moi seul et je ne les engagerai point. Daignez me pardonner.

Depuis lors, elle ne lui en parla plus et ne se soucia probablement pas de lui en parler.

Il existe à Madrid une église célèbre par les pèlerinages qu'on y fait, où le roi et la reine vont quelquefois en grande pompe, soit pour rendre des actions de grâce, soit pour demander quelque faveur et faire des vœux magnifiques. Cette église est Notre-Dame d'Atocha.

Au moment où nous allons retrouver Marie-Louise, elle se disposait à partir avec le roi pour une de ces pieuses visites. On avait persuadé à Charles II qu'une neuvaine pour supplier le Ciel d'envoyer un héritier de sa couronne, serait d'un bon effet dans le peuple. Il n'avait eu garde de refuser. Sa dévotion peu éclairée se rattachait à toutes ces pratiques.

La reine s'y soumettait sans espoir; elle ne pouvait croire à un miracle, et il fallait un miracle, selon elle, pour que cette union, stérile, cessât de l'être. Sa tristesse était grande; rien ne pouvait la distraire; elle vivait comme une machine; ses seuls moments de joie étaient les moments de solitude où elle pensait à la France et aussi à cet homme qui remplissait son cœur en dépit de tous ses efforts pour l'en chasser.

Elle priait de toute son âme, elle demandait à Dieu de la sauver d'elle-même, de lui continuer sa grâce et de lui envoyer la force; car ses épreuves étaient grandes et lourdes.

Ce jour où elle allait à Notre-Dame d'Atocha, la duchesse d'Albuquerque, qui était restée sa camarera-mayor, lui dit en entrant dans son cabinet :

— Madame, Votre Majesté va être bien heureuse! il nous arrive une illustre Française qu'elle a connue sans doute à la cour : la comtesse de Soissons.

— Ah! s'écria la reine, sans doute je l'ai connue, quoique fort peu; elle ne venait guère au Palais-Royal; Madame ne l'aimait pas. Je crois, cependant, qu'elle a été des amies de ma mère. Madame lui attribuait de grandes fautes et même des crimes, j'espère qu'elle s'est trompée. Que vient-elle faire ici ?

— Voir sa sœur, madame la connétable, retirée du couvent depuis la mort de son mari, et dont la vocation s'est vite envolée.

— La recevra-t-on à la cour? Elle a été chassée de France, l'année même que je vins ici, à cause de cette histoire de poisons et du procès de la Voisin.

— On a reconnu qu'elle n'était pas coupable, et, si elle ne rentre pas, c'est à cause des exploits de monsieur son fils, le prince Eugène, devenu un grand ennemi du roi votre oncle, ainsi que Votre Majesté le sait bien.

— Nous verrons donc cette comtesse de Soissons. Je ne sais pourquoi je ne suis pas portée vers elle; c'est une prévention injuste, peut-être; mais je me souviens toujours des conseils de Madame, nous répétant, dès qu'on prononçait son nom, que nous devions surtout l'éviter.

La cérémonie fut fort longue et fort belle; le roi resta agenouillé plus d'une heure, les mains jointes, marmottant des patenôtres et répétant en latin des oraisons qu'il ne comprenait pas. La reine priait en français et du fond du cœur. Au moment où elle sortait de l'église, reconduite en grande pompe par le clergé, suivant l'usage, elle passa près d'une femme assez grande, à l'air majestueux, avec des yeux magnifiques, une haute mine, des cheveux presque blancs, des dents superbes, vêtue de noir, avec un grand voile de veuve.

Cette femme, placée sur son passage, comme pour attirer son attention, la salua profondément, et d'une façon toute différente de celles qui l'entouraient. La reine la remarqua; elle tressaillit et ne put retenir un mouvement de répulsion, lorsque ses habits la frôlèrent au passage. Il lui sembla qu'elle l'avait déjà vue, quoique dans un temps éloigné.

Cette dame salua aussi le roi, en personne qui se croit le droit d'être bien reçue. Lorsque l'on fut dans les carrosses, la duchesse d'Albuquerque demanda à Marie-Louise si elle avait reconnu la comtesse de Soissons.

— C'était donc elle?

— Oui, madame.

— Elle est bien changée, il me semble.

— Elle a beaucoup souffert, madame; on n'est pas accusée de pareilles infamies sans être mortellement atteinte.

— Elle ne me plaît pas, ajouta le roi.

— Vos Majestés la recevront-elles? Elle a réclamé cet honneur, et M. le comte de Mansfeld, ambassadeur d'Autriche, insiste fort pour qu'il ne lui soit pas refusé.

— Mais sans doute, nous la recevrons; c'est la mère du prince Eugène; elle habite ordinairement la ville de Bruxelles, où je n'ai pas entendu dire qu'elle ait causé de troubles. C'est, d'ailleurs, une dame de haute qualité et de grand mérite; ce qui ne m'empêchera pas de répéter qu'elle ne me plaît point.

— Parce qu'elle est à moitié Française, continua Nada. Il me semble qu'elle a racheté cette qualité et que le prince Eugène est en train de la lui faire pardonner.

— Enfin, nous la recevrons, et la reine en sera bien aise. Elles parleront leur jargon maudit, et elles se souviendront ensemble de leurs amis et de leurs fêtes.

La reine, depuis longtemps, ne répondait rien à de pareils discours, elle s'était résignée à les entendre.

Le lendemain, la comtesse de Soissons fit prendre les ordres de Leurs Majestés sur le moment où elles daigneraient l'admettre à leur baise-main. Elle arriverait conduite par le comte de Mansfeld, qui voulait la recommander d'une façon toute particulière à leurs bontés comme une des meilleures amies de son maître.

Le roi répondit qu'il la verrait le matin, et la reine avant ou après lui, et puis ensemble.

— Madame la comtesse aura l'entrée des cabinets

orsqu'il lui plaira d'y venir, ajouta Charles II; nous ne pouvons pas moins faire pour l'amie du chef illustre de notre maison.

La reine était en même temps contente et fâchée; elle avait si rarement l'occasion de parler de la France comme elle le voulait! Cependant, la comtesse de Soissons n'était pas la personne qu'elle eût choisie pour se rappeler son pays et sa famille. La connétable, qui valait mieux que sa sœur, n'avait pourtant point excité en elle de sentiments bienveillants; elle avait peur de ces Mancini.

Une heure avant celle qui avait été fixée pour recevoir la comtesse, le roi entra chez la reine, assez pâle et suivi de Nada, le visage bouleversé. Les nains vivent peu; ils ne sont point faits comme nous et la caducité leur vient de bonne heure. Romulus et lui ne semblaient pas devoir arriver à l'âge ordinaire des hommes. Ils se ridaient et se cassaient fort, surtout Romulus, plus vieux et plus difforme.

Cette petite figure émue et blafarde frappa la reine, qui, tout de suite, lui demanda ce qu'il avait.

— Quelque folie avec Romulus, comme à l'ordinaire, répondit le roi. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, ma reine. Je viens te prévenir que nous ne recevrons pas la comtesse de Soissons.

— Et pourquoi?

— Le conseil s'y oppose; les princes étrangers n'ont aucun rang en Espagne; elle voudra élever des prétentions que nous n'admettons point; cela donnerait lieu à des difficultés. Il est préférable de ne la point recevoir.

La reine employait tout son pouvoir sur l'esprit de son mari pour le détacher de la ligue formée contre la France; par moments, elle réussissait à dominer cet esprit hostile, elle espérait l'emporter sur les mauvaises influences dont le comte de Mansfeld était la principale; elle ne put cacher sa joie en voyant son influence méconnue et sa protégée réduite à vivre loin de la cour.

La raison que donnait Charles II n'était pas plausible, cependant; ce ne fut qu'un prétexte.

Depuis plusieurs mois, il lui arrivait des avis continuels, par des lettres sans signature, qu'on voulait empoisonner la reine. Il n'en avait tenu compte, les regardant comme des mensonges et des calomnies inventées pour jeter le trouble dans le palais et faire accuser des innocents. Ce matin-là, comme Nada sortait pour faire sa ronde habituelle chez les pauvres protégés de sa maîtresse, à qui il distribuait des secours de sa part, il rencontra une vieille femme française qui semblait le guetter et à qui il avait remis plusieurs fois des secours. Elle s'approcha aussi vite que son état d'infirmité le lui permettait.

— Dieu soit loué qui t'amène, mon bon petit protecteur! je veux aujourd'hui te rendre, ainsi qu'à ta maîtresse, le bien que vous m'avez fait. Voici une lettre pour le roi d'Espagne; remets-la-lui incontinent, toi qui le vois à toutes les heures, car cela presse. J'ignore ce que contient ce billet. Il m'a été confié par un inconnu qui m'a seulement dit, en me le donnant avec une pistole pour payer la commission :

« — Bonne femme, je remets entre tes mains la vie de la reine; que le roi ait ce papier à l'instant, je le répète; il est peut-être déjà trop tard. »

Le nain ne s'amusa pas à questionner la messagère, il savait où la rejoindre, et monta bien vite jusqu'à la chambre du roi, qu'il trouva seul avec son majordome-mayor, et auquel il raconta ce qui venait de lui arriver.

Le roi prit la lettre avec plus d'empressement que de prudence, et y trouva ces mots :

« Sire,

» Celui qui écrit ces lignes est un humble ami, un dévoué serviteur; il trahit, en ce moment, un secret qui lui coûtera la vie, peut-être; mais il ne peut laisser accomplir un crime épouvantable sans essayer de l'empêcher. Votre Majesté va recevoir aujourd'hui une femme qui a empoisonné son mari, qui a empoisonné la mère de Sa Majesté la reine, et qui ne vient en Espagne que pour faire subir le même sort à la reine elle-même. Si elle met le pied au palais, votre auguste épouse est perdue. Vous pouvez m'en croire, je le sais; car j'ai vu le poison entre les mains de ceux qui doivent s'en servir.

» Que Votre Majesté me pardonne; qu'elle ne cherche point à me connaître, si elle ne veut me créer des ennemis trop forts pour le peu que je suis et qui me feraient expier mon indiscrétion en m'immolant à leur sûreté. Surtout que cette lettre ne soit pas lue par ceux qui vous entourent et vous servent le mieux en apparence. Le fidèle nain et le duc d'Astorga sont les seuls amis dévoués à l'infortunée princesse condamnée à mourir et qui mourra; car je ne serai pas toujours là pour vous avertir. »

Bien que le billet ne portât pas de signature, il était d'un style à inspirer la confiance. Les aventures de madame de Soissons étaient connues dans toute l'Europe. Son départ de France, la façon dont Louis XIV l'avait chassée pour la sauver, peut-être, du dernier supplice, ne laissaient aucun doute sur une accusation aussi vraisemblable. Le roi n'hésita point : il aimait la reine et la seule pensée de la perdre le mettait au désespoir.

— Cette femme n'entrera pas ici, dit-il; et, quant à la reine, je la sauverai bien malgré eux; je la prierai de ne manger ni boire quoi que ce soit, à moins que je n'y aie goûté; ils ne veulent pas me faire mourir, et, quand ils connaîtront cette précaution, ils y regarderont à deux fois.

Le prétexte pour ne pas recevoir madame de Soissons fut d'autant plus promptement trouvé, qu'il avait été agité le matin même dans le conseil. Le roi ne perdit pas de temps pour le faire signifier au comte de Mansfeld; après quoi, il se rendit chez la reine, ainsi qu'on l'a vu.

Charles II croyait cette affaire terminée et le danger évité. Le lendemain, comme il sortait de l'office et se disposait à s'en aller avec la reine au couvent des Ursulines, le comte de Mansfeld se présenta; malgré le refus du roi, il insista pour être reçu, et cela de telle sorte, que le faible monarque ne trouva plus l'énergie nécessaire pour résister.

En entrant, le comte lui demanda d'un ton qui frisait la menace à travers mille révérences, d'où venait l'injure faite à la recommandation de son souverain, et pourquoi la comtesse de Soissons n'avait pas été admise à l'honneur de saluer Leurs Majestés ainsi qu'elles l'avaient promis.

Le roi essaya son excuse; le comte ne l'interrompit point, mais il répondit ensuite qu'avec la meilleure volonté, il ne pouvait croire cette fable. Le mot était si hardi, que Charles II ne le comprit pas tout d'abord. Il ne le releva que comme une dénégation et non comme

un démenti. L'ambassadeur reprit qu'il savait à quoi s'en tenir, mais que les choses ne pouvaient en rester là et qu'il regardait ce manque d'égards comme une rupture.

— J'ai mes ordres, ajouta-t-il.

— Eh bien, monsieur, nous ferons la guerre ! dit le roi avec une énergie qu'on ne lui connaissait point. Une guerre déclarée est souvent moins dangereuse que la trahison.

— Qu'est-ce à dire, sire ? reprit l'impétueux Allemand, dont le flegme national et diplomatique avait fait place à une exaltation orgueilleuse; faut-il prendre vos paroles au pied de la lettre?

— Monsieur l'ambassadeur, je suis le maître, au moins dans ma maison, j'y recevrai qui me plaira, et je ne souffrirai pas qu'on m'y fasse la loi. Je le jure, et je vous prie de vous en souvenir.

Le comte n'en pouvait croire ses oreilles; il ne soupçonnait pas la source de cette vaillance et la cherchait encore, lorsque le roi ajouta :

— Madame la comtesse de Soissons peut rester à Madrid, en Espagne, où il lui plaira d'habiter, je n'y mets aucune opposition; mais je ne la verrai pas et surtout elle ne verra pas la reine. Je rendrai compte directement à l'empereur des raisons qui m'ont fait agir. A présent, monsieur, laissez-moi et ne forcez plus la porte de mon cabinet pour de pareils motifs.

Il fallut sortir, mais dans quelle rage! mais comme la reine fut accusée d'une chose qui ne lui était pas même connue! Les griefs contre elle s'en augmentèrent. Madame de Soissons ne s'en laissa pas abattre comme l'ambassadeur.

— Ne vous inquiétez point, lui dit-elle, je réponds de tout; avant huit jours, je serai au palais de Madrid aussi maîtresse que le roi lui-même.

— Comment... ?

— C'est mon secret; seulement, ne me contrariez point, monsieur le comte. Laissez-moi faire.

Madame de Soissons se connaissait en intrigues. M. le comte de Mansfeld la laissa faire, en effet.

Le lendemain, la reine reçut la lettre suivante :

« Madame,

» Il vient un âge, dans la vie, où l'on n'existe plus que par le passé, surtout quand le passé fut beau et que le présent est triste. J'ai quitté la France, victime de la calomnie, j'ai perdu tous mes amis avec lesquels je pourrais me *souvenir*. Je suis venue en Espagne uniquement pour voir Votre Majesté, la fille d'une grande princesse avec qui ma jeunesse s'est passée, qui m'honorait de son amitié et que j'ai vue mourir, hélas! Peu de temps avant sa mort, j'ai reçu d'elle un dépôt que j'ai toujours conservé et que je ne puis remettre qu'à vous. Je connais la piété filiale de Votre Majesté et je suis sûre que son cœur, si pareil à celui de son illustre mère, recevra avec bonheur ces derniers gages de sa sollicitude.

» Je supplie Votre Majesté de ne point mettre entre nous les embarras d'une vaine étiquette; je ne demande aucun honneur, je n'en veux pas, je ne veux pas aller à la cour; le petit degré des filles de chambre est la meilleure entrée pour l'amitié, si Votre Majesté me permet ce mot.

» Ma famille doit tout à votre illustre maison, dont mon oncle fut le plus fidèle serviteur; la reconnaissance et le dévouement me font un devoir de me mettre à vos pieds. J'attends vos ordres et je compterai au nombre des beaux moments de ma vie celui où il me sera permis de vous présenter l'hommage de mon respect.

» COMTESSE DE SOISSONS. »

A la lecture de cette lettre, Marie-Louise sent toutes ses préventions s'évanouir. On lui parlait au nom de sa mère; la comtesse était malheureuse, calomniée, peut-être. Les soupçons de Madame n'épargnaient personne à la cour de France, elle n'aimait pas les Français. A moins que d'être Allemand, on ne trouvait pas grâce à ses yeux. Elle avait particulièrement en horreur les femmes soupçonnées de galanterie, et de galanterie avec le roi. La comtesse de Soissons était dans ce cas. Il fallait de l'indulgence, surtout pour ceux qui ont souffert. Et puis la reine parlerait de la France et de la cour avec une personne qui y avait joué un grand rôle; depuis si longtemps, elle en était privée!

Le résultat de ces réflexions fut de supplier le roi qu'il l'autorisât à recevoir la comtesse. Il n'avait plus de prétexte à donner, puisque celle-ci se contentait des particuliers. D'ailleurs, Marie-Louise ne savait-elle pas la manière de tout obtenir de lui ? n'était-elle pas maintenant la première dans son affection depuis la retraite de la reine mère. Elle se promit donc d'essayer d'abord, de réussir ensuite, et, dès qu'elle vit le roi, elle l'attaqua sur ce chapitre-là.

A sa grande surprise, elle le trouva cuirassé contre ses prières, contre son désir exprimé très-vivement. Il lui résista en face, ajoutant même qu'elle n'eût plus à l'entretenir à ce sujet, parce que son parti était pris irrévocablement. Ce qui l'étonna davantage, c'est que Nada, ordinairement si désireux de lui complaire, insista fortement pour que la reine renonçât à une insistance si naturelle.

— Toi aussi, Nada, tu veux me contrarier !

— Ah! madame, madame, si le roi consentait à ce que vous me demandez, je me jetterais à ses genoux pour qu'il ne le fît point.

— Et quel danger, quel péril y a-t-il donc pour moi à recevoir la comtesse de Soissons? Arrive-t-elle donc ici avec un arsenal? Ne verra-t-on pas ses pistolets, ses canons et ses poignards? D'ailleurs, la recevrais-je seule? n'aurais-je personne pour me défendre?

— Il est d'autres armes que le poignard, madame.

— Le poison! on craint qu'elle ne m'empoisonne? Fermez donc mes cuisines, empêchez-la d'y pénétrer. En me parlant de ma mère, en me remettant ce qu'elle a conservé d'elle, va-t-elle me donner la mort,

— Madame Henriette est-elle morte après un repas, madame?

— Nada, Nada, tu es un mauvais prophète, un prophète de malheur. C'est toi qui as mis dans la tête du roi cette fantaisie de crainte. Sire, je vous en prie, ne le croyez pas. Ce sont des folies. M'empoisonner, moi ! Pour quoi faire? On m'a écrit vingt fois pour m'en menacer, je n'ai pas même lu ces belles épîtres.

La reine passa plus d'une heure à supplier Charles II, qui, après bien des difficultés, se laissa vaincre, toujours avec la condition expresse qu'elle ne boirait ni ne mangerait quoi que ce fût, sans qu'il y eût goûté avant elle.

— Ah! sire, s'écria le nain, ce n'est pas une sûreté encore : dans mon pays, on empoisonne avec des gants,

avec des senteurs, avec mille et mille objets; vous n'êtes pas suffisamment à l'abri, il faudrait ne pas quitter la reine d'une minute; me le permettez-vous?

Marie-Louise fut touchée de l'attachement de ce pauvre nain ; elle lui permit de rester près d'elle quand la comtesse serait là, même en présence du roi. Il jura qu'il ne la perdrait pas de vue et que, lui présent, elle ne toucherait pas un seul objet appartenant à la reine.

— Je la tuerai plutôt ! ajouta-t-il en brandissant son petit sabre.

Le roi s'en moqua; la reine sentit qu'elle allait pleurer; elle était si peu accoutumée maintenant à l'affection !

Le lendemain, la comtesse de Soissons parut : elle n'était plus jeune, elle n'avait jamais été belle, et cependant, elle avait eu mille charmes et mille amants. Grande, assez maigre, avec des yeux noirs, la peau brune, elle avait un feu voilé dans le regard qui semblait la foudre derrière un nuage. Ses bras et ses mains étaient restés beaux, elle les montrait avec prétention; elle avait de l'esprit, du plus fin, du plus amusant et du meilleur; elle tenait beaucoup de son frère le duc de Nevers, sous ce rapport. Elle avait de plus que lui un esprit de conduite et d'intrigue qui manqua à toutes les Mancini. Passionnée, sans être folle à la manière de madame Colonna et de madame de Mazarin, elle avait, comme elles, le goût des aventures, la vie de toutes ces nièces de Mazarin ne ressemble à aucune autre.

Elle arriva sans embarras, avec une parfaite mesure, ni comblée ni honteuse, comme si elle eût occupé sa place dans l'hôtel de Soissons et qu'elle fût faite pour aller de pair avec toutes les couronnes. Le roi et la reine étaient ensemble, avec la camarera-mayor, le duc d'Astorga et toute la maison de la reine; le roi n'avait avec lui que son majordome-mayor. Nada, dans ses plus beaux habits, se tenait près de sa maîtresse, tandis que Romulus s'était jeté aux pieds de son maître comme un chien favori.

— Enfin, madame ! il m'est permis de vous offrir tous mes respects et tous mes dévouements.

Elle baisa la main de la reine, qui ne la laissa pas s'agenouiller, bien qu'elle en fît le geste.

— C'est pour moi une joie, répondit la princesse, une joie véritable que de vous voir, madame, croyez-le bien.

Madame de Soissons la regarda avec une familiarité respectueuse et continua d'un ton attendri :

— Vous êtes bien belle, madame ! plus belle que la belle madame Henriette, que j'aimais tant, et vous êtes tout aussi charmante.

Il paraît que c'était vrai, et il n'y a qu'une voix là-dessus parmi ceux qui l'ont connue.

La comtesse savait son monde, elle ne se laissait pas déconcerter facilement, et ne fit pas semblant de remarquer la froideur de Charles II. Elle dirigea la conversation, la mit sur les sujets dont le roi devait être le plus occupé et parvint en quelques instants à captiver son attention; la persuasion découla de ses lèvres, les préventions s'effacèrent, et tout le monde fut séduit, excepté Nada et le duc d'Astorga, néanmoins.

Celui-ci crut remarquer un signe imperceptible d'intelligence entre la comtesse et le père Sulpicio; soit que l'un des deux se fût aperçu de son attention ou par tout autre motif, ce signe ne se renouvela plus.

L'audience fut assez longue, elle eût duré davantage si l'heure du dîner ne fût arrivée. Le roi engagea madame de Soissons à revenir dans les cabinets et lui témoigna quelques regrets de ne pouvoir la recevoir à la cour.

— Ah! sire, ne m'en parlez pas, je suis trop heureuse de voir Vos Majestés chez elles, et d'être débarrassée de la cérémonie et de l'étiquette. Pardonnez-moi d'en parler ainsi, mais la cour d'Espagne est connue pour la sévérité et la dignité de ses manières. J'ai perdu l'habitude des cercles et de la représentation, J'y serais bien empêchée.

— Cependant, madame, s'il faut en croire la renommée, le duc de Parme tenait une brillante cour à Bruxelles, et vous en étiez la reine.

La comtesse ne put retenir un sourire.

— A mon âge, sire, on n'est plus reine que lorsqu'on porte une couronne. Il est vrai que le prince de Parme a montré quelque bienveillance à une exilée; mais le reste n'est qu'une folie dont on s'est amusé à s'armer contre moi, comme si une vieille femme pouvait séduire un puissant prince.

Il n'en était pas moins vrai que le prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, s'était beaucoup occupé d'elle et qu'en vraie Mancini, elle ne l'avait pas repoussé.

Lorsque la comtesse fut partie, Charles II dit à la reine :

— Tu avais raison, Marie-Louise, ce sont des calomnies. La comtesse de Soissons ne me paraît pas capable des crimes dont on l'accuse, et je n'y crois point. Cependant, comme il ne faut jamais négliger les avis, tu te rappelleras la promesse que tu m'as faite et tu te délieras de ses dragées. Elle a trop connu la Voisin.

La reine se mit à rire; elle n'avait eu contre la Mancini que des préventions d'enfance et elles s'étaient promptement effacées devant l'adresse et le savoir-faire d'une pareille femme.

La comtesse lui avait remis, en effet, le portrait de madame Henriette et quelques lettres assez importantes de cette princesse au comte de Guiche et au marquis de Vardes, qui, tous les deux, s'il faut en croire les vieux courtisans, avaient eu part à ses bonnes grâces. Madame de Soissons, dont la passion pour le marquis de Vardes n'était ignorée de personne, n'avait jamais pardonné à Madame les attentions et les soins de ce seigneur pour elle. De là mille intrigues qui ne sont pas de mon sujet, de là sa mort horrible et prématurée.

La reine ne savait tout cela que très-imparfaitement. Son âge ne lui avait pas permis d'en être instruite par elle-même et personne ne s'était chargé de le lui raconter, si ce n'est la seconde Madame; encore lui avait-elle laissé, on l'a vu, plus que des doutes à cet égard.

La comtesse de Soissons avait promis de revenir bientôt et l'on se disposa à la bien recevoir.

XXIII

Elle revint, en effet, et promptement. Le roi était à l'Escurial. Elle demanda à être introduite chez la reine, et celle-ci s'empressa de lui faire dire qu'elle l'attendait. Nada s'était établi à son poste, au grand déplaisir de la comtesse, qui voulait causer seule avec la reine et s'insinuer dans sa confiance; elle essaya de s'en débarrasser par des compliments d'abord, par des sarcasmes ensuite.

La reine riait de tout cela. Mais Nada ne riait pas et n'eût pas lâché d'une semelle.

— Ce nain est toujours près de vous, madame?

— Toujours!

— Prenez garde! La reine Marie-Thérèse, votre auguste tante, a eu une vilaine histoire pour un nain.

— La reine Marie-Thérèse, madame, une sainte!

— Ceci n'attaque point sa sainteté. Elle n'a jamais été effleurée, même par la calomnie. Seulement, ces avortons ne sont point tant à regarder pour une jeune reine. Marie-Thérèse en avait amené un d'Espagne, elle l'aimait fort et le tenait près d'elle assidûment; ce nain était More. Elle est accouchée d'une Moresque que j'ai vue à Moret, dans la forêt de Fontainebleau; on la tient religieuse dans ce couvent, où l'on paye pour elle une grosse pension.

— Cela ne m'arrivera point, dit la reine en soupirant.

Madame de Soissons s'engageait sur un terrain brûlant; elle ne voulut pas laisser échapper cette occasion et se décida à passer outre, malgré la présence du nain, qui représentait pour elle un chien hargneux prêt à défendre sa maîtresse. Elle n'avait d'autre but que d'obtenir une confiance entière, et, pour cela, il fallait entrer dans les idées de la reine, il fallait plaindre ses douleurs, et, pour la plaindre, elle devait d'abord la bien connaître.

— Ah! oui, dit-elle, Votre Majesté n'a point d'enfants.

— Non, madame, je n'ai pas d'enfants, et c'est là le malheur de ma vie.

— A votre âge, madame, à celui du roi, faut-il donc désespérer?

— Lorsqu'elle a pour mari le dernier prince d'une grande et illustre race, madame, le premier devoir d'une princesse est de lui donner des héritiers. Si Dieu le lui refuse, elle n'est plus bonne à rien en ce monde, elle doit disparaître, et la mort est pour elle un bienfait.

— La mort à vingt-cinq ans! Votre Majesté a de tristes idées.

— Peut-on en avoir de gaies dans ce pays et dans ce palais? Vous ne connaissez pas la cour d'Espagne. La jeunesse, la gaieté, les espérances, tout s'épuise vite ici. L'ennui est le premier souverain de ce pays si vanté. Lorsqu'une reine d'Espagne n'est pas mère, il faut qu'elle soit dévote; Dieu ou la maternité, il n'y a pas un troisième parti.

— Peut-être, répliqua madame de Soissons en souriant.

— Et lequel?

— L'Espagne fourmille de beaux et élégants cavaliers, chevaleresques et magnifiques, et la galanterie...

— Madame, interrompit Marie-Louise, vous ne connaissez ni moi ni l'Espagne, on le voit. Brisons là, je vous prie, et faites vous instruire de nos habitudes, si vous tenez à vous bien trouver chez nous.

Madame de Soissons ne s'attendait pas à une pareille réponse. Elle comprit qu'elle avait fait fausse route, qu'elle avait attaqué trop tôt un cœur défendu par une grande innocence et aussi peut-être par une véritable passion. Ces deux conditions, cependant, ne lui semblaient pas devoir s'allier. Elle n'était point faite pour comprendre l'amour sublime et chaste que la reine et d'Astorga éprouvaient l'un pour l'autre. Bien qu'elle en eût entendu parler, elle n'y croyait pas. Pour elle, le duc était un adroit séducteur, et la reine une de ces Agnès instruites qui pèchent volontiers en feignant d'ignorer la faute.

Cet amour servait les projets de l'Autriche. Si la reine eût été moins vertueuse, peut-être ne serait-elle point morte si jeune; c'est du moins ma conviction et celle de toutes les personnes à qui ces intrigues ont été connues.

Madame de Soissons trouva bien vite une excuse. Elle détourna le discours par une transition adroite sur la France, sur Monseigneur, sur le désir de madame Henriette, lorsqu'ils étaient enfants tous les deux, de les marier, et sur ce que le roi aurait bien mieux fait, certainement, de suivre ce projet de famille.

— Une telle alliance eût été bien plus goûtée. Madame la dauphine, malgré ses admirables qualités, ne connaît pas la France comme une princesse de notre illustre maison de Bourbon, née chez nous; je dis chez nous, madame, parce que je suis devenue Française; je ne me connais pas d'autre pays que celui où j'ai passé mes plus beaux jours. C'est le seul que j'aime, le seul que je regretterai toute ma vie. Oh! la France! la France! quand on l'a quittée, madame, on ne se console jamais.

La reine, pour toute réponse, leva les yeux vers le ciel; ils étaient baignés de larmes. Cependant elle aimait l'Espagne depuis qu'elle aimait d'Astorga. Cette passion, devenue le premier sentiment de son cœur, lui avait fait oublier ses regrets et trouver une patrie dans la patrie de l'homme qu'elle adorait. Il fallait cette évocation de son pays par une exilée comme elle, pour le lui rappeler et pour faire repasser devant ses yeux les images fugitives de son enfance, de ses premiers sentiments.

Elle revit en une seconde, devant elle, les beaux lieux qu'elle ne devait plus revoir jamais. Elle se rappela son père, ses sœurs, son jeune frère, Monseigneur, qui l'avait si vite abandonnée parce qu'il n'avait pas eu le courage de défendre sa parole, et son cœur se brisa devant ces souvenirs.

— Ah! madame, s'écria-t-elle, vous y pouvez retourner; moi, je n'y retournerai plus.

— Non, madame, je n'y retournerai pas; je suis, comme vous, bannie; nous avons toutes deux notre exil à subir : vous sur le trône, moi dans ma condition, que beaucoup envient et que bien peu connaissent. Ah! je suis bien malheureuse!

La comtesse pleura! Le nain ouvrait ses petits yeux et les écarquillait sans pouvoir se rendre compte de cette singulière conversation. Il se demandait à son tour s'il n'avait pas méconnu cette femme si sensible. Un mot qui lui échappa, un regard, un éclair, rendit à Nada tous ses doutes.

— Louis XIV est un ingrat, il oublie tout; mais je n'oublie pas.

La vengeance respirait dans ce peu de mots. Et, si le roi eût vu en ce moment la mère du prince Eugène, il se fût mieux expliqué peut-être la haine précoce que celui-ci lui avait toujours portée.

La glace fut rompue depuis ce moment et une sorte de particulier intime s'établit entre la reine et madame de Soissons. Elles restèrent ce jour-là plus de deux heures ensemble, et Marie-Louise fut entourée de mille replis auxquels une plus habile qu'elle aurait été prise. La comtesse se montra tour à tour bonne mère, tendre amie, sœur dévouée, sujette fidèle, épouse pleine de regrets. Elle se montra surtout femme d'esprit, femme d'une haute finesse et dont la connaissance des choses humaines étaient achetées par l'expérience.

Elle sut flatter la reine par le cœur, sans retomber

dans la faute de porter une main profane sur un amour qui était pour Marie-Louise l'arche sainte. Lorsqu'elles se quittèrent, le dernier mot de madame de Soissons fut celui-ci :

— En parlant à Votre Majesté, madame, il me semble que je vois, que j'entends votre tant regrettée mère ; vous me la rappelez de plus en plus.

Quand le roi revint, il n'entendit que le nom de la comtesse répété de tous les côtés. Les ministres, stimulés par M. de Mansfeld, lui vantèrent son crédit sur l'empereur, dont son fils conduisait les armées. La reine lui jura qu'elle était en même temps la meilleure et la plus aimable des femmes. Nada ajouta que, si cela n'était pas vrai, c'était assurément la femme la plus horrible et la plus scélérate.

La duchesse d'Albuquerque vanta sa parfaite connaissance des usages de toutes les cours et la mesure parfaite avec laquelle elle rendait à chacun ce qui lui était dû.

Le duc d'Astorga, seul, garda le silence. Un instinct qu'il ne pouvait dominer l'éloigna de cette étrangère qui rappelait à la reine ce pays de son enfance, dont son amour avait triomphé. Il était jaloux de ses regrets, il eût voulu lui créer sa nouvelle patrie assez belle pour qu'elle oubliât sa patrie et qu'elle ne s'en souvînt jamais.

Charles II répondit à ces éloges qu'il reverrait madame de Soissons, qu'il allait emmener la reine pour quelques jours à l'Escurial, où il avait voué une neuveine dans le but d'avoir des enfants, et que, pendant ce séjour, la nièce de Mazarin pourrait se présenter à ses particuliers avec plus de facilité encore qu'à Madrid, où Leurs Majestés étaient bien moins libres.

En deux visites seulement, cette femme avait triomphé des impressions défavorables. Elle avait conquis la position.

— Eh bien, dit-elle à M. de Mansfeld, ai-je bien réussi ? Avez-vous confiance en moi ?

— C'est affaire à vous, madame !

XXIV

Depuis cette dernière conversation, depuis que la comtesse l'avait intéressée à ses afflictions de cœur, la reine avait oublié ses préventions et ses craintes. Elle parvint à faire partager au roi ses impressions et à lui persuader qu'on les avait trompés sur le compte d'Olympe de Mancini.

— Elle était certainement l'amie de ma mère ; elle m'a raconté des choses d'intimité avec elle qui me l'ont bien montré et qui ne me laissent pas de doute. Elle m'aime parce qu'elle a aimé ma mère. N'est-ce pas naturel ? Non, elle n'est pas capable de nous tromper.

Nada secouait la tête, en assurant que son regard faux ne lui disait rien de bon.

Peu à peu, la comtesse s'insinua dans le particulier le plus intime de la reine, qui ne parlait que d'elle, ne voyait que par elle et ne faisait rien sans la consulter. Le roi était moins séduit. Souvent, lorsqu'il trouvait madame de Soissons chez Marie-Louise, il lui échappait un mouvement de contrariété.

— Encore cette femme, toujours cette femme ! disait-il.

Son humeur devenait de plus en plus farouche. Il se plaignait de tous ceux qui l'entouraient, restait quelquefois des journées entières enfermé sans admettre personne, pas même la reine. Sa santé, au lieu de s'améliorer, dépérissait chaque jour de plus en plus. Les médecins s'en inquiétaient, et, un matin, madame de Soissons arriva chez la reine avec l'air sombre, le regard enflammé, comme une personne enchantée de porter une mauvaise nouvelle et qui veut cacher sa joie sous une tristesse.

Marie-Louise ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Elle l'interrogea vivement.

— Ce que j'ai, madame, vous me le demandez ! je désirerais pourtant ne point vous le dire, car l'idée de vous affliger est affreuse.

— C'est moi qui cause votre souci, madame ? Ne vous en épouvantez point. Depuis neuf ans que je souffre, j'y suis accoutumée, et je puis tout supporter. Qu'y a-t-il ?

— Vous exigez que je vous l'apprenne ?

— Je l'exige absolument.

— C'est que...

— J'écoute, parlez.

— Il s'agit du roi, madame.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il est bien malade, plus malade qu'on ne pense.

— Qui vous l'a dit ?

— Le comte de Mansfeld, prévenu par les médecins.

— Sa vie serait-elle en danger ?

— Non pas en danger pressant, je suppose ; mais....

— Mais ?... Achevez donc !

— Sa raison...

— Quoi ! il est menacé de devenir fou ?

— Votre Majesté est-elle donc la seule à s'en apercevoir ?

— Ah ! mon Dieu ! que deviendrai-je ? Que deviendra l'Espagne ! s'écria Louise d'Orléans en levant les bras au ciel.

— Ah ! oui, que deviendra l'Espagne ? Le roi fou, c'est bien pis que le roi mort ; et celui-ci n'a pas d'héritiers, et sa succession magnifique sera le point de mire de tous les princes de l'Europe ; on se la disputera, on s'en arrachera les lambeaux. Pauvre Espagne ! qui la défendra contre ces loups dévorants ?

— Moi, madame, si Dieu me prête vie et santé, s'écria la jeune reine ; moi, la reine, moi, la femme de ce pauvre jeune souverain que personne n'aimerait si je ne l'aimais pas ! Je ferai, je saurai faire ce qu'il aurait fait lui-même. Je porterai haut et ferme le pennon royal et je montrerai à l'Europe qu'une fille de la maison de Bourbon sait tenir sa place dans l'équilibre du monde.

— Quoi ! madame, vous défendriez l'Espagne contre votre pays ? Vous soutiendriez la guerre contre votre illustre oncle ?

La reine changea de visage, mais elle reprit avec fermeté :

— Oui, madame, je le ferais. J'aime ma patrie, ma belle France, je la regretterai jusqu'à mon dernier jour ; j'aime ma famille ; mais j'ai accepté un grand devoir et je veux le remplir ; je ne suis plus Française, je suis Espagnole ; je ne suis plus Marie-Louise d'Orléans, je suis la femme de Charles II malade, incapable de soutenir cette couronne que je partage avec lui. Je la soutiendrai seule, puisqu'il le faut.

Hélas ! en parlant ainsi, la pauvre reine pensait certainement au duc d'Astorga, bien plus encore qu'à

Charles II. Elle adoptait l'Espagne parce qu'il était Espagnol, elle voulait être grande à ses yeux avant tout pour être plus aimée. L'amour est toujours le maître et le dominateur de notre vie, et l'on doit s'en prendre à lui de nos fautes, de nos crimes, quelquefois, comme de nos grandes actions. Lorsqu'il est éteint, lorsqu'il ne reste d'autre mobile que des passions basses ou dangereuses, où nous conduisent-elles et que devenons-nous?

Bien que la reine n'eût fait aucune confidence à sa nouvelle amie, celle-ci avait trop d'intérêt à tout savoir, elle était trop rusée pour ne pas avoir vu et deviné. Elle connaissait la passion du duc pour Marie-Louise; l'Europe entière la connaissait comme elle; le mérite extraordinaire de ce seigneur, ses avantages, le malheur même de cette pauvre exilée jetée aux bras d'un moribond, d'un insensé, sans protecteur et sans amis, tout indiquait à cette personne fine et usagée que la reine n'avait pas dû rester insensible à tant de raisons de plaire.

Elle avait essayé souvent d'arracher un aveu que toute son adresse n'avait pas obtenu, non que Marie-Louise se défiât d'elle; mais ce sentiment chaste et pur était dans son cœur comme dans un sanctuaire, où nul œil humain ne devait pénétrer; nul regard profane ne devait souiller cette noble affection, connue seulement de Dieu, des anges et de *lui*.

En ce moment, madame de Soissons ne doutait plus, si elle avait pu douter encore. Elle avait placé la conversation sur un terrain qu'elle voulait exploiter jusqu'au bout. Les réponses de la reine étaient pour elle d'une grande importance; ses explications, ses vues politiques allaient sans doute décider de son sort. Madame de Soissons poursuivit donc, sans s'arrêter à ce qui l'eût si vivement intéressée en tout autre circonstance

— Ces sentiments sont bien d'une souveraine, madame; ils vous honorent et ne m'étonnent pas; je reconnais votre grande race. Cependant, je ne vous croyais pas aussi détachée de vos souvenirs et des lieux de votre enfance. C'est très-beau, très-généreux; j'en ferai part à des gens qui ne le croient pas. Et cela vous servira plus que vous ne le pensez.

— Ah! madame, il ne s'agit pas de mon intérêt, il s'agit de mon devoir.

— Quand l'un et l'autre se concilient, c'est bien meilleur encore, madame. Puisque nous sommes sur ce chapitre-là, permettez-moi de le poursuivre; il m'intéresse au plus haut degré, car il vous touche. L'Espagne n'aura bientôt plus de roi, ou du moins il ne lui restera plus qu'un fantôme de roi. Et c'est un grand événement pour l'Europe, pour le monde. Ces vastes domaines ont besoin d'un maître, et il faut songer à lui en trouver un. Charles II est encore capable de dicter ses volontés à cet égard. Quelles sont-elles?... Les connaissez-vous?...

— Non, madame, et je ne crois pas qu'il y ait encore sérieusement pensé. Il n'approfondit pas sa situation. Il espère avoir des enfants, et il compte leur laisser après lui ses royaumes.

— Le roi n'aura point d'enfants, madame.

— Qui le sait? Les miracles arrivent, et ce ne serait pas un miracle que de voir un homme de vingt-sept ans et une femme de vingt-cinq avoir des enfants après huit ans de mariage.

— Ne vous abusez pas, madame, ce miracle ne se fera pas; lors même que vous multiplieriez les pèlerinages à Notre-dame d'Alocha.

— C'est entre les mains de Dieu, madame.

— Il faut donc penser à une autre hypothèse. Il faut donc commencer votre rôle de tutrice et de gouvernante, madame, en disant la vérité au roi.

— Ce serait une cruauté.

— En politique, il n'y a pas de cruauté, ou plutôt la cruauté s'appelle la nécessité, et on ne l'écarte point suivant la fantaisie. Le temps presse, et vous devez prendre un parti.

— Hélas! madame, que me proposez-vous?

— Ce que vous avez accepté vous-même, une lourde tâche, c'est vrai, mais non pas au-dessus de vos forces, j'en suis convaincue. Croyez-moi, madame, il vous reste de longues années à vivre et un beau rôle à jouer. C'est une amie qui vous parle. Écoutez mon conseil. Prenez en main les rênes du gouvernement, jouez franc jeu avec l'Autriche. Le comte de Mansfeld est un habile homme, tout à vos ordres et disposé à vous servir. C'est à vous de prononcer. Votre sort dépend de vous seule. Vous vous rappellerez un jour ce que je vous dis en ce moment.

— Que dois-je faire? que voulez-vous? Aussi bien, je le vois, vous avez une mission près de moi, et il faut s'expliquer franchement.

— C'est ainsi que j'aime à vous voir! Comme vous le dites, madame, jouons cartes sur table, et vous me répondrez ensuite. Il importe que le roi fasse un testament.

— A son âge!

— Un homme qui ne peut vivre n'a pas d'âge, madame. Le roi a cent ans. Personne, excepté vous, ne peut le lui dire. Le lui direz-vous?

— C'est une bien cruelle mission que vous m'imposez, madame; cependant, si c'est pour le bien de l'Espagne, je le lui dirai.

— Quand ?

— Après l'avoir préparé quelques jours, si je ne veux pas le tuer, madame.

— Et pour qui le roi fera-t-il un testament? qui sera son héritier?

— Il y a plusieurs prétendants, madame, vous ne l'ignorez pas...

Parmi lesquels deux principaux, ajouta la comtesse de Soissons en regardant fixement la reine. Un archiduc, fils de Sa Majesté l'empereur, et un des fils de Monseigneur, votre auguste cousin.

— Oui, madame.

— Pour lequel penche votre Majesté?

— Pour celui qui a le plus de droits.

— Et quel est-il?

— Je ne sais. Je n'ai pas étudié la question; elle est difficile. J'ai besoin des lumières des autres pour la résoudre.

— La maison d'Autriche gouverne l'Espagne depuis longtemps, c'est un droit acquis.

— Oui, madame, mais la maison de France a pris des reines en Espagne. Ma grand-mère Anne était Espagnole; ma tante Marie-Thérèse était Espagnole. Les héritiers directs, par les femmes, sont aussi bien les Bourbons de France que les empereurs d'Allemagne. Ce droit est le même à mes yeux.

— Vous le croyez, madame?

— Maintenant, il reste à examiner les raisons de convenances, les liaisons, les tendances politiques C'est là une grave question, ainsi que nous le disions

tout à l'heure, et je ne me charge pas de la résoudre sans l'étudier.

— Vous ne parlez pas de la renonciation de Louis XIV; c'est pourtant un fait concluant.

— Louis XIII n'a pas renoncé, il me semble?

— Qu'importe la renonciation en ce moment?... C'est la raison d'État qu'il faut consulter, et la raison d'État est pour la maison d'Autriche.

— Je ne me prononcerai pas si promptement.

— Prenez garde, madame, prenez garde, je vous en conjure.

La reine regarda madame de Soissons d'un air étonné. Ces mots contenaient en même temps une menace et un avertissement. Elle ne se rendit pas compte de l'impression qu'elle ressentait, mais un froid mortel passa dans ses veines. Elle pâlit et resta quelques instants sans parler.

— Madame, continua la comtesse, vous savez mon attachement pour vous. Vous savez combien j'aimais votre pauvre mère, combien j'ai pleuré sa mort. Elle fut enlevée à l'amour d'une cour idolâtre. Elle périt en quelques heures, parce qu'elle avait auprès de son mari des ennemis mortels, parce qu'elle gênait la maison de Lorraine et les favoris. Rappelez-vous cette mort, elle fut bien frappante et bien malheureuse. Il est si cruel de mourir à vingt-sept ans!

Marie-Louise trembla jusqu'à la moelle des os. Le regard de madame de Soissons, ce souvenir évoqué de sa mère portèrent le trouble dans son cœur. Elle sentit comme un danger qu'elle ne voyait pas et dont elle était entourée. Il lui semblait que tout craquait sous ses pas, que l'air lui manquait. Ce fut une sensation horrible. J'ai vu une lettre d'elle à la reine de Sardaigne où elle racontait cette scène avec un pinceau qui faisait frémir. Elle pressentait son sort. Elle se réveillait la nuit, disait-elle, et se voyait dans son tombeau. C'était quelque chose d'effroyable.

Une circonstance épouvantable et qui demande à être racontée plus longuement vint ajouter à ses terreurs.

Elle écrivait à la reine de Sardaigne; elle écrivait à Madame, à Monsieur; elle écrivait au feu roi; ses lettres étaient pleines de ses craintes et des émotions que lui donnaient les conversations de la comtesse et l'état de santé du roi. Elle leur répétait sans cesse:

« J'ai peur, secourez-moi! »

Dans une de ses lettres à Louis XIV, elle parle du testament et lui demande ce qu'elle doit faire. Le roi lui répondit qu'il n'avait pas de conseils à lui donner; qu'elle suivît la conscience de son affection pour la France et celle de son devoir.

Ce fut dans ces dispositions, dans cette perplexité, que la reine partit pour l'Escurial, où Charles II voulait passer une quinzaine de jours et où elle avait promis à la comtesse de Soissons de commencer sa pénible tâche.

XXV

La cour partit donc pour l'Escurial. La comtesse, n'y étant point reçue ostensiblement, ne pouvait la suivre; on imagina un biais; à la prière de la reine, le supérieur des Hiéronymites lui offrit un appartement à l'abbatiale. Elles avaient besoin de se voir pour que Marie-Louise pût accomplir ce qu'elle avait promis.

Le roi était dans ses humeurs sombres, et, par conséquent, très-difficile à aborder. La reine le voyait fort peu et toujours en présence de son confesseur, qui ne la quittait pas. Au lieu de rester dans le palais des rois d'Espagne, attenant au couvent et à l'église, il s'était installé dans un petit appartement construit pour Philippe II, où ce prince se retirait dans les jours de pénitence. Une fenêtre grillée ouvrait sur le chœur de la chapelle et il assistait de là, jour et nuit, à tous les offices des moines. Ces rois d'Espagne ont de singulières manies.

La reine venait deux ou trois heures, le matin, auprès de lui; elle passait le reste de son temps avec madame de Soissons, et celle-ci ne cessait de la pousser à commencer son œuvre. Les devoirs de cour étaient nuls à l'Escurial, surtout avec la façon adoptée par le roi. Chacun restait chez soi; une tristesse morne planait sur cette superbe demeure, il y avait de quoi y mourir de chagrin. La pauvre reine n'en pouvait plus; sa jeunesse se flétrissait dans cette atmosphère de désolation, elle semblait une fleur arrachée de sa tige.

Un dimanche, la messe avait été fort longue; Marie-Louise l'avait entendue de la tribune, auprès du roi, et ils rentraient ensemble dans la petite chambre tendue de noir qu'affectionnait Charles II. Les nains seuls les avaient suivis; les majordomes-mayors et autres personnes de leur maison demeurèrent dans une salle en silence; car le roi ne voulait entendre aucun bruit.

Les nains babillaient comme à l'ordinaire et s'attaquaient de propos pour divertir Leurs Majestés, suivant leur emploi. Charles II les interrompit par un coup de pied administré à Romulus, qui se tenait près de lui.

— Allez et laissez-nous, marauds! vous êtes insipides et vous vous querellez bêtement.

Ils ne se le firent pas dire deux fois et disparurent.

Le silence ne fut plus interrompu que par les soupirs du roi et quelques mots de la reine, cherchant à changer ses idées.

— Enfin, qu'avez-vous? lui dit-elle; pourquoi cette retraite et cette tristesse?

— Savez-vous ce que j'ai rêvé, cette nuit, madame? lui demanda-t-il.

— Non, sire, et vous pouvez me l'apprendre si vous voulez.

— J'ai rêvé que vous étiez morte.

— Cela m'arrivera.

— J'ai rêvé que je vous voyais toute noire et toute défigurée.

La reine frissonna.

— J'ai rêvé que j'allais mourir aussi.

— C'est là un vilain rêve, sire.

— Je n'en fais pas d'autres, depuis quelque temps. Vous me demandez d'où vient ma tristesse. Je ne songe qu'à ma mort, et à la vôtre, Maria-Luisa, et cependant nous n'avons trente ans ni l'un ni l'autre.

— La vie et la mort sont entre les mains de Dieu, sire.

— Vous n'êtes point effrayée?

— Non, sire; je sais que je dois mourir un jour; je sais que, lorsqu'il me prendra, je m'en irai en paix avec lui. Il ne m'en faut pas davantage, mes dispositions sont prises, je ne laisserai rien derrière moi? Que le ciel soit le maître!

— Vous croyez donc mourir jeune!

— Oui, sire, j'en ai la conviction.

— Et croyez-vous que je mourrai jeune aussi?

Marie-Louise frémit à cette question. L'occasion de remplir sa promesse s'offrait d'elle-même; elle n'osait pas la saisir, et néanmoins il le fallait. Le roi, voyant qu'elle ne répondait pas, répéta sa question.

— Sire...

— Parlez donc, ne craignez rien, je puis tout entendre. Vous le croyez, n'est-ce pas?

— Eh bien, oui, oui, je le crois, nos destinées sont pareilles.

— C'est vrai; nous avons été réunis bien jeunes; nous nous sommes aimés, nous nous aimons; du moins, je vous aime..., et vous m'aimez, peut-être; nous ne pouvons pas nous séparer pour longtemps. Lequel partira le premier?

— Dieu veuille que ce soit moi, sire!

— Vous m'aimez, Louise? reprit le pauvre prince d'une voix faible.

— Oui, sire, je vous aime et de toute mon âme.

— Savez-vous ce que l'on m'a dit de vous?

— La méchanceté est capable de bien des choses, sire.

— On m'a dit que vous ne m'aimiez plus, que vous en aimiez un autre.

— Et qui donc, sire?

— Le duc d'Astorga.

La reine fut assez maîtresse d'elle-même pour trouver un sourire.

— Cela est-il vrai?

— Sire, je vous aime, je ne puis répondre autre chose.

— On dit bien plus encore : on dit que le duc d'Astorga est votre amant.

— Sire, reprit la reine offensée, et se levant, la main étendue sur le crucifix, sire, cela est faux, je vous le jure.

Le roi jeta sur elle un regard étincelant et lui dit en s'agenouillant presque devant elle :

— Je vous remercie, Louise, ce mot me fait du bien, il m'entre dans le cœur comme un baume; et pourtant..

— Que voulez-vous de plus, sire? que puis-je faire pour vous rassurer? Ordonnez et j'obéirai sur-le-champ.

— Vous avez juré sur le Christ; mais le Christ n'est point votre grande dévotion; vous avez été élevée dans un pays où les jésuites ont de singulières maximes, et peut-être avez-vous fait quelques restrictions. Le ciel est en feu; le tonnerre semble vouloir écraser ces voûtes, vous ne vous parjurerez pas devant cette Vierge que vous priez chaque matin et qui est votre patronne. Venez dans l'église, venez à cet autel que vous avez doté d'une si belle châsse, et, si vous mentez, la foudre vous écrasera devant moi.

Il faisait un de ces orages du Midi qui paraissent le bouleversement des éléments et qui portent la terreur dans les âmes les plus fortes et les plus incrédules. La reine sentit un frisson dans tout son corps; elle était appelée à renier son amour, le plus beau sentiment de son âme, celui qui la faisait vivre; il fallait jurer qu'elle n'aimait que le roi, il fallait le tromper devant Dieu qu'elle ne tromperait pas, ou bien déchirer le cœur de ce pauvre être souffrant et appeler sur la tête du duc d'Astorga d'effroyables malheurs : elle n'hésita pas.

— Pardonnez-moi, mon Dieu! Ce malheureux insensé est peut-être convaincu; d'ailleurs, vous savez bien que je ne suis pas coupable, vous savez que j'ai combattu, que je combats chaque jour, à chaque heure; pardonnez-moi et envoyez-moi votre grâce.

Le roi la prit par la main et lui fit descendre les degrés qui conduisaient à l'église, où il ne se trouvait personne en ce moment. Les moines étaient au réfectoire. La tempête faisait rage; les vitraux tremblaient dans leurs carreaux de plomb, la lampe de l'autel vacillait et la petite flamme semblait près de s'éteindre à chaque instant.

Ils s'avancèrent dans ces ténèbres, coupées par des éclairs éblouissants; c'était une scène pleine de terreur et de solennité. Le roi traînait après lui la reine, qui, tremblante, éperdue, avait peine à le suivre, tant il marchait vite. Il passa devant le maître-autel et s'agenouilla; la reine resta debout. Il marmotta une prière inintelligible et continua sa route jusqu'à la chapelle de Notre-Dame, située à une des extrémités, près de l'escalier des caveaux.

— Nous suivrons cette route, dit-il.

La statue de la sainte Vierge était dans un reliquaire garni de pierreries, et entouré de reliques. On avait jeté sur elle un long voile noir en signe du deuil que portait le roi; en ce moment, elle avait sur la tête une couronne de diamants et, à la main, un chapelet de rubis, présents inestimables de la reine, qui venait souvent prier à cette chapelle. Le roi s'agenouilla sur la marche; Marie-Louise à côté de lui. Il joignit les mains et répéta trois fois le *Salve Regina*. Un coup de tonnerre épouvantable ébranla les voûtes de l'église.

— C'est notre dernière heure, dit Charles II; nous paraîtrons devant Dieu ensemble et il nous jugera. Répondez-moi donc maintenant, comme si vous alliez paraître devant lui. Vous croyez que je dois mourir jeune?

— Sire...

— Répondez donc! vous avez dit que vous ne me tromperiez pas ici, et tout le monde me trompe ailleurs, vous comme les autres... Je suis condamné, je dois mourir?

— Un jour, assurément.

— Bientôt?

La reine se tut.

— Bientôt? répéta-t-il d'une voix de tonnerre. Vous me l'avez dit, répétez-le ici; autrement, je croirai que c'est une intrigue, que vous vous entendez avec le roi de France pour me faire faire mon testament.

— Je ne sais, je ne comprends pas, sire... Ce n'est pas là ce que vous vouliez.

— Et que pouvais-je vouloir autre chose que la vérité? C'est la vérité qu'il me faut. Je vous la demande, devant cette mère de Dieu qui vous voit et vous entend. Vous connaissez mon sort, on ne vous l'a pas caché, à vous, et je veux le connaître aussi; car j'ai une rude tâche à accomplir, car j'ai charge d'âmes, car je ne veux pas qu'après moi, ce beau royaume catholique devienne la proie de vos Français impies et hérétiques. Dites-le-moi donc, vous, ma femme, vous, la reine d'Espagne, ainsi que j'en suis le roi; dites-le, combien me reste-t-il à vivre, afin que je me prépare?

— Il vous reste des années, sire.

— Des années, non ; des mois, ou des semaines, ou des jours peut-être.

— Le danger n'est pas si pressant, je vous le jure.

— Ah! j'ai le temps! — Et il respira avec force. — J'ai le temps de mettre ordre à mes affaires pour ce monde et pour l'autre. Je puis écarter les prétentions et ac-

cueillir les droits justes... D'ailleurs, si je ne meurs pas encore, madame, je puis avoir des enfants. J'aurai des enfants, je veux avoir des enfants, et moi, le roi, je puis tout ce que je veux.

— Calmez-vous, sire, calmez-vous, je vous en conjure. Vous souffrez déjà. Revenez dans votre appartement. Retournons à Madrid, reprenez les rênes des affaires. Redevenez roi au lieu d'être moine. Vous n'êtes pas un Hiéronymite, vous êtes le roi.

Le roi était toujours agenouillé, et, en ce moment, son faible esprit était ailleurs. Il n'écoutait déjà plus. Il avait oublié son testament, sa crainte de la mort, comme il avait d'abord oublié d'Astorga. Il ne pensait qu'à cet enfant qu'il voulait maintenant avec la ténacité des fous.

— Priez cette Vierge de vous faire avoir un fils, madame; demandez-lui un fils, elle vous l'accordera; elle est mère et vous avez aussi le droit d'être mère comme elle.

— Ah! que ne suis-je mère, en effet, sire!

— Si vous n'avez pas d'enfant, vous mourrez, entendez-vous? Dieu vous fera mourir, et j'aurai une autre femme qui m'en donnera; car, si vous n'en avez pas, c'est parce que vous voulez donner l'Espagne aux enfants de Monseigneur, que vous aimiez aussi; c'est parce que votre famille vous est plus chère que moi. Mais rappelez-vous mon serment : jamais, jamais Louis XIV ou ses descendants ne recevront de moi la couronne de mes pères.

Ce serment prononcé d'une voix sonore retentit sous ces voûtes presque aussi haut que le tonnerre. La reine baissa la tête sous cette menace, et le roi, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, appuya la tête sur son épaule et perdit connaissance.

La reine, effrayée, appela au secours. Mais ils étaient bien seuls; personne ne les avait suivis. Elle n'osait le laisser pour querir son médecin et ses domestiques. Elle resta plus d'une demi-heure ainsi, le soutenant pâle et inanimé dans ses bras, tremblant de le voir passer à chaque instant. Enfin, un des frères vint prier. Elle l'appela, et bientôt les gens de Sa Majesté la transportèrent dans son lit.

XXVI

Cette scène montra jusqu'à l'évidence, à la reine et à ceux qui approchaient Charles II, qu'il n'y avait plus à s'appuyer sur sa raison, et qu'elle était désormais tout à fait perdue. Trop heureux si on pouvait en rattraper quelques lueurs et les utiliser pour le bien de l'Espagne. Le confesseur du roi, debout près de son chevet, jura qu'il ne l'abandonnerait pas, qu'il resterait à ses côtés, nuit et jour, afin d'éloigner les mauvaises influences et d'en détourner les suites.

Tout se déclarait contre la France, et contre la reine, par conséquent. Elle était de nouveau isolée. La comtesse de Soissons soutenait seule son courage et sa patience. Elle l'exhortait à seconder les vues de l'Autriche, à la servir, à faire cause commune avec elle et répondait alors de lui conserver la puissance et le bonheur. Rien de plus perfide que ses conseils; rien de plus séditieux que ses paroles. L'éloquence découlait de ses lèvres en phrases dorées, et la pauvre jeune femme n'avait aucun appui pour se défendre

— Pourquoi résister? ajoutait la comtesse; qui vous en saura gré, madame? Vous n'êtes plus Française, vous avez abandonné votre famille pour votre nouvelle patrie. Dieu vous en a fait une loi, et le roi lui-même, lorsque vous l'avez quitté, vous l'a recommandé instamment. Louis XIV, le plus ingrat des hommes et des souverains, vous en tiendra-t-il compte? Monseigneur, qui n'a pas eu le courage de son amour, aura-t-il celui de vous devoir un royaume et d'en être reconnaissant? Les princes sont des enfants! D'ailleurs, est-ce un bonheur pour eux et pour la France que la possession de l'Espagne? Croient-ils entrer à Madrid sans coup férir, et l'empereur se verra-t-il dépouiller sans se défendre? De là des guerres, la misère, des malheurs de toute sorte. Votre nom sera maudit, peut-être dans les deux pays, pour les avoir provoqués.

Marie-Louise écoutait ces fallacieuses raisons, sans les accepter, néanmoins, et ce n'était pas encore la corde sensible. La comtesse ne l'ignorait pas; aussi elle reprit :

— Au lieu de cela, dirigez l'esprit du roi vers le but où il se porte de lui-même. Ne le contre-carrez pas; on ne vous en demande pas davantage. Ne profitez pas de ses moments lucides pour lui prêcher l'alliance avec votre auguste parent et le détacher de la ligue qui se forme contre la France. Alors vous régnez, vous êtes souveraine maîtresse. Alors vous rendez l'Espagne grande et libre et vous y êtes adorée. Le roi ne peut plus être considéré comme un époux; qui vous blâmerait, madame, de chercher dans une noble amitié un dédommagement à votre solitude? Il existe ici des hommes dont tous les pays seraient orgueilleux et dont le dévouement vous est connu. Vous pouvez vous en entourer; vous pouvez couler des jours d'or et de soie, entre la puissance, la gloire et l'amour. Vous avez vingt-cinq ans, vous êtes belle, vous êtes aimée, et vous hésitez!

Ce discours répété à chaque instant, l'indifférence de sa famille, la contenance triste et fière de d'Astorga, et, plus que cela, son propre cœur qui parlait si haut, entraînaient la jeune femme vers ce que son honnêteté appelait une trahison; servir la maison d'Autriche, cette éternelle ennemie des siens, élever cette rivale aux dépens de la France, jeter le peuple espagnol sous le joug de cette puissance inflexible, et augmenter ainsi les misères qui pesaient sur lui; c'était une mauvaise action, c'était un crime, elle ne le commettrait pas.

— Non, disait-elle quelquefois tout haut en se promenant la nuit, qui était son seul instant de liberté complète, lorsque le roi trop malade ne partageait pas sa chambre; non, je ne serai pas parjure et traîtresse. Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu, il est le maître. D'Astorga ne m'aimerait plus si mon amour me faisait oublier mon devoir.

Plusieurs mois se passèrent dans ces hésitations et ces perplexités. L'hiver arrivait et la comtesse pressait de plus en plus. La santé du roi se raffermissait, et sa raison également. Il avait maintenant de si longs intervalles lucides, que l'on pouvait presque espérer une guérison, sinon complète, au moins très-satisfaisante. La reine en profitait pour l'exciter à se décider au moins à la neutralité. Elle l'entourait de sa tendresse, elle prenait un empire plus étendu sur son esprit, depuis qu'elle l'avait soigné, depuis qu'il

l'avait vue si soumise et si dévouée. Il ne perdait rien de sa haine contre la France, cependant; elle lui répétait si souvent qu'elle serait malheureuse de devoir choisir entre sa patrie et son pays d'adoption, qu'elle fit naître dans son cœur une hésitation dont elle profita.

Un jour, et ce jour décida probablement de sa vie, elle rentra dans son cabinet, brisée de la lutte qu'elle avait soufferte. Elle venait, après deux heures de supplications, d'obtenir du roi sa parole qu'il n'entrerait pas dans la coalition contre Louis XIV, et qu'il attendrait au moins pour se décider que les premiers événements de la guerre eussent éclairé la fortune.

Madame de Soissons l'attendait. Sa contenance était plus grave et plus sérieuse que de coutume. Elle regarda la reine longtemps sans rien dire, attendant que celle-ci lui parlât, ce qu'elle ne fit point. Elle s'était jetée sur un siége, jouant d'une manière distraite avec ses petits chiens, pendant que Nada, accroupi à ses pieds, baisait le bas de sa robe.

— Madame, dit madame de Soissons, puis-je demander à Votre Majesté d'où vient son agitation?

— Vous ne le saurez que trop tôt, madame ; car vous ne serez pas contente de moi : j'ai fait le contraire de ce que vous vouliez; le sort en est jeté, j'ai la parole du roi. Il n'entrera point dans la ligue contre la France.

Madame de Soissons jeta un cri.

— Ah! madame, qu'avez-vous fait!

— Mon devoir, madame ; il n'est point dans l'intérêt de l'Espagne d'abattre la puissance de Louis XIV. L'alliance française est la plus naturelle, la plus profitable pour elle, et, si le roi n'était pas malade, il le verrait assez bien pour qu'on n'eût pas besoin de le lui rappeler.

La comtesse de Soissons sembla fort affectée de cette nouvelle; mais, après s'être assurée que le mal était irremédiable, que l'intention bien arrêtée de la reine était de servir les intérêts de la France, elle n'ajouta plus un mot et changea de discours.

Ce fut, le lendemain, la nouvelle de la cour. Le conseil tout entier y était contraire et les rumeurs ne tarissaient pas. On accusait la reine; on faisait des suppositions d'avenir, des prédictions de malheur pour l'Espagne sous le gouvernement de la Française, désormais toute puissante. Nada, ses femmes, la camarera-mayor, le duc d'Astorga lui-même, ne purent retenir l'expression de leurs craintes. On murmurait tout haut.

— Et le pis, madame, ajouta Louison, c'est que notre ambassadeur, M. de Ribenac, est amoureux de Votre Majesté, qu'il ne s'en cache pas, et que cela donne à parler aux mauvaises gens.

— M. de Ribenac! On en cause ?

— Oui, madame, et j'en pourrais dire plus qu'une autre, car il m'en a entretenu sans fin. Il m'a suppliée de l'introduire chez Votre Majesté par le petit degré qui mène aux cuisines, afin de ne pas être vu. Il m'a offert de grosses sommes, et j'ai tout refusé, sans même vous en rien dire. C'eût été le servir, et je ne le voulais point. A présent, il faut bien que vous le sachiez, puisque tout le monde en cause et que vous l'apprendriez certainement.

La reine ne répondit pas qu'elle n'avait rien à apprendre depuis longtemps; que, dans leurs entretiens particuliers, l'ambassadeur avait souvent essayé de lui révéler ses sentiments sans qu'elle lui permît d'aller plus loin. C'était même pour cette raison qu'elle avait laissé au roi le soin de lui apprendre la décision prise, ne voulant point l'honorer d'une communication directe qu'il aurait prise pour une faveur. Elle croyait cet amour, dont il prétendait mourir, caché à tous les yeux, excepté aux siens, et maintenant tout Madrid en avait connaissance. C'était un nouveau grief, il donnerait lieu à de nouvelles calomnies ; d'Astorga n'y croirait pas, pourtant il les entendrait, et c'était trop.

Madame de Soissons vint à l'accoutumée. Elle avait l'esprit plus libre et plus gai, et, lorsque la reine reparla de la politique, elle lui demanda en riant la permission de s'occuper d'autre chose.

— On n'entend que cela partout, madame; je vous supplie de m'en délivrer. Vous l'avez voulu; c'est fait. Qu'il n'en soit plus question. Nous avons bien mieux à faire et je vous assure que votre ambassadeur est curieux en ce moment. Je dis *votre* ambassadeur, en vous prenant pour une Française, comme vous avez bien prouvé que vous l'êtes. Il triomphe et fait plus de poudre à lui seul que toutes les mouches de Madrid réunies. Il vous aime, madame, et je crois, Dieu me pardonne! qu'il prend le traité de neutralité pour une déclaration de votre part.

La reine ne put s'empêcher de sourire, bien que son cœur ne fût pas gai. M. de Ribenac affichait des extravagances trop évidentes pour être vraies. Il semblait jouer un jeu pour compromettre la reine, et ce fait, désormais acquis à l'histoire, jette encore bien de l'obscurité sur des événements fort obscurs par eux-mêmes. Qu'un homme grave, un ambassadeur, dont l'état est d'être mesuré, de cacher non-seulement ses sentiments, mais encore ses pensées, qu'un tel homme laisse connaître à toute une cour une passion folle pour la reine d'Espagne, alors qu'il représente son souverain près de l'époux de cette reine, ou il joue un jeu, je le répète, ou il est bon à mettre aux petites-maisons. Si c'était là une combinaison politique, elle était bien maladroite et arrivait fort à propos pour perdre la reine. Quoi qu'il en soit, cet amour crié à son de trompe fit beaucoup parler dans tous les pays. Chacun s'en occupa à sa manière et la pauvre Marie-Louise, qui n'en pouvait mais, en fut le plus blâmée.

Madame de Soissons changea tout à fait de manières avec elle ; bien loin d'amener un seul mot de politique dans leurs entretiens, elle l'écartait soigneusement et ne répondait point là-dessus quand la reine s'en occupait. Elle avait repris des allures gaies, légères, évaporées; elle amusait beaucoup Marie-Louise, qui ne pouvait plus s'en passer et qui aurait volontiers laissé toutes les sociétés pour la sienne, — d'Astorga excepté, vous n'en doutez pas.

Elle parlait souvent de son départ. Elle voulait retourner à Bruxelles; elle ne pouvait durer en Espagne. La reine ne l'avait pas écoutée, elle ne pouvait lui être bonne à rien et n'avait pas besoin de rester davantage. Les soins de sa famille la réclamaient. Le prince Eugène, ce héros, n'était pas son seul enfant et les autres la demandaient. Marie-Louise la priait à mains jointes de rester encore, et la comtesse semblait lui faire un grand sacrifice.

Depuis quelque temps, pour se distraire, la reine avait organisé de petits goûters avec elle, où l'on parlait de la France et où l'on riait un peu. C'est si bon de rire, et le rire était si peu habituel dans ce palais! La camarera-mayor n'assistait pas à ces petites fêtes. Nada et quelques femmes de la reine en étaient seulement.

On n'y admettait pas le duc d'Astorga, pour ne point faire de propos ou ne pas éveiller les jaloux. Cette collation se composait de plats inconnus, de souvenirs de Paris et de Versailles, de Bruxelles aussi, et même de Madrid. C'était des tourtes, des gâteaux, des crèmes : chacun montrait son savoir-faire, la comtesse, les femmes françaises, une Allemande, mademoiselle de Pernitz, des caméristes espagnoles, Zapata et Nina; le nain même essaya de se rappeler la cuisine de son pays, qui fut trouvée détestable, à l'unanimité. Il ne recommença plus. La reine dirigeait tout. Les femmes mangeaient assises par terre, sur le tapis, lorsque la reine avait mangé avec la comtesse après les avoir servies, et on plaisantait beaucoup, les portes fermées aux indiscrets.

Le roi savait ces festins. Il ne cessait de répéter à Marie-Louise qu'elle avait tort, et qu'elle ne prenait pas assez garde à elle. Les haines étaient éveillées, le conseil tout entier et ses adhérents la blâmaient. Elle avait affaire à forte partie, et, en politique, tous les moyens sont bons pour renverser les obstacles. La lucidité de Charles II se soutenait. Depuis plusieurs mois, il n'avait pas eu d'attaques; il présidait ses secrétaires d'État et ses ministres, beaucoup mieux que bien des souverains renommés par leurs lumières, et, comme il leur résistait assez énergiquement, comme le pouvoir de la reine sur lui était connu, on ne s'en prenait qu'à elle seule.

Déjà de nouveaux avertissements lui étaient parvenus; déjà plusieurs lettres sans signature, mais très-précises et pleines de menaces, lui avaient été remises par différents moyens. On ne parlait plus de la comtesse, tous étaient complètement rassurés de ce côté. On ne lui désignait pas l'assassin, mais on lui annonçait qu'elle devait mourir. Elle n'y fit d'abord aucune attention, puis elle en rit. Depuis si longtemps ces avis arrivaient sans résultats, qu'elle n'y croyait plus.

— Ce sont des épouvantails, disait-elle; on veut m'effrayer pour me faire changer de route.

Elle en toucha quelques mots à la comtesse, qui le prit de plus haut encore, et la dissuada tout à fait.

Un matin, la cour partait pour Aranjuez. C'était un beau jour de printemps, tout chantait dans la nature, et cette chanson se répétait dans le cœur de la reine. Elle avait obtenu de s'en aller à cheval. Le roi devait venir avec elle; mais d'Astorga y serait aussi et elle aurait un grand bonheur à courir avec lui par ce beau temps. Je connais ces impressions, c'était ainsi quand je venais à ma villa du Pô avec M. de Verrue.

En l'abordant, le majordome-mayor lui sembla triste, son salut fut rempli de douleur. Ils se comprenaient sans parler. La reine devint triste sur-le-champ. Elle chercha les occasions de l'entretenir. Le duc, sans la fuir, ne la secondait pas, tandis que Nada, au contraire, tâchait de se rapprocher d'elle et de l'isoler surtout du roi et de la camarera-mayor.

Il gambadait sur son petit cheval, faisait les tours de passe-passe auquel on était habitué, mais il ne montrait plus la même légèreté d'autrefois. Nada vieillissait; ces petites personnes n'ont pas de jeunesse, ou la perdent bien vite. Il fit entendre à la reine qu'il lui voulait parler seul. Aussi, dès qu'elle arriva à Aranjuez, où la liberté était beaucoup plus grande, elle congédia tout le monde et rentra chez elle.

Nada la suivit, il se glissa dans sa chambre, elle lui commanda de fermer la porte et l'interrogea.

— Qu'a-t-il, et que me veut-il? dit-elle.

— Il vous a écrit, madame.

Cette lettre, ainsi que toutes les autres, fut envoyée, suivant la volonté de Marie-Louise, à la reine de Sardaigne, qui me l'a montrée et m'a permis d'en prendre copie. La voici :

« Madame,

» Que Votre Majesté pardonne sa hardiesse au plus humble de ses serviteurs. Je n'ose vous dire ce qu'il est important que vous sachiez, et cette témérité que je prends de vous écrire, porte avec elle son excuse, dans l'importance du message. J'ai reçu un avertissement que je ne puis négliger, sachant la source d'où il vient. On en veut aux jours de Votre Majesté, on cherche à l'empoisonner; qu'elle se tienne en garde *contre tout le monde.*

» Je fais exercer une surveillance minutieuse dans les cuisines; les écuyers tranchants et les maîtres d'hôtel ont ordre de faire goûter tous les mets aux cuisiniers devant eux et de les goûter eux-mêmes. J'assiste presque tous les jours à cette opération, ou, si le service de Votre Majesté me retient ailleurs, celui qui me remplace est aussi sûr que moi-même. Je supplie, je conjure ma reine à deux genoux d'écouter ma voix, de ne *rien* manger qu'avec Sa Majesté le roi, de n'accepter pas une dragée de *qui que ce soit*, et de veiller sur une vie si précieuse pour nous.

» Cet avis n'est point, comme les autres, un vague discours. C'est une *vérité*, c'est une certitude. L'ambassadeur de France l'a reçu comme moi, mais d'une source différente, tout aussi sûre. On y peut, on y doit compter. Je n'existe pas, je voudrais me multiplier pour garantir ma reine de ce danger terrible et ne pas rester un instant loin d'elle, car il me semble que, moi seul, je puis la préserver. C'est mon devoir et c'est mon bonheur... Qu'elle commande et j'obéirai; qu'elle me permette de veiller sur elle et d'écarter ses ennemis, je ne lui demande pas d'autre récompense que celle-là, si elle a pu croire qu'une passion telle que la mienne ait besoin d'être récompensée.

» Le plus humble, le plus dévoué, le plus passionné de vos serviteurs.

» D'ASTORGA. »

Cette lettre est écrite en français, sans aucune faute, telle que je viens de la copier. Le duc avait passé ses jours et ses nuits à l'apprendre. Il s'étudiait à penser en cette langue pour avoir cette communauté morale avec la reine.

Ces Espagnols ont des raffinements et des délicatesses qui donnent envie d'être aimés par eux.

La reine lut précipitamment cette lettre. Elle pâlit beaucoup pendant cette lecture. Pour cette fois, elle avait peur : d'Astorga n'était pas homme à l'effrayer sans motif. Elle interrogea le nain, qui ne se fit pas prier pour lui dire ce qu'il savait à l'appui.

Le duc ne pouvait nommer le donneur d'avis. Il s'était engagé sur son honneur à garder le secret de son nom ; mais c'était un homme placé de façon à tout savoir, auquel la reine avait rendu un service et qui était reconnaissant. Il trahissait ce secret au péril de

sa vie; mais il savait très-positivement que la mort de la reine était décidée; un agent avait été choisi pour l'exécution; seulement, il ignorait le nom de cet agent et le procédé employé par lui.

— Madame, ajouta Nada, veillez sur vous; permettez-nous d'y veiller plus encore, et ne dites pas un mot, même au roi, de tout ceci.

XXVII

La reine, à dater de ce jour, n'eut plus un moment de repos; elle écrivait à tout le monde qu'elle s'attendait à mourir à chaque instant, qu'elle se défiait de tout, qu'après chaque repas, elle faisait la recommandation de son âme et que, certainement, elle périrait comme sa mère.

Le roi son oncle lui écrivit de sa propre main pour lui dire qu'il envoyait l'ordre à son ambassadeur de veiller sur elle, de déclarer au conseil que, si elle avait seulement une maladie de trois jours ressemblant à un empoisonnement, il en demanderait justice à l'Europe.

Elle lut cette lettre, la cacha à Charles II, qu'elle ne voulait point tourmenter, et fit dire à M. de Rébenac qu'elle le priait d'imposer le même silence au conseil d'Espagne. Ensuite elle fit demander en grand secret un jeune moine augustin dont on lui avait parlé, pour se confesser à lui, n'ayant aucune confiance dans Sulpicio, qu'elle regardait comme un espion du saint-office et le plus dangereux de ses ennemis. Ce n'était pas chose facile, et jamais trame plus hardie ne fut tissue dans le palais d'un roi d'Espagne, où le nom seul du confesseur fait trembler depuis le monarque jusqu'au dernier serviteur.

Elle dut encore à d'Astorga ce bonheur de sa conscience. Il s'en alla trouver son oncle l'archevêque de Tolède, le prélat le plus éclairé, peut-être le seul éclairé, de ce pays de ténèbres. Sa bonté, sa charité étaient connues; il dépensait ses revenus en aumônes, ne se réservait que le strict nécessaire et s'en allait quelquefois en soutane trouée, afin de donner davantage.

Le duc vint à Tolède, il lui raconta la position de la reine, l'intéressa à ses craintes, à ses scrupules, et lui demanda ses conseils à cet égard.

— La reine n'a pas, ne peut avoir confiance dans le moine qu'on lui a imposé, monseigneur, et vous le comprenez comme moi. Penser à en introduire ostensiblement un autre, c'est impossible. J'ai trouvé, je crois, un moyen, je ne sais s'il est praticable ; dans tous les cas, j'ai besoin de votre aide et de votre protection.

— Je vous suis tout acquis.

— N'avez-vous pas, dans votre diocèse, un prêtre hardi, zélé, intelligent, éclairé, qui consente à se dévouer pour sa souveraine? C'est jouer sa vie, je vous en avertis.

— Ne jouez-vous pas la vôtre?

— Il ne s'agit pas de moi, mais de votre moine ; le trouverez-vous?

— Je le crois.

— C'est bien. Et vous en êtes sûr?

— Parfaitement : c'est un Français

— De mieux en mieux.

— Mais un Français dont la mère est de Tolède, qui parle espagnol comme vous et moi et qu'on ne reconnaîtra jamais pour un étranger. Comment le ferez-vous entrer?

— Avec votre permission, mon oncle, nous le défroquerons, et il passera pour un officier ordinaire. J'en ferai un huissier de la chambre, ou quelque chose de semblable, et les femmes de la reine trouveront alors le moyen de le faire entrer chez elle.

— Cette permission, je la donnerai ; Dieu voit les cœurs et sait les motifs, il les apprécie. Demain, vous verrez notre jeune martyr et vous causerez avec lui ; je serai bien surpris s'il refuse.

Le père Gabriel, moine augustin, vint en effet, selon les ordres de son archevêque, et, à la première proposition qui lui fut faite, son cœur bondit de joie.

— Mon père, songez-y bien, s'ils vous découvrent, ils vous tueront.

— Je songe à tout, monsieur le duc ; je songe même que je ne dois pas connaître Votre Excellence et que je ne la connaîtrai pas. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour une si belle œuvre. Je ne demande à Dieu que le salut et le bonheur de la reine; après, qu'il reçoive mon âme.

— C'est dommage que ce moine soit si jeune, dit le duc à l'archevêque, lorsqu'il fut parti.

— Mon neveu, nous n'en eussions point trouvé un vieux pour cette mission : le dévouement est un fruit de la jeunesse.

Le prêtre précéda le majordome-mayor à Madrid, il s'y rendit déguisé, muni des pleins pouvoirs et de la bénédiction de l'archevêque, et très-décidé, en cas de découverte, à tout prendre sur lui, à ne compromettre ni le prélat ni son neveu; c'était une grande âme et un homme de haut mérite. Je l'ai connu en Piémont, où il est venu pour achever son œuvre.

Tout s'exécuta comme on l'avait désiré. L'huissier fut nommé, introduit à l'aide d'une perruque cachant sa tonsure, et nul ne l'eût reconnu. Il confessa la reine plusieurs fois et la communia. Le père Sulpicio n'eut que des conversations, non pas des confidences. Les terreurs de Marie-Louise se calmaient de jour en jour; elle recevait de nouvelles lettres dont quelques-unes portaient le cachet de la vérité, et cependant on n'exécutait rien; elle commença à s'y accoutumer et à n'y plus ajouter autant de foi.

Madame de Soissons parlait chaque jour de son départ et le reculait sans cesse; enfin elle se décida et vint dire qu'elle s'en allait décidément le lendemain de la Fête-Dieu. La reine ne put obtenir de remise pour cette fois et le voyage fut décidé.

— Madame, pour nous dire adieu, nous ferons une dernière collation, où chacun mettra ses talents, même Votre Majesté. Je promets, quant à moi, des gâteaux à la fleur d'oranger, comme vous n'en avez guère mangé depuis que vous êtes au monde; je tiens la recette de mon oncle le cardinal.

— Ce n'est point un adieu, comtesse ; vous nous reviendrez?

— Sans doute, madame, surtout quand vous aurez suivi mes conseils; je serai bien heureuse alors de me fixer ici ; la France m'est fermée...

— J'obtiendrai pour vous la permission d'y rentrer de temps en temps, à condition que vous nous reviendrez. Quelle route prenez-vous pour quitter l'Espagne?

— Madame, mes relais sont préparés sur la route de Barcelone ; je m'y embarquerai pour l'Italie, et, de là, je m'en irai à Vienne, où je dois retrouver mon fils.

— Nous nous verrons donc jeudi, pour la dernière fois d'ici à des années peut-être; mais vous m'écrirez, ma chère comtesse, et vous ne m'oublierez point.

De touchantes protestations s'échangèrent ainsi, entre les deux princesses, et elles restèrent plus longtemps ensemble chaque soir, puisqu'elles devaient se séparer. La collation fut annoncée. C'était un événement dans le particulier de la reine; car, depuis les craintes et les lettres anonymes, ces gais repas avaient été interrompus. Le roi venait moins chez la reine; il devait y être ce jour-là, cependant, pour faire ses adieux à la comtesse. Un courrier de la cour de Vienne, réclamant une réponse immédiate, arriva justement au moment précis, et il fallut assembler le conseil au lieu de se réjouir avec la reine et ses convives.

— On attendra, dit madame de Soissons ; pas de bonne fête sans Sa Majesté.

— Hélas! répondit Charles II, je ne serai pas libre de longtemps ; ils en ont au moins pour cinq ou six heures, ne m'attendez pas. Je vous dis adieu, comtesse, puisque vous partez demain, et j'espère vous revoir à Madrid. Portez ceci en mémoire de moi.

Il lui donna une fort belle montre avec son portrait enrichi de diamants. La reine profita de l'occasion pour faire aussi son présent. C'était un bracelet unique et allégorique, sur lequel se trouvaient des émaux rares et d'une peinture merveilleuse. L'un représentait Louis XIV, le second le cardinal Mazarin, le troisième le prince Eugène; tous les trois d'une ressemblance frappante. Une légende courait autour des médaillons, avec ces mots :

L'UN A FAIT, L'AUTRE FERA.

Ce présent magnifique, d'une si grande richesse et d'un si bon goût, fut reçu avec reconnaissance.

— Ah! madame, puissiez-vous dire vrai, ce serait le plus beau jour de ma vie! Mais, hélas! je ne l'espère pas. Le roi a été trop ingrat pour celui qui a fait, trop cruel pour celui qui voulait faire.

La reine écarta ce chapitre, et la collation commença. Les pages de la comtesse apportèrent au dessert un magnifique gâteau de fleurs d'oranger monté dans une corbeille de vermeil. Chacun admira cette merveille.

— Je l'ai fait moi-même, madame, et je demande la permission de le distribuer. Vous le voyez, il a différents parfums représentés par ces couleurs différentes. Sa Majesté la reine aura ce beau lis blanc au bois des îles; c'est le goût qu'elle préfère. C'est celui que je lui ai destiné. Chacun a sa fleur de prédilection.

Le gâteau représentait un bouquet; c'était un véritable objet d'art. On en était aux fruits et chacun se trouvait un peu animé par les meilleurs crus d'Espagne et de France; la gaieté pétillait dans cette petite réunion et l'on riait enfin de bon cœur sous ces lambris splendides, où le rire semblait étranger.

Le gâteau fut coupé, distribué, mis en pièces; la reine mangea son lis avec un plaisir visible, elle le trouva excellent. Nada réclama le bouton, et la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, assis par terre près de la reine, reçurent de sa main un morceau de cette belle fleur qu'elles disputèrent aux petits chiens d'Amérique. La reine s'amusa de ce jeu, dans lequel ses chiens furent battus : ils n'en attrapèrent pas une miette.

Il était plus de dix heures quand on se sépara. Le roi avait reparu quelques instants auparavant; on lui avait gardé sa part du gâteau, qu'il mangea après en avoir offert à la reine, si gourmande de cette friandise, qu'elle ne la refusa point. La comtesse se montra fort touchée; elle baisa la main de la reine en pleurant; la reine qui pleurait, comme elle, l'embrassa sur les deux joues, en répétant :

— Je ne vous dis pas adieu, comtesse, vous reviendrez bientôt.

Puis elle la conduisit jusqu'à la porte de son cabinet, la suivit du regard tant qu'elle put la voir, et, comme il était heure indue et qu'elle se sentait fatiguée, elle se fit mettre au lit.

Sa nuit fut agitée, elle dormit peu : le roi, dont le sommeil était léger, s'en aperçut et lui demanda si elle souffrait.

— Non pas, sire ; c'est ce vin qu'on m'a fait boire; je n'y suis pas accoutumée, il me trouble un peu le cerveau.

Il lui fallut se lever, néanmoins, à l'heure ordinaire, pour aller à la messe. D'Astorga, absent depuis huit jours, devait revenir ce jour-là même, et, en se levant de bonne heure, elle espérait le voir plus tôt; c'était son bonheur et sa vie.

En ouvrant ses rideaux, Louison lui dit que Nada se plaignait de grandes douleurs de tête et demandait à ne point venir à la messe pour se reposer.

— Il aura trop bu aussi, répliqua la reine en riant.

— Si Votre Majesté le voyait! il est tout changé, ce petit homme.

— Qu'il se repose, il ne nous est pas indispensable; pourvu que nous l'ayons au dîner, je lui donne congé jusque-là.

Marie-Louise se leva, la tête embarrassée, mais non pas au point de s'en plaindre. Le roi, au contraire, se sentait fort dispos et lui fit une de ces plaisanteries espagnoles, lourdes comme le pavé de l'ours. Une chose digne de remarque, c'est que, parmi tous les peuples de la terre, deux seulement ont de l'esprit naturel, les Français et les Italiens. Hors cela, il y a du poli, du savoir-vivre, de la science ; de l'esprit, non. J'ai dit cela hier à M. de Voltaire, il m'a répondu que j'avais parfaitement raison et qu'il me demandait seulement grâce pour milord Bolingbroke.

La matinée se passa selon l'ordonnance, cette ordonnance éternelle, qui ne saurait être dérangée, et qui, à mon sentiment, fait de la vie des rois une torture. Tous les jours faire la même chose, à la même heure et de la même manière! Je ne voudrais pas être reine, lors même que je partagerais mon trône avec l'homme le plus chéri ; ce serait le supplice de Tantale, je n'aurais pas le temps de l'aimer.

L'heure du dîner arriva. Le duc d'Astorga n'avait pas paru le matin. Il vint à ce moment remplir sa charge. En saluant la reine, avant de la conduire à la salle du repas, il lui trouva le visage très-altéré et ne put retenir un mouvement de surprise.

— Votre Majesté est malade? demanda-t-il.

— Non, je suis fatiguée. Nous avons beaucoup bu, beaucoup ri, beaucoup mangé, hier, pour dire adieu à la comtesse, et vous n'y étiez pas, monsieur.

— Je regrette, en effet, de n'y avoir pas été, madame; et, si j'avais pu prévoir...

— J'y étais, moi, reprit le roi; la comtesse est partie, je n'en suis pas fâché, car je ne puis revenir de mes préventions. Elle ne me plaît pas.

— Ni à moi non plus, sire.

Et, malgré cette répulsion, malgré les avis reçus, ni le roi ni le duc ne surent préserver la reine de cette sibylle qu'ils redoutaient. Cela prouve une fois de plus que la volonté de Dieu décide de tout sur la terre et qu'il sait tout arranger pour qu'elle soit exécutée.

Nada ne vint point réjouir ses maîtres par ses propos. Romulus fit ressortir son absence et l'accusa de paresse et d'ivrognerie. Marie-Louise lui imposa silence, disant qu'en accusant le nain, il fallait l'accuser elle-même, ainsi que tous ceux qui étaient présents.

— J'y étais bien, madame, poursuivit Romulus incorrigible, et cependant je me porte à merveille.

Le reste du jour, Marie-Louise se sentit fatiguée et assoupie, et le singulier fut que plusieurs de ses caméristes furent de même. Parmi les senoras de honor, la comtesse de Penitz fut la seule atteinte de ce malaise. La duchesse d'Albuquerque et les autres dames se sentaient toutes disposées à recommencer.

Vers le soir, comme on était chez la reine, à jouer aux jonchets, avant le souper, Marie-Louise dit à la camarera-mayor :

— J'ai une envie de dormir que je ne puis vaincre, et je crois bien que je m'endormirai à table.

En ce même moment, un page, ami de Nada, et qui le servait par amitié, s'en vint demander de sa part au duc d'Astorga s'il daignerait venir dans sa chambre, car il avait absolument besoin de lui parler, et il ne pouvait se lever sous aucun prétexte. Le majordome-mayor aimait ce petit être, à cause de son dévouement à la reine. Il répondit qu'il allait s'y rendre sur-le-champ.

La reine entendit ces paroles et s'informa de son nain, qui lui manquait beaucoup, ajouta-t-elle. Elle avait besoin d'être égayée.

— Madame, il se trouve plus incommodé ce soir, répondit le page, et il est au désespoir de ne point remplir son office, mais il vous ferait pitié si vous le voyiez; sa petite tête est comme une pomme; il me semble qu'elle se rétrécit à chaque instant.

Le duc reçut l'ordre de la reine d'aller promptement près de Nada et de revenir lui rendre compte de l'état où il se trouvait, surtout de ne lui épargner ni soins, ni médecins, ni secours.

XXVIII

En entrant dans la chambre qu'habitait Nada, à côté de son camarade Romulus, au milieu des officiers de la reine, le duc fut désagréablement frappé des gémissements poussés par ce pauvre petit être. Il s'approcha vivement de lui.

— Qu'as-tu, Nada? lui demanda-t-il.

— Ah! monsieur le duc, je vous vois enfin! que Dieu soit loué! Veillez sur la reine, je vous en conjure. Je suis empoisonné : elle doit l'être comme moi. Qu'on la soigne, qu'on appelle tous les médecins. Ne souffre-t-elle pas?

— Tu es fou, mon pauvre nain! répliqua le duc; tu n'es pas empoisonné, et la reine ne l'est pas plus que toi.

— Je suis empoisonné, vous dis-je! et, pour l'amour du ciel, faites donner du secours à la reine, il en est peut-être encore temps pour elle. Quant à moi, qu'importe!

— Pourquoi serais-tu empoisonné? pourquoi la reine le serait-elle? N'avez-vous pas tous mangé les mêmes choses?

— C'est le gâteau de la comtesse de Soissons.

— Le roi et toutes ces dames en ont pris leur part. Tout le monde se porte bien.

— Et Nina, et Zapata, et la comtesse de Penitz se portent-elles bien aussi ?

— Elles sont chez la reine, mais elles se plaignent, il est vrai, d'une envie de dormir invincible.

— Et la reine?

— La reine également.

— Écoutez-moi, je vous en conjure; vous n'étiez pas là, vous ne savez pas... Et, si vous y eussiez été, tout cela ne serait pas arrivé, j'en suis sûr. Ne perdez pas un instant! que les médecins de la reine soient mandés, les médecins de l'ambassade française, surtout, et qu'on applique un contre-poison vigoureux. La reine a mangé un lis; ces dames et moi, nous nous en sommes disputé les miettes; je suis plus petit, plus délicat, j'en suis frappé plus vivement, mais nous sommes tous morts. Ces poisons d'Italie ne pardonnent pas.

Le majordome-mayor se sentit glacé de frayeur. Ce que disait le nain se rapportait avec les avis qu'il avait reçus. Le départ de la comtesse, combiné avec cette collation, ces venins d'outre-monts calculés pour ne produire leur effet qu'après un certain temps, tout se représenta à son imagination en quelques secondes.

— Attends-moi, Nada, s'écria-t-il, je vais te ramener le vieux médecin more de ma maison. Celui-là nous dira la vérité.

Il descendit en courant les degrés, arriva dans la cour, sauta dans le premier carrosse qui se trouva devant lui, se fit conduire d'autorité à son palais sans s'inquiéter du propriétaire, seulement par ce mot magique : « Service du roi! »

Et, un quart d'heure après, il ramenait un vieillard à barbe blanche, en costume bizarre, qu'il traînait après lui. Il ne lui laissait pas le temps de marcher.

— Viens, viens, Joseph, je t'en supplie! lui disait-il.

Ce nom de Joseph avait été imposé au More par le père du duc, qui l'avait amené d'Afrique et fait baptiser pour éviter les persécutions du saint-office, mais, au fond de son cœur, Yousouf était resté musulman, et en gardait les croyances comme les habitudes, bien qu'il affectât de se montrer à l'église assez souvent. Il passait sa vie à lire, à étudier, dans le palais d'Astorga, et à répandre sur les pauvres les trésors de sa science. Le duc le prêtait à ses amis. Il le payait richement pour lui et les pratiques qu'il lui donnait. Yousouf ne recevait jamais rien que de lui seul. Il l'aimait comme son fils, il l'avait vu naître, et son admiration pour son mérite ne le cédait qu'à sa tendresse. Bon, charitable comme son maître, il avait les vertus des vrais chrétiens, et nul n'aurait pu croire qu'il ne le fût point.

Plusieurs fois, il avait vu le roi et la reine. Son opinion sur l'un et sur l'autre était bien formée. Il avait déclaré dix fois que Charles II était fou, qu'il ne pouvait vivre, qu'il n'aurait pas d'enfants, et que, quant à la reine, si on ne la tuait pas, elle mourrait de chagrin, de tristesse et de regrets, avant l'âge de quarante ans.

Le duc lui avait raconté en peu de mots ce qui se

passait. Il le fit entrer dans la chambre de Nada, et, le lui montrant d'un geste plein de sollicitude :

— Voilà ce pauvre nain, Yousouf; je t'en prie, sauve-le, si c'est dans la puissance d'un homme de le faire.

Le médecin regardait Nada, tâtait son pouls, soulevait ses paupières, palpait son petit corps, et écoutait, pour ainsi dire, les douleurs qu'il lui faisait éprouver.

— As-tu du courage, mon petit bonhomme? dit le médecin; peut-on parler devant toi comme si tu étais de notre taille?

— Oui, parlez; Nada est un vaillant cœur, et peut tout entendre.

— Qu'il réponde d'abord à mes questions, qu'il y réponde comme s'il s'agissait de la vie et de la mort.

Il l'interrogea sur la collation de la veille, lui fit répéter ce qui s'était passé, ce que la reine et lui avaient mangé, la figure extérieure du gâteau, son goût particulier, enfin mille détails, après lesquels il réfléchit un instant. Il lui expliqua ensuite tout ce qu'il éprouvait ce que devait éprouver la reine, et aussi les senoras de honor; tout cela était de la plus scrupuleuse exactitude.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce que vous a dit Nada est certain, ils sont tous empoisonnés.

— Mon Dieu!

— Oui, mon cher maître, et je connais le poison.

— Venez donc alors, venez vite! il faut monter chez la reine, il faut la prévenir.

Le savant secoua la tête avec tristesse.

— Il est trop tard! murmura-t-il.

— Est-ce bien possible! Elle mourra? on ne peut la sauver? Tu te trompes, Joseph. Elle est bien, je viens de l'entendre rire; elle ne souffre pas, elle est pleine de vie.

— Elle mourra et toi aussi, mon pauvre petit homme, tu es victime de ton attachement, et ceux qui voulaient briser l'arbre se sont peu souciés de détruire l'arbrisseau.

— Hélas! répliqua Nada, les larmes aux yeux, si ma mort pouvait au moins racheter sa vie!

— Bonne petite créature, je ne puis te sauver, mais j'amortirai tes douleurs. Tu ne souffrirais pas beaucoup; grâce à moi, tu souffriras encore moins. Je veux que ta mort soit douce, tu le mérites, mon pauvre enfant. Laissez-moi seulement un quart d'heure près de ce lit, monseigneur et, si vous voulez que je voie la reine, préparez-la à me recevoir.

— Il faut d'abord que l'empoisonneuse soit arrêtée, ramenée ici; qu'on lui fasse endurer mille morts!... Oh! je vais tout dire au roi!

Il laissa Yousouf avec son malade et retourna en toute hâte à l'appartement de la reine, où il trouva tout en rumeur. Marie-Louise venait de s'évanouir; en même temps, la comtesse de Penitz avait été ramenée chez elle dans un état fort alarmant. Le roi avait fait emporter la reine dans sa chambre et l'avait suivie. Personne ne comprenait rien à ce qui se passait et l'inquiétude était dans tous les cœurs.

Le majordome-mayor, sans écouter les plaintes et les avertissements qu'il entendait de toutes parts, s'en alla droit à la chambre royale. Il frappa d'un ton d'autorité. La duchesse d'Albuquerque se présenta et lui demanda, pâle comme un linge, ce qui l'amenait dans un pareil moment :

— Le salut de Sa Majesté la reine, duchesse! Dis au roi, je t'en conjure, que je le supplie, sur la vie de la reine, de m'écouter quelques instants.

La duchesse connaissait d'Astorga, elle savait de quelle sérieuse loyauté étaient ses paroles. Elle alla droit au roi, debout près du lit de Marie-Louise, que les médecins entouraient; elle lui répéta ce qu'elle venait d'entendre et ajouta :

— Écoutez-le, sire; il apporte sûrement quelque lumière, et vous savez qu'on peut se fier à lui.

Le roi suivit la duchesse sans rien dire; il trouva le duc à la porte et qui, malgré son violent désir, n'eût pas franchi le seuil, pour ne pas manquer de respect à la reine évanouie. En apercevant son maître, il s'agenouilla et prit sa main pour la baiser.

— Sire, dit-il, vous êtes bien malheureux, plus que vous ne le supposez encore, peut-être. Que Votre Majesté me pardonne; mais, en cet instant terrible, je crois lui devoir la vérité.

— Parle, d'Astorga; que sais-tu?

— Sire, les menaces sont exécutées, les choses prédites arrivent...

— Eh bien?

— La reine est empoisonnée, sire!

Le roi poussa un gémissement et s'appuya auprès de la porte.

— D'où le sais-tu?

— Du pauvre Nada, mourant pour avoir partagé le fatal gâteau apporté par cette abominable femme. Qu'il plaise à Votre Majesté d'ordonner qu'on coure après elle et qu'on la ramène.

— Il faut sauver la reine.

— Oui, sire, il faut sauver la reine, et j'ai ici pour cela, mon savant Yousouf. Il n'attend que vos ordres pour se présenter; mais il ne faut pas que l'empoisonneuse s'échappe; au nom du ciel, sire, permettez qu'on se mette à sa poursuite.

— Tout ce que tu voudras, d'Astorga; mais d'abord Yousouf.

— Il est là.

— Qu'il vienne!

— Un ordre, sire, contre cette misérable.

— Voici mon anneau, je n'ai pas la force d'écrire; va! qu'on t'obéisse comme à moi-même. Voici justement le duc de Medina-Celi, c'est à lui de te seconder. Yousouf, la moitié de l'Espagne t'appartient si tu sauves la reine!

Le grand docteur s'approcha de la malade. Aussitôt, les autres médecins s'écartèrent avec respect; sa science était bien connue, ils lui laissèrent prendre la première place. Il examina le visage, les mains, la poitrine de Marie-Louise, écouta sa respiration et les battements de son cœur. Le roi était à côté de lui, et le regardait dans une anxiété terrible.

— Si le roi veut donner l'ordre que l'on fasse sortir d'ici toutes les femmes, excepté madame la duchesse d'Albuquerque, tous les hommes, excepté les médecins et le révérend père, je donnerai mon avis sur l'état de la reine.

Le roi fit un geste, et bientôt il n'y eut plus autour de lui que les personnes désignées.

— Eh bien? demanda le roi d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Sire, messieurs, l'état de Sa Majesté la reine n'est pas douteux pour moi, elle a été empoisonnée. N'est-ce pas votre avis?

Tous baissèrent la tête en signe d'assentiment.

— Un remède, un contre-poison!... Hâte-toi, Yousouf! Tout ce que tu voudras, si tu la sauves.

— Sire, vous me demandez ce que les forces humaines ne peuvent faire. Le poison employé est un

poison italien, sans contre-poison connu, le poison des Borgia, apporté en France par Côme Ruggieri, sous Catherine de Médicis, perdu une première fois, retrouvé par le chevalier de Sainte-Croix, et donné par lui à madame de Brinvilliers, laquelle l'a communiqué à la Voisin. Et vous comprenez maintenant comment nous le retrouvons ici. Ce poison, je le répète, est sans contre-poison connu.

Le roi poussa un gémissement.

La reine était immobile, comme morte, le teint violacé, l'œil ouvert et fixe, le bout des doigts crispé; elle semblait dormir d'un sommeil plein de rêves terribles. On avait essayé tous les moyens connus de la rappeler à elle, tous avaient échoué.

— Nous ne pouvons sauver la reine, messieurs, vous en demeurez d'accord; cependant nous pouvons prolonger sa vie, alléger ses souffrances, et les lui rendre plus faciles à supporter. Si le roi veut me laisser libre, sous ma responsabilité, de ce que je vais entreprendre, je promets que la reine vivra huit jours, à peu près, et que sa mort sera douce comme la fin d'un beau jour. Que Votre Majesté prononce maintenant. J'ai dit mon opinion.

Le roi interrogea successivement les cinq autres médecins présents à cette consultation; tous confirmèrent l'avis du More. Il leur demanda s'ils abandonnaient la reine et s'ils laissaient leur confrère libre d'exécuter ses ordonnances, se disposant à l'aider de leurs conseils et de leur assistance. Ils répondirent unanimement qu'ils y consentaient.

— Faites donc comme vous le jugerez à propos, Yousouf, et pensez que vous avez entre vos mains plus que la vie de votre roi.

Charles II semblait avoir repris, en ce moment, ses facultés. Son œil brillait d'intelligence, sa parole brève portait avec elle le commandement et la soumission. Son amour pour la reine s'était réveillé dans toute sa force; il eût donné sa couronne pour que cette femme chérie lui fût conservée. Il suivait les mouvements du médecin; il le vit chercher une petite trousse qu'il avait sur lui, y prendre plusieurs instruments et faire, avec une lancette d'or, une incision au bras de la reine. Quelques gouttes de sang en jaillirent, le savant les recueillit immédiatement, il en examina la couleur, sembla les peser, les flaira longtemps, les flaira encore, puis il releva la tête et dit au roi avec un accent de joie :

— Sire, je la sauverai peut-être.

— O mon Dieu! s'écria le monarque, faites ce miracle: et jamais une église n'aura été aussi riche, aussi belle que celle que je vous ferai bâtir en reconnaissance.

La physionomie du vieillard avait comme une auréole, un rayon de la Divinité semblait descendu sur son front. Il tenait le vase sous le bras de la malade et laissait tomber une à une les gouttes de sang qui sortaient de sa veine.

— Yousouf, Yousouf! s'écria le roi impatient, va-t-elle reprendre ses sens?

— Oui, sire, dans quelques minutes.

— Et tu la sauveras?

— Je ne l'ai point promis, sire; j'ai dit que cela était *peut-être* possible. Tout est entre les mains de Dieu. Il se présente un symptôme favorable dans la couleur du sang. Si ce symptôme ne se dément pas, on peut espérer que le venin n'a pas encore pénétré jusqu'au cœur; c'est ce que je saurai tout à l'heure.

XXIX

Le sang tombait toujours. La reine fit un mouvement presque imperceptible. Le roi poussa un cri de joie. Yousouf fit un geste de la main pour demander silence.

— Le moindre bruit peut être fatal, sire. Elle va se réveiller dans un état de faiblesse dont rien ne saurait vous donner l'idée. Gardez que Sa Majesté ne vous voie d'abord; veuillez vous retirer derrière madame la duchesse.

Le roi obéit, bien à contre-cœur; lorsque le médecin crut la saignée suffisante, il ferma la veine, et attendit quelques minutes. Marie-Louise remua très-distinctement, puis elle poussa un soupir profond et tâcha de se relever sur les coussins; elle retomba de faiblesse.

— Qu'est-il arrivé? où suis-je? fit-elle.

— Votre Majesté s'est trouvée un peu incommodée, madame; on l'a transportée dans son lit.

— Ah! oui, je sais... bien... la fatigue...

— Oui, madame, justement.

— Où est le roi?

— Il est là, tout près.

— Et...?

Elle chercha autour d'elle.

— Je ne vois aucune des personnes de ma maison.

— Pardonnez-moi, madame, reprit madame d'Albuquerque, me voici.

— Ah! oui, c'est bien. Et... et... Nada?

Une faible rougeur se montra sur ses joues pâles, en prononçant ce mensonge.

— Nada est fatigué également; je lui ai ordonné de garder la chambre.

Elle regarda celui qui parlait et le reconnut.

— Vous êtes le savant médecin du duc d'Astorga, je me rappelle votre visage; je suis donc bien malade, qu'on vous a fait appeler?

— Madame, je me trouvais par hasard au palais; j'y étais venu pour un domestique de Sa Majesté le roi. Mon maître m'a rencontré et m'a conduit ici lorsque Votre Majesté a perdu connaissance; c'est moi qui vous ai soignée.

— Pourquoi le roi n'approche-t-il pas? il n'est point malade, j'espère?

— Me voici, Louise. J'attendais ton réveil; tu ne souffres pas, n'est-il pas vrai?

— Un peu de la tête, un peu du bras; de l'embarras, pas davantage.

Le roi regarda Yousouf, qui hochait la tête.

— Cela doit être ainsi, marmotta-t-il entre ses dents, et bientôt nous verrons le reste.

Il questionna encore la reine; elle lui répondit d'une voix mourante, se plaignant d'avoir les membres brisés et de ne plus se sentir vivre.

— Je voudrais dormir et me reposer; il me semble que ma pensée même s'arrête et qu'elle me fatigue, tout est figé en moi.

C'est en effet là le symptôme de ce poison terrible; je l'ai éprouvé, bien que j'aie été sauvée avec le remède de mon sorcier, le seul qui ait ce contre-poison. Il est ignoré; et je ne crois pas que personne, excepté lui, en possède; on sait qu'il n'en donnait qu'à bon escient et, malheureusement pour la reine d'Espagne, le médecin more ne le connaissait pas.

Ce poison est composé de plusieurs essences, il se donne à des doses différentes qui produisent différents effets. On peut vous tuer sur-le-champ comme un coup de foudre, ou vous laisser vivre quinze jours, six mois, un an, dix ans; seulement, une fois que vous en avez pris, il faut que vous en mouriez à l'époque où vous en devez mourir, rien ne vous sauvera. On ne souffre pas beaucoup. La vie se suspend d'abord, puis s'arrête, c'est un engourdissement; lorsqu'il a gagné le cœur ou le cerveau, tout est dit.

Yousouf s'aperçut bientôt qu'il avait donné au roi un espoir impossible à réaliser; il ne le lui dit pas néanmoins sur-le-champ et le laissa avec cette illusion; il la perdrait assez tôt.

Le médecin more donna à Marie-Louise plusieurs potions, à la suite desquelles le sommeil vint, elle s'endormit profondément. Yousouf insista pour faire retirer le peu de gens qui restaient près d'elle, pour faire coucher le roi, et ne garder que Louison seulement avec lui; on dressa des lits de camp pour les médecins dans la pièce voisine; les dames se retirèrent, excepté la camarera-mayor, qui s'installa dans un cabinet.

Louison sanglotait; le médecin n'essaya point de la consoler, il savait qu'elle perdait tout en perdant sa maîtresse et que rien ne pouvait empêcher ce malheur.

— Vous croyez qu'elle n'en reviendra pas, Yousouf? vous en êtes bien sûr?

— Très-sûr, ma pauvre demoiselle, que trop sûr, et c'est grand dommage. Une si belle et si bonne reine! une si jeune créature!

— Oh! l'horrible, l'exécrable femme! avoir eu le courage de tuer une reine qui lui montrait tant de bonté! Si je la tenais, je l'étranglerais de mes propres mains.

Il n'y avait aucuns soins à donner à cette étrange maladie. La présence seule d'Yousouf était indispensable; il devait surveiller le sommeil de la malade, en diriger les effets; il devait lui donner à intervalles égaux certains élixirs, dont dépendait la conservation et la prolongation de sa vie, si toutefois c'était vivre que de vivre ainsi.

Au point du jour, on gratta à la porte; Louison ouvrit. Le duc d'Astorga entra, plus défait et plus pâle qu'un spectre. Il avait passé la nuit à attendre quelques nouvelles, après avoir fait expédier les ordres pour l'arrestation de madame de Soissons. Il n'avait pas osé se présenter plus tôt; mais il se mourait, il n'y tenait plus, il voulait tout savoir.

— Hélas! monsieur le duc, regardez, dit Louison en s'écartant pour lui laisser apercevoir la reine, ce qui eût fait jeter les hauts cris à la camarera-mayor; mais, en un moment semblable, aucun de ceux qui étaient là ne songeait à l'étiquette.

— Morte! mon Dieu, morte! s'écria-t-il.

— Non! pas morte, mais endormie; c'est un spectacle à fendre le cœur.

Il fit deux pas en avant et s'arrêta à la contempler; il n'eût pas osé aller plus loin, son respect était plus fort que son amour et que son désespoir. Ni le médecin ni Louison ne lui parlèrent plus. Il s'agenouilla et pria en silence, la tête basse et les mains jointes. On a su depuis qu'il avait fait le vœu, pour racheter cette existence si chère, de donner tout son bien aux pauvres et de s'en aller nu-pieds en terre sainte, pour y prendre l'habit d'hospitalier et passer le reste de ses jours à soigner les malades. Cet homme avait tous les dévouements.

Le lendemain, de très-bonne heure, le roi revint; d'Astorga était depuis longtemps retourné à son poste d'étiquette. La reine dormait toujours; les médecins annoncèrent qu'elle ne tarderait pas à se réveiller, que le roi et les personnes indispensables la verraient, mais qu'il lui fallait le plus grand repos. Charles II semblait aussi mourant qu'elle. Il s'assit auprès de son lit, prit sa main, la baisa, fixa son regard sur ce visage inanimé et ne l'en détourna plus. Il ne répondit à aucune question, n'écouta rien, refusa toute nourriture, jusqu'à ce que la reine ouvrît les yeux et parût se réveiller d'un long sommeil.

Elle eut quelque peine à rappeler ses esprits; il lui semblait renaître, sans cependant pouvoir faire un mouvement. Elle sourit au roi, qui s'en aperçut et n'eut pas la force de lui parler; puis elle chercha encore par la chambre sans trouver ce qu'elle cherchait; son visage exprima la contrariété, mais elle ne se plaignit pas.

Juste, en ce moment, le duc d'Astorga se montra à la porte ouverte, et salua, pour indiquer qu'il avait une communication à faire. Le premier médecin, effrayé de la torpeur du roi et sachant de quel ministère était chargé le majordome-mayor, dit tout bas:

— Sire, regardez; M. le duc d'Astorga attend vos ordres; il a sans doute à vous donner quelque réponse au sujet de la comtesse de Soissons; ne lui voulez-vous point parler

— Me la rendra-t-il? reprit Charles II en montrant la reine, dont les yeux s'étaient tournés vers le duc d'Astorga et ne le quittaient plus.

— Recevez-le, sire, recevez M. d'Astorga; ne vous laissez point abattre. Dieu fera peut-être un miracle; soyez préparé à ce bienfait.

Le roi se souleva comme un automate et s'en alla dans la chambre d'attente. Le duc lui demanda d'abord comment se trouvait la reine.

— Elle ne vit plus qu'à moitié, mon pauvre d'Astorga, et moi, je crois bien que je mourrai avec elle. Que veux-tu de moi?

— Sire, l'ambassadeur de France est aux portes du palais avec une attitude assez hostile. Il demande à voir la reine et assure qu'il ne quittera pas la place sans lui avoir parlé; il a des ordres de son maître.

— Ce n'est point la coutume, en Espagne, que les étrangers entrent chez la reine alors qu'elle est au lit. Faites-le dire à l'ambassadeur de Louis XIV, afin qu'il ne perde pas son temps à attendre.

— Sire, les différents messagers sont revenus; ils ont été sur toutes les routes, à toutes les postes, dans toutes les auberges, on n'a aucune nouvelle de la comtesse de Soissons, elle n'a passé par aucune route; les relais préparés sur celle de Barcelone y sont toujours; elle est évidemment cachée sous quelque déguisement. Si elle n'était pas coupable, elle se montrerait. Mais, sire, il faut absolument que cette femme se trouve, il le faut!

— Hélas! duc, elle m'a pris la joie de ma vie, et la vengeance ne pourra me la rendre; mais je partage ton impatience; cette empoisonneuse doit nous être livrée; ne laisse pas de repos aux agents qu'ils ne l'aient découverte. Va! et laisse-moi.

Il retourna près de la reine, et le duc sortit pour rendre réponse à l'ambassadeur et donner de nouveaux ordres au sujet de la comtesse. Il semblait un véritable enragé.

Le duc allait de l'antichambre de la reine au lit de Nada, dont la vie s'éteignait doucement, mais qui avait quelquefois des accès de révolte en songeant à sa maîtresse et au malheur qui la frappait. Son unique désir était de la voir encore, de baiser sa main et de mourir à ses pieds comme un chien fidèle. Il suppliait le docteur et d'Astorga de le lui permettre; il promettait de ne pas montrer un visage triste, pour ne pas frapper la reine.

— Elle ne verra pas que je meurs, elle croira que je dors.

On résistait à sa prière, à ses désirs, et c'était pour lui un grand chagrin. La Providence lui réservait cependant ce bonheur qu'il ambitionnait; dans la soirée, Marie-Louise reprit un peu de force et tout à coup demanda son nain.

— Il est un peu incommodé, madame, répondit Yousouf.

— Ne peut-il venir? est-il à l'agonie?

On affecta de rire et de plaisanter sur l'agonie de Nada, et le médecin assura qu'il avait une indigestion pour avoir trop mangé de tartelettes françaises.

La reine insista pour le voir; elle avait demandé aussi la comtesse de Penitz, Zapata et Nina, ainsi que plusieurs autres de ses femmes. On n'avait pas voulu lui avouer l'état des premières, afin de ne pas l'alarmer; on en fit une mesure générale et on leur défendit à toutes de paraître. Excepté Louison et sa compagne française, la reine n'en avait vu aucune autour d'elle depuis qu'elle était malade; on persista dans la mesure, mais on ne crut pas devoir lui refuser Nada; le dévouement et le courage du petit homme le rendaient capable de cacher ses maux et de sourire à sa souveraine au moment de mourir.

Le duc monta chez lui, chargé de le prévenir, et le trouva dans un assoupissement plus profond; cependant son cœur était fort et vaillant. Il entendit très-bien ce qui lui fut demandé et répondit à d'Astorga qu'il était prêt à descendre, que c'était le plus ardent de ses vœux.

— Il faudra me parer, m'habiller, me donner un cordial; Yousouf ne devra pas craindre de le forcer : que m'importe de mourir plus tôt! Je l'aurai revue et je lui aurai peut-être donné un peu de courage, un peu de distraction. Disposez de moi, monseigneur, j'attends le médecin.

— Cher petit homme! répliqua le duc les larmes aux yeux. Ah! si bien d'autres avaient ton cœur!

Yousouf monta bientôt. Il prit Nada comme une poupée, le farda, l'arrangea de telle façon, qu'à un peu de pâleur près, il semblait de la meilleure santé. Il lui fit avaler quelques gouttes d'un élixir réconfortant et lui recommanda surtout de la gaieté.

— Tu montes à un assaut, mon brave nain; de la résolution, du courage, et Dieu te protégera. Tu aimes ta maîtresse, elle veut te voir, tu peux lui ôter des craintes que certainement elle a conçues; c'est à ton dévouement de les lui épargner. Nous comptons sur toi.

— Et vous y pouvez compter, je vous le jure! M. le duc le sait bien.

Lorsqu'il fut prêt, on l'emporta, pour ne pas le fatiguer inutilement. Le laquais le posa par terre, à la porte de la chambre de la reine. Il eut un instant de faiblesse, on lui donna une nouvelle dose.

— Maintenant, je suis disposé, dit-il; entrons.

On ouvrit et Nada parut, Nada frais, dispos, à la mine éveillée comme dans ses beaux jours; il entra en sautant et courut au lit de la reine, qui l'attendait en lui tendant les mains et le sourire aux lèvres.

— Ah! mon pauvre nain, je suis contente de te voir. Tu n'es donc pas bien malade? Tu as bonne mine; viens ici.

Il était près d'elle, elle l'attira et le regarda fixement. Son visage se rembrunit, elle comprit tout. Il n'est pas de coup d'œil plus perçant que celui d'un malade auquel on veut cacher la vérité.

— Ah! poursuivit-elle, je comprends! Reste près de moi, tant que tu pourras, je veux te parler.

Le roi semblait plus content; le visage de la reine s'animait un peu. Nada commença une conversation avec Romulus, avec Yousouf, avec tous ceux qui les entouraient. Jamais il ne fut plus étincelant d'esprit et plus drôlement comique. Le médecin n'en revenait pas.

— C'est un héros que cet embryon, dit-il plus tard; il y a l'âme d'un demi-dieu dans ce corps chétif. Il devait s'imposer une force de volonté à briser des montagnes; car le propre de cet affreux poison est de figer en même temps le sang et l'intelligence.

Nada resta ainsi plus d'une heure; la reine sourit plusieurs fois, c'était beaucoup. Elle regardait ensuite le pauvre nain avec tristesse, et l'approchait d'elle. Ses mains se promenaient sur sa chevelure rare et grisonnante, et tout à coup elle dit :

— Je voudrais rester seule un instant avec Nada et Louison ; cela se peut-il?

— Tu m'éloignes, Louise? répliqua le roi d'un ton de reproche.

— Tu es fatigué, il faut te reposer, Charles; va dormir, tu reviendras ensuite. Moi, je ne dois pas dormir, au contraire, je dors trop. Nada et Louison vont m'aider à composer une lettre pour mon père. Nada est mon secrétaire, tu le sais.

Le médecin fit signe au roi qu'il ne fallait pas la contrarier; celui-ci se leva alors avec peine, embrassa la reine à plusieurs reprises, et se retira. En passant par la première salle, il trouva d'Astorga immobile à son poste, et lui fit un signe de désolation.

— Tu restes là, duc? tu ne vas pas à ton palais?

— Tant que Sa Majesté la reine est en danger, la place de son majordome-mayor est là auprès d'elle, sire, et je n'en sortirai ni jour ni nuit.

Le roi passa; il n'était point jaloux, hors dans ses accès de rage, et la passion de d'Astorga pour la reine lui paraissait une chose établie de façon à ne choquer personne, depuis tant d'années qu'elle existait à l'état latent; d'ailleurs, devant ce lit de mort, les passions se taisaient pour faire place à la douleur.

— Me renvoyez-vous, madame? demanda le médecin more.

— Non, Yousouf, au contraire, je puis parler devant vous, vous m'aiderez aussi : j'ai un dernier service à vous demander.

— Un dernier!

— Oui, Yousouf, un dernier. Je sens fort bien ce que j'éprouve; vous me faites exister par votre art, mais la vie m'échappe; bientôt je ne serai plus qu'un cadavre. Mon pauvre Nada, nous sommes empoisonnés tous les deux, et ces pauvres femmes qu'on me cache, aussi.

— Non, madame, vous vous trompez.

— Je ne me trompe pas, tu ne me trompes pas non plus, Nada. Je vois, je sais tout et le temps nous presse. Tu fais des efforts héroïques, tu exiges de ta petite nature plus qu'elle ne peut donner, mon pauvre nain, et je me hâte de te remercier, de te dire adieu,

our que tu t'en ailles ensuite mourir tranquille. Tu as été pour moi un bon et fidèle serviteur; jusqu'à la fin, tu me le prouves. Nous nous retrouverons bientôt, sois tranquille, et nous ne nous séparerons plus.

— Madame, ma bonne maîtresse, vous me fendez le cœur.

— Ne m'interromps pas, mon enfant; j'ai beaucoup à dire et peu de temps devant moi. Je ne veux pas qu'on répande mon empoisonnement, entendez-vous? Je vous ordonne à tous de le nier, entendez-vous? à toi surtout, Yousouf, qui feras autorité par ta science. Ma mort servirait de prétexte à la guerre, peut-être. J'aime l'Espagne, je l'ai bien servie et je la servirai même quand je n'y serai plus. Vous promettez de m'obéir?

— Madame...

— Il le faut, je le veux ; les volontés des mourants sont sacrées et ne se discutent pas; promettez-le.

Ils étaient autour de son lit, Louison agenouillée, pleurant à sanglots, Nada accroupi, se soutenant à peine, le médecin debout à son chevet.

—Nous obéirons, madame, je m'y engage en leur nom.

— C'est bien.

— Madame, reprit Louison au milieu de ses larmes, si Votre Majesté désire voir son huissier... il est là dans ma chambre.

— Je te remercie, Louison, je reconnais là ton attachement sincère, et tu m'as devinée. Tout à l'heure; j'ai des adieux à faire auparavant. D'abord, à ce malheureux qui souffre et se tait, dont les forces s'épuisent, et que ma reconnaissance voudrait soulager. Embrasse-moi, mon Nada! au seuil de l'éternité, les distances s'effacent, la maîtresse et le serviteur paraîtront ensemble devant Dieu. Je te bénis comme ta mère et ta patronne, et, je te le répète, tu es une noble et digne créature; pardonne-moi ta mort. On pouvait au moins te laisser la vie, à toi, elle ne pèse point dans l'équilibre de l'Europe.

Un sourire amer rida ses lèvres pâles; le nain tenait sa main et la baisait.

— Va, mon ami, va-t'en! Yousouf, emmenez-le, il a déjà trop fait violence au mal. Adieu, ou du moins à bientôt! Si tu pars le premier, attends-moi, je ne tarderai guère. Adieu ! adieu !

Nada, presque mourant, fit un effort suprême, baisa encore une fois sa main et marcha seul vers la porte. Le médecin le suivit, sur l'ordre réitéré de la reine. Aussitôt qu'ils furent sortis, elle fit signe à Louison de se rapprocher d'elle.

— Ma chère fille, poursuivit Marie-Louise, ce n'est pas tout encore; il y a là près de moi, dans cette autre chambre, un malheureux qui souffre aussi et de grandes douleurs; appelle-le.

Louison se leva en silence.

— Ils le trouveront mauvais, peut-être; cependant je ne puis mourir sans l'avoir revu, sans lui défendre de me suivre, sans qu'une fois nos lèvres aient échangé ces mots que nos cœurs se sont répétés si souvent.

Louison appela le majordome-mayor, il entra, et jamais la douleur ne laissa de traces plus profondes sur un visage humain. Il s'arrêta à la porte, son cœur battait si fort, qu'il ne pouvait parler.

— Venez, monsieur, murmura la reine, je vous attends.

Il fut bientôt près d'elle, fléchit le genou, et, les yeux baignés de larmes, les mains jointes, il attendit qu'elle lui parlât encore.

— D'Astorga...

Ce mot expira sur sa bouche, elle crut qu'elle allait mourir.

— Mon cher duc, reprit-elle après quelques instants, il faut nous séparer.

— Non, madame.

— Hélas! je ne le sens que trop, tout espoir est perdu.

— Non, madame, nous ne nous quitterons pas, je vous suivrai.

— C'était là ce que je craignais et pourquoi j'ai voulu vous voir; je savais bien que vous ne vivriez pas sans moi, et je veux que vous viviez.

— Pour souffrir!

— Pour penser à moi, pour conserver mon souvenir, pour me regretter, pour servir l'Espagne, votre pays, et mon époux, votre roi.

— Madame, je n'avais qu'une chose dans ma vie, c'était mon amour.

— Et cet amour doit vous faire vivre, monsieur; car c'est moi qui vous l'ordonne.

— Ah! ma reine, tous les sacrifices, demandez-les-moi, hors d'habiter cette terre quand vous n'y serez plus.

— J'y serai toujours près de vous, mon ami; mon âme ne vous quittera pas; car notre chaste et pure tendresse est de celle des anges, et Dieu la bénira de son regard lorsque j'aurai quitté mon enveloppe mortelle. Je vous ai bien aimé, je vous aime, j'ai voulu vous le dire une fois, devant mon Créateur qui me rappelle, en face de la mort qui m'attend.

— Oh! merci! merci! c'est déjà le ciel pour moi.

— Que ce souvenir vous console et embellisse les jours qui vous restent. Vivante, j'appartenais au roi, à l'Espagne, à mes devoirs; morte, je ne suis plus qu'à vous; tout ce qu'il y a en moi d'immortel est votre bien, votre récompense; je ne vous quitterai pas un seul instant, vous me retrouverez partout, dans vos prières, dans votre sommeil, dans vos contemplations de la nature, le soleil, les bois, les fleurs, les chants des oiseaux, tout cela sera pour vous mon âme, passée dans les merveilles de la création et se révélant à vous, sous les mille formes, par les mille harmonies qui vous plaisent. Je vivrai près de vous, pour ne vous plus délaisser, jusqu'au jour où je vous prendrai moi-même pour vous conduire au pied du trône de Dieu et vous placer à ses côtés, parmi ses élus, parmi ceux qui ont rempli dignement la tâche imposée ici-bas. Voilà ce que je vous demande, Alonzo, voilà ce que j'attends de vous. Vous êtes un loyal et généreux gentilhomme. Vous répondez à vos ancêtres et à votre maison du nom que vous portez; l'amour d'une reine ne peut inspirer à un d'Astorga que de nobles pensées et de nobles actions, j'y compte, entendez-vous !

Louison sanglotait; le duc était comme mort auprès de la reine : elle avait étendu sa main vers lui, il ne la prit pas, la force lui manquait.

— Me le promettez-vous, duc?

— Madame, il n'a pas le courage de lever les yeux, il se meurt, répliqua Louison.

— Non, il ne mourra pas, Louison; l'espérance de me retrouver, la joie de m'obéir le soutiendront, j'en suis sûre. Relevez-vous, Alonzo, et venez recevoir le dernier souvenir d'une affection qui doit survivre à ma vie.

Elle sortit d'une petite boîte de chagrin un médaillon enfermé dans une enveloppe d'or émaillé; ce médaillon contenait d'un côté son portrait, de l'autre

une mèche de ses beaux cheveux noirs. Elle passa elle-même ce médaillon au cou de son majordome en lui disant :

— Ne le quittez jamais ; je vous le donne de ma main, je vous le donne pour qu'il me rappelle à vous en consolant votre affliction. Maintenant, votre promesse de m'obéir, duc, je l'exige, et je mourrai en paix. Vous prierez pour moi, vous irez à l'Escurial visiter la tombe où reposera cette Louise que vous avez tant aimée, mon cœur en sera réjoui. Vous me jurez de vivre... pour moi?

— Oui, madame, je vous le jure !

— Je suis contente maintenant. Adieu, adieu, mon Alonzo, mon ami ! du courage et à bientôt. Nous allons nous réunir, pour être ensemble toute l'éternité. Soyez homme et gentilhomme d'Espagne, montrez que vous méritez l'amour que je vous porte et que je sois fière de mon choix. Adieu ! Emmène-le, Louison ; il me fait mal. Du courage, d'Astorga !

Elle répéta plusieurs fois ces mots, mais elle se sentait défaillir ; le duc d'Astorga ressemblait à un insensé, il couvrait le médaillon, la main de la reine, de baisers frénétiques, et jetait des mots entrecoupés, sans suite et sans raison. C'était un vrai délire. Yousouf rentra justement en ce moment-là, et ce fut heureux pour tous. Obéissant aux ordres de la reine, il entraîna son maître presque inanimé, le fit revenir à lui, lui rappela son devoir et l'obligation de cacher à tous ce désespoir indiscret, pour l'honneur de la reine et la paix de ses derniers moments. Il fit rentrer le calme dans cette âme brisée, et Marie-Louise put dès lors compter que ses vœux seraient accomplis.

— Maintenant, Louison, j'en ai fini avec la terre ; pensons au ciel, dit-elle.

XXX

Le père Gabriel attendait dans la chambre de la camériste ; il fut introduit par les corridors intérieurs, et, pendant le temps qu'il restait près de la pénitente, Louison fit sentinelle à une porte, Yousouf à l'autre. — La reine dormait d'un sommeil paisible, — répondaient-ils à ceux qui les interrogeaient, — et sous aucun prétexte, on ne pouvait entrer chez elle.

Après la confession terminée, l'absolution reçue, Marie-Louise communia. Ce viatique, donné au lit de la mort par un prêtre français, à une princesse française, tous les deux éloignés de la patrie, tous les deux réduits à se cacher pour prier Dieu suivant leur conscience, entourés cependant des plus fervents catholiques du monde, ce viatique avait quelque chose de touchant et d'auguste.

Le prêtre exhorta la mourante à se détacher de la terre, à penser au ciel, à mettre en Dieu toute sa confiance. Il devait lui pardonner ses fautes, car elle avait beaucoup souffert, car elle les avait expiées dès ce monde.

— Et cependant, mon père, poursuivit-elle, Dieu m'a fait une grande grâce, j'ai été bien aimée !

Cet amour était donc sa pensée la plus intime, même en ce moment terrible où les affections humaines devaient s'effacer devant la pensée de l'autre vie. En effet, heureuses les femmes qui sont bien aimées ! Hélas! combien y en a-t-il?

Le reste de la nuit se passa d'une façon assez calme. Malgré les soins et les élixirs de Yousouf, le mal faisait des progrès effrayants. La paralysie, la torpeur, avaient envahi les extrémités, la reine ne les sentait pour ainsi dire plus.

Lorsque le roi arriva le matin, Marie-Louise le pria de trouver bon qu'elle vît l'ambassadeur de France et qu'elle le vît seule, ou du moins sans que le roi fût présent.

— J'ai à le charger de mes adieux, sire ; il doit rapporter à ma famille ce qui se passera dans mes derniers moments, et, par-dessus tout, je ne veux pas laisser croire à la vérité. Mon témoignage sera cru, je l'espère ; Dieu me pardonnera ce mensonge, qui sauvera tant de malheureux et qui préservera deux pays de la guerre, je n'en doute pas.

— Dieu vous pardonnera, madame, il vous pardonne par ma voix, dit le père Sulpicio.

— Ah ! Maria-Louisa, si tu m'avais cru ! s'écriait le pauvre roi désolé.

— Oui, sire, il fallait vous croire, c'était mon intérêt et mon devoir. Apparemment, Dieu ne l'a pas voulu et je devais finir ainsi. Qu'on fasse venir M. de Ribenac, je vous en prie.

M. de Ribenac ne quittait pas le palais, on n'eût pas loin à aller le chercher. Il parut chez la reine avec un visage décomposé et tout à fait conforme aux sentiments qu'il affichait pour elle. Marie-Louise l'accueillit avec beaucoup de dignité et avec une bonté marquée, en dépit de sa souffrance.

— Monsieur, lui dit-elle, chargez-vous de mes adieux pour mes chers parents et de quelques mots que j'ai tracés hier pour eux. On vous remettra les petits présents destinés à Monsieur, à Madame, à mes sœurs, à mon frère et à mes amis de France. Vous veillerez à ce que tout soit exécuté comme je le désire. Je vous recommande instamment mes femmes françaises, celle-ci en particulier. J'ai réglé leur sort par mon testament ; faites en sorte qu'on ne leur enlève rien de ce que je leur donne, que leur voyage soit payé et qu'elles puissent retourner dans notre chère France avec honneur et sûreté. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— J'envoie à ma sœur, la duchesse de Savoie, un des petits chiens d'Amérique que j'aimais, Louison le lui portera. L'autre doit être donné au duc d'Astorga, mon majordome-mayor, dont les services m'ont été agréables depuis que je suis en Espagne. Remerciez-le, en mon nom et en celui de ma famille, de l'attachement qu'il m'a montré. Remerciez aussi la duchesse d'Albuquerque, ma camarera-mayor ; elle a un beau lot de pierreries. Priez surtout le roi et Monsieur de lui écrire particulièrement ; je lui dois grande obligation pour la manière dont elle a exercé sa charge difficile.

— Cela sera fait suivant vos ordres, madame.

— Maintenant, monsieur, dites au roi mon oncle, à Monsieur, et à tous les miens que je meurs de ma mort naturelle ; que le roi Charles II, son conseil, ma belle-mère et toute l'Espagne, m'ont aimée et honorée comme pouvait espérer de l'être une fille de France ; dites que je défends, entendez-vous, je défends qu'on ait une pensée au delà de mes paroles. Il plaît à Dieu de m'ôter de ce monde, que sa volonté soit faite ! les hommes ne sont point coupables en ceci.

— Cependant, madame...

— Cependant, monsieur, quand je parle, je dois être crue; ma mort est naturelle, j'en donne l'assurance. Nul n'a le droit de me démentir. Allez, maintenant, monsieur, et priez pour moi; tâchez que l'on prie pour moi dans ma patrie; moi, je prierai là-haut pour elle et pour le roi.

L'ambassadeur sortit en pleurant comme les autres; car tout le monde pleurait auprès du lit de cette reine, qui s'éteignait à vingt-sept ans, victime d'un forfait odieux, tout le monde, même ceux qui avaient médité ce crime et qui en croyaient profiter. La reine demanda le comte de Mansfeld, on l'introduisit à sa prière. Elle le reçut comme si elle eût été sur son trône, le chargea de ses commissions pour l'empereur et de ses adieux à madame de Soissons.

— Elle est partie, juste au bon moment, monsieur. Dites-lui que je n'emporte contre elle aucune mauvaise pensée et que je lui souhaite un heureux avenir.

Elle demanda aussi plusieurs dames de la cour, entre autres la duchesse de Terra-Nova, à qui elle voulut pardonner les ennuis qu'elle lui avait donnés lors de son arrivée.

— Tu ne croyais pas me voir là, si jeune, duchesse. Si j'ai ri dans mes beaux jours, j'expie bien ma gaieté.

La duchesse lui baisa la main; elle la laissa faire et lui donna même un petit reliquaire en lui recommandant de prier Dieu pour elle.

Ces adieux terminés, la reine demanda qu'on n'introduisît plus personne chez elle que les indispensables; elle voulait mourir tranquille. Le roi déclara qu'il ne la quitterait pas, et qu'il dormirait dans sa chambre. La douleur lui rendait la raison; on ne le reconnaissait plus. La reine fut pour lui, jusqu'au dernier moment, bonne, tendre, affectueuse. Elle l'appelait sans cesse et lui répétait en tâchant de sourire :

— J'ai une mort bien douce; je ne souffre pas, je m'en vais sans m'en apercevoir.

Ainsi que l'avait annoncé Yousouf, cet état dura huit jours. La comtesse de Penitz, les deux caméristes, le pauvre Nada la précédèrent. La reine ne parlait pas d'eux. Un matin, cependant, elle dit au roi :

— Je ne vous demande pas de leurs nouvelles, vous me tromperiez, je ne vous croirais pas, et j'en serais affligée. Je les reverrai bientôt.

Le huitième jour, elle avait dormi la nuit entière, elle était fort assoupie, et les médecins déclarèrent qu'elle ne se réveillerait probablement pas complétement. Le roi, abîmé de douleur, s'était couché sur son lit, à côté d'elle; il la tenait embrassée, elle ne le sentait pas. Depuis l'événement, elle n'avait pris aucune nourriture, elle était pâle et maigre à faire pitié; on l'eût prise pour une statue de cire. Son cœur battait à peine, elle ne faisait aucun mouvement.

Charles II lui parlait, l'appelait des noms les plus tendres, en français et en espagnol, espérant la rappeler à la vie, elle restait muette.

— Oh! disait le pauvre monarque, je vous en supplie, rendez-la-moi et demandez-moi ensuite la moitié de ce que Dieu m'a donné, mes plus belles couronnes, elles sont à vous.

— Hélas! sire, Dieu seul peut faire un miracle!

— Que les églises soient ouvertes nuit et jour, que mes peuples prient Dieu, que les prêtres chantent et sortent les châsses des reliques. Je promets tout ce qu'ils voudront promettre et je le tiendrai. Oh! mon Dieu, mon Dieu, prenez ma vie pour la sienne!

Yousouf, vaincu par les supplications du malheureux prince, essaya un dernier remède, dont il ne garantit pas l'effet, mais qui pouvait peut-être rendre à la malade quelques instants de connaissance et de lucidité; c'était tout ce qu'on pouvait attendre de la science, et c'était même beaucoup lui demander.

Un peu après sept heures, les rayons de ce soleil d'Espagne étaient amortis; on avait ouvert les fenêtres, la chambre était remplie de fleurs suivant le goût de la reine, des oiseaux des Indes chantaient dans une volière, un vent parfumé venait des jardins mourir sur la couche où cette belle princesse était étendue, à moitié ensevelie dans ses dentelles et ses batistes. Le silence régnait dans le palais, on entendait seulement la cloche lointaine sonnant l'Angélus et la prière pour son salut.

Le roi, qui ne la quittait pas du regard, crut lui voir faire un mouvement; elle soupira, ouvrit les yeux, il poussa un cri de joie.

— Ah! mon Dieu!

Elle le reconnut, elle lui sourit, plaça sa main dans la sienne et prononça son nom. Il l'embrassa dans un transport d'ivresse et crut qu'elle le lui rendait. Elle ne put retenir une plainte, il l'avait blessée.

— Ménage-moi, murmura-t-elle.

— Je suis si heureux!

— Dieu est bon. Il me permet de revoir encore une fois ce beau ciel, ces arbres, ces fleurs, toi!... Je puis vous dire adieu et c'est un grand bienfait... Je ne souffre pas. Je sens que ma vie est épuisée et que dans bien peu d'instants je dormirai pour ne me réveiller jamais. Merci, Yousouf; c'est à toi que je dois ce moment si doux; je connais ta science, elle me donne toute confiance dans l'avenir pour mon cher roi. Sire, permets que l'on fasse entrer ici le duc d'Astorga.

Le roi fit un signe. Le marjordome-mayor parut.

— Mon cher duc, dit la reine, je veux vous demander un présent, non pas pour moi qui n'ai plus besoin de rien sur la terre, mais pour notre maître à tous, pour le roi. Vous avez un savant médecin qui m'a soignée et qui m'aurait sauvée si j'avais pu l'être : donnez-le-moi.

— Ah! madame, pourquoi me le demander? Tout ce que je possède n'appartient-il pas à Votre Majesté?

— Vous me le donnez, et, moi, je le donne à mon époux; c'est mon dernier présent, c'est le dernier gage de ma tendresse. Qu'il ne le quitte pas d'un instant. Qu'il conserve sa vie comme il a conservé la mienne. Seulement, qu'il soit plus heureux avec lui qu'avec moi.

Yousouf, sur un geste du duc, alla baiser la main du roi et celle de la reine.

— Yousouf, dit celle-ci, veille bien sur lui et préserve-le! Ma vue se trouble, je m'en vais à Dieu. Sire, qu'on assemble ma maison et qu'on vienne faire la prière autour de moi; je veux mourir entourée de vous tous.

Le père Sulpicio ouvrit la porte et appela les dames et toutes les personnes de la maison de la reine, qui restaient dans son appartement comme si elles eussent été de service; le majordome-mayor y tenait naturellement la première place avec la duchesse d'Albuquerque. Tous les deux s'agenouillèrent derrière le roi au plus près du lit. On laissa les rideaux ouverts, et la

cour entière, qui garnissait les antichambres, participa aux prières que le premier aumônier récita tout haut.

Le père Sulpicio était debout près de la reine, l'exhortant et la bénissant, lui répétant les paroles sacrées et l'encourageant à bien mourir. Elle l'écouta assez longtemps, montrant par quelques gestes qu'elle comprenait et qu'elle s'unissait à eux. Elle sourit au roi, à d'Astorga en les regardant l'un après l'autre. Puis ses yeux se fermèrent, une pâleur de marbre se répandit sur ses traits, et son âme s'envola dans un dernier souffle imperceptible. A dix-neuf ans de distance, elle mourut comme sa mère, au même âge, et de la même façon. On eût pu crier comme à Saint-Cloud :

« La reine se meurt! la reine est morte! »

La voix éloquente de Bossuet n'eût point prononcé l'oraison funèbre; mais, de plus que sa mère, elle laissait un époux au désespoir et un noble cœur dévoué, blessé pour toute la vie; elle laissait une réputation sans tache, fruit d'une vie pure et presque toute de souffrance.

Aussitôt qu'elle fut expirée, Yousouf s'approcha du roi et lui demanda de le suivre dans son appartement.

— Tout est-il donc fini? s'écria le malheureux prince.

Un geste de douleur fut toute la réponse du médecin.

Le roi tomba roide par terre. On l'emporta, et beaucoup de courtisans le suivirent; mais la maison de la reine demeura en prières autour de son corps. La duchesse d'Albuquerque lui jeta son voile sur le visage, arrangea le corps avant que les membres se refroidissent; puis elle se retourna vers l'assistance et l'invita à dire un *De profundis* pour l'âme de sa maîtresse, qui dans ce moment-là même, paraissait devant son juge.

Tous le répétèrent, excepté le duc d'Astorga, toujours prosterné à la même place, sans prononcer un mot, ni faire un mouvement. On le toucha lorsque tout fut fini et qu'il fallut quitter la chambre. Il se releva comme par un ressort, jeta un dernier regard sur la reine à moitié cachée, et sortit avec une physionomie aussi froide, aussi impassible, en apparence, que s'il n'eût pas perdu tout le bonheur de sa vie.

XXXI

La cour d'Espagne fut frappée, par cette mort, d'un coup épouvantable. Le roi resta plusieurs jours entre la vie et la mort. Sa santé et sa raison étaient atteintes trop au-dessus de ses forces. Sa tendresse pour la reine était extrême, il n'avait jamais aimé d'autre femme; il n'en avait même pas regardé une autre, depuis l'âge de dix-neuf ans qu'il l'avait épousée. La beauté, la jeunesse de Marie-Louise d'Orléans, sa forte et vigoureuse santé laissaient espérer de longues années. Si quelquefois elle avait souffert, si les belles couleurs de ses joues avaient pâli, c'est que cette plante joyeuse de France ne pouvait s'acclimater dans le royaume de l'ennui, c'est qu'elle avait souffert par le cœur et qu'elle avait combattu vaillamment pour sa vertu, comme une noble femme qu'elle était.

Yousouf, suivant les ordres de son maître, suivant le désir de la reine, ne quitta pas le malade; après Dieu, ce fut à lui qu'il dut son retour à la santé, à la raison; ce grand médecin s'attacha à son œuvre, en même temps que ce grand cœur s'attacha à un malheureux.

Le duc d'Astorga remplit ses fonctions aux obsèques de la reine; il accomplit jusqu'au bout le devoir de sa charge, grave, sérieux, mais non désolé, du moins en apparence. La douleur avait marqué de sa griffe ce jeune front, et, jusqu'à la fin de sa vie, cette marque y devait rester indélébile.

Quand le caveau funèbre fut refermé, quand un ordre du roi lui eut enjoint de rapporter les insignes de sa charge, qui sont comme ici un bâton, à ce que je crois, dans le genre des capitaines des gardes, il quitta le palais, et s'en alla chez lui, à Madrid, dans ce même lieu où il avait reçu la reine et où il avait fait bâtir, mais non pas à la même place, une magnifique maison. Le carré où l'ancienne avait brûlé était resté vide, entouré de bosquets d'orangers; il y fit construire une chapelle sous le vocable de la sainte Vierge et de saint Louis de France; il la dédia au souvenir de la reine et à son deuil éternel. Un sarcophage, sur lequel elle était représentée couchée, en tenait tout le fond. La statue ressemblait d'une manière frappante, il avait fait venir d'Italie un artiste pour l'exécuter.

A ses pieds était à genoux le fidèle nain, fort ressemblant aussi, et, dans le sépulcre, il fit mettre tout ce qu'il put rassembler d'objets ayant appartenu à Marie-Louise. La chapelle funéraire et le tombeau étaient du plus magnifique marbre blanc, pris à grands frais dans les carrières de Carrare. C'était un monument superbe. Le duc n'en sortait pour ainsi dire plus, passant plusieurs heures chaque jour près de cette statue. Personne n'entrait dans la chapelle, qu'un domestique de confiance pour en avoir soin; ce même domestique servait une messe, dite par le chapelain du duc, et à laquelle celui-ci assistait seul.

Il allait à la cour une fois par semaine, saluait le roi en silence, et, avant de se retirer, lui demandait si Sa Majesté n'avait pas besoin de lui, si elle n'avait point d'ordres à lui donner. Sur la réponse négative, il rentrait chez lui et n'en sortait plus, n'y recevait âme vivante et n'écrivait pas même à ses parents les plus proches. Telle fut sa vie jusqu'au moment où nous le retrouverons plus tard.

On apprit l'arrivée de la comtesse de Soissons en Italie, qu'on la cherchait encore en Espagne. Le comte de Mansfeld, interrogé plusieurs fois par le ministre du roi d'Espagne et par l'ambassadeur de France, répondit toujours que la comtesse était sous la protection de son maître, qu'il reconnaissait très-volontiers l'avoir fait disparaître par les ordres de l'empereur, alors que, contre toute raison, on l'accusait d'un crime qu'elle n'avait pas commis. Il invoquait le témoignage de la reine elle-même, qui l'avait hautement chargé de ses compliments pour madame de Soissons, en répétant à satiété qu'elle mourait de sa mort naturelle. On ne put jamais en tirer davantage, et madame de Soissons revint peu de temps après à Bruxelles, où elle ne fut jamais inquiétée.

La douleur du roi était de celles qui ne se calment pas et que le temps augmente. Son égarement d'esprit se portait de ce côté; il ne parlait que de la reine, et cependant, déjà, ses ministres s'agitaient pour lui imposer, sous forme de conseil, un second hyménée.

On cherchait parmi toutes les princesses de l'Europe celle que l'on choisirait pour lui offrir cette couronne d'épines; car, si la pauvre Marie-Louise l'avait péniblement portée, quelle tâche attendait celle qui la remplacerait, alors que Charles II ne vivait que de regrets,

et répandait sur la cour un voile de tristesse plus épais encore !

Le duc de Medina-Celi, bien qu'il ne fût plus premier ministre, avait conservé un grand empire sur l'esprit du roi. Il se chargea de la première ouverture, lorsque, après bien des négociations, on eut enfin découvert la malheureuse qui devait partager ce trône glacé. La reine mère, pour cette occasion, sortit de sa retraite, comme elle en était sortie à la mort de Marie-Louise. Je n'ai point parlé d'elle, parce qu'elle ne marqua point en cette circonstance, au lieu que, pour le nouveau mariage, elle fut de tout depuis le commencement.

— Mon fils, dit-elle au roi, qu'elle trouva assis près d'une fenêtre, seul dans la chambre où la reine était morte, mon fils, vous ne vous souvenez plus que vous êtes roi.

— A quoi me sert cette puissance dérisoire, qui n'a pas pu me servir à conserver la seule personne que j'aimasse, madame?... Pourquoi être roi, si c'est pour souffrir comme les autres hommes, plus que les autres hommes, même ?

— Vous avez reçu de Dieu et de votre père une couronne que vous devez transmettre à vos enfants, c'est votre devoir.

— Mon devoir ! reprit-il avec un sourire amer; et comment le remplirai-je, maintenant, ce devoir? Comment avoir des enfants, puisque je n'ai plus d'épouse?

— Vos regrets ne sauraient être éternels, sire. Votre qualité vous impose une obligation à laquelle il faut vous soumettre.

— Laquelle, madame?

— Vos peuples demandent un héritier; votre conseil a décidé que Votre Majesté donnerait une nouvelle reine à l'Espagne.

— Jamais !

— La princesse est déjà choisie, les paroles sont portées, on n'attend que votre consentement pour débattre les articles.

— Et qui donc s'est permis de m'engager sans mon ordre? Qui a eu l'audace de disposer de moi?

— Votre mère, mon fils, celle qui vous a porté dans son sein, qui a veillé sur votre enfance et qui se regarde comme chargée devant Dieu de votre gloire et de votre bonheur.

— Mais pourquoi? pourquoi? répéta le monarque en se frappant le front; pourquoi ne pas me laisser libre de pleurer celle que j'ai perdue? pourquoi m'ôter la seule consolation laissée à celui qui souffre, celle de souffrir? Le dernier pauvre de mes États regrette sa compagne et conserve ses regrets tant qu'il le désire et sans que nul s'y oppose.

— Un roi se doit à son peuple, sire, et vous êtes roi.

— Je suis roi, et je ne suis pas le maître ! je suis roi, et mes sujets et ma mère m'imposent leur volonté ! je suis roi, et je ne puis porter toute ma vie le deuil d'une femme chérie ! C'est une dérision, vous dis-je, madame ! si je suis le roi, qu'on m'obéisse et qu'on ne me commande point.

— La raison d'État, sire, votre jeunesse, le bonheur du reste de votre vie...

— La raison d'État ! Manque-t-il de princes, pour succéder à ma couronne? mes cousins de France, mes cousins d'Autriche, je n'ai que le choix. Ma jeunesse ! elle est flétrie. Mon bonheur ! il est dans la tombe de ma bien-aimée. Laissez-moi, madame, laissez-moi !

Cette tentative infructueuse fût suivie de beaucoup d'autres; enfin, on en vint à harceler le pauvre roi jusqu'à ne pas lui laisser un moment de repos. Romulus, alors seul auprès de lui en privance, devenu morose et fâcheux, se joignit à ceux qui le tourmentaient; il se mit à harpigner sa conscience et à lui répéter du matin au soir qu'il serait damné s'il ne faisait tout au monde pour avoir un héritier de son État et qu'il sera t séparé pour l'éternité de sa chère Louise.

Cette idée se chaussa dans sa tête; il s'en alla à l'Escurial et y passa tout son temps en prières, auprès du tombeau de la reine, la consultant et lui demandant ce qu'elle voulait qu'il fît.

— Séparés pour l'éternité ! s'écriait-il sous ces voûtes sonores.

On imagina une jonglerie pour le décider : on fit cacher derrière une tombe un jeune moine qui répondit en imitant la voix de la reine :

— Marie-toi ! ou nous ne nous reverrons jamais.

Il tomba évanoui sur le coup. On avait là un médecin tout prêt, non pas Yousouf, qu'on avait pris soin d'écarter, pour ce moment, sous un prétexte quelconque, mais un médecin affidé qui le fit revenir à lui et le transporta dans sa chambre, après qu'il se fut bien mis dans l'imagination ce qu'il avait entendu.

L'accès du roi fut terrible, cette fois. Yousouf se douta bien de quelque momerie lorsqu'il le vit en pareil état, et lorsqu'il lui entendit répéter vingt-quatre heures de suite :

— Louise, je t'obéirai, puisque nous ne pouvons nous revoir qu'à ce prix...

Le lendemain, en effet, il fit venir le premier ministre et s'informa de la princesse Anne de Neubourg, nièce de l'électeur palatin, par conséquent nièce de Madame, seconde femme de Monsieur. Tous ces rois et princes sont alliés les uns des autres.

Cette princesse Anne était belle, elle avait de l'esprit. Dans sa jeunesse, c'est-à-dire à l'époque où nous la trouvons, elle avait beaucoup de charmes, qui, plus tard, tournèrent à l'aigre ; elle joua un drôle de rôle, mais il n'en est pas question encore.

Elle avait été élevée dans cette petite cour de Neubourg, chez un père peu riche; elle était d'une grande simplicité. Beaucoup de ces princes allemands chez qui l'on prend des reines et des impératrices, n'ont pas même le train de nos grands seigneurs.

La couronne d'Espagne arrivait à souhait; pourtant le bruit de l'empoisonnement de Marie-Louise leur donna à réfléchir. La princesse avait pour gouvernante une comtesse de Berlips, femme de tête et d'intrigue, prenant de toute main, et qui, ayant déjà bâti sa fortune sur celle de son élève, n'y voulut point renoncer. Elle endoctrina tout le monde, jura que, si on la conduisait en Espagne, elle veillerait sur la reine et saurait bien empêcher qu'on arrivât jusqu'à elle.

On mit dans les conditions que la comtesse de Berlips accompagnerait la princesse et resterait avec elle.

— Madame d'Orléans n'a été si malheureuse que parce qu'on l'avait abandonnée. Sa famille ne s'est point souciée de s'occuper d'elle ; que son expérience nous serve à sauver notre enfant, disait la duchesse à madame de Berlips.

— Je la sauverai, madame, vous pouvez vous reposer sur moi.

Les conditions furent acceptées, et bientôt Anne de Neubourg apprit qu'il fallait se préparer à partir. La couronne la tentait fort, mais le mari pas du tout, et

les conditions de la grandeur encore moins. On lui avait dépeint le roi, qui, malgré son jeune âge, avait presque l'aspect d'un vieillard. On n'osa pas lui envoyer son portrait; elle savait à peu près ses folies, ses idées étranges, elle n'était donc qu'à demi heureuse, l'ambition seule était satisfaite.

Anne avait dix-neuf ans ; c'était une grande et forte femme avec un beau teint, de beaux yeux, de belles dents, toute propre à donner une longue lignée à un prince d'une autre espèce que celui-là. Aussi, l'avait-on choisie en conséquence, et les projets étaient formés, les choses disposées. Il n'y manquait que son consentement.

Elle eut une grande peine à quitter sa famille et son pays, et s'en alla en jetant les hauts cris. La Berlips lui promettait toute espèce de joie, de triomphe et de béatitude, lorsqu'elle aurait une fois touché cette terre d'Espagne, où l'or poussait tout seul comme les oignons dans les autres endroits. A l'âge de la princesse, on s'occupe peu de ces espérances-là, surtout lorsqu'on est Allemande, qu'on a rêvé toute sa vie sur le bord du Danube quelque beau prince, ou même quelque beau chevalier, bien brave, bien fait et bien amoureux.

Le cortége de la reine alla s'embarquer je ne sais où, je crois bien qu'on ne lui fit pas traverser la France, mais ce dont je suis sûre, c'est ce que je vais raconter. Je tiens tout ce qui va suivre d'un homme qui joua un grand rôle dans cette histoire, de mon ami le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse. Il a tout vu de bien près et me l'a raconté bien souvent. J'ai cent lettres de lui où se trouvent mille détails, je les ai conservées et je les consulte à mesure, en me rappelant ses conversations, qui n'étaient pas moins curieuses.

La reine arrivait un soir avec son escorte, ses dames et ses gentilshommes, dans une petite ville du Tyrol où elle devait coucher. Ce Tyrol est un pays sauvage, mais des plus propres aux romans et aux idées romanesques, dont la reine ne se faisait faute. On lui avait préparé un logis chez le principal habitant. Bien qu'elle fût très-fatiguée, elle voulut absolument aller visiter une chapelle fort ancienne située sur un rocher qui lui sembla des plus pittoresques. Elle partit avec madame de Berlips. Ces Allemandes ont des idées qui ne se conçoivent pas.

Justement au milieu de la montagne, elles aperçoivent un beau jeune homme comme celui qu'elle avait tant rêvé sur le Danube. Il portait un costume de montaguard ; mais il régnait dans toute sa personne un certain air qui n'était pas de tout le monde et qui sentait sa noble origine.

La princesse le regarda et rougit.

— Ah ! dit-elle à la Berlips sans être entendue des autres, si le roi d'Espagne était fait ainsi !

Mais, hélas! le roi d'Espagne était tout autrement.

Ce qui l'étonna, c'est que le beau jeune homme, au lieu de se ranger respectueusement pour la laisser passer, s'avança droit vers elle, la salua le plus honnêtement du monde, et dit à la Berlips, sans le moindre embarras :

— Madame la comtesse, veuillez m'excuser près de Sa Majesté si je prends la liberté de venir à elle aussi brusquement. Il n'y a dans ces montagnes ni chambellan ni camarera-mayor pour me présenter.

— Monsieur, dit la Berlips avec hauteur, la reine désire ne pas être troublée dans sa promenade.

— J'obéirai, madame; cependant, nous sommes très-proches parents, nous sommes exilés tous les deux, nous allons nous retrouver dans le même pays : j'avais cru que l'on pouvait oublier un peu, dans ces conditions, les cérémonies ordinaires.

— Quoi? qu'est-ce? un parent? interrompit la princesse ? Qui êtes-vous, monsieur?

— Le prince de Darmstadt, de la maison de Hesse, votre cousin, madame; j'ai l'honneur d'être très-proche de Votre Majesté, ainsi qu'elle doit le savoir.

— Ah! le prince de Darmstadt! reprit-elle avec joie. Et que faites-vous ici, monsieur? pourquoi dans ces montagnes? Vous allez en Espagne, dites-vous

— Oui, madame.

— Pour voyager?

— Non, madame; pour y chercher fortune. Les cadets n'en ont point une toute faite, par le temps qui court.

— Vous saviez mon mariage, sans doute; c'est ce qui vous a décidé à choisir ce pays.

— Non, madame, j'y étais décidé depuis longtemps. J'ai pour ami le comte de Mansfeld, ambassadeur de l'empereur à Madrid; c'est lui qui m'appelle et qui m'a promis la protection de Sa Majesté le roi d'Espagne.

En effet, le prince, qui voyageait pour son plaisir, après nous avoir quittés en Italie, avait reçu un jour du comte de Mansfeld la lettre que voici, sans autre explication:

« Monsieur,

» Vous savez mon amitié pour le prince votre père et pour vous; il se présente une occasion de la prouver, et je la saisis à la hâte. Venez en Espagne, je vous destine une position qui vous satisfera, je l'espère, de toutes les façons. Vous pourrez arriver à tout, en suivant mes instructions et mes conseils. Vous êtes jeune; mais c'est la première condition pour l'emploi que vous devez remplir. Ceci ressemble à une énigme, je vous l'expliquerai à votre arrivée. Il faut vous arranger pour demeurer tout à fait ici. L'Espagne sera désormais votre patrie, et c'est là que le bonheur vous attend. »

On juge si cette jeune tête travailla sur ce mystère! Il apprit en même temps le mariage de sa cousine, qu'il ne connaissait pas; il se dit que, s'il pouvait la rencontrer, cela serait à souhait; il s'assurait d'avance sa protection, et, près d'un roi comme Charles II, la puissance de la reine devait être grande. Il arrangea donc sa petite scène en fin courtisan qu'il était et la joua comme on vient de la lire.

La reine s'en allait à contre-cœur, elle était déjà bien loin de sa patrie; la rencontre d'un Allemand, d'un parent dans ce pays étranger, lui sembla une bonne fortune. Pour comble de joie, cet Allemand, ce parent, s'en allait se fixer en Espagne. Ils parleraient ensemble de ce qu'ils laissaient derrière eux, et ils en avaient long à dire!

La conversation s'établit, elle devint intéressante, presque intime. La beauté de la princesse frappa le jeune homme; il ne s'attendait pas à trouver cette déesse sur les routes, elle lui semblait illuminer tout le pays. La perspective de vivre auprès d'une aussi charmante cousine, lui donnait plus de désir encore de s'emparer de la position, et de passer le reste de ses jours dans cette bienheureuse Espagne.

La reine le trouva bien fait, agréable ; elle reçut de lui une excellente impression ; mais, malgré le romanesque de la rencontre, elle n'en eut ni le cœur ni

l'imagination atteints, et n'eut d'autre idée que d'en faire un ami dans son éloignement de sa famille.

La reine engagea le prince à la suivre avec elle à son logis, pour y souper; ce qui fit assez crier la Berlips. Elle tenait déjà à l'étiquette royale, et la reine d'Espagne ne mange avec personne. Mais la princesse, dans sa joie, ne voulut point entendre ce discours, et fit asseoir le cousin à ses côtés.

Le lendemain, il mit dans un coin le costume montagnard et revêtit un habit plus splendide, pour accompagner la reine jusqu'à la couchée. Il resta à cheval à sa portière, elle lui parla souvent; le soir, ils soupèrent encore ensemble; la reine se montra tout à fait à son aise, elle eut beaucoup d'esprit... *allemand;* ce qui n'est pas la même chose que le nôtre, mais elle s'adressait à un Allemand. J'ai souvent vu ce prince de Darmstadt m'écoutant et ne me comprenant qu'une demi-heure après, et alors s'écriant tout à coup:

— Oh! charmant! charmant! Ces Français! il n'y a qu'eux pour avoir de ces idées-là.

Le prince quitta la reine le lendemain, passionnément amoureux d'elle, non pas à la française, c'est-à-dire légèrement, mais à l'allemande, c'est-à-dire pour la vie. Il s'en alla droit à Gênes pour s'embarquer tout de suite et la précéder à Madrid, où il se faisait en même temps un devoir et un bonheur de la recevoir. Sa première visite fut pour le comte de Mansfeld et la conversation qu'ils eurent ensemble mérite d'être rapportée; c'est un curieux échantillon de la politique.

On l'annonça chez l'ambassadeur.

— Ah! s'écria celui-ci, qu'il vienne! faites entrer Son Excellence.

Il alla au-devant de lui jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, et se livra aux démonstrations les plus tendres et les plus joyeuses.

Le prince ne s'attendait pas à un pareil accueil, il en fut charmé et n'en eut que plus de désir de connaître la position qu'il devait occuper. Après les premiers compliments, il interrogea le comte, et le sourire de celui-ci, piquant et mystérieux, lui laissa tout à deviner.

— Ah! mon prince, vous demandez pourquoi je vous ai appelé; il n'est peut-être pas temps de vous l'apprendre, et vous allez d'abord répondre à mes questions, lors même que vous les trouveriez impertinentes, ce qui pourrait bien arriver.

— De tout mon cœur.

— Voyons, mon cher prince, quels désirs formez-vous?

— Ma foi, monsieur, vous me prenez sans vert, je n'y ai pas pensé, et il me faudrait bien longtemps pour vous raconter cela.

— Vous n'êtes donc pas ambitieux?

— Je crois que si.

— Vous n'en êtes pas très-sûr?

— Mais si, décidément, je suis ambitieux, je voudrais parvenir.

— A quoi?

— Ma naissance, sinon mon mérite, dont je doute fort, me donne le droit d'arriver assez haut.

— Dans quelle partie?

— La guerre, la guerre, mon cher comte; je ne suis pas de taille à aller loin dans la politique.

— Très-bien, le beau régiment des dragons de la reine vous convient-il?

— S'il me convient! mais l'avez-vous donc dans votre poche pour me l'offrir? ajouta-t-il en riant.

— Justement, en voici la patente toute prête, pour vous être remise si vous l'acceptez. Les régiments ici sont comme les évêchés en France, ils n'exigent pas une résidence assidue, vous pouvez rester à la cour.

— Ah! tant mieux!

— Cette cour-ci est loin d'être gaie, je vous en préviens.

— Elle le deviendra, peut-être.

— C'est impossible. Le roi ne sera jamais qu'un cacochyme, un insensé, qui pleure sa première femme et qui passe sa vie dans les tombeaux à regarder la place qu'il occupera auprès d'elle. Il se meurt en détail, ou plutôt il n'a jamais vécu, et vous ne trouverez dans cette grande ville de Madrid, dans cette cour bigote et ennuyeuse, que l'occasion de faire votre salut, en la prenant, en pieux chrétien, pour ce qu'elle se donne; ou celle de vous damner tristement en vous moquant d'elle, en enrageant, et en bâillant du matin au soir.

— Pourquoi m'avoir appelé, alors?

— C'est que le sort commun à tous ne sera pas le vôtre, si vous voulez.

— Comment cela?

— Je vous ai demandé tout à l'heure si vous étiez ambitieux; maintenant, je vous demanderai si vous êtes amoureux. Cette question est du nombre des questions impertinentes que je vous ai annoncées, n'est-ce pas?

— Si je suis amoureux! répéta le prince, en rougissant comme une jeune fille. Voulez-vous donc me marier?

— Non, je vous en donne ma parole.

— Je respire, car je n'en ai aucune envie.

— Vous n'êtes pas amoureux alors?

— Qui sait?

— C'est un secret, sans doute? Il faut me le confier, cependant; sans cela, nous ne pouvons aller plus loin.

— Il y a donc une condition au bien que vous voulez me faire?

— Il y a toujours une condition au bien que l'on fait; trop heureux quand il n'y en a pas plusieurs qui se contredisent.

— Enfin, parlez donc!

— Vous êtes amoureux, prince?

— Peut-être... Une folie, une chimère.

— La femme que vous aimez est loin d'ici?

— Je ne sais.

— Comment, vous ne savez?

— Non, car je ne sais pas au juste où elle est maintenant; mais qu'importe! cet amour ne peut jamais avoir de résultat; elle ne sait pas, elle ne saura jamais que je l'aime; ainsi...

— Ainsi, elle ne vous empêcherait pas de présenter vos hommages à quelque belle dame, si cela était nécessaire à votre situation?

— Sans doute! sans doute!

— C'est tout ce qu'il faut, je ne vous en demande pas davantage. Le nom de votre infante ne m'importe pas, du moment que vous n'avez pas une fidélité enragée. Vous êtes parent de la reine, n'est-ce pas?

— Oui; ne le savez-vous pas?

— Parfaitement! je suis seulement charmé de vous l'entendre dire. La connaissez-vous? vous avez été à Neubourg?

— Jamais ; cependant je connais la reine.

Et le prince raconta la rencontre qu'il avait faite et parla de la reine, de sa beauté, avec un feu, un enthousiasme que le comte de Mansfeld observa d'un œil satisfait. Il ne lui fallut pas cinq minutes pour deviner le nom de la dame mystérieuse, mais il se garda bien de le faire remarquer.

— Ah ! la reine est aussi belle que cela? reprit-il.

— Aussi belle qu'une femme peut l'être, monsieur.

— Quel dommage ! elle aura pour mari un homme... un mannequin, un fantôme, une machine à testament, s'il ne peut avoir un héritier.

— Pauvre princesse!... Vous lui avez fait un triste cadeau en lui donnant cette couronne. Elle était bien heureuse dans son petit duché de Neubourg; elle eût épousé quelque prince allemand ; elle eût vécu aimée et heureuse dans quelque petite cour de notre pays, au lieu que, dans cette sombre Espagne...

—Eh bien?

— On y empoisonne les reines, monsieur. La pauvre Louise d'Orléans était jeune, belle et charmante, hélas! et cependant...

— Monsieur, la reine d'Espagne est morte de sa mort naturelle. Elle l'a assuré à son dernier moment, et personne n'a le droit d'en douter.

Le comte de Mansfeld prononça ces paroles avec un sérieux qui aurait donné des soupçons à un homme prévenu. Le prince de Darmstadt était jeune, amoureux, occupé de lui-même et de ses espérances. Il n'en remarqua rien, et reprit l'ambassadeur en sous-œuvre pour lui faire dire ce qu'il voulait savoir, mais sans en obtenir davantage.

— Attendez, mon prince, et prenez patience en commandant votre régiment. Il vous suffit de savoir que vous serez appelé à de hautes destinées, que vous serez avant peu l'homme le plus éminent de ce royaume, et cela sans prendre d'autre peine que celle de vous laisser guider par mes conseils. J'aurai l'honneur de vous présenter demain au roi.

Le prince, enchanté de son début, se mit, en quittant l'ambassadeur, à parcourir la ville, et à faire quelques-unes des visites qu'il lui avait indiquées. Il fut reçu partout comme on reçoit en Espagne, avec une gravité gracieuse, montrant la volonté d'être aimable, autant que cela est compatible avec le caractère sérieux de ce peuple si différent des autres peuples du Midi, ordinairement gais, agréables et légers. Je trouve que les Espagnols ressemblent à leur langue, ils sont solennels comme elle.

C'est, du reste, une nation bien déchue et qui a beaucoup à déchoir encore, à ce que disent les philosophes et les politiques.

Le prince de Darmstadt fut conduit le matin suivant à la cour. Il vit le roi et revint le cœur saisi.

Ce cadavre devait donc posséder la plus belle princesse de l'univers !

Charles II le reçut comme il faisait tout, avec indifférence.

— Sire, dit Mansfeld, le prince est parent de Sa Majesté la reine.

— Oui, un prince allemand... Tous les princes allemands sont parents entre eux. Il est vrai que tous les princes du monde sont cousins. Moi, je suis neveu du roi de France, en même temps que je suis son beau-frère ; ma pauvre Louise était aussi la belle-sœur de n oncle. Chère Louise !

Il parlait sans cesse de cette femme aimée et à tout propos.

— L'avez-vous connue ? demanda-t-il au prince.

— Non, sire, je n'ai pas eu cet honneur.

— Ah! qu'elle était belle!

— Sire, la princesse Anne est bien belle aussi.

— Je le sais.

Ces mots furent prononcés avec une froideur dont le prince de Darmstadt fut tout prêt à s'offenser. Le cœur a de singuliers replis.

L'audience ne fut pas longue. Le roi était avec son confesseur, il se faisait lire des chapitres de l'Évangile et des lamentations de Jérémie. C'était sa grande occupation. Il restait des journées entières sans entendre parler des affaires d'État, occupé seulement de ses regrets et de ses prières. Il avait des rêveries sans terme, et plus le moment approchait de contracter ce second hymen, plus il s'y montrait contraire. La reine mère en était à craindre quelque affront à l'arrivée de la princesse. On méditait un nouveau prodige, quelque intervention de la reine Louise pour le décider, et l'on arrangea dans ce but un voyage à l'Escurial. Yousouf fut plusieurs fois au moment d'abandonner sa tâche. Il fallait les ordres précis de son maître pour le décider à rester. On l'abreuvait de dégoûts, on lui faisai subir des humiliations et presque de mauvais traitements. La dernière volonté de la reine devait cependant être exécutée et le duc d'Astorga n'avait point permis qu'on y portât la moindre atteinte.

L'arrivée de la nouvelle reine fut pour lui un coup terrible.

— Elle est bien vite oubliée ! pensait-il ; mais du moins, chez moi et dans mon cœur, le culte sera éternel.

Les momeries eurent lieu ainsi qu'on les avait préparées ; le roi crut à l'intervention de la pauvre morte, et il promit qu'il recevrait Anne de Neubourg comme elle avait le droit d'être reçue. Elle arrivait le lendemain.

XXXII

Cette fois, le roi n'alla point au-devant de sa fiancée. Il l'attendit à Buen-Retiro, et ne descendit même pas l'escalier. Il fit dire à la reine, par son majordome-mayor, qu'il lui faisait ses excuses, mais qu'il ne pouvait marcher ce jour-là, en la priant de vouloir bien trouver bon qu'il la reçût en haut des degrés. Leur mariage devait avoir lieu le soir même et tout était préparé dans la chapelle du château.

De magnifiques parures étaient étalées dans la chambre destinée à la reine. La camarera-mayor l'avait été recevoir à la frontière, ainsi qu'une partie de ses femmes et de ses senoras de honor. Toutes lui faisaient cortége lorsqu'elle arriva près du roi, magnifiquement vêtu et quittant le deuil pour la première fois. Il s'appuyait sur son grand écuyer et son confesseur ne le quittait pas. Il reçut la princesse avec une grande politesse, lui fit un de ces compliments auxquels les princes sont accoutumés en sortant de nourrice et lui proposa tout de suite de la conduire chez elle.

Il lui parla allemand, il le savait assez bien, et on s'était efforcé de le lui rappeler les derniers jours. La pauvre princesse fut plus douloureusement frappée qu'elle ne s'y attendait.

— Ah! dit-elle à madame de Berlips, je ne m'y ac-

coutumerai point, j'en suis sûre. Pourquoi m'a-t-on fait venir ici!

— Du courage, madame, au contraire! c'est le moment d'en montrer. Vous serez ici ce que vous voudrez, vous y tiendrez la place qui vous conviendra, le roi ne gardera pas ses regrets en face de votre beauté, si vous voulez prendre la peine de lui révéler votre esprit. Voyez les belles choses! Quels joyaux! quelle magnificence!

— La pauvre Louise d'Orléans a peut-être porté cette couronne, dit Anne en montrant un superbe diadème de diamants; une autre la portera après moi. Je n'aurai pas d'enfants, et, lorsqu'on verra que je ne remplis pas l'office qu'on destine à la souveraine de ce royaume, on fera de moi comme de cette malheureuse femme, on me tuera. En attendant, je souffre; il me semble que ce sombre palais va tomber sur ma tête. J'étouffe!

Elle se jeta sur un siége et resta les yeux baissés, les bras pendants, la tête tombante; elle avait peine à retenir ses larmes. La camarera-mayor étonnée s'approcha respectueusement d'elle, la salua et lui dit :

— Madame, j'en demande pardon à Votre Majesté, mais c'est l'heure de sa toilette, on attend qu'elle soit prête pour se rendre à la chapelle.

— Ah! c'est vrai; habillez-moi donc.

A peine entrée dans ce palais, la tristesse et l'ennui s'emparaient déjà de la pauvre jeune femme. Elle croyait prévoir le sort qui l'attendait; elle était encore ien loin de s'en douter.

La toilette fut longue; presque toutes les dames de la cour passèrent dans sa chambre, il fallut les recevoir et les saluer, entendre leurs noms, et leur sourire lorsqu'elle avait tant d'envie de pleurer. Elle revêtit un magnifique manteau, une jupe toute brodée de pierreries, la fatale couronne; bien qu'elle fût pâle comme un fantôme, elle ne voulut absolument pas mettre de rouge. On eut beau lui représenter que c'était d'étiquette, elle n'y consentit pas.

— Je ne me résoudrai jamais à cette profanation, dit-elle; je ne veux pas cacher ce que je ressens, je ne veux pas que ce peuple, que cette cour me croient heureuse de devenir leur reine. Oh! que ne suis-je morte, plutôt!

Ce commencement parut des plus étranges aux Espagnols. Il l'était en effet d'autant plus, qu'elle n'avait laissé derrière elle aucun sentiment de cœur, et qu'après tout, une petite princesse du Neubourg devait payer de quelques sacrifices la couronne d'Espagne et des Indes.

La reine avait déjà reçu toute sa maison à la frontière. Elle connaissait sa geôlière, la duchesse de Villafranca, camarera-mayor, et son majordome-mayor, qui n'était plus le beau et poétique d'Astorga. Il n'eût pour rien au monde accepté cette charge, que l'on ne pensa pas, du reste, à lui offrir. Ceux qu'on ne voit pas sont vite oubliés.

Au moment où elle quittait son appartement pour se rendre à la salle du trône et, de là, à la chapelle, elle aperçut, au premier rang des seigneurs, un homme de grande taille, admirablement bien fait, laid de visage, mais de ces laideurs qui plaisent et auxquelles on s'accoutume tout de suite. Il pouvait avoir la quarantaine, à peu près, et n'accusait pas plus de trente ans. Rien de haut, de grand comme son air et sa tournure, rien de gracieux comme ses façons. Il la salua avec une affectation de respect et de *chevalerie* (je ne trouve pas d'autre mot pour rendre à peu près ma pensée) qu'elle ne put s'empêcher de remarquer. Elle le regarda; bien qu'elle l'eût certainement vu à son arrivée, elle ne se rappela pas son nom : au milieu de son trouble, elle avait mal entendu. Elle lui rendit le salut avec bienveillance, et passa.

Ce salut était une déclaration positive de se mettre à son service, de se dévouer, de lui appartenir corps et âme; elle se réserva de demander plus tard des renseignements sur ce serviteur zélé, ne voulant point interrompre la marche solennelle.

Un peu plus loin, la reine reconnut un beau visage, des yeux brillants, un sourire plein de promesses; elle sourit aussi malgré elle, et se rappela les deux jours dans la montagne du Tyrol, les beaux projets échangés, les ardentes aspirations de ce pauvre prince de Darmstadt vers la fortune et le bonheur. Il lui fit une révérence embarrassée qu'elle accueillit de façon à lui rendre le courage.

— Allons, pensa-t-elle, voilà certainement deux amis dévoués dans ceux qui me regardent.

Un peu plus loin, le comte de Mansfeld se pavanait devant les autres ambassadeurs, qui lui cédaient le pas avec d'autant plus de facilité que celui de France n'y était point. Un remplaçant marquait et tenait sa place; il ne bougeait de celle qui lui était due, sans se mettre plus en avant que ne le permettait sa position secondaire. Les deux cours étaient déjà presque brouillées, et, dans ce cas-là, un ambassadeur a toujours quelque maladie de commande pour rester sur la brèche et ne se montrer qu'en temps opportun.

Le mariage se fit; le roi fut convenable et la reine tellement émue, qu'elle pouvait à peine parler. Un voile de tristesse plus épais qu'à l'ordinaire était jeté sur cette demeure, déjà si triste et si désolée.

Après la bénédiction, le roi et la reine firent une collation en public; ils n'y touchèrent point; la princesse Anne se sentait près de pleurer, sous tous ces regards braqués contre elle comme des escopettes.

Le roi se leva le premier, après lui avoir fait la politesse d'un demi-salut pour la consulter; c'était le moment cruel, on allait les laisser seuls, et que dirait-elle à cet homme qu'elle ne connaissait pas, qu'elle craignait et qui lui déplaisait tant?

— Il est fou, Berlips! disait-elle à sa gouvernante, qui lui ôtait ses pierreries, afin de les renfermer suivant l'usage; il me tuera peut-être. Enfin, prie Dieu pour moi.

La Berlips s'épuisait en discours et en encouragements; elle dut laisser la reine entre les mains de ses femmes espagnoles, de la camarera-mayor, et se retirer; elle n'avait aucune place marquée dans le cortége ni dans la chambre nuptiale. Les cérémonies ne se font point en Espagne comme chez nous, je crois l'avoir déjà dit. Une fois la reine introduite et couchée, tout le monde se retire; le roi vient seul, à son tour, en robe de nuit; il passe par ses appartements intérieurs.

Il en fut cette fois comme à l'ordinaire. Charles II arriva le visage plus pâle encore qu'à la cérémonie. Il fit deux ou trois tours sans parler, cherchant ce qu'il allait dire, ne voulant pas blesser cette jeune femme qui l'avait accepté par la raison d'État, et qui n'était pas même la cause innocente de sa douleur; d'un autre côté, il se sentait incapable de se montrer avec elle autrement qu'il ne sentait. L'image de Louise d'Or-

léans ne le quittait pas, il la voyait sans cesse, tantôt suppliante, tantôt irritée, tantôt les bras étendus, le poussant vers la princesse, tantôt le retenant au contraire, suivant que sa propre imagination agissait sur lui.

Charles il était bon, il avait un excellent cœur, on ne pouvait le rendre responsable du malheur de sa conformation. A l'âge qu'avait la reine, on est très-pitoyable, on s'émeut facilement des souffrances des autres. Depuis le matin, Anne de Neubourg priait Dieu de lui envoyer la force, de lui inspirer la conduite qu'elle devait tenir avec cet homme, désormais son mari, qu'on lui avait imposé. A l'aspect de ces traits bouleversés, de ces yeux pleins de larmes, elle éprouva un mouvement de pitié si grand, qu'il ressemblait à de l'affection et que de ce moment naquit la vive tendresse qu'elle lui porta toute sa vie.

Comme il passait près d'elle, elle l'appela. Il se retourna tout surpris.

— Sire..., dit-elle encore bien timidement.

— Madame?...

— Pardonnez-moi, sire, mais il me semble qu'entre nous les choses ne sont point ce qu'elles doivent être, il me semble que vous souffrez, que vous craignez de me le dire et que vous vous imposez une contrainte dangereuse pour l'avenir. Parlez-moi comme si vous me connaissiez depuis longtemps, dites-moi le sujet de vos peines; je suis destinée à être votre meilleure amie, personne n'a le droit de les connaître avant moi.

Charles II l'écouta avec un étonnement profond, nulle ne lui avait tenu un pareil langage. Il ne savait s'il dormait ou s'il veillait. Il s'approcha du lit et attendit qu'elle lui parlât encore pour répondre.

— De cet instant peut dépendre le reste de notre vie; je suis bien jeune, je viens de bien loin, j'ignore le monde, la cour et la politique. Élevée dans un château patriarcal, je n'ai vu autour de moi que des amis. Une première fois, notre paisible retraite a été troublée lorsqu'on y est venu chercher une impératrice. Ma sœur pleure sur le trône l'asile de nos jeunes années, je veux suivre une autre route. Vous souffrez, sire, vous êtes malheureux, on vous a forcé de faire trêve à vos regrets et de prendre une femme que vous n'aimez pas. Qui sait? Dieu vous envoie peut-être une amie, une consolatrice. Vous pleurerez près de moi, et je pleurerai avec vous, car je ne veux pas vous voir souffrir, et je sais que la pitié, l'affection font oublier les souffrances.

— Vous êtes bonne, répondit enfin le roi, que ses larmes étouffaient et qui se laissa tomber sur le lit en sanglotant.

— Oui, pleurez, pleurez, et ne craignez pas de me lasser; une seule chose pourrait m'offenser, ce serait que votre cœur eût un secret pour le mien. Faites vos confidences politiques à vos ministres ou à ceux qui aspirent à gouverner l'État; moi, je ne veux qu'une chose, votre amitié. Je n'ai qu'une ambition, celle de vous rendre heureux.

Le pauvre roi pleurait toujours et ses larmes paraissaient le soulager beaucoup. Il tendit la main à Anne de Neubourg, qui la prit et la baisa. Elle sentit son cœur se fondre et comme un lien profond se former entre elle et son mari. A dater de cette nuit, son rôle dans la vie fut tracé, et c'est une singulière destinée que celle de ce roi et de ses deux épouses. Marie-Louise d'Orléans fut une femme vertueuse et dévouée, Anne de Neubourg fut un ange.

Charles II, une fois la glace rompue, éprouva un bien-être inconnu près de cette jeune créature, dont il redoutait la présence. Il la pria de lui parler encore; sa voix lui faisait du bien. Entouré depuis son enfance de courtisans et de serviteurs intéressés, il n'avait été aimé que deux fois et jamais comme il aurait eu besoin de l'être. Sa mère, qui l'aimait certainement, songeait avant tout à le dominer, pour régner sous son nom; en elle, l'ambition tuait la tendresse maternelle, et la neutralisait.

Marie-Louise l'aimait par devoir; entre elle et lui, une véritable passion s'était placée : la reine adorait le duc d'Astorga, elle ne s'occupait du roi que pour obéir à sa conscience, pour rester irréprochable. Elle le consolait, elle le soutenait, lorsqu'il laissait deviner ses douleurs, mais elle ne les cherchait pas, elle n'allait pas au-devant; c'était un devoir rempli, je le répète, et, quelque forte que soit la voix du devoir, elle ne ressemble jamais à celle du cœur.

Pour cette fois, c'était un devoir, peut-être; mais évidemment la reine n'y songeait pas, mais évidemment son âme se portait tout entière au-devant de celle de Charles II. Elle se dévouait à lui entièrement, sincèrement, sans arrière-pensée; elle trouvait son bonheur dans ce dévouement, et, si Dieu ne lui retirait pas son aide, il était probable qu'elle n'en chercherait pas d'autre.

Le roi comprit tout cela avec l'instinct des enfants et des fous, qui distinguent si bien ceux qui les soignent; il se mit donc à causer avec Anne, à lui confier ses pensées. Cette nuit se passa tout entière dans cet entretien, où la confiance s'établit entre eux et où l'empire de la reine sur l'esprit de son époux s'établit d'une manière indestructible.

Il lui raconta ses longues épreuves, ses tourments, les déchirements de sa vie, son amour pour Louise, ses regrets, ses frayeurs lorsque ce qu'il appelait son démon s'emparait de lui. La jeune fille l'écouta avec un intérêt et une compassion dont tout son cœur fut envahi.

— On dit que je suis fou, on me traite comme tel, ma pauvre amie, et on vous a donné un triste mari; vous payerez bien cher la couronne. Cependant, je ne suis pas fou, ne le croyez pas, Anne; je ne le suis pas assez, du moins, pour ne pas m'apercevoir que je ne ressemble pas à tout le monde. Enfant, je n'ai pas eu les mêmes jeux, les mêmes caprices; je ne me suis plu que dans les idées sombres, dans les images funèbres; je cherchais les tristesses, je m'établissais de préférence dans les cimetières et près des tombes. J'avais et j'ai encore une aversion profonde pour mon métier de roi. Ma santé si faible me rend tout travail impossible, je n'ai jamais été une minute sans souffrances! Quelquefois ces souffrances deviennent insupportables, et alors ma tête éclate, alors je vois venir ce terrible démon qui me passe sa griffe sur le crâne et qui m'ôte la faculté de penser, je ne sais plus ce que je dis ni ce que je fais quand il me possède.

— Nous l'éloignerons, sire.

— Vous ne le pourrez pas, Anne. Mon amour pour Louise aurait dû le tuer, il l'a rendu plus fort encore, au contraire. Oh! que j'ai souffert de cet amour! Je voulais lui plaire, je voulais être le plus beau, le plus galant cavalier de ma cour, et, lorsque je me comparais

aux autres, je sentais mon insuffisance; lorsque je me comparais à elle, surtout, je me décourageais et j'avais peur de ma passion même. Incapable d'exprimer mon sentiment, mon cœur se brisait de rage et de douleur devant cette impuissance. Je ne savais rien offrir à cette femme si belle, que des joyaux et des présents. J'avais la richesse d'un roi, je n'avais pas le pouvoir du dernier de mes sujets, près de la femme qu'il aime; j'étais muet, j'étais anéanti sous son regard.

— Pauvre Charles!

— Oh! oui, pauvre Charles! et ils me l'ont tuée, et le roi, l'amant, n'ont pas su la défendre, la soustraire à cette mort affreuse. Je l'ai vue succomber dans mes bras. Elle ne m'a point aimé d'amour, elle ne me l'a jamais dit non plus; elle fut digne et vertueuse, je suis sûr qu'elle est restée irréprochable, mais je suis sûr que tout son cœur appartenait à un autre. Eh bien, jugez de ma misère, je n'ai pu trouver en moi l'énergie d'en être jaloux, excepté lorsque le démon était là. Alors, j'aurais fait périr cet homme dans d'horribles supplices; mais, livré à moi-même, rien! Je me lamentais, je pleurais comme à présent, et pas la force de me plaindre ni celle de me venger. Hélas! ma pauvre Anne, je ne suis qu'un enfant, ou un furieux.

La reine prit la tête de son mari et baisa chastement son front, avec la tendresse d'une mère; elle fit serment, en elle-même, de consacrer sa vie à cette grande douleur, de la soulager, de la consoler et d'être pour elle une providence sur la terre.

— Ah! je vous remercie, dit-il; Louise ne m'a jamais embrassé comme cela.

Après cette longue conversation si pleine de larmes, la fatigue le dompta, il s'endormit la tête sur le bras de la reine, et elle le regarda dormir, écartant de son front les mouches qui bourdonnaient autour d'eux, trouvant une douceur ineffable à contempler ce jeune visage flétri par la souffrance, et sentant à chaque minute son cœur envahi davantage par le sentiment étrange qui naissait en elle.

— Il sera tout pour moi, mon enfant d'abord, mon ami, mon frère, mon mari. Je l'aimerai de toutes les affections en même temps, je ne lui demanderai pas ce qu'il ne peut me donner, je me contenterai du lot que Dieu m'a accordé ici-bas, il est encore assez beau. Ma vie tout entière appartiendra à cet homme, qui n'a que moi, comme je n'ai que lui. Mon Dieu, vous m'avez inspirée, soyez béni!

Elle ne ferma pas les yeux, mais le roi dormit jusqu'au moment où Yousouf d'un côté, et Berlips de l'autre, entrèrent dans la chambre. Elle leur fit signe de ne point faire de bruit, afin de ne pas l'éveiller. Le médecin s'approcha, tâta doucement le pouls de son malade, le regarda attentivement, et, faisant une profonde révérence à la reine :

— Vous êtes une fée, madame, lui dit-il; depuis que j'ai le soin de la santé du roi, Sa Majesté n'a pas dormi d'un pareil sommeil.

— Dieu soit loué! répondit-elle, ne le troublez donc pas, alors.

On lui dit que l'heure était venue de se lever et qu'il fallait, au contraire, que le roi parût, qu'il parussent tous les deux. La cour les attendait déjà dans les antichambres.

— Je l'éveillerai donc, reprit-elle; laissez-moi.

Elle le baisa sur le front comme la veille, en lui disant d'une voix pleine de tendresse et de douceur :

— Mon cher sire, mon cher seigneur, ouvrez vos yeux, voici l'heure de la messe, et nous devons des remercîments à Dieu.

Cette parole de la reine fut entendue par ceux qui épiaient derrière la porte entr'ouverte; elle se répéta et se commenta de mille façons.

Le roi entr'ouvrit les yeux, et il aperçut le beau visage d'Anne de Neubourg penché sur le sien et sourit.

— Ah! c'est vous! J'ai bien dormi, Anne. Vous savez qu'ici, le roi et la reine se tutoient, c'est un usage, il faut nous y soumettre; vous ne m'en voudrez pas. Lorsque nous serons seuls, nous nous en dispenserons. Pauvre amie! je vous aimerai bien, je vous aime déjà et je vous plains encore davantage.

Yousouf et la comtesse ne comprenaient rien à ces paroles. La reine avait mis sa belle main sur les lèvres du roi pour le faire taire; elle lui sourit aussi de ce beau sourire qui reflète une âme pure et qui ressemble à celui des anges, dans les grandes peintures des maîtres italiens.

Yousouf appela le sommelier du corps; le roi se leva et fut emmené dans son appartement. La reine, avant de laisser entrer ses femmes, dit à madame de Berlips :

— Je suis contente, Berlips, très-contente. Dieu m'a fait une grande grâce; je te conterai cela quand nous seront seules.

— Le ciel soit loué! il oubliera la Française, et vous en ferez ce que vous voudrez.

La toilette de la reine fut très-brillante et très-nombreuse. Ses paroles, répétées et interprétées par cent personnes, firent croire à des choses inouïes et le bruit se répandit qu'elle allait obtenir une faveur plus solide et plus réelle que la feue reine Louise.

— C'est une autre tête, disaient les politiques.

— Cette beauté blonde et langoureuse plaît bien plus encore que les cheveux noirs de Marie d'Orléans, reprenaient les femmes et les jeunes gens; le roi en aura été frappé.

Ce fut un concert de louanges, une hymne d'espérance pour l'avenir, dont la reine eût été bien singulièrement frappée si elle avait pu l'entendre.

Elle se rendit à la messe avec le roi. Rien ne se passa comme pour la reine Louise; on n'attendit pas pour son entrée; elle se fit dès ce jour-là, moins magnifique peut-être que celle de la première épouse, mais aussi n'eut-elle pas le désagrément de l'attendre. Il semblait que l'on mît les morceaux doubles et que l'on se pressât comme si l'on n'avait pas de temps devant soi.

La reine rencontra encore le même seigneur, le premier sur son passage; plus sûre d'elle-même en ce moment, elle demanda son nom à la duchesse de Villafranca.

— Votre Majesté l'a accueilli hier en arrivant d'une manière toute distinguée, lorsque j'ai eu l'honneur de lui présenter dom Thomas Henriquez de Cabrera, duc de Riosecco et comte de Melgar, amirante de Castille.

— Ah! oui, je me souviens, c'est un des plus grands seigneurs d'Espagne, n'est-il pas vrai, madame?

— Il a l'honneur d'appartenir à la maison royale, madame, non par une branche légitime, mais par une branche légitimée et devenue la principale

— Je ne comprends pas, répliqua la reine.

On était alors occupé à bâtir sur la tête d'Anne de Neubourg l'édifice de sa coiffure pour son entrée, cela devait durer une heure au moins; pendant ce temps, personne n'entrait chez elle que les femmes attachées

à son service; elle causait donc avec sa camarera-mayor pour se distraire, et, lorsque celle-ci lui eût répondu :

— C'est une longue histoire, madame.

Elle la pria de la lui raconter.

La duchesse de Villafranca, heureusement, n'était point de l'humeur de la duchesse de Terra-Nova, et puis une chose digne de remarque, c'est que ces grands d'Espagne savent tous sur le bout de leur doigt l'histoire de chacun d'eux, jusqu'aux générations les plus reculées. Ignorants comme des carpes pour tout le reste, ils ont à cet égard une érudition de bénédictins.

— Voici ce que Votre Majesté désire savoir, madame. Le roi Alphonse II de Castille, père de Pierre le Cruel, eut, de sa maîtresse Éléonore de Guzman, deux fils jumeaux. L'un fut Henri de Transtamare, qui détrôna son frère Pierre le Cruel ou le Justicier, et qui est l'aïeul direct de Sa très-sacrée Majesté Charles II, tout comme de Sa Majesté l'empereur, le roi Ferdinand et la reine Isabelle la Catholique, arrière-petits-enfants du comte de Transtamare, devenu Henri Ier, roi de Castille, n'ayant eu qu'une fille, mère de Charles-Quint et de l'empereur Ferdinand 1er, d'où sont venues les deux branches de l'auguste maison d'Autriche, en Espagne et en Allemagne.

— Et l'amirante? demanda la reine, qui s'arrêtait peu à ces détails de généalogie.

— L'amirante descend directement et masculinement de Frédéric, comte de Transtamare, frère jumeau du roi Henri Ier. C'est donc à proprement parler, une branche cadette de la maison royale, Votre Majesté le comprend. Dix amirantes de Castille se sont succédé de père en fils dans cette maison jusqu'à celui d'à présent. C'est une grande dignité et une grande race.

La conversation tourna d'un autre côté, après cette explication, qui n'est pas inutile à connaître. On s'occupa du prince de Darmstadt. Il avait fait demander la permission de se joindre au cortége de la reine, comme ayant l'honneur d'être son parent, et celui de commander son régiment de dragons. La reine l'accorda de fort bonne grâce ; à son tour, la camarera-mayor, très-friande de généalogies, demanda des détails sur la maison de Hesse, sur ses relations avec celle de Bavière, et ensuite sur l'impératrice, sœur de la reine d'Espagne.

En répondant à ses questions, la reine laissa percer le désir de voir quelquefois dans son particulier son parent M. de Darmstadt; à son grand étonnement, on lui répondit que rien n'était plus facile.

— On m'a prévenue cependant que les reines d'Espagne étaient tenues à une étrange sévérité; je sais que la reine Louise ne pouvait recevoir que difficilement l'ambassadeur de France, lorsque celui-ci demandait à la voir.

— La reine Louise était une Française, madame; d'ailleurs, cela n'était pas si difficile que vous le supposez, même pour elle. Tout cela est bien plus en paroles qu'en action ; il n'est pas une de nos reines qui ne fournisse le sujet d'un roman, plus que chez les autres peuples. Je vous en citerais plus de dix, sans compter la feue reine elle-même et ce duc d'Astorga; il n'est pas que Votre Majesté n'en ait entendu parler.

Ce fut un autre récit qu'il fallut faire. Anne voulut savoir l'histoire à fond. Elle ne pouvait en croire ses oreilles; un pareil amour ne lui semblait pas de ce monde. Ses questions sur le duc d'Astorga durèrent le reste de la toilette; on lui promit qu'elle le verrait.

— Il vient à la cour chaque semaine, madame, et, à moins que la présence de Votre Majesté ne l'en écarte...

— Cela serait possible; mais veillez-y, duchesse; qu'on lui fasse dire de ma part que je tiens à ce qu'il me salue. Un si fidèle serviteur! Puissé-je en trouver un semblable !

— Ou je suis bien trompée, madame, ou l'amirante aspire à jouer le même rôle auprès de Votre Majesté. Je ne sais pas s'il est homme à brûler ses palais et à les convertir en chapelle pour prouver son dévouement. Il me semble avoir plutôt un parti pris d'avance, et ce n'est pas là ce que j'appelle l'amour à la d'Astorga.

La reine sourit : ce parti pris d'avance d'amour envers et contre tous lui semblait bizarre.

Elle acheva sa toilette et parut aux yeux éblouis du roi comme un astre de beauté. Le roi lui dit qu'il s'allait placer d'avance pour la bien voir et la saluer; les courtisans se séparèrent en deux troupes : les plus jeunes et les plus brillants se joignirent à cheval au cortége de la reine, à cheval elle-même ; les autres suivirent le roi au palais, afin d'y recevoir Sa Majesté, lorsqu'elle y arriverait après sa fatigante journée.

XXXIII

La reine prit en quelques jours un empire immense sur l'esprit du roi, par conséquent sur la cour entière. Le conseil et les ambassadeurs voulurent compter avec elle; elle s'en défendit avec modestie, disant qu'elle était beaucoup trop jeune pour être traitée ainsi, qu'elle n'avait aucune instruction, aucune expérience, et qu'elle ne voulait entrer en rien dans les affaires de l'État.

— Mon rôle est de soigner le roi, de le consoler, de l'égayer si je puis, répondit-elle au comte de Mansfeld, qui la pressait fort de s'emparer du pouvoir dans l'intérêt de son maître; je n'en veux pas remplir d'autre.

— Cependant, madame, tel n'est pas votre seul devoir. Il vous faut régner, puisque le roi en est incapable; il vous faut diriger la politique de l'Espagne du côté de l'Empire. La reine Louise était toute Française; à son exemple, et pour réparer ce qu'elle a fait, vous devez être tout Allemande.

— Je serai tout Espagnole, monsieur, ou plutôt je serai la femme du roi d'Espagne, et je suivrai le chemin qu'il me tracera.

— Vous êtes heureuse, madame? Que Votre Majesté me pardonne cette question indiscrète, peut-être; mais j'ai l'ordre de mon souverain, de votre auguste beau-frère, de m'en enquérir auprès de vous. Vous êtes contente de Sa Majesté?

— Aussi contente qu'on peut l'être d'un homme que l'on connaît depuis huit jours. Remerciez mon frère et ma sœur, ils n'ont point d'inquiétude à concevoir : mon sort est mieux fixé qu'on ne devait le croire.

— Les médecins du roi assurent que l'arrivée de Votre Majesté lui a été très-favorable, et que, depuis longtemps, il ne s'est pas trouvé aussi bien portant qu'il l'est aujourd'hui.

— Cela est vrai, monsieur, et j'en suis heureuse.

J'accepte de grand cœur la mission qui m'est confiée, je la remplirai.

Le comte de Mansfeld se retira. Ce n'était pas précisément ce qu'il eût désiré entendre; mais le roi était jeune, une révolution pouvait s'être opérée en lui et l'espérance de la maison d'Autriche se réaliser enfin. On parlait d'un pèlerinage à Notre-Dame d'Atocha; mais il croyait peu aux miracles; les vieux politiques ne croient qu'en eux-mêmes et en leurs ruses. Si on veut les tromper, on n'y arrive que par la franchise, ils cherchent des dessous de cartes, même où il n'y en a pas.

Le roi ne quittait pour ainsi dire pas Anne de Neubourg, c'est assez la mode en Espagne. Le roi Philippe V et sa chère femme ne se quittaient pas d'une seconde; j'ai entendu des Français parler de cette présence continuelle de façon à donner des nausées en songeant à ce que ce prince était devenu.

Charles II était d'un autre genre; sa monomanie et ses idées funèbres ne pouvaient pas l'abandonner ainsi. Après une trêve causée par la nouveauté de la situation, elles reparurent. Il les sentit d'avance et se jeta tout éperdu dans les bras de la reine en lui disant :

— Voici le démon, il vient, aidez-moi à le combattre!

Elle fit tous ses efforts, mais elle n'y parvint pas. La crise eut lieu. Yousouf et elle passèrent les jours et les nuits près du malade. Le médecin ne put méconnaître cette âme angélique et cette bonté. Il s'attacha à elle aussi véritablement qu'il l'était à son maître, et bientôt, dans leurs longues heures de veille, le duc d'Astorga devint le sujet de leurs conversations.

Anne se fit raconter par le fidèle serviteur la vie de ce martyr de l'amour. Elle écouta, avec une surprise toujours croissante, le récit de cette douleur que rien ne guérissait. Et cet homme était beau, jeune; il avait des trésors, il portait un des plus beaux noms de l'Espagne; toutes les femmes seraient heureuses d'être choisies par lui, il se dévouait à une ombre, à un fantôme.

— Ne le verrai-je point? On me l'avait annoncé.

— Je ne sais, madame, s'il se décidera à venir au palais. Ces mots : *la reine*, qui ne s'appliquent plus à Louise d'Orléans lui semblent un blasphème; il ne peut les entendre prononcer. Il ne vient plus présenter ses hommages au roi, parce que, dit-il, Sa Majesté n'a plus besoin de lui, qu'il est délié de son serment et que Votre Majesté est maintenant en toutes choses à la place de celle qu'il regrette.

— Lui as-tu parlé de moi?

— Oui, madame; il sait que Votre Majesté est l'ange gardien de son maître.

— Eh bien, il devrait me pardonner alors; d'ailleurs, est-ce ma faute?

— Le duc d'Astorga est sous le poids d'un de ces chagrins qui altèrent presque la raison, madame; il ne faut pas que Votre Majesté l'accuse. S'il la voyait, je suis sûr qu'il perdrait ses préventions; le difficile est de le conduire ici.

De toutes parts, la reine entendait parler de cette merveille d'amour; rien n'était donc plus naturel que son désir de voir le duc; elle ne le témoignait qu'à Yousouf, la camarera-mayor n'étant point de ces gens à qui elle pouvait tout dire, malgré sa bonté relative Yousouf entretenait involontairement cette disposition; le duc d'Astorga devint une occupation pour elle, une manière d'idée fixe; son désir de le voir, de le connaître, fut bientôt impérieux; elle mit tout en œuvre pour le satisfaire.

L'accès du roi un peu calmé, elle amena un jour la conversation sur d'Astorga et demanda s'il était revenu à la cour depuis la mort de Louise d'Orléans.

— Il y est venu une fois chaque semaine, jusqu'à votre arrivée.

— C'est donc moi qui le chasse?

— Qui sait? il a son démon aussi, comme moi, le pauvre homme! Louise a laissé deux malheureux. Seulement, lui, il n'est pas obligé de gouverner l'Espagne; il reste seul dans sa chapelle ardente, avec la froide image qu'il adore, et nul ne lui impose des lois qu'il n'accepterait pas.

— Si vous le faisiez appeler, sire?

— Il viendrait peut-être, je n'en suis pas sûr.

— Essayez.

— Vous êtes curieuse de le voir?

— Eh bien, oui, je vous l'avoue. Il n'y a pas un autre homme comme celui-là dans l'univers.

— N'allez pas l'aimer, Anne! ajouta le roi d'un ton mélancolique.

— Oh! non, sire, non, je ne l'aimerai pas, car je vous aime bien.

— Si vous l'aimiez, vous m'aimeriez encore, on peut nous aimer tous les deux en même temps; seulement, lui, on l'aime par amour; moi, on m'aime par pitié.

Deux larmes coulèrent sur les joues pâles de ce pauvre roi enfant, qui voulait tant être aimé et qui avait si peu de force pour le rendre.

L'ordre du roi, les prières d'Yousouf, peut-être aussi la curiosité, on ne peut répondre de rien, décidèrent le duc d'Astorga à paraître, non pas un jour de baisemain, mais dans le cabinet du roi, un matin que celui-ci était seul avec Anne.

Le désespoir avait donné un autre caractère à sa beauté, sans l'éteindre. Ses cheveux noirs retombaient sur ses épaules, en boucles frisées naturellement; il ne portait plus de perruque. Son visage, d'une pâleur mate et unie, faisait ressortir l'éclat de ses yeux, que ses larmes n'avaient pu altérer.

Vêtu de noir des pieds à la tête, il ne portait d'autre joyau que l'ordre de la Toison d'or, avec un collier en diamants, rubis et émeraudes, un collier digne d'un roi, qu'il tenait de son aïeul, lequel l'avait reçu en présent de l'empereur Charles-Quint.

Lorqu'il entra, lorsque Anne de Neubourg vit approcher cet homme dont son imagination avait tant rêvé, elle le trouva mille fois au-dessus de ses rêves; elle en fut éblouie, et se demanda si elle aurait le courage d'être aimée par un pareil homme et de refuser son amour.

Quelque chose, dans son cœur, répondit que oui, car elle était vouée à un devoir bien doux, noble, un devoir qui remplissait toute son âme et qui suffisait à son bonheur. Elle pensa qu'il eût été bien beau, sans doute, de trouver dans son époux les grandes qualités, le rare mérite qui distinguaient le duc d'Astorga; mais il était plus beau encore de dévouer sa vie à un être souffrant, bon, malheureux, dont elle était la providence et la vie.

Ces réflexions faites, elle leva hardiment la tête et regarda le héros de roman, qu'elle ne craignait plus.

Il fut digne, froid, distingué, tout ce qu'il pouvait être. Le roi lui demanda pourquoi il ne l'avait pas vu depuis longtemps, pourquoi il n'était pas venu présenter ses hommages à la reine Anne. Le duc s'inclina profondément et répondit que Sa Majesté le savait bien.

— Ah! oui, répondit Charles II en pâlissant.

L'audience fut courte, le duc se retira. La reine ne demanda plus à le voir. Quand Yousouf lui en parla ensuite, elle détourna la conversation, et, comme il insistait, elle le pria de ne plus lui rien dire à ce sujet.

— Le duc est le seigneur le plus accompli qu'il y ait en Espagne, en Europe peut-être; je conçois ton attachement pour lui, et, s'il y avait jamais une duchesse d'Astorga, elle serait heureuse entre les heureuses. Telle est mon opinion, Yousouf; maintenant que tu la sais, restons-en là.

— Il n'y aura jamais de duchesse d'Astorga, madame.

XXXIV

Ainsi que l'avait deviné la dchesse de Villafranca, l'amirante aspirait à jouer auprès de la reine Anne le rôle de d'Astorga près de la reine Louise. En conséquence, il se plaça sur son passage, dans tous les coins, n'épargna ni dépenses ni galanterie, lui fit offrir ses services par dix voix différentes et parvint à lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur lui.

Le reste se fit dans son imagination. Il se persuada qu'il était aussi amoureux que d'Astorga, qu'il avait la même passion et qu'elle produirait les mêmes effets. Une conversation entre M. de Mansfeld et M. de Darmstadt vous apprendra où les choses en étaient en Espagne, un an après le mariage de la reine. Ils avaient dîné tête à tête dans un des cabinets de l'ambassadeur. Celui-ci aimait à se soustraire au monde qui l'entourait et à manger avec quelque Allemand les affreux mets de son pays en fumant. C'étaient les courts instants où il était un peu lui-même; mais c'était aussi l'occasion de faire parler ceux dont il avait besoin. Il semblait si bonhomme, qu'on ne se défiait pas de lui, et la confiance venait dans ce tête-à-tête.

Ce jour-là, il faisait chaud, ils s'étaient établis sur une terrasse toute garnie de fleurs. Le beau ciel du Midi leur servait de tente; les étoiles et la lune étaient au-dessus de leur tête comme des girandoles de diamants. Le comte avait beaucoup flatté le prince et lui avait fait une querelle sur ce qu'il ne menait pas assez grand train et ne lui demandait pas assez d'argent.

— J'ai l'ordre de vous en donner beaucoup, mon prince, pour soutenir à Madrid l'honneur de votre maison et celui que vous avez d'être parent de la reine.

— A quoi dépenserais-je tant d'argent, monsieur? Je n'ai pas les goûts des seigneurs de mon âge, je fuis les plaisirs qu'ils recherchent, je me contente de faire ma cour au roi et...

— A la reine, interrompit le comte en souriant.

— A la reine, sans doute; n'est-ce pas mon devoir?

— Vous ne cherchez pas à vous faire remarquer? Vous n'avez envie de plaire à personne, pas même à cette mystérieuse dame qui vous occupait à votre arrivée ici? Vous ne l'aimez plus?

Le prince leva les yeux au ciel; il était tout en sentiment; on n'a pas nos idées dans ces pays-là.

— Vous l'aimez, et elle ne vous aime point?

— Hélas! non.

— Ne vous découragez pas, cela viendra. Vous êtes fait de façon à triompher de toutes les vertus, avec un peu de patience.

— Je ne crois pas.

— Eh! mon Dieu, ne voyons-nous pas sous nos yeux les choses les plus étranges. Lorsque la reine est arrivée, il y a un an, aurions-nous supposé qu'elle aimerait, qu'elle aimerait d'amour ce fou, cet idiot de roi? A son âge, avec sa beauté!

Le prince garda le silence.

— Vous la voyez souvent, la reine?

— Très-souvent.

— Et que pensez-vous d'elle?

— C'est un ange.

— Que pensez- vous des prétentions de l'amirante et de son imitation du duc d'Astorga?

— Ce que je pense, monsieur, ce que vous pensez vous-même, probablement; le parallèle n'est pas difficile à établir. Le duc d'Astorga est jeune et beau; l'amirante est laid, et sa jeunesse est finie. Le duc est grand, intelligent, illustre; l'amirante n'a que de petites inclinations, de petites vues, de petites idées; il ne brûlerait pas un fagot d'épines inutilement et ne jetterait pas des millions dans une fournaise, lors même que toutes les reines de la terre auraient soupé chez lui; le duc est brave comme un héros, l'amirante est lâche; le duc est loyal, l'amirante est improbe; enfin, puisque la reine Louise a résisté en l'aimant à cette réunion de perfections, comment la reine Anne ne résisterait-elle point à cet homme si incomplet, lorsqu'elle ne l'aime point, surtout?

— C'est ce que je pensais. Il est cependant en grande faveur auprès d'elle; elle le reçoit dans ses particuliers, elle accepte de lui des présents, elle lui envoie des douceurs de sa table; ce qui, ici, marque beaucoup.

— La reine croit avoir en lui un ami fidèle, elle lui accorde sa confiance, parce qu'elle se méfie de tout le monde et qu'elle a besoin d'être aimée, pour être bien servie. Ce n'est pas autre chose.

— Ah! la reine se défie! Il me semble qu'elle ne se défie pas de moi.

— Pourquoi s'en défierait-elle? Vous l'avez mariée, Vous affichez hautement l'intérêt que vous lui portez; elle est sous la protection spéciale de l'empereur, son beau-frère et votre maître. Elle ne peut que vous compter au nombre de ses meilleurs amis.

Le comte ne répondit point, il envoya plusieurs bouffées de fumée aux nuages et sembla hésiter pour faire une question qui lui échappa ensuite.

— La reine espère-t-elle avoir des enfants?

— Elle n'en parle jamais.

— Comment! elle ne le désire point?

— Peut-être le désire-t-elle, du moins elle n'en dit rien.

— Est-il vrai que le roi et elle soient dans une intimité de tous les instants, une de ces intimités qui laissent toute espérance aux amis de l'illustre maison d'Autriche? Vous devez savoir cela, mon prince, et l'on fait là-dessus beaucoup de contes auxquels j'ai peine à croire.

— Je ne sais rien de plus que les autres, monsieur, répliqua sèchement M. de Darmstadt, incapable de comprendre les vues tortueuses d'un homme aussi perfide que le comte de Mansfeld, et s'offensant sérieusement de cette atteinte à l'inviolable pureté de son idole.

Le comte vit qu'il avait été trop loin et retira ses troupes. Cependant l'intrigue qu'il avait ourdie n'avançait pas; tout restait dans le même état que sous la reine Louise. La maison d'Autriche n'avait pas obtenu une

garantie de plus. Il fallait bien sortir de cette indécision : les instruments qu'il avait choisis avec tant de difficultés et de précautions ne marchaient point à sa guise; il se décida à risquer encore, sauf à se retirer de nouveau, s'il rencontrait de la résistance.

— Vous ne me demandez plus ce que j'attends de vous en échange de votre régiment et de ce qui doit le suivre, mon prince.

— Que voulez-vous! je ne sais pas deviner les énigmes, et vous ne m'avez rien dit qui pût me mettre sur le chemin ; je me laisse faire et j'attends.

— Depuis un an, vous attendez toujours.

— Oui.

— Et sans impatience?

— Aucune.

— Eh bien, je vais vous le dire aujourd'hui.

— Vraiment! je vous écoute.

— Mon cher prince, vous allez vous faire faire un équipage magnifique, entièrement neuf, pour vous, vos gens, vos chevaux et votre livrée.

— Cela n'est pas difficile, avec les propositions que vous m'avez faites tout à l'heure ; j'y consens. Après?

— Vous afficherez un luxe étourdissant dans votre logis, et vous y recevrez beaucoup de monde ; vous donnerez des diners, des soupers surtout; vous y prierez les comédiennes les plus renommées et les seigneurs les plus connus pour leurs débauches et leur vie de plaisirs.

— J'y consens encore, bien que cela ne me plaise nullement. Ensuite?

— Vous tâcherez d'avoir un duel qui fasse beaucoup parler de vous et où vous vous conduirez comme vous savez le faire.

— J'ai justement deux ou trois courtisans à qui je ne serais pas fâché de donner une leçon ; de toutes vos prescriptions, c'est celle qui me plaît davantage.

— On parlera donc de vous dans tout Madrid, dans toutes les Espagnes. Une seule chose manquera à votre gloire, et, sans vous l'imposer précisément, je désire que vous vous y prépariez.

— Qu'est-ce donc?

— Vous sentez-vous le courage et l'adresse de combattre un taureau?

Le prince fit un mouvement de surprise.

— Un taureau? Mon cher comte, nous autres Allemands, nous ne voyons ces bêtes-là qu'à la boucherie. Je n'ai jamais essayé pareil métier et j'y serais fort maladroit.

— Ah! si vous pouviez cependant! il y a des grands, toréadors plus habiles que les toréadors de profession, qui seraient ravis de faire de vous un élève; adressez-vous à eux.

— Je tâcherai. Est-ce tout?

— Avant de vous apprendre le reste, dites-moi si a reine n'a pas un nouvel amoureux; car, en ce pays, c'est une profession comme une autre. On m'a parlé du comte de Cirfuentès.

— Je le crois, du moins il en a toutes les apparences.

— Ce n'est pas un homme dangereux, assure-t-on.

— Il est fort brave et il a déjà parlé d'écarter de son chemin l'amirante de Castille, qui lui déplaît.

— L'amirante est homme à s'écarter tout seul si on le menace; cela est assez bien vu, ils se détruiront l'un par l'autre.

— Vous tenez donc bien à la vertu de la reine?

— Peut-être.

— Maintenant, m'achèverez-vous vos instructions?

— Faites d'abord ce que je vous ai demandé, et puis après, je vous dirai le reste.

XXXV

L'amirante commença à imiter *à peu près* la magnificence du duc d'Astorga; ce fut la seule chose qu'il imita, avec la passion qu'il afficha pour la reine, mais qu'il ne sut pas exprimer comme le beau et galant duc.

Le prince de Darmstadt pouvait lutter avec lui d'élégance, et, en puisant dans le trésor dont il avait la clef, ce lui fut chose très-facile.

Tout à coup, on lui vit monter sa maison, louer des laquais, enrôler des pages. Il commanda des habits superbes, donna des festins, remplit enfin toutes les conditions qu'il avait acceptées, jusques et y compris les comédiennes. Ce fut une rumeur à la cour; on ne parla bientôt plus que de lui. La reine entendit son nom dans toutes les bouches; naturellement, elle s'occupa de lui davantage, et, dans ses entretiens avec le roi, elle l'amusa des récits de ses somptuosités fabuleuses.

La première fois qu'il vint chez elle en pourpoint de satin blanc, brodé d'or, avec des joyaux et des dentelles de toute beauté, elle lui demanda s'il avait hérité de l'empire, et ne put s'empêcher d'en plaisanter doucement.

— Quoi! madame, répliqua-t-il, en rougissant malgré lui, on vous a dit... ?

— Que vous meniez un train digne de votre nom et que vous le portiez très-haut, mon cousin ; je ne saurais que vous en louer.

Le prince tremblait au chapitre des comédiennes; si la reine en était instruite, elle n'en fit pas semblant ; il ne s'aperçut pas qu'elle eût plus de froideur pour lui ; elle le traita à l'ordinaire avec amitié, avec bienveillance, avec un intérêt qu'augmentait le souvenir de la commune patrie, mais ni lui, ni l'amirante, ni les autres soupirants ne purent éveiller chez elle un sentiment plus violent et plus tendre. Elle aimait le roi! Quelque étrange que cela puisse paraître, cela est positif et réel.

Elle s'y attacha d'abord dans cette première nuit de noces, par pitié, par la compassion que lui inspira ce pauvre infirme ; puis, en l'étudiant davantage, elle découvrit sous cette folie, un grand cœur, une intelligence arrêtée dans son essor, mais vaste; une bonté réelle et toutes les qualités d'un homme de bien et d'un grand roi. Cette âme magnanime et généreuse souffrait dans sa frêle enveloppe, comme ces plantes géantes qu'on étouffe sous une cloche. La folie en fut la conséquence inévitable; cette volonté, abattue faute de moyens d'exécution, tourna en désespoir.

Ses regards trouvèrent mille charmes en ce visage pâle. Elle reconnut une beauté de lignes très-remarquable, que l'expression de la souffrance continuelle dénaturait. Elle *reconstruisit* pour ainsi dire cet homme tel qu'il aurait dû être sans la maladie, et elle adora cette image, en y ajoutant ce charme si puissant sur le cœur des femmes en général, d'une grande douleur à consoler. Ce sentiment qu'on appellera comme on veu-

dra, prit chez cette femme tout le caractère de l'amour. Il en eut les empressements, les angoisses, les agitations, même les jalousies. Elle trembla que le roi n'aimât la reine mère plus qu'elle, et cependant, chose bizarre, elle s'associa au culte que rendait Charles II à la mémoire de sa première femme.

Disait-elle bien franchement sa pensée? Je ne sais; mais elle écoutait avec une quiétude apparente ses longs discours sur la feue reine, ses plaintes, ses regrets. Elle priait avec lui; elle célébrait avec lui tous les anniversaires institués par sa douleur, comme une station sur la route du Calvaire.

Charles II s'attacha à elle, non pas passionnément : sa nature faible avait donné à l'amour, dans son premier essai infructueux, tout ce qu'elle était susceptible de donner; cependant la tendresse qu'il porta à Anne de Neubourg fut encore assez vive pour lui laisser l'espérance, à elle, d'effacer le souvenir d'un fantôme. Elle eut même cet aveuglement!

Il est facile de comprendre combien les autres hommes entraient pour peu de chose dans une vie arrangée ainsi. Elle reçut avec bienveillance les respects et les soins de l'amirante, et celui-ci, qui n'aimait que par amour-propre, s'y trompa. Le prince de Darmstadt ne s'y trompa pas, lui! Il était plus difficile à satisfaire, et les apparences n'étaient point le but où il visait.

Le comte de Mansfeld allait à toutes ses fêtes, il le voyait aussi souvent le matin, et lui donnait mille louanges sur la manière dont il exécutait ses promesses.

— C'est bien, mon prince : on parle de vous partout. On en parle même dans l'appartement du roi, je sais que la reine en est fort occupée.

— Quand apprendrai-je le reste?

— Bientôt, bientôt! un peu de patience.

De la patience, le prince en avait beaucoup et on la lui rendait facile; l'or dont on le comblait lui faisait la vie douce; il avait ses flatteurs et ses courtisans, il avait ses faux amis et ses envieux, tout ce qu'on a quand on est riche. La reine lui donna, dans une autre visite, une patente de mestre de camp, ou du moins du grade correspondant à ce titre en Espagne; il ne l'avait pas demandée, ce fut pour lui une grande joie et il s'en alla vite la porter au comte de Mansfeld, plus joyeux encore que lui.

— La reine vous a remis cette patente, et vous ne l'en aviez pas importunée?

— Non.

— Elle s'occupe fort de vous, à ce qu'il paraît; car c'est elle, je le sais, qui a sollicité, il y a huit jours, cette place pour vous la donner. Elle a parlé au roi de vous, elle lui en parle sans cesse. Vous êtes son parent, et elle soutient sa famille, ajouta-t-il en riant; cependant nous avons ici le vieux comte de Rinfeld, le cousin issu de germain de la duchesse sa mère; il implore un régiment depuis bien des mois, il n'est sans doute pas siégé trop que vous ne chase, je pas car qu'il l'ait obtenu.

— Vous me flattez, comte; je ne puis croire à tant de bienveillance de la part de la reine.

— Croyez-y, mon prince, je sais parfaitement ce que je vous dis.

En effet, le comte de Mansfeld avait auprès de la reine un espion à ses gages; ce n'était ni plus ni moins que sa première femme allemande; pleine de cupidité et d'avarice, elle avait espéré trouver dans son auguste maîtresse une vache à lait facile à exploiter. L'infirmité du roi lui laissait supposer qu'une aussi jeune princesse chercherait des distractions en dehors de son devoir : elle comptait en être la confidente et en recueillir les fruits des deux parts.

La vertu d'Anne de Neubourg, la stricte rigidité de sa conduite, surtout son amour pour le roi, ne lui laissèrent aucune espérance de ce côté, elle se retourna autrement. Le comte de Mansfeld voulut l'acheter, elle se vendit avec des restrictions. Afin d'être payée plus cher, elle ne lui raconta que ce qu'il voulait savoir, elle lui dépeignit les sentiments de la reine tout différents de ce qu'ils étaient, et l'amusa ainsi par de faux rapports qu'il lui payait, je l'ai dit, au poids du mensonge, bien plus pesant dans la balance des hommes que la vérité.

En même temps, elle vendit sa protection et prit de toutes mains. Tel était l'aveuglement de la reine sur cette femme, qu'elle ne s'apercevait de rien, et qu'elle lui conserva sa confiance. Il est si difficile de déraciner les vieilles amitiés et les vieilles erreurs!

Ainsi, par cette madame de Riberg, le comte apprit les empressements de la reine pour le prince de Darmstadt. Selon elle, Anne avait pensé d'elle-même à lui faire donner ce grade, tandis que madame de Riberg l'y avait engagée et lui en avait suggéré la pensée, comme une chose agréable à sa maison. C'était en le lui répétant plusieurs fois, même devant Charles II, qu'elle avait obtenu cette faveur; on pouvait dire, à proprement parler, qu'elle venait de la Riberg et non pas de la reine. Mais le comte de Mansfeld et le prince y furent trompés, la reine acceptant volontiers vis-à-vis d'eux le bénéfice d'une démarche dont sa famille avait été la cause et le but.

Trois jours après celui où il avait été nommé mestre de camp, le prince donna une superbe fête à tous les jeunes seigneurs, à tous les débauchés et aux plus jolies comédiennes de Madrid.

L'amirante ne manqua pas d'y paraître en grande parure et avec tous les joyaux de sa maison sur le corps. Il fut entouré aussitôt par ces belles filles, que ses pierreries alléchèrent, et à qui il avait fait jadis une part de ses pistoles. Il les reçut du haut de sa fidélité et de sa passion déclarée pour sa souveraine, en leur demandant pour qui elles le prenaient de s'attaquer ainsi à lui devant tant d'honorables seigneurs, lorsqu'il ne les cherchait point.

Elles n'en firent que rire et continuèrent, le suivant toujours et suivies elles-mêmes par cette folle jeunesse qui riait de tout.

Il en fut ainsi jusqu'à l'heure du souper, où on le plaça entre deux des plus célèbres et des plus à la mode, qui l'attaquèrent de propos.

— Tu es donc décidé à conserver ton air grave, seigneur amirante? Ni nos yeux, ni le vin de Rota, ni le vin de Chypre, ni toutes ces liqueurs délicieuses que nous voyons là ne te feront même pas sourire une fois?

— C'est le beau Ténébreux, dit une autre.

— Ne serait-ce pas don Quichotte? continua une troisième.

L'amirante était bien fait, mais grand et maigre; aussi cette épigramme fut accueillie avec applaudissement.

— Et pourquoi le seigneur amirante est-il si sérieux et si cruel? recommença une Sévillane, arrivée depuis peu et ignorante des événements de cour.

— Pourquoi? s'écria-t-on de toutes parts. Vous êtes la seule personne qui l'ignore.

— Il faut le lui conter.

— Qui le lui contera?

— Moi, dit la première chanteuse du théâtre de la cour.

— Ah! voyons, voyons!

— Vous ne sauriez pas lui bien dire les choses, messieurs; les femmes seules comprennent ces sentiments-là.

— Même les chanteuses?

— Est-ce que ce n'est pas notre métier? reprit l'actrice avec un fin sourire.

— Dis alors l'histoire de l'amirante.

— Ne plaisantez pas, on peut l'intituler : *Histoire d'un duc, d'un amirante et de deux reines*. Je connais beaucoup de romans moins intéressants que celui-là.

— Nous écoutons.

— Il y avait un duc, un duc espagnol, beau, bien fait, brave, noble, généreux entre tous. Ce duc s'éprit d'une passion pour sa reine, d'une passion pleine de folie et d'enthousiasme; il alla jusqu'à brûler ses trésors pour ne pas laisser profaner le palais où il l'avait reçue.

— Pauvre d'Astorga!

— Cette reine mourut, et le beau duc se consacra aux regrets. Qui l'a vu, mesdames? N'est-il pas mille fois plus beau depuis son désespoir? Avec ses vêtements sombres, il ressemble à ces superbes portraits que le roi a dans sa galerie.

— C'est vrai, c'est vrai.

— Passons à l'amirante maintenant; nous avons vu le modèle, voyons la copie.

— Ah! la copie, ce n'est pas tout à fait semblable, il s'en faut bien un peu. Je ne commencerai pas ce portrait comme l'autre; c'est bien un duc, un noble duc, le plus duc et le plus noble de toute l'Espagne; mais...

— Mais...? s'écrièrent tous ces étourdis. Voyons la fin.

— Mais, ce n'est pas le plus beau, le plus brave, le plus généreux des ducs, comme l'autre.

— Insolente!

— Je tiens mon duel, pensa le prince de Darmstadt. Monsieur l'amirante, dit-il tout haut, mademoiselle est à ma table, sous ma protection; je ne souffrirai pas qu'elle soit injuriée, je vous en préviens.

— Même lorsqu'elle injurie ceux qu'elle doit respecter?

— Je n'excepte rien, monsieur le duc.

— C'est bien, monsieur le prince.

Et il prit un air de résistance et de dignité offensée, qui promettait ce qu'il ne pouvait tenir.

— Ensuite? la fin de l'histoire? dirent-ils tous en même temps.

— Elle n'est pas longue, la fin de l'histoire, car elle n'existe pas. Le copiste voulut être amoureux aussi, mais il ne s'y prit pas comme son modèle. Il ne brûla rien du tout, pas même son cœur; il afficha une flamme inutile.

— Inutile?

— Seriez-vous par hasard aimé de la reine, monsieur l'amirante?

La comédienne lança cette phrase comme une fusée d'indignation. La reine était vénérée de tous, même de ces sortes de gens. L'amirante ne répondit que par une mine avantageuse, qui souleva une tempête.

Le comte de Cifuentès, placé tout près de lui, s'écria, dans un langage tout soldatesque, qu'il en avait menti.

Le prince de Darmstadt se leva le premier. Du ton le plus poli et le plus ferme, il imposa silence aux uns comme aux autres, ajoutant, les yeux fixés sur l'amirante :

— Le nom sacré de Sa Majesté la reine a trop été mêlé à des plaisanteries; qu'on ne le prononce plus, que tout finisse, monsieur le comte, pour ce moment du moins, je vous le demande en grâce; plus tard, vous serez libre de reprendre le discours, mais après moi.

Le comte de Cifuentès, auquel il s'adressait, marmotta dans sa barbe que le prince de Darmstadt devait examiner ses écrins et ses baguiers, avant de laisser sortir les convives, parce que certains grands seigneurs ne se faisaient pas faute de remplir les leurs aux dépens de leurs amis.

L'amirante l'entendit à merveille, mais il fit semblant de ne l'avoir pas entendu; plusieurs seigneurs relevèrent le mot, en en réclamant l'explication.

Le comte se défendit de la donner, on le poussa dans ses derniers retranchements.

— Un peu de patience, messieurs! Beaucoup d'entre vous se taisent et ne se croient pas offensés, ils savent que pareille accusation ne peut pas les atteindre; quant aux autres, en sortant de ce palais, lorsque nous serons dans la rue, que je n'aurai plus d'hôte à ménager, je leur dirai ce qu'ils désirent savoir. D'ici là, buvons.

— Buvons! reprit M. de Darmstadt.

A dater de ce moment, la fête languit et la gaieté ne revint plus.

XXXVI

L'amirante avait la réputation en effet, et à juste titre, à ce qu'il paraît, de n'être ni un homme probe, ni un homme brave. Il avait déjà passé à travers plusieurs duels, comme le singe de la Fontaine dans son cerceau. Il appelait cela s'en être bien tiré; mais les rieurs n'étaient pas de cet avis, et on l'avait chansonné sur tous les airs.

Cependant sa grande naissance, ses biens immenses, sa situation à la cour, l'avaient soutenu bon gré, mal gré; beaucoup de gens même ne convenaient point de ses prouesses malhonnêtes, pensant qu'avec son esprit, il arriverait à quelque haut poste, et qu'il fallait se le conserver.

Cependant l'insulte du comte de Cifuentès était si publique, qu'on ne prévoyait pas trop comment il s'en tirerait sans dégaîner.

Lorsqu'on se leva de table, le marquis de San-Estevan provoqua M. de Cifuentès à sortir dans la rue, ainsi qu'il l'avait dit, pour nommer devant les témoins qui voudraient y assister, celui des convives qu'il avait désigné. Cifuentès y consentit immédiatement à une seule condition, c'est que l'amirante serait de la partie.

— Je tiens expressément à ce qu'il soit prévenu, messieurs; ainsi, amenez-le avec vous.

On chercha l'amirante, il avait disparu, il fut impossible de le trouver nulle part, et l'on apprit des domestiques que ses gens étaient partis précipitamment, sur son ordre, et sans prendre le temps d'allumer leurs torches.

— Il a donc eu bien peur! murmura Cifuentès.

N'importe, messieurs, venez toujours... Vous, monsieur de San-Estevan, vous, monsieur de Friggiliana, vous me donnez votre parole que vous irez répéter demain, à don Henriquez de Transtamare, ce que je vais vous dire à l'instant?

Les deux seigneurs donnèrent la parole demandée.

— Maintenant, allons dans cette rue del Principe, nous n'y resterons pas longtemps, vous serez satisfaits, et nous reviendrons achever la nuit près de ces nymphes, qui jouent là-bas un lansquenet furieux. N'est-ce pas votre avis?

L'avis fut unanime, ils sortirent tous, par la porte du jardin, c'est-à-dire une douzaine qu'ils étaient, et se mirent en cercle dans la rue, Cifuentès au milieu. Ce sont des mœurs dont nous n'avons pas idée. Ils ne s'étaient point aperçus que le prince de Darmstadt les avait suivis. Il resta caché dans l'ombre, mais de façon à tout entendre.

— Par ma foi, messieurs! reprit le comte, je suis charmé de m'expliquer avec vous, de vous assurer que je ne pense pas à offenser Vos Excellences; ce qui ne m'empêchera pas d'offrir un petit coup d'épée à celui ou à ceux d'entre vous qui le voudront, vous n'en doutez pas?

— Pas de folies, messieurs, interrompit le comte d'Aguilar; ceux qui ne sont pas insultés n'ont pas besoin de troubler la paix du roi. Que le comte s'explique, ils n'ont pas besoin d'autre chose.

— Eh bien, messieurs, je voulais dire en face, à dom Thomas-Henriquez de Cabura, duc de Rioseco, comte de Transtamare, comte de Belgar, amirante de Castille, qu'il a toujours été un poltron et un voleur; de plus, qu'il en a menti en voulant laisser comprendre que Sa Majesté la reine l'honorait de son attention. Il n'a pas jugé convenable de rester pour recevoir le compliment en face; c'est pourquoi je prie le marquis de San-Estevan et M. de Friggiliana de ne pas oublier la parole qu'ils m'ont donnée; il se battra peut-être, cette fois.

Les seigneurs répondirent qu'ils n'y manqueraient pas et qu'on pouvait maintenant rentrer dans le palais.

— Un instant, messieurs! dit le prince en se montrant. J'ai aussi un mot à ajouter.

Tous le saluèrent.

— Je remercie M. de Cifuentès de sa courtoisie, il n'a pas voulu me désobliger en continuant chez moi une querelle que j'avais interrompue. Cependant il doit se rappeler aussi que, cette querelle, je songeais à la reprendre plus tard. Je le prie donc de vouloir bien en tenir note. Il a droit à l'amirante avant moi, ce sera probablement une affaire terminée demain. Ensuite, j'espère que le comte de Cifuentès ne me refusera pas l'honneur d'une rencontre, honneur que je ferai demander aussi à l'amirante; à vous, monsieur, je le demande pour avoir défendu la reine chez moi, devant moi, son parent et son serviteur, ce qui semblait supposer que je n'en étais pas capable; quant à l'amirante, il a osé insulter la reine, et c'est un combat à mort qu'il me faut avec lui.

— Monsieur, pour moi, c'est un grand honneur que de me mesurer avec vous, et je vous le demanderais sur-le-champ, si je n'avais juré de me venger d'abord de ce couard, plein de vanité et de forfanterie.

— Rentrons, messieurs; les femmes, le vin et les cartes nous attendent. Restons jusqu'au jour et oublions tout ce qui nous a troublés.

Ils rentrèrent en effet, plus gais, plus fous qu'avant la querelle; ils passèrent le reste de la nuit a rire, à jouer et à boire. Lorsque tout fut levé dans Madrid, ils se séparèrent, les uns pour se reposer, les autres pour s'occuper du combat qu'ils voulaient organiser. En conséquence, ils prirent le chemin du palais de l'amirante, qu'ils trouvèrent encore au lit et qu'ils firent réveiller pour affaire urgente.

Quelle urgence que celle de se faire passer une épée au travers du corps!

L'amirante était l'homme le plus adroit, le plus séduisant, le plus dangereux de toutes les Espagnes. Paresseux de corps comme une couleuvre, il avait une activité d'esprit immense, et sa paresse devenait une grâce par la façon dont il la gouvernait et s'en faisait un masque.

Les seconds de Cifuentès entrèrent dans sa chambre; il était étendu sur son lit, et leur demanda en bâillant comment ils pouvaient être levés de si bonne heure, après la nuit qu'ils avaient passée.

— Par une raison bien simple: c'est que nous ne nous sommes pas couchés, répondirent-ils.

Il en plaisanta et se mit ensuite à les entortiller sous mille plis de son esprit, jusqu'au point de ne pas leur laisser la possibilité de dire un mot de leur mission, à moins de l'entamer brusquement, ce que San-Estevan se décida à faire. Il coupa l'amirante au beau milieu d'une phrase, la plus charmante du monde, et lui dit tout droit :

— Ceci est délicieux, amirante; mais nous sommes venus ici pour autre chose.

— Serais-je assez heureux pour pouvoir vous rendre quelque service, messieurs?

— Par ma foi, oui! reprit San-Estevan; tu peux nous montrer que tu n'es pas un poltron et que la grandesse d'Espagne ne sera pas déshonorée par toi.

L'amirante se mit à rire.

— Ah! la bonne plaisanterie! répliqua-t-il.

— Tu prends cela pour une plaisanterie?

— Sans doute. Est-ce que, si c'était sérieux, tu me le jetterais ainsi à la face? Continue, je t'écoute.

San-Estevan, stupéfait de tant d'effronterie, lui raconta sans préambule ce qui s'était passé la veille après son départ, les deux duels auxquels il devait répondre et ce que l'on attendait de lui, en cette occasion.

Il l'écouta le sourire sur les lèvres, avec le même sang-froid, et sans l'interrompre.

— C'est là tout? demanda-t-il.

— Et que veux-tu de plus?

— Je voudrais que des gens raisonnables ne me répétassent pas les propos des ivrognes, et ne voulussent pas y donner la créance qu'ils ne méritent pas. C'est leur faire trop d'honneur que de les relever.

Les deux seigneurs se regardèrent stupéfaits.

— Je te jure, dit San-Estevan, qu'il n'y a point ici de propos d'ivrognes et que nous étions tous de sang-froid lorsque ceci s'est passé.

— Bon! bon! cela te plaît à dire.

— Je te jure encore que je ne me serai pas en vain mêlé de ceci, et que tu te battras, ou, si tu ne te bats pas, surtout avec cet étranger, nous sommes quinze seigneurs au moins qui te souffletteront jusque chez la reine, j'en prends l'engagement pour eux.

— Et moi, je ratifie, dit Friggiliana.

L'amirante comprit que la chose prenait des propor-

tions immenses, et qu'il ne s'agissait pas là de tours de passe-passe. Il chercha à louvoyer et à gagner du temps, pour préparer son échappatoire.

— Tout beau! tout beau! messieurs, un peu de patience et de sang-froid. Rien ne vous autorise à m'injurier de pareille façon, et, puisque vous voulez que cela soit sérieux, on sera sérieux.

— Vrai! tu te battras?

— Si je me battrai? Certainement. Seulement je ne suis point un écervelé comme vous et j'aime à faire les choses carrément.

— Eh bien, alors, aujourd'hui...?

— Aujourd'hui, sans doute. Laissez-moi le temps de me lever, de chercher des seconds. Vous êtes ceux de Cifuentès?

— Oui.

— J'en aurai deux bons à vous opposer. Dans la journée, vous entendrez parler de moi.

— Nous en entendrons parler tout à l'heure. Nous nous en allons au lever du cardinal, et certainement quelqu'un de cette nuit y sera comme nous; tu peux compter que l'histoire sera connue, racontée et commentée.

— Oui, comme on raconte, avec des mensonges.

Le roi d'Espagne avait alors pour président de son conseil le cardinal Porto-Carrero. Il était Génois des Boccanegra, depuis longtemps devenus Espagnols par le mariage d'une héritière de Porto-Carrero, qui lui avait imposé son nom et ses armes, ainsi que cela se fait en ces pays. Il était archevêque de Tolède, prince et chancelier des Espagnes; il aimait peu la reine, mais il ne s'était pas déclaré contre elle, comme il le fit plus tard. Il avait une grande puissance sous un roi faible. San-Estevan et surtout Cifuentès étaient fort de ses amis; il y avait donc à attendre toute protection de sa part, et le marquis ne put s'empêcher de dire à l'amirante que certainement le cardinal ne souffrirait pas qu'on se moquât de son pays.

Après la promesse positive du duc de Riosecco, les seigneurs s'en allèrent chez le cardinal, où Cifuentès les attendait impatiemment. Il apprit avec bonheur qu'il aurait sa vengeance et qu'il pourrait enfin se débarrasser de son rival.

— Ah! dit-il, je le tuerai comme un chien! il y a longtemps que cet homme m'ennuie.

Il se montra si gai et si gaillard le reste du jour, qu'on ne le reconnaissait pas. San-Estevan resta chez lui, suivant les usages, et n'en sortit pas, attendant les seconds de l'amirante, et ne doutant pas qu'il ne les eût choisis dans la grandesse ou dans les officiers distingués qui servaient en Espagne. Il vit entrer chez lui, vers la fin de la journée, deux hommes parfaitement inconnus, dont l'un avait un fort grand air, bien qu'il portât un costume simple; l'autre, au contraire, magnifiquement vêtu, ressemblait à un coupe-jarret. Ils s'annoncèrent comme envoyés par l'amirante. Le marquis leur fit demander leur nom.

Le premier se dit le prince de Vaudemont.

Le second, le capitaine Rodillard de Croizille, attaché à la personne du prince lorrain.

Le prince de Vaudemont était demi-bâtard du duc de Lorraine, qui avait à moitié épousé sa mère, puisqu'il avait une autre femme vivante quand il la prit. Il s'était mis depuis longtemps au service d'Espagne, par haine contre Louis XIV, qui lui disputait un peu son rang de prince. Il en avait obtenu (de l'Espagne) beaucoup d'honneurs et de richesses; en ce moment, il arrivait incognito à Madrid, pour tâcher d'avoir la vice-royauté du Milanais, qui lui était promise depuis bien longtemps. Ami de l'amirante, du prince de Darmstadt, et devenu serviteur de la reine, il ne pouvait tomber mieux, pour arranger les différents.

Il était descendu chez l'amirante, ne voulant pas annoncer trop haut sa présence à Madrid, et n'avait pour toute suite que deux valets et le capitaine Rodillard, son *bravo*, comme nous disons en Italie. L'amirante lui raconta ce qui se passait, dont il s'ennuyait fort; M. de Vaudemont lui dit de le laisser faire et qu'il le tirerait de là à la satisfaction générale.

San-Estevan reçut le prince avec la déférence due à son rang, tout en sachant garder le sien, tout en sachant surtout se maintenir dans les limites imposées par son rôle de second. Le prince entama le fond de la querelle; le marquis répondit qu'il n'y avait rien à voir là-dessus, que l'insulte était flagrante, publique, que Cifuentès ne se prêterait à aucune excuse, et que, quant à lui, il ne se mêlerait de rien, si ce n'est de régler les conditions du combat.

Vaudemont mit en avant la reine, les édits. San-Estevan répliqua que cela ne les regardait point et qu'il fallait dégainer. Rodillard retourna sa moustache: il s'écria que le seigneur marquis était dans le vrai et que tous les parlementages ne pouvaient conduire à rien. Le prince, alors, prit un air magnanime en ajoutant :

— Puisqu'on ne peut l'éviter, demain matin, derrière le jardin du palais, nous vous attendrons, messieurs. C'est, je crois, l'endroit le plus propice, nous n'y serons pas dérangés.

— Nous pouvons en assurer le comte de Cifuentès?

— Vous le pouvez, monsieur.

— A demain donc, monsieur. A sept heures, il n'y a personne encore de ce côté; en un quart d'heure, tout sera dit.

— Je l'espère, monsieur; car je compte aller au lever du cardinal, où j'ai rendez-vous avec plusieurs de mes amis.

— Cela étant, monsieur, nous irons ensemble: j'y dois paraître également.

— A moins, monsieur, qu'un de nous deux...

— Ah! c'est trop juste! il y a des chances.

Ils se séparèrent avec toutes les apparences de la courtoisie, et Vaudemont ne perdit pas son temps. Il arrangea tout, ainsi qu'il l'avait promis à l'amirante, auquel il rendit compte le soir du résultat de ses démarches, et qui se coucha tout joyeux, remerciant sa bonne étoile de lui avoir envoyé justement ce jour-là cet ami si fidèle.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : même esprit, même intrigue, même finesse, même loyauté élastique; seulement, Vaudemont était brave. En sa qualité d'ambitieux intelligent, il comprenait tout chez les autres, il se servait de leurs vices comme de leurs qualités pour parvenir, et il *aimait*, dans son ami l'amirante, cette disposition ennemie de la bataille, parce qu'elle l'écartait de son chemin et lui ôtait tout ennui de rivalité. L'amirante l'aurait certainement emporté sur lui en Espagne, à cause de sa naissance et de la position de sa famille, s'il n'avait pas eu ce *léger défaut*, assez nuisible à un général d'armée.

Vaudemont le servait donc toujours de manière à le contenter, tout en étalant aux yeux des autres ce que

l'amirante ne cachait qu'à moitié; il y gagnait de toutes manières.

Le lendemain, à l'heure convenue, ils arrivèrent au rendez-vous, l'amirante faisant la meilleure contenance du monde; le capitaine Rodillard, qui n'était pas dans le secret, se léchait les lèvres, et M. de Vaudemont conservait toute la dignité de sa situation bien connue.

En arrivant sur le terrain du combat, les adversaires et les témoins se saluèrent, et Cifuentès dit vivement:

— Commençons tout de suite, messieurs, s'il vous plaît.

XXXVII

— Nous avons d'abord les mesures à prendre, dit Vaudemont.

— Elles sont prises, la place est choisie, hâtons-nous. En venant ici, j'ai rencontré certaines figures qui ne me plaisent pas; nous pourrions être interrompus, et c'est ce que je ne veux point. En garde donc, messieurs, et Dieu pour le bon droit!

— Un instant, un instant! reprit le prince, qui vit l'amirante pâlir; nous ne pouvons nous hâter ainsi. Nous sommes des gentilshommes et nous devons prendre les précautions voulues. Nous connaissons tous les édits. Votre parole, messieurs, qu'en cas de découverte, nous ne nous trahirons pas?

— Oui, oui, monsieur, vous y pouvez compter; dépêchons, je vous prie! cela ne doit pas rester plus longtemps en suspens, allons vite.

L'amirante, malgré son empire sur lui-même, tourna les yeux autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un. Il aperçut, dans le coin d'un bouquet d'arbres, deux hommes, il respira; ces deux hommes se montrèrent, il les reconnut; ce n'était pas là ce qu'il attendait. Mais ces deux hommes avaient été vus de ses adversaires.

— Attention, messieurs! et faisons bien, dit San-Estevan; nous ne sommes point seuls. Voici là-bas le prince de Darmstadt et le comte de Mansfeld, qui viennent juger le courage espagnol... Monsieur l'amirante, défendez-vous, s'il vous plaît. Cifuentès est tout prêt à l'attaque.

L'amirante avait déjà l'épée à la main, il fit quelques passes toutes tremblantes; évidemment, il avait peur. Quelques instants encore, et il donnait tout à fait un triste spectacle. Un bruit de chevaux et de pas précipités lui fit monter un peu de sang au visage.

Deux exempts de cour, un alguazil et des estafiers du palais se précipitèrent entre les combattants, en s'écriant:

— La paix du roi, messieurs!

— J'en étais sûr, dit Cifuentès.

— De la part de Sa Majesté la reine.

— Rien n'y manque! ajouta San-Estevan. Et cela devant des étrangers! Mais il nous le payera.

Les épées rentrèrent au fourreau, et l'amirante, ainsi que le prince de Darmstadt, qui s'était approché, et qui reçut aussi sa communication, furent priés de suivre l'exempt au palais, où, leur dit-on, la reine les attendait. Le comte de Cifuentès devait les suivre.

— Monsieur le prince de Vaudemont, reprit San-Estevan, c'est affaire à vous: vous savez préparer les choses et les dénouer, je vous en félicite.

— Défense expresse de Sa Majesté de vous rencontrer de nouveau, messieurs, interrompit l'alguazil en voyant ces dispositions hostiles. Rentrez chez vous, je vous prie et souvenez-vous que l'on vous surveille.

Il fallut se séparer, pendant que les principaux acteurs étaient conduits devant la reine, ce qui les affectait d'une manière tout opposée. Le prince de Darmstadt et Cifuentès enrageaient, l'amirante se trouvait au comble de ses vœux. Il croyait avoir fait preuve de bonne volonté et conserver en même temps la vie et la considération publique. La trame était simple et très-facile à ourdir, en même temps qu'elle était sûre. Le prince de Vaudemont avait été chercher la Berlips, l'éternel pivot des intrigues de cette cour. Il lui avait raconté l'histoire, sous prétexte de rendre un grand service à la reine, dont le nom se trouvait mêlé à cette aventure. La Berlips ne manqua pas de prévenir Anne de Neubourg de cette querelle. Elle avait un double but: le comte de Mansfeld lui avait vivement recommandé de faire ressortir les *égarements* de l'amirante; c'était le cas ou jamais.

La reine, en apprenant ce duel dont elle était la cause, jura qu'il ne s'accomplirait pas et obtint un ordre pour séparer les combattants, se promettant d'user de ses droits de femme et de reine, pour mettre un terme à une discussion dangereuse, où elle pouvait laisser sa réputation et où ses amis pouvaient laisser leur vie.

On a vu ce qui en résulta. Aussitôt que la reine eut appris l'arrivée des seigneurs au palais, elle donna ordre qu'ils fussent introduits. Par un grand hasard, elle était seule. La reine mère se trouvant fort malade dans une maison des champs qu'elle possédait sur la route de Tolède, le roi était allé passer deux jours avec elle; elle avait désiré que sa bru ne l'accompagnât pas. Elles s'aimaient peu. Anne était jalouse de sa belle-mère et trop franche pour dissimuler qu'elle ne la voyait pas avec plaisir.

L'amirante, Darmstadt et Cifuentès furent admis en sa présence, au moment où elle se rendait à la messe. Anne de Neubourg était très-belle, on le sait. Le caractère de sa beauté avait beaucoup changé depuis son arrivée en Espagne. Un voile de tristesse couvrait ses traits, ses yeux n'exprimaient plus le calme et l'insouciance. L'amour qu'elle portait au cœur, la certitude de ne le voir jamais satisfait, lui inspiraient une mélancolie incurable.

Toujours fraîche et blanche comme un bouquet de muguets et de roses, elle avait beaucoup maigri. Sa taille y avait gagné une souplesse et une grâce qui lui manquaient peut-être alors qu'elle était une appétissante enfant de l'Allemagne. Ce jour-là, elle portait un grand voile noir; la mantille lui étant interdite, de par les lois de l'étiquette, elle s'enveloppait dans cette dentelle qui la relevait à moitié. L'absence du roi, son séjour près de sa mère l'attristaient. Il allait manquer, ce jour-là, des soins qu'elle lui prodiguait avec une si vive tendresse, ou bien une autre les lui donnerait.

La seule pensée consolante qui se présentât à son esprit, c'était que la reine mère n'aimait pas son fils comme elle l'aimait, qu'il en sentirait la différence, lui à qui l'affection était si douce, et qu'il la regretterait.

Elle entra donc dans la salle où les seigneurs l'attendaient, et les accueillit tout d'abord avec un visage encore plus triste que de coutume.

— Mon cousin, messieurs..., dit-elle, je ne m'attendais pas à vous recevoir aujourd'hui comme je vous reçois. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir;

mais, en ce moment, ce plaisir est mêlé de peine et d'embarras. J'ai tout appris, messieurs...

Les trois hommes baissèrent la tête devant le regard sévère et assuré de cette jeune femme, dont le droit était bien de se défendre contre des chevaliers maladroits.

— Je suis reine, je suis femme, je suis étrangère en ce pays ; j'ai droit aux respects de tout honnête homme, aux vôtres en particulier, mon cousin, vous qui représentez ma famille. Je ne blâme ni vos plaisirs, ni vos compagnies : vous êtes jeune, vous êtes libre, rien ne vous empêche de passer à vous divertir le temps que le service du roi ne réclame pas. Mais mon nom ne peut, ne doit pas être dans tout cela ; mais, moi qui vis retirée en ce palais, loin des bruits du monde, dont je ne veux entendre que ce qui est d'obligation pour mon état, pourquoi forcer le public à se rappeler que je suis jeune et que les seigneurs de ma cour oublient le respect qu'ils me doivent jusqu'à me mêler à des propos de table et de débauche ?

— Madame..., dit le prince.

— Je vous dis que je sais tout, messieurs, tout, monsieur l'amirante. Le modèle que vous avez choisi n'eût jamais prononcé les mots qu'on vous prête ; malgré mon amitié pour vous, malgré celle que je porte au prince de Darmstadt, malgré mon intérêt pour le comte de Cifuentès, je vous dirai à tous la même chose. Il n'est pas plus permis de protéger une reine que de l'accuser. Ce n'est pas à vous qu'appartient ce rôle, et je vous défends à l'avenir, si vous ne voulez être chassés de ma présence, je vous défends de vous occuper de moi autrement que comme votre souveraine, l'épouse de votre maître. Il n'est pas séant d'afficher des sentiments que je repousse et que je renie. Vous pouvez me déshonorer ainsi, plus facilement que la dernière femme de ce royaume, et, si vous êtes mes amis, vous m'en donnerez des preuves particulières.

Les trois seigneurs tombèrent à genoux, humiliés devant elle.

— Relevez-vous, reprit-elle, je vous pardonne ; cependant ne comptez pas sur mon indulgence, vous ne la retrouveriez plus une autre fois. Soyez pour moi ce que je vous permets d'être, rien de plus, rien de moins. Montrez-vous mes fidèles et mes dévoués. J'ai besoin d'amis ; il se forme autour de moi, contre moi, des cabales de toute sorte ; j'ai des traîtres jusque dans mon domestique ! Ne me forcez pas à vous bannir, vous en qui ma confiance repose, et c'est ce que je ferais néanmoins, sans rémission, si pareille circonstance se renouvelait.

Le prince de Darmstadt osa prendre sa main et la baiser.

— Oui, mon cousin, oui, je vous comprends : vous voulez un mot particulier pour vous ; vous voulez être bien sûr que je ne vous retire point mon amitié. Comptez-y, et que je puisse compter sur vous. Je vous défends, messieurs, de donner aucune suite ni proche ni éloignée au combat de ce matin ; je vous défends d'en provoquer d'autre, et je vous ordonne de rentrer vis-à-vis de moi dans la ligne absolue de votre devoir et de votre dévouement respectueux. Me le promettez-vous ?

— Oui, madame.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur !

— Allez ! c'est bien, nous n'en parlerons plus. Venez à la messe, prenez-y vos places accoutumées. On saura que vous n'avez rien perdu de ma faveur, que vous avez failli la perdre pourtant, et il me convient qu'on le sache, c'est un exemple. Adieu, messieurs ; adieu, mon cousin.

Elle sortit, enveloppée dans ses voiles, belle, chaste, triste, et digne comme une fille des empereurs qu'elle était. Les trois seigneurs se regardèrent un instant ; ils n'osaient se parler, mais un ressentiment profond existait entre eux. Ils étaient cependant traités à peu près de la même façon : on leur ôtait à tous non-seulement l'espérance, mais la permission d'en concevoir. Le prince, objet de l'envie des deux autres, avait reçu une attention particulière ; il n'en souffrait peut-être que davantage. Ce titre d'ami, qu'on lui imposait, lui semblait une lourde chaîne rivée à son bras, entravant sa vengeance et sa furie.

— Ah ! s'écria-t-il, si je n'avais pas promis !

— Et moi ! reprit Cifuentès.

— Et moi !... ajouta l'amirante avec plus de force encore.

— Monsieur, continua le prince, il serait bien lâche de vous faire des reproches, puisque je ne puis vous demander satisfaction. Je vous dirai seulement que c'est à vous que nous devons tout ceci et que nous ne l'oublierons pas.

— Qui peut vous faire penser... ?

— Bien d'autres le pensent comme nous, poursuivit Cifuentès en riant de rage, et ceux-là n'ont pas juré de ne pas vous le faire savoir. Allons à la messe.

Pendant ce temps, San-Estevan ne s'endormait pas ; en quittant le champ de bataille, il s'en alla tout droit chez le cardinal, auquel il raconta cette histoire dans ses plus grands détails. Le dénoûment n'était pas difficile à deviner, la défense de la reine fut prévue ; mais le marquis insista près de son illustre ami, pour qu'une punition fût infligée à l'amirante.

— Sans cela, ces étrangers croiraient que nous approuvons ce couard, et nous passerions en Europe pour lui ressembler.

— Je ne demande pas mieux que de l'exiler ; je ne sais si la reine...

— La reine ne peut pas s'y opposer si Votre Éminence veut présenter les faits tels qu'ils sont. Le roi arrivera ce soir...

— Demain, l'amirante recevra un ordre de départ, ou je serai sans pouvoir, je vous le promets.

L'amirante avait la passion des jésuites et celle des palais. Il en avait un pareil nombre : quatre jésuites avec lui, chez lui, qui le quittaient très-peu, mangeant à sa table et le suivant dans tout ce qui n'était pas de la cour. Il les initiait peu à ses affaires, croyait-il. Ils savaient tout et n'en montraient que le nécessaire à leurs intérêts.

Avec ses quatre jésuites, il avait quatre palais magnifiques, qu'il ne louait point, et qu'il habitait trois mois de l'année par saison, chacun approprié au moment qu'il devait y venir. Ainsi, celui de l'été avait un jardin superbe, des jets d'eau, des fleurs partout, des pavés de mosaïque de marbre et des fontaines jaillissantes dans toutes les chambres. Celui de l'automne renfermait un parc où on élevait du gibier, et où il pouvait se donner le plaisir de la chasse ; il était garni des plus superbes fruits de toute l'Espagne. Celui du printemps était un nid de rossignols, de jonquilles et de tubéreuses, et celui de l'hiver était ouaté, chaud, à n'y pas craindre les vents coulis ; c'était le seul de cette

espèce en Espagne, où l'on gèle partout, même chez la reine, à souffler sur ses doigts.

Il se croyait trop grand seigneur pour que la disgrâce pût l'atteindre; aussi fut-il d'un étonnement profond, lorsqu'il reçut, un matin, un exempt de la cour, lui ordonnant, de la part du roi, de se rendre à Grenade et d'y rester jusqu'à ce que le bon plaisir de Sa Majesté le rappelât.

Il ne laissa pas abattre son orgueil et ne se plaignit point, bien qu'il souffrît cruellement. S'il avait murmuré, on lui aurait jeté à la face la cause de son exil; c'est ce qu'il ne voulait permettre à aucun prix, on le comprend.

Il prit un train d'empereur, s'en alla sur la route toute garnie de ses gens jusqu'à Tolède, dont le cardinal était archevêque. Pour le braver, il y donna un superbe combat de taureaux. On l'applaudit fort, car ce jeu cruel est le comble du bonheur en Espagne. Il se procura ainsi la satisfaction de narguer la cour.

A Grenade, il fit mieux; il s'en alla descendre droit à l'Alhambra, le palais des rois, et s'y installa sous prétexte que ses ancêtres y avaient logé. Il eut comme une cour, pendant plusieurs semaines. Enfin, se trouvant mal à son aise dans ces vieilles murailles, il s'en alla dans la ville, où on lui prêta une belle maison.

La reine ne tarda pas à obtenir son rappel. Elle resta, malgré tout, aveuglée sur son compte; néanmoins il dut renoncer à imiter le duc d'Astorga.

XXXVIII

Les amoureux de la reine ne pouvaient continuer plus longtemps le rôle qu'ils avaient pris. Sa défense formelle le leur interdisait. Elle ne leur demanda que cela, dans son indulgence, et le reste fut oublié. Ainsi l'amirante, qui donnait à la Berlips des sommes folles, obtint par elle son retour. Elle ne laissa à la reine ni paix ni trêve qu'elle ne l'eût obtenu, et encore, pour cela, lui envoya-t-il un nouveau présent, plus magnifique que les autres.

Le prince de Darmstadt continuait ses visites à la cour; il avançait promptement, et recevait chaque jour de nouvelles faveurs. Le comte de Mansfeld s'occupait de lui de plus en plus; il le voyait presque chaque jour, lui offrant sans cesse de nouveaux trésors et ne lui demandant que d'être en même temps l'homme le plus élégant, le plus distingué, le plus recherché de Madrid.

Après la défense de la reine, il changea tout à coup de manières. Sa maison, sa magnificence furent les mêmes. Seulement, plus de fêtes, plus de comédiennes surtout, des vêtements superbes, mais sévères. L'air grave, la retraite et la mélancolie lui furent demandés en complément de son obéissance. Il n'eut pas de peine à les afficher, il était réellement atteint.

La reine remarqua ce changement que la Berlips lui signala, et, un jour, elle dit d'un air de compassion :

— Mon pauvre cousin s'ennuie; je voudrais pour beaucoup lui voir une autre humeur, et j'y tâcherai.

Le propos fut répété une heure après à l'ambassadeur. Le soir même, en soupant avec M. de Darmstadt, il lui dit sans préambule:

— Monsieur, vous ne me demandez plus ce que vous pouvez faire pour m'obliger.

— J'attends qu'il vous plaise de me l'apprendre, monsieur.

— Eh bien, je m'en vais vous le dire.

— Enfin! s'écria le prince, les yeux brillants de curiosité.

— Je ne vous demande que de faire la cour à une dame.

— C'est beaucoup.

— De vous faire aimer d'elle.

— C'est plus difficile.

— D'en obtenir des preuves positives.

— Ah! monsieur, c'est la pomme d'or des Hespérides que vous exigez là. Ne savez-vous pas bien que je suis amoureux, amoureux sans espoir; que je ne changerai jamais, et que, par conséquent, je ne saurais persuader personne.

— Nous sommes justement dans le pays de cette pomme d'or, monsieur; vous la cueillerez, si vous voulez, vous n'avez qu'à le vouloir.

— Non, monsieur, je ne saurais. Et cette dame est-elle jeune?

— Oui.

— Belle?

— De la plus grande beauté.

— Est-elle honnête?

— On ne peut davantage.

— Il vous importe que j'en sois aimé?

— C'est pour moi une nécessité absolue. Vous n'êtes ici que pour cela.

— Renoncez-y, monsieur, je suis incapable de le tenter.

— C'est ce que je ne croirai qu'après vous l'avoir nommée, si vous refusez encore.

— Nommez-la donc bien vite, alors, que nous n'en parlions plus.

— C'est.., c'est justement celle que vous aimez, celle pour qui vous donneriez votre vie bien sûr, votre honneur peut-être. . Direz-vous encore non, maintenant?

— Mon Dieu! c'est la...?

— Justement! interrompit vivement le comte, sans lui laisser le temps d'achever.

— Mais, monsieur, vous n'y pensez pas! c'est peine perdue, je ne réussirai jamais, je le sais.

— Pardonnez-moi, monsieur, vous réussirez, et, si je vous dis d'essayer, c'est que je vous parle à coup sûr. Sans cela, je vous aurais fait commencer plus tôt.

— Il me semble que je rêve. Quoi! il me resterait de l'espérance? ce n'est pas une fable? ce n'est pas un jeu?

— C'est la vérité.

— Monsieur, je n'oserai jamais.

— Osez!

— Monsieur, vous ne voulez pas la perdre au moins, en m'engageant dans cette route?

— Je veux la sauver au contraire, je veux lui éviter le sort de Louise d'Orléans, je veux qu'elle règne en Espagne et que vous y régniez sous elle, et moi aussi.

— Comment la voir? comment lui parler? N'est-elle pas surveillée au point de ne pas laisser même la possibilité de lui adresser un mot?

— Mettez-vous à ce bureau et écrivez; ce soir, elle aura votre lettre; demain, peut-être, elle y aura répondu.

Le prince finit par se laisser persuader. On croit si vite ce que l'on désire! Il écrivit une lettre, pleine de respect et de passion en même temps, pleine de naïveté aussi, comme un véritable amoureux qu'il était. Cette lettre était un chef-d'œuvre; un grand esprit, une

adresse consommée n'en auraient pas dicté une semblable. Le comte en fut enchanté. Il quitta le prince en lui recommandant le secret et la prudence, deux moteurs sans lesquels ils ne réussiraient jamais.

Le pauvre Darmstadt passa toute la nuit dans des rêves insensés. Il lui semblait assister à un conte de fées. Lui aimé de la reine! lui admis près d'elle! Elle répondre à sa lettre d'amour! La raison lui disait : « Jamais! jamais! » Son cœur et son amour le berçaient d'espérances; il accueillait tour à tour la raison et le cœur, sa tête ressemblait à un chaos où mille idées se croisaient; si ces heures de solitude se fussent prolongées longtemps, il serait devenu fou.

Dès l'aube, il s'en alla chez l'ambassadeur, pour parler de la reine. Mansfeld sourit en l'apercevant.

— Ah! monsieur, vous me rappelez ma jeunesse: j'ai été ainsi. J'aime à vous voir dans ces dispositions, ce sont les bonnes. Ne craignez rien, votre lettre a été remise.

— Est-il vrai?

— On l'a lue, et on l'a même relue deux fois.

— Et...?

— Et l'on n'a pas répondu, vous pouvez le comprendre; on l'a gardée néanmoins, sans la brûler ni la déchirer; elle est si bien cachée, que nul ne la trouvera. Que vous en semble?

— Monsieur, il me semble que je rêve.

— Ce n'est pas tout. Elle a parlé de vous plusieurs fois, elle a répété : *Mon cousin écrit fort bien... Mon cousin doit faire une belle fortune... Mon cousin se fixe en Espagne et ne veut pas se marier.*

— O mon Dieu! s'écria le pauvre jeune homme, faites que je ne me réveille pas!

— Vous pourrez aller au palais dans la journée.

— Elle l'a dit?

— Oui. Elle vous recevra dans son cabinet indien; il n'y aura que le roi, madame de Berlips et Romulus, dont je vous engage à vous défier : c'est une espèce qui fait le mal par instinct.

— J'irai, monsieur.

— Le roi est tranquille, en ce moment; il a une nouvelle folie, celle des coquilles. Il passe sa vie à arranger les siennes sur des tablettes, justement dans ce salon où vous devez aller, et, quand il est là, il ne s'occupe de rien au monde que de ses coquilles. Madame de Berlips nous est tout acquise; ainsi, vous n'avez rien à craindre, que ce méchant Romulus. Cette mauvaise bête ne mourra donc pas!

Les renseignements étaient précis, on le voit. Madame de Berlips n'en laissait pas chômer, elle les arrangeait à sa fantaisie et il fallait la croire; le moyen de s'en défier, alors que tous les raisonnements étaient pour elle! D'ailleurs, le comte de Mansfeld, ainsi que tous ces fins matois de profession, se laissait prendre aux piéges les plus grossiers. J'ai remarqué souvent que l'on ne persuade à ces gens-là que les mensonges. Ils mentent eux-mêmes avec une rare audace et n'acceptent la vérité que sous bénéfice d'inventaire.

Le prince se rendit au palais, où réellement la reine l'attendait, madame de Berlips lui ayant demandé de sa part si elle daignerait le recevoir.

Il fut admis dans son cabinet des Indes, ainsi qu'on le lui avait annoncé; le roi, la reine, la gouvernante, Romulus étaient là. Il était ému, tremblant, à faire pitié. La reine s'en aperçut et lui montra une bonté pleine d'indulgence et de grâce. Elle voulait le rassurer, mais elle n'avait jamais cru à une passion réelle de la part du prince; c'était, selon elle, une folie de jeune homme, une imagination exaltée par les romans, ou peut-être cette histoire du duc d'Astorga et de la reine Louise, qui, comme à l'amirante, lui montait la cervelle.

Elle avait témoigné son mécontentement; il craignait maintenant de perdre son amitié, et ne s'approchait d'elle qu'avec inquiétude. Son cœur, tout plein d'un sentiment unique, avait cependant de la reconnaissance pour ceux qui l'aimaient; elle ne voulait pas le voir malheureux et malheureux par elle.

— Mon cousin, lui dit-elle ce jour-là, aussitôt qu'elle l'aperçut, vous ne venez pas assez souvent au palais; le roi s'en plaint, et moi davantage encore.

— Madame, c'est trop de bonté! répliqua-t-il en balbutiant.

Le roi, que ses coquilles n'occupaient pas assez pour l'empêcher d'entendre, se retourna vers le prince et lui dit en souriant :

— Monsieur de Darmstadt, si vous voulez rester en Espagne et y faire votre chemin, tâchez de plaire à votre cousine; c'est la personne la plus puissante du royaume, elle vient de faire un vice-roi du Milanais.

— Oui, mon cousin, le roi m'a bien voulu donner cette charge pour le prince de Vaudemont, l'ami du pauvre amirante, à qui je dois beaucoup.

— Oh! certes! sans le prince de Vaudemont, vous vous faisiez couper la gorge, reprit madame de Berlips; c'est lui qui m'a prévenue, et j'ai prévenu Sa Majesté. Jugez quel malheur si vous n'existiez pas aujourd'hui!

— Oh! oui, un grand malheur en effet, madame... Votre Majesté aurait-elle daigné accorder un regret à son fidèle serviteur?

— En doutez-vous, mon cousin?

Le roi s'avança, tenant à la main une coquille de nacre, de toute beauté.

— Mon cher prince, interrompit-il, regardez donc mes coquilles; cela vaudra mieux que de sots discours sur ce duel, qui a tant tourmenté la reine.

Ce mot fit du bien à ce pauvre amoureux. Il aurait classé toutes les coquilles de la mer pour l'entendre.

Il resta plus d'une heure avant que Leurs Majestés le congédiassent, et sortit du palais plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie, plus amoureux qu'il ne l'était en y entrant, si c'est possible.

Il va sans dire que la Berlips n'avait point remis la lettre, qu'elle garda ainsi toutes les autres et que la reine ne se douta jamais que le prince avait eu l'audace de lui écrire. Elle arrangea cependant les choses avec tant de vraisemblance, que l'ambassadeur et M. de Darmstadt y furent trompés.

Un autre fait bien étrange, — et que l'événement a prouvé néanmoins, — c'est que madame de Berlips, loin de croire au sentiment si pur et si noble de la reine pour son mari, se persuada, au contraire, que ce sentiment était un voile pour en cacher un autre, et qu'au fond de son cœur elle aimait réellement le prince de Darmstadt; sans cela, elle n'eût certainement pas été si loin dans son intrigue, qui devait se découvrir et la perdre, si la reine n'en était pas complice.

Ce commerce de lettres et de visites où le roi était en tiers dura plusieurs mois. Il fallait un amour aussi réel, aussi désintéressé que celui du prince pour en rester là et pour se contenter de ces marques qui n'en étaient point. Il aimait comme les chevaliers du vieux temps, et la soumission était le premier symptôme de

cet amour. M. de Mansfeld, qui n'aimait pas, et qui avait ses vues, s'impatientait quelquefois, il voulait brusquer l'aventure, la Berlips avait infiniment de peine à arrêter ses incertitudes et ses projets.

Justement, à cette époque, il arriva à la cour une de ces choses dont tout le monde s'occupe, qui ne sont pas un grand événement dans l'histoire, mais qui amènent de grands événements, auxquels elles se rattachent. Peut-être la maison de Bourbon a-t-elle dû à cette petite cause la couronne d'Espagne. Dieu se sert de tout.

Le cardinal Porto-Carrero avait plusieurs nièces, une entre autres que l'on citait comme une des beautés les plus merveilleuses de l'Espagne, et qui s'appelait mademoiselle d'Aguilar. Elle se maria à un prince romain, nommé Saltarello, ce qui est un singulier nom pour un prince. Aussi ne l'était-il que d'occasion et à cause d'une immense fortune, acquise par son père, on ne sait trop comment et dans des commerces inconnus. Il prêta de l'argent au pape, sans demander d'autres intérêts que ce titre qu'il ambitionnait. Le pape, heureux de s'en tirer à si bon marché, le *noblifia* et le *principia*.

Le bonhomme n'en fut pas plus lier pour lui; mais il le devint pour son fils, dont il voulut faire bon gré, mal gré, un grand seigneur. Il lui donna un gouverneur très-instruit, tous les maîtres de M. Jourdain, et il le lança de bonne heure dans la société.

L'enfant appartenait par sa mère, fille de condition pauvre, à beaucoup de bonnes maisons d'Italie. Il en profita pour s'établir dans le monde sur un bon pied, et pour se faire des amis, avec l'argent que son père ne lui refusait pas. Il était, du reste, très-bien fait, d'un esprit suffisant, d'un bon caractère, très-instruit, et toujours disposé à obliger les autres; ce qui mène loin quand on a une large bourse.

Il aspirait à un grand mariage, non pour les écus, dont il n'avait pas besoin, mais pour le nom. Les parents de sa mère lui dénichèrent cette Boccanegra, nièce ou à peu près, du cardinal Porto-Carrero; elle n'avait pas un maravédis, mais elle était noble comme le roi et belle à miracle. Le cardinal l'avait fait venir toute petite d'Italie, sur ce qu'il apprit que cette branche de sa maison était dans la misère. Il la voulut doter; les Saltarello refusèrent avec indignation. Le *sans dot* était pour eux une raison convaincante. Le mariage se fit.

Le prince Saltarello fils était d'une faible santé. Il vécut deux ou trois ans après son mariage, laissant à sa veuve, sans enfants et parfaitement consolée, un superbe douaire. Les Saltarello devaient finir là, le bonhomme était trop vieux pour faire souche.

Cette douairière de vingt ans s'empressa de quitter Rome et revint en Espagne, avec sa beauté et ses trésors, comptant profiter de l'une et des autres. Elle s'établit chez son oncle, qui fut enchanté de la revoir et ne la gêna point. Cette belle était blonde, comme la reine, dont elle avait la taille, fait assez rare chez les filles du Midi (non pas la taille, mais les cheveux). Elle courut les bals, les courses de taureaux, les fêtes petites et grandes, et s'en donna enfin à cœur joie, d'avoir jeté sa peau de Saltarello, dont elle n'avait retenu que la dorure. Elle faisait bon marché du nom et de la principauté; on l'appelait presque toujours la Boccanegra.

Le cardinal donna pour elle quelques soupers; la faction autrichienne y régnait en masse, car il en était La Boccanegra s'en mit bien vite, et ne rendit ses devoirs au palais que comme forcée. C'était tout simple, on s'y ennuyait!

XXXIX

Parmi ceux qui fréquentaient le plus la maison du cardinal et qui, de près ou de loin, convoitaient sa nièce, il se trouvait un homme de beaucoup d'esprit et d'intrigue, gentilhomme autrichien, nommé Freudstein venu en Espagne pour y chercher fortune et bien décidé à ne pas s'en retourner sans l'avoir trouvée. Il était jeune et assez bien fait; ses aïeux avaient planté les rochers du Danube, assurait-il, et avec raison. Des malheurs, des fautes et une quantité d'enfants avaient ruiné sa maison, dont le vieux château existait encore, perché comme un nid de vautour, au-dessus du fleuve. Il n'en restait plus que les murs, et Freudstein y logeait quatre bohémiens et leur famille, pour empêcher les invasions étrangères, ayant la ferme intention de lui rendre sa splendeur, aussitôt que la déesse insaisissable aurait daigné lui sourire.

Cet homme ne ressemblait pas du tout à un Allemand, c'était plutôt un Gascon; il en avait les qualités et les manières, sans la bravacherie et les mensonges. Il amusait fort la compagnie où il se tenait; on le recherchait beaucoup, chez le cardinal en particulier.

Il avisa la belle veuve et se dit que c'était là un friand morceau. On rebâtirait bien les murs du vieux manoir, on le meublerait magnifiquement avec les écus des Saltarello, et, une fois soutenu par une telle alliance, Freudstein se chargeait de monter très-haut, il ne lui fallait que le piédestal.

Il se mit donc à courtiser la princesse, qui s'amusa beaucoup de ses plaisanteries et qui l'admit au nombre de ses chevaliers. Elle lui permit de la suivre lorsqu'elle allait en masque, en partie, ou bien lorsqu'elle courait à cheval dans les grands chemins et les bosquets des environs de Madrid, si bosquets il y a, toutefois.

Il était trop habile pour découvrir ses batteries. Il commença par amuser, par se faufiler sans conséquence et par se déclarer l'esclave dévoué, le chien de la princesse; il prit lui-même ce nom; elle s'accoutuma à lui, et bientôt il lui devint indispensable. Les autres prétendants ne s'en effrayèrent pas, ils le regardaient du haut de leur grandeur et de leurs espérances. Il les laissa faire, jusqu'au jour où l'un d'eux lui lança quelques paroles aventurées sur sa noblesse et sur son peu de ducats.

Il ne s'emporta point, répondit par une plaisanterie; mais, le lendemain, avec une politesse exquise et les façons d'un grand seigneur, il donna à son rival un joli coup d'épée qui le cloua dans son lit pour six mois.

— Peste! quel chien! dit la princesse à cette nouvelle.

— Madame, les chiens ont des dents et des ongles, répondit Freudstein; ils s'en servent pour défendre leurs maîtres.

Ceci était une allusion; car, avant d'attaquer le gentilhomme, l'adversaire avait tenu sur la princesse des propos peu séants, et c'était surtout elle qu'il avait vengée. Il ne voulait pas le lui dire, mais il n'était pas fâché qu'elle le sût. Elle le regarda dès lors d'un autre

œil. Les gens qui donnent des coups d'épée ont toujours un autre aspect que les autres : on les craint, on les respecte, et on les flatte.

La princesse admit le Freudstein à des particuliers dont il n'était pas; elle lui parla plus souvent, elle rit plus haut de ses bons mots et de ses pointes. Elle remarqua qu'il avait une belle taille, une haute mine, qu'il maniait son cheval mieux que personne et que sa hardiesse passait celle de tous les autres. Il ne calculait pas le danger et se jetait à travers, les yeux fermés. Elle en eut plusieurs fois la preuve, qu'elle ne se fit faute de renouveler, ni lui non plus.

Un jour, elle lui demanda pourquoi il n'avait pas des pourpoints de velours comme les autres ; il répondit hardiment :

— Madame, un pourpoint de velours coûte plus gros que mon revenu.

— Eh bien, si je vous en donnais un, le prendriez-vous ?

— Si vous me donniez une fleur de votre bouquet, je la recevrais à genoux en vous baisant la main ; si vous me donniez un pourpoint de velours, j'en ferais présent à votre laquais ; cela lui irait très-bien, velours ou drap, c'est une livrée.

Cette fierté plut beaucoup à la princesse, on y sentait le gentilhomme de race.

Elle voulut pousser plus loin.

— Et si je vous offrais davantage ?

— Madame, un homme d'honneur peut accepter sa fortune de la main d'une femme aimée, à la condition de la rendre en la doublant ; mais celui qui reçoit des cadeaux des dames, porte en allemand un nom que ne portera jamais le fils de mon père.

— Cependant beaucoup d'honnêtes gens ne se font pas faute de si peu.

— En France, madame, en Italie, en Espagne, je ne dis pas non; mais chez nous, jamais.

— Oh! si une héritière, belle ou laide, vous offrait ses biens et son cœur, vous ne feriez pas le difficile, monsieur le délicat !

— Vous vous trompez encore, madame : si l'héritière voulait être aimée pour son argent et qu'elle ne me plût pas, je lui dirais tout bonnement que je ne puis accepter ce marché-là.

La princesse éclata de rire. Freudstein ne s'en fâcha pas, et rit avec elle ; puis elle ne rit plus et parla de choses sérieuses.

Un peu plus tard, elle reprît, au milieu d'une conversation :

— Vous êtes bon gentilhomme, monsieur de Freudstein.

— Ma foi, madame, mes ancêtres étaient comtes palatins du Rhin, il y a bien longtemps, je n'en sais plus la date. Pendant qu'une autre branche s'en alla fonder un autre Freudstein sur le Danube, ceux du Rhin perdirent leur rang et leurs biens pour s'être révoltés contre Barberousse, à l'époque des fameux burgraves ; il n'en resta qu'un petit, sauvé par un vassal, qui s'en revint sur le Danube retrouver ses parents et épouser l'héritière de cette branche, d'où sont venus mes pères, et moi aussi.

— De sorte que vous êtes le comte de Freudstein ?

— Aussi bien que Charles Ier est roi d'Espagne.

— Pourquoi ne portez-vous pas de titre ?

— Parce que je n'ai pas envie qu'on m'appelle M. le comte, sans avoir un carrosse et des laquais derrière. Un comte gagnant sa vie me paraîtra toujours un contre-sens auquel je ne m'exposerai pas.

— Cet homme est plein d'honneur et de bon sens, dit le soir la princesse à sa femme de chambre ; il mérite mieux que ce qu'il a.

A dater de ce jour, la Saltarello, ou la Boccanegra, comme vous voudrez, s'occupa beaucoup de Freudstein, sans en parler à personne, pas même à cette fille de chambre, confidente jusque-là de tous ses caprices. Elle l'observait en silence; ceux qui connaissent les femmes connaissent aussi la gravité de ce symptôme. Elle n'en courut pas moins à ses plaisirs, et n'en fut pas moins la plus brillante et la plus élégante des dames espagnoles, et ses cheveux blonds n'en tournèrent pas moins les têtes de tous les papillons de cour.

Sur ces entrefaites, une dame qui n'était plus jeune, dont on avait fort parlé autrefois, s'imagina de s'amuser chez elle et de faire amuser les autres, comme si elle avait toujours vingt ans. Elle institua des fêtes masquées et avec des costumes de caractère, où tout le monde courut. Ce fut une mode, une rage. Son palais était magnifique, ses jardins splendides ; elle les ouvrait et les illuminait à la vénitienne, comme l'avait fait le premier le duc d'Astorga dans sa fameuse fête ; on se perdait dans les quinconces et derrière les charmilles, on causait d'amour au clair de la lune et au bruit des sérénades données par des musiciens invisibles. Les galants étaient enchantés, jamais ils n'avaient trouvé d'occasion si belle.

Au beau milieu de tout cela, tomba un soir un prince de la maison d'Autriche par les femmes, allié par les hommes aux Wasa et je ne sais plus à quelles maisons royales. Il venait en mission cachée à la cour d'Espagne, pour contrôler Mansfeld, qui n'avançait pas, et tâcher de faire marcher plus vite la grande affaire de la succession, dont le cabinet de Vienne ne dormait pas. Le prince, qui s'appelait le duc d'Oldenbourg, était beau à miracle, fin comme l'ambre, mais avantageux et insolent... de quoi défrayer trois parvenus. Il se croyait la merveille du genre humain, ne supposait pas qu'on pût lui résister, et regardait une femme comme perdue dès qu'elle lui permettait de lui baiser la main.

Il fut reçu par le roi et la reine, trouva la reine belle et s'imagina qu'elle le regardait avec plaisir. Il rencontra la Boccanegra chez le cardinal, la traita du haut en bas, non pas en face, bien entendu, mais dans ses propos, dont la princesse eut connaissance sur-le-champ, car on trouve toujours des gens disposés à répéter ce qui est désagréable.

La Boccanegra aimait à rire, elle était de sang italien, elle se promit une vengeance, il ne s'agissait plus que de la trouver. La plus vulgaire eût été de rendre le duc d'Oldenbourg amoureux d'elle et de s'en moquer ensuite. Mais, d'abord ce n'était pas facile : ces sortes de gens ne sont guère amoureux que d'eux-mêmes ; ensuite, cela ressemblait à ce qui se voit partout, elle voulait mieux.

Elle cherchait toujours, et le hasard la conduisit où elle voulait aller, plus vite qu'elle n'aurait pu le croire.

Un soir, elle alla, accompagnée de sa suite habituelle, au bal de la senora Octavia Benarès. Elle portait un habit français, qu'elle aimait beaucoup et qui faisait ressortir sa taille. On ne voyait que ses cheveux blonds, encore les dissimulait-elle sous le coqueluchon d'une mante, comme une dévote qui va à la messe.

Le duc d'Oldenbourg avait laissé percer la persuasion d'avoir attiré les regards de la reine. On en avait ri, car cette fatuité ne méritait que cela; la reine était trop généralement respectée pour que ces extravagances pussent lui nuire.

Ce soir-là, il arriva se pavanant, du palais, où il avait passé l'après-dînée tout entière, causant, avec Anne, de ses parents, qu'il connaissait, et de bien d'autres choses de son pays, auxquelles elle s'intéressait toujours. Il la quitta convaincu qu'il l'avait séduite, que Mansfeld et Darmstadt n'étaient que des ignorants et des sots, et qu'en quelques jours, il aurait enlevé la position.

Il se promenait dans une allée, lorsqu'une femme vêtue à la française passa près de lui. Un de ses courtisans dit comme un étourdi qu'il était:

— Regardez cette dame en habit et en corps de jupe mordoré; voyez ses cheveux blonds, qu'elle s'efforce de cacher, cette taille... C'est la reine!

— Ah! s'écria Oldenbourg, j'aurais dû la reconnaître au regard qu'elle m'a lancé en passant.

Et tout de suite il se mit à courir après la fugitive, criant à ses affidés de ne pas la suivre, parce que, certainement, elle était au bal pour l'y rencontrer.

L'idée d'une reine d'Espagne, de celle-là, surtout, à un bal de ce genre, était si bouffonne, que plusieurs éclatèrent de rire.

— Laissons-le aller, dirent-ils tout bas; il aura sa leçon; c'est la Boccanegra.

Il eut bientôt rejoint le masque qu'il poursuivait; bien qu'il fût masqué aussi, il était facile de le reconnaître; il n'aimait pas à cacher son visage, particulièrement sa bouche et ses dents, remarquablement charmantes; il ne portait donc qu'un loup de velours.

Lorsqu'il approcha de la princesse (car c'était bien elle), il prit un air de galanterie et de respect en même temps, dont celle-ci fut très-surprise, après ce qu'elle avait entendu dire de son opinion sur elle. Un mot qu'il lui glissa tout bas la mit au fait.

— Ah! madame, que de bontés! j'en suis confus... Vous voulez donc reprendre la conversation de tout à l'heure? Je suis trop heureux et le hasard m'a bien servi.

La Boccanegra ne résista pas au plaisir de berner ce grand vainqueur. Elle n'aimait pas la reine et tenait peu à la compromettre; d'ailleurs, elle comptait bien se faire connaître au duc avant la fin du bal, et lui *donner sa leçon*, ainsi que l'avaient annoncé les seigneurs.

Elle lui répondit d'une façon évasive, et le tout en allemand, que tout le monde parlait à la cour d'Espagne, à cause des relations continuelles avec l'Autriche. Elle congédia Freudstein, qui l'accompagnait, en lui recommandant de ne pas les perdre de vue et se lança tête baissée dans cette aventure, dont elle se promettait une satisfaction infinie.

Oldenbourg commença par des lieux communs, par les souvenirs de Neubourg et autres; la dame, et pour cause, ne répondait qu'imparfaitement; il la vit embarrassée, il crut à de l'émotion et entra bien vite dans des discours plus intimes. Pour cette fois, il trouva à qui parler, elle n'épargna aucuns des encouragements vraisemblables, et lui donna à respirer autant d'encens qu'il en voulait.

Il piaffait de joie, la pressait de plus en plus, racontant sa flamme, qui l'avait attiré en Espagne, sollicitant de nouvelles entrevues, s'extasiant qu'elle eût pu s'échapper pour celle-là; elle le poussait habilement et lui répondait juste assez pour le faire aller en avant et s'en moquer mieux ensuite.

Cela dura toute la nuit. Ils s'assirent dans des cabinets de retraite préparés pour le repas et allèrent boire et manger à de petites tables établies exprès pour la commodité des convives, qu'un grand souper servi eût dérangés dans leurs intrigues. Enfin, ils ne se quittèrent pas d'une minute, à la grande joie des invités, et à la grande inquiétude de Freudstein, qui les suivait sans les perdre de vue.

Vers le matin, lorsqu'elle s'en fut bien amusée, la princesse songea au dénoûment. Il la pressait de consentir à le recevoir au palais par quelque entrée secrète, se faisant fort de la trouver, dût-il la paver d'or et de diamants. Elle se faisait prier, et cédait insensiblement, en même temps qu'elle le conduisait vers un lieu fort éclairé, où se trouvaient des groupes nombreux.

Ils arrivèrent, très occupés d'eux-mêmes, croyait-on, et la princesse se disposait à terminer la comédie, ne se doutant point du dénoûment qu'elle aurait. Une dame qui était venue avec elle et qui la cherchait, l'aperçut et se vint mettre à la traverse de l'aventure en riant de tout de son cœur.

— Ah çà! est-il bientôt l'heure de rentrer, ma reine? croyez-vous que nous devions rester ici jusqu'à demain?

C'était un de ces hannetons qui vont devant eux sans rien calculer. Le duc l'écarta d'un geste superbe, en ajoutant:

— Tu te trompes, beau masque!

— Je ne me trompe point, monsieur; c'est bien plutôt vous qui vous trompez. As-tu fini de te moquer de lui? ne veux-tu pas le congédier avec ce qu'il mérite, ma belle Inès?

Le duc ouvrit les oreilles.

— Quoi? qu'y-a-t-il? que dites-vous?

La folle redoubla ses rires insultants.

XL

— Ce qu'il y a? Il y a que tu es joué, bel oiseau, qui montres ton plumage, et qui fais la roue pour que l'on t'admire.

— Je suis joué? Je ne comprends pas. Allons, madame, allons plus loin; cette créature se trompe et nous prend pour d'autres.

La Boccanegra avait réfléchi. Le hasard la servait à merveille dans cette soirée. Grâce à l'indiscrétion de son amie, tout allait se dénouer bien plus vite qu'elle ne l'avait imaginé d'abord, et son triomphe serait plus complet. Elle feignit de n'avoir pas entendu ces dernières paroles et ne bougea pas.

— Ah! ah! ah! continua la fâcheuse, je me trompe! Ton nom est écrit sur toute ta personne, beau duc d'Oldenbourg, et, quant à ta compagne, elle est encore plus connue, c'est...

— Ne la nomme pas, misérable! ou je te tue.

— Voyez la belle colère! Ah! ah! ah! j'en rirai toute ma vie. Elle se nommera bien elle-même et n'a pas envie de se cacher de vous, maintenant qu'elle s'est vengée! c'est le plus joli morceau de sa vengeance que sa signature, et vous allez l'avoir.

On commençait à faire cercle, les assistants riaient comme la jeune femme, et bientôt la princesse ellemême ne fut plus maîtresse de sa gaieté, en voyant la mine ténébreuse du patient. Il flairait un ridicule en face de tous ces gens qui riaient de lui, et la colère lui montait au visage. Il se retourna brusquement vers sa compagnie.

— Madame, lui dit-il, si vous êtes celle que je suppose, vous devez fuir d'ici; car vous n'y êtes pas à votre place, ou, si vous y restez malgré mon avertissement, les conséquences en retomberont sur vous.

La princesse continua de rire en se cachant derrière son éventail.

— Vous êtes prévenue, madame; que décidez-vous? répéta-t-il de plus en plus furieux.

— Eh bien, restons, monsieur, dit-elle.

— Vous le voulez. Alors, madame, je saurai qui vous êtes.

Et, avec une audace inouïe, il lui arracha son masque, en même temps que le sien volait à vingt pas de là. Ce fut un seul cri dans la foule, un cri de fureur, que les échos du jardin répétèrent. Cinquante épées sortirent du fourreau, et, parmi elles, celle du prince de Darmstadt, qui venait d'arriver et que le nom de la reine frappait au milieu du bruit.

Mais, avant tous les autres, un homme s'était élancé, l'arme levée et le bras en avant; d'un seul mouvement, il enleva la princesse à Oldenbourg et se plaça en face de celui-ci, le frappant à l'épaule du plat de son épée.

— Vous m'appartenez, monsieur, et, je le jure, vous ou moi, nous mourrons de cette injure-là. Qui veut m'assister, messieurs? A l'instant, à la minute, là-bas, dans cette place vide, avec des lanternes, nous y verrons très-bien; une pareille insolence ne peut pas rester une heure impunie.

Freudstein marcha, très-sûr d'être suivi, et le comte ne se fit pas répéter la provocation; ils étaient aussi animés l'un que l'autre. On emportait la princesse évanouie, et les deux champions se mirent en garde, éclairés par cent lanternes, que cent témoins avaient arrachées partout, sans que personne songeât à les séparer. C'était un combat de justice.

Il ne dura pas longtemps; à la troisième ou quatrième passe, Freudstein, plus habile que son adversaire le traversa de part en part; le duc tomba sans pousser même un cri. On s'empressa autour de lui, il était bien mort. Jamais réparation ne fut plus vite accomplie.

Freudstein, un peu revenu de sa fureur, comprit qu'il avait été peut-être un peu loin, et que ce n'était pas le moyen de se faire des protections que de tuer le cousin de l'empereur. Il songea à gagner du pays; mais, auparavant, poussant la chevalerie jusqu'au bout, il s'en alla au palais du cardinal s'informer de la Boccanegra et de sa syncope.

Elle était mieux, bien que fort inquiète.

— Dites-lui, ajouta-t-il en s'adressant aux laquais, que l'insolent est mort.

Et puis il se sauva chez un de ses amis, qu'il chargea de s'informer de son affaire et de le tenir au courant.

La mort du comte d'Oldenbourg fit tout le bruit auquel on s'attendait. Mansfeld en prévint aussitôt la cour de Vienne, et, par le retour du courrier, il reçut l'ordre de chercher le coupable, d'exiger impérieusement son bannissement du royaume, afin qu'il fût renvoyé en Autriche et jugé suivant les lois très-sévères de ce pays contre le duel.

Le cardinal, que sa nièce excitait, écrivit de son côté et supplia qu'on lui donnât la grâce du coupable, défenseur de la princesse Saltarello, gravement insultée par le défunt. Il demandait cette faveur comme un homme qui avait fait ses preuves de dévouement, et avait droit à une récompense.

On ne lui répondit même pas, et un nouvel ordre, plus impérieux que le premier, arriva au comte de Mansfeld. Le cardinal ressentit vivement cette injure, il ne put s'empêcher de le témoigner à sa nièce et à plusieurs amis. La princesse l'écoutait avec attention.

— Monseigneur, dit-elle, qu'arrivera-t-il, de ceci, à M. de Freudstein?

— Il arrivera, madame, qu'on le cherchera et que, si on le trouve, on l'expédiera sur Vienne, où il ne restera pas longtemps en vie.

— Souffrirons-nous cela, mon oncle? C'est pour moi que ce gentilhomme en est à cette extrémité.

— Le seul moyen de le sauver serait de connaître sa retraite et de le faire partir sous main, pour la France, ou pour quelque pays ennemi de l'Autriche.

— Je la connaîtrai, monseigneur.

— Alors, je vous promets de vous appuyer, et il ne dépendra pas de moi qu'il ne se tire heureusement de là.

— C'est bien, mon oncle, dit-elle froidement.

Elle savait bien où le prendre : l'ami confident ne le lui avait pas laissé ignorer, en venant chercher ses ordres pour son défenseur. La Boccanegra était bonne et loyale, elle avait beaucoup réfléchi depuis son aventure, elle sentit qu'elle devait un dédommagement à celui qui risquait si bravement sa vie pour elle. Après sa conversation avec son oncle, elle écrivit à Freud-

« Vous consentez à tenir votre fortune d'une femme aimée, m'avez-vous dit; si vous refusez la mienne, ce sera m'assurer que vous ne m'aimez pas. »

Il répondit une heure après:

« Tout, si vous m'aimez, madame; rien, si vous avez seulement pitié de celui qui souffre. »

La riposte de la Boccanegra ne se fit pas attendre; elle était plus laconique et plus expressive encore :

« Quel jour partons-nous ensemble? Une honnête femme doit partager l'exil de son mari. »

Freudstein fut au comble de la joie; il faillit se perdre : il voulait venir, en plein jour, se jeter aux pieds de la princesse. Il fallut un ordre d'elle pour l'en empêcher. Il sortit la nuit, vint chez le cardinal et n'en bougea plus qu'après avoir été marié à sa chapelle, à minuit, et par lui-même, avec la belle Saltarello. Porto-Carrero y consentit, après s'être assuré qu'il était bien un Freudstein et qu'il ne lui manquait que les biens de sa famille.

On le tint caché dans le palais pendant qu'on remuait toute l'Espagne pour le trouver. On n'avait garde de le chercher là. La princesse fit lentement ses préparatifs de départ. Elle s'en allait à Lisbonne, où elle avait des intérêts, et elle voulait aussi s'éloigner de Madrid, pour laisser oublier ses dernières aventures. Ses amis et ses ennemis la comprirent; elle y mettait d'ailleurs, une nonchalance complète, et semblait plutôt fâchée de quitter son pays, pour un autre qu'elle ne connaissait point.

Parmi ses laquais les plus infimes, il se trouvait plusieurs nègres, des Nubiens ou des Cafres; elle les aimait beaucoup. Vêtus de couleurs bizarres, ils étaient relégués, avec les valets de bât des mules, à la queue du cortége. Elle traversa lentement l'Espagne, arriva à Lis-

bonne, et, peu de temps après, la *Gazette de Hollande* annonça la réception du comte et de la comtesse de Freudstein par Leurs Majestés Portugaises.

Le tour fut bien joué, on le voit. Cependant le cardinal ne s'en contenta pas. Il garda rancune du traitement qu'il avait reçu et jura que la maison d'Autriche n'hériterait pas du trône, lui vivant, dût-il aller chercher un héritier à l'autre bout du monde.

Le prince de Darmstadt était parfaitement convaincu que cette petite cause avait amené le grand effet du testament: Porto-Carrero ne s'en vanta pas, il était trop bon politique pour ne pas se targuer du bien de la patrie avant tout. Ces fameux politiques, si pressés de faire le bien des autres, pensent uniquement au leur et à ce qui les touche. Je les ai vus de près et je sais ce qu'il en est; on peut m'en croire.

Mansfeld avait aussi reçu quelque atteinte de cette affaire et peut-être ne mit-il pas beaucoup de zèle à chercher le coupable. Il lui échappa de dire un jour :

— Ils sauront à présent qu'en Espagne on ne fait pas ce que l'on veut, ni quand on le veut.

Ce demi-échec le remit avec plus d'ardeur à son entreprise. Il pressait la Berlips d'agir sur la reine et pressait davantage encore Darmstadt, qu'il traitait de timide et d'enfant qui s'effraye d'une ombre. Celui-ci voyait la reine presque tous les jours ; mais, malgré sa bonne volonté, il la trouvait si calme, si placide, qu'il ne pouvait regarder comme une passion le sentiment qu'il lui inspirait.

Elle était en même temps trop gracieuse, trop empressée même, pour qu'il se décourageât tout à fait. La Berlips le soutenait, elle soutenait Mansfeld, étonné quelquefois de ces pourparlers sans fin.

— Vous ne connaissez pas la reine, disait-elle; vous ne connaissez pas l'intérieur de ce palais, où personne ne bouge, où chacun a sa place fixée sans en pouvoir prendre une autre. Le roi ne la quitte pas, la camarera-mayor non plus. Elle ne peut écrire, car on ne lui laisse ni plumes ni encre; lorsqu'elle donne de ses nouvelles à ses proches, il faut appeler le secrétaire, qui conserve tout cela sous clef, non par jalousie du roi, mais parce que c'est l'ordre institué par la duchesse de Villafranca, qui est assez coulante sur le reste, mais inflexible sur ce chapitre-là. On craint, je crois, et vous tout le premier, peut-être, que l'état du roi, ne soit tout à fait connu, à cause de cette succession. Si je vous apprends là ce que vous savez, monsieur le comte, c'est pour vous expliquer ce que vous ne comprenez pas.

Ces raisons étaient assez spécieuses, il fallut s'en contenter; aussi Mansfeld prit-il patience pendant quelque temps. M. de Darmstadt n'y tenait plus. La Berlips ne doutait pas qu'il ne fût aimé; elle était de bonne foi, je l'ai dit. Une âme telle que la sienne ne pouvait comprendre et apprécier le sentiment de la reine pour le roi. Elle imagina donc lui être agréable et la forcer à sortir de cette incertitude en la rapprochant à son insu de cet homme, qui la consolerait de ses douleurs et de sa solitude. Le roi devait aller seul à l'Escurial pour prier près du tombeau de la feue reine. Il n'aimait pas qu'Anne le suivît, lorsqu'il était dans son bon sens : il comprenait que c'était pour elle un supplice, et il désirait le lui épargner, bien qu'elle le suppliât toujours de ne pas la laisser en arrière.

Madame de Berlips aimait la reine, à sa façon. Elle n'avait aucun principe, ni aucune vergogne; peu lui importait que son élève restât vertueuse, pourvu qu'elle fût heureuse, n'importe comment, et qu'elle rendît sa gouvernante riche. L'argent était son dieu, la reine venait après.

Un matin, donc, que le prince amoureux se promenait tristement dans ses jardins, où il ne donnait plus de fêtes, et ne recevait plus que des amis sérieux, il vit arriver, du bout de l'allée, M. de Mansfeld, la mine riante, et qui l'accueillit de loin par une plaisanterie.

— Réjouissez-vous et tenez-vous prêt, lui dit-il; mettez vos plus beaux habits, et allez-vous-en ce soir au bas du petit degré des senoras de honor; vous y trouverez, à dix heures, une personne discrète qui vous conduira où vous êtes attendu.

— Mon Dieu! s'écria le prince en pâlissant, faut-il le croire?

— Croyez-le, puisque je vous le dis, mon cher prince; nous allons enfin parvenir à notre but, et l'on ne me traitera plus à Vienne de maladroit sans esprit et sans habileté.

— Je vous en supplie, monsieur, ne me parlez pas de Vienne, ni de vos intrigues ; vous m'effrayez, vous me faites craindre de commettre une mauvaise action, de m'engager dans quelque ligue ténébreuse pour perdre la reine et l'entraîner dans un piége. Je ne voudrais pas de mon bonheur à ce prix; si je deviens un instrument aveugle de ce crime, je vous en avertis, monsieur, ne comptez pas sur moi pour vous aider ensuite lorsque je l'aurai découvert.

— Vous êtes un insensé, mon prince; l'amour vous tourne la tête. Allez à votre entretien et ne vous occupez pas du reste ; les choses sérieuses regardent les gens sérieux, les folies de l'amour regardent les jeunes gens, les beaux seigneurs et les belles dames; allez à votre rendez-vous et ne songez pas à ce qui doit le suivre, si ce n'est à le recommencer.

— Je n'irai pas.

— Miséricorde! Et pourquoi?

— J'ai peur de vous.

— Combien de fois faut-il vous le répéter encore? J'aime la reine, je veux son bien et le vôtre, et il ne lui arrivera rien, non plus qu'à vous; je vous en donne ma parole de gentilhomme.

Darmstadt le crut; il était amoureux et il avait attendu si longtemps cette heure promise, qu'il était facile à persuader. Il lui sembla que cette journée ne finirait pas, il en pressait les heures, courait dans sa maison, sortait, allait sur la place du palais pour en contempler les murailles, et, lorsque la nuit vint, il s'en alla bien vite s'habiller tout en noir, ainsi que l'aimait la reine, comme d'Astorga; seulement, il n'avait pas la belle toison en diamants; il mit un collier d'or, avec le portrait de la reine en médaillon qu'elle lui avait donné.

A dix heures sonnantes, il était au bas de l'escalier désigné, et il sentit bientôt une main qui s'avançait vers la sienne, tandis qu'on lui disait à voix basse, en allemand :

— Venez, Excellence! on vous attend avec impatience.

XLI

La reine n'avait pas les mêmes habitudes que Louise d'Orléans. Elle restait souvent seule chez elle le soir,

après que le roi était couché, et n'allait le rejoindre qu'ensuite. Lorsqu'il était absent, elle veillait fort tard, soit dans son oratoire, soit dans ses cabinets; elle gardait avec elle, ou la Berlips ou une de ses femmes, quelquefois aussi elle les renvoyait toutes et demeurait seule. C'était le moment de ses rêves et de ses souvenirs.

Ce soir-là, elle rentra dans le dernier de ses cabinets et s'y établit à travailler. Elle brodait une tapisserie pour le lit du roi et mettait de l'orgueil à faire ce bel ouvrage. Madame de Berlips s'assit à ses pieds, cherchant dans son imagination le moyen d'amener la reine à recevoir le prince sans lui montrer précisément qu'elle était devinée, et en lui laissant son libre arbitre pour conserver son secret.

Anne était triste, il n'est pas besoin de le dire; qui n'est pas triste à la cour d'Espagne! et la reine plus que les autres, surtout celle-là qui se mourait d'un mal que rien ne guérit.

Voyant que la Berlips ne lui répondait point ou du moins lui répondait d'une façon distraite, elle se réfugia dans ses pensées et dans sa tristesse et ne parla plus.

— Madame, dit enfin la Berlips, en voudriez-vous à une amie qui devinerait vos désirs et qui vous épargnerait la peine de les exprimer?

— J'en serais très-reconnaissante, au contraire ; il me semble que cela ne fait pas question et que l'on ne peut penser autrement. Pourquoi me demandez-vous cela?

— J'ai encore d'autres questions à vous faire; après, je serai tout à fait tranquille ! Consentiriez-vous à voir ici, chez vous, un ami qui se meurt, si vous ne le recevez pas et auquel vous pouvez rendre la vie?

— Pour ceci, Berlips, explique-toi plus clairement, je n'y comprends rien.

— Je vais me faire comprendre. Vous aimez le prince de Darmstadt?

— Certes, et beaucoup.

— Il a besoin de vous parler, à vous, de vous voir seule, un grand chagrin... je ne sais quoi... Il ne s'est pas expliqué avec moi, mais il m'a fait une profonde pitié, et...

— Tu as consenti? demanda vivement la reine en rougissant.

— Oui, madame ; ai-je mal fait?

— Non, car je désirais aussi le voir, car il fallait que je le visse en secret, je le verrai probablement plus d'une fois encore, et si tu consens à t'y prêter...

— Certainement! vous refuserais-je quelque chose? Je vous ai devinée, ma reine; je viens de vous le dire tout à l'heure, et j'ai prévenu vos désirs. Me comprenez-vous maintenant?

— Quoi! Berlips, tu as deviné...? Mais tu ne sais pas pourquoi, tu ne peux pas savoir pourquoi...

— Non, madame, non, je ne le sais pas.

— Ne va pas supposer, Berlips, que j'ai même une pensée en dehors de mon devoir. Je ne suis pas une femme que l'on puisse soupçonner au moins, et Dieu qui voit mon cœur sait quels desseins je médite. J'ai choisi le prince de Darmstadt parce que je connais son dévouement et sa discrétion ; et puis il appartient à notre chère Allemagne, il est mon parent, il parle la langu. de mon enfance.

— Je m'explique bien tout cela, madame.

— J'ai entrepris une grande œuvre, une œuvre immense ; aurai-je la force d'aller jusqu'à la fin? aurai-je le don de persuader? Je l'ignore, mais je l'espère.

Cette conversation dura jusqu'au moment où le prince devait être introduit. Tout dormait dans le palais, on n'entendait que le pas des sentinelles et le cri des sérénos dans le lointain. Madame de Berlips avait changé ses dispositions : au lieu de laisser le jeune homme au bas du degré, elle le fit entrer dans son appartement, communiquant avec celui de la reine par un couloir où ne passait personne autre qu'elles deux.

La reine, instruite de ce moyen, y mit une modification plus sage. Elle engagea madame de Berlips à faire entrer le prince chez elle d'assez bonne heure, pour que la présence d'un homme de ce côté du palais ne donnât point d'ombrage aux observateurs; le prince devait revêtir un habit très-simple, pareil à ceux des commerçants ou des docteurs en chirurgie, c'est-à-dire des vêtements noirs et un manteau de la même couleur avec un grand chapeau aux bords relevés, sans plumes. De la sorte, il passerait inaperçu. Il venait des maîtres à chanter, des écrivains, des marchands toute la journée chez les senoras de honor et les *asufitas*. On le prendrait pour un de ceux-là.

Pour cette fois, on le recevrait tel qu'il était, mais on ne recommencerait plus.

— Amène mon cousin, Berlips, et laisse-nous ; je t'appellerai lorsqu'il faudra venir le reprendre pour le garder chez toi jusqu'à demain. On ne peut pas le voir sortir du quartier des femmes pendant la nuit... Je tremble, je peux à peine parler. Cette nécessité de se cacher est terrible. — Mon Dieu! ayez pitié de moi! Mon Dieu! si je réussis, dit-elle après le départ de la gouvernante, je ferai un pèlerinage à Notre-Dame-del-Pilar.

Pour le coup, la Berlips se crut bien sûre de son fait, et ne douta pas qu'elle n'eût servi la reine suivant son désir. Elle se crut très-sûre aussi de sa fortune et se serait volontiers frottée les mains de joie.

Elle trouva le prince à demi mort de son émotion ; elle le pria de la suivre et lui raconta les excellentes dispositions où la reine se trouvait pour lui.

— Cela dépasse mes espérances, monseigneur; il faut que la pauvre princesse ait bien souffert, qu'elle soit au bout de ses forces, pour me faire un pareil aveu et se montrer ainsi qu'elle vient de le faire. Souvenez-vous que je vous l'ai appris et que c'est moi qui ai tout préparé.

Le prince avait bien autre chose à se souvenir! Ivre de joie, il courut plutôt qu'il ne marcha jusqu'à la bienheureuse chambre où l'attendait le bonheur. La Berlips, qui le conduisait, lui semblait bien lente! Elle s'écarta pour le laisser passer, et, d'un geste, lui montra la princesse, assise et accoudée près d'une table. Il s'approcha en tremblant. Elle le vit et lui fit un signe plein de bienveillance, comme pour l'encourager.

Il restait à la même place, étourdi par les battements de son cœur, bruissant à ses oreilles.

— Mon cousin, dit la reine, avancez.

Le prince n'alla pas plus loin et s'agenouilla.

— Madame, madame!... murmura-t-il.

Il n'en put dire davantage. Ce moment tant attendu, tant désiré était enfin venu ; le bonheur nous annihile souvent et nous écrase.

— Madame, reprit-il, aurais-je pu croire...?

— Mon cousin, relevez-vous ; vous ne parlez pas à la reine, vous parlez à une parente, à une amie, qui veut

vous etre utile, soulager votre cœur. Vous êtes triste, malheureux; qu'avez-vous? que puis-je pour vous?

Une expression de bonté et d'intérêt très-tendre brillait dans les traits de la reine; Darmstadt y lut ce qu'il y voulait lire. Il prit un peu de hardiesse, vint auprès d'elle et baisa sa main, qu'elle lui laissa prendre. En Espagne, c'est une faveur si banale, de la part de la reine surtout, qu'on n'y voit pas, comme chez nous et ailleurs, une espèce d'engagement.

— Eh bien, mon cousin, cherchez un siége, asseyez-vous et causons. Vous désirez me parler; moi, j'ai aussi besoin de vous; lorsque je vous aurai entendu, vous m'entendrez à votre tour, et j'espère vous renvoyer satisfait.

Ces paroles si claires devenaient presque hardies dans la situation. Darmstadt eût voulu plus d'embarras. Il lui sembla voir tomber une des auréoles du front de sa divinité. C'est une chose digne de remarque que les hommes nous veulent sévères; il faut que notre conquête soit difficile pour les flatter; encore ne nous regardent-ils plus du même œil lorsqu'elle est accomplie. Il y a toujours les deux tiers de vanité dans le sentiment d'un homme pour la femme qu'il aime le plus.

La reine ne se doutait pas de cela. Elle continuait en prodiguant ses encouragements. Lorsque le prince fut assis :

— Je vous écoute, mon cousin, poursuivit-elle; soyez sûr que ce que vous désirez vous est accordé d'avance, si c'est en mon pouvoir.

La reine parlait toujours, non pas la femme; mais l'amoureux les confondait ensemble. Elle lui avait dit en commençant qu'elle n'était pas reine pour lui; il rejeta cette impression qui le gênait, et, tout palpitant d'amour, il murmura, en baisant encore cette belle main tendue vers lui :

— Ce que je veux, madame, ne le savez-vous pas? Oserais-je vous le redire quand mes lettres vous l'ont tant répété?

— Vos lettres! s'écria la princesse surprise; vous m'avez écrit?

— Mon Dieu, madame, ne les avez-vous pas reçues? N'est-ce pas par votre ordre que je suis ici?

— C'est par mon ordre que vous êtes ici, sans doute; mais, quant à vos lettres, je n'en ai pas vu une seule.

— Ah! malheureux que je suis! je me suis trompé!

— Expliquez-vous, mon cousin, je ne vous comprends pas; je veux et je dois vous comprendre. Je tremble à ce que je soupçonne. Il y a dans tout ceci une intrigue épouvantable; j'entrevois un abîme où l'on nous précipite tous les deux. Parlez, je l'exige, entendez-vous! et parlez franchement. S'il y a un remède à appliquer au mal, il n'est que dans la franchise. Que venez-vous faire ici?

Le prince aurait voulu être à cent pieds sous terre. Cette voix assurée, ce regard pur et chaste n'étaient pas d'une femme, d'une reine qui reçoit son amant pour la première fois et qui va lui déclarer qu'elle l'aime. Lui aussi, il voyait un piége infernal; lui aussi, il sentait que le seul moyen de l'éviter était une explication franche; mais, en même temps, ses espérances chéries s'envolaient, comme une troupe de blanches colombes, vers les pays qu'il avait rêvés et dont elles ne devaient plus revenir. Il les suivit de l'œil, en soupirant :

— Ah! madame, que Votre Majesté me pardonne! je souffre trop, je suis incapable de parler.

— Vous me répondrez au moins, mon cousin. Que vouliez-vous de moi?

— Vous voir, madame.

— Pourquoi? Vous me voyez tous les jours, il n'était pas besoin de choisir cette heure.

— Vous voir... *seule*.

— Ah! et dans quel but?

— Madame, si vous ne le savez pas, je n'oserai jamais vous le dire.

— Mon Dieu, est-il possible! Vous, mon cousin, vous avez osé, vous avez cru...?

— Pardon, madame!... ma reine, pardon!...

— Voyons, répondez-moi, il faut que je sache tout. Poursuivons ce terrible examen qui nous déchire tous les deux. Vous m'avez écrit souvent?

— Oui, madame,... presque tous les jours depuis six mois.

— Ah! sainte Vierge!... Ce qu'il y avait dans ces lettres, je le devine... A qui les avez-vous remises?

— A la comtesse de Berlips.

— La malheureuse! elle ne m'en a jamais parlé. Elle vous rendait des réponses?

— Verbales.

— Et comment avez-vous eu la hardiesse de proposer ce rôle à ma gouvernante? comment vous y a-t-elle encouragé?

— Ce n'est ni elle ni moi, c'est le comte de Mansfeld.

— Quoi! le comte de Mansfeld? un autre personnage dans ce roman? C'est infernal! Le comte de Mansfeld! Et qu'avait-il à faire avec vous, avec madame de Berlips? Ma tête se perd, c'est un chaos.

— Madame, oserai-je tout vous avouer? Je suis bien coupable. Je le suis moins cependant que je ne semble l'être. J'ai lutté, j'ai refusé, j'ai été conduit insensiblement jusqu'ici, pour ainsi dire, sans savoir où j'allais. Pourtant mon amour m'éclairait; ce matin encore, lorsqu'on est venu m'apprendre que vous m'attendiez, ce rendez-vous apporté par un homme comme celui-là m'a semblé suspect. J'ai eu peur, sans pouvoir exprimer de quoi; j'ai refusé, j'ai menacé même! Il m'a rassuré en s'engageant d'honneur à vous protéger, à vous sauver de tous les dangers, à vous soutenir envers et contre tous, si vous étiez attaquée... Je suis venu.

— On veut ma perte, rien de plus sûr, et vous en êtes l'instrument. Le roi va paraître, je serai coupable à ses yeux, on amènera une séparation entre nous, on m'arrachera à lui, on en mettra une autre à ma place, une autre plus docile, plus dévouée aux intrigues, et je serai accusée, convaincue d'un crime si loin de mon cœur et de ma volonté. Ah! je deviendrai folle! Où est cette misérable Berlips? Qu'elle vienne! qu'elle s'explique! on saura peut-être...

Elle se leva vivement, ouvrit la porte qui communiquait chez la gouvernante et l'appela d'une voix étranglée; la comtesse courut tout effrayée et lut sur le visage bouleversé de la reine une catastrophe inattendue. Il fallait qu'elle fût bien aveuglée par son intérêt et par l'amour de l'argent pour ne rien craindre. La reine ne pouvait pas lui pardonner les lettres reçues, les réponses rendues; elle se trouvait compromise, et ce qui est grave pour une femme dans tous les états de la société est pour une reine souvent une question de vie ou de mort. Une passion vive pour le prince eût pu seule la rendre indulgente, et, cette passion, la pauvre Berlips y avait cru, elle avait agi en conséquence. Un seul regard

jeté sur Anne et sur Darmstadt lui révéla son erreur.

— Réponds-moi, Berlips, toi qui m'as élevée, toi qui me traitais comme ton enfant, que prétendais-tu? qu'as-tu fait? dans quel gouffre m'as-tu jetée? Réponds! que je le sache au moins et que je puisse m'arrêter, s'il en est temps encore.

— Moi, madame! vous jeter dans un gouffre? Je m'y jetterais plutôt moi-même avant vous et je vous en sauverais au péril de ma vie. J'ai cru... j'ai cru seulement que...

— Eh bien?

— J'ai cru que vous aimiez le prince votre cousin, que vous n'osiez ni le dire ni le laisser voir; j'ai cru que vous en étiez malheureuse, et j'ai voulu vous servir malgré vous.

— Ah! Berlips! vous!...

— Madame, pardonnez-moi si j'ai mal fait, c'est mon dévouement...

— Et le comte de Mansfeld, que faisait-il dans tout cela?

— Le comte de Mansfeld, madame?

— Oui, le comte de Mansfeld. Que lui avez-vous dit? que disait-il? que-voulait-il? Parlez, répondez-vite, éclairons ce chaos, si c'est possible.

— Madame, le comte de Mansfeld a pour vous le dévouement le plus respectueux; il voulait, comme moi, vous voir heureuse; il est entré dans mes vues, voilà tout.

— Et vous avez dit au comte que j'aimais mon cousin? vous lui avez dit cela, malheureuse femme?

— Oui, madame.

— Et il sait que M. de Darmstadt est ici, chez moi, seul, à cette heure? Un homme tel que l'ambassadeur de l'empire n'entre pas dans des folies d'amour; il a une autre idée; c'est une trame odieuse, il veut me perdre, vous dis-je! il m'a devinée peut-être! Que faire maintenant? que faire?

— Je vais me retirer, madame, dit le prince.

— Pour que des gens apostés, le roi lui-même, peut-être, vous attendent en bas du degré, vous voient sortir en vous cachant, et soient bien sûrs que vous étiez chez moi? Non, cela ne vaut rien.

— Cependant, si le roi revient, madame! si l'on entre chez vous! si l'on m'y trouve!... Oh! Mansfeld me payera cher...

— Je vous en supplie, madame, point d'inquiétudes, dit la Berlips. Rien de malheureux pour vous ne peut naître de tout ceci, j'en ai la certitude. Le roi ne sait rien, il ne saura rien; il est à l'Escurial et y reste deux jours encore. Il est arrivé tout à l'heure un courrier avec une lettre de Sa Majesté pour le cardinal et deux mots pour vous: les voici. Vous connaissez le roi, vous savez qu'on n'oserait pas lui proposer une perfidie, qu'il est incapable d'y entrer en rien; il vous écrit, il ne vient pas; il prie, il pleure la feue reine; n'est-ce pas là sa vie et la vôtre? Et quand je vois semblable chose, ne m'est-il pas permis de croire que vous ne le supporterez pas et que vous désirez voir tout cela changer.

La reine l'écoutait avec distraction; elle avait pris vivement la lettre du roi, qui contenait deux lignes; elle l'avait lue et maintenant elle réfléchissait. Ces deux lignes était sèches, insignifiantes: Charles disait qu'il ne reviendrait pas le lendemain, rien de plus. Le cœur de la reine en devint froid, comme celui de cet homme, qui ne lui rendrait jamais ce qu'elle lui donnait de tendresse et de bonheur. Elle oubliait le danger, l'embarras si grand pour elle tout à l'heure, et ne songeait qu'à cette lettre. Il en est toujours ainsi quand on aime, tout disparaît devant l'amour. Darmstadt la réveilla.

— Madame, dit-il, quels sont les ordres de Votre Majesté?

— Monsieur de Darmstadt..., mon cousin..., je ne sais. Nous causions, nous cherchions ensemble le nœud de l'intrigue qui nous environne. Madame de Berlips a été bien coupable; cependant le motif ne l'est pas autant que l'action, et je ne saurais lui en vouloir, si ce n'est d'avoir donné à M. de Mansfeld une idée aussi fausse que monstrueuse. Moi, aimer un autre que le roi, moi!

— Madame, me pardonnerez-vous? reprit la Berlips en pleurant et en lui baisant la main.

— Te pardonner, Berlips! comment ne te pardonnerais-je pas? Tu es ici ma seule amie; si je te perdais, que me resterait-il?

— Madame...

— Vous, mon cousin! Oui, vous avez raison, je suis injuste, je le suis parce que je souffre... Tenez, je ne sais plus ce que je dis; je ne sens plus comme tout à l'heure les périls qui m'entourent, l'insulte qu'on m'a faite; je ne sens rien qu'une triste douleur.

Le prince comprit en ce moment combien il avait été trompé, et combien la reine aimait réellement et passionnément le roi; ce qu'il n'eût pas supposé sans l'avoir vu. Ses espérances étaient bien mortes. Il sentit que cette jeune victime avait besoin de lui, qu'elle était livrée sans défense à ceux qui voulaient, ou la perdre, ou se servir d'elle pour leurs projets. Il prit avec lui-même l'engagement de lui consacrer sa vie, de changer en respect, en dévouement inaltérable le sentiment qui l'avait égaré, d'être pour elle un frère et un ami. Cette résolution porta sur sa physionomie une expression de volonté et d'attendrissement qui frappa la reine elle-même. Son regard l'interrogea.

— Disposez de moi, madame, lui dit-il; me voici à vos pieds. Quoique vous désiriez, cela sera fait, fallût-il sacrifier ma vie pour l'obtenir!

— Merci, monsieur, ce que je désire, ce que je demande, nul ne peut me le donner que Dieu. Cependant il est un adoucissement à mes maux, et je l'attends de vous; je voulais vous en parler ce soir, mais j'ai la tête trop bourrelée et cela m'est impossible aujourd'hui. Vous reviendrez.

— A vos ordres, madame.

— Vous reviendrez demain; d'ici là, je vous demande seulement un service. Nous sommes entourés de ruses, il nous faut user de ruse. Vous verrez demain matin le comte de Mansfeld; la première personne qui paraîtra chez vous, c'est lui, j'en suis certaine. Ne lui dites rien de ce qui s'est passé, trompez-le, faites-le parler, à votre tour; il nous éclairera peut-être. Alors, Dieu sera pour nous et nous rendra forts contre nos ennemis. Le ferez-vous, mon cousin?

— Je vous le jure, madame.

— Allez maintenant chez madame de Berlips, à laquelle je dirai plus tard ce que je pense de sa façon de m'aimer et de me servir. Vous en sortirez aussitôt que les portes seront ouvertes. Il vous est arrivé souvent de venir le matin prendre de mes nouvelles, ou apporter à ma gouvernante quelque message d'Allemagne; vous n'êtes pas déguisé, ne vous cachez pas. Allez, mon cousin; priez Dieu et les saints de nous protéger; nos intentions sont pures, je n'ai pas eu une seule pensée

coupable et je mets toute ma confiance dans celui qui peut tout, qui fait tout, qui sait tout!

Le prince sortit; madame de Berlips l'enferma dans son arrière-cabinet. Lorsqu'elle revint lui ouvrir le matin, elle avait les yeux rouges et gros d'une personne qui a beaucoup pleuré. Elle venait de quitter la reine, dont elle lui réitéra la recommandation.

Tout s'exécuta comme on l'avait prévu; il sortit du palais sans attirer l'attention de personne.

XLII

Sur le midi, le comte de Mansfeld arriva chez M. de Darmstadt; celui-ci l'attendait et s'était composé un visage pour le recevoir. L'ambassadeur entra comme un homme enchanté, fier de sa réussite et s'attendant à des remerciments. Il salua le prince avec un redoublement de cordialité, et son premier mot fut pour l'interroger sur la manière dont s'était passé l'entretien de la veille.

— Vous avez dû être satisfait, mon cher prince; car vous êtes rentré bien tard, ou plutôt de bien bonne heure.

— Vous savez...?

— Je vous ai vu, moi-même, sortir du palais à neuf heures du matin. C'était, du reste, de bonne guerre; on voit que vous connaissez les usages de la galanterie.

— Vous m'avez vu?

— Je vous ai vu entrer, je vous ai vu sortir. Croyez-vous que je confie à quelqu'un un pareil emploi? Dans une chose aussi grave et aussi secrète, il faut tout voir et tout savoir par soi-même. Enfin, que s'est-il passé?

— Ce que l'on pouvait prévoir, ce qui devait être.

— Vous êtes content?

— Enchanté!

— A merveille! Et vous y retournerez... quand?

— Ce soir.

— De mieux en mieux!

— Monsieur le comte, j'ai répondu à vos questions sans me faire prier; j'espère que vous aurez la même bonté pour moi; d'autant plus que je ne serai pas exigeant, je ne vous en ferai qu'une.

— Parlez, parlez, mon cher prince, et comptez sur moi en toute chose.

— Pour quelle raison vous intéressez-vous tant à mes amours? pourquoi m'avez-vous imposé de faire ma cour à la reine? Enfin, que voulez-vous faire de moi dans cette aventure, où je semble un véritable pantin dont les fils sont tirés par vous?

Le comte sourit.

— Vous ne le devinez pas?

— Sur mon honneur, non. Vous m'avez juré que vous ne vouliez pas perdre la reine, vous m'avez, au contraire, promis pour elle l'intérêt fraternel de votre souveraine. Vous êtes chargé spécialement de veiller sur ses jours et de la préserver de tout danger, si elle en courait quelqu'un.

— Rien de plus vrai, et je vous réitère cette assurance.

— Alors, pourquoi...?

— Vous êtes bien peu avancé en politique, mon prince, et les intérêts de l'Europe ne vous occupent guère, à ce qu'il paraît.

— Je ne sais pas en quoi la bienveillance dont peut m'honorer la reine importe aux intérêts de l'Europe, je l'avoue.

— Mon prince, Charles II n'aura jamais d'héritiers, et il faut un héritier à la couronne d'Espagne.

— Mon Dieu!

Le prince ne put retenir cette exclamation, un éclair venait de frapper ses yeux, il voyait toute la trame. Il n'en fit pas semblant néanmoins et reprit:

— Vous avez raison, monsieur le comte.

— Nous avions à choisir, ou de courir les chances d'un testament, ou de placer nous-mêmes un successeur sur ce trône si envié des Espagnes et des Indes. Je sais bien que les inclinations du roi sont toutes autrichiennes; il aurait probablement choisi un des archiducs, et la monarchie espagnole ne sortait pas de la descendance de Charles-Quint. Pourtant les événements sont nos maîtres. Certainement, si la reine Louise eût vécu, elle aurait obtenu de son époux une donation aux enfants du dauphin; elle l'eût obtenue d'autant plus facilement que leurs droits sont positifs; ceci bien entre nous, mon prince: nous avons consulté les casuistes à Rome et à Leyde, et tous sont unanimes. La reine Marie-Thérèse, épouse de Louis XIV, aïeule du jeune prince, était la fille aînée de Philippe IV, avant l'électrice de Bavière, avant l'empereur surtout, qui vient de plus loin. Louis XIV a renoncé à réunir jamais sur la même tête les deux couronnes de France et d'Espagne; mais il n'a pas renoncé à transporter à ses petits-enfants la succession de leur grand'mère. M. le duc de Bourgogne doit être roi de France, et M. le duc d'Anjou doit être roi d'Espagne, si Charles II ne laisse pas d'enfants et s'il suit la justice et le droit dans ses dispositions.

— Je comprends.

— Vous devez comprendre aussi que l'empereur mon maître ne le souffrira jamais, dût-il faire tuer jusqu'à son dernier soldat. Voilà pourquoi on vous a appelé en Espagne, mon prince; voilà pourquoi d'abord on a choisi une princesse de Neubourg, sœur de l'impératrice; voilà pourquoi votre serviteur passe des nuits entières à se promener devant le palais déguisé en alguazil, pour faire bonne garde et pour voir de ses yeux le succès de votre entrée.

— Il reste encore un point obscur dans mon esprit, monsieur le comte, et je vous en demande l'éclaircissement. Vous m'avez choisi pour jouer un rôle dans cette comédie, et vous aviez d'autres acteurs aussi dignes que moi d'y tenir leur place. Vous avez éloigné l'amirante, le comte de Cifuentès, d'autres encore.

— Un Espagnol dans la faveur de la reine? interrompit vivement le comte? Jamais! Mettre le loup dans la bergerie, accueillir un de ces fiers Castillans! Que deviendrait notre maître! y pensez-vous?

— Je vous ai paru plus docile, je conçois.

— A présent, je n'ai rien de caché pour vous, nous devons agir de concert, sous peine de ne pas réussir, et nous le ferons. L'empereur saura votre conduite dans tout ceci. Il avait envoyé ici ce comte d'Oldenbourg, un brouillon, infatué de lui-même, incapable d'arriver à quoi que ce soit. Ils l'ont bien vu, et ce cher Freudstein nous en a débarrassés fort à propos. Je lui revaudrai cela, à Freudstein, je n'oublierai pas ce service.

— Il n'a pas besoin de vous, je crois. Les biens de la Boccanegra sont immenses, et ils font grande

figure en Angleterre, où l'on assure qu'ils sont passés maintenant.

— Autre naïveté, mon prince! Freudstein est ambitieux autant que moi, peut-être davantage, et un ambitieux a toujours besoin d'un autre ambitieux; il vient un instant où ils doivent s'entr'aider.

— Ainsi désormais, la reine et moi, nous sommes destinés à vous obéir sans nous en douter? Votre volonté nous séparera le jour où un autre intérêt politique vous inspirera des idées nouvelles?

— Et pourquoi nous séparer? Où trouverons-nous un homme dont nous soyons aussi sûrs que vous? Voilà bien les amoureux! Dans cette combinaison politique immense, vous ne voyez qu'un seul point, le moins important, le moyen, la cause de cet événement si grave qui changera sans doute la face de l'Europe. Rassurez-vous, mon cher prince, et soyez heureux; servez-vous pour votre fortune de la situation qui vous est faite, et reposez-vous sur moi du soin de vous la conserver.

Le reste de la visite se passa en remercîments et en explications nouvelles.

— Vous voilà instruit et rassuré; maintenant, j'espère, ajouta l'ambassadeur, que je n'ai plus besoin de m'occuper de vous ni de vous suivre. Excepté le prince, la princesse et les deux confidents indispensables, nul n'a le moindre soupçon de ce qui se passe; nous sommes dans les règles du théâtre. Vous me tiendrez au courant des incidents, s'il s'en présente, et, moi, je vais écrire à Vienne qu'on peut être tranquille, que nos projets ont réussi et que le sort de l'Espagne est assuré.

Le prince, resté seul, réfléchit longtemps sur ce qu'il venait d'entendre. La reine devait être prévenue; elle avait été heureusement servie par le hasard. Sans ce qui venait de se passer la veille, elle donnait tête baissée dans un piége. Les élans de son cœur, si elle avait aimé, fussent devenus une amorce pour l'ambition de la maison d'Autriche. Maintenant, grâce au ciel, elle n'avait plus rien à craindre. Elle se défendrait, puisqu'elle était princesse. Quant à lui, il risquait sa fortune en la servant: le jour où sa trahison serait découverte à Vienne, non-seulement il n'avait plus rien à espérer, mais il avait tout à craindre. S'il n'était plus un instrument et un complice, il devenait un ennemi.

— Qu'importe! se dit-il, je lui donnerai ma vie de bon cœur. Je ne puis lui donner davantage, mais elle est à elle, trop heureux encore si elle daigne l'accepter.

Le soir, il fit le même chemin que la veille, à la même heure. Il ne put retenir un soupir de regret en songeant combien ses dispositions étaient différentes, et quelles illusions l'accompagnaient qu'il avait perdues. Le prince avait pris le déguisement de bachelier conseillé par la reine, et il était impossible de le reconnaître. Il entra par la porte dérobée, monta seul les degrés, et fut introduit chez la Berlips. Celle-ci le reçut comme une femme qui craint d'en trop dire, et l'emmena sur-le-champ dans le cabinet de la reine. Son émotion fut plus vive encore que la veille; il crut qu'il en étoufferait, car il ne voulut la laisser voir à aucun prix.

— Votre Majesté est obéie, dit-il en entrant et en saluant la reine avec un froid respect.

— Ah! vous savez, mon cousin...?

— Je sais tout, madame.

— Et qu'est-ce que c'est? Dites vite!

— Je ne sais, madame, si j'oserai répéter à Votre Majesté ce que j'ai appris du comte de Mansfeld.

— Je le veux, je l'exige.

Après quelques phrases d'excuses que la reine abrégea, le prince rapporta presque mot pour mot à la reine l'explication qu'il avait obtenue le matin.

Elle devint pâle comme sa collerette de point de France, et s'écria en cachant sa tête dans ses mains:

— Et il ose avouer cela! Mon Dieu! que c'est affreux, la politique! Monsieur de Darmstadt, jamais vous n'eussiez accepté un pareil marché? Dites-le-moi, j'ai besoin de le savoir, avant de vous confier mes projets et de faire de vous mon fondé de pouvoirs. Vous ne nous eussiez pas vendus tous les deux, vous n'eussiez pas livré les plus purs sentiments de nos cœurs pour quelques cordons, quelques honneurs, pour de l'argent, surtout?

— Je n'ai pas de réponse à vous faire, madame; mais, si tout autre que Votre Majesté osait me supposer capable d'une telle bassesse...

— Il suffit, vos yeux parlent plus énergiquement encore que vos paroles... Asseyez-vous, nous allons causer sérieusement. Cette puissance terrible, qui disposait de vous et de moi, nous allons la combattre tous les deux, et, seuls, si Dieu est juste, nous la vaincrons.

— Puisse-t-il vous entendre, madame!

— Monsieur de Darmstadt, oubliez des pensées folles, des espérances impossibles; soyez mon ami, mon frère, ainsi que je vous l'ai déjà demandé; je me fie à votre honneur, à votre loyauté, et je remettrai dans vos mains ma vie et mon avenir. Avant de m'écouter, consultez votre cœur; êtes-vous sûr de vous-même? avez-vous renoncé à toutes les chimères?

— Oui, madame, je vous en donne ma parole de gentilhomme et de prince.

— J'y compte, et je vous parle avec la franchise la plus entière et la plus absolue. Vous savez pourquoi on m'a élevée à ce trône que j'abhorre. Vous savez comment s'est passée notre enfance, et comment nous vivions dans cette Allemagne que je ne dois plus revoir. Vous voyez ce sombre palais, vous savez de quels courtisans je suis entourée. Comparez ce palais, comparez ces visages avec les bords de notre fleuve, avec ces bonnes figures franches et épanouies de nos compatriotes, et jugez! Je suis arrivée ici tristement, très-convaincue que j'y serais malheureuse; j'y suis venue par obéissance et parce que mes parents l'ont exigé. Je me suis mariée avec des larmes dans les yeux; j'ai juré à l'autel d'aimer toujours un homme que je ne connaissais que par les récits les plus étranges, un homme dont j'avais peur et qui pleurait à côté de moi celle qui m'avait précédée.

— Hélas! madame, nul ne vous a tenu compte de cette obéissance; on vous a sacrifiée comme on veut vous sacrifier encore.

— Vous serez bien étonné, mon cousin, en apprenant que je ne suis point sacrifiée, et que, si le roi le voulait, je serais la plus heureuse femme de l'univers, car je l'aime. Je l'aime, non pas par pitié, par compassion, mais par choix, par... amour, puisqu'il faut tout dire; je l'aime pour tout ce qu'il aurait dû être, si son corps eût eu la force de renfermer son âme. Elle était trop vaste, trop grande; le vase, trop faible et trop petit: il a éclaté. Nul le connaît que moi sur la terre. Louise d'Orléans, qu'il a tant aimée, l'a pris, comme les autres, pour un pauvre fou, pour un enfant à qui

la raison ne viendrait jamais. Ah! prince, si vous l'entendiez dans ses moments de souffrance, c'est-à-dire dans ses lucidités, vous comprendriez que je ne me trompe pas sur lui, vous comprendriez que je l'aime!

M. de Darmstadt écoutait avec anxiété ; cette confidence d'une reine, d'une femme adorée, à celui dont elle était l'idole, lui brisait le cœur, tout en l'intéressant au dernier degré. Il eût tout donné au monde pour qu'elle fût heureuse, pour calmer ces tourments qu'elle exprimait en termes si touchants et si vrais. Elle essuya les larmes qu'elle ne cherchait pas à retenir, et elle reprit :

— Eh! bien, jugez de mon supplice! Cet amour que j'éprouve, le roi ne peut ni le comprendre ni le connaître. Il a pour moi la tendresse d'un enfant pour celle qui le soigne et le console, lorsque sa mère l'a abandonné. Il me dit tout, il répand son cœur dans le mien, il ne me parle que de la feue reine, et je m'associe à ses regrets, à sa douleur, pour avoir au moins un sentiment qui nous soit commun. Je veux aimer ceux qu'il aime, afin que mon cœur rencontre au moins le sien près d'eux. C'est mon seul bonheur.

Darmstadt baisa en silence la main de la reine.

— Vous me plaignez! Oh! je suis bien à plaindre, allez! et lui l'est plus que moi encore peut-être. Le roi et la reine des Espagnes et des Indes sont plus malheureux que le dernier de leurs sujets, couché sur la paille et manquant de pain. Je l'aime, et il ne m'aime pas, et il est impuissant à m'aimer, comme il a été impuissant à aimer sa première femme, dont il n'avait pas même la force d'être jaloux, alors qu'il en avait la volonté! Je suis donc vouée à la solitude, à l'abandon, à la douleur. Il me reste une seule consolation, celle de faire un peu de bien, et le sort de cette belle monarchie m'occupe presque autant que le mien propre. L'Espagne perdra son roi et les ambitions rivales se la disputeront, car le vieil arbre d'Isabelle la Catholique a poussé son dernier et mourant rejeton.

— Cette belle terre d'Espagne est un gâteau que voudront prendre tous ceux qui y ont un droit quelconque, même éloigné, et des guerres, des désastres en seront la suite inévitable. Pourtant que faire à cela, madame? Vous ne pouvez aller contre la volonté de Dieu.

— Je puis, avec votre aide, mon cousin, éviter, je le crois, ces calamités à l'Espagne. Avec un ami sûr et le plus grand secret, je viendrai à bout de cette grande œuvre; Dieu me bénira, j'en suis sûre.

— Moi! je puis vous aider, madame?

— Vous le pouvez, et voici comment. Rien ne vous empêche de quitter Madrid?

— Je puis partir dès demain.

— Pas encore! tout n'est pas prêt, il s'en faut; nous devons, d'ailleurs, éviter les soupçons du comte de Mansfeld ; s'il avait la moindre idée de ce que je prépare, tout serait perdu. Entretenez-le soigneusement dans son erreur. Le ciel nous pardonnera cette tromperie, sans laquelle l'Espagne est sacrifiée. Vous connaissez le prince électoral de Bavière, le fils du chef de ma maison?

— Oui, madame, un enfant de sept ans, qui promet de grandes choses.

— Et qui les tiendra. Eh bien, prince, c'est lui qui sera, avec l'aide de Dieu, l'héritier de la couronne d'Espagne. C'est à lui qu'elle doit appartenir, car sa mère, qui est morte, était la cousine de Charles II, car il est petit-fils de Philippe IV, comme les enfants du dauphin; mais ceux-ci y ont renoncé, et, d'ailleurs, la France est un assez beau royaume pour satisfaire les désirs d'un homme, il n'y en a pas de pareil, c'est le plus beau diamant de la couronne de Dieu.

Il est à remarquer que tous les étrangers, même ceux qui nous détestent, tiennent le même langage. Ils envient notre pays, et ne peuvent s'empêcher de convenir qu'il n'y en a pas de pareil au monde.

— Vous voulez donc, madame, faire ce jeune prince héritier, et vous avez compté sur moi...?

— Pour en prévenir son père avant que personne puisse s'en douter.

— Le jour où Votre Majesté le voudra, je partirai, madame.

— Cet enfant est jeune, il est destiné à être souverain d'un pays secondaire, il doit recevoir l'éducation qui convient à son avenir, on ne saurait s'y prendre trop tôt. Et puis la santé du roi est si triste! Voilà, mon cousin, ce que j'avais à vous dire; voilà pourquoi je compte sur vous. Me suis-je trompée?

Le prince répondit par de nouvelles protestations de dévouement, dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, il avait fait ses preuves.

XLIII

Depuis ce jour, ils se virent chaque fois que cela fut possible, et le comte de Mansfeld ne douta pas un instant de leur intelligence. Madame de Berlips, sévèrement tancée, se garda de l'éclairer sur ce qu'elle ne savait pas précisément; car la reine se défiait d'elle et ne lui avait confié de ses projets que l'indispensable. Elle préparait le roi, souffrant de plus en plus, à ce testament si convoité par tant de gens, et elle avait sur lui assez de pouvoir pour l'engager au secret, même envers le cardinal de Porto-Carrero. Il ne confia à qui que ce fût de son conseil les tentatives de la reine et les résolutions qu'ils avaient prises ensemble.

Lorsqu'elle eut sa parole positive, et elle savait qu'il n'y manquerait pas, elle en prévint M. de Darmstadt, en le priant de faire ses préparatifs de voyage dans le plus grand silence.

Il prit le prétexte d'aller à Vienne saluer l'empereur, d'aller aussi pour quelques mois chez ses parents, et dit à M. de Mansfeld que ce voyage était nécessaire pour donner le change à quelques personnes secondaires du palais ayant l'œil ouvert sur ses visites secrètes. L'ambassadeur, si parfaitement joué qu'il ne s'en consola jamais, fut le premier à l'encourager au départ. Il lui offrit même ses services, pour lui faire passer sans que cela fût su, des nouvelles de la reine. Le prince le remercia, sous prétexte que la reine ne lui écrirait pas, et qu'il serait imprudent de donner peut-être des armes à la délation.

Le prince partit. Il passa ostensiblement par la Suisse pour ne pas entrer en France, et traversa Munich à grand bruit de coups de fouet pour ne pas s'y arrêter; mais son valet de chambre continua la route sous son nom, tandis que, caché dans une auberge borgne, au milieu du plus sale faubourg de la ville, il avait une entrevue avec l'électeur, déguisé comme lui. Tout fut convenu entre eux; l'électeur, on le pense bien, ac-

cepta avec enthousiasme et remercia la reine du beau présent qu'elle faisait à sa maison.

On devait envoyer le prince électoral à Madrid afin qu'il apprît la langue et qu'il se formât aux mœurs espagnoles. C'était un prince de la plus belle espérance, très-bien fait, très-intelligent, dont on citait dans toute l'Europe les reparties pleines de sagacité.

Darmstadt fit savoir à la reine que tout était prêt, par le moyen convenu, c'est-à-dire par le résident de Bavière, qui reçut l'ordre de son maître de porter à la reine, de sa part, un fort beau présent de cristal de roche, dont il se trouve quantité en Bohême et dans ses États. Les deux branches de la maison palatine s'étaient querellées pour la Bohême, il y avait longtemps déjà ; elles se rétablissaient fort bien ensemble et ceci devait en être la preuve.

Le jour où le roi, décidé par la reine, voulut faire son testament, il s'en alla à Aranjuez sans en prévenir les ambassadeurs, emmenant avec lui, néanmoins, son conseil, et surtout le cardinal Porto-Carrero, son président. Dès le même soir, il les prévint de se trouver réunis dans leur salle, qu'il irait les trouver pour une communication importante. Ils n'y manquèrent pas, sans se douter de rien, car rien n'avait transpiré. L'idée du testament était en ce moment bien loin de l'esprit de tous.

— Messieurs, dit Charles lorsqu'ils furent en séance, c'est aujourd'hui un jour mémorable pour l'Espagne, car je vais décider de son sort. Voici mon testament, fait dans toute ma liberté d'esprit ; je vous prie de le lire et d'y mettre les formalités nécessaires pour le rendre inattaquable. Ma volonté étant, expressément, qu'il ne puisse être attaqué, ni de mon vivant, ni après ma mort.

Les conseillers se regardèrent dans l'étonnement le plus profond. Le cardinal seul ne changea pas de visage, il voulut avoir l'air aux yeux des autres qu'on l'eût prévenu. A la cour, la faveur ne suffit pas, il faut encore en avoir l'apparence.

Le plus surpris de tous fut le confesseur. Il fit des reproches amers à son pénitent, qui lui répondit avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait d'habitude :

— Mon père, mon testament n'est point un péché ; je n'étais donc pas obligé de vous le dire.

Le premier cri fut :

— C'est la reine qui a fait cela !

Ce cri en quelques heures retentit jusqu'à Madrid et arriva aux oreilles du comte de Mansfeld ; il en fut atterré, refusa d'y croire, et envoya sur-le-champ un secrétaire à Aranjuez près du cardinal, qui assura que rien n'était plus vrai, et que le testament était entre ses mains signé, parafé, et aussi certain que si tous les tabellions de l'Europe y avaient passé.

Le comte crut en devenir fou, il ne voyait pas encore clairement le tour qu'on lui avait joué ; mais il en eut un amer soupçon, lorsque le secrétaire ajouta :

— C'est la reine qui a fait cela.

Son idée première fut que Darmstadt était joué comme lui, qu'elle l'avait éloigné sous de vains prétextes, pour agir plus à son aise. Mais, chez un homme aussi rusé que celui-là, le fil d'une première trahison devait évidemment le conduire à la seconde. Il se rappela ce souterrain de la Berlips, et la façon dont elle l'éconduisait, depuis justement que M. de Darmstadt avait été pour la première fois chez la reine. Il ne pouvait d'un coup percer ce mystère aussi rare que curieux ; mais il en soupçonnait l'existence, c'était beaucoup. Il devait, avec cette lumière, aller jusqu'au bout ; il y arriva, mais trop tard pour lui.

Le bruit de cet événement se répandit dans toute l'Europe ; je me rappelle l'effet qu'il produisit et ce que l'on en disait partout. M. de Savoie en loua le roi d'Espagne ; c'était, à son avis, un coup d'une grande politique. Il écartait en même temps la France et l'empire : selon lui, rien de plus dangereux que les grands États pour ceux qui le sont moins, ils doivent les dévorer tôt ou tard.

La reine se sentit heureuse et fière ; elle ne résista pas au plaisir de braver le comte de Mansfeld et de lui montrer qu'elle était instruite de ses intrigues. Il vint au palais, aussitôt que l'on fut de retour à Madrid. Elle le reçut dans la chambre du roi, un peu indisposé, et qui ne quittait pas son lit.

— Monsieur l'ambassadeur, lui dit-elle, vous venez nous faire votre compliment, nous le recevons volontiers. Le roi est tranquille et l'Espagne sera heureuse. J'ai écrit à ma sœur et à l'empereur, pour leur annoncer moi-même cette décision, à laquelle je ne cache pas que j'ai eu une grande part. J'en reçois volontiers des compliments particuliers.

— Vous me permettrez de vous les adresser, madame. Votre Majesté a fait preuve d'une habileté extraordinaire ; elle a su conduire les choses de façon à dérouter toutes les conjectures. M. de Darmstadt lui-même y eût été trompé, ajouta-t-il avec intention.

— M. de Darmstadt est mon cousin, mon meilleur ami, monsieur. J'ai reçu ce matin de ses nouvelles ; il s'est embarqué à Gênes et débarquera incessamment à Barcelone. De nouvelles faveurs du roi l'attendent ici. Il est grand de première classe et vice-roi de Catalogne, vous pouvez annoncer à mon auguste frère ce que nous faisons pour son protégé.

— Mais, madame, ce testament, fait en secret, alors que mon maître...

— Avait d'autres vues, je le sais. Je ne me soumets point à ce que l'on m'impose, et la seule chose que je ne pardonne jamais, c'est qu'on puisse me croire capable d'une bassesse. J'espère que nous ne vous perdrons pas, malgré cela, monsieur le comte. On n'est pas toujours heureux et les armes sont journalières.

Et puis elle lui tourna le dos.

Mansfeld rentra chez lui furieux, presque désespéré ; il se voyait perdu. Ses dépêches étaient parties ; il avait bien fallu annoncer son échec ; mais, depuis ce moment, il n'avait ni mangé ni dormi. Lui, si habile, joué par une jeune femme sans expérience et sans astuce. Il creusait son imagination pour y chercher le moyen de réparer sa faute. Il crut l'avoir trouvé et fit partir exprès son secrétaire de confiance avec ses instructions, pour la cour de Vienne ; il est des choses qu'on n'écrit pas.

Cela fait, il fut un peu plus tranquille. Après quelques jours de retraite, il reparut à l'ordinaire, fut reçu ainsi qu'il en avait l'habitude et eut même assez de pouvoir sur lui pour accueillir le prince de Darmstadt, sans montrer le moindre ressentiment, ni la moindre curiosité. Il fit même semblant de rire et de plaisanter de fort bonne grâce.

— Bien joué, mon prince ! Je ne sais pas si vous en étiez, mais c'est admirablement conduit. Cette petite reine a l'astuce et l'aplomb d'un vieux courtisan. Nous voilà dehors. Elle a levé le masque. Elle aurait un fils, elle deviendrait régente, que cela ne nous arran-

gerait pas davantage ; nous la connaissons à présent, il n'y a plus qu'à baisser pavillon, l'Espagne est perdue pour nous.

Pendant ce temps, la Bavière était en fête, elle se réjouissait du bonheur de ses princes. Le jeune héritier, demandé par son cousin, arriva à Madrid et reçut les félicitations de tout le monde. Il fut accueilli comme le messie. Porto-Carrero voyait en lui sa vengeance ; elle lui arrivait toute seule, sans qu'on pût s'en prendre à lui, sans qu'il l'eût provoquée ni aidée ; c'était un coup de fortune.

La reine accueillit son jeune cousin avec une grande joie. Elle le présenta elle-même au roi, qui dit en l'apercevant :

— Il ressemble à don Carlos.

— En effet, un portrait de cet infortuné prince était dans la chambre, on put en faire la comparaison tout de suite.

— Ah! répliqua la reine, tant pis! c'est un mauvais présage.

Le jeune prince se fit aimer de tous ceux qui l'approchaient; en quelques mois, il apprit la langue espagnole de façon à répondre en cette langue aux compliments de jour de l'an qu'il reçut cette année de la cour et de toutes les compagnies de l'État, le conseil en tête. Il dit des choses incroyables pour son jeune âge, et montra surtout la bonté de son cœur, par les mots qu'il sut trouver pour le roi, pour la reine, ses bienfaiteurs. C'était à tirer les larmes des yeux.

La reine changeait beaucoup, ses belles couleurs se fanaient; la douleur qui la rongeait, à quoi son triomphe avait un peu fait trêve, reprenait le dessus. Elle se sentait malade et n'en parlait pas. Son désir était de ne pas survivre au roi, qui s'en allait fort vite.

— Mais madame, lui disait une fois le prince de Darmstadt, en se promenant sous les beaux ombrages, vous devez souffrir.

— Non, je suis triste, et mon cœur est blessé. Il ne faut pas s'occuper de cela, c'est dans ma destinée. D'ailleurs, je ne sais trop ce que ferait une reine d'Espagne, si elle ne se rongeait pas le cœur. Voyez la reine Élisabeth, voyez la reine Henriette, voyez la feue reine! je n'ai pas le droit de me plaindre plus qu'elles; laissons aller le temps.

A ce 1er janvier, le jeune prince de Bavière reçut de singulières étrennes. Il s'était attaché à Romulus; n'ayant jamais vu de nain, il le prit d'abord pour un enfant de son âge, et demanda pourquoi il avait des rides et pourquoi il était si laid. Depuis lors, il voulait toujours jouer avec lui. Romulus se cachait en rechignant dans les jambes de son maître, comme un chien. Afin de satisfaire le jeune prince, et de lui ôter l'envie de recevoir des rebuffades de cet ours mal léché, la reine lui fit venir de Pologne deux nains, les plus jolis du monde, qui parlaient allemand et qui devaient l'amuser infiniment. Il eut peur que cette jeunesse ne fâchât Romulus, et qu'il ne se crût hors de faveur par leur arrivée; ce qui était bien d'un excellent cœur. Il demanda au roi la permission de nommer Romulus capitaine de ses nains, et les fit habiller tous les trois de la même manière, et d'une façon tout à fait galante. Le roi, qui aimait Romulus, et qui ne connaissait pas cette bête malfaisante, y consentit. Romulus n'en grogna pas moins et ne remercia même pas son jeune protecteur.

Dans les premiers jours de carnaval, au mois de février, le prince eut l'idée de donner une collation à quelques enfants de grands qui avaient l'honneur de faire sa partie de billes et de jouer avec lui au colin-maillard. On fit de grands préparatifs dans son appartement pour cette petite fête ; les nains furent chargés de servir les convives. Le prince mangeait seul, à une petite table, plus élevée que les autres ; Romulus était chargé près de lui du rôle d'écuyer tranchant et de celui d'échanson, tandis que les deux autres s'occupaient des enfants étrangers.

La reine vint, qui fit le tour de la salle du banquet. Elle but avec ces joyeux conviés; le prince héritier lui fit raison. Il avait les mêmes vins, les mêmes mets que les autres; cependant, Romulus prenait sur une console particulière les bouteilles et les plats qu'il devait lui offrir. Tout cela fut recherché par la suite.

Après le dîner, il y eut comédie; tous y assistèrent. Le lendemain, combat de taureaux où le jeune prince paraissait pour la première fois. Il ne put supporter ce spectacle, poussa des cris déchirants, disant qu'il souffrait beaucoup et que c'était à cause de tout ce sang et des chevaux morts qu'il ne voulait plus regarder. On l'emporta. Il dut se mettre au lit. Le soir, il fut beaucoup plus malade; le lendemain, beaucoup plus encore. Les médecins prétendirent que c'était la frayeur; mais Yousouf, dès qu'il l'eût vu, regarda tristement la reine.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il? demanda-t-elle en le prenant à part.

— Hélas! madame, il a le mal autrichien ; je le connais malheureusement trop pour m'y tromper, quelque forme nouvelle qu'il puisse prendre.

— Quel est le mal autrichien ?

— Celui dont est morte la feue reine Louise, dont est mort Nada, le pauvre nain, dont va mourir ce charmant enfant.

— Il va mourir ?...

— Oui, madame, et bientôt, malheureusement! Je ne puis le sauver. Ne témoignez rien ; mais prenez garde à vous, madame! Promettez-moi de prendre chaque matin une des pilules que je vous ai remises et qui vous préserveront; sans cela, ils vous tueront aussi ; et que deviendra le roi, si vous n'êtes plus là?

— Je prendrai ces pilules. Hélas! pourquoi n'en as-tu pas donné à ce malheureux enfant? pourquoi lui ai-je fait donner cette succession, qui le tue? Je ne m'en consolerai pas.

— Le roi, madame! songez au roi, ne songez qu'à lui; vous vous devez à sa vie, elle tient à la vôtre. Maintenant qu'elle va perdre ses espérances, l'Espagne attend que vous lui en présentiez d'autres.

— Oh! jamais plus! je ne veux pas faire mourir ceux que j'aime; je suis maudite, je ne puis toucher à rien.

Le petit prince mourut le lendemain, avec des symptômes extraordinaires, mais ne ressemblant point aux empoisonnements connus. Aussi ceux qui eurent des soupçons les gardèrent pour eux ; car rien ne prouva le crime, que l'assurance d'Yousouf à la reine, laquelle ne se répandit pas. Ils crurent que Romulus avait versé ce poison le jour de la fête, soit à dessein, soit innocemment, plutôt l'un que l'autre; car cette méchante créature ne pardonnait pas à l'enfant royal de s'être joué de lui. Ce qui confirma dans cette idée ceux qui examinaient le fond des choses, c'est que Romulus lui-même mourut peu de temps après, d'une maladie inconnue. Le comte de Mansfeld et le cabinet autrichien n'étaient

pas gens à laisser vivre un complice qui pouvait parler.

Cette mort de son jeune parent plongea la reine dans une tristesse que rien ne peut rendre. Elle ne quittait plus sa chambre ou celle du roi, refusait toutes les promenades, dépérissait à vue d'œil, et ne s'occupait qu'à prier Dieu, à soigner le roi et à travailler pour les pauvres. M. de Darmstadt, l'amirante, qu'elle avait fait revenir, lui faisaient leur cour à l'accoutumée. Ils ne parvenaient plus à lui arracher un sourire; elle semblait une morte, oubliée devant son tombeau.

XLIV

Le malheureux état du roi s'aggravait. Yousouf ne cachait ni au conseil, ni surtout à la reine, qu'il était à bout de ses moyens; que peut-être il prolongerait sa vie quelques courtes années encore, mais qu'on ne lui verrait plus que de faibles intervalles de raison. Il fallait donc ne pas tarder à décider encore une fois du sort de l'Espagne et à donner cette couronne que Dieu ne voulait point apparemment ôter à ceux qui la convoitaient, puisqu'il dérangeait les plans les mieux ourdis.

Le comte de Mansfeld triomphait. Bien que le séjour de l'Espagne lui fût devenu insupportable depuis sa déconvenue, il ne voulait cependant pas la quitter sans avoir accompli son œuvre, et revenir près de son maître, s'il n'avait en mains le testament réparateur. Il mit donc tout en mouvement pour réussir.

Une circonstance, indifférente en elle-même, lui prouva que son pouvoir avait baissé. La duchesse de Villafranca mourut. Il voulut donner pour camarera-mayor à la reine la duchesse d'Ossone, une des âmes damnées de l'Autriche ; il en parla avec un ton presque de menace à Porto-Carrero, et, malgré tout cela, l'influence de la reine prima la sienne. Elle obtint la duchesse de Linarès, qui ne devait plus la quitter et qui fut pour elle une véritable amie. Mansfeld eut beaucoup de peine à en prendre son parti.

Il intriguait de toute façon, mais la Berlips intriguait peut-être encore plus que lui, non pas pour le même motif, mais pour se faire donner de l'argent et pour placer sa famille. Elle prenait de toutes mains. Elle eut le front de demander au roi, à qui elle plaisait parce qu'elle flattait ses manies, le bénéfice d'Archimandrite-le-Minime, qui vaut quatre-vingt-dix mille livres de rente, et, qui pis est, elle l'obtint. Elle faisait signer à la reine des pétitions qu'elle portait ensuite aux ministres. Ceux-ci croyaient obéir à la souveraine, qui, la plupart du temps, ne savait pas même le nom de ses protégés, et que la Berlips intéressait en lui demandant son secours pour les malheureux. C'était un scandale dont Anne ne se doutait pas et ne se souciait guère.

Elle ne voulait plus intervenir pour le testament; un découragement profond s'emparait d'elle. On ne peut savoir comment tout cela aurait fini, si une autre intrigue, plus vaste et plus forte encore, ne fût venue tout décider, pour le moment du moins; car cette malheureuse Espagne ne pouvait pas plus élever de roi que feu notre régent de France, M. le duc d'Orléans, ne pouvait élever de gouverneurs.

Le roi d'Angleterre, Guillaume, haïssait Louis XIV et n'était pas payé pour l'aimer, il lui avait fait passer assez de nuits blanches. Il ne put croire, après la mort du prince de Bavière, que notre roi laissât déshériter tranquillement ses petits-fils, et, pour prévenir les guerres terribles qu'il prévoyait, il imagina de partager d'avance la monarchie espagnole et de faire à chacun sa part, en s'en ménageant une bonne.

Les négociations s'engagèrent, et ce qui parut inouï, c'est que Louis XIV ne s'y opposa point et se montra disposé à prendre ce que l'on voudrait bien lui donner. La difficulté vint de l'empereur, qui, malgré des avantages magnifiques, refusa net. Il lui fallait tout. Il parla très-haut, répondant aux propositions, même aux menaces, car on ne les lui épargna point, que le roi d'Espagne était le chef de sa maison, son allié naturel, et qu'il ne le laisserait pas dépouiller vivant, lors même que toute l'Europe se coaliserait contre lui, ainsi qu'on le lui annonçait.

Il fit plus, il fit prévenir le roi d'Espagne. Mansfeld arriva au palais, ses dépêches à la main, força presque la porte du roi, qui était fort malade, et lui annonça tout d'une pièce ce qui se tramait contre lui. Il avait prévu d'avance l'effet de cette nouvelle, et il eût volontiers payé le roi Guillaume pour en avoir eu l'idée.

Charles II, à moitié assoupi dans son fauteuil, se releva tout d'un saut.

— Répétez ceci, monsieur, répétez, je vous prie.

L'ambassadeur répéta avec de nouveaux commentaires.

— Et c'est ce roi de hasard, ce voleur de trônes, qui vient parler de me dépouiller ainsi ! et mon cousin, mon frère, le roi de France y consent, et tous les souverains y consentent! l'empereur seul soutient la prérogative royale, et s'oppose à ce qu'on me fasse ce sanglant outrage! Ah! disposer sans moi de ce qui m'appartient! Ah! ils n'en sont pas où ils pensent, et ils n'en disposeront pas, je vous en réponds. Qu'on assemble le conseil, je le présiderai sur-le-champ.

Un peu de vie revint à ce cadavre, à la grande joie de Mansfeld, qui se promettait bien d'en profiter.

La reine craignit que cet emportement ne lui fît mal, et tâcha de le ramener à plus de calme; sa voix, pour la première fois, fut impuissante. Le roi entra au conseil sans le faire venir dans sa chambre, devant elle, comme il le faisait souvent.

— Ah ! dit-elle à la duchesse de Linarès en retournant chez elle, ma chère duchesse, ils vont l'emporter, et maintenant tous leurs crimes auront réussi.

Malgré sa parenté proche avec l'empereur, elle ne pouvait supporter l'idée de voir triompher le crime, et d'assister, sans essayer d'y mettre obstacle, à ce qu'elle regardait comme un malheur pour le roi et pour l'Espagne. Cette circonstance inattendue brisait toutes les trames qu'elle s'était efforcée de nouer. Il fallait maintenant attendre et se taire.

Deux heures après, le roi la fit appeler et lui annonça qu'il venait de faire l'archiduc, second fils de l'empereur, roi d'Espagne et des Indes.

— C'est maintenant une chose décidée, sans rémission et sans retour, l'archiduc est mon héritier. Je devais bien cela à l'empereur, qui seul m'a soutenu contre cette ligue de souverains, acharnée à me dépouiller. C'est, d'ailleurs, le rêve de ma vie, je vais brancher ma race, comme Charles-Quint, et la puissance de la maison d'Autriche est désormais inébranlable.

— Que ta volonté soit faite, sire! reprit tristement

la reine; puisses-tu ne t'en repentir jamais! Ce que je veux, moi, ce que je demande, c'est que tu prennes plus de soin de toi-même, c'est qu'après cette grande action accomplie, tu laisses le soin des affaires au conseil institué pour les connaître. Il te faut le repos à présent, mon cher sire, le repos près de moi, avec tes souvenirs.

— Ah! oui, le repos!... Louise!... et toi, ma pauvre Anne! toi qui souffres, toi qui m'aimes et qui as pris de moi et pour moi une si douloureuse vie!

La reine leva les yeux au ciel et joignit les mains dans une prière muette. Charles II venait d'avoir un de ces éclairs de sensibilité, qui laissaient entrevoir son âme, et qui avaient fait sa tendresse pour lui.

— Ne songe pas à moi, reprit-elle; songe à toi seul. Je veux t'emmener bien loin dans quelque coin retiré où les bruits du monde et des affaires ne t'arrivent pas. Là, j'en suis sûre, par mes soins, je te guérirai.

— Chère reine!

— Crois-moi... Tu viens de donner ton royaume à l'héritier que tu as choisi. Livre-le dès ce moment, abdique, retire-toi, comme ton glorieux ancêtre Charles-Quint; viens avec moi, nous trouverons bien un asile dans tes vastes États. Nous vivrons entourés du peu d'amis fidèles que nous laissera notre médiocrité; nous ne demanderons pas grand'chose à ton successeur, pour lui avoir tant donné, seulement l'indispensable, pour ne pas être malheureux. Ils reprendront ces joyaux, je me ferai fermière, tu marcheras au grand air, tu n'auras plus de chagrins, de soucis, et tu redeviendras toi-même. Le veux-tu?

Le roi souriait en l'écoutant. Il avait réellement repris ses esprits pour une minute; cela ne durait guère davantage.

— Comment! tu consentirais à ne plus être reine! Ce n'est donc pas parce que je suis roi que tu m'aimes, ma chère Anne? tu m'aimes pour moi, pour moi seul?

— Ne plus être reine! ah! Charles, quel beau jour que celui où je serai libre de cette chaîne si pesante!

— Anne, Dieu m'a imposé un fardeau, reprit-il d'une voix grave et imposante; ce fardeau, je dois le porter, je le porterai jusqu'à la fin. Si tu m'aimes, si tu es réellement mon ange gardien, tu ne peux penser à m'ôter cette couronne brûlante dont mon front est endolori. C'est mon devoir, et, le devoir, il faut l'accomplir.

Il y avait encore là du héros, du descendant de Charles-Quint; tout de suite la folie prit le dessus.

— Enfin, quitter l'Escurial, quitter ma Louise adorée, ne pas la voir, ne pas reposer auprès d'elle? Oh! lors même que je devrais souffrir mille fois davantage, je n'y consentirais point. Un ennemi seul pourrait me le conseiller. Crois-tu que tu me consolerais d'elle?

Et il poussa de ces cris qui déchiraient le cœur de la reine, que rien n'apaisait, qui dégénéraient souvent en convulsions. Ensuite, il tombait comme mort. Ces crises duraient deux ou trois jours, elles arrivaient d'habitude après quelque impression forte, et certes celle de ce partage et de ce testament aurait suffi. Il en fut comme à l'ordinaire. La reine, en ces occasions, ne le quittait pas un instant. Elle ne permettait à personne de le soigner. Yousouf et elle se multipliaient. Les familiers du palais en étaient touchés jusqu'aux larmes, on y vénérait la reine comme une sainte; c'était surtout une martyre.

Peu de temps après cette victoire remportée, Mansfeld demanda à quitter l'Espagne; il pouvait se reposer, sa besogne était terminée. Il partit joyeux et léger, comme si sa conscience n'était chargée de rien.

— J'ai fidèlement servi mon maître, dit-il à M. de Darmstadt; j'ai tenu toutes les promesses de mon serment. L'empereur doit être content; je m'en retourne à lui pur de tout reproche. J'ai accompli ma mission, le trône d'Espagne est assuré à la maison d'Autriche; je pars content, je puis me reposer. Quant à vous, mon cher prince, vous voilà aussi haut que vous pouviez monter. Si vous n'êtes pas un ingrat, vous m'en saurez gré, et vous me revaudrez cela plus tard, si j'en ai besoin. Je ne sais pas bien au juste si vous ne vous êtes pas joué de moi. Il se peut que vous ayez quelquefois ri avec la reine de ce bon ambassadeur qui se croit rusé et que l'on trompe comme le Cassandre de la comédie italienne. Dans tous les cas, je vous le pardonne : j'ai réussi, le succès rend indulgent. J'ai réussi, non pas tout à fait comme je l'espérais; mais enfin j'ai réussi, c'est l'essentiel. Adieu donc! bonne chance pour le reste de vos jours.

Il croyait avoir rendu de grands services, il se croyait nécessaire, indispensable à son maître, mais il fut promptement disgracié et exilé, sans pouvoir revenir. Peut-être eut-il quelques remords dans sa retraite, peut-être les fantômes de Louise d'Orléans et du prince de Bavière vinrent-ils l'y chercher dans ses nuits d'insomnie. Je l'ignore, mais assurément, s'il fût resté au pouvoir, il ne les aurait même pas regardés.

A propos de fantômes, je touche au terme que je me suis imposé pour cette histoire d'Espagne en déshabillé, et me voici obligée, pour amener le dénoûment, de faire intervenir un fantôme, comme dans les tragédies grecques. Ce n'est pas ma faute, je ne l'invente point, je raconte ce que je tiens d'un témoin digne de foi, qui a tout vu. En Espagne, les choses ne se passent pas comme ailleurs. Ce pays où les superstitions sont vivantes, où les miracles se font, où les spectres marchent, est pour moi plein de terreurs et de mystères. J'ai souvent dit à ce pauvre Darmstadt qu'il fallait un amour tel que le sien pour y demeurer seulement vingt-quatre heures.

Ma fille, qui a toujours été une positive personne, ajoutait :

— Et puis, madame, il fallait aussi être grand d'Espagne de première classe, colonel du régiment allemand de la reine, maître de Madrid par la faveur de la souveraine, et vice-roi de la Catalogne !

Elle avait peut-être raison; moi, je voulais que ce fût l'amour. Les jeunes d'aujourd'hui en savent plus long que nous sur les secrets de la vie.

Revenons au fantôme. Quand je pense à ce qui va suivre, je regarde autour de moi, dans ma chambre, et, si je suis seule, je sonne un domestique, auquel je dirais volontiers que je suis charmée de le voir, tant j'ai peur. M. de Voltaire se moque de moi, et M. Duclos me disait hier que je manquais de philosophie. C'est une nouvelle vertu qu'ils ont inventée, ne pouvant avoir les autres, qui les gêneraient; celle-là n'est qu'un mot élastique, qu'ils arrangent suivant leur caprice. Je n'en veux point.

La pauvre reine Anne avait grand besoin de philosophie dans la tristesse où elle vivait; elle ne la pratiquait guère, néanmoins. Un matin, le roi dormait, après une nuit agitée; elle venait de rentrer chez elle, lorsque la

duchesse de Linarès, à qui elle avait demandé quelques instants de solitude, reparut sans être appelée.

— Le roi est éveillé ? demanda Anne de Neubourg, qui ne pensait qu'à lui.

— Non, madame ; c'est Yousouf, qui insiste pour voir Votre Majesté : il a, dit-il, absolument besoin de lui parler pour une chose importante.

— Qu'il vienne ! qu'il vienne !

Elle pensait à quelque révélation sur l'état du roi, et l'attendit avec anxiété ; peut-être était-ce sa mort prochaine qu'elle allait apprendre !

Le médecin entra, ferma la porte et s'approcha de la reine, qui ne lui laissa pas le temps de parler et qui l'interrogea sur la santé de Charles.

— Il repose, madame ; rien de nouveau, aucun accident à craindre pour le moment. Je viens de le voir en rentrant au palais. Ce n'est pas de lui que je désire vous entretenir, c'est d'un fait bien étrange, presque incroyable, auquel ma raison se refuse et qu'il me faut accepter, néanmoins.

— Qu'est-ce donc ?

— Cette nuit, vers deux heures, le majordome du duc d'Astorga est venu me réveiller de sa part. Votre Majesté m'avait renvoyé, le roi étant très-calme et ne devant pas avoir besoin de mon secours, suivant toute apparence. Je courus chez mon maître, qui sans doute ne m'appelait pas pour une bagatelle à pareille heure. Je le trouvai dans sa chapelle, d'où il ne sort presque pas ; il n'est plus que l'ombre de lui-même ; sa douleur a attaqué son cerveau, et elle est devenue maintenant de la folie.

— Le malheureux !

— Cette chapelle étincelait de lumières ; la statue de la reine en était entourée comme dans une chapelle ardente. M. le duc était assis en face d'elle, seul, et la regardait. Quand j'entrai, il ne détourna pas les yeux et s'informa seulement si c'était moi. Quand j'eus répondu que oui :

« — Yousouf, dit-il, je t'ai fait appeler, parce que je ne veux plus retourner au palais, et que, cependant, je dois obéir à l'ordre que j'ai reçu.

» — Comme il plaira à Votre Excellence, monseigneur.

» — Yousouf, *elle* m'est apparue.

» — Qui cela, monseigneur ?

» — *Elle !* fit-il avec un mouvement d'impatience, et en me montrant le tombeau, comme s'il ne pouvait parler que d'*elle* au monde. *Elle* m'est apparue plusieurs fois. Cette nuit encore, elle s'est levée, et elle m'a parlé. »

— Je crus que sa folie devenait plus grande, et je voulus lui tâter le pouls ; il me repoussa.

« — Je ne suis pas fou, Yousouf, je te dis la vérité, et tu vas en convenir tout à l'heure. Elle m'a parlé, te dis-je, et de choses graves pour l'Espagne. Retiens bien ce que tu vas entendre, afin d'aller le répéter à celle qu'ils ont faite reine, car il faut qu'elle obéisse. »

— Alors, madame, pour preuve de la vérité de ce qu'il allait dire, il m'a raconté mot pour mot nos entretiens, à vous et à moi, lorsque nous veillons la nuit le roi, lorsque nous sommes seuls, et que nul ne peut nous entendre. Il m'a raconté vos larmes et votre désespoir, les douleurs que vous m'avez confiées, *à moi*, et qui sont ensevelies dans mon cœur. Bien plus : il m'a parlé du prince de Darmstadt, du prince de Bavière, de ce malheureux enfant, mort comme elle ; de l'essai fait par moi, *connu de moi seul*, pour le sauver, car, vous-même, vous l'ignoriez. J'ai composé, dans cet espoir suprême une potion où j'ai réuni les substances les plus opposées. Je n'ai pas réussi, je n'en ai pas parlé, et il le sait, lui qui jamais n'a ouï prononcer le nom de ces substances ! Me voyant étonné et convaincu, il a repris :

« — Tu me croiras, maintenant, n'est-ce pas ? Va trouver Anne de Neubourg. Dis-lui que le testament du roi doit être cassé ; dis-lui que Dieu ne veut plus de la maison d'Autriche en Espagne, ses crimes ont comblé la mesure. Les enfants du dauphin sont les héritiers légitimes ; il faut que justice soit faite. Qu'Anne de Neubourg travaille dans ce sens-là, si elle veut avoir un instant de repos en ce monde et dans l'autre. »

— Voilà, madame, ce qu'il m'a chargé de vous répéter, en ajoutant que vous seriez aidée d'une façon que vous n'espériez point ; qu'il ne fallait pas vous décourager s'il survenait des obstacles ; que, peut-être, vous seriez repoussée et méconnue, mais que, pourtant, vous parviendriez à votre but. Si vous refusez de m'entendre, vous serez tourmentée à votre tour jusqu'à ce que vous ayez cédé.

La reine n'en pouvait croire ses oreilles. Elle connaissait Yousouf, sa parfaite intégrité et sa grande science ; dans une autre bouche, elle n'eût ajouté aucune foi à ces paroles. Mais lui ! Il ne lui était pas permis de douter.

— Hélas ! répliqua-t-elle, que puis-je faire ? Je le ferai, je vous le jure ; mais serai-je écoutée ? Je hais la maison d'Autriche ; depuis la mort de mon pauvre cousin, depuis la tentative faite contre mon honneur au sujet du prince de Darmstadt, je désire tourner les idées du roi vers la France, car c'est juste. Louise d'Orléans, si réellement elle est apparue à d'Astorga, y sera plus puissante que moi par son souvenir. Qu'elle m'aide, au moins ; j'essayerai.

XLV

La reine, après cet entretien, pensa beaucoup à ce qu'elle devait faire pour la réussite de ses projets. Elle connaissait les dispositions du roi. Tous les jours, il s'applaudissait de son œuvre et se félicitait de l'avoir accomplie. M. d'Harrach, le nouvel ambassadeur de l'empire, ne le quittait presque point et se mêlait déjà de tout, comme s'il eût été le maître. Il comblait le roi de soins et de présents de la part de son maître. La manie des coquilles avait passé, pour faire place à celle des pierres gravées. L'empereur faisait fouiller l'Italie dans tous les sens, pour lui en envoyer de nouvelles. Charles II ne parlait que de *son bon cousin*, que de l'archiduc, son héritier, lorsqu'il n'entrait pas dans ses accès, dans ses humeurs noires et dans ses regrets passionnés pour Louise d'Orléans.

Anne de Neubourg était, au milieu de tout cela, comme une martyre, comme une suppliciée ; elle faisait pitié à tous ceux qui la voyaient. Il échappa à une de ses femmes de dire :

— Pour vingt couronnes, je ne voudrais pas être à la place de cette malheureuse reine-là !

Elle ne sortait qu'avec le roi, dans un carrosse fermé de rideaux de cuir, ne parlant qu'aux personnes

de sa maison, et voyant seulement ses deux amis, M. de Darmstadt et l'amirante, sans cependant leur raconter ses chagrins, qu'elle renfermait tout en elle-même, comme son plus précieux trésor ; car ses douleurs, c'était son amour.

Le lendemain même de cette nuit mémorable, la reine envoya chercher l'amirante. Elle avait bien réfléchi; quoiqu'elle fût moins sûre de lui que de Darmstadt, il était Espagnol, ce n'était pas à un étranger d'intervenir dans les affaires d'Espagne. L'amirante était connu pour ses inclinations autrichiennes; néanmoins, elle essaya de se servir de lui, sauf à prendre un autre ambassadeur, si celui-ci ne réussissait pas.

L'amirante vint à l'heure convenue. La reine lui parla d'abord de choses indifférentes, elle hésitait encore. Enfin, comme il s'étonnait de son message pressant, se traduisant par des lieux communs, elle reprit le courage de s'expliquer.

— Je vais vous donner une mission, monsieur l'amirante, et je vous prie de la remplir aujourd'hui même, quelque surprise qu'elle puisse vous causer. Vous connaissez peu le prince d'Harcourt, je crois.

— J'ai, en effet, très-peu de relations avec l'ambassadeur de France; il sait que je ne suis point Français, et nous ne nous recherchons guère.

— C'est pourtant chez lui que je vous envoie aujourd'hui, après que vous m'aurez donné votre parole de ne révéler à qui que ce soit ce que vous irez lui dire de ma part.

— A l'ambassade de France? C'est étonnant! je ne comprends pas ce que Votre Majesté a de commun avec ce nid d'intrigues et de déloyauté. Néanmoins, je lui donne ma parole de ne jamais révéler à qui que ce soit ce qu'elle daignera me confier.

— Monsieur l'amirante, il faut que le testament du roi soit cassé et refait en faveur du duc d'Anjou.

— Est-il bien possible, madame, que ce soit vous qui parliez ainsi?

— Oui, monsieur, et, comme vous êtes à moi, qu'on le sait, je ne puis envoyer personne mieux que vous porter, de ma part, à Louis XIV des paroles de conciliation.

— Je ne sais si je dors ou si je veille. Votre Majesté oublie donc que j'appartiens corps et âme à l'illustre maison d'Autriche?

— Je sais que vous êtes mon ami et que vous ne refuserez pas de me servir.

— Madame, ce n'est pas vous servir, c'est vous perdre. Vous ne réussirez point : le testament sera maintenu, et l'Autriche ne vous pardonnera pas cette tentative avortée. D'ailleurs, dans quel but? qu'y pouvez-vous gagner?

— Obéissez-moi, monsieur, sans vous inquiéter des suites; j'ai mes raisons.

L'amirante employa tous les moyens pour décider la reine à changer d'avis, à ne pas se lancer dans une voie perfide, remplie de dangers, et où elle succomberait indubitablement. Elle s'en défendit avec tant de fermeté, qu'il chercha un motif secret sous cette volonté. Il crut l'avoir trouvé dans une feinte, pour découvrir les desseins de Louis XIV, en ayant l'air de le servir.

La reine ne le détrompa point, dans l'espérance qu'il y mettrait plus de zèle, et il en resta convaincu. Il s'en alla donc chez M. d'Harcourt, lui fit la proposition, que celui-ci accueillit avec une vive joie, voyant sa fortune faite, s'il apportait à la France cette succession si ardemment convoitée. Il se confondit en remerciments pour la reine, qu'il n'osa pas aller voir, dans la crainte d'attirer l'attention, et se hâta d'envoyer à Marseille un courrier dont il attendit le retour avec une vive impatience.

A son grand regret, le courrier revint avec un refus. Le roi avait eu la même pensée que l'amirante; il voyait un piége dans cette offre de la reine, et il préféra s'en tenir aux conditions du partage, reconnues par toute l'Europe, excepté par l'empereur.

La reine vit ainsi se réaliser la prédiction du fantôme : elle était, en effet, méconnue et repoussée. Son premier mouvement fut un découragement profond.

— Ah ! dit-elle à Yousouf, préviens ton maître que je ne ferai rien, que je ne puis rien ; tout ce que je touche se gâte sous ma main. Je n'en veux plus entendre parler.

La réponse fut faite, et le duc répondit à son tour que la reine avait tort, qu'elle et le roi ne seraient plus tranquilles avant que cette œuvre fût terminée, et que le roi en souffrirait tout autant qu'elle.

En dépit de cette prophétie, Charles II se trouva un peu mieux pendant plusieurs jours, et Anne n'éprouva rien de plus qu'à l'ordinaire.

J'ai besoin de m'appuyer de témoignages pour la fin de tout ceci, et je retrouve une nouvelle lettre de la duchesse de Linarès, à laquelle M. de Darmstadt avait écrit à ma prière, et qui confirme mon récit de point en point. Elle n'a pas quitté la reine dans ces derniers moments, et, depuis, elle est restée sa meilleure amie, et personne ne pouvait être mieux renseigné qu'elle.

Une semaine environ après cette tentative avortée, la reine était seule le soir, fort tard, dans ce même oratoire où le père Sulpicio venait torturer la pauvre Louise d'Orléans. Elle avait essayé de prier, la prière était restée sur ses lèvres; elle avait lu quelques pages d'un livre de piété allemand, il s'était échappé de ces mains; elle pensait à sa triste destinée et déplorait son sort. Son beau fleuve du Danube lui apparaissait comme dans un rêve, elle voyait ses parents, ses amies d'enfance; elle voyait cette vie joyeuse et douce qu'elle avait menée jusqu'au moment où on lui avait placé sur la tête cette couronne d'épines. Toutes ces pauvres reines d'Espagne se mouraient de chagrin.

Tout à coup, il lui sembla entendre un léger bruit, elle tourna vivement la tête et aperçut derrière elle une forme blanche, prenant de la consistance à mesure qu'elle la regardait. Malgré la fermeté de son cœur, elle sentit une sueur froide couler sur son front; mais elle ne pouvait détourner les yeux de ce spectre, qu'elle reconnut parfaitement pour la jeune reine.

Le fantôme ne lui parla pas; mais il lui montra d'un air irrité la porte conduisant à l'appartement du roi; son geste était un ordre précis. Anne essaya de prononcer quelques mots; la frayeur glaçait ses sens, elle fit un signe de consentement. Le doigt resta toujours tendu, comme pour lui enjoindre de ne pas tarder davantage. La reine, mue par une autre volonté que la sienne, qui la dominait, se leva et fit quelques pas vers la porte; elle se sentait portée pour ainsi dire, et ces yeux de feu la suivaient toujours.

La duchesse de Linarès, la comtesse de Berlips et une autre dame étaient dans le cabinet à côté; elles virent entrer Anne, se soutenant à peine, très-pâle, et qui leur montra son oratoire, en leur disant :

— Allez, et dites-moi si vous ne voyez rien là.

La duchesse entra, regarda partout, et n'aperçut rien de plus qu'à l'ordinaire. L'autre dame l'avait suivie, pendant que la Berlips s'empressait autour de son élève. Cette autre dame avait été auprès de Louise d'Orléans, comme elle était près de celle-ci, pour s'occuper de ses atours; elle avait un goût merveilleux.

— Ah! dit-elle, tout en entrant et spontanément, comme cela sent la feue reine ici!

Marie-Louise se servait d'une senteur qu'elle faisait venir de France et que personne qu'elle n'avait en Espagne. Ses habits et sa peau en étaient imprégnés de façon à laisser comme une traînée après elle. C'étaient les carmélites de la rue du Bouloy à Paris qui la composaient. On ne pouvait la méconnaître, et rien de plus frappant que l'exclamation de cette dame, qui n'était point prévenue.

La reine, un peu remise, dit à ses dames de se retirer, qu'elle allait chez le roi. Elle ne leur fit point part autrement de sa vision; le lendemain seulement, elle raconta tout à la duchesse. La reine fut tout étonnée et cruellement frappée de trouver Charles II assis sur son lit, les mains étendues, les yeux hagards, et murmurant des paroles incompréhensibles. Il semblait occupé d'une vision et répondait à des questions qu'on lui adressait.

— Non!... non!... je ne le veux pas... La France, Dieu nous en préserve!... Tu le veux?... Je t'en supplie, reste!... Oh! reste!...

Il joignait les mains, il semblait dans une extase; ses cris se faisaient entendre jusqu'au fond de ses appartements.

— Marie-Louise! reste!... reste!... Je le ferai, je le ferai... Reste! oh! reviens.

Et bien d'autres phrases que lui seul pouvait comprendre, mais que la reine devinait, d'après ce qu'elle avait vu et entendu elle-même. Évidemment, cette vision devait les poursuivre tous les deux. La nuit tout entière se passa pour le roi dans des crises horribles. Il n'avait jamais été dans un pareil état, et, pendant trois jours, Yousouf, malgré sa science, ne parvint pas à lui rendre le calme, à lui procurer même un instant de sommeil. Le spectre était là sans cesse, lui parlant, le menaçant, ou bien lui prodiguant des mots de tendresse, suivant qu'il se montrait plus ou moins docile. Yousouf croyait qu'il n'y résisterait pas; cependant, après ces deux ou trois jours, il revint non pas à la raison, mais à la vie.

Ce qu'il y eut de plus étrange encore, c'est qu'à la même époque, le cardinal Porto-Carrero fut obsédé aussi de la même vision et des mêmes ordres. Tous ses rêves la lui représentaient et il entendait comme des voix qui lui criaient :

— Sauve l'Espagne! sauve le roi!

Et, certes, le cardinal n'était point un esprit faible, ni facile à frapper. Il fit venir son confesseur, homme d'esprit, auquel il raconta ce qu'il appelait les humeurs sombres de son cerveau en lui recommandant de n'en rien laisser savoir à l'inquisition, attendu qu'on le brûlerait comme sorcier, ou tout au moins comme hanté par les esprits.

Le confesseur lui répondit qu'il ne fallait pas traiter la chose légèrement, et que, si la vision se représentait, c'était par la volonté de Dieu; que, par conséquent, son devoir serait de travailler à ce qui lui était ordonné par la voix du spectre. Le cardinal avait peine à se rendre; il prétendit encore que c'était une vapeur de son cerveau, causée par des digestions difficiles, ou par un excès de travail. Le confesseur soutint son dire, et s'y employa si bien qu'il décida le président du conseil, surtout en lui racontant ce qui était arrivé à la reine, chose qu'il savait par la duchesse de Linarès.

Tout marchait donc vers ce but. Le cardinal apprit que le roi était fort mal, et il attendit un éclair de mieux, pour tenter sa démarche. A peine eut-il prononcé quelques mots, que Charles II l'interrompit.

— Vous aussi, lui dit-il, vous aussi, vous voulez que je dépouille ma maison pour enrichir mes ennemis?

Le cardinal lui expliqua toutes ses raisons, dont la moindre fut la justice et le droit, toutes les autres étant puisées dans l'intérêt de l'État. Charles II, assez lucide en ce moment, lui répondit qu'il ne pouvait accepter cette nécessité comme un cas de conscience, à moins qu'on ne voulût consulter le pape; mais ce que Sa Sainteté dicterait, il le ferait sur-le-champ, ne voulant pas désobéir en même temps à Dieu et à son représentant sur la terre.

Porto-Carrero mettait d'autant plus de zèle à soutenir cette cause, qu'elle était celle de sa vengeance. La maison d'Autriche l'avait trop offensé pour qu'il lui pardonnât jamais, et rien ne pouvait lui être plus agréable que de contribuer à lui enlever l'Espagne. La lettre au pape fut écrite immédiatement et partit le jour même.

La reine saisit cette occasion d'obéir aux commandements qu'elle avait reçus; elle parlait sans cesse au roi des propositions du cardinal, de ce qu'elle et lui avaient entendu, des ordres donnés par le spectre de Marie-Louise.

— C'est la volonté du ciel, sire, obéissez!

— C'est peut-être l'esprit des ténèbres qui revêt cette forme chérie pour m'égarer. Anne, il faut attendre la réponse de Sa Sainteté; elle nous guidera dans ce dédale où nous sommes; nous nous soumettrons à ses ordres en bons chrétiens.

XLVI

Cependant, les visions continuaient, et l'humeur du roi était de plus en plus sombre. Il s'enfermait des heures entières dans son cabinet pour voir sa Louise, disait-il, pour l'entendre, pour la retrouver. La reine venait en vain frapper à sa porte, il la renvoyait comme les autres, ne voulant pas être dérangé. Un jour, il sortit au moment où on s'y attendait le moins, en criant qu'il voulait partir pour l'Escurial, qu'*elle* l'attendait là, qu'il la reverrait mieux encore et qu'il fallait se hâter de s'y rendre.

La reine le suivit; il ne l'en empêcha pas, mais il ne l'y engagea pas non plus, et il répétait souvent :

— Elle n'est pas morte! elle n'est pas morte! je le saurai bien tout à l'heure.

On arriva à l'Escurial la nuit, par une nuit bien sombre d'automne. Le roi, au lieu de descendre au palais, s'en alla directement à ce petit appartement de Philippe II dont une fenêtre donnait sur l'église. Il ordonna assez brusquement à la reine de le suivre.

— Il faut que vous voyiez par vos yeux ce qui est,

afin de ne pas croire qu'on vous a trompée et de ne plus réclamer ce qui n'est pas à vous.

Anne ne comprit pas ses paroles; elle les attribua à sa folie, et le suivit résignée, heureuse de ce qu'il la désirait près de lui. Depuis longtemps, il la renvoyait presque toujours. Yousouf voulut entrer avec Leurs Majestés, ainsi que la camarera-mayor et quelques femmes de la reine.

— Non! dit brusquement le roi, la reine seule; et, à minuit, le supérieur des Hyéronimites avec trois de ses moines, viendra frapper à ma porte; je ne veux, ce soir, nulle autre personne qu'eux, entendez-vous!

On obéit : que le roi soit fou ou qu'il soit sage, on lui obéit toujours; ce n'est pas un homme, il représente la royauté, la plus auguste chose de ce monde, après la religion.

Charles II entra le premier dans ces petites chambres ressemblant à des cellules, Anne le suivait. On obtint à grand'peine que Yousouf et deux ou trois serviteurs entreraient dans une antichambre borgne, qui les précédait. Il alla tout droit à l'oratoire, et ouvrit les fenêtres de la tribune. L'église était déserte à cette heure; une magnifique lampe d'or, présent du roi Philippe II, éclairait l'autel, et l'on distinguait dans l'ombre l'entrée du caveau. Charles s'agenouilla :

— Priez, madame, priez! dit-il à la reine, qu'il ne tutoyait presque jamais, en dépit de l'usage. Nous avons besoin, cette nuit, de la force de Dieu.

— Seigneur! pensa la reine, que médite-t-il, et que va-t-il se passer ici!

Le roi pria tout haut, se frappant la poitrine à coups redoublés, demandant pardon de ses offenses, appelant à grands cris sa Louise adorée, qui avait promis de venir et qui ne paraissait pas.

— Allons! ajoutait-il d'un ton résigné, elle reviendra, il faut attendre, il n'est pas l'heure.

Il n'y avait aucune lumière dans cet oratoire; la reine avait une frayeur dont elle n'était pas maîtresse, ses dents claquaient, ses tempes battaient, elle en entendait le bruit. Seule avec un fou, dans ce lieu terrible, entourée de prodiges et d'apparitions, le cœur le plus ferme eût été ébranlé.

— Ah! murmura-t-elle, je me meurs!

— Non, vous ne mourrez pas, Anne! Louise non plus n'est pas morte : vous allez la voir, et vous l'aimerez, et elle vous aimera parce que vous êtes bonne. Un peu de patience encore, l'heure sonnera bientôt.

La reine ne pouvait deviner ce qui devait arriver à cette heure terrible; mais elle en frissonnait d'avance, ce devait être quelque chose d'épouvantable.

Elle n'osait interroger le roi, elle n'osait même regarder autour d'elle; son imagination ne lui présentait que des images horribles, elle fermait les yeux pour ne rien voir. Il la tint plus de deux heures dans cette position, dont rien ne peut exprimer l'horreur. Une grande horloge, placée devant ses yeux dans la chapelle, sonnait les heures avec un fracas à remuer toute l'église; lorsqu'elle frappa les douze coups de minuit, le roi se leva comme un automate poussé par un ressort.

— Voici le moment! s'écria-t-il.

Et il s'en alla jusqu'à l'antichambre appeler le prieur et les moines qu'il avait demandés et qui l'attendaient.

Pour comprendre l'incroyable scène qui va suivre, quelques mots d'explication sont nécessaires; il faut raconter comment est organisée la sépulture des rois catholiques; sans quoi, l'on ne me comprendrait pas.

L'Escurial, on le sait, est en même temps un palais et un couvent où se trouvent des moines institués pour veiller sur les tombeaux de la famille royale. Cela ne ressemble point à notre Saint-Denis, et c'est organisé tout autrement.

Les rois sont dans des caveaux. Il n'y en avait pas encore beaucoup alors, puisque cela n'existe que depuis Philippe IV. On descend à ce Panthéon par un escalier assez beau, au milieu duquel se trouve une porte, après cinq ou six marches qu'il faut monter, depuis l'autre degré qui va à ces tombeaux. Là se trouve une chambre assez longue, avec une grande fenêtre en face de la porte. Le seul meuble de cette pièce est une grande et longue table, placée au milieu.

Après cette pièce s'en trouve une autre, qui ressemble à une bibliothèque avec des rayons tout autour; mais, au lieu de livres, ce sont les cercueils posés sur des tablettes, recouverts de velours et de damas, avec des clous d'or. Ces cercueils sont ceux des reines qui n'ont pas eu d'enfants, et des infants. Les reines ayant donné des héritiers à la couronne sont descendues comme les rois dans le Panthéon en bas, où l'on voit de magnifiques tombes. Mais les uns et les autres passent d'abord par cette première chambre, dont j'ai parlé et qui s'appelle le *pourrissoir*. Là, on les met, pendant un certain temps, dans des niches creusées dans la muraille, que l'on recrépit par-dessus, de sorte qu'il n'y paraît rien. Ils y restent jusqu'à ce qu'on juge les os dépouillés de leur chair; après quoi, on les porte dans ces petits cercueils à rayons, où ne sont plus que les squelettes. Un moine et les médecins attachés à l'établissement jugent, à la vue du corps, à l'état où il est, combien de mois, combien d'années il doit rester dans cette sorte de purgatoire, et, lorsque le temps est venu, ils procèdent à la translation, sans aucune cérémonie.

C'est dans ce séjour funèbre que nous devons descendre, et c'est là que va se dénouer cette grande tragédie qui disposa du sort de tant de peuples.

Aussitôt que Charles II aperçut le supérieur et les moines, il leur fit signe de le suivre et les emmena avec lui près de la reine, dans l'oratoire. Ils étaient aussi étonnés et intrigués qu'elle.

— Fermez les portes! leur disait-il, fermez-les bien, que nul ne nous entende.

Ils obéissaient, tout en se demandant où ils allaient et ce qu'ils allaient faire. Arrivé à la tribune, Charles montra la fenêtre ouverte sur l'église et dit :

— Nous allons descendre, mon père.

— Où cela, sire?

— Vous le saurez tout à l'heure; suivez-moi d'abord. Et toi aussi, Anne; c'est le moment que je t'ai promis.

Il paraissait calme, presque souriant, et marchait d'un pas ferme. La reine n'avait pas une goutte de sang dans les veines; il lui prit la main et l'entraîna vers un petit escalier conduisant de cette tribune derrière le chœur. Ils arrivèrent en bas, le prieur demanda alors ce qu'il fallait faire.

— Aller dans les caveaux, mon père.

— Et pourquoi, sire, à cette heure?

— Parce que je le veux et parce que j'y ai affaire. Montrez-moi le chemin.

Quand il allait prier sur ce qu'il croyait la tombe de la feue reine, il s'arrêtait à l'entrée du caveau et s'a-

genouillait, baisait la terre, cherchait à l'embrasser, faisait enfin les extravagances que j'ai décrites plus haut ; mais, en cette occasion, avec son projet, il lui fallait davantage.

— Où est la feue reine? demanda-t-il.

— Mon Dieu! que veut-il faire? pensa la reine. Ayez pitié de nous!

— Sire, la feue reine est où elle doit être suivant nos usages, et suivant les lois de l'Église, vous n'en doutez pas.

— Où est-elle? Dites-le-moi, dites-le-moi sur-le-champ. Je veux le savoir.

— Mais, sire...

— Dites-le moi, je le veux!

— Sire, elle est dans le pourrissoir.

— Où est ce pourrissoir? Conduisez-moi là.

D'ordinaire, les rois ne visitent guère les lieux funèbres de leur vivant. Celui-ci, qui adorait les tombeaux, qui y eût volontiers passé sa vie, n'en connaissait pas encore tous les mystères. Il ne s'en doutait même pas. Le prieur hésita à obéir, la raison de son maître ne lui semblait pas saine en ce moment, et la présence de la reine ne le rassurait pas.

— Mon père, répéta le roi en frappant du pied, je le veux!

Le prieur s'inclina en signe de soumission et s'en alla vers cet escalier, où le roi le suivit, entraînant Anne avec lui. Ils descendirent les quelques marches, remontèrent les autres, et entrèrent enfin dans ce pourrissoir, que la lune éclairait comme en plein jour; ils n'avaient pas d'autre lumière; les lampes de l'église et des montées leur avaient suffi. Charles II, à l'aspect de ces murailles nues et luisantes, se récria :

— Vous me trompez, elle n'est pas là!

— Pardonnez-moi, sire, elle est ici.

Et il touchait un endroit de cette muraille assez près de la fenêtre.

— Je veux la voir, reprit tranquillement le roi.

— La voir, sire? Votre Majesté n'a pas réfléchi, sans doute.

— J'ai réfléchi, et je veux la voir à l'instant. Ouvrez ce mur, vous devez en avoir les moyens, ouvrez sa tombe, et montrez-la-moi.

— Horreur et profanation! s'écria la reine en se détournant.

— Mais, sire.... c'est impossible, vous n'y songez pas! violer une tombe, c'est un sacrilége!

— Elle m'a ordonné de le faire, et je le ferai. Obéissez ; si vous me résistez, votre robe ne garantira pas votre cou, je vous en jure ma foi royale.

Après une longue résistance encore, le supérieur, obligé, contraint de se soumettre, envoya ses moines prendre, dans le lieu où on les déposait, les instruments nécessaires, et l'acte de profanation commença. Le roi les surveillait lui-même, il les aidait au besoin. La reine et le prieur étaient agenouillés et priaient avec ferveur. Je l'ai dit, la lune seule éclairait cette scène.

Le cercueil fut bientôt à découvert ; le roi le voulut tirer lui-même de cette niche ; mais ses forces le trahirent, il fut obligé de laisser ce soin aux moines. On le posa sur la table, et puis les religieux s'arrêtèrent.

— Déclouez-le, reprit Charles.

Le prieur intervint encore, espérant empêcher cette œuvre de dévastation ; la reine, demi-morte, était incapable de prononcer une parole. Le roi répéta son les frères obéirent. Une odeur horrible se répandit dans le caveau, et un cadavre, dans un état de décomposition très-avancée, se montra aux yeux des spectateurs épouvantés. Les religieux tombèrent à genoux la face contre terre. Le roi poussa un cri de joie.

— Ah! la voilà, c'est elle! c'est bien elle! je la reconnais ; je reconnais sa beauté. Louise, ma Louise chérie!

Et, se jetant sur ces lambeaux infects, il chercha des lèvres pourries pour les couvrir de ses baisers. Il appela sa femme, sa bien-aimée femme, lui donna les noms les plus tendres, essaya de soulever ces débris humains pour les serrer dans ses bras. Ils lui échappèrent et retombèrent avec un bruit sans nom dans le cercueil, qui ne voulait pas les rendre.

Alors, ce qui se passa ne peut être décrit : cet insensé se livra aux délires les plus effrayants ; il y eut comme une lutte entre la vie et la mort, entre ce cadavre à demi putréfié et cet autre cadavre qui marchait, qui parlait, et qui ne vivait pas de la vie des hommes néanmoins, car son esprit n'existait plus, et son corps s'en allait mourir bientôt. Au milieu de ces transports, de ces cris, de ces baisers frénétiques, le roi, qui, dans son égarement, croyait revoir sa Louise bien-aimée aussi belle, aussi jeune qu'au temps de son mariage, le roi, qui lui parlait, qui croyait l'entendre, lui jura solennellement qu'il obéirait à ses vœux et qu'il donnerait sa couronne à celui qu'elle lui avait désigné.

Il avait bien oublié la pauvre femme étendue à ses pieds, sans connaissance, hors d'état de supporter cette scène. On ne peut dire le temps que tout cela dura ; la lune s'était voilée, comme pour ne pas assister à ce sacrilége. Un de ses rayons tomba sur le cercueil ouvert et en fouilla le terrible désordre. En ce moment, soit qu'un éclair de raison revînt au malheureux roi, soit que ses forces fussent à bout après l'abominable scène qu'il venait de jouer, il poussa un grand cri, et tomba comme foudroyé à côté de la reine, entraînant avec lui le cercueil, dont les débris s'échappèrent et se répandirent autour d'eux.

Il ne faut pas croire que j'exagère ; ce que je dis là est une vérité historique, connue de bien des gens et dont les témoins existent encore ; mais je ne crois pas que rien de plus horrible se soit vu dans les siècles passés.

La reine en eut la fièvre chaude et le délire pendant plus de quinze jours.

Le roi ne mourut pas de ce coup, il vécut encore quelques semaines. Mais, avant de mourir, il fit son testament en faveur du duc d'Anjou, que Sa Sainteté lui déclara être son héritier légitime et que nous avons vu régner sous le nom de Philippe V.

Charles II, depuis ce moment, ne reprit pas sa raison et ne reconnut pas la reine, ou, du moins, si peu d'instants, qu'à peine eut-elle le temps de s'en apercevoir. Le testament fut fait lorsqu'elle était elle-même incapable de rien voir et de rien entendre.

Après la mort du roi, sa douleur fut aussi grande que son amour ; ce sont de ces sentiments qu'il faut voiler, on ne les exprime pas.

Elle se retira à Bayonne, où elle vécut longtemps, entourée de quelques serviteurs, avec une bien petite cour, dans une retraite profonde et une tristesse que rien ne consola. A peine lui donnait-on de quoi vivre. M. de Saint-Simon, qui l'a vue en passant lors de son ambassade de Madrid, m'a dit qu'elle était encore

belle, mais qu'elle manquait de tout. Sa maison n'avait que deux fenêtres de front!

On ne voulut jamais croire à sa sincérité envers la France, et on l'en punit. Justice des hommes!

Cette femme n'aima qu'un homme, son mari! Il était fou, et il la laissa mourir aussi pure, aussi immaculée que le jour où sa mère la présenta au baptême. Quelle destinée!

Le *Pauvre* d'Astorga est mort il n'y a pas longtemps, soigné par Yousouf, et sans vouloir quitter sa chapelle.

Le pauvre Darmstadt a été tué au Mont-Jouy, dans la guerre de la succession, voulant lutter contre Philippe V, qui ne traitait pas sa reine adorée comme elle devait l'être. Deux victimes de l'amour impossible!

Voilà ce que j'ai promis de raconter; maintenant, j'ai fini et je m'arrête. Je voudrais avoir amusé ceux qui me liront. Qu'ils sachent bien, du moins, que j'ai fait de l'histoire, et de l'histoire vraie; j'ai tâché d'être impartiale. J'aime mieux l'indulgence que la rigueur, et j'espère qu'on ne me refusera pas ce que j'accorde aux autres.

FIN DES DEUX REINES.

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.



LES

COMPAGNONS DE JÉHU

PAR

ALEXANDRE DUMAS

AVANT-PROPOS

LA VILLE D'AVIGNON

Je ne sais si l'avant-propos que nous allons mettre sous les yeux du lecteur est bien utile, et cependant nous ne pouvons résister au désir d'en faire, non pas le premier chapitre, mais la préface de ce livre.

Plus nous avançons dans la vie, et plus nous avançons dans l'art, plus nous demeurons convaincu que rien n'est abrupt et isolé, que la nature et la société marchent par déduction et non par accident, et que l'événement, fleur joyeuse ou triste, parfumée ou fétide, souriante ou fatale, qui s'ouvre aujourd'hui sous nos yeux, avait son bouton dans le passé et ses racines parfois dans les jours antérieurs à nos jours, comme elle aura son fruit dans l'avenir.

Jeune, l'homme prend le temps comme il vient, amoureux de la veille, insoucieux du jour, s'inquiétant peu du lendemain. La jeunesse, c'est le printemps avec ses fraîches aurores et ses beaux soirs ; si parfois un orage passe au ciel, il éclate, gronde et s'évanouit, laissant le ciel plus azuré, l'atmosphère plus pure, la nature plus souriante qu'auparavant.

A quoi bon réfléchir aux causes de cet orage qui passe rapide comme un caprice, éphémère comme une fantaisie ? Avant que nous ayons le mot de l'énigme météorologique, l'orage aura disparu.

Mais il n'en est point ainsi de ces phénomènes terribles qui, vers la fin de l'été, menacent nos moissons ; qui, au milieu de l'automne, assiégent nos vendanges : on se demande où ils vont, on s'iuquiète d'où ils viennent, on cherche le moyen de les prévenir.

Or, pour le penseur, pour l'historien, pour le poete, il y a bien un autre sujet de rêverie dans les révolutions, ces tempêtes de l'atmosphère sociale qui couvrent la terre de sang et brisent toute une génération d'hommes, que dans les orages du ciel qui noient une moissons ou grêlent une

vendange, c'est-à-dire l'espoir d'une année seulement, et qui font un tort que peut, à tout prendre, largement réparer l'année suivante, à moins que le Seigneur ne soit dans ses jours de colère.

Ainsi autrefois, soit oubli, soit insouciance, ignorance peut-être, heureux qui ignore! malheureux qui sait! autrefois, j'eusse eu à raconter l'histoire que je vais vous dire aujourd'hui, que, sans m'arrêter au lieu où se passe la première scène de mon livre, j'eusse insoucieusement écrit cette scène, j'eusse traversé le Midi comme une autre province, j'eusse nommé Avignon comme une autre ville. Mais, aujourd'hui, il n'en est pas de même; j'en suis, non plus aux bourrasques du printemps, mais aux orages de l'été, mais aux tempêtes de l'automne. Aujourd'hui, quand je nomme Avignon, j'évoque un spectre, et, de même qu'Antoine, déployant le linceul de César, disait : « Voici le trou qu'a fait le poignard de Casca; voici celui qu'a fait le glaive de Cassius; voici celui qu'a fait l'épée de Brutus; » je dis, moi, en voyant le suaire sanglant de la ville papale : « Voilà le sang des Albigeois; voilà le sang des Cévenoles; voilà le sang des républicains, voilà le sang des royalistes, voilà le sang de Lescuyer; voilà le sang du maréchal Brune. » Et je suis alors saisi d'une profonde tristesse et je me mets à écrire; mais, dès les premières lignes, je m'aperçois que, sans que je m'en doutasse, le burin de l'historien a pris entre mes doigts la place de la plume du romancier.

Eh bien, soyons l'un et l'autre, lecteur; accordez les dix, les quinze, les vingt premières pages à l'historien; le romancier aura le reste.

Disons donc quelques mots d'Avignon, lieu où va s'ouvrir la première scène du nouvel ouvrage que nous livrons au public.

Peut-être, avant de lire ce que nous en dirons, est-il bon de jeter les yeux sur ce qu'en dit son historien national, François Nouguier.

« Avignon, dit-il, ville noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitants, magnifique pour son palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche pour son commerce et connue par toute la terre. »

Que l'ombre de François Nouguier nous pardonne si nous ne voyons pas tout à fait sa ville natale avec les mêmes yeux que lui.

Ceux qui connaissent Avignon diront qui l'a mieux vue de l'historien ou du romancier.

Il est juste d'établir avant tout qu'Avignon est une ville à part, c'est-à-dire la ville des passions extrêmes. L'époque des dissensions religieuses qui ont amené pour elle les haines politiques remonte au XIIe siècle; les vallées du mont Ventoux abritèrent, après sa fuite de Lyon, Pierre de Valdo et ses Vaudois, les ancêtres de ces protestants qui, sous le nom d'Albigeois, coûtèrent aux comtes de Toulouse, et valurent à la papauté les sept châteaux que Raymond VI possédait dans le Languedoc.

Puissante république gouvernée par des podestats, Avignon refusa de se soumettre au roi de France. Un matin, Louis VIII, qui trouvait plus simple de se croiser contre Avignon, comme avait fait Simon de Montfort, que pour Jérusalem, comme avait fait Philippe-Auguste, un matin, disons-nous, Louis VIII se présenta aux portes d'Avignon demandant à y entrer, la lance en arrêt, le casque en tête, les bannières déployées, et les trompettes de guerre sonnant. Les bourgeois refusèrent. Ils offrirent au roi de France, comme dernière concession, l'entrée pacifique, tête nue, lance haute, et bannière royale seule déployée. Le roi commença le blocus; ce blocus dura trois mois, pendant lesquels, dit le chroniqueur, les bourgeois d'Avignon rendirent aux soldats français flèche pour flèche, blessure pour blessure, mort pour mort.

La ville capitula enfin. Louis VIII conduisait dans son armée le cardinal-légat Romain de Saint-Ange; ce fut lui qui dicta les conditions, véritables conditions de prêtre, dures et absolues. Les Avignonais furent condamnés à démolir leurs remparts, à combler leurs fossés, à abattre trois cents tours, à livrer leurs navires, à brûler leurs engins et leurs machines de guerre. Ils durent, en outre, payer une contribution énorme, abjurer l'hérésie vaudoise, entretenir en Palestine trente hommes d'armes parfaitement armés et équipés pour y concourir à la délivrance du tombeau du Christ. Enfin, pour veiller à l'accomplissement de ces conditions, dont la bulle existe encore dans les archives de la ville, il fut fondé une confrérie de pénitents qui, traversant plus de six siècles, s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

En opposition avec ces pénitents, qu'on appelle les pénitents Blancs, se fonda l'ordre des pénitents Noirs, tout imprégnés de l'esprit d'opposition de Raymond de Toulouse.

A partir de ce jour, les haines religieuses devinrent des haines politiques.

Ce n'était point assez pour Avignon d'être la terre de l'hérésie, il fallait qu'elle devînt le théâtre du schisme.

Qu'on nous permette, à propos de la Rome française, une courte digression historique : à la rigueur, elle ne serait point nécessaire au sujet que nous traitons, et peut-être ferions-nous mieux d'entrer de plein bond dans le drame, mais nous espérons qu'on nous la pardonnera. Nous écrivons surtout pour ceux qui, dans un roman, aiment à rencontrer parfois autre chose que du roman.

En 1285, Philippe le Bel monta sur le trône.

C'est une grande date historique que cette date de 1285. La papauté qui, dans la personne de Grégoire VII, a tenu tête à l'empereur d'Allemagne; la papauté qui, vaincue matériellement par Henri IV, l'a vaincu moralement; la papauté est souffletée par un simple gentilhomme sabin, et le gantelet de fer de Colonna rougit la face de Boniface VIII.

Mais le roi de France, par la main duquel le soufflet avait été réellement donné, qu'allait-il advenir de lui sous le successeur de Boniface VIII?

Ce successeur, c'était Benoît XI, homme de bas lieu, mais qui eût été un homme de génie peut-être, si on lui eût donné le temps.

Trop faible pour heurter en face Philippe le Bel, il trouva un moyen que lui eût envié, deux cents ans plus tard, le fondateur d'un ordre célèbre. Il pardonna hautement, publiquement à Colonna. Pardonner à Colonna, c'était déclarer Colonna coupable : les coupables seuls ont besoin de pardon. Si Colonna était coupable, le roi de France était au moins son complice. Il y avait quelque danger à soutenir un pareil argument; aussi Benoît XI ne fut-il pape que huit mois.

Un jour, une femme voilée, qui se donnait pour converse de Sainte-Pétronille à Pérouse, vint, comme il était à table, lui présenter une corbeille de figues. Un aspic y était-il caché, comme dans celle de Cléopâtre? Le fait est que le lendemain le saint-siége était vacant.

Alors Philippe le Bel eut une idée étrange, si étrange, qu'elle dut lui paraître d'abord une hallucination. C'était de tirer la papauté de Rome, de l'amener en France, de la mettre en geôle, et de lui faire battre monnaie à son profit.

Le règne de Philippe le Bel est l'avénement de l'or. L'or, c'était le seul et unique dieu de ce roi qui avait souffleté un pape. Saint Louis avait eu pour ministre un prêtre, le digne abbé Suger; Philippe le Bel eut pour ministres deux banquiers, les deux Florentins Biscio et Musciato.

Vous attendez-vous, cher lecteur, à ce que nous allons tomber dans ce lieu commun philosophique qui consiste à anathématiser l'or? Vous vous tromperiez.

Au XIIIe siècle, l'or est un progrès. Jusque-là, on ne connaissait que la terre. L'or, c'était la terre monnayée, la terre mobile, échangeable, transportable, divisible, subtilisée, spiritualisée, pour ainsi dire. Tant que la terre n'avait pas eu sa représentation dans l'or, l'homme, comme le dieu Terme, cette borne des champs, avait eu les pieds pris dans la terre. Autrefois, la terre emportait l'homme; aujourd'hui, c'est l'homme qui emporte la terre. Mais l'or, il fallait le tirer d'où il était; et où il était, il était bien autrement enfoui que dans les mines de Chiloé ou de Mexico. L'or était chez les juifs et dans les églises. Pour le tirer de cette double mine, il fallait plus qu'un roi, il fallait un pape.

C'est pourquoi Philippe le Bel, le grand tireur d'or, résolut d'avoir un pape à lui.

Benoît XI mort, il y avait conclave à Pérouse; les cardinaux français étaient en majorité au conclave. Philippe le Bel jeta les yeux sur l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Goth. Il lui donna rendez-vous dans une forêt, près de Saint-Jean d'Angély. Bertrand de Goth n'avait garde de manquer au rendez-vous.

Ils y entendirent la messe, et, au moment de l'élévation, sur ce Dieu que l'on glorifiait, ils se jurèrent un secret absolu. Bertrand de Goth ignorait encore ce dont il était question.

La messe entendue :

— Archevêque, lui dit Philippe le Bel, il est en mon pouvoir de te faire pape.

Bertrand de Goth n'en écouta pas davantage, et se jeta aux pieds du roi.

— Que faut-il faire pour cela? demanda-t-il.

— Me faire six grâces que je te demanderai, répondit Philippe le Bel.

— C'est à toi à commander et à moi d'obéir, dit le futur pape.

Le serment de servage était fait. Le roi le releva, le baisa sur la bouche, et lui dit :

— Les six grâces que je te demande sont les suivantes : La première, que tu me réconcilies parfaitement avec l'Eglise, et que tu me fasses pardonner le méfait que j'ai commis à l'égard de Boniface VIII. La seconde, que tu me rendes, à moi et aux miens, la communion que la cour de Rome m'a enlevée. La troisième, que tu m'accordes les décimes du clergé, dans mon royaume, pour cinq ans, afin d'aider aux dépenses faites en la guerre de Flandre. La quatrième, que tu détruises et annules la mémoire du pape Boniface VIII. La cinquième, que tu rendes la dignité de cardinal à messires Jacob et Pietro Colonna. Pour la sixième grâce et promesse, je me réserve de t'en parler en temps et lieu.

Bertrand de Goth jura pour les promesses et grâces connues et pour la promesse et grâce inconnue. Cette dernière, que le roi n'avait osé dire à la suite des autres, c'était la destruction des templiers. Outre la promesse et le serment faits sur le *corpus Domini*, Bertrand de Goth donna pour otages son frère et deux de ses neveux. Le roi jura, de son côté, qu'il le ferait élire pape.

Cette scène, se passant dans le carrefour d'une forêt, au milieu des ténèbres, ressemblait bien plus à une évocation entre un magicien et le démon, qu'à un engagement pris entre un roi et un pape.

Aussi, le couronnement du roi, qui eut lieu quelque temps après, à Lyon, et qui commençait la captivité de l'Eglise, parut-il peu agréable à Dieu. Au moment où le cortége royal passait, un mur chargé de spectateurs s'écroula, blessa le roi et tua le duc de Bretagne. Le pape fut renversé, la tiare roula dans la boue.

Bertrand de Goth fut élu pape sous le nom de Clément V.

Clément V paya tout ce qu'avait promis Bertrand de Goth. Philippe fut innocenté; la communion fut rendue à lui et aux siens; la pourpre remonta aux épaules de Colonna, l'Eglise fut obligée de payer les guerres de Flandre et la croisade de Philippe de Valois contre l'empire grec; la mémoire du pape Boniface VIII fut sinon détruite et annulée, du moins flétrie; les murailles du Temple furent rasées, et les templiers brûlés sur le terre-plein du pont Neuf. Tous ces édits, — cela ne s'appelait plus des bulles, du moment où c'était le pouvoir temporel qui dictait, — tous ces édits étaient datés d'Avignon.

Philippe le Bel fut le plus riche des rois de la monarchie française; il avait un trésor inépuisable : c'était son pape. Il l'avait acheté, il s'en servait, il le mettait au pressoir, et, comme d'un pressoir coulent le cidre et le vin, de ce pape écrasé coulait l'or. Le pontificat, souffleté par Colonna dans la personne de Boniface VIII, abdiquait l'empire du monde dans celle de Clément V.

Nous avons dit comment le roi du sang et le pape de l'or étaient venus. On sait comment ils s'en allèrent. Jacques de Molay, du haut de son bû-

rher, les avait ajournés tous deux à un an, pour comparaître devant Dieu. *It ho géron cybyllia* (*les moribonds chenus ont l'esprit de la sybille*), dit Aristophane :

Clément V partit le premier; il avait vu en songe son palais incendié. « A partir de ce moment, dit Baluze, il devint triste et ne dura guère. »

Sept mois après, ce fut le tour de Philippe.

Les uns le font mourir à la chasse, renversé par un sanglier. Dante est du nombre de ceux-là. « Celui, dit-il, qui a été vu près de la Seine falsifiant les monnaies, mourra d'un coup de dent de sanglier. »

Mais Guillaume de Nangis fait au roi faux monnayeur une mort bien autrement providentielle.

« Miné par une maladie inconnue aux médecins, Philippe s'éteignit, dit-il, au grand étonnement de tout le monde, sans que son pouls ni son urine révélassent ni la cause de la maladie ni l'imminence du péril. »

Le roi-désordre, le roi-vacarme, Louis X, dit *le Hutin*, succède à son père Philippe le Bel; Jean XXII à Clément V.

Avignon devint alors bien véritablement une seconde Rome. Jean XXII et Clément VI la sacrèrent reine du luxe. Les mœurs du temps en firent la reine de la débauche et de la mollesse. A la place de ses tours, abattues par Romain de Saint-Ange, Hermandez de Héridi, grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, lui noua autour de la taille une ceinture de murailles. Elle eut des moines dissolus qui transformèrent l'enceinte bénite des couvents en lieux de débauche et de luxure; elle eut de belles courtisanes qui arrachèrent les diamants de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers; enfin elle eut les échos de Vaucluse, qui lui renvoyèrent les molles et mélodieuses chansons de Pétrarque.

Cela dura jusqu'à ce que le roi Charles V, qui était un prince sage et religieux, ayant résolu de faire cesser ce scandale, envoyât le maréchal de Boucicaut pour chasser d'Avignon l'antipape Benoît XIII ; mais, à la vue des soldats du roi de France, celui-ci se souvint qu'avant d'être pape sous le nom de Benoît XIII, il avait été capitaine sous le nom de Pierre de Luna. Pendant cinq mois, il se défendit, pointant lui-même, du haut des murailles du château, ses machines de guerre, bien autrement meurtrières que ses foudres pontificales. Enfin, forcé de fuir, il sortit de la ville par une poterne, après avoir ruiné cent maisons et tué quatre mille Avignonais, et se réfugia en Espagne, où le roi d'Aragon lui offrit un asile. Là, tous les matins, du haut d'une tour, assisté de deux prêtres, dont il avait fait son sacré collége, il bénissait le monde, qui n'en allait pas mieux, et excommuniait ses ennemis, qui ne s'en portaient pas plus mal. Enfin, se sentant près de mourir et craignant que le schisme ne mourût avec lui, il nomma ses deux vicaires cardinaux, à la condition que, lui trépassé, l'un des deux élirait l'autre pape. L'élection se fit. Le nouveau pape poursuivit un instant le schisme, soutenu par le cardinal qui l'avait proclamé. Enfin tous deux entrèrent en négociation avec Rome, firent amende honorable et rentrèrent dans le giron de la sainte Eglise, l'un avec le titre d'archevêque de Séville, l'autre avec celui d'archevêque de Tolède.

A partir de ce moment jusqu'en 1790, Avignon, veuve de ses papes, avait été gouvernée par des légats et des vice-légats; elle avait eu sept souverains pontifes qui avaient résidé dans ses murs pendant sept dizaines d'années; elle avait sept hôpitaux, sept confréries de pénitents, sept couvents d'hommes, sept couvents de femmes, sept paroisses et sept cimetières.

On comprend que ces deux confréries de pénitents, représentant, l'une l'hérésie, l'autre l'orthodoxie; l'une le parti français, l'autre le parti romain; l'une le parti monarchiste absolu, l'autre le parti constitutionnel progressif, n'étaient pas des éléments de paix et de sécurité pour l'ancienne ville pontificale; on comprend, disons-nous, qu'au moment où éclata la révolution à Paris et où cette révolution se manifesta par la prise de la Bastille, les deux partis, encore tout chauds des guerres de religion de Louis XIV, ne restèrent pas inertes en face l'un de l'autre.

Pour ceux qui connaissent Avignon, il y avait à cette époque, il y a encore deux villes dans la ville : la ville des prêtres, c'est-à-dire la ville romaine : la ville des commerçants, c'est-à-dire la ville française. La ville des prêtres, avec son palais des papes, ses cent églises, ses cloches innombrables, toujours prêtes à sonner le tocsin de l'incendie, le glas du meurtre. La ville des commerçants, avec son Rhône, ses ouvriers en soierie et son transit croisé qui va du nord au sud, de l'ouest à l'est, de Lyon à Marseille, de Nîmes à Turin.

La ville française était la ville damnée, envieuse d'avoir un roi, jalouse d'obtenir des libertés, et qui frémissait de se sentir terre esclave, terre des prêtres, ayant le clergé pour seigneur.

Le clergé, non pas le clergé tel qu'il y en a eu de tout temps dans l'Église romaine et tel que nous le connaissons aujourd'hui; pieux, tolérant, austère au devoir et à la charité, vivant dans le monde pour le consoler et l'édifier, sans se mêler à ses joies ni à ses passions; mais le clergé tel que l'avaient fait l'intrigue, l'ambition et la cupidité, c'est-à-dire ces abbés de cour, rivaux des abbés romains, oisifs, libertins, élégants, hardis, rois de la mode, autocrates des salons, baisant la main des dames dont ils s'honoraient d'être les sigisbés, donnant leurs mains à baiser aux femmes du peuple, à qui ils faisaient l'honneur de les prendre pour maîtresses.

Voulez-vous un type de ces abbés-là, prenez l'abbé Maury. Orgueilleux comme un duc, insolent comme un laquais, fils de cordonnier, plus aristocrate qu'un fils de grand seigneur.

Nous avons dit : Avignon ville de prêtres, ajoutons ville de haines. Nulle part mieux que dans les couvents on n'apprend à haïr. Le cœur de l'enfant, partout ailleurs pur de mauvaises passions, naissait là plein de haines paternelles, léguées de père en fils depuis huit cents ans, et, après une vie haineuse, léguait à son tour l'héritage diabolique à ses enfants.

Aussi, au premier cri de liberté que poussa la France, la ville française se leva-t-elle pleine de joie et d'espérance; le moment était enfin venu pour elle de contester tout haut la concession faite par une jeune reine mineure, pour racheter ses péchés, d'une ville, d'une province, et avec elles d'un demi-million d'âmes. De quel droit ces âmes avaient-elles été vendues *in æternum* au plus dur et au plus exigeant de tous les maîtres, au pontife romain?

La France allait se réunir au Champ de Mars dans l'embrassement fraternel de la Fédération. Avignon aussi n'était-elle pas la France? On nomma des députés; ces députés se rendirent chez le légat et le prièrent respectueusement de partir. On lui donnait vingt-quatre heures pour quitter la ville.

Pendant la nuit, les papistes s'amusèrent à pendre à une potence un mannequin portant la cocarde tricolore.

On dirige le Rhône, on canalise la Durance, on met des digues aux âpres torrents qui, au moment de la fonte des neiges, se précipitent en avalanches liquides des sommets du mont Ventoux. Mais ce flot terrible, ce flot vivant, ce torrent humain qui bondit sur la pente rapide des rues d'Avignon, une fois lâché, une fois bondissant, Dieu lui-même n'a point encore essayé de l'arrêter.

A la vue du mannequin aux couleurs nationales, se balançant au bout d'une corde, la ville française se souleva de ses fondements en poussant des cris de rage. Quatre papistes soupçonnés de ce sacrilége, deux marquis, un bourgeois, un ouvrier, furent arrachés de leur maison et pendus à la place du mannequin.

C'était le 11 juin 1790.

La ville française tout entière écrivit à l'Assemblée nationale qu'elle se donnait à la France; et avec elle son Rhône, son commerce, le Midi, la moitié de la Provence. L'Assemblée nationale était dans un de ses jours de réaction, elle ne voulait pas se brouiller avec le pape, elle ménageait le roi; elle ajourna l'affaire. Dès lors le mouvement d'Avignon était une révolte, et le pape pouvait faire d'Avignon ce que la cour eût fait de Paris, après la prise de la Bastille, si l'Assemblée eût ajourné la proclamation des droits de l'homme.

Le pape ordonna d'annuler tout ce qui s'était fait dans le comtat Venaissin, de rétablir les priviléges des nobles et du clergé, et de relever l'inquisition dans toute sa rigueur.

Les décrets pontificaux furent affichés. Un homme, un seul, en plein jour, à la face de tous, osa aller droit à la muraille où était affiché le décret et l'en arracher. Il se nommait Lescuyer.

Ce n'était point un jeune homme; il n'était donc point emporté par la fougue de l'âge. Non, c'était presque un vieillard qui n'était même pas du pays; il était Français, Picard, ardent et réfléchi à la fois, ancien notaire, établi depuis longtemps à Avignon.

Ce fut un crime dont l'Avignon romaine se souvint; un crime si grand, que la Vierge en pleura.

Vous le voyez, Avignon, c'est déjà l'Italie. Il lui faut à tout prix des miracles; et, si Dieu n'en fait pas, il se trouve à coup sûr quelqu'un pour en inventer. Encore faut-il que le miracle soit un miracle de la Vierge. La Vierge est tout pour l'Italie, cette terre poétique. *La Madone!* Tout l'esprit, tout le cœur, toute la langue des Italiens sont pleins de ces deux mots.

Ce fut dans l'église des Cordeliers que le miracle se fit. La foule y accourut.

C'était beaucoup que la Vierge pleurât; mais un bruit se répandit en même temps qui mit le comble à l'émotion : un grand coffre bien fermé avait été transporté par la ville. Ce coffre avait excité la curiosité des Avignonais : que pouvait-il contenir?

Deux heures après, ce n'était plus un coffre dont il était question, c'étaient dix-huit malles que l'on avait vues se rendant au Rhône.

Quant aux objets qu'elles contenaient, un portefaix l'avait révélé : c'étaient les effets du mont-de-piété, que le parti français emportait avec lui en s'exilant d'Avignon; — les effets du mont-de-piété, c'est-à-dire la dépouille des pauvres.

Plus une ville est misérable, plus le mont-de-piété est riche. Peu de monts-de-piété pouvaient se vanter d'être aussi riches que celui d'Avignon.

Ce n'était plus une affaire d'opinion, c'était un vol et un vol infâme. Blancs et rouges coururent à l'église des Cordeliers, criant qu'il fallait que la municipalité leur rendît compte.

Lescuyer était le secrétaire de la municipalité. Son nom fut jeté à la foule, non pas comme ayant arraché les deux décrets pontificaux, dès lors il y eût eu des défenseurs, mais comme ayant signé l'ordre au gardien du mont-de-piété de laisser enlever les effets.

On envoya quatre hommes pour prendre Lescuyer et l'amener à l'église. On le trouva dans la rue, se rendant à la municipalité : les quatre hommes se ruèrent sur lui et le traînèrent avec des cris féroces dans l'église.

Arrivé là, au lieu d'être dans la maison du Seigneur, Lescuyer comprit, aux yeux flamboyants qui se fixaient sur lui, aux poings étendus qui le menaçaient, aux cris qui demandaient sa mort, Lescuyer comprit qu'il était dans un de ces cercles de l'enfer oubliés par Dante. La seule idée qui lui vint fut que cette haine soulevée contre lui avait pour cause la lacération des affiches pontificales; il monta à la chaire, comptant s'en faire une tribune, et, de la voix d'un homme qui non-seulement ne se reproche rien, mais qui encore est près de recommencer :

— Mes frères, dit-il, j'ai cru la révolution nécessaire; j'ai, en conséquence, agi de tout mon pouvoir...

Les fanatiques comprirent que, si Lescuyer s'expliquait, Lescuyer était sauvé. Ce n'était point cela qu'il leur fallait. Ils se jetèrent sur lui, l'arrachèrent de la tribune, le poussèrent au milieu de la meute aboyante, qui l'entraîna vers l'autel en poussant cette espèce de cri terrible qui tient du sifflement du serpent et du rugissement du tigre, ce meurtrier *zou! zou!* particulier à la populace avignonaise. Lescuyer connaissait ce cri fatal; il essaya de se réfugier au pied de l'autel.

Il ne s'y réfugia point, il y tomba. Un ouvrier matelassier, armé d'un bâton, venait de lui asséner un si rude coup sur la tête, que le ta[illegible]e-

tait brisé en deux morceaux. Alors on se précipita sur ce pauvre corps, et, avec ce mélange de férocité et de gaieté particulier aux gens du Midi, les hommes, en chantant, se mirent à lui danser sur le ventre, tandis que les femmes, afin qu'il expiât les blasphèmes qu'il avait prononcés contre le pape, lui découpaient, disons mieux, lui festonnaient les lèvres avec leurs ciseaux. Et de tout ce groupe effroyable sortait un cri ou plutôt un râle; ce râle disait :

— Au nom du ciel! au nom de la Vierge! au nom de l'humanité! tuez-moi tout de suite.

Ce râle fut entendu : d'un commun accord, les assistants s'éloignèrent. On laissa le malheureux, sanglant, défiguré, savourer son agonie. Elle dura cinq heures, pendant lesquelles, au milieu des éclats de rire, des insultes et des railleries de la foule, ce pauvre corps palpita sur les marches de l'autel. Voilà comme on tue à Avignon.

Attendez, il y a une autre façon encore.

Un homme du parti français eut l'idée d'aller au mont-de-piété et de s'informer. Tout y était en bon état; il n'en était pas sorti un couvert d'argent. Ce n'était donc pas comme complice d'un vol que Lescuyer venait d'être si cruellement assassiné; c'était comme patriote.

Il y avait eu ce moment à Avignon un homme qui disposait de la populace. Tous ces terribles meneurs du Midi ont conquis une si fatale célébrité, qu'il suffit de les nommer pour que chacun, même les moins lettrés, les connaisse : cet homme, c'était le fameux Jourdan. Vantard et menteur, il avait fait croire aux gens du bas peuple que c'était lui qui avait coupé le cou au gouverneur de la Bastille. Aussi l'appelait-on Jourdan Coupe-Tête. Ce n'était pas son nom : il s'appelait Matthieu Jouve. Il n'était pas Provençal, il était du Puy en Velay. Il avait d'abord été muletier sur ces âpres hauteurs qui entourent sa ville natale; puis soldat sans guerre, la guerre l'eût peut-être rendu plus humain; puis cabaretier à Paris. A Avignon, il était marchand de garance.

Il réunit trois cents hommes, s'empara des portes de la ville, y laissa la moitié de sa troupe, et avec le reste marcha sur l'église des Cordeliers, précédé de deux pièces de canon. Il les mit en batterie devant l'église et tira tout au hasard.

Les assassins se dispersèrent comme une volée d'oiseaux effarouchés, laissant quelques morts sur les degrés de l'église.

Jourdan et ses hommes enjambèrent par-dessus les cadavres et entrèrent dans le saint lieu.

Il n'y restait plus que la Vierge et le malheureux Lescuyer respirant encore.

Jourdan et ses camarades se gardèrent bien d'achever Lescuyer; son agonie était un suprême moyen d'excitation. Ils prirent ce reste de vivant, ces trois quarts de cadavre, et l'emportèrent saignant, pantelant, râlant.

Chacun fuyait à cette vue, fermant portes et fenêtres.

Au bout d'une heure, Jourdan et ses trois cents hommes étaient maîtres de la ville.

Lescuyer était mort, mais peu importait; on n'avait plus besoin de son agonie.

Jourdan profita de la terreur qu'il inspirait, et arrêta ou fit arrêter quatre-vingts personnes, à peu près; assassins ou prétendus assassins de Lescuyer.

Trente peut-être n'avaient pas mis le pied dans l'église; mais, quand on trouve une bonne occasion de se défaire de ses ennemis, il faut en profiter : les bonnes occasions sont rares.

Ces quatre-vingts personnes furent entassées dans la tour Trouillas.

On l'a appelée historiquement la tour de la Glacière.

Pourquoi donc changer ce nom de la *tour Trouillas*? Le nom est immonde et va bien à l'immonde action qui devait s'y passer.

C'était le théâtre de la torture inquisitionnelle.

Aujourd'hui encore, on y voit le long des murailles la grasse suie qui montait avec la fumée du bûcher où se consumaient les chairs humaines; aujourd'hui encore, on vous montre le mobilier de la torture précieusement conservé : la chaudière, le four, les chevalets, les chaînes, les oubliettes et jusqu'à de vieux ossements, rien n'y manque.

Ce fut dans cette tour, bâtie par Clément V, que l'on enferma les quatre-vingts prisonniers.

Ces quatre-vingts prisonniers faits et enfermés dans la tour Trouillas, on en fut bien embarrassé.

Par qui les faire juger?

Il n'y avait de tribunaux légalement constitués que les tribunaux du pape.

Faire tuer ces malheureux, comme ils avaient tué Lescuyer? Nous avons dit qu'il y en avait un tiers, une moitié peut-être qui non-seulement n'avaient point pris part à l'assassinat, mais qui même n'avaient pas mis le pied dans l'église. Les faire tuer? La tuerie passerait sur le compte des représailles.

Mais, pour tuer ces quatre-vingts personnes, il fallait un certain nombre de bourreaux. Une espèce de tribunal, improvisé par Jourdan, siégeait dans une des salles du palais : il y avait un greffier nommé Raphel, un président moitié Italien, moitié Français, orateur en patois populaire, nommé Barbe Savournin de la Roua; puis trois ou quatre pauvres diables, un boulanger, un charcutier; les noms se perdent dans l'infimité des conditions. C'étaient ces gens-là qui criaient :

— Il faut les tuer tous; s'il s'en sauvait un seul, il servirait de témoin.

Mais, nous l'avons dit, les tueurs manquaient. A peine avait-on sous la main une vingtaine d'hommes dans la cour, tous appartenant au petit peuple d'Avignon : un perruquier, un cordonnier pour femmes, un savetier, un maçon, un menuisier; tout cela armé à peine, au hasard, l'un d'un sabre, l'autre d'une baïonnette, celui-ci d'une barre de fer, celui-là d'un morceau de bois durci au feu. Tous refroidis par une fine pluie d'octobre.

Il était difficile de faire de ces gens-là des assassins.

Bon! rien est-il difficile au diable?

Il y a, dans ces sortes d'événements, une heure où il semble que Dieu abandonne la partie.

Alors, c'est le tour du démon.

Le démon entra en personne dans cette cour froide et boueuse. Il avait revêtu l'apparence, la forme, la figure d'un apothicaire du pays, nommé Mendes; il dressa une table éclairée par deux lanternes; sur cette table, il déposa des verres, des brocs, des cruches, des bouteilles.

Quel était l'infernal breuvage renfermé dans ces mystérieux récipients aux formes bizarres? On l'ignore, mais l'effet en est bien connu. Tous ceux qui burent de la liqueur diabolique se sentirent pris soudain d'une rage fiévreuse, d'un besoin de meurtre et de sang.

Dès lors on n'eut plus qu'à leur montrer la porte, ils se ruèrent dans le cachot.

Le massacre dura toute la nuit; toute la nuit, des cris, des plaintes, des râles de mort furent entendus dans les ténèbres.

On tua tout, on égorgea tout, hommes et femmes; ce fut long : les tueurs, nous l'avons dit, étaient ivres et mal armés.

Cependant ils y arrivèrent.

Au milieu des tueurs, un enfant se faisait remarquer par sa cruauté bestiale, par sa soif immodérée de sang.

C'était le fils de Lescuyer.

Il tuait, et puis tuait encore; il se vanta d'avoir à lui seul, de sa main enfantine, tué dix hommes et quatre femmes.

— Bon, je puis tuer à mon aise, disait-il, je n'ai pas quinze ans, on ne me fera rien.

A mesure qu'on tuait, on jetait morts et blessés, cadavres et vivants, dans la tour Trouillas; ils tombaient de soixante pieds de haut; les hommes y furent jetés d'abord, les femmes ensuite. Il avait fallu aux assassins le temps de violer les cadavres de celles qui étaient jeunes et jolies. A neuf heures du matin, après douze heures de massacre, une voix criait encore du fond de ce sépulcre :

— Par grâce! venez m'achever, je ne puis mourir.

Un homme, l'armurier Bouffier, se pencha dans le trou et regarda; les autres n'osaient.

— Qui crie donc? demandèrent-ils.

— C'est Lami, répondit Bouffier.

Puis, quand il fut au milieu des autres :

— Eh bien, firent-ils, qu'as-tu vu au fond?

— Une drôle de marmelade, dit-il : tout pêle-mêle, des hommes et des femmes, des prêtres et de jolies filles; c'est à crever de rire.

« Décidément, c'est une vilaine chenille que l'homme!... » disait le comte de Monte-Cristo à M. de Villefort...

Eh bien, c'est dans la ville encore sanglante, encore chaude, encore émue de ces derniers massacres, que nous allons introduire les deux personnages principaux de notre histoire.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LA TABLE D'HOTE.

Le 9 octobre de l'année 1799, par une belle journée de cet automne méridional qui fait, aux deux extrémités de la Provence, mûrir les oranges d'Hyères et les raisins de Saint-Peray, une calèche, attelée de trois chevaux de poste, traversa à fond de train le pont jeté sur la Durance, entre Cavailhon et Château-Renard, se dirigeant sur Avignon, l'ancienne ville papale, qu'un décret du 25 mai 1791 avait, huit ans auparavant, réunie à la France, réunion confirmée par le traité signé, en 1797, à Tolentino, entre le général Bonaparte et le pape Pie VI.

La voiture entra par la porte d'Aix, traversa dans toute sa longueur et sans ralentir sa course la ville aux rues étroites et tortueuses, bâtie tout à la fois contre le vent et contre le soleil, et alla s'arrêter à cinquante pas de la porte d'Oulle, à l'hôtel du *Palais-Égalité*, que l'on commençait tout doucement à réappeler l'hôtel du *Palais-Royal*, nom qu'il avait porté autrefois, et qu'il porte encore aujourd'hui.

Ces quelques mots, presque insignifiants, à propos du titre de l'hôtel devant lequel s'arrêtait la chaise de poste sur laquelle nous avons les yeux fixés, indiquent assez bien l'état où était la France

sous ce gouvernement de réaction thermidorienne que l'on appelait le Directoire.

Après la lutte révolutionnaire qui s'était accomplie du 14 juillet 1789 au 9 thermidor 1794; après les journées des 5 et 6 octobre, du 21 juin, du 10 août, des 2 et 3 septembre, du 21 juin, du 31 mai et du 5 avril; après avoir vu tomber la tête du roi et de ses juges, de la reine et de son accusateur, des Girondins et des Cordeliers, des modérés et des Jacobins, la France avait éprouvé la plus effroyable et la plus nauséabonde de toutes les lassitudes, la lassitude du sang!

Elle en était donc revenue, sinon au besoin de la royauté, du moins au désir d'un gouvernement fort, dans lequel elle pût mettre sa confiance, sur lequel elle pût s'appuyer, qui agît pour elle et qui lui permît de se reposer elle-même pendant qu'il agissait.

A la place de ce gouvernement vaguement désiré, elle avait le faible et irrésolu Directoire, composé pour le moment du voluptueux Barras, de l'intrigant Sieyès, du brave Moulins, de l'insignifiant Roger Ducos et de l'honnête mais un peu trop naïf Gohier.

Il en résultait une dignité médiocre au dehors et une tranquillité fort contestable au dedans.

Il est vrai qu'au moment où nous en sommes arrivés, nos armées, si glorieuses pendant les campagnes épiques de 96 et 97, un instant refoulées vers la France par l'incapacité de Scherer à Vérone et à Cassano, et par la défaite et la mort de Joubert à Novi, commencent à reprendre l'offensive. Moreau a battu Souvarov à Bassignana; Brune a battu le duc d'York et le général Hermann à Bergen; Masséna a anéanti les Austro-Russes à Zurich; Korsakoff s'est sauvé à grand'peine, et l'Autrichien Hotz ainsi que trois autres généraux ont été tués, et cinq faits prisonniers.

Masséna a sauvé la France à Zurich, comme quatre-vingt-dix ans auparavant Villars l'a sauvée à Denain.

Mais à l'intérieur, les affaires n'étaient point en si bon état, et le gouvernement directorial était, il faut le dire, fort embarrassé entre la guerre de la Vendée et les brigandages du Midi, auxquels, selon son habitude, la population avignonnaise était loin de rester étrangère.

Sans doute les deux voyageurs qui descendirent de la chaise de poste, arrêtée à la porte de l'hôtel du *Palais-Royal*, avaient-ils quelque raison de craindre la situation d'esprit dans laquelle se trouvait la population toujours agitée de la ville papale, car un peu au-dessus d'Orgon, à l'endroit où trois chemins se présentent aux voyageurs, l'un conduisant à Nîmes, le second à Carpentras, le troisième à Avignon, le postillon avait arrêté ses chevaux et avait demandé :

— Les citoyens passent-ils par Avignon ou par Carpentras? — Laquelle des deux routes est la plus courte? avait demandé d'une voix brève et stridente l'aîné des deux voyageurs, qui, quoique visiblement plus vieux de quelques mois, était à peine âgé de trente ans. — Oh! la route d'Avignon, citoyen, d'une bonne lieue et demie au moins.—Alors, avait-il répondu, suivons la route d'Avignon.

Et la voiture avait repris un galop qui annonçait que les *citoyens* voyageurs, comme les appelait le postillon, quoique la qualification de *monsieur* commençât à rentrer dans la conversation, payaient au moins trente sous de guides. Ce même désir de ne pas perdre de temps se manifesta à l'entrée de l'hôtel.

Ce fut toujours le plus âgé des deux voyageurs qui, là comme sur la route, prit la parole. Il demanda si l'on pouvait dîner promptement, et la forme dont était faite la demande indiquait qu'il était prêt à passer sur bien des exigences gastronomiques, pourvu que le repas demandé fût promptement servi.

—Citoyens, répondit l'hôte, qui au bruit de la voiture était accouru la serviette à la main au-devant des voyageurs, vous serez rapidement et convenablement servis dans votre chambre; mais si je me permettais de vous donner un conseil...

Il hésita.

— Oh! donnez, donnez! dit le plus jeune des deux voyageurs, prenant la parole pour la première fois. — Eh bien, ce serait de dîner tout simplement à table d'hôte, comme fait en ce moment le voyageur qui est attendu par cette voiture tout attelée; le dîner y est excellent, et tout servi.

L'hôte en même temps montrait une voiture organisée de la façon la plus comfortable, et attelée en effet de deux chevaux qui frappaient du pied, tandis que le postillon prenait patience en vidant, sur le bord de la fenêtre, une bouteille de vin de Cahors.

Le premier mouvement de celui à qui cette offre était faite fut négatif; mais cependant, après une seconde de réflexion, le plus âgé des deux voyageurs, comme s'il fût revenu sur sa détermination première, fit un signe interrogateur à son compagnon.

Celui-ci répondit d'un regard qui signifiait :

— Vous savez bien que je suis à vos ordres. — Eh bien, soit, dit celui qui paraissait chargé de prendre l'initiative, nous dînerons à table d'hôte.

Puis se retournant vers le postillon, qui, chapeau bas, attendait ses ordres :

—Que dans une demi-heure au plus tard, dit-il, les chevaux soient à la voiture.

Et sur l'indication du maître d'hôtel, tous deux entrèrent dans la salle à manger; le plus âgé des deux marchait le premier, l'autre le suivait.

On sait l'impression que produisent en général deux nouveaux venus à une table d'hôte. Tous les regards se tournèrent vers eux; la conversation, qui paraissait assez animée, fut interrompue.

Les convives se composaient : des habitués de l'hôtel, du voyageur dont la voiture attendait tout attelée à la porte, d'un marchand de vin de Bordeaux en séjour momentané à Avignon pour les causes que nous allons dire, et d'un certain nombre de voyageurs se rendant de Marseille à Lyon par la diligence.

Les nouveaux arrivés saluèrent la société d'une légère inclination de tête et se placèrent à l'extrémité de la table, s'isolant des autres convives par un intervalle de trois ou quatre couverts.

Cette espèce de réserve aristocratique redoubla la curiosité dont ils étaient l'objet; d'ailleurs on sentait qu'on avait affaire à des personnages d'une incontestable distinction, quoique leurs vêtements fussent de la plus grande simplicité.

Tous deux portaient la botte à retroussis sur la culotte courte, l'habit à longues basques, le surtout de voyage et le chapeau à larges bords, ce qui était à peu près le costume de tous les jeunes gens de l'époque; mais ce qui les distinguait des élégants de Paris et même de la province, c'étaient leurs cheveux longs et plats et leur cravate noire serrée autour du cou, à la façon des militaires.

Les muscadins, c'était le nom que l'on donnait alors aux jeunes gens à la mode, les muscadins portaient les oreilles de chien bouffant aux deux tempes, les cheveux retroussés en chignon derrière la tête, et la cravate immense aux longs bouts flottants et dans laquelle s'engouffrait le menton.

Quelques-uns poussaient la réaction jusqu'à la poudre.

Quant au portrait des deux jeunes gens, il offrait deux types complétement opposés.

Le plus âgé des deux, celui qui plusieurs fois avait, nous l'avons déjà remarqué, pris l'initiative, et dont la voix, même dans ses intonations les plus familières, dénotait l'habitude du commandement, était, nous l'avons dit, un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux noirs séparés sur le milieu du front, plats et tombant le long des tempes jusque sur ses épaules. Il avait le teint basané de l'homme qui a voyagé dans les pays méridionaux, les lèvres minces, le nez droit, les dents blanches, et ces yeux de faucon que Dante donne à César.

Sa taille était plutôt petite que grande, sa main était délicate, son pied fin et élégant; il avait dans ses manières une certaine gêne qui indiquait qu'il portait en ce moment un costume dont il n'avait point l'habitude, et quand il avait parlé, si l'on eût été sur les bords de la Loire au lieu d'être sur les bords du Rhône, son interlocuteur aurait pu remarquer qu'il avait dans la prononciation un certain accent italien.

Son compagnon paraissait de trois ou quatre ans moins âgé que lui.

C'était un beau jeune homme au teint rose, aux cheveux blonds, aux yeux bleu clair, au nez ferme et droit, au menton prononcé, mais presque imberbe. Il pouvait avoir deux pouces de plus que son compagnon, et, quoique d'une taille au-dessus de la moyenne, il semblait si bien pris dans tout son ensemble, si admirablement libre dans tous ses mouvements, qu'on devinait qu'il devait être, sinon d'une force, du moins d'une agilité et d'une adresse peu communes.

Quoique mis de la même façon, quoique se présentant sur le pied de l'égalité, il paraissait avoir pour le jeune homme brun une déférence remarquable, qui, ne pouvant tenir à l'âge, tenait sans doute à une infériorité dans la condition sociale. En outre, il l'appelait citoyen, tandis que son compagnon l'appelait simplement Roland.

Ces remarques, que nous faisons pour initier plus profondément le lecteur à notre récit, ne furent probablement point faites dans toute leur étendue par les convives de la table d'hôte; car, après quelques secondes d'attention données par eux aux nouveaux venus, les regards se détachèrent, et la conversation, un instant interrompue, reprit son cours.

Il faut avouer qu'elle portait sur un sujet des plus intéressants pour des voyageurs : il était question de l'arrestation d'une diligence chargée d'une somme de soixante mille francs appartenant au gouvernement. L'arrestation avait eu lieu la veille sur la route de Marseille à Avignon, entre Lambesc et Pont-Royal.

Aux premiers mots qui furent redits sur l'événement, les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec un véritable intérêt.

L'événement avait eu lieu sur la route même qu'ils venaient de suivre, et celui qui le racontait était un des principaux acteurs de cette scène de grand chemin.

C'était le marchand de vin de Bordeaux.

Ceux qui paraissaient le plus curieux de détails étaient les voyageurs de la diligence qui venait d'arriver et qui allait repartir. Les autres convives, c'est-à-dire ceux qui appartenaient à la localité, paraissaient assez au courant de ces sortes de catastrophes pour donner eux-mêmes des détails, au lieu d'en recevoir.

— Ainsi, citoyen, disait un gros monsieur contre lequel se pressait,

dans sa terreur, une femme grande, sèche et maigre, vous dites que c'est sur la route même que nous venons de suivre que le vol a eu lieu?... — Oui, citoyen : entre Lambesc et Pont Royal, avez-vous remarqué un endroit où la route monte et se resserre entre deux monticules? il y a là une foule de rochers. — Oui, oui, mon ami, dit la femme en serrant le bras de son mari, je l'ai remarqué; j'ai même dit, tu dois t'en souvenir : Voici un mauvais endroit, j'aime mieux y passer de jour que de nuit. — Oh! madame, dit un jeune homme dont la voix affectait le parler grasseyant de l'époque, et qui dans les temps ordinaires paraissait exercer sur la table d'hôte la royauté de la conversation, vous savez que, pour MM. les *compagnons de Jehu*, il n'y a ni jour ni nuit. — Comment! citoyen, demanda la dame encore plus effrayée, c'est en plein jour que vous avez été arrêtés? — En plein jour, citoyenne, à dix heures du matin. — Et combien étaient-ils? demanda le gros monsieur. — Quatre, citoyen. — Embusqués sur la route? — Non, ils sont arrivés à cheval, armés jusqu'aux dents et masqués. — C'est leur habitude, dit le jeune habitué de la table d'hôte; ils ont dit, n'est-ce pas : « Ne vous défendez point, il ne vous sera fait aucun mal; nous n'en voulons qu'à l'argent du gouvernement. » — Mot pour mot, citoyen. — Puis, continua celui qui paraissait si bien renseigné, deux sont descendus de cheval, ont jeté la bride de leurs chevaux à leurs compagnons et ont sommé le conducteur de leur remettre l'argent. — Citoyen, dit le gros homme émerveillé, vous racontez la chose comme si vous l'aviez vue. — Monsieur y était peut-être, dit un des voyageurs, moitié plaisantant, moitié doutant. — Je ne sais, citoyen, si en disant cela vous avez l'intention de me dire une impolitesse, fit insoucieusement le jeune homme qui venait si complaisamment et si pertinemment en aide au narrateur; mais mes opinions politiques font que je ne regarde pas votre soupçon comme une insulte. Si j'avais eu le malheur d'être du nombre de ceux qui étaient attaqués, ou l'honneur d'être du nombre de ceux qui attaquaient, je le dirais aussi franchement dans un cas que dans l'autre; mais hier matin, à dix heures, juste au moment où l'on arrêtait la diligence à quatre lieues d'ici, je déjeunais tranquillement à cette même place; et justement, tenez, avec les deux citoyens qui me font en ce moment l'honneur d'être placés à ma droite et à ma gauche. — Et, demanda celui des deux voyageurs qui, les derniers arrivés, venaient de prendre place à table, et que son compagnon désignait sous le nom de Roland, et combien étiez-vous d'hommes dans la diligence? — Attendez; je crois que nous étions... oui, nous étions sept hommes et trois femmes. — Sept hommes, non compris le conducteur? répéta Roland. — Bien entendu. — Et, à sept hommes, vous vous êtes laissé dévaliser par quatre bandits? Je vous en fais mon compliment, messieurs. — Nous savions à qui nous avions affaire, répondit le marchand de vin, et nous n'avions garde de nous défendre. — Comment! répliqua le jeune homme, à qui vous aviez affaire? mais vous aviez affaire, ce me semble, à des voleurs, à des bandits? — Point du tout, ils s'étaient nommés. — Sans doute. — Comment! ils s'étaient nommés? — Ils avaient dit : Messieurs, il est inutile de vous défendre; mesdames, n'ayez pas peur; nous ne sommes pas des brigands, nous sommes des *compagnons de Jehu*. — Oui, dit le jeune homme de la table d'hôte, ils préviennent pour qu'il n'y ait pas de méprise; c'est leur habitude. — Ah çà, dit Roland, qu'est-ce que c'est donc que ce Jehu qui a des compagnons si polis? Est-ce leur capitaine? — Monsieur, dit un homme dont le costume avait quelque chose d'un prêtre sécularisé et qui paraissait, lui aussi, non-seulement un habitué de la table d'hôte, mais encore un initié aux mystères de l'honorable corporation dont on était en train de discuter les mérites, si vous étiez plus versé que vous ne paraissez l'être dans la lecture des Écritures saintes, vous sauriez qu'il y a quelque chose comme deux mille six cents ans que Jehu est mort, et que par conséquent il ne peut arrêter à l'heure qu'il est les diligences sur les grandes routes. — Monsieur l'abbé, répondit Roland qui avait reconnu l'homme d'Église, comme, malgré le ton aigrelet avec lequel vous parlez, vous paraissez fort instruit, permettez à un pauvre ignorant de vous demander quelques détails sur ce Jehu mort il y a deux mille six cents ans, et qui, cependant, a l'honneur d'avoir des compagnons qui portent son nom. — Jehu, répondit l'homme d'Église du même ton vinaigré, était un roi d'Israël, sacré par Élisée, sous la condition de punir les crimes de la maison d'Achab et de Jézabel, et de mettre à mort tous les prêtres du Baal. — Monsieur l'abbé, répliqua en riant le jeune homme, je vous remercie de l'explication; je ne doute point qu'elle soit exacte et surtout très-savante : seulement je vous avoue qu'elle ne m'apprend pas grand'chose. — Comment! citoyen, dit l'habitué de la table d'hôte, vous ne comprenez pas que Jehu c'est Sa Majesté Louis XVIII, sacré sous la condition de punir les crimes de la Révolution et de mettre à mort les prêtres de Baal, c'est-à-dire tous ceux qui ont pris une part quelconque à cet abominable état de choses que depuis sept ans on appelle la république? — Oui-da! fit le jeune homme; si fait, je comprends. Mais, parmi ceux que les compagnons de Jehu sont chargés de combattre, comptez-vous les braves soldats qui ont repoussé l'étranger des frontières de France, et les illustres généraux qui ont commandé les armées du Tyrol, de Sambre-et-Meuse et d'Italie? — Mais sans doute, ceux-là les premiers et avant tout.

Les yeux du jeune homme lancèrent un éclair, sa narine se dilata, ses lèvres se serrèrent; il se souleva sur sa chaise, mais son compagnon le tira par son habit et le fit rasseoir, tandis que d'un seul regard il lui imposa silence.

Puis, celui qui venait de donner cette preuve de sa puissance, prenant la parole pour la première fois :

— Citoyen, dit-il s'adressant au jeune homme de la table d'hôte, excusez deux voyageurs qui arrivent du bout du monde, comme qui dirait de l'Amérique ou de l'Inde, qui ont quitté la France depuis deux ans, qui ignorent complétement ce qui s'y passe, et qui sont désireux de s'instruire. — Mais, comment donc, répondit celui auquel ces paroles étaient adressées, c'est trop juste, citoyen; interrogez et l'on vous répondra. — Eh bien, continua le jeune homme brun à l'œil d'aigle et aux cheveux noirs et plats, au teint granitique, maintenant que je sais ce que c'est que Jehu et dans quel but sa compagnie est instituée, je voudrais savoir ce que ses compagnons font de l'argent qu'ils prennent. — Oh! mon Dieu! c'est bien simple, citoyen; vous savez qu'il est fort question de la restauration de la monarchie bourbonienne? — Non, je ne le sais pas, répondit le jeune homme brun d'un ton qu'il essayait inutilement de rendre naïf; j'arrive, comme je vous l'ai dit, du bout du monde. — Comment! vous ne saviez pas cela? eh bien, dans six mois, ce sera un fait accompli. — Vraiment! — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, citoyen.

Les deux jeunes gens à la tournure militaire échangèrent entre eux un regard et un sourire, quoique le jeune blond parût sous le poids d'une vive impatience.

Leur interlocuteur continua :

— Lyon est le quartier général de la conspiration, si toutefois on peut appeler conspiration un complot qui s'organise au grand jour; le nom de gouvernement provisoire conviendrait mieux. — Eh bien, citoyen, dit le jeune homme brun avec une politesse qui n'était point exempte de raillerie, disons gouvernement provisoire. — Ce gouvernement provisoire a son état-major et ses armées. — Bah! son état-major, peut-être... mais ses armées... — Ses armées, je le répète. — Où sont-elles? — Il y en a une qui s'organise dans les montagnes d'Auvergne sous les ordres de M. de Chardon, une autre dans les montagnes du Jura sous les ordres de M. de Teyssonnet, enfin une troisième qui fonctionne, et même assez agréablement à cette heure, dans la Vendée, sous les ordres d'Escarbovilie, d'Achille Leblond et Cadoudal. — En vérité, citoyen, vous me rendez un véritable service en m'apprenant toutes ces nouvelles. Je croyais les Bourbons complétement résignés à l'exil; je croyais la police faite de manière qu'il n'existât ni comité provisoire royaliste dans les grandes villes, ni bandits sur les grandes routes. Enfin je croyais la Vendée complétement pacifiée par le général Hoche.

Le jeune homme auquel s'adressait cette réponse éclata de rire.

— Mais d'où venez-vous? s'écria-t-il, d'où venez-vous? — Je vous l'ai dit, citoyen, du bout du monde. — On le voit.

Puis continuant :

— Eh bien, vous comprenez, dit-il, les Bourbons ne sont pas riches, les émigrés, dont on a vendu les biens, sont ruinés, il est impossible d'organiser deux armées et d'en entretenir une troisième sans argent. On était embarrassé, il n'y avait que la république qui pût solder ses ennemis : or, il n'était pas probable qu'elle s'y décidât de gré à gré; alors, sans essayer avec elle cette négociation scabreuse, on jugea qu'il était plus court de lui prendre son argent que de le lui demander. — Ah! je comprends, enfin. — C'est bien heureux. — Les *compagnons de Jehu* sont les intermédiaires entre la république et la contre-révolution, les percepteurs des généraux royalistes. — Oui, ce n'est plus un vol, c'est une opération militaire, un fait d'armes comme un autre. — Justement, citoyens, vous y êtes, et vous voilà sur ce point maintenant aussi savants que nous. — Mais, glissa timidement le marchand de vin de Bordeaux, si MM. les *compagnons de Jehu*, remarquez que je n'en dis aucun mal, si MM. les *compagnons de Jehu* n'en veulent qu'à l'argent du gouvernement... — A l'argent du gouvernement, pas à d'autre; il est sans exemple qu'ils aient dévalisé un particulier. — Sans exemple? — Sans exemple. — Comment se fait-il alors que hier, avec l'argent du gouvernement, ils aient emporté un groupe de deux cents louis qui m'appartient! — Mon cher monsieur, répondit le jeune homme de la table d'hôte, je vous ai déjà dit qu'il y avait là quelque erreur, et qu'aussi vrai que je m'appelle Alfred de Barjols, cet argent vous sera rendu un jour ou l'autre.

Le marchand de vin poussa un soupir et secoua la tête en homme qui, malgré l'assurance qui lui est donnée, conserve encore quelques doutes.

Mais en ce moment, comme si l'engagement pris par le jeune noble, qui venait de révéler sa condition sociale en disant son nom, avait éveillé la délicatesse de ceux pour lesquels il se portait garant, un cheval s'arrêta à la porte, on entendit des pas dans le corridor, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et un homme masqué et armé jusqu'aux dents parut sur le seuil.

— Messieurs, dit-il au milieu du plus profond silence causé par son apparition, y a-t-il parmi vous un voyageur nommé Jean Picot, qui se trouvait hier dans la diligence qui a été arrêtée entre Lambesc et Pont-Royal? — Oui, dit le marchand de vin tout étonné. —

vous? demanda l'homme masqué. — C'est moi. — Ne vous a-t-il rien été pris? — Si fait, il m'a été pris un groupe de deux cents louis que j'avais confié au conducteur. — Et je dois même dire, ajouta le jeune noble, qu'à l'instant même monsieur en parlait et le regardait comme perdu. — Monsieur avait tort, dit l'inconnu masqué, nous faisons la guerre au gouvernement et non aux particuliers, nous sommes des partisans et non des voleurs; voici vos deux cents louis, monsieur, et si pareille erreur arrivait à l'avenir, réclamez et recommandez-vous du nom de Morgan.

A ces mots l'homme masqué déposa un sac d'or à la droite du marchand de vin, salua courtoisement les convives de la table d'hôte et sortit, laissant les uns dans la terreur et les autres dans la stupéfaction d'une pareille hardiesse.

II

UN PROVERBE ITALIEN.

Au reste, quoique les deux sentiments que nous venons d'indiquer aient été les sentiments dominants, ils ne se manifestaient point chez tous les assistants à un degré semblable. Les nuances se graduèrent selon le sexe, selon l'âge, selon le caractère, nous dirons presque selon la position sociale des auditeurs.

Le marchand de vin, Jean Picot, principal intéressé dans l'événement qui venait de s'accomplir, reconnaissant dès la première vue, à son costume, à ses armes et à son masque, un des hommes auxquels il avait eu affaire la veille, avait d'abord, à son apparition, été frappé de stupeur; puis, peu à peu reconnaissant le motif de la visite que lui faisait le mystérieux bandit, il avait passé de la stupeur à la joie en traversant toutes les nuances intermédiaires qui séparent ces deux sentiments. Son sac d'or était près de lui et l'on eût dit qu'il n'osait y toucher : peut-être craignait-il, au moment où il y porterait la main, de le voir s'évanouir comme l'or que l'on croit trouver en rêve et qui disparaît même avant que l'on rouvre les yeux, pendant cette période de lucidité progressive qui sépare le sommeil profond du réveil complet.

Le gros monsieur de la diligence et sa femme avaient manifesté, ainsi que les autres voyageurs faisant partie du même convoi, la plus franche et la plus complète terreur. Placé à la gauche de Jean Picot, quand il avait vu le bandit s'approcher du marchand de vin, il avait, dans l'espérance illusoire de maintenir une distance honnête entre lui et le compagnon de Jehu, reculé sa chaise sur celle de sa femme, qui, cédant au mouvement de pression, avait essayé de reculer la sienne à son tour. Mais comme la chaise qui venait ensuite était celle du citoyen Alfred de Barjols, qui, lui, n'avait aucun motif de craindre des hommes sur lesquels il venait de manifester une si haute et si avantageuse opinion, la chaise de la femme du gros monsieur avait trouvé un obstacle dans l'immobilité de celle du jeune noble, de sorte que, de même qu'il arriva à Marengo, huit ou neuf mois plus tard, lorsque le général en chef jugea qu'il était temps de reprendre l'offensive, le mouvement rétrograde s'était arrêté.

Quant à celui-ci, c'est du citoyen Alfred de Barjols que nous parlons, son aspect, comme celui de l'abbé qui avait donné l'explication biblique touchant le roi d'Israël Jehu et la mission qu'il avait reçue d'Elisée, son aspect, disons-nous, avait été celui d'un homme qui non-seulement n'éprouve aucune crainte, mais qui s'attend même à l'événement qui arrive, si inattendu que soit cet événement. Il avait, le sourire sur les lèvres, suivi du regard l'homme masqué; et si tous les convives n'eussent été si préoccupés des deux acteurs principaux de la scène qui s'accomplissait, ils eussent pu remarquer un signe presque imperceptible échangé des yeux entre le bandit et le jeune noble, signe qui, à l'instant même, s'était reproduit entre le jeune noble et l'abbé.

De leur côté, les deux voyageurs que nous avons introduits dans la salle de la table d'hôte et qui, comme nous l'avons dit, étaient assez isolés à l'extrémité de la table, avaient conservé l'attitude propre à leurs différents caractères : le plus jeune des deux avait instinctivement porté la main à son côté, comme pour y chercher une arme absente, et s'était levé, comme mû par un ressort, pour s'élancer à la gorge de l'homme masqué, ce qui n'eût certes pas manqué d'arriver s'il eût été seul; mais le plus âgé, celui qui paraissait avoir non-seulement l'habitude, mais le droit de lui donner des ordres, s'était, comme il avait déjà fait une première fois, contenté de le retenir vivement par son habit en lui disant d'un ton impératif, presque dur même :

— Assis, Roland!

Et le jeune homme s'était assis.

Mais celui de tous les convives qui était demeuré, en apparence du moins, le plus impassible pendant toute la scène qui venait de s'accomplir, était un homme de trente-trois à trente-quatre ans, blond de cheveux, roux de barbe, calme et beau de visage, avec de grands yeux bleus, un teint clair, des lèvres intelligentes et fines, une taille élevée et un accent étranger qui indiquait un homme né au sein de cette île dont le gouvernement nous faisait à cette heure une si rude guerre, autant qu'on pouvait en juger par les rares paroles qui lui étaient échappées. Il parlait, malgré l'accent que nous avons signalé, la langue française avec une rare pureté. Au premier mot qu'il avait prononcé et dans lequel il avait reconnu cet accent d'outre-Manche, le plus âgé des deux voyageurs avait tressailli; et, se retournant du côté de son compagnon, habitué à lire la pensée dans son regard, il avait semblé lui demander comment un Anglais se trouvait en France, au moment où la guerre acharnée que se faisaient les deux nations exilait naturellement les Anglais de la France, comme les Français de l'Angleterre.

Sans doute l'explication avait paru impossible à Roland, car celui-ci lui avait répondu d'un mouvement des yeux et d'un geste des épaules qui signifiaient :

— Cela me paraît tout aussi extraordinaire qu'à vous; mais si vous ne trouvez pas l'explication d'un pareil problème, vous le mathématicien par excellence, ne me la demandez pas à moi.

Ce qui était resté de plus clair dans tout cela, dans l'esprit des deux jeunes gens, c'est que l'homme blond, à l'accent anglo-saxon, était le voyageur dont la calèche confortable attendait tout attelée à la porte de l'hôtel, et que ce voyageur était de Londres ou tout au moins de quelqu'un des comtés ou duchés de la Grande-Bretagne.

Quant aux paroles qu'il avait prononcées, nous avons dit qu'elles étaient rares, si rares qu'en réalité c'étaient plutôt des exclamations que des paroles; seulement, à chaque explication qui avait été demandée et donnée sur l'état de la France, l'Anglais avait ostensiblement tiré un calepin de sa poche, et en priant, soit le marchand de vin, soit l'abbé, soit le jeune noble de répéter l'explication, ce que chacun avait fait avec une complaisance pareille à la courtoisie qui présidait à la demande, il avait pris en note ce qui avait été dit de plus important, de plus extraordinaire et de plus pittoresque sur l'arrestation de la diligence, l'état de la Vendée et les *compagnons de Jehu*, remerciant chaque fois de la voix et du geste avec cette roideur particulière à nos voisins d'outre-mer, et chaque fois remettant dans la poche de côté de sa redingote son calepin enrichi d'une note nouvelle.

Enfin, comme un spectateur tout joyeux d'un dénoûment inattendu, il s'était écrié de satisfaction à l'aspect de l'homme masqué, avait écouté de toutes ses oreilles, avait regardé de tous ses yeux, ne l'avait point perdu de vue que la porte ne se fût refermée derrière lui; et alors tirant vivement son calepin de sa poche :

— Oh! monsieur, avait-il dit à son voisin qui n'était autre que l'abbé, seriez-vous assez bon, si je ne m'en souvenais pas, de me répéter mot pour mot ce qu'a dit le gentleman qui sort d'ici?

Il s'était mis à écrire aussitôt, et, la mémoire de l'abbé s'associant à la sienne, il avait eu la satisfaction de transcrire, dans toute son intégrité, la phrase du compagnon de Jehu au citoyen Jean Picot.

Puis, cette phrase transcrite, il s'était écrié avec un accent qui ajoutait un étrange cachet d'originalité à ses paroles :

— Oh! ce n'est qu'en France, en vérité, qu'il arrive de pareilles choses; la France, c'est le pays le plus curieux du monde. Je suis enchanté, messieurs, de voyager en France et de connaître les Français.

Et la dernière phrase avait été dite avec tant de courtoisie, qu'il ne restait plus, lorsqu'on l'avait entendue sortir de cette bouche sérieuse, qu'à remercier celui qui l'avait prononcée, fût-il descendant des vainqueurs de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt.

Ce fut le plus jeune des deux voyageurs qui répondit à cette politesse avec le ton d'insouciante causticité qui paraissait lui être naturel.

— Par ma foi! je suis exactement comme vous, milord; je dis milord, car je présume que vous êtes Anglais. — Oui, monsieur, répondit le gentleman, j'ai cet honneur. — Eh bien, comme je vous le disais, continua le jeune homme, je suis enchanté de voyager en France et d'y voir ce que j'y ai vu. Il faut vivre sous le gouvernement des citoyens Gohier, Moulins, Roger-Ducos, Sieyès et Barras, pour assister à une pareille drôlerie, et quand dans cinquante ans on racontera qu'au milieu d'une ville de trente mille âmes, en plein jour, un voleur de grand chemin est venu, le masque sur le visage, deux pistolets et un sabre à la ceinture, rapporter à un honnête négociant qui se désespérait de les avoir perdus, les deux cents louis qu'il lui avait pris la veille; quand on ajoutera que cela s'est passé à une table d'hôte où étaient assises vingt ou vingt-cinq personnes, et que ce bandit modèle s'est retiré sans que pas une des vingt ou vingt-cinq personnes présentes lui ait sauté à la gorge, j'offre de parier que l'on traitera d'infâme menteur celui qui aura l'audace de raconter l'anecdote.

Et le jeune homme, se renversant sur sa chaise, éclata de rire, mais d'un rire si nerveux et si strident, que tout le monde le regarda avec étonnement, tandis que, de son côté, son compagnon avait les yeux fixés sur lui avec une inquiétude presque paternelle.

— Monsieur, dit le citoyen Alfred de Barjols, qui, ainsi que les autres, paraissait impressionné de cette étrange modulation plus triste, ou plutôt plus douloureuse que gaie, et dont, avant de répondre, il avait laissé éteindre jusqu'au dernier frémissement; monsieur, permettez-moi de vous faire observer que l'homme que vous venez de

voir n'est point un voleur de grand chemin? — Bah! franchement, et qu'est-ce donc? — C'est, selon toute probabilité, un jeune homme d'aussi bonne famille que vous et moi. — Le comte de Horn, que le régent fit rouer en place de Grève, était aussi un jeune homme de bonne famille, et la preuve, c'est que toute la noblesse de Paris envoya des voitures à son exécution. — Le comte de Horn avait, si je m'en souviens bien, assassiné un juif pour lui voler une lettre de change qu'il n'était point en mesure de lui payer, et nul n'osera vous dire qu'un compagnon de Jehu ait touché à un cheveu de la tête d'un enfant. — Eh bien, soit, admettons que l'institution soit fondée au point de vue philanthropique, pour rétablir la balance entre les fortunes, redresser les caprices du hasard, réformer les abus de la société; pour être un voleur à la façon de Karl Moor, votre ami Morgan, n'est-ce point Morgan qu'a dit que s'appelait cet honnête citoyen?... — Oui, dit l'Anglais. — Eh bien, votre ami Morgan n'en est pas moins un voleur.

Le citoyen Alfred de Barjols devint très-pâle.

— Le citoyen Morgan n'est pas mon ami, répondit le jeune aristocrate, et s'il l'était, je me ferais honneur de son amitié. — Sans doute, répondit Roland en éclatant de rire; comme dit M. de Voltaire :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

— Roland! Roland! lui dit à voix basse son compagnon. — Oh! général, répondit celui-ci, laissant à dessein peut-être échapper le titre qui était dû à son compagnon, laissez-moi, par grâce, continuer avec monsieur une discussion qui m'intéresse au plus haut degré.

Celui-ci haussa les épaules.

— Seulement, citoyen, continua le jeune homme avec une étrange persistance, j'ai besoin d'être édifié : il y a deux ans que j'ai quitté la France, et depuis mon départ tant de choses ont changé, costumes, mœurs, accent, que la langue pourrait bien avoir changé aussi. Comment appelez-vous, dans la langue que l'on parle aujourd'hui en France, arrêter les diligences et prendre l'argent qu'elles renferment? — Monsieur, dit le jeune noble du ton d'un homme décidé à soutenir la discussion jusqu'au bout, j'appelle cela faire la guerre; et voilà votre compagnon, que vous avez appelé général tout à l'heure, qui, en sa qualité de militaire, vous dira qu'à part le plaisir de tuer et d'être tués, les généraux de tout temps n'ont pas fait autre chose que ce que fait le citoyen Morgan. — Comment! s'écria le jeune homme, dont les yeux lancèrent un éclair, vous osez comparer... — Laissez monsieur développer sa théorie, Roland, dit le voyageur brun, dont les yeux, tout au contraire de ceux de son compagnon, qui semblaient s'être dilatés pour jeter leurs flammes, se voilèrent sous ses longs cils noirs, pour ne point laisser voir ce qui se passait dans son cœur. — Ah! dit le jeune homme avec son accent saccadé, vous voyez bien qu'à votre tour vous commencez à prendre intérêt à la discussion.

Puis se tournant vers celui qu'il semblait avoir pris à partie :

— Continuez, monsieur, continuez, dit-il; le général le permet.

Le jeune noble rougit d'une façon aussi visible qu'il venait de pâlir un instant auparavant, et les dents serrées, les coudes sur la table, le menton sur son poing pour se rapprocher autant que possible de son adversaire, avec un accent provençal qui devenait de plus en plus prononcé à mesure que la discussion devenait plus intense :

— Puisque *le général le permet*, reprit-il en appuyant sur ces deux mots *le général*, j'aurai l'honneur de lui dire, et à vous, citoyen, par contre-coup, que je crois me souvenir d'avoir lu dans Plutarque, qu'au moment où Alexandre partit pour l'Inde, il n'emportait avec lui que dix-huit ou vingt talents d'or, quelque chose comme cent ou cent vingt mille francs. Or, croyez-vous que ce soit avec ces dix-huit ou vingt talents d'or qu'il nourrit son armée, gagna la bataille du Granique, soumit l'Asie Mineure, conquit Tyr, Gaza, la Syrie, l'Égypte, bâtit Alexandrie, pénétra jusqu'en Libye, se fit déclarer fils de Jupiter par l'oracle d'Ammon, pénétra jusqu'à l'Hyphase, et, comme ses soldats refusaient de le suivre plus loin, revint à Babylone pour y surpasser en luxe, en débauches et en mollesse, les plus luxueux, les plus débauchés et les plus voluptueux des rois d'Asie? Est-ce de Macédoine qu'il tirait son argent, et croyez-vous que le roi Philippe, un des plus pauvres rois de la pauvre Grèce, faisait honneur aux traites que son fils tirait sur lui? Non pas : Alexandre faisait comme le citoyen Morgan; seulement, au lieu d'arrêter les diligences sur les grandes routes, il pillait les villes, mettait les rois à rançon, levait des contributions sur les pays conquis. Passons à Annibal. Vous savez comment il est parti de Carthage, n'est-ce pas? Il n'avait pas même les dix-huit ou vingt talents de son prédécesseur Alexandre; mais, comme il lui fallait de l'argent, il prit et saccagea, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte; dès lors il fut riche et put se mettre en campagne. Pardon, cette fois-ci ce n'est plus du Plutarque, c'est du Cornelius Népos. Je vous tiens quitte de sa descente des Pyrénées, de sa montée des Alpes, des trois batailles qu'il a gagnées en s'emparant chaque fois des trésors du vaincu, et j'en arrive aux cinq ou six ans qu'il a passés dans la Campanie. Croyez-vous que lui et son armée payaient pension aux Capouans, et que les banquiers de Carthage, qui étaient brouillés avec lui, lui envoyaient de l'argent? Non : la guerre nourrissait la guerre, système Morgan, citoyen. Passons à César. Ah! César, c'est autre chose. Il part pour l'Espagne avec quelque chose comme trente millions de dettes, revient à peu près au pair, part pour la Gaule, reste dix ans chez nos ancêtres, pendant ces dix ans envoie plus de cent millions à Rome, repasse les Alpes, franchit le Rubicon, marche droit au Capitole, force les portes du temple de Saturne où est le trésor, y prend pour ses besoins particuliers, et non pas pour ceux de la république, trois mille livres pesant d'or en lingots, et meurt, lui que ses créanciers, vingt ans auparavant, ne voulaient pas laisser sortir de sa petite maison de la rue Suburra, laissant deux ou trois mille sesterces par chaque tête de citoyen, dix ou douze millions à Calpurnie, et trente ou quarante millions à Octave. Système Morgan toujours, à l'exception que Morgan, j'en suis sûr, mourra sans avoir touché pour son compte ni à l'argent des Gaulois, ni à l'or du Capitole. Maintenant, sautons dix-huit cents ans et arrivons au général *Buonaparté*.

Et le jeune aristocrate, comme avaient l'habitude de le faire les ennemis du vainqueur de l'Italie, affecta d'appuyer sur l'*u*, que Bonaparte avait retranché de son nom, et sur l'*é*, dont il avait enlevé l'accent fermé.

Cette affectation parut irriter vivement Roland, qui fit un mouvement comme pour s'élancer en avant, mais son compagnon l'arrêta.

— Laissez, dit-il, laissez, Roland; je suis bien sûr que le citoyen Barjols ne dira pas que le général *Buonaparté*, comme il l'appelle, est un voleur. — Non, je ne le dirai pas, moi; mais il y a un proverbe italien qui le dit pour moi. — Voyons le proverbe? demanda le général se substituant à son compagnon, et cette fois fixant sur le jeune noble son œil limpide, calme et profond. — Le voici dans toute sa simplicité : *Francesi non sono tutti ladroni, ma Buonaparte.* Ce qui veut dire : « Tous les Français ne sont pas des voleurs, mais... » — Une bonne partie, dit Roland. — Oui, mais Buonaparte, répondit Barjols.

A peine l'insolente parole était-elle sortie de la bouche du jeune aristocrate que l'assiette avec laquelle jouait Roland s'était échappée de ses mains et l'allait frapper en plein visage.

Les femmes jetèrent un cri, les hommes se levèrent.

Roland éclata de ce rire nerveux qui lui était habituel et retomba sur sa chaise.

Le jeune aristocrate resta calme, quoique une rigole de sang coulât de son sourcil sur sa joue.

En ce moment le conducteur entra, disant selon la formule habituelle :

— Allons, citoyens voyageurs, en voiture!

Les voyageurs, pressés de s'éloigner du théâtre de la rixe à laquelle ils venaient d'assister, se précipitèrent vers la porte.

— Pardon, monsieur, dit Alfred de Barjols à Roland, vous n'êtes pas de la diligence, j'espère? — Non, monsieur, je suis de la chaise de poste; mais soyez tranquille, je ne pars pas. — Ni moi, dit l'Anglais; dételez les chevaux, je reste. — Moi je pars, dit avec un soupir le jeune homme brun que Roland avait désigné sous le titre de général; tu sais qu'il le faut, mon ami, et que ma présence est absolument nécessaire là-bas. Mais je te jure bien que je ne te quitterais point ainsi si je pouvais faire autrement.....

Et, en disant ces mots, sa voix trahissait une émotion dont son timbre, ordinairement ferme et métallique, ne paraissait pas susceptible.

Tout au contraire, Roland paraissait au comble de la joie; on eût dit que cette nature de lutte s'épanouissait à l'approche du danger qu'il avait, sinon fait naître, mais que du moins il n'avait point cherché à éviter.

— Bon! général, dit-il, nous devions nous quitter à Lyon, puisque vous avez eu la bonté de m'accorder un congé d'un mois pour aller à Bourg, dans ma famille. C'est une soixantaine de lieues de moins que nous faisons ensemble, voilà tout. Je vous retrouverai à Paris. Seulement, vous savez, si vous avez besoin d'un homme dévoué et qui ne boude pas, songez à moi. — Sois tranquille, Roland.

Puis regardant attentivement les deux adversaires :

— Avant tout, Roland, dit-il à son jeune compagnon avec un indéfinissable accent de tendresse, ne te fais pas tuer; mais, si la chose est possible, ne tue pas non plus ton adversaire. Ce jeune homme, à tout prendre, est un homme de cœur, et je veux avoir un jour pour moi tous les gens de cœur. — On fera de son mieux, général, soyez tranquille.

En ce moment, l'hôte parut sur le seuil de la porte.

— La chaise de poste pour Paris est attelée, dit-il.

Le général prit son chapeau et sa canne déposés sur une chaise; mais, au contraire, Roland affecta de le suivre nu-tête, pour que l'on vit bien qu'il ne comptait point partir avec son compagnon.

Aussi Alfred de Barjols ne fit-il aucune opposition à sa sortie. D'ailleurs il était facile de voir que son adversaire était plutôt de ceux qui cherchent les querelles que de ceux qui les évitent.

Celui-ci accompagna le général jusqu'à la voiture, où le général monta.

— C'est égal, dit ce dernier en s'asseyant, cela me fait gros cœur de te laisser seul ici, Roland, sans un ami pour te servir de témoin. —

Bon! ne vous inquiétez point de cela, général; on ne manque jamais de témoins: il y a et il y aura toujours des gens curieux de savoir comment un homme en tue un autre. — Au revoir, Roland; tu entends bien, je ne te dis pas adieu, je te dis au revoir! — Oui, mon cher général, répondit le jeune homme d'une voix presque attendrie, j'entends bien, et je vous remercie. — Promets-moi de me donner de tes nouvelles aussitôt l'affaire terminée, ou de me faire écrire par quelqu'un, si tu ne pouvais m'écrire toi-même. — Oh! n'ayez crainte, général; avant quatre jours vous aurez une lettre de moi, répondit Roland.

Puis avec un accent de profonde amertume :

— Ne vous êtes-vous pas aperçu, dit-il, qu'il y a sur moi une fatalité qui ne veut pas que je meure? — Roland! fit le général d'un ton sévère, encore! — Rien, rien, dit le jeune homme en secouant la tête et en donnant à ses traits l'apparence d'une insouciante gaîté qui devait être l'expression habituelle de son visage avant qu'il lui fût arrivé le malheur inconnu qui, si jeune, paraissait lui faire désirer la mort. — Bien. A propos, tâche de savoir une chose. — Laquelle, général? — C'est comment il se fait qu'au moment où nous sommes en guerre avec l'Angleterre, un Anglais se promène en France aussi libre et aussi tranquille que s'il était chez lui. — Bien : je le saurai. — Comment cela? — Je ne sais pas encore; mais quand je vous promets de le savoir, je le saurai, quand je devrais le lui demander à lui. — Mauvaise tête! ne va pas te faire une autre affaire de ce côté-là. — Dans tous les cas, comme c'est un ennemi, ce ne serait plus un duel, ce serait un combat. — Allons, encore une fois, au revoir et embrasse-moi.

Roland se jeta avec un mouvement de reconnaissance passionnée au cou de celui qui venait de lui donner cette permission.

— Oh! général! s'écria-t-il, que je serais heureux..... si je n'étais pas si malheureux!

Le général le regarda avec une affection profonde.

— Un jour tu me conteras ton malheur, n'est-ce pas, Roland? dit-il.

Roland éclata de ce rire douloureux qui deux ou trois fois déjà s'était fait jour entre ses lèvres.

— Oh! par ma foi non, dit-il, vous en ririez trop.

Le général le regarda comme il eût regardé un fou.

— Enfin, dit-il, il faut prendre les gens comme ils sont. — Surtout lorsqu'ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être. — Tu me prends pour Œdipe, et tu me poses des énigmes, Roland — Ah! si vous devinez celle-là, général, je vous salue roi de Thèbes. Mais avec toutes mes folies, j'oublie que chacune de vos minutes est précieuse et que je vous retiens ici inutilement. — Tu as raison. As-tu des commissions pour Paris? — Trois : mes amitiés à Bourrienne, mes respects à votre frère Lucien, et mes plus tendres hommages à madame Bonaparte. — Il sera fait comme tu le désires. — Où vous retrouverai-je à Paris? — Dans ma maison de la rue de la Victoire, et peut-être..... — Peut-être?...

— Qui sait? peut-être au Luxembourg.

Puis se rejetant en arrière, comme s'il regrettait d'en avoir tant dit, même à celui qu'il regardait comme son meilleur ami :

— Route d'Orange, dit-il au postillon, et le plus vite possible.

Le postillon, qui n'attendait qu'un ordre, fouetta ses chevaux; la voiture partit, rapide et grondante comme la foudre, et disparut par la porte d'Oulle.

III

L'ANGLAIS.

Roland resta immobile à sa place, non-seulement tant qu'il put voir la voiture, mais encore longtemps après qu'elle eut disparu.

Puis, secouant la tête comme pour faire tomber de son front le nuage qui l'assombrissait, il rentra dans l'hôtel et demanda une chambre.

— Conduisez monsieur au n° 3, dit l'hôte à une femme de chambre.

La femme de chambre prit une clef suspendue à une large tablette de bois noir sur laquelle étaient rangés, sur deux lignes, des numéros blancs, et fit signe au jeune voyageur qu'il pouvait la suivre.

— Faites-moi monter du papier, une plume et de l'encre, dit le jeune homme à l'hôte; et si M. de Barjols s'informe où je suis, donnez-lui le numéro de ma chambre.

L'hôte promit de se conformer aux intentions de Roland, qui monta derrière la fille en sifflant la *Marseillaise*.

Cinq minutes après il était assis près d'une table, ayant devant lui l'encre, le papier, la plume demandés, et s'apprêtant à écrire.

Mais au moment où il allait tracer la première ligne, on frappa trois coups à sa porte.

— Entrez, dit-il, en faisant pirouetter sur un de ses pieds de derrière le fauteuil dans lequel il était assis, afin de faire face au visiteur, qui, dans son appréciation, devait être soit M. de Barjols, soit un de ses amis.

La porte s'ouvrit d'un mouvement régulier comme celui d'une mécanique, et l'Anglais parut sur le seuil.

— Ah! s'écria Roland enchanté de la visite au point de vue de la recommandation que lui avait faite son général, c'est vous? — Oui, dit l'Anglais, c'est moi. — Soyez le bienvenu. — Oh! que je sois le bienvenu, tant mieux! car je ne savais pas si je devais venir. — Pourquoi cela? — A cause d'Aboukir.

Roland se mit à rire.

— Il y a eu deux batailles d'Aboukir, dit-il : celle que nous avons perdue, celle que nous avons gagnée. — A cause de celle que vous avez perdue. — Bon! dit Roland, on se bat, on se tue, on s'extermine sur le champ de bataille; mais cela n'empêche point qu'on se serre la main lorsqu'on se rencontre en terre neutre; je vous répète donc, soyez le bienvenu, surtout si vous voulez bien me dire pourquoi vous venez. — Merci; mais avant tout lisez ceci.

Et l'Anglais tira un papier de sa poche.

— Qu'est-ce? demanda Roland. — Mon passe-port. — Qu'ai-je affaire de votre passe-port? demanda Roland; je ne suis pas gendarme. — Non; mais comme je viens vous offrir mes services, peut-être ne les accepteriez-vous point si vous ne saviez pas qui je suis. — Vos services, monsieur? — Oui; mais lisez.

Roland lut :

« Au nom de la République française, le Directoire exécutif invite les autorités à laisser circuler librement et à lui prêter aide et protection en cas de besoin sir John Tanlay, esq., dans toute l'étendue du territoire de la République.

« *Signé* FOUCHÉ. »

Et plus bas : — Voyez.

« Je recommande tout particulièrement à qui de droit sir John Tanlay comme un philanthrope et un ami de la liberté.

« *Signé* BARRAS. »

— Vous avez lu? — Oui, j'ai lu, après? — Oh! après. Mon père, milord Tanlay, a rendu des services à M. Barras; c'est pourquoi M. Barras permet que je me promène en France, et je suis bien content de me promener en France, je m'amuse beaucoup. — Oui, je me le rappelle, sir John; vous nous avez déjà fait l'honneur de nous dire cela à table. — Oui, je l'ai dit, c'est vrai; j'ai dit aussi que j'aimais beaucoup les Français.

Roland s'inclina.

— Et surtout le général Bonaparte, continua sir John. — Vous aimez beaucoup le général Bonaparte! — Je l'admire : c'est un grand, très-grand homme. — Ah! pardieu! sir John, je suis fâché qu'il n'entende pas un Anglais dire cela de lui. — Oh! s'il était là, je ne le dirais point. — Pourquoi? — Je ne voudrais pas qu'il crût que je dis cela pour lui faire plaisir. Je dis cela parce que c'est mon opinion. — Je n'en doute pas, milord, fit Roland qui ne savait pas où l'Anglais en voulait venir, et qui, ayant appris par le passe-port ce qu'il voulait savoir, se tenait sur la réserve. — Et quand j'ai vu, continua l'Anglais avec le même flegme, que vous preniez le parti du général Bonaparte, cela m'a fait plaisir. — Vraiment? — Grand plaisir, fit l'Anglais avec un mouvement de tête affirmatif. — Tant mieux! — Mais quand j'ai vu que vous jetiez une assiette à la tête de M. Alfred de Barjols, cela m'a fait de la peine. — Cela vous a fait de la peine, milord; et en quoi? — Parce qu'en Angleterre un gentleman il ne jette pas une assiette à la tête d'un autre gentleman. — Ah! milord, dit Roland en se levant et en fronçant le sourcil, seriez-vous venu, par hasard, pour me faire une leçon? — Oh! non; je suis venu pour vous dire : Vous êtes embarrassé peut-être pour trouver un témoin? — Ma foi! sir John, je vous l'avouerai, et au moment où vous avez frappé à la porte, je m'interrogeais pour savoir à qui je demanderais ce service. — Moi, si vous voulez, dit l'Anglais, je serai votre témoin. — Ah! pardieu! fit Roland, avec grand plaisir. — Voilà le service que je voulais rendre moi à vous!

Roland lui tendit la main.

— Accepté, dit-il.

L'Anglais s'inclina.

— Maintenant, continua Roland, vous avez eu le bon goût, milord, avant de m'offrir vos services, de me dire qui vous étiez; il est trop juste, du moment où je les accepte, que vous sachiez qui je suis. — Oh! comme vous voudrez. — Je me nomme Louis de Montrevel; je suis aide de camp du général Bonaparte. — Aide de camp du général Bonaparte! je suis bien aise. — Ceci vous explique comment j'ai pris, un peu trop chaudement peut-être, la défense de mon général. — Non, pas trop chaudement; seulement l'assiette... — Oui, je sais bien, la provocation pouvait se passer de l'assiette; mais, que voulez-vous, je la tenais à la main, je ne savais qu'en faire, je l'ai jetée à la tête de M. de Barjols; elle est partie toute seule sans que je le voulusse. — Vous ne lui direz pas cela à lui? — Oh! soyez tranquille; je vous le dis à vous pour mettre votre conscience en repos. — Très-bien; alors, vous vous battrez! — Je suis reste pour cela du moins. — Et, à quoi vous battrez-vous? — Cela ne me regarde pas, milord. — Comment! cela ne vous regarde pas? — Non : M. de Barjols est

l'insulté, c'est à lui de choisir ses armes. — Alors, l'arme qu'il proposera, vous l'accepterez? — Pas moi, sir John, mais vous en mon nom, puisque vous me faites l'honneur d'être mon témoin. — Et si c'est le pistolet qu'il choisit, à quelle distance et comment désirez-vous vous battre? — Ceci c'est votre affaire, milord, et non la mienne. Je ne sais pas si cela se fait ainsi en Angleterre, mais en France les combattants ne se mêlent de rien; c'est aux témoins d'arranger les choses; ce qu'ils font est toujours bien fait. — Alors, ce que je ferai sera bien fait? — Parfaitement fait, milord.

L'Anglais s'inclina.

— L'heure et le jour du combat? — Oh! le plus tôt possible; il y a deux ans que je n'ai vu ma famille, et je vous avoue que je suis pressé d'embrasser tout mon monde.

L'Anglais regarda Roland avec un certain étonnement; il parlait avec tant d'assurance qu'on eût dit qu'il avait d'avance la certitude de ne pas être tué.

En ce moment on frappa à la porte, et la voix de l'aubergiste demanda :

— Peut-on entrer?

Le jeune homme répondit affirmativement : la porte s'ouvrit, et l'aubergiste entra effectivement tenant à la main une carte qu'il présenta à son hôte.

Le jeune homme prit la carte et lut : « Charles de Valensolle. »

— De la part de M. Alfred de Barjols, dit l'hôte. — Très bien! fit Roland.

Puis, passant la carte à l'Anglais :

— Tenez, cela vous regarde; c'est inutile que je voie ce monsieur, puisque dans ce pays-ci on n'est plus citoyen. M. de Valensolle est le témoin de M. de Barjols, vous êtes le mien, arrangez la chose entre vous; seulement, ajouta le jeune homme en serrant la main de l'Anglais et en le regardant fixement, tâchez que ce soit sérieux; je ne récuserais ce que vous aurez fait que s'il n'y avait point chance de mort pour l'un ou pour l'autre. — Soyez tranquille, dit l'Anglais, je ferai comme pour moi. — A la bonne heure! allez, et quand tout sera arrêté remontez; je ne bouge pas d'ici.

Sir John suivit l'aubergiste; Roland se rassit, fit pirouetter son fauteuil dans le sens inverse et se retrouva devant sa table.

Il prit sa plume et se mit à écrire.

Lorsque sir John rentra, Roland, après avoir écrit et cacheté deux lettres, mettait l'adresse sur la troisième.

Il fit signe de la main à l'Anglais d'attendre qu'il eût fini, afin de pouvoir lui donner toute son attention.

Il acheva l'adresse, cacheta la lettre, et se retourna.

— Eh bien, demanda-t-il, tout est-il réglé? — Oui, dit l'Anglais; et ç'a été chose facile : vous avez affaire à un vrai gentleman. — Tant mieux! fit Roland.

Et il attendit.

— Vous vous battrez dans deux heures à la fontaine de Vaucluse, un lieu charmant, au pistolet, en marchant l'un sur l'autre, chacun tirant à sa volonté et pouvant continuer de marcher après le feu de son adversaire. — Par ma foi! vous avez raison, sir John; voilà qui est tout à fait bien. C'est vous qui avez réglé cela? — Moi et le témoin de M. de Barjols, votre adversaire ayant renoncé à tous ses privilèges d'insulté. — S'est-on occupé des armes? — J'ai offert mes pistolets; ils ont été acceptés sur ma parole d'honneur qu'ils étaient aussi inconnus à vous qu'à M. de Barjols; ce sont d'excellentes armes avec lesquelles, à vingt pas, je coupe une balle sur la lame d'un couteau. — Peste! vous tirez bien, à ce qu'il paraît, milord! — Oui; je suis, à ce que l'on dit, le meilleur tireur de l'Angleterre. — C'est bon à savoir; quand je voudrai me faire tuer, sir John, je vous chercherai querelle. — Oh! ne cherchez jamais une querelle à moi, dit l'Anglais, cela me ferait trop grand'peine d'être obligé de me battre avec vous. — On tâchera, milord, de ne pas vous faire de chagrin; c'est dans deux heures, dites-vous? — Oui; vous m'aviez dit que vous étiez pressé. — Parfaitement. Combien y a-t-il d'ici à l'endroit charmant? — D'ici à Vaucluse? — Oui. — Quatre lieues. — C'est l'affaire d'une heure et demie; nous n'avons pas de temps à perdre; débarrassons-nous donc des choses ennuyeuses pour n'avoir plus que le plaisir.

L'Anglais regarda le jeune homme avec étonnement.

Roland ne parut faire aucune attention à ce regard.

— Voici trois lettres, dit-il : une pour madame de Montrevel, ma mère; une pour mademoiselle de Montrevel, ma sœur; une pour le citoyen Bonaparte, mon général. Si je suis tué, vous les mettrez purement et simplement à la poste. Est-ce trop de peine? — Si ce malheur arrive, je porterai moi-même les lettres, dit l'Anglais.

Roland regarda sir John.

— Où demeurent madame votre mère et mademoiselle votre sœur? demanda-t-il. — A Bourg, chef-lieu du département de l'Ain. — C'est tout près d'ici, répondit l'Anglais. Quant au général Bonaparte, j'irai, s'il le faut, en Égypte; je serais extrêmement satisfait de voir le général Bonaparte. — Si vous prenez, comme vous le dites, milord, la peine de porter la lettre vous-même, vous n'aurez pas une si longue course à faire : dans trois jours le général Bonaparte sera à Paris. — Oh! fit l'Anglais sans manifester le moindre étonnement; vous croyez? — J'en suis sûr, répondit Roland. — C'est, en vérité, un homme fort extraordinaire, que le général Bonaparte. Maintenant, avez-vous encore quelque autre recommandation à me faire, monsieur de Montrevel? — Une seule, milord. — Oh! plusieurs si vous voulez. — Non, merci, une seule, mais très-importante. — Dites. — Si je suis tué... mais je doute que j'aie cette chance.

Sir John regarda Roland avec cet œil étonné qu'il avait déjà deux ou trois fois arrêté sur lui.

— Si je suis tué, reprit Roland, car au bout du compte il faut bien tout prévoir... — Oui, si vous êtes tué, j'entends. — Ecoutez bien ceci, milord, car je tiens expressément, en ce cas, à ce que les choses se passent exactement comme je vais vous le dire. — Cela se passera comme vous le direz, répliqua sir John; je suis un homme fort exact. — Eh bien donc, si je suis tué, insista Roland en posant et appuyant la main sur l'épaule de son témoin, comme pour mieux imprimer dans sa mémoire la recommandation qu'il allait lui faire, vous mettrez mon corps comme il sera, tout habillé, sans permettre que personne le touche, dans un cercueil de plomb que vous ferez souder devant vous; vous enfermerez le cercueil de plomb dans une bière de chêne, que vous ferez également clouer devant vous; enfin, vous expédierez le tout à ma mère, à moins que vous n'aimiez mieux jeter le tout dans le Rhône, ce que je laisse à votre choix, pourvu qu'il y soit jeté. — Il ne me coûtera pas plus de peine, reprit l'Anglais, puisque je porte la lettre, de porter le cercueil avec moi. — Allons, décidément, milord, dit Roland en riant aux éclats de son rire étrange, vous êtes un homme charmant, et c'est la Providence en personne qui a permis que je vous rencontre. En route, milord, en route.

Tous deux sortirent de la chambre de Roland. Celle de sir John était située sur le même palier. Roland attendit que l'Anglais rentrât chez lui pour prendre ses armes.

Il en sortit après quelques secondes, tenant une boîte de pistolets à la main.

— Maintenant, milord, demanda Roland, comment allons-nous à Vaucluse? à cheval ou en voiture? — En voiture, si vous voulez bien. Une voiture, c'est commode beaucoup plus si l'on était blessé; la mienne attend en bas. — Je croyais que vous aviez fait dételer? — J'en avais donné l'ordre, mais j'ai fait courir après le postillon pour lui donner contre-ordre.

On descendit l'escalier.

— Tom, Tom, dit sir John en arrivant à la porte où l'attendait un domestique dans la sévère livrée d'un groom anglais, chargez-vous de cette boîte. — *I am going with, mylord?* demanda le domestique. — *Yes!* répondit sir John.

Puis montrant à Roland le marchepied de la calèche qu'abaissait son domestique :

— Venez, monsieur de Montrevel, dit-il.

IV

LE DUEL.

Roland monta dans la calèche et s'y étendit voluptueusement.

— En vérité, dit-il, il n'y a décidément que vous autres Anglais pour comprendre les voitures de voyage; on est dans la vôtre comme dans son lit. Je parie que vous faites capitonner vos bières avant de vous y coucher! — Oui, c'est un fait, répondit sir John, le peuple anglais il entend très-bien le comfortable; mais le peuple français il est un peuple plus curieux et plus amusant..... Postillon, à Vaucluse.

La route n'est praticable que d'Avignon à l'Isle. On fit les trois lieues qui séparaient l'Isle d'Avignon en une heure.

Pendant cette heure, Roland, comme s'il eût pris à tâche de faire paraître le temps court à son compagnon de voyage, fut verveux et plein d'entrain; plus il approchait du lieu du combat, plus sa gaieté redoublait. Quiconque n'eût point su la cause du voyage ne se fût jamais douté que ce jeune homme au babil intarissable et au rire incessant fût sous la menace d'un danger mortel.

Au village d'Isle, il fallut descendre de voiture. On s'informa : Roland et sir John étaient les premiers arrivés.

Ils s'engagèrent dans le chemin qui conduit à la fontaine.

— Oh! oh! dit Roland, il doit y avoir un bel écho ici.

Il y jeta un ou deux cris auxquels l'écho répondit avec une complaisance parfaite.

— Ah! par ma foi, dit le jeune homme, voici un écho merveilleux. Je ne connais que celui de la Scinonnetta, à Milan, qui lui sont comparable. Attendez, milord.

Et il se mit, avec des modulations qui indiquaient à la fois une voix admirable et une méthode excellente, à chanter une tyrolienne qui semblait un défi porté, par la musique révoltée, au gosier humain.

Sir John regardait et écoutait Roland avec un étonnement qu'il ne se donnait plus la peine de dissimuler.

Lorsque la dernière note se fut éteinte dans la cavité de la montagne :

— Je crois, Dieu me damne! dit sir John, que vous avez le spleen.

Roland tressaillit et le regarda comme pour l'interroger.

Mais voyant que sir John n'allait pas plus loin.

— Bon! et qui vous fait croire à cela? demanda-t-il. — Vous êtes trop bruyamment gai pour n'être pas profondément triste. — Oui, et cette anomalie vous étonne? — Rien ne m'étonne, chaque chose a sa raison d'être. — C'est juste: le tout est d'être dans le secret de la chose. Eh bien, je vais vous y mettre. — Oh! je ne vous y force aucunement. — Vous êtes trop courtois pour cela; mais avouez que cela vous ferait plaisir d'être fixé à mon endroit. — Par intérêt pour vous, oui. — Eh bien, milord, voici le mot de l'énigme. et je vais vous dire à vous ce que je n'ai encore dit à personne. Tel que vous me voyez, et avec les apparences d'une santé excellente, je suis atteint d'un anévrisme qui me fait horriblement souffrir. Ce sont à tout moment des spasmes, des faiblesses, des évanouissements qui feraient honte à une femme. Je passe ma vie à prendre des précautions ridicules, et avec tout cela Larrey m'a prévenu que je dois m'attendre à disparaître de ce monde d'un moment à l'autre, l'artère attaquée pouvant se rompre au moindre effort que je ferai. Jugez comme c'est amusant pour un militaire! Vous comprenez que, du moment où j'ai été éclairé sur ma situation, j'ai décidé que je me ferais tuer avec le plus d'éclat possible. Je me suis mis incontinent à l'œuvre. Un autre plus chanceux aurait réussi déjà cent fois; mais moi, ah! bien oui, je suis ensorcelé: ni balles ni boulets ne veulent de moi; on dirait que les sabres ont peur de s'ébrécher sur ma peau. Je ne manque pourtant pas une occasion; vous l'avez vu d'après ce qui s'est passé à table. Eh bien, nous allons nous battre, n'est-ce pas? Je vais me livrer comme un fou, donner tous les avantages à mon adversaire, cela n'y fera absolument rien: il tirera à quinze pas, à dix pas, à cinq pas, à bout portant sur moi et il me manquera, ou son pistolet brûlera l'amorce sans partir; et tout cela, la belle avance, je vous le demande un peu, pour que je crève un beau jour au moment où je m'y attendrais le moins en tirant mes bottes! Mais, silence, voici mon adversaire.

En effet, par la même route qu'avaient suivie Roland et sir John à travers les sinuosités du terrain et les aspérités du rocher, on voyait apparaître la partie supérieure du corps de trois personnages qui allaient grandissant à mesure qu'ils approchaient.

Roland les compta.

— Trois! Pourquoi trois, dit-il, quand nous ne sommes que deux? — Ah! j'avais oublié, dit l'Anglais: M. de Barjols, autant dans votre intérêt que dans le sien, a demandé d'amener un chirurgien de ses amis. — Pourquoi faire? demanda Roland d'un ton presque brusque et en fronçant le sourcil. — Mais au cas où l'un de vous serait blessé: une saignée, dans certaines circonstances, peut sauver la vie à un homme. — Sir John, fit Roland avec une expression presque féroce, je ne comprends pas toutes ces délicatesses en matière de duel. Quand on se bat, c'est pour se tuer. Qu'on se fasse auparavant toutes sortes de politesses, comme vos ancêtres et les miens se sont fait à Fontenoy, très-bien; mais une fois que les épées sont hors du fourreau ou les pistolets chargés, il faut que la vie d'un homme paye la peine qu'on a prise et les battements de cœur que l'on a perdus. Moi, sur votre parole d'honneur, sir John, je vous demande une chose: c'est que, blessé ou tué, vivant ou mort, le chirurgien de M. de Barjols ne me touchera pas. Mais cependant, monsieur Roland... — Oh! c'est à prendre ou à laisser. Votre parole d'honneur, milord, ou le diable m'emporte, je ne me bats pas.

L'Anglais regarda le jeune homme avec étonnement. Son visage était devenu livide, ses membres étaient agités d'un tremblement qui ressemblait à de la terreur.

Sans rien comprendre à cette impression inexplicable, sir John donna sa parole.

— A la bonne heure, dit Roland; tenez, c'est encore un des effets de cette charmante maladie. c'est que je suis prêt à me trouver mal à l'idée d'une trousse déroulée, à la vue d'un bistouri ou d'une lancette. J'ai dû devenir très-pâle, n'est-ce pas? — J'ai cru un instant que vous alliez vous évanouir.

Roland éclata de rire.

— Ah! la belle affaire que cela eût faite, dit-il, nos adversaires arrivant et vous trouvant occupé à me faire respirer des sels, comme à une femme qui a des syncopes. Savez-vous ce qu'ils auraient dit, eux, et ce que vous auriez dit, vous tout le premier? Ils auraient dit que j'avais peur.

Les trois nouveaux venus, pendant ce temps, s'étaient avancés et se trouvaient à portée de la voix, de sorte que sir John n'eut pas même le temps de répondre à Roland.

Ils saluèrent en arrivant. Roland, le sourire sur les lèvres, ses belles dents à fleur de lèvres, répondit à leur salut.

Sir John s'approcha de son oreille.

— Vous êtes encore un peu pâle, dit-il; allez faire un tour jusqu'à la fontaine, j'irai vous chercher quand il sera temps. — Ah! c'est une idée, cela, dit Roland; j'ai toujours eu envie de voir cette fameuse fontaine de Vaucluse, Hippocrène de Pétrarque. Vous connaissez son sonnet?

> Chiare, fresche e dolci acque
> Ove le belle membra
> Pose colei, che sola a me perdona;

Et cette occasion-ci passée, je n'en retrouverai peut-être pas une pareille. De quel côté est-elle, votre fontaine? — Vous en êtes à trente pas; suivez le chemin, vous allez la trouver au détour de la route, au pied de cet énorme rocher dont voyez le faîte. — Milord, dit Roland, vous êtes le meilleur cicerone que je connaisse, merci.

Et, faisant à son témoin un signe amical de la main, il s'éloigna dans la direction de la fontaine en chantonnant entre ses dents la charmante villanelle de Du Bellay:

> Rosette, pour un peu d'absence,
> Votre cœur vous avez changé;
> Et moi, voyant votre inconstance,
> Le mien d'autre part j'ai rangé.
> Jamais plus beauté si légère
> Sur mon cœur de pouvoir n'aura;
> Nous verrons, volage bergère,
> Qui de nous s'en repentira.

Sir John se retourna aux modulations de cette voix à la fois fraîche et tendre, et qui, dans les notes élevées. avait quelque chose de la voix d'une femme; son esprit méthodique et froid ne comprenait rien à cette nature saccadée et nerveuse, sinon qu'il avait sous les yeux une des plus étonnantes organisations que l'on pût rencontrer.

Les deux jeunes gens l'attendaient; le chirurgien se tenait un peu à part.

Sir John portait à la main sa boîte de pistolets, et la posa sur un rocher ayant la forme d'une table, tira de sa poche une petite clef qui semblait travaillée par un orfévre et non par un serrurier, et ouvrit la boîte.

Les armes étaient magnifiques, quoique d'une grande simplicité; elles sortaient des ateliers de Menton, le grand-père de celui qui aujourd'hui est encore un des meilleurs arquebusiers de Londres. Il les donna à examiner au témoin de M. de Barjols, qui en fit jouer les ressorts et poussa la gâchette d'arrière en avant, pour voir s'ils étaient à double détente.

Ils étaient à détente simple.

M. de Barjols jeta dessus un coup d'œil, mais ne les toucha même pas.

— Notre adversaire ne connaît point vos armes? demanda M. de Valensolle. — Il ne les a même pas vues, répondit sir John, je vous en donne ma parole d'honneur. — Oh! fit M. de Valensolle, une simple dénégation suffisait.

On régla une seconde fois, afin qu'il n'y eût point de malentendu, les conditions du combat déjà arrêtées; puis, ces conditions réglées, afin de perdre le moins de temps possible en préparatifs inutiles, on chargea les pistolets, on les remit tout chargés dans la boîte, on confia la boîte au chirurgien, et sir John, la clef de la boîte dans sa poche, alla chercher Roland.

Il le trouva causant avec un petit pâtre qui faisait paître trois chèvres aux flancs roides et rocailleux de la montagne, et jetant des cailloux dans le bassin.

Sir John ouvrait la bouche pour dire à Roland que tout était prêt; mais lui, sans donner à l'Anglais le temps de parler:

— Vous ne savez pas ce que me raconte cet enfant, milord? Une véritable légende des bords du Rhin. Il dit que ce bassin, dont on ne connaît pas le fond, s'étend à plus de deux ou trois lieues sous la montagne, et sert de demeure à une fée, moitié femme, moitié serpent, qui, dans les nuits calmes et pures de l'été, glisse à la surface de l'eau, appelant les pâtres de la montagne et ne leur montrant, bien entendu, que sa tête aux longs cheveux, ses épaules nues et ses beaux bras; mais les imbéciles se laissent prendre à ce semblant de femme: ils s'approchent, lui font signe de venir à eux, tandis que, de son côté, la fée leur fait signe de venir à elle. Les imprudents s'avancent sans s'en apercevoir, ne regardant pas à leurs pieds; tout à coup la terre leur manque, la fée étend le bras, plonge avec eux dans ses palais humides, et le lendemain reparaît seule. Qui diable a pu faire à ces idiots de bergers le même conte que Virgile racontait en si beaux vers à Auguste et à Mécène?

Il demeura pensif un instant, les yeux fixés sur cette eau azurée et profonde; puis se retournant vers sir John:

— On dit que jamais nageur, si vigoureux qu'il soit, n'a reparu après avoir plongé dans ce gouffre; si j'y plongeais, milord, ce serait peut-être plus sûr que la balle de M. de Barjols. Au fait, ce sera toujours une dernière ressource; en attendant, essayons de la balle. Allons, milord, allons.

Et prenant par-dessous le bras l'Anglais émerveillé de cette mobilité d'esprit, il le ramena vers ceux qui les attendaient.

Eux, pendant ce temps, s'étaient occupés de chercher un endroit convenable et l'avaient trouvé.

C'était un petit plateau, accroché en quelque sorte à la rampe escarpée de la montagne, exposé au soleil couchant et servant, dans une espèce de château en ruine, d'asile aux pâtres surpris par le mistral.

Un espace plan, d'une cinquantaine de pas de long et d'une vingtaine de pas de large, qui avait dû être autrefois la plate-forme du château, allait être le théâtre d'un drame qui approchait de son dénoûment.

— Nous voici, messieurs, dit sir John. — Nous sommes prêts, mes-

sieurs, répondit M. de Valensolle. — Que les adversaires veuillent bien écouter les conditions du combat, dit sir John.

Puis s'adressant à M. de Valensolle :

— Redites-les, monsieur, ajouta-t-il, vous êtes Français et moi étranger, vous les expliquerez plus clairement que moi. — Vous êtes de ces étrangers, milord, qui montreriez la langue à de pauvres Provençaux comme nous; mais, puisque vous avez la courtoisie de me céder la parole, j'obéirai à votre invitation.

Et il salua sir John, qui lui rendit son salut.

— Messieurs, continua le gentilhomme qui servait de témoin à M. de Barjols, il est convenu que l'on vous placera à quarante pas; que vous marcherez l'un vers l'autre; que chacun tirera à sa volonté, et, blessé ou non, aura la liberté de marcher après le feu de son adversaire.

Les deux combattants s'inclinèrent en signe d'assentiment, et d'une même voix, presque en même temps, dirent :

— Les armes !

Sir John tira une petite clef de sa poche et ouvrit la boîte.

— Puis il s'approcha de M. de Barjols et la lui présenta tout ouverte.

Celui-ci voulut renvoyer le choix des armes à son adversaire; mais, d'un signe de la main, Roland refusa en disant avec une voix d'une douceur presque féminine :

— Après vous, monsieur de Barjols ; j'apprends que, quoique insulté par moi, vous avez renoncé à tous vos avantages; c'est bien le moins que je vous laisse celui-ci, si toutefois cela en est un.

M. de Barjols n'insista point davantage et prit au hasard un des deux pistolets.

Sir John alla offrir l'autre à Roland, qui le prit, l'arma, et, sans même en étudier le mécanisme, le laissa pendre au bout de son bras.

Pendant ce temps M. de Valensolle mesurait les quarante pas : une canne avait été plantée au point de départ.

— Voulez-vous mesurer après moi, monsieur? demanda-t-il à sir John. — Inutile, monsieur, répondit celui-ci, nous nous en rapportons, M. de Montrevel et moi, parfaitement à vous.

M. de Valensolle planta une seconde canne au quarantième pas.

— Messieurs, dit-il, quand vous voudrez.

L'adversaire de Roland était déjà à son poste, chapeau et habit bas. Le chirurgien et les deux témoins se tenaient à l'écart.

L'endroit avait été si bien choisi, que nul ne pouvait avoir sur son ennemi avantage de terrain ni de soleil.

Roland jeta près de lui son habit, son chapeau, et vint se placer à quarante pas de M. de Barjols, en face de lui.

Tous deux, l'un à droite, l'autre à gauche, envoyèrent un regard sur le même horizon.

L'aspect en était en harmonie avec la terrible solennité de la scène qui allait s'accomplir.

Rien à voir à la droite de Roland, ni à la gauche de M. de Barjols : c'était la montagne descendant vers eux avec la pente rapide et élevée d'un toit gigantesque.

Mais du côté opposé, c'est-à-dire à la droite de M. de Barjols et à la gauche de Roland, c'était tout autre chose.

L'horizon était infini.

Au premier plan, c'était cette plaine aux terrains rougeâtres trouée de tous côtés par des pointes de roches, et pareille à un cimetière de Titans dont les os perceraient la terre.

Au second plan, se dessinant en vigueur sur le soleil couchant, c'était Avignon avec sa ceinture de murailles et son palais gigantesque qui, pareil à un lion accroupi, semble tenir la ville haletante sous sa griffe.

Au delà d'Avignon, une ligne lumineuse comme une rivière d'or fondu dénonçait le Rhône.

Enfin, de l'autre côté du Rhône, se levait comme une ligne d'azur foncé la chaîne de collines qui sépare Avignon de Nîmes et d'Uzès.

Au fond, tout au fond, le soleil, que l'un de ces deux hommes regardait probablement pour la dernière fois, s'enfonçait lentement et majestueusement dans un océan d'or et de pourpre.

Au reste, ces deux hommes formaient un contraste étrange.

L'un avec ses cheveux noirs, son teint basané, ses membres grêles, son œil sombre, était le type de cette race méridionale qui compte parmi ses ancêtres des Grecs, des Romains, des Arabes et des Espagnols.

L'autre, avec son teint rosé, ses cheveux blonds, ses grands yeux azurés, ses mains potelées comme celles d'une femme, était le type de cette race des pays tempérés qui compte les Gaulois, les Germains et les Normands parmi ses aïeux.

Si l'on voulait grandir la situation, il était facile d'en arriver à croire que c'était quelque chose de plus qu'un combat singulier entre deux hommes.

On pouvait croire que c'était le duel d'un peuple contre un autre peuple, d'une race contre une autre race, du Midi contre le Nord.

Étaient-ce les idées que nous venons d'exprimer qui occupaient l'esprit de Roland et qui le plongeaient dans une mélancolique rêverie?

Ce n'est point probable.

Le fait est qu'un moment il sembla oublier témoins, duel, adversaire, abîmé qu'il était dans la contemplation du splendide spectacle.

La voix de M. de Barjols le tira de ce poétique engourdissement.

— Quand vous serez prêt, monsieur, dit-il, j'y suis.

Roland tressaillit.

— Pardon de vous avoir fait attendre, monsieur, dit-il ; mais il ne fallait pas vous préoccuper de moi, je suis fort distrait; me voici, monsieur.

Et, le sourire aux lèvres, les cheveux soulevés par le vent du soir, sans s'effacer, comme il eût fait dans une promenade ordinaire, tandis qu'au contraire son adversaire prenait toutes les précautions usitées en pareil cas, Roland marcha droit sur M. de Barjols.

La physionomie de sir John, malgré son impassibilité ordinaire, trahissait une angoisse profonde.

La distance s'effaçait rapidement entre les deux adversaires.

M. de Barjols s'arrêta le premier, visa et fit feu, au moment où Roland n'était plus qu'à dix pas de lui.

La balle de son pistolet enleva une boucle de cheveux de Roland, mais ne l'atteignit pas.

Le jeune homme se retourna vers son témoin.

— Eh bien, demanda-t-il, que vous avais-je dit? — Tirez, monsieur, tirez donc, dirent les témoins.

M. de Barjols resta muet et immobile à la place où il avait fait feu.

— Pardon, messieurs, répondit Roland ; mais vous me permettrez, je l'espère, d'être juge du moment et de la façon dont je dois riposter. Après avoir essuyé le feu de M. de Barjols, j'ai à lui dire quelques paroles que je ne pouvais lui dire auparavant.

Puis, se retournant vers le jeune aristocrate, pâle mais calme :

— Monsieur, lui dit-il, peut-être ai-je été un peu vif dans notre discussion de ce matin.

Et il attendit.

— C'est à vous de tirer, monsieur, répondit M. de Barjols.

— Mais, continua Roland, comme s'il n'avait pas entendu, vous allez apprendre la cause de cette vivacité et l'excuser. Je suis militaire et aide-de-camp du général Bonaparte. — Tirez, monsieur, répéta le jeune noble. — Dites une simple parole de rétractation, monsieur, reprit le jeune officier ; dites que la réputation d'honneur et de délicatesse du général Bonaparte est telle qu'un mauvais proverbe italien, fait par des vaincus de mauvaise humeur, ne peut lui porter atteinte; dites cela, et je jette cette arme loin de moi, et je vais vous serrer la main ; car, je le reconnais, monsieur, vous êtes un brave. — Je ne rendrai hommage à cette réputation d'honneur et de délicatesse dont vous parlez, monsieur, que lorsque votre général en chef se servira de l'influence que lui a donnée son génie sur les affaires de la France, pour faire ce qu'a fait Monck, c'est-à-dire pour rendre le trône à son roi légitime. — Ah ! fit Roland avec un sourire, c'est trop demander d'un général républicain. — Alors je maintiens ce que j'ai dit, répondit le jeune noble; tirez, monsieur, tirez.

Puis, comme Roland ne se hâtait pas d'obéir à l'injonction :

— Mais, ciel et terre ! tirez donc ! dit-il en frappant du pied.

Roland, à ces mots, fit un mouvement indiquant qu'il allait tirer en l'air.

Alors, avec une vivacité de parole et de geste qui ne lui permit pas de l'accomplir :

— Ah ! s'écria M. de Barjols, ne tirez point en l'air, par grâce ! ou j'exige que l'on recommence et que vous fassiez feu le premier. — Sur mon honneur ! s'écria Roland devenant aussi pâle que si tout son sang l'abandonnait, voici la première fois que j'en fais autant pour un homme, quel qu'il soit. Allez-vous-en au diable ! et puisque vous ne voulez pas de la vie, prenez la mort.

Et à l'instant même, sans prendre la peine de viser, il abaissa son arme et fit feu.

Alfred de Barjols porta la main à sa poitrine, oscilla en avant et en arrière, fit un tour sur lui-même et tomba la face contre terre.

La balle de Roland lui avait traversé le cœur.

Sir John, en voyant tomber M. de Barjols, alla droit à Roland et l'entraîna vers l'endroit où il avait jeté son habit et son chapeau.

— C'est le troisième, murmura Roland avec un soupir; mais au moins vous m'êtes témoin que celui-là l'a voulu.

Et, rendant son pistolet tout fumant à sir John, il revêtit son habit et son chapeau.

Pendant ce temps, M. de Valensolle ramassait le pistolet échappé à la main de son ami et le rapportait avec la boîte à sir John.

— Eh bien? demanda l'Anglais en désignant des yeux Alfred de Barjols. — Il est mort, répondit le témoin. — Ai-je fait en homme d'honneur, monsieur? demanda Roland en essuyant avec son mouchoir la sueur qui, à l'annonce de la mort de son adversaire, lui avait inondé le visage. — Oui, monsieur, répondit de Valensolle, seulement laissez-moi vous dire ceci : Vous avez la main malheureuse.

Et, saluant Roland et son témoin avec une exquise politesse, il retourna près du cadavre de son ami.

— Et vous, milord, reprit Roland, que dites-vous? — Je dis, répliqua sir John avec une espèce d'admiration forcée, que vous êtes de ces hommes à qui le divin Shakspeare fait dire d'eux-mêmes :

— Le danger et moi sommes deux lions nés le même jour, mais je suis l'aîné.

V

ROLAND.

Le retour fut muet et triste; on eût dit qu'en voyant s'évanouir ses chances de mort, Roland avait perdu toute sa gaieté.

La catastrophe dont Roland venait d'être l'auteur pouvait bien être pour quelque chose dans cette taciturnité; mais, hâtons-nous de le dire, Roland, sur le champ de bataille, et surtout dans sa dernière campagne contre les Arabes, avait eu trop souvent à enlever son cheval par-dessus les cadavres qu'il venait de faire, pour que l'impression produite en lui par la mort d'un inconnu l'eût si fort impressionné.

Il y avait donc une autre raison à cette tristesse, il fallait donc que ce fût bien réellement celle que le jeune homme avait confiée à sir John. Ce n'était donc pas le regret de la mort d'autrui, c'était le désappointement de sa propre mort.

En rentrant à l'hôtel du *Palais-Royal*, sir John monta dans sa chambre pour y déposer ses pistolets, dont la vue pouvait exciter dans l'esprit de Roland quelque chose de pareil à un remords; puis il vint rejoindre le jeune officier pour lui remettre les trois lettres qu'il en avait reçues.

Il le trouva accoudé et pensif sur sa table.

Sans prononcer une parole, l'Anglais déposa les trois lettres devant Roland.

Le jeune homme jeta les yeux sur les adresses, prit celle qui était destinée à sa mère, la décacheta et la lut.

A mesure qu'il la lisait, de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Sir John regardait avec étonnement cette nouvelle face sous laquelle Roland lui apparaissait.

Il eût cru tout possible à cette nature multiple, excepté de verser les larmes qui coulaient silencieusement de ses yeux.

Puis secouant la tête sans faire le moins du monde attention à la présence de sir John, Roland murmura :

— Pauvre mère ! elle eût bien pleuré; peut-être vaut-il mieux que cela soit ainsi : les mères ne sont pas faites pour pleurer leurs enfants!

Et, d'un mouvement machinal, il déchira la lettre écrite à sa mère, celle écrite à sa sœur, et celle écrite au général Bonaparte.

Après quoi il en brûla avec soin tous les morceaux.

Alors sonnant la fille de chambre :

— Jusqu'à quelle heure peut-on mettre les lettres à la poste? demanda-t-il. — Jusqu'à six heures et demie, répondit celle-ci, vous n'avez plus que quelques minutes. — Attendez, alors.

Il prit une plume et écrivit.

« Mon cher général,

« Je vous l'avais bien dit, je suis vivant et lui mort. Vous conviendrez que cela a l'air d'une gageure.

« Dévouement jusqu'à la mort.

« Votre paladin,

« ROLAND. »

Puis il cacheta la lettre, écrivit l'adresse : *Au général Bonaparte, rue de la Victoire, à Paris*, et la remit à la fille de chambre en lui recommandant de ne pas perdre une seconde pour la faire mettre à la poste.

Ce fut alors seulement qu'il parut remarquer sir John et qu'il lui tendit la main.

— Vous venez de me rendre un grand service, milord, lui dit-il, un de ces services qui lient deux hommes pour l'éternité. Je suis déjà votre ami, voulez-vous me faire l'honneur d'être le mien?

Sir John serra la main que lui présenta Roland.

— Oh! dit-il, je vous remercie bien beaucoup, je n'eusse point osé vous demander cet honneur; mais vous me l'offrez, je l'accepte.

Et, à son tour, l'impassible Anglais sentit s'amollir son cœur et secoua une larme qui tremblait au bout de ses cils.

Puis regardant Roland :

— Il est très-malheureux, dit-il, que vous soyez si pressé de partir; j'eusse été heureux et satisfait de passer encore un jour ou deux avec vous. — Où alliez-vous, milord, quand je vous ai rencontré? — Oh! moi, nulle part, je voyageais pour désennuyer moi! J'ai le malheur de m'ennuyer souvent. — De sorte que vous n'alliez nulle part? — J'allais partout. — C'est exactement la même chose, dit le jeune officier en souriant. Eh bien, voulez-vous faire une chose? — Oh! très-volontiers, si c'est possible. — Parfaitement possible, elle ne dépend que de vous. — Dites. — Vous deviez, si j'étais tué, me reconduire mort à ma mère ou me jeter dans le Rhône. — Je vous eusse reconduit mort à votre mère et pas jeté dans le Rhône. — Eh bien, au lieu de me reconduire mort, reconduisez-moi vivant, vous n'en serez que mieux reçu. — Oh! — Nous resterons quinze jours à Bourg, c'est ma ville natale, une des villes les plus ennuyeuses de France; mais comme vos compatriotes brillent surtout par l'originalité, peut-être vous amuserez-vous où les autres s'ennuient. Est-ce dit? — Je ne demanderais pas mieux, fit l'Anglais, mais il me semble que c'est peu convenable de ma part. — Oh! nous ne sommes pas en Angleterre, milord, où l'étiquette est une souveraine absolue. Nous, nous n'avons plus ni roi ni reine, et nous n'avons pas coupé le cou à cette pauvre créature que l'on appelait Marie-Antoinette, pour mettre sa majesté l'étiquette à sa place. — J'en ai bien envie, dit sir John. — Vous le verrez, ma mère est une excellente femme, d'ailleurs fort distinguée. Ma sœur avait seize ans quand je suis parti, elle doit en avoir dix-huit; elle était jolie, elle doit être belle. Il n'y a pas jusqu'à mon frère Édouard, un charmant gamin de douze ans, qui vous fera partir des fusées dans les jambes et qui baragouinera l'anglais avec vous; puis, ces quinze jours passés, nous irons à Paris ensemble.—J'en viens de Paris, fit l'Anglais. — Attendez donc, vous vouliez aller en Égypte pour voir le général Bonaparte; il n'y a pas si loin d'ici à Paris que d'ici au Caire, je vous présenterai à lui; présenté par moi, soyez tranquille, vous serez bien reçu. Puis vous parliez de Shakspeare tout à l'heure? — Oh! oui, j'en parle toujours. — Cela prouve que vous aimez les comédies, les drames. — Je les aime beaucoup, c'est vrai. — Eh bien, le général Bonaparte est sur le point d'en faire représenter un à sa façon, qui ne manquera pas d'intérêt, je vous en réponds. — Ainsi, dit sir John hésitant encore, je puis, sans être indiscret, accepter votre offre? — Je crois bien, et vous ferez plaisir à tout le monde, à moi surtout. — J'accepte alors. — Bravo! Eh bien, quand voulez-vous partir? — Quand vous voudrez partir! Ma calèche était attelée quand vous avez jeté cette malheureuse assiette à la tête de de Barjols; mais comme sans cette assiette je ne vous eusse jamais connu, je suis content que vous la lui ayez jetée; oui, très-content. — Voulez-vous que nous partions ce soir?—A l'instant. Je vais dire au postillon de renvoyer un de ses camarades avec d'autres chevaux, et, le postillon et les chevaux arrivés, nous partons.

Roland fit un signe d'assentiment.

Sir John sortit pour donner ses ordres, remonta en disant qu'il venait de faire servir deux côtelettes et une volaille froide.

Roland prit sa valise et descendit.

L'Anglais réintégra ses pistolets dans le coffre de sa voiture.

Tous deux mangèrent un morceau pour pouvoir marcher toute la nuit sans s'arrêter, et comme neuf heures sonnaient à l'église des Cordeliers, tous deux s'accommodèrent dans la voiture et quittèrent Avignon, où leur passage laissait une nouvelle tache de sang, Roland avec l'insouciance de son caractère, sir John Tanlay avec l'impassibilité de sa nation.

Un quart d'heure après, tous deux dormaient, ou du moins le silence que chacun gardait de son côté pouvait faire croire qu'ils avaient cédé au sommeil.

Nous profiterons de cet instant de repos pour donner à nos lecteurs quelques renseignements indispensables sur Roland et sa famille.

Roland était né le 1er juillet 1773, quatre ans et quelques jours après Bonaparte, aux côtés duquel, ou plutôt à la suite duquel il a fait son apparition dans ce livre.

Il était fils de M. Charles de Montrevel, colonel d'un régiment longtemps en garnison à la Martinique, où il s'était marié à une créole nommée Clotilde de La Clémencière.

Trois enfants étaient nés de ce mariage, deux garçons et une fille: Louis, avec qui nous avons fait connaissance sous le nom de Roland; Amélie, dont celui-ci avait vanté la beauté à sir John, et Édouard.

Rappelé en France vers 1782, M. de Montrevel avait obtenu l'admission du jeune Louis de Montrevel, nous verrons plus tard comment il troqua son nom de Louis contre celui de Roland, à l'École militaire de Paris.

Ce fut là que Bonaparte connut l'enfant, lorsque, sur le rapport de M. de Kéralio, il fut jugé digne de passer de l'École de Brienne à l'École militaire.

Louis était le plus jeune des élèves.

Quoiqu'il n'eût que treize ans, il se faisait déjà remarquer par ce caractère indomptable et querelleur dont nous lui avons vu, dix-sept ans plus tard, donner un exemple à la table d'hôte d'Avignon.

Bonaparte avait, lui, tout enfant aussi, le bon côté de ce caractère, c'est-à-dire que, sans être querelleur, il était absolu, entêté, indomptable; il reconnut dans l'enfant quelques-unes des qualités qu'il avait lui-même, et cette parité de sentiment fit qu'il lui pardonna ses défauts et s'attacha à lui.

De son côté l'enfant, sentant dans le jeune Corse un soutien, s'y appuya.

Un jour l'enfant vint trouver son grand ami, c'est ainsi qu'il appelait Napoléon, au moment où celui-ci était profondément enseveli dans la solution d'un problème de mathématiques.

Il savait l'importance que le futur officier d'artillerie attachait à cette science qui lui avait valu jusque-là ses plus grands, ou plutôt ses seuls succès.

Il se tint debout près de lui sans parler, sans bouger.

Le jeune mathématicien devina la présence de l'enfant et s'enfonça

de plus en plus dans ses déductions mathématiques, dont au bout de dix minutes il sortit enfin à son honneur.

Alors, il se retourna vers son jeune camarade avec la satisfaction intérieure de l'homme qui sort vainqueur d'une lutte quelconque, soit contre la science, soit contre la matière. L'enfant était debout, pâle, les dents serrées, les bras roides, les poings fermés.

— Oh! oh! dit le jeune Bonaparte, qu'y a-t-il donc de nouveau!
— Il y a que Valence, le neveu du gouverneur, m'a donné un soufflet.
— Ah! dit Bonaparte en riant, et tu viens me chercher pour que je le lui rende.

L'enfant secoua la tête.

— Non, dit-il, je viens te chercher parce que je veux me battre. — Avec Valence? — Oui. — Mais c'est Valence qui te battra, mon enfant; il est quatre fois fort comme toi! — Aussi je ne veux pas me battre contre lui comme se battent les enfants, mais comme se battent les hommes. — Oh! bah! — Cela t'étonne? demanda l'enfant. — Non, dit Bonaparte. Et à quoi veux-tu te battre? — A l'épée. — Mais les sergents seuls ont des épées, et ils ne vous les prêteront pas. — Nous nous passerons d'épées. — Et avec quoi vous battrez-vous?

L'enfant montra au jeune mathématicien le compas avec lequel il venait de faire ses équations.

— Oh! mon enfant, dit Bonaparte, c'est une bien mauvaise blessure que celle d'un compas. — Tant mieux, répliqua Louis, je le tuerai. — Et s'il te tue, toi? — J'aime mieux cela que de garder son soufflet.

Bonaparte n'insista pas davantage : il aimait le courage par instinct, celui de son jeune camarade lui plut. — Eh bien, soit! dit-il, j'irai dire à Valence que tu veux te battre avec lui, mais demain. — Pourquoi demain? — Tu auras la nuit pour réfléchir. — Et d'ici à demain, répliqua l'enfant, Valence croira que je suis un lâche!

Puis secouant la tête :

— C'est trop long d'ici à demain.

Et il s'éloigna.

— Où vas-tu? lui demanda Bonaparte. — Je vais demander à un autre s'il veut être mon ami. — Je ne le suis donc plus, moi? — Tu ne l'es plus, puisque tu me crois un lâche. — C'est bien, dit le jeune homme en se levant. — Tu y vas? — J'y vais. — Tout de suite? — Tout de suite. — Ah! s'écria l'enfant, je te demande pardon, tu es toujours mon ami.

Et il lui sauta au cou en pleurant.

C'étaient les premières larmes qu'il avait versées depuis le soufflet reçu.

Bonaparte alla trouver Valence et lui expliqua gravement la mission dont il était chargé.

Valence était un grand garçon de dix-sept ans, ayant déjà, comme chez certaines natures hâtives, de la barbe et des moustaches : il en paraissait vingt.

Il avait, en outre, la tête de plus que celui qu'il avait insulté.

Valence répondit que Louis était venu lui tirer la queue de la même façon qu'il eût tiré un cordon de sonnette; on portait des queues à cette époque; qu'il l'avait prévenu deux fois de ne pas y revenir, que Louis y était revenu une troisième, et qu'alors, ne voyant en lui qu'un gamin, il l'avait traité comme un gamin.

On alla porter la réponse de Valence à Louis, qui répliqua que tirer la queue d'un camarade n'était qu'une taquinerie, tandis que donner un soufflet était une insulte.

L'entêtement donnait à un enfant de treize ans la logique d'un homme de trente.

Le moderne Popilius retourna porter la guerre à Valence.

Le jeune homme était fort embarrassé : il ne pouvait, sous peine de ridicule, se battre avec un enfant; s'il se battait et qu'il le blessât, c'était odieux; s'il était blessé lui-même, c'était à ne jamais s'en consoler de sa vie.

Cependant l'entêtement de Louis, qui n'en démordait pas, rendait l'affaire grave.

On assembla le conseil des *grands*, comme cela se faisait dans les circonstances sérieuses.

Le conseil des grands décida qu'un des leurs ne pouvait pas se battre avec un enfant; mais que, puisque cet enfant s'obstinait à se regarder comme un jeune homme, Valence lui dirait devant tous ses compagnons qu'il était fâché de s'être laissé emporter à le traiter comme un enfant, et que désormais il le regarderait comme un jeune homme.

On envoya chercher Louis, qui attendait dans la chambre de son ami; on l'introduisit au milieu du cercle que faisaient dans la cour les jeunes élèves.

Là, Valence, à qui ses camarades avaient dicté une sorte de discours longtemps débattu entre eux pour sauvegarder l'honneur des grands à l'endroit des petits, déclara à Louis qu'il était au désespoir de ce qui était arrivé, qu'il l'avait traité selon son âge, et non selon son intelligence et son courage, le priant de vouloir bien excuser sa vivacité et de lui donner la main en signe que tout était oublié.

Mais Louis secoua la tête.

— J'ai entendu dire un jour à mon père, qui est colonel, répliqua-t-il, que celui qui recevait un soufflet et qui ne se battait pas était un lâche. La première fois que je verrai mon père, je lui demanderai si celui qui donne le soufflet et qui fait des excuses pour ne pas se battre n'est pas plus lâche que celui qui l'a reçu.

Les jeunes gens se regardèrent; mais l'avis général avait été contre un duel qui eût ressemblé à un assassinat, et les jeunes gens, à l'unanimité, Bonaparte compris, affirmèrent à l'enfant qu'il devait se contenter de ce qu'avait dit Valence, ce que Valence avait dit étant le résumé de l'opinion générale.

Louis se retira pâle de colère et boudant son grand ami, qui, disait-il avec un imperturbable sérieux, avait abandonné les intérêts de son honneur.

Le lendemain, à la leçon de mathématiques des grands, Louis se glissa dans la salle d'étude, et, tandis que Valence faisait une démonstration sur la table noire, il s'approcha de lui sans que personne le remarquât, monta sur un tabouret afin de parvenir à la hauteur de son visage, et lui rendit le soufflet qu'il avait reçu la veille.

— Là, dit-il, maintenant nous sommes quittes et j'ai tes excuses de plus, car moi je ne t'en ferai pas, tu peux bien être tranquille.

Le scandale fut grand, le fait s'était passé en présence du professeur, qui fut obligé de faire son rapport au gouverneur de l'école, le marquis Timburce Valence.

Celui-ci, qui ne connaissait pas les antécédents du soufflet reçu par son neveu, fit venir le délinquant devant lui, et, après une effroyable semonce, lui annonça qu'il ne faisait plus partie de l'école, et qu'il devait le même jour se tenir prêt à retourner à Bourg, près de sa mère.

Louis répondit que dans dix minutes son paquet serait fait, et que dans un quart d'heure il serait hors de l'école.

Du soufflet qu'il avait reçu lui-même il ne dit point un mot.

La réponse parut plus qu'irrévérencieuse au marquis Timburce Valence; il avait bonne envie d'envoyer l'insolent pour huit jours au cachot, mais il ne pouvait à la fois l'envoyer au cachot et le mettre à la porte.

On donna à l'enfant un surveillant qui ne devait plus le quitter qu'après l'avoir mis dans la voiture de Mâcon. Madame de Montrevel serait prévenue d'aller recevoir son fils à la descente de la voiture.

Bonaparte rencontra le jeune homme suivi de son surveillant, et lui demanda une explication sur cette espèce de garde de la connétablie attaché à sa personne.

— Je vous conterais cela si vous étiez encore mon ami, répondit l'enfant; mais vous ne l'êtes plus, pourquoi vous inquiétez-vous de ce qui m'arrive de bon ou de mauvais?

Bonaparte fit un signe au surveillant, qui, tandis que Louis faisait sa petite malle, vint lui parler à la porte.

Il apprit alors que l'enfant était chassé de l'école.

La mesure était grave : elle désespérait toute une famille et brisait peut-être l'avenir de son jeune camarade.

Avec cette rapidité de décision qui était un des signes caractéristiques de son organisation, il prit le parti de faire demander une audience au gouverneur, tout en recommandant au surveillant de ne pas presser le départ de Louis.

Bonaparte était un excellent élève, fort aimé à l'école, fort estimé du marquis Timburce Valence; sa demande lui fut donc accordée à l'instant même.

Introduit près du gouverneur, il lui raconta tout, et, sans charger le moins du monde Valence, il tâcha d'innocenter Louis.

— C'est vrai ce que vous me racontez-là, monsieur? demanda le gouverneur. — Interrogez votre neveu lui-même, je m'en rapporterai à ce qu'il vous dira.

On envoya chercher Valence. Il avait appris l'expulsion de Louis et venait lui-même raconter à son oncle ce qui s'était passé.

Son récit fut entièrement conforme à celui du jeune Bonaparte.

— C'est bien, dit le gouverneur, Louis ne partira pas, c'est vous qui partirez; vous êtes en âge de sortir de l'école.

Puis sonnant :

— Que l'on me donne le tableau des sous-lieutenances vacantes, dit-il au planton.

Le même jour une sous-lieutenance était demandée d'urgence au ministre pour le jeune Valence.

Le même soir, Valence partait pour rejoindre son régiment.

Il alla dire adieu à Louis, qu'il embrassa moitié de gré, moitié de force, tandis que Bonaparte lui tenait les mains.

L'enfant ne reçut l'accolade qu'à contre-cœur.

— C'est bien pour maintenant, dit-il; mais si nous nous rencontrons jamais et que nous ayons tous deux l'épée au côté...

Un geste de menace acheva sa phrase. Valence partit.

Le 10 octobre 1785, Bonaparte recevait lui-même son brevet de sous-lieutenant : il faisait partie des cinquante-huit brevets que Louis XVI venait de signer pour l'Ecole militaire.

Onze ans plus tard, le 15 novembre 1796, Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, à la tête du pont d'Arcole que défendaient deux régiments de Croates et deux pièces de canon, voyant la mitraille

et la fusillade décimer ses rangs, sentant la victoire plier entre ses mains, s'effrayant de l'hésitation des plus braves, arrachait aux doigts crispés d'un mort un drapeau tricolore et s'élançait sur le pont, en s'écriant : « Soldats! n'êtes-vous plus les hommes de Lodi! » lorsqu'il s'aperçut qu'il était dépassé par un jeune lieutenant qui le couvrait de son corps.

Ce n'était point ce que voulait Bonaparte; il voulait passer le premier; il eût voulu, si la chose eût été possible, passer seul.

Il saisit le jeune homme par le pan de son habit, et, le tirant en arrière :

— Citoyen, dit-il, tu n'es que lieutenant, je suis général en chef : à moi le pas. — C'est trop juste, répondit celui-ci.

Et il suivit Bonaparte, au lieu de le précéder.

Le soir, en apprenant que les deux divisions autrichiennes avaient été complétement détruites, en voyant les deux mille prisonniers qu'il avait faits, en comptant les canons et les drapeaux enlevés, Bonaparte se souvient de ce jeune lieutenant qu'il avait trouvé devant lui au moment où il croyait n'avoir devant lui que la mort.

— Berthier, dit-il, donne l'ordre à mon aide de camp Valence de me chercher un jeune lieutenant de grenadiers avec lequel j'ai eu une affaire ce matin sur le pont d'Arcole. — Général, répondit Berthier en balbutiant, Valence est blessé. — En effet, je ne l'ai pas vu aujourd'hui. Blessé, où? comment? sur le champ de bataille? — Non, général; il a pris hier une querelle et a reçu un coup d'épée à travers la poitrine.

Bonaparte fronça le sourcil.

— On sait cependant autour de moi que je n'aime pas les duels; le sang d'un soldat n'est pas à lui, il est à la France. Donne l'ordre à Muiron alors. — Il est tué, général. — A Elliot en ce cas. — Tué aussi.

Bonaparte tira un mouchoir de sa poche et le passa sur son front inondé de sueur.

— A qui vous voudrez alors; mais je veux le voir.

Il n'osait plus nommer personne, de peur d'entendre encore retentir cette affreuse parole :

— Il est tué.

Un quart d'heure après, le jeune lieutenant était introduit sous sa tente.

La lampe ne jetait qu'une faible lueur.

— Approchez, lieutenant, dit Bonaparte.

Le jeune homme fit trois pas et entra dans le cercle de lumière.

—C'est donc vous, continua Bonaparte, qui vouliez ce matin passer avant moi? — C'était un pari que j'avais fait, général, répondit gaiement le jeune lieutenant, dont la voix fit tressaillir le général en chef. — Et je vous l'ai fait perdre? — Peut-être oui, peut-être non. — Et quel était ce pari? — Que je serais nommé aujourd'hui capitaine — Vous avez gagné. — Merci, général.

Et le jeune homme s'élança comme pour serrer la main de Bonaparte; mais presque aussitôt il fit un mouvement en arrière.

La lumière avait éclairé son visage pendant une seconde; cette seconde avait suffi au général en chef pour remarquer le visage comme il avait remarqué la voix.

Ni l'un ni l'autre ne lui étaient inconnus.

Il chercha un instant dans sa mémoire; mais trouvant sa mémoire rebelle :

— Je vous connais, dit-il. — C'est possible, général. — C'est certain même; seulement je ne puis me rappeler votre nom. — Vous vous êtes arrangé de manière, général, à ce qu'on n'oublie pas le vôtre. — Qui êtes-vous? — Demandez à Valence, général.

Bonaparte poussa un cri de joie.

— Louis de Montrevel, dit-il.

Et il ouvrit ses deux bras.

Cette fois le jeune lieutenant ne fit point difficulté de s'y jeter.

— C'est bien, dit Bonaparte, tu feras huit jours le service de ton nouveau grade, afin qu'on s'habitue à te voir sur le dos les épaulettes de capitaine, et puis tu remplaceras mon pauvre Muiron comme aide de camp. Va. — Encore une fois, dit le jeune homme en faisant le geste d'un homme qui ouvre les bras. — Ah! ma foi! oui, dit Bonaparte avec joie.

Et, le retenant contre lui après l'avoir embrassé une seconde fois :

— Ah çà! c'est donc toi qui as donné un coup d'épée à Valence? lui demanda-t il. — Dame! général, répondit le nouveau capitaine et le futur aide de camp, vous étiez là quand je le lui ai promis; un soldat n'a que sa parole.

Huit jours après, le capitaine Montrevel faisait le service d'officier d'ordonnance près du général en chef, qui avait remplacé son prénom de *Louis*, malsonnant à cette époque, par le pseudonyme de *Roland*.

Et le jeune homme s'était consolé de ne plus descendre de saint Louis en devenant le neveu de Charlemagne.

Roland, nul ne se serait avisé d'appeler désormais le capitaine Montrevel Louis, du moment où Bonaparte l'avait baptisé Roland, Roland fit avec le général en chef la campagne d'Italie, et revint avec lui à Paris après la paix de Campo-Formio.

Lorsque l'expédition d'Egypte fut décidée, Roland, que la mort du général de brigade de Montrevel, tué sur le Rhin tandis que son fils combattait sur l'Adige et le Mincio, avait rappelé près de sa mère, Roland fut désigné un des premiers par le général en chef pour prendre rang dans l'inutile mais poétique croisade qu'il entreprenait.

Il laissa sa mère, sa sœur Amélie et son jeune frère Edouard à Bourg, ville natale du général Montrevel; ils habitaient à trois quarts de lieue de la ville, c'est-à-dire aux Noires-Fontaines, une charmante maison à laquelle on donnait le nom de château et qui, avec une ferme et quelques centaines d'arpents de terre situés aux environs, formait toute la fortune du général, six ou huit mille livres de rente à peu près.

Ce fut une grande douleur au cœur de la pauvre veuve que le départ de Roland pour cette aventureuse expédition; la mort du père semblait présager celle du fils, et madame de Montrevel, douce et tendre créole, était loin d'avoir les âpres vertus d'une mère de Sparte ou de Lacédémone.

Bonaparte, qui aimait de tout son cœur son ancien camarade de l'Ecole militaire, avait permis à celui-ci de le rejoindre au dernier moment à Toulon; mais la peur d'arriver trop tard empêcha Roland de profiter de la permission dans toute son étendue. Il quitta sa mère en lui promettant une chose qu'il n'avait garde de tenir : c'était de ne s'exposer que dans les cas d'une absolue nécessité, et arriva à Marseille huit jours avant que la flotte mît à la voile.

Notre intention n'est pas plus de faire une relation de la campagne d'Egypte que nous n'en avons fait une de la campagne d'Italie. Nous n'en dirons que ce qui sera absolument nécessaire à l'intelligence de cette histoire et au développement du caractère de Roland.

Le 19 mai, Bonaparte et tout son état-major mettaient à la voile sur l'*Orient*; le 15 juin, les chevaliers de Malte lui rendaient la clef de la citadelle; le 2 juillet, l'armée débarquait au Marabout; le même jour, elle prenait Alexandrie; le 25, Bonaparte entrait au Caire après avoir battu les Mamelouks à Chebr'eïsse et aux Pyramides.

Pendant cette suite de marches et de combats, Roland avait été l'officier que nous connaissons, gai, courageux, spirituel, bravant la chaleur dévorante des jours, la rosée glaciale des nuits, se jetant en héros ou en fou au milieu des sabres turcs ou des balles bédouines.

En outre, pendant les quarante jours de traversée, il n'avait point quitté l'interprète Ventura; de sorte qu'avec sa facilité admirable, il était arrivé, non point à parler couramment l'arabe, mais à se faire entendre dans cette langue.

Aussi arrivait il souvent que quand le général en chef ne voulait point avoir recours à l'interprète juré, c'était Roland qu'il chargeait de faire certaine communication aux muftis, aux ulémas et aux cheiks.

Pendant la nuit du 20 au 21 octobre, le Caire se révolta; à cinq heures du matin, on apprit la mort du général Dupuy, tué d'un coup de lance; à huit heures du matin, au moment où l'on croyait être maître de l'insurrection, un aide de camp du général mort accourut annonçant que les Bédouins de la campagne menaçaient la porte Rab-el-Nassar ou de la Victoire.

Bonaparte déjeunait avec son aide de camp Sulkowsky, gravement blessé à Salehyeh, qui se levait à grand'peine de son lit de douleur.

Bonaparte, dans sa préoccupation, oublia l'état dans lequel était le jeune Polonais.

— Sulkowsky, dit-il, prenez quinze guides, et allez voir ce que nous veut cette canaille.

Sulkowsky se leva.

— Général, dit Roland, chargez-moi de la commission; vous voyez bien que mon camarade peut à peine se tenir debout. — C'est juste, dit Bonaparte, va.

Roland sortit, prit quinze guides et partit.

Mais l'ordre avait été donné à Sulkowsky, et Sulkowsky tenait à l'exécuter.

Il partit de son côté avec cinq ou six hommes qu'il trouva prêts.

Soit hasard, soit qu'il connût mieux que Roland les rues du Caire, il arriva quelques secondes avant lui à la porte de la Victoire.

En arrivant à son tour, Roland vit un officier que les Arabes emmenaient, ses cinq ou six hommes étaient déjà tués.

Quelquefois les Arabes, qui massacraient impitoyablement les soldats, épargnaient les officiers dans l'espoir d'une rançon.

Roland reconnut Sulkowsky; il le montra de la pointe de son sabre à ses quinze hommes, et chargea au galop.

Une demi-heure après, un guide rentrait seul au quartier général, annonçant la mort de Sulkowsky, de Roland et de ses vingt et un compagnons.

Bonaparte, nous l'avons dit, aimait Roland comme un frère, comme un fils, comme il aimait Eugène; il voulut connaître la catastrophe dans tous ses détails et interrogea le guide.

Le guide avait vu un Arabe trancher la tête de Sulkowsky et l'attacher à l'arçon de sa selle. Quant à Roland, son cheval avait été tué. Pour lui, il s'était dégagé des étriers et avait combattu un instant à pied, mais bientôt il avait disparu dans une fusillade presque à bout portant.

Bonaparte poussa un soupir, versa une larme, murmura : « Encore un! » et sembla n'y plus penser.

Seulement il s'informa à quelle tribu appartenaient les Arabes bédouins qui venaient de lui tuer deux des hommes qu'il aimait le mieux.

Il apprit que c'était une tribu d'Arabes insoumis dont le village était distant de dix lieues à peu près.

Bonaparte leur laissa un mois, afin qu'ils crussent bien à leur impunité; puis un mois écoulé, il ordonna à un de ses aides de camp, nommé Croisier, de cerner le village, de détruire les huttes, de faire couper la tête aux hommes, de mettre les têtes dans des sacs, et d'amener le reste de la population, c'est-à-dire les femmes et les enfants, au Caire.

Croisier exécuta ponctuellement l'ordre; on amena au Caire toute la population de femmes et d'enfants que l'on put prendre, et parmi cette population un Arabe vivant, lié et garrotté sur son cheval.

— Pourquoi cet homme vivant? demanda Bonaparte; j'avais dit de trancher la tête à tout ce qui était en état de porter les armes. — Général, dit Croisier qui, lui aussi, baragouinait quelques mots d'arabe, au moment où j'allais faire couper la tête de cet homme, j'ai cru comprendre qu'il offrait d'échanger sa vie contre celle d'un prisonnier. J'ai pensé que nous aurions toujours le temps de lui couper la tête, et je l'ai amené. Si je me suis trompé, la cérémonie aura lieu ici au lieu d'avoir eu lieu là-bas; ce qui est différé n'est pas perdu.

On fit venir l'interprète Ventura, et l'on interrogea le Bédouin.

Le Bédouin répondit qu'il avait sauvé la vie à un officier français, gravement blessé à la porte de la Victoire; que cet officier, qui parlait un peu l'arabe, s'était dit aide de camp du général Bonaparte; qu'il l'avait envoyé à son frère qui exerçait la profession de médecin dans la tribu voisine; que l'officier était prisonnier dans cette tribu, et que, si on voulait lui promettre la vie, il écrirait à son frère de renvoyer le prisonnier.

C'était peut-être une fable pour gagner du temps; mais c'était peut-être aussi la vérité: on ne risquait rien d'attendre.

On plaça l'Arabe sous bonne garde, on lui donna un thaleb qui écrivit sous sa dictée, il scella la lettre de son cachet, et un Arabe du Caire partit pour mener la négociation. Il y avait, si le négociateur réussissait, la vie pour le Bédouin, cinq cents piastres pour le négociateur.

Trois jours après, le négociateur revint ramenant Roland.

Bonaparte avait espéré ce retour, mais il n'y avait pas cru.

Ce cœur de bronze, qui avait paru insensible à la douleur, se fondit dans la joie. Il ouvrit ses bras à Roland comme au jour où il l'avait retrouvé, et deux larmes, deux perles (les larmes de Bonaparte étaient rares) coulèrent de ses yeux.

Quant à Roland, chose étrange! il resta sombre au milieu de la joie qu'occasionnait son retour, confirma le récit de l'Arabe, appuya sa mise en liberté, mais refusa de donner aucun détail personnel sur la façon dont il avait été pris par les Bédouins et traité par le thaleb; quant à Sulkowsky, il avait été tué et décapité sous ses yeux, il n'y fallait donc plus songer.

Seulement, Roland reprit son service d'habitude et l'on remarqua que ce qui, jusque-là, avait été du courage chez lui, était devenu de la témérité; que ce qui avait été un besoin de gloire, semblait être devenu un besoin de mort.

D'un autre côté, comme il arrive à ceux qui bravent le fer et le feu, le fer et le feu s'écartèrent miraculeusement de lui; devant, derrière Roland, à ses côtés, les hommes tombaient : lui restait debout, invulnérable comme le démon de la guerre.

Lors de la campagne de Syrie, on envoya deux parlementaires sommer Djezzar-Pacha de se rendre; les deux parlementaires ne reparurent plus : ils avaient eu la tête tranchée.

On dut en envoyer un troisième : Roland se présenta, insista pour y aller, en obtint, à force d'instances, la permission du général en chef, et revint.

Il fut de chacun des dix-neuf assauts qu'on livra à la forteresse; à chaque assaut on le vit parvenir sur la brèche; il fut un des dix hommes qui pénétrèrent dans la tour Maudite; neuf y restèrent, lui revint sans une égratignure.

Pendant la retraite, Bonaparte ordonna à ce qui restait de cavaliers dans l'armée de donner leurs chevaux aux blessés et aux malades; c'était à qui ne donnerait pas son cheval aux pestiférés de peur de la contagion.

Roland donna le sien de préférence à ceux-ci : trois tombèrent de cheval à terre; il remonta son cheval après eux, et arriva sain et sauf au Caire.

A Aboukir il se jeta au milieu de la mêlée, pénétra jusqu'au pacha en forçant la ceinture de noirs qui l'entourait, l'arrêta par la barbe, essuya le feu de ses deux pistolets, dont l'un brûla l'amorce seulement; la balle de l'autre passa sous son bras et alla tuer un guide derrière lui.

Quand Bonaparte prit la résolution de revenir en France, Roland fut le premier à qui le général en chef annonça ce retour; tout autre eût bondi de joie, lui resta triste et sombre, disant :

— J'aurais mieux aimé que nous restassions ici, général, j'avais plus de chance d'y mourir.

Cependant, c'eût été une ingratitude à lui de ne pas suivre le général en chef; il le suivit.

Pendant toute la traversée il resta morne et impassible. Dans les mers de Corse on aperçut la flotte anglaise; là seulement il sembla se reprendre à la vie. Bonaparte avait déclaré à l'amiral Gantaume que l'on combattrait jusqu'à la mort, et avait donné l'ordre de faire sauter la frégate plutôt que d'amener le pavillon.

On passa sans être vu au milieu de la flotte, et le 8 on débarqua à Fréjus.

Ce fut à qui toucherait le premier la terre de France; Roland descendit le dernier.

Le général en chef semblait ne faire attention à aucun de ces détails; pas un ne lui échappait; il fit partir Eugène, Berthier, Bourrienne, ses aides de camp, sa suite, par la route de Gap et de Draguignan.

Lui, prit incognito la route d'Aix, afin de juger par lui-même de l'état du Midi, ne gardant avec lui que Roland.

Dans l'espoir qu'à la vue de la famille la vie rentrerait dans ce cœur brisé d'une atteinte inconnue, il lui avait annoncé en arrivant à Aix qu'il le laisserait à Lyon, et lui donnait trois semaines de congé à titre de gratification pour lui et de surprise à sa mère et à sa sœur.

Roland avait répondu :

— Merci, général, ma sœur et ma mère seront bien heureuses de me revoir.

Autrefois, Roland aurait répondu :

— Merci, général, je serai bien heureux de revoir ma mère et ma sœur.

Nous avons assisté à ce qui s'était passé à Avignon; nous avons vu avec quel mépris profond du danger, avec quel dégoût amer de la vie Roland avait marché à un duel terrible. Nous avons entendu la raison qu'il avait donnée à sir John de son insouciance en face de la mort : la raison était-elle bonne ou mauvaise, vraie ou fausse? sir John dut se contenter de celle-là; évidemment Roland n'était point disposé à en donner d'autre.

Et maintenant, nous l'avons dit, tous deux dormaient ou faisaient semblant de dormir, rapidement emportés par le galop de deux chevaux de poste sur la route d'Avignon à Orange.

DEUXIÈME PARTIE

I

MORGAN.

Il faut que nos lecteurs nous permettent d'abandonner un instant Roland et sir John qui, grâce à la disposition physique et morale dans laquelle nous les avons laissés, ne doivent leur inspirer aucune inquiétude, et de nous occuper sérieusement d'un personnage qui n'a fait qu'apparaître dans cette histoire et qui cependant doit y jouer un grand rôle.

Nous voulons parler de l'homme qui était entré masqué et armé dans la salle de la table d'hôte d'Avignon, pour rapporter à Jean Picot le groupe de deux cents louis qui lui avait été volés par mégarde, confondu qu'il était avec l'argent du gouvernement.

Nous avons vu que l'audacieux bandit, qui s'était donné à lui-même le nom de Morgan, était arrivé à Avignon, masqué, à cheval et en plein jour. Il avait, pour entrer dans l'hôtel du Palais-Égalité, laissé son cheval à la porte, et, comme si son cheval eût joui dans la ville pontificale et royaliste de la même impunité que son maître, il l'avait retrouvé au tourne-bride, l'avait détaché, avait sauté dessus, était sorti par la porte d'Oulle, avait longé les murailles au grand galop et avait disparu sur la route de Lyon.

Seulement, à un quart de lieue d'Avignon, il avait ramené son manteau autour de lui pour dérober aux passants la vue de ses armes, et, ôtant son masque, il l'avait glissé dans une de ses fontes.

Ceux qu'il avait laissés à Avignon si fort intrigués de ce que pouvait être ce terrible Morgan, la terreur du Midi, eussent pu alors, s'ils se fussent trouvés sur la route d'Avignon à Bédarrides, s'assurer par leurs propres yeux si l'aspect du bandit était aussi terrible que l'était sa renommée.

Nous n'hésitons point à dire que les traits qui se fussent alors offerts à leurs regards se fussent trouvés si peu en harmonie avec l'idée que leur imagination prévenue s'en était faite, que leur étonnement eût été extrême.

En effet le masque, enlevé par une main d'une blancheur et d'une délicatesse parfaites, venait de laisser à découvert le visage d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans à peine, visage qui, par la régularité des traits et la douceur de la physionomie, eût pu le disputer à un visage de femme.

Un seul détail donnait à cette physionomie ou plutôt devait lui donner, dans certains moments, un caractère de fermeté étrange : c'étaient, sous de beaux cheveux blonds flottant sur le front et sur les tempes, comme on les portait à cette époque, des sourcils, des yeux et des cils d'un noir d'ébène.

Le reste du visage, nous l'avons dit, était presque féminin.

Il se composait de deux petites oreilles dont on n'apercevait que l'extrémité sous cette touffe de cheveux temporale à laquelle les incroyables de l'époque avaient donné le nom d'oreilles de chien ; d'un nez droit et d'une proportion parfaite ; d'une bouche un peu grande, mais rosée et toujours souriante, et qui, en souriant, laissait voir une double rangée de dents admirables ; d'un menton fin et délicat, légèrement teinté de bleu et indiquant, par cette nuance, que si sa barbe n'eût point été si soigneusement et si récemment faite, elle eût, protestant contre la couleur dorée de la chevelure, été du même ton que les sourcils et les yeux.

Quant à la taille de l'inconnu, on avait pu l'apprécier au moment où il était entré dans la salle de la table d'hôte : elle était élevée, bien prise, flexible, et dénotait, sinon une grande force musculaire, du moins une grande souplesse et une grande agilité.

Quant à la façon dont il était à cheval, elle indiquait l'assurance d'un écuyer consommé.

Son manteau rejeté sur son épaule, son masque caché dans ses fontes, son chapeau enfoncé sur les yeux, le cavalier reprit l'allure rapide un instant abandonnée par lui, traversa Bédarrides au galop, et, arrivé aux premières maisons d'Orange, entra sous une grande porte qui se referma immédiatement derrière lui.

Un domestique attendait et sauta au mors du cheval.

Le cavalier mit rapidement pied à terre.

— Ton maître est-il ici? demanda-t-il au domestique. — Non, monsieur le baron, répondit celui-ci; cette nuit il a été forcé de partir, et il a dit que, si monsieur venait et le demandait, on répondît à monsieur qu'il voyageait pour les affaires de la compagnie. — Bien, Baptiste, je lui ramène son cheval en bon état, quoique un peu fatigué; il faudrait le laver avec du vin, en même temps que tu lui donnerais, pendant deux ou trois jours, de l'orge au lieu d'avoine; il a fait quelque chose comme quarante lieues depuis hier matin. — Monsieur le baron en a été content? — Très-content ; la voiture est-elle prête? — Oui, monsieur le baron, tout attelée sous la remise, le postillon boit avec Julien : monsieur avait recommandé qu'on l'occupât hors de la maison pour qu'il ne le vît pas venir. — Il croit que c'est ton maître qu'il conduit? — Oui, monsieur le baron, voici le passeport de mon maître avec lequel on a été prendre les chevaux à la poste, et comme mon maître est allé du côté de Bordeaux avec le passe-port de monsieur le baron, et que monsieur le baron va du côté de Genève avec le passe port de mon maître, il est probable que l'écheveau de fil sera assez embrouillé pour que dame police, si subtils que soient ses doigts, ne le dévide pas facilement. — Détache la valise qui est à la croupe du cheval, Baptiste, et donne-la-moi.

Baptiste se mit en devoir d'obéir, seulement la valise faillit lui échapper des mains.

— Ah! dit-il en riant, monsieur le baron ne m'avait pas prévenu! Diable, monsieur le baron n'a pas perdu son temps, à ce qu'il paraît. — C'est ce qui te trompe, Baptiste : si je n'ai pas perdu tout mon temps, j'en ai au moins perdu beaucoup; aussi je voudrais bien repartir le plus tôt possible. — Monsieur le baron ne déjeunera-t-il pas? — Je mangerai un morceau, mais très-rapidement. — Monsieur ne sera pas retardé; il est deux heures de l'après-midi, et le déjeuner l'attend depuis dix heures du matin ; heureusement que c'est un déjeuner froid.

Et Baptiste se mit en devoir de faire, en l'absence de son maître, les honneurs de la maison à l'étranger en lui montrant la route de la salle à manger.

— Inutile, dit celui-ci, je connais le chemin; occupe-toi de la voiture, qu'elle soit sous l'allée, la portière tout ouverte au moment où je sortirai, afin que le postillon ne puisse me voir. Voilà de quoi payer sa première poste.

Et l'étranger, désigné sous le titre de baron, remit à Baptiste une poignée d'assignats.

— Ah! monsieur, dit celui-ci, mais il y a de quoi payer le voyage jusqu'à Lyon! — Contente toi de le payer jusqu'à Valence, sous prétexte que je veux dormir; le reste sera pour la peine que tu vas prendre à faire les comptes. — Dois-je mettre la valise dans le coffre? — Je l'y mettrai moi-même.

Et prenant la valise des mains du domestique, sans laisser voir qu'elle pesât à sa main, il s'achemina vers la salle à manger, tandis que Baptiste s'acheminait vers le cabaret voisin en mettant de l'ordre dans ses assignats.

Comme l'avait dit l'étranger, le chemin lui était familier, car il s'enfonça dans un corridor, ouvrit sans hésiter une première porte, puis une seconde, et, cette seconde porte ouverte, se trouva en face d'une table élégamment servie.

Une volaille, deux perdreaux, un jambon froids, des fromages de plusieurs espèces, un dessert composé de fruits magnifiques et deux carafes contenant, l'une du vin couleur de rubis, et l'autre du vin couleur de topaze, constituaient un déjeuner qui, quoique évidemment servi pour une seule personne, puisqu'un seul couvert était mis, pouvait, en cas de besoin, suffire à trois ou quatre convives.

Le premier soin du jeune homme en entrant dans la salle à manger fut d'aller droit à une glace, d'ôter son chapeau, de rajuster ses cheveux avec un petit peigne qu'il tira de sa poche; après quoi il s'avança vers un bassin de faïence surmonté de sa fontaine, prit une serviette qui paraissait préparée à cet effet, et se lava le visage et les mains.

Ce ne fut qu'après ces soins, qui indiquaient l'homme élégant par habitude, ce ne fut, disons-nous, qu'après ces soins minutieusement accomplis, que l'étranger se mit à table.

Quelques minutes lui suffirent pour satisfaire un appétit auquel la fatigue et la jeunesse avaient cependant donné de majestueuses proportions, et quand Baptiste reparut pour annoncer au convive solitaire que la voiture était prête, il le vit aussitôt debout que prévenu.

L'étranger enfonça son chapeau sur ses yeux, s'enveloppa de son manteau, mit sa valise sous son bras, et comme Baptiste avait eu le soin de faire approcher le marchepied aussi près que possible de la porte, il s'élança dans la chaise de poste sans avoir été vu du postillon.

Baptiste referma la portière sur lui; puis, s'adressant à l'homme aux grosses bottes :

— Tout est payé jusqu'à Valence, n'est-ce pas, poste et guides? demanda-t-il — Tout; vous faut-il un reçu? répondit en goguenardant le postillon. — Non, mais M. le marquis de Ribier, mon maître, désire ne pas être dérangé jusqu'à Valence. — C'est bien, répondit le postillon avec le même accent gouailleur, on ne dérangera pas le citoyen marquis. Allons, hau!

Et il enleva ses chevaux en faisant résonner son fouet avec cette bruyante éloquence qui dit à la fois aux voisins et aux passants :

— Gare ici, gare là-bas, ou sinon tant pis pour vous, je mène un homme qui paye bien et qui a le droit d'écraser les autres

Une fois dans la voiture, le faux marquis de Ribier ouvrit les glaces, baissa les stores, leva la banquette, mit sa valise dans le coffre, s'assit dessus, s'enveloppa dans son manteau, et, sûr de n'être réveillé qu'à Valence, s'endormit comme il avait déjeuné, c'est-à-dire avec tout l'appétit de la jeunesse.

On fit le trajet d'Orange à Valence en huit heures; un peu avant d'entrer dans la ville, notre voyageur se réveilla.

Il souleva un store avec précaution et reconnut qu'il traversait le petit bourg de la Paillasse; il faisait nuit, il fit sonner sa montre, elle sonna onze heures du soir.

Il jugea inutile de se rendormir, fit le compte des postes jusqu'à Lyon et prépara son argent.

Au moment où le postillon de Valence s'approchait de son camarade qu'il allait remplacer, il entendit celui-ci qui disait à l'autre :

— Il paraît que c'est un ci-devant, mais depuis Orange il est recommandé, et vu qu'il paye à vingt sous de guide, il faut le mener comme un patriote. — C'est bon, répondit le Valentinois, on le mènera en conséquence.

Le voyageur crut que c'était le moment d'intervenir, il souleva son store.

— Et tu ne feras que me rendre justice, dit-il; un patriote, corbleu! je m'en vante d'en être un, et du premier calibre encore, et la preuve, tiens, voilà pour boire à la santé de la République!

Et il donna un assignat de cent francs au postillon qui l'avait recommandé à son camarade

Et comme l'autre regardait d'un œil avide le chiffon de papier.

— Et voici le pareil pour toi, dit-il, si tu veux faire aux autres la pareille recommandation que tu viens de recevoir. — Oh! soyez tranquille, citoyen, dit le postillon, il n'y aura qu'un mot d'ici à Lyon : Ventre à terre! — Et voici d'avance le prix des seize postes, y compris le prix de la double poste d'entrée; je paye vingt sous de guides, arrangez cela entre vous.

Le postillon enfourcha son cheval et partit au galop.

La voiture relayait à Lyon vers les quatre heures de l'après-midi.

Pendant que la voiture relayait, un homme habillé en commissionnaire, qui, son crochet sur le dos, se tenait assis sur une borne, se leva, s'approcha de la voiture, et dit tout bas au jeune compagnon de Jehu quelques paroles qui parurent le jeter dans le plus profond étonnement.

— En es-tu bien sûr? demanda-t-il au commissionnaire. — Quand je te dis que je l'ai vu, de mes yeux vu! répondit celui-ci. — Je puis donc annoncer à nos amis la nouvelle comme certaine? — Tu le peux, seulement hâte-toi. — Est-on prévenu à Servas? — Oui, tu trouveras un cheval prêt entre Servas et Sue.

Le postillon s'approcha; le jeune homme échangea un dernier regard avec le commissionnaire, qui s'éloigna comme s'il était chargé d'une lettre très-pressée.

— Quelle route, citoyen? demanda le postillon. — La route de Bourg; il faut que je sois à Servas à neuf heures du soir; je paye

trente sous de guides. — Quatorze lieues en cinq heures, c'est dur, mais enfin cela peut se faire. — Cela se fera-t-il? — On tâchera.

Et le postillon enleva ses chevaux au grand galop.

A neuf heures sonnant on entrait dans Servas.

— Un écu de six livres pour ne pas relayer et me conduire à moitié chemin de Sue, cria par la portière le jeune homme au postillon. — Ça va, répondit celui-ci, et la voiture passa sans s'arrêter devant la poste.

A un demi-quart de lieue de Servas, Morgan fit arrêter la voiture, passa sa tête par la portière, rapprocha ses mains et imita le cri du chat-huant.

L'imitation était si fidèle que des bois voisins un chat-huant lui répondit.

— C'est ici, cria Morgan.

Le postillon arrêta ses chevaux.

— Si c'est ici, dit-il, inutile d'aller plus loin.

Le jeune homme prit la valise, ouvrit la portière, descendit, et, s'approchant du postillon :

— Voici l'écu de six livres promis.

Le postillon prit l'écu, le mit dans l'orbite de son œil, et l'y maintint comme un élégant de nos jours y maintient son lorgnon.

Morgan devina que cette pantomime avait une signification.

— Eh bien, demanda-t-il, que veut dire cela? — Cela veut dire, fit le postillon, que j'ai beau faire, j'y vois d'un œil. — Je comprends, reprit le jeune homme en riant; et si je bouche l'autre œil? — Dame! je n'y verrai plus. — En voilà un drôle, qui aime mieux être aveugle que borgne! Enfin, il ne faut pas disputer des goûts; tiens!

Et il lui donna un second écu.

Le postillon le mit sur son autre œil, fit tourner la voiture, et reprit le chemin de Servas.

Le compagnon de Jehu attendit qu'il se fût perdu dans l'obscurité, et, approchant de sa bouche une clef forée, il en tira un son prolongé et tremblotant comme celui d'un sifflet de contre-maître.

Un son pareil lui répondit.

Et en même temps on vit un cavalier sortir du bois et s'approcher au galop.

A la vue de ce cavalier, Morgan se couvrit de nouveau le visage de son masque.

L'homme vint droit à lui.

— Au nom de qui venez-vous? demanda le cavalier dont on ne pouvait voir la figure, cachée qu'elle était sous les bords d'un énorme chapeau. — Au nom du prophète Elisée, repondit le jeune homme masqué. — Alors, c'est vous que j'attends.

Et il descendit de cheval.

— Es-tu prophète ou disciple? demanda Morgan. — Je suis disciple, répondit le nouveau venu. — Et ton maître, où est-il? — Vous le trouverez à la Chartreuse de Seillon. — Sais-tu le nombre des compagnons qui y sont réunis ce soir? — Dix. — C'est bien; si tu en rencontres quelque autre, envoie-le au rendez-vous.

Celui qui s'était donné le titre de disciple s'inclina en signe d'obéissance, aida Morgan à attacher la valise sur la croupe de sont cheval, et le tint respectueusement par le mors, tandis que celui-ci montait.

Sans même attendre que son second pied eût atteint l'étrier, Morgan piqua son cheval, qui arracha le mors des mains du domestique et partit au galop.

On voyait à la droite de la route s'étendre la forêt de Seillon comme une mer de ténèbres, dont le vent de la nuit faisait onduler les vagues sombres.

A un quart de lieue au delà de Sue, le cavalier poussa son cheval à travers terre et alla au-devant de la forêt, qui, de son côté, semblait venir au-devant de lui.

Le cheval, guidé par une main expérimentée, s'y enfonça sans hésitation.

Au bout de dix minutes, il reparut de l'autre côté.

A cent pas de la forêt s'élevait une masse sombre, isolée au milieu de la plaine.

C'était un bâtiment d'une architecture massive, ombragée par cinq ou six arbres séculaires.

Le cavalier s'arrêta devant une grande porte au-dessus de laquelle étaient placées en triangle trois statues :

Celle de la Vierge, celle de notre Seigneur Jésus, et celle de saint Jean-Baptiste.

La statue de la Vierge marquait le point le plus élevé du triangle.

Le voyageur mystérieux était arrivé au but de son voyage, c'est-à-dire à la Chartreuse de Seillon.

II

LA CHARTREUSE DE SEILLON.

La Chartreuse de Seillon, la vingt-deuxième de l'ordre, avait été fondée en 1178.

En 1672, un bâtiment moderne avait été substitué au vieux monastère; c'est de cette dernière construction que l'on voit encore aujourd'hui les vestiges.

Ces vestiges sont, à l'extérieur : la façade que nous avons dite, façade ornée de trois statues, et devant laquelle nous avons vu s'arrêter le cavalier mystérieux.

Un paysan, sa femme, deux enfants l'habitent à cette heure, et de l'ancien monastère ils ont fait une ferme.

En 1791, les chartreux avaient été expulsés de leur couvent; en 1792, la Chartreuse et ses dépendances avaient été mises en vente comme propriété ecclésiastique.

Les dépendances étaient d'abord le parc, attenant aux bâtiments, et ensuite la belle forêt qui porte encore aujourd'hui le nom de Seillon.

Mais à Bourg, ville royaliste et surtout religieuse, personne ne risqua de compromettre son âme en achetant un bien qui avait appartenu à de dignes moines que chacun vénérait. Il en résultait que le couvent, le parc et la forêt étaient devenus, sous le titre de *biens de l'Etat*, la propriété de la République : c'est-à-dire n'appartenaient à personne.

Et la chose est facile à comprendre : la république, avec son 21 janvier, son 31 mai, son 30 octobre, son 9 thermidor, son 1er prairial et son 18 fructidor, avait bien autre chose à faire que de faire récrépir des murs, entretenir un verger, et mettre en coupe réglée une forêt.

Il en résultait que depuis sept ans la Chartreuse était complétement abandonnée, et que, quand par hasard un regard curieux pénétrait par le trou de la serrure, on voyait l'herbe pousser dans les cours, comme les ronces dans le verger, comme les broussailles dans la forêt, laquelle, percée à cette époque d'une route et de deux à trois sentiers seulement, était partout ailleurs, en apparence du moins, devenue impraticable.

Une espèce de pavillon nommé la Correrie, dépendant de la Chartreuse et distant du monastère d'un demi-quart de lieue, verdissait de son côté dans la forêt qui, profitant de la liberté qui lui était laissée de pousser à sa fantaisie, l'avait enveloppé de tous côtés d'une ceinture de feuillages, et avait fini par la dérober à la vue.

Au reste, les bruits les plus étranges couraient sur ces deux bâtiments; on les disait hantés par des hôtes invisibles le jour, effrayants la nuit; des bûcherons ou des paysans attardés, qui parfois allaient encore exercer dans la forêt de la république les droits d'usage dont la ville de Bourg jouissait du temps des chartreux, prétendaient, à travers les fentes des volets fermés, avoir vu courir des flammes dans les corridors et dans les escaliers, et avoir distinctement entendu des bruits de chaînes traînant sur les dalles des cloîtres et les pavés des cours. Les esprits forts niaient la chose; mais, en opposition avec les incrédules, deux sortes de gens l'affirmaient et donnaient, selon leurs opinions et leurs croyances, à ces bruits effrayants et à ces lueurs nocturnes deux causes différentes : les patriotes prétendaient que c'étaient les âmes des pauvres moines que la tyrannie des cloîtres avait ensevelis vivants dans les *in pace*, qui revenaient en appelant la vengeance du ciel sur leurs persécuteurs, et qui traînaient après leur mort les fers qui les avaient enchaînés pendant leur vie; les royalistes disaient que c'était le diable en personne qui, trouvant un couvent vide et n'ayant plus à craindre le goupillon des dignes supérieurs, venait tranquillement prendre ses ébats là où autrefois il n'eût point osé hasarder le bout de sa griffe; mais il y avait un fait qui laissait toute chose en suspens : c'est que pas un seul de ceux qui niaient ou qui affirmaient, soit qu'il eût pris parti pour les âmes des moines martyrs ou pour le sabbat tenu par Belzébut, n'avait eu le courage de se hasarder dans les ténèbres et de venir, aux heures solennelles de la nuit, s'assurer de la vérité afin de pouvoir dire le lendemain si la Chartreuse était solitaire ou hantée, et si elle était hantée, quelle espèce d'hôtes y revenaient.

Mais sans doute tous ces bruits, fondés ou non, n'avaient aucune influence sur le cavalier mystérieux; car, ainsi que nous l'avons dit, quoique neuf heures sonnassent à Bourg, et que par conséquent il fît nuit close, il arrêta son cheval à la porte du monastère abandonné, et sans mettre pied à terre, tirant un pistolet de ses fontes, il frappa du pommeau contre la porte trois coups espacés, à la manière des francs-maçons... puis il écouta.

Un instant il avait douté qu'il y eût réunion à la Chartreuse; car, si fixement qu'il eût regardé, si attentivement qu'il eût prêté l'oreille, il n'avait vu aucune lumière, n'avait entendu aucun bruit.

Cependant, il lui sembla qu'un pas circonspect s'approchait intérieurement de la porte.

Il frappa un seconde fois avec la même arme et de la même façon.

— Qui frappe? demanda une voix. — Celui qui vient de la part d'Élisée, répondit le voyageur. — Quel est le roi auquel les fils d'Isaac doivent obéir? — Jehu. — Quelle est la maison qu'ils doivent exterminer? — Celle d'Achab. — Êtes-vous prophète ou disciple? — Je suis prophète. — Alors, soyez le bienvenu dans la maison du Seigneur, dit la voix.

Aussitôt les barres de fer qui assuraient la massive clôture basculèrent sur elles-mêmes, les verrous grincèrent dans les tenons, un des battants de la porte s'ouvrit silencieusement, et le cheval et

le cavalier s'enfoncèrent sous la sombre voûte qui se referma derrière eux.

Celui qui avait ouvert cette porte, si lente à s'ouvrir, si prompte à se refermer, était vêtu de la longue robe blanche des chartreux, dont le capuchon, retombant sur son visage, voilait entièrement ses traits.

Sans doute, de même que le premier affilié rencontré par celui qui venait de se donner le titre de prophète, sur la route de Sue, le moine qui avait ouvert la porte n'occupait qu'un rang secondaire dans la confrérie, car, saisissant la bride du cheval, il le maintint tandis que le cavalier mettait pied à terre, rendant ainsi au jeune homme le même service que lui eût rendu un palefrenier.

Morgan descendit, détacha la valise, tira les pistolets de leurs fontes, les passa à sa ceinture près de ceux qui y étaient déjà, et s'adressant au moine du ton du commandement:

— Je croyais, dit-il, trouver les frères réunis en conseil. — Ils sont réunis en effet, répondit le moine. — Où cela? — Dans la Correrie; on a vu depuis quelques jours rôder autour de la Chartreuse des figures suspectes, et des ordres supérieurs ont ordonné les plus grandes précautions.

Le jeune homme haussa les épaules en signe qu'il regardait ces précautions comme inutiles, et toujours du même ton de commandement:

— Faites mener ce cheval à l'écurie et conduisez-moi au conseil, dit-il.

Le moine appela un autre frère aux mains duquel il jeta la bride du cheval, prit une torche qu'il alluma à une lampe brûlant dans la petite chapelle que l'on peut aujourd'hui encore voir à droite sous la grande porte, et marcha devant le nouvel arrivé.

Il traversa le cloître, fit quelques pas dans le jardin, ouvrit la porte conduisant à une espèce de citerne, fit entrer Morgan, referma aussi soigneusement la porte de la citerne qu'il avait refermé celle de la rue, poussa du pied une pierre qui semblait se trouver là par accident, démasqua un anneau et souleva une dalle fermant l'entrée d'un souterrain dans lequel on descendait par plusieurs marches. Ces marches conduisaient à un couloir arrondi en voûte, et pouvant donner passage à deux hommes s'avançant de front.

Ils marchèrent ainsi pendant cinq ou six minutes, après lesquelles ils se trouvèrent en face d'une grille. Le moine tira une clef de dessous sa robe et l'ouvrit. Puis, quand tous deux eurent franchi la grille et que la grille se fut refermé :

— Sous quel nom vous annoncerai-je? demanda le moine. — Sous le nom de frère Morgan. — Attendez ici; dans cinq minutes je serai de retour.

Le jeune homme fit de la tête un signe qui annonçait qu'il était familiarisé avec toutes ces défiances et toutes ces précautions.

Puis il s'assit sur une tombe. On était dans les caveaux mortuaires du couvent, et il attendit.

En effet, cinq minutes ne s'étaient point écoulées que le moine reparut.

— Suivez-moi, dit-il; les frères sont heureux de votre présence; ils craignaient qu'il ne vous fût arrivé malheur.

Quelques secondes plus tard, frère Morgan était introduit dans la salle du conseil.

Douze moines l'attendaient, le capuchon rabattu sur les yeux; mais dès que la porte se fut refermée derrière lui et que le frère servant eut disparu, en même temps que Morgan lui-même ôtait son masque, tous les capuchons se rabattirent et chaque moine laissa voir son visage.

Jamais communauté n'avait brillé par une semblable réunion de beaux et de joyeux jeunes gens; deux ou trois seulement parmi ces étranges moines avaient atteint l'âge de quarante ans.

Toutes les mains se tendirent vers Morgan; deux ou trois accolades furent données au nouvel arrivant.

— Ah! par ma foi, dit l'un de ceux qui l'avaient embrassé le plus tendrement, tu nous tires une fameuse épine hors du pied; nous te croyions mort ou tout au moins prisonnier. — Mort, je te le passe, Amiet; mais prisonnier, non, citoyen, comme on dit encore quelquefois, mais comme on ne dira bientôt plus, j'espère. Il faut même dire que les choses se sont passées de part et d'autre avec une aménité touchante: dès qu'il nous a aperçus, le conducteur a crié au postillon d'arrêter, je crois même qu'il a ajouté: « Je sais ce que c'est. — Alors, lui ai-je dit, si vous savez ce que c'est, mon cher ami, les explications ne seront pas longues. — L'argent du gouvernement? a-t-il demandé. — Justement, » ai-je répondu. Puis, comme il se faisait un remue-ménage dans la voiture: « Attendez, mon ami, ai-je ajouté, avant tout, descendez, et dites à ces messieurs et surtout à ces dames que nous sommes des gens comme il faut, qu'on ne les touchera pas, ces dames, bien entendu, et que l'on ne regardera que celles qui passeront la tête par la portière. » Une s'est hasardée, ma foi; il est vrai qu'elle était charmante. Je lui ai envoyé un baiser; elle a poussé un petit cri et s'est réfugiée dans la voiture, comme Galathée; mais comme il n'y avait pas de saules, je ne l'y ai pas poursuivie. Pendant ce temps, le conducteur fouillait dans sa caisse en toute hâte, et il se hâtait si bien, qu'avec l'argent du gouvernement il m'a remis deux cents louis appartenant à un pauvre marchand de vin de Bordeaux. — Ah! diable! fit celui des frères à qui le narrateur avait donné le nom d'Amiet, qui probablement, comme celui de Morgan, n'était qu'un nom de guerre, voilà qui est fâcheux. Tu sais que le directoire qui est plein d'imagination, organise des compagnies de chauffeurs qui opèrent en notre nom, et qui ont pour but de faire croire que nous en voulons aux pieds et aux bourses des particuliers, c'est-à-dire que nous sommes de simples voleurs. — Attendez donc, reprit Morgan, voilà justement ce qui m'a retardé; j'avais entendu dire quelque chose de pareil à Lyon, de sorte que j'étais déjà à moitié chemin de Valence quand je me suis aperçu de l'erreur par l'étiquette. Ce n'était pas bien difficile, il y avait sur le sac, comme si le bonhomme eût prévu le cas, *Jean Picot, marchand de vin à Fronsac, près Bordeaux.* — Et tu lui as renvoyé son argent? — J'ai mieux fait, je le lui ai reporté. — A Fronsac? — Oh! non, mais à Avignon. Je me suis douté qu'un homme si soigneux devait s'être arrêté à la première ville un peu importante pour prendre des informations sur ses deux cents louis. Je ne me trompais pas; je m'informe à l'hôtel si l'on connaît le citoyen Jean Picot; on me répond que non-seulement on le connaît, mais qu'il dîne à table d'hôte. J'entre. Vous devinez de quoi l'on parlait, de l'arrestation de la diligence. Jugez de l'effet de l'apparition! le dieu antique descendant dans la machine ne faisait pas un dénoûment plus inattendu. Je demande lequel de tous les convives s'appelle Jean Picot; celui qui porte ce nom distingué et harmonieux se nomme. Je dépose devant lui les deux cents louis en lui faisant mes excuses, au nom de la société, de l'inquiétude que lui ont causée les Compagnons de Jehu. J'échange un signe d'amitié avec de Barjols, un salut de politesse avec l'abbé de Rians, qui étaient là; je tire ma révérence à la compagnie et je sors. C'est peu de chose, mais cela m'a pris une quinzaine d'heures; de là le retard: mais j'ai pensé que mieux valait être en retard et ne pas laisser sur nos traces une fausse opinion de nous. Ai-je bien fait, mes maîtres?

La société éclata en bravos.

— Seulement, dit un des assistants, je trouve assez imprudent, à vous, d'avoir tenu à remettre l'argent vous-même au citoyen Jean Picot. — Mon cher colonel, répondit le jeune homme, il y a un proverbe d'origine italienne qui dit: « Qui veut va, qui ne veut pas envoie. » Je voulais, j'ai été. — Et voilà un gaillard qui pour vous remercier, si vous avez un jour la mauvaise chance de tomber entre les mains du Directoire, se hâterait de vous reconnaître; reconnaissance qui aurait pour résultat de vous faire couper le cou. — Oh! je l'en défie bien de me reconnaître. — Qui l'en empêcherait? — Ah çà, mais vous croyez donc que je fais mes équipées à visage découvert; en vérité, mon cher colonel, vous me prenez pour un autre. Quitter mon masque, c'est bon entre amis; mais avec les étrangers, allons donc! Ne sommes-nous pas en plein carnaval? Je ne vois pas pourquoi je ne me déguiserais pas en Abellino ou en Karl Moor, quand MM. Gohier, Sieyes, Roger Ducos, Moulin et Barras se déguisent en rois de France. — Et vous êtes entré masqué dans la ville? — Dans la ville, dans l'hôtel, dans la salle de la table d'hôte. Il est vrai que si le visage était couvert, la ceinture était découverte, et, comme vous voyez, elle était bien garnie.

Le jeune homme fit un mouvement qui écarta son manteau, et montra la ceinture à laquelle étaient passés quatre pistolets et suspendu un court couteau de chasse. Puis avec cette gaîté qui semblait un des caractères dominants de cette insoucieuse organisation:

— Je devais avoir l'air féroce, n'est-ce pas? Ils m'auront pris pour feu Mandrin descendant des montagnes de la Savoie... A propos, voilà les soixante mille francs de Son Altesse le Directoire.

Et le jeune homme poussa dédaigneusement du pied la valise qu'il avait déposée à terre et dont les entrailles froissées rendirent ce son métallique qui indique la présence de l'or.

Puis il alla se confondre dans le groupe de ses amis, dont il avait été séparé par cette distance qui se fait naturellement entre le narrateur et les auditeurs.

Un des moines se baissa et ramassa la valise.

— Méprisez l'or tant que vous voudrez, mon cher Morgan, puisque cela ne vous empêche pas de le recueillir; mais je sais de braves gens qui attendent les soixante mille francs que vous crossez dédaigneusement du pied avec autant d'impatience et d'anxiété que la caravane égarée au désert attend la goutte d'eau qui l'empêchera de mourir de soif. — Nos amis de la Vendée, n'est-ce pas? répondit Morgan; grand bien leur fasse, les égoïstes; ils se battent, eux. Ces messieurs ont choisi les roses et nous laissent les épines. Ah çà! mais ils ne reçoivent donc rien de l'Angleterre? — Si fait, dit gaîment un des moines, à Quiberon, ils ont reçu des boulets et de la mitraille. — Je ne dis pas des Anglais, reprit Morgan, je dis de l'Angleterre. — Pas un sou. — Il me semble cependant, dit un des assistants qui paraissait posséder une tête un peu plus réfléchie que celle de ses compagnons, il me semble que nos princes pourraient bien envoyer un peu d'or à ceux qui versent leur sang pour la cause de la monarchie. Ne craignent-ils pas que la Vendée finisse par se lasser, un jour où l'autre, d'un dévouement qui, jusqu'aujourd'hui, ne lui a pas encore valu, que je sache, même un remerciement? — La Vendée, cher ami, reprit Morgan, est une terre généreuse et qui ne se lassera pas, soyez tranquille; d'ailleurs quel serait le mérite de la fidélité, si elle n'avait

point affaire à l'ingratitude? Du moment où le dévouement rencontre la reconnaissance, ce n'est plus du dévouement, c'est un échange, puisqu'il est récompensé; soyons fidèles toujours, soyons dévoués tant que nous pourrons, messieurs, et prions le ciel qu'il fasse ingrats ceux auxquels nous nous dévouons, et nous aurons, croyez-moi, la belle part dans l'histoire de nos guerres civiles.

A peine Margan achevait-il cet axiome chevaleresque et exprimait-il un souhait qui avait toute chance d'être accompli, que trois coups maçonniques retentirent à la même porte par laquelle il avait été introduit lui-même.

— Messieurs, dit celui des moines qui paraissait remplir le rôle de président, vite les capuchons et les masques; nous ne savons pas qui nous arrive.

III

A QUOI SERVAIT L'ARGENT DU DIRECTOIRE.

Chacun s'empressa d'obéir, les moines rabattant les capuchons de leurs longues robes sur leurs visages, Morgan remettant son masque.

— Entrez! dit le supérieur.

La porte s'ouvrit et l'on vit reparaître le frère servant.

— Un émissaire du général Georges Cadoudal demande à être introduit, dit-il — A-t il répondu aux trois mots d'ordre? — Parfaitement. — Qu'il entre.

Le frère servant rentra dans le souterrain, et deux secondes après reparut conduisant un homme qu'à son costume il était facile de reconnaître pour un paysan, et à sa tête carrée, coiffée de grands cheveux roux, pour un Breton.

Il s'avança jusqu'au milieu du cercle sans paraître intimidé le moins du monde, fixant tour à tour ses yeux sur chacun des moines et attendant que l'une de ces douze statues de granit rompît le silence.

Ce fut le président qui lui adressa la parole.

— De la part de qui viens-tu? lui demanda-t-il. — Celui qui m'a envoyé, répondit le paysan, m'a commandé, si l'on me faisait une question, de dire que je venais de la part de Jehu. — Es-tu porteur d'un message verbal ou écrit? — Je dois répondre aux questions qui me seront faites par vous et échanger un chiffon de papier contre de l'argent. — C'est bien; commençons par les questions : Où en sont nos frères de Vendée? — Ils avaient déposé les armes, et n'attendaient qu'un mot de vous pour les reprendre. — Et pourquoi avaient-ils déposé les armes? — Ils en avaient reçu l'ordre de Sa Majesté Louis XVIII. — On a parlé d'une proclamation écrite de la main même du roi. — En voici la copie.

Le paysan présenta le papier à celui qui l'interrogeait.

Il l'ouvrit et lut :

« La guerre n'est absolument propre qu'à rendre la royauté odieuse et menaçante. Les monarques qui rentrent par son concours sanglant ne peuvent jamais être aimés : il faut donc abandonner les moyens sanglants et se confier à l'empire de l'opinion qui revient d'elle-même aux principes sauveurs. Dieu et le roi seront bientôt le cri de ralliement des Français; il faut réunir, en un formidable faisceau, les éléments épars du royalisme, abandonner la Vendée militante à son malheureux sort, et marcher dans une voie plus pacifique et moins incohérente. Les royalistes de l'Ouest ont fait leur temps et l'on doit s'appuyer enfin sur ceux de Paris qui ont tout préparé pour une restauration prochaine. »

Le président releva la tête, et cherchant Morgan d'un œil dont son capuchon ne pouvait voiler entièrement l'éclair :

— Eh bien, frère, lui dit-il, j'espère que voilà ton souhait de tout à l'heure accompli, et les royalistes de la Vendée et du Midi auront tout le mérite du dévouement.

Puis abaissant son regard sur la proclamation dont restaient deux lignes à lire, il continua :

« Les Juifs avaient crucifié leur roi : depuis ce temps, ils errent par tout le monde; les Français ont guillotiné le leur : ils seront dispersés par toute la terre.

« Daté de Blankenbourg, le 25 août 1798, jour de notre fête, de notre règne le sixième..

« *Signé* : Louis. »

Les jeunes gens se regardèrent.

— *Quos vult perdere, Jupiter dementat*, dit Morgan. — Oui, dit le président; mais quand ceux que Jupiter veut perdre représentent un principe, il faut les soutenir, non-seulement contre Jupiter, mais contre eux-mêmes. Ajax, au milieu de la foudre et des éclairs, se cramponnait à un rocher, et, dressant au ciel son poing fermé, disait: « J'échapperai malgré les dieux. » Et il échappait.

Puis se retournant du côté de l'envoyé de Cadoudal :

— Et à cette proclamation qu'a répondu celui qui t'envoie. — A peu près ce que vous venez de répondre vous-même. Il m'a dit de venir voir et de m'informer de vous si vous étiez décidés à tenir malgré tout, malgré le roi lui-même. — Pardieu! dit Morgan. — Nous sommes décidés, dit le président. — En ce cas, dit le paysan, tout va bien. Voici les noms réels des nouveaux chefs et leurs noms de guerre; le général vous recommande de ne vous servir le plus possible dans vos correspondances que des noms de guerre : c'est le soin qu'il prend lorsque de son côté il parle de vous. — Vous avez la liste? demanda le président. — Non, je pouvais être arrêté et la liste prise; écrivez, je vais vous les dicter.

Le président s'assit à la table, prit une plume et écrivit sous la dictée du paysan vendéen les noms suivants :

« Georges Cadoudal, Jéhu ou la Tête-Ronde; Joseph Cadoudal, Judas Machabée; Lahaye Saint-Hilaire, David; Burban-Malabry, Brave la Mort; Poulpiquez, Royal-Carnage; Bonfils, Brise-Barrière et Dampherné, Piquevers; Duchayla, la Couronne; Duparc, le Terrible; La Roche, Mithridate; Puysage, Jean le Blond. »

— Voilà les successeurs des Charette, des Stofflet, des Cathelineau, des Bonchamps, des d'Elbée, des La Rochejaquelein et des Lescure, dit une voix.

Le Breton se retourna vers celui qui venait de parler.

— S'ils se font tuer comme leurs prédécesseurs, dit-il, que leur demanderez-vous? — Allons, bien répondu, dit Morgan, de sorte.... — De sorte que dès que notre général aura votre réponse, reprit le paysan, il reprendra les armes. — Et si notre réponse eût été négative? demanda une voix. — Tant pis pour vous, répondit le paysan; dans tous les cas, l'insurrection était fixée au 20 octobre. — Eh bien, dit le président, le général aura, grâce à nous, de quoi payer son premier mois de solde. Où est votre reçu? — Le voici, dit le paysan, tirant de sa poche un papier sur lequel étaient écrits ces mots :

» Reçu de nos frères du Midi et de l'Est, pour être employée au bien de la cause, la somme de.........

Georges Cadoudal.

« Général en chef de l'armée royaliste de Bretagne. »

La somme, comme on voit, était restée en blanc.

— Savez-vous écrire? demanda le président. — Assez pour remplir les trois ou quatre mots qui manquent. — Eh bien, écrivez : Cent mille francs.

Le Breton écrivit, puis tendant le papier au président :

— Voici le reçu, dit-il, où est l'argent? — Baissez-vous, et ramassez le sac qui est à vos pieds, il contient soixante mille francs.

Puis s'adressant à un des moines :

— Montbard, où sont les quarante autre mille? demanda-t-il,

Le moine interpellé alla ouvrir une armoire, et en tira un sac un peu moins volumineux que celui qu'avait rapporté Morgan, mais qui cependant contenait la somme assez ronde de quarante mille francs.

— Voici qui complète la somme, dit le moine. — Maintenant, mon ami, dit le président, mangez et reposez-vous, demain vous partirez. — On m'attend là-bas, dit le Vendéen, je mangerai et je dormirai sur mon cheval. Adieu, messieurs, le ciel vous garde!

Et il s'avança pour sortir vers la porte par laquelle il était entré.

— Attendez, dit Morgan.

Le messager de Georges s'arrêta.

— Nouvelle pour nouvelle; fit Morgan, dites au général Cadoudal que le général Bonaparte a quitté l'armée d'Egypte, est débarqué avant-hier à Fréjus, et sera dans trois jours à Paris. Ma nouvelle vaut bien les vôtres, qu'en dites-vous? — Impossible! s'écrièrent tous les moines d'une seule voix. — Rien n'est pourtant plus vrai, messieurs; je tiens la chose de notre ami Le Prêtre, qui l'a vu relayer une heure avant moi à Lyon et qui l'a reconnu. — Que vient il faire en France? demandèrent deux ou trois voix. — Ma foi, dit Morgan, nous le saurons bien un jour ou l'autre; il est probable qu'il ne revient pas à Paris pour y garder l'incognito. — Ne perdez pas un instant pour annoncer cette nouvelle à nos frères de l'Ouest, dit le président au paysan vendéen; tout à l'heure je vous retenais, maintenant c'est moi qui vous dit : Allez.

Le paysan salua et sortit; le président attendit que la porte fut refermée.

— Messieurs, dit-il, la nouvelle que vient de nous annoncer frère Morgan est tellement grave, que je proposerai une mesure spéciale. — Laquelle? demandèrent les Compagnons de Jehu d'une seule voix. — C'est que l'un de nous, désigné par le sort, parte pour Paris, et, avec le chiffre convenu, nous tienne au courant de tout ce qui s'y passera. — Adopté, répondirent-ils — En ce cas, reprit le président, écrivons nos treize noms, chacun le sien sur un morceau de papier, mettons-les dans un chapeau, et celui dont le nom sortira partira à l'instant même.

Les jeunes gens, d'un mouvement unanime, s'approchèrent de la table, écrivirent leurs noms sur des carrés de papier qu'ils roulèrent, et les mirent dans un chapeau.

Le plus jeune fut appelé pour être le prête-nom du hasard.

Il tira un des petits rouleaux de papier et le présenta au président, qui le déplia.

— Morgan, dit le président. — Mes instructions? demanda le jeune homme. — Rappelez-vous, répondit le président avec une solennité à laquelle les voûtes de ce cloître prêtaient une suprême grandeur, que vous vous appelez le baron de Sainte-Hermine, que votre père a été

guillotiné sur la place de la Révolution et votre frère tué à l'armée de Condé. Noblesse oblige, voilà vos instructions. — Et pour le reste? demanda le jeune homme. — Pour le reste, dit le président, nous nous en rapportons à votre royalisme et à votre loyauté. — Alors, mes amis, permettez-moi de prendre congé de vous à l'instant même; je voudrais être sur la route de Paris avant le jour, et j'ai une visite indispensable à faire avant mon départ. — Va, dit le président en ouvrant ses bras à Morgan, je t'embrasse au nom de tous les frères. A un autre je dirais : « Sois brave, persévérant, actif; » à toi je dirai : « Sois prudent. »

Le jeune homme reçut l'accolade fraternelle, salua du sourire ses autres amis, échangea une poignée de main avec deux ou trois d'entre eux, s'enveloppa de son manteau, enfonça son chapeau sur sa tête et sortit.

IV

ROMÉO ET JULIETTE.

Dans la prévoyance d'un prochain départ, le cheval de Morgan, après avoir été lavé, bouchonné, séché, avait reçu double ration d'avoine et avait été de nouveau sellé et bridé.

Le jeune homme n'eut donc qu'à le demander et à sauter dessus.

A peine fut-il en selle que la porte s'ouvrit comme par enchantement; le cheval s'élança dehors en hennissant et rapide, ayant oublié sa première course, et prêt à en dévorer une seconde.

A la porte de la Chartreuse, Morgan demeura un instant indécis, pour savoir s'il tournerait à droite ou à gauche; enfin il tourna à droite, suivit un instant le sentier qui conduit de Bourg à Seillon, se jeta une seconde fois à droite, mais à travers plaine, s'enfonça dans un angle de forêt qu'il rencontra sur son chemin, reparut bientôt de l'autre côté du bois, gagna la grande route de Pont-d'Ain, la suivit pendant l'espace d'une demi-lieue à peu près, et ne s'arrêta qu'à un groupe de maisons que l'on appelle aujourd'hui la Maison-des-Gardes.

Une de ces maisons portait pour enseigne un bouquet de houx, ce qui indiquait une de ces haltes campagnardes où les piétons se désaltèrent et reprennent des forces en se reposant un instant, avant de continuer le long et fatigant voyage de la vie.

Ainsi qu'il avait fait à la porte de la Chartreuse, Morgan s'arrêta, tira un pistolet de sa fonte et se servit de sa crosse comme d'un marteau; seulement, comme selon toute probabilité les braves gens qui habitaient l'humble auberge ne conspiraient pas, la réponse à l'appel du voyageur se fit plus longtemps attendre qu'à la Chartreuse.

Enfin on entendit le pas du garçon d'écurie, alourdi par ses sabots, la porte cria, et le bonhomme qui venait de l'ouvrir, voyant un cavalier tenant un pistolet à la main, s'apprêta instinctivement à la refermer.

— C'est moi, Pataut, dit le jeune homme; n'aie pas peur. — Ah! de fait, dit le paysan, c'est vous, monsieur Charles. Ah! je n'ai pas peur non plus; mais vous savez, comme disait M. le curé, du temps qu'il y avait un bon Dieu, les précautions, c'est la mère de la sûreté. — Oui, Pataut, oui, dit le jeune homme en mettant pied à terre et en glissant une pièce d'argent dans la main du garçon d'écurie; mais, sois tranquille, le bon Dieu reviendra, et par contre-coup M. le curé aussi. — Oh! quant à ça, fit le bonhomme, on voit bien qu'il n'y a plus personne là-haut, à la façon dont tout marche; est-ce que ça durera longtemps encore comme ça, monsieur Charles? — Pataut, je te promets de faire de mon mieux pour que tu ne t'impatientes pas trop, parole d'honneur! Je suis aussi pressé que toi; aussi te prierai-je de ne pas te coucher, mon bon Pataut. — Ah! vous savez bien, monsieur, que quand vous venez, c'est assez mon habitude de ne pas me coucher; et quant au cheval... Ah çà! vous en changez donc tous les jours de cheval? l'avant-dernière fois c'était un alezan; la dernière fois c'était un pommelé, et aujourd'hui c'est un noir. — Oui, je suis capricieux de ma nature; quant au cheval, comme tu disais, mon cher Pataut, il n'a besoin de rien, et tu ne t'en occuperas que pour le débrider. Laisse-lui la selle sur le dos; attends, remets donc ce pistolet dans les fontes, et puis garde-moi encore ces deux-là.

Et Morgan détacha ceux qui étaient passés à sa ceinture et les donna au garçon d'écurie.

— Bon! plus que ça d'aboyeurs! — Tu sais, Pataut, on dit que les routes ne sont pas sûres. — Ah! je crois bien qu'elles ne sont pas sûres! nous nageons en plein brigandage, monsieur Charles; est-ce qu'on n'a pas arrêté et dépouillé, pas plus tard que la semaine dernière, la diligence de Genève à Bourg! — Bah! fit Morgan; et qui accuse-t-on de ce vol? — Oh! c'est une farce; imaginez-vous qu'ils disent que c'est les compagnons de *Jésus*. Je n'en ai pas cru un mot, vous pensez bien; qu'est-ce que c'est que les compagnons de *Jésus*, sinon les douze apôtres? — En effet, dit Morgan avec son éternel et joyeux sourire, je n'en vois pas d'autres. — Bon! continua Pataut, accuser les douze apôtres de dévaliser les diligences, il ne manquerait plus que cela! Oh! je vous le dis, monsieur Charles, nous vivons dans un temps où l'on ne respecte plus rien.

Et, tout en secouant la tête en misanthrope dégoûté sinon de la vie, du moins des hommes, Pataut conduisit le cheval à l'écurie.

Quant à Morgan, il regarda pendant quelques secondes Pataut s'enfoncer dans les profondeurs de la cour et dans les ténèbres des écuries, puis tournant la haie qui ceignait le jardin, il descendit vers un grand massif d'arbres dont les hautes cimes se dressaient et se découpaient dans la nuit avec la majesté des choses immobiles, tout en ombrageant une charmante petite campagne qui portait dans les environs le titre pompeux de château des Noires-Fontaines.

Arrivé au mur du château, l'heure sonna au clocher du village de Montagnat. Morgan prêta l'oreille au timbre qui passait en vibrant dans l'atmosphère calme et silencieuse d'une nuit d'automne, et compta jusqu'à onze heures.

Bien des choses, comme on le voit, s'étaient passées en deux heures.

Morgan fit encore quelques pas, examina le mur, paraissant chercher un endroit connu; puis, cet endroit trouvé, introduisit la pointe de sa botte dans la jointure de deux pierres, s'élança comme un homme qui monte à cheval, saisit le chaperon du mur de la main gauche, d'un second élan se trouva à califourchon sur le mur, et, rapide comme l'éclair, se laissa retomber de l'autre côté.

Tout cela s'était fait avec tant de rapidité, d'adresse et de légèreté que si quelqu'un eût passé par hasard en ce moment-là, il eût pu croire qu'il était le jouet d'une vision.

Comme il avait fait d'un côté du mur, Morgan s'arrêta et écouta de l'autre, tandis que son œil sondait, autant que la chose était possible, dans les ténèbres obscurcies par le feuillage des trembles et des peupliers, les profondeurs du petit bois.

Tout était solitaire et silencieux.

Morgan se hasarda à continuer son chemin.

Nous disons se hasarda, parce qu'il y avait, depuis qu'il s'était approché du château des Noires-Fontaines, dans toutes les allures du jeune homme, une timidité et une hésitation si peu habituelles à son caractère, qu'il était évident que cette fois, s'il avait des craintes, ces craintes n'étaient pas pour lui seul.

Il gagna la lisière du bois en prenant les mêmes précautions.

Arrivé sur une pelouse, à l'extrémité de laquelle s'élevait le petit château, il interrogea la façade de la maison.

Une seule fenêtre était éclairée des douze fenêtres qui, sur trois étages, perçaient cette façade.

Elle était au premier étage, à l'angle de la maison.

Un petit balcon, tout couvert de vignes vierges qui, grimpant le long de la muraille, s'enroulaient autour des rinceaux de fer et retombaient en festons, s'avançait au-dessous de cette fenêtre et surplombait le jardin.

Aux deux côtés de la fenêtre, placés sur le balcon même, des arbres à larges feuilles s'élançaient de leurs caisses et formaient au-dessus de la corniche un berceau de verdure.

Une jalousie, montant et descendant à l'aide de cordes, faisait une séparation entre le balcon et la fenêtre, séparation qui disparaissait à volonté.

C'était à travers les interstices de la jalousie que Morgan avait vu la lumière.

Le premier mouvement du jeune homme fut de traverser la pelouse en droite ligne, mais cette fois encore les craintes dont nous avons parlé le retinrent.

Une allée de tilleuls longeait la muraille et conduisait à la maison. Il fit un détour et s'engagea sous la voûte obscure et feuillue.

Puis, arrivé à l'extrémité de l'allée, il traversa, rapide comme un daim effarouché, l'espace libre, et se trouva au pied de la muraille dans l'ombre épaisse projetée par la maison.

Il fit quelques pas à reculons les yeux fixés sur la fenêtre, mais de manière à ne pas sortir de l'ombre.

Puis, arrivé au point calculé par lui, il frappa trois fois dans ses mains.

A cet appel une ombre s'élança du fond de l'appartement et vint, gracieuse, flexible, presque transparente, se coller à la fenêtre.

Morgan renouvela le signal.

Aussitôt la fenêtre s'ouvrit, la jalousie se leva, et une ravissante jeune fille, en peignoir de nuit avec sa chevelure blonde ruisselante sur ses épaules, apparut dans l'encadrement de verdure.

Le jeune homme tendit les bras à celle dont les bras étaient tendus vers lui, et deux noms, ou plutôt deux cris sortis du cœur, se croisèrent allant au-devant l'un de l'autre.

— Charles! — Amélie!

Puis le jeune homme bondit contre la muraille, s'accrocha aux tiges des vignes, aux aspérités de la pierre, aux saillies des corniches, et en une seconde se trouva sur le balcon.

Ce que les deux beaux jeunes gens se dirent alors ne fut plus qu'un murmure d'amour perdu dans un interminable baiser.

Mais, par un doux effort, le jeune homme entraîna d'un bras la jeune fille dans la chambre, tandis que l'autre lâchait les cordons de la jalousie qui retombait bruyante derrière eux.

Derrière la jalousie la fenêtre se referma.

Puis la lumière s'éteignit, et toute la façade du château des Noires-Fontaines se trouva dans l'obscurité.

Cette obscurité durait depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'on entendit le roulement d'une voiture sur le chemin qui conduisait de la grande route de Pont-d'Ain à l'entrée du château.

Puis le bruit cessa; il était évident que la voiture venait de s'arrêter devant la grille.

V

LA FAMILLE DE ROLAND.

Cette voiture qui s'arrêtait était celle qui ramenait à sa famille Roland accompagné de sir John.

On était si loin de l'attendre que, nous l'avons dit, toutes les lumières de la maison étaient éteintes, toutes les fenêtres dans l'obscurité, même celle d'Amélie.

Le postillon, depuis cinq cents pas, faisait bien claquer son fouet à outrance, mais le bruit était insuffisant pour réveiller des provinciaux dans leur premier sommeil.

La voiture une fois arrêtée, Roland ouvrit la portière, sauta à terre sans toucher le marchepied, et se pendit à la sonnette.

Cela dura cinq minutes, pendant lesquelles, après chaque sonnerie, Roland se retournait vers la voiture en disant :

— Ne vous impatientez pas, sir John.

Enfin, une fenêtre s'ouvrit et une voix enfantine, mais ferme, cria :

— Qui sonne donc ainsi? — Ah! c'est toi, petit Edouard, dit Roland, ouvre vite.

L'enfant se rejeta en arrière avec un cri joyeux et disparut. Mais en même temps on entendit sa voix qui criait dans les corridors :

— Mère! réveille-toi, c'est Roland; sœur! réveille-toi, c'est le grand frère.

Puis, avec sa chemise seulement et ses petites pantoufles, il se précipita par les degrés en criant :

— Ne t'impatiente pas, Roland, me voilà! me voilà!

Un instant après on entendit la clef qui grinçait dans la serrure, les verrous qui glissaient dans les tenons, puis une forme blanche apparut sur le perron et vola plutôt qu'elle ne courut vers la grille, qui, au bout d'un instant, grinça à son tour sur ses gonds et s'ouvrit.

L'enfant sauta au cou de Roland et y resta pendu.

— Ah! frère! ah! frère! criait-il en embrassant le jeune homme et en riant et pleurant tout à la fois; ah! grand frère Roland, que mère va être contente, et Amélie donc? Tout le monde se porte bien, c'est moi le plus malade; ah! excepté Michel, tu sais, le jardinier, qui s'est donné une entorse. Pourquoi donc n'es tu pas en militaire? ah! que tu es laid en bourgeois; tu viens d'Egypte, m'as-tu rapporté des pistolets montés en argent, et un beau sabre recourbé? Non! ah bien! tu n'es pas gentil et je ne veux plus t'embrasser; mais non, non, va, n'aie pas peur, je t'aime toujours.

Et l'enfant couvrait le grand frère de baisers, comme il l'écrasait de questions.

L'Anglais, resté dans la voiture, regardait, la tête inclinée, à la portière et souriait.

Au milieu de ces tendresses fraternelles une voix de femme éclata. Une voix de mère

— Où est-il, mon Roland, mon fils bien-aimé? demandait madame de Montrevel d'une voix empreinte d'une émotion joyeuse si violente, qu'elle allait presque jusqu'à la douleur; où est-il? Est-ce bien vrai qu'il soit revenu? est-ce bien vrai qu'il ne soit pas prisonnier? qu'il ne soit pas mort? est-ce bien vrai qu'il vive?

L'enfant, à cette voix, glissa comme un serpent dans les bras de son frère, tomba debout sur le gazon, et, comme enlevé par ressorts, bondit vers sa mère.

— Par ici, mère, par ici! dit-il en entraînant sa mère à moitié vêtue vers Roland.

A la vue de sa mère, Roland n'y put tenir; il sentit se fondre cette espèce de glaçon qui semblait pétrifié dans sa poitrine, son cœur battit comme celui d'un autre.

— Ah! s'écria-t-il, j'étais véritablement ingrat envers Dieu quand la vie me garde encore de semblables joies.

Et il se jeta tout sanglotant au cou de madame de Montrevel sans se souvenir de sir John qui, lui aussi, sentait se fondre son flegme anglican, essuyant silencieusement les larmes qui coulaient sur ses joues, et qui venaient mouiller son sourire.

L'enfant, la mère et Roland formaient un groupe adorable de tendresse et d'émotion.

Tout à coup le petit Edouard, comme une feuille que le vent emporte, se détacha du groupe en criant :

— Et sœur Amélie, où est-elle donc?

Puis il s'élança vers la maison, en répétant :

— Sœur Amélie! réveille-toi, lève-toi, accours!

Et l'on entendit les coups de pied et les coups de poing de l'enfant qui retentissaient contre une porte. Il se fit un grand silence.

Puis presque aussitôt on entendit le petit Edouard qui criait :

— Au secours, mère! au secours, frère Roland! sœur Amélie se trouve mal.

Madame de Montrevel et son fils s'élancèrent dans la maison; sir John qui, en touriste consommé qu'il était, avait dans une trousse des lancettes et dans sa poche un flacon de sels, descendit de voiture, et, obéissant à un premier mouvement, s'avança jusqu'au perron.

Là, il s'arrêta, réfléchissant qu'il n'était point présenté, formalité toute-puissante pour un Anglais.

Mais d'ailleurs, en ce moment, celle au-devant de laquelle il allait venait au-devant de lui.

Au bruit que son frère faisait à sa porte, Amélie avait enfin paru sur le palier, mais sans doute la commotion qui l'avait frappée en apprenant le retour de Roland était trop forte, et, après avoir descendu quelques degrés d'un pas presque automatique et en faisant un violent effort sur elle-même, elle avait poussé un soupir; et, comme une fleur qui plie, comme une branche qui s'affaisse, comme une écharpe qui flotte, elle était tombée ou plutôt s'était couchée sur l'escalier.

C'était alors que l'enfant avait crié.

Mais au cri de l'enfant Amélie avait retrouvé, sinon la force, du moins la volonté; elle s'était redressée, et en balbutiant :

— Tais-toi, Edouard, tais-toi; au nom du ciel! me voilà, elle s'était cramponnée d'une main à la rampe, et, appuyée de l'autre sur l'enfant, elle avait continué de descendre les degrés.

A la dernière marche elle avait rencontré sa mère et son frère; alors d'un mouvement violent, presque désespéré, elle avait jeté ses deux bras au cou de Roland en criant :

— Mon frère! mon frère!

Puis Roland avait senti que la jeune fille pesait plus lourdement à son épaule, et en disant :

— Elle se trouve mal, de l'air! de l'air! il l'avait entraînée vers le perron.

C'était ce nouveau groupe, si différent du premier, que sir John avait sous les yeux.

Au contact de l'air, Amélie respira et redressa la tête.

En ce moment la lune, dans toute sa splendeur, se débarrassait d'un nuage qui la voilait, et éclairait le visage d'Amélie aussi pâle qu'elle.

Sir John poussa un cri d'admiration; il n'avait jamais vu statue de marbre si parfaite que ce marbre vivant qu'il avait sous les yeux.

Il faut dire qu'Amélie était merveilleusement belle, vue ainsi.

Vêtue d'un long peignoir de batiste qui dessinait les formes d'un corps moulé sur celui de la Polymnie antique, sa tête pâle, légèrement inclinée sur l'épaule de son frère, ses longs cheveux d'un blond d'or tombant sur des épaules de neige, son bras jeté au cou de sa mère, et qui laissait pendre sur le châle rouge dont madame de Montrevel était enveloppée une main d'albâtre rosé : tel était la sœur de Roland apparaissant aux regards de sir John.

Il ne put retenir un cri d'admiration.

A ce cri, Roland se souvint qu'il était là, et madame de Montrevel s'aperçut de sa présence.

Quant à l'enfant, étonné de voir cet étranger chez sa mère, il descendit rapidement le perron, et, restant seul sur la troisième marche, non pas qu'il craignait d'aller plus loin, mais pour rester à la hauteur de celui qu'il interpellait :

— Qui êtes-vous, monsieur? demanda-t-il à sir John, et que faites-vous ici? — Mon petit Edouard, dit sir John, je suis un ami de votre frère, et je viens vous apporter les pistolets montés en argent et le damas qu'il vous a promis. — Où sont-ils? demanda l'enfant. — Ah! dit sir John, ils sont en Angleterre et il faut le temps de les faire venir; mais voilà votre grand frère qui répondra de moi, et qui vous dira que je suis un homme de parole. — Oui, Edouard, oui, dit Roland; si milord te les promet, tu les auras.

Puis s'adressant à madame de Montrevel et à sa sœur,

— Excusez-moi, ma mère; excusez-moi, Amélie, dit-il, ou plutôt excusez-vous vous-mêmes comme vous pourrez près de milord, vous venez de faire de moi un abominable ingrat.

Puis allant à sir John et lui présentant la main :

— Ma mère, continua Roland, milord a trouvé moyen, le premier jour qu'il m'a vu, la première fois qu'il m'a rencontré, de me rendre un éminent service; je sais que vous n'oubliez pas ces choses-là, j'espère donc que vous voudrez bien vous souvenir que sir John est un de vos meilleurs amis, et il va vous en donner une preuve en répétant avec moi qu'il consent à s'ennuyer quinze jours ou trois semaines avec nous. — Madame, dit sir John, permettez-moi, au contraire, de ne point répéter les paroles de mon ami Roland : ce ne serait point quinze jours, ce ne serait point trois semaines que je voudrais passer au milieu de votre famille, ce serait une vie tout entière.

Madame de Montrevel descendit le perron, et tendit à sir John une main que celui-ci baisa avec une galanterie toute française.

— Milord, dit-elle, cette maison est la vôtre; le jour où vous y êtes entré a été un jour de joie, le jour où vous la quitterez sera un jour de regret et de tristesse.

Sir John se tourna vers Amélie qui, confuse de paraître ainsi défaite devant un étranger, ramenait autour de son cou les plis de son peignoir.

— Je vous parle en mon nom et au nom de ma fille, trop émue encore du retour inattendu de son frère pour vous accueillir elle-même comme elle le fera dans un instant, continua madame de Montrevel en venant au secours d'Amélie. — Ma sœur, dit Roland, permettra à mon ami sir John de lui baiser la main, et il acceptera, j'en suis sûr, cette façon de lui souhaiter la bienvenue.

Amélie balbutia quelques mots, souleva lentement le bras, et tendit sa main à sir John avec un sourire presque douloureux.

L'Anglais prit la main d'Amélie; mais, sentant que cette main était glacée et frissonnante, au lieu de la porter à ses lèvres,

— Roland, dit-il, votre sœur est sérieusement indisposée, ne nous occupons ce soir que de sa santé; je suis un peu médecin, et si elle veut bien convertir la faveur qu'elle daignait m'accorder en celle de permettre que je lui tâte le pouls, je lui en aurai une égale reconnaissance.

Mais, comme si elle craignait que l'on devinât la cause de son mal, Amélie retira vivement sa main, en disant:

— Mais non, milord se trompe, la joie ne rend pas malade, et la joie seule de revoir mon frère a causé cette indisposition d'un instant qui a déjà disparu.

Puis, se tournant vers madame de Montrevel:

— Ma mère, dit-elle avec un accent rapide, presque fiévreux, nous oublions que ces messieurs arrivent d'un long voyage; que depuis Lyon ils n'ont probablement rien pris, et que, si Roland a toujours ce bon appétit que nous lui connaissons, il ne m'en voudra pas de vous laisser faire à lui et à milord les honneurs de la maison, en songeant que je m'occupe des détails peu poétiques, mais très-appréciés par lui, du ménage.

Et laissant en effet sa mère faire les honneurs de la maison, Amélie rentra pour réveiller les femmes de chambre et le domestique, laissant dans l'esprit de sir John cette espèce de souvenir féerique que laisserait, dans celui d'un touriste descendant les bords du Rhin, l'apparition de la Lorelay debout sur son rocher sa lyre à la main, et laissant flotter au vent de la nuit l'or fluide de ses cheveux!

Pendant ce temps Morgan remontait à cheval, reprenant au grand galop le chemin de la Chartreuse, s'arrêtant devant la porte, tirant un carnet de sa poche et écrivant sur une feuille de ce carnet quelques lignes au crayon qu'il roulait et faisait passer d'un côté à l'autre de la serrure, sans prendre le temps de descendre de son cheval.

Puis, piquant des deux et se courbant sur la crinière du noble animal, il disparaissait dans la forêt rapide et mystérieux comme Faust se rendant à la montagne du Sabbat.

Les trois lignes qu'il avait écrites étaient celles-ci:

Louis de Montrevel, aide de camp du général Bonaparte, est arrivé cette nuit au château des Noires-Fontaines.

Garde à vous, compagnons de Jehu!

Mais, tout en prévenant ses amis de se garder de Louis de Montrevel, Morgan avait tracé une croix au-dessus de son nom, ce qui voulait dire que quelque chose qui arrivât, le jeune officier devait leur être sacré.

Chaque compagnon de Jehu pouvait sauvegarder un ami sans avoir besoin de rendre compte des motifs qui le faisaient agir ainsi.

VI

CHATEAU DES NOIRES-FONTAINES.

Morgan usait de son privilége: il sauvegardait le frère d'amitié.

Le château des Noires-Fontaines, où nous venons de conduire deux des principaux personnages de cette histoire, était situé dans une des plus charmantes situations de la vallée où s'élève la ville de Bourg.

Son parc, de cinq à six arpents, planté d'arbres centenaires, était fermé de trois côtés par des murailles de grès, ouvertes sur le devant de toute la largeur d'une belle grille de fer travaillée au marteau, et façonnée du temps et à la manière de Louis XV, et du quatrième côté par la petite rivière de la Reyssousse, charmant ruisseau qui prend sa source à Journaud, c'est-à dire au bas des premières rampes jurassiques, et qui, coulant du midi au nord d'un cours presque insensible, va se jeter dans la Saône au pont de Fleurville, en face de Pont-de-Vaux, patrie de Joubert, lequel, un mois avant l'époque où nous sommes arrivés, venait d'être tué à la fatale bataille de Novi.

Au delà de la Reyssousse et sur ses rives s'étendaient à droite et à gauche du château des Noires-Fontaines les villages de Montagnat et de Saint-Just, dominés par celui de Ceyseriat.

Derrière ce dernier bourg se dessinent les gracieuses silhouettes des collines du Jura, au-dessus de la crête desquelles on distingue la cime bleuâtre des montagnes du Bugey, qui semblent se hausser pour regarder curieusement par-dessus l'épaule de leurs sœurs cadettes ce qui se passe dans la vallée de l'Ain.

Ce fut en face de ce ravissant paysage que se réveilla sir John.

Pour la première fois de sa vie peut-être, le morose et taciturne Anglais souriait à la nature: il lui semblait être dans une de ces belles vallées de la Thessalie célébrées par Virgile, ou près de ces douces rives du Lignon chantées par d'Urfé, dont la maison natale, quoi qu'en disent les biographes, tombait en ruine à trois quarts de lieue du château des Noires-Fontaines.

Il fut tiré de sa contemplation par trois coups légèrement frappés à sa porte; c'était son hôte Roland qui venait s'informer de quelle façon il avait passé la nuit.

Il le trouva radieux comme le soleil qui se jouait sur les feuilles déjà jaunies des marronniers et des tilleuls.

— Oh! oh! sir John, dit-il, permettez-moi de vous féliciter: je m'attendais à voir un homme triste comme ces pauvres chartreux aux longues robes blanches qui m'effrayaient tant dans ma jeunesse, quoiqu'à vrai dire je n'aie jamais été facile à la peur; et pas du tout, je vous trouve, au milieu de notre triste mois d'octobre, souriant comme une matinée de mai. — Mon cher Roland, répondit sir John, je suis presque orphelin: j'ai perdu ma mère le jour de ma naissance, mon père à douze ans; à l'âge où l'on met les enfants au collége, j'étais maître d'une fortune de plus d'un million de rente; mais j'étais seul en ce monde, sans personne que j'aimasse, sans personne qui m'aimât; les douces joies de la famille me sont donc complétement inconnues. De douze à dix-huit ans, j'ai étudié à l'université de Cambridge; mon caractère taciturne, un peu hautain peut-être, m'isolait au milieu de mes jeunes compagnons. A dix-huit ans, je voyageai. Voyageur armé qui parcourez le monde à l'ombre de votre drapeau, c'est-à dire à l'ombre de la patrie; qui avez tous les jours les émotions de la lutte et les orgueils de la gloire, vous ne vous doutez point quelle chose lamentable c'est que de traverser les villes, les provinces, les États, les royaumes, pour visiter tout simplement une église ici, un château là; de quitter le lit à quatre heures du matin à la voix du guide impitoyable, pour voir le soleil se lever du haut du Righi ou de l'Etna; de passer, comme un fantôme déjà mort, au milieu de ces ombres vivantes que l'on appelle les hommes; de ne savoir où s'arrêter; de n'avoir pas une terre où prendre racine, pas un bras où s'appuyer, pas un cœur où verser son cœur! Eh bien, hier soir, mon cher Roland, tout à coup, en un instant, en une seconde, ce vide de ma vie a été comblé; j'ai vécu en vous; les joies que je cherche, je vous les ai vu éprouver; cette famille que j'ignore, je l'ai vue s'épanouir florissante autour de vous; en regardant votre mère, je me suis dit: Ma mère était ainsi, j'en suis certain. En regardant votre sœur, je me suis dit: Si j'avais eu une sœur, je ne l'aurais pas voulue autrement. En embrassant votre frère, je me suis dit que je pourrais, à la rigueur, avoir un enfant de cet âge-là, et laisser ainsi quelque chose après moi dans ce monde; tandis qu'avec le caractère dont je me connais, je mourrai comme j'aurai vécu, triste, maussade aux autres et importun à moi-même. Ah! vous êtes heureux, Roland! vous avez la famille, vous avez la gloire, vous avez la jeunesse, vous avez, ce qui ne gâte rien même chez un homme, vous avez la beauté. Aucune joie ne vous manque, aucun bonheur ne vous fait défaut; je vous le répète, Roland, vous êtes un homme heureux, bien heureux! — Bon! dit Roland, et vous oubliez mon anévrisme, milord!

Sir John regarda le jeune homme d'un air d'incrédulité. En effet, Roland paraissait jouir d'une santé formidable.

— Votre anévrisme contre mon million de rente, Roland, dit avec un sentiment de profonde tristesse lord Tanlay, pourvu qu'avec votre anévrisme vous me donniez cette mère qui pleure de joie en vous revoyant, cette sœur qui se trouve mal de bonheur à votre retour, cet enfant qui se pend à votre cou comme un jeune et beau fruit à un arbre jeune et beau; pourvu qu'avec tout cela encore vous me donniez ce château aux frais ombrages, cette rivière aux rives gazonneuses et fleuries, ces lointains bleuâtres, où blanchissent, comme des troupes de cygnes, de jolis villages avec leurs clochers bourdonnants; votre anévrisme, Roland, la mort dans trois ans, dans deux ans, dans un an, dans six mois; mais six mois de votre vie si pleine, si agitée, si douce, si accidentée, si glorieuse! et je me regarderai comme un homme heureux.

Roland éclata de rire, de ce rire nerveux qui lui était particulier.

— Ah! dit-il, que voilà bien le touriste, le voyageur superficiel, le Juif errant de la civilisation, qui, ne s'arrêtant nulle part, ne peut rien apprécier, rien approfondir, juge chaque chose par la sensation qu'elle lui apporte, et dit, sans ouvrir la porte de ces cabanes où sont renfermés ces fous qu'on appelle des hommes: Derrière cette muraille on est heureux! Eh bien, mon cher, vous voyez bien cette charmante rivière, n'est-ce pas? ces beaux gazons fleuris, ces jolis villages? c'est l'image de la paix, de l'innocence, de la fraternité; c'est le siècle de Saturne; c'est l'âge d'or; c'est l'Eden; c'est le paradis. Eh bien, tout cela est peuplé de gens qui s'égorgent les uns les autres; les jungles de Calcutta, les roseaux du Bengale ne sont

pas peuplés de tigres plus féroces et de panthères plus cruelles que ces jolis villages, que ces frais gazons, que les bords de cette charmante rivière. Après avoir fait des fêtes funéraires au bon, au grand, à l'immortel Marat, qu'on a fini, Dieu merci! par jeter à la voierie comme une charogne qu'il était, et même qu'il avait toujours été; après avoir fait des fêtes funéraires dans lesquelles chacun apportait une urne et y versait toutes les larmes de son corps, voilà que nos bons Bressans, nos doux Bressans, nos engraisseurs de poulardes, se sont avisés que les républicains étaient tous des assassins, et qu'ils les ont assassinés par charretées, pour les corriger de ce vilain défaut qu'a l'homme sauvage ou civilisé de tuer son semblable. Vous doutez? Oh! mon cher, sur la route de Lons-le-Saunier, si vous êtes curieux, on vous montrera la place où, ne voilà pas plus de six mois, il s'est organisé une tuerie qui ferait lever le cœur aux plus féroces sabreurs de nos champs de bataille. Imaginez-vous une charrette chargée de prisonniers que l'on conduisait à Lons-le-Saunier, une charrette à ridelles, une de ces immenses charrettes sur lesquelles on conduit les veaux à la boucherie; dans cette charrette, une trentaine d'hommes, dont tout le crime était une folle exaltation de pensées et de paroles menaçantes, tout cela lié, garrotté, la tête pendante et bosselée par les cahots, la poitrine haletante de soif, de désespoir et de terreur; des malheureux qui n'ont pas même, comme au temps de Néron et de Commode, la lutte du cirque, la discussion à main armée de la mort; que le massacre surprend impuissants et immobiles; qu'on égorge dans leurs liens et qu'on frappe non-seulement pendant leur vie, mais jusqu'au fond de la mort, sur le corps desquels, quand dans ces corps le cœur a cessé de battre, sur le corps desquels l'assommoir retentit sourd et mat, pilant les chairs, broyant les os; et des femmes regardant ce massacre paisibles et joyeuses, soulevant au-dessus de leurs têtes leurs enfants battant des mains; des vieillards, qui n'auraient plus dû penser qu'à faire une mort chrétienne, et qui contribuaient, par leurs cris et leurs excitations, à faire à ces malheureux une mort désespérée; et au milieu de ces vieillards un petit septuagénaire, bien coquet, bien poudré, chiquenaudant son jabot de dentelle pour le moindre grain de poussière, prenant son tabac d'Espagne dans une tabatière d'or avec un chiffre en diamants, mangeant ses pastilles à l'ambre dans une bonbonnière de Sèvres qui lui a été donnée par madame Dubarry, bonbonnière ornée du portrait de la donatrice; ce septuagénaire, voyez le tableau, mon cher, piétinant avec ses escarpins sur ces corps qui ne faisaient plus qu'un matelas de chair humaine, et fatiguant son bras, appauvri par l'âge, à frapper avec un jonc à pomme de vermeil ceux de ces cadavres qui ne lui paraissaient pas suffisamment morts, convenablement passés au pilon. Pouah! mon cher. J'ai vu Montébello, j'ai vu Arcole, j'ai vu Rivoli, j'ai vu les Pyramides; je croyais ne pouvoir rien voir de plus terrible. Eh bien, le simple récit de ma mère, hier, quand vous avez été rentré dans votre chambre, m'a fait dresser les cheveux! Ma foi! voilà qui explique les spasmes de ma pauvre sœur aussi clairement que mon anévrisme explique les miens.

Sir John regardait et écoutait Roland avec cet étonnement curieux que lui causaient toujours les sorties misanthropiques de son jeune ami; en effet, Roland semblait embusqué au coin de la conversation pour tomber sur le genre humain à la moindre occasion qui s'en présenterait. Il s'aperçut du sentiment qu'il venait de faire pénétrer dans l'esprit de sir John et changea complétement de ton, substituant la raillerie amère à l'emportement philanthropique.

— Il est vrai, dit-il, qu'à part cet excellent aristocrate qui achevait ce que les massacreurs avaient commencé, et qui retrempait dans le sang ses talons rouges déteints, les gens qui font de ces sortes d'exécutions sont des gens de bas étage, des bourgeois et des manants, comme disaient nos aïeux en parlant de ceux qui les nourrissaient; les nobles s'y prennent plus élégamment. Vous avez vu, au reste, ce qui s'est passé à Avignon : on vous le raconterait, n'est ce pas? que vous ne le croiriez pas. Ces messieurs les détrousseurs de diligences se piquent de délicatesse infinie; ils ont deux faces sans compter leur masque : ce sont tantôt des Cartouches et des Mandrins; tantôt des Amadis et des Galaors. On raconte des histoires fabuleuses de ces héros de grands chemins. Ma mère me disait hier qu'il y avait un nommé Laurent vous comprenez bien, mon cher, que Laurent est un nom de guerre qui sert à cacher le nom véritable, comme le masque cache le visage; il y avait un nommé Laurent qui réunissait tout s les qualités d'un héros de roman, tous les accomplissements, comme vous dites, vous autres Anglais qui, sous le prétexte que vous avez été Normands autrefois, vous permettez de temps en temps d'enrichir notre langue d'une expression pittoresque, d'un mot dont la gueuse demandait l'aumône à nos savants, qui se gardaient bien de la lui faire. Le susdit Laurent était donc beau jusqu'à l'idéalité; il faisait partie d'une bande de soixante-douze compagnons de Jehu, que l'on vient de juger à Yssengeaux; soixante dix furent acquittés, lui et un de ses compagnons furent seuls condamnés à mort; on renvoya les *innocents*, séance tenante, de l'accusation, et l'on garda Laurent et son compagnon pour la guillotine. Mais bah! maître Laurent avait une trop jolie tête pour que cette tête tombât sous l'ignoble fer d'un exécuteur : les juges qui l'avaient jugé, les curieux qui s'attendaient à le voir exécuter, avaient oublié cette *recommandation corporelle de la beauté*, comme dit Montaigne; il y avait une femme chez le geôlier d'Yssengeaux, sa fille, sa sœur, sa nièce; l'histoire, car c'est une histoire que je vous raconte et non un roman, l'histoire n'est pas fixée là-dessus; tant il y a que la femme, quelle qu'elle fût, devint amoureuse du beau condamné; si bien que deux heures avant l'exécution, au moment où maître Laurent croyait voir entrer l'exécuteur, et dormait ou faisait semblant de dormir, comme il se pratique toujours en pareil cas, il vit entrer l'ange sauveur. Vous dire comment les mesures étaient prises, je n'en sais rien : les deux amants ne sont point entrés dans les détails, et pour cause; mais la vérité est, et je vous rappelle toujours, sir John, que c'est la vérité et non une fable, la vérité est que Laurent se trouva libre avec le regret de ne pouvoir sauver son camarade qui était dans un autre cachot. Gensonné, en pareille circonstance, refusa de fuir et voulut mourir avec ses compagnons les Girondins; mais Gensonné n'avait pas la tête d'Antinoüs sur le corps d'Apollon : plus la tête est belle, vous comprenez, plus on y tient; il accepta l'offre qui lui était faite et s'enfuit; un cheval l'attendait au prochain village; la jeune fille, qui eût pu retarder ou embarrasser sa fuite, devait l'y rejoindre au point du jour. Le jour parut, mais n'amena point l'ange sauveur. Il paraît que notre chevalier tenait plus à sa maîtresse qu'à son compagnon : il avait fui sans son compagnon, il ne voulut pas fuir sans sa maîtresse. Il était six heures du matin, l'heure juste de l'exécution, l'impatience le gagnait. Il avait, depuis quatre heures, tourné trois fois la tête de son cheval vers la ville et chaque fois s'en était approché davantage; une idée, à cette troisième fois, lui passe par l'esprit : c'est que sa maîtresse est prise et va payer pour lui; il était venu jusqu'aux premières maisons, il pique son cheval, rentre dans la ville, traverse, à visage découvert et au milieu de gens qui le nomment par son nom, tout étonnés de le voir libre et à cheval, quand ils s'attendaient à le voir garrotté et en charrette, traverse la place de l'exécution où le bourreau vient d'apprendre qu'un de ses patients a disparu, aperçoit sa libératrice qui fendait à grand'peine la foule, non pas pour voir l'exécution, elle, mais pour aller le rejoindre; à sa vue, il enlève son cheval, bondit vers elle, renverse trois ou quatre badauds en les heurtant du poitrail de son Bayard, parvient jusqu'à elle, la jette sur l'arçon de sa selle, pousse un cri de joie et disparaît en brandissant son chapeau comme M. de Condé à la bataille de Lens; et le peuple d'applaudir, et les femmes de trouver l'action héroïque et de devenir amoureuses du héros.

Roland s'arrêta, et voyant que sir John gardait le silence, il l'interrogea du regard.

— Allez toujours, répondit l'Anglais, je vous écoute, et comme je suis sûr que vous ne me dites tout cela que pour arriver à un point qui vous reste à dire, j'attends. — Eh bien, reprit en riant Roland, vous avez raison, très-cher, et vous me connaissez, ma parole, comme si nous étions amis de collége. Eh bien, savez-vous l'idée qui m'a toute la nuit trotté dans l'esprit? c'est de voir de près ce que c'est que ces messieurs de Jehu. — Ah! oui, je comprends, vous n'avez pas pu vous faire tuer par M. de Barjols, vous allez essayer de vous faire tuer par M. Morgan. — Ou un autre, mon cher sir John, répondit tranquillement le jeune officier, car je vous déclare que je n'ai rien particulièrement contre M Morgan, au contraire, quoique ma première pensée, quand il est entré dans la salle et a fait son petit *speech*, n'est-ce pas un *speech* que vous appelez cela?

Sir John fit de la tête un signe affirmatif.

— Bien que ma première pensée, dit-il, ait été de lui sauter au cou et de l'étrangler d'une main, tandis que je lui eusse arraché son masque de l'autre. — Maintenant que je vous connais, mon cher Roland, je me demande en effet comment vous n'avez pas mis un si beau projet à exécution. — Ce n'est pas ma faute, je vous le jure, j'étais parti, mon compagnon m'a retenu. — Il y a donc des gens qui vous retiennent? — Pas beaucoup, mais celui-là. — De sorte que vous en êtes aux regrets? — Non pas en vérité; ce brave détrousseur de diligences a fait sa petite affaire avec une crânerie qui m'a plu : j'aime instinctivement les gens braves; si je n'avais pas tué M. de Barjols, j'aurais voulu être son ami. Il est vrai que je ne pouvais savoir combien il était brave qu'en le tuant. Mais parlons d'autre chose : c'est un de mes mauvais souvenirs que ce duel. Pourquoi étais-je donc monté? A coup sûr, ce n'était point pour vous parler des compagnons de Jehu, ni des exploits de M Laurent... Ah! c'était pour m'entendre avec vous sur ce que vous comptez faire ici. Je me mettrai en quatre pour vous amuser, mon cher hôte; mais j'ai deux chances contre moi, mon pays qui n'est guère amusant, votre nation qui n'est guère amusable. — Je vous ai déjà dit, Roland, répliqua lord Tanlay en tendant la main au jeune homme, que je tenais le château des Noires-Fontaines pour un paradis — D'accord. Mais cependant, dans la crainte que vous ne trouviez bientôt votre paradis monotone, je ferai de mon mieux pour vous distraire. Aimez-vous l'archéologie, Westminster, Cantorbery? Nous avons l'église de Bourg, une merveille, de la dentelle sculptée par maître Colomban; il y a une légende là-dessus, je vous la dirai un soir que vous aurez le sommeil difficile. Vous verrez les tombeaux de Marguerite de Bourbon, de Philippe le Bel et de Marguerite d'Autriche; nous vous poserons le grand problème de sa devise: «Fortune, infortune, fort' une,»

que j'ai la prétention d'avoir résolu par cette version latinisée : *Fortuna, infortuna forti una.* Aimez-vous la pêche, mon cher hôte? vous avez la Reyssouse au bout de votre pied, à l'extrémité de votre main une collection de lignes et d'hameçons appartenant à Edouard, une collection de filets appartenant à Michel. Quant aux poissons, vous savez que c'est la dernière chose dont on s'occupe. Aimez-vous la chasse? nous avons la forêt de Seillon à cent pas de nous; pas la chasse à courre, par exemple, il faut y renoncer, mais la chasse à tir. Il paraît que les bois de mes anciens croquemitaines les chartreux foisonnent de sangliers, de chevreuils, de lièvres et de renards. Personne n'y chasse, par la raison que c'est au gouvernement, et que le gouvernement dans ce moment-ci, c'est personne. En ma qualité d'aide de camp du général Bonaparte, je remplirai la lacune, et nous verrons si quelqu'un ose trouver mauvais qu'après avoir chassé les Autrichiens sur l'Adige et les Mameloukss sur le Nil, je chasse les sangliers, les daims, les chevreuils, les renards et les lièvres sur la Reyssouse. Un jour d'archéologie, un jour de pêche et un jour de chasse. Voilà déjà trois jours; vous voyez, mon cher hôte, nous n'avons plus à avoir d'inquiétude que pour quinze ou seize. — Mon cher Roland, dit sir John avec une profonde tristesse et sans répondre à la verbeuse improvisation du jeune officier, ne me direz-vous jamais quelle fièvre vous brûle, quel chagrin vous mine? — Ah! par exemple, fit Roland avec un éclat de rire strident et douloureux, je n'ai jamais été si gai que ce matin, c'est vous qui avez le spleen, milord, et qui voyez tout en noir. — Un jour je serai réellement votre ami, répondit sérieusement sir John; ce jour-là je porterai une part de vos peines. — Et la moitié de mon anévrisme... Avez-vous faim, milord? — Pourquoi me faites-vous cette question? — C'est que j'entends dans l'escalier le pas d'Edouard, qui vient nous dire que le déjeuner est servi.

En effet, Roland n'avait pas prononcé le dernier mot, que la porte s'ouvrait et que l'enfant disait :

— Grand frère Roland, mère et sœur Amélie attendent pour déjeuner milord et toi.

Puis s'attachant à la main droite de l'Anglais, il lui regarda attentivement la première phalange du pouce, de l'index et de l'annulaire.

— Que regardez-vous, mon jeune ami? demanda sir John. — Je regarde si vous avez de l'encre aux doigts. — Et si j'avais de l'encre aux doigts, que voudrait dire cette encre? — Que vous auriez écrit en Angleterre. Vous auriez demandé mes pistolets et mon sabre. — Non, je n'ai pas écrit, dit sir John, mais j'écrirai aujourd'hui. — Tu entends, grand frère Roland, j'aurai dans quinze jours mes pistolets et mon sabre!

Et l'enfant, tout joyeux, présenta ses joues roses et fermes au baiser de sir John, qui l'embrassa aussi tendrement que l'eût fait un père.

Puis tous trois descendirent dans la salle à manger, où les attendaient Amélie et madame de Montrevel.

VII

LES PLAISIRS DE LA PROVINCE.

Le même jour, Roland mit une partie du projet arrêté à exécution : il emmena sir John voir l'église de Bourg.

Ceux qui ont vu la charmante petite chapelle de Bourg savent que c'est une des cent merveilles de la Renaissance.

Ceux qui ne l'ont pas vue l'ont entendu dire.

Roland, qui comptait faire à sir John les honneurs de son bijou historique et qui ne l'avait pas vu depuis sept ou huit ans, fut fort désappointé quand, en arrivant devant la façade, il trouva les niches des saints vides et les figurines du portail décapitées.

Il demanda le sacristain; on lui rit au nez.

Il n'y avait plus de sacristain.

Il s'informa à qui il devait s'adresser pour avoir les clefs.

On lui répondit que c'était au capitaine de la gendarmerie.

Le capitaine de la gendarmerie n'était pas loin; le cloître attenant à l'église avait été converti en caserne.

Roland monta à la chambre du capitaine, se fit connaître pour aide de camp de Bonaparte. Le capitaine, avec l'obéissance passive d'un inférieur pour son supérieur, lui remit les clefs et le suivit par derrière.

Sir John attendait devant le porche, admirant, malgré les mutilations qu'ils avaient subies, les admirables détails de la façade.

Roland ouvrit la porte et recula d'étonnement : l'église était littéralement bourrée de foin, comme un canon chargé jusqu'à la gueule.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il au capitaine de gendarmerie. — Mon officier, c'est une précaution de la municipalité. — Comment, une précaution de la municipalité? — Oui. — Dans quel but? — Celui de sauvegarder l'église. On allait la démolir; mais le maire a décrété qu'en expiation du culte d'erreur auquel elle avait servi, elle serait convertie en magasin à fourrages.

Roland éclata de rire, et se retournant vers sir John :

— Mon cher lord, dit-il, l'église était curieuse à voir, mais je crois que ce que monsieur nous raconte là est non moins curieux. Vous trouverez toujours, soit à Strasbourg, soit à Cologne, soit à Milan, une église ou un dôme qui vaudront la chapelle de Bourg, mais vous ne trouverez pas toujours des administrateurs assez bêtes pour vouloir démolir un chef-d'œuvre, et un maire assez spirituel pour en faire une église à fourrages. Mille remercîments, capitaine, voilà vos clefs. — Comme je le disais à Avignon, la première fois que j'eus l'honneur de vous voir, mon cher Roland, répliqua sir John, c'est un peuple bien amusant que le peuple français. — Cette fois milord, vous êtes trop poli, répondit Roland, c'est bien idiot qu'il faut dire; écoutez. je comprends les cataclysmes politiques qui ont bouleversé notre société depuis mille ans; je comprends les Communes, les Pastoureaux, la Jacquerie, les Maillotins, la Saint-Barthélemy, la Ligue, la Fronde, les Dragonnades, la Révolution; je comprends le 14 juillet, les 5 et 6 octobre, le 20 juin, le 10 août, les 2 et 3 septembre, le 21 janvier, le 31 mai, les 30 octobre et 9 thermidor; je comprends la torche des guerres civiles avec son feu grégeois qui se rallume dans le sang au lieu de s'y éteindre; je comprends la marée des révolutions qui monte toujours avec son flux que rien n'arrête, et son reflux qui roule les débris des institutions que son flux a renversées; je comprends tout cela, mais lance contre lance, épée contre épée, homme contre homme, peuple contre peuple; je comprends la colère mortelle des vainqueurs, je comprends les réactions sanglantes des vaincus; je comprends les volcans politiques qui grondent dans les entrailles du globe, qui secouent la terre, qui renversent les trônes, qui culbutent les monarchies, qui font rouler têtes et couronnes sur les échafauds; mais ce que je ne comprends pas, c'est la mutilation du granit, la mise hors la loi des monuments, la destruction des choses inanimées qui n'appartiennent ni à ceux qui les détruisent ni à l'époque qui les détruit; c'est la mise au pilon de cette bibliothèque gigantesque où l'antiquaire peut lire l'histoire archéologique d'un pays. Oh! les vandales et les barbares' mieux que tout cela, les idiots, qui se vengent sur des pierres des crimes de Borgia et des débauches de Louis XV! Qu'ils connaissaient bien l'homme pour l'animal le plus pervers, le plus destructif, le plus malfaisant de tous, ces Pharaons, ces Ménès, ces Chéops, ces Osymandyas qui faisaient bâtir des pyramides, non pas avec des rinceaux de guipure et des jubés de dentelle, mais avec des blocs de granit de cinquante pieds de long; ils ont bien dû rire du fond de leurs sépulcres quand ils ont vu le temps y user sa faux et les pachas y retourner leurs ongles. Bâtissons des pyramides, mon cher lord, ce n'est pas difficile comme architecture, ce n'est pas beau comme art, mais c'est solide, et cela permet à un général de dire au bout de quatre mille ans : « Soldats, du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent! » Tenez, ma parole d'honneur, mon cher lord, je voudrais rencontrer dans ce moment-ci un moulin à vent pour lui chercher querelle.

Et Roland, éclatant de son rire habituel, entraîna sir John dans la direction du château.

Sir John l'arrêta.

— Oh! dit-il, n'y avait-il donc à voir dans toute la ville que l'église de Bourg? — Autrefois, mon cher lord, répondit Roland, avant qu'elle fût convertie en magasin à fourrages, je vous eusse offert de descendre avec vous dans les caveaux des ducs de Savoie, nous eussions cherché ensemble un passage souterrain qu'on dit exister, qui a près d'une lieue de long, et qui communique, à ce que l'on assure, avec la grotte de Ceyzeriat; remarquez bien que je n'aurais pas proposé une pareille partie de plaisir à un autre qu'à un Anglais, c'était rentrer dans les *Mystères d'Udolphe*, de la célèbre Anne Radcliffe; mais vous voyez que c'est impossible; allons, il faut en faire notre deuil, venez. — Eh! où allons-nous? — Ma foi, je n'en sais rien; il y a dix ans, je vous eusse mené vers les établissements où l'on engraissait les poulardes. Les poulardes de Bresse, vous le savez, avaient une réputation européenne; Bourg était une succursale de la grande mue de Strasbourg. Mais pendant la Terreur, vous comprenez bien que les engraisseurs ont fermé boutique; on était réputé aristocrate pour avoir mangé une poularde, et vous connaissez le refrain fraternel : *Ah! ça ira, ça ira, ça ira les aristocrat' à la lanterne!* Après la chute de Robespierre, ils ont rouvert; mais depuis le 18 fructidor, il y a eu en France ordre de maigrir, même pour la volaille. N'importe, venez toujours, à défaut de poulardes, je vous ferai voir autre chose, la place où l'on exécutait ceux qui en mangeaient, par exemple. En outre, depuis que je suis venu en ville, nos rues ont changé de nom; je connais toujours les sacs, mais je ne connais plus les étiquettes. — Ah çà! demanda sir John, vous n'êtes donc pas républicain? — Moi, pas républicain? allons donc! je me crois un excellent républicain, au contraire, et je suis capable de me laisser brûler le poignet, comme *Mucius Scévola*, ou de me jeter dans un gouffre, comme *Curtius*, pour sauver la république; mais j'ai le malheur d'avoir l'esprit trop bien fait : le ridicule me prend malgré moi aux côtes et me chatouille à me faire crever de rire. J'accepte volontiers la constitution de 1791; mais quand le pauvre Hérault de Séchelles écrivait au directeur de la Bibliothèque nationale de lui envoyer les lois de Minos afin qu'il pût faire

une constitution sur le modèle de celle de l'île de Crète, je trouvais que c'était aller chercher un modèle un peu loin, et que nous pouvions nous contenter de celle de Lycurgue. Je trouve que janvier, févriers et mars, tout mythologiques qu'ils étaient, valaient bien nivôse, pluviôse et ventôse. Je ne comprends pas pourquoi, lorsqu'on s'appelait Antoine ou Chrysostome en 1789, on s'appelle Brutus ou Cassius en 1793. Ainsi, tenez, milord, voilà une honnête rue qui s'appelait la rue des Halles; cela n'avait rien d'indécent ni d'aristocrate, n'est-ce pas? Eh bien, elle s'appelle aujourd'hui, attendez (Roland regarde l'inscription), elle s'appelle aujourd'hui, *la rue de la Révolution*. En voilà une autre qui s'appelait la rue Notre-Dame et qui s'appelle *la rue du Temple*. Pourquoi la rue du Temple? pour éterniser probablement l'endroit où l'infâme Simon a essayé d'apprendre l'état de savetier à l'héritier de soixante-trois rois; je me trompe d'un ou deux, ne me faites pas une querelle pour cela. Enfin, voyez cette troisième, elle s'appelait la rue Crèvecœur, un nom illustre en Bresse, en Bourgogne et dans les Flandres; elle s'appelle *la rue de la Fédération*. La fédération est une belle chose, mais Crèvecœur était un beau nom. Et puis, voyez-vous, elle conduit tout droit aujourd'hui à la place de la Guillotine, ce qui est un tort, à mon avis. Je voudrais qu'il n'y eût point de rues pour conduire à ces places-là. Celle ci a un avantage, elle est à cent pas de la prison; ce qui économisait et ce qui économise même encore une charrette et un cheval à M. *de Bourg*. Remarquez que le bourreau est resté noble, lui. Au reste, la place est admirablement bien disposée pour les spectateurs, et mon aïeul Montrevel, dont elle porte le nom, a, dans la prévoyance sans doute de sa destination, résolu ce grand problème encore à résoudre dans les théâtres, c'est qu'on voit bien de partout. Si jamais on m'y coupe la tête, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire par les temps où nous vivons, je n'aurais qu'un regret : c'est d'être moins bien placé et de voir plus mal que les autres. Là, maintenant montons cette petite rampe; nous voilà sur la place *des Lices*. Nos révolutionnaires lui ont laissé son nom parce que, selon toute probabilité, ils ne savent pas ce que cela veut dire; je ne le sais guère mieux qu'eux, mais je crois me rappeler qu'un sire d'Estavayer a défié je ne sais quel comte flamand, et que le combat a eu lieu sur cette place Maintenant, mon cher lord, quant à la prison, c'est un bâtiment qui vous donnera une idée des vicissitudes humaines; Gil Blas n'a pas plus souvent changé d'état que ce bâtiment de destination. Avant l'arrivée de César, c'était un temple gaulois; César en fit une forteresse romaine; un architecte inconnu le transforma en un ouvrage militaire du moyen âge; les sires de Baye, à l'exemple de César, le refirent forteresse. Les princes de Savoie y ont eu une résidence; c'était là que demeurait la tante de Charles-Quint quand elle visitait son église de Bourg, qu'elle ne devait pas avoir la satisfaction de voir terminée. Enfin, après le traité de Lyon, quand la Bresse fit retour à la France, on en tira à la fois une prison et un palais de justice. Attendez-moi là, milord, si vous n'aimez pas le cri des grilles et le grincement des verrous. J'ai une visite à rendre à certain cachot. — Le grincement des verrous et le cri des grilles ne sont pas un bruit fort récréatif, mais n'importe! puisque vous voulez bien vous charger de mon éducation, conduisez-moi à votre cachot. — Eh bien, alors, entrons vite; il me semble que je vois une foule de gens qui ont l'air d'avoir envie de me parler.

Et en effet, peu à peu une espèce de rumeur semblait se répandre dans la ville; on sortait des maisons, on formait des groupes dans la rue, et ces groupes se montraient Roland avec curiosité.

Roland sonna à la grille, située à cette époque à l'endroit où elle est encore aujourd'hui, mais s'ouvrant sur le préau de la prison.

Un guichetier vint ouvrir.

— Ah! ah! c'est toujours vous, père Courtois? demanda le jeune homme.

Puis se retournant vers sir John :

— Un beau nom de geôlier, n'est-ce pas, milord?

Le geôlier regarda le jeune homme avec étonnement.

— Comment se fait-il, demanda-t-il à travers la grille, que vous sachiez mon nom et que je ne sache pas le vôtre? — Bon! non-seulement je sais votre nom, mais encore votre opinion; vous êtes un vieux royaliste, père Courtois! — Monsieur, dit le geôlier tout effrayé, pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît, et dites ce que vous désirez. — Eh bien, mon brave père Courtois, je désirais visiter le cachot où l'on a mis ma mère et ma sœur, madame et mademoiselle de Montrevel. — Ah! s'écria le concierge, comment! c'est vous, monsieur Louis? Ah! bien, vous aviez raison de dire que je ne connaissais que vous. Savez-vous que vous voilà devenu fièrement beau garçon? — Vous trouvez, père Courtois? Eh bien, je vous rends la pareille, votre fille Charlotte est par ma foi une belle fille; Charlotte est la femme de chambre de ma sœur, milord. — Et elle en est bien heureuse, elle se trouve mieux qu'ici, monsieur Roland; est-ce vrai que vous êtes aide de camp du général Bonaparte? — Hélas! Courtois, j'ai cet honneur. Tu aimerais mieux que je fusse aide de camp de M. le comte d'Artois ou de M. le comte d'Angoulême? — Mais taisez-vous donc, monsieur Louis!

Puis s'approchant de l'oreille du jeune homme :

— Dites donc, fit-il, est-ce que c'est positif? — Quoi, père Courtois? — Que le général Bonaparte soit passé hier à Lyon? — Il paraît qu'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle, car voilà deux fois que je l'entends répéter. Ah! je comprends maintenant ces braves gens qui me regardaient avec curiosité et qui avaient l'air de vouloir me faire des questions. Ils sont comme vous, père Courtois, ils désirent savoir à quoi s'en tenir sur cette arrivée du général Bonaparte. — Vous ne savez pas ce qu'on dit encore, monsieur Louis? — On dit encore autre chose, père Courtois? — Je crois bien qu'on dit encore autre chose, mais tout bas. — Quoi donc? — On dit qu'il vient pour réclamer au Directoire le trône de Sa Majesté Louis XVIII pour le faire monter dessus, et que si le citoyen Gohier ne veut pas, en sa qualité de président, le lui rendre de bonne volonté, il le lui rendra de force. — Ah bah! fit le jeune officier avec un air de doute qui allait jusqu'à la raillerie.

Mais le père Courtois insista par un signe de tête affirmatif.

— C'est possible, dit le jeune homme; mais quant à cela ce n'est pas la seconde nouvelle, c'est la première; et, maintenant que vous me connaissez, voulez-vous m'ouvrir? — Vous ouvrir! je crois bien; que diable fais-je donc?

Et le geôlier ouvrit la porte avec autant d'empressement qu'il avait paru d'abord y mettre de répugnance.

Le jeune homme entra; sir John le suivit.

Le geôlier referma la grille avec soin et marcha le premier; Roland le suivit, l'Anglais suivit Roland.

Il commençait à s'habituer au caractère fantasque de son jeune ami.

Le spleen, c'est la misanthropie moins les boutades de Timon et l'esprit d'Alceste.

Le geôlier traversa tout le préau, séparé du palais de justice par une muraille de quinze pieds de hauteur, faisant vers son milieu retour en arrière de quelques pieds, sur la partie antérieure de laquelle on avait scellé, pour donner passage aux prisonniers sans que ceux-ci eussent besoin de tourner par la rue, une porte de chêne massif. Le geôlier, disons-nous, traversa tout le préau et gagna dans l'angle gauche de la cour un escalier tournant qui conduisait à l'intérieur de la prison.

Si nous insistons sur ces détails, c'est que nous aurons à revenir un jour sur ces localités, et que, par conséquent, nous désirons qu'arrivé à ce moment-là de notre récit, elles ne soient point complétement étrangères à nos lecteurs.

L'escalier conduisait d'abord à l'antichambre de la prison, c'est-à-dire à la chambre du concierge du présidial; puis de cette chambre, par un escalier de dix marches, on descendait dans une première cour séparée de celle des prisonniers par une muraille dans le genre de celle que nous avons décrite, mais percée de trois portes; à l'extrémité de cette cour un couloir conduisait à la chambre du geôlier, laquelle donnait de plain-pied, à l'aide d'un second couloir, dans des cachots pittoresquement appelés cages.

Le geôlier s'arrêta à la première de ces cages, et, frappant sur la porte :

— C'est ici, dit-il; j'avais mis là madame votre mère et mademoiselle votre sœur, afin que si les chères dames avaient besoin de moi ou de Charlotte, elles n'eussent qu'à frapper. — Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le cachot? — Personne. — Eh bien, faites-moi la grâce de m'en ouvrir la porte; voici mon ami, lord Tanlay, un Anglais philanthrope, qui voyage pour savoir si l'on est mieux dans les prisons de France que dans celles d'Angleterre. Entrez, lord, entrez.

Et le père Courtois ayant ouvert la porte, Roland poussa sir John dans un cachot formant un carré parfait de dix à douze pieds sur toutes les faces.

— Oh! oh! fit sir John, l'endroit est lugubre. — Vous trouvez? Eh bien, mon cher lord, voilà l'endroit où ma mère, la plus digne femme qu'il y ait au monde, et ma sœur, vous la connaissez, ont passé six semaines, avec la perspective de n'en sortir que pour aller faire un tour sur la place du Bastion; remarquez bien qu'il y a cinq ans de cela, ma sœur en avait par conséquent douze à peine. — Mais quel crime avaient-elles donc commis? — Oh! un crime énorme: dans la fête anniversaire que la ville de Bourg a cru devoir consacrer à la mort de l'Ami du peuple, ma mère a refusé de laisser faire à ma sœur une des vierges qui portaient les urnes contenant les larmes de la France. Que voulez-vous? pauvre femme, elle avait cru avoir assez fait pour la patrie en lui offrant le sang de son fils et de son mari qui coulait, pour l'un, en Italie, pour l'autre, en Allemagne: elle se trompait. La patrie, à ce qu'il paraît, réclamait encore les larmes de sa fille; pour le coup, elle a trouvé que c'était trop, du moment surtout où ces larmes coulaient pour le citoyen Marat. Il en résulta que le soir même de la fête, au milieu de l'enthousiasme que cette fête avait excité, ma mère fut décrétée d'accusation: par bonheur Bourg n'était pas à la hauteur de Paris sous le rapport de la célérité. Un ami que nous avions au greffe fit traîner l'affaire, et un beau jour on apprit tout à la fois la chute et la mort de Robespierre. Cela interrompit beaucoup de choses, et entre autres les guillotinades; notre ami du greffe fit comprendre au tribunal que le vent qui venait de Paris était à la clémence; on attendit huit jours, on attendit quinze jours, et le seizième on vint dire à ma mère et à ma sœur qu'elles étaient libres; de sorte que, mon cher, vous comprenez, et cela fait faire les plus

hautes réflexions philosophiques ; de sorte que, si mademoiselle Teresa Cabarus n'était pas venue d'Espagne en France ; que si elle n'avait pas épousé M. Fontenay, conseiller au parlement ; que si elle n'avait pas été arrêtée et conduite devant le proconsul Tallien, fils du maître d'hôtel du marquis de Bercy, ex-clerc de procureur, ex-prote d'imprimerie, ex commis expéditionnaire, ex-secrétaire de la commune de Paris, pour le moment en mission à Bordeaux ; que si l'ex-proconsul ne fût pas devenu amoureux d'elle ; que si elle n'eût pas été emprisonnée ; que si, le 9 thermidor, elle ne lui avait pas fait passer un poignard avec ces mots : « Si le tyran ne meurt pas aujourd'hui, je meurs demain ; » que si Saint-Just n'avait pas été arrêté au milieu de son discours ; que si Robespierre n'avait pas eu ce jour-là un chat dans la gorge ; que si Garnier de l'Aube ne lui avait pas crié : « C'est le sang de Danton qui t'étouffe ; » que si Louchez n'avait pas demandé son arrestation ; que s'il n'avait pas été arrêté, délivré par la commune, repris sur elle, eu la mâchoire cassée d'un coup de pistolet et exécuté le lendemain, ma mère avait, selon toute probabilité, le cou coupé pour n'avoir pas permis que sa fille pleurât le citoyen Marat dans une des douze urnes que la ville de Bourg devait remplir de ses larmes. Adieu, Courtois : tu es un brave homme, tu as donné à ma mère et à ma sœur un peu de vin pour mettre avec leur eau, un peu de viande pour mettre sur leur pain, un peu d'espérance à mettre sur leur cœur ; tu leur as prêté ta fille pour qu'elles ne balayassent pas leur cachot elles-mêmes ; cela vaudrait une fortune ; malheureusement je ne suis pas riche ; j'ai cinquante louis sur moi, les voilà. Venez, milord.

Et le jeune homme entraîna sir John avant que le geôlier fût revenu de sa surprise et eût eu le temps de remercier Roland ou de refuser les cinquante louis ; ce qui, il faut le dire, eût été une bien grande preuve de désintéressement pour un geôlier, surtout quand ce geôlier était d'une opinion contraire au gouvernement qu'il servait.

En sortant de la prison, Roland et sir John trouvèrent la place *des Lices* encombrée de gens qui avaient appris le retour du général Bonaparte en France, et qui criaient *vive Bonaparte !* à tue-tête, les uns parce qu'ils étaient effectivement les admirateurs du vainqueur d'Arcole, de Rivoli et des Pyramides ; les autres parce qu'on leur avait dit, comme au père Courtois, que ce même vainqueur n'avait vaincu qu'au profit de Sa Majesté Louis XVIII.

Cette fois, comme Roland et sir John avaient visité tout ce que la ville de Bourg offrait de curieux, ils reprirent le chemin du château des Noires-Fontaines, où ils arrivèrent sans que rien les arrêtât davantage.

Madame de Montrevel et Amélie étaient sorties. Roland installa sir John dans un fauteuil, en le priant d'attendre cinq minutes.

Au bout de cinq minutes, il revint tenant à la main une espèce de brochure en papier gris assez mal imprimée.

— Mon cher hôte, dit-il, vous m'avez paru élever quelques doutes sur l'authenticité de la fête dont je vous parlais tout à l'heure, et qui a failli coûter la vie à ma mère et à ma sœur, je vous apporte le programme : lisez-moi cela, et, pendant ce temps, j'irai voir ce que l'on a fait de mes chiens, car je présume que vous me tenez quitte de la journée de pêche, et que nous passerons de suite à la chasse.

Et il sortit laissant entre les mains de sir John l'arrêté de la municipalité de la ville de Bourg touchant la fête funèbre à célébrer en l'honneur de Marat, le jour anniversaire de sa mort.

Sir John achevait la lecture de cette pièce intéressante, lorsque madame de Montrevel et sa fille rentrèrent.

Amélie, qui ne savait point qu'il eût été si fort question d'elle entre Roland et sir John, fut étonnée de l'expression avec laquelle sir John fixa son regard sur elle.

Amélie lui semblait plus ravissante que jamais.

Il comprenait bien cette mère qui, au péril de sa vie, n'avait point voulu que cette charmante créature profanât sa jeunesse et sa beauté en servant de comparse à une fête dont cette fétide charogne, qui avait eu nom Marat, était le dieu.

Il se rappelait ce cachot froid et humide qu'il avait visité une heure auparavant, et il frissonnait à l'idée que cette blanche et délicate hermine, qu'il avait sous les yeux, y était restée six semaines enfermée sans air et sans soleil.

Il regardait ce cou un peu trop long peut-être, mais, comme celui du cygne, plein de mollesse et de grâce dans son exagération, et il se rappelait ce mot si mélancolique de la pauvre princesse de Lamballe, passant la main sur le sien : « Il ne donnera pas grand mal au bourreau. »

Les pensées qui se succédaient dans l'esprit de sir John donnaient à sa physionomie une expression si différente de celle qu'elle avait habituellement, que madame de Montrevel ne put s'empêcher de lui demander ce qu'il avait.

Sir John alors raconta à madame de Montrevel sa visite à la prison, et le pieux pèlerinage de Roland au cachot qui avait enfermé sa mère et sa sœur.

Au moment où sir John terminait son récit, une fanfare de chasse sonnant le *bien-aller* se fit entendre, et Roland entra son cor à la bouche.

Mais le détachant presque aussitôt de ses lèvres :

— Mon cher hôte, dit-il, remerciez ma mère : grâce à elle, nous ferons demain une chasse magnifique. — Grâce à moi ? demanda madame de Montrevel. — Comment cela ? demanda sir John. — Je vous ai quitté pour aller voir ce que l'on avait fait de mes chiens, n'est-ce pas ? — Vous me l'avez dit, du moins. — J'en avais deux, Barbichon et Ravande, deux excellentes bêtes, le mâle et la femelle. — Oh ! fit sir John, seraient-elles mortes ? — Ah bien ! oui ; imaginez-vous que cette excellente mère que voilà, et il prit madame de Montrevel par la tête et l'embrassa sur les deux joues, n'a pas voulu qu'on jetât à l'eau un seul des petits qu'ils ont faits, sous le prétexte que c'étaient les chiens de mes chiens, de sorte, mon cher lord, que les enfants, les petits-enfants et les arrière-petits enfants de Barbichon et Ravande sont aussi nombreux aujourd'hui que les descendants d'Ismaël, et que ce n'est plus une paire de chiens que j'ai, mais toute une meute, vingt-cinq bêtes chassant du même pied, tout cela noir comme une bande de taupes, avec les pattes blanches, du feu aux yeux et au poitrail, et un régiment de queues en trompette qui vous fera plaisir à voir.

Et là-dessus Roland sonna une nouvelle fanfare qui fit accourir son jeune frère.

— Oh ! s'écria-t-il en entrant, tu vas demain à la chasse, frère Roland, j'y vais aussi, j'y vais aussi ! — Bon ! fit Roland, mais sais-tu à quelle chasse nous allons ? — Non, mais je sais que j'y vais. — Nous allons à la chasse au sanglier. — Oh ! quel bonheur ! fit l'enfant en frappant ses petites mains l'une contre l'autre. — Mais tu es fou ! dit madame de Montrevel en pâlissant. — Pourquoi cela, madame maman, s'il vous plaît ! — Parce que la chasse au sanglier est une chasse fort dangereuse. — Pas si dangereuse que la chasse aux hommes ; tu vois bien que mon frère est revenu de celle-là, je reviendrai bien de l'autre. — Roland, fit madame de Montrevel tandis qu'Amélie, plongée dans une rêverie profonde, ne prenait aucune part à la discussion, Roland, fais donc entendre raison à Édouard et dis-lui donc qu'il n'a pas le sens commun.

Mais Roland, qui se revoyait enfant et qui se reconnaissait dans son jeune frère, au lieu de le blâmer, souriait à ce courage enfantin.

— Ce serait bien volontiers que je t'emmènerais, dit-il à l'enfant ; mais, pour aller à la chasse, il faut au moins savoir ce que c'est qu'un fusil. — Oh ! monsieur Roland, fit Edouard, venez un peu dans le jardin, mettez votre chapeau à cent pas et je vous montrerai ce que c'est qu'un fusil. — Malheureux enfant ! s'écria madame de Montrevel toute tremblante, mais où l'as-tu appris ? — Tiens ! chez l'armurier de Montagnat, où sont les fusils de papa et de frère Roland. Tu me demandes quelquefois ce que je fais de mon argent, n'est-ce-pas ? Eh bien, j'en achète de la poudre et des balles, et j'apprends à tuer les Autrichiens et les Arabes, comme fait frère Roland.

Madame de Montrevel leva les mains au ciel.

— Que voulez-vous, ma mère ? dit Roland, bon chien chasse de race ; il ne se peut pas qu'un Montrevel ait peur de la poudre : tu viendras avec nous demain, Edouard.

L'enfant sauta au cou de son frère.

— Et moi, dit sir John, je me charge de vous armer aujourd'hui chasseur, comme on armait autrefois chevalier. J'ai une charmante petite carabine que je vous donnerai et qui vous fera prendre patience pour attendre vos pistolets et votre sabre. — Eh bien, demanda Roland, es-tu content, Édouard ? — Oui, mais quand me le donnerez-vous ? S'il faut écrire en Angleterre, je vous préviens que je n'y crois pas. — Non, mon jeune ami, il ne faut que monter à ma chambre, et ouvrir ma boîte à fusil ; vous voyez que cela sera bientôt fait ? — Alors, montons-y tout de suite, à votre chambre. — Venez, fit sir John.

Et il sortit suivi d'Édouard.

Un instant après Amélie, toujours rêveuse, se leva et sortit à son tour.

Ni madame de Montrevel ni Roland ne firent attention à sa sortie, ils étaient engagés dans une grave discussion.

Madame de Montrevel tâchait d'obtenir de Roland qu'il n'emmenât point le lendemain son jeune frère à la chasse, et Roland lui expliquait comme quoi Édouard, destiné à être soldat comme son père et son frère, ne pouvait que gagner à faire le plus tôt possible ses premières armes et à se familiariser avec la poudre et le plomb.

La discussion n'était pas encore finie lorsque Édouard rentra avec sa carabine en bandoulière.

— Tiens, frère, dit-il en se tournant vers Roland, vois donc le beau cadeau que milord m'a fait ; et il remerciait du regard sir John qui se tenait sur la porte cherchant des yeux, mais inutilement, Amélie.

C'était en effet un magnifique cadeau : l'arme, exécutée avec cette sobriété d'ornement et cette simplicité de forme particulière aux armes anglaises, était du plus précieux fini ; comme les pistolets dont Roland avait pu apprécier la justesse, elle sortait des ateliers de Menton et portait une balle de calibre 24.

Elle avait dû être faite pour une femme : c'était facile à voir au peu de longueur de la crosse et au coussin de velours dont était garnie

la couche; cette destination primitive en faisait une arme parfaitement appropriée à la taille d'un enfant de douze ans.

Roland enleva la carabine des épaules du petit Edouard, la regarda en amateur, en fit jouer les batteries, la mit en joue, la jeta d'une main dans l'autre, et la rendant à Edouard :

— Remercie encore une fois milord, dit-il, tu as là une carabine qui a été faite pour un fils de roi; allons l'essayer.

Et tous trois sortirent pour essayer la carabine de sir John, laissant madame de Montrevel triste comme Thétis lorsqu'elle vit Achille, sous sa robe de femme, tirer du fourreau l'épée d'Ulysse.

Un quart d'heure après, Edouard rentrait triomphant; il rapportait à sa mère un carton de la grandeur d'un rond de chapeau dans lequel, à cinquante pas, il avait mis dix balles sur douze.

Les deux hommes étaient restés à causer et à se promener dans le parc.

Madame de Montrevel écouta sur ses prouesses le récit légèrement gascon d'Edouard; puis elle le regarda avec cette longue et sainte tristesse des mères pour lesquelles la gloire n'est pas une compensation du sang qu'elle fait répandre.

Oh! bien ingrat l'enfant qui a vu ce regard se fixer sur lui, et qui ne se rappelle pas éternellement ce regard!

Puis, au bout de quelques secondes de cette contemplation douloureuse, serrant son second fils contre son cœur :

— Et toi aussi, murmura-t-elle en éclatant en sanglots, toi aussi, un jour tu abandonneras donc ta mère? — Oui, ma mère, dit l'enfant, mais pour devenir général comme mon père, ou aide de camp comme mon frère. — Et pour te faire tuer comme s'est fait tuer ton père, et comme se fera tuer ton frère, peut être.

Car ce changement étrange qui s'était fait dans le caractère de Roland n'avait point échappé à madame de Montrevel, et c'était une inquiétude de plus à ajouter à ses autres inquiétudes.

Au nombre de ces dernières, il fallait ranger cette rêverie et cette pâleur d'Amélie.

Amélie atteignait dix-sept ans; sa jeunesse avait été celle d'une enfant rieuse, pleine de joie et de santé.

La mort de son père était venue jeter un voile noir sur sa jeunesse et sur sa gaieté; mais ces orages du printemps passent vite : le sourire, ce beau soleil de l'aube de la vie, était revenu, et, comme celui de la nature, il avait brillé à travers cette rosée du cœur qu'on appelle les larmes.

Puis un jour, il y avait six mois de cela à peu près, le front d'Amélie s'était attristé, ses joues avaient pâli; et, de même que les oiseaux voyageurs s'éloignent à l'approche des temps brumeux, les rires enfantins qui s'échappent des lèvres entr'ouvertes et des dents blanches s'étaient envolés de la bouche d'Amélie, mais pour ne pas revenir.

Madame de Montrevel avait interrogé sa fille, mais Amélie avait prétendu être toujours la même; elle avait fait un effort pour sourire; puis, comme une pierre jetée dans un lac y crée des cercles mouvants qui s'effacent peu à peu, les cercles créés par les inquiétudes maternelles s'étaient peu à peu effacés du visage d'Amélie.

Avec cet instinct admirable de mère, madame de Montrevel avait songé à l'amour; mais qui pouvait aimer Amélie? on ne recevait personne au château des Noires-Fontaines, les troubles politiques avaient détruit la société, et Amélie ne sortait jamais seule.

Madame de Montrevel avait donc été forcée d'en rester aux conjectures.

Le retour de Roland lui avait un instant rendu l'espoir, mais cet espoir avait bientôt disparu en voyant l'impression produite sur Amélie par ce retour.

Ce n'était point une sœur, c'était un spectre, on se le rappelle, qui était venu au-devant de lui.

Depuis l'arrivée de son fils, madame de Montrevel n'avait pas perdu de vue Amélie, et, avec un étonnement douloureux, elle s'était aperçue de l'effet que causait la présence du jeune officier sur sa sœur; c'était presque de l'effroi : elle dont les yeux, lorsqu'ils se fixaient autrefois sur Roland, étaient si pleins d'amour, semblait ne le plus regarder qu'avec une certaine terreur.

Il n'y avait qu'un instant encore, Amélie n'avait-elle pas profité du premier moment de liberté qui s'était offert à elle pour remonter dans sa chambre, seul endroit du château où elle parût se trouver à peu près bien, et où elle passait depuis six mois la plus grande partie de son temps.

La cloche du dîner avait eu seule le pouvoir de la faire descendre, et encore n'était-ce qu'au second coup qu'elle était entrée dans la salle à manger.

La journée s'était passée pour Roland et pour sir John à visiter Bourg, comme nous l'avons dit, et à faire les préparatifs de la chasse du lendemain.

Du matin à midi, on devait faire une battue, du midi au soir on devait chasser à courre. Michel, braconnier enragé, retenu sur sa chaise, comme l'avait raconté le petit Edouard à son frère, par une entorse, s'était senti soulagé dès qu'il s'était agi de chasse, et s'était hissé sur un petit cheval qui servait à faire les courses de la maison pour aller retenir des rabatteurs à Saint-Just et à Montagnat.

Lui, qui ne pouvait ni rabattre ni courir, se tiendrait avec la meute, les chevaux de sir John et de Roland et le poney d'Edouard, au centre à peu près de la forêt, percée seulement d'une grande route et de deux sentiers praticables.

Les rabatteurs, qui ne pouvaient suivre une chasse à courre, reviendraient au château avec le gibier tué.

Le lendemain, à six heures du matin, les rabatteurs étaient à la porte.

Michel ne devait partir avec les chiens et les chevaux qu'à onze heures.

Le château des Noires-Fontaines touchait la forêt même de Seillon; on pouvait donc se mettre en chasse immédiatement après la sortie de la grille.

Comme la battue promettait surtout des daims, des chevreuils et des lièvres elle devait se faire à plomb Roland donna à Edouard un fusil simple qui lui avait servi à lui-même quand il était enfant, et avec lequel il avait fait ses premières armes; il n'avait point encore assez de confiance dans la prudence de l'enfant pour lui confier un fusil à deux coups.

Quant à la carabine que sir John lui avait donnée la veille, c'était un canon rayé qui ne pouvait porter que la balle. Elle avait donc été remise aux mains de Michel, et devait, dans le cas où on lancerait un sanglier, être remise à l'enfant pour la seconde partie de la chasse.

Pour cette seconde partie de la chasse, Roland et sir John changeraient aussi de fusils, et seraient armés de carabines à deux coups et de couteaux de chasse pointus comme des poignards, affilés comme des rasoirs, qui faisaient partie de l'arsenal de sir John, et qui pouvaient indifféremment se pendre au côté ou se visser au bout du canon, en guise de baïonnette.

Dès la première battue, il fut facile de voir que la chasse serait bonne : on tua un chevreuil et deux lièvres.

A midi, trois daims, sept chevreuils et deux renards avaient été tués; on avait vu deux sangliers, mais, aux coups de gros plomb qu'ils avaient reçus, ils s'étaient contentés de répondre en secouant la peau et avaient disparu.

Edouard était au comble de la joie : il avait tué un chevreuil.

Comme il était convenu, les rabatteurs, bien récompensés de la fatigue qu'ils avaient prise, avaient été envoyés au château avec le gibier.

On sonna d'une espèce de cornet pour savoir où était Michel; Michel répondit; en moins de dix minutes les trois chasseurs furent réunis au jardinier, à la meute et aux chevaux.

Michel avait eu connaissance d'un ragot; il l'avait fait détourner par l'aîné de ses fils; il était dans une enceinte, à cent pas des chasseurs.

Jacques, c'était l'aîné des fils de Michel, foula l'enceinte avec sa tête de meute, Barbichon et Ravaude; au bout de cinq minutes le sanglier tenait au bouge.

On eût pu le tuer tout de suite, ou du moins le tirer, mais la chasse eût été trop tôt finie; on lâcha toute la meute sur l'animal, qui, voyant ce troupeau de pygmées fondre sur lui, partit au petit trot.

Il traversa la route; Roland sonna la vue et, comme l'animal prenait son parti du côté de la Chartreuse de Seillon, les trois cavaliers enfilèrent le sentier qui coupait le bois dans toute sa longueur.

L'animal se fit battre jusqu'à cinq heures du soir, revenant sur ses voies et ne pouvant pas se décider à quitter une forêt si bien fourrée.

Enfin, vers cinq heures, on comprit, à la violence et à l'intensité des abois, que l'animal tenait aux chiens.

C'était à une centaine de pas du pavillon dépendant de la Chartreuse à l'un des endroits les plus difficiles de la forêt. Il était impossible de pénétrer à cheval jusqu'à la bête. On mit pied à terre.

Les abois des chiens guidaient les chasseurs, de manière à ce qu'ils ne déviassent du chemin qu'autant que les difficultés du terrain les empêchaient de suivre la ligne droite.

De temps en temps des cris de douleur indiquaient qu'un des assaillants s'était hasardé à attaquer l'animal de trop près et avait reçu le prix de sa témérité.

A vingt pas de l'endroit où se passait le drame cynégétique, on commençait d'apercevoir les personnages qui en composaient l'action.

Le ragot s'était acculé à un rocher, de façon à ne pouvoir être attaqué par derrière; arc-bouté sur ses deux pattes de devant, il présentait aux chiens sa tête aux yeux sanglants, armée de deux énormes défenses.

Les chiens flottaient devant lui, autour de lui, sur lui même, comme un tapis mouvant.

Cinq ou six, blessés plus ou moins grièvement, tachaient de sang le champ de bataille, mais n'en continuaient pas moins à assaillir le sanglier avec un acharnement qui eût pu servir d'exemple de courage aux hommes les plus courageux.

Chacun des chasseurs était arrivé en face de ce spectacle dans les conditions de son âge, de son caractère et de sa nation.

Edouard, le plus imprudent et en même temps le plus petit, éprouvant moins d'obstacle à cause de sa taille, y était arrivé le premier.

Roland, insoucieux du danger quel qu'il fût, le cherchant plutôt qu'il ne le fuyait, l'y avait suivi.

Enfin sir John, plus lent, plus grave, plus réfléchi, y était arrivé le troisième. Au moment où le sanglier avait aperçu les chasseurs, il n'avait plus paru faire attention aux chiens

Ses yeux s'étaient arretés, fixes et sanglants, sur eux, et le seul mouvement qu'il indiquait était un mouvement de ses mâchoires, qui, en se rapprochant violemment l'une contre l'autre, faisaient un bruit menaçant.

Roland regarda un instant ce spectacle, éprouvant évidemment le désir de se jeter, son couteau de chasse à la main, au milieu du groupe et d'égorger le sanglier, comme un boucher fait d'un veau, ou un charcutier d'un cochon ordinaire.

Ce mouvement était si visible, que sir John le retint par un bras, tandis que le petit Edouard disait :

— Oh ! mon frère, laisse-moi tirer le sanglie

Roland se retint.

— Eh bien, oui, dit-il en posant son fusil contre un arbre et en restant armé seulement de son couteau de chasse, qu'il tira du fourreau, tire le : attention ! — Oh ! sois tranquille, dit l'enfant les dents serrées, le visage pâle, mais résolu, et levant le canon de sa carabine à la hauteur de l'animal. — S'il le manque ou ne fait que le blesser, dit sir John, vous savez que l'animal sera sur nous avant que nous ayons le temps de le voir. — Je le sais, milord ; mais je suis habitué à cette chasse-là, répondit Roland les narines dilatées, l'œil ardent, les lèvres entr'ouvertes. Feu, Edouard !

Le coup partit aussitôt le commandement ; mais aussitôt le coup, en même temps que le coup, avant peut-être, l'animal, rapide comme l'éclair, avait foncé sur l'enfant.

On entendit un second coup de fusil ; puis au milieu de la fumée on vit briller les yeux sanglants de l'animal.

Mais sur son passage il rencontra Roland, un genou en terre et le couteau de chasse à la main.

Un instant un groupe confus et informe roula sur le sol, l'homme lié au sanglier, le sanglier lié à l'homme.

Puis un troisième coup de fusil se fit entendre, suivi d'un éclat de rire de Roland.

— Eh ! milord, dit le jeune officier, c'est de la poudre et une balle perdues ; ne voyez-vous pas que l'animal est éventré? seulement débarrassez-moi de son corps ; le drôle pèse quatre cents et m'étouffe.

Mais avant que sir John se fût baissé, d'un vigoureux mouvement d'épaule Roland avait fait rouler le cadavre de l'animal de côté, et se relevant couvert de sang, mais sans la moindre égratignure.

Le petit Edouard, soit défaut de temps, soit courage, n'avait pas reculé d'un pas. Il est vrai qu'il était complétement protégé par le corps de son frère, qui s'était jeté devant lui.

Sir John s'était jeté de côté pour voir l'animal en travers, et il regardait Roland se secouant après ce second duel, avec le même étonnement qu'il l'avait regardé après le premier.

Les chiens, ceux qui restaient, et il en restait une vingtaine, avaient suivi le sanglier et s'étaient jetés sur son cadavre, essayant, mais inutilement, d'entamer cette peau aux soies herissées, presque aussi impénétrable que le fer.

— Vous allez voir, dit Roland en essuyant ses mains et son visage couverts de sang avec un mouchoir de fine batiste, qu'ils vont le manger et votre couteau avec, milord. — En effet, dit sir John, le couteau ? — Il est dans sa gaîne, dit Roland. — Ah ! fit l'enfant, il n'y a plus que le manche qui sort.

Et, s'élançant sur l'animal, il arracha le poignard, enfoncé en effet, comme l'avait dit l'enfant, au défaut de l'épaule, et jusqu'au manche.

La pointe aiguë, dirigée par un œil calme, maintenue par une main vigoureuse, avait pénétré droit au cœur.

On voyait sur le corps du sanglier trois autres blessures.

La première, qui était causée par la balle de l'enfant, était indiquée par un sillon sanglant tracé au-dessus de l'œil, la balle étant trop faible pour briser l'os frontal.

La seconde venait du premier coup de sir John ; la balle avait pris l'animal en biais et avait glissé sur sa cuirasse.

La troisième, reçue à bout portant, lui traversait le corps, mais lui avait été faite, comme avait dit Roland, lorsqu'il était déjà mort.

VIII

LES AMUSEMENTS DE LA PROVINCE.

La chasse était finie, la nuit tombait ; il s'agissait de regagner le château

Les chevaux n'étaient qu'à cinquante pas à peu près ; on les entendait hennir d'impatience ; ils semblaient demander si l'on doutait de leur courage en ne les faisant point participer au drame qui venait de s'accomplir.

Edouard voulait absolument traîner le sanglier jusqu'à eux le charger en croupe et le rapporter au château ; mais Roland lui fit observer qu'il était bien plus simple d'envoyer pour le chercher deux hommes avec un brancard Ce fut aussi l'avis de sir John, et force fut à Edouard, qui ne cessait de dire, en montrant la blessure de la tête : Voilà mon coup à moi ; je visais là ; force fut, disons-nous, à Edouard de se rendre à l'avis de la majorité.

Les trois chasseurs regagnèrent la place où étaient attachés les chevaux, se remirent en selle, et, en moins de dix minutes, furent arrivés au château des Noires-Fontaines.

Madame de Montrevel les attendait sur le perron ; il y avait déjà plus d'une heure que la pauvre mère était là, tremblant qu'il ne fût arrivé malheur à l'un ou à l'autre de ses fils.

Du plus loin qu'Edouard la vit, il mit son poney au galop, criant à travers la grille :

— Mère ! mère ! nous avons tué un sanglier gros comme le baudet ; moi, je le visais à la tête ; tu verras le trou de ma balle ; Roland lui a fourré son couteau dans le ventre jusqu'à la garde ; milord lui a tiré deux coups de fusil. Vite ! vite ! des hommes pour l'aller chercher. N'ayez pas peur en voyant Roland couvert de sang, c'est le sang de l'animal ; mais Roland n'a pas une égratignure.

Tout cela se disait avec la volubilité habituelle à Edouard, tandis que madame de Montrevel franchissait l'espace qui se trouvait entre le perron et la route, et ouvrait la grille.

Elle voulut recevoir Edouard dans ses bras, mais celui-ci sauta à terre, et de terre se jeta à son cou.

Roland et sir John arrivaient en ce moment ; en ce moment aussi Amélie paraissait à son tour sur le perron.

Edouard laissa sa mère s'inquiéter auprès de Roland, qui, tout couvert de sang, était effrayant à voir, et courut à sa sœur lui redire le même récit qu'il avait fait à sa mère.

Amélie l'écouta d'une façon distraite qui sans doute blessa l'amour-propre d'Edouard, car celui-ci se précipita dans les cuisines pour raconter l'événement à Michel par lequel il était bien sûr d'être écouté.

En effet, cela intéressait Michel au plus haut degré ; seulement quand Edouard, lui ayant dit l'endroit où gisait le sanglier, lui intima, de la part de Roland, l'ordre de trouver des hommes pour aller chercher l'animal, il secoua la tête.

— Eh bien, quoi ! demanda Edouard, vas-tu refuser d'obéir à mon frère? — Dieu m'en garde, monsieur Edouard, et Jacques va partir à l'instant même pour Montagnat. — Tu as peur qu'il ne trouve personne? — Bon ! il trouvera dix hommes pour un ; mais c'est à cause de l'heure qu'il est, et de l'endroit de l'hallali. Vous dites que c'est près du pavillon de la Chartreuse? — A vingt pas. — J'aimerais mieux que c'en fût à une lieue, répondit Michel en se grattant la tête ; mais n'importe, on va toujours les envoyer chercher sans leur dire ni pourquoi ni comment. Dame ! une fois ici, ce sera à votre frère à les décider. — C'est bien ! c'est bien ! qu'ils viennent, je les déciderai, moi. — Oh ! fit Michel, si je n'avais pas ma diablesse d'entorse, j'irais moi-même ; mais la journée d'aujourd'hui lui a fait drôlement du bien. Jacques ! Jacques !

Jacques arriva. Edouard resta non-seulement jusqu'à ce que l'ordre fût donné au jeune homme de partir pour Montagnat, mais jusqu'à ce qu'il fût parti.

Puis il remonta pour faire ce que faisaient sir John et Roland, c'est-à-dire pour faire sa toilette.

Il ne fut, comme on le comprend bien, question à table que des prouesses de la journée. Edouard ne demandait pas mieux que d'en parler, et sir John, émerveillé de ce courage, de cette adresse et de ce bonheur de Roland, renchérissait sur le récit de l'enfant.

Madame de Montrevel frémissait à chaque détail, et cependant elle se faisait redire chaque detail vingt fois.

Ce qui lui parut le plus clair à la fin de tout cela, c'est que Roland avait sauvé la vie d'Edouard.

— L'as-tu bien remercié, au moins ? demanda-t-elle à l'enfant — Qui cela? — Le grand frère. — Pourquoi donc le remercier? dit Edouard. Est-ce que je n'aurais pas fait comme lui? — Que voulez-vous, madame, dit sir John, vous êtes une gazelle qui, sans vous en douter, avez mis au jour une race de lions.

Amélie avait de son côté accordé une grande attention au récit, mais surtout quand elle avait vu les chasseurs se rapprocher de la Chartreuse.

A partir de ce moment, elle avait écouté, l'œil inquiet, et n'avait paru respirer que lorsque les trois chasseurs, n'ayant après l'hallali aucun motif de poursuivre leur course dans le bois, étaient remontés à cheval. A la fin du dîner, on vint annoncer que Jacques était de retour avec deux paysans de Montagnat.

Les paysans demandaient des renseignements précis sur l'endroit où les chasseurs avaient laissé l'animal.

Roland se leva pour aller les donner, mais madame de Montrevel, qui ne voyait jamais assez son fils, se tournant vers le messager :

— Faites entrer ces braves gens, dit-elle ; il est inutile que Roland se dérange pour cela

Cinq minutes après, les deux paysans entrèrent roulant leurs chapeaux entre leurs doigts.

— Çà, mes enfants, dit Roland, il s'agit d'aller chercher dans la forêt de Seillon un sanglier que nous y avons tué. — Ça peut se faire, répondit un des paysans. Et il consulta ensuite son compagnon du regard. — Ça peut se faire tout de même, dit l'autre. — Soyez tranquilles, continua Roland, vous ne perdrez pas votre peine. — Oh! nous sommes tranquilles, fit un des paysans; on vous connaît, monsieur Montrevel. — Oui, répondit l'autre, on sait que vous n'avez pas plus que votre père, le général, l'habitude de faire travailler les gens pour rien. — Oh! si tous les aristocrates avaient été comme vous, il n'y aurait pas eu de révolution, monsieur Louis.— Mais, non, qu'il n'y en aurait pas eu, dit l'autre, qui semblait venu là pour être l'écho affirmatif de ce que disait son compagnon. — Reste seulement à savoir où est l'animal, demanda le premier paysan. — Oui, répéta le second, reste à savoir où il est. — Oh! il ne sera pas difficile à trouver. — Tant mieux, fit le paysan. — Vous connaissez bien le pavillon de la forêt? — Lequel? — Oui, lequel? — Le pavillon qui dépend de la Chartreuse de Seillon.

Les deux paysans se regardèrent.

— Eh bien, vous le trouverez à vingt pas de la façade qui regarde le bois de Genoud.

Les deux paysans se regardèrent encore.

— Hum! fit l'un. — Hum! répéta l'autre, fidèle écho de son compagnon. — Eh bien quoi, hum? demanda Roland. — Dame! — Voyons, expliquez-vous, qu'y a-t-il? — Il y a que nous aimerions mieux que ce fût à l'autre extrémité de la forêt. — Comment! à l'autre extrémité de la forêt? — Ça est un fait, dit le second paysan. — Mais pourquoi à l'autre extrémité de la forêt? reprit Roland qui commençait à s'impatienter; il y a trois lieues d'ici à l'autre extrémité de la forêt, tandis que vous avez une lieue à peine d'ici à l'endroit où est le sanglier. — Oui, dit le premier paysan, c'est que l'endroit où est le sanglier....

Et il s'arrêta en se grattant la tête.

— Justement, voilà! dit le second. — Voilà quoi? — C'est un peu trop près de la Chartreuse. — Pas de la Chartreuse, du pavillon. — C'est tout un; vous savez bien, monsieur Louis, qu'on dit qu'il y a un passage souterrain qui va du pavillon à la Chartreuse. — Oh! il y en a un, c'est sûr, dit le second paysan. — Eh bien, fit Roland, qu'a de commun la Chartreuse, le pavillon, le souterrain avec notre sanglier?—Cela a de commun que l'animal est dans un mauvais endroit; voilà. — Oh! oui, un mauvais endroit, répéta le second paysan. — Ah çà, vous expliquerez-vous, drôles? s'écria Roland qui commençait à se fâcher, tandis que sa mère s'inquiétait et qu'Amélie pâlissait visiblement. — Pardon, monsieur Louis, dit le paysan, nous ne sommes pas des drôles; nous sommes des gens craignant Dieu; voilà tout. — Eh! mille tonnerres! dit Roland, moi aussi je crains Dieu! Après? — Ce qui fait que nous ne nous soucions pas d'avoir des démêlés avec le diable. — Non, non, non, dit le second paysan. — Avec son semblable, continua le premier paysan, un homme vaut un homme. — Quelquefois même il en vaut deux, dit le second bâti en Hercule. — Mais avec des êtres surnaturels, des fantômes, des spectres, non, merci! continua le premier paysan. — Merci, répéta le second. — Ah çà, ma mère; ah çà, ma sœur, demanda Roland s'adressant aux deux femmes, comprenez-vous, au nom du ciel! quelque chose à ce que disent ces deux imbéciles? — Imbéciles! fit le premier paysan, c'est possible; mais il n'en est pas moins vrai que Pierre Marey, pour avoir voulu regarder par-dessus le mur de la Chartreuse, a eu le cou tordu; il est vrai que c'était un samedi, jour de sabbat. — Et qu'on n'a jamais pu le lui redresser, affirma le second paysan, de sorte qu'on a été obligé de l'enterrer le visage à l'envers et regardant ce qui se passe derrière lui. — Oh! oh! fit sir John, voilà qui devient intéressant; j'aime fort les histoires de fantômes. — Bon! dit Édouard, ce n'est point comme ma sœur Amélie, milord, à ce qu'il paraît. — Pourquoi cela? — Regarde donc, frère Roland, comme elle est pâle. — En effet, dit sir John, mademoiselle semble prête à se trouver mal. — Moi, pas du tout, fit Amélie; seulement ne trouvez-vous pas qu'il fait un peu chaud ici, ma mère?

Et Amélie essuya son front couvert de sueur.

— Non, dit madame de Montrevel. — Cependant, insista Amélie, si je ne craignais pas de vous incommoder, madame, je vous demanderais la permission d'ouvrir une fenêtre. — Fais, mon enfant.

Amélie se leva vivement pour mettre à profit la permission reçue, et, tout en chancelant, alla ouvrir une fenêtre donnant sur le jardin.

La fenêtre ouverte, elle resta debout adossée à la barre d'appui; et à moitié cachée par les rideaux,

— Ah! dit-elle, ici, au moins, on respire.

Sir John se leva pour lui offrir son flacon de sels; mais vivement,

— Non, non, milord, dit Amélie; je vous remercie, cela va tout à fait mieux. — Voyons, voyons, dit Roland impatienté; il ne s'agit pas de cela, mais de notre sanglier. — Eh bien, votre sanglier, monsieur Louis, on l'ira chercher demain. — C'est ça, dit le second paysan, demain il fera jour. — De sorte que pour y aller ce soir?... — Oh! pour y aller ce soir...

Le paysan regarda son camarade; et tous deux en même temps secouant la tête,

— Pour y aller ce soir, ça ne se peut pas. — Poltrons! — Monsieur Louis, on n'est pas poltron pour avoir peur, dit le premier paysan. — Que non, on n'est pas poltron pour ça, répondit le second. — Ah! fit Roland, je voudrais bien qu'un plus fort que vous me soutînt cette thèse, que l'on n'est pas poltron pour avoir peur. — Dame! c'est selon la chose dont on a peur, monsieur Louis; qu'on me donne une bonne serpe ou un bon gourdin, je n'ai pas peur d'un loup; qu'on me donne un bon fusil, je n'ai pas peur d'un homme, quand bien même je saurais que cet homme m'attend pour m'assassiner. — Oui, dit Édouard, mais d'un fantôme, fût-ce d'un fantôme de moine, tu as peur?

— Mon petit monsieur Édouard, dit le paysan, laissez parler votre frère, M. Louis; vous n'êtes pas encore assez grand pour plaisanter avec ces choses-là, non. — Non, ajouta l'autre paysan; attendez que vous ayez de la barbe au menton, mon petit monsieur. — Je n'ai pas de barbe au menton, répondit Édouard en se redressant, mais cela n'empêche point que si j'étais assez fort pour porter le sanglier, je l'irais bien chercher tout seul, que ce fût le jour ou la nuit. — Grand bien vous fasse, mon jeune monsieur; mais voilà mon camarade et moi qui vous disons que pour un louis nous n'irions pas. — Mais pour deux, dit Roland qui voulait les pousser à bout.

— Ni pour deux, ni pour quatre, ni pour dix, monsieur de Montrevel; c'est bon dix louis, mais qu'est-ce que je ferais de vos dix louis quand j'aurais le cou tordu? — Oui, le cou tordu comme Pierre Marey, dit le second paysan. — Ce n'est pas vos dix louis qui donneroidt du pain à ma femme et à mes enfants pour le restant de leurs jours, n'est-ce pas?

— Et encore, quand tu dis dix louis, reprit le second paysan, cela ne serait que cinq, puisqu'il y en aurait cinq pour moi — Alors il revient des fantômes dans le pavillon? demanda Roland. — Je ne dis pas dans le pavillon; dans le pavillon je n'en suis pas sûr, mais dans la Chartreuse... — Dans la Chartreuse, tu en es sûr? — Oh! oui; là, bien certainement. — Tu les as vus? — Pas moi, mais il y a des gens qui les ont vus. — Ton camarade? demanda le jeune officier en se tournant vers le second paysan. — Je ne les ai pas vus; mais j'ai vu des flammes et Claude Philippon a entendu des chaînes.

— Ah! il y a des flammes et des chaînes? demanda Roland. — Oui! et quant aux flammes, dit le premier paysan, je les ai vues, moi. — Et Claude Philippon a entendu les chaînes, répéta le second. — Très-bien, mes amis, très-bien, reprit Roland d'un ton goguenard; donc, à aucun prix, vous n'irez ce soir? — A aucun prix. — Pas pour tout l'or du monde. — Et vous irez demain au jour? — Oh! monsieur Louis, avant que vous soyez levé, le sanglier sera ici. — Il y sera que vous ne serez pas levé, répondit l'écho. — Eh bien! fit Roland, venez me revoir après-demain. — Volontiers, monsieur Louis; pourquoi faire? — Venez toujours. — Oh! nous viendrons. — C'est-à-dire que, du moment où vous nous dites *venez*, vous pouvez être sûr que nous n'y manquerons pas, monsieur Louis. — Eh bien, moi, je vous en donnerai des nouvelles, et des nouvelles sûres. — De qui? — Des fantômes.

Amélie jeta un cri étouffé; madame de Montrevel seule entendit ce cri; Louis prenait de la main congé des deux paysans, qui se cognaient à la porte où ils voulaient passer tous les deux en même temps.

Il ne fut plus question, pendant tout le reste de la soirée, ni de la Chartreuse, ni du pavillon, ni des hôtes surnaturels, spectres ou fantômes, qui les hantaient.

IX

LES PLAISIRS DE LA PROVINCE.

A dix heures sonnantes, tout le monde était couché au château des Noires-Fontaines, ou tout au moins chacun était retiré dans sa chambre.

Deux ou trois fois, pendant la soirée, Amélie s'était approchée de Roland comme si elle eût eu quelque chose à lui dire, mais toujours la parole avait expiré sur ses lèvres.

Quand on avait quitté le salon, elle s'était appuyée à son bras, et, quoique la chambre de Roland fût située un étage au-dessus de la sienne, elle avait accompagné Roland jusqu'à la porte de sa chambre.

Roland l'avait embrassée, avait fermé sa porte en lui souhaitant une bonne nuit, et en se déclarant très-fatigué.

Cependant, malgré cette déclaration, Roland, rentré chez lui, n'avait point procédé à sa toilette de nuit; il était allé à son trophée d'armes, en avait tiré une magnifique paire de pistolets d'honneur, de la manufacture de Versailles, donnée à son père par la Convention, en avait fait jouer les chiens, et avait soufflé dans les canons pour voir s'ils n'étaient pas vieux chargés.

Les pistolets étaient en excellent état.

Après quoi il les avait posés côte à côte sur la table, était allé ouvrir doucement la porte de la chambre, regardant du côté de l'esca-

lier pour voir si personne ne l'épiait, et, voyant que corridor et escalier étaient solitaires, il était allé frapper à la porte de sir John.

— Entrez, dit l'Anglais.

Sir John, lui non plus, n'avait pas encore commencé sa toilette de nuit.

— J'ai compris, à un signe que vous m'avez fait, que vous aviez quelque chose à me dire, fit sir John, et, vous le voyez, je vous attendais. — Certainement que j'ai quelque chose à vous dire, dit Roland en s'étendant joyeusement dans un fauteuil. — Mon cher hôte, répliqua l'Anglais, je commence à vous connaître, de sorte que, quand je vous vois si gai que cela, je suis comme vos paysans, j'ai peur. — Vous avez entendu ce qu'ils ont dit? — C'est-à-dire qu'ils ont raconté une magnifique histoire de fantômes. J'ai un château en Angleterre, où il revient des fantômes. — Vous les avez vus, milord? — Oui, quand j'étais petit; par malheur, depuis que je suis grand, ils ont disparu.

— C'est comme cela, les fantômes, dit gaiement Roland, ça va, ça vient; quelle chance, hein, que je sois revenu justement à l'heure où il y a des fantômes à la Chartreuse de Seillon? — Oui, fit sir John, c'est bien heureux, seulement êtes-vous sûr qu'il y en ait? — Non, mais après-demain j'en serai sûr. — Comment cela? — Je compte y passer la nuit de demain. — Oh! dit l'Anglais, voulez-vous, moi, que j'aille avec vous? — Ce serait avec plaisir, milord, mais par malheur la chose est impossible. — Impossible, oh! — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon cher hôte. — Impossible! pourquoi? — Connaissez-vous les mœurs des fantômes, milord? demanda gravement Roland.

— Non. — Eh bien, je les connais, moi : les fantômes ne se montrent que dans certaines conditions. — Expliquez-moi cela. — Ainsi, par exemple, tenez, milord, en Italie, en Espagne, pays des plus superstitieux, eh bien, il n'y a pas de fantômes, ou, s'il y en a, dame! dame! c'est tous les dix ans, c'est tous les vingt ans, c'est tous les siècles. — Et à quoi attribuez-vous cette absence de fantômes? — Au défaut de brouillards, milord. — Ah! ah! — Sans doute; vous comprenez bien, l'atmosphère des fantômes, c'est le brouillard : en Écosse, en Danemark, en Angleterre, pays de brouillards, on regorge de fantômes, on a le spectre du père d'Hamlet, le spectre de Banquo, les ombres des victimes de Richard III; en Italie, vous n'avez qu'un spectre, celui de César; et encore où apparaît-il à Brutus? à Philippes en Macédoine, en Thrace, c'est-à-dire dans le Danemark de la Grèce, dans l'Écosse de l'Orient, où le brouillard a trouvé moyen de rendre Ovide mélancolique à ce point, qu'il a intitulé *Tristes* les vers qu'il y a faits. Pourquoi Virgile fait-il apparaître l'ombre d'Anchise à Énée? parce que Virgile est de Mantoue. Connaissez-vous Mantoue? un pays de marais, une vraie grenouillère, une fabrique de rhumatismes, une atmosphère de vapeurs, par conséquent un nid de fantômes.

— Allez toujours, je vous écoute. — Vous avez vu les bords du Rhin? — Oui. — L'Allemagne, n'est-ce pas? — Oui. — Encore un pays de fées, d'ondines, de sylphes, et par conséquent de fantômes (qui peut le plus, peut le moins), tout cela à cause du brouillard toujours; mais en Italie, en Espagne, où diable voulez-vous que les fantômes se réfugient? pas la plus petite vapeur; aussi, si j'étais en Espagne ou en Italie, je ne tenterais même pas l'aventure de demain. — Tout cela ne me dit point pourquoi vous refusez ma compagnie, insista sir John. — Attendez donc; je vous ai déjà expliqué comment les fantômes ne se hasardent pas dans certains pays, parce qu'ils n'y trouvent pas certaines conditions atmosphériques, laissez-moi vous expliquer les chances qu'il faut se ménager quand on désire en voir. — Expliquez, expliquez, dit sir John; en vérité, vous êtes l'homme que j'aime le mieux entendre parler, Roland.

Et sir John s'étendit à son tour dans un fauteuil, s'apprêtant à écouter avec délices les improvisations de cet esprit fantasque qu'il avait déjà vu sous tant de faces depuis cinq ou six jours à peine qu'il le connaissait. Roland s'inclina en signe de remercîment.

— Eh bien! voilà donc l'affaire, et vous allez comprendre cela, milord; j'ai tant entendu parler de fantômes dans ma vie, que je connais ces gaillards-là comme si je les avais faits Pourquoi les fantômes se montrent ils? — Vous me demandez cela? fit sir John. — Oui, je vous le demande. — Je vous avoue que, n'ayant pas étudié les fantômes comme vous, je ne saurais vous faire une réponse positive. — Vous voyez bien! Les fantômes se montrent, mon cher lord, pour faire peur à celui auquel ils apparaissent. — C'est incontestable.

— Parbleu! s'ils ne font pas peur à celui à qui ils apparaissent, c'est celui à qui ils apparaissent qui leur fait peur : témoin M. de Turenne, dont les fantômes se sont trouvés être des faux-monnayeurs. Connaissez-vous cette histoire-là? — Non. — Je vous la raconterai un autre jour, ne nous embrouillons pas. Voilà pourquoi, lorsqu'ils se décident à apparaître, ce qui est rare, voilà pourquoi les fantômes choisissent les nuits orageuses, où il fait des éclairs, du tonnerre, du vent : c'est leur mise en scène. — Je suis forcé d'avouer que tout cela est on ne peut plus juste. — Attendez! il y a certaines secondes où l'homme le plus brave sent un frisson courir dans ses veines; du temps où je n'avais pas un anévrisme, cela m'est arrivé dix fois, quand je voyais briller sur ma tête l'éclair des sabres et gronder à mes oreilles le tonnerre des canons. Il est vrai que, depuis que j'ai un anévrisme, je cours où l'éclair brille, où le tonnerre gronde; mais j'ai une chance, c'est que les fantômes ne sachent pas cela, c'est que les fantômes croient que je puis avoir peur.

— Tandis que c'est impossible, n'est-ce pas? demanda sir John. — Que voulez-vous, quand au lieu d'avoir peur de la mort, on croit, à tort ou à raison, avoir un motif de chercher la mort, je ne sais pas de quoi l'on aurait peur; mais, je vous le répète, il est possible que les fantômes qui savent beaucoup de choses cependant, ne sachent point cela. Seulement ils savent ceci, c'est que le sentiment de la peur s'augmente ou diminue par la vue et par l'audition des objets extérieurs. Ainsi, par exemple, où les fantômes apparaissent-ils de préférence? dans les lieux obscurs, dans les cimetières, dans les vieux cloîtres, dans les ruines, dans les souterrains, parce que déjà l'aspect des localités a disposé l'âme à la peur. Après quoi apparaissent-ils? après des bruits de chaînes, des gémissements, des soupirs, parce que tout cela n'a rien de bien récréatif; ils n'ont garde de venir au milieu d'une grande lumière, ou après un air de contredanse; non, la peur est un abîme où l'on descend marche à marche, jusqu'à ce que le vertige vous prenne, jusqu'à ce que le pied vous glisse, jusqu'à ce que vous tombiez les yeux fermés jusqu'au fond du précipice. Ainsi, lisez le récit de toutes les apparitions, voici comment les fantômes procèdent : d'abord le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, le vent siffle, les fenêtres et les portes crient, la lampe, s'il y a une lampe dans la chambre de celui à qui ils tiennent à faire peur, la lampe pétille, pâlit et s'éteint, obscurité complète; alors, dans l'obscurité, on entend des plaintes, des gémissements, des bruits de chaînes, enfin, la porte s'ouvre et le fantôme apparaît. Je dois dire que toutes les apparitions que j'ai, non pas vues, mais lues, se sont produites dans des circonstances pareilles. Voyons, est-ce bien cela, sir John?

— Parfaitement. — Et avez-vous jamais vu qu'un fantôme ait apparu à deux personnes à la fois? — En effet, je ne l'ai jamais ni lu ni entendu dire. — C'est tout simple, mon cher lord : à deux, vous comprenez, on n'a pas peur; la peur, c'est une chose mystérieuse, étrange, indépendante de la volonté, pour laquelle il faut l'isolement, les ténèbres, la solitude Un fantôme n'est pas plus dangereux qu'un boulet de canon. Eh bien, est-ce qu'un soldat a peur d'un boulet de canon, le jour, quand il est en compagnie de ses camarades, quand il sent les coudes à gauche? Non, il va droit à la pièce, il est tué ou tue; c'est ce que ne veulent pas les fantômes, c'est ce qui fait qu'ils n'apparaissent pas à deux personnes à la fois; c'est ce qui fait que je veux aller seul à la Chartreuse, milord; votre présence empêcherait le fantôme le plus résolu de paraître. Si je n'ai rien vu ou si j'ai vu quelque chose qui en vaille la peine, eh bien, ce sera votre tour après-demain; le marché vous convient-il? — A merveille! mais pourquoi n'irais-je pas le premier?

— Ah! d'abord, parce que l'idée ne vous en est pas venue et que c'est bien le moins que j'aie le bénéfice de mon idée; ensuite, parce que je suis du pays, que j'étais lié avec tous ces bons moines de leur vivant, et qu'il y a dans cette liaison une chance de plus qu'ils m'apparaissent après leur mort; enfin, parce que, connaissant les localités, s'il faut fuir ou poursuivre, je me tirerai mieux que vous de l'agression ou de la retraite. Tout cela vous paraît-il juste, mon cher lord? — On ne peut plus juste, oui; mais moi j'irai le lendemain? — Le lendemain, le surlendemain, tous les jours, toutes les nuits si vous voulez; ce à quoi je tiens, c'est à la primeur. Maintenant, continua Roland en se levant, c'est entre vous et moi, n'est-ce pas? Pas un mot à qui que ce soit au monde, les fantômes pourraient être prévenus et agir en conséquence. Il ne faut pas nous faire rouler par ces gaillards-là, ce serait trop grotesque.

— Soyez tranquille. Vous prendrez des armes, n'est-ce pas? — Si je croyais n'avoir affaire qu'à des fantômes, j'irais les deux mains dans les poches, et rien dans le gousset; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je me rappelle les faux-monnayeurs de M. de Turenne, et je prendrai des pistolets. — Voulez-vous les miens? — Non, merci; ceux-là, quoiqu'ils soient bons, j'ai à peu près résolu de ne m'en servir jamais.

Puis, avec un sourire dont il était impossible de rendre l'amertume.

— Ils me portent malheur, ajouta Roland. Bonne nuit, milord! Il faut que je dorme les poings fermés cette nuit, pour ne pas avoir envie de dormir demain.

Et, après avoir secoué énergiquement la main de l'Anglais, il sortit de sa chambre et rentra dans la sienne.

Seulement, en rentrant dans la sienne, une chose le frappa : c'est qu'il retrouvait ouverte sa porte qu'il était sûr d'avoir laissée fermée.

— Tiens! fit-il moitié étonné, moitié inquiet, c'est toi, Amélie? — Oui, c'est moi, dit la jeune fille.

Puis s'approchant de son frère et lui donnant son front à baiser :

— Tu n'iras pas, dit-elle d'un ton suppliant, n'est-ce pas, mon ami? — Où cela? demanda Roland. — A la Chartreuse? — Bon! Et qui t'a dit que j'y allais? — Oh! lorsque l'on te connaît, comme c'est difficile à deviner! — Et pourquoi veux-tu que je n'aille pas à la Chartreuse? — Je crains qu'il ne t'arrive un malheur. — Ah çà! tu crois donc aux fantômes, toi? dit Roland en fixant son regard sur celui d'Amélie.

Amélie baissa les yeux, et Roland sentit la main de sa sœur, qu'il avait fixée sur son bras, tremblante dans sa sienne.

— Voyons, dit Roland, Amélie, celle qu'autrefois j'ai connue du moins, la fille du général de Montrevel, la sœur de Roland, est trop intelligente pour subir les terreurs vulgaires : il est impossible que tu croies à ces contes d'apparitions de chaînes, de flammes, de spectres, de fantômes — Si j'y croyais, mon ami, mes craintes seraient moins grandes; si les fantômes existent, ce sont des âmes dépouillées de leur corps, et par conséquent qui ne peuvent sortir du tombeau avec les haines de la matière ; or, pourquoi un fantôme te haïrait-il, toi, Roland, qui n'as jamais fait de mal à personne? — Bon! tu oublies ceux que j'ai tués à l'armée ou en duel.

Amélie secoua la tête.

— Je ne crains pas ceux-là. — Que crains-tu donc, alors?

La jeune fille leva sur Roland ses beaux yeux tout mouillés de larmes, et, se jetant dans les bras de son frère,

— Je ne sais, dit-elle, Roland ; mais, que veux-tu? je crains.

Le jeune homme, par une légère violence, releva la tête qu'Amélie cachait dans sa poitrine, et, baisant doucement et tendrement ses longues paupières,

— Tu ne crois pas que ce soient des fantômes que j'aurai demain à combattre, n'est-ce pas? demanda-t-il. — Mon frère, ne va pas à la Chartreuse, insista Amélie d'un ton suppliant, en éludant la question.—C'est notre mère qui t'a chargée de me demander cela: avoue-le, Amélie? — Oh! mon frère, non, ma mère ne m'en a pas dit un mot; c'est moi qui ai deviné que tu voulais y aller. — Eh bien, si je voulais y aller, Amélie, dit Roland d'un ton ferme, tu dois savoir une chose, c'est que j'irais. — Même si je t'en prie à mains jointes, mon frère? dit Amélie avec un accent presque douloureux; même si je t'en prie à genoux?

Et elle se laissa glisser aux pieds de son frère.

— Oh! femmes! femmes! murmura Roland, inexplicables créatures dont les paroles sont un mystère, dont la bouche ne dit jamais les secrets du cœur, qui pleurent, qui prient, qui tremblent, pourquoi? Dieu le sait! mais nous autres hommes, jamais! J'irai, Amélie, parce que j'ai résolu d'y aller, et que, quand j'ai pris une fois une résolution, nulle puissance au monde n'a le pouvoir de m'en faire changer. Maintenant embrasse-moi, ne crains rien, et je te dirai tout bas un grand secret.

Amélie releva la tête, fixa sur Roland un regard à la fois interrogateur et désespéré.

— J'ai reconnu depuis plus d'un an, répondit le jeune homme, que j'ai le malheur de ne pouvoir mourir ; rassure-toi donc et sois tranquille.

Roland prononça ces paroles d'un ton si douloureux qu'Amélie, qui jusque-là était parvenue à retenir ses larmes, rentra chez en éclatant en sanglots.

Le jeune officier, après s'être assuré que sa sœur avait refermé sa porte, referma la sienne en murmurant :

— Nous verrons bien qui se lassera enfin de moi ou de la destinée.

TROISIÈME PARTIE

I

LE FANTOME.

Le lendemain, à l'heure à peu près à laquelle nous venons de quitter Roland, le jeune officier, après s'être assuré que tout le monde était couché au château des Noires-Fontaines, entr'ouvrit doucement sa porte, descendit l'escalier en retenant sa respiration, gagna le vestibule, tira sans bruit les verrous de la porte d'entrée, descendit le perron, se retourna pour s'assurer que tout était bien tranquille, et, rassuré par l'obscurité des fenêtres, il attaqua bravement la grille.

La grille dont les gonds avaient selon toute probabilité été huilés dans la journée, tourna sans faire entendre le moindre grincement, et se referma comme elle avait été ouverte après avoir donné passage à Roland, qui s'avança rapidement alors dans la direction du chemin de Pont-d'Ain à Bourg.

A peine eut-il fait cent pas que la cloche de Saint-Just tinta un coup : celle de Montagnat lui répondit comme un écho de bronze; dix heures et demie sonnaient.

Au pas dont marchait le jeune homme il lui fallait à peine vingt minutes pour atteindre la Chartreuse de Seillon, surtout si, au lieu de contourner le bois, il prenait le sentier qui conduisait droit au monastère.

Roland était trop familiarisé depuis sa jeunesse avec les moindres laies de la forêt de Seillon pour allonger inutilement son chemin de dix minutes. Il prit donc sans hésiter à travers bois, et, au bout de cinq minutes, il reparut de l'autre côté de la forêt.

Arrivé là, il n'avait plus à traverser qu'un bout de la plaine pour être arrivé au mur du verger du cloître.

Ce fut l'affaire de cinq autres minutes à peine.

Au pied du mur il s'arrêta, mais ce fut pour quelques secondes.

Il dégrafa son manteau, le roula en tampon et le jeta par-dessus le mur.

Son manteau ôté, il resta avec une redingote de velours, une culotte de peau blanche et des bottes à retroussis.

La redingote était serrée autour du corps par une ceinture dans laquelle étaient passés deux pistolets.

Un chapeau à larges bords couvrait son visage et le voilait d'ombre.

Avec la même rapidité qu'il s'était débarrassé du vetement qui pouvait le gèner pour franchir le mur, il se mit à l'escalader.

Son pied chercha une jointure qu'il n'eut pas de peine à trouver ; il s'élança, saisit la crête du chaperon, et retomba de l'autr côté sans avoir même touché le faîte de ce mur par-dessus lequel il avait bondi.

Il ramassa son manteau, le rejeta sur ses épaules, l'agrafa de nouveau, et, à travers le verger, gagna à grands pas une petite porte qui servait de communication entre le verger et le cloître.

Comme il franchissait le seuil de cette petite porte, onze heures sonnaient.

Roland s'arrêta, compta les coups, fit lentement le tour du cloître, regardant et écoutant ; il ne vit rien et n'entendit pas le moindre bruit.

Le monastère offrait l'image de la désolation et de la solitude; toutes les portes étaient ouvertes: celles des cellules, celle de la chapelle, celle du réfectoire.

Dans le réfectoire, immense pièce où les tables étaient encore dressées, Roland vit voleter cinq ou six chauves-souris ; une chouette effrayée s'échappa par une fenêtre brisée, se percha sur un arbre à quelques pas de là et fit entendre son cri funèbre.

— Bon! dit tout haut Roland, je crois que c'est ici que je dois établir mon quartier général; chauves-souris et chouettes sont l'avant-garde des fantômes.

Le son de cette voix humaine, s'élevant du milieu de cette solitude, de ces ténèbres et de cette désolation, avait quelque chose d'insolite et de lugubre qui eût fait frissonner celui-là même qui venait de parler, si Roland, comme il l'avait dit lui-même, n'avait pas eu une âme inaccessible à la peur.

Il chercha un point d'où il pût du regard embrasser toute la salle : une table isolée, placée sur une espèce d'estrade, à l'une des extrémités du réfectoire, et qui avait sans doute servi au supérieur du couvent soit pour faire une lecture pieuse pendant le repas, soit pour prendre son repas séparé des autres frères, lui parut un lieu d'observation réunissant tous les avantages qu'il pouvait désirer.

Appuyé au mur, il ne pouvait être surpris par derrière, et de là son regard, lorsqu'il serait habitué aux ténèbres, dominerait tous les points de la salle.

Il chercha un siége quelconque et trouva renversé, à trois pas de la table, l'escabeau qui avait dû être celui du convive ou du lecteur isolé.

Il s'assit devant la table, détacha son manteau pour avoir toute liberté dans ses mouvements, prit ses pistolets à sa ceinture, en disposa un devant lui, et frappant trois coups sur la table avec la crosse de l'autre?

—La séance est ouverte, dit-il à haute voix, les fantômes peuvent venir.

Ceux qui, la nuit, traversant à deux des cimetières ou des églises, ont quelquefois éprouvé, sans s'en rendre compte, ce suprême besoin de parler bas et religieusement qui s'attache à certaines localités, ceux-là seuls comprendront quelle étrange impression eût produite, sur celui qui l'eût entendue, cette voix railleuse et saccadée troublant la solitude et les ténèbres.

Elle vibra un instant dans l'obcurité, qu'elle fit en quelque sorte tressaillir; puis elle s'éteignit et mourut sans écho, s'échappant à la fois par toutes ces ouvertures que les ailes du temps avaient faites sur son passage.

Comme il s'y était attendu, les yeux de Roland s'était habitués aux ténèbres, et maintenant, grâce à la pâle lumière de la lune qui venait de se lever, et qui pénétrait dans le réfectoire en longs rayons blanchâtres par les fenetres brisées, il pouvait voir distinctement d'un bout à l'autre de l'immense chambre.

Quoique évidemment, à l'intérieur comme à l'extérieur, Roland fût sans crainte, il n'était pas sans défiance, et son oreille percevait les moindres bruits.

Il entendit sonner la demie.

Malgré lui le timbre le fit tressaillir; il venait de l'église même du couvent.

Comment, dans cette ruine où était mort, l'horloge, cette pulsation du temps, était-elle demeurée vivante?

— Oh! oh! dit Roland, voilà qui m'indique que je verrai quelque chose.

Ces paroles furent presque un aparté; la majesté des lieux et du silence agissait sur ce cœur pétri d'un bronze aussi dur que celui qui venait de lui envoyer cet appel du temps contre l'éternité.

Les minutes s'écoulèrent les unes après les autres; sans doute un nuage passait entre la lune et la terre, car il semblait à Roland que les ténèbres s'épaississaient.

Puis il lui semblait, à mesure que minuit s'approchait, entendre mille bruits à peine perceptibles, confus et différents qui, sans doute, venaient de ce monde nocturne qui s'éveille quand l'autre s'endort.

La nature n'a pas voulu qu'il y eût suspension dans la vie, même pour le repos; elle a fait son univers nocturne comme elle a fait son monde du jour, depuis le moustique bourdonnant au chevet du dormeur, jusqu'au lion rôdant autour du douar de l'Arabe.

Mais Roland, veilleur des camps, sentinelle perdue dans le désert, Roland chasseur, Roland soldat, connaissait tous ces bruits; ces bruits ne le troublaient donc pas, lorsque tout à coup à ces bruits vint se mêler de nouveau le timbre de l'horloge vibrant pour la seconde fois au-dessus de sa tête.

Cette fois c'était minuit; il compta les douze coups les uns après les autres.

Le dernier se fit entendre, frissonna dans l'air comme un oiseau aux ailes de bronze, puis s'éteignit lentement, tristement, douloureusement. En même temps il sembla au jeune homme qu'il entendait une plainte.

Roland tendit l'oreille du côté où venait le bruit.

La plainte se fit entendre plus rapprochée.

Il se leva, mais les mains appuyées sur la table et ayant sous la paume de chacune de ses mains la crosse d'un pistolet. Un frôlement, pareil à celui d'un drap ou d'une robe qui traînerait sur l'herbe, se fit entendre à sa gauche, à dix pas de lui.

Il se redressa comme mû par un ressort.

Au même moment une ombre apparut au seuil de la salle immense. Cette ombre ressemblait à une de ces vieilles statues couchées sur les sépulcres; elle était enveloppée d'un immense linceul qui traînait derrière elle.

Roland douta un instant de lui-même. La préoccupation de son esprit lui faisait-elle voir ce qui n'était pas? Était-il la dupe de ses sens, le jouet d'une de ces hallucinations que la médecine constate, mais ne peut expliquer?

Une plainte poussée par le fantôme fit évanouir ses doutes.

— Ah! par ma foi! dit-il en éclatant de rire, à nous deux, ami spectre.

Le spectre s'arrêta et étendit la main vers le jeune officier.

— Roland! Roland! dit le spectre d'une voix sourde, ce serait une piété que de ne pas poursuivre les morts dans le tombeau où tu les as fait descendre.

Et le spectre continua son chemin sans hâter le pas.

Roland, un instant étonné, descendit de son estrade et se mit à la poursuite du fantôme.

Le chemin était difficile, encombré qu'il se présentait de pierres, de bancs mis en travers, de tables renversées.

Et cependant on eût dit qu'à travers tous ces obstacles un sentier invisible était tracé pour le spectre, qui marchait du même pas sans que rien l'arrêtât.

Chaque fois qu'il passait devant une fenêtre, la lumière extérieure, si faible qu'elle fût, se réfléchissait sur le linceul, et le fantôme dessinait ses contours, qui, la fenêtre franchie, se perdaient dans l'obscurité pour reparaître bientôt et se perdre encore.

Roland, l'œil fixé sur celui qu'il poursuivait, craignant de le perdre de vue s'il en détachait un instant son regard, ne pouvait interroger du regard ce chemin qui semblait si facile au spectre et si hérissé d'obstacles pour lui.

A chaque pas il trébuchait; le fantôme gagnait sur lui.

Le fantôme arriva près de la porte opposée à celle par laquelle il était entré. Roland vit s'ouvrir l'entrée d'un corridor obscur, il comprit que l'ombre allait lui échapper.

— Homme ou spectre, voleur ou moine, dit-il, arrête, ou je fais feu! — On ne tue pas deux fois le même corps, et la mort, tu le sais bien, continua le fantôme d'une voix sourde, n'a pas de prise sur les âmes. — Qui es-tu donc? demanda Roland. — Je suis le spectre de celui que tu as violemment arraché de ce monde.

Le jeune officier éclata de rire, de son rire strident et nerveux rendu plus effrayant encore dans les ténèbres.

— Par ma foi, dit-il, si tu n'as pas d'autre indication à me donner, je ne prendrai pas même la peine de chercher, je t'en préviens. — Rappelle-toi la fontaine de Vaucluse, dit le fantôme avec un accent si faible, que cette phrase sembla sortir de sa bouche plutôt comme un soupir que comme des paroles articulées.

Un instant Roland sentit, non pas son cœur faiblir, mais la sueur perler à son front; par une réaction sur lui-même il reprit sa force, et d'une voix menaçante,

— Une dernière fois, apparition ou réalité, cria-t-il, je te préviens que, si tu ne m'attends pas, je fais feu!

Le spectre fut sourd et continua son chemin.

Roland s'arrêta une seconde pour viser: le spectre était à dix pas de lui, Roland avait la main sûre, c'était lui-même qui avait glissé la balle dans le pistolet; un instant auparavant il venait de passer la baguette dans les canons pour s'assurer qu'ils étaient chargés. Au moment où le spectre se dessinait de toute sa hauteur, blanc, sur la voûte sombre du corridor, Roland fit feu.

La flamme illumina comme un éclair le corridor dans lequel continua de s'enfoncer le spectre, sans hâter ni ralentir le pas

Puis, tout rentra dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière avait été plus vive.

Le spectre avait disparu sous l'arcade sombre.

Roland s'y élança à sa poursuite tout en faisant passer son second pistolet de sa main gauche à sa main droite.

Mais, si court qu'eût été le temps d'arrêt, le fantôme avait gagné du chemin; Roland le vit au bout du corridor se dessinant cette fois en vigueur sur l'atmosphère grise de la nuit.

Il doubla le pas et arriva à l'extrémité du corridor au moment où le spectre disparaissait derrière la porte de la citerne.

Roland redoubla de vitesse; il lui sembla, arrivé sur le seuil de la porte, que le spectre s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Cependant tout le torse était encore visible.

— Fusses-tu le démon, dit Roland, je te rejoindrai.

Et il lâcha son second coup de pistolet, qui emplit de flamme et de fumée le caveau dans lequel s'était englouti le spectre.

Quand la fumée fut dissipée, Roland chercha vainement; il était seul.

Roland se précipita dans le caveau en hurlant de rage; il sonda les murs de la crosse de ses pistolets, il frappa le sol du pied: partout le sol et la pierre rendirent ce son mat des objets solides.

Il essaya de percer l'obscurité du regard, mais c'était chose impossible: le peu de lumière que laissait filtrer la lune s'arrêtait aux premières marches de la citerne.

— Oh! s'écria Roland, une torche! une torche!

Personne ne lui répondit; le seul bruit qui se faisait entendre était le murmure de la source coulant à trois pas de lui.

Il vit qu'une plus longue recherche serait inutile; il sortit du caveau, tira de sa poche une poire à poudre, deux balles tout enveloppées dans du papier, et rechargea vivement ses pistolets.

Puis il reprit le chemin qu'il venait de suivre, retrouva le couloir sombre, au bout du couloir le réfectoire immense, et alla reprendre, à l'extrémité de la salle muette, la place qu'il avait quittée pour suivre le fantôme.

Là, il attendit.

Mais les heures de la nuit sonnèrent successivement jusqu'à ce qu'elles devinssent leurs heures matinales, et que les premiers rayons du jour teignissent de leurs tons blafards les murailles du cloître.

— Allons, murmura Roland, c'est fini pour cette nuit, peut-être une autre fois serai-je plus heureux.

Vingt minutes après il rentra au château des Noires-Fontaines.

II

LES AMUSEMENTS DE LA PROVINCE.

Deux personnes attendaient le retour de Roland, l'une avec angoisse, l'autre avec impatience.

Ces deux personnes étaient Amélie et sir John.

Ni l'une ni l'autre n'avaient dormi une seconde.

Amélie ne manifesta son angoisse que par le bruit de sa porte, qui se refermait au fur et à mesure que Roland montait l'escalier. Roland avait entendu ce bruit. Il n'eut point le courage de passer à deux pas de sa sœur sans la rassurer.

— Sois tranquille, Amélie, c'est moi! dit-il.

Il ne pouvait point se figurer que sa sœur craignît pour un autre que pour lui. Amélie s'élança hors de sa chambre avec son peignoir de nuit.

Il était facile de voir, à la pâleur de son teint, au cercle de bistre s'étendant jusqu'à la moitié de ses joues, qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Il ne t'est rien arrivé, Roland? s'écria-t-elle en serrant son frère dans ses bras et en le tâtant avec inquiétude. — Rien. — Ni à toi ni à personne? — Ni à moi ni à personne. — Et tu n'as rien vu? — Je ne dis pas cela, dit Roland. — Qu'as-tu vu, mon Dieu? — Je te raconterai cela plus tard; en attendant, tant tués que blessés, il n'y a personne de mort. — Ah! je respire. — Maintenant, si j'ai un conseil à te donner, petite sœur, c'est d'aller te mettre gentiment dans ton lit et de dormir, si tu peux, jusqu'à l'heure du déjeuner. J'en vais faire autant, et je te promets que l'on n'aura pas besoin de me bercer pour m'endormir; bonne nuit ou plutôt bon matin!

Roland embrassa tendrement sa sœur; et, en affectant de siffloter

insoucieusement un air de chasse, il monta l'escalier du second étage.

Sir John l'attendait franchement dans le corridor.

Il alla droit au jeune homme.

— Eh bien! lui demanda-t-il. — Eh bien, je n'ai point fait complétement buisson creux. — Vous avez vu un fantôme? — J'ai vu quelque chose du moins qui y ressemblait beaucoup. — Vous allez me raconter cela. — Oui, je comprends, vous ne dormiriez pas ou vous dormiriez mal; voici en deux mots la chose telle qu'elle s'est passée.

Et Roland fit un récit exact et circonstancié de l'aventure de la nuit.

— Bon! dit sir John quand Roland eut achevé; j'espère que vous en avez laissé pour moi? — J'ai même peur, dit Roland, de vous avoir laissé le plus dur.

Puis, comme sir John insistait, revenant sur chaque détail, se faisant indiquer les localités :

— Ecoutez, dit Roland, aujourd'hui, après déjeuner, nous irons faire à la Chartreuse une visite de jour, ce qui ne vous empêchera point d'y faire votre station de nuit; au contraire, la visite de jour vous servira à étudier les localités. Seulement ne dites rien à personne. — Oh! fit sir John, ai-je donc l'air d'un bavard? — Non, c'est vrai, dit Roland en riant; ce n'est pas vous, milord, qui êtes un bavard, c'est moi qui suis un niais.

Et il rentra dans sa chambre.

Après le déjeuner les deux hommes descendirent les pentes du jardin comme pour aller faire une promenade aux bords de la Ressousse; puis, ils appuyèrent à gauche, remontèrent au bout de quatre cents pas, gagnèrent la grande route, traversèrent le bois et se trouvèrent au pied du mur de la Chartreuse, à l'endroit même où la vieille Roland l'avait escaladé.

— Milord, dit Roland, voici le chemin. — Eh bien, fit sir John, prenons-le.

Et lentement, mais avec une admirable force de poignet qui indiquait un homme possédant à fond sa gymnastique, l'Anglais saisit le chaperon du mur, s'assit sur le faîte et se laissa retomber de l'autre côté.

Roland le suivit avec la prestesse d'un homme qui n'en était point à son coup d'essai.

Tous deux se trouvèrent de l'autre côté.

L'abandon était encore plus visible le jour que la nuit.

L'herbe avait poussé jusque dans les allées et montait jusqu'aux genoux, les espaliers étaient envahis par des vignes devenues si épaisses que le raisin n'y pouvait mûrir sous l'ombre des feuilles; en plusieurs endroits le mur était dégradé, et le lierre, ce parasite bien plus que cet ami des ruines, commençait à s'étendre de tous côtés.

Quant aux arbres en plein vent, pruniers, pêchers, abricotiers, ils avaient poussé avec la liberté des hêtres et des chênes de la forêt, dont ils semblaient envier la hauteur et l'épaisseur, et la sève, tout entière absorbée par les branches aux jets multiples et vigoureux, ne donnait que des fruits rares et mal venus.

Deux ou trois fois, au mouvement de l'herbe agitée devant eux, ils devinèrent que la couleuvre, cette hôtesse rampante de la solitude, avait établi là son domicile et fuyait tout étonnée qu'on la dérangeât.

Roland conduisit son ami droit à la porte donnant du verger dans le cloître; mais, avant d'entrer dans le cloître, il jeta les yeux sur le cadran de l'horloge; l'horloge, qui marchait la nuit, était arrêtée le jour.

Du cloître, il passa dans le réfectoire; là, le jour lui révéla sous leur véritable aspect les objets que l'obscurité avait revêtus des formes fantastiques de la nuit.

Roland montra à sir John l'escabeau renversé, la table rayée sous les batteries des pistolets, la porte par laquelle était entré le fantôme.

Il suivit, avec l'Anglais, le chemin qu'il avait suivi à la piste du fantôme; il reconnut les obstacles qui l'avaient arrêté, mais qui étaient faciles à franchir pour quelqu'un qui d'avance aurait pris connaissance de la localité.

Arrivé à l'endroit où il avait fait feu, il retrouva les bourres, mais il chercha inutilement la balle.

Par la disposition du corridor, fuyant en biais, il était cependant impossible, si la balle n'avait pas laissé de traces sur la muraille, qu'elle n'eût point atteint le fantôme.

Et cependant si le fantôme avait été atteint et présentait un corps solide, comment se fait-il que ce corps était resté debout? comment, au moins, n'avait-il point été blessé? et comment, ayant été blessé, ne trouvait-on sur le sol aucune trace de sang?

Or, il n'y avait ni trace de sang ni trace de balle.

Lord Tanlay n'était pas loin d'admettre que son ami avait eu affaire à un spectre véritable.

— On est venu depuis moi, dit Roland, et l'on a ramassé la balle. — Mais, si vous avez tiré sur un homme, comment la balle n'est-elle pas entrée? — Oh! c'est bien simple, l'homme avait une cotte de mailles sous son linceul.

C'était possible; cependant sir John secoua la tête en signe de doute; il aimait mieux croire à un événement surnaturel, cela le fatiguait moins.

L'officier et lui continuèrent leur investigation.

On arriva au bout du corridor et l'on se trouva à l'autre extrémité du verger.

C'était là que Roland avait revu son spectre, un instant disparu sous la voûte sombre.

Il alla droit à la citerne, il semblait suivre encore le fantôme, tant il hésitait peu.

Là, il comprit l'obscurité de la nuit devenue plus intense encore par l'absence de tout reflet extérieur; à peine y voyait-on pendant le jour.

Roland tira de dessous son manteau deux torches d'un pied de long, prit un briquet, y alluma de l'amadou et à l'amadou une allumette.

Les deux torches flambèrent.

Il s'agissait de découvrir le passage par où le fantôme avait disparu.

Roland et sir John approchèrent les torches du sol; la citerne était pavée de grandes dalles de liais qui semblaient parfaitement jointes les unes aux autres.

Roland cherchait sa seconde balle avec autant de persistance qu'il avait cherché la première. Une pierre se trouvait sous ses pieds, il repoussa la pierre et aperçut un anneau scellé dans une des dalles.

Sans rien dire, Roland passa sa main dans l'anneau, s'arc-bouta sur ses pieds et tira à lui.

La dalle tourna sur son pivot avec une facilité qui indiquait qu'elle opérait souvent la même manœuvre.

En tournant, elle découvrit l'entrée du souterrain.

— Ah! fit Roland, voici le passage de mon spectre.

Et il descendit dans l'ouverture béante. Sir John le suivit.

Ils firent le même trajet qu'avait fait Morgan lorsqu'il était revenu rendre compte de son expédition; au bout du souterrain, ils trouvèrent la grille donnant sur les caveaux funéraires.

Roland secoua la grille, la grille n'était point fermée, elle céda.

Ils traversèrent le cimetière souterrain et atteignirent l'autre grille; comme la première, elle était ouverte.

Roland marchant toujours le premier, ils montèrent quelques marches et se trouvèrent dans le chœur de la chapelle où s'était passée la scène que nous avons racontée entre Morgan et les compagnons de Jehu.

Seulement les stalles étaient vides, le chœur était solitaire, et l'autel, dégradé par l'abandon du culte, n'avait plus ni ses cierges flamboyants, ni sa nappe sainte.

Il était évident pour Roland que là avait abouti la course du faux fantôme que sir John s'obstinait à croire véritable.

Mais, que le fantôme fût vrai ou faux, sir John avouait que c'était en effet là que sa course avait dû aboutir.

Il réfléchit un instant; puis après cet instant de réflexion,

— Eh bien, dit l'Anglais, puisque c'est à mon tour à veiller ce soir, puisque j'ai le droit de choisir la place où je veillerai, je veillerai là, dit-il.

Et il montra une espèce de table formée au milieu du chœur par le pied de chêne qui supportait autrefois l'aigle du lutrin.

— En effet, dit Roland avec la même insouciance que s'il se fût agi de lui-même, vous ne serez pas mal là; seulement, comme ce soir vous pourriez trouver la pierre scellée et les deux grilles fermées, nous allons chercher une issue qui vous conduise directement ici.

Au bout de cinq minutes, l'issue était trouvée.

La porte d'une ancienne sacristie s'ouvrait sur le chœur, et, de cette sacristie, une fenêtre dégradée donnait passage dans la forêt.

Les deux hommes sortirent par la fenêtre et se trouvèrent dans le plus épais du bois, juste à vingt pas de l'endroit où ils avaient tué le sanglier.

— Voilà notre affaire, dit Roland; seulement, mon cher lord, comme vous ne vous retrouveriez pas de nuit dans cette forêt où l'on a déjà assez de mal à se retrouver de jour, je vous accompagnerai jusqu'ici. — Oui; mais, moi entré, vous vous retirerez aussitôt, dit l'Anglais; je me souviens de ce que vous m'avez dit touchant la susceptibilité des fantômes: vous sachant à quelques pas de moi, ils pourraient hésiter à apparaître, et puisque vous en avez vu un, je veux aussi en voir un au moins. — Je me retirerai, répondit Roland, soyez tranquille; seulement, ajouta-t-il en riant, je n'ai qu'une peur. — Laquelle? — C'est qu'en votre qualité d'Anglais et d'hérétique, ils ne soient mal à l'aise avec vous. — Oh! dit sir John gravement, quel malheur que je n'aie pas le temps d'abjurer d'ici à ce soir!

Les deux amis avaient vu tout ce qu'ils avaient à voir: en conséquence ils revinrent au château.

Personne, pas même Amélie, n'avait paru soupçonner dans leur promenade autre chose qu'une promenade ordinaire.

La journée se passa donc sans questions et même sans inquiétudes apparentes : d'ailleurs, au retour des deux amis, elle était déjà bien avancée.

On se mit à table, et, à la grande joie d'Edouard, on projeta une nouvelle chasse.

Cette chasse fit les frais de la conversation pendant le dîner et pendant une partie de la soirée.

A dix heures, comme d'habitude, chacun était rentré dans sa chambre, seulement Roland était dans celle de sir John.

La différence des caractères éclatait visiblement dans les prépara-

tifs : Roland avait fait les siens joyeusement, comme pour une partie de plaisir; sir John faisait les siens gravement, comme pour un duel.

Les pistolets furent chargés avec le plus grand soin et passés à la ceinture de l'Anglais, et, au lieu d'un manteau qui pouvait gêner ses mouvements, ce fut une grande redingote à collet qu'il endossa par-dessus son habit.

A dix heures et demie tous deux sortirent avec les mêmes précautions que Roland avait prises pour lui tout seul.

A onze heures moins cinq minutes, ils étaient au pied de la fenêtre dégradée, mais à laquelle des pierres tombées de la voûte pouvaient servir de marchepied.

Là, ils devaient, selon leur convention, se séparer.

Sir John rappela ces conventions à Roland.

— Oui, dit le jeune homme, avec moi, milord, une fois pour toutes, ce qui est convenu est convenu; seulement, à mon tour, une recommandation. — Laquelle? — Je n'ai pas retrouvé les balles parce que l'on est venu les enlever; on est venu les enlever pour que je ne visse pas l'empreinte qu'elles avaient conservée sans doute. — Et dans votre opinion quelle empreinte eussent-elles conservée ? — Celle des chaînons d'une cotte de mailles; mon fantôme était un homme cuirassé. — Tant pis, dit sir John, j'aimais fort le fantôme, moi.

Puis, après un moment de silence où un soupir de l'Anglais exprimait son regret profond d'être forcé de renoncer au spectre ,

— Et votre recommandation? dit-il. — Tirez au visage.

L'Anglais fit un signe d'assentiment, serra la main du jeune officier, escalada les pierres, entra dans la sacristie et disparut.

— Bonne nuit ! lui cria Roland.

Et avec cette insouciance du danger, qu'en général un soldat a pour lui-même et pour ses compagnons, Roland , comme il l'avait promis à sir John, reprit le chemin du château des Noires-Fontaines.

III

LE JUGEMENT.

Le lendemain, Roland, qui n'était parvenu à s'endormir que vers deux heures du matin, s'éveilla à sept heures.

En s'éveillant il réunit ses souvenirs épars, se rappela ce qui s'était passé la veille, et s'étonna qu'à son retour sir John ne l'eût point éveillé. Il s'habilla vivement et alla, au risque de le réveiller au milieu de son premier sommeil, frapper à la porte de la chambre de sir John.

Mais sir John ne répondit point; Roland frappa plus fort.

Même silence.

Cette fois un peu d'inquiétude se mêlait à la curiosité de Roland.

La clef était en dehors; le jeune officier ouvrit la porte et plongea dans la chambre un regard rapide.

Sir John n'était point dans la chambre, sir John n'était point rentré.

Le lit était intact.

Qu'était-il donc arrivé?

Il n'y avait pas un instant à perdre, et, avec la rapidité de résolution que nous connaissons à Roland, on devine qu'il ne perdit pas un instant.

Il s'élança dans sa chambre, acheva de s'habiller, mit son couteau de chasse à sa ceinture, son fusil en bandoulière, et sortit.

Personne n'était encore éveillé, sinon la femme de chambre.

Roland la rencontra sur l'escalier.

— Vous direz à madame de Montrevel, dit-il, que je suis sorti pour faire un tour dans la forêt de Seillon avec mon fusil; qu'on ne soit pas inquiet si milord et moi nous ne rentrions pas précisément à l'heure du déjeuner.

Et Roland s'élança rapidement hors du château.

Dix minutes après il était près de la fenêtre où la veille, à onze heures du soir, il avait quitté lord Tanlay.

Il écouta : on n'entendait aucun bruit à l'intérieur; à l'extérieur seulement l'oreille d'un chasseur pouvait reconnaître toutes ces rumeurs matinales que fait le gibier dans les bois.

Roland escalada la fenêtre avec son agilité ordinaire, et s'élança de la sacristie dans le chœur.

Un regard lui suffit pour s'assurer que non-seulement le chœur, mais le vaisseau entier de la petite chapelle était vide.

Les fantômes avaient-ils fait suivre à l'Anglais le chemin opposé à celui qu'il avait suivi lui-même ?

C'était possible.

Roland passa rapidement derrière l'autel , gagna la grille des caveaux; la grille était ouverte.

Il s'engagea dans le cimetière souterrain.

L'obscurité l'empêchait de voir dans ses profondeurs. Il appela à trois reprises sir John ; personne ne lui répondit.

Il gagna l'autre grille donnant dans le souterrain; elle était ouverte comme la première.

Il s'engagea dans le passage voûté.

Seulement, là, comme il lui eût été impossible, au milieu des ténèbres, de se servir de son fusil, il le passa en bandoulière et mit le couteau de chasse à la main.

En tâtonnant il s'enfonça toujours davantage sans rencontrer personne; seulement, au fur et à mesure qu'il allait en avant, l'obscurité redoublait, ce qui indiquait que la dalle de la citerne était fermée.

Il arriva ainsi à la première marche de l'escalier, monta jusqu'à ce qu'il touchât la dalle tournante avec sa tête, fit un effort, la dalle tourna. Roland revit le jour. Il s'élança dans la citerne. La porte qui donnait sur le verger était ouverte; Roland sortit par cette porte, traversa la partie du verger qui se trouvait entre la citerne et le corridor, à l'autre extrémité duquel il avait fait feu sur son fantôme. Il traversa le corridor et se trouva dans le réfectoire. Le réfectoire était vide.

Comme il avait fait dans le souterrain funèbre, Roland appela trois fois sir John. L'écho, étonné, qui semblait avoir désappris les sons de la parole humaine, lui répondit seul en balbutiant. Il n'était point probable que sir John fût venu de ce côté, il fallait retourner au point de départ. Roland repassa par le même chemin et se retrouva dans le chœur de la chapelle.

C'était là que sir John avait dû passer la nuit, c'était là qu'on devait retrouver sa trace.

Roland s'avança dans le chœur. A peine y fut-il qu'un cri s'échappa de sa poitrine. Une large tache de sang s'étendait à ses pieds et tachait les dalles du chœur.

De l'autre côté du chœur, à quatre pas de celle qui rougissait le marbre à ses pieds, il y avait une seconde tache non moins large, non moins rouge, non moins récente, et qui semblait faire le pendant de la première. Une de ces taches était à droite, l'autre à gauche de cette espèce de piédestal destiné, comme nous l'avons dit, à soutenir l'aigle du lutrin, piédestal devant lequel milord avait dit qu'il établirait son domicile.

Roland s'approcha du piédestal; le piédestal était ruisselant de sang. C'était là évidemment que le drame s'était passé. Le drame, s'il fallait en croire les traces qu'il avait laissées, le drame avait été terrible. Roland, en sa double qualité de chasseur et de soldat, devait être un habile chercheur de piste.

Il avait pu calculer ce qu'a répandu de sang un homme mort, ou ce qu'en répand un homme blessé. Cette nuit avait vu trois hommes morts ou blessés. Maintenant, quelles étaient les probabilités? Les deux taches de sang du chœur, celle de droite et celle de gauche, étaient probablement le sang de deux des antagonistes de sir John.

Le sang du piédestal était probablement le sien. Attaqué des deux côtés, à droite et à gauche, il avait fait feu des deux mains et avait tué ou blessé un homme de chaque coup. De là les deux taches de sang qui rougissaient le pavé. Attaqué à son tour lui-même, il avait été frappé près du piédestal, et sur le piédestal son sang avait rejailli.

Au bout de cinq secondes d'examen, Roland était aussi sûr de ce que nous venons de dire, que s'il avait vu la lutte de ses propres yeux. Maintenant, qu'avait-on fait des deux autres corps et du corps de sir John? Ce qu'on avait fait des deux autres corps, Roland s'en inquiétait assez peu, mais il tenait fort à savoir ce qu'était devenu celui de sir John. Une trace de sang partait du piédestal et allait jusqu'à la porte Le corps de sir John avait été porté dehors. Roland secoua la porte massive ; elle n'était fermée qu'au pêne. Sous son premier effort elle s'ouvrit : de l'autre côté du seuil, il retrouva les traces de sang. Puis, à travers les broussailles, le chemin qu'avaient suivi les gens qui emportaient le corps.

Les branches brisées, les herbes foulées, conduisirent Roland jusqu'à la lisière de la forêt donnant sur le chemin de Pont-d'Ain à Bourg. Là, vivant ou mort, le corps semblait avoir été déposé le long du talus du fossé. Après quoi, plus rien. Un homme passa, venant du côté du château des Noires-Fontaines; Roland alla à lui.

— N'avez vous rien vu sur le chemin, n'avez-vous rencontré personne? demanda-t-il. — Si fait, répondit l'homme, j'ai vu deux paysans qui portaient un corps sur une civière. — Ah ! s'écria Roland, et ce corps était celui d'un homme mort ou vivant? — L'homme était pâle et sans mouvement, et il avait bien l'air d'être mort. — Le sang coulait-il? — J'en ai vu des gouttes sur le chemin. — En ce cas il vit.

Alors, tirant un louis de sa poche :

— Voilà un louis, dit-il, cours chez le docteur Milliet, à Bourg, dis-lui de monter à cheval et de se rendre à franc étrier au château des Noires-Fontaines ; ajoute qu'il y a un homme en danger de mort.

Et tandis que le paysan, stimulé par la récompense reçue, pressait sa course vers Bourg, Roland, bondissant sur son jarret de fer, pressait la sienne vers le château. Et maintenant, comme notre lecteur est, selon toute probabilité, aussi curieux que Roland de savoir ce qui est arrivé à sir John, nous allons le mettre au courant des événements de la nuit.

Sir John, comme on l'a vu, était entré à onze heures moins quelques minutes dans ce que l'on avait coutume d'appeler la Correrie ou le pavillon de la Chartreuse, et qui n'était rien autre chose qu'une chapelle élevée au milieu du bois. De la sacristie, il avait passé dans le chœur.

Le chœur était vide et paraissait solitaire. Une lune assez brillante, mais qui cependant disparaissait de temps en temps voilée par des nuages, infiltrait son rayon bleuâtre à travers les fenêtres en ogive et les vitraux de couleur à moitié brisés de la chapelle.

Sir John pénétra jusqu'au milieu du chœur, s'arrêta devant le piédestal et s'y tint debout.

Les minutes s'écoulèrent; mais cette fois ce ne fut point l'horloge de la Chartreuse qui donna la mesure du temps, ce fut l'église de Péronas, c'est-à-dire du village le plus proche de la chapelle où sir John attendait.

Tout se passa, jusqu'à minuit, comme tout s'était passé pour Roland, c'est-à-dire que sir John ne fut distrait que par de vagues rumeurs et par des bruits passagers.

Minuit sonna. C'était le moment qu'attendait avec impatience sir John, car c'était celui où l'événement devait se produire, si un événement quelconque se produisait. Au dernier coup, il lui sembla entendre des pas souterrains et voir une lumière apparaître du côté de la grille qui communiquait aux tombeaux. Toute son attention se porta donc de ce côté.

Un moine sortit du passage, son capuchon rabattu sur les yeux et tenant une torche à la main. Un second le suivit, puis un troisième. Sir John en compta douze. Ils se séparèrent devant l'autel. Il y avait douze stalles dans le chœur; six à la droite de sir John, six à sa gauche.

Les douze moines prirent silencieusement place dans les douze stalles.

Chacun planta sa torche dans un trou pratiqué à cet effet dans les appuis du chêne et attendit. Un treizième parut et se plaça devant l'autel. Aucun de ces moines n'affectait l'allure fantastique des fantômes ou des ombres; tous appartenaient évidemment à la terre, tous étaient des hommes vivants.

Sir John, debout, un pistolet de chaque main, appuyé à son piédestal placé juste au milieu du chœur, regardait avec le plus grand flegme cette manœuvre qui tendait à l'envelopper. Comme lui, les moines étaient debout et muets.

Le moine de l'autel rompit le silence :

— Frères, demanda-t-il, pourquoi les vengeurs sont ils réunis? — Pour juger un profane, répondirent les moines. — Ce profane, reprit l'interrogateur, quel crime a-t-il commis? — Il a tenté de pénétrer les secrets des compagnons de Jehu. — Quelle peine a-t-il méritée? — La peine de mort.

Le moine de l'autel laissa, pour ainsi dire, à l'arrêt qui venait d'être rendu le temps de pénétrer jusqu'au cœur de celui qu'il atteignait.

Puis se retournant vers l'Anglais, toujours aussi calme que s'il eût assisté à une comédie :

— Sir John Tanlay, lui dit-il, vous étiez étranger, vous étiez Anglais, c'était une double raison pour laisser tranquillement les compagnons de Jehu débattre leurs affaires avec le gouvernement dont ils ont juré la perte. Vous n'avez point eu cette sagesse; vous avez cédé à une vaine curiosité; au lieu de vous en écarter, vous avez pénétré dans l'antre du lion, le lion vous déchirera.

Puis, après un instant de silence pendant lequel il sembla attendre la réponse de l'Anglais, voyant que celui-ci demeurait muet :

— Sir John Tanlay, ajouta-t-il, tu es condamné à mort, prépare-toi à mourir. — Ah! ah! fit sir John, je vois que je suis tombé au milieu d'une bande de voleurs. S'il en est ainsi, on peut se racheter par une rançon.

Puis se tournant vers le moine de l'autel :

— A combien la fixez-vous, capitaine?

Un murmure de menaces accueillit ces insolentes paroles. Le moine de l'autel étendit la main :

— Tu te trompes, sir John, nous ne sommes pas une bande de voleurs, dit-il d'un ton qui pouvait lutter de calme et de sang-froid avec celui de l'Anglais, et la preuve, c'est que, si tu as quelques sommes considérables ou quelques bijoux précieux sur toi, tu n'as qu'à donner tes instructions, et argent et bijoux seront remis soit à ta famille, soit à la personne que tu désigneras. — Et quel garant aurais-je que ma dernière volonté sera accomplie? — Ma parole. — La parole d'un chef d'assassins; je n'y crois pas. — Cette fois comme l'autre, tu te trompes, sir John : je ne suis pas plus un chef d'assassins que je n'étais un capitaine de voleurs. — Et qu'es-tu donc alors? — Je suis l'élu de la vengeance céleste; je suis l'envoyé de Jehu, roi d'Israël, qui a été sacré par Elisée pour exterminer la maison d'Achab. — Si vous êtes ce que vous dites, pourquoi vous voilez-vous le visage, pourquoi vous cuirassez-vous sous vos robes? Des élus frappent à découvert et risquent la mort en donnant la mort. Rabattez vos capuchons, montrez-moi vos poitrines nues, et je vous reconnaîtrai pour ce que vous prétendez être. — Frères, vous avez entendu? dit le moine de l'autel.

Et, dépouillant sa robe, il ouvrit d'un seul coup son habit, son gilet et jusqu'à sa chemise.

Chaque moine en fit autant, et se trouva visage découvert et poitrine nue.

C'étaient tous de beaux jeunes gens dont le plus âgé ne paraissait pas avoir plus de trente-cinq ans. Leur mise indiquait l'élégance la plus parfaite; seulement, chose étrange, pas un seul n'était armé. C'étaient bien des juges et pas autre chose.

— Sois content, sir John Tanlay, dit le moine de l'autel, tu vas mourir; mais en mourant, comme tu en as exprimé le désir tout à l'heure, tu pourras reconnaître et tuer. Sir John, tu as cinq minutes pour recommander ton âme à Dieu.

Sir John, au lieu de profiter de la permission accordée et de songer à son salut spirituel, souleva tranquillement la batterie de ses pistolets pour voir si l'amorce était en bon état, fit jouer les chiens pour s'assurer de la bonté des ressorts, et passa la baguette dans les canons pour être bien certain de l'immobilité des balles.

Puis, sans attendre les cinq minutes qui lui étaient accordées :

— Messieurs, dit-il, je suis prêt; l'êtes-vous?

Les jeunes gens se regardèrent, puis, sur un signe de leur chef, marchèrent droit à sir John, l'enveloppant de tous les côtés.

Le moine de l'autel resta seul immobile à sa place, dominant du regard la scène qui allait se passer.

Sir John n'avait que deux pistolets, par conséquent que deux hommes à tuer. Il choisit ses victimes et fit feu.

Deux compagnons de Jehu roulèrent sur les dalles qu'ils rougirent de leur sang. Les autres, comme si rien ne s'était passé, s'avancèrent du même pas, étendant la main sur sir John.

Sir John avait pris ses pistolets par le canon et s'en servait comme de deux marteaux.

Il était vigoureux, la lutte fut longue.

Pendant près de dix minutes, un groupe confus s'agita au milieu du chœur; puis enfin ce mouvement désordonné cessa, et les compagnons de Jehu s'écartèrent à droite et à gauche regagnant leurs stalles, laissant sir John garrotté avec les cordes de leurs robes et couché sur le piédestal au milieu du chœur.

— As-tu recommandé ton âme à Dieu? demanda le moine de l'autel. — Oui, assassin, répondit sir John, tu peux frapper.

Le moine prit sur l'autel un poignard, s'avança le bras haut vers sir John, et, suspendant le poignard au-dessus de sa poitrine :

— Sir John Tanlay, lui dit-il, tu es brave, tu dois être loyal; fais serment que pas un mot de ce que tu viens de voir ne sortira de ta bouche; jure que, dans quelques circonstances que ce soit, tu ne reconnaîtras aucun de nous, et nous te faisons grâce de la vie. — Aussitôt sorti d'ici, répondit sir John, ce sera pour vous dénoncer; aussitôt libre, ce sera pour vous poursuivre. — Jure! répéta une seconde fois le moine. — Non, dit sir John. — Jure! répéta une troisième fois le moine. — Jamais! répéta à son tour sir John. — Eh bien, meurs donc, puisque tu le veux!

Et il enfonça son poignard jusqu'à la garde dans la poitrine de sir John, qui, soit force de volonté, soit qu'il eût été tué sur le coup, ne poussa pas même un soupir.

Puis d'une voix pleine, sonore, de la voix d'un homme qui a la conscience d'avoir accompli un devoir :

— Justice est faite! dit-il.

Alors remontant à l'autel en laissant le poignard dans la blessure :

— Frères, dit-il, vous savez que vous êtes invités rue du Bac, n° 35, au bal des victimes, qui aura lieu le 21 janvier prochain, en mémoire de la mort du roi Louis XVI.

Puis, le premier, il rentra dans le souterrain, où le suivirent les dix moines restés debout, emportant chacun sa torche.

Deux torches restaient pour éclairer les trois cadavres.

Un instant après, à la lueur de ces deux torches, quatre frères servants entrèrent; ils commencèrent par prendre les deux cadavres gisant sur les dalles et les emportèrent dans le caveau.

Puis ils rentrèrent, soulevèrent le corps de sir John, le posèrent sur un brancard et l'emportèrent hors de la chapelle, par la grande porte d'entrée qu'ils refermèrent derrière eux.

Les deux moines qui marchaient devant le brancard avaient pris les deux dernières torches. Et maintenant, si nos lecteurs nous demandent pourquoi cette différence entre les événements arrivés à Roland et ceux arrivés à sir John; pourquoi cette mansuétude envers l'un, et pourquoi cette rigueur envers l'autre, nous leur répondrons : Souvenez-vous que Morgan avait sauvegardé le frère d'Amélie, et que, sauvegardé ainsi, Roland, dans aucun cas, ne pouvait mourir de la main d'un compagnon de Jehu.

IV

LA PETITE MAISON DE LA RUE DE LA VICTOIRE.

Tandis que l'on transporte au château des Noires-Fontaines le corps de sir John Tanlay; tandis que Roland s'élance dans la direction qui lui a été indiquée; tandis que le paysan dépêché par lui court à Bourg pour prévenir le docteur Milliet de la catastrophe qui rend sa présence nécessaire chez madame de Montrevel, franchissons l'espace qui sépare Bourg de Paris et le temps qui s'est écoulé entre le 16 octobre

et le 7 novembre, c'est-à-dire entre le 24 vendémiaire et le 16 brumaire, et pénétrons vers les quatre heures de l'après-midi dans cette petite maison de la rue de la Victoire dont il a déjà été deux fois question. C'est la même qui semble étonnée de présenter encore aujourd'hui, après tant de changements successifs de gouvernements, les faisceaux consulaires sur chaque battant de sa double porte, et qui s'offre, située au côté droit de la rue, sous le n° 60, à la curiosité des passants.

Suivons la longue et étroite allée de tilleuls qui conduit de la porte de la rue à la porte de la maison; entrons dans l'antichambre, prenons le couloir à droite et montons les vingt marches qui conduisent à un cabinet de travail tendu de papier vert et meublé de rideaux, de chaises, de fauteuils et de canapés de même couleur. Ses murailles sont couvertes de cartes géographiques et de plans de villes; une double bibliothèque en bois d'érable s'étend aux deux côtés de la cheminée qu'elle emboîte; les chaises, les fauteuils, les canapés, les tables et les bureaux sont surchargés de livres, à peine y a-t-il place sur les siéges pour s'asseoir, et sur les tables et les bureaux pour écrire.

Au milieu d'un encombrement de rapports, de lettres, de brochures et de livres, où il s'est ménagé une place, un homme est assis, et essaye, en s'arrachant de temps en temps les cheveux d'impatience, de déchiffrer une page de notes près desquelles les hiéroglyphes de l'obélisque de Louqsor sont intelligibles jusqu'à la transparence. Au moment où l'impatience du secrétaire approchait du désespoir, la porte s'ouvrit, et un jeune officier entra en costume d'aide de camp. Le secrétaire leva la tête et une vive expression de joie se réfléchit sur son visage.

— Oh ! mon cher Roland, dit-il, c'est vous, enfin, je suis enchanté de vous voir pour deux raisons : la première parce que je m'ennuyais de vous à en mourir; la seconde parce que le général vous attend avec impatience et vous demande à cor et à cri. Mais d'abord et avant tout, embrassez-moi.

Le secrétaire et l'aide de camp s'embrassèrent.

— Eh bien, voyons, mon cher Bourrienne, dit ce dernier, mettez-moi au courant de l'air du pays, que je n'aie point l'air d'arriver du Monomotapa. — D'abord, revenez-vous de vous-même, ou êtes-vous rappelé? — Rappelé, tout ce qu'il y a de plus rappelé. — Par qui? — Par le général lui-même. — Dépêche particulière? — De sa main, voyez!

Le jeune homme tira de sa poche un papier contenant deux lignes non signées, de cette même écriture dont Bourrienne avait tout un cahier sous les yeux. Ces lignes disaient :

« Pars, et sois à Paris le seize brumaire; j'ai besoin de toi. »

— Oui, fit Bourrienne, je crois que ce sera pour le 18. — Pour le 18, quoi? — Ah ! par ma foi, vous m'en demandez plus que je n'en sais, Roland. L'homme, vous ne l'ignorez pas, n'est point communicatif. Qu'y aura-t-il le 18 brumaire? je n'en sais rien encore; cependant je répondrais qu'il y aura quelque chose. — Oh ! vous avez bien quelque doute? — Je crois qu'il veut se faire directeur à la place de Sieyès, peut-être président à la place de Gohier... En tout cas, jusqu'à présent il n'a laissé apercevoir que cela; mais vous savez, cher ami, avec notre général, quand on veut savoir, il faut deviner... — Ah ! ma foi, je suis trop paresseux pour prendre cette peine, Bourrienne; moi je suis un véritable janissaire, ce qu'il fera sera bien fait. Pourquoi diable me donnerais-je la peine d'avoir une opinion, de la débattre, de la défendre? c'est déjà bien assez ennuyeux de vivre.

Et le jeune homme appuya cet aphorisme d'un long bâillement; puis il ajouta, avec l'action d'une profonde insouciance :

— Croyez-vous que l'on se donnera des coups de sabre, Bourrienne? — C'est probable. — Eh bien, il y aura une chance de se faire tuer, c'est tout ce qu'il me faut. Où est le général? — Chez madame Bonaparte; il est descendu il y a un quart d'heure. Lui avez-vous fait dire que vous étiez arrivé? — Non, je n'étais point fâché de vous voir d'abord. Mais, tenez, j'entends son pas, le voici.

Au même moment la porte s'ouvrit brusquement, et le même personnage historique que nous avons vu remplir incognito à Avignon un rôle silencieux, apparut sur le seuil de la porte dans son costume pittoresque de général en chef de l'armée d'Egypte. Seulement, comme il était chez lui, la tête était nue. Roland lui trouva les yeux plus caves et le teint plus plombé encore que d'habitude. Cependant, en apercevant le jeune homme, son œil sombre, ou plutôt méditatif, lança un éclair de joie.

— Ah ! c'est toi, Roland, dit-il; fidèle comme l'acier, on t'appelle, tu viens. Sois le bienvenu.

Et il tendit la main au jeune homme; puis, avec un imperceptible sourire :

— Que fais-tu chez Bourrienne? — Je vous attends, général. — Et, en attendant, vous bavardez comme deux vieilles femmes. — Je vous l'avoue, général, je lui montrais mon ordre d'être ici le 16 brumaire.

Le général jeta sur Bourrienne un regard mécontent; puis, se tournant brusquement vers Roland :

— A propos, lui dit-il, et l'Anglais? — Justement, l'Anglais, mon général, j'allais vous en parler. — Il est toujours en France? — Oui, et j'ai même cru qu'il y resterait jusqu'au jour où la trompette du jugement dernier sonnera la diane dans la vallée de Josaphat. — As-tu manqué de tuer celui-là aussi? — Oh ! non, pas moi; nous sommes les meilleurs amis du monde; et, mon général, c'est un si excellent homme et si original en même temps, que je vous demanderai un tout petit brin de bienveillance pour lui. — Eh bien, que lui est-il arrivé, à ton ami? — Il a été jugé, condamné et exécuté. — Que diable me contes-tu là? — La vérité du bon Dieu, mon général. — Comment! il a été jugé, condamné et guillotiné? — Oh! pas tout à fait : jugé, condamné, oui; guillotiné, non; s'il avait été guillotiné, il serait encore plus malade qu'il n'est. — Voyons, que me rabâches-tu? par quel tribunal a-t-il été jugé et condamné? — Par le tribunal des compagnons de Jehu. — Qu'est-ce que c'est que cela les compagnons de Jehu? — Bon, voilà que vous avez déjà oublié notre ami Morgan, l'homme masqué qui a rapporté au marchand de vin ses deux cents louis. — Non, fit Bonaparte, je ne l'ai pas oublié. Voyons, reviens à ton Anglais, bavard, ce Morgan l'a-t-il assassiné? — Non pas lui, mais ses compagnons. — Mais tu parles de tribunal, et non de jugement. — Mon général, vous êtes toujours le même, dit Roland avec ce reste de familiarité prise à l'Ecole militaire; vous voulez savoir, et vous ne donnez pas le temps de parler. — Entre aux Cinq-Cents, et tu parleras tant que tu voudras. — Bon! aux Cinq-Cents, j'aurai quatre cents quatre-vingt dix-neuf collègues qui auront tout autant envie de parler que moi, et qui me couperont la parole. J'aime encore mieux être interrompu par vous que par un avocat. — Parleras-tu? — Je ne demande pas mieux. Imaginez-vous, général, qu'il y a près de Bourg une Chartreuse. — La Chartreuse de Seillon; je connais cela. — Comment! vous connaissez la Chartreuse de Seillon? demanda Roland. — Est-ce que le général ne connaît pas tout? fit Bourrienne. — Voyons ta Chartreuse; est-ce qu'il y a encore des chartreux? — Non; il n'y a plus que des fantômes. — Est-ce que tu aurais une histoire de revenants à me raconter? — Et des plus belles. — Diable! Bourrienne sait que je les adore. Va. — Eh bien, on est venu nous dire chez ma mère qu'il revenait des fantômes à la Chartreuse; vous comprenez que nous avons voulu en avoir le cœur net, sir John et moi, ou plutôt moi et sir John; nous y avons donc passé chacun une nuit. — Où cela? — A la Chartreuse, donc.

Bonaparte pratiqua avec le pouce un imperceptible signe de croix, habitude corse qu'il ne perdit jamais.

— Ah ! ah! fit-il, et as-tu vu des fantômes? — J'en ai vu un. — Et qu'en as-tu fait? — J'ai tiré dessus. — Alors? — Alors il a continué son chemin. — Et tu t'es tenu pour battu? — Ah ! bon, voilà comme vous me connaissez? Je l'ai poursuivi, et j'ai retiré dessus; mais comme il connaissait mieux son chemin que moi à travers les ruines, il m'a échappé. — Diable! — Le lendemain, c'était le tour de sir John, de notre Anglais. — Et a-t-il vu ton revenant? — Il a vu mieux que cela; il a vu douze moines qui sont entrés dans l'église, qui l'ont jugé comme ayant voulu pénétrer leurs secrets, qui l'ont condamné à mort, et qui l'ont, ma foi! poignardé. — Et il ne s'est pas défendu? — Comme un lion. Il en a tué deux. — Et il est mort? — Il n'en vaut guère mieux; mais j'espère cependant qu'il s'en tirera. Imaginez-vous, général, qu'on l'a retrouvé au bord du chemin et qu'on l'a rapporté chez ma mère avec un poignard planté au milieu de la poitrine, comme un échalas dans une vigne. — Ah çà! mais c'est une scène de la Sainte-Wehme que tu me racontes là! ni plus ni moins. — Et sur la lame du poignard, afin qu'on ne doutât point, il y avait gravé en creux : *Compagnons de Jehu*. — Voyons, il n'est pas possible qu'il se passe de pareilles choses en France, pendant la dernière année du dix-huitième siècle! C'était bon en Allemagne, au moyen âge, du temps des Henri et des Othon. — Pas possible, général? Eh bien, voilà le poignard; que dites-vous de la forme? elle est avenante, n'est-ce pas?

Et le jeune homme tira de sa poitrine un poignard tout en fer, lame et garde. La garde, ou plutôt la poignée, avait la forme d'une croix, et sur la lame étaient en effet graves ces trois mots : *Compagnons de Jehu*. Bonaparte examina l'arme avec soin.

— Et tu dis qu'ils lui ont planté ce joujou-là dans la poitrine, à ton Anglais? — Jusqu'au manche. — Et il n'est pas mort? — Il n'en vaut guère mieux; mais enfin il vit. — Tu as entendu, Bourrienne? — Avec le plus grand intérêt. — Il faudra me reparler de cela, Roland. — Quand, général? — Quand? quand je serai le maître.

QUATRIÈME PARTIE.

I

UNE COMMUNICATION IMPORTANTE.

Quelque temps après des événements qui n'appartiennent pas à notre récit, mais que nous pourrions raconter dans leurs plus grands

détails, attendu qu'en notre qualité de romancier nous avons la prétention de les connaître mieux que certains historiens de nos amis, événements qui avaient eu un immense retentissement dans toute l'Europe, dont ils devaient un instant bouleverser la face, comme une tempête bouleverse la face de l'Océan, Bonaparte, en concentrant en lui les fonctions non seulement de ses deux collègues Lebrun et Cambacérès, mais encore celles des ministres, justifiait le mot de Sieyès :

— C'est un homme qui sent tout, qui veut tout, qui peut tout!

Quelque temps donc après ces événements, dans la matinée du 30 nivôse, autrement et plus clairement dit pour nos lecteurs, du 20 janvier 1800, Roland, en décachetant, comme gouverneur du château du Luxembourg, sa correspondance du matin, trouva au milieu de cinquante autres lettres de demandes d'audience, une lettre ainsi conçue :

« Monsieur le gouverneur,

« Je connais votre loyauté, et vous allez voir si j'en fais cas.

« J'ai besoin de causer avec vous pendant cinq minutes; pendant ces cinq minutes je resterai masqué.

« J'ai une demande à vous faire.

« Cette demande, vous me l'accorderez ou vous me la refuserez; dans l'un et l'autre cas, n'essayant de pénétrer dans le palais du Luxembourg que pour l'intérêt de la cause du premier consul Bonaparte et de la cause royaliste, à laquelle j'appartiens, je vous demande votre parole d'honneur de me laisser sortir librement comme vous m'aurez laissé entrer.

« Si demain, à sept heures du soir, je vois une lumière isolée à la fenêtre située au-dessous de l'horloge, c'est que le colonel Roland de Montrevel m'aura engagé sa parole d'honneur, et je me présenterai hardiment à la petite porte de l'aile gauche du palais, donnant sur le jardin.

« Je frapperai trois coups espacés, à la manière des francs-maçons.

« Afin que vous sachiez d'avance à qui vous engagez ou refusez votre parole, je signe d'un nom qui vous est connu, ce nom ayant déjà, dans une circonstance que vous n'avez probablement pas oubliée, été prononcé devant vous.

« MORGAN,

« Chef des compagnons de Jehu. »

Roland relut deux fois la lettre, resta un instant pensif, puis, passant immédiatement dans le cabinet du premier consul, sans lui dire un mot il lui tendit la lettre. Celui-ci la lut sans que son visage témoignât la moindre émotion ni le moindre étonnement, et avec un laconisme tout lacédémonien,

— Il faut mettre la lumière, dit-il. Et il rendit la lettre à Roland.

Le lendemain, à sept heures du soir, la lumière brillait à la fenêtre, et à sept heures cinq minutes, Roland en personne attendait à la petite porte du jardin. Il y était à peine depuis quelques instants, que trois coups furent frappés à la porte, à la manière des francs-maçons, c'est-à-dire deux et un. La porte s'ouvrit aussitôt; un homme enveloppé d'un manteau se dessina en vigueur sur l'atmosphère grisâtre de cette nuit d'hiver; quant à Roland il était absolument caché dans l'ombre. Ne voyant personne, l'homme au manteau demeura une seconde immobile.

— Entrez, dit Roland — Ah! c'est vous, colonel! — Comment savez-vous que c'est moi? demanda Roland. — Je reconnais votre voix. — Ma voix! mais pendant les quelques secondes où nous nous sommes trouvés dans la même chambre à Avignon, je n'ai point prononcé une seule parole. — En ce cas, j'aurai entendu votre voix ailleurs.

Roland chercha où le chef des compagnons de Jehu avait pu entendre sa voix. Mais celui-ci, gaiement,

— Est-ce une raison, colonel, parce que je connais votre voix, pour que nous restions à cette porte? — Non pas, dit Roland; prenez-moi par le pan de mon habit et suivez-moi; j'ai défendu à dessein qu'on éclairât l'escalier et le corridor qui conduisent à ma chambre. — Je vous sais gré de l'intention, mais, avec votre parole, je traverserais le palais d'un bout à l'autre, fût-il éclairé *à giorno*, comme disent les Italiens. — Vous l'avez, répondit Roland; ainsi, montez hardiment.

Morgan n'avait pas besoin d'être encouragé, il suivit hardiment son guide. Au haut de l'escalier, il prit un corridor aussi sombre que l'escalier lui-même, fit une vingtaine de pas, ouvrit une porte et se trouva dans sa chambre. Morgan l'y suivit. La chambre était éclairée, mais par deux bougies seulement. Une fois entré, Morgan rejeta son manteau et déposa ses pistolets sur une table.

— Que faites-vous? demanda Roland — Ma foi, avec votre permission, dit gaiement son interlocuteur, je me mets à mon aise. — Mais, ces pistolets dont vous vous dépouillez? — Ah çà! croyez-vous que ce soit pour vous que je les ai pris? — Pour qui donc? — Mais pour dame Police; croyez-vous que je sois disposé à me laisser prendre par le citoyen Fouché, sans brûler quelque peu la moustache au premier de ses sbires qui mettra la main sur moi? Oh! pour cela non! — Alors, une fois ici, vous avez la conviction de n'avoir plus rien à craindre? — Parbleu! dit le jeune homme, puisque j'ai votre parole. — Alors, pourquoi n'ôtez-vous pas aussi votre masque? — Parce que ma figure n'est que moitié à moi, l'autre moitié est à mes compagnons. Qui sait si un seul de nous reconnu n'entraîne pas les autres à la guillotine? car vous pensez bien, colonel, que je ne me cache pas que c'est là le jeu que nous jouons — Alors, pourquoi le jouez-vous? — Ah! que voilà une bonne question! pourquoi allez-vous sur le champ de bataille, où une balle peut vous trouer la poitrine ou un boulet vous emporter la tête? — C'est bien différent, permettez-moi de vous le dire : sur un champ de bataille je risque une mort honorable. — Ah çà! est-ce que vous croyez que le jour où j'aurai eu le cou tranché par le triangle révolutionnaire je me croirai déshonoré? pas le moins du monde; j'ai la prétention d'être un soldat comme vous, seulement tous ne peuvent pas servir leur cause de la même façon : chaque religion a ses héros et ses martyrs; bienheureux dans ce monde les héros, mais bienheureux dans l'autre les martyrs!

Le jeune homme avait prononcé ces paroles avec une conviction qui n'avait pas laissé que d'émouvoir, ou plutôt d'étonner Roland.

— Mais, continua Morgan, abandonnant bien vite l'exaltation pour en revenir à la gaieté qui paraissait le trait dominant de son caractère, je ne suis pas venu pour faire de la philosophie politique; je suis venu pour vous prier de me faire parler au premier consul — Comment! au premier consul? s'écria Roland. — Sans doute, relisez ma lettre : je vous dis que j'ai une demande à vous faire. — Oui. — Eh bien, cette demande, c'est de me faire parler au général Bonaparte. — Permettez; comme je ne m'attendais point à cette demande.... — Elle vous étonne; il y a plus, elle vous inquiète. Mon cher colonel, vous pouvez, si vous ne vous en rapportez pas à ma parole, me fouiller des pieds à la tête, et vous verrez que je n'ai d'autres armes que ces pistolets que je n'ai même plus, puisque les voilà sur la table. Il y a mieux, prenez-en un de chaque main, placez-vous entre le premier consul et moi, et brûlez-moi la cervelle au premier mouvement suspect que je ferai. La condition vous va-t-elle? — Mais, si je dérange le premier consul pour qu'il écoute la communication que vous avez à lui faire, vous m'assurez que cette communication en vaut la peine? — Oh! quant à cela, je vous en réponds.

Puis, avec son joyeux accent:

— Je suis pour le moment, ajouta-t-il, l'ambassadeur d'une tête couronnée, ou plutôt découronnée, ce qui ne la rend pas moins respectable pour les nobles cœurs; d'ailleurs, je prendrai peu de temps à votre général, monsieur Roland, et du moment où la conversation traînera en longueur, il pourra me congédier, je ne me le ferai pas redire à deux fois, soyez tranquille.

Roland demeura un instant pensif et silencieux.

— Et c'est au premier consul seul que vous pouvez faire cette communication? — Au premier consul seul, puisque seul le premier consul peut me répondre. — C'est bien, attendez-moi ici, je vais prendre ses ordres.

Roland fit un pas vers la chambre de son général; mais il s'arrêta, jetant un regard d'inquiétude sur une foule de papiers amoncelés sur sa table. Morgan surprit ce regard au vol.

— Ah! bon, dit-il, vous avez peur qu'en votre absence je lise ces paperasses; ah! si vous saviez comme je déteste lire, c'est au point que ma condamnation à mort serait sur cette table, que je ne me donnerais pas la peine de la lire; je dirais: C'est l'affaire du greffier, à chacun sa besogne Monsieur Roland, j'ai froid aux pieds, je vais en votre absence me les chauffer, assis dans votre fauteuil; vous m'y retrouverez à votre retour, et je n'en aurai pas bougé. — C'est bien, monsieur, dit Roland, et il entra chez le premier consul.

Bonaparte causait avec le général Hédouville, commandant en chef des troupes de la Vendée. En entendant la porte s'ouvrir, il se retourna avec impatience. — J'avais dit à Bourrienne que je n'y étais pour personne. — C'est ce qu'il m'a appris en passant, mon général; mais je lui ai répondu que je n'étais pas quelqu'un. — Tu as raison; que me veux-tu? dis vite. — Il est chez moi. — Qui cela? L'homme d'Avignon. — Ah! ah! et que demande-t-il? — Il demande à vous voir. — A me voir, moi? — Oui, vous, général; cela vous étonne? — Non; mais que peut-il avoir à me dire? — Il a refusé obstinément de m'en instruire, mais j'oserais affirmer que ce n'est ni un importun, ni un fou. — Non, mais c'est peut-être un assassin.

Roland secoua la tête.

— En effet, du moment où c'est toi qui l'introduis. — D'ailleurs, il ne se refuse pas à ce que j'assiste à la conférence, je serai entre vous et lui.

Bonaparte réfléchit un instant.

— Fais-le entrer, dit-il. — Vous savez, mon général, qu'excepté moi... — Oui, le général Hédouville aura la complaisance d'attendre une seconde; notre conversation n'est point de celles que l'on épuise en une séance. Va, Roland.

Roland sortit, traversa le cabinet de Bourrienne, rentra dans sa chambre, et retrouva Morgan qui se chauffait les pieds comme il l'avait dit.

— Venez, le premier consul vous attend, dit le jeune homme.

Morgan se leva et suivit Roland. Lorsqu'ils entrèrent dans le cabinet de Bonaparte, il était seul. Il jeta un coup d'œil rapide sur le chef des compagnons de Jehu, et ne fit point de doute que ce ne fût le même

homme qu'il avait vu à Avignon. Morgan s'était arrêté à quelques pas de la porte; de son côté, il regardait curieusement Bonaparte, et s'affermissait dans la conviction que c'était bien lui qu'il avait entrevu à table d'hôte le jour où il avait tenté cette périlleuse restitution des deux cents louis volés par mégarde à Jean Picot.

— Approchez, dit-il.

Morgan s'inclina et fit trois pas en avant, Bonaparte répondit à son salut par un léger signe de tête.

— Vous avez dit à mon aide de camp, le colonel Roland, que vous aviez une communication à me faire. — Oui, citoyen premier consul. — Cette communication exige-t-elle le tête-à-tête? — Non, citoyen premier consul, quoiqu'elle soit d'une telle importance... — Que vous aimeriez mieux que je fusse seul? — Sans doute; mais la prudence... — Ce qu'il y a de plus prudent en France, citoyen Morgan, c'est le courage. — Ma présence chez vous, général, est une preuve que je suis parfaitement de votre avis.

Bonaparte se retourna vers le jeune colonel.

— Laisse-nous seuls, Roland, dit-il. — Mais, mon général... insista celui-ci.

Bonaparte s'approcha de lui, puis, tout bas:

— Je vois ce que c'est, dit-il, tu es curieux de savoir ce que ce mystérieux chevalier de grands chemins peut avoir à me dire; quand il sera parti, je te le dirai. — Ce n'est pas cela; mais, si, comme vous le disiez tout à l'heure, cet homme était un assassin? — Ne m'as-tu pas répondu que non? Allons, ne fais pas l'enfant, laisse-nous.

Roland sortit.

— Nous voilà seuls, monsieur, dit le premier consul, parlez!

Morgan, sans répondre, tira une lettre de sa poche et la présenta au général. Le général l'examina, elle était à son adresse et fermée d'un cachet aux trois fleurs de lis de France.

— Oh! oh! dit-il, qu'est-ce cela, monsieur? — Lisez, citoyen premier consul.

Bonaparte ouvrit la lettre et alla droit à la signature.

— Louis, dit-il. — Louis, répéta Morgan. — Quel Louis? — Mais, Louis de Bourbon, je présume. — M. le comte de Provence, le frère de Louis XVI? — Et par conséquent Louis XVIII, depuis que son neveu le dauphin est mort.

Bonaparte regarda de nouveau l'inconnu, car il était évident que ce nom de Morgan qu'il s'était donné n'était qu'un pseudonyme destiné à cacher son véritable nom. Après quoi, reportant son regard sur la lettre, il lut:

« 3 janvier 1800.

« Quelle que soit leur conduite apparente, monsieur, des hommes tels que vous n'inspirent jamais d'inquiétude: vous avez accepté une place éminente, je vous en sais gré mieux que personne: vous savez ce qu'il faut de force et de puissance pour faire le bonheur d'une grande nation. Sauvez la France de ses propres fureurs, et vous aurez rempli le vœu de mon cœur; rendez-lui son roi, et les générations futures béniront votre mémoire: si vous doutez que je fusse susceptible de reconnaissance, marquez votre place, fixez le sort de vos amis. Quant à mes principes, je suis Français: clément par caractère, je le serai encore par raison. Non, le vainqueur de Lodi, de Castiglione et d'Arcole, le conquérant de l'Italie et de l'Egypte ne peut préférer à la gloire une vaine célébrité. Ne perdez pas un temps précieux, nous pouvons assurer la gloire de la France; je dis *nous*, parce que j'ai besoin de Bonaparte pour cela, et qu'il ne le pourrait sans moi. Général, l'Europe vous observe, la gloire vous attend, et je suis impatient de rendre la gloire à mon peuple. »

« Louis. »

Bonaparte se retourna vers le jeune homme qui attendait debout, immobile et muet comme une statue.

— Connaissez-vous le contenu de cette lettre? demanda-t-il.

Le jeune homme s'inclina.

— Oui, citoyen premier consul. — Elle était cachetée, cependant. — Elle a été envoyée, à celui qui me l'a remise, sous cachet volant, et avant de me la confier il me l'a fait lire, afin que j'en connusse bien toute l'importance. — Et peut-on savoir le nom de celui qui vous l'a confiée? — Georges Cadoudal!

Bonaparte tressaillit légèrement.

— Vous connaissez Georges Cadoudal? demanda-t-il. — C'est mon ami. — Et pourquoi vous l'a-t-il confiée à vous plutôt qu'à un autre? — Parce qu'il savait qu'en me disant que cette lettre devait vous être remise en mains propres, elle serait remise comme il le désirait. — En effet, monsieur, vous avez tenu votre promesse. — Pas encore tout à fait, citoyen premier consul. — Comment cela? ne me l'avez-vous pas remise? — Oui! mais j'ai promis de rapporter une réponse. — Et si je vous dis que je ne veux pas en faire? — Vous aurez répondu, pas précisément comme j'eusse désiré que vous le fissiez, mais ce sera toujours une réponse.

Bonaparte demeura quelques instants pensif. Puis, sortant de sa rêverie par un mouvement d'épaule:

— Ils sont fous, dit-il. — Qui cela, citoyen? demanda Morgan. — Ceux qui m'écrivent de pareilles lettres; fous, archifous. Croient-ils donc que je suis de ceux qui prennent leurs exemples dans le passé, qui se modèlent sur d'autres hommes? Recommencer Monk? à quoi bon? pour faire un Charles II? Ce n'est ma foi pas la peine. Quand on a derrière soi Toulon, le 13 vendémiaire, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli, les Pyramides, on est un autre homme que Monk, et l'on a le droit d'aspirer à autre chose qu'au duché d'Albemarle et au commandement des armées de terre et de mer de Sa Majesté Louis XVIII. — Aussi, vous dit-on de faire vos conditions, citoyen premier consul.

Bonaparte tressaillit au son de cette voix comme s'il eût oublié que quelqu'un était là.

— Sans compter, continua Bonaparte, que c'est une famille perdue, un rameau mort d'un tronc pourri: les Bourbons se sont tant mariés entre eux que c'est une race abâtardie, qui a usé toute sa sève et toute sa vigueur dans Louis XIV. Vous connaissez l'histoire, monsieur? dit Bonaparte en se tournant vers le jeune homme. — Oui, général, répondit celui-ci; du moins comme un ci-devant peut la connaître. — Eh bien, vous avez dû remarquer dans l'histoire, dans celle de France surtout, que chaque race a son point de départ, son point culminant et sa décadence. Voyez les Capétiens directs: partis de Hugues, ils arrivent à leur apogée avec Philippe-Auguste et Louis IX, et tombent avec Philippe V et Charles IV. Voyez les Valois: partis de Philippe VI, ils ont leur point culminant dans François Ier et tombent avec Charles IX et Henri III. Enfin, voyez les Bourbons: partis de Henri IV, ils ont leur point culminant dans Louis XIV et tombent avec Louis XV et Louis XVI; seulement ils tombent plus bas que les autres: plus bas dans la débauche avec Louis XV, plus bas dans le malheur avec Louis XVI. Vous me parlez des Stuarts, et vous me montrez l'exemple de Monk. Voulez-vous me dire qui succède à Charles II? Jacques II; et à Jacques II, Guillaume d'Orange, un usurpateur; n'aurait-il pas mieux valu, je vous le demande, que Monk mît tout de suite la couronne sur sa tête? Eh bien, si j'étais assez fou pour rendre le trône à Louis XVIII, comme Charles II, il n'aurait pas d'enfants, comme Jacques II, son frère Charles X lui succéderait, et, comme Jacques II, il se ferait chasser par quelque Guillaume d'Orange. Oh! non, Dieu n'a pas mis la destinée d'un beau et grand pays qu'on appelle la France entre mes mains, pour que je la rende à ceux qui l'ont jouée et qui l'on perdue. — Remarquez, général, que je ne vous demandais pas tout cela. — Mais, moi, je vous... — Je crois que vous me faites l'honneur de me prendre pour la postérité.

Bonaparte tressaillit, se retourna, vit à qui il parlait, et se tut.

— Je n'avais besoin, continua Morgan avec une dignité qui étonna celui auquel il s'adressait, que d'un oui ou d'un non. — Et pourquoi aviez-vous besoin de cela? — Pour savoir si nous continuerions de vous faire la guerre comme à un ennemi, ou si nous tomberions à vos genoux comme devant un sauveur. — La guerre! dit Bonaparte. La guerre! insensés ceux qui me la font; ne voient-ils pas que je suis l'élu de Dieu? — Attila disait la même chose. — Oui; mais il était l'élu de la destruction, et moi je suis celui de l'ère nouvelle; l'herbe séchait où il avait passé, les moissons mûriront partout où j'aurai passé la charrue. La guerre! dites-moi ce que sont devenus ceux qui me l'ont faite? Ils sont couchés dans les plaines du Piémont, de la Lombardie ou du Caire! — Vous ne parlez pas de la Vendée! la Vendée est toujours debout. — Debout, soit; mais ses chefs, mais Cathelineau, mais Lescure, mais d'Elbée, mais Bonchamp, mais Stofflet, mais Charrette? — Vous ne parlez là que des hommes; les hommes ont été moissonnés, c'est vrai, mais le principe est debout, et tout autour de lui combattent aujourd'hui d'Autichamp, Suzannet, Grignon, Frotté, Chatillon, Cadoudal; les cadets ne valent peut-être pas les aînés, mais, pourvu qu'ils meurent à leur tour, c'est tout ce que l'on peut exiger d'eux. — Qu'ils prennent garde! si je décide une campagne de la Vendée, je n'enverrai ni des Santerre ni des Rossignol! — La Convention a envoyé Kléber, et le Directoire, Hoche!.... — Je n'enverrai pas, j'irai moi-même. — Il ne peut rien leur arriver de pis que d'être tués comme Lescure, ou fusillés comme Charrette. — Il peut arriver que je leur fasse grace. — Caton nous a appris comment on échappait au pardon de César. — Ah! vous citez un républicain, prenez garde! — Caton est un de ces hommes dont on peut suivre l'exemple, à quelque parti que l'on appartienne. — Et si je vous disais que je tiens la Vendée dans ma main! — Vous? — Et que, si je veux, dans trois mois elle sera pacifiée!

Le jeune homme secoua la tête.

— Vous ne me croyez pas? — J'hésite à vous croire. — Si je vous affirme que ce que je dis est vrai; si je vous le prouve en vous disant par quel moyen ou plutôt par quels hommes j'y arriverai? — Si un homme comme le général Bonaparte m'affirme une chose, je la croirai, et si cette chose qu'il m'affirme est la pacification de la Vendée, je lui dirai: Prenez garde! mieux vaut pour vous la Vendée combattant que la Vendée conspirant: la Vendée combattant, c'est l'épée; la Vendée conspirant, c'est le poignard. — Oh! je le connais votre poignard! dit Bonaparte, le voilà.

Et il alla prendre dans un tiroir le poignard qu'il avait tiré des mains de Roland et le posa sur une table à la portée de la main de Morgan.

— Mais, ajouta-t-il, il y a loin de la poitrine de Bonaparte au poignard d'un assassin; essayez plutôt.

Et il s'avança sur le jeune homme en fixant sur lui son regard de flamme.

— Je ne suis pas venu ici pour vous assassiner, dit froidement le jeune homme; plus tard, si je croyais votre mort indispensable au triomphe de la cause, je ferai de mon mieux; et si alors je vous manque, ce n'est point parce que vous serez un Marius et moi le Cimbre. Vous n'avez pas autre chose à me dire, citoyen premier consul? continua le jeune homme en s'inclinant. — Si fait : dites à Cadoudal que, lorsqu'il voudra se battre contre l'ennemi au lieu de se battre contre des Français, j'ai dans mon bureau son brevet de colonel tout signé. — Cadoudal commande, non pas à un régiment, mais à une armée; vous n'avez pas voulu déchoir en devenant, de Bonaparte, Monk; pourquoi voulez-vous qu'il devienne, de général, colonel? Vous n'avez pas autre chose à me dire, citoyen premier consul? — Si fait : avez-vous un moyen de faire passer ma réponse au comte de Provence? — Vous voulez dire au roi Louis XVIII. — Ne chicanons pas sur les mots; à celui qui m'a écrit. — Son envoyé est au camp des Aubiers. — Eh bien, je change d'avis, je lui réponds; ces Bourbons sont si aveugles que celui-là interpréterait mal mon silence.

Et Bonaparte, s'asseyant à son bureau, écrivit la lettre suivante avec une application indiquant qu'il tenait à ce qu'elle fût lisible :

« J'ai reçu, monsieur, votre lettre; je vous remercie de la bonne opinion que vous y exprimez sur moi. Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France, il vous faudrait marcher sur cent mille cadavres; sacrifiez votre intérêt au repos et au bonheur de la France, l'histoire vous en tiendra compte. Je ne suis point insensible aux malheurs de votre famille, et j'apprendrai avec plaisir que vous êtes environné de tout ce qui peut contribuer à la tranquillité de votre retraite.

« Bonaparte. »

Et, pliant et cachetant la lettre, il mit l'adresse : *A monsieur le comte de Provence*, la remit à Morgan, et, appelant Roland qui parut sur le seuil du cabinet avec une promptitude qui prouvait sa présence presque immédiate :

—Colonel, dit-il, reconduisez monsieur jusque dans la rue; jusque-là vous répondez de lui.

Roland s'inclina en signe d'obéissance, laissa passer le jeune homme, qui se retira sans prononcer une parole, et sortit derrière lui. Mais, avant de sortir, il jeta un dernier regard sur Bonaparte. Il était debout, immobile, muet, les bras croisés, l'œil fixé sur ce poignard, qui préoccupait plus sa pensée qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même. En traversant la chambre de Roland, le chef des compagnons de Jehu reprit son manteau et ses pistolets. Tandis qu'il les passait à sa ceinture :

— Il paraît, lui dit Roland, que le citoyen premier consul vous a montré le poignard que je lui ai donné.—Oui, monsieur, répondit Morgan. — Et vous l'avez reconnu? — Pas celui-là particulièrement; tous nos poignards se ressemblent.—Eh bien, fit Roland, je vais vous dire d'où il vient; il vient de la poitrine d'un de mes amis, où vos compagnons, et peut-être vous-même l'aviez enfoncé. — C'est possible, répondit insoucieusement le jeune homme; mais votre ami se sera exposé à ce châtiment. — Mon ami a voulu voir ce qui se passait la nuit dans la Chartreuse de Seillon. — Il a eu tort. — Mais moi, j'avais eu le même tort la veille; pourquoi ne m'est-il rien arrivé? — Parce que sans doute quelque talisman vous sauvegardait. — Monsieur, je vous dirai une chose, c'est que je suis un homme de droit chemin et de grand jour; il en résulte que j'ai horreur du mystérieux. — Heureux ceux qui peuvent marcher au grand jour et suivre le grand chemin, monsieur de Montrevel! — C'est pour cela que je vais vous dire le serment que j'ai fait, monsieur Morgan, en tirant le poignard que vous avez vu de la poitrine de mon ami le plus délicatement possible, pour ne pas en tirer son âme en même temps; j'ai fait serment que ce serait désormais entre ses assassins et moi une guerre à mort, et c'est en grande partie pour vous dire cela à vous-même que je vous ai donné la parole qui vous sauvegardait. — C'est un serment que j'espère vous voir oublier, monsieur de Montrevel. — C'est un serment que je tiendrai dans toutes les occasions, monsieur Morgan, et vous serez bien aimable de m'en offrir une le plus tôt possible. — De quelle façon, monsieur? — Eh bien, mais, par exemple, en acceptant avec moi une rencontre soit au bois de Boulogne, soit au bois de Vincennes; nous n'avons pas besoin de dire, bien entendu, que nous nous battons parce que vous ou vos amis avez donné un coup de poignard à lord Tanlay? Non, nous dirons ce que vous voudrez : que c'est à propos, par exemple... Roland chercha... de l'éclipse de lune qui doit avoir lieu le 12 du mois prochain. Le prétexte vous va-t-il? — Le prétexte m'irait, monsieur, répondit Morgan avec un accent de mélancolie dont on l'eût cru incapable, si le duel lui-même me pouvait aller. Vous avez fait un serment, et vous le tiendrez, dites-vous? Eh bien, tout initié en fait un aussi en entrant dans la compagnie de Jehu : c'est de n'exposer dans aucune querelle particulière une vie qui ne lui appartient pas, mais à sa cause. — Oui, si bien que vous assassinez, mais ne vous battez pas. — Vous vous trompez, nous nous battons quelquefois. — Soyez assez bon pour m'indiquer une occasion d'étudier ce phénomène. — C'est bien simple; tâchez, monsieur de Montrevel, de vous trouver, avec cinq ou six hommes résolus comme vous, dans quelque diligence portant l'argent du gouvernement; défendez ce que nous attaquerons, et l'occasion que vous cherchez sera venue; mais, croyez-moi, faites mieux que cela : ne vous trouvez pas sur notre chemin — C'est une menace, monsieur? dit le jeune homme en relevant la tête. — Non, monsieur, fit Morgan d'une voix douce, presque suppliante; c'est une prière. — M'est-elle particulièrement adressée, ou la feriez-vous à un autre? — Je la fais à vous particulièrement.

Et le chef des compagnons appuya sur ce dernier mot.

— Ah! ah! fit le jeune homme, j'ai donc le bonheur de vous intéresser? — Comme un frère, répondit Morgan, toujours de sa même voix douce et caressante. — Allons, dit Roland, décidément c'est une gageure.

En ce moment Bourrienne entra.

— Roland, dit-il, le premier consul vous demande. — Le temps de reconduire monsieur jusqu'à la porte de la rue, et je suis à lui. — Hâtez-vous, vous savez qu'il n'aime point attendre. — Voulez-vous me suivre, monsieur? dit Roland à son mystérieux compagnon. — Il y a longtemps que je suis à vos ordres, monsieur. — Venez, alors.

Et Roland, reprenant le même chemin par lequel il avait amené Morgan, le reconduisit, non pas jusqu'à la porte donnant dans le jardin, le jardin était fermé, mais jusqu'à celle de la rue. Arrivé là :

— Monsieur, dit-il à Morgan, je vous ai donné ma parole, je l'ai tenue fidèlement, mais, pour qu'il n'y ait point de malentendu entre nous, dites-moi bien que cette parole était pour une fois et pour aujourd'hui seulement. — C'est comme cela que je l'ai entendu, monsieur. — Ainsi, cette parole, vous me la rendez? — Je voudrais la garder, monsieur; mais je reconnais que vous êtes libre de me la reprendre. — C'est tout ce que je désirais. Au revoir, monsieur Morgan. — Permettez-moi de ne pas faire le même souhait, monsieur de Montrevel.

Les deux jeunes gens se saluèrent avec une courtoisie parfaite, Roland rentrant au Luxembourg, et Morgan prenant, en suivant la ligne d'ombre projetée par la muraille, une des petites rues qui conduisent à la place Saint-Sulpice. C'est celui-ci que nous allons suivre.

II

LE BAL DES VICTIMES.

A peine avait-il fait cent pas, que Morgan ôta son masque; au milieu des rues de Paris, il courait bien autrement risque d'être remarqué avec un masque que reconnu sans masque. Arrivé rue Taranne, il frappa à la porte d'un petit hôtel garni qui faisait le coin de la rue Taranne et de la rue du Dragon, entra, prit sur un meuble un chandelier, à un clou la clef du n° 12, et monta sans éveiller d'autre sensation que celle d'un locataire bien connu qui rentre après être sorti.

Dix heures sonnaient à la pendule au moment même où il refermait sur lui la porte de sa chambre. Il écouta attentivement les heures, la lumière de la bougie ne se projetant pas jusqu'à la cheminée, puis, ayant compté jusqu'à dix :

— Bon! dit-il à lui-même, je n'arrivera pas trop tard.

Malgré cette probabilité, Morgan parut décidé à ne point perdre de temps; il passa un papier flamboyant sous un grand foyer préparé dans la cheminée, et qui s'enflamma aussitôt, alluma quatre bougies, c'est-à-dire tout ce qu'il y en avait dans la chambre, en disposa deux sur la cheminée, deux sur la commode en face, ouvrit un tiroir de la commode, et étendit sur le lit un costume complet d'incroyable du dernier goût.

Ce costume se composait d'un habit court et carré par devant, long par derrière, d'une couleur tendre, flottant entre le verre d'eau et le gris perle, d'un gilet de panne chamoise à dix-huit boutons de nacre, d'une immense cravate blanche de la plus fine batiste, d'un pantalon collant de casimir blanc, avec un flot de rubans à l'endroit où il se boutonnait, c'est-à-dire au-dessous du mollet; enfin, de bas de soie gris perle, rayés transversalement du même vert que l'habit, et de fins escarpins à boucles de diamants.

Le lorgnon de rigueur n'était pas oublié. Quant au chapeau, c'était le même que celui dont Carle Vernet a coiffé son élégant du Directoire. Ces objets préparés, Morgan parut attendre avec impatience. Au bout de cinq minutes il sonna, un garçon parut.

— Le perruquier, demanda Morgan, n'est-il point venu?

A cette époque, les perruquiers n'étaient pas encore coiffeurs.

— Si fait, citoyen, répondit le garçon, il est venu ; mais vous n'étiez pas encore rentré, et il a dit qu'il allait revenir; comme vous sonnez, on frappait à la porte; c'était probablement...—Voilà ! voilà ! dit une voix dans l'escalier. — Ah! bravo! fit Morgan ; arrière, maître Cadenette; il s'agit de faire de moi quelque chose comme Adonis. — Ce ne sera pas difficile, monsieur le baron, fit le perruquier. —Eh bien! eh bien ! vous voulez donc absolument me compromettre, citoyen Cadenette ? — Monsieur le baron, je vous en supplie, appelez-moi Cadenette tout court, cela m'honorera, car cela sera une preuve de familiarité ; mais ne m'appelez pas citoyen; fi! c'est une dénomination révolutionnaire ; et, au plus fort de la Terreur, j'ai toujours appelé mon épouse madame Cadenette. Maintenant, excusez-moi de ne pas vous avoir attendu; mais il y a ce soir grand bal rue du Bac, bal des *Victimes*. Le perruquier appuya sur ce mot: J'aurais cru que monsieur le baron devait en être. —Ah çà ! fit Morgan en riant, vous êtes donc toujours royaliste, Cadenette?

Le perruquier mit tragiquement la main sur son cœur.

— Monsieur le baron, dit-il, c'est non-seulement une affaire de conscience, mais d'État. — De conscience ! je comprends, maître Cadenette, mais d'Etat ! que diable ! l'honorable corporation des perruquiers a-t-elle à faire à la politique?— Comment ! monsieur le baron, dit Cadenette tout en s'apprêtant à coiffer son client, vous demandez cela ? vous, un aristocrate ! — Chut ! Cadenette. — Monsieur le baron, entre ci-devants, on peut se dire ces choses-là. — Alors, vous êtes un ci-devant ? — Tout ce qu'il y a de plus ci-devant. Quelle coiffure monsieur le baron désire-t-il? — Les oreilles de chien, et les cheveux retroussés par derrière. — Avec un œil de poudre ?— Deux yeux, si vous voulez, Cadenette. — Oh! monsieur, quand on pense que, pendant cinq ans, on n'a trouvé que chez moi de la poudre à la maréchale, monsieur le baron ; pour une boîte de poudre, on était guillotiné. — J'ai connu des gens qui l'ont été pour moins que cela, Cadenette. Mais expliquez-moi comment vous vous trouvez être un ci-devant, j'aime à me rendre compte de tout. — C'est bien simple, monsieur le baron. Vous admettez, n'est-ce-pas, que, parmi les corporations, il y en avait de plus ou moins aristocrates? —Sans doute, selon qu'elles se rapprochaient des hautes classes de la société. — C'est cela, monsieur le baron. Eh bien, les hautes classes de la société, nous les tenions par les cheveux; moi, tel que vous me voyez, j'ai coiffé un soir madame de Polignac, mon père a coiffé madame Dubarry, mon grand-père, madame de Pompadour; nous avions nos priviléges, monsieur, nous portions l'épée. Il est vrai que, pour éviter les accidents qui pouvaient arriver entre têtes chaudes comme les nôtres, la plupart du temps nos épées étaient en bois, mais tout au moins, si ce n'était pas la chose, c'était le simulacre. Oui, monsieur le baron, continua Cadenette avec un soupir, ce temps-là, c'était le beau temps, non-seulement des perruquiers, mais de la France. Nous étions de tous les secrets, de toutes les intrigues, on ne se cachait pas de nous : et il n'y a pas d'exemple, monsieur le baron, qu'un secret ait été trahi par un perruquier. Voyez notre pauvre reine, à qui a-t-elle confié ses diamants ? au grand, à l'illustre Léonard, au prince de la coiffure. Eh bien ! monsieur le baron, deux hommes ont suffi pour renverser l'échafaudage d'une puissance qui reposait sur les perruques de Louis XIV, sur les poufs de la Régence, sur les crêpes de Louis XV et sur les galeries de Marie-Antoinette. —Et ces deux hommes, ces deux niveleurs, ces deux révolutionnaires, quels sont-ils, Cadenette ? que je les voue autant qu'il sera en msn pouvoir à l'exécration publique. — M. Rousseau et le citoyen Talma. M. Rousseau qui a dit cette absurdité : « Revenez à la nature, » et le citoyen Talma qui a inventé les coiffures à la Titus. — C'est vrai, Cadenette, c'est vrai. — Enfin, avec le Directoire, on a eu un instant d'espérance. M. Barras n'a jamais abandonné la poudre, et le citoyen Moulin a conservé la queue; mais vous le comprenez, le 18 brumaire a tout anéanti : le moyen de faire friser les cheveux de M. Bonaparte !... Ah ! tenez, continua Cadenette en faisant bouffer les oreilles de chien de sa pratique, à la bonne heure, voilà de véritables cheveux d'aristocrate, doux et fins comme de la soie et qui tiennent le fer que c'est à croire que vous portez perruque. Regardez-vous, monsieur le baron, vous voulez être beau comme Adonis. Ah! si Vénus vous avait vu, ce n'est point d'Adonis que Mars eût été jaloux.

Et Cadenette, arrivé au bout de son travail et satisfait de son œuvre, présenta un miroir à main à Morgan, qui s'y regarda avec complaisance.

— Allons, allons, dit-il au perruquier, décidémant, mon cher, vous êtes un artiste; retenez bien cette coiffure-là. Si jamais on me coupe le cou, comme il y aura probablement des femmes à mon exécution, c'est cette coiffure-là que je me choisis. — Monsieur le baron veut qu'on le regrette, dit sérieusement le perruquier.—Oui, et en attendant, mon cher Cadenette, voici un écu pour la peine que vous avez prise. Ayez la bonté de dire en descendant que l'on m'appelle une voiture.

Cadenette poussa un soupir.

— Monsieur le baron, dit-il, il y une époque où je vous eusse répondu : Montrez-vous à la conr avec cette coiffure, et je serai payé ; mais il n'y a plus de cour, monsieur le baron, et il faut vivre; vous aurez votre voiture.

Sur quoi Cadenette poussa un second soupir, mit l'écu de Morgan dans sa poche, fit le salut révérencieux des perruquiers et des maîtres de danse, et laissa le jeune homme parachever sa toilette.

Une fois la coiffure achevée, c'était chose prompte; la cravate seule prit un peu de temps à cause des brouillards qu'elle nécessitait, mais Morgan se tira de cette tâche difficile en homme expérimenté, et à onze heures sonnantes il était prêt à monter en voiture.

Cadenette n'avait point oublié la commission; un fiacre attendait à la porte, Morgan y sauta en criant :

— Rue du Bac, n° 60.

Le fiacre prit la rue de Grenelle, remonta la rue du Bac et s'arrêta au n° 60.

— Voilà votre course payée double, mon ami, dit Morgan, mais à la condition que vous ne stationnerez pas à la porte.

Le fiacre reçut trois francs et disparut au coin de la rue de Varennes.

Morgan jeta les yeux sur la façade de la maison, c'était à croire qu'il s'était trompé de porte tant la façade était sombre et silencieuse. Cependant Morgan n'hésita point, il frappa d'une certaine façon. La porte s'ouvrit. Au fond de la cour s'étendait un grand bâtiment ardemment éclairé.

Le jeune homme se dirigea vers le bâtiment ; à mesure qu'il approchait, le son des instruments venait à lui. Il monta un étage, et se trouva dans le vestiaire. Il tendit son manteau au contrôleur chargé de veiller sur les pardessus.

— Voici un numéro, lui dit le contrôleur ; quant aux armes, déposez-les dans la galerie, de manière que vous puissiez les reconnaître.

Morgan mit le numéro dans la poche de son pantalon et entra dans une grande galerie transformée en arsenal. Il y avait là une véritable collection d'armes de toutes les espèces, pistolets, tromblons, carabines, épées, poignards. Comme le bal pouvait être tout à coup interrompu par une descente de la police, il fallait qu'à la seconde chaque danseur pût se transformer en combattant. Débarrassé de ses armes, Morgan entra dans la salle de bal.

Nous doutons que la plume puisse donner à nos lecteurs une idée de l'aspect qu'offrait ce bal. En général, comme son nom, bal des victimes, l'indiquait, on n'était admis à ce bal qu'en vertu des droits étranges que vous y avaient donnés vos parents envoyés sur l'échafaud par la Convention ou la commune de Paris, mitraillés par Collot-d'Herbois, ou noyés par Carrier ; mais comme à tout prendre, c'étaient les guillotinés qui, pendant les trois années de terreur que l'on venait de traverser, l'avaient emporté en nombre sur les autres victimes, les costumes qui formaient la majorité étaient les costumes des victimes de l'échafaud.

Ainsi la plus grande partie des jeunes filles dont les mères et les sœurs aînées étaient tombées sous la main du bourreau portaient elles-mêmes le costume que leurs mères et leurs sœurs avaient revêtu pour la suprême et lugubre cérémonie, c'est-à-dire la robe blanche, le châle rouge et les cheveux coupés à fleur de cou. Quelques-unes, pour ajouter à ce costume, déjà si caractéristique, un détail plus significatif encore, quelques-unes avaient noué autour de leur cou un fil de soie rouge, mince comme le tranchant d'un rasoir, lequel, comme chez la Marguerite de Faust au sabbat, indiquait le passage du fer entre les mastoïdes et les clavicules.

Quant aux hommes qui se trouvaient dans le même cas, ils avaient le collet de leur habit rabattu en arrière, celui de leur chemise flottant, le cou nu et les cheveux coupés. Mais beaucoup avaient d'autres droits, pour entrer dans ce bal, que d'avoir eu des victimes dans leurs familles, beaucoup avaient fait eux-mêmes des victimes; ceux-là cumulaient.

Il y avait là des hommes de quarante à quarante-cinq ans, qui avaient été élevés dans les boudoirs des belles courtisanes du dix-huitième siècle, qui avaient connu madame Dubarry dans les mansardes de Versailles, la Sophie Arnoult chez M. de Lauraguais, la Duthé chez le comte d'Artois, et qui avaient emprunté à la politesse du vice le vernis dont ils recouvraient leur férocité. Ils étaient encore jeunes et beaux ; ils entraient dans un salon secouant leurs chevelures odorantes et leurs mouchoirs parfumés, et ce n'était point une précaution inutile, car s'ils n'eussent senti l'ambre ou la verveine, ils eussent senti le sang.

Il y avait là des hommes de vingt-cinq à trente ans, mis avec une élégance infinie, qui faisaient partie de l'association des Vengeurs, qui semblaient saisis de la monomanie de l'assassinat, de la folie de l'égorgement, qui avaient la frénésie du sang, et que le sang ne désaltérait pas; qui, lorsque l'ordre leur était venu de tuer, tuaient celui qui leur était désigné, ami ou ennemi; qui portaient la conscience du commerce dans la comptabilité du meurtre; qui recevaient la traite sanglante qui leur demandait la tête de tel ou tel jacobin, et qui la payaient à vue.

Il y avait là des jeunes hommes de dix-huit à vingt ans, des enfants presque, mais des enfants nourris, comme Achille, de la moelle des bêtes féroces, comme Pyrrhus, de la chair des ours; c'étaient des

élèves bandits de Schiller, des apprentis francs-juges de la Sainte-Wehme; c'était cette génération étrange qui arrive après les grandes convulsions politiques, comme vinrent les Titans après le chaos, les hydres après le déluge, comme viennent enfin les vautours et les corbeaux après le carnage.

C'était ce spectre de bronze, impassible implacable, inflexible, qu'on appelle le talion. Et ce spectre se mêlait aux vivants, il entrait dans les salons dorés, il faisait un signe du regard, un geste de la main, un mouvement de la tête, et on le suivait.

On faisait, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails si inconnus et cependant si véridiques, on faisait Charlemagne à la bouillotte pour une partie d'extermination.

La Terreur avait affecté un grand cynisme dans ses vêtements, une austérité lacédémonienne dans ses repas, le plus profond mépris enfin d'un peuple sauvage pour tous les arts et tous les spectacles. La réaction thermidorienne, au contraire, était élégante, parée et opulente; elle épuisait tous les luxes et toutes les voluptés, comme sous la royauté de Louis XV, seulement elle ajouta le luxe de la vengeance, la volupté du sang.

Fréron donna son nom à toute cette jeunesse que l'on appela jeunesse de Fréron ou jeunesse dorée. Pourquoi Fréron plutôt qu'un autre eut-il cet étrange et fatal honneur?

Je ne me chargerai pas de vous le dire : mes recherches, et quand je veux arriver à un but, ceux qui me connaissent me rendront cette justice, que mes recherches ne me coûtent pas, mes recherches ne m'ont rien appris là-dessus.

Ce fut un caprice de la mode; la mode est la seule déesse plus capricieuse encore que la fortune. A peine nos lecteurs savent-ils aujourd'hui ce que c'était que Fréron, et celui qui fut le plastron de Voltaire est plus connu que celui qui fut le patron de ces élégants assassins.

L'un était fils de l'autre : Louis-Stanislas était le fils d'Élise-Catherine; le père était mort de colère de voir son journal supprimé par le garde des sceaux Miromesnil.

L'autre, irrité par les injustices dont son père avait été victime, avait d'abord embrassé avec ardeur les principes révolutionnaires, et à la place de *l'Année littéraire*, morte et étranglée en 1775, il avait, en 1789, créé *l'Orateur du peuple*. Envoyé dans le Midi comme agent extraordinaire, Marseille et Toulon gardent encore aujourd'hui le souvenir de ses cruautés. Mais tout fut oublié quand au 9 thermidor il se prononça contre Robespierre, et aida à précipiter de l'autel de l'Etre suprême le colosse qui d'apôtre s'était fait dieu. Fréron, répudié par la Montagne, qui l'abandonna aux lourdes mâchoires de Moïse Bayle; Fréron, repoussé avec dédain par la Gironde, qui le livra aux imprécations d'Isnard; Fréron, comme le disait le terrible et pittoresque orateur du Var, Fréron tout nu et tout couvert de la lèpre du crime, fut recueilli, caressé, choyé par les thermidoriens; puis, du camp de ceux-ci, passa dans le camp des royalistes, et, sans aucune raison d'obtenir ce fatal honneur, se trouva tout à coup à la tête d'un parti puissant de jeunesse, d'énergie et de vengeance, placé entre les passions du temps qui menaient à tout et l'impuissance des lois qui souffraient tout.

Ce fut au milieu de cette jeunesse dorée, de cette jeunesse de Fréron, grasseyant, zezayant, donnant sa parole d'honneur à tout propos, que Morgan se fraya un passage. Toute cette jeunesse, il faut le dire, malgré le costume dont elle était revêtue, malgré les souvenirs que ces costumes rappelaient, toute cette jeunesse était d'une gaieté folle. C'est incompréhensible, mais c'était ainsi.

Expliquez si vous pouvez cette danse macabre qui, au commencement du quinzième siècle, avec la furie d'un galop moderne conduit par Musard, déroulant ses anneaux dans le cimetière même des Innocents, laissa choir au milieu des tombes cinquante mille de ses funèbres danseurs.

Morgan cherchait évidemment quelqu'un. Un jeune élégant, qui plongeait dans une bonbonnière de vermeil que lui tendait une charmante victime un doigt rouge de sang, seule partie de sa main délicate qui eût été soustraite à la pâte d'amande, voulait l'arrêter pour lui donner des détails sur l'expédition dont il avait rapporté ce sanglant trophée; mais Morgan lui sourit, pressa celle de ses deux mains qui était gantée, et se contenta de lui répondre :

Je cherche quelqu'un.

— Affaire pressée? — Compagnie de Jehu.

Le jeune homme au doigt sanglant le laissa passer. Une adorable furie, comme eût dit Corneille, qui avait ses cheveux retenus par un poignard à la lame plus pointue que celle d'une aiguille, lui barra le chemin en lui disant :

— Morgan, vous êtes le plus beau, le plus brave et le plus digne d'être aimé de tous ceux qui sont ici Qu'avez-vous à répondre à la femme qui vous dit cela? — J'ai à lui répondre que j'aime, dit Morgan, et que mon cœur est trop étroit pour une haine et deux amours.

Et il continua sa recherche. Deux jeunes gens qui discutaient, l'un disant : C'est un Anglais, l'autre disant : C'est un Allemand, arrêtèrent Morgan.

— Ah, pardieu, dit l'un, voilà l'homme qui peut nous tirer d'embarras. — Non, répondit Morgan en essayant de rompre la barrière qu'ils lui opposaient, car je suis pressé. — Il n'y a qu'un mot à répondre, dit l'autre Nous venons de parier, Saint-Amand et moi, que l'homme jugé et exécuté dans la Chartreuse de Seillon était, selon lui un Allemand, selon moi un Anglais — Je ne sais, répondit Morgan; je n'y étais pas. Adressez-vous à Hector, c'est lui qui présidait ce soir-là. — Dis-nous alors où est Hector? — Dis moi plutôt où est Tiffanges; je le cherche. — Là-bas, au fond, dit le jeune homme en indiquant un point de la salle où la contredanse bondissait plus joyeuse et plus animée. Tu le reconnaîtras à son gilet; son pantalon, non plus, n'est point à dédaigner, et je m'en ferai faire un pareil avec la peau du premier Matharon à qui j'aurai affaire.

Morgan ne prit point le temps de demander ce que le gilet de Tiffanges avait de remarquable, et par quelle coupe bizarre ou quelle étoffe précieuse son pantalon avait pu obtenir l'approbation d'un homme aussi expert en pareille matière que l'était celui qui lui adressait la parole. Il alla droit au point indiqué par le jeune homme, et vit celui qu'il cherchait dansant un pas d'été qui semblait, par son habileté et son tricotage, qu'on me pardonne ce terme technique, sorti des salons de Vestris lui-même.

Morgan fit un signe au danseur. Tiffanges s'arrêta à l'instant même, salua sa danseuse, la reconduisit à sa place, s'excusa sur l'urgence de l'affaire qui l'appelait, et vint prendre le bras de Morgan.

Inutile de dire que le nom de Tiffanges, qui est celui d'un vieux château situé dans le Bocage, était, comme tous les noms des affiliés royalistes que nous verrons figurer dans ce livre, un faux nom servant à cacher le nom véritable. Les deux jeunes gens passèrent dans un cabinet qui semblait réservé aux conférences du genre de celle pour laquelle ils venaient chercher la solitude.

— L'avez-vous vu ? demanda Tiffanges à Morgan. — Je le quitte, répondit celui-ci. — Et vous lui avez remis la lettre du roi? — A lui-même. — L'a-t-il lue? — A l'instant. — Et il a fait une réponse? — Il en a fait deux, une verbale, une écrite; la seconde dispense de la première. — Et vous l'avez? — La voici. — En savez-vous le contenu? — C'est un refus. — Positif? — Tout ce qu'il y a de plus positif. — Sait-il que du moment où il nous ôte tout espoir, nous le traitons en ennemi? — Je le lui ai dit. — Et il a répondu? — Il n'a pas répondu, il a haussé les épaules. — Quelle intention lui croyez-vous donc? — Ce n'est pas difficile à deviner. — Aurait-il l'idée de garder le pouvoir pour lui? — Cela m'en a bien l'air. — Le pouvoir, mais pas le trône? — Pourquoi pas le trône? — Il n'oserait se faire roi! — Oh! je ne puis pas vous répondre que ce sera roi précisément qu'il se fera; mais je vous réponds qu'il se fera quelque chose. — Mais enfin, c'est un soldat de fortune. — Mon cher, il vaut mieux en ce moment être le fils de ses œuvres que le petit-fils d'un roi.

Le jeune homme resta pensif.

— Je rapporterai tout cela à Cadoudal, fit-il. — Et ajoutez que le premier consul a dit ces propres paroles : « Je tiens la Vendée dans ma main, et si je veux, dans trois mois, il ne s'y brûlera plus une amorce. » — C'est bon à savoir. — Vous le savez, que Cadoudal le sache, et faites-en votre profit.

En ce moment la musique cessa tout à coup; le bourdonnement des danseurs s'éteignit; il se fit un grand silence, et au milieu de ce silence, quatre noms furent prononcés par une voix sonore et accentuée. Ces quatre noms étaient ceux de Morgan, de Guyon, d'Amiet et de Leprêtre.

— Pardon, dit Morgan à Tiffanges, il se prépare probablement quelque expédition dont je suis; force m'est donc, à mon regret, de vous dire adieu : seulement, avant de vous quitter, laissez-moi regarder de plus près votre gilet et votre pantalon dont on m'a parlé; c'est une curiosité d'amateur, j'espère que vous l'excuserez. — Comment donc! fit le jeune Vendéen, avec le plus grand plaisir.

Et il s'approcha des candélabres qui brûlaient sur la cheminée avec une rapidité et une complaisance qui faisaient honneur à sa courtoisie. Le gilet et le pantalon paraissaient être de la même étoffe; mais quelle était cette étoffe, c'était là que le connaisseur le plus expérimenté se fût trouvé dans l'embarras.

Le pantalon était un pantalon collant ordinaire, de couleur tendre, flottant entre le chamois et la couleur chair; il n'offrait rien de remarquable que d'être sans couture aucune et de coller exactement sur la chair. Le gilet avait au contraire deux signes caractéristiques qui appelaient plus particulièrement l'attention sur lui : il était troué de trois balles dont on avait laissé les trous béants, en les ravivant avec du carmin qui jouait le sang à s'y méprendre.

En outre, au côté gauche était peint le cœur sanglant qui servait de point de reconnaissance aux Vendéens. Morgan examina les deux objets avec la plus grande attention, mais l'examen fut infructueux.

— Si je n'étais pas si pressé, dit-il, je voudrais en avoir le cœur net et ne m'en rapporter qu'à mes propres lumières; mais, vous avez entendu, il est probablement arrivé quelques nouvelles au comité; c'est de l'argent que vous pouvez annoncer à Cadoudal, mais il faut l'aller prendre. Je commande d'ordinaire ces sortes d'expéditions, et si je tardais, un autre se présenterait à ma place. Dites-moi donc quel est le tissu dont vous êtes habillé? — Mon cher Morgan, dit le Vendéen, vous avez peut-être entendu dire que mon frère avait été pris à Bressuire et fusillé par les bleus? — Oui, je sais cela. — Les bleus

étaient en retraite; ils laissèrent le corps au coin d'une haie : nous les poursuivions l'épée dans les reins, de sorte que nous arrivâmes derrière eux. Je retrouvai le corps de mon frère encore chaud. Dans une de ses blessures était plantée une branche d'arbre avec cette étiquette : « Fusillé comme brigand, par moi Claude Flageolet, caporal au 3e bataillon de Paris. » Je recueillis le corps de mon frère; je lui fis enlever la peau de la poitrine, cette peau qui, trouée de trois balles, devait éternellement crier vengeance devant mes yeux, et j'en fis faire mon gilet de bataille. — Ah! ah! fit Morgan avec un certain étonnement dans lequel, pour la première fois, se mêlait quelque chose qui ressemblait à de la terreur; ah! ce gilet est fait avec la peau de votre frère! Et le pantalon? — Ah! répondit le Vendéen, le pantalon, c'est autre chose, il est fait avec celle du citoyen Claude Flageolet, caporal au 3e bataillon de Paris.

En ce moment la même voix retentit, appelant pour la seconde fois, et dans le même ordre, les noms de Morgan, de Guyon, d'Amiet et de Leprêtre. Morgan s'élança hors du cabinet.

III

GUYON, AMIET ET LEPRÊTRE.

Morgan traversa la salle de danse dans toute sa longueur et se dirigea vers un petit salon situé de l'autre côté du vestiaire. Ses trois compagnons, Leprêtre, Amiet et Guyon, l'y attendaient déjà.

Avec eux se trouvait un jeune homme portant le costume d'un courrier de cabinet à la livrée du gouvernement, c'est-à-dire à l'habit vert et or. Il avait les grosses bottes poudreuses, la casquette-visière et le sac de dépêches qui constituent le harnachement essentiel d'un courrier de cabinet. Une carte de Cassini, sur laquelle on pouvait relever jusqu'aux moindres sinuosités de terrain, était étendue sur une table.

Avant de dire ce que faisait là ce courrier et dans quel but était étendue cette carte, jetons un coup d'œil sur les trois nouveaux personnages dont les noms venaient de retentir dans la salle de bal, et qui sont destinés à jouer un rôle important dans la suite de cette histoire.

Le lecteur connaît déjà Morgan, l'Achille et le Pâris tout à la fois de cette étrange association; Morgan avec ses yeux bleus, ses cheveux noirs, sa taille haute et bien prise, sa tournure gracieuse, vive et svelte, son œil qu'on n'avait jamais vu sans un regard animé, sa bouche aux lèvres fraîches et aux dents blanches qu'on n'avait jamais vue sans un sourire, sa physionomie qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on l'avait vue, qui se composait d'un mélange d'éléments qui semblaient étrangers les uns aux autres, et sur laquelle on retrouvait tout à la fois la force et la tendresse, la douceur et l'énergie, et tout cela mêlé à l'étourdissante expression d'une gaieté qui devenait effrayante parfois, lorsqu'on songeait que cet homme côtoyait éternellement la mort, et la plus effrayante de toutes les morts, celle de l'échafaud.

Quant à Leprêtre, c'était un homme de quarante-huit ans, aux cheveux touffés et grisonnants, mais aux sourcils et aux moustaches d'un noir d'ébène; quant aux yeux, ils étaient de cette admirable nuance des yeux indiens tirant sur le marron. C'était un ancien capitaine de dragons admirablement bâti pour la lutte physique et morale, dont les muscles indiquaient la force, et la physionomie l'entêtement. Au reste, d'une tournure noble, d'une grande élévation de manières, parfumé comme un petit-maître, et respirant, par manie ou par manière de volupté, soit un flacon de sels anglais, soit une cassolette de vermeil contenant les parfums les plus subtils.

Guyon et Amiet, dont on ne connaissait pas plus les véritables noms que l'on ne connaissait ceux de Leprêtre et de Morgan, étaient généralement appelés dans la compagnie *les inséparables*. Figurez-vous Damon et Pythias, Euryale et Nisus, Oreste et Pylade à vingt-deux ans : l'un joyeux, loquace, bruyant; l'autre triste, silencieux, rêveur, partageant tout, dangers, argent, maîtresses; se complétant l'un par l'autre, atteignant à eux deux les limites de tous les extrêmes, chacun dans le péril s'oubliant lui même pour veiller sur l'autre, comme les jeunes Spartiates du bataillon sacré, et vous aurez une idée de Guyon et d'Amiet. Il va sans dire que tous trois étaient compagnons de Jehu. Ils étaient convoqués, comme s'en était douté Morgan, pour affaire de la compagnie. Morgan, entrant, alla droit au faux courrier et lui serra la main.

— Ah! cher ami, dit celui-ci avec un mouvement de l'arrière-train indiquant qu'on ne fait pas impunément, si bon cavalier que l'on soit, une cinquantaine de lieues à franc étrier sur les bidets de poste, vous vous la passez douce, vous autres Parisiens, et, relativement à vous, Annibal à Capoue était sur des ronces et sur des épines; je n'ai fait que jeter un coup d'œil sur la salle de bal, en passant, comme doit faire un pauvre courrier de cabinet portant les dépêches du général Masséna au citoyen premier consul, mais vous avez là, ce me semble, un choix de victimes parfaitement entendu; seulement, mes pauvres amis, il faut pour le moment dire adieu à tout cela; c'est désagréable, c'est malheureux, c'est désespérant, mais la maison Jehu avant tout. — Mon cher Hastier, dit Morgan. — Holà! dit Hastier, pas de noms propres, s'il vous plaît, messieurs. La famille Hastier est une honnête famille de Lyon faisant négoce, comme on dit, place des Terreaux, de père en fils, et qui serait fort humiliée d'apprendre que son héritier s'est fait courrier de cabinet et court les grands chemins avec la besace nationale sur le dos. Lecoq, tant que vous voudrez, mais Hastier, point : je ne connais pas Hastier. Et vous, messieurs, continua le jeune homme s'adressant à Guyon, à Amiet et à Leprêtre, le connaissez-vous? — Non, répondirent les trois jeunes gens, et nous demandons pardon pour Morgan qui a fait erreur. — Mon cher Lecoq, fit Morgan. — A la bonne heure! interrompit Hastier, je réponds à ce nom-là. Eh bien, voyons, que voulais-tu me dire? — Je veux te dire que, si tu n'étais pas l'antipode du dieu Harpocrate, que tes gens représentaient un doigt sur la bouche, au lieu de te jeter dans des divagations plus ou moins fleuries, nous saurions déjà pourquoi ce costume et pourquoi cette carte? — Eh pardieu! si tu ne le sais pas encore, reprit le jeune homme, c'est ta faute et non la mienne. S'il ne t'avait point fallu appeler deux fois, perdu que tu étais probablement avec quelque belle Euménide demandant à un beau jeune homme vivant vengeance pour de vieux parents morts, tu serais aussi avancé que ces messieurs, et je ne serais pas obligé de bisser ma cavatine. Voilà ce que c'est : il s'agit tout simplement d'un reste de trésor des ours de Berne, que, par ordre du général Masséna, le général Lecourbe a expédié au citoyen premier consul : une misère, cent mille francs, qu'on n'ose faire passer par le Jura, à cause des partisans de M. de Teyssonnet, qui seraient, à ce que l'on prétend, gens à s'en emparer, et que l'on expédie par Genève, Bourg, Mâcon, Dijon et Troyes; route bien autrement sûre, comme on s'en apercevra au passage. — Très-bien! — Nous avons été avisés de la nouvelle par Renard, qui est parti de Gex à franc étrier et qui l'a transmise à l'Hirondelle, pour le moment en station à Châlon-sur-Saône, lequel ou laquelle l'a transmise à Auxerre à moi Lecoq, lequel vient de faire quarante-cinq lieues pour vous la transmettre à son tour. Quant aux détails secondaires, les voici. Le trésor est parti de Berne octodi dernier, 28 nivôse an VIII de la République triple et divisible. Il doit arriver aujourd'hui duodi à Genève; il en partira demain tridi avec la diligence de Genève à Bourg; de sorte qu'en partant cette nuit même, après-demain quintidi vous pouvez, mes chers fils d'Israël, rencontrer le trésor de messieurs les ours entre Dijon et Troyes, vers Bar-sur-Seine. Qu'en dites-vous? — Pardon, fit Morgan; ce que nous en disons, il me semble qu'il n'y a pas de discussions là-dessus; nous disons que jamais nous ne nous serions permis de toucher à l'argent de messeigneurs les ours de Berne tant qu'il ne serait pas sorti des coffres de leurs seigneuries, mais que du moment où il a changé de destination une première fois, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il en change une seconde; seulement, comment allons-nous partir? — N'avez-vous donc pas la chaise de poste? — Si fait, elle est ici, sous la remise? — N'avez-vous pas deux chevaux pour vous conduire jusqu'à la prochaine poste? — Ils sont à l'écurie. — N'avez-vous pas chacun votre passe-port? — Nous en avons chacun quatre. — Eh bien! — Eh bien, nous ne pouvons pas arrêter la diligence en chaise de poste; nous ne nous gênons guère, mais nous ne prenons pas encore nos aises à ce point-là. — Bon! pourquoi pas? dit Guyon, ce serait original. Je ne vois pas pourquoi, puisqu'on prend un bâtiment à l'abordage avec une barque, pourquoi l'on ne prendrait pas une diligence à l'abordage avec une chaise de poste; cela nous manque comme fantaisie; en essayons-nous, Amiet? — Je ne demanderais pas mieux, répondit celui-ci; mais le postillon, qu'en feras-tu? — C'est juste, répondit Guyon. — Le cas est prévu, mes enfants, dit le courrier; on a expédié une estafette à Troyes, vous laisserez votre chaise de poste chez Delbauce, vous y trouverez quatre chevaux tout sellés qui regorgeront d'avoine; vous calculerez votre temps, et après-demain, ou plutôt demain, car minuit est sonné demain, entre sept et huit heures du matin, l'argent de messieurs les ours passera un mauvais quart d'heure. — Allons-nous changer de costume? demanda Leprêtre. — Pourquoi faire? dit Morgan; il me semble que nous sommes fort présentables comme nous sommes : jamais diligence n'aura été soulagée d'un poids incommode par des gens mieux vêtus. Jetons un dernier coup d'œil sur la carte, faisons porter du buffet un pâté, une volaille froide et une douzaine de bouteilles de vin de Champagne dans les coffres de la voiture, armons-nous à l'arsenal, enveloppons-nous dans de bons manteaux, et fouette, cocher. — Tiens, dit Guyon, c'est une idée, cela. — Je crois bien, continua Morgan, nous crèverons les chevaux, s'il le faut; nous serons de retour ici à sept heures du soir, nous nous montrerons à l'Opéra. — Ce qui établira un alibi, dit Leprêtre. — Justement, continua Morgan avec son inaltérable gaieté; le moyen d'admettre que des gens qui applaudissent mademoiselle Clotilde et M. Vestris à huit heures du soir, étaient occupés le matin, entre Bar et Châtillon, à régler leurs comptes avec le conducteur d'une diligence. Voyons, mes enfants, un coup d'œil sur la carte, afin de choisir notre endroit.

Les quatre jeunes gens se penchèrent sur l'œuvre de Cassini.

— Si j'avais un conseil topographique à vous donner, dit le cour-

rier, ce serait de vous embusquer un peu en deçà de Mussu; il y a un gué en face de Riceys, tenez, là. Et le jeune homme indiqua le point précis sur la carte. Je gagnerais Chaource que voilà; de Chaource vous avez une route départementale, droite comme un I, qui vous conduit à Troyes; à Troyes, vous retrouvez votre voiture, vous prenez la route de Sens au lieu de celle de Coulommiers; les badauds, il y en a même en province, qui vous ont vus passer la veille, ne s'étonnent pas de vous voir repasser le lendemain; vous êtes à l'Opéra à dix heures, au lieu d'y être à huit, ce qui est de bien meilleur ton, et ni vu, ni connu, je t'embrouille. — Adopté pour mon compte, dit Morgan. — Adopté, répétèrent en chœur les trois autres jeunes gens.

Morgan tira une des deux montres dont les chaînes se balançaient à sa ceinture; c'était un chef-d'œuvre de Petitot comme émail, et sur la double boîte, qui protégeait la peinture, était un chiffre en diamants. La filiation de ce merveilleux bijou était établie comme celle d'un cheval arabe : elle avait été faite pour Marie-Antoinette, qui l'avait donnée à la duchesse de Polastron, qui l'avait donnée à la mère de Morgan.

— Une heure du matin, dit Morgan : allons, messieurs, il faut qu'à trois heures nous relayions à Lagny.

A partir de ce moment, l'expédition était commencée, Morgan devenait le chef; il ne consultait plus, il ordonnait. Leprêtre, ancien capitaine de dragons, qui en son absence commandait, lui présent, obéissait tout le premier. Une demi-heure après, une voiture, enfermant quatre jeunes gens enveloppés de leurs manteaux, était arrêtée à la barrière Fontainebleau par le chef du poste qui demandait les passe-ports.

— Oh! la bonne plaisanterie, fit l'un d'eux en passant la tête par la portière et en affectant l'accent à la mode. Il faut donc des passe-ports à présent pour *sasser* à Grosbois, chez le citoyen *Baas? Ma paole* d'honneur *panachée!* vous êtes fou, *mon ché hami!* Allons, fouette, cocher!

Le cocher fouetta et la voiture passa sans autre difficulté.

IV

EN FAMILLE.

Laissons nos quatre *chasseurs* gagner Lagny, où, grâce aux passe-ports qu'ils doivent à la complaisance des employés du citoyen Fouché, ils troqueront leurs chevaux de maître contre des chevaux de poste, et leur cocher contre un postillon, et voyons pourquoi le premier consul avait fait demander Roland.

Roland s'était empressé, en quittant Morgan, de se rendre aux ordres de son général. Il avait trouvé celui-ci debout et pensif devant la cheminée. Au bruit qu'il avait fait en entrant, le général Bonaparte avait relevé la tête.

— Que vous êtes-vous dit tous les deux? demanda Bonaparte sans préambule, et se fiant à l'habitude que Roland avait de répondre à sa pensée. — Mais, dit Roland, nous nous sommes fait toutes sortes de compliments, et nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde. — Quel effet te fait-il? — Mais l'effet d'un homme parfaitement élevé. — Quel âge lui donnes-tu? — Mon âge tout au plus. — Oui, c'est bien cela; la voix est jeune. Ah çà! Roland, est-ce que je me tromperais? est-ce qu'il y aurait une jeune génération royaliste? — Eh! mon général, répondit Roland avec un mouvement d'épaules, c'est un reste de la vieille. — Eh bien, Roland, il faut en faire une autre qui soit dévouée à mon fils, si jamais j'ai un fils.

Roland fit un geste qui pouvait se traduire par ces mots :

— Je ne m'y oppose pas.

Bonaparte comprit parfaitement le geste.

— Ce n'est point le tout que tu ne t'y opposes pas, dit-il, il faut y contribuer.

Un frissonnement nerveux passa par le corps de Roland.

— Et comment cela, général? demanda-t-il.

— En te mariant.

Roland éclata de rire.

— Bon! avec mon anévrisme, dit-il. Bonaparte le regarda. — Mon cher Roland, dit-il, ton anévrisme m'a bien l'air d'un prétexte pour rester garçon. — Vous croyez? — Oui; et comme je suis un homme moral, je veux qu'on se marie. — Avec cela que je suis immoral, moi, répondit Roland, et que je cause du scandale avec mes maîtresses? — Auguste, dit Bonaparte, avait rendu des lois contre les célibataires; il les privait de leurs droits de citoyens romains. — Auguste. — Eh bien ? — J'attendrai que vous soyez Auguste, vous n'êtes encore que César.

Bonaparte s'approcha du jeune homme.

— Il y a des noms, mon cher Roland, lui dit-il en lui posant la main sur l'épaule, que je ne veux pas voir s'éteindre, et le nom de Montrevel est de ceux-là. — Eh bien, général, est-ce qu'à mon défaut, et en supposant que par un caprice, une fantaisie, un entêtement, je me refuse à le perpétuer, est-ce qu'il n'y a pas mon frère? — Comment, ton frère; tu as donc un frère? — Mais oui, j'ai un frère, pourquoi donc n'aurais-je pas un frère? — Quel âge a-t-il ? — Onze à douze ans. — Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé? — Parce que j'ai pensé que les faits et gestes d'un gamin de cet âge-là ne vous intéressaient pas beaucoup. — Tu te trompes, Roland, je m'intéresse à tout ce qui touche mes amis; il fallait me demander quelque chose pour ce frère. — Quoi, général? — Son admission dans un collége de Paris. — Bon, vous avez assez de solliciteurs autour de vous sans que j'en grossisse le nombre. — Tu entends, il faut qu'il vienne dans un collége de Paris; quand il aura l'âge, je le ferai entrer à l'École militaire ou à quelque autre école que je fonderai d'ici là. — Ma foi, général, répondit Roland, à l'heure qu'il est, comme si j'eusse deviné vos bonnes intentions à son égard, il est en route, ou bien près de s'y mettre. — Comment cela ? — J'ai écrit, il y a trois jours, à ma mère d'amener l'enfant à Paris; je comptais lui choisir un collége sans vous en rien dire, et, quand il aurait l'âge, vous en parler, en supposant toutefois que mon anévrisme ne m'ait pas enlevé d'ici là. Mais dans ce cas... — Dans ce cas? — Dans ce cas, je laissais un bout de testament à votre adresse qui vous recommandait la mère et le fils, la fille, tout le bataclan. — Comment, la fille? — Oui, ma sœur. — Tu as donc aussi une sœur? — Parfaitement. — Quel âge? — Dix-sept ans. — Jolie? — Charmante. — Je me charge de son établissement.

Roland se mit à rire.

— Qu'as-tu? lui demanda le premier consul. — Je dis, général, que je vais faire mettre un écriteau au-dessus de la grande porte du Luxembourg. — Et sur cet écriteau? — Bureau de mariages. — Ah çà! mais si tu ne veux pas te marier, toi, ce n'est point une raison pour que ta sœur reste fille. Je n'aime pas plus les vieilles filles que les vieux garçons. — Je ne vous dis pas, mon général, que ma sœur restera vieille fille; c'est bien assez qu'un membre de la famille de Montrevel encoure votre mécontentement. — Eh bien, alors, que me dis-tu ? — Je vous dis que, si vous le voulez bien, comme la chose la regarde, nous la consulterons là-dessus. — Ah! ah! y aurait-il quelque passion de province? — Je ne dirais pas non! J'avais quitté la pauvre Amélie fraîche et souriante, je l'ai retrouvée pâle et triste. Je tirerai tout cela au clair avec elle; et puisque vous voulez que je vous en reparle, eh bien, je vous en reparlerai. — Oui, à ton retour de la Vendée; c'est cela. — Ah! je vais donc en Vendée ? — Est-ce comme pour le mariage, as-tu des répugnances? — Aucunement. — Eh bien, alors, tu vas en Vendée ! — Quand cela? — Mais cela ne presse pas, et pourvu que tu partes demain matin... — A merveille! plus tôt si vous voulez; dites-moi ce que j'y vais faire. — Une chose de la plus haute importance, Roland. — Diable! ce n'est pas une mission diplomatique, je présume. — Justement, c'est une mission diplomatique pour laquelle j'ai besoin d'un homme qui ne soit pas diplomate. — Oh! général, comme je fais votre affaire! Seulement, vous comprenez, moins je suis diplomate, plus il me faut des instructions précises. — Aussi vais-je te les donner. Tiens, vois-tu cette carte?

Et il montra au jeune homme une grande carte du Piémont étendue à terre et éclairée par une lampe suspendue au plafond.

— Oui, je la vois, répondit Roland, habitué à suivre son général dans tous les bonds inattendus de son génie; seulement c'est une carte du Piémont. — Oui, c'est une carte du Piémont. — Ah! il est donc question de l'Italie? — Il est toujours question de l'Italie. — Je croyais qu'il s'agissait de la Vendée ? — Secondairement. — Ah çà, général, vous n'allez pas m'envoyer dans la Vendée et vous en aller en Italie, vous? — Non, sois tranquille. — A la bonne heure! je vous préviens que dans ce cas-là je déserte et vais vous rejoindre. — Je te le permets; mais revenons à Melas. — Pardon, général, c'est la première fois que nous en parlons. — Oui, mais il y a longtemps que j'y pense. Sais-tu où je bats Melas? — Parbleu ! — Où cela? — Où vous le rencontrerez.

Bonaparte se mit à rire.

— Niais, lui dit-il avec la plus intime familiarité. Puis, se couchant sur la carte : Viens ici, dit-il à Roland.

Roland se coucha près de lui.

— Tiens, dit-il, voilà où je le bats. — Près d'Alexandrie? — A deux ou trois lieues. Il a à Alexandrie ses magasins, ses hôpitaux, son artillerie, ses réserves; il ne s'en éloignera pas. Il faut que je frappe un grand coup, je n'obtiendrai la paix qu'à cette condition. Je passe les Alpes, il montra le grand Saint-Bernard, je tombe sur Melas au moment où il s'y attend le moins, et je le bats à plate couture. — Oh! je m'en rapporte bien à vous pour cela. — Mais tu comprends, pour que je m'éloigne tranquille, Roland, pas d'inflammation d'entrailles, c'est-à-dire pas de Vendée derrière moi. — Ah! voilà votre affaire, pas de Vendée, et vous m'envoyez en Vendée pour que je supprime la Vendée! — Ce jeune homme m'a dit de la Vendée des choses très-graves. Ce sont des braves soldats que ces Vendéens conduits par un homme de tête; il y a Georges Cadoudal surtout. Je lui ai fait offrir un régiment qu'il n'acceptera pas. — Peste! il est bien dégoûté. — Mais il y a une chose dont il ne se doute point. — Qui, Cadoudal? — Cadoudal. C'est que l'abbé Bernier m'a fait des ouvertures. — L'abbé Bernier! — Oui. — Qu'est-ce que c'est que cela,

l'abbé Bernier? — C'est le fils d'un paysan de l'Anjou, qui peut avoir aujourd'hui de trente-trois à trente-quatre ans, qui était curé de Saint-Laud à Angers lors de l'insurrection, qui a refusé le serment, et qui s'est jeté parmi les Vendéens. Deux ou trois fois la Vendée a été pacifiée, une ou deux fois on l'a crue morte. On se trompait: la Vendée était pacifiée; mais l'abbé Bernier n'avait pas signé la paix; la Vendée était morte, mais l'abbé Bernier était vivant. Un jour la Vendée fut ingrate envers lui: il voulait être nommé agent général de toutes les armées royalistes de l'intérieur; Stofflet pesa sur la décision et fit nommer le comte Colbert de Maulevrier, son ancien maître. A deux heures du matin le conseil s'était séparé, l'abbé Bernier avait disparu. Ce qu'il fit, cette nuit-là, Dieu et lui le savent seuls; seulement, à quatre heures du matin, un détachement républicain entourait la métairie où dormait Stofflet désarmé et sans défense. A quatre heures et demie Stofflet était pris; huit jours après, il était exécuté à Angers. Le lendemain, d'Autichamps prenait le commandement en chef, et le même jour, afin de ne pas tomber dans la même faute que son prédécesseur Stofflet, il nommait l'abbé Bernier agent général : y es-tu ? — Parfaitement!—Eh bien, l'abbé Bernier, agent général des puissances belligérantes, fondé des pleins pouvoirs du comte d'Artois, l'abbé Bernier m'a fait faire des ouvertures. — A vous? à Bonaparte, premier consul, il daigne... Savez-vous que c'est très-bien de la part de l'abbé Bernier? Et vous acceptez les ouvertures de l'abbé Bernier ?— Oui, Roland, que la Vendée me donne la paix, je lui rouvre ses églises, je lui rends ses prêtres. — Et s'ils chantent le *Domine, salvum fac regem?* — Cela vaut encore mieux que de ne rien chanter du tout. Dieu est tout-puissant et décidera. La mission te convient-elle, maintenant que je te l'ai expliquée? — A merveille! — Eh bien, voilà une lettre pour le général Hédouville. Il traitera avec l'abbé Bernier, comme général en chef de l'armée de l'Ouest; mais tu assisteras à toutes les conférences : lui ne sera que la parole; toi, tu es ma pensée. Maintenant, pars le plus tôt possible; plus tôt tu reviendras, plus tôt Melas sera battu. — Général, je vous demande le temps d'écrire à ma mère, voilà tout. — Où doit-elle descendre? — Hôtel des Ambassadeurs. — Quand crois-tu qu'elle arrive? — Nous sommes dans la nuit du 21 au 22 janvier, elle arrivera le 23 au soir ou le 24 au matin. — Et elle descend hôtel des Ambassadeurs? — Oui, général. — Je me charge de tout. — Comment, vous vous chargez de tout? — Certainement! ta mère ne peut pas rester à l'hôtel. — Où voulez-vous donc qu'elle reste? — Chez un ami. — Elle ne connaît personne à Paris. — Je vous demande bien pardon, monsieur Roland, elle connaît le citoyen Bonaparte, premier consul, et la citoyenne Joséphine sa femme. — Vous n'allez pas loger ma mère au Luxembourg, général; je vous préviens que cela la gênerait beaucoup. — Non, mais je la logerai rue de la Victoire. — Oh! général! — Allons! allons! c'est décidé; pars et reviens le plus tôt possible.

Roland prit la main du premier consul pour la baiser, mais Bonaparte, l'attirant vivement à lui,

— Embrasse-moi, mon cher Roland, lui dit-il, et bonne chance.

Deux heures après, Roland roulait en chaise de poste sur la route d'Orléans. Le lendemain, à neuf heures du matin, il entrait à Nantes après trente-trois heures de voyage.

V

LA DILIGENCE DE GENÈVE.

A l'heure à peu près où Roland entrait à Nantes, une diligence pesamment chargée s'arrêtait à l'auberge de la Croix-d'Or, au milieu de la grande rue de Châtillon-sur-Seine.

Les diligences se composaient, à cette époque, de deux compartiments seulement, le coupé, et l'intérieur. La rotonde est une adjonction d'invention moderne. La diligence à peine arrêtée, le postillon mit pied à terre et ouvrit les portières. La diligence éventrée donna passage à ses voyageurs. Ces voyageurs, voyageuses comprises, atteignaient en tout au chiffre de sept personnes. Dans l'intérieur, trois hommes, deux femmes et un enfant à la mamelle. Dans le coupé, une mère et son fils. Les trois hommes de l'intérieur étaient, l'un un médecin de Troyes, l'autre un horloger de Genève, le troisième un architecte de Bourg. Les deux femmes étaient, l'une une femme de chambre qui allait rejoindre sa maîtresse à Paris, l'autre une nourrice. L'enfant était le nourrisson de cette dernière : elle le ramenait à ses parents. La mère et le fils du coupé étaient, la mère une femme d'une quarantaine d'années, gardant les traits d'une grande beauté, et le fils un enfant de onze à douze ans. La troisième place du coupé était occupée par le conducteur. Le déjeuner était préparé, comme d'habitude, dans la grande salle de l'hôtel; un de ces déjeuners que le conducteur, d'accord sans doute avec l'hôte, ne laissait jamais aux voyageurs le temps de manger. La femme et la nourrice descendirent pour aller chez le boulanger y prendre chacune un petit pain chaud, auquel la nourrice joignit un saucisson à l'ail, et toutes deux remontèrent dans la voiture où elles s'établirent tranquillement pour déjeuner, s'épargnant ainsi les frais, sans doute trop considérables pour leur budget, du déjeuner de l'hôtel.

Le médecin, l'architecte, l'horloger, la mère et son fils entrèrent à l'auberge, et après s'être rapidement chauffés en passant à la grande cheminée de la cuisine, entrèrent dans la salle à manger et se mirent à table. La mère se contenta d'une tasse de café à la crème et de quelques fruits. L'enfant, enchanté de constater qu'il était un homme, par l'appétit du moins, attaqua bravement le déjeuner à la fourchette. Le premier moment fut, comme toujours, donné à l'apaisement de la faim. L'horloger de Genève prit le premier la parole.

— Ma foi! citoyens, dit-il (dans les endroits publics on s'appelait encore citoyen), je vous avouerai franchement que je n'ai aucunement été fâché ce matin quand j'ai vu venir le jour. — Monsieur ne dort pas en voiture? demanda le médecin. — Si fait, monsieur, répondit le compatriote de Jean-Jacques; d'habitude, au contraire, je ne fais qu'un somme; mais l'inquiétude a été plus forte que la fatigue. — Vous craigniez de verser? demanda l'architecte. — Non pas, j'ai la chance sous ce rapport, et je crois qu'il suffit que je sois dans une voiture pour qu'elle devienne inversable; non, ce n'est point cela encore. — Qu'était-ce donc? demanda le médecin. — C'est qu'on dit là-bas, à Genève, que les routes de France ne sont pas sûres. — C'est selon, dit l'architecte. — Ah! c'est selon, fit le Genevois. — Oui, continua l'architecte; ainsi, par exemple, si nous transportions avec nous de l'argent du gouvernement, nous serions bien sûrs d'être arrêtés, ou plutôt nous le serions déjà. — Vous croyez? dit le Genevois. — Ça, c'est immanquable; je ne sais comment ces diables de compagnons de Jehu s'y prennent pour être si bien renseignés; mais ils n'en manquent pas une.

Le médecin fit un signe affirmatif.

— Ah! ainsi, demanda le Genevois au médecin, vous aussi, vous êtes de l'avis de monsieur? — Entièrement. — Et sachant qu'il y a de l'argent du gouvernement sur la diligence, auriez-vous fait l'imprudence de vous y embarquer? — Je vous avoue, dit le médecin, que j'y eusse regardé à deux fois. — Et vous, monsieur? demanda le questionneur à l'architecte. — Ah! moi, dit celui-ci, étant appelé pour une affaire très-pressée, je fusse parti tout de même. — J'ai bien envie, dit le Genevois, de faire descendre ma valise et mes caisses et d'attendre la diligence de demain, parce que j'ai pour une vingtaine de mille francs de montres dans mes caisses; nous avons eu de la chance jusqu'aujourd'hui, mais il ne faut pas tenter Dieu. — N'avez-vous pas entendu, monsieur, dit la mère, se mêlant à la conversation, que nous ne courrions risque d'être arrêtés, ces messieurs le disent du moins, que dans le cas où nous porterions de l'argent du gouvernement? — Eh bien, c'est justement cela, reprit l'horloger en regardant avec inquiétude tout autour de lui; nous en avons là!

La mère pâlit légèrement en regardant son fils; avant de craindre pour elle, toute mère craint pour son enfant.

— Comment, nous en transportons? reprirent en même temps et d'une voix émue, à des degrés différents, le médecin et l'architecte; êtes-vous sûr de ce que vous dites? — Parfaitement sûr, monsieur. — Alors, vous auriez dû nous le dire plus tôt, ou, nous le disant maintenant, vous deviez nous le dire tout bas. — Mais, dit le médecin, monsieur n'est peut-être pas bien certain de ce qu'il dit? — Ou monsieur s'amuse peut-être? dit l'architecte. — Dieu m'en garde! — Les Genevois aiment fort à rire, reprit le médecin. — Monsieur, dit le Genevois fort blessé que l'on pensât qu'il aimât à rire, monsieur, je l'ai vu charger devant moi. — Quoi? — L'argent. — Et y en a-t-il beaucoup? — J'ai vu passer bon nombre de sacs. — Mais d'où vient cet argent-là? — Il vient du trésor des ours de Berne. Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, que les ours de Berne ont eu jusqu'à cinquante et même soixante mille livres de rente.

Le médecin éclata de rire.

— Décidément, dit-il, monsieur nous fait peur. — Messieurs, dit l'horloger, je vous donne ma parole d'honneur. — En voiture! messieurs, dit le conducteur ouvrant la porte, en voiture! nous sommes en retard de trois quarts d'heure. — Un instant, conducteur, un instant, dit l'architecte; nous nous consultons. — Sur quoi? — Fermez donc la porte, conducteur, et venez donc ici. — Buvez donc un verre de vin avec nous, conducteur. — Avec plaisir, messieurs, dit le conducteur; un verre de vin, cela ne se refuse pas.

Le conducteur tendit son verre, les trois voyageurs trinquèrent avec lui. Au moment où il allait porter son verre à sa bouche, le médecin lui arrêta le bras.

— Voyons, conducteur, franchement, est-ce que c'est vrai? — Quoi? — Ce que nous dit monsieur?

Et il montra le Genevois.

— Monsieur Féraud? — Je ne sais pas si monsieur s'appelle monsieur Féraud. — Oui, monsieur, c'est mon nom, pour vous servir, dit le Genevois en s'inclinant; Féraud et compagnie, horlogers, rue du Rempart, n° 6, à Genève. — Messieurs, dit le conducteur, en voiture! — Mais vous ne nous répondez pas? — Que diable voulez-vous que je vous réponde? vous ne me demandez rien. — Si fait, nous vous demandons s'il est vrai que vous transportez dans votre diligence une somme considérable appartenant au gouvernement français? — Bavard, dit le conducteur à l'horloger; c'est vous qui avez dit cela? — Dame

mon cher monsieur. — Allons, messieurs, en voiture! — Mais c'est qu'avant de remonter, nous voudrions savoir... — Quoi? si j'ai de l'argent du gouvernement? oui, j'en ai; maintenant, si nous sommes arrêtés, ne soufflez pas mot, et tout se passera à merveille. — Vous êtes sûr? — Laissez-moi arranger l'affaire avec ces messieurs. — Que ferez-vous, si l'on nous arrête? demanda le médecin à l'architecte. — Ma foi! je suivrai le conseil du conducteur — C'est ce que vous avez de mieux à faire, reprit celui-ci. — Et moi aussi, dit le médecin. — Et moi aussi, dit l'horloger. — Allons, messieurs, en voiture, dépêchons-nous!

L'enfant avait écouté toute cette conversation le sourcil contracté, les dents serrées.

— Eh bien, moi, dit-il à sa mère, si nous sommes arrêtés, je sais bien ce que je ferai. — Et que feras-tu? demanda celle-ci. — Tu verras. — Que dit ce jeune enfant? demanda l'horloger. — Je dis que vous êtes tous des poltrons, répondit l'enfant sans hésiter. — Eh bien, Édouard, fit la mère, qu'est-ce que cela? — Je voudrais qu'on arrêtât la diligence, moi, dit l'enfant l'œil étincelant de volonté. — Allons, allons, messieurs, au nom du ciel! en diligence! s'écria pour la dernière fois le conducteur. — Conducteur, dit le médecin, je présume que vous n'avez pas d'armes. — Si fait, j'ai des pistolets. — Malheureux!

Le conducteur se pencha à son oreille, et, tout bas :

— Soyez tranquille, docteur; ils ne sont chargés qu'à poudre. — A la bonne heure.

Et il ferma la portière de l'intérieur.

— Allons, postillon, en route.

Et tandis que le postillon fouettait ses chevaux et que la lourde machine s'ébranlait, il referma la portière du coupé.

— Ne montez-vous pas avec nous, conducteur? demanda la mère. — Merci, madame de Montrevel, répondit le conducteur, j'ai affaire sur l'impériale.

Puis, en passant devant l'ouverture du carreau :

— Prenez garde, dit-il, que M. Édouard ne touche aux pistolets qui sont dans la poche, il pourrait se blesser. — Bon! dit l'enfant, comme si l'on ne savait pas ce que c'est que des pistolets; j'en ai de plus beaux que les vôtres, allez, que mon ami sir John m'a fait venir d'Angleterre; n'est-ce pas, maman? — N'importe, dit madame de Montrevel; je t'en prie, Édouard, ne touche à rien. — Oh! sois tranquille, petite mère.

Seulement, il répéta à demi-voix ;

— C'est égal, si les compagnons de Jehu nous arrêtent, je sais bien ce que je ferai, moi.

La diligence avait repris sa marche pesante et roulait vers Paris. Il faisait une de ces belles journées d'hiver qui font comprendre, à ceux qui croient la nature morte, que la nature ne meurt pas, mais dort seulement. L'homme qui vit soixante-dix ou quatre-vingts ans, dans ses longues années a des nuits de dix à douze heures, et se plaint que la longueur de ses nuits abrége encore la brièveté de ses jours; la nature, qui a une existence infinie, les arbres, qui ont une vie millénaire, ont des sommeils de quatre ou cinq mois qui sont des hivers pour nous et qui ne sont que des nuits pour eux. Les poëtes chantent dans leurs vers envieux l'immortalité de la nature qui meurt chaque automne et ressuscite chaque printemps; les poëtes se trompent : la nature ne meurt pas chaque automne, elle s'endort; la nature ne ressuscite pas chaque printemps, elle se réveille. Le jour où notre globe mourra réellement il sera bien mort, et alors il roulera dans l'espace ou tombera dans les abîmes du chaos inerte, muet, solitaire, sans arbres, sans fleurs, sans verdure, sans poëtes.

Or, par cette belle journée du 23 février 1800, la nature endormie semblait rêver du printemps; un soleil brillant, presque joyeux, faisait étinceler, sur l'herbe du double fossé qui accompagnait la route dans toute sa longueur, ces trompeuses perles de givre qui fondent aux doigts des enfants et qui réjouissent l'œil du laboureur lorsqu'elles tremblent à la pointe de ses blés sortant bravement de la terre. On avait ouvert les vitres de la diligence, pour donner passage à ce précoce sourire de Dieu, et l'on disait au rayon depuis si longtemps absent : Sois le bienvenu, voyageur que nous avions cru perdu dans les profonds nuages de l'ouest ou dans les vagues tumultueuses de l'Océan!

Tout à coup, et après avoir roulé une heure à peu près depuis Châtillon, en arrivant à un coude de la rivière, la voiture s'arrêta sans obstacle apparent : seulement quatre cavaliers s'avançaient tranquillement au pas de leurs chevaux, et l'un d'eux, qui marchait deux ou trois pas en avant des autres, avait fait de la main au postillon signe de s'arrêter. Le postillon avait obéi.

— Oh! maman, dit le petit Édouard, qui, debout malgré les recommandations de madame de Montrevel, regardait par l'ouverture de la vitre baissée; oh! maman, les beaux chevaux! mais pourquoi donc les cavaliers ont-ils un masque? nous ne sommes point en carnaval.

Madame de Montrevel rêvait; une femme rêve toujours un peu : jeune, à l'avenir; vieille, au passé. Elle sortit de sa rêverie, sortit à son tour la tête de la diligence et poussa un cri. Édouard se retourna vivement.

— Qu'as-tu donc, mère? lui demanda-t-il.

Celle-ci, pâlissant, le prit dans ses bras sans lui répondre. On entendait des cris de terreur dans l'intérieur de la diligence.

— Mais qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc? demandait le petit Édouard en se débattant dans la chaîne passée à son cou par le bras de sa mère. — Il y a, mon petit ami, dit d'une voix pleine de douceur un des hommes masqués en passant la tête dans le coupé, que nous avons à régler avec le conducteur un compte qui ne regarde en rien messieurs les voyageurs; dites donc à madame votre mère de vouloir bien agréer l'hommage de nos respects, et de ne pas faire plus d'attention à nous que si nous n'étions pas là.

Puis passant à l'intérieur :

— Messieurs, votre serviteur, dit-il, ne craignez rien pour votre bourse ou vos bijoux, et rassurez la nourrice; nous ne sommes pas venus pour faire tourner son lait.

Puis au conducteur :

— Allons! père Jérôme, nous avons une centaine de mille francs sur l'impériale et dans les coffres, n'est-ce pas? — Messieurs, je vous assure.... — L'argent est au gouvernement, il appartient aux ours de Berne; soixante dix mille francs sont en or, le reste en argent; l'argent est sur la voiture, l'or dans le coffre du coupé; est-ce cela, et sommes-nous bien renseignés?

A ces mots, *dans le coffre du coupé*, madame de Montrevel poussa un second cri de terreur; elle allait se trouver en contact immédiat avec ces hommes qui, malgré leur politesse, lui inspiraient une profonde terreur.

— Mais qu'as-tu donc, mère? qu'as-tu donc? demandait l'enfant avec impatience. — Tais-toi, Édouard, tais-toi. — Pourquoi me taire? — Ne comprends-tu pas? — Non. — La diligence est arrêtée. — Pourquoi? mais dis donc pourquoi? Ah! mère, je comprends. — Non, non, dit madame de Montrevel, tu ne comprends pas. — Ces messieurs, ce sont des voleurs. — Garde-toi bien de dire cela. — — Comment! ce ne sont pas des voleurs? les voilà qui prennent l'argent du conducteur.

En effet, l'un d'eux chargeait, sur la croupe de son cheval, les sacs d'argent que le conducteur jetait de dessus l'impériale.

— Non, dit madame de Montrevel, non, ce ne sont pas des voleurs.

Puis baissant la voix :

— Ce sont des *compagnons de Jehu*. — Ah! fit l'enfant, ce sont donc ceux-là qui ont assassiné mon ami sir John?

Et l'enfant devint très-pâle à son tour, et sa respiration commença de siffler entre ses dents serrées. En ce moment, un des hommes masqués ouvrit la portière du coupé, et, avec la plus exquise politesse :

— Madame la comtesse, dit-il, à notre grand regret nous sommes forcés de vous déranger; mais nous avons, ou plutôt le conducteur a affaire dans le coffre de son coupé; soyez donc assez bonne pour mettre pied à terre. Jérôme fera la chose aussi vite que possible.

Puis, avec un accent de gaieté qui n'était jamais complétement absent de cette voix rieuse :

— N'est-ce pas, Jérôme? dit-il.

Jérôme répondit du haut de la diligence, confirmant les paroles de son interlocuteur. Par un mouvement instinctif, et pour se mettre entre le danger et son fils, s'il y avait danger, madame de Montrevel, tout en obéissant à l'invitation, avait fait passer Édouard derrière elle.

Cet instant avait suffi à l'enfant pour s'emparer des pistolets du conducteur. Le jeune homme à la voix rieuse aida avec les plus grands égards madame de Montrevel à descendre, fit signe à un de ses compagnons de lui offrir le bras et se retourna vers la voiture. Mais en ce moment une double détonation se fit entendre; Édouard venait de faire feu de ses deux mains sur le compagnon de Jehu, qui disparut dans un nuage de fumée.

Madame de Montrevel jeta un cri et s'évanouit. Plusieurs cris, expression de sentiments divers, répondirent au cri maternel. Dans l'intérieur, ce fut un cri d'angoisse; on était bien convenu de n'opposer aucune résistance, et voilà que quelqu'un résistait. Chez les trois autres jeunes gens ce fut un cri de surprise; c'était la première fois qu'arrivait pareille chose.

Ils se précipitèrent vers leur camarade, qu'ils crurent pulvérisé. Ils le trouvèrent debout, sain et sauf et riant aux éclats, tandis que le conducteur, les mains jointes, s'écriait :

— Monsieur, je vous jure qu'il n'y avait pas de balles; monsieur, je vous proteste qu'ils étaient chargés à poudre seulement. — Pardieu! fit le jeune homme, je le vois bien qu'ils étaient chargés à poudre seulement; mais la bonne intention y était, n'est-ce pas, mon petit Édouard?

Puis, se retournant vers ses compagnons :

— Avouez, messieurs, dit-il, que voilà un charmant enfant, qui est bien le fils de son père et le frère de son frère; bravo, Édouard! tu seras un homme un jour!

Et, prenant l'enfant dans ses bras, il le baisa malgré lui sur les deux joues. Édouard se débattait comme un démon, trouvant sans doute qu'il était humiliant d'être embrassé par un homme sur lequel il venait de tirer deux coups de pistolet. Pendant ce temps, un des trois compagnons avait emporté la mère d'Édouard à quelques pas de la diligence, et l'avait couchée sur un manteau au bord d'un fossé.

Celui qui venait d'embrasser Edouard avec tant d'affection et de persistance la chercha un instant des yeux, et, l'apercevant :

— Avec tout cela, dit-il, madame de Montrevel ne revient pas à elle ; nous ne pouvons pas abandonner une femme dans cet état, messieurs ; conducteur, chargez-vous de M. Edouard. Il remit l'enfant entre ses bras, et s'adressant à l'un de ses compagnons : Voyons, toi, l'homme aux précautions, dit-il, est-ce que tu n'as pas sur toi quelque flacon de sels ou quelque bouteille d'eau de mélisse? — Tiens, répondit celui auquel il s'adressait.

Et il tira de sa poche un flacon de vinaigre anglais.

— Là, maintenant, dit le jeune homme qui paraissait le chef de la bande, termine sans moi avec maître Jérôme ; moi, je me charge de porter secours à madame de Montrevel.

Il était temps, en effet ; l'évanouissement de madame de Montrevel prenait peu à peu le caractère d'une attaque de nerfs : des mouvements saccadés agitaient tout son corps, et des cris sourds s'échappaient de sa poitrine. Le jeune homme s'inclina vers elle et lui fit respirer les sels. Madame de Montrevel rouvrit des yeux effarés, et, tout en appelant : Edouard ! Edouard ! d'un geste involontaire, elle fit tomber le masque de celui qui lui portait secours. Le visage du jeune homme se trouva découvert. Le jeune homme courtois et rieur, nos lecteurs l'ont déjà reconnu, c'était Morgan.

Madame de Montrevel demeura stupéfaite à l'aspect de ces beaux yeux bleus, de ce front élevé, de ces lèvres gracieuses, de ces dents blanches entr'ouvertes par un sourire. Elle comprit qu'elle ne courait aucun danger aux mains d'un pareil homme, et que rien de mal n'avait pu arriver à Edouard ; et, traitant Morgan non pas comme le bandit qui est la cause de l'évanouissement, mais comme l'homme du monde qui porte secours à une femme évanouie :

— Oh ! monsieur, dit-elle, que vous êtes bon !

Et il y avait, dans ces paroles et dans l'intonation avec laquelle elles avaient été prononcées, tout un monde de remerciements, non-seulement pour elle, mais pour son enfant.

Avec une coquetterie étrange et qui était tout entière dans son caractère chevaleresque, Morgan, au lieu de ramasser vivement son masque et de le ramener assez rapidement sur son visage pour que madame de Montrevel n'en gardât qu'un souvenir passager et confus, Morgan répondit par une salutation au compliment, laissa à sa physionomie tout le temps de produire son effet, et, passant le flacon de Leprêtre aux mains de madame de Montrevel, renoua seulement alors les cordons de son masque. Madame de Montrevel comprit cette délicatesse du jeune homme.

— Oh ! monsieur, dit-elle, soyez tranquille, en quelque lieu et dans quelque situation que je vous retrouve, vous m'êtes inconnu. — Alors, madame, dit Morgan, c'est à moi de vous remercier et de vous dire, à mon tour, que vous êtes bonne ! — Allons, messieurs les voyageurs, en voiture ! dit le conducteur avec son intonation habituelle, et comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. — Etes-vous remise, madame, et avez-vous besoin encore de quelques instants? la diligence attendrait, demanda Morgan. — Non, messieurs, c'est inutile, je vous rends grâces et me sens parfaitement bien.

Morgan présenta son bras à madame Montrevel, qui s'y appuya pour traverser tout le revers du chemin et pour remonter dans la diligence. Le conducteur y avait déjà introduit le petit Edouard.

Lorsque madame de Montrevel eut repris sa place, Morgan, qui avait déjà fait la paix avec la mère, voulut la faire avec le fils.

— Sans rancune, mon jeune héros, dit-il en lui tendant la main.

Mais l'enfant se reculait.

— Je ne donne pas la main à un voleur de grande route, dit-il.

Madame de Montrevel fit un mouvement d'effroi.

— Vous avez un charmant enfant, madame, dit Morgan ; seulement, il a des préjugés. Et, saluant avec la plus grande courtoisie : Bon voyage, madame, dit-il en refermant la portière. — En route ! cria le conducteur.

La voiture s'ébranla.

— Oh ! pardon, monsieur, s'écria madame de Montrevel, votre flacon, votre flacon ! — Gardez-le, madame, dit Morgan, quoique j'espère que vous soyez assez bien remise pour n'en avoir plus besoin.

Mais l'enfant l'arrachant des mains de sa mère :

— Maman, ne reçois pas ce cadeau d'un voleur, dit-il.

Et il jeta le flacon par la portière.

— Diable ! murmura Morgan avec le premier soupir que ses compagnons lui eussent entendu pousser, je crois que je fais bien de ne pas demander ma pauvre Amélie en mariage.

Puis à ses camarades.

— Alors, messieurs, dit-il, est-ce fini? — Oui ! répondirent ceux-ci d'une seule voix. — Allons ! à cheval, et en route ! n'oublions pas que nous devons être à neuf heures à l'Opéra ce soir.

Et, sautant en selle, il s'élança le premier par-dessus le fossé, gagna le bord de la rivière, et sans hésiter s'engagea dans le gué indiqué sur la carte de Cassini par le faux courrier. Arrivé sur l'autre bord et tandis que les jeunes gens se ralliaient :

— Dis donc, demanda Leprêtre à Morgan, est-ce que ton masque n'est pas tombé? — Oui, mais madame de Montrevel seule a vu mon visage. — Hum ! fit Leprêtre, mieux vaudrait que personne ne l'eût vu.

Et tous quatre, mettant leurs chevaux au galop, disparurent à travers champs du côté de Chaource.

VI

LE RAPPORT DU CITOYEN FOUCHÉ.

En arrivant le lendemain, vers onze heures du matin, à l'hôtel des Ambassadeurs, madame de Montrevel fut tout étonnée, au lieu de Roland, de trouver un étranger qui l'attendait. Cet étranger s'approcha d'elle.

— Vous êtes la veuve du général de Montrevel, madame? lui demanda-t-il. — Oui, monsieur, répondit madame de Montrevel assez étonnée. — Et vous cherchez votre fils? — En effet, et je ne comprends pas, après la lettre qu'il m'a écrite... — L'homme propose et le premier consul dispose, répondit en riant l'étranger ; le premier consul a disposé de votre fils pour quelques jours et m'a envoyé pour vous recevoir à sa place.

Madame de Montrevel s'inclina.

— Et j'ai l'honneur de parler...? demanda-t-elle. — Au citoyen Fauvelet de Bourrienne, son premier secrétaire, répondit l'étranger. — Vous remercierez pour moi le premier consul, répliqua madame de Montrevel, et vous aurez la bonté de lui exprimer, je l'espère, le profond regret que j'éprouve de ne pouvoir le remercier moi-même. — Mais rien ne vous sera plus facile, madame. — Comment cela ? — Le premier consul m'a ordonné de vous conduire au Luxembourg. — Moi? — Vous et monsieur votre fils. — Oh ! je vais voir le général Bonaparte, je vais voir le général Bonaparte ! s'écria l'enfant, quel bonheur !

Et il sauta de joie en battant des mains.

— Eh bien, eh bien, Edouard, fit madame de Montrevel.

Puis se retournant vers Bourrienne :

— Excusez-le, monsieur, dit-elle, c'est un sauvage des montagnes du Jura.

Bourrienne tendit la main à l'enfant.

— Je suis un ami de votre frère, lui dit-il, voulez-vous m'embrasser? — Bien volontiers, monsieur, répondit Edouard ; vous n'êtes pas un voleur, vous. — Mais, non, je l'espère, répondit en riant le secrétaire. — Encore une fois excusez-le, monsieur, mais nous avons été arrêtés en route. — Comment, arrêtés? — Oui. — Par des voleurs? — Pas précisément. — Monsieur, dit Edouard, est-ce que les gens qui prennent l'argent ne sont pas des voleurs? — En général, mon cher enfant, on les nomme ainsi. — Là ! tu vois, maman? — Voyons, Edouard, tais-toi, je t'en prie.

Bourrienne jeta un regard sur madame de Montrevel et vit clairement à l'expression de son visage que le sujet de la conversation lui était désagréable, il n'insista point.

— Madame, dit-il, oserai-je vous rappeler que j'ai reçu l'ordre de vous conduire au Luxembourg, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, et d'ajouter que madame Bonaparte vous y attend? — Monsieur, le temps de changer de robe et d'habiller Edouard. — Et ce temps-là, madame, combien durera-t-il? — Est-ce trop de vous demander une demi-heure? — Oh ! non, et si une demi-heure vous suffisait, je trouverais la demande fort raisonnable. — Soyez tranquille, monsieur, elle me suffira. — Eh bien, madame, dit le secrétaire en s'inclinant, je fais une course, et dans une demi-heure je viens me mettre à vos ordres. — Je vous remercie, monsieur. — Ne m'en veuillez pas si je suis ponctuel. — Je ne vous ferai pas attendre.

Bourrienne partit. Madame de Montrevel habilla d'abord Edouard, puis elle-même ; quand Bourrienne reparut, depuis cinq minutes elle était prête.

— Prenez garde, madame, dit Bourrienne en riant, que je ne fasse part au premier consul de votre ponctualité. — Et qu'aurais-je à craindre dans ce cas? — Qu'il vous retînt près de lui, pour donner des leçons d'exactitude à madame Bonaparte. — Oh ! fit madame de Montrevel, il faut bien passer quelque chose aux créoles. — Mais vous êtes créole aussi, madame, à ce que je crois. — Madame Bonaparte, dit en riant madame de Montrevel, voit son mari tous les jours, tandis que moi, je vais voir le premier consul pour la première fois. — Partons ! partons ! mère, dit Edouard.

Le secrétaire s'effaça pour laisser passer madame de Montrevel. Un quart d'heure après on était au Luxembourg. Bonaparte occupait au petit Luxembourg l'appartement du rez-de-chaussée à droite ; Joséphine avait sa chambre et son boudoir au premier étage, un couloir conduisait du cabinet du premier consul chez elle.

Elle était prévenue, car, en apercevant madame de Montrevel, elle lui ouvrit les bras comme à une amie. Madame de Montrevel s'était arrêtée respectueusement à la porte.

— Oh ! venez donc, venez donc ! Madame, dit Joséphine, je ne vous connais pas d'aujourd'hui, mais du jour où j'ai connu votre digne et

excellent Roland; savez-vous une chose qui me rassure, quand Bonaparte me quitte, c'est que Roland le suit, et que, quand je sais Roland près de lui, je crois qu'il ne peut plus lui arriver malheur. Eh bien! vous ne voulez pas m'embrasser?

Madame de Montrevel était confuse de tant de bonté.

— Nous sommes compatriotes, n'est-ce pas? continua-t-elle. Oh! je me rappelle parfaitement M. de La Clémencière, qui avait un si beau jardin et des fruits si magnifiques! Je me rappelle même avoir vu, entrevu plutôt, quand mon père me conduisait tout enfant dans ce jardin pour y manger des fruits, je me rappelle avoir entrevu une belle jeune fille qui en paraissait la reine. Vous vous êtes mariée bien jeune, madame? — A quatorze ans. — Il faut cela pour que vous ayez un fils de l'âge de Roland; mais asseyez-vous donc!

Elle donna l'exemple en faisant signe à madame de Montrevel de s'asseoir à ses côtés.

— Et ce charmant enfant, continua-t-elle en montrant Edouard, c'est aussi votre fils? Elle poussa un soupir: Dieu a été prodigue envers vous, madame, dit-elle, et, puisqu'il fait tout ce que vous pouvez désirer, vous devriez bien le prier de m'en envoyer un.

Elle appuya envieusement ses lèvres sur le front d'Edouard.

— Mon mari sera bien heureux de vous voir, madame. Il aime tant votre fils! aussi ne serait-ce pas chez moi que l'on vous eût conduite d'abord, s'il n'était pas avec le ministre de la police. Au reste vous arrivez, ajouta-t-elle en riant, dans un mauvais moment; il est furieux! — Oh! s'écria madame de Montrevel presque effrayée, s'il en était ainsi, j'aimerais mieux attendre. — Non pas! non pas! au contraire, votre vue le calmera; je ne sais ce qui est arrivé: on arrête, à ce qu'il paraît, les diligences comme dans la Forêt Noire, au grand jour, en pleine route. Fouché n'a qu'à se bien tenir, si la chose se renouvelle.

Madame de Montrevel allait répondre; mais en ce moment la porte s'ouvrit, et un huissier paraissant:

— Le premier consul attend madame de Montrevel, dit-il. — Allez, allez, dit Joséphine, le temps est si précieux pour Bonaparte, qu'il est presque aussi impatient que Louis XIV, qui n'avait rien à faire. Il n'aime pas attendre.

Madame de Montrevel se leva vivement et voulut emmener son fils.

— Non, dit Joséphine, laissez-moi ce bel enfant-là; nous vous gardons à dîner, Bonaparte le verra à six heures; d'ailleurs, s'il a envie de le voir, il le fera demander; pour l'heure, je suis sa seconde maman. Voyons, qu'allons-nous faire pour vous amuser? — Le premier consul doit avoir de bien belles armes, madame? dit l'enfant. — Oui, très-belles. Eh bien, on va vous montrer les armes du premier consul.

Joséphine sortit par une porte, emmenant l'enfant, et madame de Montrevel par l'autre, suivant l'huissier. Sur le chemin, elle rencontra un homme blond, au visage pâle et à l'œil terne, qui la regarda avec une inquiétude qui semblait lui être habituelle. Elle se rangea vivement pour le laisser passer. L'huissier vit le mouvement.

— C'est le préfet de police, lui dit-il tout bas.

Madame de Montrevel le regarda s'éloigner avec une certaine curiosité; Fouché, à cette époque, était déjà fatalement célèbre. En ce moment la porte du cabinet de Bonaparte s'ouvrit, et l'on vit se dessiner sa tête dans l'entre-bâillement. Il vit madame de Montrevel.

— Madame de Montrevel, dit-il, venez, venez! Madame de Montrevel pressa le pas et entra dans le cabinet. Venez, dit Bonaparte en refermant la porte sur lui-même. Je vous ai fait attendre, c'est bien contre mon désir; j'étais en train de laver la tête à Fouché. Vous savez que je suis très-content de Roland, et que je compte en faire un général au premier jour. A quelle heure êtes-vous arrivée? — A l'instant même, général. — D'où venez-vous? Roland me l'a dit, mais je l'ai oublié. — De Bourg. — Par quelle route? — Par la route de Champagne. — Par la route de Champagne! alors vous étiez à Châtillon, quand..... — Hier matin, à neuf heures. — En ce cas, vous avez dû entendre parler de l'arrestation d'une diligence? — Général..... — Oui, une diligence a été arrêtée à dix heures du matin, entre Châtillon et Bar-sur-Seine. — Général, c'est la nôtre. — Comment, c'est la vôtre? — Oui. — Vous étiez dans la diligence qui était arrêtée? — J'y étais. — Ah! je vais donc avoir des détails précis. Excusez-moi, vous comprenez mon désir d'être renseigné, n'est-ce pas? Dans un pays civilisé qui a le général Bonaparte pour premier magistrat, on n'arrête pas impunément une diligence sur une grande route, en plein jour, ou alors..... — Général, je ne puis rien vous dire, sinon que ceux qui ont arrêté la diligence étaient à cheval et masqués. — Combien étaient-ils? — Quatre. — Combien y avait-il d'hommes dans la diligence? — Quatre, y compris le conducteur. — Et l'on ne s'est pas défendu? — Non, général. — Le rapport de la police porte cependant que deux coups de pistolet ont été tirés. — Oui, général; mais ces deux coups de pistolet... — Eh bien? — Ont été tirés par mon fils. — Votre fils! mais votre fils est en Vendée. — Roland, oui; mais Edouard était avec moi. — Edouard! qu'est-ce qu'Edouard? — Le frère de Roland. — Il m'en a parlé; mais c'est un enfant! — Il n'a pas encore douze ans, général. — Et c'est lui qui a tiré les deux coups de pistolet? — Oui, général. — Pourquoi ne me l'avez-vous pas amené? — Il est avec moi. — Où cela? — Je l'ai laissé chez madame Bonaparte.

Bonaparte sonna, un huissier parut.

— Dites à Joséphine de venir avec l'enfant.

Puis, se promenant dans son cabinet:

— Quatre hommes! murmura-t-il, et c'est un enfant qui leur montre l'exemple du courage! Et pas un de ces bandits n'a été blessé? — Il n'y avait pas de balles dans les pistolets. — Comment! il n'y avait pas de balles? — Non, c'étaient ceux du conducteur, et le conducteur avait eu la précaution de ne les charger qu'à poudre. — C'est bien, on saura son nom.

En ce moment la porte s'ouvrit, et madame Bonaparte parut, tenant l'enfant par la main.

— Viens ici, dit Bonaparte à l'enfant.

Edouard s'approcha sans hésitation, et fit le salut militaire.

— C'est donc toi qui tires des coups de pistolet aux voleurs? — Vois-tu, maman, que ce sont des voleurs? interrompit l'enfant. — Certainement que ce sont des voleurs; je voudrais bien qu'on me dît le contraire! Enfin, c'est donc toi qui tires des coups de pistolet aux voleurs, quand les hommes ont peur? — Oui, c'est moi, général; mais, par malheur, ce poltron de conducteur n'avait chargé ses pistolets qu'à poudre; sans cela, je tuais leur chef. — Tu n'as donc pas eu peur, toi? — Moi? non, dit l'enfant; je n'ai jamais peur. — Vous avez fait une race de lions, madame, fit Bonaparte en se retournant vers madame de Montrevel, appuyée au bras de Joséphine. Puis, à l'enfant: C'est bien, dit-il en l'embrassant, on aura soin de toi; que veux-tu être? — Soldat d'abord. — Comment, d'abord? — Oui; et puis plus tard colonel comme mon frère, et général comme mon père. — Ce ne sera point ma faute si tu ne l'es pas, dit le premier consul. — Ni la mienne, répliqua l'enfant. — Edouard! fit madame de Montrevel craintive. — Eh bien, n'allez-vous pas le gronder pour avoir bien répondu?

Il prit l'enfant, l'amena à la hauteur de son visage et l'embrassa.

— Vous dînez avec nous, dit-il, et ce soir Bourrienne, qui a été vous chercher à l'hôtel, vous installera rue de la Victoire; vous resterez là jusqu'au retour de Roland, qui vous cherchera un logement à sa guise. Edouard entrera au Prytanée, et je marie votre fille. — Général! — C'est convenu avec Roland.

Puis, se tournant vers Joséphine:

— Emmène madame de Montrevel, et tâche qu'elle ne s'ennuie pas trop. Madame de Montrevel, si *votre amie*, Bonaparte appuya sur ce mot, veut entrer chez une marchande de modes, empêchez-la; elle ne doit pas manquer de chapeaux, elle en a acheté trente-huit le mois dernier.

Et, donnant un petit soufflet d'amitié à Edouard, il congédia les deux femmes du geste.

VII

LE FILS DU MEUNIER DE KERLEANO.

Nous avons dit qu'au moment même où Morgan et ses trois compagnons arrêtaient la diligence de Genève, entre Bar-sur-Seine et Châtillon, Roland entrait à Nantes.

Si nous voulons savoir le résultat de sa mission, nous devons, non pas le suivre pas à pas, au milieu des tâtonnements dont l'abbé Bernier enveloppait ses désirs ambitieux, mais le prendre au bourg de Muzillac, situé entre Ambon et le Guerno, à deux lieues au-dessus du petit golfe dans lequel se jette la Vilaine.

Là, nous sommes en plein Morbihan, c'est-à-dire à l'endroit où la choannerie a pris naissance; c'est près de Laval, sur la closerie des Poiriers, que sont nés, de Pierre Cottereau et de Jeanne Moyné, les quatre frères chouans. Un de leurs aïeux, bûcheron misanthrope, paysan morose, se tenait éloigné des autres paysans comme le chat-huant se tient éloigné des autres oiseaux. De là, par corruption, le nom de *chouan*. Ce nom devint celui de tout un parti; sur la rive droite de la Loire on disait les *chouans* pour dire les Bretons, comme sur la rive gauche on disait les *brigands* pour dire les Vendéens.

Ce n'est pas à nous de raconter la mort, la destruction de cette héroïque famille; de suivre sur l'échafaud les deux sœurs et un frère, sur les champs de bataille où ils se couchent blessés ou morts, Jean et René, martyrs de leur foi. Depuis les exécutions de Perrine, de René et de Pierre, depuis la mort de Jean, bien des années se sont écoulées, et le supplice des sœurs et les exploits des frères sont passés à l'état de légende. C'est à leurs successeurs que nous avons affaire. Il est vrai que ces gars sont fidèles aux traditions: tels on les a vus combattre aux côtés de La Rouërie, de Bois-Hardy et de Bernard de Villeneuve, tels ils combattent aux côtés de Bourmont, de Frotté et de Georges Cadoudal; c'est toujours le même courage et le même dévouement; ce sont toujours les soldats chrétiens et les royalistes exaltés; leur aspect est toujours le même, rude et sauvage; leurs

armes sont toujours les mêmes, le fusil ou ce simple bâton que, dans le pays, on appelle *ferte*; c'est toujours le même costume, c'est-à-dire le bonnet de laine brune ou le chapeau à larges bords, ayant peine à couvrir les longs cheveux plats qui roulent en désordre sur leurs épaules; ce sont encore les vieux *Aulerci Cenomani*, comme au temps de César, *promisso capillo*; ce sont encore les Bretons aux larges braies dont Martial a dit :

« Tam laxa est...
Quam veteris bracæ Bretonis pauperis. »

Pour se protéger contre la pluie et le froid ils portent la casaque de peau de chèvre garnie de longs poils; et pour signe de ralliement, sur la poitrine, ceux-ci un scapulaire et un chapelet, ceux-là un cœur de Jésus, marque distincte d'une confrérie qui s'astreignait chaque jour à une prière commune.

Tels sont les hommes qui, à l'heure où nous traversons la limite qui sépare la Loire-Inférieure du Morbihan, sont éparpillés de la Roche-Bernard à Vannes, et de Quertemberg à Billiers, enveloppant, par conséquent, le bourg de Muzillac.

Seulement, il faut l'œil de l'aigle qui plane du haut des airs ou du chat-huant qui voit dans les ténèbres, pour les distinguer au milieu des genêts, des bruyères et des buissons où ils sont tapis.

Passons au milieu de ce réseau de sentinelles invisibles, et, après avoir traversé à gué deux ruisseaux affluents du fleuve sans nom qui vient se jeter à la mer près de Billiers, entre Arzal et Damgan, entrons hardiment dans le village de Muzillac. Tout y est sombre et calme, une seule lumière brille à travers les fentes des volets d'une maison ou plutôt d'une chaumière, que rien, d'ailleurs, ne distingue des autres. C'est la quatrième à droite, en entrant. Approchons notre œil d'une des fenêtres de ce volet, et regardons. Nous voyons un homme vêtu du costume des riches paysans du Morbihan; seulement, un galon d'or, large d'un doigt, borde le collet et les boutonnières de son habit et les extrémités de son chapeau. Le reste de son costume se complète d'un pantalon de peau et de bottes à retroussis. Sur une chaise son sabre est jeté. Une paire de pistolets est à la portée de sa main. Dans la cheminée, les canons de deux ou trois carabines reflètent un feu ardent. Il est assis devant une table; une lampe éclaire des papiers qu'il lit avec la plus grande attention et éclaire en même temps son visage.

Ce visage est celui d'un homme de trente ans; quand les soucis d'une guerre de partisans ne l'assombrissent pas, on voit que son expression doit être franche et joyeuse; de beaux cheveux blonds l'encadrent, de grands yeux bleus l'animent; la tête a cette forme particulière aux têtes bretonnes, et qu'ils doivent, si l'on en croit le système de Gall, au développement exagéré des organes de l'entêtement. Aussi, cet homme a-t-il deux noms: son nom familier, le nom sous lequel le désignent ses soldats : *la Tête ronde;* enfin son nom, celui qu'il a reçu de ses dignes et braves parents, Georges Cadudal, ou plutôt Georges Cadoudal, la tradition ayant changé l'orthographe de ce nom devenu historique.

Georges était le fils d'un cultivateur du village de Kerleano, dans la paroisse de Brech. La légende veut que ce cultivateur ait été en même temps meunier. Il venait au collége de Vannes, dont Brech n'est distant que de quelques lieues, de recevoir une bonne et solide éducation, lorsque les premiers appels de l'insurrection royaliste éclatèrent dans la Vendée : Cadoudal les entendit, réunit quelques-uns de ses compagnons de chasse et de plaisir, traversa la Loire à leur tête, et vint offrir ses services à Stofflet; mais Stofflet exigea de le voir à l'œuvre avant de l'attacher à lui, c'est ce que demandait Georges. On n'attendait pas longtemps ces sortes d'occasions dans l'armée vendéenne : dès le lendemain il y eut combat; Georges se mit à la besogne et s'y acharna si bien, qu'en le voyant charger les bleus, l'ancien garde-chasse de M. de Maulevrier ne put s'empêcher de dire tout haut à Bonchamp qui était près de lui :

— Si un boulet de canon n'emporte pas *cette grosse tête ronde*, elle ira loin, je vous le prédis.

Le nom en resta à Cadoudal. C'était ainsi que, cinq siècles auparavant, les sires de Malestroit, de Penhoet, de Beaumanoir et de Rochefort désignaient le grand connétable dont les femmes de la Bretagne filèrent la rançon.

— Voilà la grosse tête ronde, disaient-ils, nous allons échanger de bons coups d'épée avec les Anglais.

Par malheur, ce n'était plus Bretons contre Anglais que l'on échangeait les coups d'épée, à cette heure : c'était Français contre Français. Georges resta en Vendée jusqu'à la déroute de Savenay. L'armée vendéenne tout entière demeura sur le champ de bataille ou s'évanouit comme une fumée. Georges avait, pendant près de trois ans, fait des prodiges de courage, d'adresse et de force; il repassa la Loire et rentra dans le Morbihan avec un seul de ceux qui l'avaient suivi.

Celui-là sera à son tour son aide de camp, ou plutôt son compagnon de guerre; il ne le quittera plus, et, en échange de la rude campagne qu'ils ont faite ensemble, il changera son nom de Lemercier contre celui de Tiffanges. Nous l'avons vu au bal des victimes chargé d'une mission pour Morgan.

Rentré sur sa terre natale, c'est pour son compte que Cadoudal y fomente dès lors l'insurrection; les boulets ont respecté la grosse tête ronde, et la grosse tête ronde, justifiant la prophétie de Stofflet, succédant aux La Rochejaquelein, aux d'Elbée, aux Bonchamp, aux Lescure, à Stofflet lui-même, est devenu leur rival en gloire et leur supérieur en puissance, car il en était arrivé, chose qui donnera la mesure de sa force, à lutter à peu près seul contre le gouvernement de Bonaparte, nommé premier consul depuis trois mois. Les deux chefs restés fidèles avec lui à la dynastie bourbonnienne étaient Frotté et Bourmont.

A l'heure où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au 26 janvier 1800, Cadoudal commande trois ou quatre mille hommes, avec lesquels il s'apprête à bloquer dans Vannes le général Harty. Tout le temps qu'il a attendu la réponse du premier consul à la lettre de Louis XVIII, il a suspendu les hostilités; mais, depuis deux jours, Tiffanges est arrivé et la lui a remise.

Elle est déjà expédiée pour l'Angleterre, d'où elle passera à Mittau, et, puisque le premier consul ne veut point la paix aux conditions dictées par Louis XVIII, Cadoudal, général en chef de Louis XVIII dans l'Ouest, continuera la guerre contre Bonaparte, dût-il la faire seul avec son ami Tiffanges, en ce moment, au reste, à Pouancé, où se tiennent les conférences entre Châtillon, d'Autichamp, l'abbé Bernier et le général Hédouville.

Il réfléchit, à cette heure, ce dernier survivant des grands lutteurs de la guerre civile, et les nouvelles qu'il vient d'apprendre sont en effet matière à réflexion. Le général Brune, le vainqueur de Bergen et de Castricum, le sauveur de la Hollande, vient d'être nommé général en chef des armées républicaines de l'Ouest, et, depuis trois jours, est arrivé à Nantes. Il doit, à tout prix, écraser Cadoudal et ses chouans. Il réfléchit, car il faut à tout prix prouver au nouveau général en chef que l'on n'a pas peur et qu'il n'a rien à attendre de l'intimidation.

Dans ce moment le galop d'un cheval retentit; sans doute le cavalier a le mot d'ordre, car il passe sans difficulté au milieu des patrouilles échelonnées sur la route de la Roche-Bernard, et, sans difficulté, il est entré dans le bourg de Muzillac. Il s'arrête devant la porte de la chaumière où est Georges. Georges lève la tête, écoute, et à tout hasard met la main sur ses pistolets, quoiqu'il soit probable qu'il va avoir affaire à un ami.

Le cavalier met pied à terre, s'engage dans l'allée, et ouvre la porte de la chambre où se trouve Georges.

— Ah! c'est toi, *Cœur-de-Roi!* dit Cadoudal, d'où viens-tu? — De Pouancé, général! — Quelles nouvelles? — Une lettre de Tiffanges. — Donne.

Georges prit vivement la lettre des mains de Cœur-de-Roi, et la lut.

— Ah ! fit-il.

Et il la relut une seconde fois.

— As-tu vu celui dont il m'annonce l'arrivée? demanda Cadoudal. — Oui, général, répondit le courrier. — Quel homme est-ce? — Un beau jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans. — Son air? — Déterminé! — C'est bien cela; quand arrive-t-il? — Probablement cette nuit. — L'as-tu recommandé tout le long de la route? — Oui, il passera librement. — Recommande-le de nouveau, il ne doit lui arriver aucun mal, il est sauvegardé par Morgan. — C'est convenu, général. — As-tu autre chose à me dire? — L'avant-garde des républicains est à la Roche-Bernard. — Combien d'hommes? — Un millier d'hommes à peu près; ils ont avec eux une guillotine, et le commissaire du pouvoir exécutif, Millière. — Tu en es sûr? — Je les ai rencontrés en route; le commissaire était à cheval près du colonel, je l'ai parfaitement reconnu. Il a fait exécuter mon frère, et j'ai juré qu'il ne mourrait que de ma main. — Et tu risqueras ta vie pour tenir ton serment? — A la première occasion. — Peut-être ne se fera-t-elle point attendre.

En ce moment le galop d'un cheval retentit dans la rue.

— Ah! dit Cœur-de-Roi, voilà probablement celui que vous attendez. — Non, dit Georges, le cavalier qui nous arrive vient du côté de Vannes.

En effet, le bruit étant devenu plus distinct, on put reconnaître que Cadoudal avait raison. Comme le premier, le second cavalier s'arrêta devant la porte, comme le premier il mit pied à terre, comme le premier il entra. Georges le reconnut au premier coup d'œil, malgré le manteau dont il était enveloppé.

— C'est toi, Benedicité, dit-il. — Oui, général. — D'où viens-tu? — De Vannes, où vous m'avez envoyé pour surveiller les bleus. — Eh bien, que font-ils, les bleus? — Ils craignent de mourir de faim, si vous bloquez la ville, et, pour se procurer des vivres, le général Harty a le projet d'enlever cette nuit les magasins de Grandchamps; le général commandera en personne l'expédition, et, pour qu'elle se fasse plus lestement, la colonne sera de cent hommes seulement. — Es-tu fatigué, Benedicité? — Jamais, général. — Et ton cheval? — Il est venu bien vite, mais il peut faire encore quatre ou cinq lieues du même train sans crever. — Donne-lui deux heures de repos, double ration d'avoine, et qu'il en fasse dix. — A ces conditions il les fera. — Dans deux heures tu partiras, tu seras à Grandchamps au point du

jour, tu donneras l'ordre en mon nom d'évacuer le village, je me charge du général Harty et de sa colonne; est-ce tout ce que tu as à me dire? — Non! j'ai à vous apprendre une nouvelle. — Laquelle? — C'est que Vannes a un nouvel évêque. — Ah! l'on nous rend donc nos évêques? — Il paraît; mais, s'ils sont tous comme celui-là, ils peuvent bien les garder. — Et quel est celui-là? — Audrein! — Le régicide? — Audrein le renégat. — Et quand arrive-t-il? — Cette nuit ou demain. — Je n'irai pas au-devant de lui, mais qu'il ne tombe pas entre les mains de mes hommes.

Benedicité et Cœur-de-Roi firent entendre un éclat de rire qui complétait la pensée de Georges.

— Chut! fit Cadoudal.

Les trois hommes écoutèrent.

— Cette fois, c'est probablement lui, dit Georges.

On entendait le galop d'un cheval venant du côté de la Roche-Bernard.

— C'est lui bien certainement, répéta Cœur-de-Roi. — C'est bien, mes amis, laissez-moi seul: toi, Benedicité, à Grandchamps le plus tôt possible; toi, Cœur-de-Roi, dans la cour avec une trentaine d'hommes, je puis avoir des messagers à expédier sur différentes routes; à propos, arrange-toi pour que l'on m'apporte ce que l'on aura de mieux à souper dans le village. — Pour combien de personnes, général? — Oh! pour deux personnes. — Vous sortez? — Non, je vais au-devant de celui qui arrive.

Deux ou trois gars avaient déjà fait passer dans la cour les chevaux des deux messagers. Les messagers s'esquivèrent à leur tour. Georges arrivait à la porte de la rue, juste au moment où un cavalier, arrêtant son cheval et regardant de tous côtés, paraissait hésiter.

— C'est ici, monsieur, dit Georges. — Qui est ici? demanda le cavalier. — Celui que vous cherchez. — Comment savez-vous quel est celui que je cherche? — Je présume que c'est Georges Cadoudal, autrement dit la grosse tête ronde. — Justement! — Soyez le bienvenu alors, monsieur Roland de Montrevel, car je suis celui que vous cherchez. — Ah! ah! fit le jeune homme étonné et mettant pied à terre; il sembla chercher des yeux quelqu'un à qui confier sa monture. — Jetez la bride au cou de votre cheval, et ne vous inquiétez point de lui, vous le retrouverez quand vous en aurez besoin; rien ne se perd en Bretagne, vous êtes sur la terre de la loyauté.

Le jeune homme ne fit aucune observation, jeta la bride sur le cou de son cheval, comme il en avait reçu l'invitation, et suivit Cadoudal qui marcha devant lui.

— C'est pour vous montrer le chemin, colonel, dit le chef des chouans.

Et tous deux entrèrent dans la chaumière, dont une main invisible venait de ranimer le feu.

VIII

LA DIPLOMATIE DE GEORGES CADOUDAL.

Roland entra, comme nous l'avons dit, derrière Georges, et en entrant, jeta tout autour de lui un regard d'insouciante curiosité.

Ce regard lui suffit pour voir qu'ils étaient parfaitement seuls.

— C'est ici votre quartier général? demanda Roland avec un sourire et en approchant de la flamme le dessous de ses bottes. — Oui, colonel. — Il est singulièrement gardé.

Georges sourit à son tour.

— Vous me demandez cela, dit-il, parce que de la Roche-Bernard ici vous avez trouvé la route libre? — C'est-à-dire que je n'ai point rencontré une âme. — Cela ne prouve aucunement que la route n'était point gardée. — A moins qu'elle ne l'ait été par les chouettes et les chats-huants qui semblaient voler d'arbre en arbre pour m'accompagner, général : en ce cas-là, je retire ma proposition. — Justement, répondit Cadoudal, ce sont ces chats-huants et ces chouettes qui sont mes sentinelles, sentinelles qui ont de bons yeux, puisque ces yeux ont sur ceux des hommes l'avantage d'y voir la nuit. — Il n'en est pas moins vrai que par bonheur je m'étais fait renseigner à la Roche-Bernard,, sans quoi je n'eusse pas trouvé un chat pour me dire où je pourrais vous rencontrer. — A quelque endroit de la route que vous eussiez demandé à haute voix : *Où trouverai-je Georges Cadoudal?* une voix vous eût répondu : *Au bourg de Muzillac, la quatrième maison à droite.* Vous n'avez vu personne, colonel; seulement, à l'heure qu'il est, il y a quinze cents hommes à peu près qui savent que le colonel Roland, aide de camp du premier consul, est en conférence avec le fils du meunier de Kerleano. — Mais, s'ils savent que je suis colonel au service de la république et aide de camp du premier consul, comment m'ont-ils laissé passer? — Parce qu'ils en avaient reçu l'ordre. — Vous saviez donc que je venais? — Non-seulement je savais que vous veniez, mais encore pourquoi vous veniez.

Roland regarda fixement son interlocuteur.

— Alors, il est inutile que je vous le dise; et vous me répondriez quand même je garderais le silence? — Mais, à peu près. — Ah! pardieu, je serais curieux de voir cette supériorité de l'excellence de votre police sur la nôtre. — Je m'offre de vous la donner, colonel. — J'écoute, et cela avec d'autant plus de satisfaction que je serai tout entier à cet excellent feu qui, lui aussi, semblait m'attendre. — Vous ne croyez pas si bien dire, colonel, et il n'y a pas jusqu'au feu qui ne fasse de son mieux pour vous souhaiter la bienvenue. — Oui, mais pas plus que vous il ne me dit l'objet de ma mission — Votre mission, que vous me faites l'honneur d'étendre jusqu'à moi, colonel, était primitivement pour l'abbé Bernier tout seul. Par malheur, l'abbé Bernier, dans la lettre qu'il a fait passer à son ami Martin Duboys, a un peu trop présumé de ses forces : il offrait sa médiation au premier consul. — Pardon, interrompit Roland, mais vous m'apprenez là une chose que j'ignorais, c'est que l'abbé Bernier eût écrit au général Bonaparte. — Je dis qu'il a écrit à son ami Martin Duboys, ce qui est bien différent; mes gens ont intercepté sa lettre et me l'ont apportée : je l'ai fait copier et j'ai envoyé la lettre, qui, j'en suis certain, est parvenue à bon port; votre visite au général Hédouville en fait foi. — Vous savez que ce n'est plus le général Hédouville qui commande à Nantes, mais le général Brune? — Vous pouvez même dire qui commande à la Roche-Bernard, car un millier de soldats républicains ont fait leur entrée dans cette ville ce soir vers six heures, accompagnés de la guillotine et du citoyen commissaire général Thomas Millière. Ayant l'instrument, il fallait le bourreau. — Vous dites donc, général, que j'étais venu pour l'abbé Bernier? — Oui, l'abbé Bernier avait offert sa médiation; mais il a oublié qu'aujourd'hui il y a deux Vendées, la Vendée de la rive gauche, et la Vendée de la rive droite; que si l'on peut traiter avec d'Autichamp, Châtillon et Suzannet à Pouancé, reste à traiter avec Frotté, Bourmont et Cadoudal; mais où cela? voilà ce que personne ne peut dire. — Que vous, général. — Alors, avec la chevalerie qui fait le fond de votre caractère, vous vous êtes chargé de venir m'apporter le traité signé le 25. L'abbé Bernier, d'Autichamp, Châtillon et Suzannet vous ont signé un laissez-passer, et vous voilà. — Ma foi! général, je dois dire que vous êtes parfaitement renseigné; le premier consul désire la paix de tout cœur, il sait qu'il a affaire en vous à un brave et loyal adversaire, et, ne pouvant vous voir, attendu que vous ne viendrez probablement point à Paris, il m'a dépêché vers vous. — C'est-à-dire vers l'abbé Bernier. — Général, peu vous importe si je me fais fort de faire ratifier par le premier consul ce que nous aurons arrêté entre nous. Quelles sont vos conditions pour la paix? — Oh! elles sont bien simples : que le premier consul rende le trône à Louis XVIII, devienne son connétable, son lieutenant général, le chef de ses armées de terre et de mer, et je deviens, moi, son premier soldat. — Le premier consul a déjà répondu à cette demande. — Et voilà pourquoi je suis décidé à répondre moi-même à cette réponse. — Quand? — Cette nuit même si l'occasion s'en présente. — De quelle façon? — En reprenant les hostilités. — Mais vous savez que Châtillon, d'Autichamp et Suzannet ont déposé les armes? — Ils sont chefs des Vendéens, et au nom des Vendéens peuvent faire tout ce qu'ils veulent; je suis chef des chouans, et au nom des chouans je ferai ce qui me conviendra. — Alors, c'est une guerre d'extermination à laquelle vous condamnez ce malheureux pays, général? — C'est un martyre auquel je convoque des chrétiens et des royalistes. — Le général Brune est à Nantes avec les huit mille prisonniers que les Anglais viennent de nous rendre, après leurs défaites de Bergen et de Castricum. — C'est la dernière fois qu'ils auront eu cette chance; les bleus nous ont donné cette mauvaise habitude de ne point faire de prisonniers : quant au nombre de nos ennemis, nous ne nous en soucions pas, c'est une affaire de détail.— Si le général Brune et ses huit mille prisonniers, joints aux vingt mille soldats qu'il reprend des mains du général Hédouville, ne suffisent point, le premier consul est décidé à marcher contre vous en personne, et avec cent mille hommes.

Cadoudal sourit.

— Nous tâcherons, dit-il, de lui prouver que nous sommes dignes de le combattre. — Il incendiera vos villes! — Nous nous retirerons dans nos chaumières. — Il brûlera vos chaumières! — Nous vivrons dans nos bois. — Vous réfléchirez, général. — Faites-moi l'honneur de rester avec moi quarante-huit heures, colonel, et vous verrez que mes réflexions sont faites — J'ai bien envie d'accepter. — Seulement, colonel, ne me demandez pas plus que je ne puis vous donner, le sommeil sous un toit de chaume ou, dans un manteau, sous les branches d'un chêne; un de mes chevaux pour me suivre, un sauf-conduit pour me quitter. — J'accepte. — Votre parole, colonel, de ne vous opposer en rien aux ordres que je donnerai, de ne faire échouer en rien les surprises que je tenterai? — Je suis trop curieux de vous voir faire pour cela : vous avez ma parole, général. — Quelque chose qui se passe sous vos yeux? — Quelque chose qui se passe sous mes yeux; je renonce au rôle d'acteur pour m'enfermer dans celui de spectateur : je veux pouvoir dire au premier consul : J'ai vu.

Cadoudal sourit.

— Eh bien, vous verrez, dit-il.

En ce moment la porte s'ouvrit, et deux paysans apportèrent une table toute servie, où fumaient une soupe aux choux et un morceau de lard; un énorme pot de cidre, qui venait d'être tiré à la pièce, débordait et moussait entre deux verres. Quelques galettes de sarrasin

étaient destinées à faire le dessert de ce modeste repas. La table portait deux couverts.

— Vous le voyez, monsieur de Montrevel, dit Cadoudal, mes gars espèrent que vous me ferez l'honneur de souper avec moi. — Et, sur ma foi, ils n'ont pas tort; je vous le demanderais si vous ne m'invitiez pas, et je tâcherais de vous en prendre de force ma part, si vous me la refusiez. — Alors à table.

Le jeune colonel s'assit gaiement.

— Pardon pour le repas que je vous offre, dit Cadoudal, je n'ai point comme vos généraux des indemnités de campagne, et ce sont mes soldats qui me nourrissent. Qu'as-tu à nous donner avec cela, *Brise-Bleu?* — Une fricassée de poulet, général. — Voilà le menu de votre dîner, monsieur de Montrevel. — C'est un festin. Maintenant je n'ai qu'une crainte, général. — Laquelle? — Cela ira très-bien tant que nous mangerons; mais quand il s'agira de boire? — Vous n'aimez pas le cidre? ah! diable, vous m'embarrassez. Du cidre ou de l'eau, voilà ma cave. — Ce n'est point cela; à la santé de qui boirons-nous? — N'est-ce que cela, monsieur? dit Cadoudal avec une suprême dignité, nous boirons à la santé de notre mère commune, la France; nous la servons chacun avec un esprit différent, mais, je l'espère, avec un même cœur. A la France! monsieur, dit Cadoudal en remplissant les deux verres.—A la France! général, répondit Roland en choquant son verre contre celui de Georges.

Et tous deux se rassirent gaiement, et, la conscience en repos, attaquèrent la soupe avec des appétits dont le plus âgé n'avait pas trente ans.

— Maintenant, général, dit Roland lorsque le souper fut fini, et que les deux jeunes gens, les coudes ser la table, allongés devant un grand feu, commencèrent d'éprouver ce bien-être, suite ordinaire d'un repas dont l'appétit et la jeunesse ont été l'assaisonnement; maintenant vous m'avez promis de me faire voir des choses que je puisse rapporter au premier consul. — Et vous avez promis, vous, de ne pas vous y opposer? — Oui, mais je me réserve, si ce que vous me ferez voir heurtait trop ma conscience, de me retirer. — On n'aura que la selle à jeter sur le dos de votre cheval, colonel, ou sur le dos du mien dans le cas où le vôtre serait trop fatigué, et vous êtes libre. — Très-bien.—Justement, dit Cadoudal, les événements vous servent; je suis ici non-seulement général, mais haut justicier, et il y a longtemps que j'ai une justice à faire. Vous m'avez dit, colonel, que le général Brune était à Nantes, je le savais; vous m'avez dit que son avant-garde était à quatre lieues d'ici, à la Roche-Bernard, je le savais encore; mais une chose que vous ne savez peut-être pas, c'est que cette avant-garde n'est pas commandée par un soldat comme vous et moi, elle est commandée par le citoyen Thomas Millière, commissaire du pouvoir exécutif Une autre chose que vous ignorez peut-être, c'est que le citoyen Thomas Millière ne se bat point comme nous, avec des canons, des fusils, des baïonnettes, des pistolets et des sabres, mais avec un instrument inventé par un de vos philanthropes républicains et qu'on appelle la guillotine. — Il est impossible, monsieur, s'écria Roland, que sous le premier consul on fasse cette sorte de guerre! — Ah! entendons-nous bien, colonel; je ne vous dis pas que c'est le premier consul qui la fait, je vous dis qu'elle se fait en son nom. — Et quel est le misérable qui abuse ainsi de l'autorité qui lui est confiée pour faire la guerre avec un état-major de bourreaux? — Je vous l'ai dit, il s'appelle le citoyen Thomas Millière; informez-vous, colonel, et dans toute la Vendée et dans toute la Bretagne, il n'y aura qu'une seule voix sur cet homme. Depuis le jour du premier soulèvement vendéen et breton, c'est-à-dire depuis six ans, ce Millière a toujours été et partout un des agents les plus actifs de la Terreur; pour lui la Terreur n'a point fini avec Robespierre. Dénonçant aux autorités supérieures ou se faisant dénoncer à lui-même les soldats bretons ou vendéens, leurs parents, leurs amis, leurs frères, leurs sœurs, leurs femmes, leurs filles, jusqu'aux blessés, jusqu'aux mourants, il ordonnait de tout fusiller, de tout guillotiner sans jugement. A Daumeray, par exemple, il a laissé une trace de sang qui n'est point encore effacée, qui ne s'effacera jamais; plus de quatre-vingts habitants ont été égorgés sous ses yeux, des fils ont été frappés dans les bras de leurs mères, qui jusqu'ici ont vainement, pour demander vengeance, levé leurs bras sanglants au ciel. Les pacifications successives de la Vendée ou de la Bretagne n'ont point calmé cette soif de meurtre qui brûle ses entrailles. En 1800, il est le même qu'en 1793. Eh bien, cet homme...

Roland regarda le général.

— Cet homme, continua Georges avec le plus grand calme, voyant que la société ne le condamnait pas, je l'ai condamné, moi; cet homme va mourir. — Comment, il va mourir, à la Roche-Bernard, au milieu des républicains, malgré sa garde d'assassins, malgré son escorte de bourreaux? — Son heure a sonné, il va mourir.

Cadoudal prononça ces paroles avec une telle solennité, que pas un doute ne demeura dans l'esprit de Roland, non-seulement sur l'arrêt prononcé, mais sur l'exécution de cet arrêt. Il demeura pensif un instant.

—Et vous vous croyez le droit de juger et de condamner cet homme, tout coupable qu'il soit? — Oui, car cet homme a jugé et condamné, non pas des coupables, mais des innocents. — Si je vous disais : A mon retour à Paris, je demanderai la mise en accusation et le jugement de cet homme, n'auriez-vous pas foi en ma parole? — J'aurais foi en votre parole; mais je vous dirais : Une bête enragée se sauve de sa cage, un meurtrier se sauve de sa prison. Les hommes sont des hommes, sujets à l'erreur; ils ont parfois condamné des innocents, ils peuvent épargner un coupable. Ma justice est plus sûre que la vôtre, colonel, car c'est la justice de Dieu. Cet homme mourra! — Et de quel droit dites-vous que votre justice à vous, homme soumis à l'erreur comme les autres hommes, soit la justice de Dieu? — Parce que j'ai mis Dieu de moitié dans mon jugement. Oh! ce n'est pas d'hier qu'il est jugé. — Comment cela? — Au milieu d'un orage où la foudre grondait sans interruption, où l'éclair brillait de minute en minute, j'ai levé les bras au ciel et j'ai dit à Dieu : Mon Dieu! toi dont cet éclair est le regard, toi dont ce tonnerre est la voix, si cet homme doit mourir, éteins pendant dix minutes ton tonnerre et tes éclairs; le silence des airs et l'obscurité du ciel seront ta réponse: et, ma montre à la main, j'ai compté onze minutes sans éclairs et sans tonnerres. J'ai vu à la pointe du grand mont, par une tempête terrible, une barque montée par un seul homme et qui menaçait à chaque instant d'être submergée; une lame l'enleva comme le souffle d'un enfant enlève une plume et la laissa retomber sur un rocher. La barque vola en morceaux, l'homme se cramponna au rocher; tout le monde s'écria : « Cet homme est perdu! » Son père était là, ses deux frères étaient là, et ni frère ni père n'osaient lui porter secours. Je levai les bras au Seigneur et je dis : Si Millière est condamné, mon Dieu, par vous comme par moi, je sauverai cet homme, et, sans autre secours que vous, je me sauverai moi-même. Je me déshabillai, je nouai le bout d'une corde autour de mon bras et je nageai jusqu au rocher. On eût dit que la mer s'aplanissait sous ma poitrine; j'atteignis l'homme. Son père et ses frères tenaient l'autre bout de la corde. Il gagna le rivage. Je pouvais y revenir comme lui, en fixant ma corde au rocher. Je la jetai loin de moi, et me confiai à Dieu et aux flots; les flots me portèrent au rivage aussi doucement et aussi sûrement que les eaux du Nil portèrent le berceau de Moïse vers la fille de Pharaon. Une sentinelle ennemie était placée en avant du village de Saint-Noff; j'étais caché dans le bois de Grandchamp avec cinquante hommes. Je sortis seul du bois en recommandant mon âme à Dieu et en disant : Seigneur, si vous avez décidé la mort de Millière, cette sentinelle tirera sur moi et me manquera, et moi je reviendrai vers les miens sans faire de mal à cette sentinelle, car vous aurez été avec elle un instant. Je marchai au républicain; à vingt pas, il fit feu sur moi et me manqua. Voici le trou de la balle dans mon chapeau, à un pouce de ma tête; la main de Dieu elle-même a levé l'arme. C'est hier que la chose est arrivée. Je croyais Millière à Nantes. Ce soir on est venu m'annoncer que Millière et sa guillotine étaient à la Roche-Bernard. Alors j'ai dit : Dieu me l'amène, il va mourir!

Roland avait écouté aeec un certain respect la superstitieuse narration du chef breton. Il comprenait cette croyance et cette poésie dans l'homme habitué à vivre en face de la mer sauvage, au milieu des dolmens de Karnac. Il comprit que Millière était véritablement condamné, et que Dieu, qui semblait trois fois avoir approuvé son jugement, pouvait seul le sauver. Seulement une dernière question restait à lui faire.

— Comment le frapperez-vous? demanda-t-il. — Oh! dit Georges, je ne m'inquiète point de cela; il sera frappé.

Un des hommes qui avaient apporté la table du souper entrait en ce moment.

— Brise-Bleu, lui dit Cadoudal, préviens Cœur-de-Roi que j'ai un mot à lui dire.

Deux minutes après le Breton était en face de son général.

— Cœur-de-Roi, lui demanda Cadoudal, n'est-ce pas toi qui m'as dit que l'assassin Thomas Millière était à la Roche-Bernard? — Je l'y ai vu entrer côte à côte avec le colonel républicain, qui paraissait même peu flatté du voisinage. — N'as-tu pas ajouté qu'il était suivi de sa guillotine? — Je vous ai dit que sa guillotine suivait entre deux canons, et je crois que si les canons avaient pu s'écarter d'elle, ils l'eussent laissée rouler toute seule. — Quelles sont les précautions que prend Millière dans les villes qu'il habite? — Il a autour de lui une garde spéciale; il fait barricader les rues qui conduisent à sa maison; il a toujours une paire de pistolets à portée de sa main. — Malgré cette garde, malgré cette barricade, malgré ces pistolets, te charges-tu d'arriver jusqu'à lui? — Je m'en charge, général! — J'ai, à cause de ses crimes, condamné cet homme; il faut qu'il meure! — Ah! s'écria Cœur-de-Roi, le jour de la justice est donc venu? — Te charges-tu d'exécuter mon jugement, Cœur-de-Roi? — Je m'en charge, général. — Va, Cœur-de-Roi, prends le nombre d'hommes que tu voudras; mais parviens jusqu'à lui et frappe! — Si je meurs, général? — Sois tranquille, le curé de Guéhenno dira assez de messes à ton intention pour que ta pauvre âme ne demeure pas en peine; mais tu ne mourras pas, Cœur-de-Roi. — C'est bien, c'est bien, général! Du moment où il y aura des messes, on ne vous en demande pas davantage, j'ai mon plan. — Quand pars-tu? — Cette nuit. — Quand sera-t-il mort? — Demain. — Va, et que trois cents hommes soient prêts à me suivre dans une demi-heure.

Cœur-de-Roi sortit aussi simplement qu'il était entré.

— Vous voyez, dit Cadoudal, voilà les hommes auxquels je commande; votre premier consul est-il aussi bien servi que moi, monsieur de Montrevel? — Par quelques-uns, oui. — Eh bien, moi, ce n'est pas par quelques-uns, c'est par tous.

Benedicité entra et interrogea Georges du regard.

— Oui, répondit Georges à la fois de la voix et de la tête.

Benedicité sortit.

— Vous n'avez pas vu un homme en venant ici? dit Georges. — Pas un. — J'ai demandé trois cents hommes dans une demi-heure, et dans une demi-heure ils seront là; j'en eusse demandé cinq cents, mille, deux mille, qu'ils eussent été prêts aussi promptement.—Mais, dit Roland, vous avez, comme nombre du moins, des limites que vous ne pouvez franchir. — Vous voulez connaître l'effectif de mes forces, c'est bien simple, je ne vous le dirai pas moi-même, vous ne me croiriez pas, mais attendez, je vais vous le faire dire.

Il ouvrit la porte et appela :

— Branche-d'Or?

Deux secondes après, Branche-d'Or parut.

— C'est mon major-général, dit en riant Cadoudal, il remplit près de moi les fonctions que le général Berthier remplit près du premier consul. Branche-d'Or? — Mon général? — Combien d'hommes échelonnés depuis la Roche-Bernard jusqu'ici, c'est-à-dire sur la route suivie par monsieur pour venir me trouver? — Six cents dans les landes d'Arzal, six cents dans les bruyères de Marzan, trois cents à Peaule, trois cents à Billier. — Total dix-huit cents; combien entre Noyal et Muzillac? — Quatre cents. — Deux mille deux cents; combien d'ici à Vannes? — Cinquante à Thei, trois cents à la Trinité, six cents entre la Trinité et Muzillac. — Trois mille deux cents; et d'Ambon à Leguerno? — Douze cents. — Quatre mille quatre cents; et dans le bourg même autour de moi, dans les jardins, dans les caves? — Cinq à six cents, général. Merci, Branche-d'Or.

Il fit un signe de tête, Branche-d'Or sortit.

— Vous le voyez, dit simplement Cadoudal, cinq mille hommes à peu près. Eh bien, avec ces cinq mille hommes tous du pays, qui connaissent chaque arbre, chaque pierre, chaque buisson, je puis faire la guerre aux cent mille hommes que le premier consul menace d'envoyer contre moi.

Roland sourit.

— Oui, c'est fort, n'est-ce pas? — Je crois que vous vous vantez un peu, général, ou plutôt que vous vantez vos hommes. — Non, car j'ai pour auxiliaire toute la population; un de vos généraux ne peut pas faire un mouvement que je ne le sache, il ne peut pas trouver un refuge que je ne l'y poursuive; la terre même est royaliste et chrétienne, elle parlerait à défaut d'habitants pour me dire : Les bleus sont passés ici, les égorgeurs sont cachés là; au reste, vous allez en juger. — Comment? — Nous allons faire une expédition à six lieues d'ici; quelle heure est-il?

Les deux jeunes gens tirèrent leurs montres à la fois.

— Minuit moins un quart, dirent-ils. — Bon, fit Georges, nos montres marquent la même heure, c'est bon signe, peut-être un jour nos cœurs seront-ils d'accord comme nos montres. — Vous disiez, général?... — Je disais qu'il était minuit moins un quart, colonel, qu'à six heures, avant le jour, nous devions être à sept lieues d'ici; avez-vous besoin de repos? — Moi? — Oui, vous pouvez dormir une heure. — Merci. — Alors, nous partirons quand vous voudrez. — Et vos hommes? — Oh! mes hommes sont prêts. — Où cela? — Partout. — Je voudrais les voir. — Vous les verrez. — Quand? — Quand cela vous sera agréable; oh! mes hommes sont des hommes fort discrets, et ils ne se montrent que si je leur fais signe de se montrer. — De sorte que quand je désirerai les voir? — Vous me le direz, je ferai un signe, et ils se montreront. — Partons, général. — Partons.

Les deux jeunes gens s'enveloppèrent de leurs manteaux et sortirent. A la porte, Roland se heurta à un petit groupe de cinq hommes. Ces cinq hommes portaient l'uniforme républicain, l'un d'eux avait sur ses manches des galons de sergent.

— Qu'est-ce cela? demanda Roland. — Rien, répondit Cadoudal en riant. — Mais enfin, ces hommes quels sont-ils? — Cœur-de-Roi et les siens qui partent pour l'expédition que vous savez. — Alors, ils comptent, à l'aide de cet uniforme?... — Oh! vous allez tout savoir, colonel, je n'ai point de secret pour vous.

Et se tournant du côté du groupe :

— Cœur-de-Roi! dit Cadadoul.

L'homme dont les manches étaient ornées de deux galons se détacha du groupe et vint à Cadoudal.

— Vous m'avez appelé, général? demanda le faux sergent. — Oui, je veux savoir ton plan. — Oh! général, il est bien simple.—Voyons! j'en jugerai. — Je passe ce papier dans la baguette de mon fusil, Cœur-de-Roi montra une large enveloppe scellée d'un cachet rouge qui sans doute avait renfermé quelque ordre républicain surpris par les chouans; je me présente aux factionnaires en disant : Ordonnance du général de division! J'entre au premier poste, je demande qu'on m'indique la maison du citoyen commissaire, on me l'indique, je remercie : il faut toujours être poli; j'arrive à la maison, j'y trouve un second factionnaire, je lui fais le même conte qu'au premier, je monte ou je descends chez le citoyen Millière, selon qu'il demeure au grenier ou à la cave, j'entre sans difficulté aucune; vous comprenez : *Ordonnance du général de division*! je le trouve dans son cabinet ou ailleurs, je lui présente mon papier, et tandis qu'il le décachette, je le tue avec ce poignard caché dans ma manche.— Oui, mais toi et tes hsommes? — Ah! ma foi, à la garde de Dieu, nous défendons sa cause, c'est à lui de s'inquiéter de nous. — Eh bien! vous le voyez, colonel, dit Cadoudal, ce n'est pas plus difficile que cela. A cheval, colonel; bonne chance, Cœur-de-Roi! — Lequel des deux chevaux dois-je prendre? demanda Roland. — Prenez au hasard, ils sont aussi bons l'un que l'autre, et chacun a dans ses fontes une excellente paire de pistolets de fabrique anglaise. — Tout chargés? — Et bien chargés, colonel, c'est une besogne de laquelle je ne me fie à personne.— Alors, à cheval.

Les deux jeunes gens se mirent en selle, et prirent la route qui conduisait à Vannes, Cadoudal servant de guide à Roland, et Branche-d'Or, le major général de l'armée, comme l'avait appelé Georges, marchant une vingtaine de pas en arrière.

Arrivé à l'extrémité du village, Roland plongea son regard sur la route qui s'étend sur une ligne presque tirée au cordeau de Muzillac à la Trinité. La route, entièrement découverte, paraissait parfaitement solitaire. On fit ainsi une demi-lieue à peu près. Au bout de cette demi-lieue :

— Mais, où diable sont donc vos hommes? demanda Roland. — A notre droite, à notre gauche, devant nous, derrière nous. — Ah! la bonne plaisanterie, fit Roland. — Ce n'est point une plaisanterie, colonel; croyez-vous que je sois assez imprudent pour me hasarder ainsi sans éclaireurs? — Vous m'avez dit, je crois, que si je désirais voir vos hommes, je n'avais qu'à vous le dire. — Je vous l'ai dit. — Eh bien! je désire les voir. — En totalité, ou en partie? — Combien avez-vous dit que vous en emmeniez avec vous? — Trois cents. — Eh bien! je désire en voir cent cinquante. — Halte! fit Cadoudal.

En rapprochant ses deux mains de sa bouche, il fit entendre un houhoulement de chat-huant, suivi d'un cri de chouette; seulement, il jeta le houhoulement à droite, et le cri de chouette à gauche. Presque instantanément, aux deux côtés de la route, on vit s'agiter des formes humaines, lesquelles, franchissant le fossé qui séparait le chemin du taillis, vinrent se ranger aux deux côtés des chevaux.

— Qui commande à droite? demanda Cadoudal. — Moi, Moustache, répondit un paysan s'approchant. — Qui commande à gauche? répéta le général. — Moi, Chante-en-Hiver, répondit un paysan s'approchant. — Combien d'hommes avec toi, Moustache? — Cent. — Combien d'hommes avec toi, Chante-en-Hiver? — Cinquante. — En tout cent cinquante, alors? demanda Georges. — Oui, répondirent les deux chefs bretons. — Est-ce votre compte, colonel? demanda Cadoudal en riant. — Vous êtes un magicien, général. — Eh! non, je suis un pauvre paysan comme eux; seulement, je commande une troupe où chaque cerveau se rend compte de ce qu'il fait, où chaque cœur bat pour les deux grands principes de ce monde : la religion et la royauté!

Puis se tournant vers ses hommes :

— Qui commande l'avant-garde? demanda Cadoudal. — Fend-l'Air, répondirent les deux chouans. — Et l'arrière-garde? — La Giberne.

La seconde réponse fut faite avec le même ensemble que la première.

— Alors, nous pouvons continuer tranquillement notre route? — Ah! général, comme si vous alliez à la messe à l'église de votre village. — Continuons donc notre route, colonel, dit Cadoudal à Roland.

Puis, se retournant vers ses hommes :

— Egayez-vous, mes gars, leur dit-il.

Au même instant, chaque homme sauta le fossé et disparut.

On entendit, pendant quelques secondes, le froissement des branches dans le taillis, et le bruit des pas dans les broussailles. Puis on n'entendit plus rien.

— Eh bien! demanda Cadoudal, croyez-vous qu'avec de pareils hommes j'aie quelque chose à craindre de vos bleus, si braves qu'ils soient?

Roland poussa un soupir; il était parfaitement de l'avis de Cadoudal. On continua de marcher.

A une lieue à peu près de la Trinité, on vit sur la route apparaître comme un point noir qui allait grossissant avec rapidité. Devenu plus visible, ce point s'arrêta et parut hésiter.

— Qu'est-ce cela? demanda Roland. — Vous le voyez bien, répondit Cadoudal, c'est un homme. — Sans doute; mais cet homme, quel est-il? — Vous avez pu deviner, à la rapidité de sa course, que c'est un messager. — Pourquoi s'arrête-t-il? — Parce qu'il nous a aperçus de son côté, et qu'il ne sait s'il doit avancer ou reculer. — Que va-t-il faire? — Il attend pour se décider. — Quoi? — Un signal. — Et, à ce signal, il répondra? — Non-seulement il répondra, mais il obéira. Voulez-vous qu'il avance? voulez-vous qu'il recule? voulez-vous qu'il se jette de côté? — Je désire qu'il avance, c'est un moyen que nous sachions la nouvelle qu'il porte.

Cadoudal fit entendre le chant du coucou avec une telle perfection, que Roland regarda tout autour de lui.

— C'est moi, dit Cadoudal, ne cherchez pas. — Alors, le messager va venir? — Il ne va pas venir, il vient.

En effet, le messager avait repris sa course et s'avançait rapidement; en quelques secondes il fut près de son général :

— Ah! dit celui-ci, c'est toi, Monte-à-l'Assaut!

Le général se pencha; Monte-à-l'Assaut lui dit quelques mots à l'oreille.

— J'étais déjà prévenu par Benedicité, dit Georges.

Puis se retournant vers Roland :

— Il va, dit-il, se passer, dans un quart d'heure, au village de la Trinité, une chose grave et que vous devez voir; au galop!

Et, donnant l'exemple, il mit son cheval au galop. Roland le suivit. En arrivant au village, on put distinguer de loin une multitude s'agitant sur la place, à la lueur des torches résineuses. Les cris et les mouvements de cette multitude annonçaient, en effet, un grave événement.

— Piquons, piquons, dit Cadoudal.

Roland ne demandait pas mieux : il mit les éperons au ventre de sa monture. Au bruit du galop des chevaux les paysans s'écartèrent; ils étaient cinq ou six cents au moins, tous armés. Cadoudal et Roland se trouvèrent dans le cercle de lumière, au milieu de l'agitation et des rumeurs.

Le tumulte se pressait, surtout à l'entrée de la rue conduisant au village de Tridon. Une diligence venait par cette rue, escortée de douze chouans : deux se tenaient à chaque côté du postillon, les dix autres gardaient les portières. Au milieu de la place la voiture s'arrêta. Tout le monde était si préoccupé de la diligence, qu'à peine si l'on avait fait attention à Cadoudal.

— Holà! cria Georges, que se passe-t-il donc ici?

A cette voix bien connue chacun se retourna, et les fronts se découvrirent.

— La grosse tête ronde! murmura chaque voix. — Oui, dit Cadoudal.

Un homme s'approcha de Georges :

— N'étiez-vous pas prévenu, et par Benedicité et par Monte-à-l'Assaut? demanda-t-il. — Si fait; est ce donc la dilgence de Ploërmel à Vannes que vous ramenez là? — Oui, mon général; elle a été arrêtée entre Trefléon et Saint-Nolff. — Est-il dedans? — On le croit. — Faites selon votre conscience : s'il y a crime vis-à-vis de Dieu, prenez-le sur vous; je ne me charge que de la responsabilité vis-à-vis des hommes; j'assisterai à ce qui va se passer, mais sans y prendre part, ni pour l'empêcher, ni pour y aider. — Eh bien! demandèrent cent voix, qu'a-t-il dit, Sabre-Tout? — Il a dit que nous pouvions faire selon notre conscience, et qu'il s'en lavait les mains. Vive la grosse tête ronde! s'écrièrent tous les assistants en se précipitant vers la diligence.

Cadoudal resta immobile au milieu de ce torrent. Roland était debout près de lui, immobile comme lui, plein de curiosité, car il ignorait complétement de qui et de quoi il était question. Celui qui était venu parler à Cadoudal, et que ses compagnons avaient désigné sous le nom de Sabre-Tout, ouvrit la portière. On vit alors les voyageurs se presser, tremblant, dans les profondeurs de la diligence.

— Si vous n'avez rien à vous reprocher contre le roi ou la religion, dit Sabre-Tout d'une voix pleine et sonore, descendez sans crainte; nous ne sommes pas des brigands, mais des chrétiens et des royalistes.

Sans doute cette déclaration rassura les voyageurs, car un homme se présenta à la portière et descendit, puis deux femmes, puis une mère serrant son enfant entre ses bras, puis une jeune fille, puis un homme encore.

Les chouans les recevaient au bas du marchepied, les regardaient avec attention, puis, ne reconnaissant pas celui qu'ils cherchaient, disaient : Passez!

Un seul homme resta dans la voiture. Un chouan y introduisit la flamme d'une torche, et l'on vit que cet homme était un prêtre.

— Ministre du Seigneur, dit Sabre-Tout, pourquoi ne descends-tu pas avec les autres? n'as-tu pas entendu que j'ai dit que nous étions des royalistes et des chrétiens?

Le prêtre ne bougea pas; seulement, ses dents claquèrent.

— Pourquoi cette terreur, continua Sabre-Tout; ton habit ne plaide-t-il pas pour toi? L'homme qui porte une soutane ne peut avoir rien fait ni contre la royauté, ni contre la religion.

Le prêtre se ramassa sur lui-même en murmurant :

— Grâce! grâce! — Pourquoi grâce? demanda Sabre-Tout; tu te sens donc coupable, misérable? — Oh! oh! fit Roland; messieurs les royalistes et chrétiens, voilà comme vous parlez aux hommes de Dieu! — Cet homme, répondit Cadoudal, n'est pas l'homme de Dieu, mais l'homme du démon! — Qui est-ce donc? — C'est à la fois un athée et un régicide : il a renié son Dieu et voté la mort de son roi; c'est le conventionnel Audrein.

Roland frissonna.

— Que vont-ils lui faire? demanda-t-il. — Il a donné la mort, il recevra la mort, répondit Cadoudal.

Pendant ce temps, les chouans avaient tiré Audrein de la diligence.

— Ah! c'est donc bien toi, évêque de Vannes? dit Sabre-Tout. — Grâce! s'écria l'évêque. — Nous étions prévenus de ton passage, et c'est toi que nous attendions. — Grâce! répéta l'évêque pour la troisième fois. — As-tu avec toi tes habits pontificaux? — Oui, mes amis, je les ai. — Eh bien! habille-toi en prélat, il y a longtemps que nous n'en avons vu.

On descendit de la diligence une malle au nom du prélat; on l'ouvrit, on en tira un costume complet d'évêque, et on le présenta à Audrein qui le revêtit. Puis, lorsque le costume fut entièrement revêtu, les paysans se rangèrent en cercle, chacun tenant son fusil à la main. La lueur des torches reflétait sur les canons qui lançaient de sinistres éclairs.

Deux hommes prirent l'évêque et l'amenèrent dans le cercle, en le le soutenant par-dessous les bras. Il était pâle comme un mort. Il se fit un instant de lugubre silence. Une voix le rompit; c'était celle de Sabre-Tout.

— Nous allons, dit le chouan, procéder à ton jugement : prêtre de Dieu, tu as trahi l'église; enfant de la France, tu as condamné ton roi. — Hélas! hélas! balbutia le prêtre. — Est-ce vrai? — Je ne le nie pas. — Parce que c'est impossible à nier. Qu'as-tu à répondre pour ta justification? — Citoyens... — Nous ne sommes pas des citoyens, dit Sabre-Tout d'une voix de tonnerre, nous sommes des royalistes. — Messieurs... — Nous ne sommes pas des messieurs, nous sommes des chouans. — Mes amis..... — Nous ne sommes pas tes amis, nous sommes tes juges; tes juges t'interrogent, réponds. — Je me repends de ce que j'ai fait, et j'en demande pardon à Dieu et aux hommes. — Les hommes ne peuvent te pardonner, répondit la même voix implacable, car, te pardonner aujourd'hui, tu recommenceras demain; tu peux changer de peau, mais jamais de cœur. Tu n'as plus que la mort à attendre des hommes; quant à Dieu, implore sa miséricorde.

Le régicide courba la tête, le renégat fléchit le genou; mais, tout à coup, se redressant :

— J'ai voté la mort du roi, dit-il, c'est vrai, mais avec la réserve... — Quelle réserve? — La réserve du temps où l'exécution devait avoir lieu. — Proche ou éloignée, c'était toujours pour la mort que tu votais, et le roi était innocent. — C'est vrai, c'est vrai, dit le prêtre, mais j'avais peur. — Alors, tu es non-seulement un régicide, non-seulement un apostat, mais encore un lâche; nous ne sommes pas des prêtres, nous, mais nous serons plus justes que toi : tu as voté la mort d'un innocent, nous votons la mort d'un coupable. Tu as dix minutes pour te préparer à paraître devant Dieu.

L'évêque jeta un cri et tomba sur ses deux genoux; les cloches de l'église sonnèrent comme si elles s'ébranlaient toutes seules, et deux de ces hommes, habitués aux chants d'église, commencèrent à répéter les prières des agonisants. L'évêque fut quelque temps sans trouver les paroles par lesquelles il devait y répondre. Il tournait sur ses juges des regards effarés qui allaient suppliants des uns autres; mais sur aucun visage il n'eut la consolation de rencontrer la douce expression de la pitié.

Les torches qui tremblaient au vent donnaient au contraire à tous ces visages une expression sauvage et terrible. Alors il se décida à mêler sa voix aux voix qui priaient pour lui. Les juges laissèrent s'épuiser jusqu'au dernier mot la prière funèbre. Pendant ce temps, des hommes préparaient un bûcher.

— Oh! s'écria le prêtre, qui voyait ces apprêts avec une terreur croissante, auriez-vous la cruauté de me réserver une pareille mort? — Non, répondit l'inflexible accusateur, le feu est la mort des martyrs, et tu n'es pas digne d'une pareille mort. Allons, apostat, l'heure est venue. — Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le prêtre en levant les bras au ciel. — Debout! dit le chouan.

L'évêque essaya d'obéir, mais les forces lui manquèrent, et il retomba sur ses genoux.

— Allez-vous donc laisser s'accomplir cet assassinat sous vos yeux? dit Roland à Cadoudal. — J'ai dit que je m'en lavais les mains, répondit celui-ci. — C'est le mot de Pilate, et les mains de Pilate sont restées rouges du sang de Jésus-Christ. — Parce que Jésus-Christ était un juste, mais cet homme, ce n'est pas Jésus-Christ, c'est Barabbas. — Baise ta croix, baise ta croix! cria Sabre-Tout.

Le prélat le regarda d'un air effaré, mais sans obéir; il était évident qu'il ne voyait déjà plus, qu'il n'entendait déjà plus.

— Oh! s'écria Roland en faisant un mouvement pour descendre de cheval, il ne sera pas dit que l'on aura assassiné un homme devant moi et que je ne lui aurai pas porté secours.

Un murmure de menaces gronda tout autour de Roland : les paroles qu'il venait de prononcer avaient été entendues. C'était juste ce qu'il fallait pour exciter l'impétueux jeune homme.

— Ah! c'est ainsi? dit-il.

Et il porta la main droite à une de ses fontes. Mais, d'un mouvement rapide comme la pensée, Cadoudal lui saisit la main, et tandis qu'il essayait vainement de la dégager de l'étreinte de fer :

— Feu! dit Cadoudal.

Vingt coups de fusil retentirent à la fois, et, pareil à une masse inerte, l'évêque tomba foudroyé.

— Ah! s'écria Roland, que venez-vous de faire? — Je vous ai forcé de tenir votre serment, répondit Cadoudal; vous aviez promis

de tout voir et de tout entendre sans vous opposer à rien. — Ainsi périra tout ennemi de Dieu et du roi, dit Sabre-Tout d'une voix solennelle. — Amen! répondirent tous les assistants d'une seule voix et avec un sinistre ensemble.

Puis ils dépouillèrent le cadavre de ses ornements sacerdotaux, qu'ils jetèrent dans la flamme du bûcher, firent remonter les autres voyageurs dans la diligence, remirent le postillon en selle, et s'ouvrant pour les laisser passer :

— Allez avec Dieu, dirent-ils.

La diligence s'éloigna rapidement.

— Allons, allons, en route, dit Cadoudal, nous avons encore quatre lieues à faire et nous avons perdu une heure ici.

Puis s'adressant aux exécuteurs :

— Cet homme était coupable, cet homme a été puni, la justice humaine et la justice divine sont satisfaites. Que les prières des morts soient dites sur son cadavre, et qu'il ait une sépulture chrétienne; vous entendez?

Et, sûr d'être obéi, Cadoudal mit son cheval au galop. Roland sembla hésiter un instant s'il le suivrait; puis, comme s'il se décidait à accomplir un devoir :

— Allons jusqu'au bout, dit-il.

Et lançant à son tour son cheval dans la direction qu'avait prise Cadoudal, il le rejoignit en quelques élans.

Tous deux disparurent bientôt dans l'obscurité qui allait s'épaississant au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la place, où les torches éclairaient le prélat mort, où le feu dévorait ses vêtements.

Le sentiment qu'éprouvait Roland en suivant Georges Cadoudal ressemblait à celui d'un homme à moitié éveillé qui se sent sous l'empire d'un rêve, et qui se rapproche peu à peu des limites qui séparent pour lui la nuit du jour; il cherche à se rendre compte s'il marche sur le terrain de la fiction ou de la réalité, et plus il creuse les ténèbres de son cerveau, plus il s'enfonce dans le doute.

Un homme existait pour lequel Roland avait un culte presque divin; accoutumé de vivre dans l'atmosphère glorieuse qui enveloppait cet homme, habitué à voir les autres obéir à ses commandements et à y obéir lui-même avec une promptitude et une abnégation presque orientales, il lui semblait étonnant de rencontrer aux deux extrémités de la France deux pouvoirs, ennemis du pouvoir de cet homme, et prêts à lutter contre ce pouvoir. Supposez un de ces juifs de Judas Machabée, adorateur de Jéhovah, l'ayant depuis son enfance entendu appeler le Roi des rois, le Dieu fort, le Dieu vengeur, le Dieu des armées, l'Eternel, enfin, et se heurtant tout à coup au mystérieux Osiris des Egyptiens ou au foudroyant Jupiter des Grecs.

Ses aventures à Avignon et à Bourg, avec Morgan et ses compagnons de Jehu, ses aventures au bourg de Muzillac et au village de la Trinité, avec Cadoudal et ses chouans, lui semblaient une initiation étrange à quelque religion inconnue; mais, comme ces néophytes courageux qui risquaient la mort pour connaître le secret de l'initiation, il était résolu d'aller jusqu'au bout. D'ailleurs il n'était pas sans une certaine admiration pour ces caractères exceptionnels, ce n'était pas sans étonnement qu'il mesurait ces Titans révoltés qui luttaient contre son dieu, et il sentait bien que ce n'étaient point des hommes vulgaires, ceux-là qui poignardaient sir John à la Chartreuse de Seillon, et qui fusillaient l'évêque de Vannes au village de la Trinité.

Maintenant, qu'allait-il voir encore? c'est ce qu'il ne tarderait pas à savoir; on était en marche depuis cinq heures et demie et le jour s'approchait.

Au-dessus du village de Tridon, on avait pris à travers champs, puis, laissant Vannes à gauche, on avait gagné Trélléon; à Trélléon Cadoudal, toujours suivi de son major-général Branche-d'Or, avait retrouvé Monte-à-l'Assaut et Chante-en-Hiver, leur avait donné ses ordres, et avait continué sa route en appuyant à gauche et en gagnant la lisière du petit bois qui s'étend de Grand-Champ à Larré. Là, Cadoudal fit halte, imita trois fois de suite le houhoulement du hibou, et au bout d'un instant se trouva entouré de ses trois cents hommes.

Une lueur grisâtre apparaissait du côté de Trélléon et de Saint-Nolff; c'étaient, non pas les premiers rayons du soleil, mais les premières lueurs du jour.

Une épaisse vapeur sortait de terre, qui empêchait que l'on ne vit à cinquante pas devant soi.

Avant de se hasarder plus loin, Cadoudal semblait attendre des nouvelles. Tout à coup, on entendit à cinq cents pas à peu près retentir le chant du coq. Cadoudal dressa l'oreille, ses hommes se regardèrent en riant. Le chant se fit entendre une seconde fois, mais plus rapproché.

— C'est lui, dit Cadoudal, répondez.

Le hurlement d'un chien se fit entendre à trois pas de Roland, avec une telle perfection, que le jeune homme chercha des yeux l'animal qui poussait la plainte lugubre.

Presque au même instant on vit se mouvoir au milieu du brouillard un homme qui s'avançait rapidement, et dont la forme se dessinait au fur et à mesure qu'il avançait. Il vit deux hommes à cheval et se dirigea vers eux. Cadoudal fit quelque pas en avant, tout en faisant signe du doigt à celui qui accourait de parler bas. Celui-ci, en conséquence, ne s'arrêta que lorsqu'il fut près du général.

— Eh bien, Fleur-d'Épine, demanda Georges, les tenons-nous? — Comme la souris dans la souricière, et pas un ne rentrera à Vannes si vous le voulez. — C'est bien mon intention. Combien sont-ils? — Cent hommes, commandés par le général en personne. — Combien de chariots? — Dix-sept. — Quand se mettent-ils en marche? — Ils doivent à être trois quarts de lieue d'ici. — Quelle route suivent-ils? — Celle de Grandchamp à Vannes. — De sorte qu'en m'étendant de Mençon à Plescop...— Vous leur barrez le chemin.— C'est tout ce qu'il faut.

Cadoudal appela à lui ses quatre lieutenants Chante-en-Hiver, Monte-à-l'Assaut, Fend-l'Air et la Giberne. Puis, quand ils furent près de lui, il donna à chacun ses ordres. Chacun fit entendre à son tour le cri de la chouette et disparut avec cinquante hommes.

Le brouillard continuait d'être si épais que les cinquante hommes formant chacun de ces groupes, en s'éloignant de cent pas, disparaissaient comme des ombres. Cadoudal restait avec une centaine d'hommes, Branche-d'Or et Fleur-d'Épine. Il revint près de Roland.

— Eh bien, général, lui demanda celui-ci, tout va-t-il selon vos désirs? — Mais, oui, à peu près, colonel, répondit le chouan; et dans une demi-heure vous allez en juger par vous-même. — Ce sera difficile de juger de quelque chose avec ce brouillard-là.

Cadoudal jeta les yeux autour de lui.

— Dans une demi-heure, dit-il, il sera dissipé. Voulez-vous utiliser cette demi-heure en mangeant un morceau et en buvant un coup? — Ma foi, dit le jeune homme, j'avoue que la marche m'a creusé. — Et moi, dit Georges, j'ai l'habitude, avant de me battre, de déjeuner du mieux que je puis.— Vous allez donc vous battre? — Je le crois. — Contre qui? — Mais contre les républicains, et comme nous avons affaire au général Harty en personne, je doute qu'il se rende sans faire résistance.— Et les républicains savent-ils qu'ils vont se battre contre vous? — Ils ne s'en doutent pas. — Alors c'est une surprise? — Pas tout-à-fait, attendu que le brouillard se lèvera; ils nous verront alors comme nous les verrons eux-mêmes.

Alors se retournant vers celui qui paraissait chargé du département des vivres :

— Brise-Bleu, demanda Cadoudal, as-tu de quoi nous donner à déjeuner?

Brise-Bleu fit un signe affirmatif, entra dans le bois et en sortit en traînant un âne chargé de deux paniers.

En un instant un marteau fut étendu sur une butte de terre, et sur le manteau, un poulet rôti, un morceau de petit salé froid, du pain et des galettes de sarrasin furent étalés. Cette fois Brise-Bleu y avait mis du luxe : il s'était procuré une bouteille de vin et un verre. Cadoudal montra à Roland la table mise et le repas improvisé. Roland sauta à bas de son cheval et remit la bride à un chouan. Cadoudal en fit autant.

— Maintenant, dit celui-ci en se tournant vers ses hommes, vous avez une demi-heure pour en faire autant que nous : ceux qui n'auront pas déjeuné dans une demi-heure sont prévenus qu'ils se battront le ventre vide.

L'invitation semblait équivaloir à un ordre, tant elle fut exécutée avec promptitude et précision.

Chacun tira un morceau de pain ou de galette de sarrasin de son sac ou de sa poche, et imita l'exemple de son général, qui avait déjà écartelé le poulet à son profit et à celui de Roland.

Comme il n'y avait qu'un verre, tous deux burent dans le même. Pendant qu'ils buvaient côte à côte, comme deux amis qui font une halte de chasse, le jour se levait, et, comme l'avait prédit Cadoudal, le brouillard devenait de moins en moins intense.

Bientôt on commença d'apercevoir les arbres les plus proches, puis on distingua la ligne du bois s'étendant à droite de Mençon à Grandchamp, tandis qu'à gauche, la pleine de Plescop, occupée par un ruisseau, allait en s'abaissant jusqu'à Vannes. On y sentait cette déclivité naturelle à la terre au fur et à mesure qu'elle s'approche de l'Océan. Sur la route de Grandchamp à Plescop, on distingua bientôt une ligne de chariots dont la queue se perdait dans le bois. Cette ligne de chariots était immobile, il était facile de comprendre qu'un obstacle imprévu l'arrêtait dans sa course.

En effet, un demi-quart de lieue en avant du premier chariot, on pouvait distinguer les deux cents hommes de Monte-à-l'Assaut, de Chante-en-Hiver, de Fend-l'Air et de la Giberne qui barraient le chemin.

Les républicains, inférieurs en nombre, nous avons dit qu'ils n'étaient que cent, avaient fait halte, et attendaient l'évaporation entière du brouillard pour être sûrs du nombre de leurs ennemis et des gens à qui ils avaient affaire.

Hommes et chariots étaient dans un triangle dont Cadoudal et ses cent hommes formaient une des extrémités.

A la vue de ce petit nombre d'hommes enveloppés par des forces triples, à l'aspect de cet uniforme dont la couleur avait fait donner le nom de bleus aux républicains, Roland se leva vivement. Quant à Cadoudal, il resta nonchalamment étendu, achevant son repas. Des cent hommes qui entouraient le général pas un ne semblaient préoccupé du spectacle qu'il avait sous les yeux; on eût dit qu'ils attendaient l'ordre de Cadoudal pour y faire attention. Roland n'eut besoin

de jeter qu'un seul coup d'œil sur les républicains pour voir qu'ils étaient perdus. Cadoudal suivait sur le visage du jeune homme les divers sentiments qui s'y succédaient.

— Eh bien, lui demanda le chouan après un moment de silence, trouvez-vous mes dispositions bien prises, colonel? — Vous pourriez même dire vos précautions, général, répondit Roland avec un sourire railleur. — N'est-ce point l'habitude du premier consul, demanda Cadoudal, de prendre ses avantages quand il les trouve?

Roland se mordit les lèvres, et au lieu de répondre à la question du chef royaliste :

— Général, dit-il, j'ai à vous demander une faveur, que vous ne me refuserez pas, je l'espère. — Laquelle? — C'est la permission d'aller me faire tuer avec mes compagnons.

Cadoudal se leva.

— Je m'attendais à cette demande, dit-il. — Alors vous me l'accordez? dit Roland dont les yeux étincelaient de joie. — Oui, mais j'ai auparavant un service à réclamer de vous, dit le chef royaliste avec une suprême dignité. — Dites, monsieur. — C'est d'être mon parlementaire près du général Harty. — Dans quel but? — J'ai plusieurs propositions à lui faire avant de commencer le combat. — Je présume que, parmi ces propositions dont vous voulez me faire l'honneur de me charger, vous ne comptez pas celle de mettre bas les armes? — Vous comprenez, au contraire, colonel, que celle-ci vient en tête des autres. — Le général Harty refusera. — C'est probable? Et alors? — Alors je lui laisserai le choix entre deux autres qu'il pourra accepter, je crois, sans porter atteinte à son honneur. — Lesquelles? — Je vous les dirai en temps et lieu ; commencez par la première. — Formulez-la. — Voici : le général Harty et ses cent hommes sont entourés par des forces triples ; je leur offre la vie sauve, mais ils déposeront leurs armes, et feront serment de ne pas servir à nouveau, de cinq ans, dans la Vendée.

Roland secoua la tête

— Cela vaudrait mieux cependant que de faire écraser des hommes? — Soit, mais il aimera mieux les faire écraser et lui avec. — Ne croyez-vous point, en tout cas, dit en riant Cadoudal, qu'il serait bon, avant tout, de lui demander? — C'est juste, dit Roland. — Eh bien ! colonel, ayez la bonté de monter à cheval, de vous faire reconnaître par le général, et de lui transmettre mes propositions. — Soit, dit Roland. — Le cheval du colonel, dit Cadoudal en faisant signe au chouan qui le gardait.

On amena le cheval à Roland. Le jeune homme sauta dessus, et on le vit traverser rapidement l'espace qui le séparait du convoi arrêté. Un groupe s'était formé sur les flancs de ce convoi : il était évident qu'il se composait du général Harty et de ses officiers. Roland se dirigea vers ce groupe, éloigné des chouans de trois portées de fusil à peine.

L'étonnement fut grand, de la part du général Harty, quand il vit venir à lui un officier portant l'uniforme de colonel républicain. Il sortit du groupe, et fit trois pas au-devant du messager. Roland se fit reconnaître, raconta comment il se trouvait parmi les blancs, et transmit la proposition de Cadoudal au général Harty.

Comme l'avait prévu le jeune homme, celui-ci refusa. Roland revint vers Cadoudal, le cœur joyeux et fier.

— Il refuse, s'écria-t-il d'aussi loin que sa voix put se faire entendre.

Cadoudal fit un signe de tête annonçant qu'il n'était aucunement étonné de ce refus.

— Eh bien, dans ce cas, dit-il, portez-lui ma seconde proposition ; je ne veux avoir rien à me reprocher, ayant à répondre à juge d'honneur comme vous.

Roland s'inclina.

— Voyons la seconde proposition? dit-il. — La voici : le général Harty viendra au-devant de moi, dans l'espace qui est libre entre nos deux troupes; il aura les mêmes armes que moi : c'est-à-dire son sabre et deux pistolets, et la question se décidera entre nous deux ; si je le tue, ses hommes seront nos prisonniers aux conditions que j'ai dites ; s'il me tue, ses hommes passeront librement et gagneront Vannes sans être inquiétés. Ah ! j'espère que voilà une proposition que vous accepteriez, colonel? — Aussi, je l'accepte pour moi, dit Roland. — Oui, fit Cadoudal, mais vous n'êtes pas le général Harty ; contentez-vous donc, pour le moment, d'être son parlementaire ; et si cette proposition, qu'à sa place je ne laisserais pas échapper, ne lui agrée pas encore, eh bien ! je suis bon prince ! vous reviendrez, je lui en ferai une troisième.

Roland s'éloigna une seconde fois ; il était attendu du côté des républicains avec une visible impatience. Il transmit son message au général Harty.

— Citoyen, répondit le général, je dois compte de ma conduite au premier consul, vous êtes aide de camp, et c'est vous que je charge, à votre retour à Paris, de lui rendre compte de ma conduite. Que feriez-vous à ma place? ce que vous feriez, je le ferai.

Roland tressaillit ; sa figure prit l'expression grave de l'homme qui discute avec lui-même une question d'honneur. Puis, au bout de quelques secondes :

— Général, dit-il, je refuserais. — Vos raisons, citoyen ? demanda le général. — C'est que les chances d'un duel sont aléatoires ; c'est que vous ne pouvez soumettre la destinée de cent braves à ces chouans ; c'est que, dans une affaire comme celle-ci, où chacun y est pour son compte, c'est à chacun à défendre sa peau de son mieux. — C'est votre avis, colonel? — Sur mon honneur. — C'est aussi le mien ; portez ma réponse au général royaliste.

Roland revint au galop vers Cadoudal, et lui transmit la réponse du général Harty. Cadoudal sourit.

— Je m'en doutais, dit-il. — Vous ne pouviez vous en douter, puisque ce conseil c'est moi qui le lui ai donné. — Vous étiez cependant d'un avis contraire tout à l'heure? — Oui ; mais, vous-même m'avez fait observer que je n'étais pas le général Harty.

Cadoudal sourit.

— Voyons donc votre troisième proposition? demanda Roland avec impatience ; car il commençait à s'apercevoir ou plutôt il s'apercevait, depuis le commencement, que le général royaliste avait le beau rôle. — Ma troisième proposition, dit Cadoudal, n'est point une proposition, c'est un ordre ; l'ordre que je donne à deux cents de mes hommes de se retirer. Le général Harty a cent hommes, j'en garde cent ; mes aïeux les Bretons ont été habitués à se battre pied contre pied, poitrine contre poitrine, homme contre homme, et plutôt un contre trois, que trois contre un ; si le général Harty est vainqueur, il passera sur notre corps et rentrera tranquillement à Vannes ; s'il est vaincu, il ne dira pas qu'il l'a été par le nombre ; allez, monsieur de Montrevel, et restez avec vos amis ; je leur donne l'avantage du nombre à leur tour : vous valez dix hommes à vous seul.

Roland leva son chapeau.

— Que faites-vous, monsieur? demanda Cadoudal. — J'ai l'habitude de saluer tout ce qui me paraît grand, monsieur, et je vous salue. — Allons, colonel, dit Cadoudal, un dernier verre de vin ; chacun de nous le boira à ce qu'il aime, à ce qu'il regrette sur la terre, à ce qu'il espère revoir au ciel.

Puis prenant la bouteille et le verre unique, il l'emplit à moitié et le présenta à Roland.

— Nous n'avons qu'un verre, monsieur de Montrevel, buvez le premier. — Pourquoi le premier? — Parce que, d'abord, vous êtes mon hôte ; ensuite, parce qu'il y a un proverbe qui dit que quiconque boit après un autre sait sa pensée. Puis il ajouta en riant : Je veux savoir votre pensée, monsieur de Montrevel.

Roland vida le verre et le rendit à Cadoudal. Cadoudal, comme il avait fait pour Roland, l'emplit à moitié et le vida à son tour.

— Eh bien ! maintenant demanda Roland, savez-vous ma pensée, général? — Non, dit celui-ci, le proverbe est faux. — Eh bien ! dit Roland avec sa franchise habituelle, ma pensée est que vous êtes un brave, général, et je serai honoré qu'au moment de combattre l'un contre l'autre, vous vouliez me donner la main.

Les deux jeunes gens se tendirent et se serrèrent la main plutôt comme deux amis qui se quittent pour une longue absence, que comme deux ennemis qui vont se retrouver sur le champ de bataille.

Il y avait une grandeur simple et cependant pleine de majesté dans ce qui venait de se passer. Chacun d'eux leva son chapeau :

— Bonne chance ! dit Roland à Cadoudal, mais permettez-moi de douter que mon souhait se réalise ; il est vrai que je dois vous avouer que je le fais des lèvres et non du cœur. — Dieu vous garde ! monsieur, dit Cadoudal à Roland, et j'espère que mon souhait à moi se réalisera, car il est l'expression complète de ma pensée. — Quel sera le signal annonçant que vous êtes prêt? demanda Roland. — Un coup de fusil tiré en l'air, et auquel vous répondrez par un coup de fusil de votre côté. — C'est bien, général, répondit Roland.

Et, mettant son cheval au galop, il franchit, pour la troisième fois, l'espace qui se trouvait entre le général royaliste et le général républicain. Alors, étendant la main vers Roland :

— Mes amis, dit Cadoudal, vous voyez ce jeune homme?

Tous les regards se dirigèrent vers Roland, toutes les têtes répondirent par un signe affirmatif, toutes les bouches murmurèrent le mot : Oui.

— Eh bien ! il nous est recommandé par nos frères du Midi ; que sa vie vous soit sacrée ; on peut le prendre, mais vivant et sans qu'il tombe un cheveu de sa tête. — C'est bien, général, répondirent les chouans. — Et maintenant, mes amis, souvenez-vous que vous êtes les fils de ces trente Bretons qui combattirent trente Anglais entre Ploërmel et Josselin à dix lieues d'ici, et qui furent vainqueurs.

Puis, avec un soupir et à demi-voix :

— Par malheur, ajouta-t-il, nous n'avons point, cette fois, affaire à des Anglais.

Le brouillard s'était dissipé tout à fait, et, comme il arrive presque toujours en ce cas, quelques rayons d'un soleil d'hiver marbraient d'une teinte jaunâtre la plaine de Plescop. On pouvait donc distinguer tous les mouvements qui se faisaient dans les deux troupes.

En même temps que Roland retournait vers les républicains, Branche-d'Or partait au galop, se dirigeant vers ces deux cents hommes qui leur coupaient la route. A peine Branche-d'Or eut-il parlé aux quatre lieutenants de Cadoudal, que l'on vit cent hommes se séparer et faire demi-tour à droite, et cent autres hommes, par un mouvement opposé, faire un demi-tour à gauche.

Les deux troupes s'éloignèrent chacune dans sa direction : l'une marchant sur Plumeret, l'autre marchant sur Saint-Ave, et laissant la route libre. Chacun fit un quart de lieue de la route, mit la crosse du fusil à terre et se tint immobile. Branche-d'Or revint vers Cadoudal :

— Avez-vous des ordres particuliers à me donner, général? dit-il. — Un seul, répondit Cadoudal; prends huit hommes et suis-moi; quand tu verrs le jeune républicain avec lequel j'ai déjeuné tomber sous son cheval, tu te jetteras sur lui avant qu'il ait le temps de se dégager toi et tes huit hommes, et tu le feras prisonnier. — Oui, général. — Tu sais que je veux le retrouver sain et sauf. — C'est convenu, général. — Choisis tes huit hommes; M. de Montrevel prisonnier et sa parole donnée, vous pouvez agir à votre volonté. — Et s'il ne veut pas donner sa parole? — Vous l'envelopperez de manière qu'il ne puisse fuir, et vous le garderez jusqu'à la fin du combat. — Soit! dit Branche-d'Or en poussant un soupir; seulement, ce sera un peu triste de se tenir les bras croisés tandis que les autres s'égayeront. — Bah! qui sait? dit Cadoudal, il y en aura probablement pour tout le monde.

Puis, jetant un regard sur la plaine, voyant ses hommes à l'écart et les républicains massés en bataille :

— Un fusil! dit-il.

On lui apporta un fusil. Cadoudal le leva au-dessus de sa tête et lâcha le coup en l'air.

Presque au même instant un coup de feu, lâché dans les mêmes conditions du milieu des républicains, répondit comme un écho au coup de Cadoudal. On entendit deux tambours qui battaient la charge; un clairon les accompagnait. Cadoudal se dressa sur ses étriers.

— Enfants! demanda-t-il, tout le monde a-t-il fait sa prière du matin? — Oui! oui! répondit la presque totalité des voix. — Si quelqu'un d'entre vous avait oublié ou n'avait pas eu le temps de la faire, qu'il la fasse.

Cinq ou six paysans se mirent aussitôt à genoux et prièrent. On entendait les tambours et le clairon qui se rapprochaient.

— Général! général! dirent plusieurs voix avec impatience, vous voyez qu'il approchent.

Le général montra d'un geste les chouans agenouillés.

— C'est juste! dirent les impatients.

Ceux qui priaient se relevèrent tour à tour, selon que leur prière avait été plus ou moins longue. Lorsque le dernier fut debout, les républicains avaient déjà franchi à peu près le tiers de la distance. Ils marchaient, la baïonnette en avant, sur trois rangs, chaque rang ayant trois hommes d'épaisseur. Roland marchait en tête du premier rang; le général Harty entre le premier et le second. Ils étaient tous les deux faciles à reconnaître, étant les seuls qui fussent à cheval. Parmi les chouans, Cadoudal était le seul cavalier. Branche-d'Or avait mis pied à terre en prenant le commandement des huit hommes qui devaient suivre Georges.

— Général, dit une voix, la prière est faite et tout le monde est debout.

Cadoudal s'assura que la chose était vraie. Puis d'une voix forte :

— Allons! cria-t-il, égayez-vous, mes gars.

Cette permission qui, pour les chouans et les Vendéens, équivalait à la charge battue ou sonnée, était à peine donnée, que les chouans se répandirent dans la plaine aux cris de : Vive le roi! en agitant leur chapeau d'une main et leur fusil de l'autre. Seulement, au lieu de rester serrés comme les républicains, ils s'éparpillèrent en tirailleurs, prenant la forme d'un immense croissant dont Georges et son cheval étaient le centre.

En un instant les républicains furent débordés, et la fusillade commença à pétiller. Presque tous les hommes de Cadoudal étaient des braconniers, c'est-à-dire d'excellents tireurs armés de carabines anglaises d'une portée double des fusils de munition.

Quoique ceux qui avaient tiré les premiers coups eussent paru être hors de portée, quelques messagers de mort n'en pénétrèrent pas moins dans les rangs des républicains, et trois ou quatre hommes tombèrent.

— En avant! cria le général.

Les soldats continuèrent de marcher à la baïonnette. Mais en quelques secondes, ils n'eurent plus rien devant eux. Les cent hommes de Cadoudal étaient devenus des tirailleurs et avaient disparu comme troupe. Le général ordonna face à droite et face à gauche. Puis, l'on entendit retentir le commandement :

— Feu!

Deux décharges s'accomplirent avec l'ensemble et la régularité d'une troupe parfaitement exercée : mais elles furent presque sans résultat, les républicains tirant sur des hommes isolés.

Il n'en était point ainsi des chouans qui tiraient sur une masse; de leur part, chaque coup portait. Roland vit et comprit le désavantage de la position. Il regarda tout autour de lui, et, au milieu de la fumée, distingua Cadoudal debout et immobile comme une statue équestre. Il comprit que le chef royaliste l'attendait. Il jeta un cri et piqua droit à lui. De son côté, pour lui épargner une partie du chemin, Cadoudal mit son cheval au galop. Mais à cent pas de Roland il s'arrêta.

— Attention! dit-il à Branche-d'Or et à ses hommes. — Soyez tranquille, général, on est là, dit Branche-d'Or.

Cadoudal tira un pistolet de ses fontes et l'arma, Roland avait mis le sabre à la main et chargeait couché sur le cou de son cheval.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à vingt pas de lui, Cadoudal leva lentement la main dans la direction de Roland. A dix pas il fit feu. Le cheval que montait Roland avait une étoile blanche au milieu du front. La balle frappa au milieu de l'étoile

Le cheval, mortellement blessé, vint rouler avec son cavalier aux aux pieds de Cadoudal. Cadoudal mit les éperons au ventre de son cheval et sauta par-dessus cheval et cavalier.

Branche-d'Or et ses hommes se tenaient prêts. Ils bondirent comme une troupe de jaguars sur Roland engagé sous sa monture.

Le jeune homme lâcha son sabre et voulut saisir ses pistolets; mais avant qu'il eût mis la main à ses fontes, deux hommes s'étaient emparés de chacun de ses bras, tandis que les quatre autres lui tiraient le cheval d'entre les jambes.

La chose s'était faite avec un tel ensemble, qu'il était facile de voir que c'était une manœuvre combinée d'avance. Roland rugissait de rage. Branche-d'Or s'approcha de lui et mit le chapeau à la main.

— Je ne me rends pas, cria Roland. — Il est inutile que vous vous rendiez, monsieur de Montrevel, répondit Branche-d'Or avec la plus grande politesse. — Et pourquoi cela? demanda Roland épuisant ses forces dans une lutte aussi désespérée qu'inutile. — Parce que vous êtes pris, monsieur.

La chose était si parfaitement vraie qu'il n'y avait rien à répondre.

— Eh bien! alors, tuez-moi, s'écria Roland. — Nous ne voulons pas vous tuer, monsieur, répliqua Branche-d'Or. — Alors, que voulez-vous? — Que vous nous donniez votre parole de ne plus prendre part au combat; à ce prix nous vous lâchons, et vous êtes libre. — Jamais! dit Roland. — Excusez-moi, monsieur de Montrevel, dit Branche-d'Or, mais ce que vous faites-là n'est pas loyal. — Comment! s'écria Roland au comble de la rage, pas loyal; tu m'insultes, misérable, parce que tu sais que je ne puis ni me défendre, ni te punir. — Je ne suis pas un misérable et je ne vous insulte pas, monsieur de Montrevel; seulement je dis que vous privez, en ne donnant pas votre parole, le général du secours de neuf hommes qui peuvent lui être utiles et qui vont être forcés de rester ici pour vous garder; ce n'est pas comme cela qu'a agi la grosse tête ronde vis-à-vis de vous; il avait deux cents hommes de plus que vous, et il les a renvoyés; maintenant nous ne sommes plus que quatre-vingt-onze contre cent.

Une flamme passa sur le visage de Roland, puis presque aussitôt il devint pâle comme la mort.

— Tu as raison, Branche-d'Or, lui répondit-il, secouru ou non secouru, je me rends; tu peux aller te battre avec tes compagnons.

Les chouans jetèrent un cri de joie, lâchèrent Roland et se précitèrent vers les républicains en agitant leurs chapeaux et leurs fusils et en criant : *Vive le roi!*

Roland, libre de leur étreinte, mais désarmé matériellement par sa chute, moralement par sa parole, alla s'asseoir sur la petite éminence encore couverte du manteau qui avait servi de nappe pour le déjeuner; de là il dominait tout le combat et n'en perdait pas un détail. Cadoudal était debout sur son cheval au milieu du feu et de la fumée, pareil au démon de la guerre, invulnérable et acharné comme lui. Çà et là, on voyait les cadavres d'une douzaine de chouans éparpillés sur le sol; mais il était évident que les républicains, toujours serrés en masse, avaient déjà perdu plus du double. Des blessés se traînaient dans l'espace vide, se joignaient, se redressaient comme des serpents brisés et luttaient, les républicains avec leurs baïonnettes et les chouans avec leurs couteaux. Ceux des chouans blessés qui étaient trop loin pour se battre corps à corps avec des blessés comme eux, rechargeaient leurs fusils, se relevaient sur un genou, faisaient feu et retombaient.

Des deux côtés la lutte était impitoyable, incessante, acharnée; on sentait que la guerre civile, c'est-à-dire la guerre sans merci, sans pitié, secouait sa torche au-dessus du champ de bataille. Cadoudal tournait, sur son cheval, tout autour de la redoute vivante, faisait feu à vingt pas, tantôt de ses pistolets, tantôt d'un fusil à deux coups qu'il jetait après l'avoir déchargé et qu'il reprenait tout chargé en repassant.

A la troisième fois qu'il renouvelait cette manœuvre, un feu de peloton l'accueillit, le général Harty lui en faisait les honneurs pour lui tout seul. Il disparut dans la flamme et dans la fumée, et Roland le vit s'affaisser lui et son cheval comme s'ils eussent été foudroyés tous deux. Dix ou douze républicains s'élancèrent hors des rangs, autant de chouans. Ce fut une rencontre terrible, corps à corps, dans laquelle les chouans, avec leurs couteaux, devaient avoir l'avantage.

Tout à coup Cadoudal se retrouva debout un pistolet de chaque main; c'était la mort de deux hommes : deux hommes tombèrent. Puis, par l'ouverture restée béante par la brèche de ces dix ou douze hommes, il se précipita avec trente. Il avait ramassé un fusil de munition, il s'en servait comme d'une massue et à chaque coup abattait un homme. Il troua ce bataillon et reparut de l'autre côté. Puis, comme un sanglier qui revient sur un chasseur culbuté et qui lu

fouille les entrailles, il rentra dans la blessure béante en l'élargissant. Dès lors tout fut fini.

Le général Harty rallia à lui une dizaine d'hommes, et la baïonnette en avant sur le cercle qui l'enveloppait, il marchait à pied à la tête de ses dix soldats; son cheval avait été éventré. Dix hommes tombèrent avant d'avoir rompu ce cercle. Le général se trouva de l'autre côté du cercle. Les chouans voulurent le poursuivre; mais Cadoudal d'une voix de tonnerre :

— Il ne fallait pas le laisser passer, cria-t-il, mais du moment où il a passé, qu'il se retire librement.

Les chouans obéirent avec la religion qu'ils avaient pour les paroles de leur chef.

— Et maintenant, cria Cadoudal, que le feu cesse, plus de morts, des prisonniers.

Les chouans se serrèrent, enveloppant le monceau de morts et les quelques vivants plus ou moins blessés qui s'agitaient au milieu des cadavres.

Se rendre, c'était encore combattre dans cette guerre où de part et d'autre on fusillait les prisonniers, d'un côté, parce qu'on regardait chouans et Vendéens comme des brigands, de l'autre côté, parce qu'on ne savait où les mettre.

Les républicains jetèrent loin d'eux leurs fusils pour ne pas les rendre. Lorsqu'on s'approcha d'eux, tous avaient la giberne ouverte. Ils avaient brûlé jusqu'à leur dernière cartouche. Cadoudal s'écria :

— Le Titan avait rencontré un Titan, Encelade avait lutté avec Briarée.

Le chef royaliste donna un ordre à Branche-d'Or qui se faisait nouer par un camarade son mouchoir autour du bras : il avait eu le bras traversé d'une balle. Aussitôt pansé, Branche-d'Or appela quatre hommes et prit avec eux sa course du côté des chariots. Cadoudal s'achemina vers Roland.

Pendant toute cette lutte suprême, le jeune homme était resté assis, et, les yeux fixés sur le combat, les cheveux mouillés de sueur, la poitrine haletante, il avait attendu. Puis, quand il avait vu venir la fortune contraire, il avait laissé tomber sa tête dans ses mains, et était demeuré le front courbé vers la terre.

Cadoudal arriva jusqu'à lui sans qu'il parût entendre le bruit de ses pas; il lui toucha l'épaule, le jeune homme releva lentement la tête sans essayer de cacher deux larmes qui roulaient sur ses joues.

— Général! dit Roland, disposez de moi, je suis votre prisonnier. — On ne fait pas prisonnier un ambassadeur du premier consul, répondit Cadoudal en riant, mais on le prie de rendre un service. — — Ordonnez, général! — Je manque d'ambulance pour les blessés, je manque de prison pour les prisonniers, chargez-vous de ramener à Vannes les soldats républicains prisonniers ou blessés. — Comment, général! s'écria Roland. — C'est à vous que je les donne, ou plutôt à vous que je les confie; je regrette que votre cheval soit mort, je regrette que le mien ait été tué : mais il vous reste celui de Branche-d'Or, acceptez-le.

Le jeune homme fit un mouvement,

— Jusqu'à ce que vous ayez pu vous en procurer un autre, du moins, fit Cadoudal en s'inclinant.

Roland comprit qu'il fallait être, par la simplicité du moins, à la hauteur de celui auquel il avait affaire.

— Vous reverrai-je, général? demanda-t-il en se levant. — J'en doute, monsieur; mes opérations m'appellent sur la côte de Port-Louis, votre devoir vous appelle au Luxembourg. — Que dirai-je au premier consul, général? — Ce que vous avez vu, monsieur; il jugera entre la diplomatie de l'abbé Bernier et celle de Georges Cadoudal. — D'après ce que j'ai vu, monsieur, je doute que vous ayez jamais besoin de moi, dit Roland; mais, en tous cas, souvenez-vous au besoin que vous avez un ami près du premier consul.

Et il tendit, pour la seconde fois, la main à Cadoudal. Le chef royaliste la lui prit avec la même franchise et le même abandon que la première fois.

— Adieu! monsieur de Montrevel, lui dit-il; je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, de justifier le général Harty? une semblable défaite est aussi glorieuse qu'une victoire.

Pendant ce temps, on avait amené au colonel républicain le cheval de Branche-d'Or. Il sauta en selle.

— A propos, lui dit Cadoudal, informez-vous un peu en passant à la Roche-Bernard de ce qu'est devenu le citoyen Thomas Millière. — Il est mort, répondit une voix.

Cœur-de-Roi et ses quatre hommes, couverts de sueur et de boue, venaient d'arriver, mais trop tard pour prendre part à la bataille.

Roland jeta un dernier regard sur le champ de bataille, poussa un soupir, et, jetant un dernier adieu à Cadoudal, partit au galop, et à travers champs, pour aller attendre sur la route de Vannes la charrette de blessés et de prisonniers qu'il était chargé de reconduire au général Harty. Cadoudal avait fait donner un écu de six livres à chaque homme. Roland ne put s'empêcher de penser que c'était avec l'argent du Directoire, acheminé vers l'Ouest par Morgan et ses compagnons, que le chef royaliste faisait ses libéralités.

IX

PROPOSITIONS DE MARIAGE.

La première visite de Roland, en arrivant à Paris, fut pour le premier consul; il lui apportait la double nouvelle de la pacification de la Vendée, mais de l'insurrection plus ardente que jamais de la Bretagne.

Bonaparte connaissait Roland : le triple récit de l'assassinat de Thomas Millière, du jugement de l'évêque Audrein et du combat de Grandchamp, produisit donc sur lui une profonde impression; il y avait, d'ailleurs, dans la narration du jeune homme, une espèce de désespoir sombre auquel on ne pouvait se tromper.

Roland était désespéré d'avoir manqué cette nouvelle occasion de se faire tuer. Puis, il lui paraissait qu'un pouvoir inconnu veillait sur lui, qu'il sortait sain et sauf de dangers où d'autres laissaient leur vie; où sir John avait trouvé douze juges et un jugement à mort, lui n'avait trouvé qu'un fantôme, invulnérable c'est vrai, mais inoffensif.

Il s'accusa avec amertume d'avoir cherché un combat singulier avec Georges Cadoudal, combat prévu par celui-ci, au lieu de s'être jeté dans la mêlée générale où là, du moins, il eût pu tuer et être tué.

Le premier consul le regardait avec inquiétude tandis qu'il parlait; il trouvait persistant dans son cœur ce désir de mort qu'il avait cru voir guérir par le contact de la terre natale, par les embrassements de la famille. Il s'accusa pour innocenter, pour exalter le général Harty; mais, juste et impartial comme un soldat, il fit à Cadoudal la part de courage et de générosité que méritait le général royaliste.

Bonaparte l'écouta gravement, presque tristement; autant il était ardent à la guerre étrangère, pleine de rayonnements glorieux, autant il répugnait à cette guerre intestine où le pays verse son propre sang, déchire ses propres entrailles. C'était dans ce cas qu'il lui paraissait que la négociation devait être substituée à la guerre.

Mais comment négocier avec un homme comme Cadoudal? Bonaparte connaissait tout ce qu'il y avait, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, de séductions personnelles en lui; il prit la résolution de voir Cadoudal, et, sans en rien dire à Roland, compta sur lui pour cette entrevue lorsque l'heure en serait arrivée.

En attendant, il voulait savoir si Brune, dans les talents militaires duquel il avait une grande confiance, serait plus heureux que ses prédécesseurs. Il congédia Roland après lui avoir annoncé l'arrivée de sa mère et son installation dans la petite maison de la rue de la Victoire. Roland sauta dans une voiture et se fit conduire à l'hôtel. Il y trouva madame de Montrevel, heureuse et fière autant que puisse l'être une femme et une mère. Edouard était installé de la veille au Prytanée français. Madame de Montrevel s'apprêtait à quitter Paris pour retourner auprès d'Amélie, dont la santé continuait de lui donner des inquiétudes.

Quant à sir John, non-seulement il était hors de danger, mais à peu près guéri; il était à Paris, était venu faire une visite à madame de Montrevel, l'avait trouvée sortie pour conduire Edouard au Prytanée, et avait laissé sa carte. Sur cette carte était son adresse. Sir John logeait rue de Richelieu, hôtel de Mirabeau.

Il était onze heures du matin; c'était l'heure du déjeuner de sir John; Roland avait toute chance de le rencontrer à cette heure. Il remonta en voiture et ordonna au cocher de toucher à l'hôtel Mirabeau. Il trouva sir John, en effet, devant une table servie à l'anglaise, chose rare à cette époque, et buvant de grandes tasses de thé en mangeant des côtelettes saignantes. Sir John jeta un cri de joie en apercevant Roland, se leva et alla au-devant de lui.

Roland avait pris, pour cette nature exceptionnelle où les qualités de cœur semblaient prendre à tâche de se cacher sous les excentricités nationales, un sentiment de profonde affection. Sir John était pâle et amaigri, mais, du reste, se portait à merveille.

Sa blessure était complétement cicatrisée, et, à part une oppression qui allait chaque jour diminuant et qui devait bientôt disparaître tout à fait, il était tout prêt à recouvrer sa première santé. Lui, de son côté, fit à Roland des tendresses que l'on eût été bien loin d'attendre de cette nature concentrée, et prétendit que la joie qu'il éprouvait de le revoir allait lui rendre ce complément de santé qui lui manquait.

Et d'abord il offrit à Roland de partager son repas, en s'engageant de le faire servir à la française. Roland accepta; mais, comme tous les soldats qui avaient fait ces rudes guerres de la Révolution où le pain manquait souvent, Roland était peu gastronome, et avait pris l'habitude de manger de toutes les cuisines, dans la prévoyance des jours où il n'avait pas de cuisine du tout.

L'attention qu'eut sir John de le faire servir à la française fut donc une attention à peu près perdue. Mais ce qui ne fut point perdu, ce que remarqua Roland, ce fut la préoccupation de sir John. Il était

évident que son ami avait sur les lèvres un secret qui hésitait à en sortir. Roland pensa qu'il fallait l'y aider.

Aussi le déjeuner arrivé à sa dernière période, Roland, avec cette franchise qui allait chez lui presque jusqu'à la brutalité, appuyant ses coudes sur la table et son menton entre ses deux mains.

— Eh bien, fit-il, mon cher lord, vous avez donc à dire à votre ami Roland quelque chose que vous n'osez lui dire?

Sir John tressaillit et, de pâle qu'il était, devint pourpre.

— Peste! continua Roland, il faut que ce soit bien difficile; vous avez donc à me demander bien des choses, sir John, et j'en sais peu, moi, que j'aie le droit de vous refuser. Parlez donc, je vous écoute.

Et Roland ferma les yeux, comme pour concentrer toute son attention sur ce qu'allait lui dire sir John. Mais en effet c'était, au point de vue de lord Tanlay, quelque chose sans doute de bien difficile à dire, car au bout d'une dizaine de secondes, voyant que sir John restait muet, Roland rouvrit les yeux. Sir John était redevenu pâle; seulement il était redevenu plus pâle qu'il n'était avant de devenir rouge. Roland lui tendit la main.

— Allons, dit-il, je vois que vous voulez vous plaindre à moi de la façon dont vous avez été traité au château des Noires-Fontaines. — Justement, mon ami: attendu que de mon séjour dans ce château datera le bonheur ou le malheur de ma vie.

Roland regarda fixement sir John.

— Ah! pardieu! dit-il, serais-je assez heureux...

Et il s'arrêta, comprenant qu'au point de vue ordinaire de la société il allait commettre une faute de convenances.

— Oh! dit sir John, achevez, mon cher Roland. — Vous le voulez? — Je vous en supplie. — Et si je me trompe, si je dis une niaiserie? — Mon ami, mon ami, achevez.— Eh bien, je disais, milord, serais-je assez heureux pour que Votre Seigneurie fît à ma sœur l'honneur d'être amoureux d'elle?

Sir John jeta un cri de joie, et d'un mouvement si rapide qu'on l'en eût cru, lui l'homme flegmatique, complètement incapable, il se précipita dans les bras de Roland.

— Votre sœur est un ange, mon cher Roland, s'écria-t-il, et je l'aime de toute mon âme! — Vous êtes complétement libre, milord? — Complétement; depuis douze ans, je vous l'ai dit, je jouis de ma fortune, et cette fortune est de vingt-cinq mille livres sterling par an. — C'est beaucoup trop, mon cher, pour une femme qui n'a à vous apporter qu'une cinquantaine de mille francs. — Oh! fit l'Anglais avec cet accent national qu'il retrouvait parfois dans les grandes émotions, s'il faut se défaire de la fortune, on s'en défera. — Non, dit en riant Roland, c'est inutile; vous êtes riche, c'est un malheur; mais qu'y faire? Non, là n'est point la question. Vous aimez ma sœur? — Oh! j'adore elle. — Mais elle, reprit Roland parodiant l'anglicisme de son ami, aime-t-elle vous, ma sœur? — Vous comprenez bien, reprit sir John, que je ne le lui ai pas demandé; je devais avant toute chose, mon cher Roland, m'adresser à vous, et si la chose vous agréait, vous prier de plaider ma cause près de votre mère; puis votre aveu à tous deux obtenu, alors je me déclarais, ou plutôt, mon cher Roland, vous me déclariez, car moi je n'oserais jamais. — Alors, c'est moi qui reçois votre première confidence? — Vous êtes mon premier ami, c'est trop juste. — Eh bien, mon cher, quant à moi, vous comprenez que votre procès est gagné. — Reste votre mère et votre sœur. — C'est tout un. Ma mère laissera Amélie entièrement libre de son choix, et je n'ai pas besoin de vous dire que, si ce choix se porte sur vous, elle en sera parfaitement heureuse; mais il reste quelqu'un que vous oubliez. — Qui cela? demanda sir John en homme qui a longtemps pesé dans sa tête les chances contraires et favorables à un projet, qui croit les avoir toutes passées en revue, et auquel on présente un nouvel obstacle auquel il ne s'attendait pas. — Le premier consul, fit Roland. — *God...* laissa échapper l'Anglais, avalant la moitié du juron national. — Il m'a justement, avant mon départ pour la Vendée, continua Roland, parlé du mariage de ma sœur, me disant que cela ne nous regardait plus, ma mère ni moi, mais bien lui-même. — Alors, dit sir John, je suis perdu. — Pourquoi cela? — Le premier consul n'aime pas les Anglais. — Dites que les Anglais n'aiment pas le premier consul. — Mais qui parlera de mon désir au premier consul? — Moi. — Et vous parlerez de ce désir comme d'une chose qui vous est agréable, à vous? Je ferai de vous une colombe de paix entre les deux nations, dit Roland en se levant. — Oh! merci, s'écria sir John en saisissant la main du jeune homme.

Puis avec regret :

— Et vous me quittez? — Cher ami, j'ai un congé de quelques heures : j'en ai donné une à ma mère, deux à vous, j'en dois une à votre ami Edouard. Je vais l'embrasser, et recommander à ses maîtres de le laisser se cogner tout à son aise avec ses camarades; puis je rentre au Luxembourg. — Eh bien, portez-lui mes compliments, et dites-lui que je lui ai commandé une paire de pistolets, afin qu'il n'ait plus besoin, quand il sera attaqué par des bandits, de se servir des pistolets du conducteur.

Roland regarda sir John.

— Qu'est-ce encore? demanda-t-il. — Comment! vous ne savez pas? — Non; qu'est-ce que je ne sais pas? — Une chose qui a failli faire mourir notre pauvre Amélie de terreur! — Quelle chose? — L'attaque de la diligence. — Mais quelle diligence? — Celle où était votre mère.— La diligence où était ma mère? — Oui. — La diligence où était ma mère a été arrêtée? — Vous avez vu madame de Montrevel, et elle ne vous a rien dit? — Pas un mot de cela du moins. — Eh bien, mon cher Edouard a été un héros; comme personne ne se défendait, lui s'est défendu. Il a pris les pistolets du conducteur et a fait feu. — Brave enfant! s'écria Roland. — Oui, mais par malheur, ou par bonheur, le conducteur avait eu la précaution d'enlever les balles; de sorte que le pauvre Edouard a été pris; embrassé, caressé par messieurs les compagnons de Jehu comme étant le brave des braves, mais n'a tué ni blessé personne. — Et vous êtes sûr de ce que vous me dites? — Je vous répète que votre sœur a pensé en mourir d'effroi. — C'est bien, dit Roland. — Quoi, c'est bien? fit sir John. — Oui, raison de plus pour que je voie Edouard. — Qu'avez-vous encore? — Un projet. — Vous m'en ferez part? — Ma foi! non; mes projets à moi ne tournent pas assez bien pour vous. — Cependant vous comprenez, cher Roland, s'il y avait une revanche à prendre? — Eh bien! je la prendrai pour nous deux; vous êtes amoureux, mon cher lord, vivez dans votre amour. — Vous me promettez toujours votre appui? — C'est convenu; j'ai le plus grand désir de vous appeler mon frère. — Etes-vous las de m'appeler votre ami? — Ma foi! oui; c'est trop peu. — Merci.

Et tous deux se serrèrent la main et se séparèrent. Un quart d'heure après, Roland était au Prytanée français, situé où est situé aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand, c'est-à-dire vers le haut de la rue Saint-Jacques, derrière la Sorbonne.

Au premier mot que lui dit le directeur de l'établissement, Roland vit que son jeune frère avait été recommandé tout particulièrement. On fit venir l'enfant. Edouard se jeta dans les bras de son grand frère avec cet élan d'adoration qu'il avait pour lui.

Roland, après les premiers embrassements, mit la conversation sur l'arrestation de la diligence.

Si madame de Montrevel n'avait rien dit, si lord Tanlay avait été sobre de détails, il n'en fut point ainsi d'Edouard. Cette arrestation de diligence, c'était son Iliade à lui.

Il raconta la chose à Roland dans ses moindres détails, la connivence de Jérôme avec les bandits, les pistolets chargés, mais à poudre seulement, l'évanouissement de sa mère, les secours prodigués pendant cet évanouissement par ceux-là mêmes qui l'avaient causé, son nom de baptême connu des agresseurs, enfin le masque un instant tombé du visage de celui qui portait secours à madame de Montrevel, ce qui faisait que madame de Montrevel avait dû voir le visage de celui qui la secourait.

Roland s'arrêta surtout à ce dernier détail. Puis vint, racontée par l'enfant, la relation de l'audience du premier consul, comment celui-ci l'avait embrassé, caressé, choyé, et enfin recommandé au directeur du Prytanée français.

Roland apprit de l'enfant tout ce qu'il voulait savoir, et comme il n'y avait que cinq minutes de chemin de la rue Saint-Jacques au Luxembourg, il était au Luxembourg cinq minutes après.

X

L'AMBASSADEUR.

Nous avons vu qu'en rentrant Roland avait demandé le premier consul, et qu'on lui avait répondu que le premier consul travaillait avec le ministre de la police.

Roland était le familier de la maison; quel que fût le fonctionnaire avec lequel travaillât Bonaparte, à son retour d'un voyage ou même d'une simple course, il avait l'habitude d'entr'ouvrir la porte du cabinet et de passer la tête. Souvent le premier consul était si occupé qu'il ne faisait pas attention à cette tête qui passait. Alors Roland prononçait ce seul mot :

— Général!

Ce qui voulait dire, dans cette langue intime que les deux condisciples avaient continué de parler :

— Général, je suis là; avez-vous besoin de moi? j'attends vos ordres.

Si le premier consul n'avait pas besoin de Roland, il répondait :

— C'est bien.

Si au contraire il en avait besoin, il disait ce seul mot :

— Entre.

Roland entrait alors, et attendait dans l'embrasure d'une fenêtre que son général lui dît pour quel motif il l'avait fait entrer. Comme d'habitude, Roland passa la tête en disant :

— Général! — Entre, répondit le premier consul avec une satisfaction visible; entre, entre.

Roland entra. Comme on le lui avait dit, Bonaparte travaillait avec le ministre de la police. L'affaire dont s'occupait le premier consul, et qui paraissait si fort le préoccuper, avait aussi pour Roland son côté

d'intérêt. Il s'agissait de nouvelles arrestations de diligences opérées par les compagnons de Jehu.

Sur la table étaient trois procès-verbaux constatant l'arrestation d'une diligence et de deux malles postes. Dans une de ces malles-postes se trouvait le caissier de l'armée d'Italie, Triber. Les arrestations avaient eu lieu, la première sur la grande route de Meximieux à Montluel, dans la partie du chemin qui traverse le territoire de la commune de Beligneux; la seconde, à l'extrémité du lac de Silans, du côté de Nantua; la troisième, sur la grande route de Saint-Etienne à Bourg, à l'endroit appelé les Carronnières.

Un fait se rattachait à l'une de ces arrestations. Une somme de quatre mille francs et une caisse de bijouterie avaient, par mégarde, été confondues avec les groupes d'argent appartenant au gouvernement, et enlevées aux voyageurs.

Les voyageurs les croyaient perdues, lorsque le juge de paix de Nantua reçut une lettre sans signature qui lui indiquait l'endroit où ces objets avaient été enterrés, avec prière de les remettre à leurs propriétaires, les compagnons de Jehu faisant la guerre au gouvernement, mais non aux particuliers.

D'un autre côté, dans l'affaire des Carronnières, où les voleurs, pour arrêter la malle-poste qui, malgré leur ordre de faire halte, redoublait de vitesse, avaient été forcés de faire feu sur un cheval, les compagnons de Jehu avaient cru devoir un dédommagement au maître de poste, et celui-ci avait reçu cinq cents francs en payement de son cheval tué. C'était juste ce que le cheval avait coûté huit jours auparavant, et cette estimation prouvait que l'on avait affaire à des gens qui se connaissaient en chevaux.

Ces procès-verbaux étaient accompagnés des déclarations des voyageurs.

Bonaparte chantonnait cet air inconnu dont nous avons parlé, ce qui prouvait qu'il était furieux. Aussi, comme de nouveaux renseignements devaient lui arriver avec Roland, avait-il répété trois fois à Roland d'entrer.

— Eh bien, lui dit-il, décidément ton département est en révolte contre moi; tiens, regarde.

Roland jeta un coup-d'œil sur les papiers, et comprit.

— Justement, dit-il, je revenais pour vous parler de cela, mon général. — Alors, parlons-en; mais, d'abord, demande à Bourrienne mon atlas départemental.

Roland demanda l'atlas, et devinant ce que désirait Bonaparte, l'ouvrit au département de l'Ain.

— C'est cela, dit Bonaparte, montre-moi où les choses se sont passées.

Roland posa son doigt sur l'extrémité de la carte, du côté de Lyon.

— Tenez, mon général, dit-il, voilà l'endroit précis de la première attaque, ici, en face du village de Beligneux. — Et la seconde? — A eu lieu ici, dit Roland reportant son doigt de l'autre côté du département, vers Genève; voici le lac de Nantua, et voici celui de Silans. — Maintenant, la troisième?

Roland ramena son doigt vers le centre.

— Général, voici la place précise; les Carronnières ne sont point marquées sur la carte à cause de leur peu d'importance. — Qu'est-ce que des carronnières? demanda le premier consul. — Général, on appelle carronnières, chez nous, des fabriques de tuiles; elles appartiennent au citoyen Terrier; voici la place qu'elles devraient occuper sur la carte.

Et Roland indiqua, du bout d'un crayon, qui laissa sa trace sur le papier, l'endroit précis où devait avoir eu lieu l'arrestation.

— Comment, dit Bonaparte, la chose s'est passée à une demi-lieue à peine du Bourg? — A peine, oui, général; cela explique comment le cheval blessé a été ramené à Bourg, et n'est mort que dans les écuries de la Belle-Alliance. — Vous entendez tous ces détails, monsieur, dit Bonaparte en s'adressant au préfet de police. — Oui, citoyen premier consul, répondit celui-ci. — Vous savez que je veux que ces brigandages cessent? — J'y ferai tous mes efforts. — Il ne s'agit pas d'y faire tous vos efforts, il s'agit de réussir.

Le préfet s'inclina.

— Ce n'est qu'à cette condition, continua Bonaparte, que je reconnaîtrai que vous êtes véritablement l'homme habile que vous prétendez être. — Je vous y aiderai, citoyen, dit Roland. — Je n'osais vous demander votre concours, dit le préfet. — Oui, mais moi je vous l'offre; ne faites rien que nous ne nous soyons concertés ensemble.

Le préfet regarda Bonaparte.

— C'est bien, dit Bonaparte, allez. Roland passera à la Préfecture.

Le préfet salua et sortit.

— En effet, continua le premier consul, il y va de ton honneur d'exterminer ces bandits, Roland; d'abord, la chose se passe dans ton département, puis ils paraissent en vouloir tout particulièrement à toi et à ta famille. — Au contraire, dit Roland, et voilà ce dont j'enrage, c'est qu'ils épargnent moi et ma famille. — Revenons là-dessus, Roland, chaque détail a son importance; c'est la guerre des Bédouins que nous recommençons. — Remarquez ceci, général; je vais passer une nuit à la Chartreuse de Seillon, attendu, m'assure-t-on, qu'il y revient des fantômes. En effet, un fantôme m'apparaît, mais parfaitement inoffensif: je tire sur lui deux coups de pistolet, il ne se retourne même pas. Ma mère se trouve dans une diligence arrêtée, elle s'évanouit: un des voleurs a pour elle les soins les plus délicats, lui frotte les tempes avec du vinaigre et lui fait respirer des sels. Mon frère Édouard se défend autant qu'il est en lui: on le prend, on l'embrasse, on lui fait toutes sortes de compliments sur son courage; peu s'en faut qu'on ne lui donne des bonbons en récompense de sa belle conduite. Tout au contraire, mon ami sir John m'imite, va où j'ai été, on le traite d'espion et on le poignarde. — Mais il n'en est pas mort? — Non, tout au contraire; il se porte si bien qu'il veut épouser ma sœur. — Ah! ah! Il a fait la demande? — Officielle. — Et tu as répondu?... — J'ai répondu que ma sœur dependait de deux personnes. — Ta mère et toi, c'est trop juste. — Non pas; elle et vous. — Elle, je comprends, mais moi? — N'avez-vous pas dit, général, que vous vouliez la marier?

Bonaparte se promena un instant les bras croisés et réfléchissant, puis tout à coup s'arrêtant devant Roland:

— Qu'est-ce que ton Anglais? — Vous l'avez vu, général. — Je ne parle pas physiquement, tous les Anglais se ressemblent; des yeux bleus, les cheveux roux, le teint blanc et la mâchoire allongée. — C'est le *the*, dit gravement Roland. — Comment, le thé? — Oui; vous avez appris l'anglais, général? — C'est-à-dire que j'ai essayé de l'apprendre. — Votre professeur a dû vous dire alors que le *the* se prononçait en appuyant la langue contre les dents; eh bien! à force de prononcer le *the*, et, par conséquent, de repousser leurs dents avec leur langue, les Anglais finissent par avoir cette mâchoire allongée qui, comme vous le disiez tout à l'heure, est un des caractères distinctifs de leur physionomie.

Bonaparte regarda Roland pour savoir si l'éternel railleur riait ou parlait sérieusement. Roland demeura impassible.

— C'est ton opinion? dit Bonaparte. — Oui, général, et je crois que, physiologiquement, elle en vaut bien une autre; j'ai une foule d'opinions comme celle-là que je mets au jour au fur et à mesure que l'occasion s'en présente. — Revenons à ton Anglais. — Je ne demande pas mieux, général. — Je te demandais ce qu'il était. — Mais, général, c'est un excellent gentleman: très-brave, très-calme, très-noble, très-riche, et, de plus, ce qui n'est probablement pas une recommandation pour vous, neveu de lord Greenville, premier ministre de Sa Majesté britannique. — Tu dis?... — Je dis premier ministre de Sa Majesté britannique.

Bonaparte reprit sa promenade, et revenant à Roland:

— Puis-je le voir, ton Anglais? — Vous savez bien, mon général, que vous pouvez tout. — Où est-il? — A Paris. — Va le chercher et ramène-le-moi.

Roland avait l'habitude d'obéir sans répliquer; il prit son chapeau et s'avança vers la porte.

— Envoie-moi Bourrienne, dit le premier consul au moment où Roland passait dans le cabinet de son secrétaire.

Cinq secondes après que Roland avait disparu, Bourrienne paraissait.

— Asseyez-vous là, Bourrienne, dit le premier consul, et écrivez.

Bourrienne s'assit, prépara son papier, trempa sa plume dans l'encre et attendit.

— Y êtes-vous? demanda Bonaparte en s'asseyant sur le bureau même où écrivait Bourrienne, ce qui était encore une de ses habitudes, habitude qui désespérait le secrétaire, Bonaparte ne cessant point de se balancer pendant tout le temps qu'il dictait, et par ce balancement agitant le bureau de la même façon à peu près que s'il eût été au beau milieu de l'Océan sur une mer houleuse. — J'y suis, répondit Bourrienne qui avait fini par se faire, tant bien que mal, à toutes les excentricités du premier consul. — Alors, écrivez.

Et il dicta:

« Bonaparte, premier consul de la république, à Sa Majesté le roi de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

« Appelé par le vœu de la nation française à occuper la première magistrature de la république, je crois convenable d'en faire directement part à Votre Majesté.

« La guerre qui, depuis huit ans, ravage les quatre parties du monde, doit-elle être éternelle? n'est-il donc aucun moyen de s'entendre?

« Comment les deux nations les plus éclairées de l'Europe, puissantes et fortes toutes deux plus que ne l'exigent leur sûreté et leur indépendance, peuvent-elles sacrifier à des idées de vaine grandeur ou à des antipathies mal raisonnées le bien du commerce, la prospérité intérieure, le bonheur des familles? Comment ne sentent elles pas que la paix est le premier des besoins comme la première des gloires?

« Ces sentiments ne sauraient être étrangers au cœur de Votre Majesté, qui gouverne une nation libre dans le seul but de la rendre heureuse.

« Votre Majesté ne verra dans cette ouverture que mon désir sincère de contribuer efficacement, pour la seconde fois, à la pacification générale par une démarche prompte, toute de confiance et dégagée de ces formes qui, nécessaires peut-être pour l'indépendance des

États faibles, ne décèlent dans les États forts que le désir mutuel de se tromper.

« La France et l'Angleterre, par l'abus de leur force, peuvent longtemps encore, pour le malheur de tous les peuples, en retarder l'épuisement; mais, j'ose le dire, le sort de toutes les nations civilisées est attaché à la fin d'une guerre qui embrase le monde entier. »

Bonaparte s'arrêta.

—Je crois que c'est bien ainsi, dit-il; relisez-moi cela, Bourrienne.

Bourrienne lut la lettre qu'il venait d'écrire. Après chaque paragraphe le premier consul approuvait de la tête, en disant :

— Allez.

Avant même les derniers mots, il prit la lettre des mains de Bourrienne, et signa avec une plume neuve. C'était son habitude de ne se servir qu'une fois de la même plume ; rien ne lui était plus désagréable qu'une tache d'encre aux doigts.

— C'est bien, dit-il; cachetez et mettez l'adresse : *A lord Greenville.*

Bourrienne fit ce qui lui était recommandé. En ce moment, on entendit le bruit d'une voiture qui s'arrêtait dans la cour du Luxembourg. Puis, un instant après, la porte s'ouvrit et Roland parut.

— Eh bien? demanda Bonaparte. —Quand je vous disais que vous pouviez tout ce que vous vouliez, général. — Tu as ton Anglais? — Je l'ai rencontré au carrefour Bussy, et, sachant que vous n'aimez pas attendre, je l'ai pris tel qu'il était et l'ai forcé de monter en voiture; par ma foi, un instant j'ai cru que je serais obligé de le faire conduire ici par le poste de la rue Mazarine; il est en botte et en redingote. — Qu'il entre, dit Bonaparte. — Entrez, milord, fit Roland en se retournant.

Lord Tanlay parut sur le seuil de la porte. Bonaparte n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur lui pour reconnaître le parfait gentleman. Un peu d'amaigrissement, un reste de pâleur, donnaient à sir John tous les caractères d'une haute distinction. Il s'inclina et attendit la présentation en véritable Anglais qu'il était.

— Général, dit Roland, j'ai l'honneur de vous présenter sir John Tanlay, qui voulait, pour avoir l'honneur de vous voir, aller jusqu'à la troisième cataracte, et qui aujourd'hui se fait tirer l'oreille pour venir jusqu'au Luxembourg. — Venez, milord, venez, dit Bonaparte, ce n'est ni la première fois que nous nous voyons, ni la première fois que j'exprime le désir de vous connaître ; il y avait donc presque de l'ingratitude, à vous, de vous refuser à mon désir. — Si j'ai hésité, général, répondit sir John en excellent français, selon son habitude, c'est que je ne pouvais croire à l'honneur que vous me faites.—Et puis, tout naturellement et par sentiment national, vous me détestez, n'est-ce pas, comme tous vos compatriotes? — Je dois avouer, général, répondit sir John en souriant, qu'ils n'en sont encore qu'à l'admiration. — Et partagez-vous cet absurde préjugé de croire que l'honneur national veut que l'on haïsse aujourd'hui l'ennemi qui peut être notre ami demain? — La France a presque été pour moi une seconde patrie, général, et mon ami Roland vous dira que j'aspire au moment où, de mes deux patries, celle à qui je devrai le plus sera la France. — Ainsi, vous verriez sans répugnance la France et l'Angleterre se donner la main pour le bonheur du monde? — Le jour où je verrais cela serait pour moi un jour heureux. —Et si vous pouviez contribuer à amener ce résultat, vous y prêteriez-vous?—J'y exposerais ma vie. — Roland m'a dit que vous étiez parent de lord Greenville. — Je suis son neveu. — Etes-vous en bons termes avec lui? — Il aimait fort ma mère, qui était sa sœur aînée. — Avez-vous hérité de la tendresse qu'il portait à votre mère? — Oui ; seulement je crois qu'il la tient en réserve pour le jour où je rentrerai en Angleterre. —Vous chargeriez-vous de lui porter une lettre de moi? — Adressée à qui? — Au roi Georges III. — Ce serait un grand honneur pour moi. — Vous chargeriez-vous de dire de vive voix à votre oncle ce que l'on ne peut écrire dans une lettre? — Sans y changer un mot: les paroles du général Bonaparte sont de l'histoire. — Eh bien, dites-lui...

Mais s'interrompant et se retournant vers Bourrienne :

—Bourrienne, dit-il, cherchez-moi la dernière lettre de l'empereur de Russie.

Bourrienne ouvrit un carton, et, sans chercher, mit la main sur une lettre qu'il donna à Bonaparte. Bonaparte jeta un coup-d'œil sur la lettre et la présentant à lord Tanlay :

— Dites-lui, reprit-il, d'abord et avant toute chose, que vous avez lu cette lettre.

Sir John s'inclina et lut :

Citoyen premier consul,

« J'ai reçu armés et habillés à neuf, chacun avec l'uniforme de son corps, les neuf mille Russes faits prisonniers en Hollande, et que vous m'avez envoyés sans rançon, sans échange, sans condition aucune.

« C'est de la pure chevalerie, et j'ai la prétention d'être un chevalier.

« Je crois que ce que je puis vous offrir de mieux, citoyen premier consul, en échange de ce magnifique cadeau, c'est mon amitié.

« La voulez-vous?

« Comme arrhes de cette amitié, j'envoie ses passe-ports à lord Whitworth, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg.

« En outre, si vous voulez être, je ne dirai pas même mon second, mais mon témoin, je provoque en duel personnel et particulier tous les rois qui ne prendront point parti contre l'Angleterre et qui ne lui fermeront pas leurs ports.

« Je commence par mon voisin, le roi de Danemark, et vous pouvez lire, dans la *Gazette de la Cour*, le cartel que je lui envoie.

« Ai-je encore autre chose à vous dire?

« Non.

« Si ce n'est qu'à nous deux nous pouvons faire la loi au monde.

« Et puis encore que je suis votre admirateur et sincère ami.

« PAUL. »

Lord Tanlay se retourna vers le premier consul. Son visage disait clairement que, malgré l'alliance de la Russie, son orgueil national se rassurait sur l'issue d'une lutte entre la France et l'Angleterre.

— Mais, reprit Bonaparte, il n'est point question de cela aujourd'hui, et chaque chose viendra en son temps. — Oui, murmura sir John, nous sommes encore trop près d'Aboukir. — Oh! ce n'est pas sur la mer que je vous battrai, dit Bonaparte, il me faudrait cinquante ans pour faire de la France une nation maritime; c'est là-bas! et, de la main, il montra l'Orient. Mais, pour le moment, je vous le répète, il ne s'agit pas de guerre, mais de paix : j'ai besoin de la paix pour accomplir le rêve que je fais, et surtout de la paix avec l'Angleterre; vous voyez que je joue cartes sur table, je suis assez fort pour être franc : le jour où un diplomate dira la vérité, ce sera le premier diplomate du monde, attendu que personne ne le croira et que dès lors il arrivera sans obstacle à son but. — J'aurai donc à dire à mon oncle que vous voulez la paix? — Voici la lettre par laquelle je la demande à votre roi, milord; elle est tout entière dictée dans ce but, et c'est pour être sûr qu'elle sera remise à Sa Majesté, que je prie le neveu de milord Greenville d'être mon messager. — Il sera fait selon votre désir, citoyen, et si j'étais l'oncle au lieu d'être le neveu, je promettrais davantage. — Quand pouvez-vous partir? — Dans une heure je serai parti. — Vous n'avez aucun désir à m'exprimer avant votre départ? — Aucun. En tout cas, si j'en avais, je laisse mes pleins pouvoir à mon ami Roland. — Donnez-moi la main, milord; ce sera de bon augure, puisque vous représentez l'Angleterre et moi la France.

Sir John accepta l'honneur que lui faisait le premier consul, avec cette exacte mesure qui indiquait à la fois sa sympathie pour la France et ses réserves pour l'honneur national. Puis, ayant serré celle de Roland avec une effusion toute fraternelle, il salua une dernière fois le premier consul et sortit. Bonaparte le suivit des yeux, parut réfléchir un instant, puis tout à coup :

— Roland, dit-il, non-seulement je consens au mariage de ta sœur avec lord Tanlay, mais encore je le désire : tu entends? je le désire.

Et il pesa tellement sur chacun de ces trois mots, qu'ils signifièrent clairement, pour quiconque connaissait le premier consul, non plus *je le désire*, mais *je le veux*.

La tyrannie était douce pour Roland, aussi l'accepta-t-il avec un remerciement plein de reconnaissance.

XI

LES DEUX SIGNAUX.

Disons ce qui se passait au château des Noires-Fontaines, trois jours après que les événements que nous venons de raconter se passaient à Paris.

Depuis que successivement, Roland d'abord, puis madame de Montrevel et son fils, et enfin sir John, étaient partis pour Paris, Roland pour rejoindre son général, madame de Montrevel pour conduire Edouard au collége, et sir John pour faire à Roland ses ouvertures matrimoniales, Amélie était restée seule avec Charlotte au château des Noires-Fontaines. Nous disons seules, parce que Michel et son fils Jacques n'habitaient pas précisément le château, mais un petit pavillon attenant à la grille, ce qui adjoignait pour Michel les fonctions de concierge à celles de jardinier.

Il en résultait que le soir, à part la chambre d'Amélie, située, comme nous l'avons dit, au premier étage sur le jardin, et celle de Charlotte, située dans les mansardes au troisième, les trois rangs de fenêtres dans lesquels nous avons compté douze ouvertures restaient dans l'obscurité.

Madame de Montrevel avait emmené avec elle la seconde femme de chambre. Les deux jeunes filles étaient peut-être bien isolées dans ce corps de bâtiment se composant d'une douzaine de chambres et de trois étages, surtout au moment où la rumeur publique signalait tant d'arrestations sur les grandes routes; aussi Michel avait-il offert à sa jeune maîtresse de coucher dans le corps de logis principal,

afin d'être à même de lui porter secours en cas de besoin; mais celle-ci avait d'une voix ferme déclaré qu'elle n'avait pas peur, et qu'elle désirait que rien ne fût changé aux dispositions habituelles du château.

Ces rondes de Michel avaient paru un instant inquiéter Amélie, mais elle avait bientôt reconnu que ces rondes présumées de Michel se bornaient à aller avec Jacques se mettre à l'affût sur la lisière de la forêt de Seillon, et la fréquente apparition sur la table, ou d'un râble de lièvre ou d'un cuissot de chevreuil, prouvait que Michel tenait sa parole à l'endroit des rondes promises.

Amélie avait donc cessé de s'inquiéter des rondes de Michel, qui avaient lieu justement du côté opposé à celui où elle avait craint d'abord qu'il ne les fît.

Trois jours après les événements que nous venons de raconter, ou, pour parler plus correctement, pendant la nuit qui suivit ce troisième jour, ceux qui étaient habitués à ne voir que deux fenêtres éclairées au château des Noires-Fontaines, c'est-à-dire la fenêtre d'Amélie au premier, et la fenêtre de Charlotte au troisième, eussent pu remarquer avec étonnement que, de onze heures du soir à minuit, les quatre fenêtres du premier étaient éclairées.

Il est vrai que chacune d'elles n'était éclairée que par une seule bougie. Ils eussent pu voir encore la forme d'une jeune fille qui, à travers son rideau, fixait ses yeux dans la direction du village de Ceyzériat. Cette jeune fille, c'était Amélie, Amélie pâle, la poitrine oppressée, et paraissant attendre anxieusement un signal.

Au bout de quelques minutes, elle s'essuya le front et respira presque joyeusement. Un feu venait de s'allumer dans la direction où se perdait son regard. Aussitôt elle passa de chambre en chambre, et éteignit les unes après les autres les trois bougies, ne laissant vivre et brûler que celle qui se trouvait dans sa chambre. Comme si le feu n'eût attendu que cette obscurité, il s'éteignit à son tour.

Amélie s'assit près de la fenêtre et demeura immobile, les yeux fixés sur le jardin. Il faisait une nuit sombre, sans étoiles, sans lune, et cependant, au bout d'un quart d'heure, elle vit, ou plutôt elle devina une ombre qui traversait la pelouse et s'approchait du château.

Elle plaça son unique bougie dans l'angle le plus reculé de la chambre et revint ouvrir sa fenêtre. Celui qu'elle attendait était déjà sur le balcon.

Comme la première nuit où nous le vîmes faire cette escalade, il enveloppa de son bras la taille de la jeune fille et l'entraîna dans la chambre. Mais celle-ci opposa une légère résistance; elle cherchait de la main la cordelette de la jalousie : elle la détacha du clou qui la retenait, et la jalousie retomba avec plus de bruit que la prudence ne l'eût peut-être voulu. Derrière la jalousie elle ferma la fenêtre. Puis elle alla chercher la bougie dans l'angle où elle l'avait cachée. En la rapportant, la bougie éclaira son visage. Le jeune homme jeta un cri de terreur. Le visage d'Amélie était couvert de larmes.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il. — Un grand malheur, dit celle-ci.

— Oh! je m'en suis douté, en voyant le signal par lequel tu me rappelais, m'ayant reçu la nuit dernière; mais, dis, ce malheur est-il irréparable? — A peu près, répliqua Amélie. — Au moins, je l'espère, ne menace-t-il que moi? — Il nous menace tous deux.

Le jeune homme passa sa main sur son front pour en essuyer la sueur.

— Allons, fit-il, j'ai de la force. — Si tu as la force d'écouter tout, je n'ai point celle de tout dire.

Alors, prenant une lettre sur la cheminée :

— Lis, dit-elle, voilà ce que j'ai reçu par le courrier du soir.

Le jeune homme prit la lettre, et l'ouvrant courut à la signature.

— Elle est de madame de Montrevel? dit-il. — Oui, avec un post-scriptum de Roland.

Le jeune homme lut :

« Ma fille bien-aimée,

« Je désire que la nouvelle que je t'annonce te cause une joie égale à celle qu'elle m'a faite et qu'elle a fait à notre cher Roland. Sir John, à qui tu contestais un cœur et que tu prétendais être une mécanique sortie des ateliers de Vaucanson, reconnaît que tu as parfaitement raison jusqu'au jour où il t'a vue; mais depuis ce jour il soutient qu'il a bien véritablement un cœur, et que ce cœur t'adore.

« T'en serais-tu doutée, ma chère Amélie, à ses manières aristocratiquement polies, mais où l'œil même de ta mère n'avait rien reconnu de tendre? Ce matin, en déjeunant avec ton frère, il lui a fait la demande officielle de ta main. Ton frère a accueilli cette ouverture avec joie, mais cependant, au premier abord, n'a rien promis. Le premier consul, avant son départ pour la Vendée, avait déjà parlé de se charger de ton établissement; mais voilà que le premier consul a désiré voir lord Tanlay, qu'il l'a vu, et que lord Tanlay, du premier coup, tout en faisant ses réserves nationales, est entré dans les bonnes grâces du premier consul, au point que celui-ci l'a chargé, séance tenante, d'une mission pour son oncle lord Greenville. Lord Tanlay est parti à l'instant même pour l'Angleterre.

« Je ne sais combien de jours sir John restera absent, mais à coup sûr, à son retour, il demandera la permission de se présenter devant toi comme ton fiancé. Lord Tanlay est jeune encore, d'une figure agréable, immensément riche; il est admirablement apparenté en Angleterre; il est l'ami de Roland. Je ne sais pas d'homme qui ait plus de droits, je ne dirai point à ton amour, ma chère Amélie, mais à ta profonde estime.

« Maintenant tout le reste en deux mots : le premier consul est toujours parfaitement bon pour moi et tes deux frères, et madame Bonaparte m'a fait entendre qu'elle n'attendait que ton mariage pour t'appeler près d'elle.

« Il est question de quitter le Luxembourg et d'aller demeurer aux Tuileries. Comprends-tu toute la portée de ce changement de domicile?

« Ta mère qui t'aime. Clotilde de Montrevel. »

Sans s'arrêter, le jeune homme passa au post-scriptum de Roland. Il était conçu en ces termes :

« Tu as lu, chère petite sœur, ce que t'écrit notre bonne mère. Ce mariage est convenable sous tous les rapports. Il ne s'agit point ici de faire la petite fille; le premier consul *désire* que tu sois lady Tanlay, c'est-à-dire qu'il *le veut*.

« Je quitte Paris pour quelques jours, mais si je ne te vois pas, tu entendras parler de moi. Je t'embrasse.

« Roland. »

— Eh bien! Charles, demanda Amélie lorsque le jeune homme eut fini sa lecture, que dis-tu de cela? — Que c'était une chose à laquelle nous devions nous attendre d'un jour à l'autre, mon pauvre ange, mais qui n'en est pas moins terrible. — Que faire? — Il y a trois choses à faire. — Dis. — Avant tout, résiste, si tu en as la force; c'est le plus court et le plus sûr.

Amélie baissa la tête.

— Tu n'oseras jamais, n'est-ce pas? — Jamais. — Cependant tu es ma femme, Amélie. Un prêtre a béni notre union. — Mais ils disent que ce mariage est nul devant la loi, parce qu'il n'a été que béni par un prêtre. — Et toi, dit Montrevel, toi, l'épouse d'un proscrit, cela ne te suffit pas?

En parlant ainsi, sa voix tremblait. Amélie eut un élan pour se jeter dans ses bras.

— Mais ma mère! dit-elle. Nous n'avions pas la présence et la bénédiction de ma mère. — Parce qu'il y avait des risques à courir et que nous avons voulu les courir seuls. — Et cet homme, surtout. N'as-tu pas entendu que mon frère dit *qu'il veut?* — Oh! si tu m'aimais, Amélie, cet homme verrait bien qu'il peut changer la face d'un État, porter la guerre d'un bout du monde à l'autre, fonder une législation, bâtir un trône, mais qu'il ne peut forcer une bouche à dire oui lorsque le cœur dit non. — Si je t'aimais! dit Amélie du ton d'un doux reproche. Il est minuit, tu es dans ma chambre, je pleure dans tes bras, je suis la fille du général de Montrevel, la sœur de Roland, et tu dis : « Si tu m'aimais! » — J'ai tort, j'ai tort, mon adorée Amélie : oui, je sais que tu es élevée dans l'adoration de cet homme; tu ne comprends pas que l'on puisse lui résister, et quiconque lui résiste est à tes yeux un rebelle. -- Charles, tu as dit que nous avions trois choses à faire; quelle est la seconde? — D'accepter en apparence l'union qu'on te propose, mais gagner du temps en la retardant sous toutes sortes de prétextes. L'homme n'est pas immortel! — Non, mais il est bien jeune pour que nous comptions sur sa mort. La troisième chose, mon ami? — Fuir; mais à cette ressource extrême, Amélie, il y a deux obstacles : tes répugnances d'abord. — Je suis à toi, Charles; ces répugnances je les surmonterai. — Puis, ajouta le jeune homme, mes engagements. — Tes engagements? — Mes compagnons sont liés à moi, Amélie; mais je suis lié à eux. Nous aussi nous avons un homme dont nous relevons, un homme à qui nous avons juré obéissance. Cet homme, c'est le futur roi de France. Si tu admets le dévouement de ton frère à Bonaparte, admets le nôtre à Louis XVIII.

Amélie laissa tomber sa tête dans ses deux mains en poussant un soupir.

— Alors, dit-elle, nous sommes perdus. — Pouquoi cela? Sous différents prétextes, sous celui de la santé surtout, tu peux gagner un an; avant un an il sera obligé de recommencer une guerre en Italie probablement; une seule défaite lui ôte tout son prestige; enfin en un an il se passe bien des choses. — Tu n'as donc pas lu le post-scriptum de Roland, Charles? — Si fait, mais je n'y vois rien de plus que dans la lettre de ta mère. — Relis la dernière phrase.

Et Amélie remit la lettre sous les yeux du jeune homme. Il lut :

« Je quitte Paris pour quelques jours; mais si tu ne me vois pas, tu entendras parler de moi. »

— Eh bien? — Sais-tu ce que cela veut dire? — Non. — Cela veut dire que Roland est à ta poursuite. — Qu'importe, puisqu'il ne peut mourir de la main d'aucun de nous? — Mais toi, malheureux, tu peux mourir de la sienne! — Crois-tu que je dusse lui en vouloir beaucoup s'il me tuait, Amélie? — Oh! ceci ne s'était point encore présenté à mon esprit, dans mes craintes les plus sombres. — Ainsi, tu crois ton frère en chasse de nous? — J'en suis sûre. — D'où te vient cette

certitude? — Sur sir John mourant et qu'il croyait mort, il a juré de le venger. — S'il eût été mort au lieu d'être mourant, fit le jeune homme avec amertume, nous ne serions pas où nous en sommes, Amélie. — Dieu l'a sauvé, Charles; il était donc bon qu'il ne mourût pas. — Pour nous?..... — Je ne sonde pas les desseins du Seigneur. Je te dis, mon Charles bien-aimé, garde-toi de Roland; Roland est près d'ici.

Charles sourit d'un air de doute.

— Je te dis qu'il est non-seulement près d'ici, mais ici; on l'a vu. — On l'a vu? où? qui? — Qui l'a vu? — Oui? — Charlotte, la femme de chambre, la fille du concierge de la prison; elle m'avait demandé la permission d'aller visiter ses parents hier dimanche; je devais te voir, je lui ai donné congé jusqu'à ce matin. — Eh bien? — Elle a donc passé la nuit chez ses parents. A onze heures, le capitaine de gendarmerie est venu amener des prisonniers. Tandis qu'on les écrouait, un homme est arrivé enveloppé d'un manteau, et a demandé le capitaine. Charlotte a cru reconnaître la voix du nouvel arrivant; elle a regardé avec attention, et dans un moment où le manteau s'est écarté du visage elle a reconnu mon frère.

Le jeune homme fit un mouvement.

— Comprends-tu, Charles, mon frère qui vient ici à Bourg, qui y vient enveloppé dans un manteau, sans me prévenir de sa présence; mon frère qui demande le capitaine de gendarmerie, qui le suit jusque dans la prison, qui ne parle qu'à lui et qui disparaît? N'est-ce point une menace terrible pour mon amour, dis?

Et, en effet, au fur et à mesure qu'Amélie parlait, le front de son amant se couvrait d'un nuage sombre.

—Amélie, dit-il, quand nous nous sommes faits ce que nous sommes, nul de nous ne s'est dissimulé les périls qu'il courait. — Mais au moins, demanda Amélie, vous avez changé d'asile, vous avez abandonné la Chartreuse de Seillon? — Nos morts seuls y sont restés et l'habitent à cette heure. — Est-ce un asile bien sûr que la grotte de Ceyzériat? — Aussi sûr que peut l'être tout asile ayant deux issues. — La Chartreuse de Seillon aussi avait deux issues, et cependant, tu le dis, vous y avez laissé vos morts. — Les morts sont plus en sûreté que les vivants; ils sont certains de ne pas mourir sur l'échafaud.

Amélie sentit un frisson lui passer par tout le corps.

— Charles! murmura-t-elle. — Ecoute, dit le jeune homme, Dieu m'est témoin et toi aussi, que j'ai toujours, dans nos entrevues, mis mon sourire et ma gaîté entre tes pressentiments et mes craintes; mais aujourd'hui, Amélie, l'aspect des choses a changé; nous arrivons en face de la lutte. Quel qu'il soit, nous approchons du dénoûment; je ne te demande point, mon Amélie, ces choses folles et égoïstes que les amants menacés d'un grand danger exigent de leurs maîtresses, je ne te demande pas de garder ton cœur au mort, ton amour au cadavre. — Ami, fit la jeune fille en lui posant la main sur le bras, prends garde, tu vas douter de moi. — Non, je te fais le mérite plus grand en te laissant libre d'accomplir le sacrifice dans toute son étendue; je ne veux qu'aucun serment te lie, qu'aucun lien t'étreigne. — C'est bien, fit Amélie. — Mais ce que je te demande, continua le jeune homme, ce que tu vas me jurer sur notre amour, hélas! si funeste pour toi, c'est que si je suis arrêté... j'espère qu'on ne me prendra point vivant; mais qui sait? je puis tomber dans un piége... c'est que, si je suis arrêté, si je suis désarmé, si je suis emprisonné, condamné à mort, ce que je te demande, ce que j'exige de toi, Amélie, c'est que par tous les moyens possibles tu me fasses passer des armes, non-seulement pour moi, mais encore pour mes compagnons, afin que nous soyons toujours maîtres de notre vie. — Mais alors, Charles, ne me permettrais-tu donc pas de tout dire, d'en appeler à la tendresse de mon frère, à la générosité du premier consul?

La jeune fille n'acheva point, son amant lui saisissait violemment le poignet :

— Amélie, lui dit-il, ce n'est plus un serment, ce sont deux serments que je te demande. Tu vas me jurer d'abord, et avant tout, que tu ne demanderas point ma grâce. Jure, Amélie, jure. — Ai-je besoin de jurer, ami? dit la jeune fille en éclatant en sanglots; je te le promets. — Sur le moment où je t'ai dit que je t'aimais, sur celui où tu m'as répondu que j'étais aimé. — Sur ta vie, sur la mienne, sur le passé, sur l'avenir, sur nos sourires, sur nos larmes! — C'est que je mourrais de même, vois-tu, Amélie, dussé-je me briser la tête contre la muraille; seulement je mourrais déshonoré. — Je te le promets, Charles. — Reste ma seconde prière, Amélie; si nous sommes pris et condamnés, des armes ou du poison, enfin un moyen de mourir quelconque me venant de toi, la mort me sera encore un bonheur. — De près ou de loin, libre ou prisonnier, vivant ou mort, je suis ton esclave; ordonne et je t'obéirai. — Voilà tout, Amélie; tu le vois, c'est simple et clair : point de grâce, et des armes. — Simple et clair, mais terrible. — Et cela sera ainsi, n'est-ce pas? — Tu le veux? — Je t'en supplie. — Ordre ou prière, mon Charles, ta volonté sera faite.

Le jeune homme soutint de son bras gauche la jeune fille, qui semblait prête à s'évanouir, et rapprocha sa bouche de la sienne. — Mais au moment où leurs lèvres allaient se toucher, le cri de la chouette se fit entendre si près de la fenêtre qu'Amélie tressaillit et que Charles releva la tête. Le cri se fit entendre une seconde fois, puis une troisième.

—Ah! murmura Amélie, reconnais-tu le cri de l'oiseau de mauvais augure? nous sommes condamnés, mon ami.

Mais Charles secoua la tête.

— Ce n'est point le cri de la chouette, Amélie, dit-il, c'est l'appel de l'un de mes compagnons; éteins la bougie.

Amélie souffla sur la lumière, tandis que son amant ouvrait la fenêtre.

— Ah! jusqu'ici! murmura-t-elle; on vient te chercher jusqu'ici! — Oh! c'est notre ami, notre confident, le comte de Jahia; nul autre que lui ne sait où j'étais.

Puis, du balcon :

— Est-ce toi, Montbar? demanda-t-il. — Oui; est-ce toi, Morgan? — Oui.

Un homme sortit d'un massif d'arbres.

— Nouvelles de Paris, pas un instant à perdre; il y va de notre vie à tous.

— Tu entends, Amélie?

Et, prenant la jeune fille dans ses bras, il la serra convulsivement contre son cœur.

— Va, dit-elle d'une voix mourante, va; n'as-tu pas entendu qu'il s'agissait de votre vie à tous? — Adieu, mon Amélie bien-aimée, adieu! — Oh! ne dis pas adieu! — Non, non, au revoir. — Morgan! Morgan! dit la voix de celui qui attendait au bas du balcon.

Le jeune homme appuya une dernière fois ses lèvres sur celles d'Amélie, et, s'élançant vers la fenêtre, il enjamba le balcon, et d'un seul bond se trouva près de son ami.

Amélie poussa un cri et s'avança jusqu'à la balustrade; mais elle ne vit plus que deux ombres qui se perdaient dans les ténèbres, rendues plus épaisses par le voisinage des grands arbres qui formaient le parc.

CINQUIÈME PARTIE

I

LA GROTTE DE CEYZÉRIAT.

Les deux jeunes gens s'enfoncèrent sous l'ombre des grands arbres; Morgan guida son compagnon, moins familier que lui avec les détours du parc, et le conduisit droit à l'endroit où il avait l'habitude d'escalader le mur.

Il ne leur fallut qu'une seconde à chacun d'eux pour accomplir cette opération. Un instant après, ils étaient sur les bords de la Reissousse. Un bateau attendait au pied d'un saule. Ils s'y jetèrent tous deux, et en trois coups d'aviron touchèrent l'autre bord. Un sentier côtoyait la berge de la rivière et conduisait à un petit bois qui s'étend de Ceyzériat à Etrez, c'est-à-dire sur une longueur de trois lieues, faisant ainsi de l'autre côté de la Reissousse le pendant de la forêt de Seillon.

Arrivés à la lisière du bois, ils s'arrêtèrent; jusque-là ils avaient marché aussi rapidement qu'il est possible de le faire sans courir, et ni l'un ni l'autre n'avait prononcé une parole. Toute la route parcourue était déserte; il était probable, certain même, qu'on n'avait été vu de personne. On pouvait donc respirer.

— Où sont les compagnons? demanda Morgan. — Dans la grotte, répondit Montbar. — Et pourquoi ne nous y rendons-nous pas à l'instant même? — Parce qu'au pied de ce hêtre nous devrons trouver un des nôtres pour nous dire si nous pouvons aller plus loin sans danger. — Lequel? — D'Assas.

Une ombre apparut derrière l'arbre et se détacha de lui.

— Me voilà, dit l'ombre. — Ah! c'est toi, firent les deux jeunes gens. — Quoi de nouveau? demanda Montbar. — Rien; on vous attend pour prendre une décision. — En ce cas, allons vite.

Les trois jeunes gens reprirent leur course; au bout de trois cents pas, Montbar s'arrêtait de-nouveau.

— Harmand! fit-il à demi voix.

A cet appel, on entendit le froissement des feuilles sèches, et une quatrième ombre sortit d'un massif et s'approcha des trois compagnons.

— Rien de nouveau? demanda Montbar. — Si fait, un envoyé de Cadoudal. — Celui qui est déjà venu? — Oui. — Où est-il? — Avec les frères, dans la grotte. — Allons.

Montbar s'élança le premier; le sentier était devenu si étroit que les quatre jeunes gens ne pouvaient marcher que l'un après l'autre.

Le chemin monta, pendant cinq cents pas à peu près, par une pente assez douce, mais tortueuse. Arrivés à une clairière, Montbar s'arrêta et fit entendre trois fois ce même cri de la chouette qui avait indiqué sa présence à Morgan. Un seul houhoulement de hibou lui répondit. Puis, du milieu des branches d'un chêne touffu, un homme se laissa glisser à terre; c'était la sentinelle qui veillait à l'ouverture de la grotte. Cette ouverture était à dix pas du chêne.

Par la disposition des massifs qui l'entouraient, il fallait être presque sur elle pour l'apercevoir.

La sentinelle échangea quelques mots tout bas avec Montbar, qui semblait, en remplissant les devoirs d'un chef, vouloir laisser Morgan tout entier à ses pensées; puis, comme sa faction sans doute n'était point achevée, le bandit remonta dans les branches du chêne, et, au bout d'un instant, se trouva si bien ne faire qu'un avec le corps de l'arbre, que ceux à la vue desquels il venaient d'échapper le cherchaient vainement dans son bastion aérien.

Le défilé devenait plus étroit au fur et à mesure que l'on approchait de l'entrée de la grotte. Montbar y pénétra le premier, et d'un enfoncement où il savait les trouver, tira un briquet, une pierre à feu, de l'amadou, des allumettes et une torche. L'étincelle jaillit, l'amadou prit feu, l'allumette répandit sa flamme bleuâtre et incertaine, à laquelle succéda la flamme pétillante et résineuse de la torche.

Trois ou quatre chemins se présentaient, Montbar en prit un sans hésiter. Ce chemin tournait sur lui-même en s'enfonçant dans la terre; on eût dit que les jeunes gens reprenaient sous le sol la trace de leurs pas, et suivaient le contre-pied de la route qui les avaient amenés. Il était évident que l'on parcourait les détours d'une ancienne carrière, peut-être celle d'où sortirent, il y a dix-neuf cents ans, les trois villes romaines qui ne sont plus aujourd'hui que des villages, et le camp de César qui les surmonte.

De place en place, le sentier souterrain que l'on suivait était coupé dans toute sa largeur par un large fossé, franchissable seulement à l'aide d'une planche, que l'on pouvait d'un coup de pied faire tomber au fond de la tranchée. De place en place encore on voyait des épaulements derrière lesquels on pouvait se retrancher et faire feu, sans exposer à la vue de l'ennemi aucune partie de son corps.

Enfin, à cinq cents pas de l'entrée à peu près, une barricade à hauteur d'homme offrait un dernier obstacle à ceux qui eussent voulu parvenir jusqu'à une espèce de rotonde où se tenaient couchés ou assis une dizaine d'hommes, occupés les uns à lire, les autres à jouer.

Aucun des lecteurs ni des joueurs ne se dérangea au bruit des pas des arrivants, ou à la vue de la lumière qui se jouait sur les parois de la carrière, tant ils étaient sûrs que des amis seuls pouvaient pénétrer jusqu'à eux, gardés comme ils l'étaient.

Au reste, l'aspect qu'offrait ce campement était des plus pittoresques : les bougies qui brûlaient à profusion, les compagnons de Jehu étaient trop aristocrates pour s'éclairer à une autre lumière qu'à celle de la bougie, se reflétaient sur des trophées d'armes de toute espèce, parmi lesquelles les fusils à deux coups et les pistolets tenaient le premier rang; des fleurets et des masques d'armes étaient pendus dans les intervalles, quelques instruments de musique étaient posés çà et là; enfin une ou deux glaces dans leurs cadres dorés indiquaient que la toilette n'était pas un des passe-temps les moins appréciés des étranges habitants de cette demeure souterraine.

Tous paraissaient aussi tranquilles que si la nouvelle qui avait tiré Morgan des bras d'Amélie était inconnue, ou regardée comme sans importance. Cependant, lorsqu'à l'approche du petit groupe venant du dehors, ces mots : Le capitaine! le capitaine! se furent fait entendre, tous se levèrent, non pas avec la servilité de soldats qui voient venir leur chef, mais avec la déférence affectueuse de gens intelligents et forts pour un plus fort et plus intelligent qu'eux.

Morgan alors secoua la tête, releva le front, et, passant devant Montbar, pénétra au centre du cercle qui s'était formé à sa vue. — Eh bien, amis? demanda-t-il, il paraît qu'il y a des nouvelles? — Oui, capitaine, dit une voix; on assure que la police du premier consul nous fait l'honneur de s'occuper de nous. — Où est le messager? demanda Morgan. — Me voilà, dit un jeune homme vêtu de l'uniforme des courriers du cabinet, et tout couvert encore de poussière et de boue. — Avez-vous des dépêches? — Écrites, non; verbales, oui. — D'où viennent-elles? — Du cabinet particulier du préfet. — Alors on peut y croire? — Je vous en réponds; c'est tout ce qu'il y a de plus officiel. — Il est bon d'avoir des amis partout, fit Montbar en manière de parenthèse. — Et surtout près de M. Fouché, reprit Morgan; voyons les nouvelles. — Dois-je les dire tout haut, ou à vous seul? — Comme je présume qu'elles nous intéressent tous, dites-nous-les tout haut. — Eh bien, le premier consul a fait venir le citoyen Fouché au palais du Luxembourg, et lui a lavé la tête à notre endroit. — Bon! Après? — Le citoyen Fouché a répondu que nous étions des drôles fort adroits, fort difficiles à joindre, plus difficiles encore à prendre quand on nous avait rejoints. Bref, il a fait le plus grand éloge de nous. — C'est bien aimable à lui. Après? — Après, le premier consul a répondu que cela ne le regardait pas, que nous étions des brigands, et que c'était nous qui, avec nos brigandages, soutenions la guerre de la Vendée; que le jour où nous ne ferions plus passer d'argent en Bretagne, il n'y aurait plus de chouannerie. — Cela me paraît admirablement raisonné. — Que c'était dans l'Est et dans le Midi qu'il fallait frapper l'Ouest. — Comme l'Angleterre dans l'Inde. — Qu'en conséquence, il donnait carte blanche au citoyen Fouché, et que, dût-il dépenser un million et faire tuer cinq cents hommes, il lui fallait nos têtes. — Eh bien, mais il sait à qui il en demande, reste à savoir si nous les laisserons prendre. — Alors le citoyen Fouché est rentré furieux, et il a déclaré qu'il fallait qu'avant huit jours il n'existât plus un seul compagnon de Jehu en France. — Le délai est court. — Le même jour, des courriers sont partis pour Lyon, pour Mâcon, pour Lons-le-Saulnier, pour Besançon et pour Genève, avec ordre aux chefs des garnisons de faire personnellement tout ce qu'ils pourraient pour arriver à notre destruction, mais en outre d'obéir à M. Roland de Montrevel, aide de camp du premier consul, sans retard, sans réplique, et de mettre à sa disposition, pour en user comme bon lui semblerait, toutes les troupes dont il pourrait avoir besoin. — Et je puis ajouter ceci, dit Morgan, que M. Roland de Montrevel est déjà en campagne; hier il a eu à la prison de Bourg une conférence avec le capitaine de gendarmerie. — Sait-on dans quel but? demanda une voix. — Pardieu, dit une autre, pour y retenir nos logements. — Maintenant le sauvegarderas-tu toujours? demanda d'Assas. — Plus que jamais. — Ah! c'est trop fort, murmura une voix. — Pourquoi cela? répliqua Morgan d'un ton impérieux; n'est-ce pas mon droit de simple compagnon? — Certainement, dirent deux autres voix. — Eh bien, j'en use, et comme simple compagnon, et comme votre capitaine. — Si cependant, au milieu de la mêlée, une balle s'égare? dit une voix. — Alors ce n'est pas un droit que je réclame, ce n'est pas un ordre que je donne, c'est une prière que je fais; mes amis, permettez-moi sur l'honneur que la vie de Roland de Montrevel vous sera sacrée.

D'une voix unanime, tous ceux qui étaient là répondirent en étendant la main :

— Sur l'honneur, nous le jurons! — Maintenant, reprit Morgan, il s'agit d'envisager notre position sous son véritable point de vue, de ne pas nous faire d'illusions; le jour où une police bien faite se mettra à notre poursuite et nous fera véritablement la guerre, il est impossible que nous résistions : nous ruserons comme le renard, nous nous retournerons comme le sanglier, mais notre résistance sera une affaire de temps, et voilà tout : c'est mon avis du moins.

Morgan interrogea des yeux ses compagnons, et l'adhésion fut unanime : seulement, c'était le sourire sur les lèvres qu'ils reconnaissaient que leur perte était assurée.

Il en était ainsi dans cette étrange époque : on recevait la mort sans crainte, comme on la donnait sans émotion.

— Et maintenant, demanda Montbar, n'as tu rien à ajouter? — Si fait, dit Morgan, j'ai à ajouter que rien n'est plus facile que de nous procurer des chevaux ou même de partir à pied : nous sommes tous chasseurs et plus ou moins montagnards. A cheval, il nous faut six heures pour être hors de France; à pied, il nous en faut douze; une fois en Suisse, nous faisons la nique au citoyen Fouché et à sa police : voilà ce que j'ai à ajouter. — C'est bien amusant de se moquer du citoyen Fouché, dit Adler, mais c'est bien ennuyeux de quitter la France. — Aussi ne mettrai-je ce parti extrême aux voix qu'après que nous aurons entendu le message de Cadoudal. — Ah! c'est vrai, dirent deux ou trois voix; le Breton, où est donc le Breton? — Il dormait quand je suis parti, dit Montbar. — Et il dort encore, dit Adler en désignant du doigt un homme couché sur un lit de paille dans un renfoncement de la grotte.

On réveilla le Breton, qui se dressa sur ses genoux en se frottant les yeux d'une main et en cherchant par habitude sa carabine de l'autre.

— Vous êtes avec des amis, dit une voix, n'ayez donc pas peur. — Peur! dit le Breton; qui donc suppose là-bas que je puis avoir peur? — Quelqu'un qui probablement ne sait pas ce que c'est, mon cher Branche-d'Or, dit Morgan (car il reconnaissait le messager de Cadoudal pour celui qui était déjà venu et qu'on avait reçu dans la Chartreuse pendant la nuit où lui-même était arrivé d'Avignon), et au nom duquel je vous fais des excuses.

Branche d'Or regarda le groupe de jeunes gens devant lequel il se trouvait d'un air qui ne laissait pas de doute sur la répugnance avec laquelle il acceptait un certain genre de plaisanteries; mais, comme ce groupe n'avait rien d'offensif et qu'il était évident que sa gaîté n'était point de la raillerie, il demanda d'un air assez gracieux :

— Lequel de vous tous, messieurs, est le chef? j'ai à lui remettre une lettre de la part de mon général.

Morgan fit un pas en avant.

— C'est moi, dit-il. — Votre nom? — J'en ai deux. — Votre nom de guerre?

— Morgan. — Oui, c'est bien celui-là que le général a dit; d'ailleurs je vous reconnais; c'est vous qui, le soir où j'ai été reçu par des moines, m'avez remis un sac de soixante mille francs : alors j'ai une lettre pour vous. — Donne.

Le paysan prit son chapeau, en arracha la coiffe, et, entre la coiffe et le feutre, prit un morceau de papier qui avait l'air d'une double coiffe et qui semblait blanc au premier abord; puis, avec le salut militaire, il présenta le papier à Morgan.

Celui-ci commença par le tourner et le retourner; puis, voyant que rien n'y était écrit, ostensiblement du moins :

— Une bougie, dit-il.

On approcha une bougie; Morgan exposa le papier à la flamme. Peu à peu le papier se couvrit de caractères, et à la chaleur l'écriture parut.

Cette expérience paraissait familière aux jeunes gens; le Breton seul la regardait avec une certaine surprise.

Pour cet esprit naïf, il pouvait bien y avoir dans cette opération une certaine magie; mais du moment où le diable servait la cause royaliste, il n'était pas loin de pactiser avec le diable.

— Messieurs, dit Morgan, voulez-vous savoir ce que nous dit le maître?

Tous s'inclinèrent écoutant. Le jeune homme lut :

« Mon cher Morgan, si l'on vous disait que j'ai abandonné la cause et traité avec le gouvernement du premier consul en même temps que les chefs vendéens, n'en croyez pas un mot; je suis de la Bretagne bretonnante, et par conséquent entêté comme un vrai Breton. Le premier consul m'a envoyé un de ses aides de camp pour m'offrir amnistie entière pour mes hommes, et pour moi le grade de colonel; je n'ai pas même consulté mes hommes, et j'ai refusé pour eux et pour moi.

« Maintenant tout dépend de vous : comme nous ne recevons des princes ni argent ni encouragement, vous êtes notre seul trésorier; fermez-nous votre caisse, ou plutôt cessez de nous ouvrir celle du gouvernement, et l'opposition royaliste, dont le cœur ne bat plus qu'en Bretagne, se ralentit peu à peu et finit par s'éteindre tout à fait.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que, lorsqu'il se sera éteint, c'est que le mien aura cessé de battre.

« Notre mission est dangereuse; il est probable que nous y laisserons notre tête; mais ne trouvez-vous pas qu'il sera beau pour nous d'entendre dire après nous, si l'on entend encore quelque chose au delà de la tombe : « Tous avaient désespéré, eux ne désespérèrent pas!

« L'un de nous deux survivra à l'autre, mais pour succomber à son tour; que celui-là dise en mourant : *Etiamsi omnes, ego, non.*

« Comptez sur moi comme je compte sur vous.

« GEORGES CADOUDAL.

« *P.-S.* Vous savez que vous pouvez remettre à Branche-d'Or tout ce que vous avez d'argent à la cause; il m'a promis de ne pas se laisser prendre, et je me fie à sa parole. »

Un murmure d'enthousiasme s'éleva parmi les jeunes gens lorsque Morgan eut achevé les derniers mots de cette lecture.

— Vous avez entendu, messieurs? dit-il. — Oui, oui, oui, répétèrent toutes les voix. — D'abord, quelle somme avons-nous à remettre à Branche-d'Or? — Treize mille francs du lac de Silans, vingt-deux mille des Carronnières, quatorze mille de Meximieux; en tout quarante-neuf mille, dit Adler. — Vous entendez, mon cher Branche-d'Or? dit Morgan; ce n'est pas grand'chose, et nous sommes de moitié plus pauvres que la dernière fois; mais vous connaissez le proverbe : la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a. — Le général sait ce que vous risquez pour conquérir cet argent, et il a dit que si peu que vous puissiez lui envoyer, il le recevrait avec reconnaissance. — D'autant plus que le prochain envoi sera meilleur, dit la voix d'un jeune homme qui venait de se mêler au groupe sans être vu, tant l'attention s'était concentrée sur la lettre de Cadoudal et sur celui qui la lisait, surtout si nous voulons dire deux mots à la malle de Chambéry samedi prochain. — Ah! c'est toi, Valensolle? dit Morgan. — Pas de noms propres, s'il te plaît, baron; faisons-nous fusiller, guillotiner, rouer, écarteler, mais sauvons l'honneur de la famille. Je m'appelle Adler et ne réponds pas à d'autre nom. — Pardon, j'ai tort; tu disais donc?... — Que la malle de Paris à Chambéry passerait samedi entre la chapelle de Grinchay et Belleville, emportant cinquante mille francs du gouvernement aux religieux du mont Saint-Bernard, ce à quoi j'ajoutais qu'il y avait entre ces deux localités un endroit nomme la Maison-Blanche, lequel me paraît admirable pour tendre une embuscade. — Qu'en dites-vous, messieurs? demanda Morgan; faisons-nous l'honneur au citoyen Fouché de nous inquiéter de sa police? Partons-nous? Quittons-nous la France, ou bien restons-nous les fidèles compagnons de Jehu?

Il n'y eut qu'un cri.

— Restons! — A la bonne heure! dit Morgan; je vous reconnais là, frères; Cadoudal nous a tracé notre route dans l'admirable lettre que nous venons de recevoir de lui; adoptons donc son héroïque devise : *Etiamsi omnes, ego, non.*

Alors s'adressant au paysan breton.

— Branche-d'Or, lui dit-il, les quarante-neuf mille francs sont à ta disposition, pars quand tu voudras; promets en notre nom quelque chose de mieux pour la prochaine fois, et dis au général, de ma part, que partout où il ira, même à l'échafaud, je me ferai un honneur de le suivre ou de le précéder; au revoir, Branche-d'Or.

Puis, se tournant vers le jeune homme qui avait paru si fort désirer que l'on respectât son incognito.

— Mon cher Ader, lui dit-il en homme qui a retrouvé sa gaîté un instant absente, c'est moi qui me charge de vous nourrir et de vous coucher cette nuit, si toutefois vous daignez m'accepter pour votre hôte. — Avec reconnaissance, ami Morgan, répondit le nouvel arrivant : seulement, je te préviens que je m'accommoderai de tous les lits, attendu que je tombe de fatigue; mais pas de tous les soupers, attendu que je meurs de faim. — Tu auras un bon lit et un souper excellent. — Que faut-il faire pour cela? — Me suivre. — Je suis prêt. — Alors, viens; bonne nuit, messieurs; c'est toi qui veilles, Montbar? — Oui. — En ce cas, nous pouvons dormir tranquilles.

Sur quoi, Morgan passa un de ses bras sous le bras de son ami, prit de l'autre main une torche qu'on lui présentait, et s'avança dans les profondeurs de la grotte, où nous allons le suivre si le lecteur n'est pas trop fatigué de cette longue séance.

C'était la première fois que Valensolle, qui était, ainsi que nous l'avons vu, des environs d'Aix, avait l'occasion de visiter la grotte de Ceyzériat, tout récemment adoptée par les compagnons de Jehu pour lieu de refuge. Dans les réunions précédentes, il avait eu l'occasion seulement d'explorer les tours et les détours de la Chartreuse de Seillon, qu'il avait fini par connaître assez intimement pour que, dans la comédie jouée devant Roland, on lui confiât le rôle de fantôme.

Tout était donc curieux et inconnu pour lui dans le nouveau domicile où il allait faire son premier somme, et qui paraissait être, pour quelque jours du moins, le quartier général de Morgan.

Comme il en est de toutes les carrières abandonnées, et qui ressemblent au premier abord à une cité souterraine, les différentes rues creusées pour l'extraction de la pierre finissaient toujours par aboutir à un eul-de-sac, c'est-à-dire à ce point de la mine où le travail avait été interrompu.

Une seule de ces rues semblait se prolonger indéfiniment. Cependant, arrivait un point où elle-même avait dû s'arrêter un jour; mais, dans l'angle de l'impasse avait été creusé, dans quel but? la chose est restée un mystère dans le pays même, une ouverture des deux tiers moins large que celle à laquelle elle aboutissait, pouvant donner passage à deux hommes de front à peu près. Les deux amis s'engagèrent dans cette ouverture.

L'air y devenait si rare que leur torche, à chaque pas, menaçait de s'éteindre. Valensolle sentit des gouttes d'eau glacées tomber sur ses épaules et sur ses mains.

— Bien, dit-il, il pleut ici? — Non, répondit Morgan en riant : seulement, nous passons sous la Reissousse. — Alors, nous allons à Bourg? — A peu près. — Soit : tu me conduis, tu me promets à souper et à coucher, je n'ai à m'inquiéter de rien, que de voir s'éteindre notre lampe; cependant... ajouta le jeune homme en suivant des yeux la lumière pâlissante de la torche. — Et ce ne serait pas bien inquiétant, attendu que nous nous retrouverions toujours. — Enfin! dit Valensolle, et quand on pense que c'est pour des princes qui ne savent pas même notre nom, et qui, s'ils le savaient un jour, l'auraient oublié le lendemain du jour où ils l'auraient su, qu'à trois heures du matin nous nous promenons dans une grotte, nous passons sous des rivières et nous allons coucher je ne sais où, avec la perspective d'être pris, jugés et guillotinés, un beau matin, sais-tu que c'est stupide, Morgan? — Mon cher, répondit Morgan, ce qui passe pour stupide, et ce qui n'est pas compris du vulgaire en pareil cas, a bien des chances pour être sublime. — Allons, dit Valensolle, je vois que tu perds encore plus que moi au métier que nous faisons; je n'y mets que du dévouement et tu y mets de l'enthousiasme.

Morgan poussa un soupir.

— Nous sommes arrivés, dit-il laissant tomber la conversation comme un fardeau qui lui pesait à porter plus longtemps.

En effet, il venait de heurter du pied les premières marches d'un escalier. Morgan, éclairant et précédant Valensolle, monta dix degrés et rencontra une grille. Au moyen d'une clef qu'il tira de sa poche la grille fut ouverte. On se trouva dans un caveau funéraire.

Aux deux côtés du caveau, deux cercueils étaient soutenus par des trépieds de fer; des couronnes ducales et l'écusson d'azur à la croix d'argent indiquaient que ces cercueils devaient renfermer des membres de la famille de Savoie avant que cette famille portât la couronne royale. Un escalier apparaissait dans la profondeur du caveau, conduisant à un étage supérieur.

Valensolle jeta un regard curieux autour de lui, et, à la lueur vacillante de la torche, reconnut la localité funèbre dans laquelle il se trouvait.

— Diable! fit-il, nous sommes, à ce qu'il paraît, tout le contraire des Spartiates. — En ce qu'ils étaient républicains et que nous sommes royalistes? demanda Morgan. — Non; en ce qu'ils faisaient venir un squelette à la fin de leurs repas, tandis que nous, c'est au commencement. — Es-tu bien sûr que ce soient les Spartiates qui donnassent cette preuve de philosophie? demanda Morgan en refermant la porte. — Eux ou d'autres, peu m'importe, dit Valensolle; par ma foi, ma citation est faite; l'abbé Vertot ne recommençait pas son siége, je ne recommencerai pas ma citation. — Eh bien, une autre fois tu diras les Égyptiens. — Bon! fit Valensolle avec une insouciance qui ne man-

quait pas d'une certaine mélancolie, je serai probablement un squelette moi-même avant d'avoir l'occasion de montrer mon érudition une seconde fois. Mais que diable fais-tu donc! et pourquoi éteins-tu la torche? Tu ne vas pas me faire souper et coucher ici, j'espère bien?

En effet, Morgan venait d'éteindre sa torche sur la première marche de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

— Donne-moi la main, répondit le jeune homme.

Valensolle saisit la main de son ami avec un empressement qui témoignait du médiocre désir de faire, au milieu des ténèbres, un long séjour dans le caveau des ducs de Savoie, quelque honneur qu'il y eût pour un vivant à frayer avec de si illustres morts.

Morgan monta les degrés; puis il parut au roidissement de sa main qu'il faisait un effort. En effet, une dalle se souleva, et par l'ouverture une lueur crépusculaire tremblotta aux yeux de Valensolle, tandis qu'une odeur aromatique, succédant à l'atmosphère méphitique du caveau, vint réjouir son odorat.

— Ah! par ma foi, nous sommes dans une grange, j'aime mieux cela.

Morgan ne répondit rien, l'aida à sortir du caveau, et laissa retomber la dalle. Valensolle regarda tout autour de lui; il était au centre d'un vaste bâtiment rempli de foin, dans lequel la lumière pénétrait par des fenêtres si admirablement découpées, que ce n'étaient pas celles d'une grange.

Pendant cet examen, Morgan repoussait cinq ou six bottes de fourrage sur la dalle, de manière à la cacher à tous les yeux.

— Mais, dit Valensolle, nous ne sommes pas dans une grange? — Grimpe sur ce foin et va t'asseoir près de cette fenêtre, répondit Morgan.

Valensolle obéit, grimpa sur le foin comme un écolier en vacances et alla, ainsi que le lui avait dit Morgan, s'asseoir près de la fenêtre; un instant après Morgan déposa entre les jambes de son ami une serviette contenant un pâté, du pain, une bouteille de vin, deux verres, deux couteaux et des fourchettes.

— Peste, dit Valensolle, Lucullus soupe chez Lucullus.

Puis plongeant son regard à travers les vitrailles, sur un bâtiment percé d'une quantité de fenêtres qui semblait une aile de celui dans lequel les deux amis se trouvaient, et devant lequel se promenait un factionnaire :

— Décidément, dit-il, je souperai mal si je ne sais pas où nous sommes; quel est ce bâtiment? et pourquoi ce factionnaire se promène-t-il devant la porte? — Eh bien, dit Morgan, puisque tu le veux absolument, je vais te le dire : nous sommes dans l'église de Bourg, qu'un arrêté du conseil municipal a convertie en magasin à fourrage. Ce bâtiment auquel nous touchons, c'est la caserne de la gendarmerie, et ce factionnaire, c'est la sentinelle chargée d'empêcher qu'on ne nous dérange pendant notre souper, ou qu'on ne nous surprenne pendant notre sommeil. — Braves gendarmes, dit Valensolle en remplissant son verre; à leur santé! Morgan. — Et à la nôtre! dit le jeune homme en riant; le diable m'étrangle si l'on a l'idée de venir nous chercher ici.

A peine Morgan eut-il vidé son verre que, comme si le diable eût accepté le défi qui lui était porté, on entendit la voix stridente de la sentinelle qui criait : *Qui vive!*

— Eh! firent les deux jeunes gens, que veut dire cela?

En effet, une troupe d'une trentaine d'hommes venait du côté de Pont-d'Ain, et, après avoir échangé le mot d'ordre avec la sentinelle, se fractionna : une partie, la plus considérable, conduite par deux hommes qui semblaient des officiers, rentra dans la caserne; l'autre poursuivit son chemin.

— Attention! fit Morgan.

Et tous deux sur leurs genoux, l'oreille au guet, l'œil collé contre la vitre, attendirent.

Expliquons au lecteur ce qui causait une interruption dans un repas qui, pour être pris à trois heures du matin, n'en était pas, comme on le voit, plus tranquille.

II

BUISSON CREUX.

La fille du concierge ne s'était point trompée, c'était bien Roland qu'elle avait vu parler dans la geôle au capitaine de gendarmerie. De son côté, Amélie n'avait pas tort de craindre, car c'était bien sur les traces de Morgan qu'il était lâché.

S'il ne s'était point présenté au château des Noires-Fontaines, ce n'était point qu'il eût le moindre soupçon de l'intérêt que sa sœur portait au chef des compagnons de Jehu; mais il se défiait d'une indiscrétion d'un des domestiques.

Il avait bien reconnu Charlotte chez son père, mais celle-ci n'ayant manifesté aucun mécontentement, il ne croyait pas avoir été reconnu par elle; d'autant plus qu'après avoir échangé quelques mots avec le maréchal des logis, il était allé l'attendre sur la place du Bastion, fort déserte à une pareille heure.

Son écrou terminé, le capitaine de gendarmerie était allé le rejoindre. Il avait trouvé Roland se promenant de long en large et l'attendant impatiemment. Chez le concierge, Roland s'était contenté de se faire reconnaître; là, il pouvait entrer en matière. Il initia en conséquence le capitaine de gendarmerie au but de son voyage.

De même que dans les assemblées publiques on demande la parole pour un fait personnel et on l'obtient sans contestation, Roland avait demandé au premier consul, et cela pour un fait personnel, que la poursuite des compagnons de Jehu lui fût confiée, et il avait obtenu cette faveur sans difficulté.

Un ordre du ministre de la guerre mettait à sa disposition les garnisons, non-seulement de Bourg, mais des villes environnantes. Un ordre du préfet de police autorisait tous les officiers de gendarmerie à lui prêter main-forte.

Il avait pensé naturellement, et avant aucun autre, à s'adresser au capitaine de la gendarmerie de Bourg, qu'il connaissait de longue main, et qu'il savait être un homme de courage et d'exécution. Il avait trouvé ce qu'il cherchait : le capitaine de gendarmerie de Bourg avait la tête horriblement montée contre les compagnons de Jehu, qui arrêtaient les diligences à un quart de lieue de la ville et sur lesquels il ne pouvait point arriver à mettre la main. Il connaissait les rapports envoyés sur les trois dernières arrestations au ministre de la police, et il comprenait la mauvaise humeur de celui-ci.

Mais Roland porta le comble à son étonnement en lui racontant ce qui lui était arrivé dans la Chartreuse de Seillon, la nuit où il avait veillé, et surtout ce qui était arrivé dans la même Chartreuse à sir John pendant la nuit suivante.

Il avait bien su par la rumeur publique que l'hôte de madame de Montrevel avait reçu un coup de poignard; mais, comme personne n'avait porté plainte, il ne s'était pas cru le droit de percer l'obscurité dans laquelle il lui semblait que Roland voulait laisser l'affaire ensevelie.

A cette époque de trouble, la force armée avait des indulgences qu'elle n'eût point eues en d'autres temps. Quant à Roland, il n'avait rien dit, désirant se réserver la satisfaction de poursuivre en temps et lieu les hôtes de la Chartreuse, mystificateurs ou assassins.

Nous avons vu comment il en avait parlé à Bonaparte dès le premier jour de son arrivée à Paris, comment d'autres événements l'avaient forcé d'ajourner son projet, mais comment à la première occasion il l'avait repris.

Cette fois, il venait avec tous les moyens de le mettre à exécution, et bien résolu de ne pas revenir près du premier consul sans l'avoir accompli. D'ailleurs c'était là une de ces aventures comme les cherchait Roland. N'y avait-il pas à la fois du danger et du pittoresque? N'était-ce point une occasion de jouer sa vie contre des gens qui, ne ménageant pas la leur, ne ménageraient probablement pas la sienne.

Roland était loin d'attribuer à sa véritable cause, c'est-à-dire à la sauve garde étendue sur lui par Morgan, le bonheur avec lequel il s'était tiré du danger la nuit où il avait veillé dans la Chartreuse et le jour où il avait combattu contre Cadoudal.

Comment supposer qu'une simple croix avait été faite au-dessus de son nom, et qu'à deux cent cinquante lieues de distance ce signe de la rédemption l'avait protégé aux deux bouts de la France.—Au reste, la première chose à faire était d'envelopper la Chartreuse de Seillon, et de la fouiller dans ses recoins les plus secrets, ce que Roland se croyait au reste parfaitement en état de faire. Seulement la nuit était trop avancée pour songer à cette expédition avant la nuit prochaine.

En attendant, Roland se cacherait dans la caserne de gendarmerie et se tiendrait dans la chambre du capitaine, afin que personne ne soupçonnât à Bourg sa présence ni la cause qui l'amenait. Le lendemain, il guiderait l'expédition. Dans la journée du lendemain, un des gendarmes qui était tailleur lui confectionnerait un costume complet de maréchal des logis. Il passerait pour être attaché à la brigade de Lons-le-Saulnier, et, grâce à cet uniforme, il pourrait, sans être reconnu diriger le lendemain la perquisition arrêtée dans la Chartreuse.

Tout s'accomplit selon le plan convenu. Vers une heure, Roland rentra dans la caserne avec le capitaine, monta à la chambre de ce dernier, s'y arrangea un lit de camp et y dormit en homme qui vient de passer deux jours et deux nuits en chaise de poste. Le lendemain, il prit patience en faisant, pour l'instruction du maréchal des logis, un plan de la Chartreuse de Seillon à l'aide duquel, même sans l'aide de Roland, le digne officier eût pu diriger l'expédition sans s'égarer d'un pas.

Comme le capitaine n'avait que dix-huit soldats sous ses ordres, que ce n'était point assez pour cerner complètement la Chartreuse, ou plutôt pour en garder les deux issues et la fouiller intérieurement; qu'il eût fallu deux ou trois jours pour compléter la brigade disséminée dans les environs et attendre un chiffre d'hommes nécessaire, le capitaine, par ordre de Roland, alla dans la journée mettre le colonel de dragons, dont le régiment était en garnison à Bourg, au courant de l'événement, et lui demander douze hommes qui, avec les dix-huit du capitaine, feraient un total de trente.

Non-seulement le colonel accorda ses douze hommes, mais encore, apprenant que l'expédition devait être dirigée par le chef de bri-

gade Roland de Montrevel, aide de camp du premier consul, il déclara qu'il voulait, lui aussi, être de l'expédition et qu'il conduirait ses douze hommes.

Roland accepta son concours, et il fut convenu que le colonel, nous employons indifféremment le titre de colonel ou celui de chef de brigade qui désignait le même grade, et il fut convenu, disons nous, que le colonel et douze dragons prendraient en passant Roland, le capitaine et leurs dix-huit gendarmes, la caserne de gendarmerie se trouvant justement sur la route de la Chartreuse de Seillon.

Le départ était fixé à onze heures. A onze heures, heure militaire, c'est-à-dire à onze heures précises, le colonel de dragons et ses douze hommes ralliaient les gendarmes et les deux troupes réunies en une seule se mettaient en marche. Roland, sous son costume de maréchal des logis de gendarmerie, s'était fait reconnaître de son collègue le colonel des dragons; mais pour les dragons et les gendarmes, il était, comme la chose avait été convenue, un maréchal des logis détaché de la brigade de Lons-le-Saulnier.

Seulement, comme ils eussent pu s'étonner qu'un maréchal des logis étranger aux localités leur fût donné pour guide, on leur avait dit que, dans sa jeunesse, Roland avait été novice à Seillon, noviciat qui l'avait mis à même de connaître mieux que personne les detours les plus mystérieux de la Chartreuse.

Le premier sentiment de ces braves militaires avait bien été de se trouver un peu humiliés d'être conduits par un ex-moine, mais, au bout du compte, comme cet ex moine portait le chapeau à trois cornes d'une façon assez coquette, comme son allure était celle d'un homme qui, en portant l'uniforme, semblait avoir complètement oublié qu'il eût autrefois porté la robe, ils avaient fini par prendre leur parti de cette humiliation, se réservant d'arrêter définitivement leur opinion sur le maréchal des logis d'après la façon dont il manierait le mousquet qu'il portait au bras, les pistolets qu'il portait à la ceinture, et le sabre qu'il portait au côté.

On se munit de torches, et l'on se mit en route dans le plus profond silence en trois pelotons: l'un de huit hommes, commandé par le capitaine de gendarmerie; l'autre, de dix hommes, commandé par le colonel; l'autre de douze hommes et commandé par Roland. En sortant de la ville on se sépara.

Le capitaine de gendarmerie, qui connaissait mieux les localités que le colonel de dragons, se chargea de garder la fenêtre de la Correrie donnant sur le bois de Seillon; il avait avec lui huit gendarmes.

Le colonel de dragons fut chargé par Roland de garder la grande porte d'entrée de la Chartreuse. Il avait avec lui cinq dragons et cinq gendarmes. Roland se chargea de fouiller l'intérieur; il avait avec lui cinq gendarmes et sept dragons. On donna une demi-heure à chacun pour être à son poste. C'était plus qu'il n'en fallait.

A onze heures et demie sonnant à l'église de Peronnas, Roland et ses hommes devaient escalader le mur du verger. Le capitaine de gendarmerie suivit la route de Pont d'Ain jusqu'à la lisière de la forêt, et, en côtoyant la lisière, gagna le poste qui lui était indiqué. Le colonel de dragons prit le chemin de traverse qui s'embranche à la route de Pont-d'Ain et qui mène à la grande porte de la Chartreuse. Enfin Roland prit à travers terre, et gagna le mur du verger qu'en d'autres circonstances il avait, on se le rappelle, déjà escaladé deux fois.

A onze heures et demie sonnant, il donna le signal à ses hommes et escalada le mur du verger; gendarmes et dragons le suivirent. Arrivés de l'autre côté du mur, ils ne savaient pas encore si Roland était brave, mais ils savaient qu'il était leste.

Roland leur montra dans l'obscurité la porte sur laquelle ils devaient se diriger; c'était celle qui donnait du verger dans le cloître.

Puis il s'élança le premier à travers les hautes herbes, le premier poussa la porte, le premier se trouva dans le cloître. Tout était obscur, muet, solitaire. Roland, servant toujours de guide à ses hommes, gagna le réfectoire. Partout la solitude, partout le silence.

Il s'engagea sous la voûte oblique, et se retrouva dans le jardin sans avoir effarouché d'autres êtres vivants que les chats-huants et les chauves-souris. Il se retrouva bientôt dans le jardin. Restait la citerne, le caveau mortuaire et le pavillon ou plutôt la chapelle de la forêt.

Roland traversa l'espace vide qui le séparait de la citerne. Arrivé au bas des degrés, il alluma trois torches, en garda une et remit les deux autres, l'une aux mains d'un dragon, l'autre aux mains d'un gendarme, puis il souleva la pierre qui marquait l'escalier. Les gendarmes qui suivaient Roland commençaient à croire qu'il était aussi brave que leste.

On franchit le couloir souterrain et l'on rencontre la première grille; elle était poussée, mais non fermée. On entra dans le caveau funèbre. Là, c'était plus que la solitude, plus que le silence: c'était la mort. Les plus braves sentirent un frissonnement passer à la racine de leurs cheveux. Roland alla de tombe en tombe, sondant les sépulcres avec la crosse du pistolet qu'il tenait à la main. Tout resta muet.

On traversa le caveau funèbre, on rencontra la seconde grille, on pénétra dans la chapelle. Même silence, même solitude, tout était abandonné, et, on eût pu le croire, depuis des années. Roland alla droit au chœur; il retrouva le sang sur les dalles, personne n'avait pris la peine de l'effacer. Là, on était à bout de recherches et il fallait désespérer. Roland ne pouvait se décider à la retraite. Il pensa que peut-être n'avait-il pas été attaqué, à cause de sa nombreuse escorte; il laissa dix hommes et une torche dans la chapelle, les chargea de se mettre par la fenêtre ruinée en communication avec le capitaine de gendarmerie embusqué dans la forêt, à quelques pas de cette fenêtre, et, avec deux hommes, revint sur ses pas.

Cette fois les deux hommes qui suivaient Roland le trouvaient plus que brave, ils le trouvaient téméraire. Mais Roland, ne s'inquiétant pas même s'il était suivi, reprit sa propre piste, à défaut de celle des bandits. Les deux hommes eurent honte et le suivirent. Décidément la Chartreuse était abandonnée.

Arrivé devant la grande porte, Roland appela le colonel de dragons; le colonel et ses dix hommes étaient à leur poste. Roland ouvrit la porte et fit sa jonction avec eux. Ils n'avaient rien vu, rien entendu. Ils rentrèrent tous ensemble, refermant et barricadant la porte derrière eux pour couper la retraite aux bandits, s'ils avaient le bonheur d'en rencontrer; puis ils allèrent rejoindre leurs compagnons qui, de leur côté, avaient rallié le capitaine de gendarmerie et ses huit hommes. Tout cela les attendait dans le chœur.

Il fallait se décider à la retraite: deux heures du matin venaient de sonner; depuis près de trois heures on était en quête sans avoir rien trouvé.

Roland, réhabilité dans l'esprit des gendarmes et des dragons, qui trouvaient que l'ex-novice ne boudait pas, donna, à son grand regret, le signal de la retraite en ouvrant la porte de la chapelle qui ouvrait sur la forêt.

Cette fois, comme on n'espérait plus rencontrer personne, Roland se contenta de la fermer derrière lui. Puis, au pas accéléré, la petite troupe reprit le chemin de Bourg. Le capitaine de gendarmerie, ses dix-huit hommes et Roland rentrèrent à leur caserne, après s'être fait reconnaître de la sentinelle. Le colonel de dragons et les douze hommes continuèrent leur chemin et rentrèrent dans la ville.

C'était ce cri de la sentinelle qui avait attiré l'attention de Morgan et de Valensolle; c'était la rentrée de ces dix-huit hommes à la caserne qui avait interrompu leur repas; c'était enfin cette circonstance imprévue qui avait fait dire à Morgan :

— Attention!

En effet, dans la situation où se trouvaient les deux jeunes gens, tout méritait attention. Aussi le repas fut-il interrompu, les mâchoires cessèrent-elles de fonctionner pour laisser les yeux et les oreilles remplir leurs fonctions dans toute leur étendue.

On vit bientôt que les yeux seuls seraient occupés. Chaque gendarme regagna sa chambre sans lumière; rien n'attira donc l'attention des deux jeunes gens sur les nombreuses fenêtres de la caserne, de sorte qu'elle put se concentrer sur un seul point.

Au milieu de toutes ces fenêtres aveugles, deux s'illuminèrent; elles étaient placées en retour relativement au reste du bâtiment, de sorte qu'elles se trouvaient en face de celle où les deux amis prenaient leur repas. Ces fenêtres étaient au premier étage; mais placés comme ils l'étaient, c'est-à dire sur le faîte des bottes de fourrage, Morgan et Valensolle se trouvaient non-seulement à la même hauteur qu'elles, mais encore plongeaient sur elles. Ces fenêtres étaient celles du capitaine de gendarmerie.

Soit insouciance du brave capitaine, soit pénurie de l'Etat, on avait oublié de garnir ces fenêtres de rideaux; de sorte que, grâce aux deux chandelles allumées par l'officier de gendarmerie pour faire honneur à son hôte, Morgan et Valensolle pouvaient voir tout ce qui se passait dans cette chambre. Tout à coup Morgan saisit le bras de Valensolle et l'étreignit avec force.

— Bon, dit Valensolle, qu'y a-t-il encore de nouveau?

Roland venait de jeter son chapeau à trois cornes sur une chaise, et Morgan l'avait reconnu.

— Roland de Montrevel, dit-il, Roland sous l'uniforme d'un maréchal des logis de gendarmerie; cette fois nous tenons sa piste, tandis qu'il cherche encore la nôtre. C'est à nous de ne pas la perdre. — Que fais-tu? demanda Valensolle, sentant que son ami s'éloignait de lui. — Je vais prévenir nos compagnons; toi, reste, et ne le perds pas de vue; il détache son sabre et dépose ses pistolets, il est probable qu'il passera la nuit dans la chambre du capitaine: demain je le défie de prendre une route, quelle qu'elle soit, sans avoir l'un de nous sur ses talons.

Et Morgan, se laissant glisser sur la déclivité du fourrage, disparut aux yeux de son compagnon, qui, accroupi comme un sphinx, ne perdait pas de vue Roland de Montrevel.

Un quart d'heure après Morgan était de retour et les fenêtres de l'officier de gendarmerie étaient, comme toutes les autres fenêtres de la caserne, rentrées dans l'obscurité.

— Eh bien? demanda Morgan. — Eh bien! répondit Valensolle, la chose a fini de la façon la plus prosaïque du monde: ils se sont déshabillés, ont éteint les chandelles et se sont couchés, le capitaine dans son lit, et Roland sur un matelas; il est donc probable qu'à

cette heure ils ronflent à qui mieux mieux. — En ce cas, dit Morgan, bonne nuit à eux et à nous aussi.

Dix minutes après, ce souhait était exaucé, et les deux jeunes gens dormaient comme s'ils n'avaient pas le danger pour camarade de lit.

III

L'HOTEL DE LA POSTE.

Le même jour, vers six heures du matin, c'est-à-dire pendant le lever grisâtre et froid d'un des derniers jours de février, un cavalier, éperonnant un bidet de poste et précédé d'un postillon chargé de ramener le cheval en main, sortait de Bourg par la route de Mâcon ou de Saint-Jullien.

Nous disons par la route de Mâcon ou de Saint-Jullien, parce qu'à une lieue de la capitale de la Bresse la route bifurque et présente deux chemins, l'un qui conduit, en suivant tout droit, à Saint-Jullien; l'autre qui en déviant à gauche, mène à Mâcon.

Arrivé à l'embranchement des deux routes, le cavalier allait prendre le chemin de Mâcon, lorsqu'une voix qui semblait sortir de dessous une voiture renversée implora sa miséricorde. Le cavalier ordonna au postillon de voir ce que c'était.

Un pauvre maraîcher était pris, en effet, sous une voiture de légumes. Sans doute avait-il voulu la soutenir au moment où la roue, mordant sur le fossé, perdait l'équilibre: la voiture était tombée sur lui, et cela avec tant de bonheur, qu'il espérait, disait il, n'avoir rien de cassé, et ne demandait qu'une chose, c'est qu'on aidât sa voiture à se remettre sur ses roues; il espérait, lui, se remettre sur ses jambes.

Le cavalier était miséricordieux pour son prochain, car non-seulement il permit que le postillon s'arrêtât pour tirer le maraîcher de l'embarras où il se trouvait, mais encore il mit lui-même pied à terre, et, avec une vigueur qu'on était loin d'attendre d'un homme de taille moyenne comme il était, il aida le postillon à remettre la voiture, non-seulement sur ses roues, mais encore sur le pavé du chemin

Après quoi il voulut aider l'homme à se relever à son tour; mais celui-ci avait dit vrai, il était sain et sauf, et s'il lui restait une espèce de flageolement dans les jambes, c'était pour justifier le proverbe: Qu'il y a un Dieu pour les ivrognes. Le maraîcher se confondit en remercîements et prit son cehval par la bride, mais tout autant, la chose était facile à voir, pour se soutenir lui-même que pour conduire l'animal par le droit chemin.

Les deux cavaliers se remirent en selle, lancèrent leurs chevaux au galop et disparurent bientôt au coude que fait la route cinq minutes avant d'arriver au bois Monnet. Mais à peine eurent-ils disparu, qu'il se fit un changement notable dans les allures du maraîcher. Il arrêta son cheval, se redressa, porta à ses lèvres l'embouchure d'une petite trompe, et sonna trois coups. Une espèce de palefrenier sortit du bois qui borde la grande route, conduisant un cheval de maître par la bride.

Le maraîcher dépouilla rapidement sa blouse, jeta bas son pantalon de grosse toile, et se trouva en veste et en culotte de daim et chaussé de bottes à retroussis. Il fouilla dans sa voiture, en tira un paquet qu'il ouvrit, secoua un habit de chasse vert, à brandebourgs d'or, l'endossa, passa par-dessus une houppelande marron, prit des mains du palefrenier un chapeau que celui-ci lui présentait, et qui était assorti avec son élégant costume, se fit visser des éperons à ses bottes, et, sautant sur son cheval avec la légèreté et l'adresse d'un écuyer consommé:

— Trouve-toi ce soir à sept heures, dit-il au palefrenier, entre Saint-Just et Ceyzeriat, tu y rencontreras Morgan, et tu lui diras que celui *qu'il sait* va à Mâcon, mais que j'y serai avant lui.

Et en effet, sans s'inquiéter de la voiture de légumes qu'il laissait d'ailleurs à la garde de son domestique, l'ex-maraîcher, qui n'était autre que notre ancienne connaissance Montbar, tourna la tête de son cheval du côté du bois de Monnet et le mit au galop.

Celui-là n'était pas un mauvais bidet de poste, comme celui que montait Roland, mais au contraire un excellent cheval de course; de sorte qu'entre le bois de Monnet et Polliat, Montbar rejoignit et dépassa les deux cavaliers.

Le cheval, sauf une courte halte à Saint-Cyr-sur-Menthon, fit d'une seule traite, et en moins de trois heures, les neuf ou dix lieues qui séparent Bourg de Mâcon. Arrivé à Mâcon, Montbar descendit à l'hôtel de la poste, le seul qui, à cette époque, avait la réputation d'accaparer tous les voyageurs de distinction. Au reste, à la façon dont Montbar fut reçu dans l'hôtel, on voyait que l'hôte avait à faire à une ancienne connaissance.

— Ah! c'est vous, monsieur de Jayat, dit l'hôte; nous nous demandions hier ce que vous étiez devenu: il y a plus d'un mois qu'on ne vous a vu dans nos pays. — Vous croyez qu'il y a si longtemps que cela, mon ami? dit le jeune homme en affectant le grasseyement à la mode; oui, c'est parole vrai! j'ai été chez des amis, chez les Trellort, les Hautecourt; vous connaissez ces messieurs de nom, n'est-ce pas? — Oh! de nom et de personne. — Nous avons chassé à courre; ils ont d'excellents équipages, parole d'honneur! Mais déjeune-t-on chez vous, ce matin? — Pourquoi pas? — Eh bien, alors, servez-moi un poulet, une bouteille de vin de Bordeaux, deux côtelettes, des fruits, la moindre chose. — Dans un instant. Voulez-vous être servi dans votre chambre, ou dans la salle commune? — Dans la salle commune, c'est plus gai; seulement servez-moi sur une table à part. Ah! n'oubliez pas mon cheval, c'est une excellente bête, et que j'aime mieux que certains chrétiens, parole d'honneur!

L'hôte donna ses ordres, Montbar se mit devant la cheminée, retroussa sa houppelande et se chauffa les mollets.

— C'est toujours vous qui tenez la poste? demanda-t-il à l'hôte, comme pour ne pas laisser tomber la conversation. — Je crois bien! — Alors, c'est chez vous que relayent les diligences? — Non, pas les diligences, les malles. — Ah! dites donc: il faut que j'aille à Chambéry un de ces jours, combien y a-t-il de places dans la malle? — Trois: deux dans l'intérieur, une avec le courrier. — Et ai-je chance de trouver une place libre? — Ça se peut encore quelquefois; mais le plus sûr, voyez-vous, c'est toujours d'avoir sa calèche ou son cabriolet à soi. — On ne peut donc pas en retenir une d'avance? — Non, car vous comprenez bien, monsieur de Jayat, s'il y a des voyageurs qui aient pris leurs places de Paris à Lyon, ils vous priment — Voyez-vous, les aristocrates! dit en riant Montbar. A propos d'aristocrates, il vous en arrive un derrière moi en poste; je l'ai dépassé à un quart de lieue de Polliat: il m'a semblé qu'il montait un bidet un peu poussif. — Oh! fit l'hôte, ce n'est pas étonnant, mes confrères sont si mal équipés en chevaux! — Et tenez, justement, voilà notre homme, reprit Montbar; je croyais avoir plus d'avance que cela sur lui.

En effet, Roland au moment même passait au galop devant les fenêtres, et entrait dans la cour.

— Prenez-vous toujours la chambre n° 1, monsieur de Jayat? demanda l'hôte. — Pourquoi la question? — Mais parce que c'est la meilleure, et que, si vous ne la prenez pas, nous la donnerions à la personne qui arrive, dans le cas où elle ferait séjour. — Oh! ne vous préoccupez pas de moi, je ne saurai que dans le courant de la journée si je reste ou si je pars. Si le nouvel arrivant fait séjour comme vous dites, donnez-lui le n° 1; je me contenterai du n° 2. — Monsieur est servi, dit le garçon en paraissant sur la porte de communication qui conduisait de la cuisine à la salle commune.

Montbar fit un signe de tête et se rendit à l'invitation qui lui était faite; il entrait dans la salle commune juste au moment où Roland entrait dans la cuisine. La table était servie en effet; Montbar changea son couvert de côté, et se plaça de façon à tourner le dos à la porte.

La précaution était inutile, Roland n'entra point dans la salle commune, et le déjeuner put achever son repas sans être dérangé. Seulement, au dessert, son hôte vint lui apporter lui-même le café.

Montbar comprit que le digne homme était en humeur de causer, cela tombait à merveille; il y avait certaine chose que lui-même désirait savoir.

— Eh bien! demanda Montbar, qu'est donc devenu notre homme? est-ce qu'il n'a fait que changer de cheval? — Non, non, non, répondit l'hôte; comme vous le disiez, c'est un aristocrate; il a demandé qu'on lui servît à déjeuner dans sa chambre. — Dans sa chambre ou dans ma chambre? demanda Montbar, car je suis bien sûr que vous lui avez donné le fameux n° 1. — Dame! monsieur de Jayat, c'est votre faute; vous m'avez dit que j'en pouvais disposer. — Et vous m'avez pris au mot, vous avez bien fait; je me contenterai du n° 2. — Oh! vous y serez bien mal; la chambre n'est séparée du n° 1 que par une cloison, et l'on entend tout ce qui se fait ou se dit d'une chambre dans l'autre. — Ah çà, mon cher hôte, vous croyez donc que je suis venu chez vous pour faire des choses inconvenantes ou chanter des chansons séditieuses, que vous avez peur qu'on entende ce que je dirai ou ce que je ferai? — Oh! ce n'est pas cela! — Qu'est-ce donc? — Je n'ai pas peur que vous dérangiez les autres; j'ai peur que vous ne soyez dérangé. — Bon! votre homme est donc un tapageur? — Non, mais ça m'a l'air d'un officier. — Qui a pu vous faire croire cela? — Sa tournure d'abord, puis il s'est informé du régiment qui était en garnison à Mâcon; je lui ai dit que c'était le 7e chasseurs à cheval. « Ah! bon, a-t-il dit, je connais le chef de brigade; c'est un de mes amis; votre garçon peut-il lui porter ma carte et lui demander s'il veut venir déjeuner avec moi? » — Ah! ah! — De sorte que, vous comprenez, des officiers entre eux, ça va être du bruit, du tapage! Ils vont peut-être non-seulement déjeuner, mais dîner, mais souper. — Je vous ai déjà dit, mon cher hôte, que je ne croyais point avoir le plaisir de passer la nuit chez vous; j'attends, poste restante, des lettres de Paris qui décideront de ce que je vais faire; en attendant, allumez-moi du feu dans la chambre n° 2, en faisant le moins de bruit possible pour ne pas gêner mon voisin; vous me ferez monter en même temps une plume, de l'encre et du papier: j'ai à écrire.

Les ordres de Montbar furent ponctuellement exécutés, et lui-même monta sur les pas du garçon de service pour veiller à ce que Roland ne fût point incommodé de son voisinage.

La chambre était bien telle que l'hôte de la poste l'avait dite, et pas un mouvement ne pouvait se faire dans l'une, pas un mot ne pouvait se dire qui ne fût entendu dans l'autre. Aussi Montbar entendit-il parfaitement le garçon de l'hôtel annoncer à Roland le chef de brigade Saint-Maurice, et, à la suite du pas résonnant de celui-ci dans le corridor, les exclamations que laissèrent échapper les deux amis, enchantés de se revoir.

De son côté, Roland, distrait un instant par le bruit qui s'était fait dans la chambre voisine, avait oublié ce bruit dès qu'il avait cessé, et il n'y avait plus de danger qu'il se renouvelât.

Montbar, une fois qu'il fut seul, s'était assis à la table sur laquelle étaient déposés encre, plume et papier, et était resté immobile. Les deux officiers s'étaient connus autrefois en Italie, et Roland s'était trouvé sous les ordres de Saint-Maurice lorsque celui-ci était capitaine, et que lui, Roland, n'était que lieutenant.

Aujourd'hui les grades étaient égaux; de plus, Roland avait double mission du premier consul et du préfet de police, qui lui donnait commandement sur les officiers du même grade que lui, et même, dans les limites de sa mission, sur des officiers d'un grade plus élevé.

Morgan ne s'était pas trompé en présumant que le frère d'Amélie était à la poursuite des compagnons de Jehu; quand les perquisitions nocturnes faites dans la Chartreuse de Seillon n'en eussent pas donné la preuve, cette preuve eût ressorti de la conversation du jeune officier avec son collègue, en supposant que cette conversation eût été entendue.

Ainsi le premier consul envoyait bien effectivement cinquante mille francs à titre de don aux pères du Saint-Bernard; ainsi ces cinquante mille francs étaient bien réellement envoyés par la poste; mais ces cinquante mille francs n'étaient qu'une espèce de piége, où l'on comptait prendre les dévaliseurs de diligences, s'ils n'étaient point surpris dans la Chartreuse de Seillon ou dans quelque autre lieu de leur retraite.

Maintenant restait à savoir comment on les surprendrait. Ce fut ce qui, tout en déjeunant, se débattit longuement entre les deux officiers.

Au dessert, ils étaient d'accord, et le plan était arrêté. Le même soir, Morgan recevait une lettre ainsi conçue :

« Comme nous l'a dit Adler, vendredi prochain, à cinq heures du soir, la malle partira de Paris avec cinquante mille francs destinés aux pères du Saint-Bernard.

« Les trois places, la place du coupé et les deux places de l'intérieur, sont déjà retenues par trois voyageurs qui monteront, le premier à Sens, les deux autres à Tonnerre.

« Ces voyageurs seront, dans le coupé : un des braves agents du citoyen Fouché; et dans l'intérieur : M. Roland de Montrevel et le chef de brigade du 7e chasseurs, en garnison à Mâcon.

« Ils seront en costumes bourgeois, pour ne point inspirer de soupçons, mais armés jusqu'aux dents.

« Douze chasseurs à cheval, avec mousquetons, pistolets et sabres, escorteront la malle, mais à distance, et de manière à arriver au milieu de l'opération.

« Le premier coup de pistolet tiré doit leur donner le signal de mettre leurs chevaux au galop et de tomber sur les dévaliseurs.

« Maintenant, mon avis est que malgré toutes ces précautions, et même à cause de toutes ces précautions, l'attaque soit maintenue et s'opère à l'endroit indiqué, c'est-à-dire à la Maison-Blanche.

« Si c'est l'avis des compagnons, qu'on me le fasse savoir : c'est moi qui conduirai la malle en postillon de Mâcon à Belleville.

« Je fais mon affaire du chef de brigade; que l'un de vous fasse la sienne de l'agent du citoyen Fouché.

« Quant à M. Roland de Montrevel, il ne lui arrivera rien, attendu que je me charge, par un moyen à moi connu et par moi inventé, de l'empêcher de descendre de la malle-poste.

« L'heure précise où la malle de Chambéry passe à la Maison-Blanche est samedi à six heures du soir,

« Un seul mot de réponse conçu en ces termes : *Samedi à six heures du soir*, et tout ira sur des roulettes.

« MONTBAR. »

A minuit, Montbar, qui effectivement s'était plaint du bruit fait par son voisin et avait été mis dans une chambre située à l'autre extrémité de l'hôtel, était réveillé par un courrier, qui n'était autre que le palefrenier qui lui avait amené sur la route un cheval tout sellé.

Ce palefrenier était porteur d'une lettre pour M. de Jayat. Cette lettre contenait simplement ces mots, suivis d'un post-scriptum :

« Samedi, à six heures du soir. MORGAN.

« *P.-S.* — Ne pas oublier, même au milieu du combat, et surtout au milieu du combat, que la vie de Roland de Montrevel est sauvegardée. »

Le jeune homme lut cette réponse avec une joie visible; ce n'était plus une simple arrestation de diligence, cette fois, c'était une espèce d'affaire d'honneur entre hommes d'une opinion différente, une rencontre entre braves.

Ce n'était pas seulement de l'or que l'on allait répandre sur la grande route, c'était du sang. Ce n'était pas aux pistolets sans balles du conducteur, maniés par les mains d'un enfant, qu'on allait avoir affaire, c'était aux armes mortelles de soldats habitués à s'en servir.

Au reste, on avait toute la journée qui allait s'ouvrir et toute celle du lendemain pour prendre ses mesures : Montbar se contenta donc de demander au palefrenier quel était le postillon de service qui devait, à cinq heures, prendre la malle à Mâcon et faire la poste ou plutôt les deux postes qui s'étendent de Mâcon à Bellevile. Il lui recommanda en outre d'acheter quatre pitons et deux cadenas fermant à clef.

Il savait d'avance que la malle arrivait à quatre heures et demie à Mâcon, y dînait, et en repartait à cinq heures précises. Sans doute toutes les mesures de Montbar étaient prises d'avance, car, ces recommandations faites à son domestique, il le congédia, et s'endormit comme un homme qui a un arriéré de sommeil à combler.

Le lendemain, il ne se réveilla ou plutôt ne descendit qu'à neuf heures du matin. Il demanda sans affectation à l'hôte des nouvelles de son bruyant voisin. Il était parti à six heures du matin par la malle-poste de Lyon à Paris, avec son ami le chef de brigade des chasseurs, et l'hôte avait cru entendre qu'ils n'avaient retenu leurs places que jusqu'à Tonnerre.

Au reste, de même que M. de Jayat s'inquiétait du jeune officier, le jeune officier, de son côté, s'était inquiété de lui, il avait demandé qui il était, s'il venait d'habitude dans l'hôtel, et si l'on croyait qu'il consentît à vendre son cheval.

L'hôte avait répondu qu'il connaissait parfaitement M. de Jayat, que celui-ci avait l'habitude de loger à son hôtel toutes les fois que ses affaires l'amenaient à Mâcon, et que, quant à son cheval, il ne croyait pas, vu la tendresse que le jeune gentilhomme avait manifestée pour lui, qu'il consentît à s'en défaire à quelque prix que ce fût. Sur quoi le voyageur était parti sans insister davantage.

Après le déjeuner, M. de Jayat, qui paraissait fort désœuvré, fit seller son cheval, monta dessus et sortit de Mâcon par la route de Lyon. Tant qu'il fut dans la ville, il laissa marcher son cheval à l'allure qui convenait à l'élégant animal; mais une fois hors de la ville, il rassembla les rênes et serra les genoux : l'indication était suffisante, l'animal partit au galop.

Montbar traversa les villages de Varennes et de Crèches et la Chapelle de Grinchay, et ne s'arrêta qu'à la Maison-Blanche.

Le lieu était bien tel que l'avait dit Valensolle, et merveilleusement choisi pour une embuscade.

La Maison-Blanche était située au fond d'une petite vallée, entre une descente et une montée; à l'angle de son jardin passait un petit ruisseau sans nom qui allait se jeter dans la Saône à la hauteur de Challe. Des arbres touffus et élevés suivaient le cours de la rivière et, se développant en demi-cercle, enveloppaient la maison. Quant à la maison elle-même, après avoir été autrefois une auberge dont l'aubergiste n'avait pas fait ses affaires, elle était fermée depuis sept ou huit ans, et commençait à tomber en ruines.

Avant d'arriver à elle en venant de Mâcon, la route faisait un coude. Montbar examina les localités avec le soin d'un ingénieur chargé de choisir le terrain d'un champ de bataille, tira un crayon et un portefeuille de sa poche et traça un plan exact de la position, puis il revint à Mâcon.

Deux heures après, le palefrenier partait, portant ce plan à Morgan, et laissant à son maître le nom du postillon qui devait conduire la malle : il s'appelait Antoine. Il avait en outre acheté les quatre pitons et les deux cadenas.

Montbar fit monter une bouteille de vieux bourgogne et demanda Antoine Dix minutes après, Antoine entrait. C'était un grand et beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, de la taille à peu près de Montbar, ce que celui-ci, après l'avoir toisé de pieds à la tête, avait remarqué avec satisfaction.

Le postillon s'arrêta au seuil de la porte, et portant la main à son chapeau à la manière des militaires :

— Le citoyen m'a fait demander? dit-il. — C'est bien vous qu'on appelle Antoine? fit Montbar. — Pour vous servir, si j'en étais capable, vous et votre compagnie. — Eh bien! oui, mon ami, tu peux me servir; ferme donc la porte et viens ici.

Antoine ferma la porte, s'approcha jusqu'à la distance de deux pas de Montbar, et portant de nouveau la main à son chapeau :

— Voilà, notre maître. — D'abord, dit Montbar, si tu n'y vois pas d'inconvénient, nous allons boire un verre de vin à la santé de ta maîtresse. — Oh! oh! de ma maîtresse, fit Antoine, est-ce que les gens comme nous ont des maîtresses? c'est bon pour les seigneurs comme vous d'avoir des maîtresses. — Ne vas-tu pas me faire accroire, drôle, dit Montbar, qu'avec une encolure comme la tienne on fait vœu de continence? — Oh! je ne veux pas dire que l'on soit un moine à cet endroit : on a par-ci, par-là, quelque amourette sur le grand chemin. — Oui, à chaque cabaret; c'est pour cela qu'on s'arrête si souvent avec les chevaux de retour pour boire la goutte ou allumer sa pipe. — Dame! fit Antoine avec un intraduisible mouvement d'épaule, il faut bien rire. — Eh bien, goûte moi ce vin-là, mon garçon, je te réponds que ce n'est pas lui qui te fera pleurer.

Et prenant un verre plein, Montbar fit signe au postillon de prendre l'autre verre.

— A votre santé et à celle de votre compagnie!

C'était une locution familière au brave postillon, une espèce d'extension de politesse qui n'avait pas besoin d'être justifiée pour lui par une compagnie quelconque.

— Ah! oui, dit-il après avoir bu et en faisant clapper sa langue, en voilà du chenu, et moi qui l'ai avalé sans le goûter, comme si c'était du petit bleu. — C'est un tort, Antoine. — Mais, oui, que c'est un tort. — Bon! fit Montbar en versant un second verre, heureusement qu'il peut se réparer. — Pas plus haut que le pouce, notre bourgeois, dit le facétieux postillon en tendant le verre et ayant soin que son pouce fût au niveau du rebord. — Minute, fit Montbar au moment où Antoine allait porter le verre à sa bouche. — Il était temps, fit le postillon; il allait y passer, le malheureux. Qu'y a-t-il? — Tu n'as pas voulu que je boive à la santé de ta maîtresse, mais tu ne refuseras pas, je l'espère, de boire à la santé de la mienne. — Oh! ça ne se refuse pas, surtout avec de pareil vin; à la santé de votre maîtresse et de sa compagnie! Et il avala la rouge liqueur, en la dégustant cette fois. — Eh bien, fit Montbar, tu t'es encore trop pressé, mon ami. — Bah! fit le postillon. — Oui; suppose que j'aie plusieurs maîtresses; du moment où nous ne nommons pas celle à la santé de laquelle nous buvons, comment veux-tu que cela lui profite? — C'est ma foi vrai! — C'est triste, mais il faut recommencer cela, mon ami! — Ah! recommençons! Il ne s'agit pas, avec un homme comme vous, de mal faire les choses; on a commis la faute, on la boira.

Et Antoine tendit son verre, que Montbar remplit jusqu'au bord.

— Maintenant, dit-il en jetant un coup d'œil sur la bouteille et en s'assurant par ce coup d'œil qu'elle était vide, il ne s'agit plus de nous tromper. Son nom? — A la belle Joséphine! dit Montbar. — A la belle Joséphine! répéta Antoine. Et il avala le bourgogne avec une satisfaction qui semblait aller croissant.

Puis, après avoir bu et s'être essuyé les lèvres avec sa manche, au moment de reposer le verre sur la table :

— Eh! dit-il, un instant, bourgeois. — Bon! dit Montbar, est-ce qu'il y a encore quelque chose qui ne va pas? — Je crois bien; nous avons fait de la mauvaise besogne, mais il est trop tard. — Pourquoi cela? — La bouteille est vide. — Bon, celle-ci, mais pas celle-là.

Et Montbar prit dans le coin de la cheminée une bouteille toute débouchée.

— Ah! ah! fit Antoine, dont le visage s'éclaira d'un radieux sourire. — Y a-t-il du remède? demanda Montbar. — Il y en a, fit Antoine.

Et il tendit son verre. Montbar le remplit avec la même conscience qu'il avait fait des trois premiers.

— Eh bien, dit le postillon mirant au jour le liquide rubis qui étincelait dans son verre, je disais donc que nous avions bu à la santé de la belle Joséphine? — Oui, dit Montbar. — Mais, continua Antoine, il y a diablement de Joséphines en France. — C'est vrai; combien crois-tu qu'il y en ait, Antoine? — Bon; il y en a bien cent mille. — Je t'accorde cela, après? — Eh bien, sur ces cent mille, j'admets qu'il n'y en a qu'un dixième de belles. — C'est beaucoup. — Mettons qu'un vingtième. — Soit. — Cela fait cinq mille. — Sais-tu que tu es fort en arithmétique? — Je suis fils de maître d'école. — Eh bien? — Eh bien, à laquelle de ces cinq mille avons nous bu? ah! — Tu as par ma foi raison, Antoine; il faut ajouter le nom de famille au nom de baptême; à la belle Joséphine... — Attendez, le verre est entamé, il ne peut plus servir; il faut, pour que la santé soit profitable, le vider et le remplir.

Antoine porta le verre à sa bouche.

— Le voilà vide, dit-il. — Et le voilà rempli, fit Montbar en le mettant en contact avec la bouteille. — Aussi, j'attends; à la belle Joséphine?... — A la belle Joséphine... Lollier!

Et Montbar vida son verre.

— Jarnidieu! fit Antoine; mais, attendez donc, Joséphine Lollier, je connais cela. — Je ne dis pas non. — Joséphine Lollier, mais c'est la fille du maître de la poste aux chevaux de Belleville. — Justement. — Fichtre! fit le postillon, vous n'êtes pas à plaindre, notre bourgeois, un joli brin de fille; à la santé de la belle Joséphine Lollier!

Et il avala son cinquième verre de bourgogne.

—Eh bien, maintenant, demanda Montbar, comprends-tu pourquoi je t'ai fait monter, mon garçon? — Non, mais je ne vous en veux pas tout de même. — C'est bien gentil de ta part. — Oh! moi, je suis bon diable. — Eh bien, je vais te le dire. — Je suis tout oreilles. — Attends! je crois que tu entendras encore mieux si ton verre est plein que s'il est vide. — Est-ce que vous avez été médecin des sourds, vous, par hasard? demanda le postillon en goguenardant. — Non, mais j'ai beaucoup vécu avec les ivrognes, répondit Montbar en remplissant de nouveau le verre d'Antoine. — On n'est pas ivrogne parce qu'on aime le vin, dit Antoine. — Je suis de ton avis, mon brave, répliqua Montbar; on n'est ivrogne que quand on ne sait pas le porter. — Bien dit, fit Antoine, qui paraissait porter le sien à merveille, j'écoute. — Tu m'as dit que tu ne comprenais pas pourquoi je t'avais fait monter? — Je l'ai dit. — Cependant, tu dois bien te douter que j'avais un but? — Tout homme en a un, bon ou mauvais, à ce que prétend notre curé, dit sentencieusement Antoine. — Eh bien, le mien, mon ami, reprit Montbar, est de pénétrer la nuit, sans être reconnu, dans la cour de maître Nicolas-Denis Lollier, maître de poste à Belleville. — A Belleville, répéta Antoine qui suivait les paroles de Montbar avec toute l'attention dont il était capable, je comprends; et vous voulez pénétrer, sans être reconnu, dans la cour de maître Nicolas-Denis Lollier, maître de poste à Belleville, pour voir à votre aise la belle Joséphine? Ah! mon gaillard. — Tu y es, mon cher Antoine; et je veux y pénétrer sans être reconnu, parce que le père Lollier a tout découvert, et qu'il a défendu à sa fille de me recevoir. — Voyez-vous; et que puis-je à cela, moi? — Tu as encore les idées obscures, Antoine; bois ce verre de vin-là pour les éclaircir. — Vous avez raison, fit Antoine.

Et il avala son sixième verre de vin.

— Ce que tu y peux, Antoine? — Oui, qu'est-ce que j'y peux? voilà ce que je demande. — Tu y peux tout, mon ami. — Moi? — Toi. — Ah! je serais curieux de savoir cela; éclaircissez, éclaircissez.

Et il tendit son verre.

— Tu conduis, demain, la malle de Chambéry? — Un peu; à six heures. — Eh bien, supposons qu'Antoine soit un bon garçon. — C'est tout supposé, il l'est. — Eh bien, voilà ce que fait Antoine. — Voyons, que fait-il? — D'abord, il vide son verre. — Ce n'est pas difficile, c'est fait. — Puis, il prend ces dix louis.

Montbar aligna dix louis sur la table.

— Ah! ah! fit Antoine, des jaunets, des vrais; je croyais qu'ils avaient tous émigré, ces diables-là! — Tu vois qu'il en reste. — Et que faut-il qu'Antoine fasse pour qu'ils passent dans sa poche? — Il faut qu'Antoine me prête son plus bel habit de postillon. — A vous? — Et me donne sa place demain soir. — Eh oui, pour que vous voyiez la belle Joséphine sans être reconnu. — Allons donc! J'arrive à huit heures à Belleville, j'entre dans la cour, je dis que les chevaux sont fatigués, je les fais reposer jusqu'à dix heures, et, de huit heures à dix... — Ni vu ni connu, je t'embrouille le père Lollier. — Eh bien, ça y est-il, Antoine? — Ça y est; on est jeune, on est du parti des jeunes; on est garçon, on est du parti des garçons: quand on sera vieux et papa, on sera du parti des papas et des vieux, et on criera: Vivent les ganaches! — Ainsi, mon brave Antoine, tu me prêtes ta plus belle veste et ta plus belle culotte? — J'ai justement une veste et une culotte que je n'ai pas encore mises. — Tu me donnes ta place? — Avec plaisir. — Et moi je te donne ces cinq louis d'arrhes. — Et le reste? — Demain, en passant les bottes; seulement, tu auras une précaution... — Laquelle? — On parle beaucoup de brigands qui dévalisent les diligences; tu auras soin de mettre des fontes à la selle du porteur. — Pourquoi faire? — Pour y fourrer des pistolets. — Allons donc! n'allez-vous pas leur faire du mal à ces braves jeunes gens? — Comment, tu appelles des braves jeunes gens des voleurs qui dévalisent les diligences? — Bon; on n'est pas un voleur parce qu'on vole l'argent du gouvernement. — C'est ton avis? — Je crois bien; et encore que c'est l'avis de bien d'autres. Je sais bien, quant à moi, que si j'étais juge je ne les condamnerais pas. — Tu boirais peut-être à leur santé? — Ah! tout de même, ma foi, si le vin était bon. — Je t'en défie, dit Montbar en versant dans le verre d'Antoine tout ce qui restait dans la seconde bouteille. — Vous savez le proverbe? dit le postillon. — Lequel? — Il ne faut pas défier un fou de faire sa folie. A la santé des compagnons de Jéhu! — Ainsi soit-il, dit Montbar. — Et les cinq louis? fit Antoine en reposant le verre sur la table. — Les voilà. — Merci; vous aurez des fontes à votre selle, mais, croyez-moi, ne mettez pas de pistolets dedans, ou, si vous mettez des pistolets dedans, faites comme le père Jérôme, le conducteur de Genève, ne mettez pas de balles dans vos pistolets.

Et, sur cette recommandation philanthropique, le postillon prit congé de Montbar et descendit l'escalier en chantant d'une voix avinée :

> Le matin, je me prends, je me lève,
> Dans le bois je m'en suis allé,
> J'y trouvai ma bergère qui rêve,
> Doucement je la réveillai.
>
> Je lui dis : Aimable bergère,
> Un berger vous f rait il peur?
> — Un berger à moi, pourquoi faire?
> Taisez-vous, monsieur le trompeur.

Montbar suivit consciencieusement le chanteur jusqu'à la fin du second couplet; mais, quelque intérêt qu'il prît à la romance de maître Antoine, la voix de celui-ci s'étant perdue dans l'éloignement, il fut obligé de faire son deuil du reste de la chanson.

IV

LA MALLE DE CHAMBÉRY.

Le lendemain, à cinq heures de l'après-midi, Antoine, pour ne point être en retard sans doute, harnachait, dans la cour de l'hôtel de la poste, les trois chevaux qui devaient enlever la malle.

Selon la recommandation que lui avait faite Montbar, la selle du porteur était garnie d'arçons. De temps en temps, en allant et venant, il se tournait vers la fenêtre d'une petite chambre descendant à la cour par un escalier de service. Cette fenêtre, dont le rideau était légèrement écarté, permettait, si elle était habitée, à celui ou à celle qui l'habitait, de voir, à travers le crépuscule d'une soirée d'hiver, ce qui se passait dans la cour. On eût dit qu'Antoine rendait compte de chacun de ses faits et gestes à quelque observateur inconnu, caché derrière ce rideau.

A cinq heures trente-cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture et les claquements du fouet du postillon.

Un instant après, la malle entrait au grand galop dans la cour de l'hôtel et venait se ranger sous les fenêtres de la chambre qui avait tant paru préoccuper Antoine, c'est-à-dire à trois pas de la dernière marche de l'escalier de service.

Si l'on eût pu faire, sans y avoir un intérêt positif, attention à un si petit détail, on eût remarqué que le rideau de la fenêtre s'écartait d'une façon presque imprudente pour permettre à la personne qui habitait la chambre de voir qui descendait de la malle-poste. Il en descendit trois hommes qui, avec la hâte des voyageurs affamés, se dirigèrent vers les fenêtres ardemment éclairées de la salle commune.

A peine étaient-ils entrés que l'on vit par l'escalier de service descendre un élégant postillon non chaussé encore de ses grosses bottes, mais simplement de fins escarpins par-dessus lesquels il comptait les passer. Ce postillon fit entendre un sifflement qui, si léger qu'il fût, suffit pour attirer l'attention d'Antoine, lequel accourut apportant ses grosses bottes et sa houppelande.

Le postillon élégant passa les grosses bottes d'Antoine, lui glissa cinq louis dans la main, puis se tourna pour que celui-ci lui jetât sur les épaules sa houppelande, que la rigueur de la saison rendait à peu près nécessaire. Cette toilette achevée, Antoine rentra lestement dans l'écurie, où il se dissimula dans le coin le plus obscur.

Quant à celui auquel il venait de céder sa place, rassuré sans doute par la hauteur du col de la houppelande qui lui cachait la moitié du visage, il alla droit aux trois chevaux harnachés d'avance par Antoine, glissa une paire de pistolets à deux coups dans les arçons, et, profitant de l'isolement où était la malle-poste par le dételement des chevaux et l'éloignement des postillons de Tournus, il planta, à l'aide d'un poinçon aigu qui pouvait à la rigueur devenir un poignard, ses quatre pitons dans le bois de la malle-poste, c'est-à-dire un à chaque portière, et les deux autres en regard dans le bois de la caisse.

Après quoi, il se mit à atteler les chevaux avec une promptitude et une adresse qui indiquaient un homme familiarisé depuis son enfance avec tous les détails de l'art poussé si loin de nos jours par cette honorable classe de la société que nous appelons les gentilshommes riders.

Cela fait, il attendit, calmant ses chevaux impatients à l'aide de la parole et du fouet savamment combinés ou employés chacun à son tour.

On connaît la rapidité avec laquelle s'exécutaient les repas des malheureux condamnés au régime de la malle-poste ; la demi-heure n'était donc pas écoulée qu'on entendit la voix du conducteur qui criait :

— Allons, citoyens voyageurs, en voiture.

Leprêtre se tint près de la voiture et, malgré leur déguisement, reconnut parfaitement Roland et le chef de brigade du 7e chasseurs, qui montèrent et prirent place dans l'intérieur sans faire attention au postillon. Celui-ci referma la portière sur eux, passa le cadenas dans les deux pitons et donna un tour de clef. Puis, faisant le tour de la malle, il fit semblant de laisser tomber son fouet devant l'autre portière, passa en se baissant le second cadenas dans les deux autres pitons, lui donna un tour de clef en se relevant, et, sûr que les deux officiers étaient bien verrouillés, il enfourcha son cheval en gourmandant le conducteur qui lui faisait faire sa besogne.

En effet, le voyageur du coupé était déjà à sa place, que le conducteur débattait encore un reste de compte avec l'hôte.

— Est-ce pour ce soir, pour cette nuit, ou pour demain matin, père François? cria le faux postillon en imitant de son mieux la voix du vrai. — C'est bon, c'est bon, on y va, répondit le conducteur.

Puis, regardant autour de lui :

— Tiens! où sont donc les voyageurs? demanda-t-il. — Nous voilà, dirent à la fois les deux officiers, dans l'intérieur de la malle, et l'agent du coupé. — La portière est bien fermée? insista le père François. — Oh! je vous en réponds, fit Leprêtre. — En ce cas, en route, mauvaise troupe, cria le conducteur tout en gravissant le marchepied, en prenant place près de son voyageur et en tirant la portière après lui.

Le postillon ne se le fit pas redire; il enleva ses chevaux en enfonçant ses éperons dans le ventre du porteur et en cinglant aux deux autres un vigoureux coup de fouet. La malle-poste partit au galop.

Leprêtre conduisait comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie; il traversa toute la ville en faisant danser les vitres et trembler les maisons; jamais véritable postillon n'avait fait claquer son fouet d'une si savante manière. A la sortie de Mâcon, il vit un petit groupe de cavaliers : c'étaient les douze chasseurs qui devaient suivre la malle sans avoir l'air de l'escorter. Le chef de brigade passa la tête par la portière et fit un signe au maréchal des logis qui les commandait.

Leprêtre ne parut rien remarquer, mais, au bout de cinq cents pas, tout en exécutant une symphonie avec son fouet, il retourna la tête et vit que l'escorte s'était mise en marche.

— Attendez, mes petits enfants, dit Leprêtre, je vais vous en faire voir du pays.

Et il redoubla de coups d'éperons et de coups de fouet. Les chevaux semblaient avoir des ailes, la malle volait sur le pavé, on eût dit le char du tonnerre qui passait. Le conducteur s'inquiéta.

— Eh! maître Antoine, cria-t-il, est-ce que nous serions ivre par hasard?

— Ivre! ah bien oui, répondit Leprêtre, j'ai dîné avec une salade de betteraves. — Mais, morbleu, s'il va de ce train-là, cria Roland en passant à son tour la tête par la portière, l'escorte ne pourra nous suivre. — Tu entends ce qu'on te dit, cria le conducteur. — Non, répondit Leprêtre, je n'entends pas. — Eh bien, on te fait observer que, si tu vas de ce train-là, l'escorte ne pourra pas suivre. — Il y a donc une escorte? demanda Leprêtre. — Eh! oui, puisque nous avons de l'argent du gouvernement. — C'est autre chose, alors; il fallait donc dire cela tout de suite.

Mais, au lieu de ralentir sa course, la malle continua d'aller le même train, et, s'il se fit un changement, ce fut qu'elle gagna encore en vélocité.

— Tu sais que, s'il nous arrive un accident, dit le conducteur, je te casse la tête d'un coup de pistolet. — Bon! fit Leprêtre, on les connaît vos pistolets, il n'y a pas de balles dedans. — C'est possible, mais il y en a dans les miens, cria l'agent de police. — C'est ce qu'on verra dans l'occasion, répondit Leprêtre.

Et il continua sa route sans plus s'inquiéter des observations. On traversa, avec la vitesse de l'éclair le village de Varennes, celui de la Crèche et la petite ville de la Chapelle de Grinchay. Il restait un quart de lieue à peine pour arriver à la Maison-Blanche.

Les chevaux ruisselaient de sueur et hennissaient de rage en jetant l'écume par la bouche. Leprêtre jeta les yeux derrière lui; à plus de mille pas de la malle-poste, les étincelles jaillissaient sous les pieds des chevaux. Devant lui était la déclivité de la montagne. Il s'élança sur la pente, mais tout en rassemblant ses rênes de manière à se rendre maître des chevaux quand il voudrait.

Le conducteur avait cessé de crier, car il reconnaissait qu'il était conduit par une main habile et vigoureuse à la fois. Seulement, de temps en temps le chef de brigade regardait par la portière pour voir à quelle distance étaient ses hommes.

A la moitié de la pente Leprêtre était maître de ses chevaux, sans avoir eu un seul moment l'air de ralentir leur course. Il se mit alors à entonner en pleine voix *le Réveil du Peuple* : c'était la chanson des royalistes, comme *la Marseillaise* était le chant des Jacobins.

— Que fait donc ce drôle-là? cria Roland en passant la tête par la portière; dites-lui donc qu'il se taise, conducteur, ou je lui envoie une balle dans les reins.

Peut-être le conducteur allait-il répéter au postillon la menace de Roland, mais il lui sembla voir une ligne noire qui barrait la route. En même temps une voix tonnante cria :

— Halte-là, conducteur! — Postillon, passez moi sur le ventre de ces bandits là! cria l'agent de police. — Bon, comme vous y allez, vous! dit Leprêtre. Est-ce que l'on passe comme cela sur le ventre des amis? hooch!

La malle-poste s'arrêta comme par enchantement.

— En avant, en avant! crièrent à la fois Roland et le chef de brigade, comprenant que l'escorte était trop loin pour les soutenir. — Ah! brigand de postillon, cria l'agent de police en sautant à bas du coupé et en dirigeant un pistolet sur Leprêtre, tu vas payer pour tous.

Mais il n'avait pas achevé que Leprêtre, le prévenant, faisait feu et qu'il roulait mortellement blessé sous les roues de la malle. Son doigt crispé par l'agonie appuya sur la gâchette, le coup partit, mais au hasard, sans que la balle atteignît personne.

— Conducteur, criaient les deux officiers, de par tous les tonnerres du ciel, ouvrez donc! — Messieurs, dit Morgan s'avançant, nous n'en voulons point à vos personnes, mais seulement à l'argent du gouvernement. Ainsi donc, conducteur, cinquante mille livres, et vivement.

Deux coups de feu partis de l'intérieur furent la réponse des deux officiers, qui, après avoir vainement ébranlé les portières, essayaient vainement encore de sortir par l'ouverture des vitres.

Sans doute un des deux coups de feu porta, car on entendit un cri de rage en même temps qu'un éclair illuminait la route. Le chef de brigade poussa un soupir et tomba sur Roland. Il venait d'être tué raide. Roland fit feu de son second pistolet, mais personne ne lui riposta. Ses deux pistolets étaient déchargés; enfermé qu'il était, il ne pouvait se servir de son sabre et hurlait de colère.

Pendant ce temps, on forçait le conducteur, le pistolet sur la gorge, de donner l'argent : deux hommes prirent les sacs qui contenaient les cinquante mille francs et en chargèrent le cheval de Lepretre, que son palefrenier lui amenait tout sellé et bridé, comme à un rendez-vous de chasse.

Lepretre s'était débarrassé de ses grosses bottes, et sauta en selle avec ses escarpins.

— Bien des choses au premier consul, monsieur de Montrevel, cria Morgan.

Puis se tournant vers ses compagnons :

— Au large, enfants, et par la route que chacun voudra. Vous connaissez le rendez-vous; à demain soir!... — Oui, oui, répondirent dix ou douze voix.

Et toute la bande s'éparpilla comme une volée d'oiseaux, disparaissant dans la vallée sous l'ombre des arbres qui côtoyaient la petite rivière et enveloppaient la Maison-Blanche.

En ce moment, on entendit le galop des chevaux, et l'escorte, attirée par les coups de feu, apparut au sommet de la montée, qu'elle descendit comme une avalanche. Mais elle arriva trop tard : elle ne trouva plus que le conducteur assis sur le bord du fossé, les deux cadavres de l'agent de police et du chef de brigade, et Roland, prisonnier et rugissant comme un lion qui mord les barreaux de sa cage.

V

LA RÉPONSE DE LORD GRENVILLE.

Pendant que les événements que nous venons de raconter s'accomplissaient et occupaient les esprits et les gazettes de province, d'autres événements, bien autrement graves, se préparaient à Paris, qui allaient occuper les esprits et les gazettes du monde tout entier.

Lord Tanlay était revenu avec la réponse de son oncle lord Grenville. Cette réponse consistait en une lettre adressée à M. de Talleyrand, et dans une note écrite pour le premier consul. La lettre était conçue en ces termes :

« Downing-street, le 14 février 1800.

« Monsieur,

« J'ai reçu et mis sous les yeux du roi la lettre que vous m'avez transmise par l'intermédiaire de mon neveu lord Tanlay. Sa Majesté, ne voyant aucune raison de se départir des formes qui ont été longtemps établies en Europe pour traiter d'affaires avec les Etats étrangers, m'a ordonné de vous faire passer en son nom la réponse officielle que je vous envoie ci-incluse.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute considération, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Grenville. »

La réponse était sèche, la note précise. De plus, une lettre avait été écrite *autographe* par le premier consul au roi Georges, et le roi Georges, *ne se départant point des formes établies en Europe pour traiter avec les Etats étrangers*, répondait par une simple note de l'écriture du premier secrétaire venu. Il est vrai que la note était signée Greenville. La note n'était qu'une longue récrimination contre la France, contre l'esprit de désordre qui l'agitait, contre les craintes que cet esprit de désordre inspirait à toute l'Europe, et sur la nécessité imposée, par le soin de leur propre conservation, à tous les souverains régnants de la réprimer. En somme, c'était la continuation de la guerre.

Les yeux de Bonaparte brillèrent, en la lisant, de cette flamme qui précédait chez lui les grands événements comme l'éclair précède la foudre.

— Ainsi, monsieur, dit-il en se retournant vers lord Tanlay, voilà tout ce que vous avez pu obtenir? — Oui, citoyen premier consul. — Vous n'avez donc point répété verbalement à votre oncle tout ce que je vous avais chargé de lui dire? — Je n'en ai point oublié une syllabe. — Vous ne lui avez donc pas dit que vous habitiez la France depuis deux ou trois ans, que vous l'aviez vue, que vous l'aviez étudiée, qu'elle était forte, puissante, heureuse, désireuse de la paix, mais préparée à la guerre? — Je lui ai dit tout cela. — Vous n'avez donc pas ajouté que c'est une guerre insensée que celle qu'ils nous font; que cet esprit de désordre dont ils parlent, et qui n'est à tout prendre que les écarts de la liberté trop longtemps comprimée, il fallait l'enfermer dans la France même par une paix universelle; que cette paix était le seul cordon sanitaire qui pût l'empêcher de franchir nos frontières; qu'en allumant en France le volcan de la guerre, la France, comme une lave, va se répandre sur l'étranger? L'Italie est délivrée, dit le roi d'Angleterre; mais délivrée de qui? de ses libérateurs; l'Italie est délivrée, mais pourquoi? parce que je conquérais l'Egypte du Delta à la troisième cataracte; l'Italie est délivrée parce que je n'étais pas en Italie; mais me voilà : dans un mois je puis y être, en Italie, et pour la reconquérir des Alpes à l'Adriatique, que me faut-il? une bataille. Que croyez-vous que fasse Masséna en défendant Gènes? Il m'attend. Ah! les souverains de l'Europe ont besoin de la guerre pour assurer leur couronne! eh bien, milord; c'est moi qui vous le dis, je secouerai si bien l'Europe que la couronne leur en tremblera au front. Ils ont besoin de la guerre! attendez. Bourrienne! Bourrienne!

La porte de communication du cabinet du premier consul avec le cabinet du premier secrétaire s'ouvrit précipitamment, et Bourrienne parut, le visage aussi effaré que s'il eût cru que Bonaparte appelait au secours. Il vit Bonaparte fort animé, froissant la note diplomatique d'une main et frappant de l'autre sur le bureau, et lord Tanlay calme, debout et muet à trois pas de lui. Il comprit tout de suite que c'était la réponse de l'Angleterre qui irritait le premier consul.

— Vous m'avez appelé, général? dit-il. — Oui, fit le premier consul, mettez-vous là et écrivez.

Et d'une voix brève et saccadée, sans chercher les mots, mais au contraire comme si les mots se pressaient aux portes de son esprit, il dicta la proclamation suivante :

« Soldats!

« En promettant la paix au peuple français, j'ai été votre organe; je connais votre valeur. Vous êtes les mêmes hommes qui conquirent le Rhin, la Hollande, l'Italie, et qui donnèrent la paix sous les murs de Vienne étonnée.

« Soldats! ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre, ce sont les Etats ennemis qu'il faut envahir.

« Soldats! lorsqu'il en sera temps, je serai au milieu de vous, et l'Europe étonnée se souviendra que vous êtes de la race des braves! »

Bourrienne leva la tête, attendant après ces derniers mots écrits.

— Eh bien! c'est tout, dit Bonaparte. — Ajouterai-je les mots sacramentels : *Vive la République!* — Pourquoi demandez-vous cela? — C'est que nous n'avons pas fait de proclamation depuis quatre mois, et que quelque chose pourrait être changé aux formules ordinaires. — La proclamation est bien telle qu'elle est, dit Bonaparte, n'y ajoutez rien.

Et prenant une plume, il écrasa plutôt qu'il n'écrivit sa signature au bas de la proclamation.

Puis la rendant à Bourrienne :

— Que cela paraisse demain dans *le Moniteur*, dit-il.

Bourrienne sortit emportant la proclamation.

Bonaparte resta avec lord Tanlay, se promena un instant en long et en large comme s'il eût oublié sa présence; mais tout à coup, s'arrêtant devant lui :

— Milord, dit-il, croyez-vous avoir obtenu de votre oncle tout ce qu'un autre à votre place eût pu obtenir? — Plus, citoyen premier consul. — Plus, plus; qu'avez-vous donc obtenu? — Je crois que le citoyen premier consul n'a pas lu la note royale avec toute l'attention qu'elle mérite. — Bon! fit Bonaparte, je la sais par cœur. — Alors le citoyen premier consul n'a pas pesé l'esprit de certain paragraphe, n'en a pas pesé les mots. — Vous croyez? — J'en suis sûr; et si le citoyen premier consul me permettait de lui lire le paragraphe auquel je fais allusion...

Bonaparte desserra la main dans laquelle était la note froissée, la déplia et la remit à lord Tanlay, en lui disant :

— Lisez.

Sir John jeta les yeux sur la note, qui lui paraissait familière, s'arrêta au dixième paragraphe et lut :

« Le meilleur et le plus sûr gage de la réalité de la paix, ainsi que de sa durée, serait la restauration de cette lignée de princes qui, pendant tant de siècles, ont conservé à la nation française la prospérité au dedans, la considération et le respect au dehors. Un tel événement aurait écarté, et dans tous les temps écartera les obstacles qui se trouvent sur la voie des négociations et de la paix; il confirmerait à la France la jouissance tranquille de son ancien territoire et procurerait à toutes les autres nations de l'Europe, par la tranquillité et la paix, cette sécurité qu'elles sont obligées maintenant de chercher pas d'autres moyens. »

— Eh bien! fit Bonaparte impatient, j'avais très-bien lu, et parfaitement compris. Soyez Monck, ayez travaillé pour un autre, et l'on vous pardonnera vos victoires, votre renommée, votre génie; abaissez-vous, et l'on vous permettra de rester grand! — Citoyen premier consul, dit lord Tanlay, personne ne sait mieux que moi la différence qu'il y a de vous à Monck, et combien vous le dépassez en génie et en renommée. — Alors que me lisez-vous donc? — Je ne vous lis ce paragraphe, répliqua sir John, que pour vous prier de donner à celui qui suit sa véritable valeur. — Voyons celui qui suit, dit Bonaparte avec une impatience contenue.

Sir John continua :

« Mais, quelque désirable que puisse être un pareil événement pour la France et pour le monde, ce n'est point à ce mode exclusivement que Sa Majesté limite la possibilité d'une pacification solide et sûre. »

Sir John appuya sur ces derniers mots.

— Ah! ah! fit Bonaparte.

Et il se rapprocha vivement de sir John. L'Anglais continua :

« Sa Majesté n'a pas la prétention de prescrire à la France quelle sera la forme de son gouvernement et dans quelles mains sera placée l'autorité nécessaire pour conduire les affaires d'une grande et puissante nation. »

— Relisez, monsieur, dit vivement Bonaparte. — Relisez vous-même, répondit sir John.

Et il lui tendit la note. Bonaparte relut.

— C'est vous, monsieur, dit-il, qui avez fait ajouter ce paragraphe? — J'ai du moins insisté pour qu'il fût mis.

Bonaparte réfléchit

— Vous avez raison, dit-il, il y a un grand pas de fait; le retour des Bourbons n'est plus une condition *sine qua non*. Je suis accepté non-seulement comme puissance militaire, mais comme pouvoir politique.

Puis, tendant la main à sir John :

— Avez-vous quelque chose à me demander, monsieur? — La seule chose que j'ambitionne vous a été demandée par mon ami Roland. — Et je lui ai déjà répondu, monsieur, que je vous verrais avec plaisir l'époux de sa sœur; si j'étais plus riche, ou si vous l'étiez moins, je vous offrirais de la doter; sir John fit un mouvement; mais je sais que votre fortune peut suffire à deux, et même, ajouta-t-il en souriant, peut suffire à davantage. Je vous laisse donc la joie de donner non-seulement le bonheur, mais encore la richesse à la femme que vous aimez.

Puis, appelant :

— Bourrienne!

Bourrienne parut.

— C'est parti, général, dit-il. — Bien, fit le premier consul; mais ce n'est pas pour cela que je vous appelle. — J'attends vos ordres. — A quelque heure du jour ou de la nuit que se présente lord Tanlay, je serai heureux de le recevoir, et de le recevoir sans qu'il attende; vous entendez, mon cher Bourrienne? vous entendez, milord?

Lord Tanlay s'inclina en signe de remercîment.

— Et maintenant, dit Bonaparte, je présume que vous êtes pressé de partir pour le château des Noires-Fontaines, je ne vous retiens pas; je n'y mets qu'une condition. — Laquelle, général? — C'est que si j'ai besoin de vous pour une nouvelle ambassade... — Ceci n'est point une condition, citoyen premier consul, c'est une faveur.

Lord Tanlay s'inclina et sortit. Comme Bourrienne s'apprêtait à le suivre, la porte s'ouvrit, et Fouché parut.

— Eh bien! dit Bonaparte, qu'y a-t-il donc, citoyen Fouché? vous avez le visage tout bouleversé. M'aurait-on assassiné, par hasard? — Citoyen premier consul, dit le ministre, vous avez paru attacher une grande importance à la destruction de ces bandes qui s'intitulent les compagnons de Jehu — Oui, puisque j'ai envoyé Roland lui-même à leur poursuite. A-t-on de leurs nouvelles? — On en a. — Par qui? — Par leur chef lui-même. — Comment par leur chef? — Il a eu l'audace de me rendre compte de sa dernière expédition. — Contre qui? — Contre les cinquante mille francs que vous avez envoyés aux pères du Saint Bernard. — Et que sont-ils devenus? — Les cinquante mille francs? Oui. — Ils sont entre ses mains, et ce chef m'annonce qu'ils seront bientôt entre celles de Cadoudal. — Alors Roland est tué? — Non. — Comment, non? — Mon agent est tué, le chef de brigade de Saint Maurice est tué; mais votre aide de camp est sain et sauf. — Alors il se pendra, dit Bonaparte. — Pourquoi faire? la corde casserait. vous connaissez son bonheur. — Ou son malheur. Oui, où est ce rapport? — Vous voulez dire cette lettre? — Cette lettre, ce rapport, la chose, enfin, quelle qu'elle soit, qui vous donne les nouvelles que vous m'apportez.

Le préfet de police présenta au premier consul un petit papier plié élégamment dans une enveloppe parfumée.

— Qu'est cela? — La chose que vous demandez.

Bonaparte lut :

« Au citoyen Fouché, préfet de police, en son hôtel, à Paris. »

Il ouvrit la lettre, et lut :

« Citoyen préfet, j'ai l'honneur de vous annoncer que les cinquante mille francs destinés aux pères du Saint-Bernard sont passés entre nos mains pendant la soirée du 25 février 1800, vieux style, et que d'ici à huit jours ils seront entre celles du citoyen Cadoudal.

« Cela s'est passé à merveille, sauf la mort de votre agent et celle du chef de brigade Saint-Maurice; quant à M. Roland de Montrevel, j'ai la satisfaction de vous apprendre qu'il ne lui est arrivé rien de fâcheux. Je n'avais point oublié que c'était lui qui m'avait introduit au Luxembourg.

« Je vous écris, citoyen préfet, parce que je présume qu'à cette heure M. Roland de Montrevel est trop occupé de notre poursuite pour vous écrire lui-même.

« Mais, au premier instant de repos qu'il prendra, je suis sûr que vous recevrez de lui un rapport où il consignera tous les détails dans lesquels je ne puis entrer faute de temps et de facilité pour vous écrire.

« En échange du service que je vous rends, citoyen préfet, je vous prierai de m'en rendre un autre : c'est de rassurer sans retard madame de Montrevel sur la vie de son fils. MORGAN.

« De la Maison-Blanche, route de Mâcon à Lyon, le samedi à neuf heures du soir. »

— Ah! pardieu, dit Bonaparte, voilà un hardi drôle.

Puis, avec un soupir :

— Quels capitaines et quels colonels tous ces hommes-là me feraient! ajouta-t-il. — Qu'ordonne le premier consul? demanda le préfet de police. — Rien; cela regarde Roland, son honneur y est engagé; et, puisqu'il n'est pas mort, il prendra sa revanche. — Alors, le premier consul ne s'occupe plus de cette affaire? — Pas dans ce moment, du moins.

Puis, se retournant du côté de son secrétaire :

— Nous avons bien d'autres chats à fouetter, dit-il; n'est-ce pas, Bourrienne?

Bourrienne fit de la tête un signe affirmatif.

— Quand le premier consul désire-t-il me revoir? demanda le préfet de police. — Ce soir, à dix heures, soyez ici; nous déménagerons dans huit jours. — Où allez-vous? — Aux Tuileries.

Fouché fit un mouvement de stupéfaction.

— C'est contre vos opinions, je le sais, dit le premier consul; mais je vous mâcherai la besogne et n'aurez qu'à obéir.

Fouché salua et s'apprêta à sortir.

— A propos! fit Bonaparte.

Fouché se retourna.

— N'oubliez pas de prévenir madame de Montrevel que son fils est sain et sauf; c'est le moins que vous fassiez pour le citoyen Morgan, après le service qu'il vous a rendu.

Et il tourna le dos au préfet de police, qui se retira en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

VI

LE CHERCHEUR DE PISTE.

Nous avons dit dans quelle situation l'escorte du 7e chasseurs retrouva la malle-poste de Chambéry.

La première chose dont on s'occupa fut de chercher l'obstacle qui s'opposait à la sortie de Roland; on reconnut la présence du cadenas, on brisa la portière. Roland bondit hors de la voiture comme un tigre hors de sa cage.

Nous avons dit que la terre était couverte de neige. Roland, chasseur et soldat, n'avait qu'une idée : c'était de suivre les traces des compagnons de Jehu à la piste. Il les avait vus s'enfoncer dans la direction de Thoissey; mais il avait pensé qu'ils n'avaient pu suivre cette direction, puisque entre cette petite ville et eux coulait la Saône, et qu'il n'y avait de ponts pour traverser qu'à Belleville et à Mâcon. Il donna l'ordre à l'escorte et au conducteur de l'attendre sur la grande route, et, à pied, s'élança seul, sans songer même à recharger ses pistolets, sur les traces de Morgan et de ses compagnons. Il ne s'était pas trompé : à un quart de lieue de la route, des fugitifs avaient trouvé la Saône; là ils s'étaient arrêtés, avaient délibéré un instant, on le voyait au piétinement des chevaux, puis ils s'étaient séparés en deux troupes : l'une avait remonté la rivière du côté de Mâcon, l'autre l'avait descendue du côté de Belleville.

Cette division avait pour but visible de jeter dans le doute ceux qui les poursuivraient, s'ils étaient poursuivis.

Roland avait entendu le cri de ralliement du chef : « Demain soir, où vous savez. » Il ne doutait donc pas que, quelle que fût la piste qu'il suivît, soit celle qui remontait, soit celle qui descendait la Saône, elle ne le conduisît, si la neige ne fondait pas d'ici au lendemain, au lieu du rendez-vous, puisque, soit réunis, soit séparément, les compagnons de Jehu devaient aboutir au même but. Il revint suivant ses propres traces, ordonna au conducteur de passer les bottes abandonnées sur la grande route par le faux postillon, de monter à cheval et de conduire la malle jusqu'au prochain relais, c'est-à-dire jusqu'à Belleville.

Le maréchal des logis des chasseurs et quatre chasseurs sachant écrire devaient l'accompagner pour signer avec lui au procès-verbal. Défense absolue de faire mention de lui, Roland, ni de ce qu'il était devenu, rien ne devant mettre les détrousseurs de diligences sur la trace de ses projets futurs.

Le reste de l'escorte ramènerait le corps du chef de brigade à Mâcon, et ferait de son côté un procès verval qui concorderait avec celui du conducteur, et dans lequel il ne serait non plus question de Roland que dans l'autre. Puis il démonta un chasseur, choisissant dans toute l'escorte le cheval qui lui paraissait le meilleur. Enfin, il rechargea ses pistolets, qu'il mit dans les fontes de sa selle à la place des pistolets d'arçon du chasseur démonté; après quoi, promettant au conducteur et aux soldats une prompte vengeance, subordonnée cependant à la façon dont ils garderaient le secret, il monta à cheval et disparut dans la même direction qu'il avait déjà suivie.

Arrivé au point où les deux troupes s'étaient séparées, il lui fallut faire un choix entre les deux pistes. Il choisit celle qui descendait la Saône et se dirigeait vers Belleville. Il avait, pour faire ce choix, qui peut être l'éloignait de deux ou trois lieues, une excellente raison : d'abord, il était plus près de Belleville que de Mâcon; puis il avait fait un séjour de vingt-quatre heures à Mâcon et pouvait y être reconnu, tandis qu'il n'avait jamais stationné à Belleville que le temps de changer de chevaux, lorsque par hasard il y avait passé en poste.

Tous les événements que nous venons de raconter avaient pris une heure à peine : huit heures du soir sonnaient donc à l'horloge de Thoissey lorsque Roland se lança à la poursuite des fugitifs.

La route était toute tracée : cinq ou six chevaux avaient laissé leurs empreintes sur la neige; un de ces chevaux marchait l'amble. Roland franchit les deux ou trois ruisseaux qui coupent la prairie qu'il traversait avant, derrière Belleville. A cent pas de Belleville il s'arrêta; là avait eu lieu une nouvelle division.

Deux des six cavaliers avaient pris à droite, c'est-à-dire s'étaient éloignés de la Saône; quatre avaient pris à gauche, c'est-à-dire avaient continué leur chemin vers Belleville. Aux premières maisons de Belleville une nouvelle scission s'était opérée. Trois cavaliers avaient tourné la ville, un seul avait suivi la rue.

Roland s'attacha à celui qui avait suivi la rue, bien certain de retrouver la trace des autres. Celui qui avait suivi la rue s'était lui-même arrêté à une jolie maison entre cour et jardin, portant le numéro 67. Il avait sonné, on était venu lui ouvrir, on voyait à travers la grille les pas de la personne qui était venue lui ouvrir; puis, à côté de ces pas, une autre trace. C'était celle du cheval que l'on menait à l'écurie.

Il était évident qu'un des compagnons de Jehu s'était arrêté là.

Roland, en se rendant chez le maire, en exhibant ses pouvoirs, en requérant la gendarmerie, pouvait le faire arrêter à l'instant même. Mais ce n'était point là son but, ce n'était point un individu isolé qu'il voulait arrêter : c'était toute la troupe qu'il tenait à prendre d'un coup de filet. Il grava le numéro 67 dans son souvenir et continua son chemin. Il traversa toute la ville, fit une centaine de pas au delà de la dernière maison sans revoir aucune trace.

Il allait retourner sur ses pas, mais il songea que ces traces, si elles devaient reparaître, reparaîtraient à la tête du pont seulement. En effet, à la tête du pont, il retrouva la piste de ses trois chevaux. Il n'y avait point à s'y tromper: c'étaient bien les mêmes, un des chevaux marchait l'amble.

Roland galopa sur la voie même de ceux qu'il poursuivait. En arrivant à Monceaux, même précaution : ils avaient tourné le village; mais Roland était trop bon limier pour s'inquiéter de cela; il suivit son chemin, et, à l'autre bout de Monceaux, il retrouva les trois fugitifs.

Un peu avant Châtillon, un des trois chevaux quittait la route, prenait à droite, et se dirigeait vers un petit château situé sur une colline, à quelques pas de la route de Châtillon à Trévoux. Cette fois les deux cavaliers restants, croyant avoir assez fait pour dépister ceux qui avaient eu envie de les suivre, avaient tranquillement traversé Châtillon et pris la route de Neuville.

La direction suivie par les fugitifs réjouissait fort Roland; ils se rendaient évidemment à Bourg; s'ils ne s'y fussent pas rendus, ils eussent pris la route de Marlieux. Or, Bourg était le quartier général qu'avait choisi lui même Roland pour en faire le centre de ses opérations; Bourg, c'était sa ville à lui, et, avec cette sûreté des souvenirs de l'enfance, il connaissait jusqu'aux moindres buissons, jusqu'à la moindre masure, jusqu'à la moindre grotte des environs.

A Neuville, les fugitifs avaient tourné le village. Roland ne s'inquiéta point de cette ruse déjà reconnue et éventée : seulement, de l'autre côté de Neuville, il ne retrouva plus que la trace d'un seul cheval. Mais il n'y avait plus à s'y tromper, c'était celui qui marchait l'amble.

Sûr de retrouver la trace qu'il abandonnait pour un instant, Roland remonta la piste. Les deux amis s'étaient séparés à la route de Vannas; l'un l'avait suivie, l'autre avait contourné le village, et, comme nous l'avons dit, était revenu prendre la route de Bourg. C'était celui-là qu'il fallait suivre; d'ailleurs, l'allure de son cheval donnait une facilité de plus à celui qui le poursuivait, puisque son pas ne pouvait se confondre avec un autre pas; puis il prenait la route de Bourg, et, de Neuville à Bourg, il n'y avait d'autre village que Saint-Denis; au reste, il n'était pas probable que le dernier des fugitifs allât plus loin que Bourg.

En calculant bien, son cheval ne pouvait guère le conduire plus loin, en supposant qu'il fût parti de la Maison-Blanche frais et reposé: il avait deux lieues de la Maison-Blanche à Belleville, quatre lieues de Belleville à Châtillon, six lieues de Châtillon à Bourg : douze lieues, treize avec les détours. On ne pouvait guère, par le mauvais temps, demander davantage à un cheval.

En effet, en approchant de Saint-Denis, le pas de l'animal s'était si visiblement ralenti, que Roland crut un instant que le cavalier allait s'arrêter dans ce village; mais c'était une erreur, le cavalier l'avait tourné comme les autres, et l'on retrouvait sa piste au delà des dernières maisons. Il se rendait visiblement à Bourg.

Roland se remit sur la voie avec d'autant plus d'acharnement, qu'il approchait visiblement du but. En effet, le cavalier n'avait pas tourné Bourg, et s'était bravement engagé dans la ville. Là, il parut à Roland que le cavalier avait hésité sur le chemin qu'il devait suivre, à moins que l'hésitation ne fût une ruse pour faire perdre sa trace. Mais, au bout de dix minutes perdues à suivre ces tours et ces détours, Roland fut sûr de son fait; ce n'était point une ruse, c'était de l'hésitation.

Les pas d'un homme à pied venaient par une rue transversale; le cavalier et l'homme à pied avaient conféré un instant; puis le cavalier avait obtenu du piéton qu'il lui servît de guide. On voyait, à partir de ce moment, des pas d'homme côtoyant les pas de l'animal. Les uns et les autres aboutissaient à l'auberge de la Belle-Alliance. Roland se rappela que c'était à cette auberge qu'on avait ramené le cheval blessé après l'attaque des Caronnières. Il y avait, selon toute probabilité, connivence entre l'aubergiste et les compagnons de Jehu. Au reste, selon toute probabilité encore, le voyageur de la Belle-Alliance y resterait jusqu'au lendemain soir. Roland sentait à sa propre fatigue qu'il devait avoir besoin de se reposer.

Et Roland, pour ne point forcer son cheval et aussi pour reconnaître la route suivie, avait mis six heures à faire les douze lieues.

Trois heures sonnaient au clocher tronqué de Notre-Dame. Qu'allait faire Roland? S'arrêter dans quelque auberge de la ville? Impossible; il était trop connu à Bourg; d'ailleurs son cheval équipé d'une chabraque de chasseur donnerait des soupçons. Une des conditions de son succès, était que sa présence à Bourg fût complétement ignorée.

Il pouvait se cacher au château des Noires-Fontaines et de là se tenir en observation; mais serait-il sûr de la discrétion des domestiques? Michel et Jacques se tairaient, Roland était sûr d'eux; Amélie se tairait; mais Charlotte, la fille du geôlier, ne bavarderait-elle point?

Il était trois heures du matin, tout le monde dormait; le plus sûr était de se mettre en communication avec Michel. Michel trouverait bien moyen de le cacher. Au grand regret de sa monture, qui avait sans doute flairé une auberge, Roland lui fit tourner bride et prit la route de Pont-d'Ain.

En passant devant l'église de Bourg, il jeta un regard sur la caserne des gendarmes. Selon toute probabilité, les gendarmes et leur capitaine dormaient du sommeil des justes. Roland traversa la petite aile de forêt qui enjambait par-dessus la route. La neige amortissait le bruit des pas de son cheval. En débouchant de l'autre côté, il vit deux hommes qui longeaient le fossé en portant un chevreuil suspendu à un petit arbre par ses quatre pattes liées. Il lui sembla reconnaître la tournure de ces hommes. Il piqua son cheval pour les rejoindre.

Les deux hommes avaient l'oreille au guet; ils se retournèrent, virent un cavalier qui semblait en vouloir à eux; ils jetèrent l'animal dans le fossé, et fuirent à travers champs pour regagner la forêt de Seillon.

— Eh! Michel! cria Roland, de plus en plus convaincu qu'il avait affaire à son jardinier.

Michel s'arrêta court; l'autre homme continua de gagner aux champs.

— Eh! Jacques! cria Roland.

L'autre homme s'arrêta. S'ils étaient reconnus, inutile de fuir; d'ailleurs l'appel n'avait rien d'hostile, la voix était plutôt amicale que menaçante.

— Tiens! fit Jacques, on dirait M. Roland. — Et que c'est lui tout de même, dit Michel.

Et les deux hommes, au lieu de continuer à fuir vers le bois, revinrent vers la grande route. Roland n'avait point entendu ce qu'avaient dit les deux braconniers, mais il l'avait deviné.

— Eh! pardieu oui, c'est moi, cria-t-il.

Au bout d'un instant Michel et Jacques étaient près de lui. Les interrogations du père et du fils se croisèrent, et il faut convenir qu'elles étaient motivées

Roland en bourgeois, monté sur un cheval de chasseur, à trois heures du matin, sur la route de Bourg aux Noires-Fontaines. Le jeune officier coupa court aux questions.

— Silence! braconniers, dit-il; que l'on mette ce chevreuil en croupe derrière moi et que l'on s'achemine vers la maison; tout le monde doit ignorer ma présence aux Noires-Fontaines, même ma sœur.

Roland parlait avec la fermeté d'un militaire, et chacun savait que, lorsqu'une fois il avait donné un ordre, il n'y avait point à répliquer.

On prit le chevreuil, on le mit en croupe derrière Roland, et les deux hommes, se mettant au grand trot, suivirent le petit trot du cheval. Il restait à peine un quart de lieue à faire. Il se fit en dix minutes. A cent pas du château, Roland s'arrêta.

Les deux hommes furent envoyés en éclaireurs, pour s'assurer que tout était calme. L'exploration achevée, ils firent signe à Roland de venir. Roland vint, descendit de cheval, trouva la porte du pavillon ouverte, et entra. Michel conduisit le cheval à l'écurie et porta le che-

vreuil à l'office; car Michel appartenait à cette honorable classe de braconniers qui tuent le gibier pour le plaisir de le tuer, et non pour l'intérêt de le vendre.

Il ne fallait s'inquiéter ni du cheval ni du chevreuil; Amélie ne s'inquiétait pas plus de ce qui se passait à l'écurie que de ce qu'on lui servait à table. Pendant ce temps Jacques allumait du feu. En revenant, Michel apporta un reste de gigot et une demi-douzaine d'œufs destinés à faire une omelette; Jacques prépara un lit dans un cabinet. Roland se réchauffa et soupa sans prononcer une parole.

Les deux hommes le regardaient avec un étonnement qui n'était point exempt d'une certaine inquiétude. Le bruit de l'expédition de Seillon s'était répandu, et l'on disait tout bas que c'était Roland qui l'avait dirigée. Il était évident qu'il revenait pour quelque expédition du même genre. Lorsque Roland eut soupé, il releva la tête et appela Michel. Michel s'approcha.

— Ah! tu étais là? fit Roland. — J'attendais les ordres de monsieur. — Voici mes ordres; écoute-moi bien. — Je suis tout oreilles. — Il s'agit de vie et de mort; il s'agit de plus encore, il s'agit de mon honneur — Parlez, monsieur Roland.

Roland tira sa montre.

— Il est cinq heures; à l'ouverture de l'auberge de la Belle-Alliance, tu seras là comme si tu passais, tu t'arrêteras à causer avec celui qui l'ouvrira. — Ce sera probablement Pierre. — Pierre ou un autre, tu sauras de lui quel est le voyageur qui est arrivé chez son maître sur un cheval marchant l'amble; tu sais ce que c'est que l'amble. — Parbleu! c'est un cheval qui marche comme les ours, les deux jambes du même côté à la fois.— Bravo! tu pourrais bien savoir aussi, n'est-ce pas, si les dispositions sont prises pour partir ce matin, ou s'il paraît devoir passer la journée à l'hôtel? — Pour sûr je le saurai. — Eh bien, quand tu sauras tout cela, tu viendras me le dire; mais le plus grand silence sur mon séjour ici. Si on te demande de mes nouvelles, on a reçu une lettre de moi hier; je suis à Paris, près du premier consul. — C'est convenu.

Michel partit. Roland se coucha et s'endormit, laissant à Jacques la garde du pavillon.

Lorsque Roland se réveilla, Michel était de retour. Il savait tout ce que son maître lui avait recommandé de savoir. Le voyageur arrivé dans la nuit devait partir dans la soirée, et sur le registre des voyageurs, que chaque aubergiste était forcé de tenir régulièrement à cette époque, il avait écrit :

« Samedi 30 pluviôse, *dix heures du soir* : le citoyen Valensolle arrivant de Lyon, allant à Genève. »

Ainsi l'alibi était préparé, puisque le registre faisait foi que le citoyen Valensolle était arrivé à dix heures du soir, et qu'il était impossible qu'il eût arrêté à huit heures et demie la malle à la Maison-Blanche et fût entré à dix heures à l'hôtel de la Belle-Alliance.

Mais ce qui préoccupa le plus Roland, c'est que celui qu'il avait suivi une partie de la nuit, et dont il venait de découvrir la retraite et le nom, n'était autre que le témoin d'Alfred de Barjols, tué par lui en duel à la fontaine de Vaucluse, témoin qui, selon toute probabilité, avait joué le rôle du fantôme dans la Chartreuse de Seillon.

Les compagnons de Jehu n'étaient donc pas des voleurs ordinaires, mais au contraire, comme le bruit en courait, des gentilshommes de bonne famille, qui, tandis que les nobles bretons risquaient leur vie dans l'Ouest pour la cause royaliste, affrontaient de leur côté l'échafaud pour faire passer aux combattants l'argent recueilli à l'autre bout de la France dans leurs hasardeuses expéditions.

VII

UNE INSPIRATION.

Nous avons vu que, dans la poursuite qu'il avait faite la nuit précédente, Roland eût pu faire arrêter un ou deux de ceux qu'il poursuivait. Il pouvait en faire autant de M. de Valensolle, qui probablement faisait ce qu'avait fait Roland, c'est-à-dire qu'il prenait un jour de repos après une nuit de fatigue.

Il ne fallait, pour cela, qu'écrire un petit mot au capitaine de gendarmerie, ou au chef de brigade de dragons qui avait fait avec lui l'expédition de Seillon; leur honneur était engagé dans l'affaire, on cernait M. de Valensolle dans son lit, on en était quitte pour deux coups de pistolet, c'est-à-dire pour deux hommes tués ou blessés, et M. de Valensolle était pris.

Mais l'arrestation de M. de Valensolle donnait l'éveil au reste de la troupe, qui se mettait à l'instant même en sûreté en traversant la frontière. Il fallait donc mieux s'en tenir à la première idée de Roland, c'est-à-dire temporiser, suivre les différentes pistes qui devaient converger à un même centre, et, au risque d'un véritable combat, jeter le filet sur toute la compagnie. Pour cela, il ne fallait point arrêter M. de Valensolle, mais continuer de le suivre dans son prétendu voyage à Genève, qui n'était, selon toute probabilité, qu'un prétexte pour dérouter les investigations.

Il fut convenu cette fois que Roland, si bien déguisé qu'il fût, pouvait être reconnu, resterait au pavillon, et que ce serait Michel et Jacques qui, pour cette nuit, détourneraient le gibier. Selon toute probabilité, M. de Valensolle ne se mettrait en voyage qu'à la nuit fermée.

Roland se fit renseigner sur la vie que menait sa sœur depuis le départ de sa mère. Depuis le départ de sa mère, Amélie n'avait pas une seule fois quitté le château des Noires-Fontaines. Ses habitudes étaient les mêmes, moins les sorties habituelles qu'elle faisait avec madame de Montrevel.

Elle se levait à sept ou huit heures du matin, dessinait ou faisait de la musique jusqu'au déjeuner; après le déjeuner, lisait ou s'occupait de quelque ouvrage de tapisserie; s'il faisait beau, profitait d'un rayon de soleil pour descendre jusqu'à la rivière avec Charlotte; parfois appelait Michel, faisait détacher la petite barque, et, bien enveloppée dans ses fourrures, remontait la Reissousse jusqu'à Montagnat, ou la descendait jusqu'à Saint-Just, puis rentrait sans jamais avoir parlé à personne; dînait; après son dîner montait dans sa chambre avec Charlotte, et, à partir de ce moment, ne reparaissait plus.

A six heures et demie, Michel et Jacques pouvaient donc disparaître sans que personne au monde s'inquiétât de ce qu'ils étaient devenus. A six heures, Michel et Jacques prirent leurs blouses, leurs carniers, leurs fusils, et partirent. Ils avaient reçu leurs instructions. Suivre le cheval marchant l'amble jusqu'à ce que l'on sût où il menait son cavalier, ou jusqu'à ce que l'on perdît sa trace.

Michel devait aller s'embusquer en face de la ferme de la Belle-Alliance; Jacques, se placer à la patte d'oie que font en sortant de Bourg les trois routes de Saint-Amour, de Saint-Claude et de Nantua. Cette dernière est en même temps celle de Genève.

Il était évident qu'à moins de revenir sur ses pas, ce qui n'était pas probable, M. de Valensolle prendrait une de ces trois routes. Le père partit d'un côté, le fils de l'autre. Michel remonta vers la ville par la route de Pont-d'Ain, en passant devant l'église de Bourg. Jacques traversa la Reissousse, suivit la rive droite de la rivière et se trouva, en appuyant d'une centaine de pas, hors du faubourg, à l'angle aigu que faisaient les trois routes en aboutissant à la ville.

Au même moment à peu près où le fils prenait son poste, le père devait être arrivé au sien. En ce moment encore, c'est-à-dire vers sept heures du soir, interrompant la solitude et le silence accoutumés du château des Noires-Fontaines, une voiture de poste s'arrêtait devant la grille, et un domestique en livrée tirait la chaîne de fer de la sonnette. C'eût été l'office de Michel d'ouvrir, mais Michel était où vous savez.

Amélie et Charlotte comptaient probablement sur lui, car le tintement de la cloche se renouvela trois fois sans que personne vînt ouvrir.

Enfin, la femme de chambre parut au haut de l'escalier. Elle s'approcha timidement, appelant Michel. Michel ne répondit point. Enfin, protégée par la grille, Charlotte se hasarda à s'approcher. Malgré l'obscurité, elle reconnut le domestique.

— Ah! c'est vous, monsieur James? s'écria-t-elle un peu rassurée. James était le domestique de confiance de sir John.

— Oh! oui, dit le domestique; ce était moâ, mademoiselle Charlotte; ou plutôt ce était milord.

En ce moment la portière s'ouvrit et l'on entendit la voix de sir John qui disait :

— Mademoiselle Charlotte, veuillez dire à votre maîtresse que j'arrive de Paris et que je viens m'inscrire chez elle, non pas pour être reçu ce soir, mais pour lui demander la permission de me présenter demain, si elle veut bien m'accorder cette faveur; demandez-lui l'heure à laquelle je serai le moins indiscret.

Mademoiselle Charlotte avait une grande considération pour milord; aussi s'empressa-t-elle de s'acquitter de la commission. Cinq minutes après, milord savait qu'il serait reçu le lendemain de midi à une heure. Roland savait ce que venait faire milord; dans son esprit le mariage était décidé et sir John était son beau-frère.

Il hésita un instant pour savoir s'il se ferait reconnaître à lui et s'il le mettrait de moitié dans ses projets; mais il réfléchit que lord Tanlay n'était pas homme à le laisser opérer seul. Il avait une revanche à prendre avec les compagnons de Jehu, il voudrait accompagner Roland dans l'expédition, quelle qu'elle fût. L'expédition, quelle qu'elle fût, serait dangereuse, et il pourrait lui arriver malheur.

La chance qui accompagnait Roland, et Roland l'avait éprouvée, ne s'étendait point à ses amis; sir John, grièvement blessé, en était revenu à grand peine; le chef de brigade des chasseurs avait été tué raide. Il laissa donc sir John s'éloigner sans donner signe d'existence. Quant à Charlotte, elle ne parut nullement étonnée que Michel n'eût point été là pour ouvrir; on était évidemment habitué à ses absences, et ces absences ne préoccupaient ni la femme de chambre ni sa maîtresse.

Au reste, Roland ne fut point étonné de cette espèce d'insouciance: Amélie, faible devant une douleur morale, inconnue de Roland, qui au reste attribuait à de simples crises nerveuses les variations de ca-

ractère de sa sœur, Amélie eût été grande et forte devant un danger réel. De là sans doute venait le peu de crainte que deux jeunes filles avaient à rester seules dans un château isolé, et sans autres gardiens que deux hommes qui passaient leurs nuits à braconner.

Quant à nous, nous savons comment Michel et son fils, en s'éloignant, servaient bien autrement les désirs d'Amélie qu'en restant; leur absence faisait le chemin libre à Morgan, et c'était tout ce que demandait Amélie.

La soirée et une partie de la nuit s'écoulèrent sans que Roland eût aucune nouvelle. Il essaya de dormir, mais dormit mal; il croyait à chaque instant entendre rouvrir la porte. Le jour commençait en réalité de percer à travers les volets lorsqu'elle s'ouvrit. C'étaient Michel et Jacques qui rentraient.

Voici ce qui s'était passé :

Chacun s'était rendu à son poste : Michel à la porte de l'auberge, Jacques à la patte d'oie. A vingt pas de l'auberge, Michel avait trouvé Pierre; en trois mots il s'était assuré que M. de Valensolle était toujours à l'auberge. Il avait dit qu'ayant une longue route à faire, il laisserait reposer son cheval et partirait dans la nuit.

Pierre ne doutait point que le voyageur en partît pour Genève, comme il l'avait dit. Michel proposa à Pierre de boire un verre de vin; s'il manquait l'affaire du soir, il lui resterait l'affaire du matin. Pierre accepta. Dès lors Michel était bien sûr d'être prévenu. Pierre était garçon d'écurie; rien ne pouvait se faire dans le département dont il était chargé sans qu'il en eût avis. Cet avis, un gamin attaché à l'hôtel promit de le lui donner; il reçut en récompense de Michel trois charges de poudre pour faire des fusées.

A minuit, le voyageur n'était pas encore parti; on avait bu quatre bouteilles de vin, mais Michel s'était ménagé : sur ces quatre bouteilles, il avait trouvé moyen d'en vider trois dans le verre de Pierre, où, bien entendu, elles n'étaient pas restées. A minuit Pierre rentra pour s'informer; mais alors qu'allait faire Michel? le cabaret allait fermer, et Michel avait encore quatre heures à attendre jusqu'à l'affût du matin. Pierre offrit à Michel un lit de paille dans l'écurie; il aurait chaud et serait doucement couché. Michel accepta.

Les deux amis entrèrent par la grande porte, bras dessus, bras dessous; Pierre trébuchait, Michel faisait semblant de trébucher. A trois heures du matin, le domestique de l'hôtel appela Pierre. Le voyageur voulait partir.

Michel prétexta que l'heure de l'affût était arrivée et se leva. La toilette n'était pas longue : il s'agissait de secouer la paille qui pouvait s'être attachée à sa blouse, à son carnier ou à ses cheveux. Après quoi Michel prit congé de son ami Pierre et alla s'embusquer au coin d'une rue.

Un quart d'heure après la porte s'ouvrit, un cavalier sortit de l'hôtel; le cheval de ce cavalier marchait l'amble, c'était bien M. de Valensolle. Il prenait les rues qui conduisaient à la route de Genève. Michel le suivait sans affectation, en sifflant un air de chasse.

Seulement Michel ne pouvait courir, il eût été remarqué; il résulta de cette difficulté qu'en un instant il eut perdu de vue M. de Valensolle.

Restait Jacques, qui devait l'attendre à la patte d'oie. Mais Jacques était à la patte d'oie depuis plus de six heures, par une nuit d'hiver, avec un froid de cinq ou six degrés. Jacques avait-il eu le courage de rester six heures les pieds dans la neige à battre la semelle contre les arbres de la route?

Michel prit au galop rues et ruelles, raccourcissant le chemin; mais cheval et cavalier, quelque hâte qu'il y eût mise, avaient été plus vite que lui. Il arriva à la patte d'oie; la route était solitaire. La neige, foulée pendant toute la journée de la veille, qui était un dimanche, ne permettait pas de suivre la trace du cheval, perdue dans la boue du chemin. Aussi Michel ne s'inquiéta-t-il point de la trace du cheval; c'était chose inutile, c'était temps perdu. Il s'occupa de savoir ce qu'avait fait Jacques. C'était chose facile.

Jacques avait stationné au pied d'un arbre; combien de temps? c'était difficile à dire, assez en tout cas pour avoir froid; la neige était foulée par ses gros souliers de chasse. Il avait essayé de se réchauffer en marchant de long en large; puis tout à coup il s'était souvenu sans doute qu'il y avait de l'autre côté de la route une de ces petites huttes bâties avec de la terre, où les cantonniers vont chercher un abri contre la pluie.

Il avait descendu le fossé, avait traversé le chemin; on pouvait suivre de chaque côté du chemin la trace perdue un instant sur le milieu de la route. Cette trace formait une diagonale allant droit à la hutte. Il était évident que c'était dans cette hutte que Jacques avait passé la nuit.

Maintenant, depuis quand en était-il sorti? et pourquoi en était-il sorti? Depuis quand il en était sorti? c'était chose difficile à apprécier, tandis qu'au contraire le piqueur le plus malhabile eût reconnu pourquoi il était sorti. Il en était sorti pour suivre M. de Valensolle. Le même pas qui avait abouti à la hutte en sortait et s'éloignait dans la direction de Ceyzeriat. Le cavalier avait donc réellement pris la route de Genève. Le pas de Jacques le disait clairement. Le pas était allongé comme celui d'un homme qui court, et il suivait en dehors du fossé, du côté des champs, la ligne d'arbres qui pouvait le dérober à la vue du voyageur.

En face d'une auberge borgne, d'une de ces auberges au-dessus de la porte cochère desquelles sont écrits ces mots : *Ici on donne à boire et à manger, on loge à pied et à cheval*, les pas s'arrêtèrent.

Il était évident que le voyageur avait fait halte dans cette auberge, puisqu'à vingt pas d'elle Jacques avait fait halte derrière un arbre. Seulement au bout d'un instant, probablement quand la porte s'était refermée sur le cavalier et le cheval, Jacques avait quitté son arbre, avait traversé la route, cette fois avec hésitation et à petits pas, et s'était dirigé non pas vers la porte, mais vers la fenêtre.

Michel emboîta son pas dans celui de son fils, arriva à la fenêtre; à travers le volet mal joint on pouvait, quand l'intérieur était éclairé, voir dans l'intérieur; mais alors l'intérieur était sombre, et l'on ne voyait rien. C'était pour voir dans l'intérieur que Jacques s'était approché de la fenêtre; sans doute l'intérieur avait été éclairé un instant, et Jacques avait vu.

Où était-il allé en quittant la fenêtre? c'était facile à voir. Il avait tourné autour de la maison en longeant le mur. Il était facile de le suivre dans cette excursion, la neige était vierge. Quant à son but en contournant la maison, il n'était pas difficile à deviner. Jacques, en garçon de sens, avait bien pensé que le cavalier n'était pas parti à trois heures du matin, en disant qu'il allait à Genève, pour s'arrêter à un quart de lieue du bourg dans une pareille auberge. Il avait dû sortir par quelque porte de derrière.

Jacques contournait donc la muraille dans l'espérance de retrouver de l'autre côté de la maison la trace du cheval ou tout au moins du cavalier. En effet, à partir d'une petite porte de derrière s'avançant vers la forêt qui s'étend de Cotrez à Ceyzeriat, on pouvait suivre une trace de pas s'avançant en ligne directe dans la direction de la lisière du bois.

Ces pas étaient ceux d'un homme élégamment chaussé, et chaussé en cavalier. Ses éperons avaient laissé trace sur la neige. Jacques n'avait pas hésité, il avait suivi les pas. On voyait la trace de son gros soulier près de celle de la fine botte, du large pied du paysan près du pied élégant du citadin. Il était cinq heures du matin, le jour allait venir; Michel résolut de ne pas aller plus loin.

Du moment où Jacques était sur la piste, le jeune braconnier valait le vieux. Michel fit un grand tour par la plaine, comme s'il revenait de Ceyzerat, et résolut d'entrer dans l'auberge et d'y attendre Jacques. Jacques comprenait que son père avait dû le suivre et s'était arrêté à la maison isolée. Michel frappa au contrevent, se fit ouvrir; il connaissait l'hôte, habitué à le voir dans ses exercices nocturnes, lui demanda une bouteille de vin, se plaignit d'avoir fait buisson creux, et demanda, tout en buvant, la permission d'attendre son fils, qui était à l'affût de son côté, et qui peut-être aurait été plus heureux que lui.

Il va sans dire que la permission fut facile à obtenir.

Michel avait eu besoin de faire ouvrir les volets pour voir sur la route. Au bout d'un instant on frappa aux carreaux. C'était Jacques. Son père l'appela. Jacques avait été aussi malheureux que son père; il n'avait rien tué. Jacques était gelé. Une brassée de bois fut jetée sur le feu, un second verre apporté. Jacques se réchauffa et but; puis, comme il fallait rentrer au château des Noires-Fontaines avec le jour, pour qu'on ne s'aperçût point de l'absence des deux braconniers, Michel paya la bouteille de vin et la flambée, et tous deux partirent.

Ni l'un ni l'autre n'avait dit devant l'hôte un mot de ce qui les préoccupait; il ne fallait point que l'on soupçonnât qu'ils fussent en quête d'autre chose que du gibier. Mais une fois de l'autre côté du seuil, Michel se rapprocha vivement de son fils. Alors Jacques lui raconta qu'il avait suivi les traces assez avant dans la forêt; mais qu'arrivé à un carrefour il avait vu tout à coup se lever devant lui un homme armé d'un fusil, et que cet homme lui avait demandé ce qu'il venait faire à cette heure dans le bois. Jacques avait répondu qu'il cherchait un affût.

— Alors allez plus loin, avait répondu l'homme, car, vous le voyez, cette place est prise.

Jacques avait reconnu la justesse de la réclamation, et avait en effet été cent pas plus loin. Mais au moment où il obliquait à gauche pour rentrer dans l'enceinte dont il avait été écarté, un autre homme, armé comme le premier, s'était tout aussi inopinément levé devant lui, lui adressant la même question.

Jacques n'avait pas d'autre réponse à faire que la réponse déjà faite :

— Je cherche un affût.

L'homme alors lui avait montré du doigt la lisière de la forêt et d'un ton presque menaçant lui avait dit :

— Si j'ai un conseil à vous donner, mon jeune ami, c'est d'aller là-bas; je crois qu'il fait meilleur là-bas qu'ici.

Jacques avait suivi le conseil, ou du moins avait fait semblant de le suivre; car, arrivé à l'endroit indiqué, il s'était glissé le long du fossé, et, convaincu de l'impossibilité de retrouver, en ce moment du moins, la piste de M. de Valensolle, il avait gagné au large, avait rejoint la grande route à travers champs et était revenu vers le cabaret, où il espérait retrouver son père et où il l'avait retrouvé en effet.

Ils étaient arrivés tous deux au château des Noires-Fontaines, nous l'avons dit, au moment où les premiers rayons du jour pénétraient à travers les volets.

Tout ce que nous venons de dire fut raconté à Roland avec une foule de détails que nous omettons, et qui n'eurent pour résultat que de convaincre le jeune officier que les deux hommes armés de fusils qui s'étaient levés à l'approche de Jacques n'étaient autres, tout braconniers qu'ils semblaient être, que des compagnons de Jehu.

Mais quel pouvait être ce repaire? il n'y avait de ce côté-là ni couvent abandonné ni ruines. Tout à coup Roland se frappa la tête.

— Oh! belître que je suis! dit-il; comment n'avais-je point songé à cela?

Un sourire de triomphe passa sur ses lèvres, et, s'adressant aux deux hommes, désespérés de ne point lui apporter de nouvelles plus précises :

— Mes enfants, dit-il, je sais tout ce que je voulais savoir. Couchez-vous et dormez tranquilles; vous l'avez pardieu bien mérité.

Et de son côté donnant l'exemple, Roland dormit en homme qui vient de résoudre un problème de la plus haute importance, qu'il a longtemps cherché inutilement.

L'idée lui était venue que les compagnons de Jehu avaient abandonné la Chartreuse de Seillon pour les grottes de Ceyzeriat, et en même temps il s'était rappelé cette communication souterraine qui existait entre cette grotte et l'église de Bourg.

Le même jour, comme il en avait reçu la permission la veille, sir John se présenta entre midi et une heure chez mademoiselle de Montrevel.

Tout se passa comme l'avait désiré Morgan. Sir John fut reçu comme ami de la famille, lord Tanlay fut reçu comme un prétendant dont la recherche honorait.

Amélie n'opposa aux désirs de son frère et de sa mère, aux ordres du premier consul, que l'état de sa santé ; c'était demander du temps, lord Tanlay s'inclina : il obtenait autant qu'il avait espéré obtenir, il était agréé.

Cependant il comprit que sa présence trop prolongée à Bourg serait inconvenante, Amélie se trouvant éloignée, toujours par ce prétexte de santé, de sa mère et de son frère. En conséquence il annonça à Amélie une seconde visite pour le lendemain et son départ pour la même soirée. Il attendrait pour la revoir ou qu'Amélie vînt à Paris, ou que madame de Montrevel revînt à Bourg; cette seconde circonstance était la plus probable : Amélie disait qu'elle avait besoin du printemps et de l'air natal pour le retour de sa santé.

Grâce à la délicatesse parfaite de sir John, les désirs d'Amélie et de Morgan étaient accomplis, les deux amants avaient devant eux du temps et de la solitude. Michel sut ces détails de Charlotte, et Roland les sut de Michel. Roland résolut de laisser partir sir John avant de rien tenter. Mais cela ne l'empêchait point de lever un dernier doute.

La nuit venue, Roland prit un costume de chasseur, jeta sur le costume la blouse de Michel, cacha son visage sous un large chapeau, passa une paire de pistolets dans le ceinturon de son couteau de chasse, caché comme ses pistolets sous sa blouse, et se hasarda sur la route des Noires-Fontaines à Bourg.

Il s'arrêta à la caserne de gendarmerie et demanda à parler au capitaine. Le capitaine était dans sa chambre. Roland monta et se fit reconnaître; puis, comme il n'était que huit heures du soir et qu'il pouvait être reconnu par quelques passants, il éteignit la lampe.

Les deux hommes restèrent dans l'obscurité. Le capitaine savait déjà ce qui s'était passé trois jours auparavant sur la route de Lyon, et, certain que Roland n'avait pas été tué, il s'attendait à sa visite. A son grand étonnement, Roland ne venait lui demander qu'une seule chose, ou plutôt que deux choses : la clef de l'église de Bourg, et une pince.

Le capitaine lui remit les deux objets demandés et offrit à Roland de l'accompagner dans son excursion ; mais Roland refusa : il était évident qu'il avait été trahi par quelqu'un lors de son expédition de la Maison-Blanche; il ne voulait pas s'exposer à un second échec. Tout ce qu'il demanda au capitaine fut de ne parler à personne de sa présence et d'attendre son retour, quand même ce retour tarderait d'une heure ou deux. Le capitaine s'y engagea.

Roland, sa clef à la main droite, sa pince à la main gauche, gagna sans bruit la porte latérale de l'église, l'ouvrit, la referma et se trouva en face de la muraille de fourrage. Il écouta : le plus profond silence régnait dans l'église solitaire. Il rappela ses souvenirs de jeunesse, s'orienta, mit la clef dans sa poche, et escalada la muraille de foin.

La muraille avait une quinzaine de pieds de haut; elle formait une espèce de plate-forme; puis, comme on descend d'un rempart au moyen d'un talus, par une espèce de talus il se laissa glisser jusqu'au sol, tout pavé de dalles mortuaires. Le chœur était vide, grâce au jubé qui le protégeait d'un côté, et grâce aux murailles qui l'enceignaient à droite et à gauche. La porte du jubé était ouverte; Roland pénétra donc sans difficulté dans le chœur.

Il se trouva en face du monument de Philibert Lebeau. A la tête du prince se trouvait une grande dalle carrée : c'était celle par laquelle on descendait dans les caveaux souterrains. Roland connaissait ce passage; car, arrivé près d'elle, il s'agenouilla, cherchant avec sa main la rainure de la dalle.

Il la trouva, se releva, introduisit la pince dans la rainure et souleva la pierre. D'une main il la soutint au-dessus de sa tête, tandis qu'il descendait dans le caveau ; puis lentement il la laissa retomber.

On eût dit que, volontairement, le visiteur nocturne se séparait du monde des vivants et descendait dans le monde des morts. Et ce qui devait paraître étrange à celui qui voit dans le jour et dans les ténèbres, sur la terre comme dessous, c'était l'impassibilité de cet homme qui côtoyait les morts pour découvrir les vivants, et qui, malgré l'obscurité, la solitude, le silence, ne frissonnait même pas au contact des marbres funèbres

Il alla tâtonnant au milieu des tombes, jusqu'à ce qu'il eût reconnu la grille qui donnait dans le souterrain. Il explora la serrure; elle était fermée au pêne seulement. Il introduisit l'extrémité de sa pince entre le pêne et la gâche, et poussa légèrement. La grille s'ouvrit.

Il tira la porte, mais sans la fermer, afin de pouvoir revenir sur ses pas, et dressa la pince dans son angle; puis l'oreille tendue, la pupille dilatée, tous les sens surexcités par le désir d'entendre, le besoin de respirer, l'impossibilité de voir, il s'avança lentement, un pistolet tout armé d'une main, et s'appuyant de l'autre à la paroi de la muraille. Il marcha ainsi un quart d'heure.

Quelques gouttes d'eau glacées, en filtrant à travers la voûte du souterrain et en tombant sur ses mains et sur ses épaules, lui avaient appris qu'il passait au-dessous de la Reissousse. Au bout d'un quart d'heure de marche, il trouva la porte qui communiquait du souterrain dans la carrière. Il fit halte un instant; il respirait plus librement ; en outre il lui semblait entendre des bruits lointains et voir voltiger sur les piliers de pierre qui soutenaient la voûte comme des lueurs de feux follets.

On eût pu croire, en ne distinguant que la forme de ce sombre écouteur, que c'était de l'hésitation; mais si l'on eût pu voir sa physionomie, on eût compris que c'était de l'espérance. Il se remit en chemin, se dirigeant vers les lueurs qu'il avait cru voir, vers ce bruit qu'il avait cru entendre.

A mesure qu'il approchait, le bruit arrivait à lui plus distinct, la lumière lui apparaissait plus vive. Il était évident que la carrière était habitée; par qui? il n'en savait rien encore, mais il allait le savoir. Il n'était plus qu'à dix pas du carrefour de granit que nous avons signalé à notre première descente dans la grotte de Ceyzeriat. Il se colla contre la muraille, s'avançant imperceptiblement; on eût dit, au milieu de l'obscurité, un bas-relief mobile.

Enfin sa tête arriva à dépasser un angle, et son regard plongea sur ce que l'on pouvait appeler le camp des compagnons de Jehu. Ils étaient douze ou quinze occupés à souper.

Il prit à Roland une folle envie : c'était de se précipiter au milieu de tous ces hommes, de les attaquer seul, et de combattre jusqu'à la mort. Mais il comprima ce désir insensé, releva sa tête avec la même lenteur qu'il l'avait avancée, et, les yeux pleins de lumière, le cœur plein de joie, sans avoir été soupçonné, il revint sur ses pas, reprenant le chemin qu'il venait de faire. Ainsi, tout lui était expliqué, l'abandon de la Chartreuse de Seillon, la disparition de M. de Valensolle, les faux braconniers placés aux environs de l'ouverture de la grotte de Ceyzeriat.

Cette fois, il allait donc prendre sa vengeance, et la prendre terrible, la prendre mortelle. Mortelle, car, de même qu'il soupçonnait qu'on l'avait épargné, il allait ordonner d'épargner les autres. Seulement lui on l'avait épargné pour la vie; les autres, on allait les épargner pour la mort. A la moitié du retour à peu près, il lui sembla entendre du bruit derrière lui; il se retourna et crut voir le rayonnement d'une lumière.

Il doubla le pas; une fois la porte dépassée, il n'y avait plus à s'égarer : ce n'était plus une carrière aux mille détours; c'était une voûte étroite, rigide, aboutissant à une grille funéraire.

Au bout de dix minutes il passait de nouveau sous la rivière; une ou deux minutes après il touchait la grille du bout de sa main étendue. Il tira, la grille tourna sur ses gonds. Il prit sa pince où il l'avait laissée, entra dans le caveau, tira la grille après lui, la referma doucement et sans bruit, guidé par les tombeaux retrouva l'escalier, poussa la dalle avec sa tête et se retrouva sur le sol des vivants.

Là, relativement, il faisait jour. Il sortit du chœur, repoussa la porte du jubé afin de la remettre dans le même état où il l'avait trouvée, escalada le talus, traversa la plate-forme et redescendit de l'autre côté. Il avait conservé la clef; il ouvrit la porte et se trouva dehors.

Le capitaine de gendarmerie l'attendait; il conféra quelques instants avec lui, puis tous deux sortirent ensemble. Tous deux rentrèrent à Bourg par le chemin de ronde pour ne pas être vus, prirent la porte de Halles, la rue de la Révolution, la rue de la Liberté, la rue d'Espagne, devenue la rue Simonneau. Puis Roland s'enfonça dans un des angles de la rue du Greffe et attendit. Le capitaine de gendarmerie continua seul son chemin. Il allait rue des Ursules, devenu depuis sept ans la rue des Casernes; c'était là que le chef de brigade de dragons avait son logement. Il venait de se mettre au lit au moment où le ca-

pitaine entra dans sa chambre; il lui dit deux mots tout bas, et en hâte le chef de brigade s'habilla et sortit.

Au moment où le chef de brigade de dragons et le capitaine de gendarmerie apparaissaient sur la place, une ombre se détachait de la muraille et s'approchait d'eux. Cette ombre, c'était Roland. Les trois hommes restèrent en conférence dix minutes, Roland donnant des ordres, les deux autres l'écoutant et l'approuvant. Puis ils se séparèrent.

Le chef de brigade rentra chez lui; Roland et le capitaine de gendarmerie, par la rue de l'Étoile, les degrés des Jacobins et la rue de Bourgneuf, regagnèrent le chemin de ronde, puis, en diagonale, ils allèrent rejoindre la route de Pont-d'Ain.

Roland laissa, en passant, le capitaine de gendarmerie à la caserne et continua son chemin. Vingt minutes après, pour ne pas réveiller Amélie, au lieu de sonner à la grille, il frappait au volet de Michel Michel ouvrait le volet, et, d'un seul élan, Roland, dévoré de cette fièvre qui s'emparait de lui lorsqu'il courait ou même rêvait tout simplement quelque danger, sautait dans le pavillon. Il n'eût point réveillé Amélie, eût-il sonné à la porte, car Amélie ne dormait point

Charlotte qui, elle aussi, de son côté, arrivait de la ville sous prétexte d'aller voir son père, mais en réalité pour faire parvenir une lettre à Morgan, avait trouvé Morgan et rapportait la réponse à sa maîtresse. Amélie lisait cette réponse; elle était conçue en ces termes :

« Amour, à moi!

« Oui, tout va bien de ton côté, car tu es l'ange; mais j'ai bien peur que tout n'aille mal du mien, moi qui suis le démon.

« Il faut absolument que je te voie, que je te presse dans mes bras, que je te presse contre mon cœur; je ne sais quel pressentiment plane au-dessus de moi, je suis triste à mourir.

« Envoie demain Charlotte s'assurer que sir John est bien parti; puis, lorsque tu auras acquis la certitude de ce départ, fais le signal accoutumé.

« Ne t'effraye point, ne me parle point de la neige, ne me dis point que l'on verra mes pas.

« Ce n'est pas moi, cette fois, qui irai à toi, c'est toi qui viendras à moi; comprends-tu bien? tu peux te promener dans le parc, personne n'ira suivre la trace de tes pas.

« Tu te couvriras de ton châle le plus chaud, de tes fourrures les plus épaisses, puis, dans la barque amarrée sous les saules, nous passerons une heure en changeant de rôle, d'habitude; je te dis mes craintes et tu me dis tes espérances; demain, mon adorée Amélie, c'est toi qui me diras tes espérances et moi qui te dirai mes craintes.

« Seulement, aussitôt le signal fait, descends; je t'attendrai à Montagnat, et de Montagnat à la Reissousse il n'y a pas, pour moi qui t'aime, cinq minutes de chemin.

« Au revoir! ma pauvre Amélie; si tu ne m'eusses pas rencontré, tu eusses été heureuse entre les heureuses.

« La fatalité m'a mis sur ton chemin, et j'ai, j'en ai bien peur, fait de toi une martyre.

« Ton Charles.

« A demain, n'est-ce pas? à moins d'obstacle surhumain. »

VIII

OU LES PRESSENTIMENTS DE MORGAN SE RÉALISENT.

Rien de plus calme et de plus serein souvent que les heures qui précèdent une grande tempête. La journée fut belle et sereine : ce fut une de ces belles journées de février, où, malgré le froid piquant de l'atmosphère, où, malgré le blanc linceul qui couvre la terre, le soleil sourit aux hommes et leur promet le printemps.

Sir John vint dans la journée faire à Amélie sa visite d'adieu. Sir John avait ou croyait avoir la parole d'Amélie; cette parole lui suffisait. Son impatience était toute personnelle; mais Amélie, en accueillant sa recherche, quoiqu'elle eût laissé l'époque de leur union dans le vague de l'avenir, avait comblé toutes ses espérances. Il s'en rapportait pour le reste au désir du premier consul et à l'amitié de Roland.

Il revenait donc à Paris pour faire sa cour à madame de Montrevel, ne pouvant rester pour la faire à Amélie. Un quart d'heure après la sortie de sir John du château des Noires-Fontaines, Charlotte à son tour prenait le chemin de Bourg. Vers les quatre heures, elle venait rapporter à Amélie qu'elle avait vu de ses yeux sir John monter en voiture à la porte de l'*hôtel de France* et partir par la route de Mâcon.

Amélie pouvait donc être parfaitement tranquille de ce côté. Elle respira. Amélie avait tenté d'inspirer à Morgan une tranquillité qu'elle n'avait point elle-même; depuis le jour où Charlotte lui avait révélé la présence de Roland à Bourg, elle avait pressenti comme Morgan que l'on approchait d'un dénoûment terrible. Elle connaissait tous les détails des événements arrivés à la Chartreuse de Seillon; elle voyait la lutte engagée entre son frère et son amant, et, rassurée sur le sort de son frère, grâce à la recommandation faite par le chef des compagnons de Jehu, elle tremblait pour la vie de son amant. De plus, elle avait appris l'arrestation de la malle de Chambéry, la mort du chef de brigade des chasseurs de Mâcon; elle avait su que son frère était sauvé, mais qu'il avait disparu. Elle n'avait reçu aucune lettre de lui.

Cette disparition et ce silence, pour elle qui connaissait Roland, c'était quelque chose de pis qu'une guerre ouverte et déclarée. Quant à Morgan, elle ne l'avait pas revu depuis la scène que nous avons racontée, et dans laquelle elle avait pris l'engagement de lui faire parvenir des armes partout où il serait, si jamais il était condamné à mort.

Cette entrevue demandée par Morgan, Amélie l'attendait donc avec autant d'impatience que celui qui la demandait. Aussi, dès qu'elle put croire que Michel et son fils étaient couchés, alluma-t-elle aux quatre fenêtres les bougies qui devaient servir de signal à Morgan. Puis, comme le lui avait recommandé son amant, elle s'enveloppa d'un cachemire rapporté par son frère du champ de bataille des Pyramides, et qu'il avait lui-même déroulé de la tête d'un bey tué par lui; elle jeta par-dessus son cachemire une mante de fourrures, laissa Charlotte pour lui donner avis de ce qui pouvait arriver, et, espérant qu'il n'arriverait rien, elle ouvrit la porte du parc et s'achemina vers la rivière.

Dans la journée, elle avait été deux ou trois fois jusqu'à la Reissousse et en était revenue, afin de tracer un réseau de pas dans lesquels les pas nocturnes ne fussent point reconnus. Elle descendit donc, sinon tranquillement, du moins hardiment, la pente qui conduisait jusqu'à la Reissousse; arrivée au bord de la rivière, elle chercha des yeux la barque amarrée sous les saules. Un homme l'y attendait. C'était Morgan En deux coups de rame, il arriva jusqu'à un endroit praticable à la descente; Amélie s'élança, il la reçut entre ses bras.

La première chose que vit la jeune fille, ce fut le rayonnement joyeux qui illuminait pour ainsi dire le visage de son amant.

— Oh! s'écria-t-elle, tu as quelque chose d'heureux à m'annoncer. — Pourquoi cela, chère amie? demanda Morgan avec son plus doux sourire — Il y a sur ton visage, ô mon bien-aimé Charles, quelque chose de plus que le bonheur de me revoir. — Tu as raison, dit Morgan en roulant la chaîne de la barque au tronc d'un saule et en laissant les avirons battre les flancs du canot.

Puis, prenant Amélie entre ses bras :

— Tu as raison, mon Amélie, lui dit-il, et mes pressentiments me trompaient. Oh! faibles et aveugles que nous sommes, c'est au moment où il va toucher le bonheur de la main que l'homme désespère et doute. — Oh! parle, parle! dit Amélie; qu'est il donc arrivé? — Te rappelles-tu, mon Amélie, ce que, dans notre dernière entrevue, tu me répondis quand je te parlai de fuir et que je craignis tes répugnances? — Oh! oui, je m'en souviens, Charles; je te répondis que j'étais à toi, et que, si j'avais des répugnances, je les surmonterais. — Et moi, je te répondis que j'avais des engagements qui m'empêchaient de fuir; que, de même qu'ils étaient liés à moi, j'étais lié à eux; qu'il y avait un homme dont nous relevions, à qui nous devions une obéissance absolue, et que cet homme, c'était le futur roi de France, Louis XVIII. — Oui, tu m'as dit tout cela. — Eh bien, nous sommes relevés de notre vœu d'obéissance, Amélie, non-seulement par le roi Louis XVIII, mais par notre général Georges Cadoudal. — Oh! mon ami, tu vas donc redevenir un homme comme tous les autres, au dessus de tous les autres! — Je vais redevenir un simple proscrit, Amélie. Il n'y a pas à espérer pour nous l'amnistie vendéenne ou bretonne. — Et pourquoi cela? — Nous ne sommes pas des soldats, nous, mon enfant bien-aimée; nous ne sommes pas même des rebelles, nous sommes des *compagnons de Jehu.*

Amélie poussa un soupir.

— Nous sommes des bandits, des brigands, des dévaliseurs de malles-postes, appuya Morgan avec une intention visible. — Silence! fit Amélie en appuyant sa main sur la bouche de son amant; silence; ne parlons point de cela; dis-moi comment votre roi vous relève de vos engagements, comment votre général vous donne congé. — Le premier consul a voulu voir Cadoudal. D'abord il lui a envoyé ton frère pour lui faire des propositions; Cadoudal a refusé d'entrer en arrangements; mais, comme nous, Cadoudal a reçu de Louis XVIII l'ordre de cesser les hostilités. Coïncidant avec cet ordre, est arrivé un nouveau message du premier consul; ce message, c'était un sauf-conduit pour lui, une invitation de venir à Paris, un traité enfin de puissance à puissance. Cadoudal a accepté, et doit à cette heure être en route pour Paris ou y être arrivé. Il y a donc, sinon paix, du moins trêve. — Et du côté du roi Louis XVIII? — Il y a plus encore : il y a, comme à Cadoudal, ordre de cesser les hostilités. — Oh! quelle joie, mon Charles! — Ne te réjouis pas trop, mon amour. — Et pourquoi cela? — Parce que cet ordre est venu, sais-tu pourquoi? — Non. — Eh bien, c'est un homme très-fort que M. Fouché; il a compris que, ne pouvant pas nous vaincre, il fallait nous déshonorer. Il a organisé de faux compagnons de Jehu qu'il a lâchés dans le Maine et dans l'Anjou, et qui ne se contentent pas, eux, de prendre l'argent du

gouvernement, mais qui pillent et détroussent les voyageurs, qui entrent la nuit dans les châteaux et dans les fermes, qui mettent aux propriétaires de ces fermes et de ces châteaux les pieds sur des charbons ardents, et qui leur arrachent par des tortures le secret de l'endroit où est caché leur argent. Eh bien, ces hommes, ces misérables, ces bandits, ces chauffeurs, ils prennent le même nom que nous, et sont censés combattre pour le même principe; si bien que la police de M. Fouché nous met non-seulement hors la loi, mais hors l'honneur. — Oh! — Voilà ce que j'avais à te dire, mon Amélie, avant de te proposer une seconde fois de fuir ensemble. Aux yeux de la France, aux yeux de l'étranger, aux yeux du prince même que nous avons servi et pour qui nous avons risqué l'échafaud, nous serons dans l'avenir, nous sommes probablement déjà des misérables dignes de l'échafaud. — Oui, mais pour moi, mon bien-aimé Charles, tu es l'homme dévoué, l'homme de conviction, le royaliste obstiné qui a continué de combattre quand tout le monde avait mis bas les armes; pour moi, tu es le loyal baron de Sainte-Hermine; pour moi, si tu l'aimes mieux, tu es le noble, le courageux et l'invincible Morgan. — Ah! voilà tout ce que je voulais savoir, ma bien-aimée; tu n'hésiteras donc pas un instant, malgré le nuage infâme que l'on essaye de faire passer entre nous et l'honneur, tu n'hésiteras donc pas, je ne dirai point à te donner à moi, tu t'es donnée, mais à être ma femme? — Que dis-tu là? pas un instant, pas une seconde; mais ce serait la joie de mon âme, le bonheur de ma vie! Ta femme! je suis ta femme devant Dieu; Dieu comblera tous mes désirs le jour où il permettra que je sois ta femme devant les hommes.

Morgan tomba à genoux.

— Eh bien, dit-il, à tes pieds, Amélie, les mains jointes, avec la voix la plus suppliante de mon cœur, je viens te dire : Amélie, veux-tu fuir? Amélie, veux-tu quitter la France? Amélie, veux-tu être ma femme?

Amélie se dressa tout debout, prit son front entre ses deux mains, comme si la violence du sang qui affluait à son cerveau allait le faire éclater. Morgan lui saisit les deux mains, et, la regardant avec inquiétude :

— Hésites-tu? lui demanda-t-il d'une voix sourde, tremblante, presque brisée. — Non! oh! non! pas une seconde, s'écria Amélie; je suis à toi, dans le passé et dans l'avenir, en tout et partout. Seulement, le coup est d'autant plus violent qu'il est inattendu. — Réfléchis bien, Amélie; ce que je te propose, c'est l'abandon de la patrie et de la famille, c'est-à-dire de tout ce qui est cher, de tout ce qui est sacré; en me suivant, tu quittes le château où tu es née, la mère qui t'y a enfantée et nourrie, le frère qui t'aime, et qui, lorsqu'il saura que tu es la femme d'un brigand, te haïra peut-être, te méprisera certainement.

Et en parlant ainsi, Morgan interrogeait avec anxiété le visage d'Amélie. Ce visage s'éclaira graduellement d'un doux sourire, et, comme s'il s'abaissait du ciel sur la terre, s'inclinant sur le jeune homme toujours à genoux :

— Oh! Charles! dit la jeune fille d'une voix douce comme le murmure de la rivière qui coulait claire et limpide sous ses pieds, il faut que ce soit une chose bien puissante que l'amour qui émane directement de Dieu! puisque, malgré les paroles terribles que tu viens de prononcer, sans crainte, sans hésitation, presque sans regrets, je te dis : Charles, me voilà; Charles, je suis à toi; Charles quand partons-nous? — Amélie, nos destinées ne sont point de celles avec lesquelles on transige ou discute; si nous partons, si tu me suis, c'est à l'instant même; demain il faut que nous soyons de l'autre côté de la frontière. — Et nos moyens de fuite? — J'ai à Montagnat deux chevaux tout sellés, un pour toi, Amélie, un pour moi; j'ai pour deux cent mille francs de lettres de crédit sur Londres ou Vienne. Où tu voudras aller, nous irons. — Où tu seras, Charles je serai; que m'importe la ville? — Alors, viens. — Cinq minutes, Charles, est-ce trop? — Où vas-tu? — J'ai à dire adieu à bien des choses, Charles; j'ai à emporter tes lettres chéries, j'ai à prendre le chapelet d'ivoire de ma première communion, j'ai quelques souvenirs chéris, pieux, sacrés, des souvenirs d'enfance qui seront là-bas tout ce qui me restera de ma mère, de ma famille, de la France; je vais les prendre et je reviens. — Amélie! Quoi? Je voudrais bien ne pas te quitter; il me semble qu'au moment d'être réunis, te quitter un instant, c'est te perdre pour toujours; Amélie, veux-tu que je te suive? — Oh! viens; qu'importe qu'on voie tes pas maintenant? nous serons loin demain au jour; viens!

Le jeune homme sauta hors de la barque et donna la main à Amélie, puis il l'enveloppa de son bras, et tous deux prirent le chemin de la maison. Sur le perron, Charles s'arrêta.

— Va, lui dit-il, la religion des souvenirs a sa pudeur; quoique je la comprenne, je te gênerais; je t'attends ici, d'ici je te garde; du moment où je n'ai qu'à étendre la main pour te prendre, je suis bien sûr que tu ne m'échapperas point; va, mon Amélie, mais reviens vite.

Amélie répondit en tendant ses lèvres au jeune homme; puis elle monta rapidement l'escalier, rentra dans sa chambre, prit un petit coffret de chêne sculpté cerclé de fer où était son trésor, les lettres de Charles, depuis la première jusqu'à la dernière, détacha de la glace de la cheminée le blanc et virginal chapelet d'ivoire qui y était suspendu, mit à sa ceinture une montre que son père lui avait donnée étant enfant, puis elle passa dans la chambre de sa mère, s'inclina au chevet de son lit, baisa l'oreiller que la tête de madame de Montrevel avait touché, s'agenouilla devant le Christ veillant au pied de son lit, commença une action de grâces qu'elle n'osa continuer, l'interrompit pour un acte de foi, puis tout à coup s'arrêta.

Il lui avait semblé que Charles l'appelait; elle prêta l'oreille et entendit une seconde fois son nom prononcé avec un accent d'angoisse dont elle ne pouvait se rendre compte. Elle tressaillit, se redressa et descendit rapidement l'escalier. Charles était toujours à la même place; mais, penché en avant, l'oreille tendue, il semblait écouter un bruit lointain avec anxiété.

— Qu'y a-t-il? demanda Amélie en saisissant la main du jeune homme. — Écoute! écoute! dit celui-ci.

Amélie prêta l'oreille à son tour. Il lui semblait entendre des détonations successives comme un pétillement de mousqueterie. Cela venait du côté de Ceyzeriat.

— Oh! s'écria Morgan, j'avais bien raison de douter jusqu'au dernier moment de mon bonheur! Mes amis sont attaqués, Amélie; adieu! adieu! — Comment, adieu? s'écria Amélie pâlissante; tu me quittes?

Le fruit de la fusillade devint plus distinct.

— N'entends-tu pas! ils se battent, et je ne suis pas là pour me battre avec eux!

Fille et sœur de soldat, Amélie comprit tout, et n'essaya point de résister.

— Va, dit-elle en laissant tomber ses bras; tu avais raison, nous sommes perdus.

Le jeune homme poussa un cri de rage, saisit une seconde fois la jeune fille, la serra sur sa poitrine comme s'il voulait l'étouffer; puis bondissant du haut en bas du perron, et s'élançant dans la direction de la fusillade avec la rapidité du daim poursuivi par les chasseurs :

— Me voilà, amis! cria-t-il, me voilà!

Et il disparut comme une ombre sous les grands arbres du parc. Amélie tomba à genoux, les bras étendus vers lui, mais sans avoir la force de le rappeler, ou, si elle le rappela, ce fut d'une voix si faible que Morgan ne lui répondit point, et ne ralentit point sa course pour lui répondre.

On devine ce qui s'était passé. Roland n'avait point perdu son temps avec le capitaine de gendarmerie et le colonel de dragons. Ceux-ci, de leur côté, n'avaient point oublié qu'ils avaient une revanche à prendre. Roland avait découvert au capitaine de gendarmerie le passage souterrain qui communiquait de l'église de Bourg à la grotte de Ceyzeriat.

A neuf heures du soir, le capitaine et les dix-huit hommes qu'il avait sous ses ordres devaient entrer dans l'église, descendre par le caveau des ducs de Savoie, et fermer de leurs baïonnettes la communication des carrières avec le souterrain. Roland, à la tête de vingt dragons, devait envelopper le bois, le battre en resserrant le demi-cercle, afin que les deux ailes de ce demi-cercle vinssent aboutir à la grotte de Ceyzeriat. A neuf heures, le premier mouvement devait être fait de ce côté, se combinant avec celui du capitaine de gendarmerie.

On a vu, par les paroles échangées entre Amélie et Morgan, quelles étaient pendant ce temps les dispositions des compagnons de Jehu : les nouvelles arrivées à la fois de Millau et de Bretagne avaient mis tout le monde à l'aise; chacun se sentait libre, et, comprenant que l'on faisait une guerre désespérée, était joyeux de sa liberté.

Il y avait donc réunion complète dans la grotte de Ceyzeriat, presque une fête; à minuit tous devaient se séparer, et chacun, selon les facilités qu'il pouvait avoir de traverser la frontière, se mettrait en route pour quitter la France.

On a vu à quoi leur chef occupait ses derniers instants. Les autres, qui n'avaient point les mêmes liens de cœur, faisaient ensemble dans le carrefour, splendidement éclairé, un repas de séparation et d'adieu : car, une fois hors de France, la Vendée et la Bretagne pacifiées, l'armée de Condé détruite, où se retrouveraient-ils sur la terre étrangère? Dieu le sait?

Tout à coup le retentissement d'un coup de fusil arriva jusqu'à eux. Comme par un choc électrique, chacun fut debout. Un second coup de fusil se fit entendre; puis, dans les profondeurs de la carrière, ces deux mots pénétrèrent frissonnants comme les ailes d'un oiseau funèbre :

— Aux armes!...

Pour les compagnons de Jehu, soumis à toutes les vicissitudes d'une vie de bandits, le repos d'un instant n'était jamais la paix. Poignards, pistolets et carabines étaient toujours à la portée de la main. Au cri poussé, selon toute probabilité, par la sentinelle, chacun sauta sur ses armes et resta le cou tendu, la poitrine haletante, l'oreille ouverte. Au milieu du silence, on entendit le bruit d'un pas aussi rapide que pouvait le permettre l'obscurité dans laquelle le pas s'enfonçait. Puis, dans le rayon de lumière projeté par les torches et par les bougies, un homme apparut.

— Aux armes! cria-t-il une seconde fois, nous sommes attaqués! Les deux coups que l'on avait entendus étaient la double détonation du fusil de chasse de la sentinelle, c'était elle qui accourait, son fusil encore fumant à la main.

— Où est Morgan? crièrent vingt voix. — Absent, répondit Leprêtre, et par conséquent à moi le commandement. Eteignez tout, et en retraite sur l'église; un combat est inutile maintenant, et le sang versé serait du sang perdu.

On obéit avec cette promptitude qui indique que chacun appréciait le danger; puis on se serra dans l'obscurité. Leprêtre, à qui les détours du souterrain étaient aussi bien connus qu'à Morgan, se chargea de diriger la troupe, et s'enfonça suivi de ses compagnons dans les profondeurs de la carrière. Tout à coup il lui sembla entendre à cinquante pas devant lui un commandement prononcé à voix basse, puis le claquement d'un certain nombre de fusils que l'on arme; il etendit les deux bras en murmurant à son tour le mot :

— Halte!

Au même instant, on entendit distinctement le commandement :

— Feu!

Ce commandement n'était pas prononcé, que le souterrain s'éclaira avec une détonation terrible. Dix carabines venaient de faire feu à la fois. A la lueur de cet éclair, Lepretre et ses compagnons purent apercevoir et reconnaître l'uniforme des gendarmes.

— Feu! cria à son tour Lepretre.

Sept ou huit coups de fusil retentirent à ce commandement. La voûte obscure s'éclaira de nouveau. Deux compagnons de Jehu gisaient sur le sol, l'un tué raide, l'autre blessé mortellement.

— La retraite est coupée, dit Lepretre; volte-face, mes amis; si nous avons une chance, c'est du côté de la forêt.

Le mouvement se fit avec la régularité d'une manœuvre militaire. Lepretre se retrouva à la tête de ses compagnons, et revint sur ses pas. En ce moment les gendarmes firent feu une seconde fois. Personne ne riposta; ceux qui avaient déchargé leurs armes les rechargèrent, ceux qui n'avaient pas tiré se tenaient prêts pour la véritable lutte, qui allait avoir lieu à l'entrée de la grotte. Un ou deux soupirs indiquèrent seuls que cette riposte de la gendarmerie n'était point sans résultat.

Au bout de cinq minutes, Leprêtre s'arrêta. On était revenu à la hauteur du carrefour à peu près.

— Tous les fusils et tous les pistolets sont-ils chargés? demanda-t-il. — Tous, répondirent une douzaine de voix. — Vous vous rappelez le mot d'ordre pour ceux qui tomberont entre les mains de la justice; nous appartenons aux bandes de M. Teyssonnet : nous sommes venus pour recruter des hommes à la cause des royalistes, nous ne savons pas ce que l'on veut dire quand on nous parle des malles-postes et des diligences arrêtées. — C'est convenu. — Dans l'un ou l'autre cas, c'est la mort, nous le savons bien; mais c'est la mort du soldat au lieu de la mort des voleurs, la fusillade au lieu de la guillotine. — Et la fusillade, dit une voix railleuse, nous savons ce que c'est. Vive la fusillade! — En avant! mes amis, dit Leprêtre, et vendons-leur notre vie ce qu'elle vaut, c'est-à-dire le plus cher possible. — En avant! répétèrent les compagnons.

Et aussi rapidement qu'il était possible de le faire dans les ténèbres, la petite troupe se remit en marche, toujours conduite par Leprêtre.

A mesure qu'ils avançaient, Leprêtre respirait une odeur de fumée qui l'inquiétait. En même temps, certaines lueurs se reflétaient sur les parois des murailles et aux angles des piliers, qui indiquaient qu'il se passait quelque chose d'insolite vers l'ouverture de la grotte.

— Je crois que ces gredins-là nous enfument, dit Leprêtre. — J'en ai peur, répondit Guyon. — Ils croient avoir affaire à des renards. — Oh! répondit la même voix, ils verront bien à nos griffes que nous sommes des lions.

La fumée devenait de plus en plus épaisse, la lueur de plus en plus vive. On arriva au dernier angle. Un amas de bois sec avait été allumé dans l'intérieur de la carrière, à une cinquantaine de pas de son ouverture, non pas pour enfumer, mais pour éclairer. A la lumière répandue par le foyer incandescent, on voyait reluire à l'entrée de la grotte les armes des dragons. A dix pas en avant d'eux, un officier attendait, appuyé sur sa carabine, non-seulement exposé à tous les coups, mais semblant les provoquer. C'était Roland.

Il était facile à reconnaître; il avait jeté loin de lui son chapeau, sa tête était nue, et la réverbération de la flamme se jouait sur son visage. Mais ce qui eût dû le perdre le sauvait. Leprêtre le reconnut et fit un pas en arrière.

— Roland de Montrevel, dit-il; rappelez-vous de la recommandation de Morgan. — C'est bien, répondirent les compagnons d'une voix sourde. — Et maintenant, cria Lepretre, mourons, mais tuons.

Et il s'élança le premier dans l'espace éclairé par la flamme du foyer, déchargea un des canons de son fusil à deux coups sur les dragons, qui répondirent par une décharge générale.

Il serait impossible de raconter ce qui se passa alors : la grotte s'emplit d'une fumée au sein de laquelle chaque coup de feu brilla comme un éclair; les deux troupes se joignirent et s'attaquèrent corps à corps : ce fut le tour des pistolets et des poignards. Au bruit de la lutte, la gendarmerie accourut; mais il lui fut impossible de faire feu, tant étaient confondus amis et ennemis; seulement, quelques démons de plus semblèrent se mêler à cette lutte de démons.

On voyait des groupes confus luttant au milieu de cette atmosphère rouge et lumineuse, s'affaissant, se relevant, s'affaissant encore; on entendait un hurlement de rage ou un cri d'agonie : c'était le dernier soupir d'un homme.

Le survivant cherchait un nouvel adversaire, commençait une nouvelle lutte. Cet égorgement dura un quart d'heure, vingt minutes peut-être. Au bout de ces vingt minutes, on pouvait compter dans la grotte de Ceyzeriat vingt-deux cadavres. Treize appartenaient aux dragons et aux gendarmes, neuf aux compagnons de Jehu.

Cinq de ces derniers survivaient : écrasés par le nombre, criblés de blessures, ils avaient été pris vivants. Les gendarmes et les dragons, au nombre de vingt-cinq, les entouraient.

Le capitaine de gendarmerie avait eu le bras gauche cassé, le chef de brigade de dragons avait eu la cuisse traversée par une balle. Seul, Roland, couvert de sang, mais d'un sang qui n'était pas le sien, n'avait pas reçu une égratignure.

Deux des prisonniers étaient si gravement blessés, qu'on renonça à les faire marcher; il fallut les transporter sur des brancards.

On alluma des torches préparées à cet effet, et l'on prit le chemin de la ville. Seulement, au moment où l'on passait de la forêt sur la grande route, on entendit le galop d'un cheval. Ce galop se rapprochait rapidement.

— Continuez votre chemin, dit Roland, je reste en arrière pour savoir ce que c'est.

C'était un cavalier qui, comme nous l'avons dit, accourait à toute bride.

— Qui vive? cria Roland, lorsque le cavalier ne fut plus qu'à vingt pas de lui.

Et il apprêta sa carabine.

— Un prisonnier de plus, monsieur de Montrevel, répondit le cavalier; je n'ai pas pu me trouver au combat, je veux du moins me trouver à l'échafaud. Où sont mes amis? — Là, monsieur, répondit Roland qui avait reconnu, non pas la figure, mais la voix du jeune homme, voix qu'il entendait pour la troisième fois.

Et il indiqua de la main le groupe formant le centre de la petite troupe qui suivait la route de Ceyzeriat à Bourg.

— Je vois avec bonheur qu'il ne vous est rien arrivé, monsieur de Montrevel, dit le jeune homme avec une courtoisie parfaite, et ce m'est une grande joie, je vous le jure.

Et, piquant son cheval, il fut en quelques élans près des dragons et des gendarmes.

— Pardon, messieurs, dit-il en mettant pied à terre, mais je réclame une place au milieu de mes trois amis, le vicomte de Jayat, le comte de Valensolle et le marquis de Ribier.

Les trois prisonniers jetèrent un cri d'admiration et tendirent les mains à leur ami. Les deux blessés se soulevèrent sur leur brancard et murmurèrent :

— Bien, Sainte Hermine... bien! — Je crois, Dieu me pardonne! s'écria Roland, que le beau côté de l'affaire restera jusqu'au bout à ces bandits!

IX

CADOUDAL AUX TUILERIES.

Le surlendemain du jour, ou plutôt de la nuit, où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, deux hommes marchaient côte à côte dans le grand salon des Tuileries donnant dans le jardin. Ils parlaient vivement; des deux côtés les paroles étaient accompagnées de gestes rapides et animés. Ces deux hommes, c'étaient le premier consul Bonaparte et Georges Cadoudal.

Georges Cadoudal, touché des malheurs que pouvait entraîner pour la Bretagne une plus longue résistance, venait de signer la paix avec Brune. C'était après la signature de cette paix qu'il avait délié les compagnons de Jehu de leurs serments. Par malheur le congé qu'il leur donnait était arrivé, comme nous l'avons vu, vingt-quatre heures trop tard. Dans cette paix, Georges Cadoudal, fidèle à son caractère, n'avait rien stipulé pour lui que la liberté de se retirer où il voudrait.

Le lendemain du jour où cette paix avait été signée, Cadoudal, en rentrant dans son camp le cœur navré, recevait une lettre de l'amiral anglais mouillé à la baie de Quiberon. L'amiral lui annonçait par cette lettre que l'Angleterre mettait six cent mille francs à sa disposition pour continuer la guerre. Cette nouvelle, arrivée deux jours auparavant, changeait, selon toute probabilité, la face des choses; mais il était trop tard. Cadoudal répondit :

« J'ai signé hier la paix, je ne puis recevoir aujourd'hui un argent destiné à faire la guerre.

« Je ne vous demande donc maintenant, pour toute grâce, que de me transporter en Angleterre. »

Mais Brune avait tant insisté, que Cadoudal avait consenti à une entrevue avec le premier consul. Il était, en conséquence, parti pour Paris. Le matin même de son arrivée, il s'était présenté aux Tuileries, s'était nommé et avait été reçu. C'était Rapp qui, en l'absence de Roland, l'avait introduit

En se retirant, il avait laissé les deux portes ouvertes, afin de tout voir du cabinet de Bourrienne, et de porter secours au premier consul s'il était besoin Mais Bonaparte, qui avait compris l'intention de Rapp, avait été fermer la porte. Puis, revenant vivement vers Cadoudal :

— Ah! c'est vous, enfin, lui avait-il dit, je suis bien aise de vous voir; un de vos ennemis, mon aide de camp Roland de Montrevel, m'a dit le plus grand bien de vous. — Cela ne m'étonne point, avait répondu Cadoudal; pendant le peu de temps que j'ai vu M. de Montrevel, j'ai cru reconnaître en lui les sentiments les plus chevaleresques. — Oui, et cela vous a touché? répondit le premier consul.

Puis, fixant sur le chef royaliste son œil de faucon :

— Écoutez Georges, dit-il, j'ai besoin d'hommes énergiques pour accomplir l'œuvre que j'entreprends. Voulez-vous être des miens? Je vous ai fait offrir le grade de colonel; vous valez mieux que cela : je vous offre le grade de général de division. — Je vous remercie du plus profond de mon cœur, citoyen premier consul, répondit Georges, mais vous me mépriseriez si j'acceptais. — Pourquoi cela? demanda vivement Bonaparte. — Parce que j'ai prêté serment à la maison de Bourbon.

Le premier consul s'inclina avec gravité.

— Serai je toujours libre de me retirer où il me conviendra?

Bonaparte alla à la porte et l'ouvrit.

— L'aide de camp de service! demanda-t-il.

Il s'attendait à voir paraître Rapp. Il vit paraître Roland.

— Ah! dit-il, c'est toi?

Puis, se retournant vers Cadoudal :

— Je n'ai pas besoin, colonel, de vous présenter mon aide de camp Roland de Montrevel; c'est une de vos connaissances. Roland, dis au colonel qu'il est aussi libre à Paris que tu l'étais dans son camp de Muzillac, et que, s'il désire un passe-port pour quelque pays du monde que ce soit, Fouché a l'ordre de lui en donner. — Votre parole me suffit, citoyen premier consul, répondit en s'inclinant Cadoudal; ce soir je pars. — Et peut-on vous demander où vous allez? — A Londres, général.

Georges salua le premier consul et se retira.

— Eh bien, général, demanda Roland après que la porte se fut refermée sur lui, est ce bien l'homme que je vous avais dit? — Oui, répondit Bonaparte pensif; seulement il voit mal l'état des choses; mais l'exagération de ses principes prend sa source dans de nobles sentiments, qui doivent lui donner une grande influence parmi les siens.

Alors à voix basse :

— Il faudra pourtant en finir! ajouta-t-il.

Puis, s'adressant à Roland :

— Et toi? demanda-t-il. — Moi, répondit Roland, j'en ai fini. — Ah! ah! de sorte que les compagnons de Jehu?... — Ont cessé d'exister, général; les trois quarts sont morts, le reste est prisonnier. — Et toi sain et sauf? — Ne m'en parlez pas, général; je commence à croire que, sans m'en douter, j'ai fait un pacte avec le diable.

Le même soir, comme il l'avait dit au premier consul, Cadoudal partit pour l'Angleterre. A la nouvelle que le chef breton était heureusement arrivé à Londres, Louis XVIII lui écrivait :

« J'ai appris avec la plus vive satisfaction, général, que vous êtes enfin *échappé* aux mains du tyran qui vous a méconnu au point de vous proposer de le servir; j'ai gémi des malheureuses circonstances qui vous ont forcé de traiter avec lui; mais je n'ai jamais conçu la plus légère inquiétude : le cœur de mes fidèles Bretons et le vôtre en particulier me sont trop bien connus. Aujourd'hui vous êtes libre, vous êtes auprès de mon frère; tout mon espoir renaît : je n'ai pas besoin d'en dire davantage à un Français tel que que vous.

« Louis. »

A cette lettre étaient joints le brevet de lieutenant général et le grand cordon de Saint-Louis.

X

L'ARMÉE DE RÉSERVE.

Le premier consul en était arrivé au point qu'il désirait : la Vendée était pacifiée, les compagnies de Jehu étaient détruites. Tout en demandant la paix à l'Angleterre, il avait espéré la guerre. Le plan qu'avait un jour, dans son cabinet du Luxembourg, expliqué Bonaparte à Roland était resté le même dans son esprit. Il comptait reconquérir l'Italie par une seule bataille. Cette bataille devait être une grande victoire.

Parti de Paris le 6 mai, le 26 du même mois, le général en chef campait avec son armée entre Turin et Casal; il avait plu toute la journée; vers le soir, l'orage se calma, et le ciel, comme il arrive en Italie, passa en quelques instants d'une pluie torrentielle au plus bel azur, et les étoiles se montrèrent scintillantes au ciel. Le premier consul fit signe à Roland de le suivre; tous deux sortirent de la petite ville de Chivasso et suivirent les bords du fleuve; à cent pas hors des dernières maisons, un arbre abattu par la tempête offrait un banc aux promeneurs. Bonaparte s'y assit et fit signe à Roland de prendre place près de lui.

Le général en chef avait évidemment quelque confidence intime à faire à son aide de camp. Tous deux gardèrent un instant le silence. Bonaparte l'interrompit le premier

— Te rappelles-tu, Roland, lui dit-il, une conversation que nous eûmes au Luxembourg? — Général, dit Roland en riant, nous avons eu beaucoup de conversations au Luxembourg, une entre autres où vous m'avez annoncé que nous descendrions en Italie au printemps, et que nous battrions le général Melas à Torre di Garofolo ou San Giuliano; cela tient-il toujours? — Oui, mais ce n'est point de cette conversation qu'il était question. — Voulez-vous me remettre sur la voie, général? — Il était question de mariage. — Ah! oui; du mariage de ma sœur? ce doit être fini à présent, général. — Non pas du mariage de ta sœur, Roland, mais du tien. — Ah! bon, dit Roland avec son sourire amer, je croyais cette question-là coulée à fond entre nous, général.

Et il fit un mouvement pour se lever. Bonaparte le retint par le bras.

— Lorsque je te parlai de cela, Roland, continua-t-il avec un sérieux qui prouvait son désir d'être écouté, sais-tu qui je te destinais, Roland? — Non, général — Eh bien, il existe de par le monde une charmante enfant que j'aime comme ma fille; elle vient d'avoir dix-sept ans, tu en as vingt-six; tu es général de brigade de fait, avant la fin de la campagne tu seras général de division. Eh bien, Roland, à la fin de la campagne nous reviendrons à Paris, et tu épouseras... — Général, interrompit Roland, voici, je crois, Bourrienne qui vous cherche.

Et en effet, le secrétaire du premier consul était à dix pas à peine des deux causeurs.

— C'est vous, Bourrienne? demanda Bonaparte presque impatient. — Oui, général : un courrier de France. — Ah! — Et une lettre de madame Bonaparte. — Bon! dit le premier consul se levant vivement; donne.

Et il lui arracha presque la lettre des mains.

— Et pour moi, demanda Roland, rien? — Rien. — C'est étrange! fit le jeune homme en fronçant le sourcil.

La lune était levée, et à la lueur de cette belle lune d'Italie Bonaparte pouvait lire et lisait. Pendant les deux premières pages son visage indiqua la sérénité la plus parfaite : Roland suivait sur le visage du général les impressions de son âme. Mais, vers la fin de la lettre, son visage se rembrunit, son sourcil se fronça, il jeta à la dérobée un regard sur Roland.

— Ah! fit le jeune homme, il paraît qu'il est question de moi dans cette lettre.

Bonaparte ne répondit point et acheva sa lecture. La lecture achevée, il plia la lettre et la mit dans la poche de côté de son habit.

— C'est bien, dit-il, nous allons rentrer. Probablement expédierai-je un courrier. Allez m'attendre en me taillant des plumes.

Bourrienne salua et reprit le chemin de Chivasso. Bonaparte alors s'approcha de Roland, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Je n'ai pas de bonheur avec les mariages que je désire, dit-il. — Pourquoi cela? demanda Roland. — Le mariage de ta sœur est manqué. — Elle a refusé? — Non, pas elle. — Comment, pas elle? Serait-ce lord Tanlay? — Oui. — Il a refusé ma sœur après me l'avoir demandée, à moi et à ma mère, à vous, à elle-même? — Voyons, ne commence point par t'emporter, et tâche de comprendre qu'il y a quelque mystère là-dessous. — Je ne vois pas de mystère, je vois une insulte. — Ah! voilà bien mon homme; cela m'explique pourquoi ni ta mère ni ta sœur n'ont voulu t'écrire; mais Joséphine a pensé que, l'affaire étant grave, tu devais en être instruit. Elle m'annonce donc cette nouvelle en m'invitant à te la transmettre si je le crois convenable. Tu vois que je n'ai pas hésité. — Je vous remercie bien sincèrement, général; et lord Tanlay donne-t-il une raison à ce refus? — Une raison qui n'en est pas une — Laquelle? — Cela ne peut pas être la véritable cause. — Mais enfin? — Il ne faut que voir l'homme et causer cinq minutes avec lui pour le juger sous ce rapport. — Mais enfin, général, que dit-il pour dégager sa parole? — Que ta sœur est moins riche qu'il ne le croyait.

Roland éclata de ce rire nerveux qui décelait chez lui la plus violente agitation.

— Ah! fit-il, justement c'est la première chose que je lui ai dite. — Laquelle? — Que ma sœur n'avait pas le sou. Est-ce que nous sommes riches, nous autres enfants de généraux républicains? — Et que t'a-t-il répondu? — Qu'il était assez riche pour deux. — Tu vois

donc que ce ne peut être là le motif de son refus. — Ainsi, dit Roland, il y a refus? — Refus, oui. — Positif? — Positif. — Eh bien, général, vous comprenez, n'est-ce pas, que ce refus est une insulte? — Je ne dis pas non. — Et vous êtes d'avis qu'un de vos aides de camp ne peut pas recevoir une insulte dans la personne de sa sœur, sans en demander raison? — Dans ces sortes de situations, mon cher Roland, c'est à la personne qui se croit offensée à peser elle-même le pour et le contre. — Général, demanda Roland, dans combien de jours croyez-vous que nous ayons une affaire décisive? — Pas avant quinze jours ou trois semaines. — Général, je vous demande un congé de quinze jours. — A une condition. — Laquelle? — C'est que tu passeras par Bourg et que tu interrogeras ta sœur pour savoir d'elle de quel côté vient le refus. — C'était bien mon intention. — En ce cas, il n'y a pas un instant à perdre. — Vous voyez bien que je ne perds pas un instant, dit le jeune homme en faisant quelques pas pour rentrer dans le village. — Une minute encore; tu te chargeras de mes dépêches pour Paris, n'est-ce pas? — Je comprends : je suis le courrier dont vous parliez tout à l'heure à Bourrienne. — Justement. — Alors, venez. — Attends encore. Les jeunes gens que tu as arrêtés... — Les compagnons de Jehu? — Oui. Eh bien! il paraît que tout cela appartient à des familles nobles; ce sont des fanatiques plutôt que des coupables. Il paraît que ta mère, victime de je ne sais quelle surprise judiciaire, a témoigné dans leur procès et a été cause de leur condamnation. — C'est possible. Ma mère, comme vous le savez, avait été arrêtée par eux et avait vu la figure de leur chef. — Eh bien, ta mère me supplie, par l'intermédiaire de Joséphine, de faire grâce à ces *pauvres fous* : c'est le terme dont elle se sert. Ils se sont pourvus en cassation. Tu arriveras avant que le pourvoi soit rejeté, et, si tu juges la chose convenable, tu diras, de ma part, au ministre de la justice de surseoir. A ton retour, nous verrons ce qu'il y aura à faire définitivement. — Merci, général. N'avez-vous rien autre chose à me dire? — Non, sinon de penser à la conversation que nous venons d'avoir. — Eh bien! nous parlerons de cela à mon retour, si je reviens.

Et, cette fois, il reprit le chemin de Chivasso sans que le général le retînt. Une demi-heure après, Roland galopait sur la route d'Ivrée dans une voiture de poste; il devait voyager ainsi jusqu'à Aoste, à Aoste, prendre un mulet, traverser le Saint-Bernard, descendre à Martigues, et par Genève gagner Bourg, et de Bourg Paris. Pendant que Roland galope, voyons ce qui s'était passé en France, et éclaircissons les points qui peuvent être restés obscurs pour nos lecteurs dans la conversation que nous venons de rapporter entre Bonaparte et son aide de camp.

XI

OU AMÉLIE TIENT LA PROMESSE FAITE A MORGAN.

Les prisonniers faits par Roland dans la grotte de Ceyzeriat avaient fait une halte d'une nuit seulement dans la prison de Bourg, et avaient été immédiatement transférés dans celle de Besançon, où ils devaient passer devant un conseil de guerre.

On se rappelle que deux de ces prisonniers avaient été si grièvement blessés, qu'on avait été obligé de les transporter sur des brancards; l'un était mort le même soir, l'autre trois jours après son arrivée à Besançon.

Le nombre des prisonniers était donc réduit à quatre : Morgan, qui s'était rendu volontairement et qui était sain et sauf, et Leprêtre, Guyon et Amiet, qui avaient été plus ou moins blessés pendant le combat, mais dont aucun n'avait reçu de blessures dangereuses. Ces quatre pseudonymes cachaient, on se rappellera, les noms du baron de Sainte-Hermine, du comte de Jayat, du vicomte de Valensolle et du marquis de Ribier.

Pendant que l'on instruisait, devant la commission militaire de Besançon, le procès des quatre prisonniers, arriva l'expiration de la loi qui soumettait les délits d'arrestation de diligences sur les grands chemins aux tribunaux militaires. Les prisonniers se trouvaient dès lors passibles des tribunaux civils.

C'était une grande différence pour eux, non point relativement à la peine, mais au mode d'exécution de la peine. Condamnés par les tribunaux militaires, ils étaient fusillés; condamnés par les tribunaux civils, ils étaient guillotinés. La fusillade n'était point infamante, la guillotine l'était. Du moment où ils devaient être jugés par un jury, leur procès relevait du jury de Bourg.

Vers la fin de mars les accusés avaient donc été transférés des prisons de Besançon dans celles de Bourg, et l'instruction avait commencé. Mais les quatre accusés avaient adopté un système qui ne laissait pas que d'embarrasser le juge d'instruction. Ils déclaraient s'appeler le baron de Sainte-Hermine, le comte de Jayat, le vicomte de Valensolle et le marquis de Ribier, mais n'avoir jamais eu aucune relation avec les détrousseurs de diligences qui s'étaient fait appeler Morgan, Leprêtre, Guyon et Amiet. Ils avouaient faire partie d'un rassemblement à main armée, mais ce rassemblement appartenait aux bandes de M. de Teyssonnet, et était une ramification de l'armée de Bretagne destinée à opérer dans le Midi ou dans l'Est, tandis que l'armée de Bretagne, qui venait de signer la paix, était destinée à opérer dans l'Ouest. Ils n'attendaient eux-mêmes que la soumission de Cadoudal pour faire la leur, et l'avis de leur chef allait sans doute leur arriver quand ils avaient été attaqués et pris.

La preuve contraire était difficile à fournir, la spoliation des diligences avait toujours été faite par des hommes masqués, et, à part madame de Montrevel et sir John, personne n'avait jamais vu le visage d'un de nos aventuriers.

On se rappelle dans quelles circonstances : sir John, dans la nuit où il avait été jugé, condamné, frappé par eux; madame de Montrevel, lors de l'arrestation de la diligence, et quand, en se débattant contre une crise nerveuse, elle avait fait tomber le masque de Morgan. Tous deux avaient été appelés devant le juge d'instruction, tous deux avaient été confrontés avec les quatre accusés, mais sir John et madame de Montrevel avaient déclaré ne reconnaître aucun d'eux.

D'où venait cette réserve? De la part de madame de Montrevel elle était compréhensible : madame de Montrevel avait gardé une double reconnaissance à l'homme qui avait sauvegardé son fils Édouard, et qui lui avait porté des secours à elle. De la part de sir John le silence était plus difficile à expliquer, car bien certainement, parmi les quatre prisonniers, sir John reconnaissait au moins deux de ses juges.

Eux l'avaient reconnu, et un certain frissonnement avait passé dans leurs veines à sa vue; mais ils n'en avaient pas moins résolûment fixé leurs regards sur lui, lorsqu'à leur grand étonnement sir John, malgré l'insistance des juges, avait obstinément répondu :

« *Je n'ai pas l'honneur de reconnaître ces messieurs.* »

Amélie, nous n'avons point parlé d'elle (il y a des douleurs que la plume ne doit pas même essayer de peindre); Amélie, pâle, fiévreuse, mourante depuis la nuit fatale où Morgan avait été arrêté; Amélie attendait avec anxiété le retour de sa mère et de lord Tanlay de chez le juge d'instruction.

Ce fut lord Tanlay qui rentra le premier; madame de Montrevel était restée un peu en arrière pour donner des ordres à Michel. Dès qu'elle aperçut sir John, Amélie s'élança vers lui en s'écriant :

— Eh bien?

Sir John regarda autour de lui pour s'assurer que madame de Montrevel ne pouvait ni le voir ni l'entendre.

— Ni votre mère ni moi n'avons reconnu personne, répondit-il.

— Ah! que vous êtes noble, que vous êtes généreux, que vous êtes bon, milord! s'écria la jeune fille en essayant de baiser la main de sir John.

Mais lui, retirant sa main :

— Je n'ai fait que tenir ce que je vous avais promis, dit-il; mais silence! voici votre mère.

Amélie fit un pas en arrière.

— Ainsi, madame, dit-elle, vous n'avez pas contribué à compromettre ces malheureux? — Comment, répondit madame de Montrevel, voulais-tu que j'envoyasse à l'échafaud un homme qui m'avait porté secours, et qui, au lieu de frapper Édouard, l'avait embrassé? — Et cependant, madame, demanda Amélie toute tremblante, vous l'aviez reconnu? — Parfaitement, répondit madame de Montrevel; c'est le blond avec des sourcils et des yeux noirs, celui qui se fait appeler le baron Charles de Sainte-Hermine.

Amélie jeta un cri étouffé; puis, faisant un effort sur elle-même :

— Alors, dit-elle, tout est fini pour vous et pour milord, et vous ne serez plus appelés? — Il est probable que non, répondit madame de Montrevel. — En tout cas, répondit sir John, je crois que, comme moi, qui n'ai effectivement reconnu personne, madame de Montrevel persisterait dans sa déposition. — Oh! bien certainement, fit madame de Montrevel; Dieu me garde de causer la mort de ce malheureux jeune homme! je ne me la pardonnerais jamais; c'est bien assez que lui et ses compagnons aient été arrêtés par Roland.

Amélie poussa un soupir, mais cependant un peu de calme se répandit sur son visage. Elle jeta un regard de reconnaissance à sir John et remonta dans son appartement, où l'attendait Charlotte. Charlotte était devenue pour Amélie plus qu'une femme de chambre, elle était devenue presque une amie. Tous les jours, depuis que les accusés avaient été ramenés à la prison de Bourg, Charlotte allait passer une heure près de son père.

Pendant cette heure il n'était question que des prisonniers que le digne geôlier, en sa qualité de royaliste, plaignait de tout son cœur. Charlotte se faisait renseigner sur les moindres paroles, et chaque jour elle rapportait à Amélie des nouvelles des accusés. C'était sur ces entrefaites qu'étaient arrivés aux Noires-Fontaines madame de Montrevel et sir John.

En partant, le premier consul avait fait dire à madame de Montrevel par Roland, et redire par Joséphine, qu'il désirait que le mariage eût lieu en son absence et le plus tôt possible. Sir John, en par-

tant avec madame de Montrevel pour les Noires-Fontaines, avait déclaré que ses désirs les plus ardents seraient accomplis par cette union, et qu'il n'attendait que les ordres d'Amélie pour devenir le plus heureux des hommes.

Les choses arrivées à ce point, madame de Montrevel avait, le matin même du jour où sir John et elle devaient déposer, autorisé un tête-à-tête entre sir John et sa fille. L'entrevue avait duré plus d'une heure, et sir John n'avait quitté Amélie que pour monter en voiture avec madame de Montrevel et aller faire sa déposition.

Nous avons vu que cette déposition avait été toute à la décharge des accusés. Nous avons vu encore comment, à son retour, il avait été reçu par Amélie. Le soir, madame de Montrevel avait eu à son tour une conférence avec sa fille.

Aux instances pressantes de sa mère, Amélie s'était contentée de répondre que son état de souffrance lui faisait désirer l'ajournement de son mariage, mais qu'elle s'en rapportait sur ce point à la délicatesse de lord Tanlay. Le lendemain, madame de Montrevel avait été forcée de quitter Bourg pour revenir à Paris, sa position près de madame Bonaparte ne lui permettant pas une longue absence.

Le matin du départ, elle avait fortement insisté pour qu'Amélie l'accompagnât à Paris; mais Amélie s'était sur ce point encore appuyée de la faiblesse de sa santé. On allait entrer dans les mois doux et vivifiants de l'année, dans les mois d'avril et de mai; elle demandait à passer ces deux mois à la campagne, certaine, disait-elle, que ces deux mois lui feraient du bien. Madame de Montrevel ne savait rien refuser à Amélie, surtout lorsqu'il s'agissait de sa santé. Ce nouveau délai fut accordé à la malade.

Comme pour venir à Bourg, madame de Montrevel avait voyagé avec lord Tanlay pour retourner à Paris elle voyagea avec lui; mais, à son grand étonnement, pendant les deux jours que dura le voyage, sir John ne lui avait pas dit un mot de son mariage avec Amélie. Mais madame Bonaparte, en revoyant son amie, lui avait fait sa question accoutumée :

— Eh bien, quand marions-nous Amélie avec sir John? Vous savez que ce mariage est un des désirs du premier consul.

Ce à quoi madame de Montrevel avait répondu :

— La chose dépend entièrement de lord Tanlay.

Cette réponse avait longuement fait réfléchir madame Bonaparte. Comment, après avoir paru d'abord si empressé, lord Tanlay était-il devenu si froid ? Le temps seul pouvait expliquer un pareil mystère. Le temps s'écoulait et le procès des prisonniers s'instruisait.

On les avait confrontés avec les voyageurs qui avaient signé les différents procès-verbaux que nous avons vus entre les mains du préfet de police; mais aucun des voyageurs n'avait pu les reconnaître, aucun ne les ayant vus à visage découvert. Les voyageurs avaient en outre attesté qu'aucun objet leur appartenant, argent ou bijoux, ne leur avait été pris. Jean Picot avait attesté qu'on lui avait rapporté les cent louis qui lui avaient été pris par mégarde.

L'instruction avait pris deux mois, et, au bout de deux mois, les accusés, dont nul n'avait pu constater l'identité, restaient sous le seul poids de leurs propres aveux : c'est-à-dire, qu'affiliés à la révolte bretonne et vendéenne, ils faisaient simplement partie des bandes armées qui parcouraient le Jura sous les ordres de M. de Teyssonnet.

Les juges avaient tant qu'ils avaient pu retardé l'ouverture des débats, espérant toujours que quelque témoin à charge se produirait; leur espérance avait été trompée. Personne, en réalité, n'avait souffert des faits qui leur étaient imputés, à l'exception du Trésor, auquel personne ne s'intéressait. Il fallait bien ouvrir les débats. De leur côté, les accusés avaient mis le temps à profit.

On a vu qu'au moyen d'un habile échange de passe-ports, Morgan voyageait sous le nom de de Ribier, de Ribier sous celui de Sainte-Hermine, et ainsi des autres; il en était résulté dans les témoignages des aubergistes une confusion que leurs livres étaient encore venus augmenter.

L'arrivée des voyageurs, consignée sur les registres une heure plus tôt ou une heure plus tard, appuyait des alibi irrécusables. Il y avait conviction morale chez les juges, seulement cette conviction était impuissante devant les témoignages.

Puis, il faut le dire, d'un autre côté, il y avait pour les accusés sympathie complète dans le public.

Les débats s'ouvrirent. La prison de Bourg est attenante au prétoire; par les corridors intérieurs on pouvait conduire les prisonniers à la salle d'audience. Si grande que fût cette salle d'audience, elle fut encombrée le jour de l'ouverture des débats; toute la ville de Bourg se pressait aux portes du tribunal, et l'on était venu de Mâcon, de Lons-le-Saunier, de Besançon et de Nantua, tant les arrestations des diligences avaient fait de bruit, tant les exploits des compagnons de Jehu étaient devenus populaires.

L'entrée des quatre accusés fut saluée d'un murmure qui n'avait rien de répulsif : on y démêlait en partie presque égale la curiosité et la sympathie. Et leur présence était bien faite, il faut le dire, pour éveiller ces deux sentiments. Parfaitement beaux, mis à la dernière mode de l'époque, assurés sans impudence, souriant vis-à-vis de l'auditoire, courtois envers leurs juges, quoique railleurs parfois, leur meilleure défense était dans leur propre aspect. Le plus âgé des quatre avait à peine trente ans.

Interrogés sur leurs nom, prénoms, âge et lieu de naissance, ils répondirent se nommer :

— Charles de Sainte-Hermine, né à Tours, département d'Indre-et-Loire, âgé de vingt-quatre ans... Louis-André de Jayat, né à Bagé-le-Château, département de l'Ain, âgé de vingt-neuf ans... Raoul-Frédéric-Auguste de Valensolle, né à Sainte-Colombe, département du Rhône, âgé de vingt-sept ans... Pierre-Hector de Ribier, né à Bollène, département de Vaucluse, âgé de vingt-six ans. Interrogés sur leur condition et leur état, tous quatre déclarèrent être gentilshommes et royalistes.

Nous avons dit quel était le système de défense : nier toute participation à l'arrestation des malles-postes et des diligences, afin d'écarter l'accusation de vol et de demeurer sous celle de révolte à main armée. Ces quatre beaux jeunes gens, qui se défendaient contre la guillotine, mais non contre la fusillade, qui demandaient la mort, qui déclaraient l'avoir méritée, mais qui voulaient la mort des soldats, formaient un groupe admirable de jeunesse, de courage et de générosité. Seulement les juges comprenaient que, sous cette simple accusation de rébellion à main armée, la Vendée soumise, la Bretagne pacifiée, ils seraient acquittés. Et ce n'était point cela que voulait le ministre de la police; la mort d'un conseil de guerre ne lui suffisait même pas, il lui fallait la mort infamante, la mort des malfaiteurs, la mort des infâmes.

Les débats étaient ouverts depuis trois jours et n'avaient pas fait un seul pas dans le sens du ministère public. Charlotte, qui par la prison pouvait pénétrer la première dans la salle d'audience, assistait chaque jour aux débats et chaque soir venait rapporter à Amélie une parole d'espérance.

Le quatrième jour, Amélie n'y put tenir; elle avait fait faire un costume exactement pareil à celui de Charlotte, seulement la dentelle noire qui enveloppait le chapeau était plus longue et plus épaisse qu'aux chapeaux ordinaires. Il formait un voile et empêchait que l'on ne pût voir le visage.

Charlotte présenta Amélie à son père comme une de ses jeunes amies curieuses d'assister aux débats; le bonhomme Courtois ne reconnut point mademoiselle de Montrevel, et, pour qu'elles vissent bien les accusés, il les plaça dans le corridor où ils devaient passer et qui donnait de la chambre du concierge du présidial à la salle d'audience.

Le corridor était si étroit au moment où l'on passait de la chambre du concierge à l'endroit que l'on désignait sous le nom de bûcher, que, des quatre gendarmes qui accompagnaient les prisonniers, deux passaient d'abord, puis venaient les prisonniers un à un, puis les deux derniers gendarmes. Ce fut dans le rentrant de la porte du bûcher que se rangèrent Charlotte et Amélie.

Lorsqu'elle entendit ouvrir les portes, Amélie fut obligée de s'appuyer sur l'épaule de Charlotte; il lui semblait que la terre manquait sous ses pieds et la muraille derrière elle. Elle entendit le bruit des pas, les sabres retentissants des gendarmes; enfin la porte de communication s'ouvrit. Un gendarme passa. Puis un second.

Sainte-Hermine marchait le premier, comme s'il se fût encore appelé Morgan. Au moment où il passait :

— Charles, murmura Amélie.

Le prisonnier reconnut la voix adorée, poussa un faible cri et sentit qu'on lui glissait un billet dans la main. Il serra cette chère main, murmura le nom d'Amélie et passa. Les autres vinrent ensuite et ne remarquèrent point ou firent semblant de ne point remarquer les deux jeunes filles.

Quant aux gendarmes, ils n'avaient rien vu ni entendu. Dès qu'il fut dans un endroit éclairé, Morgan déplia le billet. Il ne contenait que ces mots :

« Sois tranquille, mon Charles, je suis et serai ta fidèle Amélie dans la vie comme dans la mort. J'ai tout avoué à lord Tanlay; c'est l'homme le plus généreux de la terre : j'ai sa parole qu'il rompra le mariage et prendra sur lui la responsabilité de cette rupture. Je t'aime! »

Morgan baisa le billet et le posa sur son cœur, puis il jeta un regard du côté du corridor; les deux jeunes Bressanes étaient appuyées contre la porte. Amélie avait tout risqué pour le voir une fois encore. Il est vrai que l'on espérait que cette séance serait suprême s'il ne se présentait point de nouveaux témoins à charge : il était impossible de condamner les accusés, vu l'absence de preuves.

Les premiers avocats du département, ceux de Lyon, ceux de Besançon avaient été appelés par les accusés pour les défendre. Ils avaient parlé chacun à son tour, détruisant pièce à pièce l'acte d'accusation, comme, dans un tournoi du moyen âge, un champion adroit et fort faisait tomber pièce à pièce l'armure de son adversaire. De flatteuses interruptions avaient, malgré les admonestations du président et des greffiers, accueilli les parties les plus remarquables de ces plaidoyers.

Amélie, les mains jointes, remerciait Dieu qui se manifestait si

visiblement en faveur des accusés; un poids affreux s'écartait de sa poitrine brisée, elle respirait avec délices, elle regardait le Christ, placé au-dessus de la tête du président, à travers des larmes de reconnaissance.

Les débats allaient être fermés.

Tout à coup un huissier entra, s'approcha du président et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Messieurs, dit le président, la séance est suspendue; que l'on fasse sortir les accusés.

Il y eut un mouvement d'inquiétude fébrile dans l'auditoire. Qu'était-il arrivé de nouveau, qu'allait-il se passer d'inattendu? Chacun regarda son voisin avec anxiété; un pressentiment serra le cœur d'Amélie, elle porta la main à sa poitrine, elle avait senti quelque chose de pareil à un fer glacé pénétrant jusqu'aux sources de sa vie.

Les gendarmes se levèrent, les accusés les suivirent et reprirent le chemin de leur cachot. Ils repassèrent l'un après l'autre devant Amélie. Les mains des deux jeunes gens se touchèrent; la main d'Amélie était froide comme celle d'une morte.

— Quoi qu'il arrive, merci, dit Charles en passant.

Amélie voulut lui répondre; les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Pendant ce temps le président s'était levé et avait passé dans la chambre du conseil. Il y trouva une femme voilée qui descendait de voiture à la porte même du tribunal, et qu'on avait amenée ou elle était sans qu'elle eût échangé une seule parole avec qui que ce fût.

— Madame, lui dit-il, je vous présente toutes mes excuses pour la façon un peu brutale dont, en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, je vous ai fait prendre à Paris et conduire ici; mais il y va de la vie d'un homme, et devant cette considération toutes les autres ont dû se taire. — Vous n'avez point besoin de vous excuser, monsieur, répondit la dame voilée, je sais quelles sont les prérogatives de la justice, et me voici à vos ordres. — Madame, reprit le président, le tribunal et moi apprécions le sentiment d'exquise délicatesse qui vous a portée, au moment de votre confrontation avec les accusés, à ne pas vouloir reconnaître celui qui vous avait porté des secours; alors les accusés niaient leur identité avec les spoliateurs de diligences; depuis, ils ont tout avoué, seulement nous avons besoin de connaître celui qui vous a donné cette marque de courtoisie de vous secourir, afin de le recommander à la clémence du premier consul. — Comment! s'écria la dame voilée, ils ont avoué? — Oui, madame, seulement ils s'obstinent à taire celui d'entre eux qui vous a secourue; sans doute craignent-ils de vous mettre en contradiction avec votre témoignage, et ne veulent-ils pas que l'un d'eux achète sa grâce à ce prix. — Et que demandez-vous de moi, monsieur? — Que vous sauviez votre sauveur. — Oh! bien volontiers, dit la dame en se levant; qu'aurai-je à faire? — A répondre à la question qui vous sera adressée par moi. — Je me tiens prête, monsieur. — Attendez un instant ici, vous serez introduite dans une seconde.

Le président rentra; un gendarme placé à chaque porte empêchait que personne communiquât avec la dame voilée.

Le président reprit sa place.

— Messieurs, dit-il, la séance est rouverte.

Il se fit un grand murmure, les huissiers crièrent silence. Le silence se rétablit.

— Introduisez le témoin, dit le président.

Un huissier ouvrit la porte du conseil, la dame voilée fut introduite. Tous les regards se tournèrent sur elle. Quelle était cette dame voilée, que venait-elle faire, dans quel but était-elle appelée? Avant ceux de personne, les yeux d'Amélie s'étaient fixés sur elle.

— O mon Dieu, murmura-t-elle, j'espère que je me trompe. — Madame, dit le président, les accusés vont rentrer dans cette salle; désignez à la justice celui d'entre eux qui, lors de l'arrestation de la diligence de Genève, vous a prodigué des soins si touchants.

Un frémissement courut dans l'assemblée; on comprit qu'il y avait quelque piége sinistre tendu sous les pas des accusés. Dix voix allaient s'écrier : Ne parlez pas! lorsque, sur un signe du président, l'huissier, d'une voix impérative, cria :

— Silence!

Un froid mortel enveloppa le cœur d'Amélie, une sueur glacée perla sur son front, ses genoux plièrent et tremblèrent sous elle.

— Faites entrer les accusés, dit le président, en imposant silence du regard comme l'huissier l'avait fait de la voix, et vous, madame, avancez et levez votre voile.

La dame voilée obéit à ces deux invitations.

— Ma mère! s'écria Amélie, mais d'une voix assez sourde pour que ceux qui l'entouraient l'entendissent seuls.

— Madame de Montrevel! murmura l'auditoire.

En ce moment, le premier gendarme parut à la porte, puis le second; après lui venaient les accusés, mais dans un autre ordre : Morgan s'était placé le troisième, afin que, séparé qu'il était des gendarmes par Leprêtre et Guyon qui marchaient devant lui, et par d'Assas qui marchait derrière, il pût serrer plus facilement la main d'Amélie.

Leprêtre entra donc d'abord. Madame de Montrevel secoua la tête. Puis vint Guyon. Madame de Montrevel fit le même signe de dénégation. En ce moment Morgan passait devant Amélie.

— Oh! nous sommes perdus, dit-elle.

Il la regarda avec étonnement; une main convulsive serrait la sienne. Il entra.

— C'est monsieur, dit madame de Montrevel en apercevant Morgan, ou, si vous le voulez, le baron Charles de Sainte-Hermine, qui ne faisait plus qu'un seul et même homme du moment où madame de Montrevel venait de donner cette preuve d'identité.

Ce fut dans tout l'auditoire un long cri de douleur. Leprêtre éclata de rire.

— Oh! par ma foi, dit-il, cela t'apprendra, cher ami, à faire le galant près des femmes qui se trouvent mal.

Puis, se retournant vers madame de Montrevel :

— Madame, lui dit-il, avec deux mots vous venez de faire tomber quatre têtes :

Il se fit un silence terrible, au milieu duquel un seul gémissement se fit entendre.

— Huissier, dit le président, n'avez-vous pas prévenu le public que toute marque d'approbation ou d'improbation était défendue?

L'huissier s'informa pour savoir qui avait manqué à la justice en poussant ce gémissement. C'était une femme portant le costume de Bressane, et que l'on venait d'emporter chez le concierge de la prison. Dès lors, les accusés n'essayèrent même plus de nier; seulement, de même que Morgan s'était réuni à eux, ils se réunirent à lui.

Leurs quatre têtes devaient être sauvées ou tomber ensemble. Le même jour, à dix heures du soir, le président du jury prononça la peine de mort. Trois jours après, à force de prières, les avocats obtinrent que les accusés se pourvussent en cassation. Mais ils ne purent obtenir qu'ils se pourvussent en grâce.

XII

OU AMÉLIE TIENT SA PROMESSE.

L'arrêt prononcé par le jury de la ville de Bourg avait produit un effet terrible, non-seulement dans la salle d'audience, mais encore par toute la ville. Il y avait parmi les quatre accusés un tel accord de fraternité chevaleresque, une telle élégance de manières, une telle conviction dans la foi qu'ils professaient, que leurs ennemis eux-mêmes admiraient cet étrange dévouement qui avait fait des voleurs de grands chemins de gentilshommes de naissance et de nom.

Par malheur, on ne pouvait espérer de pourvoi en grâce. Madame de Montrevel, désespérée de la part qu'elle venait de prendre au procès et du rôle qu'elle avait bien involontairement joué dans ce drame au dénoûment mortel, n'avait vu qu'un moyen de réparer le mal qu'elle avait fait, c'était de repartir à l'instant même pour Paris, de se jeter aux pieds du premier consul et de lui demander la grâce des quatre condamnés. Elle ne prit pas même le temps d'aller embrasser Amélie au château des Noires-Fontaines : elle savait que le départ de Bonaparte était fixé aux premiers jours de mai, et l'on était au 6.

Lorsqu'elle avait quitté Paris, tous les apprêts du départ étaient faits. Elle écrivit un mot à sa fille; lui expliqua par quelle fatale suggestion elle venait, en essayant de sauver un accusé, de les faire condamner à mort tous les quatre. Puis, comme si elle eût eu honte d'avoir manqué à la promesse qu'elle avait faite à Amélie, et surtout qu'elle s'était faite à elle-même, elle envoya chercher des chevaux frais à la poste, remonta en voiture et repartit pour Paris.

Elle arriva à Paris le 8 mai au matin. Bonaparte était parti le 6 au soir. Il avait dit, en partant, qu'il n'allait qu'à Dijon, peut-être à Genève, mais qu'en tout cas il ne serait pas plus de trois semaines dehors. Le pourvoi des condamnés, fût-il rejeté, devait prendre au moins cinq semaines.

Tout espoir n'était donc point perdu. Mais il le fut, lorsque l'on apprit que la revue de Dijon n'était qu'un prétexte, que le voyage à Genève n'avait jamais été sérieux, et que Bonaparte, au lieu d'aller en Suisse, allait en Italie. Alors madame de Montrevel qui, sachant le serment qu'avait fait son fils quand lord Tanlay avait été assassiné, la part qu'il avait prise à l'arrestation des compagnons de Jehu, ne voulait point s'adresser à Roland; alors madame de Montrevel s'adressa à Joséphine : Joséphine promit d'écrire à Bonaparte. Le même soir elle tint parole.

Mais le procès avait fait grand bruit; il n'en était point de ces accusés-là comme d'accusés ordinaires, la justice fit diligence, et, le trente-cinquième jour après le jugement, le pourvoi en cassation fut rejeté. Le rejet fut expédié immédiatement à Bourg, avec ordre d'exécuter les condamnés dans les vingt-quatre heures. Mais, quelque diligence qu'eût faite le ministère de la justice, l'autorité judiciaire ne fut point prévenue la première.

Tandis que les prisonniers se promenaient dans la cour intérieure, une pierre passa par-dessus les murs et vint tomber à leurs pieds. Une lettre était attachée à cette pierre.

Morgan qui avait, à l'endroit de ses compagnons, conservé, même en prison, la supériorité d'un chef, ramassa la pierre, ouvrit la lettre et la lut. Puis se tournant vers ses compagnons :

— Messieurs, dit-il, notre pourvoi est rejeté, comme nous devions nous y attendre, et, selon toute probabilité, la cérémonie aura lieu demain.

Valensolle et Ribier, qui jouaient au petit palet avec des écus de six livres et des louis, avaient quitté leur jeu pour écouter la nouvelle.

La nouvelle entendue, ils reprirent leur partie sans faire de réflexions. Joyat, qui lisait *la Nouvelle Héloïse*, reprit sa lecture en disant :

— Je crois que je n'aurai pas le temps de finir le chef-d'œuvre de M. Jean-Jacques Rousseau ; mais, sur l'honneur, je ne le regrette pas : c'est le livre le plus faux et le plus ennuyeux que j'aie lu de ma vie.

Sainte-Hermine passa la main sur son front en murmurant :

— Pauvre Amélie !

Puis, apercevant Charlotte qui se tenait à la fenêtre de la geôle donnant dans la cour des prisonniers, il alla à elle :

— Dites à Amélie, fit-il, que c'est cette nuit qu'elle doit tenir la promesse qu'elle m'a faite.

La fille du geôlier referma la fenêtre et embrassa son père, en lui annonçant qu'il la reverrait, selon toute probabilité, dans la soirée. Puis elle prit le chemin des Noires-Fontaines, chemin que depuis deux mois elle faisait tous les jours deux fois : une fois vers le milieu du jour pour aller à la prison, une fois le soir pour revenir au château.

Chaque soir, en rentrant, elle trouvait Amélie à la même place, c'est-à-dire assise à cette fenêtre qui, dans des jours plus heureux, s'ouvrait pour donner passage à son bien-aimé Charles. Depuis le jour de son évanouissement, à la suite de l'arrêt du jury, Amélie n'avait pas versé une larme, et nous pourrions presque ajouter n'avait pas prononcé une parole.

Au lieu d'être le marbre de l'antiquité s'animant pour devenir femme, on eût pu croire que c'était l'être animé qui peu à peu se pétrifiait. Chaque jour il semblait qu'elle fût devenue un peu plus pâle, un peu plus glacée. Charlotte la regardait avec étonnement : les esprits vulgaires, très-impressionnables aux bruyantes démonstrations, c'est-à-dire aux cris et aux pleurs, ne comprennent rien aux douleurs muettes.

Il semble que pour eux le mutisme c'est l'indifférence. Elle fut donc étonnée du calme avec lequel Amélie reçut le message qu'elle était chargée de lui transmettre. Elle ne vit pas que son visage, plongé dans la demi-teinte du crépuscule, passait de la pâleur à la lividité ; elle ne sentit point l'étreinte mortelle qui, comme une tenaille de fer, lui broya le cœur ; elle ne comprit point, lorsqu'elle se leva de sa chaise et qu'elle s'achemina vers la porte, qu'une roideur plus automatique encore que de coutume accompagnait ses mouvements. Seulement elle s'apprêta à la suivre ; mais, arrivée à la porte, Amélie étendit la main.

— Attends-moi là, dit-elle.

Charlotte obéit. Amélie referma la porte derrière elle et monta à la chambre de Roland : la chambre de Roland était une véritable chambre de soldat et de chasseur, dont le principal ornement était des panoplies et des trophées.

Il y avait là des armes de toute espèce, indigènes et étrangères, depuis les pistolets aux canons azurés de Versailles jusqu'aux pistolets au pommeau d'argent du Caire ; depuis le couteau catalan jusqu'au kangiar turc. Elle détacha des trophées quatre poignards aux lames tranchantes et aiguës ; elle enleva aux panoplies huit pistolets de différentes formes ; elle prit des balles dans un sac, de la poudre dans une corne ; puis elle descendit rejoindre Charlotte.

Dix minutes après, aidée de sa femme de chambre, elle avait revêtu son costume de Bressane. On attendit la nuit ; la nuit vient tard au mois de juin. Amélie resta debout, immobile, muette, appuyée à sa cheminée éteinte, regardant par la fenêtre ouverte le village de Ceyzeriat qui disparaissait peu à peu dans les ombres crépusculaires. Lorsque Amélie ne vit plus rien que des lumières s'allumant de place en place :

— Allons, dit-elle, il est temps.

Les deux jeunes filles sortirent ; Michel ne fit point attention à Amélie, qu'il prit pour une amie de Charlotte qui était venue vers celle-ci et que celle-ci allait reconduire.

Dix heures sonnaient comme les deux jeunes filles passaient devant l'église de Bourg. Il était dix heures un quart à peu près lorsque Charlotte frappa à la porte de la prison. Le père Courtois vint ouvrir.

Nous avons dit quelles étaient les opinions politiques du digne geôlier. Le père Courtois était royaliste. Il avait donc été pris d'une profonde sympathie pour les quatre condamnés ; il espérait, comme tout le monde, que madame de Montrevel, dont on connaissait le désespoir, obtiendrait leur grâce du premier consul, et autant qu'il avait pu le faire, sans manquer à ses devoirs, il avait adouci la captivité de ses prisonniers en écartant d'eux toute rigueur inutile.

Il est vrai que, d'un autre côté, malgré cette sympathie, il avait refusé soixante mille francs en or, somme qui, à cette époque, valait le triple de ce qu'elle vaut aujourd'hui, pour les sauver. Mais, nous l'avons vu, mis dans la confidence par sa fille Charlotte, il avait autorisé Amélie, déguisée en Bressane, à assister au jugement.

On se rappelle les soins et les égards que le digne homme avait eus pour Amélie, lorsqu'elle-même avait été prisonnière avec madame de Montrevel. Cette fois encore, et comme il ignorait le rejet du pourvoi, il se laissa facilement attendrir. Charlotte lui dit que sa jeune maîtresse allait dans la nuit même partir pour Paris afin de hâter la grâce, et qu'avant de partir elle venait prendre congé du baron de Sainte Hermine et lui demander ses instructions pour agir. Il y avait cinq portes à forcer pour gagner celle de la rue ; un corps de garde dans la cour, une sentinelle intérieure et extérieure ; le père Courtois n'avait donc pas crainte que les prisonniers s'évadassent. Il permit donc qu'Amélie vit Morgan.

Qu'on nous excuse de dire, tantôt Morgan, tantôt Charles, tantôt le baron de Sainte-Hermine : nos lecteurs savent bien que par cette triple appellation nous désignons le même homme.

Le père Courtois prit une lumière et marcha devant Amélie. Celle-ci, comme si elle devait partir par la malle-poste en sortant de la prison, tenait à la main un sac de nuit. Charlotte suivait sa jeune maîtresse.

— Vous reconnaîtrez le cachot, mademoiselle de Montrevel : c'est celui où vous avez été enfermée avec madame votre mère. Le chef de ces malheureux jeunes gens, le baron Charles de Sainte-Hermine, m'a demandé comme une grande faveur la cage n° 1. Vous savez que c'est le nom que nous donnons à nos cellules. Je n'ai pas cru devoir lui refuser cette consolation, sachant que le pauvre garçon vous aimait. Oh ! soyez tranquille, mademoiselle Amélie, ce secret ne sortira jamais de ma bouche. Puis il m'a fait des questions, m'a demandé où était le lit de votre mère, où était le vôtre ; je le lui ai dit. Alors il m'a demandé que sa couchette fût placée juste au même endroit où la vôtre se trouvait ; ce n'était pas difficile : non-seulement elle était au même endroit, mais encore, c'était la même. De sorte que, depuis le jour de son entrée dans votre prison, le pauvre jeune homme est resté presque constamment couché.

Amélie poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement ; elle sentit, chose qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps, une larme prête à mouiller sa paupière. Elle était donc aimée comme elle aimait, et c'était une bouche étrangère et désintéressée qui lui en donnait la preuve. Au moment d'une séparation éternelle, cette conviction était le plus beau diamant qu'elle pût trouver dans l'écrin de la douleur.

Les portes s'ouvrirent les unes après les autres devant le père Courtois. Arrivée à la dernière, Amélie mit la main sur l'épaule du geôlier. Il lui semblait entendre quelque chose comme un chant. Elle écouta avec plus d'attention : une voix disait des vers. Mais cette voix n'était point celle de Morgan ; cette voix lui était inconnue. C'était à la fois quelque chose de triste comme une élégie, de religieux comme un psaume. La voix disait :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure, et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage.
Tout trompe ta simplicité ;
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu, vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exile des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée !
Qu'un ami leur ferme les yeux !

La voix se tut ; sans doute la dernière strophe était dite.

Amélie, qui n'avait pas voulu interrompre la méditation suprême des condamnés et qui avait reconnu la belle ode de Gilbert, écrite par lui sur le grabat d'un hôpital la veille de sa mort, fit signe au geôlier qu'il pouvait ouvrir. Le père Courtois, qui, tout geôlier qu'il était, semblait partager l'émotion de la jeune fille, fit le plus doucement qu'il put tourner la clef dans la serrure : la porte s'ouvrit.

Amélie embrassa d'un coup d'œil l'ensemble du cachot et les personnages qui l'habitaient : Valensolle, debout, appuyé à la muraille, tenait encore à la main le livre où il venait de lire les vers qu'Amélie avait entendus ; Jayat était assis près d'une table, la tête appuyée sur sa main ; Ribier était assis sur la table même ; près de lui, au fond, Sainte-Hermine, les yeux fermés, et comme s'il eût été plongé dans le plus profond sommeil, était couché sur le lit. A la vue de la jeune fille, qu'ils reconnurent pour Amélie, Jayat et Ribier se levèrent. Morgan resta immobile ; il n'avait rien entendu.

Amélie alla droit à lui, et comme si le sentiment qu'elle éprouvait pour son amant était sanctifié par l'approche de la mort, sans s'inquiéter de la présence de ses trois amis, elle s'approcha de Morgan, et, tout en appuyant ses lèvres sur les lèvres du prisonnier, elle murmura :

— Réveille-toi, mon Charles ; c'est ton amie qui vient tenir sa parole.

Morgan jeta un cri joyeux et enveloppa la jeune fille de ses deux bras.

— Monsieur Courtois, dit Leprêtre, vous êtes un brave homme ; laissez ces deux pauvres jeunes gens ensemble, ce serait une impiété que de troubler par notre présence les quelques minutes qu'ils ont encore à rester ensemble sur la terre.

Le père Courtois, sans rien dire, ouvrit la porte du cachot voisin. Valensolle, Jayat et Ribier y entrèrent. Il ferma la porte sur eux ; puis, faisant signe à Charlotte de le suivre, il sortit à son tour. Les deux jeunes gens se trouvèrent seuls.

Il y a des scènes qu'il ne faut pas tenter de peindre, des paroles qu'il ne faut pas essayer de répéter ; il n'y a que Dieu, qui les entend du haut de son trône immortel et qui incline la tête pour les écouter, qui sache ce qu'elles contiennent de sombres joies et de voluptés amères.

Au bout d'une heure les deux jeunes gens entendirent la clef tourner de nouveau dans la serrure. Ils étaient tristes, mais calmes et la conviction que leur séparation ne serait pas longue leur donnait cette double sérénité.

Le digne geôlier avait l'air plus sombre et plus triste encore à cette seconde apparition qu'à la première. Morgan et Amélie le remercièrent en souriant. Il alla à la porte du cachot où étaient enfermés les trois amis et ouvrit cette porte en murmurant :

— Par ma foi, c'est bien le moins qu'ils passent cette nuit ensemble, puisque c'est leur dernière nuit.

Valensolle, Jayat et Ribier rentrèrent. Amélie, en tenant Morgan enveloppé dans son bras gauche, leur tendit la main à tous trois. Tous trois baisèrent, l'un après l'autre, sa main froide et humide, puis Morgan la conduisit jusqu'à la porte.

— Au revoir, dit Morgan. — A bientôt, dit Amélie.

Puis, ce rendez-vous pris dans la tombe fut scellé d'un long baiser, après lequel ils se séparèrent avec un gémissement si douloureux qu'on eût dit que leurs deux cœurs venaient de se briser en même temps. La porte se referma derrière Amélie, les verrous et les clefs grincèrent.

— Eh bien? demandèrent ensemble Valensolle, Jayat et Ribier. — Voici, répondit Morgan en vidant sur la table le sac de nuit.

Les trois jeunes gens poussèrent un cri de joie en voyant ces pistolets brillants et ces lames aiguës. C'était ce qu'ils pouvaient désirer de plus après la liberté ; c'était la joie douloureuse et suprême de se sentir maîtres de leur vie, et, à la rigueur, de celle des autres. Pendant ce temps, le geôlier reconduisait Amélie jusqu'à la porte de la rue. Arrivé là, il hésita un instant, puis enfin l'arrêtant par le bras :

— Mademoiselle de Montrevel, lui dit-il, pardonnez-moi de vous causer une telle douleur, mais il est inutile que vous alliez à Paris...

— Parce que le pourvoi est rejeté et que l'exécution a lieu demain, n'est-ce pas? répondit Amélie.

Le geôlier fit, d'étonnement, un pas en arrière.

— Je le savais, mon ami, continua Amélie.

Puis, se retournant vers la femme de chambre :

— Conduis-moi jusqu'à la prochaine église, Charlotte, dit-elle ; tu viendras m'y reprendre demain lorsque tout sera fini.

La prochaine église n'était pas bien éloignée ; c'était Sainte-Claire. Depuis trois mois à peu près, sur les ordres du premier consul, elle venait d'être rendue au culte. Comme il était près de minuit, l'église était fermée ; mais Charlotte connaissait la demeure du sacristain et se chargea de l'aller éveiller.

Amélie attendit debout, appuyée contre la muraille, aussi immobile que les figures de pierre qui ornent la façade. Au bout d'une demi-heure le sacristain arriva. Pendant cette demi-heure elle avait vu passer une chose qui lui avait paru lugubre. C'étaient trois hommes vêtus de noir conduisant une charrette, qu'à la lueur de la lune elle avait reconnue être peinte en rouge. Cette charrette portait des choses informes : planches démesurées, échelles étranges peintes de la même couleur ; cette charrette se dirigeait du côté du bastion Montrevel, c'est-à-dire vers la place des exécutions.

Amélie devina ce que c'était ; elle tomba à genoux et poussa un cri. A ce cri, les hommes vêtus de noir se retournèrent ; il leur sembla qu'une des sculptures du porche s'était détachée de sa niche et s'était agenouillée. Celui qui paraissait être le chef des hommes noirs fit quelques pas vers Amélie.

— Ne m'approchez pas, monsieur ! cria celle-ci ; ne m'approchez pas !

L'homme reprit humblement sa place et continua son chemin. La charrette disparut au coin de la rue des Prisons, mais le bruit de ses roues retentit encore longtemps sur le pavé, dans le cœur d'Amélie. Lorsque le sacristain et Charlotte revinrent, ils la trouvèrent à genoux. Le sacristain fit quelques difficultés pour ouvrir l'église à une pareille heure, mais une pièce d'or et le nom de mademoiselle de Montrevel levèrent ses scrupules. Une seconde pièce d'or le détermina à illuminer une petite chapelle. C'était celle où, tout enfant, Amélie avait fait sa première communion. Cette chapelle illuminée, Amélie s'agenouilla au pied de l'autel et pria qu'on la laissât seule.

Vers trois heures du matin elle vit s'illuminer la fenêtre, la fenêtre aux vitraux de couleur qui surmontait l'autel de la Vierge. La fenêtre s'ouvrait par hasard à l'orient, de sorte que le premier rayon de soleil vint droit à elle comme un messager de Dieu. Peu à peu la ville s'éveilla. Amélie remarqua qu'elle était plus bruyante que d'habitude.

Vers six heures elle entendit passer une troupe de cavaliers ; cette troupe se rendait du coté de la prison. Vers neuf heures elle entendit une grande rumeur, et il lui sembla que chacun se précipitait du même côté. Elle essaya de s'enfoncer plus avant encore dans la prière pour ne plus entendre ces différents bruits qui parlaient à son cœur une langue inconnue, et disaient tout bas qu'elle comprenait chaque mot. C'est qu'en effet il se passait à la prison une chose terrible, et qui méritait bien que tout le monde courût la voir.

Lorsque, vers neuf heures du matin, le père Courtois entra dans leur cachot pour annoncer aux condamnés tout à la fois que leur pourvoi était rejeté, et qu'ils devaient se préparer à la mort, il les trouva armés jusqu'aux dents.

Le geôlier, pris à l'improviste, fut attiré dans le cachot, la porte fut refermée derrière lui ; puis, sans qu'il essayât même de se défendre, tant sa surprise était inouïe, Morgan lui arracha son trousseau de clefs, et, ouvrant et refermant la porte située en face de celle par laquelle le geôlier était entré, ils le laissèrent enfermé à leur place, et se trouvèrent eux, dans le cachot voisin où, la veille, Valensolle, Jayat et Ribier avaient attendu que l'entrevue entre Morgan et Amélie fût terminée. Une des clefs du trousseau ouvrait la seconde porte de cet autre cachot ; cette porte donnait sur la cour des prisonniers. La cour des prisonniers était, elle, fermée par trois portes massives qui, toutes trois, donnaient dans une espèce de couloir donnant lui-même dans la loge du concierge du présidial. De cette loge du concierge du présidial on descendait par quinze marches dans le préau du parquet, vaste cour fermée par une grille. D'habitude cette grille n'était fermée que la nuit. Si par hasard les circonstances ne l'avaient pas fait fermer de jour, il était possible que cette ouverture présentât une issue à leur fuite.

Morgan trouva la clef de la cour des prisonniers, l'ouvrit, se précipita avec ses compagnons de cette cour dans la loge du concierge du présidial, et s'élança sur le perron donnant dans le préau du tribunal. Du haut de cette espèce de plate-forme, les quatre jeunes gens virent que tout espoir était perdu.

La grille du préau était fermée, et quatre-vingts hommes à peu près, tant gendarmes que dragons, étaient rangés devant cette grille.

A la vue des quatre condamnés libres et bondissant de la loge du concierge sur le perron, un grand cri, cri tout à la fois d'étonnement et de terreur, s'éleva de la foule. En effet, leur aspect était formidable. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, et peut-être aussi pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, ils étaient nus jusqu'à la ceinture ; un mouchoir noué autour de leur taille était hérissé d'armes. Il ne leur fallut qu'un regard pour comprendre qu'ils étaient maîtres de leur vie, mais qu'ils ne l'étaient pas de leur liberté.

Au milieu des clameurs qui s'élevaient de la foule et du cliquetis des sabres qui sortaient des fourreaux, ils conférèrent un instant. Puis, après leur avoir serré la main, Montbar se détacha de ses compagnons, descendit les quinze marches, et s'avança vers la grille. Arrivé à quatre pas d'elle, il jeta un dernier regard et un dernier sourire à ses compagnons, salua gracieusement la foule redevenue muette, et s'adressant aux soldats :

— Très-bien, messieurs les gendarmes, très-bien, messieurs les dragons, dit-il.

Et introduisant dans sa bouche l'extrémité du canon d'un de ses pistolets, il se fit sauter la cervelle. Des cris confus et presque insensés suivirent l'explosion, mais cessèrent presque aussitôt. Valensolle descendit à son tour : lui tenait simplement un poignard à la main, à la lame droite, aiguë, tranchante. Les pistolets, dont il ne paraissait pas disposé à faire usage, étaient restés à sa ceinture.

Il s'avança vers une espèce de petit hangar supporté par trois colonnes, s'arrêta à la première colonne, y appuya le pommeau du poi-

gnard, dirigea la pointe vers son cœur, prit la colonne entre ses bras, salua une dernière fois ses amis et serra la colonne jusqu'à ce que la lame tout entière eût disparu dans sa poitrine. Il resta un instant encore debout; mais une pâleur mortelle s'étendit sur son visage, puis ses bras se détachèrent et il tomba mort au pied de la colonne. Cette fois, la foule resta muette. Elle était glacée d'effroi.

C'était le tour de Ribier : lui tenait à la main ses deux pistolets. Il s'avança jusqu'à la grille; puis, arrivé là, il dirigea les canons de ses pistolets sur les gendarmes. Il ne tira pas, mais les gendarmes tirèrent. Trois ou quatre coups de feu se firent entendre, et Ribier tomba percé de deux balles.

Une espèce d'admiration venait de faire, parmi l'assistance, place aux sentiments divers qui, à la vue de ces trois catastrophes successives, s'étaient succédé dans son cœur. Elle comprenait que ces jeunes gens voulaient bien mourir, mais qu'ils tenaient à mourir comme ils l'entendraient, et surtout, comme des gladiateurs antiques, à mourir avec grâce. Elle fit donc silence lorsque Morgan, resté seul, descendit en souriant les marches du perron, et fit signe qu'il voulait parler.

D'ailleurs, que lui manquait-il à cette foule avide de sang ? on lui donnait plus qu'on ne lui avait promis. On lui avait promis quatre morts, mais quatre morts uniformes, quatre têtes tranchées, et on lui donnait quatre morts différentes, pittoresques, inattendues; c'était donc bien naturel qu'elle fit silence lorsqu'elle vit s'avancer Morgan.

Morgan ne tenait à la main ni pistolets ni poignard : poignard et pistolets reposaient à sa ceinture. Il passa près du cadavre de Valensolle et vint se placer entre ceux de Jayat et de Ribier.

— Messieurs, dit-il, transigeons.

Il se fit un silence comme si la respiration de tous les assistants était suspendue.

— Vous avez eu un homme qui s'est brûlé la cervelle, il désigna Jayat; un autre qui s'est poignardé, il désigna Valensolle; un troisième qui a été fusillé, il désigna Ribier; vous voudriez voir guillotiner le quatrième, je comprends cela.

Il passa un frissonnement terrible dans la foule.

— Eh bien, continua Morgan, je ne demande pas mieux que de vous donner cette satisfaction. Je suis prêt à me laisser faire, mais je désire aller à l'échafaud de mon plein gré et sans que personne me touche; celui qui m'approche, *je le brûle*, si ce n'est monsieur, continua Morgan en montrant le bourreau : c'est une affaire que nous avons ensemble, et qui de part et d'autre ne demande que des procédés.

Sa demande, sans doute, ne parut pas exorbitante à la foule, car de toute part on entendit crier :

— Oui ! oui ! oui !

L'officier de gendarmerie vit que ce qu'il y avait de plus court était d'en passer par ce que demandait Morgan.

— Promettez-vous, dit-il, si on vous laisse les pieds et les mains libres, de ne point chercher à vous échapper ? — J'en donne ma parole d'honneur, dit Morgan. — Eh bien, dit l'officier de gendarmerie, éloignez-vous et laissez-nous enlever les cadavres de vos camarades. — C'est trop juste, dit Morgan.

Et il alla, à dix pas d'où il était, s'appuyer contre la muraille. La grille s'ouvrit. Les trois hommes vêtus de noir entrèrent dans la cour, ramassèrent l'un après l'autre les trois corps.

Ribier n'était point tout à fait mort, il rouvrit les yeux et parut chercher Morgan.

— Me voilà, dit celui-ci, sois tranquille, cher ami, *j'en suis*.

Ribier referma les yeux sans faire entendre une parole. Quand les trois corps furent emportés :

— Monsieur, demanda l'officier de gendarmerie à Morgan, êtes-vous prêt ? — Oui, monsieur, répondit Morgan en saluant avec une exquise politesse. — Alors, venez. — Me voici, dit Morgan.

Et il alla prendre place entre le peloton de gendarmerie et le détachement de dragons.

— Désirez-vous monter dans la charrette ou aller à pied, monsieur ? demanda le capitaine. — A pied, à pied, monsieur; je tiens beaucoup à ce que l'on sache que c'est une fantaisie que je me passe en me laissant guillotiner, mais je n'ai pas peur.

Le cortége sinistre traversa la place des Lices et longea les murs du jardin de l'hôtel Montbaron. La charrette traînant les trois cadavres marchait la première; puis venaient les dragons; puis Morgan, marchant seul dans un intervalle libre d'une dizaine de pas; puis les gendarmes précédés de leur capitaine.

A l'extrémité du mur, le cortége tourna à gauche. Tout à coup, par l'ouverture qui se trouvait alors entre le jardin et la grande halle, Morgan aperçut l'échafaud qui dressait vers le ciel ses deux poteaux rouges comme deux bras sanglants.

— Pouah ! dit-il, je n'avais jamais vu de guillotine, et je ne savais point que ce fût si laid que cela.

Et, sans autre explication, tirant son poignard de sa ceinture, il se le plongea jusqu'au manche dans la poitrine. Le capitaine de gendarmerie vit le mouvement sans pouvoir le prévenir, et lança son cheval vers Morgan, resté debout, au grand étonnement de tout le monde et de lui-même. Mais Morgan, tirant un pistolet de sa ceinture et l'armant :

— Halte-là ! dit-il; il est convenu que personne ne me touchera; je mourrai seul, ou nous mourrons trois; c'est à choisir.

Le capitaine fit faire à son cheval un pas à reculons.

— Marchons, dit Morgan.

Et, en effet, il se remit en marche. Arrivé au pied de la guillotine, Morgan tira le poignard de sa blessure et s'en frappa une seconde fois aussi profondément que la première. Un cri de rage plutôt que de douleur lui échappa.

— Il faut, en vérité, que j'aie l'âme chevillée dans le corps, dit-il.

Puis, comme les aides voulaient l'aider à monter l'escalier au haut duquel l'attendait le bourreau :

— Oh ! dit-il encore une fois, que l'on ne me touche pas.

Et il monta les six degrés sans chanceler. Arrivé sur la plate-forme, il tira le poignard de sa blessure et s'en donna un troisième coup. Alors un effroyable éclat de rire sortit de sa bouche, et, jetant aux pieds du bourreau le poignard qu'il venait d'arracher de sa troisième blessure, aussi inutile que les deux premières :

— Par ma foi ! dit-il, j'en ai assez; à ton tour, et tire-toi de là comme tu pourras.

Une minute après, la tête de l'intrépide jeune homme tombait sur l'échafaud, et, par un phénomène de cette implacable vitalité qui s'était révélée en lui, bondit et roula hors de l'appareil du supplice.

Allez à Bourg comme j'y ai été, et l'on vous dira qu'en bondissant, cette tête avait prononcé le nom d'Amélie. Les morts furent exécutés après le vivant; de sorte que les spectateurs, au lieu de perdre quelque chose aux événements que nous venons de raconter, eurent double spectacle.

XIII

LA CONFESSION.

Trois jours après les événements que nous venons de raconter, vers les sept heures du soir, une voiture, couverte de poussière et attelée de deux chevaux de poste, blancs d'écume, s'arrêtait à la grille du château des Noires-Fontaines. Au grand étonnement de celui qui paraissait si pressé d'arriver, la grille était toute grande ouverte, des pauvres encombraient la cour, et le perron était couvert d'hommes et de femmes agenouillés. Puis, le sens de l'ouïe s'éveillant au fur et à mesure que l'étonnement donnait plus d'acuité à celui de la vue, le voyageur crut entendre le tintement d'une sonnette.

Il ouvrit vivement la portière, sauta en bas de la chaise, traversa la cour d'un pas rapide, monta le perron et vit l'escalier qui montait au premier couvert de monde. Il franchit l'escalier intérieur comme il avait franchi le perron, et entendit un murmure religieux qui lui parut venir de la chambre d'Amélie. Il s'avança vers cette chambre; elle était ouverte. Au chevet étaient agenouillés madame de Montrevel et le petit Edouard, un peu plus loin Charlotte, Michel et son fils.

Le curé de Sainte-Claire administrait les derniers sacrements à Amélie; cette scène lugubre n'était éclairée que par la lueur des cierges. On avait reconnu Roland dans le voyageur dont la voiture venait de s'arrêter devant la porte; on s'écarta devant lui, il entra la tête découverte et alla s'agenouiller près de sa mère.

La mourante, couchée sur le dos, les mains jointes, la tête soulevée par son oreiller, les yeux fixés au ciel dans une espèce d'extase, ne parut point s'apercevoir de l'arrivée de Roland. On eût dit que le corps était encore de ce monde, mais que l'âme était déjà flottante entre la terre et le ciel. La main de madame de Montrevel chercha celle de Roland, et la pauvre mère l'ayant trouvée, laissa tomber en sanglotant sa tête sur l'épaule de son fils. Ces sanglots maternels ne furent sans doute pas plus entendus d'Amélie que la présence de Roland n'en avait été remarquée, car la jeune fille garda l'immobilité la plus complète. Seulement, lorsque le viatique lui eut été administré, lorsque la béatitude éternelle lui eut été promise par la bouche consolatrice du prêtre, ses lèvres de marbre parurent s'animer, et elle murmura d'une voix intelligible mais faible :

— Ainsi soit-il !

Alors la sonnette tinta de nouveau, l'enfant de chœur qui la portait sortit le premier, puis les deux qui portaient les cierges, puis celui qui portait la croix... puis enfin le prêtre qui portait Dieu. Tous les étrangers suivirent le cortége, les personnes de la maison et les membres de la famille restèrent seuls.

La maison, un instant auparavant pleine de bruit et de monde, resta silencieuse et presque déserte. La mourante n'avait pas bougé, ses lèvres s'étaient refermées, ses mains étaient restées jointes, ses yeux levés au ciel. A bout de quelques minutes, Roland se pencha à l'oreille de madame de Montrevel, il lui dit à voix basse :

— Venez, ma mère, j'ai à vous parler.

Madame de Montrevel se leva; elle poussa le petit Édouard vers le lit de sa sœur; l'enfant se dressa sur la pointe des pieds, et baisa Amélie au front. Puis madame de Montrevel prit sa place, s'inclina sur sa fille et, tout en sanglotant, déposa un baiser à la même place.

Roland vint à son tour, le cœur brisé, mais les yeux secs; il eût donné bien des choses pour verser les larmes qui noyaient son cœur. Il embrassa Amélie comme avaient fait son frère et sa mère, Amélie parut aussi insensible à ce baiser qu'elle l'avait été aux deux précédents.

L'enfant marchant le premier, madame de Montrevel et Roland suivant Edouard s'avancèrent donc vers la porte. Au moment d'en franchir le seuil, tous trois s'arrêtèrent en tressaillant. Ils avaient entendu le nom de Roland distinctement prononcé. Roland se retourna. Amélie une seconde fois prononça le nom de son frère.

— M'appelles-tu, Amélie? demanda Roland. — Oui, répondit la voix de la mourante. — Seul, ou avec ma mère? — Seul.

Cette voix sans accentuation, mais cependant parfaitement intelligible, avait quelque chose de glacé; elle semblait un écho d'un autre monde.

—Allez, ma mère, dit Roland; vous voyez que c'est à moi seul que veut parler Amélie. — Oh! mon Dieu! murmura madame de Montrevel, resterait-il un dernier espoir?

Si bas que ces mots eussent été prononcés, la mourante les entendit.

— Non, mère, dit-elle; Dieu a permis que je revisse mon frère; mais cette nuit je serai près de Dieu.

Madame de Montrevel poussa un gémissement profond.

— Roland! Roland! fit-elle, ne dirait-on point qu'elle y est déjà?

Roland lui fit signe de le laisser seul; madame de Montrevel s'éloigna avec Edouard. Roland rentra, referma la porte, et, avec une indicible émotion, revint au chevet du lit d'Amélie. Tout le corps était déjà en proie à ce qu'on appelle la roideur cadavérique; le souffle eût terni une glace à peine, tant il était faible, les yeux seuls, démesurément ouverts, étaient fixes et brillants, comme si tout ce qui restait d'existence dans ce corps condamné avant l'âge s'était concentré en eux.

Roland avait entendu parler de cet état étrange que l'on nomme l'extase, et qui n'est rien autre chose que la catalepsie. Il comprit qu'Amélie était en proie à cette mort anticipée.

— Me voilà, ma sœur dit-il, que me veux-tu? — Je savais que tu allais arriver, répondit la jeune fille toujours immobile, et j'attendais. — Comment savais-tu que j'allais arriver? demanda Roland. — Je te voyais venir.

Roland frissonna.

— Et, demanda-t-il, savais-tu pourquoi je venais? — Oui; aussi j'ai tant prié Dieu du fond de mon cœur, qu'il a permis que je me levasse et que je t'écrivisse. — Quand cela? — La nuit dernière. — Et la lettre? — Elle est sous mon oreiller, prends-la et lis.

Roland hésita un instant; sa sœur n'était-elle point en proie au délire?

— Pauvre Amélie! murmura Roland. — Il ne faut pas me plaindre, dit la jeune fille, je vais le rejoindre. — Qui cela? demanda Roland. — Celui que j'aimais et que tu as tué.

Roland poussa un cri: c'était bien le délire; de qui sa sœur voulait-elle parler?

— Amélie, dit-il, j'étais venu pour t'interroger. — Sur lord Tanlay, je le sais, répondit la jeune fille. — Tu le sais, et comment cela? — Ne t'ai-je pas dit que je t'avais vu venir et que je savais pourquoi tu venais? — Alors réponds-moi. — Ne me détourne pas de Dieu et de lui, Roland: je t'ai écrit, lis ma lettre.

Roland passa sa main sous l'oreiller, convaincu que sa sœur était en délire. A son grand étonnement, il sentit un papier qu'il tira à lui; c'était une lettre sous enveloppe; sur l'enveloppe étaient écrits ces quelques mots:

« Pour Roland qui arrive demain. »

Il s'approcha de la veilleuse, afin de lire plus facilement. La lettre était datée de la veille à onze heures du soir. Roland lut:

« Mon frère, nous avons chacun une chose terrible à nous pardonner. »

Roland regarda sa sœur, elle était toujours immobile; il continua:

« J'aimais Charles de Sainte-Hermine, je faisais plus que de l'aimer, il était mon amant. »

— Oh! murmura le jeune homme entre ses dents, il mourra. — Il est mort, dit Amélie.

Roland jeta un cri d'étonnement: il avait dit si bas les paroles auxquelles répondait Amélie, qu'à peine les avait-il entendus lui-même; ses yeux se reportèrent sur la lettre.

« Il n'y avait aucune union possible entre la sœur de Roland de Montrevel et le chef des compagnons de Jehu; là était le secret terrible que je ne pouvais pas dire et qui me dévorait. Une seule personne devait le savoir et l'a su; cette personne, c'est sir John Tanlay. Dieu bénisse l'homme au cœur loyal qui m'avait promis de rompre un mariage impossible et qui a tenu parole.

« Que la vie de lord Tanlay te soit sacrée, ô Roland! c'est le seul ami que j'aie eu dans ma douleur, le seul homme dont les larmes se sont mêlées aux miennes. J'aimais Charles de Sainte-Hermine, j'étais la maîtresse de Charles: voilà la chose terrible que tu as à me pardonner. Mais en échange, c'est toi qui es cause de sa mort, voilà la chose terrible que je te pardonne. Et maintenant arrive vite, ô Roland, puisque je ne dois mourir que quand tu seras arrivé. Mourir, c'est le revoir, mourir, c'est le rejoindre pour ne le plus quitter jamais; je suis heureuse de mourir. »

Tout était clair et précis, il était évident qu'il n'y avait pas dans cette lettre trace de délire. Roland la relut deux fois et resta un instant immobile, muet, haletant, plein d'anxiété; mais enfin la pitié l'emporta sur la colère. Il s'approcha d'Amélie et étendit la main sur elle et d'une voix douce:

— Ma sœur, dit-il, je te pardonne.

Un léger tressaillement agita le corps de la mourante.

— Et maintenant, dit-elle, appelle notre mère, c'est dans ses bras que je dois mourir.

Roland alla à la porte et appela madame de Montrevel. Sa chambre était ouverte, elle attendait évidemment, et accourut.

— Qu'y a-t-il de nouveau! s'informa-t-elle vivement. — Rien, répondit Roland, sinon qu'Amélie demande à mourir dans vos bras.

Madame de Montrevel entra et alla tomber à genoux devant le lit de sa fille. Elle, alors, comme si un bras invisible avait détaché les liens qui semblaient la retenir sur sa couche d'agonie, se souleva lentement, détachant les mains de dessus sa poitrine et laissant glisser une de ses mains dans celle de sa mère.

— Ma mère, dit-elle, vous m'avez donné la vie, vous me l'avez ôtée, soyez bénie; c'était ce que vous pouviez faire de plus maternel pour moi, puisqu'il n'y avait plus pour votre fille de bonheur possible en ce monde.

Puis, comme Roland était allé s'agenouiller de l'autre côté du lit, laissant, comme elle avait fait pour sa mère, tomber sa seconde main dans la sienne:

— Nous nous sommes pardonné tous deux, frère? dit-elle. — Oui, pauvre Amélie, répondit Roland, et, je l'espère, du plus profond de notre cœur. — Je n'ai plus qu'une dernière recommandation à te faire. — Laquelle? — N'oublie pas que lord Tanlay a été mon meilleur ami. — Sois tranquille, dit Roland, la vie de lord Tanlay m'est sacrée.

Amélie respira; puis, d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître une autre altération qu'une faiblesse croissante:

— Adieu, Roland, dit-elle; adieu, ma mère, vous embrasserez Edouard pour moi.

Puis, avec un cri sorti du cœur et dans lequel il y avait plus de joie que de tristesse:

— Me voilà, Charles, dit-elle, me voilà.

Et elle retomba sur son lit, retirant à elle, dans le mouvement qu'elle faisait, ses deux mains qui allèrent se rejoindre sur sa poitrine.

Roland et madame de Montrevel se relevèrent et s'inclinèrent chacun de son côté. Elle avait repris sa position première, seulement ses paupières s'étaient refermées, et le faible souffle qui sortait de sa poitrine s'était éteint. Le martyre était consommé, Amélie était morte.

XIV

OU, SI BIEN PRISES QU'ELLES SOIENT, LES ESPÉRANCES DE ROLAND SONT ENCORE UNE FOIS TROMPÉES.

Amélie était morte dans la nuit du lundi au mardi, c'est-à-dire du 2 au 3 juin 1800. Dans la soirée du jeudi, c'est-à-dire du 5, il y avait foule au Grand-Opéra, où l'on donnait la seconde représentation d'*Ossian ou les Bardes*.

On savait l'admiration profonde que le premier consul professait pour les chants recueillis par Macpherson, et, par flatterie autant que par choix littéraire ou musical, l'Académie de musique avait commandé un opéra qui, malgré les diligences faites, était arrivé un mois environ après que le général Bonaparte avait quitté Paris pour aller rejoindre l'armée de réserve. On a vu ce que cette armée de réserve, que nous avons laissée entre Turin et Casal, était devenue.

Au balcon de gauche, un amateur de musique se faisait remarquer par la profonde attention qu'il prêtait au spectacle, lorsque, dans l'intervalle du premier au second acte, l'ouvreuse, se glissant entre les deux rangs de fauteuils, s'approcha de lui et demanda à demi-voix:

— Pardon, monsieur, n'êtes-vous point lord Tanlay? — Oui, répondit l'amateur de musique. — En ce cas, milord, un jeune homme qui aurait, dit-il, une communication de la plus haute importance à vous faire, vous prie d'être assez bon pour venir le joindre dans le corridor. — Oh! oh! fit sir John; un officier? — Il est en bourgeois, milord; mais, en effet, sa tournure indique un militaire. — Bon, dit sir John, je sais ce que c'est.

Il se leva et suivit l'ouvreuse. A l'entrée du corridor attendait Roland. Lord Tanlay ne parut aucunement étonné de le voir: seulement, la figure sévère du jeune homme réprima en lui ce premier élan d'amitié profonde qui l'eût porté à se jeter au cou de celui qui le faisait demander.

— Me voilà, monsieur, dit sir John.

Roland s'inclina.

— Je viens de votre hôtel, milord, dit Roland; vous avez, à ce qu'il paraît, pris depuis quelque temps la précaution de dire où vous allez, afin que les personnes qui pourraient avoir affaire à vous sachent où vous rencontrer. — C'est vrai, monsieur. — La précaution est bonne, surtout pour les gens qui, venant de fort loin et étant pressés, n'ont, comme moi, pas le loisir de perdre leur temps. — Alors, demanda sir John, c'est pour me revoir que vous avez quitté l'armée, et que vous êtes venu à Paris? — Uniquement pour avoir cet honneur, milord; et j'espère que, voyant mon empressement, vous en devinerez la cause, et m'épargnerez toute explication. — Monsieur, dit sir John, à partir de ce moment, je me tiens à votre disposition. — A quelle heure deux de mes amis pourront-ils se présenter chez vous demain, milord? — Mais depuis sept heures du matin jusqu'à minuit, monsieur, à moins que vous n'aimiez mieux que ce soit tout de suite?... — Non, milord; j'arrive à l'instant même, et il me faut le temps de trouver ces deux amis et de leur donner mes instructions. Ils ne vous dérangeront donc, selon toute probabilité, que demain de onze heures à midi : seulement, je vous serais bien obligé si l'affaire que nous avons à régler par leur intermédiaire pouvait se régler dans la même journée. — Je crois la chose possible, monsieur, et, du moment où il s'agit de satisfaire votre désir, le retard ne viendra pas de mon côté. — Voilà tout ce que je désirais savoir, milord; je serais donc désolé de vous déranger plus longtemps.

Et Roland salua. Sir John lui rendit son salut, et, tandis que le jeune homme s'éloignait, rentra au balcon et alla reprendre sa place. Toutes les paroles échangées l'avaient été, de part et d'autre, d'une voix si contenue et avec un visage si impassible, que les personnes les plus proches ne pouvaient pas même se douter qu'il y eût eu une simple discussion entre deux interlocuteurs qui venaient de se saluer si courtoisement.

C'était le jour de réception du ministre de la guerre; Roland rentra à son hôtel, fit disparaître jusqu'à la dernière trace du voyage qu'il venait de faire, monta en voiture, et, à dix heures moins quelques minutes, put encore se faire annoncer chez le citoyen Carnot. Deux motifs l'y conduisaient : le premier était une communication verbale qu'il avait à faire au ministre de la guerre de la part du premier consul; le second, l'espoir de trouver, dans son salon, les deux témoins dont il avait besoin pour régler sa rencontre avec sir John.

Tout se passa comme Roland l'avait espéré : le ministre de la guerre eut par lui les détails les plus précis sur le passage du Saint-Bernard et la situation de l'armée, et il trouva les deux amis qu'il venait chercher dans les salons ministériels. Quelques mots suffirent pour les mettre au courant; les militaires d'ailleurs sont coulants sur ces sortes de confidences. Roland parla d'une insulte grave qui demeurerait secrète, même pour ceux qui devaient assister à son expiation. Il déclara être l'offensé et réclama pour lui, dans le choix des armes et le mode du combat, tous les avantages réservés aux offensés.

Les deux jeunes gens avaient mission de se représenter le lendemain, à neuf heures du matin, à l'hôtel Mirabeau, rue Richelieu, et de s'entendre avec les deux témoins de lord Tanlay. Après quoi ils viendraient rejoindre Roland, hôtel de Paris, même rue. Roland rentra chez lui à onze heures, écrivit pendant une heure à peu près, se coucha et s'endormit. A neuf heures et demie ses deux amis se présentèrent chez lui. Ils quittaient sir John.

Sir John avait reconnu tous les droits de Roland, leur avait déclaré qu'il ne discuterait aucune des conditions du combat, et que, du moment où Roland se prétendait l'offensé, c'était à lui de dicter les conditions. Sur l'observation faite par eux, qu'ils avaient cru avoir affaire à deux de ses amis et non à lui-même, lord Tanlay avait répondu qu'il ne connaissait aucune personne assez intimement à Paris pour la mettre dans la confidence d'une pareille affaire, qu'il espérait donc qu'arrivé sur le terrain un des deux amis de Roland passerait de son côté et l'assisterait. Enfin, sur tous les points, ils avaient trouvé lord Tanlay un parfait gentleman.

Roland trouva que la demande de son adversaire, à l'endroit d'un de ses témoins, était non-seulement juste, mais convenable, et autorisa l'un des deux jeunes gens à assister sir John et à prendre ses intérêts. Restait, de la part de Roland, à dicter les conditions du combat. On se battrait au pistolet.

Les deux pistolets chargés, les adversaires se placeraient à cinq pas. Au troisième coup frappé dans la main des témoins, ils feraient feu. C'était, comme on le voit, un duel à mort, où celui qui ne tuerait pas ferait évidemment grâce à son adversaire : aussi les deux jeunes gens multiplièrent-ils les observations; mais Roland insista, déclarant que, seul juge de la gravité de l'offense qui lui avait été faite, il la jugeait assez grave pour que la réparation eût lieu ainsi et non autrement. Il fallut céder devant cette obstination.

Celui des deux amis de Roland qui devait assister sir John fit toutes ses réserves, déclarant qu'il ne s'engageait nullement pour son client, et qu'à moins d'ordre absolu de sa part, il ne permettrait jamais un pareil égorgement.

— Ne vous échauffez pas, cher ami, lui dit Roland; je connais sir John, et je crois qu'il sera plus coulant que vous.

Les deux jeunes gens sortirent et se présentèrent de nouveau chez sir John. Ils le trouvèrent déjeunant à l'anglaise, c'est-à-dire avec un bifteck, des pommes de terre et du thé. Celui-ci, à leur aspect, se leva, leur offrit de partager son repas, et, sur leur refus, se mit à leur disposition.

Les deux amis de Roland commencèrent par annoncer à lord Tanlay qu'il pouvait compter sur l'un d'eux pour l'assister. Puis, celui qui restait dans les intérêts de Roland établit les conditions de la rencontre. A chaque exigence de Roland, sir John inclinait la tête en signe d'assentiment, et se contenait de répondre :

— Très-bien.

Celui des deux jeunes gens qui était chargé de prendre ses intérêts voulut faire quelques observations sur un mode de combat qui devait, à moins d'un hasard impossible, amener à la fois la mort des deux combattants; mais lord Tanlay le pria de ne point insister.

— M. de Montrevel est galant homme, dit-il; je désire ne le contrarier en rien; ce qu'il fera sera bien fait.

Restait l'heure à laquelle on se rencontrerait. Sur ce point comme sur les autres, lord Tanlay se mettait entièrement à la disposition de Roland. Les deux témoins quittèrent sir John encore plus enchantés de lui à cette seconde entrevue qu'à la première. Roland les attendait; ils lui racontèrent tout.

— Que vous avais-je dit? fit Roland.

Ils lui demandèrent l'heure et le lieu. Roland fixa sept heures du soir et l'allée de la Muette; c'était l'heure où le bois était à peu près désert et le jour encore clair, on se rappelle que l'on était au mois de juin, pour que les deux adversaires pussent se battre à quelque arme que ce fût. Personne n'avait parlé des pistolets; les deux jeunes gens offrirent à Roland d'en prendre chez un armurier.

— Non, dit Roland; lord Tanlay a une paire d'excellents pistolets dont je me suis déjà servi; s'il n'a pas de répugnance à se battre avec ceux-là, je les préfère à tous les autres.

Celui des deux jeunes gens qui devait servir de témoin à sir John alla retrouver son client et lui posa les trois dernières questions, à savoir : si l'heure et le lieu lui convenaient, et s'il voulait que ses pistolets servissent au combat. Lord Tanlay répondit en réglant sa montre sur celle de son témoin et en lui remettant la boîte de pistolets.

— Viendrai-je vous prendre, milord? demanda le jeune homme.

Sir John sourit avec mélancolie.

— Inutile, dit-il; vous êtes l'ami de M. de Montrevel, la route vous sera plus agréable avec lui qu'avec moi, allez donc avec lui; j'irai à cheval avec mon domestique, et vous me trouverez au rendez-vous.

Le jeune officier rapporta cette réponse à Roland.

— Que vous avais-je dit? fit celui-ci.

Il était midi, on avait sept heures devant soi; Roland donna à ses deux amis congé d'aller à leurs plaisirs ou à leurs affaires. A six heures et demie précises ils devaient être à la porte de Roland avec trois chevaux et deux domestiques. Il importait, pour ne point être dérangé, de donner à tous les apprêts du duel les apparences d'une promenade.

A six heures et demie sonnantes, le garçon de l'hôtel prévenait Roland qu'il était attendu à la porte de la rue. C'étaient les deux témoins et les deux domestiques; un de ces derniers tenait en bride un cheval de main. Roland serra affectueusement la main aux deux officiers et sauta en selle. Puis, par les deux boulevards on gagna la place Louis XV et les Champs-Élysées. Pendant la route cet étrange phénomène qui avait tant étonné sir John lors du duel de Roland avec M. de Barjols se reproduisit. Roland fut d'une gaîté que l'on eût pu croire exagérée, si évidemment elle n'eût été si franche.

Les deux jeunes gens, qui se connaissaient en courage, restaient étourdis devant une pareille insouciance. Ils l'eussent comprise dans un duel ordinaire, où le sang-froid et l'adresse donnent l'espoir, à celui qui les possède, de l'emporter sur son adversaire; mais dans un combat comme celui au-devant duquel on allait, il n'y avait ni adresse ni sang-froid qui pussent sauver les combattants, sinon de la mort, du moins de quelque effoyable blessure. En outre, Roland poussait son cheval en homme qui a hâte d'arriver; de sorte que, cinq minutes avant l'heure fixée, il était à l'une des extrémités de l'allée de la Muette. Un cavalier, suivi de son domestique, s'y promenait. Roland reconnut sir John.

Les deux jeunes gens examinèrent d'un même mouvement la physionomie de Roland à la vue de son adversaire. A leur grand étonnement, la seule expression qui se manifesta sur le visage du jeune homme fut celle d'une bienveillance presque tendre. Un temps de galop suffit pour que les quatre principaux acteurs de la scène qui allait se passer se joignissent et se saluassent. Sir John était parfaitement calme, mais son visage avait une teinte profonde de mélancolie. Il était évident que cette rencontre lui était aussi douloureuse qu'elle paraissait agréable à Roland.

On mit pied à terre; un des deux témoins prit la boîte aux pistolets des mains d'un des domestiques, et leur ordonna de continuer de suivre l'allée comme s'ils promenaient les chevaux de leurs maîtres. Ils ne devaient se rapprocher qu'au bruit des coups de pistolet. Le groom de sir John devait se joindre à eux et faire ainsi qu'eux. Les

deux adversaires et les deux témoins entrèrent dans le bois en s'enfonçant au plus épais du taillis, pour trouver une place convenable. Au reste, comme l'avait prévu Roland, le bois était désert; l'heure du dîner avait ramené chez eux tous les promeneurs. On trouva une espèce de clairière qui semblait faite exprès. Les témoins regardèrent Roland et sir John. Tous deux firent de la tête un signe d'assentiment.

— Rien n'est changé? demanda un des témoins en s'adressant à lord Tanlay.—Demandez à monsieur de Montrevel, dit lord Tanlay; je suis ici sous son entière dépendance. — Rien, fit Roland.

On tira les pistolets de la boîte, et on commença à les charger. Sir John se tenait à l'écart, fouillant les hautes herbes du bout de sa cravache. Roland le regarda, sembla hésiter un instant, puis, prenant sa résolution, marcha à lui. Sir John releva la tête et attendit avec une espérance visible.

— Milord, lui dit Roland, je puis avoir à me plaindre de vous sous certains rapports, mais je ne vous en crois pas moins un homme de parole. — Et vous avez raison, monsieur, répondit sir John. — Etes-vous homme, si vous me survivez, à me tenir ici la promesse que vous m'aviez faite à Avignon? — Il n'y a pas de probabilité que je vous survive, monsieur, répondit lord Tanlay; mais vous pouvez disposer de moi tant qu'il me restera un souffle de vie. — Il s'agit des dernières dispositions à prendre à l'endroit de mon corps.—Seraient-elles les mêmes ici qu'à Avignon?—Elles seraient les mêmes, milord. — Vous pouvez être parfaitement tranquille.

Roland salua sir John et revint à ses deux amis.

— Avez-vous, en cas de malheur, quelque recommandation particulière à me faire? demanda l'un d'eux. — Une seule. — Faites. — Vous ne vous opposerez en rien à ce que milord Tanlay décidera de mon corps et de mes funérailles. Au reste, voici dans ma main gauche un billet qui lui est destiné au cas où je serais tué sans avoir le temps de prononcer quelques paroles; vous ouvririez ma main et lui remettriez ce billet.—Est-ce tout? — C'est tout. —Les pistolets sont chargés. — Eh bien, prévenez-en milord.

Un des jeunes gens se détacha et marcha vers sir John. L'autre mesura cinq pas. Roland vit que la distance était plus grande qu'il ne croyait.

— Pardon, fit-il j'ai dit trois pas. — Cinq, répondit l'officier qui mesurait la distance.—Pardon, mon cher ami, vous êtes dans l'erreur.

Il se retourna vers sir John et son témoin en les interrogeant du regard.

— Trois pas vont très-bien, répondit sir John en s'inclinant.

Il n'y avait rien à dire, puisque les deux adversaires étaient du même avis. On réduisit les cinq pas à trois: puis on coucha à terre deux sabres pour servir de limite. Sir John et Roland s'approchèrent chacun de son côté, jusqu'à ce qu'ils eussent la pointe de leur botte sur la lame du sabre.

Alors on leur mit à chacun un pistolet tout chargé dans la main. Ils se saluèrent pour dire qu'ils étaient prêts. Les témoins s'éloignèrent; ils devaient frapper trois coups dans leurs mains.

Au premier coup les adversaires armaient leurs pistolets, au second ils ajustaient, au troisième ils lâchaient le coup. Les trois battements retentirent à une distance égale au milieu du plus profond silence; on eût dit que le vent lui-même se taisait, que les feuilles elles-mêmes étaient muettes. Les adversaires étaient calmes: mais une angoisse visible se peignait sur le visage des deux témoins.

Au troisième coup les deux détonations retentirent avec une telle simultanéité qu'elles n'en firent qu'une. Mais au grand étonnement des témoins les deux combattants restèrent debout.

Au moment de tirer, Roland avait détourné son pistolet en l'abaissant vers la terre. Lord Tanlay avait levé le sien et coupé une branche derrière Roland, à trois pieds au-dessus de sa tête. Chacun des deux combattants était étonné d'une chose: c'était d'être encore vivant ayant épargné son adversaire. Roland fut le premier qui reprit la parole:

— Milord! s'écria-t-il, ma sœur me l'avait bien dit, que vous étiez l'homme le plus généreux de la terre.

Et en jetant son pistolet loin de lui, il tendit les bras à sir John. Sir John s'y précipita.

— Ah! je comprends, dit-il, cette fois encore vous vouliez mourir; mais, par bonheur, Dieu n'a pas permis que je fusse votre meurtrier.

Les deux jeunes gens s'approchèrent.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent-ils. — Rien, fit Roland; sinon que, décidé à mourir, je voulais du moins mourir de la main de l'homme que j'aime le mieux au monde; par malheur, vous l'avez vu, il préférait mourir lui-même que de me tuer. Allons, ajouta Roland d'une voix sourde, je vois bien que c'est une besogne qu'il faut réserver aux Autrichiens.

Puis, se jetant encore une fois dans les bras de lord Tanlay, et serrant la main de ses deux amis:

— Excusez-moi messieurs, dit-il; mais le premier consul va livrer une grande bataille en Italie, et je n'ai pas de temps à perdre si je veux en être.

Et, laissant sir John donner aux deux officiers les explications que ceux-ci jugeaient convenable de lui demander, Roland regagna l'allée, sauta sur son cheval, regagna Paris au galop. Toujours possédé de cette fatale manie de la mort, nous avons dit quel était son dernier espoir.

. . . .

. . . .

Quelques jours après il se battait à Marengo en désespéré. Le jour même de la bataille, à neuf heures du soir, Bonaparte écrivait cette lettre à madame de Montrevel:

« Madame,

« J'ai remporté aujourd'hui ma plus belle victoire, mais cette victoire me coûte les deux moitiés de mon cœur, Desaix et Roland.

« Ne pleurez point, madame; depuis longtemps votre fils voulait mourir et ne pouvait mourir plus glorieusement.

« BONAPARTE. »

On fit des recherches inutiles pour retrouver le cadavre du jeune aide de camp; comme Romulus, il avait disparu dans une tempête. Nul ne sut jamais quelle cause lui avait fait poursuivre avec tant d'acharnement une mort qu'il avait eu tant de peine à rencontrer.

FIN DES COMPAGNONS DE JEHU.

CAUSERIE

Chers lecteurs,

Il y a à peu près un an que mon vieil ami Jules Simon, l'auteur du *Devoir*, vint me demander de lui faire un roman pour le *Journal pour tous*.

Je lui racontai un sujet de roman que j'avais dans la tête. Le sujet lui convenait. Nous signâmes le traité séance tenante.

L'action se passait de 1791 à 1793, et le premier chapitre s'ouvrait à Varennes, le soir de l'arrestation du roi. Seulement, si pressé que fût le *Journal pour tous*, je demandai à J. Simon une quinzaine de jours avant de me mettre à son roman. Je voulais aller à Varennes: je ne connaissais pas Varennes.

Il y a une chose que je ne sais pas faire, c'est un livre ou un drame sur des localités que je n'ai pas vues.

Je voulais donc visiter Varennes avant de commencer mon roman, dont le premier chapitre s'ouvrait à Varennes. Je fus sept jours en chemin: trois jours pour aller de Châlon à Varennes, trois jours pour revenir de Varennes à Châlon, et un jour pour visiter toutes les localités nécessaires à mon roman, qui devait être intitulé *René d'Argonne;* puis je revins.

Mon fils était à la campagne à Sainte-Assise, près Melun, ma chambre m'attendait; je résolus d'y aller faire mon roman. Je ne sais pas deux caractères plus opposés que celui d'Alexandre et le mien, et qui cependant aillent mieux ensemble. Nous avons certes de bonnes heures parmi celles que nous passons l'un loin de l'autre, mais je crois que nous n'en avons pas de meilleures que celles que nous passons l'un près de l'autre. Au reste, depuis trois ou quatre jours j'étais installé, essayant de me mettre à mon *René d'Argonne*, prenant la plume, et la déposant presque aussitôt. Cela n'allait pas. Je m'en consolais en racontant des histoires.

Le hasard fit que j'en racontai une qui m'avait été racontée à moi-même par Nodier; c'était celle de quatre jeunes gens, affiliés à la compagnie de Jehu et qui avaient été exécutés à Bourg-en-Bresse, avec des circonstances du plus haut dramatique.

L'un de ces quatre jeunes gens, celui qui eut le plus de peine à mourir, ou plutôt celui que l'on eut le plus de peine à tuer, avait dix-neuf ans et demi.

Alexandre écouta mon histoire avec beaucoup d'attention; puis, quand j'eus fini :

— Sais-tu, me dit-il, ce que je ferais à ta place? — Dis! — Je laisserais là ton *René d'Argonne* qui ne rend pas, et je ferais *les Compagnons de Jehu* en place. — Alors, tu m'aideras. — Oui, je vais te donner deux personnages. — Voilà tout? — Tu es trop exigeant, le reste te regarde : moi je fais ma *Question d'argent*. — Eh bien, quels sont tes deux personnages? — Un gentleman anglais et un capitaine français. — Voyons l'Anglais.

Et il me fit le portrait du lord Tanlay que vous avez vu dans *les Compagnons de Jehu*.

— Ton gentleman anglais me va, lui dis-je; maintenant, voyons ton capitaine français. — Mon capitaine français est un personnage mystérieux, qui veut se faire tuer à toute force et qui ne peut pas en venir à bout; de sorte que, chaque fois qu'il veut se faire tuer, comme il accomplit une action d'éclat, il monte d'un grade. — Mais pourquoi veut-il se faire tuer? — Parce qu'il est dégoûté de la vie. — Et pourquoi est-il dégoûté de la vie? — Ah! voilà le secret du livre. — Il faudra toujours finir par le dire. — Moi, à ta place, je ne le dirais pas. — Oui, mais pour ma satisfaction personnelle, faut-il au moins que je sache pourquoi mon héros veut se faire tuer. — Oh! à toi je ne refuse pas de le dire. — Dis. — Eh bien! suppose qu'au lieu d'être professeur de dialectique, Abeilard ait été soldat. — Après? — Eh bien! suppose qu'une balle... — Très-bien. — Tu comprends! au lieu de se retirer au Paraclet, il aurait fait tout ce qu'il aurait pu pour se faire tuer. — Hum! — Quoi? — C'est rude. — Rude, comment? — A faire avaler au public. — Puisque tu ne le lui diras pas, au public. — C'est juste. Par ma foi, je crois que tu as raison. Attends. — J'attends. — As-tu les *Souvenirs de la Révolution* de Nodier? — J'ai tout Nodier.

Alexandre alla me chercher les *Souvenirs de la Révolution*. J'ouvris le livre, je feuilletai trois ou quatre pages, et enfin je tombai sur ce que je cherchais.

Un peu de Nodier, chers lecteurs, vous n'y perdrez rien. C'est lui qui parle :

« Les voleurs de diligences dont il est question dans l'article Amiet, que j'ai cité tout à l'heure, s'appelaient Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet.

« Ces quatre hommes avaient été chargés de l'attaque d'une diligence qui portait quarante mille francs pour le compte du gouvernement. Cette opération s'exécutait en plein jour, presque à l'amiable, et les voyageurs désintéressés dans l'affaire s'en souciaient fort peu. Ce jour-là, un enfant de dix ans, bravement extravagant, s'élança sur le pistolet du conducteur et tira au milieu des assaillants. Comme l'arme pacifique n'était chargée qu'à poudre, suivant l'usage, personne ne fut blessé, mais il y eut dans la voiture une grande et juste appréhension de représailles. La mère du petit garçon fut saisie d'une crise de nerfs si affreuse, que cette nouvelle inquiétude fit diversion à toutes les autres, et qu'elle occupa tout particulièrement l'attention des brigands. L'un d'eux s'élança près d'elle en la rassurant de la manière la plus affectueuse, en la félicitant sur le courage prématuré de son fils, en lui prodiguant les sels et les parfums dont ces messieurs étaient ordinairement munis pour leur propre usage. Elle revint à elle, et ses compagnons de voyage remarquèrent que, dans ce moment d'émotion, le masque du voleur était tombé, mais ils ne le virent point.

« Leprêtre, Hyvert, Guyon et Amiet furent traduits devant le tribunal d'un département voisin. Personne n'avait souffert de leur attentat que le Trésor, qui n'intéressait qui que ce fût, car on ne savait à qui il appartenait. Personne n'en pouvait reconnaître un, si ce n'est la belle dame, qui n'eut garde de le faire. Ils furent acquittés à l'unanimité.

« Cependant la conviction de l'opinion était si manifeste et si prononcée, que le ministère public fut obligé d'en appeler. Le jugement fut cassé; mais telle était alors l'incertitude du pouvoir, qu'il redoutait presque de punir des excès qui pouvaient le lendemain être cités comme des titres. Les accusés furent renvoyés devant le tribunal de l'Ain, dans cette ville de Bourg où étaient une partie de leurs amis, de leurs parents, de leurs fauteurs, de leurs complices. On croyait avoir satisfait aux réclamations d'un parti en lui ramenant ses victimes; on croyait être assuré de ne pas déplaire à l'autre, en les plaçant sous des garanties presque infaillibles. Leur entrée dans les prisons fut en effet une espèce de triomphe.

« L'instruction recommença; elle produisit d'abord les mêmes résultats que la précédente : les quatre accusés étaient placés sous la faveur d'un *alibi* très-faux, mais revêtu de cent signatures, et pour lequel on en aurait trouvé dix mille. Toutes les convictions morales devaient tomber en présence d'une pareille autorité. L'absolution paraissait infaillible, quand une question du président, peut-être involontairement insidieuse, changea l'aspect du procès. « Madame, dit-il à celle qui avait été si aimablement assistée par un des voleurs, quel est celui des accusés qui vous a accordé tant de soins? »

« Cette forme inattendue d'interrogation intervertit l'ordre de ses idées. Il est probable que sa pensée admit le fait comme reconnu, et qu'elle ne vit plus dans la manière de l'envisager qu'un moyen de modifier le sort de l'homme qui l'intéressait. « C'est monsieur, » dit-elle en montrant Leprêtre. Les quatre accusés, compris dans un alibi indivisible, tombaient de ce seul fait sous le fer du bourreau. Ils se levèrent et la saluèrent en souriant. « Pardieu, dit Hyvert en retombant sur sa banquette avec de grands éclats de rire, voilà, capitaine, qui vous apprendra à être galant. » J'ai entendu dire que, peu de temps après, cette malheureuse dame était morte de chagrin.

« Leur pourvoi fut rejeté; mais l'autorité judiciaire n'en fut pas prévenue la première. Trois coups de fusil tirés sous les murailles du cachot avertirent les condamnés. Le commissaire du directoire exécutif, qui exerçait le ministère public près des tribunaux, épouvanté par ce symptôme de connivence, requit une partie de la force armée dont mon oncle était alors le chef. A six heures du matin, soixante cavaliers étaient rangés devant la grille du préau.

« Quoique les guichetiers eussent pris toutes les précautions possibles pour pénétrer dans le cachot de ces quatre malheureux, qu'ils avaient laissés la veille si étroitement garrottés et chargés de fers si lourds, ils ne purent pas leur opposer une longue résistance. Les prisonniers étaient libres et armés jusqu'aux dents. Ils sortirent sans difficulté, après avoir enfermé leurs gardiens sous les gonds et sous les verrous; et, munis de toutes les clefs, ils traversèrent aussi aisément l'espace qui les séparait du préau. Leur aspect dut être terrible pour la populace qui les attendait devant les grilles. Pour conserver toute la liberté de leurs mouvements, pour affecter peut-être une sécurité plus menaçante encore que la renommée de force et d'intrépidité qui s'attachait à leur nom, peut-être même pour dissimuler l'épanchement du sang qui se manifeste si vite sous une toile blanche, et qui trahit les derniers efforts d'un homme blessé à mort, ils avaient le buste nu. Leurs bretelles croisées sur la poitrine, leurs larges ceintures rouges hérissées d'armes, leur cri d'attaque et de rage, tout cela devait avoir quelque chose de fantastique. Arrivés au préau, ils virent la gendarmerie déployée, immobile, impossible à rompre et à traverser. Ils s'arrêtèrent un moment et parurent conférer entre eux. Leprêtre qui était, comme je l'ai dit, leur aîné et leur chef, salua de la main le piquet, en disant avec cette noble grâce qui lui était particulière : « Très-bien, messieurs de la gendarmerie! » Ensuite il passa devant ses camarades, en leur adressant un vif et dernier adieu, et se brûla la cervelle. Guyon, Amiet et Hyvert se mirent en état de défense, le canon de leurs doubles pistolets tourné sur la force armée. Ils ne tirèrent point, mais elle regarda cette démonstration comme une hostilité déclarée : elle tira. Guyon tomba raide mort sur le corps de Leprêtre, qui n'avait pas bougé. Amiet eut la cuisse cassée près de l'aine. La *Biographie des Contemporains* dit qu'il fut exécuté. J'ai entendu raconter bien des fois qu'il avait rendu le dernier soupir au pied de l'échafaud. Hyvert restait seul : sa contenance assurée, son œil terrible, ses pistolets agités par deux mains vives et exercées qui promenaient la mort sur tous les spectateurs, je ne sais quelle admiration peut-être qui s'attache au désespoir d'un beau jeune homme aux cheveux flottants, connu pour n'avoir jamais versé le sang, et auquel la justice demande une expiation de sang, l'aspect de ces trois cadavres sur lesquels il bondissait comme un loup excédé par des chasseurs, l'effroyable nouveauté de ce spectacle, suspendirent un moment la fureur de la troupe. Il s'en aperçut et transigea : « Messieurs, dit-il, à la mort! J'y vais! j'y vais de tout « mon cœur! mais que personne ne m'approche, ou celui qui m'ap- « proche, *je le brûle*, si ce n'est monsieur, continua-t-il en montrant « le bourreau. Cela, c'est une affaire que nous avons ensemble, et « qui ne demande de part et d'autre que des procédés. »

« La concession était facile, car il n'y avait là personne qui ne souffrît de la durée de cette horrible tragédie, et qui ne fût pressé de la voir finir. Quand il vit que cette concession était faite, il prit un de ses pistolets aux dents, tira de sa ceinture un poignard, et se le plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Il resta debout et en parut étonné. On voulut se précipiter sur lui : « Tout beau! messieurs, cria-t-il en dirigeant de nouveau sur les hommes qui se disposaient à l'envelopper les pistolets dont il s'était ressaisi pendant que le sang jaillissait à grands flots de la blessure où le poignard était resté.

Vous savez nos conventions : je mourrai seul ou nous mourrons trois, marchons. » On le laissa marcher. Il alla droit à la guillotine en tournant le couteau dans son sein. « Il faut, ma foi, dit-il, que j'aie l'âme *chevillée* dans le ventre! je ne peux pas mourir. Tâchez de vous tirer de là.

« Il adressait ceci aux exécuteurs.

« Un instant après, sa tête tomba. Soit par hasard, soit par quelque phénomène particulier de la vitalité, elle bondit, elle roula hors de tout l'appareil du supplice, et on vous dirait encore à Bourg que la tête d'Hyvert a parlé. »

La lecture n'était pas achevée que j'étais décidé à laisser de côté *René d'Argonne* pour *les Compagnons de Jehu.*

Le lendemain je descendais, mon sac de nuit sous le bras.

— Tu pars? me dit Alexandre. — Oui. — Où vas-tu? — A Bourg-en-Bresse. — Quoi faire? — Visiter les localités et consulter les souvenirs des gens qui ont vu exécuter Leprêtre, Amiet, Guyon et Hyvert.

FIN DE LA CAUSERIE.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-18, à 3 francs le volume

EDMOND ABOUT vol
Lettres d'un Bon jeune homme à sa cousine. — 2e édition 1
Dernières lettres d'un bon jeune homme à sa cousine. 1
AMÉDÉE ACHARD
Les Châteaux en Espagne. 1
Les Rêveurs de Paris . . 1
***
Varia. — Morale. — Politique. — Littérature. . 5
ALFRED ASSOLLANT
D'Heure en Heure. . . 1
XAVIER AUBRYET
Les Jugements nouveaux. 1
***
Les Zouaves et les Chasseurs à pied. . . . 1
L'AUTEUR
Des études sur la marine.
Guerre d'Amérique. — Campagne du Potomac. 1
J. AUTRAN
Épîtres rustiques. . . . 1
Laboureurs et soldats. . 1
Les Poëmes de la mer. . 1
La Vie rurale. 1
LE COMTE CÉSAR BALBO
Traduction J. Amigue
Histoire d'Italie. . . .
J. BARBEY D'AUREVILLY
Les Prophètes du passé. . 1
ALEXANDRE BARBIER
Lettres familières sur la Littérature. 1
J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
Lettres sur l'Égypte.. . 1
CH. BATAILLE ET RASETTI
Antoine Quérard.—Drames de village. 2
L. BAUDENS
La Guerre de Crimée . 1
GUSTAVE DE BEAUMONT
L'Irlande sociale, politique et religieuse. . . . 2
ROGER DE BEAUVOIR
Les Meilleurs fruits de mon panier. . . . 1
LA PRINC. DE BELGIOJOSO
Asie Mineure et Syrie. . 1
Scènes de la vie turque. 1
GEORGES BELL
Voyage en Chine. . . . 1
LE MARQ. DE BELLOY
Traducteur
Théâtre comp. de Térence. 1
HECTOR BERLIOZ
Grotesques de la musique. 1
Les Soirées de l'orchestre. 1
A travers chants. . . . 1
CHARLES DE BERNARD
Nouvelles et Mélanges. . 1
Poésies et Théâtre. . . 1
EUGÈNE BERTHOUD
Un Baiser mortel. . . . 1
Secret de Femmes . . . 1
H. BLAZE DE BURY
Le Chevalier de Chasot. . 1
Écrivains et Poëtes de l'Allemagne. 1
Épisode de l'Histoire du Hanovre. 1
Intermèdes et Poëmes. . 1
Souvenirs et Récits des campagnes d'Autriche. 1
***
Hommes du Jour.—2e édit. 1
Les Salons de Vienne et de Berlin 1
JULES BONNET
Aonio Paléario. — Étude sur la réforme en Italie. 1
LOUIS BOUILHET
Poésies. — Festons et Astragales. 1
FÉLIX BOVET
Voyage en Terre sainte. . 1
A. BRIZEUX
Œuvres complètes. . . 2
LE PRINCE DE BROGLIE
Questions de religion et d'histoire. . . . 2
AUGUSTE CALLET
L'Enfer. 1
J. DE CÉNAR (CARNÉ)
Pêcheurs et Pécheresses. 1
CLÉMENT CARAGUEL
Les Soirées de Taverny. . 1
MICHEL CERVANTÈS
Traduction Alph. Royer
Théâtre. 1

CHAMPFLEURY vol.
Contes Vieux et Nouveaux. 1
Les Excentriques.-2e édit. 1
Mascarade de la vie paris. 1
A. CHARGUÉRAUD
Les Bâtards célèbres. . . 1
PHILARÈTE CHASLES
Souvenirs d'un médecin. . 1
LE Cte DE CHEVIGNÉ
Contes rémois. — 4e édit. 1
F. CLAUDE
Les Psaumes. 1
Le Roman de l'Amour. . 1
LOUISE COLLET
Lui. — 3e édition . . 1
EUGÈNE CORDIER
La Livre d'Ulrich. . . 1
H. CORNE
Souvenirs d'un Proscrit. . 1
CHARLES DE COURCY
Les Hist. du café de Paris. 1
VICTOR COUSIN
Philosophie de Kant. . . 1
Philosophie écossaise. . 1
Philosophie sensualiste. . 1
CUVILLIER FLEURY
Études hist. et littéraires. 2
Nouvelles études historiques et littéraires. . 1
Dernières études historiques et littéraires. . . 1
Historiens, poëtes et romanciers. 2
Voyages et voyageurs. . 1
LE GÉNÉRAL DAUMAS
Les Chevaux du Sahara. . 1
PAUL DELTUF
Contes romanesques. . . 1
Récits dramatiques. . . 1
A. DESBARROLLES
Voy. d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour . 1
ÉMILE DESCHANEL
Causeries de quinzaine. . 1
Christophe Colomb. . . 1
CHARLES DOLLFUS
Lettres philosophiques. — Révélations et Révélateurs 1
MAXIME DU CAMP
Expédition de Sicile. . . 1
E. DUFOUR
Les Grimpeurs des Alpes. 1
BENJAMIN DULAC
Une Aurore boréale. . . 1
ALEXANDRE DUMAS
Les Garibaldiens. . . . 1
Théâtre, tome 1 à V . . 5
ALEX. DUMAS FILS
Contes et Nouvelles. . . 1
CAMILLE DUTRIPON
Edmée. 1
CHARLES EDMOND
Souvenirs d'un dépaysé. . 1
MADAME ELLIOTT
Mém. sur la Révol. franç. 1
FEUILLET DE CONCHES
Léopold Robert. . . . 1
OCTAVE FEUILLET
Bellah. 1
La Petite Comtesse. . . 1
Histoire de Sibylle. . . 1
Le Roman d'un jeune homme pauvre. 1
Scènes et Comédies. . . 1
Scènes et Proverbes.. . 1
PAUL FÉVAL
Quatre femmes et un homme. — 2e édition. . . 1
ERNEST FEYDEAU
Alger. — Étude. . . . 1
Un Début à l'Opéra. . . 1
Le Mari de la danseuse. . 1
Monsieur de Saint-Bertrand 1
LOUIS FIGUIER
Les Eaux de Paris. . . 1
GUSTAVE FLAUBERT
Madame Bovary. . . . 1
EUGÈNE FORCADE
Études historiques. . . 1
Histoire des causes de la guerre d'Orient. . . 1
VICTOR FRANCONI
Le Cavalier. 1
L'Écuyer. 1
ARNOULD FRÉMY
Les Mœurs de notre temps. 1
EUGÈNE FROMENTIN
Une Année dans le Sahel. 1
Un Été dans le Sahara. . 1
LÉOPOLD DE GAILLARD
Questions italiennes. . . 1
P. GARREAU
Essais sur les premiers principes des sociétés. 1
AGÉNOR DE GASPARIN
Le Bonheur. — 2e édition.

Un Grand Peuple qui se relève.— 2e édition. . 1
***
Les Horizons célestes. . 1
Les Horizons prochains.— 1
Vesper. 1
Les Tristesses humaines. 1
BENJAMIN GASTINEAU
Les Femmes des Césars. . 1
JULES GÉRARD
Le Tueur de Lions
Voyages et Chasses dans l'Himalaya. 1
LÉON GOZLAN
Balzac chez lui. . . . 1
Histoire d'un diamant. . 1
GRÉGOROVIUS
Traduction de F. Sabotier
Les Tombeaux des papes romains. 1
F. DE GROISEILLIEZ
Les Cosaques de la Bourse 1
Histoire de la chute de Louis-Philippe. . . . 1
AD. GUÉROULT
Études de politique et de philosophie religieuse. 1
AMÉDÉE GUILLEMIN
Les Mondes. Causeries astronomiques. 1
M. GUIZOT
Trois générations : 1789-1814-1848. 1
LE Cte GUY DE CHARNACÉ
Études d'économie rurale. 1
F. HALÉVY
Souvenirs et Portraits. . 1
Derniers souv. et portraits. 1
B. HAURÉAU
Singularités hist. et littér. 1
LE Cte D'HAUSSONVILLE
Histoire de la politique extérieure 1830-1848. . . 2
Histoire de la réunion de la Lorraine à la France. 4
***
Robert Emmet. — 2e édit. 1
Souvenirs d'une demoiselle d'honneur de la duchesse de Bourgogne.—2e édit. 1
HENRI HEINE
De la France.—Nouv. éd. 1
De l'Allemagne 2
Lutèce. 1
Poëmes et Légendes. . . 1
Reisebilder, tabl. de voyage 2
CAMILLE HENRY
Le Roman d'une femme laide. — 2e édition. . . 1
Une Nouvelle Madeleine . 1
HOFFMANN
Traduction Champfleury
Contes posthumes. . . . 1
ROBERT HOUDIN
Confid. d'un prestidigitat. 2
ARSÈNE HOUSSAYE
Mademoiselle Mariani. . 1
CHARLES HUGO
Une Famille tragique. . 1
UN INCONNU
Mons. X et Madame ***. 1
WASINGTON IRVING
Au bord de la Tamise. . 1
ALFRED JACOBS
L'Océanie nouvelle. . . 1
PAUL JANET
La Famille. 1
LOUIS JOURDAN
Les Fem. dev. l'échafaud. 1
JULES JANIN
Barnave. — Nouv. édit. 1
Les Contes du chalet. . 1
Contes fantastiques et contes littéraires. . . . 1
Hist. de la litt. dramat. 6
KARL-DES-MONTS
Les Légendes des Pyrénées. — 4e édition. . . 1
ALPHONSE KARR
De Loin et de Près. . . 1
En fumant. — 2e édition. 1
Lett. écrites de mon jardin 1
Sur la plage. 1
LA BRUYÈRE
Les Caractères. . . . 2
LAMARTINE
Les Confidences. . . . 1
Geneviève, Histoire d'une Servante. 1
Nouvelles Confidences . 1
Toussaint Louverture. . 1
PRINCE DE LA MOSKOWA
Souvenirs et Récits. . . 1
LANFREY
Les Lettres d'Everard. . 1
VICTOR DE LAPRADE
Poëmes évangéliques. . 1

Psyché. 1
Les Symphonies.—Idylles héroïques. 1
FERD. DE LASTEYRIE
Les Travaux de Paris. . 1
DE LATENA
Étude de l'homme. . . . 2
ÉM. DE LATHEULADE
De la Dignité humaine. . 1
ANTOINE DE LATOUR
L'Espagne relig. et littér. 1
Études sur l'Espagne. . 2
La Baie de Cadix . . . 1
Tolède et les bords du Tage. 1
CH. DE LA VARENNE
Victor-Emmanuel II et le Piémont. 1
CH. LAVOLLÉE
La Chine contemporaine. 1
ERNEST LEGOUVÉ
Lectures à l'Académie. . 1
JOHN LEMOINNE
Études critiques et biographiques. 1
Nouvelles études critiques et biographiques. . . 1
CH. LIADIÈRES
Œuvres dramatiques et Légendes. 1
Souvenirs historiques et parlementaires. . . . 1
FRANZ LISZT
Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie. 1
LE ROI LOUIS-PHILIPPE
Mon Journal. — Événements de 1815 . . . 2
LE VICOMTE DE LUDRE
Dix années de la cour de Georges II. 1
CHARLES MAGNIN
Histoire des Marionnettes. 1
FÉLICIEN MALLEFILLE
Le Collier 1
HECTOR MALOT
Les Amours de Jacques. . 1
Les Victimes d'amour. . 1
La vie moderne en Anglet. 1
AUGUSTE MAQUET
Les Vertes-Feuilles. . . 1
LE Cte DE MARCELLUS
Chants populaires de la Grèce moderne. . . . 1
CH. DE MAZADE
L'Italie moderne. . . . 1
La Pologne contemporaine 1
ÉM. DU MERAC
Placide de Javerny. . . 1
MERCIER
Tabl. de Paris. Nouv. éd. 1
PROSPER MÉRIMÉE
Les Deux Héritages . . 1
Épisode de l'Histoire de Russie. 1
Étud. sur l'Hist. romaine 1
Mélanges hist. et littér. . 1
Nouvelles. — 4e édition. 1
MÉRY
Un Crime inconnu. . . 1
Monsieur Auguste. 2e éd. 1
Les Nuits espagnoles . . 1
Poésies intimes. . . . 1
Théât. de salon.-2e édit. 1
Ursule 1
ÉDOUARD MEYER
Contes de la mer Baltique 1
L'ABBÉ TH. MITRAUD
De la Nature des Sociétés humaines. 1
CÉLESTE MOGADOR
Mémoires complets. . . 4
PAUL DE MOLÈNES
L'Amant et l'Enfant. . 1
Aventures du temps passé. 1
Le Bonheur des Maisons. . 1
Caract. et Récits du temps 1
Comment. d'un soldat . 1
La Folie de l'Épée. . . 1
Histoires sentim. et milit. 1
CHARLES MONSELET
L'Argent maudit. . . . 1
La Franc-Maçonnerie des Femmes. 1
Les galanteries du XVIIIe siècle. 1
HENRY MURGER
Les Nuits d'hiver. — Poésies complètes. . . . 1
PAUL DE MUSSET
Un Maître inconnu . . 1
NADAR
La Robe de Déjanire. . . 1
LA COMT. NATHALIE
La Villa Galietta. . . . 1

CHARLES NISARD vol.
Mémoires et correspondances hist. et littér. inédits, 1726 à 1816. . 1
D. NISARD
Études de critique littér. 1
Études d'histoire et littér. 1
Étud. sur la Renaissance. 1
Souvenirs de voyages. . 1
LE VICOMTE DE NOÉ
Les Bachi-Bouzoucks et les chasseurs d'Afrique. 1
TH. PAVIE
Récits de terre et de mer. 1
Scènes et Récits des pays d'outre-mer. . . . 1
L. DE PESQUIDOUX
L'École anglaise (1672-1851). 1
Voyage artist. en France. 1
A. PEYRAT
Études hist. et religieuses 1
Histoire et Religion. . . 1
LAURENT PICHAT
Cartes sur table. — Nouv. 1
La Sibylle. 1
AMÉDÉE PICHOT
Sir Charles Bell. . . . 1
GUSTAVE PLANCHE
Études littéraires. . . . 1
Études sur l'école franç. 2
Études sur les arts. . . 1
ÉDOUARD PLOUVIER
La Belle aux cheveux bleus. — 2e édition. 1
F. PONSARD
Études antiques. . . . 1
Théâtre complet.-3e édit. 1
A. DE PONTMARTIN
Causeries littéraires. . . 1
Nouvelles Causeries littér. 1
Dern. Causeries littér. . 1
Causeries du samedi. . 1
Nouv. Causeries du samedi 1
Dern. Causeries du samedi 1
Le Fond de la coupe. . . 1
Les Jeudis de madame Charbonneau. . . . 1
Les Semaines littéraires. 1
Nouv. semaines littéraires. 1
EUGÈNE POUJADE
Le Liban et la Syrie. . 1
VICTOR POUPIN
Un Mariage entre mille. 1
PRÉVOST-PARADOL
Élisabeth et Henri IV 1
Essais de politique et de littérature. (2e série.). 1
Quelques pages d'Histoire contemporaine. — Lettres politiques. . . . 1
F. PUAUX
Hist. de la Réform. franç. 6
LOUIS RATISBONNE
L'Enfer du Dante. . . 2
Le Paradis du Dante. . 2
Le Purgatoire du Dante. 2
Impressions littéraires. . 1
Morts et Vivants. . . . 1
PAUL DE RÉMUSAT
Les Sciences naturelles. . 1
LOUIS REYBAUD
La Comtesse de Mauléon. 1
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. 1
Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques. . . 1
Nouvelles. 1
Romans. 1
Scènes de la vie moderne. 1
La Vie à rebours. . . 1
La Vie de corsaire. . . 1
La Vie de l'employé. . . 1
CHARLES REYNAUD
Œuvres inédites. . . . 1
HENRI RIVIÈRE
La Main coupée. . . . 1
AMÉDÉE ROLLAND
Les Fils de Tantale. . . 1
La Foire aux mariages . 1
VICTORINE ROSTAND
Au bord de la Saône. . . 1
JEAN ROUSSEAU
Les coups d'épée dans l'eau 1
Paris dansant. — 2e édit. 1
C. A. SAINTE-BEUVE
Nouveaux lundis. . . . 2
St-RENÉ TAILLANDIER
Allemagne et Russie . 1
La Comtesse d'Albany . 1
Hist. et Philos. religieuse 1
Lettres inéd. de Sismondi. 1
Littérature étrangère. — Écriv. et poëtes modernes

GEORGE SAND
André. . . . . .
Antonia. . . . . .
Constance Verrier. .
Elle et Lui. . . . .
La Famille de Germandre
François le Champi. .
Indiana. . . . . .
Jean de la Roche. .
Lettres d'un voyageur.
Mademoiselle la Quintinie
Les Maîtres Mosaïstes
La Mare au Diable. .
Le Marquis de Villemer
Mauprat. . . . .
Mont-Revêche. . . .
Nouvelles. . . . .
La Petite Fadette. .
Tamaris. . . . .
Valentine. . . . .
Valvèdre. . . . .
La Ville noire. .
MAURICE SA
Six mille lieues à vapeur. . . . .
JULES SANDEAU
Un Début dans la magistrature. . . . .
La Maison de Penarvan.
FRANCISQUE SARC
Le Mot et la chose. .
EDMOND SCHERE
Études critiques sur la littérature contemporaine
FERNAND SCHICKL
En Orient. . . . .
EUGÈNE SCRIBE
Historiettes et Proverbes
Nouvelles. . . . .
WILLIAM N. SENI
La Turquie contemporai
DE STENDHAL
De l'Amour. — *Seule édition complète.*
La Chartreuse de Parme
Chroniques italiennes.
Correspondance inédite
Histoire de la peinture en Italie. . . . .
Mém. d'un touriste. vol
Nouvelles inédites. .
Promenades dans Rom
Racine et Shakspeare.
Romans et Nouvelles.
Rome, Naples et Florenc
Le Rouge et le Noir.
Vie de Rossini. . .
Vies de Haydn, de Moza et de Métastase. .
DANIEL STERN
Florence et Turin. .
MATHILDE STEV
Le Oui et le Non des femn
EDMOND TEXIER
Contes et Voyages. .
Critiques et Récits litté
CH. THIERRY-MIE
Six semaines en Afriqu
ÉMILE THOMAS
Hist. des ateliers nationa
TIRSO DE MOLIN
Théâtre.—Traduit par Alphonse Royer. . .
MARIO UCHARD
Le mariage de Gertrud Raymon. — 2e édition.
E. DE VALDEZEN
La Malle de l'Inde.
Récits d'hier et d'aujourd'hui. . . . .
AUGUSTE VAQUER
Profils et Grimaces.
OSCAR DE VALLI
Les Manieurs d'argent.
MAX VALREY
Ces Pauvres Femmes!
Les Victimes du mariag
THÉODORE VERNI
Naples et les Napolitain
ALFRED DE VIGN
Cinq-Mars. . . .
SAMUEL VINCEN
Méditations religieuses.
Protestantisme en Fran
LÉON VINGTAIN
De la Liberté de la press
Vie publique de Raye Collard. . . .
L. VITET
Essais historiques et lit
La Ligue. Scènes histo
RICHARD WAGNI
4 poëmes d'opéras allen
FRANCIS WEY
Christian (*roman inédit*
E. YEMENIZ
Grèce moderne. — Héros et Poëtes. . .

Lagny — Imp. Varigault.



AVENTURES

DE

JOHN DAVYS

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

Il y a à peu près quarante ans, à l'heure où j'écris ces lignes, que mon père, le capitaine Édouard Davys, commandant la frégate anglaise *la Junon*, eut la jambe emportée par un des derniers boulets partis du vaisseau *le Vengeur*, au moment où il s'abîmait dans la mer plutôt que de se rendre.

Mon père, en rentrant à Portsmouth, où le bruit de la victoire remportée par l'amiral Howe l'avait précédé, y trouva son brevet de contre-amiral; malheureusement, ce titre lui était accordé à titre d'honorable retraite, les lords de l'amirauté ayant, sans doute, pensé que la perte d'une jambe rendrait moins actifs les services que le contre-amiral Édouard Davys, à peine arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, pouvait rendre encore à la Grande-Bretagne, s'il n'avait point été victime de ce glorieux accident.

Mon père était un de ces dignes marins qui ne comprennent pas trop de quelle nécessité est la terre, si ce n'est pour se ravitailler d'eau fraîche et y faire sécher du poisson. Né à bord d'une frégate, les premiers objets qui avaient frappé ses yeux étaient le ciel et la mer. Midshipman à quinze ans, lieutenant à vingt-cinq ans, capitaine à trente, il avait passé la plus belle et la meilleure partie de sa vie sur un vaisseau, et, tout au contraire des autres hommes, ce n'était que par hasard, et presque à son corps défendant, qu'il avait parfois mis le pied sur la terre ferme;

si bien que le digne amiral, qui aurait retrouvé son chemin, les yeux fermés, dans le détroit de Behring ou dans la baie de Baffin, n'aurait pu, sans prendre un guide, se rendre de Saint-James à Piccadilly. Ce ne fut donc point sa blessure en elle-même qui l'affligea, ce furent les suites qu'elle entraînait après elle : c'est que, parmi toutes les chances qui attendent un marin, mon père avait souvent songé au naufrage, à l'incendie, au combat, mais jamais à la retraite, et la seule mort à laquelle il ne fût pas préparé était celle qui visite le vieillard dans son lit.

Aussi la convalescence du blessé fut-elle longue et tourmentée; sa bonne constitution finit cependant par l'emporter sur la douleur physique et les préoccupations morales. Il faut dire, au reste, qu'aucun soin ne lui manqua pendant son douloureux retour à la vie : sir Édouard avait près de lui un de ces êtres dévoués qui semblent appartenir à une autre race que la nôtre, et dont on ne trouve les types que sous l'uniforme du soldat ou la veste du marin. Ce digne matelot, âgé de quelques années de plus que mon père, avait constamment suivi sa fortune, depuis le jour où il était entré comme midshipman à bord de *la Reine Charlotte* jusqu'à celui où il l'avait relevé, avec une jambe de moins, sur le pont de *la Junon;* et, quoique rien ne forçât Tom Smith à quitter son bâtiment, quoique lui aussi eût rêvé la mort d'un soldat et la tombe d'un marin, son dévouement pour son capitaine l'emporta sur son amour pour sa frégate : aussi, en voyant arriver la retraite de son commandant, il sollicita immédiatement la sienne, qui, en faveur du motif qu'il faisait valoir, lui fut accordée, accompagnée d'une petite pension.

Les deux vieux amis — car, dans la vie privée, la distinction des grades disparaissait — se trouvèrent donc tout à coup appelés à un genre de vie auquel ils étaient loin d'être préparés, et dont la monotonie les effrayait d'avance; cependant il fallait en prendre son parti. Sir Édouard se rappela qu'il devait avoir, à quelques centaines de milles de Londres, une terre, vieil héritage de famille, et, dans la ville de Derby, un intendant avec lequel il n'avait jamais eu de relations que pour lui faire passer de temps en temps quelque argent dont il ne savait que faire, et qui provenait de ses gratifications ou de ses parts de prise. Il écrivit donc à cet intendant de le venir joindre à Londres, et de se préparer à lui donner, sur l'état de sa fortune, tous les renseignements dont, pour la première fois, les circonstances dans lesquelles il se trouvait lui faisaient sentir le besoin.

En vertu de cette invitation, M. Sanders arriva à Londres avec un registre sur lequel étaient inscrites, dans l'ordre le plus scrupuleux, les recettes et les dépenses de Williams-house, et cela depuis trente-deux ans, époque de la mort de sir Williams Davys, mon grand-père, lequel avait fait bâtir ce château et lui avait donné son nom. En outre, et par ordre de dates, étaient portées en marge les différentes sommes envoyées successivement par le possesseur actuel, ainsi que l'emploi qui en avait été fait; emploi qui, presque toujours, avait eu pour but d'arrondir la propriété territoriale, laquelle, grâce aux soins de M. Sanders, était dans l'état le plus florissant. Relevé fait de l'actif, il se trouva que sir Édouard, à son grand étonnement, jouissait de deux mille livres sterling de rente, qui, jointes à son traitement de retraite, pouvaient lui constituer soixante-cinq à soixante et dix mille francs de revenu annuel. Sir Édouard avait, par hasard, rencontré un intendant honnête homme.

Quelque philosophie que le contre-amiral eût reçue de la nature et surtout de l'éducation, cette découverte ne lui était pas indifférente. Certes, il eût donné cette fortune pour ravoir sa jambe et surtout son activité; mais, puisque force lui était de se retirer du service, mieux valait, à tout prendre, s'en retirer dans les conditions où il se trouvait, que réduit à sa simple retraite : il prit donc son parti en homme de résolution, et déclara à M. Sanders qu'il était décidé à aller habiter le château de ses pères. Il l'invita, en conséquence, à prendre les devants, afin que toutes choses fussent prêtes pour son arrivée à Williams-house, arrivée qui aurait lieu huit jours après celle du digne intendant.

Ces huit jours furent employés, par sir Édouard et par Tom, à réunir tous les livres de marine qu'ils purent trouver, depuis les *Aventures de Gulliver* jusqu'aux *Voyages du capitaine Cook*. A cet assortiment de récréations nautiques, sir Édouard joignit un globe gigantesque, un compas, un quart de cercle, une boussole, une longue-vue de jour et une longue-vue de nuit; puis, toutes ces choses emballées dans une excellente voiture de poste, les deux marins se mirent en route pour le voyage le plus long qu'ils eussent jamais fait à travers terres.

Si quelque chose avait pu consoler le capitaine de l'absence de la mer, c'était certes la vue du gracieux pays qu'il traversait : l'Angleterre est un vaste jardin tout parsemé de massifs d'arbres, tout émaillé de vertes prairies, tout baigné de tortueuses rivières; d'un bout à l'autre du royaume se croisent en tous sens de grandes routes sablées, ainsi que les allées d'un parc, et bordées de peupliers onduleux, qui se courbent comme pour souhaiter aux voyageurs la bienvenue sur les terres qu'ils ombragent. Mais, si ravissant que fût ce spectacle, il ne pouvait combattre, dans l'esprit du capitaine, cet horizon toujours le même, et cependant toujours nouveau, de vagues et de nuages qui se confondent, d'un ciel et d'une mer qui se touchent. L'émeraude de l'Océan lui paraissait bien autrement splendide que le tapis vert des prairies; et, si gracieux que fussent les peupliers, ils étaient loin d'avoir, en se courbant, la mollesse d'un

mât chargé de toutes ses voiles; quant aux routes, si bien sablées qu'elles fussent, il n'y en avait pas qu'on pût comparer au pont et à la dunette de *la Junon*. Ce fut avec un désavantage marqué que le vieux sol des Bretons déroula aux yeux du capitaine tous ses enchantements; et c'est sans avoir fait une seule fois l'éloge des pays à travers lesquels il avait passé, pays qui sont cependant les plus beaux comtés de l'Angleterre, qu'il arriva au haut de la montagne du sommet de laquelle on découvrait, dans toute son étendue, l'héritage paternel dont il venait prendre possession.

Le château était bâti dans une situation charmante; une petite rivière, prenant sa source au pied des montagnes qui s'élèvent entre Manchester et Sheffield, coulait tortueusement au milieu de grasses prairies, et, formant un lac d'une lieue de tour, reprenait sa course pour aller se jeter dans la Trent, après avoir baigné les maisons de Derby. Tout ce paysage était d'un vert vivace et réjouissant; on eût dit une nature éclose de la veille et toute virginale encore, échappée à peine des mains de Dieu. Un air de tranquillité profonde et de bonheur parfait planait sur tout l'horizon, borné par cette chaîne de collines aux courbes gracieuses qui prend naissance dans le pays de Galles, traverse toute l'Angleterre, et va s'attacher aux flancs des monts Cheviots. Quant au château lui-même, il datait de l'expédition du Prétendant; il avait été élégamment meublé à cette époque, et les appartements, quoique déserts depuis vingt-cinq à trente ans, avaient été entretenus avec un tel soin par M. Sanders, que les dorures des meubles et les couleurs des tapisseries semblaient être sorties la veille des mains de l'ouvrier.

C'était, comme on le voit, une retraite très-confortable pour un homme qui, lassé des choses de ce monde, l'eût choisie volontairement; mais il n'en était pas ainsi de sir Édouard : aussi toute cette nature calme et gracieuse lui parut-elle quelque peu monotone, comparée à l'éternelle agitation de l'Océan, avec ses horizons immenses, ses îles grandes comme des continents et ses continents qui sont des mondes. Il parcourut en soupirant toutes ces vastes chambres, sur le parquet desquelles résonnait tristement sa jambe de bois, s'arrêtant aux fenêtres de chaque face, afin de faire connaissance avec les quatre points cardinaux de sa propriété, et, suivi de Tom, qui cachait son étonnement à la vue de tant de richesses inconnues à lui jusqu'alors sous un dédain superbe et affecté. Lorsque l'inspection, qui s'était faite dans le plus grand silence, fut terminée, sir Édouard se retourna vers son compagnon, et, appuyant ses deux mains sur sa canne :

— Eh bien, Tom, lui dit-il, que penses-tu de tout cela?

— Ma foi, mon commandant, répondit Tom pris à l'improviste, je pense que l'entre-pont est assez propre; reste à savoir maintenant si la cale est aussi bien tenue.

— Oh ! M. Sanders ne me paraît pas homme à avoir négligé une partie aussi importante de la cargaison. Descends, Tom, descends, mon brave, et assure-toi de cela. Je vais t'attendre ici, moi.

— Diable ! fit Tom, c'est que je ne sais pas où sont les écoutilles.

— Si monsieur veut que je le conduise? dit une voix qui partait de la chambre voisine.

— Et qui es-tu, toi? dit sir Édouard en se retournant.

— Je suis le valet de chambre de monsieur, répondit la voix.

— Alors, avance à l'ordre.

Un grand gaillard, vêtu d'une livrée simple mais de bon goût, parut aussitôt sur la porte.

— Qui t'a engagé à mon service? continua sir Édouard.

— M. Sanders.

— Ah! ah! Et que sais-tu faire?

— Je sais raser, coiffer, fourbir les armes, enfin tout ce qui concerne le service d'un honorable officier comme l'est Votre Seigneurie.

— Et où as-tu appris toutes ces belles choses?

— Auprès du capitaine Nelson.

— Tu t'es embarqué?

— Trois ans à bord du *Boreas*.

— Et où diable Sanders a-t-il été te déterrer?

— Lorsque *le Boreas* a été désarmé, le capitaine Nelson s'est retiré dans le comté de Norfolk, et, moi, je suis revenu à Nottingham, où je me suis marié.

— Et ta femme?

— Elle est au service de Votre Seigneurie.

— De quel département est-elle chargée?

— Elle a la surveillance de la lingerie et de la basse-cour.

— Et qui est à la tête de la cave?

— Avec la permission de Votre Seigneurie, M. Sanders a jugé le poste trop important pour en disposer en votre absence.

— Mais c'est un homme impayable, que M. Sanders! Entends-tu, Tom? la direction de la cave est vacante.

— J'espère, répondit Tom avec un léger mouvement d'inquiétude, que ce n'est pas parce qu'elle est vide?

— Monsieur peut s'en assurer, dit le valet de chambre.

— Et, avec la permission du commandant, s'écria Tom, c'est ce que je m'en vais faire.

Sir Édouard fit signe à Tom qu'il lui donnait congé pour cette importante mission, et le digne matelot suivit le valet de chambre.

II

C'est à tort que Tom avait conçu des craintes : la partie du château qui était en ce moment l'objet de son inquiète curiosité avait été approvisionnée par le même esprit prévoyant qui avait présidé à l'arrangement de toute la maison. Dès le premier caveau, Tom, qui était expert en pareille matière, reconnut, dans la disposition des récipients, une intelligence supérieure : selon que les qualités ou l'âge du vin l'exigeaient, les bouteilles étaient debout ou couchées; mais toutes étaient pleines, et des étiquettes, écrites sur des cartes et clouées au bout d'un petit bâton fiché en terre, indiquant l'année et le cru, servaient de bannières à ces différents corps d'armée, rangés dans un ordre qui faisait le plus grand honneur aux connaissances stratégiques du digne M. Sanders. Tom fit entendre un murmure d'approbation, qui prouvait qu'il était digne d'apprécier ces savantes dispositions; et, voyant qu'auprès de chaque tas une bouteille était placée comme échantillon, il fit main basse sur trois de ces sentinelles perdues, avec lesquelles il reparut devant son commandant.

Il le retrouva assis devant une fenêtre de l'apparment qu'il avait choisi pour le sien, et qui donnait sur le lac dont nous avons déjà parlé. L'aspect de cette pauvre petite étendue d'eau, qui brillait comme un miroir dans le vert encadrement de la prairie, avait rappelé au capitaine tous ses vieux souvenirs et tous ses regrets; mais, au bruit que fit Tom en ouvrant la porte, il se retourna, et, comme s'il eût été humilié d'être surpris ainsi pensif et les larmes aux yeux, il secoua vivement la tête en faisant entendre une espèce de toux qui lui était habituelle, lorsqu'il prenait le dessus sur ses pensées et qu'il leur ordonnait, en quelque sorte, de suivre un autre cours. Tom vit, au premier coup d'œil, quelles sensations préoccupaient son commandant; mais celui-ci, comme s'il eût été honteux d'être surpris, par son vieux camarade, dans des dispositions aussi mélancoliques, affecta, à sa vue, une liberté d'esprit dont il était bien éloigné.

— Eh bien, Tom, lui dit-il en essayant de donner à sa voix un accent de gaieté dont celui auquel il s'adressait ne fut pas dupe, il paraît, mon vieux camarade, que la campagne n'a pas été mauvaise, et que nous avons fait des prisonniers?

— Le fait est, mon commandant, répondit Tom, que les parages d'où je viens sont parfaitement habités, et vous avez là de quoi boire longtemps à l'honneur futur de la vieille Angleterre, après avoir si bien contribué à son honneur passé.

Sir Édouard tendit machinalement un verre, avala, sans y goûter, quelques gouttes d'un vin de Bordeaux digne d'être servi au roi Georges, siffla un petit air; puis, se levant tout à coup, fit le tour de la chambre, regardant sans les voir les tableaux qui la décoraient; enfin, revenant à la fenêtre :

— Le fait est, Tom, dit-il, que nous serons ici aussi bien, je crois, qu'il est permis d'être à terre.

— Quant à moi, répondit Tom voulant, par le ton de détachement qu'il affectait, consoler son commandant, je crois qu'avant qu'il soit huit jours, j'aurai tout à fait oublié *la Junon.*

— Ah ! *la Junon* était une belle frégate, mon ami, reprit en soupirant sir Édouard, légère à la course, obéissante à la manœuvre, brave au combat. Mais, n'en parlons plus, Tom, ou plutôt parlons-en toujours, mon ami. Oui, oui, je l'avais vue construire depuis sa quille jusqu'à ses mâts de perroquet; c'était mon enfant, ma fille... Maintenant, c'est comme si elle était mariée à un autre. Dieu veuille que son mari la gouverne bien; car, s'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais. Allons faire un tour, Tom.

Et le vieux commandant, ne cherchant plus cette fois à cacher son émotion, prit le bras de Tom et descendit le perron qui conduisait au jardin. C'était un de ces jolis parcs comme les Anglais en ont donné le modèle au reste du monde, avec ses corbeilles de fleurs, ses massifs de feuillage, ses allées nombreuses. Plusieurs fabriques, disposées avec goût, s'élevaient de place en place. Sur la porte de l'une d'elles, sir Édouard aperçut M. Sanders; il alla à lui; de son côté, l'intendant, voyant approcher son maître, lui épargna la moitié du chemin.

— Pardieu ! monsieur Sanders, lui cria le capitaine sans même lui donner le temps de le joindre, je suis bien aise de vous avoir rencontré pour vous faire tous mes remercîments; vous êtes un homme précieux, sur ma parole. (M. Sanders s'inclina.) Et, si j'avais su où vous trouver, je n'aurais pas attendu si longtemps.

— Je remercie le hasard qui a conduit Votre Seigneurie de ce côté, répondit M. Sanders visiblement très-réjoui du compliment qu'il recevait. Voici la maison que j'habite, en attendant qu'il plaise à Votre Seigneurie de me faire connaître sa volonté.

— Est-ce que vous ne vous trouvez pas bien dans votre logement?

— Au contraire, Votre Honneur; voilà quarante ans que j'y demeure; mon père y est mort, et j'y suis né; mais il se pourrait que Votre Seigneurie lui eût assigné une autre destination.

— Voyons la maison, dit sir Édouard.

M. Sanders, le chapeau à la main, précéda sir Édouard, et l'introduisit, avec Tom, dans le *cottage* qu'il habitait. Cette demeure se composait d'une pe-

tite cuisine, d'une salle à manger, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail, dans lequel étaient rangés, avec un ordre parfait, les différents cartons renfermant les papiers relatifs à la propriété de Williams-house; le tout avait un air de propreté et de bonheur à faire envie à un intérieur hollandais.

— Combien touchez-vous d'appointements? demanda sir Édouard.

— Cent guinées, Votre Honneur. Cette somme avait été fixée par le père de Votre Seigneurie à mon père; mon père est mort, et, quoique je n'eusse alors que vingt-cinq ans, j'ai hérité de sa place et de son traitement; si Votre Honneur trouve que cette somme est trop considérable, je suis prêt à subir telle réduction qu'il lui conviendra.

— Au contraire, répondit sir Édouard, je la double, et vous donne au château le logement que vous choisirez vous-même.

— Je commence par remercier, comme je le dois, Votre Honneur, reprit M. Sanders en s'inclinant; cependant je lui ferai observer qu'une augmentation aussi considérable de traitement est inutile. Je dépense à peine la moitié de ce que je gagne, et, n'étant pas marié, je n'ai pas d'enfant à qui laisser mes économies. Quant au changement de demeure..., continua en hésitant M. Sanders.

— Eh bien? reprit le capitaine voyant qu'il n'achevait pas.

— Je me conformerai, pour cela comme pour tou le reste, aux volontés de Votre Seigneurie, et, si elle me donne l'ordre de quitter cette petite maison, je la quitterai; mais...

— Mais quoi? Voyons, achevez.

— Mais, avec la permission de Votre Honneur, je suis habitué à ce cottage, et lui est habitué à moi. Je sais où toute chose se trouve, je n'ai qu'à étendre le bras pour mettre la main sur ce que je cherche. C'est ici que ma jeunesse s'est passée; ces meubles sont à une certaine place où je les ai toujours vus; c'était à cette fenêtre que s'asseyait ma mère, dans ce grand fauteuil; ce fusil a été accroché au-dessus de cette cheminée par mon père; voilà le lit où le digne vieillard a rendu son âme à Dieu. Il est présent ici en esprit, j'en suis sûr; que Votre Honneur me pardonne, mais je regarderais presque comme un sacrilége de rien changer volontairement à tout ce qui m'entoure. Si Votre Honneur l'ordonne, c'est autre chose.

— Dieu m'en garde! s'écria sir Édouard; je connais trop, mon digne ami, la puissance des souvenirs, pour porter atteinte aux vôtres; gardez-les avec religion, monsieur Sanders. Quant à vos appointements, nous les doublerons comme nous avons dit, et vous vous arrangerez avec le pasteur pour que cette augmentation profite à quelques pauvres familles de votre connaissance... A quelle heure dînez-vous, monsieur Sanders?

— A midi, Votre Honneur.

— C'est mon heure aussi, monsieur, et vous saurez, une fois pour toutes, que vous avez votre couvert mis au château. Vous faites de temps en temps votre partie d'hombre, n'est-ce pas?

— Oui, Votre Honneur; quand M. Robinson a le temps, je vais chez lui, ou il vient chez moi, et alors c'est une distraction qu'après une journée bien remplie, nous croyons qu'il nous est permis de prendre.

— Eh bien, monsieur Sanders, les jours où il ne viendra pas, vous trouverez en moi un partenaire qui ne se laissera pas battre facilement, je vous en préviens, et, les jours où il viendra, vous l'amènerez avec vous, si cela peut lui être agréable; et nous changerons l'hombre en whist.

— Votre Seigneurie me fait honneur.

— Et vous, vous me ferez plaisir, monsieur Sanders. Ainsi, c'est chose convenue.

M. Sanders s'inclina jusqu'à terre; sir Édouard reprit le bras de Tom, et continua sa route.

A quelque distance de la maisonnette de son intendant, le capitaine trouva celle du garde-chasse, qui cumulait cette fonction avec celle de conservateur de la pêche. Ce dernier avait une femme et des enfants, et c'était une famille heureuse. Le bonheur s'était, comme on le voit, réfugié dans ce coin de terre, et tout ce petit monde, qui craignait que l'arrivée du capitaine ne changeât quelque chose à sa vie, fut bientôt rassuré par sa présence. Le fait est que mon père, qu'on citait dans la marine anglaise pour sa sévérité et son courage, était, dès qu'il ne s'agissait plus du service de Sa Majesté Britannique, l'homme le plus doux et le meilleur que j'eusse jamais connu.

Il rentra au château un peu fatigué de sa course, car c'était la plus longue qu'il eût encore faite depuis son amputation, mais aussi content qu'il pouvait l'être avec le regret éternel qu'il nourrissait au fond du cœur. Sa mission était changée: maître et arbitre encore du bonheur de ses semblables, il passait seulement du commandement au patriarcat, et il résolut, avec la promptitude et la régularité qui lui étaient familières, de soumettre dès ce jour l'emploi de son temps aux règles adoptées à bord de sa frégate. C'était un moyen de ne point amener de dérangement dans ses habitudes. Tom fut prévenu de cette décision; Georges s'y conforma d'autant plus facilement qu'il n'avait point encore oublié la discipline du *Boreas*; le cuisinier reçut ses ordres en conséquence, et, dès le lendemain, toutes choses furent établies sur le pied où elles étaient à bord de *la Junon*.

Au lever du soleil, la cloche, remplaçant le tambour, devait donner à tout le monde le signal du réveil: une demi-heure était laissée, depuis le moment où elle avait sonné jusqu'à celui où chacun

devait se mettre au travail, pour faire un premier déjeuner, usage tout à fait en honneur sur les bâtiments de l'État, et fort approuvé par le capitaine, qui n'avait jamais souffert que ses matelots affrontassent, l'estomac vide, le brouillard morbifique du matin. Le déjeuner fini, au lieu de procéder au lavage du pont, on devait se mettre au frottage des appartements; du frottage, on passait au fourbissage: cette occupation, à bord des bâtiments, comprend le nettoyage de tout ce qui est cuivre. Or, les serrures, les boutons des portes, les anneaux des pelles et pincettes et les devants de feu nécessitaient, pour que le château de Williams-house fût confortablement tenu sous ce rapport, l'application d'une discipline aussi sévère que celle qui régnait à bord de *la Junon*. Aussi, à neuf heures, le capitaine devait-il passer l'inspection, suivi de tous les domestiques, et ceux-ci avaient été prévenus, avant de s'engager, qu'en cas de manquement au service, ils subiraient les peines militaires en usage sur les bâtiments de l'État. A midi, tout exercice devait être interrompu par le dîner; puis, de midi à quatre heures, tandis que le capitaine se promènerait dans le parc, comme il avait l'habitude de le faire sur sa dunette, on devait s'occuper des réparations à faire aux vitres, aux charpentes, aux meubles, au linge; à cinq heures précises, la cloche sonnait pour le souper. Enfin, la moitié des serviteurs, traités comme l'équipage en rade, devait aller se coucher à huit heures, abandonnant le service de la maison à la moitié qui était de quart.

Cependant cette vie n'était, si l'on peut le dire, que la parodie de celle à laquelle sir Édouard était habitué : c'était toute la monotonie de l'existenee maritime, moins les accidents qui en font le charme et la poésie. Le roulis de la mer manquait au capitaine comme manque à l'enfant qui s'endort le mouvement maternel qui l'a bercé si longtemps. Les émotions de la tempête, pendant lesquelles l'homme, comme les géants antiques, lutte avec Dieu, laissaient par leur absence son cœur vide, et le souvenir de ces jeux terribles, où l'individu défend la cause d'une nation, où la gloire est la récompense du vainqueur, la honte la punition du vaincu, rendait à ses yeux toute autre occupation mesquine et frivole : le passé dévorait le présent.

Cependant le capitaine, avec cette force de caractère qu'il avait puisée dans une existence où sans cesse il était forcé de donner l'exemple, cachait ses sensations à ceux qui l'entouraient. Tom seul, chez lequel les mêmes sentiments, quoique portés à un degré moins vif, éveillaient les mêmes regrets, suivait avec inquiétude les progrès de cette mélancolie intérieure, dont toute l'expression était de temps en temps un regard jeté sur le membre mutilé, suivi d'un soupir douloureux, auquel succédait ordinairement autour de la chambre une évolution rapide, accompagnée d'un petit air que le capitaine avait l'habitude de siffloter pendant le combat ou la tempête. Cette douleur des âmes fortes, qui ne se répand pas au dehors, et qui s'alimente de son silence, est la plus dangereuse et la plus terrible : au lieu de filtrer goutte à goutte par la voie des larmes, elle s'amasse dans les profondeurs de la poitrine, et ce n'est que lorsque la poitrine se brise que l'on voit le ravage qu'elle a produit. Un soir, le capitaine dit à Tom qu'il se sentait malade, et, le lendemain, il s'évanouit lorsqu'il essaya de se lever.

III

L'alarme fut grande au château : l'intendant et le pasteur, qui, la veille encore, avaient fait leur partie de whist avec sir Édouard, ne comprenaient rien à cette indisposition subite, et la traitaient en conséquence; mais Tom les prit à part et rectifia sur ce point leur jugement, en assignant à la maladie le caractère et l'importance qu'elle devait avoir. Il fut donc convenu que l'on ferait prévenir le médecin, et que, pour ne pas donner au capitaine la mesure des inquiétudes que l'on avait conçues, le docteur viendrait le lendemain, comme par hasard et sous le prétexte de demander à dîner au maître du château.

La journée se passa ainsi que d'habitude. Avec le secours de son énergique volonté, le capitaine avait surmonté sa faiblesse; seulement, il mangea à peine, s'assit de vingt pas en vingt pas pendant sa promenade, s'assoupit au milieu de sa lecture, et deux ou trois fois compromit par des distractions incroyables les intérêts du digne M. Robinson, son partenaire au whist.

Le lendemain, le docteur arriva comme il était convenu : sa visite tira pour un moment, par une distraction inattendue, le capitaine de son marasme; mais bientôt il retomba dans une rêverie plus profonde que jamais. Le docteur reconnut les caractères du spleen, cette terrible maladie du cœur et de l'esprit contre laquelle tout l'art de la médecine est impuissant. Il n'en ordonna pas moins un traitement ou plutôt un régime, qui consistait en boissons toniques et en viandes rôties; le malade devait essayer, en outre, de prendre le plus de distractions possibles.

Les deux premières parties de la prescription étaient faciles à suivre : on trouve partout des jus d'herbes, du vin de Bordeaux et des biftecks; mais la distraction était chose rare à Williams-house. Tom avait, sur ce point, épuisé toutes les ressources de son imagination; c'était toujours la lecture, la promenade

et le whist, et le brave matelot avait beau retourner ces trois mots, comme la phrase du *Bourgeois gentilhomme*, il changeait la place et l'heure, voilà tout; mais il n'inventait rien qui pût tirer son commandant de la torpeur qui le gagnait de plus en plus. Il lui proposa bien, comme moyen désespéré, de le conduire à Londres; mais sir Édouard déclara qu'il ne se sentait pas la force d'entreprendre un si long voyage, et que, puisqu'il ne pouvait pas mourir dans un hamac, il aimait encore mieux accomplir cette dernière et solennelle action dans un lit que dans une voiture.

Ce qui inquiétait Tom, surtout, c'est que le capitaine, au lieu de continuer à rechercher, comme il l'avait fait jusqu'alors, la société de ses amis, commençait à s'éloigner d'eux. Tom lui-même semblait maintenant lui être à charge. Le capitaine se promenait bien encore, mais seul; et, le soir, au lieu de faire sa partie comme d'habitude, il se retirait dans sa chambre en défendant qu'on le suivît. Quant aux repas et, à la lecture, il ne mangeait plus que juste ce qu'il fallait pour vivre, et ne lisait plus du tout; il était, d'ailleurs, devenu intraitable sous le rapport des jus d'herbes, et, depuis que sa répugnance pour ces sortes de boissons avait été poussée au point qu'il avait jeté au nez de Georges une tasse de ce liquide que le pauvre valet de chambre voulait, dans une bonne intention, le forcer d'avaler, personne ne s'était plus hasardé à reparler d'infusions amères, et Tom les avait remplacées par du thé dans lequel il étendait, au lieu de crème, une cuillerée et demie de rhum.

Cependant toutes ces rébellions contre l'ordonnance du docteur laissaient prendre au mal une intensité chaque jour plus grande; sir Édouard n'était plus que l'ombre de lui-même : toujours solitaire et sombre, à peine si l'on pouvait tirer de lui une parole qui ne fût pas accompagnée d'un signe visible d'impatience. Il avait adopté, dans le parc, une allée écartée, au bout de laquelle était un berceau ou plutôt une véritable grotte de verdure formée par l'entrelacement des branches : c'était là qu'il se retirait et demeurait des heures entières, sans que personne osât le déranger; c'était inutilement que le fidèle Tom et le digne Sanders passaient et repassaient, avec intention, à portée de son regard; il semblait ne pas les voir, pour n'être pas obligé de leur adresser la parole. Ce qu'il y avait de pis dans tout cela, c'est que chaque jour ce besoin de solitude était plus grand, et que le temps que le capitaine passait hors de la compagnie des commensaux du château était plus considérable; de plus, on allait atteindre les mois nébuleux, qui sont, comme on le sait, aux malheureux attaqués du spleen, ce que la chute des feuilles est aux phthisiques, et tout faisait présager qu'à moins d'un miracle, sir Édouard ne supporterait pas cette époque fatale : ce miracle, Dieu le fit par l'intermédiaire d'un de ses anges.

Un jour que sir Édouard, dans sa retraite accoutumée, était en proie à une de ses rêveries mortelles, il entendit, sur le chemin qui conduisait à la grotte, le froissement des feuilles sèches sous un pas inconnu. Il leva la tête, et vit venir à lui une femme qu'à la blancheur de ses vêtements et à la légèreté de sa démarche, il pouvait, dans cette allée sombre, prendre pour une apparition; ses yeux se fixèrent avec étonnement sur la personne qui ne craignait pas de venir ainsi le troubler, et il attendit en silence.

C'était une femme qui paraissait âgée de vingt-cinq ans, mais qui devait avoir un peu plus que cela, belle encore, non de cette première et éclatante jeunesse, si vive mais si passagère, en Angleterre surtout, mais de cette seconde beauté, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se compose d'une fraîcheur mourante et d'un embonpoint naissant. Ses yeux bleus étaient ceux qu'un peintre eût donnés à la Charité; de longs cheveux noirs qui ondulaient naturellement s'échappaient d'un petit chapeau qui semblait trop étroit pour les contenir; son visage offrait les lignes calmes et pures particulières aux femmes qui habitent la partie septentrionale de la Grande-Bretagne; enfin son costume simple et sévère, mais plein de goût, tenait le milieu entre la mode du jour et le puritanisme du XVIIe siècle.

Elle venait solliciter la bonté bien connue de sir Édouard en faveur d'une pauvre famille, dont le père était mort la veille, après une longue et douloureuse maladie, laissant une femme et quatre enfants dans la misère. Le propriétaire de la maison qu'habitaient cette malheureuse veuve et ces pauvres orphelins voyageait en Italie, de sorte que, pendant son absence, l'intendant, strict observateur des intérêts de son maître, exigeait le payement de deux termes arriérés; on menaçait mère et enfants de les mettre à la porte. Cette menace était d'autant plus terrible que la mauvaise saison s'avançait : toute cette famille avait donc tourné ses regards vers le généreux capitaine, et avait choisi pour intermédiaire celle qui venait solliciter le bienfait.

Ce récit fut fait avec une telle simplicité de gestes et d'une voix si douce, que sir Édouard sentit ses yeux se mouiller de larmes; il porta la main à sa poche, en tira une bourse pleine d'or qu'il donna à la jolie ambassadrice sans dire un mot; car, ainsi que le Virgile de Dante, il avait désappris de parler à force de silence. De son côté, la jeune femme, dans un premier moment d'émotion dont elle ne fut pas maîtresse, en voyant sa mission si promptement et si dignement remplie, saisit la main de sir Édouard, la baisa, et disparut sans lui adresser d'autres remerciments, pressée qu'elle était d'aller rendre la sécurité à cette famille, qui était loin de penser que Dieu lui enverrait de si promptes consolations.

Resté seul, le capitaine crut qu'il avait fait un rêve. Il regarda autour de lui; la blanche vision avait disparu, et, n'eût été sa main, encore émue de la douce pression qu'elle venait d'éprouver, et la bourse absente de son gousset, il se serait cru le jouet d'une apparition fiévreuse. En ce moment, M. Sanders traversa par hasard l'allée, et, contre son habitude, le capitaine l'appela. M. Sanders se retourna étonné. Sir Édouard lui fit de la main un signe qui confirma par la vue le témoignage auriculaire auquel il avait peine à croire, et M. Sanders s'approcha du capitaine, qui lui demanda, avec une vivacité dont sa voix avait perdu depuis longtemps l'habitude, quelle était la personne qui venait de s'éloigner.

— C'est Anna-Mary, répondit l'intendant, comme s'il n'était pas permis d'ignorer quelle était la femme qu'il désignait par ces deux noms.

— Mais qu'est-ce que Anna-Mary? demanda le capitaine.

— Comment! Votre Seigneurie ne la connaît pas? répondit le digne M. Sanders.

— Eh! pardieu! non, répliqua le capitaine avec une impatience du meilleur augure; je ne la connais pas, puisque je vous demande qui elle est.

— Qui elle est, Votre Honneur? La Providence descendue sur la terre, l'ange des pauvres et des affligés. Elle venait solliciter Votre Seigneurie pour une bonne action, n'est-ce pas?

— Oui, je crois qu'elle m'a parlé de malheureux qu'il fallait sauver de la misère.

— C'est cela, Votre Honneur; elle n'en fait jamais d'autres. Toutes les fois qu'elle apparaît chez le riche, c'est au nom de la charité; toutes les fois qu'elle entre chez le pauvre, c'est au nom de la bienfaisance.

— Et qui est cette femme?

— Sauf le respect que je dois à Votre Seigneurie, elle est encore demoiselle; une digne et bonne demoiselle, Votre Honneur.

— Eh bien, femme ou fille, je vous demande qui elle est.

— Personne ne le sait précisément, Votre Honneur, quoique tout le monde s'en doute. Il y a une trentaine d'années, oui, c'était en 1764 ou 1766, son père et sa mère vinrent s'établir dans le Derbyshire; ils arrivaient de France, où, disait-on, ils avaient suivi la fortune du Prétendant; ce qui fait que leurs biens étaient confisqués, et qu'ils ne pouvaient s'approcher de soixante milles de Londres. La mère était enceinte, et, quatre mois après son établissement dans le pays, elle donna naissance à la petite Anna-Mary. A l'âge de quinze ans, la jeune fille perdit ses parents à quelque intervalle l'un de l'autre, et se trouva seule avec une petite rente de quarante livres sterling. C'était trop peu pour épouser un seigneur, c'était trop pour être la femme d'un paysan. D'ailleurs, le nom que probablement elle porte, et l'éducation qu'elle avait reçue, ne lui permettaient pas de se mésallier; elle resta donc fille, et résolut de consacrer sa vie à la charité. Depuis lors, elle n'a point failli à la mission qu'elle s'était imposée. Quelques études médicales lui ont ouvert les portes des pauvres malades, et, là où sa science ne peut plus rien, sa prière est, dit-on, toute-puissante; car Anna-Mary, Votre Honneur, est regardée par tout le monde comme une sainte devant Dieu. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit permis de déranger Votre Seigneurie, ce que personne de nous n'aurait osé faire; mais Anna-Mary a ses priviléges, et un de ses priviléges est de pénétrer partout sans que les domestiques se permettent de l'arrêter.

— Et ils font bien, dit sir Édouard en se levant, car c'est une brave et digne créature. Donnez-moi le bras, monsieur Sanders; je crois qu'il est l'heure de dîner.

C'était la première fois, depuis plus d'un mois, que le capitaine s'apercevait que la cloche était en retard sur son appétit. Il rentra donc, et, comme, au moment où il l'avait arrêté, M. Sanders retournait chez lui pour se mettre à table, le capitaine le retint au château. Le digne intendant était trop heureux de ce retour à la sociabilité pour ne pas accepter à l'instant même; et, jugeant par les questions que sir Édouard lui avait adressées qu'il était, contre son habitude, en disposition de parler, il profita de l'occasion pour l'entretenir de plusieurs affaires d'intérêt que la maladie l'avait forcé de laisser en suspens. Mais, soit que l'esprit de loquacité du capitaine fût passé, soit que l'intendant touchât des sujets qu'il croyait indignes de son intérêt, le malade ne répondit mot; et, comme si les paroles qu'il entendait n'étaient qu'un vain bruit, il retomba dans sa taciturnité habituelle, dont, pendant tout le reste de la journée, aucune distraction ne put le tirer.

IV

La nuit se passa comme de coutume, et sans que Tom s'aperçût d'aucun changement dans l'état du malade; le jour se leva triste et nébuleux. Tom essaya de s'opposer à la promenade du capitaine, craignant l'effet pernicieux des brouillards de l'automne; mais sir Édouard se fâcha, et, sans écouter les représentations du digne matelot, s'achemina vers la grotte. Il y était depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'il vit apparaître au bout de l'allée Anna-Mary, accompagnée d'une femme et de trois enfants : c'étaient la veuve et les orphelins que le capitaine avait tirés de la misère, et qui venaient le remercier.

Sir Édouard, en apercevant Anna-Mary, se leva pour aller au-devant d'elle; mais, soit émotion, soit faiblesse, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il fut forcé de s'appuyer contre un arbre : Anna vit qu'il chancelait, et accourut pour le soutenir; pendant ce temps, la bonne femme et les enfants se jetaient à ses pieds et se disputaient ses mains, qu'ils couvraient de baisers et de larmes. L'expression de cette reconnaissance si franche et si entière toucha le capitaine au point que lui-même se sentit pleurer. Un instant il voulut se contenir, car il regardait comme indigne d'un marin de s'attendrir ainsi; mais il lui sembla que ses larmes, en coulant, le soulageraient de cette oppression qui, depuis si longtemps, lui pesait sur la poitrine, et, sans force contre son cœur, resté si bon sous sa rude enveloppe, il se laissa aller à toute son émotion, prit dans ses bras les bambins qui se cramponnaient à ses genoux, et les embrassa les uns après les autres, en promettant à leur mère de ne pas les abandonner.

Pendant ce temps, les yeux d'Anna-Mary brillaient d'une joie céleste. On eût dit que l'envoyée d'en haut avait accompli sa mission de bienfaisance, et, comme le conducteur du jeune Tobie, s'apprêtait à remonter au ciel : tout ce bonheur était son ouvrage, et l'on voyait que c'était à de tels spectacles, souvent renouvelés, qu'elle devait la douce et impassible sérénité de son visage. Dans ce moment, Tom vint, cherchant son maître, décidé à lui faire une querelle s'il ne voulait pas rentrer au château. En voyant plusieurs personnes autour du capitaine, il sentit redoubler sa résolution, car il était certain qu'elle serait appuyée; aussi commença-t-il, moitié grondant, moitié priant, un long discours dans lequel il essaya de démontrer au malade la nécessité de le suivre; mais sir Édouard l'écoutait avec une telle distraction, qu'il était visible que l'éloquence de Tom était perdue. Cependant, si les paroles qu'il avait dites avaient été sans puissance sur le capitaine, elles n'avaient point été sans effet sur Anna : elle avait compris la gravité de la situation de sir Édouard, qu'elle avait cru jusque-là seulement indisposé; aussi, jugeant comme Tom que l'air humide qu'il respirait pouvait lui être nuisible, elle s'approcha de lui, et, lui adressant la parole avec sa douce voix :

— Votre Honneur a-t-il entendu? lui dit-elle.

— Quoi? répondit sir Édouard en tressaillant.

— Ce que lui a dit ce brave homme, reprit Anna.

— Et qu'a-t-il dit? demanda le capitaine.

Tom indiqua, par un mouvement, qu'il allait reprendre son discours; mais Anna lui fit signe de se taire.

— Il a dit, continua-t-elle, qu'il était dangereux pour vous de rester ainsi à cet air froid et pluvieux, et qu'il fallait rentrer au château.

— Me donnerez-vous le bras pour m'y reconduire? demanda le capitaine.

— Oui, sans doute, répondit Anna en souriant, si vous me faites l'honneur de me le demander...

En même temps, elle tendit son bras; le capitaine y appuya le sien, et, au grand étonnement de Tom, qui ne s'attendait pas à le trouver si docile, il reprit le chemin du château. Au bas du perron, Anna-Mary s'arrêta, renouvela ses remercîments, et, saluant sir Édouard avec une grâce parfaite, elle se retira, accompagnée de la pauvre famille. Le capitaine demeura immobile où elle l'avait laissé, la suivit des yeux tant qu'il put la voir; puis, lorsqu'elle eut disparu derrière l'angle du mur, il poussa un soupir, et se laissa conduire jusqu'à sa chambre, docile comme un enfant. Le soir, le docteur et le curé vinrent faire leur partie de whist, et le capitaine avait commencé à jouer avec assez d'attention, lorsque, tandis que Sanders battait les cartes, le docteur dit tout à coup :

— A propos, commandant, vous avez vu aujourd'hui Anna-Mary?

— Vous la connaissez? demanda le capitaine.

— Certainement, répondit le docteur; elle est mon confrère.

— Votre confrère?

— Sans doute, et confrère fort à craindre même : elle sauve plus de malades avec ses douces paroles et ses remèdes de bonne femme, que je n'en sauve avec toute ma science. N'allez pas me quitter pour elle, commandant; car elle serait capable de vous guérir.

— Et moi, dit le curé, elle me ramène plus d'âmes par son exemple que je n'en gagne par mes sermons; et je suis sûr, commandant, que, si endurci pécheur que vous soyez, si elle se le mettait en tête, elle vous conduirait tout droit en paradis.

A partir de ce moment, M. Sanders eut beau battre et distribuer les cartes, il ne fut plus question que d'Anna-Mary.

Ce soir-là, le capitaine non-seulement écouta, mais encore parla comme il ne l'avait pas fait depuis longtemps; il y avait un mieux sensible dans son état. Cette apathie profonde, de laquelle il semblait que rien désormais ne pût le tirer, disparut tant qu'Anna-Mary fut le sujet de la conversation. Il est vrai qu'aussitôt que M. Robinson eut changé de thème, pour raconter les nouvelles de France qu'il avait lues dans le journal du matin, quoique ces nouvelles fussent de la plus haute importance politique, le capitaine se leva et se retira incontinent dans sa chambre, laissant M. Sanders et le docteur chercher sans lui un moyen d'arrêter les progrès de la révolution française, recherche à laquelle ils se livrèrent une heure encore après la retraite du capitaine, sans que leurs savantes théories, on a pu le voir, aient d'une manière efficace traversé le détroit.

La nuit fut bonne; le capitaine se réveilla plus

préoccupé que sombre : il semblait attendre quelqu'un et se retournait à chaque bruit qu'il entendait. Enfin, comme on prenait le thé, Georges annonça miss Anna-Mary; elle venait demander des nouvelles du capitaine, et lui rendre compte de l'emploi de ses fonds.

A la manière dont sir Édouard reçut sa belle visiteuse, il fut clair pour Tom que c'était elle qu'il attendait, et sa docilité de la veille fut expliquée par le salut plein de vénération avec lequel il l'accueillit. Après quelques questions faites sur sa santé, que sir Édouard assura s'améliorer sensiblement depuis deux jours, Anna-Mary entama l'affaire de la pauvre veuve. La bourse que lui avait donnée le capitaine contenait trente guinées : dix avaient été consacrées à payer les deux termes en retard; cinq à acheter à la mère et aux enfants les objets de première nécessité, dont ils manquaient depuis bien longtemps; deux avaient payé pendant un an l'apprentissage du fils aîné chez un menuisier, qui, en échange de cette petite somme et de son temps, lui donnait le logement et la nourriture; la petite fille était entrée, moyennant deux autres guinées, dans une école où elle devait apprendre à lire et à écrire; quant au dernier enfant, qui était un garçon, il était demeuré près de sa mère, étant trop jeune encore pour qu'elle pensât à s'en séparer. Restait donc à la pauvre femme onze guinées avec lesquelles, à la vérité, elle pouvait vivre quelque temps, mais qui, une fois épuisées, si elle ne trouvait pas quelque place pour utiliser sa bonne volonté, la laisseraient dans la même misère qu'auparavant. Cette place, le capitaine l'avait justement disponible : il fallait à la femme de Georges une aide dans son double service. Sir Édouard offrit de prendre chez lui mistress Denison, et il demeura convenu que, le lendemain, elle et le petit Jack seraient installés au château.

Soit reconnaissance pour sa protégée, soit instinct que sa présence était agréable, Anna-Mary resta près de deux heures avec le capitaine, et ces deux heures passèrent pour lui comme une minute. Au bout de ce temps, elle se leva et prit congé de lui, sans que sir Édouard osât la retenir, quoiqu'il eût donné tout au monde pour que la belle visiteuse ne le privât pas si tôt de sa compagnie. En sortant, elle trouva Tom qui l'attendait pour lui demander une recette; Tom s'était informé dans le village, il avait été édifié sur les connaissances médicales d'Anna-Mary, et, d'après ce qu'il avait vu la veille et le jour même, il ne doutait pas qu'elle ne réussît merveilleusement, pour peu qu'elle voulût bien entreprendre cette cure, que, trois jours auparavant, il regardait comme désespérée. Anna-Mary elle-même ne se dissimulait pas la gravité de la situation de sir Édouard : les maladies chroniques, du genre de celle dont était attaqué le capitaine, pardonnent rarement, et, à moins d'une diversion violente et soutenue, s'acheminent avec obstination vers un résultat mortel. Le docteur et le curé ne lui avaient point caché l'influence qu'avait eue sa visite et l'attention inaccoutumée avec laquelle le malade avait écouté ce qu'on disait pendant tout le temps qu'il avait été question d'elle. Anna-Mary ne s'en était point étonnée; elle avait, comme le racontait la veille le docteur, guéri plus d'une fois par sa présence; et, dans ce genre de maladie surtout, dont la distraction est le seul remède, elle comprenait parfaitement l'influence que peut avoir l'apparition d'une femme : elle était donc revenue, était restée deux heures près du capitaine, et avait pu juger par elle-même de l'effet que sa présence avait produit sur le malade ; cette présence, elle était disposée à l'accorder au pauvre capitaine, sans y mettre d'autre importance que celle qu'il plairait à Dieu d'y attacher pour sa guérison. Aussi, comme la recette qu'elle donna à Tom était exactement pareille à l'ordonnance du docteur, auquel Anna-Mary avait servi plus d'une fois de pieux complice, et que le digne matelot manifestait quelque crainte au sujet du jus d'herbes, Anna-Mary promit de revenir le lendemain pour présenter elle-même le remède à sir Édouard.

Ce jour-là, ce fut le capitaine qui parla le premier, et à tout le monde, de la visite qu'il avait reçue. A peine eut-il appris que mistress Denison était installée au château, qu'il la fit monter, sous prétexte de lui donner ses instructions, mais, en effet, pour avoir occasion d'entendre parler d'Anna-Mary. Il ne pouvait pas mieux s'adresser : mistress Denison, outre sa disposition naturelle à utiliser le don que Dieu lui avait fait de la parole, était, cette fois, poussée par un sentiment profond de reconnaissance; elle ne tarit donc point en éloges sur la *sainte*, car c'est ainsi que, dans ce village, on appelait, par anticipation, Anna-Mary. Ce bavardage conduisit, sans qu'il s'en aperçût, le capitaine jusqu'à l'heure du dîner. En passant à la salle à manger, il y trouva le docteur.

L'effet que ce dernier avait attendu était visiblement produit : sir Édouard commençait à dérider sa sévère physionomie; aussi, voyant qu'il entrait dans la bonne voie, le docteur donna au capitaine le conseil de faire mettre les chevaux à la voiture et de sortir, en sa compagnie, après le dîner. Il avait quelques malades à visiter au petit village qu'habitait Anna, et, si le capitaine consentait à diriger sa promenade de ce côté, il serait enchanté qu'il voulût bien l'y conduire, le poney sur lequel il faisait habituellement ses courses étant gravement indisposé.

Aux premiers mots de cette offre, sir Édouard commençait à froncer le sourcil; mais il n'eut pas plus tôt entendu que la promenade proposée devait avoir pour but le village où demeurait Anna, qu'il fit donner au cocher l'ordre de se tenir prêt, et qu'à partir de ce moment, ce fut lui qui pressa le docteur;

il en résulta que celui-ci, qui aimait à dîner tranquillement, se promit, à l'avenir, de ne plus donner de pareilles ordonnances qu'au dessert.

La distance qui séparait le château du village était de quatre milles : les chevaux la franchirent en vingt minutes; et cependant le capitaine se plaignit, pendant tout ce temps, de la lenteur avec laquelle ils avançaient. Enfin, ils arrivèrent, et la voiture s'arrêta devant la maison dans laquelle le docteur avait affaire; par hasard, c'était juste en face de cette maison qu'était située celle d'Anna, et, en descendant de voiture, le docteur la fit remarquer au capitaine.

C'était une jolie maisonnette anglaise, à laquelle des contrevents verts et des tuiles rouges donnaient un air de propreté et de joie charmant à voir. Pendant tout le temps que le docteur consacra à sa visite, sir Édouard ne détourna point les yeux de la porte par laquelle il espérait toujours voir sortir Anna; mais son attente fut trompée, et le docteur, après sa visite faite, le retrouva en contemplation.

Le docteur monta sur le premier pliant du marchepied; puis, s'arrêtant là, il proposa à sir Édouard, comme une chose toute simple, de rendre à Anna-Mary la visite qu'elle avait faite au château. Le capitaine accepta avec un empressement qui dénotait un progrès toujours croissant dans le retour des sensations, et tous deux s'acheminèrent vers la petite porte. Le capitaine avoua, depuis, que, pendant ce court trajet, il avait senti son cœur battre plus fort qu'au premier branle-bas qu'il avait entendu.

Le docteur frappa à la porte, et une vieille gouvernante, que les parents d'Anna avaient ramenée de France, et qui avait été son institutrice, vint ouvrir. Anna n'était point à la maison; on l'avait envoyé chercher pour un enfant atteint de la petite vérole, et qui demeurait dans une chaumière isolée, à un mille du village; mais, comme le docteur était un ami de mademoiselle de Villevieille, il n'en proposa pas moins au capitaine d'entrer pour visiter l'intérieur du petit cottage, dont la gouvernante s'offrit complaisamment à faire les honneurs. Il était impossible de voir quelque chose de plus frais et de plus charmant que cet intérieur : le jardin semblait une corbeille, et les appartements, quoique d'une simplicité extrême, étaient cependant décorés avec un goût exquis; un petit atelier de peinture, d'où étaient sortis tous les paysages qui ornaient les murailles, un cabinet d'étude, dans lequel on voyait un piano tout ouvert, et une bibliothèque choisie de livres français et italiens, indiquaient que les rares moments que la charité laissait à la maîtresse de cette demeure étaient employés à des distractions artistiques ou à des lectures instructives. Cette petite maison était la propriété d'Anna, ses parents l'ayant achetée et la lui ayant laissée avec les quarante livres sterling de rente qui, ainsi que nous l'avons dit, formaient toute sa fortune. Le capitaine, pris d'une curiosité qui fit grand plaisir au docteur, la visita depuis l'office jusqu'au grenier, à l'exception cependant de la chambre à coucher, ce *sanctum sanctorum* des maisons anglaises.

Mademoiselle de Villevieille, sans rien comprendre à cette investigation, sentit cependant que ceux qui l'avaient faite, et surtout le capitaine, devaient avoir besoin de se reposer. Arrivée au salon, elle offrit donc aux visiteurs de s'asseoir, et sortit pour préparer le thé. Resté seul avec le docteur, sir Édouard retomba dans le silence qu'il avait interrompu pour faire à mademoiselle de Villevieille une foule de questions relatives à Anna ou à ses parents. Mais, cette fois, le docteur fut sans inquiétude, car ce silence était de la rêverie et non du mutisme. Le capitaine était plongé au plus profond de ses réflexions, lorsque la porte par laquelle était sortie mademoiselle de Villevieille se rouvrit; mais, au lieu de la gouvernante, ce fut Anna qui entra, portant d'une main une théière, et de l'autre une assiette de sandwichs; elle était revenue à l'instant, et, ayant appris qu'elle avait des hôtes sur lesquels elle était loin de compter, elle avait voulu leur faire elle-même les honneurs de la maison.

En l'apercevant, le capitaine se leva avec un mouvement visible de plaisir et de respect, et salua la bien arrivée. Celle-ci commença par déposer sur la table à thé ce qu'elle apportait, puis rendit au capitaine, en échange de son salut, une révérence française et un bonjour anglais. Anna-Mary était charmante en ce moment : la course qu'elle venait de faire lui avait donné ces vives couleurs de la santé qui succèdent, par moments et dans certaines occasions, à cette première fraîcheur de la jeunesse qui disparaît si vite. Ajoutez à cela un certain embarras de trouver chez elle deux personnes étrangères, joint à une volonté grande de leur rendre cette courte visite agréable, et l'on comprendra qu'en face d'elle le capitaine eut une loquacité que, depuis bien longtemps, le digne docteur ne lui avait pas vue. Il est vrai que cette loquacité ne fut peut-être pas strictement renfermée dans les règles des convenances, et qu'un rigide observateur des formes eût peut-être trouvé que les éloges tenaient dans la conversation de sir Édouard une trop grande place. Mais le capitaine ne savait dire que ce qu'il pensait, et il pensait beaucoup de bien d'Anna-Mary. Cependant sa préoccupation ne fut pas si grande qu'il ne s'aperçût que la théière et l'argenterie portaient des armoiries surmontées d'un tortil de baron. Sans qu'il se rendît compte de la cause, cela fit plaisir à son vieil orgueil aristocratique. Sir Édouard aurait été humilié de trouver une telle supériorité chez une fille du peuple ou de la bourgeoisie.

Ce fut le docteur qui se vit forcé de rappeler au

capitaine que sa visite durait depuis deux heures. Sir Édouard eut quelque peine à reconnaître la vérité de cette assertion; mais à peine lui fut-elle démontrée par un coup d'œil jeté sur sa montre, à laquelle il en appelait, qu'il comprit toute l'inconvenance d'une plus longue station. En conséquence, il prit congé d'Anna en lui faisant promettre de venir, le lendemain, avec mademoiselle de Villevieille, prendre, à son tour, le thé au château. Anna promit en son nom et au nom de sa gouvernante, et le capitaine remonta en voiture.

— Pardieu! docteur, dit le capitaine en rentrant au château, vous avez parfois d'excellentes idées, et je ne sais pourquoi nous ne faisons pas tous les jours une pareille promenade, au lieu de laisser engorger les jambes de mes chevaux.

V

Le lendemain, le capitaine se leva une heure plus tôt que d'habitude, et parcourut le château, donnant lui-même les instructions qu'il croyait nécessaires à la grande solennité qui s'apprêtait. L'ordre et la propreté avec lesquels était tenue la petite maison d'Anna-Mary avaient séduit sir Édouard, et il avait résolu que désormais Williams-house serait mis sur le même pied; en conséquence, outre le cirage des parquets et le frottage des meubles, il ordonna, par extraordinaire, le débarbouillage des tableaux. Il en résulta que les ancêtres du capitaine, qui étaient couverts d'une véritable couche de poussière, semblèrent reprendre une nouvelle vie, et regarder d'un œil plus vif ce qui allait se passer dans ces vieux appartements où, depuis vingt-cinq ans, si peu de choses se passaient. Quant au docteur, il suivait le capitaine, qui semblait avoir retrouvé, pour ces préparatifs, tout le feu de ses belles années, en se frottant les mains avec un air de parfaite satisfaction. M. Sanders arriva sur ces entrefaites, et, voyant tout le monde à l'œuvre avec tant d'empressement, demanda si c'était que le roi Georges allait visiter le Derbyshire; et son étonnement ne fut pas médiocre, lorsqu'il apprit que tout ce remue-ménage se faisait à l'occasion d'une tasse de thé qu'Anna-Mary devait venir prendre au château. Quant à Tom, il était tombé, depuis trois jours, dans la stupéfaction la plus profonde, et, à mesure que ses craintes s'évanouissaient au sujet du spleen, elles se tournaient du côté de la folie; le docteur seul paraissait marcher hardiment dans cette voie obscure pour tous et suivre un plan arrêté dans son esprit. Quant au digne M. Robinson, il voyait l'état de sir Édouard amélioré, et c'était tout ce qu'il demandait, habitué qu'il était à s'en remettre à la Providence des moyens, et à rendre grâces à Dieu des résultats.

A l'heure dite, Anna-Mary et mademoiselle de Villevieille arrivèrent, sans se douter que leur visite avait occasionné tant de préparatifs. Ce fut, à son tour, le capitaine qui fit les honneurs de son château. A le voir si alerte et si affairé, quoique encore pâle et faible, il était impossible de croire que ce fût le même homme qui, huit jours auparavant, se traînait dans ces mêmes appartements, lent et muet comme une ombre. Pendant qu'on prenait le thé, le temps, ordinairement si brumeux au mois d'octobre, dans les contrées septentrionales de l'Angleterre, s'éclaircit tout à coup, et un rayon de soleil glissa entre deux nuages comme un dernier sourire du ciel. Le docteur en profita pour proposer une promenade dans le parc; les visiteuses acceptèrent. Le docteur offrit son bras à mademoiselle de Villevieille, et le capitaine le sien à miss Anna; il fut d'abord un peu embarrassé de ce qu'il allait dire dans cette espèce de tête-à-tête; mais Anna-Mary était en même temps si simple et si gracieuse, que cet embarras disparut au premier mot qu'elle prononça. Anna avait beaucoup lu, le capitaine avait beaucoup vu; entre gens pareils, la conversation ne peut tomber: le capitaine raconta ses campagnes et ses voyages, comment deux fois il avait manqué de périr enfermé dans les glaces polaires, et comment il avait fait naufrage dans les mers de l'Inde; puis vint l'histoire de ses onze combats, et du dernier, le plus terrible de tous, où, une cuisse emportée, il s'était relevé sur le pont pour battre des mains en voyant s'abîmer un vaisseau dont l'équipage tout entier avait mieux aimé périr que de se rendre, et s'était enfoncé dans la mer, son pavillon cloué à son grand mât, et aux cris de: «Vive la France! vive la République!» Anna avait commencé à écouter par complaisance; puis, peu à peu, l'intérêt était venu, tant il est vrai que, si inexpérimenté que soit le narrateur, il y a toujours une éloquence puissante dans le récit des grandes choses, fait par celui qui les a vues. Le capitaine avait cessé de parler, qu'Anna écoutait encore, et la promenade avait duré deux heures sans que le capitaine eût éprouvé la moindre fatigue ni Anna le moindre ennui. Ce fut mademoiselle de Villevieille, que la conversation du docteur préoccupait le moins, à ce qu'il paraît, qui vint rappeler à sa jeune maîtresse qu'il était temps de retourner au village.

L'absence d'Anna-Mary ne se fit pas sentir immédiatement après son départ, son apparition avait rempli toute la journée de sir Édouard; mais, lorsque, le lendemain, il pensa qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle vînt au château, et que lui n'avait aucun prétexte pour aller au village, il lui sembla que la matinée dans laquelle il entrait n'aurait pas

de fin, et Tom le trouva aussi triste et aussi abattu qu'il l'avait vu, la veille, alerte et joyeux.

Le capitaine était arrivé jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans avec un cœur vierge de tout amour. Entré au service de Sa Majesté Georges III, au moment où il sortait à peine de l'enfance, la seule femme qu'il eût connue était sa mère. Son âme s'était ouverte d'abord aux grands spectacles de la nature; les instincts tendres y avaient été étouffés par les habitudes sévères, et, tant qu'il avait été à bord de son bâtiment, il avait considéré une moitié de la création comme une chose de luxe que Dieu avait semée sur la terre, ainsi qu'il a fait des fleurs qui brillent et des oiseaux qui chantent. Il faut convenir aussi que celles de ces fleurs ou ceux de ces oiseaux qu'il avait rencontrés n'avaient rien de séduisant. C'étaient quelques maîtresses de cabaret, tenant les hôtels les plus achalandés des différents ports où il avait relâché, des négresses de la côte de Guinée ou de Zanguebar, des Hottentotes du Cap ou des Patagones de la Terre de Feu. L'idée que sa race s'éteindrait avec lui n'était jamais venue au capitaine, ou, dans le cas contraire, ne lui avait pas causé, sans doute, une inquiétude bien grande. Grâce à cette indifférence passée, il était probable que la première femme un peu jeune, un peu jolie, un peu spirituelle qui croiserait le chemin du capitaine, le ferait changer de route; à bien plus forte raison surtout si cette femme, comme Anna-Mary, était remarquable sous tous les rapports. Or, comme on l'a vu, ce qui devait arriver arriva. Le capitaine, qui ne pensait pas à être attaqué, ne s'était pas occupé de la défense, si bien qu'il avait été mis hors de combat et fait prisonnier à la première escarmouche.

Le capitaine passa la journée comme un enfant qui a égaré son plus beau jouet et qui refuse de se distraire avec les autres. Il bouda Tom, tourna le dos à M. Sanders, et ne parut reprendre quelque bonne humeur qu'en apercevant le docteur, qui, à l'heure accoutumée, venait faire sa partie. Mais ce n'était pas l'affaire du capitaine; il laissa Tom, M. Sanders et le curé chercher un quatrième partenaire, et emmena le docteur dans sa chambre, sous un prétexte aussi maladroit que s'il n'eût eu que dix-huit ans. Là, il lui parla de tout, hors de ce qu'il avait véritablement à lui dire, lui demanda des nouvelles du malade qu'il avait au village, lui offrit de l'y conduire le lendemain : malheureusement, le malade était guéri. Sir Édouard chercha alors une querelle au digne Esculape qui guérissait tout le monde, excepté lui, qui, ce jour-là, s'était mortellement ennuyé. Il ajouta qu'il se sentait plus malade que jamais, et déclara qu'il était perdu s'il passait seulement encore trois jours comme celui qui venait de s'écouler. Le docteur ordonna au capitaine les jus d'herbes, les biftecks et la distraction. Le capitaine envoya promener le docteur, et se coucha plus maussade qu'il ne l'avait jamais été, mais sans avoir osé prononcer une seule fois le nom d'Anna-Mary. Le docteur se retira en se frottant les mains : c'était un drôle d'homme que le docteur.

Le lendemain, ce fut bien autre chose; sir Édouard n'était pas abordable. Une seule pensée vivait dans son esprit, un seul désir animait son cœur : voir Anna-Mary... Mais comment la voir? Le hasard les avait rapprochés la première fois; la reconnaissance avait ramené Anna le lendemain; le capitaine avait fait une visite de convenance; miss Anna avait rendu sa visite au capitaine : tout s'arrêtait là ; et il aurait fallu une imagination plus féconde en expédients que ne l'était celle de sir Édouard, pour le tirer de la situation perplexe où il se trouvait. Le capitaine n'avait plus d'espoir que dans les veuves et les orphelins; mais il ne meurt pas un pauvre diable tous les jours, et ce pauvre diable fût-il mort, peut-être Anna-Mary n'eût-elle pas osé venir renouveler sa demande au capitaine. C'eût été un tort : sir Édouard était, à cette heure, en disposition de placer toutes les veuves et d'adopter tous les orphelins du monde.

Le temps était pluvieux, ce qui ne permettait pas au capitaine d'espérer qu'Anna-Mary viendrait au château; en conséquence, il ordonna de mettre les chevaux à la voiture, résolu qu'il était de sortir lui-même. Tom demanda s'il devait accompagner le capitaine; mais le capitaine répondit brusquement à Tom qu'il n'avait pas besoin de lui, et, lorsque le cocher, voyant son maître installé dans le carrosse, vint lui demander respectueusement où il fallait le conduire, celui-ci, à qui toute route était indifférente parce qu'il n'osait pas indiquer la seule qu'il désirait prendre, lui répondit :

— Où tu voudras.

Le cocher réfléchit un instant; puis, remontant sur son siége, il partit au galop. La pluie tombait par torrents, et il était évident qu'il était pressé lui-même d'arriver quelque part. En effet, au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta. Le capitaine, qui jusque-là, plongé dans ses réflexions, était resté couché au fond de sa voiture, mit le nez à la portière : il était à la porte de l'ex-malade du docteur, et, par conséquent, en face de la maison d'Anna-Mary. Le cocher s'était rappelé que, la dernière fois qu'il était venu au même endroit, son maître était resté deux heures en visite, et il espérait que, si le capitaine faisait cette fois ainsi que l'autre, la pluie passerait pendant ces deux heures, et qu'il aurait du beau temps pour le retour. Le capitaine tira le cordon attaché au bras du cocher; celui-ci descendit et ouvrit la portière.

— Que diable fais-tu? dit le capitaine.

— Eh bien, je m'arrête, Votre Honneur.

— Et où t'arrêtes-tu?

— Ici.

— Et pourquoi ici?

— Est-ce que ce n'est pas ici que Votre Seigneurie voulait venir?

Hélas! le pauvre diable avait deviné juste sans s'en douter. En effet, c'était bien là que sir Édouard voulait venir; aussi ne trouva-t-il rien à dire à cette réponse.

— Tu as raison, dit le capitaine; aide-moi à descendre.

Le capitaine descendit et frappa à la porte de l'ex-malade, dont il ne savait pas même le nom. Ce fut le convalescent lui-même qui vint lui ouvrir. Le capitaine prétexta l'intérêt que lui avait inspiré le cas grave où se trouvait le malade lorsqu'il avait lui-même, quatre jours auparavant, amené le docteur, et ajouta qu'il était venu en personne pour prendre de ses nouvelles. L'ex-malade, qui était un gros brasseur qu'une indigestion, prise au dîner des noces de sa fille, avait forcé de recourir à la science du docteur, fut très-sensible à la visite du capitaine, le fit entrer dans sa plus belle chambre, le supplia de lui faire l'honneur de s'asseoir, et apporta devant lui tous ses échantillons de bière.

Le capitaine plaça sa chaise de manière à pouvoir, tout en causant, regarder dans la rue, et se versa un verre de porter pour avoir le droit de rester tant que le verre ne serait pas bu. Quant au brasseur, il entra, pour satisfaire à l'intérêt que lui avait témoigné le capitaine, dans tous les détails de l'indisposition dont il venait d'être victime, et qui n'était aucunement due à l'intempérance, mais à l'imprudence qu'il avait faite de boire deux doigts de vin, liqueur pernicieuse s'il en fut jamais. Le brasseur profita de cette occasion pour faire ses offres au capitaine, et le capitaine fit prix pour deux tonneaux de bière. Puis, comme ce marché avait établi une certaine familiarité entre le brasseur et le capitaine, le brasseur se hasarda à lui demander ce qu'il regardait dans la rue.

— Je regarde, reprit le capitaine, cette petite maison à contrevents verts qui est en face de la vôtre.

— Ah! fit le brasseur, la maison de la *sainte*.

Nous avons déjà dit que c'était sous ce nom que l'on désignait généralement Anna-Mary.

— Elle est jolie, dit le capitaine.

— Oui, oui, c'est un beau brin de fille, répondit le brasseur, qui croyait que le capitaine parlait de sa voisine, mais surtout c'est une brave créature; tenez, aujourd'hui, malgré le temps qu'il fait, elle est allée, à cinq milles d'ici, soigner une pauvre mère qui avait déjà six enfants de trop et qui vient d'accoucher de deux autres. Elle allait partir à pied, parce que rien ne l'arrête quand il s'agit d'une bonne action; mais je lui ai dit : « Prenez ma carriole, miss Anna, prenez ma carriole. » Elle ne le voulait pas; je lui ai dit : « Prenez-la! » Et elle l'a prise.

— Tenez, j'y pense, dit sir Édouard, vous m'enverrez quatre tonneaux de bière au lieu de deux.

— Que Votre Seigneurie songe bien, pendant qu'elle y est, s'il ne lui en faut pas davantage, répondit le brasseur.

— Non, non, dit en souriant le capitaine. Mais je ne parlais pas de miss Anna; je parlais de la maison : je disais que la maison est jolie.

— Oui, oui, pas mal; mais c'est tout ce qu'elle possède avec une petite rente de rien, dont les mendiants lui enlèvent encore la moitié; ce qui fait qu'elle ne peut pas même boire de bière, pauvre fille! et qu'elle boit de l'eau.

— Vous savez que c'est l'habitude des Françaises, dit le capitaine, et miss Anna a été élevée par mademoiselle de Villevieille, qui est Française.

— Écoutez, Votre Honneur, reprit le brasseur en secouant la tête, il n'est pas naturel de boire de l'eau quand on peut boire de la bière. Oui, je sais bien que c'est l'habitude des Françaises de boire de l'eau et de manger des sauterelles; mais miss Anna est Anglaise, et de la vieille Angleterre même, fille du baron Lampton, un brave homme, que mon père a connu du temps du Prétendant, et qui s'est battu comme un diable à Preston-Pans, ce qui fit qu'il perdit toute sa fortune et fut longtemps exilé en France. Oh! voyez-vous, Votre Honneur, non! non! ce n'est pas par goût, c'est par nécessité, qu'elle boit de l'eau; et cependant, si elle avait voulu, elle aurait pu boire de la bière, et de la fameuse, tout le reste de sa vie.

— Et comment cela?

— Parce que mon fils aîné avait fait la folie de s'amouracher d'elle et qu'il voulait absolument l'épouser.

— Et vous vous y êtes opposé?

— Tant que j'ai pu, mon Dieu! Comment! un garçon qui aura dix mille bonnes livres sterling en mariage, et qui pouvait trouver le double et le triple, épouser une fille qui n'a rien! Mais il n'y a pas eu moyen de lui faire entendre raison, et il m'a fallu consentir.

— Et alors? dit le capitaine d'une voix tremblante.

— Alors, c'est elle qui a refusé.

Le capitaine respira.

— Et cela, voyez-vous, par orgueil et parce qu'elle est de noblesse. Ah! tous ces nobles, Votre Honneur, je voudrais que le diable...

— Un instant, dit le capitaine en se levant, j'en suis, moi.

— Oh! Votre Honneur, répondit le brasseur, je ne parle que de ceux qui ne boivent que de l'eau ou du vin; je ne peux pas dire cela pour Votre Honneur, qui m'a demandé quatre tonneaux de bière.

— Six, répondit le capitaine.

— Oui, six! s'écria le brasseur; c'est moi qui me trompais. C'est tout ce qu'il faut à Votre Seigneurie? continua le brasseur en suivant sir Édouard le chapeau à la main.

— C'est tout. Adieu, mon brave homme.

— Adieu, Votre Honneur.

Le capitaine remonta en voiture.

— Au château? dit le cocher.

— Non, chez le docteur, répondit le capitaine.

Il pleuvait à verse. Le cocher reprit en grommelant place sur son siége, et mena le capitaine ventre à terre. Au bout de dix minutes, il était arrivé. Le docteur n'était pas chez lui.

— Où faut-il conduire Votre Honneur? dit le cocher.

— Où tu voudras, répondit le capitaine.

Cette fois, le cocher profita de la permission et rentra au château; quant au capitaine, il remonta dans sa chambre sans parler à personne.

— Il est fou! dit le cocher à Tom, qu'il rencontra sous le vestibule.

— Eh bien, veux-tu que je te dise, mon pauvre Patrice, répondit Tom, j'en ai peur!

En effet, une si grande agitation avait succédé à l'apathie du capitaine, et cela d'une manière si subite et si inattendue, qu'il était permis aux deux braves serviteurs, qui en ignoraient la cause véritable, d'avoir conçu l'opinion un peu hasardée qu'ils venaient d'exprimer à demi-voix; aussi fut-ce celle qu'ils transmirent, le soir même, au docteur, lorsqu'il arriva à son heure accoutumée.

Le docteur les écouta avec la plus grande attention, les interrompant de temps en temps par des « tant mieux! » plus ou moins accentués; puis, lorsqu'ils eurent fini, il monta à la chambre de sir Édouard en se frottant les mains. Tom et Patrice le regardèrent en secouant la tête.

— Ah! dit le capitaine du plus loin qu'il aperçut le docteur, venez, mon pauvre ami; je suis bien malade, allez!

— Vraiment? répondit le docteur. Eh bien, mais c'est déjà quelque chose que de vous en apercevoir.

— Je crois que, depuis huit jours, j'ai le spleen, continua le capitaine.

— Et moi, je crois que, depuis huit jours, vous ne l'avez plus, reprit le docteur.

— Je m'ennuie de tout.

— De presque tout.

— Je m'ennuie partout.

— Presque partout.

— Tom m'est insupportable.

— Je comprends cela.

— M. Robinson m'assomme.

— Dame, ce n'est pas son état d'être amusant.

— M. Sanders me crispe.

— Je le crois bien, un intendant honnête homme!

— Eh! tenez, vous-même, docteur, il y a des moments...

— Oui; mais il y en a d'autres...

— Que voulez-vous dire?

— Je m'entends.

— Docteur, nous nous brouillerons!

— Je chargerai Anna-Mary de nous raccommoder.

Sir Édouard devint rouge comme un enfant pris en faute.

— Parlons franchement, capitaine, continua le docteur.

— Je ne demande pas mieux, répondit sir Édouard.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où vous êtes allé prendre le thé chez Anna-Mary?

— Pas une minute.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où Anna-Mary est venue prendre le thé chez vous?

— Pas une seconde.

— Vous ennuieriez-vous, si vous aviez, chaque matin, la certitude de la voir?

— Jamais.

— Et, alors, Tom vous serait-il insupportable?

— Tom! mais je l'aimerais de toute mon âme.

— M. Robinson vous assommerait-il encore?

— Il me semble que je le chérirais.

— M. Sanders vous crisperait-il toujours?

— Je le porterais dans mon cœur.

— Et seriez-vous tenté de vous brouiller avec moi?

— Avec vous, docteur, ce serait à la vie et à la mort.

— Vous ne vous sentiriez plus malade?

— J'aurais vingt ans, docteur.

— Vous ne vous croiriez plus attaqué du spleen?

— Je serais gai comme un marsouin.

— Eh bien, rien n'est plus facile que de voir Anna-Mary tous les jours.

— Que faut-il faire, docteur? Dites, dites.

— Il faut l'épouser.

— L'épouser? s'écria le capitaine.

— Eh! pardieu! oui, l'épouser: vous savez bien qu'elle n'entrera pas chez vous comme fille de compagnie.

— Mais, docteur, elle ne veut pas se marier.

— Chanson de jeune fille.

— Elle a refusé des partis très-riches.

— Des marchands de bière. La fille du baron Lampton faisant les honneurs d'un comptoir, c'eût été joli!

— Mais, docteur, je suis vieux.

— Vous avez quarante-cinq ans, et elle en a trente.

— Mais il me manque une jambe.

— Elle vous a toujours vu comme cela, elle doit y être habituée.

— Mais, docteur, je suis d'un caractère insupportable.

— Vous êtes le meilleur homme du monde.

— Vous croyez? dit le capitaine avec un doute d'une naïveté parfaite.

— J'en suis sûr, répondit le docteur.

— Il n'y a, dans tout cela, qu'une difficulté.

— Laquelle?

— C'est que jamais je n'oserai lui dire que je l'aime.

— Eh! où est la nécessité que ce soit vous qui le lui disiez?

— Qui s'en chargera à ma place?

— Moi, pardieu!

— Docteur, vous me sauvez la vie.

— C'est mon état.

— Et quand irez-vous?

— Demain, si vous voulez.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Mais, aujourd'hui, elle n'est pas chez elle.

— Vous attendrez qu'elle y rentre.

— Je vais faire seller mon poney.

— Prenez ma voiture, plutôt.

— Faites atteler, alors.

Le capitaine sonna à casser la sonnette. Patrice accourut tout effrayé.

— Mettez les chevaux, dit le capitaine.

Patrice sortit plus convaincu que jamais que le capitaine avait perdu la tête. Derrière Patrice, entra Tom; le capitaine lui sauta au cou. Tom poussa un gros soupir; il n'y avait pas de doute, le capitaine était complétement fou. Un quart d'heure après, le docteur partait, muni de ses pleins pouvoirs.

La visite eut le résultat le plus satisfaisant pour sir Edouard et pour moi : pour sir Édouard, en ce que, six semaines après, il épousa Anna-Mary; pour moi, en ce que, dix mois après qu'il l'eût épousée, je vins heureusement au monde.

VI

Je ne me rappelle rien autre chose des trois premières années de ma vie, si ce n'est que ma mère m'a toujours dit que j'étais un enfant charmant.

Au plus loin que mes regards puissent se reporter en arrière, je me vois roulant sur une vaste pelouse de gazon qui s'étendait en face du perron, et au milieu de laquelle s'élevait un massif de lilas et de chèvrefeuilles, tandis que ma mère, assise sur un banc peint en vert, levait de temps en temps les yeux de dessus son livre ou de dessus sa tapisserie pour me sourire et m'envoyer des baisers. Vers les dix heures du matin, après avoir lu les journaux, mon père paraissait sur le perron; ma mère courait à lui; je la suivais sur mes petites jambes, et j'arrivais au bas des marches en même temps qu'elle les redescendait avec lui. Alors nous faisions une petite promenade, qui avait presque toujours pour but l'endroit qu'on appelait la grotte du Capitaine; nous nous asseyions sur le banc où sir Édouard était assis la première fois qu'il aperçut Anna-Mary. Georges venait nous dire que les chevaux étaient à la voiture; nous allions faire une course de deux ou trois heures, une visite, soit à mademoiselle de Villevieille, qui avait hérité des quarante livres sterling de rente et de la petite maison de ma mère, soit à quelque famille malade ou pauvre, à laquelle la *sainte* apparaissait toujours comme un ange gardien et consolateur; puis, du meilleur appétit du monde, nous revenions dîner au château. Au dessert, je devenais la propriété de Tom, et c'était mon heure de joie : il m'emportait sur son épaule, et m'emmenait voir les chiens et les chevaux, me dénichait des nids au plus haut des arbres, tandis que je lui tendais les mains d'en bas en criant : «Prends garde de tomber, mon ami Tom.» Enfin, il me ramenait écrasé de fatigue et les yeux à demi fermés par le sommeil; ce qui ne m'empêchait pas de faire très-mauvaise mine à M. Robinson, dont l'arrivée était presque toujours le signal de ma retraite. En cas de trop grande résistance de ma part, c'était encore à Tom qu'on avait recours; alors il entrait dans le salon, et avait l'air de m'emporter malgré tout le monde; je sortais en grommelant, et Tom me couchait dans un hamac qu'il balançait en me contant toutes sortes d'histoires qui m'endormaient ordinairement à la première syllabe; puis ma bonne mère venait et me transportait du hamac dans mon lit. Qu'on me pardonne tous ces détails : à l'heure où j'écris ces lignes, mon père, ma mère, ni Tom, n'existent plus, et je me retrouve seul, à l'âge où mon père y est revenu, en ce vieux château, dans le voisinage duquel il ne reste plus d'Anna-Mary.

Je me rappelle le premier hiver qui vint, parce qu'il fut pour moi la source de nouveaux plaisirs; il tomba beaucoup de neige, et Tom inventa mille moyens, fourchettes, trappes, filets, etc., pour prendre les oiseaux qui, manquant de nourriture dans les champs, se rapprochaient des maisons pour en trouver. Mon père nous avait abandonné un grand hangar que Tom avait fait fermer par un treillage assez fin pour que les plus petits oiseaux ne pussent point passer au travers : c'est dans ce hangar que nous enfermions tous nos prisonniers, qui y trouvaient ample nourriture et bon abri dans trois ou quatre sapins en caisse que Tom y avait fait transporter. Je me rappelle qu'à la fin de l'hiver le nombre des captifs était incalculable. Tout mon temps se passait à les regarder; je ne voulais plus pour rien au monde rentrer au château; à peine pouvait-on m'avoir aux heures des repas. Ma mère s'inquiétait d'abord pour ma

santé; mais, lorsque mon père lui montrait, en les pinçant entre ses doigts, mes grosses joues rouges, elle se rassurait et me laissait retourner à ma volière. Au printemps, Tom m'annonça que nous allions lâcher tous nos pensionnaires. Je jetai d'abord les hauts cris; mais ma mère me démontra, avec cette logique du cœur qui lui était si naturelle, que je n'avais pas le droit de garder de force de pauvres oiseaux que j'avais pris par surprise. Elle m'expliqua que c'était injuste de profiter de la détresse du faible pour le réduire en esclavage; elle me montra les oiseaux, aux premiers bourgeons qui reparurent, essayant de passer à travers le treillage pour se répandre au milieu de cette nature qui revenait à la vie, et ensanglantant leurs petites têtes aux barreaux de fil de fer qui les retenaient captifs. Pendant une nuit, un d'eux mourut : ma mère me dit que c'était le chagrin de ne pas être libre. Le même jour, j'ouvris la cage, et tous mes prisonniers s'envolèrent en chantant dans le parc.

Le soir, Tom vint me prendre, et, sans me rien dire, me conduisit à ma volière : ma joie fut grande, lorsque je la vis presque aussi peuplée que le matin; les trois quarts de mes petits commensaux s'étaient aperçus que le feuillage du parc n'était pas encore assez touffu pour les garantir du vent de la nuit, et ils étaient revenus chercher l'abri de leurs sapins, où ils chantaient leurs plus doux chants, comme pour me remercier de l'hospitalité que je leur donnais. Je revins tout joyeux raconter cet événement à ma mère, et ma mère m'expliqua ce que c'était que la reconnaissance.

Le lendemain, lorsque je me réveillai, je courus à ma volière, et trouvai tous mes locataires déménagés, à l'exception de quelques moineaux francs, qui, plus familiers que les autres, faisaient, au contraire, toutes leurs dispositions pour profiter du local que leur abandonnaient leurs camarades. Tom me les montra transportant à leur bec de la paille et de la laine, et m'expliqua que c'était pour faire leurs nids. Je sautai de joie en pensant que j'allais avoir des petits oiseaux que je pourrais regarder grossir sans prendre la peine de grimper au haut d'un arbre, comme je l'avais vu faire à Tom.

Les beaux jours arrivèrent, les moineaux pondirent, et les œufs devinrent des moineaux. Je les suivis dans leur développement avec un bonheur que je me rappelle encore aujourd'hui, lorsque, après quarante ans passés, je me retrouve en face de cette volière toute brisée. Il y a pour l'homme un si grand charme dans tous ces premiers souvenirs, que je ne crains pas de fatiguer mes lecteurs en m'appesantissant un peu sur les miens, tant je suis sûr qu'ils se trouveront en contact avec quelques-uns des leurs. D'ailleurs, il est permis, lorsqu'on a un long voyage à faire à travers des volcans enflammés, des plaines sanglantes et des déserts glacés, de s'arrêter un instant au milieu des vertes et douces prairies que l'on rencontre presque toujours au commencement du chemin.

L'été vint, et nos promenades s'agrandirent. Un jour, Tom me mit, comme d'habitude, sur son épaule; ma mère m'embrassa plus tendrement que de coutume; mon père prit sa canne et vint avec nous. Nous traversâmes le parc, nous suivîmes les bords de la petite rivière, et nous arrivâmes au lac. Il faisait très-chaud. Tom ôta sa veste et sa chemise; puis, s'approchant du bord, il éleva les mains au-dessus de sa tête, fit un bond pareil à celui que j'avais vu faire parfois aux grenouilles que mon approche faisait fuir, et disparut dans le lac. Je poussai un grand cri et voulus courir au bord, je ne sais dans quelle intention, mais peut-être pour m'élancer après lui : mon père me retint. Je criais du plus profond de mon cœur, en trépignant de désespoir : «Tom ! mon ami Tom !» lorsque je le vis reparaître. Alors je le rappelai à moi avec de telles instances, qu'il revint aussitôt; je ne fus rassuré que lorsque je le vis dehors.

Alors mon père me montra les cygnes qui glissaient à la surface de l'eau, les poissons qui nageaient à quelques pieds au-dessous d'elle, et m'apprit qu'en combinant ses mouvements d'une certaine manière l'homme était parvenu, malgré son peu de dispositions naturelles pour cet exercice, à rester plusieurs heures dans l'élément des poissons et des cygnes. Joignant alors le précepte à la démonstration, Tom redescendit tout doucement dans le lac, et, cette fois, sans disparaître; il nagea sous mes yeux, me tendant les bras de temps en temps, et me demandant si je voulais venir avec lui. J'étais combattu entre la crainte et le désir, lorsque mon père, voyant ce qui se passait en moi, dit à Tom :

— Ne le tourmente pas davantage, il a peur.

Ce mot était un talisman avec lequel on me faisait faire tout ce qu'on voulait. J'avais toujours entendu parler, à Tom et à mon père, de la peur comme d'un sentiment si méprisable, que, tout enfant que j'étais, je rougis à l'idée qu'on pouvait supposer que je l'éprouvais.

— Non, je n'ai pas peur, dis-je, et je veux aller avec Tom.

Tom revint à terre. Mon père me déshabilla, me mit sur le dos de Tom, autour du cou duquel j'enlaçai mes bras; Tom se remit à l'eau en me recommandant de ne pas le lâcher. Je n'avais garde !

Tom dut sentir, à la pression de mes bras, que mon courage n'était pas si grand que je voulais le faire croire. Au premier moment, le froid de l'eau m'étouffa; peu à peu, cependant, je m'y habituai : le lendemain, Tom m'attacha sur une botte de joncs et nagea près de moi en m'indiquant les mouvements; huit jours après, je me soutenais seul; à l'automne, je savais nager.

Ma mère s'était réservé le reste de mon éducation;

mais elle savait entourer les leçons qu'elle me donnait de tant d'amour, et ses ordres d'une si douce raison, que je confondais mes heures de récréation avec mes heures d'étude, et que l'on n'avait aucune peine à me faire quitter les unes pour les autres. Nous étions à l'automne, le temps commençait à se refroidir; les promenades au lac me furent interdites, et cela me fit d'autant plus de chagrin, que j'eus bientôt lieu de soupçonner qu'il se passait de ce côté quelque chose d'extraordinaire.

En effet, j'avais vu arriver à Williams-house des figures inconnues; mon père s'était longtemps entretenu avec ces étrangers; enfin, ils avaient paru tomber d'accord. Tom était sorti avec eux par la porte du parc qui donnait sur la prairie; mon père était allé les rejoindre, et, à son retour, il avait dit à ma mère : « Tout sera prêt pour le printemps prochain. » Ma mère avait souri comme d'habitude, ce n'était donc pas une chose inquiétante; mais, quel qu'il fût, ce mystère n'en piquait pas moins ma curiosité. Chaque soir, ces hommes revenaient souper et coucher au château et il ne se passait pas de jour que, de son côté, mon père n'allât leur faire une visite.

L'hiver vint, et avec lui la neige. Cette fois, nous n'eûmes pas besoin de tendre des trappes et des filets pour attraper les oiseaux; nous n'eûmes qu'à ouvrir les portes de la volière : tous nos pensionnaires de l'année précédente revinrent, et avec eux beaucoup d'autres à qui, sans doute, ils avaient vanté, dans leur langage, la bonne hospitalité qu'ils avaient reçue. Ils furent les bienvenus tous tant qu'ils étaient, et retrouvèrent leur chènevis, leur millet et leurs sapins.

Pendant les longues heures de cet hiver, ma mère avait achevé de m'apprendre à lire et à écrire, et mon père avait commencé à me donner les premiers éléments de géographie et de marine. J'étais très-ardent amateur de tous les récits de voyages. Je savais par cœur les *Aventures de Gulliver*, et je suivais sur un globe les entreprises de Cook et de Lapérouse. Mon père avait sous verre, sur la cheminée de sa chambre, un modèle de frégate qu'il me donna, et bientôt je sus le nom de toutes les pièces qui composent un bâtiment. Au printemps suivant, j'étais un théoricien fort remarquable, auquel il ne fallait plus que de la pratique; et Tom prétendait que, comme sir Édouard, je ne pouvais manquer d'arriver au grade de contre-amiral; opinion qu'il n'avançait jamais, du reste, sans que ma mère portât aussitôt les yeux sur la jambe de bois de son mari, et n'essuyât une larme qui venait mouiller le coin de sa paupière.

L'anniversaire de la naissance de ma mère arrivait; elle était née au mois de mai, et, chaque année, cette fête revenait, à ma grande joie, avec le beau temps et les fleurs. Ce jour-là, je trouvai, au lieu de mes habits ordinaires, un costume complet de midshipman. Ma joie fut grande, comme on peut le penser, et je descendis au salon, où je trouvai mon père en uniforme. Toutes nos connaissances étaient venues, comme d'habitude, passer la journée au château. Je cherchai Tom : lui seul était absent.

Après le déjeuner, on parla de faire une promenade au lac : la proposition fut adoptée à l'unanimité. Nous partîmes, mais sans suivre la route accoutumée; celle de la prairie était plus courte, mais celle du bois plus jolie; je ne m'étonnai donc point de ce changement dans notre itinéraire habituel. Je me rappelle encore ce jour comme si c'était hier. Ainsi que tous les enfants, je ne pouvais m'astreindre au pas grave et mesuré du reste de la compagnie, et je courais devant, cueillant des pâquerettes et des muguets, quand tout à coup, en arrivant à la lisière du bois, je restai comme pétrifié, les yeux fixés sur le lac, sans avoir la force de dire autre chose que :

— Père, un brick!...

— Il l'a, pardieu, distingué d'une frégate et d'une goëlette! s'écria mon père au comble de la joie. Viens ici, John, que je t'embrasse!

En effet, un charmant petit brick, pavoisé aux armes d'Angleterre, se balançait gracieusement sur le lac. A sa proue était écrit : *l'Anna-Mary*, en lettres d'or. Les ouvriers inconnus, qui, depuis cinq mois, habitaient le château, étaient des charpentiers venus de Portsmouth pour le construire. Il avait été achevé le mois d'auparavant, lancé à l'eau et gréé sans que j'en susse rien. En nous apercevant, il fit feu de toute son artillerie, qui se composait de quatre pièces. J'étais au comble de la joie.

A l'anse du lac la plus proche du petit bois par où nous devions sortir, était la yole, montée par Tom et par six matelots : toute la compagnie y descendit. Tom se plaça au gouvernail, les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et nous glissâmes légèrement sur le lac. Six autres matelots, commandés par Georges, attendaient le capitaine à bord, pour lui rendre les honneurs dus à son rang, honneurs qu'il reçut avec toute la gravité que comportaient les circonstances. A peine sir Édouard fut-il sur le pont, qu'il prit le commandement. Nous virâmes sur l'ancre jusqu'à être à pic, on déferla les huniers, puis toutes les voiles s'abaissèrent successivement, et le brick commença de marcher.

Je ne puis exprimer le ravissement que j'éprouvais à voir ainsi, de près et en grand, cette machine merveilleuse que l'on nomme un bâtiment. Quand je le sentis se mouvoir sous mes pieds, je battis des mains, et des larmes de joie coulèrent de mes yeux. Ma mère aussi se mit à pleurer; mais ce fut en pensant, elle, qu'un jour je monterais sur un véritable navire, et qu'alors ses songes, jusqu'alors si doux et si paisibles, seraient pleins de tempêtes et de combats. Au reste, chacun acceptait franchement le plaisir

que mon père avait eu l'intention de nous donner. Le temps était superbe, et *l'Anna-Mary* obéissait à la manœuvre comme un cheval dressé. Nous fîmes d'abord le tour du lac, puis nous le traversâmes dans toute sa longueur; enfin, à mon grand regret, on jeta l'ancre, on cargua les voiles. Nous descendîmes dans la yole, qui nous reconduisit à terre; puis, au moment où nous disparaissions pour nous acheminer vers le château, où le dîner nous attendait, une seconde salve d'artillerie salua notre départ comme elle avait salué notre arrivée.

A compter de ce jour, je n'eus plus qu'une pensée, qu'une récréation, qu'un bonheur: c'était le brick. Mon pauvre père était ravi de me voir une vocation aussi prononcée pour la marine; et, comme les ouvriers constructeurs, qui nous avaient jusqu'alors servi d'équipage, nous quittaient pour retourner à Portsmouth, il engagea six matelots de Liverpool, afin de les remplacer. Quant à ma mère, elle souriait mélancoliquement à cet apprentissage maritime, et se consolait en songeant que j'avais encore sept ou huit ans à passer auprès d'elle avant de m'embarquer réellement. Ma pauvre mère oubliait le collége, cette première séparation si pénible, mais qui a l'avantage de préparer doucement à une seconde séparation plus sérieuse, qui la suit presque toujours.

Comme on l'a vu, je connaissais déjà le nom des différentes pièces qui composent un bâtiment; peu à peu j'en appris l'usage. A la fin de l'année, je commençais à exécuter moi-même de petites manœuvres; Tom et mon père se relayaient tour à tour pour être mes instructeurs. L'autre partie de mon éducation s'en ressentait; mais on l'avait renvoyée à l'hiver.

Depuis que j'étais monté à bord du brick, et que j'avais revêtu un uniforme, je ne me croyais plus un enfant; je ne rêvais que manœuvres, tempêtes et combats. Un coin du jardin fut destiné à une cible; mon père me fit venir de Londres une petite carabine et deux pistolets de tir. Sir Édouard, avant de permettre que je touchasse à ces instruments de destruction, voulut que j'en connusse parfaitement tout le mécanisme. Un armurier de Derby vint, deux fois par semaine, au château, m'apprendre à monter et à démonter chaque pièce de la batterie; puis, lorsque je pus, quoique séparées les unes des autres, les désigner toutes par leur nom, il consentit enfin à ce que j'en fisse usage. Tout l'automne fut employé à cet amusement, et, lorsque vint l'hiver, je commençais à me servir assez habilement de mon arsenal.

Le mauvais temps n'interrompit pas nos manœuvres nautiques; il vint, au contraire, en aide à mon père pour compléter mon éducation. Notre lac se permettait d'avoir des tempêtes comme une véritable mer, et, lorsque les vents du nord soufflaient, ils soulevaient sur sa surface, ordinairement si calme et si pure, des vagues qui ne laissaient pas que de donner au bâtiment un roulis très-convenable. Alors je montais avec Tom prendre des ris aux plus hautes voiles, et ces jours-là étaient mes jours de fête; car, rentré au château, j'entendais raconter à tout le monde, par mon père et par Tom, les prouesses de la journée, et mon amour-propre me grandissait presque à la hauteur d'un homme.

Trois ans se passèrent ainsi dans ces travaux, dont on avait su faire pour moi des amusements. Non-seulement j'étais, au bout de ce temps, un excellent marin, habile et hardi à la manœuvre, mais je connaissais la manœuvre au point de la commander. Quelquefois mon père me remettait un petit porte-voix, et, de matelot, je devenais capitaine; à mon commandement alors, l'équipage exécutait sous mes yeux les mouvements que je venais d'exécuter avec lui, et je pouvais juger les fautes que j'avais commises, en voyant de plus savants que moi parfois les commettre. Le reste de mon éducation avait, il est vrai, suivi un progrès plus lent; cependant j'étais aussi fort en géographie que peut l'être un enfant de dix ans: je savais un peu de mathématiques, mais pas du tout de latin. Quant à mes exercices du tir, j'y faisais merveille, à la grande satisfaction de tout le monde, excepté de ma pauvre mère, qui ne voyait dans cela qu'une étude de destruction.

Le jour fixé pour mon départ de Williams-house arriva. Mon père avait choisi, pour m'y faire faire mes études, le collége d'Harrow-sur-la-Colline, rendez-vous scolastique de toute la jeune noblesse de Londres. C'était ma première séparation d'avec mes bons parents; elle fut douloureuse, quoique chacun de nous fît ce qu'il put pour cacher son chagrin aux autres. Tom seul devait m'accompagner; il reçut de mon père une lettre pour le docteur Butler, dans laquelle étaient indiquées les parties d'éducation dont il désirait que l'on prît un soin particulier: la gymnastique, l'escrime et la boxe y étaient soulignés. Quant au latin et au grec, sir Édouard en faisait assez peu de cas; cependant il ne défendit point qu'on m'apprît ces langues.

Je partis avec Tom, dans la voiture de voyage de mon père, non sans avoir fait des adieux presque aussi tendres à mon brick et à mon équipage qu'à mes bons parents. La jeunesse est égoïste; elle ne distingue pas les affections des plaisirs.

Tout sur la route était nouveau et extraordinaire pour moi. Malheureusement, Tom, qui n'avait jamais fait un pas dans l'intérieur des terres jusqu'au moment où il était venu à Williams-house, et qui, depuis qu'il était venu à Williams-house, n'avait pas quitté le château un instant, se trouvait fort peu en mesure de satisfaire ma curiosité. A chaque ville un peu grande que nous rencontrions sur notre route, je demandais si c'était Londres. Enfin, il était impos-

sible d'être plus naïf que moi sur tous les points où je n'étais pas fort instruit.

Nous arrivâmes enfin au collége d'Harrow. Tom me conduisit aussitôt chez le docteur Butler; il venait de succéder au docteur Dury, qui était fort aimé, et son avénement au professorat avait amené dans le collége une émeute, qui était à peine calmée. Cette circonstance donna une solennité plus grande à ma présentation. Le docteur me reçut, assis dans un grand fauteuil, lut la lettre de mon père, fit un signe de tête pour m'annoncer qu'il consentait à me recevoir au nombre de ses élèves, et, indiquant du doigt une chaise à Tom, il commença à me faire subir un interrogatoire en me demandant ce que je savais. Je lui répondis que je savais manœuvrer un vaisseau, prendre hauteur, monter à cheval, nager et tirer à la carabine. Le docteur Butler me crut fou, et renouvela sa question en fronçant le sourcil. Mais Tom vint à mon secours en assurant que c'était la vérité, et que je savais tout cela.

— Ne sait-il rien autre chose? demanda le docteur avec un air de dédain qu'il ne se donna même pas la peine de dissimuler.

Tom resta tout ébahi; il croyait mon éducation fort avancée, et avait toujours regardé comme chose fort inutile que l'on m'envoyât au collége, où, selon lui, je n'avais plus rien à apprendre.

— Pardonnez-moi, repris-je : je sais très-bien le français, passablement la géographie, un peu de mathématiques, et pas mal l'histoire.

J'oubliais le patois irlandais, que, grâce à mistress Denison, je parlais comme un véritable fils de l'antique Érin.

— C'est quelque chose, murmura le professeur, étonné de voir un enfant de douze ans qui paraissait ne rien savoir de ce que les autres enfants savent à cet âge, et qui connaissait beaucoup de choses qu'ils n'apprennent ordinairement que dans un âge plus avancé; mais n'avez-vous pas reçu les premiers éléments du latin et du grec? continua-t-il.

Je fus forcé d'avouer que j'étais parfaitement ignorant sur ces deux langues. Alors le professeur Butler prit un grand registre et écrivit dessus :

« John Davys, arrivé au collége d'Harrow-sur-la-Colline, le 7 du mois d'octobre 1806, entré dans la dernière classe. »

Et, comme il répéta cette inscription tout haut après qu'il l'eut écrite, j'entendis parfaitement la phrase humiliante qui la terminait. J'allais me retirer, la rougeur sur le front, lorsque la porte s'ouvrit et donna passage à un élève. C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, au visage pâle, aux traits fins et aristocratiques et au regard hautain; il portait des cheveux noirs et bouclés, rejetés d'un côté de sa tête avec beaucoup plus de soin que n'en prend ordinairement de cette partie de sa toilette un enfant de cet âge; il avait, en outre, et contre les habitudes des collégiens, les mains blanches et potelées comme des mains de femme; à l'une d'elles était une bague de prix.

— Vous m'avez fait appeler, monsieur Butler? dit-il de la porte avec un accent de hauteur qui perçait jusque dans ses paroles les plus indifférentes.

— Oui, milord, répondit le professeur.

— Et pourrais-je, sans indiscrétion, savoir ce qui me procure cet honneur?

Il prononça ces deux derniers mots avec un sourire qui n'échappa à aucun de nous.

— Je voudrais savoir, milord, pourquoi, à l'expiration du terme, qui a eu lieu hier, vous n'êtes point, malgré mon invitation, — et à son tour le professeur appuya sur ces mots, — venu dîner chez moi avec les autres élèves?

— Dispensez-moi de vous répondre, monsieur.

— Malheureusement, milord, je ne le puis : vous avez commis hier une infraction à toutes les habitudes du collége, et je vous répète que je désire en connaître la cause, si toutefois cependant vous en avez une, murmura le professeur en haussant les épaules.

— J'en ai une, monsieur.

— Laquelle?

— Eh bien, docteur Butler, dit le jeune homme avec la plus impertinente tranquillité, si vous passiez dans mon voisinage, lorsque je prends mes vacances en mon château de Newstead, je ne vous inviterais certes pas à dîner; je ne dois donc pas recevoir de vous une politesse que je ne suis en aucune façon disposé à vous rendre.

— Je dois vous prévenir, milord, reprit le professeur, la flamme de la colère sur le front, que, si vous persistez dans ces manières de faire, vous ne pouvez rester au collége d'Harrow.

— Et moi, monsieur, je viens vous prévenir que je le quitte demain pour le collége de la Trinité, de Cambridge, et voici la lettre de ma mère qui vous donne connaissance de cette détermination.

A ces mots, il tendit la lettre, mais sans approcher.

— Eh! mon Dieu! dit le professeur Butler, venez donc, milord; on sait bien que vous boitez.

Ce fut le tour du jeune homme d'être profondément blessé; mais, au lieu de rougir comme avait fait le professeur, il devint affreusement pâle.

— Tout boiteux que je suis, monsieur, répondit le jeune pair en froissant la lettre qu'il tenait à la main, tâchez de me suivre où j'irai : c'est ce que je vous souhaite. James, dit-il en se retournant vers un domestique en livrée, qui, sans doute, avait apporté la lettre, faites seller mes chevaux, nous partons.

Et il ferma la porte sans prendre autrement congé du professeur Butler.

— Allez à votre classe, monsieur Davys, me dit celui-ci après un moment de silence, et prenez exemple de cet impertinent jeune homme pour ne pas lui ressembler.

En traversant la cour, nous vîmes celui dont on m'avait recommandé de ne pas suivre les traces au milieu de ses compagnons, qui prenaient congé de lui. Un domestique, déjà monté sur son cheval, en tenait un autre en bride. Le jeune lord sauta légèrement en selle, salua de la main, partit au galop, se retourna une fois encore pour envoyer un dernier adieu à ses amis, et disparut à l'angle d'un mur.

— Voilà un lascar qui ne me paraît pas honteux, murmura Tom en le regardant s'éloigner.

— Demande donc son nom, dis-je à Tom, pressé de la plus vive curiosité.

Tom alla à un écolier, lui parla et revint.

— Il s'appelle Georges Gordon Byron, me dit-il.

J'entrai donc au collége d'Harrow-sur-la-Colline le jour où lord Byron en sortit.

VII

Le lendemain, Tom repartit pour Williams-house après avoir recommandé surtout qu'on soignât les parties essentielles de mon éducation, c'est-à-dire la gymnastique, l'escrime et la boxe. Je me trouvai seul pour la première fois de ma vie, perdu au milieu de mes jeunes compagnons, comme je l'aurais été dans une forêt dont je n'eusse connu ni les fleurs ni les fruits, et n'osant goûter à rien de ce qui m'entourait, de peur de mordre dans l'amertume. Il en résulta qu'en classe je ne levai pas la tête de dessus mon papier, et qu'aux heures des récréations, pendant deux ou trois jours, je restai caché dans un coin de l'escalier, au lieu de descendre dans la cour avec les autres. Ce fut dans ces quelques heures de méditation forcée que la douce vie de Williams-house, entourée de l'affection de mes bons parents et de Tom, m'apparut dans tout son charme et toute sa sainteté : mon lac, mon brick, mon tir, mes lectures de voyage, mes courses avec ma mère chez les pauvres ou chez les souffrants, tout cela repassa tour à tour dans ma mémoire et devant mes yeux, et je me sentis pris d'un découragement profond; car, d'un côté de ma vie, tout était lumière et joie, tandis que, de l'autre, je ne voyais encore que ténèbres. Ces pensées, qui pesaient sur moi d'un poids d'autant plus lourd qu'elles étaient d'un autre âge, m'accablèrent au point que, le troisième jour, je m'assis dans le coin du palier et me mis à pleurer. J'étais plongé au plus profond de ma douleur, mes deux mains sur mes yeux et revoyant tout mon Derbyshire à travers mes larmes, lorsque je sentis qu'on me posait la main sur l'épaule; je fis, sans lever la tête et sans changer de position, un de ces mouvements d'impatience familiers aux écoliers qui boudent; mais celui qui s'était arrêté près de moi ne se tint pas pour battu, et, d'une voix grave en même temps qu'affectueuse :

— Comment se fait-il, John, me dit-il, que le fils d'un brave marin comme sir Édouard Davys pleure ainsi qu'un enfant?

Je tressaillis, et, comprenant que pleurer était une faiblesse, je relevai la tête, des larmes sur les joues, mais les yeux secs.

— Je ne pleure plus, dis-je.

Celui qui m'adressait la parole était un garçon de quinze ans, à peu près, qui, sans être encore dans les *seniors*, n'était déjà plus dans les *fags*. Il avait l'air plus calme et plus sérieux qu'on ne pouvait l'attendre de son âge, et je n'eus besoin de jeter qu'un seul coup d'œil sur lui pour sentir qu'il m'était entièrement sympathique.

— Bien! me dit-il; tu seras un homme. Maintenant, si quelqu'un te cherche dispute et que tu aies besoin de moi, je m'appelle Robert Peel.

— Merci, lui dis-je.

Robert Peel me tendit la main et remonta dans sa chambre. Je n'osai pas le suivre; mais, comme j'eus honte de rester où j'étais, je descendis dans la cour; les écoliers mettaient à profit la récréation et jouaient à tous les jeux en honneur dans les colléges. Un grand jeune homme de seize à dix-sept ans s'approcha de moi.

— Personne ne t'a encore pris pour *fag*? me dit-il.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondis-je.

— Eh! je te prends, moi, continua-t-il. A compter de cette heure, tu m'appartiens; je m'appelle Paul Wingfild. N'oublie pas le nom de ton maître. Allons...

Je le suivis sans résistance; car je ne comprenais rien à ce que j'entendais, et cependant je voulais avoir l'air de comprendre pour ne point paraître ridicule; d'ailleurs, je croyais que c'était un jeu. Paul Wingfild alla reprendre sa partie de balle interrompue; quant à moi, pensant que j'étais son partenaire, je me plaçai près de lui.

— Derrière, me dit-il, derrière.

Je crus qu'il me réservait le fond, et je me reculai. En ce moment, la balle, renvoyée vigoureusement par son adversaire, força Paul. J'allais la reprendre et la renvoyer, lorsque je l'entendis me crier :

— Ne touche pas à cette balle, petit drôle, je te le défends!

La balle était à lui, il avait le droit de m'empêcher d'y toucher, et mes notions du juste et de l'injuste

étaient d'accord avec sa défense. Cependant, comme il me sembla qu'il aurait pu m'exposer son droit de propriété d'une manière plus polie, je me retirai.

— Eh bien, où vas-tu? me dit Paul.

— Je m'en vais, répondis-je

— Mais où cela?

— Où il me plaît.

— Comment, où il te plaît?

— Sans doute; puisque je ne suis pas de votre jeu, je puis aller où il me convient. Je croyais que vous m'aviez invité à jouer avec vous; il paraît que je m'étais trompé. Adieu.

— Va me chercher cette balle, dit Paul en montrant du doigt l'objet qu'il me demandait et qui avait été rouler au fond de la cour.

— Allez-y vous-même, répondis-je; je ne suis le valet de personne.

— Attends, dit Paul, je vais te faire obéir, moi.

Je me retournai, et je l'attendis. Sans doute, il comptait que j'allais prendre la fuite; aussi fut-il un peu déconcerté de mon attitude. Il hésita, ses camarades se mirent à rire; aussitôt le rouge de la honte lui monta à la figure, et il vint à moi.

— Va me chercher cette balle, me dit-il une seconde fois.

— Et, si je n'y vais pas, qu'arrivera-t-il?

— Il arrivera que je te battrai jusqu'à ce que tu y ailles.

— Mon père m'a toujours dit, répondis-je tranquillement, que quiconque battait un plus faible que lui était un lâche. Il paraît que vous êtes un lâche, monsieur Wingfild.

A ces mots, Paul ne se posséda plus, et me donna de toute sa force un coup de poing au milieu du visage. Je fus près de tomber, tant le choc avait été violent. Je mis la main sur mon couteau; mais il me sembla que la voix de ma mère me criait à l'oreille : « Assassin! » Je retirai donc ma main de ma poche, et, comprenant, à la taille de mon adversaire, que je chercherais inutilement une vengeance, si je me bornais à repousser la force par la force, je lui répétai :

— Vous êtes un lâche, monsieur Wingfild!

Ces mots allaient peut-être me valoir une seconde gourmade plus violente encore que la première; mais deux des amis de Paul, nommés Hunzer et Dorset, l'arrêtèrent. Quant à moi, je me retirai.

J'étais, comme on a pu le voir par le récit que je viens de faire de mon entrée dans le monde, un singulier enfant. Cela tenait à ce que j'avais toujours vécu avec des hommes. Il en résultait que mon caractère avait, si je puis le dire, le double de mon âge. Paul avait donc frappé, sans s'en douter, un jeune homme, quand il n'avait cru battre qu'un enfant. Aussi, à peine eus-je reçu le coup, que je me rappelai mille histoires racontées par mon père et par Tom, où, dans une circonstance semblable, l'offensé avait été demander à l'offenseur satisfaction les armes à la main. C'était, dans ce cas, avait souvent dit mon père, une exigence de l'honneur; et quiconque recevait un soufflet sans en tirer vengeance était déshonoré. Or, comme il n'était jamais venu dans l'idée, à mon père et à Tom, de faire devant moi une ligne de démarcation entre l'homme et l'enfant, ni de me dire à quel âge cette susceptibilité devait naître, je pensai que, si je ne demandais pas raison à Paul, j'étais déshonoré.

Je montai donc lentement à mon dortoir, et, comme, en partant de Williams-house, j'avais eu soin de mettre mes petits pistolets de tir au fond de ma malle, croyant que les récréations qui m'attendaient étaient pareilles à celles que je venais de quitter, je tirai ma malle de dessous mon lit, je mis mes pistolets sous ma veste, de la poudre et des balles dans mes poches, et je me dirigeai vers la chambre de Robert Peel. Lorsque j'entrai, il était occupé à lire; mais, entendant le bruit que faisait la porte en s'ouvrant, il leva la tête.

— Grand Dieu ! me dit-il, John, mon enfant, qu'avez-vous? Vous êtes tout en sang!

— J'ai, lui répondis-je, que Paul Wingfild m'a frappé au milieu du visage; et, comme vous m'avez dit que, si quelqu'un me cherchait dispute, je devais venir à vous, me voilà.

— C'est bien, me dit Peel en se levant; sois tranquille, John, il va avoir affaire à moi.

— Comment, affaire à vous?

— Sans doute; ne viens-tu pas me prier de te venger?

— Je viens vous prier de m'aider à me venger moi-même, répondis-je en posant mes petits pistolets sur la table.

Peel me regarda avec étonnement.

— Quel âge as-tu donc? me dit-il.

— J'ai bientôt treize ans, répondis-je.

— Et à qui sont ces armes?

— Elles sont à moi.

— Depuis quand t'en sers-tu?

— Depuis deux ans.

— Qui t'a montré à t'en servir?

— Mon père.

— Pour quelles occasions?

— Pour les occasions pareilles à celle où je me trouve.

— Toucherais-tu cette girouette? continua Peel en ouvrant la fenêtre de sa chambre et en me montrant une tête de dragon qui tournait, en grinçant, à la distance de vingt-cinq pas, à peu près.

— Je le crois, répondis-je.

— Voyons un peu, reprit Peel.

Je chargeai un des pistolets, je visai avec attention le but qui m'était offert, et je mis une balle dans la tête du dragon, à côté de l'œil.

— Bravo! s'écria Peel; son bras n'a pas tremblé; il y a du courage dans ce petit cœur.

A ces mots, il prit les pistolets, les déposa dans le tiroir de sa commode et en mit la clef dans sa poche.

— Et maintenant, dit-il, viens avec moi, John.

J'avais une telle confiance dans Robert, que je le suivis sans faire d'observations. Il descendit dans la cour. Les écoliers étaient réunis en groupe; ils avaient entendu le coup de pistolet et cherchaient de quel côté venait le bruit. Robert alla droit à Paul.

— Paul, lui dit-il, savez-vous d'où est parti ce coup de pistolet que vous avez entendu?

— Non, répondit Paul.

— De ma chambre. Maintenant, savez-vous qui l'a tiré?

— Non.

— John Davys. Enfin, savez-vous où est allée la balle?

— Non.

— Dans cette girouette; regardez.

Tous les yeux se tournèrent vers la girouette, et chacun put se convaincre que Robert disait la vérité.

— Eh bien, après? demanda Paul.

— Après? dit Robert. Après, vous avez frappé John; John est venu me trouver, parce qu'il voulait se battre avec vous; et, pour me prouver que, tout petit qu'il est, il pouvait vous mettre une balle au milieu de la poitrine, il a mis une balle au milieu de cette girouette.

Paul devint très-pâle.

— Paul, continua Robert, vous êtes plus fort que John, mais John est plus adroit que vous. Vous avez frappé un enfant qui a le cœur d'un homme; c'est une erreur dont vous porterez la peine. Ou vous vous battrez avec lui, ou vous lui ferez des excuses.

— Des excuses à un enfant! s'écria Paul.

— Écoutez, dit Robert en se rapprochant de lui et en lui parlant à demi-voix, aimez-vous mieux autre chose? Je suis du même âge que vous; je suis, à l'épée, de la même force que vous; nous mettrons chacun notre compas au bout d'une canne, et nous irons faire ensemble un tour derrière le mur du collége. Vous avez jusqu'à ce soir pour adopter l'un de ces trois partis.

En ce moment, l'heure sonna et nous rentrâmes en classe.

— A cinq heures, me dit Robert Peel en me quittant.

Je travaillai avec une tranquillité qui surprit tous mes camarades, et qui ne permit pas aux maîtres de rien soupçonner de ce qui s'était passé. La récréation du soir arriva; nous sortîmes de nouveau dans la cour. Robert vint à moi.

— Tenez, me dit-il en me donnant une lettre, Paul vous écrit qu'il est fâché de vous avoir frappé; vous ne pouvez lui en demander davantage.

Je pris la lettre; elle était telle que me le disait Robert.

— Maintenant, continua celui-ci en me prenant par-dessous le bras, John, il faut que tu saches une chose. J'ai fait ce que tu as désiré, parce que Paul est un mauvais camarade, et que je n'étais pas fâché qu'il reçût une leçon d'un plus jeune que lui. Mais nous ne sommes point des hommes, nous sommes des enfants. Nos actions n'ont aucun poids, nos paroles aucune valeur: il se passera encore pour moi cinq ou six ans, et pour toi neuf ou dix, avant que nous prenions réellement place dans la société; nous ne devons pas devancer notre âge, John. Ce qui est un déshonneur pour un citoyen ou pour un soldat n'a pas d'importance pour un écolier. Dans le monde, on se bat; mais, au collége, on se tape. Sais-tu boxer?

— Non.

— Eh bien, je te l'apprendrai, moi; et, si quelqu'un t'attaque avant que tu sois en état de te défendre, je le rosserai, moi.

— Merci, Robert; et quand me donnerez-vous ma première leçon?

— Demain, pendant la récréation de onze heures.

Robert me tint parole. Le lendemain, au lieu de descendre dans la cour, je montai à sa chambre, et, le même jour, mon éducation commença. Un mois après, grâce à mes dispositions naturelles, secondées d'une force de beaucoup supérieure à celle des enfants de mon âge, je pouvais tenir tête aux plus grands de l'école. Au reste, mon affaire avec Paul avait fait du bruit, et personne ne s'y frotta. J'ai raconté cette aventure dans tous ses détails, parce qu'elle doit donner une idée exacte de la différence qu'il y avait entre moi et les autres enfants. Mon éducation avait été tellement exceptionnelle, qu'il n'était point étonnant que mon caractère s'en ressentît; si jeune que je fusse, j'avais toujours entendu mon père et Tom faire, en toute occasion, un si grand mépris du danger, que, dans tout le cours de ma vie, je ne le regardai jamais comme un obstacle. Ce n'est pas chez moi une faveur de la nature, c'est le produit de l'enseignement. Mon père et Tom m'ont appris à être brave, comme ma mère m'a appris à lire et à écrire.

Au reste, les instructions transmises au docteur Butler, par la lettre paternelle, furent exactement suivies; on me donna un maître d'escrime, comme à plusieurs autres écoliers plus grands que moi, et je fis des progrès très-rapides en cet art; quant à la gymnastique, ses exercices les plus difficiles n'étaient rien en comparaison des manœuvres que j'avais exécutées cent fois sur mon brick. Aussi, dès le premier jour, je fis toutes les choses que les autres faisaient,

et, le second jour, beaucoup de choses qu'ils ne pouvaient faire.

Le temps s'écoula donc pour moi plus rapidement que je ne m'y étais attendu. J'étais laborieux et intelligent, et, à part mon caractère roide et entier, on n'avait rien à me reprocher; aussi voyais-je bien, par les lettres de ma bonne mère, que les renseignements que l'on recevait sur moi, à Williams-house, étaient d'une nature on ne peut plus satisfaisante. Cependant ce fut avec un grand bonheur que je vis arriver le temps des vacances. A mesure que l'époque de quitter Harrow approchait, mes souvenirs de Williams-house reprenaient toute leur force. De jour en jour, j'attendais Tom. Un matin, pendant la récréation, je vis s'arrêter notre voiture de voyage; je courus à elle : Tom n'en descendit que le troisième. Mon père et ma mère avaient voulu l'accompagner.

Ce fut un instant de délicieux bonheur pour moi, que de les revoir. Il y a, comme cela, dans l'existence, trois ou quatre moments où l'homme est parfaitement heureux; et, si courts qu'ils soient, ces moments suffisent pour lui faire regretter la vie. Mon père et ma mère me conduisirent faire, avec eux, une visite chez le docteur Butler. Là, comme j'étais présent, on ne me loua pas trop, mais on donna parfaitement à entendre à ma mère que l'on était satisfait de moi. Mes bons parents étaient dans la joie de leur âme.

En sortant de chez le docteur Butler, je trouvai Robert, qui causait avec Tom. Tom semblait radieux de ce que lui racontait Robert. Ce dernier venait prendre congé de moi, et, de son côté, allait passer le mois des vacances chez ses parents. Au reste, son amitié pour moi ne s'était pas démentie depuis le jour de mon aventure avec Paul. A la première occasion, Tom prit à son tour mon père à part; en revenant à moi, mon père m'embrassa, en marmottant entre ses dents : « Oui, oui, ce sera un homme. » Ma mère, de son côté, voulut savoir ce que c'était; sir Édouard lui fit un signe de l'œil pour lui dire de prendre patience, et qu'elle saurait la chose en temps convenable; effectivement, à ses embrassements du soir, je vis parfaitement que la journée ne s'était point passée sans qu'il lui tînt parole.

Mon père et ma mère m'offrirent d'aller passer huit jours à Londres; mais j'avais un tel besoin de revoir Williams-house, que je préférai partir à l'instant pour le Derbyshire. Mon désir fut accompli. Dès le lendemain matin, nous nous mîmes en route.

Je ne puis exprimer l'effet que me produisit, après cette première absence, l'aspect des objets qui étaient familiers à ma jeunesse : la chaîne des collines qui sépare Chester de Liverpool; l'allée de peupliers qui conduisait au château, et dont chaque arbre semblait, en s'inclinant sous le vent, prendre une voix pour me saluer; le chien de garde qui s'élançait hors de sa niche, à briser sa chaîne, pour venir me caresser; mistress Denison, qui me demanda, en irlandais, si je ne l'avais pas oubliée; ma volière, toujours pleine de prisonniers volontaires; le bon M. Sanders, qui vint, comme c'était son devoir, dit-il, saluer son jeune maître; enfin, il n'y eut pas jusqu'au docteur et à M. Robinson que je ne revisse avec joie, malgré mes anciens griefs contre eux, basés, on se le rappelle, sur ce que l'heure de leur arrivée était, sans miséricorde, celle de ma retraite.

Rien n'était changé au château. Chaque meuble était à sa place habituelle : le fauteuil de mon père près de la cheminée, celui de ma mère près de la fenêtre, la table de jeu dans l'angle à droite de la porte. Chacun avait continué, en mon absence, cette vie heureuse et tranquille qui devait ainsi le conduire, par une route droite, unie et facile, jusqu'au tombeau. Il n'y avait que moi qui avais changé de chemin, et qui, d'un regard confiant et joyeux, commençais à découvrir d'autres horizons.

Ma première visite fut pour le lac. Je laissai Tom et mon père en arrière, et je pris ma course, de toute la force de mes jambes pour revoir mon brick un instant plus tôt. Il se balançait toujours gracieusement à la même place; sa banderole élégante se déroulait au vent; le canot était amarré dans son anse. Je me couchai dans la grande herbe, toute pleine de boutons d'or et de marguerites, et je me mis à pleurer de joie et de bonheur. Mon père et Tom me rejoignirent; nous montâmes dans le canot et nous nous rendîmes à bord. Le pont était frotté et ciré de la veille : on voyait que j'étais attendu sur mon palais naval. Tom chargea un canon et y mit le feu. C'était le signal d'appel à tout l'équipage. Dix minutes après, nos six hommes étaient à bord.

Je n'avais rien oublié de la théorie, et mes exercices gymnastiques m'avaient singulièrement renforcé sur la pratique. Il n'y avait pas une manœuvre que je ne pusse exécuter avec plus de rapidité et d'assurance que le plus habile matelot. Mon père était heureux et tremblant à la fois, en voyant mon adresse et mon agilité; Tom battait des mains; ma mère, qui était venue nous rejoindre, et qui nous regardait du bord, détournait à chaque instant la tête. La cloche du dîner nous rappela. Il y avait convocation au château pour célébrer mon retour. Le docteur et M. Robinson nous attendaient sur le perron. Tous deux m'interrogèrent sur mes classes, et tous deux parurent fort satisfaits de ce que j'avais appris dans le cours d'une année. Aussitôt après le dîner, Tom et moi, nous allâmes au tir; le soir, je redevins, comme autrefois, la propriété exclusive de ma mère.

Dès les premiers jours, ma vie avait repris toutes ses anciennes habitudes; j'avais retrouvé ma place partout, et, au bout de trois jours, cette année de collége, à son tour, me semblait presque un songe. Oh !

les belles et fraîches années! comme elles passent vite, et cependant comme elles emplissent de souvenirs tout le reste de la vie! Que de choses importantes j'ai oubliées, tandis que ma mémoire me retrace encore, dans leurs moindres détails, ces jours de vacances et de collége! jours pleins de travail, d'amitié, de plaisirs et d'amour, et pendant lesquels on ne comprend pas pourquoi toute une existence ne s'écoule pas ainsi.

Quant à moi, les cinq ans qui suivirent mon entrée au collége passèrent comme un jour; et cependant, lorsque je regarde en arrière, ils me semblent illuminés par un autre soleil que celui qui éclaira le reste de ma vie. Quelques malheurs qui me soient arrivés depuis, je bénis Dieu pour ma jeunesse, car je fus un enfant heureux. Nous parvînmes ainsi à la fin de l'année 1810. J'avais seize ans passés. Mon père et ma mère vinrent me chercher, comme d'habitude, vers la fin du mois d'août; mais, cette fois, ils m'annoncèrent que c'était pour ne plus revenir. Je trouvai à mon père un air grave et à ma mère un air triste que je ne leur avais jamais vu. Quant à moi, cette nouvelle, que j'avais tant de fois souhaité d'apprendre, me serra le cœur.

Je pris congé du docteur Butler et de tous mes camarades, avec lesquels, au reste, je n'avais jamais contracté de grandes amitiés. Ma seule liaison intime était celle que j'avais formée avec Robert, et, depuis un an, il avait quitté le collége d'Harrow pour l'université d'Oxford. En arrivant à Williams-house, je repris mes exercices habituels; mais, cette fois, mon père et ma mère semblaient s'en éloigner, et Tom, lui-même, tout en s'y livrant avec moi, avait perdu un peu de sa joyeuse humeur. Je n'y comprenais rien, et moi-même, sans savoir pourquoi, je me sentais sous l'influence de cette tristesse générale. Enfin, un matin, pendant que nous prenions le thé, Georges apporta une lettre scellée d'un grand cachet rouge aux armes de la couronne. Ma mère reposa sur la table la tasse qu'elle portait à ses lèvres. Mon père prit la dépêche en faisant un *ah! ah!* qui lui était habituel dans toutes les circonstances où deux sentiments opposés se combattaient en lui; puis, après l'avoir tournée et retournée sans l'ouvrir :

— Tiens, dit-il en me la passant, cela te concerne.

Je brisai le cachet, et je trouvai ma commission de midshipman à bord du vaisseau *le Trident*, capitaine Stanbow, en rade à Plymouth.

Le moment si désiré par moi était venu; mais, quand je vis ma mère détourner la tête pour cacher ses larmes, quand j'entendis mon père siffloter le *Rule Britannia*, quand Tom, lui-même, me dit d'une voix qu'il ne pouvait rendre ferme malgré tous ses efforts : « Eh bien, mon officier, cette fois-ci, c'est pour tout de bon? » il se fit en moi un bouleversement si grand, que je laissai tomber la lettre, et que, me jetant aux genoux de ma mère, je saisis sa main, que j'embrassai en pleurant.

Mon père ramassa la dépêche, la lut et la relut trois ou quatre fois, afin de laisser cette première expansion suivre son cours; puis, pensant que nous nous étions assez livrés tous aux sentiments tendres qu'il subissait tout bas en les taxant tout haut de faiblesse, il se leva en toussant, secoua la tête, et, après avoir fait trois ou quatre tours dans le salon :

— Allons, John, dit-il en s'arrêtant devant moi, sois un homme!

A ces mots, je sentis les bras de ma mère m'enlacer, comme pour s'opposer tacitement à cette séparation, et je restai courbé devant elle.

Il y eut un moment de silence; puis la douce chaîne qui me retenait se dénoua lentement et je me relevai.

— Et quand doit-il partir? dit ma mère.

— Il faut qu'il soit le 30 septembre à bord, et nous sommes le 18; c'est encore six jours à passer ici : le 24, nous partirons.

— Le conduirai-je avec vous? demanda timidement ma mère.

— Oh! oui, oui, sans doute, m'écriai-je. Oh! je ne veux vous quitter que le plus tard possible.

— Merci, mon enfant, me dit ma mère avec une expression de reconnaissance impossible à exprimer; merci, mon John; car tu m'as récompensée, par une seule parole, de tout ce que j'ai souffert pour toi.

Au jour fixé, nous partîmes, mon père, ma mère, Tom et moi.

VIII

Comme mon père, afin de ne partir de Williams-house qu'au dernier moment, ne s'était réservé que six jours pour notre route, nous laissâmes Londres à notre gauche, et nous traversâmes, pour nous rendre directement à notre destination, les comtés de Warwick, de Glocester et de Sommerset; au matin du cinquième jour, nous entrâmes dans le Devonshire, et, le même soir, vers les cinq heures, nous nous trouvâmes au pied du mont Edgecombe, situé à l'ouest de la baie de Plymouth : nous touchions au terme de notre voyage. Mon père nous invita à mettre pied à terre, indiqua au cocher l'auberge à laquelle il comptait descendre, et la voiture continua de s'avancer sur la grande route, tandis que nous gravissions un sentier qui devait nous conduire sur la plate-forme de la montagne. Je donnais le bras à ma mère, et mon père nous suivait, appuyé sur

celui de Tom. Je montais lentement, tout plein de pensées tristes qui semblaient passer, par le contact, du cœur de ma pauvre mère dans le mien; mes yeux étaient fixés sur le haut d'une tour en ruine, qui semblait grandir à mesure que nous avancions, quand tout à coup, en abaissant mes regards de son sommet à sa base, je jetai un cri de surprise et d'admiration. La mer était devant moi.

La mer, c'est-à-dire l'image de l'immensité et de l'infini; la mer, miroir éternel que rien ne peut ni ternir ni briser; surface indélébile qui, depuis la création, reste la même, tandis que la terre, vieillissant comme un homme, se couvre tour à tour de rumeurs et de silence, de moissons et de déserts, de villes et de ruines; la mer, enfin, que je voyais pour la première fois, et qui, pareille à une coquette, se montrait à moi à son heure la plus favorable, c'est-à-dire au moment où, toute frémissante d'amour, elle semble envoyer ses flots d'or au-devant du soleil qui se couche. Je restai un moment dans une contemplation muette et profonde; puis, de l'ensemble, qui avait absorbé toutes mes facultés, je passai aux détails. Quoique, de l'endroit où nous étions, la mer parût calme et unie comme une glace, une large frange d'écume, qui bordait l'extrémité de la nappe étendue sur le rivage, trahissait, en avançant et en se retirant, la respiration éternelle et puissante du vieil Océan; devant nous était la baie, formée par ses deux promontoires; un peu à gauche, la petite île de Saint-Nicolas; enfin, à nos pieds, la ville de Plymouth, avec ses milliers de mâts tremblants qui semblaient une forêt sans feuillage, ses nombreux vaisseaux qui rentraient ou sortaient en saluant la terre, sa vie bruyante, son mouvement animé et ses rumeurs confuses composées de coups de maillet et de chants de matelots, que la brise nous apportait tout imprégnés de l'air parfumé de la mer.

Chacun de nous s'était arrêté, laissant se refléter sur son visage les impressions différentes qui agitaient son cœur : mon père et Tom, joyeux de revoir une ancienne maîtresse; moi, étonné de la nouvelle connaissance que je venais de faire : ma mère, effrayée comme en face d'une ennemie. Puis, après quelques minutes données à la contemplation, mon père chercha, au milieu du port, que nous dominions de toute la hauteur de la montagne, le bâtiment qui devait m'emporter loin de lui, et, avec l'œil exercé d'un marin qui reconnaît un navire au milieu de mille autres, comme le berger un mouton dans un troupeau, il distingua *le Trident*, beau vaisseau de soixante et quatorze, qui se balançait sur son ancre, tout fier de son pavillon royal et de son triple rang de canons. Le maître de ce bâtiment était, comme nous l'avons dit, le capitaine Stanbow, vieux et excellent marin, ancien compagnon d'armes de mon père; aussi, lorsque, le lendemain, jour fixé pour mon installation, nous nous présentâmes à bord du *Trident*, sir Édouard y fut accueilli, non-seulement comme un ami, mais encore comme un supérieur. On se rappelle que sir Édouard, en se retirant, avait, en effet, reçu le grade et obtenu la retraite de contre-amiral; le capitaine Stanbow exigea donc que mon père, ma mère et moi restions à dîner avec lui, tandis que Tom, qui avait demandé à manger avec les matelots, valut à l'équipage, qui le festoyait de son côté, une double ration de vin et une distribution de rhum. Mon arrivée à bord du *Trident* fut ainsi l'occasion d'une espèce de fête, dont le souvenir resta dans tous les cœurs. J'étais entré, comme un vieux Romain, sous des auspices heureux.

Le soir, le capitaine voyant les larmes qui roulaient dans les yeux de ma mère, quelque effort qu'elle fît pour les cacher, me permit de passer encore cette nuit avec ma famille, à la condition expresse, cependant, que je serais à bord le lendemain matin à dix heures. Quelques instants, en pareille circonstance, semblent une éternité : ma mère remercia le capitaine avec autant de reconnaissance que si chaque minute qu'il lui donnait eût été une pierre précieuse.

Le lendemain, à neuf heures, nous nous rendîmes au port. Le canot du *Trident* m'attendait; car, pendant la nuit, le nouveau gouverneur que nous devions conduire à Gibraltar était arrivé, porteur de dépêches qui ordonnaient de mettre à la voile le 1er octobre. Le moment terrible était venu, et cependant ma mère le supporta mieux que nous ne nous y étions attendus. Quant à mon père et à Tom, ils essayèrent d'abord de faire de l'héroïsme; mais, à l'instant de nous séparer, ils ne purent y tenir, et ces hommes, qui n'avaient jamais pleuré peut-être, versèrent de véritables larmes de femme. Je vis que c'était à moi de terminer cette scène, et, pressant une dernière fois ma bonne mère contre mon cœur, je sautai dans le canot, qui, au même instant, et comme s'il n'eût attendu, pour s'éloigner de la terre, que l'impulsion que je lui donnais, glissa légèrement sur la mer et s'avança vers le vaisseau. Le groupe que je quittais n'en resta pas moins immobile à me suivre des yeux jusqu'à ce que je fusse monté à bord. Arrivé là, je saluai une dernière fois de la main; ma mère me répondit avec son mouchoir, et je descendis chez le capitaine, qui avait recommandé qu'aussitôt mon arrivée on me prévînt qu'il avait quelque chose à me dire. Je le trouvai dans sa cabine avec le premier lieutenant, ayant sous les yeux une carte des environs de Plymouth, sur laquelle les villages, les chemins, les petits bois et jusqu'aux buissons étaient indiqués avec une exactitude remarquable. Au bruit que je fis en entrant, il leva la tête et me reconnut.

— Ah ! c'est vous? me dit-il avec un sourire d'amitié. Je vous attendais.

— Serais-je assez heureux, capitaine, pour vous être utile à quelque chose le jour même de mon arrivée? C'est une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre, et dont je remercie le ciel.

— Peut-être, dit le capitaine; venez ici, et regardez.

Je m'approchai et fixai mes yeux sur la carte.

— Voyez-vous ce village? continua-t-il.

— Walsmouth? répondis-je.

— Oui. A combien de distance le croyez-vous dans l'intérieur des terres?

— Mais à huit milles, à peu près, si j'en crois l'échelle de proportion.

— C'est cela. Vous ne connaissez pas ce village?

— Je ne savais pas même qu'il existât.

— Cependant, avec les renseignements topographiques que vous avez sous les yeux, vous iriez de la ville à ce village sans vous égarer?

— Certainement.

— Eh bien, c'est tout ce qu'il faut; tenez-vous prêt pour six heures; au moment de partir, M. Burke vous dira le reste.

— Il suffit, capitaine.

Je saluai M. Stanbow ainsi que le lieutenant, et remontai sur le pont. Mon premier regard fut pour la partie du port où j'avais laissé tout ce que j'aimais au monde. Cette partie du port était toujours animée et vivante; mais ceux que j'y cherchais n'y étaient plus. C'en était donc fait, je venais de laisser derrière moi une partie de mon existence. Cette partie, que j'apercevais encore comme à travers une porte entr'ouverte sur le passé, était le doux voyage de ma jeunesse, que j'avais accompli au milieu de fraîches prairies, sous un beau soleil de printemps et appuyé sur l'amour de tout ce qui m'entourait. Cette porte fermée, une autre s'ouvrait, et celle-là donnait sur l'âpre et rude chemin de l'avenir.

J'étais plongé au plus profond de ces pensées, les yeux fixés sur la terre et appuyé tristement contre le mât de misaine, lorsque je sentis qu'on me frappait sur l'épaule. C'était un de mes futurs camarades, jeune homme de seize à dix-sept ans, à peu près, et qui, depuis trois ans déjà, était au service de Sa Majesté Britannique. Je lui fis un salut qu'il me rendit avec la politesse ordinaire des officiers de la marine anglaise; puis, avec un sourire demi-railleur :

— Monsieur John, me dit-il, je suis chargé, par le capitaine, de vous faire les honneurs du vaisseau, depuis le perroquet du grand mât jusqu'à la soute aux poudres. Comme vous avez, selon toutes les probabilités, quelques années à passer à bord du *Trident*, peut-être ne serez-vous pas fâché de faire connaissance avec lui.

— Quoique *le Trident* soit, monsieur, je le présume, comme tous les vaisseaux de soixante et quatorze, et que son arrimage n'ait sans doute rien de particulier, je ferai avec grand plaisir cette visite en votre compagnie, que je conserverai, je l'espère, aussi longtemps que celle du bâtiment. Vous connaissez mon nom; puis-je vous demander le vôtre, afin que je sache à qui je devrai ma première leçon?

— Je me nomme James Bulwer; je suis sorti, il y a trois ans, de l'école de marine de Londres, et, depuis ce temps, j'ai fait deux voyages, l'un au cap Nord, l'autre à Calcutta. Sans doute, vous sortez aussi de quelque école préparatoire?

— Non, monsieur, répondis-je; je sors du collége d'Harrow-sur-la-Colline, et avant-hier, pour la première fois, j'ai vu la mer.

James ne put dissimuler un sourire.

— Alors, continua-t-il, je crains moins de vous ennuyer; les objets que vous allez voir seront, sans doute, pour vous, aussi curieux que nouveaux.

Je m'inclinai en signe d'assentiment et je m'apprêtai à suivre mon cicerone, qui, me faisant descendre par l'escalier du mât d'artimon, me conduisit d'abord dans le second pont. Là, il me fit entrer dans la salle à manger, qui était de vingt à vingt-deux pieds de longueur, et me montra qu'elle était terminée par une cloison qui pouvait se démonter au moment du combat; puis, dans la grande pièce qui joignait cette cloison, il me fit voir six cabinets en toile, destinés à disparaître aussi dans un moment d'urgence : c'étaient nos chambres à coucher. En avant de cette grande chambre, nous rencontrâmes le poste des gardes de la marine, l'office, la boucherie; et, en passant sous le gaillard d'avant, les cuisines, les potagers, le petit four réservé à la table du capitaine, et, de chaque côté, à bâbord et à tribord, une magnifique batterie de trente canons de dix-huit.

De ce second pont, nous descendîmes dans le premier, que nous visitâmes dans le même détail et avec la même attention. C'est ce pont qui renferme la sainte-barbe, les chambres de l'écrivain, du maître-canonnier, du chirurgien, de l'aumônier, et tous les hamacs des matelots suspendus au-dessous des poutres. Il était armé de vingt-huit canons de trente-huit, montés sur leurs affûts, avec tous les palans et ustensiles nécessaires. De là, nous descendîmes dans le faux pont, dont nous fîmes d'abord le tour par les galeries, pratiquées afin qu'on puisse voir, pendant le combat, si un boulet perce le bâtiment à fleur d'eau, et, dans ce cas, boucher le trou avec des tapons de calibre; puis nous entrâmes dans les soutes à pain, à vin et à légumes; de là, nous passâmes dans celles du chirurgien, du pilote et du charpentier, et, de ces dernières, dans la fosse aux câbles et aux lions. Enfin, vint le tour de la cale, que nous visitâmes avec la même religion que le reste du bâtiment.

James avait raison : quoique tous ces différents ob-

jets ne fussent pas aussi nouveaux pour moi qu'il le pensait, il n'en étaient pas moins curieux. A part la différence qu'il y a d'un brick à un vaisseau, c'était bien là l'aménagement qui m'était familier; mais, relativement à ce que j'avais vu jusqu'alors, le tout se présentait à moi sur une échelle si colossale, que j'éprouvais la même sensation que si, comme Gulliver, j'avais été transporté tout à coup dans le pays des Géants. Nous remontâmes sur le pont, et James s'apprêtait à me faire faire, dans la mâture, un voyage pareil à celui que nous venions d'exécuter dans la carène, lorsque la cloche du dîner sonna. Elle nous appelait à une opération trop importante pour que nous pussions la retarder d'une seconde; aussi nous rendîmes-nous à l'instant même à la cabine, où quatre autres jeunes gens de notre âge nous attendaient.

Quiconque a mis le pied à bord d'un bâtiment de guerre anglais sait ce que c'est que le dîner d'un midshipman. Un morceau de bœuf à demi rôti, des pommes de terre cuites à l'eau et revêtues de leur robe grise, une liqueur noirâtre baptisée du nom usurpé de porter, le tout dressé sur une table boiteuse, couverte du torchon qui sert à la fois de nappe et de serviette, et qu'on renouvelle tous les huit jours, forment l'ordinaire des Howes futurs et des Nelsons à venir. Heureusement, je sortais du collége et mon apprentissage était fait. Je pris donc ma part du repas en homme qui ne veut pas quitter le morceau pour l'ombre, et je tirai si bien à moi, que je finis par en avoir à peu près autant que les autres, au grand désappointement de mes camarades, qui avaient, sans doute, compté augmenter leurs cinq portions de la sixième.

Après le dîner, James, qui probablement aimait les digestions tranquilles, au lieu de me reparler de notre promenade aérienne, proposa une partie de cartes : c'était justement jour de paye; chacun avait de l'argent dans le gousset, de sorte que chacun accepta sans conteste. Quant à moi, dès cette époque, je ressentais pour le jeu une sainte horreur, qui n'a fait qu'augmenter avec l'âge; je m'excusai donc de ne pouvoir répondre dignement à l'honneur qu'on voulait bien me faire, et je remontai sur le pont. Le temps était beau, le vent soufflait ouest-nord-ouest; cette direction était la plus favorable qu'il pût adopter relativement à nous : aussi tous les préparatifs d'un départ prochain, préparatifs invisibles peut-être à tout autre œil que celui d'un marin, s'exécutaient-ils sur tous les points du bâtiment. Le capitaine se promenait à tribord du gaillard d'arrière, s'arrêtant de temps en temps pour donner un coup d'œil à chaque chose; puis il reprenait sa marche, mesurée comme celle d'une sentinelle, tandis qu'à bâbord le second se mêlait à ces préparatifs d'une manière plus active, sans cependant y prendre part autrement que par un geste impérieux ou une parole brève.

Il ne fallait que voir ces deux hommes, pour apprécier la différence de leurs caractères. M. Stanbow était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans : appartenant à l'aristocratie anglaise, il avait conservé la tradition des formes élégantes et des manières polies, et s'était même fortifié dans le culte de cette tradition par un séjour de trois ou quatre années en France. D'un naturel un peu paresseux, c'était surtout lorsqu'il s'agissait de punir que sa lenteur devenait visible, et ce n'était jamais qu'à regret, et après avoir longtemps tourné et retourné entre ses doigts sa prise de tabac d'Espagne, qu'il se décidait à prononcer le châtiment. Cette faiblesse donnait alors à son jugement un caractère d'hésitation qui lui ôtait son apparence de justice; de sorte que, quoiqu'il ne frappât jamais à tort, rarement il frappait à temps. Tous ses efforts n'avaient pu lui faire vaincre cette bonté facil de caractère, si agréable dans le monde, si dangereuse sur un vaisseau. Cette prison flottante, où quelques planches seulement séparent la vie de la mort et le temps de l'éternité, a ses mœurs spéciales, sa population particulière : il lui faut des lois spéciales et un code particulier. Un matelot est à la fois au-dessus et au-dessous de l'homme civilisé; il est plus généreux, plus hardi, plus grand, plus redoutable; mais, toujours en face de la mort, le danger, qui exalte ses bonnes qualités, développe aussi les mauvaises. Le marin est comme le lion qui, lorsqu'il ne caresse plus son maître, le déchire. Il faut donc d'autres ressorts pour exciter ou retenir les rudes fils de l'Océan que pour dominer les débiles enfants de la terre ferme. Eh bien, c'étaient ces ressorts violents que notre doux et vénérable capitaine n'avait jamais su employer. Il est juste de dire cependant qu'au moment du combat ou de la tempête cette hésitation disparaissait sans laisser de trace. Alors la grande taille de M. Stanbow se redressait de toute sa hauteur, sa voix devenait ferme et vibrante, et son œil, qui retrouvait toute la vivacité de la jeunesse, lançait de véritables éclairs; puis, le moment du danger passé, il retombait dans cette apathique douceur, seul défaut que ses ennemis mêmes pussent lui reprocher.

M. Burke offrait avec le portrait que nous venons de tracer un contraste si remarquable, qu'on eût dit que la Providence, en réunissant ces deux hommes sur le même vaisseau, avait voulu corriger l'un par l'autre et combattre la faiblesse par la sévérité. M. Burke était un homme de trente-six à quarante ans : né à Manchester, dans les classes inférieures de la société, son père et sa mère, qui avaient voulu lui donner une éducation plus élevée que celle qu'ils avaient reçue eux-mêmes, avaient commencé à faire quelques sacrifices pour lui, lorsque tous deux moururent à six mois de distance. L'enfant, qui n'était soutenu dans sa pension que par le prix de leur travail, se trouva sans personne au monde pour l'aider

à poursuivre ses études, et, trop jeune pour exercer un métier, il s'embarqua, avec une demi-éducation, sur un vaisseau de l'État. Là, toutes les lois de la discipline, appliquées rudement au jeune marin, l'avaient rendu, à mesure qu'il était passé des grades inférieurs au grade qu'il occupait, impitoyable pour les autres. Tout au contraire du capitaine Stanbow, la justice exercée par M. Burke prenait le caractère de la vengeance. On aurait dit qu'il voulait rendre aux malheureux qu'il punissait, à bon droit, sans doute, tous les mauvais traitements dont il avait été, peut-être injustement, frappé. Une autre différence plus remarquable existait encore entre lui et son digne commandant : c'était au moment de la tempête et du combat qu'on pouvait remarquer en M. Burke une certaine hésitation. On eût dit alors qu'il sentait que sa position sociale ne lui avait pas donné, en naissant, le droit de commander aux hommes ni la force de lutter avec les éléments. Néanmoins, comme, tant que durait le feu ou le vent, il était le premier aux coups et à la manœuvre, nul ne l'avait jamais accusé de ne pas faire alors strictement son devoir. Il n'en était pas moins vrai que, dans ces deux cas, une certaine pâleur de visage, une légère altération de voix, laissaient percer une émotion intérieure dont il n'était jamais parvenu à se rendre maître au point de la cacher à ses subordonnés; et cela aurait pu faire croire que le courage, chez lui, était non pas un don de la nature, mais un résultat de l'éducation.

Au reste, ces deux hommes, qui tenaient chacun sur le gaillard d'arrière, la place que la hiérarchie maritime assignait à leur rang, paraissaient plutôt encore séparés par une antipathie naturelle que par l'étiquette de leur grade. Quoique les formes du capitaine fussent pour son premier lieutenant ce qu'elles étaient pour tout le monde, c'est-à-dire décentes et polies, on ne pouvait pas se dissimuler que sa voix ne conservait pas, en lui parlant, cet accent de bienveillance qui le faisait chérir de ses subordonnés. Aussi M. Burke recevait-il d'une manière toute particulière les ordres du capitaine, et sa soumission, quoique entière, avait quelque chose de sombre et de contraint, qui contrastait avec l'obéissance joyeuse et rapide du reste de l'équipage.

Cependant un événement de quelque importance les avait momentanément réunis, comme on l'a vu, au moment où je mettais le pied sur le vaisseau. On s'était aperçu, la veille, qu'il manquait sept hommes à l'appel du soir.

La première idée qui vint au capitaine fut que les sept drôles, dont quelques-uns étaient connus pour ne pas détester le gin, s'étaient attardés seulement autour de la table d'un cabaret, et qu'ils en seraient quittes pour passer trois ou quatre heures en pénitence sur les haubans du grand mât. Mais, à cette espèce d'excuse suggérée au capitaine Stanbow par sa bonté naturelle, M. Burke secoua la tête en signe de doute; et, comme la nuit s'écoula sans que le vent qui venait de terre apportât la moindre nouvelle des absents, il fallut bien que, le lendemain, le digne capitaine, si porté qu'il fût à l'indulgence, reconnût que le cas, ainsi que l'avait prévu M. Burke, était d'une certaine gravité.

En effet, ces désertions sont assez fréquentes à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, attendu qu'il arrive souvent que les matelots de la marine militaire trouvent sur les bâtiments de la Compagnie des Indes un meilleur engagement que celui que leur ont fait MM. les lords de l'amirauté, qui, en général, ne les consultent pas sur les conditions. Cependant, une fois l'ordre donné de se mettre en mer, comme le bâtiment doit obéir au premier vent favorable, il n'y aurait pas moyen d'attendre leur retour volontaire ou forcé. C'est dans ce cas que l'on a ordinairement recours au moyen ingénieux de la presse, moyen qui consiste à descendre dans la première taverne venue, et à enlever un nombre d'hommes égal à celui qui fait défaut. Mais comme, dans ces sortes d'expéditions, on ne peut prendre que ce que l'on trouve, et que, parmi les sept hommes qui nous manquaient, il y en avait trois ou quatre qui, une fois à l'œuvre, faisaient parfaitement leur office de matelot, il avait été décidé, par le capitaine, qu'on tenterait d'abord tous les moyens possibles de les ramener à bord du bâtiment.

Il y a, dans tous les ports d'Angleterre, soit dans la ville même, soit dans quelque village des environs, une ou deux maisons portant enseigne et titre de taverne, et dont la véritable industrie est de recéler les déserteurs. Comme ces maisons sont connues de tous les équipages, c'est d'abord sur elles que se portent les soupçons, lorsqu'un déficit quelconque est reconnu sur un navire, et presque toujours les premières expéditions sont dirigées de leur côté; mais aussi, plus les honorables propriétaires de ces maisons sont exposés à ce genre de visite militaire, plus ils prennent de précautions pour en contrarier le résultat : c'est une affaire de contrebande, dans laquelle, le plus souvent, les douaniers sont dupes. Au reste, M. Burke était si convaincu de cette vérité, que, quoique le commandement d'une semblable entreprise fût fort au-dessous de son rang, il n'avait voulu en céder la direction à personne, et c'était lui qui en avait réglé tous les détails, que le capitaine avait approuvés.

En conséquence, dès le matin, les quinze plus vieux matelots du *Trident* avaient été convoqués, et, en présence du capitaine et du second, un conseil avait été tenu, dans lequel, au rebours des autres réunions de ce genre, les opinions inférieures devaient être celles qui auraient le plus de poids.

Dans le cas dont il s'agissait, les matelots étaient, en effet, beaucoup plus experts que les officiers; et, si la direction devait toujours rester à ceux-ci, les renseignements ne pouvaient venir que de ceux-là. Le résultat de la délibération fut que les coupables, selon toutes les probabilités, étaient réfugiés dans la taverne de *la Verte Erin*, honnête maison tenue par un Irlandais nommé Jemmy, et qui faisait partie du petit village de Walsmouth, situé à huit milles, à peu près, dans l'intérieur des terres. Il avait donc été décidé que l'expédition se dirigerait sur ce point.

Cette décision prise, une proposition qui devait en assurer le succès avait été faite : c'était d'envoyer d'avance un éclaireur qui, sous un prétexte quelconque, pénétrerait dans la taverne de maître Jemmy et parviendrait à savoir dans quelle partie de son établissement se tenaient les réfractaires; car les précautions, de la part de ces derniers, étaient probablement prises avec d'autant plus de soin, que, le moment du départ du *Trident* était arrivé, ils devaient bien penser que l'on était en quête de leurs respectables personnes.

Mais là s'était présentée une difficulté sérieuse : c'est que le matelot qui aurait joué le rôle d'éclaireur courrait grand risque, après la réussite de l'expédition, de payer cher la part qu'il y aurait prise; d'un autre côté un officier, si bien déguisé qu'il fût, ne pouvait manquer d'être reconnu ou par M. Jemmy, ou par les déserteurs. Le conseil tout entier était donc dans une grande perplexité, lorsqu'il vint à l'idée de M. Burke de me charger de cette mission; arrivé le jour même, et, par conséquent, inconnu de tout le monde, je ne devais éveiller les soupçons de personne, et, si j'avais le quart de l'intelligence que m'avait d'avance accordée le bon capitaine, je ne pouvais manquer de conduire la chose à un heureux résultat. Ce préambule explique les questions que m'avait faites M. Stanbow, et la recommandation, qui les avait suivies, d'aller prendre les ordres de M. Burke.

On vint donc me dire, vers les cinq heures, que le lieutenant m'attendait dans sa cabine. Je m'empressai de me rendre à son invitation, et, là, après m'avoir mis brièvement au courant de ce qu'on attendait de moi, il tira d'un coffre une chemise, des pantalons et une jaquette de matelot, qu'il m'invita à revêtir en échange de mon costume de midshipman. Quoique j'éprouvasse, au fond du cœur, quelque répugnance pour le rôle qui m'était réservé dans cette tragi-comédie, force me fut d'obéir. M. Burke parlait au nom de la discipline, et l'on sait combien, à bord des vaisseaux anglais, la discipline est une maîtresse sévère; d'ailleurs, le lieutenant, je l'ai dit, n'était pas un homme à souffrir une réplique, quelque respectueuse qu'elle fût. Je ne perdis donc pas mon temps en observations inutiles, je mis bas mon costume de midshipman, et, grâce à mon large pantalon, à ma chemise de flanelle rouge, à mon bonnet bleu et à mes dispositions naturelles, j'eus bientôt acquis cet air de vaurien qui forme le caractère distinctif du personnage que j'étais appelé à représenter.

Mon déguisement achevé, nous descendîmes dans la chaloupe, M. Burke, moi et les quinze matelots qui avaient formé le conseil du matin. Dix minutes après, nous étions à Plymouth; comme nous ne pouvions traverser ainsi la ville en masse sans être remarqués, et que, dans ce cas, l'alarme, sans aucun doute, devait être portée à Walsmouth, nous nous séparâmes sur le port, nous donnant rendez-vous, dix minutes après notre séparation, sous un arbre isolé que l'on voit de la rade, et qui s'élève sur une petite colline au delà de la ville. Au bout d'un quart d'heure, nous fîmes l'appel; tout le monde était à son poste.

Le plan de la campagne était d'avance arrêté dans la tête de M. Burke, et, arrivé au moment de l'exécuter, il me fit l'honneur de me l'expliquer dans tous ses détails : il avait décidé que je me dirigerais aussi vite que me le permettrait mes jambes, dont, à cette occasion, chacun me fit l'honneur d'exagérer la vélocité, vers le village de Walsmouth, tandis que le reste de la troupe me suivrait au pas ordinaire. Comme, en vertu de cette disposition, je devais gagner près d'une heure sur mes compagnons, il était convenu qu'ils m'attendraient jusqu'à minuit dans une masure située à une portée de fusil en avant du village. Si, à minuit, je n'étais pas de retour, c'est que j'étais prisonnier ou tué, et, dans ce cas, on devait marcher immédiatement sur *la Verte Érin*, pour me délivrer ou venger ma mort.

Il ne fallait pas moins que l'aspect d'un danger comme celui qu'on me faisait entrevoir, pour rehausser, à mes propres yeux, la singulière mission dont j'étais chargé. L'œuvre que j'accomplissais était une tâche de chacal, et non une besogne de lion; je le sentais au fond du cœur, et cela m'avait jusqu'alors donné un certain malaise dont je n'étais pas le maître de triompher; mais, du moment que ma vie courait quelque chance, du moment qu'il y avait lutte, enfin, il pouvait y avoir victoire, et la victoire justifie tout : c'est le talisman qui change le plomb en or.

En ce moment, sept heures sonnèrent à Plymouth; il fallait, à moi une heure et demie, et à mes compagnons deux heures au moins pour arriver à Walsmouth. Je pris donc congé de mes compagnons. M. Burke adoucit sa voix rude pour me souhaiter une chance heureuse, et je partis.

Nous entrions dans les mois brumeux de l'automne, le temps était sombre et bas, des nuages, pareils à des vagues silencieuses, roulaient à quelques

pieds au-dessus de ma tête, et, de temps en temps, des rafales de vent, qui arrivaient tout à coup et passaient de même, courbaient les arbres de la route, leur arrachant, à chaque bouffée, quelques-unes de leurs dernières feuilles qui venaient me fouetter le visage. La lune, sans paraître cependant, jetait, à travers les voiles qui la couvraient, assez de lumière pour éclairer tous les objets d'une teinte grisâtre et maladive; par intervalles, de larges ondées tombaient, qui dégénéraient en pluie fine, jusqu'à ce qu'une nouvelle cataracte s'ouvrit; au bout de deux milles, j'étais à la fois glacé et couvert de sueur. Je continuai de marcher ou plutôt de courir, au milieu de ce morne silence qui n'était interrompu que par les plaintes de la terre et les larmes du ciel. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu une nuit plus triste que cette triste nuit.

Après une heure et demie de cette course, que je n'avais pas ralentie un instant, et pendant laquelle je n'avais point éprouvé la moindre fatigue, tant cette nuit sombre et la préoccupation de ce qui allait se passer séparaient mon esprit de mon corps, j'aperçus les premières lumières de Walsmouth. Je m'arrêtai un instant pour m'orienter; car il me fallait aller droit à la taverne de maître Jemmy, sans demander ma route. Cette demande n'aurait pas manqué d'exciter les soupçons, vu que c'était une des choses qu'il n'était pas permis à un matelot d'ignorer. Mais, comme, du lieu où j'étais, je ne voyais qu'un amas de maisons, je résolus d'entrer dans le village, espérant que quelque indice extérieur me guiderait. En effet, d'un bout d'une rue à l'autre, j'aperçus bientôt la lanterne que mes camarades m'avaient indiquée comme le fanal qui devait me conduire, et je m'approchai, résolu, puisque j'en étais là, à payer bravement de ma personne.

Le cabaret de maître Jemmy n'avait du moins pas la prétention de tromper les yeux par une fausse apparence; c'était un véritable repaire : la porte, qui semblait celle d'un cachot, tant elle était basse et étroite, avait, à hauteur d'homme, cette petite ouverture grillée, appelée généralement *le trou de l'espion*, en argot de taverne, parce que c'est à travers ce vasistas que le maître de la maison s'assure de la nature des visites qu'il reçoit. J'en approchai mon œil, et je regardai à travers le grillage; mais cette ouverture donnait sur une espèce de caveau sombre où je ne pus rien apercevoir, que des filets de lumière qui, se glissant à travers les fentes d'une porte, indiquaient, au moins, que la chambre attenante était éclairée.

— Holà, quelqu'un! criai-je alors, en frappant et en appelant en même temps.

Si fermement qu'ils eussent été dits, et quoiqu'un vigoureux coup de poing les eût accompagnés, ces mots restèrent sans réponse. J'attendis un instant, puis je les répétai une seconde fois, mais sans plus de succès. Je m'éloignai alors à reculons de cette maison étrange, afin de regarder si, à défaut de la porte, qui n'était peut-être placée là que pour ne pas détruire la symétrie de l'architecture, il n'y avait pas quelque autre entrée plus praticable; mais les fenêtres étaient barricadées avec un soin tout particulier; force me fut donc d'en revenir au moyen d'introduction ordinaire. Je rapprochai une troisième fois ma tête de l'ouverture; mais, cette fois, je m'arrêtai à quelques pouces du grillage : une autre tête, collée contre les barreaux, me regardait de l'autre côté.

— Enfin! dis-je, ce n'est pas malheureux.

— Qui êtes-vous? que demandez-vous? dit une voix douce à laquelle j'étais loin de m'attendre en pareille circonstance, et que je reconnus pour celle d'une jeune fille.

— Qui je suis, la belle enfant? répondis-je en tâchant de mettre mon fausset au diapason du sien. Je suis un pauvre diable de matelot qui ira probablement coucher en prison, si vous lui refusez la porte.

— A quel équipage appartenez-vous?

— Au *Boreas*, qui fait voile demain matin.

— Entrez, dit la jeune fille en entr'ouvrant la porte dans une largeur qui semblait si bien calculée d'après celle de mon corps, qu'elle n'eût pas permis à un oiseau-mouche de pénétrer en même temps que moi. Et aussitôt elle referma la porte, dont deux énormes verrous et une barre de bois assuraient la solidité.

Au bruit que firent en glissant derrière moi ces garants de la sûreté intérieure, je sentis, je l'avoue, l'eau et la sueur se glacer sur mon front; mais il n'y avait pas à reculer : d'ailleurs, au même moment, la jeune fille ouvrit la porte, et je me trouvai dans la lumière. Aussitôt mes regards parcoururent la chambre et s'arrêtèrent avant tout, je dois l'avouer, sur maître Jemmy, dont l'aspect formidable n'était pas de nature à rassurer un homme qui eût été moins résolu que je ne l'étais. C'était un grand gaillard de près de six pieds, aux membres robustes, aux cheveux et aux sourcils roux; sa figure disparaissait de temps en temps derrière la fumée de sa pipe, qui, en s'évanouissant, laissait briller deux yeux qui semblaient habitués à aller chercher au fond de l'âme la pensée de celui qu'ils regardaient.

— Mon père, dit la jeune fille, c'est un pauvre garçon en faute qui vient vous demander l'hospitalité pour cette nuit.

— Qui es-tu? demanda Jemmy en laissant écouler quelques secondes entre les paroles de sa fille et les siennes, et avec un accent si prononcé, qu'il dénonçait un Irlandais à la première syllabe.

— Qui je suis? répondis-je dans le patois de Munster, que je parlais comme ma propre langue, ma mère étant de Limerick. Pardieu! maître Jemmy, il

me semble qu'à vous, moins qu'à tout autre, j'ai besoin de le dire.

— C'est ma foi vrai! s'écria l'hôte de *la Verte Erin* en se levant de sa chaise par un premier mouvement dont il n'avait pas été le maître, en entendant l'idiome chéri de son île : un Irlandais!

— Et pur sang, répondis-je.

— Alors, sois le bienvenu, me dit-il en me tendant la main.

Je m'avançai aussitôt pour répondre à l'honneur que me faisait maître Jemmy; mais, comme si une réflexion soudaine le faisait repentir de son trop de confiance :

— Si tu es Irlandais, dit-il en remettant ses deux mains derrière son dos, et en me regardant de nouveau avec ses petits yeux de démon, tu dois être catholique?

— Comme saint Patrick, répondis-je.

— C'est ce que nous allons voir, dit maître Jemmy.

A ces mots, qui ne laissaient pas de m'inquiéter, il s'avança vers une armoire, et, tirant un livre, il l'ouvrit.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti,* dit-il.

Je le regardais avec la plus profonde surprise.

— Réponds, dit-il, réponds; si tu es véritablement catholique, tu dois savoir la messe.

Je compris aussitôt, et, comme, étant enfant, j'avais joué souvent avec le missel de mistress Denison, orné de figures saintes, j'essayai de rappeler tous mes souvenirs.

— *Amen*, répondis-je.

— *Introïbo ad altare Dei*, continua mon interrogateur.

— *Dei qui lætificat juventutem meam*, répondis-je avec le même aplomb.

— *Dominus vobiscum*, dit maître Jemmy en levant les mains et en se retournant comme un prêtre qui a fini son office.

Mais j'étais au bout de mon latin; et, comme je ne répondais rien, maître Jemmy resta la main sur la clef de l'armoire, attendant cette dernière réponse, qui devait le convaincre.

— *Et cum spiritu tuo,* me souffla tout bas la jeune fille.

— *Et cum spiritu tuo,* m'écriai-je de toute la force de mes poumons.

— Bravo! dit Jemmy en se retournant, tu es un frère. Maintenant, que désires-tu? que veux-tu? Demande, et tu seras servi, pourvu que tu aies de l'argent, toutefois.

— Oh! l'argent ne manque pas, répondis-je en faisant sonner quelques écus que j'avais dans mon gousset.

— Alors, vivent Dieu et saint Patrick! mon enfant, s'écria le digne hôte de *la Verte Érin*, tu arrives à merveille pour être de la noce.

— De la noce? repris-je étonné.

— Sans doute; connais-tu Bob?

— Bob? Certainement que je le connais.

— Eh bien, il se marie.

— Ah! il se marie?

— En ce moment même.

— Mais il n'est pas seul du *Trident?* demandai-je.

— Sept, mon ami; ils sont sept, autant qu'il y a de péchés capitaux.

— Et, sans indiscrétion, où pourrai-je les rejoindre?

— A l'église, mon fils, et je vais t'y conduire.

— Oh! répondis-je vivement, ne vous dérangez pas, maître Jemmy; j'irai bien tout seul.

— Oui-da, en tournant par la rue, n'est-ce pas, pour que les espions de Sa Majesté Britannique te mettent la main dessus? Non pas. Viens par ici, viens, mon enfant.

— Vous avez donc une communication avec l'église?

— Oui, oui; nous sommes machinés ni plus ni moins que le théâtre de Drury-Lane, où l'on fait vingt-cinq changements à vue dans une pantomime. Viens par ici, viens.

Et maître Jemmy me saisit par le bras et m'entraîna de l'air le plus amical du monde, mais, en même temps, avec une telle force, que, si même l'envie m'en fût venue, je me fusse trouvé dans l'impossibilité de faire la moindre résistance. Cependant ce n'était point là mon affaire : je n'avais pas le moindre désir d'être mis en face de nos déserteurs. Par un mouvement instinctif, je glissai la main jusqu'au manche de mon poignard de midshipman, que j'avais eu la précaution de cacher sous ma chemise rouge, et, ne pouvant résister au bras de fer qui m'entraînait, je suivis mon terrible guide, décidé à prendre conseil des circonstances, mais à ne reculer devant rien; car toute ma carrière maritime dépendait probablement de la manière dont je mènerais à bout cette dangereuse entreprise.

Nous traversâmes deux ou trois pièces, dans l'une desquelles étaient dressés sur une table tous les préparatifs d'un souper plus copieux que recherché; puis nous descendîmes dans une espèce de cave sombre, où, sans me lâcher, Jemmy continua de s'avancer à tâtons. Enfin, après un moment d'hésitation, il ouvrit une porte. Je sentis la fraîcheur de l'air arriver jusqu'à nous; je heurtai les marches d'un escalier; à peine eus-je monté quelques degrés, que les gouttes d'une pluie fine vinrent me picoter le visage. Je levai les yeux, je vis le ciel au-dessus de ma tête. Je regardai autour de moi : nous étions dans un cimetière, au bout duquel s'élevait l'église, masse sombre et informe, dans laquelle se découpaient deux fenêtres éclairées, qui semblaient nous regarder comme des yeux ardents. Le moment du danger approchait; je tirai à demi mon poignard, et je m'ap-

prêtai à continuer ma route ; mais alors ce fut Jemmy qui s'arrêta.

— Maintenant, me dit-il, tu peux aller droit devant toi, mon enfant, et sans craindre de te perdre : moi, je retourne à mon souper ; tu reviendras avec les mariés et tu trouveras ton couvert à table.

En même temps, je sentis se desserrer l'étau dans lequel mon bras était enfermé, et, sans me donner le temps de répondre, maître Jemmy reprit seul le chemin par lequel nous étions venus tous les deux, et disparut sous la voûte avec une rapidité qui prouvait l'habitude que le digne propriétaire de *la Verte Érin* avait de ce passage. A peine fus-je seul, qu'au lieu de continuer mon chemin vers l'église, je m'arrêtai en remerciant Dieu de ce que maître Jemmy n'avait pas eu l'idée de m'accompagner plus loin; puis, comme mes regards commençaient à s'habituer à l'obscurité, je m'aperçus que la clôture était assez peu élevée; cela me permettait de sortir de l'enclos où j'étais enfermé sans passer par l'église. Je courus aussitôt vers le mur le plus proche de moi, et, grâce à ses aspérités, dont je me fis des échelons, je fus bientôt à cheval sur le faîte. Une fois arrivé là, je n'eus plus qu'à me laisser glisser de l'autre côté, et je tombai sans accident au milieu d'une petite ruelle déserte.

Il m'était impossible de savoir précisément où j'étais; mais je m'orientai sur le vent : pendant tout le chemin, je l'avais eu en face ; je n'avais donc qu'à lui tourner le dos, et j'étais à peu près sûr de ne pas faire fausse route. J'exécutai à l'instant cette manœuvre, et je marchai vent arrière jusqu'à ce que je me trouvasse hors du village. Arrivé là, j'aperçus à ma gauche, pareils à de grands fantômes noirs, les arbres qui bordent la route de Plymouth à Walsmouth. Je me dirigeai aussitôt de ce côté. A vingt-cinq pas du grand chemin était la masure : je piquai droit dessus; nos hommes étaient à leur poste. Il n'y avait pas un instant à perdre. Je leur racontai ce qui venait de se passer. Vous divisâmes nos troupes en deux pelotons, et nous entrâmes dans Walsmouth au pas de course, mais en gardant un tel silence, que nous ressemblions plutôt à une troupe de spectres qu'à une bande d'hommes vivants. Arrivés au bout de la rue qui conduisait à la taverne de Jemmy, je montrai d'une main au lieutenant Burke la lanterne qui indiquait l'entrée de *la Verte Érin*, de l'autre, le clocher de l'église, qui, grâce à une éclaircie, dessinait dans le ciel sa flèche noire et aiguë, et je lui demandai lequel des deux détachements il voulait que je dirigeasse. A cause de la connaissance que j'avais des localités, il m'abandonna celui qui devait s'emparer de la taverne et qui se composait de six hommes; puis, à la tête des neuf autres, il se dirigea vers l'église. Comme l'église et la taverne étaient à une distance à peu près égale, il était évident qu'en marchant du même pas notre double attaque devait être simultanée, ce qui était chose importante; car nos déserteurs étant surpris à la fois par devant et par derrière, il leur devenait impossible de nous échapper.

En arrivant devant la porte, je voulus recourir à la même manœuvre qui m'avait déjà réussi, et, ordonnant à mes hommes de se coller le long du mur, j'appelai par le grillage : j'espérais que, de cette manière, nous pourrions entrer chez maître Jemmy sans effraction ; mais je ne tardai pas à m'apercevoir, au silence profond qui régnait dans la maison, malgré l'appel que je faisais à ses habitants, qu'il fallait renoncer aux voies de douceur. En conséquence, j'ordonnai à deux de nos hommes, qui par précaution s'étaient munis de haches, de jeter la porte en dedans : en un tour de main, malgré les verrous et la barre, la chose fut faite, et nous nous précipitâmes sous la première voûte.

La seconde porte était fermée, et, ainsi que la première, il fallut la briser. Comme elle était un peu moins forte, cette besogne nous prit un peu moins de temps, et nous nous trouvâmes dans la chambre où Jemmy m'avait fait servir la messe. Elle était sans lumière. J'allai au poêle; on venait de l'éteindre avec de l'eau. Un de nos hommes battit le briquet; mais nous cherchâmes en vain une lampe ou une chandelle. Je me souvins de la lanterne, et courus à la porte pour la décrocher; elle était éteinte. Décidément, la garnison était prévenue et opposait une force d'inertie qui présageait, selon toute probabilité, une résistance plus sérieuse. Quand je rentrai, la chambre était éclairée ; un de nos hommes, canonnier de la troisième batterie de bâbord, avait par hasard sur lui une mèche, et venait de l'allumer; mais il n'y avait pas de temps à perdre : la lumière qu'elle donnait ne devait durer que quelques secondes; je pris la mèche et m'élançai dans la chambre voisine en criant :

— Suivez-moi!

Nous traversâmes cette seconde chambre, puis celle du souper, sur lequel nos hommes, en passant, jetèrent de côté un coup d'œil plein d'une expression intraduisible; puis enfin, au moment où la mèche s'éteignait, j'arrivai à la porte du caveau. Elle était refermée; mais on n'avait, sans doute, pas eu le temps de la barricader comme les autres, car, en étendant la main, je sentis la clef. Comme je me rappelais à peu près le chemin qu'une demi-heure auparavant j'avais fait à tâtons, j'y passai le premier, tâtant chaque marche avec le pied, étendant les bras en avant et retenant mon haleine. J'avais, en suivant Jemmy, compté les marches de l'escalier : il y en avait dix. Je les comptai de nouveau, et, quand je fus arrivé à la dernière, je tournai à droite; mais à peine eus-je fait quelques pas dans l'espèce de souterrain, que

j'entendis une voix qui murmurait à mon oreille le mot *renégat*. En même temps, il me sembla qu'une pierre, se détachant de la voûte, me tombait d'aplomb sur la tête. Je vis des millions d'étincelles, je jetai un cri, et je tombai sans connaissance.

Lorsque je revins à moi, je me retrouvai dans mon hamac, et sentis, au mouvement du vaisseau, que nous devions être en train d'appareiller. Mon accident, causé par un simple coup de poing de mon ami, l'hôte de *la Verte Érin*, n'avait en rien entravé le succès de l'expédition. Le lieutenant Burke était entré dans la sacristie au moment même où les fiancés, les garçons de noce y étaient réunis; nos hommes avaient donc été pris comme dans une souricière, et, à l'exception de Bob, qui avait trouvé le moyen de s'échapper par une fenêtre, ils avaient tous été arrêtés. L'absence du fugitif était même compensée, si l'on avait voulu admettre le proverbe français : « Un homme en vaut un autre; » car le lieutenant, qui était, comme nous l'avons dit, à cheval sur les règles de la discipline et qui voulait son nombre avant tout, avait jeté le grappin sur un des assistants et l'avait, malgré ses cris et sa résistance, ramené à bord du *Trident* avec les autres prisonniers. Ce pauvre diable, qui se trouvait d'une manière si inattendue enrôlé dans la marine britannique, était un perruquier du village de Walsmouth, qui se nommait David.

IX

Quoique l'accident sous lequel j'avais succombé m'eût empêché de prendre un part active au dénoûment de l'entreprise, il n'en est pas moins vrai que l'on devait, en grande partie, l'heureux résultat de l'expédition à la manière dont je l'avais conduite.

Aussi, lorsque je rouvris les yeux, ce que je ne pus faire que quelques moments après que le sentiment de mon existence me fût revenu, tant le coup que j'avais reçu était bien appliqué, je trouvai près de moi notre brave capitaine, qui venait en personne s'informer de mon état. Comme, à part une certaine lourdeur dans la région cérébrale, je me sentais, du reste, parfaitement bien, je lui répondis que, dans un quart d'heure, je serais sur le pont, et que, le jour même, j'espérais reprendre mon service. En effet, à peine le capitaine fut-il sorti, que je sautai à bas de mon hamac, et que je procédai à ma toilette. La seule trace visible qui me restât du coup de poing de maître Jemmy était une injection sanglante dans les yeux. Sans aucun doute, si je n'avais pas eu le crâne aussi solide, j'étais assommé comme un bœuf.

Comme je l'avais jugé au mouvement de la frégate, nous étions en train d'appareiller. L'ancre dérapait du fond, et le navire commençait son abatée à tribord. Le capitaine lui aidait de son mieux en faisant appareiller les focs; puis, cette manœuvre accomplie, comme nous faisions trop d'arrivée, nous bordâmes l'artimon et restâmes en panne jusqu'à ce que l'ancre fût haute. Ces précautions prises, le capitaine abandonna au lieutenant la conduite du bâtiment, et descendit dans sa chambre prendre connaissance de ses dépêches, qu'il ne devait ouvrir qu'au moment où le vaisseau mettrait à la voile.

Il y eut alors sur le navire un moment d'inaction, dont tous mes camarades profitèrent pour me féliciter de mon expédition et me demander de mes nouvelles. J'étais en train de leur raconter mon accident dans tous ses détails, lorsque nous aperçûmes une barque venant de terre, à force de rames, et nous faisant toutes sortes de signaux; un des midshipmen, qui avait une lunette, la braqua vers elle :

— Dieu me damne ! dit-il au bout d'un instant d'examen, si ce n'est pas Bob le souffleur qui nous arrive.

— Voilà un farceur! dit un matelot; il se sauve quand on court après lui, et il court après nous quand nous nous retournons.

— Il est peut-être déjà brouillé avec son épouse, dit un autre.

— En tous cas, je ne voudrais pas être dans sa peau, murmura un troisième.

— Silence! dit une voix qui avait l'habitude de nous faire trembler tous; chacun à son poste ! Le gouvernail à tribord ! orientez la misaine ! Ne voyez-vous pas que le navire cule?

L'ordre fut aussitôt exécuté que donné, et le navire, cessant son mouvement rétrograde, demeura quelques moments immobile; puis enfin il commença à marcher. En ce moment, une voix cria :

— Une barque à bâbord !

— Voyez ce qu'elle veut, dit le lieutenant, que rien ne pouvait faire déroger à l'ordre établi.

— Ohé ! de la barque, reprit la même voix, que demandez-vous?

Puis, se retournant après avoir entendu la réponse :

— Mon lieutenant, continua le matelot, c'est Bob le souffleur qui vient de faire un petit tour à terre, et qui désire remonter à bord.

— Jetez une corde à ce drôle, dit le lieutenant sans même regarder de son côté, et conduisez-le avec les autres, dans la fosse aux lions.

L'ordre fut ponctuellement exécuté, et, au bout d'un instant, on aperçut, au-dessus des bordages de bâbord, la tête de Bob, qui, justifiant l'épithète que ses camarades lui avaient donnée, soufflait de toute la force de ses poumons.

— Allons, allons, mon vieux cachalot, lui dis-je en m'approchant de lui, mieux vaut tard que jamais;

huit jours à fond de cale au pain et à l'eau, et tout sera dit.

— C'est juste, c'est juste, je le mérite; et, si j'en suis quitte pour cela, je n'aurai pas encore trop à me plaindre. Mais, auparavant, avec votre permission, monsieur le midshipman, je voudrais parler au lieutenant.

— Conduisez cet homme au lieutenant, dis-je aux deux matelots qui s'étaient déjà emparés de leur camarade.

M. Burke se promenait sur le gaillard d'arrière, son porte-voix à la main, et continuait de donner ses ordres pour la manœuvre, lorsqu'il vit s'approcher de lui le coupable. Il s'arrêta, et, le regardant de cet œil sévère que les matelots connaissaient si bien pour être l'expression d'une volonté irrévocable :

— Que veux-tu? lui dit-il.

— Sauf votre respect, mon lieutenant, dit Bob en tournant son bonnet bleu entre ses mains, je sais que je suis fautif, et, quant à moi, je n'ai rien à dire.

— C'est bien heureux! murmura M. Burke avec un sourire qui n'exprimait rien moins que la gaieté.

— Aussi, mon lieutenant, vous ne m'auriez probablement jamais revu, si je n'avais pas su qu'il y en avait un autre qui payait ici l'écot de Bob. Alors je me suis dit : « Ça ne peut pas se passer comme ça, Bob, mon ami; il faut retourner à bord du *Trident*, ou tu serais une canaille; » et me voilà.

— Après?

— Après? Eh bien, puisque me voilà pour recevoir les coups, faire mon service et tenir ma place, vous n'avez pas besoin d'un autre, et vous allez renvoyer David à sa femme et à ses enfants, qui sont là-bas à terre qui se désolent... Tenez, mon lieutenant, les voyez-vous là-bas?

Et il lui montra du doigt un groupe de plusieurs personnes sur la pointe la plus avancée du rivage.

— Qui a permis à ce drôle-là de venir me parler?

— C'est moi, monsieur Burke, répondis-je.

— Vous garderez les arrêts un jour, monsieur, me dit le lieutenant, pour vous apprendre à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Je saluai et je fis un pas en arrière.

— Mon lieutenant, dit Bob d'une voix ferme, ce que vous faites là n'est pas juste, et, s'il arrive malheur à David, c'est vous qui en répondrez devant Dieu.

— Jetez-moi ce drôle à fond de cale avec les fers aux mains et aux pieds! cria le lieutenant.

On emmena Bob. J'étais descendu par un escalier et lui par l'autre; cependant nous nous rencontrâmes dans le faux pont.

— C'est ma faute si vous êtes puni, me dit-il, et je vous en demande pardon; mais je vous revaudrai cela, je l'espère.

— Ce n'est rien, mon brave, lui répondis-je; mais, au nom de votre pauvre peau, ayez patience.

— Ce n'est pas pour moi que j'en manque, mon officier, c'est pour ce pauvre David.

Les matelots entraînèrent Bob à fond de cale, et moi, je me retirai dans ma chambre. Le lendemain, le matelot qui me servait, après avoir fermé la porte avec précaution, s'approcha de moi, et, avec un air mystérieux :

— Avec la permission de Votre Honneur, me dit-il, est-ce que je pourrais vous répéter deux mots de la part de Bob?

— Répète, mon ami, lui dis-je.

— Eh bien, mon officier, voilà la chose : Bob dit que c'est juste que lui et les déserteurs soient punis; mais que ce n'est pas juste que David, qui n'est en rien coupable, bien au contraire, soit puni comme eux.

— Et il a raison.

— Eh bien, puisque c'est votre avis, mon officier, continua le matelot, il demande que vous en disiez deux mots au capitaine, qui est un brave homme et qui ne souffrira pas qu'une injustice soit faite.

— Cela sera fait aujourd'hui, mon ami; tu peux le dire, de ma part, à Bob.

— Merci, mon officier.

En effet, il était sept heures du matin, et, comme mes arrêts expiraient à onze, j'allai immédiatement trouver le capitaine. Sans lui dire que je parlais au nom de Bob, et comme si la chose venait de moi, je lui parlai du pauvre diable de perruquier, et de l'injustice qu'il y avait à le retenir dans la fosse aux lions avec les autres. La chose était trop juste pour que le capitaine ne la comprît pas : aussi donna-t-il des ordres en conséquence. Je voulais me retirer; mais il me retint pour prendre le thé avec lui. Le brave homme avait su que je venais d'être victime d'une boutade de son lieutenant, et voulait me faire comprendre que, laissant leur cours aux règles de la discipline, il n'avait pas dû s'y opposer, mais que cependant il ne les approuvait pas.

Le thé pris, je remontai sur le pont. Les matelots étaient réunis en cercle autour d'un homme que je ne connaissais pas : c'était David.

Le malheureux était debout, se tenant d'une main à un cordage, tandis que l'autre retombait le long de son corps; ses regards étaient fixés sur la terre, qui n'apparaissait plus à l'horizon que comme un léger brouillard, et de grosses larmes silencieuses coulaient de ses yeux. Telle est la puissance d'une douleur profonde et réelle, que tous ces durs loups de mer, habitués au danger, au sang et à la mort, et dont pas un peut-être ne se serait retourné, dans un naufrage ou un combat, au cri d'agonie de leur meilleur camarade, étaient réunis, tristes et compatissants, autour de cet homme qui pleurait sa famille

et sa patrie. Quant à David, il ne voyait rien que cette terre qui, à chaque instant, devenait moins distincte, et, à mesure qu'elle disparaissait, son visage, se contractant de plus en plus, prenait une expression de douleur qu'on ne peut décrire; enfin, quand la terre eut disparu tout à fait, il s'essuya les yeux, comme s'il eût pensé que c'étaient ses larmes qui l'empêchaient de voir; puis, étendant le bras vers le dernier point du rivage qui avait cessé d'être visible, il poussa un long sanglot, se renversa en arrière et tomba évanoui.

— Qu'est-ce? demanda le lieutenant Burke en passant.

Les matelots s'écartèrent en silence et lui laissèrent voir David étendu sans connaissance.

— Est-il mort? continua-t-il avec un peu plus d'indifférence que s'il se fût agi de Fox, le chien du cuisinier.

— Non, mon lieutenant, dit une voix; il n'est qu'évanoui.

— Jetez un seau d'eau à la figure de ce drôle, et il reviendra.

Heureusement, le chirurgien arriva en ce moment et révoqua l'ordonnance du lieutenant; car déjà, rigide observateur des ordres reçus, un matelot s'approchait avec l'objet demandé. Le chirurgien fit transporter David dans son hamac, et, comme il demeurait toujours évanoui, il pratiqua une saignée qui le fit revenir.

Pendant ce temps, le navire marchait vent arrière, et, laissant à sa gauche les îles d'Aurigny et de Guernesey, avait doublé l'île d'Ouessant et était entré à pleines voiles dans l'océan Atlantique; de sorte qu'au bout de deux jours, lorsque David, parfaitement remis, quant au physique, de son indisposition, remonta sur le pont, il ne vit plus que le ciel et l'eau. Cependant l'affaire de nos fugitifs avait pris, grâce à la bonté du capitaine, une marche moins terrible que celle qu'elle paraissait devoir suivre : tous avaient affirmé qu'ils étaient dans l'intention de revenir, la nuit même, à bord du vaisseau, mais que le désir d'assister à la noce d'un camarade l'avait emporté, chez eux, sur la crainte d'une punition. La preuve qu'ils alléguèrent à l'appui de cette assertion, fut qu'ils s'étaient laissé prendre sans résistance, et que Bob, qui s'était sauvé afin de ne pas être privé des bénéfices de sa position conjugale, était de lui-même revenu le lendemain matin : en conséquence, ils devaient en être quittes pour huit jours de fosse aux lions au pain et à l'eau, et vingt coups de fouet. Cette fois, on ne pouvait trop se plaindre, et le châtiment, loin d'être exagéré, était resté au-dessous de la faute; il en était, au reste, ainsi dans toutes les choses de haute juridiction qui relevaient directement du capitaine.

Le jeudi arriva; le jeudi, jour redouté par tous les mauvais matelots de la marine britannique, car c'est le jour des exécutions disciplinaires. A huit heures du matin, moment fixé pour le règlement des comptes de toute la semaine, les soldats de marine prirent leurs armes, les officiers à leur tête, et, après un exercice préparatoire, se rangèrent à bâbord et à tribord; puis parurent les patients accompagnés du capitaine d'armes et de ses deux aides, et, au grand étonnement de la plupart de ceux qui assistaient à cette triste cérémonie, au nombre des patients se trouvait David.

— Monsieur Burke, dit le capitaine Stanbow aussitôt qu'il eut reconnu le pauvre perruquier, cet homme ne saurait être traité comme déserteur, puisque, lorsqu'on l'a pris à terre, il ne faisait point partie de notre équipage.

— Aussi n'est-ce point comme déserteur que je le fais punir, capitaine, répondit le lieutenant; c'est comme ivrogne; hier, il est monté sur le pont ivre à ne pouvoir se tenir.

— Capitaine, dit David, croyez bien que peu m'importe de recevoir ou de ne pas recevoir une douzaine de coups de fouet, car j'ai dans l'âme, soyez-en sûr, une douleur plus vive que celle qu'on pourra jamais infliger à mon corps; mais, pour l'honneur de la vérité, je dois dire, et cela, capitaine, je le jure sur mon salut, que, depuis que j'ai mis le pied sur le vaisseau, je n'ai pas bu une seule goutte de gin, de vin, ni de rhum : j'en appelle à mes camarades, à qui, à chaque repas, j'ai donné ma portion.

— C'est vrai, c'est vrai, dirent plusieurs voix.

— Silence! cria le lieutenant.

Puis, se retournant vers David :

— Si cela était, continua-t-il, comment, en montant hier sur le pont, ne pouviez-vous pas vous tenir?

— Il y avait beaucoup de roulis, répondit David, et j'avais le mal de mer.

— Le mal de mer! répondit en haussant les épaules le lieutenant; vous étiez ivre; et ce qui le prouve, c'est que j'ai bien voulu vous soumettre à l'épreuve usitée en pareil cas, et que vous n'avez pu faire trois pas sur le bordage sans tomber.

— Suis-je habitué à marcher sur un vaisseau? répondit David.

— Vous étiez ivre, cria le lieutenant d'une voix qui n'admettait pas de réplique.

Puis, s'adressant au capitaine :

— Au reste, continua-t-il, M. Stanbow peut vous remettre la peine que vous avez méritée; seulement, il songera aux conséquences qu'une indulgence pareille peut avoir pour la discipline.

— Que justice soit faite, dit le capitaine, qui, dans le doute, ne pouvait gracier David qu'en donnant tort au lieutenant.

Personne n'osa plus ajouter un mot, et le capitaine d'armes ayant lu à haute voix la sentence, que

chacun écouta tête nue, l'exécution commença. Les matelots, habitués à cette sorte de punition, la supportèrent avec plus ou moins de courage; quand vint le tour de Bob, qui était l'avant-dernier, il ouvrit la bouche comme s'il avait quelque chose à dire; mais, après un moment d'indécision, il monta sur le petit échafaud en faisant signe que ce serait pour plus tard.

Ce n'était pas à tort que les camarades de Bob l'avaient surnommé le souffleur : à mesure que les coups tombaient sur lui, sa respiration devenait si bruyante, qu'on eût dit que quelque cachalot naviguait bord à bord avec le navire. Il est juste d'ajouter que ce fut la seule expression de douleur qu'il laissa entendre; aussi, vers la fin, ressemblait-elle plus au rugissement d'un lion qu'à la respiration d'un homme. Au vingtième coup, Bob se releva; sa rude peau, bronzée par le soleil, endurcie par l'eau salée, était toute meurtrie. Cependant, comme si l'on eût frappé sur un cuir trop épais pour pouvoir être entamé, pas une goutte de sang n'était sortie. On vit qu'il voulait parler et on fit silence.

— Voici ce que j'avais à demander au capitaine, dit Bob en se retournant vers M. Stanbow, et en faisant passer sa chique d'une joue à l'autre : c'est que, pendant que je suis là, on me donne tout de suite les douze coups de David.

— Que demandes-tu là, Bob? s'écria le perruquier.

— Laisse-moi donc dire, fit Bob avec un geste d'impatience et en reprenant sa respiration comme s'il l'eût tirée de ses talons. Ce n'est pas à moi de décider, capitaine, s'il est fautif ou non; seulement, je sais une chose : c'est que, s'il reçoit douze coups de fouet comme ceux qu'on vient de me donner, il en mourra; que sa femme sera veuve et que ses enfants seront orphelins; tandis que, moi, j'en ai reçu, un jour, trente-deux, ce qui est juste le compte que je réclame, et quoique j'en aie été un peu malade, me voilà.

— Descendez, Bob, dit M. Stanbow les larmes aux yeux.

Bob obéit sans répondre un seul mot, et David lui succéda. Lorsqu'il fut monté sur l'échafaud, les deux aides du capitaine d'armes lui enlevèrent sa veste et sa chemise, et, en voyant ce corps blanc et grêle, chacun fut de l'avis de Bob. Quant à moi, qui avais à me reprocher d'avoir pris bien innocemment part à l'arrestation de ce malheureux, je fis un mouvement vers le capitaine. M. Stanbow le vit, et, comprenant, sans doute, ce que j'avais à lui dire, il m'indiqua, par un geste de la main, qu'il désirait que je demeurasse à ma place. Puis, se retournant vers les aides :

— Faites votre devoir, dit-il.

Un profond silence succéda à ces paroles. Le martinet se leva, et, en retombant, imprima ses neuf lanières en sillons bleuâtres sur les épaules du patient; le second coup tomba à son tour, et neuf autres sillons se croisèrent en réseaux avec les premiers; au troisième coup, le sang s'échappa par gouttes; au quatrième, il jaillit et éclaboussa les plus voisins de l'échafaud !

— Assez! dit le capitaine.

Chacun respira; car toutes les poitrines étaient oppressées, et, au milieu de ces respirations, on entendait le souffle plus bruyant de Bob; puis on détacha les mains de David : quoiqu'il n'eût pas jeté un seul cri, il était pâle comme s'il allait mourir; malgré sa pâleur, il descendit d'un pas ferme l'échelle de l'échafaud, et, se retournant vers le capitaine :

— Merci, monsieur Stanbow, lui dit-il; je me souviendrai de la miséricorde comme de la vengeance.

— Il ne faut vous souvenir que de vos devoirs, mon ami, dit le capitaine.

— Je ne suis pas matelot, dit David d'une voix sourde, je suis mari, je suis père; et Dieu me pardonnera de ne pas accomplir à cette heure mes devoirs de père et de mari, car ce n'est pas ma faute.

— Reconduisez les coupables dans le faux pont, et que le chirurgien les visite.

Bob offrit son bras à David.

— Merci, mon brave ami, lui dit David, merci, je descendrai bien seul.

Et David descendit, en effet, l'escalier de la première batterie d'un pas aussi ferme qu'il avait descendu celui de l'échafaud.

— Tout cela finira mal, dis-je à demi-voix à M. Stanbow.

— J'en ai peur, me répondit-il.

Puis il ajouta :

— Voyez ce pauvre diable, monsieur Davys, et tâchez de le calmer.

X

Deux heures après, je descendis dans le faux pont; David était sur son hamac avec une fièvre ardente. Je m'approchai de lui.

— Eh bien, David, mon ami, lui demandai-je, comment cela va-t-il?

— Bien, me dit-il d'une voix brève et sans regarder de mon côté.

— Vous répondez sans savoir qui vous parle! Je suis M. Davys.

David se retourna vivement.

— M. Davys!... dit-il en se soulevant sur un bras et en me regardant avec des yeux pleins de fièvre; M. Davys!... Si vous vous appelez véritablement M. Davys, j'ai à vous remercier. Bob m'a dit que c'était vous qui aviez demandé au capi-

taine qu'on me tirât de la fosse aux lions. Sans vous, je n'en serais sorti qu'avec les autres, et je n'aurais pas revu une dernière fois l'Angleterre... Merci, monsieur Davys, merci!

— Détrompez-vous, mon cher David, vous reverrez votre pays, et pour ne plus le quitter. Le capitaine est un excellent homme, et il m'a promis qu'à son retour il vous laisserait libre de quitter le bâtiment.

— Oui, le capitaine est un excellent homme! dit David avec un accent amer; cependant il m'a laissé battre et fouetter comme un chien par cet infâme lieutenant... et cependant le capitaine savait bien que je n'étais pas coupable.

— Il ne pouvait pas vous faire grâce entière, David; la première loi de la discipline est qu'un supérieur ne doit jamais avoir tort. Mais vous avez bien vu qu'au quatrième coup, il a ordonné de cesser l'exécution.

— Oui, oui, murmura David; c'est-à-dire que, s'il avait plu à M. Burke de me faire pendre, au lieu de me faire fouetter, le capitaine m'aurait fait grâce de huit brasses de corde sur douze.

— David, répondis-je, on ne pend que pour vol ou pour assassinat, et vous ne serez jamais ni un voleur ni un assassin.

— Qui sait? me répondit David.

Je vis que mes paroles, au lieu de l'adoucir, l'irritaient encore davantage. Faisant donc signe à Bob, qui, assis dans un coin sur un tas de câbles roulés, buvait l'eau-de-vie qu'on lui avait donnée pour faire des compresses, et l'invitant à venir auprès du hamac de son camarade, je remontai sur le pont. Tout y était aussi tranquille que si rien d'extraordinaire ne s'y fût passé un instant auparavant : le souvenir de la scène que nous avons racontée semblait déjà effacé de tous les esprits comme, à cent pas de nous, était effacé le sillage de notre vaisseau. Le temps était beau; il ventait bon frais, et nous filions nos huit nœuds à l'heure. Le capitaine se promenait sur l'arrière, d'un pas mesuré et machinal, qui indiquait la préoccupation de son esprit. Je m'arrêtai à une distance respectueuse de lui; deux ou trois fois, dans la ligne qu'il parcourait, il s'approcha et s'éloigna de moi; enfin il leva la tête et m'aperçut.

— Eh bien? me dit-il.

— Il a le délire, répondis-je, préférant, si David faisait quelques menaces, qu'elles fussent attribuées à la fièvre plutôt qu'à la vengeance.

Le capitaine secoua la tête et fit entendre un petit claquement de langue; puis, s'appuyant sur mon bras :

— Monsieur Davys, me dit-il, c'est, pour tout homme aux mains duquel un pouvoir quelconque est remis, une chose bien difficile que d'être juste, et, s'il faut que je vous le dise, j'ai bien peur de ne pas avoir été juste envers ce malheureux.

— Vous avez été plus que juste, monsieur, répondis-je, vous avez été miséricordieux; et, si quelqu'un a des reproches à se faire, ce n'est pas vous.

— Pensez-vous donc que M. Burke n'était pas convaincu que David fût coupable?

— Je ne dis pas cela, capitaine; mais il passe pour être d'une sévérité qui touche à la barbarie. Quant à moi, je vous l'avoue, il a une manière de commander qui, dès le premier moment, m'a inspiré l'envie de lui désobéir.

— Ne faites jamais cela, monsieur, me dit le capitaine en essayant de donner à ses traits une expression sévère, car je serais forcé de vous punir. Davys, mon cher enfant, ajouta-t-il en répétant presque les mêmes paroles, mais avec une expression de voix si différente, qu'il semblait passer de la menace à la prière, au nom de votre père, mon vieil ami, ne faites jamais cela; j'en aurais trop de douleur.

Nous nous promenâmes un instant côte à côte et sans nous regarder; puis, après quelques minutes de silence :

— A quelle hauteur estimez-vous que nous soyons, monsieur Davys? reprit le capitaine passant avec intention d'un sujet à un autre.

— Mais à la hauteur du cap Mondégo, à peu près, je pense.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, me dit-il, et c'est à merveille pour un débutant. Demain, nous doublerons le cap Saint-Vincent; et, si ce nuage noir que nous voyons là-bas, et qui ressemble à un lion accroupi, ne nous joue pas quelque mauvais tour, après-demain au soir nous serons à Gibraltar.

Je tournai les yeux vers le point de l'horizon que me désignait le capitaine. Le nuage indiqué par lui faisait une tache livide dans le ciel; mais j'étais, à cette époque, encore trop novice pour tirer par moi-même aucune conséquence de ce présage. Ma seule inquiétude, pour le moment, était donc de savoir où nous irions, notre première mission accomplie. J'avais vaguement entendu dire que nous étions destinés à faire échelle dans le Levant, et cet espoir n'avait pas peu contribué à adoucir la douleur que j'avais de me séparer de mes dignes parents. Renouant donc la conversation où elle avait été interrompue :

— Est-ce, dis-je, une indiscrétion, monsieur Stanbow, que de vous demander si vous comptez rester longtemps à Gibraltar?

— Je ne le sais pas moi-même, monsieur Davys. J'y attendrai les ordres des lords de l'amirauté, me répondit le capitaine en tournant de nouveau la tête vers le nuage, qui paraissait lui donner d'instant en instant plus d'inquiétude.

J'attendis quelques instants pour voir s'il reprendrait la conversation; mais, comme il continuait de garder le silence, je le saluai et me retirai. Il me

laissa faire quelques pas; puis, me rappelant d'un signe de tête :

— A propos, monsieur Davys, me dit-il, faites-vous monter, par le sommelier, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux, de ma cave, que vous donnerez, comme venant de vous, à ce pauvre diable de David.

Je pris la main du capitaine entre les miennes, et je voulus la porter à mes lèvres, tant j'étais attendri. Il la dégagea en souriant.

— Allez, allez, me dit-il, je vous recommande ce malheureux. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

Lorsque je remontai sur le pont, mon premier coup d'œil, je l'avoue, fut pour le nuage; il avait perdu sa forme et semblait, comme une décoration de l'Opéra, occupé à faire son changement à vue. Peu à peu, il prit la forme d'un aigle gigantesque, aux ailes éployées; puis une de ses ailes s'étendit démesurément du sud à l'ouest, et couvrit tout l'horizon d'une bande sombre. Rien cependant ne paraissait changé à bord. Les matelots jouaient ou causaient sur l'avant avec leur insouciance ordinaire. Le capitaine se promenait toujours sur le gaillard d'arrière; le premier lieutenant était assis ou plutôt couché sur l'affût d'une caronade; la vigie perchait à sa barre de perroquet, et Bob, appuyé sur les bastingages de tribord, semblait profondément occupé à suivre des yeux les flocons d'écume qui couraient au flanc de notre vaisseau. J'allai m'asseoir près de lui, et, voyant qu'il paraissait de plus en plus plongé dans l'intéressante occupation qui absorbait toutes ses pensées, je me mis à siffler un vieil air irlandais avec lequel mistress Denison m'avait bercé dans mon enfance. Bob m'écouta un instant sans rien dire; mais bientôt, se retournant de mon côté, il ôta son bonnet, le roula dans ses mains, et, quoiqu'il lui en coûtât visiblement de me faire une observation aussi inconvenante :

— Sauf votre respect, monsieur Davys, me dit-il, j'ai entendu dire par de plus vieux que moi qu'il était dangereux d'appeler le vent, quand il y en avait à l'horizon un chargement aussi considérable que celui que le grand amiral des nuages tient, en ce moment, à notre disposition.

— Cela veut dire, mon vieux souffleur, répondis-je en riant, que ma musique te déplaît, n'est-ce pas, et que tu désires que je me taise?

— Je n'ai pas d'ordres à donner à Votre Honneur, et, bien au contraire, c'est moi qui suis tout prêt à obéir aux siens, d'autant plus que je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour ce pauvre David; mais, pour le moment, monsieur John, comme je me permettais de vous le dire, je crois que ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas réveiller le vent. Nous avons une jolie brise nord-nord-est, et c'est tout ce qu'il faut à un honnête bâtiment qui marche sous sa voile de grand perroquet, ses deux huniers et sa misaine.

— Mais, mon cher Bob, repris-je dans l'intention de faire causer le bonhomme, qui vous fait présumer que le temps doive changer? J'ai beau regarder de tous côtés, à l'exception de cette raie sombre, je vois partout le ciel pur et brillant.

— Monsieur John, me dit Bob en me posant sa large main sur le bras, il faut huit jours pour apprendre à un mousse à nouer le point de ris ou à passer une garcette; il faut toute la vie d'un marin pour apprendre à lire l'écriture de Dieu dans les nuages.

— Oui, oui, répondis-je en portant de nouveau les yeux vers l'horizon, je vois bien quelque chose qui se brasse là-bas comme une survente; mais cela ne me paraît pas bien dangereux.

— Monsieur John, dit Bob avec une gravité qui ne laissa pas que de produire sur moi une certaine impression, celui qui achètera ce nuage-là pour un grain ou une rafale gagnera cent pour cent dessus. C'est une tempête, monsieur John, une véritable tempête.

— Cependant, mon vieux prophète, continuai-je, enchanté de trouver une occasion de m'éclairer moi-même aux leçons de son expérience, j'aurais parié que nous n'avons pas, pour le moment, à craindre autre chose qu'un grain blanc.

— Parce que vous ne regardez qu'un côté du ciel et que vous vous faites une opinion qui est aussi fausse que celle d'un juge qui n'entendrait qu'une déposition; mais tournez-vous vers l'est, monsieur John, et, quoique je n'y aie pas encore jeté l'œil, aussi vrai que je m'appelle Bob, je suis sûr qu'il s'y passe quelque chose.

Je me retournai, ainsi que m'y invitait Bob, et je vis effectivement une ligne de nuages qui, sortant de la mer comme un archipel d'îles, montraient leurs têtes blafardes à l'horizon opposé. Dès lors, il était évident, comme l'avait prévu Bob, que nous allions nous trouver pris entre deux orages. Cependant, attendu qu'il n'y avait rien à faire tant que la tempête n'aurait pas pris un cours, chacun demeurait tranquille à sa place, et continuait son jeu, sa conversation ou sa promenade. Peu à peu la brise, grâce à laquelle marchait le vaisseau, souffla incertaine et batelante; le jour se rembrunit; la mer, de verdâtre qu'elle était, devint couleur de cendre, et l'on entendit dans le lointain le roulement sourd du tonnerre. C'est un bruit qui commande le silence sur la terre et sur l'Océan; aussi toutes les conversations s'arrêtèrent-elles à l'instant même, et l'on entendit le bruit de la voile du perroquet qui commençait à fasier.

— Holà! de la barre de cacatois! cria le capitaine au matelot en vigie, avez-vous des nouvelles de la brise?

— Elle n'est pas encore morte tout à fait, capitaine, répondit celui à qui cette question était adressée; mais elle n'arrive plus que par bouffées, et chaque

bouffée est moins forte et plus chaude que celle qui l'a précédée.

— Descendez! cria le capitaine.

Le matelot obéit avec un empressement qui prouvait qu'il n'était pas fâché de voir abréger le temps de sa faction, et, se laissant glisser le long des étais, il prit place parmi ses camarades. Le capitaine continua sa promenade, et tout rentra dans le silence.

— Mais, dis-je à Bob, il me semble que votre camarade s'est trompé; voilà nos voiles qui se gonflent de nouveau, et le navire qui marche. Voyez.

— C'est le râle de la brise, murmura Bob. Nous aurons encore deux ou trois soupirs comme celui-là, et tout sera dit.

Effectivement, comme venait de le prophétiser Bob, le vaisseau, poussé par un dernier souffle, fit encore un quart de mille à peu près; puis, cessant de recevoir l'impulsion de la brise, il roula lourdement, n'ayant plus d'autre mouvement que celui que lui communiquait la houle.

— Tout le monde sur le pont! cria le capitaine.

A l'instant même, on vit sortir, par toutes les ouvertures du vaisseau, le reste de l'équipage, et chacun se tint prêt à obéir aux ordres qui lui seraient donnés.

— Oh! oh! dit Bob, notre capitaine prend ses précautions à l'avance. Il me semble que nous avons encore une bonne demi-heure devant nous avant que le vent nous fasse savoir de quel côté il est décidé à souffler.

— Tenez, dis-je à Bob, voyez, il a réveillé jusqu'à M. Burke, et le voilà qui se lève.

— M. Burke ne dormait pas plus que vous, monsieur John, murmura Bob.

— Bah! regardez-le, il bâille comme un lévrier.

— On ne bâille pas toujours de sommeil, murmura Bob; demandez plutôt au chirurgien.

— Eh! quel signe est-ce donc encore?

— Le signe que le cœur se gonfle, monsieur John. Regardez le capitaine, il ne bâillera pas, lui, allez... Tenez, voilà monsieur Burke qui s'essuie le front avec son mouchoir. Que ne prend-il une canne pour marcher... lui qui a le pied si sûr!

— Que voulez-vous dire par là, Bob?

— Rien; je m'entends.

M. Burke s'approcha du capitaine, et tous deux échangèrent quelques paroles.

— Attention! cria le capitaine.

Et ce mot, prononcé d'une voix forte au milieu du silence, fit tressaillir tout l'équipage. Puis, après un instant qu'il employa à regarder d'un œil ferme et assuré si tout le monde était à son poste :

— La chaîne du paratonnerre à l'eau! continua-t-il; faites remplir les seaux et la pompe à incendie! retirez les amorces des canons! bouchez les lumières! fermez les sabords, les hublots et les fenêtres! qu'il n'y ait pas un seul courant d'air dans tout le vaisseau!

En ce moment, un roulement de tonnerre plus rapproché se fit entendre, menaçant, comme si la foudre eût compris les précautions que l'on prenait contre elle et s'en fût irritée. Au bout de dix minutes, l'ordre donné était accompli, et chacun avait repris sa place sur le pont.

Pendant ce temps, la mer avait encore calmi, et semblait un immense lac d'huile. Pas un souffle d'air ne se faisait sentir; les voiles pendaient tristement le long de leurs supports, le jour devenait de plus en plus sombre, la chaleur était étouffante; un ciel cuivré s'appesantissait lentement et semblait peser sur l'extrémité de nos mâts. Nos moindres mouvements retentissaient, avec un bruit sinistre, au milieu d'un silence de mort, qui n'était interrompu que par le roulement de la foudre, et cependant rien n'indiquait encore de quel côté le coup devait venir. On eût dit que la tempête, semblable à un malfaiteur, hésitait avant de commencer son œuvre de destruction. Enfin, de légers frissonnements, appelés par les matelots des pattes de chat, égratignèrent, de place en place, la mer, s'avançant d'orient en occident; de faibles résolins frémirent dans les voiles. Une raie de lumière se montra à l'est, entre la mer et les nuages, comme si un rideau se fût levé pour laisser passer le vent; un bruit violent et terrible se fit entendre, montant des profondeurs de l'Océan; sa surface se rida et se couvrit d'écume, comme si une herse de bronze l'eût labourée; puis une espèce de brouillard transparent accourut de l'horizon oriental. C'était enfin la tempête.

— Courage, enfants! cria le capitaine; le vent nous vient de la terre, et nous avons de l'espace à franchir avant de trouver un rocher... La barre au vent!... Nous marcherons devant la tempête jusqu'à ce qu'elle se lasse de courir après nous.

Le vaisseau, qui était resté quelque temps immobile, était heureusement bien placé pour obéir à la manœuvre commandée par le capitaine. L'ordre fut aussitôt exécuté que donné; la barre fut mise au vent. Le vaisseau, de son côté, sensible à la manœuvre comme un cheval bien dressé l'est au frein, se prêta aux efforts du timonier. Deux fois ses grands mâts se baissèrent vers l'horizon, au point que le bout des vergues trempa dans la mer, et deux fois ils se relevèrent gracieusement. Enfin les voiles prirent le vent perpendiculairement ou à angle droit, et le vaisseau bondit sur les flots comme une toupie chassée par le fouet d'un écolier, devançant les vagues qui semblaient le poursuivre, mais qui se brisaient derrière lui sans l'atteindre.

— Oui, oui, murmura Bob comme se parlant à lui-même, *le Trident* est un fin voilier qu'il n'est pas facile d'acculer, et le capitaine le connaît comme une nourrice son enfant. C'est une belle leçon que vous prenez là, monsieur John, ajouta-t-il en se tournant

de mon côté; mais profitez-en vite, car elle ne sera pas longue; ou je ne m'y connais plus, ou nous ne sommes pas au fort de la tempête. Que croyez-vous que le vent file de pieds par seconde, monsieur John?

— Mais de vingt-cinq à trente pieds.

— Bien répondu, s'écria Bob en frappant ses larges mains l'une contre l'autre, bien répondu pour un homme qui n'a fait connaissance avec la mer que depuis deux semaines; mais, à chaque instant, le vent file quelques pieds de plus, et il finira par aller plus vite que nous.

— Eh bien, nous augmenterons les voiles.

— Hum! monsieur John, nous portons tout ce que nous pouvons porter; voyez plutôt, là-haut, ce mât de perroquet qui plie comme une baguette de saule; c'est tenter Dieu que de laisser à du bois, qui n'a pas de raison, une pareille responsabilité.

— Hissez le petit foc et déployez la bonnette de misaine, cria M. Stanbow d'une voix qui se fit entendre au-dessus du sifflement de la tempête.

La manœuvre ordonnée fut exécutée à l'instant même avec autant de précision que si le vaisseau eût filé tranquillement ses dix nœuds à l'heure, et la vélocité du *Trident* s'en augmenta encore. Cependant, comme ces nouvelles voiles faisaient porter le vaisseau en avant, il y eut un moment où il enfonça tellement sa proue dans les montagnes qu'il fendait comme Léviathan, que tous les hommes qui étaient à l'avant se trouvèrent, pendant quelques secondes, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Mais aussitôt le vaisseau se redressa et, comme un cheval généreux qui, après une faute, se relève et secoue sa crinière, il continua sa course, plus rapide qu'auparavant.

Malgré les prédictions sinistres de Bob, le vaisseau continua de marcher ainsi une heure, à peu près, sans qu'il se brisât, dans toute sa voilure, un seul fil de caret; la tempête, ainsi qu'il l'avait prévu, continuait cependant d'augmenter de violence; enfin elle arriva à un tel point, que la vitesse des lames dépassa celle du bâtiment, et qu'une vague, menaçante comme une montagne, passant par-dessus la poupe, vint rouler sur le pont. En même temps, les nuages, qui semblaient soutenus par le bout des mâts, s'ouvrirent, laissant voir le ciel, béant et enflammé comme le cratère d'un volcan; un bruit pareil à celui d'un coup de canon se fit entendre, un serpent de feu tourna un instant autour du contre-cacatois, glissa le long du grand perroquet, et, s'enroulant au conducteur, alla s'éteindre dans la mer.

Il s'était fait, après cette explosion, un moment de silence terrible, et la tempête elle-même, comme épuisée de cet effort, avait paru se calmer. Le capitaine profita de ce moment de répit, pendant lequel la flamme d'une torche serait montée perpendiculairement vers le ciel, et, au milieu de la torpeur générale, on entendit sa voix :

— A la cape, enfants! carguez toutes les voiles jusqu'au dernier lambeau, depuis la proue jusqu'à la poupe! Du monde aux cargues-points de huniers! Monsieur Burke, qu'on mette les huniers sur les cargues; à l'œuvre partout; coupez ce que vous ne pourrez pas dénouer!

Il est impossible de rendre l'impression que produisit sur l'équipage, un instant abattu, cette voix frémissante, qui semblait celle du roi de la mer : nous nous élançâmes tous à la manœuvre, montant dans cette atmosphère encore ensoufrée du passage de la foudre. En un instant, cinq des six voiles déployées au vent s'abaissèrent comme des nuages qui seraient descendus du ciel. James et moi, nous nous trouvâmes ensemble dans la grande hune.

— Ah! ah! c'est vous, me dit-il, monsieur John? J'espérais que nous continuerions notre visite par un plus beau temps.

— Voulez-vous qu'à mon tour je vous fasse les honneurs de la mâture, comme vous m'avez fait ceux de la carène? répondis-je en riant; il y a là-haut une voile de perroquet qui a oublié de descendre avec les autres, et qu'il n'y aurait pas de mal à ferler, je crois.

— La tempête qui arrive s'en chargera bien toute seule; croyez-moi, monsieur John, faites comme moi, descendez vite.

— Tous sur le pont! cria le capitaine, excepté un seul homme pour couper cette voile de perroquet : descendez tous, descendez!

Les matelots ne se le firent pas répéter deux fois : tous se laissèrent glisser le long des agrès, de sorte que je me trouvai seul dans la grande hune; je m'élançai aux haubans pour gagner la barre de perroquet; mais, avant que j'y fusse arrivé, la bourrasque nous avait atteints. Je voyais au-dessus de ma tête la voile, dont on avait laissé flotter les rides, gonflée comme un ballon, et menaçant d'arracher le mât de sa base; je m'élançai aussi rapidement qu'il était possible au milieu d'une pareille tourmente; me cramponnant d'une main à la barre de perroquet, et tirant de l'autre mon poignard, je me mis à scier la large corde qui attachait à la vergue un des coins de la voile : la besogne eût été longue, si la violence du vent elle-même ne me fût venue en aide. A peine la corde eut-elle été sciée au tiers, qu'elle se brisa tout à fait; un des liens rompu, l'autre éclata : la voile, retenue seulement alors par les vergues de cacatois, flotta un instant au-dessus de ma tête, pareille à un immense linceul; puis un craquement se fit entendre, et je la vis disparaître, emportée, comme un nuage, dans les profondeurs du ciel. Au même instant, le vaisseau éprouva une secousse furieuse; je crus entendre, par-dessus le mugissement

de la tempête, la voix du capitaine Stanbow qui prononçait mon nom. Une vague énorme venait de prendre le vaisseau par la hanche; je le sentis qui se couchait sur le flanc comme un animal blessé, je me cramponnai de toutes mes forces aux haubans; aussitôt les mâts s'inclinèrent vers la mer, que je voyais bouillonner au-dessous de moi. J'eus un instant de vertige, il me sembla que ces abîmes mouvants hurlaient mon nom; je sentis que ce n'était pas assez de mes pieds et de mes mains pour me retenir, je saisis la corde avec mes dents, et je fermai les yeux, m'attendant à chaque seconde à sentir la fraîcheur mortelle de l'eau. Je me trompais, *le Trident* était un trop brave vaisseau pour s'engager ainsi du premier coup; je le sentis qui se relevait, je rouvris les yeux, et vis, au-dessous de moi, comme à travers un brouillard, le pont et les matelots. C'était tout ce qu'il me fallait; je saisis un cordage, et, me laissant glisser, je tombai sur le gaillard d'arrière, entre M. Stanbow et M. Burke, au moment où tout le monde me croyait perdu. Le capitaine me serra la main, et le danger que je venais de courir fut oublié. Quant à M. Burke, il se contenta de me saluer, mais sans m'adresser la parole.

La nouvelle manœuvre que M. Stanbow venait d'adopter, forcé qu'il était d'y recourir par la rapidité de l'ouragan, consistait à *capeyer* au lieu de fuir devant la terre; elle nécessitait un virement de bord, puisque, dans ce cas, au lieu de présenter la poupe à la tempête, on défie le vent et la mer avec son avant. C'était pendant ce virement de bord qu'une vague nous avait pris par le travers, et m'avait fait décrire la courbe gracieuse qui m'avait valu le serrement de main du capitaine.

Alors M. Stanbow n'avait pas perdu son temps. Au lieu de grandes voiles, qui, un instant auparavant, couvraient le vaisseau, il avait fait déployer seulement le petit foc et le foc d'artimon, et hisser à la tête du mât de misaine une voile latine qui, assurée au pistolet de misaine, se bordait sur le gaillard d'avant. Sous ces voiles, et pourvu que nous présentassions, le moins possible, notre travers au vent, nous ne risquions pas d'embarquer les vagues; aussi cette manœuvre avait-elle obtenu l'assentiment complet de Bob, qui, après m'avoir fait son compliment sur la manière dont je m'étais tiré de mon voyage aérien, voulut bien me montrer l'excellence de cette disposition, et m'en expliquer la cause. Selon lui, le plus fort de l'orage était passé, et le vent du sud-est ne pouvait manquer, d'un moment à l'autre, de passer brusquement au nord-est en brise carabinée. Dans le cas où cette saute de vent aurait lieu, nous n'avions qu'à hisser la misaine ou la grande voile, et nous nous retrouvions en mesure, à l'instant même, de rattraper le temps perdu.

Ce qu'avait prévu Bob arriva. Le fort de la tempête était passé, en effet, quoique les vagues restassent toujours furieuses, et, vers le soir, le vent souffla d'ouest-nord-ouest; nous le reçûmes bravement par tribord, et, le lendemain matin, nous avions regagné la ligne dont la tempête de la veille nous avait fait dévier.

Le même soir, nous eûmes connaissance de Lisbonne, et, le surlendemain, en nous réveillant, nous nous trouvâmes en vue des côtes d'Afrique et d'Europe. L'aspect de ces deux rives, ainsi rapprochées, est d'une ravissante beauté : de chaque côté s'élèvent de hautes montagnes couronnées de neige, et, sur la rive espagnole, s'éparpillent, de distance en distance, des villes moresques qui appartiennent bien plutôt à l'Afrique qu'à l'Europe, et qui semblent, un jour, avoir capricieusement passé le détroit, laissant presque déserte la côte opposée. Tout l'équipage monta sur le pont pour jouir de ce magnifique spectacle. Je cherchai, parmi les matelots, mon pauvre David, que j'avais, depuis quatre jours, complétement oublié; lui seul, insensible à tout, était resté dans le premier pont. Trois heures après, nous mouillâmes sous les batteries du fort, que nous saluâmes de vingt et un coups de canon, et qui nous rendit courtoisement notre salut.

XI

Gibraltar n'est point une ville, c'est une forteresse, dont la discipline sévère s'étend jusqu'aux citoyens : aussi n'a-t-elle d'importance que comme position militaire; tout le monde, sous ce rapport, connaît sa valeur, et je n'en parlerai pas.

Nous devions, après avoir déposé le nouveau gouverneur, attendre en rade les ordres du gouvernement. Le capitaine Stanbow, avec sa bonté ordinaire, pour nous rendre l'attente moins fastidieuse, permettait tous les jours, à la moitié de l'équipage, de descendre à terre; nous eûmes bientôt fait connaissance avec quelques officiers de la garnison, qui nous présentèrent dans les maisons où ils étaient reçus. Cette distraction, une très-belle bibliothèque appartenant à la forteresse, et des promenades à cheval dans les environs de la ville, formaient tous nos amusements. Je m'étais lié d'une véritable amitié avec James; nous goûtions ensemble le peu de plaisir que l'on peut prendre à Gibraltar, et, comme, pour toute fortune, il n'avait que sa paye d'officier, j'avais soin que la plus forte portion des dépenses faites dans toutes nos parties retombât sur moi, sans que cependant sa délicatesse pût être froissée. Ainsi, j'avais loué deux beaux chevaux arabes pour tout le

temps que je resterais en rade, et tout naturellement James, profitant de cette prodigalité factice, en montait un.

Un jour, dans une de nos courses, nous vîmes un aigle qui s'était abattu sur un cheval mort, et qui, n'en déplaise aux poétiques historiens de ce noble oiseau, dévorait avec une telle voracité cette proie infecte, qu'il me laissa approcher de lui à une distance de cent pas. J'avais souvent vu nos paysans, quand ils aperçoivent un lièvre au gîte, user d'un moyen bien simple pour s'en emparer; ce moyen consiste à tourner autour de l'animal, en resserrant toujours le cercle, au point de s'en approcher assez pour lui casser la tête d'un coup de bâton. L'immobilité du roi de l'air me donna l'idée de tenter sur lui la même épreuve. J'avais, dans mes fontes, d'excellents pistolets de tir de Menton; j'en armai un et je tournai autour de l'aigle avec toute la rapidité dont était capable mon cheval, que j'avais mis au galop, tandis que James, immobile à l'endroit où je l'avais quitté, regardait l'épreuve et secouait la tête. Soit qu'effectivement ce procédé renferme une fascination qui enchaîne l'animal à sa place, soit que l'oiseau, dans son accès de gastronomie, eût tant mangé, qu'il éprouvât de la difficulté à s'envoler, il me laissa approcher ainsi jusqu'à la distance de vingt-cinq pas : arrivé là, j'arrêtai mon cheval tout à coup, m'apprêtant à tirer; voyant alors que sa vie était sérieusement compromise, l'aigle tenta de s'envoler; mais, avant qu'il eût quitté la terre, le coup était parti, et je lui avais cassé une aile.

Nous jetâmes un cri de joie, James et moi, et nous nous précipitâmes à bas de nos chevaux, pour nous emparer de notre capture; malheureusement, le plus fort de la besogne restait à faire; le blessé s'était mis en défense et ne paraissait pas disposé à se rendre sans combat. J'aurais pu le tuer; mais nous avions la prétention de le prendre vivant, et de le conduire au vaisseau; nous commençâmes donc une attaque en règle. Je n'ai jamais rien vu de plus beau et de plus fier que l'attitude du royal oiseau, suivant de son œil puissant toutes nos dispositions d'attaque. Notre première intention avait d'abord été de le saisir par le milieu du corps, de lui mettre la tête sous l'aile, et de l'emporter comme une poule qu'on endort; mais deux ou trois coups de bec, dont l'un fit à James une blessure assez grave à la main, nous forcèrent de recourir à d'autres moyens. Nos deux mouchoirs firent l'affaire : je coiffai l'aigle avec l'un, tandis que James lui liait les serres avec l'autre. Ces deux opérations terminées, nous lui bandâmes l'aile autour du corps avec ma cravate; je l'attachai à l'arçon de ma selle, couvert de bandelettes comme une momie d'ibis, et nous revînmes à Gibraltar, tout glorieux de la capture que nous avions faite. Notre canot nous attendait dans le port, et nous conduisit en triomphe au vaisseau.

Comme nous avions fait des signaux indiquant que nous étions porteurs de quelque chose d'extraordinaire, nous trouvâmes tout ce qu'il y avait de l'équipage à bord nous attendant au haut de l'échelle. Notre premier soin fut de réclamer l'aide du chirurgien pour pratiquer l'amputation. Nous détachâmes donc le bandeau qui retenait l'aile du blessé; mais comme il était assez difficile de distinguer notre aigle, affublé comme il était, d'un poulet d'Inde, l'apprenti docteur déclara que la fonction pour laquelle nous l'appelions était du ressort du maître *cook*, et non du sien. Nous fîmes, en conséquence, venir celui-ci, qui, moins fier que le carabin, fit en un tour de main ce qu'on demandait.

L'opération terminée, nous déliâmes les serres de l'oiseau, puis nous dégageâmes la tête, et tout l'équipage salua par un cri d'admiration le noble prisonnier que nous avions fait. Dès ce moment, avec la permission du capitaine, il fut installé à bord; huit jours après, Nick était apprivoisé comme un perroquet.

A Plymouth, j'avais donné une preuve d'habileté en dirigeant l'expédition de Walsmouth; pendant la tempête, j'avais donné une preuve de courage en coupant la voile du grand perroquet; je venais d'en donner une d'adresse en cassant d'un coup de pistolet l'aile d'un aigle, c'était tout ce qu'il fallait pour n'être plus regardé, à bord du *Trident*, comme un enfant, ni comme un novice. Aussi, à compter de ce jour, fus-je considéré comme un homme et comme un marin.

M. Stanbow continuait à avoir pour moi toute l'amitié qu'il pouvait me témoigner sans blesser mes camarades, tandis qu'au contraire je paraissais faire des progrès en sens inverse dans les sentiments de M. Burke. Au reste, c'était un malheur que je partageais avec tous ceux de mes jeunes camarades et des officiers qui appartenaient, comme moi, à l'aristocratie. Il fallut bien faire comme ils faisaient eux-mêmes, c'est-à-dire m'en consoler. Je redoublai d'activité dans mes devoirs; et, comme je ne donnai pas, pendant toute notre station dans la rade, une seule occasion à M. Burke de me punir, il fallut bien qu'il réservât pour un meilleur temps la bonne volonté qu'il en avait.

Nous étions ainsi, depuis près d'un mois, dans le port de Gibraltar, attendant toujours les instructions qui devaient nous arriver d'Angleterre, lorsque, le vingt-neuvième jour, on signala un bâtiment qui manœuvrait pour entrer dans le port. Nous reconnûmes *la Salsette*, frégate de quarante-six canons, au service de Sa Majesté Britannique, et nous ne doutâmes pas que les instructions attendues ne fussent à bord. Ce fut un sujet de joie pour tout l'équipage; matelots et officiers commençaient à être las de la vie que nous menions sur notre rocher. Nous ne nous étions

pas trompés dans nos conjectures : le soir même, les dépêches tant désirées furent apportées à bord du *Trident* par le capitaine de *la Salsette*. Outre les ordres du gouvernement, il y avait plusieurs lettres particulières; une de ces lettres était adressée à David. M. Stanbow, qui avait fait le dépouillement lui-même, me la donna, afin que je la remisse à son adresse.

Pendant les vingt-neuf jours que nous étions restés en rade, David n'avait pas profité une seule fois de la permission accordée à l'équipage de descendre à terre; malgré les sollicitations de Bob et de ses camarades, il s'était constamment tenu à bord, sombre et muet, et cependant s'acquittant de son service avec une intelligence et une exactitude qui eussent fait honneur à un matelot de profession. Je le trouvai dans la soute au voilier, occupé à faire quelques réparations à la misaine, qui avait souffert dans le dernier coup de vent, et je lui remis la lettre; à peine eut-il reconnu l'écriture, qu'il la décacheta avec un empressement qui indiquait l'importance qu'il y attachait. Dès les premières lignes, je le vis pâlir : ses lèvres tremblantes devinrent pâles comme le papier qu'il tenait à la main; puis, de la racine de ses cheveux de grosses gouttes de sueur roulèrent sur son visage; la lettre achevée, il la replia et la mit dans sa poitrine.

— Que contient cette lettre, David? lui demandai-je.

— Rien à quoi je ne dusse m'attendre, me répondit-il.

— Et cependant elle vous a affecté vivement

— Pour y être préparé, on n'en reçoit pas moins le coup.

— David, lui dis-je, confiez-vous à un ami.

— Il n'y a point d'ami qui puisse maintenant quelque chose pour moi; je ne vous en remercie pas moins, monsieur John, et je n'oublierai jamais ce que vous et le capitaine avez fait pour moi.

— Allons, David, du courage!

— Vous voyez bien que j'en ai, répondit-il en reprenant la voile déchirée et en se remettant à la couture qu'il était occupé à y faire.

Oui, certes, il avait du courage, mais c'était celui du désespoir et non celui de la résignation. Je remontai près du capitaine avec une tristesse dont je ne pouvais me rendre maître, et qui s'emparait de moi chaque fois que je me retrouvais en contact avec ce malheureux; j'allais lui faire part de mes craintes sur David, lorsque, sans me laisser le temps de lui parler :

— Monsieur Davys, me dit-il, je vais vous rendre bien content; nous partirons demain pour Constantinople, où nous allons appuyer de notre présence les remontrances que M. Adair, notre ambassadeur, est chargé de faire, de la part de notre gouvernement, à la Sublime Porte. Vous allez voir l'Orient, cette terre des *Mille et une Nuits* qui était votre rêve, et vous allez la voir peut-être à travers la fumée du canon, ce qui ne lui ôtera rien de sa poésie à vos yeux, je le suppose. Faites savoir cette décision à l'équipage, et que chacun se tienne prêt à appareiller au point du jour.

Le capitaine avait deviné juste; rien ne pouvait m'être plus agréable que la nouvelle qu'il m'annonçait; aussi fit-elle rapidement diversion à toutes les autres pensées que j'avais dans l'esprit, et je ne m'occupai plus que de transmettre au premier lieutenant les ordres relatifs au départ. Depuis l'aventure de David, le capitaine ne s'adressait presque plus directement à lui, et m'avait choisi pour son intermédiaire; M. Burke, de son côté, s'était aperçu de cette affectation que mettait M. Stanbow à éviter avec lui tous rapports, et cela ne le rendait pas, à beaucoup près, plus aimable avec moi. Cependant, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, comme j'affectais, en lui parlant, les formes respectueuses de la plus sévère discipline, il y répondit, ainsi que d'habitude, par une politesse froide et contrainte, et tout fut dit.

Le même soir, nous appareillâmes, et comme le vent était bon, pendant la nuit nous mîmes à la voile, et, le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, nous avions entièrement perdu de vue la terre. On venait de relever le premier quart du soir, dont je faisais partie, et je m'apprêtais à me déshabiller, lorsque tout à coup une grande rumeur qui partait du gaillard d'arrière se fit entendre, et le cri terrible *à l'assassin!* parvint jusqu'à moi. Je m'élançai sur le pont, et, là, un terrible spectacle, auquel j'étais loin de m'attendre, frappa mes yeux. David, tenant à la main un couteau ensanglanté, était contenu par quatre vigoureux matelots, tandis que le premier lieutenant, jetant bas son habit, découvrait une large blessure qu'il venait de recevoir dans le haut du bras gauche. De quelque étonnement que je fusse frappé à cette vue, le fait était trop positif pour que je doutasse un instant; David venait de frapper M. Burke; heureusement, averti par le cri d'un matelot qui avait vu briller le fer, le premier lieutenant avait paré avec le bras, et le coup destiné à sa poitrine lui avait traversé seulement les chairs de l'épaule. David avait voulu redoubler; mais M. Burke lui avait saisi le poignet, et, les matelots étant arrivés à son secours, David avait été arrêté. Presque en même temps que moi, M. Stanbow était monté sur le pont et avait pu être témoin du même spectacle; on ne saurait se faire une idée de l'expression de douleur qui se peignit sur la figure vénérable de ce digne vieillard à la vue de ce qui venait de se passer. Il avait toujours, dans son cœur, pris le parti de David contre M. Burke; mais, cette fois, il n'y avait pas de raisons qui pussent

excuser une pareille violence; c'était un assassinat, un véritable assassinat, avec préméditation et guet-apens : le capitaine ordonna, en conséquence, de mettre les fers à David et de le jeter à fond de cale; puis le conseil militaire fut convoqué pour le surlendemain.

Pendant la nuit qui précéda la réunion de la commission militaire, M. Stanbow me fit appeler pour me demander si je ne connaissais pas quelques détails particuliers sur cette malheureuse affaire, et si j'avais appris que David eût été de nouveau victime de quelque mauvais traitement de la part de M. Burke. Je ne savais de tout cela que ce que le capitaine en savait lui-même, je ne pus donc lui donner aucun renseignement. J'essayai de rappeler toutes les injustices que le coupable avait souffertes; mais M. Stanbow secoua la tête tristement. Je lui offris de descendre dans la cale pour tâcher de tirer de David lui-même quelques éclaircissements; mais ce que je proposais était contre les lois disciplinaires : David devait rester au secret jusqu'au moment où il paraîtrait devant le conseil. Le capitaine fut donc forcé d'attendre ce moment.

Le lendemain, après le fourbissage, c'est-à-dire vers les dix heures du matin, le conseil s'assembla dans la grande cabine; une table, couverte d'un tapis vert et sur laquelle on avait posé une grosse Bible, était placée au milieu. Les juges prirent place devant la partie qui faisait face à la porte : c'étaient le capitaine Stanbow, les deux lieutenants en second, le contre-maître, et James, qui, comme le plus ancien des midshipmen, se trouvait appelé à la délibération. Aux deux côtés, se tenaient le prévôt d'armes et l'officier chargé de soutenir l'accusation, tous deux tête découverte, et le premier l'épée nue. Quand les juges furent placés, les deux battants de la porte s'ouvrirent et donnèrent passage aux matelots, qui se rangèrent dans l'espèce d'hémicycle qu'on leur avait réservé. Quant au premier lieutenant, il était resté dans sa cabine.

On amena le prisonnier : il était pâle, mais parfaitement calme; chacun de nous frémit en voyant cet homme, qu'on avait été heurter violemment, dans la vie obscure, mais heureuse, qu'il menait, et qui, déplacé de son centre d'affections, était venu comme un aveugle et un insensé, se briser contre un crime. Quoique la loi fût, en ce cas, pour le pouvoir, ceux-là mêmes qui l'avaient exercée sentaient, au fond de leur âme, que la loi n'est pas toujours le droit; et cependant, malgré ce sentiment de l'équitable qui vibrait à l'unisson dans tous les cœurs, cet homme, dont le crime était à lui, mais dont le malheur venait de nous, était là, un pied dans la tombe, sans que nous pussions faire autre chose, quelque pitié que nous ressentissions pour lui, que de l'y pousser tout à fait. Il se fit, même avant qu'il fût entré, un moment de silence, pendant lequel ces pensées se présentèrent, sans doute, à l'esprit de tous ceux qui étaient présents à cette scène imposante; car tous les visages exprimaient un même sentiment de triste et sévère pitié. Enfin la voix du capitaine se fit entendre :

— Vos noms? demanda-t-il.

— David Munson, répondit le coupable d'une voix plus ferme que celle qui l'avait interrogé.

— Quel âge avez-vous?

— Trente-neuf ans et trois mois.

— Où êtes-vous né?

— Au village de Saltash.

— David Munson, vous êtes accusé d'avoir tenté, dans la nuit du 4 au 5 décembre dernier, d'assassiner M. Burke?

— L'accusation est vraie, monsieur.

— Quels sont les motifs qui vous ont porté à ce crime?

— Vous en connaissez une partie, monsieur Stanbow, répondit David; ceux-là, je n'ai pas besoin de vous les rappeler. Maintenant, voici les autres.

A ces mots, l'accusé tira un papier de sa poitrine, et le déposa sur la table. Je reconnus la lettre que je lui avais remise, trois jours auparavant, à Gibraltar. Le capitaine la prit et la lut avec une émotion visible; puis il la remit à son voisin, qui la parcourut à son tour; elle passa ainsi, de main en main, jusqu'au dernier, qui la rejeta sur la table.

— Qu'y a-t-il dans cette lettre? demanda l'officier accusateur.

— Il y a, monsieur, dit David, que ma femme, restée veuve, moi vivant, avec cinq enfants, a d'abord vendu tout ce que nous possédions pour les nourrir; puis elle a mendié! Enfin, un jour que la pitié publique était sourde pour elle, entendant ses malheureux enfants qui pleuraient en proie aux tourments de la faim, elle a volé un pain chez un boulanger, et, par grâce spéciale, vu les circonstances atténuantes, au lieu d'être pendue, elle a été condamnée à une reclusion perpétuelle, et mes enfants ont été enfermés dans un hôpital comme vagabonds. Voilà ce que contient cette lettre!... Oh! mes enfants, mes pauvres enfants! s'écria David avec un sanglot si déchirant et si inattendu, qu'il nous fit jaillir à tous les larmes des yeux! Oh! continua David, après un moment de silence, je lui aurais tout pardonné, comme doit le faire un chrétien, je le jure sur la Bible que vous avez là devant vous, messieurs; je lui aurais pardonné de m'avoir enlevé à ma patrie, à mon pays, à ma famille; je lui aurais pardonné de m'avoir fait battre comme un chien!... je lui aurais pardonné tout ce qu'il aurait pu amener de tortures sur moi-même; mais le déshonneur de ma femme et de mes enfants!... mais ma femme dans une prison, mes enfants dans un hôpital! Oh! quand j'ai reçu cette

lettre, ç'a été comme si tous les démons de l'enfer étaient entrés dans mon cœur, me criant tous à la fois : «Vengeance!» Et maintenant, oui, messieurs, oui, en face de la mort, je n'ai qu'un regret, c'est de l'avoir manqué.

— Avez-vous autre chose à dire? demanda le capitaine.

— Rien, monsieur Stanbow, si ce n'est que je vous prie de ne pas me faire languir longtemps. Tant que je vivrai, j'aurai devant les yeux ma malheureuse femme et mes pauvres enfants; vous voyez donc bien que mieux vaut que je meure, et que le plus tôt sera le mieux.

— Reconduisez le prisonnier, dit le capitaine d'une voix dont il essayait en vain de dissimuler l'émotion.

Deux soldats de marine emmenèrent aussitôt David. On nous fit sortir derrière lui, car le conseil allait entrer en délibération; mais nous restâmes tous à la porte pour attendre le résultat du jugement. Au bout de trois quarts d'heure, le prévôt d'armes sortit, tenant à la main un papier revêtu de cinq signatures : c'était la condamnation à mort de David Munson.

Quoique tout le monde s'y attendît, la sensation fut douloureuse et profonde. Quant à moi, je sentais au fond du cœur renaître, plus violent que jamais, ce mouvement de remords que j'avais déjà éprouvé plus d'une fois. En effet, quoique je n'eusse pas à me reprocher d'avoir arrêté David, j'avais pris part à cette expédition. Je détournai la tête pour cacher mon émotion, et je vis, derrière moi, Bob, appuyé à la muraille du bâtiment, et qui, plus naïf que moi dans sa douleur, n'essayait pas de dissimuler deux grosses larmes qui roulaient de ses paupières sur ses joues.

— Monsieur John, me dit-il, vous avez toujours été la providence du pauvre David; est-ce que vous l'abandonnerez dans un pareil moment?

— Eh! que puis-je faire pour lui, Bob? Dites, connaissez-vous un moyen de le sauver? Dût-il compromettre ma vie, je le tenterai.

— Oui, oui, murmura Bob en soufflant de toute la force de ses poumons; oui, je sais que vous êtes un brave jeune homme. Eh bien, ne pourriez-vous pas proposer à tout l'équipage d'aller, en masse, demander sa grâce au capitaine? Vous savez, monsieur John, comme il est bon et miséricordieux.

— Triste espérance, Bob, si vous n'avez que celle-là. N'importe ! vous avez raison, il faut tout tenter. Parlez-en à l'équipage, Bob ; nous ne pouvons pas, nous, comme officiers, faire une pareille ouverture.

— Mais vous pouvez vous charger, n'est-ce pas, de transmettre au commandant la prière de ses vieux matelots? vous pouvez lui dire que la demande que vous lui adresserez est faite par des hommes qui sont prêts à mourir sur un mot de lui?

— Tout ce que vous voudrez sous ce rapport, Bob. Arrangez cela avec vos camarades.

Un cri de joie accueillit la proposition de Bob. James et moi, nous fûmes chargés de porter au capitaine la demande en grâce de l'équipage.

— Maintenant, mes amis, leur dis-je, croyez-vous que nous ne devrions pas prier M. Burke de nous accompagner chez le capitaine? C'est sur lui, qui est cause de tous les malheurs de David, que l'attentat a été commis : ou ce n'est pas un homme, ou, dans cette circonstance, il sera plus éloquent que nous.

Un sombre silence accueillit cette proposition. Cependant elle était si naturelle, que personne ne la repoussa. Seulement, quelques murmures de doute se firent entendre. Bob hocha la tête et respira bruyamment. Nous n'en résolûmes pas moins, James et moi, de faire la démarche de miséricorde auprès du premier lieutenant.

Nous le trouvâmes marchant à grands pas dans sa chambre, la manche de sa veste ouverte, et portant le bras soutenu à son cou par une cravate noire. Il ne me fallut qu'un coup d'œil pour juger qu'il était en proie à une grande agitation. Cependant, à peine nous eût-il aperçus, que sa figure reprit à l'instant le calme sombre et sévère qui était l'expression habituelle de sa physionomie. Il y eut un instant de silence; car nous le saluâmes sans lui adresser les paroles d'usage, et lui nous regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de notre cœur. Enfin, il prit le premier la parole :

— Puis-je savoir, messieurs, ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Une grande et bonne action à vous proposer, monsieur Burke.

Il sourit amèrement. Je vis ce sourire et je le compris; mais je n'en continuai pas moins :

— Vous savez que David a été condamné à mort?

— Oui, monsieur, à l'unanimité.

— Et la condamnation est juste, monsieur; car il n'y avait qu'un seul homme sur tout le bâtiment qui pût élever la voix en faveur de l'assassin, et cet homme ne devait pas assister au conseil. Mais, maintenant que le jugement est rendu, monsieur, maintenant que la justice a fait son œuvre, ne croyez-vous pas que c'est à la miséricorde de commencer la sienne?

— Je vous écoute, monsieur; vous parlez comme notre saint ministre. Achevez.

— L'équipage a donc décidé qu'une députation serait envoyée au capitaine, pour obtenir de lui la grâce de David; il nous a désignés, M. James et moi, pour cette bonne œuvre; mais nous avons pensé, monsieur Burke, que nous n'avions pas le droit d'usurper une mission que vous vous étiez peut-être réservée à vous-même.

Le premier lieutenant laissa apparaître, sur ses lè-

vres pâles et minces, un de ces sourires dédaigneux qui n'appartenaient qu'à lui.

— Et vous avez eu raison, messieurs, répondit-il en faisant un léger signe de tête. Si le crime avait été commis sur la personne du dernier contre-maître, et que j'eusse été désintéressé dans la question, vous me trouveriez inflexible, comme il serait de mon devoir de l'être. Mais l'assassinat a été commis sur moi, c'est autre chose; je puis donc, dans la position exceptionnelle où m'a placé le couteau de votre protégé, faire quelque chose selon mon cœur. Suivez-moi, messieurs, je vais vous introduire chez le capitaine.

Nous nous regardâmes, James et moi, sans échanger une parole. Dans tout ce qu'il nous avait dit, M. Burke avait bien été ce qu'il était toujours, l'homme qui se commande à lui-même avec la même sécheresse qu'il commande aux autres, et dont le visage, au lieu d'être le miroir du cœur, n'est que la porte de la prison dans laquelle il est enfermé.

Nous entrâmes chez le capitaine; il était assis ou plutôt couché sur l'affût du canon du bâbord de sa cabine, et semblait plongé dans une tristesse profonde. En nous apercevant, il se leva et fit un pas vers nous. M. Burke prit alors la parole, et lui exposa la cause de notre visite. Je dois l'avouer, ce qu'il dit au capitaine était bien la même chose que ce qu'eût dit un avocat; mais il fit ce qu'eût fait strictement un avocat, c'est-à-dire un discours et non une prière. Pas un mot du cœur ne vint rafraîchir les paroles sèches qui sortaient une à une de ses lèvres; et je compris, en écoutant une pareille demande, que, quelque fût la disposition favorable du capitaine, il lui était impossible de l'accorder. La réponse fut telle que nous l'attendions; seulement, comme si l'intervention du premier lieutenant eût tari jusqu'au fond du cœur de M. Stanbow les sources de la sensibilité, sa voix avait un accent de sécheresse que je ne lui avais jamais connu. Quant à ses paroles, elles avaient le caractère officiel que leur eût donné un homme qui aurait su que sa réponse devait être mise sous les yeux des lords de l'amirauté.

— C'eût été de bon cœur, dit-il, si j'y avais vu la moindre possibilité, que j'eusse accédé aux vœux de l'équipage, surtout présentés par vous, monsieur Burke; mais vous n'ignorez pas qu'un devoir supérieur m'ordonne de fermer l'oreille à votre appel. Les intérêts du service exigent qu'un crime aussi grave soit puni de toute la rigueur des lois militaires; l'utilité publique ne peut céder à l'influence des sentiments privés; et vous savez aussi bien que personne, monsieur Burke, que je me compromettrais gravement si je montrais la moindre indulgence dans une affaire qui intéresse d'aussi près le maintien de la discipline militaire.

— Mais, monsieur Stanbow, m'écriai-je, songez donc à la position exceptionnelle du malheureux David, à la violence, légale peut-être, mais injuste, certainement, qui l'a fait matelot. Songez à tout ce qu'il a souffert, et, au nom de la miséricorde divine, pardonnez comme Dieu pardonnerait.

— Dieu ne doit compte de ses arrêts à personne, monsieur, et, comme il est la toute-puissance, il peut être la suprême miséricorde; mais, moi, j'ai reçu des lois toutes faites, dont je ne suis que l'exécuteur, et les lois seront exécutées, monsieur.

James voulut ouvrir la bouche; mais le capitaine étendit la main comme pour lui commander le silence.

— Alors nous n'avons plus qu'à vous demander pardon, capitaine, murmura James, le cœur serré et la voix tremblante.

— Et je vous l'accorde, messieurs, répondit le capitaine d'une voix qui avait complétement changé d'expression; car je ne vous en veux pas d'avoir tenté près de moi une démarche selon votre cœur, et, malgré mon refus, je puis dire selon le mien; ainsi retirez-vous, messieurs, et laissez-moi avec M. Burke. Exprimez à l'équipage tout mon regret de ne pouvoir lui accorder ce qu'il demande d'une voix unanime, et annoncez-lui que l'exécution aura lieu demain à midi.

Nous saluâmes et nous sortîmes, laissant le capitaine et le premier lieutenant ensemble.

— Eh bien? s'écrièrent toutes les voix en nous voyant reparaître.

Nous secouâmes tristement la tête; car nous n'avions pas le courage de parler.

— Ainsi, dit Bob, vous n'avez rien obtenu, monsieur John?

— Non, mon pauvre Bob. David n'a plus qu'une chose à faire, c'est de se préparer à mourir.

— Et c'est ce qu'il fera en homme et en chrétien, monsieur John.

— Je l'espère, Bob.

— Et à quand l'exécution, monsieur?

— A demain midi, mon brave.

— Pourra-t-on le voir d'ici là?

— J'en demanderai, pour vous, la permission au capitaine.

— Merci, monsieur John, merci! s'écria Bob en se jetant sur ma main et en essayant de la porter à ses lèvres.

Je la retirai.

— Et maintenant, mes amis, chacun à sa besogne, et du courage!

Les matelots obéirent avec la soumission passive et prompte qui leur est habituelle; cinq minutes après, moins la tristesse et le silence qui régnaient à bord, et qui faisaient ressembler le bâtiment à un vaisseau fantôme, on eût dit qu'il ne s'était rien passé.

Quant à moi, j'avais une espèce de devoir de conscience à acquitter; j'avais pris part à l'expédition qui avait amené le malheureux David à bord du *Trident*, et, depuis le moment où j'avais vu vers quelle douloureuse fin les choses marchaient, j'avais constamment éprouvé une sorte de remords. Je descendis donc dans le faux pont, et me fis ouvrir la prison où David était renfermé. Il était assis sur un escabeau de bois, le front appuyé sur ses genoux, et avait les fers aux pieds et aux mains. En entendant le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait, il releva la tête; mais, comme la lampe était disposée de manière à laisser ma figure dans l'obscurité, il ne me reconnut pas d'abord.

— C'est moi, David, lui dis-je, moi qui, quoique l'une des causes les plus innocentes de votre malheur, ai voulu vous voir encore une fois, pour vous dire combien du fond de mon cœur j'y prenais part.

— Oui, je le sais, monsieur John, me dit David en se levant, oui, vous avez toujours été bon pour moi : c'est vous qui m'avez fait sortir de cette même prison assez à temps pour voir une dernière fois les côtes d'Angleterre; c'est vous qui, le jour où M. Burke, Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi-même! m'a fait battre de verges, avez intercédé en ma faveur; c'est vous enfin qui, tout à l'heure encore, avez été, au nom de l'équipage, demander ma grâce au capitaine. Soyez béni pour votre miséricorde, monsieur Davys; c'est une sainte vertu qui, je l'espère, vous précédera là-haut pour vous ouvrir les portes du ciel.

— Vous savez donc déjà le jugement qui a été rendu, David?

— Oui, monsieur John, le greffier vient de me le lire; c'est pour demain; à midi, n'est-ce pas?

— Asseyez-vous donc, David, lui répondis-je pour éluder la question; vous devez avoir besoin de repos.

— Oui, monsieur John, oui, j'en ai besoin; et, grâce au ciel, Dieu va me l'accorder, profond et éternel. Ah! monsieur John, vous qui êtes un homme instruit et qui savez beaucoup de choses, croyez-vous qu'il existe une autre vie où l'on est récompensé selon les souffrances que l'on a endurées en celle-ci?

— David, lui dis-je, ceci n'est point une affaire de science, mais de foi; ce ne sont point les livres qui apprennent à croire, c'est le cœur qui a besoin d'espérer. Oui, David, oui, il est une autre vie où vous retrouverez, un jour, votre femme et vos enfants; et, cette fois, vous serez réunis sans qu'aucune force humaine puisse jamais vous séparer.

— Cependant, monsieur John, me dit David avec crainte, cependant j'ai commis un crime.

— Vous en repentez-vous, David?

— Je tâcherai de m'en repentir, monsieur, je tâcherai; cependant je ne suis pas assez près de la mort pour être tout à coup détaché de mes amours et de mes haines. Mais, dites-moi, monsieur John, si je n'en avais pas la force, et j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, je vous le répète, la mort que je vais subir ne serait-elle pas une expiation?

— Oui, devant les hommes, David, mais pas devant Dieu.

— Eh bien, je tâcherai, monsieur John, je tâcherai de lui pardonner, non pas ma mort, Dieu sait que je la lui pardonne, mais la honte de ma femme, la misère de mes enfants. Oui, je tâcherai de lui pardonner tout cela, je vous le promets.

En ce moment, la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit une seconde fois, et le capitaine parut, précédé du matelot qui servait de geôlier.

— Qui donc est ici? dit-il en cherchant à me reconnaître.

— Moi, monsieur Stanbow, m'écriai-je avec joie, espérant tout de cette visite inattendue; vous le voyez, j'étais venu dire un dernier adieu à ce pauvre David.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le capitaine porta ses yeux sur moi, puis sur le prisonnier, qui se tenait debout dans une attitude sombre mais respectueuse; enfin, parlant le premier :

— David, lui dit-il, je viens vous demander pardon, comme homme, de vous avoir condamné comme juge; mais la discipline militaire en a fait à ma position, sinon à ma conscience, un devoir rigoureux. Je ne pouvais pas faire autrement, croyez-moi.

— Je ne me suis point abusé sur le sort qui m'était réservé, capitaine : j'ai voulu donner la mort : donc, j'ai mérité la mort; seulement, tous les crimes pareils ne sont point frappés de la même punition.

— Croyez-moi, David, répondit le capitaine d'une voix triste et solennelle, un crime est un crime au compte de la justice céleste, et ceux qui, à l'aide d'un déguisement, se cachent à l'investigation des hommes, n'échappent point pour cela au regard de Dieu. Voilà pourquoi je suis descendu près de vous, David, car j'ai le cœur plein de doutes sur moi-même. Pendant le peu de temps que j'ai pu vous voir, j'ai reconnu que vous aviez un cœur au-dessus de votre position; d'ailleurs, le malheur agrandit l'intelligence et élève la pensée. Répondez-moi donc, David, comme vous répondriez à Dieu : croyez-vous que je pusse faire autrement que je n'ai fait?

— Oui! oui! s'écria David, oui! vous pouviez faire autrement; car vous pouviez être sans pitié pour moi, comme l'a été M. Burke, et vous pouviez me faire mourir au milieu du désespoir et des malédictions, quand j'aurais pensé qu'il n'y avait plus un cœur humain sur la terre; mais, au lieu de cela, capitaine, oui, je le déclare dans toute la reconnaissance de mon cœur, oui, vous avez fait tout ce que

vous avez pu. Quand vous avez vu mon désespoir, vous m'avez fait dire, par M. John, qu'au retour de la campagne, vous me rendriez ma liberté; quand vous avez vu que vous deviez me punir, quoique je ne fusse pas coupable, vous avez, autant qu'il a été en votre pouvoir, adouci la punition; et quand, enfin, il vous a fallu me condamner à mort, vous êtes descendu dans ma prison, capitaine, pour me montrer vos yeux en larmes et votre cœur saignant. Oui, capitaine, oui, vous avez fait tout ce que vous avez dû, plus que vous ne deviez même pour un malheureux que tant de bonté retient et encourage à la fois de vous faire une dernière demande.

— Laquelle? Dites, dites! s'écria M. Stanbow en étendant les bras vers David.

— Mes enfants, capitaine, dit David en se jetant aux pieds du digne vieillard, mes enfants, qui, en sortant de l'hôpital, seront obligés de tendre leur main aux passants...

— A compter de cette heure, David, interrompit le capitaine, vos enfants seront les miens; ne craignez rien pour eux. Puissent-ils me pardonner de leur avoir enlevé leur père, comme vous me pardonnez de vous avoir enlevé à vos enfants! Quant à votre femme, le jour même de mon retour, je mettrai aux pieds de Sa Majesté quarante ans de bons et loyaux services, et il faudra bien, qu'en échange, il m'accorde la grâce que je lui demanderai.

— Merci, capitaine, merci! s'écria David éclatant en sanglots. Oh! maintenant, je vous le jure, maintenant, je ne crains plus la mort, je la bénis même, puisqu'elle donne à ma famille un aussi noble protecteur. Maintenant, capitaine, ah! je le sens, je suis revenu à des sentiments vraiment chrétiens; maintenant, mon amour s'est augmenté, ma haine s'est éteinte; maintenant, je voudrais voir M. Burke entre vous et M. John, et, dans mon humilité, capitaine, je baiserais la main qui m'a frappé.

— Assez, assez! voulez-vous m'ôter le courage? Mon pauvre martyr, embrassez-moi, et disons-nous adieu.

Un rayon de joie orgueilleuse éclaira la figure du condamné, et il embrassa le capitaine avec une dignité qui semblait appartenir à un autre rang que celui qu'il avait reçu du hasard.

— Maintenant, David, ne puis-je plus rien faire pour vous?

— Ces fers me gênent, monsieur Stanbow, et j'ai peur qu'ils ne m'empêchent de dormir; or, j'ai besoin de sommeil pour être fort demain. Je voudrais mourir avec fermeté devant des hommes et des soldats.

— On va vous les ôter David; est-ce tout?

— Il y a un ministre, à bord du bâtiment?

— Je vais vous l'envoyer.

— Bob sollicite la faveur de l'accompagner, capitaine, dis-je à mon tour, et de passer la nuit avec David?

— Bob sera libre d'entrer et de sortir tant qu'il voudra.

— C'est plus que je n'osais demander; vous me comblez de bontés, monsieur Stanbow. Aujourd'hui, je vous remercie sur la terre; demain, je prierai pour vous dans le ciel.

C'était tout ce que nous pouvions supporter, le capitaine et moi. Nous frappâmes à la porte, on l'ouvrit et nous sortîmes. M. Stanbow donna aussitôt des ordres pour que tout ce qu'avait désiré David fût ponctuellement exécuté. Dans la batterie de trente-six, je trouvai Bob, qui se tenait sur notre route pour savoir si sa demande lui était accordée. Je lui annonçai qu'il pouvait descendre près de David, et qu'on lui ferait porter dans la prison double souper, double part de vin et de grog. Cette fois, je ne pus empêcher Bob de me baiser les mains.

Je prenais le quart à quatre heures : je restai donc sur le pont jusqu'à deux heures du matin; pendant tout ce temps, je ne vis pas reparaître Bob, ce qui me prouva qu'il n'avait pas quitté son ami David. A deux heures, on me releva; mais, avant de regagner ma chambre, je voulus passer devant la prison pour m'informer si les ordres donnés à l'égard de David avaient été exécutés. Toutes les instructions du capitaine avaient été religieusement remplies : les fers avaient été détachés, le ministre était descendu pour offrir au condamné les consolations de l'Eglise; il était resté près de lui jusqu'à une heure, et ne l'avait quitté que sur la prière instante que celui-ci lui avait faite d'aller prendre quelque repos. David et Bob étaient donc demeurés seuls : j'approchai mon oreille de la porte pour savoir s'ils dormaient; mais tous deux veillaient encore, et Bob, succédant au ministre dans ses saintes fonctions, consolait de son mieux son ami David.

— Après tout, disait Bob, vois-tu, David, ce n'est qu'un instant; une cravate plus ou moins serrée, voilà tout. As-tu jamais avalé de travers? Eh bien, c'est cela. J'ai vu pendre trente hommes, à bord, dans un seul jour, des pirates brésiliens que nous avions pris, et leur affaire a été faite en une demi-heure, de bon compte; c'est donc une minute, l'un dans l'autre, pour chacun; et pour toi, David, ça ira encore plus vite, vois-tu, attendu que tout le monde sera réuni, tandis que, ce jour-là, l'équipage était disséminé.

— Ah! ce n'est pas précisément le moment de la mort qui m'effraye, dit David d'une voix assez ferme; ce sont les préparatifs.

— Les préparatifs, David, ça se passera entre amis; ainsi, il n'y a rien là dedans de désagréable : ça n'est pas comme si tu étais pendu pour vol et à terre, vois-tu; oh! alors, c'est autre chose; tu aurais affaire au bourreau et à ses aides, ce qui est toujours une chose désagréable; puis tu aurais des spectateurs

qui te mépriseraient de ce que, étant un homme, tu n'a pas su vivre du travail de tes mains comme un homme. Ici, c'est autre chose : chacun te plaindra, David, et, s'il fallait que chaque matelot donnât un mois de sa vie pour te refaire un total d'existence, je suis bien sûr qu'il n'y en aurait pas un qui refuserait de mettre à la masse, sans compter les officiers, qui mettraient le double, j'en suis sûr, comme si, de ce côté-là aussi, ils avaient double paye : et quoique le capitaine, d'après son âge, est celui qui naturellement a le moins à vivre, eh bien, lui, je suis sûr qu'il ne lésinerait pas plus que les autres, et qu'il mettrait le trimestre.

— Tu me fais du bien, Bob, dit David en respirant, comme si une montagne venait de lui être enlevée de la poitrine; j'avais peur d'être méprisé, parce que ma mort était méprisable.

— Méprisé, toi, David? Jamais, jamais!

— Et pourtant, Bob, crois-tu qu'au moment de mourir, et, en face de tous, le dernier des officiers du bâtiment voudrait m'embrasser comme l'a fait aujourd'hui le digne M. Stanbow? car il m'a embrassé, Bob, comme si j'étais un homme de sa condition; mais aussi nous étions seuls.

— Quant à ce qui est de cela, David, j'ose dire que j'en connais un, moi, qui ne te refuserais pas cette petite satisfaction, s'il savait que cela pût te faire plaisir; et cet officier, c'est M. John.

— Oui, oui! M. John a été bon pour moi, et je ne l'oublierai pas, ni ici ni là-haut.

— Eh bien, David, veux-tu que je lui dise un mot de ton désir?

— Non, Bob, non; c'est un mouvement d'orgueil qui m'a dicté les paroles que j'ai dites, et l'orgueil ne convient pas au chrétien qui va mourir d'une pareille mort. Non, tout se passera ainsi que la chose a été réglée; mais, après, Bob, après, qui ensevelira mon pauvre corps?

— Qui, David, qui?... Moi, répondit Bob en soufflant comme une baleine, et personne ne te toucheras que moi, vois-tu, et tu pourras te vanter d'être cousu aussi proprement dans ton hamac, que si c'était la meilleure couturière de Piccadilly qui ait été chargée de la besogne. Après quoi, je te mettrai au pied un sac de sable, pour que tu descendes aussi lestement que possible au fond; et, là, David, là, tu seras couché dans la tombe d'un marin, une belle tombe, où tu ne seras pas gêné comme dans un misérable cercueil, et où je viendrai te rejoindre un jour où l'autre, entends-tu, David? car j'espère bien finir ma vie à bord d'un vaisseau, comme un brave marin que je suis, et non pas crever sur mon lit, comme un gueux dans un hôpital. De ce côté-là comme de l'autre, sois donc tranquille, David, et repose-toi sur un ami.

— Merci, Bob, répondit le condamné; maintenant, je suis tranquille, si tranquille, que je voudrais dormir.

— Bonne nuit, David! dit Bob; je ne voulais pas t'en parler le premier, mais je ne serais pas fâché de faire un somme non plus.

Les deux amis firent leurs dispositions; puis, un instant après, j'entendis le ronflement sonore de Bob et la respiration plus douce du pauvre David. Alors je me retirai dans ma chambre, mais sans avoir l'espérance d'en faire autant qu'eux. Je ne pus fermer en effet l'œil de la nuit; le matin, au point du jour, j'étais sur le pont.

En passant de l'arrière à l'avant, comme le jour ne paraissait encore qu'à peine, je heurtai quelque chose qui se trouvait au pied du grand mât; je me baissai pour voir ce que c'était, et je reconnus une poulie bouclée sur le parquet.

— Que fait ici cette poulie? dis-je au matelot qui se trouvait le plus près de moi.

Celui-ci, sans me répondre, me montra du doigt une seconde poulie attachée à la grande vergue, et une troisième poulie de rappel que l'on était en train de clouer à la dunette. Alors je compris tout : les préparatifs de l'exécution étaient déjà faits. Je levai les yeux au haut du grand mât, et je vis deux matelots occupés à lier au contre-cacatois le pavillon de justice; il était encore enroulé autour de sa lance, retenu par un fil qui pendait sur le pont, et qui, tiré au moment de l'exécution, devait le laisser flotter en liberté.

Tous ces apprêts se faisaient dans un silence profond, interrompu seulement par Nick, qui, perché sur le bout de la grande vergue, semblait, avec ses plumes hérissées et son cri aigu et triste, un messager de mort. Le temps était gris et sombre, la mer houleuse et couleur de cendre, l'horizon étroit et brumeux; le jour était en deuil comme les cœurs.

A huit heures, on changea le quart. A mesure que les nouveaux appelés paraissaient sur le pont, ils jetaient un coup d'œil sur la poulie du plancher, puis sur celle de la vergue, puis enfin sur celle de la dunette, et, voyant que tout était prêt, ils se rendaient à leur poste en silence. A huit heures et demie, l'inspection eut lieu comme d'habitude; à neuf heures, le capitaine sortit de la chambre du conseil et monta sur la dunette par l'escalier de bâbord. Chacun jeta sur lui un regard à la dérobée, et tous demeurèrent convaincus, en voyant son visage, qui portait l'empreinte d'une ferme résignation, que, quoiqu'il souffrît intérieurement autant que personne, le jugement qu'il avait prononcé ne subirait aucune modification.

A onze heures et demie, le tambour appela tout le monde sur le pont. Les soldats de marine se rangèrent à bâbord et à tribord, à quelques pieds de la muraille formant retour à la hauteur du dôme et en

avant du mât d'artimon, laissant ainsi la dunette aux officiers, et le passavant et l'avant aux matelots. A midi moins dix minutes, il ne manquait, parmi les officiers, que M. Burke, et, parmi les matelots, que maître Bob.

Ce fut alors seulement qu'on prépara la corde; elle passait sous la poulie du pont, allait tourner derrière la poulie de rappel attachée à la dunette; un bout pendait de la poulie de la vergue avec un nœud coulant; l'autre était aux mains de six vigoureux matelots.

A midi moins cinq minutes, David parut sur l'escalier de l'avant; il était accompagné d'un côté par Bob et de l'autre par le ministre; son visage était pâle comme le bonnet qui couvrait sa tête; sa démarche cependant était assurée; il jeta un coup d'œil sur les préparatifs de l'exécution; puis, voyant que les soldats qui le suivaient ne le poussaient pas en avant :

— Mon père, dit-il en se retournant, que me reste-t-il à faire?

— A recommander votre âme à Dieu, mon fils, répondit le ministre.

— Oui, oui, murmura Bob, c'est le moment. Du courage, David !

David sourit tristement, et s'avança jusqu'au pied du grand mât; puis, arrivé là, il regarda autour de lui comme pour adresser un dernier adieu à tout l'équipage; ses yeux s'arrêtèrent sur moi. Alors, je me rappelai le désir qu'il avait exprimé la veille. Traversant la haie de soldats, j'allai à lui.

— David, lui dis-je, avez-vous quelque dernière recommandation à me faire à l'égard de votre femme et de vos enfants?

— Non, monsieur John; vous avez entendu ce qu'a dit le capitaine; et je sais que, tant qu'il vivra, il tiendra parole.

— Embrassez-moi donc, et mourez tranquille.

Il fit un mouvement pour se jeter à mes pieds. Je le pris dans mes bras; en ce moment, l'horloge piqua midi.

— Merci, monsieur John, s'écria-t-il, merci; et maintenant, éloignez-vous; voici l'heure.

Effectivement, deux matelots s'approchaient de lui : l'un lui passa la corde au cou, l'autre lui rabattit son bonnet sur les yeux; puis il y eut un moment de silence solennel et terrible; tous les regards étaient fixés sur le malheureux. Le prévôt d'armes donna le signal, et les matelots qui tenaient la corde s'élancèrent d'un même élan.

— Seigneur, ayez pitié...

Ce fut tout ce que put dire le pauvre David; le nœud coulant étrangla le reste de sa prière. On vit son corps s'élever en l'air; au même instant, un coup de canon fendit l'espace, et le pavillon de justice, libre du lien qui le retenait roulé, se déploya au haut du grand mât. Tout était fini : David avait cessé d'exister.

A peine cette cérémonie funèbre fut-elle terminée, que chacun se retira par les escaliers et qu'il ne resta sur le pont que ceux que leur service y enchaînait et les deux soldats de marine qui devaient, pendant une heure, garder le cadavre du supplicié. Au bout d'une heure, ils détachèrent la corde et le descendirent. Pendant tout ce temps, Bob avait attendu au pied du grand mât.

Fidèle à sa parole, il prit le corps de son ami, comme il aurait pu faire d'un enfant, et l'emporta dans le faux pont, où il commença à l'ensevelir comme il le lui avait promis. Plusieurs matelots s'offrirent pour l'aider dans cette triste besogne; mais Bob refusa toute coopération. A quatre heures du soir, tous les préparatifs funéraires étaient achevés. Un roulement de tambour rappela tout le monde sur le pont. Cependant les matelots n'arrivèrent point avec cette précipitation bruyante qui leur était habituelle, mais les uns après les autres, sans bruit et comme des fantômes.

Le corps, selon l'habitude, avait été placé dans son hamac et cousu avec soin. A ses pieds, Bob avait placé un sac de sable double de celui que l'on met ordinairement, et dont le poids devait le précipiter au fond de la mer. Il le déposa sur le caillebotis, et le caillebotis sur le passavant. Puis le ministre s'avança. La justice humaine était satisfaite, c'était au tour de la religion d'accomplir son œuvre sainte. La mort avait expié le crime, le coupable avait disparu; il ne restait plus qu'un cadavre, sur lequel elle venait prier.

Cette cérémonie, déjà si triste et si solennelle en elle-même, l'était encore davantage par l'heure à laquelle elle s'accomplissait. Le soleil, qui s'était montré un instant à l'occident, se couchait dans la mer tout sillonné de larges bandes violâtres, et le crépuscule descendait avec cette rapidité qui lui est ordinaire dans les climats méridionaux. Tout l'équipage était debout et la tête découverte. Le ministre ouvrit le livre saint, et chacun écouta respectueusement et en silence l'office des morts, qu'il répéta entièrement, depuis ces paroles : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur, » jusqu'à celles-ci : « Nous confions donc son corps aux profondeurs de la mer. »

A ces mots, auxquels tout l'équipage répondit : « Ainsi soit-il ! » Bob poussa le caillebotis; le hamac glissa dans les vagues, qui se refermèrent sur lui, et le vaisseau s'éloigna majestueusement, effaçant, par son sillage, les cercles que le cadavre du pauvre David avait tracés en tombant dans la mer. Cet événement laissa une profonde tristesse dans l'équipage, et cette tristesse régnait encore dans tous les cœurs, lorsque nous arrivâmes, dix jours après, en vue de Malte.

XII

A peine le vaisseau fut-il entré dans le port de la cité victorieuse, appelé port des Anglais, qu'il se vit entouré de petites barques chargées de melons, d'oranges, de grenades, de raisins et de figues de Barbarie; ceux qui nous apportaient ces fruits nous apportaient leur marchandise avec des cris si variés et dans un patois si bizarre, que nous aurions pu nous croire au milieu des naturels de quelque île sauvage de la mer du Sud, si nous n'avions pas eu devant les yeux une des merveilles de la civilisation humaine, Malte, cet amas de briques calcinées qui semblent entassées sur les cendres d'un volcan.

Je ne parlerai pas des ouvrages merveilleux qui rendent Malte imprenable, et qui faisaient dire à Caffarelli, qui visitait les fortifications avec Bonaparte et les officiers français étonnés de leur facile victoire : « Savez-vous, général, que nous avons été bien heureux qu'il y ait eu une garnison ici pour nous ouvrir les portes? » Le moindre plan consulté par le lecteur lui en dira plus que toutes les descriptions possibles; mais, ce qu'aucun plan ne pourrait lui dire, et ce que je me sens moi-même parfaitement incapable de retracer, quelque confiance que j'aie en mon talent de narrateur, c'est le tableau exact que présente le débarcadère de la cité Valette. A peine si nos uniformes, si respectés partout, pouvaient là nous ouvrir un passage au milieu des marchands qui venaient nous brûler leur café jusque dans les jambes, des femmes qui nous poursuivaient avec leurs paniers pleins de fruits, des marchands d'eau à la glace qui nous assourdissaient de leurs cris d'*aqua para*, et, enfin, des mendiants couverts de haillons, dont les chapeaux, incessamment tendus vers nous, formaient une barrière qu'on ne pouvait franchir qu'à la manière de Jean Bart. Au reste, il paraît que le métier est bon, malgré la concurrence; chaque mendiant lègue à son fils la place qu'il occupe sur les degrés de la *strada* qui conduit du port à la ville, comme un lord lègue le siége qu'il remplit dans la chambre haute. Le terrain sur lequel se passent ces mutations héréditaires semble, par son nom même, l'apanage exclusif de ceux qui l'occupent : c'est le fameux *Nix mangare*, dont les savants seraient, sans doute, fort en peine de retrouver l'étymologie, si je n'allais au-devant de leurs recherches. Un vieux mendiant arabe, qui ne savait ni l'italien ni le maltais, s'avisa de formuler sa pétition aux passants de la manière suivante :

— *Nix padre, nix madre, nix mangare, nix bebere.*

Ce qui voulait dire : «Je n'ai ni père, ni mère, ni de quoi manger, ni de quoi boire. » Les matelots de tous les pays qui s'arrêtaient à Malte furent si frappés de l'expression douloureuse qu'il donnait aux deux mots *nix mangare*, qu'ils baptisèrent ainsi les degrés sur lesquels le mendiant avait coutume d'exercer son industrie.

Le costume des Maltais consiste en une petite veste garnie de trois ou quatre rangées de boutons de métal, dont la forme ressemble à celle d'une cloche. Ils portent sur la tête un mouchoir rouge, et, autour de la taille, une ceinture de la même couleur; ils ont, en général, des traits durs et heurtés, que n'adoucissent nullement leurs yeux noirs remplis d'audace brutale ou de basse perfidie. Les femmes joignent à ces défauts naturels une malpropreté révoltante. Les seules jolies figures que l'on rencontre çà et là appartiennent à des Siciliennes; on reconnaît, à la première vue, ces filles de la Grèce : elles ont le visage gracieux, le sourire plein de finesse, des yeux doux et caressants comme le velours, et dont les regards semblent se reposer de préférence sur les épaulettes des officiers et sur les aiguillettes et le poignard des midshipmen. Ce sont elles, en général, qui s'arrogent le droit d'exploiter la sensibilité des marins. Les Maltaises ont bien voulu leur disputer ce privilége, et quelquefois tentent de le disputer encore; mais il est inutile de dire que, presque toujours, la victoire reste à leurs jolies voisines.

Nous fûmes frappés, en entrant dans la cité Valette, du contraste qui existait entre la ville et le port; autant le port était gai et bruyant, autant la ville nous parut triste et morne. C'est qu'elle aussi venait d'avoir ses exécutions, qui, sans éveiller tout à fait les mêmes sympathies que chez nous le supplice du pauvre David, avaient cependant, par leur nombre, répandu la tristesse dans l'île; un régiment tout entier s'était révolté, et venait d'être détruit par la corde, le fer et le feu, jusqu'au dernier homme, et cela avec des circonstances si particulières, que ce récit, je l'espère, si en dehors qu'il soit de mes propres aventures, ne sera pas sans intérêt pour le lecteur.

La guerre, qui se prolongeait entre l'Angleterre et la France, commençait à rendre insuffisantes les recrues levées au sein de la population des îles Britanniques. Il fallut trouver de nouveaux expédients pour fournir à l'armée anglaise le contingent d'hommes qui lui était nécessaire; le gouvernement passa donc des marchés avec des spéculateurs qui, moyennant rémunération convenable, s'engagèrent à lui fournir des soldats recrutés en pays étranger. On pense bien que les regards de ces honnêtes fournisseurs se tournèrent d'abord sur les Albanais, ces Suisses de la Grèce, qui vendaient leur courage et leur sang aux puissances du midi de l'Europe, comme font les habitants des Alpes à l'égard des puissances de l'Occident. Un

émigré français, resté fidèle aux Bourbons, et qui, par conséquent, n'avait point voulu rentrer en France, offrit au secrétaire d'État de la guerre de se rendre dans la Grèce continentale et dans l'Archipel, pour faire la traite; l'offre fut acceptée, et, grâce à l'activité de son caractère, stimulée encore par la haine qu'il portait au gouvernement de Napoléon, il réussit en peu de temps à former un corps considérable composé d'Allemands, d'Esclavons, de Grecs de l'Archipel et de Smyrniotes; ce régiment, formé de tant de matières indisciplinables, reçut, je ne sais pourquoi, le nom germanique de Frohberg. Quoi qu'il en soit, en vertu, sans doute, de ce nom tudesque, des officiers allemands, que M. de Méricourt avait amenés avec lui, soumirent immédiatement les soldats qu'il venait de de réunir aux pratiques disciplinaires de leur pays, et les hommes les plus libres du monde, après les Arabes du grand désert, commencèrent à faire, trois fois par jour, l'exercice à la prussienne. Cette disposition sévère sembla réussir d'abord à merveille, et, au bout de quelque temps, le régiment des volontaires de Frohberg fut assez bien exercé pour tenir son rang à une parade et faire le service dans une garnison. Il fut, en conséquence, envoyé à Malte et caserné dans le fort Ricasoli, situé sur la pointe de la portion de terre qui s'avance en saillie, pour commander, avec le fort Saint-Elme, auquel il correspond, l'entrée du grand port. C'est là que le sauvage régiment de Frohberg devait faire son apprentissage de discipline européenne. Afin d'en hâter les progrès, on adjoignit aux officiers instructeurs allemands quelques sous-officiers anglais; ceux-ci, habitués aux flegmes et apathiques natures du Nord, voulurent soumettre à la même règle ces organisations ardentes du Midi; les châtiments corporels furent appliqués aux moindres fautes; ces hommes, pour lesquels un signe, un geste, un mot, sont des affronts mortels qui ne se lavent que dans le sang, reçurent des coups de canne et des soufflets; ces ours du Magne, ces loups de l'Albanie, furent fouettés comme de misérables chiens; ils murmurèrent d'abord doucement, et comme pour prévenir leurs maîtres qu'ils avaient des griffes et des dents; ceux-ci n'en tinrent compte et redoublèrent de sévérité. Alors la révolte s'organisa avec toute la prudence et la dissimulation grecques, et, comme, un jour, on voulait arracher des rangs, pour lui imposer une punition infamante, un soldat qui avait commis une légère faute, tous s'élancèrent vers les portes, les fermèrent en dedans; puis, se ruant sur les officiers, dont la sévérité avait si longtemps tenté leur vengeance, ils les égorgèrent comme des lions eussent fait de gladiateurs jetés dans un cirque.

Le bruit de cette boucherie retentit bientôt dans la ville; des troupes s'avancèrent, sous les ordres du général Woog. Mais les révoltés étaient déjà en état de défense : par mer, le fort était imprenable; par terre, on ne pouvait penser à s'en emparer qu'au moyen de l'occupation successive des ouvrages avancés, qui n'eussent été enlevés qu'avec des pertes énormes. Le général établit un blocus.

Le fort, qui n'était pas disposé pour un siége, ne se trouvait approvisionné que pour quelques jours. Il fallut donc bientôt diminuer les rations, et recourir à ces expédients qui marquent les progrès d'un blocus par les différents degrés de privation qu'ils imposent à ceux qui le supportent. C'était mettre les malheureux à une seconde épreuve plus terrible que la première; ils étaient, comme on le pense bien, moins disposés encore à supporter une pareille pénurie que les rigueurs de la discipline allemande. Nulle autorité ne fut assez forte pour présider à une distribution parcimonieuse; des querelles éclatèrent parmi ces hommes, qui avaient si grand besoin d'être unis; chaque race se sépara pour former un corps à part; les partis différents s'aigrirent de plus en plus; chaque repas était le signal de quelque rixe particulière, qui menaçait de devenir générale : comme le cercle de l'enfer dont parle Dante, l'aire du fort Ricasoli était pleine de cris et de gémissements. On eût dit que les révoltés voulaient faire, les uns sur les autres, la besogne du bourreau; et c'est probablement ce qui serait arrivé, si une partie de la garnison ne s'était entendue pour ouvrir une porte et se livrer à discrétion aux troupes anglaises. Il ne demeura dans le fort que cent cinquante hommes; mais, comme on le pense bien, ils étaient déterminés à le défendre tant qu'il y resterait pierre sur pierre.

Au reste, leur situation s'était améliorée par la fuite de leurs camarades : comme ils étaient moins nombreux, la disette de vivres était moins grande; cela leur donnait du temps, et, prenant l'inaction de leurs ennemis pour de la crainte, ils espéraient toujours obtenir d'eux une honorable capitulation. Puis, comme ceux qui restaient étaient tous Grecs, sans aucun mélange d'Albanais ni d'Esclavons, ils étaient parvenus à établir entre eux une certaine discipline. Ils paraissaient donc moins disposés que jamais à se rendre, et, tous les jours, on les voyait reparaître au haut des murailles, silencieux, sévères et menaçants.

Cependant, une nuit, ils furent réveillés par le cri : « Aux armes ! » Habitués à un blocus inactif, ils s'étaient endormis dans une fausse sécurité. Las de tous ces retardements, le capitaine Collins, officier de la marine royale, avait obtenu, du général Woog, de tenter, pour son propre compte, avec des hommes de bonne volonté, un assaut de nuit. Cette tentative, menée avec autant d'audace que d'adresse, réussit en partie, et, malgré la défense acharnée et mortelle des assiégés, les Anglais, au point du jour, se trouvèrent maîtres de tous les ouvrages. Trente ou quarante rebelles avaient été tués, et le reste pris, à l'exception de sept soldats qui s'étaient réfugiés dans le

magasin à poudre. Pour des hommes d'un courage éprouvé, et réduits à une extrémité semblable, le lieu même où ils avaient trouvé un abri était une arme formidable et désespérée. Aussi le capitaine Collins, au lieu de les poursuivre dans ce dernier retranchement, ordonna-t-il de cesser l'attaque, et, dispersant ses soldats dans tous les ouvrages environnants, il en revint au système du général Woog, c'est-à-dire à un blocus muet et rigoureux, blocus qui devint d'autant plus rigide, que ceux qu'il enfermait étaient moins nombreux et plus avant dans une position extrême. Au reste, toute voie de conciliation était interdite, et le général Woog avait défendu qu'on reçût aucun de ces malheureux à composition. Il ne leur restait donc, pour dernière ressource, que de se rendre à merci.

Pendant ce temps, on dressait le procès de ceux qui avaient été faits prisonniers pendant l'assaut. Tous furent condamnés à mort. C'était la première fois, depuis l'occupation anglaise, qu'une pareille condamnation était prononcée dans l'île de Malte; les peines les plus sévères, jusque-là, s'étaient bornées à des coups de canne pour les soldats, et aux arrêts pour les officiers. On comprend donc l'impression que dut produire, sur la population, cette condamnation en masse de plus de cent personnes. En vertu de la rapidité des commissions militaires, des gibets furent immédiatement dressés sur la place de la Conservatorerie, qui avait été désignée pour le lieu de l'exécution, et, le surlendemain du jugement, les condamnés furent conduits au supplice. Mais les échafauds se ressentaient de l'ignorance de ceux qui les avaient construits; les bourreaux, qui exerçaient pour la première fois, opéraient avec timidité. Sur les cinq condamnés qu'on essaya d'abord de pendre, on fut obligé d'achever, à coups de poignard, deux malheureux dont la corde s'était cassée. Un pareil spectacle commençait à émouvoir les esprits ardents des Maltais; des murmures se faisaient entendre parmi cette multitude, qui prend toujours parti contre le pouvoir. Une tentative de strangulation ayant de nouveau échoué, et le malheureux ayant crié au secours, ce cri retentit dans tous les cœurs. Les Anglais eux-mêmes, touchés sans doute de compassion, donnèrent ordre de cesser le supplice. On avait mis près de deux heures à pendre six hommes : à ce compte, les exécutions auraient duré plusieurs jours, et qui sait, alors, ce qui serait arrivé! Les condamnés furent donc ramenés à la prison, et, pendant la nuit, transportés à la Floriana. Un instant, Malte espéra que c'était pour une commutation de peine; c'était une erreur; les malheureux n'avaient obtenu qu'un changement de mort : ils devaient être fusillés au lieu d'être pendus; comme on va le voir, c'était un surcroît de rigueur au lieu d'un adoucissement.

La place d'armes de la Floriana est un grand espace découvert, situé près des fortifications intérieures. D'un côté est le mur d'un jardin public, peu élevé, et qui tient toute la longueur de la place; en face se trouve un bastion qui commande ce jardin. Les deux autres côtés sont occupés, d'une part, par un rang de casernes, de l'autre, par les glacis.

Le lendemain du jour où ils avaient été transférés, de la ville haute dans la basse ville, les patients furent conduits sur cette espèce de plate-forme que nous venons de décrire; et, s'ils avaient pu concevoir quelque espérance, arrivés là, cette espérance dut s'évanouir, car rien n'avait été préparé pour leur cacher le sort qui les attendait. Il y a plus, on n'eut pas même pour eux cette pitié qui sauve au condamné la vue des apprêts de son supplice : il eût été trop long, sans doute, de bander les yeux à quatre-vingt-dix hommes. On se contenta de les placer au centre du carré, et, de là, ils virent leurs bourreaux reprendre les armes des faisceaux, les charger, faire l'exercice préparatoire, enfin les mettre en joue. Au mot «Feu!» tout le régiment tira, et les deux tiers des condamnés tombèrent tués ou blessés.

La vue de leurs camarades mutilés, l'aspect du terrain, dont leurs yeux, restés libres, leur permettaient de juger la disposition favorable, donnèrent à ceux qui restaient debout une force et une agilité surhumaines. Profitant du désordre qui s'était mis parmi les soldats après cette première décharge, tous se lancèrent, comme des insensés, dans des directions différentes : les uns coururent se cacher dans les replis des fortifications; les autres sautèrent par-dessus le mur du jardin et gagnèrent la campagne, à travers laquelle on les vit fuir aussitôt. Mais cette circonstance avait été prévue; des piquets de soldats, placés aux portes des bastions de Saint-Luc, de Saint-Jacques et de Saint-Joseph, se mirent à leur poursuite. Une véritable chasse commença, dont des créatures humaines étaient le gibier. Tous furent atteints successivement, et tués, çà et là, dans la campagne; quant à ceux qui s'étaient sauvés dans les fortifications, il fut encore plus facile de les joindre, et ils furent égorgés les uns après les autres à coups de baïonnette.

Au milieu de cette scène de massacre, qui donna lieu, comme on doit le penser, à des épisodes variés et étranges, il y en eut un qui fixa l'attention générale : un des fuyards, au lieu de suivre ses camarades, s'élança vers un ancien puits, situé au milieu de la place, et recouvert de grosses pierres que les habitants écartent et replacent, quand ils viennent puiser de l'eau. Peut-être espérait-il une mort plus douce et plus rapide, en cherchant à se précipiter; peut-être n'était-il qu'insensé, et courait-il devant lui sans savoir où il allait. Quoi qu'il en soit, en arrivant à quelques pas du puits, il heurta une pierre et tomba; cette chute sembla avoir immédiatement changé sa

résolution, car, se relevant et courant au glacis, il se précipita d'une hauteur de cinquante pieds, et tomba dans une espèce de marais, où il entra jusqu'à la ceinture, et d'où il ne put parvenir à se dégager. Loin de là, tous les efforts qu'il fit n'eurent d'autre résultat que de l'y enfoncer davantage. Les soldats, accourus sur le bastion, le virent s'engloutir insensiblement, battant de ses bras la boue liquide, qui allait lui servir de tombeau. Enfin, les bras s'enfoncèrent à leur tour, la tête seule parut à la surface. Ses cris se firent entendre encore pendant quelque temps, puis la boue gagna la bouche et la remplit; on vit alors ressortir les deux mains crispées de ce malheureux. Enfin, un soldat, qui en eut pitié, ajusta le crâne, qui ne paraissait plus que pareil à un point rond au milieu de cet étang de vase. La balle alla le frapper comme une cible, le sang jaillit, la boue s'agita; puis, au bout d'un instant, tout disparut, et il ne resta plus qu'une tache sanglante à la place où s'était englouti ce malheureux.

Cependant les sept hommes restés au fort Ricasoli continuaient à garder la poudrière, qui en était le centre; ils avaient entendu la fusillade, et ils avaient compris que c'étaient leurs camarades que l'on égorgeait; ils avaient conclu de là qu'ils n'avaient aucune grâce à attendre, s'ils étaient pris les armes à la main. Ils tentèrent donc des négociations avec le général Woog; mais toutes leurs propositions furent dédaigneusement repoussées et n'obtinrent qu'une réponse : « Rendez-vous à merci. » Se rendre à merci, c'était aller au-devant de la mort, et la mort venait déjà assez vite pour eux : car, si peu nombreux qu'ils fussent, et quelque sobriété qu'ils apportassent dans leurs repas, les provisions s'épuisaient avec une rapidité effrayante. Chaque jour, ils tentaient d'ouvrir des négociations nouvelles, et, chaque jour, ils étaient repoussés plus durement que la veille; des fortifications où les soldats les gardaient comme des animaux féroces enfermés dans une cage, le général Woog venait les examiner de temps en temps, et, chaque fois, il distinguait sur leurs visages sombres les progrès que la faim et la misère y imprimaient malgré eux. De leur côté, fidèles à l'instinct natal, il n'était pas de biais et de ruses qu'ils n'imaginassent pour nouer des négociations, toujours repoussées dédaigneusement : tantôt ils sollicitaient une trêve de quelques heures, tantôt ils promettaient de se rendre, si on voulait leur accorder quelques vivres qu'ils demandaient; mais toutes ces tentatives échouaient devant l'opiniâtreté du général. Une semaine se passa ainsi pendant laquelle, chaque jour, plus hâves et plus épuisés, on croyait à tout instant les voir tomber de faiblesse et mourir de faim. Enfin, le septième jour, l'un d'eux, qu'ils avaient élu pour commandant, et qui se nommait Anastase Iremachos, se présenta au lieu ordinaire des communications, pour exposer une nouvelle demande : c'était un Grec spirituel et artificieux comme ceux de sa nation, un Ulysse moderne, doué d'assez d'audace pour ne pas reculer devant une entreprise qui eût, sur vingt chances mauvaises, offert une seule chance de succès, mais aussi trop prudent pour ne pas éviter tout danger inutile. Il passa comme d'habitude sa tête pâle et amaigrie par une petite ouverture pratiquée pour la communication des assiégés avec les assiégeants, et sollicita une entrevue avec un agent du gouverneur : cette faveur lui fut accordée, et un officier se présenta devant le guichet. Iremachos lui exposa, d'une voix suppliante, sa détresse et celle de ses compagnons : depuis la veille, ils avaient à lutter contre un ennemi plus terrible qu'aucun de ceux auxquels il avaient résisté jusqu'à ce jour, la soif. Leurs outres étaient épuisées, ils en appelaient à la générosité du gouverneur, et demandaient un peu d'eau; ils savaient bien que se rendre, c'était mourir; ils voulaient vivre quelques jours encore. Si on leur refusait cette misérable grâce, leur détresse était telle, que, ne pouvant la supporter plus longtemps, ils étaient décidés à se faire sauter, le soir même, avec le magasin à poudre; quelques gouttes d'eau, qu'ils demandaient au nom de tous les saints du paradis, pouvaient prévenir cette catastrophe. Mais, si on leur refusait cette grâce, que les Turcs accordent au patient lui-même sur le pal, à neuf heures du soir, au premier coup de la cloche de la cathédrale de Saint-Jean, le magasin sauterait en l'air.

Soit que l'on n'ajoutât point foi aux menaces d'Iremachos, soit que le général Woog voulût rester fidèle au texte du code militaire, qui interdit toute composition avec des soldats en révolte, un refus pareil aux autres refus suivit cette nouvelle demande. Le guichet se referma, l'officier rejoignit son poste, et, comme les soldats avaient appris à connaître le caractère résolu de ceux à qui ils avaient affaire, tout le jour s'écoula dans la stupeur d'une horrible attente. De temps en temps, cependant, le guichet se rouvrait, Iremachos, avec un visage plus pâle et d'une voix plus affaiblie, demandait de l'eau, et, après chaque nouveau refus, renouvelait sa menace; si bien que l'effroi général augmentait à mesure que l'on approchait davantage de l'heure désignée.

La nuit vint à sept heures et demie, car on était dans le mois d'octobre : nuit sombre et silencieuse, sans une étoile au ciel, sans un seul autre bruit que le cri de détresse des assiégés, qui se renouvelait de dix en dix minutes. Une heure s'écoula encore ainsi; puis les sept Grecs parurent sur la plate-forme du magasin à poudre, tenant chacun une torche à la main, et demandant de l'eau. Aucune réponse ne fut faite à ce dernier appel du désespoir. Alors ils se mirent à secouer leurs flambeaux et à exécuter une danse mortuaire, entremêlée de cris et d'imprécations. Le capitaine Collins, voyant l'effet que produi-

sait sur ses hommes cette espèce de sabbat fantastique, fit monter un peloton sur la plate-forme des fortifications, et, là, dans l'ombre et le silence, leur ayant ordonné d'ajuster de leur mieux, il commanda le feu. Mais, soit hasard, soit que les mains tremblassent, la décharge se fit entendre, et les balles sifflèrent autour de ceux qu'elles devaient atteindre sans que pas un en parût avoir été touché. Néanmoins ce fut un avertissement pour eux, et tous, éteignant leurs flambeaux, disparurent dans l'ombre, comme des spectres qui s'évanouissent, ou des démons qui rentrent dans l'enfer.

Dès lors, il n'y eut plus de doute sur leur intention, et le capitaine Collins ordonna aussitôt la retraite. Une telle crainte s'était emparée des soldats, qu'ils se précipitèrent vers les portes, et que ce fut une véritable déroute, tous s'éloignant par la voie la plus directe. Mais, au milieu de leur course précipitée, la cloche de l'église Saint-Jean sonna le premier coup de neuf heures; au même instant, la terre s'agita comme si elle eût tressailli elle-même d'épouvante; un bruit affreux se fit entendre, le port s'illumina comme en plein jour, toutes les fenêtres volèrent en morceaux; puis, quand l'île eut bondi comme si la dernière heure fût arrivée pour elle, tout rentra dans l'obscurité, et le silence ne fut plus troublé que par les cris des malheureux blessés, qui annonçaient que les auteurs de ce désastre, ainsi qu'ils l'avaient prédit, s'étaient fait de sanglantes funérailles.

Le jour, en se levant, montra toute l'étendue du ravage produit par l'explosion de la poudrière : le fort et les fossés ne présentaient plus qu'un monceau de ruines, toutes jonchées de débris de cadavres. Quant aux corps des assiégés, il n'en restait pas le moindre vestige.

Comme les soldats qui avaient péri appartenaient aux troupes anglaises et n'avaient dans l'île ni parents ni famille, la pitié fut tout entière pour les malheureux qu'une sévérité aussi cruelle avait poussés à une pareille extrémité. On ne s'étonna plus que des Kleftes, qui jusque-là avaient vécu libres comme les aigles de leurs montagnes, n'eussent pu supporter la discipline humiliante des soldats prussiens. Quoique les Grecs fussent la cause du dégât commis par toute l'île, ce fut donc sur les Anglais que la haine en retomba.

On commençait, non pas à oublier cet événement, car les débris étaient encore fumants et les cadavres à peine enterrés, mais à moins s'en occuper, lorsque le bruit se répandit que l'âme d'un des malheureux Grecs était apparue à un vieux prêtre qui retournait à son *cazal*, situé dans un district de l'intérieur. Le prêtre suivait, disait-on, la route, monté sur son âne, chargé, selon les règles de prévoyance ecclésiastique, de fruits, de viandes et de poisson, laissant pendre les jambes de côté, et charmant l'ennui du chemin en psalmodiant, d'une voix nasillarde, une chanson que sa nationalité pouvait seule recommander à un prêtre, et que tout Maltais reconnaîtra à ce premier vers :

Tën en hobhoc jaua calbi *.

La monture du prêtre fit soudain un écart si inaccoutumé, qu'il jugea qu'il se passait derrière son dos quelque chose d'extraordinaire. Il se retourna aussitôt, et aperçut un homme, ou plutôt un spectre, qui le couchait en joue, en lui criant d'arrêter. A cette vue et à ce cri, le bon curé, malgré son âge, retrouva toute la vigueur de sa jeunesse, et, se laissant glisser à bas de son âne, qui lui servait comme de rempart, placé qu'il était entre lui et le fantôme, il s'élança dans un petit bois, où il eut bientôt disparu, toujours courant, pour ne s'arrêter qu'au milieu de ses paroissiens et sur la place de son village.

On devine quel crédit dut obtenir une pareille histoire chez un peuple aussi superstitieux que les Maltais. Quoique cette manière de demander des prières ne fût pas celle qu'emploient habituellement les âmes en peine, on ne douta point que cette variante n'eût sa cause dans l'état qu'avait exercé le corps de son vivant. Le gouverneur anglais, peu crédule de sa nature, eut seul quelque peine à ajouter foi au récit du bon curé. Il ordonna des recherches actives, afin de calmer les craintes qu'inspirait cette apparition. Un régiment reçut l'ordre de battre l'île, et, dans le creux d'un rocher, on découvrit sept hommes, qu'à leur uniforme on reconnut pour les sept Grecs du magasin à poudre. Comment ils avaient échappé à l'explosion, c'est ce qui, peut-être, était plus miraculeux encore que l'apparition d'une ombre; aussi, à peine arrêtés, furent-ils interrogés sur ce point. Ils n'avaient aucun intérêt à rien taire; et Iremachos, qui avait conduit toute l'entreprise, n'hésita point à donner, sur ce fait extraordinaire, toutes les explications qu'on lui demanda.

Du moment où Iremachos, enfermé dans le magasin à poudre avec ses compagnons, avait été revêtu du commandement, il avait conçu un plan d'évasion qui avait été communiqué à ses camarades et approuvé par eux. Dès lors, ils s'étaient mis à l'œuvre avec un courage, une patience et une dissimulation qui n'appartiennent qu'à leur race. De ce moment, pas une de leurs actions ne fut fortuite ou irréfléchie, et chaque mouvement, au contraire, fut un pas vers l'exécution du projet arrêté. En visitant toutes les constructions placées sous leur dépendance, Ire-

* Voici, à peu près, le sens du premier couplet de cette chanson :
« Je vous aime dans le fond de mon cœur; mais je vous hais en présence du monde. Il ne faut pas m'en demander la raison, car, ma chère, vous savez bien pourquoi. »

machos avait pensé que l'on pourrait, sans grande difficulté, pratiquer une issue sur la mer en perçant le mur qui bordait le rivage, et, en conséquence, ses compagnons et lui s'étaient mis à la besogne. Ils trouvèrent la pierre plus tendre, et, par conséquent, la tâche plus facile encore qu'ils ne l'avaient espéré; mais il était évident qu'en ne les voyant point paraître le matin, on se mettrait en quête de ce qu'ils étaient devenus; et, comme l'île n'avait point d'endroits couverts, les soldats, auxquels le trou du mur indiquerait leurs traces, les auraient bientôt retrouvés. Ce fut alors qu'Iremachos résolut de faire sauter la poudrière; la brèche de la muraille paraîtrait causée par l'explosion; puis, comme on supposerait qu'ils en avaient été victimes, on s'occuperait d'abord du désastre qu'elle aurait causé dans le fort et dans la ville. Pendant ce temps, les fugitifs gagneraient l'extrémité de l'île, et trouveraient bien, soit à l'ancre, soit en mer à quelque distance du rivage, une barque qui les conduirait en Sicile. Comme on l'a vu, ce plan avait été exécuté de point en point : les privations réelles avaient été exagérées, et ils avaient si bien joué leur rôle, que les assiégeants avaient été complétement dupes du stratagème. A l'heure fixée, ils descendirent de la plate-forme et se placèrent à l'extrémité du passage, après avoir établi une traînée de poudre qui correspondait au magasin. Dès que le premier coup de la cloche de Saint-Jean eut sonné, ils mirent le feu à la poudre, et s'élancèrent dans la campagne par l'issue qu'ils venaient de percer. Leurs prévisions ne les avaient pas trompés : l'ouverture disparut en même temps que le mur où elle était pratiquée, et chacun crut que ces malheureux Grecs avaient été dévorés par le volcan qu'ils avaient allumé eux-mêmes. Mais là s'arrêta leur fortune : ils furent trois jours sans apercevoir de barque; enfin, le troisième jour, ils virent un *speronare* tiré sur le rivage, et qu'ils essayèrent de mettre à la mer. Au milieu de leur besogne, le patron les surprit, et donna, par ses cris, l'alarme au village. Les fugitifs n'eurent que le temps de se jeter au milieu des rochers qui bordent la côte vers cette partie de l'île. Les jours suivants s'écoulèrent sans leur présenter aucun moyen d'évasion. Pendant toute une semaine, ils ne vécurent que de quelques coquillages ramassés au bord de la mer, de racines et de feuilles, et cependant ces privations, quelque dures qu'elles fussent, ne leur firent commettre aucune violence, jusqu'au moment où, pressé par la faim, l'un d'eux voulut partager avec le vieux prêtre les provisions qu'il rapportait du marché, tentative qui tourna si mal pour lui et ses compagnons.

Ces malheureux rentrèrent dans la ville, encore tout ensanglantée du meurtre de leurs camarades, trop certains du sort qui les attendait; et cependant, malgré leurs visages hâves et décharnés, qui accusaient tout ce qu'ils avaient souffert, leurs yeux brillaient encore de cette audace qui fait de l'homme le fils du ciel, en prouvant qu'il peut commander à tout, même à la mauvaise fortune. Livrés, en arrivant, à une cour martiale, ils furent condamnés, après une procédure de quelques heures, à cette mort qu'ils avaient si longtemps évitée par leur adresse, et ils la subirent avec le courage qu'ils avaient constamment montré depuis le jour de leur insurrection.

Les Maltais avaient donc vu, la veille de notre arrivée, périr le dernier reste du malheureux régiment de Frohberg, et, comme je l'ai dit, l'impression avait été si profonde, que nous en avions été frappés à notre entrée dans la ville. Au reste, comme nous n'avions mis pied à terre que pour renouveler l'eau, aussitôt notre provision faite, nous remontâmes sur *le Trident*, et, comme le vent était favorable, le soir même nous remîmes à la voile.

Nous continuâmes de marcher vent arrière toute la nuit et la journée du lendemain, sans qu'une seule fois M. Burke reparût sur le pont; le soir, on releva le quart et on l'envoya coucher, comme d'habitude, dans la batterie de trente-six. Chacun était, depuis une heure à peu près, bercé dans son hamac par le roulis des vagues ioniennes, lorsqu'une balle siffla dans nos cordages et troua la voile du petit foc; elle fut suivie immédiatement d'une autre balle, qui se fit jour à travers notre voile de misaine. L'homme de garde s'était endormi, sans doute, et nous avions rencontré un bâtiment qui nous mettait sa carte; était-ce un vaisseau, une frégate, une chaloupe canonnière? C'est ce que l'on ignorait complétement, vu l'obscurité de la nuit. Au moment où je m'élançais sur le pont, une troisième balle frappait le cabestan. La première personne que je heurtai fut M. Burke, qui donnait quelques ordres contradictoires; surpris à l'improviste, sa voix n'avait pas sa fermeté accoutumée, et, pour la seconde fois, l'idée me vint que cet homme n'était pas réellement brave, et que ce n'était que par un effet moral qu'il parvenait à se commander à lui-même. Je fus encore confirmé dans cette opinion en entendant, sur le gaillard d'arrière, la voix ferme et précise du capitaine.

— Vite, à la manœuvre! criait le vieux loup de mer, qui, dans ces circonstances, retrouvait une énergie étrange. Sous les armes! chacun à son poste! Accrochez les hamacs! Où est le gardien des signaux? où est tout le monde?

Il y eut un instant de tumulte que je renonce à décrire; puis cette confusion s'organisa, et, en moins de dix minutes, tout le monde se trouva à son poste.

Pendant ce temps, nous avions fait une manœuvre qui nous avait mis hors de la vue de l'ennemi; mais, comme nous étions prêts à lui répondre, le capitaine ordonna de laisser porter droit sur lui. Au bout d'un instant, nous vîmes poindre dans la nuit ses voiles

blanches, qui semblaient de légers nuages courant dans le ciel; au même instant, il s'illumina d'une ceinture de flamme; nous entendîmes craquer nos agrès, et quelques débris des vergues tombèrent sur le pont.

— C'est un brick! cria le capitaine. Ah! mon petit monsieur, je te tiens... Silence, avant et arrière! Holà! brick, continua-t-il avec son porte-voix, qui êtes-vous? Nous sommes *le Trident*, vaisseau de soixante-quatorze, de Sa Majesté Britannique.

Une voix, qui semblait être celle d'un esprit de la mer, traversa, un instant après, l'espace à son tour.

— Et nous, *le Singe*, sloop de Sa Majesté.

— Diable! dit le capitaine.

— Diable! répéta tout l'équipage.

Et chacun se mit à rire; car, dans tout cela, il n'y avait eu personne de blessé.

Nous allions tirer sur les nôtres, comme ils avaient tiré sur nous, sans la sage précaution du capitaine; et, probablement, nous ne nous serions reconnus qu'à l'abordage, en criant *hourra*! dans la même langue. Le capitaine du *Singe* vint à bord, et nous fit ses excuses, qui furent acceptées autour d'une table à thé. Pendant ce temps, les hamacs redescendirent, les signaux disparurent, les canons retournèrent à leur place, et la partie de l'équipage qui n'était pas de quart reprit tranquillement son sommeil interrompu.

XIII

A peine étions-nous dans le port de Smyrne et avions-nous fait nos signaux de reconnaissance, que notre consul nous fit remettre une lettre par un canot. Cette lettre nous prévenait que, si notre destination était pour Constantinople, nous étions invités à y transporter un Anglais de distinction, porteur d'une invitation des lords de l'amirauté à tout vaisseau anglais en station dans le Levant de le prendre à son bord, lui et sa suite. Le capitaine fit répondre qu'il était prêt à recevoir son noble passager, mais que celui-ci eût à se dépêcher, attendu qu'il n'avait jeté l'ancre que pour savoir s'il y avait quelque ordre du gouvernement qui le concernât, et qu'il comptait partir le même soir.

Vers les quatre heures, une barque se détacha du rivage et rama dans la direction du *Trident;* elle nous amenait notre passager, deux de ses amis et un domestique albanais. En mer, le moindre événement est un sujet de curiosité et de distraction; aussi tout l'équipage était-il sur les passavants pour recevoir nos hôtes. Celui qui monta le premier, comme si cette distinction eût été chez lui un droit, était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au front hautain, aux cheveux noirs et bouclés, aux mains de femme. Il était vêtu d'un uniforme rouge, orné de broderies et d'épaulettes de fantaisie, et portait un pantalon de peau collant avec des bottes par-dessus; tout en montant l'échelle, il donna, en grec moderne, qu'il parlait fort couramment, quelques ordres à son domestique. Dès le premier instant où je l'avais aperçu, mes yeux n'avaient pu se détacher de lui; je me souvenais vaguement d'avoir vu cette figure si remarquable, sans pouvoir cependant me rappeler où je l'avais vue, et le son de la voix ne fit que me confirmer dans cette conviction. En arrivant sur le pont, le passager salua les officiers en se félicitant de se retrouver, après un an d'absence, au milieu de ses compatriotes. M. Burke répondit avec sa froideur habituelle à cette politesse, et, comme il en avait reçu l'ordre, conduisit les nouveaux venus dans la cabine du capitaine. Un moment après, M. Stanbow monta avec eux sur la dunette, et trouvant là rassemblé le corps entier des officiers, il s'avança vers nous, tenant par la main le jeune homme vêtu d'un habit rouge.

— Messieurs, nous dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter lord Georges Byron et ses deux amis, les honorables MM. Hobhouse et Ekenhead. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'avoir pour lui tous les égards dus à son talent et à sa naissance.

Nous nous inclinâmes. Je ne m'étais pas trompé: le noble poëte était le jeune homme que j'avais vu sortir enfant du collége d'Harrow-sur-la-Colline, le jour où j'y entrais, et dont, depuis ce temps, j'avais souvent entendu parler, parfois d'une manière étrange, et presque toujours d'une manière diverse.

Au reste, lord Byron était, à cette époque, plus connu par ses bizarreries que par son talent; on citait de lui vingt traits plus singuliers les uns que les autres, qui pouvaient aussi bien appartenir à un fou qu'à un homme de génie. Il se vantait de n'avoir jamais eu que deux amis, Mathew et Long, qui tous deux s'étaient noyés. Cela ne l'avait pas empêché de continuer à se livrer avec fureur à l'exercice de la natation; au reste, il passait une partie de son temps à faire des armes et à monter à cheval. Ses orgies du château de Newstead étaient célèbres dans toute l'Angleterre, et par elles-mêmes et par la société que lui et son ours y recevaient, et qui se composait de jockeys, de boxeurs, de ministres et de poëtes, qui, vêtus de robes de moines, avaient pris l'habitude de passer toutes les nuits à boire du bordeaux et du champagne dans le crâne d'un vieil abbé monté en coupe. Quant à ses vers, il n'en avait encore publié que le volume intitulé *Heures d'oisiveté*, dont les meilleures pièces, déjà remarquables par leur grâce et leur forme, étaient bien loin d'annoncer cependant les éblouissantes merveilles de poésie que de-

puis il versa sur le monde. Aussi ce volume avait-il été cruellement critiqué par la *Revue d'Édimbourg*, et cette critique avait d'abord abattu le noble poëte au point de faire croire à un de ses amis, qui entrait chez lui au moment où il achevait de la lire, qu'il était malade ou qu'il venait de lui arriver quelque grand malheur. Mais presque aussitôt la réaction s'opéra; l'auteur blessé par la critique résolut de se venger par la satire. Sa fameuse *Épître aux critiques écossais* parut, et le poëte fut soulagé; puis, sa vengeance accomplie, lassé de tout, après avoir attendu inutilement que ceux qu'il avait cruellement insultés vinssent lui demander raison, il avait quitté l'Angleterre, avait visité le Portugal, l'Espagne, Malte, où il avait pris querelle avec un officier de l'état-major du général Oakes, qui, au moment où il l'attendait sur la plage avec ses deux témoins, lui avait fait faire des excuses; de là, il était remonté aussitôt sur son vaisseau, et était parti pour l'Albanie, où il était arrivé après huit jours de traversée, disant adieu à la vieille Europe et aux langues chrétiennes; il avait fait cent cinquante milles pour aller saluer, à Tebelin, le fameux Ali-Pacha, qui, sachant d'avance qu'un Anglais de distinction devait le venir visiter, avait laissé des ordres pour qu'on lui préparât un palais, et pour qu'on mît à sa disposition des armes et des chevaux.

A son retour, Ali s'était empressé de le recevoir avec des honneurs tout particuliers et une affection extrême. Peut-être le terrible pacha, qui reconnaissait l'homme de race à ses cheveux frisés, à ses oreilles petites et à ses mains blanches, avait-il aussi des signes pour reconnaître l'homme de génie. Quoi qu'il en soit, son amitié pour lord Byron, qu'il avait prié de le considérer comme un père, et qu'il appelait son fils, était si grande, qu'il lui envoyait vingt fois par jour des sorbets, des fruits et des confitures. Enfin, après un mois de séjour à Tebelin, Byron était parti pour Athènes; arrivé dans la capitale de l'Attique, il avait pris un logement chez la veuve du vice-consul, mistress Theodora Macri, à la fille aînée de laquelle il adressa, en quittant la ville de Minerve, le chant qui commence par ces mots : « Vierge d'Athènes, avant de nous séparer, rends-moi, oh! rends-moi mon cœur. » Enfin, il était parti pour Smyrne et y avait achevé, dans la maison du consul général, où nous l'avions pris, les deux premiers chants de *Childe-Harold*, commencés cinq mois auparavant à Janina.

Dès le jour de son arrivée à bord, j'avais rappelé à lord Byron la circonstance de sa sortie du collége d'Harrow, et, comme un des caractères de son esprit était la religion des premiers souvenirs, il avait longtemps causé avec moi des maîtres, de Winglild, qu'il avait connu, et de Robert Peel, qui était son ami. Ce fut, du reste, pendant les premiers jours de notre connaissance, le seul sujet de nos conversations. Nous parlâmes ensuite de sujets généraux, et je lui racontai l'aventure du malheureux David et la révolte du régiment de Frohberg, qu'il connaissait en masse, mais dont aucun détail ne lui était parvenu; enfin nous en arrivâmes aux conversations intimes, et, comme je n'avais pas grand'chose à lui dire de moi, elles roulaient le plus ordinairement sur lui.

Autant que j'en pus juger dans ces heures d'abandon, le caractère du noble poëte était un mélange de sentiments opposés et souvent extrêmes : orgueilleux de sa naissance, de sa beauté tout aristocratique, de son adresse aux exercices du corps, il parlait presque toujours de ses prouesses de boxeur ou de maître d'armes, rarement de son génie. Dès cette époque, quoiqu'il fût fort maigre, la crainte d'engraisser le tourmentait; peut-être voulait-il avoir ce trait de ressemblance avec Napoléon, dont il était fort enthousiaste à cette époque, et dont il imitait la signature par les deux initiales de son nom de baptême et de son nom de famille, N. B., Noël Byron. Il avait conservé, de ses lectures d'Young, un amour des impressions funèbres qui, appliqué à la vie antipoétique des sociétés modernes, avait quelquefois son côté ridicule; il le sentait lui-même et parlait quelquefois, en haussant les épaules, de ces fameuses nuits de Newstead, où lui et ses amis avaient essayé de ressusciter à la fois les compagnons de Henri V et les brigands de Schiller. Comme, au fond du cœur cependant, il avait besoin de ce merveilleux que lui refusait la civilisation, il l'était venu chercher sur cette terre des vieux souvenirs, au milieu de ces populations errantes, au pied de ces montagnes aux noms sublimes qui s'appellent l'Athos, le Pinde et l'Olympe. Là, il semblait à son aise, l'air qu'il respirait était celui qui convenait à sa poitrine; il avait semé sur son chemin juste assez de dangers pour tenir constamment éveillés la curiosité et le courage. Aussi, depuis son départ d'Angleterre, il vivait, disait-il, comme marchait notre vaisseau, toutes voiles dehors.

Après moi, l'être vivant de tout l'équipage qu'il avait pris le plus en affection était l'aigle que j'avais blessé à Gibraltar, et qui se tenait presque toujours perché sur le bord de la chaloupe amarrée au pied du grand mât. Depuis l'arrivée de lord Byron à bord du *Trident*, il s'était fait un grand changement dans l'ordinaire de Nick; c'était le noble lord qui s'était chargé de fournir aux besoins de son appétit et de lui servir lui-même ses repas, qui se composaient maintenant de pigeons et de poules, tués d'abord par le cuisinier et loin des yeux de lord Byron, qui ne pouvait souffrir voir égorger un animal quelconque. Il me raconta qu'en allant à la fontaine de Delphes, il avait vu, ce qui est fort rare, une troupe

de douze aigles prendre leur essor, et que ce présage, qui lui était accordé sur la montagne consacrée au dieu de la poésie, lui avait donné l'espérance que la postérité le saluerait poëte, comme avaient semblé le faire ces nobles oiseaux. Au bord du golfe de Lépante, près de Vostizza, il avait tiré aussi sur un aiglon qu'il avait blessé, mais qui, malgré ses soins, était mort quelques jours après. De son côté, Nick paraissait fort reconnaissant des attentions que lui prodiguait son pourvoyeur, et, dès qu'il l'apercevait, il jetait un cri de joie et battait de l'aile. Aussi lord Byron le touchait-il avec une confiance que ne partageait personne, et jamais Nick ne lui fit la moindre égratignure. Cette conduite, à ce que prétendait le noble poëte, était la plus sûre à tenir vis-à-vis des animaux sauvages ou féroces. Ce procédé lui avait réussi pour Ali-Pacha, pour son ours et pour son chien Boastwain, qui était mort de la rage sans qu'il eût cessé de le caresser et de lui essuyer avec ses mains nues la bave mortelle qui coulait de sa gueule.

L'homme auquel lord Byron me paraissait le plus ressembler de caractère était Jean-Jacques Rousseau. Je me hasardai un jour à le lui dire, et je vis, à l'empressement avec lequel il se mit à repousser cette prétendue ressemblance, que le parallèle ne lui était pas agréable. Au reste, me disait-il, je n'étais pas le premier qui lui eût fait un pareil compliment; et il appuya sur ce mot, sans donner cependant à son accent une signification précise. Comme je vis que la discussion allait probablement faire jaillir quelque trait de caractère, je persistai dans mon opinon.

— Au reste, me dit-il, mon jeune ami, vous voilà atteint d'une maladie que je communique, à ce qu'il paraît, à tout ce qui m'entoure. On ne m'a pas plus tôt vu, qu'on me compare; chose fort humiliante pour moi, puisque la première probabilité qui ressort de là est que je n'ai pas assez d'originalité pour être moi-même. Je suis l'homme du monde qu'on a le plus comparé. On m'a comparé à Young, à l'Arétin, à Timon d'Athènes, à Hopkins, à Chénier, à Mirabeau, à Diogène, à Pope, à Dryden, à Burns, à Savage, à Chatterton, à Churchill, à Kean, à Alfieri, à Brummel, à un vase d'albâtre éclairé en dedans, à une fantasmagorie et à un orage. Quant à Rousseau, c'est peut-être l'homme auquel je ressemble le moins. Il écrivait en prose, j'écris en vers; il était du peuple, je suis de l'aristocratie; il était philosophe, je déteste la philosophie; il publia son premier ouvrage à quarante ans, j'ai écrit le mien à dix-huit; son premier ouvrage lui valut des applaudissements de tout Paris, le mien m'a valu la critique de toute l'Angleterre; il s'imaginait que tout le monde conspirait contre lui, et, à la manière dont tout le monde me traite, ce serait à croire que le monde s'imagine que c'est moi qui conspire; il aimait la botanique par science, je n'aime les fleurs que par instinct; il avait une mauvaise mémoire, j'en ai une excellente; il composait avec peine, j'écris sans une rature; il ne sut jamais monter à cheval, ni faire des armes, ni nager: je suis un des meilleurs nageurs qui existent, assez fort sur l'escrime, surtout quand je manie la claymore; bon boxeur, et la preuve, c'est qu'un jour, chez Jackson, j'ai renversé Purling et lui ai démis la rotule; enfin je suis cavalier passable, quoique assez timide, ayant eu une côte enfoncée dans mon cours de voltige. Vous voyez bien que vous êtes fou, et que je ne ressemble en rien à Rousseau.

— Mais, lui répondis-je, Votre Seigneurie ne parle là que de contrastes extérieurs, non des rapprochements que l'on peut fonder sur des rapports d'âme et de talent.

— Ah! pardieu! s'écria-t-il, je serais curieux de connaître ceux-là, monsieur John.

— Puis-je vous les dire sans crainte de vous blesser?

— Dites, dites.

— Eh bien, la réserve habituelle de Rousseau, son peu de foi dans l'amitié, sa défiance des hommes, son dédain pour la justification intime et sa disposition à prendre le public en masse pour confident, ont certainement quelque rapport avec la marche de votre génie. Enfin Rousseau a écrit ses *Confessions*, espèce de statue de lui-même qu'il a exposée sur le piédestal de son orgueil, au grand jour de la publicité; et vous venez de me lire deux chants de *Childe-Harold* qui m'ont bien l'air d'être un buste ébauché de l'auteur des *Heures d'oisiveté* et de l'*Épître aux critiques écossais*.

Lord Byron réfléchit quelques minutes :

— Au fait, dit-il en souriant, vous pourriez bien être celui de tous mes juges qui s'est approché le plus de la vérité; et, dans ce cas, elle n'a rien que de flatteur. Rousseau était un grand homme, et je vous remercie, monsieur John. Vous devriez tâcher d'écrire dans une revue, cela me donnerait l'espoir d'être jugé, une fois par hasard, selon mes mérites.

Toute cette conversation, qui était pour moi d'un immense intérêt, se tenait au milieu du plus beau pays du monde, pendant que nous voguions à travers ces milliers d'îles jetées, comme des corbeilles de fleurs, sur la mer qui vit naître Vénus. Au bout de quelques jours, quoique nous eussions le vent contraire, nous avions côtoyé Scio, la terre des parfums, et doublé Métélin, l'ancienne Lesbos; enfin, une semaine après notre départ de Smyrne, nous découvrîmes la Troade, avec Ténédos, sa sentinelle avancée, et nous vîmes s'ouvrir le détroit auquel Dardanus a donné son nom. Nous étions en admiration devant le magnifique paysage qui se déployait sous nos yeux, lorsqu'un coup de canon parti du fort vint nous tirer de notre contemplation; une frégate turque nous héla, et deux canots montés par quelques soldats et un fo-

ficier s'approchèrent de notre bâtiment pour s'assurer si nous n'étions pas un vaisseau russe naviguant sous les couleurs d'Angleterre. Nous justifiâmes de notre commission; mais nous n'en reçûmes pas moins l'invitation d'attendre à l'entrée du détroit un firman de la Porte qui nous autorisât à approcher de la cité sacrée. Nous nous soumimes à cette formalité, quelque désobligeante qu'elle nous parût; deux personnes, au reste, étaient enchantées de ce retard : c'étaient lord Byron et moi. Il sollicita la permission de descendre à terre; je réclamai le commandement de la barque qui devait l'y conduire, et, le consentement du capitaine ayant été facilement obtenu, nous résolûmes, dès le lendemain, de visiter les champs *où fut Troie.*

A peine lord Byron eut-il mis le pied sur la barque, qu'il me pria, dans son impatience, de faire prendre à la voile le plus de vent possible; je lui fis remarquer que, sur cette mer aux lames courtes et où se fait ressentir encore le courant du détroit, il nous exposait à chavirer. Il me demanda alors si je ne savais pas nager. Comme je vis dans cette demande une espèce de doute sur mon courage, j'invitai, pour toute réponse, le noble lord à ôter son habit pour être moins gêné en cas d'accident, et j'exposai au vent jusqu'au dernier pouce de toile. Contre mon attente, et grâce à l'adresse du timonier, la petite embarcation, voguant, se culbutant, soulevant sa proue, montrant sa quille, nous débarqua sains et saufs derrière le promontoire de Sigée, appelé aujourd'ui le cap Janissaire.

En un instant, nous fûmes tous au haut de la colline où la tradition place les restes d'Achille, et dont, par vénération, Alexandre, lors de son expédition dans l'Inde, fit trois fois le tour, le corps nu et la tête couronnée de fleurs. A quelques toises de cette prétendue tombe, on distinguait les ruines d'une ville, qu'un moine grec ne manqua pas de nous désigner comme les restes de Troie; mais, malheureusement pour lui, du lieu où nous étions, nous apercevions la vallée où cette ville devait être située entre le mont Ida et les montagnes de Kifkalasie. Au fond de cette vallée coule un ruisseau qui n'est autre que le fameux Scamandre, qu'Homère, sous le nom de Xanthus, place au rang des dieux; un peu au-dessus d'un village appelé Énai, le Simoïs vient le joindre, et alors seulement, grâce à cette réunion, il prend l'apparence d'un fleuve. Nous nous dirigeâmes vers cette vallée, où nous fûmes arrivés en moins d'une demi-heure; lord Byron s'assit sur un fragment de rocher, MM. Ekenhead et Hobhouse se mirent à chasser des bécassines, comme ils auraient pu faire dans les marais de Cornouailles, et moi, je m'amusai à mesurer le géant homérique en sautant par-dessus. Au bout d'une heure, lord Byron était plus incertain que jamais sur l'endroit positif où était située la ville de Priam, MM. Hobhouse et Ekenhead avaient tué une vingtaine de bécassines et trois façons de lièvres assez semblables à ceux d'Europe, et moi, j'étais tombé trois fois, non pas dans l'eau, mais dans cette vénérable vase qui servait autrefois de couche aux jeunes filles qui venaient offrir leurs premières faveurs au fleuve.

Nous nous réunîmes alors, et, comme lord Byron avait résolu de suivre les rives du Scamandre jusqu'à l'endroit où il se jette dans la mer, nous nous remîmes en route, après avoir pris toutefois la précaution de faire dire à la barque de suivre la côte et de nous attendre au cap Yénihisari. A Bornabachi, nous fîmes halte pour déjeuner; puis nous repartîmes, et, une heure après, nous étions au bord du détroit, à l'endroit même où il se resserre entre le nouveau château d'Asie et le cap Grec. Arrivé là, l'envie prit à lord Byron de renouveler l'exploit de Léandre, et de traverser à la nage le détroit, qui peut avoir en cet endroit à peu près une lieue de largeur. Nous essayâmes de le dissuader de cette folie; mais tout ce que nous pûmes dire ne servit qu'à le faire persister davantage dans sa résolution, qu'il aurait probablement abandonnée comme une plaisanterie, si nous ne l'avions pas contredite; car la force de volonté, chez lord Byron, avait quelque chose de l'entêtement d'un enfant ou d'une femme. Au reste, cette persévérance constituait une partie de son génie. On lui refusait le talent de versificateur, il s'obstina, et devint poëte; la nature l'avait créé estropié, il lutta contre cette difformité, et passa pour un des plus beaux hommes de son temps. Nous lui faisions observer qu'il avait chaud, qu'il venait de déjeuner et que le courant était rapide; peu s'en fallut qu'il ne se jetât à l'eau tout couvert de sueur et sans attendre une minute. Faire changer d'avis à lord Byron, c'était essayer de soulever une montagne et de la transporter d'Asie en Europe.

Cependant, à force de prières, j'obtins de lui qu'il attendrait que la barque fût arrivée : j'y trouvais un double avantage, celui de lui laisser le temps de se refroidir et de digérer, et celui de pouvoir l'accompagner à quelques pas, ce qui ôtait à l'entreprise tout danger réel. Je montai, en conséquence, sur le point le plus élevé de la côte, et, comme la barque était à son poste, je lui fis signe d'arriver. Lorsque je revins, lord Byron était déjà tout nu; dix minutes après, il était à la mer, et je le suivais à la distance de dix pas. Pendant trois quarts d'heure, à peu près, la chose alla à merveille, et il fit, sans trop dévier de son chemin, les deux tiers de la route; mais alors je m'aperçus, à la manière dont il élevait la poitrine presque entièrement au-dessus de l'eau, qu'il commençait à se fatiguer. Je le lui dis, et voulus ramer de son côté; mais il me fit signe de la tête de m'éloigner. J'obéis juste ce qu'il fallait pour le satisfaire, mais sans le perdre de vue un instant. Au bout d'une centaine de brasses, sa respiration devint bruyante,

et, sans rien lui dire, je me rapprochai insensiblement de lui. Bientôt ses membres se roidirent, et il n'avança plus que par secousse; enfin, deux fois l'eau lui passa sur la tête, et, à la troisième, il appela au secours. Nous lui tendîmes un aviron qu'il saisit, et en un instant nous l'eûmes tiré dans la barque.

C'est alors que se montra toute la puérilité de son caractère : il était abattu comme d'un malheur, ou plutôt honteux comme d'une défaite. Sa lèvre supérieure se relevait avec une expression de bouderie étonnante, et il ne nous dit pas un mot pendant que nous le ramenions à bord.

Au reste, il ne se tint pas pour battu; il attribuait avec raison sa mésaventure à la rapidité du courant, et pensa que, s'il choisissait un endroit moins resserré, la distance serait plus grande, il est vrai, mais la difficulté moins forte. Il fut donc résolu que, le lendemain, nous irions à Abydos, et que lord Byron renouvellerait son entreprise, à l'endroit même où Léandre avait si souvent accompli la sienne. Cette résolution prise, nous revînmes au vaisseau.

Le lendemain, nous étions à terre au point du jour. Nous prîmes des chevaux au petit village de Renne-Keni, et, formant une cavalcade digne de figurer sur les boulevards de Paris, ou dans la rue du Corso, un jour de carnaval, nous laissâmes à notre gauche les moulins, les cabanes et les fontaines qui bordent la rive, pour remonter la côte d'Asie. Le temps était chaud, quoique nous fussions arrivés au commencement de l'hiver d'Europe; une poussière enflammée, qui semblait un tourbillon de cendre rouge, se levait sous les pieds de nos chevaux, et nous faisait ardemment désirer d'atteindre un bois de cyprès qui s'élevait près de la route, plein d'ombre et de verdure, lorsque, en arrivant à deux cents pas, à peu près, de ce bois, un détachement de cavaliers turcs en sortit tout à coup et se rangea en bataille. Des cris gutturaux, qu'il eut été difficile d'attribuer à des gosiers humains, si nous n'avions pas vu aussi distinctement ceux qui les poussaient, nous saluèrent d'un *qui vive?* que personne de nous ne put comprendre, et auquel, par conséquent, personne ne répondit. Nous nous regardions incertains sur ce que nous devions faire, lorsque lord Byron donna l'exemple, en mettant son cheval au galop et en s'avançant sur le bois, dont il paraissait tout à fait décidé à disputer la jouissance à ses possesseurs. A ce mouvement hostile, tous les sabres furent tirés du fourreau, et les pistolets des ceintures. Lord Byron venait d'en faire autant, lorsque notre guide se jeta au-devant de son cheval et l'arrêta; puis, courant à toutes jambes et seul vers les Turcs, il leur expliqua que nous étions des voyageurs anglais, et que nous visitions la Troade dans les intentions les plus pacifiques. Ces messieurs nous avaient pris pour des Russes, la Porte étant en guerre, en ce moment, avec la Russie. Comment nous étions venus des faubourgs de Moscou au détroit des Dardanelles, voilà ce qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de se demander à eux-mêmes. Une pareille demande eût exigé quelques secondes de réflexion, et un Turc rêve toujours, mais ne réfléchit jamais.

C'était, au reste, une scène admirablement guerrière et poétique, que cet escadron turc se préparant à combattre. Comme les animaux féroces, ils semblaient respirer le sang; leurs épaisses moustaches se hérissaient; au lieu de rester silencieux, impassibles et froids, comme ces murailles humaines qui forment nos armées d'Occident, ils faisaient piaffer leurs chevaux et semblaient s'exciter, comme fait, dit-on, le lion en rugissant et en battant ses flancs avec sa queue. Au reste, ces vestes couvertes d'or, ces turbans mobiles, ces chevaux arabes avec leurs housses de velours, donnaient, sous le rapport de l'effet pittoresque, une merveilleuse supériorité à cette troupe sur les plus beaux régiments français ou anglais que nous eussions jamais vus. Pendant ce moment d'hésitation, dont nous ignorions encore quelle serait l'issue, je jetai les yeux sur lord Byron. Quoique ses joues fussent fort pâles, ses yeux étincelaient, et ses lèvres crispées laissaient apercevoir deux rangées de dents magnifiques. On voyait que le loup scandinave n'aurait pas été fâché d'en venir aux coups avec les tigres d'Orient. Heureusement, il n'en fut pas ainsi. Notre guide fit entendre raison à l'officier turc, les sabres se replongèrent dans le fourreau, les pistolets rentrèrent dans leur ceinture, et les moustaches hérissées et menaçantes se couchèrent insensiblement le long des lèvres. On nous fit signe d'avancer, et en un instant nous nous trouvâmes amicalement mêlés à ceux que, cinq minutes auparavant nous regardions comme des ennemis.

Lord Byron avait bien raison de tenir à se reposer dans le bois : il y régnait une fraîcheur délicieuse, entretenue par un petit ruisseau qui le traversait comme un filet d'argent. Nous nous assîmes au bord de ce fleuve sans nom, qui va orgueilleusement se jeter dans la mer, comme un Rhône ou un Danube, et nous tirâmes les provisions du panier. Elles consistaient en vins de Bordeaux et de Champagne, et en un pâté colossal, fait avec le gibier tué la veille. Je ne me rappelle pas avoir fait, dans un plus beau site et en meilleure compagnie, un plus merveilleux déjeuner. Lord Byron était d'une humeur charmante. Il nous raconta tout son séjour à Tebelin, ses relations avec Ali, commnet celui-ci l'avait pris dans une affection étrange; il finit par m'offrir, pour Ali, des lettres que j'acceptai à tout hasard, sans présumer qu'elles me seraient jamais utiles, et bien plutôt pour avoir un autographe de notre poëte qu'une recommandation pour le vieux pacha.

Aussitôt le repas terminé, nous nous remîmes en route, et, au bout de deux heures, nous étions dans

un misérable village que son passé mythologique soutient seul, en y amenant de temps en temps quelques voyageurs curieux ou quelques amants intrépides. A notre grand étonnement, nous y trouvâmes un consul anglais. Ce consul anglais était un juif italien, marié à une Grecque épirote. Soit dénûment réel, ce qui est assez improbable, la Grande-Bretagne laissant rarement ses agents dans le besoin, soit saleté native, ce malheureux n'était vêtu que de haillons, et ces haillons étaient couverts eux-mêmes des insectes les plus immondes, qui paraissaient y vivre dans une tranquillité qui faisait le plus grand honneur à la religion pythagoricienne de leur hôte. Nous échappâmes aussi vite que possible aux civilités dont nous accablait notre représentant, et nous nous rendîmes au bord de la mer, où devait être faite la deuxième épreuve. Cette fois, M. Ekenhead tentait l'entreprise avec lord Byron. J'avais grande envie de me mettre aussi de la partie; la chose ne me paraissait pas très-difficile, vu que la distance n'est guère, d'Abydos à Sestos, que d'un mille et demi; mais je devais veiller, de la chaloupe, sur la vie de mes deux nobles compatriotes, et la responsabilité était trop grande pour me permettre d'agir légèrement.

Tous deux nageaient bien, et, quoique lord Byron fût réellement plus fort dans cet exercice que M. Ekenhead, celui-ci, au premier coup d'œil, semblait avoir la supériorité : cela tenait au défaut de conformation du pied de lord Byron, qui ne lui permettait pas de repousser l'eau d'une manière parfaitement égale, et le faisait à la longue légèrement dévier de sa route, même dans une eau calme, à plus forte raison dans un courant. Comme la veille, je le suivais à trois distances de rames; mais, cette fois, soit qu'il fût excité par l'émulation, soit qu'effectivement le courant fût moins rapide au-dessus des Dardanelles qu'au-dessous, il gagna l'autre rive en une heure dix-huit minutes; il est vrai qu'il dévia au point de n'aborder que trois milles au-dessous de l'endroit qu'il voulait atteindre. M. Ekenhead avait atteint le bord huit minutes avant lui. Quant à nous, comme nous ne pouvions toucher la terre d'Europe sans enfreindre les lois turques, nous nous tînmes à une portée de fusil de la côte.

Lord Byron, mal remis de sa tentative de la veille, était tellement harassé en touchant le bord, qu'il resta étendu sur le sable, presque sans connaissance. Un pauvre pêcheur qui raccommodait ses filets, et qui, de temps en temps, avait levé les yeux sur ces deux hommes, dont il ne pouvait comprendre l'intention, vint à lui quand il le vit ainsi haletant, et lui offrit de venir prendre quelque repos dans sa cabane. J'ai déjà dit que Byron parlait le romaïque: il comprit donc l'offre qui lui était faite, et répondit, dans la même langue, qu'il l'acceptait. M. Ekenhead désirait rester près de lui; mais Byron ne voulait pas renoncer à ce qu'offrait d'aventureux la situation : il exigea que son ami le laissât seul. Je fis un paquet de ses habits, que j'attachai sur ma tête, et, me mettant à l'eau à mon tour, j'allai les lui porter; puis, nous revînmes avec M. Ekenhead, qui, de son côté, était si fatigué, qu'à peine il put nager jusqu'à la barque, quoiqu'elle ne fût éloignée que de trois cents pas. Comme nous y remontions, lord Byron nous cria de ne pas être inquiets de lui, si nous ne le voyions pas revenir le lendemain.

Le Turc n'avait aucune idée du rang ni de l'importance de son hôte, ce qui ne l'empêcha point d'avoir pour lui tous les soins que lui commandait l'hospitalité, la seule déesse antique qui soit restée debout en Orient des six mille divinités de l'Olympe. Au reste, lui et sa femme firent si bien, qu'au bout de cinq jours, il fut complétement rétabli; alors il résolut de profiter d'une barque qui retournait à Ténédos, pour rejoindre le vaisseau. Au moment de partir, son hôte lui donna un grand pain, un fromage et une outre remplie de vin; il le força d'accepter quelques pièces de monnaie, dont chacune avait à peu près la valeur de vingt centimes, et lui souhaita un bon voyage. Byron reçut, comme un don sacré, tout ce que lui offrait le pauvre Turc, et se borna à lui faire un simple remercîment; mais à peine arrivé sur le vaisseau, où nous commencions à être fort inquiets de lui, il expédia son fidèle Stéfano, le serviteur même qui lui avait été donné par Ali-Pacha, pour aller, de sa part, porter au pêcheur un assortiment de filets, un fusil de chasse, une paire de pistolets, six livres de poudre et douze aunes d'étoffe de soie pour sa femme. Tout cela fut remis le jour même à ce brave homme, qui ne pouvait comprendre qu'on fît un aussi riche présent pour une aussi pauvre hospitalité. Aussi, le lendemain, le malheureux, ne voulant pas laisser son hôte sans remercîment pour toutes les belles choses qu'il lui avait envoyées, se détermina-t-il à traverser à son tour l'Hellespont; il lança donc sa barque et gagna le large; mais, comme il arrivait au milieu du canal, il s'éleva un coup de vent terrible qui le fit chavirer, et, comme il était moins bon nageur que lord Byron et M. Ekenhead, il se noya avant de gagner le bord.

Nous apprîmes cette triste nouvelle deux jours après, et lord Byron en éprouva une douleur profonde. Il envoya aussitôt cinquante dollars à la pauvre veuve, avec son adresse à Londres, le tout écrit en romaïque, en lui faisant dire, qu'en toute circonstance, elle pouvait compter sur lui. Il voulait aller, en personne, la visiter le lendemain; mais, le soir même, nous reçûmes le firman tant attendu, qui nous ouvrait enfin le passage des Dardanelles; comme il avait mis huit jours à venir, le capitaine était pressé de regagner le temps perdu. Nous appareillâmes donc à l'instant, et, le surlendemain, vers trois heures de

l'après-midi, nous jetions l'ancre devant la pointe du Sérail.

XIV

Pendant ces deux jours de navigation, l'Asie, à notre droite, et l'Europe, à notre gauche, avaient déployé un si splendide tableau, que nous fûmes tentés de nous demander, en arrivant à la pointe du Sérail, où était cette magnifique Constantinople tant vantée par les voyageurs, et qui dispute au golfe de Naples la royauté pittoresque du monde. Mais, quand, pour conduire le capitaine à l'ambassade anglaise, située dans le faubourg de Galata, nous eûmes passé du vaisseau dans la yole, et, doublant la pointe du Sérail, longé la Corne d'or, la ville impériale se déroula enfin à nos yeux, sur le penchant de sa vaste colline, avec son amphithéâtre de maisons, ses palais aux dômes dorés, ses cimetières, dont un sombre bois de cyprès ombrage les sépultures, et nous reconnûmes alors la belle courtisane d'Orient, qui rendit Constantin infidèle à Rome, en l'enchaînant, comme eût fait une néréide, avec l'écharpe azurée de ses eaux.

Il n'eût point été prudent, à cette époque, de traverser les rues de Galata sans être accompagné d'une garde; aussi M. Adair, qui connaissait déjà notre arrivée, avait-il envoyé au-devant de nous un jannissaire, dont la présence indiquait que nous étions sous la protection du sultan. Dans ce pays, où tout le monde est armé, jusqu'aux enfants, les rixes sont fréquentes et se vident sur-le-champ; la justice intervient presque toujours trop tard, pour qu'elle puisse faire autre chose que venger la mort de la victime : il était donc important, dans le moment d'irritation où se trouvait Constantinople à l'égard des Grecs et des Russes, de nous désigner bien clairement comme appartenant à une nation amie.

Nos marins restèrent dans la chaloupe, sous la surveillance de James, et M. Stanbow, lord Byron et moi, nous nous acheminâmes vers l'ambassade. A moitié chemin, à peu près, nous trouvâmes la rue tellement encombrée, que nous n'aurions su comment nous ouvrir un passage, si notre janissaire, qui portait un bâton à la main, n'eût frappé sur cette muraille humaine avec tant de force et de persistance, qu'il parvint à y pratiquer une brèche. Cette agglomération était causée par un Grec que l'on conduisait au supplice, et qui traversait la grande rue entre deux bourreaux; nous arrivâmes juste pour le voir passer. C'était un beau vieillard à la barbe blanche, qui marchait d'un pas grave et assuré, regardant sans crainte et sans orgueil toute cette populace qui le poursuivait de ses cris et de ses malédictions. Cette vue nous impressionna tous fortement, mais surtout lord Byron, qui demanda aussitôt à notre interprète si, par l'intervention de l'ambassadeur, ou en payant une forte somme, on ne pourrait pas sauver ce malheureux; mais l'interprète, d'un air effrayé, mit un doigt sur sa bouche, en faisant signe au noble poëte de garder le silence. Cette recommandation, si pressante qu'elle fût, ne pût empêcher lord Byron, lorsque le vieillard passa devant lui, de lui crier, en romaïque : *Courage, martyr!* A cette voix consolatrice, le Grec se retourna, et, à défaut des mains, levant les yeux au ciel, il indiqua qu'il était préparé à mourir. Au même moment, un autre cri se fit entendre derrière une jalousie en face de nous; des doigts passèrent à travers le treillage qu'ils ébranlèrent un instant. A ce cri, qui semblait poussé par une voix connue, le vieillard tressaillit et s'arrêta; mais un des bourreaux le poussa par derrière avec la pointe de son yatagan. En voyant le sang jaillir, lord Byron fit un mouvement, et, moi-même, je portai la main à mon poignard. Aussitôt M. Stanbow, qui comprit notre intention, nous saisit le bras à tous deux :

— Pas un mot, ou vous êtes morts, nous dit-il en anglais.

Et il nous montra le janissaire qui commençait à nous regarder de travers; puis, nous retenant ainsi, il attendit que le cortége fût passé.

Bientôt la rue se trouvant libre, nous continuâmes notre route vers l'ambassade, où nous arrivâmes au bout de dix minutes, encore tout pâles et tout émus. Le motif pour lequel nous étions venus à Constantinople n'existait plus, même avant notre arrivée. Les satisfactions que nous devions appuyer par notre présence étaient accordées, et notre ambassadeur avait obtenu, au nom du gouvernement britannique, toutes les excuses qu'il avait exigées. L'entretien politique de M. Stanbow et de M. Adair fut donc court, de sorte qu'au bout d'un instant nous fûmes introduits, et lord Byron fut présenté. Après les compliments d'usage, il s'empressa de demander à M. Adair quel crime avait commis le vieillard que nous venions de voir mener au supplice. M. Adair sourit tristement. Le vieillard avait commis trois crimes énormes, dont un seul, aux yeux des Turcs, méritait la mort : il était riche; il rêvait l'affranchissement de son pays; enfin, il se nommait Athanase Ducas, c'est-à-dire qu'il était l'un des derniers descendants de la race royale qui avait régné au XIII[e] siècle. Vaincu par les sollicitations de ses amis, il avait d'abord quitté Constantinople; puis, au bout de quelques mois, ne pouvant résister au désir de revoir sa famille, il s'était hasardé à revenir; le soir même de son retour à Galata, il avait été arrêté; sa fille, que l'on citait comme un trésor de beauté, avait été enlevée et vendue, pour vingt mille piastres, à un riche Turc; et sa femme,

chassée de son palais, qui avait été confisqué au profit du Grand Seigneur, n'avait pu obtenir de partager ni la captivité de sa fille, ni la mort de son mari : elle avait demandé asile à plusieurs maisons grecques, dont les portes s'étaient fermées à sa vue. Enfin, M. Adair lui avait fait dire que l'ambassade d'Angleterre lui offrait une hospitalité inviolable et sacrée; la pauvre femme avait accepté avec reconnaissance cette offre généreuse; mais, depuis la veille au soir, elle avait disparu, et l'on ignorait le lieu de sa retraite.

M. Adair invita lord Byron à demeurer à l'ambassade pour tout le temps qu'il resterait à Galata; celui-ci, craignant de ne pas être assez libre, refusa constamment, et pria M. Adair de s'intéresser à ce qu'on lui trouvât une petite maison turque, dans laquelle il pût vivre tout à fait à la manière du pays. Il acceptait, au reste, le patronage diplomatique qui lui était offert, pour le cas où M. Adair aurait quelque audience du sultan, qu'il parviendrait ainsi à voir de près, comme attaché à l'ambassade : notre arrivée à Constantinople rendait cet événement plus que probable.

Nous quittâmes M. Adair au bout d'une heure d'une causerie aussi cordiale qu'attachante, et nous reprîmes notre chemin à travers les rues de Galata, toujours conduits par notre janissaire. Cependant nous reconnûmes bientôt qu'il prenait un autre chemin que celui par lequel nous étions venus; nous allions en demander la cause à notre interprète, lorsque celui-ci, devinant notre intention, nous montra du doigt, au centre de la place où nous venions d'entrer, un groupe informe qui nous causa un frisson involontaire, sans que nous pussions deviner encore de quoi il se composait. A mesure que nous en approchions, l'objet prenait une forme humaine; nous distinguâmes bientôt un cadavre agenouillé et décapité, ayant sa tête entre ses cuisses; enfin, nous reconnûmes que cette tête était celle du vieillard que nous avions vu passer il y avait une heure; près du corps, une femme était assise, le front appuyé dans ses deux mains, pareille à la statue de la Douleur. De temps en temps, elle quittait cette attitude pour étendre la main vers un bâton posé à côté d'elle, et chasser les chiens qui venaient lécher le sang; cette femme, c'était la veuve du martyr, celle-là qui s'était sauvée, la veille même, de l'ambassade, et qu'on n'avait pas revue. Le changement de route qui nous avait étonnés était une attention de notre janissaire : il avait voulu, sans doute, nous donner une idée de la clémence de son gracieux maître, en nous faisant passer devant ce terrible spectacle.

Nous étions arrivés à Constantinople dans un bon moment, et nous y débutions comme des héros des *Mille et une Nuits*. Cette tête tranchée, cette fille esclave, cette femme veuve, tout cela me semblait un rêve, et la vue des costumes merveilleux qui nous entouraient entretenait mon illusion. A Constantinople, on n'aperçoit ni pauvres, ni haillons; tous les vêtements semblent tissus pour un peuple de princes; l'habit d'un paysan turc est aussi élégant que celui d'un officier de hussards français; la femme du plus petit marchand a des fourrures d'hermine, et porte, pour rester chez elle, plus de bijoux que n'en étale, à Londres, la femme d'un membre des communes qui va en soirée chez un lord. Il y a dans chaque famille un costume héréditaire, qui se transmet de père en fils, comme les diamants en Allemagne, qu'on ne revêt que les jours de grande solennité, et qui se nomme le *cairam*. Après cette fête, on le plie, et il ne revoit le jour qu'à la fête prochaine. Ce costume est le même qu'on portait du temps de Mahomet II ou d'Orcan; car, à Constantinople, la mode est immobile. Cependant, tout en partant d'un même principe et en respectant toujours le fond, elle a des variétés infinies dans ses détails. Un œil exercé reconnaît du premier coup, au milieu de la foule, le dandy turc, aux yeux duquel la toilette est une affaire aussi sérieuse qu'elle l'est à Londres pour le promeneur de Saint-James, et à Paris pour l'habitué du boulevard de Gand. La forme à donner à la barbe, les plis à imposer au turban, la courbe des babouches jaunes, les demi-tons du *guibeth*, les arabesques des pistolets et les ornements des canjiars, ne sont pas des affaires moins graves pour l'élégant osmanli que pour nos plus brillants merveilleux. Le turban surtout est la partie du costume la plus soumise à l'influence du caprice; c'est, pour les Turcs, l'objet d'un travail aussi compliqué que la cravate pour un Parisien. Il y a des turbans à la candiote, à l'égyptienne, à la stambouline; le Syrien se reconnaît à son turban rayé, l'émir d'Alep à son turban vert, le Mamelouk à son turban blanc. Constantinople, au reste, comme tous les grands centres de population, forme une mosaïque d'hommes, dont les Occidentaux, avec leurs habits pauvres et sévères, sont les pierres les moins précieuses.

Je ne sais l'effet que produisit sur mes compagnons cette vue étrange; mais, quant à moi, je revins au bâtiment en proie à une espèce de fièvre. Lord Byron lui-même, malgré son affectation de froideur, paraissait fort ému, et je suis convaincu que, s'il n'avait pas, dès cette époque, joué au grand homme, il se serait laissé, comme moi, aller à ses impressions. Il est vrai que le noble voyageur était déjà depuis près d'un an hors de l'Angleterre, qu'il avait passé six mois de cette année en Grèce, et que ces six mois l'avaient préparé au spectacle qui se déroulait sous nos yeux. Mais il en était de moi tout autrement : absent depuis deux mois à peine, j'avais, presque sans transition, sauté de la vie ordinaire dans ce monde étrange, où j'étais toujours dans

l'attente d'un événement imprévu et extraordinaire.

La journée se passa cependant sans autre événement que la visite à bord de quelques-uns des Turcs oisifs et désœuvés qui constituent, à Constantinople, cette partie honorable de la société qu'on désigne à Paris sous le nom significatif de gobe-mouches. Leurs longues pipes traînaient sur le pont; et, comme nous avions un chargement de poudre assez considérable, vu qu'en partant de Londres nous ne savions pas encore dans quelle disposition nous trouverions la Sublime Porte, on ne put qu'après une très-longue négociation leur faire comprendre qu'il était défendu de fumer à bord. Lorsqu'ils eurent compris ce que nous exigions d'eux, ils parurent fort surpris que nous prissions des précautions contre un malheur, puisque, si Mahomet avait décidé que ce malheur dût arriver, toutes les précautions du monde ne pourraient rien contre lui. Ayant pris notre invitation pour une impolitesse, ils allèrent donc s'asseoir, de mauvaise humeur et les jambes croisées, sur nos caronades. C'était contre la consigne; aussi le maître canonnier les fit-il prier de déloger au plus vite. Ce manque d'hospitalité acheva de les choquer, au point qu'ils ne voulurent point demeurer plus longtemps avec nous. Ils descendirent tous gravement dans la chaloupe qui les avait amenés, et le dernier, au moment de mettre le pied sur l'échelle, se retourna, et, avec une expression de mépris profond, cracha sur le pont. Cette dernière infraction pensa lui coûter cher. Bob, qui se trouvait près de lui, l'avait déjà empoigné par le bras et voulait lui faire essuyer le pont avec sa barbe, lorsque, par bonheur, j'arrivai à son aide. J'obtins à grand'peine de Bob qu'il voulût bien desserrer l'étau dans lequel le bras gauche du malheureux Turc était prisonnier; il est vrai qu'en même temps je fus forcé de mettre la main sur le bras droit que ce digne fils de Mahomet portait tout naïvement à son canjiar. Bob, qui avait vu le mouvement, chercha des yeux autour de lui, et aperçut un anspect, dont il s'empara. Je profitai de ce moment pour faire éloigner le Turc; les rameurs donnèrent en même temps une violente secousse, la barque se trouva à quelques toises du bâtiment, et les vaillants antagonistes furent séparés.

Il n'était resté sur le pont qu'un juif, nommé Jacob, qui était venu pour exercer son commerce; je n'ai jamais vu de type plus merveilleux du génie mercantile : ses poches étaient pleines d'échantillons; il y avait dans une boîte un assortiment des objets les plus disparates. Cet homme vendait de tout, depuis des cachemires jusqu'à des pipes, et encore, à la deuxième phrase qu'il me dit, je m'aperçus que son industrie ne se bornait pas là. Il avait, à Galata, un magasin dont il me donna l'adresse, et où, m'assura-t-il, je trouverais le meilleur tabac de tout Constantinople, sans excepter celui qu'on apportait directement de Latakié et du mont Sinaï pour le Grand Seigneur. Je pris l'adresse à tout hasard, et je promis de lui rendre bientôt visite. Jacob parlait assez l'anglais pour que je le comprisse parfaitement, et un pareil homme était une trouvaille pour un chercheur d'aventures comme lord Byron et un rêveur éveillé comme moi. En attendant, nous lui demandâmes s'il pouvait nous procurer un guide intelligent pour le lendemain; lord Byron avait résolu de faire le tour des murs de Constantinople, et avait demandé pour moi la permission de l'accompagner, permission que le capitaine m'avait aussitôt accordée avec sa bonté ordinaire. Notre juif s'offrit : il habitait Constantinople depuis vingt ans, il connaissait mieux la ville que les trois quarts des Turcs qui y étaient nés; et, comme il n'avait aucun préjugé social ni religieux, il s'engageait à nous raconter tout ce qu'il savait des hommes que nous pourrions rencontrer sur notre route, et des localités que nous allions visiter. Nous acceptâmes, quittes à prendre un autre cicerone, si nous étions, après une première course, mécontents de celui-ci.

Nous partîmes de grand matin, et, comme certaines parties des murailles plongent à pic dans les eaux du Bosphore, nous prîmes une barque qui nous conduisit au château des Sept-Tours, où nous descendîmes à terre. Là, notre juif nous attendait avec des chevaux qu'il avait loués pour nous, mais qu'il était autorisé à nous vendre pour peu qu'ils nous convinssent. En effet, telle est l'excellence de cette race arabe, que nos montures, qui devaient, dans l'ordre chevalin, occuper à Constantinople à peu près le même rang que les chevaux de fiacre occupent en France et en Angleterre, nous semblèrent pleines d'ardeur et de bonne volonté. Ces chevaux ne marchent qu'au pas et au galop; le trot, comme l'amble, est une allure bâtarde complétement inconnue en Orient. Nous choisîmes le pas, notre intention étant de visiter les choses en détail.

Constantinople offre, du côté de la terre, un aspect plus ravissant encore, s'il est possible, que celui sous lequel on la découvre, soit du Bosphore de Thrace, soit de la Corne d'or. Imaginez un espace de quatre milles d'étendue, depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, entouré d'immenses et triples créneaux couverts de lierre et surmontés de deux cent dix-huit tours; puis, de l'autre côté de la route, des cimetières turcs, tout remplis d'énormes cyprès pleins de tourterelles, de fauvettes et de rossignols. Tout cela se mire dans une mer d'azur, et se noie dans un ciel que les dieux de l'antiquité, c'est-à-dire les dieux qui entendaient le mieux le confortable, avaient choisi pour leur Olympe.

A la pointe du palais de Constantin, espèce de ruine qui ressemble beaucoup plus à une caserne

qu'à un palais, nous traversâmes, nous et nos chevaux, la Corne d'or, et nous nous retrouvâmes en Asie. Notre juif nous conduisit à une colline nommée Bourgoulou, à distance des murailles d'un mille environ, d'où l'on découvre à la fois la mer de Marmara, le mont Olympe, les plaines d'Asie, Constantinople et le Bosphore, qui serpente à travers des jardins couverts de la plus riche verdure et émaillés de kiosques et de palais peints de toutes couleurs. Ce fut à cette même place que Mahomet II, enchanté des merveilles qui se déroulaient à sa vue, planta son étendard, en jurant par le prophète qu'il prendrait Constantinople ou laisserait sa vie devant ses murailles. Après cinquante-cinq jours de siége, il tint sa parole avec la fidélité d'un vrai croyant.

Non loin de là est la porte de Tophana, par laquelle Constantin Dracosès fit sa dernière sortie. Blessé mortellement, il fut transporté sous un arbre, où il expira. Un spéculateur arménien eut l'excellente idée d'exploiter cette tradition historique en faisant bâtir un café à la place même où le dernier des Paléologues perdit la vie et l'empire. Épuisés de fatigue et de chaleur, nous mîmes pied à terre sous le platane qui ombrage la porte; et, à peine entrés dans l'intérieur du café, nous fûmes forcés de mettre de côté l'amour-propre national et d'avouer que les Turcs seuls comprennent les félicités de la vie. Au lieu de nous entasser, comme on l'eût fait en France ou en Angleterre, dans quelque grande salle publique, ou de nous étouffer dans quelque cabinet particulier, notre hôte nous conduisit, par les détours d'un charmant jardin, jusqu'au bord d'une fontaine. Là, nous nous étendîmes voluptueusement sur un tapis de gazon qui eût fait honte à ceux de nos parcs; l'hôte nous apporta des pipes, des sorbets et du café, et nous laissa faire, à notre guise, un déjeuner tout oriental. Lord Byron était déjà blasé sur les délices qu'il avait éprouvées en Grèce; mais j'étais dans un ravissement réel, moi qui les goûtais pour la première fois.

Lorsque nous eûmes fumé chacun plusieurs pipes du meilleur tabac de notre juif, dans des narghilés parfumés à l'eau de rose, nous remontâmes à cheval pour continuer notre course, qui, au bout d'un quart d'heure, aboutit à une petite église grecque fort vénérée dans tout le pays. A peine y fûmes-nous entrés, qu'au lieu de nous faire voir l'intérieur, le frère qui remplissait l'office de cicerone nous conduisit vers un étang entouré d'une balustrade dorée. Arrivé là, il émietta dans l'eau un morceau de pain dont il s'était muni avant de partir, et quelques poissons, que je crus reconnaître pour des tanches, s'élancèrent aussitôt du fond, et vinrent prendre à la surface la nourriture que leur pourvoyeur leur jetait avec des égards et des salutations qui me parurent assez inusités; dans un cas pareil, j'avais toujours cru que la reconnaissance devait être du côté des poissons; cette fois, j'étais dans l'erreur, les poissons étaient sacrés, et les moines ne faisaient que leur rendre, en mie de pain, une bien petite partie de ce qu'ils leur rapportaient en aumônes. L'événement qui leur valut les honneurs de la canonisation se rapporte à la prise de Constantinople, et je le transmets au lecteur dans toute la pureté traditionnelle.

Après la prise de Constantinople, Mahomet, qui comptait faire de cette ville le siége de son empire, voulut concilier la reconnaissance qu'il avait vouée à ses soldats avec les égards qu'il devait à sa future capitale : en conséquence, il prit un terme moyen, autorisa le pillage, et défendit le feu. Les soldats s'acquittèrent religieusement de la première de ces fonctions, et, comme ils n'avaient que trois jours à l'exercer, ils s'en donnaient à cœur joie, pénétrant dans les sanctuaires les plus inconnus et les plus retirés. Or, le mur auquel était adossée l'église du couvent passait pour inaccessible; et, se reposant sur cette croyance, le supérieur, au milieu de la crise générale, confiant en saint Dimitri, sous la protection duquel vivait sa communauté, s'occupait tranquillement à faire frire des poissons pour son dîner. Il était entièrement absorbé dans cette grave occupation, lorsqu'un des moines entra, criant que les Turcs avaient pratiqué une brèche dans la muraille, et pénétraient dans l'enceinte sacrée. Cette nouvelle, malgré l'air effaré de celui qui l'apportait, parut si peu croyable au bon prieur, qu'il leva les épaules, et, montrant aux frères les poissons près d'arriver à ce point de cuisson si estimé des amateurs, qu'il fait le désespoir des cuisiniers médiocres : «Je croirai plus volontiers, s'écria-t-il, que ces poissons vont sauter hors de la poêle et nager sur le plancher, que d'ajouter foi à un fait aussi impossible que celui dont vous me parlez. » Il n'avait pas achevé ces paroles, que les poissons étaient à terre et frétillaient de leur mieux sur les dalles. Épouvanté d'un pareil miracle, le révérend recueillit aussitôt les poissons dans les plis de sa robe, et sortit pour les reporter à toutes jambes dans l'étang où il les avait pêchés; mais à peine avait-il mis le pied dans le jardin, qu'un Turc, qui allait entrer dans la maison, se méprenant sur son intention et croyant qu'il cherchait à fuir, lui porta un coup de poignard dans la poitrine. Quoique blessé mortellement, le digne prieur n'en continua pas moins sa route, et vint tomber au bord de l'eau. Les poissons, alors, sautèrent de la robe comme ils avaient sauté de la poêle, et se retrouvèrent dans leur élément, où ils vécurent sacrés, tandis que le révérend archimandrite mourait martyr.

C'était la postérité de ces vénérables poissons qui amenait autour de l'étang les pèlerins du pays et les curieux étrangers, lesquels ne sortaient jamais du couvent sans y laisser une aumône proportionnée à

leur rang ou à leur croyance. Je me hâte de dire que, tout hérétiques que nous étions, le bon caloyer qui nous avait fait les honneurs de son miracle n'eut pas à se plaindre de notre offrande.

Du couvent, situé à moitié chemin de la colline de Péra, nous redescendîmes vers un cimetière dont nous avions aperçu de loin la sombre verdure. Comme les anciens Romains, les Turcs poussent au delà de la vie la recherche de la volupté. Une des plus grandes jouissances de ce climat brûlant est l'ombre et la fraîcheur; les musulmans ont voulu, après avoir cherché toute leur vie ces biens si rares en Orient, être certains, du moins, de les trouver après leur mort. Aussi les cimetières turcs sont-ils, non-seulement un délicieux champ de repos pour les trépassés, mais encore une charmante promenade pour les vivants. Les tombes, ornées d'une colonne peinte en rose ou en bleu, surmontées d'un turban et incrustées de lettres d'or, semblent bien plutôt de pittoresques et riants caprices que des monuments funéraires. C'est dans ces lieux, véritables rendez-vous d'amour, que les lovelaces de Constantinople attendent, mollement couchés sur des coussins, les messages de leurs belles, qui leur sont apportés par des esclaves grecs ou des femmes juives. Dès que l'ombre s'avance, on déserte, il est vrai, ces merveilleuses promenades; elles deviennent le domaine des voleurs ou le théâtre des vengeances, et, le matin, il n'est pas rare de trouver quelque cadavre, qui, séduit par la beauté du lieu, semble y être venu demander une tombe.

La journée s'avançait, et nous avions fait le tour des murailles, c'est-à-dire à peu près dix-huit milles; nous priâmes donc notre cicerone de nous faire voir rapidement ce qui restait de plus curieux à visiter dans la ville dont nous venions de faire le tour. Mais ceci nécessitait une nouvelle évolution : il nous fallut retourner à l'ambassade anglaise pour prendre un janissaire, de crainte d'être insultés ou même attaqués dans les rues de la ville sainte, dont les environs et les faubourgs ne sont déjà qu'à grand regret abandonnés aux giaours. Nous nous acheminâmes, en conséquence, vers le palais de M. Adair, qui nous fit faire chez lui une station d'un instant, pendant laquelle on nous apporta, selon la mode turque, des pipes, des sorbets et du café; puis nous nous remîmes en route pour traverser de nouveau la Corne d'or de la tour de Galata à la Validé; c'était le même chemin que nous avions déjà pris pour venir faire notre première visite à M. Adair. Je retrouvai la rue où nous avions rencontré le malheureux vieillard que l'on conduisait à la mort. Par un mouvement instinctif et rapide, je levai les regards vers la fenêtre d'où était parti un cri de femme : il me sembla, à travers la jalousie, si soigneusement close qu'elle fût, voir briller deux yeux de flamme. Je restai un peu en arrière de la troupe; un doigt mince et effilé passa à travers les barreaux, et, en se retirant, laissa tomber un objet que je ne pus distinguer. Je fis cinq ou six pas en avant, et, confiant mon cheval à un portefaix, je descendis comme si j'avais perdu moi-même quelque chose. Ce qu'avait laissé tomber la belle invisible était une bague d'émeraude du plus grand prix. Ne doutant pas que la chute de ce bijou précieux ne fût volontaire, je le ramassai et le passai à mon doigt, espérant que c'était le talisman qui devait me conduire, un jour ou l'autre, vers quelque aventure amoureuse. Au reste, pour un débutant, j'avais exécuté mon évolution d'une manière si adroite, que personne n'en avait pu connaître la cause, si ce n'est notre juif, qui jeta deux ou trois fois les yeux sur ma main; mais ce fut en vain, car la bague était cachée sous mon gant.

J'avoue que dès lors mon esprit, entièrement occupé de folles rêveries, laissa mon corps visiter avec une complaisance toute machinale les merveilles qui nous restaient à voir; ces merveilles se composaient de l'extérieur de Sainte-Sophie, car l'intérieur n'est réservé qu'aux vrais croyants; de l'hippodrome et de l'obélisque, des citernes, de trois ou quatre lions maigres et galeux que Sa Hautesse conserve précieusement dans un hangar, de quelques ours noirs et d'un éléphant. A peine si la porte du sérail, avec ses vertèbres de baleine, ses têtes coupées et les chapelets d'oreilles qui lui servent de décoration, put me tirer de mes pensées, et je revins au vaisseau, rêvant toutes les aventures des *Mille et une Nuits*. Mon premier soin fut de descendre dans ma chambre, d'en fermer la porte, et d'examiner à loisir ma bague, pour voir si quelque inscription cachée ne mettrait pas un terme à mes doutes; mais j'eus beau chercher, c'était un simple anneau d'or, dans lequel était enchâssée une émeraude qui me parut d'un grand prix; et l'examen auquel je me livrai, si minutieux qu'il fût, au lieu de fixer mes conjectures, ne fit que leur ouvrir un champ plus vaste et plus ambitieux.

Je remontai sur le pont, afin de jouir des derniers rayons du soleil, qui n'allait point tarder à se coucher derrière les montagnes d'Europe, et qui nous donnait, chaque soir, le plus magnifique spectacle qui se puisse imaginer. Tout l'équipage, propre et endimanché, qui n'avait pas oublié comme moi la succession des jours, gardait religieusement l'étiquette et le silence du sabbat, si respectés des matelots. Les uns dormaient sur les écoutilles, les autres lisaient couchés sur des cordages, quelques-uns se promenaient avec gravité sur l'avant du vaisseau, lorsque tout à coup des cris partis du rivage, à la hauteur du grand sérail, firent tourner toutes les têtes de ce côté. Un Turc sortit par une des portes, apparut sur la plage, poursuivi par une multitude frénétique, et se jeta dans une barque qu'il démarra

avec l'adresse et la force du désespoir. Quelque temps, le fugitif sembla indécis sur la route qu'il devait prendre; mais, la foule s'étant à son tour élancée dans les chaloupes qui bordaient le rivage, et toute cette flottille tumultueuse s'étant mise à sa poursuite, il dirigea le bec de fer de sa barque du côté du *Trident*, et, malgré la démonstration hostile de notre sentinelle, qui le couchait en joue, il saisit l'échelle de bâbord; puis, s'élançant sur le pont, il courut au cabestan, et, là, agenouillé et déchirant son turban, il fit le signe de la croix en prononçant des paroles que personne ne comprit. En ce moment, Jacob, attiré par le bruit, remonta avec lord Byron, qui venait de lui payer les émoluments de sa journée, et nous expliqua que cet homme, qui, sans doute, avait commis quelque crime, abjurait le mahométisme afin de rendre notre protection plus sympathique, et indiquait, par ses signes et ses paroles, qu'il voulait se faire chrétien. Notre interprète ne se trompait pas : presque au même moment, de grands cris partirent de la mer, redemandant le meurtrier, et *le Trident* se trouva littéralement assiégé par plus de cinquante barques contenant au moins quinze cents hommes.

Il faut avoir vu ce spectacle pour s'en faire une idée. Comme leurs coursiers, qui ne connaissent que deux allures, le pas et le galop, les Turcs n'ont pas de milieu entre une quiétude entière et une extrême violence. Dans ce dernier cas, ils semblent des démons : leurs gestes sont rapides, insensés et mortels comme la colère qui les agite. A défaut de vin, que leur a défendu leur prophète, la vue du sang les enivre, et, dès qu'ils en ont goûté, ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes fauves, sur lesquelles ne peuvent rien ni le raisonnement ni la menace. C'était miracle que l'interprète pût distinguer quelque chose au milieu de ce torrent de paroles, d'accents gutturaux, de réclamations féroces, qui montaient à nous pareils à un tourbillon. Il y avait quelque chose de fantastique dans cette scène, et elle se présentait avec un tel caractère de gravité, que, sans ordre reçu, et par instinct de sa propre conservation, chaque matelot s'était armé comme pour défendre le bâtiment contre un abordage. Cependant, lorsqu'ils virent ces préparatifs de défense, les assaillants parurent un peu refroidis, et M. Burke, qui était monté sur le pont, profita de ce moment pour ordonner à notre juif de demander à cette multitude ce qu'elle voulait. Au moment où Jacob essaya de parler, les cris et les vociférations redoublèrent, les sabres, les canjiars sortirent du fourreau, et le tumulte recommença plus menaçant que jamais.

— Prenez cet homme, dit M. Burke montrant le fugitif, qui, la tête rasée, les yeux animés à la fois de terreur et de colère, semblait enchaîné au mât d'artimon, qu'il tenait serré entre ses bras; prenez cet homme, jetez-le à la mer, et que tout soit fini.

— Qui donne des ordres sur mon bord, lorsque j'y suis? dit une voix ferme qui s'éleva, comme elle avait l'habitude de le faire dans la tempête et le combat, au-dessus de toutes les voix.

Chacun se retourna et reconnut le capitaine, qui était monté sur la dunette sans que personne le vît, et qui dominait toute cette scène. M. Burke se tut et pâlit; les Turcs eux-mêmes virent, sans doute, que cet homme à l'habit brodé, à la grande taille et aux cheveux blancs, était le chef des chrétiens; car toutes les têtes se tournèrent vers lui, et les cris de vengeance redoublèrent.

Le capitaine demanda à Jacob comment on disait *silence* en turc, et, approchant son porte-voix de sa bouche, il répéta le mot indiqué avec une telle puissance, qu'il gronda sur cette multitude comme un éclat de tonnerre. Aussitôt le tumulte cessa comme par enchantement, les sabres et les canjiars rentrèrent dans leurs fourreaux, les rames retombèrent immobiles, et Jacob, prenant pour tribune la dernière écoutille de l'avant, demanda quel crime avait commis l'homme que l'on poursuivait. Toutes les voix reprirent, avec la force et l'unanimité d'un chœur :

— Il a tué! qu'il périsse!

Jacob fit signe qu'il voulait parler; on se tut de nouveau.

— Qui a-t-il tué? comment a-t-il tué?

Un homme se leva.

— Je suis le fils de celui qu'il a tué, dit cet homme; le sang qui est sur son cafetan est le sang de mon père. Je jure, par ce sang, que j'aurai son cœur; je l'arracherai de sa poitrine, et je le donnerai à mes chiens.

— Comment a-t-il tué? demanda Jacob.

— Il a tué par vengeance. Il a tué d'abord mon frère, qui était dans la maison; puis mon père, qui était assis sur le seuil de la porte. Il les a tués lâchement, l'un enfant, l'autre vieillard, en mon absence, et sans que ni l'un ni l'autre pussent se défendre! Il a donné la mort, il mérite la mort!

— Répondez que cela peut être vrai, dit le capitaine, mais qu'alors c'est à la justice à le condamner.

Jacob parut avoir quelque difficulté à traduire cette phrase en turc; cependant il finit par s'acquitter de sa mission, si clairement même, à ce qu'il paraît, que de grands cris accueillirent sa réponse.

— Qu'est-ce que la justice? vociféraient les Turcs. Il n'y a à Constantinople d'autre justice que celle qu'on se fait soi-même! Il nous faut l'assassin! nous le voulons! L'assassin! l'assassin!

— L'assassin sera reconduit à Constantinople et remis entre les mains du cadi.

— Non, non!... crièrent les Turcs; il nous le faut, et, si vous ne voulez pas nous le donner, par le chameau de Mahomet! nous l'irons prendre.

— Il est dit dans le Coran, repartit Jacob : « Ne jurez pas par le chameau. »

— A bas le juif ! crièrent les Turcs, tirant de nouveau leurs sabres et leurs canjiars. A mort les chrétiens ! à mort !

— Relevez les escaliers de bâbord et de tribord ! cria le capitaine, se servant de nouveau de son porte-voix pour dominer le tumulte, et feu sur le premier qui s'approche !

L'ordre fut aussitôt exécuté, et une vingtaine d'hommes grimpèrent aussitôt dans les hunes, armés de mousquetons et d'espingoles.

Ces préparatifs, auxquels il n'y avait pas à se tromper, calmèrent un peu la colère des assiégeants, qui se reculèrent à une trentaine de pas du bâtiment. Pendant cette retraite, deux coups de feu partirent de leurs barques, qui heureusement ne blessèrent personne.

— Tirez-leur un coup de canon à poudre, et, si cet avertissement ne leur suffit pas, coulez à fond une ou deux barques, et puis nous verrons après.

Un instant de silence suivit cet ordre ; puis, après quelques secondes d'attente, le vaisseau s'ébranla sous la détonation d'une pièce de trente-six ; un nuage de fumée monta, enveloppant la dunette, se jouant aux vergues, et piqua vers le ciel avec une lenteur qui indiquait la tranquillité de l'atmosphère. Lorsqu'il fut dissipé, nous aperçûmes toutes les barques qui fuyaient, excepté celle où était le fils du mort. Il était resté seul, et semblait, avec son canjiar, défier tout l'équipage.

— Que trente soldats de marine, bien armés, descendent dans la chaloupe, cria le capitaine, et conduisent le meurtrier au cadi !

La chaloupe fut aussitôt mise à la mer, le meurtrier y fut porté ; trente hommes, ayant leurs fusils chargés et six coups à tirer dans leur giberne, obéirent à l'ordre du capitaine, et la chaloupe, enlevée par douze vigoureux rameurs, glissa sur l'eau, qui commençait à s'assombrir, sans autre bruit que celui des avirons qui fouettaient la mer.

A cette vue, les barques se réunirent en flottille, décrivirent un grand cercle et se rapprochèrent du rivage, suivant, mais de loin, le meurtrier, cause sanglante de tout ce tumulte.

Le vaisseau fit alors un mouvement circulaire pour présenter toute sa batterie au rivage, afin d'être à même de protéger nos hommes ; mais la précaution était inutile, les assaillants continuèrent de se tenir à une distance respectueuse, et les soldats mirent pied à terre et entrèrent dans la ville sans être inquiétés. De leur côté, les Turcs abordèrent tout le long du rivage, laissant flotter leurs chaloupes sans s'inquiéter de ce qu'elles deviendraient ; puis ils rentrèrent dans la ville par la porte où étaient passés nos soldats. Dix minutes après, nous vîmes les nôtres reparaître en bon ordre, et regagner la chaloupe sans accident. Le coupable était entre les mains de la justice, et, dans cette circonstance, comme dans toutes celles qui dépendaient d'un jugement sain et d'un courage inflexible, M. Stanbow avait fait ce qu'il avait dû faire.

Pendant quelque temps encore, nous vîmes des groupes menaçants et inquiets s'agiter le long du rivage ; peu à peu l'ombre s'épaissit autour d'eux, les cris devinrent moins bruyants. Bientôt toute cette vaste étendue d'eau, couverte il n'y avait qu'un instant de bruit et de clameurs, rentra dans un profond silence. Nous attendîmes ainsi une heure, à peu près ; puis, de peur de quelque surprise, le capitaine ordonna de tirer une fusée. Presque aussitôt une ligne de feu monta dans le ciel, où elle éclata, et, à la lueur de ses milliers d'étoiles qui éclairèrent un instant Constantinople depuis les Sept-Tours jusqu'au palais de Constantin, nous n'aperçûmes plus qu'une troupe de chiens qui cherchaient, en hurlant, leur pâture nocturne sur le rivage.

M. Stanbow reçut, le lendemain, de M. Adair, pour lui et pour tous les officiers du *Trident*, une invitation d'accompagner Sa Hautesse à la mosquée, où elle allait rendre grâce au Prophète de ce qu'il avait inspiré à l'empereur Napoléon l'idée de déclarer de nouveau la guerre à la Russie. Au retour, nous étions invités à dîner au sérail, et, après le dîner, nous devions avoir l'honneur d'être reçus par Sa Hautesse.

Une lettre pour lord Byron était jointe à l'invitation ; elle lui annonçait que sa petite maison était prête dans Péra, et qu'il pouvait en prendre possession quand bon lui semblerait. Notre illustre commensal fit, en conséquence, ses dispositions, et, le jour même, il quitta le bâtiment, accompagné de MM. Hobhouse et Ekenhead et suivi de ses deux valets grecs. Je demandai à M. Stanbow la permission d'aller installer lord Byron dans son nouveau domicile, permission qui me fut accordée, à condition que je serais de retour à bord du *Trident* à neuf heures du soir.

Le nouveau domicile de lord Byron était un charmant petit palais, disposé entièrement à la turque, c'est-à-dire s'élevant au milieu d'un beau jardin de cyprès, de platanes et de sycomores, avec de grandes plates-bandes de tulipes et de roses, qui, sous ce climat délicieux, fleurissent en toute saison. Quant à l'intérieur, c'était l'ameublement ordinaire des Orientaux : des nattes, des divans et quelques armoires, ou plutôt des coffres peints ou incrustés de nacre et d'ivoire. M. Adair avait cru devoir ajouter trois lits à ces meubles, présumant que, quelque enthousiaste que fût le noble poëte de la vie orientale, il ne pousserait pas le fanatisme jusqu'à dormir, comme font les Turcs, tout habillé, sur des coussins. Cette supposition indigna lord Byron, qui, malgré

les cris de ses deux compagnons, renvoya, le soir même, les trois lits à l'ambassade.

XV

Le matin du jour désigné pour la solennité de notre réception, pendant que j'étais occupé à faire une toilette assez élégante pour ne pas laisser un trop grand avantage aux officiers turcs au milieu desquels nous allions faire tache par notre simplicité, Jacob entra dans ma cabine et referma la porte derrière lui, en homme chargé d'une mission aussi importante que secrète; puis, lorsque toutes ces précautions furent prises, il s'approcha de moi, marchant sur la pointe du pied et tenant un doigt sur ses lèvres. Je le suivais des yeux pendant qu'il accomplissait tous ces préparatifs mystérieux, riant de l'importance qu'il se donnait, et convaincu que toutes ces simagrées allaient aboutir à l'offre de quelque marchandise prohibée dans les États de Sa Hautesse, lorsque, regardant une dernière fois derrière lui, pour s'assurer que nous étions seuls :

— Vous avez, me dit-il, à la main gauche, une bague d'émeraude?

— Pourquoi cela? m'écriai-je tressaillant malgré moi de plaisir à l'idée que j'allais obtenir quelque éclaircissement sur une aventure qui jusqu'alors m'était constamment demeurée présente à l'esprit.

— Cette bague, continua Jacob, sans répondre à ma question, vous a été jetée d'une fenêtre, à Galata, le jour de notre promenade autour des murs de la ville?

— Oui; mais comment savez-vous cela?

— C'est une femme qui l'a laissée tomber? reprit Jacob, fidèle à son même système de narration interrogative.

— Une femme jeune et belle, n'est-ce pas?

— Désirez-vous la voir?

— Pardieu! m'écriai-je, je le crois bien.

— Vous savez à quoi vous vous exposez?

— Que m'importe le danger?

— Alors, trouvez-vous chez moi, ce soir, à sept heures.

— J'y serai.

— Silence! voici quelqu'un.

James entra, et Jacob nous laissa seuls. Mon jeune camarade, dont la toilette était achevée, le suivit des yeux en souriant.

— Ah! ah! me dit-il, il paraît que vous êtes en relation secrète avec il signor Mercurio? Ma foi, mon cher John, je vous souhaite meilleure chance qu'à moi; j'en suis revenu à ne plus demander que du tabac, tant ce qu'il m'a livré était au-dessous des offres qu'il m'avait faites. Il vous promettra, comme à moi, des Circassiennes, des Grecques et des Géorgiennes, comme s'il n'en savait que faire, puis il vous livrera quelque misérable juive dont ne voudrait pas un portefaix de Piccadilly.

— Vous vous trompez, James, interrompis-je en rougissant moi-même à l'idée que mes rêves iraient peut-être aboutir à une pareille fin, ce n'est pas moi qui cherche une aventure; c'est, au contraire, une aventure qui me cherche. Tenez, voyez cette bague.

Et je lui montrai l'émeraude.

— Ah! diable! alors, c'est encore pis, continua-t-il. J'ai été bercé avec des histoires de bouquets parlants, de bouches muettes et de sacs de cuir vivants qui poussent des cris quand on les jette dans la mer. J'ignore si toutes ces histoires sont vraies; mais ce que je sais, c'est que nous sommes sur le théâtre où l'on prétend qu'elles se passent.

Je fis un geste de doute.

— Et puis-je savoir, continua-t-il, comment ce magnifique talisman est parvenu entre vos mains?

— On me l'a jeté de cette fenêtre grillée d'où s'est élevé un si grand cri, le jour où nous avons rencontré ce vieux boyard grec que l'on conduisait au supplice. Vous devez vous la rappeler?

— Parfaitement. Alors, c'est dans cette maison qu'on vous attend?

— Je le présume.

— Et quand cela, sans indiscrétion?

— Ce soir, de sept à huit heures.

— Vous avez résolu d'y aller?

— Sans doute.

— Allez-y, mon cher; car, en pareille occasion, rien ne pourrait me détourner d'une telle aventure. De mon côté, je ferai, pendant ce temps-là, ce que vous feriez si j'étais à votre place et si vous étiez à la mienne.

— Que ferez-vous?

— C'est mon secret.

— Eh bien, faites ce que vous voudrez, James; je m'en rapporte à votre amitié.

James me tendit la main, et, ma toilette étant achevée, nous remontâmes sur le pont.

Une salve de coups de canon qui partit du sérail annonça au peuple de Constantinople qu'il allait bientôt jouir de l'auguste présence de Sa Hautesse. La caserne des janissaires et la Tophana lui répondirent: à cet appel, tous les vaisseaux à l'ancre dans le Bosphore arborèrent les couleurs de leurs nations respectives, et mêlèrent les décharges de leur artillerie à celles qui venaient de la terre. C'était quelque chose de magique que l'aspect de Constantinople en ce moment : toute la Corne d'or était en flammes; de notre vaisseau, grondant et bondissant comme les autres, nous apercevions, à travers les déchirures de

la fumée, des mosquées, des fortifications, des minarets, des maisons rouges, des jardins d'un vert sombre, des cimetières avec leurs grands cyprès, un amphithéâtre de bâtiments bizarrement entassés les uns sur les autres, qui, grâce au voile vaporeux à travers lequel ils nous apparaissaient, prenaient des dimensions gigantesques, des formes fantastiques; tout cela vague et flottant comme les visions d'un songe. C'était véritablement à se croire sur une terre de féerie.

Ce canon, qui grondait ainsi de tous côtés, nous appelait au sérail; nous nous hâtâmes donc de descendre dans la chaloupe du capitaine, et nous fîmes force de rames vers la terre. Des chevaux richement caparaçonnés nous attendaient sur le rivage : un beau cheval gris pommelé, couvert d'un harnais d'or, digne d'être monté par un général en chef un jour de bataille, m'échut en partage. Je m'élançai dessus avec une légèreté et une habitude que m'envia plus d'un officier de marine. En arrivant à la porte, nous trouvâmes l'ambassadeur, qui venait d'arriver, accompagné de lord Byron : ce dernier portait un habit écarlate richement brodé d'or, et à peu près taillé sur le modèle de celui d'un aide de camp anglais. Cette cérémonie, à laquelle l'ambassadeur l'avait invité à assister comme à un simple spectacle curieux, était devenue, pour le noble poëte, une affaire de la plus haute importance. Il s'était occupé avec une grande inquiétude de la place qu'il devait occuper dans le cortége; car il tenait beaucoup à conserver, même aux yeux des infidèles, les prérogatives de son rang. M. Adair eut beau lui assurer qu'il ne pouvait lui assigner une place particulière, et que, d'ailleurs, les Turcs ne considéraient, dans le cérémonial, que les individus attachés à l'ambassade et ignoraient complétement l'ordre de préséance en usage parmi la noblesse anglaise, lord Byron ne consentit à venir que lorsque le ministre d'Autriche, arbitre irrécusable en matière d'étiquette, lui eut assuré, sur ses trente-deux quartiers, qu'il pouvait, sans se compromettre, prendre à la suite de M. Adair la place qu'il choisirait.

Nous entrâmes dans la première cour, où nous devions rester jusqu'à ce que le cortége, en défilant, nous offrît la place qui nous était réservée : il ne nous fit pas attendre.

Ceux qui parurent en tête étaient les janissaires. J'eus quelque peine, après la magnifique description que j'avais entendu faire de ce corps, à le reconnaître dans ces guerriers chétifs et malpropres, coiffés de leurs hauts bonnets d'où pendait la fameuse manche rouge, avec leur baguette blanche à la main, et marchant pêle-mêle, sans ordre et sans garder de rang, en criant à tue-tête le *Mahomet Rassoul Allah*. Si cet illustre corps n'avait pas été trop haut placé pour attacher quelque importance à l'opinion d'un giaour, il eût été fort humilié du souvenir qu'il avait éveillé dans mon esprit; en effet, il m'avait merveilleusement rappelé cette fameuse milice de Falstaff, qui éveille toujours un rire homérique lorsqu'elle apparaît conduite par son digne racoleur, sur le théâtre de Drury-Lane ou de Covent-Garden. Cependant, au respect ou plutôt à la crainte qu'on leur témoignait, il était évident qu'ils conservaient tout l'éclat de leur ancien nom, tout le prestige de leur ancienne force. Sélim avait lutté avec le serpent, mais sans parvenir à l'étouffer, et le serpent s'était redressé plus irrité et plus terrible de sa blessure; c'était à Mahmoud qu'il était réservé de couper d'un coup les sept têtes de l'hydre. Après les janissaires venaient les *delhis*, avec leurs javelines antiques et leurs bonnets ornés de flammes pareilles à celles des piques de nos lanciers. Puis s'avançaient les *tophis*, ou bombardiers, qui forment le corps le mieux organisé de l'empire, composé qu'il est de jeunes gens des premières familles de Constantinople, qui ont reçu à la Tophana, sous la direction d'officiers français, une espèce d'instruction militaire. Je les suivais des yeux avec une certaine curiosité, lorsque les grands de l'empire apparurent tout à coup, comme un nuage d'or, revêtus de costumes empruntés presque tous, pour la forme, pour les ornements, et surtout pour la richesse, à l'ancienne cour des empereurs grecs. Au milieu d'eux resplendissaient l'uléma, le mufti et le kislar-aga, c'est-à-dire le garde des sceaux, l'archevêque et le chef des eunuques noirs; trinité bizarre, marchant sur la même ligne et jouissant d'un pouvoir à peu près égal. Parmi ces trois nobles personnages, ce fut le kislar-aga qui attira le plus directement mon attention; il faut avouer aussi qu'il en était digne sous tous les rapports. Outre son titre de concierge du Jardin de la Félicité, bien fait pour exciter la curiosité d'un Européen, il se recommandait singulièrement par son propre physique, qui était assez laid pour être curieux : il se composait d'un corps court et ramassé, surmonté d'une tête monstrueuse, au milieu de laquelle brillaient irrégulièrement deux yeux jaunes, qui donnaient à sa physionomie épaisse et rechignée la dignité solennelle et assoupie du hibou. Cette espèce de Caliban était cependant le maître d'Athènes, que les Turcs ont voulu mettre, sans doute, au-dessous de toutes les autres villes du monde en lui donnant un eunuque pour gouverneur; après le sultan, c'est lui qui possède le harem le plus riche et le plus nombreux. Bizarre anomalie, qui pourrait sembler un étrange superflu en France et en Angleterre, mais qui, à Constantinople, a droit de chose jugée.

Enfin apparut celui que j'attendais avec tant d'impatience. Contre mon attente, la présence du sultan Mahmoud II fut annoncée, non par des cris et des acclamations pareils à ceux dont l'Europe occiden-

tale salue ses rois, mais par un majestueux et profond silence. Il faut avouer aussi que l'aspect du noble sultan était fait pour commander, même à des infidèles, la vénération et le respect; c'était, dans tout son ensemble, un de ces beaux types devant lesquels la foule éblouie s'arrête, et qu'elle salue, comme malgré elle, du titre de roi ou d'empereur.

Tout en Mahmoud laissait deviner, dès cette époque, le caractère fier et implacable qu'il a manifesté depuis. Son œil cave et pénétrant semblait pouvoir lire au fond de l'âme; son nez bien fait, quoique moins long et moins courbe que celui des Turcs, se dilatait, en respirant, comme celui du lion; ses lèvres contractées, dont on apercevait à peine la double ligne sanglante, perdue qu'elle était dans les flots de sa longue barbe noire, avaient, même dans le silence, un formidable caractère de commandement; sa tête, qui semblait avoir été coulée en bronze dans un moule antique, ne présentait, sur toute sa surface olivâtre, aucun de ces plis creusés par les passions humaines. Rien dans le visage n'indiquait la circulation intérieure du sang; l'ensemble, au contraire, était d'un caractère sévère, pâle et immobile comme la mort; seulement, de temps en temps, et par un mouvement inattendu, comme lorsqu'on secoue une torche qui semble éteinte, des gerbes de lumière sortaient de ses yeux.

On voyait que cet homme commandait à des millions d'hommes, et qu'il avait la conscience intime et profonde de sa puissance indéfinie et de son autorité sans bornes. Le cheval qui frémissait sous lui, et qui semblait soumis pour lui seul, tout blanc d'écume, quoiqu'il marchât au pas, était l'image réelle, le symbole visible de ce peuple que, le premier, Mahmoud devait soumettre au frein. Aussi, lorsque le sultan passait devant ses sujets, se voilaient-ils le visage comme pour ne pas être éblouis de sa majesté; et cependant son costume était plus simple, au premier aspect, que celui du dernier officier de sa suite; la pelisse de martre noire était le seul signe de sa dignité; l'aigrette où brillait le fameux diamant *Eghricapoue*, trouvé, en 1679, dans un tas d'immondices, par un mendiant, qui l'échangea contre trois cuillers de bois, et qui est devenu le plus précieux diamant du sérail, était sa seule parure.

Devant le sultan marchait son trésorier, qui jetait au peuple de petites pièces d'argent nouvellement monnayées, et derrière lui son secrétaire, qui recevait, dans un portefeuille jaune, les pétitions et les requêtes qu'on lui présentait. Je ne sais pas qui venait ensuite, et je n'eus jamais envie de le savoir. L'ambassadeur nous fit signe que c'était à nous de prendre rang dans le cortége; nous poussâmes nos chevaux dans un espace laissé vide avec intention entre la garde du sultan et un corps de cavalerie, dont nous ne fîmes qu'apercevoir les casques dorés, et nous nous acheminâmes à la suite de Sa Hautesse, véritablement éblouis, mais peut-être encore plus émus de ce luxe de l'Orient, dont l'Europe occidentale, en mettant au jour tous ses trésors, tenterait en vain d'atteindre la majesté.

Nous devions traverser toute la ville pour nous rendre du sérail à la mosquée du sultan Achmet, située vers le côté méridional de la place de l'Hippodrome, dont les Turcs ont échangé le nom grec, si fameux dans les fastes byzantins, contre celui d'At-Meidam, qui n'est que la traduction de l'autre et qui signifie l'arène aux chevaux. Nous passâmes tour à tour sur des places magnifiques et dans des rues si étroites, que nous ne pouvions marcher que deux à deux, et que nous voyions quelquefois, grâce aux étages qui surplombent à mesure qu'ils s'élèvent, des enfants passer d'un toit à l'autre à quarante ou cinquante pieds au-dessus de nos têtes. Arrivés au lieu de notre destination, tout le cortége fit halte, le sultan descendit de cheval, et entra, avec ses principaux officiers, dans la mosquée; quant à nous, cette faveur nous était interdite, vu notre qualité d'infidèles; mais, pour nous rendre cette interdiction moins sensible, le sultan Mahmoud II, avec une délicatesse tout occidentale, avait étendu la prohibition aux trois quarts de sa suite, qui resta avec nous au pied de l'obélisque de Théodose.

Je profitai de cette station pour examiner à loisir cette merveille des capricieux loisirs du prince le plus artiste qui, peut-être, ait jamais existé : c'est un véritable palais des *Mille et une Nuits;* la main des génies seule a pu tisser les dentelles de pierre qui ceignent ces colonnes de granit. C'est de cette place, du pied du bloc triangulaire qui servait jadis à marquer le milieu du stade, que sont parties toutes les révoltes de janissaires qui, depuis cinq siècles, ont changé, du jour au lendemain, la face du sérail; et, par un juste retour, c'était encore du pied de ce bloc que devait partir, au mois de juin 1826, l'ordre vengeur qui épuisa jusqu'à la dernière goutte du sang de cette turbulente milice, garde et bourreau des sultans.

Après une demi-heure passée dans la mosquée, le sultan Mahmoud reparut pour aller présider le jeu de djérid; l'emplacement de ce tournoi, passe-temps chéri des Turcs et des Égyptiens, était fixé aux Eaux-Douces, promenade favorite des amants de Constantinople. Nous reprîmes donc notre marche, et, passant de nouveau près du sérail de Constantin, nous suivîmes le rivage jusqu'à l'endroit indiqué, reconnaissable par de petits atterrissements de terrain qui s'élevaient des deux côtés, pareils aux siéges d'un théâtre. Au milieu était la plate-forme réservée au sultan et à sa cour, et, en face du sultan, la lice était terminée par un bouquet d'arbres, sous lesquels

s'était entassée la population qui n'avait pas droit aux places réservées.

Dès que le sultan eut pris sa place, les gradins se remplirent, les uns d'hommes, les autres de femmes. Ce ne fut pas sans quelque étonnement, avec les idées fausses que nous recevons, en général, de l'Orient, que je vis les femmes des premières maisons de la ville assister à une fête publique, séparées des hommes et voilées, il est vrai, mais plus libres cependant que ne l'étaient les femmes de l'antiquité, ordinairement exclues des jeux du gymnase et du stade. C'est que les femmes turques sont beaucoup moins esclaves qu'on ne se l'imagine : à l'exception des femmes du Grand Seigneur, sévèrement gardées, afin de conserver le sang impérial dans toute sa pureté, les autres communiquent entre elles, vont au bain, courent les boutiques, visitent les promenades, reçoivent leurs médecins et même quelques amis, toujours voilées, sans doute; mais il y a loin de cette liberté à la reclusion à laquelle, généralement, nous les croyons condamnées.

Bien différente de nos réunions d'Angleterre ou de France, dont les femmes, par leur toilette, font le principal ornement, la réunion à laquelle j'assistais était tout entière à l'honneur des hommes. Couvertes de leurs longs voiles, qui ne laissent apercevoir que les yeux, les spectatrices, placées sur quatre rangs, semblaient de longues files superposées de fantômes; tandis que les hommes, revêtus de leurs habits de guerre resplendissants d'or et de pierreries, présentaient le coup d'œil le plus splendide que l'on puisse imaginer. Quant au sultan, il était isolé, comme nous l'avons dit, sous un dais véritablement impérial, et entouré de quatre cents jeunes gens, tous vêtus de robes blanches et placés en rangs égaux sur les quatre côtés du trône. Tout cela était encadré par un ciel bleu foncé et par des arbres d'une végétation sombre et vigoureuse, qui faisaient encore mieux ressortir les teintes riches et variées du tableau.

Dès que le sultan fut assis, on donna le signal, et aussitôt, par les quatre angles laissés libres, et que masquaient des gardes qui s'écartèrent, entrèrent quatre escadrons de jeunes gens, tous pris dans les premières familles de l'empire, ne portant aucun costume particulier, si ce n'est une veste courte, dont la couleur et les ornements étaient laissés au caprice de son propriétaire. Ils étaient tous montés sur des étalons de l'Yémen ou de Dongolah, la jument étant regardée comme une monture indigne d'un noble osmanli, et ils se précipitèrent dans la lice avec une telle fougue, qu'on eût cru qu'hommes et chevaux allaient se briser en se rencontrant; mais, d'un mouvement spontané, que le cavalier turc sait seul imprimer à son coursier, chacun s'arrêta au milieu de la lice.

Aussitôt tous les rangs se mêlèrent avec une telle rapidité, qu'il était impossible de rien distinguer à ce tourbillon, qui formait un nuage éblouissant et confus de selles cramoisies, d'étriers d'or, d'yatagans de vermeil, de poitrails d'argent et d'aigrettes de rubis. La fête devait commencer par de simples exercices d'équitation. En effet, ces cavaliers sans armes mêlaient leurs rangs, les démêlaient, les remêlaient encore avec tant de régularité et tant d'art, qu'ils devaient, comme les comparses d'un théâtre, avoir répété bien souvent cet étonnant exercice. A chaque tour, les jeux de formes et de couleurs prenaient plus d'éclat; les groupes s'enroulaient en chiffres, s'épanouissaient en fleurs, s'éparpillaient en tapis.

Enfin des écuyers nubiens entrèrent dans la lice, chargés de blanches javelines émoussées, faites avec le bois élastique et pesant du palmier. Chaque cavalier, en passant près de lui, prit son djérid; puis d'autres écuyers entrèrent, portant, comme les premiers, des faisceaux de baguettes; mais celles-ci étaient terminées par un fer recourbé, qui servait à ramasser les djérids tombés, sans que les cavaliers eussent besoin de descendre de leurs chevaux; puis, quand chacun fut armé, les écuyers se retirèrent. La course devint plus impétueuse et la mêlée prit un caractère plus précis. Les cavaliers se mirent à tourner rapidement autour de l'arène en brandissant leur djérid au-dessus de leur tête. Enfin l'un d'eux se retourna tout à coup, et lança l'arme inoffensive à celui qui le suivait de plus près.

Ce fut le signal : les évolutions générales se changèrent en combats individuels, où chacun s'efforça de montrer son adresse en touchant son adversaire et en évitant ses coups. Ce fut alors que la baguette à crochet de fer remplit son office et révéla une adresse incroyable dans ceux qui la maniaient. Il est vrai que d'autres, plus habiles encore, méprisaient ce moyen, et, se laissant glisser presque sous le ventre de leurs chevaux, sans arrêter ni même ralentir leur course, ramassaient leurs armes avec la main. Je crus un instant que je me trouvais à Grenade, au milieu de ces fameuses joutes des Abencerages et des Zégris, et que cette brillante chevalerie de l'Orient était sortie de son tombeau pour se disputer de nouveau cette terre enchantée qu'elle avait préférée à la verte vallée de l'Égypte et aux montagnes neigeuses de l'Atlas.

Enfin, après deux heures de cette lutte merveilleuse, où, quoiqu'ils n'eussent ni armure ni casque à visière, aucun des tenants ne fut blessé, — ce qui, au reste, n'arrive pas toujours, — une effroyable musique, qui avait déjà donné le signal de l'entrée des combattants, donna celui de leur retraite. Aussitôt les djérids cessèrent de voler, et reprirent leur place à l'arçon de la selle; de nouvelles évolutions commen-

cèrent en arabesques variées; puis tout à coup les quatre groupes, se tournant le dos, disparurent par les quatre angles avec cette fantastique rapidité que nous avions admirée en les voyant paraître, laissant vide et silencieuse cette lice une seconde auparavant toute pleine d'hommes, de chevaux, de cris et de rumeurs.

Aux cavaliers succédèrent immédiatement des bateleurs, des comédiens ambulants, des jongleurs et des montreurs d'ours. Tous ces dignes industriels entrèrent ensemble, et les uns commencèrent à danser, les autres à réciter leurs farces, ceux-ci à faire leurs tours, ceux-là à montrer leurs animaux, de sorte que chacun put adopter le spectacle qui lui convenait parmi tous les spectacles, ou, d'un œil distrait, embrasser l'ensemble grotesque et hétérogène amassé sous ses yeux. Quant à moi, je l'avoue à ma honte, je fus de l'opinion de lord Sussex dans *Kenilworth*, qui décide, on se le rappelle, contre Shakspeare en faveur de l'ours, et je m'abandonnai tout entier à la contemplation de ce gracieux animal. Il est juste de dire aussi que son gardien, Turc plein de gravité, qui ne riait pas plus que sa bête, fut bien pour quelque chose dans cette préférence; on voyait qu'il était pénétré, depuis la houppe de soie de son bonnet jusqu'à la pointe recourbée de ses babouches, de l'honneur auquel il avait été appelé.

Aussi, chaque fois que Sa Hautesse témoignait sa satisfaction, convaincu que c'était à lui et à son ours que s'adressait ce témoignage, il s'arrêtait, saluait avec dignité, faisait saluer son ours, et reprenait le cours de ses exercices, que le sultan interrompit, à mon grand regret, en se levant, rappelé qu'il était au sérail par l'heure du dîner. Au signal donné par le maître, chacun répondit de la même manière, et, au bout d'un instant, comédiens, bateleurs, jongleurs, montreurs d'ours, peuple et courtisans, tout avait disparu.

Quant à moi, toujours préoccupé de l'idée de mon rendez-vous, et ne sachant pas si je pourrais m'échapper du sérail, je résolus de renoncer à l'honneur de dîner avec Sa Hautesse; et, jetant la bride de mon cheval au bras d'un domestique, je m'acheminai, sans que ma fuite fût remarquée de personne, vers le rivage, où je pris une barque qui me conduisit au faubourg de Galata; là, grâce à quelques mots de langue franque que j'avais retenus, et à l'adresse que m'avait donnée Jacob, je ne tardai pas à trouver son magasin.

Le digne négociant ne m'attendait pas si tôt, car le rendez-vous n'était que pour sept heures, et à peine en était-il cinq; mais je lui expliquai la cause de ma promptitude, en le priant de remplacer par un dîner quelconque celui que je venais de sacrifier. Jacob était un homme précieux et qui exerçait toutes les professions, depuis celle de commissionnaire jusqu'à celle d'ambassadeur. Il me trouva, en un instant, un dîner aussi confortable qu'il est possible de se le procurer à Constantinople, c'est-à-dire un poulet bouilli, du riz au safran et des pâtisseries; puis, au dessert, de délicieux tabac dans un narguilé parfumé à l'eau de rose.

J'étais voluptueusement couché sur un divan, enveloppé du nuage odoriférant qui s'échappait de mes lèvres, lorsque Jacob entra dans ma chambre, accompagné d'une femme couverte d'un long voile, et ferma la porte derrière lui. Je crus que c'était la déesse qui daignait se manifester à moi sous les traits d'une mortelle, et je me levai vivement; mais Jacob m'arrêta comme je commençais mes démonstrations respectueuses.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, me dit-il.

— Mais il me semble, lui dis-je, que je m'apprêtais à agir selon le conseil que vous me donnez.

— Vous vous trompez; celle-ci n'est que la suivante.

— Ah! ah! dis-je un peu désappointé.

— Écoutez, me dit Jacob : il est encore l'heure de reculer. Vous vous engagez dans une entreprise périlleuse dans tous les pays du monde, et à Constantinople surtout. J'ai reçu de l'argent pour vous proposer un rendez-vous, je l'ai fait; mais, pour rien au monde, je ne voudrais prendre sur moi la responsabilité de ce qui peut vous arriver.

Je tirai ma bourse, et, versant dans ma main la moitié de ce qu'elle contenait, je le lui offris.

— Voici, lui dis-je, quelques sequins en remercîment de votre message, et qui prouvent que je suis prêt à tenter l'aventure.

— Eh bien, alors, continua Jacob en détachant le voile et la grande robe de la femme qui se tenait debout près de la porte sans comprendre ce que nous disions, affublez-vous de ce déguisement, et que Dieu vous garde!

J'avoue que je sentis ma résolution près de m'échapper, lorsque je vis qu'il me fallait m'envelopper de cette robe et de ce voile qui ne devaient pas laisser à mes bras plus de liberté qu'à ceux d'une momie. Mais je m'étais trop avancé pour reculer; je continuai donc à marcher bravement dans la voie aventureuse.

— Et que faudra-t-il que je fasse, lorsque j'aurai revêtu ce costume? demandai-je à Jacob. Donnez-moi quelques instructions.

— Elles seront courtes, me répondît-il; suivez l'esclave qui vous conduira, et, sous aucun prétexte, ne laissez échapper une parole, car une parole vous perdrait.

Tout cela n'était pas rassurant, mais n'importe. Le lecteur doit savoir que je ne manquais pas de courage, et le démon de la curiosité me poussait en avant. Je me contentai donc de bien assurer mon

poignard de midshipman à ma ceinture; puis je me laissai emprisonner les bras dans la robe et couvrir la tête du voile. Affublé ainsi de ces deux vêtements, qui dissimulaient toute forme humaine, je ressemblais, à s'y tromper, à celle dont je venais de prendre les habits. C'est ce que m'affirma un signe d'intelligence qu'échangèrent entre eux le juif et la vieille suivante.

— Et maintenant, dis-je, impatient de voir où tout cela me conduirait, que faut-il faire?

— Me suivre, répondit Jacob, et surtout...

Il mit le doigt sur sa bouche.

Je lui fis signe que je comprenais, et, ouvrant la porte moi-même, je descendis l'escalier et me trouvai dans le magasin.

Un esclave noir nous y attendait. Trompé par mon déguisement, et me prenant pour celle qu'il avait amenée, il courut, aussitôt qu'il me vit paraître, détacher un âne, monture ordinaire des femmes turques. Jacob me conduisit révérencieusement jusqu'à la porte, me donna la main pour me mettre en selle, et je partis, tout étourdi de ce qui venait de se passer, sans savoir où l'on me conduisait.

XVI

Nous marchâmes pendant dix minutes à peu près, sans que je pusse reconnaître aucune des rues que nous suivions, et nous nous arrêtâmes à la porte d'une maison de belle apparence; mon conducteur l'ouvrit, j'entrai, il la referma dernière nous, et je me trouvai dans une cour carrée, bien connue, à ce qu'il paraissait, de ma monture ; car elle alla d'elle-même s'arrêter à une autre porte en face de la première, et qui donnait entrée dans la maison. Je voulus alors sauter sur les dalles qui précédaient le seuil; mais l'esclave s'approcha de moi, mit un genou en terre pour que j'y plaçasse mon pied, et me présenta sa tête pour que j'y appuyasse ma main. Je me conformai au cérémonial d'usage; puis, voyant qu'il bornait là les services qu'il comptait me rendre, et qu'il s'apprêtait à reconduire son âne à l'écurie, je lui fis un geste impérieux pour lui indiquer qu'il eût à marcher devant moi. Il ne se le fit pas dire deux fois, et obéit avec une intelligence qui prouvait que le langage des signes lui était familier.

Bien m'advint, au reste, d'avoir pris cette précaution; car je n'aurais certes pu me reconnaître dans le dédale de chambres et de corridors à travers lesquels mon guide me fit passer. Tout en avançant, je jetai les yeux autour de moi pour chercher à m'orienter, dans le cas où une retraite précipitée deviendrait nécessaire, et je vis, au nombre de valets et de gardes qui passaient comme des ombres ou se tenaient immobiles comme des statues, que nous étions dans la maison de quelque grand seigneur. Enfin, au bout d'une longue file d'appartements, une dernière porte s'ouvrit, donnant dans une chambre plus éclairée, plus riche et plus élégante qu'aucune de celles que nous avions traversées. Mon guide me laissa entrer, referma la porte derrière moi, et je me trouvai en face d'une jeune fille de quatorze à quinze ans à peine, et qui me parut d'une merveilleuse beauté.

Mon premier soin fut de pousser le verrou doré qui fermait la porte en dedans; puis je me retournai et restai un moment immobile d'étonnement et de joie, dévorant des yeux la fée dont la baguette magique semblait m'avoir ouvert les portes d'un palais enchanté. Elle était couchée sur des carreaux de satin, vêtue d'un cafetan de soie rose à fleurs d'argent, et d'une antère de damas blanc à fleurs d'or, prenant juste la taille et échancrée de manière à laisser voir une partie du sein; les longues manches de cette espèce de redingote pendaient par derrière et découvraient celles d'une chemise de gaze de soie blanche, attachée au cou par un bouton de diamant : une ceinture couverte de pierreries la fixait autour du corps par un ruban de lumière.

Elle portait sur la tête le *talpock*, cette délicieuse coiffure des femmes turques, qui se compose d'une calotte de velours cerise posée sur le côté de la tête et du milieu de laquelle pend un gland d'or. Sur la tempe que le talpock laissait découverte, la chevelure était lissée en bandeau, et dans ce bandeau était fixé un bouquet de différentes pierreries, représentant des fleurs naturelles : les perles imitaient les boutons d'oranger; les rubis, les roses, les diamants, le jasmin, et les topazes, la jonquille. Des cheveux, d'une longueur inconnue chez nous, s'échappaient de ce bonnet, et, se partageant sur les épaules, serpentaient, en tresses infinies, jusqu'aux babouches de cabron blanc brodé d'or, où la belle indolente cachait ses petits pieds. Quant à ses traits, ils étaient de la régularité la plus parfaite; c'était le type grec dans toute sa fière et gracieuse majesté, avec ses grands yeux noirs, son nez apollonien et ses lèvres de corail.

Cet examen fut le résultat d'un coup d'œil. Pendant ce temps, celle qui en était l'objet avait avancé la tête, en courbant son cou comme un cygne et en fixant sur moi un regard inquiet. Je me rappelai mon déguisement, et je vis qu'elle doutait encore que je fusse bien celui qu'elle attendait. Alors, par un mouvement rapide comme la pensée, saisissant robe et voile, je déchirai tout à pleines mains, et me trouvai dans mon costume de midshipman. Aussitôt la belle

Grecque poussa un cri, se leva chancelante, et, étendant vers moi ses mains jointes :

— Seigneur officier, me dit-elle en italien, pour l'amour de la Panagie *, sauvez-moi !

— Qui êtes-vous? m'écriai-je en courant à elle et en la soutenant sur mon bras au moment où elle allait tomber; et de quel danger demandez-vous que je vous sauve?

— Qui je suis? répondit-elle. Hélas ! je suis la fille de celui que vous avez rencontré lorsqu'il marchait au supplice; et le danger dont vous pouvez me sauver, c'est d'être la maîtresse de celui qui l'a fait assassiner.

— A quoi puis-je vous être bon? m'écriai-je. Parlez; me voilà, disposez de moi.

— Il faut d'abord que vous sachiez ce que je crains et ce que j'espère. Écoutez ; en deux mots, j'ai tout dit.

— Mais ne perdrons-nous pas en paroles un temps précieux? Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes malheureuse, vous avez eu confiance en mon courage et en ma loyauté, puisque vous m'avez fait venir. Qu'ai-je besoin de plus?

— Non, je crois que, pour le moment, il n'y a rien à craindre. Le tzouka-dar ** est retenu au sérail par la fête, et trop de monde veille et passe encore, pour que nous osions risquer de fuir en ce moment.

— Parlez donc.

— Mon père était Grec, de sang royal, et riche, trois crimes qui, à Constantinople, méritent la peine de mort. Le tzouka-dar le dénonça; mon père fut arrêté, et moi, je fus vendue; lui conduit en prison, moi amenée ici ; lui condamné à mourir, moi condamnée à vivre. Ma mère seule fut épargnée.

— Oh! je l'ai vue, m'écriai-je; c'était sans doute elle qui veillait auprès du cadavre de votre malheureux père?

— C'est cela, c'est cela, répondit la jeune fille en se tordant les bras. Oui, c'était elle, c'était elle!

— Du courage, lui dis-je, du courage!

— Oh ! j'en ai, me répondit-elle avec un sourire plus effrayant que les larmes : vous le verrez dans l'occasion. Je fus donc conduite chez mon maître, chez l'assassin de mon père, chez celui qui m'avait achetée avec l'argent de ma famille; il m'enferma dans cette chambre. Le lendemain, j'entendis quelque bruit; espérant toujours, sans savoir ce que j'espérais, je courus à la fenêtre : c'était mon père que l'on conduisait à la mort!

— Alors, c'est vous qui avez passé vos mains à travers ce treillage, c'est vous qui avez poussé ce cri douloureux qui a retenti jusqu'au fond de mon cœur?

— Oui, oui, c'est moi, et je vous vis lever la tête à

* Nom que les Grecs donnent à la Vierge.
** Chef des pages.

ce cri, je vous vis porter la main à votre poignard; je devinai que vous aviez un cœur généreux, et que vous me sauveriez, si cela était en votre pouvoir.

— Oh ! me voilà, ordonnez.

— Mais il fallait, pour cela, que je pusse parvenir à lier quelque communication avec vous. Je résolus de prendre sur moi de supporter la vue de mon maître. Oui, je regardai sans colère celui qui était encore tout souillé du sang de mon père; je lui adressai la parole sans le maudire. Alors, il se crut heureux, et il voulut me récompenser par ces riches habits, par ces bijoux magnifiques. Un matin, je vis entrer Jacob, le plus riche joaillier de Constantinople.

— Comment! m'écriai-je, ce misérable juif?

— Lui-même. Je le connaissais depuis longtemps. Mon père, qui n'avait que moi d'enfant et qui m'accablait de bontés, lui avait acheté parfois des pierreries et des étoffes pour des sommes immenses. Je lui fis signe que j'avais à lui parler; alors il dit au tzouka-dar qu'il n'avait rien sur lui de ce que je lui demandais, mais qu'il reviendrait le lendemain Le lendemain, le chef des pages devait être de service; mais il ordonna que le juif fût introduit devant moi, même en son absence; deux de ses gardes devaient assister à l'entrevue; ce fut dans cet intervalle que, de la fenêtre où je passais tout mon temps, dans l'espérance de vous revoir, je vous aperçus une seconde fois. J'eus alors l'idée de laisser tomber ma bague ; vous la ramassâtes avec une telle expression de joie, qu'à compter de ce moment je fus certaine d'avoir un ami. Le lendemain, Jacob revint. Nos gardes ne nous quittèrent point; mais je lui dis en italien tout ce dont il s'agissait. Je lui donnai votre signalement, depuis la couleur de vos cheveux jusqu'à la forme de votre poignard : j'avais tout retenu. Il me dit qu'il croyait vous connaître. Jugez de ma joie ! Alors, incertaine si nous pourrions nous revoir, nous prîmes toutes nos mesures pour aujourd'hui, jour où la fête que donnait le sultan retenait le tzouka-dar au sérail. Ma nourrice, qu'on m'avait laissée, par indifférence plutôt que par pitié, devait sortir, comme d'habitude, conduite par un capidgi, pour aller acheter des parfums chez Jacob; là elle vous trouverait, elle vous donnerait son voile et sa robe, et vous rentreriez au palais à sa place. Pendant ce temps, elle courait prévenir ma mère, qui, avec l'aide de quelques serviteurs restés fidèles, tiendrait une barque prête au pied de la tour de Galata. Si vous acceptiez le rendez-vous, Jacob devait m'envoyer une guitare... Je l'ai reçue aujourd'hui... et la voilà... Vous... vous voici, à votre tour; êtes-vous disposé à venir à mon aide?... Tout a bien réussi jusqu'à présent, vous le voyez : le reste dépend de vous.

— Eh bien, que faut-il faire? Parlez vite, fuyons.

— Essayer de traverser cette longue file d'appar-

tements, c'est impossible; il n'y a donc que la fenêtre qui donne dans ce cabinet par laquelle nous puissions sortir.

— Mais elle est à douze pieds de terre !

— Oh ! ce n'est point là ce qui doit vous inquiéter; avec ma ceinture, vous me ferez descendre. Mais, derrière ce treillage, il y a des barreaux de fer.

— J'en ferai sauter un avec mon poignard.

— Mettons-nous donc à la besogne, alors; car je crois qu'il est temps.

J'entrai dans le cabinet, et, derrière le rideau de damas rose du boudoir, je vis les barreauxde la prison. En plongeant dans la rue, il me sembla apercevoir deux hommes cachés à l'angle de la rue en face; je n'en commençai pas moins en silence mon opération, bien persuadé qu'ils étaient là pour leurs propres affaires, et non pour surveiller les nôtres.

La pierre était tendre, et cependant je n'en pouvais à chaque coup emporter que de faibles parcelles. La jeune Grecque me regardait faire avec toute la curiosité de l'espoir. Mon rôle était changé; mais je ne sais vraiment pas, malgré sa beauté merveilleuse, si je n'étais pas plus fier d'avoir été choisi par elle comme sauveur que comme amant. Il y avait, dans mon aventure, quelque chose de plus chevaleresque ainsi, et je l'acceptai dans toutes ses conséquences de dévouement désintéressé.

J'étais au plus fort de mon travail, et la base du barreau commençait à se dégager de sa prison de pierre, lorsque la jeune fille posa une main sur mon bras et étendit l'autre dans la direction d'un bruit qui venait de la frapper. Elle resta un instant ainsi immobile et écoutant, pareille à une statue, et sans me donner d'autre signe d'existence que de me serrer le bras de plus en plus. Enfin, après un instant d'attente, pendant lequel je sentis la sueur me monter au front :

— C'est lui qui rentre ! me dit-elle.

— Que faut-il faire? répondis-je.

— Prendre conseil des circonstances; peut-être ne viendra-t-il pas ici, et, alors, peu nous importe son retour.

Elle écouta de nouveau; puis, après un moment de silence :

— Il vient ! me dit-elle.

Je fis un mouvement pour m'élancer dans la chambre et me trouver face à face avec lui, quand il ouvrirait la porte.

— Pas un mot, pas un geste, pas un pas, ou vous êtes perdu ! me dit-elle; et moi, je le suis avec vous.

— Mais je ne puis rester ainsi caché! Ce serait lâche et infâme à moi.

— Taisez-vous ! me dit-elle en mettant une de ses mains sur ma bouche et en m'arrachant, de l'autre, mon poignard; taisez-vous, au nom de la Vierge, et laissez-moi faire.

Alors elle s'élança dans la chambre, et cacha mon poignard sous les coussins qui lui servaient de lit quand j'étais arrivé. En ce moment, on frappa à l'autre porte.

— Qui va là? demanda la jeune Grecque en replaçant le coussin dérangé.

— Moi ! répondit une voix d'homme pleine à la fois de force et de douceur.

— Je vais ouvrir à mon seigneur et à mon maître, reprit la jeune fille; car il est le bienvenu chez son esclave.

A ces mots, elle vint au cabinet, ferma la porte, en poussa le verrou, et je restai caché, témoin par l'ouïe, sinon par la vue, de la scène qui allait se passer.

Je doute que, pendant tout le cours de ma vie aventureuse, et qui fut, par la suite, exposée à tant de dangers différents, il y en ait un seul qui ait produit chez moi une sensation aussi pénible que celle que j'éprouvais en ce moment. Sans armes, ne pouvant rien pour ma défense ni pour celle de la femme qui m'avait appelé à son aide, j'étais obligé de laisser jouer à un être faible, et qui n'avait pour elle que la ruse familière à sa nation, une partie dans laquelle ma vie était en jeu. Si elle perdait, j'étais pris dans ce cabinet comme un loup dans une trappe, sans pouvoir m'échapper ni me défendre; si elle gagnait, c'était elle qui avait fait face au péril comme un homme, et c'était moi qui m'étais caché comme une femme. Je cherchai autour de moi s'il n'y avait pas quelque meuble dont je pusse me faire une arme; mais je ne trouvai que des coussins, des chaises de roseau et des vases de fleurs. Je revins à la porte et j'écoutai.

Ils parlaient turc, et, privé de la vue des gestes qui accompagnaient les paroles, je ne pouvais comprendre ce qu'ils disaient. Cependant je jugeai, à la douceur de l'accent de l'homme, qu'il en était à la prière plutôt qu'à la menace. Au bout de quelques instants, j'entendis les sons de la guitare; puis la voix de la jeune Grecque s'éleva en notes pures et harmonieuses, et un chant, qui semblait à la fois une prière sainte et un hymne d'amour, tant il était religieux et doux, se fit entendre. J'étais stupéfait d'étonnement. Cette enfant, qui n'avait pas quinze ans encore, qui, à l'instant même, pleurait, en se tordant les bras, la mort de son père, la misère de sa famille et sa propre captivité, cette enfant qui venait d'être interrompue dans son œuvre d'évasion au moment où elle était près de retrouver sa liberté perdue, qui me savait dans le cabinet à côté, qui n'avait plus d'autre espoir que le poignard caché sous les coussins où elle était assise; cette enfant chantait, en face de l'homme qu'elle détestait plus que la mort, d'une voix en apparence aussi tranquille que si elle eût célébré les mérites de la Vierge au milieu de sa

famille, sous le platane qui ombrageait la porte de sa maison.

J'écoutais, et je me laissais aller, sans essayer même de réagir, par la pensée, contre tout ce qui m'entourait; il me semblait, comme dans un songe, être emporté par une puissance supérieure. J'attendis donc, écoutant toujours. Le chant cessa. Les paroles qui lui succédèrent devinrent plus tendres encore que celles qui les avaient précédées; puis il y eut un moment de silence qu'interrompit tout à coup un cri douloureux et étouffé. Je demeurai sans haleine, les yeux ouverts et fixes comme s'ils eussent pu percer la muraille. Un gémissement sourd se fit entendre, puis un calme de mort lui succéda. Bientôt des pas légers, que j'avais peine à distinguer au milieu du bruit que faisait le battement de mon cœur, s'approchèrent du cabinet; le verrou glissa, la porte s'ouvrit, et, à la lueur de la lune, qui pénétrait par la fenêtre restée ouverte, je vis reparaître la jeune Grecque, vêtue seulement d'une longue robe de dessous, pâle et blanche comme un fantôme, et n'ayant conservé, de toute sa parure, que le bouquet de pierreries que j'avais vu briller dans ses cheveux. Je voulus jeter un coup d'œil derrière elle ; mais toute lumière était éteinte, et je ne pus rien distinguer dans la nuit.

— Où es-tu? me dit-elle; car j'avais reculé devant l'apparition terrible, et je me trouvais dans l'ombre.

— Me voici, répondis-je en faisant un pas en avant et en me replaçant dans le rayon de lumière qui l'éclairait elle-même.

— Eh bien, j'ai fait ma tâche, me dit-elle; maintenant, achève la tienne.

Et elle me présenta le poignard.

Elle le tenait par la poignée, je le pris par la lame. La lame était tiède et humide; je rouvris ma main, et, à la lumière de la lune, je m'aperçus que ma main était pleine de sang. C'était le premier sang humain qui me touchait ! Mes cheveux se dressèrent sur mon front, et je sentis un frisson parcourir tout mon corps; mais je n'en compris que mieux qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et je me remis à l'ouvrage. Les deux hommes étaient toujours au coin de la rue; mais je ne m'inquiétai pas d'eux et je continuai, quoique, au bruit que je faisais, leurs regards parussent se fixer sur la fenêtre. Enfin le barreau céda, laissant un intervalle assez large pour que nous puissions passer. Restait le treillage extérieur; je n'eus qu'à le pousser pour qu'il tombât.

Au même instant, un des deux hommes s'élança jusqu'au milieu de la rue.

— Est-ce vous, John, me dit-il, et avez-vous besoin de secours? Nous voici, Bob et moi, prêts à vous en donner.

— James! Bob! m'écriai-je.

Puis, me retournant vers la jeune Grecque, qui n'avait pu comprendre ce qu'on me disait dans une langue qu'elle n'entendait pas :

— Maintenant, nous sommes sauvés, lui dis-je. Non, non, repris-je en me retournant vers mes amis, je n'ai pas besoin d'autre secours que de celui d'une corde; en avez-vous une?

— Nous avons mieux que cela, me répondit James, nous avons une échelle. Bob, viens ici, continua James, et mets-toi contre ce mur.

Le marin obéit; en un instant, James monta sur ses épaules et me tendit les deux bouts d'une échelle de cordes, que je liai aux deux barreaux voisins de celui que j'avais enlevé; puis James, redescendant aussitôt, assujettit l'autre extrémité, de manière à ce que l'échelle fût tendue et non flottante, ce qui donnait à ma compagne une plus grande facilité pour descendre. Elle ne perdit pas de temps, et, montant aussitôt sur la fenêtre, elle se trouva un instant après, sans accident, dans la rue, au grand étonnement de James et de Bob, qui ne pouvaient deviner ce que cela voulait dire. En un instant, je fus près d'eux.

— Que vous est-il donc arrivé, au nom du ciel? s'écria James. Vous êtes pâle comme la mort et tout sanglant. Seriez-vous poursuivis?

— Non; à moins que ce ne soit par un spectre, lui repondis-je. Mais ce n'est pas ici le moment de vous raconter cette histoire. Nous n'avons pas un instant à perdre. Où la barque vous attend-elle? demandai-je, en italien, à ma jeune Grecque.

— A la tour de Galata, répondit celle-ci; mais je suis incapable de vous y conduire; je ne sais pas le chemin.

— Je le sais, moi, lui répondis-je en lui saisissant la main et en essayant de l'entraîner avec moi ; mais, au même instant, je m'aperçus qu'elle était pieds nus et qu'elle ne pourrait pas nous suivre. Je fis un mouvement pour la prendre dans mes bras; mais Bob, devinant mon intention, me prévint, et, l'enlevant de terre comme une plume, il se mit à courir vers le rivage. James me passa une paire de pistolets qu'il tenait à la main, et, en tirant une autre de sa ceinture, il me fit signe de marcher à la droite de Bob, tandis qu'il marcherait à sa gauche.

Nous avançâmes ainsi sans rencontrer aucun obstacle. A l'extrémité de la rue, nous vîmes luire tout à coup, comme un immense miroir, la mer moirée de Marmara. Alors, tournant à gauche, nous suivîmes le rivage; plusieurs barques traversaient le canal, allant de Galata à Constantinople ou de Constantinople à Galata. Parmi toutes ces barques, une seule était immobile, à quatre brasses du rivage. Nous nous arrêtâmes devant celle-là, et la jeune Grecque la regarda un instant, car elle semblait vide. Cependant, du fond de la barque, une espèce de fantôme se leva.

— Ma mère! cria d'une voix étouffée la jeune fille.

— Mon enfant, répondit une voix dont l'accent profond nous fit tressaillir; mon enfant, est-ce toi ?

Aussitôt quatre rameurs cachés parurent; la barque vola sur la mer comme une hirondelle, et aborda en un instant au rivage; les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre; puis la mère tomba à nos genoux, demandant lesquels elle devait embrasser; je la relevai; et, comme il n'y avait pas de temps à perdre :

— Partez ! dis-je; au nom du ciel, partez! il y va de votre vie et de celle de votre mère; ne tardez donc pas un instant.

— Adieu, dit la jeune fille en me pressant la main; Dieu seul sait si nous nous reverrons. Nous allons tâcher de gagner Cardiki, en Épire, où sont les restes de notre famille. Votre nom, afin que je le garde dans ma mémoire, et que je prie tous les jours pour celui qui le porte?

— Je me nomme John Davys, lui répondis-je. Je voudrais avoir fait davantage pour vous; mais j'ai fait ce que j'ai pu.

— Et moi, je me nomme Vasiliki, reprit la jeune fille; et Dieu me dit que ce n'est pas la dernière fois que nous nous voyons.

A ces mots, elle s'élança dans la barque, et, arrachant de sa tête le bouquet de pierreries, qu'à mon grand étonnement elle avait conservé :

— Tenez, me dit-elle, voici la récompense promise à Jacob. Dieu vous en garde une qui vaut mieux que tous les diamants de la terre.

Le bouquet tomba à mes pieds; la barque s'éloigna rapidement du rivage. Je vis quelque temps briller, comme les voiles de deux ombres, les vêtements blancs de la mère et de la fille; puis, enfin, barque, rameurs, voiles blancs, tout disparut comme une vision et s'enfonça dans l'obscurité.

Je restai un moment immobile sur le rivage; et, certes, j'aurais pris ce qui venait de m'arriver pour un rêve, si je n'avais pas eu sous les yeux ce bouquet de diamants, et dans la mémoire ce nom de Vasiliki.

XVII

Notre premier sentiment, lorsque la barque eut disparu et que nous nous trouvâmes seuls sur le rivage, fut un retour sur nous-mêmes; notre position n'était pas rassurante. D'abord, nous étions tous trois, à minuit, hors du vaisseau sans permission; puis nous avions à suivre, depuis Galata jusqu'à la Tophana, le rivage de la mer, tout couvert de chiens errants par troupes, qui semblaient nous reconnaître pour des étrangers, et qui avaient tous l'air de se croire, en conséquence, le droit de nous dévorer. Enfin, je n'oubliais pas que, quoique je ne fusse pour rien dans le meurtre, il n'y en avait pas moins un fils de Mahomet poignardé, et que ce fils de Mahomet était le tzouka-dar.

Les deux dernières raisons, malgré la punition que nous savions nous attendre à notre rentrée à bord, nous poussaient à ne pas perdre de temps. Aussi nous mîmes-nous en route, marchant serrés les uns contre les autres, et suivis d'un véritable troupeau de chiens affamés, dont les yeux brillaient, dans les ténèbres, comme des escarboucles. De temps en temps, ces animaux s'approchaient si près de nous et avec des intentions si visiblement hostiles, que nous étions obligés de nous retourner et de leur faire face. Alors, comme Bob tenait à la main un bâton, dont il jouait avec beaucoup d'adresse, force était à nos antagonistes de faire quelques pas en arrière; nous en profitions aussitôt pour nous remettre en route; mais nous n'avions pas fait vingt pas, qu'ils étaient de nouveau sur nos talons. Si l'un de nous se fût écarté ou eût chancelé dans sa marche, c'était fait de lui et probablement de nous, car, une fois qu'ils eussent goûté du sang, il n'y eût plus eu moyen de les écarter.

Les chiens nous accompagnèrent ainsi jusqu'à la Tophana, où Bob et James retrouvèrent enfin leur barque. James y descendit le premier, je l'y suivis; Bob soutint la retraite, ce qui n'était pas chose facile. Alors nos antagonistes, comprenant que nous allions leur échapper, s'avancèrent si près de nous, que Bob, d'un coup de son bâton, étendit sur le rivage un des plus hardis; aussitôt tous les autres se jetèrent sur le cadavre, et, en un instant, le dévorèrent. Bob profita de cette diversion pour ouvrir le cadenas qui retenait la chaîne, et pour sauter avec nous dans la barque; puis, ramant vigoureusement, James et moi, nous nous éloignâmes, accompagnés par des hurlements qui nous donnaient à entendre tout le chagrin qu'éprouvaient ceux qui les faisaient retentir de nous voir partir sans avoir fait avec nous plus ample connaissance. A cent pas du rivage, Bob nous reprit les avirons, et se mit à ramer à lui seul plus efficacement que nous ne l'avions fait, James et moi.

Il faut s'être épanoui à ces nuits douces et souriantes de l'Orient, pour s'en faire une idée; vue ainsi au clair de lune, avec ses maisons peintes, ses kiosques aux coupoles dorées, ses arbres semés partout avec une confusion pittoresque, Constantinople semblait un vrai jardin de fée; le ciel était pur et sans un seul nuage; la mer, calme et pareille à un miroir, réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Notre bâtiment, ancré un peu en avant du sérail de Scutari, à la hauteur de la tour de Léandre, avait derrière lui le fanal qui s'élève sur le promontoire du port de Chalcé-

doine, et dessinait, sur sa flamme protectrice, sa mâture élégante et ses cordages pareils à des fils d'araignée. Cet aspect nous ramena à notre position, que la beauté du paysage nous avait fait oublier, et, comme nous nous rapprochions du navire, nous dîmes à Bob de ramer plus doucement, afin que les avirons fissent jaillir moins de flamme de la mer phosphorescente, et en même temps produisissent moins de bruit. Nous espérions atteindre ainsi le bâtiment sans que la sentinelle nous vît, ou, si elle était de nos amis, sans qu'elle fît semblant de nous voir; puis, après être rentrés par quelqu'une de ces ouvertures qui sont toujours béantes au flanc d'un vaisseau, regagner nos hamacs sans souffler une parole, et, le lendemain, à notre quart, monter sur le pont comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé; malheureusement, toutes les précautions étaient prises pour que les choses allassent autrement. Quand nous fûmes à environ trente pas du *Trident*, la sentinelle, dont nous ne voyions que la tête au-dessus de la muraille, monta sur le banc de bâbord, et nous cria, de toute la force de ses poumons :

— Holà! de la barque, que demandez-vous?

— A remonter à bord, répondis-je en mettant mes mains devant ma bouche pour porter mes paroles avec moins de bruit.

— Qui êtes-vous?

— Les midshipmen John et James, et le matelot Bob.

— Au large!

Nous nous regardâmes, d'autant plus stupéfaits, que nous avions reconnu dans la sentinelle un matelot particulièrement ami de Bob, et qui, au fond du cœur, était très-disposé, nous en étions certains, à cacher notre petite escapade. Je me retournai donc vers lui, croyant qu'il avait mal entendu :

— Vous avez mal compris, Patrick, lui criai-je; nous sommes du bâtiment et nous y rentrons, James, Bob et moi. Ne reconnaissez-vous pas ma voix? Je suis John Davys.

— Au large! cria Patrick d'une voix si forte et si impérieuse, qu'il était évident qu'une troisième interpellation du même genre réveillerait tout le bâtiment; aussi Bob, comprenant le danger, se remit-il aussitôt à ramer sans l'attendre.

Nous comprîmes son intention, et nous lui fîmes, en silence, un signe de tête pour lui indiquer que nous l'approuvions. Son intention était de se mettre hors de vue du bâtiment; puis, comme nous avions échoué à bâbord, il voulait, en décrivant un cercle et en se rapprochant avec des précautions plus grandes encore que la première fois, voir si nous ne serions pas plus heureux à tribord. En conséquence, une fois hors de vue, nous nous arrêtâmes un instant pour envelopper l'extrémité des avirons avec nos mouchoirs de poche et une petite voile que nous déchirâmes en deux parties; puis, ces précautions prises, Bob se remit à ramer si sourdement, que nous-mêmes n'entendions pas le bruit que nous produisions, et que le sillon de feu que nous laissions après nous pouvait seul nous dénoncer. Nous nous applaudissions de ce stratagème, grâce auquel nous espérions enfin rentrer à bord, lorsque, arrivés à cinquante pas du bâtiment, nous vîmes le fusil du soldat de marine en sentinelle à tribord passer du mouvement à l'état fixe; et, au bout d'un instant, cette nouvelle interpellation arriva jusqu'à nous :

— Ohé! de la barque, que voulez-vous?

— Rentrer à bord, pardieu! répondit James, qui commençait comme moi à s'impatienter du manége qu'on nous faisait faire.

— Au large! cria la voix.

— Mais, que diable! dis-je à mon tour, reconnaissez-nous donc une fois pour toutes, nous ne sommes pas des pirates.

— Au large! répéta la sentinelle.

Nous ne tînmes aucun compte de l'avertissement, et nous fîmes signe à Bob de continuer de ramer vers le bâtiment.

— Au large! répéta une troisième fois la sentinelle en abaissant son fusil vers nous; au large, ou je fais feu.

— Il y a du M. Burke là-dessous, murmura Bob. Croyez-moi, monsieur John, obéissons; c'est ce que nous avons de mieux à faire.

— Et quand donc pourrons-nous rentrer? demandai-je au soldat.

— Au quart du matin, répondit celui-ci; il fera jour.

C'était encore quatre heures à attendre; mais il n'y avait pas d'observations à faire; nous prîmes donc notre parti, et, en quelques coups de rames, nous nous trouvâmes à la distance exigée. Bob nous proposa alors de nous conduire au rivage, où nous serions mieux, pour reposer un instant, que dans notre barque; mais la compagnie que nous y avions trouvée nous avait dégoûtés de la terre ferme pendant la nuit. Nous préférâmes donc rester au milieu du Bosphore. Notre punition, réduite à cette halte nocturne, n'eût pas été bien grande, vu la beauté du ciel et la douceur de l'atmosphère; mais les préliminaires nous avaient appris que nous devions nous attendre à quelque chose de plus sérieux; du caractère dont nous connaissions M. Burke, ce quelque chose, qui n'était encore pour nous que de l'inconnu, ne laissait pas que d'être assez inquiétant. Aussi, malgré la beauté du paysage, sur lequel l'aurore se leva, et qui, en tout autre moment, éclairé ainsi aux premiers rayons du soleil, m'eût, pour mon compte, jeté dans l'extase, nous passâmes quatre des plus mortelles heures d'attente que le temps ait jamais sonnées. Enfin un coup de sifflet nous apprit que le moment de

relever le quart était arrivé, et nous nous rapprochâmes du vaisseau, qui, cette fois, nous laissa faire sans aucun signe extérieur d'hostilité.

En arrivant sur le pont, la première personne que nous aperçûmes fut M. Burke en grand uniforme, à la tête du corps d'officiers, qui semblait rassemblé en conseil de guerre. Comme notre escapade était tout bonnement de celles que l'on punit, chez les midshipmen, par quelques jours de prison, et, chez les matelots, par quelques coups de fouet, nous ne pûmes croire d'abord que c'était pour nous qu'on avait déployé un si formidable appareil. Mais nous fûmes bientôt détrompés, et nous vîmes que M. Burke avait l'intention de nous faire les honneurs de la désertion; aussi, à peine eûmes-nous mis le pied sur le pont, que, se croisant les bras et nous regardant de cet œil que l'espoir d'imposer un châtiment faisait toujours briller chez lui d'une lueur étrange :

— D'où venez-vous? nous dit-il.

— De terre, monsieur, répondis-je.

— Qui vous a donné permission?

— Vous savez, monsieur, que j'étais du cortége de M. Stanbow.

— Mais, comme les autres, vous deviez être rentré à dix heures, et tout le monde est rentré, excepté vous.

— Nous nous sommes présentés à minuit, on a refusé de nous laisser monter.

— Rentre-t-on, sur un bâtiment de guerre, à minuit?

— Je sais, monsieur, que ce n'est pas l'heure habituelle; mais je sais aussi qu'il est certaines circonstances où la discipline est moins sévère.

— Avez-vous une permission du capitaine?

— Non, monsieur.

— Vous garderez les arrêts quinze jours.

Je m'inclinai en signe d'adhésion; mais je restai pour attendre ce qui serait décidé à l'égard de James et de Bob.

— Et vous, monsieur, dit, en souriant de son sourire de démon, M. Burke, qui, ayant fini avec moi, commençait d'entreprendre James, étiez-vous aussi de l'escorte du capitaine?

— Non, monsieur, répondit James; aussi je ne cherche pas d'excuses, je suis coupable d'avoir été à terre sans permission. J'ai mérité d'être puni : punissez-moi donc; seulement, punissez-moi pour deux.

— Ah! ah! murmura M. Burke entre ses dents, il paraît que nous allons avoir une scène de Pythias et Damon.

Puis, à haute voix :

— Et pourquoi vous punirais-je pour deux, s'il vous plaît?

— Parce que c'est moi, monsieur, qui, sous ma responsabilité, ai emmené Bob.

— Sous votre responsabilité? dit M. Burke en souriant de cette façon méprisante qui n'appartenait qu'à lui, la responsabilité d'un midshipman!...

James se mordit les lèvres jusqu'au sang, mais ne dit pas un mot, quoique M. Burke, avec intention, lui laissât tout le temps de répondre.

— Alors, voilà tout ce que vous avez à dire pour votre défense? continua le lieutenant après un moment de silence.

— Oui, monsieur, répondit James.

— Vous garderez les arrêts pendant un mois, et Bob recevra vingt coups de fouet.

— Monsieur, dis-je alors en m'avançant vers M. Burke, pourrais-je obtenir de vous la faveur d'un entretien particulier?

Il me regarda avec étonnement, et comme surpris de ma hardiesse.

— Qu'avez-vous à me dire? me demanda-t-il.

— Des choses qui pourront peut-être changer votre décision.

— A votre égard?

— Non, monsieur, à l'égard de James et de Bob.

— Et ces choses sont si secrètes, qu'elles ont besoin du tête-à-tête?

— Je crois, du moins, convenable de ne vous les dire qu'ainsi.

— Veuillez me suivre, monsieur; je descends à la cabine, et, là, je vous écouterai.

Il fit quelques pas vers la dunette; puis, se retournant, et s'adressant aux soldats de marine, en désignant alternativement James et Bob :

— Conduisez monsieur à sa chambre, et mettez une sentinelle à sa porte. Jetez-moi ce drôle dans la fosse aux lions, et mettez-lui les fers aux pieds et aux mains. Puis, se retournant avec la même tranquillité que s'il venait de dire la chose la plus simple, il descendit, marchant devant moi, et sifflotant un de ces airs qui n'existent pas.

Je le suivais, je l'avoue, sans aucun espoir d'en rien obtenir pour mes pauvres amis; mais je sentais que, pour l'acquit de ma conscience, je devais cependant essayer ce dernier moyen. Arrivé dans la cabine, M. Burke s'arrêta, et, demeurant debout pour m'inviter à la brièveté :

— Parlez, monsieur, me dit-il; nous voilà seuls, et je vous écoute.

Alors je lui racontai dans tous ses détails la cause de mon absence; comment j'avais reçu un rendez-vous que j'avais d'abord cru une intrigue d'amour; puis comment les choses avaient pris un tour romanesque, et amené un dénoûment tragique. Je lui exposai enfin le dévouement de James et de Bob, qui, craignant pour moi, avaient préféré risquer une punition, mais avaient voulu être à même de me prêter secours, si besoin était.

M. Burke m'écouta dans le plus profond silence; puis, lorsque j'eus fini :

— Tout cela est fort touchant, sans doute, me dit-il avec son méchant sourire; mais Sa Majesté Britannique nous a envoyés à Constantinople, monsieur, pour tout autre chose que pour faire les chercheurs d'aventures et les chevaliers errants. Partant, vous trouverez bon que votre récit, tout intéressant qu'il est, ne change rien à la décision que j'ai rendue.

— Non, sans doute, à mon égard, monsieur Burke; mais punirez-vous, chez James et chez Bob, un excès de dévouement?

— Je punirai, répondit M. Burke en pâlissant, comme il le faisait à la moindre contrainte, toute infraction aux règles de la discipline.

— Quelle que soit la cause qui l'ait amenée?

— Quelle qu'elle soit.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous agissez, ce me semble, sous l'empire d'un sentiment exagéré de vos devoirs, et que, si j'avais affaire au capitaine au lieu d'avoir affaire à vous...

— Malheureusement, monsieur, répondit le lieutenant avec son éternel sourire, vous avez affaire à moi, et non à lui; M. Stanbow est resté à terre, et, en son absence, c'est moi qui suis maître à bord; or, comme maître souverain, je vous ordonne de vous rendre à votre chambre, et d'y prendre les arrêts.

— Vous savez bien que, quant à moi, je ne refuse pas, et que, si je vous demande grâce, c'est pour James et pour Bob.

— M. James, au lieu d'un mois, restera six semaines aux arrêts; et Bob, au lieu de vingt coups de fouet, en recevra trente.

Ce fut moi qui devins affreusement pâle à mon tour. Cependant, me maîtrisant encore :

— Monsieur Burke, lui dis-je, ce que vous faites là est injuste.

— Un mot de plus, me répondit-il, et je double la dose.

Je fis un pas vers lui.

— Mais, monsieur Burke, lui dis-je, vous me déshonorez! Mes amis, en voyant augmenter leur punition sans avoir rien fait pour cela, croiront que je suis descendu avec vous pour faire contre eux quelque délation infâme? Punissez-moi! punissez-moi doublement, mais pas eux, de grâce!

— Assez, monsieur. Sortez!

— Mais...

— Ah! ... s'écria M. Burke en levant sa canne.

Ce qui se passa en moi à la vue de ce geste est impossible à décrire. Je sentis tout mon sang, qui, un instant auparavant, avait reflué vers mon cœur, s'élancer à mon visage. Si j'eusse cédé à mon premier mouvement, je me fusse élancé sur lui et je l'eusse poignardé; mais l'ombre du malheureux David passa entre lui et moi comme une apparition protectrice; je poussai un cri étouffé, qui ressemblait à un rugissement, et je m'élançai hors de la cabine. En ce moment, c'était un bienfait pour moi que ces arrêts forcés. J'avais besoin d'être seul.

A peine me trouvai-je dans ma chambre, que je me jetai la face contre terre en m'enfonçant les mains dans les cheveux, et que je restai immobile et comme anéanti, ne donnant d'autre signe d'existence qu'une espèce de râlement sourd qui s'échappait des plus profondes cavités de ma poitrine; puis, au bout de je ne sais combien de temps, car tout calcul de durée m'était impossible dans l'état violent où je me trouvais, je me relevai lentement, en souriant à mon tour, car la possibilité d'une vengeance venait de s'offrir à moi.

Je fus tellement absorbé tout le jour par cette idée, que je ne touchai point à la nourriture qu'on m'envoya, et que je passai la nuit sur ma chaise. Cependant, en apparence, j'étais calme, et le matelot qui vint m'apporter mon déjeuner ne put rien connaître de ce qui se passait en moi. Pour ne lui inspirer, au reste, aucun soupçon, je mangeai devant lui, tout en lui demandant si M. Stanbow était de retour à bord. Il était revenu la veille, et avait paru très-peiné de notre double condamnation. Au reste, pour punir, autant que la chose était en eux, le lieutenant de son nouveau jugement contre nous, qu'ils regardaient comme une infamie, tous les officiers du bâtiment l'avaient mis en *quarantaine.* Cette démonstration me fit plaisir; car elle me prouva que tous, à bord, jugeaient la conduite de M. Burke ainsi que je l'avais jugée moi-même, et je me sentis affermi dans la résolution que j'avais prise.

Maintenant, je dois expliquer à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas au fait de la vie maritime, ce qu'on appelle, à bord d'un bâtiment, mettre un officier en quarantaine.

Lorsqu'un supérieur, par un caractère intolérable ou par une rigueur exagérée, a indisposé contre lui ses subordonnés, ces derniers, qui ne peuvent lui rendre les punitions qu'il leur inflige, en ont inventé une dont ils disposent et qui est peut-être plus cruelle qu'aucune de celles qui sont dans le code militaire. Ils se réunissent en espèce de conseil de guerre, et, là, ils déclarent leur officier en quarantaine pour un temps plus ou moins long. Il faut néanmoins que le jugement soit rendu à l'unanimité; car tous doivent concourir à l'application de la peine qu'il porte.

Or, voici ce que c'est que ce châtiment :

Du moment qu'un officier est en quarantaine, c'est un paria, un lépreux, un pestiféré. Personne ne l'approche que pour les besoins du bâtiment, et ne lui répond que par les paroles strictement nécessaires au service. S'il tend la main, on reste les bras croisés; s'il offre un cigare, on refuse; s'il vient sur l'avant, on passe à l'arrière. A table, on ne lui présente rien; tout s'arrête à son voisin de gauche ou à son voisin de droite; il est obligé de demander ou

de prendre. Or, comme la vie, à bord d'un bâtiment, n'est pas semée de distractions bien variées, on peut juger, au bout d'un certain temps, ce qu'a de mortel une pareille punition : c'est à vous faire devenir fou, c'est à vous rendre enragé : aussi, ordinairement, l'officier cède-t-il. Alors tout rentre dans l'ordre accoutumé ; il redevient un homme et remonte au rang de citoyen jouissant de ses droits civils ; il cesse d'être une exception et rentre dans la vie commune. Mais, s'il persiste, nul ne se relâche, et, tant que dure l'entêtement, dure la quarantaine.

Du caractère dont on connaît M. Burke, on devine facilement que ce ne devait pas être lui qui céderait le premier. D'ailleurs, cette mesure prise vis-à-vis d'un tel homme offrait bien peu de changement dans son existence. Mais là n'était point la question; la question était dans l'audace que l'on avait eue d'appliquer à un officier supérieur une peine qui, ordinairement, ne s'inflige pas au-dessus du grade de second lieutenant. Aussi M. Burke en devint-il encore, s'il était possible, plus sombre et plus sévère.

Quant à moi, ma solitude ne faisait que m'entretenir dans une seule pensée. Parfois, au souvenir inattendu de l'offense que M. Burke m'avait faite, je sentais mon cœur se serrer et le sang me monter au visage; d'autres fois, il est vrai, je sentais s'affaiblir ma résolution, et je cherchais des excuses à cette conduite brutale et haineuse. J'étais dans cette disposition chrétienne le jeudi qui suivit ma reclusion et qui devait amener la punition de Bob. Je m'étais même promis que, si M. Burke lui faisait grâce de la moitié de sa peine, je lui ferais grâce, moi, de toute ma vengeance.

C'était une espèce de terme moyen que j'avais adopté pour concilier mon orgueil avec ma raison. J'attendis donc ce jour avec une certaine inquiétude; car il devait m'affermir dans ma résolution ou me la faire oublier. Ce jour arriva. J'entendis, au bruit des pas mesurés des soldats de marine, qu'ils se rendaient à l'exécution. Elle fut assez longue : il y avait cinq ou six matelots à punir. C'est ce qui arrivait toujours, lorsque M. Burke avait été chargé d'un intérim. Quelques cris parvinrent jusqu'à moi; mais je connaissais trop Bob pour ne pas être bien certain que ce n'était point lui qui donnait cette marque de faiblesse. Enfin j'entendis de nouveau le bruit des pas des soldats qui redescendaient dans la batterie de trente-six. Tout était fini ; mais je ne pouvais rien savoir avant une heure; car c'était à une heure seulement que le matelot m'apportait mon dîner.

Ce jour-là, justement, le matelot de garde auprès de moi était Patrick, le même qui avait reçu l'ordre de tirer sur nous, si nous approchions du bâtiment; cet ordre, auquel il avait été forcé d'obéir, lui avait été donné par M. Burke, dès qu'il avait su que le capitaine restait à terre, et que je n'étais pas porté sur la liste de ceux qui étaient demeurés auprès de lui. Dès le matin, le pauvre garçon m'avait fait ses excuses sur cette sévérité de la consigne, à laquelle il n'avait rien pu adoucir; et je lui avais dit de me rendre compte de l'exécution, ajoutant que j'espérais bien que Bob ne recevrait pas les vingt coups auxquels, dans un premier mouvement de colère, M. Burke l'avait condamné. Le fait est que, soit capitulation de conscience, soit difficulté de croire à une pareille sévérité, j'avais fini par demeurer convaincu que cela se passerait comme, au fond du cœur, je désirais que cela se passât; aussi, lorsque Patrick parut, je le regardai d'un air presque riant :

— Eh bien, lui dis-je, comment cela a-t-il fini, mon garçon?

— Mal pour le pauvre Bob, monsieur John.

— Comment! aurait-il reçu les vingt coups auxquels il était condamné?

— Trente, monsieur John, trente.

— Trente coups de fouet? m'écriai-je; mais il n'était condamné qu'à vingt!

— Je le pensais comme vous, Votre Honneur, et tout le monde le pensait comme moi; Bob même ne se doutait pas du supplément qui l'attendait. Quand il eut reçu, après avoir bien soufflé, ce qu'il croyait son contingent, il voulut se relever; mais le prévôt d'armes lui présenta son compte, et il vit qu'il avait un boni de dix coups sur lequel il ne comptait pas.

— Et il n'a pas réclamé? m'écriai-je.

— Si fait! mais tout ce qu'il y a gagné, c'est de savoir d'où lui venait la gratification.

— Et d'où lui venait-elle?

— Dame, je ne sais pas si c'est vrai : on lui a dit que c'était à vous qu'il en avait l'obligation; alors, il s'est recouché en disant : « En ce cas, c'est autre chose ; tout ce qui vient de M. John est le bienvenu. Frappez ! »

— Oh! m'écriai-je, et tu es certain que Bob a reçu trente coups de fouet?

— Pardieu ! je les ai comptés les uns après les autres. D'ailleurs, vous pourrez demander à Bob, la première fois que vous le verrez; je suis sûr qu'il a retenu son total, lui.

— C'est bien, dis-je; merci, Patrick. Je sais tout ce que je voulais savoir.

Le matelot, qui était loin d'attacher à ces mots un autre sens que celui qu'ils paraissaient avoir, s'inclina et sortit.

M. Burke était condamné.

XVIII

De ce moment, il n'y eut plus d'hésitation dans mon esprit, et le projet que j'y ballotais depuis trois ou quatre jours y fut définitivement arrêté. Cependant je ne me laissai point aller, comme David, à une de ces aveugles vengeances qui peuvent avorter, et retombent alors sur celui qui l'a conçue. Je voulais délivrer l'équipage de son bourreau, mais non pas par un assassinat. M. Burke avait levé sur moi sa canne; il m'avait insulté comme homme, c'était comme homme qu'il me rendrait raison. S'il me tuait dans un duel loyal, tout était dit : si c'était moi, au contraire, que le sort favorisait, ma carrière militaire était perdue; car, ayant tiré l'épée contre un supérieur, je ne pouvais échapper à une condamnation capitale, si je remettais le pied sur le vaisseau. J'étais donc décidé, après le combat, à fuir en Grèce, en Asie Mineure ou en Égypte, mais à rester en Orient. Une seule pensée combattait cette résolution : c'était le souvenir de mon père et de ma mère, qui se présentait à mon esprit avec l'idée que je me séparais d'eux pour toujours. Mais tous deux étaient des âmes fortes, et j'étais sûr que mon père, tout le premier, lorsqu'il saurait quelle insulte m'avait été faite, approuverait la manière dont je l'avais repoussée.

Je commençai donc dès lors à tout préparer pour cet événement. Je fis la visite de ma bourse : elle contenait cinq cents livres sterling, tant en or qu'en traites, et c'était plus qu'il ne m'en fallait pour vivre deux ans à l'abri du besoin; à l'âge que j'avais alors, deux ans sont deux siècles. J'écrivis à mon père et à ma bonne mère une longue lettre, pleine des sentiments que j'avais pour eux, et où je leur racontais, dans tous ses détails, ce qui s'était passé à bord du *Trident* depuis que je les avais quittés. L'expédition de Walsmouth, l'enlèvement de David, sa punition, sa mort, mon insulte, tout y était; ma lettre s'arrêtait à la résolution que j'avais prise, et un mot de ma main, ajouté en post-scriptum, devait leur apprendre le résultat, si j'étais vainqueur; si j'étais tué, au contraire, je priais M. Stanbow, dans une lettre qu'il devait recevoir de son côté, de faire passer à mes bons parents ces dernières lignes, que l'on trouverait sur moi, et qui leur seraient une preuve que j'étais mort en pensant à eux.

Une fois ces dispositions générales terminées, je fus plus tranquille; il me semblait qu'il y avait commencement d'exécution, et qu'il était déjà trop tard pour que je revinsse sur la résolution prise. Je m'occupai donc des moyens. Proposer, à bord du bâtiment, un duel à M. Burke, eût été une folie : j'arrêtai, en conséquence, mon plan d'une tout autre façon.

Pour ses propres affaires ou pour celles du service, M. Burke était appelé, de temps en temps, à notre ambassade. Or, comme M. Burke, ainsi qu'on le sait, était médiocrement sociable et assez peu curieux, il s'y rendait ordinairement seul et par le chemin le plus court. Ce chemin traversait un des plus beaux et des plus vastes cimetières de Constantinople; là, je l'attendrais seul aussi, car je ne voulais compromettre personne, et, bon gré mal gré, je le forcerais de se battre. L'arme m'était égale, pourvu qu'il en acceptât une; chacun de nous aurait son épée au côté, et j'emporterais une paire de pistolets.

Sur ces entrefaites, le tour de Bob arriva d'être de service auprès de moi. Dès que le pauvre garçon entra, m'apportant mon déjeuner, je me jetai à son cou : il avait, comme à son ordinaire, déjà oublié la correction qu'il avait reçue ; et, d'ailleurs, à ce qu'il m'assura, il n'avait jamais cru un instant que je fusse pour quelque chose dans le surcroît de coups qui lui était tombé si inopinément sur les épaules; comme je m'en étais douté, il en avait laissé tout l'honneur à M. Burke. Il me dit qu'au reste le premier lieutenant était toujours en quarantaine, et plus exécré que jamais, et que, quant à lui, il était convaincu que M. Burke finirait mal. C'était aussi mon opinion, et je ne fus pas fâché de la voir si généralement partagée; il me semblait que la Providence, qui m'avait choisi pour le vengeur de tant de braves gens, ne pouvait m'abandonner.

Je demandai des nouvelles du juif Jacob : il était venu plusieurs fois au bâtiment et avait demandé après moi ; mais il n'avait pu me voir à cause de mes arrêts. Je comprenais son inquiétude; j'avais à lui remettre le bouquet de Vasiliki, lequel, on s'en souvient, était le prix de son entremise dans l'événement que j'ai raconté. Je chargeai Bob de lui dire qu'une fois libre, je le lui porterais sans retard, et que, d'ailleurs, j'avais, pour ma part aussi, à lui demander un service dont il serait bien récompensé.

Le jour de ma sortie approchait, et tout était préparé pour que je pusse profiter de la première occasion qui se présenterait de mener ma résolution à fin; elle arriva. Au bout d'un mois, heure pour heure, mes arrêts furent levés.

Ma première visite fut pour le capitaine. Je retrouvai le bon et digne vieillard tel qu'il avait toujours été pour moi. Il me gronda doucement de ne lui avoir pas demandé une permission qu'il m'eût accordée, et me fit raconter dans tous ses détails l'aventure de la jeune Grecque, le dévouement de James et de Bob, notre retour au bâtiment et ma scène avec M. Burke. Je lui dis tout comme je l'eusse dit à un confesseur ; car M. Stanbow, dans la circonstance où je me trouvais, avait pour moi un caractère sacré.

celui d'ami de mon père. Lorsque j'en arrivai au geste insultant que M. Burke s'était permis en m'ordonnant de me retirer, je vis M. Stanbow pâlir.

— Il a fait ce que vous dites? interrompit-il.

— Il l'a fait, monsieur, répondis-je froidement.

— Mais vous le lui avez pardonné, n'est-ce pas? C'est un fou.

— Oui, repris-je en souriant. Seulement, c'est un fou furieux, et qu'il faut lier.

— Que voulez-vous dire? demanda M. Stanbow avec inquiétude. John, mon enfant, n'oubliez jamais que le premier devoir d'un marin est la discipline.

— Mon habitude est-elle d'y manquer, monsieur Stanbow? demandai-je au capitaine.

— Non, monsieur John, non; vous êtes, au contraire, un de mes meilleurs officiers. C'est une justice que je me plais à vous rendre.

— Et qui m'est d'autant plus précieuse, répondis-je, qu'elle m'est rendue au moment où je viens d'être puni.

M. Stanbow soupira; puis, encore une fois :

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas demandé cette permission? me dit-il; pourquoi n'avez-vous pas dit que je vous l'avais donnée? Je ne vous eusse pas démenti.

— Je vous remercie, monsieur Stanbow, m'écriai-je les larmes aux yeux, je vous remercie du fond du cœur; malheureusement, je ne mens jamais.

— C'est pour cela que je veux que vous m'affirmiez que vous ne vous souvenez de rien.

Je restai muet.

— Allons, allons, continua-t-il, c'est trop exiger en ce moment, j'en conviens, et il y aurait plus que de l'héroïsme à l'abnégation de la rancune au moment où elle doit être dans toute sa force. Prenez de l'air et du plaisir, vous en avez besoin, après un mois de reclusion; et que l'air et le plaisir emportent vos mauvaises pensées, si, par hasard, vous en aviez conçu. Voulez-vous aller à terre?

— Merci, monsieur; pas dans ce moment. Si j'y étais appelé par quelque affaire, je vous en demanderais la permission.

— Tant que vous voudrez; mais à moi, entendez-vous bien? à moi, John. Pour tout ce qui dépend de moi, au nom du ciel! n'ayez affaire qu'à moi. N'oubliez pas que c'est à moi, et non à un autre, que votre respectable père, mon bon et vieil ami, vous a confié; je lui réponds donc de vous contre tout ce qui n'est pas combat ou naufrage. Avez-vous de l'argent?

— Oui, monsieur.

— Ne vous gênez pas; vous savez que sir Édouard m'a constitué votre banquier.

— J'ai encore plus de douze mille francs, monsieur.

— Allons, je vois que je ne puis rien faire pour vous aujourd'hui; demain, peut-être, serai-je plus heureux.

— Merci, capitaine, cent fois merci. Vous dites que vous ne pouvez rien faire pour moi? Détrompez-vous, car vous faites plus, avec vos seules paroles, que ne pourrait faire le roi Georges avec tout son pouvoir. Adieu, monsieur; je profiterai de votre offre; et, si j'ai besoin d'aller à terre, je viendrai vous demander la permission.

— Mieux que cela, John; je pourrais ne pas y être, et il résulterait de mon absence une nouvelle source de contrariétés pour vous.

Il se mit à son secrétaire, et écrivit quelques mots sur un papier.

— Tenez, voici une permission écrite à laquelle vous n'aurez que la date à mettre, et qui vous garantira de tout reproche. Voyons, cherchez bien, avant de me quitter; n'avez-vous point autre chose à me demander?

— Eh bien, monsieur, répondis-je, puisque vous me donnez cette latitude, je vais en profiter.

— Faites.

— Vous savez que James, pour m'avoir accompagné à terre, avait d'abord été condamné, comme moi, à garder les arrêts pendant un mois, et que, sur la prière que j'ai faite à M. Burke de ne point le punir pour une action que vous eussiez récompensée, les arrêts de James ont été portés à six semaines?

— Oui, je sais cela.

— Eh bien, capitaine, je demande qu'il soit fait remise à James de ces quinze jours

— C'est déjà fait.

— Comment cela?

— Oui, oui; j'ai arrangé la chose avant votre sortie, pour qu'on ne pût pas dire que c'était vous qui m'aviez demandé cette grâce, et vous en vouloir de cette demande. James a été mis en liberté en même temps que vous.

— Alors, monsieur, au lieu d'une justice, une grâce : laissez-moi vous baiser la main.

— Embrassez-moi, mon enfant!

Je me jetai dans ses bras.

— Ah! dit-il en secouant la tête, si nous n'avions plus cet homme à bord, nous serions bien heureux.

— N'est-ce pas, monsieur Stanbow, m'écriai-je, que c'est votre avis, à vous aussi, et que cet homme est fatal et odieux à vous-même, comme à tout l'équipage, et que celui qui vous en débarrassera...?

— Silence, mon enfant! s'écria le vieillard. Il n'y a que les lords de l'amirauté qui aient ce pouvoir. Il faut nous en rapporter à eux et attendre... Adieu, adieu, John; vos camarades doivent être impatients de vous revoir, depuis un mois qu'ils ne vous ont pas vu.

Puis, me faisant un geste de la main :

— Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas? pour toute chose, vous vous adresserez à moi.

Je lui fis un signe d'assentiment; car il se fût peut-être aperçu, à l'altération de ma voix, de ce qui se passait dans mon cœur; et, m'inclinant avec un respect plein de reconnaissance pour tant de bontés, je sortis de la cabine.

M. Stanbow avait dit vrai : tous mes camarades m'attendaient sur le pont, et James avec eux; si bien que ma sortie de chez le capitaine eut tout l'air d'un véritable triomphe. Aussi, dès que l'équipage m'eut aperçu, ce fut un hourra général, que M. Burke dut entendre de sa cabine, où, depuis un mois, à part les heures de service et de repas, il s'imposait des arrêts volontaires, aimant mieux demeurer seul dans sa chambre que rester isolé sur le pont. Il avait été décidé, par tout le corps des officiers, que l'on donnerait à James et à moi un grand dîner. Cette solennité fut fixée, séance tenante, au surlendemain, et sur-le-champ on alla en demander la permission à M. Stanbow, qui l'accorda avec sa bonté ordinaire.

Au moment où on relevait le quart du soir, M. Burke monta sur le pont; c'était la première fois que je le revoyais depuis notre altercation, et je sentis bouillonner au dedans de moi toutes les passions haineuses qu'il m'avait inspirées. Il me sembla que le moment le plus heureux de ma vie serait celui où je me vengerais de cet homme, et que le bonheur de le tuer de mes propres mains valait bien un exil éternel. Quant à lui, je le trouvai plus sombre et plus soucieux encore qu'à l'ordinaire. Personne ne lui parla. La quarantaine n'était point encore levée.

Le lendemain, M. Burke, qui, sans doute, se souciait peu d'assister à la fête que l'on me donnait, prévint le capitaine qu'il s'absenterait pour quelques affaires qu'il avait à régler avec l'ambassade, et ne reviendrait au bâtiment qu'après le quart du soir. Cette nouvelle, lorsqu'elle me parvint, me fit frissonner jusqu'au fond du cœur, si désireux que je fusse de l'apprendre : c'est que, dans toutes les circonstances suprêmes, si bien arrêtée que soit une décision, il y a lutte entre l'intérêt et la volonté. Certes, mon intérêt était de dévorer cette offense, qui n'était connue de personne que du capitaine, et de continuer une carrière qui, par le crédit de mon père et avec l'appui de M. Stanbow, pouvait me conduire aux premiers grades. Mais ma volonté était dans ma dignité offensée par un de ces gestes qu'un homme ne peut pardonner à un autre homme sans être un lâche; ma volonté était tout opposée à mon intérêt; ma volonté était dans la conviction qu'en m'attaquant à M. Burke, je me sacrifiais au salut de tous; ma volonté était dans la certitude que, quel que fût mon sort, les regrets et la reconnaissance de l'équipage tout entier me suivraient ou dans la tombe ou dans l'exil. Ma volonté l'avait emporté sur mon intérêt; je m'affermis dans mon projet, et je regardai le jour du lendemain comme celui que Dieu avait fixé pour son exécution.

Qu'on ne s'étonne point que je revienne plusieurs fois sur cette pensée, et que j'avoue, non les doutes, mais les agitations de mon esprit. Un duel avec un supérieur n'est point un duel ordinaire, puisque, vaincu, c'est la mort; puisque, vainqueur, c'est au moins l'exil. Or, l'exil, à l'âge que j'avais, était un exil long et douloureux; un exil qui me séparait à jamais de tout ce qui m'était cher au monde, un exil qui brisait ma vie tout entière, telle que mes bons parents me l'avaient faite, pour la remplacer par une vie inconnue que je serais obligé de me faire moi-même.

Je passai la journée entière plongé dans ces réflexions, mais sans qu'elles pussent, si sombres qu'elles étaient, faire faiblir un instant ma volonté. Je dormis peu, et cependant ma nuit fut assez tranquille. Dès le matin, je demandai à M. Stanbow la permission d'aller à terre. Il me fit observer, en riant, que ma démarche était inutile, puisque j'avais une permission écrite; mais je lui dis que je gardais celle-là pour une autre occasion. Je pris congé de James, qui me fit promettre d'être de retour à midi juste; je m'y engageai positivement, et je partis.

J'avais deux visites à faire : l'une à notre juif Jacob, l'autre à lord Byron. Je remis au premier le bouquet de Vasiliki, et j'y ajoutai une gratification de vingt-cinq guinées; puis, lui en donnant vingt-cinq autres, je le chargeai de s'informer si, parmi tous les navires en rade, il n'y en avait pas un qui dût partir pour l'Archipel, l'Asie Mineure ou l'Égypte, et, dans ce cas, d'y retenir passage pour une personne; peu importait de quelle nation fût le navire. Il me promit que, le soir, la chose serait faite; l'engagement, au reste, était d'autant plus facile à remplir, qu'il n'y avait pas de jour que nous ne vissions quelque bâtiment faire voile pour les Dardanelles. Je chargeai, en outre, Jacob de m'acheter un costume grec complet.

Lord Byron me reçut avec son affabilité ordinaire. Inquiet de ne pas me voir, il était venu faire une visite à M. Stanbow, et lui avait demandé de mes nouvelles. Il avait alors appris que j'étais aux arrêts, et, comme la consigne était formelle, il n'avait pu arriver jusqu'à moi. Je lui dis que, comptant, si nous devions croiser encore longtemps dans le Bosphore, demander un congé pour voyager en Grèce, je venais lui demander une lettre pour Ali-Pacha, que je désirais visiter. Il se mit à l'instant même à son bureau, écrivit d'abord la lettre en anglais, afin que je pusse juger de la force de la recommandation, la fit traduire par le Grec que lui avait donné Ali, et qui lui servait à la fois de valet de chambre et de secré-

taire; puis il la signa, et appuya près de la signature son cachet à ses armes, qui étaient d'argent à trois cotices de gueules placés en barre dans la partie supérieure de l'écu, avec cette devise: *Crede Byron.*

L'heure me rappelait au bâtiment. Je pris congé de lui sans lui rien dire; d'ailleurs, je comptais le revoir une fois encore.

Le Trident était en joie; on avait, comme pour le branle-bas de combat, abattu toutes les cloisons, et une table de vingt couverts s'étendait dans toute la longueur de la salle à manger et de la salle du conseil.

Je fus le véritable héros de la fête : on eût dit que chacun savait le projet arrêté dans mon cœur, et voulait prendre congé de moi par une dernière démonstration amicale. Quant à moi, dans la préoccupation de mon esprit, il me semblait que tout cela était arrangé d'avance, et que Dieu me laissait voir le fil qui conduisait les choses.

Au dessert, on porta des toasts, comme c'est l'habitude en Angleterre. L'un d'eux fut adressé à l'amitié, et James, qui était près de moi, m'embrassa au nom des convives; tout cela était si merveilleusement approprié à la circonstance, qu'il avait l'air de prendre congé de moi, et que, les larmes aux yeux, je murmurai, en l'embrassant, le mot *adieu.*

L'horloge piqua six heures, je n'avais pas de temps à perdre; je demandai la permission de prendre congé de la compagnie pour une affaire importante; cette permission me fut accordée, accompagnée de toutes les plaisanteries d'usage en pareille circonstance. Je fis bon visage pour les soutenir, et je descendis dans ma chambre sans que nul ne se doutât de rien. En descendant, je donnai à Bob l'ordre de faire préparer un canot pour me conduire à terre.

Tout était prêt. Je bouclai autour de moi une ceinture pleine d'or avec des lettres de change sur Smyrne, Malte et Venise; je fis la visite de mon portefeuille, pour m'assurer que, dans le cas où je serais tué, tous mes papiers étaient en ordre. Je mis une paire de pistolets dans mes poches, je suspendis à mon cou un portrait de ma mère, que je baisai avec une confiance superstitieuse, avant de reboutonner sur lui mon habit, et, faisant signe au canot de s'approcher, je descendis par un sabord.

A peine fus-je à trente pas du bâtiment, que James, m'ayant aperçu, appela tout le monde sur le pont. Alors ce furent des hourras tels, que M. Stanbow sortit de sa cabine. Je ne puis exprimer ce qui se passa en moi, lorsque j'aperçus, au milieu de tous lesjeunes gens, dont il était le père, ce bon vieillard dont j'allais cesser d'être le fils; les larmes me vinrent aux yeux, j'eus un moment de doute; mais je n'eus qu'à fermer les yeux pour revoir M. Burke et son geste insultant, et je fis signe à mes rameurs de redoubler de force.

Nous débarquâmes devant la porte de Tophana. Je sautai à terre, et, en sautant, un de mes pistolets tomba de ma poche; Bob, qui avait paru soucieux pendant tout ce trajet, le ramassa et me le rendit: il se trouva ainsi seul à terre avec moi.

— Monsieur John, me dit-il, vous n'avez pas confiance en Bob, parce que c'est un simple matelot, et vous avez tort.

— Comment cela, mon ami? lui demandai-je.

— Oh! je m'entends, répondit-il; je n'ai pas besoin de vivre dix ans avec les personnes pour connaître leur caractère, et ce n'est pas pour un rendez-vous d'amour que vous êtes venu à terre.

— Qui t'a dit cela?

— Personne. En tout cas, si vous avez, pour quelque chose, besoin de Bob, vous savez qu'il est à vous, de jour comme de nuit, de corps et d'âme, à la vie comme à la mort.

— Merci, Bob, lui dis-je. Si vous avez deviné ce qui m'amène à terre, ce dont cependant je doute, vous devez comprendre qu'il serait indélicat à moi d'entraîner personne dans une pareille affaire. Seulement, Bob, si, demain matin, ni moi ni M. Burke, nous n'étions rentrés, dites à James de demander une permission, de prendre un canot, et venez faire ensemble un tour dans le cimetière de Galata; il se peut alors que vous appreniez de nos nouvelles.

— Oui, oui, murmura Bob, c'est bien ce que j'avais pensé. En tout cas, monsieur John, vous êtes mon supérieur, et je n'ai pas le droit de vous faire d'observation, mais tout le monde peut donner un avis : défiez-vous de l'homme, monsieur, défiez-vous-en!

— Merci, Bob, je suis sur mes gardes; et maintenant, mon ami, sur ta parole d'honneur, pas un mot.

— Foi de Bob, monsieur John.

— Tiens, continuai-je en tirant ma bourse de ma poche, voilà pour boire à ma santé.

— Entendez-vous, vous autres? dit Bob en versant tout l'argent dans les mains d'un matelot et en mettant la bourse vide sur sa poitrine, voilà une gratification que M. John vous donne.

— Vive M. John! crièrent tous les matelots.

— Oui, oui, murmura Bob, vive M. John, c'est bien dit; et, s'il y a un Dieu au ciel, il entendra le souhait que vous faites. Adieu, monsieur John; je ne vous souhaite pas du courage, vous en avez, Dieu merci, comme un amiral. Mais de la prudence, monsieur John, de la prudence!

— Sois tranquille, Bob; et maintenant, à mon tour, adieu.

Je mis les doigts sur mes lèvres, pour lui recommander une seconde fois le silence.

— C'est dit, c'est dit, murmura Bob.

Je lui tendis la main, il la porta à ses lèvres avant

que j'eusse eu le temps de l'en empêcher; puis, sautant dans la barque :

— Allons, vous autres, au large, dit-il.

Et, prenant un aviron :

— Ce n'est pas adieu, monsieur John, c'est au revoir. Mais à bon entendeur, salut : de la prudence!

Je lui fis un dernier signe de tête, et, comme l'heure s'avançait, je pris le chemin de l'ambassade, qui, ainsi que je l'ai dit, traversait le cimetière de Galata.

XIX

C'était un magnifique cimetière turc, l'un des plus beaux de Constantinople, avec ses sombres sapins et ses verts platanes, solitaire et silencieux, même au milieu du jour et du bruit. Je m'appuyai contre la tombe d'une jeune fille dont le monument, en forme de colonne brisée à la moitié de la hauteur qu'elle aurait dû atteindre, était couronné d'une guirlande de marbre représentant des roses et des jasmins, doux symboles de l'innocence chez tous les peuples. De temps en temps, une femme, pareille, sous sa robe et son long voile qui ne laissaient apercevoir que les yeux, à l'ombre d'un des morts que je foulais aux pieds, passait sans que ses babouches, de satin brodé d'argent, laissassent aucune trace ni fissent le moindre bruit. Le seul son que l'on entendait était le chant des rossignols, qui, en Orient, se plaisent surtout au milieu des cimetières, et que les Turcs, dans leur mélancolie rêveuse, écoutent sans se lasser, parce qu'ils les prennent pour les âmes des jeunes filles mortes vierges.

Au milieu de ce repos, de ce silence, de cette fraîcheur, je fus prêt, en leur comparant l'agitation, le bruit et la chaleur qui, par opposition, faisaient de ce coin de terre une oasis délicieuse, à envier ce calme des morts qui avaient de si doux concerts, de si beaux arbres et de si riches monuments. Cette rêverie, qui entrait pour la première fois dans mon âme par la porte des sens, y amenait un détachement étrange de l'existence. Je me rappelais ma vie passée, mon service à bord, les châtiments qui, deux ou trois fois, avaient été la suite de la haine sans cause de M. Burke; ce dîner plein de vides et bruyantes paroles auquel j'étais assis, jouant mon rôle d'insensé, il y avait une heure à peine; je comparais toute cette agitation au calme de ces hommes que nous appelons barbares parce qu'ils passent leur existence assis et fumant auprès d'un ruisseau, sans s'inquiéter des creuses rêveries de la science ou des vagues et sanglantes théories de la politique, n'obéissant qu'à leur instinct animal, qui leur montre la femme, les armes, les chevaux, les parfums, comme des choses à l'usage de leur caprice; de ces hommes qui, à la fin d'une vie de sensualité, vont se coucher dans une oasis pour se réveiller dans un paradis; et il me semblait que le temps parcouru depuis ma naissance jusqu'à ce jour était une période de fièvre et de folie. Après cette rêverie, quoique ma résolution n'eût point changé, mon cœur était devenu presque indifférent au résultat, et je me sentais un courage qui touchait à l'insouciance.

J'étais dans cet état, qui devait me donner un si grand avantage sur mon adversaire, lorsque j'entendis le bruit de pas qui s'approchaient. A ce bruit, et au léger tressaillement qu'il me fit éprouver, je n'eus pas même besoin de regarder l'arrivant pour être certain que c'était M. Burke; car, en ce moment, je me sentais doué d'une espèce de double vue. Je le laissai donc s'avancer jusqu'à la distance de trois ou quatre pas; alors seulement, je levai la tête et me trouvai face à face avec mon ennemi.

Il était si loin de m'attendre à cette heure et en cet endroit, il y avait sur mon visage un tel caractère de résolution, qu'avant même que j'eusse proféré une seule parole, il fit un pas en arrière et me demanda ce que je voulais.

Je me mis à rire.

— Ce que je veux, monsieur, lui dis-je, votre pâleur me prouve que vous vous en doutez; mais, en tout cas, je vais vous le dire. Il se peut, monsieur, que, parmi les ouvriers de Birmingham ou de Manchester, où vous êtes né, les supérieurs châtient d'habitude leurs subordonnés à coups de canne, et que ceux-ci, convaincus de la misère de leur position, s'y soumettent sans murmurer; c'est ce que je ne sais pas, c'est ce que je ne veux pas savoir; mais, entre nous autres gentilshommes, et il n'est pas étonnant que vous ignoriez cela, monsieur, il est convenu que, quelle que soit la supériorité ou l'infériorité des grades, les ordres seront donnés et reçus avec la courtoisie qu'un gentilhomme doit à un autre gentilhomme, et que tout geste insultant amènera une réparation proportionnée à l'insulte. Donc, monsieur, vous avez levé sur moi votre canne, comme vous l'eussiez levée sur un chien ou sur un esclave, et, dans le code de la noblesse, c'est une insulte qui est punie de mort! Vous avez votre épée, j'ai la mienne : défendez-vous!

— Mais, monsieur John, dit le lieutenant en pâlissant encore, vous oubliez que les lois de la discipline militaire défendent à un midshipman de se battre avec un lieutenant?

— Oui, monsieur Burke, répondis-je; mais elles ne défendent pas à un lieutenant de se battre avec un midshipman. Vous êtes donc dans votre droit, vous, et c'est tout ce qu'il faut. Au-dessus des lois de la discipline militaire, il y a les lois de l'honneur, aux-

quelles toutes les autres doivent céder. Défendez-vous !

— Mais, monsieur, réfléchissez que, quelle que soit l'issue de ce combat, il ne peut que vous être fatal, à vous ; par pitié pour vous-même, n'insistez donc point davantage, et laissez-moi passer.

Il fit un mouvement, j'étendis le bras.

— Je vous remercie de l'avis, monsieur; mais il est inutile. Depuis un mois que l'événement dont je demande raison est arrivé, j'ai eu le temps de réfléchir et de faire mes dispositions; mes réflexions sont faites, mes dispositions sont prises. Il n'y a point à revenir là-dessus; défendez-vous!

— Mais, encore une fois, dit M. Burke d'une voix altérée, comme votre supérieur et comme votre aîné, je dois vous rappeler que, du moment où votre épée sera sortie du fourreau, votre carrière est perdue et votre vie est en danger. Que ferez-vous alors?

— Puisque vous voulez bien prendre un si grand intérêt à moi, monsieur, je vais vous le faire connaître : si vous me tuez, tout est dit; les lois militaires, si sévères qu'elles soient, sont impuissantes contre un cadavre. On m'enterrera dans un cimetière pareil à celui-ci; et, une fois mort, mieux vaut dormir, vous en conviendrez, comme dorment ceux que nous foulons aux pieds, sous l'ombre et la fraîcheur de ces grands arbres, que d'être cousu dans un hamac et jeté au fond de l'eau, pour servir de proie aux requins. Si je vous tue, au contraire, mon passage est, à cette heure, retenu à bord d'un bâtiment qui m'emmènera cette nuit, je ne sais où, peu m'importe. Mais, comme mon père a cinquante à soixante mille livres sterling de revenu, et que je suis fils unique, partout où j'irai je pourrai vivre à ma volonté et à mon caprice. Je perdrai, il est vrai, mes appointements de midshipman, qui peuvent monter à mille ou douze cents francs de France, et la chance de devenir, un jour, à quarante ans, lieutenant comme vous; mais, monsieur Burke, je me serai vengé, et, en me vengeant, j'aurai encore vengé Bob, James, David, tout l'équipage. Cela vaut bien la peine de risquer quelque chose. Allons, monsieur, maintenant que je vous ai tiré d'inquiétude à mon égard, vous n'avez plus de motifs pour me refuser la satisfaction que je vous demande; ayez donc la bonté de vous mettre en garde.

— Monsieur, me dit M. Burke de plus en plus agité, je suis votre supérieur, et, comme tel, j'avais droit de vous punir; si l'on faisait un crime à un officier de chaque punition qu'il inflige, il n'y aurait plus de discipline à bord. Je vous ai puni selon mon droit et selon les règlements maritimes en usage à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, et vous n'avez pas de réparation à exiger pour cela.

Et il essaya de nouveau de passer; je me mis devant lui.

— Aussi, monsieur, repris-je avec le même calme, mais avec plus de mépris, n'est-ce point de la punition que je vous demande satisfaction; c'est de l'insulte; je ne me plains pas de l'arrêt, je me plains du geste.

— Mais, monsieur, si le geste a été involontaire et si je le désavoue, vous n'avez plus rien à dire.

— Si fait, monsieur; j'ai à dire une chose dont je m'étais aperçu déjà, mais que je ne voulais pas croire : c'est que vous êtes un lâche.

— Monsieur ! s'écria M. Burke en devenant livide de colère, c'est vous qui m'insultez à votre tour et c'est moi qui vous demande raison de cette insulte. Je me battrai demain, monsieur.

— Vous voulez le temps de faire votre déclaration, n'est-ce pas, et vous ne seriez pas fâché de prendre un conseil de guerre pour votre second?

— Vous supposez, monsieur...

— Je suppose tout de votre part.

— Vous vous trompez, monsieur; la seule cause du retard que je demande, c'est que, comme je n'ai jamais mis le pied dans salle une d'armes, vous auriez; à l'épée, trop d'avantage sur moi; au pistolet, à la bonne heure.

— Cela tombe alors à merveille, et j'avais prévu votre objection, répondis-je en tirant mes pistolets de ma poche; voilà justement ce que vous demandez, monsieur, et vous n'aurez pas besoin d'attendre à demain; les deux armes sont chargées d'une manière égale; d'ailleurs, choisissez.

M. Burke chancela, une sueur froide lui couvrit le visage, je crus qu'il allait tomber; puis, au bout d'un instant :

— Mais c'est un guet-apens! s'écria-t-il; c'est un assassinat.

— La peur vous fait délirer, monsieur; il n'y a ici d'assassin que celui-là qui, sur un faux rapport, a poussé un malheureux au désespoir; car on assassine de différentes manières, et le plus lâche de tous les assassinats est celui qui a une apparence légale. Ce n'est pas vous qui serez assassiné, monsieur, c'est David qui l'a été, et c'est vous qui avez assassiné David. Allons, allons, monsieur Burke, un peu de courage, je vous en supplie, au nom de votre uniforme, qui est le mien.

— Je ne me battrai pas sans témoins, dit M. Burke.

— Alors, je vous déshonorerai, monsieur; du moment que je vous ai menacé, c'est comme si je m'étais battu, et, comme j'ai encouru la même peine, je ne retournerai pas au bâtiment; mais, demain, quelqu'un s'y présentera de ma part : il portera une lettre signée de ma main, et qui racontera tout ce qui s'est passé entre nous. De deux choses l'une : ou vous ne démentirez pas la lettre, et alors vous serez un objet de mépris pour tous, ou vous la démentirez, et, comme celui qui vous la portera ne sera pas votre

subordonné, vous serez, en face de tous, songez-y bien, forcé de donner satisfaction de ce démenti; car, si vous ne le faites, on vous chassera, comprenez-vous, monsieur? on vous chassera de la marine anglaise, comme un lâche et un infâme!

Je fis un pas vers lui.

— On vous arrachera vos épaulettes, comme je vais vous les arracher.

Je fis un second pas vers lui.

— On vous crachera au visage, comme je vais le faire.

Je fis un troisième pas vers lui, et, alors, je me trouvai si près, que j'étendis la main pour joindre l'effet à la menace.

Il n'y avait pas moyen de reculer; M. Burke mit l'épée à la main. Je jetai mes pistolets, et je tirai mon épée à mon tour. Aussitôt nos fers se croisèrent, car il s'était précipité sur moi, espérant que je n'arriverais pas à temps; mais les conseils de Bob n'avaient point été perdus, et j'étais sur mes gardes.

A la première passe, je sentis que M. Burke m'avait fait un mensonge, et qu'il connaissait à fond l'art qu'il prétendait n'avoir jamais étudié. J'en fus aise, je l'avoue; cela nous mettait sur un pied d'égalité qui faisait, dès lors, de notre duel le jugement de Dieu. Le seul avantage que j'eusse donc sur lui était ce sang-froid terrible, fruit des réflexions étranges qui avaient précédé notre lutte. Une fois engagé, au reste, M. Burke fit bonne contenance : il avait compris que notre combat ne finirait pas par une égratignure, et que c'était ma vie qu'il lui fallait pour sauver la sienne.

Nous nous battîmes ainsi cinq minutes à peu près, pied à pied, et si rapprochés l'un de l'autre, que nous parions autant avec la poignée de nos épées qu'avec la lame. Probablement, nous sentîmes tous deux, en même temps, le désavantage de cette position; car tous deux nous fîmes en même temps un pas de retraite, de sorte que nous nous trouvâmes hors de la portée l'un de l'autre. Mais je fis aussitôt un pas en avant, et nous nous retrouvâmes engagés à distance convenable.

Il arrivait, dans cette circonstance, à M. Burke, ce qui lui arrivait dans la tempête et dans le combat : le premier moment, qui était tout entier à son naturel, était la timidité; puis l'orgueil ou la nécessité reprenait le dessus, et M. Burke redevenait brave par calcul.

Je l'ai dit, M. Burke, auquel personne ne connaissait ce talent, était de première force à l'escrime; mais, grâce aux recommandations de mon père et de Tom, cette partie de mon éducation était loin d'avoir été négligée. Ce fut une découverte que fit à son tour M. Burke, et qui lui rendit sa première hésitation. Il avait le bras plus fort que le mien, mais j'avais la main plus légère que la sienne, de sorte que, profitant de ce moment de trouble, je le pressai; M. Burke rompit : c'était avouer son désavantage. J'en repris une nouvelle force; nos épées semblaient deux couleuvres ardentes qui se jouent, et deux ou trois fois le bout de mon fer effleura sa poitrine, au point de percer son habit. M. Burke rompit encore, mais, je dois le dire, comme il eût fait dans une salle d'armes. Cependant, en rompant, il s'était dérangé de la ligne droite, et à trois pas derrière lui se trouvait un tombeau. Je le pressai de plus en plus, et à son tour son épée vint m'effleurer le visage; le sang coula.

— Vous êtes blessé, me dit-il.

Je répondis par un sourire, et, faisant encore un pas en avant, je le forçai de faire un pas en arrière; je ne lui donnai point de relâche, et me retrouvai si près de lui, que je ne pus dégager mon épée que par un coupé sur les armes; un bond en arrière le sauva seul de ma riposte; mais j'en étais arrivé où je voulais, M. Burke était acculé au tombeau. Il n'y avait plus moyen, pour lui, de rompre.

Ce fut alors le véritable combat; car le duel, jusque-là, n'avait encore été qu'un jeu. Je sentis une ou deux fois le froid du fer; je sentis une ou deux fois que mon épée avait touché. Cependant pas un de nous ne dit mot; il n'y avait plus entre nos deux lames de place pour les paroles; enfin, dans une riposte portée à fond, je sentis une résistance étrange; en même temps, M. Burke jeta un cri, mon épée lui avait passé au travers du corps, et avait été recourber sa pointe mal trempée contre le tombeau de marbre; de sorte que je ne pus la retirer à moi, et qu'à mon tour je fis un bond en arrière, laissant l'arme dans la blessure. La précaution était inutile, M. Burke était atteint trop cruellement pour me poursuivre; il essaya cependant de faire un pas en avant; mais, sentant que les forces lui manquaient, il laissa échapper son épée, et tomba presque aussitôt en poussant un second cri, et en se tordant les bras de rage.

Je l'avoue, en ce moment toute ma colère disparut pour faire place à la pitié. Je me précipitai vers M. Burke Le plus urgent secours à lui porter était de le débarrasser du fer; je fis donc une seconde tentative, et je ne pus lui arracher l'épée du corps, quoiqu'il la tirât lui-même à pleines mains. Ce dernier effort lui fut fatal; je le vis ouvrir la bouche comme pour parler; mais ce fut une gorgée de sang qui vint à ses lèvres; au même moment, ses yeux semblèrent se retourner dans leurs orbites; il eut deux ou trois convulsions; puis, se roidissant avec un dernier râle, il expira.

Je m'assurai qu'il était mort; et, comme je ne pouvais lui être d'aucun secours, je songeai à ma sûreté. La nuit était entièrement venue pendant ce combat. Je ramassai mes pistolets, qui étaient d'excellentes armes auxquelles je tenais beaucoup; je sortis du cimetière et m'acheminai vers la maison de Jacob.

Il m'attendait, comme nous en étions convenus; il s'était mis en quête, et avait trouvé un navire napolitain en partance pour Malte, Palerme et Livourne; le lendemain matin, il devait lever l'ancre; c'était justement ce qu'il me fallait; aussi avait-il arrêté ma place, en prévenant que je m'y rendrais dans la nuit. Quant aux habits, il s'en était occupé avec un égal succès, et me montra un magnifique costume de palikare qui m'attendait sur un divan, et un autre, plus simple, sur une chaise.

Je me dépouillai à l'instant de mon uniforme, que je ne pouvais garder sans être reconnu, et je me revêtis de l'un de mes nouveaux costumes; il m'allait à merveille, et semblait fait pour moi. Avec le sabre et le yatagan, cette nouvelle garde-robe me revenait à quatre-vingts guinées; j'en ajoutai soixante et dix aux vingt-cinq que j'avais données, le matin, à Jacob, et sa commission se trouva payée. Je le priai alors de s'occuper des moyens de transport; c'était déjà chose faite: il avait donné rendez-vous, à onze heures, à une barque qui devait nous attendre au pied de la tour de Galata.

Je passai cet intervalle à ajouter un post-scriptum à la lettre que j'avais préparée pour mon père. Je lui racontais l'événement du duel, je lui disais la nécessité où je me trouvais de fuir, et je terminais en le priant de me faire ouvrir un crédit à Smyrne. Comme je comptais rester en Orient, Smyrne, avec sa situation centrale et sa population cosmopolite, à laquelle je pouvais me mêler en restant inconnu, était bien la ville qu'il me fallait.

J'écrivis aussi à lord Byron pour le remercier de sa bienveillance pour moi et le prier d'employer son crédit auprès des lords de l'amirauté, s'il se trouvait en Angleterre lorsque mon procès serait fait. Il connaissait M. Burke, il savait la haine que lui portait tout l'équipage, et combien cette haine était motivée. Je n'avais pas l'espoir que son crédit influât sur la décision des juges; mais son témoignage pouvait beaucoup sur le public. Je remis cette lettre à Jacob avec celles de M. Stanbow et de mon père; il devait se rendre, dès le matin, à bord du *Trident*, et, après avoir remis ces différents messages, indiquer l'endroit où l'on retrouverait le corps de M. Burke.

L'heure était arrivée; nous sortîmes enveloppés de nos manteaux, et nous nous acheminâmes vers la tour de Galata.

La barque nous attendait, nous y montâmes aussitôt; car il était près de minuit, et, le bâtiment auquel nous nous rendions étant à l'ancre dans le port de Chalcédoine, près du *Fanarikiosk*, nous avions toute la largeur du canal à traverser diagonalement. Heureusement, nos matelots étaient bons rameurs; aussi en un instant eûmes-nous traversé la Corne d'or et doublé la pointe du Sérail.

La nuit était pure et la mer tranquille. Au milieu du canal et un peu en avant de la tour de Léandre, je voyais s'élever majestueusement notre beau vaisseau, dont les mâts, les étais et jusqu'aux moindres cordages se dessinaient sur le cercle lumineux que la lune étendait autour d'elle. Cette vue me serra profondément le cœur. *Le Trident* était ma seconde patrie; Williams-house et *le Trident*, c'était tout ce que je connaissais du monde; après mon père, ma mère et Tom, qui étaient à Williams-house, ce que j'aimais le mieux se trouvait à bord du *Trident*. J'y laissais M. Stanbow, ce bon et digne vieillard que je vénérais comme un père; James, dont la franche et loyale amitié ne m'avait pas failli un instant; enfin, Bob, ce type du véritable marin, avec son cœur d'or sous sa rude enveloppe; il n'y avait pas jusqu'au vaisseau lui-même qui n'eût une part dans mes regrets.

A mesure que nous approchions, il grandissait merveilleusement à nos yeux, et bientôt nous nous en trouvâmes si près, que, grâce à la sérénité de la nuit, l'officier de quart aurait pu, si je l'eusse dit tout haut, entendre l'adieu que j'envoyais tout bas à mes bons camarades, qui, après la fête qu'ils m'avaient donnée la veille, étaient loin de se douter qu'à cette heure je passais si près d'eux, les fuyant pour toujours. Ce fut un des moments les plus pénibles que j'éprouvai de ma vie. Je ne regrettais point ce que j'avais fait, car mon action était le résultat d'une longue méditation et d'une inébranlable volonté; mais je ne pouvais me dissimuler que, d'un seul coup, j'avais brisé ma vie et échangé un avenir certain contre un avenir inconnu. Quel était cet avenir hasardeux? Dieu seul le savait.

Cependant nous avions dépassé *le Trident*, et, à la lueur du fanal, nous commençions à distinguer les bâtiments à l'ancre dans le port de Chalcédoine. Jacob me montra de loin la mâture de celui à bord duquel j'étais attendu; et, quoique je n'y dusse faire qu'un séjour momentané, je ne pus m'empêcher, à mesure que nous en approchions, de l'inventorier avec l'œil d'un marin. Après avoir habité *le Trident*, qui était un des plus beaux vaisseaux de Sa Majesté Britannique, la comparaison ne pouvait pas être favorable au bâtiment napolitain; cependant, autant que j'en pouvais juger, il avait été assez habilement construit, dans le double but que s'étaient proposé les armateurs, c'est-à-dire la marche et le commerce. Sa carène était faite sur un bon modèle, assez large pour contenir une quantité suffisante de marchandises, et assez étroite pour fendre l'eau vigoureusement. Quant à sa mâture, elle était, comme celle de tous les bâtiments destinés à la navigation de l'Archipel, un peu basse, afin que le navire pût se raser, en cas de besoin, derrière les roches et les îles. Cette précaution, prise contre les pirates, qui, à cette époque, infestaient la mer Égée, pouvait être favora-

ble au navire dans le voisinage des terres et à l'approche de la nuit; mais elle lui devenait nuisible, si le bâtiment avait à fuir dans un grand espace découvert. Toutes ces réflexions instinctives furent faites avec la rapidité de l'œil du marin, qui, avant qu'il ait mis le pied à bord d'un bâtiment, en connaît déjà les bonnes et mauvaises qualités. Quand j'arrivai sur le pont de *la Belle-Levantine*, je savais donc déjà à quoi m'en tenir sur elle-même : restait à faire connaissance avec son équipage.

Comme me l'avait dit Jacob, on m'attendait à bord. Je n'eus donc qu'à répondre *passager*, à la sentinelle, qui me héla en italien, pour qu'on me jetât l'échelle de corde. Quant à mes effets, ils n'étaient pas d'un transport difficile; comme le philosophe antique, je portais tout avec moi. Je payai donc mes rameurs; je pris congé de Jacob, qui m'avait servi, dans son intérêt, il est vrai, mais avec fidélité, ce qu'on ne trouve pas toujours partout, et je grimpai à mon nouveau bord avec l'habitude et la légèreté d'un marin.

Sur le pont, je trouvai un homme qui veillait pour me conduire à ma chambre.

XX

Après les aventures qui s'étaient passées dans la journée, on apprendra sans surprise que je dormis assez mal, et que, m'étant couché à trois heures du matin, je me trouvais néanmoins au point du jour sur le pont. Tout s'apprêtait pour le départ, et le capitaine commençait à donner les ordres nécessaires; de sorte que j'eus, en ma qualité d'amateur, le temps de faire connaissance avec l'équipage.

Le capitaine était de Salerne, et me rappela, aux premiers ordres qu'il donna, que la ville où il était né était plus célèbre par son université que par son école de marine; quant à l'équipage, il était composé de Calabrais et de Siciliens. Comme *la Belle-Levantine* était spécialement destinée au commerce de l'Archipel, elle avait un aspect demi-guerrier, demi-marchand, qui donnait à son pont une certaine coquetterie à la fois formidable et amusante. Ce qui représentait le côté militaire du navire était deux pierriers et une pièce de huit allongée, qui, roulant sur son affût, pouvait être transportée à volonté à l'avant ou à l'arrière, à bâbord ou à tribord. J'avais, du reste, en montant sur le pont, donné un coup d'œil à l'arsenal, et je l'avais trouvé en assez bon état : il se composait d'une quarantaine de fusils, d'une douzaine d'espingoles, enfin de sabres et de haches d'abordage en nombre suffisant pour qu'on pût, en cas de besoin, armer tout notre équipage.

Comme il s'était, deux heures avant le jour, levé une bonne brise de l'est, et que ce vent nous était parfaitement favorable pour appareiller, je trouvai, en montant sur le pont, la tournevire garnie et attachée au câble avec des garcettes. Le demi-tour du câble avait été dégagé des bittes, *la Belle-Levantine* n'était donc à l'ancre que par la tournevire. Pour expliquer de mon mieux à nos lecteurs la manœuvre à laquelle j'allais être appelé à prendre part, je me vois forcé d'essayer de leur faire comprendre ce que c'est que la tournevire et le cabestan.

La tournevire est une corde s'enroulant autour de la barre du cabestan, et qui n'était alors attachée au câble que jusqu'à la grande écoutille, où les garcettes étaient dénouées; elle retournait alors de l'autre côté du navire, et était attachée à l'écubier; le câble descendait dans la cale, où il était attaché par l'étalingure autour du grand mât.

Quant au cabestan, c'est un cylindre de bois placé sur le gaillard d'arrière, et qu'on fait agir au moyen de leviers qui le traversent, et qui, partant d'un même centre, divergent en rayons; la principale fonction du cabestan est de rouler un câble à l'aide duquel on lève les plus lourds fardeaux. Pour le mettre en mouvement, on pousse avec les mains ou les épaules, en proportion du degré de résistance apporté par la lourdeur des objets à soulever, les leviers ou les barres dont nous avons parlé; c'est ainsi, à peu près, que des chevaux font tourner la roue d'un pressoir à cidre. Le fardeau que le cabestan avait à lever, à cette heure, était la maîtresse ancre de *la Belle-Levantive*, qui pouvait peser de six à sept milliers.

Comme d'habitude, tous les matelots étaient rassemblés sur le pont pour cette manœuvre; peu à peu les passagers, paraissant aux échelles, venaient se joindre à l'équipage, curieux qu'ils étaient de voir la manœuvre du départ. Ces passagers étaient presque tous de petits commerçants grecs et maltais qui, n'étant pas assez riches pour fréter des bâtiments eux-mêmes, payaient le passage pour eux et le transport pour leurs ballots; ils étaient donc doublement intéressés au salut du bâtiment, d'abord pour leur propre sûreté, ensuite pour celle de leurs marchandises.

Pendant ce temps, les matelots avaient garni le cabestan de ses leviers, et se tenaient prêts à obéir aux ordres du capitaine, qui, tournant les yeux autour de lui et voyant qu'il avait une honorable galerie de spectateurs, pensa qu'il ne devait pas tarder plus longtemps à commencer l'opération; il prit donc son porte-voix, et cria à tue-tête, quoique la chose fût inutile :

— Poussez au cabestan !

Les marins obéirent aussitôt avec une ardeur que j'eus plaisir à voir; on juge d'un équipage par une manœuvre, et d'un capitaine par un commandement.

Or, la suite prouvera que j'avais, du premier coup, bien jugé le capitaine et l'équipage.

En même temps, comme le vent devenait plus fort, les voiles de hune étaient déployées, bordées à joindre et hissées, et les vergues brassées de manière à placer la proue du navire vers la mer. Mais, lorsque l'ancre fut à pic, la résistance du cabestan devint si forte, que les hommes occupés à cette manœuvre, au lieu de continuer à avancer, eurent besoin de toutes leurs forces pour ne pas être repoussés en arrière. Il y eut un instant de perplexité, pendant lequel on ne sut vraiment pas qui céderait, de la force inerte ou de la force intelligente; mais, tout à coup, quatre hommes vinrent se joindre, de leur propre volonté, à ceux qui étaient déjà à la manœuvre, les matelots réunirent leurs forces, et, par un dernier effort, l'ancre, arrachée du fond de la mer, fut en une couple de minutes tirée de l'eau. Je croyais qu'on allait, selon l'habitude, la hisser à contre-bord et la fixer à son poste; mais, comme probablement le capitaine avait, pour le moment, quelque chose de plus pressé à faire, il se contenta de la faire saisir par le croc de capon. Je fis un mouvement; j'étais prêt à lui dire de compléter la manœuvre en faisant traverser l'ancre; mais, me rappelant que je n'étais plus rien sur ce bord, je me contentai de hausser les épaules.

Dans ce moment, une voix douce m'adressa, en grec moderne, quelques paroles que je n'entendis pas; je me retournai, et vis un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, beau comme un marbre antique, mais aux yeux ardents de fièvre, et enveloppé dans son manteau, quoique le soleil, montant sur l'horizon, commençât à nous inonder de chaleur.

— Pardon, monsieur, lui dis-je en italien; je n'entends pas le romaïque : pouvez-vous me parler en anglais, en français, ou dans la langue dont je me sers pour vous répondre?

— C'est moi qui vous demande pardon à mon tour, monsieur, reprit-il; mais j'avais été trompé à votre habit, et je vous prenais pour un compatriote.

— Je n'ai pas cet honneur, répondis-je avec un demi-sourire : je suis Anglais; je voyage pour mon plaisir, et j'ai adopté ce costume, le trouvant plus commode et surtout plus pittoresque que notre habit d'Occident. Mais, quoique je n'aie point entendu ce que vous me disiez, à l'accent de votre voix, j'ai cru comprendre que vous me faisiez une question; maintenant que nous pouvons nous entendre, monsieur, si vous voulez bien répéter cette question, je suis prêt à vous répondre.

— Vous ne vous étiez point trompé, monsieur : nous autres, enfants des Archipels, alcyons des Sporades, habitués à passer d'une île à l'autre, nous sommes trop naturellement marins pour qu'une manœuvre mal faite nous échappe. Or, dans la dernière manœuvre que le capitaine a commandée, vous avez paru partager mon sentiment, car je vous ai vu hausser les épaules. Je vous demandais donc si vous étiez marin, monsieur; car, dans ce cas, je vous eusse prié de m'expliquer quelle faute avait été commise.

— Elle est bien simple, monsieur : comme nous commençons à marcher, l'ancre devrait être mise à son poste au lieu d'être retenue par un simple croc; ou, du moins, en supposant que le capitaine ait quelque raison d'en agir ainsi, il devrait faire ôter les barres du cabestan. En effet, si le croc qui retient l'ancre avait le malheur de se rompre, l'ancre retomberait à l'instant au fond de la mer, et le cabestan, se déroulant en sens inverse de celui où l'on vient de le pousser, deviendrait une espèce de catapulte qui lancerait au milieu de nous toutes ces barres ou ces leviers.

— Mais, dit le jeune homme, s'interrompant après ce premier mot pour tousser d'une toux sèche et cracher un peu de sang, ne pourriez-vous pas, monsieur, au nom de tous les passagers, faire au capitaine cette observation?

— Il est trop tard, m'écriai-je en attirant le jeune Grec avec moi derrière le mât de misaine; prenez garde à vous!

En effet, au même instant où je venais d'entendre le bruit sourd d'un corps pesant tombé à la mer du côté de l'avant, le cabestan se mit à tourner avec la rapidité de l'aiguille d'une montre dont le grand ressort vient de se briser, envoyant de tous côtés, comme je l'avais prévu, les barres que l'on avait eu l'imprudence de laisser après lui; plusieurs matelots furent renversés, le capitaine lui-même fut jeté contre la drome. Un silence profond, causé par la terreur, succéda à ce moment de confusion, pendant lequel le cabestan s'arrêta. Quant à l'ancre, entraînée par sa pesanteur, elle arracha successivement le petit nombre de garcettes qui attachaient la tournevire au câble, et atteignit bientôt le fond de la mer; mais, comme le navire commençait à marcher, le câble continua de filer avec un bruit effrayant, et s'arrêta enfin, grâce à l'étalingure du grand mât. Le bâtiment éprouva aussitôt une secousse si violente, qu'une partie de ceux qui étaient sur le pont tombèrent à la renverse ou furent jetés contre la muraille.

Quant à moi, comme je m'attendais à cet accident, j'avais étreint le jeune Grec de mon bras gauche, et, du droit, je m'étais cramponné au mât de misaine; de la sorte, malgré le choc, nous étions restés debout. Mais ce n'était encore rien : le câble, à cet épouvantable secousse, s'était brisé comme un fil, amenant la proue du vaisseau dans le vent; de sorte que, n'étant plus retenus par rien, nous allions bravement au diable, comme on dit en marine, c'est-à-dire que nous marchions la poupe en avant et la proue en arrière. De plus, le capitaine, qui avait perdu la tête, donnait des ordres parfaitement contradictoires, et l'équipage les exécutait avec ponctualité. Aussi les vergues, que

l'on devait brasser, tirées en même temps et avec force égale à bâbord et à tribord, restaient-elles parfaitement carrées, tandis que le vaisseau, comme s'il comprenait la manœuvre impossible qu'on lui imposait, gémissait tristement, tout couvert de l'écume de la mer, qui refusait de s'ouvrir devant lui. En ce moment, un aide-charpentier s'élança sur le pont en criant qu'une vague avait brisé les faux sabords des fenêtres du premier pont, et l'avait inondé. Je vis qu'il n'y avait pas de temps à perdre, si je voulais sauver le navire, et, m'élançant d'un bond sur la poupe, j'arrachai le porte-voix des mains du capitaine, et, l'approchant de ma bouche, je criai, d'une voix qui dominait le tumulte :

— Silence sur l'avant et l'arrière !

A cette voix brève et sévère qui retentissait avec toute la puissance du commandement, l'équipage demeura à l'instant même silencieux et attentif.

— Attention ! continuai-je; et, après un moment d'attente, quand je vis tout le monde prêt : Le charpentier et ses aides à la cabine pour placer les faux sabords ! la barre bâbord tout ! du monde au bras de l'avant à tribord ! abraquez les vergues de l'avant ! bordez le grand foc du côté du vent ! en ralingue le perroquet de fougue ! larguez les écoutes d'avant ! changez devant la barre droite !

Chacun de ces commandements avait été à l'instant même suivi d'une exécution ponctuelle ; de sorte que, peu à peu, le vaisseau obéissant tourna avec grâce sur lui-même, et, comme si quelque déesse de la mer l'eût tiré avec un ruban, se trouva bientôt comme il devait être, marchant vent arrière et laissant son ancre au plongeur assez habile pour l'aller chercher. Ce malheur, à part la perte pécuniaire, était médiocre : nous avions deux autres ancres à bord.

Cependant je ne rendis point encore le porte-voix; je continuai à donner des ordres jusqu'à ce que toutes les voiles fussent bien orientées, les câbles raidis et les ponts balayés. Alors je m'approchai du capitaine, qui, pendant tout ce temps, était demeuré à sa place, immobile et stupéfait, et, lui remettant son porte-voix :

— Capitaine, lui dis-je, je vous demande pardon de m'être mêlé de votre besogne ; mais, à la manière dont vous vous en acquittiez, il était permis de croire que vous aviez fait un traité avec le diable pour nous conduire tous en enfer. Maintenant que nous voilà remis dans la bonne route, reprenez le signe du commandement; à tout seigneur tout honneur.

Le capitaine reprit son porte-voix sans dire une seule parole, tant il était étourdi de ce qui s'était passé, et j'allai rejoindre mon jeune Grec, qui, ne pouvant rester si longtemps debout, s'était assis sur l'affût de la pièce de huit.

La manière dont nous avions fait connaissance, le service que je venais de rendre à l'équipage, service qui ouvre également le cœur de celui qui le reçoit et de celui qui le rend, enfin la parité de nos âges, tout cela nous donna, dès le premier moment, l'un pour l'autre, une sympathie réelle et profonde. Ajoutez à cela que j'étais exilé, lui souffrant, et que je cherchais la consolation comme lui le secours.

C'était le fils d'un riche négociant de Smyrne, mort depuis trois ans. Sa mère, le voyant malade et jugeant qu'il avait besoin de distraction, l'avait envoyé surveiller pendant quelque temps, à Constantinople, un comptoir que son père y avait fondé vers les dernières années de sa vie. Mais, après deux mois d'absence, se sentant plus souffrant que jamais et éprouvant le besoin de revoir les personnes qui lui étaient chères, il avait retenu son passage sur *la Belle-Levantine*. Quant à sa maladie, qu'il appelait en langage franc *il sottile malo*, je reconnus du premier coup que c'était une phthisie pulmonaire arrivée à son second degré. Au bout d'un quart d'heure de conversation, je savais tous ces détails. A mon tour, je lui racontai ce que je n'avais aucune raison de taire, puisque j'étais hors de danger, c'est-à-dire ma querelle avec mon supérieur, mon duel avec lui et sa mort, qui me forçait de quitter le service. Il m'offrit aussitôt, avec cette charmante confiance de la jeunesse, de venir passer quelque temps dans sa famille, qui, après le service que je lui avais rendu, serait trop heureuse de me recevoir. J'acceptai l'offre avec la même franchise qu'elle m'était faite; puis, alors seulement, nous songeâmes à nous demander nos noms. Il s'appelait Emmanuel Apostoli.

Pendant cette double confidence, divers symptômes m'avaient encore confirmé dans la conviction où j'étais que mon nouvel ami était plus gravement malade qu'il ne croyait l'être lui-même. Une oppression de poitrine presque continuelle, une toux sèche mêlée de crachats striés de sang, et, plus encore que tout cela, une tristesse instinctive répandue sur tout son visage aux pommettes enflammées, me dénotaient clairement chez lui la présence d'une affection grave.

On comprendra que ces symptômes n'aient pu m'échapper, si l'on veut bien se rappeler qu'à Williams-house j'étais toujours, dans nos excursions médicales, le second de ma pauvre mère, et souvent le bénévole du docteur. Sous ce double patronage, j'avais appris ce qu'il fallait de médecine ou de chirurgie pour risquer quelques médicaments, pratiquer une saignée, remettre un bras ou panser une plaie.

Je rappelai donc tous mes anciens souvenirs ; et comme il n'y avait pas de médecin à bord, mais seulement, comme c'est l'usage, une caisse de médicaments, j'entrepris, à compter de cette heure, non point la guérison, mais le traitement du pauvre Apostoli. C'était chose bien simple; car, dans ces

sortes de maladies, si parfaitement connues, le traitement n'est, à proprement dire, qu'un régime. Après lui avoir fait quelques questions sur ce qu'il éprouvait et la manière dont il avait été traité, je lui ordonnai donc de ne se nourrir que de consommés légers et de légumes, de se couvrir le corps de flanelle, le prévenant que, si l'oppression continuait, je ferais une petite saignée dérivative. Le pauvre Apostoli, qui ne doutait pas que je n'eusse en médecine les mêmes connaissances qu'en marine, souriait tristement, et me promettait de s'abandonner tout entier à mon traitement.

Je ne puis dire combien je me sentais heureux, dans la disposition d'esprit où je me trouvais, de rencontrer une âme pleine de jeunesse et de naïveté où verser la mienne. Apostoli me parlait de sa sœur, belle, disait-il, comme un ange; de sa mère, qui l'aimait de toute la force de son âme, car il était son seul fils ; puis, enfin, de sa patrie, soumise au despotisme infâme des Turcs. Moi, de mon côté, je lui parlais de Williams-house et de ses habitants, de mon père, de ma mère, de Tom, du vieux docteur lui-même, dont j'appliquais, après dix ans d'intervalle et à huit cents lieues de distance, les bienfaisantes leçons; et je sentais moins cet exil où j'étais condamné et cette espèce de remords qui suit toujours la mort d'un homme dans le cœur de celui qui la lui a donnée, quelle que soit la justice de sa cause.

Nous passâmes la journée ainsi, marchant peu, car le vent était faible, et ne perdant pas de vue les côtes ni à droite ni à gauche. Vers le soir, nous nous trouvâmes à la hauteur de l'île de Calo-Limno, située, comme une sentinelle, à l'embouchure du golfe de Mondania. Apostoli monta sur le pont pour voir le soleil se coucher derrière les montagnes de la Roumélie; mais, la nuit venue, j'exigeai qu'il descendît aussitôt. Il m'obéit avec la simplicité d'un enfant, et je restai près de son hamac, ne souffrant point qu'il parlât, et lui racontant, pour le distraire, les différentes aventures de ma vie. Quand j'en fus à l'histoire de Vasiliki, que j'avais sauvée, le pauvre garçon se jeta à mon cou en pleurant. Dès lors, il fut plus décidé que jamais que je m'arrêterais à Smyrne; que, de Smyrne, nous irions ensemble à Chio par Téos, la ville d'Anacréon ; par Clazomènes, l'hospitalière, où Simonide, grâce à ses vers, reçut un si bon accueil, après son naufrage, et, enfin, par Érethri, cette patrie de la sibylle Érithrée, qui annonça la chute de Troie, et de la prophétesse Athénaïs, qui prédit les victoires d'Alexandre.

Ces projets nous tinrent éveillés une partie de la nuit. J'oubliais, comme Apostoli le faisait lui-même, que nous bâtissions sur le sable ; je me voyais déjà parcourant toute la Grèce antique, avec le savant cicerone que le hasard, ou plutôt la Providence, avait jeté sur ma route. Puis, je sentais tout à coup sa main se couvrir d'une moiteur fiévreuse, et son pouls, que je consultais, s'élever désordonnément comme le battement d'une pendule qui avance, et dont un dérangement invisible et irrémédiable abrége les heures. Cela me fit songer que cette veille prolongée était dangereuse pour mon malade, et je regagnai ma cabine, le laissant plus heureux que moi; car, ignorant son état, il s'endormit dans nos doux rêves.

Au jour, je montai sur le pont, et Apostoli vint bientôt m'y rejoindre. Il avait passé une nuit assez douce, quoique dérangée par des sueurs fiévreuses; mais son cœur était joyeux, il se trouvait plus calme. Pendant la nuit, nous avions continué d'avancer, et nous nous trouvions sur le point d'entrer dans le canal qui sépare l'île de Marmara, l'ancienne Proconnèse, de la presqu'île d'Ariaki, l'ancienne Cyzique. Apostoli avait visité ces deux villes, et il en connaissait l'histoire comme celle de tout le reste de son pays. La première, qui a aussi porté le nom de *Nebris*, ou faon de biche, parce que, comme un faon, elle semblait se jouer à quelque distance de sa mère, fournissait ce beau marbre de Cyzique, si apprécié des anciens sculpteurs, qui lui a fait donner, ainsi qu'à toute la mer qui l'entoure, le nom moderne de Marmara. La seconde était autrefois une île; mais le canal étroit qui la séparait du continent est aujourd'hui comblé. C'est de ce point qu'Anacharsis s'embarqua pour regagner le pays des Scythes, sa patrie. Cyzique avait alors un temple magnifique de marbre poli, qui fut renversé depuis par un tremblement de terre, et dont les colonnes furent jugées dignes d'être transportées à Byzance, pour orner la cité dont Constantin venait de faire la capitale du monde.

Une partie de la ville, dont on voit encore aujourd'hui les ruines couchées au pied du mont Arctos, communiquait alors au continent par deux points, dont l'un, ouvrage de la nature, était nommé *Panorme*, et l'autre, œuvre des hommes, s'appelait *Chylus*. Après la bataille navale que les Athéniens remportèrent sur les Spartiates, cette ville tomba au pouvoir du vainqueur, et révéla à Alcibiade le degré de malheur où étaient tombés ses ennemis, par cette lettre laconique que les vaincus écrivaient aux éphores : « La fleur de l'armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, et nous ne savons que faire ni devenir. »

On ne saurait croire combien tous ces détails, oubliés dans mon esprit, ou que, dans mon ignorance, je ne pouvais appliquer aux lieux où ils se rapportaient, avaient de charme, rappelés en vue de cette terre historique, et racontés par un enfant de ce peuple ancêtre, mort après avoir jeté au vent sa science, son art et sa poésie, que s'est partagé, comme un héritage sublime, le reste du monde. Aussi Apostoli était fier de son passé, et espérait dans l'avenir; on eût dit que, comme les sibylles,

ses anciennes compatriotes, il lisait au livre du destin la régénération prochaine de sa belle Argolide. Apostoli était, en effet, originaire de Nauplia, et quoique, depuis deux générations, sa famille eût quitté la Grèce pour l'Asie Mineure, il avait, comme le jeune Grec de Virgile, qui mourait en se rappelant sa douce Argos, conservé dans son âme, sinon le souvenir, du moins l'amour de sa patrie.

Aussi tout lui était-il présent, et la fable la plus reculée n'était pour lui qu'une tradition pleine de réalité. Le détroit vers lequel nous avancions n'était ni le passage des Dardanelles, ni le canal Saint-Georges; c'était l'antique Hellespont, auquel la fille d'Athamas, voulant éviter les persécutions de sa belle-mère Ino, avait donné son nom comme à une tombe, lorsque, fuyant avec Phryxus, montée sur un bélier et entourée d'une nue, elle s'effrayait au bruit des vagues et tomba dans la mer. Lampsaki, quoiqu'il ne lui restât de sa splendeur passée que deux cents maisons à peine, éparses au milieu des ruines, et ces vignobles fameux, donnés par Xerxès à Thémistocle, redevenait, sous la baguette merveilleuse de l'imagination du jeune Grec, la ville célèbre où l'on adorait le fils monstreux de Vénus et de Jupiter, et qu'Alexandre eût détruite sans l'ingénieuse intercession de son maître Anaximène. Après Lampsaque, c'étaient Sestos et Abydos, doublement célèbres par l'amour de Léandre et l'orgueil de Xerxès. Enfin, tout revivait dans sa parole, tout jusqu'à Dardanus, qui, en s'effaçant de la carte du monde, a légué son nom moderne au détroit qu'elle commandait, comme une reine, au temps où Mithridate et Sylla s'y réunissaient pour y traiter de la paix du monde.

Nous mîmes un jour et demi seulement à parcourir la distance qui se trouve entre l'île de Marmara et la pointe où est situé le nouveau château d'Asie; car, aidés par le courant, nous débouchâmes dans la mer Égée au moment où les derniers rayons du soleil teignaient de rose les cimes neigeuses du mont Ida. Alors, malgré la beauté du spectacle, comme il venait un vent froid de Thrace, j'exigeai d'Apostoli qu'il rentrât dans sa cabine, où je promis de le rejoindre au bout d'un instant; il avait, toute la journée, éprouvé une grande oppression, et j'étais décidé à le saigner le soir. Je le rejoignis donc, comme je le lui avais promis; à peine me vit-il entrer, que, plein de confiance en moi, il me tendit, non point la main, mais le bras. Soit que les anciens souvenirs de sa patrie eussent agité son sang, soit qu'il se fût irrité la poitrine en parlant, il avait, ce soir-là, les pommettes enflammées et les yeux ardents; je n'hésitai donc pas un instant, et, rappelant tous mes souvenirs de chirurgie comme j'avais fait des souvenirs de médecine, je lui bandai le bras, et lui fis l'opération avec toute la sûreté d'un docteur. L'effet fut rapide et répondit à mon attente : à peine Apostoli eut-il perdu trois ou quatre onces de sang, qu'il respira plus librement et que la fièvre se calma. Bientôt, affaibli par la perte qu'il avait faite, si peu considérable qu'elle fût, il ferma les yeux, et le sommeil s'empara de lui. J'écoutai un instant sa respiration douce et égale, et, certain qu'il passerait une bonne nuit, je sortis de sa chambre pour aller respirer un instant l'air du soir.

A la porte de la cabine, je trouvai un matelot de quart qui venait, de la part du maître timonier, prier *il signor Inglese* de monter sur le pont.

XXI

Ce maître timonier était un Sicilien du village della Pace, près de Messine, dont j'avais déjà eu l'occasion, lors de notre sortie du port de Chalcédoine, de remarquer le courage et le sang-froid. De son côté, lorsqu'il avait vu le vaisseau tiré, par mes soins, du danger où l'avait mis le capitaine, il était venu à moi, et m'avait complimenté avec la franchise d'un vieux marin. Depuis ce temps, chaque fois que nous nous étions rencontrés, soit sur les échelles des panneaux, soit sur le pont, nous avions échangé quelques paroles, et nous étions restés bons amis.

Je le trouvai assis sur la drome, le coude appuyé sur la muraille et tenant à la main une longue-vue de nuit; il me fit signe de m'approcher de lui, et, me passant sa lunette :

— Pardon, me dit-il, d'avoir dérangé Votre Seigneurie; mais je n'étais pas fâché de lui demander ce qu'elle pense d'un petit point blanc que l'on aperçoit vers le nord-nord-ouest, et qui m'a bien l'air d'être un certain bâtiment que j'ai vu, au coucher du soleil, déboucher de la pointe de Coccino, marchant d'une allure tout à fait suspecte. Si je ne me trompe, ou il fait même route que nous, ou il nous donne la chasse, et, dans ce dernier cas, j'avoue que j'aimerais autant vous voir commander la manœuvre, que d'être forcé d'obéir au capitaine.

— N'avez-vous donc pas de second à bord du bâtiment? lui demandai-je.

— Si fait, nous en avions un; mais il est tombé malade à Scutari, et nous avons été obligés, malheureusement, de l'y laisser; je dis malheureusement, car c'était un homme qui savait aussi bien son métier que le capitaine connaît mal le sien, et, dans une circonstance grave comme celle où j'ai peur que nous ne nous trouvions bientôt, son avis n'aurait point été à dédaigner. Il est vrai, continua le timo-

nier, que, si Votre Seigneurie veut donner le sien, nous n'aurons rien à y perdre, bien au contraire.

— Vous me faites trop d'honneur, maître, répondis-je en riant; mais n'importe, je vais toujours vous dire ce que j'en pense.

Je braquai ma longue-vue vers le point indiqué, et, comme la lune éclairait magnifiquement la mer, je reconnus, comme le maître timonier, une felouque grecque qui venait à nous toutes voiles dehors: elle était distante à peu près de trois milles, et paraissait gagner sur nous; en ce moment, sans doute, elle devint visible à l'œil nu, car le matelot en vigie aux barres traversières de la grande hune cria tout à coup:

— Une voile!

— Certainement, une voile, murmura le timonier; croit-il que nous dormons ou que nous sommes aveugles? Oui, oui, c'est une voile, et je voudrais bien que nous fussions seulement une vingtaine de lieues plus au sud, du côté de Mételin.

— Mais, dis-je, faites-y attention, maître, c'en est peut-être une seconde.

— Oui, oui, cela pourrait bien être, dit le timonier; car ces pirates, que Dieu confonde! sont de la race des chacals, et chassent parfois en compagnie. Puis, haussant la voix:

— Ohé, de là-haut! cria-t-il; de quel côté est cette voile?

— Vers le nord-nord-ouest, directement sous notre vent, répondit le matelot.

— C'est bien cela, dis-je au maître timonier, et, s'il nous faut jouer des jambes ou du canon, nous n'aurons, au moins, affaire qu'à un seul. En attendant, je crois qu'il serait bon de réveiller le capitaine.

— Malheureusement, oui, répondit le timonier; car j'aimerais mieux que vous pussiez prendre sa place, et que tout se passât pendant qu'il dort. En attendant, est-ce que l'on ne pourrait pas toujours ajouter quelque chiffons de toile à ceux que nous portons déjà?

— Mais il me semble qu'il n'y a pas d'inconvénient à cela, répondis-je, et que c'est ce qu'il ordonnerait lui-même; d'ailleurs, continuai-je en portant de nouveau la longue-vue à mon œil, il n'y a pas de temps à perdre, car il gagne sur nous d'instant en instant. Envoyez donc un homme réveiller le capitaine, et que les autres matelots de quart se tiennent prêts à obéir à la manœuvre. Vous connaissez l'endroit où nous nous trouvons?

— Comme Messine, Votre Seigneurie; c'est-à-dire que j'y conduirais le bâtiment les yeux fermés, depuis Ténédos jusqu'à Lérigo.

— Comment *la Belle-Levantine* porte-t-elle ses voiles?

— Comme une Espagnole sa mantille, Votre Seigneurie; vous pouvez déplier jusqu'à son cacatois, et la coquette ne dira jamais qu'elle en a assez.

— C'est quelque chose, murmurai-je.

— Oui, oui, c'est quelque chose, répondit le maître; mais ce n'est point assez.

— Croyez-vous qu'une felouque puisse la gagner de vitesse?

— Si c'était une felouque ordinaire, je ne voudrais pas en jurer, tant *la Belle-Levantine* est bonne voilière; mais j'ai cru voir, à bâbord et à tribord du bâtiment qui nous suit, une certaine écume qui ne me paraît pas très-catholique.

— Et que vous fait-elle présumer?

— Qu'outre ses ailes, la felouque pourrait bien avoir aussi des pattes, ce qui lui donnerait un avantage sur nous.

— Ah! ah! murmurai-je en comprenant et en partageant à mon tour la crainte du timonier; je ne m'étonne plus alors si elle va de ce train-là.

Je portai de nouveau la longue-vue à mon œil; la felouque s'était encore rapprochée, et paraissait n'être plus qu'à deux milles de nous à peu près, ce qui me permettait de la mieux examiner.

— Sur mon âme! m'écriai-je au bout d'un instant, vous aviez raison, maître, et je commence à distinguer le jeu des avirons; il n'y a pas un instant à perdre. Holà! à la manœuvre! est-on prêt?

— Oui, répondirent les matelots.

— Amenez la grande voile et la voile de misaine, et déployez celle de perroquet!

— Qui donne des ordres à mon bord? demanda en ce moment le capitaine, tandis que les matelots exécutaient la manœuvre commandée.

— Celui qui veille pendant que vous dormez, monsieur, répondis-je, et qui vous remet le commandement, espérant, comme le danger n'est pas moindre, que vous vous en tirerez mieux cette fois-ci que la première.

J'allai m'asseoir, au même instant, sur le bossoir de tribord, remettant la longue-vue au timonier.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le capitaine avec inquiétude.

— Il y a que nous sommes chassés par un pirate grec, répondit le timonier: voilà ce qu'il y a; mais, si vous jugez que cela ne valait pas la peine de vous réveiller, vous pouvez aller vous recoucher, capitaine.

— Que dites-vous-là? s'écria le pauvre diable au comble de la terreur.

— Rien dont vous ne puissiez vous assurer à l'instant même par vos propres yeux, répondit le timonier. Il tendit la longue-vue à son chef, qui la prit, et, la portant à ses yeux, la dirigea avec empressement vers le point désigné.

— Et vous croyez que c'est un pirate?

— Je voudrais être aussi sûr du salut de mon âme;

cela me tranquilliserait, au moment où je me verrai près de passer de ce monde-ci dans l'autre.

— Que faire alors? demanda le capitaine.

— Voulez-vous m'en croire, monsieur? répondit le timonier.

— Parle.

— Vous désirez savoir ce qu'il faut faire, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, je vous conseille de le demander à ce seigneur anglais qui est assis là-bas, sur le bossoir de tribord, comme si la chose ne le regardait pas.

— Monsieur, dit le capitaine en s'approchant de moi, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous feriez, si vous étiez à ma place?

— Je réveillerais à l'instant le quart qui dort et je réunirais en conseil les passagers.

— Tout le monde sur le pont! cria le capitaine d'une voix à laquelle la crainte donnait une si grande force qu'on aurait pu l'attribuer à la résolution.

Comme il n'y avait pas de second pour répéter l'ordre du capitaine, le contre-maître fit, à l'instant même, entendre le cri bien connu qui appelait à l'aide de leurs camarades les matelots dont le quart était fini. Or, ainsi que je l'ai dit, comme c'étaient de braves marins, en un instant ils furent hors de leurs hamacs et montèrent, à moitié nus, sur le pont; le capitaine se retourna de mon côté et me regarda, comme pour m'interroger.

— Vous savez ce que votre bâtiment peut porter de voiles, lui dis-je; ainsi, agissez en conséquence, car, autant que j'en puis juger à l'œil nu, la felouque continue de gagner sur nous.

— Déployez la bonnette de misaine et celle du grand et du petit hunier! cria le capitaine.

Puis, se retournant de mon côté, tandis que les matelots exécutaient son ordre :

— Je crois que c'est tout ce que nous pouvons risquer, me dit-il; voyez, monsieur, le mât de hune plie comme une houssine.

— Vous avez des mâts de rechange?

— Oui, certainement, monsieur; mais un mât brisé est une grande dépense pour les armateurs.

— Que vous comptez éviter en laissant prendre le bâtiment? Vous êtes habile calculateur, monsieur; et je félicite vos armateurs d'avoir fait, pour diriger leur bâtiment, choix d'un représentant aussi économe que vous.

— D'ailleurs, reprit le capitaine, comprenant qu'il avait dit une niaiserie, j'ai toujours vu *la Belle-Levantine* faire eau, quand on la fatigue.

— Vous avez des pompes?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, alors, ajoutez la voile de petit perroquet à celles qui sont déjà déployées, et nous verrons plus tard s'il est urgent de la faire accompagner de ses bonnettes.

Le capitaine restait confondu de la manière dont je comptais traiter son bâtiment, lorsque en ce moment, les passagers commencèrent à paraître sur le pont.

Éveillés au milieu de leur premier sommeil et se doutant qu'on n'eût point porté atteinte à leur repos sans un événement grave, ils arrivaient avec des figures si grotesquement bouleversées, que, dans toute autre circonstance, leur aspect m'eût fait éclater de rire. Parmi eux était mon pauvre Apostoli, qui, aussitôt qu'il m'aperçut, vint à moi.

— Qu'y a-t-il donc? me dit-il avec sa voix douce et son sourire triste : c'était, grâce à vous, la première fois que je domais d'un bon sommeil depuis deux mois, et voilà qu'on est venu me réveiller sans pitié.

— Il y a, mon cher Apostoli, répondis-je, que nous faisons, en ce, moment-ci une partie de barres avec les descendants de vos ancêtres, et que, si nous n'avons pas de bonnes jambes, il nous faudra avoir de bons bras.

— Sommes-nous chassés par quelque pirate?

— Vous l'avez deviné; et, en vous tournant de ce côté, vous pouvez voir l'ennemi.

— En effet, dit Apostoli; mais ne pouvons-nous forcer de voiles?

— Oui, oui, répondis-je; nous avons bien encore quelques chiffons à étendre; mais nous n'y gagnerons pas grand'chose.

— N'importe, dit Apostoli, il faut tout tenter; et puis, si malgré cela ils nous rejoignent, eh bien, nous nous battrons.

— Mon pauvre ami, lui dis-je, c'est votre âme qui parle, et non votre corps; d'ailleurs, savez-vous si le capitaine est disposé à se battre?

— Nous l'y forcerons bien! s'écria Apostoli; le véritable capitaine ici, c'est vous, John, c'est vous, qui avez déjà sauvé le bâtiment; c'est vous, qui le sauverez encore.

Je secouai la tête en homme qui n'a pas grand espoir.

— Attendez, dit Apostoli.

Et il s'élança au milieu du groupe de passagers auxquels le capitaine expliquait la position où nous nous trouvions.

— Messieurs! s'écria-t-il de toute la force de sa voix affaiblie, en se frayant un passage pour arriver au centre du rassemblement; messieurs, nous sommes dans une de ces circonstances où il est urgent de prendre une résolution rapide et forte. Notre vie, notre liberté, notre fortune, tout est en jeu à cette heure, tout dépend d'un ordre bien ou mal donné, d'une manœuvre bien ou mal faite. Eh bien, j'adjure le capitaine de déclarer, à l'instant même, sur son honneur, s'il se croit à la hauteur de la mission qui lui est confiée,

et s'il prend l'événement sous sa responsabilité?

Le capitaine balbutia quelques mots inintelligibles.

— Mais, dit un des passagers, vous savez bien que le second lieutenant est tombé malade à Scutari, et que le capitaine est le seul, à bord, qui puisse commander la manœuvre.

— Vous avez la mémoire courte, Gaëtano, s'écria Apostoli; car vous avez, à ce qu'il paraît, déjà oublié celui qui nous a tirés, avec quelques paroles, d'un danger au moins égal à celui-ci. Au moment du péril, le seul chef, l'unique maître, le véritable capitaine, c'est celui qui a le plus de science ou de courage : or, nous avons tous le courage, continua Apostoli; mais voilà le seul qui ait la science.

Et, en disant ces paroles, il étendit le bras vers moi.

— Oui, oui! crièrent tous les passagers : oui, que l'officier anglais soit notre capitaine.

— Messieurs, répondis-je en me levant, comme il s'agit ici, non point de simples formalités de politesse, ou de simples règles de préséance, mais bien d'une question de vie ou de mort, j'accepte; mais je dois vous dire auparavant quelles sont mes intentions.

— Parlez! crièrent toutes les voix :

— Je prendrai chasse autant que possible, et j'espère, grâce à la légèreté du bâtiment, vous conduire dans quelque port, soit à Scyros, soit à Métélin, avant que la felouque ait pu nous rejoindre.

— Très-bien, crièrent toutes les voix.

— Mais, dans le cas contraire, et si les pirates nous gagnent, je vous préviens que je les combattrai jusqu'à la dernière extrémité, et que je vous ferai plutôt sauter tous avec moi que de me rendre.

— Mourir pour mourir, dit Apostoli, mieux vaut mourir en combattant que d'être pendus ou jetés à la mer.

— Nous combattrons jusqu'à la mort, cria l'équipage; qu'on nous donne des armes!

— Silence! m'écriai-je; ce n'est point à vous à décider cela, mais à ceux qui ont un double intérêt dans le bâtiment. Vous avez entendu ce que j'ai dit, messieurs; je vous laisse cinq minutes. Délibérez.

Je me rassis. Les passagers se réunirent en conseil; au bout de cinq minutes, ils vinrent à moi, conduits par Apostoli.

— Frère, me dit-il, d'une voix unanime, tu es nommé notre chef : à compter de cette heure, notre vie, nos bras et notre fortune sont à toi : disposes-en.

— Et moi, dit le capitaine en s'approchant à son tour, je m'offre à être votre second et à transmettre vos ordres, si vous m'en jugez capable; sinon, vous me placerez à la manœuvre, comme le dernier matelot.

— Bravo! crièrent à la fois les passagers et l'équipage; hourra pour l'officier anglais! hourra pour le capitaine!

— C'est bien, messieurs, j'accepte, répondis-je en tendant la main au capitaine; maintenant, silence partout!

Chacun se tut à l'instant même, attendant les ordres que j'allais donner.

— Monsieur le contre-maître, dis-je au chef timonier, qui cumulait ces deux fonctions à bord de *la Belle-Levantine*, consultez le compas, et dites-nous à quelle distance nous sommes de ces coquins, afin que je voie si votre estime s'accorde avec la mienne.

Le contre-maître fit le calcul demandé.

— Il sont à deux milles de nous, monsieur, pas un point de plus, pas un point de moins.

— C'est cela, répondis-je. Eh bien, messieurs, nous allons voir ce que sait faire *la Belle-Levantine* au moment du danger.

— Attention! Hissez le cacatois de grand et de petit perroquet et le contre-cacatois; déployez la voile du perroquet de fougue et de clin-foc, et, quand vous aurez fait cela, il n'y aura plus, sur *la Belle-Levantine*, un lambeau de toile qui ne soit au vent.

L'équipage obéit avec une rapidité et une précision qui indiquaient l'importance qu'il attachait au résultat d'un pareil ordre; en effet, c'était le dernier effort que *la Belle-Levantine* pût faire, et si, grâce à ce supplément de voiles, elle ne laissait pas en arrière la felouque, il n'y avait plus rien à faire qu'à se préparer au combat. Le bâtiment lui-même semblait comprendre, comme un être animé, le danger qu'il courait, et, dès qu'il sentit la pression des nouvelles voiles qui venaient d'être déployées, il s'inclina un peu plus encore sur le côté au vent, montrant de l'autre les premières bandes de son cuivre sortant de la mer et fendant, avec sa proue, l'eau qui rejaillissait en écume jusque sur le pont.

Pendant ce temps, confiant dans la science du timonier, j'avais repris la longue-vue, et je l'avais de nouveau braquée sur la felouque; elle aussi avait mis toutes ses voiles dehors, et l'on voyait, à l'agitation de l'eau bouillonnant sur ses flancs, que ses rameurs ne restaient point oisifs. Il se faisait, au reste, quoique tout le monde fût sur le pont, un tel silence, que l'on entendait jusqu'au moindre craquement des mâts, qui semblaient ainsi me prévenir de l'imprudence que je commettais en les chargeant outre mesure; mais j'avais décidé d'avance que tous les avis de ce genre seraient complétement méprisés, et je n'avais de chance de gagner la partie qu'en jouant le tout pour le tout. Cet état d'anxiété durait depuis une heure à peu près, sans qu'il fût arrivé, au reste, le moindre accident, lorsque je donnai au contre-maître l'ordre de consulter de nouveau le compas. Pendant qu'il faisait son calcul, je reportai les yeux sur la felouque, qu'il me semblait tenir maintenant à une distance un peu plus grande.

— Par sainte Rosalie! s'écria le contre-maitre,

nous gagnons sur elle, monsieur; oui, aussi vrai que j'ai une âme et que j'espère qu'elle sera sauvée, nous la laissons en arrière.

— Et de combien? lui demandai-je, commençant à respirer plus à mon aise.

— Oh! de peu de chose, il est vrai.

Le contre-maître demeura un instant muet: puis, ayant vérifié ses calculs :

— Un quart de mille à peu près, me dit-il.

— Et vous appelez cela peu de chose! m'écriai-je, un quart de mille en une heure; par saint Georges! vous êtes difficile, mon maître, et je me serais contenté de moitié, moi!... Messieurs, continuai-je en m'adressant aux passagers, vous pouvez vous retirer maintenant, et dormir tranquilles ; demain, vous vous réveillerez hors de la portée des pirates... à moins que...

— A moins que?... répéta Apostoli.

— A moins que, comme cela arrive quelquefois, le vent ne tombe une heure ou deux après le lever du soleil.

— Et alors? demandèrent les passagers.

— Alors, ce serait autre chose; il ne faudrait plus songer à fuir, mais à nous battre; cependant, d'ici à quatre heures du matin, vous n'avez rien à craindre. Retirez-vous donc tranquillement, et attendez.

Les passagers se retirèrent; Apostoli voulait rester; mais j'exigeai qu'il descendît à l'instant même dans sa chambre : l'agitation qu'il avait éprouvée avait naturellement aggravé son état, et, quoiqu'il ne s'en aperçût pas lui-même, dans l'agitation où il était, il était dévoré de fièvre. Après une légère lutte, il obéit comme un enfant : c'était toujours ainsi que finissait toute résistance opposée par cette âme douce et qui n'avait rien perdu de sa jeunesse en marchant si vite vers la mort.

— Maintenant, monsieur, dis-je au capitaine, lorsque nous fûmes seuls, nous pouvons envoyer se reposer la moitié de l'équipage; si le vent continue ainsi, un enfant suffirait à conduire le bâtiment; si le vent tombe, nous aurons besoin de tous les bras, et, dans ce cas-là, il n'y aurait point de mal qu'ils fussent bien reposés.

— Tout ce qui n'est point de quart, sous le pont! cria le capitaine.

Cinq minutes après, il ne restait plus debout que les hommes qui étaient strictement de service.

La Belle-Levantine continuait de raser les flots comme une hirondelle de mer, car il faisait une de ces belles brises comme en demanderait un capitaine pour manœuvrer un bâtiment devant sa maîtresse. Quant à la felouque, au bout d'une demi-heure, elle avait encore perdu un quart de mille : il était donc évident que, si rien ne changeait dans l'atmosphère avant la fin de la journée du lendemain, nous serions à l'abri dans quelque port de l'Archipel.

J'avais fait un rapide progrès, comme on le voit, dans la hiérarchie militaire : de midshipman, j'étais passé d'emblée capitaine, et, tel est l'orgueil humain, qu'oubliant que cette promotion momentanée s'était faite à bord d'un pauvre bâtiment marchand, j'étais tout fier de cette position qui ne devait durer que tant que durerait le danger. Je n'en avais pas moins pris mon intérim au sérieux, et cela avait, au moins, chassé toutes les tristes pensées qui accablaient mon esprit; je me demandais pourquoi je n'aurais pas un bâtiment à moi, soit un simple yacht, pour voyager à mon plaisir, soit un trois-mâts marchand pour commercer avec l'Inde ou le nouveau monde.

Ainsi, je parviendrais peut-être à satisfaire cette soif d'activité qui est la fièvre de la jeunesse, et à oublier l'exil auquel je m'étais volontairement condamné : puis, comme à cette époque nous étions en guerre avec la France, peut-être aurais-je le bonheur, par quelque action d'éclat, de me faire pardonner le crime que j'avais commis contre les règles de la discipline; alors, je rentrerais dans la marine anglaise avec le grade que j'aurais conquis, et, guidé par les traces de mon père, je deviendrais un Howe ou un Nelson. L'étrange et merveilleuse chose que l'imagination, qui jette un pont sur l'impossible et qui s'égare, tout éveillée, dans des jardins plus splendides que ceux que l'on verra jamais en songe!

Ces rêveries me bercèrent quelque temps encore; puis, comme il était deux heures du matin, et que nous continuions de gagner sur la felouque, je laissai la conduite du bâtiment au pilote, je plaçai le contre-maître en vigie, et, m'enveloppant dans mon manteau, je me couchai sur un pierrier.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais avec toute l'ardeur de mon âge, lorsque je crus entendre que l'on m'appelait; en même temps, et, comme je ne me réveillais pas assez vite à ce qu'il paraît, on me toucha sur l'épaule. J'ouvris aussitôt les yeux, et vis devant moi le contre-maître :

— Qu'y a-t-il de nouveau? demandai-je en me rappelant que j'avais commandé de m'éveiller, si quelque chose allait mal.

— Il y a que, comme vous l'aviez prévu, le vent est tombé et que nous ne marchons plus.

La nouvelle était triste; mais c'était une raison de plus de ne pas perdre de temps pour y faire face. Je jetai mon manteau sur le pont, et, ne voulant confier à personne le soin d'étudier le ciel, j'empoignai les haubans de misaine, et je grimpai jusqu'à la barre du petit perroquet. Arrivé à cette hauteur, il y avait encore quelques souffles d'air qui, de temps en temps, traversaient l'espace, mais à peine suffisants pour gonfler les voiles les plus élevées et faire flotter notre banderolle. Je tournai alors les yeux vers la felouque; elle ne paraissait plus que comme un point

blanc à l'horizon, mais elle paraissait encore; il était évident qu'elle avait espéré en cette chute de vent, que nous craignions, et qu'elle avait continué sa chasse sans se ralentir; cependant, nous l'avions laissée à trois lieues de nous, à peu près.

Je portai ensuite mon regard circulairement sur l'horizon; nous étions à la hauteur du cap Baba, l'ancien *Lectum Promontorium;* nous avions devant nous, à l'est-sud-est, Mételin, dont je distinguais parfaitement les montagnes, et Scyros, berceau d'Achille et tombe de Thésée; mais la première de ces deux îles était à sept lieues, et la seconde à dix lieues à peu près de notre navire. Trois heures de cette même brise, et nous étions sauvés; mais nous n'en avions plus que le râle, et encore, dans quelques minutes, son dernier soupir allait-il s'éteindre.

Cependant, comme je ne voulais rien avoir à me reprocher, je redescendis sur le pont, et, faisant amener toutes les voiles basses, je ne laissai que le grand et le petit hunier, le perroquet de fougue, le grand et le petit perroquet et les bonnettes. *La Belle-Levantine* parut alors respirer un instant, débarrassée qu'elle était de cet amas de toiles, et, comme une nymphe qui glisse sur la mer en tenant son écharpe arrondie au-dessus de sa tête, elle fit, aspirant les derniers souffles d'air, une demi-lieue encore; puis elle s'arrêta, laissant pendre tristement ses voiles le long de ses mâtereaux et de ses mâts : la brise était morte.

Alors je fis mettre, afin qu'elles fussent déferlées au besoin, toutes les voiles sur des fils de caret, à l'exception du grand hunier et du clin-foc, et, comme le contre-maître me demandait mes ordres :

— Trouvez-moi, lui dis-je, un mousse et un tambour, et que l'on fasse entendre à l'instant même le branle-bas de combat.

XXII

A peine les premiers sons du mélodieux instrument qui appelait l'équipage aux armes s'étaient-ils fait entendre, que tout le monde fut sur le pont; il en résulta un moment de désordre, qui me fit comprendre la nécessité d'une discipline sévère. Je fis passer tout l'équipage sur l'avant, et, appelant les passagers sur l'arrière, je leur expliquai, qu'ainsi que je l'avais craint, le vent était tombé au point du jour, et leur montrai d'une main nos voiles qui fasiaient, et de l'autre la felouque qui commençait à grandir, non plus poussée par le vent, dont elle était privée comme nous, mais nageant à l'aide de ses rames.

Il n'y avait donc pas d'autre alternative que de nous préparer vigoureusement au combat, attendu que dans quatre heures, si la felouque marchait toujours du même pas, elle arriverait à un abordage qu'il me paraissait impossible d'éviter: car il n'était pas probable que quelque bonne brise, en se levant, nous permît de déployer nos voiles et nous mît de nouveau hors de sa portée. Si les honnêtes commerçants à qui j'avais affaire n'avaient eu d'inquiétude que pour leur vie, peut-être eussent-ils faibli; mais ils avaient leurs marchandises à défendre, et je les trouvai braves comme des lions.

Il fut donc décidé que toute puissance me serait remise, et que le capitaine, forcé d'abdiquer son grade, serait déchargé de toute responsabilité. Je profitai aussitôt de cette bonne volonté, et, choisissant parmi les passagers ceux qui me paraissaient les plus déterminés, je les désignai comme combattants, chargeant les autres, sous la direction d'un matelot qui avait été maître canonnier à bord d'un navire sarde, de préparer des poulevrins d'amorce et de faire des cartouches, afin qu'on ne manquât pas de munitions pendant le combat. Mais ce fut en vain que je voulus forcer Apostoli de descendre avec ces derniers; pour la première fois, il résista à ma volonté, déclarant qu'aucun ordre ne le déterminerait à me quitter tant que durerait le péril. Je me décidai donc à le garder près de moi à titre d'aide de camp.

Ce partage fait et le pont débarrassé d'une partie des passagers, je pris le porte-voix, ce signe du commandement, et, désirant savoir d'avance comment mes ordres seraient exécutés, je l'approchai de ma bouche en criant :

— Attention !

Tout bruit cessa aussitôt, et chacun attendit, prêt à obéir. Je continuai :

— Un homme en vigie aux barres de perroquet pour épier le vent ! les hardes et les hamacs dans les filets de bastingages ! les armes sur le pont !

Au même instant, un homme s'élança avec l'adresse et l'agilité d'un singe, par les haubans du grand mât, vers le poste désigné, tandis que les autres disparaissaient par les panneaux et les écoutilles, pour reparaître, un instant après, chargés de leurs hamacs qu'ils amarèrrent sur la muraille et qu'ils recouvrirent d'une toile goudronnée, tandis que le contre-maître, que j'avais élevé au grade de capitaine d'armes, faisait mettre les fusils en plusieurs faisceaux, et les haches et les sabres en divers tas.

Certes, la manœuvre ne s'était pas faite comme à bord d'un vaisseau de guerre; mais je n'en vis pas moins avec plaisir que, quoiqu'elle se fût opérée lentement, elle s'était opérée sans confusion; cela me donna bon espoir de l'avenir; et je regardais Apostoli, qui, assis au pied du mât de misaine, m'avait répondu,

avant même que je n'eusse parlé, par ce sourire doux et triste qui lui était habituel.

— Eh bien, mon brave fils d'Argos, lui dis-je, nous allons donc combattre Grec contre Grec, frère contre frère, Attique contre Messénie?

— Hélas ! oui, répondit Apostoli, en attendant que tous les enfants de la même mère et tous les adorateurs du même Dieu se réunissent contre le même maître.

— Et cela viendra un jour; tu le crois? lui demandai-je avec une expression de doute qu'il m'était impossible de réprimer.

— Si je le crois! s'écria Apostoli; j'en suis sûr : il est impossible que la Panagie ait ainsi abandonné ses enfants; et, quand cette heure viendra, vois-tu, continua le jeune homme, le teint animé et les yeux ardents, ces mêmes pirates, qui sont aujourd'hui la honte et l'effroi de l'Archipel, en deviendront la gloire et l'honneur; car ce n'est pas leur inclination qui les a poussés là, mais le despotisme et la misère.

— Tu es bien indulgent pour tes compatriotes, Apostoli!

Alors, voyant que l'équipage attendait les instructions :

— Que le capitaine d'armes choisisse les hommes désignés pour le service des deux pierriers et de la pièce de huit, et fasse mettre des grappins d'abordage au bout des vergues des deux bords.

Puis, cet ordre donné, je me retournai vers Apostoli.

— Et tu es bien sévère, John, me répondit-il; car, ainsi que tous les Francs, tu juges toujours les peuples au point de vue de la civilisation européenne; tu ne sais pas, toi, ce que nous souffrons depuis quatre siècles; tu ne sais pas que, depuis quatre siècles, rien n'est à nous, ni la fortune de nos pères, ni l'honneur de nos filles; tu ne sais pas qu'il n'y a de liberté que pour ces aigles de mer aux ailes rapides, qui fondent sur leur proie, puis se retirent dans des nids trop élevés pour que le lourd despotisme turc ose les y poursuivre. Il en est ainsi de tout peuple apprimé, vois-tu. L'Espagne a ses guérillas, la Calabre ses brigands, le Magne ses klephtes, l'Archipel ses pirates. Vienne le jour de la liberté, et tous redeviendront des citoyens.

Je souris d'un air de doute.

— Écoute, John, continua Apostoli en me posant la main sur le bras, écoute ce que je vais te prédire : Si tu demeures exilé de ta patrie, prends la Grèce pour mère; elle est charitable comme tout ce qui a souffert et généreuse comme tout ce qui est pauvre. Alors, avant qu'un long temps soit écoulé, tu entendras le cri d'indépendance courir de montagne en montagne et d'île en île; alors tu seras l'ami, le frère, le compagnon de ces hommes que tu vas combattre; tu partageras la même tente, tu boiras au même verre et tu briseras le même pain.

— Et quand ce fortuné moment doit-il arriver? dis-je au prophète qui me l'annonçait avec tant de confiance.

— Dieu seul le sait! répondit Apostoli en levant les yeux au ciel; mais il ne doit pas tarder, car il y a quatre siècles que tout un peuple l'attend; et plus l'oppression est vieille, plus elle est près de la jeune liberté.

— C'est fait, capitaine, vint dire le contre-maître; avez-vous autre chose à ordonner?

— Que le charpentier ou le maître calfat, s'il y en a un à bord, amarre des cordages en dehors et tout autour du vaisseau, avec des crampes et une ceinture pour s'y suspendre; qu'il tienne préparés des bouchons de bois, des pelotes d'étoupes et des plaques de plomb garnies et percées, et qu'il prépare des mannes et des havre-sacs pour jeter à l'eau, si un homme tombe à la mer.

Il se fit un moment de silence, pendant lequel ce nouveau commandement s'exécuta; puis, quand tout fut rentré dans l'ordre, comme on voyait grandir la felouque à vue d'œil, et que nous restions en panne :

— Ohé! des barres du perroquet, demandai-je, avez-vous du vent là-haut?

— Non, monsieur, répondit le matelot, pas un souffle, et, à moins que ce petit nuage noir, qui pointe là-bas derrière Scyyos, ne nous en apporte, je crois que nous serons obligés de nous en passer pour toute la journée.

Je portai les yeux du côté indiqué, et je vis effectivement poindre à l'horizon un nuage qui, d'où j'étais, semblait un écueil jeté au milieu de cette seconde mer qu'on appelle le ciel. C'était un léger espoir. Dans la situation où nous étions, j'aimais mieux une tempête qu'un combat, et, à quelque prix que ce fût, j'eusse acheté du vent.

En attendant, tout était calme, la mer s'était aplanie comme un miroir, et, à part ce petit point, imperceptible à tout autre œil que celui d'un marin, pas une tache ne ternissait l'azur du ciel.

— Combien de temps croyez-vous qu'il leur faille encore, demandai-je au contre-maître, pour être dans nos eaux, au train dont ils marchent?

— Trois heures, à peu près, monsieur.

— Oui, oui, c'est ce que j'avais prévu. Vous aurez soin, monsieur, de tenir, sur les ponts et les gaillards, des charniers remplis d'eau douce pour rafraîchir l'équipage pendant le combat, et, pour que personne ne quitte son poste, attendu que nous n'avons pas trop de bras, deux hommes feront courir des bailles.

— Cela sera fait, monsieur.

— Frère, me dit Apostoli, la felouque change de route, ce me semble; peut-être nous sommes-nous trompés et ne vient-elle point à nous.

Je pris vivement la longue-vue et la braquai sur elle; effectivement, elle semblait, dans la nouvelle direction qu'elle venait d'adopter, devoir nous passer à un mille ou deux à l'arrière, et avoir tourné le cap vers Porto-Petera, l'ancienne Méthymne.

— C'est, sur mon âme, la vérité! m'écriai-je. Pardieu! Apostoli, je voudrais de tout mon cœur m'être trompé et faire amende honorable à tes compatriotes

Mais, voyant que le contre-maître, qui avait entendu ce que je venais de dire, secouait la tête :

— Que pensez-vous de cela, monsieur? lui demandai-je.

— Je pense, capitaine, qu'ils ont vu, ainsi que nous, le point noir qui vient de ce côté, et que, comme des marsouins, ils flairent le vent; de sorte qu'ils veulent se mettre entre nous et Mételin, de peur que nous ne leur échappions en gagnant la terre.

— Vous avez raison, monsieur, et je ne sais pas où j'avais la tête de ne pas deviner cela tout de suite. Oui, oui, leur intention est bien évidente. Et pas un souffle de vent?...

— Pas un souffle! répondit le contre-maître.

— Alors, à la grâce de Dieu! attendons.

Nous attendîmes ainsi quatre heures; car le détour que vos pirates avaient été forcés de faire nous avait fait gagner du temps. Ils avaient passé à une lieue à peu près de l'arrière, et, décrivant un demi-cercle, de tribord, où ils nous étaient apparus, ils nous arrivaient par bâbord; cependant, ils étaient encore à trois milles de nous, à peu près, lorsque le matelot en vigie cria tout à coup :

— Ohé! une bouffée de vent!

Je bondis plutôt que je ne me levai.

— De quel côté vient-elle?

Il attendit un instant, afin de pouvoir faire une réponse précise; puis, ayant senti une seconde bouffée :

— Ouest-sud-ouest, répondit-il.

— Eh bien? demanda Apostoli.

— Eh bien, mon cher ami, il ne pouvait pas nous être plus parfaitement contraire, et je commence à croire que le diable est pour eux.

— Ne dis point de pareilles choses au moment où nous sommes, frère.

— Avez-vous entendu? demandai-je au contre-maître timonier.

— Oui, monsieur; oui, parfaitement.

— Eh bien, nous n'avons plus qu'une chance: c'est, au premier souffle qui va venir, de virer de bord et de fuir devant le vent, dussions-nous retourner d'où nous venons.

— Nous ne pouvons pas faire cette manœuvre si vite, monsieur, que nous n'essuyions une ou deux bordées, et songez qu'à la moindre avarie qu'ils nous auront faite dans la mâture, grâce à leurs maudites rames, ils nous rejoindront toujours.

— Connaissez-vous un autre moyen, monsieur?

— Je n'en connais pas, répondit le maître.

— Vous voyez donc bien, alors, qu'il faut employer celui-ci. Ohé! des barres de perroquet! criai-je à l'homme en vigie, sentez-vous le vent d'une manière certaine?

— Oui, monsieur, le voilà qui arrive.

— John! cria Apostoli, voilà encore la felouque qui change de direction.

Effectivement, je tournai les yeux de son côté, et je la vis, qui, par le seul secours de ses rames et de son gouvernail, virait de bord avec la facilité d'une chaloupe, et, comme si elle eût deviné notre intention, s'apprêtait à nous gagner au vent.

— Vous savez votre métier, monsieur, me dit le contre-maître; mais le capitaine de cette felouque m'a l'air de ne pas mal connaître le sien.

— N'importe, monsieur, nous le gagnerons de vitesse, j'espère. Attention tout le monde : y êtes-vous?

L'équipage répondit par un seul cri.

— Carguez l'artimon et la grande voile; mettez le perroquet de fougue et le grand hunier en ralingue; la barre du gouvernail sous le vent; coiffez et contre-bassez les voiles d'avant; filez les écoutes des focs, des voiles d'étai et de la misaine! C'est cela, enfants; voilà *la Belle-Levantine* qui vire, et tout à l'heure vous allez la voir filer comme une fille bien élevée qui marche devant sa mère. La! maintenant, éventez les voiles de l'arrière et brassez-les carrément; changez le gouvernail, larguez les écoutes des focs et des voiles d'étai! C'est bien, nous y sommes.

— Elle marche! cria tout l'équipage d'une seule voix, elle marche!

En effet, après avoir culé pendant quelques minutes, le navire, tiré en avant par les deux dernières voiles que j'avais ordonné de déployer, commençait à obéir au vent, et, le cap sur Lemnos, reprenait la route que nous avions déjà suivie. Je reportai alors les yeux sur la felouque; pendant que nous avions fait notre évolution, elle avait fait sa manœuvre, et s'était couverte de toile. Les deux bâtiments suivaient alors une ligne presque parallèle, qui devait aboutir à un point donné; ce n'était donc plus qu'une question de vitesse; mais, dans tous les cas, si nous évitions son abordage, nous devions nécessairement passer sous son feu.

Nous étions alors assez près de la felouque pour qu'aucun détail ne nous échappât, même à l'œil nu : c'était un véritable bâtiment de proie, allongé comme une pirogue, avec deux mâts penchés sur l'avant d'environ trois degrés; ses deux voiles latines étaient enverguées, par leur grand côté, à une antenne beaucoup plus longue que le mât. Le bâtiment portait deux canons sur l'avant, plus vingt-quatre pierriers tenus avec des chandeliers et plantés dans le plat-bord. Les rameurs, dont nous distinguions la tête coiffée

d'un bonnet grec, étaient assis, non sur des bancs, mais sur les traversins des écoutilles, et leurs pieds s'appuyaient contre d'autres traversins établis en travers du bâtiment. Comme le vent était encore assez faible, leurs avirons leur donnaient sur nous un énorme avantage, et je vis que, quelque diligence que nous fissions, il nous faudrait toujours passer sous le feu de la felouque à une portée de pistolet.

Je donnai alors les derniers ordres : ils consistaient à traîner à tribord les trois seuls canons que nous eussions ; à distribuer des fusils, des espingoles, des haches et des sabres à l'équipage et aux passagers; à monter sur le pont quelques caisses de cartouches, et à retourner le sablier pour trois ou quatre heures. En même temps, j'ordonnai à une douzaine d'hommes de monter dans les hunes, afin de faire feu de haut en bas.

Un moment de silence terrible et solennel succéda à ces préparatifs, pendant lesquels le point noir de Scyros s'était étendu sur tout l'horizon méridional, et menaçait de devenir un orage. Un vent lourd et chaud soufflait par bouffées capricieuses, et, cessant quelquefois tout à coup, laissait pendre nos voiles le long des mâts; de grosses vagues, qui semblaient se former au fond de l'abîme et monter à sa surface, couvraient la mer d'une nappe d'écume frémissante; mais tous ces signes, qu'en un autre temps nous eussions étudiés avec soin, étaient négligés par nous dans l'attente d'un plus grand danger.

Les deux navires se rapprochaient insensiblement, sans que ni l'un ni l'autre parût prendre un avantage marqué; ils n'étaient plus séparés que par un mille, et l'on voyait parfaitement, sur le pont de la felouque, son équipage, qui semblait être le double du nôtre, à peu près, faisant de son côté ses dernières dispositions pour le combat.

Il n'y avait donc plus aucun doute : c'étaient bien des pirates, et c'était à nous que ces pirates en voulaient; d'ailleurs, s'il nous était resté quelque incertitude, elle eût été bientôt dissipée; car tout à coup nous vîmes le plat-bord de la felouque se couvrir de fumée, et en même temps, avant que le bruit, que le vent emportait, fût parvenu jusqu'à nous, une pluie de mitraille vint s'abattre à quelques pas du navire : les pirates, dans l'ardeur qu'ils avaient de nous joindre, avaient mal calculé la distance et fait feu de trop loin.

— Avec votre permission, monsieur, me dit le contre-maître, je ne serais pas fâché, puisque ces messieurs nous ont salués les premiers, de leur rendre leur politesse. Et voilà, continua-t-il en me montrant la pièce de huit, une jeune personne bien élevée, qui ne dit qu'un mot de temps en temps, mais dont chaque parole vaut mieux que tout ce babillage que nous venons d'entendre.

— Déliez-lui donc la langue, maître, répondis-je; car je suis aussi curieux que vous de l'entendre parler; je présume que c'est vous qui avez fait son éducation, et je ne doute pas que, dans la circonstance délicate où nous nous trouvons, elle ne fasse honneur à son maître.

— Elle n'attend que votre ordre, monsieur; mais, comme c'est une fille très-obéissante, elle désire avoir ses instructions.

— Pointez en belle, c'est ce qu'il y a de mieux.

Le contre-maître traîna son canon au milieu du sabord, et, pointant en plein bois :

— Feu ! dit-il.

Le commandement fut aussitôt suivi que donné; un jet de flamme sortit des flancs de *la Belle-Levantine*, et le messager de mort alla frapper au milieu des rameurs, où il fut facile de voir, au désordre qu'il occasionnait, que son coup n'avait pas été perdu.

— Bravo! maître, m'écriai-je, votre élève a fait merveille; mais elle n'en restera pas là, je l'espère.

— Oh! non, monsieur, répondit le timonier, qui commençait à prendre goût à la chose; Rosalie, c'est le nom que je lui ai donné en honneur de la patronne de Palerme, Rosalie est comme feu ma pauvre mère: une fois qu'elle a commencé de parler, on ne peut plus la faire taire. Eh bien, qu'est-ce que vous faites donc, vous autres? est-ce que ce qui se passe là-bas vous regarde? Voyons, amorcez.

Pendant que le chef du poste obéissait à cet ordre, un nouveau nuage de fumée s'éleva aux flancs de la felouque, et, comme les deux navires s'étaient rapprochés dans l'intervalle, on entendit les grêlons de fer grésiller par tout le bâtiment; au même instant, un homme tomba de la grande hune dans les haubans du grand mât, puis, de là, sur le pont. Les pirates, qui avaient vu l'effet du coup, poussèrent de grands cris de joie.

Mais la mort, qui avait visité *la Belle-Levantine*, était déjà retournée à bord de la felouque avec le boulet du contre-maître, et aux cris de joie succédèrent des imprécations de colère. Le coup, plus heureux encore que le premier, avait traversé la muraille et emporté deux canonniers.

— De mieux en mieux, maître! m'écriai-je; mais vous avez là deux pierriers qui sont muets comme des tanches; est-ce qu'ils ne feront pas entendre leur voix à leur tour?

— Tout à l'heure, monsieur, tout à l'heure; le moment n'est pas encore venu de leur couper le filet. *Patienza! patienza!* comme nous disons, nous autres Siciliens, et chaque chose aura son temps. Rentrez donc derrière la muraille, vous autres, rentrez donc ! vous voyez bien qu'il va nous arriver encore une averse.

Effectivement, un nouvel ouragan de feu vint s'a-

battre en sifflant sur le pont, tuant un de nos hommes, en blessant deux ou trois autres.

De nouveaux hourras retentirent à bord de la felouque; mais, comme la première fois, ils furent interrompus par la triple décharge de nos deux pierriers et de la pièce de huit. Trois rameurs tombèrent, qui furent aussitôt remplacés, et la course continua sans être interrompue, plus ardente et plus acharnée qu'auparavant; car le capitaine des pirates commençait à reconnaître qu'il n'arriverait pas à temps pour nous aborder, et nous le voyions, sur le gaillard d'arrière, donnant ses ordres et excitant ses rameurs. Cette conviction, qui était aussi celle de l'équipage de *la Belle-Levantine*, nous donnait une nouvelle ardeur; en ce moment, l'orage se mit de la partie, et l'on entendit gronder le tonnerre. Ce grondement fut suivi d'une bouffée de brise, qui donna à *la Belle-Levantine* une heureuse impulsion.

— Courage, enfants, courage! m'écriai-je; vous voyez que le ciel est pour nous, et que l'orage nous pousse comme avec la main. Jusqu'à présent, ils ne nous ont pas fait grand mal; car mieux vaut qu'ils nous enlèvent de la chair que du bois.

— Oh! chaque chose aura son tour, monsieur, reprit le contre-maître tout en pointant ses pièces; et c'est quand nous les aurons dépassés, et qu'ils nous tiendront de bout en bout, avec leurs deux canons de l'avant, que la véritable danse commencera. Allons, feu, vous autres!

Les décharges des deux bâtiments n'en firent qu'une; mais j'étais si préoccupé de la vérité de ce que venait de dire le contre-maître, que je ne suivis l'effet ni de l'une ni de l'autre. J'entendis seulement quelques gémissements à bord; en jetant les yeux sur le pont, je vis deux hommes qui se tordaient dans l'agonie de la mort; j'appelai deux matelots.

— Voyez ceux qui sont déjà trépassés, leur dis-je à demi-voix; il ne faut pas laisser le pont s'encombrer, cela gêne la manœuvre et cela décourage; vous descendrez les corps dans le faux-pont, et vous les jetterez à la mer par bâbord, afin que les pirates ne voient rien de cette opération.

Les deux matelots obéirent, et je reportai les yeux vers la felouque.

Nous étions arrivés au point extrême de notre course, et, comme je l'avais espéré, nous y étions arrivés les premiers; mais, parvenus là, nous nous trouvions si rapprochés, qu'un homme vigoureux aurait pu lancer une pierre d'un bord à l'autre. Je crus que c'était le moment de faire jouer la mousqueterie, et je commandai le feu; j'entendis au même instant la voix du chef des pirates qui donnait le même ordre, et la fusillade commença pour ne plus s'interrompre.

Pendant quelques temps, les rameurs de la felouque firent de tels efforts, qu'ils nous prolongèrent; mais, le vent nous étant venu en aide, nous finîmes par les dépasser. Ils nous envoyèrent alors, à quarante pas à peine, une volée terrible, à laquelle nous répondîmes de notre mieux avec nos trois pièces et notre mousqueterie; puis, se laissant tomber dans notre sillage, ils commencèrent à nous donner la chasse.

Au bout d'un instant, nous entendîmes le bruit de deux grosses pièces d'artillerie, et un boulet vint frapper, presque à fleur d'eau, dans notre gaillard d'arrière, tandis qu'un autre traversait toute notre voilure, mais sans lui faire d'autre mal que de trouer la brigantine, la misaine et le petit foc.

— Voilà le jeu de boules qui commence, monsieur, me dit le contre-maître; maintenant, gare à nos quilles!

— Mais ne pourriez-vous donc faire traîner Rosalie à l'arrière, lui demandai-je, et leur rendre, sinon la monnaie de leur pièce, du moins la pièce de leur monnaie?

— Si fait, monsieur, si fait; on s'en occupe, comme vous voyez. Allons donc, fainéant! dit le contre-maître à un de ses servants qui secouait sa main droite, dont le pouce avait été écrasé par un biscaïen contre la bouche d'un pierrier, aide un peu à la roue, tu te dorloteras après... Là, bien.

Mais on n'avait pas encore eu le temps de recharger la pièce, qu'une nouvelle détonation se fit entendre, suivie d'un craquement terrible; en même temps le cri : « Prenez garde à vous, capitaine! » se fit entendre de tous côtés.

Je levai les yeux, et je vis le perroquet de fougue brisé un peu au-dessus de la hune d'artimon, qui, vacillant comme un arbre attaqué par sa base, s'inclinait sous le poids de ses voiles, et s'abattait à tribord. Au même instant, toute la poupe fut couverte de toiles, de bois et de cordages, et le navire, privé de ses deux voiles les plus importantes pour fuir vent arrière, ralentit sa marche à l'instant même.

— Coupez tout! criai-je, sans me donner le temps de mettre le porte-voix à ma bouche, coupez tout, et à la mer!

Les matelots, qui comprenaient l'urgence de la situation, s'élancèrent, comme des tigres, sur les cordages, et, à l'aide des haches, des sabres et des couteaux, ils eurent bientôt coupé jusqu'au fil qui retenait le perroquet de fougue au mât d'artimon; puis, réunissant tous leurs efforts, mâtereaux, voiles et cordages, ils jetèrent tout par-dessus le bord.

Malgré la promptitude de cette mesure, je compris, au ralentissement de la marche du navire, qu'il n'y avait plus moyen d'éviter l'abordage; je jetai les yeux autour de moi, et je vis que nous n'avions pas essuyé de grandes pertes. Trois ou quatre matelots étaient tués; nous en avions à peu près autant hors de combat; les autres blessures n'étaient que légères,

de sorte qu'il nous restait, les passagers compris, encore vingt-cinq à trente hommes en état de se défendre. Je donnai l'ordre qu'on fît monter tous ceux qui, depuis le matin, étaient occupés à faire des cartouches, et, me penchant vers Apostoli, qui ne m'avait pas quitté d'une seconde :

— Frère, lui dis-je, nous avons fait résistance; maintenant, il est trop tard pour nous rendre; que crois-tu qu'il nous arrive, si nous sommes pris?

— Nous serons massacrés ou pendus, répondit tranquillement le jeune homme.

— Mais, toi, en ta qualité de Grec, n'as-tu point chance de leur échapper? car, enfin, ce sont tes compatriotes.

— Raison de plus pour qu'ils ne m'épargnent pas. On accorde rarement merci à qui l'implore dans la même langue.

— Et tu es certain de ce que tu dis?

— Comme de la pureté de la Vierge.

— Eh bien, lui dis-je, demande au contre-maître une mèche allumée, et, quand tu m'entendras dire: *Il est temps!* descends par le panneau de l'arrière, jette la mèche dans la soute aux poudres, et tout sera dit.

— Bien, me répondit Apostoli avec son doux et triste sourire, et, comme si je venais de lui donner un ordre ordinaire : cela sera fait.

Je lui tendis la main; il se jeta dans mes bras.

Puis, mettant le porte-voix à ma bouche d'une main et saisissant une hache de l'autre :

— Serrez le vent à petites voiles, criai-je de toute ma force; des hommes au bout des basses vergues et sur les gaillards! la barre toute au vent, et que tout le monde se tienne prêt pour l'abordage.

La manœuvre fut exécutée à l'instant même, et *la Belle-Levantine*, au lieu de continuer à fuir vent arrière, ralentit sa course, et présenta le flanc à la felouque, qui, s'avançant avec la double rapidité de ses voiles et de ses rameurs, engagea son beaupré dans nos haubans de misaine, et nous aborda bord à bord, brisant du choc une partie de notre muraille. En même temps, et comme si les deux bâtiments s'étaient enflammés par le contact, un nuage de fumée s'éleva, suivi d'une détonation et d'une secousse si terribles, que *la Belle-Levantine* en trembla jusque dans sa membrure : les pirates avaient, à bout portant, fait feu de leurs douze pierriers. Heureusement, j'avais eu le temps de crier :

— Ventre à terre!

Car nous étions si près, que j'avais vu la fumée des boute-feu.

Tout ce qui suivit mon ordre fut sauvé, tout ce qui ne l'entendit pas fut balayé par la mitraille. Puis, comme nous nous relevions, à travers le nuage de vapeur qui nous enveloppait, nous vîmes apparaître, semblables à autant de démons, les pirates se laissant glisser de leurs vergues, descendant par leur beaupré, ou sautant de leur bord au nôtre. Il n'y avait plus d'ordre à donner, il n'y avait plus de règles à suivre; je me jetai en avant, et je fendis, d'un coup de hache, la tête du premier que je rencontrai.

Essayer de rendre les détails de la scène qui se passa alors serait chose impossible : chacun entreprit un combat isolé et mortel. J'avais donné mes pistolets à Apostoli; car il était trop faible pour se servir d'un sabre ou d'une hache, et deux fois je vis tomber deux adversaires sous des coups qui n'étaient pas portés par moi. Je me jetai en avant comme un insensé; car je ne voulais pas survivre à notre défaite, qu'il était facile de prévoir; mais, comme par miracle, au bout d'un quart d'heure de cette lutte gigantesque, après avoir renversé tout ce qui s'était présenté à moi, j'étais encore sans blessure.

En ce moment, deux pirates s'élancèrent en même temps sur moi; l'un était un jeune homme de dix-huit ans, à peu près, l'autre un homme de quarante. En faisant le moulinet avec ma hache, j'atteignis le jeune homme au haut de la cuisse; il poussa un cri, et tomba. Débarrassé de celui-ci, je m'élançai sur l'autre pour lui fendre la tête. Mais, d'une main, il saisit le manche de mon arme, tandis que, de l'autre, il me portait, dans le côté, un coup de poignard qui s'amortissait sur ma ceinture pleine d'or. Alors, craignant qu'il ne redoublât, je le saisis corps à corps; jetant aussitôt un coup d'œil rapide autour de moi, et voyant que les pirates étaient vainqueurs sur tous les points : *Il est temps!* criai-je, d'une voix de tonnerre, à Apostoli, qui aussitôt glissa, comme une apparition, par le panneau de l'arrière.

Le pirate était un homme d'une grande force; mais j'étais habile à la lutte comme un athlète antique. Jamais frères qui se revoient, après une longue absence, ne s'embrassèrent plus étroitement que nous ne le faisions pour nous étouffer. Nous arrivâmes ainsi, toujours nous étreignant, jusqu'à un endroit où la muraille avait été brisée par le choc des deux vaisseaux; et, comme il n'y avait plus de parapets, et que ni l'un ni l'autre de nous ne remarqua cette brèche, nous tombâmes tous les deux à la mer, sans que personne fît attention à nous.

A peine fûmes-nous dans l'eau, que je sentis les bras du pirate se détacher. De mon côté, emporté par ce sentiment de conservation dont l'homme n'est pas le maître, je lâchai mon ennemi, et, nageant quelque temps entre deux eaux, je ne revins sur la surface de la mer qu'à quelque pas derrière la poupe de *la Belle-Levantine*. Je restai là un instant, étonné de ne pas la voir sauter; car je connaissais trop Apostoli pour craindre que mon ordre ne fût pas exécuté. Mais, comme, pendant quelques secondes encore que j'attendis, rien de nouveau ne se

passa, je pensai qu'il était arrivé quelque accident à mon pauvre ami. Les pirates étaient entièrement maîtres du bâtiment; je profitai donc du crépuscule, qui commençait à tomber, pour gagner le large sans savoir où j'allais, mais allant toujours, mû par cet instinct physique qui nous pousse à retarder, autant que possible, l'heure de notre mort. Cependant, je me rappelai bientôt qu'au moment où le feu de la felouque avait brisé notre perroquet de fougue, nous étions en vue de la petite île de Neœ, qui, selon mon estime, devait être à deux lieues, à peu près, vers le nord.

Je me dirigeai donc vers cette île, nageant autant que possible entre deux eaux, afin de me dérober à la vue des pirates, ne sortant la tête que pour respirer. Cependant, quelques précautions que je prisse, deux ou trois balles perdues, qui vinrent faire jaillir l'eau autour de moi, me prouvèrent que j'avais été découvert; mais aucune ne m'atteignit, et je me trouvai bientôt hors de portée.

Cependant ma position n'en était guère meilleure. Avec une mer calme, je me croyais assez bon nageur pour faire facilement ces deux lieues; mais l'orage grossissait, les vagues devenaient de plus en plus houleuses, le tonnerre grondait au-dessus de ma tête, et, de temps en temps, des éclairs, pareils à des serpents immenses, illuminaient les flots d'une teinte bleuâtre qui leur donnait un caractère effrayant. D'ailleurs, j'étais horriblement gêné par mes vêtements, et ma *fustanelle**, imprégnée d'eau, alourdissait ma marche. Au bout d'une demi-heure, je sentis que mes forces faiblissaient, et que, si je ne me débarrassais de ce poids incommode, j'étais perdu; je me retournai donc sur le dos, et, après des efforts inouïs, je parvins à briser les cordons qui retenaient la fustanelle; puis, la faisant glisser le long de mes jambes, je me trouvai assez soulagé pour reprendre ma course.

Je nageai encore une demi-heure, à peu près; mais la mer devenait de plus en plus mauvaise, et je sentais qu'il était impossible que je résistasse longtemps à la fatigue que j'éprouvais. Il n'y avait plus à couper le flot, comme dans un temps ordinaire; il fallait se laisser emporter par lui, et, chaque fois que je redescendais avec la vague, il me semblait être précipité dans un abîme. Une fois, tandis que j'étais au sommet d'une de ces montagnes liquides, un éclair brilla, et je vis à ma droite, à une distance énorme encore, le rocher de Neœ. N'ayant rien pour me diriger, j'avais dévié de ma route, et il me restait à peu près encore autant de chemin à faire que j'en avais déjà fait. Je sentis un découragement profond ; car il y avait en moi le sentiment de l'impossible. J'essayai de me reposer en nageant quelque temps sur le dos; mais je me sentais saisi de terreurs invincibles, quand j'étais précipité à la renverse et la tête la première dans ces vallées sombres et profondes qui, à chaque instant, se creusaient de plus en plus.

Je commençais à sentir ma poitrine se serrer, un bourdonnement sourd battait dans mes oreilles, mes mouvements se roidissaient sans harmonie, j'avais des envies instinctives de crier pour appeler du secours, quoique je susse bien que, perdu comme je l'étais au milieu des flots, il n'y avait que Dieu qui pût m'entendre. Alors tous mes souvenirs se représentèrent à moi comme dans un rêve. Je revis ma mère, mon père, Tom, M. Stanhow, James, Bob, M. Burke ; il y eut des choses qui me revinrent à l'esprit, et qui étaient tout à fait sorties de ma mémoire ; il y en eut d'autres qui me semblaient des révélations d'un autre monde. Je ne nageais plus, je roulais de vague en vague, sans résistance et sans volonté. Parfois je sentais que j'enfonçais, et que les flots me passaient au-dessus de la tête. Alors, par un effort inouï et qui faisait jaillir à mes yeux des milliers d'étincelles, je revenais à la surface de l'eau, je revoyais le ciel, qui me semblait noir et tout parsemé d'étoiles rouges. Je poussais des cris auxquels je croyais entendre des voix répondre.

Enfin, je sentis que les forces me manquaient ; je sortis hors de l'eau jusqu'à la ceinture, regardant avec terreur tout autour de moi. En ce moment, un éclair brilla ; je vis, au haut d'une vague, quelque chose comme un rocher, qui allait rouler dans les profondeurs où je me débattais. Au même instant, j'entendis mon nom crié si distinctement, que ce n'était plus une illusion. Je voulus répondre; ma bouche s'emplit d'eau. Il me sembla alors qu'une corde me frappait au visage; je la saisis avec les dents, puis avec les mains. Une force motrice m'attirait à elle; je me laissai faire, sans résistance et sans volonté ; puis bientôt je ne sentis plus rien : j'étais évanoui.

Quand je revins à moi, je me trouvais dans la cabine de *la Belle-Levantine*, et je vis Apostoli assis près de mon hamac.

XXIII

En deux mots, Apostoli me mit au fait; il n'avait pu faire sauter le vaisseau, parce que le capitaine, qui avait prévu mon intention, avait noyé les poudres; il remontait donc par l'escalier du grand panneau, pour venir me retrouver, lorsqu'il rencontra les pirates qui, maîtres du bâtiment, descendaient dans la cabine du capitaine le jeune homme que j'a-

* On appelle ainsi la jupe grecque, qui est d'autant plus élégante qu'elle est composée de plus de morceaux. Il y a des *fustanelles* qui ont jusqu'à cinq cents coutures.

vais blessé. Le pauvre garçon perdait tout son sang, et demandait à grands cris un chirurgien. Alors l'idée de me sauver, en me donnant ce titre, s'était présentée à l'âme ardente et dévouée de mon ami; Apostoli s'écria qu'il y avait un chirurgien dans l'équipage de *la Belle-Levantine*, et qu'on ordonnât de cesser le carnage, s'il était encore temps. Deux hommes s'élancèrent aussitôt sur le pont en commandant, au nom du fils du capitaine, que, sous peine de vie, il ne fût plus donné un seul coup. Apostoli les suivit avec anxiété, me cherchant partout, ne me trouvant nulle part; en ce moment, les pirates poussèrent de grands cris de joie; leur capitaine, qui avait disparu dans la lutte, remonta par une amarre, et, s'élança sur le pont en criant :

— Victoire!

Apostoli reconnut l'homme avec lequel il m'avait laissé luttant, et courut à lui pour lui demander ce que j'étais devenu. Le pirate n'en savait rien et me croyait noyé. Apostoli s'empressa de dire que j'étais médecin, et que, seul, je pouvais sauver le fils du capitaine.

Alors le père, désespéré, demanda à grands cris si personne ne m'avait vu reparaître; deux pirates dirent avoir tiré sur un homme qui nageait dans la direction de l'île de Neœ. Le capitaine ordonna que l'on mît aussitôt une chaloupe à la mer, partagé entre le désir de descendre près de son fils et celui de venir lui-même à ma recherche; mais Apostoli lui dit qu'il était mon frère de cœur, et qu'avec l'aide de la Vierge, il me retrouverait. Le capitaine était donc descendu dans la cabine, et Apostoli s'était élancé dans la barque. A la lueur des éclairs, les hommes envoyés à ma recherche avaient vu flotter quelque chose de blanc et l'avaient atteint; c'était ma fustanelle.

De ce moment, certains qu'ils étaient sur ma voie, ils avaient repris courage, et, pensant que mon intention était de gagner l'île, ils avaient ramé dans cette direction. Ils ne s'étaient pas trompés : au bout d'une demi-heure, un second éclair leur avait montré un homme se débattant contre la mort; ils avaient dirigé la barque de mon côté, et étaient arrivés au moment où j'allais probablement disparaître pour toujours.

Comme Apostoli achevait de me donner cette explication, la porte de ma cabine s'ouvrit, et le capitaine entra. Au premier coup d'œil, je reconnus mon adversaire, quoique l'expression de sa physionomie fût bien différente; car, à cette heure, sa figure était presque aussi abattue que je l'avais vue terrible : il venait, non plus en ennemi, mais en suppliant. Ayant vu que j'avais repris mes sens, il s'élança vers mon lit, et me cria en langage franc :

— Au nom, au nom de la Vierge! seigneur médecin, sauvez mon Fortunato, et demandez-moi ce que vous voudrez.

— Je ne sais si je pourrai sauver ton fils, répondis-je au pirate; mais, avant tout, ce que j'exige, c'est que pas un des prisonniers que tu as faits ne périsse; la vie de ton fils me répond de la vie du dernier matelot.

— Sauve Fortunato! s'écria une seconde fois le pirate, et j'étoufferai de mes propres mains celui qui osera toucher à un cheveu de leur tête; mais, à ton tour, jure-moi une chose.

— Laquelle?

— C'est que tu ne quitteras point Fortunato qu'il ne soit guéri ou mort.

— Je le jure!

— Viens donc, dit le pirate.

Je sautai à bas de mon lit, et je suivis le capitaine, avec Apostoli, dans la chambre du malade.

Je reconnus également celui que j'avais blessé. C'était un beau jeune homme de dix-huit à vingt ans, aux cheveux noirs, au teint foncé. Les lèvres du malade étaient violacées; il pouvait à peine parler pour se plaindre; de temps en temps, il demandait à boire; car la fièvre le brûlait. Je m'approchai de lui, je levai le drap dont il était recouvert, et le trouvai nageant dans le sang. La plaie était longitudinale, située à la partie supérieure et externe de la cuisse droite; elle pouvait avoir cinq pouces de longueur environ, sur un pouce et demi dans sa plus grande profondeur. Du premier coup d'œil, je vis qu'elle n'avait pu offenser l'artère, et je pris bon espoir; d'ailleurs, je savais que les plaies longitudinales sont moins dangereuses que les plaies transversales.

Je fis coucher le blessé sur le dos, pour donner au membre une position horizontale, et je lavai la blessure avec l'eau la plus fraîche que l'on put trouver. Quand le sang fut bien étanché, j'appliquai de la charpie dans toute la longueur de la plaie; puis, passant une bande par-dessous la cuisse, je ramenai les deux bouts en tirant en sens contraire, afin de réunir les deux lèvres béantes de la blessure; je tournai la bande jusqu'à ce que la plaie fût entièrement recouverte. Ce pansement fini, je fis soulever le malade avec des sangles, de manière à ce que l'on substituât un matelas et des draps frais à ceux qu'il avait trempés de sang; j'ordonnai que, d'heure en heure, on continuât d'arroser la plaie avec de l'eau, et, pour dernier règlement, je prescrivis la diète la plus absolue.

Alors, à peu près certain que la nuit du blessé serait bonne, je demandai au capitaine la permission de me retirer moi-même; car on comprend qu'après la journée que je venais de passer, je devais avoir besoin de quelques moments de repos. Cette permission me fut accordée à la condition que,

s'il arrivait quelque accident au malade, on me réveillerait aussitôt.

Je me retrouvai seul avec Apostoli. Ce fut alors seulement que je compris toute l'étendue de son dévouement et de sa présence d'esprit. Sans lui, à l'heure où nous étions, mon cadavre eût roulé de vague en vague, jusqu'à ce que, échoué au pied de quelque rocher, il eût servi de pâture aux oiseaux de proie. Nous nous embrassâmes encore une fois, en hommes qui ne devaient plus se revoir et qu'un miracle avait réunis; puis je lui demandai des nouvelles de notre équipage. Le carnage n'avait épargné que treize hommes et cinq passagers; tous les blessés des deux partis avaient été jetés à la mer, et au nombre de ceux-ci était le pauvre contre-maître. Quant à notre capitaine, il avait raconté ce qui s'était passé; comment, malgré lui, *la Belle-Levantine* avait fait résistance; il avait prouvé qu'au moment décisif, c'était lui qui avait sauvé tout le monde en noyant les poudres, et, grâce à ces explications, confirmées par Apostoli, il avait eu la vie sauve. Rassuré alors sur le sort de tout le monde, je me retirai dans ma chambre, où je ne tardai pas à m'endormir d'un profond sommeil.

Sur les deux heures, je me réveillai; je pensai aussitôt à mon blessé, et, quoique l'on ne fût pas venu me chercher, preuve qu'aucun accident fâcheux ne s'était manifesté, je me levai et je me dirigeai vers la cabine du capitaine. Il était assis près du lit de son fils, qu'il avait voulu veiller lui-même, et dont, de minute en minute, il humectait la blessure. Son visage, si dur et si terrible dans l'action, avait pris un caractère de tendresse et d'anxiété incroyables; ce n'était plus un chef de pirates, c'était un père tremblant et soumis. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me tendit la main en me faisant signe d'observer le plus grand silence, de peur de réveiller son enfant.

Le jeune homme dormait d'un sommeil paisible et sans fièvre, affaibli qu'il était par la perte du sang. J'écoutai sa respiration; elle était faible, mais calme; jamais je n'avais vu, au reste, plus belle figure que la sienne: pâlie ainsi et encadrée dans ses noirs cheveux, c'était une de ces nobles têtes comme on en trouve parfois dans les tableaux du Titien et de Van Dyck, et que l'on croit n'exister que dans l'imagination de l'artiste. Tout allait donc au mieux, et je rassurai le père; mais, malgré mes efforts pour l'y engager, il ne voulut point abandonner le lit de Fortunato.

Je me retirai dans ma chambre, où je dormis tranquillement jusqu'à huit heures du matin. Je retournai près de Fortunato. Il était réveillé et avait la fièvre : c'était le cours que devait suivre sa guérison; je m'en inquiétai donc peu et j'ordonnai quelques boissons rafraîchissantes; puis j'allai voir mon autre malade.

Hélas! celui-là était en voie toute contraire : soutenu par l'exaltation morale pendant le combat, et par le dévouement fraternel lorsqu'il avait fallu me sauver, Apostoli avait surmonté sa faiblesse; mais un tel effort l'avait épuisé. Un instant après que je l'avais quitté, la veille, il avait été pris d'une toux violente qui avait amené un vomissement de sang; puis était venue la fièvre, et, le matin, il se trouvait si faible, qu'il n'essaya même pas de se lever.

J'étais au bout de mes connaissances en médecine, et je n'osais plus rien risquer. J'ordonnai de ces choses indifférentes qui n'ont d'autre but que de faire croire au malade qu'il y a encore pour lui des chances de guérison, puisque l'on continue de combattre la maladie. Ensuite, je restai près de lui, pensant que la distraction était encore ce qui pouvait lui faire le plus de bien.

Ce fut alors que se révéla à moi toute cette âme d'ange, qui n'avait point encore eu une pensée qui ne fût sainte. Par une de ces grâces accordées aux malades en proie aux mortelles et implacables souffrances de la phthisie, il n'avait aucun pressentiment de son danger, et se croyait atteint d'une de ces fièvres, si communes en Grèce, qui vous prennent on ne sait pourquoi et vous quittent on ne sait comment. Pendant tout ce jour, que je passai près de lui, il ne me parla que de sa mère, de sa sœur et de son pays : aucun autre amour n'avait encore chassé de son cœur les amours primitifs; c'était un beau lis qui s'ouvrait plein de parfums et de fraîcheur.

Le soir, je montai sur le pont; les deux bâtiments, réparés aussi bien que possible, marchaient de conserve, longeant, à la distance de deux lieues, à peu près, une côte que j'avais déjà vue lorsque nous étions venus à Smyrne pour y prendre lord Byron, et que je crus reconnaître pour celle de Scio. Que d'événements étranges s'étaient passés depuis cette époque, et combien ils étaient loin de ma pensée, lorsque, cinq ou six mois auparavant, j'avais, à bord du *Trident*, passé dans les mêmes eaux!

Je m'étais, d'ailleurs, aperçu, dès les premiers pas que j'avais faits sur le pont, que j'étais un objet de respect pour tout l'équipage, qui, me croyant un très-savant médecin, m'avait pris, selon la coutume orientale, en haute vénération. Je ne vis, au reste, aucun des passagers de *la Belle-Levantine;* ce qui me fit penser qu'ils avaient été transportés sur la felouque.

Au bout d'une heure, je redescendis près d'Apostoli; il était un peu plus calme. Je me gardai de lui dire que nous allions avoir dépassé Scio et, par conséquent, Smyrne. De son côté, il ne s'informa pas non plus de la marche que nous suivions : on eût dit que peu importait quelle était sa voie sur la terre, à cette âme qui allait au ciel.

Pendant la nuit, nous éprouvâmes un de ces grains si communs dans la mer de l'Archipel. J'allais du lit

d'Apostoli à celui de Fortunato : tous deux étaient extrêmement fatigués par le mouvement du navire; je dis à Constantin — c'était le nom du capitaine de pirates — qu'il serait urgent de prendre terre, à cause des deux malades. Il se consulta un instant, en grec, avec son fils; puis il monta sur le pont, sans doute pour voir où nous étions. Ayant reconnu que nous doublions la pointe méridionale de Scio, et que nous étions arrivés à la hauteur d'Andros, à peu près, il décida que, le lendemain, nous mouillerions à Nicaria. J'allai porter cette nouvelle à Apostoli; il la reçut avec son sourire habituel, et me dit qu'il espérait que la terre ferme lui ferait du bien.

Le lendemain était le troisième jour écoulé depuis la blessure de Fortunato, et le moment était venu de lever l'appareil. Je m'apprêtais à faire cette opération; mais Constantin m'arrêta en me demandant de le laisser se retirer. Cet homme de sang et de carnage, cet aigle de mer, dont toute la vie avait été un combat, n'osait assister au pansement de son fils : étrange contradiction entre le sentiment et l'habitude! En conséquence, il monta sur le pont, et je restai seul avec Fortunato et un jeune pirate qu'on m'avait donné comme servant.

Je levai l'appareil et trouvai la plaie un peu enflammée; j'étendis donc du cérat sur la nouvelle charpie que je substituai à l'ancienne, je rebandai la blessure avec les mêmes précautions que la première fois, et j'ordonnai de l'arroser avec de l'eau mucilagineuse. Le pansement fini, je remontai sur le pont pour porter à Constantin la nouvelle que Fortunato était en voie de guérison.

Je le trouvai avec Apostoli, qui, se sentant un peu plus fort, avait désiré prendre l'air. Ils étaient tous deux à l'avant, les regards tournés vers l'horizon, où commençait à surgir, comme un écueil, l'île de Nicaria, qui était le but momentané de notre voyage. A sa gauche était Samos, qui, par le vert sombre de ses oliviers, se confondait presque avec la mer. Au premier mot que je lui dis, Constantin retourna joyeux auprès de son fils, et me laissa seul avec Apostoli.

C'était la première fois que je le revoyais au grand jour, depuis le moment du combat, et, quoique préparé à cette vue, je fus effrayé du ravage que trois jours avaient apporté dans toute sa personne. Il est vrai que ces trois jours avaient amassé et versé sur lui, dans l'espace de quelques heures, les émotions de toute une année; les pommettes de ses joues étaient plus saillantes et plus enflammées; ses yeux avaient grandi d'un tiers, et une sueur éternelle perlait à la racine de ses longs cheveux.

— Viens, mon Esculape, me dit-il en souriant; viens, que je te montre l'île où nous te bâtirons un temple, quand tu nous auras guéris, Fortunato et moi. Ce n'est qu'un rocher, il est vrai; mais les dieux modernes passent si vite, qu'ils doivent être moins exigeants que les dieux antiques.

— Et comment appelles-tu cette île où tu veux me faire adorer?

— Oh! sois tranquille, me répondit-il, les hommages des hommes ne t'y fatigueront pas; car, du temps de Strabon, elle était déjà déserte; mais tu y entendras, nuit et jour, le murmure de la mer; tu y seras visité par les alcyons de Délos et de Méconi, et, de temps en temps, quelque pirate qui n'osera pas jeter l'ancre dans le port d'une ville, et dont l'enfant chéri aura été blessé dans un combat, viendra mystérieusement y faire une prière à la Vierge et à toi. Et puis un jour se lèvera où tu seras témoin d'un beau spectacle, crois-moi, celui de toutes ces îles qui nous environnent s'allumant comme des fanaux : c'est qu'alors la croix de feu aura été vue pour la troisième fois au-dessus de Constantinople, c'est qu'alors le cri d'indépendance retentira, de montagne en montagne, depuis l'Albanie jusqu'au cap Saint-Ange, et depuis le golfe de Salonique jusqu'à Candie. Alors tu verras passer, chargées non plus de pirates, mais de soldats, des barques rasant la mer comme des oiseaux aux longues ailes; tu entendras des cris de désespoir et de mort, et ces cris suprêmes, ce ne seront plus les esclaves qui les pousseront. Quant à moi, continua Apostoli avec son doux sourire, si je devais mourir hors de ma patrie, je demanderais pour tombe un de ces beaux cercueils qui avaient déjà un nom il y a deux mille ans, afin que, si je n'avais pas contribué comme acteur à cette régénération tant attendue, mon ombre pût, du moins, y assister comme spectatrice.

— Et quelle est la sibylle aux paroles dorées qui t'a promis une pareille résurrection, pauvre fils des anciens jours? lui demandai-je en secouant la tête.

— Celle qui n'a jamais cessé de rendre des oracles, dont le temple n'est ni à Dodone, ni à Delphes, mais dans le cœur de tous les hommes, l'Espérance!

— Celle-là, Apostoli, lui dis-je, est encore plus trompeuse que l'autre; car ce n'est pas même sur des feuilles qu'elle écrit ses prédictions, mais sur des nuages : le vent ne faisait que disperser les unes, et l'on en retrouvait au moins quelque chose; le moindre souffle emporte les autres; ils se fondent dans l'azur du ciel ou se mêlent à la tempête, et l'on n'en retrouve jamais rien.

Apostoli me regarda un instant; puis, avec un sourire :

— Tu es donc bien heureux, que tu ne crois pas? Écoute, John, continua-t-il, l'extrême infortune touche au bonheur comme l'extrême bonheur touche à l'infortune : tu vois Samos, — et il étendit la main du côté de la plus grande des deux îles vers lesquelles nous voguions; — là vivait Polycrate, qui avait toujours

été heureux; partout où il avait fait la guerre, le succès l'avait accompagné; il avait cent vaisseaux à cinquante rameurs, et mille archers, les meilleurs, les plus braves et les plus adroits de toute la Grèce; il s'était rendu maître d'un grand nombre d'îles et de plusieurs villes du continent; il avait vaincu les Lesbiens dans un combat naval, et il avait fait creuser, par ses prisonniers, autour de sa ville, un fossé d'enceinte si profond, que tu en verras encore aujourd'hui la trace; si bien que l'on avait l'habitude de dire par toute la Grèce, quand on voulait désigner un homme parfaitement heureux, qu'il était heureux comme Polycrate. Or, au plus haut terme de sa prospérité, il reçut une lettre que lui envoyait Amasis, roi d'Égypte, qui avait autrefois contracté une alliance avec lui; elle était conçue en ces termes :

« Amasis écrit a Polycrate ce qui suit :

» Il est doux d'apprendre qu'un ami et qu'un allié est dans le bonheur; cependant des succès aussi constants que les vôtres ne me plaisent point, à moi, qui sais combien la Divinité est jalouse. Je souhaite donc, pour moi et pour tous ceux que j'aime, tantôt des succès, tantôt des revers, et je préfère que la vie soit accompagnée d'une suite de biens et de maux, plutôt que de s'écouler dans un bonheur sans mélange; car je ne connais personne, ni par moi-même, ni par ce que j'ai entendu dire, qui, ayant réussi en tout, n'ait fini par quelque renversement total de sa fortune. Si, donc, vous m'en croyez, vous agirez vous-même contre vos prospérités, et vous ferez ce que je vais vous dire. Réfléchissez à ce que vous avez de plus précieux, à la chose dont la perte vous affligerait le plus vivement, et cherchez à vous en défaire de manière à l'anéantir; si, après cette perte, les événements continuaient à se succéder en votre faveur, sans alternative de bien et de mal, pour y remédier, vous auriez recours de nouveau au moyen que je viens de vous indiquer. »

» Voilà ce qu'écrivit Amasis, le pharaon égyptien, à Polycrate, le tyran de Samos, et celui-ci, pour la première fois, tomba dans une rêverie profonde, dont le résultat fut qu'il suivrait le conseil donné par son allié. L'objet le plus précieux qu'il possédât, celui qu'il aimait le plus au monde, était un anneau d'or dans lequel était enchâssée une émeraude gravée par Théodore, fils de Télècle; et ce fut par la perte de cet anneau qu'il se décida à désarmer les dieux. Il fit donc équiper une de ses barques à cinquante rameurs, s'y embarqua, ordonna qu'on le conduisît en pleine mer, et, lorsqu'il fut arrivé là, à la vue de tout le monde, il jeta la bague dans les flots; puis il fit voile vers Samos, où, rentré dans son palais, il versa sur sa belle émeraude perdue les premières larmes de douleur qui eussent mouillé sa paupière.

» Quelques jours après, un pêcheur demanda à être admis devant Polycrate pour lui offrir un poisson magnifique et inconnu qu'il venait de prendre. Curieux de voir cette merveille, Polycrate permit que le pêcheur fût admis en sa présence; celui-ci entra, et, déposant sa pêche aux pieds du roi :

» — Quoique je ne vive que du travail de mes mains, lui dit-il, je n'ai pas voulu vendre ce poisson au marché; il m'a paru digne de toi; je te l'apporte et te le donne.

» — On ne peut mieux dire ni faire, répondit le roi, et je suis doublement reconnaissant, et de ce que tu fais et de ce que tu dis; remets ce poisson à mes cuisiniers, et viens souper avec moi, je t'y invite.

» Le pêcheur obéit, et se prépara à revenir le soir. Mais, avant que le soir fût venu, le cuisinier avait rapporté à Polycrate l'anneau d'or jeté à la mer, et qu'il avait retrouvé dans les entrailles du poisson; ce qu'ayant appris Amasis, il écrivit à Polycrate qu'il rompait l'alliance contractée avec lui, craignant que la paix de son âme ne fût troublée par les malheurs qui ne pouvaient manquer de lui arriver.

— Eh bien, dis-je en riant à Apostoli, qu'est-ce que cela prouve, frère? C'est qu'il y avait, à cette époque, comme de nos jours, des hommes qui ne savaient pas porter la moitié du malheur d'un ami, et qu'Amasis était un drôle à qui je suis fâché que Cambyse n'ait pas coupé les oreilles.

— Il n'en avait pas moins raison, me répondit Apostoli; car, un jour qu'Orètes et Mitrobate, deux capitaines de Cyrus, se trouvaient ensemble à la porte du palais, ils eurent, pour savoir lequel des deux entrerait le premier, une dispute dans laquelle chacun exalta son mérite et abaissa celui de son rival. Je ne sais ce qu'Orètes reprocha à Mitrobate; mais voici ce que Mitrobate reprocha à Orètes :

» — C'est bien à vous, lui dit-il, de vous compter au nombre des capitaines d'un aussi grand roi que le nôtre, quand vous n'avez pas même pu lui acquérir cette île de Samos qui touche à votre province! Il est cependant si facile de la soumettre, que Polycrate, aidé de quinze hommes armés seulement, a trouvé le moyen de s'en faire le roi.

» Ce reproche était d'autant plus terrible qu'il était vrai, et, par quelque moyen que ce fût, Orètes, à compter de ce jour, résolut de s'emparer de Samos.

» Or, ayant appris que Polycrate rêvait l'empire de la mer, il lui envoya Myrsas, fils de Gygès, avec un message ainsi conçu :

« Orètes a Polycrate.

» Je sais que vous avez formé de grands projets; mais, comme je sais aussi que vous n'avez pas l'argent nécessaire pour les exécuter, je vous offre un moyen d'élever votre puissance, et, en même temps, de me sauver la vie. Cambyse menace mes jours, et

je suis instruit de ses desseins contre moi. Je vous propose donc de venir me chercher pour me transporter hors d'ici, moi et toutes les richesses que je possède. De ces richesses, une partie vous appartiendra, et vous me laisserez jouir du reste; mais, avec les trésors que je vous abandonne, vous vous rendrez aisément maître de toute la Grèce. Si vous avez des doutes sur l'existence de mes biens, vous pouvez envoyer ici quelqu'un à qui je les ferai voir. »

» Polycrate envoya Meandrius, l'un des principaux citoyens de Samos, et Orètes lui montra huit grandes caisses remplies de pierres, mais à la surface desquelles il avait étendu une couche de lingots d'or; puis Meandrius retourna vers Polycrate, et lui raconta ce qu'il avait vu.

» Polycrate résolut d'aller lui-même à Magnésie ; en vain sa fille voulut-elle l'arrêter en lui racontant un songe qu'elle avait fait, et dans lequel elle avait vu le corps de son père lavé par Jupiter et oint par le soleil. Tout fut inutile : l'or avait ébloui Polycrate, ses jours de prospérité étaient arrivés à leur terme ; il quitta Samos et remonta le Méandre, ayant près de lui Démocède, fils de Calliphonte, son médecin, qui ne le quittait jamais, et une grande suite de courtisans et de serviteurs. En arrivant à Magnésie, il fut arrêté par Orètes et cloué sur une croix, et, sur cette croix, il accomplit le rêve de sa fille ; car il fut lavé par Jupiter, qui versa sur lui les eaux de la pluie, et oint par le soleil, qui le sécha de ses rayons.

» Eh bien, continua Apostoli, nous sommes aussi malheureux, nous, que Polycrate était heureux. Si nous jetions à la mer le fouet avec lequel on nous frappe, nous trouverions aussi quelque poisson qui le rapporterait à notre maître. Rien ne présage notre bonheur, comme rien ne présageait son infortune. Mais il y a peut-être, à cette heure, se disputant à la porte du sultan Mahmoud, un vizir et un pacha dont l'un ou l'autre aura besoin de notre liberté pour sauver sa tête. D'où nous viendra la résurrection? Je ne le sais pas encore ; mais elle viendra avant qu'il soit longtemps, crois-moi, John, et puisses-tu être un de ceux qui marcheront à cette lumière !

J'avoue que de pareils oracles, dans la bouche d'Apostoli, me causaient quelque émotion; j'ai toujours cru aux prédictions des mourants; on n'est pas si près de la tombe sans distinguer ce qui s'étend au delà, on ne touche pas à l'éternité sans pouvoir lire dans l'avenir.

Tandis que, les yeux sur Samos, nous évoquions ses antiques traditions, nous nous étions approchés de notre but, et nous étions entrés dans une espèce de petit port où les deux bâtiments étaient sûrs d'un bon ancrage.

A l'instant même, les pirates avaient transporté à terre deux tentes, qu'ils avaient placées à quelque distance l'une de l'autre, la première près d'un ruisseau, la seconde sous l'ombrage d'un petit bois. Ils avaient transporté dans ces tentes des coussins et des tapis; puis ils avaient tourné l'ouverture vers la terre, afin que, de leur lit, les malades pussent voir Samos; derrière Samos, le sommet bleuâtre du mont Mycale, et, de chaque côté de Samos, Éphèse et Milet, ou plutôt la place où furent ces villes; puis, autour de ces deux tentes, les pirates établirent leur camp.

Ces préparatifs terminés, on descendit Fortunato à terre, et on le transporta vers l'une des deux tentes ; l'autre fut abandonnée à Apostoli; puis on me fit jurer une seconde fois de ne pas chercher à fuir avant que Fortunato fût guéri, et on me laissa libre. Ce serment était inutile; car pour rien au monde je n'eusse quitté Apostoli.

Sous cette délicieuse température, qui n'a point changé depuis qu'Athénée y vit, dans la même année, fleurir deux fois la vigne et mûrir deux fois le raisin, le froid de la nuit n'était point à craindre. Je voulus m'en assurer moi-même en couchant dans la même tente qu'Apostoli, tandis que Constantin couchait sous celle de Fortunato. Quant aux pirates, moitié campèrent autour de nous, et moitié restèrent sur le bâtiment.

Dès le lendemain, Constantin envoya une barque à Samos pour acheter des vivres frais et des fruits. Je demandai que l'on me ramenât une chèvre pour Apostoli ; elle me fut aussitôt accordée, et, dès le même jour, je ne lui permis que le lait pour toute nourriture.

J'avais levé le second appareil de Fortunato, et il allait de mieux en mieux. La plaie commençait à se joindre vers le centre, et promettait une prompte cicatrisation. Je n'avais donc plus aucune inquiétude de ce côté. Il n'en était pas de même d'Apostoli : chaque soir, il se couchait avec plus de fièvre, et, chaque matin, il se levait plus faible. Dans les premiers jours, nous montions quelquefois, pour voir se lever ou se coucher le soleil, jusqu'au sommet d'une petite colline qui était le point culminant de l'île ; mais bientôt cette promenade, si courte qu'elle fût, devint trop fatigante pour lui. Chaque jour, il faisait quelques pas de moins, et s'asseyait sur quelque point plus rapproché que celui d'où il était parti. Enfin, il finit par être enchaîné à la porte de sa tente, et ce fut alors seulement qu'il commença à comprendre l'extrémité de sa position.

Apostoli était un de ces hommes qui éveillent, chez tous ceux qui les entourent, les sentiments doux et tendres ; aussi tout le monde l'aimait-il et le plaignait-il. Je ne doutai donc pas qu'en demandant à Constantin qu'il le laissât retourner à Smyrne, pour mourir dans les bras de sa famille, il ne le lui permît à l'instant même. Je ne m'étais pas trompé : le

pirate ne fit aucune difficulté, et m'offrit même, comme la traversée était courte, de le faire reconduire, par une barque, jusqu'à Théos, d'où on le transporterait facilement à Smyrne. J'allai porter à Apostoli cette bonne nouvelle; mais, à mon grand étonnement, il la reçut avec une certaine froideur.

— Et toi? me dit-il.

— Comment, lui dis-je, et moi?

— M'accompagnes-tu, frère?

— Je ne le lui ai pas demandé.

Apostoli sourit tristement.

— Ah! continuai-je vivement, crois bien que c'est parce que je suis sûr qu'il ne m'accorderait pas ma liberté.

— Informe-t'en d'abord, nous verrons ce que je ferai après.

Je retournai près du pirate, qui se consulta un instant avec Fortunato. Bientôt il revint me dire que je lui avais donné ma parole de ne point quitter son fils qu'il ne fût guéri, et que, comme son fils était encore étendu sur son lit de douleur, il ne pouvait pas me laisser partir.

Je rapportai cette réponse à Apostoli. Il réfléchit un instant; puis, me prenant les mains et me faisant asseoir près de lui, devant la porte de sa tente :

— Écoute, frère, me dit-il; si j'avais pu, en allant dire adieu à ma mère, lui laisser, à ma place, un fils, et à ma sœur un frère, je l'aurais fait, vois-tu; car j'aurais espéré que, leur donnant plus qu'elles ne perdaient, elles seraient bientôt consolées. Mais, puisqu'il n'en peut pas être ainsi, il vaut mieux que je leur épargne la douleur des derniers moments. J'ai vu mourir mon père, John, et je sais ce que c'est que d'attendre jour par jour, heure par heure, au chevet d'un lit, une guérison qui ne vient jamais, et une mort qui tarde à venir. L'agonie est plus longue pour celui qui regarde que pour celui qui souffre. Je perdrais ma force à la vue de leur douleur. Là-bas, je serais mort sous les larmes de ma mère; ici, je mourrai sous le sourire de Dieu. Puis, ajouta-t-il, ce sera toujours, pour elle, quelques heures de tranquillité de plus. J'avais même pensé à une chose : c'était à lui cacher ma mort, à lui faire dire que je voyageais, et à te laisser des lettres, que, de temps en temps, tu lui eusses envoyées comme si je vivais toujours. Ma mère est âgée et souffrante; peut-être eussions-nous pu la conduire ainsi jusqu'au moment où, sur son lit de mort, à son tour, on lui eût dit qu'elle n'allait pas me quitter, mais me rejoindre. Cependant, je n'ai point osé, John; j'ai trouvé qu'il était étrange à un mort de mentir, et j'ai reculé devant cette idée.

Je me jetai dans ses bras.

— Mais, lui dis-je, mon cher Apostoli, pourquoi t'arrêter à de si tristes pensées? Tu es jeune, tu habites un pays où l'air est si doux, la nature si belle; le mal dont tu es atteint, mortel dans nos climats d'Occident, ne l'est point ici. Ne pensons plus à la mort, pensons à ta guérison; puis, lorsque tu seras guéri, nous irons ensemble retrouver ta mère, et, au lieu d'un fils, elle en aura deux.

— Merci, frère, me répondit Apostoli avec son doux sourire; mais il est inutile que tu essayes de me tromper. Je suis jeune, dis-tu?

Il essaya de se lever, et retomba sans force.

— Tu le vois... Qu'importe le compte de mes années, si, à dix-neuf ans, je suis faible comme un vieillard. J'habite un pays où l'air est doux et où la nature est belle; cet air si doux me brûle la poitrine, cette nature si belle commence à s'effacer à mes yeux... Chaque jour, frère, un voile s'épaissit entre moi et les objets qui m'entourent; chaque jour, ils perdent de leur forme et de leur couleur. Bientôt le soleil le plus ardent ne les éclairera plus que comme un crépuscule, et, du crépuscule, je passerai doucement à la nuit. Alors, écoute, John, et promets-moi de faire de point en point ce que je vais te demander.

Je lui fis signe de la tête qu'il pouvait parler; car, à moi, les larmes m'étouffaient la voix.

— Quand je serai mort, me dit-il, tu me couperas les cheveux, et tu tireras cet anneau de mon doigt. Les cheveux seront pour ma mère, l'anneau sera pour ma sœur; c'est toi qui leur apprendras ma mort : car tu leur diras cette triste nouvelle mieux et plus doucement que tout autre. Tu entreras dans la maison comme les messagers antiques, une branche de verveine à la main; et, comme elles n'auront point entendu parler de moi depuis longtemps, comme elles ne sauront pas ce que je suis devenu, elles comprendront que je suis mort.

— Je ferai tout ce que tu voudras, lui répondis-je; mais ne me dis plus de pareilles choses, tu me fais mourir.

Et je me levai en secouant la tête pour me retirer; car je sentais que j'allais éclater en sanglots.

— Reste donc, me dit-il, et ne t'afflige point ainsi. Tu sais bien que nous ne mourons que pour revivre, et que, nous autres Grecs, nous nous sommes toujours crus immortels, quels que fussent nos dieux. A mille ans de distance, Orphée et saint Jérôme nous ont laissé, dans la même langue, des hymnes à Pluton et des prières au Christ.

Et alors il commença, dans sa belle langue mélodieuse, l'hymne antique à Pluton :

« Magnanime Pluton, toi qui parcours les espaces sombres des enfers, le Tartare obscur et les immensités silencieuses voilées par les ténèbres, je t'implore en t'offrant un don favorable. Toi, qui environnes de tous côtés la terre qui produit toutes choses; toi qui as obtenu, par le sort, l'empire de l'Averne, demeure des immortels et dernière demeure

des hommes, toi qui tiens les droits des largesses de la Mort; dieu puissant qui, vaincu par l'Amour, enlevas la fille de Cérès au milieu d'un pré fleuri et l'entraînas, sur ton char, à travers les plaines azurées de la mer jusqu'à l'antre d'Athide, où sont les portes de l'Averne; dieu qui sais toutes les choses connues et inconnues, dieu puissant, dieu illustre, dieu très-saint, qui te réjouis des louanges et du culte sacré de tes autels, sois-moi propice, je t'en supplie, Pluton, ô divin Pluton! »

Je chercherais en vain à exprimer ce qui se passait en moi, tandis que le descendant d'Agamemnon disait cette prière dans la langue d'Orphée : il me semblait avoir reculé de deux mille ans dans le passé, et assister à la fin de quelques-uns de ces philosophes grecs dont la vie et la mort étaient un enseignement. Tout ajoutait à cette illusion, tout, jusqu'à cette bande de pirates qui s'étaient abattus sur l'île d'Icare, comme une volée d'oiseaux de mer fatigués, et qui semblaient n'attendre que la fin du chant du cygne pour reprendre leur vol vers le rocher où était leur nid.

En ce moment, le soleil se couchait entre les îles d'Andros et de Ténos, et ses derniers rayons éclairaient si vivement l'horizon, qu'à cinq lieues de distance, on distinguait les cabanes de pêcheurs éparses sur les rivages de Samos. Je me retournai vers Apostoli, et, pour essayer de le distraire, je lui dis de regarder le magnifique paysage qui se déroulait à nos yeux.

— Oui, me dit-il, tu vois tout cela; et, moi aussi, je le vois encore avec les yeux de l'esprit; mais je ne le vois plus avec ceux du corps; car tout cela est, pour moi, couvert d'un voile qui sera levé demain. Demain, je verrai, non-seulement les choses qui sont maintenant, mais encore les choses qui ne sont plus depuis longtemps et les choses qui seront un jour. Crois-moi, John, celui qui meurt dans une telle foi est plus heureux que celui qui vit sans croire.

— Tu ne dis pas cela pour moi, Apostoli, répondis-je; car, quoique notre religion diffère dans quelques-uns de ses dogmes, ainsi que toi, je fus élevé par une mère pieuse et croyante, dont je suis, hélas! peut-être séparé plus éternellement que tu ne l'es de la tienne; et, ainsi que toi, je crois et j'espère.

— Eh bien, écoute, me dit Apostoli, je voudrais un prêtre. Dis à Constantin de venir me parler; j'ai cela à lui demander, et beaucoup d'autres choses encore.

— Que veux-tu donc demander à cet homme? Songe bien que tout ce que tu demandes à un autre, c'est un vol que tu me fais.

— Je veux lui demander la liberté des malheureux matelots et des pauvres passagers qu'il retient captifs; je veux lui demander que le jour de ma mort soit celui de leur délivrance, afin qu'ils bénissent ce jour, afin qu'eux et ceux qui les aiment prient pour moi qui les aurai délivrés.

— Et tu crois qu'il t'accordera cette grâce?

— Aide-moi à rentrer dans la tente, John, car l'air est froid, et puis tu l'iras chercher, et tu me l'amèneras.

J'aidai Apostoli à marcher jusqu'à son lit; car il était si faible, qu'il ne pouvait plus se soutenir seul, et j'allai chercher Constantin, que je ramenai près de lui.

Ils restèrent une demi-heure à peu près ensemble, causant en romaïque, langue que je n'entendais point; mais il m'était facile de voir, à leur accent, que Constantin accordait à Apostoli tout ce qu'il lui demandait. Sur un seul point, ils discutèrent un instant; mais Constantin dit quelques paroles avec un accent qui ressemblait à la prière, et Apostoli cessa d'insister.

— Eh bien? lui demandai-je quand Constantin fut parti.

— Eh bien, me dit Apostoli, demain matin, j'aurai un prêtre, et, le jour de ma mort, tous les prisonniers seront libres; il n'y a que toi, John, qu'il m'a supplié, au nom de ma mère, de lui laisser jusqu'à ce que Fortunato soit guéri. Pardonne-moi; mais, au nom de ma mère, j'ai cédé, et j'ai promis, en ton nom, que tu l'accompagnerais à Céos.

— J'acquitterai ta promesse, Apostoli; peu m'importe où je vais... Ne suis-je pas exilé? Mais comment as-tu obtenu un pareil sacrifice de cet homme?

— Nous sommes tous deux, me répondit Apostoli, de la société des hétéristes, fondée pour la régénération de la Grèce, et l'un de nos premiers règlements est de ne rien refuser de ce que nous demande un ami au lit de mort... Donc, à mon lit de mort, je lui ai demandé la liberté des captifs, et il me l'a accordée.

— Et voilà ce qui te fait plus grand que tes ancêtres, m'écriai-je. Un ancien Grec eût demandé une hécatombe... tandis que, toi, pauvre agneau sans tache, tu as demandé une amnistie... car tu ne veux pas seulement qu'on te pleure, tu veux encore qu'on te bénisse.

Apostoli sourit tristement; puis, comme je vis qu'il disait tout bas quelques prières, je le laissai seul s'entretenir avec le Dieu que, dans quelques heures, ainsi que Moïse, il allait voir face à face.

Je montai au sommet de la colline qui marquait le centre de l'île; c'était, comme je l'ai dit, notre promenade habituelle, lorsque Apostoli avait encore quelques forces.

Souvent il m'avait dit, en brisant une branche de laurier-rose et en l'enfonçant dans un petit tertre qui dominait la source d'un ruisseau qui descendait dans la mer :

— Si j'étais libre de choisir ma tombe, je voudrais être enterré ici.

La dernière branche qu'il avait plantée, en me disant ces paroles, était encore là, fanée et mourante, comme si elle eût gardé sa place. Je me couchai près de la branche; et, voyant au-dessus de ma tête ces milliers d'étoiles, que nous ne soupçonnons même pas dans notre ciel d'Occident, et autour de moi ces myriades d'îles bercées sur la mer comme des corbeilles de fleurs, je compris qu'il y avait quelque douceur, pour un mourant, à choisir sa dernière couche dans un pareil lieu. Du reste, ainsi sont les Orientaux, insouciants du lieu où passe leur vie mortelle et éphémère, mais recherchés pour la tombe où ils doivent mourir éternellement.

Quand je rentrai dans la tente, Apostoli dormait d'un sommeil assez calme; mais, au bout d'une demi-heure, ce sommeil fut interrompu par une toux qui amena un vomissement de sang terrible. Deux ou trois fois, pendant cette crise, le pauvre enfant s'évanouit dans mes bras, croyant, chaque fois, qu'il allait expirer, et, chaque fois, revenant à la vie avec ce sourire triste et angélique que je n'ai connu qu'à ceux qui doivent mourir jeunes. Enfin, vers les deux heures du matin, cette dernière lutte de la mort et de la vie se calma. La vie était vaincue, et semblait ne plus demander à son ennemie que le temps de s'éteindre chrétiennement.

Au jour entra le prêtre grec, que l'on avait envoyé chercher à Samos; ce fut un moment de pure joie pour Apostoli. Je voulus les laisser seuls; mais, se tournant vers moi :

— Reste, John, me dit-il; nous n'avons pas assez longtemps à demeurer ensemble pour que tu me quittes ainsi.

Alors il raconta, devant moi, au vieux moine, sa vie pure comme celle d'un enfant. Le prêtre était profondément attendri, et, me montrant tour à tour Apostoli mourant, et les pirates qui, de temps en temps, venaient regarder à la porte :

— Voilà, me dit-il, ceux qui s'en vont, et voilà ceux qui restent.

— Dieu a ses desseins, mon père, dit Apostoli; moi, faible, il m'appelle auprès de lui pour prier, et il laisse ici-bas les forts pour combattre. Mon père, quand je serai mort, vous prierez pour moi, n'est-ce pas? et moi, je prierai pour la liberté.

— Sois tranquille, mon fils, répondit le moine, avant qu'il soit longtemps, les cris vengeurs de tes frères te feront tressaillir dans ta tombe; mort et aux pieds de Dieu, tu pourras plus pour ta patrie que tu n'aurais pu vivant.

— Vienne donc la mort, mon père! dit Apostoli avec une exaltation sublime; car, à cette condition, je l'attends et la bénis.

— *Amen!* dit Constantin en entrant dans la tente et en s'agenouillant près du lit du mourant.

Alors le prêtre lui donna la communion. Et moi, je commençais à croire à cette résurrection prochaine en voyant un jeune homme, un vieux moine et un chef de pirates, entre lesquels Dieu avait mis distance qui s'étend de l'enfance à la vieillesse et creusé l'abîme qu'il y a du crime à la vertu, réunis par un lien mystérieux, par un amour unique, par une espérance commune, que celui qui montait au ciel léguait à ceux qui restaient sur la terre, et dont le corps du Christ était le pacte et le garant.

Cette cérémonie achevée, Apostoli parut encore plus calme qu'auparavant, soit que cet acte religieux lui eût effectivement fait du bien, soit que l'on dise des phtbisiques, avec raison, qu'au moment où leur dernière heure approche, elle conduit la mort voilée et couronnée comme l'espérance.

Le vieux moine fut à peine sorti, que le malade se trouva mieux et demanda à être conduit au seuil de sa tente; nous l'y portâmes, Constantin et moi, en prenant par les quatre coins le matelas sur lequel il était couché; et à peine y fut-il, qu'il s'écria avec extase qu'il n'avait plus devant les yeux le voile funèbre dont il se plaignait depuis quelques jours, mais qu'il revoyait le ciel, la mer de Samos, et jusqu'à la côte qui, noyée dans les premiers rayons du soleil, ne nous paraissait à nous-mêmes qu'une vapeur flottante et indécise. Il y avait alors une telle joie dans ses yeux, une telle expression de bonheur sur son visage, que je doutai de sa mort prochaine pour croire en un miracle. Apostoli lui-même semblait visité intérieurement par quelque ange consolateur. Je m'assis près de lui ; alors il me parla de sa mère et de sa sœur, non plus comme il l'avait fait les jours précédents, mais comme un voyageur longtemps absent de son toit, qui va y rentrer et retrouver, sur le seuil, les personnes qui lui sont chères.

Toute la journée s'écoula ainsi; cependant il était visible que la faiblesse physique s'augmentait en raison de l'exaltation morale. Le soir vint, un de ces beaux soirs d'Orient, avec de douces brises, qui vous apportent des bouffées de parfums, avec de beaux nuages roses qui se reflètent dans la mer, avec un soleil qui quitte le monde en souriant. Depuis quelque temps, Apostoli ne nous parlait plus, et semblait abîmé dans son extase; toute la journée, il avait suivi le soleil, et, le soir venu, il avait désiré que je le tournasse vers l'astre enflammé. Au moment où le bord du disque toucha aux montagnes d'Andros, la force parut lui revenir; il se souleva, comme pour le suivre des yeux plus longtemps, se soutenant davantage et avec une force plus grande à mesure qu'il disparaissait; enfin, lorsqu'on ne vit plus que ses derniers rayons, il étendit encore les bras vers le soleil, murmura le mot *adieu*, et laissa retomber sa tête sur mon épaule.

Le pauvre Apostoli était mort, mort sans crise, sans secousse, sans douleur, mort comme une flamme

qui expire, comme un son qui s'envole, comme un parfum qui monte au ciel.

Je coupai ses cheveux, ainsi qu'il m'avait dit de le faire, et je pris sa bague, que je passai à mon doigt.

Toute la nuit, je le veillai. Le matin, deux femmes vinrent de Samos; elles lavèrent le cadavre, le frottèrent avec des parfums, couronnèrent sa tête d'iris et de nymphéas, et lui mirent sur la poitrine un lis, comme celui que tenait l'ange Gabriel, lorsqu'il vint annoncer à la Vierge qu'elle portait dans ses flancs le Sauveur du monde. Puis j'allai, avec deux pirates, au sommet de la colline, et, à l'endroit même où était plantée la branche de laurier-rose, je fis creuser une fosse.

Toute la journée, on transporta les marchandises qui étaient à bord de *la Belle-Levantine* à bord de la felouque grecque. Le soir, le vieux moine revint, s'agenouilla près du lit, et commença les prières. Alors on fit sortir les prisonniers, et on les amena devant la tente : ils reconnurent Apostoli, et, comme tout le monde l'aimait, tout le monde le pleura.

Quand les prières furent dites, on déposa le corps dans la bière, que l'on plaça découverte sur les épaules de quatre pirates. Le prêtre sortit le premier, suivi de deux enfants de chœur portant des torches allumées; ensuite venait le corps, puis les deux femmes de Samos, portant chacune sur la tête un grand plat de froment à demi bouilli, surmonté de la figure d'une colombe, faite d'amandes blanches; les bords du plat étaient garnis de raisins, de figues et de grenades. Arrivé au lieu de la sépulture, on déposa les deux plats sur le corps, où ils restèrent tout le temps que le prêtre dit l'office des morts; puis, les prières étant terminées, tandis que l'on clouait le couvercle de la bière et que chaque coup de marteau me retentissait jusqu'au fond du cœur, on passa les plats à la ronde, et chacun en mangea un morceau; bientôt on entendit rouler la première pelletée de terre, suivie de toutes les autres, qui allèrent s'assourdissant; enfin, lorsque les fossoyeurs eurent fait leur office, Constantin étendit le bras, et, avec une dignité étrange :

— Celui qui repose ici, dit-il en se tournant vers les prisonniers, m'a demandé votre liberté avant de mourir. Voici votre bâtiment qui vous est rendu, voici la mer qui vous est ouverte, voici la brise qui se lève; partez, vous êtes libres.

Ce fut la seule oraison funèbre qui retentit sur la tombe d'Apostoli.

Chacun fit alors ses préparatifs de départ. Les passagers, trop heureux d'en être quittes pour la perte de leurs marchandises, et le capitaine, à qui on rendait son bâtiment, ne comprenaient rien à cette générosité inouïe dans un chef de pirates. Moi-même, je l'avoue, je commençais à envisager cet homme sous un autre aspect. Fortunato, qui n'avait pas pu suivre le convoi, s'était fait conduire à la porte de sa tente, et, de cet endroit, l'avait vu passer. J'allai à Fortunato, et je lui tendis la main en pleurant.

— Oui, oui, me dit-il, c'était un digne enfant de la Grèce; aussi, vous voyez que nous avons fidèlement accompli la première parole que nous lui avons donnée; et, quand le jour sera venu de tenir la seconde, croyez-moi, monsieur, ce sera avec la même fidélité.

Ainsi, au fond de tous ces cœurs, une dernière flamme veillait : c'était l'espérance de la liberté.

Il n'y avait plus rien à craindre du roulis de la mer pour Fortunato, dont la blessure commençait à se cicatriser; aussi, le même soir, fut-il transporté à bord de la felouque. Je l'y suivis, pour accomplir en tout point les dernières volontés de celui que nous allions abandonner seul au milieu de cette île, où il voulait bâtir un temple à Esculape; puis, au dernier rayon du jour, les deux bâtiments sortirent du petit port, et, faisant voile en sens opposé, s'éloignèrent de Nicaria.

Au moment où le soleil se couchait, à l'heure même où, la veille, Apostoli avait rendu le dernier soupir, une volée de cygnes, qui allaient du nord au midi, s'abattit sur la tombe.

— Vois-tu, me dit Fortunato, ce sont les âmes des martyrs qui viennent chercher l'âme d'un bienheureux.

Puis la nuit vint; et, comme le vent était bon, et que nos matelots faisaient force de rames, nous perdîmes bientôt de vue l'île de Nicaria.

XXIV

Le lendemain, lorsque nous nous réveillâmes, nous nous trouvâmes au milieu de la mer Égée, et voguant vers un groupe d'îles que je reconnus pour les Cyclades. Le même soir, nous nous engagions dans le canal qui sépare Ténos de Myconi; et, l'ayant franchi, nous jetâmes l'ancre dans le port d'une petite île de trois milles de long sur un mille de large, à peu près. Constantin me dit que nous y passerions la nuit, et m'invita, si je voulais voir chasser les cailles au filet, à suivre quelques-uns de ses hommes qui descendaient à terre pour se livrer à ce divertissement; je devais ensuite revenir souper avec lui et Fortunato. Je n'avais pas grand plaisir à me livrer à cet amusement, le cœur triste comme je l'avais de la mort de mon pauvre Apostoli; mais, lorsque je sus que cette petite langue de terre, sous le nom moderne d'Ortygie, cachait le nom antique de Délos, je descendis dans la chaloupe, non pas pour chasser les cailles, mais pour visiter le berceau flottant de Diane et d'Apollon.

Cette île, qui autrefois, dit Pline, était fertile en palmiers, et sur laquelle on chercherait vainement aujourd'hui un seul de ces arbres, vint recevoir Latone au moment où, poursuivie par le serpent Python, et ne trouvant plus d'asile sur la terre, qui refusait de la porter, elle allait se jeter à la mer. C'était Neptune qui l'avait fait naître du sein des vagues; de là son nom de Délos, et qui, après l'avoir fait flotter pendant assez longtemps pour mettre la pauvre déesse à l'abri du monstre, lui ordonna de se fixer, cachée comme elle l'est à tous les yeux, entre Scyros et Myconi. Là, les douleurs de l'enfantement la prirent, et, aux premiers cris qu'elle jeta, Théa, Dioné et Amphitrite montèrent du fond des eaux et accoururent auprès d'elle; mais elles restèrent neuf jours sans pouvoir lui porter aucun secours; car, séduite par Junon, Illithye, la déesse de la délivrance, ne voulait pas quitter le ciel. Il fallut la corrompre, et, comme Iris était venue, de la part de Jupiter, demander des nouvelles de Latone, les déesses lui donnèrent, pour Illithye, un ruban de neuf aunes, broché d'or; Illithye, ne pouvant résister à un don si précieux, descendit aussitôt dans l'île de Délos, et Latone fut délivrée.

En vertu de cette tradition qui la faisait sacrée, les Grecs avaient choisi Délos pour y déposer le trésor public. Tous les ans, les Athéniens y envoyaient un vaisseau pour faire des sacrifices. Ce voyage s'appelait *théorie*, ce qui veut dire *visite au dieu;* et il était défendu de faire mourir personne dans Athènes, depuis le moment où le prêtre d'Apollon avait couronné de fleurs la poupe du vaisseau jusqu'à celui où il rentrait dans le port. Ce fut ainsi que l'arrêt de mort de Socrate fut retardé de trente jours, parce qu'il avait été prononcé le lendemain du départ, et qu'il fallut attendre le retour.

En une heure, j'eus fait le tour entier de l'île, qui, aujourd'hui, est inhabitée, et sur laquelle on ne rencontre que des ruines. Je retrouvai les matelots, qui avaient fait une chasse superbe: ils s'étaient servis d'appeaux qui imitent le cri de la femelle de la caille, et qui attirent le mâle sous des filets. C'est l'abondance de ces oiseaux qui a fait donner à l'île son nom moderne d'Ortygie (île aux cailles).

Je retrouvai Fortunato et Constantin ensemble; ils m'attendaient pour souper. C'était la première fois qu'une même table nous réunissait, et ils avaient mis à ce repas une certaine solennité. Au reste, depuis le moment où j'avais entrepris si heureusement la cure de Fortunato, je n'avais pas eu un seul instant à me plaindre de leurs procédés à mon égard; il y avait même dans ces deux hommes une instruction et une délicatesse qui semblaient si mal s'accorder avec leur état, que plusieurs fois je m'étais étonné de cette anomalie. Ce soir-là, ils se montrèrent encore meilleurs pour moi que de coutume; aussi, après le souper, lorsque le vin de Samos eut deux fois, pour chacun de nous, rempli une coupe d'argent, et que les domestiques qui nous servaient nous eurent remis à chacun une longue pipe tout allumée, je ne pus m'empêcher de leur témoigner ma surprise de cette disposition; tous deux se regardèrent en souriant.

— Nous nous attendions à cette question, me dit Constantin; tu nous juges comme tout autre nous jugerait à ta place. Nous n'avons donc rien à dire.

Alors il me raconta son histoire, cette vieille histoire, toujours nouvelle et toujours pleine d'intérêt, des existences exceptionnelles qui, rejetées hors de la société par une injustice, ne se remettent en contact avec elle que pour rendre aux hommes le mal qu'elles en ont reçu. Constantin était d'origine maïniote; ses ancêtres étaient de ces loups du Taygète que les Turcs n'étaient jamais parvenus à apprivoiser, et avaient fini par laisser tranquilles dans leurs montagnes, n'ayant pu les en chasser. Démétrius, son père, était devenu amoureux d'une jeune Grecque qui avait suivi ses parents à Constantinople. Alors il avait accompagné sa maîtresse, et s'était établi à Péra. Il y vivait au milieu de ses enfants, plein de jours et de bonheur, lorsqu'un incendie éclata dans la maison d'un Turc, située à quelques pas de la sienne. Huit jours après, les bruits qui s'éveillent toujours en pareille occasion se répandirent.

On dit que c'étaient les Grecs qui avaient incendié la demeure d'un de leurs ennemis; et, comme on ne demandait qu'une cause à la persécution, une nuit, la populace cerna le quartier, et toutes les maisons des Grecs furent envahies. Fortunato et Constantin se défendirent quelque temps; mais, ayant vu tomber à leurs pieds leur père et leur aïeul assassinés, ils s'échappèrent, avec le reste de leur famille, par une porte dérobée, emportant tout l'or qu'ils purent ramasser et abandonnant leurs maisons et leurs marchandises. Ils parvinrent à gagner la mer de Marmara, et, de là, l'Archipel, où ils se firent pirates. Depuis ce temps, ils couraient les mers, pillant les cargaisons et brûlant les vaisseaux, comme on avait pillé leurs marchandises et brûlé leurs maisons, et, lorsqu'un Turc leur tombait sous la main, ils vengeaient sur lui la mort de leurs parents.

—Maintenant, me dit Fortunato, lorsque son père eut achevé ce récit, tu dois comprendre notre inquiétude comme nous avons compris ta curiosité. Après m'avoir frappé, tu as guéri, comme Achille, la blessure que tu m'avais faite. Pour nous, tu es donc devenu un frère; mais, pour toi, nous ne sommes toujours que des pirates et des brigands. Nous n'avons rien à craindre des Grecs nos compatriotes, qui, au fond du cœur, font des vœux pour nous. Nous n'avons rien à craindre des Turcs, aux vaisseaux desquels nous échappons avec la même facilité que l'hirondelle échappe au hibou, et qui n'oseraient venir

nous attaquer dans notre fort. Mais, toi, John, tu es d'un peuple dont la puissance s'étend sur le monde; ses vaisseaux ont des ailes aussi rapides que celles de nos mislicks les plus légers. Une offense faite à l'un de ses enfants est une offense faite à tous, que ton roi ne laisse jamais impunie. Jure-nous donc, John, comme jamais tu n'auras à te plaindre de nous, que jamais tu ne dénonceras la retraite où nous allons t'introduire. Nous ne te demandons pas ton amitié, que tu ne dois pas à des pirates; mais nous te demandons le secret, que tu dois à tout homme qui t'a introduit dans sa maison et dans sa famille. Si tu refuses de nous faire cette promesse, nous demeurerons ici, et sans aller plus loin, jusqu'à ce que je sois guéri. Une fois que je serai guéri, selon nos conventions, tu seras libre. Nous te donnerons ce que tu nous demanderas en or et en bijoux, car, ajouta Fortunato en poussant du pied une cassette, nous avons dans ce coffre de quoi payer Esculape lui-même. Alors tu nous quitteras, et tu pourras aller te plaindre à tes consuls, et peut-être nous nous retrouverons encore face à face et les armes à la main. Dans le cas contraire...

Il détacha un chapelet de son cou et le jeta sur la table.

— Fais-nous serment, sur cette relique, que mon grand-père a reçue des mains du patriarche de Constantinople, de ne jamais te plaindre, ni nous dénoncer, et, ce soir même, nous levons l'ancre; demain, tu es notre ami, notre hôte, notre frère, notre maison est la tienne, et rien n'est plus caché pour toi.

— Hélas! répondis-je à Fortunato, ne sais-tu pas qu'à cette heure je suis, comme toi, proscrit, et qu'au lieu de penser à réclamer l'appui de ma nation, il faut que je me cache moi-même pour me soustraire à sa vengeance?... Tu me parles de récompense? Tiens, lui dis-je en détachant la ceinture pleine d'or et de lettres de change qui ne m'avait pas quitté, tu vois que je n'en ai pas besoin. Je suis d'une famille noble et riche, et je n'ai qu'un mot à écrire à mon père pour que, tous les ans, il m'envoie le double de cette somme, qui est le revenu de l'un de vos princes. Je n'ai donc qu'un seul devoir à accomplir : c'est d'aller moi-même, en personne, annoncer la mort d'Apostoli à sa mère et à sa sœur, et leur remettre à toutes deux les reliques funèbres qui m'ont été confiées. Promets-moi que, le jour où je voudrai accomplir cette mission sacrée, je serai libre, et alors je ferai sur cette relique le serment que tu me demandes.

Fortunato regarda son père, qui lui fit un signe d'assentiment. Alors, prenant la relique, il murmura une prière, la baisa; puis, la replaçant sur la table, il se leva, et, étendant la main sur le chapelet :

— Je jure, me dit-il, en mon nom et au nom de mon père, et je prends la Vierge à témoin de mon serment, que, le jour où tu réclameras ta liberté, tu seras libre, et que nous te fournirons tous les moyens, qui seront en notre pouvoir, de te rendre à Smyrne, ou en tout autre lieu où il te plaira d'aller.

Je me levai à mon tour.

— Et moi, dis-je, je te jure, par la tombe d'Apostoli, notre lien commun, ce frère qui nous fait frères, que pas un mot ne sortira de ma bouche qui puisse vous compromettre, à moins que vous n'ayez plus rien à craindre, ou que vous ne m'ayez rendu ma parole.

— C'est bien, dit Fortunato en me tendant la main. Tu l'as entendu, père; donne donc l'ordre du départ; car, ainsi que moi, je pense que tu es pressé de revoir ceux qui nous attendent et de rassurer ceux qui ne savent pas ce que nous sommes devenus, et qui prient pour nous.

Aussitôt Constantin donna quelques ordres en grec, et, un instant après, au mouvement de la felouque, je m'aperçus que nous nous remettions en marche.

Lorsque je me réveillai, le lendemain matin, et que je montai sur le pont, nous faisions force de voiles et de rames vers une grande île qui étendait de notre côté les deux langues de terre, abri de son port, comme deux bras ouverts pour nous recevoir. Derrière le port s'élevait une montagne, qui me parut avoir plus de six cents mètres de hauteur. Les matelots étaient pleins d'ardeur, et faisaient entendre des chansons joyeuses, tandis qu'à la vue du bâtiment la population commençait à s'amasser sur le port, et répondait, par des cris, aux chansons de nos rameurs. Il était évident que ce retour était une fête pour toute l'île.

Quoique très-faible et très-pâle encore, Fortunato était monté sur le pont, vêtu, ainsi que son père, de ses plus beaux et de ses plus riches habits. Enfin, nous entrâmes dans le port, et nous allâmes jeter l'ancre devant une très-belle maison, bâtie aux flancs de la montagne, au milieu d'un bois de mûriers. En ce moment, un bras passa à travers une des jalousies de cette maison, et agita un mouchoir blanc, brodé d'or. Fortunato et Constantin répondirent à ce salut en tirant chacun, en l'air, un coup de pistolet : c'était le signal d'un heureux retour. Aussi les cris de joie redoublèrent, et nous mîmes pied à terre au milieu des acclamations.

Nous étions dans l'île de Zéa, l'antique Céos, où Nestor aborda en revenant de la guerre de Troie, et où naquit le poëte Simonide.

XXV

La maison de Constantin s'élevait, comme nous l'avons dit, solitaire, au milieu d'un petit bois d'oli-

viers, de mûriers et de citronniers, sur le versant nord-ouest de la montagne de Saint-Élie. De la plate-forme où elle était placée, elle dominait, non-seulement le port et le village, qui s'étendent en cercle, mais encore toute la mer, du golfe d'Égine à Négrepont. Devant sa façade septentrionale, et à la distance de huit ou dix lieues, à peu près, venait mourir, à la pointe du promontoire de Sunium, la chaîne du Parnasse, derrière laquelle se cache Athènes. On arrivait à la porte par un sentier facile à défendre, et qui, se continuant au delà de son enceinte, s'escarpait, après l'avoir traversée, jusqu'au sommet de la montagne. Là s'élevait, pareille à une aire d'aigle, une petite forteresse imprenable, où l'on pouvait se retirer en cas d'alarme, et destinée, en attendant, à loger une sentinelle, qui, de ce point élevé, découvre à vingt lieues en mer la moindre barque qui s'approche de l'île. Comme toutes les maisons qui appartiennent à la classe aisée, elle avait une avant-cour, entourée de hautes murailles, un rez-de-chaussée, et, au-dessus, un balcon qui faisait tout le tour du premier étage; puis une seconde cour intérieure, où nul ne pouvait pénétrer que par un escalier, dont le maître seul avait la clef, et qui conduisait à un pavillon isolé, dont toutes les fenêtres étaient grillées, à la manière des maisons turques, avec des jalousies de roseaux. Ces jalousies, en vieillissant, avaient pris une couleur rosée qui s'harmoniait admirablement avec le blanc éclatant de la pierre. Enfin, derrière ce pavillon mystérieux s'étendait un grand et beau jardin, entouré de remparts, de sorte que ses habitants, même en se livrant au plaisir de la promenade, se trouvaient à l'abri de tous les yeux.

Le rez-de-chaussée, qui n'était, à proprement parler, qu'un immense portique, était occupé par les serviteurs de Constantin, dont le costume était celui des klephtes du Magne. Cette partie de la maison était leur domaine, et ils y étaient établis comme dans un camp, y jouant le jour, y couchant la nuit. Les murailles et les piliers qui soutenaient la voûte étaient couverts d'yatagans ciselés, de pistolets aux crosses d'argent, et de longs fusils incrustés de nacre et de corail. Au reste, cette antichambre guerrière donnait à la puissance de Constantin une grandeur sauvage, qui rappelait la pompe féodale du xve siècle. Nous traversâmes toute cette troupe, qui accueillit son chef bien plus comme des soldats reçoivent un officier que comme des valets reçoivent un maître; on sentait, dans l'obéissance de ces hommes, quelque chose de volontaire et d'indépendant qui grandissait à la fois celui qui commandait et ceux qui recevaient les ordres : c'était du dévouement, et non de la servitude.

Constantin adressa à chacun d'eux quelques mots affectueux, les nomma par leur nom, et, autant que j'en pus juger, s'informa de leurs pères, de leurs femmes et de leurs enfants; puis, ayant eu soin que chacun prît sa part dans les paroles du retour, il me présenta à eux comme étant celui qui avait sauvé Fortunato. L'un d'eux s'approcha aussitôt de moi, et me baisa la main, non point comme un domestique saluant un maître, mais avec la fierté d'un roi qui fait hommage à un empereur. Alors, comme Fortunato marchait encore avec peine, quatre hommes le prirent dans leurs bras et le portèrent au premier étage par un escalier extérieur aboutissant au balcon qui faisait le tour de la maison.

Ce premier étage offrait, avec le rez-de-chaussée, un contraste complet. Il se composait de trois chambres entourées de divans et pleines de fraîcheur et de silence. La seule décoration qui rappelât celle du rez-de-chaussée était les armes magnifiques, les pipes d'ambre et les chapelets de corail suspendus aux parois. A peine fûmes-nous entrés dans la pièce principale, qui était celle du milieu, que deux beaux enfants, aux vestes et aux bottines de velours brodées d'or, vinrent nous apporter le café et les pipes. Nous prîmes quelques tasses de café, nous fumâmes quelques pipes; puis Constantin me conduisit dans ma chambre, qui formait l'angle oriental de la maison, et, après m'avoir fait remarquer un escalier qui descendait au rez-de-chaussée et me donnait la liberté de sortir directement, il rentra dans son appartement, dont il ferma soigneusement la porte.

Je restai seul, et je pus méditer à loisir sur la nouveauté de ma situation. Tant d'événements s'étaient écoulés pour moi, dans l'espace de quelques mois, qu'il me semblait parfois être sous l'empire d'un rêve, dont, au premier moment, je devais me réveiller. En effet, élevé sous la surveillance pleine de sollicitude d'un père et d'une mère qui me chérissaient, et n'étant sorti de l'esclavage du collége que pour me soumettre à la discipline d'un vaisseau, je me trouvais tout à coup libre d'une telle liberté, que je n'en savais que faire, et que je m'étais arrêté au premier endroit où je m'étais posé, comme un oiseau qui se sent l'aile faible pour un trop grand espace. Maintenant, où étais-je? Dans un repaire de pirates qui, jusqu'à présent, me rappelait assez la caverne du capitaine Rolando de *Gil Blas*. Et cependant où irais-je en le quittant? Je n'en savais rien; toutes les portes du monde m'étaient ouvertes, il est vrai; mais une devait me rester fermée à toujours, et celle-là, c'était celle de ma patrie.

Je ne sais combien de temps je demeurai, ni surtout combien de temps je serais demeuré plongé dans mes rêveries, si un rayon du soleil, en glissant à travers ma jalousie de roseaux, ne fût venu me chercher sur le divan où j'étais couché. Je me levai pour échapper à cette visite incommode; mais, en m'approchant de la fenêtre, j'oubliai pourquoi j'y étais venu. Deux femmes, dont on ne pouvait distin-

guer aucune forme, tant elles étaient cachées dans leur cape, mais qu'à leur démarche sûre et légère on reconnaissait pour jeunes, traversaient la cour, se rendant de notre corps de logis au pavillon à l'une des fenêtres duquel j'avais vu, en entrant dans le port, s'agiter un mouchoir. Quelles étaient ces femmes, dont jamais ni Constantin ni Fortunato ne m'avaient parlé? Des filles de Constantin, des sœurs de Fortunato, sans doute; car Fortunato était trop jeune pour être marié, et Constantin ne l'était plus assez pour avoir une femme de l'âge dont devaient être les deux inconnues derrière lesquelles les portes du pavillon venaient de se refermer.

Je restai debout à ma fenêtre, et, au lieu de fermer l'ouverture incommode par laquelle filtrait le soleil, je cherchai à l'agrandir, afin de voir, et peut-être un peu pour être vu; mais je réfléchis qu'au moindre soupçon d'une pareille tentative, Constantin, pour peu qu'il fût soumis aux coutumes de l'Orient, pourrait bien me faire fixer mon domicile dans une autre partie de la maison. Je demeurai donc immobile derrière mon châssis, espérant apercevoir l'une ou l'autre de mes voisines. Au bout d'un instant, deux tourterelles apprivoisées étant venues se poser sur le bord de la fenêtre, le châssis se souleva, et je vis passer une petite main blanche et rose, qui, s'étendant vers les oiseaux de Vénus, les fit entrer l'un après l'autre dans l'intérieur de l'appartement.

O fille et femme d'Adam, Ève, notre mère commune, pécheresse à qui tes enfants pardonnent si facilement ce péché auquel ils doivent la mort, combien est puissante la curiosité que tu as léguée au monde, puisque, après tant de générations écoulées, elle fit à l'instant même oublier à l'un de tes fils patrie et famille! Tout cela disparut en voyant cette main, comme dans un théâtre disparaît, au sifflet du machiniste, une sombre forêt ou une caverne terrible, pour faire place à un palais de fées. Cette petite main avait tiré le voile qui me cachait le véritable horizon : Zéa n'était plus un misérable écueil jeté au milieu de la mer; Constantin n'était plus un capitaine de pirates en hostilité avec toutes les lois de toutes les nations; je n'étais plus moi-même un pauvre midshipman sans patrie et sans avenir. Zéa était Céos, l'île au doux nom, où Nestor bâtit un temple à Athena Nedusea; Constantin était un roi, fondant, comme Idoménée, quelque Salente nouvelle; et moi, j'étais un proscrit, cherchant, comme le fils d'Anchise, quelque amoureuse Didon ou quelque chaste Lavinie.

J'étais plongé au plus doré de ces rêves, lorsque ma porte s'ouvrit, et que l'on m'annonça que Constantin m'attendait pour dîner. Je me félicitai de ce qu'il ne s'était pas acquitté de ce message lui-même; car mon hôte m'eût trouvé devant ma fenêtre, immobile comme une statue, et eût facilement pu juger, à mon trouble, de ce que j'y attendais. Par bonheur, c'était tout simplement un de ses pages, qui, ne pouvant pas m'expliquer autrement qu'en romaïque la cause de son message, fut réduit à me la faire deviner par gestes; or, comme le geste qui correspond à la pensée qu'il exprimait est un des plus simples du vocabulaire mimique, je le compris à l'instant même et m'empressai de suivre mon introducteur, espérant que la petite main aux colombes serait du dîner.

Je me trompais : Constantin et Fortunato m'attendaient seuls auprès d'un repas asiatique par sa composition, mais européen par son service. Au moment où nous nous assîmes devant la table, elle était couverte, pour entrée, d'un monticule de riz formant une île conique au milieu d'un immense plat de lait caillé, et autour duquel s'élevaient deux plats d'œufs frits dans l'huile, et deux plats de légumes cuits à l'eau. Ce premier service disparut pour faire place à une volaille bouillie, assaisonnée avec une espèce de pâte, qui, par sa fermeté, ressemblait à notre plum-pudding, à un rôti de veau et à un plat d'entrailles de saumon et de sèche assaisonnées avec de l'ail et de la canelle, mets très-recherché dans le pays et que je commençai par trouver détestable, mais auquel, au bout de quelques jours, j'avais fini par m'habituer. Puis vint le dessert, composé d'oranges, de figues, de dattes et de grenades, les plus belles à l'œil et les plus délicieuses au goût qui se puissent trouver. Les pipes et le café terminèrent le repas.

Pendant tout le dîner, nous causâmes de choses différentes, sans qu'une seule fois Constantin et Fortunato fissent le moins du monde allusion à la seule chose qui me préoccupât. Puis, après que nous eûmes fumé notre troisième ou quatrième pipe, Constantin me rendit ma liberté, en me disant que j'en pouvais user, soit pour chasser dans l'île, qui est très-giboyeuse en cailles et en lièvres, soit pour visiter les antiquités. Je préférai ce dernier plaisir; il ordonna aussitôt que l'on me sellât un cheval, et que l'on me donnât une escorte et un guide.

Cet ordre de seller un cheval me paraissait assez étrange dans une île qui a à peine six ou huit lieues de tour. Je trouvais bizarre que des hommes aussi robustes et aussi habitués à la fatigue que me paraissaient l'être Constantin et Fortunato eussent besoin de chevaux pour se transporter d'un point à l'autre de leurs domaines. Je n'en acceptai pas moins l'offre, et je descendis dans la première cour avec Constantin, Fortunato étant encore trop souffrant pour quitter facilement la chambre.

Nous étions à peine dans la cour depuis quelques minutes, lorsqu'on amena le cheval demandé. C'était un de ces charmants coursiers de l'Élide, dont la race, vantée par Homère, s'est perpétuée jusqu'à nos jours; seulement, le palefrenier avait, en le harna-

chant, commis une légère erreur : ne sachant pas pour qui était le cheval, il lui avait mis sur le dos une selle de femme de velours rouge, toute brodée d'or. De ce moment, tout me fut expliqué : les chevaux servaient de monture à mes mystérieuses voisines, lorsque l'envie leur prenait de sortir de leur pavillon; et, comme Constantin, en ordonnant de harnacher l'un d'eux, n'avait pas donné d'autres explications, le palefrenier l'avait amené dans son équipage habituel. Constantin lui dit quelques mots en romaïque, et, un instant après, le cheval reparut avec un harnais de palikare.

Il était deux heures de l'après-midi; par conséquent, je n'avais pas le temps de faire le tour de l'île, et il me fallait choisir entre les ruines des trois puissantes villes, Carthée, Corésus et Vouli, qui s'élevaient autrefois sur son rivage. Je me décidai pour Carthée, d'après ce qu'en dit Tournefort, que, pour voir quelque chose de superbe, il faut en prendre la route, ajoutant que les gens du pays en désignent les ruines par le nom de *Polis*, c'est-à-dire la ville.

Tout le long de la route, je vis de jeunes Zéotes faisant la récolte des feuilles de mûrier; car, sans avoir la célébrité dont jouissait autrefois la soie de Céos, qui, au dire de Varron, faisait des habits d'un tissu si fin et si délié, qu'on pouvait distinguer toutes les parties du corps au travers, la soie de Zéa est encore en réputation d'un bout à l'autre de la Grèce. L'île entière, d'ailleurs, était parfaitement cultivée, et je trouvai toutes les pentes méridionales couvertes de vignes et d'arbres fruitiers. Aussi, peut-être à cause de cette fertilité même, les habitants sont-ils les plus casaniers de tout l'Archipel.

Au reste, les Zéotes tiennent de leurs ancêtres cette antipathie de la locomotion, antipathie qui avait augmenté la population, au point qu'il y avait une loi ordonnant de faire mourir tous les vieillards au-dessus de soixante ans. Il est vrai que ceux-ci étaient libres de quitter l'île, s'ils voulaient se soustraire à cet arrêt; mais leur dégoût du mouvement était tel, qu'ils préféraient ordinairement, lorsqu'ils étaient arrivés à l'âge fatal, s'inviter à un festin, et, là, couronnés de fleurs, au son des instruments joyeux, la coupe pleine de ciguë à la main, ils faisaient aux dieux un sacrifice dont ils étaient les prêtres et les victimes.

Les Zéotes, au reste, n'étaient pas beaucoup plus tendres pour ceux qui tenaient le jour d'eux que pour ceux dont ils l'avaient reçu. Assiégés par les Athéniens, qui les pressaient vigoureusement, ils proposèrent de massacrer tous les enfants qui, par les soins qu'ils exigeaient, détournaient les parents des travaux de la défense. Heureusement pour les objets de cette délibération que les Athéniens, l'ayant apprise, aimèrent mieux abandonner le siége de la ville que d'être cause et témoins d'une pareille action.

Carthée était, comme nous l'avons dit, la patrie du poëte Simonide, qui mérita le surnom d'*Aimé des dieux*; le sobriquet, au reste, n'était pas usurpé; car voici la circonstance à laquelle il le dut :

Scophas, vainqueur au pugilat, avait fait marché avec le poëte pour un chant en l'honneur de sa victoire. Celui-ci, après avoir loué de son mieux l'athlète, s'était étendu sur les mérites de Castor et de Pollux, les deux divins patrons des lutteurs; ce que voyant Scophas, il paya Simonide le tiers de la somme, et le renvoya, pour les deux autres tiers, aux enfants de Tyndare, qu'il avait si bien chantés, invitant, au reste, le poëte au festin qu'il donnait le lendemain. Les poëtes de cette époque, comme ceux de la nôtre, étaient habitués, à ce qu'il paraît, à ne pas être payés très-exactement; car Simonide prit le tiers et accepta l'invitation. Au milieu du repas, un serviteur vint dire à Simonide que deux hommes couverts de poussière, et qui semblaient avoir fait une longue course, l'attendaient à la porte. Simonide se leva, et suivit l'esclave.

En effet, hors du portique, il aperçut deux beaux jeunes gens appuyés l'un sur l'autre : il s'avança vers eux; mais à peine eut-il le pied hors du seuil, qu'il se retourna au bruit qu'il entendit derrière lui : la maison de Scophas s'était écroulée, écrasant le lutteur et les convives. Simonide jeta alors les yeux du côté des deux jeunes gens; mais ils avaient disparu. Ces deux jeunes gens étaient Castor et Pollux, qui avaient accepté la lettre de change tirée sur eux par Scophas, et qui venaient de payer leur dette au poëte.

Il est inutile de dire que toutes ces traditions, vivantes chez nous, sont mortes et oubliées sur les lieux mêmes qu'elles poétisent; à peine si, par toute la Grèce, cinq ou six mémoires saintes, comme celle d'Apostoli, gardent religieusement le trésor des souvenirs antiques. Quelques faits historiques, tels que la mort de Socrate, le passage des Thermopyles ou la bataille de Marathon, sont bien demeurés dans la mémoire des Spartiates et des Athéniens; mais ils ne savent point à quelle époque et sous quels dieux ces événements se sont passés; ce qu'ils vous en disent, ils l'ont appris de leurs pères, leurs pères de leurs aïeux, et leurs aïeux de leurs ancêtres. Aussi toutes les questions que je fis, relativement à Carthée, furent-elles parfaitement inutiles. Il est vrai de dire que j'interrogeais en italien, et que mon guide me répondait en romaïque : aussi, ne pus-je pas tirer de lui autre chose, quelque débris que je lui indiquasse, que le mot de *polis*.

Vers les six heures, je quittai la ville morte pour reprendre le chemin de la ville vivante. La soirée était délicieuse, et, les derniers rayons du soleil donnant à l'atmosphère cette limpidité qui précède le

crépuscule, j'apercevais jusqu'aux moindres détails du rocher de Giaros et de l'île d'Andros, tandis que, devant moi, le mont Saint-Élie formait un immense rideau de verdure et de roches qui se détachait, en vigueur et au premier plan, sur deux lointains magnifiques, Négrepont avec ses monts violâtres, et le golfe Saronique avec ses eaux bleues. Enfin, je tournai la base du mont, et j'arrivai à temps pour voir le soleil se coucher derrière la chaîne du Parnasse.

Constantin et Fortunato m'attendaient pour souper. En voyant ce dont se composait le repas, et en sondant l'appétit que ma course m'avait donné, je regrettai jusqu'aux entrailles de saumon et jusqu'aux sèches à l'ail que j'avais dédaignées le matin; les *castaneæ molles* du berger de Virgile en faisaient le plat le plus substantiel; le reste du service se composait de lait caillé et de fruits. Heureusement que mes deux convives, sobres comme des Orientaux, mangèrent fort peu; ce qui me permit de me venger de la qualité sur la quantité. Après ce repas tout bucolique, nous prîmes une tasse de café et fumâmes quelques pipes; puis Constantin, se levant, me laissa maître de me retirer chez moi.

Je profitai de la permission : j'avais hâte de voir si rien n'était changé aux jalousies de mes voisines, et la lune était si belle, que l'examen n'était guère plus difficile qu'en plein jour; mais j'eus beau regarder, je les vis parfaitement closes. Alors je résolus de faire le tour des murailles, pour m'assurer s'il n'y avait pas quelque autre entrée, et je descendis dans la première cour. J'eus un instant la crainte que nous ne fussions soumis à la discipline des villes de guerre, et que, passé huit heures, nos portes ne se fermassent; je me trompais, le passage était libre toute la nuit. J'en profitai pour mettre mon projet à exécution.

Cependant, si pressé que je fusse de procéder à mon investigation, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant devant le paysage ravissant que j'avais sous les yeux, et auquel la nuit donnait un caractère de grandeur plus merveilleux encore : au-dessous de moi étaient la ville et le port, puis une mer si calme qu'elle semblait un immense rideau d'azur étendu et tiré de manière à ce qu'il ne fît pas un pli; toutes les étoiles du ciel s'y réfléchissaient, scintillantes comme des flammes, et, de l'autre côté de cette nappe, sur une pente sombre qui semblait un nuage et qui n'était rien autre chose que les côtes de l'Attique, brûlait un feu immense, quelque forêt, sans doute, à laquelle un pâtre avait mis le feu en préparant son souper.

Je restai un moment immobile devant cette étendue plus profonde et plus mystérieuse encore, grâce à la nuit; puis je commençai ma promenade autour du domaine de Constantin, cherchant inutilement une porte, une ouverture, une meurtrière, qui pût servir de communication à l'œil ou à la voix entre l'extérieur et l'intérieur; mais tout était hermétiquement fermé par des murailles de quinze pieds de hauteur. Je m'élançai alors sur la montagne, pour voir si je pourrais découvrir le jardin; mais la maison était bâtie de manière à se trouver toujours entre les points dominants et le but où les regards voulaient arriver. Je rentrai tristement dans ma chambre, réduit, pour l'avenir, à ce que je pourrais surprendre à travers les jalousies où j'avais déjà surpris la petite main.

J'étais sur le point de me jeter sur mon divan et d'appeler le sommeil à mon secours, espérant qu'un rêve me montrerait ce que je ne pouvais voir en réalité, lorsque des sons, que je reconnus pour ceux d'une *guzla*, parvinrent jusqu'à moi, mais si sourds et si étouffés, qu'il me fut impossible d'abord de deviner de quel point ils s'élevaient. J'ouvris successivement la porte de mon escalier, les fenêtres qui donnaient sur le port et celles qui plongeaient sur la cour, sans que les sons parussent se rapprocher; enfin, en m'avançant vers la porte qui communiquait de mon appartement à celui de Constantin, il me sembla que les vibrations des cordes devenaient plus sonores. Je m'arrêtai, écoutant; bientôt je n'eus plus de doute, les sons étaient trop éloignés pour venir de la chambre voisine; mais certainement ils venaient de la pièce précédente, c'est-à-dire de chez Fortunato. Maintenant, était-ce le jeune homme qui chantait? était-ce une des deux femmes que j'avais vues? C'est ce que je ne pouvais dire, les sons de l'instrument arrivant seuls jusqu'à moi. J'essayai alors d'ouvrir la porte, dont l'épaisseur amortissait le bruit; mais la chose me fut impossible, elle était fermée du côté de l'appartement de Constantin.

Je n'en restai pas moins immobile, retenant ma respiration, et bientôt ma patience, ou plutôt ma curiosité, fut récompensée : la porte qui conduisait de chez Fortunato chez Constantin, et qui était parallèle à la mienne, s'ouvrit un instant, et les sons arrivèrent alors jusqu'à moi, plus clairs et plus distincts, accompagnés d'une voix qu'à sa douceur on ne pouvait méconnaître pour celle d'une femme. J'eusse pu comprendre les paroles, tant elles me semblaient bien accentuées, si elles n'eussent appartenu à la langue romaïque. Il me parut, au reste, que ce devait être une de ces légendes populaires dans lesquelles la Grèce moderne cherchait la consolation par le souvenir et l'espérance; car ce n'était pas la première fois que j'entendais ce chant : souvent nos rameurs avaient laissé tomber, pendant la nuit, quelques-unes des notes plaintives que je reconnaissais alors, comme on reconnaît, au Vatican ou au palais Pitti, une belle tête de Raphaël ou de Guide dont on a vu une mauvaise gravure clouée au mur de quelque cabaret.

Au reste, l'audition ne fut pas longue : la porte, qui avait laissé entrer la sauvage et plaintive harmonie de l'instrument dalmate, se referma, et je n'entendis plus que ces notes sourdes et étouffées qui m'avaient frappé d'abord, et qui bientôt s'éteignirent tout à fait. J'en conclus que la chanteuse, qui était venue chez Fortunato pendant mon excursion autour des murailles, allait rentrer chez elle. Je quittai donc ma porte pour ma fenêtre, et, un instant après, je vis effectivement passer deux femmes, blanches et voilées comme des ombres, derrière lesquelles se referma la porte du pavillon.

XXVI

Le lendemain, je trouvai ma porte de communication ouverte, et, à l'heure du déjeuner, je passai sans obstacle de chez Constantin chez Fortunato. La première chose qui me frappa, comme ornement nouveau, fut, au milieu des yatagans et des pistolets, la guzla dont, la veille, j'avais entendu les sons. Je demandai alors à Fortunato, d'un air indifférent, si c'était lui qui jouait de cet instrument, et il me répondit que la guzla était aux Grecs ce que la guitare est aux Espagnols, c'est-à-dire que, plus ou moins fort, chacun en savait assez pour s'accompagner.

Comme j'étais bon musicien et que le doigté de la guzla est à peu près celui de la viole et de la mandoline, je la détachai de la muraille, et, à mon tour, j'en tirai quelques accords. Fanatiques de la musique, comme tous les peuples primitifs ou qui ont retrempé leur civilisation dans une barbarie nouvelle, Constantin et Fortunato m'écoutaient avec délices ; moi-même, je trouvais un plaisir étrange et infini à faire parler à mon tour cette guzla, qui, la veille, m'avait envoyé des sons si doux. Il me semblait qu'il était demeuré en elle un reste de mélodie de la veille, et que c'était cette mélodie que je réveillais ; ma main touchait les mêmes cordes que j'avais entendues vibrer si doucement sous une autre main, et il fut un moment où, après quelques mesures d'étude, l'air entier qui m'avait frappé le soir précédent me revint si complétement à la mémoire, que j'aurais pu, moins les paroles, l'exécuter à mon tour. Mais c'eût été me dénoncer moi-même, et, au lieu de cet air, que je renvoyai dormir au fond de mon cœur, je chantai le *Pria che spunti*, de Cimarosa, qui se présenta à mon souvenir.

Soit que je chantasse avec une méthode inconnue de mes naïfs admirateurs, soit que, grâce à la disposition exaltée où se trouvait mon esprit, ma voix eût effectivement pris de l'âme, mon succès fut complet, et je crus même m'apercevoir qu'il ne se bornait pas à mes auditeurs visibles, mais s'étendait jusqu'aux habitantes du pavillon, dont il me sembla voir remuer les jalousies. Aussi, après le déjeuner, demandai je à Constantin la permission d'emporter l'instrument dans ma chambre ; ce qui me fut accordé sans difficulté aucune.

Cependant je me gardai de m'en servir à l'instant même : ce que je craignais avant tout, c'était d'éveiller les soupçons de mes hôtes, qui pouvaient, sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte, me faire changer d'appartement. Je me serais vu privé ainsi de la seule chance que j'eusse de satisfaire un désir que je ne pouvais regarder encore que comme de la curiosité, et qui cependant, je ne savais pourquoi, éveillait déjà en moi toute la préoccupation d'un sentiment plus tendre. Je me décidai donc à faire, comme la veille, une nouvelle course dans l'île ; et comme, sous ce rapport, Constantin m'avait donné liberté entière, je descendis et demandai un cheval.

On m'en amena un autre que celui de la veille, plus léger et plus fin, à ce qu'il me parut. Du moment où je le vis, je fus convaincu, je ne sais pourquoi, que c'était celui de *la petite main*. Ne sachant pas son nom, c'était sous celui-là que je désignais, dans mon esprit, la jeune fille aux tourterelles ; car c'était sur elle que s'arrêtait toujours ma pensée ; je ne songeais pas même à la seconde femme qui l'accompagnait. Ce sentiment fit que je voulus d'abord avoir pour la charmante petite bête que l'on m'amenait tous les égards que je crus devoir à la monture de celle qui ne m'était apparue qu'un instant, et qui, comme la mère d'Énée, m'avait, par sa seule démarche, révélé sa divinité. Mais je m'aperçus bientôt qu'insensible à ces égards, elle prenait ma délicatesse pour de l'inexpérience ; de sorte qu'il me fallut recourir au fouet et aux éperons, comme j'aurais fait pour un cheval de manége, afin de lui faire comprendre qu'elle se trompait grossièrement. Au reste, elle n'avait pas fait trois fois le tour de la cour, qu'elle était complétement revenue de son erreur ; ce dont elle me donna la preuve par une docilité qui ne pouvait émaner que d'une profonde conviction.

Cette fois, je ne pris ni guide ni escorte. Je sortis de la maison, et je laissai *Pretty*, c'est le nom que j'avais donné à ma monture, suivre le chemin qu'elle voulait, convaincu qu'elle me conduirait dans quelque site charmant où sa maîtresse avait l'habitude d'aller. Je ne me trompais pas : elle prit, dans la montagne, un petit sentier, qui déboucha bientôt dans une vallée délicieuse, au fond de laquelle roulait un torrent tout ombragé de grenadiers et de lauriers-roses.

Les deux versants étaient couverts de mûriers, d'orangers et de vignes sauvages, et les chemins bordés

d'une délicieuse plante à fleurs purpurines, nommée *alhagi* par les anciens botanistes, et dont je croyais la Perse la seule patrie. Quant aux rochers qui, de temps en temps, perçaient de leur front nu ce riche tapis de verdure, ils appartenaient tous aux plus riches variétés de la géologie : c'étaient du mica nacré, du feldspath blanc ou rose, de l'amphibole vert, ou de magnifiques échantillons d'euphotide. Au milieu de tout cela serpentaient des filons de fer, probablement pareil à celui que les anciens exploitaient à Scyros et à Ghyoura. Cette route conduisait à une grotte naturellement taillée dans la montagne et toute tapissée d'herbes et de mousse. Je pensai que c'était le terme habituel de la course, car Pretly s'arrêta toute seule. Je descendis et voulus l'attacher à un arbre; mais je m'aperçus bientôt, à la magnifique défense qu'elle faisait, qu'elle était habituée à paître en liberté. Je lui ôtai son frein, et j'entrai dans la grotte. Un livre y avait été oublié; je l'ouvris : c'était *les Sépulcres*, d'Ugo Foscolo.

Je ne puis exprimer le plaisir que me fit cette trouvaille. Ce livre, qui venait de paraître, il y avait quelque temps, à Venise, appartenait, sans doute, à ma voisine; donc, elle savait l'italien, et, quand je pourrais la voir, si je la voyais jamais, nous aurions une langue commune dans laquelle nous pourrions nous entendre. Au reste, *i Sepolcri* est un livre national pour tout Grec, l'auteur étant de Corfou, et les regrets que sa muse fait entendre sur les monuments pouvant aussi bien s'appliquer à l'abaissement grec qu'à la décadence italienne.

Je restai une heure dans la grotte, tantôt lisant quelques lignes de cette poésie passionnée, tantôt fixant les yeux sur une échappée par laquelle on distinguait la mer, pareille à un lac d'azur tout pointillé de voiles blanches, tantôt, enfin, jetant les regards sur un pâtre qui, appuyé sur un bâton recourbé et drapé comme un berger antique, faisait paître son troupeau sur le versant de la colline opposée. Mais, quelque idée que voulût fixer mon esprit, ou quelque objet qui attirât mes yeux, il y avait toujours, au fond de ma pensée, ou au delà de l'horizon, quelque chose de vague et d'indéfini qui ramenait ma rêverie vers cette petite main que j'avais vue passer sous la jalousie.

Enfin, je cachai le livre dans ma poitrine, et je rappelai Pretly d'un coup de sifflet, ainsi que j'avais vu faire à son palefrenier. Reconnaissante, sans doute, de la confiance que je lui avais montrée, elle revint aussitôt tendre la bouche à la bride; deux heures après, elle était réinstallée à l'écurie, et moi, je me trouvais debout devant ma fenêtre, où, à part le temps du dîner, qui me parut horriblement long, je restai jusqu'au soir, sans qu'aucun signe, direct ou indirect, m'annonçât le moins du monde la présence de ma voisine.

Le soir, j'entendis dans la chambre de Fortunato, les mêmes accords que la veille. J'avais, dans mon impatience, quitté un instant ma fenêtre pour essayer de lire quelques vers, et, sans doute, en ce moment, mes deux voisines avaient traversé la cour. Je retournai à mon poste, me promettant de ne plus le quitter. En effet, à la même heure que la veille, je les vis sortir de nouveau, toujours voilées et mystérieuses; cependant il me sembla que l'une d'elles, la plus petite, avait deux fois tourné la tête de mon côté.

Le lendemain, je descendis au village, que je ne connaissais que pour l'avoir traversé le jour de mon arrivée. J'entrai chez un marchand, et, pour lier conversation avec lui, j'achetai une pièce de soie. Comme il parlait la langue franque, qui est une espèce de patois italien, j'en profitai pour lui demander quelles étaient les femmes qui habitaient le pavillon isolé de la maison de Constantin. Il me dit que c'étaient ses deux filles. Je demandai leurs noms : l'aînée s'appelait Stéphana, et la cadette Fatinitza; l'aînée était la plus grande, et la cadette la plus petite. Ainsi, c'était Fatinitza qui s'était retournée deux fois pour me regarder. J'en fus bien aise; il y avait quelque chose d'étrangement doux dans ce nom, et qui me faisait plaisir à répéter.

Le marchand ajouta que l'une des deux sœurs allait se marier. Je lui demandai avec anxiété laquelle; mais là s'arrêtaient les renseignements qu'il pouvait me donner : tout ce qu'il avait à me dire, c'est que le futur était le fils d'un riche marchand de soie, son confrère, et s'appelait Christo Panayoti. Celle des deux sœurs qu'il devait épouser, il ne le savait pas, et il était probable que le fiancé ne le savait pas plus que lui-même. Je lui demandai l'explication de cette ignorance, laquelle me semblait au moins bizarre de la part de celui qui me paraissait si fort intéressé dans l'affaire, et le marchand m'apprit alors que rarement un Turc ou un Grec a vu, avant le jour de ses noces, la femme qu'il doit épouser. Il s'en rapporte ordinairement, pour cela, à des matrones qui, ayant connu la jeune fille chez ses parents ou au bain, lui répondent de sa beauté et de sa sagesse. Or, Christo Payanoti s'était conformé à l'usage, et, sachant que Constantin avait deux filles jeunes, sages et belles, il avait demandé l'une de ces jeunes filles, laissant aux parents le soin de désigner laquelle, la chose lui étant parfaitement égale, à lui, qui ne connaissait ni l'une ni l'autre.

Cette explication était loin de me rassurer; car Constantin pouvait aussi bien accorder à Christo sa fille cadette que sa fille aînée, les droits de l'âge n'étant aucunement reconnus en Orient; et je sentais, chose bizarre, que, si Fatinitza se mariait, j'en serais inconsolable. Cela pourra sembler absurde; car, moi non plus, je n'avais pas vu son visage; et elle, de son

côté, ignorait même, peut-être, que j'existasse. Mais cela était ainsi : j'étais jaloux comme si j'eusse été amoureux.

Je n'avais point autre chose à demander au marchand; je payai donc, et sortis. Une jolie petite fille de douze à quatorze ans, qui avait regardé d'un œil d'envie tous les trésors du magasin, me suivit, les yeux fixés, avec un désir sauvage et une curiosité naïve, sur la pièce de soie que j'emportais, répétant, dans la langue franque qu'elle m'avait entendu parler : *Bella, bella, bellissima!* Il me vint l'envie de rendre cette enfant bien heureuse. Je ne savais que faire de mon ballot; je lui demandai si elle le voulait. Elle sourit avec un air de doute, en secouant la tête et en me montrant deux rangées de perles. Je lui mis l'étoffe sur les bras, et je remontai à la maison de Constantin, la laissant immobile et muette, ne sachant si c'était un rêve ou une réalité.

Ce soir-là, je n'entendis point la guzla; Fortunato s'était senti assez bien pour descendre, et ce ne furent pas Stéphana et Fatinitza qui vinrent chez leur frère, mais Constantin et Fortunato qui allèrent chez elles. Je les vis traverser la cour, et je compris qu'à compter de ce soir-là le dernier bonheur qui me restât, c'est-à-dire de voir passer mes deux voisines, m'était enlevé. Il était évident que si, contre les habitudes des femmes grecques, elles étaient sorties de leur gynécée, c'était parce que Fortunato ne pouvait pas les y aller visiter, mais que, du moment où il était guéri, il n'y avait plus de nécessité qu'elles commissent une pareille infraction aux usages reçus, tant qu'il y aurait un étranger dans leur maison.

Le lendemain se passa sans amener rien de nouveau. Je demeurai une partie de la journée à ma jalousie, sans voir autre chose que les colombes qui voltigeaient dans la cour. Je semai du blé, et j'émiettai du pain sur le rebord de ma fenêtre. Voyant ma bonne intention pour elles, elles vinrent s'y reposer; mais, au premier mouvement que je fis pour les prendre, elles s'envolèrent et, de la journée, ne s'en approchèrent plus.

Les jours suivants s'écoulèrent vides de tout événement. Constantin et Fortunato me traitaient, l'un comme un fils, l'autre comme un frère; mais ils ne me parlaient aucunement du reste de leur famille. Un beau jeune homme, vêtu d'un superbe costume, était venu les voir deux ou trois fois : je demandai son nom, et j'appris que c'était Christo Panayoti.

J'avais épuisé tous les moyens pour entrevoir même le bout du voile de Fatinitza, et aucun ne m'avait réussi : j'étais redescendu au village pour interroger mon marchand; il ne savait rien de nouveau. J'avais rencontré ma jeune Grecque, qui se promenait orgueilleusement dans les rues de Zéa, vêtue de la robe dont je lui avais fait cadeau; je changeai une guinée contre des sequins de Venise, et je lui en donnai deux pour compléter sa parure. Elle y perça aussitôt un petit trou, et les attacha, de chaque côté de ses tempes, aux cheveux qui tombaient en nattes sur ses épaules. Puis, enfin, j'étais revenu, comme toujours, à ma fenêtre, et, comme toujours, celle de ma voisine était restée hermétiquement fermée.

Je désespérais, lorsqu'un soir Constantin entra dans ma chambre et me dit, sans autre préparation, qu'une de ses filles étant malade, il me conduirait auprès d'elle le lendemain. Heureusement, nous étions sans lumière, et je pus lui cacher ce qui se passa en moi, lorsqu'il m'annonça cette nouvelle inespérée. Je fis un effort sur moi-même afin de maîtriser ma voix, et je lui répondis, d'un ton où il était difficile de démêler autre chose que l'intérêt, que j'étais à ses ordres pour l'heure qui lui conviendrait. Je lui demandai s'il pensait la maladie dangereuse; mais il me répondit qu'il y voyait seulement une indisposition.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit; vingt fois j'allai de mon divan à ma fenêtre, pour voir si le jour paraissait, et vingt fois je revins de ma fenêtre à mon divan, cherchant vainement le sommeil, qu'écartait toujours mon agitation. Enfin les premiers rayons du soleil glissèrent à travers les roseaux de ma jalousie; ce jour bienheureux était venu.

Je me mis à ma toilette; elle était toujours simple, et ordinairement rapide : elle se bornait aux deux habits que m'avait vendus Jacob. Je tirai le plus beau, qui était un costume albanais, de drap violet, avec des broderies d'argent; un instant j'hésitai entre le turban de mousseline blanche qui encadre la figure en passant sous le menton, et la calotte rouge au long gland de soie pendant; mais, comme j'avais d'assez beaux cheveux blonds qui ondulaient naturellement, je me décidai pour la calotte rouge. Cependant, il faut l'avouer, ce ne fut qu'après une délibération intérieure qui eût fait honneur à une coquette. A huit heures, Constantin vint me prendre; il y en avait trois que j'attendais.

Je le suivis le visage calme, mais le cœur bondissant. Nous descendîmes par l'escalier du maître, et nous traversâmes cette cour où tant de fois mes regards avaient si avidement plongé. En entrant sous la porte du pavillon, je sentis les jambes qui me manquaient. En ce moment, Constantin se retourna de mon côté; la crainte qu'il ne s'aperçut de mon trouble me rendit tout mon empire sur moi-même, et je montai, derrière lui, un escalier couvert de tapis de Turquie, dans lesquels les pieds entraient comme dans de la mousse, et qui était déjà tout parfumé d'une tiède odeur de rose et de benjoin

Nous entrâmes dans une première chambre, où Constantin me laissa seul un instant. Elle était entièrement meublée à la turque, avec un plafond ciselé et peint de couleurs vives, représentant des dessins dans le goût byzantin. Tout le long du mur, peint en

blanc, s'enroulaient de capricieuses arabesques représentant des fleurs, des poissons, des kiosques, des oiseaux, des papillons, des fruits, le tout entrelacé avec un goût et une fantaisie admirables. Un divan de satin lilas à fleurs d'argent régnait tout autour de la salle, interrompu seulement par les portes. et des coussins de la même étoffe étaient empilés aux angles ou jetés çà et là.

Au milieu de la chambre se découpait circulairement un petit bassin où reluisaient, sous un jet d'eau plein de fraîcheur et de murmure, des poissons de l'Inde et de la Chine, aux écailles d'or et d'azur, et où venaient boire, en roucoulant, deux petites colombes d'un gris rose si tendre et si nacré, que Vénus n'en eut jamais de pareilles dans son île de Paphos et de Cythère. Dans un coin brûlaient, sur un trépied de forme antique, du bois d'aloès et de l'essence de jasmin, dont la vapeur la plus lourde s'échappait par la fenêtre ouverte, tandis que la chambre n'en gardait que l'arome le plus fin. Je m'approchai de la jalousie: elle donnait juste devant ma fenêtre, et c'était par celle-là même que j'avais vu passer cette petite main qui, depuis ce jour, m'avait rendu fou.

En ce moment, Constantin rentra, me demandant pardon de m'avoir fait attendre, et rejetant cela sur l'esprit capricieux des femmes. Fatinitza, qui avait, la veille, et après trois jours de souffrances, consenti à me voir, avait fait au moment même mille difficultés pour me laisser entrer; enfin elle y consentait. Je profitai de la permission, et, de peur qu'elle ne me fût retirée, je priai Constantin de me montrer le chemin; il me précéda, je le suivis.

Je ne ferai pas la description de cette seconde chambre, un seul objet fixa mes yeux: c'était la jeune malade que je venais visiter, et que je reconnus à l'instant même pour Fatinitza. Elle était couchée sur des coussins de soie, renversant sa tête contre le divan placé derrière elle, comme si elle n'eût pas eu la force de la porter; je restai debout à la porte, et son père s'approcha encore une fois d'elle, pour lui dire quelques mots en romaïque, de sorte que, pendant ce temps, j'eus tout le loisir de l'examiner.

Elle avait, comme les femmes turques, le visage entièrement couvert d'un petit voile de soie taillé en pointe, comme une barbe de masque, et tout brodé, par le bas, de rubis; sa tête était couverte d'une calotte à fond d'or, brodée de fleurs de couleur naturelle, d'où pendait, au lieu de la houppe de soie, un gland composé de mille perles. Deux touffes de cheveux, frisées à la manière de nos dames anglaises, descendaient le long de ses joues, tandis que les cheveux de derrière, tressés en nattes et recouverts de petites pièces d'or, superposées les unes aux autres comme des écailles de poisson, ruisselaient le long de ses épaules et tombaient jusque sur ses genoux. Son cou était orné d'un collier de sequins de Venise, réunis les uns aux autres par de petits anneaux, et au-dessous du collier, qui ne descendait pas sur la poitrine, mais serrait le cou, un corset de soie dessinait si fidèlement la forme des épaules et du sein, qu'il n'en dérobait aucun contour et n'en voilait aucune grâce. Les manches de ce corset étaient ouvertes, au-dessus du coude, avec des attaches en fil d'or d'un côté, et des boutons de perles de l'autre. Ces manches laissaient, par leur ouverture, voir un bras blanc et rond, tout chargé de bracelets et terminé par cette merveilleuse petite main, dont les ongles étaient peints d'une couleur cerise, et qui tenait nonchalamment le tuyau d'ambre d'un narghilé. Une riche ceinture de cachemire, plus haute derrière que devant, venait s'attacher au bas de la poitrine avec une agrafe de pierreries, laissant paraître, au creux de l'estomac, les plis transparents d'une chemise de gaze, à travers laquelle on voyait le rose tendre de la peau. Au-dessous de l'écharpe commençait un caleçon de mousseline des Indes, parsemé de bouquets de fleurs d'or, flottant à grands plis, descendant jusqu'à la cheville et laissant sortir, comme d'un nuage brodé, deux petits pieds nus, aux ongles peints en rouge, ainsi que ceux des mains, et qu'elle ramenait sous elle. comme de jeunes cygnes effrayés qui se cachent sous les ailes de leur mère.

Je venais de finir cet examen, qui m'avait prouvé qu'elle aussi avait calculé sa toilette pour laisser voir tout ce qu'il ne lui était pas défendu de cacher, lorsque Constantin me fit signe de venir. En me voyant approcher, Fatinitza fit, pour se reculer, un mouvement qui ressemblait au frémissement d'une gazelle, et ses yeux, la seule partie de son visage que je pusse voir à travers son voile, prirent une expression d'inquiète curiosité, à laquelle la peinture noire de ses paupières donnait quelque chose de sauvage. Je n'en approchai pas moins, mais pas à pas, et presque en suppliant.

— Qu'avez-vous donc? lui demandai-je en italien, et où souffrez-vous?

— Je n'ai plus rien, répondit-elle vivement, et je ne souffre pas.

— Folle, dit Constantin, voilà huit jours que tu te plains, voilà huit jours que tu n'es plus la même, que tout t'ennuie, tes colombes, ta guzla, et jusqu'à ta toilette. Voyons, sois raisonnable, enfant; tu avais le front lourd?

— Oh! oui, répondit Fatinitza, comme rappelée à sa souffrance et laissant retomber sa tête sur le divan.

— Voulez-vous me donner votre main? lui demandai-je.

— Ma main? Pourquoi faire?

— Pour que je juge de votre maladie.

— Jamais, dit Fatinitza retirant sa main à elle.

Je me retournai vers Constantin, comme pour l'appeler à mon aide.

— Ne vous étonnez pas de cela, me dit-il, comme s'il eût craint que les difficultés que faisait la malade ne me blessassent; jamais une de nos filles ne reçoit chez elle un autre homme que son père et ses frères; quand elle sort, à pied ou à cheval, c'est toujours escortée et voilée, et elle a l'habitude de voir tous ceux qu'elle rencontre tourner la tête jusqu'à ce qu'elle soit passée.

— Mais, moi, lui dis-je, je ne suis pas entré ici comme un homme, je suis entré ici comme médecin. Une fois guérie, je ne vous reverrai jamais, et il faut vous guérir vite.

— Et pourquoi cela? demanda-t-elle.

— Ne devez-vous pas vous marier?

— Ce n'est pas moi, c'est ma sœur, dit vivement Fatinitza.

Je respirai, et une grande joie me fit bondir le cœur.

— N'importe, alors, lui répondis-je; il faut vous guérir pour aller à la noce de votre sœur.

— Je ne demande pas mieux que de me guérir, dit-elle en soupirant; mais pourquoi faut-il que je vous donne la main?

— Pour que je tâte votre pouls.

— Ne pouvez-vous pas le tâter par-dessus ma manche?

— Non, la soie assourdirait trop les pulsations.

— Cela ne fait rien, dit Fatinitza, car il bat très-fort.

Je souris.

— Eh bien, dit Constantin, voyons, adoptons un terme moyen.

— Lequel? demandai-je; je suis prêt à faire tout ce qui vous conviendra.

— Pouvez-vous, à travers une gaze?

— Parfaitement.

— Eh bien, à travers une gaze, alors.

Et Constantin me présenta un voile de cette étoffe, qui était jeté sur le divan avec mille autres objets de toilette. Je le tendis à Fatinitza, qui s'en enveloppa la main, et qui, après quelques difficultés, me la laissa prendre.

Nos deux mains, en se touchant, se communiquèrent un frémissement étrange; de sorte qu'il eût été difficile de se dire laquelle était la plus fiévreuse. Le pouls de Fatinitza était intermittent et agité; mais ce pouvait aussi bien être l'effet de l'émotion que celui de la maladie. Je lui demandai ce qu'elle éprouvait.

— Mon père vous l'a dit, me répondit-elle; j'ai mal à la tête, et je ne dors plus.

C'était absolument la maladie que j'éprouvais moi-même depuis quelques jours, et dont maintenant, plus que jamais, j'étais décidé à ne pas guérir. Je me retournai vers Constantin.

— Eh bien, me dit-il, qu'a-t-elle?

— A Londres ou à Paris, répondis-je en souriant, je répondrais qu'elle a des vapeurs, et je traiterais la malade par l'Opéra et les eaux; à Céos, où la civilisation est moins avancée, je vous dirai tout simplement que je crois ce mal de tête causé par le besoin d'air et de distraction. Pourquoi mademoiselle ne monterait-elle pas à cheval? Il y a, autour du mont Saint-Élie, des vallées charmantes, une, entre autres, arrosée par un petit ruisseau et terminée par une grotte délicieuse pour la rêverie ou la lecture. La connaissez-vous? demandai-je à Fatinitza.

— Oui, c'était ma promenade favorite.

— Eh bien, pourquoi n'y allez-vous plus?

— Parce que, depuis mon retour, dit Constantin, elle n'a pas voulu sortir, et se tient constamment renfermée ici.

— Eh bien, dis-je, dès demain, il faut sortir.

Alors, comme c'eût été donner une trop médiocre idée de la médecine, que de réduire l'ordonnance à un traitement si simple, j'ordonnai, pour le soir, un bain de pieds aussi brûlant que possible; puis je me levai, quelque envie que j'eusse de rester encore, et, craignant qu'une plus longue visite ne parût suspecte, je laissai la malade seule, en lui recommandant l'air et la distraction. Comme je fermais la porte, je vis se soulever la tapisserie en face; c'était Stéphana, qui, n'ayant probablement point osé assister à la consultation, accourait savoir comment elle s'était passée. Mais peu m'importait Stéphana : toute ma curiosité, tout mon désir, tout mon amour, étaient pour sa sœur.

Constantin me reconduisit jusque dans ma chambre, pour excuser Fatinitza; Dieu sait cependant si elle avait besoin d'excuse. Cette crainte, si inconnue de nos femmes d'Occident, au lieu d'être un défaut à mes yeux, était, pour mon imagination, un nouveau charme. Cela avait donné à notre première entrevue quelque chose de si étrange, qu'il me semblait que, quelque temps qui s'écoulât, aucun détail n'en sortirait de ma mémoire. En effet, aujourd'hui même, que plus de vingt-cinq ans ont passé entre l'heure où j'entrai dans cette chambre et celle où j'écris, je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois encore Fatinitza telle qu'elle était, c'est-à-dire couchée sur ses coussins, avec son bonnet d'or, ses longs cheveux écaillés de besans, son collier de sequins, son corset de soie, sa ceinture de cachemire, ses pantalons brodés, puis ses mains si petites, ses pieds roses si mignons, et il me semble que je n'ai qu'à étendre les bras et que je vais la toucher !

Hélas ! mon Dieu ! le souvenir est quelquefois un don de votre miséricorde ; mais, plus souvent encore, c'est le ministre de votre vengeance !

XXVII

Il me serait difficile de dire ce qui se passa en moi pendant toute cette journée. A peine étais-je rentré, que les deux petites colombes se glissèrent sous leur jalousie et vinrent voltiger sur ma fenêtre. Tout est mystérieusement significatif dans un amour naissant; je les regardai comme des messagères de Fatinitza, et j'eus le cœur plein de joie.

Après le dîner, je pris le poëme d'Ugo Foscolo. Je descendis à l'écurie et sellai Pretty moi-même; puis, lui laissant suivre le sentier accoutumé, je m'acheminai vers la grotte où Fatinitza devait venir le lendemain.

J'y restai une heure, dans une rêverie délicieuse, baisant, les unes après les autres, les pages du livre que ses doigts avaient touché, que ses yeux avaient lu; il me semblait que, lorsqu'elle le rouvrirait, elle y retrouverait la trace de mes baisers. Puis je le laissai au même endroit où je l'avais trouvé, marquant la place où je m'étais arrêté avec une fleur de genêt.

Je rentrai vers le soir; mais je ne pouvais rester enfermé : j'avais trop grand besoin d'air. Je fis le tour des murailles du jardin. Elles ne me parurent plus si hautes que la première fois, et il me sembla qu'avec une échelle de corde, il me serait bien facile de les franchir. Je passai la nuit sans dormir : depuis quelque temps, c'était mon habitude. Au reste, il y a des songes éveillés qui reposent mieux que le meilleur sommeil.

A huit heures, Constantin vint me chercher, comme la veille, pour faire à Fatinitza notre seconde visite. Comme la veille, il me trouva prêt; car je l'espérais, si je ne l'attendais pas. Je le suivis donc sans retard, et nous nous rendîmes dans le pavillon.

En ouvrant la porte de la chambre de Fatinitza, je restai un moment indécis. Sa sœur Stéphana était près d'elle, et toutes deux avaient un costume exactement pareil. Toutes deux étaient couchées, à côté l'une de l'autre, sur des coussins; et, comme, dans cette position, on ne pouvait voir la différence de la taille, et que leurs visages étaient voilés, Constantin lui-même demeura incertain. Quant à moi, j'avais, par l'ouverture même du masque, reconnu les yeux de Fatinitza, et j'allai droit à elle.

— Comment allez-vous aujourd'hui? lui demandai-je.

— Mieux, me dit-elle.

— Voulez-vous me donner votre main?

Elle me la tendit sans faire de difficulté, et sans exiger ni soie ni gaze. Je vis que Constantin s'était plaint, et que ses plaintes avaient produit un bon effet. Je ne trouvai aucun changement; la main était toujours aussi frémissante et le pouls aussi actif.

— Vous vous trouvez mieux, lui dis-je, et moi, je vous crois plus mal. J'ordonne donc positivement une promenade, une course à cheval; l'air de la montagne et la fraîcheur du bois vous feront du bien.

— Je ferai ce que vous voulez, me répondit-elle; car mon père m'a dit qu'il vous avait transmis toute sa puissance sur moi, tant que je serais malade.

— Et voilà pourquoi vous essayiez de me tromper tout à l'heure, en me disant que vous vous trouviez mieux?

— Je ne vous trompais pas; je vous rendais compte de ce que j'éprouvais. Je me sens mieux aujourd'hui, ma douleur de tête s'est dissipée; je respire librement et à pleine poitrine.

C'était justement ce que je ressentais moi-même, et je commençais à croire que nos deux maladies avaient une grande ressemblance.

— Eh bien, lui dis-je, si vous vous trouvez mieux, il faut continuer le même traitement jusqu'à entière guérison. En attendant, repris-je en me retournant vers Constantin avec un air de tristesse qui contrastait avec la bonne nouvelle que je lui donnais, je crois pouvoir vous répondre que la maladie n'est pas dangereuse et ne sera pas longue.

Fatinitza poussa un soupir. Je me levai pour me retirer.

— Restez donc un instant encore, me dit Constantin; j'ai dit à Fatinitza que vous étiez maître sur la guzla, et elle désire vous entendre.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Que m'importait le prétexte? l'important pour moi était de rester le plus longtemps possible près de Fatinitza. Je pris la guzla, incrustée de nacre et d'or, qui était pendue à la muraille, et, après quelques accords pour me remettre en mémoire, je me rappelai une chanson sicilienne que j'avais entendu chanter par nos matelots de *la Belle-Levantine*, et dont j'avais copié les paroles et noté l'air doux et triste. La voici, mais traduite, et ayant perdu tout son parfum original :

Le moment arrive
De quitter la rive;
Le vaisseau dérive
Et fuit loin du bord;
Mais la voile grise,
Qui tombe indécise,
Cherche en vain la brise,
La brise s'endort.

La vague s'efface,
Aucun air ne passe,
Ridant la surface
De l'immense lac;
Et, tandis qu'à peine
La rame nous traîne,
Notre capitaine
Dort dans son hamac.

L'équipage chante
Une chanson lente,
Dont ma voix tremblante
Cherche en vain l'accord;
Car celle que j'aime
D'un amour suprême,
En ce moment même,
Est au lit de mort.

J'ai pris, sur la plage,
Une fleur sauvage;
Comme son visage,
Je la vois pâlir.
C'est que toute plante
De sa tige absente,
Fanée et souffrante,
Doit bientôt mourir.

Ainsi mourra celle
Dont l'amour fidèle
Vainement m'appelle
La nuit et le jour.
Pauvre fleur de grève,
Plus pâle qu'un rêve,
Qui n'avait pour sève
Que mon seul amour!

L'émotion que j'éprouvais avait donné une telle expression à ma voix, qu'au dernier couplet, Fatinitza souleva son voile pour essuyer une larme, et me laissa voir un bas de visage rond et velouté comme une pêche; je me levai alors pour me retirer; mais, au mouvement que je fis :

— Je le veux! dit Fatinitza.

— Quoi? lui demandai-je.

— Cet air.

— Je vous le noterai.

— Les paroles aussi.

— Je vous les copierai.

— Vous avez raison, je crois que je suis mieux, et je suis prête à monter à cheval.

Je m'inclinai, et nous sortîmes, Constantin et moi.

— C'est une enfant capricieuse, me dit-il, qui boude, ou qui dit : « Je veux! » Sa pauvre mère l'a gâtée, et moi, j'ai continué l'œuvre de sa pauvre mère; vous voyez, continua-t-il, que je suis un singulier pirate.

— J'avoue, lui répondis-je, que j'avais entendu parler de ces anomalies qui n'existent que chez les peuples esclaves, où ce sont les plus puissants et les plus généreux qui se mettent en dehors des lois; mais je vous avoue que je n'y croyais pas.

— Oh! il ne faudrait pas juger tous mes confrères d'après moi, reprit en riant Constantin; moi, je n'ai juré haine et extermination qu'aux Turcs. J'attaque bien, de temps, en temps quelque pauvre bâtiment qui me tombe sous la main, comme j'ai fait pour *la Belle-Levantine;* mais c'est quand la campagne a été mauvaise, et que je ne veux pas rentrer les mains vides, de peur que l'équipage ne murmure. Aussi, vous le voyez, je suis roi dans cette île, et, quand le jour marqué par la prophétie arrivera, il n'y a pas un homme qui ne me suive où je voudrai le mener; car, avec l'aide de la Vierge, les femmes suffiront pour garder la forteresse?

— Et, sans doute, en ce cas, répondis-je en riant, vous leur laisserez pour généraux Fatinitza et Stéphana.

— Ne riez pas, me dit Constantin; Stéphana est une Minerve qui, dans l'occasion, pourrait bien revêtir l'armure et le casque de Pallas. Quant à Fatinitza, j'en ferais plutôt le capricieux capitaine de quelque petit brigantin.

— Vous êtes un heureux père.

— Oui, me dit-il; dans mon malheur, Dieu m'a béni. Aussi, quand je suis près d'elles et de Fortunato, j'oublie tout, et le métier que j'exerce, et les Turcs qui nous oppriment, et l'avenir promis et qui ne vient pas.

— Mais vous allez vous séparer de l'une d'elles?

— Non, car Christo Panayoti habite Zéa.

— Et peut-on, sans indiscrétion, vous demander quand se fait la noce?

— Mais, dans huit ou dix jours, je crois. Ce sera une chose curieuse pour vous qu'une noce grecque.

— Y assisterai-je donc?

— N'êtes-vous pas de la famille?

— J'y suis entré par une blessure.

— Que vous avez refermée de la même main qui l'avait faite.

— Mais comment les femmes peuvent-elles assister au repas, voilées?

— Oh! dans les grandes circonstances, elles découvrent leur visage; d'ailleurs, c'est moins la jalousie que l'habitude qui leur fait conserver ce voile : la coquetterie y trouve son compte. Le voile cache la figure des laides, et les jolies savent bien, malgré lui, montrer la leur, quand elles le veulent. Viendrez-vous à la promenade avec nous?

— Merci, dis-je; n'ai-je pas une commande? Du caractère dont vous m'avez représenté Fatinitza, si je ne lui copiais pas sa chanson à l'instant même, elle m'en voudrait à la mort, et je tiens, en vous quittant, à ne pas laisser de sentiments aussi mauvais dans votre famille.

— Les sentiments que vous laisserez, comme ceux que vous emporterez, seront, je l'espère, d'excellents souvenirs qui vous ramèneront, un jour, peut-être dans notre pauvre pays, s'il jette enfin son cri de liberté. La Grèce est un peu l'aïeule de toutes les nations, et tous ceux qui ont un cœur filial doivent venir à son aide. En attendant, je vous laisse, et vais vous faire porter, de chez Fortunato, tout ce qu'il vous faut pour écrire. Vous savez qu'en mon absence la maison est à vous.

Je saluai Constantin, et il me laissa seul.

Je courus aussitôt à la fenêtre, car Stéphana et Fatinitza allaient sortir. J'y étais à peine depuis quel-

ques minutes, que la porte du pavillon s'ouvrit, et que les deux sœurs traversèrent la cour; ni l'une ni l'autre ne leva la tête; Fatinitza, comme moi, craignait donc de donner des soupçons.

La merveilleuse chose qu'un amour qui naît, et comme il a des interprétations joyeuses pour le même geste qui désespérerait un ancien amour! Fatinitza n'était point malade, elle avait employé ce moyen pour me voir; si je ne lui eusse inspiré que de la curiosité, le lendemain elle eût été guérie. Au contraire, le lendemain, elle n'éprouvait qu'un mieux qui nécessitait une troisième visite; ainsi, je pouvais espérer la revoir encore une ou deux fois; ensuite viendrait la noce de Stéphana; puis, après la noce, tout serait fini. Mais il y avait neuf jours jusqu'au mariage de Stéphana, et, en amour, on ne calcule que pour vingt-quatre heures.

On m'apporta l'encre, le papier et les plumes, et je me mis à copier la romance; pendant que je copiais, je vis devant ma fenêtre l'ombre des ailes d'une des colombes; je soulevai la jalousie, je la maintins écartée avec la règle que l'on m'avait envoyée pour tirer les lignes de mon papier. J'attachai à la règle un petit cordonnet dont je mis l'autre bout à ma portée; puis je semai du blé sur la fenêtre: un instant après, la colombe y était; je tirai le cordonnet, la règle le suivit, la jalousie se referma, et la colombe se trouva prisonnière.

Ce fut pour moi une grande joie; je l'avais vue sur les genoux, je l'avais vue entre les mains de Fatinitza; elle m'apportait un parfum de ses lèvres qui l'avaient si souvent touchée; ce n'était plus comme un livre, muet et sans vie, qui parle d'autre chose que de ce qu'on lui a confié: c'était un être frémissant, emblème de l'amour, et plein d'amour lui-même, qui me rendait, en quelque sorte, les baisers que je lui donnais et qu'il avait reçus.

Je gardai longtemps la colombe, et ne la lâchai que lorsque j'entendis rentrer la cavalcade. Mais, au lieu de s'envoler, elle demeura sur ma fenêtre comme déjà accoutumée; puis, lorsque Fatinitza passa dans la cour, elle s'envola sur son épaule comme pour lui porter, sans retard, les milles paroles d'amour qu'elle m'avait entendu dire.

Une heure après, on vint s'informer si la chanson était copiée.

Le soir, comme je faisais le tour des murailles, j'entendis dans le jardin le son de la guzla: Fatinitza étudiait la chanson que je lui avais donnée, et, pour que je ne pusse pas savoir qu'elle s'occupait de moi, elle était venue l'étudier à un endroit où elle croyait que je ne pouvais pas l'entendre.

Le lendemain, l'heure à laquelle Constantin me venait chercher se passa sans que je le visse. Je m'informai de lui; il était sorti, dès le matin, pour régler avec le père de Christo Panayoti les apprêts du mariage. Je crus que je ne verrais pas Fatinitza de la journée, et j'étais déjà au désespoir, lorsque Fortunato entra dans ma chambre. Il venait me chercher à la place de son père.

Au reste, cette visite était une visite de remercîments. Fatinitza était guérie; la promenade de la veille lui avait fait grand bien; elle avait suivi mon ordonnance jusqu'au bout, et avait visité la grotte, car je trouvai près d'elle le volume d'Ugo Foscolo. Je cherchai des yeux la branche de genêt, mais je ne la vis pas. Elle me remercia de la chanson sicilienne. Je lui demandai si elle l'avait étudiée, et, sans lui donner le temps de répondre, Fortunato me dit que, la veille au soir, elle l'avait chantée à lui et à son père. Je la priai de vouloir bien me la faire entendre, convaincu que j'étais que, dans sa bouche, elle prendrait un nouveau charme. Elle s'en défendit un instant avec autant de coquetterie qu'aurait pu le faire une virtuose de Londres ou de Paris; mais je lui dis que je l'exigeais comme prix de ma consultation, et elle chanta.

Sa voix était un mezzo-soprano très-étendu, avec des trilles inattendus d'une hardiesse sauvage, qu'une méthode plus accomplie aurait peut-être supprimés, mais qui cependant donnaient à son chant, triste et doux dans le médium, quelque chose de déchirant dans les notes élevées. Au reste, pour chanter, elle avait été forcée de soulever le bas de son voile, de sorte que je pouvais voir ses lèvres, pareilles à des cerises, et ses dents fines et blanches comme des perles.

Pendant ce temps, une des colombes s'était posée sur les genoux de Fatinitza, et l'autre sur son épaule. Cette dernière était la privilégiée, celle-là même que j'avais apprivoisée la veille. En sa qualité de favorite, elle descendit de l'épaule sur la poitrine, de sorte qu'au moment où Fatinitza, ayant fini de chanter, écartait le bras pour reposer la guzla, elle plongea sa tête dans l'ouverture du corset, et en tira, non pas le rameau d'olivier que sa compagne de l'arche apportait en signe de paix, mais la branche de genêt fanée que j'avais en vain cherchée des yeux dans le livre.

Je fus prêt à jeter un cri. Fatinitza abaissa vivement la pointe de son voile; car une rougeur si vive se répandit sur son visage, que, quoiqu'il fût aux trois quarts voilé, je la vis se répandre sur le bas de ses joues comme le reflet d'une flamme. Stéphana et Fortunato, qui ne savaient rien de tout cela, ne s'aperçurent ni de l'émotion de Fatinitza, ni de la mienne. Quant à Fatinitza, comme si elle eût voulu me punir d'avoir surpris son secret, elle se leva vivement, et, s'appuyant sur le bras de Stéphana, elle me dit adieu. Puis, se repentant de ce mot, si dur quand il ne laisse pas l'espérance:

— C'est-à-dire au revoir, ajouta-t-elle; car je me

rappelle que mon père m'a dit que vous veniez, dans huit jours, à la noce de ma sœur.

A ces mots, elle entra dans la chambre de Stéphana, et nous sortîmes par la porte opposée, moi et Fortunato.

Ces huit jours furent étrangement longs, et cependant pleins de douceur, car ils étaient pleins d'espérance. Tous les matins, j'étais visité par la colombe dénonciatrice, que je chérissais encore davantage depuis le moment où elle avait encouru la disgrâce apparente de sa maîtresse. Au reste, j'étais parvenu à faire, autant que cela était possible, un portrait parfaitement ressemblant de Fatinitza au moment, où, jouant de la guzla, on voyait ses yeux par l'ouverture du voile, et le bas de sa figure par le soulèvement de la pointe. Souvent, grâce à ces yeux et à ce bas de visage, j'avais eu envie de compléter un portrait en devinant les traits qui m'étaient restés cachés; mais, chaque fois, je m'étais arrêté, comme si inventer autre chose que ce qui était eût été commettre une profanation. Enfin ces huit jours, qui me semblaient ne devoir jamais finir, s'écoulèrent, et le neuvième jour, qui était celui de la noce, arriva.

XXVIII

Le matin du neuvième jour, toute la maison fut réveillée par une bruyante symphonie qui venait de la première cour; je m'habillai à la hâte, et courus sur le balcon. Je vis une bande de musiciens qui précédaient une longue file de paysans, portant sur leurs épaules, les deux premiers, un chevreau et un bélier aux pieds et aux cornes dorés, les autres des agneaux et des brebis qui devaient composer le troupeau de l'épouse. Après eux venaient douze domestiques portant sur leurs têtes de grandes corbeilles couvertes, remplies d'étoffes, d'ornements, de bijoux et de paras monnayés. Enfin, le cortége était terminé par les hommes et les femmes qui, à compter de ce jour, étaient au service de la mariée.

Les portes leur furent aussitôt ouvertes par Constantin et Fortunato; ils passèrent de cette première cour dans la seconde, et de la seconde dans le pavillon, où ils déposèrent devant Stéphana les présents que lui envoyait son fiancé. Un instant après, lui-même arriva avec sa famille. On fit entrer les femmes chez Stéphana; les hommes restèrent ensemble. Une heure après, on vint nous dire que nous pouvions passer chez la fiancée; elle nous attendait, assise sur un sofa, dans les salles basses où je n'étais pas encore entré, et qui correspondaient, avec plus d'élégance, à celles des appartements de Constantin.

Ce temps avait été employé à parer la mariée, et, il faut le dire à l'honneur des futures femmes de chambre de Stéphana, elles avaient fait tout ce qu'elles avaient pu pour dérober, sous des ornements étrangers, la beauté de leur maîtresse. La première chose qui me frappa, dans cette singulière toilette, fut une coiffure à trois étages assez semblable aux chapeaux chinois de notre musique militaire, dont les cheveux étaient le fond, et dont du papier doré, des sequins et des fleurs formaient les ornements; en outre, les joues étaient couvertes de blanc et de vermillon, et les mains chargées de bagues, peintes longitudinalement de raies rouges et bleues.

Au reste, je ne me livrai à cet examen qu'apres avoir regardé jusque dans les moindres recoins de la chambre, et plongé ma vue dans tous les groupes de femmes, pour y chercher Fatinitza; mais, ne la voyant point, je pensai qu'elle était elle-même à sa toilette, et je m'occupai de celle de sa sœur. Je n'étais pas encore revenu de l'impression qu'elle avait produite sur moi, lorsque je vis descendre Fatinitza.

Elle n'avait point de masque : contre l'usage, aucun ornement étranger ne cachait un seul trait de sa ravissante figure, et elle n'avait ni blanc ni rouge. Oh! comme je la remerciai, dans mon cœur, de s'être montrée à moi, pour la première fois, telle que la nature l'avait faite, et de ne m'avoir point donné la peine de la chercher elle-même sous la parure bizarre qui défigurait la plupart des femmes présentes! Elle jeta sur tout le monde un regard rapide qui s'arrêta un instant sur moi, et aucune parole n'aurait pu me dire tout ce que me dit ce regard.

Elle tenait de chaque main une poignée de fils d'or de différentes grandeurs, mais dont chacun avait son pareil. Elle présenta ceux de la main droite aux hommes, et ceux de la main gauche aux femmes. Chacun en tira un. Les deux fils pareils devaient, pendant tout le temps de la noce, réunir un jeune homme à une jeune fille; puis, la cérémonie terminée, le cavalier devait rendre le fil d'or à sa dame. Si celle-ci avait, pendant ce court intervalle, éprouvé quelque sympathie pour le partenaire que le hasard lui avait donné, elle faisait un nœud qui liait un de ces fils à l'autre, et elle les déposait tous deux devant l'image de la Vierge, dans l'espérance que cette source de tout amour lierait au ciel ce qui était déjà lié sur la terre, c'est-à-dire ces deux existences, dont les deux fils d'or étaient l'emblème.

Quand vint mon tour de tirer au hasard, Fatinitza ne me laissa pas le temps de choisir : elle me présenta un fil que je me hâtai de prendre; puis, chacun ayant son fil, le mesura, cherchant le fil pareil : il va sans dire que le hasard fut d'accord avec mon amour, et que le mien se trouva de la même longueur que celui de Fatinitza. Alors la plus jeune des compagnes de Stéphana prit un plat d'argent et commença une quête comme celle qui se fait dans les églises

catholiques, et qui est destinée au frais du culte ou aux indigents de la ville. Cette quête est au bénéfice de la mariée, et chacun, depuis le plus riche jusqu'au plus pauvre, y concourt pour quelque chose.

Il va sans dire que je mis, pour mon compte, tout ce que j'avais sur moi. Quand chacun eut présenté son offrande, la jeune fille alla déposer le plat d'argent aux pieds de Fatinitza. Dans les familles indigentes, cette offrande est souvent la seule dot de la fiancée; dans les familles riches, elle sert à faire un don à la Panagie. Comme cette formalité s'achevait, le papas entra avec trois enfants de chœur, dont celui du milieu portait un livre, et les deux autres des cierges. C'était un beau vieillard grec, à la figure d'apôtre, au costume antique splendide, avec une longue barbe blanche où se cachaient ses lèvres. Il fit le tour de l'assemblée, recevant des hommages et rendant des bénédictions; puis il alla prendre la fiancée sur le sofa où elle était assise, et la conduisit par la main à son père. Arrivée devant lui, elle se mit à genoux, et celui-ci, étendant la main au-dessus de sa tête, lui dit :

— Je te bénis, ma fille; sois bonne épouse et bonne mère, comme le fut celle à qui tu dois la vie, afin que tu donnes la vie, à ton tour, à des filles qui soient, plus tard, ce que tu as été.

Puis, l'ayant relevée, il l'embrassa.

Alors, le papas conduisit Stéphana au milieu de la salle, le visage tourné vers l'orient; Christo vint l'y rejoindre, et se plaça près d'elle; puis, à la droite de Christo, se mit son frère, et, à gauche de la future, Fatinitza; les deux enfants aux cierges allumés formèrent aussitôt les extrémités de la ligne. Fortunato présenta enfin, sur un plat d'argent, deux anneaux d'or au papas, qui les bénit, fit avec eux le signe de la croix sur la figure de chacun des époux, et dit à haute voix ces paroles, qu'il répéta trois fois :

— Christo Panayoti, serviteur de Dieu, est fiancé à Stéphana, servante de Dieu.

Puis ces autres paroles, qu'il répéta trois fois aussi :

— Stéphana, servante de Dieu, est fiancée à Christo Panayoti, serviteur de Dieu. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Alors il mit un anneau au petit doigt de chacun des époux.

La cérémonie des fiançailles était terminée, celle du mariage commença.

Les deux époux se prirent chacun par le petit doigt de la main droite, Christo regardant l'orient, et Stéphana l'occident; tous les assistants se mirent à genoux, et le papas récita les prières, qu'il lut dans le livre, que l'enfant de chœur ouvrit devant lui et soutint sur sa poitrine; puis il prit deux couronnes, une de chaque main, et, croisant les bras, il les posa alternativement sur le front des époux, à trois reprises différentes, et disant chaque fois :

— Christo Panayoti, serviteur de Dieu, est couronné avec Stéphana, servante de Dieu. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Alors il remit les couronnes, l'une au frère de Christo, l'autre à Fatinitza, qui les soutinrent au-dessus de la tête des époux pendant tout le reste de la cérémonie; puis il lut à haute voix l'évangile qui commence par ces mots :

« Dans ce temps-là, des noces eurent lieu à Cana, en Galilée... »

Enfin, l'évangile terminé, il présenta, à trois reprises, du vin à l'époux et à l'épouse, et, tandis qu'ils buvaient, les assistants entonnèrent un cantique qui commençait par ces paroles :

« Je boirai le vin du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

Les chants terminés, le papas prit la main de l'époux, celui-ci prit la main de sa femme, et tous trois, suivis du frère de Christo et de Fatinitza, qui tenaient toujours les couronnes, firent trois fois le tour de la salle tandis que les assistants chantaient en chœur :

« Isaïe, réjouissez-vous, la Vierge a conçu dans son sein et a enfanté le fils d'Emmanuel, qui est Dieu et homme à la fois, et qui a pour nom Orient. »

A la fin du troisième tour, le prêtre s'arrêta, et, faisant face à la mariée, il termina la cérémonie en prononçant ces paroles :

— Et vous, ô épouse! croissez ainsi que Sara, et réjouissez-vous autant que Rébecca.

Il prit alors de nouveau la mariée par la main, et la conduisit à la place qu'elle occupait sur le sofa au moment où il était entré. Au bout d'un instant, on vint avertir que tout était prêt pour mener la mariée chez son époux; et chaque femme, la mariée elle-même, remit son voile.

Un cheval attendait Stéphana à la porte; elle monta dessus et un enfant monta en croupe derrière elle; aussitôt les musiciens prirent la tête du cortége; quelques jeunes filles pauvres du village, parmi lesquelles je reconnus ma petite Grecque, à la robe de soie, marchèrent après eux en dansant; puis vinrent des espèces de jongleurs qui chantaient, avec force grimaces et contorsions, des chansons qui faisaient bruyamment rire les hommes, et qui, sans doute, eussent fait rougir les femmes, si elles n'eussent eu le visage voilé. Derrière les jongleurs suivait la mariée, à cheval et accompagnée de ses amies; à une petite distance, les hommes venaient tous ensemble, conduits par Constantin et Fortunato, tout à fait remis de sa blessure.

Nous arrivâmes ainsi à la maison du marié, l'une des plus belles de Zéa. La porte était ornée de guirlandes, et, sur le seuil, jonché de fleurs, brûlaient

des parfums comme à l'entrée d'une maison antique. C'était à peu près la même disposition que chez Constantin, excepté qu'au lieu des valets armés de celui-ci, c'était la troupe plus pacifique des commis de Christo Panayoti qui logeait dans la chambre basse. Nous traversâmes cette espèce de portique ; puis nous entrâmes dans une seconde cour, où nous attendaient tous les pauvres de la ville, qui devaient manger jusqu'à la dernière miette des débris de notre festin. Alors, nous passâmes dans une seconde salle basse, au-dessus de laquelle était le gynæceum, et, enfin, nous entrâmes dans le jardin, où tout était préparé pour le dîner.

La salle du festin était un long berceau de branches d'arbres, formant une tente assez basse, attendu qu'il n'y avait pas de table, mais un grand tapis étendu. Sur ce tapis était servi un dîner splendide et tout à fait homérique, où figuraient deux moutons entiers; la ligne du milieu, qui était réservée aux viandes, était, en outre, flanquée de deux autres lignes chargées de pâtisseries. Les femmes s'assirent les premières, les jambes croisées sous elles, à la manière turque, et tenant leurs fils d'or à la main; les jeunes gens, qui avaient attaché le leur à un bouton de leur veste, le détachèrent à leur tour, pour prouver le droit qu'ils avaient de prendre leurs places en face de leurs partenaires, et s'assirent dans la même posture, qui n'était pas sans inconvénient pour moi; mais tout fut oublié, quand je me trouvai en face de Fatinitza.

Le dîner se passa bruyamment, au milieu d'une musique assourdissante et de chants profanes et sacrés, entremêlés de la manière la plus naïve et la plus grotesque. Il dura plusieurs heures, pendant lesquelles je ne pus guère échanger que quelques paroles avec Fatinitza, mais où je pus m'enivrer du plaisir de la voir.

Après le dessert, où les vins de Chypre et de Samos avaient porté la gaieté à leur comble, on se leva et les danses commencèrent.

Mon fil d'or me donnait le droit d'être le cavalier de Fatinitza ; mais, hélas ! quoique dansant fort convenablement la *gigue*, j'ignorais complétement les figures des danses grecques. Je fus donc forcé de refuser, disant à Fatinitza que je me mettais cependant à sa disposition, et qu'elle pouvait me sacrifier, si tel était son bon plaisir. Mais Fatinitza eut la magnanimité de refuser mon dévouement; c'était la plus grande preuve d'amour qu'elle pût me donner. Une femme qui aime ne veut jamais que celui qu'elle aime soit ridicule.

A mon défaut, elle invita Fortunato. Autre preuve encore de son amour : elle ne voulait pas me rendre jaloux et dansait avec son frère.

Cette danse, au reste, était curieuse par son caractère d'ancienneté, car c'était la même que les anciens appelaient la *grue*, et qui avait été faite en l'honneur de Thésée, vainqueur du Minotaure : les danseurs sont sept jeunes garçons et sept jeunes filles. Ceux qui conduisent la danse représentent Thésée et Ariane; un mouchoir brodé, que présente la danseuse à son cavalier, tient lieu du peloton de fil qu'Ariadne donna à Thésée à l'entrée du labyrinthe, et les figures, qui sont fort compliquées, indiquent les tours et les détours que formait l'inextricable invention de Dédale. Je ne regrettais, de tout cela, que le mouchoir donné par Fatinitza à Fortunato, et qui fût devenu ma propriété, si je n'avais pas été si ignorant en chorégraphie.

Cette danse fut suivie de plusieurs autres; mais Fatinitza, prétextant la fatigue que lui avait causée la première, ne dansa plus et alla s'asseoir près de sa sœur, jusqu'au moment où la musique donna le signal de se retirer. Les femmes, alors, s'emparèrent de la mariée, et la conduisirent au thalame ; c'était, comme chez les anciens, dans la plus belle chambre de la maison que le lit nuptial était exposé, entre deux énormes cierges bénits qui devaient brûler toute la nuit. Avant que la mariée y entrât, et tandis qu'elle demeurait sur le seuil avec ses jeunes amies, une espèce de sacristain aspergea d'eau bénite toutes les parties de la salle, afin d'en chasser les mauvais esprits; puis, cette cérémonie achevée, et certaine qu'il ne pouvait plus y rester que des génies bienfaisants, Stéphana entra avec sa sœur et sa meilleure amie. Un quart d'heure après, les deux jeunes filles sortirent seules, et, à son tour, le mari fut conduit par les jeunes gens à une porte dérobée, légèrement fermée en dedans, et qu'il fut obligé de forcer pour entrer. Chez ce peuple, à la fois primitif et prodigue d'images, tout est symbole.

La cérémonie était terminée, et nous nous retirâmes, mais cette fois sans suivre d'ordre, et les jeunes gens donnant le bras aux jeunes filles, qui avaient remis leurs voiles; mon fil d'or me donnait droit à celui de Fatinitza, et je la sentis enfin se reposer sur moi, quoique avec autant de légèreté qu'un oiseau qui effleure de l'aile le bout d'une branche. Qui pourrait savoir ce que nous dîmes? pas un mot de notre amour et toutes paroles d'amour. Il y a quelque chose de virginal et de mystérieux dans l'épanchement de deux jeunes cœurs qui aiment pour la première fois. Nous parlâmes du ciel, des étoiles, de la nuit, et, arrivant à la porte de Constantin, chacun de nous savait, moi, que j'étais l'homme le plus heureux ; elle, qu'elle était la femme la plus aimée.

Le lendemain, tout cela était évanoui comme un rêve ; car nous n'avions aucune occasion ni aucun moyen de nous revoir. Deux ou trois jours se passèrent, où je vécus de souvenirs; puis, ce temps écoulé, je me trouvai autant de douleur au fond de l'âme que j'avais eu de joie. Pendant tout un jour encore,

je cherchai les moyens d'écrire à Fatinitza, ou plutôt de lui faire parvenir ma lettre. Je n'en trouvai aucun; je crus que je deviendrais fou.

Le lendemain matin, la colombe vint voltiger sur ma fenêtre. Je bondis de joie, ma messagère était trouvée. J'ouvris la jalousie; l'oiseau de Vénus entra aussitôt, comme s'il eût su ce que j'attendais de lui. J'écrivis sur un carré de papier :

« Je vous aime, et je meurs, si je ne vous revois. Ce soir, de huit à neuf heures, je ferai le tour du jardin, et resterai assis à l'angle oriental. Au nom du ciel, une réponse, un mot, un signe, qui me prouve que vous avez pitié de moi. »

Puis j'attachai le billet sous l'aile de l'oiseau, qui reprit son vol vers la fenêtre de sa maîtresse, et disparut sous la jalousie. Le cœur me bondissait comme à un enfant. Toute la journée, j'éprouvai des frémissements soudains, puis des terreurs inouïes de m'être trompé à tout ce que, de la part de Fatinitza, j'avais pris pour des preuves d'amour. Je n'osai pas aller dîner avec Constantin et Fortunato : quelque chose me criait en moi-même que je faisais un pas vers le mal, et que je trahissais la sainte hospitalité. Le soir vint. Je sortis une heure avant le moment que j'avais indiqué. Je pris le chemin opposé à celui qui conduisait au mur du jardin; puis, après un long détour, je revins m'asseoir à l'angle oriental.

Neuf heures sonnèrent. Au dernier coup de la cloche, un bouquet tomba à mes pieds. Fatinitza avait deviné que je devais déjà être au rendez-vous. Je me précipitai sur le bouquet. Ce n'était pas une réponse; mais qu'importe! c'était un message. Tout à coup, je me souvins qu'en Orient les fleurs parlaient, et qu'un bouquet équivalait parfois à une lettre, et s'appelait alors *salam*, ce qui veut dire salut. Le bouquet de Fatinitza était composé de primevères et d'œillets blancs. Il me sembla que les fleurs que j'avais toujours préférées étaient les œillets blancs et les primevères; mais, hélas! je ne savais pas ce qu'elles voulaient dire.

Je les baisai cent fois et les mis sur mon cœur. Certes, Fatinitza avait oublié que j'étais d'un pays où les fleurs n'ont que des noms, des parfums à peine, et pas de langage. Elle avait voulu me répondre; et voilà que je ne savais pas ce qu'elle avait voulu me dire, et qu'à personne, de peur d'être indiscret, je n'osais le demander. Je rentrai dans ma chambre; je m'y enfermai comme fait un avare qui va compter son trésor; puis, tirant le bouquet de ma poitrine, je le dénouai, espérant y trouver un billet. Le billet était dans les fleurs elles-mêmes; je n'y trouvai rien.

Tout à coup, je songeai à ma petite Grecque : toute pauvre et à demi folle qu'elle était, elle devait connaître cette langue mystérieuse et parfumée. Le lendemain, je saurais ce que Fatinitza avait voulu me dire. Je me jetai sur mon divan, le bouquet dans ma main, ma main sur mon cœur, et je fis des rêves d'or. Au point du jour, je me réveillai, et je descendis dans la ville. Les habitants étaient éveillés à peine, et les rues étaient désertes. J'allai dix fois d'un bout à l'autre de ces malheureuses rues; enfin j'aperçus celle que je cherchais. Elle vint à moi en courant et en sautant de joie; car, chaque fois que je la rencontrais, je lui donnais quelque chose.

Cette fois, je lui donnai un sequin et je lui fis signe de me suivre; puis, lorsque nous fûmes arrivés à un endroit désert, je tirai le bouquet de ma poitrine en lui demandant ce que ce bouquet voulait dire. La primevère signifiait espérance, et l'œillet blanc fidélité. Je lui donnai un second sequin, et remontai à la maison tout joyeux, après lui avoir recommandé de m'attendre au même endroit et à la même heure, le lendemain matin.

XXIX

Sans doute, Fatinitza n'avait ni encre ni papier, et n'avait point osé en demander, de peur d'inspirer des soupçons, puisque, au risque de n'être pas comprise, elle m'avait répondu avec des fleurs; mais peu m'importait maintenant; n'avais-je point mon interprète?

Je me mis aussitôt à écrire, même sans savoir si ma petite messagère d'amour viendrait chercher son billet. Mais j'avais besoin de répandre mon cœur sur le papier; ma lettre était pleine de joie et de plaintes à la fois; je voulais lui dire à elle-même que je l'aimais, eussé-je dû mourir après le lui avoir dit.

Je ne transcrirai pas ici la lettre : pour le lecteur, elle semblerait l'œuvre d'un fou; pour Fatinitza, pauvre enfant! c'était mon âme tout entière, c'était de la séduction plus habile que celle qu'aurait pu faire Lovelace; c'était de l'amour, enfin, allant éveiller l'amour. La colombe tardait à venir chercher son message; je rouvris ma lettre, je remplis tout le blanc que j'y avais laissé; j'aurais rempli dix pages. C'étaient des protestations d'amour, des serments d'éternité, des remercîments surtout : nous sommes si reconnaissants, nous autres hommes, tant que nous n'avons rien obtenu!

Je vis l'ombre de l'aile de la colombe : décidément, c'était un facteur en règle; j'entr'ouvris ma jalousie, elle se glissa sur ma fenêtre; on eût dit qu'elle savait notre secret et qu'elle craignait de nous trahir. Cette fois, ce n'était point un billet, c'était une longue lettre; je crus qu'il n'y aurait pas moyen de charger le pauvre oiseau d'un pareil message. Cependant je

n'en voulais rien retrancher. Je n'avais pas dit la millième partie de ce que j'avais à dire, et, à chaque instant, je me rappelais mille choses importantes que j'avais oubliées. Enfin, je roulai si bien mon message, qu'il tint sous l'aile; mais la pauvre petite bête en était visiblement gênée. J'eus alors l'idée d'écrire une seconde lettre pour faire contre-poids; c'était une excellente idée, je la mis à l'instant même à exécution. Dès lors la chose alla toute seule, et la colombe prit son vol sans difficulté.

Je n'osais dîner avec Constantin et Fortunato : aussitôt que mon cœur cessait de battre un instant comme celui d'un fou, mon esprit me faisait de cruels reproches. Je descendis dans la cour, je fis seller Pretty; je la laissai aller comme d'habitude, et, comme d'habitude, elle me conduisit dans ma grotte favorite.

J'appelai un berger qui faisait paître son troupeau sur le versant de la colline opposée; il me vendit du pain et du lait. Je restai toute la journée à rêver dans ma grotte; j'avais besoin de solitude : si j'avais vu des hommes, je leur aurais sauté au cou, en les appelant frères et en leur disant que j'étais heureux. Je revins à la nuit tombante; dans la cour, je rencontrai Fortunato : je lui dis que j'avais fait le tour de l'île, et que j'avais vu des merveilles.

A neuf heures moins quelques minutes, je sortis; à neuf heures sonnantes, comme la veille, un bouquet franchissait la muraille, et tombait à mes pieds. Cette fois, les fleurs étaient changées, preuve que l'on répondait directement à mes lettres, et que, la veille, ce n'était point le hasard qui avait réuni la primevère à l'œillet blanc; le bouquet se composait d'acacia, de fumeterre et de lilas : c'était une réunion de trop douces fleurs et de trop doux parfums pour n'être pas une douce réponse.

Je l'emportai dans ma chambre, où, comme celui de la veille, il passa la nuit sur mon cœur; puis, dès que le jour parut, je descendis à Zéa : ma petite Grecque était fidèle au rendez-vous; je lui montrai le bouquet : Fatinitza me disait qu'elle éprouvait une émotion d'amour, mais pleine d'inquiétude et de crainte. Il était impossible de répondre plus clairement à ma lettre; quant à moi, j'étais émerveillé de cette langue charmante, et je trouvai le peuple qui l'avait inventée le plus civilisé des peuples de la terre. Je rentrai, et je lui écrivis :

« Merci à deux genoux, mille fois merci, mon ange adoré, de cette émotion qui est chez moi de la folie; mais tes craintes et tes inquiétudes, d'où peuvent-elles venir? Crains-tu que je ne t'aime pas comme tu mérites d'être aimée? Es-tu inquiète sur la durée de mon amour? Mon amour, c'est ma vie, il bat avec mon sang, il se mêle à toutes mes pensées; et, quand mon cœur ne battra plus, quand mon intelligence sera éteinte, il me semble que mon amour vivra encore; car mon amour, c'est mon âme, et je n'ai vraiment une âme que depuis que je t'ai vue.

» Cesse de craindre, ma Fatinitza; cesse donc d'être inquiète, mon ange; laisse-moi te voir une heure, un instant, une seconde; et, si, quand j'aurai pu te dire avec la bouche, avec les yeux, avec toutes les facultés de mon être : « Je t'aime, ma Fatinitza, je t'aime plus » que ma vie, plus que mon âme, plus que mon Dieu; » si, quand je t'aurai dit cela, tu crains encore, eh bien, je renonce à toi, je quitte Céos, et je vais, dans un autre pays, non pas oublier que je t'ai vue, mais mourir de ne plus te voir. »

Deux heures après, Fatinitza avait ma lettre, et, le soir, j'avais sa réponse. C'était une de ces jolies fleurs jaunâtres dont j'ai oublié le nom, si communes dans nos prairies et si chères à nos enfants, qui en font des balles en les nouant avec un fil; puis une fleur de passion et une renoncule. Fatinitza me répondait que, comme moi, elle était impatiente, mais qu'elle avait le présage d'une grande douleur d'amour.

J'essayai de combattre ce pressentiment étrange, et cela m'était bien facile : les raisons que je lui donnais, elle les avait elle-même au fond de son cœur. Quel présage malheureux pouvait la menacer sans me menacer moi-même? Et, dans ce cas, ne valait-il pas mieux souffrir de s'être vus, que souffrir de ne pas se voir? Quant à cette difficulté de se voir, elle était bien facile à surmonter. Constantin et Fortunato, sans soupçons, ne nous épiaient ni l'un ni l'autre; nous pouvions donc, la nuit venue, nous réunir dans le jardin; il ne fallait, pour cela, qu'une échelle de corde que je lui jetterais, et dont elle assujettirait une des extrémités au pied d'un arbre, tandis que j'arrêterais l'autre à l'angle de quelque rocher. Si elle y consentait, je recevrais un bouquet d'héliotrope. La colombe emporta ce beau projet.

Depuis quelques jours, je m'étais pris, aux yeux de Constantin et de Fortunato, d'un amour d'antiquité extrême : ils ne furent donc pas étonnés de me voir quitter la maison aussitôt après le déjeuner; je fis seller Pretty, je passai par le village, où j'achetai des cordages, et j'allai me jeter dans ma grotte, où je commençai mon échelle. C'était un métier de matelot auquel j'étais fort expert : aussi fut-elle faite au bout de deux heures. Je la roulai autour de moi, sous ma fustanelle, et je rentrai à la maison lorsque je pensai que le dîner était fini.

Constantin et Fortunato étaient sortis; il y avait déjà près de six semaines qu'ils étaient inactifs, et les ailes commençaient à repousser à ces hardis oiseaux de mer : ils visitaient la felouque; peu m'importait, à moi, pourvu que je fusse libre et seul. La nuit vint, j'allai attendre mon bouquet; mais, ce soir, il ne vint pas; je n'entendis rien, malgré le calme de la

nuit, qui m'eût permis d'entendre jusqu'au bruit de ses pas de fée, jusqu'à sa respiration de sylphide. Je restai jusqu'à une heure du matin, attendant toujours, mais inutilement; j'étais au désespoir.

Je rentrai, accusant Fatinitza de ne pas m'aimer : coquette comme une femme d'Occident, elle avait joué avec ma passion; puis, maintenant qu'elle était au comble, elle s'en effrayait et voulait la repousser en arrière; mais il était trop tard, le feu était devenu un incendie, et il ne pouvait s'éteindre qu'en dévorant. Je passai la nuit à écrire des menaces, des excuses, des protestations d'amour, une lettre folle; la colombe vint, comme d'habitude, chercher son message; elle avait au cou un collier de pâquerettes, symbole de tristesse, qu'elle m'apportait de la part de Fatinitza. Je déchirai la première lettre et j'écrivis celle-ci :

« Oui, vous aussi, vous êtes triste et affligée, car votre cœur est encore trop jeune et trop pur pour se plaire à voir souffrir; mais, moi, Fatinitza, ce que j'éprouve, ce n'est point de la tristesse ni de l'affliction, c'est du désespoir.

» Fatinitza, je vous aime, je ne dirai pas autant qu'un homme puisse aimer, car je ne crois pas qu'un homme puisse aimer autant que je vous aime; mais je vous dirai que votre vue est à mon cœur ce que le soleil est aux pauvres fleurs qu'autrefois vous me jetiez, et qui, loin du soleil, se fanent et meurent. Dites-moi donc de mourir, Fatinitza; oh! mon Dieu! c'est chose facile, mais ne me dites pas de ne plus vous voir : c'est ce que Dieu même, dans sa toute-puissance, je crois, n'obtiendrait pas de moi, à moins qu'à l'instant même il ne me foudroyât.

» Je serai ce soir à l'angle du mur, où j'ai vainement attendu hier jusqu'à une heure du matin. Au nom du ciel, Fatinitza, ne me faites pas souffrir aujourd'hui ce que j'ai souffert hier; car mes forces n'y résisteraient pas, et mon cœur se briserait!

» Oh! je verrai bien si vous m'aimez! »

J'enlevai à la colombe son collier de pâquerettes, et je lui attachai sous l'aile son billet. La journée fut éternelle, je ne voulais pas sortir. Je me jetai sur mon divan, je dis que j'étais malade; je n'eus pas de peine, du reste, à le faire croire à Constantin et à Fortunato, qui vinrent me voir; j'avais une fièvre ardente, et ma tête était de flamme.

Ils venaient me chercher pour aller avec eux à Andros, où quelques affaires les appelaient : je ne leur demandai point quelles étaient ces affaires; mais je compris facilement qu'elles étaient toutes polititiques. Je ne me trompais pas; il s'agissait de la réunion d'une vingtaine de membres de la société des *hétairistes*, à laquelle j'ai dit qu'appartenaient Constantin et Fortunato. A peine furent-ils sortis, que je rouvris ma jalousie, et j'y semai du blé et du pain; au bout d'un quart d'heure, la colombe vint s'y reposer de nouveau. J'écrivis cette seconde lettre :

« Rien à craindre pour ce soir, ma Fatinitza; mais, au contraire, une longue nuit passée tout entière à tes pieds : ton père et ton frère partent pour Andros, et n'en reviendront que demain. O ma Fatinitza, compte sur mon honneur; moi, je compte sur ton amour. »

Une heure après, j'entendis les cris des matelots qui s'appelaient sur le rivage; je courus à une fenêtre donnant sur la mer, et, à travers la jalousie, j'aperçus Constantin et Fortunato qui s'embarquaient sur une petite yole; ils avaient avec eux une vingtaine d'hommes si richement armés, qu'ils avaient l'air de princes visitant leurs États, et non de pirates courant furtivement d'une île à l'autre de l'Archipel. Je les suivis des yeux tant que je vis leur voile; comme le vent était bon, elle diminua rapidement et finit par disparaître comme une mouette qui s'envole. Je bondis de joie; j'étais seul avec Fatinitza.

La nuit vint, j'eusse voulu pouvoir presser le temps; je sortis avec mon échelle de corde : j'étais pâle et tremblant; quelqu'un qui m'eût rencontré aurait cru que je venais de commettre un crime. Je ne rencontrai personne, et j'arrivai, sans être vu, à l'angle du mur. Neuf heures sonnèrent; chaque coup de la cloche semblait battre sur mon cœur. Au dernier, un bouquet tomba à mes pieds.

Hélas! ce n'était point un bouquet d'héliotrope seulement, mais d'iris bleu, d'héliotrope et d'aconit. Fatinitza avait confiance entière en moi, elle s'abandonnait à mon honneur, mais elle avait l'âme pleine de remords; c'est ce que voulait dire la réunion de ces trois fleurs. Je n'y compris rien d'abord; mais l'héliotrope s'y trouvait; donc, il y avait consentement. Je jetai un bout de mon échelle par-dessus la muraille, je sentis qu'on lui imprimait un léger mouvement; au bout d'un instant, je tirai à moi : elle était fixée. Je l'arrêtai de mon côté assez solidement pour qu'elle pût supporter mon poids, puis je m'élançai avec l'agilité d'un marin; arrivé au haut du mur, je ne pris pas le temps de descendre, et, sans calculer la hauteur, sans savoir où je tomberais, je m'élançai dans le jardin et j'allai rouler aux pieds de Fatinitza, au milieu d'une plate-bande de ces fleurs, notre odorant alphabet d'amour.

Fatinitza jeta un cri; mais déjà j'étais à ses pieds, embrassant ses genoux, serrant ses mains sur mon cœur, appuyant ma tête contre sa poitrine; enfin j'éclatai en sanglots. Ma joie était si grande, qu'elle s'exprimait comme une douleur. Fatinitza me regardait avec ce sourire divin de l'ange qui vous ouvre le ciel ou de la femme qui vous donne son cœur; il y avait

en elle plus de calme, mais non pas moins de bonheur; seulement, elle planait comme un cygne au-dessus de cette tempête de mon amour.

Quelle nuit, mon Dieu! Des fleurs, des parfums, le chant du rossignol, le ciel de la Grèce, et, au milieu de tout cela, deux jeunes cœurs aussi purs l'un que l'autre, qui aiment pour la première fois. Oh! le temps n'existe pas : c'est l'éternité qu'il faudrait épuiser, pour trouver le fond d'un pareil bonheur. Les étoiles pâlirent, le jour vint, et, comme Roméo, je ne voulais pas reconnaître l'aurore. Il fallait nous séparer; je couvris de baisers les mains de Fatinitza. Nous nous redîmes en une minute tout ce que nous nous étions dit pendant la nuit; puis, nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir la nuit prochaine.

Je rentrai brisé de mon bonheur, et je me jetai sur mon divan, pour passer, s'il m'était possible, de la réalité au rêve. Jusqu'alors je ne connaissais pas Fatinitza : la chasteté et l'amour réunis dans la même femme, c'est le diamant le plus précieux qui soit sorti des mains de la nature, c'est un type tout moderne et dont la Madone est le symbole. Les anciens avaient Diane et Vénus, la sagesse et la volupté; mais ils n'avaient pas inventé une divinité qui réunît en elle la virginité de l'une et la passion de l'autre. Toute ma journée se passa à écrire : c'était ce que j'avais de mieux à faire, puisque je ne pouvais voir Fatinitza. De temps en temps, j'allais à la fenêtre et je regardais du côté d'Andros; beaucoup de voiles de pêcheurs glissaient de Tine à Ghiara, pareilles à des oiseaux de mer; mais aucune n'avait la forme de celle de la yole. Constantin et Fortunato étaient retenus par leurs affaires, rien n'annonçait leur retour; nous pouvions espérer encore une nuit tranquille.

Oh! comme je compris, en l'attendant, cette mythologie éloquente des anciens, qui avaient une divinité pour le jour, une divinité pour la nuit, une divinité pour chaque heure, et qui pensaient que ce n'était pas de trop de tant de dieux pour écouter les vœux divers et contradictoires des mortels! Enfin le crépuscule s'abaissa, la nuit s'épaissit, les étoiles s'allumèrent, et je me trouvai aux pieds de Fatinitza.

La veille, chacun de nous avait parlé de soi; ce soir-là, chacun de nous parla de l'autre. Je lui racontai mes curiosités, mes désirs, mes journées tout entières passées à ma fenêtre. Mon histoire était la sienne; du moment où elle avait entendu raconter notre combat, comment j'avais blessé Fortunato et lutté avec Constantin; comment le pauvre Apostoli, qui à cette heure nous regardait du haut du ciel, m'avait sauvé au moment où je luttais contre les flots, et comment enfin Fortunato, guéri par moi, m'avait ramené, non plus comme un médecin, mais comme un frère, elle avait été prise d'un ardent désir de me voir, et, au bout de quelques jours, avait feint, pour que je lui fusse amené, une maladie qu'elle n'éprouvait pas. Elle avoua qu'elle avait compris que j'avais un motif pour lui ordonner la promenade, ce motif, qui lui avait été expliqué lorsqu'elle avait retrouvé le livre marqué de cette même branche de genêt que la colombe délatrice avait tirée le lendemain du corset. Elle voulait que je lui parlasse de moi; mais j'exigeai qu'elle ne me parlât que d'elle : ce serait mon tour de lui obéir le lendemain.

Tout ce qu'elle me dit semblait la confession d'un ange; c'était bien une enfant de la Grèce, mêlant les idées religieuses et profanes; croyant à la puissance de la Vierge, mais bien plus encore à la science des devins. Avant de m'avoir vu, elle ne manquait jamais, en se mettant au lit chaque soir, de déposer, dans une petite bourse de soie, trois fleurs : l'une blanche, l'autre rouge, et la troisième jaune; puis, dès que venait le matin, et aussitôt qu'elle ouvrait les yeux, son premier soin était de passer ses doigts, aux ongles roses, dans la bourse qui avait reposé toute la nuit sous sa tête, et d'en tirer, au hasard, une des trois fleurs. Ce présage décidait ordinairement de son humeur pendant toute la journée; car, si elle tirait la fleur blanche, c'était signe qu'elle épouserait un mari jeune et beau, et alors elle serait folle de joie; si elle tirait la fleur rouge, c'était signe qu'elle serait la femme d'une homme mûr et grave, et alors elle devenait pensive; si, enfin, elle tirait la fleur jaune, oh! alors, plus un sourire, plus un chant pour toute la journée, la pauvre enfant était fiancée à un vieillard.

Il y avait encore le chapitre des rêves, dont l'explication était une grande chose : c'est d'elle que je sais que rêver cimetière est bon signe; rêver qu'on se baigne dans une eau limpide, meilleur présage encore; mais rêver que l'on perd une dent, ou qu'un serpent vous pique, est une révélation certaine de mort.

Du reste, il y avait derrière toutes ces folles idées quelque chose de ferme et d'arrêté, que la pauvre enfant devait au malheur. Ce n'était qu'en frémissant qu'elle se rappelait la scène terrible de Constantinople, sa maison embrasée, son aïeul et sa mère égorgés, Fortunato et son père l'arrachant elle et Stéphana, aux flammes et aux poignards. Ce souvenir passait quelquefois devant ses yeux comme un nuage, et alors elle pâlissait, et son rire commencé s'effaçait sur ses lèvres et se changeait en larmes. Quant à son éducation, on a pu le voir, elle était tout à fait au-dessus de celle des femmes ordinaires, qui rarement, en Grèce, savent lire et écrire; elle, au contraire, n'eût point été déplacée, comme musicienne, dans un salon de Londres ou de Paris, et elle parlait l'italien avec autant de facilité que sa langue maternelle.

Cette nuit s'écoula comme l'autre, rapide et délicieuse : nos âmes étaient si bien en harmonie, que

notre passé divergent avait entièrement disparu. Nous nous connaissions de toute éternité, et nous nous aimions du moment où nos yeux s'étaient ouverts au jour.

Je rentrai chez moi plein de reconnaissance pour ces mystères infinis qui reposent dans le sein de Dieu, et qui se déroulent, jour par jour et les uns après les autres, comme les feuillets d'un livre inconnu. Qui m'eût dit, quand je fuyais de Constantinople, croyant mon avenir perdu et me tournant vers tous les horizons pour chercher le moins sombre, que, par un enchaînement de circonstances si étrange et cependant si naturel, j'arriverais, au bout de deux mois à peine, à me recréer une vie si riche de sensations nouvelles, près desquelles toutes celles que j'avais éprouvées jusqu'alors ne me paraîtraient plus que des rêves ternes et décolorés? Que serait-il donc arrivé, à la place de ces choses, si, leur cause première ayant manqué, j'étais resté à bord du *Trident*? et sur quel être privilégié seraient tombés tous ces événements qui dormaient derrière le voile dont ils étaient couverts? Qui Fatinitza eût-elle aimé, si elle ne m'eût pas aimé, moi? Quel est celui qui était appelé à recueillir, à ma place, ces trésors de chasteté et de tendresse dont elle m'enivrait?... Non, les choses étaient ce qu'elles devaient être; rien n'arrive qui se puisse changer; chaque homme a sa route qu'il doit suivre, et sur les deux revers de laquelle dorment les événements, heureux ou malheureux, qui s'éveillent au bruit de ses pas, et le précèdent en chantant comme le joueur de flûte du consul Duilius, ou le suivent en hurlant comme les fantômes de Lénore; mais j'avais pris la voie bénie, et je goûtais un bonheur qui surpassait tous mes rêves.

Hélas! j'aurais dû me souvenir de Polycrate de Samos, et, moi aussi, essayer de désarmer la jalousie du destin, en jetant à la mer quelque précieux anneau!

Vers le milieu de la journée, Constantin et Fortunato revinrent d'Andros; je voulus aller au-devant d'eux jusqu'au lieu du débarquement; mais je n'en eus pas le courage. Au reste, si je retardai le moment de me trouver en leur présence, je ne pus l'éviter; un instant après que je les eus entendus rentrer dans leur appartement, la porte de ma chambre s'ouvrit, et Constantin entra.

Il venait m'annoncer que, dans une quinzaine, il quittait Zéa et reprenait ses courses; puis, sans m'imposer de conditions, il me demanda si je ne voulais pas profiter d'une relâche qu'il comptait faire à Scio pour gagner Smyrne et m'acquitter de la funèbre mission dont Apostoli m'avait chargé pour sa mère et pour sa sœur.

Il était évident que Constantin ne se souciait pas que, pendant son absence et celle de Fortunato, je demeurasse à Céos : ainsi le peu de paroles qu'il venait de me dire avaient ébranlé d'un seul coup tout l'échafaudage de mon bonheur. Je me rappelai ce petit nuage noir du golfe de Biscaye qui était devenu une si terrible tempête. Quitter Fatinitza! il ne m'était pas venu dans l'idée que je dusse désormais la quitter d'un jour; et, cependant, rester près d'elle était impossible, sans donner à Constantin et à Fortunato d'étranges soupçons. Il n'y avait cependant pas deux issues à la position dans laquelle je me trouvais : il fallait suivre Constantin, ou lui tout déclarer; quitter Céos, ou y rester avec le titre de fiancé de Fatinitza.

Ainsi je m'étais jeté, les yeux bandés, dans cet étrange chemin où l'amour m'avait conduit; et voilà qu'une main sévère m'arrachait le bandeau et que je me trouvais en face de la terrible réalité. J'écrivis à Fatinitza, toujours par ma messagère ailée, que, son frère et son père étant revenus, elle ne devait m'attendre que plus tard. En effet, je restai dans ma chambre jusqu'à ce que j'eusse entendu Constantin s'enfermer dans la sienne; alors, je sortis sans bruit, je descendis furtivement l'escalier, et je me glissai, comme une ombre, le long des murs. Arrivé à la place accoutumée, je jetai mon échelle. Fatinitza m'attendait, et, comme d'habitude, elle la fixa; un instant après, j'étais avec elle.

J'avais encore le pied sur le dernier échelon, que déjà ma tristesse l'avait frappée.

— Oh! mon Dieu! me dit-elle avec inquiétude, qu'as-tu donc, mon bien-aimé?

Je souris tristement, et je la pressai contre mon cœur.

— Parle donc! me dit-elle. Tu me fais mourir... Parle, parle; qu'y a-t-il?

— Il y a, ma Fatinitza chérie, que ton père quitte Céos dans quinze jours.

— Oui, je le sais, il me l'a dit aujourd'hui. Oh! mon Dieu! je t'aime tant, que je l'avais oublié!... Mais c'est moi que cela doit rendre triste; et non pas toi... Que t'importe que mon père reste ou parte?... Il n'est pas ton père, à toi...

— Non, Fatinitza... mais il m'emmène... Il m'a fait entendre que j'aie à me préparer à quitter Céos avec lui... Je ne puis rester sans qu'il cherche le motif qui me retient ici... Je ne puis partir et t'abandonner.

— Et qui t'empêche de lui tout dire, mon bien-aimé? Mon père te regarde déjà comme son fils... Nous serons unis... nous serons heureux.

— Écoute, Fatinitza! repris-je après un moment de silence pendant lequel elle m'avait regardé avec une expression d'inquiétude indéfinissable, écoute, et ne te hâte point de juger mal ce que j'ai à te dire.

— Parle.

— Si ta mère vivait encore, et si tu étais éloignée d'elle et de ton père, te marierais-tu sans leur consentement?

— Oh! non; jamais.

— Eh bien, moi, Fatinitza, je suis loin d'un père et d'une mère chéris; ils ne me doivent déjà que trop de douleurs, puisque, à cette heure, ils savent que j'ai brisé toute l'espérance qu'ils avaient mise en moi; puisque, à cette heure, sans doute, un arrêt me condamne à mort et me ferme à tout jamais les portes de mon pays.

— Mais comment te condamne-t-on à mort? Pour avoir répondu à une insulte par un défi? N'étais-tu pas condamné à la honte, si tu avais agi autrement?

— Et pourtant telles sont nos lois, Fatinitza. Si je remets le pied en Angleterre, ma mort est certaine.

— Oh! n'y rentre jamais! s'écria Fatinitza en me jetant les bras au cou. Qu'as-tu besoin de ce méchant pays? N'as-tu pas le monde tout entier, et, dans le monde, cette pauvre île, qui ne vaut pas ton Angleterre, je le sais bien, mais où tu es tant aimé, qu'en aucun pays tu ne trouveras un pareil amour?

— Dieu m'est témoin, ma Fatinitza, lui dis-je en prenant sa tête entre mes deux mains et en la regardant avec toute mon âme, que ce n'est point mon pays que je regrette. Mon pays, c'est le coin de terre où tu vis et où tu me dis que tu m'aimes. Un rocher au milieu de l'Océan et ton amour... je ne demanderais pas autre chose... si mon père et ma mère m'écrivaient : « Soyez bénis, toi et ta fiancée! »

— Eh bien, ne peux-tu donc leur écrire? Dis à mon père ce que tu m'as dit, et il attendra patiemment la bénédiction que tu demandes.

— Et voilà justement ce que je ne veux pas lui dire, Fatinitza. Écoute-moi (je passai mon bras autour d'elle, et je l'appuyai contre mon cœur). Comme tu le disais tout à l'heure, non-seulement mon pays a des lois étranges, mais encore des préjugés terribles. Je suis le dernier d'une noble et vieille famille...

Fatinitza fit un mouvement, se dégagea de mon bras, et me regarda avec fierté.

— Pas plus noble et pas plus vieille que la nôtre, John. Ne sais-tu donc pas le second nom de mon père, et n'as-tu pas vu que ses serviteurs lui parlent comme ils parleraient à un prince? Comptes-tu pour rien de descendre des Spartiates et de s'appeler Sophianos? Va dans la cathédrale de Monobasia, et tu trouveras nos titres de noblesse au bas de la capitulation de cette ville, qui, commandée par un de nos ancêtres, résista trois années à tes compatriotes de l'Occident. Si ce n'est que cela qui t'arrête, écris à ta mère que tu lui as trouvé une fille d'une famille aussi noble que pas une de celles qui ont traversé le détroit de Guillaume le Conquérant.

— Oui, je sais cela, Fatinitza, lui répondis-je avec une anxiété profonde, car elle ne pouvait comprendre nos scrupules, et je comprenais sa fierté; mais les circonstances, les événements, le despotisme, ont fait de ton père...

— Un pirate, n'est-ce pas? comme ils ont fait de Mavrocordato et de Botzaris des klephtes. Un jour viendra, John, où ces pirates et ces klephtes feront rougir le monde de leur avoir donné de pareils noms. Mais, en attendant, tu as raison, la fille d'un pirate ou d'un klepthe doit être humble et savoir tout entendre... Parle.

— O ma Fatinitza chérie! si ma mère pouvait te voir un jour, une heure, un instant! oh! oui, je serais tranquille, et je ne douterais pas!... Si je pouvais moi-même me jeter à ses pieds, lui dire que ma vie dépend de toi, que je ne puis vivre sans toi, que ton amour est tout pour moi... oui, oui, encore, je serais encore sûr d'elle. Mais rien de tout cela, Fatinitza; il faut que je lui écrive, qu'un froid papier lui porte froidement ma prière. Elle ne pourra pas deviner que chaque mot en est écrit avec le sang de mon cœur, et peut-être qu'elle me refusera.

— Et, si elle te refuse, que feras-tu? demanda froidement Fatinitza.

— J'irai lui demander moi-même cette bénédiction, sans laquelle je ne pourrais pas vivre; j'irai, au risque de ma vie, car ma vie n'est rien auprès de mon amour. J'irai moi-même, entends-tu, Fatinitza, et cela aussi vrai que tu es un ange de vertu.

— Et si elle te refuse?

— Alors, Fatinitza, je reviendrai, et ce sera ton tour de faire pour moi un grand sacrifice; ce sera ton tour, à toi, de quitter ta famille, comme j'aurai quitté la mienne. Puis nous irons dans quelque coin du monde vivre inconnus, moi pour toi, toi pour moi... et nous aurons pour famille ces étoiles qui nous regardent, et qui s'éteindront, les unes après les autres, jusqu'à la dernière, avant que je cesse de t'aimer.

— Et tu feras cela?

— Sur mon honneur, sur mon amour, sur ta vie! A compter de cette heure, Fatinitza, tu es ma fiancée.

— Et moi, je suis ton épouse! s'écria-t-elle en se jetant dans mes bras et en appuyant ses lèvres sur les miennes.

XXX

Ce qu'avait dit Fatinitza n'était point un vain mot; Fatinitza était mon épouse. Depuis ce jour jusqu'à celui de mon départ, chaque nuit nous réunit et fut une nuit de bonheur; son âme d'ange n'avait gardé aucun doute, et elle ne considérait plus notre absence que comme une crise qui devait nous réunir. Certes, j'étais digne de cette confiance, et elle avait raison de me juger ainsi.

Cependant, au milieu de cette confiance mutuelle, quoique rassurés par cette conviction instinctive, il nous passait quelquefois par le cœur des craintes étranges et indéfinissables. Notre volonté était réelle et aussi puissante que puisse l'être la volonté humaine; mais, entre deux personnes qui se quittent, se place aussitôt une divinité terrible, qui n'est plus la Providence, mais le hasard. Moi-même, j'étais en proie à cette inquiétude, et elle ôtait à mes paroles cet accent de certitude qui leur eût été si nécessaire pour rassurer Fatinitza.

Nous arrêtâmes ce que j'aurais à faire. Je devais d'abord aller à Smyrne, où m'appelait une double cause : la première était de m'acquitter, auprès de la mère et de la sœur d'Apostoli, de la mission sainte que ce malheureux jeune homme m'avait confiée en mourant; la seconde était de m'informer si quelque lettre d'Angleterre ne m'y attendait point. Arrivé dans cette ville, centre des communications de l'Orient et de l'Occident, je devais écrire et attendre la réponse, puis, comme je ne pouvais suivre Constantin et Fortunato dans leur course, qui devait durer deux ou trois mois, c'est-à-dire plus que le temps nécessaire au retour d'une lettre de ma mère, j'y demeurerais jusqu'à ce qu'ils m'y reprissent, et je viendrais avec eux à Céos. Au reste, je devais tout leur laisser ignorer, afin de ne les point indisposer en cas de refus. Si je revenais sans eux, je devais m'adresser à Stéphana, à qui sa sœur avait tout dit.

Toutes ces choses étaient bien simples et bien faciles à accomplir; nous étions sûrs chacun l'un de l'autre comme de nous-mêmes, et cependant de tristes pressentiments nous tourmentaient. La dernière nuit que je passai avec Fatinitza fut toute de larmes; ni mes promesses, ni mes serments, ni mes caresses, ne purent la rassurer. Je la quittai mourante et rentrai chez moi comme un fou. Je lui écrivis une dernière lettre, dans laquelle je réunissais en promesses et en serments tout ce qui pouvait la rassurer, et je confiai ce message à notre colombe chérie, qu'au point du jou j'avais retrouvée sur ma fenêtre, comme si elle eût su mon départ, et qu'à son tour elle eût voulu prendre congé de moi.

A huit heures, Constantin et Fortunato traversèrent la cour; ils allaient dire adieu à Fatinitza. Ils ne m'avaient point offert de les y suivre, et je n'avais point osé le leur demander; d'ailleurs, j'aimais mieux ne pas revoir Fatinitza, que la revoir en indifférent. Ils restèrent une heure, à peu près, avec elle; puis ils vinrent me prendre. Tandis qu'ils montaient l'escalier, je lâchai ma messagère, qui vola aussitôt vers la fenêtre de sa maîtresse. Ainsi, les derniers adieux que recevait Fatinitza étaient les miens. Personne ne passerait plus entre nos souvenirs.

Il me fallut toute la force de mon caractère pour ne pas me trahir; eux, au reste, étaient si préoccupés de leur propre douleur, qu'ils ne faisaient pas attention à la mienne. Jamais ils n'avaient vu Fatinitza si triste et si désespérée, et tous deux l'aimaient trop pour ne point partager cette douleur et ce désespoir, qu'ils croyaient causés par les dangers qu'ils allaient courir.

Il me fallut enfin quitter cette chambre, où, depuis deux mois, j'avais éprouvé tant et de si douces émotions. Mais, au moment où nous allions sortir, je feignis de me rappeler que j'avais oublié quelque chose, et je remontai pour la revoir une fois encore. Je baisai chaque objet comme un enfant, et je m'agenouillai au milieu de la chambre, en priant Dieu de m'y ramener. Il n'y avait pas moyen d'y demeurer plus longtemps sans exciter des soupçons; je me hâtai donc de redescendre. Constantin et Fortunato m'attendaient à la porte extérieure, parlant vivement en langue romaïque. Je les joignis en donnant, autant que je pus, à mes traits un caractère d'indifférence naturel. En effet, à leurs yeux, qu'avais-je à regretter à Céos?

Stéphana nous attendait, avec son mari, sur le port; en qualité de femme mariée, elle avait le visage découvert. Ses grands yeux noirs se fixèrent sur les miens, comme pour lire au fond de mon âme, et, au moment où je mettais le pied sur la planche qui conduisait à la barque, elle s'approcha de moi, et me dit :

— Rappelez-vous votre serment!

Je tournai alors la vue vers la maison où était Fatinitza, comme pour faire le passé garant de l'avenir, et, à travers la jalousie de Fatinitza, je vis passer la main et le mouchoir qui avaient salué notre arrivée, et qui, maintenant, saluaient notre départ.

Nous gagnâmes la felouque, qui nous attendait à l'entrée du port; et, pendant tout le temps du trajet, au risque d'attirer l'attention de Constantin et de Fortunato, je demeurai les yeux fixés sur cette main et sur ce mouchoir. De temps en temps, des larmes, plus puissantes que ma volonté, voilaient mon regard, et passaient, comme un nuage, entre moi et Fatinitza. Alors je me retournais pour les cacher; puis aussitôt je revenais à cette main chérie et à ce mouchoir éloquent qui me disaient adieu. Le vent nous était contraire pour sortir du port, et je bénis cet accident, qui m'éloignait plus lentement de Fatinitza. Cependant, grâce à nos rameurs, la felouque gagna le large; alors elle put se servir de ses voiles, et nous doublâmes le promontoire, qui nous eut bientôt caché la ville de Zéa et la maison de Constantin.

Alors je tombai dans une atonie profonde; il me semblait que je n'étais retenu à la vie que par ce dernier signe d'adieu, et qu'une fois ce signe disparu, rien n'existait plus dans ce monde. Je prétextai une indisposition que la chaleur rendait possible, et, me

retirant dans ma cabine, je me jetai sur mon hamac, et je pus pleurer librement. Le lendemain, nous tombâmes dans un calme; on eût dit que Dieu nous séparait à regret. Toute la journée, je pus voir Céos, et, le jour suivant, j'apercevais encore, comme un nuage bleuâtre, la montagne de Saint-Élie. Enfin, nous entrâmes dans le canal qui s'étend entre la pointe de l'ancienne Eubée et l'île d'Andros, et, ayant incliné à droite, nous perdîmes de vue ce dernier vestige.

Nous mîmes huit jours à atteindre à la hauteur de Scyros, ce poétique berceau d'Achille. Là, le vent nous fut rendu, mais contraire ou variable; de sorte que nous mîmes sept autres jours à gagner Scio. Enfin, dans la soirée du dix-septième jour après notre départ, nous jetâmes l'ancre en vue de Smyrne; car, quelque sympathie que Constantin fût certain de trouver chez ses compatriotes, il n'osait point cependant se hasarder dans un port aussi fréquenté et aussi puissant que celui devant lequel nous étions.

Avant de me quitter, Constantin et Fortunato me firent toutes les offres de services qui étaient en leur pouvoir; mais je n'avais besoin de rien: il me restait encore sept ou huit mille francs, à peu près, tant en or qu'en lettres de change. Je leur fis promettre seulement de repasser par Smyrne, afin de m'y prendre, si je m'y trouvais encore. J'éprouvai un soulagement étrange en quittant ces deux hommes. Devant eux, j'étais contraint et humilié; loin d'eux, ils ne m'apparaissaient plus que sous leur point de vue poétique, et pareils à ces exilés de l'ancienne Troie qui s'en allaient cherchant une patrie les armes à la main.

Nous fîmes le signal convenu pour indiquer qu'il y avait à bord quelqu'un qui désirait descendre. Aussitôt une barque se détacha du rivage, et vint me chercher. En me rendant à terre, je m'informai de la demeure de la mère d'Apostoli. Elle habitait, depuis trois semaines, une petite campagne à une demi-lieue de Smyrne. Un des matelots de la barque se chargea de m'y conduire.

Je trouvai, en arrivant, les domestiques vêtus de deuil. La nouvelle de la mort de leur jeune maître s'était répandue par les passagers de *la Belle-Levantine,* qui devaient à cette mort leur liberté. Alors la mère et la sœur d'Apostoli avaient cédé leur maison de commerce, qu'elles ne tenaient que pour augmenter la fortune de leur fils et de leur frère, et, riches de cette vente, elles s'étaient retirées à la campagne pour mener leur deuil.

Aussitôt que mon nom eut été prononcé, les portes s'ouvrirent; la mère d'Apostoli avait su l'amitié qui m'unissait à son fils, et les soins que je lui avais donnés. Elle m'attendait au fond d'un appartement tout tendu de noir; elle était debout; des larmes silencieuses coulaient sur ses joues; ses bras étaient pendants et ouverts comme ceux de la Mère de douleurs.

Je me mis à genoux devant cette grande tristesse; mais elle, me relevant, me serra dans ses bras, et me dit :

— Parlez-moi de mon fils.

En ce moment, la sœur d'Apostoli entra. Sa mère lui fit signe d'ôter son voile; car je n'étais pas un étranger pour elle. Elle obéit, et je vis une belle jeune fille de seize à dix-sept ans, que j'eusse trouvée charmante, si l'image que j'avais au fond du cœur n'avait point complétement effacé celle que j'avais devant les yeux. Je remis à chacune le legs funéraire qui lui était destiné : à la mère les cheveux, à la sœur l'anneau, à toutes deux la lettre; puis il me fallut entrer dans tous les détails de la maladie et de la mort du pauvre enfant. Je savais que le seul adoucissement des profondes douleurs est dans les larmes; je n'oubliai rien de ce qui pouvait leur montrer l'ange qu'elles avaient perdu dans son passage de la terre au ciel. Elles pleurèrent, mais sans convulsions et sans désespoir, comme des chrétiennes doivent pleurer.

Je restai toute la journée avec elles; pour elles, je m'étais oublié moi-même; puis, le soir, je revins à la ville, et j'allai chez le consul. Il avait su tout ce qui s'était passé par les officiers du *Trident*, qui avait relâché à Smyrne quelques jours après ma fuite de Constantinople, le capitaine Stanbow ayant reçu, le lendemain même de mon duel avec M. Burke, des dépêches qui le rappelaient immédiatement en Angleterre. Au reste, ainsi que je l'avais pensé, tous me plaignaient, et le capitaine lui-même se proposait, de retour à Londres, de présenter aux lords de l'amirauté, l'affaire sous son véritable jour. Le consul me remit une lettre de mon père et de ma mère, qui m'envoyaient, pour le cas où je manquerais d'argent, une lettre de change de cinq cents livres sterling. La lettre était en date de trois mois, et, par conséquent, écrite avant que la nouvelle de la mort de M. Burke eût pu parvenir à Londres.

Je demeurai huit jours à Smyrne, attendant toujours une occasion pour écrire à ma mère. Je passais presque tout mon temps chez la mère d'Apostoli, qui m'aimait comme son enfant, et à qui je parlais de ma mère. Le neuvième jour, en rentrant à l'hôtel, j'appris qu'un sloop anglais était entré dans le port, venant de Londres en vingt-trois jours; deux heures après, le consul m'envoya une lettre. J'avoue qu'en la recevant je frissonnai de tout mon corps : ma pauvre mère devait savoir maintenant ce qui m'était arrivé, et je tremblais que cette lettre ne fût l'expression de son désespoir. J'interrogeai l'adresse, pour tâcher de connaître dans l'écriture quelque signe qui pût me rassurer; l'écriture était l'écriture habituelle de ma mère, et n'indiquait aucune altération.

Enfin, je l'ouvris, et, aux premiers mots, ma joie fut grande; car elle contenait une nouvelle inespérée.

En arrivant à Gibraltar, M. Stanhow, indigné de la conduite de M. Burke envers le pauvre David, avait écrit aux lords de l'amirauté pour solliciter le changement de son premier lieutenant, s'appuyant sur l'inimitié qui s'était élevée entre lui et les officiers de l'équipage. Le caractère du capitaine était si bien connu, que, de sa part, une pareille demande acquérait un poids plus grand qu'aucun autre n'eût pu lui donner. Aussi, les lords de l'amirauté s'étaient-ils empressés de nommer M. Burke premier lieutenant du vaisseau *le Neptune*, en armement à Plymouth, et destiné à accompagner et à protéger un convoi dans l'Inde. Il en résultait que la nouvelle nomination de M. Burke avait été signée à Londres huit jours avant mon duel avec lui à Constantinople. Je n'avais donc pas tué mon supérieur, mais un simple officier de la marine anglaise; c'était fort différent. Le tribunal maritime ne m'en avait pas moins condamné à la déportation, mais visiblement à cause de mon absence; mon père ne faisait aucun doute que; si j'eusse été présent, j'eusse été acquitté; aussi me pressait-il de venir purger ma coutumace. Quant à ma mère, elle m'écrivait qu'elle mourrait d'inquiétude, si je ne venais moi-même, aussitôt sa lettre reçue, pour la rassurer.

Rien ne pouvait mieux entrer dans mes projets que ce retour. Toute lettre devenait inutile, et je plaiderais bien mieux près d'elle ma cause et celle de Fatinitza de vive voix qu'avec la plume. Je courus donc au port; un bâtiment de commerce était en partance pour Portsmouth; j'allai le visiter, je le reconnus bon marcheur, et j'y retins ma place. Un bâtiment de guerre, en me ramenant, se fût compromis en ne me traitant pas en prisonnier, et je voulas me mettre librement à la disposition des lords de l'amirauté, après avoir toutefois revu ma pauvre mère. Je courus faire part à la mère d'Apostoli de cette bonne nouvelle que je venais de recevoir, et, pour la première fois, je vis un rayon de joie passer devant ses yeux et un sourire effleurer ses lèvres. Peut-être n'en fut-il pas ainsi de sa fille. Pauvre enfant, je ne sais ce qu'Apostoli lui disait dans sa lettre, ni quels rêves il laissait apercevoir; mais je crois qu'elle avait compté que je ferais un plus long séjour à Smyrne.

Je partis de cette ville douze jours après mon arrivée, et près d'un mois déjà après avoir quitté Fatinitza. Nos adieux furent une nouvelle douleur pour la mère d'Apostoli; il lui semblait qu'en me perdant, après avoir perdu le corps, elle perdait l'âme de son fils. Je lui assurai que mon projet était de revenir bientôt en Orient, mais sans lui dire quelle cause me ramènerait. Comme je l'avais jugé, *la Betzy* était bonne voilière; le surlendemain de notre départ de Smyrne, nous étions en vue de Nicaria : je distinguai de loin le tumulus qui marquait la tombe d'Apostoli! Presque chaque île de l'Archipel gardait un de mes souvenirs!

Cinq jours après, nous avions connaissance de Malte. Nous passâmes devant l'île guerrière sans nous arrêter. Le capitaine de *la Betzy* semblait posséder la même impatience que moi, et le vent était à nos ordres. Après huit autres jours, nous avions franchi le détroit de Gibraltar, et, vingt-neuf jours en tout après notre départ de Smyrne, nous jetions l'ancre dans la rade de Portsmouth. Mon impatience était telle, que je ne voulus pas m'en rapporter aux voitures publiques, si justement vantée que soit leur rapidité. Il y avait à peu près quatre-vingt-dix lieues de Portsmouth à Williams-house; je pouvais, à franc étrier, les faire en vingt ou vingt-deux heures : je m'arrêtai à ce parti.

Les postillons durent me prendre pour un fou qui avait fait un pari. J'étais parti de Portsmouth vers les trois heures de l'après-midi, je courus toute la nuit, et, au jour, je me trouvai à Northampton. Vers les dix heures, je franchissais les frontières du comté de Leicester; à midi, je traversais Derby, à la plus grande course de mon cheval; enfin j'aperçus Williams-house, l'allée de peupliers qui conduisait au château, la porte ouverte, le chien enchaîné dans sa niche au fond de la cour, Patrick étrillant ses chevaux, enfin Tom descendant les escaliers du perron. J'arrivai à la dernière marche en même temps que lui, et je me jetai à bas de mon cheval en criant :

— Ma mère! où est ma mère?

Elle entendit ce cri, ma pauvre mère chérie, et elle accourut du fond du jardin; je la vis venir en chancelant; je ne fis qu'un bond vers elle, et je la retins dans mes bras au moment où elle allait tomber; et, pendant que mon père venait aussi vite qu'il le pouvait avec sa jambe de bois; je lui tendis la main, tout en soutenant et en embrassant ma mère, tandis que Tom, dans l'excès de sa joie, jetait sa casquette en l'air, se croisait les bras en me regardant, et repassait tout le vocabulaire de ses plus joyeux jurons. Enfin mon père nous joignit, et nous ne formâmes plus, pendant un instant, qu'un groupe insensé, délirant et pleurant à qui mieux mieux!

Bientôt ce groupe s'augmenta de tous les commensaux de la maison, tant le bruit de mon arrivée se répandit rapidement. C'étaient mistress Denison, dont le patois irlandais m'avait si bien servi dans mon expédition à l'auberge de *la Verte-Erin* : c'était M. Saunders, le digne intendant, qui parut au bout de l'allée conduisant à sa petite maison; ce fut enfin, à l'heure du dîner, le bon docteur, dont j'avais, si heureusement pour moi, retenu les leçons, et qui ne se douta point, en m'embrassant, qu'il donnait l'accolade à un confrère; ce fut enfin, le soir, M. Robinson, le vénérable pasteur, qui avait conservé sa vieille faiblesse pour le whist, et qui, à son heure accoutumée, vint faire sa partie, pour laquelle il ne pensait pas trouver au château un nouveau partenaire.

Cependant je visitai, avec ma mère, toute la maison : ma volière, religieusement entretenue et peuplée de ses hôtes volontaires; la grotte du capitaine, qui était demeurée sa promenade favorite; enfin, le lac, mon beau lac, qu'autrefois je trouvais grand comme une mer, et qui, alors, me paraissait à peine un étang. Tout cela était au même lieu, tout cela était dans la même disposition. Je m'informai de la vie que menaient mon père et ma mère, elle était la même; alors je comparai tout ce qui m'était arrivé depuis un an à cette existence douce et uniforme, et il me sembla que je revenais d'un long délire, pendant lequel j'avais eu des visions terribles et des apparitions charmantes. Ainsi dut être le Dante, lorsque après avoir parcouru, avec Virgile, l'enfer et le purgatoire, Béatrix l'eut ramené du paradis sur la terre.

Ma pauvre mère, au reste, était aussi étonnée et aussi émue que moi : elle ne pouvait se figurer que c'était son enfant bien-aimé, qu'elle avait cru ne revoir jamais, qui était là devant elle; elle me pressait dans ses bras, elle me serrait contre son cœur, pour s'assurer que j'étais bien un corps et non une ombre; alors elle éclatait de rire sans raison, elle essuyait des larmes qui coulaient sans cause; puis elle s'arrêtait tout à coup, me regardait en face, me trouvait grandi, et disait que j'étais devenu un homme. En effet, j'allais avoir dix-huit ans, et j'avais bien vieilli pendant cette dernière année.

Nous entrâmes au salon, et il me fallut alors conter mon voyage et mes exploits. Seulement, je terminai mon récit à la mort de M. Burke, et, je me contentai de dire qu'après cette mort je m'étais sauvé dans l'Archipel, et que j'y étais resté jusqu'au jour où la lettre de ma mère m'avait appris que j'en pouvais revenir. Mon père décida que nous partirions, le lendemain, pour Londres; quoique le jugement, qui pesait sur moi ne fût point infamant, ce n'en était pas moins un jugement, et mon père, avec son strict honneur, voulait que j'en fusse lavé le plus tôt possible. Ma mère nous accompagna. Il y avait si longtemps qu'elle ne m'avait vu, qu'elle ne voulut point me quitter; d'ailleurs, sa santé, qui était excellente, n'avait point à craindre les fatigues de la route; une excellente chaise de poste devait les lui adoucir. Quant à l'issue du procès, aucun de nous ne la regardait comme douteuse.

Notre première visite, à Londres, fut pour l'amirauté. Je déclarai que je venais, de moi-même et de mon plein gré, me livrer à la justice; je demandai qu'on voulût bien m'indiquer la prison où je devais me rendre, ou la caution que je devais fournir. On consentit à la caution; mais, comme *le Trident* était, dans ce moment, en croisière dans la Manche, il fallait, pour revoir l'ancienne instruction et en établir une nouvelle, attendre son retour, qui devait avoir lieu dans un mois au plus tôt, et six semaines au plus tard. Ce retard me contrariait horriblement; mais il n'y avait pas moyen d'échapper. Nous passâmes tout ce temps à Londres. Je ne connaissais pas cette grande Babylone; mais, si curieuse qu'elle fût, elle ne pouvait chasser de mon cœur l'inquiétude incessante et profonde qui le dévorait. Il y avait déjà plus de quatre mois que j'avais quitté Céos : or toutes les douleurs du départ sont pour celui qui reste. Que devait faire, que devait penser Fatinitza, la seule de toutes mes visions d'Orient qui me fût restée vivante dans l'âme et présente devant les yeux?

Enfin, on apprit que *le Trident* était entré dans la rade de Portsmouth, et, comme le vaisseau amiral se trouvait dans le même port, il fut décidé que ce serait là que la révision du procès aurait lieu. Nous quittâmes aussitôt Londres; chaque jour qui s'écoulait m'était si précieux, que je n'en voulais pas perdre une seconde.

Quelle que fût mon impatience, les apprêts du procès durèrent près d'un mois encore; enfin, quoique bien lentement, le jour arriva. Mon père voulut m'accompagner et revêtit son grand costume de vice-amiral. Quant à moi, je repris mon uniforme de midshipman, que j'avais abandonné depuis le jour de la mort de M. Burcke. A sept heures du matin, le vaisseau amiral tira un coup de canon, et annonça, par un signal, l'ouverture de la cour martiale pour neuf heures. Nous nous y rendîmes à l'heure dite. En arrivant, je fus mis immédiatement sous la garde du prévôt martial; puis les capitaines qui devaient composer la cour arrivèrent les uns après les autres, et furent reçus par un détachement de soldats de marine, qui leur présentèrent les armes.

A neuf heures et demie, la cour était assemblée, et mon nom fut appelé. J'entrai alors dans la chambre du conseil. Au haut bout d'une longue table était assis l'amiral comme président, ayant à sa droite le capitaine accusateur. Six autres capitaines étaient assis et rangés par ordre d'ancienneté, trois de chaque côté de la table. Enfin, au bout opposé à l'amiral, était le juge-avocat, et moi à sa gauche, où je me tenais debout et découvert, comme accusé. L'ancienne procédure fut mise à néant, et une seconde établie sur nouveaux frais et nouvelles preuves. J'étais accusé d'avoir assassiné un officier de la marine anglaise, sans provocation de sa part, dans le cimetière de Galata. Le tout était donc de prouver que M. Burke avait succombé dans un duel, et non par un assassinat. La question d'insubordination était, comme on le voit, entièrement écartée.

J'écoutai toute l'accusation en silence et avec respect; lorsqu'elle fut achevée, ayant demandé la parole à mon tour, je racontai simplement et avec calme comment la chose s'était passée, demandant, pour ma seule défense, que les officiers et l'équipage du

Trident fussent entendus, ne désignant personne, mais m'en rapportant aux juges eux-mêmes du choix des témoins auxquels ils accorderaient l'honneur de déposer devant eux. On décida que l'on entendrait le capitaine Stanbow, le lieutenant en second Trotter, le midshipman James Perry et le contre-maître Thomson.

Quatre matelots devaient être entendus à leur tour et compléter la série de témoins à décharge. Quant aux témoins à charge, il n'y en avait pas. Il est inutile de dire que les dépositions furent unanimes. Non-seulement tous les torts furent rejetés sur M. Burke, mais encore chaque officier, en terminant sa déposition, déclara qu'à ma place, et insulté comme je l'avais été, il eût tiré de cette insulte la même vengeance. Les quatre matelots, parmi lesquels en première ligne figurait Bob, déposèrent dans le même sens. L'un d'eux même, qui était de service auprès de M. Burke, déclara ce que j'ignorais, c'est-à-dire avoir vu, à travers la porte entr'ouverte, le premier lieutenant faire le geste sur lequel j'avais motivé ma vengeance.

Les témoins entendus, la cour fit retirer tout le monde pour délibérer. Les témoins s'éloignèrent d'un côté et moi de l'autre. Après un quart d'heure, on me fit rentrer, ainsi que les témoins et l'auditoire. Tous les membres de la cour étaient debout, le chapeau sur la tête. Il y eut un moment de silence grave et solennel, pendant lequel, je l'avoue, malgré la bienveillance marquée des juges, je ne fus pas sans inquiétude. Puis, le président posa la main sur son cœur, et dit à haute voix :

— Sur mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes, non, l'accusé n'est point coupable d'assassinat.

Un grand cri de joie retentit dans tout l'auditoire, et à l'instant même, malgré la solennité du lieu et la présence des juges, mon père, qui ne m'avait pas quitté un instant, me prit dans ses bras et me pressa sur son cœur. En même temps, M. Stanbow leur donnant l'exemple, tous les officiers du *Trident* s'élancèrent vers moi, et je me trouvai au milieu de mes anciens compagnons, qui, ne m'ayant pas vu depuis près d'un an, me témoignaient leur joie par des accolades, des serrements de main et des félicitations sans fin. A peine eus-je le temps de saluer et de remercier les juges, que je me trouvai emporté comme en triomphe sur le pont du bâtiment. Le canot du *Trident* était bord à bord avec le vaisseau amiral, nous y descendîmes tous, et je fus ramené en triomphe à Portsmouth.

Arrivé à terre, je pensai à ma pauvre mère, qui, n'ayant pu nous suivre à bord, attendait l'issue du jugement dans de mortelles inquiétudes. Je laissai mon père et M. Stanbow régler tous les apprêts d'un grand dîner qui devait célébrer ce mémorable jugement, et je pris ma course vers l'hôtel. En deux enjambées, je fus à l'appartement de ma mère, j'enfonçai la porte plutôt que je ne l'ouvris, et je la trouvai à genoux priant pour moi. Je n'eus pas besoin de lui rien dire; en m'apercevant, elle jeta un cri, et, me tendant les bras :

— Sauvé! sauvé! s'écria-t-elle. Oh! je suis la plus heureuse des mères!

— Et il ne tient qu'à vous, lui dis-je en me mettant à genoux devant elle, que je sois, à mon tour, le plus heureux des fils et des époux.

XXXI

On comprend l'étonnement que causa à ma pauvre mère une pareille réponse; aussi m'interrogea-t-elle à l'instant même sur sa signification. Le moment était trop favorable pour que je retardasse plus longtemps une explication que j'avais à dessein retardée jusque-là. Je profitai donc de l'absence de mon père et de mes camarades pour lui raconter la suite de mes aventures, depuis le moment où je m'étais embarqué sur *la Belle-Levantine* jusqu'à celui où j'avais reçu, à Smyrne, la lettre qui me rappelait près d'elle.

Ce fut, pour ma pauvre mère, une nouvelle suite d'émotions. Pendant tout ce récit, je tenais sa main, et, lorsque je lui racontai le combat et le danger que j'avais couru de me noyer, je sentis sa main frémir et trembler; puis vint la mort du pauvre Apostoli, et des larmes coulèrent de ses yeux. Quoiqu'il lui fût inconnu, Apostoli ne lui était pas étranger : c'était lui qui m'avait sauvé la vie. Enfin, je passai de Nicaria à Céos; je racontai mon arrivée dans l'île, ma curiosité, mes désirs, mon amour naissant pour Fatinitza. Je la peignis à ma mère telle qu'elle était, c'est-à-dire comme un ange d'amour et de pureté. Je lui dis sa foi en ma parole, et comment elle s'était confiée tout entière à moi, lorsque j'avais exigé qu'elle me laissât venir chercher la bénédiction de mes parents. Je lui représentai ce que devait souffrir, à cette heure, la pauvre enfant délaissée depuis cinq mois passés sans nouvelles et sans consolation, n'ayant pour se soutenir que la conviction qu'elle était aimée comme elle aimait elle-même; alors, me mettant à ses genoux, je pris ses deux mains, que je baisai, la priant, la suppliant de ne point me forcer à lui désobéir.

Ma mère était si bonne et m'aimait tant, que, si étrange que dût lui paraître, dans nos mœurs d'Occident, une pareille aventure, elle me laissa apercevoir que j'avais gagné la moitié de ma cause. Il y a, pour les femmes, un tel charme dans le mot amour,

qu'elles s'y laissent incessamment prendre, d'abord pour leur compte, ensuite pour celui des autres. Mais restait mon père, et, quoique certes je ne dusse pas douter de sa tendresse pour moi, il n'était pas probable qu'il se rendît facilement. Mon père tenait à sa noblesse; il espérait pour moi un grand et beau mariage, et, quoique la filiation de Constantin Sophianos remontât, comme celle de tous les Maniotes, à Léonidas, il était probable que le vice-amiral, avec ses préjugés de marin surtout, ne trouverait pas que l'état qu'il exerçait répondît au nom qu'il avait reçu de ses ancêtres. Quant à ma mère, elle comprit bientôt que, lorsque Fatinitza serait, à Londres, la plus belle d'un cercle de jeunes femmes, ou, mieux encore, dans notre douce solitude de Williams-house, nul n'irait s'informer à Céos de ce qu'y faisait le descendant des Spartiates. D'ailleurs, je lui disais que mon bonheur était dans cette union, et une mère regarde-t-elle jamais comme impossible une chose qui doit faire le bonheur de son fils? Ma mère promit tout ce que je voulus, et se chargea d'être, auprès de son mari, la négociatrice de cette grande affaire.

En ce moment, mon père rentra avec James : ils venaient me chercher; car M. Stanbow avait exigé que le dîner d'acquittement fût donné à bord du *Trident*. Il avait, à l'appui de cette prétention, fait valoir, comme mon ancien capitaine, des droits si incontestables, qu'il avait bien fallu que mon père cédât; d'ailleurs, je le soupçonnai de s'être laissé entraîner à refaire encore une fois à bord un repas d'officiers.

Mon père avait demandé, pour Tom, la permission de venir, de son côté, dîner à bord avec les matelots, et elle lui avait été accordée. Tom nous accompagna donc au vaisseau, où je m'empressai de le présenter à Bob. Les deux vieux loups de mer n'eurent qu'à se regarder pour se comprendre, et, au bout d'une heure, ils étaient amis comme s'ils eussent navigué vingt-cinq ans ensemble. Cette journée fut une des plus heureuses de ma vie : je me retrouvais libre et acquitté, au milieu de tous ces bons et francs amis que j'avais cru si longtemps ne plus revoir. Le capitaine Stanbow, de son côté, était si joyeux, qu'il avait grand'peine à maintenir sa dignité. Quant à James, qui n'avait pas le même décorum à garder, il était comme un fou. Après le dîner, il me raconta qu'en me voyant aller à terre, le jour du duel avec M. Burke, il s'était douté du motif qui m'y conduisait; ses soupçons avaient encore été fortifiés par Bob, qui, à son retour, lui avait raconté comment j'avais pris congé de lui et ce que je lui avais dit en le quittant. Aussi, à peine M. Stanbow était-il de retour sur le bâtiment, qu'il lui avait demandé, pour cas d'urgence, une permission d'aller à terre avec Tom et de ne rentrer qu'à l'heure de la nuit qu'il désirerait. M. Stanbow avait fait quelques difficultés; mais James lui avait affirmé, sur son honneur, que la permission qu'il demandait avait une cause sérieuse, et M. Stanbow l'avait alors accordée.

En conséquence, James s'était fait descendre, avec Bob, à l'endroit même où j'avais pris congé de lui, et s'était acheminé aussitôt vers le cimetière de Galata. En le traversant, la première chose qu'il avait vue en chemin était le cadavre de M. Burke; dès lors, il n'avait plus eu de doutes, et, en eût-il eu, ils se fussent bientôt dissipés; car, dans cette épée qui traversait le corps du lieutenant, il avait reconnu la mienne. Il avait alors ramassé l'épée de M. Burke, qui était tombée près de lui, et l'avait examinée avec soin, pour s'assurer si je n'étais pas blessé. Il n'avait pas vu de sang à la lame, ce qui lui avait donné bon espoir. Au reste, comme il ignorait, ainsi que moi, que M. Burke fût nommé à un autre vaisseau, il se douta bien que sachant, après une telle infraction au code maritime, le sort qui m'y attendait, je ne remettrais pas le pied à bord. James resta dans le cimetière, tandis que Bob allait chercher un moyen de transport quelconque. Il revint bientôt avec un Grec et un âne : on mit le cadavre de M. Burke sur l'animal, et ils s'acheminèrent vers la porte de Tophana, où James avait donné l'ordre à une barque de les attendre.

Personne, sur tout le bâtiment, ne fit doute un seul instant que M. Burke n'eût été tué de ma main; Jacob vint, d'ailleurs, en apportant mes lettres, confirmer la chose le lendemain, et il annonça, à la grande joie de l'équipage, que j'étais à cette heure hors de l'atteinte du châtiment que j'avais mérité.

M. Stanbow avait alors fait son rapport, qu'il avait essayé de rendre aussi favorable que possible; mais un fait était là, qu'il n'y avait pas moyen de pallier. J'avais tué mon supérieur, et, dans tous les pays du monde, j'avais encouru la peine de mort : aussi avait-il été fort triste, le digne capitaine, jusqu'au moment où il avait reçu des dépêches qui le rappelaient en Angleterre; car à ces dépêches était joint l'avis que M. Burke venait d'être nommé premier lieutenant à bord du vaisseau *le Neptune*. Dès lors mon affaire avait pris la face que connaît le lecteur, et nul n'avait plus douté de l'acquittement. On a vu que l'événement venait de justifier les prévisions de mes amis.

Nous rentrâmes assez tard à l'hôtel, où ma mère nous attendait. En l'embrassant, je me recommandai de nouveau à elle, et je la laissai seule avec mon père.

Je passai une nuit agitée : mon sort se décidait en ce moment, et un procès se jugeait, dans lequel ce n'était plus mon corps qui était en cause, mais mon cœur. Il est vrai que je comptais beaucoup sur la bonté de mes parents; mais la demande que je leur faisais était si inattendue et si étrange, qu'un refus ne devait pas m'étonner. Le matin, j'entrai, comme d'habitude, dans la chambre de mon père : il était

assis dans un grand fauteuil, sifflait son vieil air, et battait la mesure avec sa canne sur sa jambe de bois; ce qui était chez lui, on se le rappelle, tous les indices d'une grande préoccupation.

— Ah! ah! c'est toi? dit-il en m'apercevant et en m'indiquant, par le ton dont il fit cette exclamation, qu'il savait tout.

— Oui, mon père, répondis-je timidement; car le cœur me battait plus fort qu'il n'avait jamais fait dans aucune des circonstances périlleuses où je m'étais trouvé.

— Viens ici, continua-t-il du même ton.

Je m'approchai; en même temps, ma mère entra, et je respirai, car je compris qu'il m'arrivait du secours.

— Tu veux donc te marier, à ton âge?...

— Mon père, répondis-je en souriant, les extrêmes se touchent; vous vous êtes marié tard, et le ciel a tellement béni votre union, que je veux me marier jeune, moi, pour jouir à vingt ans d'un bonheur que vous n'avez goûté qu'à quarante.

— Mais j'étais libre, moi, et je n'avais point de parents que mon mariage pût blesser. D'ailleurs, celle que j'épousais, la voilà, continua-t-il : c'était ta mère.

— Et moi, dis-je, grâce au ciel, j'ai de bon parents, que je respecte et qui m'aiment. Ils ne voudront pas faire le malheur de toute ma vie, en me refusant leur consentement. Moi aussi, je voudrais pouvoir prendre par la main celle que j'aime, et la conduire devant vous, comme vous eussiez conduit ma mère à vos parents, si vous en eussiez eu; car, en la voyant, vous me diriez ce qu'ils vous eussent dit : « Mon fils, sois heureux. »

— Et, si nous vous refusions ce consentement, que diriez-vous, monsieur?

— Je dirais qu'outre mon cœur, ma parole est engagée, et que j'ai appris de vous, mon père, qu'un honnête homme est l'esclave de sa parole.

— Et alors?

— Écoutez-moi, mon père; écoutez-moi, ma mère, dis-je en me mettant à genoux devant eux et en réunissant leurs mains dans les miennes. Dieu sait, et, après Dieu, vous savez vous-mêmes si je suis un fils soumis et respectueux. J'avais quitté Fatinitza en lui promettant qu'avant trois mois elle me reverrait, et j'étais venu à Smyrne pour y attendre le consentement qu'aujourd'hui je vous demande de vive voix. J'allais vous écrire, lorsque je reçus votre lettre. Ma mère m'ordonnait de partir à l'instant même, et me disait qu'elle mourrait d'inquiétude, si elle ne me revoyait. A la lettre de ma mère, je n'ai pas balancé un instant : j'ai quitté Smyrne sans revoir Fatinitza, sans lui dire adieu, sans lui faire passer une lettre, car je n'eusse su à qui la confier; j'étais certain que, maîtresse de ma parole, elle demeurerait sans inquiétude. Je suis parti, et me voilà à vos genoux. Jusqu'ici, le fils n'a-t-il pas tout fait, et l'amant ne s'est-il pas sacrifié? Eh bien, mon père, à votre tour, soyez bon pour moi comme j'ai été soumis envers vous, et ne placez pas mon cœur entre mon amour, qui est immense, et mon respect, qui est infini.

Mon père se leva, toussa, cracha, répéta son air, tout en tournant autour de la chambre et en ayant l'air de regarder les gravures; puis, s'arrêtant tout à coup et me regardant en face :

— Et tu dis que c'est une femme qui peut se comparer à ta mère?

— Nulle femme ne peut être comparée à ma mère, répondis-je en souriant; mais, après elle, je vous le jure, c'est le modèle qui approche le plus de la perfection.

— Et elle quitterait son pays, ses parents, sa famille?

— Elle quittera tout pour moi, mon père! et vous et ma mère, vous lui rendrez tout ce qu'elle aura quitté.

Mon père fit trois nouveaux tours en sifflant; puis, s'arrêtant encore :

— Eh bien, nous verrons, dit-il.

Je m'élançai vers lui.

— Oh! non, non, mon père: tout de suite! Si vous saviez! je compte les minutes comme un condamné qui attend sa grâce. Vous y consentez, n'est-ce pas, mon père? vous y consentez?

— Eh! malheureux, s'écria le capitaine avec un accent de tendre colère impossible à rendre, est-ce que je t'ai jamais rien refusé?

Je jetai un cri, et je me précipitai dans ses bras.

— Eh bien, eh bien, sacrebleu! dit mon père, voilà que tu vas m'étouffer... Eh! donne-moi le temps, au moins, de voir mes petits-enfants.

Je quittai mon père pour courir à ma mère.

— Merci, m'écriai-je, ma bonne mère, merci! car c'est à vous que je dois le consentement de mon père. Vous avez deviné le cœur de ma Fatinitza avec le vôtre; et c'est à vous, toujours à vous, que je devrai mon bonheur d'homme, comme je vous ai dû mon bonheur d'enfant.

— Eh bien, me dit ma mère, si tu crois me devoir cela, fais quelque chose pour moi.

— Ordonnez, mon Dieu!

— Je t'ai à peine vu; reste encore un mois avec nous, avant de nous quitter?

Ce qu'elle me demandait était bien simple, et cependant, à cette demande, mon cœur se serra et un frisson me courut par tout le corps.

— Me refuseras-tu? ajouta-t-elle en joignant les mains et presque suppliante.

— Non, ma mère, m'écriai-je; mais Dieu veuille que ce que je viens d'éprouver ne soit pas un pressentiment!

Je restai donc un mois encore, ainsi que je l'avais promis à ma mère.

XXXII

Pendant ce mois, par une fatalité étrange, aucun vaisseau ne partit pour l'Archipel; et le seul navire de l'État qui dût faire voile pour le Levant était la frégate *l'Isis*, qui conduisait sir Hudson Lowe, colonel du régiment royal corse, à Butrento, d'où il devait se rendre à Janina. Je me hâtai d'y solliciter mon passage, que j'obtins facilement. Le bâtiment ne me conduisait pas directement où j'étais si pressé d'arriver; mais enfin, une fois en Albanie, je pouvais, grâce à la lettre de lord Byron, que j'avais gardée, obtenir une escorte d'Ali-Pacha, traverser la Livadie, gagner Athènes, et, de là, me jetant dans une barque, arriver enfin à Zéa. Nous résolûmes de rester à Portsmouth jusqu'au moment du départ de *l'Isis*, qui eut lieu vingt-sept jours après la promesse que j'avais faite à ma mère, et près de huit mois après mon départ de Céos. N'importe, j'étais sûr de Fatinitza comme de moi-même. Elle n'avait, sans doute, pas plus douté de moi que je ne doutais d'elle, et je revenais pour ne plus la quitter.

Cette fois, le temps semblait, encore une fois, d'accord avec mon impatience. Dix jours après notre départ d'Angleterre, nous doublions le détroit de Gibraltar, où nous ne nous arrêtâmes que le temps de faire de l'eau et de remettre nos dépêches. Puis, reprenant aussitôt la mer, nous eûmes bientôt laissé les îles Baléares à notre gauche, et, passant entre la Sicile et Malte, nous découvrîmes enfin l'Albanie : « Terre de rochers, nourrice de braves et d'hommes sans pitié, d'où la croix a disparu, où les minarets s'élèvent, où le pâle croissant étincelle dans le vallon, au milieu du bois de cyprès qui enserre chaque ville. » Nous abordâmes à Butrento, et, tandis que mes compagnons de voyage faisaient leurs préparatifs pour se présenter dignement à Ali-Pacha, je me contentai de prendre un guide, et je me dirigeai immédiatement sur Janina.

J'avais devant moi, tels que les a peints le poëte, les sauvages collines de l'Albanie, les noirs rochers de Souli et la cime du Pinde à demi enveloppée de brouillards, baignée de ruisseaux neigeux et couronnée de bandes de pourpre alternant avec des raies sombres. Les traces des hommes étaient rares, et l'on n'aurait pas cru que l'on approchât de la capitale d'un si puissant pachalik; seulement, de temps en temps, on apercevait quelques cabanes solitaires suspendues au bord d'un précipice; puis, enveloppé dans sa blanche capote, un berger assis sur quelque roche, les pieds pendant sur l'abîme, et regardant insoucieusement son troupeau chétif, que sa seule maigreur défendait contre le vol. Enfin, nous franchîmes le rideau de collines derrière lequel est cachée Janina, nous aperçûmes le lac sur les rives duquel s'élevait autrefois Dodone, et qui réfléchissait la cime des chênes prophétiques, et, tout encaissé qu'il est entre ses rives, nous pûmes suivre le cours de l'Arta, l'ancien Achéron.

C'est sur les bords de ce fleuve, consacré aux morts, que l'homme étrange que j'allais visiter avait établi sa demeure. Fils de Véli-Bey, qui, après avoir brûlé ses frères Salik et Méhémet dans un pavillon où il les avait enfermés, était devenu le premier aga de la ville de Tébelin, et de Khamco, fille d'un bey de Conitza, Ali-Tébelin-Véli-Zadé était, à l'époque où nous sommes arrivés, âgé de soixante et douze ans. Ses premières années s'étaient passées dans la captivité et la misère; car, à la mort de son père, les peuplades voisines de Tébelin, craignant l'esprit entreprenant de Khamco plus qu'elles n'avaient craint la cruauté de Véli, l'avaient attirée dans une embuscade; et, là, après avoir violé, devant ses enfants liés à deux arbres, la veuve, dont le mari était enterré à peine, le chef de Gormovo l'avait jetée, avec Ali et Chaïnitza, dans les prisons de Cardiki, d'où ils n'étaient sortis que lorsqu'un Grec d'Argyro-Castron, nommé Malicoro, avait, sans se douter qu'il rachetât une tigresse et sa portée, payé leur rançon, fixée à vingt-deux mille huit cents piastres.

Or, quoique de longues années se fussent écoulées depuis cette heure jusqu'à celle où Khamco, rongée par un ulcère, sentit la mort prête à venir, elle n'en avait pas moins gardé au fond de son cœur une haine vivace, comme si elle y fût née de la veille. En conséquence, ayant des recommandations à faire à son fils, elle lui envoya courrier sur courrier pour qu'il vînt recevoir ses dernières volontés; mais la mort, qui monte un cheval ailé, marcha plus vite encore qu'aucun d'eux, et, voyant qu'il lui fallait renoncer au bonheur de voir son fils bien-aimé, Khamco transmit ses derniers ordres à Chaïnitza, qui jura à genoux de les accomplir. Alors Khamco rassembla toutes ses forces, et, se soulevant sur son lit, elle prit le ciel à témoin qu'elle sortirait de la tombe pour maudire ses enfants, s'ils oubliaient son testament de mort; puis, brisée par ce dernier effort, elle retomba morte sur son lit. Une heure après, Ali arriva, et trouva sa sœur encore agenouillée auprès du cadavre. Il se précipita alors sur le lit, croyant que Khamco respirait encore; mais, voyant qu'il se trompait et qu'elle venait d'expirer, il demanda si elle ne lui avait rien laissé à faire.

— Si fait, répondit Chaïnitza, elle nous a laissé une tâche selon notre cœur, frère : elle nous a ordonné d'exterminer jusqu'au dernier habitant de

Cormovo et de Cardiki, dont nous avons été les esclaves, et elle nous a donné sa malédiction dans le cas où nous oublierions cette vengeance.

— Dors tranquille, ma mère, dit Ali en étendant la main sur le cadavre, cela sera fait ainsi que tu le désires.

L'une de ces recommandations fut promptement accomplie : Cormovo, surpris pendant la nuit, se réveilla aux cris de mort de ses habitants; à part ceux qui purent gagner la montagne, tous furent égorgés, hommes et femmes, enfants et vieillards. Le prélat, qui avait fait violence à Khamco, fut empalé avec une lance, tenaillé avec des tenailles rouges et rôti à petit feu entre deux brasiers. Puis trente années s'écoulèrent, pendant lesquelles Ali grandit sans cesse en pouvoir, en dignités, en fortune. Pendant trente années, il parut avoir oublié son serment, et Gomorrhe détruite attendit les ruines de Sodome. Pendant ces trente années, Chaïnitza rappela vingt fois à son frère le serment funèbre, et, à chaque fois, Ali, fronçant le sourcil, répondait :

Le moment n'est pas encore arrivé; chaque chose viendra à son heure.

Et, tournant les yeux d'un autre côté, il commandait d'autres massacres et d'autres incendies.

Au milieu de cet oubli apparent de la vengeance maternelle, Janina se réveilla tout à coup aux cris d'une femme. Aden-Bey, le dernier fils de Chaïnitza, venait de mourir, et sa mère, comme une insensée, les vêtements déchirés, les cheveux épars, l'écume à la bouche, parcourait les rues de la ville en demandant qu'on lui livrât les médecins qui n'avaient pu sauver son enfant. En un instant, les boutiques furent fermées et le deuil devint général. Au milieu de cet effroi et de cette désolation, Chaïnitza veut s'engloutir dans le cloaque du harem : on la retient elle échappe à ceux qui la gardent et court vers le lac ; mais on l'arrête encore. Alors, voyant qu'on ne veut pas la laisser mourir, elle rentre au palais, brise avec un marteau ses diamants, brûle ses cachemires et ses fourrures, jure de ne plus invoquer le nom du prophète pendant un an, défend à ses femmes d'observer le jeûne du rhamazan, fait battre et chasser les derviches de son palais, ordonne de couper les crins des coursiers de guerre de son fils, et, rejetant au loin ses divans et ses coussins de soie, elle se couche à terre sur une natte de paille. Puis, tout à coup, elle se lève; une idée terrible lui est venue : c'est la malédiction de sa mère, qui n'est pas vengée, qui est venue frapper son enfant ; Aden-Bey est mort, parce que Cardiki existe.

Alors elle quitte son palais, traverse les appartements d'Ali, pénètre jusqu'au fond du harem, où elle trouve son frère signant la capitulation qu'il accorde aux Cardikiotes, qui, investis de tous les côtés dans leurs nids d'aigles, ont fait, même en se rendant, leurs conditions. Cette capitulation stipulait que soixante et douze beys, chefs des plus illustres *pharès* des Skipetares, tous mahométans et grands vassaux de la couronne, se rendraient librement à Janina, où ils seraient reçus et traités avec tous les honneurs dus à leur rang, qu'ils jouiraient de leurs biens, que leurs familles seraient respectées, et que, sans exception, les habitants de Cardiki seraient considérés comme les plus fidèles amis du vizir; que tous les ressentiments demeureraient éteints, et qu'Ali-Pacha serait reconnu seigneur de la ville, qu'il prenait sous sa protection spéciale. Ali venait de jurer ces conditions sur le Koran et d'y apposer son sceau, lorsque Chaïnitza entra en criant :

— Malédiction sur toi, Ali, qui es cause de la mort de mon enfant, car tu n'as pas tenu ce serment fait à notre mère; je ne te donnerai plus le titre de vizir, je ne t'appellerai plus frère, que Cardiki ne soit détruite et que ses habitants ne soient exterminés. Fais remettre les femmes et les filles à ma disposition, et que j'en dispose à ma fantaisie; car je ne veux plus coucher que sur un matelas fait de leurs cheveux ! Mais non, tu as tout oublié, comme une femme, tandis que c'est moi qui me souviens.

Ali la laissa dire tranquillement; puis, lorsqu'elle eut fini, il lui montra la capitulation qu'il venait de signer. Alors Chaïnitza hurla de joie; car elle connaissait la fidélité de son frère dans les traités conclus avec ses ennemis; elle comprit qu'elle allait avoir la ville à déchirer toute vivante, et elle rentra, le sourire sur les lèvres, dans son palais. Huit jours après, Ali fit publier qu'il allait se rendre lui-même à Cardiki, afin d'établir l'ordre dans la ville, en y instituant un tribunal et en y organisant une police pour protéger les habitants. C'était la veille du jour de son départ que j'étais arrivé : je lui avais aussitôt envoyé la lettre de lord Byron, et, le soir même, j'avais reçu ma carte d'audience pour le lendemain.

Dès le point du jour, les troupes défilèrent, conduisant avec elles une formidable artillerie, cadeau de l'Angleterre; elle se composait de pièces de montagne, d'obusiers et de fusées à la Congrève : c'étaient les arrhes du marché de Parga qu'Ali-Tébelin venait de recevoir. A l'heure dite, je me rendis à la demeure d'Ali, palais au dedans, forteresse au dehors. Longtemps avant que d'y arriver, j'entendais le bourdonnement de la ruche de pierre, autour de laquelle voltigeaient sans cesse, sur leurs chevaux rapides, les messagers qui apportaient des ordres ou qui venaient en chercher; la grande cour, où j'entrai d'abord, semblait un vaste caravansérail où se seraient réunis des voyageurs de toutes les parties de l'Orient. C'étaient avant et par-dessus tout des Albanais aux riches costumes, qui semblaient des princes, avec leur fustanelle blanche comme la neige du Pinde, leur justaucorps et leur veste de velours cra-

moisi, couverts de galons d'or aux élégantes arabesques, leur ceinture brodée, de laquelle sortait un arsenal tout entier de pistolets et de poignards; c'étaient ensuite des Delhis avec de hauts bonnets pointus, des Turcs avec leurs larges pelisses et leurs turbans, des Macédoniens avec leurs écharpes de pourpre, des Nubiens au teint d'ébène : tout cela jouant et fumant avec insouciance, et relevant seulement la tête au bruit sourd du galop des chevaux sous les voûtes, pour voir passer quelque messager tartare allant porter un ordre de sang.

La seconde cour avait, si l'on peut s'exprimer ainsi, un aspect plus intime : des pages, des eunuques et des esclaves y faisaient le service, sans s'inquiéter d'une douzaine de têtes fraîchement coupées, plantées au bout de piques, ni d'une cinquantaine d'autres plus vieilles, disposées à terre comme des boulets empilés dans un arsenal. Je passai au milieu de ces sanglants trophées, et j'entrai dans le palais. Deux pages m'attendaient à la porte, et prirent, des mains de ceux qui les portaient, les présents destinés par moi au pacha, et qui consistaient en une paire de pistolets et une carabine magnifique, tout incrustée d'or, du meilleur armurier de Londres; puis ils me conduisirent dans une grande chambre splendidement meublée, où ils me laissèrent seul, afin, sans doute, d'aller mettre sous les yeux d'Ali l'hommage que je lui apportais, et auquel probablement il allait mesurer sa réception. Au bout d'un instant, la porte s'ouvrit, et le secrétaire du pacha vint savoir des nouvelles de ma santé. Mes présents avaient fait leur effet, et j'étais le bienvenu. Il me dit que son maître était avec l'ambassadeur de France; mais que, comme il était pressé de partir, il nous recevrait tous deux en même temps, si je voulais le suivre. J'obéis sur-le-champ, car j'étais aussi pressé que le pacha.

Le secrétaire marcha devant moi, et me fit traverser une foule d'appartements meublés avec un luxe inouï. Les plus belles étoffes de la Perse et de l'Inde couvraient les divans; des armes magnifiques étaient pendues aux murailles, et, sur des rayons en bois disposés comme dans une boutique de Bond street, on voyait de superbes vases de la Chine et du Japon, mêlés à des porcelaines de Sèvres. Enfin, au bout d'un corridor tendu en cachemire, un rideau de brocart d'or se leva, et j'aperçus Ali-Tébelin, dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes toute damasquinée, les jambes pendantes au bord d'un sofa, et les doigts chargés de diamants. Il était retombé dans cette rêverie, pendant que son interprète traduisait son discours à M. de Pouqueville, et, comme si ce qu'il venait de dire était déjà loin de sa pensée, il paraissait totalement étranger au bruit de paroles qui arrivaient jusqu'à moi. C'était en français que le drogman parlait; j'entendis donc tout le discours.

— Mon cher consul, lui disait-il, le moment est venu où tu vas oublier tes préventions contre moi. Si j'ai été autrefois cruel et vindicatif contre mes ennemis, c'est que je sais que l'eau dort, mais que l'envie ne dort jamais ; maintenant ma carrière est remplie, et je vais terminer mes longs travaux en montrant que, si j'ai été terrible et sévère, je sais aussi respecter l'infortune et l'humanité. Hélas! le passé n'est plus en mon pouvoir; car je voudrais, maintenant que mes haines se refroidissent avec mon cœur, que la vengeance y eût tenu moins de place. J'ai tant versé de sang, que son flot me suit, et que je n'ose regarder derrière moi.

Le consul s'inclina, et répondit qu'il était heureux de voir Son Altesse revenue à des sentiments de douceur dont il ne pouvait que la féliciter en son nom et au nom du gouvernement qu'il représentait. En ce moment, un violent coup de tonnerre se fit entendre; Ali laissa tomber sa hache, et prit un chapelet de perles pendu à sa ceinture; puis, sans que je pusse distinguer, car ses yeux étaient baissés et ne regardaient personne, s'il parlait ou s'il priait, il prononça à demi-voix une assez longue suite de mots, que l'interprète traduisit aussitôt; ainsi, c'était un discours, et non une prière.

— Oui, disait-il, oui, tu as raison, consul; j'ai désiré la fortune, et elle m'a comblé de ses dons; j'ai souhaité un sérail, une cour, le faste, la puissance, et j'ai tout obtenu. Quand je compare la tanière paternelle à mon palais de Janina et à ma maison du lac, je sens que je devrais être au comble du bonheur. Oui, oui, ma grandeur éblouit le peuple, les Albanais sont à mes pieds et m'envient, toute la Grèce me regarde et tremble; mais tout cela, consul, oui, tu l'as dit, c'est le fruit du crime, et j'en demande pardon à Dieu, qui parle aux hommes par la voix de son tonnerre. Aussi, je me repens, consul; mes ennemis sont en mon pouvoir, je veux les asservir par mes bienfaits : je ferai de Cardiki la fleur de l'Albanie; j'irai passer mes vieux jours à Argyro-Castron ; oui, par ma barbe, consul, voilà les derniers projets que je forme.

— Dieu vous entende, monseigneur! répondit le consul ; car je vous quitte dans cette espérance.

— Attends, dit en français Ali, en retenant M. de Pouqueville par le bras, attends.

Puis il continua, en turc et avec un ton caressant qui indiquait le sens des paroles, quoique l'on ne pût les comprendre.

— Son Altesse dit, reprit le drogman, lorsque Ali eut achevé, que les projets qu'elle t'a développés sont bien les siens, et que, si elle pouvait obtenir de toi Parga, qu'elle demande inutilement depuis tant d'années, Parga, qu'elle te payerait tout ce que tu vou-

drais, ses vœux seraient accomplis. Elle n'aurait plus alors qu'un désir et qu'un soin, celui de répandre le bonheur sur les peuples dont Allah l'a fait le roi, et dont il deviendrait le pasteur.

Le consul répondit que, sur ce point, il était forcé de faire à Son Altesse la réponse que déjà, bien des fois, il lui avait faite : c'est que, tant que Parga serait sous la protection de la France, les Parganiotes n'auraient d'autre maître que celui qu'ils se choisiraient eux-mêmes; qu'il n'avait, en conséquence, qu'à obtenir d'eux qu'ils le demandassent pour souverain. Puis, saluant Ali, M. de Pouqueville se retira. Ce ne fut qu'en le suivant des yeux et en murmurant entre ses dents quelques expressions terribles qu'Ali m'aperçut debout contre la porte. Il se retourna vivement vers son drogman, et lui demanda qui j'étais; le drogman traduisit cette question, et alors le secrétaire qui m'avait amené s'avança vers le pacha, croisa ses bras sur sa poitrine, et, inclinant sa tête jusqu'à terre, lui dit que j'étais l'Anglais qui lui avait apporté une lettre de son noble fils lord Byron, et qui lui avait fait don des armes qu'il avait daigné recevoir. La figure d'Ali prit aussitôt une expression de douceur incroyable, à laquelle sa belle barbe blanche donnait une dignité suprême; puis, faisant signe au drogman et au secrétaire de s'éloigner :

— Sois le bienvenu, mon fils, me dit-il en langue franque, ce qui était une grande faveur, car il était rare qu'Ali parlât une autre langue que la romaïque ou le turc; j'aime ton frère Byron qui t'envoie à moi, j'aime le pays d'où tu viens. L'Angleterre est ma fidèle alliée : elle m'envoie de bonnes armes et de bonne poudre, tandis que les Français ne m'envoient que des remontrances et des conseils.

Je m'inclinai.

— L'accueil que me fait Ta Hautesse, répondis-je dans la même langue, m'enhardit à lui demander une faveur.

— Laquelle? dit Ali.

Et un léger nuage d'inquiétude passa sur son visage.

— Je suis appelé, par une affaire importante, dans l'Archipel, et il faut que je traverse la Grèce tout entière : or, c'est toi qui es le roi de la Grèce, et non le sultan Mahmoud; je viens donc te demander un sauf-conduit et une escorte.

Le front d'Ali s'éclaircit visiblement.

— Mon fils aura tout ce qu'il peut désirer, me répondit-il; mais il ne sera pas venu de si loin, recommandé par un si haut seigneur que son frère Byron, et m'apportant un si magnifique présent, pour partir sans s'arrêter; mon fils m'accompagnera à Cardiki.

— Je t'ai dit, pacha, répondis-je, combien l'affaire qui m'appelle est pressée; si tu veux être plus généreux avec moi que ne le serait un roi en mettant à ma disposition tous ses trésors, ne me retiens donc pas, et donne-moi l'escorte et le sauf-conduit que je te demande.

— Non, dit Ali; mon fils m'accompagnera à Cardiki, et dans huit jours il sera libre de continuer sa route; il aura un sauf-conduit de trésorier et une escorte de capitaine; mais je veux que mon fils voie comment, après soixante et dix ans, Ali se souvient d'une promesse faite au lit de mort de sa mère... Ah! je les tiens enfin, les infâmes! s'écria le pacha en reprenant sa hache avec la force et la vivacité d'un jeune homme; je les tiens, et je vais les exterminer, comme je l'ai promis à ma mère, depuis les premiers jusqu'aux derniers.

— Mais, repris-je étonné, devant moi, tout à l'heure, tu parlais, au consul de France, de repentir et de clémence?

— Il tonnait, répondit Ali.

XXXIII

Un désir du pacha était un ordre; je m'inclinai donc en signe de consentement, et, comme l'heure était arrivée où il devait partir, nous descendîmes dans la première cour. Au moment où nous y entrâmes, un Bohémien se précipita du toit sur le pavé en criant :

— Que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver, seigneur!

Je jetai un cri et me retournai, avec effroi, de ce côté, pensant que cet accident était le résultat d'une imprudence; mais Ali me détrompa : c'était un esclave qui se dévouait. Ali envoya ses pages savoir si le Bohémien s'était tué, et l'on revint lui dire que le malheureux avait les deux jambes cassées, mais qu'il vivait encore. Alors il lui assigna deux paras par jour pour tout le reste de sa vie; puis il continua sa route, sans s'informer davantage du blessé. Dans la seconde cour, nous trouvâmes sa calèche; Ali s'y coucha plutôt qu'il ne s'y assit, ayant à ses pieds un petit nègre qui lui soutenait le tuyau de son narghilé. Quant à moi, on me présenta un cheval magnifique, tout harnaché de velours et d'or. C'était un don du pacha, en retour de mon présent.

Les Tartares, à cheval, prirent l'avant-garde; les Albanais marchèrent à pied aux deux côtés de la voiture; les Delhis et les Turcs formaient l'arrière-garde, et nous traversâmes ainsi Janina. A la moitié à peu près du chemin qui séparait le palais des portes, et à un endroit où l'une des roues allait tomber dans une ornière transversale, un Grec, qui depuis quelque temps marchait à la portière, se jeta dans cet enfoncement, comblant l'ornière avec son corps, afin

que le pacha ne sentit pas la secousse. Je voulus me précipiter, croyant que le pied avait manqué à ce malheureux; mais deux Albanais me retinrent, et la voiture lui passa sur la poitrine. Je le croyais écrasé; mais il se releva en criant :

— Gloire à notre seigneur, le sublime Ali!

Et le sublime Ali lui fit, comme à son compagnon le Bohémien, une rente d'une *ogue* de pain par jour.

Aux portes, nous trouvâmes une nouvelle exposition de têtes. L'une d'elles était fraîchement coupée, et le sang de son cou découlait goutte à goutte, et avec une lente régularité, sur l'épaule d'une femme assise au pied du poteau. Cette malheureuse, presque nue, et voilée seulement de ses longs cheveux, avait le front posé sur ses deux genoux et les mains appuyées sur sa tête. Deux beaux enfants, qui paraissaient être jumeaux, se roulaient à ses pieds. Malgré le bruit que nous fîmes en passant, elle ne leva pas même les yeux sur nous, tant sa douleur était profonde et l'isolait du reste de la terre. Ali, de son côté, la regarda avec la même indifférence qu'il eût regardé une chienne et ses petits.

Nous allâmes d'abord à Libaôvo : là s'était retirée Chaïnitza, en attendant le jour de la vengeance. Nous descendîmes au palais. Les traces de deuil avaient disparu; les appartements, un instant tapissés de tentures lugubres, étalaient de nouveau leur luxe habituel, et Chaïnitza tenait sa cour comme au jour de ses prospérités maternelles. Notre arrivée fut célébrée par un grand festin, auquel présida le vieux pacha, et où le partage des victimes fut fait entre lui et sa sœur. Ali se chargea des hommes, et Chaïnitza des femmes; puis nous partîmes pour Chendrya.

Chendrya est un nid d'aigle au faîte d'un rocher; bâti sur la rive droite du Célydnus, il domine au loin la vallée de Drynopolis, et, du haut de ses tours crénelées, on aperçoit la ville de Cardiki, dont les maisons blanches, au milieu d'un bois d'oliviers à la verdure sombre, semblent une volée de cygnes qui, fatiguée de son voyage aérien, s'est posée aux flancs d'une montagne. Au delà s'étendent les défilés Antigoniens, les échelles de Moursina et le territoire entier de l'Argyrène. Ce fut là qu'Ali s'abattit comme un oiseau de proie; ce fut là qu'il assigna à son tribunal de mort cette malheureuse nation, établie depuis plus de deux mille cinq cents ans au milieu des rochers de l'Acrocéraune. Dès le jour de notre arrivée, ses hérauts traversèrent la longue vallée de Drynopolis et montèrent à Cardiki; ils allaient y publier, au nom du pacha, une amnistie générale, ordonnant en même temps que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de quatre-vingts, eussent à se rendre à Chendrya, pour y entendre, de la bouche même de Son Altesse le valici des Albanies, la déclaration qui assurait leur vie et leur liberté.

Et cependant, malgré ce serment, dans lequel toutes les choses saintes avaient été prises à témoin, une vague terreur s'empara de ces malheureux, auxquels Ali promettait trop pour qu'il eût envie de tenir. Le pacha lui-même avait peine à croire à leur confiance. Il avait fait tendre un dais et porter des coussins sur la tour la plus élevée, et là, comme un aigle au haut de son rocher, les yeux fixés sur la ville, il attendait impatiemment, froissant entre ses doigts son chapelet de perles. Enfin, il jeta un cri de joie en apercevant la tête d'une colonne qui sortait par une des portes. Quoiqu'il n'eût mandé que les hommes, les femmes les accompagnaient, afin de ne les quitter que le plus tard possible, car chacun, au fond du cœur, avait un pressentiment sourd de quelque grande catastrophe. A mille pas de la ville, à peu près, nous vîmes ces hommes, invaincus depuis vingt-cinq siècles, déposer leurs armes, et, en même temps, comme s'ils eussent senti qu'ils ne pouvaient plus les défendre, renvoyer leurs femmes et leurs enfants. Tout éloigné qu'il était d'eux, Ali put comprendre leur désespoir; et, de ce moment, comme il n'avait plus à craindre qu'ils lui échappassent, sa figure prit cette expression de calme et de sérénité qui faisait de lui un des plus beaux types orientaux qu'il fût possible de voir. Enfin, maris, femmes et enfants se séparèrent; les femmes restèrent debout et immobiles; les hommes, continuant la route, traversèrent le Célydnus grossi par les pluies, se retournèrent pour voir encore Cardiki, saluèrent, de leurs yeux et de leurs gestes, les foyers où leurs pères étaient morts et où leurs fils étaient nés; puis ils s'enfoncèrent dans un défilé tortueux qui conduit à Chendrya. Alors les soldats poussèrent les femmes devant eux, comme un troupeau, et les forcèrent à rentrer dans la ville veuve, dont ils fermèrent les portes, comme celles d'une prison.

Quant à Ali, il suivait avidement des yeux cette longue colonne qui s'approchait de lui, se tordant selon les replis du ravin où elle était engagée, et dont les vêtements, tout brodés d'or, scintillaient au soleil comme les écailles d'un immense serpent. A mesure qu'elle approchait, ses yeux prenaient une expression de douceur étrange. S'étudiait-il à les tromper, ou la joie de sa vengeance, près de s'accomplir, donnait-elle cette expression décevante à son visage? C'est ce que ne pouvait dire celui qui le voyait pour la première fois; mais il en était ainsi, et, encore inhabitué à cette dissimulation profonde de l'Orient, je ne pouvais croire que le pacha nourrît les mêmes pensées de meurtre avec lesquelles il était parti. Enfin, voyant la tête de la colonne des Cardikiotes s'approcher de la forteresse, il descendit de la tour et alla au-devant d'eux jusqu'à la porte; derrière lui se rangèrent Omer, l'exécuteur passif de ses volontés, et quatre mille soldats aux armes étincelantes. Les

plus vieux des Cardikiotes s'avancèrent, et, courbant leur front dans la poussière, ils demandèrent grâce : grâce pour eux, grâce pour leurs femmes, grâce pour leur ville, appelant Ali leur maître et implorant sa pitié au nom de ses fils, de sa femme et de sa mère. Alors, comme s'il eût voulu me donner une leçon complète de cette terrible dissimulation orientale, qui a fait dire à Machiavel que, pour apprendre à faire de la politique, il faut l'aller étudier à Constantinople, les yeux d'Ali se mouillent de larmes, et, relevant les suppliants avec douceur, il les appelle ses frères, ses fils et les bien-aimés de sa mémoire ; ses regards plongent dans leurs rangs, et il reconnaît d'anciens compagnons de guerre ou de plaisir ; il les appelle, les caresse, leur serre la main, s'informe auprès d'eux quels jeunes gens sont nés et quels vieillards ont disparu depuis cette époque. Il promet aux uns des places, aux autres des traitements, à ceux-ci des pensions, à ceux-là des grades ; il choisit plusieurs enfants des plus nobles et des plus beaux pour être admis dans le collége de Janina ; puis, enfin, il les congédie à regret, s'attendrit encore, les retient, semble ne pouvoir se séparer d'eux, et termine cette étrange et cruelle comédie en leur disant de se retirer dans l'enceinte d'un caravansérail voisin, où il les suivra bientôt, leur dit-il, pour commencer d'exécuter les promesses qu'il leur a faites *.

Les Cardikiotes obéissent, rassurés par tant de démonstrations amicales, et s'acheminent vers le caravansérail, situé dans la plaine, au bas de la forteresse. Ali les regarde s'éloigner, et, à mesure qu'ils s'éloignent, son visage reprend une expression de férocité mortelle ; puis, lorsqu'ils sont tous entrés, que les portes sont fermées derrière eux et qu'il les voit désarmés et timides comme des moutons dans un parc, il bat des mains, jette un cri de joie, demande son palanquin, et descend la pente rapide de la montagne, porté sur les épaules des ses fidèles Valaques, trouvant qu'ils marchent trop lentement au gré de sa vengeance, et les excitant, comme des bêtes de somme, avec le geste et avec la voix.

Au bas de la pente rocheuse était une espèce de trône couvert d'un matelas en brocart d'or et de cachemires précieux : ce fut sur cette chaise roulante que s'étendit le pacha, tandis que ses gardes, sans savoir où il les menait, suivaient à grande course le galop de ses chevaux. Arrivé au caravansérail, Ali s'arrête, se soulève sur ses coussins, du haut desquels il domine l'intérieur du parc où sont renfermés les Cardikiotes, pareils à un troupeau qui attend le boucher ; puis, lâchant la bride à ses chevaux, il fait deux fois, au galop, le tour de l'enceinte, plus terrible et plus implacable qu'Achille devant Troie ; et, certain que nul ne peut lui échapper, il se lève tout debout, arme sa carabine, et crie : *Tue!* en lâchant au hasard le coup au milieu de la troupe captive, et ne donnant lui-même le signal du carnage.

Le coup retentit, un homme tomba ; une légère fumée, pareille à un nuage flottant, monta vers le ciel. Mais les gardes restèrent immobiles, désobéissant, pour la première fois, à un ordre du pacha, tandis que les malheureux Cardikiotes, comprenant enfin à quel sort ils étaient réservés, s'agitaient confusément entre leurs murailles, où av. it déjà pénétré un premier messager de mort. Ali crut que ses fidèles tchoadars n'avaient point entendu ou avaient mal compris, et il répéta, d'une voix tonnante :

— *Vras! vras!* (tue! tue!)

Mais ce cri resta sans autre écho que le gémissement de terreur qu'il éveilla parmi les prisonniers, et les gardes du pacha, posant leurs armes toutes chargées à terre, déclarèrent, par l'organe de leur chef, que des mahométans ne pouvaient tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans. Ali regarda Omer d'un visage si étonné, que celui-ci s'en épouvanta, et courut comme un insensé dans les rangs des gardes, répétant l'ordre du pacha ; mais aucun n'obéit, et, au contraire, le mot *grâce* se fit entendre, répété par plusieurs voix.

Alors Ali fit un geste terrible pour commander qu'on s'éloignât ; les tchoadars obéirent, laissant leurs armes sur la place qu'ils abandonnaient, et le pacha fit approcher les chrétiens noirs, qu'il avait à son service et qu'on appelait ainsi d'un camail sombre qui leur recouvrait la tête. Ceux-ci s'avancèrent d'un pas lent, et lorsqu'ils eurent pris la place des gardes :

— C'est à vous, braves Latins, s'écria Ali, que j'accorde l'honneur d'exterminer les ennemis de votre religion ; frappez au nom de la croix, frappez au nom du Christ ; tuez ! tuez !

Un long silence succéda à ces paroles ; puis un murmure confus se fit entendre, pareil au bruissement des vagues de la mer, et une seule voix lui succéda, mais forte, mais sonore, mais sans un seul accent de crainte, et l'on entendit ces mots, prononcés par André Gozzolouri, commandant le corps auxiliaire des Latins :

— Nous sommes des soldats et non des bourreaux. Avons-nous jamais fui devant l'ennemi, ou commis quelque lâcheté, pour être rabaissés au rang d'assassins? Demande aux goks de Scodra, vizir Ali, demande au chef du drapeau rouge, et qu'il dise si jamais aucun de nous a reculé devant la mort? Rends aux Cardikiotes les armes qu'on leur a enlevées, ordonne-leur de sortir en rase campagne ou de se défendre dans leur ville ; commande alors, et tu verras comment tu seras obéi. Mais, jusque-là, cesse

* Voir, pour reconnaître la vérité de tous ces détails, l'*Histoire de la Grèce*, par M. de Pouqueville, liv. II. chap. v.

d'invoquer la diversité de nos croyances : tout homme désarmé est notre frère.

Ali rugit comme un lion. Il ne pouvait les égorger tous de sa main, car sans cela il n'eût cédé la tâche à personne; il regarda donc autour de lui, cherchant à qui remettre son mandat de meurtre. Alors un Grec s'approcha de lui, se coucha au pied de son trône, baisa la poussière, et, redressant sa tête comme eût fait un serpent :

— Seigneur, lui dit-il d'en bas, je t'offre mon bras; que tes ennemis périssent !

Ali poussa un cri de joie, l'appela son sauveur, son frère, lui jeta sa bourse, et, tendant vers lui sa carabine, signe du commandement, il lui dit de se hâter et de réparer le temps perdu.

Athanase Vaïa appela les valets de l'armée, et parvint à réunir cent cinquante hommes : avec cette troupe, il enveloppa l'enclos; à un moment donné, Ali éleva sa hache; cent hommes firent feu, du couronnement des murs qu'ils avaient escaladés, sur les sept cents Cardikiotes enfermés; aussitôt, rejetant leurs fusils déchargés, ils prirent les nouveaux fusils que leur passèrent ceux qui étaient en bas, et, avant que les prisonniers eussent vu d'où venait la foudre, ils firent une nouvelle décharge, à laquelle, avec la même rapidité, succéda une troisième. Alors, ceux qui restaient debout essayèrent, par tous les moyens possibles, d'échapper à cette boucherie. Les uns se ruèrent contre les portes, qu'ils tentèrent d'enfoncer, mais elles étaient solidement barrées au dehors; les autres bondirent le long des murs, comme des jaguars, essayant de les franchir, mais ces murs étaient défendus par des hommes armés; les Cardikiotes n'avaient point d'armes, et ce fut le tour des poignards, des yatagans et des haches. Repoussés de tous côtés, les prisonniers reculèrent vers le centre et se trouvèrent de nouveau réunis en masse; de nouveau Ali leva sa hache, et la fusillade recommença : alors ce ne fut plus qu'une chasse dans un cirque, où des malheureux essayaient d'échapper à la justesse du plomb par la rapidité de leur course; elle dura quatre heures. Enfin, de tous ceux qui étaient sortis le matin de la ville, sur la foi d'une promesse sainte, pas un ne resta debout, et la troisième génération tout entière paya le crime que, soixante ans auparavant, ses aïeux avaient commis.

Comme cette boucherie finissait, on vit passer au flanc de la montagne, pareilles à une longue file de fantômes, les mères, les femmes et les filles de ceux qu'on venait d'assassiner; elles étaient conduites à Libaôvo, selon le traité fait entre Ali et sa sœur, et on les voyait, en marchant, se tordre les bras et s'arracher les cheveux, car elles entendaient la fusillade, les cris, et elles ne pouvaient avoir aucun doute sur l'objet du massacre. Bientôt elles entrèrent dans une sombre et tortueuse vallée qui conduit de Chendrya à Libaôvo, et où elles disparurent, les unes après les autres, comme des ombres qui descendent dans l'enfer. J'avais été obligé d'assister à toute cette horrible exécution sans pouvoir rien pour ces malheureux; je n'essayai pas même d'intercéder pour eux, tant ils étaient visiblement condamnés d'avance par une longue et immuable résolution. Mais lorsque tout fut fini, lorsque Ali respira, certain que tous ses ennemis étaient morts, je m'approchai de lui, aussi pâle que ceux qui étaient couchés devant nous, et lui demandai l'escorte qu'il m'avait promise et le sauf-conduit qu'il devait me donner; mais il me répondit que son sceau était resté à Janina, et que ce n'était que de cette ville qu'il comptait me rendre ma liberté. Il n'y avait rien à répondre; cet homme tenait la clef de la porte qui devait me conduire à Fatinitza, et j'étais décidé à arriver à elle, dussé-je, comme Dante pour arriver à Béatrix, passer par l'enfer.

Les assassins descendirent dans le caravansérail, tâtèrent les corps avec la pointe de leurs poignards, pour s'assurer qu'ils étaient bien morts, et tout ce qui respirait encore fut achevé. Alors Ali fit choisir les chefs, et, les faisant lier les uns aux autres, il en forma des trains de cadavres pareils aux trains de bois qui descendent nos rivières, et les fit jeter dans le Célydnus, afin qu'entraînés de ce fleuve dans le Laoüs, ils portassent, depuis Tébelin jusqu'à Apollonie, la nouvelle de sa vengeance; puis, laissant les autres exposés, il ordonna que les portes du caravansérail restassent ouvertes, afin qu'ils devinssent la proie des loups et des chacals, que nous entendions hurler dans la montagne, à l'odeur du sang.

Le soir, nous partîmes : notre marche était silencieuse comme celle d'un convoi funéraire; les tchoadars et les chrétiens noirs portaient leurs fusils renversés en signe de deuil; Ali lui-même, pareil à un lion repu, cuvait son sang, couché dans le palanquin porté sur les épaules de ses Valaques. Nous marchions dans une nuit sombre comme nos pensées, quand tout à coup, au détour d'une montagne, nous aperçûmes une grande lueur et nous entendîmes de grands cris : c'était le festin de la lionne après le repas du lion; Ali avait fini son œuvre, Chaïnitza commençait la sienne. Nous continuâmes notre route; un immense bûcher, élevé devant la porte de Libaôvo, nous servait de phare, et, à sa lueur, nous voyions, dans le cercle de lumière qu'il répandait, se débattre et se tordre des ombres; nous avançâmes sans qu'Ali ordonnât de hâter ou de ralentir le pas : le spectacle de la journée l'avait blasé sur celui du soir; enfin, nous commençâmes à voir ce qui se passait. On amenait, quatre par quatre, les femmes à Chaïnitza : elle leur arrachait leur voile, leur faisait couper les cheveux, et ordonnait qu'on taillât leurs robes au-dessus du genou; puis elle les abandonnait

aux soldats, qui les entraînaient comme un butin de ville.

Ali s'arrêta devant ce spectacle; sa sœur le vit et le salua par des cris plutôt que par des paroles; elle semblait une Euménide, avec ses cheveux épars et ses mains sanglantes. Je ne pus soutenir ce spectacle, et je fis faire à mon cheval quelques pas en arrière. En ce moment, un cri partit du milieu des femmes, et une jeune fille, écartant ses compagnes, bondit jusqu'à moi, et, serrant mes genoux :

— C'est moi, me dit-elle, c'est moi! ne me reconnais-tu pas? Tu m'as déjà sauvé la vie une fois, à Constantinople; souviens-toi, souviens-toi. Oh! je ne sais pas ton nom; mais moi, je m'appelle Vasiliki.

— Vasiliki! m'écriai-je; Vasiliki? la Grecque au bouquet de diamants? En effet, elle m'avait dit qu'elle devait se réfugier en Albanie.

— Oh! il se souvient, il se souvient!... Oui, c'est moi, c'est moi! Sauve-nous encore : moi, du déshonneur; ma mère, de la mort.

— Viens, lui dis-je; viens, je vais essayer.

Je la conduisis vers Ali.

— Pacha, lui dis-je, je te demande une grâce.

— Oui, grâce, grâce, vizir! s'écria Vasiliki. Seigneur, nous ne sommes pas de cette malheureuse ville; seigneur, nous sommes des exilées de Stamboul, qui n'avons jamais rien fait, ma mère ni moi, pour mériter ta colère. Seigneur, je suis une pauvre enfant; reçois-moi au nombre de tes esclaves. Je me donne à toi; mais sauve ma mère!

Le vizir se tourna vers elle; la jeune Grecque était vraiment sublime, dans sa pose suppliante, avec son long voile flottant et ses cheveux dénoués. Ali la regarda avec un œil d'une douceur étrange; puis, lui tendant la main :

— Comment t'appelles-tu? lui demanda-t-il.

— Vasiliki, répondit la jeune fille.

— C'est un beau nom, et qui veut dit reine. A compter de cette heure, Vasiliki, tu es la reine de mon harem. Ordonne : que veux-tu?

— Ne railles-tu pas, vizir? demanda Vasiliki toute tremblante, regardant tour à tour le pacha et moi.

— Non, non! m'écriai-je; Ali a un cœur de lion, et non de tigre : il se venge de ceux qui l'ont offensé, mais il épargne les innocents. Vizir, cette jeune fille n'est point de Cardiki; il y a deux ans que je l'ai aidée à fuir de Constantinople, elle et sa mère; ne révoque pas tes paroles.

— Ce qui est dit est dit; rassure-toi, ma fille, répondit le pacha. Montre-moi ta mère, et mon palais même sera votre demeure.

Vasiliki se releva en jetant un cri de joie; elle s'élança de nouveau au milieu du groupe de femmes, et reparut bientôt conduisant sa mère. Toutes deux tombèrent aux genoux d'Ali; il les releva.

— Mon fils, me dit-il, ces deux femmes sont sous ta garde; tu me réponds d'elles. Prends une escorte, et qu'on ne touche pas à un cheveu de leur tête.

J'oubliai tout; je ne pensai pas au spectacle terrible de la journée, celui que j'avais sous les yeux disparut; je saisis la main d'Ali et je la baisai. Puis, prenant dix hommes d'escorte, je rentrai dans Libaôvo, emmenant Vasiliki et sa mère. Le lendemain matin, nous partîmes pour Janina. Au moment où nous traversions la place, un héraut criait :

— Malheur à qui donnera un asile, des vêtements ou du pain aux femmes, aux filles et aux enfants de Cardiki. Chaïnitza les condamne à errer dans les forêts et les montagnes, et sa volonté les dévoue aux bêtes féroces, dont ils doivent être la proie. C'est ainsi que la fille de Khameo venge sa mère!

Le bruit de cette terrible exécution s'était déjà répandu tout le long de la route, et chacun, tremblant pour lui-même, venait féliciter le pacha sur ce que l'on appelait sa justice. Devant les portes de Janina, il trouva ses esclaves, ses flatteurs et ses courtisans qui l'attendaient; à peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils firent retentir l'air d'acclamations, l'appelant le grand, le sublime, le magnifique. Ali s'arrêta pour leur répondre; mais, au moment où il ouvrait la bouche, un derviche fendit la foule et vint se poser en face de lui. Le pacha tressaillit à la vue de son visage pâle et maigre et de son bras étendu. Un silence profond se répandit aussitôt sur toute cette multitude.

— Que me veux-tu? lui demanda Ali.

— Me reconnais-tu? répondit le derviche.

— Oui, dit le pacha, tu es celui qu'on appelle le saint des saints, tu es le scheik Yousouf.

— Et toi, répondit le derviche, tu es le tigre de l'Épire, le loup de Tébelin, le chacal de Janina. Tu ne foules pas un pan de tapis qui ne soit arrosé du sang de tes frères, de tes enfants ou de ta femme; tu ne peux faire un pas, que tu ne marches sur le tombeau d'un être créé à l'image de Dieu, et qui ne t'accuse de sa mort; et cependant, vizir Ali, tu n'avais encore rien fait de pareil à ce que tu viens de faire, même le jour où tu fis jeter dans le lac dix-sept mères et vingt-six enfants. Malheur à toi, vizir Ali! car tu viens de porter la main sur des musulmans qui, à cette heure, t'accusent auprès de Dieu. Tes flatteurs te disent que tu es puissant, et tu les crois; tes esclaves te disent que tu es immortel, et tu les crois encore; malheur à toi, vizir Ali! car ta puissance s'évanouira comme un souffle; malheur à toi! car tes jours sont comptés, et l'ange de la mort n'attend, pour frapper, qu'un signe de tête du Seigneur. Voilà ce que je te voulais, voilà ce que j'avais à te dire. Malheur à toi, vizir Ali, malheur!

Il se fit un silence terrible, et chacun attendit avec anxiété, s'imaginant que la vengeance serait égale à l'insulte. Mais Ali, détachant sa propre pelisse, toute

fourrée d'hermine, et la jetant sur les épaules du derviche :

— Prends ce manteau, lui dit-il, et prie Allah pour moi ; car tu as raison, vieillard, je suis un grand et misérable pécheur.

Le derviche secoua le manteau de dessus ses épaules, comme s'il eût craint d'être souillé par le contact, et y essuyant la poussière de ses pieds, il s'éloigna au milieu de la foule, qui s'ouvrit, muette et tremblante, pour le laisser passer. Le soir même, Ali me donna l'escorte et le sauf-conduit qu'il m'avait promis, et, le lendemain matin, nous nous mîmes en route pour traverser toute la Livadie.

XXXIV

Deux des Albanais de mon escorte, qui se composait de cinquante hommes en tout, avaient accompagné lord Byron dans le même voyage que nous allions faire, et se le rappelaient parfaitement. Nous prîmes a même route qu'il avait suivie, c'était la plus courte : on la faisait ordinairement en douze jours ; mais les Albanais, qui sont des héros de fatigue, me promirent de la faire en huit. En effet, le lendemain de notre départ, nous vînmes coucher à Vonetza, qui se dispute, avec Anio, l'honneur d'être l'ancien Actium ; nous avions fait près de vingt-cinq lieues dans nos deux jours. Tout fatigué de la route et préoccupé d'une seule idée que je fusse, je pris une barque pour traverser le fleuve et me rendre à Nicopolis. Comme le vent était bon, mes mariniers me dirent qu'il ne me faudrait que deux heures, en allant, pour traverser le golfe ; quant au retour, nous le ferions en ramant, et il serait plus long. Mais peu m'importait, le fond de ma barque et mon manteau valaient mieux, comme ressources confortables, que la chambre que je quittais pour cette excursion.

Par un hasard extraordinaire, ce fut dans la nuit du 2 au 3 septembre, anniversaire de la bataille d'Actium, que nous traversâmes ce golfe si calme et si silencieux aujourd'hui, et qui, mil huit cent trente-quatre ans auparavant et à la même heure, devait offrir un spectacle si terrible aux nombreux habitants qui, réunis comme pour une naumachie immense, se pressaient sur ses bords maintenant si déserts. A cette même heure, le monde était joué, et Antoine avait perdu ; les débris de sa flotte se débattaient encore, mais lui déjà avait fui en voyant fuir Cléopâtre, et, de ce moment, Octave s'appelait réellement Auguste.

Nous abordâmes de l'autre côté du golfe, et j'errai quelque temps comme un ombre au milieu des débris de Nicopolis, la ville de la victoire, qu'Auguste fit bâtir, en mémoire d'Actium, à la place même où, le matin de la bataille, ayant rencontré un paysan et son âne, et lui ayant demandé le nom de sa bête, celui-ci lui répondit en langue latine :

— Je me nomme *Eutychus*, ce qui veut dire *heureux*, et mon âne s'appelle *Nicon*, ou *vainqueur*.

Auguste, l'homme aux présages, ne pouvait ni méconnaître ni oublier celui-là ; aussi fit-il fondre deux statues destinées à la place de Nicopolis, l'une représentant le paysan, et l'autre son âne.

Il y a peu de mes lecteurs qui n'aient erré, pendant l'obscurité, dans des ruines ; mais quand, aux ruines présentes, la mémoire rattache un gigantesque souvenir, le silence, la solitude et la nuit acquièrent une nouvelle solennité. Plein d'idées sombres et évocatrices, je m'étais assis sur un fût de colonne brisée, en face d'une masse de pierre, débris de quelque temple inconnu, et j'étais tombé dans une rêverie profonde, lorsqu'il me sembla voir, devant moi, grandir une ombre ; je restai les yeux fixes et la respiration suspendue, car ce que j'avais d'abord cru un jeu des rayons de la lune paraissait prendre une certaine réalité. C'était quelque chose d'indistinct dans ses contours, mais qui semblait une femme couverte d'un voile ou d'un linceul. Je suis, comme on se le rappelle, d'un pays fertile en légendes poétiques, et souvent, dans ma jeunesse, j'avais entendu raconter des apparitions ; elles étaient toujours causées, ou par l'âme d'une personne qui venait de mourir, ou par l'esprit de quelqu'un en danger. Alors, ce sont encore mes traditions maternelles que je cite, il y a un moyen bien certain de s'assurer si c'est réellement un être surnaturel qui s'offre à nos yeux : c'est de se tourner immédiatement vers les quatre points cardinaux, et, si on voit toujours le fantôme parcourant le cercle avec la même rapidité que vous tournez au centre, il n'y a plus de doute que la vision ne vienne de Dieu. Je me levai, et après m'être assuré que ce que je voyais n'était point une erreur de mes sens, je me tournai successivement vers l'occident, vers le nord et l'orient, et, aux trois points indiqués, je vis la même apparition, toujours voilée, toujours debout et immobile, silencieuse comme le marbre, rapide comme la pensée. Je me suis confessé assez complétement au lecteur pour qu'il ait, je crois, la conviction que je ne suis pas un lâche ; et, cependant, je l'avoue, je sentis mes cheveux se hérisser et la sueur de l'effroi me couler sur le front ; enfin, je restai un moment les yeux tendus vers cette étrange figure ; puis, ne pouvant supporter une plus longue indécision, je marchai droit au fantôme. Il me laissa approcher à une distance de quatre ou cinq pas ; puis, arrivé là, et comme j'étendais la main, il disparut, poussant un gémissement pareil à un dernier soupir d'agonie : il me sembla qu'une bouffée de vent qui

passait emportait mon nom, prononcé avec un accent qui appelait au secours. Je m'élançai à la place où était l'ombre, je ne vis rien, pas même l'herbe froissée; l'herbe était intacte et tout humide de rosée, et il n'y avait aux environs aucun mur, aucune ruine, aucune voûte où pût se cacher quelqu'un, si l'être incompréhensible qui venait de m'apparaître eût été, non point un spectre, mais un corps mortel.

Je jetai un cri d'appel, et mes mariniers accoururent; car je pouvais, dans ces ruines, avoir rencontré quelque voleur ou quelque bête sauvage. Ils me trouvèrent seul, et je leur racontai ce qui venait de m'arriver, les invitant à m'aider dans ma recherche; ils secouèrent la tête, et firent quelques pas autour de l'endroit où l'événement venait d'avoir lieu, mais plus certainement dans l'intention d'obéir à mes ordres, que dans l'espérance de découvrir quelque chose. Toute investigation fut inutile, et nous ne trouvâmes rien qui pût fixer mon incertitude.

Il commençait à se faire tard, et cependant je ne pouvais m'arracher de ces ruines. Il fallut qu'à plusieurs reprises mes mariniers me rappelassent qu'il était temps de se retirer. Je leur ordonnai d'aller rejoindre leur barque, leur promettant de les suivre; puis, resté seul, je priai Dieu vivement, si l'apparition était de lui, de la faire renaître et de lui permettre, cette fois, de me parler; mais, malgré mes prières et mon évocation, tout resta désert et muet. Je me décidai alors à me retirer, jetant à chaque pas les yeux derrière moi; mais je traversai toutes les ruines, et je me retrouvai au bord de la mer sans rien voir de pareil à ce que j'avais vu. Mes mariniers m'attendaient. Je me couchai au fond de la barque, non pour dormir, jamais le sommeil n'avait été si loin de moi, mais pour rêver à cette étrange aventure. Quant à mes rameurs, ils se courbaient sur leurs avirons, faisant voler la barque à la surface de l'eau, comme un oiseau de mer attardé, mais sans prononcer une parole, et ce silence expressif, chez les Grecs surtout, dura depuis la côte de Nicopolis jusqu'à celle d'Actium.

Il était deux heures du matin, je n'avais pas l'espérance de dormir; l'agitation de mon esprit avait chassé toute la fatigue de mon corps. Je réveillai mes Albanais et je leur demandai s'ils étaient prêts à partir; ils me répondirent en prenant leurs armes, et nous nous remîmes en route avec l'espoir d'arriver le jour même à Vrachouri, l'ancienne Thermas. Cinq heures après notre départ, nous fîmes halte, pour déjeuner, au bord de l'Achéloüs; puis, après deux heures de repos, ayant traversé le fleuve à l'endroit même où la tradition dit qu'Hercule dompta le taureau, nous entrâmes dans l'Étolie.

A quatre heures, il nous fallut faire une nouvelle halte. Mes hommes étaient harassés de fatigue; cependant, après deux heures de repos, ils purent se remettre en marche, et, sur les dix heures du soir, nous arrivâmes en vue de Vrachouri; mais il était trop tard pour entrer dans le village. Les portes en avaient été fermées, et il nous fallut coucher dehors. Ce n'était pas un grand malheur. La nuit était belle et encore sereine, car, ainsi que je l'ai dit, nous étions dans les premiers jours de septembre; mais nous n'avions pas de vivres avec nous, et, après une pareille journée, un souper substantiel était chose nécessaire. En conséquence, deux de mes Albanais s'élancèrent comme des chevreaux vers quelques petites maisons de pâtres, pendant au bord d'un précipice, et au bout de quelques minutes ils reparurent, portant, l'un une branche de sapin enflammée à la main, l'autre une chèvre sur ses épaules. Ils étaient suivis de cinq ou six montagnards amenant un mouton et portant du pain et du vin. Ils se mirent aussitôt en fonction; chacun adopta la sienne : les uns égorgèrent le mouton et la chèvre, les autres allumèrent deux immenses brasiers, d'autres enfin coupèrent des lauriers destinés à faire des broches, et, au bout d'un instant, notre souper tourna, posé sur des fourches. Comme les montagnards nous avaient aidés dans ces préparatifs et que je les voyais regarder d'un œil d'envie le repas homérique qu'ils nous avaient fourni, je les invitai à le partager, ce qu'ils acceptèrent sans façon, et je fis distribuer à eux, et à mes hommes, quelques outres de vin pour les aider à prendre patience. Le cordial produisit son effet, et, autant pour me remercier, sans doute, que pour passer le temps, les montagnards commencèrent une danse à laquelle, au bout d'un instant, mes Albanais, tout harassés qu'ils étaient, ne purent s'empêcher de prendre part, si bien que le cercle qui avait commencé entre les huit montagnards s'agrandit bientôt de toute mon escorte; ils enveloppèrent alors les deux brasiers dans une ronde immense, tournant rapidement autour du feu, tombant de temps en temps sur leurs genoux, puis se relevant et recommençant à tourner en répétant en chœur le refrain.

Voici ce qu'ils chantaient : c'était le fameux chant de guerre de Riga.

LE CORYPHÉE.

Levez-vous, enfants de la Grèce; voici le jour de gloire qui nous luit enfin. Montrez-vous dignes de votre nom, souvenez-vous de vos ancêtres.

LE CHŒUR.

Enfants de la Grèce, courons aux armes! et que le sang de notre ennemi coule à flots jusqu'à ce qu'il nous monte au genoux !

LE CORYPHÉE.

Secouons le joug de nos tyrans! Que l'insurrection éclate dans notre pays, et nous verrons bientôt se briser toutes nos chaînes. Ombres des sages, prési-

dez à nos conseils; ombres des guerriers, conduisez-nous aux combats; Grecs des Thermopyles et de Marathon, réveillez-vous au son de nos trompettes, brisez la pierre de votre tombe, joignez-vous à nos bataillons, venez attaquer Istamboul, cette autre ville aux sept collines, et ne rentrez dans vos sépulcres que lorsque nous aurons conquis notre liberté!

LE CHŒUR.

Enfants de la Grèce, courons aux armes! et que le sang de notre ennemi coule à flots jusqu'à ce qu'il nous monte aux genoux.

LE CORYPHÉE.

O Sparte! Sparte! pourquoi dors-tu ainsi d'un si froid sommeil? Réveille-toi, et que tes enfants se joignent aux Athéniens, tes anciens alliés. Invoquons le chef, célèbre dans les hymnes antiques, qui te sauva de ta perte; invoquons Léonidas et ses trois cents martyrs; et, si nous sommes trahis par la victoire, mourons, du moins, comme eux, dans les flots de sang que nous aurons versés.

LE CHŒUR.

Enfants de la Grèce, courons aux armes! et que le sang de notre ennemi coule à flots jusqu'à ce qu'il nous monte aux genoux!

Ainsi, partout, sur les mers de l'Archipel comme dans l'antique Étolie, chez le mourant prêt à paraître devant Dieu comme chez l'homme plein de force et de santé, partout le même esprit d'indépendance, partout le même espoir de liberté. Ces chants et ces danses durèrent jusqu'à ce que le mouton et la chèvre fussent rôtis; alors ils firent place à un repas que l'appétit nous fit trouver à tous excellent; après le repas, vint le sommeil. Nous continuâmes notre route le lendemain, longeant le pied du Parnasse. Mes Albanais me montrèrent l'endroit où lord Byron avait fait lever les douze aigles dont il m'avait parlé, et qui lui avaient paru un si bon présage pour sa renommée de poëte. Je ne pris pas même le temps de visiter la fameuse fontaine dont les eaux donnaient le don de prophétie, et, le soir, nous arrivâmes à Castri.

Là, je pris congé de mes Albanais; là expirait le pouvoir d'Ali-Pacha, et le reste du chemin n'offrait, d'ailleurs, aucun danger. En me séparant d'eux, je voulus leur faire accepter une riche récompense; mais ils refusèrent, et le chef de l'escorte, parlant au nom de tous ses camarades :

— Nous voulons que vous nous aimiez, dit-il, et non que vous nous payiez.

Je l'embrassai et je serrai la main à tous les autres. A Castri, je pris une escorte de six hommes à cheval et un drogman, et, suivant toujours la chaîne du Parnasse, nous fîmes à peu près vingt-trois lieues dans la même journée. Nous voyagions avec une rapidité extrême, et cependant, à mesure que nous avancions, au lieu de sentir mon cœur s'épanouir, un sentiment de crainte et de tristesse inouï me serrait la poitrine. Le surlendemain de notre départ de Castri, nous couchâmes à Lepsina, l'ancienne Éleusis; c'était notre dernière étape avant d'arriver au bord de la mer Égée.

Nous partîmes au jour. Vers midi, nous arrivâmes à Athènes, où nous fîmes une halte de deux heures, pendant laquelle, tout préoccupé d'une seule idée, celle de revoir Fatinitza, je ne sortis pas même de ma chambre. A mesure que je me rapprochais d'elle, mon cœur se reprenait tellement à son souvenir et à mon amour, que rien ne me paraissait digne d'intérêt ni de curiosité : aussi suis-je probablement le seul voyageur qui ait passé à Athènes sans la visiter.

Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à une chaîne de montagnes qui, traversant l'Attique du nord au midi, prend naissance à Marathon, et va, par une pente insensible et montueuse, se perdre à l'extrémité du cap Sunium. Avant de s'engager dans la gorge qui s'ouvrait devant nous, mes hommes s'arrêtèrent, et, après s'être formés en conseil, déclarèrent que, le ciel promettant un orage prochain et terrible, il serait dangereux de nous enfoncer à cette heure dans les montagnes. En conséquence, ils me proposaient de nous arrêter dans un petit village que nous apercevions, et où nous laisserions passer la tempête. On comprend que, pressé d'arriver comme je l'étais, une pareille proposition ne pouvait me convenir. Je priai, je suppliai; puis enfin, voyant que mes instances étaient inutiles, je montrai de l'or, et payant le prix convenu, j'en offris à l'instant même le double, s'ils voulaient continuer la route sans s'arrêter. Je n'avais plus affaire à mes fiers Albanais; mes hommes acceptèrent, et nous nous enfonçâmes dans cette sombre gorge, rendue plus sombre encore par les nuées épaisses qui s'amassaient au-dessus d'elle. Mais, arrivé où j'en étais, un mur de flamme ne m'eût point arrêté; je savais que de l'autre côté de cette vallée était la mer, et à cinq lieues à peine l'île de Céos, d'où j'avais si souvent regardé les rivages de l'Attique aux rivages pourprés du soleil couchant.

Les prévisions de nos guides ne les trompaient pas; à peine fûmes-nous engagés dans cette gorge, que quelques éclairs commencèrent à sillonner cet océan de nuages qui s'avançait au-dessus de nous, et que le grondement lointain de la foudre les accompagna, bondissant de rochers en rochers. A chaque présage, nos gens se regardaient, comme pour se demander s'ils ne devaient pas retourner en arrière; mais, me voyant inébranlable dans ma résolution, ils pensèrent, sans doute, qu'il serait lâche à eux de m'abandonner, et ils continuèrent de pousser en avant. Bientôt des masses de vapeurs blanches parurent se détacher des nuages et s'abaisser vers la terre, s'arrêtant, par flocons gigantesques, aux poin-

tes des rochers; puis, toutes ces vagues séparées finirent par se réunir et former une mer qui commença de rouler vers nous, et en peu d'instants nous eut enveloppés. Dès ce moment, il nous fut impossible de décider si la foudre roulait sous nos pieds ou sur nos têtes; car les lueurs et le bruit nous entouraient de tous côtés. Je commençai alors, en voyant nos chevaux hennir et souffler la fumée, à comprendre l'hésitation de nos gens : c'était la première fois que j'assistais à un orage dans les montagnes, et comme si, du premier coup, la nature avait voulu m'initier à tous les mystères de sa force et de sa grandeur, elle paraissait avoir, pour cette fois, déchaîné un de ses plus terribles messagers de destruction.

Malheureusement, la route que nous suivions, escarpée aux flancs de la montagne, ne nous offrait aucun abri contre la pluie qui commençait à tomber et contre le tonnerre qui, à tout moment, menaçait d'éclater sur nos têtes. Nos guides se souvinrent alors d'une caverne qui pouvait se trouver à peu près à une lieue en avant sur notre route, et mirent leurs chevaux au galop, pour l'atteindre avant que l'ouragan fût arrivé à son plus haut degré d'intensité; les chevaux, encore plus effrayés que leurs maîtres, s'élancèrent comme s'ils voulaient dépasser le vent. Je retenais le mien, plus vif et d'une race supérieure aux autres, avec une peine infinie, lorsque, tout à coup, un éclair brilla si près de nous, que sa flamme nous aveugla, nous et nos montures. Mon cheval se cabra; puis, comme je sentis que si je lui opposais quelque résistance, il allait se renverser avec moi dans le précipice, je lui lâchai la bride, et, lui enfonçant mes éperons dans le ventre, je le laissai le maître de m'emporter à son gré dans le chemin qui s'étendait devant nous. Il usa de cette faculté avec une rapidité et une énergie effrayantes. J'entendis, pendant un instant, les cris de mes compagnons qui m'appelaient; je voulus alors retenir mon cheval, mais il n'était plus temps; un éclat de tonnerre effroyable, qui retentit dans ce moment même, augmenta encore sa terreur. Je dus disparaître à leurs yeux comme enlevé par le tourbillon; j'allais avec une telle vitesse que l'air manquait à ma poitrine. On eût dit que le génie de la tempête m'avait fait don d'un de ses coursiers.

Cette course insensée dura près d'une demi-heure. Pendant cette demi-heure, plusieurs éclairs brillèrent, qui me montrèrent, à leur flamme bleuâtre, des précipices sans fond et bizarrement éclairés, comme on en voit en rêve; enfin, il me sembla que mon cheval ne suivait plus la route, et bondissant de rochers en rochers, je sortis mes pieds des étriers pour me jeter à terre à tout événement. A peine avais-je pris cette précaution, qu'il me sembla que ma monture s'enfonçait perpendiculairement, comme si la terre eût manqué sous elle. Au même instant, une branche d'arbre me fouetta le visage. Machinalement, j'étendis les bras, et je me cramponnai à ce bienheureux soutien. Je sentis mon cheval s'abîmer seul, et je restai suspendu au-dessus de l'abîme. Au bout d'une seconde, j'entendis le bruit de sa chute sur les rochers.

L'arbre auquel je m'étais si heureusement retenu était un figuier qui avait poussé dans les gerçures d'une roche. Aucun chemin ne conduisait à cet arbre; mais, à l'aide des anfractuosités de la pierre, je parvins, au risque de me précipiter vingt fois, à une petite plate-forme où je me trouvai à peu près en sûreté. Lorsqu'on vient d'échapper à un grand danger, tout danger moindre disparaît : je me sentis donc sauvé, dès que je n'eus plus à craindre que la tempête.

Je restai sur cette plate-forme, n'osant m'aventurer plus loin dans l'obscurité; car chaque éclair me montrait un gouffre de tous côtés. La pluie ruisselait par torrents, le tonnerre roulait sans interruption, et les échos de la montagne n'avaient pas fini de répéter un coup, qu'un autre éclatait sur ma tête avec un fracas digne du Jupiter de la Grèce. Il ne fallait pas penser au sommeil; tout ce que je pouvais faire, c'était de me cramponner sur l'étroit espace où j'étais retiré, afin de combattre le vertige. Je m'adossai donc au rocher, et j'attendis. La nuit s'écoula avec une lenteur mortelle; je crus entendre, mêlés au bruit de la foudre, quelques coups de fusil; mais je ne pus y répondre que par mes cris, mes pistolets étant restés dans les fontes de mon cheval, et mes cris se perdirent, sans écho, dans le fracas terrible de l'ouragan.

Vers le matin, l'orage se calma. J'étais écrasé de fatigue; je venais de faire cent trente lieues en huit jours, sans repos et presque sans sommeil : je cherchai alors un angle où m'asseoir; je trouvai une pierre qui me servit de siége, et, tout ruisselant que j'étais, à peine me trouvai-je assis et adossé, que je m'endormis profondément. Lorsque je rouvris les yeux, je crus continuer un rêve. J'avais sur la tête un ciel brillant et devant moi une mer d'azur, puis, à quatre ou cinq lieues dans cette mer, une île bien connue, Céos, que je venais chercher de si loin, et où m'attendaient Fatinitza et le bonheur.

Je me levai plein de force et de joie, cherchant un chemin pour arriver au rivage. Je m'approchai du bord de la plate-forme, et, à deux cents pieds au-dessous de moi, je vis mon cheval brisé, que les torrents avaient commencé d'entraîner vers la mer. Je me retournai de l'autre côté en frissonnant malgré moi, et je vis que la route dont avait dévié mon cheval passait à trente ou quarante pieds au-dessus de ma tête, mais qu'on pouvait y arriver à l'aide des lierres et des arbrisseaux qui tapissaient la paroi du rocher. Je me mis aussitôt à l'œuvre, et, après un

quart d'heure d'une escalade pendant laquelle je faillis me tuer vingt fois, je parvins à prendre terre sur le sentier. Dès lors, j'étais sauvé; le sentier conduisait à la mer.

Je descendis, toujours en courant, jusqu'à quelques petites cabanes de pêcheurs qui s'élevaient sur le rivage. J'y retrouvai mes hommes, qui me croyaient perdu, mais qui, sachant que c'était là le but de mon voyage, étaient, à tout hasard, venus m'y attendre. Ils n'étaient plus que quatre : le drogman s'était égaré, et ils n'avaient point encore de ses nouvelles; un autre, ayant voulu traverser un torrent à gué, avait été entraîné par les eaux, et, selon toute probabilité, s'était noyé. Je leur donnai une nouvelle récompense, et demandai une barque avec les meilleurs rameurs que l'on pourrait trouver. Mon hôte voulait absolument me faire prendre part à son déjeuner et à celui de sa famille; mais j'insistai pour que la barque fût prête à l'instant même, et, au bout de cinq minutes, on vint me dire qu'elle m'attendait. Une pièce d'or que je donnai, outre le prix convenu, à mes quatre rameurs, nous fit voler sur l'eau. Du point où nous étions, Céos avait disparu; la petite île d'Hélène, qui de la plate-forme élevée où j'avais passé la nuit ne paraissait qu'un rocher, me la cachait alors entièrement; mais à peine eûmes-nous doublé sa pointe méridionale, que je la revis devant moi. Bientôt même je pus distinguer les détails qui m'échappaient d'abord à cause de l'éloignement : le village, comme une ligne autour du port; puis, pareille à un point, cette maison de Constantin que j'avais revue si souvent dans mes rêves, et qui, à mesure que nous approchions, se dessinait, au milieu de son bois d'oliviers, blanche, avec ses jalousies de roseau grisâtre. Bientôt je pus reconnaître la fenêtre d'où Fatinitza nous avait salués à notre arrivée et à notre départ. Je montai à l'avant de la petite barque, et, tirant mon mouchoir, je le fis flotter à mon tour comme elle avait fait flotter le sien; mais, sans doute, Fatinitza était loin de sa fenêtre, car sa jalousie resta fermée et aucun signe ne répondit au mien. Je n'en demeurai pas moins à l'avant, mais commençant à m'inquiéter de cette absence de vie que l'on remarquait dans toute la maison. Personne ne montait ni ne descendait le chemin qui y conduisait; personne ne passait au pied de ses murailles : on eût dit une vaste tombe.

Mon cœur se serrait étrangement, et pourtant je ne pouvais quitter ma place; j'étais toujours debout, agitant machinalement mon mouchoir, auquel personne ne répondait. J'abordai ainsi dans le port, et je m'élançai sur le rivage. Là, je restai un instant ébloui, et comme sans intention arrêtée, ne sachant ce que je devais faire, si je devais demander des nouvelles de Fatinitza ou courir à la maison en chercher moi-même. En ce moment, j'aperçus ma petite Grecque, toujours vêtue de ma robe de soie, alors en lambeaux; je m'élançai vers elle, et, la saisissant par le bras :

— Fatinitza, lui dis-je, elle m'attend, n'est-ce pas?

— Oui, oui, elle t'attend, répondit la jeune fille; seulement, tu es venu bien tard.

— Où est-elle? m'écriai-je.

— Je vais t'y conduire, dit l'enfant.

Et elle se mit à marcher devant moi.

Je la suivis d'abord; mais, voyant qu'elle prenait une direction opposée à la maison de Constantin, je l'arrêtai.

— Où vas-tu? lui demandai-je.

— Où elle est.

— Mais ce n'est point là le chemin de la maison!

— Il n'y a plus personne à la maison, dit l'enfant en secouant la tête; la maison est vide, la tombe est pleine.

Je frissonnai de tout mon corps; mais je me rappelai que la pauvre enfant passait pour être folle.

— Et Stéphana? lui demandai-je.

— Voici sa maison, répondit la jeune fille en étendant la main.

Je laissai l'enfant au milieu de la rue, et je courus à la maison de Stéphana, car je n'osais point aller à celle de Constantin. J'entrai dans la première pièce, où il n'y avait que des servantes, et je la traversai sans répondre à leurs cris; puis, trouvant l'escalier qui conduisait au premier étage, où se tiennent d'habitude les femmes, je m'y élançai, et, poussant la première porte qui se trouva devant moi, je vis Stéphana, vêtue de noir, assise à terre sur une natte, les bras pendants et la tête appuyée sur ses genoux. Au bruit que je fis, elle releva la tête, deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues; en m'apercevant, elle poussa un cri, et saisit ses cheveux avec un geste de suprême désespoir.

— Fatinitza? m'écriai-je; au nom du ciel, où est Fatinitza?

Alors elle se leva sans dire une seule parole, prit, sous un coussin, un rouleau cacheté de noir, et me le donna.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je.

— Le testament de mort de ma sœur.

Je devins affreusement pâle, mes jambes faiblirent; je m'appuyai contre la muraille et me laissai tomber sur le divan; il me semblait que je venais d'être frappé de la foudre. Quand je sortis de cet état de torpeur, Stéphana avait quitté la chambre, laissant près de moi le fatal rouleau. Je l'ouvris, dans l'attente de quelque terrible catastrophe. Je ne m'étais pas trompé : voici ce qu'il contenait :

JOURNAL DE FATINITZA

Tu es parti, mon bien-aimé! je viens de suivre des yeux le navire qui t'emporte et qui te ramènera, je l'espère. Jusqu'à ce qu'il ait disparu, tout le temps que j'ai pu te voir, tes yeux ont été fixés sur moi. Merci!

Oui, tu m'aimes; oui, je peux me reposer sur toi; oui, ta parole est une réalité, ou il n'y aurait plus de foi sur la terre et il faudrait adorer le mensonge comme le plus puissant des dieux, s'il pouvait ainsi, pareil à Jupiter, prendre la forme d'un cygne au blanc plumage et au doux chant. Me voilà donc seule, et, comme je ne crains plus d'éveiller les soupçons, j'ai demandé tout ce qu'il faut pour écrire, et je t'écris : sans le souvenir et l'espoir, l'absence serait pire qu'une prison. Je t'écrirai tout ce qui me passera par le cœur, mon bien-aimé; et, quand tu reviendras, tu seras sûr, au moins, que pas un jour, pas une heure, pas un instant, je n'aurai cessé de penser à toi.

Ma douleur est grande de te quitter, et cependant je crois qu'elle grandira encore; il n'y a pas assez longtemps que tu m'as quittée pour que je croie à ton absence; tout est encore ici plein de toi, comme mon souvenir, et le soleil n'est point couché tant que la terre garde un reflet de ses rayons. Toi, tu es mon soleil; rien ne fleurissait dans ma vie avant que tu ne te levasses sur elle; ta lumière en a fait épanouir les trois plus belles fleurs : la foi, l'espérance et l'amour. Sais-tu qui me distrait de toi? Notre messagère chérie; elle se pose sur la table, elle tire ma plume avec son bec, elle lève son aile, comme si son aile portait encore un billet; elle vient de chez toi et ne t'a pas vu; elle ne sait ce que cela veut dire, pauvre chère petite!

Ah! j'étouffe, mon bien-aimé; je n'ai point assez pleuré, et mes larmes me retombent sur le cœur.

Stéphana est venue passer la journée avec ta pauvre délaissée, et nous n'avons cessé de parler de toi : elle est heureuse, mais d'une félicité à laquelle je préfère ma douleur. Elle n'avait jamais vu, ainsi que c'est l'habitude chez nous, son mari avant de l'épouser, et, depuis qu'il l'a épousée, comme il est jeune et bon, elle l'a pris en amitié et l'aime comme un frère.

Comprends-tu cette manière d'aimer? L'homme auquel elle donne sa vie, elle l'aime comme un frère? Je ne puis pas m'imaginer ce qui se passerait en moi, si je t'aimais un seul jour comme j'aime Fortunato; il me semble que, pendant tout ce jour, mon cœur cesserait de battre. Oh! moi, je t'aime autrement que cela, sois tranquille; je t'aime avec mon esprit, avec mon âme, avec mon corps; je t'aime comme l'abeille aime les fleurs, c'est-à-dire que par toi je vis, et que sans toi je ne pourrais pas vivre.

Tu ne sais pas ce qu'elle me dit Stéphana? Qu'il ne faut pas se fier aux Francs, qu'ils sont d'une race sans parole; elle dit que tu es parti pour ne pas revenir. Pauvre Stéphana! il faut lui pardonner, mon ami, elle ne te connaît pas comme je te connais; elle ne sait pas que je douterais du jour qui m'éclaire et de Dieu, qui fait ce jour, avant de douter de toi. Elle me quitte, car son mari l'envoie chercher. Quand tu seras mon mari, je ne te quitterai pas d'une heure, pas d'une seconde, et tu n'auras jamais à m'envoyer chercher, car je serai toujours là.

Je suis descendue, à l'heure accoutumée, pour aller au jardin; il y a trois jours encore, j'étais certaine de t'y voir; que s'est-il donc passé, que je ne t'ai pas vu? Tu es parti.., hélas! J'ai trouvé toutes mes belles fleurs qui souriaient à la nuit, et jetaient leurs parfums aux brises; j'en ai fait un bouquet qui voulait dire : « Je t'aime et je t'attends, » et je l'ai jeté, comme d'habitude, à l'angle de la muraille; mais tu n'étais plus là pour le recevoir et me répondre avec tes baisers : « Je t'aime et me voici... »

J'ai passé toute la soirée, jusqu'à minuit, sous notre berceau de jasmin; hier, c'était un temple à l'amour et au bonheur; aujourd'hui, c'est une solitude sans autre divinité que le souvenir. Adieu, mon bien-aimé! je vais dormir, pour rêver que je te vois.

J'ai fait d'affreux rêves, mon bien-aimé, dans lesquels tu n'étais mêlé en rien : oh! c'est vraiment trop, si tu es absent tout à la fois pour ma veille et pour mon sommeil! J'ai rêvé de Constantinople, de notre maison en flammes, de ma pauvre mère mourante, de toutes choses enfin pleines de douleurs éloignées. N'ai-je donc point assez, ô mon Dieu! de ma douleur présente, et voulez-vous m'accabler tout à fait?

Dès le matin, j'ai fait seller Pretly, je me suis enveloppée de voiles plus épais que les nuages qui cachent aujourd'hui le soleil, et je me suis acheminée vers la grotte. C'est encore une partie de notre île où tout me parle de toi : le ruisseau qui frémit au fond de la vallée, les belles fleurs rouges qui fleurissent sur la route, et dont tu m'as dit le nom, les feuilles des arbres qui se plaignent au vent de ce qu'aujourd'hui le jour est triste et nébuleux. Une fois arrivée dans la grotte, j'ai abandonné Pretly à son caprice et je me suis mise à relire le poëme des *tombeaux*, que j'ai déjà relu tant de fois. Ne te semble-t-il pas étrange, mon bien-aimé, que ce soit dans un pareil livre que j'aie trouvé le premier gage de ton amour, cette branche de genêt, ce doux symbole

d'espérance naissante et indécise qui, après s'y être fané, se sèche maintenant sur mon cœur?

Si je mourais avant ton retour, mon bien-aimé, c'est devant cette grotte que je voudrais être ensevelie. Tu avais bien raison de préférer cet endroit à tout le reste de l'île; il y a surtout une échappée qui donne sur la mer et qui semble une ouverture du ciel.

Quelle folle idée vient donc de me passer par la tête? Mourir! Pourquoi mourrais-je? A ton retour, nous rirons ensemble de toutes ces folles idées et de bien d'autres encore. Sais-tu ce que j'ai fait? J'ai ouvert mon livre à l'endroit où tu l'avais trouvé ouvert, j'ai mis une branche de genêt pareille à celle que tu y avais mise; puis, en faisant un grand détour, je suis revenue à la grotte par le même chemin que j'avais pris le jour où je l'ai trouvée. Je suis cependant fâchée que ce livre ait pour titre *i Sepolcri*.

Décidément, je me brouillerai avec Stéphana; elle vient de venir me voir, et, comme elle m'a trouvée pleurant, elle m'a dit que j'étais une folle de t'aimer ainsi, et qu'à cette heure tu chantais, à bord de la felouque, quelque chanson joyeuse avec les matelots. N'est-ce pas que ce n'est point vrai, mon bien-aimé? Et, si tu ne pleures pas, parce que tu es un homme, et cependant je t'ai vu pleurer des larmes plus précieuses pour moi que les perles de la mer, n'est-ce pas qu'au moins tu es triste et que tu ne chantes aucune chanson, à moins que ce ne soit ta chanson sicilienne, si douce et si mélancolique, la seule que je te permette de chanter?

Comme j'écris cette ligne, une corde vient de se casser à ma guzla. On assure que c'est un mauvais présage; mais tu m'as dit qu'il ne fallait croire ni aux songes ni aux présages, si bien que je ne crois plus en rien. Si fait, mon bien-aimé, je crois en toi, mon maître tout-puissant, créateur de mon existence nouvelle... Oh! que fais-je donc là! Je parodie notre sainte prière. Pardonnez-moi, mon Dieu, mon Dieu; mais ma religion, maintenant, c'est mon amour!

Oh! je n'ose pas te dire ce que je crains et ce que j'espère, mon bien-aimé; car ce serait à la fois une bien grande joie et un bien grand malheur. Je n'aime plus que deux choses au monde, toi, à part toujours: ces deux choses sont mes colombes et mes fleurs; quant à Stéphana, je la déteste.

Mes colombes s'aiment; mais ce que je ne savais pas, c'est que mes fleurs s'aiment aussi: il y en a qui poussent mieux et qui fleurissent mieux lorsqu'elles sont près les unes des autres, et d'autres, au contraire, qui languissent et se fanent lorsqu'on approche d'elles des plantes qui leur sont antipathiques. Chez les fleurs, comme chez les hommes, l'amour est donc la vie, et l'indifférence la mort! Oh! si tu étais près de moi, tu verrais comme ma tête pâlissante se relèverait, et comme mes joues reprendraient bientôt leurs plus belles couleurs. Mais cette pâleur et cette faiblesse ont peut-être une autre cause encore que ton absence; dès que j'en serai sûre, je te le dirai.

Nous avons, nous autres Maniotes, une coutume terrible. Un voyageur français demandait, un jour, à mon aïeul, Nicétas Sophanos, de quelle peine on frappait, chez les descendants des Spartiates, celui qui séduisait une jeune fille.

— On l'oblige, répondit-il, à rendre à la famille un taureau si grand, qu'ayant les pieds de derrière dans la Messénie, il puisse boire dans l'Eurotas.

— Mais, répondit le voyageur, il n'y a pas de taureau de cette taille.

— Aussi, répondit mon aïeul, n'y a-t-il chez nous ni séducteur ni fille séduite.

Voilà ce que disait mon aïeul; mais, depuis lors, les temps sont changés, et, pour ce crime, inconnu chez nos aïeux, nos pères ont inventé une vengeance inouïe. Si le séducteur n'a pas quitté le pays, les frères de la jeune fille vont le trouver, et il doit alors réparer sa faute ou se battre avec eux. L'aîné commence; puis, s'il succombe, après l'aîné vient le cadet, après celui-ci le plus jeune, et après les enfants le père. Puis la vengeance se lègue au frère, à l'oncle ou au cousin, jusqu'à ce qu'enfin le coupable succombe.

Si, au contraire, le coupable est absent, la famille s'en prend à sa complice: son père ou son frère aîné, ou le chef de la famille enfin, lui demande combien de temps elle désire qu'on lui accorde pour que son amant revienne : alors elle fixe elle-même le temps qu'elle croit nécessaire à son retour, trois, six ou neuf mois, mais jamais plus d'un an.

Cette époque convenue, tout rentre dans la forme habituelle; nul ne parle à la pauvre enfant de sa faute, et l'on attend patiemment l'époque où elle doit être réparée. Au jour dit, le chef de la famille vient demander à la jeune fille où est son époux, et, si son époux n'est pas de retour, il lui fait sauter la cervelle. Ne manque pas de revenir, mon bien-aimé; car, si tu ne revenais pas, non-seulement tu me tuerais, mais encore tu tuerais notre enfant!

Stéphana trouve que je change à vue d'œil; ce matin, elle me disait de prendre garde, et qu'elle avait peur que je ne fusse atteinte de la maladie du pauvre Apostoli. Bonne Stéphana! elle ne sait pas que je ne puis mourir, maintenant que je vis pour deux.

Où es-tu, maintenant? A Smyrne, sans doute, mon bien-aimé. Une des plus terribles douleurs de l'absence est l'incertitude : comme si je l'avais prévu, plus le temps s'avance, plus je m'attriste; j'ai peur

que peu à peu le souvenir, si vif au moment de la séparation, ne s'émousse et ne se referme comme une blessure : la place où elle était se voit bien toujours par la cicatrice ; mais n'y a-t-il pas aussi des cicatrices qui arrivent à s'effacer tout à fait? Ce que je dis ne peut pas s'appliquer à moi, mon bien-aimé: pour moi, chaque objet qui m'entoure a une langue qui me parle au cœur. Partout où je puis aller ici, tu as été; tout est empreint de ta mémoire; je voudrais t'oublier, que je ne le pourrais pas, enfermée que je suis dans le cercle tracé par ton souvenir, et, si ma blessure se cicatrise, ce sera en y enfermant ton amour. Mais toi, il n'en est point ainsi; hors de mon île, nul ne m'a vue, aucun objet ne m'a touchée, rien ne me connaît; et je suis si ignorante, pardonne-moi, que, lorsque je devinerais le lieu que tu habites, je ne saurais pas de quel côté de l'horizon je dois confier au vent mes soupirs et mes baisers.

Et c'est cette ignorance même qui redouble mon amour : si j'étais savante comme toi, j'aurais des espaces immenses où perdre mon imagination; je me demanderais quel pouvoir suspend les étoiles au-dessus de ma tête, quel mouvement combiné ramène le cercle infini des saisons, quel génie providentiel veille à la chute et à l'élévation des empires; et alors, perdue dans ces recherches profondes, je cesserais peut-être un instant de penser à toi en essayant de mesurer le pouvoir de Dieu et la science des hommes. Mais il n'en est point ainsi. A peine ai-je fait quelques pas devant moi, que je touche à la barrière, et que je suis ramenée par mon ignorance, des limites de mon esprit, vide d'instruction, à mon cœur tout plein d'amour.

Mon Dieu! mon Dieu! aucune nouvelle de toi, aucun espoir qu'il m'en arrive. Un passé lumineux, un présent sombre, un avenir noir. Ne pouvoir aider en rien aux événements qui doivent faire ma mort ou ma vie... Attendre! Je ne doute pas de ton amour; j'ai foi entière en ta parole : tout ce qu'il est humainement possible de faire pour revenir à moi, tu le feras; mais le destin ne peut-il pas être plus fort que ta volonté? Ne suis-je pas retenue ici, moi, sans pouvoir, quelque désir que j'en aie, aller à toi? Il y a des moments où je voudrais mourir, pour que mon esprit fût libre des chaînes de mon corps.

Oh! cette fois, je suis réellement souffrante, mon bien-aimé; je ne sais quelle fièvre me dévore, et je passe incessamment d'une agitation terrible à une langueur mortelle. J'avais cru que je pourrais t'écrire chaque jour, et que je trouverais quelque consolation à te confier chacune des pensées de mon cœur; mais le cercle en a été vite épuisé. Que te redire que je ne t'aie pas dit? Je t'aime, je t'aime, je t'aime! Que j'écrive ce mot chaque soir, et j'aurai écrit, chaque soir, la pensée de tout le jour.

Il n'y a plus de doute, mon bien-aimé, il y a un être qui vit en moi; je l'ai senti tressaillir à l'instant même pour la première fois, et je reviens à toi pour te dire : «Nous t'aimons.» Oh! songes-y bien, maintenant je ne suis plus seule; ce n'est plus pour moi seule que tu reviens : il y a entre nous quelque chose de plus sacré que l'amour, il y a notre enfant. Je pleure, bien-aimé : est-ce de joie? est-ce de crainte? N'importe! j'ai retrouvé mes larmes, et cela me fait du bien de pleurer.

Il y a aujourd'hui trois mois que tu m'as quittée; trois mois, jour pour jour, dont pas une heure ne s'est écoulée sans que je pensasse à toi, trois mois pendant lesquels tout ce que j'ai interrogé sur toi est resté muet et sourd. Ne tarde pas à revenir, mon bien-aimé; car tu ne reconnaîtras plus ta Fatinitza, tant elle est faible et pâle maintenant.

Dieu sait si j'étais bonne fille et tendre sœur, et si, dans ces longues et dangereuses absences de mon père et de mon frère, je passais un seul jour sans prier la Panagie pour eux. Eh bien, écoute-moi, et je m'en accuse comme d'un crime : à peine si, depuis le temps où vous êtes partis ensemble, j'ai pensé trois ou quatre fois à eux; et, cependant, ce sont eux qui courent tous les périls, c'est pour eux que la mer a des tempêtes, c'est pour eux que le combat a des blessures, c'est pour eux que la justice a des châtiments. Mon Dieu, pardonnez-moi de ne plus penser à mon père et à Fortunato! mon Dieu, pardonnez-moi de ne plus penser qu'à mon amant!

Oh! que je voudrais tomber dans quelque léthargie profonde, et ne me réveiller que pour être heureuse ou mourir! Le temps s'écoule, les heures se passent, sans que je les mesure autrement que par la succession des jours et des nuits. Qui empêche que cela ne dure toujours ainsi, puisque cela dure ainsi depuis cinq mois? Le temps ne se calcule que selon la joie ou la douleur : cinq mois d'absence sont une éternité. Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que je vois là-bas?... Est-ce la felouque? Mon Dieu! soyez béni, c'est elle!

Je vais donc te revoir! Mon Dieu! donnez-moi la force! Oh! je mourrai de joie... ou de douleur. Sans toi! sans toi! Miséricorde!

Ils savent tout! Dès que j'ai aperçu la felouque, j'ai couru à la fenêtre, et, à mesure qu'elle approchait, j'ai cherché à te reconnaître sur le pont. Pardonnez-moi, mon Dieu! mais je crois que j'aurais mieux aimé que mon père ou mon frère y manquât que toi.

Enfin, tu n'y étais pas; bien avant que la felouque fût entrée dans le port, j'avais acquis cette affreuse

certitude. Tout le monde courut au-devant d'eux; moi seule, je restai clouée à ma fenêtre, et je n'eus pas même la force de faire un signe pour leur indiquer que je les voyais. Ils montèrent le sentier, et je les aperçus de loin, soucieux et inquiets; puis les acclamations que les domestiques poussèrent en les revoyant parvinrent jusqu'à moi; puis je les entendis monter l'escalier, ouvrir la porte. J'essayai d'aller au-devant d'eux; au milieu de la chambre, je tombai à genoux en prononçant ton nom.

Je ne sais pas ce qu'ils me répondirent; je compris seulement qu'ils t'avaient déposé à Smyrne, où tu devais les attendre; que tu ne les avais pas attendus et que tu étais parti sans qu'ils eussent appris où tu étais allé, ni quand tu reviendrais. Je tombai évanouie. Quand je revins à moi, j'étais seule avec Stéphana. Elle pleurait; car, jusqu'à ce moment, je lui avais caché que je fusse enceinte, et c'était elle qui, dans son ignorance, m'avait trahie en me portant du secours.

Oh! quelle nuit longue et désespérée! quelle nuit de tempête au ciel et dans mon cœur?... Oh! si toute la création pouvait s'abîmer, et que, sur ses débris, je te revisse une fois encore!

Je suis condamnée, mon bien-aimé. Si, d'ici à quatre mois, tu n'es pas revenu, je mourrai pour toi et par toi. Sois béni! Ce matin, ils sont montés dans ma chambre, seuls et le front calme, mais sévère. Je me doutais de la cause qui les amenait, et, en les voyant entrer, je me suis mise à genoux. Alors ils m'ont interrogée comme des juges interrogent une criminelle. J'ai tout dit.

Ils m'ont demandé si je croyais que tu revinsses. Je leur ai répondu: « Oui, s'il n'est pas mort. » Ils m'ont demandé quel temps je voulais qu'ils m'accordassent. Je leur répondis: « Jusqu'à ce que j'aie embrassé mon enfant. » Ils m'ont accordé trois jours après sa naissance. Alors, mon bien-aimé, tu seras revenu, ou tu ne reviendras jamais; et, si tu ne dois jamais revenir, tout est bien, et mieux vaut que je meure.

Je ne vis plus; j'attends. Tout est, pour moi, dans ce mot. Je me lève, je vais à ma fenêtre, j'y reste les yeux fixés sur la mer. A chaque barque, je tressaille et j'espère... Elle s'approche, et tout est fini. Oh! notre pauvre enfant, comment survivra-t-il à tout ce que je souffre? Stéphana me gronde de ce que je ne lui ai pas avoué mon secret. Par son aide, j'aurais pu tromper mon père et Fortunato. Les tromper! pourquoi faire? Si tu ne reviens pas, est-ce que je veux vivre, moi!

Oh! reviens, reviens, mon bien-aimé! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour notre pauvre enfant; et, si tu ne m'aimes plus, tu ne me reverras pas, tu attendras seulement qu'il soit né. Je te le jetterai dans ton manteau, tu l'emporteras, et tu me laisseras mourir.

Les jours! les jours! comme ils sont longs, lorsque je rêve; comme ils sont courts, quand je réfléchis!... Sept mois écoulés déjà!... Déjà!... Mais que fais-tu donc, mon Dieu? Où es-tu? Tu me demandais trois mois, tu m'en demandais quatre au plus, et voilà sept mois! Tu es prisonnier ou mort, mon bien-aimé... Ils t'auront arrêté, en Angleterre, ils t'auront fait ton procès... Ils t'auront condamné comme moi... Comme moi, tu attends l'heure de mourir.

J'ai oublié de te demander si tu étais certain que l'on se revît au ciel!

Tout est ici comme auparavant, et il y a des jours où je me demande si je n'ai point fait un rêve. Mon père et mon frère semblent avoir tout oublié!... Ils viennent me voir comme d'habitude; comme d'habitude, ils sont bons et affectueux pour moi... Mais, de temps en temps, un tressaillement subit et douloureux me dit qu'ils se souviennent, et que, comme moi, ils attendent. Oh! ta chanson sicilienne:

J'ai pris sur la plage
Une fleur sauvage;
Comme son visage,
Je la vois pâlir.
C'est que toute plante
De sa tige absente,
Fanée et souffrante,
Doit bientôt mourir.

Ainsi mourra celle
Dont l'amour fidèle
Vainement m'appelle
La nuit et le jour.
Pauvre fleur de grève,
Plus pâle qu'un rêve,
Qui n'avait pour sève
Que mon seul amour!

Et cependant tu me disais qu'il ne fallait pas croire aux prophéties.

Se coucher tous les soirs avec une seule pensée, s'éveiller tous les matins avec une seule espérance, passer sa journée à voir s'envoler, les uns après les autres, tous les rêves de sa nuit, mon bien-aimé, c'est à en devenir folle. Le temps marche comme si la mort elle-même le poussait devant elle... Voilà huit mois que tu es parti; un mois encore, pas même un mois... et alors, ou tu seras revenu, ou tout sera fini pour moi. J'ai composé une longue prière à Dieu; toute la journée, je me tiens debout à ma fenêtre, les yeux fixés sur la mer, et la répétant machinalement. Au reste, je vais là, maintenant, parce que c'est la place à laquelle j'ai l'habitude d'aller. Je ne crois plus à ton retour, je crois à ta mort. O mon bien-aimé! prie pour moi au ciel, et que mon passage de ce monde à l'autre ne soit pas trop douloureux.

Seigneur! Seigneur! le terme est-il arrivé? Et ces

douleurs que j'éprouve m'annoncent-elles que je vais être mère? Je souffre tant, que je ne puis plus écrire; ma main tremble. Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi. Mourrai-je donc sans te revoir?... Mon bien-aimé!... Oh! un fils! un fils! Il est beau... il te ressemble... que je suis heureuse! Misérable! qu'est-ce que je dis là?... Oh! reviens, reviens, mon amour chéri, mon ange adoré; reviens, tu n'as plus que trois jours!...

Tu n'es pas mort, j'en suis sûre; je t'ai revu. Oh! quel singulier rêve! Non, la fièvre, si ardente qu'elle soit, n'a point de pareilles apparitions; c'était une réalité, une permission de Dieu, un miracle. Je m'étais endormie brisée, mon enfant était couché près de moi, Stéphana veillait au pied de mon lit. Il me semblait alors que mon âme quittait mon corps, fluide et transparente comme une vapeur. Puis je me sentis emporter par le vent, comme un oiseau de l'air, comme un nuage du ciel. Je passai par-dessus des villes, des fleuves, des montagnes, tournant le dos à la mer. Au bout d'un instant, j'aperçus une autre mer que je ne connais point, un golfe que je ne me rappelle pas avoir jamais vu, même en songe. Je m'abattis sans bruit au milieu des ruines d'une ville morte.

A vingt pas de moi, sur un fût de colonne, un homme était assis la tête dans ses mains. Au bout d'un instant, cet homme leva la tête. C'était toi, mon bien-aimé. Je voulus parler, étendre les bras. Hélas! hélas! je n'avais ni voix ni mouvement. Tu me reconnus, car tu prononças mon nom. Oh! j'ai entendu ta voix, ta voix chérie; elle est là encore, elle murmure à mon oreille. Trois fois tu te tournas vers différents points de l'horizon, et trois fois je me sentis emportée par une puissance supérieure, et je me retrouvai devant toi. Alors tu marchas à moi, je te vis t'approcher, tu étais près de m'atteindre, tu étendais le bras, tu allais me toucher, Je jetai un cri et je me réveillai. Tu vis, tu m'aimes, tu reviens: mais arriveras-tu à temps, mon Dieu? Pendant que je t'écris sur mon lit, Stéphana est à la fenêtre; elle regarde. Notre enfant dort.

Oh! si le vent ne le pousse pas assez rapidement, quitte ton vaisseau et prends une barque, et, si la barque ne va pas assez vite, jette-toi à la mer. Arrive, arrive! C'est demain le troisième jour, nous n'avons plus qu'une nuit; nous la passerons en prières, Stéphana et moi; elle a obtenu, du prêtre qui l'a mariée, de transporter dans ma chambre une image miraculeuse de la Vierge. Nous sommes à genoux devant elle, et je lui fais baiser les pieds par notre pauvre enfant. Vierge sainte, ayez pitié de moi! Étoile d'amour, ayez pitié de moi! Mère de douleurs, ayez pitié de moi!

Comme Stéphana! elle qui me disait toujours que je ne te reverrais plus, la voilà maintenant qui me dit que tu reviendras. Elle a donc perdu tout espoir?

Le jour, mon bien-aimé, voilà le jour, beau, souriant, comme si tu étais là près de moi, comme si ce n'était pas mon dernier jour. Ils me laisseront toute la journée encore, ont-ils dit à Stéphana; ils attendront que le soleil, qui se lève derrière l'île de Ténos, se couche derrière les montagnes de l'Attique. J'ai peur de la mort, car tu vis, je t'ai vu, j'en suis sûre! Oh! m'as-tu vu, toi, et te doutes-tu du danger que je cours? sais-tu que je t'appelle? sais-tu que toi seul tu peux me sauver, que je n'invoque plus la Vierge, que je n'invoque que toi? Si je m'enfuyais avec mon enfant? Mon Dieu, avant qu'ils arrivassent, pourquoi ne me suis-je pas enfuie? C'est que je t'attendais.

Stéphana a voulu descendre; un domestique a levé son voile pour s'assurer que ce n'était pas moi. Tout le village sait que c'est aujourd'hui mon dernier jour; tout le monde prie. La cloche qui retentissait tout à l'heure, et dont je ne comprenais pas la voix, appelait les âmes pieuses à l'église; elle leur disait de prier pour celle qui va mourir. Et celle qui va mourir, c'est moi, entends-tu? c'est moi, mon bien-aimé... c'est la Fatinitza... c'est la mère de ton enfant... Oh! ma pauvre tête! Je ne sentirai pas le coup, je serai folle.

Rien sur la mer!... Aussi loin que le regard peut s'étendre, déserte! déserte! J'ai été écouter à la porte : il y a, de l'autre côté de ma porte, deux valets qui prient. Tout le monde prie : il n'y a que moi qui ne puis pas prier. Mon Dieu! comme le soleil marche vite!

Stéphana est étendue sur mon lit; elle s'arrache les cheveux. Moi, je tiens mon pauvre enfant dans mes bras; je tourne autour de ma chambre comme une insensée; puis, de temps en temps, je m'assieds pour t'écrire une ligne. Pauvre innocent, pourvu qu'ils l'épargnent! Oh! ne pleure pas ainsi, ma bonne Stéphana; tu me brises le cœur!... Tu ne m'oublieras jamais, n'est-ce pas, mon bien-aimé? Mon Dieu! sauras-tu ce que j'ai souffert? Ou tu es bien malheureux, ou tu es bien coupable! Le soleil ne descend pas, il se précipite; le voilà qui touche aux montagnes; dans un instant, il sera caché derrière elles... Il me semble qu'il est couleur de sang.

J'ai soif. Je ne compte plus par jour, je ne compte plus par heure; je compte par minute, je compte par seconde. Tout est fini : tu serais dans le port, que tu n'aurais pas le loisir d'arriver jusqu'à terre; tu serais en bas, qu'ils ne te laisseraient pas le temps de monter jusqu'ici... Écoute, Stéphana! j'entends du bruit;

écoute si ce n'est pas eux !... Mon Dieu ! mon Dieu ! on ne voit plus que la moitié du disque du soleil ! Mon Dieu ! je voudrais cependant bien penser à vous ; mais, pardonnez-moi, je ne pense qu'à lui. Ce sont eux ! ce sont eux !... ils ont tenu parole... Le soleil est couché... il fait nuit...

Ils montent... ils s'arrêtent à la porte... ils l'ouvrent... Je te pardonne... Adieu !... Reçois mon âme.

Ici finissait le manuscrit de Fatinitza. Je m'élançai dans la chambre de sa sœur.

— Eh bien, m'écriai-je, et bien, après?

— Après, me dit Stéphana, mon père lui a laissé le temps de faire sa prière; puis, quand sa prière a été finie, il a tiré un pistolet de sa ceinture et il l'a tuée comme il lui avait dit qu'il le ferait.

— Et mon enfant? m'écriai-je en me tordant les bras; mon enfant, mon pauvre enfant?

— Fortunato l'a pris par les pieds, et lui a brisé la tête contre la muraille.

Je jetai un cri terrible, et je tombai sans connaissance sur le pavé.

FIN DES AVENTURES DE JOHN DAVYS

Lagny. — Typographie de A. Varigault

En vente chez MICHEL LEVY FRERES, Libraires-Editeurs.

MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES MODERNES

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS:

ALEXANDRE DUMAS.

Les Trois Mousquetaires. . . 1 vol. 1 50
Vingt ans après. — 2 »
Le Vicomte de Bragelonne. — 4 50
Le Comte de Monte-Cristo. — 3 60
Le Chevalier de Maison-Rouge. — 1 10
La Reine Margot. — 1 50
Ascanio. — 1 30
La Dame de Monsoreau. — 2 20
Amaury. — » 90
Les Frères Corses. — » 50
Les Quarante-Cinq. — 2 20
Les Deux Diane. — 2 »
Le Maître d'Armes. — » 90
Le Bâtard de Mauléon. — 1 80
La Guerre des Femmes. — 1 50
Mémoires d'un Médecin. — Joseph Balsamo. — 3 60
Georges. — » 90
Une fille du Régent. — 1 10
Impressions de voyage (Suisse) — 2 »
Midi de la France. — 1 10
Une Année à Florence. — » 90
Le Corricolo. — 1 50
La Villa Palmieri. — » 90
Le Spéronare. — 1 30
Le Capitaine Aréna. — » 90
Les Bords du Rhin. — 1 10
Quinze jours au Sinaï. — » 90
Cécile. — » 70
Sylvandire. — » 90
Fernande. — » 90
Le Chevalier d'Harmental. — 1 30
Isabel de Bavière. — 1 10
Acté. — » 70
Gaule et France. — » 70
Le Collier de la Reine. — 2 20
La Tulipe noire. — » 70
La Colombe. — Murat. — » 50
Ange Pitou. — 1 80
Pascal Bruno. — » 50
Othon l'Archer. — » 50
Pauline. — » 50
Souvenirs d'Antony. — » 70
Nouvelles. — » 50
Le capitaine Paul. — » 50

ALBÉRIC SECOND.

La Jeunesse dorée. — » 50

LÉON GOZLAN.

Les Nuits du Père Lachaise. — 1 10
Le Médecin du Pecq. — 1 30

ÉLIE BERTHET.

Antonia. — »

A. DE LAMARTINE.

Graziella. 1 vol. » 60
L'Enfance. — » 50
La Jeunesse. — » 60
Geneviève, hist. d'une servante — » 70
La Vie de Famille. — » 50
Régina. — » 50
Histoire et Poésie. — » 50

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le Veau d'Or. — 2 40
Le Lion amoureux. — » 30
Les Mémoires du Diable. — 2 »
Confession générale — 1 50
Les deux Cadavres. — » 90
Les quatre Sœurs. — » 70

MÉRY.

Le Bonheur d'un Millionnaire. — » 50
Un Acte de Désespoir. — » 50
Le Château d'Udolphe. — » 50
Les Nuits italiennes. — » 90
Les Nuits anglaises. — » 90
Héva. — » 50
La Floride. — » 70
La Guerre de Nizam. — 1 »

MADAME DE GIRARDIN.

Marguerite ou deux Amours. — » 90

THÉOPHILE GAUTIER.

Constantinople. — 1 30

HENRI MURGER.

Scène de la Vie de Bohême. — 1 50
Le Souper des Funérailles. — » 50
Le Bonhomme Jadis. — » 30
Les Amours d'Olivier. — » 30
Madame Olympe. — » 50
Le Manchon de Francine. — » 30
La Maîtresse aux mains rouges — » 30

CHAMPFLEURY.

Les Grands Hommes du ruisseau — » 60

CHARLES DE BERNARD.

L'Innocence d'un Forçat. — » 50
Une Aventure de Magistrat. — » 30
Le Gendre — » 50
La Cinquantaine. — » 50
La Femme de 40 ans. — » 30
Un acte de Vertu et la Peine du Talion. — » 50
L'Anneau d'argent. — » 30

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert. — 1 30

FELIX DERIÉGE.

Les Mystères de Rome. 1 vol. 1 75

EUGÈNE SUE.

Les Sept Péchés capitaux. 1 vol. 5 »

Chaque ouvrage se vend séparément

L'Orgueil. — 1 50
L'Envie. — » 90
La Colère. — » 70
La Luxure. — » 70
La Paresse. — » 50
L'Avarice. — » 50
La Gourmandise. — » 50
Les Enfants de l'Amour. — » 90
La Bonne Aventure. — 1 50
L'Institutrice. — » 90
Gilbert et Gilberte. — 3 »
Le Diable médecin. — 2 70

Chaque ouvrage se vend séparément.

La Femme séparée de corps et de biens. — » 90
La Grande Dame. — » 50
La Lorette. — » 30
La Femme de lettres. — » 90
La belle Fille. — » 50
Les Mémoires d'un mari. — 1 50

ALEX. DUMAS fils.

La Dame aux Camélias. — 1 30
Le Prix des Pigeons. — » 50
Césarine. — » 50
Un paquet de Lettres. — » 50

JULES SANDEAU.

Sacs et Parchemins. — » 90

PAUL FÉVAL.

Le Fils du Diable. — 3
Les Amours de Paris. — 1
Les Mystères de Londres. — 3

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII. — 1 50

ALPHONSE KARR.

Sous les Tilleuls. — » 90
Fort en Thème. — » 70
La Pénélope Normande. — » 90

EUGÈNE SCRIBE.

Carlo Broschi. — » 50
La Maîtresse anonyme. — » 30
Judith ou la Loge d'Opéra. — » 30
Proverbes. — » 70

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Une Veuve de la Grande-Armée. — » 90

LIBRAIRIE DE MICHEL LÉVY FRÈRES, RUE VIVIENNE, 2 BIS

UN franc le volume

COLLECTION MICHEL LÉVY

Choix de meilleurs ouvrages contemporains

FORMAT GRAND IN-18, IMPRIMÉ SUR BEAU PAPIER SATINÉ, CONTENANT LA MATIÈRE DE 2 OU 3 VOLUMES IN-8°

IL PARAIT UN OU DEUX VOLUMES TOUS LES HUIT JOURS. — 450 VOLUMES SONT EN VENTE

Les mêmes ouvrages, reliure anglaise (toile), en ajoutant 50 centimes par volume

AMEDÉE ACHARD vol.
Parisiennes et Provinciales 1
Brunes et Blondes 1
Les dernières Marquises 1
Les Femmes honnêtes 1

ADOLPHE ADAM
Souvenirs d'un Musicien 1
Derniers souvenirs d'un Musicien 1

GUSTAVE D'ALAUX
L'Empereur Soulouque et son Empire 1

ACHIM D'ARNIM
Traduction Th. Gautier fils.
Contes bizarres 1

XAVIER AUBRYET
La Femme de vingt-cinq ans 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes 1

J. AUTRAN
Milianah (épis. des guerr. d'Afrique) 1

THÉODORE DE BANVILLE
Odes funambulesques 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes 1

ROGER DE BEAUVOIR
Le Chevalier de Saint-Georges 1
Aventurières et Courtisanes 1
Histoires cavalières 1

A. DE BERNARD
Le Portrait de la Marquise 1

CHARLES DE BERNARD
Le Nœud gordien 1
Un Homme sérieux 1
Gerfaut 1
Les Ailes d'Icare 1
Le Gentilhomme campagnard 2
Un Beau-Père 2
Le Paravent 1
La Peau du Lion 1
L'Écueil 1

Mme C. BERTON (NÉE SAMSON)
Le Bonheur impossible 1

LOUIS BOUILHET
Melænis, conte romain 1

ALFRED DE BRÉHAT
Scènes de la vie contemporaine 1

MAX BUCHON
En Province 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemporains 1

EMILIE CARLEN
Traduction Marie Souvestre.
Deux Jeunes Femmes ou un an de mariage 1

LOUIS DE CARNÉ
Un Drame sous la Terreur 1

ÉMILE CARREY
L'Amazone.— Huit jours sous l'Équateur 1
Les Métis de la Savane 1
Les Révoltes du Para 1
Récits de Kabylie 1

CÉLESTE DE CHABRILLAN
Les Voleurs d'or 1
La Sapho 1

CHAMPFLEURY
Les premiers Beaux Jours 1
Aventures de mademoiselle Mariette 1
Le Réalisme 1
Les Excentriques 1
Les Souffrances du Professeur Delteil 1
L'Usurier Blaizot 1
Souvenirs des Funambules 1

HENRI CONSCIENCE
Traduction Léon Wocquier.
Scènes de la Vie flamande 2
Le Fléau du Village 1
Le Démon de l'Argent 1
La Mère Job 1
Heures du Soir 1
Veillées flamandes 1
L'Orpheline 1
La Guerre des Paysans 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyages et Voyageurs 1

LA COMTESSE DASH
Les Bals masqués 1
Le Jeu de la reine 1
La Chaîne d'Or 1
Le Fruit défendu 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
Le Grand Désert 1
Les Chevaux du Sahara 1

LE DIABLE A PARIS vol.
Le Tiroir du Diable 1
Les Parisiennes à Paris 1
Paris et les Parisiens 1

CHARLES DICKENS
Traduction Amédée Pichot.
Le Neveu de ma Tante 2
Contes et Nouvelles 1

OCTAVE DIDIER
Madame Georges 1
Une Fille de Roi 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
Aventures de quatre Femmes 1
La Vie à vingt ans 1
Antonine 1
La Dame aux Camélias 1
La Boîte d'Argent 1

XAVIER EYMA
Les Peaux noires 1

PAUL FÉVAL
Le Tueur de Tigres 1
Les dernières Fées 1

GUSTAVE FLAUBERT
Madame Bovary 2

VALOIS DE FORVILLE
Le Marquis de Pazaval 1

EUGÈNE FROMENTIN
Un Été dans le Sahara 1

THÉOPHILE GAUTIER
Les Beaux-Arts en Europe 2
Constantinople 1
L'Art moderne 1
Les Grotesques 1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN
Le vic. de Launay (seule édit. comp.) 4
Marguerite 1
Nouvelles 1
M. le marquis de Pontanges 1
Poésies complètes 1
Contes d'une vieille Fille à ses Neveux 1

LÉON GOZLAN
Les Châteaux de France 2
Le Notaire de Chantilly 1
Les Émotions de Polydore Marasquin 1
Le Dragon rouge 1
Le Médecin du Pecq 1
Histoire de 130 femmes 1
Les Nuits du Père-Lachaise 1
La Famille Lambert 1
La dernière Sœur grise 1

HILDEBRAND
Traduction Léon Wocquier.
Scènes de la Vie hollandaise 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury
Contes posthumes 1

ARSÈNE HOUSSAYE
Les Femmes comme elles sont 1
L'Amour comme il est 1

CHARLES HUGO
La Chaise de paille 1

FRANÇOIS-VICTOR HUGO
Traducteur.
Sonnets de Shakespeare 1
Le Faust anglais de Marlowe 1

F. HUGONNET
Souvenirs d'un Chef de bureau arabe 1

ALPHONSE KARR
Les Femmes 1
Agathe et Cécile 1
Promenades hors de mon jardin 1
Sous les Tilleuls 1
Les Fleurs 1
Sous les Orangers 1
Voyage autour de mon jardin 1
Une poignée de Vérités 1
La Pénélope normande 1
Encore les Femmes 1
Menus Propos 1
Les Soirées de Sainte-Adresse 1
Trois cents Pages 1
Les Guêpes 6

A. DE LAMARTINE
Les Confidences 1
Nouvelles Confidences 1
Toussaint Louverture 1

VICTOR DE LAPRADE
Psyché 1

THÉOPHILE LAVALLÉE
Histoire de Paris 2

JULES LECOMTE
Le Poignard de Cristal 1

JULES DE LA MADELÈNE
Les Âmes en peine 1

FÉLICIEN MALLEFILLE
Le Capitaine La Rose 1
Marcel 1

X. MARMIER vol.
Au bord de la Newa 1
Les Drames intimes 1

LE Dr FÉLIX MAYNARD
De Delhi à Cawnpore 1
Un Drame dans les Mers boréales 1

MÉRY
Les Nuits anglaises 1
Une Histoire de Famille 1
Salons et Souterrains de Paris 1
André Chénier 1
Les Nuits italiennes 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer (la famille Aubry) 1
Les Tyrans de Village 1

PAUL DE MOLÈNES
Mémoires d'un Gentilhomme du siècle dernier 1
Caractères et récits du temps 1

FÉLIX MORNAND
La Vie arabe 1
Bernerette 1

HENRY MURGER
Le dernier Rendez-vous 1
Le Pays Latin 1
Scènes de Campagne 1
Les Buveurs d'eau 1
Les Vacances de Camille 1
Les Amoureuses 1
Propos de ville et Propos de théâtre 1
Scènes de la vie de jeunesse 1
Le Roman de toutes les Femmes 1
Scènes de la Vie de bohème 1
Le Sabot rouge 1

PAUL DE MUSSET
La Bavolette 1
Puylaurens 1

NADAR
Quand j'étais Étudiant 1
Le Miroir aux Alouettes 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohême galante 1
Le marquis de Fayolle 1
Les Filles du Feu 1

CHARLES NODIER
Traducteur.
Le Vicaire de Wakefield 1

AMÉDÉE PICHOT
Les Poëtes amoureux 1

ÉDOUARD PLOUVIER
Les dernières Amours 1

EDGAR POE
Traduction Ch. Baudelaire.
Histoires extraordinaires 1
Nouvelles Histoires extraordinaires 1
Aventures d'Arthur Gordon-Pym 1

F. PONSARD
Études antiques 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles 1
Mémoires d'un Notaire 1
La Fin du Procès 1
Contes d'un Planteur de choux 1
Pourquoi je reste à la campagne 1

MAX RADIGUET
Souvenirs de l'Amérique espagnole 1

B. H. RÉVOIL
Traducteur.
Les Harems du Nouveau-Monde 1

LOUIS REYBAUD
Le dernier des Commis Voyageurs 1
Le Coq du Clocher 1
L'Industrie en Europe 1
Jérôme Paturot. — Position sociale 1
Jérôme Paturot. — République 1
Ce qu'on peut voir dans une rue 1
La comtesse de Mauléon 1
La Vie à rebours 1

CHARLES DE LA ROUNAT
La Comédie de l'Amour 1

JULES DE SAINT-FÉLIX
Scènes de la Vie de Gentilhomme 1

JULES SANDEAU
Sacs et Parchemins 1
Nouvelles 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre (Ouvrage complet) 20
Comédies 3 vol.
Opéras 2
Opéras-Comiques 5
Comédies-Vaudevilles 10
Nouvelles 1
Historiettes et Proverbes 1
Piquillo Alliaga 3

GEORGE SAND vol.
Histoire de ma Vie (Ouvrage compl.) 10
Mauprat 1
Valentine 1
Indiana 1
Jeanne 1
La Mare au Diable 1
La petite Fadette 1
François le Champi 1
Teverino. — Léone Léoni 1
Consuelo 3
La comtesse de Rudolstadt 2
André 1
Horace 1
Jacques 1
Lettres d'un voyageur 1
Lelia.—Metella.—Melchior.—Cora 2
Lucrezia Floriani.—Lavinia 1
Le Péché de M. Antoine 2
Le Piccinino 2
Le Meunier d'Angibault 1
Simon 1
La dernière Aldini 1
Le Secrétaire intime 1

ALBERIC SECOND
A quoi tient l'Amour 1

FRÉDÉRIC SOULIÉ
Les Mémoires du Diable 2
Confession générale 2
Les Deux Cadavres 1
Les Quatre Sœurs 1
Au Jour le Jour 1
Marguerite. — Le Maître d'École 1
Le Bananier. — Eulalie Pontois 1
Si Jeunesse savait... si Vieil. pouvait 2
Huit jours au Château 1
Le Conseiller d'État 1
Un Malheur complet 1
Le Magnétiseur 1
La Lionne 1
Le Port de Créteil 1
Les Drames inconnus 1
La Comtesse de Monrion 1
La Maison n° 3 de la rue de Provence 1
Aventures d'un Cadet de Famille 1
Amours de Victor Bonsenne 1
Olivier Duhamel 1
Les Forgerons 1
Un Été à Meudon 1
Le Château des Pyrénées 2
Le Lion amoureux. — Les Prétendus 1

ÉMILE SOUVESTRE
Un Philosophe sous les toits 1
Confessions d'un Ouvrier 1
Au coin du Feu 1
Scènes de la Vie intime 1
Chroniques de la Mer 1
Les Clairières 1
Scènes de la Chouannerie 1
Dans la Prairie 1
Les derniers Paysans 1
En Quarantaine 1
Sur la Pelouse 1
Les Soirées de Meudon 1
Souvenirs d'un Vieillard, la dern. étape 1
Scènes et Récits des Alpes 1
Les Anges du Foyer 1
L'Échelle de femmes 1
La Goutte d'Eau 1
Sous les Filets 1
Le Foyer breton 2
Les derniers Bretons 2
Riche et Pauvre 1
Les Pêchés de Jeunesse 1
Les Réprouvés et les Élus 2
En Famille 1
Contes et Nouvelles 1
Les Drames parisiens 1
Pierre et Jean 1
Deux Misères 1
Au bord du Lac 1

DE STENDHAL (H. BEYLE)
De l'Amour 1
Le Rouge et le Noir 1
La Chartreuse de Parme 1
Promenades dans Rome 2

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade.
Souvenirs heureux 3

E. TEXIER
Amour et Finance 1

LOUIS ULBACH
Les Secrets du Diable 1

OSCAR DE VALLÉE
Les Manieurs d'argent 1

AUGUSTE VACQUERIE
Profils et Grimaces 1

MAX VALREY
Marthe de Montbrun 1
L'Amour à Paris et en province 1

FRANCIS WEY
Les Anglais chez eux 1

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT



LE

PAGE DU DUC DE SAVOIE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE PARTIE

I

CE QU'EUT PU VOIR UN HOMME PLACÉ SUR LA PLUS HAUTE TOUR D'HESDIN-FERT, DANS LA JOURNÉE DU 5 MAI 1555, VERS DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

Transportons de plein saut, sans préface, sans préambule, ceux de nos lecteurs qui ne craindront pas de faire, avec nous, une enjambée de trois siècles dans le passé, en présence des hommes que nous avons à leur faire connaître, et au milieu des événements auxquels nous allons les faire assister.

Nous sommes au 5 mai de l'année 1555.

Henri II règne sur la France;

Marie Tudor, sur l'Angleterre;

Charles-Quint, sur l'Espagne, l'Allemagne, les Flandres, l'Italie et les deux Indes, c'est-à-dire sur un sixième du monde.

La scène s'ouvre aux environs de la petite ville d'Hesdin-Fert, qu'achève de rebâtir Emmanuel-Philibert, prince de Piémont, en remplacement d'Hesdin-le-Vieux, qu'il a pris et rasé l'année précédente. — Donc, nous voyageons dans cette partie de l'ancienne France qu'on appelait alors l'Artois, et qu'on appelle aujourd'hui le département du Pas-de-Calais.

Nous disons de l'ancienne France, car un instant l'Artois a été réuni au patrimoine de nos rois par Philippe-Auguste, le vainqueur de Saint-Jean-d'Acre et de Bouvines; mais, entré, en 1180, dans la maison de France, donné, en 1237, par saint Louis, à Robert, son frère cadet, il s'égara, aux mains de trois femmes, Mahaud, Jeanne Ire et Jeanne II, dans trois maisons différentes. Puis, avec Marguerite, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne Ire, il passa au comte Louis de Mâle, dont la fille le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandres et de Nevers, dans la maison des ducs de Bourgogne. Enfin, Charles le Téméraire mort, Marie de Bourgogne, dernière héritière du nom gigantesque et des biens immenses de son père, alla, le jour où elle épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, réunir nom et richesses au domaine de la maison d'Autriche, lesquels s'y engloutirent comme un fleuve qui se perd dans l'Océan.

C'était là une grande perte pour la France, car l'Artois était une belle et riche province. Aussi, depuis trois ans, avec des chances capricieuses et des fortunes diverses, Henri II et Charles-Quint luttaient-ils corps à corps, pied à pied, front contre front, Charles-Quint pour la conserver, Henri II pour la reprendre.

Pendant cette guerre acharnée, où le fils retrouvait le vieil ennemi de son père, et, comme son père, devait avoir son Marignan et son Pavie, chacun avait rencontré ses bons

et ses mauvais jours, ses victoires et ses défaites. La France avait vu l'armée en désordre de Charles-Quint lever le siége de Metz, et avait pris Marienbourg, Bouvines et Dinant; l'Empire, de son côté, avait emporté d'assaut Thérouanne et Hesdin, et, furieux de sa défaite de Metz, avait brûlé l'une et rasé l'autre.

Nous avons comparé Metz à Marignan, et nous n'exagérons pas. Une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux, décimée par le froid, par la maladie, et, disons-le aussi, par le courage du duc François de Guise et de la garnison française, s'évanouit comme une vapeur, disparut comme une fumée, laissant, pour toute trace de son existence, dix mille morts, deux mille tentes et cent vingt pièces de canon!

La démoralisation était telle, que les fuyards n'essayaient pas même de se défendre. Charles de Bourbon poursuivait un corps de cavalerie espagnole; le capitaine qui commandait ce corps s'arrête et va droit au chef ennemi :

— Prince, duc ou simple gentilhomme, lui dit-il, qui que tu sois enfin, si tu combats pour la gloire, cherche une autre occasion; car, aujourd'hui, tu égorgerais des hommes trop faibles, non-seulement pour te resister, mais encore pour prendre la fuite.

Charles de Bourbon remit son épée au fourreau, ordonna à ses hommes d'en faire autant; et le capitaine espagnol et sa troupe continuèrent leur retraite sans être davantage inquiétés par eux.

Charles-Quint avait été loin d'imiter cette clémence. Thérouanne prise, il avait ordonné que la ville fût livrée au pillage, rasée jusqu'en ses fondements; qu'on détruisît, non-seulement les édifices profanes, mais encore les églises, les monastères et les hôpitaux; qu'on n'y laissât, enfin, aucun vestige de muraille; et, de peur qu'il n'y restât pierre sur pierre, il requit les habitants de la Flandre et de l'Artois pour en disperser les débris.

L'appel de destruction avait été entendu. Les populations de l'Artois et de la Flandre, auxquelles la garnison de Thérouanne causait de grands dommages, étaient accourues armées de pioches, de marteaux, de hoyaux et de pics, et la ville avait disparu comme Sagonte sous les pieds d'Annibal, comme Carthage au souffle de Scipion.

Il en était arrivé d'Hesdin comme de Thérouanne.

Mais, sur ces entrefaites, Emmanuel-Philibert avait été nommé commandant en chef des troupes de l'Empire dans les Pays-Bas, et, s'il n'avait pu sauver Thérouanne, il avait, du moins, obtenu de rebâtir Hesdin.

Il avait accompli en quelques mois ce travail immense, et une nouvelle ville venait de s'élever comme par enchantement à un quart de lieue de l'ancienne. Cette nouvelle ville, située au milieu des marais du Mesnil, sur la rivière de la Canche, était si bien fortifiée, qu'elle faisait encore, cent cinquante ans après, l'admiration de Vauban, quoique, pendant le cours de ces cent cinquante ans, le système de fortifications eût entièrement changé.

Son fondateur l'avait appelée Hesdin-*Fert;* c'est-à-dire que, pour forcer la ville nouvelle à se souvenir de son origine, il avait joint à son nom ces quatre lettres : F. E. R. T. données avec la croix blanche par l'empereur d'Allemagne, après le siége de Rhodes, à Amédée le Grand, treizième comte de Savoie, et qui signifient : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, c'est-à-dire : *Son courage a sauvé Rhodes.*

Mais ce n'était pas le seul miracle qu'eût opéré la promotion du jeune général auquel Charles-Quint venait de confier la conduite de son armée. Grâce à la discipline rigide qu'il avait su établir, le malheureux pays qui, depuis quatre ans, était le théâtre de la guerre commençait à respirer; les ordres les plus sévères avaient été donnés par lui pour empêcher le pillage et même la maraude; tout chef contrevenant était désarmé et mis, sous sa tente, en vue de toute l'armée, a des arrêts plus ou moins longs; tout soldat pris en flagrant délit était pendu.

Il en résultait que, comme l'hiver de 1554 à 1555 avait à peu près fait cesser les hostilités de part et d'autre, les habitants de l'Artois venaient de passer quatre ou cinq mois qui, comparativement aux trois années écoulées entre le siége de Metz et la reconstruction d'Hesdin, leur avaient paru un échantillon de l'âge d'or.

Il y avait bien encore de temps en temps, par-ci par-là, quelque château incendié, quelque ferme pillée, quelque maison dévalisée, soit par les Français, qui tenaient Abbeville, Doulens et Montreuil-sur-Mer, et qui hasardaient des excursions sur le territoire ennemi, soit par les pillards incorrigibles, reîtres, lansquenets et bohêmes, que l'armée impériale traînait à sa suite; mais Emmanuel-Philibert faisait si bonne chasse aux Français, et si rude justice aux impériaux, que ces catastrophes devenaient de jour en jour plus rares.

Voilà donc où l'on en était dans la province d'Artois, et particulièrement dans les environs d'Hesdin-Fert, le jour où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire le 5 mai 1555.

Mais, après avoir donné à nos lecteurs un aperçu de l'état moral et politique du pays, il nous reste, pour compléter le tableau, à leur donner une idée de son aspect matériel, aspect qui a totalement changé depuis cette époque, grâce aux envahissements de l'industrie et aux améliorations de la culture.

Disons donc, afin d'arriver à ce résultat difficile que nous nous proposons, et qui a pour but de reproduire un passé presque évanoui, disons donc ce que, pendant cette journée du 5 mai 1555, vers deux heures de l'après-midi, eût vu un homme qui, monté sur la plus haute tour d'Hesdin, et le dos tourné à la mer, eût embrassé l'horizon s'étendant en demi-cercle sous son regard, depuis l'extrémité septentrionale de cette petite chaîne de collines derrière laquelle se cache Béthune, jusqu'aux derniers mamelons méridionaux de cette même chaîne au pied desquels s'élève Doulens.

Il eût eu d'abord, en face de lui, s'avançant en pointe vers les rives de la Canche, l'épaisse et sombre forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, dont le vaste tapis vert, jeté ainsi qu'un manteau sur l'épaule des collines, allait, au bas du versant opposé, tremper sa lisière aux sources de la Scarpe, qui est à l'Escaut ce que la Saône est au Rhône, ce que la Moselle est au Rhin.

A la droite de cette forêt, et, par conséquent, à la gauche de l'observateur que nous supposons placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, au fond de la plaine, sous l'abri de ces mêmes collines qui ferment l'horizon, les bourgs d'Enchin et de Fruges, perdus au milieu des fumées bleuâtres de leurs cheminées, fumées qui les enveloppent comme une vapeur transparente, comme un voile diaphane, indiquaient que les frileux habitants de ces provinces septentrionales n'avaient point encore, malgré l'apparition des premiers jours de printemps, dit un adieu réel au feu, ce joyeux et fidèle ami des jours d'hiver.

En avant de ces deux villages, et semblable à une sentinelle qui se serait hasardée à sortir de la forêt, mais qui, mal rassurée encore, n'aurait pas voulu complétement abandonner sa lisière, s'élevait une jolie petite habitation, moitié ferme, moitié château, appelée le Parcq.

On voyait, pareil à un ruban doré flottant sur la robe verte de la plaine, le chemin qui, partant, unique d'abord, de la porte de la ferme, se séparait bientôt en deux branches, dont l'une venait droit à Hesdin, et dont l'autre, contournant la forêt, dénonçait les relations établies entre les habitants du Parcq et les villages de Frévent, d'Auxy-le-Château et de Nouvion en Ponthieu.

La plaine qui s'étendait de ces trois bourgs à Hesdin formait le bassin opposé à celui que nous venons de décrire, c'est-à-dire qu'elle était située à la gauche du bassin de la forêt de Saint-Pol, et, par conséquent, à la droite du spectateur fictif qui nous sert de cicerone, ou plutôt de pivot.

C'était la partie la plus remarquable du paysage, non point par les accidents naturels du terrain, mais, au contraire, par la circonstance fortuite qui l'animait en ce moment.

En effet, tandis que la plaine opposée n'était couverte que de verdissantes moissons, celle-ci était presque entièrement cachée par le camp de l'empereur Charles-Quint.

Ce camp, entouré de fossés et garni de palissades, renfermait toute une ville, non pas de maisons, mais de tentes.

Au centre de ces tentes, comme Notre-Dame de Paris dans la Cité, comme le château des Papes au milieu d'Avignon, comme un vaisseau à trois ponts parmi les vagues moutonneuses de l'Océan, surgissait le pavillon impérial de Charles-Quint, aux quatre angles duquel flottaient quatre étendards dont un seul suffisait d'habitude à l'ambition humaine : l'étendard de l'Empire, l'étendard de l'Espagne, l'étendard de Rome et l'étendard de la Lombardie ; car il avait été couronné quatre fois, ce conquérant, ce vaillant, ce victorieux, comme on l'appelait : à Tolède, de la couronne de diamants, comme roi d'Espagne et des Indes; à Aix-la-Chapelle, de la couronne d'argent, comme empereur d'Allemagne; enfin, à Bologne, de la couronne d'or, comme roi des Romains, et de la couronne de fer, comme roi des Lombards. Et, lorsqu'on essayait de s'opposer à cette volonté qu'il avait de se faire couronner à Bologne, au lieu d'aller, selon la coutume, se faire couronner à Rome et à Milan; lorsqu'on lui objectait le bref du pape Étienne, qui ne veut pas que la couronne d'or quitte le Vatican, et le décret de l'empereur Charlemagne, qui défend que la couronne de fer sorte de Monza, il répondit hautainement, ce vainqueur de François Ier, de Soliman et de Luther, qu'il était accoutumé, non pas à courir après les couronnes, mais à ce que les couronnes courussent après lui.

Et notez bien que ces quatre étendards étaient surmontés de son étendard, à lui, lequel présentait les colonnes d'Hercule, non plus comme les bornes de l'ancien monde, mais comme les portes du nouveau, et faisait flotter à tous les vents du ciel cette ambitieuse devise, qui avait grandi par sa mutilation : *Plus ultrà!*

A la distance d'une cinquantaine de pas du pavillon de l'empereur, s'élevait la tente du général en chef, Emmanuel-Philibert, tente que rien ne distinguait de celles des autres capitaines, sinon un double étendard portant, l'un les armes de Savoie, — une croix d'argent sur champ de gueules, avec ces quatre lettres, dont nous avons déjà expliqué le sens : F. E. R. T., — et l'autre, ses armes particulières, à lui Emmanuel, représentant une main levant au ciel un trophée composé de lances, d'épées et de pistolets, avec cette devise : *Spoliatis arma supersunt*, c'est-à-dire : *Aux dépouillés les armes restent.*

Le camp, que dominaient ces deux tentes, était divisé en quatre quartiers, au milieu desquels serpentait la rivière, chargée de trois ponts.

Le premier quartier était destiné aux Allemands; le second, aux Espagnols; le troisième, aux Anglais.

Le quatrième renfermait le parc d'artillerie, entièrement renouvelé depuis la défaite de Metz, et que l'adjonction de pièces françaises, prises à Thérouanne et à Hesdin, avait porté à cent-vingt canons et à quinze bombardes.

Sur la culasse de chacune des pièces prises aux Français, l'empereur avait fait graver ses deux mots favoris : *Plus ultrà!*

Derrière les canons et les bombardes étaient rangés, sur trois lignes, les caissons et les chariots contenant les munitions; des sentinelles, l'épée à la main, sans arquebuses ni pistolets, veillaient à ce que personne n'approchât de ces volcans dont une étincelle suffisait pour faire jaillir la flamme.

D'autres sentinelles étaient placées en dehors de l'enceinte.

Dans les rues de ce camp, ménagées comme celles d'une ville, circulaient des milliers d'hommes avec une activité militaire, que tempéraient néanmoins la gravité allemande, l'orgueil espagnol et le flegme anglais.

Le soleil se réfléchissait sur toutes ces armes, qui lui renvoyaient ses rayons en éclairs; le vent se jouait au milieu de tous ces étendards, de toutes ces bannières, de tous ces pennons, dont il roulait ou déroulait, selon son caprice, les plis soyeux et les brillantes couleurs.

Cette activité et ce bruit, qui flottent toujours à la surface des multitudes et des océans, faisaient un contraste remarquable avec le silence et la solitude de l'autre côté de la plaine, où le soleil n'éclairait que la mosaïque mouvante des moissons, arrivées à différents degrés de maturité, et où le vent ne faisait trembler que ces fleurs champêtres que les jeunes filles se plaisent à tresser, pour la parure du dimanche, en couronnes de pourpre et d'azur.

Et, maintenant que nous avons consacré le premier chapitre de notre livre à dire ce qu'eût embrassé le regard d'un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fort, pendant la journée du 5 mai 1555, consacrons le second chapitre à dire ce qui eût échappé à ce regard, si perçant qu'il fût.

II

LES AVENTURIERS.

Ce qui eût échappé au regard de cet homme, si perçant qu'il fût, c'est ce qui se passait dans l'endroit le plus épais et, par conséquent, le plus sombre de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, au fond d'une grotte que les arbres couvraient de leur ombre et que les lierres enveloppaient de leurs réseaux, tandis que, pour la plus grande sécurité de ceux qui occupaient cette grotte, une sentinelle cachée dans les broussailles, et couchée le ventre contre terre, aussi immobile que l'eût été à sa place un des troncs d'arbre dont elle était entourée, veillait à ce qu'aucun profane ne vînt troubler l'important conciliabule auquel, en notre qualité de romancier, c'est-à-dire de magicien à qui toutes portes sont ouvertes, nous allons faire assister nos lecteurs.

Profitons du moment rapide où, préoccupée du bruit que fait, en bondissant par les fougères, un chevreuil effaré, cette sentinelle, qui ne nous a point vus, et que nous avons découverte, tourne les yeux du côté d'où vient ce bruit, pour nous glisser inaperçus dans la grotte, et suivre dans ses moindres détails l'action qui s'y passe, abrités que nous sommes derrière la saillie d'un rocher.

Cette grotte est occupée par huit hommes, aux visages, aux costumes et aux tempéraments divers, bien que, d'après les armes qu'ils portent sur eux, ou qui gisent à terre à la portée de leurs mains, ils paraissent avoir adopté la même carrière.

L'un d'eux, aux doigts tachés d'encre, à la figure fine et rusée, trempant sa plume, — du bec de laquelle il extirpe, de temps en temps, un de ces poils qui se trouvent à la surface des papiers mal travaillés, — trempant sa plume, disons-nous dans un de ces encriers de corne comme en portent à leur ceinture les bazochiens, les clercs et les huissiers, écrit sur une espèce de table de pierre reposant sur deux pieds massifs, pendant qu'un autre qui tient à la main, avec la patience et l'immobilité d'un chandelier de métal, une branche de sapin enflammée, éclaire, non-seulement l'écrivain, la table et le papier, mais encore, par flaques de lumière plus ou moins larges, selon la proximité ou l'éloignement, lui-même d'abord, et ensuite ses six autres compagnons.

Il s'agit, à n'en pas douter, d'un acte qui intéresse la société tout entière, ce qui est facile à voir par l'ardeur avec laquelle chacun prend part à sa rédaction.

Cependant, trois de ces hommes paraissent moins occupés que les autres de ce soin tout matériel.

Le premier est un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, élégamment vêtu d'une espèce de cuirasse de peau de buffle, à l'épreuve, sinon de la balle, au moins d'un coup d'épée ou de dague. Un justaucorps de velours marron, un peu fané, il est vrai, mais encore fort présentable, après avoir montré, par l'ouverture des épaules, ses manches tailladées à l'espagnole, c'est-à-dire façonnées d'après la dernière mode, dépasse de quatre doigts l'extrémité inférieure du buffle, et vient, avec une certaine ampleur de

plis, flotter sur une trousse de drap vert tailladée suivant le même système, et qui va se perdre dans une paire de grandes bottes assez hautes pour protéger la cuisse quand on est à cheval, et assez souples pour se rabattre jusqu'au-dessous du genou lorsqu'on marche à pied.

Il chantonne un rondeau de Clément Marot, tout en frisant sa fine moustache noire d'une main, et en peignant, de l'autre, sa chevelure, qu'il porte un peu plus longue qu'il n'est de mode à cette époque, sans doute pour ne pas perdre les avantages de la moelleuse ondulation dont la nature l'a douée.

Le second est un homme de trente-six ans à peine; seulement, il a le visage tellement balafré par les blessures qui le sillonnent en tous sens, qu'il est impossible de lui assigner un âge. Il a le bras et une portion de la poitrine découverts, et, sur ce que l'on voit de son corps, on peut reconnaître une série de cicatrices non moins nombreuses que celles qui décorent son visage. Il est en train de panser une plaie qui lui a dénudé une partie du biceps; heureusement, la blessure est au bras gauche, et, par conséquent, elle n'aura pas d'inconvénients aussi graves que si elle offensait le bras droit. Il tient entre ses dents l'extrémité d'une bande de toile, avec laquelle il comprime une poignée de charpie qu'il vient de tremper dans un certain baume dont un bohémien lui a donné la recette, et dont il prétend se trouver parfaitement bien. Au reste, pas une plainte ne sort de sa bouche, et il paraît aussi insensible à la douleur, que si le membre, de la guérison duquel il s'occupe, était de chêne ou de sapin.

Le troisième est un homme de quarante ans, grand et mince, au visage pâle, à la tournure ascétique. Il est à genoux dans un coin, roule un chapelet entre ses doigts, et expédie, avec une volubilité qui n'appartient qu'à lui, une douzaine de *Pater* et une douzaine d'*Ave*. De temps en temps, sa main droite abandonne le chapelet, et retentit sur sa poitrine avec le bruit que fait le maillet d'un tonnelier sur une futaille vide; mais, le double ou le triple *Meâ culpâ* prononcé à haute voix, il revient à son chapelet, qu'il se remet à tourner entre ses mains aussi rapidement qu'un rosaire aux mains d'un moine, ou le *combolio* aux doigts d'un derviche.

Les trois personnages qui nous restaient à décrire ont un caractère non moins tranché, Dieu merci! que les cinq que nous avons déjà eu l'honneur de faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

L'un de ces trois-là est appuyé des deux mains sur la table même où l'écrivain accomplit son office; il suit, sans en perdre un trait, tous les circuits et toutes les ondulations de sa plume; c'est lui qui a fait le plus d'observations sur l'acte qui se rédige, et, il faut le dire, ses observations, quoique un peu entachées d'égoïsme, sont presque toujours pleines de finesse ou, chose étrange! tant une qualité semble opposée à l'autre, pleines de bon sens. Il a quarante-cinq ans, des yeux fins, petits et enfoncés sous de gros sourcils blonds.

Un autre est couché à terre; il a trouvé un grès propre au repassage des épées, et à l'affilage des poignards : il profite de la circonstance pour faire, à grand renfort de salive, et par des frottements multipliés sur ce grès, une nouvelle pointe à sa dague, complétement émoussée. Sa langue, qu'il tient serrée entre ses dents, et qui sort du coin de sa bouche, indique toute l'attention et nous dirons même tout l'intérêt qu'il porte à l'action qu'il accomplit. Cependant cette attention n'est pas si absolue, qu'il n'ait une oreille à la discussion. Si la rédaction est selon son cœur, il se contente d'approuver de la tête; si, au contraire, elle blesse sa moralité ou déroute ses calculs, il se lève, s'approche du scribe, pose la pointe de sa dague sur le papier en disant ces trois mots : « Pardon... vous dites?... » et ne lève sa dague que lorsqu'il est parfaitement satisfait de l'explication; ce qu'il exprime par une salivation plus abondante et par un frottement plus acharné de sa dague contre le grès, frottement grâce auquel l'aimable instrument promet de reprendre bientôt son acuité primitive.

Le dernier, — et nous commençons par reconnaître le tort que nous avons eu de le ranger dans la catégorie de ceux que préoccupent les intérêts matériels qui se débattent, à cette heure, entre le scribe et les assistants, — le dernier, le dos appuyé aux parois de la grotte, les bras pendants, les yeux au ciel, ou plutôt à la voûte humide et sombre sur laquelle se jouent, comme des feux follets, les rayons mouvants de la torche résineuse, le dernier, disons-nous, semble à la fois un rêveur et un poëte. Que cherche-t-il en ce moment? Est-ce la solution de quelque problème comme ceux que viennent de résoudre Christophe Colomb et Galilée? Est-ce la forme d'un de ces tercets comme les faisait Dante, ou de l'un de ces huitains comme les chantait Tasse? C'est ce que pourrait seul nous dire le démon qui veille en lui, et qui s'occupe si peu de la matière, — absorbé qu'il est dans la contemplation des choses abstraites, — qu'il laisse aller en lambeaux toute la portion des vêtements du digne poëte qui n'est pas de fer, de cuivre ou d'acier.

Voilà les portraits esquissés tant bien que mal. Mettons les noms au-dessous de chacun d'eux.

Celui qui tient la plume se nomme Procope; il est Normand de naissance, presque juriste par l'éducation; il larde sa conversation d'axiomes tirés du droit romain, et d'aphorismes empruntés aux Capitulaires de Charlemagne. Du moment où l'on a passé un écrit avec lui, on doit s'attendre à un procès. Il est vrai que, si l'on se contente de sa parole, sa parole est d'or; seulement, il n'est pas toujours d'accord avec la moralité, comme le vulgaire l'entend, dans sa manière de la tenir. Nous n'en citerons qu'un exemple, et c'est celui qui l'avait jeté dans la vie d'aventures où nous le rencontrons. Un noble seigneur de la cour de François Ier était venu, un jour, lui proposer une affaire, à lui et à trois de ses compagnons; il savait que le trésorier royal devait, le soir même, apporter de l'Arsenal au Louvre mille écus d'or; cette affaire était d'arrêter le trésorier au coin de la rue Saint-Paul, de lui prendre les mille écus d'or, et de les partager ainsi : cinq cents au grand seigneur, qui attendrait, place Royale, que le coup fût fait, et qui, en sa qualité de grand seigneur, demandait la moitié de la somme; l'autre moitié entre Procope et ses trois compagnons, qui auraient ainsi chacun cent vingt-cinq écus. La parole fut engagée de part et d'autre, et la chose fut faite comme il avait été convenu; seulement, quand le trésorier fut convenablement dévalisé, meurtri et jeté à la rivière, les trois compagnons de Procope hasardèrent cette proposition, de tirer vers Notre-Dame, au lieu de gagner la place Royale, et de garder les mille écus d'or, au lieu d'en remettre cinq cents au grand seigneur. Mais Procope leur rappela la parole engagée.

— Messieurs, dit-il gravement, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité, que ce serait frustrer un client!... Il faut de la loyauté avant tout. Nous remettrons au duc (le grand seigneur était un duc) les cinq cents écus d'or qui lui reviennent, et depuis le premier jusqu'au dernier. Mais, continua-t-il, s'apercevant que la proposition excitait quelques murmures, *distinguimus* : quand il les aura empochés et qu'il nous aura reconnus pour d'honnêtes gens, rien n'empêche que nous n'allions nous embusquer au cimetière Saint-Jean, où j'ai la certitude qu'il doit passer; c'est un lieu désert et tout à fait propice aux embuscades. Nous ferons du duc ce que nous avons fait du trésorier, et, le cimetière Saint-Jean n'étant pas très-éloigné de la Seine, on pourra les retrouver demain tous les deux dans les filets de Saint-Cloud. Ainsi, au lieu de cent vingt-cinq écus, nous en aurons deux cent cinquante chacun, desquels deux cent cinquante écus nous pourrons jouir et disposer sans remords, ayant tenu fidèlement notre parole vis-à-vis de ce bon duc!

La proposition acceptée avec enthousiasme, il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Par malheur, dans leur empressement à le jeter à la rivière, les quatre associés ne s'aperçurent pas que le duc respirait encore; la fraîcheur de l'eau lui rendit des forces, et, au lieu d'aller jusqu'à Saint-Cloud, comme l'espérait Procope, il aborda au quai de Gèvres, poussa jusqu'au Châtelet, et donna au prévôt de Paris, qui, à cette époque, se nommait M. d'Estourville, un signalement si

exact des quatre bandits, que, dès le lendemain, ceux-ci jugèrent à propos de quitter Paris, de peur d'un procès où, malgré la connaissance approfondie que Procope avait du droit, ils eussent bien pu laisser la chose à laquelle, si philosophe qu'on soit, on tient toujours peu ou prou, c'est-à-dire l'existence.

Nos quatre gaillards avaient donc quitté Paris, tirant chacun vers un des quatre points cardinaux. Le nord était échu à Procope. De là vient que nous avons le bonheur de le retrouver tenant la plume dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, rédigeant, par le choix de ses nouveaux compagnons, qui avaient rendu cet hommage à son mérite, l'acte important dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

Celui qui éclaire Procope se nomme Heinrich Scharfenstein. Cet indigne sectateur de Luther que les mauvais procédés de Charles-Quint à l'endroit des huguenots ont poussé dans les rangs de l'armée française avec son neveu Frantz Scharfenstein, qui fait, en ce moment, sentinelle au dehors. Ce sont deux colosses que l'on dirait animés par une même âme et mus d'un seul esprit. Beaucoup prétendent que ce seul esprit n'est pas suffisant pour deux corps de six pieds chacun; mais eux ne sont pas de cet avis, et trouvent que tout est bien comme il est. Dans la vie ordinaire, ils daignent rarement avoir recours à un auxiliaire quelconque, soit homme, soit instrument, soit machine, pour arriver au but qu'ils se proposent. Si ce but est de mouvoir une masse quelconque, au lieu de chercher, comme nos savants modernes, par quels moyens dynamiques Cléopâtre fit transporter ses vaisseaux de la Méditerranée dans la mer Rouge, ou à l'aide de quels engins Titus souleva les blocs gigantesques du cirque de Flavien, ils entourent bravement de leurs quatre bras l'objet qu'il faut déplacer, ils nouent la chaîne infrangible de leurs doigts d'acier, ils font un effort simultané avec cette régularité qui distingue tous leurs mouvements, et l'objet quitte la place qu'il avait pour celle qu'il doit avoir. S'il s'agit d'escalader quelque muraille ou d'atteindre à quelque fenêtre, au lieu de traîner, ainsi que le font leurs compagnons, une lourde échelle qui embarrasse leur marche, quand l'expédition réussit, ou qu'il faut abandonner comme pièce de conviction, quand l'entreprise échoue, ils vont, les mains vides, à l'endroit où ils ont affaire. L'un d'eux, peu importe lequel, s'appuie à la muraille, l'autre monte sur ses épaules, et, au besoin, dans ses mains élevées au-dessus de la tête. Avec l'aide de ses propres bras, le second atteint ainsi une hauteur de dix-huit à vingt pieds, hauteur presque toujours suffisante pour gagner la crête d'un mur ou le balcon d'une fenêtre. Dans le combat, c'est toujours le même système d'association physique : ils marchent côte à côte et d'un pas égal; seulement, l'un frappe, et l'autre dépouille; quand celui qui frappe est las de frapper, il se contente de passer l'épée, la masse ou la hache à son compagnon, en disant ces seuls mots ; « A ton tour! » Alors, les rôles changent : c'est celui qui frappait qui dépouille, et celui qui dépouillait qui frappe. Au reste, leur façon de frapper, à tous deux, est connue et fort estimée; mais, nous l'avons dit, en général, on fait plus d'estime de leurs bras que de leur cerveau, de leurs forces que de leur intelligence. Voila pourquoi l'un a été chargé de faire la sentinelle au dehors, et l'autre le chancelier au dedans.

Quant au jeune homme aux moustaches noires et aux cheveux bouclés, qui frise ses moustaches et qui peigne ses cheveux, il a nom Yvonnet; il est Parisien de naissance et Français de cœur. Aux avantages physiques que nous avons déjà signalés en lui, il faut ajouter des mains et des pieds de femme. Dans la paix, il se plaint sans cesse. Comme le sybarite antique, le pli d'une rose le blesse ; il est paresseux s'il faut marcher; il a des vertiges, s'il faut monter ; il a des vapeurs, s'il faut penser. Impressionnable et nerveux comme une jeune fille, sa sensibilité exige les plus grands ménagements. Le jour, il exècre les araignées, il a horreur des crapauds, il se trouve mal à la vue d'une souris. Pour qu'il s'aventure au milieu des ténèbres, qui lui sont antipathiques, il faut qu'une grande passion le pousse hors de lui-même. Au reste, rendons-lui cette justice, il a toujours quelque grande passion ; mais presque toujours, si c'est la nuit que le rendez-vous lui est donné, il arrive près de sa maîtresse tout effaré et tout tremblant, et il a besoin, pour se remettre, d'autant de paroles rassurantes, de caresses empressées et de soins attentifs que Héro en prodiguait à Léandre, lorsque celui-ci entrait dans sa tour tout ruisselant de l'eau des Dardanelles ! Il est vrai que, dès qu'il entend la trompette; il est vrai que, dès qu'il respire la poudre; il est vrai que, dès qu'il voit passer les étendards, Yvonnet n'est plus le même homme ; il s'opère en lui une transformation complète : plus de paresse, plus de vertiges, plus de vapeurs! La jeune fille devient un soldat féroce, frappant d'estoc et de taille, un véritable lion aux griffes de fer et aux dents d'acier. Lui qui hésitait à monter un escalier pour arriver à la chambre à coucher d'une jolie femme, il grimpe à une échelle, s'accroche à une corde, se suspend à un fil pour arriver le premier sur la muraille. Le combat fini, il lave avec le plus grand soin ses mains et son visage, change de linge et d'habits; puis, peu à peu, redevient le jeune homme que nous voyons en ce moment, frisant sa moustache, peignant ses cheveux et secouant du bout des doigts la poussière impertinente qui s'attache à ses vêtements.

Celui qui panse la blessure qu'il a reçue au biceps du bras gauche s'appelle Malemort. C'est un caractère sombre et mélancolique qui n'a qu'une passion, qu'un amour, qu'une joie : la guerre ! passion malheureuse, amour mal récompensé, joie courte et funeste; car à peine a-t-il goûté au carnage du bout des lèvres, que, grâce à cette ardeur aveugle et furieuse avec laquelle il se jette dans la mêlée, et au peu de soin qu'il prend, en frappant les autres, de ne pas être frappé lui-même, il attrape quelque effroyable coup de pique, quelque terrible mousquetade qui le couche sur le carreau, où il gémit lamentablement, non pas du mal que lui cause sa blessure, mais de la douleur qu'il éprouve de voir les autres continuer la fête sans lui. Par bonheur, il a la chair prompte à la cicatrice, et les os faciles au raccommodage. A l'heure qu'il est, il compte vingt-cinq blessures, trois de plus que César! et il espère bien, si la guerre continue, en recevoir encore vingt-cinq autres avant celle qui doit inévitablement mettre fin à cette carrière de gloire et de douleurs.

Le maigre personnage qui prie dans un coin, et qui dit son chapelet à genoux, s'appelle Lactance. C'est un catholique ardent qui souffre avec peine le voisinage des deux Scharfenstein, dont il craint toujours que l'hérésie ne le souille. Obligé, par la profession qu'il exerce, à se battre contre ses frères en Jésus-Christ, et à les tuer le plus possible, il n'est pas d'austérités qu'il ne s'impose pour faire équilibre à cette cruelle nécessité. L'espèce de robe de drap dont il est revêtu en ce moment, et qu'il porte, sans gilet ni chemise, directement sur la peau, est doublée d'une cotte de mailles, si toutefois la cotte de mailles n'est pas l'étoffe, et le drap la doublure. Quoi qu'il en soit, au combat, il porte la cotte de mailles en dehors, et elle devient une cuirasse; le combat terminé, il porte la cotte de mailles en dedans, et elle devient un cilice. C'est, au reste, une satisfaction que d'être tué par lui; celui qui trépasse de la main de ce saint homme est sûr, au moins, de ne pas manquer de prières. Dans le dernier engagement, il a tué deux Espagnols et un Anglais, et, comme il est en retard avec eux, surtout à cause de l'hérésie de l'Anglais, qui ne peut pas se contenter d'un *De profundis* ordinaire, il débite, comme nous l'avons dit, force *Pater* et force *Ave*, laissant ses compagnons s'occuper pour lui des intérêts temporels qui se débattent en ce moment. Son compte réglé avec le ciel, il redescendra sur la terre, fera ses observations à Procope, et signera les *renvois* et les *mots rayés nuls* que pourra nécessiter sa tardive intervention à l'acte que l'on rédige.

Celui qui est appuyé des deux mains sur la table, et qui, tout au contraire de Lactance, suit, avec une attention soutenue, chaque trait de la plume de Procope, se nomme Maldent. Il est né à Noyon, d'un père manceau et d'une mère picarde.

Il a eu une jeunesse folle et prodigue; arrivé à son âge mûr, il veut réparer le temps perdu, et soigne ses affaires. Il lui est arrivé une foule d'aventures qu'il raconte avec une naïveté qui ne manque pas de charme; mais, il faut le dire, cette naïveté disparaît complétement, lorsqu'il attaque avec Procope quelque question de droit. Alors, ils réalisent la légende des deux Gaspard, dont ils sont peut-être les héros, l'un manceau, l'autre normand. Au reste, Maldent donne et reçoit bravement le coup d'épée, et, quoiqu'il soit loin d'avoir la force d'Heinrich ou de Frantz Scharfenstein, le courage d'Yvonnet, l'impétuosité de Malemort, c'est, au besoin, un compagnon sur lequel on peut compter, et qui, le cas échéant, ne laissera point un ami dans l'embarras.

Le rémouleur qui aiguise sa dague, et qui en éprouve la pointe sur le bout de son ongle s'appelle Pilletrousse. C'est le routier pur sang. Il a tour à tour servi les Espagnols et les Anglais. Mais les Anglais marchandent trop, et les Espagnols ne payent pas assez; il s'est donc décidé à travailler pour son compte. Pilletrousse rôde sur les grands chemins; la nuit surtout, les grands chemins sont remplis de pillards de toutes les nations : Pilletrousse pille les pillards; seulement, il respecte les Français, ses quasi-compatriotes; — Pilletrousse est Provençal; — Pilletrousse a même du cœur : s'ils sont pauvres, il les aide; s'ils sont faibles, il les protége; s'ils sont malades, ils les soigne; mais, s'il rencontre un vrai compatriote, c'est-à-dire un homme qui soit né entre le mont Viso et les bouches du Rhône, entre le Comtat et Fréjus, celui-là peut disposer de Pilletrousse corps et âme, sang et argent, *tron de laire!* c'est encore Pilletrousse qui semble être l'obligé.

Enfin, le neuvième et dernier, celui qui est adossé à la muraille, qui tient ses bras ballants, et qui lève les yeux en l'air, s'appelle Fracasso. C'est, comme nous l'avons dit, un poëte et un rêveur; bien loin de ressembler à Yvonnet, auquel l'obscurité répugne, il aime ces belles nuits éclairées par les seules étoiles; il aime les rives escarpées des fleuves; il aime les plages sonores de la mer. Malheureusement, forcé de suivre l'armée française où elle va, — car, quoique Italien, il a voué son épée à la cause de Henri II, — il n'est pas libre d'errer selon son inclination; mais qu'importe! pour le poëte, tout est inspiration; pour le rêveur, tout est matière à rêverie; seulement, le propre des rêveurs et des poëtes, c'est la distraction, et la distraction est fatale dans la carrière adoptée par Fracasso. Ainsi, souvent, au milieu de la mêlée, Fracasso s'arrête tout à coup pour écouter un clairon qui sonne, pour regarder un nuage qui passe, pour admirer un beau fait d'armes qui s'accomplit. Alors l'ennemi qui se trouve en face de Fracasso profite de cette distraction pour lui porter tout à son aise quelque coup terrible qui tire le rêveur de sa rêverie, le poëte de son extase. Mais malheur à cet ennemi, si, malgré la facilité qui lui en a été donnée, il a mal pris ses mesures, et n'a pas du coup étourdi Fracasso! Fracasso prendra sa revanche, non pas pour se venger du coup qu'il aura reçu, mais pour punir l'importun qui l'a fait descendre du septième ciel, où il planait emporté par les ailes diaprées de la fantaisie et de l'imagination.

Et, maintenant qu'à la manière de l'aveugle divin, nous avons fait l'énumération de nos aventuriers, — dont quelques-uns ne doivent pas être tout à fait inconnus à ceux de nos amis qui ont lu *Ascanio* et *les Deux Dianes,* — disons quel hasard les a réunis dans cette grotte, et quel est l'acte mystérieux à la rédaction duquel ils donnent tous les soins.

III

OU LE LECTEUR FAIT PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC LES HÉROS QUE NOUS VENONS DE LUI PRÉSENTER.

Dans la matinée de ce même jour, 5 mai 1555, une petite troupe composée de quatre hommes — lesquels semblaient faire partie de la garnison de Doulens — avait quitté cette ville en se glissant hors de la porte d'Arras, aussitôt que cette porte avait été, nous ne dirons pas ouverte, mais seulement entr'ouverte.

Ces quatre hommes, enveloppés de grands manteaux qui pouvaient servir aussi bien à cacher leurs armes qu'à les garantir de la bise du matin, avaient suivi, avec toutes sortes de précautions, les bords de la petite rivière d'Authie, qu'ils avaient remontée jusqu'à sa source. De là, ils avaient gagné la chaîne des collines dont déjà plusieurs fois nous avons parlé, avaient suivi, toujours avec les mêmes précautions, son versant occidental, et, après deux heures de marche, étaient enfin arrivés à la lisière de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise. Là, l'un d'eux, qui paraissait plus familier que les autres avec les localités, avait pris la direction de la petite troupe, et, tantôt s'orientant sur un arbre plus feuillu ou plus dénué de branches que les autres, tantôt se reconnaissant à un rocher ou à une flaque d'eau, il était arrivé, sans trop d'hésitation, à l'entrée de cette grotte où nous-mêmes avons conduit nos lecteurs, au commencement du chapitre précédent.

Alors, il avait fait signe à ses compagnons d'attendre un instant, avait regardé, avec une certaine inquiétude, quelques herbes qui lui paraissaient nouvellement froissées, quelques branches qui lui semblaient fraîchement rompues; il s'était mis à plat ventre, et, en rampant comme eût fait une couleuvre, il avait disparu dans l'intérieur.

Bientôt ses camarades, qui étaient restés à l'extérieur, avaient entendu retentir sa voix; mais l'accent de cette voix n'avait rien d'inquiétant. Il interrogeait les profondeurs de la grotte, et, comme les profondeurs de la grotte ne lui répondirent que par la solitude et le silence, comme il n'avait entendu, malgré son triple appel, que le triple écho de sa propre voix, il ne tarda pas à reparaître au dehors en faisant signe à ses compagnons qu'ils pouvaient le suivre.

Les trois compagnons le suivirent, et, après quelques difficultés facilement vaincues, se trouvèrent dans l'intérieur du souterrain.

— Ah ! murmura celui qui leur avait si habilement servi de guide en faisant entendre une aspiration de joie, *tandem ad terminum venimus !*

— Ce qui veut dire ?... demanda l'un des trois aventuriers, avec un accent picard des plus prononcés.

— Ce qui veut dire, mon cher Maldent, que nous approchons, ou plutôt que nous sommes tout approchés du terme de notre expédition.

— Bardon, monsié Brogobe, dit un autre aventurier, mais che n'afre bas pien gombris... Et doi, Heinrich ?

— Moi n'afre bas pien gombris non blus.

— Et pourquoi diable voulez-vous comprendre? répondit Procope, — car le lecteur a déjà deviné que c'était notre légiste que Frantz Scharfenstein enveloppait, dans son accent tudesque, sous le pseudonyme de *Brogobe;* — pourvu que Maldent et moi comprenions, n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

— Ia, répondirent philosophiquement les deux Scharfenstein, c'êdre dout ze qu'il faut.

— Ainsi donc, dit Procope, asseyons-nous, mangeons un morceau, buvons un coup pour faire passer le temps, et, tout en mangeant ce morceau, tout en buvant ce coup, je vous expliquerai mon plan.

— Ia ! ia ! dit Frantz Scharfenstein, manchons un morzeau, pufons un goup, et, bantant ze demps, il nous esbliguera zon blan.

Les aventuriers regardèrent autour d'eux, et, grâce à l'habitude que leurs yeux commençaient à avoir de l'obscurité, moins grande, d'ailleurs, à l'entrée de la grotte que dans ses profondeurs, ils aperçurent trois pierres qu'ils rapprochèrent l'une de l'autre, afin de pouvoir causer plus confidentiellement.

Comme on n'en trouvait pas une quatrième, Henri Scharfenstein offrit galamment la sienne à Procope, qui était sans siége; mais Procope le remercia avec la même courtoisie, étendit son manteau à terre, et se coucha dessus.

Puis on tira, des bissacs que portaient les deux géants, du

pain, de la viande froide, du vin; on posa le tout au milieu du demi-cercle dont les trois aventuriers assis faisaient l'arc, et dont Procope couché faisait la corde; après quoi, l'on se mit à attaquer le déjeuner improvisé avec un acharnement qui prouvait que la promenade matinale qu'on venait de faire n'avait pas été sans produire son effet sur l'appétit des convives.

Pendant dix minutes, à peu près, on n'entendit que le bruit des mâchoires, broyant, avec une régularité qui eût fait honneur à des mécaniques, le pain, la chair et même les os des volailles empruntées aux fermes voisines, et qui composaient la partie délicate du déjeuner.

Maldent fut le premier qui retrouva la parole.

— Tu disais donc, mon cher Procope, qu'en mangeant un morceau, tu nous expliquerais ton plan... Le morceau est plus qu'à moitié mangé, pour mon compte, du moins. Commence donc ton exposition. J'écoute.

— Ia! dit Frantz la bouche pleine, nous égoudons.

— Eh bien?

— Eh bien, voici la chose... *Ecce res judicanda*, comme on dit au palais.

— Silence, les Scharfenstein! fit Maldent.

— Moi n'afre bas tit un zeul mot, répondit Frantz.

— Ni moi non blus, dit Heinrich.

— Ah! j'avais cru entendre...

— Et moi aussi, dit Procope.

— Bon! quelque renard que nous aurons dérangé dans son terrier... Va, Procope! va!

— Eh bien, je répète donc, voici la chose: il existe, à un quart de lieue d'ici, une jolie petite ferme...

— Tu nous avais promis un château! observa Maldent.

— Oh! mon Dieu! que tu es méticuleux! dit Procope. Eh bien, soit, je me reprends... Il existe, à un quart de lieue d'ici, un joli petit château.

— Verme ou jâdeau, dit Heinrich Scharfenstein, beu imborde, bourfu gu'il y ait de la pudin à y faire!

— Bravo, Heinrich! voilà qui est parler! mais, ce diable de Maldent, il ergote comme un procureur... Je continue.

— Foui, gondinuez, dit Frantz.

— Il existe donc, à un quart de lieue d'ici, une charmante maison de campagne habitée seulement par le propriétaire, par un domestique mâle et par une domestique femelle... Il est vrai que, dans la commune, habitent le fermier et ses gens.

— Gompien dout zela vaid-il? demanda Heinrich.

— Dix personnes, à peu près, répondit Procope.

— Nous nous jarchons tes tix berzonnes, endre moi et Frantz... n'est-ze bas, mon nefeu?

— Ia, mon ougle, répondit Frantz avec le laconisme d'un Spartiate.

— Eh bien, continua Procope, voilà donc l'affaire. Nous attendons ici la nuit en mangeant, en buvant et en racontant des histoires...

— En pufant et en manchant zurdout, dit Frantz.

— Puis, la nuit venue, continua Procope, nous sortons d'ici sans bruit, comme nous y sommes venus; nous gagnons la lisière du bois; de la lisière du bois, nous nous glissons, par un chemin creux que je connais, jusqu'au pied de la muraille. Arrivé au pied de la muraille, Frantz monte sur les épaules de son oncle, ou Heinrich sur celles de son neveu; celui qui est sur les épaules de l'autre enjambe la muraille, et vient nous ouvrir la porte... La porte ouverte, — tu comprends bien, Maldent? — La porte ouverte, — vous comprenez bien, les Scharfenstein? — la porte ouverte... nous entrons.

— Pas sans nous, j'espère bien! dit, à deux pas derrière le groupe des aventuriers, une voix si bien accentuée, qu'elle fit tressaillir non-seulement Procope, non-seulement Maldent, mais encore les deux colosses.

— Trahison! cria Procope en bondissant sur ses pieds, et en faisant un pas en arrière.

— Trahison! cria Maldent en essayant de sonder les ténèbres du regard, mais en demeurant à sa place.

— Trahison! crièrent à la fois les deux Scharfenstein en tirant leurs épées, et en faisant un pas en avant.

— Ah! bataille? dit la même voix; vous voulez la bataille?... Eh bien, soit. A moi, Lactance! à moi, Fracasso! à moi, Malemort!

Un triple rugissement retentit au fond de la caverne, indiquant que ceux auxquels la voix venait de faire appel étaient prêts à y répondre.

— Un instant! un instant, Pilletrousse! dit Procope, qui avait reconnu à sa voix le quatrième aventurier; que diable! on n'est pas des Turcs ou des bohêmes pour s'égorger ainsi au milieu de la nuit, sans avoir essayé de s'entendre auparavant.

Faisons d'abord de la lumière, chacun de notre côté; examinons-nous dans le blanc des yeux, afin que nous sachions à qui nous avons affaire; arrangeons-nous, s'il est possible... et, si nous ne pouvons pas nous arranger, eh bien, battons-nous!

— Battons-nous d'abord, dit une voix sombre qui, sortant des profondeurs de la grotte, semblait sortir de celles de l'enfer.

— Silence, Malemort! dit Pilletrousse; il me semble que Procope fait là une proposition des plus acceptables. — Qu'en dis-tu, Lactance? — qu'en dis-tu, Fracasso?

— Je dis, répondit Lactance, que, si cette proposition peut sauver la vie à un de nos frères, je l'accepte.

— C'eût, cependant, été poétique, de combattre dans une grotte qui eût servi de tombe aux trépassés; mais, comme il ne faut pas sacrifier les intérêts matériels à la poésie, continua mélancoliquement Fracasso, je me range à l'avis de Pilletrousse et de Lactance.

— Et moi, je veux me battre! hurla Malemort.

— Voyons, panse ton bras, et laisse-nous tranquilles, dit Pilletrousse, nous sommes trois contre toi, et Procope, qui est un légiste, te dira que trois ont toujours raison contre un.

Malemort poussa un rugissement de regret, en voyant s'échapper pour lui une si belle occasion d'attraper une nouvelle blessure; mais, selon le conseil que venait de lui donner Pilletrousse, il céda, s'il ne s'y rangea point, à l'avis de la majorité.

Pendant ce temps, Lactance de son côté, et Maldent du sien, avaient battu le briquet, et, comme chacun des deux troupes avait prévu le cas où il serait besoin d'y voir clair, deux torches de sapin garnies d'étoupe enduite de poix brillèrent en même temps, et, de leur double flamme, éclairèrent la grotte et ses habitants.

Nous avons exploré l'une, et fait connaissance avec les autres; nous n'avons donc plus besoin de décrire le théâtre, et d'indiquer les personnages, mais seulement de décrire et d'indiquer la façon dont ils étaient groupés.

Au fond de la grotte, se tenaient Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso.

Sur le devant, les deux Scharfenstein, Maldent et Procope.

Pilletrousse avait gardé sa position avancée; derrière lui, Malemort se rongeait les poings de colère; près de Malemort, Lactance, tenant sa torche à la main, essayant de calmer son belliqueux compagnon; Fracasso, à genoux comme l'Agis du tombeau de Léonidas, rattachait, comme lui, sa sandale, afin d'être prêt à la guerre, tout en invoquant la paix.

Du côté opposé, les deux Scharfenstein formaient, ainsi que nous l'avons dit, l'avant-garde; à un pas derrière eux se tenait Maldent, à un pas derrière Maldent se tenait Procope.

Les deux torches éclairaient toute la partie circulaire de la grotte. Un seul enfoncement situé près de la porte, et qui contenait un amas de fougères destiné, sans doute, à devenir le lit du futur anachorète auquel il prendrait envie de l'habiter, demeurait dans la pénombre.

Un rayon de lumière, glissant par l'ouverture de la grotte, essayait, mais en vain, de lutter de sa teinte blafarde avec les rayons presque sanglants que jetaient les deux torches.

Tout cela formait un ensemble sombre et belliqueux qui aurait admirablement figuré dans la mise en scène d'un drame moderne.

Nos aventuriers se connaissaient déjà pour la plupart; ils s'étaient déjà vus à l'œuvre sur le champ de bataille, mais luttant contre l'ennemi commun, et non prêts à s'égorger entre eux.

Si impénétrables à la crainte que fussent leurs cœurs, ils n'étaient point sans se rendre, chacun à part soi, compte de la situation.

Mais celui dans l'esprit duquel l'appréciation des coups à donner et à recevoir se formulait de la façon la plus claire et la plus impartiale était, sans contredit, le légiste Procope.

Aussi s'avança-t-il vers ses adversaires, sans cependant dépasser la ligne que traçaient les deux Scharfenstein.

— Messieurs, dit-il, nous avons, d'un commun accord, désiré nous voir, et nous nous voyons... c'est déjà quelque chose, car, en se voyant, on apprécie ses chances. Nous sommes quatre contre quatre; mais, de ce côté, nous avons pour nous ces deux messieurs que voici... (et il montrait Frantz et Heinrich Scharfenstein) ce qui m'autorise presque à dire que nous sommes huit contre quatre.

A cette imprudente rodomontade, non-seulement les cris s'élancèrent instantanément des bouches de Pilletrousse, de Malemort, de Laetance et de Fracasso, mais encore les épées sortirent de leurs gaînes.

Procope s'aperçut qu'il avait dévié de son adresse ordinaire, et qu'il faisait fausse route.

Il essaya de revenir sur ses pas.

— Messieurs, dit-il, je ne prétends pas que, fût-on huit contre quatre, la victoire soit certaine, quand ces quatre se nomment Pilletrousse, Malemort, Laetance, Fracasso...

Cette manière de post-scriptum parut calmer un peu les esprits; seulement, Malemort continuait de gronder sourdement.

— Allons, au fait! dit Pilletrousse.

— Oui, répondit Procope, *ad eventum festina*... Eh bien, je disais donc, messieurs, que, laissant de côté les chances toujours aléatoires d'un combat, nous devons tâcher d'arriver à un arrangement. Or, une espèce de procès est pendant entre nous, *jacens sub judice lis est;* comment terminerons-nous ce procès? D'abord, par l'exposition pure et simple de la situation, d'où ressortira notre droit. — A qui est venue hier l'idée de s'emparer, la nuit prochaine, de la petite ferme ou du petit château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler? A moi et à ces messieurs. Qui est parti ce matin de Doulens pour mettre ce projet à exécution? Moi et ces messieurs. Qui est venu dans cette grotte prendre position pour la nuit prochaine? Encore moi et ces messieurs. Enfin, qui a mûri le projet, qui l'a développé devant vous, et qui vous a donné ainsi le désir de vous associer à l'association? Toujours moi et ces messieurs. — Répondez à cela, Pilletrousse, et dites si la conduite d'une entreprise n'appartient pas sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution... *Dixi!*

Pilletrousse se mit à rire, Fracasso haussa les épaules, Laetance secoua sa torche, Malemort murmura : « Bataille! »

— Quelle chose vous fait rire, Pilletrousse? demanda gravement Procope, dédaignant de s'adresser aux autres, et consentant seulement à discuter avec celui qui, momentanément, paraissait s'être érigé en chef de la troupe.

— Ce qui me fait rire, mon cher Procope, répondit l'aventurier à qui la question était adressée, c'est la profonde confiance avec laquelle vous venez de faire l'exposé de vos droits, exposé qui, si nous nous en rapportons aux conclusions posées par vous-même, vous met à l'instant hors de cause, vous et vos compagnons... Oui, je conviens avec vous que la conduite d'une entreprise appartient sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution...

— Ah! fit Procope d'un air triomphant.

— Oui, mais j'ajoute : L'idée de vous emparer de la petite ferme ou du château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler, vous est venue hier, n'est-ce pas? Eh bien, elle nous est venue avant-hier, à nous autres. Vous êtes partis ce matin de Doulens pour la mettre à exécution? Nous, nous sommes partis dans ce même but, hier au soir, de Montreuil-sur-Mer. Vous êtes arrivés il y a une heure dans cette grotte? Nous y étions, nous, arrivés depuis quatre heures. Vous avez mûri et développé ce projet devant nous? Mais nous avions déjà mûri et développé ce projet avant vous. Vous comptiez attaquer la ferme cette nuit? Nous comptions la prendre ce soir! Nous réclamons donc la priorité d'idée et d'exécution, et, par conséquent, le droit de conduire notre entreprise sans trouble et sans empêchement.

Et, parodiant la manière classique dont Procope avait terminé son discours :

— *Dixi!* ajouta Pilletrousse avec non moins d'aplomb et d'emphase que le légiste.

— Mais, demanda Procope, un peu troublé de l'argumentation de Pilletrousse, qui m'assure que tu viens de dire la vérité?

— Ma parole de gentilhomme! dit Pilletrousse.

— J'aimerais mieux une autre caution.

— Foi de routier, alors!

— Hum! fit imprudemment Procope.

Les esprits étaient montés; le doute émis par Procope sur la parole de Pilletrousse exaspéra les trois aventuriers qui relevaient de lui.

— Eh bien, bataille! crièrent d'une seule voix Fracasso et Laetance.

— Oui, bataille! bataille! bataille! hurla Malemort.

— Bataille donc! puisque vous le voulez, dit Procope.

— Bataille! puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, dit Maldent.

— Padaille! répétèrent Frantz et Heinrich Scharfenstein en s'apprêtant à espadonner.

Et, comme c'était l'avis de tout le monde, chacun tira son épée ou sa dague, prit sa hache ou sa masse, choisit des yeux son adversaire, et, la menace à la bouche, la fureur sur le visage, la mort à la main, se mit en devoir de fondre sur lui.

Tout à coup, on vit s'agiter le tas de fougères amassé dans l'enfoncement situé près de l'entrée de la grotte; un jeune homme élégamment vêtu en sortit, et, s'élançant hors de l'obscurité, apparut dans le cercle de lumière, étendant les bras comme Hersilie dans le tableau des *Sabines*, et criant :

— Allons! bas les armes, camarades! je me charge d'arranger cela à la satisfaction générale.

Tous les yeux se portèrent sur le nouveau personnage qui venait d'entrer en scène d'une façon si brusque et si inattendue, et toutes les voix s'écrièrent :

— Yvonnet!

— Mais d'où diable sors-tu? demandèrent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Vous allez le savoir, dit Yvonnet; mais, d'abord, les épées et les dagues aux fourreaux... La vue de toutes ces lames nues m'agace horriblement les nerfs.

Tous les aventuriers obéirent, excepté Malemort.

— Allons, allons, dit Yvonnet s'adressant à lui, qu'est-ce que c'est que cela, camarade?

— Ah! geignit Malemort avec un profond soupir, on ne pourra donc jamais se donner tranquillement un pauvre petit coup d'épée?

Et il remit sa lame au fourreau avec un geste plein de dépit et de désappointement.

IV

L'ACTE DE SOCIÉTÉ.

Yvonnet jeta un regard autour de lui, et, reconnaissant que, si la colère n'était point sortie des cœurs, les épées et les dagues étaient au moins rentrées dans les fourreaux, il se tourna alternativement vers Pilletrousse et Procope, qui, on se le rappelle, venaient de lui faire l'honneur de lui poser tous deux la même question.

— D'où je sors? répéta-il. Pardieu ! belle demande! je sors de ce tas de fougères, sous lequel je m'étais caché en voyant entrer d'abord Pilletrouse, Lactance, Malemort et Fracasso, et d'où je n'ai pas jugé à propos de sortir en voyant entrer ensuite Procope, Maldent et les deux Scharfenstein.

— Mais que faisais-tu dans cette grotte, à une pareille heure de la nuit? car nous sommes arrivés ici que le jour n'était pas encore levé.

— Ah ! ceci, répondit Yvonnet, c'est mon secret, et je vous le dirai tout à l'heure, si vous êtes bien sages; mais, d'abord, allons au plus pressé.

Alors, s'adressant à Pilletrousse :

— Ainsi donc, mon cher Pilletrousse, dit-il, vous étiez venus dans l'intention de rendre une petite visite a la ferme ou au château du Parcq, comme il vous plaira de l'appeler?

— Oui, dit Pilletrousse.

— Et vous aussi? demanda Yvonnet à Procope.

— Et nous aussi, répondit Procope.

— Et vous alliez vous battre pour constater la priorité de vos droits?

— Nous allions nous battre, dirent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Fi ! dit Yvonnet, des camarades, des Français ou, tout au moins, des hommes servant la cause de la France !

— Dame ! il le fallait bien, puisque ces messieurs ne voulaient pas renoncer à leur projet, dit Procope.

— Nous ne pouvions faire autrement, puisque ces messieurs ne voulaient pas nous céder la place, dit Pilletrousse.

— Il le fallait bien ! vous ne pouviez faire autrement ! répéta Yvonnet en contrefaisant la voix de ses deux interlocuteurs. Il fallait bien vous massacrer entre vous, n'est-ce pas? vous ne pouviez faire autrement que de vous égorger, dites ? Et vous étiez là, Lactance, et vous avez vu ces préparatifs de carnage, et votre âme chrétienne n'en a pas gémi ?

— Si fait, dit Lactance, elle en a gémi, et profondément!

— Et voilà tout ce que votre sainte religion vous a inspiré : un gémissement ?

— Après le combat, reprit Lactance, un peu humilié des reproches que lui faisait Yvonnet, reproches dont il sentait la justesse, après le combat, j'eusse prié pour les morts.

— Voyez-vous cela !

— Qu'eussiez-vous donc voulu que je fisse, mon cher monsieur Yvonnet?

— Eh! pardieu ! ce que je fais, moi qui ne suis pas un dévot, un saint, un mangeur de patenôtres comme vous. Ce que j'eusse voulu? C'est que vous vous fussiez jeté entre les glaives et les épées, *inter gladios et enses*, pour parler comme notre légiste Procope, et que vous eussiez dit à vos frères égarés, avec cet air de componction qui vous va si bien, ce que je vais leur dire, moi : « Camarades, quand il y en a pour quatre, il y en a pour huit; si la première affaire ne rapporte pas tout ce que nous en attendons, nous en ferons une seconde. Les hommes sont nés pour se soutenir les uns les autres dans les rudes sentiers de la vie, et non pour se jeter des pierres à travers les jambes dans les chemins déjà si difficiles qu'ils ont à parcourir. Au lieu de nous diviser, associons-nous : ce que nous ne pouvons tenter à quatre sans d'énormes risques, nous l'exécuterons à huit presque sans danger. Gardons pour nos ennemis nos haines, nos dagues, nos épées, et n'ayons les uns pour les autres que de bonnes paroles et de bons procédés. Dieu, qui protége la France quand il n'a rien de plus pressé à faire, sourira à notre fraternité, et lui enverra sa récompense! » Voilà ce que vous eussiez dû dire, cher Lactance, et ce que vous n'avez pas dit.

— C'est vrai, répondit Lactance en se frappant la poitrine; *mea culpa! mea culpa ! mea maxima culpa !*

Et, éteignant sa torche, qui faisait double emploi, il s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

— Eh bien, alors, je le dis à votre place, continua Yvonnet; j'ajoute : La récompense divine que vous eût promise Lactance, c'est moi qui vous l'apporte, camarades.

— Toi, Yvonnet? dit Procope d'un air de doute.

— Oui, moi... moi qui ai eu la même idée que vous, et avant vous.

— Comment! dit Pilletrousse, toi aussi, tu as eu l'idée de pénétrer dans le château que nous convoitons?

— Non-seulement j'en ai eu l'idée, dit Yvonnet, mais encore, cette idée, je l'ai mise à exécution.

— Bah ! firent tous les assistants en prêtant une nouvelle attention à ce que disait Yvonnet.

— Oui, j'ai des intelligences dans la place, répondit celui-ci : une petite soubrette charmante, nommée Gertrude, ajouta-t-il en frisant sa moustache, qui, pour moi, est toute prête à renier père et mère, maître et maîtresse... une âme que je perds.

Lactance poussa un soupir.

— Et tu dis que tu es entré au château?

— J'en sortais cette nuit; mais vous savez combien les courses de nuit me répugnent, surtout quand je les exécute seul. Plutôt que de faire trois lieues pour regagner Doulens, ou six lieues pour regagner Abbeville ou Montreuil-sur-Mer, j'ai fait un quart de lieue, et je me suis trouvé dans cette grotte, que je connaissais pour y avoir eu mes premiers rendez-vous avec ma divinité. J'ai trouvé à tâtons ce lit de fougères, dont je savais le gisement, et je commençais à m'y endormir, en me promettant, le jour venu, de proposer le coup aux premiers d'entre vous que je rencontrerais, lorsque Pilletrousse est arrivé avec sa bande, puis Procope avec la sienne. Chacune venait pour la même cause; cette tendance vers le même but a amené la discussion que vous savez, discussion qui allait finir, sans aucun doute, d'une manière tragique, quand j'ai jugé qu'il était temps d'intervenir, et que je suis intervenu. Maintenant, je vous dis : Au lieu de nous battre, voulez-vous nous associer? au lieu d'entrer par force, voulez-vous entrer par ruse? au lieu de briser les portes, voulez-vous qu'elles vous soient ouvertes? au lieu de chercher au hasard l'or, les bijoux, les vaisselles, les argenteries, voulez-vous y être conduits tout droit? Alors, touchez là, je suis votre homme! et, pour donner l'exemple du désintéressement et de la fraternité, malgré le service que je vous rends, je ne demande qu'une part égale aux autres parts... Que celui qui a quelque chose de mieux à dire parle à son tour... Je lui cède la parole, et j'écoute.

Un murmure d'admiration se répandit dans l'assemblée. Lactance, interrompant sa prière, s'approcha d'Yvonnet et baisa humblement le bas de son manteau. Procope, Pilletrousse, Maldent et Fracasso lui serrèrent la main. Les deux Scharfenstein pensèrent l'étouffer en l'embrassant. Malemort, seul, murmura dans son coin :

— Vous verrez qu'il n'y aura pas le plus petit coup d'épée donné ou reçu... C'est une malédiction!

— Eh bien donc, dit Yvonnet, qui depuis longtemps rêvait cette association, et qui, voyant la fortune passer à portée de sa main, ne voulait pas laisser échapper cette occasion de la saisir aux cheveux, eh bien donc, ne perdons pas un instant! Nous voici réunis au nombre de neuf compagnons qui ne craignent ni Dieu ni diable...

— Si fait! interrompit Lactance en se signant, nous craignons Dieu!

— C'est vrai, c'est vrai!... manière de parler, Lactance... Je disais donc que nous étions ici neuf compagnons réunis par le hasard...

— Par la Providence, Yvonnet! dit Lactance.

— Par la Providence, soit... Le bonheur veut que nous ayons parmi nous Procope, un légiste; le bonheur veut encore que ce légiste ait à sa ceinture encre et plume, et, j'en suis sûr, dans sa poche, du papier au timbre de notre bon roi Henri II. .

— Ma foi! oui, fit Procope, j'en ai, et, comme Yvonnet le dit bien, c'est un bonheur.

— Alors, hâtons-nous... Dressons une table, et rédigeons notre acte d'association, tandis que l'un de nous, placé en sentinelle dans la forêt et à proximité de l'entrée de la grotte, veillera à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Moi, dit Malemort, je vais me mettre en sentinelle, et autant d'Espagnols, d'Anglais ou d'Allemands qui rôderont dans la forêt, autant de tués!

— Justement, dit Yvonnet, voilà ce qu'il ne faut pas, mon cher Malemort. Dans notre situation, c'est-à-dire à deux cents pas du camp de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, avec un homme qui a l'oreille aussi fine et l'œil aussi exercé que monseigneur Emmanuel-Philibert de Savoie, il ne faut tuer que ce que l'on ne peut se dispenser de tuer, attendu que, si sûr que l'on soit de son coup, on ne tue pas toujours; que, quand on ne tue pas, on blesse; que les blessés crient comme des aigles; qu'aux cris des blessés, on accourrait, et qu'une fois le bois occupé, Dieu sait ce qui adviendrait de nous! Non, mon cher Malemort, vous resterez ici, et l'un des deux Scharfenstein montera la garde. Tous deux sont Allemands; si celui qui veillera sur nous est découvert, il pourra se donner comme un lansquenet du duc d'Aremberg, ou comme un reître du comte de Waldeck.

— Tu gomde te Falteck il êdre mieux, dit Heinrich Scharfenstein.

— Ce colosse est plein d'intelligence! dit Yvonnet. Oui, mon brave, *tu gomde te Falteck il êdre mieux*, parce que le comte de Waldeck est un pillard. C'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas?...

— Ia, moi fouloir tire zela.

— Et qu'on ne trouvera pas étonnant qu'un pillard soit caché dans le bois?

— Nein... bas étonnant ti dout.

— Seulement, que le Scharfenstein qui fera le guet prenne garde, avec cet honorable titre de pillard, de tomber entre les mains de monseigneur le duc de Savoie... Il n'entend pas raillerie sur la maraude!

— Foui, dit Heinrich, il afre engore bantu teux zoldats hier!

— Drois! dit Frantz.

— Eh bien, lequel de vous deux se charge de faire le guet?

— Moi, répondirent ensemble l'oncle et le neveu.

— Mes amis, dit Yvonnet, ce dévouement est apprécié par vos camarades; mais un seul factionnaire suffit. Tirez donc à la courte-paille... Un poste d'honneur est réservé à celui qui restera ici.

Les deux Scharfenstein se consultèrent un instant.

— Frantz il afre tes pons yeux et tes pons oreilles... il vera la zentinelle à nous, dit Heinrich.

— Bien! dit Yvonnet; que Frantz aille à son poste, alors.

Frantz se dirigea vers la sortie de la grotte avec son calme ordinaire.

— Tu entends, Frantz, dit Yvonnet, si tu te laisses prendre par les autres, ce n'est rien; mais, si tu es pris par le duc de Savoie, tu es pendu!

— Che ne laizerai prentre moi bar berzonne, zoyez dranguille, dit Frantz.

Et il sortit de la grotte pour aller se mettre à son poste.

— Et le boste t'honneur, demanda Heinrich, où est-il?

Yvonnet prit la torche des mains de Maldent, et, la présentant à Heinrich :

— Tiens, dit-il, place-toi ici... éclaire Procope, et ne bouge pas!

— Che ne poucherai bas! dit Heinrich.

Procope s'assit, tira son papier de sa poche, son encrier de sa ceinture et ses plumes de son encrier.

Nous l'avons vu à l'œuvre au moment où nous-même sommes entrés dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, si solitaire d'habitude, et, par un concours de circonstances étranges, si hantée ce jour-là.

Nous avons fait observer que ce n'était pas une œuvre facile à accomplir à la satisfaction de tout le monde que l'œuvre à laquelle s'était voué Procope, entre onze heures du matin et trois heures de l'après-midi de cette fameuse journée du 5 mai 1555.

Aussi, comme on eût dit d'un projet de loi en discussion dans une chambre moderne, chacun y avait-il, selon son intérêt ou ses lumières, apporté ses *amendements* et ses *sous-amendements*.

Lesdits amendements et sous-amendements avaient été votés à la majorité des voix, et, il faut le dire à l'honneur de nos aventuriers, ils avaient été votés avec beaucoup de justice, de calme et d'impartialité.

Il y a de certains esprits de travers, calomniateurs effrontés des législateurs, des juges et de la justice, qui prétendent qu'un code rédigé par des voleurs serait beaucoup plus complet, et surtout beaucoup plus équitable qu'un code rédigé par des honnêtes gens.

Nous plaignons ces malheureux de leur aveuglement, comme nous plaignons les calvinistes et les luthériens de leurs erreurs, et, aux uns comme aux autres, nous prions le Seigneur de pardonner.

Enfin, au moment où la montre d'Yvonnet marquait trois heures un quart, — si rare que fût un pareil bijou à cette époque, constatons ici que le coquet aventurier s'était procuré une montre; — enfin, disons-nous, à trois heures un quart, Procope releva la tête, posa la plume, prit son papier à deux mains, et, le regardant avec un air de satisfaction en laissant échapper une exclamation de joie :

— Ah! dit-il, je crois que c'est fini, et pas mal fini... *Exegi monumentum!*

A cet avertissement, Heinrich Scharfenstein, qui tenait la torche depuis trois heures vingt minutes, fit un mouvement pour étendre son bras, qui commençait à se fatiguer. Yvonnet interrompit sa chanson, mais continua de friser sa moustache; Malemort acheva de bander son bras gauche, et assujettit l'appareil avec une épingle; Lactance expédia un dernier *Ave;* Maldent, appuyé des deux poings sur la table, se redressa; Pilletrousse remit dans la gaîne son poignard suffisamment affilé, et Fracasso sortit de sa rêverie poétique, satisfait d'avoir mis la dernière main à un sonnet qu'il ruminait depuis plus d'un mois.

Tous s'approchèrent de la table, à l'exception de Frantz, qui, se reposant sur son oncle de la discussion de leurs intérêts communs, s'était placé, ou plutôt, comme nous l'avons dit, s'était couché en sentinelle à vingt pas de l'entrée de la grotte, avec la résolution bien arrêtée, non-seulement de faire bonne garde à ses compagnons, mais encore de ne se laisser prendre par personne, et surtout par Emmanuel-Philibert de Savoie, le rude justicier.

— Messieurs, dit Procope, étendant un regard de satisfaction sur le cercle qui venait de se former autour de lui, avec autant et même plus de régularité que n'en présente d'ordinaire celui qui se forme autour de l'officier appelant ses soldats à l'ordre; messieurs, tout le monde est-il là?

— Oui, répondirent en chœur les aventuriers.

— Tout le monde, reprit Procope, est-il prêt à entendre la lecture des dix-huit articles dont se compose l'acte que nous venons de rédiger conjointement, et qui pourrait se nommer acte de société? Car c'est, de fait, une espèce de société que nous fondons, que nous établissons, que nous régularisons.

La réponse fut affirmative et générale, Heinrich Scharfenstein répondant, bien entendu, pour lui et son neveu.

— Écoutez donc, dit Procope.

Et, ayant toussé et craché, il commença :

« Entre les soussignés... »

— Pardon, interrompit Lactance, je ne sais pas signer, moi.

— Parbleu! dit Procope, la belle affaire! tu mettras ta croix.

— Ah! murmura Lactance, mon engagement n'en sera que plus sacré... Continuez, mon frère.

Procope reprit :

« Entre les soussignés :

» Jean-Chrysostome Procope... »

— Tu ne te gênes pas, dit Yvonnet, tu t'es mis en tête, toi!

— Il fallait bien commencer par quelqu'un, dit innocemment Procope.

— Bon! bon! dit Maldent, continue.

Procope continua :

« Jean-Chrysostome Procope, ex-procureur légiste près le barreau de Caen, agrégé près ceux de Rouen, Cherbourg, Valognes... »

— Corbleu! dit Pilletrousse, cela ne m'étonne plus que la rédaction ait duré trois heures et demie, si, comme tu l'as fait pour toi, tu as donné à chacun ses titres et qualités... Ce qui m'étonne, au contraire, c'est que ce soit déjà fini!

— Non, dit Procope, je vous ai compris tous sous un même titre, et j'ai donné à chacun de vous une seule et unique qualification; mais j'ai cru que, pour moi, rédacteur de l'acte, l'exposé de mes titres et qualités était chose non-seulement convenable, mais encore d'absolue nécessité.

— A la bonne heure! dit Pilletrousse.

— Va donc! hurla Malemort. Nous n'en finirons jamais, si on l'interrompt ainsi à chaque mot... Je suis pressé de me battre, moi.

— Dame, dit Procope, ce n'est pas moi qui m'interromps, il me semble.

Et il continua :

« Entre les soussignés :

» Jean-Chrysostome Procope, etc., Honoré-Joseph Maldent, Victor-Félix Yvonnet, Cyrille-Népomucène Lactance, César-Annibal Malemort, Martin Pilletrousse, Vittorio-Albani Fracasso, et Heinrich et Frantz Scharfenstein, — tous capitaines au service du roi Henri II... »

Un murmure flatteur interrompit Procope, et personne ne songea plus à lui disputer les titres et qualités qu'il s'était donnés, occupé que chacun était à rajuster le symbole — soit écharpe, serviette, mouchoir, loque ou chiffon — qui justifiait la qualification de capitaine au service de la France qu'il venait de recevoir.

Procope laissa au murmure approbateur le temps de se calmer, et continua :

« ... A été arrêté ce qui suit... »

— Pardon, dit Maldent, mais l'acte est nul.

— Comment, nul? dit Procope.

— Tu n'as oublié qu'une chose à ton acte.

— Laquelle?

— La date.

— La date est à la fin.

— Ah! dit Maldent, c'est autre chose... Cependant, mieux vaudrait qu'elle fût au commencement.

— Le commencement ou la fin, c'est tout un, dit Procope. Les Institutes de Justinien disent positivement :

Omne actum quo tempore scriptum sit, indicato; seu initio, seu fine, ut paciscentibus libuerit.

C'est-à-dire :

« Tout acte sera tenu de porter sa date; seulement, les contractants seront libres de placer la date à la fin ou au commencement dudit acte. »

— Quelle abominable langue que cette langue de procureur! dit Fracasso, et comme il y a loin de ce latin-là au latin de Virgile et d'Horace!

Et il se mit à scander amoureusement ces vers de la troisième élogue de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri...

— Silence, Fracasso! dit Procope.

— Silence tant que tu voudras, répondit Fracasso; mais il n'en est pas moins vrai que, si grand empereur que soit Justinien premier, je lui préfère Homère second, et que j'aimerais mieux avoir fait les Bucoliques, les Élogues et même l'Énéide, que le Digeste, les Pandectes, les Institutes et tout le *Corpus juris civilis*.

La discussion allait sans doute s'engager sur ce point important entre Fracasso et Procope, — et Dieu sait où elle eût conduit les discuteurs! — lorsqu'une espèce de cri étouffé se fit entendre en dehors de la grotte, et attira de ce côté l'attention des aventuriers.

Bientôt le jour extérieur, presque entièrement intercepté, indiqua qu'un corps opaque s'interposait entre la lumière factice et éphémère de la torche et la lumière divine et inextinguible du soleil. Enfin, un être dont il était impossible de spécifier l'espèce, tant ses formes semblaient incohérentes dans la demi-obscurité où il s'agitait, apparut et s'avança au centre du cercle, qui s'ouvrit spontanément devant lui.

Alors seulement, et à la lueur de la torche qui éclaira le groupe informe, on reconnut Frantz Scharfenstein, tenant entre ses bras une femme, sur la bouche de laquelle il appuyait sa large main en guise de *poire d'angoisse* ou de bâillon.

Chacun attendait l'explication de ce nouvel incident.

— Gamarates! dit le géant, voizi un bedite vemme gui rôtait à l'emboussure de la grodde; che l'ai brize, et che vous l'abborde... Gue vaut-il vaire te elle?

— Pardieu! dit Pilletrousse, lâche-la... Elle ne nous mangera pas tous les neuf, peut-être!

— Oh! j'afre bas beur gu'elle nous manche dous les neuf, dit Frantz en riant d'un gros rire; che la mancherais blidôt à moi dout zeul!... la Wol!

Et, juste au milieu du cercle, il planta, comme l'y avait invité Pilletrousse, la femme sur ses deux pieds, et se retira vivement en arrière.

La femme, qui était jeune et jolie, et qui, par son costume, paraissait appartenir à l'estimable classe des cuisinières de bonne maison, jeta autour d'elle et circulairement un regard effaré, comme pour se rendre compte de la société au centre de laquelle elle se trouvait, et qui, au premier coup d'œil, lui semblait peut-être un peu mêlée.

Mais son regard n'accomplit pas même le périple entier, et, s'arrêtant sur le plus jeune et le plus élégant de nos aventuriers :

— Oh! monsieur Yvonnet, s'écria-t-elle, au nom du ciel, protégez-moi! défendez-moi!

Et elle alla toute tremblante jeter ses bras au cou du jeune homme.

— Tiens! dit Yvonnet, c'est mademoiselle Gertrude!

Et, serrant la jeune fille contre sa poitrine pour la rassurer:

— Pardieu! messieurs, dit-il, nous allons avoir des nouvelles fraîches du château du Parcq; car voici une belle enfant qui en vient.

Or, comme les nouvelles que promettait Yvonnet par la bouche de mademoiselle Gertrude intéressaient tout le monde à un degré suprême, nos aventuriers, abandonnant, momentanément du moins, la lecture de leur acte de société, se groupèrent autour des deux jeunes gens, et attendirent avec impatience que l'émotion à laquelle mademoiselle Gertrude était en proie lui permît de parler.

V

LE COMTE DE WALDECK.

Il y eut encore quelques minutes de silence, après lesquelles mademoiselle Gertrude, suffisamment rassurée par les bonnes raisons que lui donnait tout bas Yvonnet, commença enfin son récit.

Mais, comme ce récit, fréquemment interrompu, tantôt par

un reste d'émotion, tantôt par les interrogations des aventuriers, pourrait ne pas présenter à nos lecteurs une limpidité satisfaisante, nous allons, s'ils le veulent bien, substituer notre prose à celle de la narratrice, et, nous emparant de la situation, raconter le plus clairement qu'il nous sera possible le tragique événement qui avait forcé la jeune fille à quitter e château du Parcq, et qui l'avait amenée au milieu de nos aventuriers.

Deux heures après le départ d'Yvonnet, au moment où mademoiselle Gertrude, sans doute un peu fatiguée de sa conversation nocturne avec le beau Parisien, se décidait enfin à quitter son lit et à descendre près de sa maîtresse, qui, pour la troisième fois, la faisait appeler, le fils du fermier, jeune garçon de seize à dix-sept ans, nommé Philippin, entrait tout effaré dans la chambre de la dame, et lui annonçait qu'une troupe de quarante ou de cinquante hommes, qu'à leurs écharpes jaunes et noires il jugeait appartenir à l'armée de l'empereur Charles-Quint, s'acheminait vers le château, après avoir fait prisonnier son père, qui travaillait aux champs.

Philippin, qui travaillait lui-même à quelques centaines de pas du fermier, avait vu le chef de la troupe s'emparer de lui, et avait deviné, aux gestes des soldats et du prisonnier, qu'ils parlaient entre eux du château. Alors, il s'était glissé, en rampant, jusqu'à un chemin creux, et, arrivé là, voyant que la disposition topographique du terrain dérobait sa fuite à tous les regards, il était accouru à toutes jambes pour annoncer à sa maîtresse ce qui se passait, et lui donner le temps de prendre une résolution.

La châtelaine se leva, alla vers la fenêtre, et vit effectivement la troupe distante de cent pas à peine du château; elle était d'une cinquantaine d'hommes, comme l'avait dit Pilippin, et paraissait commandée par trois chefs. Près du cheval d'un de ces trois chefs marchait le fermier, les mains liées derrière le dos; l'officier à côté duquel il marchait tenait le bout de la corde, sans doute pour que le fermier ne tentât point de s'échapper, ou, s'il tentait de s'échapper, fût arrêté dès le début de la tentative.

Cette vue n'était rien moins que rassurante. Cependant, comme les cavaliers qui s'apprêtaient à visiter le château ceignaient, ainsi que nous l'avons dit, l'écharpe de l'Empire; comme les trois chefs qui marchaient en tête portaient des couronnes au cimier de leurs casques, et des armoiries au poitrail de leurs cuirasses; comme les ordres du duc Emmanuel-Philibert, à l'endroit du pillage et de la maraude, étaient positifs; comme enfin il n'y avait, surtout pour une femme, aucun moyen de fuir, la châtelaine s'était résolue à recevoir les arrivants du mieux qu'il lui serait possible. En conséquence de quoi, elle avait quitté sa chambre, et, descendant l'escalier, elle était allée, comme signe de l'honneur qu'elle leur faisait, les attendre sur la première marche du perron.

Quant à mademoiselle Gertrude, sa frayeur, à la vue de ces hommes, était si grande, qu'au lieu de marcher à la suite de sa maîtresse, comme c'était peut-être son devoir, elle s'était cramponnée à Philippin, le suppliant de lui indiquer quelque retraite sûre où elle pût se cacher pendant tout le temps que les soldats séjourneraient au château, et où lui, Philippin, pût venir, de temps en temps, lui donner des nouvelles des affaires de sa maîtresse, qui lui paraissaient prendre une assez mauvaise tournure.

Quoique mademoiselle Gertrude eût un peu rudoyé Philippin depuis quelque temps, et que celui-ci, qui cherchait en vain une cause à ce changement de manières envers lui, se fût promis de lui tenir rigueur, si elle avait besoin de ses bons offices, mademoiselle Gertrude était si belle quand elle avait peur, si séduisante quand elle priait, que Philippin se laissa fléchir, et, par l'escalier dérobé, conduisit mademoiselle Gertrude dans la cour, et de la cour dans le jardin; et, là, la fit cacher dans le recoin d'une citerne, où son père et lui serraient d'habitude les instruments de jardinage.

Il n'était pas probable que des soldats dont l'intention était, évidemment, de s'occuper du château, de ses offices et de ses caves, la vinssent chercher à un endroit où, comme le disait plaisamment Philippin, il n'y avait que de l'eau à boire.

Mademoiselle Gertrude eût bien voulu garder Philippin, et, peut-être, de son côté, Philippin n'eût-il pas demandé mieux que de rester près de mademoiselle Gertrude; mais la belle enfant était encore plus curieuse que peureuse; de sorte que le désir d'avoir des nouvelles l'emporta chez elle sur la crainte de rester seule.

Pour plus grande sûreté, d'ailleurs, Philippin mit la clef de la citerne dans sa poche, ce qui inquiéta d'abord un peu mademoiselle Gertrude, mais ce qui, après réflexion faite, lui parut, au contraire, de nature à la rassurer.

Mademoiselle Gertrude retenait sa respiration et écoutait de toutes ses oreilles; elle entendit, d'abord, un grand bruit d'armes et de chevaux, des clameurs et des hennissements; mais, ainsi que l'avait prévu Philippin, hennissements et clameurs paraissaient se concentrer dans le château et dans ses cours.

La prisonnière tremblait d'impatience, et grillait de curiosité. Plus d'une fois elle avait été à la porte, et avait essayé de l'ouvrir. Si elle y eût réussi, elle eût, bien certainement, au risque de ce qui pouvait lui arriver de fâcheux dans une pareille entreprise, essayé d'entendre ce qui se disait, ou de voir ce qui se passait en écoutant aux portes, et en regardant par-dessus les murailles.

Enfin, un pas aussi légèrement posé sur la terre que l'est d'habitude celui de ces animaux nocturnes qui rôdent autour des poulaillers et des bergeries, s'approcha de la citerne; une clef introduite avec précaution grinça doucement dans la serrure, et la porte, ouverte avec lenteur, se referma vivement après avoir donné passage à maître Philippin.

— Eh bien? demanda Gertrude avant même que la porte fût refermée.

— Eh bien, mademoiselle, dit Philippin, il paraît que ce sont effectivement des gentilshommes, comme l'avait reconnu madame la baronne; mais quels gentilshommes, bon Dieu! si vous les entendiez jurer et sacrer, vous les prendriez pour de véritables païens.

— Mon Dieu! que me dites-vous là, monsieur Philippin? s'écria la jeune fille tout effrayée.

— La vérité, mademoiselle Gertrude, la pure vérité du bon Dieu! A preuve que M. l'aumônier a voulu leur faire des observations, et qu'ils lui ont répondu que, s'il ne se taisait, ils allaient lui faire dire la messe pendu, la tête en bas et les pieds en l'air, à la corde de la cloche; tandis que leur aumônier à eux, qui est une espèce de sacripant portant barbe et moustaches, suivrait l'office sur son eucologe, afin qu'il n'en fût passé ni une demande ni une réponse.

— Mais, alors, dit mademoiselle Gertrude, ce ne sont pas de vrais gentilshommes?

— Si fait, pardieu! et des meilleurs de l'Allemagne même! Ils n'ont pas eu honte de dire leurs noms; ce qui est, vous en conviendrez, une fière audace, après la manière dont ils se conduisent. Le plus vieux, qui est un homme de cinquante ans, à peu près, se nomme le comte de Waldeck, et commande quatre mille reîtres dans l'armée de Sa Majesté Charles-Quint. Les deux autres, qui peuvent avoir, le premier, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et, le second, de dix-neuf à vingt, sont, l'un, son fils légitime, et l'autre, son bâtard. Seulement, d'après le peu que j'ai vu, — chose, du reste, assez commune, — il paraît moins aimer son légitime que son bâtard. Le fils légitime est un beau jeune homme, au teint pâle, avec de grands yeux bruns, des cheveux et des moustaches noirs, et il m'est avis qu'à celui-là, on pourrait encore lui faire entendre raison. Mais il n'en est pas de même de l'autre, du bâtard, de celui qui est roux, et qui a des yeux de chat-huant... Celui-là, oh! mademoiselle Gertrude, c'est un véritable démon! Dieu vous préserve de le rencontrer!... Il regardait madame la baronne... tenez, c'était à faire frémir!

— Ah! vraiment? dit mademoiselle Gertrude, qui était évidemment curieuse de savoir ce que pouvait être un regard à faire frémir.

— Oh! mon Dieu, oui, dit Philippin en manière de péroraison, et voilà où je les ai laissés... Maintenant, je retourne chercher des nouvelles, et, dès que j'en ai, je vous les apporte.

— Oui, oui, dit Gertrude, allez! et revenez vite; mais prenez garde qu'il ne vous arrive malheur.

— Oh! soyez tranquille, mademoiselle, répondit Philippin; je ne me montre jamais que tenant une bouteille à chaque main, et, comme je connais les bons tas, les brigands sont pleins de considération pour moi.

Philippin sortit et enferma mademoiselle Gertrude, qui se mit à songer incontinent au dedans d'elle-même à ce que pouvaient être des yeux qui lançaient des regards à faire frémir.

Elle ne s'était pas encore bien rendu compte de ce phénomène, quoiqu'il y eût près d'une heure qu'elle y songeât, quand la clef tourna de nouveau dans la serrure, et quand le messager reparut.

Ce n'était point celui de l'arche, et il était loin de tenir un rameau d'olivier à la main. — Le comte de Waldeck et ses fils avaient, à force de menaces, et même de mauvais traitements, contraint la baronne à leur donner ses bijoux, son argenterie et tout ce qu'elle avait d'or au château. Mais cela ne leur avait pas suffi, et, cette première rançon versée, la pauvre femme, au moment où elle croyait être quitte des nobles bandits qui étaient venus lui demander l'hospitalité, la pauvre femme, au contraire, avait été prise, garrottée au pied de son lit, et enfermée dans sa chambre, avec promesse que, dans deux heures, le feu serait mis au château, si, dans deux heures, elle n'avait point trouvé, soit dans sa bourse, soit dans celle de ses amis, deux cents écus à la rose.

Mademoiselle Gertrude se lamenta convenablement sur le sort de sa maîtresse : mais, comme elle n'avait point, pour la tirer de l'embarras où elle se trouvait, deux cents écus à lui prêter, elle s'efforça de penser à autre chose, et demanda à Philippin ce que faisait cet infâme bâtard de Waldeck avec ses cheveux roux et ses yeux terribles.

Philippin répondit que le bâtard de Waldeck était en train de s'enivrer, occupation dans laquelle il était puissamment secondé par monsieur son père. Seul, le vicomte de Waldeck gardait, autant qu'il lui était possible, son sang-froid au milieu du pillage et de l'orgie.

Mademoiselle Gertrude avait une furieuse envie de se rendre compte par ses yeux de ce que c'était qu'une orgie. Quant au pillage, elle connaissait cela, ayant vu piller Thérouanne; — mais, d'une orgie, elle n'en avait aucune idée.

Philippin lui expliqua que c'était une réunion d'hommes buvant, mangeant, tenant de mauvais propos, et faisant toute sorte d'insultes aux femmes qui leur tombaient sous la main.

La curiosité de mademoiselle Gertrude redoubla à ce tableau, qui eût fait, cependant, frémir un cœur moins courageux que le sien. Elle pria donc Philippin de la laisser sortir, ne fût-ce que dix minutes; mais celui-ci lui répéta tant de fois, et si sérieusement, qu'à sortir elle courait risque de la vie, qu'elle se décida à rester dans sa cachette, et à attendre une troisième visite de Philippin pour prendre un parti définitif.

Ce parti, il était pris avant le retour de Philippin. C'était, bon gré mal gré, de forcer le passage, de gagner le château, de se glisser dans les corridors secrets et par les escaliers dérobés, et de voir de ses yeux ce qui se passait, un récit, si éloquent qu'il soit, étant toujours bien au-dessous du spectacle qu'il est destiné à peindre.

Aussi, dès qu'elle eut entendu, pour la troisième fois, la clef tourner dans la serrure, s'apprêta-t-elle à s'élancer hors de la citerne, que ce fût ou non l'avis de Philippin; — mais, en apercevant le jeune homme, elle recula d'épouvante.

Philippin était pâle comme un mort; sa bouche balbutiait des paroles sans suite, et ses yeux avaient conservé cette expression hagarde que la terreur met dans le regard de l'homme qui vient de voir quelque sombre et terrible événement.

Gertrude voulut l'interroger; mais, au contact de cette épouvante, elle se sentit glacée: la pâleur qui couvrait les joues de Philippin passa sur son visage, et, en face de ce mutisme effrayant, elle devint muette elle-même.

Le jeune homme, sans lui rien dire, mais avec cette force de l'effroi à laquelle on n'essaye pas même de résister, la saisit par le poignet, et l'entraîna vers la petite porte du jardin qui donnait dans la plaine, en balbutiant ces seuls mots :

— Morte... assassinée... poignardée!...

Gertrude se laissa conduire; Philippin l'abandonna un instant pour refermer la porte du jardin derrière eux; précaution inutile, car on ne songeait pas à les poursuivre.

Mais le choc avait été si rude pour Philippin, que le mouvement imprimé au pauvre garçon ne devait s'arrêter que lorsque les forces lui manqueraient. Au bout de cinq cents pas, les forces lui manquèrent; il tomba sans haleine, murmurant d'une voix rauque, comme celle d'un homme à l'agonie, ces mots effrayants, les seuls, au reste, qu'il eût prononcés :

— Morte... assassinée... poignardée!...

Alors, Gertrude avait jeté les yeux autour d'elle : elle n'était plus qu'à deux cents pas de la lisière de la forêt; elle connaissait la forêt, elle connaissait la grotte; c'était un double refuge. D'ailleurs, dans la grotte, peut-être trouverait-elle Yvonnet.

Elle avait bien quelque remords de laisser ainsi le pauvre Philippin évanoui sur le bord d'un fossé; mais elle apercevait, venant de son côté, quatre ou cinq hommes à cheval. Peut-être ces hommes étaient-ils des reîtres de la troupe du comte de Waldeck; elle n'avait pas une seconde à perdre pour leur échapper. Elle s'élança vers la forêt, et, sans regarder en arrière, elle courut, folle, éperdue, échevelée, jusqu'à ce qu'elle eût franchi la lisière du bois. Là seulement elle s'arrêta, s'appuya à un arbre pour ne pas tomber, et jeta les yeux sur la plaine.

Les cinq ou six cavaliers étaient arrivés à l'endroit où elle avait laissé Philippin évanoui. Ils l'avaient relevé; mais, voyant qu'il lui était impossible de faire un pas, l'un d'eux l'avait posé en travers sur les arçons de sa selle, et, suivi de ses camarades, il le transportait du côté du camp.

Du reste, ces hommes ne paraissaient avoir que de bonnes intentions, et Gertrude commença à croire que rien ne pouvait arriver de plus heureux au pauvre Philippin que de tomber entre des mains qui semblaient si pitoyables.

Alors, rassurée sur son compagnon, ayant repris un peu d'haleine dans cette halte, Gertrude s'était remise à courir dans la direction, ou plutôt vers le point qu'elle croyait être dans la direction de la grotte; mais sa tête était tellement perdue, que les signes auxquels d'habitude elle reconnaissait son chemin passaient inaperçus à ses yeux. Elle s'égara donc, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que, par accident, par hasard, par instinct, elle se trouva dans le voisinage de la grotte, et à la portée de la main de Frantz Scharfenstein.

On devine le reste : Frantz étendit une main dont il enveloppa la taille de Gertrude, lui mit l'autre sur la bouche, enleva la jeune fille comme une plume, rentra avec elle dans la grotte et la déposa tout effarée au milieu des aventuriers, auxquels, rassurée par les bonnes paroles d'Yvonnet, elle fit le récit que nous-même venons de faire, et qui fut accueilli par un cri général d'indignation.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, cette indignation avait une cause tout égoïste. Les aventuriers n'étaient point indignés du peu de moralité dont les pillards venaient de faire preuve à l'endroit du château du Parcq et de ses habitants. Non, ils étaient indignés de ce que le comte de Waldeck et ses fils eussent pillé le matin un château qu'ils comptaient, eux, piller le soir.

Il resulta de cette indignation un hourra général, qui fut suivi de la résolution, prise à l'unanimité, d'aller à la découverte, afin de voir ce qui se passait à la fois du côté du camp, où l'on avait transporté Philippin, et du côté du château du Parcq, où s'était accompli le drame que Gertrude

venait de raconter avec toute l'éloquence et toute l'énergie de la terreur.

Mais, chez les aventuriers, l'indignation n'excluait pas la prudence; il fut donc décidé qu'un homme de bonne volonté commencerait par explorer le bois, et viendrait rendre compte aux aventuriers de l'état des choses. Selon les motifs de sécurité ou de crainte que donnerait l'exploration, on agirait.

Yvonnet s'offrit pour battre le bois. C'était, au reste, bien l'homme qu'il fallait pour cela : il connaissait tous les tours et les détours de la forêt; il était agile comme un daim et rusé comme un renard.

Gertrude jeta les hauts cris, et tenta de s'opposer à ce que son amant accomplît une si dangereuse mission; mais on lui fit comprendre en deux mots que le moment était mal choisi de sa part pour donner cours à des susceptibilités amoureuses qui ne pouvaient qu'être mal appréciées par la société un peu positive dans laquelle elle se trouvait. Elle était fille de bon sens, au fond; elle se calma donc en voyant que ses cris et ses larmes, non-seulement seraient sans résultat, mais encore pourraient tourner mal pour elle. D'ailleurs, Yvonnet lui expliqua tout bas que la maîtresse d'un aventurier ne doit pas affecter la sensibilité nerveuse d'une princesse de roman, et, l'ayant remise aux mains de son ami Fracasso, et sous la garde spéciale des deux Scharfenstein, il sortit de la grotte pour accomplir l'importante mission dont il venait de se charger.

Dix minutes après, il était de retour.

La forêt était parfaitement déserte, et ne paraissait offrir aucun danger.

Comme la curiosité des aventuriers était presque aussi vivement excitée dans leur grotte par le récit de mademoiselle Gertrude, que la curiosité de mademoiselle Gertrude avait été excitée dans sa citerne par le récit de Philippin, et que de vieux routiers de leur trempe ne pouvaient convenablement avoir les mêmes motifs de prudence que ceux qui dirigent les actions d'une belle et timide jeune fille, ils sortirent du souterrain, laissant l'acte de société de Procope à la garde des génies de la terre, invitèrent Yvonnet à se mettre à leur tête, et, guidés par lui, se dirigèrent vers la lisière du bois, non sans que chacun, à part lui, se fût assuré que sa dague ou son épée n'était pas rouillée au fourreau.

VI

LE JUSTICIER.

A mesure que nos aventuriers s'avançaient vers cette pointe de la forêt que nous avons dit s'allonger comme un fer de lance jusqu'à un quart de lieue d'Hesdin, en séparant les deux bassins de la plaine déjà connue de nos lecteurs, un épais taillis succédait à la haute futaie, et, par le rapprochement de ses troncs, l'entrelacement de ses branches, présentait un surcroît de sécurité à ceux qui se glissaient sous son ombre. Ce fut donc sans être vue d'aucun être vivant que la petite troupe parvint jusqu'à la lisière du bois.

A quinze pas, à peu près, du fossé qui séparait la forêt de la plaine, fossé qui contournait le chemin sur lequel nous avons arrêté l'attention du lecteur dès le premier chapitre de ce livre, et qui établissait une communication entre le château du Parcq, le camp de l'empereur et les villages voisins, nos aventuriers s'arrêtèrent.

L'endroit était bien choisi pour la halte : un chêne immense, demeuré avec quelques arbres de la même essence et de la même taille, pour indiquer ce qu'étaient autrefois les géants tombés sous la cognée, étendait son dôme touffu au-dessus de leur tête, tandis qu'en faisant quelques pas, ils pouvaient, sans être vus, plonger leurs regards dans la plaine.

Tous levèrent en même temps les yeux vers la puissante végétation de l'arbre séculaire. Yvonnet comprit ce qu'on attendait encore de lui; il fit de la tête un signe de consentement, emprunta les tablettes de Fracasso, qui renfermaient une seule et dernière feuille immaculée, que le poëte lui montra en lui recommandant de respecter les autres, qui étaient dépositaires de ses rêveuses élucubrations. Il dressa un des deux Scharfenstein contre le pilier rugueux qu'il ne pouvait étreindre de ses bras, monta dans les deux mains croisées du géant, de ses mains gagna ses épaules, de ses épaules les premières branches de l'arbre, et en un instant se trouva assis à cheval sur une de ses vigoureuses ramures, avec autant d'aisance et de sécurité que l'est un matelot sur la vergue de misaine ou sur le mât de beaupré.

Gertrude l'avait, pendant cette ascension, suivi d'un œil inquiet; mais elle avait déjà appris à renfermer ses craintes et à contenir ses cris. D'ailleurs, en voyant la désinvolture avec laquelle Yvonnet s'était établi sur sa branche, la facilité qu'il avait à tourner la tête à droite et à gauche, elle comprit qu'à moins d'un de ces vertiges auxquels Yvonnet était sujet quand on ne le regardait pas, il n'y avait aucun danger pour son amant.

Au reste, Yvonnet, la main placée en abat-jour sur ses yeux, regardant tantôt au nord et tantôt au midi, paraissait partager son attention entre deux spectacles également doués d'intérêt.

Ces mouvements de tête multipliés éveillaient fort la curiosité des aventuriers, qui, perdus dans l'épaisseur du taillis, ne pouvaient rien voir de ce que voyait Yvonnet des régions élevées où il avait établi son domicile.

Aussi Yvonnet comprit-il de leur part cette impatience, dont ils donnaient des signes en levant la tête en l'air, en le questionnant du regard, et même en se basardant à lui crier à demi-voix : « Mais qu'y a-t-il donc? »

Et, parmi les interrogateurs du geste et de la voix, rendons cette justice à mademoiselle Gertrude, elle n'était pas la moins animée.

Yvonnet fit de la main à ses compagnons un signe de promesse indiquant que, dans quelques secondes, ils en sauraient autant que lui. Il ouvrit les tablettes de Fracasso, en déchira la dernière page blanche, écrivit sur cette page quelques lignes au crayon, roula le papier dans ses doigts, afin que le vent ne l'emportât point, et le laissa tomber.

Toutes les mains s'étendirent pour le recevoir, même les blanches et petites mains de mademoiselle Gertrude; mais ce fut entre les larges battoirs de Frantz Scharfenstein que le papier tomba.

Le géant se mit à rire de sa bonne chance, et, passant le papier à son voisin :

— A fous l'honneur, monsié Brogobe, dit-il; moi ne safre bas lire le vranzais.

Procope, non moins curieux que les autres de savoir ce qui se passait, déplia le papier, et, au milieu de l'attention générale, il lut les lignes suivantes :

« Le château du Parcq est en feu.

» Le comte de Waldeck, ses deux fils et ses quarante reîtres se sont remis en campagne, et suivent le chemin qui conduit du château du Parcq au camp.

» Ils sont à deux cents pas, à peu près, de la pointe du bois où nous sommes cachés.

» Voilà pour ma droite.

» Maintenant, une autre petite troupe suit, de son côté, la route du camp au château.

» Cette troupe est composée de sept hommes, un chef, un écuyer, un page et quatre soldats.

» Autant que j'en puis juger d'ici, le chef est le duc Emmanuel-Philibert.

» Sa troupe est à la même distance, à peu près, sur notre gauche, que celle du comte de Waldeck sur notre droite.

» Si les deux troupes marchent du même pas, elles doivent se rencontrer juste à la pointe du bois, et se trouver face à face au moment où elles s'y attendront le moins.

» Si le duc Emmanuel a été prévenu, comme c'est probable, par M. Philippin de ce qui s'est passé au château, nous allons voir quelque chose de curieux.

» Attention, camarades! — c'est bien le duc. »

Le billet d'Yvonnet finissait là; mais il était difficile de dire plus de choses en moins de mots, et de promettre avec plus de simplicité un spectacle qui, en effet, allait être des plus curieux, si l'aventurier ne se trompait point sur l'identité et l'intention des personnes.

Aussi chacun des compagnons se rapprocha-t-il avec précaution de la lisière du bois, afin d'assister avec le plus d'agrément et le moins de danger possible au spectacle promis par Yvonnet, et auquel le hasard lui avait assigné la meilleure place.

Si le lecteur veut suivre l'exemple de nos aventuriers, nous ne nous inquiéterons point du comte de Waldeck et de ses fils, que nous connaissons déjà par le récit de mademoiselle Gertrude, et, nous glissant, nous aussi, sur la lisière gauche du bois, nous nous mettrons en communication avec le nouveau personnage annoncé par Yvonnet, et qui n'est pas moins que le héros de notre histoire.

Yvonnet ne s'était pas trompé. Le chef qui s'avançait entre son page et son écuyer, précédant, comme s'il s'agissait d'une simple patrouille de jour, une petite troupe de quatre hommes d'armes, était bien le duc Emmanuel-Philibert, généralissime des troupes de l'empereur Charles-Quint dans les Pays-Bas.

Il était d'autant plus facile à reconnaître, que, selon son habitude, au lieu de porter son casque sur sa tête, il le portait pendu au côté gauche de sa selle, ce qui lui arrivait presque constamment, par la pluie et par le soleil, et même aussi parfois pendant la bataille; d'où l'on disait que les soldats, voyant son insensibilité au froid, au chaud et aux coups, l'avaient surnommé *Tête de fer*.

C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un beau jeune homme de vingt-sept ans, de taille moyenne, mais vigoureusement pris dans sa taille, aux cheveux coupés très-courts, au front haut et découvert, aux sourcils bruns bien dessinés, aux yeux bleus, vifs et perçants, au nez droit, aux moustaches bien fournies, à la barbe taillée en pointe, enfin, au col un peu enfoncé dans les épaules, comme il arrive presque toujours aux descendants des races guerrières, dont les aïeux ont porté le casque pendant plusieurs générations.

Lorsqu'il parlait, sa voix était à la fois d'une douceur infinie et d'une fermeté remarquable. Chose étrange! elle pouvait monter à l'expression de la plus violente menace sans s'élever de plus d'un ou deux tons : la gamme ascendante de colère était cachée dans les nuances presque insaisissables de l'accent.

Il en résultait que les personnes de son intimité devinaient seules à quels périls étaient exposés les imprudents qui éveillaient et bravaient cette colère, colère si bien comprimée au dedans, qu'on ne pouvait comprendre sa force et mesurer son étendue qu'au moment où, précédée de l'éclair de ses yeux, elle éclatait, tonnait, pulvérisait comme la foudre; puis, de même que, la foudre une fois tombée, l'orage se calme et le temps se rassérène, l'explosion produite, la physionomie du duc reprenait son calme et sa sérénité habituels; ses yeux, leur regard placide et fort; sa bouche, son bienveillant et royal sourire.

Quant à l'écuyer qui marchait à sa droite, et qui portait la visière haute, c'était un jeune homme blond du même âge à peu près, et exactement de la même taille que le duc. Ses yeux d'un bleu clair, pleins de puissance et de fierté, sa barbe et ses moustaches d'un blond plus chaud que ses cheveux, son nez aux narines dilatées comme celles du lion, ses lèvres dont le poil qui les couvrait ne pouvait cacher ni le coloris ni l'épaisseur, son teint riche à la fois du double fard du hâle et de la santé : tout en lui indiquait la force physique poussée au plus haut degré. Attachée non pas à son flanc, mais ballottant sur son dos, résonnait une de ces terribles épées à deux mains comme François Ier en brisa trois à Marignan, et qu'à cause de leur longueur, on ne tirait que par-dessus l'épaule, tandis qu'à l'arçon de sa selle pendait une de ces haches d'armes offrant un tranchant d'un côté, une masse de l'autre, et un fer triangulaire et aigu à sa pointe; de sorte qu'avec cette seule arme, on pouvait tout à la fois, et selon l'occasion, fendre comme avec une hache, assommer comme avec un marteau, percer comme avec un poignard.

A la gauche du duc marchait son page. C'était un bel adolescent de seize ou dix-huit ans à peine, avec des cheveux bleus à force d'être noirs, taillés à l'Allemande, comme en portent les chevaliers d'Holbein et les anges de Raphaël. Ses yeux, ombragés par de longs cils veloutés, étaient doués de cette nuance insaisissable qui flotte du marron au violet, et que l'on ne rencontre que dans les yeux arabes ou siciliens. Son teint mat, de cette belle matité particulière aux contrées septentrionales de la péninsule italienne, semblait celui d'un marbre de Carrare dont le soleil romain aurait longuement et amoureusement bu la pâleur. Ses mains, petites, blanches et effilées, manœuvraient, avec une adresse remarquable, un petit cheval de Tunis portant, pour toute selle, une trousse faite d'une peau de léopard aux yeux d'émail, aux dents et aux griffes d'or, et, pour toute bride, un léger filet de soie. Quant à son habillement, simple mais plein d'élégance, il se composait d'un pourpoint de velours noir s'ouvrant sur un justaucorps cerise, à crevés de satin blanc, serré au bas de la taille par un cordonnet d'or supportant une dague dont la poignée était faite d'une seule agate. Son pied, gracieusement modelé, était enfermé dans une botte de maroquin dans l'extrémité supérieure de laquelle se perdait, à la hauteur du genou, une trousse de velours pareil à celui du pourpoint.

Enfin, son front était couvert d'une toque de la même étoffe et de la même couleur que toute la partie extérieure de son vêtement, et autour de laquelle, fixée au-dessus du front par une agrafe de diamant, s'enroulait une plume cerise dont l'extrémité, flottant au moindre souffle d'air, retombait gracieusement entre les deux épaules.

Nos personnages nouveaux posés et mis en scène, revenons à l'action, un moment interrompue, et qui va se renouer avec encore plus de vigueur et de fermeté qu'auparavant.

En effet, pendant cette description, le duc Emmanuel-Philibert, ses deux compagnons et les quatre hommes de sa suite continuaient leur chemin sans presser ni ralentir le pas de leurs chevaux. Seulement, à mesure qu'ils approchaient de la pointe du bois, le visage du duc se rembrunissait, comme s'il se fût attendu d'avance au spectacle de désolation qui allait s'offrir à ses yeux, une fois cette pointe de bois dépassée. Mais, tout à coup, en arrivant simultanément à l'extrémité de l'angle, comme l'avait prévu Yvonnet, les deux troupes se trouvèrent face à face, et, chose singulière! ce fut la plus nombreuse des deux qui s'arrêta, clouée à sa place par un sentiment de surprise auquel se mêlait visiblement un peu de crainte.

Emmanuel-Philibert, au contraire, sans indiquer par un tressaillement de son corps, par un geste de sa main, par un mouvement de son visage, le sentiment, quel qu'il fût, qui l'agitait, continua son chemin, marchant droit au comte de Waldeck, qui l'attendait placé entre ses deux fils.

A dix pas du comte, Emmanuel fit un signe à son écuyer, à son page et à ses quatre soldats, qui s'arrêtèrent avec une obéissance et une régularité toutes militaires, et le laissèrent continuer son chemin.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à la portée de la main du vicomte de Waldeck, qui se trouvait placé comme un rempart entre lui et son père, le duc s'arrêta à son tour.

Les trois gentilshommes portèrent la main à leur casque en signe de salut; seulement, en portant la main au sien, le bâtard de Waldeck en abaissa la visière comme pour être prêt à tout événement.

Le duc répondit à leur triple salut par une inclination de sa tête nue.

Puis, s'adressant au vicomte de Waldeck avec cette voix suave qui faisait de sa parole une harmonie :

— Monsieur le vicomte de Waldeck, dit-il, vous êtes un digne et brave gentilhomme comme je les aime, et comme les aime mon auguste maître l'empereur Charles-Quint. Depuis longtemps, je songeais à faire quelque chose pour vous; il y a un quart d'heure, l'occasion s'en est présentée, et je l'ai saisie. Je reçois à l'instant la nouvelle qu'une compagnie de cent vingt lances, dont j'ai, au nom de Sa Majesté l'empereur, ordonné la levée sur la rive gauche du Rhin, est assemblée à Spire; je vous ai nommé capitaine de cette compagnie.

— Monseigneur..., balbutia le jeune homme tout étonné et rougissant de plaisir.

— Voici votre brevet, signé par moi et scellé du sceau de l'Empire, continua le duc en tirant de sa poitrine un parchemin qu'il présenta au vicomte; prenez-le, partez à l'instant même et sans une minute de retard... Nous allons probablement rentrer en campagne, et j'aurai besoin de vous et de vos hommes. Allez, monsieur le vicomte de Waldeck; montrez-vous digne de la faveur qui vous est accordée, et que Dieu vous garde!

La faveur était grande, en effet. Aussi le jeune homme, obéissant, sans commentaire, à l'ordre qui lui était donné de partir à l'instant même, prit-il immédiatement congé de son père et de son frère, et, se retournant vers Emmanuel :

— Monseigneur, dit-il, vous êtes véritablement un *justicier*, ainsi qu'on vous appelle, pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais... Vous avez eu confiance en moi; cette confiance sera justifiée. Adieu, monseigneur.

Et, mettant son cheval au galop, le jeune homme disparut à l'angle du bois.

Emmanuel-Philibert le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement perdu de vue.

Puis, se retournant et fixant un regard sévère sur le comte de Waldeck :

— Et, maintenant, à vous, monsieur le comte! dit-il.

— Monseigneur, interrompit le comte, laissez-moi d'abord remercier Votre Altesse de la faveur qu'elle vient d'accorder à mon fils.

— La faveur que j'ai accordée au vicomte de Waldeck, répondit froidement Emmanuel, ne vaut pas un remercîment, puisqu'il l'a méritée... Seulement, vous avez entendu ce qu'il a dit, je suis un justicier pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais. Rendez-moi votre épée, monsieur le comte!

Le comte tressaillit, et, avec un accent indiquant qu'il n'obéirait pas facilement à l'ordre qui venait de lui être donné :

— Moi, vous rendre mon épée! Et pourquoi cela?

— Vous connaissez mon arrêté défendant le pillage et la maraude, sous peine des verges ou du gibet pour les soldats, sous peine des arrêts ou de la prison pour les chefs. Vous avez contrevenu à mon arrêté, en vous introduisant de force, malgré les observations de votre fils aîné, dans le château du Parcq, et en volant l'or, les bijoux, l'argenterie de la châtelaine qui l'habitait... Vous êtes un maraudeur et un pillard; rendez-moi votre épée, monsieur le comte de Waldeck!

Le duc avait prononcé ces paroles sans que le ton de sa voix eût visiblement changé, excepté pour son écuyer et son page, qui, commençant seulement à comprendre ce dont il s'agissait, se regardèrent avec une certaine inquiétude.

Le comte de Waldeck pâlit; mais, nous l'avons dit, il était difficile à un étranger de deviner, au son de la voix d'Emmanuel-Philibert, à quel degré de menace sa justice ou sa colère en était arrivée.

— Mon épée, monseigneur? dit Waldeck. Oh! j'ai sans doute encore commis quelque autre méfait... Un gentilhomme ne rend pas son épée pour si peu!

Et il essaya de rire dédaigneusement.

— Oui, monsieur, répondit Emmanuel, oui, vous avez fait autre chose; mais, pour l'honneur de la noblesse d'Allemagne, je taisais ce que vous avez fait... Vous voulez que je parle ? Soit; écoutez donc. Quand vous avez eu volé or, argenterie, bijoux, cela ne vous a pas suffi : vous avez fait attacher la maîtresse de la maison au pied de son lit, et vous lui avez dit : « Si, dans deux heures, vous n'avez pas versé entre nos mains la somme de deux cents écus noble-rose, je mettrai le feu à votre château ! » Vous avez dit cela, et, au bout de deux heures, comme la pauvre femme, vous ayant donné jusqu'à sa dernière pistole, se trouvait dans l'impossibilité de vous remettre les deux cents écus demandés, malgré les prières de votre fils aîné, vous avez mis le feu à la ferme, pour que la malheureuse victime eût le temps de faire ses réflexions avant que le feu eût gagné le château... Et tenez, vous ne direz point que cela n'est pas vrai : on voit d'ici flamme et fumée. Vous êtes un incendiaire; rendez-moi votre épée, monsieur le comte!

Le comte grinça les dents, car il commençait à comprendre ce qu'il y avait de résolution dans les paroles calmes mais fermes du duc.

— Puisque vous êtes si bien instruit du commencement, monseigneur, dit-il, vous êtes, sans doute, non moins bien renseigné sur la fin?

— Vous avez raison, monsieur, je sais tout; c'est que je voulais vous épargner la corde, que vous méritez.

— Monseigneur! s'écria Waldeck du ton de la menace.

— Silence, monsieur! dit Emmanuel-Philibert; respectez votre accusateur, et tremblez devant votre juge!... La fin? Je vais vous la dire. A la vue de la flamme qui commençait de monter dans les airs, votre bâtard, qui avait la clef de la chambre dans laquelle était garrottée la prisonnière, est entré dans cette chambre. La malheureuse n'avait pas crié en voyant le feu qui s'approchait d'elle; ce n'était que la mort... Elle cria en voyant votre bâtard s'avancer et la saisir dans ses bras, car c'était le déshonneur! Le vicomte de Waldeck entendit ces cris et accourut. Il somma son frère de rendre la liberté à celle qu'il outrageait; mais lui, au lieu de répondre à cet appel d'honneur, jeta sa prisonnière toute garrottée sur le lit et tira son épée. Le vicomte de Waldeck sortit la sienne du fourreau, résolu à sauver cette femme, même au péril de sa vie. Les deux frères s'attaquèrent avec acharnement, car il y avait longtemps qu'ils se haïssaient. Vous entrâtes alors, et, croyant que vos fils se battaient pour la possession de cette femme : « La plus belle femme du monde, dites-vous, ne vaut pas la goutte de sang qui sort des veines d'un soldat. Bas les armes, enfants! je vais vous mettre d'accord... » Alors, à votre voix, les deux frères abaissèrent leurs épées; vous passâtes entre eux; tous deux vous suivaient du regard, car ils ne savaient ce que vous vouliez faire. Vous vous approchâtes de la femme garrottée et renversée sur le lit, et, avant que ni l'un ni l'autre de vos fils eût eu le temps de s'opposer à cette action infâme, vous tirâtes votre dague et la lui enfonçâtes dans la poitrine... Ne dites pas que cela ne s'est point passé ainsi; ne dites pas que cela n'est point vrai : votre dague est encore humide et vos mains sont encore sanglantes. Vous êtes un assassin; rendez-moi votre épée, comte de Waldeck!

— Cela est facile à dire, monseigneur, répondit le comte; mais un Waldeck ne vous rendrait pas son épée, tout prince couronné ou découronné que vous êtes, quand il serait seul contre vous sept; à plus forte raison quand il a son fils à sa droite et quarante soldats derrière lui.

— Alors, dit Emmanuel avec une légère altération dans la voix, si vous ne voulez pas me la rendre de bonne volonté, c'est à moi de vous la prendre de force.

Et, faisant faire un bond à son cheval, il se trouva côte à côte du comte de Waldeck.

Celui-ci, serré de trop près pour tirer son épée, porta la main à ses fontes; mais, avant qu'il eût détaché le bouton qui les fermait, Emmanuel-Philibert avait plongé la main dans la sienne, ouverte d'avance, et en avait tiré un pistolet tout armé.

Le mouvement fut si rapide, que ni le bâtard de Waldeck, ni l'écuyer, ni le page du duc, ni le comte de Waldeck lui-même, ne purent le prévenir. Emmanuel-Philibert, d'une main calme et sûre comme celle de la justice, lâcha le coup

à bout portant, brûlant le visage du comte avec la poudre et lui faisant sauter la cervelle avec la balle.

Le comte eut à peine le temps de jeter un cri; il ouvrit les bras, se renversa lentement sur la croupe de son cheval, comme un athlète qu'un lutteur invisible fait plier en arrière, perdit l'étrier du pied gauche, puis du pied droit, et roula lourdement à terre.

Le justicier avait fait justice; le comte était tué sur le coup.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette scène, le bâtard de Waldeck, entièrement couvert de son armure de fer, était resté debout et immobile comme une statue équestre; mais, en entendant le coup de pistolet, mais, en voyant tomber son père, il poussa un cri de rage qui s'échappa en grinçant à travers la visière de son casque.

Puis, s'adressant aux reîtres stupéfaits et terrifiés :

— A moi, compagnons! s'écria-t-il en allemand; cet homme n'est pas des nôtres... A mort! à mort, le duc Emmanuel!

Mais les reîtres, pour toute réponse, secouèrent la tête en signe de négation.

— Ah! s'écria le jeune homme se laissant emporter de plus en plus à sa colère; ah! vous ne m'écoutez pas! Ah! vous refusez de venger celui qui vous aimait comme ses enfants, qui vous chargeait d'or, qui vous gorgeait de butin!... Eh bien, ce sera donc moi qui le vengerai, puisque vous êtes des ingrats et des lâches!

Et il tira son épée pour s'élancer sur le duc; mais deux reîtres sautèrent au chanfrein de son cheval, saisissant la bride chacun d'un côté du mors, tandis qu'un troisième l'étreignait entre ses bras.

Le jeune homme se débattait furieux, accablant d'injures ceux qui le tenaient enchaîné.

Le duc regardait ce spectacle avec une certaine pitié : il comprenait le désespoir de ce fils qui venait de voir tomber son père à ses pieds.

— Altesse, dirent les reîtres, qu'ordonnez-vous de cet homme, et que faut-il faire de lui?

— Le laisser libre, dit le duc. M'ayant menacé, si je l'arrêtais, il pourrait croire que j'ai peur.

Les reîtres arrachèrent l'épée des mains du bâtard, et le laissèrent libre.

Le jeune homme fit bondir son cheval, qui, d'un seul élan, franchit la distance qui le séparait d'Emmanuel-Philibert.

Celui-ci l'attendait la main posée sur la crosse de son second pistolet.

— Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, prince de Piémont, cria le bâtard de Waldeck en étendant la main vers lui en signe de menace, tu comprends, n'est-ce pas, que, de moi à toi, c'est, à compter d'aujourd'hui, une haine mortelle?... Emmanuel-Philibert, tu as tué mon père! (Il abaissa la visière de son casque.) Regarde bien mon visage, et, chaque fois que tu le reverras, soit la nuit, soit le jour, soit dans une fête, soit dans un combat, malheur! malheur à toi, Emmanuel-Philibert!

Et, faisant volter son cheval, il partit au galop en secouant la main, comme pour jeter encore une malédiction contre le duc, et en lui criant une dernière fois : « Malheur! »

— Misérable! s'écria l'écuyer d'Emmanuel en piquant son cheval pour s'élancer à sa poursuite.

Mais le duc, faisant de la main un signe impératif :

— Pas un pas de plus, Scianca-Ferro! dit-il; je te le défends!

Puis, se retournant vers son page, qui, pâle comme la mort, semblait prêt à perdre les arçons :

— Qu'est-ce que cela, Leone? dit-il en s'approchant de lui et en lui tendant la main. En vérité, en vous voyant ainsi, blême et tremblant, on vous prendrait pour une femme!

— Oh! mon bien-aimé duc, murmura le page, redites-moi que vous n'êtes pas blessé, ou je meurs...

— Enfant! dit le duc, est-ce que je ne suis pas sous la main de Dieu?

Alors, s'adressant aux reîtres :

— Mes amis, dit-il en leur montrant le cadavre du comte de Waldeck, procurez une sépulture chrétienne à cet homme, et que la justice que je viens d'exercer sur lui vous soit une preuve qu'à mes yeux, comme à ceux du Seigneur, il n'y a ni grands ni petits.

Et, faisant un signe de la tête à Scianca-Ferro et à Leone, il reprit avec eux le chemin du camp, sans que son visage eût gardé d'autre trace de l'événement terrible qui venait de se passer, que la ride habituelle qui semblait, un peu plus profondément que de coutume, creuser sur son front le sillon de la pensée.

VII

HISTOIRE ET ROMAN.

Tandis que les aventuriers, témoins invisibles de la catastrophe que nous venons de raconter, tout en jetant un regard mélancolique sur les ruines fumantes du château du Parcq, regagnent leur grotte, où ils vont mettre la dernière main à l'acte de société, devenu inutile pour le présent, mais qui ne peut manquer de porter dans l'avenir, au profit de l'association naissante, les fruits les plus merveilleux; tandis que les reîtres, obéissant à l'ordre donné, ou plutôt à la recommandation faite de procurer à leur ancien chef une sépulture chrétienne, vont creuser, dans un coin du cimetière d'Hesdin, la fosse de celui qui, ayant reçu la punition de son crime sur la terre, repose maintenant dans l'espérance de la miséricorde divine; tandis qu'enfin Emmanuel-Philibert regagne sa tente entre son écuyer Scianca-Ferro et son page Leone; abandonnant tout ce qui n'a été jusqu'ici que prologue, mise en scène, et personnages secondaires de notre drame, pour l'action réelle et les personnages principaux qui viennent, enfin, de se produire, hasardons, — afin de donner au lecteur une plus ample connaissance de leur caractère et de leur situation morale et politique, — une excursion à la fois historique pour les uns et romanesque pour les autres, dans le domaine du passé, splendide royaume du poëte et de l'historien, qu'aucune révolution ne peut leur enlever.

Troisième fils de Charles III dit le Bon et de Béatrix de Portugal, Emmanuel-Philibert naquit au château de Chambéry, le 8 juillet 1528.

Il reçut ce double nom d'Emmanuel-Philibert, — celui d'Emmanuel en considération de son aïeul maternel Emmanuel, roi de Portugal, et celui de Philibert, en vertu d'un vœu que son père avait fait à Saint-Philibert de Tournus. — — Il naquit à quatre heures après-midi, et apparut si faible aux portes de cette vie, que la respiration de l'enfant ne fut soutenue que par le souffle qu'introduisit dans ses poumons une des femmes de sa mère, et que, jusqu'à l'âge de trois ans, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, et sans pouvoir se soutenir sur les jambes. Aussi, quand l'horoscope que l'on tirait, alors, à la naissance de tout fils de prince eût annoncé que celui qui venait de naître serait un grand guerrier, et ferait resplendir la maison de Savoie d'un lustre supérieur à celui qu'avait attiré sur elle, soit Pierre surnommé le *Petit Charlemagne*, soit Amédée V dit le *Grand*, soit Amédée VI vulgairement appelé le *comte Vert*, sa mère ne put s'empêcher de verser des larmes, et son père, prince pieux et résigné, de dire en secouant la tête, avec l'expression du doute, au mathématicien qui lui faisait cette prédiction :

— Dieu vous entende, mon ami!

Emmanuel-Philibert était neveu de Charles V, par sa mère Béatrix de Portugal, la plus belle et la plus accomplie des princesses de son temps, et cousin de François Ier, par sa tante Louise de Savoie, sous l'oreiller de laquelle le con-

nétable de Bourbon prétendait avoir laissé le cordon du Saint-Esprit que François Ier lui faisait redemander.

C'était aussi sa tante, cette spirituelle Marguerite d'Autriche qui laissa un recueil de chansons manuscrites que l'on peut voir encore aujourd'hui à la bibliothèque nationale de France, et qui, assaillie par une tempête au moment où elle se rendit en Espagne, pour épouser l'infant fils de Ferdinand et d'Isabelle, après avoir été fiancée au dauphin de France et au roi d'Angleterre, faisait sur elle-même, croyant qu'elle allait mourir, cette curieuse épitaphe:

Pleurez, Amours! pleurez Margot la belle,
Qui fut trois fois promise, et qui mourut pucelle.

Quant à Emmanuel-Philibert, il était, comme nous l'avons dit, si débile, que, malgré la prédiction de l'astrologue qui faisait de lui un puissant homme de guerre, son père le destina à l'Église. Aussi, à l'âge de trois ans, fut-il envoyé à Bologne, pour baiser les pieds du pape Clément VII, qui venait y donner la couronne à son oncle l'empereur Charles-Quint, sur la recommandation duquel le jeune prince obtint du pape la promesse d'un chapeau de cardinal. De là vint le surnom de *Cardinalin* qu'on lui donna dans son enfance, et qui le faisait fort enrager.

Pourquoi ce nom faisait-il si fort enrager l'enfant? Nous allons le dire.

On se rappelle cette femme ou plutôt cette amie de la duchesse de Savoie qui, près d'elle à l'heure de son accouchement, avait, de son souffle, alimenté celui du petit Emmanuel-Philibert près de s'évanouir. Six mois auparavant, elle avait eu un fils qui était venu au monde aussi fort, aussi vigoureux que le fils de la duchesse était venu faible et languissant. Or, voyant son fils ainsi sauvé par elle, la duchesse lui dit:

— Ma chère Lucrezia, cet enfant est maintenant autant à toi qu'à moi, je te le donne; prends-le, nourris-le de ton lait, comme tu l'as nourri de ton souffle, et je te devrai encore plus qu'il ne te devra lui-même, car il ne te devra que la vie, et, moi, je te devrai mon enfant!

Lucrezia reçut l'enfant dont on la faisait mère, comme un dépôt sacré. Cependant, il semblait que ce dût être au détriment du petit Rinaldo, — c'était le nom de son fils, à elle, — que l'héritier du duc de Savoie reprendrait vie et force, puisque la part de nourriture qu'allait réclamer le petit Emmanuel diminuerait d'autant celle de son frère de lait.

Mais Rinaldo, à six mois, était fort comme un autre l'eût à peine été à un an. D'ailleurs, la nature a ses miracles, et, sans que la source du lait maternel tarît un instant, les deux enfants puisèrent la vie aux mêmes mamelles.

La duchesse souriait en voyant, pendus à la même treille vivante, cet enfant étranger si fort, et cet enfant à elle si languissant.

Au reste, on eût dit que le petit Rinaldo comprenait cette faiblesse de son frère et y compatissait. Souvent le capricieux enfant ducal voulait la mamelle où buvait l'autre enfant, et celui-ci, tout souriant de ses lèvres blanches de lait, cédait sa place à l'exigeant nourrisson.

Les deux enfants grandirent ainsi sur les genoux de Lucrezia. A trois ans, Rinaldo semblait en avoir cinq; à trois ans, comme nous l'avons dit, Emmanuel-Philibert marchait à peine, et ne relevait qu'avec effort sa tête inclinée sur sa poitrine.

Ce fut alors qu'on lui fit faire le voyage de Bologne, et que le pape Clément VII lui promit le chapeau de cardinal.

On eût dit que cette promesse lui portait bonheur, et que ce nom de Cardinalin lui valait la protection de Dieu; car, à partir de l'age de trois ans, sa santé commença de se raffermir et son corps de se renforcer.

Mais celui qui, sous ce rapport, faisait des progrès merveilleux, c'était Rinaldo. Ses joujoux les plus solides volaient en éclats sous ses doigts; il ne pouvait toucher à aucun d'eux qu'il ne le brisât; on eut l'idée de lui en faire faire en acier, et il les brisa comme s'ils eussent été de faïence. Aussi le bon duc Charles III, qui s'amusait souvent à regarder jouer les deux enfants, n'appelait-il le compagnon d'Emmanuel que *Scianca-Ferro*, ce qui, en patois piémontais, signifie *Brise-Fer*.

Le nom lui en resta.

Et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que Scianca-Ferro ne se servait jamais de cette force miraculeuse que pour protéger Emmanuel, qu'il adorait, au lieu d'en être jaloux comme il fût peut-être arrivé d'un autre enfant.

Quant au jeune Emmanuel, il enviait singulièrement cette force de son frère de lait, et il eût bien volontiers échangé son sobriquet de Cardinalin contre celui de Scianca-Ferro.

Cependant, lui aussi semblait gagner une certaine vigueur à cette fréquentation d'une vigueur plus grande que la sienne. Scianca-Ferro, mesurant sa force à celle du jeune prince, luttait avec lui, courait avec lui, et, pour ne pas le décourager, se laissait parfois dépasser à la course et vaincre à la lutte.

Tous les exercices leur étaient communs, équitation, natation, escrime. A tous, Scianco-Ferro était momentanément supérieur; cependant, on comprenait que ce n'était qu'une affaire de chronologie, et que, pour être en retard, Emmanuel n'avait pas dit son dernier mot.

Les deux enfants ne se quittaient pas et s'aimaient comme deux frères. Chacun d'eux était jaloux de l'autre comme une maîtresse eût été jalouse de son amant, et pourtant le moment approchait où un troisième compagnon qu'ils adopteraient d'un amour égal allait se mêler à leurs jeux.

Un jour que la cour du duc Charles III était à Verceil, à cause de certains troubles qui avaient éclaté à Milan, les deux jeunes gens sortirent à cheval avec leur maître d'équitation, firent une longue course sur la rive gauche de la Sesia, dépassèrent Novare et s'aventurèrent presque jusqu'au Tessin. Le cheval du jeune duc Emmanuel marchait le premier, quand tout à coup un taureau, enfermé dans un pâturage, enfonçant et brisant les barrières entre lesquelles il était emprisonné, fit peur au cheval du prince, qui s'emporta à travers les prairies, franchissant les ruisseaux, les buissons et les haies. Emmanuel montait admirablement bien à cheval, il n'y avait donc rien à craindre; cependant Scianca-Ferro s'élança à sa poursuite, prenant le même chemin que lui, et franchissant, comme lui, tous les obstacles qu'il rencontrait. Le maître d'équitation, plus prudent, prit un détour qui, par une ligne circulaire, devait le conduire à l'endroit vers lequel s'étaient dirigés les deux jeunes gens.

Après un quart d'heure d'une course effrénée, Scianca-Ferro, ne voyant plus Emmanuel, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, appela de toutes ses forces. Deux de ces appels restèrent sans réponse; enfin, il lui sembla qu'il entendait la voix du prince dans la direction du village d'Oleggio. Il lança son cheval de ce côté, et bientôt, en effet, guidé par la voix d'Emmanuel, il trouva celui-ci au bord d'un ruisseau affluant au Tessin.

A ses pieds était une femme morte, et, dans ses bras, presque mourant, un petit garçon de quatre à cinq ans.

Le cheval, qui s'était calmé, broutait tranquillement les jeunes pousses des arbres, tandis que son maître essayait de rendre la connaissance à l'enfant. Quant à la femme, il n'y fallait pas songer, elle était bien morte.

Elle paraissait avoir succombé à la fatigue, à la misère et à la faim. L'enfant, qui avait sans doute partagé les fatigues et la misère de sa mère, semblait près de mourir d'inanition.

Le village d'Oleggio n'était qu'à un mille de là. Scianca-Ferro mit son cheval au galop, et disparut dans la direction du village.

Emmanuel y eût bien été lui-même, au lieu d'y envoyer son frère; mais l'enfant s'était attaché à lui, et, sentant que la vie, qui était sur le point de lui échapper, allait lui revenir de ce côté, il ne voulait pas le lâcher.

Le pauvre petit l'avait attiré tout près de la femme, et lui disait, avec cet accent déchirant de l'enfance, à qui l'on ne peut pas donner la conscience de son malheur:

— Réveille donc maman! réveille donc maman!

Emmanuel pleurait. Que pouvait-il faire, pauvre enfant lui-même, qui voyait pour la première fois le spectacle de la mort? Il n'avait que ses larmes, il les donnait.

Scianca-Ferro reparut; il apportait du pain et une fiasque de vin d'Asti.

On essaya d'introduire quelques gouttes de vin dans la bouche de la mère; soin inutile: ce n'était plus qu'un cadavre.

Il n'y avait donc à s'occuper que de l'enfant.

L'enfant, tout en pleurant sa mère, qui ne voulait pas se réveiller, but, mangea et reprit un peu de forces.

En ce moment arrivèrent des paysans que Scianca-Ferro avait prévenus. Ils avaient rencontré le maître d'équitation, tout effaré d'avoir perdu ses deux élèves, et l'avaient ramené avec eux à l'endroit que leur avait indiqué Scianca-Ferro.

Ils savaient donc qu'ils avaient affaire au jeune prince de Savoie, et, comme le duc Charles était adoré de ses sujets, ils s'offrirent tout de suite à exécuter, à l'endroit du malheureux orphelin et de sa mère, ce qu'il plairait à Emmanuel d'ordonner.

Emmanuel choisit parmi les paysans une femme qui lui parut bonne et pitoyable; il lui donna tout l'argent que lui et Scianca-Ferro avaient sur eux, prit le nom de la femme par écrit, et la pria de veiller aux funérailles de la mère, et de pourvoir aux premiers besoins de l'enfant.

Puis, comme il se faisait tard, le maître d'équitation insista pour que ses deux élèves reprissent le chemin de Verceil. Le petit orphelin pleurait fort; il ne voulait pas quitter son bon ami Emmanuel, dont il savait le nom, mais dont il ne connaissait pas la qualité. Emmanuel promit de revenir le voir; cette promesse le calma un peu; mais, tout en s'éloignant, il ne cessait de tendre les bras vers le sauveur que le hasard lui avait amené.

Et, en effet, si le secours envoyé par le hasard, ou plutôt par la Providence, au pauvre enfant, avait tardé de deux heures seulement, on l'eût trouvé mort auprès de sa mère.

Quelque diligence que fît au retour le maître d'équitation, ses deux élèves n'arrivèrent au château de Verceil qu'assez avant dans la soirée. On était fort inquiet; on avait fait courir de tous côtés après eux, et la duchesse s'apprêtait à les gronder, lorsque Emmanuel lui raconta l'histoire avec sa douce voix tout empreinte de la tristesse que ce sombre événement avait imprimée dans son âme. Le récit terminé, il s'agissait, non plus de gronder, mais de louer les enfants, et la duchesse, partageant l'intérêt que son fils portait à l'orphelin, déclara que, dès le surlendemain, c'est-à-dire aussitôt que seraient achevées les funérailles de sa mère, elle irait en personne lui faire une visite.

Effectivement, le surlendemain, on partit pour le village d'Oleggio, la duchesse en litière, les deux jeunes compagnons à cheval.

En arrivant près du village, Emmanuel n'y put pas tenir: il mit les éperons dans le ventre de son cheval, et partit pour revoir un peu plus tôt le petit orphelin.

Son arrivée fut une grande joie pour le malheureux enfant. Il avait fallu l'arracher du corps de sa mère; il ne voulait pas croire qu'elle fût morte, et ne cessait de crier:

— Ne la mettez pas dans la terre, ne la mettez pas dans la terre... Je vous promets qu'elle se réveillera!

Depuis le moment où sa mère avait été emportée de la maison, on avait été obligé de le tenir enfermé: il voulait aller la rejoindre.

La vue de son sauveur le consola un peu. Emmanuel dit à l'enfant que sa mère avait voulu le voir, et qu'elle allait arriver.

— Oh! tu as ta maman, toi? lui dit l'orphelin. Oh! je prierai bien le bon Dieu, qu'elle ne s'endorme point pour ne plus se réveiller!

C'était une grande nouvelle pour les paysans, que celle que venait de leur donner Emmanuel de l'arrivée de la duchesse dans leur maison. Aussi avaient-ils couru au-devant d'elle, et, comme, en traversant les rues, ils disaient où ils allaient, et au-devant de qui ils allaient, tout le village s'était mis à leur suite, et courait après eux.

Enfin le cortége arriva, précédé de Scianca-Ferro, qui était resté galamment pour servir d'écuyer à la duchesse.

Emmanuel présenta son protégé à sa mère. La duchesse demanda à l'enfant ce qu'avait oublié de lui demander Emmanuel, c'est-à-dire comment il s'appelait, et quelle était sa mère.

L'enfant répondit qu'il s'appelait Leone, et que sa mère s'appelait Leona, mais il ne voulut pas donner d'autres détails, répondant à toutes les questions qui lui étaient faites: « Je ne sais pas. »

Et, cependant, chose étrange! on devinait que cette ignorance était feinte, et qu'il y avait un secret là-dessous.

Sans doute, en mourant, sa mère lui avait recommandé de ne point répondre autre chose que ce qu'il répondait: et, en effet, il fallait la dernière recommandation d'une mère mourante pour faire une pareille impression sur un enfant de quatre ans.

Alors, la duchesse étudia l'orphelin avec une curiosité toute féminine. Quoique vêtu d'habits grossiers, il avait les mains fines et blanches; on voyait que les soins d'une mère, et d'une mère élégante, distinguée, avaient passé sur ces mains-là. En même temps, son langage appartenait à l'aristocratie, et, à quatre ans, il parlait également bien l'italien et le français.

La duchesse se fit présenter les habits de la mère; c'étaient ceux d'une paysanne.

Mais les paysans qui l'avaient déshabillée dirent qu'ils n'avaient jamais vu peau plus blanche, mains plus délicates, pieds plus petits et plus élégants.

D'ailleurs, un détail trahissait la classe de la société à laquelle avait dû appartenir la pauvre femme: avec son costume de paysanne, avec sa jupe de molleton, avec son corsage de bure, avec ses gros souliers, elle portait des bas de soie.

Sans doute, elle avait fui sous un déguisement; et, des habits qu'elle avait abandonnés pour fuir, elle n'avait conservé que ces bas de soie qui la trahissaient après sa mort.

La duchesse en revint au petit Leone, l'interrogea sur tous ces points; mais il répondit constamment: « Je ne sais pas. » La duchesse n'en put tirer autre chose. Elle recommanda de nouveau, et en renchérissant sur les recommandations d'Emmanuel, le pauvre orphelin aux braves paysans qui en avaient pris soin jusqu'alors, leur donna une somme double de celle qu'ils avaient déjà reçue, et les chargea de faire, sur la mère et sur l'enfant, des recherches dans les environs, leur promettant une bonne récompense, s'ils arrivaient à lui donner sur eux quelques éclaircissements.

Le petit Leone voulait à toute force suivre Emmanuel, et Emmanuel n'était pas non plus bien loin d'insister près de sa mère afin de l'emmener avec lui, car il éprouvait pour l'orphelin une véritable pitié. Il promit donc à Leone de revenir le voir le plus tôt possible, et la duchesse elle-même s'engagea à une seconde visite.

Malheureusement, vers cette même époque, arrivèrent des événements qui forcèrent la duchesse de manquer à sa parole. Pour la troisième fois, François I[er] déclara la guerre à Charles-Quint, à propos du duché de Milan, dont il se prétendait héritier, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, frère de Charles VI.

La première fois, François avait gagné la bataille de Marignan. La seconde fois, il avait perdu la bataille de Pavie.

Après le traité de Madrid, après la prison de Tolède, après la foi jurée surtout, on aurait pu croire que François I[er] avait renoncé à toute prétention sur ce malheureux duché, qui, s'il lui était rendu, faisait du roi de France le vassal de l'Empire; mais, tout au contraire, il n'attendait qu'une occasion pour le revendiquer encore, et il saisit la première qui se présenta.

Elle était bonne, — par hasard! — mais elle eût été mauvaise, qu'il l'eût saisie de même.

François I[er], on le sait, n'était pas scrupuleux sur le fait de

toutes ces sottes délicatesses qui enchaînent cette race de niais qu'on appelle les honnêtes gens.

Voici, au reste, l'occasion qui lui était donnée.

Maria-Francesco Sforza, fils de Ludovic le More (1), régnait sur Milan ; seulement, il régnait sous la tutelle complète de l'empereur, auquel il avait acheté, le 25 décembre 1529, son duché, moyennant la somme de quatre cent mille ducats, payable pendant la première année de son règne, et celle de cinq cent mille, payable dans les dix années suivantes.

Pour la sûreté de ces payements, le château de Milan, Côme et Pavie restaient entre les mains des impériaux.

Or, il arriva que, vers 1534, François Ier accrédita près du duc Sforza un gentilhomme milanais dont lui, François Ier, avait fait la fortune.

Ce gentilhomme s'appelait Francesco Maraviglia.

Devenu fort riche à la cour de France, Francesco Maraviglia avait été à la fois heureux et fier de revenir dans sa ville natale avec toute la pompe d'un ambassadeur.

Il avait amené avec lui sa femme et sa fille, âgée de trois ans, et il avait laissé à Paris, parmi les pages du roi François Ier, son fils Odoart, âgé de douze ans.

Pourquoi cet ambassadeur porta-t-il ombrage à Charles-Quint? pourquoi celui-ci invita-t-il le duc Sforza à s'en défaire à la première occasion? C'est ce que l'on ignore, et ce que l'on ne pourrait savoir que si l'on retrouvait la correspondance secrète de l'empereur avec le duc de Milan, comme on a retrouvé sa correspondance secrète avec Cosme de Médicis. Mais tant il y a, que, les domestiques de Maraviglia s'étant pris de querelle avec des gens du pays, et ayant eu le malheur, dans cette querelle, de tuer deux sujets du duc Sforza, celui-ci fit arrêter Maraviglia, et le fit conduire dans le château de Milan, qui était tenu, comme nous l'avons dit, par les impériaux.

Que devint Maraviglia? Personne ne le sut jamais bien positivement. Les uns disaient qu'il avait été empoisonné; les autres, que, le pied lui ayant manqué, il était tombé dans les oubliettes, du voisinage desquelles on avait négligé de le prévenir. Enfin, la version la plus probable et la plus accréditée, c'est qu'il avait été exécuté ou plutôt assassiné dans sa prison. — La chose certaine, c'est qu'il avait disparu, et que, presque en même temps que lui, avaient disparu, sans qu'on en eût jamais entendu parler, sa femme et sa fille.

Ces événements étaient arrivés tout récemment, quelques jours à peine avant la rencontre qu'avait faite Emmanuel de cet enfant perdu et de cette femme morte au bord d'un ruisseau. — Ils allaient avoir une influence terrible sur la destinée du duc Charles.

François Ier saisit l'occasion aux cheveux.

Ce ne furent point les plaintes de l'enfant resté près de lui, et demandant vengeance du meurtre de son père; ce ne fut point la majesté royale, outragée dans la personne d'un ambassadeur; ce ne fut point, enfin, le droit des gens, violé par un assassinat, qui fit pencher la balance du côté de la guerre; non, ce fut un vieux levain de vengeance fermentant au cœur du vaincu de Pavie et du prisonnier de Tolède.

Une troisième expédition d'Italie fut résolue.

Le moment était bien choisi. Charles V guerroyait en Afrique contre le fameux Khaïr-Eddin (2), surnommé Barberousse.

Seulement, pour accomplir cette nouvelle invasion, il fallait passer par la Savoie. Or, la Savoie était tenue par Charles le Bon, père d'Emmanuel-Philibert, oncle de François Ier, beau-frère de Charles-Quint.

Pour qui se déclarerait Charles le Bon? Serait-ce pour son beau-frère? serait-ce pour son neveu? C'est ce qu'il était important de savoir.

(1) Nous écrivons Ludovic le *More* pour nous conformer à l'orthographe historique ; nous croyons, comme certains historiens, que cette qualification d'*il Moro* venait, non pas de son teint basané, mais du mûrier qu'il portait dans ses armes.

(2) Nous en avons fait *Chereddin*.

On s'en doutait, au reste : toutes les probabilités faisaient du duc de Savoie l'allié de l'Empire et l'ennemi de la France.

En effet, le duc de Savoie avait donné à Charles-Quint, pour gage de sa foi, son fils aîné Louis, prince de Piémont; il avait refusé de recevoir de François Ier le cordon de Saint-Michel, et une compagnie d'ordonnance avec douze mille écus de pension; il avait occupé des terres du marquisat de Saluce, qui était un fief mouvant du Dauphiné; il refusait à la couronne de France l'hommage du Faucigny; il s'était réjoui par lettres, avec l'empereur, de la défaite de Pavie; enfin, il avait prêté de l'argent au connétable de Bourbon, au moment où celui-ci avait traversé ses États, pour aller se faire tuer par Benvenuto Cellini au siége de Rome.

Il fallait s'assurer, néanmoins, si les doutes étaient fondés.

Dans ce but, François Ier envoya à Turin Guillaume Poyet, président du parlement de Paris. Celui-ci était chargé de demander au duc Charles III deux choses :

La première était le passage de l'armée française à travers la Savoie et le Piémont;

La seconde, la livraison, comme places de sûreté, de Montmeillan, de Veillane, de Chivas et de Verceil.

Il offrait, en échange, au duc Charles, de lui donner des terres en France, et d'accomplir le mariage de sa fille Marguerite avec le prince Louis, frère aîné d'Emmanuel-Philibert.

Charles III, pour discuter avec Guillaume Poyet, président du parlement de Paris, délégua Purpurat, président piémontais. Celui-ci avait autorisation de permettre le passage des troupes françaises à travers les deux provinces de Savoie et de Piémont; mais il avait à répondre par des atermoiements d'abord, et ensuite, si Poyet insistait, par un refus absolu à la livraison des quatre places.

La discussion s'échauffa entre les deux plénipotentiaires, si bien que, battu par les bonnes raisons que lui donnait Purpurat, Poyet finit par s'écrier :

— Cela sera ainsi, parce que le roi le veut!

— Pardon, répondit Purpurat, mais je ne trouve pas cette loi-là dans les lois du Piémont.

Et, se levant, il abandonna l'avenir à l'omnipotente volonté du roi de France, et à la sagesse du Très-Haut.

Les conférences furent rompues, et, dans le courant du mois de février de l'année 1535, le duc Charles étant en son château de Verceil, un héraut fut introduit devant lui qui lui déclara la guerre de la part du roi François Ier.

Le duc l'écouta tranquillement; puis, lorsqu'il eut achevé son belliqueux message :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix calme, je n'ai jamais rendu que des services au roi de France, et je pensais que les titres d'allié, d'ami, de serviteur et d'oncle méritaient des procédés tout différents. J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre avec lui en bonne intelligence; je n'ai rien négligé pour lui faire comprendre combien il a eu tort de s'irriter contre moi. Je sais bien que mes forces ne peuvent nullement être comparées aux siennes; mais, puisqu'il ne veut, en aucune manière, entendre raison, et qu'il paraît déterminé à s'emparer de mes États, dites-lui qu'il me trouvera sur la frontière, et que, secondé par mes amis et par mes alliés, j'espère me défendre et garantir mon pays. Le roi mon neveu connaît, d'ailleurs, ma devise : *Rien ne manque à qui Dieu reste!*

Et il renvoya le héraut en lui faisant donner un très-riche habit et une paire de gants pleins d'écus.

Après une pareille réponse, on n'avait plus qu'à se préparer à la guerre.

La première résolution que prit Charles III fut de mettre en sûreté, dans la forteresse de Nice, sa femme et son enfant.

Le départ de Verceil pour Nice fut donc annoncé comme très-prochain.

Alors, Emmanuel-Philibert jugea qu'il était temps d'obtenir de sa mère une grâce qu'il avait tardé jusque-là à lui demander, c'est-à-dire de tirer Leone de cette maison de paysans où, du reste, on ne le laissait que provisoirement, c'était déjà chose convenue, pour en faire, comme Scianca-Ferro, un enfant de l'intimité du jeune prince.

La duchesse Béatrix, nous l'avons déjà dit, était une femme d'un esprit judicieux. Tout ce qu'elle avait remarqué dans l'orphelin, délicatesse de traits, finesse de mains, distinction de langage, la portait à croire que quelque grand mystère était caché sous les grossiers habits de la mère et de l'enfant. La duchesse était, en outre, une femme d'un cœur religieux : elle vit la main de Dieu dans cette rencontre faite par Emmanuel à la suite de l'accident du taureau, accident presque providentiel, puisqu'il n'avait eu d'autre résultat que de conduire le jeune prince près de la femme morte et de l'enfant expirant. Elle pensa qu'au moment où tout se retirait de sa famille, où le malheur approchait de sa maison, et où l'ange des sombres jours montrait à son mari, à elle et à son enfant le chemin mystérieux de l'exil, ce n'était pas l'heure de repousser l'orphelin, qui, devenu homme, serait peut-être un jour un ami. Elle se rappela l'envoyé de Dieu se présentant comme un simple voyageur au seuil désolé de l'aveugle Tobie, auquel, par les mains de son fils, il rendit plus tard la joie et la lumière, et, loin de faire résistance à la demande d'Emmanuel, au premier mot qu'il lui en dit, elle alla au-devant de cette demande, et, avec la permission du duc, autorisa son fils à faire transporter à Verceil son jeune protégé.

De Verceil à Nice, Leone ferait le voyage avec les deux autres enfants.

Emmanuel n'attendit pas plus longtemps que le lendemain pour aller annoncer cette bonne nouvelle à Leone. Dès le point du jour, il descendit aux écuries, sella lui-même son petit cheval barbe, et, laissant à Scianca-Ferro le soin du reste, il partit pour Oleggio de toute la vitesse de sa monture.

Il trouva Leone bien triste. Le pauvre orphelin avait entendu dire qu'à leur tour, ses riches et puissants protecteurs étaient visités par le malheur. On avait parlé du départ de la cour pour Nice, c'est-à-dire pour un pays dont le nom même était inconnu à Leone; et, quand arriva Emmanuel, tout échauffé de sa course et tout souriant de joie, Leone pleurait comme si, une seconde fois, il eût perdu sa mère.

C'est à travers les larmes surtout que les enfants voient les anges. Nous n'exagérons pas en disant qu'Emmanuel apparut comme un ange à travers les larmes de Leone.

En quelques mots tout fut dit, expliqué, convenu, et les sourires succédèrent aux larmes. Il y a chez l'homme — et c'est son âge heureux — une époque où les larmes et le sourire se touchent comme la nuit touche à l'aurore.

Deux heures après Emmanuel, Scianca-Ferro arriva avec le premier écuyer du prince et deux piqueurs, tenant en bride la propre haquenée de la duchesse. On donna une bonne somme d'argent aux paysans qui, pendant six semaines, avaient pris soin de Leone. Celui-ci les embrassa en pleurant encore; mais, cette fois, il y avait bien quelques pleurs de joie mêlés aux pleurs de regret. Emmanuel l'aida à monter à cheval, et, de peur qu'il n'arrivât accident à son cher protégé, il voulut lui-même conduire la haquenée par la bride.

Au lieu d'être jaloux de cette nouvelle amitié, Scianca-Ferro galopait tout joyeux, allant et revenant, éclairant le chemin comme eût fait un vrai capitaine, et souriant de ce beau sourire d'enfant qui montre à la fois les dents et le cœur, à l'ami de son ami.

Ce fut ainsi que l'on arriva à Verceil. La duchesse et le duc embrassèrent Leone, et Leone fut de la famille.

On partit dès le lendemain pour Nice, où l'on arriva sans accident.

VIII

L'ÉCUYER ET LE PAGE.

Notre intention n'est pas. — Dieu nous en garde! d'autres que nous l'ayant fait beaucoup mieux que nous ne le ferions, — notre intention n'est pas, disons-nous, de raconter les guerres d'Italie, et d'écrire l'histoire de la grande rivalité qui désola le commencement du XVIe siècle. Non; Dieu nous a fait heureusement, dans cette circonstance du moins, une tâche plus humble, mais en même temps, il faut le dire, plus pittoresque pour nous, et plus amusante pour nos lecteurs. Nous ne verrons donc guère, dans le récit qui va suivre, que la cime des grands événements qui, pareils aux hauts sommets des Alpes, dressent au-dessus des nuages leurs pics couverts de neiges éternelles.

François Ier franchit la Savoie, traversa le Piémont, et se répandit sur l'Italie.

Pendant trois ans, le canon de l'Empire et celui de la France grondèrent, tantôt en Provence, tantôt dans le Milanais.

Belles plaines de la Lombardie et du Piémont, l'ange de la mort sait seul ce qu'il a fallu de cadavres pour vous donner votre inépuisable fertilité!

Pendant ce temps-là, sous le beau ciel de Nice, tout d'azur le jour, tout de flammes la nuit, où les insectes de l'obscurité eux-mêmes sont des étincelles volantes, les enfants grandissaient sous le regard de la princesse Béatrix et sous l'œil de Dieu.

Leone était devenu un membre indispensable de la joyeuse trinité; il partageait tous les jeux, mais non pas tous les exercices. Les études trop violentes de l'art de la guerre n'allaient point à ses petites mains, et ses bras semblaient aux maîtres de cet art trop faibles pour porter jamais d'une façon martiale la lance ou le bouclier. Il est vrai que Leone était de trois ans plus jeune que ses compagnons; mais il semblait qu'en réalité il y eût dix ans de différence entre eux, surtout depuis que — sans doute par la grâce du Seigneur, qui le réservait à de grandes choses — Emmanuel s'était mis à croître en force et en santé, comme s'il eût pris à tâche de regagner l'avance que, sous ce rapport, avait prise sur lui son frère de lait Scianca-Ferro.

Aussi les rôles étaient-ils dévolus tout naturellement aux compagnons du petit duc : Scianca-Ferro s'était fait son écuyer; Leone, moins ambitieux, s'était contenté d'être son page.

Sur ces entrefaites, on apprit que le fils aîné du duc, le prince Louis, était mort à Madrid.

Ce fut une grande douleur pour le duc Charles et la duchesse Béatrix. A la vérité, auprès de la douleur, Dieu leur donnait la consolation, si toutefois il y a une consolation pour un père et surtout pour une mère à la mort de leur enfant : le prince Louis était, depuis longtemps, éloigné de ses parents, tandis que, sous les yeux du duc et de la duchesse, Emmanuel-Philibert, qui semblait, chaque jour, vouloir donner une plus grande créance à la prédiction de l'astrologue, florissait comme un lis, poussait comme un chêne.

Mais Dieu, qui n'avait voulu, sans doute, qu'éprouver les exilés, ne tarda pas à les frapper d'un coup bien autrement cruel. Le duchesse Béatrix tomba malade d'une maladie de langueur, et, malgré l'art des médecins, malgré les soins de son mari, de son enfant et de ses femmes, elle expira le 8 janvier 1538.

La douleur du duc fut profonde, mais religieuse; celle d'Emmanuel toucha presque au désespoir. Heureusement, l'enfant ducal avait près de lui cet autre orphelin qui savait ce que c'était que les larmes! Que fût-il devenu sans ce doux compagnon, qui n'essayait pas de le consoler, et qui se contentait, pour toute philosophie, de mêler ses larmes aux siennes!

Sans doute, Scianca-Ferro souffrait aussi de cette perte; s'il eût pu rendre la vie à la duchesse, en allant provoquer quelque géant terrible dans sa tour, ou défier quelque dragon

fabuleux jusque dans son antre, le paladin de onze ans fût parti à l'instant même, et sans hésiter, pour accomplir cet exploit, qui, dût-il y perdre la vie, eût redonné la joie et le bonheur à son ami! Mais là se bornaient les consolations qu'il savait offrir : sa vigoureuse nature se prêtait mal aux pleurs amollissants. Une blessure pouvait faire couler son sang; un chagrin ne savait pas faire couler ses larmes. Ce qu'il fallait à Scianca-Ferro, c'étaient des dangers à vaincre, et non des malheurs à supporter.

Aussi que faisait-il, lui, tandis qu'Emmanuel-Philibert pleurait, la tête inclinée sur l'épaule de Leone? Il sellait son cheval, ceignait son épée, suspendait sa masse à son arçon, et, s'égarant sur cette belle rampe de collines qui bordent la Méditerranée, comme le dogue qui prend rage contre les pierres et les bâtons, et qui les broie entre ses dents, il se figurait avoir affaire aux hérétiques d'Allemagne ou aux Sarrasins d'Afrique, se faisait des ennemis fantastiques d objets insensibles et inanimés, et, à défaut de cuirasses à enfoncer et de casques à fendre, il brisait les roches avec sa masse, tranchait les sapins et les chênes verts avec son épée, cherchant et trouvant une allégement à sa douleur dans les exercices violents auxquels le poussait sa rude organisation.

Les heures, les jours, les mois s'écoulèrent; les pleurs se tarirent. La douleur, vivante au fond du cœur sous la forme d'un doux regret et d'un tendre souvenir, disparut peu à peu sur les visages; les yeux, qui demandaient en vain l'épouse, la mère et l'amie ici-bas, se levèrent pour chercher l'ange au ciel.

Le cœur qui se tourne vers Dieu est bien près d'être consolé.

D'ailleurs, les événements continuaient de marcher, imposant à la douleur elle-même leur puissante distraction.

Un congrès venait d'être décidé entre le pape Paul III (Alexandre Farnèse), François Ier et Charles-Quint. Il s'agissait à la fois de chasser les Turcs d'Europe, — de créer un duché à Louis Farnèse, — et de rendre ses États au duc de Savoie.

Le congrès devait se tenir à Nice.

Nice avait été choisie par le pape et par Charles-Quint, dans l'espoir qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevrait de son oncle, le roi François Ier serait plus facile aux concessions.

Puis il y avait aussi une espèce de raccommodement à opérer entre le pape Paul III et Charles-Quint. Alexandre Farnèse avait donné à son fils aîné Louis les villes de Parme et de Plaisance, en échange des principautés de Camerino et de Népi, qu'il venait de lui ôter pour les donner à son second fils Octave. Cette investiture avait déplu à Charles-Quint, lequel venait justement, Maria-Francesco Sforza étant mort en 1535, de refuser au pape, quelque somme qu'il lui en offrît, ce fameux duché de Milan qui était, sinon la cause, du moins le prétexte de cette interminable guerre entre la France et l'Empire.

Au reste, Charles-Quint avait bien raison : le nouveau duc de Parme et de Plaisance était cet infâme Louis Farnèse qui disait qu'il ne se souciait pas d'être aimé, pourvu qu'il fût craint, qui désarmait les nobles, fouettait les femmes, et violait les évêques.

Les papes du XVIe siècle n'étaient point heureux en enfants!

Le congrès de Nice avait donc pour but de réconcilier non-seulement le duc de Savoie avec le roi de France, mais encore le pape avec l'empereur.

Cependant Charles III, que le malheur avait rendu prudent, ne voyait pas sans crainte son neveu, son beau-frère et leur saint arbitre s'installer dans sa dernière place fortifiée.

Qui lui assurait qu'au lieu de lui rendre les États qu'on lui avait pris, on ne lui prendrait point la seule ville qu'on lui eût laissée?

Il enferma donc, à tout hasard et pour plus de sécurité, Emmanuel-Philibert, son dernier héritier, comme Nice était sa dernière ville, dans la forteresse qui dominait la place, recommandant au gouverneur de n'ouvrir le château à quelque troupe que ce fût, cette troupe vînt-elle de la part de l'empereur, de la part du roi François Ier, ou de la part du pape.

Puis il alla de sa personne au-devant de Paul III, qui, selon le programme arrêté, devait précéder de quelques jours l'empereur et le roi de France.

Le pape n'était plus qu'à une lieue de Nice, quand arriva une lettre du duc adressée au gouverneur, laquelle lui ordonnait de préparer dans le château les *logements du pape*.

Cette lettre était apportée par le capitaine des gardes de Sa Sainteté, qui, à la tête de deux cents hommes de pied, demandait à être introduit dans le château, pour y faire le service d'honneur près de son souverain.

Le duc Charles III parlait du pape, mais il ne parlait ni du capitaine ni de ses deux cents hommes.

La chose était embarrassante : le pape demandait expressément ce qu'il était expressément défendu au gouverneur d'accorder.

Le gouverneur assembla un conseil.

Emmanuel-Philibert assistait à ce conseil, quoiqu'il eût onze ans à peine. Sans doute l'avait-on appelé là pour exalter encore le courage de ses défenseurs.

Pendant qu'on délibérait, l'enfant aperçut, attaché à la muraille, le modèle en bois du château qui faisait l'objet de ce grand désaccord près d'éclater entre Charles III et le pape.

— Par ma foi! messieurs, dit-il aux conseillers, qui discutaient depuis une heure sans avancer à rien, vous voilà bien embarrassés pour peu de chose! Puisque nous avons un château de bois et un château de pierre, donnons le château de bois au pape, et gardons pour nous le château de pierre!

— Messieurs, dit le gouverneur, notre devoir nous est dicté par la parole d'un enfant. Sa Sainteté aura, si elle y tient, le château de bois; mais je jure Dieu que, moi vivant, elle n'aura pas le château de pierre!

La réponse de l'enfant et celle du gouverneur furent portées au pape, qui n'insista point davantage, et qui descendit au couvent des Cordeliers.

L'empereur arriva, puis le roi de France.

Chacun se logea sous ses tentes, d'un côté et de l'autre de la ville, le pape au milieu.

Le congrès s'ouvrit.

Par malheur, il fut loin de donner les résultats qu'on attendait.

L'empereur réclamait pour son beau-frère les États de Savoie et de Piémont.

François Ier réclamait le duché de Milan pour son second fils, le duc d'Orléans.

Enfin, le pape, qui, lui aussi, voulait placer là son fils, demandait qu'un prince qui n'appartiendrait ni à la famille de François Ier, ni à celle de Charles-Quint, fût élu duc de Milan, à la condition de recevoir de l'empereur l'investiture de son duché, et de payer un tribut au roi de France.

Chacun voulait donc l'impossible, puisqu'il voulait juste le contraire de ce que voulaient les autres.

Aussi chacun, en se refusant à rien arrêter de définitif, conclut-il à une trêve.

Tout le monde, en effet, la désirait, cette trêve :

François Ier, pour donner à la fois un peu de repos à ses soldats, qui étaient à moitié épuisés, et à ses finances, qui l'étaient tout à fait;

Charles-Quint, pour réprimer les incursions que les Turcs faisaient dans ses deux royaumes de Naples et de Sicile;

Paul III, pour assurer, au moins, son fils dans ses principautés de Parme et de Plaisance, puisqu'il ne pouvait pas l'établir dans le duché de Milan.

Une trêve de dix ans fut conclue; François Ier fixa lui-même le chiffre.

— Dix ans ou rien! dit-il péremptoirement.

Et dix ans lui furent accordés.

Il est vrai que cette trêve, ce fut lui qui la rompit au bout de quatre ans.

Charles III, qui craignait que toutes ces conférences ne finissent par la séquestration du peu de terres qui lui restaient,

vit s'éloigner ces illustres hôtes avec plus de joie qu'il ne les avait vus arriver.

Ils le quittèrent comme ils l'avaient trouvé, le laissant seulement plus pauvre de toute la dépense qu'ils avaient faite dans ses États, et qu'ils avaient oublié de payer.

Le pape était le seul qui eût tiré quelque chose de tout cela; il en avait tiré deux mariages :

Le mariage de son second fils Octave Farnèse avec Marguerite d'Autriche, veuve de Julien de Médicis, qui avait été assassiné à Florence, dans l'église de Sainte-Marie-des-Fleurs;

Et le mariage de sa nièce Vittoria avec Antoine, fils aîné de Charles de Vendôme.

Libre de préoccupations à l'endroit de François Ier, Charles-Quint fit, à Gênes, ses préparatifs contre les Turcs; ces préparatifs étaient immenses : ils durèrent deux ans.

Au bout de ces deux ans, comme la flotte était sur le point de mettre à la voile, le duc Charles III résolut d'aller faire une visite à son beau-frère, et de lui présenter son fils Emmanuel-Philibert, qui allait atteindre sa treizième année.

Il va sans dire que Scianca-Ferro et Leone furent du voyage : Emmanuel-Philibert ne marchait pas sans eux.

Depuis quelque temps, le jeune prince était fort préoccupé. Il s'agissait de composer un discours dont il ne voulait parler ni à monseigneur Louis Alardet, évêque de Lausanne, son précepteur, ni à ses gouverneurs : Louis de Châtillon, seigneur de Musinens, grand écuyer de Savoie; Jean-Baptiste Provana, seigneur de Leyni, et Édouard de Genève, baron de Lullens.

Il se contenta donc de s'ouvrir de ce discours à son écuyer et à son page.

Il s'agissait de demander à l'empereur Charles-Quint la permission de l'accompagner dans son expédition contre les Barbaresques.

Mais Scianca-Ferro se récusa en disant que, si c'était un défi à porter, il serait compétent dans la question, mais que, pour un discours à faire, il reconnaissait son insuffisance.

Leone se récusa en disant que la seule pensée des périls que courrait naturellement Emmanuel-Philibert dans une pareille expédition, troublait tellement son esprit, qu'il ne pourrait assembler les deux premiers mots d'une pareille demande.

Le jeune prince se trouva donc réduit à ses propres forces. Alors, Tite-Live, Quinte-Curce, Plutarque, et tous les faiseurs de discours de l'antiquité aidant, il composa celui qu'il comptait adresser à l'empereur.

L'empereur logeait chez son ami André Doria, dans ce beau palais qui semble le roi du port de Gênes, et il suivait l'armement de sa flotte en se promenant sur ces magnifiques terrasses d'où le splendide amiral, après avoir donné à dîner aux ambassadeurs de Venise, faisait jeter son argenterie à la mer.

Le duc Charles, Emmanuel-Philibert et leur suite furent introduits près de l'empereur aussitôt qu'annoncés.

L'empereur embrassa son beau-frère, et voulut embrasser de même son neveu.

Mais Emmanuel-Philibert se dégagea respectueusement de l'étreinte auguste, mit un genou en terre, et, de l'air le plus grave du monde, son écuyer et son page à ses côtés, sans que son père lui-même sût ce qu'il allait dire, prononça le discours suivant :

— Dévoué à soutenir votre dignité et votre cause, qui sont celles de Dieu et de notre sainte religion, je viens, librement et avec joie, vous supplier, César! de me recevoir comme volontaire parmi ce nombre infini de guerriers qui viennent de tous côtés se ranger sous vos drapeaux, heureux que je serais, César! d'apprendre, sous le plus grand des rois et sous un invincible empereur, la discipline des camps et la science de la guerre.

L'empereur le regarda, sourit, et, tandis que Scianca-Ferro exprimait tout haut son admiration pour le discours de son prince, tandis que, pâlissant de crainte, Leone suppliait Dieu d'inspirer à l'empereur cette bonne pensée de refuser l'offre qui lui était faite, il lui répondit avec gravité :

— Prince, je vous remercie de cette marque d'attachement; persistez dans ces bons sentiments, ils nous seront utiles à tous deux. Seulement, vous êtes encore trop jeune pour me suivre à la guerre; mais, si vous conservez toujours cette même ardeur et volonté, soyez tranquille, d'ici à quelques années, les occasions ne vous manqueront pas!

Et, relevant le jeune prince, il l'embrassa; puis, pour le consoler, détachant sa propre Toison d'or, il la lui passa au cou.

— Ah! mordieu! s'écria Scianca-Ferro, voilà qui vaut mieux que le chapeau de cardinal!

— Tu as là un hardi compagnon, beau neveu! dit Charles-Quint, et nous allons toujours lui donner une chaîne, en attendant que, plus tard, nous y pendions une croix quelconque.

Et, prenant une chaîne d'or au cou d'un des seigneurs qui se trouvaient là, il la jeta à Scianca-Ferro, en lui disant :

— A toi, bel écuyer!

Mais, si rapide qu'eût été le mouvement de Charles-Quint, Scianca-Ferro eut le temps de mettre un genou en terre; de sorte que ce fut dans cette respectueuse position qu'il reçut le présent de l'empereur.

— Allons, dit le vainqueur de Pavie, qui était en belle humeur, il faut que tout le monde ait sa part, même le page.

Et, tirant un diamant de son petit doigt :

— Beau page, dit-il, à votre tour!

Mais, au grand étonnement d'Emmanuel-Philibert, de Scianca-Ferro et de tous les assistants, Leone parut ne pas avoir entendu, et resta immobile à sa place.

— Oh! oh! dit Charles-Quint, nous avons un page sourd, à ce qu'il paraît.

Et, haussant la voix :

— Allons, beau page, dit-il, venez ici.

Mais, au lieu d'obéir, Leone fit un pas en arrière.

— Leone! s'écria Emmanuel en saisissant la main de l'enfant, et en essayant de le conduire à l'empereur.

Mais, chose étrange! Leone arracha sa main de celle d'Emmanuel, jeta un cri, et s'élança hors de l'appartement.

— Voilà un page qui n'est pas intéressé, dit Charles-Quint, et il faudra que tu me dises où tu te les procures, mon beau neveu... Le diamant que je voulais lui donner vaut mille pistoles!

Puis, se tournant vers les courtisans :

— Bel exemple à suivre, messieurs! dit Charles-Quint.

IX

LEONE-LEONA.

Quelques instances qu'en rentrant au palais Corsi, où il logeait avec son père, fit Emmanuel-Philibert à Leone pour savoir, non-seulement la cause qui lui avait fait refuser le diamant, mais encore celle qui, comme un jeune faucon hagard, l'avait fait s'envoler, pour ainsi dire, en poussant un cri de terreur, l'enfant resta muet, et aucune prière ne put tirer, à ce sujet, une seule parole de sa bouche.

C'était cette même obstination dont n'avait pu triompher la duchesse Béatrix, à l'endroit des éclaircissements qu'elle avait voulu obtenir de l'enfant sur sa mère, et que l'enfant s'était constamment refusé à lui donner.

Seulement en quoi l'empereur Charles-Quint pouvait-il se trouver mêlé à la catastrophe qui avait frappé le page orphelin? Voilà ce qu'il était impossible à Emmanuel-Philibert de deviner. Quoi qu'il en fût, il préféra donner tort d'avance à tout le monde, même à son oncle, plutôt que de soupçonner un instant Leone d'inconséquence et de légèreté.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la trêve de Nice. C'était bien longtemps au roi François Ier tenir sa parole. Aussi tout le monde s'en étonnait-il, et surtout Charles-Quint, qui, pendant cette entrevue qu'il avait eue avec son beau-frère, ne cessait de se défier de ce que pourrait faire le roi de France, aussitôt que lui, Charles-Quint, ne serait plus là pour protéger le pauvre duc.

En effet, à peine l'empereur eut-il mis à la voile, que le duc de Savoie, de retour à Nice, reçut un messager de François Ier.

François Ier proposait à son oncle de lui rendre la Savoie, pourvu que Charles III lui cédât le Piémont à l'effet de l'annexer à la couronne de France.

Le duc, indigné d'une pareille proposition, renvoya les messagers de son neveu en leur défendant de reparaître devant lui.

Qui avait donné à François Ier cette assurance de déclarer, pour la quatrième fois, la guerre à l'empereur?

C'est qu'il avait deux nouveaux alliés, Luther et Soliman, les huguenots d'Allemagne et les Sarrasins d'Afrique. Étranges alliés pour le roi *très-chrétien,* pour le *fils aîné de l'Église!*

Chose singulière! pendant cette longue lutte entre François Ier et Charles-Quint, c'est celui qu'on appelle le *roi chevalier* qui manque constamment à sa parole! Après avoir tout perdu, *fors l'honneur,* sur le champ de bataille de Pavie, il fait à cet honneur, resté intact malgré la défaite, une tache ineffaçable en signant dans sa prison un traité qu'il ne doit pas tenir!

Et voyez-le, ce roi que les historiens devraient chasser de l'histoire comme le Christ chassait les vendeurs du temple; voyez-le, ce soldat fait chevalier par Bayard, et maudit par Saint-Vallier, dès qu'il a manqué à sa parole, il semble tombé en démence: il est l'ami du Turc et de l'hérétique; il donne la main droite à Soliman, la gauche à Luther; il marche, lui, fils de saint Louis, avec le fils de Mahomet! Aussi, Dieu, après lui avoir envoyé la défaite, la fille de sa colère, lui envoie-t-il la peste, la fille de sa vengeance!

Tout cela n'empêche pas que, dans les livres, dans ceux des historiens du moins, il ne porte le titre de roi chevalier!

Il est vrai que, nous autres poëtes, nous l'appelons roi infâme, parjure à sa parole envers ses ennemis, parjure à sa parole envers ses amis, parjure à sa parole envers Dieu!

Cette fois, la réponse du duc de Savoie reçue, ce fut Nice qu'il menaça.

Le duc de Savoie laissa à Nice un brave chevalier savoyard nommé Odinet de Montfort, et, se retirant par le col de Tende, il gagna Verceil, où il se mit à réunir le peu de forces dont il pouvait encore disposer.

Emmanuel-Philibert avait sollicité de son père la faveur de rester à Nice, et de faire ses premières armes, à la fois, contre François Ier et contre Soliman; mais, seul et dernier héritier de sa maison, il était trop précieux au duc pour que celui-ci lui accordât une semblable demande.

Il n'en fut pas de même de Scianca-Ferro: la permission lui fut donnée, et il en usa.

A peine le duc, son fils et Leone étaient-ils, avec leur suite, à quelques lieues de Nice, que l'on vit apparaître une flotte de deux cents voiles, aux pavillons turcs et français, laquelle débarqua, au port de Villefranche, dix mille Turcs commandés par Khaïr-Eddin, et douze mille Français commandés par le duc d'Enghien.

Le siége fut terrible; la garnison se défendit pied à pied; chacun, bourgeois, soldat ou gentilhomme, fit des prodiges de valeur. La ville fut éventrée en dix endroits différents; Turcs et Français entrèrent par dix brèches; puis on défendit chaque rue, chaque maison, chaque carrefour; le feu marchait du même pas que les assiégeants. Odinet de Montfort se retira dans le château, ne laissant à l'ennemi qu'une ville en ruine.

Le lendemain, un hérault le somma de se rendre.

Mais lui, secouant la tête:

— L'ami, dit-il, tu fais fausse route en t'adressant à moi pour me proposer une pareille lâcheté... Je m'appelle *Montfort;* mes armes sont des *pals,* et ma devise est: *Il faut tenir!*

Montfort fut digne de sa devise, de ses armes et de son nom. Il tint jusqu'à ce que, le duc arrivant, d'un côté, pour lui-même, avec quatre mille Piémontais, et Alphonse d'Avalos arrivant, de l'autre, pour l'empereur, avec six mille Espagnols, les Turcs et les Français levassent le siége.

Ce fut une grande fête pour le duc Charles et pour ses sujets, le jour où il rentra dans Nice, si ruinée que fût la ville; ce fut aussi une grande fête pour Emmanuel-Philibert et son écuyer. Scianca-Ferro avait gagné le nom que lui avait donné Charles III. Quand son frère de lait lui demanda comment il s'en était tiré, ayant à frapper sur de vraies cuirasses et de vrais boucliers:

— Bah! répondit-il, ce n'est pas si difficile à fendre que des chênes... ce n'est pas si dur à broyer que des rochers.

— Oh! que n'étais-je là! murmura Emmanuel-Philibert, sans s'apercevoir que Leone, cramponné à son bras, pâlissait en songeant aux dangers qu'avait déjà courus Scianca-Ferro, et à ceux que courrait un jour Emmanuel.

Il est vrai que, quelque temps après, notre pauvre page fut pleinement rassuré par la paix de Crespy, résultat de l'invasion de Charles-Quint en Provence, et, en même temps, de la bataille de Cérisoles.

La paix fut signée le 14 octobre 1544.

Elle stipulait que Philippe d'Orléans, second fils de François Ier, épouserait, dans deux ans, la fille de l'empereur, et recevrait pour dot le duché de Milan et les Pays-Bas; que, de son côté, le roi de France renoncerait à ses prétentions sur le royaume de Naples, et rendrait au duc de Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé, à l'exception des forteresses de Pignerol et de Montmellian, qui resteraient unies au territoire français comme places de sûreté.

Le traité devait recevoir son exécution dans deux ans, c'est-à-dire lors du mariage du duc d'Orléans avec la fille de l'empereur.

Comme on le voit, on était arrivé à l'année 1545. Les enfants avaient grandi: Leone, le plus jeune des trois, avait quatorze ans; Emmanuel en avait dix-sept; Scianca-Ferro, l'aîné de tous, avait six mois de plus qu'Emmanuel.

Que se passait-il dans le cœur de Leone, et pourquoi le jeune homme devenait-il de plus en plus triste? C'est ce que se demandaient inutilement Emmanuel et Scianca-Ferro; c'est ce qu'Emmanuel demandait aussi inutilement à Leone.

Chose étrange, en effet! plus Leone avançait en âge, moins le jeune page suivait l'exemple de ses deux compagnons. Emmanuel, pour faire oublier tout à fait son surnom de Cardinalin, et l'écuyer, pour mériter de plus en plus son surnom de Scianca-Ferro, passaient leurs journées tout entières dans des simulacres de combats; toujours l'épée, la lance ou la hache à la main, les jeunes gens luttaient de force et d'adresse. Tout ce qu'on peut acquérir par l'habileté dans le maniement des armes, Emmanuel l'avait acquis; tout ce que Dieu donne de vigueur et de force à des muscles humains, Scianca-Ferro l'avait reçu de Dieu.

Pendant ce temps, Leone se tenait rêveur sur quelque tour d'où il pût voir les exercices des deux jeunes gens, et suivre des yeux Emmanuel; ou bien, si leur rage de simulacres militaires devait les entraîner trop loin, il prenait un livre, se retirait dans quelque coin solitaire du jardin, et lisait.

La seule chose qu'eût apprise avec joie Leone, — et, sans doute, parce qu'il y voyait un moyen pour lui de suivre Emmanuel, — c'était à monter à cheval; mais, depuis quelque temps, et, au fur et à mesure que sa tristesse augmentait, le page renonçait même, peu à peu, à cet exercice.

Une chose surtout qui étonnait toujours Emmanuel, c'est que c'était à cette idée qu'il allait redevenir un prince riche et puissant, que le visage de Leone s'assombrissait davantage.

Un jour, le duc reçut de l'empereur Charles-Quint une lettre dans laquelle il était question, pour Emmanuel-Philibert, d'un projet de mariage avec la fille de son frère le

roi Ferdinand. Leone assistait à la lecture de cette lettre; il ne put dissimuler l'effet qu'elle produisait sur lui, et, au grand étonnement du duc Charles III et de Scianca-Ferro, qui cherchaient en vain les motifs d'une pareille douleur, il sortit en éclatant en sanglots.

Le duc Charles rentré chez lui, Emmanuel s'élança sur les traces de son page. Le sentiment qu'il éprouvait pour Leone était étrange, et ne ressemblait en rien à celui que lui inspirait Scianca-Ferro. Pour sauver la vie de Scianca-Ferro, il eût donné sa vie; pour épargner le sang de son frère de lait, il eût donné son sang; mais, sa vie et son sang, il eût tout donné pour arrêter une larme tremblant au bord de la paupière veloutée et des longs cils noirs de Leone.

Aussi, l'ayant vu pleurer, il voulut connaître la cause de cette douleur. Depuis plus d'un an, il s'apercevait de la tristesse croissante du jeune page, et souvent il lui avait demandé la raison de sa tristesse; mais, aussitôt, Leone avait fait un effort sur lui-même, avait secoué la tête comme pour en chasser une sombre pensée, et lui avait répondu en souriant :

— Je suis trop heureux, monseigneur Emmanuel, et je crains toujours qu'un pareil bonheur ne dure pas!

Et, à son tour, Emmanuel avait secoué la tête. Mais, comme il s'apercevait que trop d'insistance semblait rendre Leone plus malheureux encore, il se contentait de lui prendre les mains dans les siennes et de le regarder fixement, comme pour l'interroger à la fois par tous les sens.

Mais Leone détournait lentement les yeux, et retirait doucement ses mains des mains d'Emmanuel.

Et Emmanuel alors s'en allait tristement rejoindre Scianca-Ferro, qui ne songeait pas même à lui demander ce qu'il avait, et à qui il ne serait jamais venu dans l'idée de lui prendre les mains et de l'interroger du regard, tant l'amitié qui unissait Emmanuel à Scianca-Ferro était différente de celle qui unissait Emmanuel à Leone.

Mais, ce jour-là, Emmanuel eut beau chercher le page pendant plus d'une heure, dans le château et dans le parc, il ne le trouva point. Il s'informait à tout le monde : personne n'avait vu Leone. Enfin, il s'adressa à un valet d'écurie : selon celui-ci, Leone était entré dans l'église, et c'est là qu'il devait être encore.

Emmanuel courut à l'église, embrassa d'un regard tout l'intérieur du sombre édifice, et vit effectivement Leone à genoux, à l'endroit le plus retiré de la chapelle la plus mystérieuse.

Il s'approcha de lui presque à le toucher, sans que le page, plongé dans sa méditation, se fût même aperçu de sa présence.

Alors, il fit un pas de plus, et le toucha à l'épaule en prononçant son nom.

Leone tressaillit, et regarda Emmanuel d'un air presque effaré.

— Que fais-tu donc dans cette église et à cette heure, Leone? lui demanda avec inquiétude Emmanuel.

— Je prie Dieu, répondit Leone avec mélancolie, de m'accorder la force de mettre à exécution le projet que je médite...

— Et quel est ce projet, enfant? demanda Emmanuel; ne puis-je le savoir?

— Au contraire, monseigneur, répondit Leone, et c'est vous qui le saurez le premier.

— Tu me le jures, Leone?

— Hélas! oui, monseigneur, répondit le jeune homme avec un triste sourire.

Emmanuel lui prit la main, et essaya de l'attirer hors de l'église.

Mais Leone dégagea doucement sa main, comme il avait l'habitude de le faire depuis quelque temps, et, se remettant à genoux, en priant du geste le jeune duc de le laisser seul :

— Tout à l'heure! dit-il; j'ai besoin d'être encore un instant avec Dieu.

Il y avait quelque chose de si solennel et de si mélancolique dans l'accent du jeune homme, qu'Emmanuel n'essaya pas même de résister.

Il sortit de l'église; mais il attendit Leone à la porte.

Leone tressaillit en l'apercevant, et, cependant, ne parut point étonné de le trouver là.

— Et ce secret, demanda Emmanuel, le saurai-je bientôt?

— Demain, j'espère avoir la force de vous le dire, monseigneur, répondit Leone.

— Où cela?

— Dans cette église.

— A quelle heure?

— Venez à la même heure qu'aujourd'hui.

— Et d'ici là, Leone?... demanda Emmanuel presque suppliant.

— D'ici là, j'espère que monseigneur ne me forcera point de quitter ma chambre : j'ai besoin de solitude et de réflexion...

Emmanuel regarda le page avec un inexprimable serrement de cœur, et le reconduisit jusqu'à sa porte. Arrivé là, Leone voulut prendre la main du prince et la baiser; Emmanuel, à son tour, retira sa main, et étendit les deux bras pour rapprocher l'enfant et l'embrasser au visage; mais Leone le repoussa doucement, se dégagea de ses bras, et, avec un accent d'une douceur et d'une tristesse indicibles :

— A demain, monseigneur! dit-il.

Et il rentra chez lui.

Emmanuel resta un instant debout et immobile à la porte. Il entendit Leone qui poussait le verrou.

On eût dit que le froid de ce fer, grinçant le long de la porte, pénétrait jusqu'au fond de sa poitrine.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-il tout bas, que m'arrive-t-il donc, et qu'est-ce que j'éprouve?

— Que diable fais-tu là? dit derrière Emmanuel une voix rude, tandis qu'une main vigoureuse se posait sur son épaule.

Emmanuel poussa un soupir, prit le bras de Scianca-Ferro, et l'entraîna dans le jardin.

Tous deux s'assirent côte à côte sur un banc.

Emmanuel raconta à Scianca-Ferro tout ce qui venait de se passer entre lui et Leone.

Scianca-Ferro réfléchit un instant, regarda en l'air, se mordit le poing.

Puis, tout à coup :

— Je parie que je sais ce que c'est! dit-il.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Leone est amoureux!

Il sembla à Emmanuel qu'il recevait un coup dans le cœur.

— Impossible! balbutia-t-il.

— Et pourquoi cela, impossible? reprit Scianca-Ferro. Je le suis bien, moi!

— Toi!... Et de qui? demanda Emmanuel.

— Eh! parbleu! de Gervaise, la fille du concierge du château... Elle avait très-grand'peur pendant le siége, pauvre enfant! surtout la nuit venue, et je la gardais pour la rassurer...

Emmanuel fit un mouvement d'épaules qui signifiait qu'il était bien sûr que Leone n'aimait pas la fille d'un concierge.

Scianca-Ferro se trompa au geste d'Emmanuel, qu'il prit pour un signe de dédain.

— Ah! monsieur Cardinalin! dit-il (malgré son collier de la Toison d'or, dans certains moments, Scianca-Ferro donnait encore ce titre à Emmanuel), n'allez-vous pas faire le difficile!... Eh bien, moi, je vous déclare que je préfère Gervaise à toutes les belles dames de la cour... Et, vienne un tournoi, je suis prêt à porter ses couleurs et à défendre sa beauté contre tout venant!

— Je plaindrais ceux qui ne seraient pas de ton avis, mon cher Scianca-Ferro! répondit Emmanuel.

— Et tu as raison; car, pour la fille de mon concierge, je frapperais aussi rude que pour la fille d'un roi.

Emmanuel se leva, serra la main de Scianca-Ferro, et rentra chez lui.

Décidément, comme il l'avait dit, Scianca-Ferro frappait trop rude pour comprendre ce qui se passait dans le cœur d'Emmanuel, et deviner ce qui se passait dans l'âme de Leone.

Quant à Emmanuel, quoique doué d'une plus grande délicatesse de sens et d'une plus exquise finesse d'esprit, il chercha vainement, dans la solitude de sa chambre et dans le silence de la nuit, non-seulement ce qui se passait dans l'âme de Leone, mais encore ce qui s'agitait dans son propre cœur.

Il attendit donc avec impatience le lendemain.

La matinée s'écoula lentement, sans qu'Emmanuel vît Leone. L'heure venue, il s'achemina tout tremblant vers l'église, comme si quelque chose de la plus haute importance allait se décider dans sa vie.

Le traité de Crespy, signé un an auparavant, et qui devait lui rendre ou lui enlever définitivement ses États, lui avait paru d'une gravité bien moindre que le secret qu'allait lui apprendre Leone.

Il trouva le jeune homme à la même place que la veille. Sans doute, depuis longtemps il priait. Au reste, une résignation pleine de mélancolie était répandue sur son visage. Il était évident que sa résolution, chancelante encore la veille, était arrêtée.

Emmanuel alla vivement à lui; Leone l'accueillit avec un doux mais triste sourire.

— Eh bien? demanda Emmanuel.

— Eh bien, monseigneur, répondit Leone, j'ai une grâce à solliciter de vous.

— Laquelle, Leone?

— Vous voyez ma faiblesse et mon inaptitude à tous les exercices du corps. Dans votre avenir presque royal, vous aurez besoin d'hommes forts comme Scianca-Ferro, et non de faibles et timides enfants comme moi, monseigneur...

Leone fit un effort, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Monseigneur, je sollicite de vous la singulière faveur de vous quitter.

Emmanuel fit un pas en arrière. Sa vie, commencée entre Scianca-Ferro et Leone, ne s'était jamais offerte à lui, dans l'avenir, veuve de l'un ou de l'autre de ces deux amis.

— Me quitter? dit-il à Leone avec un suprême étonnement.

Leone ne répondit point, et baissa la tête.

— Me quitter? répéta Emmanuel avec l'accent de la plus vive douleur. Toi! me quitter, moi? Impossible!

— Il le faut, dit Leone d'une voix presque inintelligible.

Emmanuel, comme un homme qui se sent prêt à devenir fou, porta sa main à son front, regarda l'autel, et laissa retomber ses deux bras inertes le long de son corps.

En quelques secondes, il s'était interrogé lui-même. Puis il avait interrogé Dieu, et, comme il ne recevait de réponse ni de la terre ni du ciel, il retombait découragé.

— Me quitter, reprit-il pour la troisième fois, comme s'il ne pouvait s'habituer à ce mot, moi qui t'ai trouvé mourant, Leone! moi qui t'ai accueilli comme un envoyé de la Providence! moi qui t'ai toujours traité comme un frère!... Oh!

— C'est justement pour cela, monseigneur; c'est justement parce que je vous dois trop, et qu'en restant près de vous, je ne puis rien vous rendre de ce que je vous dois; c'est pour cela que je voudrais prier toute ma vie pour mon bienfaiteur.

— Prier pour moi! fit Emmanuel de plus en plus étonné. Et où cela?

— Dans quelque saint monastère, qui me paraît bien mieux être la place d'un pauvre orphelin comme moi, que celle que j'occuperais dans une cour brillante comme va devenir la vôtre.

— Ma mère, ma pauvre mère! murmura Emmanuel, toi qui l'aimais tant, que dirais-tu, si tu entendais cela?

— En face de ce Dieu qui nous écoute, dit Leone en posant avec solennité sa main sur le bras du jeune prince, en face de ce Dieu qui nous écoute, elle dirait que j'ai raison.

Il y avait une telle vérité d'accent, une telle conviction, sinon de cœur, du moins de conscience, dans la réponse de Leone, qu'Emmanuel en fut ébranlé.

— Leone, dit-il, fais ce que tu voudras, mon enfant, tu es libre. J'ai essayé d'enchaîner ton cœur, mais je n'ai jamais eu l'intention d'enchaîner ton corps. Cependant, je te demande de ne point hâter ta résolution; prends huit jours, prends...

— Oh! dit Leone, si je ne pars pas au moment où Dieu me donne la force de vous quitter, Emmanuel, je ne partirai jamais plus, et, je vous le dis, continua l'enfant en éclatant en sanglots, il faut que je parte!

— Partir!... Mais pourquoi, pourquoi partir?

A cette interrogation, Leone ne répondit que par un de ces inflexibles silences, comme il en avait déjà gardé dans deux occasions : la première fois, quand, au village d'Oleggio, la duchesse l'avait interrogé sur ses parents et sur sa naissance; la seconde fois, quand, à Gênes, Emmanuel avait voulu savoir pourquoi il refusait le diamant de Charles-Quint.

Cependant il allait insister, lorsqu'il entendit dans l'église un pas étranger.

C'était un des serviteurs de son père, qui accourait lui dire que le duc Charles avait besoin de le voir à l'instant même.

On venait de recevoir d'importantes nouvelles de France.

— Tu vois, Leone, dit Emmanuel à l'enfant, il faut que je te quitte; ce soir, je te reverrai, et, si tu persistes dans ta résolution, Leone, eh bien, tu seras libre, mon enfant : tu me quitteras demain, ou même ce soir, si tu crois ne pas devoir rester plus longtemps près de moi.

Leone ne répondit pas; il retomba à genoux avec un profond gémissement; on eût dit que son cœur se brisait.

Emmanuel s'éloigna; mais, avant de quitter l'église, il ne put s'empêcher de retourner deux ou trois fois la tête, pour savoir si l'enfant avait autant de peine à le sentir s'éloigner qu'il en avait à s'éloigner lui-même.

Leone resta seul, pria encore une heure; puis, plus calme il rentra chez lui. En l'absence d'Emmanuel, sa résolution, chancelante tant que le jeune prince était là, lui revenait conduite par cet ange au cœur de glace que l'on appelle la raison.

Mais, une fois dans sa chambre, cette idée qu'Emmanuel allait apparaître d'un moment à l'autre pour faire une dernière tentative sur lui, troubla l'enfant.

A chaque bruit qu'il entendait dans les escaliers, il tressaillait; les pas qui résonnaient dans le corridor semblaient, en passant devant sa porte, marcher sur son cœur.

Deux heures s'écoulèrent; un pas se fit entendre. Oh! cette fois, Leone n'eut plus de doute, il avait reconnu ce pas.

La porte s'ouvrit; Emmanuel parut.

Il était triste, et, cependant, dans son regard filtrait un rayon de joie mal éteint par cette tristesse.

— Eh bien, Leone, demanda-t-il après avoir refermé la porte, as-tu réfléchi?

— Monseigneur, répondit Leone, lorsque vous m'avez quitté, mes réflexions étaient déjà faites.

— De sorte que tu persistes à me quitter?

Leone n'eut pas la force de répondre; il se contenta de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Et cela, continua Emmanuel avec un sourire mélancolique, et cela surtout parce que je vais être un grand prince, et avoir une cour brillante?

Leone inclina de nouveau la tête.

— Eh bien, dit Emmanuel avec une certaine amertume, sur ce point, Leone, rassure-toi! Je suis aujourd'hui plus misérable que je ne l'ai jamais été.

Leone releva la tête, et Emmanuel put voir dans ses beaux yeux l'étonnement briller à travers les larmes.

— Le second fils du roi de France, le duc d'Orléans, est mort, dit Emmanuel; de sorte que le traité de Crespy est rompu.

— Et... et?... demanda Leone interrogeant Emmanuel avec tous les muscles de son visage.

— Et, reprit Emmanuel, comme l'empereur Charles-Quint, mon oncle, ne donne pas le duché de Milan à mon cousin François Ier, mon cousin François Ier ne rend pas les États à mon père.

— Mais, demanda Leone avec un inexprimable sentiment d'angoisse, le mariage avec la fille du roi Ferdinand, ce

mariage proposé par l'empereur lui-même... ce mariage a toujours lieu?

— Eh! mon pauvre Leone, dit le jeune homme, celui que l'empereur Charles-Quint voulait faire épouser à sa nièce, c'était le comte de Bresse, le prince de Piémont, le duc de Savoie; c'était un mari couronné, enfin, mais non pas le pauvre Emmanuel-Philibert, qui n'a plus, de tous ses États, que la ville de Nice, la vallée d'Aoste et trois ou quatre bicoques éparses dans la Savoie et le Piémont.

— Oh! s'écria Leone avec un sentiment de joie qu'il lui fut impossible d'étouffer.

Mais, presque aussitôt, ressaisissant cette puissance sur lui-même qui menaçait de lui échapper :

— N'importe! dit-il, cela ne doit rien changer à ce qui a été arrêté, monseigneur.

— Ainsi, demanda Emmanuel, plus triste et plus sombre à cette résolution de l'enfant qu'il ne l'avait été à la nouvelle de la perte de ses États, tu me quittes toujours, Leone?

— Comme il le fallait hier, il le faut encore aujourd'hui, Emmanuel.

— Hier, Leone, j'étais riche, j'étais puissant, j'avais une couronne ducale sur la tête; aujourd'hui, je suis pauvre, je suis dépouillé, et n'ai plus qu'une épée à la main. En me quittant hier, Leone, tu n'étais que cruel : en me quittant aujourd'hui, tu es ingrat!... Adieu, Leone!

— Ingrat? s'écria Leone. Oh! mon Dieu, vous l'entendez, il dit que je suis ingrat!

Puis, comme, l'œil sombre et les sourcils froncés, le jeune prince s'apprêtait à sortir de la chambre :

— Oh! Emmanuel, Emmanuel! s'écria Leone, ne me quitte pas ainsi, j'en mourrais!

Emmanuel se retourna et vit l'enfant, les bras étendus vers lui : il était pâle, chancelant, près de s'évanouir.

Il s'élança, le soutint dans ses bras, et, emporté par un premier mouvement dont il lui était impossible de se rendre compte, il appuya ses lèvres sur les lèvres de Leone.

Leone jeta un cri aussi douloureux que si un fer rouge l'eût touché, se renversa en arrière et s'évanouit.

L'agrafe de son pourpoint serrait sa gorge : Emmanuel l'ouvrit; puis, comme l'enfant étouffait dans sa fraise empesée, il déchira la fraise, et, pour lui donner de l'air, fit sauter en même temps tous les boutons de sa veste.

Mais, alors, ce fut lui qui à son tour jeta un cri, non pas de douleur, mais de surprise, mais d'étonnement, mais de joie.

Leone était une femme!

En revenant à lui, Leone n'existait plus; seulement, Leona était la maîtresse d'Emmanuel-Philibert.

Dès lors, il ne fut plus question, pour la pauvre enfant, de se séparer de son amant, à qui, sans un mot d'explication, tout était expliqué, tristesse, solitude, désir de fuite. En s'apercevant qu'elle aimait Emmanuel-Philibert, Leona avait voulu se séparer de lui; mais, du moment où le jeune homme lui eut pris son amour, Leona lui donna sa vie.

Pour tous, le page continua d'être un jeune homme, et s'appela Leone.

Pour Emmanuel-Philibert seulement, Leone fut une belle jeune fille, et s'appela Leona.

Comme prince, Emmanuel-Philibert avait perdu la Bresse, le Piémont et la Savoie, à l'exception de Nice, de la vallée d'Aoste et de la ville de Verceil.

Mais, comme homme, il n'avait rien perdu, puisque Dieu lui donnait Scianca-Ferro et Leona, c'est-à-dire les deux plus magnifiques présents que, dans sa libéralité céleste, Dieu puisse faire à l'un de ses élus :

Le dévouement et l'amour!

X

LES TROIS MESSAGES.

Disons, maintenant, en peu de lignes, ce qui s'était passé pendant la période de temps écoulée entre cette époque et celle où nous sommes arrivés.

Emmanuel-Philibert avait dit à Leone qu'il ne lui restait plus que son épée.

La ligue des protestants d'Allemagne, soulevée par Jean-Frédéric, l'électeur de Saxe, qui s'inquiétait des empiétements successifs de l'Empire, avait, en éclatant, donné au jeune prince une occasion d'offrir cette épée à Charles-Quint.

Cette fois, celui-ci l'accepta.

Le prétexte saisi par les princes protestants fut que, tant que vivait l'empereur, Ferdinand, son frère, ne pouvait être roi des Romains.

La ligue se forma dans la petite ville de Smalkalde, située dans le comté de Hennecery, et appartenant au landgrave de Hesse : de là le nom de *ligue de Smalkalde,* qu'elle prit, et sous lequel elle est connue.

Henri VIII avait eu scrupule, et s'était abstenu; François Ier, au contraire, y était entré de tout cœur.

La chose datait de loin : elle datait du 22 décembre 1530, jour de la première réunion.

Soliman, lui aussi, était dans cette ligue. De fait, il y avait prêté son secours en venant mettre le siége devant Messine, en 1532.

Mais Charles-Quint avait marché contre lui avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins et de trente mille chevaux, et l'avait forcé à lever le siége.

Puis, la peste aidant, il avait détruit l'armée de François Ier en Italie; de sorte que, d'un côté, était intervenu le traité de Cambrai, le 5 août 1529, et, de l'autre, le traité de Nuremberg, le 23 juillet 1532, qui avaient pour quelques instants rendu la paix à l'Europe.

On connaît déjà la durée des traités faits avec François Ier. Le traité de Nuremberg fut rompu, et la ligue de Smalkalde, qui avait eu le temps de réunir toutes ses forces, éclata.

L'empereur marcha en personne contre les smalkaldistes. Ce qui se passait en Allemagne semblait toujours le toucher plus particulièrement que ce qui se passait ailleurs.

C'est que Charles-Quint comprenait que, depuis la décadence de la papauté, la plus grande puissance de ce monde, c'était l'Empire.

Ce fut dans ces circonstances que, le 27 mai 1545, Emmanuel-Philibert partit pour Worms, où se tenait l'empereur. Le jeune prince était, comme toujours, accompagné de Scianca-Ferro et de Leone.

Il était suivi de quarante gentilshommes.

C'était toute l'armée qu'avait pu lever dans ses États, et envoyer à son beau-frère, celui qui portait encore les titres de duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste; de prince de Piémont, d'Achaïe et de la Morée; de comte de Genève, de Nice, d'Asti, de Bresse et de Romont; de baron de Vaud, de Gex et de Faucigny; de seigneur de Verceil, de Beaufort, du Bugey et de Fribourg; de prince et de vicaire perpétuel du Saint-Empire; de marquis d'Italie, et de roi de Chypre!

Charles-Quint reçut son neveu à merveille; il permit qu'on lui donnât en sa présence le titre de Majesté, à cause de ce royaume de Chypre sur lequel son père prétendait avoir des droits.

Emmanuel-Philibert paya cette bonne réception en faisant des prodiges de valeur à la bataille d'Ingolstadt et à celle de Mühlberg.

Cette dernière termina la lutte. Dix des quarante gentilshommes d'Emmanuel-Philibert manquaient le soir à l'appel de leur chef : ils étaient morts ou blessés.

Quant à Scianca-Ferro, reconnaissant au milieu du combat l'électeur Jean-Frédéric à son puissant cheval frison, à sa taille gigantesque et aux coups terribles qu'il frappait, il s'était particulièrement attaché à lui.

Certes, le jeune homme eût gagné là son nom de Scianca-Ferro, si ce nom ne lui eût pas été donné depuis longtemps.

D'un coup de la masse de sa terrible hache d'armes, il avait brisé d'abord le bras droit du prince; puis, d'un coup du tranchant, il lui avait coupé à la fois le casque et la figure; si bien que, lorsque le prisonnier leva la visière mutilée de ce casque devant l'empereur, il fut obligé de se nommer : son visage n'était qu'une effroyable plaie.

Un mois auparavant, François Ier était mort. En mourant, il avait dit à son fils que tous les malheurs de la France lui étaient venus de son alliance avec les protestants et les Turcs; et, reconnaissant que Charles-Quint avait pour lui le Dieu tout-puissant, il avait recommandé au futur roi de France de se maintenir en paix avec lui.

Il y eut alors un instant de repos, pendant lequel Emmanuel-Philibert alla voir son père à Verceil. L'entrevue fut tendre et pleine d'un profond amour : sans doute, le duc de Savoie avait le pressentiment qu'il embrassait son fils pour la dernière fois!

La recommandation de François Ier à Henri II ne laissa pas de profondes racines dans le cœur de ce roi sans génie militaire, mais aux instincts belliqueux, et la guerre se ralluma en Italie à propos de l'assassinat du duc de Plaisance, ce Paul-Louis Farnèse, fils aîné de Paul III, dont nous avons déjà parlé.

Il fut assassiné à Plaisance, en 1548, par Pallavicini, Landi, Anguisuola et Gonfalonieri, qui, aussitôt après l'assassinat, remirent la ville à Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais pour Charles-Quint.

De son côté, Octave Farnèse, second fils de Paul III, s'était emparé de Parme, et, afin de n'être pas obligé de la rendre, avait invoqué la protection du roi Henri II.

Or, du vivant même de Paul-Louis, Charles-Quint n'avait cessé de réclamer Parme et Plaisance, comme villes faisant partie du duché de Milan.

On se rappelle les démêlés qu'il avait eus à Nice à ce sujet avec le pape Paul III.

Il n'en fallut pas davantage pour rallumer la guerre, qui éclata en même temps en Italie et dans les Pays-Bas.

C'est en Flandre, comme toujours, que Charles-Quint réunit son plus grand effort; c'est donc tout naturellement vers le nord que nos yeux, qui cherchaient Emmanuel-Philibert, se sont tournés dès le commencement de ce livre.

Nous avons dit comment, après le siége de Metz et la prise de Thérouanne et d'Hesdin, l'empereur, en chargeant son neveu de rebâtir cette dernière ville, l'avait nommé général en chef de ses armées de Flandre, et gouverneur des Pays-Bas.

Alors, comme pour faire contre-poids à ce grand honneur, une douleur suprême était venue frapper au cœur Emmanuel Philibert.

Le 17 septembre 1553, son père, le duc de Savoie, était mort!

C'est avec cette qualité de général en chef, et avec ce deuil de la mort de son père, sinon conservé sur ses habits, du moins, tel que celui d'Hamlet, encore empreint sur son visage, que nous l'avons vu apparaître sortant du camp impérial; et c'est après avoir fait respecter son autorité à la manière dont autrefois Romulus avait fait respecter la sienne, que nous l'y voyons rentrer.

Un messager de Charles-Quint l'attendait devant sa tente : l'empereur désirait lui parler à l'instant même.

Emmanuel mit aussitôt pied à terre, jeta la bride de son cheval aux mains d'un de ses hommes, fit à son écuyer et à son page un signe de tête indiquant qu'il ne s'éloignait d'eux que pour le temps qu'allait lui prendre Charles-Quint, dénoua le ceinturon de son épée, mit cette épée sous son bras ainsi qu'il avait l'habitude de faire quand il marchait à pied, — et, cela, afin que, s'il était besoin de tirer cette épée hors du fourreau, la poignée en fût toujours à la portée de sa main; — après quoi, il s'achemina vers la tente du moderne César.

La sentinelle lui présenta les armes, et il entra précédé du messager, qui allait annoncer à l'empereur son arrivée.

La tente de campagne de l'empereur était divisée en quatre compartiments, sans compter une espèce d'antichambre ou plutôt de portique soutenu par quatre piliers.

Ces quatre compartiments de la tente impériale servaient, l'un de salle à manger, l'autre de salon, l'autre de chambre à coucher, et l'autre de cabinet de travail.

Chacun d'eux avait été meublé par le don d'une ville, et orné par le trophée d'une victoire.

Le seul trophée de la chambre à coucher de l'empereur était l'épée de François Ier, suspendue au chevet de son lit. Ce trophée était simple, comme on voit; mais il avait plus de prix aux yeux de Charles-Quint, qui emporta cette épée jusque dans le monastère de Saint-Just, que les trophées réunis de ses trois autres chambres.

Celui qui écrit ces lignes a souvent, avec un triste et mélancolique regard vers le passé, tenu et tiré cette épée qu'avaient tenue François Ier qui la rendit, Charles-Quint qui la reçut, et Napoléon qui la reprit.

Étrange néant des choses de ce monde! devenue à peu près l'unique dot d'une belle princesse déchue, elle est aujourd'hui la propriété d'un serviteur de Catherine II!

O François Ier! ô Charles-Quint! ô Napoléon!

Dans l'antichambre, quoiqu'il ne fît que la traverser, Emmanuel-Philibert, — avec ce coup d'œil du chef qui voit tout d'un regard et en une seconde, — Emmanuel-Philibert, disons-nous, remarqua un homme dont les mains étaient liées au dos, et qui était gardé par quatre soldats.

L'homme garrotté était vêtu en paysan; mais, comme sa tête était découverte, Emmanuel-Philibert crut voir que ni ses cheveux, ni son teint n'étaient d'accord avec ses vêtements.

Il pensa que c'était un espion français que l'on venait d'arrêter, et qu'à propos de cet espion l'empereur le faisait demander.

Charles-Quint était dans son cabinet de travail; aussitô annoncé, le duc fut introduit près de l'empereur.

Charles-Quint, né avec le XVIe siècle, était alors un homme de cinquante-cinq ans, petit de taille, mais vigoureux; son œil vif étincelait sous ses sourcils, quand toutefois la douleur n'en éteignait pas la lumière.

Ses cheveux grisonnaient; mais sa barbe, plus épaisse que longue, était restée d'un roux ardent.

Il se tenait couché sur une espèce de divan turc recouvert d'étoffes d'Orient prises dans la tente de Soliman devant Vienne.

A la portée de sa main brillait un trophée de kandjiars et de cimeterres arabes. Il était enveloppé dans une longue robe de chambre de velours noir, fourrée de martre. Son visage était sombre, et il paraissait attendre avec impatience Emmanuel-Philibert.

Cependant, lorsqu'on lui eut annoncé le duc, cette expression d'impatience disparut à l'instant même, comme disparaît, sous un souffle d'aquilon, un nuage qui obscurcissait la clarté du jour.

Pendant quarante ans de règne, l'empereur avait eu le temps d'apprendre à composer son visage, et, il faut le dire, personne n'était plus habile que lui dans cet art.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur l'empereur, Emmanuel-Philibert comprit néanmoins que celui-ci avait à l'entretenir de choses graves.

Charles-Quint, en apercevant son neveu, tourna la tête de son côté, et, faisant un effort pour changer de position, il lui adressa, de la main et de la tête, un salut amical.

Emmanuel-Philibert s'inclina respectueusement.

L'empereur attaqua la conversation en italien. Lui qui regretta toute sa vie de n'avoir jamais pu apprendre le latin ni le grec, parlait également bien cinq langues vivantes : l'*italien*, l'*espagnol*, l'*anglais*, le *flamand* et le *français*. Il expliquait lui-même l'usage qu'il faisait de ces cinq langues.

— J'ai appris l'italien, disait-il, pour parler au pape; l'es-

pagnol, pour parler à ma mère Jeanne; l'anglais, pour parler à ma tante Catherine; le flamand, pour parler à mes concitoyens et à mes amis; enfin le français pour me parler à moi-même.

Quelque hâte qu'il eût de causer de ses affaires avec ceux qu'il mandait près de lui, l'empereur commençait toujours par leur dire quelques mots des leurs.

— Eh bien, demanda-t-il en italien, quelles nouvelles du camp?

— Sire, répondit Emmanuel-Philibert en employant la même langue dont Charles-Quint s'était servi, et qui, du reste, était sa langue maternelle, une nouvelle que Votre Majesté ne tarderait pas à savoir, si je ne la lui apprenais moi-même. Cette nouvelle, c'est que, pour qu'on respecte mon titre et votre autorité, je viens d'être obligé de faire un grand exemple.

— Un grand exemple! répéta distraitement l'empereur, qui rentrait déjà dans ses propres pensées; et lequel?

Emmanuel-Philibert commença le récit de ce qui s'était passé entre lui et le comte de Waldeck; mais, quelque importance qu'eût la narration, il était évident que Charles-Quint ne l'écoutait que des oreilles : l'esprit était ailleurs.

— Bien! dit pour la troisième fois l'empereur, lorsque Emmanuel-Philibert eut terminé.

Seulement, plongé comme il l'était en lui-même, il n'avait, selon toute probabilité, pas entendu un mot du rapport que venait de lui faire son général.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré le récit, l'empereur, pour cacher sa préoccupation sans doute, avait regardé, en les faisant mouvoir avec difficulté, les doigts de sa main droite, tordus et déformés par la goutte.

C'était là la véritable ennemie de Charles-Quint, ennemie bien autrement acharnée contre lui que Soliman, François Ier et Henri II!

La goutte et Luther, c'étaient les deux démons qui le visitaient incessamment.

Aussi les mettait-il tous deux sur le même rang.

— Ah! sans Luther et sans ma goutte, disait-il parfois en prenant à poignée sa barbe rousse lorsqu'il descendait de cheval, rompu par la fatigue d'une longue route ou l'effort d'une rude bataille, — ah! sans Luther et sans ma goutte, comme je dormirais cette nuit!

Il se fit un instant de silence entre le récit d'Emmanuel-Philibert et la reprise de la conversation par l'empereur.

Enfin celui-ci, se retournant vers son neveu :

— Moi aussi, dit-il, j'ai des nouvelles à t'apprendre, et de mauvaises nouvelles!

— D'où cela, auguste empereur?

— De Rome.

— Le pape est élu?

— Oui.

— Et il a nom?

— Pierre Caraffa... Celui qu'il remplace était justement de mon âge, Emmanuel, né la même année que moi : Marcel II... Pauvre Marcel! sa mort ne me dit-elle pas de me préparer à mourir?

— Sire, dit Emmanuel, je crois qu'il ne faudrait pas arrêter votre esprit sur cet événement, et juger la mort du pape Marcel au point de vue d'une mort ordinaire. Marcel Cervino, cardinal, était sain, robuste, et eût peut-être vécu jusqu'à cent ans : le cardinal Marcel Cervino, devenu le pape Marcel II, est mort en vingt jours!

— Oui, je le sais bien, répondit Charles-Quint tout pensif; il était aussi trop pressé d'être pape. Il s'est fait couronner de la tiare le jour du vendredi saint, c'est-à-dire le même jour où Notre-Seigneur a été couronné d'épines. Voilà ce qui lui aura porté malheur... Aussi je me préoccupe moins de cette mort que de l'élection de Paul IV.

— Et, cependant, si je ne me trompe, sire, dit Emmanuel-Philibert, Paul IV est un Napolitain, c'est-à-dire un sujet de Votre Majesté?

— Oui, sans doute; mais on m'a toujours fait de mauvais rapports de ce cardinal, et, pendant tout le temps qu'il a été à la cour d'Espagne, j'ai eu personnellement à m'en plaindre. Ah! continua Charles-Quint avec l'expression de la fatigue, il me va falloir recommencer avec lui la lutte que je soutiens depuis vingt ans avec ses prédécesseurs, et je suis au bout de mes forces!

— Oh! sire!

Charles-Quint tomba dans une espèce de rêverie dont il sortit presque aussitôt.

— Au reste, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, et avec un soupir, peut-être celui-là me trompera-t-il ainsi que m'ont trompé les autres papes : ils sont presque toujours l'opposé de ce qu'ils étaient étant cardinaux. J'avais cru le Médicis, le Clément VII, un homme d'un esprit paisible, ferme et constant : bon! voilà qu'on le nomme pape, et il se trouve que j'ai erré en tous points; c'est un esprit inquiet, brouillon et variable! Tout au contraire, je m'étais imaginé que Jules III négligerait les affaires pour les plaisirs, qu'il ne s'occuperait que de divertissements et de fêtes : *peccato!* il ne s'est jamais trouvé de pape plus diligent, plus appliqué, et se souciant moins des joies de ce monde que celui-là! Nous en a-t-il donné, de la besogne, lui et son cardinal Polus, à propos du mariage de Philippe II avec sa cousine Marie Tudor! Si nous n'avions pas arrêté cet enragé Polus à Augsbourg, qui sait si aujourd'hui le mariage serait consommé?... Ah! pauvre Marcel! dit l'empereur en poussant un second soupir encore plus expressif que le premier, ce n'est point parce que tu t'es fait couronner le jour du vendredi saint que tu n'as survécu que vingt jours à ton intronisation, c'est parce que tu étais mon ami!

— Laissons faire le temps, auguste empereur, dit Emmanuel-Philibert; Votre Majesté avoue elle-même s'être trompée sur Clément VII et sur Jules III, peut-être se trompe-t-elle aussi sur Paul IV.

— Dieu le veuille! mais j'en doute.

On entendit du bruit à la porte.

— Qu'y a-t-il? demanda Charles-Quint avec impatience. J'avais dit que l'on ne nous dérangeât point. Voyez donc à qui on en veut, Emmanuel.

Le duc souleva la draperie qui pendait devant la porte, échangea une demande et une réponse avec les personnes qui se trouvaient dans le compartiment voisin, et, se retournant vers l'empereur :

— Sire, dit-il, c'est un courrier qui arrive d'Espagne, de Tordesillas.

— Oh! fais entrer, mon enfant; des nouvelles de ma bonne mère, sans doute!

Le messager parut.

— Oui, n'est-ce pas, dit en espagnol Charles-Quint au messager, des nouvelles de ma mère?

Le messager, sans répondre, tendit une lettre à Emmanuel-Philibert, qui la lui prit des mains.

— Donne, Emmanuel! donne! dit l'empereur. Et elle se porte bien, n'est-ce pas?

Le messager continua de garder le silence. De son côté, Emmanuel hésitait à donner la lettre à Charles-Quint : elle était cachetée de noir. Charles-Quint vit le cachet, et frissonna.

— Hein! dit-il, l'élection de Paul IV, voilà déjà qu'elle me porte malheur!... Donne, mon enfant, continua-t-il en tendant la main à Emmanuel.

Emmanuel obéit; tarder plus longtemps eût été puéril.

— Auguste, dit-il en remettant la lettre à Charles-Quint, souviens-toi que tu es homme!

— Oui, reprit Charles-Quint, c'est ce que l'on disait aux anciens triomphateurs...

Et, tout tremblant, il ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que quelques lignes, et, cependant, pour les lire, il s'y reprit à deux ou trois fois.

Les larmes troublaient sa vue; ses yeux hâves, desséchés par l'ambition, étaient étonnés eux-mêmes de ce miracle : ils retrouvaient des pleurs.

Lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Emmanuel-Philibert, qui la reprit de ses mains, et, se laissant aller à la renverse sur son divan :

— Morte! dit-il, morte le 13 avril 1555, juste le même jour où Pierre Caraffa a été nommé pape!... Hein! mon fils, quand je te disais que cet homme me porterait malheur!

Emmanuel avait jeté les yeux sur la lettre. Elle était signée du notaire royal de Tordesillas; elle annonçait, en effet, la mort de Jeanne de Castille, mère de Charles-Quint, plus connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne la Folle.

Il resta un instant immobile devant cette grande douleur qu'il ne savait par où toucher, car Charles-Quint adorait sa mère.

— Auguste, murmura-t-il enfin, rappelle-toi tout ce que tu as eu la bonté de me dire quand, moi aussi, il y deux ans, j'ai eu le malheur de perdre mon père.

— Oui, l'on dit tout cela, reprit l'empereur; on trouve de bonnes raisons pour consoler les autres, et puis, vienne notre tour, nous sommes impuissants à nous consoler nous-mêmes!

— Aussi, je ne te console pas, Auguste, dit Emmanuel; au contraire, je te dis : « Pleure, pleure, tu n'es qu'un homme! »

— Quelle vie douloureuse que la sienne, Emmanuel! dit Charles-Quint. En 1496, elle épouse mon père Philippe le Beau : elle l'adorait; en 1506, il meurt empoisonné d'un verre d'eau qu'il boit en jouant à la paume : elle devient folle de douleur! Depuis dix ans, elle attendait la résurrection de son époux, que, pour la consoler, un chartreux lui avait promise, et, depuis dix ans, elle n'était point sortie de Tordesillas, excepte, lorsqu'en 1516, elle vint au-devant de moi a Villa-Viciosa, et me mit elle-même la couronne d'Espagne sur la tête. Folle de l'amour qu'elle avait eu pour son mari, elle ne reprenait sa raison que lorsqu'elle s'occupait de son fils! Pauvre mère! tout mon règne, au moins, attestera le respect que j'avais pour elle. Aucune chose d'importance ne s'est faite en Espagne, depuis quarante ans, qu'on n'ait pris son conseil, — non qu'elle pût le donner toujours, mais c'était mon devoir de fils d'agir ainsi, et je l'accomplissais. — Sais-tu que, toute Espagnole et bonne Espagnole qu'elle était, elle est venue accoucher dans les Flandres, afin que je pusse être un jour empereur, à la place de mon aïeul Maximilien? Sais-tu que, toute mère qu'elle était, elle a renoncé à me nourrir, de peur que, rien que pour avoir sucé son lait, on ne m'accusât d'être trop Espagnol? Et, en effet, avoir été le nourrisson d'Anne Sterel, et être bourgeois de Gand, voilà les deux principaux titres auxquels j'ai dû la couronne impériale. Eh bien, dès avant ma naissance, ma mère avait prévu tout cela! Que puis-je lui faire après sa mort, moi? de belles funérailles? Elle les aura. Mais, en vérité, être empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile et des deux Indes; avoir un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, comme disent mes flatteurs, et ne pouvoir pas faire à sa mère morte autre chose que de belles funérailles!... Ah! Emmanuel, la puissance de l'homme le plus puissant est bien bornée!

En ce moment, la portière de la tente se souleva de nouveau, et l'on vit, par l'ouverture, un officier tout couvert de poussière, et qui semblait, lui aussi, porteur de nouvelles pressées.

L'expression du visage de l'empereur était si douloureuse, que l'huissier qui avait pris sur lui, vu l'importance des nouvelles qu'apportait sans doute le troisième messager, de violer la consigne en pénétrant dans le cabinet de Charles-Quint, s'arrêta court.

Mais Charles-Quint avait vu l'officier couvert de poussière.

— Entrez! dit-il en flamand au messager; qu'y a-t-il?

— Auguste empereur, dit celui-ci en s'inclinant, le roi Henri II vient de se mettre en campagne avec trois corps d'armée : le premier commandé par lui-même, ayant sous ses ordres le connétable de Montmorency; le second commandé par le maréchal de Saint-André, et le troisième commandé par le duc de Nevers.

— Eh bien, après? demanda l'empereur.

— Après, sire, le roi de France a mis le siége devant Marienbourg, et l'a prise; à cette heure, il marche sur Bouvines.

— Et quel jour a-t-il mis le siége devant Marienbourg? dit Charles-Quint.

— Le 13 avril dernier, sire!

Charles-Quint se retourna vers Emmanuel-Philibert.

— Eh bien, lui demanda-t-il en français, que dis-tu de la date, Emmanuel?

— Fatale, en effet! répondit celui-ci.

— C'est bien, monsieur, dit Charles-Quint au messager, laissez-nous.

Puis, à l'huissier:

— Qu'on prenne soin de ce capitaine, comme s'il apportait une bonne nouvelle, dit l'empereur. Allez!

Cette fois, Emmanuel-Philibert n'attendit pas que l'empereur l'interrogeât; avant même que la portière fût retombée, il prit la parole.

— Par bonheur, dit-il, si nous ne pouvons rien, auguste empereur, contre l'élection de Paul IV, si nous ne pouvons rien contre la mort de votre mère bien-aimée, au moins pouvons-nous quelque chose contre la prise de Marienbourg.

— Et que pouvons-nous?

— La reprendre, pardieu!

— Oui, toi, mais non pas moi, Emmanuel.

— Comment, non pas vous? fit le prince de Piémont

Charles-Quint se laissa glisser le long de son divan, et, se dressant sur ses pieds avec peine, il essaya de marcher; mais ce ne fut qu'en boitant qu'il fit quelques pas.

Il secoua la tête, et, se tournant vers son neveu :

— Tiens, regarde mes jambes, dit-il : elles ne me soutiennent plus maintenant, ni à pied ni à cheval; regarde mes mains : elles ne peuvent plus serrer une épée. C'est un avis, Emmanuel : celui qui ne peut plus tenir l'épée, ne peut plus tenir le sceptre.

— Que dites-vous, sire? s'écria Emmanuel stupéfait.

— Une chose à laquelle j'ai pensé bien souvent, et à laquelle je penserai encore. Emmanuel, tout m'avertit qu'il est temps de laisser ma place à un autre : la surprise d'Inspruck, d'où j'ai été obligé de fuir à demi-nu; la retraite de Metz, où j'ai laissé le tiers de mon armée et la moitié de ma réputation, et, plus que tout cela, vois-tu, ce mal auquel les forces humaines ne sauraient résister longtemps, ce mal que la médecine ne peut guérir, mal affreux, inexorable, cruel, qui envahit le corps depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui ne laisse aucune partie saine, qui contracte les nerfs par d'intolérables douleurs, qui pénètre les os, qui glace la moelle, qui convertit en craie solide cette huile bienfaisante répandue par la nature dans nos articulations pour en faciliter les mouvements; ce mal qui mutile l'homme, membre à membre, plus cruellement, plus sûrement que ne le fait le fer, que ne le fait le feu, que ne le font toutes les destructions guerrières, et qui brise la sérénité, la force et la liberté de l'âme sous les tortures de la matière; ce mal me crie incessamment : « Assez de pouvoir, assez de règne, assez de puissance comme cela! Rentre dans le néant de la vie, avant de rentrer dans le néant de la tombe! Charles, par la divine clémence, empereur des Romains, Charles toujours auguste, Charles roi de Germanie, de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, de Sardaigne, des îles et des indes de la mer Océane et de la mer Atlantique, à un autre! à un autre! »

Emmanuel voulut parler.

L'empereur l'arrêta d'un geste.

— Et puis, et puis, reprit Charles-Quint, autre chose encore que j'avais oublié de te dire! Comme si la dissolution de ce pauvre corps était trop lente au gré des désirs de mes ennemis, comme si je n'avais pas assez des défaites, des hérésies, de la goutte, voilà le poignard qui s'en mêle!

— Comment, le poignard? s'écria Emmanuel.

La figure de Charles-Quint se rembrunit.

— On a tenté de m'assassiner aujourd'hui, dit-il.

— On a voulu assassiner Votre Majesté? fit Emmanuel avec épouvante.

— Pourquoi pas? répondit Charles-Quint avec un sourire.

Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure de me rappeler que j'étais homme?

— Oh! s'écria Emmanuel, encore mal remis de l'émotion que lui avait causée cette nouvelle, et quel est le misérable?...

— Ah! voilà, dit l'empereur, quel est le misérable?... Je tiens le poignard, non la main!

— En effet, dit Emmanuel, cet homme que tout à l'heure j'ai vu garrotté dans l'antichambre...

— C'est ce misérable, comme tu l'appelles, Emmanuel. Seulement, par qui m'est-il dépêché? Est-ce par le Turc? Je n'en crois rien : Soliman est un ennemi loyal. Henri III? Je ne le soupçonne même pas. Paul IV? Il n'y a pas encore assez longtemps qu'il est élu, et puis les papes... cela préfère, en général, le poison au poignard : *Ecclesia abhorret a sanguine.* Octave Farnèse? C'est un bien petit compagnon pour s'attaquer à moi, oiseau impérial que Maurice n'osait prendre, ne connaissant pas, disait-il, de cage assez grande pour l'enfermer! Est-ce par les luthériens d'Augsbourg, les calvinistes de Genève? Je m'y perds! Et, cependant, je voudrais bien savoir... Écoute, Emmanuel, cet homme a refusé de répondre à mes interrogations; prends-le, emmène-le dans ta tente, interroge-le à ton tour, fais de lui ce qu'il te plaira : je te le donne; mais, tu m'entends? il faut qu'il parle! Plus l'ennemi est puissant et rapproché de moi, plus il m'importe de le connaître.

Puis, après une pause d'un instant, il fixa son regard sur Emmanuel-Philibert, qui, pensif, tenait les yeux baissés vers la terre.

— A propos, dit-il, ton cousin Philippe II est arrivé à Bruxelles.

La transition était si brusque, qu'Emmanuel tressaillit.

Il releva la tête, et son regard rencontra celui de l'empereur.

Cette fois, il frissonna.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, reprit Charles-Quint, je serai heureux de revoir mon fils!... Ne dirait-on pas qu'il devine que le moment est favorable, et que l'heure est venue pour lui de me succéder? Mais, avant que je le revoie, Emmanuel, je te recommande mon assassin.

— Dans une heure, répondit Emmanuel, Votre Majesté saura tout ce qu'elle désire savoir.

Et, s'inclinant devant l'empereur, qui lui tendait sa main mutilée, Emmanuel-Philibert se retira, convaincu que la chose dont Charles-Quint ne lui avait parlé qu'à titre d'annexe à la conversation, était, de tous les événements de cette journée, celui auquel, en réalité, il attachait le plus d'importance.

XI

ODOARDO MARAVIGLIA.

En se retirant, Emmanuel-Philibert jeta un nouveau regard sur le prisonnier, et ce regard le confirma dans son idée première, c'est-à-dire qu'il allait avoir affaire à un gentilhomme.

Il fit signe au chef des quatre soldats de s'approcher de lui.

— Mon ami, dit-il, dans cinq minutes tu amèneras, par ordre de l'empereur, cet homme sous ma tente.

Emmanuel eût pu se dispenser d'invoquer le nom de Charles-Quint : on savait que celui-ci lui avait délégué tous ses pouvoirs, et, en général, les soldats, qui l'adoraient, lui obéissaient comme ils eussent obéi à l'empereur lui-même.

— Votre ordre sera exécuté, Altesse, répondit le sergent.

Le duc reprit le chemin de son logis.

La tente d'Emmanuel n'était point, comme celle de l'empereur, un splendide pavillon divisé en quatre compartiments; c'était la tente d'un soldat, coupée en deux par une simple toile.

Scianca-Ferro était assis à la porte.

— Reste où tu es, lui dit Emmanuel; seulement, prends une arme quelconque.

— Pourquoi faire? demanda Scianca-Ferro.

— On va amener ici un homme qui a tenté d'assassiner l'empereur. Je compte l'interroger seul à seul. Regarde-le quand il va entrer, et, s'il manquait à la parole qu'il me donnera sans doute, en essayant de fuir, arrête-le, mais vivant, tu entends? il est important qu'il vive!

— Alors, dit Scianca-Ferro, je n'ai pas besoin d'armes, mes bras suffiront.

— Fais comme il te plaira; te voilà prévenu.

— Sois tranquille, dit Scianca-Ferro.

Scianca-Ferro avait continué à tutoyer son frère de lait, ou plutôt celui-ci, fidèle aux traditions saintes de l'enfance, avait exigé que Scianca-Ferro continuât à le tutoyer.

Le prince entra dans sa tente, et trouva Leone ou plutôt Leona qui l'attendait.

Comme il rentrait seul, et comme le rideau de la tente était retombé derrière lui, Leona vint à sa rencontre, les deux bras ouverts.

— Ami, dit-elle, te voici enfin! Quelle scène terrible, mon Dieu, que celle à laquelle nous avons assisté!... Hélas! tu avais bien raison en me disant qu'à mon émotion et à ma pâleur, on m'eût prise pour une femme.

— Que veux-tu, Leona! ce sont les scènes habituelles de la vie d'un soldat, et tu devrais y être accoutumée maintenant.

Puis, en souriant :

— Vois Scianca-Ferro, ajouta-t-il, et prends modèle sur lui.

— Comment dis-tu de ces paroles-là même en riant, Emmanuel? Scianca-Ferro est un homme; il t'aime autant qu'un homme peut aimer un autre homme, je le sais bien; mais, moi, Emmanuel, je t'aime comme je ne saurais dire que je t'aime, comme la chose sans laquelle on ne peut vivre! Je t'aime comme la fleur aime la rosée, comme l'oiseau aime les bois, comme l'aurore aime le soleil... Avec toi, je vis, j'existe, j'aime! Sans toi, je ne suis plus!

— Chère bien-aimée, dit Emmanuel, oui, je sais que tu es à la fois la grâce, le dévouement et l'amour; je sais que tu marches à côté de moi, mais que c'est réellement en moi que tu vis; c'est pour cela que je n'ai avec toi ni restriction ni secrets.

— Pourquoi me dis-tu cela?

— Parce qu'on va amener un homme ici; parce que cet homme est un grand coupable que je vais interroger; parce qu'il fera peut-être des révélations importantes, qui sait? compromettant les plus grands personnages. Passe de ce côté-ci de ma tente. Écoute si tu veux, peu m'importe! ce que j'aurai entendu, je sais que je l'aurai entendu seul.

Leona haussa doucement les épaules.

— Excepté toi, dit-elle, que me fait le reste du monde?

Et la jeune fille, envoyant de la main une caresse à son amant, disparut derrière le rideau.

Il était temps : les cinq minutes étaient écoulées, et, avec une ponctualité toute militaire, le sergent arrivait, conduisant son prisonnier.

Emmanuel le reçut assis, et à moitié perdu dans l'ombre. Du milieu de cette ombre, il put jeter un troisième regard plus profond et plus prolongé sur le meurtrier.

C'était un homme de trente à trente-cinq ans. Sa taille était haute, et sa figure si distinguée, que son déguisement, comme nous l'avons dit, n'avait point empêché qu'Emmanuel-Philibert ne le reconnût pour un gentilhomme.

— Laissez monsieur seul avec moi, dit le prince au sergent.

Le sergent ne savait qu'obéir, il sortit avec ses trois hommes.

Le prisonnier fixa son œil vif et perçant sur Emmanuel-Philibert.

Celui-ci se leva et alla droit à lui.

— Monsieur, dit-il, ces gens-là ne savaient point à qui ils avaient affaire, et ils vous ont garrotté. Vous allez me donner votre parole d'honneur de gentilhomme de ne pas essayer de fuir, et je vais vous délier les mains.

— Je suis un paysan et non un gentilhomme, dit le meurtrier; je ne puis, par conséquent, vous donner ma parole d'honneur de gentilhomme.

— Si vous êtes un paysan, cette parole d'honneur de gentilhomme ne vous oblige à rien. Donnez-la donc, puisque c'est le seul gage que j'exige de vous.

Le prisonnier ne répondit rien.

— Alors, dit Emmanuel, je vous délierai les mains sans parole d'honneur. Je ne crains pas de me trouver tête-à-tête avec un homme, cet homme n'eût-il pas d'honneur à engager!

Et le prince commença de délier les mains de l'inconnu.

Celui-ci fit un mouvement en arrière.

— Attendez, dit-il: foi de gentilhomme, je n'essayerai pas de fuir!

— Allons donc, dit Emmanuel-Philibert en souriant, que diable! on se connaît en chiens, en chevaux et en hommes.

Et il acheva de dénouer la corde.

— Là! vous voilà libre; maintenant, causons.

Le prisonnier regarda froidement ses mains meurtries, et les laissa retomber près de lui.

— Causons! répéta-t-il avec ironie; et de quoi?

— Mais, répondit Emmanuel-Philibert, de la cause qui vous a porté à commettre ce crime.

— Je n'ai rien dit, reprit l'inconnu; donc, je n'ai rien à dire.

— Vous n'avez rien dit à l'empereur, que vous avez voulu tuer, cela se conçoit; vous n'aviez rien dire aux soldats qui vous ont arrêté, je le comprends: mais à moi gentilhomme, qui vous traite, non pas en assassin vulgaire, mais en gentilhomme, à moi vous direz tout.

— A quoi bon?

— A quoi bon? Je vais vous le dire, monsieur : à ce que je ne vous regarde pas comme un homme payé par quelque lâche qui a mis votre bras au bout du sien, n'osant pas frapper lui-même. A quoi bon? A ce que vous ne soyez pas pendu comme un larron et un assassin de coin de bois, mais décapité comme un noble et comme un seigneur.

— On m'a menacé de la torture pour me faire parler, dit le prisonnier, qu'on me la donne!

— La torture serait une cruauté inutile: vous la subiriez et ne parleriez pas; vous seriez mutilé et vous ne seriez pas vaincu; vous garderiez votre secret, et laisseriez la honte à vos tourmenteurs; non, ce n'est point cela que je veux : je veux une confidence, je veux la vérité; je veux que vous me disiez, à moi gentilhomme, général et prince, ce que vous diriez à un prêtre, et, si vous me jugez indigne de me parler, c'est que vous êtes un de ces misérables avec lesquels je ne voulais pas vous confondre, c'est que vous avez agi sous l'influence de quelque basse passion que vous n'osez point avouer, c'est que...

Le prisonnier se redressa, et, l'interrompant :

— Je me nomme Odoardo Maraviglia, monsieur! Rappelez vos souvenirs, et cessez de m'insulter.

A ce nom d'Odoardo Maraviglia, Emmanuel crut entendre comme un cri mal étouffé dans l'autre compartiment de la tente; mais ce dont il ne put douter, ce fut du mouvement imprimé à la toile qui en formait la séparation.

De son côté, Emmanuel avait senti vibrer profondément ce nom dans ses souvenirs.

En effet, ce nom avait servi de prétexte à la guerre qui l'avait dépouillé de ses États.

— Odoardo Maraviglia! dit-il. Seriez-vous le fils de l'ambassadeur de France à Milan, de Francesco Maraviglia?

— Je suis son fils.

Emmanuel fixa sa pensée vers les lointains de sa jeunesse. Ce nom y était inscrit, mais il n'éclaircissait en rien la situation présente.

— Votre nom, dit Emmanuel, est bien le nom d'un gentilhomme, mais il ne me rappelle aucun souvenir qui se lie au crime dont vous êtes accusé.

Odoardo sourit dédaigneusement.

— Demandez au très-auguste empereur, dit-il, s'il existe dans ses souvenirs la même obscurité que dans les vôtres.

— Excusez-moi, monsieur, dit Emmanuel: à l'époque où le comte Francesco Maraviglia disparut, j'étais encore un enfant, j'avais huit ans à peine; il n'est donc pas étonnant que j'ignore les détails d'une disparition qui, ainsi que je crois me le rappeler, est restée un mystère pour tout le monde.

— Eh bien, monseigneur, ce mystère, je vais l'éclaircir, moi... Vous savez quel misérable prince c'était que ce dernier Sforza, flottant incessamment entre François Ier et Charles-Quint, selon que le génie de la victoire favorisait l'un ou l'autre. Mon père Francesco Maraviglia était envoyé extraordinaire du roi François Ier près de lui. C'était pendant l'année 1534. L'empereur était occupé en Afrique; le duc de Saxe, allié de François Ier, venait de faire sa paix avec le roi des Romains; Clément VII, autre allié de la France, venait d'excommunier Henri VIII, roi d'Angleterre: tout tournait donc au détriment de l'empereur en Italie. Le Sforza tourna comme tout le monde, abandonna Charles-Quint, auquel il avait encore quatre cent mille ducats à payer, et remit toute sa fortune politique aux mains de l'envoyé extraordinaire du roi François Ier. C'était un grand triomphe : Francesco Maraviglia eut l'imprudence de s'en vanter. Les paroles qu'il avait dites traversèrent les mers, et allèrent devant Tunis faire tressaillir Charles-Quint. — Hélas! la fortune est changeante! Deux mois après, Clément VII, qui était la force des Français en Italie, vint à mourir; Tunis fut prise par Charles-Quint, et l'empereur, avec son armée victorieuse, aborda en Italie. Il fallait une victime expiatoire; Francesco Maraviglia fut marqué du destin pour être cette victime. A la suite d'une querelle avec des gens de bas étage, deux Milanais furent tués par les domestiques du comte Maraviglia. Le duc n'attendait qu'un prétexte pour acquitter la parole engagée à l'auguste empereur; l'homme qui, depuis un an, était plus maître à Milan que le duc lui-même, fut arrêté comme un malfaiteur vulgaire, et conduit à la citadelle. Ma mère était là; elle avait près d'elle ma sœur, enfant de quatre ans. Moi, j'étais à Paris, au Louvre : je faisais partie des pages de François Ier. On arracha le comte des bras de ma mère; on l'entraîna sans dire à la pauvre femme ni ce qu'on voulait à son mari, ni où on le conduisait. Huit jours se passèrent, pendant lesquels, malgré toutes les démarches qu'elle fit, la comtesse ne put rien découvrir sur le sort de son époux. Maraviglia était immensément riche, on le savait : sa femme pouvait acheter sa liberté au poids de l'or. Une nuit, un homme vint frapper à la porte du palais de ma mère; on alla ouvrir à cet homme; il demandait à parler sans témoins à la comtesse. Tout était important dans la circonstance où l'on se trouvait. Par ses amis, par les Français, ma mère avait fait répandre dans la ville qu'elle donnerait cinq cents ducats à la personne qui lui dirait d'une façon certaine où était son mari. Probablement, cet homme, qui demandait à lui parler sans témoin, venait lui apporter des nouvelles du comte, et, craignant d'être trahi, voulait, par le tête-à-tête, s'assurer le secret.

» Elle ne se trompait pas : cet homme était un des geôliers de la forteresse de Milan, où mon père avait été conduit; non-seulement il venait dire où était mon père, mais encore il apportait une lettre de lui. En reconnaissant l'écriture de son mari, ma mère compta les cinq cents ducats à cet homme.

» La lettre de mon père annonçait son arrestation, sa mise au secret, mais, du reste, n'exprimait pas de trop vives inquiétudes. Ma mère répondit à son mari de disposer d'elle; sa vie et sa fortune étaient à lui. Cinq autres jours se passèrent. Au milieu de la nuit, le même homme vint frapper au palais; on lui ouvrit; son signalement était donné, il fut à l'instant même introduit près de la comtesse. La situation du

prisonnier s'était aggravée : il avait été transporté dans un autre cachot, et mis au secret le plus absolu.

» Sa vie, disait le geôlier, était en péril.

» Cet homme voulait-il tirer de la comtesse quelque grosse somme, ou disait-il la vérité? L'une ou l'autre de ces deux hypothèses pouvait être juste. La crainte l'emporta dans le cœur de ma mère. D'ailleurs, elle interrogea le geôlier, et les réponses de celui-ci, tout en portant le caractère de la cupidité, avaient aussi l'accent de la franchise.

» Elle lui donna la même somme que la première fois, et lui dit de rêver, à tout hasard, aux moyens de faire fuir le comte. Le projet d'évasion arrêté, le geôlier recevrait cinq mille ducats comptant, et, une fois le comte hors de péril, vingt mille autres ducats lui seraient comptés.

» C'était une fortune! — Le geôlier quitta la comtesse en promettant de songer à ce qu'il venait d'entendre. De son côté, la comtesse s'enquit de la situation; elle avait des amis près du duc; elle sut par eux que cette situation était pire encore que ne l'avait dit le geôlier. — Il s'agissait de faire le procès au comte comme espion. Elle attendit impatiemment la visite du geôlier; elle ne savait pas même son nom, et, l'eût-elle su, n'était-ce pas perdre cet homme et se perdre elle-même que de demander un geôlier de la part de la comtesse Maraviglia? Cependant, une chose la rassurait un peu : c'était le procès dont il était question. De quoi pouvait-on accuser mon père? De la mort de ces deux Milanais? C'était une affaire entre domestiques et paysans, dans laquelle un gentilhomme, un ambassadeur n'avait rien à faire. Seulement, quelques voix disaient tout bas qu'il n'y aurait point de procès, et ces voix étaient les plus sinistres de toutes, car elles laissaient à entendre que le comte n'en serait pas moins condamné. Enfin, une nuit, ma mère tressaillit au bruit du marteau de la porte : elle commençait à reconnaître la manière de frapper de son nocturne visiteur; elle l'attendit sur le seuil de sa chambre à coucher. Il l'aborda avec plus de mystère encore que d'habitude; il avait trouvé un moyen de fuite, et venait le proposer à la comtesse. Voici quel était ce moyen de fuite.

» Le cachot du prisonnier était séparé du logement du geôlier par un seul cabanon, donnant, au moyen d'une porte de fer dont le haut était grillé, dans le cachot du comte. Le geôlier avait la clef de ce second cachot comme celle du premier. Il proposait de percer le mur de sa chambre, derrière le lit, à un endroit qui pût rester caché à tous les yeux. Par cette ouverture, on entrerait dans le cabanon vide; du cabanon vide, on entrerait dans le cachot où était le comte. Les fers du comte détachés, celui-ci passerait de son cachot dans le cabanon voisin, et, de ce cabanon, dans la chambre du geôlier.

» Là, il trouverait une échelle de corde, à l'aide de laquelle il descendrait dans les fossés, à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire de la muraille; une voiture attendrait le comte à cent pas des fossés, et l'emporterait hors des États du duc de toute la vitesse de deux chevaux. — Le projet était bon, la comtesse l'accepta; seulement, craignant qu'on ne la trompât au sujet du comte, et qu'on ne lui dît qu'il était sauvé quand il resterait captif, elle exigea d'être présente à cette fuite. Le geôlier objecta la difficulté de l'introduire dans la forteresse; mais, d'un seul mot, la comtesse leva cette difficulté. Elle avait obtenu pour elle et sa fille une permission de voir son mari, dont elle n'avait point usé encore : cette permission était donc valable. Le jour arrêté pour la fuite du comte, elle entrerait dans la forteresse à la nuit tombante; elle verrait le comte; puis, en le quittant, au lieu de sortir de la forteresse, elle profiterait de l'obscurité pour entrer chez le geôlier. Là, elle attendrait le moment de l'évasion du prisonnier. Le geôlier, partant avec le comte, recevrait de celui-ci même le reste de la somme convenue. La voiture qui attendrait devait contenir cent mille ducats.

» Le geôlier était de bonne foi dans ses offres; il accepta. La fuite fut arrêtée pour la nuit du surlendemain. Avant de quitter la comtesse, le geôlier reçut ses cinq mille ducats, et indiqua l'endroit où devait stationner la voiture; — la garde de cette voiture, la comtesse la confiait à un de ses serviteurs, homme d'une fidélité éprouvée.

» Mais, pardon, monseigneur, dit en s'interrompant Odoardo; j'oublie que je parle à un étranger, et que tous ces détails, pleins de vie et d'émotion pour moi, sont indifférents à celui qui m'écoute.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Emmanuel : je désire, au contraire, que vous fassiez appel à votre mémoire, afin que je puisse participer moi-même à tous vos souvenirs... J'écoute.

Odoardo continua.

— Les deux jours s'écoulèrent dans les angoisses qui précèdent d'habitude l'exécution d'un pareil projet. Au reste, une chose tranquillisait un peu la comtesse : c'était l'intérêt même qu'avait le geôlier à ce que cette fuite réussît; cent ans de fidélité ne donnaient pas à cet homme ce que lui rapportait un quart d'heure de trahison. Dix fois, la comtesse se demanda pourquoi elle avait tant tardé en fixant cette fuite à quarante-huit heures, au lieu de la fixer à vingt-quatre. Il lui semblait que ces vingt-quatre dernières heures ne s'écouleraient jamais, ou amèneraient, pendant leur durée, quelque catastrophe qui ferait échouer le plan, si bien conçu et si ingénieux qu'il fût... Le temps s'écoula, mesuré par la main de l'éternité. Les heures sonnèrent avec leur impassibilité ordinaire. Enfin arriva celle de se rendre à la prison. En présence de la comtesse, la voiture fut chargée de tous les objets nécessaires à la fuite du comte, pour qu'il ne fût pas obligé de s'arrêter en route; deux chevaux avaient été conduits au delà de Pavie, de manière à ce qu'il pût faire une trentaine de lieues sans éprouver de retard. A onze heures, la voiture serait attelée; à minuit, elle attendrait à l'endroit convenu.

» Une fois hors de danger, le fugitif préviendrait la comtesse, et celle-ci irait le rejoindre partout où il serait. L'heure sonna. En face de l'exécution, la comtesse trouvait alors qu'elle était venue bien vite! Elle prit sa petite fille par la main, et s'achemina vers la prison. Pendant le trajet, une crainte l'agita : c'est que, comme le permis avait déjà plus de huit jours de date, on ne refusât de la laisser communiquer avec son mari.

» La comtesse se trompait : elle fut sans difficulté aucune introduite près du prisonnier. On ne lui avait rien dit de trop, et, à la façon dont un homme de la condition du comte était traité, il n'y avait pas à se faire illusion sur le sort qui l'attendait. L'ambassadeur du roi de France avait une chaîne au pied comme un vil forçat. L'entrevue eût été bien douloureuse, si la fuite n'eût pas été imminente et certaine. Pendant cette entrevue, tout ce qui n'était point encore arrêté le fut définitivement.

» Le comte était résolu à tout; il savait qu'il n'avait point de quartier à attendre : l'empereur avait positivement demandé sa mort...

Emmanuel-Philibert fit un mouvement.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites là, monsieur? demanda-t-il avec sévérité. C'est une grave accusation, savez-vous, que celle que vous portez contre un aussi grand prince que l'empereur Charles-Quint!

— Votre Altesse ordonne-t-elle que je m'arrête, ou permet-elle que je poursuive?

— Poursuivez! Mais pourquoi ne pas répondre d'abord à ma question?

— Parce que la suite de mon récit rendra, à ce que je présume, cette réponse inutile.

— Continuez donc, monsieur, dit Emmanuel-Philibert.

XII

CE QUI SE PASSAIT DANS UN CACHOT DE LA FORTERESSE DE MILAN PENDANT LA NUIT DU 14 AU 15 NOVEMBRE 1534.

— A neuf heures moins quelques minutes, reprit Odoardo, le geôlier vint prévenir la comtesse qu'il était temps de se retirer. On allait changer les sentinelles, et il était bon que la sentinelle qui l'avait vue entrer la vît sortir. La séparation fut cruelle, et, cependant, on devait, dans trois heures, se revoir encore, et bientôt être réunis pour ne plus se quitter. L'enfant jetait des cris douloureux, et ne voulait pas abandonner son père; la comtesse l'emporta presque de force. On repassa devant la sentinelle, et le geôlier, la femme et l'enfant s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus obscures de la cour. De l'endroit où ils étaient, avec des précautions infinies, ils parvinrent à gagner, sans être vus, la maison du geôlier. Une fois là, on enferma la comtesse et sa fille dans un cabinet, en leur enjoignant de ne pas prononcer une seule parole, de ne pas faire un seul mouvement, quelque inspecteur pouvant, d'un moment à l'autre, entrer chez le geôlier. La comtesse et l'enfant se tinrent immobiles et muettes : un mouvement hasardé, une parole dite à demi-voix, il n'en fallait pas davantage pour ôter la vie à un mari et à un père.

» Les trois heures qui la séparaient encore de minuit parurent aussi longues à la comtesse que lui avaient paru les quarante-huit heures qui venaient de s'écouler. Enfin, le geôlier rouvrit la porte.

» — Venez! dit-il si bas, que la comtesse et sa fille devinèrent, au souffle qui passait, non pas ce que cet homme disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire.

» La mère n'avait pas voulu quitter son enfant, pour que son père, en fuyant, pût lui donner un dernier baiser. D'ailleurs, il y a des moments où, pour un empire, on ne se séparerait pas de ce que l'on aime.

» Savait-elle ce qui allait arriver, cette pauvre mère qui disputait la vie de son mari aux bourreaux? ne pouvait-elle pas, elle aussi, être forcée de fuir, soit avec le comte, soit de son côté? et, si elle devait fuir, était-il possible qu'elle partît sans son enfant?

» Le geôlier tira le lit : une ouverture de deux pieds et demi de hauteur et de deux pieds de largeur était pratiquée derrière.

» C'était plus qu'il n'en fallait pour faire évader, les uns après les autres, tous les prisonniers de la forteresse. — Précédées par le geôlier, la mère et l'enfant entrèrent dans le premier cachot. Après leur passage, la femme du geôlier repoussa contre la muraille le lit, où dormait un petit garçon de quatre ans. Le geôlier, comme je l'ai dit, avait la clef de ce premier cachot; il en ouvrit la porte, dont il avait eu soin de graisser la serrure et les gonds, et l'on se trouva dans le cachot du comte. Celui-ci, une heure auparavant, avait reçu une lime pour scier sa chaîne; mais, inhabile à ce travail, craignant, d'ailleurs, d'être entendu par la sentinelle qui se promenait dans le corridor, il était à peine à la moitié de son travail. Le geôlier prit la lime à son tour, et, tandis que le comte serrait dans ses bras sa femme et son enfant, il se mit à limer la chaîne. Tout à coup il releva la tête, et resta un genou en terre, le corps appuyé sur la main qui tenait la lime, l'autre main étendue dans la direction de la porte, et écoutant. Le comte voulut l'interroger.

» — Silence! dit-il, il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans la forteresse!

» — Oh! mon Dieu! murmura la comtesse effrayée.

» — Silence! répéta le geôlier.

» Tout le monde se tut : les respirations suspendues semblaient arrêtées pour toujours. Les quatre personnages simulaient un groupe de bronze, représentant toutes les nuances de la crainte, depuis l'étonnement jusqu'à la terreur. On entendait un bruit lent et prolongé qui allait s'approchant; c'était celui de plusieurs personnes en marche; à la façon mesurée dont retombaient les pas, on comprenait que, parmi ces personnes, il y avait un certain nombre de soldats.

» — Venez! dit le geôlier en prenant à bras-le-corps la comtesse et sa fille, et en les entraînant avec lui, venez! C'est, sans doute, quelque visite de nuit, quelque ronde du gouverneur; mais, en tout cas, vous ne devez pas être vues. Les visiteurs sortis du cachot de M. le comte, — si toutefois ils entrent dans son cachot, — nous reprendrons la besogne où nous l'avons laissée.

» La comtesse et sa fille n'opposèrent qu'une faible résistance; d'ailleurs, le prisonnier lui-même les poussait vers la porte. Elles franchirent cette porte suivies du geôlier, qui la referma derrière elles. Comme je l'ai dit à Votre Altesse, il y avait à ce second cachot une ouverture grillée qui donnait sur le premier, et par laquelle, grâce à l'obscurité et au rapprochement des barreaux, on pouvait tout voir sans être vu.

» La comtesse tenait sa fille entre ses bras. La mère et l'enfant, respirant à peine, collèrent leur visage aux barreaux pour voir ce qui allait se passer.

» L'espérance qu'un instant on avait eue, que les nouveaux arrivants n'avaient point affaire au comte, venait de s'évanouir. Le cortége s'était arrêté à la porte du cachot, et l'on entendait la clef grincer dans la serrure. La porte s'ouvrit. Au spectacle qui s'offrit à ses yeux, la comtesse fut sur le point de jeter un cri de terreur; mais on eût dit que le geôlier devinait ce cri.

» — Pas un mot, madame! pas une syllabe! pas un geste, quoi qu'il arrive! ou...

» Il chercha quelle menace il pouvait faire à la comtesse pour lui imposer silence, et, tirant de sa poitrine une lame étroite et aiguë :

» — Ou je poignarde votre enfant! dit-il.

» — Malheureux!... balbutia la comtesse.

» — Oh! répondit le geôlier, chacun est ici pour sa vie, et celle d'un pauvre geôlier, aux yeux de ce pauvre geôlier, vaut celle d'une noble comtesse!

» La comtesse mit une main sur la bouche de sa fille, afin que l'enfant se tût. Quant à elle, après la menace du geôlier, elle était bien sûre de ne pas laisser échapper un souffle!

» Voici ce que la comtesse avait vu de l'autre côté de la porte, et ce qui lui avait arraché ce cri étouffé par la menace du geôlier.

» D'abord, deux hommes vêtus de noir, et tenant chacun une torche à la main; derrière eux, un homme portant un parchemin déroulé, au bas duquel pendait un grand sceau de cire rouge; derrière cet homme, un autre homme masqué, enveloppé dans un manteau brun; derrière l'homme masqué, un prêtre... Ils entrèrent un à un dans le cachot, sans que la comtesse trahît son émotion par un mot ou par un geste, et, cependant, au fur et à mesure qu'ils entraient, la pauvre femme voyait se dessiner dans la pénombre du corridor un groupe bien autrement sinistre! En face de la porte était un homme portant un costume mi-parti noir et rouge, les deux mains appuyées sur la poignée d'une longue et large épée droite et sans fourreau; derrière lui, six frères de la Miséricorde, vêtus de cagoules noires avec des ouvertures aux yeux seulement, portaient une bière sur leurs épaules; enfin, au-dessus de tout cela, on voyait luire le bout des mousquets d'une dizaine de soldats rangés le long du mur. Les deux hommes tenant des torches, l'homme tenant un parchemin, l'homme masqué et le prêtre entrèrent, comme je l'ai dit, dans le cachot; puis la porte se referma, laissant en dehors le bourreau, les frères de la Miséricorde et les soldats.

» Le comte était debout, appuyé au mur sombre de la prison, sur lequel se détachait sa tête pâle. Son œil cherchait, derrière les barreaux de la porte, à croiser un regard avec les yeux effarés qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait collés à ces barreaux. L'apparition, si inattendue et si muette qu'elle fût, ne lui laissait pas de doute sur le sort qui lui était destiné. D'ailleurs, eût-il eu le bonheur de douter, ce doute n'eût pas été de longue durée.

» Les deux hommes portant des torches se placèrent l'un a sa droite, l'autre à sa gauche ; l'homme masqué et le prêtre restèrent près de la porte ; l'homme tenant un parchemin s'avança.

» — Comte, demanda-t-il, croyez-vous être bien avec Dieu ?

» — Aussi bien qu'on peut l'être, répondit le comte d'une voix calme, quand on n'a rien à se reprocher...

» — Tant mieux ! reprit l'homme au parchemin, car vous êtes condamné, et je viens vous lire votre sentence de mort.

» — Prononcée par quel tribunal ? demanda le comte avec ironie.

» — Par la toute-puissante justice du duc.

» — Sur quelle accusation ?

» — Sur celle du très-auguste empereur Charles-Quint.

» — C'est bien... je suis prêt à entendre la sentence.

» — A genoux, comte ! c'est à genoux qu'il convient qu'un homme près de mourir entende l'arrêt qui le condamne.

» — Quand il est coupable, oui, mais non pas quand il est innocent.

» — Comte, vous n'êtes pas en dehors de la loi commune : à genoux ! ou nous serons contraints d'employer la force.

» — Essayez ! dit le comte.

» — Laissez-le debout, dit l'homme masqué ; qu'il se signe seulement, afin de se mettre sous la protection du Seigneur !

» Le comte tressaillit au son de cette voix.

» — Duc Sforza, dit-il en se tournant vers l'homme masqué, je te remercie.

» — Oh ! mais, si c'est le duc, murmura la comtesse, on pourrait peut-être obtenir qu'il fasse grâce.

» — Silence, madame, si vous tenez à la vie de votre enfant ! dit tout bas le geôlier.

» La comtesse poussa un gémissement qui fut entendu du comte, et le fit tressaillir. Il hasarda un geste de la main qui voulait dire « Courage ; » puis, comme l'y avait invité l'homme masqué :

» — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit-il tout haut en se signant.

» — *Amen !* murmurèrent les assistants.

» Alors, l'homme au parchemin commença de lire la sentence. Elle était rendue au nom du duc Francesco-Maria Sforza, à la requête de l'empereur Charles-Quint, et elle condamnait Francesco Maraviglia, agent du roi de France, à être exécuté la nuit dans un cachot, comme *traître, espion et divulgateur de secrets d'État.*

» Un second gémissement parvint à l'oreille du comte, gémissement si faible, que lui seul pouvait, non pas le percevoir, mais le deviner.

» Il tourna son regard du côté d'où venait ce souffle douloureux.

» — Tout inique qu'est la sentence du duc, je la reçois, dit-il, sans trouble et sans colère ; cependant, comme l'homme qui ne peut plus défendre sa vie doit encore défendre son honneur, j'appelle de la sentence du duc.

» — Et à qui ? demanda l'homme masqué.

» — A mon maître et à mon roi François I[er] d'abord, et, ensuite, à l'avenir et à Dieu ! à Dieu, dont relèvent tous les hommes, et particulièrement les princes, les rois et les empereurs.

» — C'est le seul tribunal auquel tu te recommandes ? dit l'homme masqué.

» — Oui, répondit le comte, et je t'assigne à comparaître devant ce tribunal, duc Francesco-Maria Sforza !

» — Et quand cela ? reprit l'homme masqué.

» — Dans le même terme que Jacques de Molay, grand maître des templiers, assigna à son juge, c'est-à-dire dans un an et un jour. Nous sommes aujourd'hui au 15 novembre 1534 ; ainsi, au 16 novembre 1535, duc Francesco-Maria Sforza, tu m'entends ?

» Et il étendit la main vers l'homme masqué en signe à la fois d'assignation et de menace. Sans le masque qui couvrait son visage, on eût vu certainement la pâleur du duc, car c'était lui, à n'en pas douter, qui assistait ainsi à l'agonie de sa victime. Un instant, ce fut le condamné qui triompha et le juge qui trembla devant lui.

» — C'est bien, dit le duc, tu as un quart d'heure à passer avec ce saint homme avant de subir ton jugement.

» Et il montra le prêtre.

» — Tâche d'avoir fini dans un quart d'heure, car il ne t'est pas accordé une minute de plus.

» Puis, se tournant vers l'homme de Dieu :

» — Mon père, dit-il, faites votre devoir.

» Et il sortit, emmenant les deux porteurs de torches et l'homme au parchemin.

» Mais, derrière lui, il laissa la porte toute grande ouverte, afin que sa vue et celle des soldats pussent plonger dans l'intérieur du cachot et suivre chaque mouvement du condamné, dont il s'était éloigné, par respect pour la confession, de manière à être hors de la portée de la voix.

» Un nouveau soupir passa à travers les barreaux, et alla effleurer le cœur palpitant du condamné. La comtesse avait espéré que la porte se refermerait sur lui et le prêtre, et, qui sait ? peut-être alors, à force de supplications et de larmes, en voyant à ses genoux une femme priant pour son mari, une enfant priant pour son père, peut-être l'homme de Dieu eût-il consenti à détourner la tête, et à laisser fuir le comte.

» C'était la suprême espérance de ma pauvre mère : elle lui échappa...

Emmanuel-Philibert tressaillit. Parfois, il oubliait que ce récit lui était fait par un fils qui lui racontait les derniers moments de son père. Il lui semblait seulement lire quelques pages d'une légende terrible.

Puis, tout à coup, un mot le rappelait à la réalité, et lui faisait comprendre que le récit ne sortait pas de la plume d'un froid historien, mais qu'il tombait de la bouche d'un fils, chronique vivante de l'agonie de son père.

— C'était la suprême espérance de ma pauvre mère : elle lui échappa ! reprit Odoardo, arrêté un moment dans son récit par le mouvement qu'il avait vu faire à Emmanuel. Car, continua-t-il, de l'autre côté de la porte, éclairé par les deux torches et par la lueur des lampes fumeuses du corridor, demeurait le spectacle funèbre, terrible comme une vision, mortel comme la réalité. Le prêtre seul était resté près du comte, je vous l'ai dit. Le comte, sans s'inquiéter de quelle part le dernier consolateur lui était envoyé, s'agenouilla devant lui. Alors commença la confession ; confession étrange, dans laquelle celui qui allait mourir ne semblait pas songer à lui-même, et ne se préoccupait que des autres ; où les paroles qui paraissaient dites au prêtre étaient, en réalité, adressées à la femme et à l'enfant, et ne montaient à Dieu qu'après avoir passé par le cœur d'une mère et de sa fille ! Ma sœur seule, si elle vit encore, pourrait dire les larmes avec lesquelles cette confession fut reçue ; car, moi, je n'étais pas là ; car, moi, joyeux enfant, ignorant ce qui se passait à trois cents lieues de moi, je jouais, je riais, je chantais peut-être en ce moment même où mon père, au seuil de la mort, parlait de son fils absent à ma mère et à ma sœur en larmes !

Oppressé par ce souvenir, Odoardo s'interrompit un instant ; puis il reprit en étouffant un soupir :

— Le quart d'heure fut bientôt passé. L'homme masqué suivait, une montre à la main, les progrès de la confession sur le visage du prêtre et du patient ; puis, quand les quinze minutes furent écoulées :

» — Comte, dit-il, le temps qu'il t'a été donné de demeurer parmi les vivants est expiré. Le prêtre a fini sa besogne : c'est au bourreau de faire la sienne.

» Le prêtre donna l'absolution au comte, et se leva. Puis, en lui montrant le crucifix, il recula vers la porte, tandis que, du même pas que reculait le prêtre, s'avançait le bourreau. Le comte était resté à genoux.

» — As-tu quelque recommandation suprême à adresser au duc Sforza ou à l'empereur Charles-Quint ? demanda l'homme masqué.

» — Je n'ai de recommandation à adresser qu'à Dieu, répondit le comte.

» — Alors, tu es prêt? demanda le même homme.

» — Tu le vois, puisque je suis à genoux.

» En effet, le comte était à genoux, le visage tourné vers les barreaux de cette porte sombre à travers lesquels le regardaient sa femme et son enfant. Sa bouche, qui semblait continuer de prier, leur envoyait des paroles d'amour; ce qui était encore une dernière prière.

» — Si vous ne voulez pas que ma main vous souille, comte, dit une voix derrière le patient, rabattez vous-même le col de votre chemise. Vous êtes gentilhomme, et je n'ai le droit de vous toucher qu'avec le tranchant de mon épée.

» Le comte, sans répondre, rabattit sa chemise jusque sur ses épaules, et resta le cou découvert.

» — Recommandez-vous à Dieu! dit le bourreau.

» — Seigneur bon et miséricordieux, dit le comte, Seigneur tout-puissant, je remets mon âme entre tes mains!

» Il avait à peine achevé le dernier mot, que l'épée de l'exécuteur flamboya et siffla dans les ténèbres, pareille à un éclair, et que la tête du patient, détachée de ses épaules, alla, comme par un dernier élan d'amour, frapper en roulant le bas de la porte grillée.

» Un cri sourd se fit entendre en même temps que le bruit d'un corps qui tombait à la renverse.

» Mais, ce cri, les assistants crurent que c'était le dernier râle du patient; le bruit de ce corps, ils pensèrent que c'était celui que faisait le cadavre en se couchant sur la dalle du cachot...

» Pardon, mon seigneur, dit Odoardo en s'interrompant, mais, si vous voulez savoir le reste, il faudrait me faire donner un verre d'eau, car je me sens défaillir.

Et, en effet, Emmanuel-Philibert, voyant pâlir et chanceler celui qui venait de lui raconter cette terrible histoire, s'élança pour le soutenir, le fit asseoir sur une pile de coussins, et lui présenta lui-même le verre d'eau qu'il demandait.

La sueur coulait sur le front du prince, et, soldat habitué aux champs de bataille, il semblait aussi près de s'évanouir que le malheureux auquel il portait secours.

Au bout de cinq minutes, Odoardo revint à lui.

— Voulez-vous en savoir davantage, monseigneur? demanda-t-il.

— Je veux savoir tout, monsieur, dit Emmanuel; de pareils récits sont de grands enseignements pour les princes qui doivent régner un jour.

— Soit, dit le jeune homme; d'ailleurs, le plus terrible est passé.

Il sécha du creux de sa main son front couvert de sueur, et peut-être aussi en même temps ses yeux mouillés de larmes, et continua :

— Lorsque ma mère reprit ses sens, tout avait disparu comme une vision, et elle eût pu croire qu'elle avait fait un mauvais rêve, si elle ne se fût pas retrouvée couchée sur le lit du concierge. De si terribles recommandations avaient été faites par elle à ma sœur de ne pas pleurer, de peur que ses sanglots ne fussent entendus, que, quoique la pauvre enfant crût avoir perdu tout à la fois son père et sa mère, elle regardait celle-ci avec de grands yeux effarés d'où coulaient des larmes; mais ces larmes continuaient de couler des yeux de l'enfant aussi silencieuses pour la mère qu'elles l'avaient été pour le père. Le geôlier n'était plus là, il ne restait que sa femme : elle eut pitié de la comtesse, elle lui fit mettre un de ses vêtements; elle habilla ma sœur d'un des habits de son fils, et, au point du jour, elle sortit avec elles, et les conduisit jusque sur la route de Novare; puis, là, elle donna deux ducats à la comtesse, et la recommanda à Dieu.

» Ma pauvre mère semblait poursuivie par une vision terrible.

« Elle ne songea ni à rentrer au palais pour prendre de l'argent, ni à s'informer de la voiture qui devait emmener le comte : elle était folle de terreur. Son seul souci était de fuir, de traverser la frontière, de quitter les terres du duc Sforza. Elle disparut avec son enfant du côté de Novare, et l'on n'entendit plus parler d'elle... Qu'est devenue ma mère? qu'est devenue ma sœur? Je n'en sais rien! — La nouvelle de la mort de mon père m'arriva à Paris. Ce fut le roi lui-même qui me l'apprit, en m'annonçant que sa protection ne me manquerait pas, et qu'une guerre allait venger l'assassinat du comte.

» Je demandai au roi la permission de l'accompagner. La fortune commença par favoriser les armes de la France : nous traversâmes les États du duc votre père, dont le roi s'empara; puis nous arrivâmes à Milan.

» Le duc Sforza s'était réfugié à Rome, près du pape Paul III.

» On fit des recherches sur le meurtre de mon père; mais il fut impossible de retrouver aucun de ceux qui avaient assisté à ce meurtre, ou qui y avaient participé. Trois jours après l'exécution, le bourreau était mort subitement. On ignorait le nom de l'huissier qui avait lu la sentence. Le prêtre qui avait reçu la confession du condamné était inconnu. Le geôlier, sa femme et son fils avaient pris la fuite.

» Ainsi, malgré mes recherches, je ne pus pas même découvrir où reposait le corps de mon père. — Vingt ans s'étaient écoulés depuis ces recherches inutiles, lorsque je reçus une lettre datée d'Avignon.

» Un homme qui se contentait de signer avec une initiale m'invitait à me rendre immédiatement à Avignon, si je voulais avoir des révélations sûres et entières touchant la mort de mon père, le comte Francesco Maraviglia. Il me donnait le nom et l'adresse d'un prêtre qui avait mission de me conduire près de lui, si je me rendais à cette invitation.

» Ce que m'offrait cette lettre, c'était le désir de toute ma vie : je partis à l'instant même; j'allai droit chez le prêtre : le prêtre était prévenu. Il me conduisit chez l'homme qui m'avait écrit. C'était le geôlier de la forteresse de Milan. Voyant mon père mort, et sachant l'endroit où attendait la voiture avec les cent mille ducats, le mauvais esprit l'avait tenté. Il avait déposé ma mère sur le lit en la recommandant à sa femme; puis il était descendu au moyen de l'échelle de corde; il avait été rejoindre le cocher, qui attendait sur son siége, s'était glissé jusqu'auprès de lui, disant qu'il venait au nom de mon père, l'avait poignardé, et, après l'avoir jeté dans un fossé, avait continué son chemin en emmenant la voiture.

» Une fois à la frontière, il avait pris la poste, avait gagné Avignon, avait vendu la voiture, et, comme personne n'avait jamais rien réclamé de ce qu'elle contenait, il s'était approprié les cent mille ducats, et avait écrit à sa femme et à son fils de venir le rejoindre.

» Mais la main de Dieu était sur cet homme. Sa femme mourut d'abord; puis, après dix ans de langueur, le fils alla rejoindre la mère; enfin, il sentit que son tour allait bientôt venir d'aller rendre à Dieu compte de ce qu'il avait fait pendant son passage sur cette terre. C'était à cet appel d'en haut qu'il s'était repenti et avait songé à moi. Vous comprenez dès lors dans quel but il voulait me voir.

» C'était pour me tout raconter, pour me demander mon pardon, non pas de la mort de mon père, car il n'était pour rien dans cette mort, mais de l'assassinat du cocher, mais du vol des cent mille ducats. Quant à l'homme assassiné, il n'y avait point de remède au crime : l'homme était mort.

» Mais, quant aux cent mille ducats, il en avait, à Villeneuve-lez-Avignon, acheté un château et une terre magnifique, du revenu de laquelle il vivait.

» Je commençai par me faire raconter tous les détails de la mort de mon père, non pas une fois, mais dix fois. Au reste, cette nuit lui avait paru si terrible à lui-même, qu'aucun incident ne lui était échappé, et qu'il se rappelait les moindres détails de ce funeste événement, comme s'il se fût passé la veille. Malheureusement, de ma mère et de ma sœur il ne savait rien, que ce que lui en avait dit sa femme, qui les avait perdues de vue toutes deux sur la route de Novare. Elles seront mortes de fatigue ou de faim!

» J'étais riche et n'avais point besoin de cette augmentation de fortune; mais un jour pouvait arriver où reparaîtrait soit ma mère, soit ma sœur. Ne voulant pas déshonorer cet

homme par un aveu public de son crime, je lui fis faire une donation de ce château et de cette terre à la comtesse Maraviglia et à sa fille; puis, autant qu'il était en moi, et dans la mesure des pouvoirs que j'avais reçus du Seigneur, je lui pardonnai.

» Mais là se borna ma miséricorde. Francesco-Maria Sforza était mort en 1535, un an et un jour après l'assignation qui lui avait été donnée par mon père de comparaître au tribunal de Dieu. Il n'y avait donc pas à s'occuper de celui-là; celui-là était puni de sa faiblesse, sinon de son crime.

» Mais restait l'empereur Charles-Quint, l'empereur au faîte du pouvoir, au sommet de la gloire, au comble des prospérités! C'était celui-là qui était demeuré impuni; ce fut celui-là que je résolus de frapper.

» Vous me direz que les hommes qui portent sceptre et couronne ne sont justiciables que de Dieu; mais parfois Dieu semble oublier.

» C'est aux hommes alors de se souvenir; je me suis souvenu, voilà tout. Seulement, j'ignorais que l'empereur portât sous ses habits une cotte de mailles. Lui aussi se souvenait! — Vous avez voulu savoir qui j'étais, et pourquoi j'avais commis ce crime. Je suis Odoardo Maraviglia, et j'ai voulu tuer l'empereur, parce qu'il a fait nuitamment assassiner mon père, et mourir de fatigue et de faim ma mère et ma sœur!

» J'ai dit. Maintenant, monseigneur, vous savez la vérité. J'ai voulu tuer, je mérite d'être tué; mais je suis gentilhomme, et je réclame la mort d'un gentilhomme.

Emmanuel-Philibert inclina la tête en signe d'assentiment.

— C'est juste, dit-il, et votre demande vous sera accordée. Désirez-vous rester libre jusqu'à l'heure de l'exécution? J'entends, par *rester libre*, ne pas être lié.

— Que faut-il faire pour cela?

— Me donner votre parole de ne pas essayer de fuir.

— Vous l'avez déjà.

— Me la renouveler, alors.

— Je vous la renouvelle; seulement, hâtez-vous... Le crime est public, l'aveu est complet. A quoi bon me faire attendre?

— Ce n'est point à moi de fixer l'heure de la mort d'un homme. Il sera fait sur ce point selon le bon plaisir de l'empereur Charles-Quint.

Puis, appelant le sergent:

— Conduisez monsieur à une tente particulière, dit Emmanuel, et que rien ne lui manque! Une seule sentinelle suffira pour le garder: j'ai sa parole de gentilhomme. Allez!

Le sergent sortit, emmenant le prisonnier.

Emmanuel-Philibert le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti de sa tente.

Alors, comme il crut entendre un faible bruit derrière lui, il se retourna.

Leona se tenait debout au seuil du second compartiment, dont la tapisserie était retombée derrière elle.

C'était le bruit qu'avait fait cette tapisserie en retombant qui avait attiré l'attention d'Emmanuel-Philibert.

Leona avait les mains jointes; son visage portait la trace des larmes qu'elle venait sans doute de verser au récit du prisonnier.

— Que veux-tu? demanda le prince.

— Je veux te dire, Emmanuel, répondit Leona, je veux te dire qu'il est impossible que cet homme meure!

Le visage d'Emmanuel-Philibert se rembrunit.

— Leona, dit le prince, tu n'as pas réfléchi à ce que tu demandes. Ce jeune homme a commis un crime horrible, sinon par le fait, du moins par l'intention.

— N'importe, dit Leona en jetant ses deux bras au cou du prince, je te répète que ce jeune homme ne mourra pas!

— L'empereur prononcera sur son sort, Leona. Ce que je puis faire, la seule chose que je puisse faire même, c'est de tout rapporter à l'empereur.

— Et moi, je te dis, mon Emmanuel, que, lorsque l'empereur condamnerait ce jeune homme au dernier supplice, tu obtiendrais sa grâce, n'est-ce pas?

— Leona, tu me crois sur l'empereur un pouvoir que je n'ai pas. Il faut que la justice impériale suive son cours. Si elle condamne...

— Dût-elle condamner, il faut qu'Odoardo Maraviglia vive, entends-tu bien? Il le faut, mon Emmanuel bien-aimé!

— Et pourquoi cela le faut-il?

— Parce que, reprit Leona, parce que c'est mon frère!...

Emmanuel jeta un cri d'étonnement.

Cette femme mourante de fatigue et de faim au bord de la Sésia, cet enfant gardant obstinément le secret de sa naissance et de son sexe, ce page refusant le diamant de Charles-Quint, tout lui était expliqué par ces trois mots que Leona venait de laisser échapper sur Odoardo Maraviglia : « C'est mon frère ! »

XIII

LE DÉMON DU MIDI

En même temps que la scène que nous venons de raconter se passait sous la tente d'Emmanuel-Philibert, un grand événement, annoncé par les fanfares des trompettes et les vivat des soldats, mettait en rumeur tout le camp impérial.

Une petite troupe de cavaliers avait été signalée du côté de Bruxelles; on avait envoyé des coureurs au-devant de cette troupe, et les coureurs étaient revenus au galop, faisant de grands signes de joie, et annonçant que le chef de la cavalcade n'était autre que le fils unique du très-auguste empereur, Philippe, prince d'Espagne, roi de Naples, et mari de la reine d'Angleterre.

Au bruit des fanfares, aux vivat des premiers qui aperçurent le prince, chacun sortit des tentes et se précipita sur le passage de l'auguste arrivant.

Philippe était monté sur un beau cheval blanc qu'il manœuvrait avec assez de grâce. Il était vêtu d'un manteau violet et d'un pourpoint noir, — double couleur de deuil chez les rois, — de trousses violettes comme le manteau, chaussé de grandes bottes de buffle, et coiffé d'un petit toquet noir, comme on les portait à cette époque, entouré vers sa coiffe d'une torsade de soie, et orné d'une plume noire.

Il avait au cou le collier de la Toison d'or.

C'était alors un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, plutôt gras que maigre, aux joues un peu bouffies, garnies d'une barbe blonde, à la bouche serrée, rarement souriante, au nez droit, aux yeux tremblants sous leurs paupières comme ceux des lièvres. Quoiqu'il fût plutôt beau que laid, l'ensemble de sa physionomie n'avait rien de sympathique, et l'on comprenait que, sous ce front plissé avant l'âge, il s'agitait plus de sombres que de riantes pensées.

L'empereur avait une grande tendresse pour lui. Comme il avait aimé sa mère, il aimait son fils; mais, au moment où une caresse allait rapprocher leurs deux cœurs, il avait toujours senti celui du prince d'Espagne enveloppé de cette couche de glace qui n'avait jamais fondu dans aucun embrassement.

Parfois, quand il y avait longtemps qu'il n'avait vu son fils, quand il avait perdu des yeux la pensée cachée derrière le regard trouble et clignotant du jeune prince, il s'inquiétait de quel côté le ténébreux mineur, éternellement occupé d'intrigues souterraines, menait la sape de son ambition. Était-ce contre leurs ennemis communs? était-ce contre lui-même? Et, dans le doute de son cœur, il laissait alors échapper de ces terribles paroles comme il en avait dit, le matin même, à Emmanuel-Philibert, à propos du prisonnier.

La naissance du jeune prince avait été sombre comme devait être sa vie. Il y a de lugubres aurores qui se reflètent sur toute une journée. L'empereur avait reçu la nouvelle de sa naissance, qui avait eu lieu le mardi 31 mai 1527, en même temps que celle de la mort du connétable de

Bourbon, du sac de Rome et de la captivité du pape Clément VII. Toute réjouissance avait donc été défendue à l'occasion de cette naissance, de peur qu'elle ne fît contraste avec le deuil de la chrétienté.

Un an après seulement, le royal rejeton avait été reconnu prince d'Espagne. Alors, il y avait eu de grandes fêtes; mais l'enfant, qui, devenu homme, devait faire verser tant de larmes, l'enfant, pendant ces fêtes, n'avait fait que pleurer.

Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque l'empereur, voulant essayer de lui à la guerre, le chargea de faire lever aux Français, commandés par le dauphin, le siége de Perpignan; mais, pour qu'il ne courût risque d'aucun échec dans cette entreprise, on l'avait fait accompagner de six grands d'Espagne, de quatorze barons, de huit cents gentilshommes, de deux mille chevaux et de cinq mille hommes de pied.

Contre un pareil renfort de troupes fraîches, il n'y avait rien à faire. Les Français levèrent le siége, et l'infant d'Espagne débuta dans la carrière militaire par une victoire.

Mais, d'après le compte qu'il s'était fait rendre de cette campagne, l'empereur Charles-Quint avait facilement reconnu que les instincts de son fils n'étaient point belliqueux; il avait donc réservé pour lui-même les hasards de la guerre et les diverses fortunes des batailles, laissant à l'héritier de sa puissance l'étude de la politique, pour laquelle il semblait plus spécialement né.

A seize ans, le jeune prince avait fait de tels progrès dans ce grand art du gouvernement, que Charles-Quint n'hésita point à le nommer gouverneur de tous les royaumes d'Espagne.

En 1543, il avait épousé doña Maria de Portugal, sa cousine germaine, née dans la même année que lui, le même jour que lui, et à la même heure que lui.

Il avait eu un fils, don Carlos, héros d'une lamentable histoire et de deux ou trois tragédies. Ce fils était né en 1545.

Enfin, en 1548, Philippe avait, pour visiter l'Italie, quitté Barcelone au milieu d'une effroyable tempête qui avait dispersé la flotte de Doria, et l'avait forcée de rentrer momentanément dans le port; puis, avec un vent contraire, il avait tenté de nouveau le voyage, avait abordé à Gênes, de Gênes avait gagné Milan, exploré le champ de bataille de Pavie, s'était fait montrer la place même où François Ier avait rendu son épée, avait mesuré des yeux la profondeur du fossé où avait failli s'ensevelir la monarchie française; puis, toujours silencieux et taciturne, il avait quitté Milan, traversé l'Italie centrale, et était venu rejoindre l'empereur à Worms.

Alors Charles-Quint, Flamand de naissance et de cœur, l'avait présenté à ses compatriotes de Namur et de Bruxelles.

A Namur, Emmanuel-Philibert l'avait reçu et lui avait fait les honneurs de la ville. Les deux cousins s'étaient embrassés tendrement en se rencontrant; puis Emmanuel lui avait donné le spectacle d'une petite guerre, à laquelle, bien entendu, Philippe n'avait pris aucune part.

Les fêtes ne furent pas moins somptueuses à Bruxelles qu'à Namur. Sept cents princes, barons et gentilshommes, vinrent recevoir hors des portes l'héritier de la plus grande monarchie du monde. Puis, cet héritier bien vu, bien reconnu, son père le renvoya en Espagne.

Emmanuel-Philibert l'accompagna jusqu'à Gênes. — Ce fut pendant ce voyage que le prince de Piémont vit pour la dernière fois son père.

Trois ans après le retour de Philippe en Espagne, le roi Édouard VI d'Angleterre était mort, laissant la couronne à sa sœur Marie, fille de Catherine, cette tante de l'empereur que l'empereur aimait tant, qu'il avait appris l'anglais, disait-il, rien que pour lui parler.

La nouvelle reine était pressée de choisir un mari : elle avait quarante-six ans; par conséquent, pas de temps à perdre. Charles-Quint proposa son fils Philippe.

Philippe était devenu veuf de cette charmante doña Maria de Portugal, qui n'avait vécu que l'âge des fleurs. Quatre jours après la naissance de don Carlos, les femmes de la reine, curieuses de voir un magnifique auto-da-fé de huguenots, avaient laissé la nouvelle accouchée seule, en face d'une table couverte de fruits. Ces fruits, on avait défendu à la malade d'en manger. Fille d'Ève sur tous les points, la pauvre princesse désobéit à la recommandation : elle se leva, mordit, à belles et jeunes dents, non pas dans une pomme, mais dans un melon, et, vingt-quatre heures après, elle était morte !

Rien n'empêchait donc l'infant don Philippe d'épouser Marie Tudor, de lier l'Angleterre à l'Espagne, et, entre l'île du Nord et la péninsule du Midi, d'étouffer la France.

C'était le grand but de cette union.

Philippe avait deux concurrents à la main de sa cousine :

Le cardinal Polus, cardinal sans être prêtre, — fils de Georges, duc de Clarence, frère d'Édouard IV; — cousin, par conséquent, de la reine au même degré à peu près que Philippe;

Et le prince de Courtenay, neveu de Henri VIII; par conséquent, aussi proche parent que les deux autres de la reine Marie.

Charles-Quint commença par s'assurer l'appui de la reine Marie elle-même, et, sûr de cet appui, qu'il avait conquis par l'influence du père Henri, confesseur de la royale veuve, il n'hésita point à agir.

La princesse Marie était ardente catholique. Le titre de *la sanglante Marie*, que les uns après les autres lui ont donné tous les historiens d'Angleterre, en fait foi.

L'empereur commença donc par écarter d'elle le prince de Courtenay, jeune homme de trente-deux ans, beau comme un ange, brave comme un Courtenay, en l'accusant d'être un protecteur passionné de l'hérésie; et, en effet, la reine Marie remarqua que ceux de ses ministres qui lui conseillaient ce mariage étaient ceux qu'elle regardait comme entachés de cette fausse religion dont son père, Henri VIII, pour n'avoir plus rien à faire désormais avec les *évêques de Rome*, comme il les appelait, s'était déclaré le pape.

Ce point bien arrêté dans l'esprit de la reine, le prince de Courtenay n'était plus à craindre.

Restait le cardinal Polus, peut-être moins brave que Courtenay, mais aussi beau que lui, et, à coup sûr, plus fort politique, élevé qu'il avait été à l'école des papes.

Le cardinal Polus était d'autant plus à craindre qu'avant d'être couronnée, Marie Tudor, avec ou sans intention, avait écrit au pape Jules III pour qu'il lui envoyât le cardinal Polus en qualité de légat apostolique, afin que celui-ci travaillât avec elle à la sainte œuvre du rétablissement de la religion. Par bonheur pour Charles-Quint, le pape, qui savait ce que Polus avait eu à souffrir sous Henri VIII, et quels dangers il avait courus, hésita à envoyer tout d'abord, au milieu de la fermentation qui régnait en Angleterre, un prélat de cette considération. Il le fit donc précéder par Jean-François Commendon, maître de la chambre. Mais c'était Polus, et non Commendon, que Marie avait demandé; elle renvoya ce dernier, le priant de presser la venue du cardinal.

Polus partit; mais l'empereur avait ses espions à Rome; il fut informé de ce départ, et, comme le légat *à latere* devait traverser l'Allemagne, et passer par Inspruck, Charles-Quint donna l'ordre à Mendoza, qui commandait un corps de cavalerie dans cette ville, d'arrêter le cardinal Polus au passage, sous prétexte qu'il était trop proche parent de la reine pour lui donner des conseils désintéressés dans l'affaire de son mariage avec l'infant don Philippe.

Mendoza était un vrai capitaine comme il en faut aux princes en pareilles circonstances. Il ne connaissait que sa consigne. Sa consigne était d'arrêter le cardinal Polus : il l'arrêta et le retint prisonnier jusqu'à ce que les articles du contrat de mariage entre Philippe d'Espagne et Marie d'Angleterre fussent signés.

Ces articles signés, on le relâcha. Polus prit son parti en homme de sens, et remplit sa charge de légat *à latere*, non-seulement auprès de Marie, mais encore près de Philippe.

Un des articles portait que Marie Tudor, reine d'Angleterre, ne pouvait épouser qu'un roi. Ce n'était point un em-

barras pour Charles-Quint : il fit son fils Philippe roi de Naples.

Ce succès consola un peu l'empereur, attristé des deux échecs qu'il venait d'éprouver, l'un à Inspruck, où, surpris la nuit par le duc Maurice, il s'était enfui si précipitamment, qu'il ne s'était pas aperçu qu'il avait mis son baudrier, oubliant son épée; l'autre devant Metz, dont il avait été forcé de lever le siége en laissant, dans les boues d'un dégel, ses canons, ses caissons, son matériel de guerre et le tiers de son armée.

— Oh! s'était-il écrié, la fortune me revient donc!

Enfin, le 24 juillet 1554, c'est-à-dire neuf mois avant l'époque où nous sommes arrivés, le jour même de la fête de saint Jacques, protecteur de l'Espagne, Marie d'Angleterre avait été unie à Philippe II. Celle qu'on pouvait appeler la *Tigresse du Nord* avait épousé celui qu'on devait appeler le *Démon du Midi*.

Philippe était parti d'Espagne, accompagné de vingt-deux bâtiments de guerre, montés par six mille hommes. Mais, avant d'entrer dans le port de Hampton, il avait renvoyé tous ces vaisseaux, afin de n'aborder en Angleterre qu'avec ceux que la reine Marie, sa fiancée, avait expédiés au-devant de lui.

Ceux-ci étaient au nombre de dix-huit. Ils étaient précédés du plus grand vaisseau que les Anglais eussent jamais construit, et qui avait été lancé à la mer en cette occasion.

Ces vaisseaux s'avancèrent à la rencontre du prince d'Espagne jusqu'à trois lieues dans la haute mer, et, là, au milieu des décharges d'artillerie, au roulement des tambours, aux fanfares des clairons, Philippe passa de son bâtiment sur celui que lui envoyait sa fiancée.

Il était suivi de soixante gentilshommes, dont douze étaient grands d'Espagne; quatre d'entre eux, l'amirante de Castille, le duc de Médina-Cœli, Ruy Gomez de Silva et le duc d'Albe avaient chacun quarante pages et valets. « Enfin, on compta, chose merveilleuse, et qui ne s'était jamais vue, dit Gregorio Leti, historien de Charles V, que ces soixante seigneurs avaient entre eux douze cent trente pages et estafiers. »

Les épousailles eurent lieu à Wincester. Ceux qui voudront savoir comment la reine Marie Tudor vint au-devant de son fiancé, de quelle robe elle était vêtue, de quelle parure elle était ornée, de quelle forme était l'amphithéâtre surmonté de deux trônes qui attendaient les deux époux; ceux qui voudront pénétrer plus avant encore, et connaître la manière dont la messe fut célébrée, celle dont on se mit à table, celle enfin dont Leurs Majestés « se levèrent si *adroitement* de table, que, quoiqu'il y eût devant elles quantité de seigneurs et de dames, elles disparurent par une fausse porte et se retirèrent dans leur chambre, » trouveront ces détails, et bien d'autres encore, dans l'historien que nous venons de citer.

Quant à nous, si intéressants et surtout si pittoresques que soient ces détails, ils nous mèneraient trop loin, et nous reviendrons au roi d'Angleterre et de Naples, Philippe II, qui, après neuf mois de mariage, reparaissait sur le continent, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, venait, comme nous l'avons dit, d'apparaître aux barrières du camp, salué par le roulement des tambours, par les fanfares des trompettes, et par les vivat des soldats allemands et espagnols qui lui faisaient cortége.

Charles-Quint avait été prévenu un des premiers de l'arrivée inopinée de son fils, et, joyeux de ce que Philippe n'eût (cela paraissait ainsi du moins) aucun motif de lui cacher sa présence dans les Flandres, puisqu'il le venait trouver dans son camp, il fit un effort, et, appuyé sur le bras d'un de ses officiers, il se traîna jusqu'à la porte de sa tente.

Il y était à peine, qu'il aperçut don Philippe s'avançant vers lui avec cris, tambours et trompettes, comme s'il était déjà le maître et seigneur.

— Allons, allons, murmura Charles-Quint, Dieu le veut!

Mais, dès qu'il aperçut son père, Philippe arrêta son cheval et mit pied à terre; puis, s'approchant, les bras tendus, la tête découverte et inclinée, il se jeta aux pieds de l'empereur.

Cette humilité chassa toute mauvaise pensée de l'esprit de Charles-Quint.

Il releva Philippe, le serra dans ses bras, et, se retournant vers ceux qui avaient fait cortége au prince :

— Merci, messieurs, dit-il, d'avoir deviné la joie qu'allait me causer la présence de mon fils bien-aimé, et de me l'avoir annoncée d'avance par vos cris et vos vivat!

Puis, à son fils :

— Don Philippe, dit-il, il y a près de cinq ans que nous ne nous sommes vus; venez! nous devons avoir bien des choses à nous dire.

Et, saluant toute cette foule, soldats et officiers assemblés devant sa tente, il s'appuya au bras de son fils, et rentra dans le pavillon aux cris mille fois répétés de « Vive le roi d'Angleterre! » et « Vive l'empereur d'Allemagne! » de « Vive don Philippe! » et « Vive Charles-Quint! »

En effet, comme l'avait présumé l'empereur, Philippe et lui avaient bien des choses à se dire.

Et, cependant, après que Charles-Quint se fut assis sur le divan, et que, refusant l'honneur de s'asseoir aux côtés de son père, Philippe se fut assis sur une chaise, il se fit un instant de silence.

Ce fut Charles-Quint qui rompit le premier ce silence, que Philippe gardait peut-être par respect pour son père.

— Mon fils, dit l'empereur, il ne fallait pas moins que votre chère présence pour dissiper la mauvaise impression qu'ont produite sur moi les nouvelles reçues aujourd'hui.

— L'une de ces nouvelles, et la plus fatale de toutes, m'est déjà connue, comme vous pouvez le voir à mon habit, mon père, répondit Philippe; nous avons eu le malheur de perdre, vous une mère, moi une aïeule!

— Vous avez appris cette nouvelle en Belgique, mon fils?

Philippe s'inclina.

— En Angleterre, sire; nous avons avec l'Espagne des communications tout à fait directes, tandis que le courrier que Votre Majesté a reçu a dû être forcé de venir, par terre, de Gênes ici, ce qui l'aura retardé.

— En effet, dit Charles-Quint, cela doit être ainsi; mais, à part ce sujet de douleur, mon fils, j'en ai un autre d'inquiétude.

— Votre Majesté voudrait-elle parler de l'élection du pape Paul IV et de la ligue qu'il a proposée au roi de France, et qui doit être signée à cette heure?

Charles-Quint regarda don Philippe avec étonnement.

— Mon fils, dit-il, est-ce encore un vaisseau anglais qui vous a aussi bien renseigné que vous l'êtes? Le trajet est cependant long de Civita-Vecchia à Portsmouth!

— Non, sire, la nouvelle nous est arrivée à travers la France : de là vient que j'ai pu la connaître avant vous. Les passages des Alpes et du Tyrol sont encore encombrés de neige et ont retardé votre messager, tandis que le nôtre est venu tout droit d'Ostie à Marseille, de Marseille à Boulogne, et de Boulogne à Londres.

Charles-Quint fronça le sourcil; il avait cru longtemps qu'il était de son droit d'être informé le premier de tout grave événement qui se passait en ce monde, et voilà que son fils, non-seulement avait connu avant lui la mort de la reine Jeanne et l'élection de Paul IV, mais encore lui annonçait une chose qu'il ignorait, c'est-à-dire la ligue signée entre Henri II et le nouveau pape.

Mais Philippe ne parut pas remarquer l'étonnement de son père.

— Au reste, continua-t-il, toutes les mesures étaient si bien prises par les Caraffa et leurs partisans, que le traité a été envoyé au roi de France pendant le conclave. Cela explique la hardiesse avec laquelle, après avoir pris Marienbourg, Henri II a marché sur Bouvines et sur Dinant, dans le but, sans doute, de vous couper la retraite.

— Oh! oh! fit Charles-Quint, est-il donc aussi avancé que vous le dites, et serais-je menacé d'une nouvelle surprise dans le genre de celle d'Inspruck?

— Non, dit Philippe, car, je l'espère, Votre Majesté ne

refusera pas de conclure une trêve avec le roi Henri II.

— Par mon âme! s'écria l'empereur, je serais bien fou si je la refusais, et même si je ne la proposais pas!

— Sire, dit Philippe, cette trêve proposée par vous rendrait le roi de France trop orgueilleux. Voilà pourquoi nous avons eu l'idée, la reine Marie et moi, de nous mettre à cette œuvre dans l'intérêt de votre dignité.

— Et tu viens me demander mon autorisation pour agir? Soit! agis, ne perds pas de temps, envoie en France les plus adroits ambassadeurs; ils n'y arriveront jamais assez tôt.

— C'est ce que nous avons pensé, sire, et nous avons, en réservant à Votre Majesté toute liberté de nous démentir, envoyé le cardinal Polus au roi Henri, pour lui demander une trêve.

Charles-Quint secoua la tête.

— Il n'arrivera pas à temps, dit-il, et Henri sera à Bruxelles avant que le cardinal Polus soit débarqué à Calais.

— Aussi le cardinal Polus était-il venu par Ostende, et a-t-il joint le roi de France à Dinant.

— Si habile négociateur qu'il soit, dit Charles-Quint avec un soupir, je doute qu'il réussisse dans une pareille négociation.

— Je suis alors tout heureux d'annoncer à Votre Majesté qu'il a réussi, dit Philippe. Le roi de France accepte, sinon une trêve, du moins une suspension d'armes pendant laquelle se régleront les conditions de cette trêve. Le monastère de Vocelles, près Cambrai, a été choisi par lui comme le lieu des conférences, et le cardinal Polus, en venant m'annoncer à Bruxelles le résultat de sa mission, m'a dit qu'il n'avait pas cru devoir faire de difficulté sur ce point.

Charles-Quint regarda don Philippe avec une certaine admiration : celui-ci, le plus humblement du monde, venait de lui annoncer l'heureux dénoûment d'une négociation que lui, Charles-Quint, regardait comme impossibl

— Cette trêve, dit-il, quelle serait sa durée?

— Réelle, ou convenue?

— Convenue.

— Cinq ans, sire!

— Et réelle?

— Celle qu'il plairait à Dieu!

— Et combien de temps, don Philippe, croyez-vous qu'il plairait à Dieu qu'elle durât?

— Mais, dit le roi d'Angleterre et de Naples avec un imperceptible sourire, le temps qu'il faudrait pour que vous puissiez tirer d'Espagne un renfort de dix mille Espagnols, et pour que je pusse vous envoyer d'Angleterre un secours de dix mille Anglais.

— Mon fils, dit Charles-Quint, cette trêve était mon vœu le plus cher, et... et, comme c'est vous qui l'avez obtenue, eh bien, je vous promets que c'est vous qui la tiendrez ou qui la romprez, selon votre plaisir.

— Je ne comprends pas ce que veut dire l'auguste empereur, dit Philippe, dont la puissance sur lui-même ne put aller jusqu'à empêcher ses yeux de lancer un éclair d'espérance et de convoitise.

Il venait d'entrevoir, presque à la portée de sa main, le sceptre de l'Espagne et des Pays-Bas, et, qui savait? peut-être la couronne impériale.

Huit jours après, une trêve était signée en ces termes :

« Il y aura trêve pour cinq ans, tant par mer que par terre, de laquelle jouiront également tous les peuples, États, royaumes et provinces tant de l'empereur que du roi de France et du roi Philippe.

» Pendant tout cet espace de temps de cinq ans, il y aura suspension d'armes, et, cependant, chacun de ces potentats gardera tout ce qu'il a pris durant tout le cours de la guerre.

» Sa Sainteté Paul IV est comprise dans cette trêve. »

Philippe présenta lui-même le traité à l'empereur, qui jeta un regard presque effrayé sur le visage impassible de son fils.

Il ne manquait plus à ce traité que la signature de Charles-Quint.

Charles-Quint signa.

Puis, lorsque, avec une peine infinie, il eut tracé les sept lettres de son nom :

— Sire, dit-il, donnant pour la première fois ce titre à son fils, retournez à Londres, et tenez-vous prêt à revenir à Bruxelles à mon premier commandement.

XIV

OU CHARLES-QUINT TIENT LA PROMESSE FAITE A SON FILS DON PHILIPPE.

Le vendredi 25 octobre de l'année 1555, il y avait grande affluence dans les rues de la ville de Bruxelles, non-seulement du peuple de la capitale du Brabant méridional, mais encore de celui des autres États flamands de l'empereur Charles-Quint.

Toute cette foule se pressait vers le palais royal, qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui alors s'élevait en haut de la ville vers le sommet du Caudenberg.

C'est qu'une grande assemblée, dont on ignorait encore la cause, avait été convoquée par l'empereur, et, déjà remise une fois, devait avoir lieu ce jour-là.

A cet effet, l'intérieur de la grande salle avait été orné et tapissé à l'occident, c'est-à-dire du côté des barrières, et l'on y avait dressé une espèce d'échafaud de six à sept degrés, couvert de magnifiques tentures, et surmonté d'un dais aux armes impériales abritant trois fauteuils vides, mais évidemment destinés, celui du milieu à l'empereur, celui de droite au roi don Philippe, arrivé depuis la veille, celui de gauche à la reine douairière de Hongrie, Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

Des bancs placés parallèlement accompagnaient ces trois fauteuils, et formaient avec eux une sorte d'hémicycle.

D'autres siéges étaient rangés en face de l'estrade, comme le sont, dans une salle de spectacle, les banquettes en face du théâtre.

Le roi Philippe, la reine Marie, la reine Éléonore, veuve de François Ier, Maximilien, roi de Bohême, Christine, duchesse de Lorraine, avaient pris leurs logements au palais.

Charles-Quint seul avait continué d'habiter ce qu'il appelait sa petite maison du Parc.

A quatre heures de l'après-midi, il quitta cette petite maison, monta sur une mule dont la douce allure le faisait moins souffrir que tout autre moyen de locomotion. Quant à aller à pied, il n'y fallait pas songer : les accès de goutte avaient redoublé de violence, et l'empereur ne savait même pas s'il pourrait marcher du seuil de la porte à l'échafaud de la grande salle, ou si l'on ne serait pas obligé de le porter pendant ce faible parcours.

Rois et princes suivaient à pied la mule de l'empereur.

L'empereur était vêtu de la chape impériale, toute de drap d'or, et sur laquelle retombait le grand cordon de la Toison. Il avait la couronne sur la tête; mais on portait devant lui, sur un coussin de velours rouge, le sceptre que sa main n'avait plus la force de soutenir.

Les personnages qui devaient occuper les bancs placés aux deux côtés des fauteuils, et en face de l'estrade, avaient été d'avance introduits dans la salle.

C'étaient, à droite des fauteuils, les chevaliers de la Toison, assis sur un banc tapissé.

Sur le banc de gauche, tapissé pareillement, c'étaient les princes, les grands d'Espagne et les seigneurs.

Derrière ceux-ci, c'étaient, sur d'autres bancs non tapissés, les trois conseils : le conseil d'État, le conseil privé et le conseil des finances.

C'étaient enfin, sur d'autres bancs placés en face, d'abord les états du Brabant, puis les états de Flandre, puis chacun des autres états selon le rang qu'il devait tenir.

Des galeries régnant tout autour de la salle étaient, depuis le matin, encombrées de spectateurs.

L'empereur entra vers quatre heures un quart; il était appuyé sur l'épaule de Guillaume d'Orange, surnommé plus tard *le Taciturne.*

Près de Guillaume d'Orange marchait Emmanuel-Philibert, accompagné de son écuyer et de son page.

De l'autre côté, avant rois et princes, à quelques pas à la droite de l'empereur, venait un homme de trente à trente-cinq ans, inconnu à tout le monde, et qui paraissait aussi étonné de se trouver là que les spectateurs paraissaient étonnés de l'y voir.

C'était Odoardo Maraviglia, que l'on avait tiré de sa prison, revêtu d'un magnifique costume, et conduit à cette place sans qu'il sût où il allait, ni ce qu'on voulait de lui.

A l'apparition de l'empereur et de cette suite auguste qu'il menait derrière lui, chacun se leva.

L'empereur Charles-Quint s'avança sur l'échafaud, marchant à grand'peine, tout soutenu qu'il était. On pouvait voir facilement qu'il lui fallait un suprême courage, et surtout une grande habitude de la souffrance, pour ne pas jeter un cri à chaque pas qu'il faisait.

Il s'assit, ayant don Philippe à sa droite et la reine Marie à sa gauche.

Puis, sur un signe de lui, chacun en fit autant, hormis, d'un côté, le prince d'Orange, Emmanuel-Philibert et les deux personnes qui formaient sa suite, et, de l'autre, Odoardo Maraviglia, qui, libre, revêtu, comme nous l'avons dit, de magnifiques habits, promenait sur ce spectacle un regard étonné.

Quand tout le monde fut assis, l'empereur fit signe au conseiller Philibert Brussellius de prendre la parole.

Chacun attendait avec anxiété. Le seul visage de Philippe demeurait calme et impassible. Son œil voilé semblait ne rien voir; à peine devinait-on que le sang circulait sous cet épiderme pâle et inanimé. L'orateur expliqua en peu de mots que les rois, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, membres des états de Flandre présents dans la salle, y avaient été convoqués pour assister à l'abdication de l'empereur Charles-Quint en faveur de son fils don Philippe, qui, à partir de ce moment, lui succédait dans ses titres de roi de Castille, de Léon, de Grenade, de Navarre, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, des îles, indes et terres de la mer Océane et Atlantique, et dans ceux d'archiduc d'Autriche, de duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Luisbourg, de Luxembourg, de Quelières; de comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne; de palatin de Hainaut, de Zélande, de Hollande, de Feurette, de Haguenau, de Namur, de Zutphen; enfin dans ceux de prince de Zwane, de marquis du Saint-Empire, de seigneur de Frise, de Salmi, de Malines, et des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Grœningen.

La couronne impériale était réservée à Ferdinand, déjà roi des Romains.

A cette réserve seulement, une pâleur livide passa sur le visage de don Philippe, et un léger tremblement fit frissonner les muscles de ses joues.

Cette abdication, qui suspendait d'étonnement toutes les haleines, fut attribuée par l'orateur au désir que l'empereur avait de revoir l'Espagne, qu'il n'avait pas vue depuis douze ans, et surtout aux souffrances que lui faisait endurer la goutte, souffrances qui s'augmentaient encore de la rigueur du climat des Flandres et de la Germanie.

Il achevait en priant, au nom de l'empereur, les états de Flandre de prendre en bonne part cette cession qu'il faisait d'eux à son fils don Philippe.

Ce discours prononcé, et ayant adjuré Dieu, en forme de péroraison, de vouloir bien garder toujours l'auguste empereur sous sa protection et sauvegarde, Philibert Brussellius se tut et reprit sa place sur son siége.

Alors, l'empereur se leva à son tour; il était pâle, et la sueur de la souffrance humectait son visage; il voulait parler et tenait à la main un papier sur lequel était écrit son discours, pour le cas où la mémoire lui manquerait.

Au premier signe qu'il manifesta du désir qu'il avait de parler, l'immense rumeur qui avait parcouru la salle à la fin du discours du conseiller Brussellius cessa comme par enchantement, et, si faible que fût la voix de l'empereur, du moment où il ouvrit la bouche, on ne perdit pas un mot de ce qu'il disait. Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours, et que, jetant un regard sur sa vie passée, il rappelait ses travaux, ses dangers, ses actions, ses desseins, sa voix s'élevait, son geste grandissait, son œil prenait une animation singulière, et son accent retrouvait de ces intonations solennelles comme en ont les dernières paroles des mourants.

« Chers amis, dit-il (1), vous venez d'entendre les motifs pour lesquels je me suis décidé à résigner le sceptre et la couronne aux mains du roi mon fils. Laissez-moi ajouter quelques paroles qui rendront encore plus claires à vos yeux ma résolution et ma pensée. Chers amis, plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui doivent se souvenir qu'il y a eu juste quarante ans, le 5 de janvier dernier, que mon aïeul l'empereur Maximilien, de glorieuse mémoire, m'affranchit de sa tutelle, et, dans cette même salle, ici, à cette même heure, lorsque je comptais à peine quinze ans, me rendit maître de tous mes droits. L'année suivante, le roi Ferdinand le Catholique, mon grand-père maternel, étant mort, je ceignis la couronne, n'étant âgé que de seize ans.

» Ma mère vivait; mais, toute vivante et jeune encore qu'elle était, elle avait eu, comme vous le savez, l'esprit tellement frappé de la mort de son époux, qu'elle ne se trouva point en état de régir par elle-même les royaumes de ses père et mère, et qu'il me fallut, à dix-sept ans, commencer mes voyages à travers les mers pour aller prendre possession du royaume d'Espagne. Enfin, lorsque mon aïeul l'empereur Maximilien mourut, il y a trente-six ans, — j'en avais dix-neuf alors, — j'osai briguer la couronne impériale qu'il avait portée, non point par envie de dominer sur un plus grand nombre de pays, mais pour veiller plus efficacement au salut de l'Allemagne, de mes autres royaumes, et surtout de mes Flandres bien-aimées. C'est à cet effet que j'ai entrepris et achevé tant de voyages; comptons-les, et vous serez vous-mêmes étonnés de leur nombre et de leur étendue.

» J'ai passé neuf fois dans la haute Allemagne, six fois en Espagne, sept fois en Italie, dix fois en Belgique, quatre fois en France, deux fois en Angleterre et deux fois en Afrique; ce qui fait en tout quarante voyages ou expéditions.

» Et, dans ces quarante voyages ou expéditions, ne sont point comprises les courses de moindre importance que j'ai faites pour visiter des îles ou des provinces soumises.

» Pour accomplir celles-ci, j'ai traversé huit fois la mer Méditerranée, trois fois celle de l'Occident, que je m'apprête à franchir aujourd'hui pour la dernière fois.

» Je passe sous silence mon voyage à travers la France, que j'ai accompli venant d'Espagne et allant aux Pays-Bas, voyage que me commandaient, vous le savez, de graves motifs (2).

» J'ai été forcé, à cause de ces nombreuses et fréquentes absences, de préposer au gouvernement de ces provinces madame ma bonne sœur, la reine ici présente. Or, je sais, et les différents ordres de l'État savent, ainsi que moi, comment elle s'est acquittée de ces fonctions.

» J'ai, en même temps que je faisais ces voyages, soutenu plusieurs guerres; toutes ont été entreprises ou acceptées contre ma volonté, et, aujourd'hui, ce qui m'afflige en vous quittant, chers amis, c'est de ne pas vous laisser une paix plus stable, un repos plus assuré... Toutes ces choses ne se sont pas faites, comme vous le pensez bien, sans de longs travaux, sans de grandes fatigues, et l'on peut apprécier, à

(1) Nous n'avons rien changé au discours de l'empereur, que nous empruntons à une publication faite en 1830, à Bruxelles, par l'honorable et savant conservateur adjoint des archives du royaume, M. L.-P. Gachard.

(2) La révolte des Gantois.

ma pâleur et à ma faiblesse, la gravité de ces fatigues, la lourdeur de ces travaux. Aussi, que l'on ne me croie pas si ignorant de moi-même, qu'en mesurant la charge que me donnaient les événements à la force que Dieu m'avait accordée, je n'aie pas compris que je fusse insuffisant à la mission qui m'était donnée. Mais il me paraît qu'à cause de la folie qui tenait ma mère et du jeune âge qu'avait mon fils, c'eût été un crime de déposer avant l'heure le fardeau, si lourd qu'il fût, dont la Providence, en me donnant la couronne et le sceptre, avait chargé ma tête et mon bras.

» Cependant, quand je quittai dernièrement les Flandres pour aller en Allemagne, j'avais déjà l'intention d'accomplir le projet que j'exécute aujourd'hui; mais, voyant l'état misérable des affaires, mais me sentant un reste de forces, mais me trouvant commandé par les bouleversements qui agitaient la république chrétienne, attaquée à la fois par les Turcs et par les luthériens, j'ai cru qu'il était de mon devoir de remettre le repos à plus tard, et de sacrifier à mes peuples ce qui me restait de force et d'existence. J'étais en bon chemin d'arriver au but, quand les princes allemands et le roi de France, violant la parole donnée, me rejetèrent au milieu des troubles et des batailles. Les uns s'attaquèrent à ma personne, et faillirent me faire prisonnier à Inspruck; l'autre s'empara de la ville de Metz, qui était du domaine de l'Empire. Ce fut alors que j'accourus pour l'assiéger moi-même avec une armée nombreuse. Je fus vaincu, mon armée fut détruite, mais ce ne fut point par les hommes, ce fut par les éléments. En échange de Metz perdue, j'enlevai aux Français Thérouanne et Hesdin. Je fis plus, j'allai jusqu'à Valenciennes au-devant du roi de France, et je le contraignis de se retirer, faisant ce que je pouvais à la bataille de Renty, désespéré de ne pouvoir faire mieux.

» Mais, aujourd'hui, outre l'insuffisance que j'ai toujours reconnue en moi, voilà que la maladie redouble et m'accable. Par bonheur, au moment où Dieu m'enlève ma mère, il me donne en échange un fils en âge de gouverner. Maintenant que les forces me manquent, et que j'approche de la mort, je n'ai garde de préférer l'amour et la passion de régner au bien et au repos de mes sujets. Au lieu d'un vieillard infirme qui a déjà vu descendre dans la tombe la meilleure partie de lui-même, je vous donne un prince vigoureux et recommandable par une jeunesse et une vertu florissantes. Jurez-lui donc, à lui, cette affection et cette fidélité que vous m'aviez jurées à moi, et que vous m'avez si loyalement conservées. Surtout, prenez garde que, troublant la fraternité qui doit vous réunir, les hérésies qui vous environnent ne se glissent chez vous, et, si vous voyez qu'elles poussent quelques racines, hâtez-vous de les extirper, de les mettre hors de terre, et de les jeter au loin.

» Et, maintenant, pour dire un dernier mot sur moi-même, à tout ce que j'ai déjà dit j'ajouterai que je suis tombé dans bien des fautes, soit par ignorance dans ma jeunesse, soit par orgueil dans mon âge mûr, soit par toute autre faiblesse inhérente à la nature humaine. Toutefois, je déclare ici que jamais je n'ai fait sciemment ou volontairement injure ou violence à qui que ce fût, ou que, lorsque violence ou injure a été faite, et que je l'ai su, je l'ai toujours réparée, comme, en face de tous, je vais le faire tout à l'heure, à l'endroit d'une des personnes ici présentes, et que je prie d'attendre la réparation avec patience et miséricorde. »

Alors, se tournant vers don Philippe, qui, à la fin de son discours, était venu se jeter à ses pieds :

« Mon fils, dit-il, si, par ma mort seulement, vous étiez entré dans la possession de tant de royaumes et de provinces, j'aurais déjà, sans doute, mérité quelque chose de vous, pour vous avoir laissé un héritage si riche et augmenté par moi de tant de biens. Mais, puisque cette grande succession ne vous vient pas aujourd'hui de ma mort, mais seulement de ma volonté; puisque votre père a voulu mourir avant que son corps descendît dans la tombe, pour vous faire jouir, lui vivant, du bénéfice de sa succession, je vous demande, — et j'ai le droit de vous demander cela, — je vous demande de donner aux soins et à l'amour de vos peuples tout ce que vous semblez me devoir pour vous avoir avancé la jouissance de l'empire.

» Les autres rois se réjouissent d'avoir donné la vie à leurs enfants, et de leur laisser des royaumes; moi, j'ai voulu ôter à la mort la gloire de vous faire ce présent, m'imaginant recevoir une double joie, si, de même que je vous vois vivre par moi, je vous vois régner par moi. Peu se trouveront pour imiter mon exemple, comme peu j'en ai trouvé dans les siècles passés dont les exemples fussent bons à imiter; mais au moins louera-t-on mon dessein lorsqu'on verra que vous méritez qu'on en ait fait en vous la première expérience; et vous obtiendrez cet avantage, mon fils, si vous conservez cette sagesse que vous avez jusqu'ici embrassée, si vous avez toujours dans l'âme la crainte du maître souverain de toutes choses, si vous prenez la défense de la religion catholique et la protection de la justice et des lois, qui sont les plus grandes forces et les meilleurs appuis des empires. Enfin, il me reste maintenant à souhaiter en votre faveur que vos enfants croissent si heureusement, que vous puissiez leur transporter votre empire et votre puissance librement, et sans y être autrement contraint que je ne le suis! »

En disant ces mots, soit qu'ils fussent, en réalité, la fin du discours, soit que le discours fût interrompu par l'émotion, la voix de Charles-Quint s'arrêta dans sa gorge, et, posant la main sur la tête de son fils agenouillé devant lui, il demeura un instant immobile, muet, les larmes de ses yeux coulant abondamment et silencieusement sur ses joues.

Puis, après une minute de ce silence plus éloquent encore que le discours qu'il venait de prononcer, comme les forces semblaient près de lui manquer, il étendit la main vers sa sœur, tandis que don Philippe, se relevant de ses genoux, où il s'était courbé, lui passait, pour le soutenir, le bras autour du corps.

Alors la reine Marie tira de sa poche un flacon de cristal contenant une liqueur rose, et elle en versa le contenu dans un petit calice d'or qu'elle présenta à l'empereur.

Pendant que l'empereur buvait, chacun dans l'assemblée donna cours à son émotion. Il y avait parmi les assistants, que leur rang les éloignât ou les rapprochât du trône, peu de cœurs qui ne fussent touchés, peu de regards qui ne fussent obscurcis par les larmes.

C'était, en effet, un grand spectacle donné au monde que celui de ce souverain, de ce guerrier, de ce César qui, après quarante ans d'une puissance telle, que peu d'hommes avaient reçu la pareille de la Providence, descendait volontairement du trône, et, las de corps, accablé d'esprit, proclamait à haute voix le néant des grandeurs humaines devant le successeur auquel il les abandonnait.

Mais un spectacle plus grand encore était attendu, qui venait d'être promis par l'empereur. C'était celui d'un homme reconnaissant publiquement une faute commise, et en demandant pardon à celui auquel elle avait porté préjudice.

L'empereur comprit que c'était cela que l'on attendait, et, rappelant ses forces, il écarta doucement de lui son fils.

On vit qu'il allait parler une seconde fois, et l'on se tut.

— Chers amis, reprit l'empereur, j'ai promis tout à l'heure une réparation publique à un homme que j'avais offensé. Soyez donc tous témoins qu'après m'être vanté de ce que je croyais avoir fait de bien, je me suis accusé de ce que j'avais fait de mal.

Alors, se tournant vers cet inconnu aux magnifiques habits que chacun avait déjà remarqué :

— Odoardo Maraviglia, dit-il d'une voix ferme, approchez.

Le jeune homme à qui s'adressait cette formelle invitation pâlit, et, tout chancelant, s'approcha de Charles-Quint.

— Comte, dit l'empereur, je vous ai gravement fait tort, soit volontairement, soit involontairement, dans la personne de votre père, lequel a subi dans les prisons de Milan une mort cruelle. Souvent cet acte s'est représenté à ma mémoire avec le voile du doute. Aujourd'hui, spectre, il m'apparaît avec le linceul du remords. Comte Maraviglia, en face de tous, sous le regard des hommes et sous celui de

Dieu, au moment de déposer le manteau impérial qui, depuis trente-six ans, pèse sur mes épaules, je m'humilie devant vous, et vous prie, non-seulement de m'accorder mon pardon, mais encore de le demander pour moi au Seigneur, qui l'accordera plutôt aux instances de la victime qu'aux supplications du meurtrier.

Odoardo Maraviglia jeta un cri et tomba à genoux.

— Magnifique empereur, dit-il, ce n'est pas sans raison que le monde t'a donné le nom d'Auguste. Oh! oui, oui, je te pardonne en mon nom et au nom de mon père! Oh! oui, Dieu te pardonnera! Mais, moi, moi, auguste empereur, à qui demanderai-je un pardon que je ne m'accorde plus à moi-même?

Puis, se levant :

— Messieurs, dit Maraviglia en se tournant vers l'assemblée, messieurs, vous voyez en moi un homme qui a voulu assassiner l'empereur, et à qui l'empereur vient non-seulement de pardonner, mais encore de me demander pardon. — Roi don Philippe, ajouta-t-il en se courbant devant celui qui, à partir de ce moment, devait s'appeler Philippe II, le meurtrier se remet entre vos mains.

— Mon fils, dit Charles-Quint, à qui les forces manquaient pour la seconde fois, je vous recommande cet homme; que sa vie vous soit sacrée!

Et il retomba presque évanoui sur son fauteuil.

— O mon Emmanuel bien-aimé! dit le page du duc de Savoie en se glissant près de son maître à la faveur du mouvement qu'occasionna l'accident arrivé à l'empereur, que tu es bon! que tu es grand! et comme je te reconnais à ce qui vient de se passer!

Et, avant qu'Emmanuel-Philibert eût pu s'y opposer, le cœur gros d'émotion, les yeux pleins de larmes, Leone-Leona lui avait baisé la main avec presque autant de respect que d'amour.

La cérémonie, un instant interrompue par l'incident imprévu que nous venons de raconter, et qui ne fut pas une des scènes les moins émouvantes de cette solennelle journée, devait reprendre son cours; car, pour que l'abdication fût complète, après que Charles-Quint avait donné, il fallait que Philippe II acceptât.

Philippe, qui avait répondu par un signe de promesse à la recommandation que lui avait faite son père, s'inclina donc de nouveau humblement devant lui, et, en espagnol, langue que beaucoup des assistants ne parlaient point, mais que presque tous entendaient, il dit d'une voix dans laquelle, pour la première fois peut-être, se glissait une nuance d'émotion :

— Je n'ai jamais mérité, très-invincible empereur, mon très-bon père, ni n'aurais jamais cru pouvoir mériter un amour paternel si grand, qu'il n'y en a jamais assurément eu de pareil au monde, jamais, du moins, qui ait produit de pareils effets; ce qui à la fois me couvre de confusion à l'endroit de mon peu de mérite, et me remplit de reconnaissance et de respect en face de votre grandeur. Mais, puisqu'il vous a plu de me traiter si tendrement et si généreusement par un effet de votre auguste bonté, exercez encore cette même bonté, mon très-cher père, en demeurant persuadé que je ferai, de mon côté, tout ce qui sera en mon pouvoir, afin que votre résolution en ma faveur soit généralement approuvée et agréable, m'efforçant de gouverner en sorte que les états puissent être convaincus de l'affection que j'ai toujours eue pour eux.

A ces paroles, il baisa à plusieurs reprises la main de son père, tandis que celui-ci, le pressant contre sa poitrine, lui disait :

— Je te souhaite, mon cher fils, les plus précieuses bénédictions du ciel et sa divine assistance.

Alors don Philippe appuya une dernière fois la main de son père contre ses lèvres, essuya une larme probablement absente de sa paupière, se leva, se retourna vers les états, les salua, et, le chapeau à la main, attitude dans laquelle se trouvaient tous ceux qui l'écoutaient, à l'exception de l'empereur, qui était seul couvert et assis, — il prononça en français les quelques paroles suivantes, auxquelles nous conservons leur forme, pour ne point leur enlever de leur caractère.

— Messieurs, je voudrais bien que je susse mieux parler le langage de ce pays que je ne le sais, afin de vous faire d'autant mieux entendre la bonne affection et faveur que je vous porte; mais, comme je ne le sais si bien qu'il serait nécessaire, je m'en rapporterai à l'évêque d'Arras, qui le fera pour moi.

Aussitôt Antoine Perrenot de Granvelle, le même qui fut depuis cardinal, servant d'interprète aux sentiments du prince, prit la parole, vanta le zèle de don Philippe pour le bien de ses sujets, et exposa la résolution où il était de se conformer exactement aux bonnes et sages instructions que l'empereur venait de lui donner.

Puis la reine Marie, sœur de l'empereur, gouvernante, pendant vingt-six ans, des provinces des Pays-Bas, se leva à son tour, et résigna en quelques mots dans les mains de son neveu la régence dont elle avait été chargée par son frère.

Après quoi, le roi Philippe fit le serment de maintenir les droits et priviléges de ses sujets, et tous les membres de l'assemblée, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, députés des états, soit en leur nom, soit au nom de ceux qu'ils représentaient, lui jurèrent obéissance.

Ce double serment prononcé, Charles-Quint se leva, fit asseoir le roi don Philippe sur son trône, lui mit la couronne sur la tête, et dit à haute voix :

— Mon Dieu, faites que cette couronne ne soit pas pour votre élu une couronne d'épines!

Puis il fit un pas vers la porte.

Aussitôt don Philippe, le prince d'Orange, Emmanuel-Philibert et les princes et seigneurs, tous tant qu'ils étaient là, s'élancèrent pour soutenir l'empereur dans sa marche; mais, lui, il fit un signe à Maraviglia, qui s'approcha en hésitant, car il ne pouvait comprendre ce que lui voulait l'empereur.

L'empereur voulait n'avoir d'autre appui dans sa retraite que celui que lui prêterait ce même Maraviglia dont il avait fait mourir le père, et qui, en expiation de cette action sanglante, avait tenté de l'assassiner.

Mais, alors, comme le second bras de l'empereur retombait inerte près de lui :

— Sire, dit Emmanuel-Philibert, permettez que mon page Leone soit le second soutien sur lequel Votre Majesté se repose, et l'honneur que vous lui ferez, je me le tiendrai pour fait à moi-même.

Et il poussa Leone vers l'empereur.

Charles-Quint regarda le page, et le reconnut.

— Ah! ah! dit-il en soulevant son bras, afin que celui-ci pût lui présenter son épaule, c'est le jeune homme au diamant... Tu veux donc te réconcilier avec moi, mon beau page?

Alors, regardant sa main, au petit doigt de laquelle seulement, à cause des douleurs qu'il éprouvait, il avait pu conserver un anneau d'or :

— Tu auras perdu pour attendre, mon beau page, reprit-il; au lieu d'un diamant, tu n'auras que cette simple bague. Il est vrai qu'elle est à mon chiffre; ce qui te semblera, je l'espère, une compensation.

Et, tirant la bague de son petit doigt, il la passa au pouce de Leone, le pouce étant le seul doigt de cette main délicate qui fût assez fort pour retenir l'anneau.

Puis il sortit de la salle sous les regards et au milieu des acclamations de l'assemblée, regards qui eussent été bien autrement curieux, acclamations qui eussent été bien autrement enthousiastes, si les assistants eussent pu deviner que cet empereur qui descendait du trône, que ce chrétien qui marchait vers la solitude, que ce pécheur qui s'inclinait sous le pardon, s'avançait vers sa tombe prochaine, appuyé non-seulement sur le fils, mais encore sur la fille de ce malheureux Francesco Maraviglia qu'il avait, par une sombre nuit de septembre, fait égorger, vingt ans auparavant, dans un cachot de la forteresse de Milan.

C'était le repentir soutenu par la prière, c'est-à-dire, s'il en faut croire les paroles de Jésus-Christ, le spectacle qui soit ici-bas le plus agréable aux yeux du Seigneur.

Mais, arrivé à la porte de la rue solitaire où l'attendait la mule qui l'avait amené, l'empereur ne voulut point que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens fît un pas de plus, et il renvoya Odoardo à son nouveau seigneur don Philippe, et Leone à son ancien maître Emmanuel-Philibert.

Puis, sans autre garde, sans autre suite, sans autre cortége que le palefrenier qui tenait la bride de sa paisible monture, il reprit le chemin de sa petite maison du Parc; si bien que nul de ceux qui le voyaient cheminer ainsi dans l'obscurité ne devina que cet humble pèlerin était celui-là même dont l'abdication à cette heure occupait Bruxelles, et bientôt allait occuper le monde.

Charles-Quint, en arrivant à la porte de cette petite maison du Parc, qui occupait alors la place où s'élève aujourd'hui le palais de la chambre des représentants, en trouva la grille ouverte.

Le palefrenier n'eut donc qu'à pousser cette grille pour que la mule, le cavalier et lui pussent entrer.

Alors ayant, sur l'ordre de l'empereur, fait approcher sa monture au plus près de la seconde porte, afin qu'une fois descendu, le trajet à parcourir pour se rendre de cette porte au salon fût le plus court possible, il reçut l'empereur dans ses bras, et le déposa sur le seuil.

Cette seconde porte était ouverte comme la première.

L'empereur ne fit point attention à cette circonstance, tout plongé qu'il était dans des réflexions qu'il est plus facile à nos lecteurs de comprendre qu'à nous de rapporter. Appuyé, d'un côté, sur son bâton, qu'il retrouva au même endroit où il l'avait laissé deux heures auparavant, c'est-à-dire derrière la porte, — de l'autre sur le bras du domestique, il regagna le salon, tendu de chaudes courtines, garni d'épais tapis, et dans la cheminée duquel brûlait un grand feu.

Le salon n'était éclairé que par la lueur de la flamme, qui, en les dévorant, se tordait avec avidité autour des tisons; mais cette demi-lumière convenait mieux qu'une grande clarté à la situation d'esprit où se trouvait l'auguste empereur.

Il se coucha donc sur un canapé, et, renvoyant le palefrenier à son écurie, il rappela à son souvenir chacune des phases de cette vie qu'avaient encombrée les événements de tout un demi-siècle et de quel demi-siècle! de celui où avaient vécu Henri VIII, Maximilien, Clément VII, François Ier, Soliman et Luther! Il força sa mémoire à repasser par la route accomplie, remontant le cours de ses années comme un voyageur qui, à la fin de sa vie, remonterait le fleuve aux rives fleuries et parfumées qu'il a descendu dans sa jeunesse.

Le voyage était immense, magnifique, merveilleux; il se faisait à travers les adorations des courtisans, les acclamations du monde, les génuflexions des peuples accourus sur le passage de cette gigantesque fortune.

Tout à coup, au milieu de ce rêve, qui était moins d'un homme que d'un dieu, un des tisons du foyer vint à se rompre, et un morceau tomba dans les cendres tandis que l'autre roulait sur le tapis, duquel s'éleva aussitôt une épaisse fumée.

Cet incident, si vulgaire qu'il fût, et peut-être à cause de sa vulgarité même, ramena Charles-Quint à la réalité.

— Hé! fit-il en appelant; eh! qui donc est de service ici? Vite quelqu'un près de moi!

Nul ne répondit.

— N'y a-t-il donc personne dans les antichambres? cria l'ex-empereur s'impatientant et frappant le parquet de son bâton.

Ce second appel n'obtint pas plus de réponse que le premier.

— Voyons, que l'on vienne donc accommoder ce feu, et que l'on se dépêche! cria Charles-Quint avec plus d'impatience encore que les deux premières fois.

Même silence.

— Oh! murmura-t-il en se traînant de meuble en meuble pour atteindre la cheminée, — déjà seul, abandonné!... Si la Providence a voulu m'inspirer le repentir de ce que j'ai fait, la leçon est venue bien vite!

Et lui-même alors, de ses mains endolories, prit les pincettes, et, avec de pénibles efforts, rajusta ce feu que personne n'était là pour accommoder.

Tous, depuis les princes jusqu'aux valets, étaient occupés autour du nouveau roi don Philippe.

L'empereur repoussait du pied les dernières braises fumantes sur le tapis, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'antichambre, et qu'une forme humaine apparut dans l'encadrement de la porte et se dessina dans la pénombre.

— Enfin! murmura l'empereur.

— Sire, dit le nouveau venu, qui vit que Charles-Quint se trompait sur son identité, je demande pardon à Votre Majesté de me présenter ainsi devant elle; mais, ayant trouvé toutes les portes ouvertes, et ne voyant personne dans les antichambres pour m'annoncer, je me suis hasardé à m'annoncer moi-même.

— Annoncez-vous donc alors, monsieur, répondit Charles-Quint, qui faisait rapidement, comme on le voit, l'apprentissage de simple particulier. Voyons, qui êtes-vous?

— Sire, répondit l'inconnu avec l'accent le plus respectueux, et en s'inclinant jusqu'à terre, je suis Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, amiral de France, et envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II.

— Monsieur l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II, dit Charles-Quint en souriant avec une certaine amertume, vous vous êtes trompé de porte. Ce n'est plus à moi que vous avez affaire; c'est au roi Philippe II, mon successeur au trône de Naples depuis neuf mois, et au trône d'Espagne et des Indes depuis vingt minutes.

— Sire, dit Coligny avec le même accent respectueux, et en s'inclinant une seconde fois, quelque changement qui soit survenu dans la fortune du roi Philippe II depuis neuf mois ou depuis vingt minutes, vous êtes toujours pour moi l'élu de l'Allemagne, le très-grand, très-saint et très-auguste empereur Charles V, et, comme c'est à Votre Majesté que la lettre de mon roi est adressée, permettez que ce soit à Votre Majesté que je la remette.

— En ce cas, monsieur l'amiral, dit Charles-Quint, aidez-moi à allumer ces bougies, puisque l'avénement au trône de mon fils Philippe II m'a enlevé, à ce qu'il paraît, jusqu'à mon dernier laquais.

Et l'empereur, aidé de l'amiral, se mit à allumer les cires préparées dans les candélabres, afin de pouvoir lire la lettre que lui adressait le roi Henri II, et, peut-être bien aussi, pressé qu'il était de voir l'homme qui, depuis trois ans, lui avait été un si rude adversaire.

Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de trente-huit à trente-neuf ans, à l'œil vif, à la figure martiale, à la taille haute et bien prise. Cœur loyal et intrépide, il avait été en aussi grande estime auprès du roi François Ier qu'il l'était auprès du roi Henri II, et devait l'être auprès du roi François II.

Pour assassiner misérablement un pareil homme, si immense que fût le massacre du 24 août 1572, il fallait la haine héréditaire de Henri, duc de Guise, jointe à l'hypocrisie de Catherine de Médicis et à la faiblesse de Charles IX.

Cette haine, qui, le jour où nous mettons en scène l'illustre amiral, commençait à le séparer de son ancien ami François de Guise, avait pris naissance sur le champ de bataille de Renty. Dans leur jeunesse, ces deux grands capitaines, dont le génie réuni eût pu faire tant de merveilleuses choses, avaient été intimement liés; point de plaisirs, point de travaux, point d'exercices, qui ne leur fussent communs. Dans leurs études de l'antiquité, ils se proposaient pour modèles non-seulement les hommes qui ont laissé de beaux exemples de courage, mais encore ceux qui ont laissé aussi de beaux exemples de fraternité.

Cette tendresse mutuelle des deux jeunes gens allait si loin, qu'ils portaient, dit Brantôme, mêmes parures et même livrée. Le roi Henri II envoyant un messager à l'empereur

Charles-Quint, et ce messager n'étant point le connétable de Montmorency, ce ne pouvait être que l'amiral de Coligny ou le duc de Guise.

L'empereur regarda l'amiral avec une certaine admiration. Il était impossible, assurent tous les historiens contemporains, de voir un homme qui donnât mieux l'idée d'un grand capitaine.

Seulement, à l'instant même il vint à l'esprit de Charles-Quint que Coligny avait été envoyé à Bruxelles, non pas précisément pour lui remettre la lettre qu'il tenait à la main, mais bien plutôt pour reporter à la cour de France ce qui s'était passé au palais de Bruxelles dans cette fameuse journée du 25 octobre 1555. Aussi la première demande de l'empereur à Coligny, lorsqu'un long regard jeté sur le messager de Henri II lui eut permis de satisfaire sa curiosité, fut celle-ci :

— Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur l'amiral?

— Depuis ce matin, sire, répondit Coligny.

— Et vous m'apportez?...

— Cette lettre de Sa Majesté le roi Henri II.

Et il présenta la lettre à l'empereur.

L'empereur la prit, et fit, pour en briser le cachet, quelques efforts inutiles, tant ses mains étaient endolories et tordues par la goutte.

Alors, l'amiral s'offrit à lui rendre ce service.

Charles-Quint lui tendit la lettre en riant.

— En vérité, monsieur l'amiral, dit-il, ne suis-je pas un bon cavalier pour courir et rompre une lance, moi qui ne puis plus même briser un cachet?

L'amiral rendit à Charles-Quint la lettre ouverte.

— Non, non, dit l'empereur, lisez, monsieur l'amiral : la vue est aussi mauvaise que la main. Je pense donc que vous reconnaîtrez comme moi que j'ai bien fait de tout résigner, force et puissance, aux mains d'un plus jeune et d'un plus adroit.

L'empereur appuya sur ce dernier mot.

L'amiral ne répondit point, mais il commença la lecture de la lettre. Pendant cette lecture, Charles-Quint, qui prétendait ne plus y voir, dévorait Coligny de son regard d'aigle.

Le message était tout simplement une lettre d'avis du roi de France à l'empereur, dans laquelle le premier annonçait au second qu'il envoyait le travail définitif des trêves ; le travail préparatoire était déjà accompli depuis cinq ou six mois.

La lettre lue, Coligny tira de son pourpoint les parchemins signés des plénipotentiaires, et scellés du sceau royal de France.

C'était l'échange fait contre les papiers analogues précédemment envoyés par Charles-Quint à Henri II, signés des plénipotentiaires espagnols, allemands et anglais, et revêtus du sceau de l'Empire.

L'empereur jeta les yeux sur ces contrats politiques, et, comme s'il eût deviné qu'une année à peine s'écoulerait avant qu'ils fussent rompus, il les déposa sur une grande table couverte d'un tapis noir, et, prenant le bras de l'amiral pour que celui-ci l'aidât à regagner sa place :

— Monsieur l'amiral, dit-il, n'est-ce pas un miracle de la Providence qui permet que je m'appuie aujourd'hui, moi faible et retiré du monde, sur le bras qui, au plus fort de ma puissance, a failli me renverser?

— Oh! sire, répondit l'amiral, il n'y avait qu'un homme qui pût renverser Charles-Quint : c'était Charles-Quint lui-même; et, s'il nous a été donné, à nous autres pygmées, de lutter contre un géant, c'est que Dieu voulait surabondamment prouver au monde notre faiblesse et votre puissance.

Charles-Quint sourit. Il était évident que le compliment ne lui déplaisait point, venant d'un homme comme l'amiral.

Cependant, s'asseyant et étendant la main pour faire signe à Coligny de s'asseoir aussi :

— Assez, dit-il, assez, amiral! je ne suis plus empereur, je ne suis plus roi, je ne suis plus prince : il me faut briser avec la flatterie. Changeons donc de conversation. Comment se porte mon frère Henri?

— A merveille, sire! répondit l'amiral obéissant à l'invitation de s'asseoir, que répétait pour la troisième fois l'empereur.

— Ah! que j'en suis donc aise! dit Charles-Quint; si aise, que le cœur me rit, et non sans cause; car je tiens à grand honneur d'être sorti, du côté maternel, de ce fleuron qui porte et soutient la plus célèbre couronne du monde. Mais, continua-t-il affectant de ramener la conversation aux choses communes de la vie, on m'a dit toutefois que ce bien-aimé frère commençait à grisonner, lorsqu'il me semble qu'il n'y a que trois jours que, tout enfant et sans un poil de barbe, il était en Espagne. Ah! tantôt vingt ans, cependant, se sont écoulés depuis lors!

Et Charles-Quint poussa un soupir, comme si ces seuls mots échappés à sa bouche venaient de lui rouvrir le vaste horizon du passé.

— Le fait est, sire, reprit l'amiral répondant à la question de l'empereur, que Sa Majesté le roi Henri commence à compter les cheveux blancs, mais par deux et trois tout au plus. Or, qui n'a pas, plus jeune que lui, ses cheveux blancs?

— Oh! que ce que vous me dites là est vrai, mon cher amiral! s'écria l'empereur. Moi qui vous interroge sur les premiers cheveux blancs de mon frère Henri, je veux vous raconter l'histoire des miens. J'avais presque le même âge que lui, trente-six ou trente-sept ans à peine; c'était à mon retour de la Goulette, et en arrivant à Naples... Vous connaissez la gentillesse de cette admirable ville de Naples, monsieur l'amiral, la beauté et la grâce des dames qui l'habitent?

Coligny s'inclina en souriant.

— Je suis homme, continua Charles-Quint, je voulus mériter une faveur comme les autres. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier pour me friser et parfumer. Cet homme me présenta un miroir, afin que je suivisse l'opération tandis qu'il l'accomplissait. Il y avait longtemps que je ne m'étais regardé. C'était une rude guerre que cette guerre que je faisais contre les Turcs, les alliés de mon bon frère François Ier! Tout à coup je m'écriai : « Eh! barbier, mon ami, qu'est-ce que cela? — Sire, me répondit le frater, ce sont deux ou trois poils blancs. » Or, il faut vous dire que le flatteur mentait; il y en avait, non pas deux ou trois comme il le prétendait, mais bien, au contraire, une douzaine. « Eh vite! eh vite! maître barbier, repris-je, ôtez moi ces poils, et surtout n'en laissez aucun. » Ce fut ce qu'il fit; mais savez-vous ce qui arriva? C'est que, quelque temps après, me voulant de nouveau regarder au miroir, je m'aperçus que, pour un fil d'argent que je m'étais fait ôter, il en était revenu dix; de sorte que, si j'eusse ôté ceux-ci à leur tour, en moins d'une année j'eusse été blanc comme un cygne! Dites donc à mon frère Henri, monsieur l'amiral, de garder précieusement ses trois poils blancs, et de ne point permettre qu'ils lui soient ôtés, même par les belles mains de madame de Valentinois.

— Je n'y manquerai pas, sire, répondit Coligny en riant.

— Et, à propos de madame de Valentinois, continua Charles-Quint prouvant par cette transition qu'il n'était pas étranger aux mauvais propos de la cour du roi Henri II, quelles nouvelles, monsieur l'amiral, de votre cher oncle, le grand connétable?

— Mais excellentes, répondit l'amiral, quoique lui ait la tête toute blanche.

— Oui, dit Charles-Quint, il a la tête blanche; mais il est de la nature des poireaux, qui, eux aussi, ont la tête blanche, mais le reste du corps vert. Et il lui faut cela pour servir encore, comme il fait, les belles dames de la cour... Ah çà! voyons, — car je ne veux pas vous laisser partir, mon cher amiral, sans vous demander des nouvelles de tout le monde, — comment se porte la fille de notre vieil ami François Ier?

Et Charles-Quint appuya en souriant sur ces trois mots *notre vieil ami*.

— Sa Majesté veut parler de madame Marguerite de France?

— L'appelle-t-on toujours la quatrième Grâce, la dixième Muse?

— Toujours, sire, et chaque jour davantage elle mérite ce double titre, par la protection qu'elle accorde à nos grands esprits, tels que MM. de l'Hospital, Ronsard, Dorat.

— Eh! eh! dit Charles-Quint, il semblerait que notre frère Henri II, jaloux des rois ses voisins, veut garder pour lui seul cette belle perle : je n'entends point encore parler de mariage pour madame Marguerite, et elle doit avoir... (Charles-Quint fit semblant de chercher) bien près de trente-deux ans, dit-il.

— Oui, sire; mais à peine paraît-elle en avoir vingt : elle est chaque jour plus belle et plus fraîche!

— C'est le privilége des roses, de reverdir et de boutonner chaque printemps, reprit Charles-Quint. — Mais, à propos de roses et de boutons, dites-moi, mon cher amiral, que fait-on à la cour de France de notre jeune reine d'Écosse? Ne pourrais-je pas vous aider à arranger ses affaires avec ma bru la reine d'Angleterre?

— Oh! sire, il n'y a rien de pressé, répondit l'amiral, et Votre Majesté, qui sait si bien l'âge de nos princesses, n'ignore pas que la reine Marie Stuart est à peine âgée de treize ans; or, elle est, — je ne crois pas révéler un secret d'État en faisant cette confidence à Votre Majesté, — elle est destinée au dauphin François II, et le mariage ne peut et ne doit avoir lieu que dans un an ou deux.

— Attendez donc, attendez donc, mon cher amiral, que je me rappelle, dit Charles-Quint, car il me semble que j'ai au fond de la mémoire quelque chose comme un bon avis à donner à mon frère Henri II, quoique ce soit une simple supposition de la science cabalistique... Ah! m'y voici. Mais, d'abord, pouvez-vous me dire, mon cher amiral, ce qu'est devenu un jeune seigneur nommé Gabriel de Lorges, comte de Montgomery?

— Oui, certes : il est à la cour du roi, en grande faveur près de lui, et occupe le grade de capitaine dans sa garde écossaise.

— En grande faveur, oui-da! fit Charles-Quint pensif.

— Avez-vous quelque chose à dire contre ce jeune seigneur, sire? demanda respectueusement l'amiral.

— Non... Seulement, écoutez une histoire.

— J'écoute, sire.

— Lorsque je traversai la France, avec la permission de mon frère François Ier, pour aller châtier la révolte de mes bien-aimés compatriotes et sujets les Gantois, le roi de France me fit, — comme vous pouvez vous le rappeler, quoique vous fussiez une bien jeune barbe à cette époque, — le roi de France me fit toute sorte d'honneurs; par exemple, il envoya au-devant de moi, jusqu'à Fontainebleau, le dauphin avec une foule de jeunes seigneurs et de pages. Il faut vous dire, mon cher amiral, que c'était la dure nécessité qui me forçait à traverser le royaume de France, et que j'eusse mieux aimé prendre tout autre chemin. On avait fait tout ce que l'on avait pu pour me mettre en défiance contre la loyauté du roi François Ier, et, moi-même, je vous l'avoue, j'avais quelque peur (bien à tort, l'événement l'a prouvé) que mon frère de France ne profitât de l'occasion pour prendre sa revanche du traité de Madrid. J'avais donc emmené avec moi, comme si la science humaine pouvait quelque chose contre les décisions divines, un homme très-habile, un astrologue très-vanté, qui, à la première inspection du visage des gens, jugeait, d'après les signes de ce visage, s'il y avait menace pour la liberté ou pour la vie de celui qui hasardait devant ces gens sa vie et sa liberté.

L'amiral sourit.

— C'était une bonne précaution, dit-il, digne d'un aussi sage empereur que vous êtes; mais Votre Majesté a vu que, parfois, bonne précaution peut devenir précaution inutile.

— Attendez, vous allez voir... Nous étions donc sur la route d'Orléans à Fontainebleau, quand, tout à coup, nous vîmes venir à notre rencontre un grand cortége. C'était, comme je vous l'ai dit, M. le dauphin de France avec une foule de seigneurs et de pages. — D'abord, de loin, et en ne voyant que la poussière qui montait sous les pieds des chevaux, nous crûmes que c'était une troupe de gens d'armes, et nous nous arrêtâmes; mais bientôt, à travers le nuage gris que formait cette poussière, nous vîmes miroiter le satin, briller le velours, et étinceler l'or. Il était évident que cette troupe, au lieu d'être hostile, était une escorte d'honneur. Nous continuâmes donc notre chemin, pleins de confiance dans la parole du roi François Ier. Bientôt les cavalcades se rencontrèrent, et M. le dauphin, s'avançant vers moi, me fit compliment, de la part de son père. Le compliment était si gracieux, et venait tellement à point pour tranquilliser, non pas moi, — Dieu, auquel je vais consacrer ma vie, m'est témoin que je n'ai jamais une seconde soupçonné mon bon frère! — le compliment, dis-je, était si gracieux, que je voulus sur-le-champ embrasser le jeune prince qui me l'avait fait. Or, tandis que je lui donnais une accolade si tendre, qu'elle dura, je crois, une bonne minute, les deux troupes s'étaient mêlées, et les jeunes seigneurs et les pages de la suite de M. le dauphin, curieux, sans doute, de me voir, à cause de ce peu de bruit que j'ai fait dans le monde, m'avaient complétement enveloppé, s'approchant de moi le plus qu'ils pouvaient. Alors, je m'aperçus que mon astrologue, qui s'appelait Angelo Policastro, et qui était un Italien de Milan, avait poussé son cheval de telle façon, qu'il flanquait complétement ma gauche. Cela me parut audacieux que cet homme se mêlât ainsi à une si belle et si riche noblesse.

» — Oh! signor Angelo, lui dis-je, que faites-vous là?

» — Sire, me répondit-il, je suis à ma place.

» — N'importe! rangez-vous un peu, signor Angelo.

» — Je ne puis, ni ne dois, mon auguste seigneur, me répondit-il.

» Alors, je me doutai qu'il y avait quelque chose qui le dérangeait dans l'harmonie de mon voyage; aussi, craignant qu'il n'obéît à ma première injonction :

» — Restez donc, signor Angelo, lui dis-je, restez, puisque c'est à bonne intention que vous vous êtes mis là. Seulement, en entrant au château, vous me direz pourquoi vous vous y êtes mis, n'est-ce pas?

» — Oh! sire, je n'y manquerai pas, la chose étant mon devoir; mais tournez la tête à votre gauche, et regardez bien ce jeune blond qui est près de moi, et qui porte des cheveux longs.

» Je regardai du coin de l'œil; le jeune homme était d'autant plus remarquable, et il était d'autant plus difficile que mon regard s'égarât, que ce jeune homme, qui avait un air étranger, un air anglais, était le seul qui portât ses cheveux longs.

» — Bien, je le vois, répondis-je.

» — Alors, c'est tout... pour le moment du moins, dit l'astrologue; plus tard, j'en parlerai à Votre Majesté.

» En effet, à peine entré au château, je me retirai dans mon appartement sous prétexte de changer de toilette; il signor Angelo m'y suivit.

» — Eh bien, lui demandai-je, qu'avez-vous à me dire de ce jeune homme?

» — Avez-vous remarqué, sire, le pli que, tout jeune, il porte entre les deux sourcils?

» — Non, ma foi! lui dis-je, ne l'ayant pas regardé d'aussi près que vous.

» — Eh bien, ce pli, c'est ce que, nous autres, hommes de la cabale, nous appelons la *ligne de mort*... Sire, ce jeune homme tuera un roi!

» — Un roi, ou un empereur? demandai-je.

» — Je ne puis le dire, mais il frappera une tête portant couronne.

» — Ah! ah! et il n'y a pas moyen que vous sachiez si cette tête qu'il frappera est la mienne?

» — Si fait, sire; mais, pour cela, il me faudrait de ses cheveux.

» — Bon! de ses cheveux, et comment s'en procurer?

» — Je ne sais, mais il en faudrait.

» Je me mis à réfléchir. Juste en ce moment, la fille du jardinier entra, portant une brassée des plus belles fleurs du jardin qu'elle venait placer dans les vases de la cheminée, et dans ceux des consoles. Quand elle eut fini, je la pris par la main et l'attirai à moi; puis, prenant dans ma poche deux beaux maximiliens d'or tout neufs, je les lui donnai. Elle me remercia, et, moi, l'embrassant au front :

» — Ma belle fille, lui dis-je, en veux-tu gagner dix fois autant?

» Elle baissa les yeux, et rougit.

» — Oh! non, lui dis-je, ce n'est point cela... il ne s'agit point de cela...

» — De quoi s'agit-il donc, alors, sire empereur? me demanda-t-elle.

» — Tiens, lui dis-je en la conduisant aux vitres de la fenêtre, et en lui montrant le jeune blond qui s'amusait à courir la quintaine dans la cour : tu vois bien ce jeune seigneur?

» — Oui, je le vois.

» — Comment le trouves-tu?

» — Je le trouve très-beau et très-galamment vêtu.

» — Eh bien, il faut m'apporter de ses cheveux demain matin, et, au lieu de deux maximiliens d'or, tu en auras vingt!

» — Mais comment ferais-je pour avoir des cheveux de ce jeune homme? demanda-t-elle en me regardant avec naïveté.

» — Ah! dame, la belle enfant, ce ne me regarde point; c'est à toi de trouver le moyen. Tout ce que je puis faire, moi, c'est de te donner une Bible.

» — Une Bible?

» — Oui, afin que tu voies de quelle façon Dalila s'y prit pour couper les cheveux de Samson...

» La belle fille rougit encore, mais il paraît que les instructions suffisaient; car elle sortit toute pensive et toute souriante à la fois; et, le lendemain, elle revint avec une boucle de cheveux blonds comme de l'or. — Ah! la plus naïve femelle est plus adroite que le plus rusé de nous, monsieur l'amiral!

— Et Votre Majesté n'achève pas l'histoire?

— Oh! si fait. Je remis la boucle de cheveux blonds al signor Angelo, qui fit sur cette boucle ses expériences cabalistiques, et qui me dit que c'était, non pas moi, mais un prince portant fleur de lis dans ses armes que l'horoscope menaçait. Eh bien, mon cher amiral, ce jeune homme blond, qui a entre les sourcils la ligne de mort, c'est le seigneur de Lorges, comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise de mon frère Henri.

— Comment! Votre Majesté pourrait soupçonner...?

— Moi, dit Charles-Quint se levant pour indiquer à l'amiral que son audience était finie, je ne soupçonne rien, Dieu m'en garde! Je vous répète seulement mot à mot, comme chose pouvant être utile à mon frère Henri II, l'horoscope del signor Angelo Policastro, et je dis à Sa Majesté Très-Chrétienne de faire bonne attention à cette ligne qui se trouve entre les deux sourcils de son capitaine de la garde écossaise, et qu'on appelle la ligne de mort, lui rappelant qu'elle menace tout particulièrement un prince portant fleurs de lis dans ses armes.

— Sire, dit Coligny, ce bon avis sera donné de votre part au roi de France.

— Et voici pour que vous ne l'oubliiez pas, mon cher amiral! dit Charles-Quint en passant au cou de l'ambassadeur la magnifique chaîne d'or qu'il portait au sien, et à laquelle pendait cette étoile de diamants qu'on appelait l'*étoile du couchant*, en souvenir des possessions occidentales des rois d'Espagne.

Coligny voulut recevoir le présent à genoux; mais Charles-Quint ne permit point qu'il lui donnât cette marque de respect, et, le retenant dans ses bras, il le baisa sur les deux joues.

A la porte, on rencontra Emmanuel-Philibert, qui, la cérémonie à peine achevée, quittait tout pour venir mettre ses hommages aux pieds de cet empereur, d'autant plus grand à ses yeux qu'il venait d'abdiquer toute grandeur.

Les deux capitaines se saluèrent avec courtoisie; tous deux s'étaient vus sur le champ de bataille, et s'estimaient à leur valeur, c'est-à-dire hautement et grandement.

— Votre Majesté, dit Coligny, n'a-t-elle rien autre chose à me dire pour le roi mon maître?

— Non, rien...

Il regarda Emmanuel-Philibert, et sourit.

— Sinon, mon cher amiral, que, si les soins de notre salut nous laissent un instant de loisir, nous nous occuperons de lui chercher un mari pour madame Marguerite de France.

Et, s'appuyant au bras d'Emmanuel :

— Viens, mon bien-aimé Emmanuel! lui dit-il en rentrant avec lui dans le salon; il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu!

XV

APRÈS L'ABDICATION.

Pour ceux de nos lecteurs qui veulent voir le couronnement de toute chose et la philosophie de chaque événement, nous nous décidons à écrire le présent chapitre, qui entrave peut-être pendant quelques instants la marche de notre action, mais qui permet au regard, momentanément arrêté sur l'empereur Charles-Quint, de poursuivre cette grande fortune éteinte à travers l'obscurité de sa vie nouvelle, depuis le jour de son abdication jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire du 25 octobre 1555 au 21 septembre 1558.

Après le vainqueur de François Ier déposé dans le sépulcre, où son rival l'a précédé depuis neuf ans, nous reviendrons à la vie, aux combats, aux fêtes, aux haines et aux amours, à tout cet immense bourdonnement enfin qui va, dans l'attente de la résurrection éternelle, bercer les trépassés jusqu'au fond de leurs tombeaux.

Les différentes affaires politiques que Charles-Quint avait à régler dans les Pays-Bas, l'abdication de l'empire en faveur de Ferdinand, son frère, — abdication que devait suivre celle des États héréditaires en faveur de don Philippe, son fils, — retinrent, près d'une année encore, l'ex-empereur à Bruxelles; de sorte que ce ne fut que dans les premiers jours de septembre 1556 qu'il put quitter cette ville, et partir pour Gand, escorté de tous les grands, les ambassadeurs, les nobles, les magistrats, les capitaines et les officiers de la Belgique.

Le roi don Philippe avait expressément voulu conduire son père jusqu'au lieu de l'embarquement, c'est-à-dire jusqu'à Flessingue, où l'ex-empereur se rendit en litière, et où l'accompagnèrent les deux reines ses sœurs avec leurs dames, le roi don Philippe avec sa cour, et Emmanuel-Philibert avec ses deux inséparables compagnons Leone et Scianca-Ferro.

Les adieux furent longs et tristes : non-seulement cet homme qui avait étreint le monde entre ses deux bras se séparait de ses deux sœurs, de son fils, d'un neveu reconnaissant et dévoué, mais encore il se séparait du monde, presque de la vie, son intention étant, aussitôt son arrivée en Espagne, de se retirer dans un monastère.

Aussi l'ex-empereur voulut-il que ces adieux s'accomplissent la veille du départ, disant que, s'ils avaient lieu le lendemain, à l'heure où il devait s'embarquer, jamais il ne se sentirait le courage de mettre le pied sur le bâtiment.

Le premier dont Charles-Quint prit congé — peut-être parce que, au fond du cœur, c'était celui qu'il aimait le moins — fut son fils don Philippe. Après avoir reçu le baiser de

son père, le roi d'Espagne se mit à genoux, et lui demanda sa bénédiction.

Charles-Quint la lui donna avec cette majesté qu'il savait mettre dans ces sortes de circonstances, lui recommanda la paix avec les puissances alliées, et particulièrement, s'il était possible, avec la France.

Don Philippe promit à son père de se conformer à ses intentions, tout en doutant que la chose fût possible à l'endroit de la France, et jurant néanmoins de tenir, de son côté, fidèlement les trêves tant que le roi Henri II, son cousin, ne les romprait pas.

Après quoi, Charles-Quint embrassa Emmanuel-Philibert, le tenant longtemps serré entre ses bras, ne pouvant se décider à se séparer de lui.

Enfin, appelant don Philippe avec des larmes dans les yeux et dans la voix :

— Mon cher fils, lui dit-il, je vous ai donné bien des choses... Je vous ai donné Naples, les Flandres, les deux Indes ; je me suis dépouillé pour vous, enfin, de tout ce que j'avais; mais retenez bien ceci : ni Naples et ses palais, ni les Pays-Bas et leur commerce, ni les deux Indes et leurs mines d'or, d'argent et de pierres précieuses ne valent le trésor que je vous donne en vous laissant votre cousin Emmanuel-Philibert, homme de tête et d'exécution, bon politique et grand capitaine! Je vous recommande donc de le traiter, non pas comme un sujet, mais comme un frère, et à peine encore, je vous le dis, sera-t-il traité par vous selon ses mérites.

Emmanuel-Philibert voulait baiser les genoux de son oncle, mais celui-ci le retint entre ses bras; puis, bientôt, le poussant doucement, de ses bras, entre ceux de don Philippe :

— Partez, dit-il, partez! ils est honteux pour des hommes de gémir et de larmoyer ainsi à cause d'une courte séparation dans ce monde ! Arrangeons-nous de manière, à force de bonnes actions, de belles vertus et de vie chrétienne, à nous trouver un jour réunis dans l'autre : c'est là le principal !

Et, se détournant des deux jeunes gens pour aller rejoindre ses sœurs, en leur faisant de la main signe de s'éloigner, il resta le dos tourné jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'appartement.

Don Philippe et Emmanuel-Philibert montèrent à cheval, et partirent incontinent pour Bruxelles.

Quant à l'ex-empereur, il s'embarqua le lendemain, 10 septembre 1556, sur un vaisseau « véritablement royal en grandeur et en ornements, » dit Gregorio Leti, historien de Charles V ; mais, à peine en mer, on fut accosté d'un bâtiment anglais. Le bâtiment portait le comte d'Arondel, envoyé par la reine Marie à son beau-père, pour le prier de ne pas passer si près des côtes de la Grande-Bretagne sans lui faire une visite.

Mais, à cette invitation, Charles-Quint haussa les épaules, et, avec un ton de voix qui n'était pas exempt d'amertume :

— Eh ! dit-il au comte, quel plaisir pourra prendre une si grande reine à se voir la belle-fille d'un simple gentilhomme?

Malgré cette réponse, le comte d'Arondel insista avec tant de courtoises supplications et de respectueuses prières, que Charles-Quint, ne sachant plus comment se défendre de ses instances, lui dit :

— Monsieur le comte, tout dépendra des vents.

Les deux reines étaient embarquées avec leur frère. Soixante vaisseaux escortaient le vaisseau impérial, et, voyant que, quoique les vents fussent loin d'être défavorables, l'empereur passait sans s'arrêter devant Yarmouth, devant Londres et devant Portsmouth, le comte d'Arondel n'insista pas davantage : il se mit respectueusement à la suite du vaisseau impérial, et l'accompagna jusqu'à Loredo, port de Biscaye, où Charles-Quint fut reçu par le grand connétable de Castille.

Mais, à peine eut-il touché cette terre d'Espagne sur laquelle il avait si glorieusement régné, qu'avant de rien écouter du discours que le grand connétable s'apprêtait à lui faire, il se mit à genoux, et, baisant le sol de ce royaume devenu pour lui une seconde patrie :

— Je te salue avec toute sorte de respects, dit-il, ô mère commune ! et, comme je suis sorti nu du ventre de ma mère pour recevoir du monde tant de trésors, je veux aussi, maintenant, rentrer nu dans ton sein, ma très-chère mère ! Et, si ce fut alors un devoir de la nature, c'est aujourd'hui un effet de la grâce sur ma volonté.

Il n'avait pas achevé cette prière, que le vent commença de souffler, et qu'une tempête s'éleva avec tant de violence, que toute la flotte qui venait de l'accompagner périt dans le port, avec le vaisseau impérial lui-même, tout chargé de ses trésors et des dons magnifiques que l'empereur rapportait de Belgique et d'Allemagne pour les offrir aux églises d'Espagne ; — ce qui fit dire par un des personnages de la suite de Charles-Quint que le bâtiment, prévoyant que jamais une gloire pareille ne l'illustrerait, s'était enfoncé dans la mer afin de marquer à la fois son respect, son regret et sa douleur.

Il n'y avait pas de mal, en vérité, à ce que les choses inanimées donnassent de semblables preuves de respect, de regret et de douleur à Charles-Quint; car les hommes étaient bien froids devant cette fortune déchue. A Burgos, par exemple, l'ex-empereur traversa la ville sans qu'aucune députation vînt au-devant de lui, et sans que les citadins se donnassent même la peine d'accourir jusque sur leur porte pour le regarder passer.

Ce que voyant l'empereur, il secoua la tête en murmurant :

— En vérité, il semblerait que les habitants de Burgos m'eussent entendu quand je disais, à Loredo, que je rentrais nu en Espagne!

Le jour même, cependant, un noble seigneur nommé don Bartolomeo Mirande étant venu lui rendre visite, et lui ayant dit : « Il y a aujourd'hui précisément un an accompli, sire, que Votre Majesté impériale a commencé d'abandonner le monde pour pouvoir s'appliquer tout entier au service de Dieu...»

— Oui, répondit Charles, et il y a aujourd'hui précisément un an que je m'en suis repenti !

Charles-Quint se rappelait cette triste et solitaire soirée de son abdication, où il n'avait eu personne que l'amiral Coligny pour l'aider à remettre au foyer les tisons qui avaient roulé des chenets sur son tapis.

De Burgos, l'empereur gagna Valladolid, qui était alors la capitale de l'Espagne. A une demi-heure de la ville, il rencontra un cortége qui venait au-devant de lui : c'étaient les nobles et les seigneurs, conduits par son petit-fils, don Carlos, alors âgé de onze ans.

L'enfant maniait admirablement son cheval, et marchait à la portière gauche de la litière de l'empereur. C'était la première fois qu'il voyait son grand-père, et celui-ci le regardait avec une attention qui eût embarrassé tout autre que le jeune prince. Don Carlos ne baissa pas même les yeux, se contentant, chaque fois que le regard du vieil empereur se fixait sur lui, d'ôter respectueusement sa toque, qu'il remettait sur sa tête quand Charles-Quint cessait de le regarder.

Aussi, à peine entré dans son appartement, l'empereur le fit-il venir pour le voir de plus près, et causer avec lui.

L'enfant se présenta respectueux d'attitude, mais sans embarras aucun.

— C'est bien à vous, mon petit-fils, lui dit Charles-Quint, d'être venu au-devant de moi.

— C'était mon devoir, répondit l'enfant, comme étant deux fois votre sujet, car vous êtes mon grand-père et mon empereur.

— Ah ! ah ! fit Charles-Quint, étonné de trouver tant d'aplomb et de fermeté dans un âge si tendre.

— D'ailleurs, je n'eusse point été par devoir au-devant de Votre Majesté impériale, continua l'enfant, que j'y eusse été par curiosité.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ai entendu dire souvent que vous étiez un illustre empereur, et que vous aviez fait de grandes choses.

— Ah! vraiment! dit Charles-Quint, qui s'amusait du singulier naturel de l'enfant; et veux-tu que je te les raconte, ces grandes choses?

— Ce serait un vif plaisir et un immense honneur pour moi! répondit le jeune prince.

— Eh bien, assieds-toi là.

— Avec la permission de Votre Majesté, dit l'enfant, j'écouterai debout.

Alors, Charles-Quint lui raconta toutes ses guerres contre le roi François Ier, contre les Turcs et contre les protestants.

Don Carlos l'écouta avec une grande attention, et, quand son grand-père eut achevé, prouvant que le récit n'était pas nouveau pour lui :

— Oui, dit l'enfant, c'est bien cela.

— Mais, reprit l'empereur, vous ne me dites pas, monsieur mon petit-fils, ce qu'il vous semble de mes aventures, et si vous trouvez que je me sois comporté en brave.

— Oh! dit le jeune prince, je suis assez content de ce que vous avez fait; il n'y a qu'une chose que je ne saurais vous pardonner...

— Bah! fit l'empereur étonné; quelle chose donc?

— C'est de vous être, une nuit, sauvé d'Inspruck, à moitié nu, devant le duc Maurice.

— Oh! pour cela, dit l'empereur en riant, ce fut bien malgré moi, mon fils, je vous jure... Il me surprit, et je n'avais que ma maison.

— Mais, moi, je n'eusse pas fui, dit don Carlos.

— Comment, vous n'eussiez pas fui?

— Non.

— Mais il fallait bien fuir, puisque je ne pouvais pas lui résister.

— Moi, je n'eusse pas fui, répéta le jeune prince.

— Il fallait donc, alors, me laisser prendre? C'eût été une grande imprudence dont j'eusse encore été blâmé davantage.

— N'importe! moi, je n'eusse pas fui, répéta pour la troisième fois l'enfant.

— Dites donc ce que vous eussiez fait en pareille occasion, et, pour vous aider à me répondre, que feriez-vous actuellement, par exemple, si je mettais une trentaine de pages à vos trousses?

— Je ne fuirais pas, se contenta de répondre l'enfant.

L'empereur fronça le sourcil, et, appelant le gouverneur du jeune prince :

— Monsieur, lui dit-il, emmenez mon petit-fils : je vous fais compliment de l'éducation qu'il reçoit; s'il continue, ce sera le plus grand guerrier de notre famille!

Le même soir, il disait à sa sœur, la reine Éléonore, qu'il laissait à Valladolid :

— Il me semble, ma sœur, que le roi don Philippe est mal pourvu de fils en don Carlos; son air et son naturel en cette première jeunesse ne me plaisent point, n'étant pas ceux de son âge. Je ne sais ce qui pourra arriver dans la suite, quand il aura vingt-cinq ans. Étudiez donc les paroles et les actions de cet enfant, et dites-moi sincèrement, lorsque vous m'écrirez, votre pensée sur ce sujet.

Le surlendemain, Charles-Quint partait pour Palencia, et, le jour d'ensuite, la reine Éléonore lui écrivait :

« Mon frère, si les manières de notre petit neveu Carlos vous ont déplu pour ne l'avoir vu qu'un jour, elles me déplaisent beaucoup plus, à moi qui l'ai vu trois. »

Ce petit bonhomme, qui n'eût pas fui à Inspruck, était ce même don Carlos que son père Philippe II fit tuer, douze ans plus tard, sous prétexte qu'il conspirait avec les révoltés des Pays-Bas.

A Valladolid, l'empereur avait congédié toute sa cour, à l'exception de douze domestiques et de douze chevaux, ne gardant pour lui que quelques meubles rares et précieux, et distribuant tout le reste aux gentilshommes qui l'avaient accompagné; puis il avait dit adieu aux deux reines, et était parti pour Palencia.

Palencia n'était située qu'à dix-huit milles du monastère de Saint-Just, de l'ordre des hiéronimites, que Charles-Quint avait choisi pour sa retraite, et où, dès l'année précédente, il avait envoyé un architecte chargé de lui bâtir six chambres de plain-pied, dont quatre pareilles à des cellules de moine, et deux un peu plus hautes. L'artiste devait, en outre, dessiner un jardin sur le dessin que l'empereur en avait tracé lui-même.

Ce jardin, c'était le côté charmant de la retraite impériale; il était arrosé à ses deux flancs par une petite rivière d'eau limpide et murmurante, et tout planté d'orangers, de limoniers et de cèdres dont les branches venaient ombrager et parfumer les fenêtres de l'illustre solitaire.

En 1542, Charles-Quint avait visité ce monastère de Saint-Just, et l'avait quitté, disant :

— Voilà un véritable lieu de retraite pour un autre Dioclétien.

L'empereur prit possession de son appartement au monastère de Saint-Just le 24 février 1557. C'était le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour lui avait constamment été heureux.

— Je veux, dit-il, franchissant le seuil du couvent, renaître pour le ciel, ce même jour où je suis né pour la terre.

Sur les douze chevaux qu'il avait gardés, il en renvoya onze; le dernier lui servit à se promener quelquefois dans la délicieuse vallée de Serandilla, éloignée seulement d'un mille, et qu'on appelle le paradis de l'Estramadure.

A partir de ce moment, il conserva peu de communications avec le monde, ne recevant que de rares visites de ses anciens courtisans, et, une fois ou deux par année, des lettres du roi Philippe, de l'empereur Ferdinand et des deux reines ses sœurs; sa seule distraction était les promenades que nous avons dites, les dîners qu'il donnait par hasard à quelques-uns des gentilshommes qui le venaient voir, et qu'il retenait jusqu'au soir en disant : « Mes amis, restez avec moi pour faire la vie de religieux, » et le plaisir qu'il prenait à soigner des petits oiseaux de toute sorte d'espèces qu'il tenait enfermés dans des volières.

Cette vie dura un an; mais, au bout d'une année, elle parut encore trop mondaine à l'auguste reclus, et, le jour anniversaire de sa naissance, qui était aussi, on se rappelle, celui de l'entrée de l'empereur au couvent, l'archevêque de Tolède étant venu lui faire une visite de félicitation, il lui dit :

— Monsieur, j'ai vécu cinquante-sept ans pour le monde, un an pour mes plus intimes amis et serviteurs dans ce lieu désert, et, maintenant, je veux donner au Seigneur le peu de mois qui me restent à vivre.

Et, en conséquence, tout en remerciant le prélat de sa visite, il le pria de ne plus se donner la peine de venir le voir que lorsqu'il le ferait appeler pour le salut de son âme.

En effet, à partir du 25 février 1558, l'empereur vécut dans une austérité qui égalait presque celle des moines, mangeant avec eux, se donnant la discipline, allant exactement au chœur et ne se permettant d'autre distraction que celle de faire dire des messes pour cette innombrable quantité de soldats, de marins, d'officiers et de capitaines qui étaient morts à son service, dans les différents combats qu'il avait livrés ou fait livrer dans les quatre parties du monde.

Pour les généraux, les conseillers, les ministres et les ambassadeurs, des anniversaires de la mort desquels il tenait un registre parfaitement exact, il faisait dresser des autels particuliers, et célébrer des messes nominatives; de sorte qu'on eût dit qu'après avoir mis autrefois sa gloire à régner sur les vivants, il mettait maintenant sa religion à régner sur les morts.

Enfin, vers le commencement du mois de juillet de cette même année 1558, lassé d'assister aux funérailles des autres, et blasé sur cette funèbre distraction, Charles-Quint résolut d'assister aux siennes. Cependant, il lui fallut quelque temps pour s'habituer à cette idée quelque peu bizarre; il craignait

d'être taxé d'orgueil ou de singularité en cédant à ce désir; mais l'envie en devint si irrésistible chez lui, qu'il s'en ouvrit à un moine du même monastère, nommé le père Jean Regola.

Ce fut en tremblant, tant il craignait que le moine ne vît quelque inconvénient à l'exécution de ce projet, que Charles-Quint en risqua la confidence; mais le moine, tout au contraire, à la grande joie de l'empereur, lui répondit que, quoique ce fût là une action extraordinaire et sans exemple, il n'y voyait aucun mal, et qu'il la considérait même comme pieuse et exemplaire.

Toutefois, cette adhésion d'un simple moine ne parut point, dans une circonstance aussi grave, suffisante à l'empereur: le père Regola lui offrit alors de prendre l'avis de l'archevêque de Tolède.

Charles-Quint trouva le conseil bon, et, nommant le moine ambassadeur près du prélat, il le fit partir à mulet, et avec une escorte, pour aller chercher cette permission tant désirée.

Jamais, aux jours de la puissance temporelle de Charles-Quint, et si important que fût le message, jamais retour de messager ne fut attendu par lui avec une telle impatience.

Enfin, au bout de quinze jours, le moine revint; la réponse était favorable : l'archevêque de Tolède regardait le désir de l'empereur comme très-saint et très-chrétien.

A partir de ce retour, qui fut une véritable fête, on ne s'occupa plus, dans tout le couvent, que de préparer la cérémonie funèbre, et de la rendre digne du grand empereur qu'on allait enterrer vivant.

La première chose que l'on entreprit fut la construction d'un magnifique mausolée au milieu de l'église; le père Vargas, qui était ingénieur et sculpteur, en fit un dessin que l'empereur trouva à sa convenance, sauf quelques détails qu'il retoucha.

Le dessin approuvé, l'on fit venir de Palencia des maîtres charpentiers et des peintres qui, pendant cinq semaines, occupèrent à la confection de ce mausolée vingt personnes par jour. Au bout de cinq semaines, grâce à l'activité que donnaient à chacun la présence et les encouragements de l'empereur, le monument fut achevé. Il avait quarante pieds de long, cinquante de haut et trente de large : tout alentour il existait des galeries auxquelles on montait par divers escaliers; on y voyait une suite de tableaux représentant les plus illustres empereurs de la maison d'Autriche, et les principales batailles de Charles-Quint lui-même; enfin, tout en haut gisait la bière, sans couvercle, ayant à sa gauche la Renommée, et à sa droite l'Immortalité.

Tout étant achevé, on fixa, pour ces feintes funérailles, le jour du 24 août au matin.

Dès cinq heures, c'est-à-dire une heure et demie après le lever du soleil, quatre cents grosses bougies teintes en noir furent déposées et allumées sur le sarcophage, autour duquel se tenaient tous les domestiques de l'ex-empereur habillés de deuil, la tête nue, et portant une torche à la main. A sept heures, Charles-Quint entra, vêtu d'une longue robe de deuil, ayant à chacun de ses côtés, c'est-à-dire à sa droite et à sa gauche, un moine vêtu de deuil comme lui. Il alla, portant aussi une torche à la main, s'asseoir sur un siége préparé pour lui devant l'autel. — Là, immobile, sa torche appuyée à terre, il écouta, vivant, tous ces chants faits pour les trépassés, depuis le *Requiem* jusqu'au *Requiescat*, tandis que six moines de différents ordres disaient six messes basses aux six autels latéraux de l'église.

Puis, à un moment donné, se levant, il alla, toujours escorté de ses deux moines, s'incliner devant le maître-autel, et, s'étant mis aux genoux du prieur :

— Je te demande et supplie, ô arbitre et monarque de notre vie et de notre mort, dit-il, que, de même que le prêtre prend de mes mains avec les siennes ce cierge que je lui offre en toute humilité, de même tu veuilles agréer mon âme, que je recommande à ta divine indulgence, et la recevoir, quand il te plaira, dans le sein de ta bonté et de ta miséricorde infinies !

Alors, le prieur mit le cierge dans un chandelier d'argent massif que le faux trépassé avait donné au couvent pour cette grande occasion.

Après quoi, Charles-Quint se releva, et, accompagné toujours des deux moines qui le suivaient comme son ombre, il alla se rasseoir sur son siége.

La messe finie, l'empereur jugea qu'il lui restait quelque chose à faire, et que l'on avait oublié le plus important de la cérémonie : il fit donc lever une dalle du chœur, et, au fond d'une fosse creusée à cet effet, il ordonna qu'on étendît une couverture de velours noir, avec un oreiller aussi de velours pour former un chevet. Alors, aidé des deux moines, il descendit dans la fosse, se coucha roide, les mains jointes sur la poitrine et les yeux fermés, contrefaisant le mort du mieux qu'il lui était possible.

Aussitôt, le prêtre officiant entonna le *De profundis clamavi*, et, tandis que tout le chœur continuait à le chanter, tous ces moines vêtus de noir, tous ces gentilshommes et tous ces serviteurs en habits de deuil, le cierge à la main, versant des larmes, se mirent à défiler autour du défunt, le prêtre officiant en tête, et chacun à son tour lui jetant de l'eau bénite, et souhaitant le repos à son âme.

La cérémonie dura plus de deux heures, tant ceux qui jetaient l'eau bénite étaient nombreux : aussi l'empereur fut-il tout trempé à travers sa robe noire; ce qui, joint au vent que laissaient passer les fentes de la pierre, vent froid et funèbre montant des caveaux mortuaires de l'abbaye, fit qu'il se releva tout grelottant, quand, resté le dernier dans l'église avec ses deux moines, il voulut regagner sa cellule.

Aussi, se sentant si engourdi et frissonnant :

— Mes pères, dit l'empereur, je ne sais pas si, en vérité, il vaut la peine que je me relève.

En effet, en entrant dans sa cellule, force fut à Charles-Quint de se mettre au lit, et, une fois au lit, il ne se releva plus; de sorte que, moins d'un mois après la cérémonie feinte, on célébrait la cérémonie réelle, et que tout ce que l'on avait préparé pour la fausse mort servit à la mort véritable.

Ce fut le 21 septembre 1558 que l'empereur Charles-Quint rendit le dernier soupir entre les bras de l'archevêque de Tolède, qui se trouvait par bonheur à Palencia, et qu'il envoya chercher une dernière fois, selon la promesse qu'il lui avait faite, six mois auparavant, de l'appeler à l'heure de sa mort.

Il avait vécu cinquante-sept ans, sept mois et vingt et un jours; il avait régné quarante-quatre ans, gouverné l'Empire trente-huit, et, de même qu'il était né le jour de la fête d'un apôtre, saint Mathias, le 24 février, il mourut le jour de la fête d'un autre apôtre, saint Mathieu, c'est-à-dire le 21 septembre.

Le père Strada raconte, dans son *Histoire des Flandres*, que, la nuit même de la mort de Charles-Quint, un lis fleurit dans le jardin du monastère de Saint-Just; de quoi les religieux ayant été avertis, ce lis fut exposé sur le grand autel comme une preuve évidente de la *candeur* de l'âme de l'empereur.

C'est une bien belle chose que l'histoire ! aussi, ne nous jugeant pas digne d'être historien, nous sommes-nous fait romancier.

DEUXIÈME PARTIE

I

LA COUR DE FRANCE.

Un peu plus d'un an après l'abdication de Charles-Quint à Bruxelles; vers l'époque où l'ex-empereur se renfermait dans le monastère de Saint-Just; au moment où, des hauteurs de Saint-Germain, on voyait jaunir au loin les moissons de la plaine, et comme les derniers jours de juillet roulaient leurs nuages de flamme dans un ciel d'azur, une brillante cavalcade sortait du vieux château, et s'avançait dans le parc, dont les grands et beaux arbres commençaient à revêtir ces teintes chaudes, amour de la peinture.

Brillante cavalcade, s'il en fut! car elle se composait du roi Henri II, de sa sœur madame Marguerite de France, de la belle duchesse de Valentinois, sa maîtresse, du dauphin François, son fils aîné, de sa fille Élisabeth de Valois, de la jeune reine d'Écosse Marie Stuart et des principales dames et des principaux seigneurs qui faisaient, à cette époque, l'ornement et la gloire de la maison de Valois, parvenue au trône dans la personne du roi François Ier, mort, comme nous l'avons dit, le 31 mai 1547.

En outre, au balcon aérien du château, appuyée sur une espèce de dentelle de fer merveilleusement travaillée, se tenait la reine Catherine, avec les deux jeunes princes qui furent plus tard, l'un le roi Charles IX, et l'autre le roi Henri III; — âgés, le prince Charles de sept ans, le prince Henri de six; — et la petite Marguerite, qui devait être reine de Navarre, et qui ne comptait encore que cinq années. Tous trois trop jeunes, comme on le voit, pour accompagner le roi Henri, leur père, à la chasse à courre qui se préparait.

Quant à la reine Catherine de Médicis, elle avait, pour ne point être de cette chasse, prétexté une légère indisposition, et, comme la reine Catherine était une de ces femmes qui ne font rien sans raison, très-certainement elle avait, sinon une indisposition réelle, du moins une raison d'être indisposée.

Tous les personnages que nous venons de nommer étant appelés à jouer un rôle des plus actifs dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter, le lecteur nous permettra, avant que nous reprenions le fil rompu des événements contemporains, de mettre sous ses yeux un portrait physique et moral de chacun de ces personnages.

Commençons par le roi Henri II, qui marchait le premier, ayant à sa droite madame Marguerite, sa sœur, et à sa gauche la duchesse de Valentinois.

C'était, alors, un beau et fier chevalier de trente-neuf ans, aux sourcils noirs, aux yeux noirs, à la barbe noire, au teint basané, avec un nez aquilin et de belles dents blanches; moins grand, moins vigoureusement musclé que son père, mais admirablement pris dans sa taille, qui était au-dessus de la moyenne; tellement amoureux de la guerre que, lorsqu'il n'en avait point la réalité dans ses États ou dans ceux de ses voisins, il voulait en avoir l'image à sa cour et au milieu de ses plaisirs.

Aussi, même en temps de paix, le roi Henri II, — n'ayant de lettres que juste ce qu'il en fallait pour récompenser honorablement les poëtes, sur lesquels il recevait ses opinions toutes faites de sa sœur madame Marguerite, de sa maîtresse la belle Diane, ou de sa charmante petite pupille Marie Stuart, — aussi, même en temps de paix, disons-nous, le roi Henri II était-il l'homme le moins oisif de son royaume.

Voici comment il partageait ses journées:

Ses matins et ses soirs, c'est-à-dire son lever et son coucher, étaient consacrés aux affaires; deux heures, le matin, lui suffisaient d'ordinaire à les expédier. Puis il entendait la messe fort dévotement; — car il était bon catholique, comme il le prouva en déclarant qu'il voulait voir brûler de ses yeux le conseiller au parlement Anne Dubourg, plaisir qu'il ne put cependant avoir, étant mort six mois avant que le pauvre huguenot fût conduit au bûcher. — A midi sonnant, il dînait; après quoi, il rendait visite, avec les seigneurs de sa cour, à la reine Catherine de Médicis, chez laquelle il trouvait, comme dit Brantôme, une foule de *déesses humaines*, les unes plus belles que les autres. Alors, là, tandis que lui entretenait la reine ou madame sa sœur, ou la petite reine dauphine Marie Stuart, ou les princesses ses filles aînées, chaque seigneur et gentilhomme en faisait autant que le roi, causant avec la dame qui lui plaisait le mieux. Cela durait deux heures, à peu près; puis le roi passait à ses exercices.

Pendant l'été, ces exercices étaient la paume, le ballon ou le mail.

Henri II aimait passionnément la paume, et y était très-fort joueur; non pas qu'il tînt jamais le jeu, mais il secondait ou tierçait, c'est-à-dire qu'il choisissait toujours, en vertu de son caractère aventureux, les places les plus dangereuses et les plus difficiles; aussi était-il le meilleur *second* et le meilleur *tiers* de son royaume, comme on disait en ce temps-là. Du reste, quoiqu'il ne tînt pas le jeu, c'était lui que regardaient toujours les frais du jeu: s'il gagnait, il abandonnait le gain à ses partenaires; si ceux-ci perdaient, il payait pour eux.

Les parties étaient d'ordinaire de cinq à six cents écus, et non point, comme sous les rois ses successeurs, de quatre mille, de six mille, de dix mille écus. « Mais, dit Brantôme, du temps du roi Henri II, les payements étaient-ils beaux et comptants, tandis que, de nos jours, on est obligé de faire grand nombre d'honnêtes compositions. »

Les autres jeux favoris du roi, mais venant après la paume, étaient le ballon et le mail, exercices dans lesquels il était aussi de première force.

Si c'était l'hiver, qu'il fît grand froid et qu'il eût gelé, on partait pour Fontainebleau, et l'on allait glisser soit dans les avenues du parc, soit sur les étangs; s'il y avait trop de neige pour qu'on glissât, on faisait des bastions, et l'on combattait à coups de pelote; enfin, si, au lieu de geler ou de neiger, il pleuvait, on se répandait dans les salles basses, et l'on faisait des armes.

De ce dernier exercice avait été victime M. de Boucard: étant dauphin, et tirant avec lui, le roi lui avait crevé un œil, *accident dont il lui avait honnêtement demandé pardon*, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails.

Les dames de la cour assistaient à tous ces exercices d'été et d'hiver, l'avis du roi étant que la présence des dames ne gâtait jamais aucune chose, et en embellissait beaucoup.

Le soir, après souper, on retournait chez la reine, et, lorsqu'il n'y avait point bal, — divertissement, du reste, assez rare à cette époque, — on restait deux heures à causer. C'était le moment où l'on introduisait les poëtes et les hommes de lettres, c'est-à-dire MM. Ronsard, Dorat et Muret, *aussi savants Limousins qui jamais croquèrent raves*, dit Brantôme, et MM. Danesius et Amyot, précepteurs, l'un du prince François, et l'autre du prince Charles; et, alors, il se faisait entre ces illustres jouteurs des assauts de science et de poésie qui réjouissaient fort les dames.

Une seule chose — quand, par hasard, on y pensait — jetait un voile de deuil sur cette noble cour: c'était une malheureuse prédiction faite le jour de l'avénement au trône du roi Henri.

Un devin appelé au château pour composer sa nativité avait annoncé, devant le connétable de Montmorency, que le roi devait mourir en combat singulier. Alors, celui-ci, tout joyeux qu'une pareille mort lui fût promise, s'était retourné vers le connétable en lui disant:

— Oyez-vous, compère, ce que me promet cet homme?

Le connétable, croyant le roi effrayé de la prédiction, lui avait répondu avec sa brutalité ordinaire :

— Eh ! sire, voulez-vous croire ces marauds, qui ne sont que menteurs et bavards ! Faites-moi jeter la prédiction de ce drôle dans un bon feu, et lui avec, pour qu'il apprenne à venir nous conter de pareilles bourdes!

Mais le roi :

— Point du tout, compère, répondit-il ; il arrive parfois, au contraire, que de telles gens disent la vérité. Et, d'ailleurs, la prédiction n'est point mauvaise, à mon avis : je me soucie mieux de mourir de cette mort que d'une autre, pourvu, toutefois, que je succombe sous un brave et vaillant gentilhomme, et que la gloire m'en demeure.

Et, au lieu de jeter au feu la prédiction et l'astrologue, il avait grandement récompensé celui-ci, et avait donné la prophétie à garder à M. de l'Aubespine, un de ses bons conseillers, qu'il employait particulièrement dans les affaires diplomatiques.

Cette prédiction avait été un instant remise sur le tapis quand M. de Châtillon était revenu de Bruxelles ; car on se rappelle que, à sa petite maison du Parc, l'empereur Charles-Quint avait invité l'amiral à donner avis à son beau cousin Henri que le capitaine de la garde écossaise Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, avait entre les deux yeux certain signe néfaste présageant la mort d'un des princes de la fleur de lis.

Mais, en y réfléchissant, le roi Henri II avait reconnu le peu de probabilité qu'il eût jamais un duel avec son capitaine des gardes, et, après avoir rangé la première prophétie au nombre des choses possibles et qui méritent attention, il avait rangé la seconde au nombre des choses impossibles et qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'elles ; de sorte que, au lieu d'éloigner de lui Gabriel de Lorges, comme eût peut-être fait un prince plus timide, il avait, au contraire, redoublé envers lui de familiarité et de faveur.

Nous avons dit que, à la droite du roi, chevauchait madame Marguerite de France, fille du roi François Ier.

Occupons-nous un instant de cette princesse, une des plus accomplies de son temps, et qui, plus qu'aucune autre, se rattache à notre sujet.

La princesse Marguerite de France était née le 5 juin 1523, dans ce même château de Saint-Germain dont nous venons de lui voir franchir la porte ; d'où il résulte que, au moment où nous la faisons passer sous les yeux du lecteur, elle avait trente-trois ans et neuf mois.

Comment une si grande et si belle princesse était-elle demeurée jusque-là sans époux ? Il y avait eu pour cela deux raisons : la première, qu'elle avait dite tout haut et devant tous ; la seconde, qu'elle n'osait peut-être point se dire tout bas à elle-même.

Le roi François Ier l'avait, toute jeune fille, voulu marier à M. de Vendôme, premier prince du sang ; mais elle, fière jusqu'au dédain, avait répondu qu'elle n'épouserait jamais un homme qui serait, un jour, le sujet du roi son frère.

Voilà la raison qu'elle avait donnée tout haut pour rester fille, et ne pas déchoir de son rang de princesse de France.

Voyons maintenant celle qu'elle se donnait tout bas, et qui avait probablement été la véritable cause de son refus.

Lors de l'entrevue qui eut lieu à Nice entre le pape Paul III et le roi François Ier, par le commandement du roi, la reine de Navarre alla voir feu M. de Savoie, le père, au château de Nice, et y mena madame Marguerite, sa nièce. Or, le vieux duc avait trouvé la jeune princesse charmante, et avait parlé d'un mariage entre elle et Emmanuel-Philibert. Les deux enfants s'étaient donc vus ; mais Emmanuel, tout entier aux exercices de son âge, à sa tendresse pour Leona, à son amitié pour Scianca-Ferro, avait à peine remarqué la jeune princesse. Il n'en avait pas été de même de celle-ci : l'image du jeune prince était entrée fort avant dans son cœur, et, lorsque les négociations avaient été rompues, et que la guerre s'était engagée de nouveau entre le roi de France et le duc de Savoie, elle en avait éprouvé un désespoir réel, désespoir d'enfant auquel personne n'avait fait attention, et qui, longtemps nourri de ses larmes, s'était changé en une douce mélancolie, entretenue par ce vague espoir qui n'abandonne jamais les cœurs tendres et croyants.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, la princesse Marguerite avait refusé tous les partis qui s'étaient offerts à elle.

En attendant que les hasards du sort ou les décrets de la Providence secondassent ses désirs secrets, elle avait grandi, avait avancé en âge, et était devenue une charmante princesse pleine de grâce, d'aménité et de miséricorde, avec de beaux cheveux blonds couleur d'épis dorés, des yeux châtains, le nez un peu fort, les lèvres grosses, et la peau d'un beau blanc de lait teinté de rose.

De l'autre côté du roi, nous l'avons dit, était Diane de Poitiers, comtesse de Brézé, fille de ce sieur de Saint-Vallier qui, complice du connétable de Bourbon, avait été condamné à être décapité en Grève, et qui, déjà sur l'échafaud, agenouillé sous l'épée du bourreau, avait obtenu pour grâce — si toutefois la chose peut s'appeler une grâce — la commutation de sa peine en une prison perpétuelle « composée de quatre murailles de pierres maçonnées dessus et dessous, auxquelles il ne devait y avoir qu'une petite fenêtre par où on lui administrerait son boire et son manger. »

Tout était mystère et merveille chez Diane, qui, née en 1499, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, cinquante-huit ans, et qui, par sa jeunesse apparente et sa beauté réelle, effaçait les plus belles et les plus jeunes princesses de la cour ; si bien que le roi l'aimait avant toutes et par-dessus toutes.

Voici ce que l'on disait de mystérieux et de merveilleux sur cette belle Diane, qui avait été faite duchesse de Valentinois en 1548, par le roi Henri II :

D'abord, elle descendait, assurait-on, de la fée Mélusine, et l'amour que le roi lui portait, et cette beauté singulière qu'elle avait conservée, étaient un effet de cette descendance. Diane de Saint-Vallier avait hérité de son aïeule, la grande magicienne, le double secret, secret rare et magique, d'être toujours belle et toujours aimée.

Cette beauté éternelle, Diane la devait, disait-on, à des bouillons composés d'or potable. — On sait le rôle que jouait l'or potable dans toutes les préparations chimiques du moyen âge.

Cet amour sans fin, elle le devait à une bague magique que le roi avait reçue d'elle, et qui avait la vertu de la faire aimer du roi, tant que celui-ci la porterait.

Ce dernier bruit surtout avait pris une grande créance, car madame de Nemours racontait à qui voulait l'entendre l'anecdote que nous allons raconter à notre tour.

Le roi étant tombé malade, la reine Catherine de Médicis avait dit à madame de Nemours :

— Ma chère duchesse, le roi a pour vous une grande affection ; allez le voir dans sa chambre, seyez-vous près de son lit, et, tout en causant avec lui, tâchez de lui tirer du troisième doigt de la main gauche la bague qu'il y porte, et qui est un talisman que lui a donné madame de Valentinois pour se faire aimer de lui.

Or, personne à la cour n'avait en profonde affection madame de Valentinois, non pas qu'elle fût méchante, mais les jeunes ne l'aimaient pas parce que, comme nous l'avons dit, elle s'obstinait à rester jeune, et les vieilles la détestaient parce qu'elle ne voulait pas devenir vieille. Madame de Nemours se chargea donc volontiers de la commission, et, ayant pénétré dans la chambre du roi, et s'étant assise près du lit, elle était parvenue, tout en jouant, à tirer du doigt de Henri la bague, dont lui-même ne connaissait point la vertu ; mais à peine la bague était-elle hors du doigt du malade, que celui-ci avait prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre. — On sait que, jusqu'à madame de Maintenon, qui inventa les sonnettes, le sifflet d'or ou d'argent était, pour les rois, les princes et les grands seigneurs, la manière d'appeler leurs gens. — Le malade avait donc prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre, lequel,

étant incontinent entré, reçut du roi l'ordre de fermer sa porte à tout le monde.

— Même à madame de Valentinois? demanda le valet de chambre étonné.

— A madame de Valentinois comme aux autres, répondit aigrement le roi ; l'ordre n'admet pas d'exception.

Un quart d'heure après, madame de Valentinois s'était présentée à la porte du roi, et la porte lui avait été refusée.

Elle était revenue au bout d'une heure : même refus ; enfin, au bout de deux heures, et, cette fois, malgré un troisième refus, elle avait forcé la porte, était entrée, avait marché droit au roi, lui avait pris la main, s'était aperçue que la bague lui manquait, avait obtenu l'aveu de ce qui s'était passé, et, séance tenante, avait exigé de Henri qu'il fit redemander sa bague à madame de Nemours. L'ordre du roi de rendre le précieux bijou était si péremptoire, que madame de Nemours, qui ne l'avait point encore remis à la reine Catherine, dans l'appréhension de ce qui arrivait, avait renvoyé la bague. Une fois l'anneau au doigt du roi, la fée avait repris tout son pouvoir, qui, du reste, depuis ce jour, n'avait fait qu'aller croissant.

Malgré les graves autorités qui rapportent l'histoire, — et notez qu'il ne s'agit pas moins, pour les bouillons d'or potable, que du témoignage de Brantôme, et, pour l'affaire de l'anneau, que des attestations de M. de Thou et de Nicolas Pasquier, — nous sommes tenté de croire qu'aucune magie n'existait dans ce miracle de la belle Diane de Poitiers, que, cent ans plus tard, devait renouveler Ninon de Lenclos; et nous sommes disposé à accepter, comme sa seule et véritable magie, la recette qu'elle donnait elle-même à qui la lui demandait, c'est-à-dire, quelque temps qu'il fît, et même dans les plus grands froids, *un bain d'eau de puits*. En outre, tous les matins, la duchesse se levait avec le jour, faisait une promenade de deux heures à cheval, et revenait se remettre au lit, où elle restait jusqu'à midi à lire ou à causer avec ses femmes.

Ce n'était pas le tout : chaque chose était matière à discussion chez la belle Diane, et les plus graves historiens semblent, à son propos, avoir oublié cette première condition de l'histoire, qui est d'avoir toujours la preuve debout derrière l'accusation.

Mézeray raconte, — et nous ne sommes pas fâché de prendre Mézeray en défaut, — Mézeray raconte que François Ier n'aurait accordé la grâce de Jean de Poitiers, père de Diane, qu'après avoir pris de sa fille *ce qu'elle avait de plus précieux* : or, cela se passait en 1523 ; Diane, née en 1499, avait vingt-quatre ans, et, depuis dix ans, était mariée à Louis de Brézé! Nous ne disons pas que François Ier, fort coutumier du fait, n'ait point imposé certaines conditions à la belle Diane ; mais ce n'était pas, comme le dit Mézeray, à une jeune fille de quatorze ans qu'il imposait ces conditions, et, à moins de bien fort calomnier ce pauvre M. de Brézé, à qui sa veuve fit élever ce magnifique tombeau que l'on admire encore à Rouen, on ne peut raisonnablement pas supposer qu'il ait laissé le roi prendre à la femme de vingt-quatre ans ce que la jeune fille de quatorze avait eu de plus précieux.

Tout ce que nous venons de dire, au reste, n'a pour but qu'une chose : c'est de prouver à nos belles lectrices que mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens, d'abord parce qu'elle est plus vraie, et ensuite parce qu'elle est plus amusante.

En somme, à cette époque, veuve depuis vingt-six ans de son mari, maîtresse du roi Henri II depuis vingt et un ans, Diane, malgré ses cinquante-huit ans bien comptés, avait le teint le plus uni et le plus beau que l'on pût voir, de beaux cheveux bouclés du plus beau noir, une taille admirablement prise, un cou et une gorge sans défauts.

C'était au moins l'avis du vieux connétable de Montmorency, qui, bien qu'âgé lui-même de soixante-quatre ans, prétendait jouir auprès de la belle duchesse de privilèges tout particuliers, qui eussent rendu le roi fort jaloux, s'il n'était pas bien convenu que ce sont toujours les gens intéressés à savoir les premiers une chose qui ne la savent jamais que les derniers, et qui quelquefois même ne la savent pas du tout.

Qu'on nous pardonne cette longue digression historico-critique ; mais, si une femme de cette cour si gracieuse, si lettrée et si galante en méritait la peine, c'était assurément celle qui avait fait porter ses couleurs de veuve, le blanc et le noir, à son royal amant, et qui lui avait, grâce à son beau nom païen de Diane, inspiré l'idée de prendre pour armes un croissant avec cette devise : *Donec totum impleat orbem!*

Nous avons dit que, derrière le roi Henri II, ayant à sa droite madame Marguerite de France, et à sa gauche la duchesse de Valentinois, venait le dauphin François, ayant, lui, à sa droite sa sœur Élisabeth, et à sa gauche sa fiancée Marie Stuart.

Le dauphin avait quatorze ans ; Élisabeth, treize ; Marie Stuart, treize ; — quarante ans à eux trois.

Le dauphin était un enfant faible et maladif, au teint pâle, aux cheveux châtains, aux yeux atones et sans expression bien déterminée, excepté lorsqu'ils regardaient la jeune Marie Stuart ; car alors ils s'animaient et prenaient une expression de désir qui faisait de l'enfant un jeune homme. Au reste, peu enclin aux exercices violents qu'affectionnait le roi son père, il semblait en proie à une langueur incessante dont les médecins cherchaient inutilement la cause, que, guidés par les pamphlets du temps, ils eussent trouvée peut-être dans le chapitre des *Douze Césars*, où Suétone raconte les promenades en litière de Néron avec sa mère Agrippine. Toutefois, hâtons-nous de dire que, en sa double qualité d'étrangère et de catholique, Catherine de Médicis était fort détestée, et qu'il ne faudrait pas croire sans examen à tout ce que disaient d'elle les pasquins, les noëls et les satires du temps, presque tous sortis des presses calvinistes. La mort prématurée des jeunes princes François et Charles, auxquels leur mère préférait Henri, ne contribua pas peu à donner créance à tous ces méchants bruits qui ont traversé les siècles, et sont arrivés jusqu'à nous revêtus d'une authenticité presque historique.

La princesse Élisabeth, quoiqu'elle eût un an de moins que le dauphin, était bien plus une jeune fille qu'il n'était un jeune homme. Sa naissance avait été à la fois une joie privée et un bonheur public ; car, au moment même où elle vit le jour, la paix se signait entre le roi François Ier et le roi Henri VIII. Ainsi celle qui devait, en se mariant, apporter la paix avec l'Espagne, apportait, en naissant, la paix avec l'Angleterre. Du reste, son père Henri II la tenait en si grande estime de beauté et de caractère, que, ayant marié avant elle sa sœur cadette, madame Claude, au duc de Lorraine, il répondit à quelqu'un qui lui remontrait le tort que ce mariage faisait à son aînée : « Ma fille Élisabeth n'est point de celles qui se contentent d'avoir un duché pour dot; il lui faut, à elle, un royaume, et qui ne soit pas des moindres, mais des plus grands et des plus nobles, au contraire, tant elle est noble et grande en tout! »

Elle eut le royaume promis, et, avec lui, le malheur et la mort.

Hélas! un sort meilleur n'attendait pas cette belle Marie qui marchait à la gauche du dauphin, son fiancé!

Il y a des infortunes qui ont eu un tel retentissement, qu'elles ont éveillé un écho par tout le monde, et qu'après avoir attiré sur ceux qui en étaient l'objet les regards de leurs contemporains, elles attirent encore sur eux, à travers les siècles, chaque fois qu'un nom prononcé les rappelle, les yeux de la postérité.

Ainsi sont les malheurs un peu mérités de la belle Marie, malheurs qui ont tellement dépassé la mesure ordinaire, que les fautes, que les crimes même de la coupable ont disparu devant l'exagération du châtiment.

Mais, alors, nous l'avons dit, la petite reine d'Écosse poursuivait joyeusement sa route dans une vie attristée au début par la mort de son père, le chevaleresque Jacques V : sa mère portait pour elle cette couronne d'Écosse pleine d'é-

pines qui, selon la dernière parole de son père, « par fille était venue, et par fille s'en devait aller ! » Le 20 août 1548, elle était arrivée à Morlaix, et, pour la première fois, avait touché la terre de France, où se passèrent ses seuls beaux jours. Elle apportait avec elle cette guirlande de roses écossaises que l'on appelait les quatre Marie, qui étaient du même âge, de la même année, du même mois qu'elle, et qui avaient nom Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livingston et Marie Beaton. C'était, à cette époque, une adorable enfant, et, peu à peu, en grandissant, elle était devenue une adorable jeune fille. Ses oncles, les Guise, qui croyaient voir en elle la réalisation de leurs vastes projets ambitieux, et qui, non contents d'étendre leur domination sur la France, l'étendaient, par Marie, sur l'Écosse, peut-être même sur l'Angleterre, l'entouraient d'un véritable culte. Ainsi le cardinal de Lorraine écrivait à sa sœur Marie de Guise :

« Votre fille est crue et croît tous les jours en bonté, beauté et vertu; le roi passe son temps à deviser avec elle, et elle le sait aussi bien entretenir de bons et sages propos, comme ferait une femme de vingt-cinq ans. »

Au reste, c'était bien le bouton de cette rose ardente qui devait s'ouvrir à l'amour et à la volupté. Ne sachant rien faire de ce qui ne lui plaisait pas, elle faisait, au contraire, avec passion tout ce qui lui plaisait : dansait-elle, c'était jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée; chevauchait-elle, c'était au galop, et jusqu'à ce que le meilleur coursier fût rendu; assistait-elle à quelque concert, la musique lui causait des frémissements électriques. Étincelante de pierreries, caressée, adulée, adorée, elle était, à l'âge de treize ans, une des merveilles de cette cour des Valois, si pleine de merveilles. Catherine de Médicis, qui n'aimait pas grand'chose à part son fils Henri, disait : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises ! »

Ronsard disait :

Au milieu du printemps, entre le lis naquit
Son corps, qui de blancheur les lis même vainquit;
Et les roses, qui sont du sang d'Adonis teintes,
Furent, par sa couleur, de leur vermeil dépeintes;
Amour de ses beaux traits lui composa les yeux,
Et les Grâces, qui sont les trois filles des cieux,
De leurs dons les plus beaux cette princesse ornèrent,
Et, pour la mieux servir, les cieux abandonnèrent.

Et, toutes ces charmantes louanges, elle pouvait, la royale enfant, en comprendre les finesses : prose et vers n'avaient point de secrets pour elle; elle parlait le grec, le latin, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français; de même que la poésie et la science lui faisaient une couronne, les autres arts réclamaient son encouragement. Dans ses voyages de cour, qui la promenaient de résidence en résidence, elle allait de Saint-Germain à Chambord, de Chambord à Fontainebleau, de Fontainebleau au Louvre; là, elle fleurissait au milieu des plafonds du Primatice, des toiles du Titien, des fresques du Rosso, des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, des statues de Germain Pilon, des sculptures de Jean Goujon, des monuments, des portiques, des chapelles de Philibert Delorme; si bien qu'on était tenté de croire, la voyant si poétique, si charmante, si parfaite, au milieu de toutes ces merveilles du génie, que c'était, non pas une création appartenant à l'espèce humaine, mais quelque métamorphose pareille à celle de Galatée, quelque Vénus détachée de sa toile, quelque Hébé descendue de son piédestal.

Et, maintenant, nous à qui manque le pinceau du peintre, essayons de donner, avec la plume du romancier, une idée de cette enivrante beauté.

Elle allait avoir quatorze ans, comme nous l'avons dit. Son teint tenait du lis, de la pêche et de la rose, un peu plus du lis peut-être que de tout le reste. Son front haut, bombé dans la partie supérieure, semblait le siége d'une dignité fière, à la fois — mélange singulier ! — pleine de douceur, d'intelligence et d'audace. On sentait que la volonté, comprimée par ce front, tendue vers l'amour et le plaisir, bondirait au delà des passions ordinaires, et, s'il le fallait pour contenter ses instincts voluptueux et despotiques, irait jusqu'au crime. Son nez, fin, délicat, mais cependant ferme, était aquilin ainsi que ceux des Guise. Son oreille se dessinait petite et enroulée comme une coquille de nacre irisée de rose, sous sa tempe palpitante. Ses yeux bruns, de cette teinte qui flotte entre le marron et le violet, étaient d'une transparence humide et pourtant pleine de flamme, sous leurs cils châtains, sous leurs sourcils dessinés avec une pureté antique. Enfin, deux plis charmants achevaient, à ses deux angles, une bouche aux lèvres pourpres, frémissantes, entr'ouvertes, qui, en souriant, semblait répandre la joie autour d'elle, et qui surmontait un menton frais, blanc, arrondi et perdu dans des contours dont l'imperceptible rebondissement se rattachait à un cou onduleux et velouté comme celui du cygne.

Telle était celle que Ronsard et du Bellay nommaient leur *dixième muse;* telle était la tête qui devait, trent et un ans plus tard, se poser sur le billot de Fortheringay, et que devait séparer du corps la hache du bourreau d'Élisabeth.

Hélas ! si un magicien fût venu dire à toute cette foule qui regardait la brillante cavalcade s'enfoncer sous les grands arbres du parc de Saint-Germain le sort qui attendait ces rois, ces princes, ces princesses, ces grands seigneurs, ces grandes dames, est-il une veste de toile ou une robe de bure qui eût voulu échanger sa destinée contre celle de ces beaux gentilshommes à pourpoint de soie et de velours, ou de ces belles dames à corsage brodé de perles et à jupe de brocart d'or?

Laissons-les se perdre sous les voûtes sombres des marronniers et des hêtres, et revenons au château de Saint-Germain, où nous avons dit que Catherine de Médicis était restée, sous le prétexte d'une légère indisposition.

II

LA CHASSE DU ROI.

A peine les pages et les écuyers, formant les derniers rangs du cortége, eurent-ils disparu dans l'épaisseur des taillis qui succèdent aux grands arbres, et qui, à cette époque, faisaient comme une ceinture au parc de Saint-Germain, que Catherine se retira du balcon, tirant à elle Charles et Henri, et, renvoyant l'aîné à son professeur et le cadet à ses femmes, elle resta avec la petite Marguerite, trop jeune encore pour que l'on s'inquiétât de ce qu'elle pouvait voir et entendre.

Elle venait d'éloigner ses deux fils, lorsque son valet de chambre de confiance entra, lui annonçant que les deux personnes attendues par elle étaient à ses ordres dans son cabinet.

Elle se leva aussitôt, hésita un instant pour savoir si elle ne renverrait pas la princesse comme elle avait renvoyé les petits princes; mais, jugeant sans doute sa présence peu dangereuse, elle la prit par la main, et s'avança vers son cabinet.

Catherine de Médicis était, alors, une femme de trente-huit ans, de belle et riche taille et de grande majesté. Elle avait le visage agréable, le cou très-beau, les mains magnifiques. Ses yeux noirs étaient presque toujours à demi voilés, excepté lorsqu'elle avait besoin de lire au fond du cœur de ses adversaires : alors, leur regard avait le double brillant et la double acuité de deux glaives tirés du fourreau et plongés en même temps dans la même poitrine, où ils restaient en quelque sorte ensevelis jusqu'à ce qu'ils en eussent exploré les dernières profondeurs.

Elle avait beaucoup souffert et beaucoup souri pour ca-

cher ses souffrances. D'abord, pendant les dix premières années de son mariage, — qui furent stériles, et où vingt fois il fut question de la répudier et de donner au dauphin une autre épouse, — l'amour de celui-ci la protégea seul, et lutta obstinément contre la plus terrible et la plus inexorable de toutes les raisons, contre la raison d'État. Enfin, en 1544, au bout de onze ans de mariage, elle mit au monde le prince François.

Mais déjà, depuis neuf ans, son mari était l'amant de Diane de Poitiers.

Peut-être, si, dès le commencement de son mariage, elle eût été heureuse mère, épouse féconde, peut-être eût-elle lutté, comme femme et comme reine, contre la belle duchesse; mais sa stérilité l'abaissait au-dessous du rang d'une maîtresse : au lieu de lutter, elle se courba, et, par son humilité, acheta la protection de sa rivale.

De plus, toute cette belle seigneurie d'épée, tous ces brillants hommes de guerre qui n'estimaient la noblesse que lorsque c'était une fleur poussée dans le sang, et cueillie sur un champ de bataille, faisaient peu de cas de la race commerçante des Médicis. On jouait sur le nom et sur les armes : leurs ancêtres étaient des médecins, *medici;* leurs armes étaient, non pas des boulets de canon, comme ils disaient, mais des pilules. Marie Stuart elle-même, qui caressait de sa jolie main d'enfant la duchesse de Valentinois, en faisait parfois une griffe pour égratigner Catherine.

— Venez-vous avec nous chez *la marchande florentine?* disait-elle au connétable de Montmorency.

Catherine dévorait tous ces outrages : elle attendait. Qu'attendait-elle? Elle n'en savait certes rien elle-même. Henri II, son royal époux, était du même âge qu'elle, et d'une santé qui lui promettait de longs jours. N'importe, elle attendait avec l'entêtement du génie qui, sentant et appréciant sa propre valeur, comprend que, Dieu ne faisant rien d'inutile, l'avenir ne saurait lui manquer.

Elle s'était tournée, alors, du côté des Guise.

Henri, caractère faible, ne savait jamais être le maître seul : tantôt il était le maître avec le connétable, et c'étaient les Guise qui avaient le dessous; tantôt il était le maître avec les Guise, et c'était le connétable qui était en défaveur.

Aussi avait-on fait sur le roi Henri II le quatrain suivant :

> Sire, si vous laissez, comme Charles désire,
> Comme Diane veut, par trop vous gouverner,
> Fondre, pétrir, mollir, refondre et retourner;
> *Sire,* vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que *cire.*

On sait quelle était Diane; quant à Charles, c'était le cardinal de Lorraine.

Au reste, noble et fière famille que celle de ces Guise. Un jour que le duc Claude était venu, accompagné de ses six fils, rendre hommage au roi François Ier, à son lever du Louvre, le roi lui avait dit : « Mon cousin, je vous tiens pour un homme bien heureux de vous voir renaître, avant que de mourir, dans une si belle et si riche postérité. »

Et, en effet, le duc Claude, en mourant, laissait après lui la famille la plus riche, la plus habile et la plus ambitieuse du royaume. Ces six frères, présentés par leur père à François Ier, avaient, à eux six, environ huit cent mille livres de rente, c'est-à-dire plus de quatre millions de notre monnaie actuelle.

D'abord venait l'aîné, celui que l'on appela le duc François, le Balafré, le grand duc de Guise enfin. Sa situation à la cour était presque celle d'un prince du sang. Il avait un aumônier, un argentier, huit secrétaires, vingt pages, quatre-vingts officiers ou gens de service, une vénerie dont les chiens ne le cédaient qu'à la race grise du roi, dite race royale; des écuries pleines de chevaux barbes qu'il tirait d'Afrique, de Turquie et d'Espagne; des perchoirs pleins de gerfauts et de faucons sans prix, lesquels lui étaient envoyés par Soliman et par tous les princes infidèles, qui lui en faisaient hommage sur sa renommée. Le roi de Navarre lui écrivait pour lui annoncer la naissance de son fils, qui fut, depuis, Henri IV. Le connétable de Montmorency lui-même, le plus orgueilleux baron de son temps, lui écrivait, commençant sa lettre par *Monseigneur,* et la terminant par *Votre très-humble et très-obéissant serviteur ;* et lui répondait : *Monsieur le connétable,* et : *Votre bien bon ami;* ce qui n'était pas vrai, au reste, la maison de Guise et la maison de Montmorency étant en guerre éternelle.

Il faut avoir lu les chroniques du temps, soit qu'elles se déroulent sous la plume aristocratique du sieur de Brantôme, soit qu'elles s'enregistrent, heure par heure, au journal du grand audiencier Pierre de l'Estoille, pour se faire une idée de la puissance de cette race privilégiée et tragique, forte dans la rue comme sur le champ de bataille, écoutée au milieu des carrefours des halles comme dans les cabinets du Louvre, de Windsor ou du Vatican, lorsqu'elle parlait par la bouche du duc François surtout. Faites-vous montrer au Musée d'artillerie la cuirasse que cet aîné des Guise portait au siége de Metz, et vous y verrez la trace de cinq balles, dont trois eussent certainement été mortelles, si elles ne fussent venues s'amortir contre le rempart d'acier.

Aussi, était-ce une joie pour la population de Paris lorsqu'il sortait de l'hôtel de Guise, et que, plus connu et plus populaire que le roi lui-même, monté sur *Fleur-de-Lis* ou *Mouton* — c'étaient ses deux chevaux favoris — avec son pourpoint et ses chausses de soie cramoisie, son manteau de velours, sa toque surmontée d'une plume de la couleur de son pourpoint, suivi de quatre cents gentilshommes, il traversait les rues de la capitale. Alors, tous accouraient sur son passage, les uns brisant des branches d'arbre, les autres arrachant des fleurs, et jetant branches d'arbre et fleurs sous les pieds de son cheval en criant :

— Vive notre duc!

Et lui, se dressant sur ses étriers, comme il faisait les jours de bataille, pour voir plus loin et attirer les coups à lui, ou se penchant à droite et à gauche, saluant courtoisement les femmes, les hommes et les vieillards, souriant aux jeunes filles, caressant les enfants, lui était le vrai roi, non pas du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau ou des Tournelles, mais le roi des rues, des carrefours, des halles; vrai roi, roi réel, puisqu'il était le roi des cœurs!

Aussi, au risque de rompre la trêve dont la France avait si grand besoin, quand le pape Paul III, — à propos d'une querelle particulière avec les Colonna, que l'appui qu'ils avaient espéré trouver dans Philippe II avait rendus assez hardis pour prendre les armes contre le saint-siége, — quand le pape, disons-nous, à propos de cette querelle, déclara le roi d'Espagne déchu de sa royauté de Naples, et offrit cette royauté à Henri II, le roi n'hésita pas à nommer général en chef de l'armée qu'il envoyait en Italie le duc François de Guise.

Il est vrai que, à cette occasion, et pour la première fois peut-être, Guise et Montmorency se trouvaient d'accord. François de Guise hors de France, Anne de Montmorency se trouvait le premier personnage du royaume; et, tandis que le grand capitaine poursuivait au delà des monts ses projets de gloire, lui, qui se croyait un grand politique, poursuivait à la cour ses projets d'ambition, dont le plus ardent était, pour le moment, de marier son fils à madame Diane, fille légitime de la duchesse de Valentinois, et veuve du duc de Castro, de la maison de Farnèse, tué à l'assaut d'Hesdin.

M. le duc François de Guise était donc à Rome, guerroyant contre le duc d'Albe.

Après le duc François de Guise venait le cardinal de Lorraine, grand seigneur d'Église qui le cédait de bien peu à son frère, et que Pie V appelait le pape d'au delà des monts. C'était, comme dit l'auteur de l'*Histoire de Marie Stuart,* un négociateur à deux tranchants, fier comme un Guise, délié comme un Italien. Plus tard, il devait conce-

voir, mûrir et mettre à exécution cette grande idée de la Ligue, qui fit monter pas à pas à son neveu les degrés du trône, jusqu'au moment où oncle et neveu furent frappés par l'épée des quarante-cinq. Lorsque les six Guise étaient à la cour, les quatre plus jeunes, le duc d'Aumale, le grand prieur, le marquis d'Elbeuf et le cardinal de Guise, ne manquaient jamais de venir d'abord au lever du cardinal Charles; puis ensuite, tous cinq allaient au lever du duc François, qui les conduisait chez le roi.

Au reste, tous deux avaient, l'un en homme de guerre, l'autre en homme d'Église, dressé leurs batteries pour l'avenir : le duc François s'était fait le maître du roi, le cardinal Charles s'était fait l'amant de la reine. Le grave l'Estoille raconte le fait de manière à ce que le plus incrédule lecteur ne conserve aucun doute sur ce point. « Un de mes amis, dit-il, m'a conté que, estant couché avec le valet du cardinal dans une pièce qui entroit en celle de la royne mère, il vit, vers le minuit, ledit cardinal, avec une robe de chambre seulement sur les épaules, qui passoit pour aller voir la royne, et que son ami lui dit que, s'il parloit de ce qu'il avoit vu, il y perdroit la vie. »

Quant aux quatre autres princes de la maison de Guise, qui jouent un rôle presque nul dans le courant de cette histoire, leur portrait nous mènerait trop loin. Bornons-nous donc, tout insuffisants qu'ils sont, à ceux que nous venons de tracer du duc François et du cardinal Charles.

C'était ce cardinal Charles que l'on avait vu, la nuit, *se rendant chez la royne avec une robe de chambre seulement sur les épaules,* qui attendait Catherine de Médicis dans son cabinet.

Catherine savait le trouver là; mais elle ignorait qu'il n'y fût point seul.

En effet, il était accompagné d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, élégamment vêtu, quoiqu'il fût visiblement en habit de voyage.

— Ah! c'est vous, monsieur de Nemours! s'écria la reine en apercevant le jeune homme; vous arrivez d'Italie... Quelles nouvelles de Rome?

— Mauvaises, madame! répondit le cardinal, tandis que le duc de Nemours saluait la reine.

— Mauvaises!... Notre cher cousin le duc de Guise aurait-il été battu? demanda Catherine. Prenez garde! vous me diriez oui, que je répondrais non, tant je tiens la chose pour impossible!

— Non, madame, répondit le duc de Nemours, M. de Guise n'a point été battu; comme vous dites, c'est chose impossible! Mais il est trahi par les Caraffa, abandonné par le pape lui-même, et il m'a dépêché au roi afin de lui dire que la position n'était plus tenable pour sa gloire, ni pour celle de la France, et qu'il demandait ou des renforts ou son rappel.

— Et, selon nos conventions, madame, dit le cardinal, je vous ai d'abord conduit M. de Nemours.

— Mais, dit Catherine, le rappel de M. de Guise, c'est l'abandon des prétentions du roi de France sur le royaume de Naples, et de mes prétentions, à moi, sur le duché de Toscane.

— Oui, dit le cardinal; mais remarquez bien, madame, que nous ne pouvons tarder à avoir la guerre en France, et que, alors, ce n'est plus Naples et Florence qu'il s'agit de reconquérir, c'est Paris qu'il s'agit de protéger.

— Comment, Paris? Vous riez, monsieur le cardinal! Il me semble que la France peut défendre la France, et que Paris se protége tout seul.

— Je crains que vous ne soyez dans l'erreur, madame, répondit le cardinal. Le meilleur de nos troupes, comptant sur la trêve, a passé en Italie avec mon frère, et, certes, sans la conduite ambiguë du cardinal Caraffa, sans la trahison du duc de Parme, qui a oublié ce qu'il devait au roi de France pour passer au parti de l'empereur, les progrès que l'on eût faits du côté de Naples, et le besoin que le roi Philippe II eût eu de se dégarnir à son tour pour protéger Naples, nous eût sauvegardés d'une attaque; mais, aujourd'hui que Philippe II est assuré que ce qu'il a d'hommes en Italie suffit pour nous tenir en échec, il tournera les yeux du côté de la France, et ne manquera pas de profiter de sa faiblesse; sans compter que le neveu de M. le connétable vient de faire une équipée qui donnera à cette rupture de trêve par le roi d'Espagne une apparence de justice.

— Vous voulez parler de son entreprise sur Douai? dit Catherine.

— Justement.

— Écoutez, dit la reine, vous savez que je n'aime pas l'amiral plus que vous ne l'aimez vous-même : ainsi, démolissez-le de votre côté, je ne vous en empêcherai pas; mais, au contraire, j'y aiderai de toute ma puissance.

— En attendant, que décidez-vous? dit le cardinal.

Et, voyant que Catherine hésitait :

— Oh! continua-t-il, vous pouvez parler devant M. de Nemours; lui aussi est de Savoie, mais autant notre ami que le prince Emmanuel-Philibert, son cousin, est notre ennemi.

— Décidez vous-même, mon cher cardinal, répondit Catherine en jetant un regard oblique au prélat; je ne suis qu'une femme dont le faible esprit n'entend pas grand'chose à la politique... Ainsi décidez.

Le cardinal avait compris le coup d'œil de Catherine : pour elle, il n'y avait pas d'amis; il n'y avait que des complices.

— N'importe, dit Charles de Guise, avancez toujours un avis, madame, et je me permettrai de le combattre, s'il se trouve en contradiction avec le mien.

— Eh bien, je pense, dit Catherine, que le roi, étant le seul chef de l'État, est le seul qui doit être prévenu avant tous des choses importantes... A mon avis donc, si M. le duc n'est pas trop fatigué, il doit prendre un cheval, rejoindre le roi, quelque part qu'il se trouve, et lui transmettre, avant personne, les nouvelles dont votre bienveillante amitié pour moi, mon cher cardinal, m'a faite, à mon grand regret, maîtresse avant lui.

Le cardinal se retourna vers le duc de Nemours comme pour l'interroger.

Mais celui-ci, s'inclinant :

— Je ne suis jamais fatigué, monseigneur, dit-il, lorsqu'il s'agit du service du roi.

— En ce cas, dit le cardinal, je vais vous faire donner un cheval, et, à tout hasard, prévenir les secrétaires qu'il y aura conseil chez le roi à son retour de la chasse... Venez, monsieur de Nemours.

Le jeune duc salua respectueusement la reine, et il s'apprêtait à suivre M. le cardinal de Lorraine, lorsque Catherine toucha légèrement le bras de ce dernier.

— Passez devant, monsieur de Nemours, dit Charles de Guise.

— Monseigneur..., fit Jacques de Nemours hésitant.

— Je vous en prie.

— Et moi, dit la reine en lui tendant sa belle main, je vous l'ordonne, monsieur le duc.

Le duc, comprenant que, sans doute, la reine avait un dernier mot à dire au cardinal, ne fit plus de difficulté d'obéir, et, baisant la main de la reine, il sortit le premier, laissant à dessein retomber la tapisserie derrière lui.

— Que vouliez-vous me dire, ma chère reine? demanda le cardinal.

— Je voulais vous dire, répondit Catherine, que le bon roi Louis onzième, qui, en échange de cinq cent mille écus qu'il lui avait prêtés, a donné à notre aïeul Laurent de Médicis la permission de mettre trois fleurs de lis dans nos armes, avait l'habitude de répéter : « Si mon bonnet de nuit avait mon secret, je brûlerais mon bonnet de nuit! » Méditez cette maxime du bon roi Louis onzième, mon cher cardinal... Vous êtes trop confiant!

Le cardinal sourit de l'avis qui lui était donné : lui qui passait pour le politique le plus défiant de l'époque, avait rencontré défiance plus grande que la sienne.

Il est vrai que c'était dans la Florentine Catherine de Médicis.

Le cardinal franchit à son tour le rempart de tapisserie, et vit le prudent jeune homme, qui, afin de ne pas être accusé de curiosité, l'attendait à dix pas en avant dans le corridor.

Tous deux descendirent jusque dans la cour, où Charles de Guise donna l'ordre à un page des écuries d'amener à l'instant même un cheval tout équipé.

Le page revint cinq minutes après, conduisant le cheval. Nemours se mit en selle avec l'élégance d'un cavalier consommé, et s'élança au galop par la grande allée du parc.

Le jeune homme s'était informé de la direction qu'avait prise la chasse, et il lui avait été répondu que l'on avait dû attaquer l'animal près de la route de Poissy.

Il avait donc dirigé sa course de ce côté, espérant que, une fois arrivé au lancer, le bruit du cor le guiderait vers le point où serait le roi.

Mais, aux environs de la route de Poissy, il ne vit et n'entendit rien.

Un bûcheron interrogé lui dit que la chasse s'était emportée du côté de Conflans.

Il tourna aussitôt son cheval du côté indiqué.

Au bout d'un quart d'heure, en croisant une route transversale, il aperçut, au milieu d'un carrefour voisin, un cavalier qui se dressait sur ses étriers pour voir de plus loin, et qui approchait sa main de son oreille pour mieux entendre.

Ce cavalier était un chasseur qui essayait évidemment de s'orienter.

Si perdu que fût ce chasseur, il devait en savoir, sur l'endroit probable où l'on trouverait le roi, encore plus que le jeune duc, arrivé d'Italie depuis une demi-heure à peine.

Aussi M. de Nemours alla-t-il droit au chasseur.

Celui-ci, voyant, de son côté, un cavalier se rapprocher de lui, et pensant avoir affaire à quelqu'un qui pourrait le renseigner sur la marche de la chasse, fit aussi quelques pas en avant.

Mais bientôt tous deux, d'un même mouvement, éperonnèrent leurs chevaux : ils venaient de se reconnaître.

Le chasseur perdu, qui essayait de s'orienter en se levant sur ses étriers pour voir, et en rapprochant sa main de son oreille pour entendre, était le capitaine de la garde écossaise.

Les deux cavaliers s'abordèrent avec cette familiarité courtoise qui distinguait les jeunes seigneurs de l'époque. D'ailleurs, l'un, le duc de Nemours, était de maison princière, c'est vrai; mais l'autre, le comte de Montgomery, était de la plus vieille noblesse normande, descendant de ce Roger de Montgomery qui avait accompagné Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Or, à cette époque, il existait en France quelques vieux noms qui se croyaient les égaux des noms les plus puissants et les plus glorieux, malgré l'infériorité des titres qu'ils portaient. Ainsi était-il des Montmorency, qui ne se titraient que de baron ; des Rohan, qui n'étaient que seigneurs; des Coucy, qui n'étaient que sires, et des Montgomery, qui n'étaient que comtes.

Comme l'avait pensé le duc de Nemours, Montgomery avait perdu la chasse, et cherchait à s'orienter.

Au reste, l'endroit où ils se trouvaient était bien choisi pour cela, puisque c'était un carrefour placé sur une hauteur, vers laquelle tous les bruits devaient monter, et dominant cinq ou six routes par lesquelles, en se faisant battre, ne pouvait manquer de passer l'animal.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient quittés depuis plus de six mois déjà, avaient, au reste, mille questions importantes à se faire : Montgomery au sujet de l'armée et des belles entreprises de guerre que devait naturellement tenter M. de Guise; l'autre au sujet de la cour de France et des belles aventures d'amour qui devaient s'y accomplir.

Ils étaient au plus chaud de cette intéressante conversation, lorsque le comte de Montgomery posa sa main sur le bras du duc.

Il avait cru entendre les abois éloignés de la meute.

Tous deux écoutèrent. Le comte ne s'était pas trompé : à l'extrémité d'une allée immense, ils virent tout à coup passer, rapide comme une flèche, un énorme sanglier; puis, à cinquante pas derrière lui, les plus ardents des chiens, puis le gros de la meute, puis les traînards.

A l'instant même, Montgomery porta son cor à sa bouche et sonna la vue, afin de rallier ceux qui, comme lui, pouvaient être égarés ; et le nombre devait en être grand, car sur la trace de l'animal passèrent trois personnes seulement, un homme et deux femmes.

Dans l'homme, à l'ardeur avec laquelle il poussait son cheval, les deux officiers crurent reconnaître le roi; mais la distance était si grande, qu'il leur fut impossible de dire quelles étaient les deux hardies amazones qui le suivaient de si près.

Tout le reste de la chasse semblait égaré.

Le duc de Nemours et le comte de Montgomery s'élancèrent dans une allée qui, vu la direction suivie par l'animal, leur permettait de couper la chasse à angle droit.

Le roi avait, en effet, attaqué, près de la route de Poissy, la bête, qui, en termes de vénerie, était ce qu'on appelle un *ragot*. Celle-ci avait débûché avec cette roideur qui caractérisent les vieux animaux, et avait piqué droit sur Conflans. Le roi était parti aussitôt sur sa trace en sonnant le lancer, et toute la cour avait suivi le roi.

Mais les sangliers sont mauvais courtisans : celui auquel on avait, pour le moment, affaire, au lieu de choisir les grandes futaies et les belles routes, s'était lancé dans les taillis les plus fourrés, et dans les ronciers les plus épais; d'où il était résulté que, au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus, derrière le roi, que les chasseurs les plus acharnés, et que, de toutes les dames, trois seulement tenaient bon : c'étaient madame Marguerite, sœur du roi, Diane de Poitiers et la petite *reinette* Marie Stuart, comme l'appelait Catherine.

Malgré le courage des illustres chasseurs et chasseresses que nous venons de nommer, les difficultés du terrain, l'épaisseur du bois, qui obligeait les cavaliers à faire des détours, la hauteur des ronciers, qu'il était impossible de franchir, avaient bientôt permis au sanglier et aux chiens de se perdre dans l'éloignement; mais, à l'extrémité de la forêt, l'animal avait trouvé le mur, et force lui avait été de revenir sur ses pas.

Le roi, un instant distancé, mais sûr de sa race de chiens gris, s'était donc arrêté; ce qui avait donné le temps à quelques chasseurs de le rejoindre ; mais bientôt les abois s'étaient fait entendre de nouveau.

La portion de forêt vers laquelle se dirigeait l'animal était mieux éclaircie que l'autre; il en résulta que, cette fois, le roi put reprendre sa poursuite avec chance de la mener à bout.

Seulement, il arriva ce qui était arrivé dix minutes auparavant : chacun ne tint que selon sa force et son courage. D'ailleurs, au milieu de cette cour, toute composée de beaux seigneurs et de galantes dames, beaucoup peut-être restaient en arrière, qui n'y étaient pas absolument forcés par la paresse de leurs chevaux, par l'épaisseur du bois ou par les inégalités du terrain, et c'est ce que prouvaient clairement les groupes que l'on rencontrait arrêtés à l'angle des allées et au milieu des carrefours, et qui semblaient plus attentifs à suivre les conversations engagées qu'à écouter l'aboi des chiens ou le cor des piqueurs.

Voilà comment, lorsque l'animal avait passé en vue de Montgomery et de Nemours, il se trouvait n'être suivi que d'un cavalier dans lequel les jeunes gens avaient cru reconnaître le roi, et de deux dames qu'ils n'avaient pas reconnues.

C'était, en effet, le roi qui, avec son ardeur ordinaire, voulait arriver le premier à l'acculée, c'est-à-dire au moment où le sanglier s'acculerait à quelque arbre, à quelque roncier, à quelque roc, et ferait tête aux chiens.

Les deux amazones qui le suivaient étaient madame de Valentinois et la petite reine Marie, l'une la meilleure, l'autre la plus hardie cavalière de toute la cour.

Au reste, le sanglier commençait à se lasser; il était évident qu'il ne tarderait point à tenir; déjà les chiens les plus ardents lui soufflaient au poil.

Pendant un quart d'heure encore, cependant, il essaya d'échapper par la fuite à ses ennemis; mais, se sentant de plus en plus rejoint, il résolut de faire une belle mort, une véritable mort de sanglier, et, ayant trouvé une racine d'arbre à sa commodité, il s'y accula en grognant et en faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

A peine y fut-il, que toute la meute se rua sur lui, et indiqua, par ses abois redoublés, que l'animal faisait tête.

A ces abois se mêla bientôt le cor du roi. Henri était arrivé, suivant d'aussi près les chiens que les chiens eux-mêmes suivaient l'animal.

Il regarda autour de lui tout en sonnant, cherchant son porte-arquebuse; mais il avait distancé jusqu'aux plus acharnés piqueurs, jusqu'à ceux-là mêmes dont le devoir était de ne jamais le quitter, et ne vit, accourant de toute la vitesse de leurs chevaux, que Diane et Marie Stuart, qui avaient, nous l'avons dit, tenu bon.

Pas une boucle de la chevelure de la belle duchesse de Valentinois n'était dérangée, et son toquet de velours était fixé au sommet de sa tête avec autant de fermeté qu'au moment du départ.

Quant à la petite Marie, elle avait perdu voile et toquet, et ses beaux cheveux châtains, épars au vent, attestaient, comme le pourpre charmant de ses joues, de l'ardeur de sa course.

Aux sons prolongés que le roi tirait de son cor, l'arquebusier accourut, une arquebuse à la main, l'autre à l'arçon de sa selle.

Derrière lui, à travers l'épaisseur des bois, on voyait briller, se rapprochant, les broderies d'or et les vives couleurs des robes, des pourpoints et des manteaux.

C'étaient les chasseurs qui arrivaient de tous côtés.

L'animal faisait de son mieux : attaqué à la fois par soixante chiens, il tenait tête à tous ses ennemis. Il est vrai que, tandis que les dents les plus aiguës s'émoussaient sur son poil rugueux, chacun de ses coups de boutoir, à lui, faisait une blessure profonde à celui de ses adversaires qui en était atteint; mais, quoique mortellement blessés, quoique perdant tout leur sang, quoique les entrailles traînantes, les *gris du roi*, comme on les appelait, étaient de si noble race, qu'ils ne revenaient que plus acharnés au combat, et qu'on ne connaissait les blessés qu'aux taches de sang plus nombreuses qui marbraient ce mouvant tapis.

Le roi comprit qu'il était temps de mettre fin à la boucherie, ou qu'il allait y perdre ses meilleurs chiens.

Il jeta son cor, et fit signe qu'on lui donnât son arquebuse.

La mèche était allumée d'avance; l'arquebusier n'eut donc qu'à présenter l'arme au roi.

Henri était excellent tireur, et manquait rarement son coup.

L'arquebuse à la main, il s'avança à la distance de vingt-cinq pas à peu près du sanglier, dont les yeux brillaient comme deux charbons ardents.

Il visa entre les yeux de l'animal, et lâcha le coup.

L'animal avait reçu la décharge à la tête; mais un mouvement qu'il avait fait au moment où le roi appuyait sur la détente, avait présenté son front de biais : la balle avait glissé sur l'os, et avait été tuer un des chiens.

On pouvait voir sur la hure du sanglier, entre l'œil et l'oreille, la traînée du sang indiquant le passage de la balle.

Henri demeura un instant étonné que l'animal ne fût pas tombé sur le coup, tandis que son cheval, tout frissonnant, plié sur les jarrets de derrière, piétinait des pieds de devant.

Il tendit au piqueur l'arquebuse déchargée en demandant l'autre.

L'autre était tout amorcée et tout allumée; le piqueur la lui donna.

Le roi la prit et porta la crosse à son épaule.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de viser, le sanglier, ne voulant, sans doute, pas attendre le hasard d'un second coup, donna une violente secousse aux chiens qui l'entouraient, ouvrit au milieu de la meute un sillon sanglant, et, rapide comme l'éclair, passa entre les jambes du cheval du roi, qui se dressa sur ses pieds de derrière en poussant un hennissement de douleur, montra son ventre ouvert d'où ruisselait le sang et tombaient les entrailles, et, s'abaissant aussitôt, engagea le roi sous lui.

Tout cela avait été si instantané, que pas un des spectateurs n'avait songé à s'élancer au-devant du sanglier, qui était revenu sur le roi, avant même que celui-ci eût eu le temps de tirer son couteau de chasse.

Henri essaya d'y porter la main; mais la chose était impossible : le couteau de chasse était engagé lui-même sous le côté gauche du roi.

Si brave qu'il fût, le roi ouvrait déjà la bouche pour crier à l'aide, — car la tête hideuse du sanglier, avec ses yeux de braise, sa gueule sanglante et ses défenses acérées, n'était plus qu'à quelques pouces, — quand, tout à coup, il entendit à son oreille une voix qui, de cet accent ferme auquel il n'y a point à se méprendre, lui disait :

— Ne bougez pas, sire; je réponds de tout!

Puis il sentit un bras qui soulevait le sien, et il vit passer, comme un éclair, une lame large et aiguë qui, au défaut de l'épaule, alla s'enfoncer jusqu'à la garde dans le corps du sanglier.

En même temps, deux bras vigoureux tiraient Henri en arrière, ne laissant exposé aux coups de l'animal expirant que le nouvel adversaire qui venait de le frapper au cœur.

Celui qui tirait le roi en arrière, c'était le duc de Nemours.

Celui qui, un genou en terre et le bras tendu, venait de frapper au cœur le sanglier, c'était le comte de Montgomery.

Le comte de Montgomery tira son épée du corps de l'animal, l'essuya sur le gazon vert et touffu, la remit au fourreau, et, s'approchant de Henri II, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter au roi M. le duc de Nemours, qui vient de par delà les monts, et qui apporte au roi des nouvelles de M. le duc de Guise et de sa brave armée d'Italie.

III

CONNÉTABLE ET CARDINAL.

Deux heures après la scène que nous venons de décrire; l'émotion privée ou officielle apaisée dans le cœur des assistants; les félicitations faites à Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, et à Jacques de Savoie, duc de Nemours, les deux sauveurs du roi, sur le courage et l'adresse qu'ils avaient déployés dans cette occasion; la curée, — chose importante, que les plus graves affaires ne permettaient pas de négliger, — accomplie dans la grande cour du château en présence du roi, de la reine et de tous les seigneurs et dames présents à Saint-Germain, Henri II, le visage souriant comme l'est celui d'un homme qui vient d'échapper à un danger de mort, et qui se sent d'autant plus plein de vie et de santé, que ce danger a été plus grand, Henri II, disons-nous, entrait dans son cabinet, où l'attendaient, outre ses conseillers ordinaires, le cardinal Charles de Lorraine et le connétable de Montmorency.

Nous avons deux ou trois fois déjà nommé le connétable de Montmorency; mais nous avons négligé de faire pour lui ce que nous avons fait pour les autres héros de cette histoire, c'est-à-dire de l'exhumer de sa tombe, et de le faire poser devant nos lecteurs ainsi que ce grand connétable de Bourbon que ses soldats portèrent, après sa mort, chez un

peintre, afin que celui-ci leur en fît un portrait debout et tout armé, comme s'il eût été vivant.

Anne de Montmorency était, alors, le chef de cette vieille famille de barons chrétiens ou barons de France, comme ils s'intitulaient, issue de Bouchard de Montmorency, et qui a fourni dix connétables au royaume.

Il s'appelait et se qualifiait Anne de Montmorency, duc, pair, maréchal, grand maître, connétable et premier baron de France, chevalier de Saint-Michel et de la Jarretière ; capitaine de cent hommes des ordonnances du roi ; gouverneur et lieutenant général du Languedoc ; comte de Beaumont, de Dammartin, de la Fère-en-Tardenois et de Châteaubriant ; vicomte de Melun et de Montreuil ; baron d'Amville, de Préaux, de Montbron, d'Offemont, de Mello, de Châteauneuf, de la Rochepot, de Dangu, de Méru, de Thoré, de Savoisy, de Gourville, de Derval, de Chanceaux, de Rougé, d'Aspremont, de Maintenay ; seigneur d'Écouen, de Chantilly, de l'Isle-Adam, de Conflans-Sainte-Honorine, de Nogent, de Valmondois, de Compiègne, de Gandelu, de Marigny, de Thourout.

Comme on voit par cette nomenclature de titres, le roi pouvait être roi dans Paris, mais Montmorency était duc, comte, baron, tout autour de Paris ; si bien que la royauté semblait emprisonnée dans ses duchés, comtés et baronnies.

Né en 1493, c'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-quatre ans qui, tout en paraissant son âge, avait la force et la verdeur d'un homme de trente. Violent et brutal, il avait toutes les grossières qualités du soldat : le courage aveugle, l'ignorance du danger, l'insouciance de la fatigue, de la faim et de la soif. Plein d'orgueil, bouffi de vanité, il ne cédait le pas qu'au duc de Guise, mais c'était comme prince de Lorraine, car, comme général et commandant d'expédition, il se croyait bien au-dessus du défenseur de Metz et du vainqueur de Renty. Pour lui, Henri II n'était que le *petit maître ;* François Ier avait été le *grand maître,* et il n'en voulait pas reconnaître d'autre. Courtisan étrange, ambitieux obstiné, il obtenait, au profit de sa fortune et de sa grandeur, à force de rebuffades et de brutalités, ce qu'un autre eût obtenu à force de souplesse et de flatterie. Au reste, Diane de Valentinois l'aidait fort dans cette besogne, où, sans elle, il eût échoué : venant derrière lui avec sa douce voix, son doux regard et son doux visage, elle raccommodait tout ce que la colère éternelle du soudard avait brisé. Il s'était déjà trouvé à quatre grandes batailles, et dans chacune il avait fait l'ouvrage d'un vigoureux homme d'armes, mais dans aucune l'œuvre d'un chef intelligent. Ces quatre batailles, c'étaient, d'abord, celle de Ravenne : il avait, alors, dix-huit ans, et suivait pour son plaisir, et en amateur, ce que l'on appelait l'étendard général, et qui n'était rien autre chose que le guidon des volontaires ; la seconde était celle de Marignan : il y commandait une compagnie de cent hommes d'armes, et il aurait pu se vanter que les plus vigoureux coups d'épée et de masse y avaient été donnés de sa main, s'il n'eût eu près de lui, et souvent devant lui, son grand maître François Ier, cette espèce de géant centimane qui, de son côté, eût fait la conquête du monde, si cette conquête eût été dévolue à celui qui frappait le plus fort et le plus dru, comme on disait dans ce temps-là ; la troisième était celle de la Bicoque, où il était colonel des Suisses, où il combattit la pique au poing, et où il fut laissé pour mort ; enfin, la quatrième était celle de Pavie : il était alors devenu maréchal de France par la mort de M. de Châtillon, son beau-frère ; ne se doutant pas que la bataille dût avoir lieu le lendemain, il était parti la nuit pour faire une reconnaissance ; au bruit du canon, il revint et fut pris *comme les autres,* dit Brantôme ; — et, en effet, à cette fatale défaite de Pavie, tout le monde fut pris, même le roi.

Tout au contraire de M. de Guise, qui avait dans la bourgeoisie et dans la robe de grandes sympathies, le connétable détestait les bourgeois, et exécrait les robins. En aucune occasion, il ne manquait de *rabrouer* les uns et les autres. Aussi, un jour qu'il faisait très-chaud, un président étant venu lui parler au sujet de sa charge, M. de Montmorency le reçut le bonnet à la main, et lui dit :

— Voyons, monsieur le président, dégoisez-moi ce que vous avez à me raconter, et couvrez-vous.

Mais le président, croyant que c'était pour lui faire honneur que M. de Montmorency se tenait lui-même la tête découverte, répondit :

— Monsieur, je ne me couvrirai pas, croyez-le bien, que vous ne soyez couvert vous-même.

Alors, le connétable :

— Que vous êtes un grand sot, monsieur! lui dit-il. Croyez-vous, par hasard, que je me tienne découvert pour l'amour de vous? Non point, et c'est pour mon aise, mon ami, attendu que je meurs de chaud... Jo vous écoute ; parlez.

Sur quoi, le président, tout ébahi, ne fit que balbutier ; et, alors, M. de Montmorency :

— Vous êtes un imbécile, monsieur le président ! lui dit-il. Retournez chez vous, apprenez-y votre leçon, et, quand vous la saurez, revenez me trouver, mais point auparavant.

Et il lui tourna les talons.

Les gens de Bordeaux s'étant révoltés, et ayant tué leur gouverneur, le connétable fut envoyé contre eux. Eux, le sentant venir, et tremblant que les représailles ne fussent terribles, allèrent au-devant de lui jusqu'à deux journées, lui portant les clefs de la ville.

Mais lui, à cheval et tout armé :

— Allez, messieurs de Bordeaux, dit-il, allez avec vos clefs ; je n'en ai que faire.

Et, leur montrant ses canons :

— Tenez, en voici que je mène avec moi, et qui feront une autre ouverture que les vôtres... Ah ! je vais vous apprendre à vous rebeller contre le roi, et à tuer son gouverneur et son lieutenant ! Sachez que je vous ferai tous pendre !

Et il tint parole.

A Bordeaux, M. de Strozzi, qui avait manœuvré, la veille, avec ses gens devant lui, le vint voir pour lui rendre hommage, quoiqu'il fût parent de la reine. Dès qu'il l'aperçut, M. de Montmorency lui cria :

— Eh ! bonjour, Strozzi ! vos gens ont fait merveille hier, et étaient vraiment beaux à voir ; aussi toucheront-ils aujourd'hui de l'argent, je l'ai commandé.

— Merci, monsieur le connétable, répondit M. de Strozzi ; je suis on ne peut plus content de vous trouver satisfait d'eux, car j'ai une prière à vous adresser de leur part.

— Laquelle, Strozzi ? Dites !

— C'est que le bois est cher en cette ville, et qu'ils se ruinent pour en acheter, attendu le froid qu'il fait ; ils vous prient donc de leur donner un navire qui est sur la grève, qui ne vaut plus rien, et qu'on appelle *le Montréal,* pour le mettre en pièces, et s'en chauffer.

— Oui-da ! je le veux ; dit le connétable ; qu'ils y aillent au plus vite, menant avec eux leurs goujats, et qu'ils le mettent en morceaux, et s'en chauffent très-bien, car c'est mon plaisir.

Mais voilà que, pendant qu'il dînait, MM. les jurats de la ville et les conseillers de la cour vinrent à lui. Soit que M. de Strozzi eût mal vu, soit qu'il s'en fût rapporté au dire de ses soldats, soit qu'il ne se connût pas en vieux navires ou en navires neufs, celui dont il avait demandé la démolition était encore en état de faire un long et bon usage. Aussi ces dignes magistrats venaient-ils représenter au connétable le dommage qu'il y aurait à dépecer un si beau bâtiment, qui n'avait encore fait que deux ou trois courses, et qui jaugeait trois cents tonneaux.

Mais le connétable, avec son ton ordinaire, les interrompant à la quatrième parole :

— Bon ! bon ! bon !... Qui êtes-vous, messieurs les sots, leur demanda-t-il, pour me vouloir contrôler ? Vous êtes encore d'habiles veaux d'être si hardis que d'oser m'en remontrer ! Si je faisais bien, — et je ne sais à quoi cela tient, — j'enverrais tout à l'heure dépecer vos maisons, au lieu du navire ; et c'est ce que je ferai, si vous ne tournez pas pres-

tement les talons. Allons, rentrez chez vous pour vous mêler de vos affaires, et non des miennes!

Et, le même jour, le navire fut mis en morceaux.

Depuis qu'on était en paix, M. le connétable passait ses plus grandes colères sur les ministres de la religion réformée, contre lesquels il nourrissait une haine féroce. Un de ses délassements était d'aller dans les temples de Paris, et de les chasser de leur chaire ; et, ayant, un jour, appris qu'avec permission du roi, ils avaient un consistoire, il se rendit à Popincourt, entra dans l'assemblée, renversa la chaire, brisa tous les bancs, et en fit un grand feu ; expédition d'où il fut surnommé le capitaine *Brûle-Bancs*.

Et toutes ces brutalités se faisaient de la part du connétable en marmottant des prières, et surtout l'Oraison dominicale, qui était sa prière favorite, et qu'il emmanchait de la plus grotesque façon avec les ordres barbares qu'il donnait, et sur lesquels on ne le vit jamais revenir.

Aussi, malheur ! quand on l'entendait marmotter le commencement de sa prière.

— Notre Père qui êtes aux cieux, disait-il ; — *allez-moi prendre un tel !* — que votre nom soit sanctifié ; — *pendez-moi celui-là à cet arbre !* — que votre règne arrive ; — *passez-moi cet autre par les piques !* — que votre volonté soit faite, — *arquebusez ces drôles-là devant moi !* — sur la terre comme au ciel ! — *taillez-moi en pièces tous ces marauds qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi !* — donnez-nous notre pain de chaque jour ; — *brûlez-moi ce village !* — pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; — *mettez-y le feu aux quatre coins, et que pas une maison n'en échappe !* — et ne nous induisez point en tentation ; — *si les manants crient, jetez-les dans le feu !* — mais délivrez-nous du mal. *Amen !*

Cela s'appelait les patenôtres du connétable.

Tel était l'homme qu'en entrant dans son cabinet, le roi Henri II trouva assis en face du fin, du spirituel, de l'aristocrate cardinal de Lorraine, le gentilhomme d'Église le plus courtois, et le prélat politique le plus habile de son temps.

On comprend l'opposition que se faisaient l'une à l'autre ces deux natures si absolument contraires, et le trouble que devaient jeter dans l'État ces ambitions rivales.

Et cela d'autant plus que la famille de Montmorency n'était guère moins nombreuse que la famille de Guise, le connétable ayant eu de sa femme, madame de Savoie, fille de messire René, bâtard de Savoie et grand maître de France, cinq fils : MM. de Montmorency, d'Amville, de Méru, de Montbron et de Thoré, et cinq filles, dont quatre furent mariées à MM. de la Trémouille, de Turenne, de Ventadour et de Candale; et dont la cinquième, la plus belle de toutes, devint abbesse de Saint-Pierre de Rheims.

Or, il fallait placer toute cette riche lignée, et le connétable était trop avare pour pourvoir au placement, quand le roi était là.

En apercevant Henri, tous se levèrent et se découvrirent.

Le roi salua Montmorency d'un geste amical et presque soldatesque, tandis qu'il adressa à Charles de Lorraine une inclination de tête pleine de déférence.

— Je vous ai fait appeler, messieurs, dit-il, car le sujet sur lequel j'ai à vous consulter est grave : M. de Nemours est arrivé d'Italie, où les affaires vont mal, vu le manque de parole de Sa Sainteté et la trahison de la plupart de nos alliés. Tout, d'abord, avait été à merveille : M. de Strozzi avait pris Ostie; il est vrai que nous avions perdu dans les fossés de la ville M. de Montluc, un brave et digne gentilhomme, messieurs, pour l'âme duquel je vous demande vos prières... Puis M. le duc d'Albe, sachant la prochaine arrivée de votre illustre frère, mon cher cardinal, s'était retiré à Naples. Toutes les places des environs de Rome avaient, en conséquence, été successivement occupées par nous. En effet, après avoir traversé le Milanais, le duc s'avança vers Reggio, où l'attendait son beau-père, le duc de Ferrare, avec six mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. Là, un conseil fut tenu entre le cardinal Caraffa et Jean de Lodève, ambassadeur du roi. Les uns pensaient que l'on devait attaquer Crémone ou Pavie, tandis que le maréchal de Brissac tiendrait les ennemis en haleine; d'autres représentèrent qu'avant qu'on eût eu le temps de s'emparer de ces deux places, qui sont des plus fortes de l'Italie, le duc d'Albe aurait doublé son armée en faisant des levées dans la Toscane et dans le royaume de Naples. Le cardinal Caraffa était d'un autre avis : il proposait, lui, d'entrer dans la marche d'Ancône par la terre de Labour, dont toutes les places, mal fortifiées, se rendraient, disait-il, à la première sommation; mais le duc de Ferrare, de son côté, remontrait que, la défense du saint-siége étant le principal objet de la campagne, le duc de Guise devait marcher droit à Rome. Le duc de Guise se décida pour ce dernier parti, et voulut prendre avec lui les six mille hommes d'infanterie et les huit cents chevaux de M. de Ferrare; mais celui-ci les retint, disant qu'il pouvait être attaqué d'un moment à l'autre, soit par le grand-duc Côme de Médicis, soit par le duc de Parme, qui venait de tourner à l'Espagne. M. le duc de Guise, messieurs, fut donc obligé de continuer sa route avec le peu de troupes qui l'accompnagaient, n'ayant plus d'autre espoir que dans le rassemblement qui, au dire, du cardinal Caraffa, attendait, afin de se joindre à elle, l'armée française à Bologne. Arrivé à Bologne avec M. le cardinal neveu, le duc chercha en vain le rassemblement. Le rassemblement n'existait pas. Votre frère, mon cher cardinal, continua le roi, se plaignit hautement; mais il lui fut répondu qu'il allait, dans la marche d'Ancône, trouver dix mille hommes nouvellement levés par Sa Sainteté. Le duc voulut bien croire à cette promesse, et poursuivit son chemin par la Romagne. Aucun renfort ne l'y attendait; il y laissa notre armée sous la conduite du duc d'Aumale, et s'achemina directement vers Rome, afin d'apprendre du saint-père lui-même ce qu'il comptait faire. Le pape, mis au pied du mur par M. de Guise, répondit qu'il devait, en effet, un contingent de vingt-quatre mille hommes pour cette guerre, mais que parmi ces vingt-quatre mille hommes étaient compris les gens d'armes gardant les places fortes de l'Église; or, dix-huit mille papalins, répartis dans les différentes places, étaient occupés à ce soin. M. de Guise vit qu'il ne pouvait compter que sur les hommes qu'il avait amenés avec lui; mais, au dire du pape, ces hommes devaient lui suffire, les Français n'ayant échoué, jusque-là, dans leurs entreprises sur Naples, que parce qu'ils avaient contre eux le souverain pontife. Or, cette fois, au lieu d'être contre les Français, le souverain pontife était avec eux, et, grâce à cette coopération, toute morale et spirituelle qu'elle était, les Français ne pouvaient manquer de réussir... M. de Guise, mon cher connétable, continua Henri, est un peu comme vous, sous ce rapport : il ne doute jamais de sa fortune tant qu'il a sa bonne épée au côté, et quelques milliers de braves gens qui marchent derrière lui. Il pressa la venue de son armée, et, dès qu'elle l'eut rejoint, il sortit de Rome, attaqua Campli, prit la ville d'assaut, et, hommes, femmes, enfants, passa tout au fil de l'épée!

Le connétable accueillit la nouvelle de cette exécution par le premier signe visible d'approbation qu'il eût encore donné.

Le cardinal restait impassible.

— De Campli, reprit le roi, le duc alla mettre le siége devant Civitella, qui est bâtie, à ce qu'il paraît, sur une colline escarpée, munie de bonnes fortifications. On commença par battre la citadelle; mais, avant que la brèche fût praticable, notre armée, dans son impatience ordinaire, voulut risquer l'assaut. Par malheur, l'endroit qu'elle tentait de forcer était défendu de tous côtés par des bastions; il en résulta que nos gens furent repoussés, avec perte de deux cents tués et de trois cents blessés!

Un sourire de joie effleura les lèvres du connétable : l'invincible avait échoué devant une bicoque!

— Pendant ce temps, poursuivit le roi, le duc d'Albe, ayant rassemblé ses troupes à Chieti, marcha au secours des assiégés avec une armée de trois mille Espagnols, de six mille Allemands, de trois mille Italiens et de trois cents

Calabrais. C'était plus du double de ce que possédait le duc de Guise! Cette infériorité détermina le duc à lever le siége, et à aller attendre l'ennemi en rase campagne, entre Fermo et Ascoli.—Il espérait que le duc d'Albe accepterait la bataille qu'il lui présentait; mais le duc d'Albe, sûr que nous nous ruinerons de nous-mêmes, continue de tenir la campagne et n'accepte ni rencontre, ni combat, ni bataille, ou les accepte dans de telles positions, qu'ils ne nous laissent aucune chance de succès. Dans cette situation, sans espoir d'obtenir du pape ni hommes ni argent, M. de Guise m'envoie M. le duc de Nemours pour réclamer de moi un renfort considérable, ou son congé de quitter l'Italie, et de revenir. Votre avis, messieurs? Faut-il faire un dernier effort, envoyer à notre bien-aimé duc de Guise les hommes et l'argent dont il a absolument besoin, ou bien faut-il le rappeler près de nous, et, en le rappelant près de nous, renoncer à toute prétention à l'endroit de ce beau royaume de Naples que, sur la promesse de Sa Sainteté, j'avais déjà destiné à mon fils Charles?

Le connétable fit un geste comme pour demander la parole, tout en indiquant, cependant, qu'il était prêt à céder la priorité au cardinal de Lorraine; mais, celui-ci, par un léger mouvement de tête, lui donna à entendre qu'il pouvait parler.

C'était, du reste, une tactique habituelle au cardinal, que de laisser son adversaire parler le premier.

— Sire, dit le connétable, mon avis est, qu'il ne faut pas abandonner une affaire si bien emmanchée, et qu'il n'y a point d'effort qui doive coûter à Votre Majesté pour soutenir, en Italie, son armée et son général.

— Et vous, monsieur le cardinal? dit le roi.

— Moi, dit Charles de Lorraine, j'en demande bien pardon à M. le connétable, mais je suis d'un avis absolument opposé au sien.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur le cardinal, répondit le connétable avec aigreur; ce serait la première fois que nous nous trouverions d'accord. Ainsi, à votre avis, monsieur, votre frère doit revenir?

— Il serait, je crois, d'une bonne politique de le rappeler.

— Seul, ou avec son armée? demanda le connétable.

— Avec son armée, jusqu'au dernier homme!

— Et pourquoi faire? Trouvez-vous qu'il n'y ait pas assez de bandits courant par les grands chemins? Moi, je trouve qu'il y en a foison!

— Il y a peut-être assez de bandits courant par les grands chemins, monsieur le connétable: il y en a peut-être à foison même, comme vous dites; mais, ce dont il n'y a pas foison, c'est de braves hommes d'armes et de grands capitaines.

— Vous oubliez, monsieur le cardinal, que nous sommes en pleine paix, et que, en pleine paix, on n'a que faire de si sublimes conquérants.

— Je prie Votre Majesté, dit le cardinal en s'adressant au roi, de demander à M. le connétable s'il croit sérieusement à la durée de la paix.

— Morbleu! si j'y crois, dit le connétable, belle demande!

— Eh bien, moi, sire, dit le cardinal, non-seulement je n'y crois pas, mais encore je pense que, si Votre Majesté ne veut pas laisser au roi d'Espagne la gloire de l'attaquer, il faut qu'elle se hâte d'attaquer le roi d'Espagne.

— Malgré la trêve jurée solennellement? s'écria le connétable avec une ardeur qui eût pu faire croire qu'il était de bonne foi; mais oubliez-vous, monsieur le cardinal, que c'est un devoir de tenir son serment? que la parole des rois doit être plus inviolable qu'aucune autre parole, et que la France ne s'est jamais relâchée de cette fidélité, même à l'égard des Turcs et des Sarrasins?

— Mais, alors, puisqu'il en est ainsi, demanda le cardinal, pourquoi votre neveu M. de Châtillon, au lieu de se tenir tranquille dans son gouvernement de Picardie, a-t-il fait sur Douai une tentative de surprise et d'escalade dans laquelle il eût réussi sans une vieille femme qui passait, par hasard, près du lieu où l'on plantait les échelles, et qui donna l'éveil aux sentinelles?

— Pourquoi mon neveu a fait cela? s'écria le connétable donnant dans le piége. Je vais vous le dire, pourquoi il a fait cela!

— Écoutons, dit le cardinal.

Puis, se tournant vers le roi, et avec une intention marquée:

— Écoutez, sire.

— Oh! Sa Majesté le sait aussi bien que moi, mordieu! dit le connétable; car, tout occupé qu'il paraît de ses amours, apprenez, monsieur le cardinal, que nous ne laissons pas le roi ignorant des affaires de l'État.

— Nous écoutons, monsieur le connétable, reprit froidement le cardinal. Vous en êtes à nous dire quelle cause pouvait motiver l'entreprise de M. l'amiral sur Douai.

— Les causes! je vous en dirai dix, et non pas une, mordieu!

— Dites, monsieur le connétable.

— D'abord, reprit celui-ci, la tentative qu'avait faite lui-même M. le comte de Mègue, gouverneur du Luxembourg, par l'entremise de son maître d'hôtel, qui corrompit, moyennant mille écus comptant et promesse d'une pension de pareille somme, trois soldats de la garnison de Metz, lesquels devaient livrer la ville.

— Que mon frère a si glorieusement défendue, c'est vrai, dit le cardinal; nous avons entendu parler de cette tentative, qui, comme celle de votre neveu l'amiral, a heureusement échoué... Mais cela ne fait qu'une excuse, et vous nous en avez promis dix, monsieur le connétable.

— Oh! attendez... Ne savez-vous point encore, monsieur le cardinal, que ce même comte de Mègue avait suborné un soldat provençal de la garnison de Marienbourg, qui, moyennant une grosse somme qu'il a reçue, s'était engagé à empoisonner tous les puits de la place, et que l'entreprise n'a manqué que parce que le comte a craint qu'un seul homme ne suffît pas à toute la besogne, et que, le comte s'étant adressé à d'autres, les autres ont éventé la mèche? Mordieu! vous ne direz pas que la chose est fausse, monsieur le cardinal, puisque le soldat a été roué!

— Ce ne serait pas tout à fait une raison pour moi d'être convaincu: vous avez fait rouer et pendre dans votre vie, monsieur le connétable, pas mal de gens que je tiens pour aussi innocents et aussi martyrs que ceux que firent mourir dans leurs cirques ces empereurs païens que l'on nommait Néron, Commode et Domitien.

— Mordieu! monsieur le cardinal, nieriez-vous, par hasard, cette entreprise de M. le comte de Mègue sur les puits de Marienbourg?

— Au contraire, monsieur le connétable, je vous ai dit que je l'admettais; mais vous nous avez promis dix excuses à l'entreprise de monsieur votre neveu, et n'en voici que deux encore!

— On vous les trouvera, mordieu! on vous les trouvera! Ignorez-vous, par exemple, que M. le comte de Berlaimont, intendant des finances de Flandre, ait fait, avec deux soldats gascons, un complot par lequel ceux-ci s'engageaient, aidés du sieur de Vèze, capitaine d'une enseigne de gens de pied, à livrer au roi d'Espagne la ville de Bordeaux, pourvu qu'ils fussent secondés par cinq ou six cents hommes? Dites un peu non à ce nouveau complot du roi catholique, et je vous répondrai, moi, qu'un de ces deux soldats, arrêté près de Saint-Quentin par le gouverneur de la place, a tout dit, jusqu'à avouer qu'il avait reçu la récompense promise en présence d'Antoine Perrenot, évêque d'Arras. Voyons, mordieu! dites non, monsieur le cardinal, dites non!

— Je m'en garderai bien! fit le cardinal souriant, vu que c'est, en effet, la vérité, monsieur le connétable, et que je ne m'amuserai pas à mettre mon âme en péril pour un si grand mensonge; mais cela ne fait, de la part de Sa Majesté le roi d'Espagne, que trois infractions au traité de Vaucelles, et vous en avez promis dix.

— Encore une fois, on vous les fournira, vos dix, mordieu! et, s'il le faut, on ira jusqu'à la douzaine!... Ah! par exemple, maître Jacques la Flèche, un des meilleurs ingé-

nieurs du roi Philippe II, n'a-t-il pas été surpris sondant les gués de la rivière d'Oise, et conduit à la Fère, où il a confessé que le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, lui avait fait compter de l'argent par M. de Berlaimont, pour tracer les plans de Montreuil, de Roye, de Doulens, de Saint-Quentin et de Mézières; autant de places dont veulent s'emparer les Espagnols pour brider Boulogne et Ardres, et empêcher de ravitailler Marienbourg?

— Tout cela est parfaitement exact, monsieur le connétable; mais nous ne sommes pas à dix.

— Eh! mordieu! est-il besoin d'être à dix pour voir que, en réalité, la trêve est rompue de la part des Espagnols, et que, si mon neveu, M. l'amiral, a fait une tentative sur Douai, il avait bien le droit de la faire?

— Aussi n'avais-je pas l'intention de vous amener à dire autre chose, monsieur le connétable, et me contenterai-je de ces quatre preuves pour être convaincu que la trêve est rompue par le roi Philippe II. Or, la trêve étant rompue, non pas une fois, mais quatre fois, c'est le roi d'Espagne qui a manqué à sa parole en rompant la trêve, et non le roi de France qui manquera à la sienne en rappelant d'Italie son armée et son général, et en s'apprêtant à la guerre.

Le connétable mordit ses moustaches blanches : l'esprit rusé de son adversaire venait de lui faire avouer juste le contraire de ce qu'il avait voulu dire.

Au reste, le cardinal avait à peine cessé de parler, et le connétable de mordre ses moustaches, que le son d'une trompette sonnant un air étranger retentit dans la cour du château de Saint-Germain.

— Oh! oh! dit le roi, quel est le mauvais plaisant de page qui vient me déchirer les oreilles avec un air anglais? Informez-vous donc, monsieur de l'Aubespine, et que le petit drôle reçoive une bonne fessée pour cette joyeuseté.

M. de l'Aubespine sortit pour accomplir les ordres du roi.

Cinq minutes après, il rentra.

— Sire, dit-il, ce n'est ni un page, ni un écuyer, ni un piqueur qui a sonné l'air en question; c'est un véritable trompette anglais qui accompagne un héraut que vous envoie votre cousine la reine Marie.

M. de l'Aubespine avait à peine achevé ces mots, qu'un autre air se fit entendre, et que l'on reconnut une sonnerie espagnole.

— Ah! ah! dit le roi, après la femme, le mari, à ce qu'il paraît!

Puis, avec cette majesté que, dans l'occasion, savaient si bien puiser en eux-mêmes tous ces vieux rois de France :

— Messieurs, dit-il, dans la salle du trône! Prévenez vos officiers; moi, je vais prévenir la cour. Quelque chose que nous mandent notre cousine Marie et notre cousin Philippe, il faut faire honneur à leurs messagers!

IV

LA GUERRE.

Le double bruit de la trompette anglaise et espagnole avai retenti, non-seulement dans la salle du conseil, mais encore par tout le palais, comme un double écho du nord et du midi.

Le roi trouva donc la cour à peu près avertie; toutes les dames étaient aux fenêtres, les yeux curieusement fixés sur les deux hérauts et sur leur suite.

A la porte du conseil, le connétable fut abordé par un jeune officier que lui envoyait son neveu M. l'amiral, le même que nous avons vu pénétrer chez l'empereur Charles-Quint, le soir de son abdication.

M. l'amiral était, nous croyons l'avoir déjà dit, gouverneur de la Picardie; il allait donc, en cas d'invasion, être exposé au premier feu.

— Ah! c'est vous, Théligny (1)? dit le connétable à demi-voix.

— Oui, monseigneur, répondit le jeune officier.

— Et vous m'apportez des nouvelles de M. l'amiral?

— Oui, monseigneur.

— Vous n'avez encore vu personne, et ne les avez dites à qui que ce soit?

— Ces nouvelles sont pour le roi, monseigneur, répondit le jeune officier; mais j'ai recommandation de vous les communiquer d'abord.

— Bien, dit le connétable, suivez-moi.

Et de même que le cardinal de Lorraine avait conduit le duc de Nemours chez Catherine de Médicis, le connétable conduisit M. de Théligny chez la duchesse de Valentinois.

Pendant ce temps, on se réunissait dans la salle de réception.

Au bout d'un quart d'heure, le roi, — ayant à sa droite la reine; sur les marches du trône, les grands officiers de la couronne; autour de lui, assises sur des fauteuils, madame Marguerite et madame Élisabeth de France, Marie Stuart, la duchesse de Valentinois, les quatre Marie; enfin toute cette cour brillante des Valois; — le roi donna l'ordre que le héraut anglais fût introduit.

Longtemps avant qu'on le vît paraître, on entendit dans la chambre précédente le bruit de ses éperons et de ceux des hommes d'armes qui lui faisaient escorte; puis, enfin, il franchit le seuil de la salle, et, vêtu du tabard aux armes d'Angleterre et de France, il s'avança la tête couverte, ne s'arrêtant qu'à dix pas du trône du roi.

Mais, arrivé là, il se découvrit, et, mettant un genou à terre, il dit à haute voix les paroles suivantes :

— Marie, reine d'Angleterre, d'Irlande et de France, à Henri, roi de France, salut! — Pour avoir entretenu relation et amitié avec les protestants anglais, ennemis de notre personne, de notre religion et de notre État, et pour leur avoir promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux : nous, Guillaume Norry, héraut de la couronne d'Angleterre, te dénonçons la guerre sur terre et sur mer, et, comme signe de défi, te jetons ici le gant de bataille.

Et le héraut jeta aux pieds du roi son gantelet de fer, qui résonna sourdement sur le parquet.

— C'est bien, répondit le roi sans se lever, j'accepte cette déclaration de guerre; mais je veux que tout le monde sache que j'ai observé de bonne foi, à l'égard de votre reine, ce que je devais à la bonne amitié que nous avons ensemble; et, puisqu'elle vient attaquer la France en si injuste cause, j'espère que Dieu me fera cette grâce qu'elle n'y gagnera rien, non plus que ses prédécesseurs ont fait, quand ils se sont attaqués aux miens. Au reste, je vous parle doucement et civilement de la sorte, parce que c'est une reine qui vous envoie; si c'était un roi, je vous parlerais d'un autre ton!

Et, se tournant vers Marie Stuart :

— Ma gentille reine d'Écosse, dit-il, comme cette guerre vous regarde non moins que moi, et que vous avez, sur la couronne d'Angleterre, tout autant de droits, sinon plus, que notre sœur Marie en a sur celle de France, ramassez, je vous prie, ce gant, et faites don au brave sir Guillaume Norry de la chaîne d'or que vous avez au cou, chaîne d'or que ma chère duchesse de Valentinois voudra bien remplacer par le fil de perles qu'elle a au cou, et que je remplacerai moi-même de manière à ce qu'elle n'ait pas trop à y perdre. Allez! pour ramasser le gant d'une femme, il faut des mains de femme!

Marie Stuart se leva, et, avec sa grâce toute charmante, détacha la chaîne de son beau cou et la passa à celui du

(1) Ce Théligny n'a rien de commun avec le gendre de l'amiral, qui fut tué le jour de la Saint-Barthélemy.

héraut; puis, de cet air de fierté qui allait si bien à son visage :

— Je ramasse ce gant, dit-elle, non-seulement au nom de la France, mais encore au nom de l'Écosse! Héraut, dites cela à ma sœur Marie.

Le héraut se releva, la tête légèrement inclinée, et, en se retirant à la gauche du trône :

— Il sera fait selon les désirs du roi Henri de France et de la reine Marie d'Écosse, dit-il.

— Introduisez le héraut de notre frère Philippe II, dit Henri.

Le même bruit d'éperons se fit entendre, annonçant le héraut espagnol, lequel entra plus fièrement encore que ne l'avait fait son collègue, et, tout en frisant sa moustache castillane, vint se poser à dix pas du roi, et dit, mais sans se mettre à genoux, et se contentant de s'incliner :

— Philippe, par la divine clémence, roi de Castille, Léon, Grenade, Navarre, Aragon, Naples, Sicile, Majorque, Sardaigne, des îles, indes et terres de la mer Océane; archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, Lothier, Brabant, Limbourg, Luxembourg et Gueldre; comte de Flandre et d'Artois; marquis du Saint-Empire; seigneur de Frise, Salins, Malines, des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Grœningen; dominateur en Asie et en Afrique, — à toi, Henri de France, faisons savoir qu'à cause des entreprises tentées sur la ville de Douai, et du pillage de la ville de Sens, qui ont eu lieu par l'ordre et sous la direction de ton gouverneur en Picardie, regardant la trêve jurée entre nous à Vaucelles comme rompue, nous te dénonçons la guerre sur terre et sur mer; en gage de ce défi, au nom de mondit roi, prince et seigneur, moi, Guzman d'Avila, héraut de Castille, Léon, Grenade, Navarre et Aragon, je jette ici mon gant de bataille.

Et, dégantant en effet sa main droite, il jeta insolemment son gant aux pieds du roi.

Alors, on put voir, à travers la couche de bistre qui le couvrait, pâlir le mâle visage de Henri II, et, d'une voix légèrement altérée :

— Notre frère Philippe II prend les devants, et nous adresse les reproches qui lui sont dus, répondit Henri; mais il eût mieux fait, puisqu'il a tant de griefs personnels contre nous, de nous faire une querelle personnelle. Nous eussions bien volontiers répondu corps pour corps de nos actes, et le Seigneur Dieu eût alors jugé entre nous. Dites-lui, don Guzman d'Avila, que nous acceptons, cependant, de grand cœur la guerre qu'il nous dénonce, mais que, s'il veut revenir sur ses pas, et substituer une rencontre personnelle à celle de nos armées, j'accepterai encore avec plus de plaisir.

Et, comme le connétable lui touchait le bras avec intention :

— Et vous ajouterez, continua Henri, qu'à cette proposition que je vous faisais, vous avez vu mon bon ami M. le connétable me toucher le bras, parce qu'il sait qu'une prédiction a dit que je mourrais dans un duel... Eh bien, au risque que la prédiction s'accomplisse, je maintiens la proposition, quoique je doute que cette prédiction rassure assez mon frère pour le décider à l'accepter. — Monsieur de Montmorency, comme connétable de France, ramassez, je vous prie, le gant du roi Philippe.

Puis, au héraut :

— Tenez, mon ami, dit-il en prenant derrière lui un sac préparé à cet effet, et qui était rempli d'or, il y a loin d'ici à Valladolid, et, m'étant venu apporter une si bonne nouvelle, il n'est pas juste que vous dépensiez dans cette longue route l'argent de votre maître ou le vôtre. Prenez donc ces cent écus d'or pour vos frais de voyage.

— Sire, répondit le héraut, mon maître et moi sommes du pays où l'or pousse, et nous n'avons qu'à nous baisser quand nous en avons besoin.

Et, saluant le roi, il fit un pas en arrière.

— Ah! ah! fier comme un Castillan! murmura Henri. — M. de Montgomery, prenez ce sac, et faites, par les fenêtres, largesse de l'or qu'il renferme.

Montgomery prit le sac, ouvrit la fenêtre, et jeta l'or aux laquais qui encombraient les cours, et qui le reçurent avec des hourras de joie.

— Messieurs, continua Henri en se levant, il y a d'habitude fête chez le roi de France quand un roi son voisin lui déclare la guerre : il y aura double fête ce soir, puisque nous avons reçu à la fois la déclaration d'un roi et celle d'une reine.

Puis, se retournant vers les deux hérauts, qui se tenaient, l'un à gauche, l'autre à droite :

— Sir Guillaume Norry, don Guzman d'Avila, dit le roi, attendu que c'est vous qui êtes les causes de la fête, vous y êtes, comme représentants de la reine Marie, ma sœur, et du roi Philippe, mon frère, invités de droit.

— Sire, dit tout bas le connétable au roi Henri, vous plairait-il d'entendre des nouvelles fraîches de Picardie que m'envoie mon neveu, par un lieutenant de la compagnie du dauphin nommé Théligny?

— Oui-da! dit le roi, amenez-moi cet officier, mon cousin, et il sera le bienvenu.

Cinq minutes après, le jeune homme, conduit dans le cabinet des armes, s'inclinait devant le roi, et attendait ensuite respectueusement que celui-ci lui adressât la parole.

— Eh bien, monsieur, lui demanda le roi, quelles nouvelles apportez-vous de la santé de M. l'amiral?

— De ce côté, sire, d'excellentes, et jamais M. l'amiral ne s'est mieux porté.

— Alors, que Dieu lui garde cette bonne santé, et tout ira bien! Où l'avez-vous quitté?

— A la Fère, sire.

— Et quelles nouvelles vous a-t-il chargé de me transmettre?

— Sire, il m'a chargé de dire à Votre Majesté de se préparer à une rude guerre. L'ennemi a rassemblé plus de cinquante mille hommes, et M. l'amiral croit que tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent n'est qu'une fausse démonstration pour cacher ses véritables projets.

— Et qu'a fait l'ennemi jusqu'à présent? demanda le roi.

— Le duc de Savoie, qui commande en chef, répondit le jeune lieutenant, s'est avancé, accompagné du duc d'Aerschott, du comte de Mansfeld, du comte d'Egmont et des principaux officiers de son armée jusqu'à Givet, où était le rendez-vous général des troupes ennemies.

— J'ai su cela par le duc de Nevers, gouverneur de la Champagne, dit le roi; il ajoutait même, dans la dépêche qu'il m'a écrite à ce sujet, qu'il croyait qu'Emmanuel-Philibert en voulait principalement à Rocroy ou à Mézières, et, sur ce que j'avais cru Rocroy, nouvellement fortifiée, mal en état de soutenir un long siége, j'ai recommandé au duc de Nevers de voir s'il ne fallait point l'abandonner. Depuis ce temps, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— J'en apporte à Votre Majesté, dit Théligny. Sûr de la force de la place, M. de Nevers s'y est enfermé, et, à l'abri derrière ses murailles, il a si bien reçu l'ennemi, qu'après plusieurs escarmouches où il a perdu quelques centaines d'hommes, celui-ci a été forcé de se retirer par le gué de Houssu, entre le village de Nismes et Hauteroche; de là, il a pris sa route par Chimay, Glayon et Montreuil-aux-Dames; il a passé ensuite près de la Chapelle, qu'il a pillée, et près de Vervins, qu'il a réduite en cendres; enfin, il s'est avancé jusqu'à Guise, et M. l'amiral ne doute pas que son dessein ne soit d'assiéger cette place, où M. de Vassé s'est enfermé.

— Quelles troupes commande M. le duc de Savoie? demanda le roi.

— Des troupes flamandes, espagnoles et allemandes, sire : quarante mille hommes d'infanterie et quinze mille chevaux à peu près.

— Et de combien d'hommes peuvent disposer M. de Châtillon et M. de Nevers?

— Sire, en réunissant tout leur monde, à peine s'ils disposeront de dix-huit mille fantassins et de cinq à six mille chevaux; sans compter, sire, qu'il y a, parmi ces derniers, quinze cents ou deux mille Anglais dont il faudrait se défier, en cas de guerre avec la reine Marie.

— C'est donc, y compris la garnison que l'on sera forcé de laisser dans les villes, douze ou quatorze mille hommes à peine que nous pouvons vous donner, mon cher connétable, dit Henri se tournant vers Montmorency.

— Que voulez-vous, sire ! avec le peu que vous me donnerez, je ferai de mon mieux. J'ai entendu dire qu'un fameux général de l'antiquité, nommé Xénophon, n'avait que dix mille soldats sous ses ordres lorsqu'il accomplit, pendant l'espace de près de cent cinquante lieues, une magnifique retraite, et que Léonidas, roi de Sparte, commandait un millier d'hommes tout au plus, lorsqu'il arrêta pendant huit jours, aux Thermopyles, l'armée du roi Xerxès, qui était bien autrement nombreuse que celle du duc de Savoie !

— Ainsi, vous ne vous découragez pas, mon bon connétable? dit le roi.

— Tout au contraire, sire ! Et, mordieu ! je n'ai jamais été si joyeux et si plein de bon espoir! Je voudrais seulement avoir un homme qui pût me donner des renseignements sur l'état de la ville de Saint-Quentin.

— Pourquoi cela, connétable? demanda le roi.

— Parce que, avec les clefs de Saint-Quentin, on ouvre les portes de Paris, sire; c'est un proverbe de vieux routier. — Connaissez-vous Saint-Quentin, monsieur de Théligny?

— Non, monseigneur; mais, si j'osais...

— Osez, mordieu ! osez ! le roi le permet.

— Eh bien, monsieur le connétable, je vous dirai que j'ai avec moi une espèce d'écuyer que m'a donné M. l'amiral, et qui pourrait fort bien renseigner, s'il le veut, Votre Seigneurie sur l'état de la ville.

— Comment, s'il le veut? s'écria le connétable. Il faudra bien qu'il veuille !

— Sans doute, dit Théligny, il n'osera pas refuser de répondre aux questions de M. le connétable ; seulement, comme c'est un gaillard fort habile, il y répondra à sa guise.

— A sa guise? c'est-à-dire à la mienne, monsieur le lieutenant !

— Ah ! voilà justement le point sur lequel je prierais Votre Seigneurie de ne pas s'abuser. Il répondra à sa guise, et non point à la vôtre, vu que, ne connaissant point Saint-Quentin, monseigneur ne pourra pas savoir s'il dit ou non la vérité.

— S'il n'a pas dit la vérité, je le ferai pendre !

— Oui, c'est un moyen de le punir, mais ce n'est pas un moyen de l'utiliser. Croyez-moi, monsieur le connétable, c'est un garçon fin, adroit, très-brave quand il veut...

— Comment, quand il veut? Il n'est donc pas brave toujours? interrompit le connétable.

— Il est brave quand on le regarde, monseigneur, ou quand on ne le regarde pas, et qu'il est de son intérêt de se battre. Il ne faut pas exiger autre chose d'un aventurier.

— Mon bon connétable, dit le roi, qui veut la fin veut les moyens. Cet homme peut nous rendre des services; M. de Théligny le connaît; laissez M. de Théligny conduire l'interrogatoire.

— Soit, dit le connétable; mais je vous réponds, sire, que j'ai une manière de parler aux gens...

— Oui, monseigneur, répondit en souriant Théligny, nous connaissons cette manière-là : elle a son bon côté; mais, avec maître Yvonnet, elle aurait pour résultat de le faire passer, à la première occasion, du côté de l'ennemi, auquel il rendrait contre nous tous les services qu'il peut nous rendre contre lui.

— A l'ennemi, morbleu? à l'ennemi, sacrebleu? cria le connétable. Mais, alors, il faut le pendre tout de suite! C'est donc un maroufle, c'est donc un bandit, c'est donc un traître, que cet écuyer, monsieur de Théligny?

— C'est un aventurier tout simplement, monseigneur.

— Oh! oh! et mon neveu se sert de ces drôles-là?

— A la guerre comme à la guerre, monseigneur, répondit en riant Théligny.

Puis, se tournant vers le roi :

— Je mets mon pauvre Yvonnet sous la sauvegarde de Votre Majesté, et je demande, quelque chose qu'il dise ou fasse, à l'emmener sain et sauf, comme je l'ai amené.

— Vous avez ma parole, monsieur, dit le roi. Allez chercher votre écuyer.

— Si le roi permet, reprit Théligny, je me contenterai de lui faire un signe, et il montera.

— Faites.

Théligny s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la pelouse du parc, l'ouvrit et fit un signe d'appel.

Cinq minutes après, maître Yvonnet parut sur le seuil de la porte, vêtu de sa même cuirasse de buffle, de son même justaucorps de velours marron, de ses mêmes bottes de peau, sous lesquels nous l'avons présenté au lecteur.

Il tenait à la main la même toque, ornée de la même plume.

Seulement, le tout avait vieilli de deux ans.

Une chaîne de cuivre qui avait été dorée autrefois pendait à son cou, et se jouait galamment sur sa poitrine.

Le jeune homme n'eut besoin que d'un coup d'œil pour juger à qui il avait affaire, et sans doute reconnut-il ou le roi ou M. le connétable, peut-être même tous les deux, car il se tint respectueusement près de la porte.

— Avancez, Yvonnet! avancez, mon ami, dit le lieutenant, et sachez que vous êtes en présence de Sa Majesté Henri II et de M. le connétable, lesquels, sur l'éloge que je leur ai fait de vos mérites, ont désiré vous voir.

Au grand ébahissement du connétable, maître Yvonnet ne parut pas le moins du monde étonné que ses mérites lui eussent valu une pareille faveur.

— Je vous remercie, mon lieutenant, dit Yvonnet en faisant trois pas, et en s'arrêtant moitié par défiance, moitié par respect; mes mérites, si petits qu'ils soient, sont aux pieds de Sa Majesté et au service de M. le connétable.

Le roi remarqua la différence que le jeune homme avait su mettre entre l'hommage rendu à la majesté royale, et l'obéissance offerte à M. de Montmorency.

Sans doute cette différence frappa-t-elle aussi le connétable.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, pas de phrases, mon beau muguet! et répondez-moi carrément, ou sinon...

Yvonnet lança de côté à M. de Théligny un regard qui voulait dire : « Est-ce un danger que je cours? est-ce un honneur que l'on me fait? »

Mais, fort de la promesse du roi, Théligny s'empara de l'interrogatoire.

— Mon cher Yvonnet, dit-il, le roi sait que vous êtes un galant cavalier, fort aimé des belles, et qui consacrez à votre toilette tous les revenus que peuvent vous procurer votre intelligence et votre courage. Or, comme le roi veut mettre à l'épreuve votre intelligence tout de suite, votre courage plus tard, il me charge de vous offrir dix écus d'or, si vous consentez à lui donner, ainsi qu'à M. le connétable, quelques renseignements positifs sur la ville de Saint-Quentin.

— Mon lieutenant a-t-il eu la bonté de dire au roi que je fais partie d'une association d'honnêtes gens qui ont tous juré de verser moitié des gains faits par chacun d'eux, soit à l'aide de l'intelligence, soit à l'aide de la force, dans une masse commune; de sorte que, des dix écus d'or qui me sont offerts, cinq seulement m'appartiendraient, les cinq autres étant la part de la communauté?

— Et qui t'empêche de les garder tous les dix, imbécile! reprit le connétable, et de ne rien dire de la bonne fortune qui t'arrive?

— Ma parole, monsieur le connétable ! Peste! nous sommes de trop petites gens pour y manquer, à notre parole !

— Sire, dit le connétable, je me défie fort de ceux-là qui ne font les choses que pour de l'argent.

Yvonnet s'inclina devant le roi.

— Je demande à Sa Majesté la permission de dire deux mots.

— Ah çà ! mais ce drôle...

— Connétable, dit le roi, je vous prie...

Puis, souriant :

— Parlez, mon ami, dit-il à Yvonnet.

Le connétable haussa les épaules, fit trois pas en arrière,

et se mit à se promener de long en large comme un homme qui ne veut pas prendre part à la conversation.

— Sire, dit Yvonnet avec un respect et une grâce qui eussent fait honneur à un courtisan raffiné, je prie Votre Majesté de vouloir bien se rappeler que je n'ai fixé aucun prix aux services petits ou grands que non-seulement je puis, mais encore je dois lui rendre comme son humble et obéissant sujet; c'est mon lieutenant. M. de Théligny, qui a parlé de dix écus d'or. Sa Majesté ignorant très-certainement l'association qui existe entre moi et huit de mes camarades entrés également au service de M. l'amiral, j'ai cru devoir la prévenir qu'en pensant me donner dix écus d'or, elle en donnait seulement cinq à moi, les cinq autres étant pour la communauté. Maintenant, que Sa Majesté veuille bien m'interroger: je suis prêt à lui répondre, et, cela, sans qu'il soit question ni de cinq, ni de dix, ni de vingt écus d'or; mais purement et simplement à cause du respect, de l'obéissance et du dévouement que je dois à mon roi.

Et l'aventurier s'inclina devant Henri avec autant de dignité que s'il eût été ambassadeur d'un prince italien ou d'un comte du Saint-Empire.

— A merveille! dit le roi; vous avez raison, maître Yvonnet, ne comptons pas ensemble d'avance, et vous vous en trouverez bien.

Yvonnet fit un sourire qui signifiait: « Oh! je sais à qui j'ai affaire! »

Mais, comme tous ces petits retardements irritaient l'humeur impatiente du connétable, il revint se placer en face du jeune homme, et, frappant du pied:

— Voyons, maintenant que les conditions sont faites, voudras-tu bien me dire ce que tu sais de Saint-Quentin, maroufle?

Yvonnet regarda le connétable, et, avec cette expression goguenarde qui n'appartient qu'au Parisien:

— Saint-Quentin, monseigneur? dit-il. Saint-Quentin est une ville située sur la rivière de Somme, à six lieues de la Fère, à treize lieues de Laon, à trente-quatre lieues de Paris; elle a vingt mille habitants, un corps de ville composé de vingt-cinq officiers municipaux, à savoir: un maïeur en charge, le maïeur sortant, onze jurés, douze échevins; ces magistrats élisent et créent eux-mêmes leurs successeurs, qu'ils prennent parmi les bourgeois, par suite d'un arrêt du parlement du 16 décembre 1335, et d'une charte du roi Charles VI en date de 1412.

— Ta ta ta ta ta! s'écria le connétable, que diable nous chante là cet oiseau de malheur?... Je te demande ce que tu sais de Saint-Quentin, animal!

— Eh bien, je vous le dis, ce que j'en sais, et je puis vous garantir les renseignements: je les tiens de mon ami Maldent, qui est natif de Noyon, et qui a passé trois ans à Saint-Quentin, en qualité de clerc de procureur.

— Tenez, sire, dit le connétable, croyez-moi, nous ne tirerons rien de ce maroufle, tant qu'il ne sera pas sur un bon cheval de bois, avec quatre boulets de douze à chaque jambe.

Yvonnet demeura impassible.

— Je ne suis pas précisément de votre avis, connétable; je crois que nous ne tirerons rien de lui, tant que nous voudrons le faire parler; mais je crois qu'il nous dira tout ce que nous désirons savoir, tant que nous le laisserons interroger par M. de Théligny. S'il sait ce qu'il nous a dit, — ce qui est justement ce qu'il ne devrait pas savoir, — soyez certain qu'il sait encore autre chose... N'est-ce pas, maître Yvonnet, que tu n'as pas étudié seulement la géographie, la population et la constitution de la ville de Saint-Quentin, mais que tu connais encore l'état dans lequel sont ses remparts, et les dispositions où se trouvent ses habitants?

— Que mon lieutenant veuille bien m'interroger, ou que le roi me fasse l'honneur de m'adresser les questions auxquelles il désire avoir une réponse, et je ferai de mon mieux pour contenter mon lieutenant, ou pour obéir au roi.

— Le drôle est tout miel, murmura le connétable.

— Voyons, mon cher Yvonnet, dit Théligny, prouvez à Sa Majesté que je ne l'ai pas induite en erreur, lorsque je lui ai vanté votre intelligence, et dites-lui, ainsi qu'à M. le connétable, en quel état se trouvent les remparts de la ville en ce moment.

Yvonnet secoua la tête.

— Ne dirait-on pas que le drôle s'y connaît? grommela le connétable.

— Sire, répondit Yvonnet sans s'inquiéter de la repartie de M. de Montmorency, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que la ville de Saint-Quentin, ignorant qu'elle courût un danger quelconque, et, par conséquent, n'ayant préparé aucun moyen de défense, est à peine à l'abri d'un coup de main.

— Mais, enfin, demanda le roi, elle a des remparts?

— Oui, sans doute, dit Yvonnet, munis de tours rondes et carrées reliées par des courtines, avec deux ouvrages à cornes dont l'un défend le faubourg d'Isle; mais le boulevard n'a pas même de parapets, et n'est protégé que par un fossé creusé en avant; son terre-plein, qui ne s'élève pas au-dessus des terrains environnants, est dominé, dans beaucoup d'endroits, par les hauteurs voisines, et même par plusieurs maisons situées sur le bord du fossé extérieur; et, à droite du chemin de Guise, entre la rivière de Somme et la porte d'Isle, la vieille muraille, — c'est le nom du rempart sur ce point, — la vieille muraille est tellement dégradée, qu'un homme, pour peu qu'il soit adroit, peut facilement l'escalader.

— Mais, drôle! s'écria le connétable, si tu es ingénieur, il faut le dire tout de suite!

— Je ne suis pas ingénieur, monsieur le connétable.

— Et qu'es-tu donc, alors?

Yvonnet baissa les yeux avec une modestie affectée.

— Yvonnet est amoureux, monseigneur, dit Théligny, et, pour arriver jusqu'auprès de sa belle, qui demeure au faubourg d'Isle, près de la porte dudit faubourg, il a été obligé d'étudier le fort et le faible de la muraille.

— Ah! ah! murmura le connétable, voilà une raison!

— Voyons, continue, dit le roi, et je te donnerai une belle croix d'or à porter à ta maîtresse, la première fois que tu l'iras voir à ton retour.

— Et jamais croix d'or, je puis le dire avec assurance, n'aura brillé sur un plus beau cou que celui de Gudule, sire!

— Allons, ne voilà-t-il pas l'animal qui va nous faire le portrait de sa maîtresse! dit le connétable.

— Et pourquoi pas, si elle est jolie, mon cousin? dit en riant le roi. — Tu auras ta croix, maître Yvonnet.

— Merci, sire!

— Et, maintenant, y a-t-il une garnison, au moins, dans la ville de Saint-Quentin?

— Non, monsieur le connétable.

— Non! s'écria Montmorency; et comment cela, non?

— Parce que la ville est franche de logements militaires, et que la défense de la ville est un droit que la bourgeoisie tient fort à conserver.

— La bourgeoisie! des droits!... Sire, croyez-moi bien, les choses iront tout de travers, tant que la bourgeoisie, les communes, réclameront je ne sais quels droits qu'elles tiennent vraiment je ne sais de qui!

— De qui? Je vais vous le dire, mon cousin: des rois mes prédécesseurs.

— Eh bien, que Votre Majesté me charge de les lui reprendre, ces droits-là, à la bourgeoisie, et ce sera chose vite faite.

— Nous aviserons à cela plus tard, mon cher connétable; en attendant, occupons-nous de l'Espagnol, c'est le principal. Il faudrait une bonne garnison à Saint-Quentin.

— C'est ce que M. l'amiral était en train de négocier au moment de mon départ, dit Théligny.

— Et il doit avoir réussi, à cette heure, observa Yvonnet, attendu qu'il avait pour lui maître Jean Pauquet.

— Qu'est-ce que maître Jean Pauquet? demanda le roi.

— C'est l'oncle de Gudule, sire, répondit Yvonnet avec un accent qui n'était pas exempt d'une certaine fatuité.

— Comment, drôle ! s'écria le connétable, tu fais la cour à la nièce d'un magistrat?

— Jean Pauquet n'est point un magistrat, monsieur le connétable.

— Et qu'est-ce donc que ton Jean Pauquet ?

— C'est le syndic de tous les tisserands.

— Jésus! dit le connétable, dans quel temps vivons-nous, que l'on soit obligé de négocier avec un syndic des tisserands, quand il plaît au roi de mettre une garnison dans sa ville!... Tu lui diras, à ton Jean Pauquet, que je le ferai pendre, s'il n'ouvre pas, non-seulement les portes de la ville, mais encore celles de sa maison aux gens d'armes qu'il me plaira de lui envoyer.

— Je crois que M. le connétable fera bien de laisser mener l'affaire par M. de Châtillon, dit Yvonnet en secouant la tête; il sait mieux que Sa Seigneurie la façon dont on parle à Jean Pauquet.

— Il me semble que tu raisonnes? s'écria le connétable avec un geste de menace.

— Mon cousin, mon cousin, dit Henri, laissez-nous, de grâce, achever ce que nous avons commencé avec ce brave garçon. Vous serez en mesure de juger vous-même de la vérité de ses assertions, puisque l'armée est sous vos ordres, et que vous la rejoindrez le plus tôt possible.

— Oh! dit le connétable, pas plus tard que demain! J'ai hâte de mettre à la raison tous ces bourgeois!... Un syndic de tisserands, mordieu! le beau sire, pour négocier avec un amiral!... Peuh!

Et il alla ronger ses ongles dans l'embrasure de la fenêtre.

— Maintenant, demanda le roi, les abords de la ville sont-ils faciles ?

— De trois côtés, oui, sire : du côté du faubourg d'Isle, du côté de Remicourt, et du côté de la chapelle d'Épargnemaille; mais, du côté de Tourrival, il faut traverser les marais de Grosnard, qui sont pleins de puisards et de fondrières.

Le connétable s'était rapproché peu à peu pour écouter ce détail, qui l'intéressait.

— Et, en cas de besoin, dit-il, te chargerais-tu de conduire à travers ces marais un corps de troupes qui entrerait dans la ville ou qui en sortirait?

— Sans doute; mais j'ai déjà dit à M. le connétable que l'un de nos associés, nommé Maldent, ferait bien mieux son affaire, ayant habité pendant trois ans Saint-Quentin, tandis que, moi, je n'y ai guère été que de nuit, et ai toujours fait le chemin très-vite.

— Et pourquoi cela, très-vite?

— Parce que, la nuit, quand je suis seul, j'ai peur!

— Comment, s'écria le connétable, tu as peur?

— Certainement j'ai peur.

— Et tu avoues cela, drôle?

— Pourquoi pas, puisque cela est?

— Et de quoi as-tu peur ?

— J'ai peur des feux follets, des revenants et des loups-garoux.

Le connétable éclata de rire.

— Ah! tu as peur des feux follets, des revenants et des loups-garoux?

— Oui, je suis horriblement nerveux!

Et le jeune homme tourna sa peau comme s'il avait le frisson.

— Ah! mon cher Théligny, reprit le connétable, je vous fais mon compliment sur votre écuyer! Me voilà prévenu : je ne le prendrai pas pour mon courrier de nuit.

— Le fait est que mieux vaut m'employer le jour.

— Oui, et te laisser la nuit pour aller voir Gudule, n'est-ce pas ?

— Vous voyez, monsieur le connétable, que mes visites n'ont pas été inutiles, et le roi en juge ainsi, puisqu'il a eu la bonté de me promettre une croix.

— Monsieur le connétable, faites remettre quarante écus d'or à ce jeune homme pour les bons renseignements qu'il nous a donnés, et les services qu'il s'offre de nous rendre. Vous ajouterez dix écus à part pour acheter une croix à mademoiselle Gudule.

Le connétable haussa les épaules.

— Quarante écus! grommela-t-il; quarante coups de verges! quarante coups de canne! quarante coups de manche de hallebarde sur les épaules!

— Vous m'entendez, mon cousin? Ma parole est donnée : ne me faites pas manquer à ma parole !

Puis, à Théligny :

— Monsieur le lieutenant, continua le roi, M. le connétable vous donnera des ordres pour prendre des chevaux de mes écuries au Louvre et à Compiègne, afin que vous puissiez marcher vite. Ne craignez pas de les crever, et tâchez d'arriver demain à la Fère. M. l'amiral ne saurait être trop tôt prévenu que la guerre est déclarée. — Bon voyage, monsieur, et bonne chance!

Le lieutenant et son écuyer saluèrent respectueusement le roi Henri II, et suivirent le connétable.

Dix minutes après, ils prenaient au galop la route de Paris, et le connétable venait rejoindre le roi, qui n'avait point quitté son cabinet.

V

OU LE LECTEUR SE RETROUVE EN PAYS DE CONNAISSANCE.

Henri II attendait le connétable pour donner, sans désemparer, des ordres de la plus haute importance.

M. de Montgomery, qui avait déjà, quelques années auparavant, conduit des troupes françaises au secours de la régente d'Écosse, fut envoyé à Édimbourg, pour demander que, conformément au traité signé entre ce royaume et la France, les Écossais déclarassent la guerre à l'Angleterre, et que les seigneurs composant le conseil de régence envoyassent en France des députés munis de pouvoirs pour conclure le mariage de la jeune reine Marie avec le dauphin.

En même temps, on rédigeait un acte par lequel Marie Stuart, de l'aveu des Guise, transmettait au roi de France son royaume d'Écosse, et les droits qu'elle avait ou pouvait avoir sur le royaume d'Angleterre, dans le cas où elle mourrait sans héritier mâle.

Aussitôt le mariage célébré, Marie Stuart devait prendre le titre de reine de France, d'Écosse et d'Angleterre. En attendant, on gravait sur la vaisselle de la jeune souveraine le triple blason des Valois, des Stuarts et des Tudors.

Le soir, comme l'avait dit le roi Henri II, il y eut une fête splendide au château de Saint-Germain, et les deux hérauts, de retour, l'un près de sa maîtresse, l'autre près de son maître, purent leur dire de quelle joyeuse façon on recevait les déclarations de guerre à la cour de France.

Mais, bien avant que la première fenêtre du château de Saint-Germain s'illuminât, deux cavaliers montés sur de magnifiques chevaux s'élançaient hors des cours du Louvre, et, gagnant la barrière de la Villette, suivaient au grand trot la route de la Fère.

A Louvres, ils s'arrêtèrent un instant pour laisser souffler leurs chevaux, qu'ils changèrent à Compiègne, comme la chose était convenue; après quoi, malgré l'heure avancée de la nuit, et le peu de repos qu'ils avaient pris, ils se remirent en route, atteignirent Noyon au point du jour, s'y reposèrent une heure, et repartirent aussitôt pour la Fère, où ils entrèrent à huit heures du matin.

Rien de nouveau n'y était arrivé depuis le départ de Théligny et d'Yvonnet.

Si peu de minutes que ce dernier eût passées à Paris, il avait trouvé le temps de renouveler sa garde-robe chez un fripier de sa connaissance, qui demeurait rue des Prêtres-

Saint-Germain-l'Auxerrois. Le justaucorps et la trousse marron avaient donc fait place à un pourpoint et à un haut-de-chausses de velours vert tout passementés d'or, et à une toque cerise ornée d'une plume blanche. Un maillot cerise s'assortissant à la toque se perdait dans des bottes à peu près irréprochables, armées de gigantesques éperons de cuivre. Si ce nouveau vêtement n'était pas tout à fait neuf, il avait du moins été porté si peu de temps, et par un maître si soigneux, qu'il eût fallu être de bien mauvaise compagnie pour en faire la remarque, et surtout pour s'apercevoir qu'il sortait de la boutique d'un fripier, et non de l'atelier d'un tailleur.

Quant à la chaîne, après l'avoir tournée en tous sens, Yvonnet avait décidé qu'il y restait assez de dorure pour faire illusion à ceux qui la regarderaient à la distance de quelques pas.

C'était à lui de ne point permettre qu'on la regardât de trop près.

Hâtons-nous de dire que la croix d'or avait été scrupuleusement achetée; seulement, nul ne sut jamais si Yvonnet y avait bien scrupuleusement appliqué les dix écus d'or qui avaient été alloués par Sa Majesté Henri II pour faire ce présent à la nièce de Jean Pauquet.

Notre croyance, à nous, est que, dans les rognures de cette croix, Yvonnet avait trouvé moyen de se tailler, non-seulement le pourpoint et le haut-de-chausses de velours vert, la toque cerise et la plume blanche, les bottes de buffle et les éperons de cuivre, mais encore une élégante cuirasse qui, placée en portemanteau sur la croupe de son cheval, faisait, à chaque mouvement de celui-ci, entendre un petit bruit de ferraille tout à fait guerrier.

Mais il faut dire que, comme tout cela avait pour but d'orner ou de défendre sa personne, et que sa personne appartenait à mademoiselle Gudule, Yvonnet eût-il ainsi utilisé les rognures de la croix de sa maîtresse, l'argent de Sa Majesté le roi de France n'eût point été détourné de sa destination.

Au reste, à peine eut-il franchi la porte de la Fère, qu'il put juger de l'effet qu'était appelée à produire sa nouvelle toilette. Frantz et Heinrich Scharfenstein étaient, en leur qualité de pourvoyeurs de la société, occupés à conduire au camp un bœuf dont ils venaient de faire l'acquisition, et, avec cet instinct de conservation qui éloigne les animaux de la boucherie, celui-ci refusait de marcher, — autant qu'il était en lui; car Heinrich Scharfenstein le tirait par une corne, tandis que Frantz le poussait par derrière.

Au bruit que firent les fers des chevaux résonnant sur le pavé, Heinrich leva la tête, et, reconnaissant notre écuyer:

— O Frantz! s'écria-t-il, recarte tone meinherr Yfonnette, gomme il êdre pelle!

Et, dans son admiration, il lâcha la corne du bœuf, lequel, profitant de la liberté qui lui était donnée, fit un demi-tour, et eût regagné l'étable d'une seule course, si Frantz, qui, ainsi que nous l'avons dit, stationnait dans le voisinage de la queue, ne se fût emparé de ce membre, et, se roidissant avec sa force herculéenne, n'eût arrêté tout court l'animal fugitif.

Yvonnet envoya, de la main, un salut protecteur, et passa.

On arriva chez Coligny.

Le jeune lieutenant se fit reconnaître, et pénétra aussitôt dans le cabinet de l'amiral, suivi d'Yvonnet, qui, avec son tact habituel, et malgré le changement qui s'était opéré en lui, demeura respectueusement à la porte.

M. de Châtillon, penché sur une de ces cartes géographiques incomplètes comme on les faisait à cette époque, essayait de la compléter par les renseignements que lui donnait un homme à la figure fine, au nez pointu, à l'œil intelligent, debout devant lui.

Cet homme, c'était notre ami le Picard Maldent, qui, ainsi que l'avait dit Yvonnet, ayant été trois ans clerc de procureur à Saint-Quentin, connaissait comme son écritoire la ville et ses environs.

M. l'amiral, au bruit que fit Théligny en entrant, leva la tête, et reconnut son messager.

Maldent tourna doucement les yeux du côté de la porte, et reconnut Yvonnet.

M. l'amiral tendit la main à Théligny; Maldent échangea un regard avec Yvonnet, lequel tira de sa poche les cordons de l'orifice supérieur d'une bourse, pour indiquer à son associé que le voyage n'avait pas été sans fruit.

Théligny rendit compte en deux mots à M. l'amiral de son entrevue avec le roi et avec M. le connétable, et remit au gouverneur de la Picardie les lettres de son oncle.

— Oui, dit Coligny tout en lisant, j'y ai pensé comme lui; Saint-Quentin est, en effet, la ville importante à garder. Aussi, mon cher Théligny, depuis hier, votre compagnie y est-elle entrée. Vous irez la rejoindre aujourd'hui même, et y annoncerez mon arrivée prochaine.

Et, tout entier aux renseignements que Maldent lui donnait, il se courba de nouveau sur la carte, et continua ses annotations.

Théligny connaissait l'amiral, esprit sérieux et profond qu'il fallait laisser à ce qu'il faisait, et, comme, selon toute probabilité, ses notes prises, Coligny aurait, à l'endroit de Saint-Quentin, de nouveaux ordres à lui donner, le lieutenant s'approcha d'Yvonnet.

— Allez m'attendre au camp, lui dit-il tout bas; je vous y prendrai en passant, lorsque j'aurai reçu les dernières instructions de M. l'amiral.

Yvonnet s'inclina silencieusement, et sortit.

Il retrouva son cheval à la porte, et en un instant il fut hors de la ville.

Le camp de M. l'amiral, qui avait d'abord été posé à Pierrepont près Marle, avait ensuite été transporté près de la Fère. Trop faible pour tenir en rase campagne avec quinze ou dix-huit cents hommes qu'il commandait, l'amiral, dans la crainte d'une surprise, avait gagné le voisinage d'une ville fortifiée, pensant que, si peu nombreuse que fût sa troupe, une fois derrière de bonnes murailles, elle tiendrait toujours.

La ligne du camp franchie, Yvonnet se dressa sur ses étriers pour tâcher de reconnaître quelqu'un de ses compagnons, et savoir où ils avaient établi leur domicile.

Bientôt son regard fut attiré par un groupe au milieu duquel il crut reconnaître Procope, assis sur une pierre, et écrivant sur un genou.

Procope avait utilisé sa science cléricale : au moment où l'on était exposé à rencontrer l'ennemi d'un instant à l'autre, il faisait des testaments à cinq sous parisis la pièce.

Yvonnet comprit qu'il en était de l'ancien huissier comme de M. l'amiral, et qu'il ne fallait point le déranger dans cette grave occupation. Il jeta un nouveau regard autour de lui, et aperçut Heinrich et Frantz Scharfenstein, qui, ayant renoncé au dessein de conduire leur bœuf au camp, lui avaient lié les pieds, et l'y apportaient à l'aide d'un timon de voiture dont chacun d'eux soutenait une extrémité sur son épaule.

Un homme qui n'était autre que Pilletrousse leur faisait des signes à la porte d'une tente en assez bon état.

Yvonnet reconnut le domicile auquel il avait droit pour un neuvième, et en quelques secondes il fut près de Pilletrousse, lequel, avant de souhaiter aucune bienvenue à son compagnon, commença par faire une première fois, puis une seconde fois, puis une troisième fois, le tour d'Yvonnet, qui, pareil au cavalier d'une statue équestre, le regardait accomplir son périple avec un sourire de satisfaction.

Au troisième tour, Pilletrousse s'arrêta, et, avec un clappement de langue qui indiquait son admiration :

— Peste! dit-il, voilà un joli cheval, et qui vaut bien quarante écus d'or! Où diable as-tu volé cela?

— Chut! dit Yvonnet, parlons avec respect de l'animal : il sort des écuries de Sa Majesté, et ne m'appartient qu'à titre de prêt.

— C'est fâcheux! dit Pilletrousse.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'avais un acquéreur.

— Ah! fit Yvonnet; et quel était cet acquéreur?

— Moi, dit une voix derrière Yvonnet.

Yvonnet se retourna et jeta un coup d'œil rapide sur celui qui se présentait avec ce fier monosyllabe, lequel fit réussir, cent ans plus tard, la tragédie de *Médée*.

L'amateur du cheval était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, moitié armé, moitié désarmé, comme avaient l'habitude de se tenir les gens de guerre lorsqu'ils étaient au camp.

Yvonnet n'eut besoin que de laisser tomber son regard sur ces épaules carrées, sur cette tête encadrée dans une chevelure et dans une barbe rousses, sur ces yeux bleu clair pleins d'entêtement et de férocité, pour reconnaître celui qui lui adressait la parole.

— Mon gentilhomme, dit-il, vous venez d'entendre ma réponse : le cheval appartient effectivement à Sa Majesté le roi de France, qui a eu la bonté de me le prêter pour revenir au camp; s'il le réclame, il est trop juste que je le lui rende; s'il me le laisse, il est à votre disposition, son prix, bien entendu, étant d'avance débattu et arrêté entre nous.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit le gentilhomme; gardez-le-moi donc : je suis riche et de bonne composition.

Yvonnet salua.

— D'ailleurs, continua le gentilhomme, ce n'est pas la seule affaire que je compte traiter avec vous.

Yvonnet et Pilletrousse saluèrent ensemble.

— Combien êtes-vous de votre bande?

— De notre troupe, vous voulez dire, mon gentilhomme, reprit Yvonnet, un peu blessé de la qualification.

— De votre troupe, si cela vous plaît.

— A moins que, en mon absence, il ne soit arrivé malheur à quelqu'un de mes camarades, répondit Yvonnet interrogeant Pilletrousse, nous sommes neuf.

Un regard de Pilletrousse rassura Yvonnet, en supposant même qu'Yvonnet fût inquiet.

— Et neuf braves ? demanda le gentilhomme.

Yvonnet sourit; Pilletrousse haussa les épaules.

— Le fait est que vous avez là un joli échantillon, dit le gentilhomme montrant Frantz et Heinrich, si ces deux braves font partie de la troupe...

— Ils en font partie, répondit laconiquement Pilletrousse.

— Eh bien, on pourra traiter...

— Pardon, dit Yvonnet, mais nous appartenons à M. l'amiral.

— Sauf deux jours de la semaine où nous pouvons travailler pour notre compte, observa Pilletrousse. Procope a introduit cette clause dans le traité, prévoyant les deux cas, 1° où nous aurions quelque entreprise à tenter pour nous-même, 2° où quelque honorable gentilhomme nous ferait une proposition dans le genre de celle que monsieur paraît disposé à nous faire.

— Ce n'est que pour un jour ou pour une nuit; ainsi cela tombe à merveille! Maintenant, en cas de besoin, où vous retrouverai-je?

— A Saint-Quentin, probablement, dit Yvonnet; je sais que, personnellement, j'y serai aujourd'hui même.

— Et deux de nous, continua Pilletrousse, Lactance et Malemort, y sont déjà. Quant au reste de la troupe...

— Quant au reste de la troupe, reprit Yvonnet, il ne peut pas tarder à nous y suivre, attendu que M. l'amiral, d'après ce que je lui ai entendu dire à lui-même, doit y être dans deux ou trois jours.

— Bien! dit le gentilhomme. Ainsi donc, à Saint-Quentin, mes braves!

— A Saint-Quentin, mon gentilhomme !

Ce dernier fit un léger mouvement de tête, et s'éloigna.

Yvonnet le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la foule; puis, appelant un goujat qui servait les neuf associés, et qui, en échange de ses services, recevait de la communauté sa nourriture temporelle et spirituelle, il lui jeta au bras la bride de son cheval.

Le premier mouvement d'Yvonnet avait été de s'approcher de Pilletrousse pour lui faire part de ses réminiscences à propos de l'inconnu; mais sans doute, réfléchissant que Pilletrousse était d'une bien matérielle organisation pour recevoir un secret de cette importance, il ravala les paroles qui s'étaient déjà avancées jusqu'au bord de ses lèvres et parut donner toute son attention à l'œuvre qu'accomplissaient Heinrich et Frantz Scharfenstein.

Heinrich et Frantz, après avoir, comme nous l'avons dit, à l'aide du timon de voiture qu'ils lui avaient passé entre les quatre jambes, apporté leur bœuf récalcitrant jusqu'au milieu du camp, l'avaient déposé, tout soufflant et les yeux enflammés, en face de leur tente.

Puis Heinrich était entré dans la tente pour y chercher sa masse d'armes, qu'il avait eu quelque peine à trouver, Fracasso, saisi d'une inspiration poétique, s'étant couché sur un matelas pour rêver tout à son aise, et s'étant fait de cette masse un oreiller pour soutenir sa tête.

Cette masse, simple dans sa forme et humble par sa matière, était tout uniment un boulet de douze emmanché à une barre de fer; c'était, avec une gigantesque épée à deux mains, l'arme habituelle des deux Scharfenstein.

Heinrich avait fini par la trouver, et, malgré les gémissements de Fracasso, qu'il surprenait justement dans le plus beau feu de la composition, il l'avait tirée de dessous la tête du poëte, et était revenu rejoindre Frantz, qui l'attendait.

A peine Frantz eut-il délié les jambes de devant du bœuf, que l'animal fit aussitôt un effort et se trouva à moitié redressé. Heinrich profita de ce moment : il leva la masse de fer jusqu'à ce que, renversée en arrière, elle touchât ses reins, et de toute sa force l'abattit entre les deux cornes du bœuf.

L'animal, qui avait commencé à pousser un mugissement, s'interrompit et tomba comme foudroyé.

Pilletrousse, qui, l'œil ardent, et pareil à un dogue en arrêt, n'attendait que ce moment, s'élança sur le bœuf abattu et lui ouvrit l'artère du cou. Après quoi, il le fendit depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité opposée, et se mit à le découper.

Pilletrousse était le boucher de la société; Heinrich et Frantz, les approvisionneurs, achetaient et tuaient l'animal, quel qu'il fût; Pilletrousse le dépouillait, le dépeçait, mettait de côté, pour la société, le meilleur morceau; puis, sur une espèce d'étal placé à quelques pas de la tente commune, il exposait, parés avec tout l'art qui le caractérisait, les différents morceaux dont il désirait se défaire. Or, Pilletrousse était un si adroit détailleur, et un si habile marchand, qu'il arrivait rarement que, la part de l'association faite pour deux ou trois jours, il ne tirât point des trois quarts de l'animal un ou deux écus de plus que celui-ci n'avait coûté.

Tout cela profitait à l'association, qui, comme on le voit, ne devait pas faire de mauvaises affaires, pourvu qu'elle fût secondée par chacun de ses membres comme elle l'était par ceux qui viennent de repasser sous nos yeux.

Le dépècement était fini, et la vente à la criée commençait, lorsqu'un cavalier se fit jour au milieu de toute cette cohue qui encombrait l'étal de maître Pilletrousse, et qui — chacun faisant selon ses moyens — achetait depuis le filet jusqu'aux tripes.

Ce cavalier, c'était Théligny, qui, muni des lettres de M. l'amiral pour le maïeur, pour le gouverneur de la ville et pour Jean Pauquet, syndic des tisserands, venait chercher son écuyer Yvonnet.

Il apportait aussi la nouvelle que, dès que M. l'amiral aurait réuni autour de lui les troupes qu'il attendait, et aurait pris langue avec son oncle M. le connétable, il partirait, accompagné de cinq ou six cents hommes, pour Saint-Quentin.

Maldent, Procope, Fracasso, Pilletrousse et les deux Scharfenstein feraient partie de la garnison, et rejoindraient, dans la ville, Malemort et Lactance, qui y étaient déjà, et Yvonnet, qui, devant partir avec M. de Théligny, y serait dans deux ou trois heures.

Les adieux furent courts, Fracasso n'ayant pas encore fini

son sonnet, et cherchant au verbe *perdre* une rime qu'il ne pouvait pas trouver; les deux Scharfenstein aimant beaucoup Yvonnet, mais étant de leur naturel peu démonstratifs, et, enfin, Pilletrousse s'étant contenté de dire au jeune homme en lui serrant la main, tant il était occupé de sa vente :

— Tâche que le cheval te reste!

VI

SAINT-QUENTIN.

Comme l'avait dit Yvonnet à M. le connétable, il y a six lieues de la Fère à Saint-Quentin.

Les chevaux avaient déjà fait une bonne course depuis la veille au soir, et, cela, sans autre halte qu'une heure passée à Noyon. Ils venaient de se reposer deux heures, il est vrai; néanmoins, comme rien ne pressait autrement les cavaliers, si ce n'est le désir d'Yvonnet de revoir Gudule, ils employèrent près de trois heures à faire les six lieues qui les séparaient du terme de leur voyage.

Enfin, après avoir franchi le boulevard extérieur, après avoir laissé à droite le chemin de Guise, qui se bifurque à cent pas de la vieille muraille, après s'être fait reconnaître à la porte, après avoir traversé la voûte qui s'enfonce sous le rempart, les deux cavaliers se trouvèrent dans le faubourg d'Isle.

— Mon lieutenant veut-il me donner congé pour dix minutes? demanda Yvonnet, ou veut-il, en se détournant de quelques pas, avoir des nouvelles de ce qui se passe dans la ville?

— Ah! ah! fit Théligny en riant, il paraît que nous sommes dans le voisinage du logis de mademoiselle Gudule?

— Justement, mon lieutenant, dit Yvonnet.

— Y a-t-il indiscrétion?... demanda Théligny.

— Pas le moins du monde! Le jour, je suis, à l'endroit de mademoiselle Gudule, une simple connaissance qui échange avec elle un mot et un salut. J'ai toujours eu pour principe de ne pas nuire à l'établissement des belles filles.

Et, se détournant à droite, il s'avança dans une petite ruelle bordée, d'un côté, par un long mur de jardin, et, de l'autre, par plusieurs maisons dont une seule était percée d'une fenêtre toute garnie de capucines et de volubilis.

En se dressant sur ses étriers, Yvonnet atteignait juste à la fenêtre, au-dessous de laquelle était plantée une borne pouvant donner aux piétons, pour cause d'amour ou d'affaires, la même facilité que trouvait Yvonnet étant à cheval.

Au moment où il arriva, la fenêtre s'ouvrit comme par magie, et une charmante tête toute rose de joie apparut au milieu des fleurs.

— Ah! c'est vous, Gudule! dit Yvonnet. Comment avez-vous deviné mon arrivée?

— Je ne l'ai pas devinée: j'étais à mon autre fenêtre, qui, par-dessus la muraille, plonge sur la route de la Fère. J'ai vu venir de loin deux cavaliers, et, quoiqu'il fût peu probable que vous fussiez l'un ou l'autre, je n'ai pas pu détourner mes regards de ces deux voyageurs. Au fur et à mesure que vous vous êtes rapprochés, je vous ai reconnu. Alors, je suis accourue ici, toute tremblante de peur; car je craignais de vous voir passer sans vous arrêter, d'abord parce que vous n'êtes pas seul, et ensuite parce que vous êtes si brave et si beau, que j'ai craint que vous n'eussiez fait fortune.

— La personne que j'ai l'honneur d'accompagner, ma chère Gudule, et qui a permis que je vous entretinsse un instant, est M. de Théligny, mon lieutenant, qui, tout à l'heure, va avoir, ainsi que moi, quelques questions à vous faire sur l'état de la ville.

Gudule jeta timidement un regard sur le lieutenant, qui lui fit un gentil salut, auquel la jeune fille répondit par un « Dieu vous garde, monseigneur! » prononcé d'une voix émue.

— Quant au costume sous lequel vous me revoyez, Gudule, continua Yvonnet, c'est l'effet de la libéralité du roi, qui même, sachant que j'avais le bonheur de vous connaître, a bien voulu me charger de vous remettre de sa part cette belle croix d'or.

Et, en même temps, il tira la croix de sa poche et l'offrit à Gudule, qui, hésitant à la prendre, s'écria:

— Que dites-vous là, Yvonnet! et pourquoi vous moquer d'une pauvre fille?

— Je ne me moque aucunement de vous, Gudule, reprit Yvonnet; et voici mon lieutenant qui vous affirmera que je dis la vérité.

— En effet, ma belle enfant, dit Théligny, j'étais là quand le roi a chargé Yvonnet de vous faire ce cadeau.

— Vous connaissez donc le roi? demanda Gudule tout ébahie.

— Depuis hier, Gudule, et, depuis hier, le roi vous connaît, ainsi que votre brave homme d'oncle, Jean Pauquet, auquel mon lieutenant apporte une lettre de M. l'amiral.

Le lieutenant fit un nouveau signe d'affirmation, et Gudule, qui avait hésité d'abord, comme nous avons dit, passa à travers les fleurs sa main tremblante, qu'Yvonnet prit et baisa en lui remettant la croix.

Alors, Théligny, s'approchant :

— Et, maintenant, mon cher monsieur Yvonnet, dit-il, voulez-vous demander à la belle Gudule où est son oncle, et dans quelles dispositions nous le trouverons?

— Mon oncle est à l'hôtel de ville, monsieur, dit la jeune fille, ne pouvant se décider à détacher ses yeux de la croix, et, je pense, en disposition de bien défendre la ville.

— Merci, ma belle enfant! — Allons, Yvonnet...

Gudule fit un petit signe de prière, et, rougissant jusqu'au blanc des yeux :

— Ainsi donc, monsieur, dit-elle s'adressant à Théligny, si mon père me demande d'où me vient cette croix...

— Vous pourrez lui dire qu'elle vous vient de Sa Majesté, reprit en riant le jeune officier, qui comprit la crainte de Gudule; qu'elle vous a été donnée par le roi en reconnaissance des bons services que lui ont déjà rendus, et que vont sans doute encore lui rendre votre oncle Jean et votre père Guillaume. Enfin, si vous ne voulez pas — ce qui est possible — nommer M. Yvonnet, vous ajouterez que c'est moi, Théligny, lieutenant à la compagnie du Dauphin, qui vous ai remis cette croix.

— Oh! merci! merci! s'écria Gudule toute joyeuse et frappant ses deux mains l'une contre l'autre; sans cela, je n'eusse jamais osé la porter!

Puis, tout bas et vivement à Yvonnet :

— Quand vous reverrai-je? demanda-t-elle.

— Lorsque j'étais à trois ou quatre lieues de vous, Gudule, vous me voyiez toutes les nuits, répondit Yvonnet; ainsi jugez, maintenant que j'habite la même ville...

— Chut! fit Gudule

Puis, plus bas encore :

— Venez de bonne heure! dit-elle; je crois que mon père passera toute la nuit à l'hôtel de ville.

Elle rentra sa tête, qui disparut derrière le rideau de verdure et de fleurs.

Les jeunes gens suivirent la chaussée qui passait entre la Somme et la fontaine Ferrée. A moitié route de cette chaussée, ils laissèrent à leur gauche l'abbaye et l'église de Saint-Quentin-en-Isle, et traversèrent un premier pont qui les conduisit à la chapelle où devaient être retrouvées les reliques du saint martyr, un second pont qui les mena au détroit Saint-Pierre, enfin un troisième qui les mit, lui franchi, en face des deux tours dont était flanquée la porte d'Isle.

La porte était gardée par un soldat du régiment de Théligny, et par un bourgeois de la ville.

Cette fois, Théligny n'eut pas besoin de se faire recon-

naître : ce fut le soldat qui vint à lui pour lui demander des nouvelles. On disait l'ennemi fort proche, et cette petite compagnie de cent cinquante hommes, sous les ordres d'un lieutenant en second, se trouvait un peu isolée au milieu de tous ces bourgeois, qui couraient effarés à droite et à gauche, ou qui perdaient leur temps en réunions à l'hôtel de ville, réunions où l'on discutait beaucoup, mais où l'on agissait très-peu.

Au reste, Saint-Quentin paraissait en proie à un effroyable tumulte. L'artère principale — qui coupe la ville dans les deux tiers de sa longueur, et où, comme des ruisseaux affluant à un fleuve, se jetaient, à droite, la rue Wager, la rue des Cordeliers, la rue d'Issenghien, la rue des Ligniers, et, à gauche, la rue des Corbeaux, la rue de la Truie-qui-file et la rue des Brebis, — était encombrée de monde; et cette multitude, devenue plus épaisse encore dans la rue de la Sellerie, se présentait, sur la grande place, tellement compacte, qu'elle devenait, même pour les cavaliers, une muraille presque impossible à percer.

Il est vrai que, lorsque Yvonnet eut mis sa toque au bout de son épée, et que, se dressant sur ses étriers, il eut crié : « Place ! place aux gens de M. l'amiral! » la foule, espérant que c'était un renfort qui allait lui être annoncé, réagit tellement sur elle-même, qu'elle finit par ouvrir aux deux cavaliers un chemin qui, à partir de l'église Saint-Jacques, les conduisit au perron de l'hôtel de ville, au haut duquel les attendait le maïeur, messire Varlet de Gibercourt.

Les deux cavaliers arrivaient au bon moment : il venait d'y avoir assemblée, et, grâce au patriotisme des habitants, surexcité par l'éloquence de maître Jean Pauquet et de son frère Guillaume, il avait été unanimement décidé que la ville de Saint-Quentin, fidèle à son roi et confiante dans son saint patron, se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle qu'apportait Théligny de la prochaine arrivée de l'amiral avec un renfort porta donc l'enthousiasme à son comble.

A l'instant même, et séance tenante, les bourgeois s'organisèrent en compagnies qui nommèrent leurs chefs. — Chaque compagnie était de cinquante hommes.

Le maïeur ouvrit l'arsenal de l'hôtel de ville; par malheur, il était pauvrement garni : on y trouva quinze pièces de canon, tant bâtardes que coulevrines, dont quelques-unes en assez mauvais état, et seulement quinze arquebuses ordinaires et vingt et une à croc; mais des hallebardes et des piques à foison!

Jean Pauquet fut nommé capitaine de l'une de ces compagnies, et Guillaume Pauquet, son frère, lieutenant d'une autre. On le voit, les honneurs pleuvaient sur la famille; mais ces honneurs étaient dangereux.

Le total des troupes se composait donc, pour le moment, de cent vingt ou cent trente hommes de la compagnie du Dauphin, commandée par Théligny ; de cent hommes, à peu près, de la compagnie de M. de Breuil, gouverneur de Saint-Quentin, lequel était arrivé depuis huit jours d'Abbeville; enfin, de deux cents bourgeois organisés en quatre compagnies de cinquante hommes chacune. — Trois de ces compagnies se composaient d'arbalétriers, de piquiers et de hallebardiers; la quatrième était armée d'arquebuses.

Tout à coup, on en vit apparaître une cinquième que l'on n'attendait pas, et qui, à cause de son apparition inattendue et des éléments dont elle était formée, provoqua des cris d'enthousiasme.

Elle arrivait par la rue Croix-Belle-Porte, et était composée de cent moines jacobins, portant tous des piques ou des hallebardes.

Un homme couvert d'une robe sous laquelle on apercevait les mailles d'une cuirasse les conduisait, une épée nue à la main.

Aux cris que l'on poussait sur leur passage, Yvonnet se retourna, et, regardant leur capitaine avec attention :

— Que le diable me brûle, s'écria-t-il, si ce n'est point Lactance !

C'était Lactance, en effet. Soupçonnant que la campagne allait être rude, il s'était retiré chez les jacobins de la rue des Rosiers pour y faire ses pénitences, et se mettre, autant que possible, en état de grâce. Les bons pères l'avaient reçu à bras ouverts, et Lactance, tout en se confessant et tout en communiant, ayant remarqué le patriotisme qui les animait, avait jugé à propos de l'utiliser. En conséquence, il leur avait communiqué, comme une inspiration du ciel, cette idée qui lui était venue de les organiser en compagnie militaire : ceux-ci avaient accepté. Lactance avait obtenu du prieur qu'on prît une heure sur les matines, et une demi-heure sur les vêpres, pour faire l'exercice, et, au bout de trois jours, jugeant ses hommes suffisamment instruits dans la manœuvre militaire, il les avait tirés du couvent, et, comme nous l'avons dit, les avait, aux grandes acclamations de la multitude, amenés sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Saint-Quentin pouvait donc compter, pour le moment, sur cent vingt hommes de la compagnie du Dauphin, sur cent hommes de la compagnie du gouverneur de la ville, sur deux cents bourgeois et sur cent moines jacobins. En tout, cinq cent vingt combattants.

A peine le maïeur, le gouverneur de la ville et les autres magistrats venaient-ils de faire le relevé de leurs forces, que de grands cris s'élevèrent des remparts, et que l'on vit arriver, par la rue de l'Orfévrerie et par la rue Saint-André, des gens qui levaient les bras au ciel d'une façon désespérée.

On s'enquit, on questionna, on s'informa. Ils avaient vu accourir, dans la plaine qui s'étend de Homblières au Mesnil-Saint-Laurent, une grande quantité de paysans courant à travers les moissons, et donnant, autant qu'on en pouvait juger à la distance où ils étaient encore de la ville, des signes non équivoques de terreur.

A l'instant même, on ordonna de fermer les portes et de garnir les remparts.

Lactance, qui, au milieu des dangers, gardait le sang-froid d'un vrai chrétien, ordonna aussitôt à ses jacobins de s'atteler aux canons, d'en conduire huit sur la muraille qui s'étend de la porte d'Isle jusqu'à la tour Dameuse, deux sur la muraille du Vieux-Marché, trois depuis la grosse Tour jusqu'à la poterne du petit Pont, et deux sur la vieille muraille, au faubourg d'Isle.

Théligny et Yvonnet, qui étaient à cheval, et qui sentaient que, malgré l'effroyable course qu'ils avaient fournie depuis la veille, leurs chevaux possédaient encore bonnes jambes et longue haleine, sortirent par la porte de Rémicourt, traversèrent la rivière à gué, et s'élancèrent à travers la plaine pour savoir qui causait la fuite de toute cette population.

Le premier individu qu'ils rencontrèrent tenait son nez et une partie de sa joue dans sa main droite, à l'aide de laquelle il maintenait tant bien que mal ces deux objets précieux à la place qu'ils avaient occupée, et, de la gauche, faisait de grands signes à Yvonnet.

Yvonnet se dirigea vers lui, et reconnut Malemort.

— Ah! hurla celui-ci de toute la force de ses poumons, aux armes! aux armes!

Yvonnet redoubla la rapidité de sa course, et, voyant son associé tout ruisselant de sang, sauta à terre, et s'informa de sa blessure.

Elle était terrible, au point de vue du ravage qu'elle eût fait sur un visage vierge; mais celui de Malemort était tellement couturé en tous sens, que c'était une couture de plus, et voilà tout.

Yvonnet plia son mouchoir en quatre, fit un trou au milieu pour donner passage au nez de Malemort ; puis, ayant couché le blessé à terre et lui ayant renversé la tête sur son genou, il lui banda le visage aussi lestement et aussi adroitement qu'eût pu faire le plus habile chirurgien.

Pendant ce temps, Théligny recueillait les renseignements.

Voici ce qui était arrivé :

Le matin, l'ennemi avait paru en vue d'Origny-Sainte-Benoîte. Malemort, qui se trouvait là, ayant, avec son instinct habituel, flairé que c'était de ce côté que devaient venir les

coups, avait excité les habitants à se défendre. En conséquence, ils s'étaient retirés dans le château avec tout ce qu'ils avaient pu réunir d'armes et de munitions. Là, ils avaient tenu près de quatre heures. Mais, attaqué par toute l'avant-garde espagnole, le château avait été emporté d'assaut. Malemort avait fait merveille; cependant, il lui avait fallu se décider à la retraite. Pressé de trop près par trois ou quatre Espagnols, il s'était retourné, en avait tué un d'un coup de pointe, le second d'un coup d'estoc; mais, pendant qu'il attaquait le troisième, le quatrième lui avait, d'un coup de revers, fendu le visage un peu au-dessous des yeux. Alors, Malemort, comprenant l'impossibilité de se défendre avec une blessure qui l'aveuglait, avait jeté un grand cri et s'était laissé tomber à la renverse, comme s'il eût été tué sur le coup. Les Espagnols l'avaient fouillé, lui avaient pris les trois ou quatre sous parisis qu'il possédait, et avaient été rejoindre leurs compagnons, occupés d'un pillage plus fructueux. Sur quoi, Malemort s'était relevé, avait rapproché son nez et sa joue de leur place naturelle, les avait de son mieux maintenus avec sa main, et avait pris sa course vers la ville, afin de donner l'alarme. Voilà comment Malemort, qui était d'ordinaire le premier à l'attaque et le dernier à la retraite, se trouvait, cette fois, contre toutes ses habitudes, en tête des fuyards.

Théligny et Yvonnet savaient ce qu'ils voulaient savoir. Yvonnet prit Malemort en-croupe, et tous trois rentrèrent dans la ville en criant : « Aux armes! »

La ville tout entière les attendait. En un instant on sut que l'ennemi n'était plus qu'à quatre ou cinq lieues; mais la résolution des habitants était telle, que cette nouvelle, au lieu d'abattre les courages, les exalta.

Par bonheur, au nombre des cent hommes qu'avait amenés M. de Breuil, se trouvaient quarante canonniers; on les distribua aux quinze pièces que les frères jacobins venaient de traîner sur les remparts. Il manquait trois servants par pièce : les moines s'offrirent pour compléter les batteries, et furent acceptés. Au bout d'une heure d'exercice, on eût dit qu'ils n'avaient jamais fait autre chose de leur vie.

Il était temps, car, au bout d'une heure, on commençait à apercevoir les premières colonnes espagnoles.

Le conseil de la ville résolut d'envoyer un courrier à l'amiral pour le prévenir de la situation; mais c'était à qui ne voudrait pas quitter la ville au moment du danger.

Yvonnet offrit Malemort.

Malemort jeta les hauts cris : depuis qu'il était pansé, il se sentait, disait-il, bien plus gai qu'auparavant; il y avait quinze mois qu'il ne s'était battu : le sang l'étouffait, et le peu qu'il en avait perdu l'avait grandement soulagé.

Mais Yvonnet lui fit observer qu'on allait lui donner un cheval; que ce cheval, il le garderait; que, dans trois ou quatre jours, il rentrerait dans la ville à la suite de M. l'amiral, et que, grâce à ce cheval, il pourrait, dans les sorties qu'il ferait, aller bien plus loin que les hommes à pied.

Cette dernière considération décida Malemort.

Ajoutons, d'ailleurs, qu'Yvonnet avait sur lui cette influence qu'ont toujours les natures faibles, nerveuses, sur les natures puissantes.

Malemort monta à cheval, et partit au galop dans la direction de la Fère.

On pouvait être tranquille : au train dont l'aventurier menait son cheval, avant une heure et demie, M. l'amiral serait prévenu.

Cependant, on avait ouvert les portes pour recevoir les pauvres habitants d'Origny-Sainte-Benoîte, et chacun, dans la ville, s'était empressé de leur offrir l'hospitalité. Puis on avait envoyé dans tous les villages environnants, à Harly, à Rémicourt, à la Chapelle, à Rocourt, à l'Abbiette, pour requérir toute la farine et tout le grain qu'on y pourrait trouver.

L'ennemi s'avançait sur une ligne immense, et sur une profondeur qui faisait supposer qu'on allait avoir affaire à toute l'armée espagnole, allemande et wallone, c'est-à-dire à cinquante ou soixante mille hommes.

De même que, quand la lave descend du cratère du Vésuve et de l'Etna, avant que le torrent de flamme les ait atteints, les maisons s'écroulent et les arbres s'enflamment; de même on voyait, en avant de toute cette ligne noire qui s'avançait, les maisons flamber et les villages prendre feu.

La ville tout entière regardait ce spectacle du haut des remparts de Rémicourt, des galeries de l'église collégiale qui domine la cité, et du sommet de la tour Saint-Jean, de la tour Rouge et de la tour à l'Eau, et, à chaque incendie nouveau qui éclatait, un concert d'imprécations s'élevait et semblait, comme une nuée d'oiseaux de malheur, prendre son vol pour aller s'abattre sur l'ennemi.

Mais l'ennemi s'avançait toujours, chassant devant lui les populations comme le vent chassait la fumée des incendies. Pendant quelque temps, les portes de la ville continuèrent à recevoir les fuyards; mais bientôt elles furent obligées de se fermer, tant l'ennemi était proche. Et l'on vit alors les pauvres paysans des villages enflammés forcés de tourner la ville, et d'aller chercher un refuge du côté de Vermand, de Pontru et de Caulaincourt.

Bientôt encore le tambour battit.

C'était le signal pour que tout ce qui n'était point combattant quittât le rempart et les tours.

Enfin, il ne resta plus sur toute la ligne que les combattants, silencieux, comme sont toujours les hommes réunis, à l'approche d'un péril.

On commençait à distinguer parfaitement l'avant-garde.

Elle se composait de pistoliers qui, ayant traversé la Somme entre Rouvroy et Harly, se répandirent avec célérité sur toute la circonférence de la ville, occupant les abords des portes de Rémicourt, de Saint-Jean et de Ponthoille.

Derrière les pistoliers, trois ou quatre mille hommes que, à la régularité de leur marche, on pouvait reconnaître pour faire partie de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient la réputation d'être les meilleures troupes du monde, passaient la Somme à leur tour, et se dirigeaient du côté du faubourg d'Isle.

— Tout bien calculé, mon cher monsieur Yvonnet, dit Théligny, j'ai lieu de croire que c'est du côté de la maison de votre belle que la musique va commencer. Si vous voulez voir comment l'air s'en joue, venez avec moi.

— Bien volontiers, mon lieutenant, dit Yvonnet, sentant déjà passer par tout son corps les frissonnements nerveux qui, chez lui, signalaient les approches de toute bataille.

Et, les lèvres serrées, la joue légèrement blêmissante, il prit la direction de la porte d'Isle, vers laquelle Théligny conduisait la moitié de ses hommes à peu près, laissant le reste pour soutenir les bourgeois, et, au besoin, leur donner l'exemple.

Nous verrons plus tard que ce furent les bourgeois qui donnèrent l'exemple aux soldats, au lieu de le recevoir d'eux.

On arriva au faubourg d'Isle. Yvonnet devançait la troupe d'une centaine de pas, ce qui lui donna le temps de frapper à la fenêtre de Gudule, laquelle accourut toute tremblante, et de donner à la jeune fille le conseil de descendre dans les salles basses, attendu que, selon toute probabilité, les boulets n'allaient point tarder à jouer aux quilles avec les cheminées des maisons.

Il n'avait pas achevé, que, comme pour appuyer ses paroles, un biscaïen passa en sifflant, et renversa un pignon dont les éclats tombèrent comme une pluie d'aérolithes autour du jeune homme.

Yvonnet s'élança de la rue sur la borne, se cramponna des deux mains au rebord de la fenêtre, alla, de ses lèvres, chercher au milieu des fleurs les lèvres tremblantes de la jeune fille, y appuya un baiser bien tendre, et, se laissant retomber dans la rue :

— S'il m'arrive malheur, Gudule, dit-il, ne m'oubliez pas trop vite, et, si vous m'oubliez, que ce ne soit pas pour un Espagnol, pour un Allemand ou pour un Anglais!

Et, sans attendre la protestation qu'allait lui faire la jeune fille de l'aimer toujours, il prit sa course vers la vieille muraille,

et se trouva derrière le parapet, à quelques pas de l'endroit qu'il avait l'habitude d'escalader dans ses courses nocturnes.

Comme l'avait prévu Théligny, qui, du reste, n'arrivait sur le théâtre du combat que derrière son écuyer, c'était là, en effet, que commençait la musique.

La musique était bruyante, et fit plus d'une fois courber la tête à ceux qui l'écoutaient; mais, peu à peu, les bourgeois, qui avaient commencé par prêter à rire aux soldats, s'y habituèrent, et, une fois qu'ils y furent habitués, devinrent plus acharnés que les autres.

Cependant, les Espagnols se succédaient par rangs si nombreux, que force fut aux bourgeois d'abandonner le boulevard extérieur, qu'ils avaient d'abord tenté de défendre, mais qui, sans parapet, et dominé de tous côtés par les hauteurs environnantes, n'était pas tenable. Protégés par les deux pièces de canon et par les arquebusiers de la vieille muraille, ils opérèrent leur retraite en bon ordre, laissant trois hommes tués, mais rapportant leurs blessés.

Yvonnet traînait un Espagnol à qui il avait passé sa fine épée au travers du corps, et dont il avait pris l'arquebuse; mais, comme il n'avait pas eu le loisir de prendre en même temps les cartouches pendues au baudrier du mort, il tirait le tout à lui, espérant bien, d'ailleurs, que sa peine ne serait pas perdue, et que les poches seraient aussi bien garnies que le baudrier.

Cette confiance fut recompensée : outre leur solde de trois mois qu'on avait distribuée, la veille, aux Espagnols, afin de leur donner bon courage, chacun d'eux avait quelque peu pillé, depuis cinq ou six jours que l'on tenait la campagne. Nous ne saurions dire si l'Espagnol d'Yvonnet avait plus ou moins pillé que les autres; mais, visite faite de ses poches, Yvonnet parut fort satisfait de ce qu'il y avait trouvé.

Derrière les soldats de Théligny et les bourgeois de la ville, les deux chefs espagnols, qui se nommaient Julien Romeron et Carondelet, prirent possession du boulevard extérieur, et s'emparèrent de toutes les maisons qui bordaient la chaussée de Guise, ainsi que celle de la Fère, et qui formaient ce que l'on appelait le haut faubourg; mais, lorsqu'ils voulurent franchir l'espace compris entre le boulevard extérieur et la vieille muraille, ils furent reçus par un feu si bien nourri, qu'ils durent regagner les maisons, des fenêtres desquelles ils continuèrent à tirer, jusqu'à ce que l'obscurité croissante vînt mettre fin au combat.

A cette heure seulement, Yvonnet crut qu'il lui était permis de retourner la tête. Alors, à dix pas derrière lui, dépassant à peine le talus du rempart, il vit la tête pâle d'une charmante jeune fille qui, sous le prétexte de s'assurer si son père était là, avait, malgré la défense faite, empiété sur le terrain des combattants.

Son œil se reporta de la jeune fille à son lieutenant.

— Mon cher monsieur Yvonnet, lui dit celui-ci, comme voilà tantôt deux jours et deux nuits que vous tenez la campagne, vous devez être fatigué; laissez donc à d'autres le soin de veiller sur le rempart, et tâchez de trouver, jusqu'à demain, un bon et agréable repos. Vous me trouverez où sera le feu.

Yvonnet ne se le fit pas dire deux fois : il salua son lieutenant, jeta un regard du côté de Gudule, et, sans paraître s'occuper de la jeune fille, il prit la route de la chaussée, comme pour rentrer en ville.

Mais, sans doute, à cause de l'obscurité, s'égara-t-il dans le faubourg; car, dix minutes après, il se retrouvait dans cette petite ruelle, en face de cette petite fenêtre, et un pied sur cette borne du haut de laquelle on pouvait faire tant de choses.

Ce que fit Yvonnet, ce fut de se cramponner à deux petites mains blanches qui sortirent bientôt par cette fenêtre, et qui l'attirèrent si bien et si adroitement à l'intérieur, qu'il était facile de voir que ce n'était point la première fois qu'elles se livraient à cet exercice.

Les choses que nous venons de raconter se passaient le 2 août 1557.

VII

L'AMIRAL TIENT SA PAROLE.

Ainsi qu'on avait pu le prévoir, Malemort avait fait rapidement les six lieues qui séparaient Saint-Quentin du camp de la Fère.

Au bout d'une heure et demie à peine, il était à la porte de M. l'amiral.

En voyant cet homme qui arrivait d'un galop enragé avec ses habits ensanglantés, son visage caché sous des linges, s'il était impossible de reconnaître Malemort, à cause du masque qui ne lui laissait à découvert que les yeux et la bouche, était-il au moins facile de reconnaître en lui un messager de sombres nouvelles.

Il fut donc introduit à l'instant même près de Coligny.

L'amiral était avec son oncle : le connétable venait d'arriver.

Malemort raconta la prise d'Origny-Sainte-Benoîte, le massacre de ceux qui avaient voulu défendre le château, l'incendie de tous les villages sur la ligne que suivait l'armée espagnole, laquelle laissait derrière elle comme un sillage de feu et de fumée.

A l'instant même, les rôles furent distribués entre l'oncle et le neveu.

Coligny, avec cinq ou six cents hommes, partirait immédiatement pour se renfermer dans Saint-Quentin, et y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le connétable, avec le reste des soldats présents au camp, rejoindrait l'armée du duc de Nevers, qui, forte de huit à neuf mille hommes seulement, et, par conséquent, trop faible pour attaquer l'armée espagnole, qui comptait plus de cinquante mille combattants, la côtoyait, l'observait, se tenait prêt à profiter de ses fautes.

Cette petite troupe manœuvrait sur les confins du Lyonnais et de la Thiérache.

L'amiral fit aussitôt sonner le boute-selle, et battre le départ; mais sur l'avis de Maldent, qu'il avait choisi pour guide, l'amiral se décida à prendre le chemin de Ham, au lieu de suivre le chemin direct. D'après les renseignements recueillis, il comptait que les Espagnols attaqueraient Saint-Quentin par Rémicourt, le faubourg Saint-Jean et le faubourg d'Isle.

Par conséquent, de ces trois côtés, Coligny trouverait une opposition à son projet.

Le seul chemin qui, au dire de Maldent, eût chance d'être encore libre, c'était celui de Ham à Saint-Quentin, passant à travers des marais presque impraticables, excepté pour ceux qui en connaissaient les passages.

L'amiral prit avec lui trois bandes de gens de pied.

Ces bandes étaient commandées par les capitaines Saint-André, Rambouillet et Louis Poy.

Mais la troisième, arrivée de Gascogne dans la journée même, était si fatiguée, qu'elle resta sur la route de la Fère à Ham.

Au moment où le connétable et l'amiral sortaient de la Fère, — l'amiral se rendant à Ham, le connétable lui faisant la conduite, ils trouvèrent au milieu de la route, assis sur son derrière et barrant le chemin, un gros chien noir, lequel se mit à hurler de toutes ses forces. On chassa le chien; mais il fit cent pas en avant, s'assit comme d'abord par le travers de la route, et hurla d'une façon plus funèbre encore que la première fois. Chassé de nouveau, il recommença pour la troisième fois le même manége, hurlant toujours plus fort et plus désespérément.

Alors, le connétable, regardant M. de Coligny :

— Que diable vous semble ceci, mon neveu? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit l'amiral, que c'est une musique fort dé-

plaisante, monsieur; *et je crois que nous allons fournir la comédie.*

— Oui, *et peut-être bien aussi la tragédie,* répliqua le connétable (1).

Et, sur cette prophétie, l'oncle et le neveu s'embrassèrent, l'amiral continuant son chemin vers Ham, le connétable revenant vers la Fère, qu'il quitta le soir même.

Mais, à sa sortie de la ville, un autre présage l'attendait à son tour.

A peine eut-il fait une lieue sur la route de Laon, qu'une espèce de pèlerin portant une longue robe et une longue barbe se jeta à la bride de son cheval, lui criant :

— Montmorency! Montmorency! je t'annonce que, dans trois jours, toute ta gloire sera en poudre!

— Soit, dit le connétable; mais, je t'annonce, moi, qu'auparavant ta mâchoire sera en canelle!

Et il lui donna un si rude coup de poing, que le pauvre prophète tomba, en effet, évanoui sous le coup, et la mâchoire toute disloquée (2).

Le connétable continua son chemin comme avait fait l'amiral, chacun emportant son présage funeste.

L'amiral arriva à Ham vers cinq heures du soir.

Sa résolution était de poursuivre sa route sans s'arrêter jusqu'à Saint-Quentin. En conséquence, après un repos d'une heure donné aux soldats, il se remit en marche avec ses gendarmes et deux compagnies de pied seulement.

A Ham, MM. de Jarnac et de Luzarches avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le retenir, lui remontrant tous les services qu'il pouvait rendre en rase campagne, et lui offrant d'aller s'enfermer dans Saint-Quentin à sa place; mais il avait répondu :

— J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai vaillant que de ne pas porter à ces braves gens, si bien disposés à défendre leur ville, le secours que je leur ai promis!

Et, comme nous l'avons dit, il partit, sans une minute de retard, à l'heure qu'il avait indiquée.

Aux portes de Ham, il rencontra l'abbé de Saint-Prix. C'était un très-noble prélat nommé Jacques de La Motte; il était à la fois chanoine de Saint-Quentin, de Chartres, de Paris et du Mans; il possédait, en outre, deux prieurés, et, lorsqu'il mourut, il avait été chanoine sous cinq rois, en commençant par François Ier.

Coligny, se doutant que l'illustre voyageur venait de Saint-Quentin, alla à lui; homme de guerre et homme d'église se firent reconnaître l'un à l'autre.

L'abbé, aux premiers coups de canon tirés à la porte d'Isle, avait quitté la ville, par le faubourg de Ponthoille, et allait en toute diligence informer le roi de la position de Saint-Quentin, et lui demander des secours. Ainsi donc, comme l'avait prévu l'amiral, le dernier chemin resté libre était celui qu'il suivait.

— Monsieur l'abbé, dit l'amiral au prélat, puisque vous allez trouver le roi, faites-moi le plaisir de dire à Sa Majesté que vous m'avez rencontré à la tête d'une bonne troupe, comptant, avec l'aide de Dieu, entrer cette nuit dans Saint-Quentin, où j'espère lui faire un bon service.

Et, ayant salué l'abbé, il continua son chemin.

Une lieue plus loin, il commença à apercevoir les fuyards d'Origny-Sainte-Benoîte et des autres villages plus rapprochés de Saint-Quentin, lesquels, n'ayant pu trouver un refuge dans la ville, avaient été forcés de s'enfuir au delà. Les malheureux étaient harassés de fatigue, les uns se traînant encore, les autres couchés au pied des arbres, et mourant de faim et de lassitude.

L'amiral leur distribua quelques secours, et continua son chemin.

A deux lieues de Saint-Quentin, la nuit le prit; mais Maldent était là : il répondait de tout à ceux qui voudraient le suivre, et, dans l'espoir qu'il y aurait bonne récompense au bout du chemin, il offrait, comme preuve de sa bonne foi, de marcher devant le cheval de M. l'amiral avec une corde au cou.

La bande du capitaine Rambouillet prit la route indiquée; mais le capitaine Saint-André prétendit avoir un bon guide, et demanda à marcher de son côté.

Chacun était là tellement pour son compte, que l'amiral n'osa point exiger que tout le monde s'en rapportât, comme il le faisait, à Maldent.

M. de Saint-André tira donc de son côté, et l'amiral du sien.

Aucun obstacle ne se présenta sur la route de Saint-Quentin. La ville n'avait point été cernée entièrement; on avait réservé une de ses faces, celle du faubourg de Ponthoille, à l'armée anglaise, qui devait arriver d'un moment à l'autre, et c'était justement par cette face que se présentait l'amiral.

A la hauteur de Savy, c'est-à-dire à trois quarts de lieue en avant de Saint-Quentin, on avait jeté un regard de précaution sur la place, et l'on avait aperçu les feux de l'armée ennemie s'étendant depuis la chapelle d'Épargnemaille jusqu'aux prés Gaillard; on eût dit qu'un chemin avait été ménagé exprès pour la petite troupe de l'amiral.

Ce fut au point que celui-ci s'en inquiéta; il craignait une embuscade.

Procope, auquel ses fréquentes conférences avec Maldent avaient rendu familier le patois picard, s'offrit pour aller à la découverte.

L'amiral accepta, et fit halte en l'attendant.

Au bout de trois quarts d'heure, l'aventurier revint : le chemin était parfaitement libre, et il avait pu s'approcher si près du rempart, qu'il voyait se promener la sentinelle, qui allait de la porte de Ponthoille à la tour faisant face au pré aux Oisons.

Alors, par-dessus l'espèce de petit bras de rivière qui, à cette époque, coulait au pied de la muraille, Procope avait sifflé la sentinelle, qui s'était arrêtée, et avait cherché à percer l'obscurité du regard.

Procope siffla une seconde fois, et, sûr qu'il avait été vu, il annonça à demi-voix l'approche de M. l'amiral.

De cette façon, le poste de la porte de Ponthoille serait prévenu, et l'amiral serait introduit aussitôt après son arrivée.

Coligny applaudit à l'intelligence de Procope, approuva tout ce qu'il avait fait, et, plus tranquille, se mit en route, toujours sous la conduite de Maldent.

A trente pas de la porte, un homme se leva d'un fossé; il tenait un pistolet à la main, tout prêt à faire feu, si, au lieu d'une troupe amie, la troupe qui s'approchait était une troupe ennemie.

On voyait sur les remparts comme une ombre plus épaisse : cent hommes avaient été appelés sur ce point pour le cas où les confidences de Procope à la sentinelle eussent caché quelque surprise.

L'homme au pistolet, qui jaillissait, pour ainsi dire, du fossé, était le lieutenant Théligny.

Il s'avança en disant :

— France et Théligny!

— France et Coligny! répondit l'amiral.

La reconnaissance était faite : c'était bien le renfort promis qui arrivait; on ouvrit les portes.

L'amiral et ses cent vingt hommes entrèrent.

A l'instant même, le bruit de cette arrivée se répandit par la ville : les habitants sortirent à demi vêtus de leurs maisons, en poussant des cris de joie. Beaucoup voulaient illuminer; quelques-uns avaient déjà commencé.

L'amiral fit taire les cris, fit éteindre les lumières.

Il craignait que l'armée ennemie ne prît l'éveil et ne redoublât de surveillance. D'ailleurs, Saint-André et sa troupe n'étaient pas encore arrivés.

Vers trois heures du matin, on n'avait point encore entendu parler d'eux.

Alors, comme le jour était près de se lever, et qu'il était

(1) Mémoires de Mergey, folio 250.
(2) Mémoires de Melvil.

urgent qu'ils n'allassent point donner dans quelque parti espagnol, Lactance s'avança avec six ou huit de ses jacobins.

Les bons pères, que leur habit mettait à l'abri de tout soupçon, offraient de se répandre dans la campagne sur une largeur d'une lieue ou deux, et de ramener la compagnie égarée.

Leur offre fut acceptée, et ils partirent, les uns par la porte de Ponthoille, les autres par la poterne Sainte-Catherine.

Entre quatre et cinq heures du matin parut une première troupe d'une soixantaine d'hommes conduite par deux pères jacobins.

Puis, vers six heures, une seconde troupe de cinquante-cinq à soixante soldats conduite aussi par un moine.

Le capitaine Saint-André était avec cette seconde troupe.

Leur guide s'était égaré, et les avait égarés avec lui.

Les autres pères rentrèrent les uns après les autres, et Dieu, qui les protégeait, permit que, pour cette fois, il n'arrivât malheur à aucun d'eux.

Aussitôt les derniers hommes rentrés dans la ville, Coligny fit l'appel.

Il se trouvait que, grâce à lui, la garnison était renforcée de deux cent cinquante hommes. C'était numériquement un bien faible secours; mais la présence de celui qui l'amenait, en rendant le courage aux plus timides, avait produit un immense effet moral.

Théligny, le maïeur et le gouverneur de la ville firent à l'amiral un récit exact de ce qui s'était passé la veille. Convaincu plus que jamais qu'il fallait, jusqu'à la dernière extrémité, défendre le bourg d'Isle, ce fut vers ce point que Coligny se dirigea d'abord. Au haut de la vieille muraille, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui, il décida que, dès le soir, à la nuit tombante, on ferait une sortie, afin d'incendier les maisons voisines, de l'intérieur desquelles les Espagnols inquiétaient continuellement les soldats qui gardaient les remparts. Si l'on réussissait et si l'on reprenait aux assiégeants le boulevard dont ils s'étaient emparés la veille, on pourrait alors creuser une tranchée en avant de la vieille muraille, pour la couvrir par un masque, et garantir les courtines du feu des assiégeants (1).

En attendant, et pour concentrer sur ce point tous les moyens de défense possibles, l'amiral ordonna d'ouvrir à chaque flanc du rempart une embrasure à laquelle on plaça deux pièces de canon.

Puis, ces premières dispositions prises, comme mesures d'urgence, Coligny pensa qu'il était temps d'examiner la qualité et la quantité d'ennemis auxquels il allait avoir affaire.

Au reste, il était facile, d'après les bannières de leurs tentes, de reconnaître la nation à laquelle appartenaient les soldats et les princes qui les commandaient.

De l'endroit où il était, c'est-à-dire de l'angle le plus avancé de la vieille muraille, l'amiral apercevait, à sa droite, trois camps parfaitement distincts, placés chacun sur une colline.

Le plus éloigné était celui du comte de Schwartzbourg.

Le camp intermédiaire était celui du comte d'Egmont et du comte de Horn, ces deux inséparables que la mort même ne devait pas séparer.

Le camp le plus rapproché était celui d'Emmanuel-Philibert.

En face de lui, l'amiral avait les troupes espagnoles contre lesquelles on avait combattu la veille, et qui étaient commandées par don Julien Romeron et le capitaine Carondelet.

Enfin, à sa gauche, s'avançait le point extrême du camp principal.

Ce camp, qui couvrait près d'une demi-lieue de terrain, et dans lequel le duc de Savoie vint plus tard placer ses tentes, était presque entièrement enveloppé par la rivière de Somme, qui forme un demi-cercle depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle passe entre Saint-Quentin et le faubourg d'Isle.

Il s'étendait sur toute une face de la muraille, de la rivière au faubourg Saint-Jean.

Dans ce camp étaient enfermés les quartiers du feld-maréchal de Binincourt, du margrave de Berg, du margrave de Valle, du duc de Saïmona, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, de Bernard de Mendoza, de Ferdinand de Gonzague, de l'évêque d'Arras, du comte de Feria, du comte Rinago, du maréchal de Carcheris, du duc Éric de Brunswick, du duc Ernest de Brunswick, de don Juan Manrique, de messire de Bossu, de messire de Berlaimont, du comte de Mégue, du sieur Lazori de Schwendy; enfin, le quartier de la grosse cavalerie, le quartier des hallebardiers, et le quartier des mutins.

De la tour Saint-Jean à la grosse tour, c'est-à-dire sur le point diamétralement opposé au faubourg d'Isle, s'étendait le camp flamand, et se dressait une batterie qui fit un tel feu, que, depuis ce jour, le chemin d'où elle tirait s'appelle la ruelle d'Enfer.

Enfin, restait cette face de la ville qui s'étend du faubourg de Ponthoille à Tourival, laquelle, comme nous l'avons dit, était complétement dégarnie, dans l'attente de l'armée anglaise, à qui l'on avait conservé cette position.

Cette espèce de revue préparatoire passée, l'amiral descendit à l'hôtel de ville. Là, il ordonna qu'il lui fût donné une liste de tous les hommes valides; que l'on fit la recherche de toutes les armes qui pouvaient se trouver encore dans la ville; que l'on dressât un rôle d'inscription pour les ouvriers, hommes et femmes, qui voudraient travailler aux terrassements; qu'une perquisition fût faite dans le but de réunir tous les outils, hottes, pelles, paniers, pics, hoyaux, bêches et pioches; qu'un compte fût dressé de tous les grains, farines, vins bétails et provisions de toutes sortes renfermées tant dans les magasins publics que dans les maisons particulières, afin d'établir de l'ordre dans la consommation, et d'éviter le pillage. Enfin, il demanda un état exact, non-seulement de l'artillerie, mais encore de la quantité de poudre, de boulets, et du nombre d'hommes qui faisaient le service des pièces.

Dans la tournée qu'il venait d'accomplir, l'amiral n'avait vu que deux moulins : un moulin à vent situé au bout de la rue du Billon, près de la tour Rouge, et un moulin à eau sur la Somme, dans le bas faubourg d'Isle. Ce n'était point assez de ces deux usines pour moudre le blé nécessaire à la consommation d'une ville de vingt mille âmes.

Il exprima cette crainte.

Mais aussitôt les échevins le rassurèrent, en lui affirmant que l'on trouverait dans la ville quinze ou seize moulins à bras que l'on ferait constamment fonctionner à l'aide de chevaux, et qui, dans le cas d'un travail continu, suffiraient à l'alimentation de la ville et de la garnison.

Puis Coligny organisa le logement des compagnies, adoptant la division de la ville en quatre quartiers, mais en subdivisant ces quatre quartiers en seize parties, à la surveillance desquelles il affecta seize bourgeois et seize officiers, afin que toutes décisions se prissent de concert. La troupe fut répartie à la garde des murailles conjointement avec les milices bourgeoises, chacun ayant à protéger son quartier respectif. L'échevinage se constitua en permanence, afin d'être prêt à répondre sans retard aucun à toutes les réquisitions qui lui seraient adressées.

Enfin, l'amiral présenta au corps de ville les gentilshommes qui formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui son état-major, et qui devaient être ses intermédiaires auprès des magistrats.

En outre, et en dehors de ces officiers, le capitaine Languetot fut nommé surintendant de l'artillerie, avec disposition de dix gens d'armes auxquels on assigna mission de vérifier auprès des cannoniers la quantité de poudre employée chaque jour, et qui furent particulièrement chargés de veiller à ce que cette poudre si précieuse fût mise à l'abri de tout danger.

(1) Voir, sur le siége de Saint-Quentin, le beau travail de M. Charles Gomart.

En parcourant les remparts, Coligny avait remarqué, près de la porte Saint-Jean, à cent pas de murailles à peine, un grand nombre de jardins remplis d'arbres fruitiers et entourés de haies élevées et touffues; ces haies et ces arbres offraient à l'ennemi un couvert qui lui permettait d'approcher des remparts. Comme ces jardins appartenaient aux principaux de la ville, l'amiral demanda au conseil son assentiment pour les déboiser : cet assentiment lui fut donné sans difficulté aucune, et l'on mit à l'instant même en réquisition tous les charpentiers de la ville pour raser les arbres et les haies.

Leur abatis était destiné à faire des fascines.

Alors, voyant l'assemblée unie d'un seul et même esprit; nobles, bourgeois et militaires animés, sinon d'un enthousiasme, au moins d'une énergie égale, Coligny se retira dans la maison du gouverneur, où il avait donné rendez-vous aux officiers de toutes les compagnies.

Cette maison était située rue de la Monnaie, entre la Templerie et les Jacobins.

Là, ces officiers furent mis au courant de ce qui venait d'être fait. L'amiral leur dit le bon esprit des habitants de la ville, leur résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et les invita, en adoucissant autant qu'il serait en eux les rigueurs de la position, à maintenir la bonne harmonie entre ces deux pouvoirs si rarement et si difficilement d'accord : armée et bourgeoisie.

Chaque capitaine dut, en outre, fournir, séance tenante, un état de sa compagnie, afin que l'amiral connût exactement le nombre des hommes dont il avait à disposer, et le chiffre des bouches militaires qu'il avait à nourrir.

Puis, enfin, montant avec un ingénieur sur la galerie de la Collégiale, il indiqua, de ce point élevé, et d'où l'on embrassait toute la circonvallation de la ville, les excavations qu'il y avait à combler, et les élévations qu'il y avait à aplanir.

Ces ordres donnés, et resté seul avec l'officier qu'il comptait envoyer au connétable pour en obtenir un renfort de troupes, tandis qu'il était encore possible de ravitailler la place, il décida que le chemin de Savy, tout couvert de vignes, et débouchant à travers une chaîne de petites collines près de la chapelle d'Éparguemaille, était la voie la plus favorable pour faire approcher des troupes de la place.

Le capitaine Saint-André était, en effet, en plein jour, et sans être vu, arrivé de ce côté.

Puis, ces ordres donnés, ces dispositions arrêtées, Coligny se souvint, enfin, qu'il était un homme, et rentra pour prendre quelques heures de repos.

VIII

LA TENTE DES AVENTURIERS.

Pendant que toutes ces mesures de sûreté publique étaient arrêtées par Coligny, sur lequel pesait la responsabilité tout entière de la défense de la ville, et que, un peu rassuré, comme nous l'avons dit, par l'ardeur des soldats et le courage des bourgeois, l'amiral était rentré au palais du gouverneur afin d'y prendre un instant de repos, nos aventuriers, prêts à combattre aussi pour la ville, — parce que Coligny, sauf les réserves faites par Procope, les avait pris à sa solde, — nos aventuriers, insoucieux de tout, attendant patiemment le premier signal de la trompette et du tambour, avaient posé leur tente à une centaine de pas de la porte d'Isle, et établi leur domicile sur un terrain libre qui s'étendait en face des Cordeliers, de l'extrémité de la rue Wager au talus de la muraille.

Par suite de l'entrée de Coligny dans Saint-Quentin, ils se trouvaient tous réunis.

On faisait les comptes.

Yvonnet, debout, venait de verser fidèlement à la caisse la moitié de la somme qu'il tenait de la libéralité du roi Henri II; Procope, la moitié des honoraires qu'il avait reçus comme tabellion; Maldent, la moitié du salaire qu'il avait reçu comme guide; Malemort, la moitié de la gratification qu'il avait méritée en allant, tout blessé qu'il était, prévenir Coligny de l'arrivée des Espagnols; Pilletrousse, enfin, la moitié de ce qu'il avait gagné en détaillant les bœufs des deux Scharfenstein.

Quant à ces derniers, comme il n'y avait pas eu combat, ils n'avaient rien à apporter à la masse, et s'occupaient, sans s'inquiéter des futurs besoins de vivres qu'amènerait le blocus de la ville, à faire rôtir le reste du quartier de bœuf qui leur était demeuré après la distribution des trois autres quartiers par Pilletrousse.

Lactance apportait, lui, deux grands sacs de blé et un sac de haricots qu'il offrait, au lieu d'argent, à la communauté; c'était un présent que faisait à nos aventuriers le couvent des Jacobins, dont les moines enrégimentés avaient, comme on sait, choisi Lactance pour leur capitaine.

Fracasso continuait de chercher, sans la trouver, sa rime au verbe *perdre*.

Sous une espèce de hangar bâti à la hâte, les deux chevaux, celui d'Yvonnet et celui de Malemort, mâchaient leur paille, et savouraient leur avoine.

Un moulin portatif était établi sous le hangar, non pas pour qu'il fût à la proximité des chevaux, mais pour qu'il se trouvât ainsi à couvert; c'étaient Heinrich et Frantz qui se chargeaient de le tourner.

Les affaires pécuniaires de la société étaient en bon train, et quarante écus d'or, soigneusement comptés par Procope, recomptés par Maldent, alignés en pile par Pilletrousse, étaient prêts à entrer dans la caisse commune.

Si la société durait encore un an dans de pareilles conditions, Procope se proposait d'acheter une étude de tabellion ou de procureur; Maldent, d'acquérir, sur la route de la Fère à Ham, une petite ferme qu'il connaissait de longue main, étant, comme nous l'avons dit, originaire du pays; Yvonnet, d'épouser quelque riche héritière, à la main de laquelle lui donneraient dès lors double droit son élégance et sa fortune; Pilletrousse, de reprendre un grand fonds de boucherie, soit dans la capitale, soit dans quelque forte ville de province; Fracasso, de faire imprimer ses poésies à l'instar de M. Ronsard et de M. Jodelle; enfin, Malemort, de se battre pour son propre compte, et, cela, tant qu'il lui conviendrait, ce qui le mettrait à l'abri des reproches de ses camarades et des gens au service desquels il s'enrôlait, et qui ne cessaient de l'admonester sur le peu de soin qu'il apportait à la conservation de sa personne.

Pour les deux Scharfenstein, ils n'avaient aucun projet, n'ayant aucune idée.

Au moment où Maldent recomptait les derniers écus, et où Pilletrousse alignait la dernière pile, une espèce d'ombre se projeta sur les aventuriers, indiquant qu'un corps opaque venait de s'interposer entre eux et le jour.

Instinctivement, Procope étendit la main vers l'or; Maldent, plus rapide encore, le couvrit de son chapeau.

Yvonnet se retourna.

Le même jeune homme qui avait, au camp de la Fère, marchandé son cheval, se tenait debout au seuil de la tente.

Si vite que Maldent eût couvert l'argent de son chapeau, l'inconnu l'avait vu, et, avec le prompt coup d'œil d'un homme auquel les appréciations de ce genre sont familières, il avait calculé que la somme qu'on s'était hâté de soustraire à ses regards pouvait monter à cinquante écus d'or.

— Ah! ah! dit-il, il paraît que la récolte n'a pas été mauvaise!... Fâcheux moment pour venir vous proposer une affaire : vous allez être durs en diable, mes maîtres!

— C'est selon la gravité de l'affaire, dit Procope.

— Il y a des affaires de plusieurs genres, dit Maldent.

— Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions? demanda Pilletrousse.

— S'il y a des coups à donner, on sera coulant, dit Malemort.

— Pourvu que ce ne soit point une expédition contre quelque église ou quelque couvent, on pourra s'arranger, dit Lactance.

— Surtout si cela se fait au clair de lune, dit Fracasso; je suis pour les expéditions de nuit, moi; ce sont les seules expéditions poétiques et pittoresques.

Yvonnet ne dit rien : il regardait l'étranger.

Les deux Scharfenstein étaient absorbés dans la cuisson de leur morceau de bœuf.

Toutes ces observations, dont chacune peignait le caractère de l'individu qui la faisait, s'étaient élancées presque simultanément de la bouche des aventuriers.

Le jeune homme sourit.

Il répondit en même temps à toutes les questions, regardant successivement celui des aventuriers auquel s'adressait la fraction de sa réponse.

— Oui, l'affaire est grave, dit-il, du genre le plus grave même! et, quoiqu'il y ait des chances de bénéfice en dehors de ma proposition, comme il y a bon nombre de coups à donner et à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera les plus difficiles... Au reste, que les esprits religieux se rassurent, ajouta-t-il, il n'est question ni de couvent, ni d'église, et il est probable que, pour plus grande sécurité, nous agirons la nuit seulement; je dois dire, toutefois, que je préférerais une nuit sombre à une nuit éclairée.

— Alors, dit Procope, qui d'habitude était chargé de débattre les intérêts de la société, développez la proposition, et l'on verra si elle est acceptable.

— Il s'agit, répondit le jeune homme, de vous engager à me suivre, soit dans une expédition nocturne, soit dans une escarmouche, un combat ou une bataille en plein jour.

— Et qu'aurons-nous à faire à votre suite, dans cette expédition nocturne, dans cette escarmouche, ce combat ou cette bataille?

— Vous aurez à attaquer celui que j'attaquerai, à l'entourer et à le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

— Et s'il se rend?

— Je vous préviens d'avance que je ne le reçois pas à merci.

— Peste! dit Procope, c'est une haine à mort, alors?

— A mort! vous avez dit le mot, mon ami.

— Bon! grogna Malemort en se frottant les mains, voilà qui est parler!

— Mais, dit Maldent, si, cependant, la rançon était bonne, il me semble que mieux vaudrait pour nous recevoir à rançon que tuer.

— Aussi traiterai-je et de la rançon et de la mort en même temps, afin que ces deux cas soient prévus.

— C'est-à-dire, reprit Procope, que vous nous achetez l'homme mort ou vivant?

— Mort ou vivant, c'est cela.

— Combien pour le mort? combien pour le vivant?

— Le même prix.

— Bon! dit Maldent, il me semble pourtant qu'un homme vivant a plus de valeur qu'un homme mort?

— Non, car je ne vous achèterais le vivant que pour en faire un mort, voilà tout.

— Voyons, dit Procope, combien donnez-vous?

— Un instant, Procope! dit Yvonnet; faut-il encore que M. de Waldeck veuille bien nous dire de qui il est question.

Le jeune homme fit un bond en arrière.

— Vous avez prononcé un nom... dit-il.

— Qui est le vôtre, monsieur, reprit Yvonnet, tandis que les aventuriers se regardaient, commençant à comprendre que c'était à l'amant de mademoiselle Gudule qu'ils devaient laisser défendre leurs intérêts.

Le jeune homme fronça son épais sourcil roux.

— Et d'où me connaissez-vous? demanda-t-il.

— Voulez-vous que je vous le dise? répondit Yvonnet.

Waldeck hésita.

— Rappelez-vous le château du Parcq, continua l'aventurier.

Waldeck pâlit.

— Rappelez-vous la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise.

— C'est justement parce que je me la rappelle, dit Waldeck, que je suis ici, et que je vous fais la proposition que vous discutez.

— Alors, c'est le duc Emmanuel-Philibert qu'il s'agit de tuer, dit tranquillement Yvonnet.

— Peste! s'écria Procope, le duc de Savoie!

— Vous voyez qu'il est bon de s'expliquer, dit Yvonnet à ses compagnons en leur jetant un coup d'œil de côté.

— Et pourquoi ne tuerait-on pas le duc de Savoie? s'écria Malemort.

— Je ne dis pas qu'il ne faut pas tuer le duc de Savoie, reprit Procope.

— A la bonne heure! dit Malemort; le duc de Savoie est notre ennemi, puisque nous sommes engagés à M. l'amiral, et je ne vois pas pourquoi on ne tuerait pas le duc de Savoie comme un autre.

— Tu as parfaitement raison, Malemort, répondit Procope; on peut tuer le duc de Savoie comme un autre... seulement, c'est plus cher qu'un autre!

Maldent fit un signe d'assentiment.

— Beaucoup plus cher! dit-il.

— Sans compter, dit Lactance, que l'on risque son âme à ce jeu-là.

— Bah! dit Waldeck avec son mauvais sourire; crois-tu, s'il n'est point en enfer pour autre chose, que Benvenuto Cellini soit damné pour avoir tué le connétable de Bourbon?

— Le connétable de Bourbon était un rebelle, *distinguo*, dit Procope.

— Et puis, combattant contre le pape Clément VII, il était excommunié, ajouta Lactance, et c'était œuvre pie que de le tuer.

— Avec cela qu'il est ami du pape Paul IV, votre duc de Savoie! reprit Waldeck en haussant les épaules.

— Voyons, il ne s'agit pas de tout cela, dit Pilletrousse; il s'agit du prix.

— Bon! fit Waldeck, cela s'appelle revenir à la question... Eh bien, que dites-vous de cinq cents écus d'or, cent à titre d'arrhes, quatre cents quand la chose sera faite?

Procope secoua la tête.

— Je dis que nous sommes loin de compte.

— J'en suis fâché, reprit Waldeck, car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit mon dernier mot et mon dernier prix... J'ai cinq cents écus d'or, et pas un carolus avec; si vous refusez, je serai obligé de traiter ailleurs.

Les aventuriers se regardèrent: cinq sur sept secouaient la tête. Malemort seul était d'avis d'accepter, parce qu'il y voyait des coups à donner et à recevoir. Fracasso était retombé dans ses rêveries poétiques.

— Au reste, dit Waldeck, rien ne presse... Vous réfléchirez. Je vous connais, vous me connaissez, nous habitons la même ville; il nous sera facile de nous retrouver.

Et saluant les aventuriers d'un léger signe de tête, il tourna sur ses talons, et s'éloigna.

— Faut-il le rappeler? dit Procope.

— Dame! fit Maldent, cinq cents écus d'or ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval.

— Et puis, dit Yvonnet, si c'est là tout ce qu'il possède, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

— Mes frères, dit Lactance, les existences des princes de la terre sont sous la garde directe du ciel: on risque son âme, en y touchant. Il faut donc n'y toucher que pour une somme qui permette à chacun de nous d'acheter les indulgences dont il aura besoin, si nous réussissons comme si nous ne réussissons pas. L'intention, mes frères, — le digne prieur des Jacobins me le disait hier encore, — l'intention, mes frères, est réputée pour le fait.

— Il est vrai, dit Pilletrousse, que cela vaut plus cher que

ce qu'on nous propose... Et, si nous faisions le coup pour notre compte... hein?

— Oui, dit Malemort, faisons le coup.

— Messieurs, interrompit Procope, l'idée est à M. de Waldeck; lui prendre son idée, à lui qui est venu nous la confier, serait un vol... Vous connaissez mes principes en matière de droit.

— Eh bien, répondit Yvonnet, si l'idée, comme tu le dis, est à lui, et s'il a la propriété de l'idée, je trouve, moi, qu'il faut accepter les cinq cents écus d'or.

— Oui, acceptons et battons-nous! cria Malemort.

— Oh! ne nous pressons pas, dit Maldent.

— Et s'il traite avec d'autres? dit Yvonnet.

— Oui, s'il traite avec d'autres? répéta Procope.

— Acceptons, et bataille! hurla Malemort.

— Oui, oui acceptons! crièrent toutes les voix.

— Azebdons! dirent les deux Scharfenstein, qui entraient en ce moment, portant sur une planche leur morceau de bœuf rôti, et qui, sans savoir de quoi il était question, se rangeaient à l'avis de la majorité, faisant, comme toujours, preuve de leur bon caractère.

— Alors, que l'un de nous coure après lui et le rappelle, dit Procope.

— Moi! dit Malemort.

Et il s'élança.

Mais, au moment où il s'élançait, il entendit retentir, du côté du faubourg d'Isle, quelques coups de feu qui prirent à l'instant même la consistance d'une vive fusillade.

— Oh! bataille! bataille! cria Malemort en tirant son épée et en courant au bruit, qui se faisait entendre dans une direction parfaitement opposée à celle que suivait le bâtard de Waldeck, lequel remontait vers la tour à l'Eau.

— Oh! oh! l'on se bat du côté du faubourg d'Isle! Voyons un peu ce que devient Gudule! s'écria Yvonnet.

— Mais l'affaire? s'écria à son tour Procope.

— Termine, dit Yvonnet; ce que tu feras sera bien fait... Je te donne procuration.

Et il s'élança sur les traces de Malemort, qui avait déjà dépassé le premier pont, et qui mettait le pied sur l'île formant le détroit Saint-Pierre.

Suivons à notre tour Malemort et Yvonnet, afin de voir ce qui se passait au faubourg d'Isle.

IX

BATAILLE.

On se rappelle qu'en entrant à l'hôtel du gouvernement, l'amiral avait donné l'ordre de faire, vers le soir, une sortie ayant pour but de brûler les maisons bordant le boulevard extérieur, et à l'aide desquelles les Espagnols tiraient à couvert sur les défenseurs de la ville, qui, placés sur un plateau inférieur, recevaient le feu sans pouvoir s'en garantir.

Cet ordre avait été donné à MM. de Théligny, de Jarnac, et de Luzarches.

En conséquence, à six heures du soir, les trois officiers avaient réuni une centaine d'hommes de leurs compagnies respectives, et cent vingt bourgeois de bonne volonté, conduits par Guillaume et Jean Pauquet.

Ces deux cent vingt hommes allaient en attaquer deux mille.

A trente pas à peine de la vieille muraille, la route bifurque, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Un de ses embranchements conduit à Guise, et l'autre à la Fère.

C'était aux deux côtés de cette route, et sur chacun de ces embranchements, que s'élevaient les maisons qu'il s'agissait de détruire.

La petite troupe devait donc, une fois hors de la vieille muraille, se diviser en deux bandes : l'une attaquant à droite, l'autre attaquant à gauche, toutes deux incendiant à la fois.

Guillaume et Jean Pauquet, qui connaissaient les localités, s'étaient chargés de diriger chacun une des bandes.

A six heures et demie du soir, la porte du faubourg d'Isle s'ouvrit, et la petite troupe sortit au pas de course.

Mais, si secret qu'eût été le rassemblement, si rapide que fût la sortie, le rassemblement avait été signalé par les sentinelles, et la sortie prévue par Carondelet et don Julien Romeron.

Il en résulta qu'au débouché de chaque rue, les Français trouvèrent un peloton d'Espagnols double de leur nombre, et que, de chaque fenêtre, la mort descendit sur eux.

Mais, cependant, telle fut l'impétuosité du choc, que les pelotons d'Espagnols qui défendaient les deux rues furent rompus, et que, malgré le feu qui partait des fenêtres, on envahit cinq ou six maisons.

Il va sans dire que Malemort, criant, hurlant, sacrant et surtout frappant, était parvenu à se glisser à la tête d'une des deux colonnes, et à entrer le premier dans une maison.

Une fois dans la maison, il oublia qu'on n'y entrait que pour y mettre le feu, et, s'élançant dans l'escalier, il gagna l'étage supérieur.

D'un autre côté, ceux qui y entrèrent après lui oublièrent qu'il y était entré avant eux, et, ne se souvenant que de leur consigne, ils entassèrent les fagots dans les salles basses, et particulièrement au pied de l'escalier.

Puis ils y mirent le feu.

Il en fut ainsi de deux ou trois maisons bordant le boulevard.

Les Espagnols avaient d'abord pris l'attaque pour une sortie ordinaire; mais bientôt, aux torrents de fumée qui s'échappaient par les fenêtres du rez-de-chaussée, ils devinèrent le but des Français.

Alors, ils réunirent tous leurs efforts, et tombèrent en nombre dix fois supérieur sur la petite troupe, qui fut repoussée.

Mais, sans l'avoir complétement atteint, celle-ci avait, cependant, rempli une partie de son but : des flammes commençaient à percer le toit de deux ou trois maisons.

On se rappelle qu'Yvonnet, n'étant nullement commandé pour la sortie, avait eu l'idée d'utiliser son temps en se rendant près de mademoiselle Gudule, dont il calmait de son mieux les terreurs; ces terreurs étaient grandes, car, nous l'avons dit, le père et l'oncle de la jeune fille servaient de guides aux deux colonnes de sortie.

Pendant un instant, les cris, les clameurs, le bruit de la fusillade montèrent si haut, qu'Yvonnet lui-même fut curieux de savoir ce qui se passait, et grimpa dans le grenier, suivi de la jeune fille, attachée à lui comme son ombre, un peu par crainte, beaucoup par amour.

Alors, au travers d'une lucarne, il put juger de ce qui se passait.

L'arquebusade roulait toujours; et, en même temps, le bruit du fer heurté contre le fer indiquait que la lutte corps à corps continuait de tenir par les rues.

Ce n'était pas le tout. Comme nous l'avons dit, la fumée sortait par les fenêtres de quatre ou cinq maisons, et, au milieu de la fumée, on voyait des êtres humains aller et venir tout effarés.

C'étaient les Espagnols surpris par l'incendie, et qui, les escaliers étant enflammés, ne pouvaient descendre des étages supérieurs des maisons.

Dans toutes ces maisons se produisait un mouvement d'effroi facile à remarquer; mais, dans l'une d'elles, l'effroi paraissait monter jusqu'à la terreur.

C'était celle où opérait Malemort, qui, sans s'inquiéter de l'incendie, attaquait, frappait, combattait au milieu de la fumée.

Au moment où Yvonnet mettait le nez à la fenêtre, la scène se passait au premier étage.

Les mieux avisés des Espagnols qui défendaient ce premier étage, ayant à lutter à la fois contre l'incendie et contre cet homme qui semblait en être le démon, sautèrent par les fenêtres.

Les autres, instinctivement, gagnèrent le second étage.

Malemort ne s'occupa plus de ceux qui avaient sauté par les fenêtres; mais il poursuivit les fuyards au second étage, hurlant son cri favori : « Bataille! »

Pendant ce temps, le feu faisait son œuvre d'élément destructeur : Malemort poursuivait les Espagnols, le feu poursuivait Malemort.

Sans doute, l'aventurier devait, pour cette fois, une invulnérabilité qui ne lui était point habituelle au puissant allié qui marchait derrière lui, et auquel il semblait ne prêter aucune attention.

Bientôt la fumée obscurcit le second étage, comme elle avait obscurci le premier, et l'incendie darda ses langues de flamme à travers le parquet.

Un ou deux Espagnols, bravant le danger de la chute, sautèrent alors des fenêtres du second étage, comme leurs camarades avaient sauté des fenêtres du premier.

Les autres essayèrent de fuir par le toit.

On en vit sortir deux et la moitié d'un troisième par une lucarne; nous disons *la moitié d'un troisième*, parce que celui-ci sembla tout à coup arrêté dans sa sortie, et indiqua, par des mouvements de physionomie à l'expression desquels il n'y avait point à se tromper, qu'il se passait, sur la partie de son corps demeurée dans la maison, les choses les plus désagréables pour lui.

C'était Malemort qui travaillait à grands coups d'épée cette partie trop paresseuse.

L'Espagnol, après avoir fait de vaines tentatives pour rejoindre ses compagnons courant sur la crête des toits, retomba en arrière, et, malgré un dernier effort pour se cramponner aux rebords de la fenêtre, finit par disparaître tout à fait.

Cinq secondes après, c'était le visage de Malemort — reconnaissable au masque de linge que formait l'appareil de sa dernière blessure — qui apparaissait à la lucarne, à la place de celui de l'Espagnol.

Il vit ses deux ennemis qui fuyaient, et se mit à leur poursuite.

On eût dit que Malemort avait été couvreur ou danseur de corde, tant il marchait d'un pied ferme sur l'étroit chemin.

S'il eût été musulman, son ombre, à l'heure de la mort, eût bien certainement franchi, sans l'aide d'aucun balancier, ce pont du paradis de Mahomet qui conduit de la terre au ciel, et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir.

Les deux fugitifs virent bientôt de quel danger ils étaient menacés.

L'un d'eux prit son parti : au risque de se briser les reins, il se laissa glisser sur la déclivité du toit, s'accrocha au rebord d'une lucarne, et, par cette lucarne, disparut dans la maison.

Cette maison, placée entre deux incendies, avait jusque-là échappé au feu.

Malemort ne s'inquiéta point de l'Espagnol qui venait d'accomplir si heureusement la périlleuse glissade, et continua de poursuivre celui qui restait.

De leur observatoire, Yvonnet et Gudule suivaient des yeux cette gymnastique aérienne, Yvonnet avec tout l'attrait qu'un pareil spectacle peut inspirer à un homme, Gudule avec toute la terreur qu'il doit produire sur une femme.

Les deux acrobates gagnèrent ainsi, de toit en toit, la dernière maison, laquelle semblait, à l'instar de nos vieilles bâtisses, s'incliner pour regarder dans la rivière.

La maison était en bois, et flambait de tous côtés.

Arrivé à l'extrémité du toit, et comprenant qu'il ne pouvait aller plus loin, — à moins que saint Jacques, le patron des Espagnes, ne lui prêtât des ailes, — le fugitif, qui, sans doute, ne savait pas nager, se retourna, résolu à vendre chèrement sa vie.

La lutte commença; mais, au moment où elle atteignait son plus haut degré d'acharnement, le terrain sur lequel elle s'accomplissait commença à se lézarder pour laisser passer la fumée, et, derrière la fumée, la flamme; puis le toit vacilla, puis il s'enfonça, attirant les deux combattants dans son effroyable cratère.

L'un d'eux y disparut entièrement.

L'autre s'accrocha à une poutre enflammée mais encore solide, reprit son centre de gravité, s'achemina, tout en feu, vers l'extrémité de la poutre, et, s'élançant de la hauteur d'un deuxième étage, alla s'éteindre dans la Somme.

Gudule jeta un grand cri; Yvonnet sortit presque tout entier de la lucarne; tous deux restèrent un instant l'haleine suspendue... Le hardi plongeur était-il englouti pour toujours, ou allait-il reparaître?

Puis, seconde question, était-ce l'Espagnol? était-ce Malemort?

Bientôt la surface de la rivière bouillonna, et l'on vit poindre une tête, puis des bras, puis un torse, lesquels nagèrent selon le cours de l'eau, pour aborder derrière la vieille muraille.

Du moment où le nageur prenait cette direction, il était à peu près sûr que c'était Malemort.

Yvonnet et Gudule descendirent rapidement, coururent vers l'endroit où, selon toute probabilité, le nageur allait prendre terre. Et, en effet, ils arrivèrent juste à temps pour tirer de l'eau, à moitié brûlé, à moitié noyé, l'acharné combattant, lequel, à bout enfin de ses forces, s'évanouit entre leurs bras en agitant son épée, et en criant d'une voix étranglée :

— Bataille! bataille!

Si mal accoutré que fût Malemort, tout le monde ne s'en était pas encore tiré aussi heureusement que lui.

Repoussés, comme nous l'avons dit, par les vieilles bandes espagnoles de Carondelet et de don Julien, les soldats et les bourgeois, après être parvenus à incendier deux ou trois maisons, ne pouvant garder dans leur retraite tout l'ordre désirable, formèrent à la porte de la vieille muraille un encombrement qui donna aux Espagnols toute facilité de reprendre leur revanche.

Trente soldats et vingt bourgeois restèrent sur la place, et peu s'en fallut que l'ennemi n'entrât pêle-mêle dans le faubourg avec ceux qu'il poursuivait. Yvonnet entendit les cris des Espagnols qui hurlaient déjà : « Ville prise! » Il courut jusqu'à la tente des aventuriers, tout en appelant aux armes, et revint avec un renfort d'une centaine d'hommes dont une partie s'éparpilla sur les remparts, tandis que l'autre fit face à l'ennemi, déjà engagé sous la voûte.

Mais, en tête de ceux qui accouraient à l'aide du faubourg, il y avait les deux Scharfenstein, armés, l'un de sa masse, l'autre de son épée à deux mains. Les coups tombèrent sur les Espagnols drus comme ceux du fléau sur l'aire, et force leur fut de reculer devant les deux géants.

Une fois les Espagnols refoulés hors de la voûte, il s'agissait de fermer les portes; ce qui n'était pas chose facile, car les assaillants s'y opposaient de toute leur énergie, les uns poussant la porte avec leurs mains, les autres avec les crosses de leurs arquebuses, les autres, enfin, avec des poutres; mais les deux Scharfenstein parvinrent à se glisser entre les deux battants et la muraille, et, s'arc-boutant des pieds et des mains, se mirent à pousser la porte d'un mouvement lent, mais régulier et irrésistible, jusqu'à ce qu'ils se fussent joints, et que la traverse de fer eût été mise.

Cette besogne accomplie, ils respirèrent bruyamment, et si bien à l'unisson, que l'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule poitrine pour leurs deux corps.

A peine avaient-ils poussé cette bruyante expiration, qu'un cri de terreur retentit : « Aux murailles! aux murailles! »

Deux brèches, en effet, avaient été faites à la muraille, une de chaque côté de la porte, dans le but de transporter de la terre destinées aux plates-formes de l'artillerie; ces brèches étaient bouchées par des claies et des balles de laine.

Les assiégeants, repoussés de la porte, avaient avisé ces

brèches, et essayaient, en les utilisant, d'enlever la ville par un coup de main.

Les deux Scharfenstein, en s'élançant de la voûte, n'eurent besoin que de jeter un coup d'œil autour d'eux pour juger de l'imminence du danger. Malgré l'habitude qu'ils avaient de combattre ensemble, la séparation de leurs forces était, cette fois, si urgente, que, après avoir, avec cette sobriété de langage qui les caractérisait, échangé deux ou trois paroles, ils coururent, l'oncle à la brèche de droite, et le neveu à la brèche de gauche.

L'ennemi, muni de ces longues piques qui étaient, à cette époque, l'arme de l'infanterie espagnole, montait à un double assaut, poussant devant lui bourgeois et soldats, forcés de reculer devant cette moisson d'acier qu'inclinai contre eux le souffle de la guerre.

Heinrich Scharfenstein, propriétaire momentané de la masse, comprit qu'il ne pouvait pas grand'chose avec cette arme courte et pesante, contre les piques espagnoles, longues de dix pieds ; il pendit, courant toujours, sa masse à sa ceinture, ramassa un quartier de rocher qui gisait sur la muraille, et, sans que sa course fût ralentie par le poids énorme qu'il transportait, il arriva à la brèche en criant : « Gare! gare !... »

C'était justement la brèche où combattait Yvonnet.

Celui-ci l'aperçut, comprit son intention, fit d'un mouvement d'épée ouvrir une espèce de chemin aux Espagnols, qui s'engagèrent dans la montée; mais, au moment où ils arrivèrent à moitié de la muraille, le géant parut au haut de la brèche, souleva au-dessus de sa tête le rocher qu'il avait jusque-là porté sur ses épaules, et, joignant l'impulsion de ses forces au poids naturel du projectile, il le lança sur le premier rang espagnol avec une violence qui n'avait rien à envier à la plus puissante catapulte.

Le rocher descendit, bondissant à travers la colonne serrée, brisant tout, écrasant tout, broyant tout!

Puis, par ce chemin ouvert, Heinrich s'élança, et, frappant à droite et à gauche, acheva, avec sa terrible masse, ceux qu'avait épargnés ou n'avait atteints qu'à demi la pierre gigantesque.

De ce côté, en moins de dix minutes, la brèche fut balayée.

Frantz avait également fait merveille.

Lui aussi avait crié gare, et, à sa voix, les rangs des soldats et des bourgeois s'étaient ouverts; alors, avec sa grande épée à deux mains, il s'était mis à faucher cette moisson de lances, abattant, à chaque coup, cinq ou six hampes, aussi aisément que Tarquin abattait, dans les jardins de Gabies, les têtes de pavot devant le messager de son fils. Puis, lorsqu'il n'eut plus en face de lui que des hommes armés de bâtons, il se jeta dans les rangs espagnols, et se mit à faucher les hommes avec le même acharnement qu'il avait fauché les lances.

Sur ce point aussi, les Espagnols reculèrent.

Mais un incident imprévu faillit faire perdre au brave Frantz tout le fruit du glorieux secours qu'il venait d'apporter aux Saint-Quentinois.

Un homme, plus ardent que lui encore à la curée humaine, glissa sous son bras en criant : « Bataille! bataille! » et se jeta à la poursuite des Espagnols.

C'était Malemort, qui, après avoir repris ses sens, avait avalé une bouteille de vin que lui avait donnée Gudule, et était revenu à la charge.

Malheureusement, deux ou trois de ceux que poursuivait notre aventurier, s'apercevant qu'ils n'étaient poursuivis que par un seul homme, se retournèrent, et, quoique leurs lances tronquées ne leur laissassent pour toute arme qu'un bâton, l'un d'eux, d'un coup de ce bâton, renversa Malemort tout étourdit.

Bourgeois et soldats jetèrent un cri de regret : ils croyaient le brave aventurier mort. Par bonheur, Frantz avait des données certaines sur l'épaisseur du crâne de son compagnon. Il courut à lui, fendit en deux, d'un coup de sa redoutable épée, l'Espagnol qui s'apprêtait à l'achever d'un coup de dague, prit Malemort par le pied, et, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, revint, en courant, à la brèche, où il jeta Malemort, — lequel commençait à rouvrir les yeux en murmurant : « Bataille ! » — entre les bras de Lactance, qui accourait avec ses jacobins.

Derrière les moines venait l'amiral, conduisant une petite troupe d'arquebusiers choisis qui se mirent à ouvrir un feu si bien nourri sur le boulevard extérieur et sur les maisons restées debout, que les Espagnols se tinrent cois et à couvert.

L'amiral s'informa : la perte avait été grande, et peu s'en était fallu que le faubourg d'Isle n'eût été enlevé d'assaut. Beaucoup de capitaines insistaient près de l'amiral pour lui faire abandonner ce point, qui venait déjà de coûter à la double garnison bourgeoise et militaire une soixantaine d'hommes; mais Coligny s'obstina ; il voyait, sinon la sécurité de la ville, au moins la prolongation du siége dans l'occupation de ce faubourg.

Aussi ordonna-t-il que l'on profitât de la nuit, qui s'avançait, pour réparer les deux brèches, et remettre toutes choses en état.

Les jacobins, que leurs robes sombres rendaient moins visibles dans l'obscurité, furent chargés de cette besogne, à laquelle ils se mirent avec l'impassible dévouement du courage monacal.

Comme on craignait une attaque nocturne, les arquebusiers veillèrent sur le rempart, tandis que, pour donner l'alarme, au cas où l'ennemi aurait l'idée de tourner la vieille muraille, des sentinelles furent placées, de vingt pas en vingt pas, sur toute la ligne des marais de la Somme.

Ce fut une terrible nuit pour la ville de Saint-Quentin, que cette nuit du 3 au 4 août, nuit où elle eut à pleurer ses premiers morts !

Aussi chacun veilla-t-il sur sa maison et sur son quartier comme les sentinelles veillaient sur le faubourg d'Isle.

Les pauvres habitants du faubourg, qui comprenaient que là allait être le point acharné de l'attaque et de la défense, quittaient leurs maisons, traînant après eux dans des charrettes, ou portant sur des civières ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre des émigrants qui abandonnaient le faubourg pour venir chercher un refuge dans la ville, était Guillaume Pauquet, auquel son frère Jean avait offert l'hospitalité dans sa maison, qui formait l'angle de la rue du Vieux-Marché et de la rue des Arbalétriers.

Appuyée à son bras, sa fille Gudule, encore tout étourdie des événements de la journée, rentrait en ville, tournant de temps en temps la tête, soi-disant à cause du grand regret qu'elle éprouvait d'abandonner à une destruction certaine cette maison où elle était née, mais, en réalité, pour s'assurer que le bel Yvonnet ne la perdait point de vue.

Yvonnet suivait effectivement à distance raisonnable le bourgeois, sa fille et les ouvriers tisserands que Jean Pauquet avait prêtés à son frère pour l'aider au transport de son mobilier, et qui s'acquittaient consciencieusement de ce soin.

Ce fut donc une grande consolation pour la pauvre Gudule, de voir que le jeune homme traversait Saint-Quentin dans toute sa longueur, coupait la place de l'Hôtel-de-Ville d'un angle à l'autre, suivait la rue Sainte-Marguerite, la rue du Vieux-Marché, et, du coin de la rue aux Pourceaux, le voyait entrer chez son oncle, propriétaire de la maison connue par l'enseigne de la *Navette couronnée*.

Sous prétexte d'une grande fatigue, — et le prétexte était plausible après une pareille journée, — Gudule demanda à se retirer immédiatement dans sa chambre; ce qui lui fut accordé sans discussion.

Gudule commença de croire qu'il y avait véritablement un dieu pour les amants, quand elle vit que son oncle avait désigné pour son logement et celui de son père une espèce de petit pavillon formant l'angle du jardin, et donnant sur le chemin de ronde du rempart.

Aussi, dès qu'elle se trouva seule dans ce nouveau domicile, son premier soin fut d'éteindre sa lampe, comme si elle

eût été couchée, et d'ouvrir sa fenêtre, afin d'explorer les environs, et de voir quelle facilité cette fenêtre pouvait offrir à une escalade.

La facilité était grande : cette portion du rempart, qui s'étendait entre la porte du Vieux-Marché et la tour Dameuse, était certainement la plus déserte de la ville. Une échelle de huit ou dix pieds de haut, appuyée à la fenêtre, ferait au pavillon de la rue des Arbalétriers le même office que faisait la borne à la maison du faubourg d'Isle.

Il est vrai que les cloisons qui séparaient la chambre de Gudule de celle de Guillaume étaient bien légères, et que le moindre bruit qui se ferait dans cette chambre pourrait éveiller la susceptibilité de l'oreille paternelle; mais qui empêchait, une fois l'échelle posée, qu'au lieu que ce fût Yvonnet qui montât dans la chambre, ce fût Gudule qui descendît sur le rempart?

De cette façon, ou les amoureux auraient bien mauvaise chance, ou la chambre, demeurant solitaire, serait forcée d'être muette.

Gudule était plongée dans toutes ces combinaisons stratégiques, qui, pour le moment, faisaient d'elle un tacticien presque aussi habile que M. l'amiral, lorsqu'elle vit une ombre se glisser le long de la muraille du jardin.

Yvonnet, de son côté, se livrait à la même exploration, et faisait une reconnaissance sur le nouveau terrain où il allait avoir à manœuvrer

Ce n'était pas un siége difficile à faire, que celui de la maison de maître Pauquet, surtout pour un homme qui, comme notre aventurier, avait des intelligences dans la place.

Aussi, en deux mots, tout fut-il arrêté pour la nuit suivante.

Puis, comme on entendait dans l'escalier le pas de Guillaume Pauquet, un peu alourdi par la fatigue de la journée, Gudule ferma sa fenêtre, et Yvonnet disparut par la rue Saint-Jean.

X

M. DE THÉLIGNY.

Le jour retrouva l'amiral sur le rempart.

Loin d'être abattu par l'échec de la veille, Gaspard de Coligny avait décidé que l'on ferait une nouvelle tentative.

A son avis, l'ennemi savait qu'un secours était entré dans la ville, mais il n'en connaissait pas l'importance; il fallait lui faire croire que ce secours était bien plus puissant qu'il ne l'était en réalité.

On conduirait ainsi le duc Emmanuel-Philibert à entreprendre un siége régulier, en lui ôtant l'espoir d'emporter la ville d'un coup de main; or, un siége régulier, c'était dix jours, quinze jours, un mois peut-être de répit, pendant lequel le connétable ferait, de son côté, quelque tentative, et où le roi aurait le loisir de prendre des mesures.

Il appela donc à lui le jeune lieutenant de la compagnie du Dauphin, M. de Théligny.

Celui-ci accourut. Il avait fait merveille, dans la soirée précédente, au faubourg d'Isle, et, cependant, il s'était tiré sain et sauf de la bataille; si bien que ses soldats, qui l'avaient vu au milieu de la fusillade, des épées et des lances, en le retrouvant sans une égratignure, l'avaient baptisé l'*Invulnérable*.

Il s'approcha de l'amiral, gai et souriant, comme un homme qui vient de faire son devoir, et qui est encore prêt à le faire. L'amiral le conduisit derrière le parapet d'une tour.

— Monsieur de Théligny, lui dit-il, vous voyez bien d'ici ce poste d'Espagnols?

Théligny fit signe qu'il voyait parfaitement.

— Eh bien, il me paraît facile à surprendre avec trente ou quarante cavaliers... Ordonnez donc trente ou quarante hommes de votre compagnie; mettez à leur tête un homme sûr, et faites-moi enlever hardiment ce poste-là!

— Mais, monsieur l'amiral, demanda en riant Théligny, pourquoi ne serais-je pas moi-même cet homme sûr qui doit commander la sortie? Je vous avoue que je suis sûr de mes officiers, mais encore autrement sûr de moi.

L'amiral lui posa la main sur l'épaule.

— Mon cher Théligny, lui dit-il, les hommes de votre trempe sont rares ; voilà pourquoi il ne faut pas les risquer dans des escarmouches, et les aventurer dans des échauffourées. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne commanderez pas la sortie, ou, tout mourant de fatigue que je suis, je demeure sur le rempart.

— S'il en est ainsi, monsieur l'amiral, dit Théligny en s'inclinant, retirez-vous, prenez du repos, et laissez-moi le soin de l'entreprise : je vous engage ma parole que je ne franchirai pas la porte de la ville.

— Je compte sur votre parole, monsieur, lui dit gravement l'amiral.

Puis, comme s'il eût voulu faire comprendre que la gravité de son visage et de sa voix s'appliquait seulement à cette recommandation de ne point quitter la ville :

— Quant à moi, mon cher Théligny, ajouta-t-il, je ne retourne pas même au logement du gouverneur, que je trouve trop éloigné : je rentre chez M. de Jarnac, je me jette sur un lit, et j'y dors une heure ou deux... Vous me trouverez là.

— Dormez tranquille, monsieur l'amiral, répondit Théligny; je veille.

L'amiral descendit le rempart en face la tour de Guise, et entra dans la deuxième maison de la rue de Rémicourt, qui était celle qu'habitait M. de Jarnac.

Théligny le suivit des yeux; puis, se tournant vers un enseigne :

— Trente ou quarante hommes de bonne volonté de la compagnie du Dauphin! dit-il.

— Vous allez les avoir à l'instant même, mon lieutenant, répondit l'enseigne.

— Comment cela? Je n'ai encore donné aucun ordre.

— C'est vrai; mais les paroles de M. l'amiral ont été prises au vol par un des auditeurs qui a fait signe que c'était compris, et qui est parti tout courant du côté de la caserne en criant : « Dauphins! Dauphins! à la bataille ! »

— Et quel homme est-ce que celui qui exécute si bien les ordres avant qu'ils soient donnés?

— Ma foi! mon lieutenant, répondit en riant l'enseigne, il m'a bien plus l'air d'un diable que d'un homme : la moitié de son visage est couverte d'un appareil ensanglanté, ses cheveux sont brûlés tout ras, sa cuirasse est bosselée devant et derrière, et ses habits sont en loques!

— Ah! très-bien, dit Théligny, je sais à qui nous avons affaire... Vous avez raison; ce n'est pas un homme, c'est un diable!

— Eh! tenez, le voici, mon lieutenant, dit l'enseigne.

Et il montrait à Théligny un cavalier qui accourait au galop, venant de la porte d'Isle.

C'était Malemort, à moitié brûlé, à moitié noyé, à moitié assommé dans la sortie de la veille, et qui, ne s'en portant que mieux, demandait à faire une nouvelle sortie.

En même temps, du côté opposé, c'est-à-dire débouchant par la rue du Billon, à l'extrémité de laquelle était une caserne, s'avançait une petite troupe de quarante cavaliers.

Avec l'activité qui le caractérisait lorsqu'il était question de donner des coups ou d'en recevoir, Malemort avait eu le temps de courir au quartier, d'y transmettre la volonté de l'amiral, de se rendre à la porte d'Isle, d'y seller son cheval, et de revenir à la porte de Rémicourt, où il se trouvait arriver, comme on voit, en même temps que les cavaliers de la compagnie du Dauphin.

Pour toute récompense du zèle et de l'activité qu'il venait

de déployer, Malemort demanda la faveur de faire partie de l'expédition ; ce qui lui fut accordé.

Au reste, il avait déclaré que, si on ne l'adjoignait pas à la sortie principale, il ferait une sortie particulière; que, si on ne lui ouvrait pas les portes, il sauterait du haut en bas du rempart.

Seulement, Théligny, qui le connaissait pour l'avoir vu à l'œuvre, la veille, lui recommanda de ne point se séparer du corps principal, et de charger dans les rangs.

Malemort promit tout ce que l'on voulut.

La porte fut ouverte, et la petite troupe sortit.

Mais, à peine hors de la porte, Malemort, entraîné par la rage qui le tenait, ne put s'astreindre à suivre le chemin pris par la petite troupe, et qui, sous un couvert d'arbres, et à la faveur de certains mouvements du sol, devait conduire les quarante cavaliers tout près du poste espagnol; il coupa le terrain en droite ligne, lançant son cheval au grand galop, et criant : « Bataille ! bataille ! »

Pendant ce temps, l'amiral, ainsi qu'il l'avait dit, s'était retiré chez M. de Jarnac, et s'était jeté sur un lit; mais, tourmenté par une espèce de pressentiment, et, malgré sa fatigue, ne pouvant s'endormir, il se releva au bout d'une demi-heure, et, comme il lui semblait entendre des cris du côté du rempart, il prit à la main son épée dans le fourreau, et sortit vivement.

A peine avait-il fait vingt pas dans la rue de Rémicourt, qu'il vit accourir à lui MM. de Luzarches et de Jarnac. A leur air effaré, on devinait aisément qu'il venait de se passer quelque chose de grave,

— Ah! dit M. de Jarnac en abordant l'amiral, vous savez donc déjà?...

— Quoi? demanda Coligny.

Les deux officiers se regardèrent.

— Si vous ne savez pas, dit M. de Luzarches, comment donc êtes-vous sorti?

— Je ne pouvais dormir: j'avais quelque chose comme un pressentiment... Ayant entendu des cris, je me suis levé, et me voici.

— Venez, alors!

Et les deux officiers remontèrent vivement sur le rempart, accompagnant l'amiral.

Le rempart était encombré de spectateurs.

En effet, voici ce qui s'était passé :

L'attaque prématurée de Malemort avait donné l'alarme. Le poste espagnol était plus nombreux qu'on ne l'avait jugé; les soldats et l'officier de la compagnie du Dauphin, qui croyaient surprendre l'ennemi, trouvèrent l'ennemi à cheval et en nombre double du leur. A cette vue, la charge mollit; quelques cavaliers tournèrent bride, les plus lâches abandonnant les plus braves. Ces derniers étaient aux prises avec des forces trop considérables pour ne point succomber s'il ne leur arrivait un prompt secours. Théligny oublia la parole engagée à l'amiral : sans autre arme que son épée, il sauta sur le premier cheval qui se trouva à sa portée, et il s'élança hors des murailles, appelant à grands cris au secours de leurs compagnons ceux qui avaient tourné bride. Quelques-uns, alors, se rallièrent à lui, et, avec huit ou dix hommes, espérant faire une diversion, il était venu, tête baissée, donner au milieu des Espagnols.

Un instant après, on avait vu ce qui restait des quarante cavaliers de la compagnie du Dauphin ramené vivement.

Ils étaient diminués d'un tiers, et M. de Théligny n'était point avec eux.

C'était alors que MM. de Jarnac et de Luzarches, jugeant qu'il était important de prévenir l'amiral de ce nouvel échec, s'étaient acheminés vers la maison où il s'était retiré pour prendre une heure de repos, et l'avaient rencontré à moitié chemin.

On a vu comment tous trois s'étaient élancés sur le rempart qui dominait le théâtre de la catastrophe.

Là, Coligny avait interrogé les fuyards; ceux-ci avaient raconté ce que nous venons de dire.

A l'égard de M. de Théligny, ils ne pouvaient rien affirmer : ils l'avaient vu arriver comme la foudre, frapper l'officier espagnol d'un coup d'estoc au visage; mais, aussitôt, il avait été entouré, et, comme il ne portait aucune arme offensive, il était, au bout de quelques secondes, tombé percé de coups.

Un seul soldat soutenait que, tout dépouillé et tout percé de coups qu'était M. de Théligny, ce brave officier n'avait pas encore rendu le dernier soupir, parce qu'il l'avait vu faire un mouvement d'appel au moment où il passait au galop près de lui.

Quoique cet espoir fût bien faible, l'amiral donna aux officiers de la compagnie du Dauphin l'ordre de monter à cheval, et, à tout prix, de rapporter M. de Théligny mort ou vif.

Les officiers, qui ne demandaient pas mieux que de venger leur camarade, commençaient déjà de courir à la caserne, lorsqu'une espèce de Goliath sortit de la foule, et, portant la main à sa salade :

— Barton, meinherr amiral, dit-il; ce n'êdre boint bézoin d'ine gombagnie bour aller gerger cette bauvre tiable de lieutenant. . S'il le fent, meinherr amiral, ch'irai afec mon nefeu Frantz, et nous l'abborderons mort ou live!

L'amiral se tourna vers celui qui faisait cette honnête proposition : c'était un des aventuriers qu'il avait pris à son service sans trop compter sur eux, et qui, comme on le voit, avaient, dans le peu de rencontres déjà accomplies, largement payé de leurs personnes.

Il reconnut Heinrich Scharfenstein; à quatre pas derrière lui, dans la même attitude, et pareil à l'ombre de son oncle, se tenait Frantz.

La veille, il les avait vus tous deux à l'œuvre, défendant chacun une des brèches du faubourg d'Isle; il lui avait suffi d'un coup d'œil pour les apprécier.

— Oui, mon brave, dit l'amiral, j'accepte... Que demandes-tu pour cela?

— Che temante un chéfal bour moi, et un chéfal bour mon nefeu Frantz.

— Mais ce n'est point là ce que je veux dire.

— Auzi, addentez donc... Che temante engore teux hommes bour monder en groube terrière nous.

— Soit; mais après?

— Après? C'êdre dout... Zeulement, il vautrait teux chéfaux cras et teux hommes maicres.

— Eh bien, tu choisiras toi-même hommes et chevaux.

— Pon! fit Heinrich.

— Mais je voulais dire que pour l'argent...

— Oh! l'archent, c'êdre l'avvaire de Brogobe.

— Il n'y a pas besoin de Procope pour cela, dit l'amiral. Je promets pour Théligny vivant cinquante écus, et pour Théligny mort vingt-cinq écus de gratification.

— Oh! oh! fit Heinrich en riant de son gros rire, che fous en irai gerger dant que fous foutrez, à ce brix-là!

— Eh bien, alors, va, dit l'amiral, et sans perdre de temps!

— Dout de zuide, meinherr amiral! dout de zuide!

Et, en effet, immédiatement Heinrich se mit à choisir les chevaux.

Ceux qu'il préféra étaient deux chevaux d'escadron, vigoureux, fortement rablés, solides sur leurs jambes.

Puis il commença l'inspection des hommes.

Tout à coup il poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir, d'un côté, Lactance, et, de l'autre, Fracasso. Un pénitent et un poëte, c'était ce que le bon Heinrich connaissait de plus maigre au monde.

L'amiral ne savait trop que penser de tous ces préparatifs; mais il s'en rapportait, sinon à l'intelligence, du moins à l'instinct des deux géants.

Les quatre aventuriers descendirent le talus du rempart, disparurent sous la voûte de la porte de Rémicourt; puis, un instant après, la porte leur ayant été ouverte, ils reparurent deux sur chaque cheval, mais prenant, cette fois, toutes les précautions d'ombre et de couvert qui avaient été négligées par Malemort.

Puis ils s'enfoncèrent derrière une petite éminence qui s'élevait à droite du moulin de la Couture.

Il nous serait impossible d'exprimer l'intérêt qui s'attachait à l'expédition de ces quatre hommes allant disputer un cadavre à toute une armée, car l'avis des moins pessimistes était que Théligny devait être mort.

Aussi le silence qui s'était fait parmi les trois ou quatre cents personnes entassées sur le rempart, tant que les quatre aventuriers avaient été en vue, se continua-t-il quand ils eurent disparu derrière la colline.

On eût dit que toute cette foule avait peur, par un souffle, par un mot, par un mouvement, d'éveiller la surveillance de l'ennemi.

Au bout d'un instant, on entendit une décharge de huit ou dix coups d'arquebuse.

Tous les cœurs tressaillirent.

Presque en même temps, Frantz Scharfenstein reparut à pied, portant, non pas un homme, mais deux hommes entre ses bras.

Derrière lui, la cavalerie et l'infanterie de l'expédition soutenaient la retraite.

La cavalerie ne se composait plus que d'un cheval et d'un homme; sans doute, un des deux chevaux avait été tué par la décharge qu'on avait entendue.

L'infanterie se composait de Fracasso et de Lactance, chacun son arquebuse à la main.

Huit ou dix cavaliers espagnols harcelaient la retraite. Mais, l'infanterie était-elle trop pressée, Henrich opérait une charge, et la dégageait à grands coups de masse; mais, était-ce la cavalerie qui, à son tour, se trouvait serrée de trop près, deux coups d'arquebuse partis en même temps, avec une unité et une justesse remarquables, mettaient deux Espagnols à terre, et donnaient à Heinrich le temps de respirer.

Cependant, Frantz gagnait du chemin, et, en quelques secondes, grâce à ses gigantesques enjambées, il se trouva hors de toute poursuite.

Ce fut un cri de joie et d'admiration, quand on le vit gravir le talus, portant dans ses bras ces deux corps, hommes ou cadavres, comme une nourrice eût porté deux enfants.

Il déposa la moitié de son fardeau aux pieds de l'amiral.

— Foilà le fôtre, dit-il; il n'êdre bas dout à vait drébassé!

— Et celui-là? demanda Coligny en montrant le second blessé.

— Oh! zelui-là, dit Frantz, ce n'êdre rien... c'êdre Malemort... Tans ine minute, il l'a êdre refenu! Lui êdre le tiable, lui bas bouvoir êdre dué!

Et il se mit à rire de ce rire particulier à l'oncle et au neveu, et que l'on eût pu appeler le rire des Scharfenstein.

En ce moment, aux acclamations des assistants, les trois autres aventuriers, cavalerie et infanterie, rentraient dans la ville.

En effet, comme l'avait dit Frantz Scharfenstein, Théligny n'était pas encore mort, quoique percé de sept coups d'épée et de trois balles; ce qui était facile à voir, les Espagnols lui ayant enlevé jusqu'à sa chemise, et l'ayant laissé à l'endroit où il était tombé, bien convaincus qu'il ne s'en relèverait jamais.

On le porta aussitôt chez M. de Jarnac, et on le coucha sur ce même lit où l'amiral, une heure auparavant, n'avait pu reposer, tourmenté par le pressentiment de ce qui arrivait.

Là, et comme s'il n'eût attendu que ce moment, le blessé rouvrit les yeux, regarda autour de lui, et reconnut l'amiral.

— Un médecin! un médecin! s'écria vivement Coligny se reprenant à un espoir qu'il avait complétement perdu.

Mais Théligny, étendant la main :

— Merci, monsieur l'amiral, dit-il; Dieu permet que je rouvre les yeux, et que je retrouve la voix pour vous demander bien humblement pardon de vous avoir désobéi.

L'amiral l'arrêta.

— Ah! mon cher monsieur Théligny, lui dit-il, ce n'est point à moi qu'il faut demander pardon, car, si vous m'avez désobéi, c'est par excès de zèle pour le service du roi; mais, si vous êtes aussi mal que vous croyez être, et que vous ayez quelque chose à demander, demandez-le à Dieu!

— Oh! monsieur, dit Théligny, je n'ai heureusement à demander pardon à Dieu que de ces fautes qu'il est permis à un bon gentilhomme d'avouer... tandis que, en vous désobéissant, j'ai commis contre la discipline une grave offense... Pardonnez-moi donc, monsieur l'amiral, afin que je meure tranquille!

M. de Coligny, si bon appréciateur de tout vrai courage, se sentit venir les larmes aux yeux en entendant ce jeune officier, qui, sur le point de quitter une vie si pleine de belles promesses, ne paraissait regretter que ce moment d'oubli aux ordres de son général.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il, je vous pardonne une faute dont tout brave soldat serait fier, et, si cette seule chose vous tourmentait à votre dernière heure, mourez tranquille et en paix, comme est mort le chevalier Bayard, notre modèle à tous!

Et il s'inclina pour poser ses lèvres sur le front pâle du mourant.

Celui-ci, de son côté, fit un effort, et se souleva.

Les lèvres de l'amiral touchèrent le front du jeune officier, qui murmura ce seul mot :

— Merci!

Et il retomba en poussant un soupir.

C'était le dernier.

— Messieurs, dit Coligny essuyant une larme, et s'adressant à ceux qui l'entouraient, voici un brave gentilhomme de moins... Dieu nous donne à tous une pareille mort!

XI

LE RÉVEIL DE M. LE CONNÉTABLE.

Si glorieux que fussent les deux échecs que venait d'éprouver l'amiral, ce n'en étaient pas moins des échecs qui lui faisaient comprendre le besoin qu'il avait d'être promptement secouru en face d'une si nombreuse armée, et d'une si active vigilance.

En conséquence, il résolut, profitant du moment où l'armée anglaise, encore absente, laissait à découvert tout un côté de la ville, d'envoyer des messagers à son oncle le connétable, pour obtenir de lui le plus grand renfort possible.

A cet effet, il fit venir Maldent et Yvonnet : Yvonnet, qui avait été le guide du pauvre Théligny, et Maldent, qui avait été son propre guide à lui.

Le connétable devait être à Ham ou à la Fère : l'un des deux messagers irait donc à Ham, l'autre à la Fère, porter des nouvelles, et indiquer au connétable le moyen de faire parvenir un secours jusqu'à Saint-Quentin.

Ce moyen, que l'absence de l'armée anglaise rendait facile, consistait simplement à lancer une forte colonne par le chemin de Savy, qui aboutit au faubourg de Ponthoille, pendant que, à la même heure où elle arriverait en vue de la ville, Coligny, du côté opposé, simulerait une sortie, qui, en occupant sur le point faussement menacé l'armée ennemie, permettrait à la colonne française d'arriver saine et sauve jusqu'à la ville.

Les deux messagers partirent le soir même, emportant chacun une pressante recommandation, l'un de la part du pauvre Malemort, l'autre de la part de la désolée Gudule.

Malemort, qui avait reçu un coup d'épée à travers les côtes, lequel coup, par bonheur, avait passé dans une ancienne cicatrice, — ce qui, du reste, lui arrivait presque toujours, tant il en était grêlé! — Malemort recommandait à Maldent

de lui rapporter certaines herbes qui lui étaient nécessaires pour renouveler ce fameux baume de Ferragus dont il faisait une si terrible consommation.

Gudule, qui avait reçu à travers le cœur un coup bien autrement douloureux et bien autrement mortel que celui de Malemort, recommandait à Yvonnet de veiller avec le plus grand soin sur une vie à laquelle la sienne était attachée. En attendant son bien-aimé Yvonnet, elle passerait toutes ses nuits à sa fenêtre donnant sur le rempart du Vieux-Marché.

Nos deux aventuriers sortirent par la porte de Ponthoille; puis, arrivés à une demi-lieue à peu près sur la route de Ham, Yvonnet prit à travers champs, pour gagner le chemin de la Fère, tandis que Maldent continuait de suivre celui de Ham.

Yvonnet passa la Somme entre Gauchy et Gruois, et rejoignit à Cerisy le chemin de la Fère.

Nous nous attacherons plutôt à Yvonnet qu'à Maldent, attendu que c'est à la Fère que se trouvait le connétable.

A trois heures du matin, Yvonnet frappait à la porte de la ville, qui refusait obstinément de s'ouvrir; cependant, le concierge, apprenant que le visiteur nocturne arrivait de Saint-Quentin, l'entre-bailla pour le laisser passer.

L'ordre avait été donné par le connétable d'accueillir sans retard tout messager venant de la part de son neveu, et d'introduire l'envoyé près de lui, à quelque heure que ce fût.

A trois heures et demie du matin, on éveillait donc le connétable.

Le vieux soldat était couché dans un lit, luxe qu'il se permettait rarement en campagne; mais il avait sous son chevet son épée de connétable, et, sur une chaise, près de son lit, son armure et son casque; ce qui indiquait que, à la moindre alerte, il serait en mesure d'attaquer ou de se défendre.

Ceux qui servaient sous lui étaient, d'ailleurs, habitués à être appelés à toute heure du jour et de la nuit, soit pour donner des avis, soit pour recevoir des ordres.

Yvonnet fut introduit dans la chambre de l'infatigable vieillard, qui, sachant qu'un messager était arrivé, attendait ce messager à moitié soulevé sur son coude.

A peine eut-il entendu les pas d'Yvonnet, que, avec sa brutalité ordinaire :

— Allons, drôle! dit-il, avance ici!

Ce n'était pas l'heure de faire de la susceptibilité : Yvonnet s'avança.

— Plus près, dit le connétable, plus près, que je te regarde dans le blanc des yeux, maroufle! J'aime à voir ceux à qui je parle.

Yvonnet s'avança jusqu'au bord du lit.

— Me voici, monseigneur, dit-il.

— Ah! te voici... c'est bien heureux!

Il prit sa lampe, et regarda l'aventurier avec un mouvement de tête qui n'indiquait pas que l'examen fût favorable au messager.

— J'ai déjà vu ce muguet quelque part, dit le connétable se parlant à lui-même.

Puis, à Yvonnet :

— Ne vas-tu pas me donner la peine de chercher où je t'ai vu, drôle? Voyons, dis-moi cela tout de suite; tu dois t'en souvenir, toi!

— Et pourquoi m'en souviendrais-je mieux que vous, monseigneur? dit Yvonnet, ne pouvant résister au désir d'adresser à son tour une question au connétable.

— Parce que, répondit le vieux soldat, tu vois une fois par hasard un connétable de France, tandis que je vois tous les jours un tas de coquins comme toi!

— C'est juste, monseigneur, répondit Yvonnet. Eh bien, vous m'avez vu chez le roi.

— Comment, dit le connétable, chez le roi? Tu vas donc chez le roi, toi?

— J'y ai du moins été le jour où j'ai eu l'honneur de vous y voir, monsieur le connétable, répondit Yvonnet avec la plus exquise politesse.

— Hum! fit le connétable. Au fait, je me rappelle : tu étais avec un jeune officier qui venait parler au roi de la part de mon neveu...

— Avec M. de Théligny.

— C'est cela! dit le connétable. Et tout va bien, là-bas?

— Au contraire, monseigneur, tout va mal.

— Comment, tout va mal? Prends garde à ce que tu vas me dire, drôle!

— Je vais vous dire la vérité, monseigneur. Avant-hier, nous avons eu, en faisant une sortie au faubourg d'Isle, une soixantaine d'hommes mis hors de combat. Hier, en essayant d'enlever un poste d'Espagnols en avant de la porte de Rémicourt, nous avons perdu quinze cavaliers de la compagnie du Dauphin, et leur lieutenant, M. de Théligny...

— Théligny! interrompit le connétable, qui se croyait invulnérable, ayant survécu à tant de batailles, à tant de combats, à tant d'escarmouches; Théligny s'est laissé tuer? L'imbécile!... Après?

— Eh bien, après, monsieur le connétable, voici une lettre de M. l'amiral, qui demande un prompt secours.

— Il fallait donc commencer par là, maroufle! dit le connétable en arrachant la lettre des mains de l'aventurier.

Et il la lut, selon son habitude, en s'interrompant pour donner des ordres :

« Je tiendrai le plus que je pourrai le faubourg d'Isle... »

— Et il fera bien, mordieu!... Qu'on m'aille chercher M. Dandelot!

«... Car, des hauteurs du faubourg, une batterie d'artillerie peut balayer dans toute sa longueur le rempart de Rémicourt, de la tour à l'Eau à la tour Rouge... »

— Qu'on appelle le maréchal de Saint-André!

«... Mais, pour défendre le faubourg d'Isle et les autres points menacés, il me faudrait un renfort de deux mille hommes au moins, n'ayant, en réalité, que cinq ou six cents hommes sous mes ordres... »

— Corbleu! je lui en enverrai quatre mille!... Qu'on me fasse venir M. le duc d'Enghien!... De quel droit ces messieurs dorment-ils quand je suis éveillé?... M. le duc d'Enghien, tout de suite!... Voyons, que me rabâche-t-il encore, monsieur mon neveu?

«... Je n'ai que seize pièces de canon; je n'ai que quarante canonniers; je n'ai que cinquante ou soixante arquebuses; enfin, je n'ai de munitions que pour quinze jours, et de vivres que pour trois semaines... »

— Comment, c'est vrai, tout ce qu'il me dit là? s'écria le connétable.

— C'est l'exacte vérité, monseigneur! répondit gracieusement Yvonnet.

— En effet, je voudrais bien voir qu'un maroufle de ton espèce donnât un démenti à mon neveu... Hum!

Et le connétable regarda Yvonnet d'un air féroce.

Yvonnet s'inclina et fit trois pas en arrière.

— Pourquoi te recules-tu? demanda le connétable.

— Parce que je pense que monseigneur n'a plus rien à me demander.

— Tu te trompes... Viens ici!

Yvonnet reprit sa place.

— Et les bourgeois, comment se conduisent-ils? demanda le connétable.

— A merveille, monseigneur!

— Les drôles!... Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement!

— Il n'y a pas jusqu'aux moines qui n'aient pris la hallebarde.

— Cafards!... Et tu dis qu'ils se battent?...

— Comme des lions! Quant aux femmes, monseigneur...

— Elles geignent, elles pleurent, elles tremblent?... Les drôlesses ne sont bonnes qu'à cela.

— Au contraire, monseigneur, elles encouragent les combattants, elles pansent les blessés, elles enterrent les morts.

— Coquines!...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un gentilhomme tout armé, mais la tête seulement couverte d'un bonnet de velours, parut sur le seuil.

— Ah! venez ici, monsieur Dandelot, dit le connétable. Voilà votre frère qui jette les hauts cris dans sa ville de Saint-Quentin, où l'on croirait qu'on l'égorge.

— Monseigneur, répondit en riant M. Dandelot, si mon frère, votre neveu, jette les hauts cris, vous le connaissez assez, je présume, pour savoir que ce n'est pas de peur.

— Eh! oui, morbleu! je sais que c'est de mal... et voilà ce qui me fâche... Aussi vous ai-je fait appeler, vous, monsieur le maréchal de Saint-André...

— Me voici, monseigneur, interrompit le maréchal en apparaissant à son tour à l'entrée de la chambre.

— Bon! bon! maréchal!... Et M. d'Enghien qui n'arrive pas!

— Pardon, monseigneur, dit le duc en entrant à son tour, me voici.

— Tripes et boyaux, messieurs! dit le connétable lançant son gros juron avec d'autant plus de violence, que, voyant tout le monde rendu à son devoir, il ne savait comment épancher cette mauvaise humeur habituelle qui faisait le fond de son caractère; tripes et boyaux, messieurs! nous ne sommes pas à Capoue pour dormir, comme vous faites, les poings fermés.

— Ce n'est pas à moi que cela s'adresse, monseigneur, dit le maréchal, car j'étais déjà levé.

— Et moi, dit le duc d'Enghien, je n'étais pas encore couché.

— Non, je parle pour M. Dandelot.

— Moi! dit Dandelot; mais monseigneur m'excusera: je faisais patrouille, et, si je suis arrivé ici avant ces messieurs, c'est que j'étais à cheval quand on m'a rencontré, et que je suis accouru à cheval.

— Alors, c'est pour moi, dit Montmorency. Il paraît que me voilà vieux et bon à rien, puisque je suis le seul couché... Tête et sang!

— Mais, connétable, reprit en riant Dandelot, qui diable dit cela?

— Personne, je l'espère bien; car à celui qui dirait cela, je lui casserais la margoulette comme j'ai fait à ce prophète de mauvais augure que j'ai rencontré l'autre jour sur la route... Mais il s'agit d'autre chose, voyons; il s'agit de porter secours à ce pauvre diable de Coligny, qui a cinquante mille hommes sur les bras. Cinquante mille hommes! qu'en dites-vous? M'est avis que monsieur mon neveu a peur, et qu'il voit double.

Les trois officiers sourirent en même temps, et avec une expression pareille.

— Si mon frère dit cinquante mille hommes, répondit Dandelot, c'est cinquante mille hommes, monseigneur.

— Et même plutôt soixante mille que cinquante mille, dit le maréchal de Saint André.

— Et vous, monsieur d'Enghien, que pensez-vous?

— Mais, monsieur le connétable, je pense exactement comme ces messieurs.

— Alors, vous êtes, comme toujours, d'un avis contraire au mien?

— Non, monsieur le connétable, reprit Dandelot; seulement, nous sommes d'avis que l'amiral dit la vérité.

— Eh bien, êtes-vous prêts à risquer quelque chose pour le secourir, l'amiral?

— Je suis prêt à risquer ma vie, répondit Dandelot.

— Nous aussi, dirent d'une même voix le maréchal de Saint-André et le duc d'Enghien.

— Alors, tout va bien! dit le connétable.

Puis, se retournant vers l'antichambre dans laquelle se faisait un grand bruit:

— Corbleu! dit-il, d'où vient tout ce vacarme?

— Monseigneur, dit un des sous-officiers de garde, c'est un homme qu'on vient d'arrêter à la porte de Ham.

— Qu'on le fourre en prison!

— On croit que c'est un militaire déguisé en paysan.

— Qu'on le pende!

— Mais il se réclame de M. l'amiral, et assure qu'il vient de sa part.

— A-t-il une lettre ou un sauf-conduit?

— Non, et c'est ce qui nous a fait croire que nous avions affaire à un espion.

— Qu'on le roue!

— Un instant! cria une voix dans l'antichambre, on ne roue pas les gens comme cela, fût-on M. le connétable.

Et, à la suite d'une vive rumeur et d'un mouvement qui indiquait une lutte, un homme s'élança de l'antichambre dans la chambre.

— Eh! s'écria Yvonnet, prenez garde à ce que vous allez faire, monseigneur: c'est Maldent!

— Qu'est-ce que c'est que cela, Maldent? demanda le connétable.

— C'est le second messager que vous a envoyé M. l'amiral, et qui, parti en même temps que moi de Saint-Quentin, arrive naturellement deux heures après moi, ayant passé par Ham.

Et, en effet, c'était Maldent, qui, n'ayant pas trouvé M. le connétable à Ham, y avait pris un cheval, et était accouru à toute bride de Ham à la Fère, de peur que quelque obstacle n'eût arrêté Yvonnet en chemin.

Maintenant, comment Maldent, qui était parti en costume militaire, et avec une lettre de l'amiral, arrivait-il vêtu en paysan et sans lettre? C'est ce que, grâce à leur perspicacité habituelle, nos lecteurs devineront dans un des chapitres suivants.

XII

L'ÉCHELLADE.

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de nous voir suivre, avec une exactitude qui appartient plutôt à l'historien qu'au romancier, tous les détails, attaque et défense, de ce glorieux siége de Saint-Quentin, — siége également glorieux pour celui qui l'a fait et pour celui qui l'a soutenu.

D'ailleurs, à notre avis, la grandeur d'un pays se compose aussi bien de ses défaites que de ses victoires: la gloire des triomphes se rehausse de celle des revers.

Quel peuple, en effet, n'eût pas succombé après Crécy, après Poitiers, après Azincourt, après Pavie, après Saint-Quentin, après Waterloo? Mais la main de Dieu était sur la France, et, après chaque chute, la France, au contraire, s'est relevée plus grande qu'elle n'était auparavant.

C'est après avoir succombé sept fois sous le poids de sa croix que Jésus sauva le monde!

La France, sous ce rapport, qu'on nous permette de le dire, pourrait bien n'être autre chose que le Christ des nations.

Saint-Quentin est une de ces stations de la France portant sa croix.

La croix, ce fut la monarchie.

Heureusement, derrière la monarchie était le peuple.

Cette fois encore, derrière la monarchie tombée, nous allons voir le peuple rester debout.

Pendant la nuit qui suivit le départ d'Yvonnet et de Maldent, on vint prévenir l'amiral que les sentinelles qui montaient la garde au faubourg d'Isle croyaient entendre un bruit de sape.

Coligny se leva et courut à l'endroit menacé.

C'était un capitaine expérimenté, que l'amiral. Il descen-

dit de son cheval, se coucha sur le rempart, approcha son oreille de terre, et écouta.

Puis, se relevant :

— Ce n'est point un bruit de sape, dit-il : c'est un bruit de canons que l'on roule... L'ennemi approche ses pièces pour tirer en batterie.

Les officiers se regardèrent.

Puis Jarnac, s'avançant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, vous savez que l'avis de tout le monde est que l'endroit n'est pas tenable?

L'amiral sourit.

— C'est le mien aussi, messieurs, dit-il ; et, cependant, vous le voyez, depuis cinq jours, nous tenons... Si je m'étais retiré quand j'en fus pressé par vous, le faubourg d'Isle serait, depuis cinq jours, aux mains des Espagnols, et les travaux qui leur restent à faire pour attaquer la ville de ce côté seraient terminés. Or, n'oublions point ceci, messieurs : chaque jour que nous gagnons nous est aussi utile que le sont au daim poursuivi les derniers souffles de son haleine.

— Alors, votre avis, monseigneur?

— Mon avis est que nous avons fait, de ce côté, tout ce qu'il était humainement possible de faire, et qu'il faut porter ailleurs notre force, notre dévouement et notre vigilance.

Les officiers s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

— Au point du jour, continua Coligny, les pièces espagnoles seront en batterie, et le feu commencera ; au point du jour, il faut que tout ce que nous avons ici d'artillerie, de munitions, de boulets, de balles de laine, de brouettes, de civières, de pics, d'outils à pionnier, soit rentré dans la ville. Une partie de nos hommes va s'occuper à cela ; l'autre entassera dans les maisons les fagots, les fascines que j'ai fait préparer, et y mettra le feu... Je veillerai moi-même à la retraite, et ferai couper les ponts derrière nos soldats.

Puis, comme il voyait autour de lui les pauvres malheureux à qui ces maisons appartenaient, et qui écoutaient ces ordres d'un air désolé :

— Mes amis, dit-il, vos maisons, épargnées par nous, seraient démolies par les Espagnols, qui y chercheraient du bois et des pierres pour construire leurs masques et creuser leurs tranchées; faites-en donc vous-mêmes le sacrifice au roi et au pays : c'est vous que je charge d'y mettre le feu.

Les habitants du faubourg d'Isle se regardèrent, échangèrent quelques mots à voix basse, et l'un d'eux, s'avançant :

— Monsieur l'amiral, dit-il, je m'appelle Guillaume Pauquet; vous voyez d'ici ma maison, celle-là qui est la plus grande du quartier... Je me charge de mettre le feu à ma maison, et voici mes voisins et mes amis qui en feront autant aux leurs que je vais en faire à la mienne.

— C'est vrai, cela, mes enfants? dit l'amiral, les larmes aux yeux.

— Est-ce pour le bien du roi et du pays, ce que vous demandez là, monsieur l'amiral?

— Tenez seulement quinze jours avec moi, mes amis, et nous sauvons la France! dit Coligny.

— Et, pour que vous teniez dix jours encore, il faut que nous brûlions nos maisons?

— Je crois, mes amis, que c'est nécessaire.

— Alors, nos maisons brûlées, vous répondez de tenir?

— Je réponds, mes amis, de faire tout ce qu'un gentilhomme dévoué au roi et au pays peut faire, dit l'amiral. Quiconque parlera de rendre la ville sera jeté par moi du haut en bas des murailles ; si je parle de la rendre moi-même, que l'on m'en fasse autant.

— C'est bien, monsieur l'amiral, dit un des habitants du faubourg; quand vous ordonnerez de brûler les maisons, on y mettra le feu.

— Mais, dit une voix, j'espère bien qu'on épargnera l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle.

L'amiral se retourna du côté d'où venait la voix, et reconnut Lactance.

— Saint-Quentin-en Isle moins que tout le reste, répondit l'amiral. De la plate-forme de Saint-Quentin-en-Isle, on domine tout le rempart de Rémicourt, et une batterie de canons établie sur cette plate-forme rendrait la défense du rempart impossible.

Lactance leva les yeux au ciel, et poussa un profond soupir.

— D'ailleurs, continua en souriant l'amiral, saint Quentin est avant tout le protecteur de la ville, et il ne nous en voudra point d'empêcher qu'on ne fasse de son abbaye un moyen de ruine pour ses protégés.

Puis, profitant de ce moment de bonne volonté qui paraissait inspirer à chacun un seul et même dévouement, il ordonna que l'on commençât de tirer vers la ville les canons, et de charrier les différents objets indiqués par lui; le tout dans le plus grand silence possible.

On se mit à l'œuvre, et, il faut le dire, avec autant de courage ceux qui portaient les fascines dans les maisons que ceux qui, attelés aux canons et aux chariots, tiraient chariots et canons vers la ville.

A deux heures du matin, tout était rentré, et il ne restait derrière la vieille muraille que le nombre d'arquebusiers nécessaire pour faire croire qu'elle était toujours défendue, et les hommes qui, des torches à la main, se tenaient prêts à mettre le feu aux maisons.

Au point du jour, comme l'avait prévu l'amiral, les Espagnols tirèrent leur première volée. Une batterie de brèche avait été établie dans la nuit, et c'était bien le travail qui se faisait pour son établissement qu'avait entendu l'amiral.

Cette première volée était le signal convenu pour mettre le feu au faubourg. Pas un des habitants n'hésita; chacun approcha héroïquement sa torche des fascines, et, au bout d'un instant, on vit monter vers le ciel un rideau de fumée qui fit bientôt place à un rideau de flamme.

Le faubourg brûlait depuis l'église Saint-Éloi jusqu'à celle de Saint-Pierre-au-Canal; mais, au milieu de cet immense brasier, comme si un pouvoir surhumain en eût écarté l'incendie, l'abbaye de Saint-Quentin restait intacte.

Trois fois, à travers le feu, et passant sur des ponts volants, car les autres avaient été coupés, — des bourgeois d'abord, des soldats ensuite, et enfin des artificiers, allèrent renouveler la tentative, trois fois la tentative échoua.

L'amiral, du haut de la porte d'Isle, suivait les progrès de la destruction, lorsque Jean Pauquet, se séparant du groupe dont il faisait partie, et s'approchant de l'amiral, son bonnet de laine à la main :

— Monseigneur, dit-il, il y a là un ancien de la ville qui prétend avoir entendu raconter à son père qu'un dépôt de poudre existe dans l'une ou l'autre des deux tours qui flanquent la porte d'Isle, et peut-être dans toutes les deux.

— Bon! dit l'amiral, il faut voir... Où sont les clefs?

— Ah! les clefs, dit Jean Pauquet, qui sait cela? Il y a peut-être cent ans que les portes n'ont été ouvertes!

— Alors, qu'on prenne des leviers et des pinces pour les ouvrir.

— N'êdre bas pézoin te lefiers ni te binzes, dit une voix; moi bouzer la borde, et la borde s'oufrira!

Et Heinrich Scharfenstein, suivi de son neveu Frantz, fit trois pas vers Coligny.

— Ah! c'est toi, mon brave géant? dit l'amiral.

— Foui, c'êdre moi et mon nefeu Frantz.

— Eh bien, pousse, mon ami! pousse!

Les deux Scharfenstein s'approchèrent chacun d'une porte, s'y adossèrent, et, toujours pareils à une double mécanique obéissant à un même mouvement, après avoir pris leur point d'appui, comptèrent :

— *Ein! zwein! drei!*

Et, au mot *drei*, qui, dans notre langue, correspond au mot *trois*, faisant chacun un effort, ils enfoncèrent chacun le battant de la porte auquel il était adossé, et cela si victorieusement, que tous deux tombèrent avec les battants.

Seulement, comme les portes avaient opposé des résistances plus ou moins grandes, Frantz Scharfenstein tomba de son long et à la renverse, tandis que Heinrich, plus favorisé, ne tomba que sur son derrière.

Mais tous deux se relevèrent avec leur gravité habituelle, en disant :

— Voilà !

On entra dans les tours. L'une d'elles, comme l'avait dit Jean Pauquet, contenait effectivement deux ou trois milliers de poudre; mais, comme il l'avait dit encore, cette poudre était là depuis si longtemps, que, lorsqu'on voulut l'enlever dans les caques, celles-ci tombèrent en poussière.

Alors, l'amiral donna l'ordre d'apporter des draps pour transporter la poudre à l'arsenal.

Puis, voyant que cet ordre commençait à s'exécuter, il rentra chez lui pour déjeuner et pour prendre un peu de repos, étant sur pied depuis minuit, et n'ayant rien mangé depuis la veille. Il venait de se mettre à table, lorsqu'on lui annonça qu'un des messagers qu'il avait envoyés au connétable était de retour, et demandait à lui parler sans retard.

C'était Yvonnet.

Yvonnet venait annoncer à l'amiral que les secours réclamés par lui arriveraient le lendemain, conduits par son frère M. Dandelot, par le maréchal de Saint-André et par le duc d'Enghien.

Ces secours devaient se composer de quatre mille hommes de pied, qui, selon l'indication donnée par l'amiral, suivraient le chemin de Savy, et entreraient par le faubourg de Ponthoille.

Maldent était resté à la Fère pour servir de guide à M. Dandelot.

Yvonnet en était là de son récit, et levait un verre de vin qu'on venait de lui verser pour boire à la santé de l'amiral, lorsque, tout ensemble, la terre trembla, les murailles chancelèrent, les vitres des fenêtres volèrent en éclats, et un bruit semblable à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre.

L'amiral se leva; Yvonnet, pris d'un mouvement nerveux, reposa sur la table son verre plein.

En même temps, un nuage passa sur la ville, emporté par le vent d'ouest, et une forte odeur de soufre se répandit dans l'appartement à travers les vitres cassées.

— Oh! les malheureux! dit l'amiral, ils n'auront pas pris les précautions nécessaires, et la poudrière vient de sauter!

Aussitôt, sans attendre les nouvelles, il sortit de la maison, et courut vers la porte d'Isle.

Toute la population se précipitait du même côté; l'amiral n'avait point de renseignements à demander : tous ces gens couraient au bruit, mais ignoraient quelle était la cause de ce bruit.

Coligny ne s'était pas trompé : il vit la tour éventrée et fumante comme le cratère d'un volcan. Une flammèche de l'immense incendie qui l'entourait était entrée par une des meurtrières, et avait mis le feu au terrible combustible.

Quarante ou cinquante personnes avaient péri; cinq officiers qui dirigeaient l'opération avaient disparu.

La tour offrait à l'ennemi une brèche par laquelle vingt-cinq assaillants pouvaient monter de front.

Par bonheur, le voile de flamme et de fumée qui s'étendait entre le faubourg et la ville cachait cette brèche aux Espagnols; — le dévouement des habitants qui avaient mis le feu à leurs maisons venait donc de sauver la ville.

Coligny comprit le danger : il fit un appel à la bonne volonté de tous; mais les bourgeois seuls y répondirent. Les gens de guerre, qu'on avait retirés du faubourg, étaient allés se *repaître et se rafraîchir*.

Au nombre de ceux qui étaient allés se repaître et se rafraîchir étaient les deux Scharfenstein; mais, comme leur tente n'était qu'à une cinquantaine de pas du théâtre de l'événement, ils furent des premiers à répondre à l'appel de l'amiral.

C'étaient deux précieux auxiliaires, que l'oncle Heinrich et le neveu Frantz, en circonstance pareille : leur force herculéenne, leur stature gigantesque les rendaient bons à tout. Ils mirent bas leurs pourpoints, retroussèrent leurs manches, et se firent maçons.

Trois heures après, soit que l'ennemi n'eût rien su de la catastrophe, soit qu'il préparât quelque autre entreprise, les réparations étaient faites sans empêchement aucun, et la tour était redevenue presque aussi solide qu'auparavant.

Toute cette journée — qui était celle du 7 août — s'écoula sans que l'ennemi fît la moindre démonstration; il semblait se borner à un simple blocus. Sans doute attendait-il l'arrivée de l'armée anglaise.

Le soir, les sentinelles remarquèrent quelque mouvement du côté du faubourg d'Isle. Les Espagnols de Carondelet et de Julien Romeron, profitant de l'affaiblissement de l'incendie, commencèrent à apparaître dans le faubourg, et à se rapprocher de la ville.

Toute la surveillance se concentra donc de ce côté.

Le soir, à dix heures, l'amiral convoqua chez lui les principaux officiers de la garnison; il leur annonça que, dans la nuit, selon toute probabilité, leur arriverait le renfort attendu. On devait donc secrètement garnir la muraille, depuis Tourival jusqu'à la porte de Ponthoille, afin de se tenir prêt à porter du secours, s'il était besoin, à Dandelot et à ses hommes.

Yvonnet, qui, en sa qualité de messager, avait été initié à ces dispositions, les avait vu prendre avec joie, et, autant qu'il avait été en lui, — car sa connaissance toute particulière des localités ne laissait pas que de lui donner une certaine influence, — il avait poussé les veilleurs nocturnes du côté de la porte de Rémicourt, du côté de la porte d'Isle, et du côté de la porte de Ponthoille.

Cette disposition, en effet, — à part quelques sentinelles, — laissait entièrement à découvert le rempart du Vieux-Marché, où était située, on se le rappelle, la maison de Jean Pauquet, et particulièrement le petit pavillon habité par mademoiselle Gudule.

Aussi, vers onze heures, par une de ces sombres nuits si estimées et si bénies des amoureux qui vont voir leurs maîtresses, et des hommes de guerre qui préparent une surprise, notre aventurier, suivi de Heinrich et de Frantz, armés comme lui jusqu'aux dents, s'avançait-il avec précaution à travers les rues des Rosiers, de la Fosse et de Saint-Jean, par laquelle — à cent pas à peu près de la tour Dameuse — on rejoignait le rempart du Vieux Marché.

Les trois aventuriers suivaient ce chemin, parce qu'il était à leur connaissance que tout l'espace qui s'étendait entre la tour Dameuse et la porte du Vieux-Marché était veuf de sentinelles, l'ennemi n'ayant encore fait aucune démonstration de ce côté.

Le boulevard était donc sombre et désert.

Pourquoi cette troupe, qui, malgré son apparence formidable, n'avait aucune intention hostile, se composait-elle de Heinrich et Frantz d'un côté, et d'Yvonnet de l'autre?

Par cette loi naturelle qui veut qu'en ce monde, la faiblesse cherche la force, et que la force aime la faiblesse.

Avec qui, parmi ses huit compagnons, Yvonnet avait-il fait la liaison la plus intime? Avec Heinrich et avec Frantz. Pourquoi? C'est qu'ils étaient les plus forts, et que lui était le plus faible.

Dès que les deux Scharfenstein avaient un instant de loisir, quel était celui dont ils s'empressaient de rechercher la compagnie? Yvonnet.

Aussi, lorsque Yvonnet avait besoin d'un appui quelconque, à qui allait-il demander secours? Aux deux Scharfenstein.

Sous son costume toujours soigné, toujours coquet, toujours élégant, jurant avec le costume rude et soldatesque des deux géants, Yvonnet, suivi par eux, ressemblait à un enfant de bonne maison tenant en laisse deux molosses.

C'était par cette attraction que nous avons dite de la faiblesse vers la force, et cette sympathie de la force pour la faiblesse, que, ce soir-là encore, Yvonnet s'était adressé aux deux Scharfenstein, afin de leur demander s'ils voulaient venir avec lui, et que, comme d'habitude, ceux-ci s'étaient levés et armés aussitôt en répondant :

— Pien folondiers, meinherr Yfonnet.

Car les deux Scharfenstein appelaient Yvonnet *monsieur*, distinction qu'ils n'accordaient à aucun autre de leurs compagnons.

C'est que leur amitié pour Yvonnet était mêlée d'un profond respect. Jamais il ne serait arrivé à l'oncle ou au neveu de se permettre de prendre la parole devant le jeune aventurier; non, ils l'écoutaient parler belles femmes, belles armes, beaux habits, se contentant d'approuver de la tête, et, de temps en temps, — à ses saillies, bien entendu, — de rire de ce gros rire qui leur était particulier.

Où allait Yvonnet, quand Yvonnet leur disait : « Venez avec moi! » peu leur importait; il avait dit : « Venez! » cela suffisait, et ils suivaient cette charmante flamme de leur esprit comme des satellites suivent une planète.

Ce soir, Yvonnet allait à ses amours; il avait dit aux deux Scharfenstein : « Venez ! » et, comme on le voit, ils étaient venus.

Seulement, dans quel but, quand il s'agissait d'un de ces rendez-vous où la presence d'un tiers est toujours gênante, Yvonnet s'était-il fait accompagner des deux géants?

D'abord, empressons-nous de dire que les braves Allemands n'étaient point des témoins incommodes; ils fermaient un œil, ils en fermaient deux, ils en fermaient trois, ils en fermaient quatre, sur un mot, sur un geste, sur un signe de leur compagnon, et les tenaient religieusement fermés tant qu'un signe, un geste ou un mot de leur compagnon ne leur permettait pas de les rouvrir.

Yvonnet les avait emmenés parce que, — on s'en souvient, — pour arriver à la fenêtre du pavillon de Gudule, il avait besoin d'une échelle; et, au lieu de prendre une échelle, il avait trouvé plus simple de prendre les deux Scharfenstein ; ce qui revenait absolument au même.

Le jeune homme avait, comme on le comprend bien, une collection de signaux, de bruits, de cris différents, à l'aide desquels il annonçait à sa maîtresse qu'il était présent; mais, ce soir-là, il n'eut besoin ni de cris, ni de bruit, ni de signal : Gudule était à sa fenêtre et attendait.

Toutefois, en voyant arriver trois hommes au lieu d'un, elle se retira prudemment.

Mais, alors, Yvonnet se détacha du groupe, se fit reconnaître, et la jeune fille, tremblante encore, mais non plus effrayée, reparut dans le sombre encadrement.

En deux mots, Yvonnet expliqua à sa maîtresse les dangers que courait, dans une ville assiégée, un soldat se promenant une échelle sur le dos : une patrouille pouvait croire qu'il portait cette échelle dans le but de communiquer avec les assiégeants; une fois ce doute logé dans l'esprit de la patrouille, il fallait suivre le chef de cette patrouille chez un officier, chez un capitaine, chez le gouverneur, peut-être, et, là, expliquer la destination de cette échelle, explication qui, si délicatement qu'elle fût menée, compromettait l'honneur de mademoiselle Gudule.

Il valait donc bien mieux s'en rapporter à deux amis de la discrétion desquels on était sûr, comme l'était Yvonnet de ses deux compagnons.

Mais comment deux amis remplaçaient-ils une échelle? Voilà ce qu'avait quelque peine à comprendre mademoiselle Gudule.

Yvonnet résolut de ne point perdre de temps à développer la théorie et il appliqua immédiatement la démonstration.

A cet effet, il appela les deux Scharfenstein, lesquels, ouvrant l'immense compas qui leur servait de jambes, furent en trois enjambées près de lui.

Puis il adossa l'oncle contre la muraille, et fit un signe au neveu.

En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, Frantz mit un pied entre les mains jointes de son oncle, un autre sur son épaule; puis, arrivé à la hauteur de la fenêtre, il prit par la taille mademoiselle Gudule, qui regardait avec curiosité, et qui, avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, — mouvement qu'elle n'eût peut-être point fait, d'ailleurs, en eût-elle eu le temps, — se trouva enlevée de sa chambre et déposée sur le boulevard côte à côte d'Yvonnet.

— Là! dit Frantz en riant, foilà la cheune ville temantée!

— Merci, dit Yvonnet.

Et, prenant le bras de Gudule sous le sien, il entraîna la belle enfant vers l'endroit le plus obscur du rempart.

Cet endroit le plus obscur était le sommet circulaire d'une des tours, sommet protégé par un parapet de trois pieds de hauteur.

Les deux Sharfenstein allèrent s'asseoir sur une espèce de banc de pierre adossé à la courtine.

Notre prétention n'est pas de rapporter ici la conversation d'Yvonnet et de mademoiselle Gudule. Ils étaient jeunes, amoureux; il y avait trois jours et trois nuits qu'ils n'avaient causé ensemble, et ils avaient tant de choses à se dire, que tout ce qu'ils se dirent en un quart d'heure ne tiendrait certainement pas dans ce chapitre.

Nous disons en un quart d'heure, parce que, au bout d'un quart d'heure, si animée que fût la conversation, Yvonnet s'interrompit, et, posant sa main sur la jolie bouche de son interlocutrice, pencha la tête en avant, et écouta.

En écoutant, il lui sembla entendre un bruit pareil à celui d'un froissement d'herbe sous des pas nombreux.

En regardant, il lui sembla voir comme un immense serpent noir rampant au pied de la muraille.

Mais la nuit était si sombre, mais le bruit était si peu perceptible, que tout cela pouvait aussi bien être une illusion qu'une réalité; d'autant plus que, tout à coup, le mouvement et le bruit cessèrent.

Yvonnet regarda, écouta, et ne vit ni n'entendit plus rien.

Cependant, tout en maintenant la jeune fille enveloppée de son bras et appuyée contre sa poitrine, il demeura les yeux fixes, la tête passée entre deux créneaux.

Bientôt, il crut voir le gigantesque serpent dresser sa tête contre la muraille grise, et se hisser le long de cette muraille pour atteindre le parapet de la courtine.

Puis, comme une hydre à plusieurs têtes, le serpent allongea une seconde tête près de la première, et une troisième près de la seconde.

Alors, tout fut expliqué pour Yvonnet : sans perdre une minute, il prit Gudule entre ses bras, et, lui recommandant le silence, il la jeta dans les mains de Frantz, qui, à l'aide de son oncle, en un instant, et par le même procédé qu'il l'en avait tirée, la réintégra dans sa chambre.

Puis, courant vers l'échelle la plus proche, le jeune homme arriva juste au moment où le premier Espagnol posait le pied sur le parapet de la courtine.

Si grande que fût l'obscurité, on vit une espèce d'éclair briller dans l'ombre; puis on entendit un cri, et l'Espagnol, frappé à travers les entrailles par la fine épée d'Yvonnet, tomba à la renverse, la tête la première.

Le bruit de sa chute se perdit dans un effroyable craquement; c'était la seconde échelle, toute chargée d'hommes, qui, repoussée par le bras nerveux de Heinrich, glissait le long de la muraille avec un rauque frôlement.

De son côté, Frantz avait trouvé sur son chemin une poutre abandonnée, et, la soulevant au-dessus de sa tête, il l'avait laissée tomber en travers sur la troisième échelle.

L'échelle avait été brisée aux deux tiers de sa hauteur à peu près, et la poutre, l'échelle et les hommes étaient tombés pêle-mêle dans le fossé.

Restait Yvonnet, qui, en frappant de son mieux, criait à tue-tête :

— Alarme! alarme!

Les deux Scharfenstein accoururent à son aide, au moment où deux ou trois Espagnols avaient déjà mis le pied sur le rempart, et pressaient vivement Yvonnet.

Un des assaillants tomba fendu en deux par l'énorme épée de Heinrich; l'autre roula assommé sous la masse de Frantz; le troisième, qui s'apprêtait à frapper Yvonnet, fut saisi à la ceinture par l'un des deux géants, et jeté à la volée pardessus le rempart.

En ce moment, apparurent, à l'extrémité de la rue du

Vieux-Marché, Jean et Guillaume Pauquet, attirés par les cris des trois aventuriers, et portant des torches d'une main et des haches de l'autre.

Dès lors, la surprise était manquée, et, aux cris réunis des bourgeois et des aventuriers, un double secours arriva de la tour Saint-Jean et de la grosse tour, qui confinait au faubourg de Ponthoille.

Puis, en même temps, et comme si toutes ces attaques eussent été combinées pour éclater ensemble, on entendit, à une demi-lieue dans la plaine, du côté de Savy, derrière la chapelle d'Épargnemaille, la détonation d'un millier d'arquebuses, et l'on vit s'élever entre le ciel et la terre cette fumée rougeâtre qui plane au-dessus des vives fusillades.

Les deux entreprises, — celle des Espagnols pour surprendre la ville, et celle de Dandelot pour la secourir, — étaient éventées.

Nous avons vu comment le hasard avait fait échouer celle des Espagnols; disons comment ce même hasard avait fait échouer celle des Français.

XIII

DU DOUBLE AVANTAGE QU'IL PEUT Y AVOIR A PARLER LE PATOIS PICARD.

Jusqu'à présent, nous avons fait tous les honneurs du siége aux assiégés; il est temps que nous passions un peu — ne fût-ce que pour la visiter — sous la tente des assiégeants.

Au moment où Coligny et ce groupe d'officiers que nous appellerions aujourd'hui l'état-major faisaient le tour des murailles, afin de se rendre compte des moyens de défense de la ville, un autre groupe non moins important accomplissait son périple extérieur, afin de se rendre compte des moyens d'attaque.

Ce groupe se composait d'Emmanuel-Philibert, du comte d'Egmont, du comte de Horn, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, et des ducs Éric et Ernest de Brunswick.

Parmi les autres officiers, formant un groupe à la suite du premier, chevauchait, toujours insoucieux de tout, excepté de la vie et de l'honneur de son bien-aimé Emmanuel, notre ancien ami Scianca-Ferro.

Par ordre exprès d'Emmanuel, Leona était demeurée à Cambray, avec le reste de la maison du duc.

Le résultat de l'examen avait été que la ville, abritée derrière de mauvaises murailles, manquant d'une garnison et d'une artillerie suffisantes, ne pouvait tenir plus de cinq ou six jours; et c'était ce que le duc Emmanuel avait mandé à Philippe II, qui, lui aussi, non par ordre supérieur, mais par prudence suprême, était demeuré à Cambray.

Au reste, six ou sept lieues seulement séparaient les deux villes, et, si Emmanuel avait choisi pour Leona la résidence royale, c'est que, la nécessité de communiquer de vive voix avec Philippe II devant amener de temps en temps à Cambray le généralissime de l'armée espagnole, celui-ci avait calculé que chacun des voyages qu'il y ferait lui serait une occasion de voir Leona.

De son côté, Leona avait consenti à cette séparation, d'abord et avant toute chose, parce que, dans cette vie de dévouement, d'amour et d'abnégation qu'elle avait adoptée, un désir d'Emmanuel devenait un ordre pour elle; ensuite, parce que cette distance de six ou sept lieues, quoiqu'elle créât une absence réelle, était illusoire sous le rapport de l'éloignement, puisque, au moindre sujet d'inquiétude qui lui serait donné, la jeune fille, avec cette liberté d'action que lui laissait l'ignorance où chacun — excepté Scianca-Ferro — était de son sexe, pouvait, en une heure et demie, être au camp d'Emmanuel-Philibert.

Au reste, depuis le commencement de la campagne, Emmanuel, quelle que fût la joie que lui donnât la reprise des hostilités, — reprise à laquelle il avait, par les tentatives faites sur Metz et sur Bordeaux, au moins autant contribué que l'amiral par sa tentative sur Blois, — depuis le commencement de la campagne, disons-nous, Emmanuel Philibert semblait, moralement du moins, avoir vieilli de dix ans. Jeune capitaine de trente et un ans à peine, il se trouvait à la tête d'une armée chargée d'envahir la France, commandant à tous ces vieux chefs de Charles-Quint, et jouant sa propre fortune, à lui, derrière la fortune de l'Espagne.

En effet, du résultat de la campagne entreprise allait dépendre son avenir, non-seulement comme grand général, mais encore comme prince souverain; c'était le Piémont qu'il venait reconquérir en France. Emmanuel-Philibert, fût-il commandant en chef des armées espagnoles, n'était toujours qu'une espèce de *condottiere* royal; on n'est vraiment quelque chose dans la balance de la destinée que lorsqu'on a le droit de faire tuer des hommes pour son propre compte.

Toutefois, il n'avait pas à se plaindre : Philippe II, obtempérant, au moins en cela, aux recommandations que lui avait faites, en descendant du trône, son père Charles-Quint, avait donné, sur l'affaire de la paix et de la guerre, plein pouvoir au duc de Savoie, et avait mis sous ses ordres toute cette longue liste de princes et de capitaines que nous avons nommés en désignant topographiquement les places que chacun d'eux occupait autour de la ville.

Toutes ces pensées, au milieu desquelles celle de la responsabilité qui pesait sur lui n'était pas la moindre, rendaient donc Emmanuel-Philibert grave et soucieux comme un vieillard.

Il avait parfaitement compris que, du succès du siége de Saint-Quentin, dépendait le succès de la campagne. Saint-Quentin pris, il ne restait entre cette ville et Paris que trente lieues à franchir, et Ham, la Fère et Soissons à emporter; seulement, il fallait enlever rapidement Saint-Quentin, pour ne point donner à la France le temps de réunir une de ces armées qui lui sortent presque toujours de terre, en vertu d'on ne sait quel enchantement, et qui, comme par miracle, viennent offrir leur poitrine, muraille de chair, en remplacement des murailles de pierre que l'ennemi a détruites.

Aussi on a vu avec quelle persistante rapidité Emmanuel-Philibert avait pressé les travaux du siége, et quelle surveillance il avait établie autour de la ville.

Sa première idée avait été que le côté faible de Saint-Quentin était la porte d'Isle, et que ce serait de ce côté que, à la moindre imprudence faite par les assiégés, il emporterait la place.

En conséquence, laissant tous les autres chefs de bataille poser leurs tentes devant la muraille de Remicourt, qui, en cas de siége régulier, était effectivement le point attaquable de la place, il avait été, comme nous l'avons déjà dit, poser la sienne du côté opposé, entre un moulin qui s'élevait au haut d'une petite colline et la Somme.

De là, il surveillait la rivière, sur laquelle il avait fait jeter un pont, et tout ce vaste espace s'étendant depuis la Somme jusqu'à la vieille chaussée de Vermand, espace qui devait être rempli par le campement de l'armée anglaise aussitôt que cette armée aurait rejoint l'armée espagnole et flamande.

On a vu comment la tentative faite pour enlever le faubourg d'un coup de main avait été repoussée.

Alors, Emmanuel-Philibert avait résolu de risquer une échellade. Cette échellade devait avoir lieu pendant la nuit du 7 au 8 août.

Quel motif avait fait choisir à Emmanuel-Philibert pour l'exécution de cette entreprise cette nuit du 7 au 8 août, plutôt qu'une autre nuit? Nous allons le dire.

Dans la matinée du 6, au moment où il écoutait le rapport qui lui était fait par les différents chefs de patrouille, on lui avait amené un paysan du village de Savy qui, au reste, demandait à lui parler.

Emmanuel, sachant qu'aucun renseignement ne doit être dédaigné par un commandant militaire, avait ordonné que quiconque demanderait à le voir fût à l'instant même introduit en sa présence.

Le paysan n'avait donc attendu que le temps nécessaire à Emmanuel pour écouter la fin du rapport.

Il apportait au général de l'armée espagnole une lettre qu'il avait trouvée dans un pourpoint militaire.

Quant au pourpoint militaire, il l'avait trouvé sous le lit de sa femme.

Cette lettre, c'était celle que l'amiral écrivait par duplicata au connétable.

Ce pourpoint, c'était celui de Maldent.

Maintenant, comment le pourpoint de Maldent se trouvait-il sous le lit de la femme d'un paysan du village de Savy? C'est ce que nous ne pouvons nous dispenser de raconter, le destin des États tenant parfois à ces sortes de fils, plus légers que ceux qui volent à travers les airs, échappés au fuseau de la Vierge.

Après avoir quitté Yvonnet, Maldent avait continué son chemin.

Arrivé à Savy, il s'était, au détour d'une rue, trouvé en présence d'une patrouille de nuit.

Fuir était impossible : il avait été vu; fuir, c'eût été donner des soupçons; d'ailleurs, deux ou trois cavaliers, en mettant leurs chevaux au galop, l'eussent facilement rejoint.

Il se jeta dans l'embrasure d'une porte.

— Qui vive? cria une voix.

Maldent connaissait les mœurs picardes; il savait qu'il était rare que les paysans fermassent les portes de leurs maisons au verrou; il appuya sur le loquet : le loquet céda, la porte s'ouvrit.

— C'est ti tai, not' pove homme? demanda une voix de femme.

— Ah! oui-da, c'est mai, répondit Maldent, qui parlait le patois picard dans toute sa pureté, étant natif de Noyon, une des capitales de la Picardie.

— Oh! dit la femme, j' crayais mi éque t'étais défuncté!

— Bon! dit Maldent, ti va ben vir eque no!

Et, fermant la porte au verrou, il s'approcha du lit.

Si rapidement que Maldent eût disparu dans la maison, un cavalier l'avait vu disparaître, mais sans pouvoir dire précisément par quelle porte il avait disparu.

Or, comme cet homme pouvait être quelque espion suivant la patrouille, le cavalier, avec trois ou quatre de ses camarades, frappait déjà à la porte voisine, diligence qui prouvait à Maldent qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Mais Maldent connaissait mal les localités; il alla se jeter à corps perdu dans une table couverte de pots et de verres.

— Qué qui gnia donc? demanda la femme effrayée.

— Y gnia éque j' dégriboule! dit Maldent.

— Faut-i ête si viux pour ête si bête! murmura la femme.

Malgré le peu de galanterie de l'apostrophe, l'aventurier se contenta de répondre entre ses dents quelques mots de tendresse, et, tout en se déshabillant, s'approcha du lit.

Il ne doutait pas que l'on ne frappât bientôt à la porte qui venait de s'ouvrir pour lui comme on frappait à la porte voisine, et il tenait fort à ce qu'on ne le reconnût pas pour étranger à la maison.

Or, le moyen de n'être pas reconnu pour étranger à la maison, c'était d'occuper la place du maître de la maison.

L'habitude que Maldent avait prise de dépouiller les autres faisait qu'il était très-prompt à se dépouiller lui-même; en un tour de main, ses vêtements furent à terre; il les poussa du pied sous le lit, leva la couverture, et se fourra dessous.

Mais il ne suffisait pas à Maldent d'être tenu par les étrangers pour le maître de la maison; il fallait encore que l'aigre femelle qui venait de l'apostropher si impoliment sur sa maladresse ne pût pas dire qu'il ne l'était point.

Maldent recommanda son âme à Dieu, et, sans savoir à qui il avait affaire, il s'empressa de prouver à son hôtesse, jeune ou vieille, qu'il n'était point *défuncté* aussi qu'elle l'avait cru, ou plutôt elle avait feint de le croire.

C'était une manière de faire ses preuves, comme eût dit M. d'Hozier, qui plaisait fort à la bonne dame; aussi fut-elle la première à se plaindre du dérangement, quand, après avoir visité la maison voisine, occupée seulement par une vieille femme de soixante ans et une petite fille de neuf ou dix, les cavaliers, qui tenaient à savoir quel était l'homme qu'ils avaient entrevu, et qui avait été si prompt à disparaître, vinrent frapper à celle de la maison où était véritablement entré Maldent.

— Ah! min Diu! dit la femme, qué qui gnia, Gosseu?

— Bien, dit Maldent à lui-même, il paraît que je m'appelle Gosseu... C'est toujours bon à savoir.

Puis, à son hôtesse :

— Qué qui gnia? Va-t'en vir tai-menme.

— Mais, zermidiu! ils vont écramouler la porte! s'écria la femme.

— Bon! qu'ils l'écramoulent! répondit Maldent.

Et, sans s'inquiéter des soldats, l'aventurier reprit où il l'avait quittée la conversation interrompue; de sorte que, lorsque la porte céda sous les coups de botte des cavaliers, personne — et, un instant, son hôtesse moins que personne — n'avait le droit de lui contester le titre de maître de la maison.

Les soldats entrèrent, jurant, sacrant, blasphémant; mais, comme ils juraient, sacraient et blasphémaient en espagnol, et que Maldent leur répondait en picard, le dialogue devint bientôt si confus, que les soldats jugèrent à propos d'allumer une chandelle, afin que l'on se vît au moins, si l'on ne se comprenait pas.

C'était le moment critique : aussi, pendant qu'un soldat battait le briquet, Maldent jugea-t-il prudent de mettre, en deux mots, son hôtesse au courant de la situation.

Il faut dire, à l'honneur de celle-ci, que son premier mouvement fut de ne point entrer dans la conspiration.

— Ah! s'écria-t-elle, vous n'êtes pan é ce pove Gosseu!... Dégalopez-mai vitemeint hors d'ici, grand r'nidiu!

— Bon! dit Maldent, j' sus Gosseu, pisque j' sus dans son lit!

Il paraît que l'argument parut péremptoire à l'hôtesse de Maldent, car elle n'insista pas davantage, et, après avoir, à la lueur de la chandelle qui venait de prendre flamme, jeté un regard rapide sur son mari improvisé, elle murmura :

— A tout péqué miséricorde! I n' faut mi vouloir l' mort du pequeu, comme dit l'Évangile d' Not' Seingneu.

Et elle tourna le nez du côté de la ruelle.

Maldent profita de la lumière qui venait d'être faite pour jeter à son tour un regard autour de lui.

Il était dans une maison de paysan aisé : table de chêne, armoire de noyer, rideaux de serge; sur une chaise, tout préparé, s'étalait le costume complet du dimanche, que, par les soins de sa ménagère, le véritable Gosseu devait trouver à son retour.

Les soldats, de leur côté, regardaient d'un œil non moins rapide et non moins observateur, et, comme rien au monde ne pouvait éveiller leurs soupçons à l'endroit de Maldent, ils commencèrent à parler entre eux en espagnol, mais sans menace; ce que Maldent eût reconnu facilement, quand bien même il n'eût pas compris l'espagnol à peu près aussi clairement qu'il comprenait le picard.

Il s'agissait tout simplement de le prendre pour guide, les soldats ayant peur de s'égarer dans le trajet de Savy à Dallon.

Voyant qu'il ne courait pas d'autre danger que celui-là, et que même ce danger qu'il courait lui donnait toute chance de s'échapper, Maldent prit le haut de la conversation.

— Ah çà! messieurs les soldats, dit-il, i n' faut pan tant laisser fertouiller vot' laingue dans vos bouques... Dites vite vos volontés.

Alors, le chef, qui parlait un peu plus français que les autres, comprenant à peu près l'apostrophe de Maldent, s'approcha du lit, et lui fit entendre que, ce qu'on désirait, c'était qu'il se levât d'abord.

Mais Maldent secoua la tête.

— Je n' peux mi, dit-il.

— Comment, tu ne peux pas? dit le chef.

— No!

— Et pourquoi ça, *no?*

— Pasque, en passant par la voyette de la Bourbatrie, je m'a laissé dégribouler deins l' carrière, éque j' n'ai la gaimbe foulée.

Et Maldent fit, avec le haut de son corps et ses deux coudes, le simulacre d'un homme qui boite.

— Bon! dit le sergent, en ce cas, on te donnera un cheval.

— Oh! répondit Maldent, merchi! Je n' sais mi monter à chevau; à beudet, bon!

— Alors, tu apprendras, dit le sergent.

— No, no, no! dit Maldent en secouant la tête de plus fort en plus fort, je ne monte mi à chevau!

— Ah! *tu ne montes mi à chevau!* dit l'Espagnol s'approchant de Maldent et levant son fouet; nous allons voir!

— J' monte à chevau! j' monte à chevau! dit Maldent en se jetant a bas du lit et en sautillant sur une jambe, comme si effectivement il ne pouvait pas se poser sur l'autre.

— A la bonne heure! dit l'Espagnol. Et maintenant, habillons-nous lestement.

— Bon! bon! fit Maldent; mais n' criez pan tant, qu' vous allez réveiller mi pauv' Cath'reine, qu'est enfieuvrée pasqu'il li pousse eine gross' dent... Dors, mi pauv' Cath'reine, dors!

Et Maldent, toujours sautant sur un pied, jeta le drap par-dessus la tête de *Cath'reine*, qui n'avait rien de mieux à faire que de simuler le sommeil.

Quant à Maldent, il avait son idée en recouvrant avec le drap la tête de Catherine; il avait guigné sur la chaise les nippes toutes flambantes neuves de maître Gosseu, et il avait eu l'idée peu charitable de se les approprier, au lieu de l'habit de soudard tout dépenaillé qu'il avait précautionnellement poussé sous le lit.

Il trouvait à cette substitution un double avantage : c'était d'avoir des chausses et un pourpoint neufs, au lieu d'avoir un vieux pourpoint et de vieilles chausses, et, ensuite, d'être vêtu en paysan, au lieu d'être vêtu en militaire, ce qui lui donnait une plus grande sécurité pour accomplir le reste de son voyage.

Il commença donc à revêtir l'habit des dimanches du pauvre Gosseu, avec autant de tranquillité que si la mesure en eût été prise sur lui-même, et qu'il l'eût payé de sa propre bourse.

On comprend, du reste, que Catherine s'occupait peu de regarder ce qui se passait; elle ne demandait plus qu'une chose, c'est que son faux mari s'en allat, et bien vite.

De son coté, Maldent, qui craignait à chaque instant de voir apparaître sur le seuil de la porte le vrai Gosseu, se dépêchait du mieux qu'il pouvait.

Il n'y avait pas jusqu'aux soldats, pressés d'arriver à Dallon, qui n'aidassent Maldent a revêtir les frusques de Gosseu.

Au bout de dix minutes, l'affaire fut bâclée. C'était un miracle comme les habits de Gosseu allaient bien à Maldent.

Une fois habillé, Maldent prit la chandelle, sous prétexte de chercher son chapeau; mais Maldent, en se heurtant à un tabouret, laissa échapper de ses mains la chandelle, qui s'éteignit.

— Ah! dit-il en grommelant contre lui-même, gnia ren d' pus bête au monde qu'ein paysan qui n'a pan d'esprit!

Et, comme pour sa propre satisfaction, il ajouta a demi-voix :

— Au réservé pourtant d'ein soldat qui crait dé n'avoir bécup.

Après quoi, prenant un ton pleureur :

— A r'vir, ma pauv' Cath'reine! dit-il; bonsoir! j' décarre.

Et, s'appuyant au bras d'un soldat, le faux Gosseu sortit en boitant.

A la porte, il trouva un cheval tout préparé. Ce fut une grande affaire que de mettre Maldent à cheval; il demandait à grands cris *ein baudet* ou *eine bourrique;* il fallut que trois hommes le soulevassent pour qu'il arrivat à enfourcher la selle.

Une fois en selle, ce fut bien pis! Dès que le cheval menaçait de prendre le trot, Maldent jetait des cris lamentables et s'accrochait piteusement aux arçons, tirant si fort la bride en arrière, que le pauvre cheval, ahuri, faisait, de son côté, tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'un si désobligeant cavalier.

Il en résulta que, au coin d'une rue, le cheval profita de ce que le sergent venait de lui sangler un vigoureux coup de fouet sur la croupe, et de ce que, en même temps, Maldent lui lâchait les rênes et lui enfonçait les éperons dans le ventre, pour partir au triple galop.

Maldent appelait de toutes ses forces à son secours; mais, avant que l'on eût eu le temps d'y aller, le cheval et le cavalier avaient complétement disparu.

La comédie avait été si bien jouée, que ce ne fut que lorsque le bruit même des pas se fut éteint que les Espagnols commencèrent à comprendre qu'ils étaient dupes de leur guide, lequel, comme on voit, ne les avait pas guidés longtemps.

C'est ainsi que Maldent était arrivé à la Fère avec un cheval d'escadron et un habit de paysan, et avait failli être emprisonné, pendu ou roué, par suite de l'anomalie qui existait entre sa monture et son costume.

Maintenant, il nous reste à expliquer comment la lettre de Coligny était tombée entre les mains d'Emmanuel-Philibert, ce qui sera à la fois moins scabreux et plus court à raconter.

Deux heures après le départ du faux Gosseu, le vrai Gosseu était rentré chez lui; il avait trouvé le village en révolution et sa femme en larmes. La pauvre *Cath'reine* racontait à tout le monde comment un brigand était entré chez elle, — vu l'imprudence qu'elle avait eue, attendant son mari, de ne point fermer sa porte, — et, le pistolet a la main, l'avait forcée de lui livrer les habits de Gosseu, dont, sans doute, le scélérat avait besoin pour se dérober aux recherches de la justice; — car l'homme capable de faire une pareille violence à une pauvre femme ne pouvait être qu'un grand criminel! — Alors, si grande que fût la colère du vrai Gosseu de s'être vu si impudemment voler ses hardes neuves, il n'avait pu s'empêcher de consoler sa femme en la voyant entrer dans un si grand désespoir; puis cette heureuse idée lui était venue, qu'en fouillant dans les poches des guenilles laissées à la place de ses belles hardes neuves, peut-être trouverait-il quelque renseignement qui l'aiderait dans la recherche de son infâme voleur. En effet, il avait trouvé la lettre adressée par l'amiral à son oncle M. de Montmorency, lettre oubliée par l'aventurier dans son pourpoint; mais de l'oubli de laquelle celui-ci s'était peu préoccupé, sachant par cœur et étant prêt à redire de vive voix au connétable ce qu'elle contenait.

On a vu, du reste, que l'absence de cette lettre avait failli lui être fatale.

La première idée du vrai Gosseu, honnête homme au fond, avait été de porter cette lettre a son adresse; mais il avait réfléchi que, au lieu de punir son voleur, il lui rendait service, puisqu'il faisait les commissions que celui-ci négligeait de faire, et la haine, cette mauvaise conseillère, lui avait alors soufflé l'inspiration d'aller la porter à Emmanuel-Philibert, c'est-à-dire à l'ennemi du connétable.

De cette façon, le messager n'aurait point la joie de voir sa commission faite, mais, tout au contraire, il serait peut-être fustigé, emprisonné, passé par les armes, dans la supposition qui viendrait au connétable qu'il avait trahi.

Il faut dire que Gosseu balança quelque temps entre le premier mouvement et le second; mais, comme s'il eût connu l'axiome que devait, trois siècles plus tard, formuler M. de Talleyrand, il lutta victorieusement contre ce premier mouvement, qui était le bon, et eut la gloire de céder au second, qui était le mauvais.

En conséquence, le jour venu, malgré les prières de sa

femme, qui était assez bonne pour implorer son mari en faveur de l'infâme scélérat, il se mit en route en disant :

— Allons, Cath'reine, n' m'engiborne pau sur l'artique de c' gueux-là... N, i, ni, chest fini. J'ai bouté deins m' tête qu'y s'rait pendu, i l' s'ra... Saint-Quentin, tête de kien!

Et, maintenant sa résolution, l'entêté Picard avait effectivement porté la lettre à Emmanuel-Philibert, qui ne s'était pas fait scrupule, bien entendu, de l'ouvrir, et qui y avait vu l'itinéraire tracé par M. de Coligny au connétable pour le renfort qu'il le priait de lui envoyer.

Emmanuel-Philibert récompensa largement Gossen, et le renvoya chez lui en lui promettant qu'il serait bien vengé.

Néanmoins, tant que dura le jour, le duc de Savoie ne fit aucune démonstration pouvant laisser croire qu'il soupçonnait le projet du connétable; mais, pensant bien que l'amiral ne s'était pas contenté de dépêcher un seul messager à son oncle, et que celui-ci devait en avoir reçu deux ou trois au moins, le soir arrivé, il fit partir cinquante pionniers, et couper, dans les vallées de Raucourt et de Saint-Phal, les chemins de Savy et de Ham par de larges fossés flanqués de barricades.

Puis il y embusqua les meilleurs arquebusiers espagnols.

La nuit se passa sans que l'on entendît parler de rien.

Emmanuel-Philibert s'y attendait, supposant bien qu'il avait fallu au connétable le temps de faire ses dispositions, et que la *comédie,* comme disait l'amiral, serait pour le lendemain.

Aussi, le lendemain au soir, les arquebusiers espagnols étaient-ils à leur poste.

Mais ce n'était pas assez d'empêcher ce secours d'arriver jusqu'à la ville. Emmanuel-Philibert avait pensé que, pour favoriser l'entrée des Français dans Saint-Quentin, toute la garnison se porterait au faubourg de Ponthoille, et dégarnirait les autres points; que le rempart du Vieux-Marché particulièrement, ayant cessé, depuis deux jours, d'être menacé par le feu des batteries flamandes, serait encore plus dégarni que les autres, et il avait ordonné une surprise pour la même nuit.

Nous avons vu comment le hasard, qui avait amené, pour affaires particulières, Yvonnet, suivi des deux Scharfenstein, sur le rempart du Vieux-Marché, avait fait échouer cette surprise.

Mais, comme compensation, en même temps que la surprise échouait, l'embuscade réussissait, et cruellement pour les pauvres assiégés, à qui cette réussite de l'ennemi enlevait leur dernier espoir. Trois fois Dandelot, revenant à la charge, essaya de franchir le mur de feu qui le séparait de la ville; trois fois il fut repoussé, sans que les assiégés osassent, dans la nuit, et ignorant les dispositions prises par le duc de Savoie, sortir de la ville et leur porter secours. Enfin, décimés par les balles, les trois ou quatre mille hommes que conduisait Dandelot se dispersèrent dans la plaine, et, avec cinq ou six cents seulement, il rejoignit, le lendemain, 8 août, le connétable, auquel il raconta son échec, et qui, après l'avoir écouté en grommelant, jura que, puisque les Espagnols le forçaient à se mettre de la partie, il allait leur apprendre un tour de vieille guerre.

A dater de ce moment, le connétable se décida donc à porter en personne, et avec toute son armée, — qui, au reste, n'était pas égale en nombre au cinquième de l'armée espagnole, — un secours d'hommes et de vivres à la ville de Saint-Quentin.

Ce fut, le lendemain matin, un coup terrible pour les assiégés, que cette double nouvelle, et de la surprise à laquelle ils avaient échappé, et de l'échec où avait succombé le secours que leur amenait le frère de l'amiral.

Ils en étaient donc réduits à leurs propres forces, et l'on a vu ce qu'étaient leurs forces.

Ce fut Maldent, qui, après avoir reçu décharge de la bouche même de Dandelot sur la façon dont il s'était conduit, se sauva à travers terres, et, à trois heures du matin, vint, par la vieille chaussée de Vermand, frapper à la porte de Ponthoille.

Les dernières paroles de Dandelot, paroles prononcées pour être transmises à son frère, avaient été de ne point désespérer, et que, si l'amiral trouvait quelque autre moyen de ravitailler la ville, il pouvait le lui indiquer par Maldent.

C'était une promesse, mais une promesse trop vague pour qu'on pût asseoir sur elle une espérance quelconque. Coligny trouva donc plus simple, tout en exposant, le lendemain, aux échevins et au maïeur la situation plus que grave dans laquelle on se trouvait, de ne pas dire un seul mot de cette promesse.

Les bourgeois, comme le dit Coligny dans ses Mémoires, *commencèrent par s'étonner un peu;* mais bientôt ils se réunirent, et l'amiral put, secondé par eux, prendre de nouvelles mesures.

Beaucoup de pauvres gens des environs, de peur du pillage, — exercice dans lequel les Espagnols avaient la réputation d'exceller, — s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans la ville, y transportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre de ceux qui étaient venus demander cette hospitalité à Saint-Quentin étaient deux seigneurs de noble maison, et habitués à la guerre : les sires de Caulaincourt et d'Amerval.

Coligny les appela près de lui, et les invita à élever chacun une bannière sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et à y faire des enrôlements, promettant que, à chaque homme qui s'enrôlerait, il ferait payer un écu de gratification et un quartier d'avance.

Les deux gentilshommes acceptèrent; ils élevèrent chacun de son côté une bannière, et, au bout de quatre ou cinq heures, ils avaient enrôlé deux cent vingt hommes qui étaient, avoue lui-même Coligny, *assez bien armés et en bon équipage pour le lieu.*

L'amiral, le même soir, les passa en revue, et leur fit remettre la gratification et le quartier promis.

Puis, comme il pensait que le moment était venu de recourir aux mesures de rigueur, et que le peu de vivres que renfermait la ville le forçait d'en éloigner toutes les bouches inutiles, il fit publier à son de trompe que tous les hommes ou femmes étrangers à Saint-Quentin, et qui s'y étaient réfugiés venant des villages environnants, eussent à se faire enrôler pour travailler aux réparations, sous peine d'être fouettés par les carrefours, la première fois qu'on les trouverait en faute, et pendus, la seconde; « si mieux n'aimaient, ajoutait la publication, se réunir, une heure avant la nuit, à la porte de Ham, laquelle leur serait ouverte pour qu'ils pussent se retirer. »

Par malheur pour ces pauvres gens, dont la majeure partie préférait la retraite au travail, pendant la journée, on avait entendu battre les tambours, sonner les trompettes, et l'on avait aperçu, arrivant du côté de Cambray, une nouvelle troupe vêtue de bleu.

C'était l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, qui venait joindre celle du duc de Savoie, et occuper les campements qui lui étaient préparés; deux heures après, elle complétait le blocus de la ville, masquant sa quatrième face, et s'étendant depuis le faubourg d'Isle jusqu'à Florimont.

Les trois généraux qui la commandaient étaient Pembroke, Clinson et Grey.

Elle traînait à sa suite vingt-cinq pièces de canon, et possédait ainsi, à elle seule, une artillerie double de celle que l'amiral avait été forcé d'éparpiller sur toute la circonférence des remparts de la ville.

Du haut des murailles, les habitants regardaient, avec consternation, cette troisième armée qui arrivait se joindre aux deux autres, mais l'amiral passait dans la foule, disant :

— Allons, braves gens de Saint-Quentin, du courage! Vous ne pouvez point penser que je sois venu parmi vous, et que j'y aie amené tant d'hommes de bien pour le plaisir de me perdre et de les perdre avec moi?... Or, quand nous en serions réduits à nous-mêmes, foi de Coligny, votre constance aidant, je tiens la garnison suffisante pour nous défendre contre nos ennemis!

Et, derrière lui, les fronts se relevaient, les yeux brillaient, et les plus abattus se disaient les uns aux autres :

— Eh bien donc, courage! Il ne nous arrivera pas pis à nous qu'à M. l'amiral, et, puisque M. l'amiral répond de tout, reposons-nous sur sa parole.

Mais il n'en était point de même des pauvres paysans étrangers à la ville, et qui, ne voulant pas courir le risque d'un travail exposé au feu de l'ennemi, s'étaient préparés à sortir de la ville : l'arrivée de l'armée anglaise venait de leur en fermer les portes, et, danger pour danger, beaucoup se décidèrent à affronter celui que présentait le travail de réparation aux murailles.

Les autres persistèrent à vouloir quitter la ville, et furent mis hors de la porte de Ham. Ils étaient plus de sept cents.

Pendant vingt-quatre heures, ces malheureux demeurèrent couchés dans les fossés, n'osant s'aventurer à travers l'armée anglaise ou espagnole; mais la faim les y força, et, le soir du second jour, il s'avancèrent, deux à deux, la tête basse, les mains jointes, vers les lignes ennemies.

Ce fut un terrible spectacle pour ceux de la ville, que de voir ces malheureux entourés comme un troupeau par les soldats espagnols ou anglais, poussés dans le camp à grands coups de manche de pique, et demandant inutilement miséricorde.

Tout le monde pleurait autour de l'amiral. « Mais, dit celui-ci, ce fut autant de décharge, car il me fallait les nourrir ou les laisser mourir de faim. »

Le soir, Coligny tint conseil avec les bonnes gens de Saint-Quentin. Il s'agissait, maintenant que la ville était complétement bloquée, de trouver un passage par où le connétable pût essayer une nouvelle tentative de secours. On s'arrêta au passage de la Somme à travers les marais de Grosnard.

Ces marais étaient très-dangereux, à cause de leurs tourbières et de leurs puisards; mais des chasseurs habitués à ces marais, que l'on jugeait impraticables, déclarèrent que, si l'on voulait leur donner une cinquantaine d'hommes chargés de fascines, ils tenteraient, cette même nuit, d'établir un passage d'une dizaine de pieds de largeur faisant chaussée au milieu des marais, et s'avançant jusqu'à la Somme.

Quant à la rive gauche, il ne fallait pas s'en inquiéter : elle était praticable.

L'amiral adjoignit Maldent aux travailleurs; il lui donna une lettre pour son oncle; dans cette lettre, il traçait au connétable un plan des localités, lui indiquant, à ne pas s'y tromper, le point où devait avoir lieu l'embarquement; seulement, il lui recommandait de se munir de bateaux plats, attendu qu'il ne possédait, lui, que quatre nacelles en état de servir, et que la plus grande de ces quatre nacelles contenait à peine quatre hommes.

Si la chaussée était faite pendant la nuit, Maldent devait traverser la Somme à la nage, et se rendre près du connétable. S'il y avait réponse urgente, il la rapporterait de la même façon.

A deux heures du matin, chasseurs et travailleurs rentrèrent, disant qu'un chemin était tracé sur lequel pouvaient hardiment passer six hommes de front.

Le travail s'était fait sans dérangement aucun, les ingénieurs qui avaient sondé ces marais pour le duc de Savoie, lui ayant rapporté que ce serait folie à un corps de troupes quelconque de s'y hasarder.

Maldent avait passé la rivière à la nage, et s'était, à travers plaines, dirigé sur la Fère.

Tout allait donc, de ce côté, aussi bien que possible, et c'était une espérance faible, il est vrai, mais qu'il fallait laisser grandir dans la foi du Seigneur.

Au point du jour, l'amiral était sur la plate-forme de la Collégiale. C'était le 9 au matin. De ce point élevé, il dominait le triple camp ennemi, et voyait tous les travaux des assiégeants.

Depuis vingt-quatre heures que Coligny n'était point monté à son observatoire, les Espagnols avaient diablement avancé leur besogne, et l'on voyait, aux grands amas de terre fraîche qui s'élevaient du côté de Rémicourt, que leurs pionniers étaient au travail.

L'amiral envoya chercher aussitôt un excellent mineur anglais nommé Lauxfort, et lui demanda ce qu'il pensait des travaux qu'exécutaient les ennemis; celui-ci fut d'avis que c'était le commencement d'une mine; mais il rassura l'amiral en lui disant que, par bonne fortune, lui-même avait déjà, depuis deux ou trois jours, commencé de contre-miner si à propos, qu'il se chargeait d'avoir raison de ce travail qui inquiétait l'amiral.

Mais, en même temps que ces mines, les Espagnols accomplissaient un autre travail qui n'était pas moins inquiétant : ils creusaient leurs tranchées, et ces tranchées — lentement, il est vrai, mais sans qu'on pût s'opposer à leur progrès — s'approchaient de la ville.

Ces tranchées étaient au nombre de trois; toutes trois menaçaient le rempart de Rémicourt, vers lequel elles s'avançaient en zigzag : une en face de la tour à l'Eau, la seconde en face de la porte de Rémicourt, la troisième en face de la tour Rouge.

L'amiral ne pouvait s'opposer efficacement à ces tranchées; il lui eût fallu assez d'hommes pour faire des sorties, et les détruire; assez d'arquebusiers pour soutenir ces sorties, et protéger la retraite; or, nous l'avons vu, il avait, avec les nouvelles recrues, six ou sept cents hommes à peine, et, en réunissant toutes les armes, il n'était arrivé à se procurer qu'une quarantaine d'arquebuses; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'avait *aucun moyen de donner empêchement à ces travaux, ce dont il était fort marry!*

Tout ce que pouvait faire l'amiral était donc de réparer, tant bien que mal, au fur et à mesure que les Espagnols détruisaient.

Mais bientôt ces réparations elles-mêmes devinrent impossibles. Dans la journée du 9, on entendit tonner une nouvelle batterie, et cette batterie, élevée sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et prenant en écharpe le rempart de Rémicourt depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Rouge, ne permettait plus guère les réparations, car aucun travailleur n'osait s'y hasarder. Cependant, comme ces réparations devenaient d'autant plus urgentes que les ravages de l'artillerie ennemie étaient plus considérables, l'amiral commença par employer le bâton; mais, voyant que ce moyen, si efficace en d'autres circonstances, était insuffisant dans celle-ci, on dressa un rôle de pionniers auxquels on promit un écu par jour et une bonne nourriture. Cette *double friandise*, comme dit l'amiral, décida une centaine de travailleurs à s'engager.

De son côté, Maldent était arrivé sain et sauf à la Fère, et, aussitôt que le connétable avait su la détresse où se trouvait son neveu, et les travaux qui, exécutés à travers les marais, lui donnaient la facilité de le secourir, il avait résolu de visiter lui-même les lieux sans retard.

En conséquence, une heure après l'arrivée de Maldent à la Fère, il en partit à la tête de deux mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie, et marcha jusqu'à Essigny-le-Grand, où il s'arrêta.

Là, après avoir rangé son armée en bataille, il envoya en avant trois officiers chargés d'étudier la position des Espagnols, et la distance qui séparait leurs avant-postes de la ville et de la rivière; puis, derrière eux, lui-même, avec ses capitaines les plus expérimentés, il s'avança le plus près possible des marais de la Somme, c'est-à-dire jusqu'au village de Gruois.

Les trois officiers envoyés en reconnaissance purent, eux, atteindre l'Abbiette en dépassant un poste d'arquebusiers espagnols; puis, ayant reconnu les marais de Gauchy, et sondé les abords de la Somme, ils revinrent près du connétable, confirmant tout ce que Maldent avait dit.

A l'instant même, celui-ci reçut du connétable une lettre annonçant à Coligny qu'il n'avait plus à s'occuper de rien, que de bien tenir un jour ou deux, et que les secours demandés lui arriveraient d'un moment à l'autre.

L'amiral était donc invité à faire bonne garde, afin que, à quelque heure du jour que ce secours arrivât, on ne le fît point attendre hors des murailles.

En conséquence, et comme, dans tous les cas, ce secours devait arriver du côté de Tourival, l'amiral doubla les postes de ce côté, et fit porter bon nombre d'échelles sous les hangars du magasin à poudre, pour que les arrivants pussent à la fois entrer par la poterne Sainte-Catherine, et monter par-dessus la muraille.

Le connétable rejoignit son armée à Essigny-le-Grand, à peu près vers le moment où Maldent rentrait dans la ville.

La résolution du connétable était de secourir Saint-Quentin ouvertement et en plein jour. L'obscurité et la ruse avaient si mal secondé l'entreprise une première fois, qu'il en appelait à ces deux grands auxiliaires du courage, la lumière du soleil et la force ouverte.

Le connétable retourna donc à la Fère, y rassembla son infanterie, sa cavalerie, son artillerie, quinze pièces de canon, et fit tenir l'ordre au maréchal de Saint-André, qui se trouvait à Ham, de venir le joindre le 10 août, de bonne heure, sur le chemin de la Fère à Saint-Quentin.

Après avoir remis son message à Coligny, Maldent s'en revint tout droit à la tente des aventuriers.

Il trouva chacun à son poste; tous les visages étaient riants. Les affaires d'Yvonnet allaient à merveille. Fracasso avait abandonné l'infinitif du verbe *perdre* pour son participe passé, ce qui lui faisait *perdu*, rime à laquelle il avait trouvé immédiatement *pendu*. Les deux Scharfenstein s'étaient créé une petite industrie qui ne laissait pas que de leur rapporter un assez joli bénéfice : ils faisaient à eux deux des sorties nocturnes, s'embusquant sur les passages qui communiquaient d'un camp à l'autre, et, avec un grand fléau de leur invention pouvant atteindre à la distance de douze pieds, ils attendaient les passants, qui recevaient sur la nuque un coup asséné soit par Frantz, soit par Heinrich, et tombaient, bien entendu, sans dire ouf. Or, comme les Espagnols et les Flamands venaient de toucher leur solde arriérée et une gratification d'entrée en campagne, les deux géants tiraient à eux l'homme mort ou évanoui, et le dépouillaient; s'il était mort, le passant ne se réveillait pas; s'il n'était qu'évanoui, il se réveillait ficelé comme un saucisson, et un bâillon dans la bouche, ayant à ses côtés trois ou quatre compagnons ficelés et bâillonnés comme lui. Puis, lorsqu'il était l'heure de s'aller coucher, les deux Scharfenstein chargeaient sur leurs épaules leurs trois ou quatre prisonniers, et, si pauvres que fussent les rançons, nos Allemands, qui étaient des gens d'ordre, les alignaient à l'*avoir* de la société. Procope continuait d'exercer son industrie de notaire marron et de procureur *in partibus*; il ne pouvait suffire aux testaments : aussi avait-il doublé son prix, et n'en faisait-il plus qu'à six livres. Lactance déménageait peu à peu la cave des jacobins, qui était réputée comme la meilleure qu'il y eût aux environs, et la faisait passer sous la tente des aventuriers. Pilletrousse revenait avec des bourses qu'il prétendait avoir rencontrées dans des pas de cheval, et des manteaux qu'il soutenait avoir découverts sur des bornes. — Les affaires d'argent comme les affaires d'amour allaient donc à merveille; l'or affluait de tous les côtés, et, quoique ce fût en petits ruisseaux, promettait de faire une si grosse rivière, que, pour peu que la guerre durât encore un ou deux ans, chacun de nos aventuriers pourrait se retirer avec une fortune honnête, et suivre en paix et avec considération le penchant naturel qui l'entraînait, celui-ci vers l'amour, celui-là vers la poésie.

Le sourire était sur toutes les lèvres, disons-nous, excepté pourtant sur celles du pauvre Malemort.

Malemort geignait lamentablement; jamais il n'avait fait entendre gémissements pareils. Ce n'était point qu'il allât plus mal, au contraire; mais Malemort, selon le précepte de Socrate : Γνῶθι σεαυτὸν (*Connais-toi toi-même*), avait fait une étude, non pas psychologique, mais anatomique de lui-même; il se connaissait à fond; il sentait venir une affaire décisive, et, si promptes que fussent ses chairs à se recoudre, il voyait clairement qu'il lui serait tout à fait impossible d'y jouer son rôle, et d'y attraper quelque nouvelle estafilade.

Maldent, en annonçant confidentiellement la prochaine arrivée du connétable, vint mettre le comble au désespoir de son compagnon.

C'était l'heure du souper; les aventuriers se mirent à table. Grâce aux mille ressources de leur imagination, cette table était certainement mieux garnie que celle de l'amiral. Le vin surtout, fourni, comme nous l'avons dit, par frère Lactance, y était à la fois abondant et délicieux.

Aussi épuisa-t-on toutes les santés.

On but d'abord au bon retour de Maldent; au sonnet de Fracasso, qui était venu à bien; à la santé de Malemort, puis à celle du roi, puis à celle de M. l'amiral, puis à celle de mademoiselle Gudule; puis, enfin, — et, disons-le, ce fut un souvenir de Maldent, — à celle de la pauvre Catherine Gosseu.

Il n'y avait que les deux Scharfenstein, qui, n'ayant pas une grande facilité d'élocution, avaient bu, et même bu beaucoup plus à eux deux que les sept autres, mais qui n'avaient pas encore porté de santé.

Enfin, Heinrich se leva, son verre plein à la main, la bouche souriante sous son épaisse moustache, l'œil pétillant sous son large sourcil.

— Gombagnons, dit-il, che brobose ine zanté.

— Silence, messieurs! crièrent les aventuriers, Heinrich propose une santé!

— Et moi auzi, dit Frantz.

— Et Frantz aussi! crièrent les aventuriers.

— Foui!

— Laquelle, Frantz? Parle d'abord : la parole est au plus jeune.

— Zelle gue brobosera mon ongle.

— Ah! bravo! crièrent les aventuriers; neveu respectueux, comme toujours!... Voyons, Heinrich, ta santé!

— Che brobose la zanté te ce fertueux chenne homme gui est fenu nous ovvrir cinq zents egus d'or bour la bédide avvaire en guesdion, fous safez...

Et il fit le signe un peu vulgaire d'un homme qui tue un lapin.

— Ah! oui, dit Yvonnet, le bâtard de Waldeck... Bon! nous ne l'avons pas revu; il ne nous a pas laissé d'arrhes, et ne nous a pas dit pour quel jour nous lui appartenions.

— N'imborde! dit Heinrich, il a encache za barole, et un Allemand n'a gue za barole : il tiendra, il tonnera tes arrhes, et il nous vixera un chour.

— Merci, de répondre de moi, Heinrich! dit une voix à la porte de la tente.

Les aventuriers se retournèrent.

— Messieurs, dit le bâtard de Waldeck en s'avançant, voici les cent écus d'or que je vous avais promis comme arrhes, et vous m'appartenez corps et âme pour demain toute la journée, ou plutôt pour aujourd'hui, car il est une heure du matin.

Alors, il jeta cent écus d'or sur la table, et, prenant le verre que, à son grand regret, Malemort avait laissé plein :

— Ça, messieurs, dit-il, faisons honneur à la proposition du brave Heinrich... Buvons *à la réuzide de la bédide avvaire?*

Et les aventuriers burent joyeusement à la réussite de cette petite affaire, qui n'était rien autre chose que la mort d'Emmanuel-Philibert.

XIV

LA BATAILLE DE LA SAINT-LAURENT.

Revenons au connétable.

Le même jour, — car, ainsi que l'avait fait judicieusement observer le bâtard de Waldeck, la première heure de la

journée du 10 août 1557 venait de sonner au moment où il portait son toast, — le même jour, vers sept heures du matin, les troupes du maréchal de Saint-André, venant de Ham sous la conduite du comte de Larochefoucauld, firent leur jonction avec celles du connétable.

Les deux armées, ou plutôt les deux fractions d'armée ainsi réunies formaient, pour nous servir des termes militaires, un effectif de neuf cents gendarmes, de mille chevau-légers et arquebusiers à cheval, de quinze compagnies françaises et de vingt-deux compagnies allemandes d'infanterie; total : neuf ou dix mille hommes (1).

C'était à la tête de cette faible troupe que le connétable venait attaquer une armée que la jonction du corps anglais avait portée à près de soixante mille hommes!

Aussi, la veille, au conseil, lorsqu'il avait fait part de sa volonté de marcher avec dix mille hommes au secours d'une ville assiégée par soixante mille, le maréchal de Saint-André lui avait-il fait observer le danger d'une pareille entreprise, et ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi actif que le duc de Savoie pendant une retraite de six lieues à travers des plaines qui n'offraient aucun abri.

Mais, avec son aménité ordinaire, le connétable avait répondu :

— Corbleu! monsieur, vous pouvez vous en reposer sur moi de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'État. Il y a longtemps que j'ai appris quand et comment il faut donner ou éviter une bataille; soyez donc tranquille sur l'événement.

Le connétable était parti pendant la nuit. Il espérait être au moulin de Gauchy à quatre heures du matin; il n'y arriva qu'à dix, sa marche ayant été retardée par les bagages et le canon.

Au reste, le duc de Savoie était, de son côté, si mal servi de ses espions, qu'il fut surpris par l'armée française, apparaissant tout à coup sur les hauteurs de Gauchy.

Le connétable eut même le temps de lui enlever deux compagnies formant six cents hommes, et qui occupaient des postes avancés.

Arrivée là, l'armée française se trouvait en vue de l'armée espagnole; mais la Somme et les marais de l'Abbiette s'étendaient entre les deux armées, qui n'avaient d'autre moyen de se joindre qu'une chaussée située au bas du camp espagnol, et sur laquelle quatre hommes au plus pouvaient passer de front.

Après tout ce que nous avons déjà dit à propos du siége, deux mots suffiront pour faire connaître la position du connétable, et rendre palpables les fautes qu'il commit dans cette fatale journée.

Toute l'armée espagnole, flamande et anglaise occupait la rive droite de la Somme.

Les quatorze enseignes de Julien Romeron et de Carondelet, plus les deux compagnies que commença par surprendre le connétable, occupaient seules, les quatorze enseignes, le faubourg d'Isle, et les deux compagnies, le moulin de Gauchy, placés, faubourg et moulin, sur la rive gauche de la Somme.

Or, une fois arrivé au moulin de Gauchy, une fois les deux compagnies prises, il y avait une manœuvre bien simple à exécuter, c'était de bloquer dans le faubourg les quatorze enseignes des deux capitaines espagnols, de mettre six pièces en batterie en face de la chaussée, seul passage praticable pour l'armée ennemie, de faire filer tranquillement sur Saint-Quentin autant d'hommes qu'il était nécessaire, et de se retirer, la ville ravitaillée, en sacrifiant deux des six pièces de canon et une centaine d'hommes qui eussent continué de tirer sur la chaussée, et qui suffisaient à garder ce passage.

Le connétable enleva les deux compagnies, bloqua les quatorze enseignes dans le faubourg d'Isle, et, négligeant complétement la chaussée, il ordonna de mettre à la Somme les quatorze bateaux qu'il avait apportés avec lui, sur l'avis des assiégés qu'ils ne possédaient que trois ou quatre petites barques.

Mais alors on s'aperçut que, au lieu d'avoir été placées à la tête de la colonne, les charrettes traînant les bateaux avaient été placées à la queue.

On perdit deux heures à les amener, une heure à les pousser jusqu'au bord de la Somme; puis, quand les barques furent descendues, les soldats s'y jetèrent avec tant d'empressement, que, se trouvant surchargées, elles s'engravèrent dans le limon de l'etang de l'Abbiette.

Pendant ce temps, un des archers faits prisonniers, le matin, au moulin de Gauchy, indiquait au connétable la tente du duc de Savoie.

Le connétable dressa aussitôt une batterie ayant pour but de battre cette tente.

Au bout de dix minutes, la batterie fit feu, et l'on put voir, au mouvement qui s'opérait autour de la tente, que les boulets n'avaient pas été perdus. Cependant, les barques, que l'on était enfin parvenu à mettre à l'eau, commencèrent à remonter la Somme en faisant, à l'aide de matières résineuses, une grande fumée, ce qui était le signal convenu entre le connétable et Coligny.

Au premier cri qui avait signalé l'apparition du connétable, Coligny était accouru sur la courtine de Tourival, d'où il dominait tout le pays jusqu'au moulin de Gauchy. Il vit donc de loin les barques qui s'avançaient chargées d'hommes; il ordonna aussitôt une sortie par la poterne Sainte-Catherine, sortie destinée à soutenir le débarquement, en même temps qu'il faisait descendre et appuyer aux murailles des échelles, afin de donner toute facilité aux hommes, si nombreux qu'ils fussent, d'entrer dans la ville.

Il venait de prendre ces dispositions, suivant des yeux la fumée des bateaux, qui s'approchaient de plus en plus, lorsque Procope l'aborda, et, invoquant le contrat passé entre l'amiral et les aventuriers, demanda congé pour le jour, l'intention des aventuriers étant de tenter une entreprise particulière.

C'était la lettre même du traité. L'amiral n'avait donc, non-seulement aucune raison, mais encore aucun droit de s'opposer à cette fantaisie. Toute licence fut donnée à Procope et à ses compagnons.

Ils suivirent, en conséquence, les hommes commandés pour la sortie, et se trouvèrent hors de la ville.

Le batard de Waldeck, armé de toutes pièces et la visière de son casque baissée, était à leur tête.

Le cheval d'Yvonnet, les deux chevaux de Maldent et un quatrième cheval fourni par le bâtard de Waldeck formaient la cavalerie.

Cette cavalerie se composait d'Yvonnet, de Maldent, de Procope et de Lactance.

Pilletrousse, Fracasso et les deux Scharfenstein formaient l'infanterie.

Cependant, pour accomplir la route, si la route était longue, Pilletrousse et Fracasso devaient monter en croupe d'Yvonnet et de Lactance. Il n'y avait pas à s'occuper des deux Scharfenstein, qui n'étaient jamais fatigués et qui suivaient facilement le galop d'un cheval.

Le pauvre Malemort, comme on voit, manquait seul à l'expédition; mais il ne pouvait encore se tenir ni à pied ni à cheval, et on l'avait laissé pour garder la tente.

Les aventuriers se dirigèrent vers le pont où les barques devaient aborder.

Bientôt, en effet, elles prirent terre; mais la même précipitation et le même désordre qui avaient présidé à leur départ, présidaient à leur arrivée : sans vouloir rien entendre des paroles ni des signes de ceux que l'amiral avait envoyés là pour surveiller le débarquement, et leur indiquer le chemin à suivre sur la chaussée improvisée au milieu des marais, les soldats sautèrent à terre, commençant par s'envaser jusqu'à la ceinture; puis, troublés de cet accident, au milieu d'un tumulte effroyable qui empêchait d'entendre aucune recommandation, ils se poussèrent les uns à droite, les autres à gauche, ceux-ci s'enfonçant dans la boue ou

(1) Onze mille hommes selon Rabutin; huit mille selon Mergey, qui assistait à la bataille, et qui y fut pris.

dans la tourbe, ceux-là s'égarant du côté du camp ennemi.

Seuls, Dandelot et quatre cents hommes à peu près suivirent la ligne tracée par les fascines, et atteignirent la terre ferme.

Du haut du rempart, Coligny, désespéré, voyait diminuer et se perdre ce secours si longtemps attendu, appelant inutilement ces hommes qui se débattaient par centaines dans les fondrières où leur entêtement les avait jetés, et où ils disparaissaient peu à peu sans qu'on pût leur porter secours.

Cependant, Dandelot, après avoir rallié quelques-uns de ces hommes égarés ou en péril, arriva à la poterne avec une troupe de cinq cents soldats et de quinze ou seize capitaines, — auxquels il faut joindre quelques gentilshommes *venus là pour leur plaisir*, comme dit Coligny.

Ces gentilshommes étaient le vicomte du Mont-Notre-Dame, le sieur de La Curée, le sieur Matas et le sieur de Saint-Rémy; un commissaire d'artillerie et trois canonniers les suivaient.

Après la vue de son frère, qui arrivait tout trempé des eaux de la Somme, Coligny avoue que la vue de ces trois canonniers fut celle qui lui fit le plus de plaisir, n'ayant d'autres artilleurs que des artilleurs bourgeois, lesquels étaient bien loin, sinon pour le courage, au moins pour l'expérience et la dextérité, de répondre aux besoins d'une ville assiégée, et assiégée surtout d'une si formidable façon.

Le bâtard de Waldeck attendit tranquillement avec les aventuriers que les soldats fussent débarqués, perdus ou envasés, et alors il prit une de leurs barques, et, suivi de ses huit hommes, il descendit la rivière, et alla aborder dans un petit bois d'aunes qui s'étendait comme un rideau d'argent à l'un des bouts de l'étang de l'Abbiette.

Arrivé là, il leur distribua à chacun une écharpe espagnole, et ne leur demanda rien autre chose que de se tenir cois, couverts et prêts à obéir au premier ordre.

Son plan était facile à comprendre.

Dès la veille, il avait su le projet du connétable de venir en personne et avec son armée ravitailler Saint-Quentin. Connaissant le duc de Savoie, il avait bien pensé que, à la vue de l'armée française, Emmanuel-Philibert ne resterait pas derrière ses lignes, mais, au contraire, qu'il sortirait et engagerait quelque bataille sur la rive gauche de la Somme. En conséquence, il était venu s'embusquer dans les marais de l'Abbiette, aux environs desquels, à son avis, la bataille devait se livrer, et avait distribué aux aventuriers des écharpes rouges et jaunes, afin que, à cette époque où les uniformes n'existaient pas encore, pris pour des coureurs espagnols, ils pussent, sans inspirer de défiance à Emmanuel-Philibert, s'approcher de lui, et l'entourer.

Une fois Emmanuel-Philibert entouré, on sait ce que le bâtard de Waldeck voulait faire de lui.

Nous allons voir s'il s'était trompé dans ses prévisions.

Emmanuel-Philibert venait de quitter la table lorsqu'on accourut lui annoncer la présence de l'armée française de l'autre côté de la Somme; sa tente était placée sur une éminence, de sorte qu'il n'eut qu'à sortir et à se tourner du côté de la Fère pour voir toute l'armée française en bataille sur les hauteurs de l'Abbiette; puis, en baissant les yeux, il vit au-dessous de lui, mais hors de portée d'arquebuse, l'embarquement de Dandelot et de ses hommes; en même temps, un de ces sifflements auxquels les militaires ne se trompent pas se fit entendre au-dessus de sa tête, suivi de deux ou trois autres, et un boulet, en venant s'enterrer à ses pieds, le couvrit de sable et de cailloux.

Emmanuel-Philibert fit un pas en avant, afin de gagner un point d'où il pût suivre de l'œil tout le cours de la Somme; mais, au moment où il marchait, pour ainsi dire, au-devant du feu, il sentit qu'une main vigoureuse le saisissait par le bras, et le tirait en arrière.

C'était la main de Scianca-Ferro.

En ce moment, un boulet passait à travers la tente, et la trouait de part en part.

Rester plus longtemps sur ce point, devenu visiblement la cible de l'artillerie du connétable, c'était s'exposer à une mort certaine. Emmanuel-Philibert, tout en donnant l'ordre qu'on lui apportât ses armes et qu'on sellât son cheval, gagna une petite chapelle, monta sur la plate-forme du clocher, et, de là, put voir que l'armée française ne s'étendait pas plus loin que Saint-Lazare, et que ce village n'était même gardé que par un corps peu considérable de cavalerie.

Ces observations faites, il descendit, s'arma rapidement sous le porche même de la petite chapelle, appela à lui les comtes de Horn et d'Égmont, envoya un messager au duc Éric de Brunswick et au comte de Mansfeld pour leur ordonner de faire reconnaître les Français, et surtout de s'assurer si la chaussée de Rouvroy n'était pas menacée par quelque batterie ouverte ou masquée, leur donnant rendez-vous au quartier du feld-maréchal de Binincourt.

Un quart d'heure après, il était lui-même au rendez-vous. Il avait fait la moitié du tour de la ville en passant par Florimont et le chemin appelé aujourd'hui la ruelle d'Enfer, — qui allait aboutir à la ligne de circonvallation, prenant à Saint-Pierre-au-Canal, et finissant au faubourg Saint-Jean.

Les coureurs du duc de Brunswick et du comte de Mansfeld étaient déjà revenus : la chaussée de Rouvroy était parfaitement libre, et l'extrême point de l'armée française n'atteignait pas la Neuville.

Emmanuel-Philibert ordonna aussitôt à deux mille hommes de monter à cheval, se mit à la tête de cette troupe de cavaliers, traversa le premier la chaussée de Rouvroy, fit passer ses deux mille cavaliers derrière lui, et les rangea ensuite en bataille pour qu'ils protégeassent à leur tour le passage de l'infanterie.

Puis, au fur et à mesure que débouchaient ses troupes, il les faisait filer sur le Mesnil par Harly, les dérobant, au moyen de ce circuit, à la vue de l'armée française.

Plus de quinze mille hommes étaient déjà passés, que le connétable s'amusait encore à tirer sur la tente vide d'Emmanuel-Philibert.

Tout à coup, le duc de Nevers, envoyé par le connétable avec les compagnies de gendarmes et avec les compagnies Curton et d'Aubigné pour éclairer la plaine de la Neuville, découvrit, en arrivant sur une hauteur, toutes les dispositions prises par l'armée espagnole.

Une immense colonne ennemie, protégée par les deux mille chevaux du duc de Savoie, s'avançait de l'autre côté d'Harly, et se développait, sombre et épaisse, derrière le Mesnil-Saint-Laurent, enfermant déjà l'armée du connétable dans un demi cercle.

Le duc de Nevers, si faible que fût la troupe qu'il commandait, eut un instant l'idée d'envoyer dire au connétable qu'il allait se faire tuer là avec ses hommes, pour donner à l'armée française le temps de battre en retraite; mais le connétable lui avait défendu sur sa tête d'en venir à un engagement : c'eût été désobéir à ses ordres, et il savait combien le connétable était absolu en matière de discipline militaire. Il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'un pareil acte, se replia sur un corps de cavalerie légère commandé par le prince de Condé, qui était en bataille au moulin de Gratte-Panse, sur le chemin du Mesnil, et, mettant son cheval au galop, courut en personne prévenir le connétable de ce qui arrivait.

Le connétable appela aussitôt auprès de lui M. de Saint-André, le comte de la Rochefoucauld, le duc d'Enghien et les principaux de son armée, et leur exposa que, content d'avoir introduit dans Saint-Quentin les secours que son neveu réclamait, il jugeait bon de battre en retraite le plus dignement, mais le plus promptement possible. Il invitait donc chaque chef de corps à reprendre son rang, à étayer ses hommes, et à se retirer du même pas que lui en évitant tout engagement auquel on ne serait pas forcé.

Mais le connétable, qui recommandait si bien aux autres la précaution stratégique, n'eut pas même celle d'embusquer une centaine d'arquebusiers dans chacun des moulins à vent situés à côté d'Urvilliers, d'Essigny-le-Grand et de ce qu'on appelle aujourd'hui la Manufacture, pour rompre le front de l'ennemi, et l'occuper par leur feu.

Ce fut l'infanterie française qui prit la tête de la retraite; elle s'avança d'un pas rapide, mais, cependant, en bon ordre, vers les bois de Jussy, qui seuls pouvaient lui offrir un couvert contre les charges de la cavalerie.

Mais il était trop tard : il y avait encore pour trois quarts d'heure de chemin, quand apparurent, à cinq cents pas de l'armée française, les escadrons et les bataillons de l'armée espagnole, formant autour d'elle un vaste cercle.

On était en présence.

Le connétable fit halte, mit ses canons en batterie, et attendit. La supériorité numérique de la cavalerie ennemie ne lui laissait aucun espoir d'atteindre le bois.

Alors, Emmanuel-Philibert divise son armée en trois grands corps, donne au comte d'Egmont le commandement de l'aile droite, aux ducs Ernest et Éric de Brunswick, celui de l'aile gauche, leur explique son plan, leur tend la main, reçoit d'eux la parole de ne rien entreprendre sans ses ordres, et prend le commandement du centre.

Entre l'armée française et l'armée espagnole se trouvait cette masse de vivandiers, de valets sans maître, de goujats, comme on les appelait alors, toute cette misérable multitude, enfin, qui s'attachait comme une vermine aux armées du temps. Emmanuel-Philibert fit tirer quelques volées de canon sur toute cette canaille.

L'effet fut celui qu'il en attendait : la terreur se mit parmi eux; un millier d'hommes et de femmes vint se jeter, en poussant de grands cris, dans les rangs des soldats du connétable.

On essaya de les repousser; mais la terreur est parfois plus puissante que le courage.

En se dressant sur ses étriers, Emmanuel-Philibert vit le désordre que cette irruption jetait dans les rangs français.

Alors, se tournant vers Scianca-Ferro :

— Que le comte d'Egmont tombe sur l'arrière-garde française avec toute sa cavalerie flamande... Il est temps! dit-il.

Scianca-Ferro partit comme l'éclair.

Puis, au duc Ernest, resté près de lui :

— Duc, dit Emmanuel, pendant que d'Egmont charge l'arrière-garde avec sa cavalerie flamande, prenez, vous et votre frère, chacun deux mille arquebusiers à cheval, et attaquez la tête de la colonne... Le centre me regarde.

Le duc Ernest s'éloigna au galop.

Emmanuel-Philibert suivit des yeux ses deux messagers, et, voyant chacun d'eux arrivé à sa destination, voyant commencer le mouvement à la suite des ordres transmis, il tira son épée, et, la levant en l'air :

— Sonnez, trompettes! dit-il; c'est l'heure!...

Le duc de Nevers, qui commandait l'extrême gauche de l'armée française, était chargé de soutenir l'attaque du comte d'Egmont. Pris en flanc par la cavalerie flamande au moment où il traversait la vallée de Grugies, il se retourna et fit face à l'ennemi avec ses compagnies de gendarmes; mais deux catastrophes vinrent gêner sa défense : un flot de ces vivandiers qui avait roulé tout le long du centre de l'armée, repoussé de rang en rang, apparut au haut des collines, et descendit comme une avalanche, se ruant dans les jambes des chevaux, tandis que, en même temps, une compagnie de chevau-légers anglais à la solde de la France tourna bride, et alla se joindre à la cavalerie flamande, avec laquelle elle revint immédiatement charger les gendarmes du duc de Nevers, et, cela, d'une si furieuse façon, qu'elle poursuivit jusque dans la vallée de l'Oise un gros de notre cavalerie qui s'y était jeté.

Pendant ce temps, et comme, malgré les efforts surhumains du duc de Nevers, qui fit des prodiges dans cette journée, le désordre commençait à se mettre dans l'aile gauche, les ducs Éric et Ernest de Brunswick, accomplissant l'ordre donné à l'un et transmis à l'autre, attaquèrent la tête de la colonne française à sa sortie d'Essigny-le-Grand, et au moment où elle apparaissait sur la chaussée de Gibercourt.

Mais cette tête de colonne, n'ayant point contre elle l'irruption des vivandiers, et la trahison des chevau-légers anglais, tint ferme, continua sa marche, repoussant les charges des arquebusiers à cheval, et donna le temps au connétable et au gros de l'armée — lequel s'était allongé dans son passage à travers Essigny-le-Grand — de se remettre en bataille au milieu de cette vaste plaine qui s'étend entre Essigny-le-Grand, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

Là, sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, le connétable s'arrêta une seconde fois, comme le sanglier forcé qui se décide à tenir aux chiens, et, tout en disant ses patenôtres, il reforma son armée en carré, et replaça ses canons en batterie.

C'était la seconde halte: on était complétement entouré : il fallait vaincre ou mourir.

Le vieux soldat ne craignait point de mourir; il espéra donc de vaincre.

En effet, la vieille infanterie française, sur laquelle avait compté le connétable, se montrait digne de sa réputation, soutenait le choc de toute l'armée ennemie, tandis que, à sa seule approche, les Allemands à notre solde mettaient bas leurs piques, et levaient les mains pour demander quartier.

De son côté, le duc d'Enghien, jeune et plein d'ardeur, courait au secours du duc de Nevers avec sa cavalerie légère; il le trouva renversé pour la seconde fois de son cheval, se remettant en selle malgré un premier coup de pistolet qui lui entamait la cuisse; nous disons *un premier coup*, parce que, vers la fin de la journée, il devait en recevoir un autre.

Cependant, le connétable tenait ferme. Son infanterie, repoussant avec une incroyable intrépidité les charges de la cavalerie flamande, Emmanuel Philibert fit approcher du canon pour démolir ces remparts vivants.

Dix pièces tonnèrent à la fois, et commencèrent à faire brèche dans l'armée.

Alors, le duc de Savoie se mit lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie, et chargea comme un simple capitaine.

Le choc fut profond et décisif; le connétable, entouré de tous les côtés, se défendit avec le courage du désespoir, — disant, selon son habitude, son *Pater*, et donnant, à chaque phrase de ce *Pater*, un coup d'épée qui renversait un homme.

Emmanuel-Philibert le vit de loin, le reconnut et piqua à lui, criant :

— Prenez-le vif! c'est le connétable!

Il était temps : Montmorency venait de recevoir un coup de pique qui lui avait fait sous le bras gauche une blessure par laquelle s'en allaient son sang et ses forces. Le baron de Batenbourg et Scianca-Ferro, qui avaient entendu le cri d'Emmanuel, se précipitèrent en avant, firent au connétable un rempart de leurs corps, et le tirèrent de la mêlée, lui criant de se rendre, toute résistance étant inutile.

Mais le connétable, en signe qu'il se rendait, ne donna que son poignard : au duc de Savoie seul, il voulait, disait-il, remettre son épée.

C'est que cette épée fleurdélisée était celle de connétable de France!

Emmanuel-Philibert s'avança vivement, et, se faisant reconnaître, reçut l'épée de la main même de Montmorency.

La journée était gagnée pour le duc de Savoie, mais elle n'était pas finie; jusqu'à la nuit, on continua de se battre; beaucoup ne voulurent pas se rendre qui se firent tuer.

De ce nombre étaient Jean de Bourbon, duc d'Enghien, — qui, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, eut le corps traversé d'une balle en essayant de délivrer le connétable; — François de la Tour, vicomte de Turenne, et huit cents gentilshommes qui demeurèrent couchés sur le champ de bataille.

Les principaux prisonniers, outre le connétable, furent le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de Saint-André, le Rhingrave, le baron de Curton, le comte de Villiers, bâtard de Savoie, le frère du duc de Mantoue, le seigneur de Montbron, fils du connétable, le comte de la Rochefoucauld, le duc de Bouillon, le comte de la Roche-Guyon, le seigneur de Lansac, le seigneur d'Estrées, le seigneur de la Roche du Maine; enfin, les seigneurs de Chau-

denier, de Poudormy, de Vassé, d'Aubigné, de Rochefort, de Brian et de la Chapelle.

Le duc de Nevers, le prince de Condé, le comte de Sancerre et le fils aîné du connétable se retirèrent à la Fère.

Le sieur de Bordillon les y rejoignit, ramenant les deux seules pièces de canon qui échappèrent à cette grande défaite, où la France, sur une armée de onze mille hommes, eut six mille tués, trois mille prisonniers, et perdit trois cents chariots de guerre, soixante drapeaux, cinquante cornettes, tous les bagages, les tentes et les vivres!

Il ne restait pas dix mille hommes pour fermer à l'armée ennemie le chemin de la capitale.

Emmanuel-Philibert donna à ses troupes l'ordre de regagner le camp.

La nuit était venue, et, sans doute, rêvant, non point à ce qu'il avait fait, mais à ce qu'il lui restait à faire, Emmanuel-Philibert, accompagné de quelques officiers seulement, suivait la chaussée qui conduit d'Essigny à Saint-Lazare, lorsque huit ou dix hommes, moitié à cheval, moitié à pied, sortirent du moulin de Gauchy, et se glissèrent peu à peu au milieu des gentilshommes de son escorte.

Pendant quelque temps, on continua de cheminer en silence; mais, tout à coup, au moment où l'on passait près d'un petit bois dont l'ombre projetée redoublait les ténèbres, le cheval du duc de Savoie poussa un hennissement douloureux, fit un écart, et s'abattit.

Alors, on entendit un bruit pareil à celui du froissement du fer contre le fer; puis, dans l'ombre, ce cri d'autant plus terrible qu'il était poussé à voix basse :

— Sus! sus, au duc Emmanuel!

Mais aussi, à peine ces mots étaient-ils prononcés, à peine avait-on pu deviner que cette chute du cheval n'était point naturelle, et que son cavalier courait un danger quelconque, qu'un homme, renversant tout devant lui, frappant amis et ennemis avec sa masse d'armes, se précipita au milieu de cette sombre et presque invisible tragédie en criant :

— Tiens ferme, frère Emmanuel! me voici!

Emmanuel n'avait pas besoin de l'encouragement de Scianca-Ferro; il avait tenu ferme, en effet, car, tout renversé qu'il était, il avait saisi un de ses agresseurs, et, l'enveloppant de son bras, il l'avait couché sur lui, et s'en était fait un bouclier.

De son côté, le cheval avait un des jarrets de derrière coupé; mais, comme s'il eût senti la nécessité de défendre son maître, des trois jambes qui lui restaient il lançait de vigoureuses ruades, et, d'une de ces ruades, il avait renversé un des spectres inconnus qui s'étaient tout à coup dressés autour du vainqueur de la journée.

Pendant ce temps, et frappant toujours, Scianca-Ferro criait :

— Au secours du duc, messieurs! au secours du duc!

C'était inutile. Tous les gentilshommes de l'escorte avaient tiré l'épée, et chacun s'était rué, frappant au hasard, dans cette mêlée terrible, où l'on n'entendait d'autre cri que celui de « Tue! tue! » et dans laquelle on ne savait ni qui l'on tuait, ni qui tuait.

Enfin, on entendit le galop d'une vingtaine de cavaliers, et, à la réverbération de la flamme dans les arbres, on reconnut qu'ils portaient des torches.

A cette vue et à ce bruit, deux hommes à cheval se tirèrent de la mêlée, et s'enfuirent à travers champs sans que l'on songeât à les poursuivre.

Deux hommes à pied se jetèrent dans le bois, où ils disparurent sans que l'on cherchât à les y joindre.

Toute résistance avait cessé.

Au bout de quelques secondes, vingt torches éclairaient ce nouveau champ de bataille.

Le premier soin de Scianca-Ferro fut de s'occuper du duc.

Le duc, s'il était blessé, n'avait reçu que quelques blessures légères : l'homme qu'il avait maintenu entre ses bras l'avait protégé, et avait reçu une partie des coups qu'Emmanuel eût dû recevoir.

Aussi paraissait-il complétement évanoui.

Cela tenait à ce que Scianca-Ferro, pour s'assurer de lui, lui avait asséné un coup de sa masse sur le derrière de la tête.

Quant aux trois autres hommes qui étaient étendus à terre, et qui semblaient morts ou bien malades, personne ne les connaissait.

Celui que le duc avait pris à bras-le-corps, et avait renversé sur lui, portait un casque avec visière, et cette visière était baissée.

On délaça les oreillettes, on enleva le casque, et l'on vit apparaître le visage pâle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Ses cheveux roux et sa barbe rousse étaient couverts du sang qui à la fois s'échappait et de sa bouche et de son nez, ainsi que d'une contusion qu'il avait reçue au derrière de la tête.

Malgré sa pâleur, malgré le sang qui le couvrait, sans doute Emmanuel-Philibert et Scianca-Ferro reconnurent tous deux en même temps le blessé, car ils échangèrent un rapide coup d'œil.

— Ah! ah! murmura Scianca-Ferro, c'est donc toi, serpent!

Puis, se retournant vers le duc :

— Vois donc, Emmanuel, lui dit-il, il n'est qu'évanoui... Si je l'achevais?

Mais Emmanuel leva la main en signe de commandement et de silence, et, tirant lui-même le jeune homme évanoui des mains de Scianca-Ferro, il le traîna de l'autre côté du fossé qui bordait la route, l'adossa contre un arbre, et posa son casque près de lui.

Puis, remontant à cheval :

— Messieurs, dit-il, c'est à Dieu seul de juger ce qui s'est passé entre moi et ce jeune homme, et vous voyez que Dieu est pour moi!

Alors, entendant grommeler Scianca-Ferro, et le voyant regarder du côté du blessé en hochant la tête :

— Frère, dit-il, je t'en prie... C'est bien assez du père!

Puis, aux autres :

— Messieurs, dit-il, je désire que la bataille que nous avons livrée aujourd'hui 10 août, et qui est si glorieuse pour les armes espagnoles et flamandes, s'appelle la bataille de la Saint-Laurent, en mémoire du jour où elle a été donnée.

Et l'on rentra au camp, discourant sur la bataille, mais sans dire un seul mot de l'échauffourée qui était venue à sa suite.

XV

COMMENT L'AMIRAL EUT DES NOUVELLES DE LA BATAILLE.

Dieu venait de se déclarer encore une fois contre la France, ou plutôt, — si nous sondons les mystères de la Providence plus profondément que ne le font les historiens ordinaires, — Dieu venait, par Pavie et par Saint-Quentin, de préparer la besogne de Richelieu, comme, par Poitiers, Crecy et Azincourt, il avait préparé la besogne de Louis XI.

Puis aussi, peut-être voulait-il donner le grand exemple d'un royaume perdu par la noblesse, sauvé par le peuple.

Quoi qu'il en soit, le coup fut terrible, et entra cruellement au cœur de la France, en même temps qu'il réjouit fort notre grand ennemi Philippe II.

La bataille avait eu lieu le 10 : ce ne fut que le 12 que le roi d'Espagne fut assez rassuré contre la résurrection de toute cette noblesse couchée dans les plaines de Gibercourt, pour venir rejoindre Emmanuel-Philibert au camp.

Le duc de Savoie, qui avait cédé à l'armée anglaise tout ce terrain onduleux compris entre la Somme et la chapelle d'Épargnemaille, était revenu dresser sa tente en face du rempart de Rémicourt, point sur lequel il était décidé à con-

tinuer les travaux du siége, si, contre toute attente, à la nouvelle de la bataille perdue, — et perdue dans de si effroyables conditions! — Saint-Quentin ne se rendait pas.

Ce second campement, placé sur un petit monticule, — entre la rivière et les tentes du comte de Mègne, — était le plus rapproché des remparts, et s'élevait à deux tiers de portée de canon à peine de la ville.

Philippe II, après avoir pris à Cambrai une escorte de mille hommes; après avoir prévenu Emmanuel-Philibert de son arrivée, afin que celui-ci doublât ou triplât son escorte, s'il le jugeait nécessaire, par des troupes envoyées du camp, Philippe II arriva devant Saint-Quentin, le 12, à onze heures du matin.

Aux limites du camp, Emmanuel-Philibert l'attendait. Là, il aida le roi d'Espagne à descendre de cheval, et, comme Emmanuel, selon l'étiquette établie même de prince à roi, voulait lui baiser les mains :

— Non, mon cousin, non, dit Philippe; c'est à moi de baiser les vôtres, qui viennent de me procurer une victoire si grande, si glorieuse, et qui nous coûte si peu de sang!

En effet, — au dire des chroniqueurs qui ont raconté cette curieuse bataille, — les Espagnols n'y avaient perdu que soixante-cinq hommes, et les Flamands que quinze.

Quant à l'armée anglaise, elle n'avait pas même eu besoin de s'y mêler, et, de son campement, elle avait regardé s'accomplir notre défaite.

Nous l'avons dit, cette défaite avait été épouvantable : les cadavres couvraient toute la plaine située entre Essigny, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

C'était un si pitoyable spectacle, qu'une digne chrétienne ne put le voir sans en être touchée. Catherine de Laillier, mère du sieur Louis Varlet, seigneur de Gibercourt, maïeur de Saint-Quentin, consacra et fit bénir un champ nommé le Vieux-Moustier, dans lequel elle fit creuser d'immenses fosses, et où elle fit apporter et enterrer tous ces cadavres.

Depuis lors, ce champ du Vieux-Moustier changea son nom en celui de *cimetière le Pileux* (1).

Pendant que cette digne dame accomplissait l'œuvre pieuse, Emmanuel-Philibert comptait ses prisonniers; nous avons dit combien ils étaient considérables.

Le roi Philippe II les passa en revue; puis on rentra dans la tente du duc Emmanuel, tandis que l'on plantait tout le long de la tranchée les enseignes françaises prises pendant la bataille, et qu'en signe de joie on tirait le canon dans les deux camps espagnol et anglais.

Philippe II, au seuil de la tente du duc de Savoie, assistait à toutes ces réjouissances.

Il appela Emmanuel, qui causait avec le connétable et le comte de la Rochefoucauld.

— Mon cousin, lui dit-il, sans doute avez-vous encore une autre intention que celle de vous réjouir en faisant tout ce bruit?

Et, comme, en ce moment, on arborait l'étendard royal d'Espagne sur la tente où était Philippe II :

— Oui, sire, répondit Emmanuel, je compte que l'ennemi, ne voyant plus aucune chance d'être secouru, se rendra sans même nous forcer à en venir à un assaut; ce qui nous permettrait de marcher immédiatement sur Paris, et d'y arriver en même temps que la nouvelle de la défaite de la Saint-Laurent; et, quant à cet étendard que nous élevons, c'est pour apprendre à M. de Coligny et à M. Dandelot, son frère, que Votre Majesté est au camp, et lui donner plus grand désir de se rendre, espérant mieux obtenir de votre clémence royale que de tout autre.

Mais, comme le duc de Savoie achevait ces paroles, répondant à toutes ces décharges joyeuses d'artillerie qui enveloppaient la ville d'un nuage de fumée, un seul éclair brilla, une seule détonation se fit entendre sur les remparts, et un boulet passa, en sifflant, à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe II.

Philippe II pâlit affreusement.

(1) Charles Gomart, *Siége et Bataille de Saint-Quentin.*

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Sire, dit en riant le connétable, c'est un parlementaire que vous envoie mon neveu.

Philippe n'en demanda pas davantage : à l'instant même il donna l'ordre qu'une tente lui fût dressée hors de la portée du canon français, et, arrivé à cette tente, il fit vœu, se voyant en sûreté, de bâtir en l'honneur de saint Laurent, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait donnée aux Espagnols, dans la journée du 10, le plus beau monastère qui eût été bâti.

Ce vœu eut pour résultat l'édification du palais de l'Escurial, cette sombre et magnifique construction toute selon le génie de son auteur, présentant dans son ensemble la forme d'un gril, instrument du martyre de saint Laurent; gigantesque bâtisse où trois cents ouvriers travaillèrent vingt-deux ans, où l'on dépensa trente-trois millions de livres, — qui, à cette époque, valaient cent millions de nos jours, — où la lumière pénètre par onze mille fenêtres, où l'on entre et où l'on circule par quatorze mille portes dont les clefs seules pèsent cinq cents quintaux (1)!

Pendant que Philippe II se faisait dresser une tente hors de la portée des boulets français, voyons ce qui se passait dans la ville, laquelle n'était pas encore disposée à se rendre, au moins à en croire le *parlementaire* de M. de Coligny.

L'amiral avait entendu gronder le canon toute la journée, dans la direction de Gibercourt, mais il ignorait l'issue de la bataille. Aussi, en se couchant, avait-il dit que quiconque viendrait du dehors, pouvant lui donner des nouvelles, fût immédiatement amené devant lui.

Vers une heure du matin, on le réveilla; trois hommes venaient de se présenter à la poterne Sainte-Catherine, et ils disaient pouvoir fournir des détails sur la journée.

L'amiral les fit entrer aussitôt; c'étaient Yvonnet et les deux Scharfenstein.

Les deux Scharfenstein ne pouvaient pas dire grand'chose : on sait que la facilité d'élocution n'était point leur mérite principal; mais il n'en était pas ainsi d'Yvonnet.

Le jeune aventurier annonça tout ce qu'il pouvait savoir, c'est-à-dire que la bataille avait été perdue, et qu'il y avait eu grand nombre de tués et de prisonniers; il ignorait les noms; seulement, il croyait avoir entendu dire par des Espagnols que le connétable était blessé et pris. Au reste, on aurait probablement des nouvelles plus complètes par Procope et Maldent, qui devaient avoir échappé.

L'amiral demanda à Yvonnet à quel propos lui et ses compagnons avaient été, faisant partie de la garnison, se mêler à la bataille; ce à quoi Yvonnet répondit qu'il croyait que c'était un droit qui leur avait été réservé par Procope dans le traité qu'il avait fait avec l'amiral.

Non-seulement le droit avait été réservé, mais encore l'amiral avait été prévenu; c'était donc par pur intérêt pour les aventuriers qu'il faisait cette question. D'ailleurs, il n'y avait point de doute sur la part qu'ils avaient prise à l'action : Yvonnet portait en écharpe son bras gauche, traversé d'un coup de poignard, Heinrich Scharfenstein avait le visage coupé en deux d'un coup de sabre, et Frantz boitait tout bas, ayant reçu un coup de pied de cheval qui eût brisé la jambe d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et qui lui avait fait une grave contusion.

L'amiral recommanda aux trois aventuriers de garder le secret; il voulait que la ville apprît le plus tard possible la défaite du connétable.

Clopin-clopant, Yvonnet et les deux Scharfenstein rentrèrent sous leur tente, où ils trouvèrent Malemort en proie à un affreux cauchemar : il rêvait que l'on se battait, qu'il voyait la bataille, et qu'embourbé jusqu'à la ceinture dans un marais, il ne pouvait s'en dégager pour y prendre part.

(1) On connaît la réponse d'un gentilhomme gascon auquel on montrait le monastère dans tous ses détails, et auquel on demandait ce qu'il pensait de ce monument. « Je pense, dit-il, qu'il faut que Sa Majesté Philippe II ait eu une fière peur pour faire un pareil vœu! »

Ce n'était pas tout à fait un rêve, comme on sait; aussi, quand ses trois compagnons l'eurent réveillé, ses gémissements, au lieu de diminuer, redoublèrent. Il se fit donner tous les détails de l'embuscade qui avait si mal tourné, et, à chaque détail qui eût fait désirer à un autre d'être à cent lieues d'une pareille mêlée, il répétait tristement :

— Et je n'étais pas là!...

Le soir, à cinq heures, Maldent reparut à son tour. Il était resté évanoui sur le champ de bataille; on l'avait cru mort; il était revenu à lui, et, grâce à sa connaissance du patois picard, il s'était tiré d'affaire.

Conduit chez l'amiral, il n'avait rien pu lui dire de plus que ce qu'avait dit Yvonnet, attendu qu'il était demeuré caché une partie de la journée dans les roseaux de l'étang de l'Abbiette.

Pendant la nuit suivante, arriva Pilletrousse. — Pilletrousse était un de ceux qui s'étaient jetés dans le bois, et que personne n'avait eu l'idée de poursuivre.

Pilletrousse possédait la langue espagnole presque aussi bien que Maldent possédait le patois picard; grâce à son écharpe jaune et rouge et à son pur parler castillan, au point du jour, Pilletrousse s'était joint à une bande espagnole chargée par Emmanuel-Philibert de chercher, au milieu des morts, M. le duc de Nevers, lequel s'était si fort et tant de fois exposé, que l'on ne pouvait croire qu'il eût survécu à cette terrible journée. Pilletrousse et le détachement espagnol avaient donc erré toute la journée sur le champ de bataille, tournant et retournant les morts, dans la triste espérance de retrouver parmi eux le duc de Nevers. Il va sans dire qu'on ne tournait et retournait point les morts sans fouiller dans leurs poches; de sorte que Pilletrousse avait non-seulement accompli une œuvre pie, mais encore fait une bonne affaire : il revenait sans une contusion et les goussets pleins.

Selon les ordres donnés, il avait été conduit chez l'amiral, auquel il avait fourni les détails les plus circonstanciés sur les morts et sur les vivants, tenant tous ces détails de ses compagnons de recherche.

Ce fut donc par Pilletrousse que M. de Coligny apprit la mort du duc d'Enghien et celle de M. le vicomte de Turenne, et la prise du connétable, de Gabriel de Montmorency, son fils, du comte de la Rochefoucauld et de tous ces nobles gentilshommes que nous avons nommés.

M. l'amiral lui avait, plus qu'à tout autre, recommandé la discrétion, et l'avait renvoyé en lui annonçant que quatre de ses compagnons étaient revenus.

Vers le point du jour, on vint prévenir les pères jacobins que deux paysans de Gruoïs rapportaient un de leurs frères mort. Le cadavre était cloué dans une bière, sur laquelle était étendu le cilice de fer que le digne homme portait jadis sur la peau.

Cinq ou six fois dans le trajet, les Espagnols avaient arrêté les porteurs; mais, à chaque fois, ceux-ci leur avaient fait comprendre par gestes quelle pieuse mission ils remplissaient, en rapportant au couvent des jacobins le corps d'un pauvre moine mort dans l'exercice de ses fonctions religieuses, et toujours les Espagnols les avaient laissés passer en faisant le signe de la croix.

L'amiral avait ordonné de lui conduire les vivants, et non les morts; le cadavre fut donc transporté directement au couvent des jacobins, où on le déposa au milieu de la chapelle.

Et, comme les dignes frères entouraient la bière, s'informant avec anxiété du nom de celui qu'elle contenait, on entendit une voix qui sortait du cercueil, et qui disait :

— C'est moi, mes très-chers frères, moi, votre indigne capitaine, le frère Lactance!... Ouvrez-moi vite, car j'étouffe.

Les frères ne se le firent point répéter à deux fois; chez quelques-uns, la terreur fut grande; mais d'autres, plus braves, comprirent que c'était quelque savante ruse de guerre qu'avait dû employer, pour rentrer dans la ville, leur honoré capitaine frère Lactance, et ils ouvrirent promptement le cercueil.

Ils ne se trompaient point : frère Lactance se leva, alla s'agenouiller devant l'autel, y dit ses actions de grâces, et revint raconter qu'après une expédition malheureuse dont il faisait partie, ayant trouvé asile chez de braves paysans, et ceux-ci craignant quelque perquisition espagnole, Dieu lui avait inspiré l'idée de se faire clouer dans une bière et rapporter dans la ville, comme s'il était mort.

Le stratagème avait été d'autant plus facile, que c'était justement chez un menuisier qu'il avait trouvé refuge.

On a vu que le stratagème avait parfaitement réussi.

Les bons pères, joyeux de revoir leur digne capitaine, ne marchandèrent pas sur le prix du cercueil et le prix du port : ils donnèrent un écu pour la bière et deux écus pour les porteurs, lesquels demandèrent à frère Lactance de les choisir, préférablement à tous autres, lorsque l'envie lui prendrait de se faire ensevelir de nouveau.

Ce fut par frère Lactance, qui n'avait reçu aucune recommandation de l'amiral, que le bruit de la défaite du connétable commença de se répandre dans le couvent, et, du couvent, transpira dans la ville.

Vers onze heures du matin, on annonça maître Procope à l'amiral, qui se tenait sur le rempart, près de la tour à l'Eau.

Maître Procope arrivait le dernier, mais ce n'était pas la faute du digne procureur. Il avait fait de son mieux, et arrivait avec une lettre du connétable.

Comment maître Procope avait-il une lettre de M. le connétable?

Nous allons le dire.

Maître Procope s'était tout simplement présenté au camp espagnol comme un pauvre diable de reître ayant près de M. le connétable la fonction de fourbisseur de ses armes.

Il demandait à être réuni à son maître; la demande était si peu ambitieuse, qu'elle lui fut accordée.

On indiqua à maître Procope le logis qui avait été assigné à M. le connétable, et maître Procope s'y rendit.

D'un coup d'œil, il fit comprendre au connétable qu'il avait quelque chose à lui dire.

Le connétable répondit par un autre coup d'œil, et, en jurant, sacrant, maugréant, finit par renvoyer tous ceux qui étaient là.

Puis, quand il fut en tête-à-tête avec Procope :

— Allons, drôle, lui dit-il, j'ai compris que tu avais à me parler; dégoise-moi vite ton compliment, et sois clair, ou je te livre comme espion au duc de Savoie, qui te fera pendre.

Alors, Procope avait raconté au connétable toute une histoire à sa plus grande louange.

M. l'amiral, qui avait toute confiance en lui, l'avait expédié à son oncle, afin d'avoir de ses nouvelles, et Procope avait pris, pour arriver jusqu'à M. le connétable, le prétexte que nous avons dit.

M. le connétable pouvait donc le charger d'une réponse écrite ou verbale pour son neveu; il trouverait moyen de rentrer dans la ville, ce soin le regardait.

M. de Montmorency n'avait d'autre réponse à faire à son neveu que de lui recommander de tenir le plus longtemps possible.

— Donnez-moi cette recommandation par écrit, dit Procope.

— Mais, brigand! dit le connétable, si l'on te prend avec une pareille recommandation, sais-tu ce qui arrivera?

— Je serai pendu, répondit tranquillement Procope; mais soyez tranquille, je ne me laisserai pas prendre.

Réfléchissant qu'après tout, c'était l'affaire de Procope, d'être pendu ou non pendu, et qu'il ne pouvait trouver un meilleur moyen de donner de ses nouvelles à Coligny, le connétable écrivit la lettre, que Procope eut la précaution de cacher entre l'envers et la doublure de son pourpoint.

Puis, en fourbissant avec acharnement le casque, la cuirasse, les brassards et les cuissards de l'armure du connétable, qui ne s'était jamais vue si brillante que depuis qu'elle était aux mains de Procope, celui-ci attendit une occasion favorable à son retour dans la ville.

Le 12, au matin, une occasion se présenta. Philippe II arriva au camp, ainsi que nous l'avons dit, ce qui produisit un si grand mouvement, que nul ne songea à faire attention à un aussi petit personnage que l'était le fourbisseur de M. le connétable.

Le fourbisseur de M. le connétable parvint donc à se sauver, secondé dans sa fuite par la fumée des canons que l'on tirait en signe de réjouissance, et il était tranquillement venu frapper à la porte de Rémicourt, qui lui avait été ouverte.

L'amiral, nous l'avons dit encore, était sur le rempart, près de la tour à l'Eau, situation d'où l'on dominait tout le camp espagnol.

Il était accouru là au grand bruit et à la grande fête qui se faisaient dans le camp, bruit et fête dont il ignorait la cause.

Procope le mit au courant de la situation, lui donna la lettre du connétable, et lui désigna la tente d'Emmanuel-Philibert.

Puis il ajouta que cette tente avait été préparée pour recevoir le roi Philippe II, assertion sur laquelle l'amiral ne dut garder aucun doute, lorsqu'il vit cette tente se pavoiser de l'étendard royal espagnol.

Il y a plus, Procope, qui avait une vue excellente, une vue de procureur, prétendit que cet homme vêtu de noir qu'on apercevait au seuil de la tente était le roi Philippe II.

Ce fut alors que Coligny eut l'idée de répondre à tout ce bruit et à toute cette fumée par un seul coup de canon.

Procope demanda à pointer la pièce. Coligny pensa qu'il ne pouvait refuser une si petite satisfaction à l'homme qui venait de lui apporter une lettre de son oncle.

Procope pointa la pièce de son mieux, et, si le boulet passa à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe, ce fut, bien certainement, la faute du coup d'œil de l'aventurier, et non celle de sa volonté.

Quoi qu'il en soit, le connétable, comme on l'a vu, y avait reconnu la réponse de Coligny, lequel, convaincu que Procope avait fait tout ce qu'il pouvait, donna l'ordre qu'on lui comptât dix écus pour sa peine.

Procope rejoignit vers une heure ses compagnons, ou plutôt une partie de ses compagnons, c'est-à-dire Yvonnet, les deux Scharfenstein, Maldent, Pilletrousse, Lactance et Malemort.

Quant au poëte Fracasso, on l'attendit vainement, il ne reparut pas. Des paysans, interrogés par Procope, prétendirent avoir vu un cadavre pendu à un arbre, juste à l'endroit où avait eu lieu l'échauffourée du 10 au soir, et Procope pensa judicieusement que ce cadavre ne pouvait être que celui de Fracasso.

Pauvre Fracasso! sa rime lui avait porté malheur!

— —

XVI

L'ASSAUT.

Du moment où la victoire de la Saint-Laurent et l'arrivée de Philippe II devant Saint-Quentin n'amenaient pas la reddition de cette ville; du moment où, au lieu de se rendre, Coligny, sans respect de la majesté royale, forçait Philippe II à battre en retraite, en faisant siffler un impertinent boulet à ses oreilles augustes, il devenait évident que la ville était décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut donc résolu qu'on la presserait sans relâche.

Il y avait dix jours que le siége était commencé : c'était bien du temps perdu déjà devant de si pauvres murailles. Il fallait en finir le plus tôt possible avec l'opiniâtreté de ces impudents bourgeois qui osaient tenir encore, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir d'être secourus, et qu'ils n'avaient plus pour perspective qu'une ville emportée d'assaut, et tous les malheurs qui suivent d'ordinaire un pareil événement.

Quelque précaution qu'eût prise Coligny pour cacher aux Saint-Quentinois la défaite du connétable, la nouvelle s'en répandit dans la ville; mais, chose étrange! et l'amiral l'avoue lui-même, elle eut plus d'influence sur les gens de guerre que sur les bourgeois.

Au reste, la grande difficulté qui commença de se présenter à l'amiral, et celle qui, comme on l'a vu, l'avait gêné dès le principe, fut de trouver des ouvriers pour réparer le ravage du canon. Ce ravage portait particulièrement sur le rempart de Rémicourt, et, depuis l'arrivée de l'armée anglaise, qui avait envoyé à Carondelet et à Julien Romeron, une douzaine de pièces d'artillerie, le rempart n'était plus tenable. En effet, une première batterie avait été établie, comme nous l'avons déjà dit, sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et une seconde à deux étages sur les hauteurs du faubourg. Ces deux batteries labouraient, dans toute sa longueur, le rempart de Rémicourt, depuis la porte d'Isle jusqu'à la tour Rouge; de sorte que les travailleurs, découverts des pieds à la tête, et exposés à ce double feu des batteries anglaises et espagnoles, n'osaient plus aborder le rempart, qui menaçait de s'écrouler un beau matin d'un bout à l'autre.

Ce fut Dandelot qui obvia à cet inconvénient.

Il eut cette idée de faire transporter sur le rempart toutes les vieilles barques que l'on put se procurer le long de la Somme, et d'en faire des traverses.

Un soir, à la nuit tombante, le travail commença.

Frantz et Heinrich, coiffés chacun d'un bateau comme d'un chapeau immense, entreprirent cette rude besogne. A mesure qu'un bateau était placé en travers sur le rempart, des pionniers l'emplissaient de terre.

On déposa de cette façon, pendant une nuit, sur le rempart, cinq bateaux qui furent emplis de terre, et qui offrirent un abri aux travailleurs.

Alors, les soldats reparurent sur le boulevard, et les travailleurs reprirent leur besogne.

Pendant ce temps, deux nouveaux chemins couverts avaient été entrepris par les assiégeants : le premier dans la direction de la tour à l'Eau, le second vis-à-vis le moulin de la courtine de Rémicourt.

L'amiral fit dépaver les rues, fit porter les pavés dans les tours, et, du haut des tours, fit, pour inquiéter les pionniers espagnols, jeter ces pavés dans les tranchées; mais les gabions qui masquaient les mineurs les garantissaient, en grande partie, de l'action de ces projectiles, et leur permettaient de continuer l'œuvre de destruction.

Philippe II, afin d'exciter les canonniers espagnols à établir leurs batteries, venait parfois les visiter pendant leurs travaux; mais, un jour qu'il assistait à l'établissement d'une de ces batteries, l'amiral le reconnut, et, appelant ses plus habiles arquebusiers, il leur indiqua le point de mire royal. A l'instant, une grêle de balles siffla autour du roi, qui, à tout hasard, et de peur d'accident, avait amené son confesseur avec lui, pour avoir toujours sous la main une absolution *in extremis*.

Au bruit des balles, Philippe II se tourna vers le moine.

— Mon père, demanda-t-il, que dites-vous de cette musique?

— Je la trouve très-désagréable, sire, répondit le moine en secouant la tête.

— C'est aussi mon avis, dit Philippe II. Je ne comprends vraiment point comment mon père l'empereur Charles-Quint y pouvait trouver tant de plaisir... Allons-nous-en!

Et le roi d'Espagne et son confesseur s'en allèrent, en effet, pour ne plus revenir.

Cependant, l'achèvement de ces travaux ne demanda pas moins de neuf jours; c'étaient déjà neuf jours de gagnés pour le roi de France, qui, sans doute, ne perdait pas le temps que lui gagnaient l'amiral et les braves gens de sa ville de Saint-Quentin.

Enfin, le 21, on démasqua les batteries, et, le 22, on com-

mença à les faire jouer. Seulement alors, les Saint-Quentinois purent juger du danger qui les menaçait.

Pendant ces neuf jours, Philippe II avait fait venir de Cambrai toute l'artillerie qu'il avait pu en distraire; de sorte que tout l'espace compris depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Saint-Jean ne formait plus qu'une immense batterie de cinquante pièces de canon, battant une ligne de murailles d'environ mille mètres.

D'un autre côté, les batteries flamandes de la ruelle d'Enfer avaient repris leur feu, battant la courtine du Vieux-Marché, et celle du corps de garde Dameuse.

Tandis que les batteries anglaises, séparées en deux parties, aidaient, d'un côté, les batteries espagnoles de Carondelet et de Julien Romeron, et, de l'autre, sous les ordres de lord Pembroke, lançaient, des hauteurs de Saint-Prix, leurs boulets dans le faubourg de Ponthoille et contre la tour Sainte-Catherine.

Saint-Quentin était complétement enveloppé d'un cercle de feu.

Par malheur, les vieux murs qui faisaient face à Rémicourt, c'est-à-dire le point attaqué avec le plus d'acharnement, n'avaient qu'un parement en grès, et ne pouvaient offrir qu'une bien faible résistance. A chaque nouvelle salve d'artillerie, la muraille entière tremblait, et l'on croyait voir s'écrouler sur toute sa longueur le revêtement, qui se détachait du rempart comme la croûte d'un gigantesque pâté.

A partir de ce moment, ce fut tout autour de la ville comme l'éruption d'un immense volcan. Saint-Quentin semblait la salamandre antique enfermée dans une ceinture de flammes; chaque boulet enlevait une pierre de la muraille, ou ébranlait une maison; les quartiers d'Isle et de Rémicourt ne présentaient plus que l'aspect d'une vaste ruine. On chercha d'abord à étayer et à soutenir les maisons; mais à peine l'une d'elles était-elle étayée, que la maison voisine, en s'écroulant, entraînait la maison et les étais avec elle. Les habitants de ces deux quartiers désolés se retiraient au fur et à mesure que s'écroulaient leurs demeures, et fuyaient vers le quartier Saint-Thomas, qui était de tous le moins exposé au feu; et tel est l'amour de la propriété, qu'ils ne quittaient les murs croulants qu'au moment où ils les voyaient tout près de tomber, et que quelques-uns mirent tant de lenteur à les abandonner, qu'ils furent ensevelis sous les décombres.

Et, cependant, du sein de cette désolation, du milieu de ces débris, pas une voix ne s'éleva pour parler de se rendre. Chacun était convaincu de la sainteté de sa mission, et semblait se dire : « Nous succomberons, villes, maisons, remparts, citoyens, soldats; mais, en succombant, nous sauverons la France! »

Cet orage de feu, cet ouragan de fer dura du 22 au 26 août. Le 26 août, le rempart n'était plus autre chose qu'une grande découpure de pierre dans laquelle onze brèches, toutes praticables, avaient été creusées par le canon flamand, anglais et espagnol.

Tout à coup, vers deux heures de l'après-midi, d'un commun accord, les batteries ennemies se turent; un silence de mort succéda aux effroyables détonations qui ne cessaient de se faire entendre depuis quatre-vingt-seize heures, et l'on vit les assiégeants s'approcher en foule par des chemins couverts.

On crut que le moment de l'assaut était arrivé.

Justement, un boulet venait de mettre le feu à des chaumières situées près du couvent des jacobins, et l'on commençait à l'éteindre, lorsque, tout à coup, le cri : « Aux murailles! » retentit par la ville.

Coligny accourut; il invita les habitants à laisser brûler les maisons, et à venir défendre les remparts.

Les habitants, sans murmurer, abandonnèrent les pompes et les seaux, et, prenant les piques et les arquebuses, s'élancèrent aux murailles. Les femmes et les enfants restèrent pour voir brûler leurs demeures.

C'était une fausse alerte : l'assaut ne devait pas encore avoir lieu ce jour-là; les assiégeants s'approchaient pour faire jouer les mines établies sous les escarpes. Sans doute ne trouvaient-ils pas encore la rampe suffisamment praticable. Les mines jouèrent, ajoutèrent de nouvelles brèches aux premières, de nouveaux décombres aux anciens, et les assiégeants se retirèrent.

Pendant ce temps, l'incendie, abandonné à lui-même, avait dévoré trente maisons!

La soirée et la nuit furent employées à réparer autant que possible les brèches du front d'attaque, et à établir sur la muraille de nouveaux parapets.

Quant à nos aventuriers, grâce au légiste Procope, leurs dispositions furent prises avec autant de loyauté que de discernement.

Le fonds commun se composait de quatre cents écus d'or; cela attribuait à chacun, vu la mort de Fracasso, et l'héritage qui en avait été la suite, cinquante écus d'or. Chacun prit sur soi vingt-cinq écus d'or, et laissa à la masse les vingt-cinq autres, qui furent enfouis dans les caves du couvent des jacobins, après que tous eurent fait serment de ne mettre la main sur ce fonds de réserve que dans un an, à partir de ce jour, et en présence de tous les survivants. Des vingt-cinq écus que l'on avait sur soi, chacun en pouvait disposer à sa guise, et selon les besoins et circonstances. — Il était bien entendu que la part de ceux qui mourraient dans l'intervalle appartiendrait aux survivants. — Malemort, qui avait moins de chance de fuite que les autres, cacha ses vingt-cinq écus d'or à part, pensant, avec raison, que, s'il les gardait sur lui, ils étaient perdus.

Le lendemain 27, au point du jour, le canon recommença de tonner, et les brèches, à peu près réparées pendant la nuit, redevinrent praticables.

Nous avons dit qu'il y en avait onze principales.

Voici quelle était leur position, et en quoi consistaient leurs moyens de défense. La première, pratiquée dans la tour de la porte Saint-Jean, était gardée par le comte de Breuil, gouverneur de la ville. La seconde était gardée par la compagnie écossaise du comte de Haran : ces Écossais étaient les plus gais et les plus laborieux soldats de la garnison. La troisième, ouverte dans la tour de la Couture, était gardée par la compagnie du Dauphin, dont, autrefois, M. de Théligny était lieutenant : cette compagnie avait pour commandant M. de Cuisieux, son successeur. La quatrième, qui éventrait la tour Rouge, était gardée par la compagnie du capitaine Saint-André et par Lactance et ses jacobins : la tour Rouge n'était située qu'à cinquante pas du couvent. La cinquième, qui était en face du palais du gouverneur, était gardée par Coligny lui-même, avec sa compagnie : il avait près de lui Yvonnet, Procope et Maldent. La sixième, ouverte dans la tour placée à gauche de la porte de Rémicourt, était gardée par une moitié de la compagnie de l'amiral, que commandait le capitaine Rambouillet : Pilletrousse, qui avait des amis dans cette compagnie, s'y était fait incorporer. La septième était gardée par le capitaine de Jarnac, dont nous avons déjà dit quelques mots : il était fort malade; mais, si malade qu'il fût, le 27 au matin, il s'était fait conduire à cette brèche, où, couché sur un matelas, il attendait l'assaut. La huitième, qui donnait accès dans la tour Sainte-Périne, était gardée par trois capitaines que nous n'avons point eu encore l'occasion de nommer, et qui s'appelaient Forces, Oger et Soleil : un quatrième, le sieur de Vaulpergues, s'était joint à eux; ils commandaient à des soldats de différentes armes. La neuvième était gardée par Dandelot, avec trente-cinq hommes d'armes et vingt-cinq ou trente arquebusiers. La dixième, qui était ouverte dans la tour à l'Eau, était défendue par le capitaine de Lignières et sa compagnie. Enfin, la onzième, qui effondrait la porte d'Isle, était gardée par le capitaine Sallevert et la compagnie la Fayette, à laquelle s'étaient joints les deux Scharfenstein et Malemort, qui n'avaient eu qu'une trentaine de pas à faire hors de la tente pour arriver à la brèche.

Tous ces gens de guerre, repartis sur les différentes brèches, s'élevaient à huit cents hommes; les bourgeois mêlés à eux formaient un nombre à peu près double du leur.

Le 27 août, nous l'avons dit, dès le point du jour, le canon commença de gronder, et jusqu'à deux heures de l'après-midi ne s'arrêta point une seconde. Il était inutile de répondre à un pareil feu, qui broyait les remparts, écrasait les maisons, et allait frapper les habitants jusque dans les rues les plus reculées.

On se contenta donc d'attendre; mais, pour ne laisser à tout homme en état de porter les armes aucun doute sur la nécessité de sa coopération, depuis le point du jour, le guetteur du beffroi ne cessa de sonner, s'interrompant seulement pour crier, avec un porte-voix, du haut de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Et au son de cette cloche, et à ces cris lugubres et incessamment répétés, les plus faibles devenaient forts, les plus timides reprenaient courage.

A deux heures, le feu cessa, et un drapeau fut hissé par Emmanuel-Philibert sur le saillant du chemin couvert.

C'était le signal de l'assaut.

Trois colonnes furent lancées sur trois points : l'une, vers le couvent des jacobins; l'autre, vers la tour à l'Eau; la troisième, enfin, vers la porte d Isle.

Ces trois colonnes se composaient : celle qui marchait vers le couvent des jacobins, des vieilles bandes espagnoles conduites par Alonzo de Cazières, et de quinze cents Allemands sous les ordres de leur colonel Lazare Swendy; celle qui marchait sur la tour à l'Eau comptait six bataillons espagnols, commandés par le colonel Navarez, et six cents Wallons du comte de Mègue; enfin, celle qui marchait sur la porte d'Isle était guidée par le capitaine Carondelet et Julien Romeron. Ils avaient sous leurs ordres trois enseignes bourguignonnes et deux mille Anglais.

Il serait impossible de mesurer, si court qu'il fût, le temps qui s'écoula entre le moment où les assiégeants s'élancèrent des tranchées jusqu'à celui où ils vinrent se heurter aux assiégés; en pareil cas, on vit des années dans le cours d'une minute.

Le choc eut lieu sur les trois points menacés. Sur ces trois points, pendant un quart d'heure, on ne vit rien qu'une affreuse mêlée; on n'entendit rien que des cris, des hurlements, des blasphèmes; puis, suspendu un moment au haut de la falaise croulante, le flot qui avait monté descendit repoussé, laissant le talus couvert de morts.

Chacun avait fait merveille; les trois points attaqués avec acharnement avaient été défendus avec désespoir. Lactance et ses jacobins s'étaient vigoureusement montrés. L'ennemi avait roulé de la tour Rouge jusque dans les fossés; mais plus de vingt moines étaient restés pêle-mêle parmi les morts, avec les vieux soldats espagnols d'Alonzo de Cazières et les Allemands de Swendy. Les Wallons du comte de Mègue et les Espagnols de Navarez n'avaient pas été plus heureux, et, forcés de reculer jusqu'aux tranchées, ils se reformaient pour un second assaut. Enfin, à la tour de la porte d'Isle, la présence de Malemort et des deux Scharfenstein s'était fait efficacement sentir : Carondelet avait eu la main droite broyée d'un coup de pistolet tiré par Malemort, et Julien Romeron, renversé d'un coup de masse, et précipité du haut des remparts par Heinrich Scharfenstein, s'était brisé les deux jambes dans sa chute.

Il y eut un instant de halte sur toute la ligne. On respirait. Seulement, on continuait d'entendre vibrer le son du beffroi, et, par intervalles, la voix du guetteur qui criait aux quatre coins de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Ce cri n'était pas inutile, car, ainsi que nous l'avons dit, les colonnes d'assaut se reformaient, et, ayant reçu un renfort de troupes fraîches, revenaient à l'attaque par le même chemin, semé de morts, qu'elles avaient déjà parcouru.

Ce qui faisait cette défense sublime, c'est que chefs, soldats et bourgeois, savaient bien qu'elle était inutile et ne pouvait avoir un heureux résultat; mais c'était un grand devoir à accomplir, et chacun l'accomplissait gravement, saintement, noblement!

Rien de plus sombre et de plus terrible — Coligny lui-même le dit — que cette seconde attaque, que n'accompagnaient ni les fanfares des trompettes, ni les roulements des tambours. Assiégeants et assiégés s'abordèrent en silence, et le seul bruit que l'on entendit fut celui du fer heurtant le fer.

La brèche qu'il gardait n'étant point attaquée, Coligny pouvait suivre des yeux les chances du combat, et se porter où il croirait sa présence nécessaire. Il vit alors un groupe d'enseignes espagnols qui, ayant délogé les arquebusiers de la tour Rouge, et profitant de cet avantage, s'avançaient jusqu'au parapet du rempart en se glissant à la file jusque dans la tour même.

Coligny ne s'inquiéta pas d'abord de cette attaque : le chemin pris par les Espagnols était si étroit et si difficile, que, si la compagnie du Dauphin faisait son devoir, les assiégeants allaient être certainement repoussés; mais, au grand étonnement de Coligny, les Espagnols se succédaient les uns aux autres par le même chemin, sans qu'il y eût apparence de trouble dans leur marche.

Tout à coup, un soldat effaré vint annoncer à l'amiral que la brèche de la tour Rouge était forcée.

Il était impossible à Coligny, à cause d'un bateau rempli de terre qui s'élevait entre lui et la tour Rouge, de voir ce qui se passait sur ce point; seulement, comprenant que le plus pressé était de courir là où on lui disait que l'ennemi était victorieux, il appela à lui cinq ou six hommes et descendit du rempart, qu'il comptait remonter de l'autre côté de la traverse, en criant :

— A moi, mes amis, c'est ici qu'il faut mourir!

Et, en effet, il courut de toute sa force vers la tour Rouge.

Mais il n'était pas à moitié chemin, qu'il vit, derrière la plate-forme du moulin à vent, l'enseigne de la compagnie du Dauphin fuyant dans la direction des Jacobins avec d'autres gens de guerre, tandis que moines et bourgeois se faisaient tuer plutôt que de reculer d'un pas.

Coligny pensa que sa présence était d'autant plus urgente à la tour Rouge, que les gens de guerre l'abandonnaient, et il redoubla de vitesse; mais, en remontant sur le rempart, il s'aperçut que le rempart était pris, et qu'il venait de donner tête baissée au milieu de la colonne d'attaque espagnole et allemande, déjà maîtresse, non-seulement de la brèche, mais encore de la muraille.

L'amiral regarda autour de lui : un seul page, presque enfant, l'avait suivi, avec un gentilhomme et un valet de chambre.

En ce moment, deux hommes l'attaquèrent, l'un à coups d'épée, l'autre en l'ajustant à bout portant avec une arquebuse.

L'amiral para les coups d'épée du revers de son bras bardé de fer, et écarta, à l'aide de la pique qu'il tenait à la main, le canon de l'arquebuse, qui partit en l'air.

Alors, le petit page, effrayé, cria en espagnol :

— Ne tuez pas monseigneur l'amiral! ne tuez pas monseigneur l'amiral!

— Êtes-vous, en effet, l'amiral? demanda le soldat qui avait porté les coups d'épée à Coligny.

— Si c'est l'amiral, il est à moi, cria l'homme à l'arquebuse.

Et il étendit la main sur Coligny.

Mais, lui, frappant cette main du manche de sa pique :

— Il n'est point besoin de me toucher, dit-il; je me rends, et, avec l'aide de Dieu, je trouverai pour ma rançon une telle somme, qu'elle vous contentera tous deux.

Alors, les deux soldats échangèrent à demi-voix quelques paroles que l'amiral ne put entendre, et qui étaient, sans doute, un accord, car ils cessèrent de se disputer pour lui demander si les hommes qui l'accompagnaient étaient à lui, et qui ils étaient.

— L'un est mon page, l'autre mon valet de chambre, le troisième un gentilhomme de ma maison, répondit l'amiral; leur rançon vous sera payée avec la mienne; seulement, retirez-moi du chemin des Allemands : je désire ne point avoir affaire à eux.

— Suivez-nous, dirent les deux soldats, et nous allons vous mettre en lieu de sûreté.

Et, ayant demandé à l'amiral son épée, ils le ramenèrent à la brèche, qui n'avait point été escaladée, et, l'aidant à descendre, ils le conduisirent dans le fossé, à l'entrée d'une mine.

Là, on rencontra don Alonzo de Cazières, avec lequel les soldats échangèrent quelques paroles.

Alors, don Alonzo s'approcha de Coligny, le salua courtoisement; puis, lui montrant de la main un groupe de gentilshommes qui sortaient de la tranchée et s'avançaient vers la muraille, faisant cortége au généralissime de l'armée espagnole :

— Voici monseigneur Emmanuel-Philibert, dit-il; si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à lui.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit l'amiral, sinon que je suis le prisonnier de ces braves gens, et que je désire que ce soient eux qui touchent le prix de ma rançon.

Emmanuel entendit ce que disait Coligny, et, avec un sourire :

— Monsieur l'amiral, dit-il en français, voici deux drôles qui, si notre prisonnier leur est payé à sa valeur, seront plus riches que certains princes de ma connaissance.

Et, laissant l'amiral aux mains de don Alonzo de Cazières, Emmanuel-Philibert monta sur le rempart par cette même brèche qu'avait défendue l'amiral.

XVII

UN FUGITIF.

Les habitants de Saint-Quentin savaient bien quel terrible jeu ils jouaient, en opposant à la triple armée espagnole, flamande et anglaise qui entourait leurs murailles cette opiniâtre résistance dont la fortune de Philippe II venait de triompher.

Ils ne songèrent donc pas plus à demander merci que, selon toute probabilité, le vainqueur ne songea à leur accorder miséricorde.

C'était la nature des guerres de cette époque, d'entraîner à leur suite d'effroyables représailles. Dans ces armées composées d'hommes de tous pays, où des *condottieri* d'une même nation combattaient souvent les uns contre les autres, et où les engagements d'argent étaient, en général, assez mal tenus par les parties contractantes, le pillage était porté d'avance en ligne de compte, comme complément de solde, et devenait même parfois, en cas de défaite, la solde unique; seulement, dans ce cas, on pillait les amis au lieu de piller les ennemis.

Aussi, nous l'avons vu, la défense avait-elle été désespérée partout, excepté sur ce point où la compagnie du Dauphin avait faibli. L'ennemi occupait déjà la tour Rouge, l'amiral était déjà pris, Emmanuel-Philibert était déjà sur le rempart, que l'on se battait encore, non plus pour sauver la ville, mais pour tuer et être tué, sur trois autres brèches : celles qui etaient défendues par le capitaine Soleil, par la compagnie de M. de la Fayette, et par M. Dandelot, frère de l'amiral.

Il en était de même sur plusieurs points de la ville : les Espagnols, en pénétrant dans la place par la rue du Billon, avaient trouvé des groupes de bourgeois armés qui défendaient le carrefour de Cépy, et l'entrée de la rue de la Fosse.

Cependant, aux cris de « Ville gagnée! » à la lueur du feu, à la vue de la fumée, ces résistances partielles s'éteignirent; la brèche du capitaine Soleil fut forcée, puis celle de M. de la Fayette, puis enfin la dernière, celle de M. Dandelot.

A mesure que ces brèches étaient prises, on entendait de grands cris auxquels succédait un silence sombre : ces cris, c'étaient des cris de victoire; ce silence, c'était celui de la mort.

La brèche forcée, ses défenseurs égorgés ou reçus à rançon, — si on les jugeait à leur mine assez riches pour se racheter, — les vainqueurs se ruaient sur la partie de la ville la plus proche du rempart où ils avaient pris pied, et le pillage commençait.

Il dura cinq jours.

Pendant cinq jours, l'incendie, le viol et le meurtre, ces hôtes dévastateurs des villes prises d'assaut, se promenèrent par les rues, s'asseyant au seuil des maisons désertes ou renversées, et se vautrant jusque sur les dalles sanglantes des églises.

Rien ne fut épargné, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni moines, ni religieuses. Dans une piété pour les pierres qu'il n'avait pas pour les hommes, Philippe II avait donné l'ordre de respecter les édifices sacrés, craignant, sans doute, que les sacriléges commis ne retombassent sur sa tête; l'ordre fut inutile, rien n'arrêta la destruction aux mains des vainqueurs. L'église de Saint-Pierre-au-Canal fut renversée comme par un tremblement de terre; la Collégiale, trouée à jour par les boulets, veuve de ses magnifiques vitraux de couleur brisés par les décharges de l'artillerie, fut dépouillée de ses ciboires de vermeil, de ses vases et de ses chandeliers d'argent; le grand Hôtel-Dieu fut brûlé, et l'hôpital des Belles-Portes, l'hôpital de Notre-Dame, l'hôpital de Lembay, l'hôpital de Saint-Antoine, le béguinage des grainetiers et la maison du Séminaire ne présentèrent plus, ces cinq jours écoulés, qu'un monceau de ruines.

Une fois le rempart envahi, une fois la résistance des rues anéantie, chacun n'avait plus songé qu'à subir le destin, ou à y échapper; les uns avaient tendu la gorge au couteau ou à la hallebarde, les autres s'étaient réfugiés dans des caves, dans des souterrains où ils espéraient se dérober aux regards des ennemis; d'autres, enfin, s'étaient laissés glisser du haut en bas des remparts, essayant de passer à travers les tronçons mal joints des trois armées, — mais presque tous ceux qui avaient tenté ce dernier moyen de fuite avaient servi de but aux arquebusiers espagnols ou aux archers anglais, et bien peu avaient échappé aux balles des uns ou aux flèches des autres.

On égorgeait donc, non-seulement dans la ville, mais aussi hors la ville; non-seulement sur les remparts, mais encore dans les fossés, dans les prairies, et jusque dans la rivière, que quelques désespérés essayaient de traverser à la nage.

Cependant, la nuit vint, et le bruit des fusillades cessa.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la nuit était venue, il y avait à peu près vingt minutes que le dernier coup d'arquebuse s'était fait entendre, lorsqu'un léger frissonnement agita les roseaux de la partie du rivage de la Somme qui s'étendait des sources du Grosnard à la coupure faite en face de Tourival pour laisser pénétrer l'eau de la rivière dans les fossés de la ville.

Ce frissonnement était si léger, qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant ou à l'oreille la plus exercée de distinguer, à dix pas de distance, s'il était causé par les premiers souffles de la nuit, ou par le mouvement de quelque loutre se livrant à l'exercice nocturne de la pêche. Tout ce que l'on eût pu voir, c'est qu'il s'approchait insensiblement du fil de l'eau, assez peu profonde en cet endroit; aussi, arrivé à la lisière des roseaux, le frémissement cessa-t-il pendant quelques minutes, à la suite desquelles on eût pu entendre comme le bruit d'un corps qui plonge; en même temps, des bulles d'eau montèrent du fond de la rivière à la surface.

Quelques secondes après, un point noir apparut au milieu du cours de la rivière; mais, ne demeurant visible que juste le temps qu'il faut à un animal vivant dans notre atmosphère pour reprendre haleine, il disparut aussitôt.

Deux ou trois fois encore, à des distances égales, sans se

rapprocher d'un bord ni de l'autre, et toujours suivant le fil de l'eau, le même objet disparut pour reparaître encore.

Puis, enfin, le nageur, — car, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville rugissante de douleur, et qu'un double regard, jeté à droite et à gauche, l'assurait que les deux rives de la Somme étaient désertes, l'individu dont nous suivons la trace paraissait moins craindre de laisser reconnaître qu'il appartenait à l'espèce du genre animal qui, de son autorité privée, s'est déclaré le plus noble; — puis, enfin, disons-nous, le nageur dévia volontairement de la ligne droite, et, après quelques vigoureuses brasses, pendant lesquelles le sommet de sa tête seul apparaissait à la surface de l'eau, il aborda sur la rive gauche du fleuve, juste à un endroit où l'ombre d'un groupe de saules rendait l'obscurité plus épaisse encore que dans les endroits découverts.

Un instant, il s'arrêta, retint son haleine, et, demeurant aussi muet et aussi immobile que le tronc rugueux contre lequel il s'était appuyé, il interrogea avec tous ses sens, rendus plus subtils par l'idée du péril auquel il venait d'échapper et de celui qui le menaçait encore, l'air, la terre et l'eau.

Tout semblait silencieux et tranquille; la ville seule, couverte d'un panache de fumée au milieu duquel s'élevait parfois un jet de flammes, semblait, comme nous l'avons dit, se débattre dans les tortures d'une douloureuse agonie.

Le fugitif, alors, par cela même qu'il se sentait à peu près en sûreté, parut éprouver un plus vif regret d'abandonner ainsi une ville dans laquelle il laissait, sans doute, des souvenirs d'amitié ou d'amour chers à son cœur. Mais ce regret, si vif qu'il fût, ne parut pas lui inspirer un moment le désir de revenir sur ses pas; il se contenta de pousser un soupir, de murmurer un nom, et, après s'être assuré que son poignard, — seule arme qu'il eût conservée, et qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne dont, le jour, on pouvait contester la valeur, mais que, la nuit, rien n'empêchait de prendre pour de l'or; — après s'être assuré, disons-nous, que son poignard jouait facilement dans le fourreau, et qu'une ceinture de cuir, à laquelle il semblait attacher une importance réelle, continuait de serrer sous son pourpoint la taille mince et flexible dont la nature l'avait doué, il s'élança vers les marais de l'Abbiette de ce pas qui tient le milieu entre le pas de course et le pas ordinaire, et que la stratégie moderne a baptisé du nom de pas gymnastique.

Pour quelqu'un qui eût été peu familier avec les alentours de la ville, le chemin que prenait le fugitif n'eût peut-être pas été sans danger. À l'époque où se passaient les événements que nous racontons, toute cette partie de la rive gauche de la Somme, sur laquelle se hasarde notre coureur nocturne, était occupée par des marais et des étangs qu'on ne traversait qu'à l'aide d'étroites chaussées; mais ce qui devenait un péril pour un homme inexpérimenté offrait, au contraire, une chance de salut à celui qui connaissait les passes du boueux labyrinthe, et un ami invisible qui eût suivi des yeux notre homme, et qui eût conçu des craintes sur le chemin qu'il prenait, eût été bien vite rassuré.

En effet, toujours du même pas, et sans dévier un seul instant de la ligne de terrain solide qu'il devait suivre pour ne point s'engloutir dans quelqu'une de ces tourbières où le connétable avait si malheureusement envasé ses soldats, le fugitif traversa le marais, et se trouva bientôt sur les premiers monticules de cette plaine mamelonnée qui s'étend du village de l'Abbiette au moulin de Cauchy, et qui, lorsqu'elle est couverte d'épis, prend, sous le souffle du vent qui les courbe, l'aspect houleux d'une mer agitée.

Cependant, comme il devenait assez difficile de continuer à marcher du même pas au milieu de ces moissons à moitié sciées par l'ennemi pour en faire la paille de ses bivacs ou la nourriture de ses chevaux, celui que nous avons pris à tache de suivre dans sa course aventureuse appuya sur sa gauche, et se trouva bientôt fouler un chemin battu qu'il semblait avoir eu pour but principal de rencontrer, en exécutant la savante évolution qu'il venait de faire.

Comme il arrive chaque fois qu'un but est atteint, le batteur d'estrade, en sentant sous ses pieds le sable de la route au lieu du chaume de la plaine, s'arrêta quelques instants, aussi bien pour jeter un coup d'œil autour de lui que pour reprendre son souffle; puis, dans une ligne qui l'éloignait plus directement de la ville qu'aucune de celles qu'il avait suivies jusque là, il continua son chemin. Il courut ainsi un quart d'heure à peu près, puis il s'arrêta de nouveau, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue.

A droite, à cent pas dans la plaine, avec ses grands bras de squelette, s'élevait le moulin de Cauchy; son immobilité dans les ténèbres lui donnait le double de sa grandeur ordinaire.

Mais ce qui avait arrêté court le fugitif, ce n'était point la vue de ce moulin, qui ne semblait pas lui être inconnu, et qui, sans doute, lui apparaissait, non pas, comme à don Quichotte, sous la forme d'un géant, mais sous sa véritable forme : ce qui avait arrêté tout court le fugitif, c'était un rayon de lumière qui avait glissé tout à coup par la port du moulin, et le bruit d'une petite troupe de cavaliers qui arrivait directement à son oreille, tandis que, s'approchant incessamment de lui, une masse compacte et mobile se faisait de plus en plus visible à ses yeux.

Il n'y avait pas de doute, c'était une patrouille espagnole qui battait la campagne.

Le fugitif s'orienta.

Il était juste à l'endroit où avait eu lieu, contre Emmanuel-Philibert, l'échauffourée du batard de Waldeck, échauffourée dans laquelle certains aventuriers de notre connaissance avaient été si maltraités, et qui avait eu pour le pauvre Fracasso particulièrement de si déplorables suites. A gauche, était le petit bois par lequel deux des assaillants s'étaient enfuis; ce bois ne paraissait point être étranger à notre inconnu; il s'y élança avec la rapidité d'un daim effarouché, et se trouva sous le couvert d'un taillis de vingt ou vingt-cinq ans, dominé de place en place par de grands arbres qui semblaient les aïeux de toute cette menue futaie.

Il était temps : la troupe prenait le chemin à quinze pas de lui, au moment même où il disparaissait dans le petit bois.

Soit qu'il pensât que ses facultés auditives fussent augmentées par le contact du sol, soit qu'il se crût plus en sûreté couché à plat ventre que debout, le fugitif se jeta la face contre terre, et demeura aussi immobile et aussi silencieux que le tronc du chêne au pied duquel il était couché.

Notre homme ne s'était point trompé; c'était bien une troupe de cavaliers ennemis qui battait les chemins, et qui peut-être même, avertie de la prise de la ville par quelque messager ou par la vue des flammes et de la fumée qui s'élevaient à l'horizon, allait lui réclamer sa part du butin.

Quelques mots espagnols prononcés par les cavaliers, comme ils passaient à la hauteur du fugitif, ne laissèrent à celui-ci aucun doute sur leur identité.

Il en devint plus immobile et plus muet que jamais.

Puis, quand, dans cette immobilité et ce mutisme, il eut donné aux rôdeurs nocturnes le temps de s'éloigner, quand le bruit de leurs voix fut éteint tout à fait, quand le retentissement des pas de leurs chevaux fut près de s'éteindre, il redressa la tête, et, soit pour prendre un parti sur la route qu'il devait suivre, afin d'éviter de pareilles rencontres, soit pour attendre que les battements de son cœur, dont la violence accusait la vivacité de ses émotions, se fussent un peu calmés, il se souleva lentement sur ses genoux d'abord, puis sur ses mains, rampa pendant la longueur d'une toise, et, sentant, aux aspérités des racines qui sortaient de terre, qu'il était protégé par l'ombre de ces grands arbres semés de place en place dans le taillis, et dont nous avons parlé, il fit volte-face, et se trouva assis, le dos presque appuyé au tronc de l'arbre, le visage tourné vers le chemin.

Le fugitif, seulement alors, se permit de respirer librement, et, quoique ses vêtements fussent encore imprégnés des eaux de la Somme, il essuya son front couvert de sueur, et passa sa main fine et élégante dans les boucles de ses longs cheveux.

A peine avait-il achevé cette opération, qui lui avait fait pousser un soupir de bien-être, qu'il lui sembla qu'un objet mobile qui planait au-dessus de sa tête caressait à son tour, et de la même façon qu'il venait de le faire, cette belle chevelure dont il paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, prendre un soin tout particulier.

Curieux de savoir quel était cet objet animé ou inanimé qui se permettait à son endroit cette caressante familiarité, le jeune homme, — il était facile de deviner, à la souplesse et à l'élasticité de ses mouvements, que le fugitif était un jeune homme, — le jeune homme donc se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes, et essaya de distinguer, à travers les épaisses ténèbres, la forme de l'objet qui causait momentanément sa préoccupation.

Mais tout était si sombre autour de lui, qu'il ne put rien distinguer qu'une ligne rapide et étroite placée tout à l'heure verticalement au-dessus de sa tête, maintenant au-dessus de sa poitrine, et qui se balançait avec roideur au souffle de la brise, laquelle tirait des arbres environnants ces murmures nocturnes et indécis qui font, malgré lui, frissonner le voyageur, disposé à les prendre pour la plainte des âmes en peine.

Nos sens, on le sait, suffisent rarement, isolés, à nous donner une idée nette des objets avec lesquels ils sont mis en contact, et ne se complètent que les uns par les autres. Notre fugitif résolut donc de compléter la vue par le toucher, l'œil par la main : il étendit la main, en effet, et demeura immobile et, pour ainsi dire, pétrifié; puis, tout à coup, comme s'il eût oublié que la situation précaire où il se trouvait lui faisait une obligation du mutisme et de l'immobilité, il jeta un cri et s'élança hors du bois, en proie à la plus effroyable terreur.

Ce n'était point une main qui venait de caresser amoureusement sa noire chevelure : c'était un pied, et ce pied, c'était celui d'un pendu!

Inutile de dire que ce pendu était notre ancienne connaissance le poëte Fracasso, qui, ainsi que le bruit en avait couru, avait, après la malheureuse échauffourée du bâtard de Waldeck, trouvé, au participe passé, la rime qu'il avait si longtemps et si inutilement cherchée à l'infinitif.

XVIII

DEUX FUGITIFS.

Le cerf relancé par les chiens ne se jette pas hors du bois et ne dévore pas la plaine en élans plus rapides que ne le faisait le jeune homme aux cheveux noirs qui paraissait posséder, à l'endroit des pendus, — sorte de gens beaucoup moins à craindre, cependant, après qu'avant l'opération, — une inconcevable irritabilité nerveuse.

Le seul soin qu'il prit donc, en apparaissant à la lisière du petit taillis, fut de tourner le dos à Saint-Quentin, et de courir dans une direction opposée à la ville ; le seul désir qu'il parut avoir fut de s'éloigner de là le plus tôt possible.

Le fugitif, en conséquence, soutint pendant plus de trois quarts d'heure une course dont on eût cru un coureur de profession incapable, si bien qu'en ces trois quarts d'heure, il dut faire tout près de deux lieues.

Ces deux lieues faites, il se trouva au delà d'Essigny-le-Grand, et en deçà de Gibercourt.

Deux choses contraignirent le fugitif à une halte momentanée : d'abord, l'haleine lui manquait; puis, ensuite, le terrain devenait tellement bosselé, qu'on ne pouvait plus, je ne dirai pas courir, mais marcher qu'avec une extrême précaution, sous peine de trébucher à chaque pas.

En conséquence, dans l'impossibilité bien visible d'aller plus loin, il se coucha de son long sur une de ces bosses, haletant comme le cerf aux abois.

D'ailleurs, il avait réfléchi sans doute que, depuis longtemps, la ligne occupée par les avant-postes espagnols était dépassée, et, quant au pendu, s'il avait dû descendre de son arbre et courir après lui, il n'eût point attendu trois quarts d'heure pour se donner ce petit plaisir d'outre-tombe.

Notre jeune homme eût pu se faire sur ce dernier point une réflexion encore plus juste : c'est qu'en général, si les pendus pouvaient descendre de la potence, soit qu'elle étende au coin d'un carrefour son bras nu et sec, soit qu'elle allonge dans la forêt sa branche feuillue et pleine de sève, la situation n'est point tellement agréable pour eux, qu'ils ne descendissent dès le premier jour. Or, si notre calcul est juste, du jour de la bataille de Saint-Quentin au jour de la prise de la ville, vingt jours s'étaient écoulés, et, puisque Fracasso était resté patiemment vingt jours suspendu à sa corde, il était probable qu'il y resterait tant que la corde ne se romprait pas.

Pendant que notre fugitif reprenait haleine, et se livrait, sans doute, aux réflexions que nous venons de faire, onze heures trois quarts sonnaient au clocher de Gibercourt, et la lune se levait derrière les bois de Remigny.

Il en résulta que, lorsqu'il releva la tête, ses réflexions achevées, le fugitif put reconnaître, aux rayons tremblants de la lune, le paysage dont il formait la partie la plus animée.

Il était en plein champ de bataille, au milieu du cimetière improvisé par Catherine de Laillier, mère du seigneur de Gibercourt; le petit monticule sur lequel il avait cherché un repos momentané n'était rien autre chose que le rebondissement d'une fosse où une vingtaine de soldats français avaient trouvé le repos éternel.

Il était dit que le fugitif ne sortirait pas du cercle funèbre qui, depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, semblait s'étendre autour de lui.

Cependant, comme il paraît que, pour certaines organisations, les cadavres qui dorment à trois pieds sous terre sont moins effrayants que ceux qui se balancent à trois pieds au-dessus, notre fugitif se contenta, cette fois, de se livrer à un tremblement nerveux accompagné de ce petit roulement de la voix qui signifie qu'un frisson glacé passe entre le cuir et la chair de ce pauvre animal le plus facile à épouvanter après le lièvre, — c'est-à-dire de l'homme.

Puis, la poitrine soulevée encore par un reste de fatigue, résultat de la course désordonnée qu'il venait d'accomplir, notre fugitif se mit à écouter le cri d'une chouette qui jaillissait, mélancolique et régulier, d'un massif d'arbres verts restés debout comme pour indiquer le centre du cimetière.

Mais bientôt, si fort que ce chant lugubre parût captiver son attention, son sourcil se fronça, et sa tête tourna légèrement de droite à gauche, comme préoccupée d'un autre bruit qui venait se mêler à celui-là.

Ce bruit était plus matériel que le premier; le premier semblait descendre du ciel sur la terre, le second semblait monter de la terre au ciel. C'était le bruit de ce lointain galop d'un cheval si bien imité dans la langue latine, au dire des professeurs, ébahis, depuis deux mille ans, d'admiration devant le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je n'oserais pas dire que notre fugitif connût ce vers; mais, à coup sûr, il connaissait le galop d'un cheval : car à peine le bruit de ce galop était-il perceptible à une oreille ordinaire, que le jeune homme était debout, interrogeant l'horizon du regard; seulement, comme le cheval galopait non pas sur une grande route, mais sur un sol poussiéreux, défoncé par les marches et les contre-marches de l'armée espagnole et de l'armée française, comme ce sol, sillonné par les boulets et couvert des débris de la moisson, n'avait ou'une

médiocre sonorité, il se trouvait qu'en réalité, le cheval et le cavalier étaient beaucoup plus près du fugitif que celui-ci ne se l'était imaginé d'abord.

La première idée qui vint à notre jeune homme, c'est que, défiant dans la roideur de ses jambes, le pendu avec lequel il venait de se compromettre avait emprunté aux écuries de la Mort quelque cheval fantastique à l'aide duquel il s'était mis à sa poursuite; et la marche rapide du cavalier, le peu de bruit que faisait le cheval en gagnant du chemin rendaient cette supposition possible, surtout pour une organisation nerveuse et surexcitée encore par les événements qui venaient de s'accomplir, et par l'aspect vraiment lugubre du théâtre où ils s'étaient accomplis.

Ce qu'il y avait de positif dans tout cela, c'est que cheval et cavalier n'étaient plus guère qu'à cinq cents pas du jeune homme, et que celui-ci commençait à les distinguer l'un et l'autre, autant qu'il est permis, par le clair quelque peu obscur d'une lune à son dernier quartier, de distinguer les spectres d'un cavalier et d'un cheval.

Peut-être, si la course du fantastique centaure qui s'approchait eût dû laisser notre fugitif à vingt pas à droite ou à vingt pas à gauche, celui-ci n'aurait-il pas bougé, et, au lieu de fuir, se serait-il couché à l'ombre, dans quelque entre-deux de tombes pour laisser passer l'apocalyptique vision; mais point : il se trouvait sur la ligne directe parcourue par le nouvel arrivant, et il lui fallait fuir au plus vite, s'il ne voulait pas être traité par le cavalier infernal comme Héliodore, vingt siècles auparavant, avait été traité par le cavalier céleste.

Il jeta donc un regard rapide vers l'horizon opposé à celui par lequel surgissait le danger, et, à trois cents pas à peine devant lui, il aperçut, comme un rideau sombre, la lisière des bois de Rémigny.

Il songea bien un instant à se jeter soit dans le village de Gibercourt, soit dans le village de Ly-Fontaines, placé qu'il était à mi-chemin de ces hameaux, dont le premier s'élevait à sa droite, et le second à sa gauche; mais, calcul fait des distances, il reconnut qu'il était au moins à cinq cents pas de l'un et de l'autre, tandis qu'il était à trois cents pas à peine de la lisière du bois.

Ce fut donc vers le bois qu'il se dirigea avec l'élan du cerf à qui la meute en défaut a donné le loisir de reposer pendant quelques instants ses membres déjà roidis; mais, au moment où il passait de l'immobilité au mouvement, il lui sembla que le cavalier poussait un cri de joie qui n'avait rien d'humain. Ce cri, apporté aux oreilles du fugitif sur les ailes vaporeuses de la nuit, donna une nouvelle activité à sa course, et, comme, cependant, le bruit de cette course épouvantait la chouette cachée dans les massifs d'arbres, et qui s'envolait en jetant une dernière plainte plus lugubre que les autres, il se prit à envier ces ailes rapides et silencieuses à l'aide desquelles le sombre oiseau de nuit se trouva en un instant perdu dans le rideau de bois qui s'étendait devant lui.

Mais, si le fugitif n'avait point les ailes de la chouette, le cheval qui servait de monture au cavalier lancé à sa poursuite paraissait avoir celles de la Chimère : tout en bondissant par-dessus les tombes, le jeune homme jetait un regard derrière lui, et, avec une rapidité effrayante, il voyait se rapprocher et grandir le cheval et le cavalier.

En outre, le cheval hennissait, et le cavalier hurlait.

Si les artères des tempes du fugitif n'eussent point battu si fort, il eût compris que les hennissements du cheval n'avaient rien que de naturel, et que les hurlements du cavalier étaient tout simplement une repétition du mot *Arrête!* prononcé sur tous les tons, depuis celui de la prière jusqu'à celui de la menace; mais, comme, malgré cette gamme ascendante, loin de s'arrêter, le fugitif redoublait d'efforts pour gagner le bois, le cavalier, de son côté, redoublait d'efforts pour atteindre le fugitif.

Au reste, peu s'en fallait que la respiration de celui-ci ne fût aussi rauque que celle du quadrupède qui le poursuivait; il n'était plus qu'à cinquante pas de la lisière du bois; mais le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'à cent pas de lui.

Ces derniers cinquante pas étaient au fugitif ce qu'est au naufragé roulé par les vagues les cinquante dernières brasses qu'il lui reste à compter pour atteindre le rivage; et encore le naufragé a-t-il cette chance que, les forces venant à lui manquer, le flux le portera peut-être vivant sur le galet, tandis qu'aucune espérance de ce genre ne pouvait bercer le fugitif, si — ce qui était plus que probable — les jambes venaient à lui manquer avant qu'il eût atteint ce bienheureux couvert où la chouette l'avait précédé, et semblait railler, de sa voix funèbre, son dernier et impuissant effort.

Les bras tendus, le haut du corps en avant, la gorge desséchée, l'haleine stridente, un bourdonnement de tempête dans les oreilles, un nuage de sang dans les yeux, notre fugitif n'avait plus que vingt pas à faire pour atteindre la lisière du bois, quand, en se retournant, il vit que le cheval toujours hennissant, le cavalier toujours criant, n'avaient plus que dix pas à faire pour l'atteindre, lui!

Alors, il voulut, de son côté, redoubler de vitesse; mais sa voix expira dans son gosier, ses jambes se roidirent; il entendit comme un grondement de tonnerre derrière lui, sentit comme une haleine de flamme sur son épaule, éprouva un choc pareil à celui que lui eût causé un rocher lancé par une catapulte, et s'en alla rouler, à moitié évanoui, dans le fossé du petit bois.

Puis, comme à travers une vapeur de flamme, il vit le cavalier descendre, ou plutôt se jeter à bas de sa monture, s'élancer vers lui, le soutenir, le relever, l'asseoir sur le talus, le regarder à la lueur de la lune, et tout à coup s'écrier :

— Par l'âme de Luther, c'est ce cher Yvonnet!

A ces mots, l'aventurier, qui commençait à reconnaître le cavalier pour un être humain, s'efforça de rassembler ses esprits, fixa ses yeux hagards sur celui qui, après une si rude poursuite, lui adressait de si rassurantes paroles, et, d'une voix que la sécheresse de son gosier faisait ressembler au râle d'un mourant :

— Par l'âme du pape, murmura-t-il, c'est monseigneur Dandelot!

Nous savons pourquoi Yvonnet fuyait devant monseigneur Dandelot; il nous reste à expliquer pourquoi monseigneur Dandelot poursuivait Yvonnet. Il nous suffira pour cela de jeter un regard en arrière, et de reprendre les événements où nous les avons abandonnés, c'est-à-dire au moment où Emmanuel-Philibert mettait le pied sur la brèche de Saint-Quentin.

XIX

AVENTURIER ET CAPITAINE.

Nous avons dit comment Yvonnet, Maldent et Procope défendaient la même brèche que l'amiral Coligny.

La brèche n'avait pas été difficile à défendre, n'ayant pas été attaquée.

Seulement, nous avons dit encore comment la brèche voisine avait été surprise par les enseignes espagnols, et comment la compagnie du Dauphin l'avait si tristement laissé prendre.

Nous avons dit enfin comment, en voyant ce qui se passait à gauche, Coligny s'était élancé, appelant sur ses traces ceux qui l'entouraient, et comment, après le détour que la traverse l'avait forcé de faire, il était remonté sur le rempart que les Espagnols envahissaient déjà, et s'était écrié :

— C'est ici qu'il faut mourir!

Cette généreuse détermination était bien certainement dans le cœur de l'amiral, et sans doute avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour l'accomplir, quoiqu'il ne fût point mort

sur la brèche, soit par une faveur divine, soit par une vengeance céleste, — selon qu'on envisagera son assassinat, le jour de la Saint-Barthélemy, au point de vue protestant ou au point du vue catholique.

Mais cet avis, courageusement émis par un général de grand cœur, portant sur ses épaules toute une responsabilité militaire et politique, — qu'il faut mourir le jour où l'on est vaincu, — cet avis n'était sans doute point celui des trois aventuriers qui lui avaient loué, par l'entremise du procureur Procope, leurs bras pour la défense de la ville.

Donc, en voyant que la ville était prise, et qu'il n'y avait plus moyen de la défendre, ils jugèrent que leur bail était résilié de plein droit, et, sans communiquer cette opinion à ses coassociés, chacun se mit à fuir du côté où il espérait trouver son salut.

Maldent et Procope disparurent à l'angle du couvent des jacobins, et, comme ce n'est point à eux que nous avons affaire pour le moment, nous les abandonnerons à leur bonne ou mauvaise fortune, afin de suivre celle de leur compagnon Yvonnet.

D'abord, il eut l'idée, rendons-lui cette justice, de prendre le chemin du Vieux-Marché pour aller offrir son épée et son poignard à sa bonne amie Gudule Pauquet; mais sans doute pensa-t-il que, si redoutables que fussent ces armes dans sa main expérimentée, elles ne pouvaient, en pareille circonstance, être que d'une utilité médiocre à une jeune fille que sa beauté et ses grâces naturelles défendraient bien plus efficacement contre la colère des vainqueurs que toutes les épées et tous les poignards du monde.

D'ailleurs, il savait que le père et l'oncle de Gudule avaient, dans les caves de leurs maisons, préparé, pour leurs objets les plus précieux, — et, au premier rang de leurs objets les plus précieux, ils plaçaient naturellement leur fille et nièce, — le jeune homme savait, disons-nous, que le père et l'oncle de Gudule avaient préparé une cachette qu'ils regardaient comme introuvable, et dans laquelle ils avaient, à tout hasard, amassé des vivres pour une dizaine de jours. Or, si acharné que fût le pillage, il était probable qu'à la voix des chefs, l'ordre se rétablirait dans la malheureuse ville avant le dixième jour, et que, l'ordre rétabli, Gudule mettrait le nez hors de sa cachette, et, en temps opportun, reparaîtrait à la lumière du soleil.

Le sac de la ville se passerait donc, selon toute probabilité, grâce aux précautions prises, assez tranquillement pour la jeune fille, qui, pareille aux premières chrétiennes, entendrait, des catacombes où elle était cachée, rugir le carnage et le meurtre au-dessus de sa tête.

Une fois convaincu que sa présence, au lieu d'être utile à mademoiselle Gudule, ne pouvait lui être que nuisible, Yvonnet, peu curieux, d'ailleurs, de s'enterrer pendant huit ou dix jours comme un blaireau ou comme une marmotte, Yvonnet, au risque de ce qui pourrait lui en arriver, résolut de rester au grand jour du ciel, et, au lieu de se cacher dans quelque coin de la ville assiégée, se hâta de mettre tout en œuvre pour que, du soir au lendemain matin, la plus grande distance possible existât entre elle et lui.

Abandonnant Procope et Maldent, qui, comme nous l'avons dit, tournèrent l'angle du couvent des jacobins, il commença par enfiler la rue des Ligniers, coupa vers son extrémité la rue de la Sellerie, prit la rue des Brebis, remonta jusqu'au carrefour des Campions, redescendit jusqu'à la ruelle de la Brassette, longea la rue des Canonniers, et, par la rue de la Poterie, gagnant l'église Sainte-Catherine, il se trouva sur le rempart entre la tour et la poterne de ce nom.

Pendant sa course, et sans s'arrêter pour cette double opération, Yvonnet avait débouclé le ceinturon de son épée et les courroies de sa cuirasse, et, comme son épée et sa cuirasse ne devaient lui être d'aucune utilité dans le plan de fuite qu'il venait d'improviser, il avait jeté son épée pardessus un mur de la rue Brassette, et sa cuirasse derrière une borne de la rue de la Poterie. Au contraire, il avait assuré son poignard à la chaîne de cuivre doré qui faisait orgueilleusement le tour de son cou, et il avait resserré d'un cran la ceinture contenant les vingt-cinq écus d'or qui constituaient la moitié de sa fortune; car, si Malemort, ne pouvant fuir, avait enterré les siens, Yvonnet, qui comptait, lui, sur l'agilité de ses jambes pour sauver ses écus et sa vie, n'avait pas voulu se séparer de la part de son trésor dont il lui était permis de disposer.

Arrivé au rempart, Yvonnet enjamba résolûment le parapet, et s'élança, roide et les bras au corps, dans le fossé rempli d'eau vive qui serpentait au bas de la muraille. Il avait passé si rapidement, qu'à peine les sentinelles avaient-elles fait attention à lui; d'ailleurs, les cris qui, au même instant, retentissaient de l'autre côté de la ville avaient quelque chose de bien plus intéressant pour elles que cet homme ou cette pierre qu'on avait entendu rouler dans le fossé, et qui ne reparaissait point sur l'eau, dont les cercles élargis venaient se briser d'un côté contre la muraille, de l'autre contre le talus gazonné des marais de Grosnard.

L'individu dont la chute avait causé ces cercles multipliés n'avait garde de reparaître, ayant nagé entre deux eaux, étant allé s'accroupir au milieu d'une famille de nenufars dont les feuilles protectrices cachaient à tous les regards sa tête, ensevelie dans l'eau jusqu'à la bouche.

Ce fut de là qu'il assista à un spectacle bien capable de préparer ses nerfs à l'état d'irritabilité auquel nous les avons vus arriver.

Beaucoup de combattants, la ville une fois prise, suivirent le même chemin que lui, les uns sautant, comme il avait fait, du haut en bas du rempart, les autres fuyant tout simplement par la poterne Sainte-Catherine; mais tous eurent cette malheureuse idée, au lieu d'attendre la nuit, d'essayer de fuir immédiatement. Or, fuir immédiatement était chose impossible, vu le cercle que les Anglais avaient eu soin de former parallèlement à cette face de la muraille, depuis la vieille chaussée de Vermand jusqu'aux rives de la Somme.

Tous les fuyards furent donc accueillis à coups d'arquebuse ou de flèches, et repoussés dans le marais, où ils donnèrent aux Anglais — excellent viseurs, comme on sait — le plaisir du tir à la cible.

Deux ou trois cadavres vinrent tomber, en reculant, tout près d'Yvonnet, et s'en allèrent, en suivant le fil de l'eau, joindre le cours de la Somme.

Cela donna une idée au jeune aventurier: ce fut de jouer le cadavre, et, en se tenant roide et immobile, de gagner, lui vivant, ce bienheureux courant d'eau qui emportait les morts.

Tout alla bien jusqu'à l'endroit où l'eau des fossés se jette dans la Somme; mais, arrivé là, Yvonnet, en inclinant la tête en arrière, et en ouvrant avec précaution les yeux, vit une double haie d'Anglais disséminés sur l'une et l'autre rive de la Somme, et qui, n'ayant pas de vivants à fusiller, s'amusaient à fusiller les cadavres.

Le jeune homme, au lieu de conserver la roideur cadavérique qui le maintenait à la surface de l'eau, se pelotonna en boule, roula au fond, et, à quatre pattes, gagna cette espèce de forêt de roseaux au milieu de laquelle il demeura caché sans accident, et d'où nous l'avons vu déboucher pour gagner l'autre rive.

Comme, à partir du moment où le voyageur reparut à l'ombre des saules, nous l'avons suivi pas à pas jusqu'à celui où, haletant, il tomba sur la lisière du bois de Rémigny, il est inutile, du moins momentanément, de nous occuper davantage de lui. Nous allons donc l'abandonner pour suivre à son tour, dans tous les détails des événements qui venaient de lui arriver, monseigneur Dandelot, frère de l'amiral, dont la figure amie venait de faire jeter à Yvonnet un si joyeux cri de reconnaissance.

Nous avons dit que la brèche gardée par Dandelot avait été la dernière prise.

Dandelot était non-seulement un général, mais encore un soldat; il avait combattu de la hallebarde et de l'épée, aussi bien qu'aurait pu le faire le dernier reître de l'armée. Comme rien ne le distinguait des autres que son courage,

on l'avait respecté pour son courage, qui avait cédé au nombre; une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, l'avaient désarmé, terrassé et amené prisonnier au camp, sans savoir quel était le capitaine, nous ne dirons pas qui s'était rendu à eux, mais qui avait été pris par eux.

Une fois au camp, il avait été reconnu par le connétable et par l'amiral, qui, tout en cachant son nom et le degré d'intérêt qu'ils lui portaient comme oncle et comme frère, avaient répondu de lui à ceux qui l'avaient pris, pour une somme de mille écus, que les deux illustres captifs devaient payer en même temps que leur propre rançon.

Mais à Emmanuel-Philibert il n'y avait pas eu moyen de dissimuler le rang du prisonnier; aussi, en invitant Dandelot à souper avec lui, comme il avait fait pour le connétable et pour l'amiral, il avait recommandé, comme il avait fait encore pour ceux-ci, que la surveillance la plus active entourât ce troisième prisonnier, qu'il tenait au moins pour l'égal des deux autres.

Le souper s'était prolongé jusqu'à dix heures et demie du soir, avec une courtoisie digne des beaux temps de la chevalerie. Emmanuel-Philibert avait essayé de faire oublier à toute cette noblesse française, prisonnière comme au lendemain de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, qu'elle était à la table de son vainqueur, et il avait été infiniment plus question, pendant la soirée, du siége de Metz et de la bataille de Renty, qu'il n'avait été question de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin.

A dix heures et demie, comme nous l'avons dit, on se leva de table; des tentes avaient été préparées pour les nobles prisonniers au centre même du camp, dans une enceinte de palissades où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture que gardaient deux sentinelles.

Un cercle de factionnaires veillaient, en outre, en dehors de cette enceinte de palissades.

Souvent, pendant les longues nuits du siége, Dandelot avait, du haut de la muraille, étendu son regard sur ce camp gigantesque couché à ses pieds. Il connaissait le quartier de chaque chef, le gisement des tentes, l'intervalle gardé entre les hommes de nations différentes, et jusqu'aux accidents de terrain qui faisaient moutonner toute la cité aux flottantes banderoles.

Depuis qu'il était prisonnier, — et l'on sait qu'il n'y avait pas longtemps, — une seule idée avait, comme le balancier d'une pendule, battu les deux côtés du crâne de Dandelot.

Cette idée, c'était celle de fuir.

Aucune parole ne l'engageait, et, nous l'avons dit, il ne s'était pas rendu : il avait été pris; or, il pensait avec raison que plus tôt il tenterait de mettre à exécution ce projet de fuite, plus il aurait de chances qu'il réussît.

On ne sera donc pas étonné, quand nous dirons qu'à peine sorti du quartier d'Emmanuel-Philibert pour regagner celui des prisonniers, son œil commença d'interroger avidement tous les objets qui s'offraient à sa vue, avec le désir de faire, dans un moment donné, du plus futile et du plus insignifiant peut-être de ces objets, un moyen de salut.

Un officier allait être envoyé par Emmanel-Philibert à Cambrai, où il devait annoncer la prise de la ville, et porter la liste des prisonniers de marque qui avaient été faits.

Cette liste s'était encore augmentée pendant le souper, et l'officier, après qu'Emmanuel-Philibert avait eu pris congé de ses convives, était entré sous la tente du général en chef, pour que celui-ci ajoutât à la liste les nouveaux noms dont elle devait être grossie.

Un des chevaux des écuries d'Emmanuel, choisi parmi les plus rapides coureurs, stationnait à dix pas du quartier du prince, la bride enrayée à l'arçon, et tenu au mors par un valet d'écurie.

Dandelot s'approcha du cheval en amateur qu'attire la vue d'une bête de race; puis, justifiant la réputation qu'il avait d'être un des meilleurs écuyers de l'armée française, d'un bond il se mit en selle, enfonça les éperons dans le ventre du cheval, renversa le palefrenier et partit au galop.

Le palefrenier renversé cria : « Alarme! » mais Dandelot était déjà à vingt pas du point d'où il était parti. Il passa comme une vision devant les tentes du comte de Mègue; le factionnaire le mit en joue, mais la mèche de son arquebuse était éteinte. Un autre, qui était armé d'un mousquet à rouet, se doutant que c'était ce cavalier qui passait comme une trombe que lui désignaient les cris retentissant de tous côtés, tira sur lui, et le manqua; cinq ou six soldats tentèrent de lui barrer le chemin avec des hallebardes, mais il culbuta les uns, sauta par-dessus les autres, les dépassa tous, rencontra la Somme sur son chemin, bondit d'un seul élan jusqu'au tiers de la rivière, au lieu d'essayer de couper le courant, se laissa dériver, et, à travers une fusillade qui n'eut d'autre résultat que de lui enlever son chapeau et de lui trouer son haut-de-chausses, sans même lui égratigner la peau, il aborda sur l'autre rive.

Arrivé là, il était à peu près sauvé.

En cavalier consommé qu'il était, il avait trop promptement compris la valeur du cheval qu'il serrait entre ses jambes, pour redouter la poursuite d'autres chevaux sur lesquels il aurait cinq ou six minutes d'avance; la seule chose qu'il eût donc à craindre, c'était que quelque balle ne le jetât à bas de son cheval, ou ne blessât son cheval assez grièvement pour l'empêcher de continuer son chemin.

Aussi, Dandelot eut-il un moment d'inquiétude en sortant de la Somme; ce moment fut court : au bout de cinq ou six élans, le fugitif avait reconnu que le cheval était aussi sain et sauf que lui-même.

Dandelot ne connaissait pas le pays, mais il savait la situation des villes principales qui entouraient Saint-Quentin, et qui formaient la ceinture française, Laon, la Fère, Ham; il devinait instinctivement le point où, vingt-cinq à vingt-six lieues au delà de ces villes, gisait Paris. Ce qui lui importait, c'était de s'éloigner du danger; il piqua droit devant lui, et se trouva naturellement sur la ligne de Gauchy, de Gruoïs et d'Essigny-le-Grand.

C'est en arrivant en vue de ce dernier village que, la lune s'étant levée, le cavalier put se rendre compte, non pas du chemin qu'il avait fait, non pas du lieu où il se trouvait, mais du paysage et de son aspect.

Dandelot, on se le rappelle, n'avait point assisté à la bataille; il ne pouvait donc pas être frappé de l'aspect que présentait le champ de bataille, et qui avait troublé Yvonnet.

Il continua sa route en ralentissant, cependant, le pas de son cheval, longea le village de Benay, passa entre les deux moulins d'Hinocourt, jetant à droite et à gauche, devant lui, d'avides regards. — Ce que cherchait le cavalier, c'était quelque homme isolé, quelque paysan des environs auprès duquel il pût se renseigner du lieu même où il se trouvait, et qui pût lui servir de guide, ou tout au moins le mettre dans son chemin. Voilà ce qui faisait qu'à tout instant il se levait sur ses étriers, étendant son regard aussi loin que ce regard pouvait porter.

Tout à coup, il lui sembla, au milieu du terrain bouleversé du cimetière le Piteux, voir se dresser une ombre humaine; il piqua droit sur cette ombre; mais l'ombre paraissait aussi désireuse de le fuir que lui était désireux de la joindre. L'ombre avait donc fui à toutes jambes; Dandelot lui avait donné la chasse; l'ombre s'était dirigée vers le bois de Rémigny. Dandelot avait deviné son intention, et, par tous les moyens possibles à un cavalier, c'est-à-dire par les éperons, par les genoux, par la voix, avait redoublé la vitesse de son cheval, lui faisant franchir monticules, buissons, ruisseaux, afin d'arriver à ces bois maudits avant l'ombre qu'il poursuivait, et qui eût semblé celle d'Achille aux pieds légers, si la terreur qu'elle paraissait éprouver ne l'eût point rendue indigne de ce nom victorieux d'Achille. L'ombre n'était plus qu'à vingt pas du taillis, Dandelot n'était plus qu'à trente pas de l'ombre; il avait fait un dernier effort dont nous avons vu le résultat; l'ombre, — qui, au fur et à mesure qu'il s'en était approché, avait pris la solidité d'un corps, — l'ombre avait roulé à ses pieds, heurtée par le poitrail de son cheval. Il s'était jeté à terre

pour porter secours à ce fuyard, dont les renseignements pouvaient lui être si précieux, et, dans le pauvre diable haletant, presque évanoui, à demi mort de frayeur, il avait, à son grand étonnement et, en même temps, à sa grande joie, reconnu l'aventurier Yvonnet.

Quant à Yvonnet, avec un étonnement égal, mais avec une joie bien autrement grande, il avait, de son côté, reconnu le frère de l'amiral, monseigneur Dandelot de Coligny.

XX

L'ATTENTE.

La nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin avait retenti comme un coup de tonnerre inattendu par toute la France, et avait eu particulièrement son écho dans le château de Saint-Germain. Jamais le connétable de Montmorency, ce vieux soudard quinteux et ignorant, n'avait eu plus grand besoin, pour ne pas tomber en complète disgrâce, de l'inexplicable soutien que lui prêtait, près du roi Henri II, la constante et inébranlable faveur de Diane de Poitiers.

En effet, le coup était terrible : une moitié de la noblesse occupée, avec le duc de Guise, à la conquête de Naples, l'autre moitié anéantie ! Quelques gentilshommes échappés, meurtris et haletants, de cette grande boucherie, groupés autour de M. le duc de Nevers, blessé à la cuisse, — c'était toute la force active qui restait à la France !

Quatre ou cinq pauvres villes mal protégées par des remparts en mauvais état, mal approvisionnées de munitions et de vivres, mal pourvues de garnisons, Ham, la Fère, Laon, le Catelet et, comme une sentinelle perdue au milieu du feu, Saint-Quentin, la moins forte, la moins défendue, la moins tenable de ces villes.

Trois armées ennemies, une espagnole, une flamande, une anglaise, les deux premières exaspérées par une longue alternative de victoires et de défaites, la troisième toute neuve, toute fraîche, alléchée par les antécédents de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, désireuse de voir ce fameux Paris dont une autre armée anglaise avait entrevu les murailles sous Charles VI, c'est-à-dire un siècle et demi auparavant.

Un roi isolé, sans génie personnel, brave, mais de cette bravoure particulière à l'individualité française, capable d'être un excellent soldat, incapable d'être un médiocre général.

Pour tout conseil, le cardinal de Guise et Catherine de Médicis, c'est-à-dire la cauteleuse politique italienne alliée à la ruse française et à l'orgueil lorrain.

En dehors de cela, une cour frivole de reines et de princesses, de femmes légères et galantes : la petite reine Marie, la petite princesse Élisabeth, madame Marguerite de France, Diane de Poitiers et sa fille, — à peu près fiancée à l'un des fils du connétable de Montmorency, François-Charles-Henri, — enfin, la petite princesse Marguerite.

Aussi, la nouvelle fatale de la perte de la bataille de Saint-Quentin ou de la Saint-Laurent, comme on voudra, ne semblait-elle, selon toute probabilité, que l'avant-courrière de deux nouvelles non moins terribles : la prise de la ville de Saint-Quentin et la marche sur Paris de la triple armée espagnole, flamande et anglaise.

Le roi commença donc par ordonner secrètement les préparatifs d'une retraite sur Orléans, cette vieille forteresse de la France, qui, reprise par une vierge, avait, un peu plus de cent ans auparavant, servi de tabernacle à l'arche sainte de la monarchie.

La reine, les trois princes, la petite princesse et toute la cour féminine devaient se tenir prêts à partir, soit de jour, soit de nuit, au premier ordre qui serait donné.

Quant au roi, il devait aller rejoindre les débris de l'armée partout où ils seraient, et combattre avec eux jusqu'à ce qu'il eût versé la dernière goutte de son sang. Toutes les mesures étaient prises pour que le dauphin François lui succédât, en cas de mort, avec Catherine de Médicis pour régente, et le cardinal de Lorraine pour conseil.

En outre, nous croyons l'avoir déjà dit, des courriers avaient été expédiés au duc François de Guise afin qu'il hâtât son retour, et qu'il ramenât avec lui tout ce qu'il pourrait ramener de l'armée d'Italie.

Ces dispositions prises, Henri II avait attendu avec anxiété, l'oreille tournée vers la route de Picardie.

Alors, il avait appris que, contre toute probabilité, et même contre toute espérance, Saint-Quentin tenait encore. Quinze mille hommes avaient été anéantis sous ses murs; l'héroïque ville luttait contre la triple armée victorieuse avec quatre ou cinq cents soldats de toutes armes. Il est vrai qu'outre sa garnison, Saint-Quentin renfermait cette vaillante population que nous venons de voir à l'œuvre.

On attendit avec cette même anxiété, pendant deux jours, pendant trois jours, la nouvelle de la prise de la ville.

Rien de pareil n'arriva. On apprit, au contraire, que Dandelot était parvenu à entrer dans la place avec un renfort de quelques centaines d'hommes, et que l'amiral et lui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Or, on savait que, lorsque Coligny et Dandelot faisaient de pareils serments, ils les tenaient; le roi fut donc un peu rassuré : le danger existait toujours, mais il était moins imminent.

Tout l'espoir de la France se trouvait, comme on le voit, concentré sur Saint-Quentin.

Henri II demandait au ciel que la ville pût tenir huit jours; en attendant, et afin d'être au courant des nouvelles, il partit pour Compiègne : à Compiègne, il était à quelques lieues seulement du théâtre de la guerre.

Catherine de Médicis l'accompagna.

Lorsqu'il s'agissait de demander un bon conseil, c'était à Catherine de Médicis que Henri II avait recours; lorsqu'il s'agissait de passer un doux moment, c'était à Diane de Poitiers qu'il s'adressait.

Le cardinal de Guise restait à Paris pour surveiller et encourager les Parisiens.

En cas d'urgence, le roi rejoindrait l'armée, s'il existait encore une armée, pour l'encourager de sa présence; Catherine reviendrait à Saint-Germain pour prendre la direction suprême de la retraite.

Henri trouva les populations beaucoup moins effrayées qu'il ne le craignait; cette habitude des armées des XIVe XVe et XVIe siècles, de ne hasarder un pas dans leurs conquêtes qu'après s'être assuré la possession des villes qu'elles rencontraient sur leur chemin, donnait un peu de répit à Compiègne, protégée par Ham, le Catelet et la Fère.

Henri s'installa au château.

A l'instant même, des espions furent envoyés du côté de Saint-Quentin, afin de s'informer de l'état de la place, et des courriers du côté de Laon et de Soissons, pour s'enquérir de ce qu'était devenue l'armée.

Les espions revinrent, racontant que Saint-Quentin tenait parfaitement, et ne faisait pas le moins du monde mine de vouloir se rendre; les courriers revinrent, disant que deux ou trois mille hommes — c'était tout ce qui restait de l'armée — s'étaient ralliés à Laon, autour du duc de Nevers.

Au reste, de ces deux ou trois mille hommes, le duc de Nevers avait tiré le meilleur parti possible.

Il connaissait les lenteurs de cette guerre de siéges que — une fois Saint-Quentin emportée — allait probablement entreprendre l'armée espagnole; il ne s'occupa donc que de renforcer les villes qui pouvaient retarder la marche de l'ennemi. Il envoya le comte de Sancerre à Guise, où celui-

ci conduisît sa cornette de cavalerie, celle du prince de la Roche-sur-Yon, et les deux compagnies de d'Estrées et de Cuisieux. Il envoya le capitaine Bordillon à la Fère avec cinq enseignes de gens de pied, et autant de compagnies de cavalerie. Enfin le baron de Polignac partit pour le Catelet, M. d'Humières pour Péronne, M. de Chausnes pour Corbie, M. de Sésois pour Ham, M. de Clermont d'Amboise pour Saint-Dizier, Bouchavannes pour Coucy, et Montigny pour Chauny.

Quant à lui, il restait à Laon avec un corps d'un millier d'hommes; c'était là que le roi devait lui faire tenir les nouvelles troupes qu'il pourrait lever, et les renforts que l'on tirerait des autres parties de la France.

On mettait ainsi un premier appareil sur la blessure: mais rien ne disait encore que la blessure ne fût point mortelle.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus triste que ce vieux château de Compiègne, déjà sombre par lui-même, mais encore assombri par la présence de ses deux hôtes royaux. Lorsque Henri II venait à cette résidence, — et cela lui arrivait d'habitude trois ou quatre fois par an, — c'était pour peupler château, ville et fort de cette magnifique cour de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qu'il traînait après lui; c'était pour emplir les corridors et les salles gothiques du bruit des instruments de fête; c'était, enfin, pour faire retentir la forêt du son du cor et de l'aboi des chiens.

Cette fois, il n'en était pas ainsi. Vers la fin du jour, un lourd chariot s'était arrêté à la porte du château, sans avoir aucunement éveillé la curiosité des habitants de la ville, qu'il venait de traverser. A peine le suisse s'était-il ému de cet événement, en apparence peu important; un homme d'une quarantaine d'années, au teint presque africain, à la barbe noire, à l'œil cave; une femme de trente-six ans, à la peau blanche et fine, aux yeux vifs, aux dents superbes, aux cheveux noirs, descendirent de cette voiture, suivis de trois ou quatre officiers de service. Le concierge les regarda avec étonnement, s'écria à double reprise: « Le roi! la reine!... » puis, sur un signe de mutisme que lui fit Henri, les introduisit dans la cour intérieure, referma la porte derrière eux, et tout fut dit.

Le lendemain, on apprit à Compiègne que le roi et Catherine de Médicis étaient arrivés la veille, escortés de la nuit, moins triste et moins sombre qu'eux, et habitaient le château.

Aussitôt la population s'était émue, s'était assemblée, et, avec des cris de « Vive le roi! vive la reine! » s'était portée vers la résidence princière.

Henri fut toujours fort aimé, Catherine n'était point encore haïe.

Le roi et la reine parurent sur le vieux balcon de fer.

— Mes amis, dit le roi, je suis venu dans vos murs pour être moi-même le défenseur des marches de la France. D'ici, mes oreilles et mes yeux resteront constamment tendus vers Saint-Quentin. J'espère que l'ennemi ne viendra pas jusqu'ici; mais qu'à tout hasard, comme ont fait les braves Saint-Quentinois, chacun se prépare à la défense. Quiconque aura des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de la ville assiégée, sera bien venu au château en me les apportant.

Les cris de « Vive le roi! » avaient retenti de nouveau. Henri et Catherine avaient fait ce geste royal qui a si longtemps abusé les peuples, de se mettre la main sur le cœur, et s'étaient retirés à reculons. Derrière eux, les fenêtres s'étaient refermées; chacun s'était mis de son mieux en mesure de défense, et le roi n'avait plus reparu.

Les jardiniers, interrogés, avaient dit qu'il se promenait pensif dans les allées les plus sombres du parc, quelquefois jusqu'à une heure ou deux du matin, s'arrêtant tout à coup, écoutant immobile, souvent même appliquant son oreille à la terre, pour surprendre les détonations lointaines du canon... Mais, on le sait, toute attaque prématurée avait cessé, afin de donner à Emmanuel-Philibert le temps de préparer l'attaque générale.

Alors, le roi revenait au château, ignorant, inquiet; il montait à une espèce de tour d'où l'on découvrait jusqu'à une longue distance la route de Saint-Quentin, à laquelle venaient s'embrancher celles de Ham et de Laon; son œil interrogeait chaque voyageur qui apparaissait sur cette route, tremblant et désireux tout à la fois de trouver en lui le messager qu'il attendait.

Le roi était arrivé le 15 août, et les jours s'écoulaient les uns après les autres, sans qu'il entendît aucun bruit, sans qu'il vît venir aucun messager; ce qu'il savait seulement, c'est que Saint-Quentin tenait toujours.

Le 24, Henri se promenait, comme d'habitude, dans le parc, quand, tout à coup, un grondement lointain vint le faire tressaillir. Il s'arrêta et écouta; mais il n'eut pas même besoin d'approcher son oreille de la terre, pour comprendre que de foudroyantes décharges d'artillerie se succédaient sans interruption.

Pendant trois jours, bien avant dans la nuit, et longtemps avant le lever du soleil, le même bruit s'était fait entendre; Henri, à ce formidable écho, ne comprenait pas qu'une seule maison de Saint-Quentin pût être demeurée debout.

Le 27, à deux heures de l'après-midi, le bruit avait cessé.

Qu'était-il arrivé? Que voulait dire ce silence, après l'effroyable rumeur qui l'avait précédé?

Sans doute, Saint-Quentin, moins privilégiée que ces fabuleuses salamandres dont François I[er] avait fait ses armes, venait de succomber dans un cercle de feu.

Il attendit jusqu'à sept ou huit heures du soir, écoutant si le bruit éteint ne se réveillait pas. Il espérait encore que la lassitude des assiégeants les avait forcés d'accorder une trêve à la ville.

Cependant, à neuf heures du soir, ne pouvant résister à son inquiétude, il expédia deux ou trois courriers, avec ordre de prendre différentes routes, afin que, si l'un d'eux tombait aux mains de l'ennemi, les autres, du moins, eussent la chance d'y échapper.

Jusqu'à minuit, il erra dans le parc; puis il rentra au château, se coucha, chercha vainement le sommeil dans ses draps fiévreux, et, ne pouvant dormir, se leva au point du jour, pour gagner son observatoire.

A peine y était-il, qu'à l'extrémité de cette route si souvent explorée par ses regards, il vit, soulevant la poussière du chemin, que commençaient à dorer les premiers rayons du soleil, accourir un cheval emportant au galop deux cavaliers vers la ville.

Henri n'eut pas un instant de doute: ces deux cavaliers ne pouvaient être que des messagers lui apportant des nouvelles de Saint-Quentin. Il envoya au-devant d'eux pour qu'ils n'éprouvassent point de retard à la porte dite de Noyon. Un quart d'heure après, le cheval s'arrêtait devant la herse du château, et Henri jetait un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant Dandelot, et en voyant poindre derrière lui, et rester respectueusement au seuil de la porte, un second personnage dont la figure ne lui était pas étrangère, quoiqu'il ne pût, au premier abord, se rappeler où il avait vu cette figure.

Notre lecteur, qui a probablement plus de mémoire que le roi Henri II, et à qui, d'ailleurs, sur ce point, nous viendrons en aide, se souviendra que c'était au château de Saint-Germain, lorsque notre aventurier servait d'écuyer au malheureux Théligny, qui avait été tué pendant les premiers jours du siége.

En voyant arriver sur la même monture Dandelot et Yvonnet, on n'exigera point, sans doute, que nous racontions comment, après la reconnaissance qui avait eu lieu sur la lisière du bois de Rémigny, la meilleure harmonie s'était à l'instant même établie entre le fugitif fuyant et le fugitif poursuivant; comment Yvonnet, qui savait la contrée par cœur, pour l'avoir de nuit et de jour explorée en tout sens, s'était offert pour guide à Dandelot, et comment, enfin, en échange de ce service, le frère de l'amiral avait invité l'amant de mademoiselle Gudule à monter en croupe derrière lui, arrangement qui avait ce double avantage de ne point fatiguer l'aventurier et de ne pas retarder le capitaine.

Le cheval eût peut-être préféré une autre combinaison;

mais c'était un noble animal plein de feu et de courage; on voit qu'il avait fait de son mieux, et qu'il n'avait, à tout prendre, employé que trois heures et demie pour franchir la distance qui sépare Gibercourt de Compiègne, c'est-à-dire pour faire près de onze lieues!

XXI

LES PARISIENS.

Les nouvelles apportées par les deux messagers etaient de celles qui sont bientôt dites, mais sur lesquelles on revient longtemps. Après le récit sommaire, qui fut d'abord fait par Dandelot, de la prise de la ville, le roi passa aux détails, et, moitié par le capitaine, moitié par l'aventurier, il apprit à peu près tout ce que nous avons raconté à nos lecteurs.

En somme, la ville était prise; le connétable et Coligny, c'est-à-dire, en l'absence du duc de Guise, les deux meilleurs capitaines du royaume étaient prisonniers, et l'on ignorait encore si l'armée victorieuse s'amuserait à batailler devant des bicoques ou marcherait directement sur Paris.

Batailler devant des bicoques, c'était bien une guerre qui allait au tempérament craintif et tâtonneur de Philippe II.

Marcher droit sur Paris était une détermination qui s'harmonisait bien avec le génie aventureux d'Emmanuel-Philibert.

Auquel de ces deux partis s'arrêteraient les vainqueurs?

C'est ce qu'ignoraient également Dandelot et Yvonnet.

Dandelot était d'avis que le prince de Savoie et le roi d'Espagne marcheraient sur Paris immédiatement.

Quant à Yvonnet, une pareille question dépassait complétement la hauteur de ses vues stratégiques; mais, comme le roi voulait absolument qu'il eût un avis, il se rangea à celui de Dandelot.

Il y eut donc majorité sur ce point, que les vainqueurs ne perdraient pas de temps, et que, par conséquent, les vaincus n'avaient pas de temps à perdre.

A l'instant même, il fut décidé qu'après avoir pris quelques minutes de repos, les deux messagers partiraient, Dandelot de son côté, et Yvonnet du sien, chargés l'un et l'autre d'une mission en harmonie avec la position sociale et militaire respectivement occupée par chacun d'eux.

Dandelot accompagnerait Catherine de Médicis à Paris; Henri, qui ne voulait pas quitter le voisinage de l'ennemi, envoyait la reine faire un appel au patriotisme des bourgeois parisiens.

Yvonnet partirait pour Laon, remettrait des lettres du roi au duc de Nevers, tâcherait, sous un déguisement quelconque, de rôder autour de l'armée espagnole, et de surprendre les intentions du roi d'Espagne à l'endroit du plan que ce dernier allait suivre. Il y avait bien des chances pour que celui qui était chargé de cette périlleuse mission fût pris et pendu; mais cette idée, qui, par les souvenirs qu'elle lui rappelait, eût fait frissonner Yvonnet pendant les ténèbres, n'avait plus d'effet sur le jeune homme, une fois le jour venu. Yvonnet accepta donc; il n'avait de nerfs que la nuit; mais, alors, on l'a vu, il en avait prodigieusement.

M. Dandelot fut autorisé par le roi à s'entendre avec le cardinal de Lorraine, qui avait le maniement des finances, sur les besoins d'argent que lui et son frère pouvaient avoir dans la situation précaire où ils se trouvaient. Quant à Yvonnet, il reçut vingt écus d'or pour le message qu'il venait d'apporter, et la commission qu'il allait entreprendre; en outre, le roi l'autorisa, comme il avait déjà fait une première fois, à choisir dans ses écuries le meilleur cheval qu'il y trouverait.

A dix heures du matin, c'est-à-dire après avoir pris chacun environ six heures de repos, les deux messagers partirent pour leur destination respective; seulement, à la porte, tous deux se tournèrent le dos, l'un allant vers l'orient, et l'autre vers le couchant.

Nous retrouverons plus tard Yvonnet, le moins important de nos deux personnages, ou, si nous ne le retrouvons pas, comme nous saurons du moins par oui-dire ce qu'il est devenu, attachons-nous aux pas de M. Dandelot, lesquels sont aussi les pas de la reine Catherine de Médicis, qui, en sa compagnie et sous sa garde, suit la route de Paris aussi vite que le permet la pesanteur du char attelé de quatre chevaux qui la traîne vers la capitale.

En vertu de cet axiome que le danger, vu de loin, est parfois bien autrement effrayant que vu de près, la frayeur avait peut-être été d'abord plus grande à Paris qu'elle ne l'était à Compiègne. Jamais, depuis l'époque où l'Anglais, de la plaine Saint-Denis, avait pu entrevoir les tours de Notre-Dame et le clocher de la Sainte-Chapelle, jamais, disons-nous, terreur pareille n'avait agité les Parisiens. C'était au point que, le lendemain du jour où la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin était parvenue des bords de la Somme aux rives de la Seine, à voir les charrettes attelées et chargées de meubles, les chevaux harnachés avec cavaliers et cavalières en selle, on eût pu croire qu'on était dans un de ces jours de déménagement où le tiers de Paris change de domicile. Or, c'était plus qu'un changement de domicile, c'était une fuite; la capitale débordait sur la province.

Il est vrai que, peu à peu, et lorsqu'on avait vu que les nouvelles ne devenaient pas plus alarmantes, grâce à cette précieuse organisation dont, entre tous les peuples, est doué le peuple français, et qui consiste à rire de tout, ceux qui étaient restés à Paris en étaient venus à railler ceux qui l'avaient quitté; de sorte que, tout doucement, les fugitifs étaient rentrés, et que c'étaient ceux-là, maintenant, qui, rendus plus fermes par la raillerie, paraissaient disposés à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était la disposition où Catherine et Dandelot, en franchissant la barrière, dans l'après-midi du 28 août 1557, trouvèrent les Parisiens, auxquels ils apportaient une nouvelle plus formidable encore que celle de la perte de la bataille de la Saint-Laurent, c'est-à-dire celle de la reddition de la ville de Saint-Quentin.

C'est de la façon dont les nouvelles sont répandues que dépend parfois l'effet qu'elles produisent.

— Mes amis, dit Dandelot s'adressant au premier groupe de bourgeois qu'il rencontra, gloire aux habitants de la ville de Saint-Quentin! Ils ont tenu près d'un mois dans une place où les plus braves eussent hésité à promettre de tenir huit jours; par cette résistance, ils ont donné à M. de Nevers le temps de rassembler une armée sur laquelle Sa Majesté le roi Henri II expédie à chaque instant de nouveaux renforts, et voici Sa Majesté la reine Catherine qui vient parmi vous faire appel à votre patriotisme pour la France et à votre amour pour vos rois.

Et, à ces mots, la reine Catherine passa la tête tout entière par la portière de la voiture, criant :

— Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens, au nom du roi Henri II, pour vous annoncer que toutes les villes sont prêtes à faire de leur mieux, comme a fait Saint-Quentin. Illuminez donc en signe de la confiance que le roi Henri a en vous, et de l'amour que vous lui portez. Et, ce soir, à l'hôtel de ville, je m'entendrai avec vos magistrats, M. le cardinal de Lorraine et M. Dandelot, sur les mesures qu'il y a à prendre pour repousser l'ennemi, découragé par la longueur du siége mis devant la première de nos villes.

Il y avait une grande connaissance de la multitude dans cette façon de lui annoncer une des plus terribles nouvelles que jamais la population d'une capitale eût reçue; aussi était-ce Dandelot qui avait préparé tout à la fois et son discours et celui de la reine Catherine.

Il en résulta que ce peuple qui, si on lui eût dit tout simplement : « Saint-Quentin est pris, et les Espagnols marchent

sur Paris! » se fût débandé, et eût couru tout effaré par les rues et les carrefours en hurlant : « Tout est perdu! sauve qui peut! » se mit, au contraire, à crier de toutes ses forces : « Vive le roi Henri II! vive la reine Catherine! vive le cardinal de Lorraine! vive M. Dandelot! » et, pressant de ses flots la voiture de Catherine et le cheval de l'illustre gentilhomme, leur fit une bruyante et presque joyeuse escorte de la barrière Saint-Denis au palais du Louvre.

Arrivé à la porte du Louvre, Dandelot se dressa de nouveau sur les arçons pour dominer la foule innombrable qui encombrait la place, les rues adjacentes et jusqu'aux quais, et, d'une voix forte :

— Mes amis, dit-il, Sa Majesté la reine me charge de vous rappeler que, dans une heure, elle se rendra à l'hôtel de ville, où vos magistrats vont être convoqués; elle s'y rendra à cheval pour être plus près de vous, et, au grand nombre que vous serez, elle jugera de votre amour. N'oubliez pas les torches et les illuminations.

Un immense vivat retentit, et la reine put, dès lors, être assurée que toute cette population, qu'elle venait de s'acquérir par quelques paroles, était prête à faire, comme celle de Saint-Quentin, tous les sacrifices, même celui de la vie.

Catherine de Médicis rentra au Louvre, accompagnée de Dandelot; à l'instant, le cardinal de Lorraine fut convoqué, avec ordre de faire réunir les magistrats de la ville, maires, échevins, prévôts des marchands, syndics des communautés, chefs d'états, à l'hôtel de ville, pour neuf heures du soir.

On a déjà vu que Dandelot était un habile metteur en scène; il avait choisi cette heure-là comme celle de l'effet.

La plupart des gens qui étaient assemblés à la porte du Louvre résolurent, pour être sûrs de faire partie du cortége royal, et, en même temps, pour que personne ne leur prît les premières places, de ne point bouger du poste où ils étaient; seulement, quelques-uns, messagers des masses, se détachèrent pour aller acheter des torches.

D'un autre côté, ces hérauts populaires qui, dans tous les grands événements, se sacrent eux-mêmes crieurs publics, allaient par les rues qui conduisaient du Louvre à l'hôtel de ville, criant :

— Bourgeois de Paris, illuminez vos fenêtres : la reine Catherine de Médicis va passer, se rendant à l'hôtel de ville!

Et, à cet appel, qui n'avait rien de forcé, mais qui, au contraire, laissait aux bourgeois leur libre arbitre, dans toute maison située sur la route que devait parcourir la reine, comme dans une vaste ruche, chacun commençait à s'agiter, à courir aux lampions, aux lanternes, aux chandelles, et, sur chaque fenêtre, lumineuse alvéole, à traduire son enthousiasme, que l'on pouvait estimer au nombre des cires brûlantes ou des suifs incandescents.

Nous disons que les crieurs allaient par les rues; car, avec leur intelligence instinctive, ils avaient bien compris que la reine suivrait la ligne des rues, et non celle des quais; les cortéges qui suivent les quais se trompent dans leur itinéraire, s'ils ont besoin d'enthousiasme : le long des quais, l'enthousiasme les suit, mais en boitant comme la justice; le côté de la rivière est forcément muet.

Aussi, l'heure venue, la reine, à cheval entre Dandelot et le cardinal de Lorraine, accompagnée d'une suite pauvre et peu nombreuse, comme il convient à une reine qui en appelle à son peuple des revers de la fortune royale, la reine, disons-nous, gagna la rue Saint-Honoré à la hauteur du château d'Eau, suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Fourreurs, continua jusqu'à la rue Jean-Pain-Mollet, et déboucha sur la Grève par la rue de l'Épine.

Cette marche, dont les événements eussent dû faire une marche funéraire, devint un véritable triomphe que rappelèrent de bien loin les fameuses proclamations de *la patrie en danger*, mises en scène par l'artiste Sergent; là tout était préparé d'avance; pour Catherine tout fut improvisé.

De quatre heures à neuf heures du soir, elle avait eu le temps d'envoyer chercher à Saint-Germain le jeune dauphin François; l'enfant pâle et maladif était bien celui qui convenait au drame : c'était le fantôme de cette dynastie des Valois près de s'éteindre dans la plus riche postérité qu'eût jamais possédée un roi, à l'exception du roi Priam. Quatre frères! Il est vrai que trois de ces frères furent empoisonnés probablement, et le quatrième assassiné!

Mais, pendant cette soirée que nous tentons de décrire, le mystérieux avenir était encore caché dans les bienheureuses ténèbres qui le voilent aux regards des hommes. Chacun ne s'occupait que du présent, et le présent, en effet, portait avec lui une somme d'occupation suffisante aux plus avides d'émotion et de mouvement.

Dix mille personnes accompagnaient la reine; cent mille faisaient la haie sur son passage; deux cent mille peut-être la regardaient passer aux fenêtres. Ceux qui la suivaient, ceux qui faisaient la haie portaient des torches dont la lueur, jointe à celle des illuminations, faisait une lumière moins brillante, c'est vrai, mais autrement fantastique que celle du jour; les gens qui suivaient la reine ou qui l'accompagnaient secouaient leurs torches; les gens des fenêtres secouaient leurs mouchoirs ou jetaient des fleurs.

Tous criaient : « Vive le roi! vive la reine! vive le dauphin! »

Puis, de temps en temps, comme un souffle de menace et de mort passait sur cette foule, et l'on entendait gronder comme une voix sombre, avec accompagnement d'épées choquées les unes contre les autres, avec éclairs de couteaux brandis, et détonations d'arquebuses déchargées.

C'était ce cri, qui naissait on ne sait où, et qui allait se perdre dans l'infini :

— Mort aux Anglais et aux Espagnols!

Et, à ce cri, un frisson passait dans le corps du plus brave, tant on sentait que ce cri était celui de la haine invétérée de tout un peuple.

La reine, le dauphin et leur cortége, partis à neuf heures du Louvre, n'arrivèrent qu'à dix heures et demie à l'hôtel de ville; pendant tout le trajet, il avait fallu fendre la foule, et, cette fois, l'expression était littérale, aucune garde, aucun soldat ni à pied ni à cheval n'étant là pour rendre aux augustes cavaliers ce mauvais service. Chacun, au contraire, pouvait toucher le cheval, les vêtements et mêmes les mains de la reine et de l'héritier de la couronne. — Le peuple était très-avide de toucher ces chevaux qui menaçaient de l'écraser, ces riches vêtements qui contrastaient singulièrement avec ses guenilles, ces mains qui allaient lui enlever son dernier sou : cet attouchement le faisait crier de joie, quand il aurait dû hurler de douleur!

Ce fut donc au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement de la population tout entière que le cortége royal déboucha sur la place la Grève, où l'hôtel de ville — bijou de la renaissance gâté par l'ordre de Louis-Philippe, comme tous les monuments sur lesquels il a porté sa main antiartistique — venait d'être bâti.

Tous les magistrats municipaux, les prévôts, les syndics, les chefs de corporations, attendaient, étagés sur le perron de l'hôtel de ville, débordant sur la place, s'enfonçant dans l'intérieur sous les voûtes sombres.

Il fallut un quart d'heure à la reine, au dauphin, à M. le cardinal de Lorraine et à Dandelot pour traverser la place.

Jamais cirque néronien ne fut plus ardemment éclairé, même pendant les nuits où l'on y brûlait des chrétiens roulés dans le soufre et la poix-résine : des lumières étincelaient à toutes les fenêtres; des torches flamboyaient par toute la place, se prolongeaient sur les quais, montaient sur les galeries et jusque sur le sommet des tours de Notre-Dame. La rivière semblait charier du feu liquide!

La reine et le dauphin ne disparurent sous le porche de l'hôtel de ville que pour reparaître presque immédiatement sur le balcon.

On répétait avec enthousiasme ces mots que Catherine avait dits ou n'avait pas dits : « Si le père meurt en vous défendant, bonnes gens de la ville de Paris, je vous amène son fils. »

Et, à la vue de ce fils, qui devait être ce pauvre petit François II de piteuse mémoire, on applaudissait, on poussait des cris, on hurlait.

La reine demeurait sur le balcon pour entretenir l'enthousiasme, laissant le cardinal de Lorraine et Dandelot faire les affaires auprès des magistrats de la ville de Paris.

Elle avait raison; ils les faisaient et les faisaient bien.

« Ils rassuraient, dit l'*Histoire de Henri II* par l'abbé Lambert, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville de Paris, sur l'amour et sur la tendresse du roi, prêt à sacrifier sa vie pour éloigner les dangers qui semblaient les menacer; ils leur affirmaient que, quelque accablante que fût la perte que la France venait de faire, cette perte n'était point irréparable, si toutefois Sa Majesté trouvait dans ses fidèles sujets le zèle que ceux-ci avaient toujours eu pour la gloire et les intérêts de l'État; ils ajoutaient que le roi, afin de ne pas surcharger ses peuples, n'avait point hésité à engager son propre domaine, mais que, s'étant enlevé cette ressource, Sa Majesté ne devait plus compter que sur les secours volontaires qu'elle se promettait de l'amour de ses sujets, et que plus le besoin était pressant, plus le peuple français devait faire d'efforts pour mettre son roi à même d'opposer des forces égales à celles de ses ennemis. »

Ce discours produisit son effet: la ville de Paris vota, séance tenante, trois cent mille livres pour les premiers frais de la guerre, invitant les principales villes du royaume à en faire autant qu'elle.

Quant aux moyens de défense immédiate, — et l'on sait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, — voici ceux que Dandelot proposait: d'abord, le rappel d'Italie de M. de Guise et de son armée; c'était, on le sait, chose arrêtée déjà, et les ordres relatifs au retour étaient partis depuis longtemps; ensuite une levée de trente mille soldats français, et de vingt mille étrangers; enfin, les hommes d'armes et les chevau-légers devaient être doublés.

Pour subvenir à ces frais gigantesques, dans un moment où le trésor public était à sec, et où les domaines du roi *étaient engagés*, voici ce que Dandelot proposait:

Le clergé, sans exception d'aucun bénéfice, serait prié d'offrir au roi, à titre de don, une année de son revenu;

Les gentilshommes, quoique exempts par leurs priviléges de toute contribution, se taxeraient eux-mêmes chacun selon ses facultés.

Et Dandelot, donnant l'exemple, déclarait ne se réserver, pour son entretien et celui de son frère, que la somme de deux mille écus, abandonnant au roi le reste des revenus de l'amiral et des siens.

Enfin, un travail serait fait par M. le cardinal de Lorraine, administrateur des finances, qui taxerait le tiers état selon ses moyens.

Pauvre tiers état: on se gardait bien de le taxer à une année de son revenu, lui, ou de lui laisser le soin de se taxer lui-même!

Une partie de ces mesures furent votées d'enthousiasme; les autres, ajournées. — Il va sans dire que les mesures ajournées étaient celles qui faisaient contribuer le clergé et la noblesse aux frais de la levée et de l'entretien des troupes.

Mais ce qui fut décidé immédiatement, c'est que quatorze mille Suisses seraient levés, et huit mille Allemands enrôlés; c'est que l'on formerait, dans chaque province du royaume, des compagnies de tous les jeunes gens en état de porter les armes.

En somme, c'était beaucoup de besogne faite dans une soirée; à minuit, tout était fini et arrêté.

A minuit quelques minutes, la reine descendait le perron, tenant par la main M. le dauphin, lequel, tout en dormant debout, saluait gracieusement la foule avec son petit toquet de velours.

A une heure et demie, la reine rentrait au Louvre, pouvant dire, cent ans juste avant son compatriote Mazarin: « Ils ont crié, ils payeront! »

Oh! peuple! peuple! c'était cependant cette faiblesse même qui révélait ta force; c'était cette prodigalité de ton or et de ton sang qui témoignait de ta richesse! Ceux qui te maîtrisaient en revenaient à toi, dans ce moment solennel où le roi le plus hautain, la reine la plus fière, te faisaient demander l'aumône de ton sang et de ton or dans le toquet de velours de l'héritier de la couronne!

XXII

AU CAMP ESPAGNOL.

Nous avons vu ce que M. le duc de Nevers faisait à Laon; nous avons vu ce que le roi Henri faisait à Compiègne; nous avons vu, enfin, ce que la reine Catherine, le dauphin, le cardinal de Lorraine faisaient à Paris. Nous allons voir ce que Philippe II et Emmanuel-Philibert faisaient au camp espagnol, et comment on perdait là le temps si bien mis à profit ailleurs.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Saint-Quentin, subissant les conséquences de son héroïsme, avait été livrée à cinq jours de pillage. Cette ville, qui, vivante, avait sauvé la France, continuait de la sauver par son agonie: l'armée qui s'acharnait sur la pauvre ville morte oubliait que le reste de la France vivait, et, exalté à ce spectacle, organisait une défense désespérée.

Nous passerons donc par-dessus ces cinq jours, jours d'incendie, de deuil et de désolation, pour arriver au 1er septembre, et, comme, dans un chapitre précédent, nous avons dit quel aspect présentait la ville, nous dirons, avec la même exactitude, quel aspect présentait le camp.

Tout, depuis le matin, y était à peu près rentré dans l'ordre. Chacun comptait ses prisonniers, visitait son butin, faisait son inventaire, et riait de ce qu'il avait gagné, ou pleurait de ce qu'il avait perdu.

A onze heures du matin, il devait y avoir conseil sous la tente du roi d'Espagne.

Cette tente était placée à l'extrémité du camp; nous avons expliqué pourquoi: — la musique des boulets français étant, comme il l'avait avoué lui-même, particulièrement désagréable aux oreilles de Philippe II.

Commençons par les sommités, et voyons ce qui se passait sous cette tente.

Le roi tenait décachetée une lettre que venait d'apporter, tout poudreux, un messager assis sur un banc de pierre à la porte de la tente royale; — un valet du roi d'Espagne versait à ce messager, dans un verre de cabaret, un vin doré dont la couleur trahissait l'origine méridionale.

Cette lettre, qui était revêtue d'un grand sceau de cire rouge représentant des armes surmontées d'une mitre, et flanquées de deux crosses, paraissait préoccuper singulièrement Philippe II.

Au moment où, pour la troisième ou quatrième fois, il venait de relire l'importante missive, le galop d'un cheval s'arrêtant brusquement aux portes de sa tente lui fit relever la tête, et, sous ses paupières clignotantes, son œil terne parut chercher quel était celui qui semblait avoir si grande hâte de se trouver en sa présence.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que la tapisserie qui fermait l'entrée de la tente se souleva, et qu'un de ces serviteurs qui transportaient jusqu'au milieu des camps l'étiquette des palais de Burgos et de Valladolid, annonça:

— Son Excellence don Luis de Vargas, secrétaire de monseigneur le duc d'Albe.

Philippe poussa un cri de joie; puis, comme s'il eût été honteux vis-à-vis de lui-même de s'être laissé aller à cette première impression, il s'imposa en quelque sorte un mo-

ment de silence, et, d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre émotion, agréable ou désagréable :

— Faites entrer don Luis de Vargas, dit-il.

Don Luis entra.

Le messager était couvert de sueur et de poussière; la pâleur de son front indiquait la fatigue d'une longue route; l'écume qui couvrait son cheval, et qui humectait le côté intérieur de ses bottes, montrait la hâte qu'il avait eue d'arriver. Et cependant, l'annonce faite, il s'arrêta debout, immobile et le chapeau à la main, à dix pas du roi Philippe II, attendant, pour dire les nouvelles qu'il apportait, que celui-ci lui eût adressé la parole.

Cette soumission à la loi de l'étiquette — la première de toutes les lois en Espagne — parut satisfaire le roi; et, avec un sourire, vague comme un rayon de soleil jouant sur la terre à travers un nuage grisâtre d'automne :

— Que Dieu soit avec vous, don Luis de Vargas! Quelles nouvelles d'Italie?

— Bonnes et mauvaises à la fois, sire! répondit don Luis. Nous sommes maîtres de la position en Italie; mais M. de Guise revient en France en toute hâte avec une partie de l'armée française.

— C'est le duc d'Albe qui vous envoie m'annoncer cette nouvelle, don Luis?

— Oui, sire, et il m'a ordonné de prendre le chemin le plus court, et de faire toute diligence, afin que je pusse précéder en France M. de Guise d'une douzaine de jours, au moins. En conséquence, je me suis embarqué sur une galère à Ostie; j'ai pris terre à Gênes; je suis venu par la Suisse, Strasbourg, Metz et Mézières; et suis heureux d'avoir fait tout ce grand voyage en quatorze jours, attendu, j'en suis sûr, qu'il en faudra bien le double au duc de Guise pour arriver à Paris.

— Effectivement, vous avez fait bonne diligence, don Luis, et je reconnais que vous ne pouviez pas venir en un moindre temps. Mais n'avez-vous point de lettre particulière du duc d'Albe pour moi?

— Monseigneur, dans la crainte que je ne fusse pris, n'a point osé me rien confier par écrit; seulement, il m'a ordonné de vous répéter ces mots : « Que Sa Majesté le roi d'Espagne se souvienne du roi Tarquin abattant les trop hautes tiges de pavot poussant dans son jardin; rien ne doit pousser trop haut dans le jardin des rois, pas même les princes! » Votre Majesté, a-t-il ajouté, comprendrait parfaitement ce que ces mots veulent dire, et à quelle fortune ils font allusion.

— Oui, murmura le roi d'Espagne; oui, je reconnais là la prudence de mon fidèle Alvarez... J'ai compris, en effet, don Luis, et je le remercie. Quant à vous, allez vous reposer, et faites-vous donner par mes gens tout ce qui vous est nécessaire.

Don Luis de Vargas s'inclina, sortit, et la tapisserie retomba derrière lui.

Laissons le roi Philippe II méditer à loisir sur la lettre aux armes épiscopales, et sur le message verbal du duc d'Albe, et passons sous une autre tente qui n'est éloignée de la sienne que d'une portée de fusil.

Celle-là, c'est la tente d'Emmanuel-Philibert.

Emmanuel-Philibert est incliné sur un lit de camp où gît un blessé; un médecin enlève l'appareil d'une plaie qui semble n'être qu'une contusion au côté gauche de la poitrine, et qu'à la pâleur et à la faiblesse du blessé, on peut juger être, cependant, plus grave.

Toutefois, le visage du médecin paraît se rasséréner à l'inspection de l'effroyable ecchymose, qu'on dirait provenir du choc d'une pierre lancée par une catapulte antique.

Le blessé n'est autre que notre ancien ami Scianca-Ferro, que nous n'avons pu suivre au milieu de ce grand ensemble de l'assaut dont nous avons essayé de donner une idée. Nous retrouvons, enfin, le brave écuyer sous la tente du duc de Savoie, sur ce lit de douleur que l'on a fait accroire au soldat être un lit de gloire.

— Eh bien? demanda avec inquiétude Emmanuel-Philibert.

— Du mieux! beaucoup de mieux, monseigneur! répondit le médecin; et, maintenant, le blessé est hors de danger...

— Je te le disais bien, Emmanuel! interrompit Scianca-Ferro d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner de la fermeté, et qui, malgré ses efforts, demeurait stridente. En vérité, tu m'humilies, à me traiter comme tu traiterais une vieille femme, et tout cela pour une misérable contusion!

— Une misérable contusion qui t'a brisé une côte, qui t'en a enfoncé deux autres, et qui te fait cracher le sang à chaque haleine depuis six jours!

— C'est vrai, que le coup a été solidement appliqué! reprit le blessé en essayant de sourire. Passe-moi donc la machine en question, Emmanuel.

Emmanuel chercha des yeux ce que Scianca-Ferro désignait sous le titre de *la machine en question*, et s'en alla ramasser, dans un coin de la tente, un objet qui, effectivement, était une véritable machine, et même une machine de guerre.

Si vigoureux qu'il fût, le prince souleva cet objet avec peine, et vint le déposer sur le lit de Scianca-Ferro.

C'était un boulet de douze emmanché d'une barre de fer; le tout pouvait peser de vingt-cinq à trente livres.

— *Corpo di Bacco!* s'écria gaiement le blessé, conviens, Emmanuel, que voilà un charmant joujou! Et qu'a-t-on fait de celui qui en jouait?

— Selon tes ordres, il ne lui a été fait aucun mal. On lui a demandé sa parole de ne pas fuir; il l'a donnée, et il doit être, comme d'habitude, à quelques pas de la tente, soupirant et pleurant, le front dans ses mains.

— Oui, pauvre diable!... J'ai, à ce que tu m'as dit, fendu jusqu'aux oreilles la tête de son neveu, un digne Allemand qui jurait bien, mais qui frappait encore mieux!... Ma foi! s'il y avait eu seulement dix hommes comme ces deux gaillards-là à chaque brèche, c'eût été quelque chose de pareil à la fameuse guerre des titans que tu me racontais quand tu expliquais ce malheureux grec auquel je n'ai jamais voulu mordre, et autant eût valu escalader Pélion ou Ossa?

Puis, prêtant l'oreille :

— Eh! mordieu! Emmanuel, il y a quelqu'un qui lui cherche querelle, à mon digne Tedesco... J'entends sa voix... Il faut que ce soit diablement grave, car on m'a dit que, depuis cinq jours, il n'avait pas desserré les dents!

En effet, le bruit d'une rixe arrivait jusqu'aux oreilles du blessé et de ceux qui l'entouraient, avec un triple accompagnement de jurons en espagnol, en picard et en allemand.

Emmanuel laissa Scianca-Ferro aux soins du docteur, et, pour faire plaisir au blessé, il parut sur le seuil de sa tente, s'informant des causes de cette rixe, qui, en quelques secondes, venait de dégénérer en un véritable combat.

Voici, — au moment où, pareil au Neptune de Virgile, Emmanuel-Philibert prononçait le *quos ego* qui devait calmer les vagues irritées, — voici, disons-nous, quel était l'aspect du champ de bataille.

D'abord, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, comme disent les paysans picards, avec lesquels nous allons nous retrouver en contact, — *sauf le respect que nous leur devons*, le personnage principal de l'échauffourée était un âne.

Un âne magnifique, c'est vrai, chargé de choux, de carottes et de laitues, ruant et brayant que c'était merveille, et secouant de son mieux sa cargaison potagère, éparse autour de lui.

Après l'âne, l'acteur le plus important était, sans contredit, notre ami Heinrich Scharfenstein, frappant à droite et à gauche avec un pieu de tente qu'il avait déraciné, et à l'aide duquel il avait déjà renversé sept ou huit soldats flamands. Un voile de profonde mélancolie était étendu sur son visage; mais, comme on le voit, cette mélancolie n'ôtait rien à la vigueur de son bras.

Après Heinrich, venait une belle et jeune paysanne, vigoureuse et fraiche, laquelle gourmait de son mieux un soldat espagnol qui, selon toute probabilité, avait essayé de se livrer vis-à-vis d'elle à des privautés que sa pudeur ne pouvait autoriser.

Puis, enfin, le paysan propriétaire probable de l'âne, qui, tout en grommelant, ramassait ses laitues, ses carottes et ses choux, dont les soldats qui l'entouraient paraissaient fort friands.

La présence d'Emmanuel-Philibert fit, nous l'avons déjà dit, l'effet de la tête de Méduse sur les assistants : les soldats lâchèrent les choux, les carottes ou les laitues qu'ils s'étaient déjà appropriés; la belle fille lâcha le soldat espagnol, qui s'enfuit, la moustache à moitié arrachée et le nez en sang; l'âne cessa de ruer et de braire.

Henrich Scharfenstein, seul, porta encore, comme une machine lancée avec trop de force pour s'arrêter au premier signe, deux ou trois coups de pieu qui abattirent deux ou trois hommes.

— Qu'y a-t-il? demanda Emmanuel-Philibert; et pourquoi maltraite-t-on ces braves gens?

— Ah! ch'est vous, monseigneu; éje va vous conter cha, dit le paysan en s'approchant du prince, les bras chargés de choux, de carottes et de laitues, et tenant le rebord de son chapeau entre ses dents, comme pour rendre encore son patois picard plus inintelligible.

— Diable! murmura Emmanuel-Philibert, j'aurai peut-être quelque peine à comprendre ce que vous avez à me dire, mon ami! Je parle proprement l'italien, passablement l'espagnol, assez bien le français, un peu l'allemand; mais pas du tout le patois picard.

— Qu'importe, éje va toujours vous conter cha... Ah! y vient de m'arriver une rude ahure, allez! et à mein baudet aussi, et à mein fille aussi!

— Mes amis, dit Emmanuel-Philibert, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui puisse me traduire en français, en espagnol, en italien ou en allemand les plaintes de cet homme?

— En fransé?... V'là mein fille Yvonnette, qui gna été en pension rue de l'Somme-Rouche, à Saint-Quentin, qu'elle va vous causer fransé comme not' curé... Oh! gna ty qu' cha, ch'est bon! Parle, Yvonnette! parle!

La jeune fille s'avança timidement en essayant de rougir.

— Monseigneur, dit-elle, excusez mon père... mais il est du village de Savy, où l'on ne parle que patois, et... vous comprenez?...

— Oui, dit Emmanuel en souriant, je comprends que je ne comprends pas!

— En verté, murmura le paysan, y faut qu' tous ces renidin, ils soient pus bêtes èque des kiens pour pas comprendre el picard!

— Chut! mon père! dit la jeune fille.

Puis, se tournant vers le prince :

— Voici donc ce qui est arrivé, monseigneur. Hier, nous avons entendu dire dans notre village que, vu les grands dégats qui avaient été faits dans les champs environnants par les combats et les batailles qui s'y étaient livrés... que, vu que la place du Catelet, qui tient toujours pour le roi Henri, empêchait d'arriver les convois de Cambrai, on manquait de vivres frais au camp, et surtout de legumes, même sur la table du roi d'Espagne et sur la vôtre, monseigneur.

— Eh bien, à la bonne heure, dit Emmanuel-Philibert, voilà qui s'appelle parler!... C'est la vérité, la belle enfant : sans manquer tout à fait de vivres, nous n'avons pas ce que nous voulons; les légumes surtout sont rares.

— Oui, reprit le paysan, qui ne paraissait pas vouloir céder complétement la parole à sa fille; alors, hier, èje dis comme cha à not' mekaine : « Tiote!... »

— Mon ami, interrompit le prince, laissez parler votre fille, si cela vous est égal : nous y gagnerons tous les deux,

— Bon! parle, tiote! parle!

— Alors, hier, mon père s'est dit : « Tiens, si je prenais mon baudet, et si je le chargeais de choux, de carottes et de laitues, et que nous portions tout cela au camp, peut-être cela ferait-il plaisir au roi d'Espagne et au prince de Savoie, de manger de l'herbe fraîche.

— Je l' crai, pardié! cha fait ben plaisir à not' vaque, qui est pas pu bête qu'un autre, d'en manger d' l'herb' fraiche! pourquoi cha n' frait ty pas plaisi à ein roi et à ein prince?

— Si vous parliez longtemps, mon ami, dit en souriant Emmanuel-Philibert, je crois que je finirais par vous comprendre; mais, c'est egal, j'aime mieux avoir affaire à votre fille qu'à vous... Continuez, la belle enfant, continuez!

— Alors, ce matin, au point du jour, reprit la jeune fille, nous sommes descendus dans le jardin, mon père et moi; nous avons coupé ce que nous avons trouvé de plus frais et de plus beau en légumes; nous en avons chargé le baudet, et nous sommes venus... Avons-nous donc mal fait, monseigneur?

— Au contraire, mon enfant, c'est une très-bonne idée que vous avez eue là!

— Dame! nous le croyions comme vous, monseigneur... Mais, à peine dans le camp, vos soldats se sont jetés sur notre pauvre âne. Mon père avait beau dire : « Mais c'est pour Sa Majesté le roi d'Espagne! mais c'est pour monseigneur le prince de Savoie! » ils n'ont voulu entendre a rien. Alors, nous nous sommes mis à crier, et notre âne s'est mis à braire; mais, malgré nos cris et ceux de Cadet, nous allions être dévalisés... sans compter ce qui pouvait m'arriver, à moi... quand ce brave homme qui est allé se rasseoir là-bas est venu a notre secours, et a fait la besogne que vous voyez.

— Oui, rude besogne! dit Emmanuel-Philibert en secouant la tête; deux hommes morts, et quatre ou cinq blessés, pour quelques misérables légumes!... Mais, n'importe, il l'a fait à bonne intention. D'ailleurs, il est sous la protection d'un ami à moi; tout est donc bien.

— Alors, monseigneur, il ne nous arrivera pas malheur pour être venus au camp? demanda timidement celle que son père avait désignée sous le nom d'Yvonnette.

— Non, ma belle fille, non, au contraire!

— C'est que, continua la jeune paysanne, nous sommes fatigués, monseigneur, ayant fait cinq lieues pour venir au camp, et nous voudrions bien ne nous remettre en route que quand la chaleur sera passée.

— Vous vous en irez quand vous voudrez, dit le prince; et, comme la bonne intention doit être aussi bien récompensée que le fait, et mieux que le fait, s'il est possible, voici trois pièces d'or pour la charge de votre baudet.

Puis, se retournant vers quelques-uns de ses gens que la curiosité avait attirés autour de lui :

— Gaetano, dit-il, tu feras déposer ces provisions dans la cantine du roi d'Espagne; puis tu donneras de ton mieux à boire et à manger à ces braves gens, tout en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucune insulte.

Puis, comme l'heure de la réunion qui devait avoir lieu sous la tente du roi d'Espagne approchait; comme, de tous les points du camp, les chefs commençaient à s'acheminer vers cette tente, Emmanuel-Philibert entra sous la sienne, afin de s'assurer si le pansement de son ami Scianca-Ferro était achevé, et, cela, — tant cette préoccupation l'emportait chez lui sur toute autre, — sans s'apercevoir du sourire narquois que le paysan et sa fille échangeaient avec une espèce de drôle de la plus mauvaise mine qui s'avançait fourbissant d'un poing furieux les brassards de la cuirasse du connétable de Montmorency.

XXIII

OU YVONNET RECUEILLE TOUS LES RENSEIGNEMENTS QU'IL PEUT DÉSIRER.

Le prétexte qu'avaient pris pour entrer dans le camp espagnol le paysan picard et sa fille, en supposant toutefois que ce fût un prétexte, était parfaitement choisi; aussi a-t-on vu qu'Emmanuel-Philibert avait apprécié cette attention qu'avait eue le maraîcher, d'apporter des légumes frais à son intention et à celle du roi d'Espagne.

En effet, s'il faut en croire Mergey, gentilhomme de M. de la Rochefoucauld, fait prisonnier à la bataille de la Saint-Laurent, et conduit le même soir au camp espagnol, les vivres n'abondaient pas à la table du prince de Savoie; lui d'abord fut réduit à l'eau, contre son naturel, ce qui l'attrista fort; il est vrai que son maître, M. le comte de la Rochefoucauld n'était pas mieux traité: « Ils n'avoient pour tous vivres, entre sept qu'ils étoient à table, — dit le même Mergey, si désolé d'en être réduit à l'eau, — qu'un morceau de vache gros comme le poing, qu'ils mettoient dedans un pot plein d'eau sans sel, ni lard, ni herbes, et, étant tous à table, ils avoient de petites saulcières de fer-blanc où ils mettoient ledit bouillon; puis le lopin de vache étoit départi en autant de morceaux qu'ils étoient d'hommes à table, avec fort peu de pain. » On ne s'étonnera donc plus, si les chefs étaient réduits à une pareille abstinence, que les soldats, moins bien partagés encore, se fussent jetés sur l'âne chargé de vivres, qu'ils allaient dépouiller peut-être, malgré les efforts d'Heinrich Scharfenstein, du paysan et de sa fille, lorsque Emmanuel-Philibert, attiré par le bruit, était sorti de sa tente, et, comme un pacificateur, était venu mettre l'ordre dans toute cette mêlée.

Bien que placés sous la protection spéciale de Gaetano, le paysan et surtout sa fille paraissaient avoir toutes les peines du monde à se remettre de l'alarme qu'ils venaient de subir; quant au baudet, il paraissait de tempérament moins impressionnable, et, une fois rendu à la liberté, il s'était joyeusement mis à glaner les légumes de toute espèce que la chaleur du combat avait éparpillés sur le sol.

Ce ne fut donc que lorsque le paysan et sa fille eurent vu Emmanuel-Philibert, sorti une seconde fois de sa tente, s'éloigner et disparaître dans la direction de celle du roi d'Espagne, qu'ils parurent reprendre un peu d'assurance,— quoique, d'après ce qui venait de se passer, et le prince ayant été leur sauvegarde, ils eussent, au contraire, dû raisonnablement préférer sa présence à son absence; mais personne ne se rendit compte de cette anomalie, excepté le fourbisseur de la cuirasse du connétable, qui regardait le prince s'éloigner avec une attention égale à celle que paraissaient porter à cette action le paysan et sa fille. Quant à Heinrich Scharfenstein, il était allé se rasseoir sur le banc qu'il avait quitté pour venir au secours des deux victimes de la brutalité des soldats espagnols, et il était retombé dans cette profonde tristesse qui paraissait le dévorer.

Quelques curieux entouraient encore le paysan et sa fille, et paraissaient les gêner beaucoup par leur présence, quand Gaetano vint les tirer d'embarras, en les invitant à entrer, leur baudet et eux, dans l'espèce de parc entouré de palissades attenant à la tente du prince de Savoie.

Il s'agissait de décharger l'âne de son précieux fardeau, et de recevoir les vivres que la munificence du prince, au milieu de la disette générale, avait ordonné de mettre à leur disposition.

Les légumes déchargés, le paysan reçut de Gaetano un pain, un morceau de viande froide et un cruchon de vin. C'était, comme on voit, plus qu'il n'était accordé au comte de la Rochefoucauld et aux six gentilshommes prisonniers avec lui.

Aussi, — sans doute pour ne point s'exposer à quelque nouvelle avanie en tentant la gourmandise des soldats, — le paysan et sa fille sortirent avec toute sorte de précautions, regardant à droite et à gauche, afin de voir si les importuns s'étaient retirés, et si les curieux avaient disparu.

Il ne restait sur le champ de bataille, d'où les morts et les blessés avaient été enlevés en présence même d'Emmanuel-Philibert, que le fourbisseur du connétable, qui fourbissait son brassard avec plus d'acharnement que jamais, et Heinrich Scharfenstein, qui n'avait pas fait un seul mouvement en l'absence du paysan et de sa fille.

Yvonnette se dirigea vers un petit hangar isolé, tandis que, reconnaissant du service que lui avait rendu le géant, son père allait inviter Heinrich Scharfenstein à faire avec eux honneur au déjeuner qu'ils tenaient de la munificence du duc de Savoie; mais Heinrich se contenta de secouer la tête, et de murmurer en poussant un soupir:

— Tebuis que Frantz il êdre mort, moi n'afre blus vaim!

Le paysan regarda tristement Heinrich, et, après avoir échangé un regard avec le fourbisseur, il alla rejoindre sa fille, qui s'était fait une table d'un coffre à avoine, et qui attendait l'auteur de ses jours assise sur une botte de paille.

A peine avaient-ils commencé leur repas, qu'une ombre se profila jusque sur la table improvisée; c'était celle de l'infatigable fourbisseur.

— Peste! dit-il, en voilà un luxe! j'ai envie d'aller chercher M. le connétable pour dîner avec nous.

— Ah! ma foi, non, dit le paysan en excellent français, il mangerait à lui seul toute notre pitance!

— Sans compter, dit la jeune paysanne, qu'une fille d'honneur court grand risque, à ce que l'on assure, dans la compagnie du vieux soudard.

— Oui, avec ça que tu les crains, toi, vieux ou jeunes, les soudards! Ah! mordieu! quel coup de poing tu lui as allongé, à cet Espagnol qui voulait t'embrasser! J'avais commencé de soupçonner qui tu étais; mais ce n'est qu'à ce majestueux coup de poing-là que je t'ai reconnu... Ah çà! mais quel diable d'intérêt avez-vous tous les deux à risquer d'être pendus comme espions en venant dans le camp de tous ces va-nu-pieds d'Espagnols?

— D'abord, celui d'avoir de tes nouvelles, mon cher Pilletrousse, et de celles de nos compagnons, dit la paysanne.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Yvonnette, et, si vous voulez bien emplir ce troisième verre, que vous paraissez avoir apporté là à mon intention, nous boirons d'abord à la santé de votre serviteur, qui n'est pas mauvaise, comme vous voyez, puis à celle de nos autres compagnons, qui, par malheur, ne se portent pas tous aussi bien que nous.

— Et moi, dit Yvonnet, — car, sans doute, on a reconnu notre aventurier, malgré le déguisement qu'il s'est mis sur le corps, et la syllabe qu'il a ajoutée à son nom, — moi, je te dirai à mon tour ce que je viens faire ici; et tu m'aideras de ton mieux à accomplir ma mission.

Et, versant généreusement un plein verre de vin à Pilletrousse, Yvonnet attendit avec une certaine anxiété les nouvelles demandées.

— Ah! dit Pilletrousse en faisant entendre ce clappement de langue qui, chez les buveurs intelligents, est presque toujours l'oraison funèbre du verre de vin qu'ils viennent de boire, quand surtout le vin est bon; — ah! cela fait plaisir, de retrouver un vieil ami!

— Parles-tu du vin ou de moi? dit Yvonnet.

— De tous les deux... Mais, pour en revenir à nos compagnons, voici Maldent, qui a d'abord dû te donner, sur Procope, Lactance et lui, tous les renseignements que tu pouvais désirer; car, ajouta Pilletrousse, j'ai entendu dire que vous aviez été enterrés ensemble.

— Oui, repondit Maldent, et je dois ajouter qu'à notre grand émoi, nous sommes restés au sépulcre deux jours de plus que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Mais vous en êtes sortis avec gloire, c'était l'important! Dignes jacobins! et comment vous nourrissaient-ils pendant votre trépas?

— De leur mieux, il faut leur rendre cette justice, et jamais morts, même le mari de la matrone d'Éphèse, n'ont été l'objet de soins si assidus.

— Et les Espagnols ne vous ont pas rendu visite dans votre caveau?

— Deux ou trois fois nous avons entendu le bruit de leurs pas sur les marches de l'escalier; mais, en voyant cette longue file de sépulcres éclairés par une seule lampe, ils se sont retirés, et je crois que, s'ils fussent venus, et qu'il nous eût pris l'idée de lever le couvercle de nos tombes, ils eussent eu plus peur que nous.

— Bon! voilà pour trois et même pour quatre, puisque je te vois sur tes jambes, et fourbissant l'armure du connétable.

— Oui, tu devines, n'est-ce pas? grâce à ma connaissance de la langue espagnole, j'ai passé pour un ami des vainqueurs; puis je me suis glissé vers la tente de monseigneur, j'ai repris ma besogne interrompue quinze jours auparavant, et, de même que personne ne s'était inquiété de mon départ, personne ne s'est inquiété de mon retour.

— Mais Frantz? mais Malemort?

— Vois d'ici le pauvre Heinrich qui pleure, et tu sauras ce qu'est devenu Frantz.

— Comment diable un pareil géant a-t-il pu être tué par un homme? demanda Yvonnet avec un profond soupir; car on n'a pas oublié quelle tendre amitié liait les deux Allemands au plus jeune des aventuriers.

— Aussi, répondit Pilletrousse, n'est-ce point par un homme qu'il a été tué, mais par un démon incarné qu'ils appellent Brise-Fer, un écuyer, un frère de lait, un ami du duc de Savoie. L'oncle et le neveu étaient à vingt pas l'un de l'autre, défendant la onzième brèche, je crois. Ce Brise-Fer, autrement dit Scianca-Ferro, s'est attaqué au neveu : le pauvre Frantz avait déjà tué une vingtaine d'hommes; il était un peu fatigué, et il est arrivé trop tard à la parade; l'épée a fendu son casque, et lui a ouvert le crâne jusqu'aux yeux! et, il faut le dire à sa louange, son crâne était si dur que, quelque effort qu'ait fait le maudit Brise-Fer, il n'a jamais pu arracher son épée de la blessure. C'est pendant qu'il s'acharnait à la ravoir que l'oncle s'est aperçu de ce qui se passait, et, voyant qu'il n'avait pas le temps d'arriver au secours de son neveu, y a envoyé de toute volée sa masse d'armes en son lieu et place : la masse a été droit au but, a enfoncé la cuirasse, les chairs et même les côtes, à ce qu'il paraît; mais il était trop tard : Frantz est tombé d'un côté, et Brise-Fer de l'autre; seulement, Frantz est tombé sans prononcer une parole, tandis que Brise-Fer, en tombant, a eu le temps de dire : « Qu'on ne fasse aucun mal à celui qui vient de m'envoyer sa masse à travers les côtes... Si j'en reviens, je désire cultiver la connaissance de cette estimable catapulte! » Et il s'est évanoui; mais sa volonté a été sacrée. Heinrich Scharfenstein a été pris vivant; ce qui n'a pas été difficile, attendu que, quand il a vu tomber son neveu, il a été droit à lui, s'est assis sur la brèche, a tiré l'épée de son crâne, lui a enlevé le casque de la tête, et lui a posé la tête sur ses genoux, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Or, comme lui et son neveu tenaient les derniers, le neveu mort et l'oncle assis, le combat avait cessé : on entoura donc le pauvre homme, et on le somma de se rendre en lui disant qu'il ne lui serait fait aucun mal. « Me zébarera-d-on du gorps de mon envant? demanda-t-il. — Non, lui fut-il répondu. — Eh pien, alors, che me rends : vaides de moi ce que fous foudrez. » Et en effet, il se rendit, prit le corps de Frantz dans ses bras, suivit ceux qui le conduisaient jusqu'à la tente du duc de Savoie, garda le mort un jour et une nuit, creusa sa fosse au bord de la rivière, l'enterra, et, fidèle à sa parole de ne pas fuir, revint prendre sur le banc la place où vous l'avez trouvé... Seulement, on dit que, depuis la mort de Frantz, il n'a ni bu ni mangé.

— Pauvre Heinrich! murmura Yvonnet, tandis que Maldent, soit qu'il eût le cœur moins sensible, soit qu'il voulût, au contraire, empêcher la conversation de tomber dans l'élégie, demandait :

— Et Malemort, j'espère bien que, cette fois-ci, il a fait une fin digne de lui?

— Eh bien, répondit Pilletrousse, voilà ce qui te trompe : Malemort a reçu deux nouvelles blessures, ce qui, avec les vieilles, lui en fait vingt-six bien comptées, et, comme on l'a tenu pour mort et pour bien mort, on l'a jeté à la rivière; mais il paraît que la fraîcheur de l'eau l'a fait revenir à lui; car, en menant boire le cheval de M. le connétable à la Somme, j'ai entendu un pauvre diable qui geignait : je me suis approché, et j'ai reconnu Malemort.

— Qui n'attendait qu'un ami pour expirer entre ses bras?

— Pas du tout!... Qui n'attendait qu'une épaule pour s'y appuyer et remonter vers la vie, comme aurait dit notre poëte Fracasso, le seul dont je ne puisse pas te donner des nouvelles.

— Eh bien, dit Yvonnet tout frémissant encore, il a eu la bonté de m'en donner, à moi, et en personne.

Et Yvonnet raconta, non sans pâlir, quoiqu'il fît grand jour, ce qui lui était arrivé pendant la nuit du 27 au 28 août.

Il en était à la fin de son récit, quand un grand mouvement annonça que la conférence qui avait lieu sous la tente du roi d'Espagne était terminée.

Tous les chefs des armées espagnole, flamande et anglaise regagnaient, en effet, leurs logis respectifs, en appelant à eux, comme des hommes pressés de transmettre les ordres qu'ils ont reçus, ceux des soldats de leur armée, ou des gens de leur maison qu'ils rencontraient sur leur chemin; — tous paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Au bout d'un instant, Emmanuel-Philibert reparut à son tour : il sortait comme les autres de la tente du roi d'Espagne; seulement, il paraissait être de plus mauvaise humeur que les autres.

— Gaetano, cria-t-il à son majordome du plus loin qu'il l'aperçut, donne l'ordre que l'on plie les tentes, que l'on charge les bagages, et que l'on selle les chevaux.

Cette injonction indiquait un départ, mais laissait nos aventuriers dans le vague le plus complet sur la route que l'on allait suivre. Selon toute probabilité, Paris était menacé, mais par quelle route l'armée ennemie allait-elle marcher sur Paris? Se dirigerait-elle par Ham, Noyon et la Picardie, en suivant la rivière de Somme, ou par Laon, Soissons et l'Ile-de-France, ou, enfin, par Châlons et la Champagne? Ces trois chemins, on le sait, — à part les quelques troupes groupées à Laon autour du duc de Nevers, et les forteresses de Ham et de la Fère, que l'on pouvait facilement tourner, — n'offraient aucun obstacle à l'armée espagnole.

Savoir laquelle de ces trois routes l'armée espagnole allait suivre, c'était là l'important pour Yvonnet.

Pilletrousse comprit l'urgence de la situation; il saisit le pot de vin, vide aux deux tiers à peu près, et, buvant à même pour ne point perdre de temps, il acheva de le vider, puis se prit à courir vers la tente du connétable, espérant y apprendre quelque nouvelle.

Le faux paysan et la fausse paysanne, sous prétexte de tirer leur baudet de la bagarre, pendant laquelle il pouvait être considéré comme faisant partie des bêtes de somme de l'armée princière, rentrèrent dans la cour, et attendirent — Maldent tenait Cadet par la bride, et Yvonnet un pied dans chaque panier et assis à califourchon sur son bât — que quelque indiscrétion des domestiques leur apprît ce qu'ils voulaient savoir.

L'indiscrétion ne se fit point attendre.

Gaetano sortit tout effaré pour transmettre aux muletiers, aux palefreniers et aux valets d'écurie l'ordre qu'il avait reçu; puis, apercevant le paysan et sa fille :

— Ah! vous êtes encore là, mes braves gens? fit-il.

— Oui, répondit Yvonnette, la seule qui fût censée entendre le français; mon père attend pour savoir où il devra désormais porter ses légumes.

— Oui-da, il trouve la pratique bonne, à ce qu'il paraît! Eh bien, qu'il vienne au Catelet, dont nous allons faire le siége.

— Marci, mein garchon! Seulement, il y aura à gambillonner pour le bourrique; mais n'importe! on ira tout de même au Catelet.

— Au Catelet! répéta Yvonnette à demi-voix. Mordieu! ils tournent le dos à Paris! Voilà une riche nouvelle a annoncer au roi Henri II!

Cinq minutes après, les deux aventuriers gagnaient, à l'aide de la chaussée, la rive gauche de la Somme; une heure après, Yvonnet, débarrassé de sa robe de paysanne, et sous le costume que nous lui connaissons, galopait sur la route de la Fère.

A trois heures de l'après-midi, il entrait au château de Compiègne en secouant sa toque, et en criant :

— Bonne nouvelle, riche nouvelle! Paris est sauvé!

XXIV

DIEU PROTÉGE LA FRANCE.

En effet, du moment que Philippe II et Emmanuel-Philibert ne marchaient pas immédiatement sur Paris, — Paris était sauvé.

Comment une pareille faute avait-elle été commise? Par suite du caractère irrésolu et ombrageux du roi d'Espagne, ou plutôt par un effet de cette faveur spéciale que, dans les situations extrêmes, Dieu accorde toujours à la France.

On se rappelle cette lettre que tenait à la main le roi Philippe II au moment où don Luis de Vargas, secrétaire du duc d'Albe, arrivait de Rome. Cette lettre était de l'évêque d'Arras, un des conseillers de Philippe II dans lequel ce prince, si peu confiant, avait le plus de confiance.

Philippe II lui avait envoyé un courrier pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire après la bataille de la Saint-Laurent, et sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de Saint-Quentin, si Saint-Quentin, comme la chose était probable, tombait aux mains des Espagnols. L'évêque, ainsi qu'on devait s'y attendre, avait répondu en homme d'Église, et non en soldat.

Le cardinal Granvelle, dans la collection de ses papiers d'État, nous a conservé cette lettre, qui fut d'un si grand poids dans les destinées de la France.

Nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant, et c'était ce passage que Philippe II lisait avec tant d'attention lorsque entra don Luis de Vargas.

« Il ne serait pas prudent de rien tenter contre les Français pendant le reste de l'année, la saison s'y opposant aussi bien que la nature du pays : ce serait compromettre les avantages déjà obtenus, et la réputation des armes espagnoles. Le mieux serait de se borner à inquiéter l'ennemi en incendiant et en ravageant son territoire au delà de la Somme. »

C'était donc l'avis de l'évêque d'Arras, que, malgré la double victoire de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin, le roi d'Espagne ne pénétrât point plus avant au cœur de la France.

Pour être plus obscur aux yeux des autres, l'avis du duc d'Albe n'en était pas moins clair aux yeux de Philippe II.

« Sire, rappelez-vous Tarquin, abattant de sa baguette les plus hauts pavots de son jardin! »

Tel était l'avis de ce capitaine-ministre, dont le sombre génie allait si bien au tempérament terrible du successeur de Charles V, que la colère céleste semble avoir fait Philippe II pour le duc d'Albe, et le duc d'Albe pour Philippe II.

Or, ce pavot dont la tête se levait si rapidement, n'était-ce point Emmanuel-Philibert?

Il est vrai que, s'il grandissait si rapidement, c'est qu'il poussait sur les champs de bataille, et que la gloire arrosait sa fortune; mais, plus grand était le prestige qui s'attachait au prince de Savoie, plus ce prestige était à craindre.

Si, après la victoire de la Saint-Laurent remportée, après Saint-Quentin prise, on marchait sur Paris, et que Paris à son tour tombât aux mains d'Emmanuel-Philibert, quelle récompense serait digne d'un pareil service? Serait-ce assez de rendre au fils du duc Charles les États qui lui avaient été enlevés? D'ailleurs, ces États, était-il bien de l'intérêt de Philippe II, qui en détenait une partie, de les lui rendre? Une fois qu'on lui aurait rendu le Piémont, qui assurait qu'il ne prendrait pas le Milanais, et, après le Milanais, le royaume de Naples? — ces deux possessions de la couronne d'Espagne en Italie, lesquelles avaient déjà, par la double prétention que la France avait sur elles, coûté tant de sang à Louis XII et à François Ier, sans que ceux-ci eussent pu, nous ne dirons pas les prendre, mais les conserver. Pourquoi ni Louis XII, ni François Ier, l'un après avoir pris Naples, l'autre après avoir pris Milan, n'avaient-ils pas su les conserver? C'est qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre de racines en Italie; c'est qu'ils étaient forcés de tirer tous leurs secours d'au delà des monts. — Mais en serait-il de même pour un prince qui s'appuierait, au contraire, au versant oriental des Alpes, et qui parlerait la même langue que les Milanais et les Napolitains? Cet homme, au lieu d'être pour l'Italie un conquérant, ne serait-il pas pour elle un libérateur?

Voilà le gigantesque fantôme qui, pareil au géant du cap des Tempêtes, s'était levé entre Saint-Quentin et Paris.

En conséquence, contre l'avis général, et surtout contre celui d'Emmanuel-Philibert, qui était de marcher directement sur la capitale sans laisser à Henri II le temps de respirer, Philippe avait déclaré que l'armée victorieuse ne ferait pas un pas en avant, et que l'on se contenterait, pour cette campagne, d'assiéger le Catelet, Ham et Chauny, tandis qu'on relèverait les murailles de Saint-Quentin, et que l'on ferait de cette ville le boulevard des conquêtes de l'armée espagnole.

C'était cette nouvelle — non pas dans tous ses détails, mais dans toutes ses probabilités — qu'apportait Yvonnet au roi Henri II, et qui lui faisait crier avec tant d'assurance : « Paris est sauvé! »

A cette nouvelle, à laquelle Henri ne pouvait pas croire, de nouveaux ordres se croisèrent dans tous les sens, de Compiègne à Laon, de Laon à Paris, de Paris aux Alpes.

Une ordonnance fut rendue, portant que tous soldats, gentilshommes ou autres ayant porté les armes, ou pouvant les porter, eussent à se retirer à Laon auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, tant à peine de punition corporelle que d'abolition de noblesse.

Dandelot eut ordre de partir pour les petits cantons, et de presser la levée de quatre mille Suisses, dont on avait décrété l'enrôlement.

Deux colonels allemands, Rockrod et Reiffenberg, amenèrent, à travers l'Alsace et la Lorraine, quatre mille hommes levés par eux sur les bords du Rhin.

On savait que huit mille hommes de l'armée d'Italie venaient de repasser les Alpes, et arrivaient à marches forcées.

En même temps, — et comme pour achever de rassurer Henri, qui, quoique l'ennemi eût fait une pointe jusqu'à Noyon, n'avait pas quitté Compiègne, — on apprit que de graves dissentiments venaient de s'élever entre les Anglais et les Espagnols au siége du Catelet.

Les Anglais, blessés par les manières hautaines des Espa-

gnols, qui s'attribuaient tout l'honneur de la bataille de la Saint-Laurent, et tout le succès du siége de Saint-Quentin, demandaient à se retirer ; au lieu de chercher à rapprocher les deux peuples, Philippe II, dans sa prédilection pour les Espagnols, donna raison à ceux-ci, et permit aux Anglais de se retirer ; ce qu'ils firent le jour même où la permission leur en fut accordée. Huit jours après, les Allemands se mutinèrent à leur tour, blessés de ce que le roi Philippe II et Emmanuel-Philibert eussent seuls profité de la rançon des prisonniers de Saint-Quentin. Trois mille Allemands, à la suite de cette discussion, désertèrent l'armée espagnole, et, embauchés immédiatement par le duc de Nevers, passèrent du service du roi d'Espagne à celui du roi de France.

Le rendez-vous de toutes ces troupes était la ville de Compiègne, que M. de Nevers fit fortifier avec un soin extrême, et sous le canon de laquelle il fit tracer un camp retranché si spacieux, qu'il pouvait contenir cent mille hommes.

Enfin, pendant les derniers jours du mois de septembre, le bruit se répandit tout à coup dans Paris que le duc François de Guise était arrivé en poste d'Italie.

Le lendemain, une magnifique cavalcade conduite par le duc lui-même, ayant M. le cardinal de Lorraine à sa droite, M. de Nemours à sa gauche, et derrière lui deux cents gentilshommes à ses couleurs, sortit de l'hôtel de Guise, regagna les boulevards, et, revenant par les quais et l'hôtel de ville, excita l'enthousiasme des Parisiens, qui crurent qu'ils n'avaient plus rien à craindre puisque leur duc bien-aimé était de retour.

Le même soir, on proclama à son de trompe, dans tous les carrefours de Paris, que M. le duc François de Guise était nommé lieutenant général du royaume.

Peut-être y avait-il là, de la part du roi Henri II, un grave oubli de la recommandation que lui avait faite son père au lit de mort, d'avoir pour premier principe surtout de ne pas trop élever la maison de Guise ; mais la position était extrême, et ce sage conseil fut négligé.

Le lendemain, qui était le 29 septembre, le duc partit pour Compiègne, et, le même jour, commença l'exercice de sa charge par la revue qu'il fit des troupes rassemblées comme par miracle au camp retranché.

Le 10 août, au soir, il ne restait peut-être pas dans tout le royaume — les garnisons des villes comprises — dix mille hommes en état de porter les armes ; et encore, ces dix mille hommes étaient si découragés, qu'au premier coup de canon, ils étaient prêts, ceux qui tenaient la campagne à fuir, ceux qui tenaient les villes à en ouvrir les portes ; — le 30 septembre, le duc de Guise passait en revue une armée de cinquante mille hommes, à peu près, c'est-à-dire d'un tiers plus forte que ne l'était l'armée du roi d'Espagne depuis sa rupture avec les Anglais et sa séparation d'avec les Allemands. Cette armée était belle, pleine d'enthousiasme, et demandait à grands cris à marcher à l'ennemi.

Heureuse terre que celle où l'on n'a qu'à frapper le sol du pied, au nom de la monarchie ou au nom de la nation, pour en faire jaillir des armées !

Enfin, le 26 octobre, on apprit que le roi Philippe, suivi du duc de Savoie et de toute la cour, venait de quitter Cambrai pour retourner à Bruxelles, regardant la campagne comme terminée.

Alors, chacun put dire, non-seulement comme l'avait dit Yvonnet en entrant dans la cour de Compiègne : « Riche nouvelle ! Paris est sauvé ! » mais encore : « Riche nouvelle ! la France est sauvée ! »

TROISIÈME PARTIE

I

UN SOUVENIR ET UNE PROMESSE.

Un an s'était écoulé depuis que le roi Philippe II, en se retirant de Cambrai à Bruxelles, et en déclarant la campagne de 1557 terminée, avait fait pousser à vingt-cinq millions d'hommes ce cri de joie : « La France est sauvée ! »

Nous avons dit quelles misérables considérations l'avaient, selon toute probabilité, empêché de poursuivre ses conquêtes ; nous ne tarderons pas à trouver, à la cour du roi Henri II, un pendant fatal à cette égoïste détermination, qui avait, nous l'avons vu, si fort affligé Emmanuel-Philibert.

Le chagrin qu'avait éprouvé le duc de Savoie, en se voyant ainsi arrêté sur la rive droite de la Somme, avait été d'autant plus grand, qu'il ne lui avait point été difficile de soupçonner la cause de cette étrange décision, restée aussi inexplicable pour quelques historiens modernes que le fut, pour les historiens antiques, la fameuse halte d'Annibal à Capoue.

Au reste, de grands événements, au courant desquels nous sommes forcé de mettre le lecteur, s'étaient accomplis pendant cette année.

Le plus considérable, sans contredit, de ces événements, avait été la reprise de Calais sur les Anglais, par le duc François de Guise. Après cette fatale bataille de Crécy, qui avait mis la France aussi près de sa perte que celle de Saint-Quentin, Édouard III était venu attaquer Calais par mer et par terre : par mer, avec une flotte de quatre-vingts voiles, et, par terre, avec une armée de trente mille hommes. Quoique défendue par une garnison peu nombreuse, mais placée sous les ordres de Jean de Vienne, un des plus braves capitaines de son temps, Calais ne s'était rendue qu'après un an de siége, et lorsque ses habitants avaient eu mangé jusqu'au dernier morceau de cuir qui se trouvait dans la ville.

Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cent dix ans, les Anglais, comme ils font aujourd'hui de Gibraltar, ne s'étaient préoccupés que d'une chose : c'était de rendre Calais imprenable, et ils croyaient y avoir si bien réussi, qu'ils avaient, vers la fin du siècle précédent, fait graver, au-dessus de la principale porte de la ville, une inscription qui pouvait se traduire par les quatre vers suivants :

> Calais, après trois cent quatre-vingts jours de siége,
> Fut, sur Valois vaincu, prise par les Anglais.
> Quand le plomb nagera sur l'eau comme le liége,
> Les Valois reprendront sur les Anglais Calais.

Or, cette ville, que les Anglais avaient mis trois cent quatre-vingts jours à prendre sur Philippe de Valois, et que les successeurs du vainqueur de Cassel, du vaincu de Crécy, ne devaient reprendre que lorsque le plomb nagerait sur l'eau comme le liége, le duc de Guise l'avait — non pas même par un siége en règle, mais par une espèce de coup de main — emportée en huit jours.

Puis, après Calais, le duc de Guise avait repris Guines et Ham, tandis que le duc de Nevers reprenait Herbemont : et, dans ces quatre places, Calais comprise, les Anglais et les Espagnols avaient laissé trois cents canons de fonte et deux cent quatre-vingt-dix canons de fer.

Peut-être nos lecteurs, quand nous parlons de tous ces vaillants qui combattaient de leur mieux pour réparer les échecs de l'année précédente, s'étonneront-ils de ne point entendre prononcer, nous ne dirons pas les noms du con-

nétable et de Coligny, — on sait que tous deux étaient prisonniers, — mais celui de Dandelot, non moins illustre, non moins français surtout.

Le nom de Dandelot était le seul, en effet, qui pût porter ombrage à celui du duc de Guise, en rivalisant de génie et de courage avec le sien.

C'était ce qu'avait compris le cardinal de Lorraine, si préoccupé de la fortune de sa famille, reposant tout entière en ce moment sur la tête de son frère, qu'il était capable de tout, même d'un crime, pour écarter un homme pouvant mettre obstacle à cette fortune.

Or, partager l'amitié du roi et la reconnaissance de la France avec le duc de Guise, c'était, selon le cardinal de Lorraine, mettre obstacle à la fortune de la hautaine maison dont les représentants allaient bientôt avoir la prétention de marcher les égaux des rois de France, et qui, peut-être, ne se fussent pas même contentés de cette égalité, si, trente ans plus tard, Henri III n'avait fait, sous le poignard des Quarante-Cinq, crouler cette fortune, imprudemment élevée par Henri II.

Le connétable et l'amiral prisonniers, un seul homme, nous l'avons dit, inquiétait donc le cardinal de Lorraine ; cet homme, c'était Dandelot; dès lors, Dandelot devait disparaître.

Dandelot appartenait à la religion réformée, et, comme il voulait attirer son frère, encore chancelant, à cette opinion, il lui avait envoyé à Anvers, où le roi d'Espagne le retenait prisonnier, quelques *livres de Genève*, avec une lettre où il le pressait d'abandonner l'hérésie papale pour la lumière de Calvin.

Cette lettre de Dandelot tomba, par malheur, aux mains du cardinal de Lorraine.

C'était l'époque où Henri II sévissait avec la plus grande rigueur contre les protestants. Plusieurs fois déjà, on lui avait dénoncé Dandelot comme entaché d'hérésie; mais il n'avait pas cru à cette accusation, ou avait feint de n'y pas croire, tant il lui coûtait d'éloigner de lui un homme élevé dans sa maison depuis l'âge de sept ans, et qui venait de payer par de si grands et de si réels services l'amitié que lui portait son roi.

Mais, à cette preuve d'hérésie, il n'y avait plus moyen de faire semblant de douter.

Cependant, Henri déclara que, sur ce point, aucune preuve, fût-elle de l'écriture de Dandelot, ne serait convaincante pour lui, et qu'il ne s'en rapportait qu'aux aveux mêmes de l'accusé.

En conséquence, il résolut d'interroger, en présence de toute la cour, Dandelot sur sa nouvelle croyance.

Mais, ne voulant point le prendre par surprise, il invita le cardinal de Châtillon, son frère, et François de Montmorency, son cousin, à faire venir Dandelot à la maison de plaisance de la reine, qu'il habitait alors, près de Meaux, en le disposant à répondre de manière à se disculper publiquement.

Dandelot fut donc invité, par François de Montmorency et de Châtillon, à se rendre à Monceaux, — c'était le nom de cette maison de campagne de la reine, — et à préparer sa défense, s'il ne jugeait pas au-dessous de sa dignité de se défendre.

Le roi était à dîner, lorsqu'on lui annonça que Dandelot venait d'arriver.

Le roi le reçut à merveille, commençant par l'assurer qu'il n'oublierait jamais les signalés services qu'il venait de lui rendre; ensuite, abordant la question des bruits qui couraient sur son compte, il lui dit qu'il était accusé non-seulement de penser, mais encore de parler mal des saints mystères de notre religion; puis, formulant encore plus nettement sa pensée :

— Dandelot, je vous ordonne de dire ici votre opinion sur le saint sacrifice de la messe.

Dandelot savait d'avance quelle douleur il allait causer au roi, et, comme il avait pour Henri un grand respect, en même temps qu'une amitié profonde :

— Sire, dit-il humblement, ne pourriez-vous dispenser un sujet aussi profondément dévoué à son roi que je le suis de répondre à une question de pure croyance, devant laquelle, si grand et si puissant que vous soyez, vous n'êtes qu'un homme de la taille et de la force des autres hommes?

Mais Henri II n'en était point venu là pour reculer; il ordonna donc à Dandelot de répondre catégoriquement.

Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éluder la question :

— Sire, répondit Dandelot, pénétré des sentiments de la plus vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a plu à Votre Majesté de me combler, je suis prêt à exposer ma vie, et à sacrifier mes biens pour son service; mais, puisque vous me forcez de vous en faire l'aveu, sire, en matière de religion, je ne reconnais d'autre maître que Dieu, et ma conscience ne me permet pas de vous déguiser mes sentiments. En conséquence, sire, je ne crains pas de proclamer que la messe est non-seulement une chose qui n'est recommandée ni par Notre-Seigneur Jésus, ni par ses apôtres, mais encore une détestable invention des hommes.

A cet horrible blasphème, que les huguenots rigides regardaient comme une vérité que l'on ne pouvait confesser trop haut, le roi tressaillit d'étonnement, et, passant de l'étonnement à la colère :

— Dandelot! s'écria-t-il, jusqu'à présent, je vous ai défendu contre ceux qui vous attaquaient; mais, après une si abominable hérésie, je vous ordonne de sortir de ma présence, vous déclarant que, si vous n'étiez en quelque sorte mon élève, je vous passerais mon épée au travers du corps!

Dandelot demeura parfaitement calme, salua respectueusement, sans répondre à cette terrible apostrophe du roi, et se retira.

Mais Henri II n'avait pas conservé le même sang-froid. A peine la tapisserie qui pendait à la porte de la salle à manger fut-elle retombée derrière Dandelot, qu'il donna ordre à son maître de la garde-robe, la Bordaisière, d'arrêter immédiatement le coupable, et de le conduire prisonnier à Meaux.

L'ordre fut exécuté; mais cela ne suffisait point au cardinal de Lorraine : il exigea du roi que la charge de colonel général de l'infanterie française, qui était à Dandelot, lui fût ôtée, et fût donnée à Blaise de Montluc, lequel était tout dévoué à la maison de Guise, ayant été page de René II, duc de Lorraine.

Telle fut la récompense de Dandelot pour les immenses services qu'il venait de rendre au roi, et que le roi avait promis de ne jamais oublier!

On sait celle qui attendait plus tard son frère, l'amiral de Coligny.

Voilà pourquoi le nom de Dandelot n'était point prononcé au milieu de tous ces noms qui éclataient à chaque instant, par la lueur de quelque victoire.

De son côté, Emmanuel-Philibert n'était pas resté dans l'inaction, et il avait vigoureusement lutté contre ce suprême effort de la France.

La bataille de Gravelines, gagnée, sur le maréchal de Termes, par le comte Lamoral d'Egmont, avait été une de ces journées que la France devait inscrire au nombre de ses jours malheureux.

Puis, comme dans ces combats singuliers où, après avoir lutté à armes égales, deux adversaires dignes l'un de l'autre, sans s'être rien dit, mais se sentant épuisés d'une égale fatigue, font un pas en arrière, et, sans se perdre de vue, se reposent appuyés sur la garde de leur épée, la France et l'Espagne, Guise et Emmanuel-Philibert reprenaient haleine : le duc de Guise à Thionville, Emmanuel-Philibert à Bruxelles.

Quant au roi Philippe II, il commandait en personne l'armée des Pays-Bas, forte de trente-cinq mille hommes et de quatorze mille chevaux, campée sur la rivière d'Authée. — Ce fut là qu'il apprit la mort de la reine d'Angleterre, sa femme, qui venait de trépasser d'une hydropisie qu'elle s'était obstinée à prendre pour une grossesse.

Quant à l'armée principale de France, elle était, de son côté, retranchée derrière la Somme, et, comme l'armée espagnole et ses chefs, se tenait momentanément inactive. Elle se composait, outre seize mille Français, de dix-huit mille reîtres, de vingt-six mille fantassins allemands, et de six mille Suisses; rangée en bataille, — c'est ce que nous apprend Montluc, — elle tenait une lieue et demie de terrain, et il fallait trois heures pour en faire le tour.

Enfin, Charles-Quint, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, était mort le 21 septembre 1558, au monastère de Saint-Just, dans les bras de l'archevêque de Tolède.

Et, comme les événements de la terre ne sont qu'un enchaînement de contrastes, la jeune reine, Marie Stuart, âgée de quinze ans, venait d'épouser le dauphin François, âgé de dix-sept.

Voilà où en étaient les affaires politiques et privées de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, et, par conséquent, du monde, lorsque, par une matinée du mois d'octobre 1558, Emmanuel, — qui, vêtu de ce deuil dont parle Hamlet, lequel deuil s'étend des habits au cœur, donnait quelques ordres militaires à Scianca-Ferro, entièrement guéri de sa blessure, et qu'il s'apprêtait à envoyer en courrier au roi Philippe, — vit entrer dans son cabinet Leona, toujours belle et souriante sous son costume habituel, mais ne pouvant voiler une teinte profonde de mélancolie perçant sous son sourire.

Au milieu de la terrible campagne de France, qui s'était accomplie l'année précédente, nous avons vu disparaître la belle jeune fille. En effet, pour ne point l'exposer aux fatigues des camps, des batailles et des siéges, Emmanuel-Philibert avait exigé qu'elle restât à Cambrai; puis, la campagne achevée, avec un bonheur plus grand, avec un amour plus profond que jamais, les deux amants s'étaient retrouvés, et comme, soit par lassitude, soit par dégoût, Emmanuel-Philibert avait pris peu de part à la campagne de 1558, dont il avait dirigé les opérations de Bruxelles, les deux amants ne s'étaint plus quittés.

Habitué à lire jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de Leona sur son visage, Emmanuel-Philibert fut frappé de cette teinte de mélancolie, qui éteignait le sourire presque forcé de la jeune fille.

Quant à Scianca-Ferro, moins habile que son ami à surprendre les mystérieux secrets du cœur, il ne vit, dans l'entrée de Leona, que son apparition quotidienne dans le cabinet du prince, et, après avoir échangé avec le beau page, — dont, depuis longtemps, le sexe n'était plus un secret pour lui, — une poignée de main, moitié respectueuse, moitié amicale, il prit des mains d'Emmanuel-Philibert la dépêche préparée, et s'éloigna en fredonnant insoucieusement une chanson picarde, et en faisant sonner bruyamment ses éperons.

Emmanuel-Philibert le suivit des yeux jusqu'à la porte, et, quand le jeune homme eut disparu, il reporta son regard inquiet sur Leona.

Leona souriait toujours; elle était debout, appuyée à un fauteuil, comme si, sans appui, ses jambes faiblissantes eussent refusé de la porter. Ses joues étaient pâles et son œil brillait d'une dernière larme mal essuyée.

— Qu'a donc ce matin mon enfant bien-aimée? demanda Emmanuel-Philibert avec ce ton de tendre paternité que donne à l'amour le passage, chez l'homme, du jeune âge à l'âge viril.

En effet, le 8 juillet 1558, Emmanuel-Philibert venait d'accomplir sa trentième année. Protégé par le malheur, qui l'avait forcé de devenir un grand homme, — ce qu'il n'eût peut-être pas été s'il eût tranquillement hérité des États du duc son père, et régné sans conteste, — Emmanuel-Philibert avait, à cet âge si peu avancé de trente ans, acquis une réputation militaire qui rivalisait avec les premières de l'époque, c'est-à-dire avec celles du connétable, du duc de Guise, de l'amiral et du vieux maréchal de Strozzi, qui venait de mourir si glorieusement au siége de Thionville.

— J'ai, dit Leona de sa voix harmonieuse, tout à la fois un souvenir à te rappeler et une demande à te faire.

— Leona sait que, si ma mémoire est ingrate, mon cœur est fidèle. Voyons le souvenir d'abord, puis nous verrons la demande.

Et, en même temps qu'il sonnait pour donner à un huissier l'ordre de ne laisser entrer personne, il faisait signe à Leona de venir prendre place sur une pile de coussins entassés près de lui, et qui étaient le siége ordinaire de la jeune fille dans ses tête-à-tête avec son amant.

Leona vint prendre sa place accoutumée, et, appuyant ses deux coudes sur la cuisse d'Emmanuel et sa tête sur ses deux mains, elle plongea dans les yeux du duc un regard d'une douceur infinie, où l'on pouvait lire un amour, mieux que cela encore, un dévouement sans bornes.

— Eh bien? demanda le duc avec un sourire qui, de son côté, trahissait l'inquiétude, comme celui de Leona trahissait la mélancolie.

— Dans quel jour du mois sommes-nous aujourd'hui, Emmanuel? demanda Leona.

— Le 17 novembre, si je ne me trompe, répondit le duc.

— Cette date ne rappelle-t-elle à mon bien-aimé prince aucun anniversaire qui mérite d'être fêté?

Emmanuel sourit plus franchement que la première fois, car sa mémoire, meilleure qu'il ne l'avait faite, venait de se reporter en arrière, et de lui représenter dans tous ses détails l'événement auquel Leona faisait allusion.

— Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit-il, qu'à l'heure à peu près où nous sommes, emporté par mon cheval, qui s'était effrayé à la vue d'un taureau furieux, je trouvai, à quelques centaines de pas du village d'Oleggio, au bord d'un ruisseau affluent du Tessin, une femme morte et un enfant presque mort. Cet enfant que j'ai eu le bonheur de rendre à la vie, c'était ma bien-aimée Leona!

— As-tu un instant depuis ce jour, Emmanuel, eu l'occasion de regretter cette rencontre?

— J'ai, au contraire, béni le ciel, chaque fois que le souvenir de cet événement s'est présenté à ma mémoire, répondit le prince; car cet enfant est devenu l'ange gardien de mon bonheur!

— Et si, dans ce jour solennel, pour la première fois de ma vie, je te demandais de me faire une promesse, Emmanuel, trouverais-tu que je suis trop exigeante, et me refuserais-tu ma demande?

— Tu m'inquiètes, Leona! dit Emmanuel. Quelle demande peux-tu avoir à me faire, que tu ne sois pas sûre d'être obéie à l'instant même?

Leona pâlit, et, d'une voix tremblante, en même temps qu'elle paraissait prêter l'oreille à un bruit lointain :

— Par la gloire de ton nom, Emmanuel, par la devise de ta famille : *Dieu reste à qui tout manque*, par les promesses solennelles faites à ton père mourant, jure-moi, Emmanuel, de m'accorder ce que je vais te demander!

Le duc de Savoie secoua la tête en homme qui sent qu'il s'engage à accomplir quelque grand sacrifice inconnu, mais qui, en même temps, est convaincu que ce sacrifice sera fait au profit de son honneur et de sa fortune.

Levant donc solennellement la main :

— Tout ce que tu me demanderas, Leona, dit-il, excepté de ne plus te voir, je te l'accorderai.

— Oh! murmura Leona, je me doutais que tu ne jurerais pas sans restriction. Merci, Emmanuel! — Maintenant, ce que je demande, ce que j'exige même, en vertu du serment que tu viens de faire, c'est que tu ne mettes aucune opposition personnelle à la paix entre la France et l'Espagne, dont mon frère vient, au nom du roi Philippe et du roi Henri, te soumettre les propositions.

— La paix! ton frère!... Comment sais-tu ce que j'ignore, Leona?

— Un puissant prince a cru qu'il avait besoin près de toi de son humble servante, Emmanuel; et voilà comment je sais ce que tu ne connais pas encore, mais ce que tu vas savoir.

Alors, comme un grand bruit de chevaux se faisait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et sous la fenêtre même du cabinet du prince, Leona se leva et alla, au nom du duc de Savoie, donner l'ordre à l'huissier de laisser entrer le chef de la cavalcade.

Un instant après, tandis qu'Emmanuel-Philibert retenait par le bras Leona, qui voulait s'éloigner, l'huissier annonçait :

— Son Excellence le comte Odoardo Maraviglia, envoyé de Leurs Majestés les rois d'Espagne et de France.

— Qu'il entre, répondit Emmanuel-Philibert d'une voix presque aussi tremblante que l'était, un instant auparavant, celle de Leona.

II

L'ENVOYÉ DE LEURS MAJESTÉS LES ROIS DE FRANCE ET D'ESPAGNE.

Au nom qu'ils viennent d'entendre prononcer, nos lecteurs ont reconnu le frère de Leona, ce jeune homme condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner le meurtrier de son père, et enfin, le gentilhomme recommandé à son fils Philippe II par Charles-Quint, le jour même de son abdication.

Nos lecteurs se rappelleront, en outre, que, quoique, dans Odoardo Maraviglia, Leona reconnaisse son frère, celui-ci est loin de se douter que Leona, qu'il a à peine entrevue sous la tente d'Emmanuel-Philibert au camp d'Hesdin, soit sa sœur.

Le duc de Savoie sait donc seul, avec son page, le secret qui a sauvé la vie à Odoardo.

Maintenant, comment Odoardo se trouve-t-il à la fois le mandataire de Philippe et de Henri? C'est ce que nous allons expliquer en quelques mots.

Fils d'un ambassadeur du roi François Ier, élevé parmi les pages dans l'intimité du dauphin Henri II, adopté publiquement par l'empereur Charles-Quint, le jour de son abdication, Odoardo jouissait d'une faveur égale à la cour du roi d'Espagne.

On savait, de plus, sans connaître les détails de cet événement, que c'était à Emmanuel-Philibert qu'il devait la vie.

Il était donc tout simple qu'une personne intéressée à la paix eût l'idée d'en faire faire la double ouverture par l'homme qui avait à la fois l'oreille du roi de France et celle du roi d'Espagne, et que, les principaux articles de cette paix arrêtés entre les deux souverains, le même homme fût envoyé à Emmanuel-Philibert pour lui faire adopter ces mêmes articles; surtout, comme nous l'avons dit, d'après le bruit qui s'était répandu, que c'était à l'intercession du duc de Savoie qu'Odoardo Maraviglia avait dû non-seulement d'avoir la vie sauve, mais encore d'avoir été comblé d'honneurs, et recommandé au roi Philippe II par l'empereur Charles-Quint.

L'homme qui avait eu l'idée de mettre en avant Odoardo Maraviglia ne s'était trompé sur aucun point.

La paix, également désirée par Philippe II et par Henri de Valois, avait vu ses préliminaires plus promptement posés que l'on n'eût dû s'y attendre dans une affaire de cette importance; et, comme on l'avait pensé encore, quoiqu'on ne connût pas les causes de la sympathie d'Emmanuel-Philibert pour le fils de l'ambassadeur du roi François Ier, celui-ci était un des plus agréables messagers que l'on pût lui envoyer.

Il se leva donc, et, malgré cette arrière-pensée qu'il y avait une douleur privée cachée pour lui au fond de ce grand événement politique, il tendit à Odoardo une main que l'envoyé extraordinaire baisa respectueusement.

— Monseigneur, dit-il, vous voyez en moi un homme bien heureux, car peut-être ai-je déjà prouvé dans le passé, et vais-je prouver dans l'avenir à Votre Altesse que vous avez sauvé la vie à un homme reconnaissant.

— Ce qui vous a d'abord sauvé la vie, mon cher Odoardo, c'est la générosité du noble empereur dont nous portons tous le deuil. Je n'ai été, moi, vis-à-vis de vous, que l'humble intermédiaire de sa clémence.

— Soit, monseigneur; mais vous avez été pour moi le messager visible de la faveur céleste. C'est donc vous que j'adore, comme les anciens patriarches faisaient des anges qui leur apportaient la volonté de Dieu... A mon tour, au reste, monseigneur, je suis auprès de vous un ambassadeur de paix.

— C'est comme tel que vous m'êtes annoncé, Odoardo; c'est comme tel que vous étiez attendu; c'est comme tel que je vous reçois.

— Je vous étais annoncé? vous m'attendiez?... Pardon, monseigneur, mais je croyais être le premier à vous annoncer ma présence par ma présence même; et, quant aux propositions que j'étais chargé de vous transmettre, elles étaient si secrètes...

— Ne vous inquiétez point, monsieur l'ambassadeur, reprit, en s'efforçant de sourire, le duc de Savoie. N'avez-vous point entendu dire que certains hommes ont leur démon familier, qui les avertit d'avance des choses les plus inconnues? Je suis un de ces hommes-là.

— Alors, dit Odoardo, vous savez le motif de ma visite?

— Oui; mais le motif seulement. Restent les détails.

— Quand Votre Altesse le désirera, je serai prêt à lui transmettre ces détails.

Et Odoardo, en s'inclinant, fit à Emmanuel un signe indiquant qu'ils n'étaient pas seuls.

Leona vit ce signe, et fit un pas pour se retirer; mais le prince la retint par la main.

— Je suis toujours seul quand je suis avec ce jeune homme, Odoardo, dit-il; car, ce jeune homme, c'est le démon familier dont je vous parlais tout à l'heure... Reste, Leone, reste! ajouta le duc. *Nous* devons savoir tout ce que l'on me propose... J'écoute : parlez, monsieur l'ambassadeur.

— Que diriez-vous, monseigneur, demanda en souriant Odoardo, si j'annonçais à Votre Altesse qu'en échange de Ham, du Catelet et de Saint-Quentin, la France vous rend cent quatre-vingt-dix-huit villes?

— Je dirais, répondit Emmanuel, que c'est impossible.

— Il en est pourtant ainsi, monseigneur.

— Et, au nombre des villes qu'elle rend, la France met-elle Calais?

— Non. La nouvelle reine d'Angleterre, Élisabeth, qui, sous prétexte de conscience religieuse, vient de refuser d'épouser le roi Philippe II, veuf de sa sœur Marie, a été un peu sacrifiée dans tout cela. Cependant, ce n'est qu'à certaines conditions que la France garde Calais et les autres villes de Picardie reprises par M. de Guise sur les Anglais.

— Et à quelles conditions?

— Au bout de huit ans, le roi de France sera obligé de les restituer, si mieux il n'aime payer cinquante mille écus à l'Angleterre.

— Il les donnera, à moins qu'il ne soit aussi pauvre que Baudouin, qui mettait en gage la couronne de Notre-Seigneur!

— Oui, mais c'est une espèce de satisfaction que l'on a voulu donner à la reine Élisabeth, et dont, par bonheur, elle s'est contentée, ayant beaucoup à faire dans ce moment-ci avec le pape.

— Ne l'a-t-il pas déclarée bâtarde? demanda Emmanuel.

— Oui, mais il y perdra sa suzeraineté sur l'Anglais. Élisabeth, de son côté, vient de déclarer que tous les édits publiés par la feue reine Marie en faveur de la religion catholique étaient abolis, et qu'au contraire elle rétablissait tous les actes faits contre le pape sous Édouard et Henri VIII, et que, comme ces deux rois, elle joignait à ses prérogatives royales le titre de chef suprême de l'Église anglicane.

— Et que fait la France de sa petite reine d'Écosse, au milieu de ce grand conflit?

— Henri II a déclaré Marie Stuart reine d'Écosse et d'Angleterre, comme héritière de la feue reine Marie Tudor, comme unique descendante de Jacques V, petit-fils de Henri VII, roi d'Angleterre, et en vertu de l'illégitimité d'Élisabeth, déclarée bâtarde par un acte qui n'a jamais été révoqué.

— Oui, dit Emmanuel Philibert; toutefois, il y a un testament de Henri VIII qui déclare Élisabeth héritière de la couronne, au défaut d'Édouard et de Marie, et c'est sur cet acte que le parlement s'est appuyé pour proclamer Élisabeth reine. Mais, s'il vous plaît, revenons à nos affaires, monsieur l'ambassadeur.

— Eh bien, monseigneur, voici les principales conditions du traité, les bases sur lesquelles on propose de l'établir :

« Les deux rois, — le roi d'Espagne et le roi de France, — travailleront conjointement à rendre la paix à l'Église, en provoquant l'assemblée d'un concile général.

» Il y aura une amnistie pour ceux qui auront suivi le parti de l'un ou l'autre roi, à l'exception, cependant, des bannis de Naples, de Sicile et du Milanais, qui ne seront point compris dans le pardon général.

» Il est stipulé, ensuite, que toutes les villes et tous les châteaux pris par la France au roi d'Espagne, et particulièrement Thionville, Mariembourg, Ivoy, Montmédy, Damvilliers, Hesdin, le comté de Charolais, Valence dans la Loménie, seront restitués audit roi d'Espagne;

» Qu'Ivoy sera démantelé, en compensation de Thérouanne détruite;

» Que le roi Philippe épousera la princesse Élisabeth de France, qu'il avait d'abord demandée pour son fils don Carlos, et qu'avec cette princesse, il lui sera donné une dot de quatre cent mille écus d'or.

» Que la forteresse de Bouillon sera restituée à l'évêque de Liége.

» Que l'infante de Portugal sera mise en possession des biens qui lui appartiennent du côté de la reine Éléonora, sa mère, veuve de François Ier.

» Enfin, que les deux rois rendront au duc de Mantoue ce qu'ils ont pris dans le Montferrat, sans pouvoir y démolir les citadelles qu'ils y ont bâties. »

— Et toutes ces conditions sont accordées par le roi de France? demanda Emmanuel.

— Toutes!... Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est à merveille, monsieur l'ambassadeur, et que, si c'est vous qui avez eu cette influence, l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il descendit du trône, avait bien raison de vous recommander à son fils le roi d'Espagne.

— Hélas! non, monseigneur, répondit Odoardo, les deux principaux agents de cette paix étrange sont madame de Valentinois, qui s'inquiète de voir grandir la fortune des Guise et le crédit de la reine Catherine, et M. le connétable, qui sent que, pendant sa captivité, les Lorrains mettent le pied sur sa maison.

— Ah! dit Emmanuel, voilà qui m'explique les fréquents congés sollicités par M. le connétable auprès du roi Philippe II pour passer en France, et cette demande qu'il m'adresse, de racheter lui et l'amiral moyennant deux cents écus, demande que je viens de soumettre au roi, par l'entremise de mon écuyer Scianca-Ferro, qui partait un moment avant que vous arrivassiez.

— Le roi ratifiera cette demande, à moins de profonde ingratitude, répondit l'ambassadeur.

Puis, après un moment de silence, et regardant le prince :

— Mais vous, monseigneur, dit-il, vous ne me demandez point ce qui sera fait pour vous?

Emmanuel sentit frissonner la main de Leona, qu'il avait gardée dans la sienne.

— Pour moi? répondit le prince. Hélas! j'espérais avoir été oublié.

— Il eût fallu, pour cela, que les rois Philippe et Henri eussent choisi un autre négociateur que celui qui vous doit la vie, monseigneur. Oh! non, non, Dieu merci, la Providence a été juste, cette fois, et le vainqueur de Saint-Quentin sera, je l'espère, largement récompensé.

Emmanuel échangea avec son page un regard douloureux, et attendit.

— Monseigneur, dit Odoardo, toutes les places qui ont été prises au duc votre père et à vous, tant au delà qu'en deçà des Alpes, vous seront rendues, à l'exception de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve, dont la France demeurera en possession jusqu'au jour où Votre Altesse aura un héritier mâle. En outre, jusqu'au jour de la naissance de cet héritier, qui tranchera ce grand procès de Louise de Savoie et du Piémont, il sera permis au roi d'Espagne de mettre des garnisons dans les villes d'Asti et de Verceil.

— Alors, dit vivement Emmanuel-Philibert, en ne me mariant pas?...

— Vous perdez cinq villes si magnifiques, monseigneur, qu'elles suffiraient à la couronne d'un prince!

— Mais, dit vivement Leona, monseigneur le duc de Savoie se mariera. Que Votre Excellence veuille donc bien terminer sa négociation, en disant au prince à quelle illustre alliance il est destiné.

Odoardo regarda le jeune homme avec étonnement; puis ses yeux se reportèrent sur le duc, dont le visage exprimait la plus cruelle anxiété.

Le négociateur, si habile qu'il fût, se trompa à cette expression.

— Oh! rassurez-vous, monseigneur, lui dit-il, la femme que l'on vous destine est digne d'un roi.

Et, comme les lèvres blêmissantes d'Emmanuel restaient fermées, au lieu de s'ouvrir à la question qu'attendait Odoardo :

— C'est, ajouta celui-ci, madame Marguerite de France, sœur du roi Henri II; et, outre le duché de Savoie tout entier, elle apporte en dot à son heureux époux trois cent mille écus d'or.

— Madame Marguerite de France, murmura Emmanuel, est une grande princesse, je le sais; mais je m'étais toujours dit, monsieur, que je reconquerrais mon duché par des victoires, et non par un mariage.

— Mais, dit Odoardo, madame Marguerite de France est digne, monseigneur, d'être la récompense de vos victoires; et peu de princes ont payé le gain d'une bataille et la prise d'une ville avec une sœur de roi, fille de roi.

— Oh! murmura Emmanuel, que n'ai-je brisé mon épée au commencement de cette campagne!

Puis, comme Odoardo le regardait avec étonnement :

— Votre Excellence, lui dit Leona, voudrait-elle me laisser seul un instant avec le prince?

Odoardo demeurait muet, et continuait d'interroger du regard Emmanuel-Philibert.

— Un quart d'heure, répéta Leona; et, dans un quart d'heure, Votre Excellence recevra du prince une réponse telle qu'elle la désire.

Le duc fit un mouvement négatif, comprimé à l'instant même par un geste muet et suppliant de Leona.

Odoardo s'inclina et sortit; il avait compris que le page mystérieux pouvait seul vaincre cette incompréhensible résistance que paraissait vouloir opposer le duc de Savoie aux désirs des rois de France et d'Espagne.

Un quart d'heure après, appelé par l'huissier, Odoardo Maraviglia rentra dans le cabinet du duc de Savoie.

Emmanuel-Philibert était seul.

Triste mais résigné, il tendit la main au négociateur.

— Odoardo, dit-il, vous pouvez retourner vers ceux qui vous envoient, et leur dire qu'Emmanuel-Philibert accepte avec reconnaissance la part que les rois de France et d'Espagne ont bien voulu faire au duc de Savoie.

III

CHEZ LA REINE.

Grâce à l'habileté du négociateur, doué de toute la finesse diplomatique que l'on prétend être un des apanages de la race florentine ou milanaise; grâce surtout à l'intérêt que les deux rois avaient à ce que le secret fût religieusement gardé, rien, à part ces bruits vagues qui accompagnent les grands événements, n'avait encore transpiré à la cour des grands projets que venait d'exposer au duc de Savoie Odoardo Maraviglia, et dont la réalisation coûtait si cher à la France.

Ce fut donc avec un grand étonnement que deux cavaliers, suivis chacun d'un écuyer, et qui arrivaient chacun par une route opposée, se rencontrèrent aux portes du Louvre, quatre jours après l'entrevue que nous venons de raconter, et se reconnurent, l'un pour le connétable de Montmorency, que l'on croyait prisonnier à Anvers, l'autre pour le duc de Guise, que l'on croyait au camp de Compiègne.

Entre ces deux ennemis acharnés, les compliments ne furent pas longs. — En sa qualité de prince impérial, le duc de Guise avait le pas sur toute la noblesse de France : M. de Montmorency fit donc faire un pas de retraite à son cheval, et M. de Guise un pas en avant au sien; de sorte que l'on eût pu croire que le connétable était tout simplement l'écuyer de quelque gentilhomme de la suite du prince, si, en entrant dans la cour du Louvre, — où le roi était en résidence d'hiver, — l'un n'eût pas pris à droite et l'autre à gauche.

L'un, le duc de Guise, se rendait chez la reine Catherine de Médicis; l'autre, le connétable, se rendait chez la favorite Diane de Poitiers. Tous deux, par l'une et par l'autre, étaient attendus avec une égale impatience.

Que l'on nous permette d'accompagner le plus important de nos personnages chez la plus importante, en apparence du moins, des deux femmes que nous venons de nommer, c'est-à-dire le duc de Guise chez la reine.

Catherine de Médicis était Florentine, les Guise étaient Lorrains; il n'y avait donc rien d'étonnant, à la rigueur, qu'au moment où la funeste nouvelle de la bataille de Saint-Quentin se répandit en France, Catherine et le cardinal de Lorraine, qui voyaient baisser leur crédit par l'influence que prenait naturellement le connétable comme chef de l'armée, n'eussent eu qu'une idée, — non pas que la perte de cette bataille mettait la France à deux doigts de sa perte, — mais qu'en faisant M. le connétable et l'un de ses fils prisonniers des Espagnols, elle ruinait le crédit des Montmorency Or, le crédit des Montmorency ne pouvait s'abaisser que si l'on élevait, par un jeu naturel de bascule politique et militaire, le crédit des Guise.

Aussi, comme nous l'avons dit déjà, toute l'administration civile du royaume avait-elle été remise aux mains du cardinal de Lorraine, tandis que le duc François de Guise, attendu d'Italie comme un sauveur, avait, à son arrivée, concentré tout le pouvoir militaire entre ses mains, avec le titre de lieutenant général du royaume.

Nous avons vu, au reste, comment le duc de Guise avait usé de cette toute-puissance : l'armée réorganisée, Calais rendue à la France, Guines, Ham et Thionville prises d'assaut, Arlon surprise; — tel avait été le résultat d'une seule campagne.

Le duc de Guise se berçait donc dans un immense rêve d'ambition près de s'accomplir, c'est-à-dire dans un des plus doux rêves que pût faire un Guise, lorsqu'une vague rumeur vint le réveiller. Il était question du retour du connétable à Paris; retour que l'on pourrait, s'il s'effectuait, regarder comme le préliminaire d'un traité de paix.

A cette simple rumeur, le duc de Guise était parti du camp de Compiègne, et, à moitié chemin, c'est-à-dire à Louvres, il avait rencontré un exprès que lui envoyait le cardinal de Lorraine, avec injonction d'arriver à Paris le plus tôt possible. Le messager n'avait pas d'autre instruction; mais, prévenu comme il l'était, le duc se doutait bien dans quel but il était mandé.

En rencontrant M. de Montmorency à la porte du Louvre, il ne lui resta plus aucun doute : M. de Montmorency était libre, et la paix, selon toute probabilité, allait être la conséquence de cette liberté inattendue.

M. de Guise avait cru la captivité du connétable une captivité éternelle, comme celle du roi Jean : le désappointement était cruel.

M. de Montmorency avait tout perdu, M. de Guise avait tout sauvé, et cependant, le vaincu allait reparaître à la cour sur le même pied que le victorieux. Et qui sait encore si, grâce à la protection de madame de Valentinois, ce n'était point au vaincu que la bonne part serait faite?

C'étaient toutes ces pensées qui assombrissaient le visage du duc de Guise au moment où il montait l'escalier conduisant chez la reine Catherine, tandis qu'au contraire, le visage joyeux, le connétable montait, de l'autre côté de la cour, l'escalier conduisant chez madame Diane.

Le duc était évidemment attendu, car, aussitôt que son nom eut été prononcé, il vit se soulever la portière de la chambre de la reine, et il entendit la voix de Catherine qui, avec son rauque accent florentin, lui criait :

— Entrez, monsieur le duc! entrez!

La reine était seule. Le duc François jeta les yeux autour de lui, comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un avec elle.

— Ah! oui, dit la reine, vous cherchez votre frère?

— Votre Majesté sait-elle, répondit le duc de Guise abrégeant tous les compliments d'usage, comme il convenait à une si grande situation, Votre Majesté sait-elle que mon frère m'a envoyé un courrier avec invitation de me rendre à l'instant même à Paris?

— Oui, dit Catherine; mais, comme le courrier est parti à une heure de l'après-midi seulement, nous ne vous attendions que ce soir, et même assez avant dans la nuit.

— Ah! c'est que le courrier m'a rencontré à moitié chemin.

— Et qui vous ramenait à Paris?

— Mon inquiétude.

— Duc, dit Catherine négligeant cette fois de ruser, vous avez raison d'être inquiet; car jamais inquiétude n'a été mieux fondée!

En ce moment, on entendit le bruit d'une clef qui grinçait dans une première serrure, puis dans une seconde; la porte d'une entrée particulière, donnant sur les corridors de la reine, s'ouvrit, et le cardinal parut.

Sans prendre le temps de saluer son frère, et comme s'il fût entré chez une princesse de son rang, ou même d'un rang inférieur, il marcha droit à Catherine et à François, et, avec une altération de voix qui indiquait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle :

— Savez-vous qu'il vient d'arriver? dit-il; le savez-vous?

— Oui, répondit le duc François devinant de qui parlait le cardinal, je l'ai rencontré à la porte du Louvre.

— Qui cela? demanda Catherine.

— Le connétable, répondirent à la fois le duc et le cardinal de Guise.

— Ah! fit Catherine, comme si elle eût reçu un coup de couteau en pleine poitrine. Mais peut-être, comme les autres fois, revient-il seulement avec un congé de quelques jours.

— Point! répondit le cardinal. Il revient définitivement : il a obtenu, par l'intermédiaire du duc de Savoie, d'être mis à rançon, lui et l'amiral, moyennant deux cent mille écus qu'il trouvera moyen, vous le verrez, de faire payer au roi. Par la croix de Lorraine! continua le cardinal mordant sa moustache de colère, la sottise, en effet, était trop forte pour

être payée par un simple gentilhomme; et, si l'on y eût mis le prix qu'elle mérite, les Montmorency, les Damville, les Coligny et les Dandelot eussent été ruinés à la peine!

— En somme, demanda Catherine, qu'avez-vous appris de plus que ce que nous savons?

— Pas grand'chose; mais j'attends d'un moment à l'autre votre ancien messager, M. le duc de Nemours, dit Charles de Lorraine en se tournant vers son frère. — M. de Nemours est de la maison de Savoie; on ne se doute pas qu'il est à nous, et, comme le vent souffle en ce moment du côté du Piémont, peut-être pourra-t-il nous apprendre du nouveau.

En ce moment, on gratta respectueusement à la porte par laquelle, un instant auparavant, était entré le cardinal, et qu'il avait refermée à clef derrière lui.

— Ah! dit Charles de Lorraine, c'est lui, probablement.

— Ouvrez, alors, dit Catherine.

Et, sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait penser en voyant la clef d'une porte donnant dans sa chambre entre les mains du cardinal de Lorraine, elle poussa le cardinal vers cette porte.

C'était, en effet, ce même duc de Nemours que nous avons déjà vu introduire dans l'appartement de Catherine par le cardinal Charles de Lorraine un an et demi auparavant, pendant cette matinée où le roi et une partie de la cour étaient en chasse dans la forêt de Saint-Germain.

Lui n'avait ni les inquiétudes du duc de Guise, ni les familiarités du cardinal : aussi voulut-il saluer Catherine selon les règles de la plus scrupuleuse étiquette; mais celle-ci ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur le duc, dit-elle, voici notre cher cardinal, qui nous annonce que vous avez probablement du nouveau à nous apprendre. Parlez... Que savez-vous de cette misérable paix?

— Mais, répondit M. de Nemours, je puis vous mettre au courant, et de première main : je quitte le négociateur, Odoardo Maraviglia, qui quitte lui-même le duc Emmanuel de Savoie.

— Alors, vous devez être bien renseigné, dit le cardinal de Lorraine, car le duc Emmanuel de Savoie est le principal intéressé dans cette affaire, puisque sa principauté est en jeu.

— Eh bien, chose étonnante! dit M. de Nemours, soit insouciance des grandeurs, soit — et la chose est bien plus probable — quelque cause mystérieuse comme le seraient un amour secret ou des engagements pris avec une autre, le prince Emmanuel-Philibert a reçu les ouvertures qui lui ont été faites avec plus de tristesse que de joie.

— Peut-être aussi, dit le duc de Guise d'un ton d'amertume, a-t-il été mal payé par la reconnaissance royale. Il n'y aurait là rien d'étonnant : celui-là aussi est au nombre des vainqueurs.

— En ce cas, dit le duc de Nemours, il serait bien difficile, car on lui rend ses États à peu près intacts, sauf cinq villes, et encore ces cinq villes lui seront-elles rendues lorsqu'il aura un enfant mâle de sa femme.

— Et sa femme... quelle sera sa femme? demanda vivement le cardinal de Lorraine.

— Ah! c'est vrai, répondit Nemours, on ne sait point encore la nouvelle. Sa femme sera madame Marguerite de France.

— La sœur du roi! s'écria Catherine.

— Elle sera arrivée à son but, dit le duc François; elle ne voulait épouser qu'un prince souverain.

— Seulement, dit Catherine avec cette âcreté particulière aux femmes quand elles parlent les unes des autres, — seulement, elle aura attendu longtemps, la chère personne! car, si je ne me trompe, elle a tantôt trente-six ans; mais, enfin, selon toute probabilité, elle n'aura pas perdu pour attendre.

— Et comment Emmanuel-Philibert a-t-il pris la nouvelle de cette alliance royale?

— Très-froidement d'abord. Le comte Maraviglia prétend qu'il a vu le moment où le duc allait refuser; puis, après un quart d'heure de réflexion, il a accepté. Enfin, le soir, en voyant l'ambassadeur, le prince lui a dit qu'il désirait n'être point trop positivement engagé à l'endroit du mariage, tant qu'il n'aurait pas vu la princesse Marguerite. Mais vous comprenez bien que l'ambassadeur n'a rien laissé entrevoir de cette hésitation, et a présenté, au contraire, au roi Henri II, Emmanuel-Philibert comme le prince le plus joyeux et le plus reconnaissant du monde.

— Et, demanda le duc François de Guise, quelles sont les provinces qu'on lui rend?

— Toutes, répondit le jeune homme, à l'exception des villes de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve d'Asti, qui lui seront rendues à son premier héritier mâle. D'ailleurs, le roi de France aurait eu tort de marchander sur les villes ou sur les châteaux, puisqu'il en rend, tant à la reine d'Angleterre qu'au roi d'Espagne, quelque chose comme cent quatre-vingt-dix-huit.

— Bon! dit le duc de Guise pâlissant malgré lui; et n'auriez-vous pas entendu dire, par hasard, qu'au nombre de ces villes et de ces châteaux, le roi rendait Calais?

— Je n'en sais trop rien, dit le duc de Nemours.

— Mordieu! dit alors le duc de Guise, c'est que, comme ce serait me dire que mon épée lui est inutile, j'irais l'offrir à quelque souverain qui l'utiliserait mieux... si toutefois, ajouta-t-il entre ses dents, je ne la gardais pas pour moi-même.

En ce moment, un valet du cardinal, placé en observation par Son Éminence, leva vivement la tapisserie en criant:

— Le roi!

— Où cela? demanda Catherine.

— Au bout de la grande galerie, répondit le valet.

Catherine regarda le duc François, comme pour l'interroger sur ce qu'il croyait devoir faire.

— Je l'attendrai, dit le duc.

— Attendez-le, monseigneur, dit le duc de Nemours; vous êtes un preneur de villes et un gagneur de batailles, et vous pouvez attendre tous les rois du monde le front levé. Mais croyez-vous que, lorsque Sa Majesté rencontrera ici le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, elle ne trouvera point que c'est bien assez sans moi?

— En effet, dit Catherine, il est inutile qu'il vous voie ici — La clef, mon cher cardinal.

Le cardinal, qui tenait la clef prête à tout hasard, la passa vivement à la reine. La porte s'ouvrait devant le duc de Nemours, et elle venait de se refermer discrètement derrière le donneur de nouvelles, lorsque, le visage sombre et le sourcil froncé, Henri de Valois parut dans l'encadrement de la porte opposée.

IV

CHEZ LA FAVORITE.

Si nous avons suivi d'abord le duc de Guise, au lieu de suivre le connétable, ce n'est point que ce qui devait se passer chez madame de Valentinois fût moins intéressant que ce que nous avons vu se passer chez Catherine de Médicis; — mais c'est, comme nous l'avons dit, que le duc de Guise était un plus grand sire que M. de Montmorency, et Catherine une plus grande dame que la duchesse de Valentinois. — A tout seigneur tout honneur.

Mais, maintenant que nous avons donné une marque de déférence à la suprématie royale, voyons ce qui s'était passé chez la belle Diane de Poitiers, et sachons pourquoi le roi Henri se présentait chez sa femme le visage sombre et le sourcil froncé.

L'arrivée du connétable n'était pas plus un mystère pour la duchesse de Valentinois que le retour du duc de Guise n'était un secret pour la reine Catherine de Médicis; sous le couvert de la France, et sous la rubrique de la royauté, chacune jouait son jeu, — Catherine criant : « Guise! » et la duchesse de Valentinois : « Montmorency! »

De même qu'on tenait de hardis propos sur la reine et le cardinal, de même les mauvaises langues s'exerçaient, nous croyons l'avoir déjà dit, sur la favorite et le connétable. Maintenant, comment un vieillard de soixante-huit ans, maussade, brutal et grognon, se serait-il trouvé le rival d'un roi de quarante ans, plein d'élégance et de galanterie? C'est là un de ces mystères dont nous laissons l'explication à ces habiles anatomistes qui prétendent qu'aucune fibre du cœur n'échappe à leur investigation.

Ce qu'il y avait de réel, d'incontestable, de visible à tous les yeux, — c'était l'obéissance presque passive de la belle Diane, cette favorite plus reine que la reine, non-seulement aux désirs, mais encore aux caprices du connétable.

Il est vrai que cela durait depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'âge où la belle Diane en avait trente, et où le connétable n'en avait que quarante-huit.

Ce fut donc avec un cri de joie que la duchesse accueillit cette annonce :

– Monseigneur le connétable de Montmorency.

Elle n'était cependant pas seule; dans un coin de l'appartement, à demi couchés sur une pile de coussins, deux beaux enfants essayaient la vie, où ils venaient d'entrer par la porte de l'amour : c'étaient la jeune reine Marie Stuart et le petit dauphin François, mariés depuis six mois, et plus amants peut-être que la veille de leur mariage.

La jeune reine arrangeait sur la tête de son mari un toquet de velours un peu trop grand pour elle, et qu'elle soutenait n'être pas trop petit pour lui.

Ils étaient enfoncés si avant dans cette grave occupation, que, si importante, politiquement parlant, que fût cette annonce qui constatait à Paris le retour de l'illustre prisonnier, ils ne l'entendirent pas, ou, s'ils l'entendirent, n'y firent pas la moindre attention.

C'est une si belle chose que l'amour, à quinze et à dix-sept ans, qu'une année d'amour vaut vingt années d'existence! François II mourut à dix-neuf ans, après deux ans de bonheur avec la jeune et belle Marie, n'est-il pas plus heureux que celle-ci vivant trente ans de plus que lui, mais passant, de ces trente années, trois ans en fuite, et dix-huit ans en prison?

Aussi, sans s'inquiéter du charmant groupe qui vivait dans un coin de sa vie exceptionnelle et favorisée, Diane alla-t-elle au connétable, les bras ouverts, et lui donnant son beau front à baiser.

Lui, plus prudent qu'elle, s'arrêta au moment d'y porter les lèvres.

— Holà! dit-il, il me semble que vous n'êtes pas seule, ma belle duchesse.

— Si fait, mon cher connétable, répondit-elle.

— Allons donc! si vieux que je sois, j'ai encore les yeux assez bons pour voir quelque chose qui grouille là-bas.

Diane se mit à rire.

— Ce quelque chose qui grouille là-bas, dit-elle, c'est la reine d'Écosse et d'Angleterre, et l'héritier de la couronne de France. — Mais, soyez tranquille, ils sont tellement occupés de leurs affaires, qu'ils ne se mêlent pas des nôtres.

— Ouais! dit le connétable, les affaires vont-elles donc si mal de l'autre côté de la mer que la manière dont elles vont préoccupe ces jeunes cerveaux?

— Mon cher connétable, les Écossais seraient à Londres, ou les Anglais à Édimbourg, — ce qui serait, dans l'un ou l'autre cas, une grande nouvelle, — on crierait cette nouvelle aussi haut que l'on vient de crier votre arrivée, que je doute que l'un ou l'autre de ces deux enfants se retournât. Oh! non, Dieu merci! ils sont préoccupés de choses bien autrement importantes : ils s'aiment, mon cher connétable! Qu'est-ce que le royaume d'Angleterre et d'Écosse à côté de ce mot *aimer*, qui donne le royaume du ciel à ceux qui le prononcent entre deux baisers!

— Oh! sirène que vous êtes! murmura le vieux connétable. — Mais, voyons, où en sommes-nous de nos affaires?

— Mais, dit Diane, il me semble que nos affaires vont à merveille, puisque vous voilà... La paix est faite ou à peu près; M. François de Guise va être forcé de remettre sa grande épée au fourreau; comme il n'y a point besoin de lieutenant général, mais comme il y a toujours besoin d'un connétable, mon cher connétable reparaîtra sur l'eau, et se retrouvera le premier du royaume, au lieu d'en être le second.

— Voilà qui n'est pas mal joué, tête Dieu! dit le connétable. Reste la question de rançon : vous savez, ma belle Diane, que je suis renvoyé sur parole, mais que je dois deux cent mille écus d'or.

— Eh bien? demanda la duchesse avec un sourire.

— Eh bien, mille diables! cette rançon, je compte bien ne pas la payer.

— Pour qui vous battiez-vous, mon cher connétable, quand vous avez été pris?

— Pardieu! c'était pour le roi, il me semble, quoique la blessure que j'ai reçue ait bel et bien été pour moi.

— Eh bien, alors, ce sera le roi qui payera; mais je croyais vous avoir entendu dire, mon cher connétable, que, si je menais à bonne fin les négociations de la paix, le duc Emmanuel, qui est un prince généreux, vous ferait probablement remise de ces deux cent mille écus.

— Ai-je dit cela? demanda le connétable.

— Vous ne me l'avez pas dit : vous me l'avez écrit.

— Diable, diable, diable! dit le connétable en riant, il faudra donc vous mettre pour quelque chose dans la spéculation. Eh bien, voyons, nous allons jouer cartes sur table.

— Oui, M. le duc de Savoie me remet mes deux cent mille écus; mais, comme mon neveu l'amiral est un gaillard trop fier pour accepter une remise pareille, je ne lui en dirai pas un mot.

— Bon! de sorte qu'il vous comptera ses cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel-Philibert?

— Justement.

— De sorte, continua Diane, que le roi vous comptera vos deux cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel-Philibert?

— Justement encore.

— De sorte que cela vous fait trois cent mille écus qui ne doivent rien à personne?

— Si fait! qui doivent le plaisir d'être entre mes mains à la belle duchesse de Valentinois... Mais, — comme toute peine mérite salaire, — voici ce que nous faisons de ces trois cent mille écus...

— D'abord, reprit la duchesse, nous en appliquons deux cent mille à indemniser le cher connétable de ses frais de campagne, et des pertes et préjudices que lui ont causés ses dix-huit mois de prison.

— Trouvez-vous que ce soit trop?

— Notre cher connétable est un lion, et il est juste qu'il se fasse la part du lion. — Et les cent mille restant?

— Voici comment nous les divisons : — moitié, c'est-à-dire cinquante mille, pour acheter les pompons et les épingles qui les attacheront à ma belle duchesse; — et cinquante mille pour doter nos pauvres enfants, qui se trouveront bien misérables si le roi n'ajoute pas quelque chose à la dot qu'un malheureux père donne à son fils en se saignant à blanc!

— Il est vrai que notre fille Diane a déjà son douaire comme duchesse de Castro, et que ce douaire est de cent mille écus... Mais vous comprenez bien, mon cher connétable, que, si le roi, dans sa munificence, avise que ce n'est point assez pour la femme d'un Montmorency et la fille d'un roi, ce n'est pas moi qui, lorsqu'il tirera les cordons de sa bourse pour l'ouvrir, tirerai ces cordons pour la fermer.

Le connétable regarda la favorite avec une certaine admiration.

— Bon! dit-il, notre roi porte donc toujours la bague magique que vous lui avez passée au doigt?

— Toujours, répondit en souriant la duchesse ; et, comme je crois entendre les pas de Sa Majesté, vous allez, je crois, en avoir la preuve.

— Ah ! ah ! dit le connétable, il vient donc toujours par ce corridor, et il a donc toujours la clef de cette porte, le roi ?

En effet, le roi avait la clef de la porte secrète de Diane, comme le cardinal avait la clef de la porte secrète de Catherine.

Il y avait beaucoup de portes secrètes au Louvre, et toutes avaient une clef, quand elles n'en avaient pas deux.

— Bon ! dit la duchesse en regardant son vieil adorateur avec une indéfinissable expression de raillerie, n'allez-vous pas être jaloux du roi, maintenant ?

— Je le devrais peut-être, grommela le vieux soudard.

— Ah ! prenez garde, dit la duchesse ne pouvant s'empêcher de faire allusion à la proverbiale avarice de Montmorency, ce serait de la jalousie placée à deux cents pour cent de perte, et ce n'est point à ce taux-là que vous avez l'habitude de placer...

Elle allait dire : « Votre amour, » mais elle fit faire un tour de plus à sa langue.

— Quoi ? demanda le connétable.

— Votre argent, dit la duchesse.

En ce moment, le roi entrait.

— Oh ! sire, s'écria Diane en s'élançant au-devant de lui, venez donc ! car tout aussi bien allais-je vous envoyer chercher... Voici notre cher connétable, qui nous arrive, toujours jeune et fier comme le dieu Mars.

— Oui, dit le roi employant le langage mythologique du temps, et sa première visite a été pour la déesse Vénus... Il a raison ; je ne dis pas, moi : « A tout seigneur tout honneur, » je dis : « A toute beauté toute majesté. » — Votre main, mon cher connétable.

— Mordieu ! sire, dit Montmorency en grommelant et en prenant sa figure refrognée, je ne sais pas si je devrais vous la donner, ma main.

— Bon ! et pourquoi cela ? dit en riant le roi.

— Mais, répondit le connétable se refrognant de plus en plus, parce qu'il me semble que vous m'aviez un peu oublié là-bas.

— Moi, vous oublier, mon cher connétable ? s'écria le roi commençant à se défendre, quand il avait si beau jeu pour attaquer.

— Ah ! il est vrai que M. de Guise sonnait tant de fanfares à vos oreilles ! dit le connétable.

— Dame, fit Henri ne pouvant s'empêcher de riposter par un coup droit à l'espèce de feinte que lui faisait Montmorency, vous ne pouvez pas empêcher un victorieux de sonner ses clairons...

— Sire, dit Montmorency se dressant sur ses éperons comme eût fait un coq sur ses ergots, il y a telle défaite aussi illustre qu'une victoire !

— Oui, dit le roi, mais moins profitable, vous en conviendrez.

— Moins profitable... moins profitable, grommela le connétable, bien certainement ! Mais la guerre est un jeu où le plus habile peut perdre la partie : le roi votre père en savait quelque chose !

Henri rougit légèrement.

— Et, quant à la ville de Saint-Quentin, il me semble, continua le connétable, que si elle s'est rendue...

— D'abord, interrompit vivement Henri, la ville de Saint-Quentin ne s'est pas rendue : la ville de Saint-Quentin a été prise, et prise, vous le savez, après une héroïque défense ! La ville de Saint-Quentin a sauvé la France, que...

Henri hésita.

— Oui, achevez : que la bataille de la Saint-Laurent avait perdue, n'est-ce pas ? Voilà ce que vous voulez dire ?... Faites-vous donc meurtrir, navrer et prendre pour un roi, afin que ce roi vous en remercie par un si doux compliment !

— Non, mon cher connétable, fit Henri, qu'un regard de Diane venait d'amener au repentir, non, je ne dis point cela ; au contraire... je disais seulement que Saint-Quentin avait fait une admirable défense.

— Oui-da ! avec cela que Votre Majesté a bien traité son défenseur !

— Coligny ? Que pouvais-je de plus, mon cher connétable, que de payer sa rançon avec la vôtre ?

— Ne parlons pas de cela, sire... Il est bien question de la rançon de Coligny ! il est question de la captivité de Dandelot.

— Ah ! ah ! fit le roi, pardon, mon cher connétable, mais M. Dandelot est un hérétique !

— Comme si nous ne l'étions pas tous peu ou prou, hérétiques ! Auriez-vous, par hasard, la prétention d'aller en paradis, vous, sire ?

— Pourquoi pas ?

— Allons donc ! vous irez comme votre vieux maréchal Strozzi, qui est mort en renégat. Demandez un peu à votre ami M. de Vieilleville ce qu'il a dit en crachant son dernier soupir.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Je renie Dieu ; ma fête est finie ! » Et, comme M. de Guise lui répondait : « Prenez garde, maréchal ! car vous serez aujourd'hui même devant la face de ce Dieu que vous reniez ! — Bon ! reprit le mourant en faisant claquer son pouce, je serai aujourd'hui où sont tous les autres qui sont morts depuis six mille ans !... » Eh bien, soit ; pourquoi ne le faites-vous pas déterrer, et pourquoi ne brûlez-vous pas son corps en Grève ? Il y aurait une raison de plus : celui-là est mort pour vous, tandis que les autres n'ont été que blessés !

— Connétable, dit le roi, vous êtes injuste !

— Injuste ? Bah ! où est donc M. Dandelot ? A inspecter votre cavalerie, comme le veut sa charge, ou dans son château, à se reposer de ce fameux siége de Saint-Quentin, où vous avouez vous-même qu'il a fait des miracles ? Non ! il est en prison dans le château de Melun ; et pourquoi cela ? Parce qu'il a dit franchement son avis sur la messe ! .. Oh ! mordieu ! je ne sais ce qui me retient, sire, de me faire huguenot, et d'aller offrir mon épée à M. de Condé !

— Connétable !...

— Et quand je pense que, mon pauvre cher Dandelot, c'est probablement encore à M. de Guise qu'il doit sa prison...

— Connétable, dit le roi, je vous jure que MM. de Guise ne sont pour rien dans toute cette affaire.

— Comment ! vous allez me dire que ce n'est point une machination de votre cardinal d'enfer ?

— Connétable, désirez-vous une chose ? dit le roi éludant la question.

— Laquelle ?

— C'est qu'en honneur et joie de votre bon retour, M. Dandelot soit mis en liberté ?

— Mille diables ! s'écria le connétable, je crois bien que je le désire ! je dis plus : je le veux !

— Connétable, mon cousin, objecta le roi avec un sourire, tu sais que le roi lui-même dit : « Nous voulons ? »

— Eh bien, sire, fit Diane, dites : « Nous voulons que notre bon serviteur Dandelot soit mis en liberté, pour qu'il puisse assister au mariage de notre bien-aimée fille Diane de Castro avec François de Montmorency, comte de Damville. »

— Oui, dit le connétable grommelant de plus en plus, si toutefois ce mariage se fait...

— Et pourquoi ne se ferait-il pas ? demanda Diane ; trouvez-vous les futurs époux trop pauvres pour risquer de se mettre en ménage ?

— Oh ! si la question est là seulement, dit le roi, toujours enchanté de sortir d'un embarras à prix d'argent, nous trouverons bien cent mille écus dans quelque coin de la caisse de notre domaine.

— Il est bien question de cela ! dit le connétable. Mille diables ! qui parle d'argent ici ? Je doute que ce mariage se fasse, mais par une autre raison.

— Et par laquelle? demanda le roi.

— Eh bien, parce que ce mariage gêne vos bons amis MM. de Guise.

— En vérité, connétable, vous vous mettez en campagne contre des fantômes.

— Contre des fantômes! Et pourquoi donc croyez-vous que M. François de Guise soit à Paris, si ce n'est pour contre-carrer ce mariage, qui peut donner un nouveau lustre à ma maison... quoique, à tout prendre, ajouta insolemment le connétable, madame de Castro ne soit qu'une bâtarde.

Le roi se mordit les lèvres, et Diane rougit; mais, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase :

— D'abord, dit le roi, mon cher connétable, vous vous trompez : M. de Guise n'est pas à Paris.

— Et où est-il donc?

— Au camp de Compiègne.

— Bon! sire... Et vous allez me dire que vous ne lui avez pas donné congé?

— Pourquoi faire?

— Pour venir ici, donc!

— Moi? Je n'ai donné aucun congé à M. de Guise.

— Eh bien, alors, sire, M. de Guise est venu à Paris sans congé voilà tout.

— Vous êtes fou, connétable! M. de Guise sait trop ce qu'il me doit pour quitter le camp sans ma permission.

— Le fait est, sire, que le duc vous doit beaucoup, qu'il vous doit énormément; mais il a oublié ce qu'il vous devait.

— Enfin, connétable, dit Diane lançant son mot, êtes-vous sûr que M. de Guise ait commis... je ne sais comment dire... de quel nom appelle-t-on une faute de discipline? ait commis cette inconvenance?

— Pardon, dit le connétable, je l'ai vu.

— Quand ? demanda le roi.

— Tout à l'heure.

— Où?

— A la porte du Louvre; nous nous y sommes rencontrés.

— Comment ne l'ai-je pas vu, alors?

— Parce que, au lieu de tourner à gauche, il aura tourné à droite, et que, au lieu de se trouver chez le roi, il se sera trouvé chez la reine.

— Vous dites que M. de Guise est chez la reine ?

— Oh! que Votre Majesté se rassure, dit le connétable; je parierais bien qu'il n'y est pas seul, et que M. le cardinal s'y trouve en tiers.

— Ah! s'écria le roi, c'est ce que nous allons voir... Attendez-moi ici, connétable; je ne vous demande qu'un instant.

Et le roi sortit furieux, tandis que le connétable et Diane de Poitiers échangeaient un regard de vengeance, et le dauphin François et la petite reine Marie, qui n'avaient rien vu ni rien entendu, un baiser d'amour.

Voilà pourquoi le roi Henri II se présentait chez la reine Catherine de Médicis le visage sombre et le sourcil froncé.

V

OU, APRÈS QUE LE VAINCU A ÉTÉ TRAITÉ EN VAINQUEUR, LE VAINQUEUR EST TRAITÉ EN VAINCU.

L'attitude des trois personnages était différente, et exprimait assez bien la situation des âmes.

La reine Catherine était encore près de la porte particulière, le dos appuyé à la tapisserie, la main, qui tenait la clef, cachée derrière elle; son visage était un peu pâle; tout son corps frissonnait, tant l'ambition a de mystérieuses émotions qui ressemblent à celles de l'amour.

Le cardinal, debout, dans son petit costume de prélat, moitié ecclésiastique, moitié militaire, était près d'une table chargée à la fois de papiers et de colifichets de femme; son poing fermé s'arc-boutait sur la table, et lui servait de soutien.

Le duc François était isolé en face de la porte; il semblait un champion tenant une lice, défiant chaque venant et s'exposant à tous les coups. Son costume, presque militaire, — le casque et la cuirasse manquaient seuls à son armement, — avec ses longues bottes toutes couvertes de boue, sa grande épée ceinte à la taille et se tenant collée à son côté comme une inflexible et fidèle amie, il avait ce même aspect qu'il savait prendre sur le champ de bataille quand les flots d'ennemis venaient se rompre au poitrail de son cheval, ainsi que, pendant une tempête, viennent se rompre à l'angle d'un rocher les flots tumultueux de la mer. Découvert devant la majesté royale, il tenait à la main son chapeau de feutre, ombragé d'une plume cerise; mais sa haute stature, rigide et droite comme celle du chêne, n'avait point, devant le roi, perdu une ligne de sa taille.

Henri vint se heurter à cette dignité victorieuse, qui faisait dire à je ne sais quelle grande dame du temps que, auprès du duc de Guise, tous les autres gentilshommes semblaient peuple.

Il s'arrêta comme s'arrête le caillou qui frappe la muraille, le plomb qui rebondit contre le fer.

— Ah! c'est vous, mon cousin! dit-il; je suis étonné de vous trouver ici : je vous croyais commandant le camp à Compiègne.

— C'est exactement comme moi, sire, répondit le duc de Guise; j'ai été on ne peut plus étonné de rencontrer le connétable à la porte du Louvre : je le croyais prisonnier à Anvers.

Henri se mordit les lèvres à cette rude réponse.

— C'est vrai, monsieur, dit-il; mais j'ai payé sa rançon, et, pour deux cent mille écus, j'ai eu le plaisir de revoir un fidèle ami et un vieux serviteur.

— Votre Majesté n'estime-t-elle qu'à deux cent mille écus les villes qu'elle rend, assure-t-on, à l'Espagne, à l'Angleterre et au Piémont? Comme elle en rend deux cents, à peu près, cela ne ferait que mille écus la ville!

— Je rends ces villes, monsieur, dit Henri, non point pour racheter M. de Montmorency, mais pour acheter la paix.

— J'avais cru jusqu'ici que — en France du moins — la paix s'achetait avec des victoires.

— C'est qu'en votre qualité de prince lorrain, monsieur, vous connaissez mal l'histoire de France... Avez-vous oublié, entre autres, les traités de Brétigny et de Madrid?

— Non, sire; mais je ne croyais pas qu'il y eût identité ni même ressemblance entre les positions. Après la bataille de Poitiers, le roi Jean était prisonnier à Londres; après la bataille de Pavie, le roi François Ier était prisonnier à Tolède. Aujourd'hui, le roi Henri II, à la tête d'une magnifique armée, est tout-puissant dans son Louvre! A quoi bon renouveler, en pleine prospérité, les désastres des époques fatales de la France.

— Monsieur de Guise, dit le roi avec hauteur, vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume?

— Oui, sire! Après la désastreuse bataille de la Saint-Laurent, après l'héroïque défense de Saint-Quentin, quand l'ennemi était à Noyon, quand M. de Nevers n'avait plus que deux ou trois cents gentilshommes autour de lui, quand Paris en rumeur fuyait par ses barrières brisées; quand le roi, au sommet de la plus haute tour du château de Compiègne, interrogeait la route de Picardie, afin d'être le dernier à se retirer devant l'ennemi, — non pas comme un roi, qui devrait ne point s'exposer aux coups, mais comme un général, comme un capitaine, comme un soldat qui soutient une retraite, — vous m'avez appelé, sire, et vous m'avez nommé lieutenant général du royaume. Mon droit, dès lors, était de sauver la France, que M. de Montmorency avait perdue. Qu'ai-je fait, sire? J'ai ramené en

France l'armée d'Italie, j'ai délivré Bourg, j'ai arraché les clefs de votre royaume de la ceinture de la reine Marie Tudor en lui reprenant Calais; j'ai reconquis Guines, Ham et Thionville; j'ai surpris Arlon, j'ai réparé les désastres de Gravelines, et, après un an d'une guerre acharnée, j'ai réuni au camp de Compiègne une armée du double plus forte qu'elle n'était à l'heure où j'en avais pris le commandement. Était-ce dans mon droit, tout cela, sire?

— Sans doute, sans doute, balbutia Henri embarrassé.

— Eh bien, alors, que Votre Majesté me permette de lui dire que je ne comprends rien à cette question qu'elle vient de me faire : « Vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume? »

— Je voulais vous dire, monsieur le duc, qu'au nombre des droits qu'un roi donne à l'un de ses sujets, il est rare qu'il y comprenne celui de remontrance.

— D'abord, répondit le duc François en s'inclinant avec une courtoisie si affectée, qu'elle devenait impertinente, j'oserai faire observer à Votre Majesté que je n'ai pas précisément l'honneur d'être son sujet : après la mort du duc Albert, l'empereur Henri III donna le duché de haute Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire et tige de notre maison; j'ai reçu ce duché de mon père, qui le tenait du sien... Par la grâce de Dieu, de même que je l'ai reçu de mon père, je le léguerai à mon fils! C'est ce que, du grand au petit, vous faites pour le royaume de France, sire.

— Savez-vous, mon cousin, reprit Henri cherchant à introduire l'ironie dans la discussion, que ce que vous me dites là me donne une crainte?

— Laquelle, sire? demanda le duc.

— C'est que la France n'ait, un jour, la guerre avec la Lorraine.

Le duc se mordit les lèvres.

— Sire, reprit-il, la chose est plus qu'improbable; mais, si, cependant, cela arrivait, et qu'en ma qualité de duc souverain, j'eusse à défendre mon patrimoine contre Votre Majesté, je vous jure que ce n'est que sur la brèche de ma dernière place forte que je signerais un traité aussi désastreux que celui que vous avez consenti.

— Monsieur le duc! fit le roi en redressant la tête, et haussant le ton.

— Sire, répondit M. de Guise, laissez-moi dire à Votre Majesté ce que je pense et ce que nous pensons, tous tant que nous sommes de gens de noblesse. L'autorité d'un connétable est telle, à ce que l'on prétend, que, dans une extrême nécessité, il peut engager le tiers du royaume. Eh bien, sans autre nécessité que celle de sortir d'une prison où il s'ennuie, M. le connétable vous coûte plus du tiers de votre royaume, sire!... Oui, de votre royaume, car je tiens comme étant de votre royaume toute cette conquête du Piémont qui a coûté à la couronne de France plus de quarante millions d'or, et à la terre de France plus de cent mille de ses enfants! car je tiens comme étant de votre royaume ces beaux parlements de Turin et de Chambéry que le feu roi, votre seigneur et père, avec un grand nombre d'autres États, y avait institués à la française! car je tiens comme étant de votre royaume toutes ces belles villes transalpines où tant de vos sujets avaient établi race et lignée, que, peu à peu, les habitants quittaient leur italien corrompu, et commençaient à parler aussi bon français que celui que l'on parle à Lyon ou à Tours!

— Eh bien, demanda Henri, assez embarrassé de répondre à de pareilles raisons, pour qui aurai-je abandonné tout cela? Pour la fille de mon père, pour ma sœur Marguerite.

— Non, sire, vous l'aurez abandonné pour le duc Emmanuel-Philibert, son mari, c'est-à-dire pour votre ennemi le plus cruel, pour votre antagoniste le plus acharné! Une fois mariée, la princesse Marguerite n'est plus la fille du roi votre père; la princesse Marguerite n'est plus votre sœur: la princesse Marguerite est duchesse de Savoie. Or, voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera, sire? C'est qu'à peine rentré dans ses terres, le duc de Savoie en arrachera tout ce que le roi votre père et vous y avez planté; si bien que toute cette gloire que la France a acquise en Italie, dans l'espace de vingt-six ou trente ans, y sera complétement éteinte, et que cet espoir vous échappera à tout jamais de reconquérir un jour le duché de Milan. Et ce n'est point encore cela qui me trouble le plus l'esprit, et me déchire le plus l'âme : c'est que cet avantage, vous le faites au lieutenant général du roi Philippe, au représentant de cette maison d'Espagne, notre plus fatale ennemie! Par les Alpes, dont le duc de Piémont tient tous les passages, songez-y, sire, l'Espagne est aux portes de Lyon! de Lyon, qui, avant cette paix, était au centre de votre royaume, et qui, aujourd'hui, se trouve ville frontière!

— Oh! sous ce rapport, répondit Henri, vous vous effarouchez à tort, mon cousin! M. le duc de Savoie, par arrangements pris entre nous, passe, en réalité, du service de l'Espagne au nôtre. Que M. le connétable meure, et son épée est promise au duc Emmanuel-Philibert.

— Et c'est sans doute pour cela, répliqua le duc de Guise avec amertume, qu'il la lui a prise d'avance à Saint-Quentin?

Puis, comme le roi faisait un mouvement d'impatience :

— Pardon, sire, continua le duc, j'ai tort, et de pareilles questions doivent être traitées plus sérieusement... Ah! le duc Emmanuel-Philibert a la survivance de M. de Montmorency? Ah! M. de Savoie tiendra dans sa main l'épée fleurdélisée? Eh bien, sire, le jour où vous lui remettrez cette épée, craignez qu'il n'en use à la manière du comte de Saint-Paul, qui était étranger comme M. le duc de Savoie, étant de la maison de Luxembourg. Le roi Louis le onzième et le duc de Bourgogne, eux aussi, firent un jour la paix, comme vous la voulez faire, ou comme vous la venez de faire avec le roi d'Espagne; une des conditions de cette paix était que le comte de Saint-Paul serait connétable de France, et il le fut; mais, à peine connétable, il favorisa sous main le duc de Bourgogne, son premier maître, et, comme on peut le voir aux *Mémoires de Philippe de Comines*, il ne marcha plus, dès lors, que de trahisons en trahisons.

— Eh bien, dit le roi, puisque vous me renvoyez aux *Mémoires de Philippe de Comines*, je vous répondrai par les *Mémoires de Philippe de Comines.* Quel fut le résultat de toutes les trahisons du comte de Saint-Paul? qu'il eut le cou tranché, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez ceci, mon cousin : à la première trahison du duc Emmanuel, je vous jure, — et c'est moi qui vous le dis, — qu'il en sera fait de lui par moi comme il en a été fait du comte de Saint-Paul par mon prédécesseur Louis le onzième... Mais il n'en sera point ainsi, s'il plaît à Dieu! continua le roi. Le duc Emmanuel-Philibert, loin d'oublier ce qu'il nous doit, aura toujours devant les yeux la position que nous lui avons faite; aussi bien, gardons-nous, au milieu de ses terres, le marquisat de Saluces, comme une marque d'honneur pour la couronne de France, et, afin que le duc de Savoie, ses enfants et sa postérité n'oublient jamais que nos rois ont autrefois conquis et possédé tout le Piémont et toute la Savoie, mais qu'en faveur d'une fille de France qui fut mariée en leur maison, on leur a restitué et même plutôt gratuitement donné tout ce qu'ils possédaient deçà et delà les monts, pour les rendre, par cette immense libéralité, plus obéissants et affectionnés à la couronne de France.

Puis, comme le roi voyait que le duc de Guise ne paraissait pas estimer à sa valeur cette possession du marquisat de Saluces que se réservait la France :

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous vouliez bien y réfléchir, monsieur le duc, vous diriez, comme moi, que c'était une fort tyrannique usurpation de la part du feu roi, mon seigneur et père, que celle qu'il avait faite sur le pauvre prince père du présent duc de Savoie; car il n'y avait aucun droit, et ce n'était point agir en bon chrétien que de chasser ainsi un fils hors du duché de son père, et de le dépouiller de tout; et, quand je n'aurais d'autre motif que de décharger de ce péché l'âme du roi mon père, je voudrais rendre à Emmanuel-Philibert ce qui lui appartient.

Le duc s'inclina.

— Eh bien, demanda Henri, vous ne répondez rien, monsieur de Guise?

— Si fait, sire... Seulement, dès lors que la passion du moment emporte Votre Majesté à ce point d'accuser le roi son père de tyrannie, ce n'est plus — moi qui tiens le roi François Ier pour un grand roi, et non pour un tyran — ce n'est plus au roi Henri II, c'est au roi François Ier que j'ai à rendre compte de ma conduite. De même que vous jugez votre père, sire, votre père me jugera; et, comme je crois le jugement des morts plus infaillible que celui des vivants, condamné par le vivant, c'est au mort que j'en appelle!

Alors, s'approchant de ce beau portrait de François Ier par Titien, qui est aujourd'hui un de nos principaux ornements du musée du Louvre, mais qui était alors le principal ornement de la chambre dans laquelle avait lieu la discussion que nous venons de rapporter, — ne fût-ce que pour prouver à nos lecteurs que ce n'est pas la pointe de l'épée espagnole, mais que ce sont les beaux yeux d'une femme qui firent signer le fatal traité de Cateau-Cambrésis :

— O roi François Ier! dit le duc, toi qui fus armé par Bayard, et qu'on appela le roi chevalier, voulant te donner un titre qui résumât toutes les honorables qualifications données aux rois tes prédécesseurs, tu aimais trop, de ton vivant, les siéges et les batailles, et tu étais trop affectionné à ton beau royaume de France pour ne pas avoir, de là-haut, regardé ce qui se passe chez nous! Tu sais ce que j'ai fait et ce que je voulais faire encore; mais on m'arrête en chemin, ô mon roi! et l'on préfère une paix qui nous coûte, en la signant, plus que ne nous coûteraient trente ans de revers! Mon épée de lieutenant général du royaume est donc inutile, et, comme je ne veux pas qu'on dise qu'une telle paix a été consentie tant que le duc de Guise avait son épée au côté, moi, François de Lorraine, qui n'ai jamais rendu mon épée, je te la rends, à toi, mon roi, le premier pour qui je l'ai tirée, et qui sais ce qu'elle valait!

A ces mots, détachant épée et ceinturon, le duc accrocha le tout, comme un trophée, au cadre du portrait, s'inclina et sortit, laissant le roi de France furieux, le cardinal atterré, Catherine triomphante.

En effet, la vindicative Florentine ne voyait qu'une chose en tout cela : c'était l'insulte faite par le duc de Guise à Diane de Valentinois, sa rivale, et au connétable son ennemi.

VI

LE COLPORTEUR.

Entre ces deux groupes d'ambitions opposées, qui, sous le prétexte de la dignité du roi ou de la grandeur de la France, faisaient les affaires de leurs maisons, et essayaient de ruiner celles des maisons rivales, s'élevait un troisième groupe tout poétique, tout artiste, tout dévoué au beau, au vrai, au bon; ce groupe se composait de la jeune princesse Élisabeth, fille de Henri II, de la veuve d'Horace Farnèse, Diane d'Angoulême, duchesse de Castro, des deux jeunes époux que nous venons d'entrevoir chez madame de Valentinois, et, enfin, était dominé par la gracieuse et sereine figure de madame Marguerite de France, fille de François Ier, et que la paix venait de fiancer à Emmanuel-Philibert.

Autour de ces charmants visages, comme des papillons autour d'un massif de fleurs, voletaient tous les poëtes du temps : Ronsard, du Bellay, Jodelle, Daurat, Remy Belleau; puis, plus graves que ceux-là, quoique non moins lettrés, le bon Amyot, traducteur de *Plutarque* et précepteur du prince Charles, et le chancelier de l'Hospital, secrétaire particulier de madame Marguerite.

C'étaient les intimes; ils avaient ce que, depuis, sous Louis XIV, on a appelé les grandes et les petites entrées : à toute heure du jour, ils se pouvaient faire annoncer chez madame Marguerite, leur protectrice; mais plus particulièrement étaient-ils reçus chez elle après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures de l'après-midi.

La nouvelle de la paix, qui prenait de plus en plus de consistance, et dont on annonçait même déjà que les préliminaires étaient signés, avait, en passant avec ses grandes ailes blanches, laissé tomber sur le groupe que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour les uns des sourires, pour les autres des larmes.

On devine que, dans cette répartition de tristesse et de joie, Marie Stuart et François II n'avaient rien eu à prétendre : le destin leur avait déjà fait leur part, et nous avons vu que, de cette part, ni l'un ni l'autre ne se plaignaient.

La belle veuve d'Horace Farnèse non plus ne se plaignait point : elle épousait un beau et noble gentilhomme de trente à trente-deux ans, riche et portant un grand nom; l'avenir n'avait donc pour elle que le mystère de ce plus ou moins de bonheur que donne aux époux l'harmonie des goûts ou l'opposition des caractères.

La princesse Marguerite était celle qui avait reçu, de la corne d'abondance de cette belle déesse qu'on appelle la Paix, la plus large part d'espérances. On sait le souvenir que, lors de son voyage à Nice, elle avait gardé d'un jeune prince de douze ou quatorze ans; or, après seize années de désillusions, d'obstacles, d'impossibilités même, voilà que, tout à coup, le rêve de son cœur devenait une réalité, que le fantôme prenait une forme, et que l'espérance se changeait en un bonheur certain.

Une des conditions de cette paix, que l'on disait signée ou à peu près, était son mariage avec ce petit prince de Savoie, devenu, sous le nom d'Emmanuel-Philibert, un des premiers capitaines de son époque. Aussi, nous le répétons, madame Marguerite était bien heureuse.

Hélas! il n'en était pas de même de la pauvre Élisabeth! Fiancée d'abord au jeune prince don Carlos, qui lui avait envoyé son portrait, et qui avait reçu le sien, elle avait vu la mort inattendue de Marie Tudor ruiner tout à coup l'échafaudage de son bonheur, qu'elle croyait hors de toute atteinte. Veuf de Marie, repoussé par Élisabeth d'Angleterre, Philippe II s'était rabattu sur Élisabeth de France, et, dans les conditions du traité de paix, on n'avait eu à changer que deux mots, qui devaient faire le malheur de deux personnes, et même de trois.

Au lieu donc de ces deux mots : « *Le prince Carlos* épousera la princesse Élisabeth de France, » on avait mis ces deux autres mots : « Le *roi Philippe* épousera la princesse Élisabeth de France. »

Or, on comprend de quel coup terrible ces deux mots avaient frappé le cœur de la pauvre fiancée, qui, sans être consultée, changeait ainsi de fiancé. A quinze ans, au lieu d'épouser un jeune prince de seize, beau, chevaleresque, amoureux, elle était condamnée à épouser un roi jeune encore, mais vieux avant l'âge, sombre, défiant, fanatique, qui l'emprisonnerait dans les lois de l'étiquette espagnole, la plus sévère de toutes les étiquettes, et qui, à la place de joutes, de bals, de fêtes, de spectacles, de tournois, lui donnerait, de temps en temps, l'horrible distraction d'un auto-da-fé!

Les différents personnages que nous venons d'énumérer étaient, selon leur habitude, réunis après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures, chez madame Marguerite, chacun rêvant à sa joie ou à sa douleur : madame Marguerite près de sa fenêtre entr'ouverte, par laquelle glissait un pâle rayon de soleil qui semblait se réchauffer à l'or de ses cheveux; Élisabeth couchée à ses pieds, et la tête appuyée à ses genoux; Diane de Castro li-

sant les poésies de maître Ronsard, étendue dans un grand fauteuil, et Marie Stuart jouant devant une espèce d'épinette, vénérable grand'mère du clavecin, et aïeule du piano, une mélodie italienne à laquelle elle avait adapté des paroles de sa composition.

Tout à coup, madame Marguerite, dont les yeux bleus paraissaient chercher dans le ciel un coin d'azur qui leur rappelât leur patrie, sortit de la vague rêverie où elle était plongée, et, daignant abaisser vers la terre son regard de déesse, sembla prêter quelque attention à une scène qui se passait dans une cour communiquant, par un guichet ou plutôt par une poterne, avec cette langue de terre qui alors descendait en talus jusqu'à la Seine, et que nous appellerons improprement le quai, ne sachant quel autre nom lui donner.

— Qu'y a-t-il? demanda madame Marguerite, de cette voix charmante que tous les poëtes du temps ont chantée, et qui affectait plus de douceur encore quand elle parlait à ses subordonnés que lorsqu'elle parlait à ses égaux.

Une autre voix répondit d'en bas quelques mots qui parvinrent à elle, penchée en dehors de la fenêtre, mais qui n'arrivèrent pas jusqu'aux oreilles des quatre autres personnes, si diversement préoccupées, qui se trouvaient dans l'intérieur de l'appartement.

Cependant, tout en jetant en l'air la dernière note du couplet qu'elle venait de chanter, Marie Stuart se retourna vers la princesse Marguerite, comme pour lui demander l'explication de ce dialogue vertical dont elle n'avait entendu que quelques mots, c'est-à-dire ceux qui avaient été prononcés par la princesse elle-même.

— Ma chère petite reine, dit Marguerite répondant à cette interrogation muette, demandez pour moi pardon à mon bien-aimé neveu le dauphin de la grande inconvenance que je viens de commettre.

— Oh! belle tante, dit François avant que Marie Stuart eût eu le temps de placer un mot, nous connaissons vos inconvenances pour être toujours de charmantes fantaisies! aussi elles vous sont pardonnées d'avance, en supposant que, chez vous, nous ayons le droit de réprimande ou de pardon.

— Qu'est-ce donc que vous avez fait, madame? demanda Diane de Castro en levant les yeux de dessus son livre avec une langueur qui indiquait que ses rêveries venaient tout autant de ses souvenirs ou de ses espérances que de sa lecture.

— J'ai autorisé deux colporteurs italiens qui ne voulaient, disaient-ils, montrer qu'à nous les trésors que contiennent leurs balles, à être introduits en notre présence. L'un, à ce qu'il paraît, vend des bijoux, et l'autre des étoffes.

— Oh! s'écria la petite reine Marie en battant des mains comme un enfant, que vous avez bien fait, petite tante! Il vient de si beaux bijoux de Florence, et de si belles étoffes de Venise!

— Si nous allions chercher madame de Valentinois? demanda Diane de Castro en faisant un mouvement pour sortir.

La princesse Marguerite l'arrêta.

— Ne serait-il pas mieux, ma belle Diane, lui dit-elle, de faire une surprise à notre chère duchesse? Nous choisirons d'abord deux ou trois objets que nous lui enverrons comme cadeau, — en supposant que ces marchands soient aussi bien assortis qu'ils le prétendent; — puis, ensuite, nous lui enverrons les marchands eux-mêmes.

— Vous avez toujours raison, madame, reprit Diane de Castro en baisant la main de la princesse.

Celle-ci se retourna vers Élisabeth.

— Et toi, ma chère enfant, dit-elle, voyons, ne souriras-tu pas un peu?

— A quoi sourirais-je? demanda la jeune princesse en tournant vers Marguerite ses beaux yeux noyés de larmes.

— Quand ce ne serait qu'aux gens qui t'aiment, mon enfant!

— Je souris en voyant que je suis encore au milieu de gens qui m'aiment; mais je pleure en songeant qu'il me va falloir les quitter...

— Bah! un peu de courage, sœur! dit le dauphin François. Que diable! le roi Philippe II n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le dit; puis tu te fais, en pensant à lui, l'idée d'un vieillard; mais, songes-y donc, il est tout jeune : il n'a que trente-deux ans, juste l'âge de François de Montmorency, qui va épouser sœur Diane... et, tu le vois, sœur Diane ne se plaint pas, elle!

Élisabeth poussa un soupir.

— Je ne me plaindrais pas, dit-elle, d'épouser un des colporteurs qui vont entrer, et je me plains d'épouser le roi Philippe II.

— Bon! bon! dit la petite reine Marie, les belles étoffes que l'on va nous montrer te réjouiront les yeux... Seulement, sœur chérie, essuie-les pour y mieux voir.

Et, s'approchant d'Élisabeth, elle lui essuya d'abord les yeux avec son mouchoir; puis, ensuite, les lui embrassant :

— Là, dit-elle, j'entends les marchands.

Élisabeth essaya de sourire.

— Si, parmi toutes leurs étoffes, il en est une noire lamée d'argent, vous saurez d'avance que je la retiens pour ma robe de noce, et vous me la laisserez, n'est-ce pas, mes sœurs?

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'on aperçut dans l'antichambre deux hommes vêtus en colporteurs, et tenant chacun sur le dos une de ces grandes boîtes où les marchands forains mettent leurs marchandises, et qu'ils appellent des balles.

— Pardon, Altesse, dit l'huissier s'adressant à la princesse Marguerite, mais peut-être ceux d'en bas ont-ils mal entendu...

— Mal entendu?... Pourquoi cela? demanda la princesse.

— Parce qu'ils disent que vous avez autorisé ces deux hommes à monter.

— Ils disent la vérité, répondit Marguerite.

— Alors, ces hommes peuvent entrer?

— Parfaitement.

— Entrez, mes braves gens, dit l'huissier en se retournant vers les deux colporteurs, et tâchez de vous souvenir où vous êtes!

— Oh! choyez tranquille, mon brave homme! répondit celui qui paraissait le plus jeune des deux, beau garçon blond et rose, avec des moustaches et une barbe rousses; cha n'est point la première fois qu'on entre chez des prinches et des princhèches.

— Bon! dit le dauphin François, il ne faut pas demander d'où ils viennent!

Puis, à demi-voix :

— Tante Marguerite, dit-il en riant, ce sont probablement des ambassadeurs déguisés qui viennent voir si on n'a pas trompé leur duc, quand on lui a dit que vous étiez la plus charmante princesse du monde.

— En tout cas, répondit Marguerite, ce sont de mes futurs sujets, et vous ne trouverez pas mauvais que je les traite comme tels.

Puis, se retournant vers eux :

— Tenez, mes amis, dit-elle.

— Allons, viens donc, toi! Eche que tu n'entends pas que chette belle dame, que le bon Dieu béniche, nous jinvite à entrer?

Et, pour donner l'exemple à son compagnon, le colporteur blond, à la peau rose, à la barbe rousse, entra.

Derrière lui venait son camarade.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, vigoureusement bâti, avec des yeux noirs, une barbe noire, et qui conservait, sous ses grossiers habits de drap de couleur sombre, un air de singulière distinction.

En l'apercevant, la princesse Marguerite retint un cri prêt à s'échapper de sa bouche, et fit un mouvement si visible, que le colporteur blond s'en aperçut.

— Oh! oh! qu'avez-vous, ma belle dame? demanda-t-il en déposant sa boîte sur le parquet; èche que le pied vous ja gliché?

— Non, dit en souriant Marguerite; mais, en voyant la difficulté qu'éprouvait votre compagnon à se débarrasser de sa boîte, j'ai fait un mouvement pour l'y aider.

— Bon! dit le même interlocuteur, qui paraissait jusque-là s'être chargé de faire tous les frais de la conversation, cha cherait la première fois que des mains de princhèche auraient touché la boîte d'un pauvre colporteur! ch'est qu'il faut vous dire que le garchon est depuis quelques jours cheulement dans le métier, et il est encore maladroit... n'est-che pas, Beppo?

— Vous êtes Italien, mon ami? demanda Marguerite.

— *Si, signora,* répondit en italien le colporteur à la barbe noire.

— Et vous venez?...

— De Venise, par Florence, Milan et Turin... Or, en arrivant à Paris, comme nous avons appris qu'il allait y avoir de grandes fêtes dans la capitale, à l'occasion de la paix et du mariage de deux illustres princesses, nous nous sommes dit, mon camarade et moi, que, si nous pouvions arriver jusqu'à Leurs Altesses, notre fortune serait faite.

— Hein! vous voyez; quand il peut baragouiner le patois de chon pays, il ch'en tire prècheque auchi bien que moi!

— En effet, reprit le colporteur brun, on m'avait dit qu'il y avait ici deux ou trois princesses qui parlaient l'italien comme leur langue maternelle.

Marguerite sourit; elle paraissait prendre un plaisir infini à la conversation de cet homme, dans la bouche duquel le patois du Piémont, c'est-à-dire la langue des paysans, s'imprégnait d'une élégance parfaite.

— Il y a, dit-elle, ma chère petite nièce Marie, qui parle toutes les langues, et particulièrement la langue de Dante, de Pétrarque et de l'Arioste... Viens, Marie! viens! et demande à ce brave homme des nouvelles du beau pays où, comme dit le poëte de l'*Enfer,* résonne le *si.*

— Et moi, demanda le colporteur blond, èche que je ne trouverai pas auchi quelque belle princhèche qui parle chavoyard?

— Moi! dit Marguerite.

— Vous parlez chavoyard, vous?... Non, cha n'est pas vrai!

— Je ne le parle pas, dit Marguerite; mais je veux l'apprendre.

— Ah! vous javez raijon : ch'est une belle langue!

— Mais, dit la petite reine Marie, dans le plus pur toscan qui se soit jamais parlé de Pise à Arezzo, vous nous aviez promis des merveilles, et, quoique nous soyons princesses, nous sommes femmes... Ne nous faites donc pas trop attendre.

— Bon! dit le dauphin François, on voit bien que tu ne connais pas encore tous ces bavards qui nous arrivent de l'autre côté des monts! A les entendre, ils portent sur leur dos les sept merveilles du monde; mais, quand ils ouvrent leur boîte, tout cela se résume en bagues de cristal de roche, en diadèmes de filigrane, et en perles de Rome. — Dépêche-toi donc un peu, l'ami, ou sinon tu t'en trouveras mal, car plus tu nous feras attendre, plus nous deviendrons difficiles.

— Que dit le seigneur prince? demanda le colporteur brun, comme s'il n'eût pas entendu.

La princesse Marguerite répéta en italien les paroles du jeune dauphin en adoucissant celles qui pouvaient être un peu dures pour le colporteur brun, que, comme Piémontais, elle semblait avoir pris sous sa protection.

— J'attends, répondit le colporteur, que la belle jeune dame qui est au balcon, et qui semble si triste, s'approche à son tour. J'ai toujours remarqué qu'il y a, dans les pierres précieuses, une magie puissante pour sécher dans de beaux yeux les larmes, si amères qu'elles soient.

— Vous entendez, ma chère Élisabeth? dit la princesse Marguerite. Voyons, levez-vous! venez! et prenez exemple sur votre sœur Diane, qui dévore déjà, à travers les volets de la boîte, les bijoux qu'elle contient.

Élisabeth se leva nonchalamment, et vint appuyer à l'épaule de son frère François sa tête pâle et languissante.

— Et maintenant, dit François raillant, apprêtez-vous à fermer les yeux pour ne pas être éblouies de ce que vous allez voir!

Comme s'il n'eût attendu que cette invitation, le colporteur à la barbe brune ouvrit sa boîte, et, ainsi que l'avait dit le dauphin, les femmes, si habituées qu'elles fussent aux précieuses pierreries et aux riches bijoux, reculèrent éblouies, en jetant un cri de joie et d'admiration.

VII

LES PARURES ET LES ROBES DE NOCE.

En effet, on eût dit que la main de quelque génie de la terre venait d'ouvrir devant les princesses la porte d'une des mines de Golconde ou de Visapour, tant les quatre planches qui formaient les quatre étages de la boîte ruisselaient de la flamme des diamants, et de l'éclair bleu, vert et rouge des saphirs, des émeraudes et des rubis, au milieu desquels des perles de toutes grosseurs et de toutes formes jetaient l'éblouissement étrange de leur mate pâleur.

Les princesses se regardèrent étonnées, se demandant des yeux si elles allaient être assez riches pour payer ces parures qui leur étaient offertes par un simple colporteur italien.

— Eh bien, demanda Marie Stuart au dauphin, que dis-tu de cela, François?

— Moi? répondit le jeune prince ébloui. Je ne dis rien : j'admire!

Le colporteur à la barbe noire fit semblant de ne point entendre; et, comme s'il eût deviné ce qui venait d'être dit au moment de son entrée à propos de la duchesse de Valentinois, comme s'il eût pu savoir l'influence que la belle Diane de Poitiers avait sur tout ce monde princier et royal au milieu duquel il se trouvait :

— Commençons d'abord par faire la part des absents, dit-il; c'est une piété dont ceux qui sont près ne peuvent se fâcher, et dont ceux qui sont loin vous sont reconnaissants.

A ces mots, le colporteur plongea sa main dans la boîte aux merveilles, et en tira une espèce de diadème qui, arrivé au jour, fit jeter un cri de surprise aux spectateurs.

— Voici, dit le colporteur, un diadème bien simple, mais qui, dans sa simplicité, grâce à la main de l'illustre orfèvre qui l'a ciselé, me paraît digne de la personne à laquelle il est destiné. C'est, vous le voyez, un triple croissant enlacé comme un nœud d'amour; dans l'ouverture, le beau berger Endymion est couché, et dort; et voici, dans son char de nacre aux roues de diamant, la déesse Diane qui vient le visiter pendant son sommeil... L'une des illustres princesses que j'ai devant les yeux, continua le colporteur, ne se nomme-t-elle pas Diane de Castro?

Diane, oubliant que celui qui parlait était un simple marchand forain, s'avança avec autant d'empressement, et nous dirons presque avec autant de politesse que si elle eût eu affaire à un prince, tant la vue d'une œuvre d'art, d'un bijou précieux, d'une chose ayant une valeur princière fait un prince de celui qui la possède.

— C'est moi, mon ami, dit-elle.

— Eh bien, très-illustre princesse, répondit le colporteur en s'inclinant, voici un bijou qui, sur l'ordre du duc Cosme Ier de Florence, a été ciselé par Benvenuto Cellini. Je passais à Florence; le bijou était à vendre : je l'ai acheté, espérant m'en défaire avantageusement à la cour de France, où je savais trouver deux Diane, au lieu d'une. Dites-moi, n'ira-t-il pas à merveille sur le front de marbre de madame la duchesse de Valentinois?

Diane de Castro poussa un petit cri de plaisir.

— Oh! ma mère! ma chère mère! dit-elle, comme elle va être contente!

— Diane, s'écria le dauphin, tu lui diras que ce sont ses enfants François et Marie qui le lui donnent.

— Puisque monseigneur vient de prononcer ces deux noms illustres, reprit le colporteur, qu'il veuille bien me laisser mettre sous ses yeux ce que, dans mon humble désir d'être agréable à ceux qui le portent, j'avais préparé pour leur être offert. Tenez, monseigneur, ceci est un reliquaire d'or pur qui a appartenu au pape Léon X, et qui, au lieu de reliques ordinaires, contient un morceau de la vraie croix; le dessin en a été donné par Michel-Ange, et il a été exécuté par Nicolas Braschi, de Ferrare; le rubis qui est enchâssé au-dessus de l'entaille destinée à recevoir la sainte hostie, a été rapporté de l'Inde par le fameux voyageur Marco Polo. Ce splendide bijou — vous m'excuserez, monseigneur — était, dans mon esprit, destiné à la jeune, belle et illustre reine Marie Stuart; il devait incessamment lui rappeler, dans ce pays d'hérétiques sur lequel elle régnera un jour, qu'il n'y a d'autre foi que la foi catholique, et que mieux vaut mourir pour cette foi, comme l'Homme-Dieu, dont un morceau de la précieuse croix est renfermé dans ce reliquaire, que de la renier pour mettre sur sa tête la triple couronne d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre.

Marie Stuart avait déjà étendu les deux mains pour recevoir ce magnifique héritage de la papauté, lorsque François, hésitant, l'arrêta.

— Mais, dit-il, prenons garde, Marie! ce reliquaire doit coûter la rançon d'un roi.

Un sourire effleura la lèvre railleuse du colporteur; peut-être allait-il dire: « La rançon d'un roi n'est pas chère, lorsque, comme votre grand-père François Ier, on ne la paye pas; » mais il se retint et dit:

— J'ai eu crédit pour l'acquisition, monseigneur, et, comme j'ai pleine confiance en l'acheteur, je ferai crédit pour la vente.

Et le reliquaire passa des mains du marchand forain dans celles de la reine Marie Stuart, qui alla le déposer sur une table, et s'agenouilla devant, non pas pour faire sa prière, mais pour l'admirer tout à son aise.

François, l'ombre de ce corps charmant, s'apprêtait à la suivre, lorsque le colporteur, le rappelant:

— Pardon, monseigneur, lui dit-il, mais voici quelque chose que j'avais acquis à votre intention... Me ferez-vous la faveur de jeter les yeux sur cette arme?

— Oh! l'admirable poignard! s'écria François en arrachant la dague des mains du colporteur, comme Achille fit du glaive des mains d'Ulysse.

— N'est-ce pas, monseigneur, que voilà une merveilleuse pièce d'armurerie? C'est un poignard qui était destiné à Laurent de Médicis, prince pacifique qu'on a voulu tuer quelquefois, mais qui, lui, n'a jamais tué personne. Il a été ciselé par l'orfèvre Ghirlandajo, dont la boutique est sur le Ponte-Vecchio, à Florence. On dit que cette portion (et le colporteur indiqua la coquille) a été modelée par Michel-Ange, âgé alors de quinze ans. Laurent mourut avant que le poignard fût complétement achevé; pendant soixante-sept ans, il demeura la propriété des descendants de Ghirlandajo; ils avaient besoin d'argent au moment de mon passage à Florence: j'ai eu cette merveille pour un morceau de pain, et je ne gagnerai sur vous que mes frais de route, monseigneur. Prenez donc en toute confiance: ce n'est point cette bagatelle qui ruinera un dauphin de France.

Le jeune prince poussa un cri de joie, tira le poignard hors du fourreau, et, pour s'assurer que la lame n'était point inférieure à la monture, il posa une pièce d'or sur la table de chêne sculpté devant laquelle Marie était à genoux, et, d'un coup plus fermement appliqué qu'on n'eût dû l'attendre d'une si débile main, il perça la pièce d'or de part en part.

— Hein! s'écria-t-il tout joyeux, et en montrant la pièce d'or, à travers laquelle apparaissait la pointe de la lame; en feriez-vous autant, vous?

— Monseigneur, répondit humblement le colporteur, je suis un pauvre marchand forain mal exercé aux jeux des princes et des capitaines: je vends des poignards, mais je ne m'en sers point.

— Oh! dit le dauphin François, vous m'avez l'air, mon ami, d'un gaillard qui, dans l'occasion, jouerait de l'épée et de la dague aussi bien qu'homme du monde! Essayez donc de faire ce que j'ai fait, et si, par maladresse, vous cassez la lame, eh bien, le dégât sera à mon compte.

Le colporteur sourit.

— Si vous le voulez absolument, monseigneur, dit-il, j'essayerai.

— Bon! dit François en cherchant dans sa poche un second écu d'or.

Mais, pendant ce temps, le colporteur avait tiré, de la petite bourse de cuir qui pendait à sa ceinture, un quadruple d'Espagne trois fois épais comme le noble-rose que venait de percer le dauphin, et l'avait posé sur la table.

Alors, sans effort, et comme s'il eût seulement levé et laissé retomber son bras, il renouvela l'expérience du jeune prince, mais avec un succès bien différent: car, après avoir percé la pièce d'or comme si elle eût été de carton la lame s'enfonça de deux ou trois pouces dans la table de chêne, qu'elle perça à son tour de part en part comme le dauphin avait percé la pièce.

Le coup avait, d'ailleurs, porté aussi juste au milieu du quadruple que si on eût pris la mesure de ce milieu avec un compas.

Le colporteur laissa le jeune prince tirer comme il pourrait le poignard de la table, et revint à ses bijoux.

— Et moi, mon ami, demanda la veuve d'Horace Farnèse, n'avez-vous donc rien pour moi?

— Excusez-moi, madame, répondit le colporteur. Voici un bracelet arabe d'une grande richesse et d'une suprême originalité; il a été pris à Tunis, dans le trésor du harem, lorsque l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, y entra triomphalement, l'an 1535. Je l'ai acheté à un vieux condottiere qui avait suivi l'empereur dans cette campagne, et je l'ai mis de côté à votre intention; s'il ne vous convenait point, vous pourriez choisir autre chose: Dieu merci! vous voyez que nous ne sommes pas encore à bout de trésors.

Et, effectivement, l'œil émerveillé de la jeune veuve put plonger, comme dans un brillant abîme, jusqu'au fond de la caisse du colporteur.

Mais le bracelet, ainsi que l'avait dit le marchand, était à la fois trop original et trop riche pour ne point contenter les désirs de Diane de Castro, si fantasques que fussent ces désirs. La belle veuve prit donc le bracelet, et ne parut plus s'occuper que d'une chose, c'est-à-dire s'il lui serait possible de payer une si magnifique acquisition.

Restaient la princesse Élisabeth et la princesse Marguerite: la princesse Élisabeth, qui attendait que sa part lui fût faite, avec la mélancolie de l'indifférence, et la princesse Marguerite, avec le calme de la conviction.

— Madame, dit alors le colporteur à la fiancée du roi Philippe II, quoique j'aie aussi mis quelque chose à part pour être présenté à Votre Altesse, vous plairait-il mieux de choisir parmi tous ces bijoux? Votre cœur paraît si peu désireux de toutes ces riches bagatelles, que je crains de ne pas avoir choisi selon votre goût, et que je préfère que vous choisissiez vous-même.

Élisabeth sembla sortir d'une profonde rêverie.

— Quoi? dit-elle; que me demandez-vous? que désirez-vous?

Alors, Marguerite, prenant des mains du colporteur un magnifique collier de perles de cinq fils, dont la fermeture se composait d'un seul diamant gros comme une noisette, et valant un million:

— On désire, chère petite nièce, répondit-elle, que tu essayes ce collier, pour voir un peu comment il ira à ton cou, ou, mieux encore, comment ton cou lui ira.

Et elle agrafa le collier au cou d'Élisabeth, la poussant du côté d'une petite glace de Venise, afin qu'elle pût juger elle-même soit du lustre que les perles jetaient sur son cou, soit du tort que son cou faisait aux perles.

Mais elle, toujours perdue dans sa douleur, passa distraitement, sans s'arrêter, devant le miroir, et s'en alla s'asseoir près de la fenêtre, à la place qu'elle occupait quand le colporteur était entré.

Marguerite la suivit tristement des yeux, et s'aperçut, lorsqu'elle se retourna, que les yeux du colporteur étaient fixés dans la même direction que les siens, avec une expression de tristesse non moins réelle.

— Hélas! murmura-t-elle, toutes les perles de l'Orient n'éclairciraient pas ce front-là!

Puis, revenant au colporteur, et comme secouant le voile de mélancolie qui s'était répandu sur son visage :

— Et moi, dit-elle, je suis donc la seule oubliée?

— Madame, répondit le colporteur, le hasard ou plutôt ma bonne fortune m'a fait rencontrer sur ma route le prince Emmanuel-Philibert. Comme je suis du Piémont, et, par conséquent, son sujet, je lui ai dit le but de mon voyage et l'honneur que j'ambitionnais de pouvoir arriver jusqu'à Votre Altesse... Alors, pour le cas où je parveindrais à ce but, il m'a remis, en me chargeant de la déposer à vos pieds, cette ceinture, qui a été offerte par son père Charles III à sa mère Béatrix de Portugal, le jour de leur mariage. C'est, comme vous le voyez, un serpent d'or émaillé d'azur, dont la gueule soutient une châtelaine à laquelle pendent cinq clefs du même métal; ces clefs sont celles de Turin, de Chambéry, de Nice, de Verceil et de Villeneuve-d'Asti, écussonnées des armes de ces villes, qui sont les cinq fleurons de votre couronne; chacune d'elles ouvre, dans le palais de Turin, une armoire que vous ouvrirez vous-même le jour de votre entrée au palais, comme duchesse souveraine de Piémont. Après cette ceinture, que pouvais-je vous présenter qui fût digne de vous, madame? Rien, si ce n'est peut-être quelques-unes des riches étoffes que mon compagnon va avoir l'honneur de vous faire voir.

Alors, le second colporteur ouvrit sa boîte à son tour et déroula aux yeux émerveillés des princesses une éblouissante collection de ces magnifiques écharpes d'Alger, de Tunis ou de Smyrne, qui semblent brodées avec des rayons du soleil d'Afrique ou de Turquie; un assortiment de ces riches étoffes, aux fleurs brocardées d'or et d'argent, que Paul Véronèse jette sur les épaules aristocratiques de ses doges et de ses duchesses, et dont les flots somptueux, après avoir glissé le long de leur corps, balayent derrière eux les marches des palais ou les perrons des églises; enfin, un choix de ces longues pièces de satin qui, voyageant d'Orient en Occident, faisaient, à cette époque, halte un instant à Venise, et venaient s'étaler aux yeux des belles dames d'Anvers, de Bruxelles et de Gand, immense et triple caravansérail d'où elles repartaient, portant à l'Angleterre, à la France et à l'Espagne un merveilleux échantillon de la patience indienne et chinoise, dont l'aiguille, sur chacune d'elles, avec des couleurs plus éclatantes que celles de la nature même, avait tracé tout un monde d'oiseaux fantastiques, de fleurs inconnues et de chimères impossibles!

Les princesses se partagèrent ces trésors avec cette agilité fébrile qui saisit la femme, de quelque condition qu'elle soit, à la vue de ces objets de parure qui, dans ses idées de coquetterie, doivent encore ajouter aux charmes qu'elle a reçus de la nature; et, au bout d'un quart d'heure, le colporteur blond, à la barbe rousse, avait eu un débit aussi complet de ses étoffes que le colporteur brun, à la barbe noire, de ses bijoux et de ses pierreries.

Restaient les comptes à régler. Pour arriver à recevoir quittance des deux marchands forains, chacun avait sa ressource prête : Diane de Castro comptait recourir à la duchesse de Valentinois; Marie Stuart à ses oncles de Guise; le dauphin à son père Henri II; madame Marguerite à elle-même. Quant à la princesse Élisabeth, restée à peu près étrangère à tout ce qui s'était passé, elle ne se préoccupait pas plus du payement qu'elle ne s'était préoccupée de l'achat.

Mais, au moment où les belles chalandes se préparaient, les unes à mettre la main à leur escarcelle, les autres à fouiller dans des bourses mieux garnies que les leurs, les deux marchands déclarèrent qu'ils ne pouvaient, séance tenante, indiquer les prix des bijoux ni des étoffes, obligés qu'ils étaient, pour ne point faire d'erreurs, de se reporter à leurs factures et à leurs livres d'achat.

En conséquence, ils demandèrent à leur illustre clientèle la permission de revenir le lendemain à la même heure, — qui avait le double avantage de donner aux vendeurs le temps d'établir leurs chiffres, et aux acheteurs celui de se procurer de l'argent.

Puis, sur cette proposition, qui faisait les affaires de tout le monde, les deux colporteurs rechargèrent assez maladroitement leurs balles sur leurs épaules, et, l'un en savoyard, l'autre en piémontais, prirent, avec force saluts et actions de grâces, congé de l'auguste assemblée.

Seulement, pendant les préparatifs de départ, Marguerite avait disparu, et le Piémontais chercha vainement des yeux la princesse, au moment où se refermait derrière lui la porte du salon dans lequel s'était passée l'étrange scène que nous venons de raconter.

Mais, arrivé dans l'antichambre, il fut accosté par un page qui, lui mettant le bout du doigt sur l'épaule, lui fit signe de déposer son fardeau près de la banquette de bois sculpté qui régnait autour de l'appartement, et de le suivre.

Le colporteur obéit, déposa sa balle à l'endroit indiqué, et, à la suite du page, s'engagea dans un corridor percé de plusieurs portes.

Au bruit de ses pas, une des portes s'ouvrit; il tourna la tête, et il se trouva en face de la princesse Marguerite.

En même temps, le page disparut derrière une tapisserie.

Le colporteur s'arrêta étonné.

— Beau vendeur de bijoux! lui dit la princesse avec un charmant sourire, ne vous étonnez point que je vous aie fait venir en ma présence : je n'ai pas voulu, de peur de ne point vous revoir demain, remettre à plus tard le seul payement qui soit digne de vous et de moi.

Et, riche de cette grâce parfaite qui accompagnait tous ses mouvements, la princesse tendit la main au colporteur.

Celui-ci, de son côté, avec la courtoisie d'un gentilhomme, mit un genou en terre, prit cette blanche main du bout des doigts, et y appuya ses lèvres avec un soupir que la princesse attribua à l'émotion, et qui n'exprimait peut-être rien autre chose qu'un regret.

Puis, après un instant de silence :

— Madame, dit le colporteur, s'énonçant, cette fois, en excellent français, c'est un grand honneur que me fait là Votre Altesse; mais sait-elle bien quel est l'homme à qui elle fait cet honneur?

— Monseigneur, dit Marguerite, il y a dix-sept ans que je suis entrée au château de Nice, et que le duc Charles de Savoie m'a présenté son fils comme devant être mon époux : à partir de ce jour, je me suis regardée comme la fiancée du prince Emmanuel-Philibert, et j'ai attendu, pleine de confiance en Dieu, l'heure où il plairait à la Providence de nous réunir. Dieu a récompensé la confiance que j'ai eue en lui, en faisant de moi, aujourd'hui, la plus heureuse et la plus fière princesse de la terre!

Puis, jugeant qu'elle en avait assez dit comme cela, la princesse, par un double mouvement rapide comme la pensée, jeta, d'une main, autour du cou d'Emmanuel-Philibert, la chaîne d'or garnie de pierreries qu'elle portait au sien, tandis que, de l'autre, elle laissait retomber la tapisserie qui la séparait de celui avec lequel elle venait d'échanger les présents des fiançailles.

Le lendemain et les jours suivants, on attendit vainement au Louvre les deux colporteurs; et, comme la princesse Marguerite ne mit personne dans la confidence de ce qui s'était passé après leur sortie du salon, ceux qui se rapprochèrent le plus de la vérité pensèrent que les deux généreux distributeurs de bijoux et de robes étaient deux envoyés du

prince, chargés par lui de ses cadeaux de noce ; — mais nul n'alla jusqu'à supposer que l'un des deux fût le prince lui-même, et l'autre son fidèle et inséparable Scianca-Ferro.

VIII

CE QUI SE PASSAIT AU CHATEAU DES TOURNELLES ET DANS LES RUES DE PARIS PENDANT LES PREMIERS JOURS DE JUIN 1559.

Le 5 du mois de juin de l'an 1559, une splendide cavalcade se composant de dix clairons, d'un roi d'armes, de quatre hérauts, de cent vingt pages tant de la chambre, de la grande écurie, de la vénerie, de la fauconnerie que d'ailleurs, et de trente ou quarante écuyers qui fermaient la marche, sortit du palais royal des Tournelles, situé près de la Bastille, prit la rue Saint-Antoine, suivie d'un grand concours de peuple qui n'avait jamais vu pareille magnificence, et s'arrêta sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Là, les trompettes sonnèrent par trois fois, afin de donner le temps aux fenêtres de s'ouvrir, et à ceux qui étaient éloignés de s'approcher ; puis, lorsque la foule fut bien épaisse, lorsque tous les yeux de cette foule furent bien fixes, toutes les oreilles bien ouvertes, le roi d'armes déploya un grand parchemin scellé du sceau royal, et, après que les hérauts eurent crié trois fois : « Silence!... Oyez ce qui va être dit! » le roi d'armes commença de lire le cartel suivant :

DE PAR LE ROY,

« Après que, par une longue, cruelle et violente guerre, les armes ont été exercées en divers endroits avec effusion de sang humain et autres pernicieux actes que la guerre produit, et que Dieu, par sa sainte grace, clémence et bonté, a bien voulu donner à la chrétienté tout entière, affligée par tant de malheurs, le repos d'une bonne et sûre paix, il est plus que raisonnable que chacun se mette en devoir, avec toutes démonstrations de joie, plaisir et allégresse, de louer et celébrer un si grand bien, qui a converti toutes les inimitiés et toutes les aigreurs en douceurs et amitiés, par les étroites alliances de consanguinité qui se font, moyennant les mariages accordés par le traité de ladite paix ; — à savoir :

» De très-haut, très-puissant et très-magnanime prince Philippe, roi catholique des Espagnes, avec très-haute et très-excellente princesse madame Élisabeth, fille aînée de très-haut, très-puissant et très-magnanime prince Henri, second de ce nom, très-chrétien roi de France, notre souverain seigneur.

» Et aussi de très-haut et très-puissant prince Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, avec très-haute et très-excellente princesse madame Marguerite de France, duchesse de Berry, sœur unique dudit seigneur roi très-chrétien, notre souverain seigneur.

» Lequel, considérant que, grâce aux occasions qui s'offrent et se présentent, les armes, éloignées de toute cruauté et violence, se peuvent et se doivent employer, avec plaisir et utilité, par ceux qui désirent s'éprouver et s'exercer en vertueux et louables faits et actes.

» Fait savoir, en conséquence, à tous princes, seigneurs, gentilshommes, chevaliers et écuyers suivant le fait des armes, et désirant faire preuve de leur personne pour exciter les jeunes à la vertu, et recommander les prouesses des expérimentés, qu'en la ville capitale de Paris, le pas sera ouvert par Sa Majesté Très-Chrétienne et par les princes Alphonse, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, pair et grand chambellan de France, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, tous chevaliers de l'Ordre, pour être tenu contre tout venant dûment qualifié, à commencer le seizième jour du présent mois de juin, et continuant jusqu'à l'accomplissement et effet des emprises et articles qui s'ensuivent.

» La première emprise, à cheval, en lice, en double pièce, se composera de quatre coups de lance, et un pour la dame.

» La deuxième emprise, à coups d'épée, à cheval, un à un ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp.

» La troisième emprise, à pied, trois coups de pique et six coups d'épée.

» Et, si, en courant, aucun frappe le cheval, au lieu de frapper le cavalier, il sera mis hors des rangs, sans plus y retourner, si le roi ne l'ordonne.

» Et, à tout ce que dessus, seront ordonnés quatre maîtres de camp, pour veiller à toutes choses.

» Et celui des assaillants qui aura le mieux rompu, et le mieux fait, aura le prix, dont la valeur sera à la discrétion des juges.

» Pareillement, celui qui aura le mieux combattu à l'épée et à la pique aura aussi le prix, à la discrétion desdits juges.

» Seront tenus les assaillants, tant de ce royaume comme étrangers, de venir toucher à l'un des écus qui seront pendus au perron, au bout de la lice, selon les emprises qu'ils voudront faire : et ainsi toucheront à plusieurs d'entre eux, à leur choix, ou à tous, s'ils veulent ; et, là, ils trouveront un officier d'armes qui les enrôlera selon les écus qu'ils auront touchés.

» Seront aussi tenus les assaillants d'apporter ou faire apporter par un gentilhomme, audit officier d'armes, leur écu armorié de leurs armoiries, pour cet écu être pendu au perron trois jours durant, avant le commencement dudit tournoi.

» Et, en cas que, dans ledit temps, ils n'apportent ou n'envoient leurs écus, ils ne seront reçus audit tournoi sans le congé des tenants.

» Et, en signe de vérité, nous, Henri, par la grâce de Dieu, roi de France, avons signé le présent écrit de notre main.

» *Signé :* HENRI. »

Lecture faite de ce cartel, les quatre hérauts crièrent par trois fois :

— Vive le roi Henri, à qui le Seigneur donne de longs et glorieux jours!

Puis toute la troupe — roi d'armes, hérauts, pages et écuyers — poussa le même cri, auquel répondit une acclamation générale de la foule.

Après quoi, la cavalcade, toujours clairons sonnants, se remit en marche, traversa la rivière, remonta la Cité jusqu'au parvis Notre-Dame, et, là, s'arrêtant, avec le même cérémonial, fit lecture du même cartel, qui fut suivi de cris pareils et de semblables fanfares.

Enfin, par le même pont qu'elle avait pris pour venir, la cavalcade rentra dans la ville, atteignit la rue Saint-Honoré, gagna la place du Louvre, où une nouvelle lecture fut faite, toujours au milieu des acclamations et des mêmes bravos de la multitude, qui semblait comprendre que ce spectacle devait être le dernier de ce genre qu'il lui serait permis de contempler.

De là, par les boulevards extérieurs, la cavalcade regagna le palais des Tournelles, où le roi avait transporté sa cour.

En effet, huit jours auparavant, avis avait été donné au roi que le duc d'Albe, désigné pour représenter le roi Philippe dans la cérémonie du mariage, et dans les fêtes qui en devaient être la suite, s'avançait vers Paris avec une troupe de trois cents gentilshommes espagnols.

Aussitôt, le roi avait évacué le Louvre, et s'était retiré au palais des Tournelles, qu'il comptait habiter avec toute la cour pendant le temps que dureraient les fêtes, abandon-

nant son palais du Louvre au duc d'Albe et aux illustres hôtes qu'il amenait avec lui.

A cette première nouvelle, le roi avait envoyé le connétable au-devant du duc d'Albe, lui ordonnant de marcher jusqu'à ce qu'il le rencontrât.

Le connétable avait rencontré, à Noyon, le représentant du roi Philippe II, et avait continué avec lui sa marche vers Paris.

Arrivés à Saint-Denis, le connétable et le duc d'Albe virent venir à eux M. le maréchal de Vieilleville, surintendant général, lequel était envoyé de la part du roi pour veiller à ce que les Espagnols fussent grandement traités.

Deux heures après, par une belle matinée du dernier dimanche de mai, toute cette troupe, rafraîchie et restaurée, fit son entrée dans Paris; — entrée magnifique, cette troupe formant, tant en princes, seigneurs, gentilshommes qu'écuyers et pages, plus de cinq cents cavaliers.

M. de Vieilleville fit traverser aux Espagnols tout Paris, depuis la barrière Saint-Denis jusqu'à celle des Sergents; puis il logea, comme l'ordre en avait été donné, le duc d'Albe et les principaux seigneurs espagnols au palais du Louvre, et les simples gentilshommes dans la rue Saint-Honoré.

Aussi, quand la lecture du cartel fut faite sur la place du Louvre, y avait-il là, pour l'écouter, presque autant d'Espagnols que de Français, et, quand elle fut finie, les bravos retentirent-ils dans les deux langues.

Maintenant, si le lecteur qui vient de suivre la proclamation royale du château des Tournelles à la place de l'Hôtel-de Ville, de la place de l'Hôtel-de-Ville au parvis Notre-Dame, et du parvis Notre-Dame à la place du Louvre, veut la reconduire jusqu'au château des Tournelles, d'où elle est sortie depuis deux heures, nous profiterons de sa bonne volonté pour examiner avec lui les grands travaux que le roi vient d'y faire exécuter à l'occasion des joutes proclamées par le cartel que nous avons cru devoir, si long qu'il fût, rapporter en entier, non-seulement comme pièce curieuse et authentique, et comme spécimen des mœurs de cette époque, dans laquelle s'exhala le dernier soupir chevaleresque de la France, mais encore parce que les lois de cette joute nous aideront à mieux comprendre les faits qui vont s'accomplir sous nos yeux.

La lice extérieure, — et, par cette désignation, nous entendons la circonférence entière du bâtiment — avait été élevée sur le terrain vague qui s'étendait du palais des Tournelles à la Bastille; elle avait deux cents pas de long sur cent cinquante de large.

La carcasse oblongue de cette lice était fabriquée en planches, et couverte de toile pareille à celle des tentes, sinon qu'elle était rayée plus richement, c'est-à-dire d'azur et d'or, qui sont les deux couleurs du blason de France.

Sur les deux prolongements latéraux, on avait construit des estrades réservées aux spectateurs, gentilshommes et dames de la cour.

Du côté du château s'ouvraient trois portes, affectant à peu près les formes des trois portes d'un arc de triomphe, celle du milieu étant plus élevée que les deux autres.

La porte du milieu avançait de douze ou quinze pieds dans la lice, et formait l'entrée et la sortie d'un bastion dans lequel devaient demeurer les quatre tenants, toujours prêts à répondre à quiconque viendrait les provoquer. — En avant de ce bastion, il y avait une barrière transversale que les écuyers ouvraient au cri de « Laissez aller! »

Les quatre tenants étaient, on le sait déjà :

Le roi de France Henri II;

Le prince de Ferrare Alphonse d'Este;

François de Lorraine, duc de Guise;

Jacques de Savoie, duc de Nemours.

Quatre mâts surmontés de banderoles portaient chacun un écu aux armes de l'un des illustres champions; les assaillants, qui entraient du côté opposé de la lice, — où avait été bâtie une grande salle dans laquelle ils pouvaient se vêtir et se dévêtir, — devaient venir toucher du bois de leur lance l'écu du tenant qu'ils désiraient combattre, pour indiquer que, ce qu'ils demandaient, c'était une simple course en l'honneur des dames, une joute à armes courtoises.

De ce côté, comme du côté du château, une barrière, en s'ouvrant, donnait passage au cheval et au cavalier.

Sans doute, malgré cette précaution, arriverait-il ce qui arrivait presque toujours en pareille circonstance : c'est que quelque haine vigoureuse se produirait tout à coup; que quelque chevalier inconnu ferait demander au roi, au lieu d'une joute à armes courtoises, un bon combat à outrance, et, ayant obtenu cette permission de Henri II, qui n'aurait pas le courage de la lui refuser, viendrait toucher l'écu de son adversaire du fer et non plus du bois de sa lance.

Alors, en place d'un simulacre de combat, s'engagerait un combat réel dans lequel, cessant de jouer le jeu ordinaire, les deux adversaires joueraient leur vie.

La lice intérieure — celle dans laquelle devaient avoir lieu les courses — était large de quinze pas ou de quarante cinq pieds; ce qui permettait aux tenants et aux assaillants de courir un contre un, deux contre deux, et même quatre contre quatre.

Cette lice était fermée, dans sa longueur, par une balustrade en bois s'élevant à la hauteur de trois pieds, et recouverte de la même étoffe que celle qui tapissait tout l'intérieur de la tente. Des barrières s'ouvrant, deux à chaque extrémité, permettaient aux juges du camp d'entrer dans la lice, ou aux assaillants — si quelques-uns d'entre eux, avec permission du roi, obtenaient de jouter contre un juge du camp, au lieu de jouter contre un des tenants désignés — de passer, de la lice, dans le vaste quadrilatère réservé, à droite et à gauche, aux juges du camp et aux estrades, afin d'aller toucher du bois ou du fer de leur lance l'écu de celui auquel ils désiraient avoir affaire.

Il y avait autant de juges du camp que de tenants, c'est-à-dire quatre juges.

Ces quatre juges étaient :

Le prince de Savoie Emmanuel-Philibert;

Le connétable de Montmorency;

M. de Boissy, grand écuyer, — qu'on appelait d'habitude *M. le Grand;*

Enfin, M. de Vieilleville, grand chambellan et maréchal de France.

Chacun d'eux avait, à l'un des angles du quadrilatère, un petit bastion surmonté de ses armes.

Deux de ces bastions — et c'étaient ceux de M. le duc de Savoie et du connétable — étaient appuyés à la façade du palais des Tournelles.

Les deux autres — ceux de MM. de Boissy et de Vieilleville — s'adossaient au bâtiment construit pour les assaillants.

Le dessus du bastion des tenants formait le balcon réservé à la reine, aux princes et aux princesses; il était tout tendu de brocart, et l'on y avait dressé une espèce de trône pour la reine, des fauteuils pour les princes et les princesses, et des tabourets pour les dames attachées à la cour.

Tout cela vide encore, mais visité chaque jour par le roi, dont l'impatience comptait les instants, attendait tenants et assaillants, juges et spectateurs.

IX

NOUVELLES D'ÉCOSSE.

Le 20 du mois de juin, une seconde cavalcade non moins splendide que celle du duc d'Albe arrivait de Bruxelles par le même chemin, et entrait à Paris par la même porte.

Celle-là était conduite par Emmanuel-Philibert, futur époux de madame Marguerite de France, duchesse de Berry.

A Écouen, on avait fait une halte. On avait pu remarquer alors que le prince était entré avec son page dans une maison qui semblait les attendre, s'étant ouverte à leur arrivée.

Cette maison, perdue sous une voûte de verdure, était située hors de la ville, et s'élevait isolée à cent pas de la route.

L'escorte ne sembla pas s'inquiéter de cette disparition du prince, fit halte de l'autre côté de la route, et attendit.

Au bout de deux heures, le prince reparut seul; il avait sur les lèvres ce triste sourire de ceux qui viennent d'accomplir un grand sacrifice.

On remarqua tout bas que son page, qui ne le quittait jamais, l'avait cependant quitté.

— Allons, messieurs, dit Emmanuel, on nous attend à Paris... Partons!

Puis, tournant la tête avec un soupir, comme s'il eût demandé à ce qu'il laissait derrière lui un dernier encouragement à remplir un devoir pénible, il mit son cheval au galop, et gagna la tête de l'escorte, qui se déployait sur la route de Paris.

A Saint-Denis, Emmanuel-Philibert rencontra son ancien prisonnier le connétable, qui venait au-devant de lui, comme il avait été au-devant du duc d'Albe, de la part du roi et pour le féliciter.

Emmanuel reçut les compliments du connétable avec un visage courtois, mais, en même temps, grave et triste. On sentait l'homme qui continuait sa route vers Paris, mais qui avait laissé son cœur en chemin.

Entre Paris et Saint-Denis, le prince vit venir à lui un cortége considérable; il était évident que ce cortége venait à son intention. Il envoya Robert de Rovère, capitaine de ses gardes, pour reconnaître cette troupe.

Elle se composait de deux cents gentilshommes savoyards et piémontais, tous vêtus de velours noir, et portant chacun une chaîne d'or au cou; elle était conduite par le comte de Raconis.

Elle prit rang après l'escorte d'Emmanuel-Philibert.

Arrivé à la barrière, le cortége vit un écuyer qui, sans doute, l'attendait, partir au galop en piquant du côté du faubourg Saint-Antoine. Cet homme était un messager du roi qui allait lui annoncer l'arrivée du prince.

Au boulevard, le cortége tourna à gauche, et s'avança vers la Bastille.

Le roi attendait le prince au pied du perron des Tournelles, tenant par la main sa sœur, madame Marguerite; derrière lui, sur la première marche, étaient la reine Catherine et ses cinq enfants; sur les autres marches s'étageaient en amphithéâtre les princesses et les gentilshommes et dames attachés à leur service.

Emmanuel-Philibert arrêta son cheval à dix pas du perron, et sauta à terre; puis il s'avança vers le roi, dont il voulut baiser la main, mais qui lui ouvrit ses bras en disant:

— Embrassez-moi, mon très-cher frère!

Puis il lui présenta madame Marguerite.

Madame Marguerite était vêtue d'une robe de velours incarnat, avec des crevés blancs aux manches; elle avait pour tout ornement cette magnifique ceinture émaillée, aux cinq clefs d'or, que le colporteur lui avait offerte au Louvre de la part de son futur époux.

A l'approche d'Emmanuel, l'incarnat de sa robe parut passer tout entier sur ses joues.

Elle lui tendit la main, et, comme avait fait le colporteur au Louvre, le prince fit aux Tournelles, mettant un genou en terre, et baisant cette belle main royale.

Puis il fut successivement présenté par le roi à la reine, aux princes, aux princesses.

Chacun, pour lui faire honneur, s'était paré du bijou sorti de la balle du colporteur piémontais, bijou que l'on avait compris être un cadeau du fiancé, du moment où ni l'un ni l'autre des deux marchands forains n'en étaient venus réclamer le prix.

Madame de Valentinois portait en diadème son triple croissant de diamants, madame Diane de Castro son bracelet arabe, madame Élisabeth son collier de perles, moins pâle que son cou, et le dauphin François son beau poignard florentin, qu'il était parvenu à tirer de la table de chêne où l'avait enfoncé le vigoureux colporteur.

Marie Stuart, seule, n'avait pu se parer de son précieux reliquaire, qui était devenu le plus riche ornement de son oratoire, et qui devait, trente ans après, pendant la nuit qui précéda sa mort, recevoir, au château de Fotheringay, l'hostie sainte arrivée de Rome, avec laquelle elle communia le jour même de son exécution.

A son tour, Emmanuel-Philibert présenta au roi les seigneurs et les gentilshommes qui l'accompagnaient.

C'étaient les comtes de Horn et d'Egmont, ces deux héros, l'un de la Saint-Laurent, l'autre de Gravelines, lesquels devaient, neuf ans plus tard, mourir martyrs de la même foi, sur le même échafaud, condamnés par ce duc d'Albe qui, à la suite du roi de France, leur souriait, et attendait que son tour fût venu de leur serrer la main.

C'était Guillaume de Nassau, beau jeune homme de vingt-six ans, déjà sombre de cette tristesse qui lui valut plus tard le surnom de *Taciturne*, et qu'on appelait prince d'Orange, parce que, en 1545, il avait hérité la principauté d'Orange de son oncle René de Nassau.

C'étaient, enfin, les ducs de Brunswick et les comtes de Schwartzbourg et de Mansfeld, qui, plus heureux que les autres personnages que nous venons de nommer, ne devaient pas attacher à leur mort le sombre éclat de l'échafaud ou de l'assassinat.

Puis, tout à coup, comme s'il fallait que rien ne manquât à cette réunion d'hommes et de femmes marqués d'avance par le destin, comme si la fatalité le ramenait, on vit arriver, par le boulevard, un cavalier courant à toute bride, lequel, voyant la magnifique assemblée qui encombrait la porte des Tournelles, arrêta son cheval, mit pied à terre, jeta la bride aux mains de son écuyer, et attendit que le roi lui adressât la parole.

Et ce cavalier pouvait être tranquille: il était arrivé d'une allure trop rapide, il avait trop savamment fait faire halte à son cheval, il avait trop élégamment mis pied à terre pour que Henri, cavalier consommé, ne fît point attention à lui.

Aussi, levant la tête au-dessus de toute cette foule brillante qui l'entourait:

— Ah! Lorges! Lorges! dit le roi, notre capitaine de la garde écossaise, que nous avions envoyé au secours de votre mère avec trois mille hommes, ma chère Marie, et qui, pour que rien ne nous manque en ce beau jour, vient nous donner des nouvelles de votre royaume d'Écosse! — Allons, continua le roi, viens çà, Montgomery! viens! et, comme nous allons avoir de grandes fêtes et de grandes réjouissances, prends garde aux tisons! Il y a un proverbe qui dit qu'il ne faut jamais jouer avec le feu.

Est-il utile d'expliquer à nos lecteurs que le roi Henri faisait allusion à l'accident dont Jacques de Montgomery, père de Gabriel, avait été l'auteur, lorsque, dans le siége simulé de l'hôtel Saint-Paul, qu'il défendait contre le roi François Ier, il atteignit celui-ci au menton avec un tison brûlant, blessure qui amena, pour plus de cent ans, cette mode de porter la barbe longue et les cheveux courts.

Montgomery s'avança vers Henri sans se douter qu'un accident bien autrement grave que celui dont son père avait été la cause à l'endroit du père, l'attendait lui-même à l'endroit du fils, au milieu de ces fêtes que le roi Henri voyait venir avec une si grande joie.

Il apportait d'Écosse de bonnes nouvelles politiques, de sombres nouvelles religieuses. Élisabeth d'Angleterre n'entreprenait rien contre sa voisine, les frontières étaient tranquilles; mais l'intérieur de l'Écosse était en feu.

L'incendie, c'était la réforme; l'incendiaire, c'était John Knox.

A peine connaissait-on en France ce nom terrible, quand Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, le prononça. Qu'importait, en effet, à cette élégante cour des Valois, qui vivait dans ses châteaux du Louvre, des Tournelles et de

Fontainebleau; qu'importait à François Ier, avec sa duchesse d'Étampes, son Léonard de Vinci, son André del Sarte, son Benvenuto Cellini, son Bosso, son Primatice, avec Rabelais, Budé, Lascaris et Marot; qu'importait à Henri II, avec sa duchesse de Valentinois, avec Ronsard, Philibert Delorme, Montaigne, de Bèze, du Bellay, Amyot, le chancelier de l'Hospital, Jean Goujon, Serlio, Germain Pilon, Catherine de Médicis et ses filles d'honneur; qu'importait à tout ce monde brillant, frivole, brave, athée, dans les veines duquel coulait comme une double source, le sang français et italien, qui mêlait sans cesse l'histoire au roman, la chevalerie à la politique, qui avait la prétention de faire à la fois, de Paris, Rome, Athènes et Cordoue; qu'importait à tous ces rois, ces princes, ces princesses, ces gentilshommes, ces sculpteurs, ces peintres, ces écrivains, ces architectes, éclairés par l'arc-en-ciel de la gloire, de l'art et de la poésie; que leur importait ce qui se passait sur un coin du globe qu'ils regardaient comme l'extrémité de la terre civilisée, chez un peuple pauvre, ignorant, brutal, considéré comme une annexe au royaume de France, comme un de ces bijoux, plus curieux par le métal que par le travail, qu'une reine ajoute à l'agrafe de la châtelaine qu'elle porte à sa ceinture? Cette terre devait-elle, un jour, se révolter contre son jeune roi François, ou contre sa jeune reine Marie Stuart? Eh bien, on partirait sur quelques nefs dorées, comme avait fait Guillaume lorsqu'il avait conquis l'Angleterre, ou Roger lorsqu'il avait conquis la Sicile! On prendrait l'Écosse, et on la mettrait, avec un bracelet d'or au pied en guise de chaîne, aux genoux de la petite-fille d'Édouard et de la fille de Jacques V!

Or, Gabriel de Lorges venait rectifier les idées de la cour de France à l'endroit de l'Écosse; il venait apprendre à Marie Stuart, étonnée, que son principal ennemi n'était pas l'illustre reine d'Angleterre Élisabeth, mais que c'était un pauvre prêtre renégat de la cour pontificale nommé John Knox.

Lui l'avait vu, ce John Knox, au milieu d'une émeute populaire, et il en avait gardé un terrible souvenir qu'il essayait de grandir, aux yeux de la future reine d'Écosse, jusqu'à la hauteur où il était resté dans son esprit.

Il l'avait suivi pendant cette émeute, dont Knox parle lui-même en ces termes :

« J'ai vu l'idole de Dagon (1) rompue sur le pavé, et prêtres et moines qui fuyaient à toutes jambes, crosses à bas, mitres brisées, surplis par terre, calottes en lambeaux; moines gris d'ouvrir la bouche, moines noirs de gonfler leurs joues, sacristains pantelants de s'envoler comme corneilles, et heureux qui le plus promptement regagnait son gîte; car jamais panique semblable n'avait couru parmi cette génération de l'Antechrist!... »

Celui de la bouche duquel soufflait le vent qui avait déchaîné une pareille tempête devait être et était un titan.

En effet, John Knox était un de ces éléments à face humaine comme on en voit apparaître au moment des grandes révolutions politiques ou religieuses.

S'ils naissent en Écosse ou en Angleterre lors de la réforme presbytérienne, on les appelle John Knox ou Cromwell.

S'ils naissent en France lors de la réforme politique, on les appelle Mirabeau ou Danton.

John Knox était né dans le Lothian oriental, en 1505; il avait donc, à l'époque où l'on était arrivé, cinquante-quatre ans. Il allait entrer dans les ordres, quand la parole de Luther retentit de Worms à Édimbourg; aussitôt John Knox s'était mis à prêcher, avec la violence de son tempérament, contre le pape et contre la messe. Nommé, en 1552, chapelain du roi d'Angleterre Édouard VI, il avait été obligé de quitter la Grande-Bretagne à l'avénement au trône de la sanglante Marie, et s'était retiré à Genève, près de Calvin. Marie morte, Élisabeth sur le trône, il avait jugé le moment favorable, et était revenu en Écosse, où il avait rapporté des milliers d'exemplaires du pamphlet qu'il avait fait imprimer à Genève, et qui était à la fois une attaque contre la régence actuelle de Marie de Lorraine, et contre le règne futur de Marie Stuart (1).

(1) Le crucifix.

En son absence, l'arbre de la réforme, planté par lui, avait grandi, et abritait sous son ombre les trois quarts de l'Écosse.

Il avait quitté une patrie catholique; il retrouvait une patrie protestante.

C'était là l'homme que Marie avait à craindre.

Mais quoi! Marie avait-elle quelque chose à craindre?

L'Écosse était pour elle non-seulement dans les lointains de l'espace, mais encore dans ceux de l'avenir.

Qu'avait-elle à faire avec l'Écosse, elle, la femme du dauphin de France; elle, la bru d'un beau-père de quarante et un ans à peine, vigoureux, solide, ardent comme un jeune homme; elle, l'épouse d'un mari de dix-neuf ans?

Quelle était la pire prédiction qu'on pût lui faire? Vingt ans de règne du roi son beau-père; quarante ans d'existence du roi son mari. — On ignorait encore que l'on mourût si jeune chez les Valois!

Qu'avait-elle besoin de cette rose sauvage, poussée au milieu des rochers, qu'on appelait la couronne d'Écosse, quand elle avait en perspective cette couronne de France que, selon l'empereur Maximilien, Dieu donnerait à son second fils, s'il avait deux fils?

Il y avait bien cet horoscope qu'un devin avait composé sur le jour de la naissance du roi Henri II, horoscope dont s'était tant moqué M. le connétable, que le roi avait déposé entre les mains de M. de l'Aubespine, et qui disait que le roi Henri IIe serait tué dans un duel ou dans un combat singulier. Il y avait bien cette marque fatale que Gabriel de Lorges portait entre les deux sourcils, et qui avait si fort inquiété l'empereur Charles-Quint jusqu'à ce que son astrologue lui eût dit que cette marque ne menaçait qu'un prince de la fleur de lis.

Mais quelle probabilité y avait-il qu'un des plus grands princes de la chrétienté se battît jamais en duel? Quelle probabilité y avait-il aussi que Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, l'un des seigneurs les plus dévoués à Henri II, son capitaine de la garde écossaise, qui lui avait à peu près sauvé la vie, dans cette chasse au sanglier de la forêt de Saint-Germain à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, levât jamais une main parricide contre le roi, dont la mort brisait sa fortune?

Ni réalité, ni prédiction, ni présent, ni avenir ne pouvaient donc attrister, fût-ce instinctivement, les beaux visages de cette joyeuse cour, lorsque le bourdon de Notre-Dame lui annonça que tout était prêt, même Dieu, pour la première de ces noces qui devaient se célébrer, et qui était celle du roi Philippe II, représenté par le duc d'Albe, avec Élisabeth de France, que l'on appelait Élisabeth *de la Paix*, en raison de l'influence qu'avait ce mariage sur la paix du monde.

X

LES JOUTES DE LA RUE SAINT-ANTOINE.

Ce fut le 27 juin 1559 que le bourdon de Notre-Dame, ébranlant les vieilles tours de Philippe-Auguste, annonça la solennité de ce mariage du roi d'Espagne avec la fille du roi de France.

Le duc d'Albe, accompagné du prince d'Orange et du comte d'Egmont, représentait, comme nous l'avons dit, le roi Philippe II.

(1) Ce pamphlet était intitulé : *Contre le gouvernement des femmes.*

En arrivant au parvis de l'église métropolitaine, les jambes manquèrent à la pauvre Élisabeth; il fallut la soutenir par-dessous les bras, la porter presque, pour la mener jusqu'à la nef. Ce furent le comte d'Egmont et Guillaume d'Orange, ces deux hommes marqués par la fatalité, l'un pour l'échafaud du duc d'Albe, l'autre pour la balle de Balthasar Gérard, qui lui rendirent ce triste service.

Emmanuel la regardait avec un sourire sympathique dont Scianca-Ferro, le seul qui sût ce que le prince avait laissé à Écouen, pouvait seul aussi deviner la signification.

Après la cérémonie, on revint au château des Tournelles, où un grand dîner attendait. La journée se passa en concerts, et, le soir venu, Emmanuel-Philibert ouvrit le bal avec la jeune reine d'Espagne, qui n'avait d'autre consolation que l'absence de son royal époux, dont elle était encore éloignée pour quelques jours; Jacques de Nemours dansa avec la princesse Marguerite; François de Montmorency, avec Diane de Castro, et le dauphin, que nous aurions dû nommer le premier, avec la reine Marie Stuart.

Amis et ennemis étaient réunis là pour un moment; toutes ces grandes haines paraissaient, sinon éteintes, du moins assoupies.

Seulement, amis et ennemis formaient deux groupes bien séparés.

Le connétable, avec tous ses fils : Coligny, Dandelot et leurs gentilshommes.

François de Guise, avec tous ses frères : le cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale, le duc d'Elbeuf... On oublie les noms de ces six fils du même père.

Les premiers, gais, triomphants, joyeux.

Les autres, sombres, graves, menaçants.

On se disait tout bas que, si, le lendemain, dans la lice, quelqu'un de ces Montmorency se heurtait à quelqu'un de ces Guise, on aurait, au lieu d'une joute, un véritable combat.

Mais Henri avait pris ses précautions.

Il avait fait défendre à Coligny et à Dandelot de toucher d'autres boucliers que le sien ou ceux de Jacques de Nemours et d'Alphonse d'Este.

Même défense avait été faite à Damville et à François de Montmorency.

Les Guise avaient voulu d'abord s'éloigner de ces fêtes; le duc François avait parlé de la nécessité d'un voyage dans sa principauté; mais Catherine de Médicis et le cardinal de Lorraine l'avaient fait revenir sur cette résolution, imprudente comme toutes celles qui sont inspirées par le dépit et l'orgueil.

Il était donc resté, et l'événement prouva qu'il avait bien fait de rester.

A minuit, on se sépara. Le duc d'Albe conduisit Élisabeth jusqu'à sa chambre, plaça sa jambe droite dans le lit, la couvrit du drap; puis, après quelques secondes, la tira hors des couvertures, salua, et sortit. Les épousailles étaient faites.

Le lendemain, toute la cour fut réveillée par les fanfares, à l'exception du roi Henri, qui n'avait pas dormi, tant il avait hâte d'en arriver à ces joutes, dont il se promettait la joie depuis si longtemps!

Aussi, quoique le tournoi ne dût commencer qu'après le déjeuner, dès le jour, le roi Henri II errait-il de la lice aux écuries, passant en revue son magnifique haras, auquel Emmanuel Philibert venait d'ajouter — splendide cadeau! — dix-neuf chevaux tout sellés et tout caparaçonnés.

L'heure du déjeuner venue, tenants et juges du camp mangèrent à part, sur une table de forme ronde, pour rappeler celle du roi Arthur, et furent servis par les dames.

Les quatre servantes des illustres convives étaient la reine Catherine, la princesse Marguerite, la petite reine Marie et la duchesse de Valentinois.

Le déjeuner fini, chacun passa dans son appartement pour s'armer.

Le roi avait une admirable cuirasse de Milan toute damasquinée d'or et d'argent; son casque, surmonté de la couronne royale, représentait une salamandre aux ailes déployées; son écu, comme celui qui était pendu au bastion, portait un croissant luisant dans un ciel pur, avec cette devise :

DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM!

Ses couleurs étaient blanc et noir, — celles, du reste, qu'avait adoptées Diane de Poitiers à la mort de M. de Brézé, son mari.

M. de Guise était revêtu de sa cuirasse de bataille, la même qu'il portait au siége de Metz; elle offrait l'empreinte bien visible — que l'on peut y distinguer encore aujourd'hui au musée d'artillerie de Paris, où elle est déposée — des cinq balles qu'il reçut à ce siége de Metz, et qui s'aplatirent sur l'acier sauveur.

Son bouclier, comme celui du roi Henri, représentait un ciel; seulement, ce ciel était moins pur : un nuage blanc y voilait une étoile d'or.

Sa devise était :

PRÉSENTE, MAIS CACHÉE.

Ses couleurs étaient le blanc et l'incarnat; « couleurs, dit Brantôme, d'une dame que je pourrois nommer, et qu'il servit étant fille à la cour. »

Malheureusement, Brantôme ne nomme pas la dame, et nous sommes forcé, par l'ignorance dans laquelle il nous laisse, d'être aussi discret que lui.

M. de Nemours avait une cuirasse milanaise, cadeau du roi Henri II; son bouclier représentait un ange ou un amour — il était difficile de distinguer lequel des deux — portant un bouquet de fleurs, avec cette devise :

ANGE OU AMOUR, IL VIENT DU CIEL!

Cette devise faisait allusion à ce qui était arrivé à ce beau prince dans la ville de Naples, un jour de Fête-Dieu.

Comme il suivait la procession avec les autres seigneurs français, un ange, glissant le long d'un fil de fer tendu à cet effet, descendit par une fenêtre, et, de la part d'une dame, lui présenta un magnifique bouquet.

De là la devise : *Ange ou amour, il vient du ciel.*

Ses couleurs étaient jaune et noir; couleurs qui, suivant le même Brantôme, signifient : *Jouissance et Fermeté*, ou : *Ferme en jouissance*; « car il étoit lors, ce disoit-on, jouissant d'une des plus belles dames du monde, et, pour ce, devoit-il être ferme et fidèle à elle pour bonne raison; car ailleurs n'eût sçu mieux rencontrer et avoir. »

Enfin, le duc de Ferrare — ce jeune prince encore assez inconnu à cette époque, et qui devait plus tard attacher à son nom la triste célébrité d'avoir enfermé, pendant sept ans, le Tasse dans l'hôpital des fous — était armé d'une admirable cuirasse de Venise. Son écu représentait Hercule terrassant le lion de Némée, avec cette devise :

QUI EST FORT EST DIEU.

Ses couleurs etaient le jaune et le rouge.

A midi, les portes furent ouvertes. En un instant, les places réservées sur les estrades furent occupées par les dames, les seigneurs et les gentilshommes à qui leur nom donnait droit d'assister à ces fêtes.

Puis le balcon royal se peupla à son tour.

Le premier jour, c'était madame de Valentinois qui devait donner le prix.

Ce prix était une magnifique chaîne toute resplendissante de rubis, de saphirs et d'émeraudes, séparés par des croissants d'or triplement enlacés.

Ces croissants étaient, comme on le sait, les armes de la belle duchesse de Valentinois.

Le second jour, le vainqueur devait être couronné de la main de madame Marguerite

Le prix était une hache d'armes turque d'un travail exquis, et qui avait été donnée par Soliman au roi François Ier.

Le troisième jour — jour d'honneur — était réservé à Catherine de Médicis.

Le prix était une épée dont la poignée et la coquille avaient été ciselées par Benvenuto Cellini.

A midi, les musiciens, placés dans un balcon en face de celui des princes et des princesses, firent entendre leurs fanfares.

L'heure de la joute était venue.

Les pages entrèrent les premiers dans la lice comme une volée d'oiseaux.

Il y avait douze pages pour chaque tenant, quarante-huit en tout, chacun vêtu de soie et de velours aux couleurs de son maître.

Puis vinrent quatre écuyers par chaque tenant; leur mission était de ramasser les lances brisées, et de porter secours aux combattants, si besoin était.

Puis, enfin, sortirent à leur tour les quatre maîtres du camp, armés de pied en cap, visière baissée, sur leurs chevaux, armés comme eux, et vêtus de caparaçons traînant jusqu'à terre.

Chacun d'eux, son bâton à la main, vint se placer en face d'une des barrières latérales, et demeura immobile comme une statue équestre.

Alors, les trompettes des quatre tenants apparurent sur les quatre portes du bastion, et sonnèrent leur défi aux quatre points cardinaux.

Une trompette répondit, et l'on vit sortir, par la porte des assaillants, un chevalier tout armé, visière baissée, et la lance à l'étrier.

Le collier de la Toison d'or pendait à son cou; — à cet insigne, qu'il avait reçu, en 1546, de Charles-Quint, en même temps que l'empereur Maximilien, Cosme de Médicis, grand-duc de Florence, Albert, duc de Bavière, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, Octave Farnèse, duc de Parme, et Ferdinand Alvarès, duc d'Albe, on reconnut Lamoral, comte d'Egmont.

Les plumes de son casque étaient blanches et vertes : c'étaient les couleurs de Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière, qu'il avait épousée cinq ans auparavant, à Spire, en présence de l'empereur Charles-Quint ainsi que de Philippe II, roi de Naples, et qu'il aima tendrement et fidèlement jusqu'à sa mort.

Il s'avança, manœuvrant son cheval avec cette grâce qui lui avait valu la réputation d'un des premiers cavaliers de l'armée espagnole, réputation portée à un si haut degré, que le roi Henri II, qui, sous ce rapport, n'avait pas, disait-on, de rival, en était jaloux.

Arrivé aux trois quarts de la lice, il salua de la lance et de la tête le balcon de la reine et des princesses, inclinant le fer de sa lance jusqu'à terre, la couronne de son casque jusque sur le cou de son cheval, et il alla toucher du bois de sa lance l'écu du roi Henri II.

Puis, au milieu des fanfares retentissantes, il força son cheval à franchir à reculons toute la longueur de la lice, allant mettre sa lance en arrêt de l'autre côté de la barrière.

Comme la joute était courtoise, on devait, ainsi que c'était l'habitude, frapper seulement depuis le cou jusqu'en bas du torse, ou, comme on disait à cette époque, entre les quatre membres.

Au moment où d'Egmont mettait sa lance en arrêt, le roi sortit tout armé, et à cheval.

Henri n'eût pas été le roi, que l'applaudissement qui éclata à sa vue n'eût pas été moins universel. Il était impossible d'être mieux assis sur son cheval, mieux placé sur ses étriers, enfin plus solide et plus élégant à la fois que ne l'était le roi de France.

Comme le comte d'Egmont, il tenait à la main sa lance toute prête. Après avoir fait pirouetter son cheval sur lui-même, pour saluer la reine et les princesses, il se retourna vers son adversaire, et mit sa lance au fautre.

Aussitôt, les écuyers levèrent les barrières, et les juges du camp, voyant que les combattants étaient prêts, crièrent d'une seule voix :

— Laissez aller!

Les deux cavaliers n'attendaient que ce moment pour se précipiter l'un sur l'autre.

Tous deux se frappèrent en pleine poitrine.

Le roi et le comte d'Egmont étaient trop bons cavaliers pour être désarçonnés, et, cependant, au choc terrible, le comte perdit un étrier, et sa lance, toute vibrante, lui échappa de la main et alla tomber à quelques pas de lui, tandis que la lance du roi volait en trois ou quatre morceaux, ne laissant dans sa main qu'un tronçon inutile.

Les deux chevaux, comme épouvantés du choc et du bruit de la secousse, s'arrêtèrent tremblants et acculés sur leurs jarrets de derrière.

Henri jeta loin de lui le tronçon de sa lance.

Alors, et tandis que la lice retentissait des applaudissements des spectateurs, deux écuyers s'élancèrent par-dessus les barrières, l'un pour ramasser la lance du comte d'Egmont, et la lui donner, l'autre pour offrir au roi une lance neuve.

Tous deux reprirent du champ, et remirent leur lance en arrêt.

Les trompettes sonnèrent de nouveau; les barrières se rouvrirent, et les juges du camp crièrent une seconde fois :

— Laissez aller!

Cette fois, les deux lances se brisèrent; Henri plia, comme un arbre courbé par le vent, jusque sur la croupe de son cheval; d'Egmont vida les deux étriers, et fut obligé de se retenir à l'arçon de sa selle.

Le roi se redressa, le comte lâcha l'arçon, et les deux cavaliers, qu'on eût crus déracinés par ce choc terrible, se retrouvèrent tous deux debout et fermes sur leurs étriers.

Les éclats des lances avaient volé tout autour d'eux.

Ils laissèrent les écuyers enlever les débris des lances, et retournèrent chacun derrière sa barrière.

Là, on leur présenta de nouvelles lances plus fortes que les premières.

Chevaux et cavaliers semblaient aussi impatients les uns que les autres; les chevaux hennissaient et écumaient; il était évident que les nobles animaux, excités par la course et les fanfares, bien plus que par l'éperon, prenaient leur part du combat.

Les fanfares sonnèrent. Tous les spectateurs criaient de joie et battaient des mains, comme lorsque, cent ans plus tard, Louis XIV parut sur un théâtre, faisant le rôle du Soleil dans le ballet des *Quatre Saisons*.

Seulement, Henri en guerrier du moyen âge, Louis XIV en baladin de tous les temps, étaient chacun l'expression de la France de leur époque : le premier représentait la France chevaleresque; le second, la France galante.

A peine entendit-on, au milieu des bravos, le cri de « Laissez aller! »

Le choc fut plus formidable encore cette troisième fois que les deux autres : un des pieds de Henri vida l'étrier sous le choc de la lance du comte d'Egmont, qui se brisa en morceaux, tandis que la lance du roi demeura entière.

Le coup fut si rude, que le cheval du comte leva les deux pieds de devant, et que la sangle, s'étant brisée par la violence du choc, glissa sur le dos incliné du cheval; si bien que, chose bizarre! sans avoir vidé les arçons, le cavalier se trouva à terre.

Mais, comme il tomba debout, cette chute, qu'il était impossible d'éviter, servit à mettre au jour l'adresse et l'habileté de l'admirable cavalier.

Toutefois, le comte, saluant Henri, ne s'en déclara pas moins vaincu, en se mettant courtoisement à la merci de son vainqueur.

— Comte, lui dit le roi, vous êtes prisonnier de la duchesse de Valentinois. Allez donc vous mettre à sa merci; c'est elle, et non pas moi, qui décidera de votre sort.

— Sire, répondit le comte, si j'eusse pu deviner qu'un si doux esclavage m'était réservé, je me fusse laissé prendre la première fois que j'ai combattu contre Votre Majesté!

— Et c'eût été une grande économie d'hommes et d'argent pour moi, monsieur le comte, reprit le roi, résolu à ne

pas se laisser vaincre en courtoisie; car vous m'eussiez épargné la Saint-Laurent et Gravelines!

Le comte se retira, et, cinq minutes après, il venait, sur le balcon, s'agenouiller aux pieds de madame la duchesse de Valentinois, qui lui liait les deux mains avec un magnifique collier de perles.

Pendant ce temps, le roi, qui avait fourni ses trois courses, reprenait haleine, et laissait la place au duc de Guise, second tenant.

Le duc de Guise jouta, lui, avec le comte de Horn; les trois courses furent fournies, sans trop de désavantage de la part du général flamand, courant contre un homme qui passait pour un des meilleurs jouteurs de son temps.

A la troisième course, avec une courtoisie égale à celle du comte d'Egmont, il s'avoua vaincu.

Puis vint le tour de Jacques de Nemours. Il jouta avec un Espagnol nommé don Francisco Rigonnès; au premier coup de lance, l'Espagnol perdit un étrier; au second, il fut renversé sur la croupe de son cheval; au troisième, il fut enlevé des arçons, et porté à terre.

Ce fut, au reste, le seul Espagnol qui tenta la fortune des joutes; nos voisins d'au delà des Pyrénées se reconnaissaient pour inférieurs à nous dans ces sortes de luttes, et ne voulaient pas risquer leur réputation, déjà entamée par l'échec de don Francisco Rigonnès.

Restait le duc de Ferrare. Il jouta avec Dandelot; mais, quoique entre eux la fortune demeurât à peu près égale, le rude défenseur de Saint-Quentin avoua, en se retirant, qu'il préférait un véritable combat à l'épée, avec un ennemi de la France, à tous ces jeux, qui lui paraissaient un peu païens pour un homme comme lui, converti, depuis un an à peine, à la religion réformée.

En conséquence, il déclara que son frère Coligny prendrait sa place, si la chose lui convenait; mais, quant à lui, il ne courrait plus.

Et, comme Dandelot était un homme rigide, il se tint parole à lui-même.

La première journée se termina par une joute de quatre tenants contre quatre assaillants; ces quatre assaillants étaient Damville contre le roi, Montgomery contre le duc de Guise, le duc de Brunswick contre Jacques de Nemours, et le comte de Mansfeld contre Alphonse d'Este.

A part le roi, qui, soit force réelle, soit courtoisie de son adversaire, obtint sur Damville un avantage marqué, les forces se balancèrent.

Henri rentra au comble de la joie!

Il est vrai qu'il n'entendait pas ce qui se disait tout bas autour de lui; chose peu étonnante : les rois entendent rarement même les choses qui se disent tout haut.

Ce qui se disait tout bas, c'est que le connétable était trop bon courtisan pour n'avoir point appris à son fils aîné avec quels égards on doit traiter son roi, même la lance à la main!

XI

LE CARTEL.

Le lendemain, le roi Henri avait si grande hâte de recommencer les joutes, qu'il avança le dîner d'une heure, afin de pouvoir entrer en lice à midi précis.

Au moment où les fanfares annonçaient la triple entrée des pages, des écuyers et des juges du camp, — entrée que nous avons essayé de décrire dans notre précédent chapitre, — un cavalier coiffé d'un chapeau à larges bords qui cachait le haut de son visage, et enveloppé, malgré la chaleur inséparable d'une journée de la fin du mois de juin, d'un large manteau d'une couleur sombre, sortait des écuries du château des Tournelles monté sur un cheval barbe, dont on put apprécier la vitesse, lorsqu'il se fut tiré du triple cercle de populaire qui encombrait les alentours du château où se faisaient les joutes.

En effet, arrivé au coin des Minimes, il prit un trot rapide, lequel, vers la corderie des Enfants-Rouges, se changea en un galop qui lui permit de franchir en une heure la route de Paris à Écouen.

Arrivé à Écouen, il traversa la ville toujours du même pas, et ne s'arrêta qu'à la porte de la petite maison isolée et couverte de grands arbres, à laquelle nous nous sommes arrêté nous-même, avec Emmanuel-Philibert, lors de l'arrivée de celui-ci à Paris.

Des mules chargées de bagages, un cheval tout sellé, frappant la terre du pied dans la cour, indiquaient les apprêts d'un départ.

Emmanuel-Philibert jeta un coup d'œil rapide sur tous ces arrangements, qui lui prouvaient que, si le départ s'apprêtait, au moins il n'était pas encore effectué, attacha son cheval à un anneau, monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et s'élança dans une chambre où une jeune femme achevait d'ajuster, assise et distraite, les dernières agrafes d'une robe de voyage de couleur sombre et extrêmement simple.

Au moment où le prince entra dans la chambre, elle leva la tête, poussa un cri, et, cédant à l'élan de son cœur, elle se jeta en avant.

Emmanuel la reçut dans ses bras.

— Leona! lui dit-il d'un ton de reproche, est-ce là ce que tu m'avais promis?

Mais la jeune femme ne put que balbutier, les lèvres frémissantes et les yeux fermés, le nom d'Emmanuel.

Le prince, la tenant toujours entre ses bras, recula jusqu'à une espèce de canapé, s'assit, laissant glisser la jeune femme sans cependant cesser de la soutenir; si bien qu'elle se trouva, à demi couchée et la tête renversée en arrière, sur l'un de ses genoux.

— Emmanuel! Emmanuel! continuait de murmurer la jeune femme, n'ayant pas la force de balbutier autre chose que ce nom bien-aimé.

Emmanuel-Philibert la regarda longtemps en silence avec une indicible expression de tendresse.

Puis, lorsque enfin elle rouvrit les yeux :

— Il est donc bienheureux, dit-il, que certains mots de ta lettre d'hier aient trahi ton projet, et qu'un rêve douloureux, dans lequel je te voyais tout en larmes et vêtue d'une robe de religieuse, m'ait revélé ton dessein... sans quoi, tu partais, et je ne te revoyais qu'à mon retour en Piémont!

— Ou plutôt, Emmanuel, murmura la jeune femme d'une voix éteinte, ou plutôt tu ne me revoyais plus!...

Emmanuel pâlit et frissonna tout à la fois. Leona ne vit point la pâleur de ses joues; mais elle sentit le frissonnement de son corps.

— Non, non! dit-elle, non, j'avais tort!... Pardon, Emmanuel! pardon!

— Rappelle-toi ce que tu m'as promis, Leona, dit Emmanuel avec la même gravité que si, au lieu de rappeler une promesse d'amour à sa maîtresse, il eût rappelé un engagement d'honneur à un ami. C'était à l'hôtel de ville de Bruxelles; la main levée sur une image sainte, ton frère, — cet homme dont nous avons sauvé la vie, et qui, sans le savoir, fait notre malheur à tous deux! — ton frère, attendant à la porte la réponse favorable que, dans ton céleste dévouement, tu me priais de lui faire, tu promis, Leona! tu me juras d'être éternellement à moi, de me quitter la veille de ce mariage seulement, et, ensuite — jusqu'à ce que la mort de l'un de nous deux ait délié l'autre de son serment — de nous retrouver, le 17 novembre de chaque année, dans cette petite maison du village d'Oleggio où tu fus

transportée, enfant mourante, par moi, près de ta mère morte... Souvent tu m'as dit : « C'est toi qui m'as sauvé la vie, Emmanuel! ma vie est donc à toi; fais-en ce que tu voudras. » Eh bien, puisque ta vie est à moi, puisque tu l'as répété en face du Christ, ne sépare donc cette vie de la mienne que le plus tard possible... Et, pour tenir religieusement ta promesse, sans laquelle, tu le sais, Leona, j'eusse tout refusé, sans laquelle je suis prêt à tout refuser encore, pousse jusqu'à la dernière limite le dévouement, cette suprême vertu de la femme qui aime, vertu qui fait d'elle plus qu'un ange, puisque, pour être dévoués, les anges n'ont pas besoin de sacrifier les passions terrestres, qui sont le partage de nous autres, malheureux humains!

— Oh! Emmanuel! Emmanuel! murmura Leona, qui semblait revenir à la vie et au bonheur sous le regard et à la voix de son amant; ce n'est pas le dévouement qui me manque! c'est...

Emmanuel-Philibert fixait sur cette charmante tête renversée son regard interrogateur.

— C'est...? demanda-t-il.

— Hélas! s'écria Leona, c'est la jalousie qui m'obsède!... Oh! je t'aime! je t'aime, je t'aime tant, mon Emmanuel!

Et les lèvres des deux amants se touchèrent avec un double cri de bonheur.

— Jalouse? demanda Emmanuel; toi, jalouse?... et de quoi?

— Oh! je ne le suis plus! murmura la jeune femme; non, un amour comme le nôtre est éternel... Je viens de sentir sous ton baiser que la mort elle-même ne pourra rompre le mien, et qu'il sera ma récompense au ciel! Comment donc le tien mourrait-il sur la terre?

— Tu as raison, ma Leona, dit le prince en donnant à sa voix cet accent si tendre et si persuasif qu'elle était susceptible de prendre, Dieu a fait une exception en ma faveur : en m'envoyant le fardeau si lourd d'une couronne, il m'a donné la main invisible d'un de ses anges pour la soutenir sur ma tête. Écoute, Leona : ce qui existera entre nous ne ressemblera à rien de ce qui existe entre les autres amants. Nous vivrons toujours l'un à l'autre, toujours l'un avec l'autre par cette union indissoluble du cœur qui peut braver le temps et même l'absence; moins la présence réelle, moins la vue de toutes les heures et de tous les instants, notre vie sera la même... Je sais bien que c'est la vie de l'hiver, sans les fleurs, sans le soleil, sans les fruits; mais, enfin, c'est toujours la vie! La terre sent qu'elle n'est pas morte : nous sentirons, nous, que nous nous aimons!

— Emmanuel! Emmanuel! dit la jeune femme, oh! c'est donc toi, à ton tour, qui me soutiens, qui me consoles, qui me fais revivre!...

— Et, maintenant, dit le prince, voyons, redescendons sur la terre, ma bien-aimée Leona, et raconte-moi ce qui te faisait jalouse.

— Oh! depuis que je t'ai quitté, Emmanuel, quatre lieues seulement nous séparent, et je ne t'ai encore vu que deux fois!

— Merci, ma Leona! dit Emmanuel; mais, tu le sais, tout est en fête au château des Tournelles, que j'habite... Tristes fêtes, au reste, pour deux cœurs : celui de la pauvre Élisabeth et le mien; mais il n'en est pas moins vrai que nous jouons, elle et moi, notre rôle dans ces fêtes, que nous devons y paraître, et que le roi me fait appeler à chaque instant.

— Mais, alors, demanda Leona, comment, juste au milieu des joutes, au moment où, en qualité de juge, tu dois y assister, comment as-tu tout quitté pour venir me voir?

Emmanuel sourit.

— Voilà précisément ce qui m'a fait libre! Je dois assister aux joutes, mais j'y puis assister la visière baissée... Suppose qu'un homme de ma taille revête ma cuirasse, monte mon cheval, fasse mon office de juge du camp...

— Ah! Scianca-Ferro! s'écria la jeune femme. Bon Scianca-Ferro! cher Emmanuel!

— Alors, moi, dans mon inquiétude, tourmenté par la lettre que j'ai reçue, poursuivi par le rêve que j'ai fait, je viens voir ma Leona, pour qu'elle me renouvelle son serment qu'elle était sur le point d'oublier... Je retrempe mon cœur au sien, mon âme à la sienne, et nous nous quittons forts comme ce géant qui n'avait qu'à toucher la terre pour recouvrer sa vigueur.

Et les lèvres du jeune homme s'abaissèrent une seconde fois sur le visage de Leona, et, en touchant celles de la jeune fille, les enveloppèrent tous deux de ce nuage de flammes qui dérobait Mars et Vénus aux regards des autres dieux...

Laissons-les épuiser au calice d'or leurs dernières heures de joie, et voyons ce qui se passait, pendant ce temps, à la lice du palais des Tournelles.

Au moment où Emmanuel-Philibert s'éloignait du palais au pas le plus rapide de son cheval, laissant Scianca-Ferro revêtir son armure et accomplir son office, un écuyer frappait à la porte du palais, et demandait le prince Emmanuel-Philibert.

Le prince Emmanuel-Philibert, c'était, pour le moment, Scianca-Ferro.

On prévint le jeune homme qu'un écuyer inconnu, qui ne voulait avoir affaire qu'au prince lui-même, demandait obstinément à lui parler.

Scianca-Ferro représentait le prince; d'ailleurs, Emmanuel n'avait point de secrets pour lui.

Il mit son casque, seule partie de son armure qui lui restât à revêtir, et, se plaçant dans l'endroit le plus obscur de l'appartement :

— Faites entrer, dit-il.

L'écuyer parut sur le seuil de la chambre. Il était vêtu de couleur sombre, et ne portait ni armoiries ni devise qui pussent le faire reconnaître.

— J'ai l'honneur de parler à Son Altesse le prince Emmanuel-Philibert?

— Vous voyez, répondit Scianca-Ferro, éludant, par ces deux mots, une réponse positive.

— Voici une lettre de la part de mon maître. Il attend un consentement ou un refus.

Scianca-Ferro prit la lettre, la décacheta, et lut les lignes suivantes :

« Un homme qui a juré la mort du prince Emmanuel-Philibert lui propose, au milieu de la joute qui aura lieu aujourd'hui, un combat à toute outrance, à la lance, à l'épée, à la hache, à la masse, au poignard, renonçant d'avance à toute miséricorde de sa part, s'il est vaincu, comme le prince doit renoncer à toute miséricorde de la part de cet homme, si cet homme est vainqueur.

» On dit le prince Emmanuel-Philibert brave capitaine; s'il n'est pas indigne de cette réputation, il acceptera le combat proposé, et se chargera d'obtenir pour le vainqueur toute garantie de la part du roi Henri II.

» Un ennemi mortel. »

Scianca-Ferro lut la lettre sans manifester aucun trouble, et, se tournant vers l'écuyer :

— Dites à votre maître, répondit-il, qu'il sera fait ainsi qu'il le désire, et que, dès que le roi aura couru ses lances, il n'a qu'à se présenter dans la lice, et aller toucher de son fer l'écu du prince Emmanuel. Cet écu est à droite du bastion, dans le quadrilatère, faisant pendant à celui du connétable, et en face de celui de M. de Vieilleville. J'engage d'avance ma parole que toute garantie lui est donnée par le roi.

— Mon maître a envoyé un cartel écrit : il désire une garantie écrite, reprit l'écuyer.

En ce moment, M. de Vieilleville parut à son tour sur le seuil; il venait s'informer si Emmanuel-Philibert était prêt.

Scianca-Ferro baissa la visière de son casque, et, s'avançant vers le grand chambellan :

— Monsieur de Vieilleville, dit-il, veuillez aller de ma part prier Sa Majesté d'écrire le mot *accordé* au-dessous de cette lettre. Je supplie le roi de me faire cette grâce, qui, refusée par lui, entacherait mon honneur.

Scianca-Ferro était complétement vêtu de l'armure du duc; sa visière baissée empêchait que l'on ne vît ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa barbe rousse; M. de Vieilleville s'inclina devant celui qu'il croyait être le prince, et, comme l'heure de la joute approchait, il se hâta d'aller remplir la commission dont il était chargé.

Cinq minutes après, il rapportait la lettre.

Le mot *accordé* était écrit au bas, et suivi de la signature royale.

Scianca-Ferro, sans ajouter une parole, présenta le sauf-conduit à l'écuyer, qui s'inclina et sortit.

Le prétendu prince ne se fit point attendre : seulement, il entra chez lui pour y prendre son épée et sa masse de combat, et, en passant devant l'armurier, il lui ordonna d'affiler trois lances.

Puis il alla prendre, en face de la barrière, la place que le prince y occupait la veille.

Les trompettes donnèrent le signal; les hérauts crièrent que la lice était ouverte, et la joute commença.

Le roi courut le premier, brisa ses trois lances, une contre le duc de Brunswick, l'autre contre le comte de Horn, la troisième contre le comte de Mansfeld.

Puis vint le tour du duc de Guise, puis celui de Jacques de Nemours, puis celui du duc de Ferrare.

Toutes ces joutes furent des merveilles d'adresse et de force; mais il était évident que l'illustre assemblée était préoccupée de l'attente de quelque grand événement.

Ce grand événement, c'était le combat qu'avait autorisé le roi. Henri n'avait pas eu le courage de garder le secret entier : sans dire quel était le tenant, il avait annoncé la lutte.

Chacun savait donc que, selon toute probabilité, la journée ne se passerait pas sans que le sang rougît cette arène préparée pour une fête.

Les femmes frissonnaient à l'idée d'un combat à fer émoulu; mais, tout en frissonnant, peut-être attendaient-elles avec plus d'impatience que les hommes ce moment des suprêmes émotions.

Ce qui ajoutait encore à la curiosité, c'est que l'on ignorait contre lequel des quatre tenants ou des quatre juges du camp le défi avait été porté.

Le roi avait encore laissé une chose dans le doute : c'était de dire si le combat aurait lieu le second jour ou le troisième, ce jour même ou le lendemain.

Or, comme on avait vu passer la joute du roi, la joute du duc de Guise, la joute du duc de Nemours, et, enfin, celle du duc de Ferrare, sans que rien de ce que l'on attendait se produisît, on commençait à croire, ou que la nouvelle était erronée, ou que le combat était remis au lendemain.

Après la joute du duc de Ferrare devait, comme la veille, venir la joute générale.

Les trompettes donnèrent le signal de cette joute; mais, au lieu que les quatre trompettes des quatre assaillants répondissent ensemble, une seule trompette se fit entendre, sonnant un air étranger aux notes aiguës et pleines de menaces.

Un frémissement courut parmi les spectateurs; un murmure d'attente satisfaite, en même temps que de crainte exprimée, s'éleva des estrades; les têtes ondoyèrent comme un champ de blé au souffle du vent.

Deux personnes, dans toute cette immense assemblée, savaient pour qui sonnait cette trompette : ces deux personnes, c'étaient le roi et Scianca-Ferro, lequel, pour le roi comme pour tout le monde, n'était autre qu'Emmanuel-Philibert.

Le roi sortit la tête hors du bastion, afin de voir si le duc était à son poste.

Scianca-Ferro, qui comprit l'intention du roi, s'inclina légèrement sur le cou de son cheval.

— Bon courage, beau-frère! dit le roi.

Scianca-Ferro sourit sous sa visière, comme si on eût pu le voir, et releva la tête, secouant les plumes de son cimier.

En ce moment, tous les yeux se tournèrent vers le bastion des assaillants. Un chevalier armé de toutes pièces en franchissait le seuil, et entrait dans la lice.

XII

LE COMBAT A FER ÉMOULU.

Ce chevalier portait, debout sur son étrier, une lance à fer émoulu; une épée était pendue à l'un des arçons de sa selle, une hache à l'autre.

Son écuyer venait derrière lui, et portait deux autres lances à fer émoulu, comme celle de son maître.

Le cavalier était vêtu d'armes noires; les plumes de son casque étaient noires; son cheval était noir, et couvert d'un caparaçon noir.

Seules, la ligne du tranchant de sa hache et la pointe aiguë de sa lance brillaient d'un sinistre rayonnement.

Sur son écu, nulle devise, sur sa targe, aucune armoirie ne pouvaient faire deviner ni à quelle nation, ni à quelle classe il appartenait.

Une chaîne d'or à son cou, des éperons d'or à ses talons indiquaient pourtant qu'il était chevalier.

A la vue du sombre personnage, qui semblait l'envoyé de la Mort elle-même, tous les assistants, un seul excepté peut-être, sentirent un frisson passer dans leurs veines.

Le cavalier noir s'avança lentement jusqu'aux deux tiers de la lice, salua les deux reines et les princesses, fit marcher son cheval à reculons, et se retrouva bientôt de l'autre côté de la barrière, qui se ferma devant lui.

Alors, il appela son écuyer; celui-ci posa à terre les deux lances qu'il tenait, pour le cas où la première serait brisée, alla prendre celle que tenait son maître, se fit ouvrir la barrière transversale qui donnait entrée dans le quadrilatère, et, marchant droit au bastion du duc Emmanuel-Philibert, il toucha du fer de sa lance l'écu au blason de Savoie entouré de la devise personnelle du duc : *Spoliatis arma supersunt!*

Le fer rendit un son lugubre en touchant le fer.

— Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, devant le roi de France, devant les princes, devant les nobles seigneurs, gentilshommes et barons ici présents; devant ces reines, princesses et nobles dames qui nous écoutent et nous regardent, mon maître t'appelle au combat à outrance, sans miséricorde ni merci, prenant Dieu à témoin de la justice de sa cause, et tous ceux ici présents pour juges de la manière dont il se conduira. — Dieu et la victoire soient pour le bon droit!

Un faible cri répondit à ce défi; ce cri s'échappait des lèvres pâles de madame Marguerite, tout près de s'évanouir.

Puis il se fit un profond silence, pendant lequel on n'entendit que ces mots, prononcés par celui que tout le monde prenait pour Emmanuel-Philibert :

— C'est bien. Dis à ton maître que j'accepte le combat tel qu'il me le propose, avec Dieu pour juge, avec le roi, les princes, les seigneurs, les gentilshommes, les barons, les reines, princesses et nobles dames ici présents pour témoins, et que je renonce à sa miséricorde comme il renonce à la mienne. — Et, maintenant, que Dieu décide de quel côté est le droit!

Puis, d'une voix aussi calme que s'il eût demandé son bâton de commandement, comme juge du camp :

— Ma lance ! dit-il.

Un écuyer s'avança, portant trois lances aux fers aigus et brillants; Scianca-Ferro prit, sans choisir, la première venue, enleva son cheval à la fois de la main et des éperons, lui fit sauter la barrière latérale, et se trouva dans la lice.

Derrière lui, un cavalier tout armé parut dans le quadrilatère, et vint prendre la place qu'il abandonnait.

C'était le roi en personne, qui allait faire l'honneur aux deux adversaires d'être leur juge du camp.

Depuis l'entrée du chevalier noir dans la lice, pendant son défi, pendant la réponse qui y avait été faite, un profond silence s'était établi.

Quelques applaudissements seulement avaient salué la légèreté et l'adresse avec lesquelles le cavalier avait fait sauter la barrière à son cheval, tout assourdi qu'était le noble animal par son chanfrein et par l'armure de celui qui le montait; mais ces applaudissements s'étaient éteints presque aussitôt, comme s'éteint d'elle-même, dans une église ou dans un caveau sépulcral, la voix qui, après avoir commencé sur un ton élevé, s'aperçoit de la sainteté du lieu, ou de la solennité de la situation.

Pendant ce temps, les deux adversaires se mesuraient des yeux, à travers leur visière baissée, et assuraient leur lance au faucre.

Les écuyers enlevèrent alors les barrières, et le roi fit entendre le cri de « Laissez aller ! »

Les trois autres juges du camp semblaient lui avoir concédé ce droit, comme s'il appartenait à un roi seulement de donner le signal d'un combat où il peut y avoir mort d'homme.

A peine ce cri de « Laissez aller ! » eut-il été entendu, que les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ils se rencontrèrent au milieu de la lice. Chacun avait pris, pour le coup qu'il voulait frapper, un but différent : le chevalier noir avait dirigé sa lance contre la visière de son adversaire, et celui-ci avait mis en pleine poitrine.

Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes après le choc que l'on put juger du succès que chacun avait eu.

Le chevalier noir avait enlevé la couronne ducale du casque d'Emmanuel-Philibert, tandis que la lance de celui qui combattait sous le nom et avec l'armure du duc s'était brisée en trois morceaux contre la cuirasse d'acier de son adversaire.

Le coup avait été si violent, que le chevalier noir, renversé jusque sur la croupe de son cheval, avait perdu un étrier.

Mais en un instant il avait repris l'étrier, et s'était redressé sur ses arçons.

Chacun des combattants fit volte-face, et revint à son point de départ.

L'écuyer de Scianca-Ferro lui apporta une lance neuve en place de sa lance brisée.

Quant au chevalier noir, il prit, de son côté, une lance nouvelle, la pointe de la sienne s'étaut émoussée sur le cimier du duc.

Aucun cri, aucun applaudissement, aucun bravo n'avait salué cette rencontre : on sentait qu'une terreur réelle planait sur l'assemblée.

En effet, à la façon acharnée dont les deux adversaires s'étaient heurtés, on voyait bien que, cette fois, c'était un véritable combat, et, comme l'avait dit le chevalier noir, un combat à outrance, sans miséricorde ni merci.

La lance choisie, la lance mise en arrêt, les chevaux piétinant d'ardeur, le roi prononça une seconde fois les mots de « Laissez aller ! »

Un second bruit, pareil à un roulement de tonnerre, se fit entendre ; puis un choc retentit, comme si la foudre eût éclaté. Les deux chevaux plièrent sur leurs jambes de derrière ; les deux lances furent brisées ; seulement, la cuirasse du duc garda la trace du fer du chevalier noir, voila tout, tandis que le tronçon de la lance de Scianca-Ferro resta enfoncé dans la cuirasse de son adversaire.

On put croire un instant que le chevalier noir avait la poitrine crevée comme la cuirasse ; mais on se trompait : le fer, tout en traversant l'armure, s'était arrêté aux mailles du gorgerin.

Le chevalier noir saisit le tronçon à deux mains, et essaya de l'arracher ; mais le triple effort qu'il fit fut inutile, et il dut recourir à son écuyer, qui, à la seconde secousse seulement, parvint à l'enlever.

Rien de décisif ne s'était encore produit, et, cependant, on sentait que l'avantage, si toutefois il y avait avantage, était au duc de Savoie.

Les reines commençaient à se rassurer : ce jeu terrible les entraînait malgré elles ; à chaque course, madame Marguerite seule se détournait, et ses yeux ne se reportaient sur la lice qu'à ces mots, prononcés à son oreille par les jeunes princesses et par le dauphin.

— Regarde... mais regarde donc !

Le roi était au comble de la joie : il assistait donc à un véritable combat ! A peine pensait-il que toute chance est incertaine, et que sa sœur pouvait devenir veuve avant d'être duchesse ; on eût dit qu'il n'avait point de doute sur la victoire, à la façon dont il criait :

— Courage, beau-frère ! Victoire à l'écu de gueules, et à la croix d'argent !

Cependant, chaque adversaire reprenait une troisième lance, et s'apprêtait à la troisième course.

A peine si le roi donna le temps à l'arme de s'appuyer au faucre, et, pour la troisième fois, il cria :

— Laissez aller !

Cette fois, le cheval du cavalier noir s'abattit, et Scianca-Ferro lui-même, vidant les deux étriers, fut obligé de se retenir aux arçons ; seulement, avec une admirable adresse, d'une main il décrocha sa masse d'armes, et, de l'autre, il tira son épée; de sorte qu'on eût pu croire que le mouvement n'avait été fait que dans le but de substituer l'arme avec laquelle allait continuer le combat à l'arme qui venait de se briser.

De son côté, à peine le cavalier noir toucha-t-il la terre : en un bond, il se retrouva debout près du cheval renversé; et, avec la même dextérité que venait de montrer son adversaire, il arracha son épée du fourreau, et sa hache d'armes du crochet.

Chacun des deux combattants fit alors un pas en arrière, pour prendre le temps de suspendre sa hache à sa ceinture; puis, cette arme placée à la portée de la main comme une réserve suprême, les deux ennemis, laissant à leurs écuyers le soin d'emmener les chevaux et d'enlever les tronçons des lances, se ruèrent l'un sur l'autre avec autant de rage et d'ardeur que si le combat n'eût fait que de commencer.

Si le silence avait été grand, si l'attention avait été profonde pendant les trois courses, ce fut bien autre chose quand arriva le combat à l'épée, auquel chacun savait, d'ailleurs, qu'excellait Emmanuel-Philibert. Personne ne s'étonna donc de la force et de la violence des coups qui commencèrent à tomber sur le chevalier noir; mais ce qui eut lieu d'étonner les spectateurs, ce fut, de la part de celui-ci, l'adresse des parades, la promptitude des ripostes; si rapide que fût l'attaque, la défense ne le lui cédait en rien, ou plutôt il n'y avait point attaque d'un côté et défense de l'autre : il y avait échange égal de coups, échange terrible! les deux épées semblaient deux glaives de flamme; nul œil, si exercé qu'il fût à ce jeu de mort, n'eût pu les suivre; on voyait qu'elles avaient touché l'écu, le casque ou la cuirasse aux étincelles qui en jaillissaient.

Enfin, Scianca-Ferro assena un tel coup sur la tête de son adversaire, que, de si fine trempe que fût le heaume, il eût été fendu si le chevalier noir n'eût paré le coup avec son écu; mais la formidable lame coupa l'écu par moitié comme s'il eût été de cuir, et fit encore une large entaille dans le brassard. Embarrassé d'un écu partagé en deux morceaux, le chevalier noir fit un pas en arrière, jeta les débris de son bouclier loin de lui, et, prenant son épée à deux mains, il en frappa un si furieux coup à son tour sur l'écu du duc, que la lame de l'épée vola en vingt morceaux,

et que la poignée seule resta dans ses mains! Alors, on put entendre Scianca-Ferro pousser un rugissement de joie sous sa visière fermée: plus l'arme devenait courte et massive, plus il se sentait d'avantage sur son adversaire. — Le chevalier noir avait jeté la poignée de son épée, et dégrafé sa hache d'armes; lui jeta à son tour lance et épée, et l'on vit tourbillonner dans sa main, comme un éclair d'or, cette fidèle masse qui lui avait fait donner le nom de Scianca-Ferro.

A partir de ce moment, ce ne fut qu'un cri d'admiration dans la lice, sur les estrades, aux balcons. Toute comparaison échouerait à rendre la rapidité et la violence des coups. Sans écu ni l'un ni l'autre, la question d'adresse n'existait plus pour les deux combattants: restait seulement celle de la force. Frappé comme l'enclume par le marteau, le chevalier noir resta d'abord immobile comme l'enclume, et presque aussi insensible qu'elle; mais chaque coup suivait l'autre avec une telle raideur, qu'il commença à reculer. Alors, son adversaire aussi recula; la masse terrible tourna dans sa main comme une fronde, s'échappa en sifflant, et alla frapper le chevalier noir en pleine visière! —A ce coup, celui-ci ouvrit les bras, se balança un instant comme un arbre qui s'ébranle et va tomber; mais, avant même qu'il fût à terre, d'un seul bond, d'un bond de tigre, Scianca-Ferro fut sur lui, son poignard effilé à la main; on entendit le bruit des deux armures qui tombaient froissées l'une contre l'autre, puis un cri de toutes les femmes, qui répétaient: « Miséricorde, duc de Savoie!... Duc Emmanuel, merci! » Mais Scianca-Ferro répondait en secouant la tête: « Non, pas de miséricorde pour le traître! non, pas de merci pour l'assassin! » et, à travers les jours de la visière, à travers les défauts de la cuirasse, à travers les ouvertures du gorgerin, il cherchait un passage pour son poignard, — quand, tout à coup, les cris: « Arrête! par le Dieu vivant, arrête! » attirèrent tous les regards sur un cavalier qui entrait dans la lice à toute bride, et qui, s'élançant à bas de son cheval, saisit le vainqueur à bras-le-corps, et, avec une force surhumaine, l'enlevant entre ses bras, le jeta à dix pas du vaincu.

Alors, au cri de terreur qui s'était fait entendre succéda un cri de surprise: — ce cavalier qui arrivait à toute bride, c'était le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert!

— Scianca-Ferro! Scianca-Ferro! cria le duc à son écuyer rugissant de colère, qu'as-tu fait?... Tu sais bien que la vie de cet homme m'est sacrée, et que je ne veux pas qu'il meure!

— Sacrée ou non, répondit Scianca-Ferro, par l'âme de ma mère! je te dis, moi, Emmanuel, qu'il ne mourra que de ma main!

— Par bonheur, dit Emmanuel détachant le casque du vaincu, ce ne sera pas cette fois encore!

En effet, quoique le chevalier noir eût le visage couvert de sang, il n'était qu'évanoui; aucune blessure grave ne l'avait atteint, et il était probable que les premiers soins d'un médecin allaient le rappeler à la vie.

— Messieurs, dit Emmanuel-Philibert à MM. de Vieilleville et de Boissy, vous êtes juges du camp: je mets cet homme sous la sauvegarde de votre honneur! De retour à la vie, qu'il soit libre de se retirer sans dire son nom, sans être obligé de donner une cause à sa haine; c'est mon désir, c'est ma prière, et, s'il le faut, je solliciterai cette grâce de Sa Majesté, afin que ce soit aussi l'ordre du roi.

Les écuyers prirent le blessé dans leurs bras, et l'emportèrent.

Pendant ce temps, Scianca-Ferro débouclait l'agrafe de son heaume, d'où avaient disparu la couronne et le cimier, et le jetait loin de lui avec dépit.

Ce fut alors seulement que le roi parut convaincu.

— Comment, beau-frère, dit-il, ce n'était pas vous?

— Non, sire, répondit Emmanuel-Philibert; mais, comme vous le voyez, c'était un homme qui faisait honneur à l'armure qu'il portait.

Et il tendit les bras à Scianca-Ferro, qui, tout grondant comme un bouledogue que l'on force de lâcher prise, et qui, cependant, obéit à son maître, vint embrasser son frère de lait du bout des dents.

Les applaudissements, jusqu'alors contenus par la terreur, ou suspendus par l'étonnement, éclatèrent de tous côtés avec une énergie qui fit trembler toute l'enceinte; les femmes secouaient leur mouchoir, les princesses faisaient voler leur écharpe, et Marguerite montrait de la main cette belle hache d'armes qui devait être le prix du vainqueur.

Mais tout cela ne consolait pas Scianca-Ferro de ce que, pour la seconde fois, le bâtard de Waldeck s'échappait vivant de ses mains.

Aussi, tout en montant, conduit par le roi et par Emmanuel-Philibert, pour recevoir la hache d'armes des mains de Marguerite, murmurait-il:

— Que le serpent tombe une troisième fois entre mes mains, frère Emmanuel, et je te jure que, cette fois-là, il n'en sortira pas vivant!

XIII

LA PRÉDICTION.

Ce qui s'était passé à la joute du 29 juin était resté un mystère non-seulement pour la masse des spectateurs, mais encore pour ceux que leur position sociale plus rapprochée du duc, soit qu'elle la dominât ou la côtoyât, semblait devoir initier à ses secrets.

Comment se faisait-il que le duc de Savoie, qui eût dû être présent, fût absent? Comment se faisait-il qu'en son absence, son frère de lait, Scianca-Ferro, eût revêtu son armure, et comment se faisait-il que, juste en ce moment, cet autre lui-même, cet ami, ce frère eût eu à soutenir à son lieu et place un si rude combat?

Toutes les questions que l'on s'adressa à ce sujet furent inutiles; et, comme le roi lui-même paraissait désirer d'être initié à ce mystère, Emmanuel le pria, en souriant, de ne point chercher à lever le voile qui couvrait ce petit coin de sa vie.

Madame Marguerite seule, avec cette inquiète curiosité que l'on pardonne à l'amour réel, aurait eu le droit de s'informer auprès de lui; mais elle avait été si bouleversée de ce combat, elle était si heureuse de revoir son cher duc sain et sauf, qu'elle n'en demanda point davantage, et que le seul sentiment nouveau qui surgit dans son cœur fut un redoublement d'affection fraternelle pour Scianca-Ferro.

Trois fois Emmanuel avait fait demander des nouvelles du blessé.

La première fois, celui-ci était encore évanoui; la seconde fois, il revenait à lui; la troisième fois, il montait à cheval.

Pour toute réponse aux inquiétudes du prince, le bâtard avait murmuré ces mots sous la forme d'une menace:

— Dites au duc Emmanuel que nous nous reverrons!

Puis, inconnu pour tous, il était parti avec son écuyer inconnu.

Il était évident qu'il ignorait que ce fût Scianca-Ferro et non le duc, qu'il avait combattu.

Cet épisode, si émouvant d'ailleurs, n'avait fait que donner une ardeur nouvelle aux plaisirs de la soirée; seulement, Henri disait aux dames, qui parlaient avec leur enthousiasme habituel de cet événement:

— Que vais-je vous offrir demain, et quel spectacle sera digne de vos beaux yeux, après celui que vous avez vu aujourd'hui?

Pauvre roi! il ignorait que le spectacle du lendemain serait si terrible, qu'il ferait, même aux historiens, oublier celui de la veille.

Au reste, les présages ne manquèrent point.

Vers huit heures du matin, une des femmes de Catherine de Médicis se présenta chez Henri II, lui disant qu'elle venait, au nom de la reine, le prier humblement de la recevoir.

— Comment, de la recevoir? dit le roi. C'est moi qui passerai chez elle, et cela à l'instant même... N'est-elle pas ma reine et ma dame?

On rapporta cette réponse à Catherine, qui secoua la tête. Elle était, en effet, peu reine, et encore moins dame.

La reine et la dame, c'était la duchesse de Valentinois.

En entrant chez Catherine, le roi, du reste, fut effrayé de sa pâleur.

— Eh! mon Dieu! lui demanda-t-il, qu'avez-vous donc? seriez-vous malade, et auriez-vous passé une mauvaise nuit?

— Oui, mon cher seigneur, répondit Catherine, je suis malade, mais de crainte!

— Oh! bon Dieu! reprit le roi; et que craignez-vous?

— L'événement d'hier m'a troublée en me remettant en l'âme de vieilles terreurs... Vous rappelez-vous, sire, cette prédiction faite à votre naissance?

— Ah! oui, dit Henri, attendez donc... Ne s'agit-il pas d'un horoscope qui me menace?

— Justement, sire.

— De mourir dans un duel, dans un combat singulier?

— Eh bien, sire?

— Eh bien, vous voyez, l'horoscope se trompait: celui qui était menacé, ce n'était pas moi; c'était mon beau-frère Emmanuel. Mais, grâce au ciel, il a échappé!... Il est vrai que je ne saurais dire de quelle façon, et que je ne comprends pas trop comment son écuyer — ce démon qu'on a eu grandement raison d'appeler *Brise-Fer* — s'est trouvé là, à point nommé, sous son armure pour combattre à sa place, et courir cette rude joute contre le chevalier noir.

— Monseigneur, reprit la reine, ce n'était point votre beau-frère Emmanuel qui était menacé, c'était vous... A lui, les astres promettent une longue et heureuse destinée, tandis qu'à vous, au contraire...

Catherine s'arrêta toute tremblante.

— Chère dame, dit Henri, je crois peu aux prédictions, nativités ou horoscopes; mais j'ai toujours entendu dire que, depuis celle qui fut faite à un monarque de l'antiquité nommé Œdipe, au moment de sa naissance, jusqu'à celle qu'on fit au bon roi Louis XII, le jour de ses noces avec madame Anne de Bretagne, toutes les précautions que l'on prenait contre ces choses étaient inutiles, et que ce qui devait arriver arrivait... Fions-nous donc en la bonté de Dieu, et dans l'intercession de notre ange gardien, et laissons aller les événements.

— Sire, dit Catherine, ne vous serait-il point égal de ne pas combattre aujourd'hui?

— Comment, madame, ne pas combattre aujourd'hui! s'écria Henri; mais ignorez-vous qu'aujourd'hui, au contraire, j'ai résolu de combattre contre mes trois compagnons de joute: M. de Guise, M. de Nemours et M. de Ferrare? C'est un moyen ingénieux que j'ai trouvé de ne pas quitter la lice, et, puisque c'est probablement le dernier tournoi que nous aurons, de m'en donner au moins le plaisir comblet.

— Sire, dit Catherine, vous êtes le maître; mais, aller contre les avertissements des astres, c'est tenter Dieu, car les astres sont les lettres de l'alphabet céleste!

— Madame, répondit Henri, je vous suis reconnaissant au plus haut point de votre inquiétude; mais, à moins d'avertissement bien positif d'un danger réel, je ne changerai rien au programme de la journée.

— Sire, reprit Catherine, il n'y a malheureusement rien de positif que mes craintes, rien de réel que mes inquiétudes, et je donnerais beaucoup pour que quelqu'un qui a sur vous une influence plus grande que la mienne vous demandât ce que vous venez de me refuser.

— Nul n'a plus d'influence sur moi que vous, madame, répondit Henri avec dignité; et croyez bien ceci: c'est que ce que je n'accorde point à la mère de mes enfants, je ne l'accorderais à personne.

Puis, lui baisant galamment la main, qu'elle avait, d'ailleurs, la plus belle du monde:

— Et, maintenant, madame, ajouta-t-il, n'oubliez point, je vous prie, que c'est vous qui êtes aujourd'hui la reine du tournoi, et que je vais faire de mon mieux pour avoir l'honneur d'être couronné de votre main.

Catherine poussa un soupir; puis, comme si, ce devoir accompli, elle s'en remettait à Dieu du reste:

— C'est bien, sire, dit-elle, n'en parlons plus... Il se peut, après tout, que ce soit un autre prince dont les jours sont menacés; mais, en vérité, je craindrais moins un véritable duel que ce simulacre de combat; car la prédiction est positive, et c'est dans un tournoi ou une joute qu'existe le danger: *Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit!* Celui que Mars a épargné est moissonné par l'image de Mars!

Mais Henri était déjà trop loin pour entendre le texte de la prédiction, que Catherine avait murmuré à demi-voix.

Soit préoccupation, soit tout autre motif, Catherine n'assista point au dîner; mais elle fut une des premières assise au balcon royal.

On remarqua, depuis, qu'elle était vêtue d'une robe de velours violet, avec des crevés de satin blanc, ce qui est le deuil des cours.

Au moment de s'armer, le roi appela, pour qu'il lui rendît ce service, le grand chambellan, M. de Vieilleville.

Par extraordinaire, le grand écuyer, M. de Boissy, n'était point à son poste.

Ce fut M. de Vieilleville qui annonça au roi l'absence de M. de Boissy.

— Eh bien, puisque vous êtes là, Vieilleville, dit le roi, il n'y a que demi-mal: vous allez m'armer.

M. de Vieilleville obéit; mais, arrivé au casque, et au moment de le placer sur la tête du roi, le courage parut manquer au grand chambellan, et, poussant un profond soupir:

— Dieu, dit-il en posant le casque sur la table, au lieu de le poser sur la tête du roi, — Dieu m'est témoin, sire, que jamais je n'accomplis besogne plus à contre-cœur que celle que je fais en ce moment!

— Et pourquoi cela, mon vieil ami? demanda le roi.

— Parce qu'il y a plus de trois nuits, sire, dit M. de Vieilleville, que je ne fais que songer qu'il doit vous arriver malheur aujourd'hui, et que ce dernier de juin vous sera fatal!

— Bon! dit le roi, je connais l'histoire, et je sais d'où vient le vent.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Je dis que tu as vu la reine Catherine ce matin.

— Sire, j'ai eu l'honneur de voir la reine, non pas ce matin, mais hier.

— Et elle t'a dit ses visions, n'est-ce pas?

— Sire, il y a trois jours que la reine Catherine ne m'a fait l'honneur de me parler, et ce qu'elle m'a dit n'avait aucun rapport à la crainte que je viens d'exprimer à Votre Majesté... Au reste, continua le grand chambellan, un peu piqué de ce que le roi paraissait croire qu'il ne fût, en cette occasion, que l'écho d'une autre personne, le roi est le maître, et fera comme il lui plaira.

— Tiens, reprit le roi, veux-tu que je te dise pourquoi tu as peur, c'est que tu n'es maréchal que sur ma parole, et que le brevet n'est pas encore signé... Mais rassure-toi, Vieilleville: à moins que je ne sois tué roide, tu auras ton brevet; si je ne puis le signer de mon nom entier, je le signerai de mon initiale, ce qui revient au même.

— Du moment où Votre Majesté le prend ainsi, répondit Vieilleville, je n'ai plus qu'à lui demander pardon de ce que j'ai osé lui dire... Pourtant, s'il arrivait malheur au roi, que le roi soit bien persuadé que ce serait non point mon brevet que je regretterais, mais le malheur qui lui serait arrivé.

Et il lui mit l'armet sur la tête.

En ce moment entra l'amiral de Coligny.

Il était armé, — moins son heaume, qu'un page tenait derrière lui.

— Veuillez m'excuser, sire, dit-il; mais je crains qu'il n'ait été changé quelque chose au programme de cette dernière journée : on parle d'une mêlée qui terminerait la joute. Je désirerais savoir ce qu'il y a de réel dans tout cela, parce que, au cas où cette mêlée aurait lieu, j'aurais à dire, à ce sujet, quelques paroles d'importance à Votre Majesté.

— Non, répondit le roi, il n'y a pas de mêlée; mais ditesmoi toujours ce que vous m'eussiez dit, mon cher amiral, dans le cas où il y eût eu une mêlée.

— Sire, reprit Coligny, que le roi pardonne une question qui, je le jure, ne m'est point dictée par une simple curiosité... Avec qui le roi compte-t-il courir?

— Oh! mon cher amiral, ça n'est point un secret, et il faut que vous soyez bien profondément plongé dans vos questions théologiques pour ignorer cela! Je cours contre M. de Guise, d'abord; puis contre M. de Nemours; puis, enfin contre M. de Ferrare.

— Et Sa Majesté ne fait pas d'autre course?

— Non, à ce que je pense, du moins.

L'amiral s'inclina.

— Alors, dit-il, que le roi me permette de me tenir pour heureux et satisfait de ce qu'il vient de m'apprendre : c'est tout ce que je désirais savoir.

— Eh bien, mon cher amiral, dit en riant le roi, il faut peu de chose, en vérité, pour votre bonheur et votre satisfaction!

Puis, s'adressant à Vieilleville :

— Allons, allons, dit-il, faites sonner les trompettes, Vieilleville; nous sommes en retard, j'en ai peur.

Les trompettes sonnèrent, et la joute commença.

Ainsi que l'avait dit le roi, la partie s'engagea d'abord entre lui et M. de Guise; elle fut superbe. Les deux jouteurs y déployèrent toute leur adresse; cependant, à la troisième rencontre, le coup du roi fut si violent, que M. de Guise vida les deux étriers, et fut forcé, pour ne point tomber, d'embrasser l'arçon.

L'honneur resta donc au roi, quoique plusieurs prétendissent que la faute en était, non pas à M. de Guise, mais à son cheval, qui était *rebours*, c'est-à-dire rétif.

Ces trois courses fournies, vint le tour de Jacques de Savoie. Le roi fit ressangler son cheval, et choisit lui-même sa lance avec le plus grand soin.

Nous avons dit quelles étaient l'adresse, la force et surtout la réputation de M. de Nemours à ce jeu guerrier.

Il soutint sa réputation; mais le roi ne perdit rien de la sienne.

A la troisième rencontre, le cheval de Jacques de Savoie s'abattit, et, comme, en face de lui, cheval et cavalier restèrent debout, il fut déclaré par les juges du camp que le roi était vainqueur.

Enfin, les trompettes donnèrent le signal de la dernière passe. Elle avait lieu, nous l'avons dit, entre le roi et le duc de Ferrare.

Quoique expert à cette sorte de jeu, Alphonse d'Este, qui devait ruiner son duché en fêtes, en tournois et en carrousels, n'était point un adversaire à inquiéter Henri II. La reine Catherine, qui suivait les joutes avec une anxiété réelle, commençait donc à se rassurer un peu.

Les astres lui avaient dit que, le 30 du mois de juin une fois passé, il n'y avait plus rien à craindre pour son mari, et que, si ce dernier jour s'écoulait sans accident, Henri régnerait longuement et heureusement sur la France.

Les trompettes sonnèrent; le duc de Ferrare et le roi fournirent leurs trois courses. A la dernière, Alphonse perdit les deux étriers, tandis que le roi restait immobile.

Le roi était donc le vainqueur.

Mais cela ne faisait point son affaire : il n'était pas encore quatre heures de l'après-midi; les applaudissements l'avaient enivré, et il lui en coûtait de quitter la lice.

— Ah! par la mordieu! dit-il comme les juges du camp criaient que tout était fini, ce serait être vainqueur à trop bon marché!

Et, apercevant Montgomery, qui, tout armé, moins le heaume, se tenait dans le bastion des assaillants :

— Eh! Montgomery, cria-t-il, M. de Guise m'a dit que, dans la passe de l'autre jour, vous aviez failli lui faire quitter les étriers, et qu'il n'avait jamais vu plus roide jouteur que vous. Çà, pendant que je vais boire un verre de vin pour me rafraîchir, mettez vitement votre heaume, et nous romprons une lance à la gloire de nos dames.

— Sire, dit Montgomery, ce serait avec grand plaisir que j'accepterais l'honneur que le roi daigne m'accorder, mais il n'y a plus de lances par ici, tant on en a fait consommation!

— S'il n'y a plus de lances de votre côté, Montgomery, repartit le roi, il y en a encore du mien, et je vais vous en envoyer trois, afin que vous ayez à choisir.

Et, se tournant vers son écuyer :

— Holà! France, dit-il, trois lances, et des plus solides, pour M. de Montgomery!

Puis il descendit de cheval, rentra dans son bastion, se fit enlever son casque, et demanda à boire.

En ce moment, et comme il tenait sa coupe à la main, M. de Savoie entra.

— Une coupe pour M. de Savoie! dit le roi; je veux qu'il boive avec moi, lui à la santé de madame Marguerite, moi à celle de ma dame.

— Sire, dit Emmanuel, je ne demande pas mieux que de vous faire raison; mais laissez-moi d'abord remplir mon message.

— Dites, fit le roi, tout fiévreux de plaisir, je vous écoute.

— Je viens, au nom de la reine Catherine, sire, vous prier de ne point courir davantage. Tout est fini heureusement : elle désirerait ardemment que Sa Majesté en demeurât là.

— Bah! dit le roi, n'avez-vous point entendu, beau-frère, que j'ai fait défi à M. de Montgomery, et que je lui ai envoyé des lances à choisir? — Dites à la reine que je courrai cette fois encore pour l'amour d'elle, et que, cette course terminée, tout sera fini.

— Sire..., insista le duc.

— Une coupe! une coupe à M. de Savoie! et, pour la santé qu'il va porter à ma sœur, je lui rendrai le marquisat de Saluces... Mais, pour Dieu! qu'on ne m'empêche pas de rompre cette dernière lance!

— Vous ne la romprez cependant pas, sire! dit une seconde voix derrière Henri.

Le roi tourna la tête, et reconnut le connétable.

— Ah! c'est toi, mon vieil ours! Qu'as-tu à faire ici, à moins que tu n'aies soif? Ta place est dans la lice.

— Le roi se trompe, dit Montmorency; ma place était dans la lice tant que la lice était ouverte; mais la lice est fermée : je ne suis plus juge du camp.

— Fermée? dit le roi. Non pas! j'ai encore une lance à rompre.

— Sire, la reine Catherine...

— Ah! tu viens aussi de sa part, toi!

— Sire, elle vous supplie...

— Une coupe! une coupe au connétable! interrompit le roi.

Le connétable prit la coupe en grommelant.

— Sire, dit-il, après la paix que je viens de négocier, je croyais être un ambassadeur de quelque mérite; mais Votre Majesté me prouve que j'avais trop bonne opinion de moi, et qu'il me faudra retourner à l'école.

— Voyons, duc! dit le roi; voyons, connétable! buvons chacun à notre dame! vous, mon beau-frère, à Marguerite, la perle des perles; vous, connétable, à madame de Valentinois, la belle des belles; et moi, à la reine Catherine!... Duc, et vous, connétable, vous lui direz que j'ai bu cette coupe à sa santé, et que je cours cette dernière lance en son honneur.

Il n'y avait pas à lutter contre une pareille obstination. Les deux envoyés s'inclinèrent et sortirent.

— Allons, allons, Vieilleville, cria Henri, mon casque!

Mais, au lieu de Vieilleville, ce fut Coligny qui entra.

— Sire, dit-il, c'est encore moi... Que Votre Majesté me pardonne!

— Vous êtes tout pardonné, amiral... Et, tenez, puisque vous voilà, rendez-moi le service de me boucler mon casque.

— Sire, auparavant, un mot...

— Non, s'il vous plaît, mon cher amiral... après!

— Après, sire, il serait trop tard pour ce que j'ai à vous dire.

— Dites donc, alors, et le plus vivement possible.

— Sire, vous ne courrez pas contre M. de Montgomery.

— Ah! vous aussi! s'écria le roi. En votre qualité de parpaillot, vous ne devriez cependant pas être superstitieux: ces choses-là sont bonnes pour la reine, qui est catholique, et, de plus, Florentine.

— Sire, écoutez-moi, reprit gravement Coligny. Ce que j'ai à vous dire est d'autant plus sérieux que l'avis vous vient d'un grand empereur qui est mort maintenant.

— Ah! ah! c'est un avis de l'empereur Charles-Quint que vous avez oublié de me donner en arrivant de Bruxelles?

— Le roi se trompe : je lui ai donné cet avis, mais indirectement, en l'engageant à envoyer M. de Montgomery en Écosse.

— Ah! c'est vrai, le conseil venait de vous... Eh bien, il y a été, et m'y a bien servi.

— Je le sais, sire; mais peut-être ignorez-vous pourquoi je vous avais donné le conseil d'envoyer M. de Montgomery en Écosse?

— En effet, je l'ignore.

— Eh bien, c'est que l'empereur Charles-Quint tenait de son astrologue que M. de Montgomery porte entre les deux sourcils un signe annonçant qu'il sera, un jour ou l'autre, fatal à un prince de la fleur de lis.

— Bah!

— L'auguste empereur Charles-Quint m'avait chargé de prévenir Votre Majesté de cet horoscope; mais, comme je tenais M. de Montgomery pour un de vos serviteurs les plus dévoués; comme je ne doutais pas que, s'il devenait fatal à un prince de la fleur de lis, ce ne dût être qu'involontairement; comme je craignais de lui nuire dans l'esprit de Votre Majesté en divulguant cette prédiction, je me suis contenté de donner au roi le conseil d'envoyer son capitaine de la garde écossaise au secours de la régente d'Écosse. Aujourd'hui encore, sire, lorsque j'ai cru qu'il y aurait mêlée, je suis venu m'informer auprès de Votre Majesté, afin — si cette mêlée avait lieu — d'en écarter M. de Montgomery, ou de veiller, comme je l'ai fait la dernière fois, à ce qu'il ne rencontrât point Votre Majesté. Il n'y avait pas mêlée; par conséquent, je n'ai eu rien à faire, rien à dire. Mais, à cette heure où, par une espèce de fatalité, les joutes étant finies, le roi vient de défier M. de Montgomery, je m'adresse au roi, et, dans l'espérance d'arrêter cette joute, je lui dis : Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous répéter, au sujet du comte de Lorges, l'empereur Charles-Quint me l'a dit à moi-même! Sire, au nom du ciel, ne courez pas contre M. de Montgomery! M. de Montgomery doit être fatal à un prince de la fleur de lis, et, de tous les princes de la fleur de lis, le roi est le plus grand!

Henri demeura un instant pensif; puis, posant la main sur l'épaule de Coligny :

— Amiral, répondit-il, si vous m'eussiez dit ce matin ce que vous venez de me dire, il est probable que je n'eusse point défié M. de Montgomery; mais, à cette heure que le défi est porté, j'aurais l'air de reculer par crainte. Or, Dieu m'est témoin que je ne crains rien au monde! Je ne vous en remercie pas moins, monsieur l'amiral; mais, dût-il m'en arriver malheur, il est trop tard, je romprai cette lance.

— Sire, dit un des écuyers entrant sur ces paroles, M. le comte de Montgomery s'est armé d'après votre ordre, et il attend le bon plaisir du roi.

— C'est bien, mon ami; le bon plaisir du roi est que tu me boucles mon casque, et que les trompettes sonnent.

La moitié seulement de l'ordre du roi fut accomplie : l'écuyer boucla le casque; mais les musiciens, croyant la joute terminée, avaient quitté le balcon qui leur servait d'estrade.

On vint annoncer le contre-temps au roi, en lui disant qu'ils étaient encore assez près pour qu'on les rappelât, mais que cela pourrait prendre un quart d'heure.

— Bon! dit le roi, cela serait trop long... Nous courrons sans fanfares, voilà tout.

Puis il monta à cheval et sortit du bastion, criant :

— Hé! monsieur de Montgomery, êtes-vous prêt?

— Oui, sire, répondit le comte en sortant à son tour du bastion opposé.

— Messieurs, dit le roi aux juges du camp, vous voyez que nous n'attendons que votre congé.

— Laissez aller! dirent M. de Savoie et le connétable.

Et, au milieu du plus profond et du plus lugubre silence, les deux jouteurs s'élancèrent et se rencontrèrent au centre de la lice, brisant leurs lances l'une contre l'autre.

Tout à coup, au grand étonnement des spectateurs, on vit les pieds du roi abandonner les étriers, et ses bras envelopper le cou de son cheval, dont il lâcha la bride, et qui acheva sa carrière, tandis que Montgomery, comme pétrifié de terreur, jetait à terre le tronçon de lance qui lui était resté dans la main.

En même temps, MM. de Vieilleville et de Boissy, qui se doutaient bien, à l'attitude du roi, qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, sautèrent par-dessus la barrière, et saisirent le mors du cheval, en criant :

— Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il donc, sire?

— Il y a, balbutia le roi, que vous aviez bien raison, mon cher Vieilleville, de vous opposer à cette maudite course!...

— Êtes-vous donc blessé, sire? demanda avec anxiété le grand chambellan.

— Je crois que je suis mort! murmura le roi d'une voix si faible, qu'à peine ceux qui le soutenaient l'entendirent.

En effet, le tronçon de la lance de Montgomery, en glissant le long de l'armure du roi, avait relevé sa visière, et un éclat de bois, en lui crevant l'œil, avait pénétré jusque dans le cerveau.

Alors, rassemblant toutes ses forces dans un dernier cri :

— Que l'on n'inquiète pas M. de Montgomery, dit le roi, il n'y a pas de sa faute...

Une longue clameur d'épouvante s'éleva des rangs des spectateurs, et tous se dispersèrent en tumulte, comme si la foudre venait de tomber au milieu d'eux, chacun fuyant de son côté, et criant sur son chemin :

— Le roi est mort!... Le roi est mort!...

XIV

LE LIT DE MORT.

Cependant, MM. de Boissy et de Vieilleville avaient porté le roi dans sa chambre, et, tout armé, l'avaient déposé sur son lit.

On ne pouvait lui ôter son heaume, l'éclat de bois étant resté dans la plaie, et sortant de deux ou trois pouces.

Les chirurgiens présents au tournoi accoururent. Ils étaient cinq, mais aucun d'eux n'osa prendre sur lui de tirer l'éclat de lance hors de la plaie, et, quoique la reine Catherine, le dauphin et les princesses — qui seuls avaient été admis dans la chambre du roi — les suppliassent de porter

quelque secours au blessé, ils se regardaient les uns les autres en secouant la tête, et en disant :

— Que l'on aille quérir au plus vite maître Ambroise Paré; car, sans lui, nous n'entreprendrons rien.

— Que l'on trouve maître Ambroise Paré, quelque part qu'il soit! dit la reine.

Et, à l'instant même, serviteurs, pages et écuyers s'élancèrent dans toutes les directions, s'informant partout où il y avait chance d'avoir des nouvelles de l'illustre chirurgien.

En effet, maître Ambroise Paré était, à cette époque, à l'apogée de sa réputation. Après avoir suivi en Italie René de Montejean, colonel des gens de pied, il était revenu en France, avait pris ses degrés au collége de Saint-Edme, avait été nommé prévôt de la corporation des chirurgiens, et, depuis sept ans, était attaché à la personne du roi comme son chirurgien en chef.

On le trouva dans le grenier d'un pauvre couvreur qui, en tombant d'un toit, venait de se casser la jambe.

Les cris « Voilà maître Ambroise Paré ! le voilà! le voilà! » annoncèrent son arrivée.

Puis parut sur le seuil de la porte un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à la démarche grave, au front incliné, à l'œil rêveur.

En l'apercevant, chacun s'écarta pour lui ouvrir un chemin jusqu'au lit du blessé.

— Voyez, maître, dirent les médecins.

Et tous les yeux se fixèrent sur celui que l'on regardait comme seul capable, en France, de sauver la vie du roi, si la vie du roi pouvait être sauvée.

Nous disons *en France*, car il y avait hors de France un homme dont la réputation était supérieure à celle d'Ambroise Paré, et que ce dernier lui-même se plaisait à proclamer son maître.

Cet homme, c'était André Vesale, le chirurgien de Philippe II.

Tous les regards, fixés sur Ambroise Paré, lui demandèrent plus éloquemment que ne l'eût fait la parole ce qu'il fallait craindre ou espérer.

Il fut impossible de rien lire sur le front de l'illustre praticien; seulement, on put remarquer qu'à la vue de la blessure, son visage pâlissait légèrement.

— Oh! maître Ambroise, s'écria Catherine de Médicis, n'oubliez pas que c'est le roi de France que je remets entre vos mains!

Ambroise Paré avait déjà le bras étendu vers Henri; il laissa retomber son bras près de lui.

— Madame, dit-il, dans l'état où est votre auguste époux, le véritable roi de France est, non pas lui, mais son successeur; je demande la permission de le traiter comme je traiterais le dernier soldat de l'armée; c'est la seule chance que j'aie de le sauver.

— Il y a donc une chance, maître Ambroise? demanda la reine.

— Je ne dis pas cela, madame, répondit le chirurgien.

— Faites de votre mieux, maître! reprit Catherine. On sait que vous êtes le plus habile homme du royaume.

Ambroise ne répondit point au compliment; mais, appuyant sa main gauche contre la partie supérieure du heaume, il saisit, de la main droite, le tronçon resté dans la plaie, et, d'un mouvement aussi sûr que s'il eût opéré, comme il l'avait dit, sur le dernier soldat de l'armée, il arracha l'éclat de bois de la blessure.

Henri frissonna par tout son coprs, et poussa un soupir.

— Maintenant, dit Ambroise, ôtez au roi son casque et son armure, et, cela, le plus doucement possible.

M. de Vieilleville porta la main au casque du roi; mais il tremblait tellement, que le chirurgien l'arrêta.

— Laissez-moi faire, dit celui-ci; je suis le seul dont la main n'ait pas le droit de trembler.

Et, posant la tête du roi sur son bras gauche, il déboucla lentement, mais sûrement, sans secousse aucune, le heaume du roi.

Le heaume enlevé, le reste de l'armure présentait une moindre difficulté.

Le dépouillement du corps entier s'acheva sans que le blessé fît un seul mouvement; il y avait, pour le moment, paralysie complète.

Le roi couché, Ambroise Paré procéda au pansement.

L'examen de l'esquille, qu'il avait déposée, avec le plus grand soin, sur une table, près du lit royal, lui avait indiqué que le corps étranger était entré de trois pouces, à peu près, dans la tête, et les détritus restés autour du bois, qu'il avait pénétré jusqu'aux membranes de cerveau.

Ambroise Paré commença par débrider la plaie, en releva délicatement les lèvres avec une spatule, et, à l'aide d'un stylet d'argent, sonda la blessure.

Comme il avait pu en juger par le tronçon de lance qu'il en avait retiré, cette blessure était horrible!

Il appliqua, ensuite, à l'orifice de la plaie, le charbon pilé dont, à cette époque, on se servait en place de charpie; puis il posa sur l'œil une compresse d'eau glacée qui devait être renouvelée de quart d'heure en quart d'heure.

Au contact de l'eau, la figure du blessé se contracta; preuve que toute sensibilité n'était pas encore éteinte chez lui.

Le chirurgien parut éprouver une certaine satisfaction à la vue de cette contraction nerveuse; puis, se retournant vers la famille royale tout en pleurs, et s'adressant à la reine :

— Madame, dit-il, je ne puis rien préjuger sur le mieux ni le pire; mais ce dont je puis répondre à Votre Majesté, c'est qu'il n'y a point danger instant de mort. Par conséquent, je vous conseillerai de vous retirer pour prendre quelque repos, et donner un moment de relâche à votre douleur. Quant à moi, à partir de cette heure, jusqu'à celle de la mort ou de la guérison du roi, je ne quitterai pas le chevet de son lit.

Catherine s'approcha du blessé, s'inclina pour lui baiser la main; mais, en lui baisant la main, elle lui tira du doigt cette fameuse bague que madame de Nemours avait déjà une fois soustraite au roi, et à laquelle, disait-on, était attaché le mystère de ce long amour de Henri pour Diane.

Comme s'il eût senti qu'on arrachait violemment un sentiment de son cœur, le blessé tressaillit ainsi qu'il avait fait quand on avait arraché l'éclat de lance de sa plaie.

Ambroise Paré s'avança vivement.

— Pardon, madame, dit-il; mais qu'avez-vous fait au roi?

— Rien, monsieur, dit Catherine en serrant la bague dans sa main; seulement, peut être, du fond de son évanouissement, le roi m'a-t-il reconnue.

Derrière Catherine, le dauphin, puis les autres princes et les autres princesses sortirent à leur tour.

Arrivée hors de la chambre du roi, Catherine rencontra M. de Vieilleville, qui venait de changer de linge, ayant été tout couvert du sang du roi.

— Monsieur de Vieilleville, demanda la reine, où allez-vous?

— Je suis grand chambellan, madame, répondit M. de Vieillevillle et mon devoir est de ne pas quitter d'une heure Sa Majesté.

— Votre devoir s'accorde avec mon désir, M. de Vieilleville... Vous savez que je vous ai toujours tenu pour mon bon ami?

M. de Vieilleville s'inclina. Quoique, à cette époque, Catherine eût moins mal traité ses *bons amis* qu'elle ne le fit par la suite, ce n'était pas sans une certaine inquiétude que celui à qui elle donnait un pareil titre recevait cette faveur.

— Madame, dit-il, je remercie bien humblement Votre Majesté de l'estime dans laquelle elle me tient, et je ferai tout mon possible pour ne point démériter à ses yeux.

— Vous n'aurez pour cela qu'une chose à faire, monsieur le comte, et une chose bien facile : c'est d'empêcher madame de Valentinois ni aucun de ceux du connétable de pénétrer jusqu'au roi.

— Cependant, madame, dit Vieilleville, assez embarrassé

de la commission, qui consolidait, il est vrai, sa faveur si le roi mourait, mais qui la mettait fort en doute en cas de guérison, — si madame la duchesse de Valentinois insiste pour entrer?...

— Vous lui direz, mon cher comte, que, tant que le roi Henri de Valois est sans connaissance, c'est la reine Catherine de Médicis qui règne, et que la reine Catherine de Médicis ne veut pas que la courtisane Diane de Poitiers entre dans la chambre de son mari mourant!

— Diable! diable! fit Vieilleville en se grattant l'oreille, c'est qu'il existe, assure-t-on, certain anneau...

— Vous vous trompez, monsieur de Vieilleville, interrompit la reine; cet anneau n'existe plus, ou, du moins, le voici... Nous l'avons tiré du doigt de notre époux bien-aimé, afin — si Sa Majesté passait de vie à trépas, ce qu'à Dieu ne plaise! — de pouvoir sceller de son chaton votre brevet de maréchal de France, qui, vous le savez, n'est pas encore signé.

— Madame, reprit Vieilleville, rassuré par la vue de l'anneau en même temps que rassuré par la promesse de Catherine, vous l'avez dit, vous êtes la reine, et, comme telle, vos ordres seront exécutés.

— Ah! je savais bien, dit Catherine, que vous étiez mon ami, mon cher Vieilleville!

Et elle s'éloigna, emportant, selon toute probabilité, dans son cœur, qui finit par en déborder, un grand mépris pour l'espèce humaine.

Le roi demeura quatre jours immobile et sans mouvement; pendant ces quatre jours, madame de Valentinois se présenta plusieurs fois; mais la porte lui fut toujours obstinément refusée.

Quelques-uns de ses amis lui donnaient le conseil de quitter le palais des Tournelles, et d'aller attendre les événements dans son appartement du Louvre, et même dans son château d'Anet, lui faisant comprendre que, si elle s'obstinait à rester, il pourrait lui en arriver malheur.

Mais elle répondit constamment que sa place était là où était le roi, et que, tant que le roi conserverait un souffle d'existence, elle était bien tranquille: ses ennemis les plus acharnés n'oseraient rien tenter contre sa vie, à elle, ni même contre sa liberté.

Le troisième jour, au soir, —c'est-à-dire soixante et douze heures environ après l'événement, — un homme tout poudreux descendait d'un cheval couvert d'écume et de sueur, à la porte du palais des Tournelles, disant qu'il venait de la part du roi Philippe, et demandant à voir le roi Henri, s'il vivait encore.

On sait quels ordres avaient été donnés, et combien l'entrée de la chambre du roi était scrupuleusement gardée.

— Quel nom faut-il faire passer à Sa Majesté la reine? demanda l'huissier de service, lequel répondait corps pour corps à M. de Vieilleville de chaque personne qui ouvrait la la porte.

— Ce n'est point à la reine qu'il faut faire savoir mon nom, répondit l'inconnu; c'est à mon docte confrère Ambroise Paré... Je me nomme André Vesale.

L'huissier entra dans la chambre du roi, toujours évanoui et, en apparence, privé de tout sentiment; puis, s'approchant d'Ambroise Paré, qui, une tête fraîchement coupée à la main, cherchait dans l'intérieur du cerveau les mystères encore inconnus de l'intelligence et de la vie humaine, il lui redit le nom qu'il venait d'entendre.

Ambroise Paré le fit répéter une seconde fois, et, sûr qu'il ne s'était pas trompé, jeta un cri de joie.

— Ah! messieurs, bonne nouvelle!... Si le roi peut être sauvé par la science humaine, un seul homme est en état de faire ce miracle... Messieurs, remerciez Dieu: cet homme est là!

Et, ouvrant vivement la porte:

— Entrez, entrez, dit-il, vous qui êtes, maintenant, ici le seul et véritable roi!

Puis, à M. de Vieilleville:

— Monsieur le comte, dit-il, soyez assez bon pour prévenir la reine que l'illustre André Vesale est près de son auguste époux.

M. de Vieilleville, heureux de porter à la reine l'apparence d'une bonne nouvelle, s'élança hors de l'appartement, au seuil duquel apparaissait, comme nous l'avons dit, un homme de quarante-six ans à peu près, de taille moyenne, à l'œil vif et intelligent, au teint brun, aux cheveux et à la barbe crépus.

Cet homme, c'était, en effet, André Vesale, que le roi Philippe II, prévenu, par un courrier du duc de Savoie, de l'accident arrivé à son beau-père, envoyait en toute hâte au secours du blessé.

Le courrier avait joint le roi d'Espagne à Cambrai, et comme André Vesale, son médecin, était près de lui en ce moment, l'illustre anatomiste avait pu, à la fin du troisième jour, se trouver au chevet du mourant.

On sait de quelle immense réputation jouissait, à cette époque, André Vesale; on ne s'étonnera donc point de la façon dont il venait d'être reçu par un homme aussi consciencieux et aussi modeste que l'était son confrère Ambroise Paré, bien supérieur à Vesale dans la pratique manuelle, bien plus adroit que lui pour extirper une balle ou pour couper un membre, mais bien inférieur à celui-ci dans la théorie, et surtout dans tout ce qui avait rapport à la science anatomique.

L'anatomie, en effet, avait été l'étude acharnée de toute la vie du médecin brabançon. A une époque où le principe religieux faisait le cadavre sacré, et s'opposait à ce que l'on cherchât jusque dans la mort les secrets de la vie, il s'était exposé à la haine des fanatiques pour faire faire à la science, trébuchant dans les ténèbres de l'ignorance, quelques pas de plus.

Aussi fut-ce d'abord à Montpellier qu'étudia Vesale. Dès 1376, les docteurs de cette école avaient obtenu de Louis d'Anjou la permission, qui leur fut continuée, depuis, par Charles le Mauvais, roi de Navarre, et par Charles VI, roi de France, de prendre, chaque année, le cadavre d'un criminel supplicié, et de le disséquer.

Vesale y étudia en 1532; il avait alors dix-huit ans; puis il vint à Paris.

Là, sa hardiesse à braver les dangers attachés au métier de voleur de cadavres lui avait fait une réputation; toutes les nuits, fouillant les cimetières, ou glanant sous les gibets, on le voyait disputer aux chiens et aux corbeaux des cadavres souvent en putréfaction.

Après trois ans passés dans ces lugubres travaux, Vesale obtint la chaire de Louvain, et eut la permission d'y faire des démonstrations anatomiques dans lesquelles la possession d'un squelette complet lui apporta le secours de son ossature.

Ce squelette éveilla la susceptibilité des magistrats. Vesale, appelé devant eux, fut interrogé sur la façon dont ce squelette était tombé entre ses mains.

— Je l'ai rapporté de Paris, dit Vesale.

L'illustre anatomiste mentait; mais il ne regardait pas comme un péché le mensonge qui concourait au salut de l'humanité.

Comment Vesale s'était-il procuré ce squelette?

Le voici.

Un jour qu'il parcourait, avec un de ses amis nommé Gemma, le champ consacré aux exécutions, et qui était situé à un quart de lieue de Louvain à peu près, Vesale avait vu un cadavre qui, déchiqueté par le bec des oiseaux de proie, était presque réduit à l'état de squelette. Ces os resplendissants de blancheur attirèrent l'œil du sublime sacrilége, et il résolut de s'approprier cette carcasse humaine. Les extrémités inférieures se détachèrent assez facilement; mais, de peur que les vertèbres du cou, brisées par le poids du bourreau, qui, on le sait, se laissait glisser de la potence sur les épaules du patient, ne pussent plus soutenir le corps, une chaîne avait été passée autour du tronc, et l'attachait au gibet.

Il fallut remettre à la nuit le reste du vol. Les os des jam-

bes et des cuisses furent enlevés et cachés; puis, la nuit venue, à cette heure où les hiboux et les sorciers sont censés parcourir seuls les champs de désolation, Vesale revint sans son ami, celui-ci n'ayant point osé l'accompagner, et, aidé de ses mains seulement, il parvint à arracher le squelette de la chaîne.

En trois nuits, les différentes pièces de ce qui avait été un homme vivant, pensant, aimant, souffrant comme celui qui s'en appropriait les débris, furent rentrés dans la ville; trois autres nuits suffirent à les nettoyer, à les mettre en place, et à les fixer au moyen de fils de fer.

Voilà comment André Vesale s'était procuré ce squelette qui faisait scandale parmi les magistrats de Louvain, et qu'il affirmait lui venir de Paris.

Puis arriva la guerre d'Italie entre Charles-Quint et François Ier. Vesale suivit les armées espagnoles comme son confrère Ambroise Paré suivait les armées françaises. Deux fois seulement, — une fois à Montpellier, une fois à Paris, — il avait eu l'occasion d'assister à l'ouverture de cadavres humains non encore putréfiés, et ce fut avec une espèce de frénésie que, plus libre sur les champs de bataille, il se livra, quoique toujours d'une manière clandestine, à ses études anatomiques, immortalisées par le pinceau de Rembrandt.

C'est alors que, fort de plusieurs autopsies faites soit en public, soit dans son cabinet, Vesale se hasarda à réformer Gallien, qui, n'ayant jamais pratiqué d'autopsies que sur les animaux, fourmillait d'erreurs.

Il fit plus : il publia et présenta au prince don Philippe un *Manuel d'Anatomie*, qui n'était que le prospectus du grand ouvrage qu'il se promettait de publier plus tard.

Mais, dès ce moment, les professeurs ses rivaux et, par conséquent, ses ennemis, trouvant une surface à mordre, attaquèrent le livre comme sacrilége, et jetèrent, de Venise à Tolède, une telle clameur, que Charles-Quint lui-même s'épouvanta de ce haro, et livra l'ouvrage aux théologiens de l'université de Salamanque, pour qu'ils décidassent s'il était permis à des catholiques d'ouvrir des corps humains.

Heureusement, les moines répondirent par cet arrêt, plus éclairé que ceux qui émanent d'habitude des ordres religieux:

« C'est utile et, par conséquent, permis. »

Alors, les faits avérés étant insuffisants pour faire condamner Vesale, on eut recours à la calomnie.

Le bruit se répandit que Vesale, trop pressé d'étudier la maladie dont était mort un gentilhomme espagnol, avait ouvert le corps de ce gentilhomme avant qu'il eût rendu le dernier soupir. Les héritiers du mort, disait-on, avaient forcé la porte de la chambre à coucher où Vesale s'était enfermé avec le cadavre, et étaient arrivés à temps pour constater que le cœur, mis à nu, se contractait encore.

Il est vrai qu'on ne nommait pas le gentilhomme; il est vrai que les héritiers, intéressés à faire le procès, restaient muets et dans l'ombre; mais, par cela même que l'accusation était dénuée de preuves, elle fut accueillie sans examen, et ce fut un fait acquis aux ennemis de Vesale qu'il avait ouvert un homme vivant encore.

Cette fois, la rumeur fut telle, qu'il ne fallut pas moins que l'entêtement de Philippe II — le terme n'est point exagéré — pour sauver Vesale, non pas d'un procès public, mais de quelque embuscade où il serait tombé victime de la fureur populaire, qui le désignait comme un sacrilége et comme un maudit.

Hélas! Philippe se lassa plus tard de soutenir ce martyr du génie. Vesale, obligé de quitter la France, l'Italie, l'Espagne, fit un pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ, et, jeté par la tempête, au retour des lieux saints, sur les côtes de l'île de Zante, il y mourut de misère et de faim!

Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, le bras puissant qui le soutenait ne s'était pas encore fatigué, et le roi d'Espagne, convaincu du génie de son médecin, l'envoyait, comme nous l'avons dit, à son beau-père Henri II.

XV

POLITIQUE FLORENTINE.

André Vesale s'approcha du blessé, l'examina, se fit rendre compte par Ambroise Paré du traitement qui avait été suivi, l'approuva en tous points, et, ces renseignements pris, demanda à voir l'éclat de bois retiré de l'œil du roi par l'habile chirurgien.

Ambroise Paré avait, au moyen d'une ligne tracée sur l'esquille, indiqué jusqu'où elle avait pénétré.

Vesale demanda dans quel sens elle avait pénétré, si c'était horizontalement, diagonalement ou obliquement.

Ambroise Paré répondit que c'était obliquement, et, prenant la tête qu'il était en train d'étudier, il lui enfonça dans l'œil l'esquille jusqu'à l'endroit où elle avait pénétré dans celui de Henri II, et donna à l'éclat de bois la direction exacte que, dans son souvenir, il avait avant d'être tiré de la blessure.

— Maintenant, dit Ambroise Paré, voici la tête... J'étais occupé à en faire l'ouverture, pour voir de nouveau le ravage que le coup peut avoir occasionné dans l'intérieur du cerveau.

Quatre condamnés à mort avaient déjà été décapités, afin que les chirurgiens pussent faire sur leurs têtes l'expérience qu'Ambroise Paré proposait à Vesale de renouveler avec lui.

Mais, interrompant son confrère :

— C'est inutile, dit Vesale, je vois, par la longueur du tronçon, et par la direction qu'il a prise, quelle sorte de ravages il a pu faire... Il y a eu fracture de l'arcade sourcilière droite, et de la paroi supérieure de l'orbite;... pénétration avec fracture des os, et déchirement des enveloppes dure-mère, pie-mère et arachnoïde, et de la partie inférieure du lobe antérieur droit du cerveau;... prolongement de la pénétration dans la partie supérieure du même lobe; — d'où inflammation, puis congestion, avec épanchement, selon toute probabilité, dans les deux lobes antérieurs.

— C'est exactement cela! s'écria Ambroise Paré émerveillé, et voilà ce que j'ai constaté sur les têtes des suppliciés!

— Oui, dit en souriant Vesale, moins l'épanchement, qui ne pouvait avoir lieu, la blessure étant faite sur des morts.

— Eh bien, demanda Ambroise Paré, que pensez-vous de la blessure?

— J'affirme qu'elle est mortelle, dit Vesale.

Un faible cri se fit entendre derrière l'anatomiste.

Catherine de Médicis, introduite par le comte de Vieilleville, était entrée dans la chambre du blessé pendant la définition anatomique donnée par Vesale à son confrère, et elle avait entendu l'opinion exprimée par le premier; de là le cri qui avait attiré l'attention des deux chirurgiens, lesquels, absorbés dans leur discussion scientifique, n'avaient ni l'un ni l'autre remarqué la présence de la reine.

— Mortelle! murmura Catherine. Vous dites, monsieur, que la blessure est mortelle?

— Je crois qu'il est de mon devoir, madame, répondit Vesale, de répéter, pour Votre Majesté, ce que je disais pour mon savant confrère Ambroise Paré... La mort d'un roi n'est point un événement ordinaire, et ceux qui héritent d'un empire ont besoin d'être deux fois avertis de l'heure précise où cet empire échappe des mains du mort pour passer entre celles du vivant... Quelque douloureux que soit cet arrêt, je le répète donc, madame, la blessure du roi est essentiellement mortelle?

La reine passa un mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Mais, demanda-t-elle, mourra-t-il sans avoir repris ses sens?

Vesale s'approcha du blessé, lui prit la main, et compta les pulsations de son pouls.

Puis, au bout d'un instant :

— Quatre-vingt-dix pulsations, dit-il à Ambroise Paré.

— En ce cas, la fièvre a diminué, répondit celui-ci; le pouls a monté, pendant les deux premiers jours, jusqu'à cent dix.

— Madame, dit Vesale, si le pouls continue à rétrograder dans cette proportion, et qu'il y ait résorption passagère de l'épanchement, il est probable qu'avant de trepasser, le roi retrouvera une ou deux foix la parole.

— Et quand cela? demanda anxieusement Catherine.

— Ah! madame, dit Vesale, vous demandez à la science humaine au delà de ce qu'elle sait! Cependant, les probabilités substituées aux certitudes, je dirai que, si le roi doit sortir de cet évanouissement, ce sera vers le milieu de la journée de demain.

— Vieilleville, dit la reine, vous entendez... Au premier retour du roi à la vie, que je sois prévenue. Je dois être là, moi, et nulle autre, pour écouter ce que le roi pourra dire.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le pouls étant tombé à soixante et douze pulsations, le blessé fit un léger mouvement, et poussa un faible soupir.

— Monsieur de Vieilleville, dit Vesale, prévenez Sa Majesté la reine mère : le roi, selon toute probabilité, va sortir de son évanouissement, et prononcer quelques paroles.

Le grand chambellan s'élança hors de l'appartement, et, comme il rentrait, cinq minutes après, avec la reine, Henri commençait à reprendre ses sens, et murmurait ces mots, à peine intelligibles :

— La reine... Que l'on aille chercher la reine!...

— Me voici, monseigneur! s'écria Catherine en tombant agenouillée devant le lit de Henri II.

Ambroise Paré regardait, émerveillé, cet homme, qui, s'il ne commandait point à la mort et à la vie, paraissait du moins initié à tous leurs secrets.

— Madame, demanda Vesale, Votre Majesté ordonne-t-elle que nous demeurions, M. Paré et moi, dans cette chambre, ou que nous sortions.

La reine interrogea le blessé du regard.

— Qu'ils restent, murmura Henri. D'ailleurs, je suis si faible, que, d'un moment à l'autre, je crains de m'évanouir...

Alors, Vesale fit un signe, tira de sa poche un petit flacon contenant une liqueur rouge comme du sang, en versa quelques gouttes dans une petite cuiller en vermeil, et introduisit cette liqueur entre les lèvres du roi.

Henri poussa un soupir de bien-être, et une légère nuance de vitalité reparut sur ses joues.

— Ah! dit-il, je me sens mieux!

Puis, regardant autour de lui :

— Ah! c'est toi, Vieilleville, dit-il; tu ne m'as pas quitté?...

— Oh! non, sire! répondit le comte en sanglotant, pas une seule minute!

— Tu me l'avais dit!... tu me l'avais dit! murmura Henri; mais je n'avais pas voulu te croire... j'avais tort... Ni vous non plus, madame, je ne vous ai point écoutée... N'oubliez pas que M. de Coligny est de mes vrais amis, car il m'en a dit plus qu'aucun de vous : il m'a nommé Montgomery comme l'homme qui devait me tuer.

— Il vous a nommé Montgomery! s'écria Catherine. Et comment savait-il?...

— Ah! par une prophétie faite à l'empereur Charles-Quint... A propos, j'espère que M. de Montgomery est libre?

Catherine ne répondit point.

— J'espère qu'il l'est! reprit Henri. Je demande et, au besoin, j'exige qu'il ne lui soit fait aucun mal!

— Oui, sire, répondit Vieilleville, M. de Montgomery est libre; à toute heure du jour et de la nuit, il envoie chercher des nouvelles de Votre Majesté... Il est au désespoir!

— Qu'il se console... Pauvre de Lorges! il m'a toujours fidèlement servi, et dernièrement encore près de la régente d'Écosse.

— Hélas! murmura Catherine, que n'est-il resté près d'elle?

— Madame, ce n'est pas sa volonté, c'est un ordre de moi qui l'a ramené d'Écosse... Il refusait de jouter contre moi; c'est un ordre de moi qui l'a forcé de jouter... Ma mauvaise fortune a tout fait, et non pas lui : ne nous révoltons donc point contre Dieu, et profitons bien plutôt de ce moment de vie qu'il me laisse miraculeusement pour régler nos affaires les plus pressantes.

— Oh! monseigneur! murmura Catherine.

— Et, d'abord, reprit Henri, songeons aux promesses faites à nos amis, puis nous nous occuperons des traités passés avec nos ennemis... Vous savez ce qui est promis à Vieilleville, madame?

— Oui, sire.

— Son brevet de maréchal de France allait être signé lorsque m'est arrivé ce terrible accident : il doit être en état.

— Oui, sire, répondit Vieilleville. Votre Majesté avait eu la bonté de m'ordonner de le prendre en blanc chez M. le chancelier, afin que je le lui fisse signer à la première occasion... et le voici... Je l'avais sur moi pendant ce jour fatal du 30 juin, et, comme, depuis ce jour-là, je ne me suis point dévêtu, ni n'ai point quitté le roi, il y est toujours.

Et, en disant ces mots, Vieilleville présenta le brevet à Henri.

— Je ne puis remuer sans grandes douleurs, madame, dit le blessé à Catherine; ayez la bonté de signer ce brevet pour moi, de le dater de ce jour, d'inscrire la cause qui fait que vous le signez à ma place, et de le donner à mon vieil ami...

Le comte de Vieilleville, sanglotant, se précipita à genoux, baisant la main du roi, étendue sur le lit, et aussi blanche que le drap sur lequel elle reposait.

Pendant ce temps, Catherine écrivait au bas du brevet de maréchal de France :

« Pour le roi blessé, par son ordre, et près de son lit.

» Catherine, reine.

» 4 juillet 1559. »

Elle lut et montra au roi ce qu'elle venait d'écrire.

— Est-ce cela, sire? demanda-t-elle.

— Oui, madame, dit Henri; et, maintenant, donnez le brevet à Vieilleville.

Catherine remit le brevet à celui-ci.

Puis, tout bas :

— Vous avez le brevet, dit-elle; mais n'en tenez pas moins votre promesse, mon bon ami, car il serait encore possible de vous le retirer.

— Soyez tranquille, madame, dit Vieilleville, vous avez ma parole, et je ne la reprends pas.

Et, pliant avec soin le brevet, il le mit dans sa poche.

— Maintenant, dit le roi, M. de Savoie et ma sœur sont-ils mariés?

— Non, sire, répondit Catherine; le moment eût été mal choisi pour des noces.

— Au contraire, au contraire, dit le roi, et je désire qu'on les marie le plus promptement possible... Vieilleville, allez me chercher M. de Savoie et ma sœur.

Catherine sourit au roi en signe d'assentiment, et, accompagnant Vieilleville jusqu'à la porte :

— Comte, dit-elle, n'allez chercher M. de Savoie et madame Marguerite que lorsque j'aurai rouvert cette porte, et que je vous en aurai donné l'ordre moi-même. Attendez dans cette antichambre, et, sur votre liberté, sur votre vie, sur votre âme, pas un mot de ce retour du roi à l'existence, surtout à madame de Valentinois!

— Ne craignez rien, madame, dit Vieilleville.

Et, en effet, il s'arrêta dans la chambre voisine, où, la

porte refermée, Catherine put entendre le bruit des grands pas qui indiquaient l'émotion du nouveau maréchal.

— Où êtes-vous, madame, dit le roi, et que faites-vous? Je voudrais bien ne pas perdre de temps.

— Me voici, monsieur. Je disais à M. de Vieilleville où il pourrait trouver M. de Savoie, au cas où le prince ne serait point chez lui.

— Comment, au cas où il ne serait point chez lui?

— Mais il y sera... Ce n'est que le soir que M. de Savoie quitte le château, et il est toujours de retour à l'aube.

— Ah! dit le roi avec un soupir d'envie, il fut un temps où, moi aussi, je courais les chemins par les belles nuits, et sur un bon cheval : *Per amica silentia lunæ*, comme dit ma petite fille Marie Stuart... C'était doux de sentir la brise fraîche, et de voir trembler le feuillage sur la pâle lumière de la lune!... Ah! la fièvre ne me brûlait point comme à cette heure!... Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, car je souffre bien!

Pendant ce temps, Catherine s'était rapprochée du lit; mais, en s'en rapprochant, elle avait fait signe aux deux médecins de s'en éloigner.

Ambroise Paré et André Vesale répondirent par une respectueuse inclination de tête, et, comprenant que ces deux princes de la terre avaient quelque grand secret à débattre au moment où l'un d'eux allait quitter l'autre, ils se retirèrent hors de la portée de la voix, dans l'embrasure d'une fenêtre.

Catherine avait repris sa place près de Henri.

— Eh bien, dit le roi, ils vont venir, n'est-ce pas?

— Oui, sire; mais, avant qu'ils viennent, Votre Majesté veut-elle bien me permettre de lui dire quelques paroles sur les affaires de l'État?

— Dites, madame, répondit le roi, quoique je sois bien fatigué, et que je ne voie plus les choses de ce monde que comme à travers un nuage.

— N'importe! n'importe!... Dieu, pour vous, éclaircira ce nuage à travers lequel vous les voyez, et il permettra que vous portiez sur elles un jugement plus sûr peut-être que quand vous étiez en bonne santé.

Henri se tourna avec peine du côté de Catherine, et la regarda d'un œil brillant de fièvre et d'intelligence.

On voyait qu'il faisait un effort suprême pour mettre sa faiblesse au niveau de cet esprit florentin, dont il avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier la tortueuse profondeur.

— Parlez, madame, dit-il.

— Pardon, sire, reprit Catherine, ce n'est point mon opinion, ce n'est point celle des médecins, qui ont toujours bonne espérance; mais c'est la vôtre, n'est-ce pas, que votre vie est gravement menacée?

— Je suis frappé mortellement, madame, dit le roi, et c'est par un miracle, sans doute, que Dieu permet que j'aie avec vous ce dernier entretien.

— Eh bien, sire, si c'est par un miracle, dit la reine, utilisons ce miracle, afin que le Seigneur ne l'ait pas fait inutilement.

— Je vous écoute, madame, dit Henri.

— Sire, vous rappelez-vous ce que M. de Guise vous disait chez moi, au moment où vous étiez sur le point de signer ce malheureux traité de Cateau-Cambrésis?

— Oui, madame.

— M. de Guise est grand ami de la France...

— Bon! murmura le roi, un Lorrain!...

— Mais, moi, sire, dit Catherine, je ne suis pas une Lorraine.

— Non, dit Henri, vous êtes...

Il s'arrêta.

— Achevez, dit la reine, je suis une Florentine, et, par conséquent, une véritable alliée de la maison de France... Eh bien, je vous dis, sire, que le Lorrain et la Florentine ont été, en cette occasion, plus Français que certains Français.

— Je ne vous dis pas non, murmura Henri.

— Le Lorrain et la Florentine vous disaient: « Sire! c'est tout au plus si un traité pareil à celui que l'on vous propose, ou plutôt que vous proposez, était acceptable le lendemain de la bataille de la Saint-Laurent ou de la prise de Saint-Quentin; mais, aujourd'hui que M. de Guise est arrivé d'Italie, que nous avons repris Calais, que nous comptons cinquante mille hommes bien armés en campagne, trente mille en garnison dans nos places, un pareil traité est une dérision! » Voilà ce que vous disaient le Lorrain et la Florentine, et ce que vous n'avez point voulu écouter.

— C'est vrai, dit Henri comme revenant d'un rêve, et j'ai eu tort...

— Alors, vous l'avouez? dit Catherine les yeux brillants.

— Oui, je l'avoue,.. mais il est trop tard!

— Il n'est jamais trop tard, sire! dit la Florentine.

— Je ne vous comprends pas, dit le roi.

— Voulez-vous me laisser faire? reprit Catherine; voulez-vous vous en rapporter à moi, et je vous rends toutes vos villes de France, je vous rends le Piémont, Nice, la Bresse, et je vous ouvre la route du Milanais?

— Et que faut-il faire pour cela, madame, s'il vous plaît?

— Il faut, malgré la majorité du dauphin, dire que, vu sa faible santé et son peu de connaissance des affaires, vous nommez un conseil de régence qui durera un an, et plus s'il est besoin, qui sera composé de M. de Guise, de M. le cardinal de Lorraine et de moi, et qui seul réglera pendant cette année les affaires politiques, civiles, religieuses et autres.

— Et que dira François?

— Il sera trop heureux! il ne pense qu'au bonheur d'être le mari de sa petite Écossaise, et n'en ambitionne pas d'autre.

— Oui, en effet, dit Henri, c'est un grand bonheur d'être jeune, d'être le mari d'une femme qu'on aime!...

Et il poussa un soupir.

— Mais il y a une chose qui gâte tout cela, continua-t-il, c'est qu'il est roi de France, et qu'un roi de France doit penser à son pays avant de penser à ses amours.

Catherine regarda Henri de côté; elle avait grande envie de lui dire : « O roi qui donnes un si bon conseil, pourquoi donc ne l'as-tu pas suivi? »

Mais elle eut peur de lui remettre en mémoire le souvenir de madame de Valentinois, et elle se tut, ou plutôt, continuant de pousser la conversation dans la voie où elle l'avait fait entrer :

— Et, alors, moi régente, M. de Guise lieutenant général, M. de Lorraine administrateur du royaume, nous nous chargeons de tout.

— De tout!... Qu'entendez-vous par ces mots : « Nous nous chargeons de tout? »

— De tout rompre, sire!... de reprendre les cent quatre-vingt-dix-huit villes, le Piémont, la Bresse, Nice, la Savoie, le Milanais.

— Oui, dit le roi, et, moi, pendant ce temps, je me présenterai devant Dieu chargé d'un parjure, ayant pris le prétexte de ma mort pour ne pas tenir une promesse!... C'est un trop grand péché, madame, je ne le risquerai point... Si je devais vivre, je ne dis pas .. j'aurais le temps de me repentir!

Puis, haussant la voix :

— Monsieur de Vieilleville! cria-t-il.

— Que faites-vous? demanda Catherine.

— J'appelle M. de Vieilleville, qui, bien sûrement, n'est point allé chez M. de Savoie.

— Et pourquoi l'appelez-vous?

— Pour qu'il y aille.

En effet, Vieilleville, qui s'était entendu appeler, rentrait en ce moment.

— M. de Vieilleville, dit le roi, vous avez bien fait d'attendre un second ordre pour aller chez M. de Savoie, puisque la reine vous avait dit d'attendre; mais, ce second ordre, je vous le donne... Allez donc à l'instant même, et que, dans cinq minutes, M. de Savoie et madame Marguerite soient ici!

Puis, comme il se sentait faiblir, il regarda autour de lui, et, apercevant les deux médecins, qui, en entendant Henri élever la voix, s'étaient rapprochés:

— Tout à l'heure, dit-il, on m'a fait boire quelques gouttes d'une liqueur qui m'a réconforté... J'ai besoin de vivre une heure encore: qu'on me donne quelques nouvelles gouttes de cette liqueur.

Vesale prit la cuiller de vermeil, y versa cinq ou six gouttes de breuvage incarnat, et, tandis qu'Ambroise Paré soulevait la tête du mourant en passant ses mains derrière les oreillers, il les lui fit glisser dans la bouche.

Cependant, M. de Vieilleville, n'osant désobéir au roi, se rendait chez M. de Savoie et chez madame Marguerite.

Catherine, debout près du lit, souriait au roi, la rage dans le cœur!

XVI

UN ROI DE FRANCE N'A QUE SA PAROLE.

Cinq minutes après, Emmanuel-Philibert entrait par une porte, et Marguerite par l'autre.

Un éclair de joie passa sur le visage des deux jeunes gens en voyant le blessé de retour à la vie. En effet, grâce au breuvage dont Henri venait d'avaler quelques gouttes, il s'était fait, relativement à l'état de léthargique torpeur dans lequel ils l'avaient laissé, une remarquable amélioration chez lui.

Catherine fit un pas en arrière, pour céder à Emmanuel et à Marguerite la place qu'elle occupait près du lit du blessé.

Tous deux s'agenouillèrent devant le roi mourant.

— C'est bon, dit Henri les regardant avec un doux et triste sourire, vous êtes bien ainsi, mes enfants... Demeurez donc où vous êtes.

— Oh! sire, murmura Emmanuel, quelle espérance!

— Oh! mon frère, dit Marguerite, quel bonheur!

— Oui, dit Henri, il y a un bonheur, et j'en remercie Dieu: c'est que la connaissance me soit revenue... Mais il n'y a pas d'espoir; ne comptons donc pas sur ce qui ne peut être, et agissons comme des gens pressés... Emmanuel, prenez la main de ma sœur.

Emmanuel obéit; la main de Marguerite venait de faire, il est vrai, la moitié du chemin pour aller trouver la sienne.

— Prince, continua Henri, j'ai désiré votre mariage avec Marguerite alors que je me portais bien... Aujourd'hui que je suis mourant, je fais plus que le désirer, je l'exige.

— Sire! répéta le duc de Savoie.

— Mon bon frère! dit Marguerite en baisant la main du roi.

— Écoutez, reprit Henri en donnant à sa voix une solennité suprême, écoutez, Emmanuel: non-seulement vous êtes un grand prince, maintenant, grâce aux provinces que je vous ai rendues; un noble gentilhomme, grâce à vos aïeux; mais encore vous êtes un honnête homme, grâce à votre esprit droit et à votre cœur généreux... Emmanuel, c'est à l'honnête homme que je m'adresse.

Emmanuel-Philibert releva sa noble tête; la loyauté de son âme brilla dans ses yeux, et, de cette voix douce et ferme qui lui était particulière:

— Parlez, sire, dit-il.

— Emmanuel, continua le roi, une paix vient d'être signée; cette paix est désavantageuse à la France...

Le prince fit un mouvement.

— Mais peu importe, puisqu'elle est signée, reprit le roi. Cette paix vous fait à la fois l'allié de la France et de l'Espagne; vous êtes cousin du roi Philippe, mais vous allez vous trouver oncle du roi François; votre épée est aujourd'hui d'un grand poids dans la balance où Dieu pèse la destinée des royaumes: c'est cette épée qui a ouvert les bataillons de la Saint-Laurent, c'est elle qui a renversé les remparts de Saint-Quentin... Eh bien, j'adjure cette épée d'être aussi juste que son maître est loyal, aussi terrible que son maître est courageux! Si la paix jurée entre moi et le roi Philippe II est rompue par la France, que cette épée se tourne contre la France! si cette paix est rompue par l'Espagne, que cette épée se tourne contre l'Espagne!... Si la place de connétable était vacante, Dieu m'est témoin, duc, que je vous la donnerais, comme au prince qui a épousé ma sœur, comme au chevalier défendant les marches de mon royaume; malheureusement, cette place est tenue par un homme à qui je devrais la retirer peut-être, mais qui, au bout du compte, m'a servi ou a cru me servir loyalement. N'importe! vous ne vous croirez engagé par rien que la justice et le droit; or, si la justice et le droit sont pour la France, votre bras et votre épée pour la France! si la justice et le droit sont pour l'Espagne, votre bras et votre épée contre la France!... Me jurez-vous cela, duc de Savoie?

Emmanuel-Philibert étendit la main vers Henri.

— Par ce cœur loyal qui en appelle à ma loyauté, dit-il, je le jure!

Henri respira.

— Merci! dit-il.

Puis, après un instant, pendant lequel il parut remercier Dieu mentalement:

— Et, maintenant, reprit-il, quel jour les formalités nécessaires à votre mariage, et qui l'ont retardé jusqu'à présent, seront-elles accomplies?

— Le 9 juillet, sire.

— Eh bien, jurez encore ceci, que, moi mort ou vivant, près de mon lit ou sur ma tombe, vos noces seront célébrées le 9 juillet.

Marguerite jeta sur Emmanuel un regard rapide et dans lequel se cachait un reste d'anxiété.

Mais lui, rapprochant la tête de Marguerite de la sienne, et la baisant au front ainsi qu'il eût fait à une sœur:

— Sire, dit-il, recevez ce second serment comme vous avez reçu le premier... Je les prononce tous deux avec une solennité égale, et que Dieu m'inflige, par conséquent, une égale punition si je manquais à l'un ou à l'autre!

Marguerite pâlit et sembla près de s'évanouir.

En ce moment, la porte s'ouvrit timide et hésitante, et, dans l'entre-bâillement apparut la tête du dauphin.

— Qui entre? demanda le roi, dont tous les sens avaient acquis cette acuité particulière aux sens des malades.

— Oh! mon père parle! s'écria le dauphin perdant toute timidité, et s'élançant dans la chambre.

Le visage de Henri s'éclaira.

— Oui, mon fils, répondit-il, et tu es le bienvenu dans cette chambre, car j'ai quelque chose d'important à te dire.

Puis, au duc de Savoie:

— Emmanuel, continua-t-il, tu viens d'embrasser ma sœur, qui va être ta femme; embrasse mon fils, qui sera ton neveu.

Le duc prit l'enfant dans ses bras, le serra tendrement contre sa poitrine, et le baisa sur les deux joues.

— Tu te rappelleras tes deux serments, frère? dit le roi.

— Oui, sire, et aussi fidèlement l'un que l'autre, je vous le jure!

— C'est bien... Maintenant, qu'on me laisse seul avec le dauphin.

Emmanuel et Marguerite se retirèrent.

Mais Catherine resta à la même place.

— Eh bien? fit le roi s'adressant à elle.

— Moi aussi, sire? demanda Catherine.

— Oui, madame, oui, vous aussi, répondit le roi.

— Quand le roi désirera me revoir, il me fera appeler, dit la Florentine.

— Cet entretien fini, vous pourrez rentrer, madame, dit

Henri, que je vous fasse appeler ou non... Mais, ajouta-t-il avec un triste sourire, il est probable que je ne vous ferai pas appeler, car je me sens bien faible... Néanmoins, venez toujours.

Catherine fit un mouvement pour sortir directement; mais sans doute réfléchit-elle, et, décrivant une courbe, elle vint, en s'inclinant devant le lit, baiser la main du roi.

Puis elle sortit, laissant, pour ainsi dire, derrière elle, dans la chambre du mourant, un long regard plein d'inquiétude.

Quoique le roi eût entendu la porte se refermer sur Catherine, il attendit encore un instant; puis, s'adressant au dauphin :

— Votre mère n'est plus là, François? demanda-t-il.

— Non, sire, répondit le dauphin.

— Fermez la porte au verrou, et revenez promptement près de mon lit, car je sens mes dernières forces qui m'abandonnent.

François se hâta d'obéir; il poussa le verrou, et, revenant près du roi :

— Oh! mon Dieu! sire, dit-il, vous êtes bien pâle!... Que puis-je faire pour votre service?

— Appelez le médecin d'abord, dit Henri.

— Messieurs, cria le dauphin en se tournant vers les deux praticiens, venez vite, le roi vous appelle!

Vesale et Ambroise Paré se rapprochèrent du lit.

— Voyez-vous! dit Vesale à son confrère, qu'il venait sans doute de prévenir de la prochaine défaillance du roi.

— Messieurs, dit Henri, de la force! de la force! donnez-moi de la force!

— Sire! répondit Vesale en hésitant.

— N'avez-vous plus de cet élixir? demanda le mourant.

— Si fait, j'en ai encore, sire.

— Eh bien?

— Sire, cette liqueur ne donne au roi qu'une force factice.

— Eh! qu'importe, pourvu que ce soit de la force!

— Et peut-être son abus abrégera-t-il les jours de Sa Majesté.

— Monsieur, reprit le roi, la question n'est plus maintenant dans la durée de mes jours... que je puisse dire au dauphin ce que j'ai à lui dire, et que je meure au dernier mot, c'est toutce que je demande.

— Sire, un ordre de Votre Majesté... car c'est en hésitant déjà que je vous ai donné une seconde fois de cette liqueur.

— Donnez-moi de cet élixir une troisième fois, monsieur, dit le roi; je le veux!

Et sa tête s'affaissa sur l'oreiller, et son œil se ferma, et une si mortelle pâleur se répandit sur ses joues, qu'on eût cru qu'il allait expirer.

— Mais mon père se meurt! mon père se meurt! s'écria le dauphin.

— Hâtez-vous, André, dit Ambroise; le roi est bien mal!

— Le roi a encore trois ou quatre jours à vivre, ne craignez rien, répondit Vesale.

Et, sans se servir, cette fois, de la cuiller de vermeil, il laissa tomber directement de la bouteille sur les lèvres entr'ouvertes du roi quelques gouttes de l'élixir.

L'effet en fut un peu plus lent cette fois-là que les fois précédentes, mais il n'en fut pas moins efficace.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les muscles du visage frissonnèrent, que le sang parut de nouveau circuler sous la peau, que les dents se desserrèrent, et que l'œil se rouvrit, vitreux d'abord, puis s'éclaircissant peu à peu.

Le roi respira ou plutôt soupira.

— Oh! dit-il, grâce à Dieu!...

Et il chercha du regard le dauphin.

— Me voici, mon père, dit le jeune prince agenouillé devant le lit et se rapprochant du chevet.

— Paré, dit le roi, soulevez-moi avec des oreillers, et mettez mon bras autour du cou du dauphin, afin que je m'appuie sur lui en descendant la dernière marche de mon tombeau.

Les deux praticiens étaient encore près du roi; alors, avec cette habileté que donne la connaissance anatomique du corps humain, Vesale, glissant les coussins d'un canapé derrière les oreillers du chevet royal, souleva Henri de manière à le placer sur son séant, tandis qu'Ambroise Paré arrondissait autour du cou du dauphin le bras du blessé, auquel la paralysie donnait déjà le froid et la pesanteur de la mort.

Puis tous deux s'éloignèrent discrètement.

Le roi fit un effort, et les lèvres du père touchèrent celles du fils.

— Mon père!... murmura l'enfant pendant que deux grosses larmes roulaient de ses yeux sur ses joues.

— Mon fils, lui dit le roi, tu as seize ans, tu es un homme, et je vais te parler comme à un homme.

— Sire!...

— Je dis plus : tu es roi! — car puis-je encore compter au monde?... — et je vais te parler comme à un roi.

— Parlez, mon père! dit le jeune homme.

— Mon fils, continua Henri, j'ai commis, par faiblesse quelquefois, jamais par haine ni méchanceté, bien des fautes dans ma vie!

François fit un mouvement.

— Laisse-moi dire... Il convient que je me confesse à toi, mon successeur, pour que tu évites ces fautes où je suis tombé.

— Ces fautes, mon père, si elles existent, dit le dauphin, ce n'est pas vous qui les avez commises.

— Non, mon enfant; mais c'est moi qui en réponds devant Dieu et devant les hommes... Une des dernières et des plus grandes, continua le roi, a été commise à l'instigation du connétable et de madame de Valentinois : j'avais un bandeau sur les yeux, j'étais insensé... Je te demande pardon, mon fils!

— Oh! sire! sire! s'écria le dauphin.

— Cette faute, c'est la paix signée avec l'Espagne... c'est l'abandon du Piémont, de la Savoie, de la Bresse, du Milanais, de cent quatre-vingt-dix-huit places fortes, en échange desquelles la France ne reçoit que Saint-Quentin, Ham et le Catelet... Tu écoutes?

— Oui, mon père.

— Tout à l'heure, ta mère était là;... elle me reprochait cette faute, et elle s'offrait à la réparer...

— Comment cela, sire, fit le dauphin avec un mouvement, puisque votre parole est donnée?...

— Bien, François! bien! dit Henri; oui, la faute est grande, mais la parole est donnée!... François, quelque chose que l'on te dise, quelque instance que l'on te fasse, quelque séduction qu'on emploie; une femme dût-elle te supplier dans l'alcôve, un prêtre dût-il t'adjurer dans le confessionnal, dût-on, à l'aide de la magie, évoquer mon fantôme pour te faire croire que l'ordre vient de moi, mon fils, sur l'honneur de mon nom, qui est la dorure du tien, ne change rien au traité de Cateau-Cambresis, si désastreux qu'il soit! n'y change rien, surtout parce qu'il est désastreux, et conserve toujours, dans la bouche et dans le cœur, cette maxime du roi Jean : « Un roi de France n'a que sa parole! »

— Mon père, dit le dauphin, je vous jure, par l'honneur de votre nom, qu'il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Si ta mère insiste?...

— Je lui dirai, sire, que je suis votre fils aussi bien que le sien.

— Si elle ordonne?

— Je lui répondrai que je suis roi, et que c'est à moi à donner des ordres, et non point à en recevoir.

Et, en disant ces mots, le jeune prince se redressa avec cette majesté toute particulière aux Valois.

— Bien, mon fils! reprit Henri; bien! voilà ce que j'avais te dire... Et, maintenant, adieu! je sens que je m'affaiblis, je sens que mon œil se ferme, que ma voix s'éteint... Mon fils, répète sur mon corps sans mouvement le même serment que tu viens de faire, pour que tu sois engagé à la

fois avec le vivant et avec le mort... Puis, le serment fait, moi évanoui, moi mort par conséquent, tu pourras rouvrir à ta mère... Adieu, François! adieu, mon fils! embrasse ton père pour la dernière fois... Sire, vous êtes roi de France!

Et Henri laissa retomber sa tête pâle et immobile sur son oreiller.

François suivit, avec son corps souple et flexible comme un jeune roseau, le mouvement du corps de son père; puis, se relevant et étendant avec solennité la main sur ce corps, que l'on pouvait, dès ce moment, considérer comme un cadavre :

— Mon père! dit-il, je vous renouvelle le serment de tenir fidèlement la paix jurée, si désastreuse qu'elle soit pour la France! de ne rien laisser ôter, de ne rien laisser ajouter au traité de Cateau-Cambresis, quelque instance qu'on fasse près de moi, et quelle que soit la personne qui insiste! Que Dieu reçoive donc mon serment comme vous l'avez reçu. « Un roi de France n'a que sa parole! »

Et, baisant une dernière fois les lèvres pâles et froides de son père, à peine entr'ouvertes par le souffle de l'agonie, il alla ouvrir à la reine Catherine, qu'il trouva debout, roide et immobile, derrière la porte, attendant avec impatience la fin de cet entretien, auquel il ne lui avait pas été donné d'assister.

Le 9 juillet suivant, près du lit du roi, chez lequel la vie continuait de persister, quoiqu'elle ne se trahît que par un léger souffle dont la moiteur ternissait à peine un miroir, Emmanuel-Philibert de Savoie prit solennellement pour épouse Marguerite de France, duchesse de Berry, le cardinal de Lorraine officiant, et toute la cour assistant à cette cérémonie, qui alla s'achever à la lueur des flambeaux, un peu après minuit, dans l'église Saint-Paul.

Le lendemain, 10 juillet, vers quatre heures de l'après-midi, — c'est-à-dire à la même heure où, dix jours auparavant, il avait été si malencontreusement frappé par le comte de Montgomery, le roi rendit le dernier soupir sans effort ni convulsion, ainsi que l'avait prédit André Vesale.

Il était âgé de quarante ans, trois mois et dix jours, et avait régné douze ans et trois mois.

Il eut ce mérite sur son père, de garder, mort, à Philippe II une parole que son père n'avait point gardée, vivant, à Charles-Quint.

Le même jour, madame de Valentinois, qui était restée au palais des Tournelles jusqu'au dernier soupir du roi, quitta ce palais pour se retirer dans son château d'Anet.

Le même soir, toute la cour retourna au Louvre. Les deux médecins et quatre prêtres restèrent seuls près du cadavre royal, les deux médecins pour l'embaumer, les quatre prêtres pour prier sur lui.

A la porte de la rue, Catherine de Médicis et Marie Stuart se trouvèrent en présence.

Catherine, selon l'habitude de préséance contractée depuis dix-huit ans, allait sortir la première; mais tout à coup elle s'arrêta, et cédant le pas à Marie Stuart :

— Passez, madame, dit-elle avec un soupir, vous êtes la reine!

XVII

OU LE TRAITÉ S'EXÉCUTE.

Henri II était mort en véritable roi de France, se soulevant sur son lit d'agonie pour ratifier les promesses faites.

Le 8 juillet 1559, furent expédiées les lettres patentes qui rendaient ses États à Emmanuel-Philibert.

Le prince envoya sur-le-champ, pour procéder à cette reprise de possession, trois des seigneurs qui lui avaient été le plus dévoués dans sa mauvaise fortune. C'étaient son lieutenant général en Piémont, Amédée de Valpergue; son lieutenant général en Savoie, le maréchal de Chatam, et son lieutenant général en Bresse, Philibert de la Beaume, seigneur de Montfalconnet.

Cette fidélité du roi Henri II à tenir ses promesses exaspéra toute la seigneurie de France, dont Brantôme se fait l'organe.

« La chose, dit le chroniqueur, fut mise en délibération, et fortement débattue au conseil; les uns soutenoient que François II n'étoit point obligé de remplir les engagements jurés par son père, surtout vis-à-vis d'une puissance inférieure; les autres opinoient pour attendre la majorité du jeune roi : ils disoient que la duchesse de Savoie n'avoit déjà apporté que trop d'avantages à son mari, et que l'établissement de dix filles de France eût moins coûté à la couronne.

» Car, ajoute le sire de Brantôme, de grand à grand, il n'y a que la main, mais non pas de grand à petit. C'est au grand à faire la part; c'est au petit à se contenter de celle que veut bien lui assigner le plus fort, et celui-ci n'est tenu de se régler que par son droit et sa convenance. »

La morale, comme on le voit, était large et facile; et, si, de nos jours, on la met encore en pratique, on en voile au moins la théorie.

Aussi, les Français, qui tenaient le Piémont depuis vingt-trois ans, eurent-ils toutes les peines du monde à l'abandonner, et peu s'en fallut qu'ils ne se révoltassent contre les ordres de la cour.

Trois commandements successifs durent être faits au maréchal de Bourdillon pour qu'il évacuât les places de sûreté, et, avant de les remettre aux officiers piémontais, il exigea que l'ordre fût enregistré au parlement.

Quant à Emmanuel-Philibert, quelque désir qu'il eût de retourner dans ses États, il était encore retenu en France par certains devoirs indispensables.

D'abord, il lui fallait aller à Bruxelles, prendre congé du roi Philippe II, et lui remettre le gouvernement des Pays-Bas, qu'il tenait de lui.

Philippe II nomma gouvernante des Flandres, à la place d'Emmanuel-Philibert, sa sœur naturelle, Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme; puis, absent lui-même d'Espagne depuis trop longtemps, il songea à y retourner avec sa jeune épousée.

Emmanuel-Philibert ne voulut abandonner Philippe II que lorsque, selon son expression, la terre lui manquerait pour le suivre; en conséquence, il l'accompagna jusqu'à Middelbourg, où le roi s'embarqua le 25 août.

Emmanuel-Philibert revint ensuite à Paris, afin d'assister au sacre du jeune roi.

Le jeune roi partait pour le château de Villers-Cotterets avec toute sa cour, sous le prétexte de chercher la retraite; mais, en réalité, afin de s'y amuser tout à son aise. — Les pères qui laissent un trône pour héritage laissent rarement un long regret!

« Le roi, dit M. de Montpleinchamp, un des historiens d'Emmanuel-Philibert, *alla se divertir* au château de Villers-Cotterets, et prit avec lui le duc de Savoie, son oncle, qui y tomba malade de la fièvre. »

Le château de Villers-Cotterets, commencé par François Ier, venait d'être achevé par Henri II, et l'on peut voir encore aujourd'hui, sur la façade qui regarde l'église, le chiffre du roi Henri II et de Catherine de Médicis, un H et un K, — Catherine s'écrivait alors par un K, — entourés des trois croissants de Diane de Poitiers; singulière alliance! moins singulière, cependant, à cette époque que dans la nôtre, de l'adjonction de la maîtresse à la vie conjugale!

La bonne princesse Marguerite, qui adorait son beau duc de Savoie, se constitua sa garde-malade, sans vouloir qu'il prît rien d'une autre main que la sienne. Par bonheur, la fièvre qui tenait le duc n'était qu'une fièvre de fatigue mêlée de sombres regrets : Emmanuel-Philibert avait regagné un duché royal, mais il avait perdu le cœur de son cœur; Leona

était retournée en Savoie, et attendait, au village d'Oleggio, ce 17 novembre qui devait les réunir chaque année.

Enfin, cette puissante fée qu'on appelle la jeunesse vainquit fatigue et douleur; la fièvre s'envola sur un dernier rayon de soleil d'été, et, le 21 septembre, le duc Emmanuel put accompagner à Reims le jeune roi François et la reine Marie Stuart, — qui avaient trente-quatre ans à eux deux, — et assister à la cérémonie de leur sacre.

Au moment où Dieu abaissa les yeux sur celui que l'huile sainte faisait son élu, il dut, certes, prendre en pitié ce roi qui ne devait vivre qu'un an, puis mourir d'une manière mystérieuse, et cette reine qui devait rester prisonnière vingt ans, puis mourir d'une mort sanglante!

Dans un autre livre, dont les premiers chapitres sont déjà écrits (1), nous essayerons de peindre ce règne de quatre mois et vingt-cinq jours, pendant la durée duquel se passèrent tant d'événements.

Le roi, sacré et ramené à Paris, Emmanuel-Philibert se trouva quitte en quelque sorte envers ces deux têtes couronnées, et il prit congé de son neveu de France comme il avait pris congé de son cousin d'Espagne, afin de retourner dans ses États, d'où il était éloigné depuis tant d'années.

La duchesse Marguerite accompagna son époux jusqu'à Lyon; mais, là, elle se sépara de lui. Ce devait être une chose déplorable que la situation de ce pauvre duché de Savoie, après une occupation étrangère de vingt-trois ans, et le duc Emmanuel avait cette coquetterie bien naturelle de vouloir remettre un peu d'ordre dans ses États, avant de les faire voir à son épouse; — puis, il faut le dire, le mois de novembre approchait, et, depuis que Leona avait quitté Emmanuel à Écouen, Emmanuel était resté l'œil fixé sur ce point lumineux du 17 novembre, comme, dans une nuit sombre et pleine de tristesse, le pilote reste l'œil fixé sur la seule étoile qui brille dans son ciel.

Scianca-Ferro ramena la duchesse à Paris, et le duc, après avoir fait une pointe en Bresse, revint à Lyon, s'embarqua sur le Rhône, où il faillit périr dans une tempête; puis, ayant pris terre à Avignon, il s'achemina vers Marseille, où l'attendait une troupe de seigneurs savoisiens que lui amenait André de Provana.

Cette brave troupe, composée de gentilshommes restés fidèles au duc, n'avait pas su, dans son impatience, attendre sur ses terres l'arrivée du jeune souverain : elle accourait au-devant de lui, pressée qu'elle était de lui rendre hommage.

Au milieu des fêtes que donna Marseille au duc de Savoie, un souvenir royal vint chercher Emmanuel-Philibert : François II envoya à son oncle le collier de l'ordre de Saint-Michel. Du reste, ce n'était pas un bien rare cadeau : le roi de France venait de le donner, un peu au hasard, à dix-huit personnes, parmi lesquelles il y en avait douze au moins d'un contestable mérite. « Aussi appelait-on ce collier, dit l'historien auquel nous empruntons ces détails, *le collier à toutes bêtes!* » Mais, avec sa courtoisie ordinaire, Emmanuel le prit et le baisa en disant :

— Tout ce qui vient de mon neveu m'est cher; tout ce qui vient du roi de France m'est précieux!

Et il le mit à l'instant même à son cou, près du collier de la Toison d'or, pour indiquer qu'il ne faisait pas de différence entre les dons qui lui venaient du roi de France et ceux qui lui venaient du roi d'Espagne.

A Marseille, le duc s'embarqua pour Nice; — Nice, la seule ville qui lui fût restée quand il avait perdu toutes les autres, ou que toutes les autres l'avaient abandonné. — Il est vrai que *Nice* veut dire *Victoire;* aussi les écrivains du temps, beaux esprits s'il en fut, ne manquèrent-ils pas de dire qu'au milieu de tous ses malheurs, la *Victoire* était restée fidèle à Emmanuel-Philibert.

Ce dut être une grande joie et en même temps un grand orgueil pour Emmanuel de rentrer homme, prince et triomphant dans ce château, où jadis il était entré faible, enfant et fugitif! Mais nous n'essayerons point de dire ce qui se passa en lui : ce serait vouloir faire l'histoire des sensations, et nous ne connaissons pas d'historien assez fort pour la raconter.

(1) *L'Horoscope.*

Là seulement, et par les rapports des fidèles serviteurs qu'il avait gardés en Piémont, en Bresse et en Savoie, il eut un état exact de la situation de ces trois provinces; le pays était en ruine.

Les provinces transalpines, enclavées dans le territoire français, étaient entièrement ouvertes et coupées en deux par l'apanage du duc de Nemours, attaché à la France.

C'était un reste de la politique de François Ier.

François Ier, pour détacher de Charles III, père d'Emmanuel, jusqu'à ses plus proches parents, appela près de lui Philippe, frère cadet du premier, et dont l'apanage embrassait presque une moitié de la Savoie; puis, une fois qu'il l'eut attiré à la cour de France, il le maria à Charlotte d'Orléans, et l'investit du duché de Nemours. — On se souvient d'avoir vu, à Saint-Germain, Jacques de Nemours, fils de Philippe, et de l'y avoir vu tout dévoué aux intérêts de la France.

D'un autre côté, les Bernois et les Valaisans contestaient à Emmanuel-Philibert tout ce qu'ils avaient enlevé à son père sur les bords du lac Léman; et, comme leurs prétentions étaient soutenues par Genève, foyer d'hérésie et d'indépendance, il était évident qu'il faudrait traiter avec eux.

En outre, le Piémont, la Bresse et la Savoie manquaient de places de défense, les Français ayant abattu celles qui les gênaient, et n'ayant conservé que les citadelles des cinq villes où ils devaient tenir garnison, jusqu'à ce que la duchesse de Savoie fût accouchée d'un fils. C'étaient, d'ailleurs, les Français qui avaient fixé les impôts, et qui les avaient touchés; les ressources financières étaient donc nulles, les meubles des maisons princières dilapidés, — et, quant aux joyaux de sa couronne ou de son héritage patrimonial, il y avait longtemps que le prince avait fait argent de ceux auxquels il tenait, et qu'il voulait reprendre un jour.

Pour faire face à cette pénurie, le duc revenait dans ses États avec cinq ou six cent mille écus d'or seulement, provenant de la dot de la princesse Marguerite, et de la rançon de Montmorency et de Dandelot.

Puis l'absence et le malheur, ces deux grands dissolvants de tous les devoirs, de tous les amours, de tous les dévouements, avaient produit leur effet ordinaire : la noblesse, qui n'avait pas vu Emmanuel depuis son enfance, avait oublié son prince, et s'était habituée à vivre comme une espèce de confédération libre. Les choses se passaient de la sorte au XVe et au XVIe siècles, même chez les souverains respectés et obéis, à plus forte raison chez ceux qui, impuissants à se protéger eux-mêmes, ne pouvaient protéger et maintenir les autres.

C'était ainsi que Philippe de Comines, par exemple, avait abandonné le duc de Bourgogne pour se donner à Louis XI; que Tanneguy du Châtel et le vicomte de Rohan, sujets du duc de Bretagne, s'étaient donnés à la France, et qu'en échange, Durfé, sujet du roi de France, s'était donné au duc de Bretagne.

Il y avait plus : un grand nombre de ces gentilshommes, tout en restant Savoyards, étaient pensionnaires du roi François ou du roi Philippe, et portaient l'écharpe de France et d'Espagne; enfin, comme une lèpre du cœur, l'ingratitude avait gagné les grands, l'indifférence et l'oubli étaient descendus chez les petits.

C'est que, peu à peu, les villes du Piémont s'étaient accoutumées à la présence des Français. Les vainqueurs s'y étaient, du reste, montrés fort modérés; ils n'y levaient de contributions que ce qui était absolument nécessaire, et, n'imposant aucune police locale, ils laissaient chacun vivre comme il l'entendait; la plupart des charges étant vénales, les magistrats, pressés de rentrer dans le prix de leur charge, ne réprimaient pas ou ne réprimaient que bien faiblement une rapine dont eux-mêmes donnaient l'exemple.

Aussi lisons-nous à ce sujet dans Brantôme :

« Du temps de Louis XI et de François Ier, il n'y eut, en Italie, ni lieutenant de roi, ni gouverneur de province qui ne méritât, après avoir demeuré deux ou trois ans dans sa charge, d'avoir la tête tranchée pour ses concussions et extorsions. L'État de Milan nous étoit paisible et assuré sans les avanies et grandes injustices qu'on y commit, et perdîmes tout! »

Il en résultait que tout ce qui était resté attaché au gouvernement de ses princes était dans l'obscurité ou l'oppression, puisque rester attaché à Emmanuel-Philibert, général des armées autrichiennes, flamandes et espagnoles contre la France, c'était naturellement regarder comme oppressive et ennemie l'occupation française.

Les quelques jours qu'Emmanuel passa à Nice furent des jours de fête; des enfants revoyant un père après une longue absence, un père revoyant des enfants qu'il croyait perdus, n'expriment pas leur joie et leur amour d'une façon plus tendre! Aussi Emmanuel-Philibert déposa-t-il, dans le trésor de la forteresse, trois cent mille écus d'or destinés à relever les remparts de la ville, et à fonder, sur cette crête rocheuse qui sépare le port de Villefranche de celui de Limpia, le château de Montalban, qu'à cause de sa petitesse, l'ambassadeur vénitien Lipomano appelait le modèle en relief d'une citadelle. — Puis il partit pour Coni, la ville qui, avec Nice, lui avait été le plus fidèle, et qui, manquant d'artillerie, en avait fondu à ses frais, pour se garder à son prince. Emmanuel la récompensa en écartelant son blason de la croix blanche de Savoie, et en permettant que ses habitants, au lieu du titre de bourgeois, portassent celui de citoyens.

Une autre préoccupation des plus graves le tenait encore : de même que la France avait ses huguenots qui allaient donner de rudes secousses au trône de François II et de Charles IX, Emmanuel avait les religionnaires des Alpes Piémontaises.

Genève, dès 1535, avait adopté le luthéranisme, et était devenue, peu de temps après, le chef-lieu des disciples de Calvin; mais c'était depuis le xe siècle qu'existait l'Israël des Alpes.

En effet, vers le milieu de ce xe siècle du Christ, qui, suivant les traditions, devait être le dernier du monde; lorsque la moitié de ce monde jetait un grand cri de terreur à l'approche de l'agonie universelle, quelques familles chrétiennes, tirant leur origine des pauliciens, secte détachée de celle des manichéens, et venant d'Orient, s'étaient répandues en Italie, où elles avaient laissé leur trace sous le nom de *paterini* dont nous avons fait *patarins*, et avaient pénétré dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Là, au fond de ces gorges reculées, elles s'étaient implantées comme des fleurs sauvages, et vivaient, pures, simples, ignorées, dans les gerçures de leurs rochers, qu'elles croyaient inaccessibles; leur âme était libre comme l'oiseau qui fend l'azur du ciel, leur conscience était blanche comme la neige qui couronne le mont Rosa et le mont Viso, ces frères européens du Thabor et du Sinaï. Les paterini ne reconnaissaient pour fondateur aucun des hérésiarques modernes : ils prétendaient que les doctrines de la primitive Église s'étaient conservées chez eux dans toute leur pureté; l'arche de Seigneur, disaient-ils, se reposait sur les montagnes qu'ils habitaient, et, pendant que l'Église romaine était submergée par un déluge d'erreurs, parmi eux seulement le flambeau divin était resté allumé. Aussi s'intitulaient-ils, non pas *réformés*, mais *réformateurs*.

Et, en effet, cette église aux mœurs austères, à la robe sans couture comme celle du Christ; cette église avait religieusement conservé l'esprit, les usages, les rites des premiers chrétiens. L'Évangile était sa loi; le culte qui découlait de cette loi, — le moins compliqué de tous les cultes humains, — ce culte était le lien d'une communauté fraternelle dont les membres ne se rassemblaient que pour prier et pour aimer. Leur crime, — car, pour les persécuter, il avait bien fallu leur trouver un crime! — leur crime avait été de soutenir que Constantin, en dotant les papes de grandes richesses, avait corrompu la société chrétienne; ils s'appuyaient de deux paroles sorties de la bouche du Christ; la première : « Le Fils de l'homme n'a pas une maison où reposer sa tête! » la seconde : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille! » Ce crime avait attiré sur eux les rigueurs d'une institution tout fraîchement établie, et qu'on appelait l'inquisition.

Les égorgements et les bûchers avaient duré quatre siècles; — car c'était d'eux que les albigeois en Languedoc, les hussites en Bohême, les vaudois dans la Pouille, tiraient leur origine; — mais rien n'avait pu ralentir chez eux, ni la foi, ni même l'esprit de prosélytisme : leurs missionnaires voyageaient sans cesse, non-seulement pour visiter les églises naissantes, mais encore pour en fonder de nouvelles. Leurs principaux apôtres étaient : Valdo de Lyon, qui leur avait donné le nom de *vaudois*; puis le fameux Bérenger; puis un Ludovico Pasquale, prédicateur en Calabre; puis un Giovanni de Lucerne, prédicateur à Gênes; puis, enfin, plusieurs frères du nom de Molines, envoyés pour catéchiser en Bohême, en Hongrie, en Dalmatie.

Les princes de Savoie ne virent d'abord dans les vaudois qu'une peuplade isolée, inoffensive, peu nombreuse, aux mœurs douces, à la doctrine pure. Mais, lorsque arrivèrent ces grands remueurs d'idées, ces grands bouleversateurs de mondes que l'on appelait Luther et Calvin, et que les vaudois se furent réunis à eux, les vaudois — branche de l'arbre immense de la Réforme — cessèrent d'être une secte dans l'Église, et devinrent un parti dans l'État.

Pendant les malheurs de Charles III, ils s'étaient, comme nous l'avons dit, répandus dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin, et avaient gagné un grand nombre de partisans dans la plaine et même dans les villes du Piémont, à Chieri, à Avignon et à Turin; aussi, François Ier, allié des Turcs de Constantinople et des protestants allemands, avait-il ordonné, en 1534, au sénat de Turin, de sévir contre eux dans toute la rigueur des lois, et à ses commandants militaires de seconder l'inquisition, pour forcer les vaudois à entendre la messe, ou à quitter le pays. Cette persécution s'était prolongée sous Henri II.

La plus grande fermentation régnait donc dans les vallées vaudoises, lorsque Emmanuel-Philibert arriva, le 16 novembre, à Verceil, l'un des châteaux où s'était, on se le rappelle, écoulée son enfance.

XVIII

LE 17 NOVEMBRE.

Le 17 novembre, au matin, un cavalier enveloppé d'un grand manteau descendait de cheval à la porte d'une petite maison d'Oleggio, et recevait dans ses bras une femme à demi évanouie de joie et de bonheur.

Le cavalier, c'était Emmanuel-Philibert; la femme, c'était Leona.

Quoique cinq mois à peine se fussent écoulés depuis qu'Emmanuel avait quitté Leona à Écouen, il s'était fait dans la jeune femme un immense changement. Ce changement était celui qui s'opérerait dans une fleur qui, habituée à l'air et au soleil, serait tout à coup transportée à l'ombre; celui qui s'opérerait dans un oiseau, libre musicien des airs, que tout à coup on enfermerait dans une cage : la fleur perdrait ses couleurs, l'oiseau son chant.

Les joues de Leona avaient pâli; son œil était devenu triste, sa voix grave.

Le premier moment donné au bonheur de se revoir, les premières paroles échangées avec les folles prodigalités de

la joie, Emmanuel regarda son amante d'un air d'inquiétude : la main de la douleur s'était posée sur ce visage, et y avait laissé sa fatale empreinte.

Elle sourit au regard interrogateur du prince.

— Je vois ce que tu cherches, mon bien-aimé Emmanuel, dit Leona : tu cherches le page du duc de Savoie, ton joyeux compagnon de Nice et d'Hesdin; tu cherches le pauvre Leone!

Emmanuel poussa un soupir.

— Celui-là, continua-t-elle avec un sourire d'une profonde mélancolie, il est mort, et tu ne le reverras plus... Mais il reste sa sœur Leona, à laquelle il a légué l'amour et le dévouement qu'il avait pour toi!

— Oh! que m'importe! s'écria Emmanuel; c'est Leona que j'aime! c'est Leona que j'aimerai toujours!

— Aime-la bien vite et bien tendrement, alors, dit la jeune femme avec le même sourire mélancolique.

— Et pourquoi cela? lui demanda Emmanuel.

— Mon père est mort jeune, reprit-elle; ma mère est morte jeune; et, moi, dans un an, j'aurai atteint l'âge de ma mère!

Emmanuel la pressa, en frissonnant, contre son cœur; puis, d'une voix altérée :

— Mais que dis-tu donc là, Leona? s'écria-t-il.

— Rien de bien effrayant, mon ami, maintenant que je suis sûre que Dieu permet aux morts de veiller sur les vivants.

— Je ne te comprends pas, Leona, dit Emmanuel, qui commençait à s'inquiéter sérieusement de la profonde rêverie empreinte dans le regard de la jeune femme.

— Combien as-tu d'heures à me donner, mon bien-aimé? demanda Leona.

— Oh! tout le jour, toute la nuit! N'est-il pas convenu qu'une fois par an, pendant vingt-quatre heures, tu m'appartiens?

— Oui... Eh bien, à demain ce que j'ai à te dire! D'ici là, mon bien-aimé, revivons dans le passé.

Puis, avec un soupir :

— Hélas! ajouta-t-elle, le passé, c'est mon avenir, à moi! Et elle fit signe à Emmanuel de la suivre.

Établie depuis peu de temps au village d'Oleggio, dans cette maison qu'elle avait achetée, et qu'elle avait plutôt érigée en tabernacle que meublée en maison, elle était encore inconnue de tout le monde; Emmanuel-Philibert, qui n'était pas revenu en Piémont depuis son enfance, y était encore plus inconnu qu'elle.

Les paysans regardèrent donc passer ce beau jeune homme de trente ans à peine, et cette belle jeune femme qui en paraissait tout au plus vingt-cinq, sans se douter qu'ils voyaient passer ensemble, et le prince qui tenait dans ses mains le bonheur du Piémont, et celle qui tenait dans ses mains le cœur du prince.

Où allaient-ils?

C'était Leona qui conduisait Emmanuel.

De temps en temps, elle s'arrêtait, et, s'approchant d'un groupe :

— Écoute!... disait-elle à Emmanuel.

Puis elle demandait aux paysans :

— De quoi parlez-vous, mes amis?

Et ceux-ci répondaient :

— De quoi voulez-vous que nous parlions, ma belle dame, si ce n'est du retour de notre prince dans ses États?

Alors, Emmanuel se mêlait à la conversation.

— Que pensez-vous de lui? demandait-il.

— Que voulez-vous que nous en pensions? disaient les paysans. Nous ne le connaissons pas!

— Vous le connaissez de renommée? disait Leona.

— Oui, comme un brave capitaine; mais que nous importent les braves capitaines, à nous? Ce sont les braves capitaines qui, pour soutenir leur réputation, se font la guerre, et, la guerre, c'est la stérilité de nos champs, la dépopulation de nos villages, le deuil de nos filles et de nos femmes!

Et Leona regardait Emmanuel d'un œil plein de prière.

— Tu entends? murmurait-elle.

— Ainsi, ce que vous désirez de votre prince, braves gens?... demandait Emmanuel.

— C'est qu'il nous délivre de l'étranger; c'est qu'il nous ramène la paix et la justice!

— Au nom du duc, disait alors Leona, je vous promets tout cela; car le duc Emmanuel-Philibert est non-seulement, comme vous le disiez, un brave capitaine, mais aussi un grand cœur!

— En ce cas, criaient les paysans, vive notre jeune duc Emmanuel-Philibert!

Et le prince serrait Leona contre sa poitrine; car, pareille à une autre Égérie, elle faisait connaître à cet autre Numa les véritables désirs du peuple.

— Oh! lui disait-il, ma bien-aimée Leona, que ne puis-je ainsi, et avec toi, faire le tour de mes États!

Et Leona souriait tristement.

— Je serai toujours avec toi, murmurait-elle.

Puis, si bas, qu'elle seule et Dieu pouvaient l'entendre :

— Et bien davantage encore, ajoutait-elle, plus tard que maintenant!

Ils sortirent du village.

— J'aurais voulu, mon bien-aimé, dit Leona, te conduire où nous allons par un chemin tout de fleurs; mais, tu le vois, le ciel et la terre rappellent à eux deux l'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui : la terre est triste et dépouillée, elle représente la mort; — le soleil est brillant et doux, il représente la vie; — la mort, qui n'est que passagère comme l'hiver; la vie, qui est éternelle comme le soleil!... Reconnais-tu la place où, tout ensemble, tu as trouvé la mort et la vie?

Emmanuel-Philibert regarda autour de lui, et jeta un cri : il reconnaissait l'endroit où il avait, vingt-cinq ans auparavant, trouvé, près d'un ruisseau, une femme morte et un enfant presque mort.

— Ah! c'est ici, n'est-ce pas? s'écria-t-il.

— Oui, dit Leona en souriant, c'est bien ici.

Emmanuel prit son poignard, coupa une branche de saule, et la planta juste à l'endroit où était couchée la mère de Leona.

— Là, dit-il, s'élèvera une chapelle à la Vierge des miséricordes.

— Et à la Mère des douleurs, ajouta Leona.

Puis elle se mit à cueillir, au bord du ruisseau, quelques tardives fleurs d'automne, tandis qu'Emmanuel-Philibert, grave et rêveur, appuyé au saule dont il avait coupé une branche, voyait repasser devant lui sa vie entière.

— Oh! dit-il tout à coup en attirant à lui Leona et en la pressant contre sa poitrine, tu as été l'ange visible qui, à travers les âpres chemins que j'ai suivis, m'a conduit, pendant vingt-cinq ans, de ce point d'où je suis parti à ce point où je reviens!

— Et moi, reprit Leona, je te jure ici, ô mon bien-aimé duc! de continuer, dans le monde des esprits, la mission que j'avais reçue de Dieu dans le monde des hommes.

Emmanuel regarda la jeune femme avec cette inquiétude qu'il avait déjà exprimée en la revoyant.

Leona, la main étendue, le visage pâlement éclairé par ce mourant soleil d'automne, semblait déjà bien plus une ombre qu'une créature vivante.

Emmanuel baissa la tête, et poussa un soupir.

— Ah! tu commences enfin à me comprendre, dit Leona. Ne pouvant plus être à toi, n'ayant plus la force de demeurer en ce monde, je ne pouvais plus être qu'à Dieu!

— Leona! Leona! s'écria Emmanuel, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis à Bruxelles et à Écouen!

— Oh! dit Leona, je te tiens bien plus que je ne t'avais promis, mon bien-aimé duc! je t'avais promis de te revoir et d'être à toi une fois par an, et voilà que je trouve que ce n'est plus assez, et qu'à force de prières, j'ai obtenu de Dieu de mourir bien vite, afin de ne plus te quitter du tout!

Emmanuel frissonna comme si, au lieu de ces paroles qui venaient de frapper son oreille, c'eût été l'aile de la Mort elle-même qui eût effleuré son cœur.

— Mourir! mourir! dit-il. Mais sais-tu donc ce qu'il y a de l'autre côté de la vie? Es-tu descendue, comme Dante Alighieri de Florence, dans ce grand mystère de la tombe, pour parler ainsi de mourir?

Leona sourit.

— Je ne suis pas descendue dans la tombe, comme Dante Alighieri de Florence, dit-elle; mais un ange en est sorti, qui a conversé avec moi des choses de la mort et de la vie.

— Mon Dieu! Leona, s'écria Emmanuel en regardant la jeune femme d'un air où se peignait un commencement d'effroi, es-tu bien sûre d'avoir toute ta raison?

Leona sourit; on sentait en elle la douce et profonde sécurité de la conviction.

— J'ai revu ma mère, dit-elle.

Emmanuel éloigna de lui Leona, mais sans la quitter des mains, et, la regardant d'un œil de plus en plus étonné :

— Ta mère? s'écria-t-il.

— Oui, ma mère, dit Leona avec une tranquillité qui fit passer un frisson dans les veines de son amant.

— Et quand cela? demanda Emmanuel.

— Pendant la nuit dernière.

— Et où l'as-tu revue? reprit le duc; à quelle heure l'as-tu revue?

— A minuit, près de mon lit.

— Tu l'as vue? insista Emmanuel.

— Oui, répondit Leona.

— Et elle t'a parlé?

— Elle m'a parlé.

Le prince essuya, d'une main, la sueur qui perlait sur son front, et, de l'autre, serra Leona contre son cœur, comme pour s'assurer que c'était bien un être vivant, et non un fantôme qu'il avait devant les yeux.

— Oh! répète-moi cela, mon cher enfant! reprit-il; dis-moi ce que tu as vu, dis-moi ce qui s'est passé.

— D'abord, reprit Leona, depuis que je t'ai quitté, mon bien-aimé Emmanuel, chaque nuit, j'ai rêvé des deux seules personnes que j'aie aimées au monde : de toi et de ma mère.

— Leona! dit le prince en appuyant ses lèvres au front de la jeune femme.

— Mon frère! répondit celle-ci, comme pour donner au baiser qu'elle recevait toute la chasteté d'une étreinte fraternelle.

Le duc hésita un instant; puis, d'une voix étouffée :

— Eh bien, oui, ma sœur! dit-il.

— Merci! dit Leona avec un divin sourire. Oh! maintenant, je suis bien sûre de ne plus jamais te quitter!

Et, d'elle-même, une seconde fois, elle donna son front à baiser au prince, qui ne fit plus qu'y appuyer le sien.

— J'écoute, murmura-t-il.

— Je te disais donc, cher bien-aimé, que, chaque nuit, depuis le jour d'Écouen, j'avais rêvé de toi et de ma mère; mais tout cela n'était qu'un rêve, et, la nuit dernière seulement, j'eus la vision...

— Voyons, parle!

— Je dormais; je fus éveillée par une impression glaciale; je rouvris les yeux : une femme vêtue de blanc, et voilée, était dans la ruelle de mon lit; c'était cette femme qui venait de m'embrasser au front. J'allais jeter un cri, elle leva son voile, et je reconnus ma mère!

— Leona! Leona! songes-tu bien à ce que tu dis? demanda le duc.

Leona sourit.

— J'étendis les deux bras comme pour l'embrasser, reprit-elle; mais elle fit un signe, et mes bras retombèrent inertes à mes côtés. J'étais enchaînée sur mon lit; on eût dit que mes yeux seuls vivaient. Mes yeux étaient fixes sur le fantôme, et ma bouche murmurait : « Ma mère! »

Emmanuel fit un mouvement.

— Oh! je n'avais pas peur : j'étais heureuse!

— Et tu dis, Leona, que le fantôme t'a parlé?

— Oui... « Ma fille, m'a-t-il dit, ce n'est point la première fois que Dieu permet que je te revoie depuis ma mort; et souvent, dans ton sommeil, tu as dû me sentir près de toi, car souvent je suis venue, me glissant entre tes rideaux, comme je suis là, pour te regarder dormir; mais c'est la première fois que Dieu permet que je te parle. — Parlez, ma mère, lui répondis-je, j'écoute. — Ma fille, continua le fantôme, en faveur de la croix blanche de Savoie à laquelle tu as sacrifié ton amour, non-seulement Dieu te pardonne, mais encore il permet qu'à chaque grand danger qui menacera le duc, tu lui en donnes avis... »

Le duc regarda Leona avec doute.

— « Demain, quand le duc viendra te voir, tu lui diras de quelle sainte mission le Seigneur te charge; puis, comme il doutera... » Car le fantôme avait prévu que tu douterais, mon bien-aimé!

— En effet, Leona, répondit Emmanuel, ce que tu me dis là est assez extraordinaire pour qu'il soit permis de douter!

— « Puis, comme il doutera, poursuivit le fantôme, tu lui diras qu'à l'heure même où un oiseau viendra se poser sur la branche de saule qu'il aura coupée, et chantera, c'est-à-dire le 17 novembre, à trois heures de l'après-midi, Scianca-Ferro arrivera à Verceil, porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite. Alors, il sera bien forcé de croire. » Et le fantôme baissa son voile en murmurant : « Adieu, ma fille! tu me reverras quand il sera temps! » Après quoi, il s'évanouit...

A peine Leona avait-elle cessé de parler, qu'un oiseau inconnu, qui semblait s'abattre du ciel, se posa sur la branche de saule coupée par le duc et plantée en terre, et se mit à chanter mélodieusement.

Leona sourit.

— Tu vois, mon duc, dit-elle, en ce moment Scianca-Ferro entre à Verceil, où tu le trouveras demain.

— En vérité, dit Emmanuel, si ce que tu m'annonces est vrai, Leona, il y aura miracle!

— Et, alors, me croiras-tu?

— Oui.

— Feras-tu, dans l'occasion, ce que je te dirai?

— Ce serait un sacrilége de ne pas t'obéir, Leona; car tu viendrais de la part de Dieu.

— Voilà tout ce que j'avais à te dire, mon ami. Rentrons maintenant.

— Pauvre enfant! murmura le duc, il n'est point étonnant que tu sois si pâle, ayant reçu le baiser d'une morte...

Le lendemain, en arrivant au château de Verceil, Emmanuel-Philibert trouva Scianca-Ferro qui l'attendait.

Le brave écuyer était entré, la veille, dans la grande cour au moment où trois heures sonnaient; il apportait une lettre de la duchesse!

XIX

LES MORTS SAVENT TOUT.

La lettre de la princesse Marguerite était accompagnée d'une somme de trois cent mille écus.

Le maréchal de Bourdillon, qui, sans doute, agissait selon les ordres secrets qu'il recevait du duc de Guise, refusait de quitter ses garnisons, si ses hommes n'étaient pas payés d'un arriéré de solde. Voyant que les Français n'évacuaient pas le Piémont aussi rapidement qu'ils s'y étaient obligés, Emmanuel-Philibert avait écrit au roi François II, en chargeant la princesse Marguerite de transmettre la lettre à son neveu. Le roi François II, soufflé par les Guise, avait répondu que les soldats ne voulaient point abandonner le Piémont avant d'avoir touché une somme de cent mille écus qui leur était due.

« Or, disait la bonne princesse Marguerite, comme il est incontestable que c'est à la France, et non pas à vous, à payer les soldats français, je vous envoie, mon bien-aimé

maître et seigneur, cette somme de cent mille écus, prix de mes joyaux de jeune fille, et qui me venaient en grande partie des dons de mon père François Ier.

» Et, par ainsi, ajoutait-elle, ce sera la France qui payera, et non pas vous. »

Les troupes françaises furent donc soldées, et il ne resta plus de garnison que dans les quatre villes réservées : Turin, Chivas, Chiri et Villeneuve-d'Asti.

Puis Emmanuel revint à Nice avec Scianca-Ferro, lequel ne fit qu'y toucher barres, et retourna aussitôt à Paris prendre son poste près de la princesse Marguerite.

La princesse ne devait venir dans les États du duc que quand toute trace de désordres se serait effacée.

Peut-être, un peu ingrat envers elle par amour pour Leona, le duc ne mettait-il pas à revoir cette excellente princesse tout l'empressement qu'elle méritait.

Il n'en procéda pas moins à la complète réorganisation de ses États, et commença par faire la part de la fidélité, de l'oubli et de l'ingratitude.

Un grand nombre de ses sujets s'étaient jetés dans le parti français; un nombre moindre s'étaient tenus à l'écart chez eux, demeurant passivement fidèles au duc; enfin, quelques-uns étaient restés constants à sa mauvaise fortune, et avaient pris une part active à ses intérêts. Il avança ces derniers en charges et en honneurs; il pardonna aux seconds leur faiblesse, et leur fit bon visage, leur rendant même service quand l'occasion s'en présentait; quant aux derniers, il ne leur fit ni bien ni mal, mais les laissa éloignés des affaires, disant :

— Je n'ai point de raison de me fier à eux dans ma prospérité, puisqu'il m'ont abandonné dans ma disgrâce.

Puis il se rappela que les paysans d'Oleggio lui avaient demandé des magistrats qui leur rendissent la justice, au lieu de la leur vendre; en conséquence, il mit à la tête de l'ordre judiciaire Thomas de Langusque, comte de Stropiane, magistrat célèbre à la fois par son intégrité et par sa profonde science des lois.

En outre, deux sénats remplacèrent les anciens conseils de justice, et les parlements établis par l'occupation française. Or, sur le versant occidental des Alpes était né ce proverbe : « Dieu nous préserve de l'équité du parlement! » et ce proverbe — comme avaient fait Annibal et Charlemagne, et comme devait faire plus tard Napoléon, — avait passé des Alpes Occidentales aux Alpes Orientales.

La paix fut plus longue à établir que la justice.

Nous avons parlé des deux causes de guerre, guerre territoriale et guerre religieuse, qui existaient au sein même de la Savoie.

Guerre territoriale avec la confédération Helvétique, qui s'était emparée du pays de Vaud, du comté de Romont, de Gex et du Châblais.

Emmanuel-Philibert consentit à céder aux Bernois toute la rive droite du lac Léman, à la condition qu'on lui rendrait le Châblais, Gex et les bailliages de Ternier et de Gaillard.

La paix fut arrêtée sur ces bases.

Guerre religieuse avec les réformateurs des vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Nous avons dit qu'en s'alliant aux calvinistes de Genève et aux luthériens d'Allemagne, ces schismatiques étaient devenus une puissance.

Emmanuel-Philibert envoya contre eux le bâtard d'Achaïe.

Celui-ci pénétra dans les vallées avec une armée de quatre ou cinq mille hommes : on pensait que c'était bien assez pour réduire une population inhabile aux armes, et qui n'avait d'autre moyen de défense que ses instruments de labourage; mais tout devient arme à qui veut véritablement combattre pour la double liberté du corps et de l'âme.

Les hommes cachèrent les femmes, les vieillards et les enfants dans des cavernes connues d'eux seuls; sous le coup d'une invasion, ils avaient reçu de leurs frères de Genève des quantités considérables de poudre; le long de toutes les routes que devaient suivre les catholiques, on mina les rochers : à peine engagés dans les défilés, les envahisseurs entendaient gronder au-dessus de leurs têtes un tonnerre plus terrible que celui du ciel, une foudre qui tombait à chaque éclair! Les montagnes tremblaient sous ces détonations; les rochers, subitement arrachés de leurs bases, semblaient d'abord remonter vers les nuages, puis retombaient entiers ou en éclats, roulaient aux versants des montagnes en avalanches de granit, et venaient frapper des hommes qui, lorsqu'ils cherchaient leurs adversaires, ne voyaient que des aigles effrayés qui planaient dans le ciel.

Cette guerre dura près d'un an.

Enfin, vaudois et catholiques, lassés, en vinrent à des paroles de paix; peut-être aussi Emmanuel-Philibert n'avait-il voulu donner qu'un gage de son désir d'exterminer l'hérésie aux Guise, qui gouvernaient la France, qui dressaient les bûchers de la Grève, qui préparaient la Saint-Barthélemy, et à Philippe II, qui gouvernait l'Espagne, et qui dressait les échafauds de Bruxelles, d'Anvers et de Gand.

Le résultat des conférences fut que les vaudois renverraient leurs *barbas* les plus turbulents, — c'était le nom que les religionnaires des montagnes donnaient à leurs prêtres, à cause des longues barbes qu'ils portaient, — et que, ceux-ci renvoyés, les habitants auraient le droit d'exercer leur culte aux lieux où, de temps immémorial, ils l'avaient exercé.

Seulement, comme une population catholique existait aussi dans la vallée, et, quoique en nombre inférieur, avait droit à la liberté de son culte, on désigna, dans chaque vallée, deux villages où la messe serait célébrée.

Les prêtres religionnaires firent leurs adieux à leurs familles, et, de peur de soulèvement parmi les populations si l'on voyait en eux des exilés, partirent sous des costumes de pâtres et de muletiers.

Eux partis, Emmanuel fit élever, aux issues des vallées, les châteaux forts de la Peyrouse, du Villars et de la Tour.

Toutes choses ainsi pacifiées dans son duché, il écrivit à la duchesse de venir le rejoindre à Nice; puis, comme on était au 12 novembre de l'année 1560, il partit pour son château de Verceil.

Le 17 au matin, il était à Oleggio.

C'était, depuis son mariage, le second anniversaire de sa visite à Leona.

Leona l'attendait, comme la première année, sur le seuil de la petite maison.

Il y avait, dans ces deux cœurs, dans ce chaste amour, une telle communion de pensées, qu'Emmanuel n'avait pas l'idée de manquer à ce rendez-vous, et que Leona n'avait point l'idée qu'Emmanuel pût y manquer.

Du plus loin qu'il aperçut Leona l'attendant, Emmanuel mit son cheval au galop, heureux de la revoir, tremblant de la revoir plus pâle et plus proche de la tombe que la dernière fois.

On eût dit que Leona avait prévu l'impression que son visage pouvait faire sur son amant : elle l'attendait couverte d'un voile.

Emmanuel frissonna à sa vue : elle avait l'air elle-même de cette ombre voilée dont elle lui avait raconté l'apparition à son dernier voyage.

Il leva le voile d'une main tremblante, et deux larmes silencieuses jaillirent de ses yeux.

La peau de Leona avait pris la blancheur d'un marbre de Paros; son regard semblait une flamme près de s'éteindre, sa voix un souffle près d'expirer. Elle faisait évidemment un effort pour vivre.

Une légère rougeur passa sur les joues de la jeune femme en revoyant son bien-aimé duc. Son cœur vivait toujours, et chacun de ses battements disait encore : « Je t'aime! »

Une collation était préparée; mais Leona n'y goûta point; elle semblait déjà soustraite aux besoins et aux faiblesses de ce monde.

Après le déjeuner, elle prit le bras d'Emmanuel, et tous deux recommencèrent, à travers le village, la promenade qu'ils avaient faite un an auparavant.

Cette fois, on ne voyait plus sur des places ces groupes de

paysans inquiets, s'interrogeant sur les qualités ou les défauts de leur duc : un an s'était écoulé, et cette année avait réussi à le faire connaître. A part cette guerre circonscrite dans les trois vallées, et qui n'avait pas eu de retentissement au dehors, la paix avait fait son œuvre maternelle; les garnisons françaises avaient quitté les villes qu'elles ruinaient depuis vingt-trois ans; la justice était impartialement rendue aux grands comme aux petits. Aussi, chacun était-il à son travail, laboureurs aux champs, industriels à leur atelier.

On bénissait le duc, et l'on n'exprimait plus qu'un vœu : c'était que la princesse Marguerite donnât un héritier au trône de Savoie.

A chaque fois que ce vœu était prononcé devant ces deux promeneurs étrangers, Emmanuel tressaillait et regardait Leona.

Leona souriait et répondait pour le duc :

— Dieu, qui nous a rendu notre souverain bien-aimé, n'abandonnera point la Savoie!

Au bout du village, Leona prit le chemin qu'elle avait pris l'année précédente, et, au bout d'un quart d'heure de marche, tous deux se trouvèrent en face de la petite chapelle qui s'élevait à la place où le duc avait, un an auparavant, planté une branche de saule, et où l'oiseau inconnu avait chanté son chant merveilleux.

C'était une de ces petites chapelles du XVIe siècle, si élégantes de construction, si élancées de forme; elle était bâtie tout entière de ce charmant granit rose que fournissent les montagnes du Tessin. Dans une niche dorée, une Vierge d'argent présentait aux passants son divin Fils, qui bénissait, la main droite étendue.

Emmanuel, pieux comme un chevalier du temps des croisades, s'agenouilla et fit sa prière.

Pendant le temps qu'elle dura, Leona se tint debout près de lui, la main appuyée sur sa tête; puis, lorsqu'il eut fini :

— Mon bien-aimé duc, dit-elle, vous m'avez promis, vous m'avez juré même, il y a un an, à cette place, que, si, à votre retour au château de Verceil, vous retrouviez, comme je vous l'annonçais, Scianca-Ferro porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite, vous croiriez désormais à tout ce que je vous dirais, si étranges que vous parussent mes paroles, et que vous suivriez mes avis, si obscurs qu'ils pussent être.

— Oui, je t'ai promis cela, dit le duc; sois tranquille, je m'en souviens.

— Scianca-Ferro était-il à Verceil?

— Il y était.

— Y était-il arrivé à l'heure que j'avais dite?

— A trois heures sonnantes, il était entré dans la cour.

— Était-il porteur d'une lettre de la princesse Marguerite?

— Cette lettre est la première chose qu'il m'a remise en me revoyant.

— Tu es donc prêt à suivre mes conseils sans les discuter?

— Je crois, ma Leona, quand tu me parles, que c'est cette Vierge elle-même dont je viens d'adorer l'image qui me parle par ta bouche!

— Eh bien, écoute donc. J'ai revu ma mère.

Emmanuel tressaillit comme il avait fait, lorsque, un an auparavant, Leona avait prononcé les mêmes paroles.

— Et quand cela? demanda-t-il.

— La nuit dernière.

— Et... que t'a-t-elle dit? fit le duc se reprenant, malgré lui, à douter.

— Allons, dit Leona en souriant, voilà encore que tu doutes!

— Non, dit le duc.

— Cette fois, donc, je commencerai par la preuve.

Emmanuel écouta.

— Avant de partir pour Verceil, tu as écrit à la princesse Marguerite de venir te rejoindre?

— C'est vrai, répondit Emmanuel avec étonnement.

— Tu lui disais, dans ta lettre, que tu l'attendrais à Nice, où elle arriverait par mer de Marseille?

— Tu sais cela? demanda le duc.

— Tu ajoutais que, de Nice, tu la conduirais à Gênes en suivant le littoral de la mer, par San-Remo et Albenga?

— Mon Dieu! murmura Emmanuel.

— Puis que de là, par la belle vallée de la Bormida, par Cherasco et Asti, tu la conduirais à Turin?

— C'est vrai, Leona! mais personne que moi ne connaît le contenu de cette lettre; et je l'ai confiée à un courrier dont je suis sûr...

Leona sourit.

— Ne t'ai-je pas dit que, cette nuit, j'avais revu ma mère?

— Eh bien?

— Les morts savent tout, Emmanuel!

Le duc, en proie à une terreur involontaire, passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Il faut te croire! murmura-t-il. Après?

— Eh bien, mon cher Emmanuel, voici ce que m'a dit ma mère : « Tu verras demain le duc; tu l'engageras à partir, pendant la nuit, avec la duchesse Marguerite par Tenda et Coni, et à faire suivre la route de la mer à une litière vide, escortée de Scianca-Ferro et de cent hommes bien armés. »

Emmanuel regarda Leona d'un œil interrogateur.

— « Il y va du salut de la Savoie ! » Voilà ce que m'a dit ma mère, Emmanuel; et voici ce que je te dis, moi : tu as promis, tu as fait plus que de promettre, tu as juré de suivre mes avis; jure-moi donc que tu passeras avec la duchesse par Tenda et Coni, tandis que Scianca-Ferro, avec une litière vide et cent hommes bien armés, suivra le littoral de la mer.

Le duc eut un moment d'hésitation : sa raison comme homme, son orgueil comme soldat, combattaient la promesse faite, la parole donnée.

— Emmanuel, murmura Leona en secouant mélancoliquement la tête, qui sait? peut-être est-ce la dernière chose que je te demande !

Emmanuel étendit la main vers la chapelle, et jura.

XX

LA ROUTE DE SAN-REMO A ALBENGA.

Emmanuel-Philibert avait donné rendez-vous à Nice à la princesse Marguerite, d'abord pour récompenser d'une nouvelle faveur sa fidèle ville; puis ensuite, comme le voyage de la princesse devait se faire au mois de janvier, il voulait lui montrer son duché par sa face riante, par le printemps éternel de Nice et d'Oneglia.

En effet, la duchesse Marguerite arriva vers le 15 janvier, et aborda dans le port de Villefranche; elle avait été longuement retardée par les fêtes qu'on lui avait données à Marseille : Marseille l'avait fêtée à la fois, et comme la tante du roi Charles IX, alors régnant, et comme duchesse de Savoie; et, à ces deux titres, la vieille ville phocéenne lui avait rendu mille honneurs.

Le duc et la duchesse restèrent quatre mois à Nice.

Le duc employa ce temps à activer la construction des galères qu'il avait commandées. — Un corsaire calabrais, nommé Occhiali, renégat chrétien, qui s'était fait musulman, avait opéré des descentes en Corse et sur les côtes de Toscane; on prétendait même avoir vu un vaisseau suspect dans les eaux de la rivière de Gênes.

Enfin, vers le commencement de mars, avec les premiers souffles de ce tiède printemps italien qui caresse si doucement les poitrines fatiguées, Emmanuel décida qu'il partirait.

L'itinéraire du voyage était connu d'avance : le cortége royal suivait ce que l'on appelait la rivière de Gênes, c'est-à-dire le littoral de la mer. Le duc et la duchesse, — le duc à cheval, la duchesse en litière, — passaient par San-Remo

et Albenga, où des relais de chevaux étaient préparés d'avance.

Le départ fut fixé au 15 mars.

Au point du jour, le cortége sortit du château de Nice, le duc à cheval, comme nous l'avons dit, et visière baissée, armé en guerre, chevauchant près de la litière, dont les rideaux étaient tirés. Cinquante hommes armés marchaient devant, cinquante hommes armés marchaient derrière.

La première nuit, on s'arrêta à San-Remo.

Le lendemain, de bonne heure, on se remit en route.

On fit halte à Oneglia pour déjeuner; mais la duchesse ne voulut pas descendre de sa litière, où le duc lui-même lui porta du pain, du vin et quelques fruits.

Le duc mangea sans se désarmer, en levant seulement la visière de son casque.

Vers midi, la cavalcade et la litière repartirent.

Un peu au delà de Porto-Maurisio, la route se resserre entre deux montagnes; on perd la vue de la mer, et l'on se trouve dans un étroit défilé hérissé de rochers à droite et à gauche; — lieu propre à une embuscade, s'il en fut!

Le duc envoya vingt hommes en avant : c'était un surcroît de précaution, car, en ces temps de paix, que pouvait-on avoir à craindre?

Aussi, les vingt hommes passèrent-ils sans être inquiétés.

Le reste de la troupe s'engagea dans le défilé.

Mais, au moment où le duc, toujours près de la litière, venait de s'y engager à son tour, une arquebusade terrible retentit, dirigée particulièrement sur le duc et sur la litière; le cheval du duc fut blessé, un des chevaux de la litière tomba mort, et une faible plainte passa comme un souffle à travers les rideaux.

En même temps, des cris sauvages se firent entendre, et l'on se trouva assailli par une bande d'hommes aux costumes moresques.

On était tombé dans une embuscade de pirates.

Le duc allait courir à la litière, quand un des assaillants, monté sur un magnifique cheval arabe, et couvert des pieds à la tête d'une cotte de mailles turque, s'élança directement sur lui en criant :

— A moi, duc Emmanuel! tu ne m'échapperas point, cette fois!

— Oh! ni toi non plus! répondit le duc.

Puis, se dressant sur ses étriers, et levant son épée au-dessus de sa tête :

— Faites de votre mieux, vous autres! cria-t-il à ses soldats; je vais tâcher de vous donner l'exemple.

En ce moment, la mêlée devint générale.

Mais, au milieu de la mêlée, qu'on nous permette de suivre la lutte des deux chefs.

On connaît l'habileté du duc Emmanuel à ce jeu terrible de la guerre où peu d'hommes pouvaient lui résister; — mais, cette fois, il avait trouvé un adversaire digne de lui.

D'abord, de la main gauche, chacun des deux combattants avait déchargé sur l'autre un pistolet dont la balle avait glissé sur l'armure du duc, et s'était aplatie sur celle du pirate.

Alors le combat, dont cette décharge n'était que le prélude, avait continué à l'épée.

Quoique armé à la turque comme armes défensives, le corsaire, comme armes offensives, portait à la main une longue épée droite, et, à l'arçon de sa selle, une hache à manche pliant, à tranchant affilé. Ces haches, dont le manche était fait en peau de rhinocéros toute garnie de petites lames d'acier, avaient, à cause de leur flexibilité même, une terrible volée.

Le duc avait son épée et une masse d'armes : c'étaient, on s'en souvient, ses armes habituelles; toutes deux étaient redoutables entre ses mains.

Deux ou trois de ses soldats avaient voulu lui porter secours; mais il les avait écartés en criant :

— Faites pour vous! avec l'aide de Dieu, je ferai pour moi!

Et, avec l'aide de Dieu, en effet, il faisait merveille.

Il était évident que les pirates ne s'étaient point attendus à trouver une si forte escorte, et que leur chef — celui qui avait attaqué le duc — espérait le prendre plus à l'improviste et moins bien armé; toutefois, pour s'être trompé, il n'en reculait point d'un pas.

On sentait que, dans les coups terribles qu'il portait au duc, il y avait une haine plus terrible que les coups; mais, sur l'armure de Milan du duc, l'épée du pirate, de si bonne trempe qu'elle fût, n'avait pas grande prise; de même que, sur la cotte de mailles de Damas, s'émoussait la lame de l'épée du duc.

Au milieu de cette lutte acharnée, le duc sentit que son cheval, blessé, faiblissait, et allait lui manquer entre les jambes; il réunit toutes ses forces pour porter un coup à son adversaire : l'épée flamboya entre ses deux mains. Le pirate comprit de quel coup terrible il était menacé; il se renversa en arrière, et, en se renversant, fit cabrer son cheval.

Ce fut le cheval qui reçut le coup.

Cette fois, le chanfrein du cheval, d'acier moins pur que l'armure du cavalier, fut fendu, et le cheval, frappé entre les deux oreilles, s'abattit sur ses genoux.

Le More crut son cheval tué : il s'élança à terre au moment où le cheval du duc tombait lui-même. Les deux adversaires se trouvèrent donc à pied en même temps.

Chacun d'eux courut à l'arçon de son cheval, l'un pour en arracher sa hache, l'autre pour y prendre sa masse d'armes.

Puis, comme si chacun d'eux eût jugé l'arme dont il venait de s'emparer suffisamment meurtrière, les deux combattants jetèrent leur épée, et le pirate demeura armé de sa hache, et le duc de sa masse.

Jamais cyclopes forgeant, dans les cavernes de l'Etna, la foudre de Jupiter sur l'enclume de Vulcain ne frappèrent de si rudes coups! on sentait que la Mort elle-même, la reine des sanglantes batailles, arrêtait son vol, et planait au-dessus de ces deux hommes, certaine d'emporter dans ses bras l'un d'eux endormi du dernier sommeil.

Au bout d'un instant, l'avantage parut se décider pour le duc. La hache de son adversaire avait enlevé pièce à pièce la couronne de son casque; mais il était évident que les pointes d'acier de la masse d'armes avaient, à travers la cotte de mailles, creusé de terribles meurtrissures.

Puis, à l'encontre des forces inépuisables du duc, les forces de son adversaire semblaient s'épuiser : sa respiration sifflante passait visible par les ouvertures de son casque; ses coups étaient moins rapides et moins vigoureux; le bras, sinon la haine, s'alanguissait.

A chaque coup qu'il portait, le duc, au contraire, paraissait reprendre une énergie nouvelle.

Le pirate commença de reculer, — pas à pas, d'une manière insensible, — mais il reculait! Sa retraite le conduisait au bord d'un précipice; seulement, occupé à parer des coups ou à en porter, il semblait ne pas s'apercevoir qu'il se rapprochait insensiblement de l'abîme.

Tous deux, l'un reculant, l'autre poursuivant, arrivèrent ainsi sur la plate-forme qui surplombait le précipice : deux pas encore, et le terre manquait au pirate!

Mais sans doute était-ce là qu'il voulait arriver; car, tout à coup, il lança loin de lui sa hache, et, saisissant son adversaire à bras-le-corps :

— Ah! duc Emmanuel! s'écria-t-il, je te tiens donc enfin, et nous allons mourir ensemble!

Et, d'une secousse à déraciner un chêne, il souleva son ennemi entre ses bras.

Mais un éclat de rire terrible lui répondit.

— Je t'avais reconnu, bâtard de Waldeck! lui dit son adversaire en dénouant la chaîne de fer de ses bras.

Puis, levant la visière de son casque :

— Je ne suis pas le duc Emmanuel, ajouta-t-il, et tu n'auras pas l'honneur de mourir de sa main.

— Scianco-Ferro! s'écria le bâtard de Waldeck. Ah! malédiction sur toi et sur ton duc!

Et il se baissa pour ramasser sa hache et recommencer la lutte; mais, pendant ce mouvement, si rapide qu'il fût, la masse de Scianca-Ferro, pesante comme le roc sur lequel combattaient les deux adversaires, s'abattit sur le derrière

de la tête du renégat. Le bâtard de Waldeck poussa un soupir, et tomba sans mouvement.

— Ah! s'écria Scianca-Ferro, frère Emmanuel, tu n'es plus là pour m'empêcher d'écraser cette vipère!

Et, comme, pendant le combat, son poignard de merci était sorti du fourreau, il ramassa un quartier de roc qu'il souleva entre ses bras avec la force d'un de ces titans qui entassaient Pélion sur Ossa, et en écrasa, dans son casque, la tête de son ennemi. Puis, avec un éclat de rire plus terrible encore que le premier :

— Ce qui me plaît surtout dans ta mort, bâtard de Waldeck, dit-il, c'est que, mourant dans l'armure d'un infidèle, tu es damné comme un chien!

Alors, se rappelant ce soupir qu'il avait entendu sortir de la litière, il y courut, et en écarta les rideaux.

De tous côtés, les pirates fuyaient.

Pendant ce temps, Emmanuel et la princesse Marguerite suivaient tranquillement la route de Tenda et de Coni. Ils arrivaient dans cette dernière ville à peu près à la même heure où avait lieu, entre San-Remo et Albenga, le terrible combat que nous venons de raconter.

Le duc Emmanuel était soucieux.

Quelle avait pu être la raison de Leona pour exiger de lui ce changement de route ? quel danger courait-il à suivre celle de la rivière de Gênes? et, s'il y avait un danger, ce danger n'était-il pas retombé sur Scianca-Ferro?

Qui avait prévenu Scianca-Ferro de la promesse faite par lui, Emmanuel, à Leona? et comment se faisait-il qu'au moment où il allait parler à Scianca-Ferro de son changement d'itinéraire, celui-ci fût venu à lui, et lui en eût parlé le premier?

Le souper fut triste. La princesse Marguerite était fatiguée; de son côté, Emmanuel-Philibert prétexta le besoin du repos, et se retira vers dix heures dans sa chambre. Il lui semblait que, d'un moment à l'autre, il devait arriver quelque messager de mauvaise nouvelle.

Il fit veiller un homme à la porte, et un autre dans l'antichambre, afin qu'à toute heure de la nuit on pût l'éveiller, et, s'il survenait quelque chose, lui apprendre ce qui était arrivé.

Onze heures sonnèrent; Emmanuel ouvrit sa fenêtre : le ciel était étoilé, l'atmosphère était calme et pure. Un oiseau chantait dans un buisson de grenadiers, et il sembla au duc que c'était le même oiseau dont il avait entendu le chant à Oleggio... Au bout d'une demi-heure, il referma sa fenêtre, et vint s'accouder à sa table, couverte de papiers.

Peu à peu, ses yeux se troublèrent, ses paupières s'alourdirent; il entendit vaguement tinter les premières vibrations de minuit; puis il lui sembla, comme à travers un nuage, voir s'ouvrir la porte de sa chambre, et s'avancer quelque chose qui ressemblait à une ombre. L'ombre s'approcha, et, s'inclinant sur lui, murmura son nom.

Au même instant, une impression glaciale qu'il ressentit au front le fit frissonner par tout le corps; cette impression rompit les liens invisibles qui l'enchaînaient.

— Leona! Leona! s'écria-t-il.

C'était, en effet, Leona qui était près de lui, mais, cette fois, sans souffle sur les lèvres, sans flamme dans les yeux; quelques gouttes d'un sang pâle tombaient d'une blessure qu'elle avait reçue à la poitrine.

— Leona! Leona! répéta le duc.

Et il tendit les bras pour saisir le fantôme; mais celui-ci fit un signe, et les bras du prince retombèrent.

— Je t'avais bien dit, mon Emmanuel, murmura l'ombre d'une voix douce à la fois comme un souffle et comme un parfum, je t'avais bien dit que je serais plus près de toi morte que vivante!

— Pourquoi m'as-tu quitté, Leona? demanda Emmanuel sentant son cœur se fondre en sanglots.

— Parce que ma mission était accomplie sur la terre, mon bien-aimé duc, répondit l'ombre; mais, avant que je remonte au ciel, Dieu permet que je te dise que le vœu de tes sujets est accompli.

— Lequel

— La princesse Marguerite est enceinte, et enfantera un fils.

— Leona! Leona! s'écria le prince, qui t'a dit ce mystère de la maternité?

— Les morts savent tout! murmura Leona.

Et, en même temps que son corps s'évanouissait en vapeur, d'une voix presque inintelligible :

— Au revoir dans le ciel, mon bien-aimé duc! dit le fantôme.

Et il disparut.

Le duc, qui était resté enchaîné dans son fauteuil tant que l'ombre s'était tenue près de lui, se leva et courut à la porte.

Le valet de garde n'avait vu entrer ni sortir personne.

— Leona! Leona! s'écria Emmanuel, te reverrai-je encore?

Et il lui sembla qu'à son oreille un souffle à peine sensible murmurait :

— Oui...

*
*

Le lendemain, au lieu de continuer sa route, le duc s'arrêta à Coni; il semblait certain de recevoir des nouvelles.

En effet, vers deux heures, Scianca-Ferro arriva.

— Leona est morte? fut le premier mot que lui dit Emmanuel.

— Hier à minuit, répondit Scianca-Ferro; mais comment le sais-tu?

— D'une blessure à la poitrine? continua Emmanuel.

— D'une balle destinée à la duchesse, dit Scianca-Ferro.

— Et quel est, s'écria le duc, le misérable assassin qui en voulait aux jours d'une femme?

— Le bâtard de Waldeck, répondit Scianca-Ferro.

— Oh! dit le duc, qu'il ne tombe jamais entre mes mains!

— Je t'avais juré, Emmanuel, que, la première fois que je rencontrerais le serpent, je l'écraserais...

— Eh bien?

— Je l'ai écrasé.

— Il ne nous reste donc plus qu'à prier pour Leona! dit Emmanuel-Philibert.

— Ce n'est pas à nous à prier pour les anges, répondit Scianca-Ferro; c'est aux anges à prier pour nous!

*
* *

Le 12 janvier 1562, comme l'avait prédit Leona, la princesse Marguerite accoucha heureusement, au château de Rivoli, d'un prince qui reçut les noms de Charles-Emmanuel, et qui régna cinquante ans.

Trois mois après la naissance du jeune prince, les Français, aux termes de la convention de Cateau-Cambrésis, évacuèrent Turin, Chieri, Chivas et Villeneuve-d'Asti, comme ils avaient déjà évacué le reste du Piémont.

ÉPILOGUE.

Par une belle matinée du commencement de septembre 1580, c'est-à-dire vingt ans environ après les événements que nous venons de raconter, une vingtaine de ces gentilshommes que l'on appelait les Ordinaires du roi Henri III, et dont le nombre total montait à quarante-cinq, attendaient, dans la grande cour du Louvre, l'heure où le roi, allant à la messe, les prendrait en passant avec lui pour leur faire faire, bon gré mal gré, leurs dévotions; — car c'était une des manies du roi Henri III de se préoccuper non-seulement du soin de son âme, mais encore du soin de celle des autres; et, de même que le roi Louis XIV devait dire, cinquante ans plus tard, à ses favoris : « Venez vous ennuyer avec moi, » Henri III disait à ses mignons : « Venez vous sauver avec moi. »

La vie que menaient les Ordinaires ou les Quarante-Cinq de Sa Majesté, — on les désignait indifféremment par l'un ou l'autre nom, — n'avait rien de bien récréatif : la règle du Louvre était presque aussi sévère que celle d'un couvent, et le roi, s'appuyant sur la mort de Saint-Mégrin, de

Bussy d'Amboise et de deux ou trois autres gentilshommes, mort causée par leur amour exagéré à l'endroit du beau sexe, prenait texte de ces accidents pour tonner contre les femmes, et les représenter à ses favoris comme des êtres inférieurs et même dangereux.

Les pauvres jeunes gens en étaient donc réduits, — ceux surtout qui tenaient à rester dans les bonnes grâces du roi, — à faire des armes, à jouer au ballon, à viser les moineaux francs avec des sarbacanes, à se friser, à inventer de nouvelles formes de cols, à dire leur chapelet, et à se fustiger, si, au milieu de cette innocente vie, le diable, qui ne respecte pas même les saints, venait les tenter.

Cela dit, on ne sera pas étonné qu'ayant vu un vieux bonhomme auquel il ne restait plus qu'un bras, qu'un œil et qu'une jambe, qui demandait l'aumône à un chevau-léger de garde à la porte de la cour, l'un des Quarante-Cinq lui ait fait signe d'entrer, et, après lui avoir donné une pièce de monnaie et adressé quelques questions, ait incontinent appelé ses camarades, avec ce besoin naïf de communication que l'on trouve à un degré égal chez les écoliers enfermés derrière les murs d'un collége, chez les religieuses enfermées derrière les murs d'un couvent, et chez les soldats enfermés derrière les murs d'une forteresse.

Les jeunes gens accoururent, et, entourant le nouveau venu, en firent l'objet d'un profond examen. Hâtons-nous de dire que celui qui avait l'honneur d'attirer ainsi l'attention générale méritait bien la peine d'être examiné.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, qui, au reste, ne paraissait plus aucun âge, vu l'étrange situation physique où l'avaient réduit les campagnes qu'il avait faites, et la vie aventureuse qu'il semblait avoir menée.

Outre l'œil, le bras et la jambe qui lui manquaient, le mendiant avait la figure hachée de coups de sabre, les doigts de la main brisés de coups de pistolet, et la tête raccommodée en plusieurs endroits avec des plaques de fer-blanc.

Son nez était tellement couvert d'estafilades, d'estocades, de cicatrices de tout genre enfin, — qu'il ressemblait à une de ces tailles de boulanger sur lesquelles on fait un cran à chaque pain que l'on prend à crédit.

Une pareille quintaine, on en conviendra, était chose curieuse pour des jeunes gens qui, faute de plus doux loisirs, mettaient le duel au nombre de leurs distractions.

Aussi les questions tombèrent-elles sur le mendiant drues comme grêle. « Comment t'appelles-tu? — Quel âge as-tu? — Dans quel cabaret as-tu perdu ton œil? — Dans quelle embuscade as-tu laissé ton bras? — Sur quel champ de bataille as-tu oublié ta jambe? »

— Voyons, messieurs, dit l'un des interrogateurs, mettons un peu d'ordre dans nos questions, ou, sans cela, le pauvre diable ne pourra nous répondre.

— Mais, auparavant, il faudrait savoir s'il ne lui manque pas la langue.

— Non, Dieu merci, mes braves seigneurs! la langue me reste; et, si vous voulez bien avoir quelques bontés pour un vieux capitaine d'aventures, je l'occuperai à chanter vos louanges.

— Capitaine d'aventures, toi? Allons donc! dit un des jeunes gens, ne vas-tu pas nous faire accroire que tu as été capitaine?

— C'est, du moins, le titre que m'ont donné plus d'une fois le duc François de Guise, que j'ai aidé à reprendre Calais; l'amiral Gaspard de Coligny, que j'ai aidé à défendre Saint-Quentin, et le prince de Condé, que j'ai aidé à rentrer dans Orléans.

— Tu as vu ces illustres capitaines? demanda un des gentilshommes.

— Je les ai vus, je leur ai parlé, et ils m'ont parlé... Ah! vous êtes braves, messeigneurs, je n'en doute pas; mais laissez-moi vous dire que la race des vaillants et des forts s'en est allée!

— Et tu es le dernier? fit une voix.

— Non pas de ceux que je dis, reprit le mendiant, mais le dernier, en effet, d'une association de braves... Nous étions dix aventuriers, voyez-vous, mes gentilshommes, avec lesquels un capitaine pouvait tout tenter; mais la mort nous a pris un à un, et nous a emportés en détail.

— Et quels étaient, demanda un des Ordinaires, je ne dirai pas les aventures, mais les noms de ces dix braves?

— Vous avez raison de ne pas demander leurs aventures: leurs aventures feraient à elles seules un poëme, et celui qui pouvait l'écrire, le pauvre Fracasso, est malheureusement mort d'une contraction à la gorge; — mais, quant aux noms, c'est autre chose...

— Voyons les noms?

— Il y avait Dominico Ferrante: c'est celui qui est parti le premier. Un soir, passant, avec deux compagnons, tout près de la tour de Nesle, il eut l'idée d'offrir à un endiablé sculpteur florentin, nommé Benvenuto Cellini, de l'aider à porter un sac d'argent que celui-ci venait de recevoir des mains du trésorier de François Ier. Le Benvenuto, qui s'était attardé, et qui entendait en ce moment sonner minuit à Saint-Germain-des-Prés, crut voir, dans une offre toute d'obligeance, une tentation de cupidité; il mit l'épée à la main, et, d'un rapide dégagement, il cloua le pauvre Ferrante à la muraille!

— Voilà ce que c'est d'être trop obligeant! dit un des auditeurs à un autre.

— Le second était Vittorio-Albani Fracasso, un grand poëte qui ne pouvait travailler qu'au clair de la lune. Un soir qu'il cherchait une rime aux environs de Saint-Quentin, il tomba, par hasard, au milieu d'une embuscade dressée sur le chemin du duc Emmanuel-Philibert; il était si préoccupé de la rébellion de cette rime, qu'il oublia de demander aux embusqués dans quelle intention ils étaient là: de sorte que, le duc Emmanuel étant venu à passer sur ces entrefaites, Fracasso se trouva au milieu de la bagarre; il faisait de son mieux pour s'en tirer, lorsqu'il tomba étourdi d'un coup de masse que lui allongea l'écuyer du duc, un damné cogneur nommé Scianca-Ferro. Or, l'embuscade échoua, Fracasso resta sur le champ de bataille, et, comme, vu l'évanouissement dans lequel il était plongé, il ne put expliquer le hasard de sa présence, on lui passa une corde au cou et on le hissa à la branche d'un chêne! Quoique le pauvre Fracasso, en sa qualité de poëte, fût maigre comme un engoulevent, le poids du corps n'en amena pas moins la contraction d'un nœud coulant, et la contraction du nœud coulant la strangulation. Ce fut en ce moment qu'il revint à lui: il voulut donner les explications qu'il croyait nécessaires à son honneur violemment compromis; mais il était revenu à lui une seconde trop tard: les explications ne purent point passer, et restèrent de l'autre côté du nœud coulant; ce qui fit croire à beaucoup que ce pauvre innocent avait été justement pendu.

— Messieurs, dit une voix, cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le malheureux Fracasso!

— Le troisième, continua le mendiant avec mélancolie, le troisième était un digne aventurier allemand, nommé Frantz Scharfenstein. Vous avez, certainement, entendu parler de feu Briarée et de défunt Hercule? Eh bien, Frantz était de la force d'Hercule et de la taille de Briarée. Il se fit tuer bravement sur une brèche au siége de Saint-Quentin. Dieu ait son âme, et celle de son oncle, Heinrich Scharfenstein, qui est mort idiot à force de le pleurer!

— Dis donc, Montaigu, interrompit une voix, crois-tu que, si tu mourais, ton oncle deviendrait idiot à force de te pleurer?

— Mon cher, répondit celui à qui la question était adressée, il y a un axiome de droit qui dit: *Non bis in idem.*

— Le cinquième, reprit le mendiant, était un brave catholique nommé Cyrille-Népomucène Lactance. Celui-là est sûr de son salut; car, après avoir combattu pendant vingt ans pour notre sainte religion, il est mort martyr...

— Martyr? Peste! raconte-nous cela.

— C'est bien simple, messeigneurs. Il servait sous les ordres du fameux baron des Adrets, qui, dans ce moment-là, était catholique. — Il n'est point que vous ne sachiez que

le baron des Adrets a passé sa vie à se faire, de catholique, protestant, et, de protestant, catholique. — Le baron des Adrets était donc catholique pour le moment, et Lactance servait sous ses ordres, lorsque, le baron ayant fait quelques prisonniers huguenots, la veille de la Fête-Dieu, et ne sachant quel genre de mort leur infliger, Lactance fut illuminé de cette sainte invention, de les dépouiller, et de tendre, avec leurs peaux, au lieu de tapisseries, les maisons du petit village de Mornas : le baron goûta fort l'avis, et le mit à exécution le lendemain, à la plus grande gloire de notre sainte religion! Mais il arriva, l'année suivante, jour pour jour, que, le baron s'étant fait protestant, et Lactance étant tombé entre ses mains, le baron se souvint du conseil que mon pieux ami lui avait donné, et, malgré ses réclamations, le fit dépouiller à son tour! Je reconnus la peau du martyr à un grain de beauté qu'il avait au-dessous de l'épaule gauche.

— Peut-être t'en arrivera-t-il autant un jour, Villequier, dit un des jeunes gens à son voisin; mais, si on te dépouille, ce ne sera pas pour faire une tenture de ta peau, ou, mordieu! c'est qu'il y aura alors en France profusion de tambours!

— Le sixième, poursuivit l'aventurier, était un joli muguet de notre bonne ville de Paris, jeune, beau, galant, toujours courant après les femmes...

— Chut! fit un des Ordinaires; ne parle pas si haut, bonhomme : le roi Henri III pourrait t'entendre et te faire châtier d'avoir vu si mauvaise compagnie!

— Et comment se nommait le drôle qui avait de pareilles mœurs? demanda un autre gentilhomme.

— Il se nommait Victor-Félix Yvonnet, répondit le mendiant. Un jour, ou plutôt une nuit qu'il était chez une de ses maîtresses, le mari n'eut point le courage de l'attendre bravement, et de l'attaquer l'épée à la main : il dégonda la porte par laquelle Yvonnet devait sortir; — une porte de chêne massive, pesant trois mille peut-être! — et la posa en équilibre sur ses gonds. A trois heures du matin, Yvonnet dit adieu à sa bien-aimée, et s'en alla droit à la porte, dont il avait la clef; il introduisit cette clef dans la serrure, tourna deux tours, et tira à lui; mais, au lieu de pivoter sur ses gonds, la porte tomba lourdement sur le pauvre Yvonnet! Si c'eût été Frantz ou Heinrich Scharfenstein, ils eussent repoussé la porte comme une feuille de papier; mais Yvonnet était, je vous l'ai dit, un véritable muguet d'amour, aux petites mains et aux petits pieds : la porte lui brisa les reins, et, le lendemain, on le retrouva mort!

— Tiens, dit celui des Quarante-Cinq qu'on avait appelé Montaigu, voilà une recette à donner à M. de Châteauneuf : cela ne l'empêchera point d'être trompé, mais cela empêchera qu'il ne le soit deux fois par le même.

— Le septième, continua l'aventurier, le septième se nommait Martin Pilletrousse; c'était un honnête gentilhomme, comme dit M. de Brantôme, et qui périt par un fâcheux malentendu. Un jour, M. de Montluc traversant une petite ville, et ayant été complimenté par tous les magistrats excepté par les juges, il résolut de se venger de cette incivilité; à cet effet, il s'informa et apprit qu'il devait y avoir, le lendemain, jugement de douze huguenots. C'était tout ce qu'il voulait savoir; il se rendit à la prison, et, entrant dans la salle commune : « Qui est huguenot, ici? » demanda-t-il. Or, Pilletrousse, qui avait connu M. de Montluc huguenot enragé, et qui ignorait qu'il eût, comme le baron des Adrets, changé de religion, se trouvait dans cette salle, accusé de je ne sais quelle misère; il crut que M. de Montluc demandait quels étaient les huguenots pour les faire élargir; point du tout : c'était pour les faire pendre! Lorsque le pauvre Pilletrousse vit de quoi il s'agissait, il protesta de toutes ses forces; mais il eut beau protester, on s'en tint à sa première déclaration, et il fut pendu haut et court, lui douzième! Le lendemain, qui fut attrapé? Ce furent les juges, qui n'eurent plus personne à juger... Mais, en attendant, le pauvre Pilletrousse était mort.

—*Requiescat in pace!* dit un des auditeurs.

— Le souhait est d'un chrétien, mon gentilhomme, dit le mendiant, et je vous remercie au nom de mon ami.

— Voyons le huitième, dit une voix.

— Le huitième se nommait Jean-Chrysostome Procope; il était bas Normand...

— Le roi, messieurs! le roi! cria une voix.

— Allons, range-toi, drôle! dirent les jeunes seigneurs, et tâche de ne pas te trouver sur la route de Sa Majesté : elle n'aime à voir que de jolis visages et de gracieuses tournures.

C'était, en effet, le roi qui descendait de ses appartements, ayant M. de Guise à sa droite, et M. le cardinal de Lorraine à sa gauche. Il paraissait fort mélancolique.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux gentilshommes qui faisaient la haie sur son passage, en lui cachant du mieux qu'ils pouvaient l'homme à l'œil, au bras et à la jambe de moins, — vous m'avez entendu parler souvent de la façon toute royale dont j'ai été fêté en Piémont par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie?

Les jeunes gens s'inclinèrent en signe qu'ils s'en souvenaient.

— Eh bien, j'ai reçu ce matin la douloureuse nouvelle de sa mort, qui a eu lieu à Turin le 30 août 1580.

— Et, sans doute, sire, demanda un des Quarante-Cinq, ce grand prince a eu un beau trépas?

— Digne de lui, messieurs : il est mort dans les bras de son fils, en lui disant : « Mon fils, apprenez de ma mort quelle doit être votre vie, et, de ma vie, quelle doit être votre mort. L'âge vous a déjà rendu capable de gouverner les États que je vous laisse; ayez soin de les conserver aux vôtres, et soyez assuré que Dieu en sera le protecteur tant que vous vivrez dans sa crainte!... » Messieurs, le duc Emmanuel-Philibert était de mes amis; je porterai son deuil pendant huit jours, et, pendant huit jours, j'entendrai la messe à son intention. Qui fera comme moi me fera plaisir.

Et le roi continua son chemin vers la chapelle; les gentilshommes le suivirent et entendirent religieusement la messe avec lui.

En sortant de l'église, la première chose qu'ils cherchèrent des yeux, ce fut le mendiant; mais le mendiant avait disparu. — En même temps que lui avaient disparu l'escarcelle de Sainte-Maline, le drageoir de Montaigu, et la chaîne d'or de Villequier.

L'aventurier n'avait plus qu'une main; mais, comme on le voit, il savait s'en servir.

Les trois jeunes gens voulurent savoir s'il se servait aussi bien de sa jambe unique que de sa main dépareillée, te coururent à la porte, demander à la sentinelle si elle pouvait les renseigner sur ce qu'était devenu le mendiant boiteux avec lequel ils causaient une demi-heure auparavant.

— Messieurs, dit le chevau-léger, il a disparu derrière l'hôtel du Petit-Bourbon; mais, en sortant, il m'a dit poliment : « Mon gentilhomme, il se peut que les nobles seigneurs avec lesquels je viens d'avoir l'honneur de m'entretenir désirent connaître la fin de mes deux derniers compagnons, et savoir comment se nomme le pauvre diable qui leur a survécu. Mes deux compagnons, qui s'appelaient Procope et Maldent, étaient, l'un un bas Normand, l'autre un Picard, très-forts en droit tous deux : le premier est mort procureur au Châtelet; le second, docteur en Sorbonne. Quant à moi, je me nomme César-Annibal Malemort, pour les servir si j'en étais capable. »

Ce sont les seules nouvelles qui parvinrent jusqu'aux Quarante-Cinq, et qui soient parvenues jusqu'à nous, du dernier des aventuriers.

Le hasard avait fait que celui qui eût dû succomber le premier avait miraculeusement survécu à tous.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT.

LIBRAIRIE MICHEL LEVY FRERES, rue Vivienne, 2 bis, et bould des Italiens, 15, A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-18, à 3 francs le volume

EDMOND ABOUT vol.
Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine. — 2e édition. 1
Dernières lettres d'un bon jeune homme à sa cousine. 1
AMÉDÉE ACHARD
Les Châteaux en Espagne. 1
Les Rêveurs de Paris 1
***
Varia. — Morale. — Politique. — Littérature. 5
ALFRED ASSOLLANT
D'Heure en Heure. 1
XAVIER AUBRYET
Les Jugements nouveaux. 1
***
Les Zouaves et les Chasseurs à pied. 1
L'AUTEUR
Des études sur la marine.
Guerre d'Amérique. — Campagne du Potomac. 1
J. AUTRAN
Épîtres rustiques. 1
Laboureurs et soldats. 1
Les Poëmes de la mer. 1
La Vie rurale. 1
LE COMTE CÉSAR BALBO
Traduction J. Amigue
Histoire d'Italie. 2
J. BARBEY D'AUREVILLY
Les Prophètes du passé. 1
ALEXANDRE BARBIER
Lettres familières sur la Littérature. 1
J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE
Lettres sur l'Égypte. 1
CH. BATAILLE ET RASETTI
Antoine Quérard.—Drames de village. 2
L. BAUDENS
La Guerre de Crimée. 1
GUSTAVE DE BEAUMONT
L'Irlande sociale, politique et religieuse. 2
ROGER DE BEAUVOIR
Les Meilleurs fruits de mon panier. 1
LA PRINC. DE BELGIOJOSO
Asie Mineure et Syrie. 1
Scènes de la vie turque. 1
GEORGES BELL
Voyage en Chine. 1
LE MARQ. DE BELLOY
Traducteur
Théâtre comp. de Térence. 1
HECTOR BERLIOZ
Grotesques de la musique. 1
Les Soirées de l'orchestre. 1
A travers chants. 1
CHARLES DE BERNARD
Nouvelles et Mélanges. 1
Poésies et Théâtre. 1
EUGÈNE BERTHOUD
Un Baiser mortel. 1
Secret de Femmes 1
H. BLAZE DE BURY
Le Chevalier de Chasot. 1
Écrivains et Poëtes de l'Allemagne. 1
Épisode de l'Histoire du Hanovre. 1
Intermèdes et Poëmes. 1
Souvenirs et Récits des campagnes d'Autriche. 1
***
Hommes du Jour.—2e édit. 1
Les Salons de Vienne et de Berlin 1
JULES BONNET
Aonio Paléario. — Étude sur la réforme en Italie. 1
LOUIS BOUILHET
Poésies. — Festons et Astragales. 1
FÉLIX BOVET
Voyage en Terre sainte. 1
A. BRIZEUX
Œuvres complètes. 2
LE PRINCE DE BROGLIE
Questions de religion et d'histoire. 2
AUGUSTE CALLET
L'Enfer. 1
J. DE CÉNAR (CARNÉ)
Pêcheurs et Pêcheresses. 1
CLÉMENT CARAGUEL
Les Soirées de Taverny. 1
MICHEL CERVANTES
Traduction Alph. Royer
Théâtre. 1

CHAMPFLEURY vol.
Contes Vieux et Nouveaux. 1
Les Excentriques.-2e édit. 1
Mascarade de la vie paris. 1
A. CHARGUÉRAUD
Les Bâtards célèbres. 1
PHILARÈTE CHASLES
Souvenirs d'un médecin. 1
LE Cte DE CHEVIGNÉ
Contes rémois. — 4e édit. 1
F. CLAUDE
Les Psaumes. 1
Le Roman de l'Amour. 1
LOUISE COLLET
Lui. — 3e édition 1
EUGÈNE CORDIER
Le Livre d'Ulrich. 1
H. CORNE
Souvenirs d'un Proscrit. 1
CHARLES DE COURCY
Les Hist. du café de Paris. 1
VICTOR COUSIN
Philosophie de Kant. 1
Philosophie écossaise. 1
Philosophie sensualiste. 1
CUVILLIER FLEURY
Études hist. et littéraires. 2
Nouvelles études historiques et littéraires. 1
Dernières études historiques et littéraires. 1
Historiens, poetes et romanciers. 2
Voyages et voyageurs. 1
LE GÉNÉRAL DAUMAS
Les Chevaux du Sahara. 1
PAUL DELTUF
Contes romanesques. 1
Récits dramatiques. 1
A. DESBARROLLES
Voy. d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour. 1
EMILE DESCHANEL
Causeries de quinzaine. 1
Christophe Colomb. 1
CHARLES DOLLFUS
Lettres philosophiques. — 1
Révélations et Révélateurs 1
MAXIME DU CAMP
Expédition de Sicile. 1
E. DUFOUR
Les Grimpeurs des Alpes. 1
BENJAMIN DULAC
Une Aurore boréale. 1
ALEXANDRE DUMAS
Les Garibaldiens. 1
Théâtre, tome I à V 5
ALEX. DUMAS FILS
Contes et Nouvelles. 1
CAMILLE DUTRIPON
Edmée. 1
CHARLES EDMOND
Souvenirs d'un dépaysé. 1
MADAME ELLIOTT
Mém. sur la Révol. franç. 1
FEUILLET DE CONCHES
Léopold Robert. 1
OCTAVE FEUILLET
Bellah. 1
La Petite Comtesse. 1
Histoire de Sibylle. 1
Le Roman d'un jeune homme pauvre. 1
Scènes et Comédies. 1
Scènes et Proverbes. 1
PAUL FÉVAL
Quatre femmes et un homme. — 2e édition. 1
ERNEST FEYDEAU
Alger. — Étude. 1
Un Début à l'Opéra. 1
Le Mari de la danseuse. 1
Monsieur de Saint-Bertrand 1
LOUIS FIGUIER
Les Eaux de Paris. 1
GUSTAVE FLAUBERT
Madame Bovary. 1
EUGÈNE FORCADE
Études historiques. 1
Histoire des causes de la guerre d'Orient. 1
VICTOR FRANCONI
Le Cavalier. 1
L'Écuyer. 1
ARNOULD FRÉMY
Les Mœurs de notre temps. 1
EUGÈNE FROMENTIN
Une Année dans le Sahel. 1
Un Été dans le Sahara. 1
LÉOPOLD DE GAILLARD
Questions italiennes. 1
P. GARREAU
Essais sur les premiers principes des sociétés. 1
AGÉNOR DE GASPARIN
Le Bonheur. — 2e édition. 1

Un Grand Peuple qui se relève. — 2e édition. 1
***
Les Horizons célestes. — 1
Les Horizons prochains.— 1
Vesper. 1
Les Tristesses humaines. 1
BENJAMIN GASTINEAU
Les Femmes des Césars. 1
JULES GÉRARD
Le Tueur de Lions
Voyages et Chasses dans l'Himalaya. 1
LÉON GOZLAN
Balzac chez lui. 1
Histoire d'un diamant. 1
GRÉGOROVIUS
Traduction de F. Sabatier
Les Tombeaux des papes romains. 1
F. DE GROISEILLIEZ
Les Cosaques de la Bourse 1
Histoire de la chute de Louis-Philippe. 1
AD. GUÉROULT
Études de politique et de philosophie religieuse. 1
AMÉDÉE GUILLEMIN
Les Mondes. Causeries astronomiques. 1
M. GUIZOT
Trois générations : 1789-1814-1848. 1
LE Cte GUY DE CHARNACÉ
Études d'économie rurale. 1
F. HALÉVY
Souvenirs et Portraits. 1
Derniers souv. et portraits. 1
B. HAURÉAU
Singularités hist. et littér. 1
LE Cte D'HAUSSONVILLE
Histoire de la politique extérieure 1830-1848 2
Histoire de la réunion de la Lorraine à la France. 4
***
Robert Emmet. — 2e édit. 1
Souvenirs d'une demoiselle d'honneur de la duchesse de Bourgogne.—2e édit. 1
HENRI HEINE
De la France.—Nouv. éd. 1
De l'Allemagne 2
Lutèce. 1
Poëmes et Légendes. 1
Reisebilder, tabl. de voyage 2
CAMILLE HENRY
Le Roman d'une femme laide. — 2e édition. 1
Une Nouvelle Madeleine. 1
HOFFMANN
Traduction Champfleury
Contes posthumes. 1
ROBERT HOUDIN
Confid. d'un prestidigitat. 2
ARSÈNE HOUSSAYE
Mademoiselle Mariani. 1
CHARLES HUGO
Une Famille tragique. 1
UN INCONNU
Mons. X et Madame ***. 1
WASINGTON IRVING
Au bord de la Tamise. 1
ALFRED JACOBS
L'Océanie nouvelle. 1
PAUL JANET
La Famille. 1
LOUIS JOURDAN
Les Fem. dev. l'echafaud. 1
JULES JANIN
Barnave. — Nouv. édit. 1
Les Contes du chalet. 1
Contes fantastiques et contes littéraires. 1
Hist. de la litt. dramat. 6
KARL-DES-MONTS
Les Légendes des Pyrénées. — 4e édition. 1
ALPHONSE KARR
De Loin et de Près. 1
En fumant. — 2e édition. 1
Lett. écrites de mon jardin 1
Sur la plage. 1
LA BRUYÈRE
Les Caractères. 2
LAMARTINE
Les Confidences. 1
Geneviève, Histoire d'une Servante. 1
Nouvelles Confidences 1
Toussaint Louverture. 1
PRINCE DE LA MOSKOWA
Souvenirs et Récits. 1
LANFREY
Les Lettres d'Everard. 1
VICTOR DE LAPRADE
Poëmes évangéliques. 1

Psyché. 1
Les Symphonies.—Idylles héroïques. 1
FERD. DE LASTEYRIE
Les Travaux de Paris. 1
DE LATENA
Étude de l'homme. 2
ÉM. DE LATHEULADE
De la Dignité humaine. 1
ANTOINE DE LATOUR
L'Espagne relig. et littér. 1
Études sur l'Espagne. 2
La Baie de Cadix 1
Tolède et les bords du Tage. 1
CH. DE LA VARENNE
Victor-Emmanuel II et le Piémont. 1
CH. LAVOLLÉE
La Chine contemporaine. 1
ERNEST LEGOUVÉ
Lectures à l'Académie. 1
JOHN LEMOINNE
Études critiques et biographiques. 1
Nouvelles études critiques et biographiques. 1
CH. LIADIÈRES
Œuvres dramatiques et Légendes. 1
Souvenirs historiques et parlementaires. 1
FRANZ LISZT
Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie. 1
LE ROI LOUIS-PHILIPPE
Mon Journal. — Événements de 1815 2
LE VICOMTE DE LUDRE
Dix années de la cour de Georges II. 1
CHARLES MAGNIN
Histoire des Marionnettes. 1
FÉLICIEN MALLEFILLE
Le Collier 1
HECTOR MALOT
Les Amours de Jacques. 1
Les Victimes d'amour. 1
La vie moderne en Anglet. 1
AUGUSTE MAQUET
Les Vertes-Feuilles. 1
LE Cte DE MARCELLUS
Chants populaires de la Grèce moderne 1
CH. DE MAZADE
L'Italie moderne. 1
La Pologne contemporaine 1
ÉM. DU MÉRAC
Placide de Javerny. 1
MERCIER
Tabl. de Paris. Nouv. éd. 1
PROSPER MÉRIMÉE
Les Deux Héritages 1
Épisode de l'Histoire de Russie. 1
Étud. sur l'Hist. romaine 1
Mélanges hist. et littér. 1
Nouvelles. — 4e édition. 1
MÉRY
Un Crime inconnu. 1
Monsieur Auguste. 2e éd. 1
Les Nuits espagnoles 1
Poésies intimes. 1
Théâtre de salon.-2e édit. 1
Ursule. 1
ÉDOUARD MEYER
Contes de la mer Baltique 1
L'ABBÉ TH. MITRAUD
De la Nature des Sociétés humaines. 1
CÉLESTE MOGADOR
Mémoires complets. 4
PAUL DE MOLÈNES
L'Amant et l'Enfant. 1
Aventures du temps passé. 1
Le Bonheur des Maisons. 1
Caract. et Récits du temps 1
Comment. d'un soldat 1
La Folie de l'Épée. 1
Histoires sentim. et milit. 1
CHARLES MONSELET
L'Argent maudit. 1
La Franc-Maçonnerie des Femmes. 1
Les galanteries du XVIIIe siècle. 1
HENRY MURGER
Les Nuits d'hiver. — Poésies complètes. 1
PAUL DE MUSSET
Un Maître inconnu 1
NADAR
La Robe de Déjanire. 1
LA COMT. NATHALIE
La Villa Galietta. 1

CHARLES NISARD vol.
Mémoires et correspondances hist. et littér. inédits, 1726 à 1816. 1
AD. NISARD
Études de critique littér. 1
Études d'histoire et littér. 1
Étud. sur la Renaissance. 1
Souvenirs de voyages. 1
LE VICOMTE DE NOÉ
Les Bachi-Bouzoucks et les chasseurs d'Afrique. 1
TH. PAVIE
Récits de terre et de mer. 1
Scènes et Récits des pays d'outre-mer. 1
L. DE PESQUIDOUX
L'École anglaise (1672-1851). 1
Voyage artist. en France. 1
A. PEYRAT
Études hist. et religieuses 1
Histoire et Religion. 1
LAURENT PICHAT
Cartes sur table. — Nouv. 1
La Sibylle. 1
AMÉDÉE PICHOT
Sir Charles Bell. 1
GUSTAVE PLANCHE
Études littéraires. 1
Études sur l'école franç. 2
Études sur les arts. 1
ÉDOUARD PLOUVIER
La Belle aux cheveux bleus. — 2e édition. 1
F. PONSARD
Études antiques. 1
Théâtre complet.-3e édit. 1
A. DE PONTMARTIN
Causeries littéraires. 1
Nouvelles Causeries littér. 1
Dern. Causeries littér. 1
Causeries du samedi. 1
Nouv. Causeries du samedi 1
Dern. Causeries du samedi 1
Le Fond de la coupe. 1
Les Jeudis de madame Charbonneau. 1
Les Semaines littéraires. 1
Nouv. semaines littéraires. 1
EUGÈNE POUJADE
Le Liban et la Syrie. 1
VICTOR POUPIN
Un Mariage entre mille. 1
PRÉVOST-PARADOL
Elisabeth et Henri IV 1
Essais de politique et de littérature. (2e série.). 1
Quelques pages d'Histoire contemporaine. — Lettres politiques. 1
F. PUAUX
Hist. de la Réform. franç. 6
LOUIS RATISBONNE
L'Enfer du Dante. 2
Le Paradis du Dante. 2
Le Purgatoire du Dante. 2
Impressions littéraires. 1
Morts et Vivants. 1
PAUL DE RÉMUSAT
Les Sciences naturelles. 1
LOUIS REYBAUD
La Comtesse de Mauléon. 1
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale. 1
Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques. 1
Nouvelles. 1
Romans. 1
Scènes de la vie moderne. 1
La Vie à rebours. 1
La Vie de corsaire. 1
La Vie de l'employé. 1
CHARLES REYNAUD
Œuvres inédites. 1
HENRI RIVIÈRE
La Main coupée. 1
AMÉDÉE ROLLAND
Les Fils de Tantale. 1
La Foire aux mariages 1
VICTORINE ROSTAND
Au bord de la Saône. 1
JEAN ROUSSEAU
Les coups d'épée dans l'eau 1
Paris dansant. — 2e édit. 1
C. A. SAINTE-BEUVE
Nouveaux lundis. 2
St-RENÉ TAILLANDIER
Allemagne et Russie. 1
La Comtesse d'Albany. 1
Hist. et Philos. religieuse 1
Lettres inéd. de Sismondi. 1
Littérature étrangère. — Écriv. et poëtes modern 1

GEORGE SAND vol.
André. 1
Antonia. 1
Constance Verrier. 1
Elle et Lui. 1
La Famille de Germandre 1
François le Champi. 1
Indiana. 1
Jean de la Roche. 1
Lettres d'un voyageur. 1
Mademoiselle la Quintinie 1
Les Maîtres Mosaïstes 1
La Mare au Diable. 1
Le Marquis de Villemer 1
Mauprat. 1
Mont-Revêche. 1
Nouvelles. 1
La Petite Fadette. 1
Tamaris. 1
Valentine. 1
Valvèdre. 1
La Ville noire. 1
MAURICE SAND
Six mille lieues à toute vapeur. 1
JULES SANDEAU
Un Début dans la magistrature. 1
La Maison de Penarvan 1
FRANCISQUE SARCEY
Le Mot et la chose. 1
EDMOND SCHERER
Études critiques sur la littérature contemporaine 1
FERNAND SCHICKLER
En Orient. 1
EUGÈNE SCRIBE
Historiettes et Proverbes 1
Nouvelles. 1
WILLIAM N. SENIOR
La Turquie contemporaine 1
DE STENDHAL
De l'Amour. — Seule édition complète. 1
La Chartreuse de Parme 1
Chroniques italiennes. 1
Correspondance inédite 2
Histoire de la peinture en Italie. 1
Mém. d'un touriste. 2
Nouvelles inédites. 1
Promenades dans Rome 2
Racine et Shakspeare. 1
Romans et Nouvelles. 1
Rome, Naples et Florence 1
Le Rouge et le Noir. 1
Vie de Rossini. 1
Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase. 1
DANIEL STERN
Florence et Turin. 1
MATHILDE STEVENS
Le Oui et le Non des femmes 1
EDMOND TEXIER
Contes et Voyages. 1
Critiques et Récits littér. 1
CH. THIERRY-MIEG
Six semaines en Afrique 1
EMILE THOMAS
Hist. des ateliers nationaux 1
TIRSO DE MOLINA
Théâtre.—Traduit par Alphonse Royer. 1
MARIO UCHARD
Le mariage de Gertrude Raymon. — 2e édition. 1
E. DE VALBEZEN
La Malle de l'Inde. 1
Récits d'hier et d'aujourd'hui. 1
AUGUSTE VAQUERIE
Profils et Grimaces. 1
OSCAR DE VALLÉE
Les Manieurs d'argent. 1
MAX VALREY
Ces Pauvres Femmes! 1
Les Victimes du mariage 1
THÉODORE VERNES
Naples et les Napolitains. 1
ALFRED DE VIGNY
Cinq-Mars. 1
SAMUEL VINCENT
Méditations religieuses. 1
Protestantisme en France 1
LÉON VINGTAIN
De la Liberté de la presse 1
Vie publique de Royer-Collard. 1
L. VITET
Essais historiques et littér. 1
La Ligue. Scènes historiques 1
RICHARD WAGNER
4 poëmes d'opéras allemands 1
FRANCIS WEY
Christian (roman inédit) 1
E. YEMENIZ
La Grèce moderne. — Héros et Poëtes 1

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.



LE CAPITAINE RICHARD

PAR

ALEXANDRE DUMAS

I

UN HÉROS QUI N'EST PAS CELUI DE NOTRE HISTOIRE

A dix-huit lieues à peu près de Munich, que le *Guide en Allemagne* de MM. Richard et Quetin désigne comme une des villes les plus élevées non-seulement de la Bavière, mais encore de l'Europe; à neuf lieues d'Augsbourg, fameuse par la diète où Mélanchthon rédigea, en 1530, la formule de la loi luthérienne; à vingt-deux lieues de Ratisbonne, qui, dans les salles obscures de son hôtel de ville, vit, de 1662 à 1806, se tenir les états de l'empire germanique, s'élève, pareille à une sentinelle avancée, dominant le cours du Danube, la petite ville de Donauwœrth.

Quatre routes aboutissent à l'ancienne cité où Louis le Sévère, sur un injuste soupçon d'infidélité, fit décapiter la malheureuse Marie de Brabant : deux qui viennent de Stuttgard, c'est-à-dire de France, celles de Nordlingen et de Dillingen, et deux qui viennent d'Autriche, celles d'Augsbourg et d'Aichach. Les deux premières suivent la rive gauche du Danube; les deux autres, situées sur la rive droite du fleuve, le franchissent, en arrivant à Donauwœrth, sur un simple pont de bois.

Aujourd'hui qu'un chemin de fer passe à Donauwerth, et que des steamers descendent le Danube d'Ulm à la mer Noire, la ville a repris quelque importance, et affecte une certaine vie; mais il n'en était point ainsi vers le commencement de ce siècle.

Et, cependant, la vieille cité libre, qui, dans les temps ordinaires, semblait un temple élevé à la déesse Solitude et au dieu Silence, présentait, le 17 avril 1809, un spectacle tellement inusité pour ses deux mille cinq cents habitants, qu'à l'exception des enfants au berceau et des vieillards paralytiques, qui, les uns par leur faiblesse et les autres par leur infirmité, étaient forcés de tenir la maison, toute la population encombrait ses rues et ses places, et particulièrement la rue à laquelle aboutissent les deux routes venant de Stuttgard, et la place du Château.

En effet, depuis le 13 avril au soir, — moment où trois chaises de poste, accompagnées de fourgons et de chariots, s'étaient arrêtées à l'hôtel de *l'Écrevisse*, et que de la première était descendu un officier général portant, comme l'empereur, un petit chapeau et une redingote par-dessus son uniforme, et, des deux autres, tout un état-major, — le bruit s'était répandu

que le vainqueur de Marengo et d'Austerlitz avait choisi la petite ville de Donauwœrth comme point de départ de ses opérations dans la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir contre l'Autriche.

Cet officier général, — que de plus curieux avaient, dès ce soir-là, en regardant à travers les carreaux de l'hôtel, reconnu pour un homme de cinquante-six à cinquante-sept ans, et que les mieux renseignés prétendaient être le vieux maréchal Berthier, prince de Neuchâtel, qui ne précédait, assurait-on, l'empereur que de deux ou trois jours, — avait, dans la nuit même de son arrivée, envoyé des courriers de tous côtés, et ordonné, sur Donauwœrth, une concentration de troupes qui, le surlendemain, avait commencé à s'opérer; de sorte que l'on n'entendait plus, au dedans et au dehors de la ville, que tambours et fanfares, et qu'on ne voyait déboucher par les quatre points cardinaux que régiments bavarois, wurtembergeois et français.

Disons un mot de ces deux vieilles ennemies que l'on appelle la France et l'Autriche, et des circonstances qui, ayant rompu entre l'empereur Napoléon et l'empereur François II la paix jurée à Presbourg, amenaient tout ce mouvement.

L'empereur était en pleine guerre d'Espagne.

Voici comment la chose était arrivée.

Le traité d'Amiens, qui avait, en 1802, amené la paix avec l'Angleterre, n'avait duré qu'un an, l'Angleterre ayant obtenu de Jean VI, roi de Portugal, de manquer à ses engagements avec l'empereur des Français. A cette nouvelle, Napoléon s'était contenté d'écrire cette seule ligne, et de la signer de son nom :

« La maison de Bragance a cessé de régner. »

Jean VI, repoussé hors de l'Europe, fut forcé de se mettre à la nage, traversa l'Atlantique, et alla demander un asile aux colonies portugaises.

Camoëns, dans son naufrage sur les côtes de la Cochinchine, avait sauvé son poëme, qu'il tenait d'une main, tandis qu'il nageait de l'autre; Jean VI, dans la tempête qui l'emportait vers Rio-Janeiro, fut forcé, lui, de lâcher sa couronne. — Il est vrai qu'il en trouva une autre là-bas, et qu'en échange de sa royauté d'Europe perdue, il se fit proclamer empereur du Brésil.

Les armées françaises, qui avaient obtenu passage à travers l'Espagne, occupèrent le Portugal, dont Junot fut nommé gouverneur.

C'était si peu de chose que le Portugal, qu'on ne lui nommait qu'un gouverneur.

Mais les projets de l'empereur ne s'arrêtaient point là.

Le traité de Presbourg, imposé à l'Autriche après la bataille d'Austerlitz, avait assuré à Eugène Beauharnais la vice-royauté de l'Italie; le traité de Tilsitt, imposé à la Prusse et à la Russie après la bataille de Friedland, avait donné à Jérôme le royaume de Westphalie; — il s'agissait de déplacer Joseph, et de placer Murat.

Les précautions étaient prises.

Un article secret du traité de Tilsitt autorisait l'empereur de Russie à s'emparer de la Finlande, et l'empereur des Français à s'emparer de l'Espagne.

Restait à en trouver l'occasion.

L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Murat était resté à Madrid avec des instructions secrètes. Le roi Charles IV se plaignait fort à Murat de ses querelles avec son fils, qui venait de le forcer d'abdiquer, et qui lui avait succédé sous le nom de Ferdinand VII. Murat conseilla à Charles IV d'en appeler à son allié Napoléon; Charles IV, qui n'avait plus rien à perdre, accepta l'arbitrage avec reconnaissance, et Ferdinand VII, qui n'était pas le plus fort, y consentit avec inquiétude.

Murat les poussa tout doucement vers Bayonne, où Napoléon les attendait. Une fois sous la griffe du lion, tout fut dit pour eux : Charles IV abdiqua en faveur de Joseph, déclarant Ferdinand VII indigne de régner. Alors, Napoléon mit la main droite sur le père, la main gauche sur le fils, puis envoya le premier au palais de Compiègne, et le second au château de Valençay.

Si la chose arrangeait la Russie, avec laquelle elle était convenue, et qui avait sa compensation, elle n'arrangeait pas l'Angleterre, qui n'y gagnait que le système continental. Aussi cette dernière avait-elle ses yeux glauques fixés sur l'Espagne, et se tenait-elle prête à profiter de la première insurrection, — laquelle, du reste, ne se fit pas attendre.

Le 27 mai 1808, jour de la Saint-Ferdinand, l'insurrection éclate sur dix points différents, et particulièrement à Cadix, où les insurgés s'emparent de la flotte française, qui s'y est réfugiée après le désastre de Trafalgar.

Puis, en moins d'un mois, par toute l'Espagne se répand le catéchisme suivant :

« — Qui es-tu, mon enfant?

» — Espagnol, par la grâce de Dieu.

» — Que veux-tu dire par là?

» — Je veux dire que je suis homme de bien.

» — Quel est l'ennemi de notre félicité?

» — L'empereur des Français.

» — Qu'est-ce que l'empereur des Français?

» — Un méchant! la source de tous les maux, le destructeur de tous les biens, le foyer de tous les vices!

» — Combien a-t-il de natures?

» — Deux : la nature humaine et la nature diabolique.

» — Combien y a-t-il d'empereurs des Français?

» — Un véritable, en trois personnes trompeuses.

» — Comment les nomme-t-on

» — Napoléon, Murat et Manuel Godoï.

» — Lequel des trois est le plus méchant?

» — Ils le sont tous également.

» — De qui dérive Napoléon?

» — Du péché.

» — Et Murat?

» — De Napoléon.

» — Et Godoï?

» — De la fornication des deux.

» — Quel est l'esprit du premier?

» — L'orgueil et le despotisme.

» — Du second?

» — La rapine et la cruauté.

» — Du troisième?

» — La cupidité, la trahison, l'ignorance.

» — Que sont les Français?

» — D'anciens chrétiens devenus hérétiques.

» — Quel supplice mérite l'Espagnol qui manque à ses devoirs?

» — La mort et l'infamie des traîtres.

» — Comment les Espagnols doivent-ils se conduire?

» — D'après les maximes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

» — Qui nous délivrera de nos ennemis?

» — La confiance entre nous autres, et les armes.

» — Est-ce un péché que de mettre un Français à mort?

» — Non, mon père; au contraire : on gagne le ciel en tuant un de ces chiens d'hérétiques. »

C'étaient là de singuliers principes; mais ils étaient en harmonie avec l'ignorance sauvage du peuple qui les invoquait.

Il s'ensuivit un soulèvement général, lequel eut pour résultat la capitulation de Baylen, c'est-à-dire la première tache honteuse faite à nos armes depuis 1792.

La capitulation avait été signée le 22 juillet 1808.

Le 31 du même mois, une armée anglaise débarquait en Portugal.

Le 21 août avait lieu la bataille de Vimieiro, qui nous

coûtait douze pièces de canon et quinze cents tués ou blessés; enfin, le 30, la convention de Cintra, stipulant l'évacuation du Portugal par Junot et son armée.

L'effet de ces nouvelles avait été terrible à Paris.

A ce revers Napoléon ne connaît qu'un remède, sa présence.

Dieu est encore avec lui : sa fortune l'accompagnera. La terre d'Espagne, à son tour, verra les miracles de Rivoli, des Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland.

Il va serrer la main de l'empereur Alexandre, s'assurer des dispositions de la Prusse et de l'Autriche, — que le nouveau roi de Saxe surveille de Dresde, et le nouveau roi de Westphalie, de Hesse-Cassel, — emmène avec lui d'Allemagne quatre-vingt mille vétérans, touche Paris en passant, pour annoncer au corps législatif que bientôt les aigles planeront sur les tours de Lisbonne, et part pour l'Espagne.

Le 4 novembre, il arrive à Tolosa.

Le 10, le maréchal Soult, aidé du général Mouton, emporte Burgos, prend vingt canons, tue trois mille Espagnols, et fait autant de prisonniers.

Le 12, le maréchal Victor écrase les deux corps d'armée de la Romana et de Blake à Espinosa, leur tue huit mille hommes, dix généraux, leur fait douze mille prisonniers, et leur prend cinquante canons.

Le 23, le maréchal Lannes anéantit, à Tudela, les armées de Palafox et de Castanos, leur enlève trente canons, leur fait trois mille prisonniers, et leur tue ou leur noie quatre mille hommes.

La route de Madrid est ouverte! Entrez dans la ville de Philippe V, sire. N'êtes-vous pas l'héritier de Louis XIV, et ne savez-vous pas le chemin de toutes les capitales? D'ailleurs, une députation de la ville de Madrid vous attend, et vient au-devant de vous pour vous rendre grâce du pardon que voulez bien lui accorder... Maintenant, montez sur la plate-forme de l'Escurial, et écoutez : vous n'entendrez plus de tous côtés que des échos de victoire!

Tenez, voici le vent d'est qui vous apporte le bruit des combats de Cardenen, de Clinas, de Llobregat, de San-Felice et de Molino-del-Rey; cinq nouveaux noms à écrire dans nos éphémérides, — et plus d'ennemis en Catalogne!

Tenez, voici le vent d'ouest, à son tour, qui vient doucement caresser votre oreille; il accourt de Galice, et vous annonce que Soult a battu l'arrière-garde de Moore, et a fait mettre bas les armes à toute une division espagnole; puis, mieux encore, votre lieutenant a passé sur le corps des Espagnols; il a atteint les Anglais, les a rejetés sur leurs vaisseaux, qui ont ouvert leurs voiles, et ont disparu, laissant sur le champ de bataille le général en chef et deux généraux tués!

Tenez, voici le vent du nord qui, tout chargé de flammes, vous apporte la nouvelle de la prise de Saragosse. On s'est battu vingt-huit jours avant d'entrer dans la place, sire! et, vingt-huit jours encore après y être entré, on s'est battu de maison en maison, comme à Sagonte, comme à Numance, comme à Calahorra! les hommes se sont battus, les femmes se sont battues, les vieillards se sont battus, les enfants se sont battus, les prêtres se sont battus! Les Français sont maîtres de Saragosse, c'est-à-dire de ce qui fut une ville et n'est plus qu'une ruine!

Tenez, voici le vent du sud qui vous apporte la nouvelle de la prise d'Oporto. L'insurrection est étouffée, sinon éteinte, en Espagne; le Portugal est envahi, sinon reconquis; vous avez tenu votre parole, sire! vos aigles planent sur les tours de Lisbonne!

Mais où donc êtes-vous, ô vainqueur! et pourquoi, comme vous êtes venu, êtes-vous reparti d'un seul bond?

Ah! oui, votre vieille ennemie, l'Angleterre, vient de séduire l'Autriche; elle lui a dit que vous étiez à sept cents lieues de Vienne, que vous aviez besoin de toutes vos forces autour de vous, et que le moment était bon pour vous reprendre, — à vous que le pape Pie VII vient d'excommunier, comme Henri IV d'Allemagne et Philippe-Auguste de France, — pour vous reprendre l'Italie et vous chasser de l'Allemagne. Et elle a cru cela, la présomptueuse! elle a réuni cinq cent mille hommes, elle les a remis aux mains de ses trois archiducs, Charles, Louis et Jean, et elle leur a dit : « Allez, mes aigles noirs! je vous donne à déchirer l'aigle roux de France! »

Le 17 janvier, Napoléon est parti à cheval de Valladolid; le 18, il est arrivé à Burgos, et, le 19, à Bayonne; là, il est monté en voiture, et, quand tout le monde le croit encore dans la Vieille-Castille, le 22, à minuit, il frappe aux portes des Tuileries en disant : « Ouvrez, c'est le futur vainqueur d'Eckmühl et de Wagram! »

Au reste, le futur vainqueur d'Eckmühl et de Wagram rentrait à Paris de fort mauvaise humeur; — il y avait de quoi.

Cette guerre d'Espagne, qu'il avait crue utile, ne lui était pas sympathique; mais, une fois engagée, elle avait eu au moins cet avantage, d'attirer les Anglais sur le continent.

Comme le géant libyen, c'était lorsqu'il touchait la terre que Napoléon se sentait réellement fort. S'il eût été Thémistocle, il eût attendu les Perses à Athènes, et n'eût point détaché Athènes de son rivage, pour la transporter dans le golfe de Salamine.

La Fortune, cette maîtresse qui lui avait toujours été si fidèle, soit qu'il l'eût forcée de l'accompagner de l'Adige au Nil, ou de le suivre du Niémen au Mançanarez, la Fortune l'avait trahi à Aboukir et à Trafalgar!

Et c'était au moment où il venait de remporter trois victoires sur les Anglais, de leur tuer deux généraux, de leur en blesser un troisième, de les repousser à la mer comme Hector faisait des Grecs en l'absence d'Achille, qu'il était tout à coup forcé de quitter la Péninsule, à l'annonce de ce qui se passait en Autriche et même en France!

Aussi, arrivé aux Tuileries, et rentré dans ses appartements, à peine jeta-t-il, quoiqu'il fût deux heures du matin, un regard sur son lit, et, passant de sa chambre à coucher dans son cabinet de travail :

— Qu'on aille éveiller l'archichancelier, dit-il, et que l'on prévienne le ministre de la police et le grand grand électeur que je les attends, le premier à quatre heures, le second à cinq.

— Doit-on prévenir Sa Majesté l'impératrice du retour de Votre Majesté? demanda l'huissier à qui cet ordre venait d'être donné.

L'empereur réfléchit un instant.

— Non, dit-il; je désire voir auparavant le ministre de la police... Seulement, veillez à ce qu'on ne me dérange pas jusqu'à son arrivée; je vais dormir.

L'huissier sortit, et Napoléon resta seul.

Alors tournant les yeux vers la pendule :

— Deux heures un quart, dit-il; à deux heures et demie, je me réveillerai.

Et, se jetant dans un fauteuil, il étendit sa main gauche sur le bras du siége, passa sa main droite entre son gilet et sa chemise, appuya sa tête au dossier d'acajou, ferma les yeux, poussa un faible soupir, et s'endormit.

Napoléon possédait, comme César, cette précieuse faculté de s'endormir où il pouvait, quand il voulait, et le temps qu'il devait; lorsqu'il avait dit : « Je dormirai un quart d'heure, » il était rare que l'aide de camp, l'huissier ou le secrétaire à qui l'ordre avait été donné, et qui, à l'heure précise, entrait pour le réveiller, ne le trouvât point rouvrant les yeux.

En outre, — privilége accordé, comme le premier, à

certains hommes de génie, — Napoléon s'éveillait, sans transition aucune du sommeil à la veille : ses yeux, en se rouvrant, semblaient immédiatement illuminés; son cerveau était aussi net, ses idées étaient aussi précises, une seconde après son réveil, qu'une seconde avant son sommeil.

La porte s'était donc à peine refermée derrière l'huissier chargé de convoquer les trois hommes d'État, que Napoléon était endormi, et cela, chose étrange! sans qu'aucune trace des passions qui agitaient son âme se reflétât sur son visage.

Une seule bougie brûlait dans le cabinet. Au désir exprimé par l'empereur de dormir pendant quelques instants, l'huissier avait emporté les deux candélabres, dont la lumière trop vive eût pu, même à travers ses paupières, affecter l'œil de Napoléon; il n'avait laissé que le bougeoir à l'aide duquel il avait éclairé son maître, et allumé les candélabres.

Le cabinet tout entier nageait ainsi dans une de ces douces et transparentes demi-teintes qui donnent aux objets un vague si charmant et si vaporeux. C'est au milieu de cette obscurité lumineuse, ou de cette lumière obscure, comme on voudra, qu'aiment à passer les rêves qu'éveille le sommeil ou les fantômes qu'évoquent les remords.

On eût cru qu'un de ces rêves ou un de ces fantômes avait attendu pour surgir que cette mystérieuse clarté régnât autour de l'empereur; car, aussitôt qu'il eut fermé les yeux, la tapisserie, qui retombait devant une petite porte cachée par elle, se souleva, et l'on vit apparaître une forme blanche ayant, grâce à la gaze dont elle était enveloppée, et à la flexibilité de ses mouvements, tout le fantastique aspect d'une ombre.

L'ombre s'arrêta un instant sur la porte, comme dans un encadrement de ténèbres; puis d'un pas si léger, si aérien, que le silence ne fut pas même troublé par le craquement du parquet, elle s'approcha lentement de Napoléon.

Arrivée près de lui, elle sortit d'un nuage de mousseline une main charmante qu'elle posa sur le dossier du fauteuil, près de cette tête qui semblait celle d'un empereur romain ; elle regarda quelque temps, avec un indicible amour, ce beau visage, calme comme la médaille d'Auguste, poussa un soupir à moitié retenu, appuya sa main gauche sur son cœur pour en comprimer les battements, se pencha en retenant son haleine, effleura le front du dormeur de son souffle plutôt que de ses lèvres, et, sentant à ce contact, tout léger qu'il était, un frissonnement courir sur les muscles de ce visage, si immobile qu'elle avait cru embrasser un masque de cire, elle se rejeta vivement en arrière.

Le mouvement qu'elle avait provoqué, au reste, fut aussi imperceptible que passager : ce calme visage, ridé un instant au souffle de cette haleine d'amour, comme la surface d'un lac à celui de la brise nocturne, reprit sa placide physionomie, tandis que, la main toujours sur son cœur, l'ombre visiteuse s'approchait du bureau, écrivait quelques mots sur une demi-feuille de papier, revenait vers le dormeur, glissait le papier dans l'ouverture produite entre le gilet et la chemise par l'introduction d'une main qui n'était guère moins blanche et moins délicate que la sienne; puis, aussi légèrement qu'elle était venue, étouffant le bruit de ses pas dans la ouate moelleuse du tapis, disparaissait par la même porte qui lui avait donné entrée.

Quelques secondes après l'évanouissement de cette vision, et comme la pendule allait sonner deux heures et demie, le dormeur ouvrit les yeux, et retira sa main de sa poitrine.

La pendule sonna.

Napoléon sourit comme eût souri Auguste, en voyant qu'il était aussi maître de lui dans le sommeil que dans la veille, et ramassa un papier qu'il avait fait tomber en ramenant sa main hors de son gilet.

Sur ce papier, il distingua quelques mots écrits, et se pencha vers l'unique lumière qui éclairait l'appartement; mais, avant même qu'il eût pu déchiffrer ces mots, il avait reconnu l'écriture.

Il poussa un soupir, et lut :

« Te voilà! je t'ai embrassé; il ne m'en faut pas davantage.

» Celle qui t'aime plus que tout au monde! »

— Joséphine, murmura-t-il en regardant autour de lui, comme s'il s'attendait à la voir apparaître dans les profondeurs de l'appartement, ou surgir derrière quelque meuble.

Mais il était bien seul.

En ce moment, la porte s'ouvrit; l'huissier rentra, portant les deux candélabres, et annonçant :

— Son Excellence M. l'archichancelier.

Napoléon se leva, alla s'appuyer à la cheminée et attendit.

II

TROIS HOMMES D'ÉTAT

Derrière l'huissier parut le haut personnage que l'on venait d'annoncer.

Régis de Cambacérès avait, à cette époque, cinquante-six ans, c'est-à-dire quinze ou seize ans de plus que celui qui le faisait appeler.

Au moral, c'était un homme doux et bienveillant. Savant jurisconsulte, il avait succédé à son père dans la charge de conseiller à la cour des comptes; en 1792, il avait été élu député à la Convention nationale; le 19 janvier 1793, il avait voté pour le sursis; était devenu, en 1794, président du comité de salut public; avait été nommé, l'année suivante, ministre de la justice; en 1799, avait été choisi par Bonaparte comme second consul; enfin, en 1804, avait été nommé archichancelier, créé prince de l'Empire, et fait duc de Parme.

Au physique, c'était un homme de taille moyenne, menaçant de tourner à l'obésité, très-gourmand, très-propre, très-coquet, et qui, quoique de noblesse de robe, avait pris les airs de la cour avec une promptitude et une facilité qu'appréciait fort le grand reconstructeur de l'édifice social.

Puis, aux yeux de Napoléon, il avait encore un autre genre de mérite : Cambacérès avait parfaitement compris que l'homme de génie qu'il avait devancé sur la scène politique, et qui, en passant à côté de lui, l'avait attaché à sa fortune après l'avoir, comme son égal, reçu dans sa familiarité, avait droit à ses respects en devenant cet élu du destin qui, à l'heure où nous sommes arrivés, commandait à l'Europe; sans descendre jusqu'à l'humilité, il se tenait donc, vis-à-vis de lui, dans la position, non pas d'un homme qui flatte, mais d'un homme qui admire.

Au reste, toujours prêt à se rendre au premier désir de l'empereur, un quart d'heure lui avait suffi pour faire une toilette qui eût été jugée irréprochable au cercle des Tuileries, et, bien que réveillé à deux heures du matin, c'est-à-dire au beau milieu de son sommeil, — ce qui lui était essentiellement désagréable, — il arrivait, l'œil aussi vif, la bouche aussi souriante que si on l'eût envoyé chercher à sept heures du soir, c'est-à-dire au moment où, après être sorti de table, et avoir pris son café, il eût joui de ce bien-être qui, à la suite d'un bon dîner, accompagne une digestion facile.

Le visage auquel il venait de se heurter était loin d'avoir l'air de bonne humeur qui éclairait le sien; aussi, en l'apercevant, l'archichancelier fit-il un mouvement qui ressemblait à un pas de retraite.

Napoléon, au regard d'aigle duquel rien n'échappait, non-seulement dans les grandes choses, mais encore — ce qui est bien plus extraordinaire — dans les petites, vit le mouvement, en comprit la cause, et, adoucissant à l'instant même l'expression de son visage :

— Oh! venez, venez, dit-il, monsieur l'archichancelier! ce n'est point à vous que j'en veux!

— Et Votre Majesté ne m'en voudra jamais, je l'espère, répondit Cambacérès; car je serais un homme bien malheureux le jour où j'aurais encouru son déplaisir.

En ce moment, le valet de chambre se retirait, laissant les deux candélabres et emportant les bougies.

— Constant, fit l'empereur, fermez la porte; veillez dans l'antichambre, et faites entrer dans le salon vert les personnes que j'attends.

Puis, se retournant vers Cambacérès :

— Ah! dit-il comme s'il respirait enfin après une longue suffocation, me voilà en France! me voilà aux Tuileries! Nous sommes seuls, monsieur l'archichancelier : parlons à cœur ouvert.

— Sire, dit l'archichancelier, à part le respect qui met une barrière à mes paroles, je ne parle jamais autrement à Votre Majesté.

L'empereur fixa sur lui un regard perçant.

— Vous vous fatiguez, Cambacérès; vous vous attristez; tout au contraire des autres, qui n'ont pour but que de se mettre en lumière, vous tendez à vous effacer chaque jour davantage : je n'aime pas cela; songez que, dans l'ordre civil, vous êtes le premier arpès moi.

— Je sais que Votre Majesté m'a traité selon ses bontés, et non selon mes mérites.

— Vous vous trompez, je vous ai traité selon votre valeur; c'est pour cela que je vous ai confié la conduite des lois, non-seulement quand elles sont nées, mais encore pendant la gestation de leur mère la Justice quand elles sont à naître. Eh bien, le code d'instruction criminelle ne va pas, n'avance pas; je vous avais dit que je voulais qu'il fût terminé dans l'année 1808; or, nous voici au 22 janvier 1809, et, quoique le corps législatif soit resté assemblé pendant mon absence, ce code n'est point achevé, et ne le sera peut-être pas de trois mois encore.

— Votre Majesté me permet-elle de lui dire, à ce sujet, toute la vérité? hasarda l'archichancelier.

— Parbleu! dit l'empereur.

— Eh bien, sire, je vois, je ne dirai pas avec crainte, — je n'aurai jamais aucune crainte tant que Votre Majesté tiendra le sceptre ou l'épée, — mais avec regret, qu'un esprit d'inquiétude et d'indiscipline commence à se glisser partout.

— Vous n'avez pas besoin de le dire, monsieur; je le vois! et c'est autant pour combattre cet esprit que pour combattre les Autrichiens que j'accours.

— Ainsi, par exemple, sire, reprit Cambacérès, le corps législatif...

— Le corps législatif! répéta Napoléon en accentuant ces deux mots, et en haussant les épaules.

— Le corps législatif, continua Cambacérès en homme qui tient à achever sa pensée, le corps législatif, où les rares opposants n'arrivaient jamais à réunir plus de douze ou quinze votes contre les projets que nous leur soumettions, le corps législatif nous tient tête, et a deux fois mis quatre-vingts boules noires, une fois cent!

— Eh bien, je briserai le corps législatif!

— Non, sire; vous choisirez un moment où il sera plus disposé à l'approbation. Restez seulement à Paris... Oh! mon Dieu, quand Votre Majesté est à Paris, tout va bien.

— Je le sais; mais, par malheur, je n'y puis rester.

— Tant pis!

— Oui, tant pis! Tout à l'heure, je me rappellerai ce mot, et, si je ne me le rappelle pas, faites-moi souvenir d'un certain Malet.

— Votre Majesté disait qu'elle ne pouvait rester à Paris?

— Croyez-vous que ce soit pour rester à Paris que je suis venu en quatre jours de Valladolid? Non; il faut que, dans trois mois, je sois à Vienne.

— Oh! sire, dit Cambacérès avec un soupir, encore la guerre!

— Vous aussi, Cambacérès!.. Mais est-ce moi qui la fais, la guerre?

— Sire, l'Espagne..., hasarda timidement l'archichancelier.

— Oui, cette guerre-là peut-être; mais pourquoi l'avais-je entreprise? parce que je croyais être sûr de la paix dans le Nord. Pouvais-je me douter qu'avec la Russie pour alliée, la Westphalie et la Hollande pour sœurs, la Bavière pour amie, la Prusse réduite à une armée de quarante mille hommes, l'Autriche à l'aigle de laquelle j'ai coupé une de ses deux têtes : l'Italie,— pouvais-je me douter que l'Autriche trouverait moyen de soulever et d'armer cinq cent mille hommes contre moi? Mais ce sont donc les eaux du Léthé, et non celles du Danube, qui coulent à Vienne? on y a donc oublié jusqu'aux leçons de l'expérience? il en faut donc de nouvelles? On les aura, et, cette fois, terribles, j'en réponds! Je ne veux pas la guerre, je n'y ai pas d'intérêt, et l'Europe entière est témoin que tous mes efforts, toute mon attention, étaient dirigés vers ce champ de bataille que l'Angleterre a choisi, c'est-à-dire l'Espagne. L'Autriche, qui a déjà sauvé les Anglais une fois, en 1805, au moment où j'allais franchir le détroit de Calais, les sauve encore aujourd'hui en m'arrêtant au moment où j'étais en train de les jeter à la mer depuis le premier jusqu'au dernier! Je sais bien que, disparaissant sur un endroit, ils reparaissent sur l'autre; mais l'Angleterre n'est pas, comme la France, une nation guerrière : c'est une nation commerçante, c'est Carthage, et Carthage sans Annibal; j'eusse fini par l'épuiser de soldats, ou par la forcer à dégarnir l'Inde, et, si l'empereur Alexandre est fidèle à sa parole, c'est là que je l'attends... Oh! l'Autriche! l'Autriche! elle payera cher cette diversion! Ou elle désarmera sur-le-champ, ou elle aura à soutenir une guerre de destruction; si elle désarme, de manière à ne me laisser aucun doute sur ses intentions futures, je remettrai moi-même l'épée au fourreau; — car je n'ai envie de la tirer qu'en Espagne et contre les Anglais;— sinon je jette quatre cent mille hommes sur Vienne, et, à l'avenir, l'Angleterre n'aura plus d'alliés sur le continent.

— Quatre cent mille hommes, sire? répéta Cambacérès.

— Vous me demandez où ils sont, n'est-ce pas?

— Oui, sire; à peine en vois-je cent mille disponibles.

— Ah! l'on commence à compter mes soldats, et vous tout le premier, monsieur l'archichancelier!

— Sire...

— On dit : « Il n'a plus que deux cent mille hommes, que cent cinquante mille hommes, que cent mille hommes! » on dit : « Nous pouvons échapper au maître; le maître s'affaiblit, le maître n'a plus que deux armées! » On se trompe...

Napoléon frappa sur son front.

— Ma force est là!

Puis, étendant ses deux bras :

— Et voici mes armées! ajouta-t-il. Vous voulez savoir comment je pourrai réunir quatre cent mille hommes? Je vais vous le dire...

— Sire...

— Je vais vous le dire... pas pour vous, Cambacérès, qui peut-être avez encore foi en ma fortune, mais je vais vous le dire pour que vous le répétiez aux autres. Mon armée du Rhin compte vingt et un régiments d'infanterie qui ont quatre bataillons chacun : — ils devraient en avoir cinq; mais, en face de la réalité, pas d'illusion! — cela me fait donc quatre-vingt-quatre bataillons, c'est-à-dire soixante et dix mille hommes d'infanterie. J'ai, en outre, mes quatre divisions Carra Saint-Cyr, Legrand, Boudet, Molitor; elles n'ont que trois bataillons : soit trente mille hommes; en voilà cent mille, sans compter les cinq mille hommes de la division Dupas. J'ai quatorze régiments de cuirassiers, qui me donnent douze mille cavaliers au moins, et, en prenant tout ce qui reste de disponible dans les dépôts, je les porterai à quatorze mille. J'ai dix-sept régiments d'infanterie légère : mettons dix-sept mille hommes; en outre, mes dépôts regorgent de dragons tout formés; en les faisant venir du Languedoc, de la Guyenne, du Poitou et de l'Anjou, j'en aurai facilement cinq ou six mille. Ainsi nous voilà déjà avec cent mille hommes d'infanterie, et trente ou trente-cinq mille hommes de cavalerie.

— Sire, tout cela fait cent trente-cinq mille hommes, et Votre Majesté a dit *quatre cent mille!*

— Attendez... Vingt mille d'artillerie, vingt mille de la garde, cent mille Allemands!

— Cela, sire, fait en tout deux cent soixante-sept mille hommes.

— Bon!... J'en tire cinquante mille de mon armée d'Italie; ils marchent par Tarvis, et viennent me rejoindre en Bavière. Joignez-y dix mille Italiens, dix mille Français tirés de la Dalmatie, et nous voilà avec soixante et dix mille hommes de plus.

— Qui nous font trois cent trente-sept mille hommes.

— Eh bien, vous allez voir que nous en aurons de trop tout à l'heure!

— Je cherche le complément, sire.

— Vous oubliez mes conscrits, monsieur; vous oubliez que votre sénat vient d'autoriser, en septembre dernier, deux levées d'hommes.

— L'une, celle de 1809, est déjà sous les armes; celle de 1810 ne doit, aux termes de la loi, servir la première année que dans l'intérieur.

— Oui, monsieur; mais croyez-vous que, pour cent quinze départements, ce soit assez de quatre-vingt mille hommes? Non; je porte la levée à cent mille, et je fais un rappel de vingt mille sur les classes de 1809, 1808, 1807 et 1806. Cela me donne quatre-vingt mille hommes, monsieur, et quatre-vingt mille hommes faits, des hommes de vingt, vingt et un, vingt-deux et vingt-trois ans, tandis que ceux de 1810 n'ont que dix-huit ans; aussi pourrai-je sans inconvénient laisser vieillir ceux-là.

— Sire, les cent quinze départements ne fournissent, tous les ans, que trois cent trente-sept mille hommes ayant atteint l'âge du service militaire; prendre cent mille hommes sur trois cent trente-sept mille, c'est prendre plus du quart, et il n'est point de population qui ne périsse bientôt si on lui prend, chaque année, le quart des mâles parvenus à l'âge viril.

— Et qui vous dit qu'on les lui prendra chaque année? Je les lui prends pour quatre ans, et libère définitivement les classes antérieures... Une fois n'est pas coutume, c'est la première et la dernière. Je donne ces quatre-vingt mille hommes à former à ma garde : elle s'y entend; ce sera pour elle l'affaire de trois mois. Avant la fin d'avril, je serai sur le Danube avec quatre cent mille hommes; alors, comme elle fait aujourd'hui, l'Autriche comptera mes légions, et, je vous le dis, si elle me force à frapper, l'Europe sera à tout jamais épouvantée des coups que je frapperai!

Cambacérès poussa un soupir.

— Votre Majesté n'a pas d'autres ordres à me donner? dit-il.

— Qu'on rassemble pour demain le corps législatif.

— Il est en séance depuis votre départ, sire.

— C'est vrai... Demain, je m'y rendrai, et il connaîtra ma volonté.

Cambacérès fit un mouvement pour se retirer, puis revenant :

— Votre Majesté m'avait dit de lui rappeler un certain général Malet.

— Ah! vous avez raison... Mais c'est avec M. Fouché que je causerai de cela. Dites, en vous en allant, qu'on m'envoie M. Fouché, qui doit être dans le salon vert.

Cambacérès s'inclina pour sortir.

Puis, quand il fut à la porte :

— Adieu, mon cher archichancelier! lui cria Napoléon de sa voix la plus douce, et en accompagnant cet adieu d'un geste amical; ce qui fit que l'archichancelier se retira plus tranquille pour lui-même, mais non moins inquiet pour la France.

Lui sorti, Napoléon se mit à marcher à grands pas.

Depuis neuf ans de règne véritable, — car le consulat avait été un règne, — il avait vu, à travers l'admiration qu'il inspirait, les défiances, les improbations même, jamais le doute.

On doutait! de quoi? de sa fortune!

On blâmait même! et où avait-il recueilli ses premiers blâmes? dans son armée, dans sa garde, chez ses vétérans!

Baylen, avec sa fatale capitulation, avait porté un coup terrible à sa renommée.

Varus, au moins, s'était fait tuer avec les trois légions que lui redemandait Auguste : Varus ne s'était pas rendu!

Avant même d'avoir quitté Valladolid, Napoléon était instruit de tout ce que venait de lui dire Cambacérès, et de beaucoup d'autres choses encore.

La veille de son départ, il avait passé une revue de ses grenadiers; on lui avait rapporté que ces prétoriens murmuraient de ce qu'on les laissait en Espagne; il voulait voir de près tous ces vieux visages hâlés par le soleil d'Italie et d'Égypte, pour savoir s'ils auraient l'audace d'être mécontents.

Il descendit de cheval, et passa à pied dans leurs rangs.

Les grenadiers, sombres et muets, lui présentèrent les armes; pas un cri de « Vive l'empereur! » ne se fit entendre. Un seul homme murmura :

— Sire, en France!

C'est ce que Napoléon attendait.

D'un mouvement irrésistible, il lui arracha le fusil des mains, et, le tirant hors des rangs :

— Malheureux! lui dit-il, tu mériterais que je te fisse fusiller, et peu s'en faut que je ne le fasse!

Puis, s'adressant à tous :

— Ah! je le sais bien, dit-il, vous voulez retourner à Paris, pour y retrouver vos habitudes et vos maîtresses. Eh bien, je vous retiendrai encore sous les armes à quatre-vingts ans!

Et il rejeta le fusil au bras du grenadier, qui le laissa tomber de douleur.

En ce moment d'exaspération, il aperçut le général Legendre, un des signataires de la capitulation de Baylen.

Il marcha droit à lui, l'œil menaçant.

Le général s'arrêta, comme si ses pieds eussent pris racine en terre.

— Votre main, général, dit-il.

Le général tendit la main avec hésitation.

— Cette main, reprit l'empereur en la regardant, comment ne s'est-elle pas séchée en signant la capitulation de Baylen?

Et il la repoussa comme il eût fait de celle d'un traître.

Le général qui, en signant, n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs, resta anéanti.

Alors Napoléon, remontant à cheval, le visage enflammé, était rentré à Valladolid, d'où, comme nous l'avons dit, il était parti le lendemain pour la France,

Eh bien, il était encore dans cette position d'esprit, lorsque l'huissier, rouvrant la porte, annonça :

— Son Excellence le ministre de la police.

Et la figure pâle de Fouché, pâlie encore par la crainte, parut hésitante sur le seuil de la porte.

— Oui, monsieur, dit Napoléon, je comprends que vous hésitiez à vous présenter devant moi.

Fouché était un de ces caractères qui reculent devant le danger inconnu, mais qui marchent à lui, ou qui l'attendent, dès qu'il a pris une forme.

— Moi, sire? dit-il en redressant sa tête aux cheveux jaunes, au teint livide, aux yeux bleu-faïence, à la bouche largement fendue; moi, l'ancien mitrailleur de Lyon, pourquoi hésiterais-je à me présenter devant Votre Majesté?

— Parce que je ne suis pas un Louis XVI, moi!

— Votre Majesté fait allusion — et ce n'est pas la première fois — à mon vote du 19 janvier...

— Eh bien! quand j'y ferais allusion?

— Je répondrais alors que, député à la Convention nationale, j'avais fait serment à la nation, et non au roi : j'ai tenu mon serment à la nation.

— Et à qui aviez-vous fait serment le 13 thermidor an VII? Était-ce à moi?

— Non, sire.

— Pourquoi donc m'avez-vous si bien servi le 18 brumaire?

— Votre Majesté se rappelle-t-elle le mot de Louis XIV : « L'État, c'est moi? »

— Oui, monsieur.

— Eh bien, sire, au 18 brumaire, la nation, c'était vous; voilà pourquoi je vous ai servi.

— Ce qui ne m'a point empêché, en 1802, de vous retirer le portefeuille de la police.

— Votre Majesté espérait trouver un ministre de la police, sinon plus fidèle, du moins plus habile que moi... Elle m'a rendu mon portefeuille en 1804!

Napoléon fit quelques pas en long et en large devant la cheminée, la tête inclinée sur sa poitrine, et froissant dans sa main le papier où Joséphine avait écrit quelques mots.

Puis, tout à coup, s'arrêtant et redressant la tête :

— Qui vous a autorisé, demanda-t-il en fixant son œil de faucon, comme dit Dante, sur son ministre de la police, — qui vous a autorisé à parler de divorce à l'impératrice?

Si Fouché n'eût pas été trop loin de la lumière, on eût pu voir une teinte plus livide encore que la première passer sur son visage.

— Sire, répondit-il, je crois savoir que Votre Majesté désire ardemment le divorce.

— Vous ai-je confié ce désir?

— J'ai dit *je crois savoir;* et j'ai pensé être agréable à Votre Majesté en préparant l'impératrice à ce sacrifice.

— Oui, brutalement, selon vos habitudes.

— Sire, on ne change pas sa nature : j'ai commencé par être préfet chez les Oratoriens, et par commander à des enfants indociles; il m'est toujours resté quelque chose de mes impatiences de jeune homme. Je suis un arbre à fruits; ne me demandez pas de fleurs.

— Monsieur Fouché, *votre ami* (et Napoléon appuya à dessein sur ces deux mots), votre ami M. de Talleyrand ne fait qu'une recommandation à ses serviteurs : « Pas de zèle! » Je lui emprunterai cet axiome pour vous l'appliquer; vous avez eu trop de zèle, cette fois : je ne veux pas qu'on prenne l'initiative pour moi, ni dans les affaires d'État, ni dans les affaires de famille.

Fouché garda le silence.

— Et, à propos de M. de Talleyrand, dit l'empereur, d'où vient que, vous ayant quittés ennemis mortels, je vous retrouve amis intimes? Pendant dix ans de haine et de dénigrement réciproques, je vous ai entendus, vous, le traiter de diplomate frivole, et, lui, vous traiter de grossier intrigant; vous, mépriser une diplomatie qui allait toute seule, prétendiez-vous, aidée par la victoire; lui, railler le vain étalage d'une police que la soumission générale rendait facile et même inutile. Voyons, la situation est-elle donc si grave, que, vous sacrifiant à la nation, comme vous dites, vous oubliiez tous les deux vos dissentiments? Rapprochés par des officieux, vous vous êtes réconciliés publiquement, publiquement visités; vous vous êtes dit tout bas qu'il était possible que je rencontrasse en Espagne le couteau d'un fanatique, ou, en Autriche, un boulet de canon : n'est-ce pas, vous vous êtes dit cela?

— Sire, répondit Fouché, les couteaux espagnols se connaissent en grands rois : témoin Henri IV; les boulets autrichiens, en grands capitaines : témoin Turenne et le maréchal de Berwick.

— Vous répondez par une flatterie à un fait, monsieur. Je ne suis pas mort, et je ne veux pas que l'on partage ma succession de mon vivant.

— Sire, cette idée est loin de toutes les pensées, et surtout de la nôtre.

— Si peu loin de votre pensée, au contraire, que mon successeur était déjà choisi, désigné par vous! Que ne le faites-vous sacrer d'avance? Le moment est bon : le pape vient de m'excommunier! Ah çà! mais vous croyez donc, monsieur, que la couronne de France va à toutes les têtes? On peut faire, d'un grand-duc de Saxe, un roi de Saxe, monsieur; mais on ne fait pas, du grand-duc de Berry, un roi de France ou un empereur des Français; pour être l'un, il faut être du sang de saint Louis; pour être l'autre, il faut être du mien. Il est vrai que vous avez un moyen, monsieur, de hâter le moment où je ne serai plus là.

— Sire, dit Fouché, j'attends que Votre Majesté me l'indique.

— Eh! morbleu! c'est de laisser les conspirateurs impunis.

— Des hommes ont conspiré contre Votre Majesté, et sont restés impunis? Sire, nommez-les.

— Oh! ce n'est pas bien difficile, et je vais vous en nommer trois, moi.

— Votre Majesté veut parler de la prétendue conspiration découverte par votre préfet de police, M. Dubois?

— Oui, mon préfet de police, M. Dubois, qui n'est pas, comme vous, dévoué à la nation, monsieur Fouché, mais qui m'est dévoué, à moi!

Fouché haussa légèrement les épaules; le mouvement, si imperceptible qu'il fût, n'échappa point à l'empereur.

— Haussez les épaules, n'osant pas hausser la voix! reprit Napoléon, le sourcil froncé. Je n'aime pas les esprits forts, en fait de complots.

— Votre Majesté connaît-elle les hommes dont il est question?

— J'en connais deux sur trois, monsieur : je connais le général Malet, un conspirateur incorrigible...

— Votre Majesté croit que le général Malet conspire?

— J'en suis sûr.

— Et Votre Majesté craint une conspiration conduite par un fou?

— Vous vous trompez doublement : d'abord, je ne crains rien; ensuite, le général Malet n'est pas un fou.

— C'est au moins un monomane.

— Oui, mais dont la monomanie est terrible, vous en conviendrez; car elle consiste à profiter, un jour ou l'autre, de mon absence, à attendre que je sois à trois cents lieues, à quatre cents lieues, à six cents lieues, peut-être, pour répandre tout à coup le bruit de ma mort, et, avec cette nouvelle, faire un soulèvement.

— Votre Majesté croit-elle la chose possible?

— Tant que je n'aurai pas un héritier, oui.

— Voilà pourquoi je me suis hasardé à parler de divorce à Sa Majesté l'impératrice.

— Ne revenons point là-dessus... Vous méprisez Malet; vous l'avez remis en liberté. Savez-vous une chose, monsieur, une chose que mon ministre de la police eût dû m'apprendre, et que je vais apprendre à mon ministre de la police? C'est que Malet n'est qu'un des fils d'une conspiration invisible qui se trame au sein même de l'armée!

— Ah! oui, les philadelphes... Votre Majesté croit à la magie du colonel Oudet.

— Je crois à Aréna, monsieur; je crois à Cadoudal; je crois à Moreau. Le général Malet est un de ces rêveurs, un de ces illuminés, un de ces fous, si vous voulez, mais un de ces fous dangereux auxquels il faut le cabanon et la camisole de force : vous, vous avez mis le vôtre en liberté! Quant au second conspirateur, M. Servan, est-ce un fou, celui-là, un régicide?

— Comme moi, sire.

— Oui, mais un régicide de l'école de la Gironde, un ancien amant de madame Roland; un homme qui, ministre de Louis XVI, a trahi Louis XVI, et qui, pour se venger de sa disgrâce, a fait le 10 août.

— Avec le peuple.

— Eh! monsieur, le peuple ne fait que ce qu'on lui fait faire! Voyez vos deux faubourgs, le faubourg Saint-Marceau et le faubourg Saint-Antoine, si remuants avec MM. Alexandre et Santerre, bronchent-ils, aujourd'hui que j'ai la main étendue sur eux?... Je ne connais pas le troisième fanatique, un M. Florent Guyot; mais je connais Malet et Servan; défiez-vous de ces deux-là! d'ailleurs, l'un est général; l'autre, colonel; il est de mauvais exemple, sous un gouvernement militaire, que deux officiers conspirent.

— Sire, on aura l'œil sur eux.

— Et, maintenant, monsieur, il me reste à vous faire le reproche le plus grave que j'avais à vous adresser.

Fouché s'inclina en homme qui attend.

— Qu'avez-vous fait de l'esprit public, monsieur?

Un autre ministre eût fait répéter une seconde fois; Fouché comprit parfaitement; seulement, pour se donner le temps de répondre, il eut l'air d'avoir mal entendu.

— L'esprit public? répéta-t-il. Je me demande ce que Votre Majesté veut dire.

— Je veux dire, reprit Napoléon, dont la colère s'usait en paroles, que vous avez laissé les esprits s'égarer sur les événements du jour, que vous avez permis qu'on interprétât ma dernière campagne, marquée à chaque pas par des succès, comme une campagne féconde en revers. Ce sont les propos de Paris qui soulèvent l'étranger! Savez-vous par où ils me reviennent? Par Pétersbourg! J'ai des ennemis, Dieu merci! eh bien, vous leur donnez leur franc parler; vous leur laissez dire que mon autorité est affaiblie, que la nation est dégoûtée de ma politique, que mes moyens d'action sont diminués; il en résulte que l'Autriche, qui croit à toutes ces balivernes, pense le moment favorable, et veut m'attaquer... Mais, ennemis du dedans, ennemis du dehors, j'exterminerai tout! A propos, vous avez reçu ma lettre du 31 décembre?

— Laquelle, sire?

— Datée de Bénévent.

— Celle où il était question des fils d'émigrés?

— Vous me faites l'effet de l'avoir un peu oubliée.

— Votre Majesté veut-elle que je la lui répète mot pour mot?

— Je ne suis point fâché de m'assurer de votre mémoire. Voyons.

— D'abord, dit Fouché tirant un portefeuille de sa poche, voici la lettre.

Et il sortit la lettre de son portefeuille.

— Ah! ah! dit Napoléon, vous l'avez sur vous?

— La correspondance autographe de Votre Majesté ne me quitte jamais, sire. Quand j'étais préfet chez les Oratoriens, je lisais tous les matins mon bréviaire; depuis que je suis ministre de la police, je lis tous les matins les lettres de Votre Majesté. Voici, continua Fouché sans ouvrir la lettre, voici ce que contenait cette dépêche...

— Oh! monsieur, ce n'est pas le texte que je vous demande, c'est la substance.

— Eh bien, Votre Majesté me disait que des familles d'émigrés avaient soustrait leurs enfants à la conscription en les tenant dans une coupable oisiveté; elle ajoutait qu'elle désirait que je fisse dresser une liste de dix de ces familles par département, et de cinquante pour Paris, afin d'envoyer à l'école militaire de Saint-Cyr tous les jeunes gens de ces familles qui seraient âgés de plus de dix-huit ans. Votre Majesté ajoutait encore que, si l'on se plaignait, j'aurais à répondre purement et simplement que c'était son bon plaisir...

— C'est bien! je ne veux pas que, par la fâcheuse division des familles qui ne sont pas dans le système, une fraction de la France, si minime qu'elle soit, puisse se soustraire aux efforts que fait la génération présente pour la gloire de la génération à venir... Maintenant, allez! c'est tout ce que j'avais à vous dire.

Fouché s'inclina; mais, comme il ne se retirait pas avec la promptitude d'un homme congédié :

— Eh bien? demanda Napoléon.

— Sire, répondit le ministre, Votre Majesté m'a dit beaucoup de choses pour me prouver que ma police était mal faite.

— Après?

— Je ne lui en dirai qu'une seule pour lui prouver le contraire. A Bayonne, Votre Majesté s'est arrêtée deux heures.

— Oui.

— Votre Majesté s'est fait présenter un rapport.

— Un rapport?

— Oui, sur les griefs qu'elle croyait avoir contre moi; rapport tendant à ce que je fusse révoqué, et remplacé par M. Savary.

— Et ce rapport est-il signé?

— Il est signé, sire; et, de même que j'ai sur moi les lettres de Votre Majesté, Votre Majesté a sur elle ce rapport... là, sire, dans la poche gauche de votre habit.

Et, du doigt, Fouché désigna la partie de l'uniforme où se trouvait la poche.

— Vous voyez, sire, ajouta-t-il, que ma police est aussi bien faite, sur certains points du moins, que l'étaient celles de M. Lenoir et de M. Sartines.

Et, sans attendre la réponse de l'empereur, Fouché, qui était près de la porte, disparut à reculons.

Napoléon ne répondit point; seulement, il porta la main à sa poche, en tira une feuille de grand papier pliée en quatre, la déplia, jeta les yeux dessus, puis tourna son regard vers la porte, et, avec un imperceptible sourire :

— Ah! dit-il, tu as raison, tu es encore le plus adroit!

Et, plus bas :

— Pourquoi n'es-tu pas aussi le plus honnête!

Alors, déchirant le papier, il en jeta les morceaux au feu.

En ce moment, l'huissier annonça :

— Son Excellence le grand chambellan.

Et la figure souriante du prince de Bénévent apparut derrière celle de l'huissier.

Les poëtes n'inventent rien.

Lorsque, à la suite des armées prussiennes qui venaient se faire battre à Valmy, Gœthe, ce prince du doute, ce roi du sophisme, écrivait son drame de *Faust*, il ne se figurait pas, à coup sûr, que Dieu avait déjà créé son héros humain, aussi bien que son personnage diabolique, et que tous deux allaient incessamment apparaître sur la scène, l'un avec son front rêveur, l'autre avec son pied fourchu.

Seulement, le Faust de Dieu s'appelle Napoléon; seulement, le Méphistophélès de Dieu s'appelle Talleyrand.

Comme Faust a tout sondé en science, Napoléon a tout épuisé en politique; et, de même que Méphistophélès perdit Faust en lui disant : « Encore! encore! » de même Talleyrand perdit Napoléon en lui disant : « Toujours! toujours! »

De même aussi que Faust, dans ses moments de dégoût, essaye de se délivrer de Méphistophélès, Napoléon, dans ses heures de doute, essayait de se délivrer de Talleyrand; mais, comme s'ils eussent été liés l'un à l'autre par un pacte infernal, ils ne furent séparés que quand l'âme du rêveur, du poëte, du conquérant tomba dans l'abîme!

Peut-être, des trois personnages mandés par l'empereur, celui dont le cœur battait le plus fort était-il M. de Talleyrand; mais, à coup sûr, c'était celui qui se présentait de l'air le plus souriant.

Napoléon le regarda avec une espèce de frissonnement nerveux, puis, étendant la main pour qu'il ne pénétrât point plus avant dans son cabinet :

— Prince de Bénévent, lui dit-il, je n'ai que deux mots à vous dire. Ce que je déteste le plus au monde, ce ne sont point les gens qui me désavouent; ce sont ceux qui, pour me désavouer, se désavouent eux-mêmes. Vous répandez partout que vous avez été étranger à la mort du duc d'Enghien; partout vous dites que vous êtes étranger à la guerre d'Espagne. Étranger à la mort du duc d'Enghien? vous me l'avez conseillée par écrit! étranger à la guerre d'Espagne? j'ai les lettres dans lesquelles vous m'adjurez de recommencer la politique de Louis XIV! Monsieur de Talleyrand, le manque de mémoire est un grand défaut à mes yeux : vous me renverrez demain votre clef de chambellan, qui non-seulement est destinée, mais encore donnée d'avance à M. de Montesquiou.

Puis, sans ajouter un mot, sans congédier le prince, sans prendre congé de lui, Napoléon sortit par la porte qui conduisait à l'appartement de Joséphine.

M. de Talleyrand chancela comme au jour où, sur les marches de l'église de Saint-Denis, Maubreuil le renversa d'un soufflet; mais, cette fois, le choc n'ébranlait que sa fortune, et le grand chambellan comptait, comme Méphistophélès, sur Satan pour lui faire rendre plus qu'il n'avait perdu.

Et, maintenant, on se rappelle que, dans cette même nuit, Napoléon avait dit à Cambacérès qu'il serait avant la fin d'avril sur le Danube avec quatre cent mille hommes; voilà pourquoi, le 17 avril, au matin, toute la population de Donauwœrth encombrait les rues et les places de la ville.

Elle attendait Napoléon.

III

LES JUMEAUX

Vers neuf heures du matin, un grand mouvement se produisit dans la foule, et des cris, courant comme une traînée de poudre de l'extrémité de la rue Dillingen, vers le centre de la ville, annoncèrent qu'il arrivait quelque chose de nouveau.

Ce qui arrivait, c'était un courrier vêtu de vert, galonné d'or, précédant la voiture de l'empereur, laquelle venait à une demi-lieue derrière lui.

Il franchit rapidement la rue de Dillingen, faisant signe avec son fouet, afin que l'on s'écartât devant lui; puis il s'engagea dans les rues tortueuses qui montent vers la haute ville, reparut sur la place du Château, et s'enfonça sous la porte massive de l'ancienne abbaye de Sainte-Croix, devenue palais royal.

C'était là que les logements avaient été préparés pour l'empereur, et qu'attendait le major général Berthier.

L'arrivée du courrier n'apprenait, au reste, rien de nouveau au prince de Neuchâtel : armé d'une excellente lunette de campagne, et monté sur la plate-forme de l'abbaye, il avait, dix minutes avant l'arrivée du courrier, reconnu les voitures impériales, s'avançant à fond de train par la grande route.

Le 9 avril, l'archiduc Charles avait fait parvenir à Munich la lettre suivante, adressée *au général en chef de l'armée française;* — la lettre ne portait point d'autre suscription. Était-ce l'empereur Napoléon que l'archiduc Charles désignait par ce titre, et, pour lui, comme pour l'abbé Loriquet, le marquis de Buonaparte n'était-il encore que le général en chef de S. M. Louis XVIII? S'il en était ainsi, l'archiduc y mettait de l'entêtement! Quel que fût le général en chef, le maréchal, le prince, le roi ou l'empereur qu'il désignait par ce titre, voici ce que la lettre contenait :

« D'après la déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche, je préviens monsieur le général en chef de l'armée française que j'ai l'ordre de me porter en avant, avec les troupes placées sous mon commandement, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance. »

Cette lettre était datée du 9; le 12, au soir, l'empereur Napoléon, en ce moment aux Tuileries, avait été informé, par une dépêche télégraphique, de ce commencement d'hostilités.

Il était parti le 13, au matin, et, le 16, il était arrivé à Dillingen, où il avait trouvé le roi de Bavière, qui avait abandonné sa capitale, et s'était retiré d'une vingtaine de lieues en arrière.

Fatigué de soixante et douze heures de marche, Napoléon s'était arrêté à Dillingen, pour y passer la nuit, et avait promis au roi fugitif de le ramener avant quinze jours dans sa capitale.

Puis, le matin, à sept heures, il était reparti, et, voulant, sans doute, rattraper cette nuit perdue, il arrivait à toute bride.

Il passa comme un éclair à travers les rues, gravit la rampe de la montagne sans ralentir le pas de ses chevaux, et mit enfin pied à terre dans la cour du château, au bas du perron, où l'attendait le major général.

Les compliments étaient courts avec Napoléon; il laissa tomber un : « Bonjour, Berthier! » que le prince de Neuchâtel ramassa en grognant et en rongeant ses ongles comme d'habitude, fit un signe de la main au reste de l'état-major, et, guidé par une dizaine de domestiques posés en jalons, il s'élança vers l'appartement qui lui avait été préparé.

Une grande carte de Bavière où chaque arbre, chaque torrent, chaque vallée, chaque village, chaque maison même, étaient indiqués, l'attendait, tout ouverte, sur une immense table.

Napoléon courut à la table, tandis qu'un aide de camp ouvrait et déposait sur un guéridon le porte-

feuille de voyage, et que son valet de chambre tirait le lit de son enveloppe de cuir, et le dressait dans un coin même du salon.

— Bien, dit-il à Berthier en posant le doigt sur Donauwœrth, c'est-à-dire sur le lieu même qu'il habitait; êtes-vous en communication avec Davoust?

— Oui, sire, répondit Berthier.

— Avec Masséna?

— Oui, sire.

— Avec Oudinot?

— Oui, sire.

— Tout va bien, alors. Où sont-ils?

— Le maréchal Davoust est à Ratisbonne, le maréchal Masséna et le général Oudinot sont à Augsbourg; des officiers envoyés par chacun d'eux attendent Votre Majesté pour lui donner des nouvelles.

— Avez-vous envoyé des espions?

— Deux sont déjà revenus : j'attends le troisième, le plus habile.

— Qu'avez-vous fait ensuite?

— Je me suis, autant que possible, conformé au plan de Votre Majesté, qui est de marcher droit, de Ratisbonne sur Vienne, par la grande route du Danube, en confiant au fleuve les malades, les blessés, toute la partie pesante de l'armée enfin.

— Bon! les bateaux ne nous manqueront pas : j'ai fait acheter tous ceux que l'on a pu trouver sur les rivières et les fleuves de la Bavière, et ils doivent descendre dans le Danube au fur et à mesure qu'ils en franchiront les affluents; ensuite, j'ai pris douze cents de mes meilleurs marins de Boulogne, pour le cas où nous aurions quelque bataille à livrer dans les îles. Vous avez fait acheter des pelles et des pioches?

— Cinquante mille; est-ce assez?

— Ce n'est pas trop.

— En somme, qu'avez-vous ordonné depuis le 13 au soir que vous êtes ici?

— J'avais d'abord ordonné de concentrer toutes les troupes sur Ratisbonne...

— N'avez-vous pas reçu ma lettre qui vous ordonnait, au contraire, de tout réunir à Augsbourg?

— Si fait; j'ai, en conséquence, donné contre-ordre à Oudinot et à son corps d'armée, qui étaient déjà en route; mais j'ai cru devoir laisser Davoust à Ratisbonne.

— Alors, l'armée est partagée en deux masses, l'une à Ratisbonne, l'autre à Augsbourg?

— Avec les Bavarois entre elles deux.

— Y a-t-il eu choc sur un point ou sur un autre?

— Oui, sire, à Landshut.

— Entre?...

— Entre les Autrichiens et les Bavarois.

— Quelle division?

— La division Duroc.

— Les Bavarois se sont-ils bien conduits?

— Parfaitement, sire; cependant, ils ont été obligés de se replier devant des forces quadruples.

— Où sont-ils en ce moment?

— Là, sire, dans la forêt de Dürnbach, protégés par l'Abens.

— Au nombre de combien?

— Au nombre de vingt-sept mille, à peu près.

— Et l'archiduc, où est-il?

— Entre l'Isar et Ratisbonne, sire; mais le pays est tellement couvert, qu'il est impossible d'avoir des renseignements positifs.

— Faites entrer l'officier qui vient de la part du machal Davoust.

Berthier transmit l'ordre à un aide de camp qui ouvrit une porte, et introduisit un jeune officier de chasseurs à cheval, paraissant avoir de vingt-cinq à vingt-six ans.

L'empereur jeta sur le nouveau venu un coup d'œil rapide, et fit un signe de satisfaction : il était impossible de voir un plus beau et plus élégant cavalier.

— Vous venez de Ratisbonne, lieutenant? demanda l'empereur.

— Oui, sire, répondit le jeune officier.

— A quelle heure en êtes-vous sorti?

— A une heure du matin, sire.

— Vous êtes envoyé par Davoust?

— Oui, sire.

— Dans quelle situation était-il au moment de votre départ?

— Sire, il avait avec lui quatre divisions d'infanterie, une division de cuirassiers, une division de cavalerie légère.

— En tout?...

— Cinquante mille hommes, à peu près, sire; seulement, les généraux Nansouty et Espagne, avec la grosse cavalerie et une portion de la cavalerie légère, le général Demont, avec les quatrièmes bataillons et le grand parc, ont pris la gauche du Danube.

— Et la concentration autour de Ratisbonne s'est-elle faite sans difficulté?

— Sire, les divisions Gudin, Morand et Saint-Hilaire sont arrivées sans tirer un coup de fusil; mais la division Friant, qui les couvrait, a constamment été aux prises avec l'ennemi, et, quoiqu'elle ait détruit derrière elle tous les ponts de la Wils, il est probable qu'aujourd'hui, le maréchal Davoust est ou sera attaqué à Ratisbonne.

— Combien d'heures avez-vous mises, dites-vous, pour venir de Ratisbonne ici?

— Sept heures, sire.

— Il y a?...

— Vingt-deux lieues.

— Êtes-vous trop fatigué pour repartir dans deux heures?

— Sa Majesté sait bien qu'on ne se fatigue jamais à son service. Qu'on me donne un autre cheval, et je partirai quand Sa Majesté voudra.

— Votre nom?

— Le lieutenant Richard.

— Allez vous reposer deux heures, lieutenant; mais soyez prêt dans deux heures.

Le lieutenant Richard salua et sortit.

En ce moment, un aide de camp vint parler tout bas à Berthier.

— Faites entrer l'envoyé du maréchal Masséna, dit l'empereur.

— Sire, répondit Berthier, je ne pense pas que ce soit nécessaire; je l'ai interrogé, et j'en ai tiré tout ce qu'il était utile de savoir : Masséna est à Augsbourg avec Oudinot, Molitor, Boudet, les Bavarois et les Wurtembergeois, c'est-à-dire avec quatre-vingt-dix mille hommes, à peu près. Mais je crois avoir quelque chose de mieux à offrir à Votre Majesté.

— Quoi?

— L'espion est revenu.

— Ah!

— Il a passé à travers les lignes autrichiennes.

— Faites-le entrer.

— Votre Majesté sait que ces hommes refusent souvent de parler devant plusieurs personnes.

— Laissez-moi seul avec lui.

— Votre Majesté ne craint-elle pas?...

— Que voulez-vous que je craigne?

— On parle d'illuminés, de fanatiques.

— Faites-le entrer d'abord, et je verrai bien dans ses yeux si vous pouvez me laisser seul avec lui.

Berthier alla ouvrir une petite porte donnant dans un cabinet, et en fit sortir un homme d'une trentaine d'années, couvert d'un costume de bûcheron de la forêt Noire.

L'homme fit quelques pas dans la chambre, puis

s'arrêta devant Napoléon, et, faisant le salut militaire :

— Que Dieu garde Votre Majesté de toute mauvaise chance ! dit-il.

L'empereur le regarda.

— Oh ! oh ! nous sommes en pays de connaissance, mon brave !

— Sire, c'est moi qui, la veille d'Austerlitz, vous ai donné, au bivac, des renseignements sur les positions de l'armée russe et autrichienne.

— Renseignements parfaitement exacts, maître Schlick.

— Ah ! temps et tonnerre ! s'écria le faux bûcheron employant le juron le plus usité des Allemands, l'empereur me reconnaît ! Tout va bien, alors.

— Oui, dit l'empereur, tout va bien.

Et, faisant un signe au chef d'état-major :

— Je crois que vous pouvez sans inconvénient me laisser seul avec cet homme, dit-il.

C'était probablement aussi l'avis du prince de Neuchâtel ; car il se retira avec ses aides de camp sans faire la moindre observation.

— D'abord, dit l'empereur, allons au plus pressé. Peux-tu me donner des nouvelles de l'archiduc ?

— De lui ou de son armée, sire?

— De tous les deux, si c'est possible.

— Oui bien, je puis vous parler de tous les deux : j'ai un de mes cousins qui sert dans son armée, et un de mes beaux-frères qui est son valet de chambre.

— Où est-il, et où est le gros de son armée?

— Sans compter les cinquante mille hommes du général Bellegarde, qui marchent de la Bohême sur le Danube, et qui doivent se canonner, à Ratisbonne, avec le maréchal Davoust, l'archiduc a sous la main cent cinquante mille hommes, à peu près; le 10 avril dernier, le prince, avec une soixantaine de mille hommes, a franchi l'Inn.

— Peux-tu suivre sur une carte tous les mouvements que tu m'indiques ?

— Pourquoi pas? On a été à l'école, Dieu merci !

L'empereur montra du doigt à l'espion la carte étendue sur la table.

— Alors, cherche l'Inn sur cette carte.

L'espion n'eut besoin que d'y jeter un coup d'œil, et mit le doigt entre Passau et Tittmaning.

— Tenez, sire, dit-il, c'est là, à Braunau, que l'archiduc a passé la rivière ; en même temps que lui, le général Hohenzollern, avec une trentaine de mille hommes, l'a passée au-dessous de Mulheim; enfin, un autre corps d'une quarantaine de mille hommes, commandé... je ne saurais vous dire par qui, — on ne peut être qu'à un endroit, et j'étais près de l'archiduc, que je ne perdais pas de vue, — a franchi la rivière à Scharding.

— Près du Danube, alors?

— Justement, sire.

— Mais comment, ayant passé l'Inn le 10, les Autrichiens ne sont-ils pas plus avancés?

— Ah ! parce qu'ils sont restés embourbés pendant quatre jours entre l'Inn et l'Isar ; ce n'est donc qu'hier qu'ils ont passé l'Isar devant Landshut, et que cela a commencé à chauffer.

— Avec les Bavarois ?

— Avec les Bavarois ; seulement, comme ceux-là, avec leurs vingt-sept ou vingt-huit mille hommes, ne pouvaient pas tenir, ils se sont retirés dans la forêt de Dürnbach.

— Ainsi, nous ne sommes plus qu'à une douzaine de lieues de l'ennemi ?

— Pas même, car, depuis ce matin, il aura marché. Il est vrai qu'on ne marche pas vite, quand on est obligé de franchir un tas de petites rivières, — comme l'Abens, à gauche, la grosse et la petite Laber, à droite, — des bois, des coteaux, des marécages, et que l'on n'a que deux chaussées, celle de Landshut à Neustadt, et celle de Landshut à Kelheim.

— Il lui restait encore celle d'Eckmühl, qui mène plus directement à Ratisbonne.

— Sire, j'ai vu les troupes autrichiennes s'engager sur les deux autres routes, et, sachant que Votre Majesté devait être arrivée aujourd'hui à Donauwœrth, et qu'elle désirait avoir des nouvelles, je suis parti et me voilà.

— C'est bien, tu ne m'apprends pas grand'chose ; mais, enfin, tu m'apprends ce que tu sais.

— Que Votre Majesté me fasse d'autres questions.

— Sur quoi ?

— Sur l'esprit du pays, par exemple ; sur les sociétés secrètes, sur la Sainte-Vehme.

— Comment ! tu t'occupes donc de ces questions-là aussi ?

— Je tiens tout ce qui concerne mon état, sire.

— Eh bien, voyons, je ne demande pas mieux que de savoir ce que pense de nous l'Allemagne.

— Elle est tout simplement exaspérée contre les Français, qui, non contents de la battre et de l'humilier, l'occupent et la dévorent.

— Ils ne connaissent donc pas le proverbe du maréchal de Saxe, les Allemands : « Il faut que la guerre nourrisse la guerre ! »

— Si fait, ils le connaissent; mais ils aimeraient mieux être nourris que de nourrir les autres. C'est au point, sire, que l'on parle de s'affranchir des princes qui ne savent pas s'affranchir de vous.

— Ah ! ah ! et par quel moyen ?

— Par deux moyens : le premier, c'est une insurrection générale.

Napoléon fit des lèvres un mouvement de mépris.

— Cela pourrait bien arriver, si j'étais battu par l'archiduc Charles ; mais...

— Mais...? répéta l'espion.

— Mais je vais le battre, dit Napoléon, et, par conséquent, l'insurrection n'aura pas lieu. Passons donc au second moyen de délivrance.

— Le second, c'est un coup de couteau, sire.

— Bah ! on ne tue pas un homme comme moi !

— On a bien tué César.

— Ah ! les circonstances étaient bien différentes; puis ce fut un grand bonheur pour César d'être tué. Il avait quelque chose comme cinquante-trois ans, c'est-à-dire l'âge où le génie de l'homme commence à baisser ; il avait toujours été heureux. « La Fortune aime les jeunes gens ! » comme disait Louis XIV à M. de Villeroy ; elle allait peut-être lui tourner le dos. Une ou deux défaites, et César n'était plus un Alexandre : c'était un Pyrrhus ou un Annibal. Il a eu le bonheur de trouver une vingtaine de niais qui n'ont pas compris que César n'était point un Romain, que c'était l'esprit de Rome ; ils ont tué l'empereur ; mais, du sang même de l'empereur est né l'empire ! Sois tranquille, je n'ai point l'âge de César; la France n'en est point, en 1809, où en était Rome l'an 44 avant Jésus-Christ : on ne me tuera pas, maître Schlick.

Et Napoléon se mit à rire de cette sortie historique qu'il avait faite pour un paysan badois; — il est vrai qu'il répondait moins à ce paysan qu'à sa pensée.

— Tout cela est possible, reprit Schlick; mais je n'en invite pas moins Votre Majesté à faire attention aux mains de ceux qui l'approcheront de trop près, et surtout quand ces mains appartiendront à des membres de l'Union de Vertu.

— Je croyais toutes ces associations éteintes.

— Sire, les princes allemands, et la reine Louise surtout, les ont remises en vigueur; de sorte qu'à l'heure qu'il est, il y a peut-être, en Allemagne, deux mille jeunes gens qui ont fait vœu de vous assassiner.

— Et cette secte a ses points de réunion?

— Sans doute; non-seulement ses points de réunion, mais encore ses formules, son initiation, sa devise, ses signes de reconnaissance.

— Comment sais-tu cela?

— J'en suis.

Napoléon, fit, malgré lui, un pas en arrière.

— Oh! ne craignez rien, sire! J'en suis, mais comme le bouclier est de l'armure : pour parer les coups!

— Et où cela se réunit-il?

— Partout où il y a un souterrain ou une ruine; les Allemands sont très-amateurs du pittoresque, comme le sait Votre Majesté, et ils mettent de la poésie dans tout. Tenez, par exemple, si Votre Majesté va à Abensberg, et visite le vieux château, — le château en ruine qui couronne la montagne et domine l'Abens, — eh bien, c'est dans une de ses salles que j'ai été reçu, il y a huit jours...

— C'est bien, dit Napoléon; sans accorder à ce renseignement plus d'attention qu'il n'en mérite, je ne le négligerai pas. Va! je veillerai à ce qu'on ait soin de toi...

Schlick salua et sortit par la même porte qui lui avait donné entrée.

Napoléon resta pensif.

— Un coup de couteau! murmura-t-il; il a raison, c'est bientôt donné, et c'est bientôt reçu! Henri IV, lui aussi, préparait une expédition contre l'Autriche quand il fut tué d'un coup de couteau; mais Henri IV avait cinquante-sept ans; comme César, il avait achevé son œuvre; moi, je n'ai point achevé la mienne, et puis les grandes infortunes n'arrivent que passé cinquante ans; Annibal, Mithridate, César, Henri IV... Il y a bien Alexandre, qui est mort à trente-trois ans, ajouta-t-il; mais mourir comme Alexandre n'est pas un malheur...

En ce moment un aide de camp entra.

— Qu'y a-t-il? demanda Napoléon.

— Sire, dit l'aide de camp, c'est un officier arrivant de l'armée d'Italie, et venant de la part du vice-roi. Votre Majesté veut-elle le voir?

— Oui, sans doute, et à l'instant même, dit Napoléon; qu'il entre!

— Entrez, monsieur, dit l'aide de camp.

L'officier parut sur le seuil de la porte, tenant à la main son chapeau à trois cornes.

C'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, portant l'uniforme des officiers de l'état-major du vice-roi, c'est-à-dire l'habit bleu aux aiguillettes d'argent et au collet brodé en argent.

Quant à son physique, il fallait qu'il existât en lui quelque chose de bien particulier, car, à sa vue, Napoléon, qui allait parler, s'arrêta court; puis, toisant le jeune homme des pieds à la tête :

— A quel propos cette mascarade, monsieur? demanda-t-il.

Le jeune homme regarda autour de lui, pour savoir à qui s'adressait l'interpellation; mais, voyant qu'il était seul avec l'empereur :

— Sire, dit-il, excusez-moi : je ne comprends pas.

— Pourquoi cet habit bleu, au lieu de l'habit vert que vous portiez tout à l'heure?

— Sire, depuis deux ans que j'ai l'honneur de faire partie de l'état-major de Son Altesse le vice-roi, je n'ai point porté d'autre habit que celui sous lequel j'ai l'honneur de me présenter devant vous.

— Depuis quand êtes-vous arrivé?

— Je descends de cheval, sire.

— D'où venez-vous?

— De Pordenone.

— Comment vous nommez-vous?

— Le lieutenant Richard.

Napoléon regarda le jeune homme avec plus d'attention encore.

— Avez-vous quelque lettre d'Eugène qui vous accrédite près de moi?

— Oui, sire.

Et le jeune officier tira de sa poche une lettre aux armes du vice-roi d'Italie.

— Et si cette lettre vous avait été prise, demanda Napoléon, ou si elle était perdue?

— Son Altesse me l'avait fait apprendre par cœur.

— Ah çà! monsieur, demanda Napoléon, voulez-vous me dire comment il se fait qu'il y a une heure, vous arriviez de Ratisbonne en costume de chasseur de la garde, et que vous arrivez, il y a dix minutes, de Pordenone en costume d'officier d'état-major d'Eugène? comment, enfin, vous êtes chargé de me donner à la fois des nouvelles de Davoust et du vice-roi d'Italie?

— Pardon, sire, mais Votre Majesté ne dit-elle pas qu'il est arrivé, il y a une heure, venant de la part du maréchal Davoust, un officier des chasseurs de la garde?

— Il y a une heure, oui.

— De vingt-cinq à vingt-six ans?

— De votre âge.

— Qui me ressemble?

— A s'y méprendre!

— Et qui s'appelle?... Que Votre Majesté m'excuse si je l'interroge, mais je suis si joyeux!

— Qui s'appelle le lieutenant Richard.

— C'est mon frère, sire! mon frère jumeau! Il y a cinq ans que nous ne nous sommes vus.

— Ah! je comprends... Eh bien, vous allez vous revoir.

— Oh! sire, que je l'embrasse, ce cher Paul, et je repars à l'instant même.

— Êtes-vous en état de repartir?

— Sire, j'espère avoir l'honneur d'être chargé de vos ordres.

— Eh bien, allez embrasser votre frère, et tenez-vous prêt à partir.

Le jeune homme, au comble de la joie, salua et sortit.

Napoléon, resté seul, décacheta la lettre.

Aux premières lignes, son front se couvrit d'un nuage.

— O Eugène! Eugène! dit-il, ma tendresse pour toi m'a aveuglé; bon colonel, moins bon général, mauvais général en chef!... L'armée d'Italie en retraite sur Sacile, toute une arrière-garde enlevée par la faute du général Sahuc! — Encore un qui a assez de la guerre. — Par bonheur, je n'aurai pas besoin de l'armée d'Italie... Berthier! Berthier!

Le chef d'état-major parut.

— Mon plan est arrêté, dit Napoléon. Que dix courriers se tiennent prêts à porter mes ordres : que chaque ordre soit triple, et s'achemine à sa destination par trois chemins différents.

IV

LES RUINES D'ABENSBERG

Pendant que Napoléon donne à dix messagers différents les ordres dont nous verrons tout à l'heure le résultat; pendant que les deux frères Paul et Louis Richard, — qui ne s'étaient pas rencontrés depuis cinq ans, et dont l'étonnante ressemblance avait amené le singulier quiproquo qui s'est produit sous nos yeux, — se jettent dans les bras l'un de l'autre, avec la tendresse de deux frères qu'à chaque instant une balle ou un boulet peuvent séparer pour toujours, disons ce qui se

passait dans la ville d'Abensberg, située à sept ou huit lieues de Ratisbonne.

Quatre jeunes gens de seize à dix-huit ans, appartenant, l'un à l'université d'Heidelberg, l'autre à l'université de Tubingue, le troisième à l'université de Leipzig, le quatrième à l'université de Gœttingue, se promenaient, en se tenant par-dessous le bras, et en chantant la marche du major Schill, qui venait de lever, à Berlin, l'étendard de la révolte contre Napoléon.

Au bruit de ce chant, un autre jeune homme de vingt à vingt et un ans, — assis près d'une jeune fille de seize ans qui brodait au tambour, tandis que sa sœur, enfant de neuf ans, jouait dans un coin à la poupée, — tressaillit, se leva et alla à la fenêtre.

Au moment où les quatre chanteurs passaient, ils aperçurent son front, légèrement pâli depuis une seconde, collé à la vitre, et ils lui firent un signe imperceptible, auquel il répondit imperceptiblement.

La jeune fille, en le voyant se lever, l'avait suivi des yeux avec inquiétude, et, si imperceptible que fût le signe par lequel il avait répondu, elle avait remarqué ce signe.

— Qu'avez-vous, Frédéric? lui avait-elle demandé.

— Rien, ma chère Marguerite, avait répondu le jeune homme en venant se rasseoir à côté d'elle.

La jeune fille que nous venons de désigner sous le nom de Marguerite était, à tous égards, digne de porter ce nom, si nous lui donnons pour patronne la poétique création de Gœthe, qui faisait alors fureur en Allemagne.

Elle était blonde comme une vraie fille d'Arminius, avec des yeux bleus couleur de ciel; ses longs cheveux, lorsqu'elle les déroulait, tombaient jusqu'à terre, et, lorsqu'elle se penchait au bord de l'Abens, pour se regarder comme une ondine dans l'eau transparente de la rivière, l'eau, qui, en murmurant d'étonnement, allait se jeter dans le Danube, croyait avoir reflété l'image de quelque femme changée en fleur, ou de quelque fleur changée en femme.

Sa sœur n'était encore qu'une de ces charmantes enfants roses et blanches qui jouent sur le sable d'or que le destin sème à pleines mains sur le sentier délicieux par lequel on entre dans la vie.

Quant à l'étudiant qui, en entendant chanter la marche du major Schill, avait été coller sa tête aux carreaux, et qui, sur l'appel de Marguerite, était venu se rasseoir auprès d'elle, c'était, comme nous l'avons dit, un jeune homme d'une vingtaine d'années, de taille moyenne, un peu amaigri soit par la fatigue, soit par les veilles, soit par une de ces pensées terribles qui transpirent sur la figure des Cassius et des Jacques Clément; de longs cheveux blonds, bouclés naturellement, tombaient sur ses épaules; sa bouche était petite, mais ferme de contours, et, laissait, en s'ouvrant, voir des dents blanches comme des perles; une indéfinissable expression de mélancolie était répandue sur son visage.

« Rien! » avait-il répondu en venant se rasseoir près de Marguerite; mais cette réponse n'avait point rassuré la jeune fille; et, quoiqu'elle n'eût pas répliqué, quoique, en apparence même, elle se fût remise à travailler avec plus d'attention, Frédéric, qui la couvrait de son regard ardent, avait pu voir deux larmes silencieuses s'amasser aux longs cils de ses paupières, trembler un instant à leur extrémité comme deux perles, et tomber sur la tapisserie.

La petite fille, qui avait quitté le coin où elle jouait, pour venir demander à Marguerite un conseil sur l'habillement de sa poupée, vit aussi tomber ces larmes; car, avec l'indiscrète et naïve curiosité des enfants, elle demanda :

— Pourquoi donc pleures-tu, sœur Marguerite? Est-ce que Frédéric te fait encore du chagrin?

Ces mots allèrent frapper l'étudiant au plus profond de son cœur.

Il se laissa glisser aux pieds de la jeune fille.

— Oh! Marguerite! chère Marguerite, dit-il, pardonne-moi!

— Quoi? demanda la jeune fille en levant sur son amant ses beaux yeux, encore tout humides de cette rosée du cœur qu'on appelle les larmes.

— Pardonne-moi ma tristesse, ma préoccupation, ma folie même!

La jeune fille secoua la tête, mais ne répondit rien.

— Écoute, reprit Frédéric, il y a peut-être encore un moyen pour que nous soyons heureux.

— Oh! lequel? Dites! répondit la jeune fille; et, s'il est en mon pouvoir de vous aider à cette œuvre des anges qu'on appelle le bonheur, dussé-je y sacrifier ma vie, vous serez heureux, Staps!

— Eh bien, obtenons de votre père de nous marier sans retard, et, une fois mariés, fuyons! quittons l'Allemagne; allons dans quelque coin du monde où le nom de *cet homme* ne soit point parvenu.

— Vous me demandez là deux choses impossibles, mon pauvre Frédéric, répondit la jeune fille. Quitter mon père! vous savez bien, — lorsque vous m'avez dit pour la première fois que vous m'aimiez, et que je vous ai répondu, dans la simplicité de mon cœur, que je vous aimais aussi, — vous savez bien qu'une condition sans réplique a été mise par moi à notre union.

— Oui, dit Fritz en se relevant et en serrant sa tête entre ses deux mains, — oui, de ne pas quitter votre père, c'est vrai.

Et après avoir fait quelques pas dans la chambre, il alla tomber, près de la fenêtre, sur un fauteuil.

La jeune fille se leva à son tour, et vint s'agenouiller devant lui.

— Voyons, dit-elle, soyez raisonnable, Fritz! vous qui savez notre position, vous qui connaissez le peu de fortune de mon père; ma mère, en mourant, l'a laissé avec un enfant presque au berceau, et, moi, j'ai remplacé ma mère dans les soins du ménage et dans ceux qu'il s'agissait de rendre à Lieschen...

— Je sais, Marguerite, que vous êtes un ange, et vous ne m'apprenez rien de nouveau en me disant cela.

— J'aurais pu croire que vous l'aviez oublié, cependant, Frédéric, vous qui me proposez de nous marier pour fuir et pour abandonner mon père.

— Mais, si votre père y consent?...

— O cœur égoïste! dit la jeune fille. Sans doute, il y consentira, parce que dans une main il mettra mon bonheur, dans l'autre son isolement, et qu'il aimera mieux vivre seul, et que sa fille soit heureuse!

— Il ne vivra point seul, Marguerite, puisqu'il aura près de lui la petite Lieschen.

— Et quel service voulez-vous que lui rende une enfant de huit ans, si ce n'est de lui faire la vie impossible? La cure de mon père lui rapporte quatre cents thalers; eh bien, grâce à mon économie, cette somme suffit à nos besoins à tous trois; mais, quand une autre femme que moi sera entrée ici, quatre cents thalers suffiront-ils seulement à l'existence de deux personnes?

— Mes parents ont quelque fortune, Marguerite: ils feront un sacrifice, et votre père ne manquera de rien.

— Que de sa fille, ingrat! que de sa fille, que vous lui aurez enlevée! O Staps! quand vous êtes entré, par un beau soir de printemps, dans cette maison; que vous en avez salué les habitants, les meubles et jusqu'aux murailles de ces paroles amies: « Dieu et le bonheur soient avec les cœurs purs et les humbles fortunes! » cela voulait-il dire: « Monsieur Stiller, vous recevez chez vous un homme qui se fera aimer de votre fille Marguerite, et qui, lorsqu'il sera aimé d'elle, en

récompense de votre paternel accueil, de votre cordiale hospitalité, fera tout ce qu'il pourra pour vous enlever votre fille, sous le prétexte qu'il ne peut vivre heureux que dans un pays où le nom de Napoléon ne soit point parvenu? »

— Oh! Marguerite! Marguerite! je ne puis, cependant, être heureux qu'à cette condition, je vous le jure!... Et encore, murmura-t-il d'une voix presque inintelligible, ne serai-je heureux qu'en manquant aux serments les plus sacrés!

Soit que Marguerite n'eût point entendu cette seconde partie de la phrase, que le jeune homme avait brisée entre ses dents, soit que, l'ayant entendue, elle ne l'eût point comprise, elle ne répondit qu'à la première.

— Vous ne pouvez être heureux que dans un pays où le nom du terrible empereur ne soit point parvenu, dites-vous? Où est ce pays? en quel lieu du monde est-il situé? Vous avez, sans doute, un moyen, mon pauvre cher insensé, d'atteindre une des étoiles qui planent au-dessus de nous; et, encore, qui vous dit que les habitants de cette planète ne se penchent pas pour voir ce qui se passe dans notre monde?

— Vous avez raison, répondit Frédéric en essayant de sourire; et c'est moi qui suis un fou!

— Non, Fritz, dit Marguerite avec une profonde tristesse; non, vous n'êtes pas un fou. Je vais vous dire ce que vous êtes.

— Marguerite...

— Vous êtes un conspirateur, Fritz.

— On n'appelle pas conspirateur celui qui veut affranchir son pays! s'écria le jeune homme.

Et de ses yeux jaillit un double éclair.

— On appelle conspirateur, mon ami, quiconque fait partie d'une société secrète, d'une affiliation mystérieuse. Voyons, regardez-moi en face, et osez me dire que vous n'appartenez pas à la Burschenschaft[1]!

— Pourquoi le nierais-je? Tout ce qu'il y a de cœurs loyaux en Allemagne n'est-il pas avec nous?

— Osez dire, Frédéric, que ce chant du major Schill que vous venez d'entendre, qui vous a fait tressaillir, vous lever, aller à la fenêtre, n'est point un signal!

— Marguerite, répondit Fritz, voyez combien je vous aime, et combien cet amour que j'ai pour vous est prêt à me faire commettre de honteuses choses. Oui, j'appartiens à l'Union de Vertu; oui, je suis un des *wissende*[2]; oui, ce chant est un signal; oui, ce que vous n'avez pas dit, l'Antechrist est à huit lieues de nous; eh bien, si vous me disiez: « Frédéric, partons, et soyons heureux! vivons l'un pour l'autre et l'un par l'autre! » j'oublierais mes amis, mes serments; j'oublierais l'Allemagne, et je partirais avec vous, Marguerite, quitte à ce que mon nom fût cloué avec un poignard au poteau infamant! Osez dire, maintenant, que je ne vous aime pas.

— Eh bien, à votre tour, Frédéric, vous allez voir si je vous aime aussi, moi. Pourquoi ne prenez-vous pas un fusil? pourquoi ne vous rangez-vous point parmi les défenseurs de l'Allemagne? pourquoi ne combattez-vous pas au nom de votre pays? Vous risqueriez votre vie, c'est vrai; mais tout véritable Allemand doit sa vie à l'Allemagne.

— J'y ai pensé, Marguerite; mais cet homme est enchanté: comme les anciens chevaliers de nos légendes, il passe au milieu du feu, des balles et des boulets, et le feu s'éteint, les balles dévient, les boulets s'écartent!

— Oui, n'est-ce pas, et le fer est plus sûr?

— Marguerite...

1. Réunion de toutes les universités dans une confrérie générale.

2. *Qui savent, qui sont du secret*; terme qui remonte aux temps de l'ancien tribunal de la Sainte-Wehme.

— Fritz, voici mon père! par grâce, cache-lui ce que tu n'as pas pu me cacher: il te maudirait et te chasserait!

— Est-il donc si mauvais Allemand et si bon Français? dit Fritz avec un sourire d'amertume.

— Il n'est ni Allemand ni Français, Staps: il est chrétien! il déplore toutes les guerres que les souverains appellent des rencontres glorieuses, et que lui appelle de cruelles boucheries, et son bon cœur lui fait faire ce rêve impossible de voir les hommes s'aimer au lieu de se haïr!

Et, tandis que la petite Lieschen, quittant sa poupée et ses joujoux, courait au-devant du pasteur Stiller, Marguerite se remit à sa tapisserie, où roulèrent deux nouvelles larmes qu'elle n'essaya pas même de cacher comme les premières.

Le pasteur rentrait, profondément triste, presque abattu. Il embrassa ses deux filles, et tendit la main à Frédéric.

— Eh bien, demanda Staps, quelles nouvelles?

— Tenez, dit le pasteur, écoutez.

Chacun prêta l'oreille, et l'on entendit les trompettes autrichiennes qui sonnaient la *Marche de Lutzow*.

— Ah! s'écria avec joie Frédéric, les voilà enfin, les vengeurs!

Et il s'élança hors de la maison, pour être un des premiers à saluer ces soldats que l'archiduc Charles intitulait les *sauveurs de l'Allemagne*.

C'était le corps d'armée du général autrichien Thierry qui allait prendre position à Arnhofen.

A l'instant même, des éclaireurs furent envoyés sur la route de Ratisbonne.

Le résultat des renseignements pris fut que Napoléon était arrivé le matin même à Donauwœrth.

Il serait difficile de dire l'impression que cette nouvelle fit sur les soldats autrichiens; mais, à coup sûr, elle eut l'influence d'exalter la haine des étudiants des différentes universités qui, on ne savait pourquoi, depuis quelque temps, semblaient s'être donné rendez-vous dans la petite ville d'Abensberg.

Une seconde fois, quatre étudiants, se tenant pardessous le bras, parcoururent la ville en chantant la chanson du major Schill, comme s'ils eussent craint qu'elle n'eût point été entendue de tous la première fois.

A part cette arrivée de Napoléon à Donauwœrth, toutes les autres nouvelles étaient vagues: les officiers autrichiens, et même le général en chef, n'avaient aucun détail certain sur la position de l'armée française; ils savaient seulement que le gros de nos troupes était à Ratisbonne et à Augsbourg.

On fit une halte; on hésitait à se hasarder sans des renseignements plus positifs, dans ce pays boisé et coupé d'une foule de petites rivières.

La nuit vint; les postes furent placés avec toutes les précautions de mot d'ordre et de gisement que l'on prend devant l'ennemi. Il y avait des sentinelles partout, et jusqu'au pont-levis du vieux château en ruine d'Abensberg.

Les sentinelles étaient relevées d'heure en heure. Celle qui veillait, de minuit à une heure du matin, à ce poste du vieux château, vit, au moment où venait de sonner le dernier coup de minuit, s'approcher d'elle deux hommes enveloppés de manteaux.

Elle cria:

— Qui vive?

— Amis! répondit en allemand un des deux hommes.

Puis, s'approchant de la sentinelle, et ouvrant son manteau pour prouver qu'il n'était porteur d'aucune arme ni offensive ni défensive, il lui donna le mot d'ordre avec une telle exactitude, que la sentinelle ne fit aucune difficulté de le laisser passer, lui et son compagnon.

Les deux hommes prirent le pont-levis, et s'enfoncèrent dans les ruines.

Cinq minutes après, un autre apparut.

Le même cri de «Qui vive?» se fit entendre, les mêmes précautions furent prises, le même mot d'ordre fut donné.

Quatorze personnes, également enveloppées de manteaux bruns, passèrent ainsi entre minuit et minuit un quart, marchant tantôt isolément, tantôt par groupes de deux et même de trois, — jamais davantage.

A peine passé, chacun des mystérieux adeptes tirait un masque noir de dessous son manteau, et l'appliquait sur son visage.

Minuit un quart sonnait au moment où se présentaient les deux derniers, qui complétaient le nombre seize.

Ce sont ceux-là que nous suivrons.

Comme les autres, ils franchirent le pont-levis; comme les autres, ils s'enfoncèrent dans les ruines; mais, arrivé près d'un gigantesque pilier où semblait s'arc-bouter toute une voûte, celui des deux hommes qui marchait devant l'autre s'arrêta.

— Lieutenant, dit-il tout bas et en français, souvenez-vous que ce n'est point une escapade d'enfants que nous faisons: reconnus l'un ou l'autre, nous sommes morts!

— Je le sais, répondit le second; mais croyez-vous qu'on puisse me reconnaître à mon accent?

— Allons donc! vous parlez allemand comme un Allemand, et, si l'on vous reconnaît, ce ne sera point à vos paroles.

— Alors, à quoi veux-tu que l'on me reconnaisse? Ce n'est pas à mon visage, puisque nous sommes masqués!

— Il viendra un moment où il faudra ôter votre masque.

— C'est la première fois que je viens à Abensberg, et j'étais depuis hier seulement à Ratisbonne.

— Réfléchissez bien!

— J'ai réfléchi.

— Encore une fois, ce n'est point un jeu d'enfants qui se joue là dedans, quoique ce soient des enfants qui le jouent: il y va de la vie; sur un soupçon, vous êtes poignardé!

— Tu parles de la vie comme d'une chose importante à un homme qui joue tous les jours la sienne sur un champ de bataille.

— Sur un champ de bataille, oui, très-bien; à la lumière du jour, pour gagner une seconde épaulette ou une croix; mais, ici, s'il vous arrive malheur, si vous êtes tué, c'est obscurément que la chose arrivera; dans les ténèbres, au fond d'une cave! Tout le monde ne se soucie pas d'être frappé dans le dos, ou étranglé entre deux portes, comme un czar russe ou un visir ottoman.

— Maître Schlick, dit d'une voix ferme celui à qui on essayait d'inspirer de pareilles craintes, j'ai reçu une mission, et je l'accomplirai.

— Soit, dit l'espion; j'ai dû vous avertir : libre à vous de faire selon votre fantaisie!

— Je suis averti.

— En cas de danger, ne comptez en rien sur mon aide; je ne pourrais que me perdre avec vous, et, cela, sans vous sauver. Je tiens fort aux napoléons de Sa Majesté l'empereur des Français; mais je tiens encore plus à ma tête.

— Je n'ai rien à réclamer de toi, que la chose à laquelle tu t'es engagé : m'introduire parmi les frères de l'Union de Vertu, et me présenter à eux comme un adepte.

— Remarquez qu'au moindre danger, je vous renie, et plutôt trois fois qu'une, comme saint Pierre.

— Je te le permets.

— Vous persistez?

— Je persiste.

— Alors, n'en parlons plus.

Sur cette réponse, maître Schlick poussa un ressort caché dans les sculptures du pilier, lequel tourna sur lui-même, et découvrit une ouverture étroite, mais assez large, cependant, pour qu'un homme pût y passer.

Un escalier dont la première marche s'offrait à fleur de terre semblait conduire à une salle souterraine; il était éclairé par une lampe suspendue dans l'intérieur même du pilier, qui pouvait avoir douze pieds de circonférence extérieure.

Le guide, à travers son masque noir, jeta un dernier regard sur son compagnon, comme pour lui dire : «Il est temps encore!»

Et, en effet, on était hors de vue de la sentinelle; on n'entendait aucun bruit dans les vieilles ruines, et un ciel noir, sans étoiles et sans lune, semblait peser sur les déchirures que la main du temps avait faites aux gigantesques murailles.

— Allons! dit celui des deux compagnons qui nous est inconnu.

Comme s'il n'eût attendu que ce dernier mot, le guide s'engagea dans l'escalier tournant.

L'inconnu le suivit.

Derrière eux la porte se referma.

Arrivé au bas de l'escalier, celui qui servait de guide à l'autre rencontra une porte de bronze, et y frappa trois coups à intervalles égaux; chacun de ces coups résonna sur la porte comme s'il eût été frappé sur un tam-tam.

— Attention! dit Schlick, la porte va s'ouvrir, et le veilleur nous attend de l'autre côté.

La porte s'ouvrit, en effet, et un homme masqué se présenta à l'ouverture; c'était le veilleur.

— Quelle heure est-il? demanda le veilleur aux deux compagnons.

— L'heure où le jour se lève, répondit Schlick.

— Que fais-tu de si bon matin?

— Je me lève avec le jour.

— Pourquoi faire?

— Pour frapper.

— D'où viens-tu?

— De l'occident.

— Par qui es-tu envoyé?

— Par le vengeur.

— Donne la preuve de ta mission?

— La voici.

Et il présenta au veilleur une petite planchette de bois de forme octogone, pareille à celles qui pendent aux clefs des auberges d'Allemagne.

Sur cette planchette était écrit le mot BADEN.

Le veilleur vérifia l'identité; puis il laissa tomber le signe de reconnaissance du nouveau venu dans une urne où il avait déposé les planchettes des frères qui avaient précédé Schlick.

— Et celui-ci, demanda le veilleur à Schlick en lui désignant du doigt l'inconnu, quel est-il?

— Un aveugle, répondit ce dernier en excellent allemand.

— Que viens-tu chercher ici? demanda le veilleur.

— La lumière.

— As-tu un parrain?

— J'ai pour parrain celui qui me précède.

— Répond-il de toi?

— Demande la chose à lui-même.

— Réponds-tu de celui que tu nous présentes, frère?

— J'en réponds.

— C'est bien, dit le veilleur; qu'il entre dans la chambre des méditations. Quand l'heure de le recevoir sera venue, on le fera appeler.

Et, ouvrant une porte creusée dans la muraille, il introduisit le compagnon de maître Schlick dans une

espèce de cachot éclairé par une lampe, et n'ayant pour tout ameublement qu'un siége et une table de pierre, pareils à ceux où, selon la légende du Rhin, est assis et dort d'un sommeil enchanté, et jusqu'à ce que l'Allemagne se réveille pour proclamer son unité, l'empereur Frédéric Barberousse.

Quant à Schlick, laissant son jeune camarade à ses méditations, il s'avança vers une grille qui donnait entrée dans la salle principale.

La grille, poussée par le veilleur, s'ouvrit devant lui.

V

L'UNION DE VERTU

Cette grille donnait, comme nous l'avons dit, sur une salle souterraine : cette salle s'appelait la salle du conseil; elle était toute tendue de noir, et éclairée par une lampe qui descendait du plafond, soutenue par une chaîne de fer.

Au-dessous de la lampe était un monceau d'armes composé de fusils, d'épées et de pistolets entassés sans aucun ordre, mais disposés, cependant, de façon à ce qu'en cas d'alerte, chacun pût à l'instant même spontanément, d'un seul bond, choisir l'arme qui lui conviendrait. La lumière de la lampe tombait sur les canons des fusils et des pistolets, sur les lames des sabres et des épées, et en rejaillissait en éclairs menaçants.

De l'autre côté du monceau d'armes, en face de la grille d'entrée, s'élevait une table de marbre noir destinée au président du sombre conciliabule, et posée sur une estrade de trois marches.

Derrière la table se dressait le dossier du siége présidentiel, surmonté d'un aigle de bronze qui n'était ni l'aigle à deux têtes de la vieille maison de Hapsbourg, ni l'aigle à une seule tête de la nouvelle maison de Prusse, ni l'aigle byzantin de Charlemagne; — ce siége tenait à la fois du fauteuil et du trône.

Seize barils pleins de poudre, placés circulairement de chaque côté de la pyramide d'armes, servaient de siége aux affiliés; ces barils indiquaient qu'en cas de surprise, il était du devoir des membres de l'association de se faire sauter, et de faire sauter leurs compagnons, plutôt que de se rendre.

Une seule porte donnait entrée dans la salle.

Peut-être, sous la tenture noire que nous avons signalée, existait-il d'autres portes; mais, s'il en existait, elles étaient cachées aux regards, et connues des seuls *voyants.*

Comme la grille se refermait derrière Schlick, la demi-heure après-minuit sonna à une pendule invisible.

Un homme masqué se détacha d'un des groupes que formaient les affiliés, et, montant sur l'estrade :

— Frères, dit-il, écoutez-moi!

On fit silence, et chacun se tourna vers celui qui demandait la parole.

— Frères, répéta-t-il la nuit s'avance, le temps s'écoule.

Puis, s'adressant au veilleur:

— Veilleur, demanda-t-il, combien de voyants?

— Seize, moi compris, répondit le veilleur.

— Alors le dix-septième est traître, prisonnier ou mort, dit le personnage qui avait fait la question; car qui oserait manquer au rendez-vous, quand ce rendez-vous a pour but la délivrance de l'Allemagne?

— Frère, reprit le veilleur, le dix-septième n'est ni traître, ni prisonnier, ni mort : il monte la garde à la porte, sous l'habit d'un soldat autrichien.

— En ce cas, la séance peut s'ouvrir?

Les têtes s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— Frères, continua le même orateur, n'oublions pas que, de même qu'au congrès chaque ministre représente un roi, de même, ici, chacun de nous représente un peuple. Veilleur, appelez les noms.

Le veilleur prononça, les uns après les autres, les noms suivants :

— Baden, Nassau, Hesse, Wurtemberg, Westphalie, Autriche, Italie, Hongrie, Bohême, Espagne, Tyrol, Saxe, Luxembourg, Hanovre, Holstein, Mecklembourg, Bavière.

A l'appel de chacun de ces noms, — excepté à celui du Hanovre, — il fut répondu : « Présent. »

C'était le représentant du Hanovre qui faisait sentinelle au dehors.

— Tirez un de ces noms de l'urne, continua l'homme qui avait déjà parlé, et le frère que ce nom désignera sera notre président.

Le veilleur plongea la main dans l'urne, et en tira une petite tablette en bois.

— Hesse, dit-il.

— C'est moi, répondit un des affiliés.

Et, tandis que le frère qui avait jusqu'alors porté la parole descendait les trois marches de l'estrade, le président qui venait d'être désigné par le sort montait, et allait s'asseoir devant la table de marbre.

— Frères, dit-il, prenez place.

Les quinze affiliés s'assirent; un des siéges resta vide : c'était le siége du représentant du Hanovre.

— Frères, dit le président, il s'agit de recevoir un nouvel affilié, et de tirer au sort à qui de nous sera le vengeur. Procédons d'abord à la réception, et, ensuite, nous ferons le tirage au sort. Quel est le parrain du nouveau frère?

— Moi, dit Schlick en se levant.

— Qui, toi?

— Baden.

— C'est bien; que les deux plus jeunes frères se lèvent et aillent chercher le récipiendaire.

Chacun des affiliés dit tout haut son âge; puis les deux plus jeunes frères, — qui étaient les représentants de la Bavière et du Tyrol, ayant, l'un vingt ans et l'autre vingt et un ans — se levèrent et allèrent chercher le néophyte, qui apparut un instant après à la grille où l'attendait son parrain.

Il avait les yeux bandés.

Ceux qui l'amenaient lui firent faire quatre ou cinq pas dans la salle, puis s'écartèrent et allèrent se rasseoir à leurs places.

Seul, le parrain du récipiendaire resta près de lui.

Un silence profond s'établit; tous les yeux se tournèrent vers le néophyte; puis, au milieu du silence, on entendit la voix du président qui demandait d'un ton impérieux :

— Frère, quelle heure est-il?

— L'heure où le maître veille, et où l'esclave dort, répondit le récipiendaire.

— Comptez-la.

— Je ne l'entends plus depuis qu'elle sonne pour le maître.

— Quand l'entendrez-vous?

— Quand elle aura réveillé l'esclave.

— Où est le maître?

— A table.

— Où est l'esclave?

— A terre.

— Que boit le maître?

— Du sang.

— Que boit l'esclave?

— Ses larmes.

— Que voulez-vous faire de tous les deux?

— Je veux asseoir l'esclave à table, et coucher le maître à terre.

— Êtes-vous maître, ou êtes-vous esclave?
— Ni l'un ni l'autre.
— Qu'êtes-vous donc?
— Je ne suis rien encore; mais j'aspire à devenir quelque chose.
— Quoi?
— Voyant.
— En savez-vous les fonctions?
— Je les apprends.
— Qui vous les enseigne?
— Dieu.
— Avez-vous des armes?
— J'ai cette corde et ce poignard.
— Qu'est-ce que cette corde?
— Le symbole de notre force et de notre union.
— Qu'êtes-vous selon ce symbole?
— Je suis un des fils de ce chanvre, que l'union a rapprochés, et que la force a tordus.
— Pourquoi avez-vous pris cette corde?
— Pour lier et pour étreindre.
— Pourquoi ce poignard?
— Pour couper et pour désunir.
— Êtes-vous prêt à jurer que vous ferez usage de cette corde et de ce poignard contre tout condamné dont le nom sera inscrit au livre de sang?
— Oui.
— Jurez-le.
— Je le jure!
— Vous dévouez-vous à la corde et au poignard vous-même, s'il vous arrivait de trahir le serment que vous venez de faire sur le glaive et sur la croix?
— Je m'y dévoue[1]!
— C'est bien; vous êtes reçu au nombre des amis de l'Union de Vertu. Et, maintenant, vous êtes libre, selon que votre cœur est confiant ou défiant, de rester masqué.

Le jeune homme, sans hésitation, enleva d'un seul mouvement son bandeau et son masque; en même temps, il laissa tomber son manteau.

— Qui ne craint rien, dit-il, peut regarder et être regardé à visage découvert.

On vit alors un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, à l'air militaire, aux yeux bleus, aux cheveux et à la moustache châtain foncé, vêtu d'un costume complet d'étudiant, quoique, selon toute apparence, il eût quitté, depuis plusieurs années, les bancs de l'université.

Mais, au moment où tous les yeux étaient tournés vers lui, la porte de bronze fermant la sortie ménagée dans le pilier central s'ouvrit brusquement, et le dix-septième affilié, qui représentait le Hanovre, et qui montait la garde au dehors, entra tout effaré.

— Frères, dit-il, nous sommes perdus!
— Qu'y a-t-il? demanda le président.
— Il y a que plus de cent personnes sont entrées dans les ruines, qui m'ont dit le mot d'ordre, — que par conséquent, j'ai pris pour des frères, — et qui sont, probablement, des ennemis prêts à nous envelopper!
— Qui vous le fait croire?
— D'abord, parce que vous n'êtes que seize ici.
— Puis?...
— Puis, relevé de ma faction, je suis entré à mon tour dans les ruines; mais, au lieu de descendre, soupçonnant quelque trahison, je me suis caché derrière un pan de mur, et j'ai épié celui qui me succédait, et qui n'est point un des nôtres. Au bout de quelques instants, une troupe de cinquante hommes à peu près, parfaitement armée, est venue à lui: le chef de la troupe a avancé à l'ordre, et la sentinelle a laissé passer troupe et chef, qui se sont dispersés dans les ruines. Alors, je me suis élancé pour vous prévenir, et j'espère arriver à temps, sinon pour vous sauver, du moins pour mourir avec vous... Aux armes, frères! aux armes!

Il y eut un moment de confusion terrible pendant lequel chacun courut à l'arsenal, et se munit de l'arme qui lui convint. Au milieu du désordre, Schlick, s'approchant du récipiendaire, lui dit rapidement:

— Remettez votre masque, et tâchons de fuir; la salle a plusieurs issues.
— Je remettrai mon masque, mais je ne fuirai pas, répondit le jeune homme.
— Alors, armez-vous, et combattez!

Le jeune homme s'élança vers le monceau d'armes; mais, pendant son entretien avec Schlick, si court qu'il eût été, ses compagnons s'étaient emparés des fusils et des pistolets; de sorte qu'il ne lui resta qu'une épée.

Pendant ce temps aussi, on avait entendu du côté du pilier comme un bruit d'armes, et, tout à coup, par la porte de bronze, que, dans sa précipitation, le représentant du Hanovre avait mal refermée, on vit paraître la pointe menaçante des baïonnettes.

— Feu! cria le président.

Dix affiliés obéirent; mais on n'entendit que le coup sec de la pierre sur la batterie, et l'on ne vit que les étincelles jaillissant au choc.

— Nous sommes trahis! s'écrièrent les étudiants: ces fusils ont été déchargés. Aux portes secrètes, frères! aux portes secrètes!

Et les affiliés, comme des gens qui ont prévu le danger, s'élancèrent vers différents points de la tapisserie; — mais la tapisserie se déchira aussitôt en cinq ou six endroits, et, à travers chaque déchirure, on vit briller des armes.

Les étudiants s'arrêtèrent, regardèrent tout autour d'eux: ils étaient enfermés dans un cercle de baïonnettes; cent cinquante soldats revêtus de l'uniforme bavarois les enveloppaient.

— Frères, dit le président, il ne nous reste plus qu'à mourir!

Puis, tout bas:

— Le feu aux poudres! commanda-t-il.

L'ordre circula dans les rangs, et, comme s'ils eussent cédé devant les baïonnettes, les conspirateurs, par une manœuvre aussi habilement combinée que les autres, reculèrent de la circonférence au centre, suivis et pressés par les soldats bavarois, qui les serraient de plus en plus.

Arrivés au centre, les étudiants s'armèrent de fusées d'artilleur préparées à l'avance pour cette extrémité; puis chacun d'eux alluma sa fusée, et s'élança vers le tonneau qui lui servait de siége.

Mais un cri de rage retentit: à la mèche soufrée et roulée dans la poudre on avait substitué une mèche ordinaire qui refusait de prendre feu.

— Trahis! vendus! crièrent de tous côtés les étudiants en jetant leurs armes.

— Diable! fit Schlick à l'oreille de son compagnon, il me semble que cela va mal!... Il est vrai, ajouta-t-il en parlant plus bas encore, que nous nous tirerons toujours d'affaire en disant qui nous sommes, puisque les Bavarois sont les alliés de votre empereur.

Le jeune homme parcourut le cercle de soldats avec un regard dont on pouvait voir l'éclair même à travers son masque, et, brisant son épée au lieu de la rendre:

— C'est égal, dit-il, j'aurais désiré que l'on pût se battre, fût-ce contre des alliés.

Et il alla se confondre dans le groupe des étudiants.

En ce moment, le cercle des soldats bavarois était

1. Nous reproduisons la formule exacte de l'affiliation. Voir, pour plus amples détails, le drame de *Léo Burckart*, que nous avons fait, il y a quelque seize ans, avec Gérard de Nerval, et l'excellente préface sur les sociétés secrètes d'Allemagne, que notre cher collaborateur et ami a faite tout seul.

tellement resserré, qu'ils n'avaient plus que cinq ou six pas à faire pour que les baïonnettes touchassent les poitrines des dix-huit conspirateurs.

— Messieurs, dit le capitaine qui commandait la troupe, au nom du roi Maximilien de Bavière, vous êtes prisonniers!

— C'est possible, dit le président, car nous sommes sous le règne de la force; seulement, nous sommes prisonniers et non rendus.

— Peu m'importe, répondit l'officier; je ne suis pas venu ici pour jouer sur les mots: j'y suis venu pour faire mon devoir en accomplissant les ordres que j'ai reçus.

— Amis, s'écria le président, prisonniers du roi de Bavière, aux mains du roi de Bavière, prêts à périr sous les coups du roi de Bavière, quel est le jugement que vous portez contre lui?

— Le roi de Bavière, dit une voix, est un traître!

— Qu'il soit rayé de la grande famille germanique! dit un autre.

— Qu'il cesse de s'intituler prince allemand, et qu'il signe : *Allié des Français!*

— Que tout membre d'une de nos sociétés secrètes ait le droit de le frapper du poignard!

— Que tout membre de la société humaine ait le droit de lui cracher au visage!

— Silence! dit l'officier d'une voix terrible.

— Vive l'Allemagne! crièrent tous les étudiants d'une seule voix.

— Silence! répéta l'officier, et qu'on se range sans résistance sur une seule ligne.

— Soit! dit le président, si c'est pour nous fusiller. — Véritables soldats de l'Allemagne, à vos rangs!

Chacun prit son rang, la tête haute, le regard menaçant.

Le capitaine tira un papier de sa poche et lut.

« Le capitaine Ernest de Mühldorf prendra cent cinquante hommes, enveloppera et fouillera les ruines du château d'Abensberg, qui sert de réceptacle à une bande de conspirateurs; il arrêtera tous ceux qu'il trouvera dans la salle dite du Conseil, qui est l'ancienne salle du Tribunal secret; il les fera placer sur un rang : s'ils sont dix, il en fusillera un; s'ils sont vingt, il en fusillera deux, et ainsi de suite. L'exécution faite, les autres seront remis en liberté.

» Munich, le 16 avril 1809.

» MAXIMILIEN. »

— Vive l'Allemagne! crièrent pour toute réponse les prisonniers.

— Eh! dites donc, fit à voix basse Schlick à son compagnon, tâchez donc de changer de place, lieutenant : je crois que vous êtes justement le dixième.

Mais celui auquel il s'adressait ne répondit pas, et ne bougea point.

— Messieurs, reprit le capitaine, je ne sais pas ce que vous êtes, vous; mais, moi, je suis soldat, et un soldat n'a que sa consigne. — La justice militaire est expéditive, et je suis chargé de faire justice.

— Faites! répondit une voix.

— Faites! répondirent en chœur toutes les voix.

Le capitaine compta de droite à gauche jusqu'à dix.

Comme l'avait dit Schlick, son compagnon, le nouveau voyant, était le dixième.

— Sortez des rangs, dit le capitaine.

Le jeune homme obéit.

— C'est vous qui payerez la dîme du sang, monsieur, dit le capitaine.

— C'est bien, monsieur, répondit le récipiendaire d'une voix calme.

— Êtes-vous prêt?

— Je le suis.

— Avez-vous quelques dispositions à faire?

— Aucune.

— Vous n'avez pas de parents... pas d'amis... pas de famille?

— J'ai un frère. L'homme qui m'a servi de parrain, — et qui, à la lettre de l'ordonnance que vous venez de nous lire, doit être libre quand j'aurai payé pour tous; — cet homme connaît mon frère, et il lui dira comment je suis mort.

— Êtes-vous catholique ou protestant?

— Je suis catholique.

— Peut-être désirez-vous un prêtre?

— Je risque la mort tous les jours, et Dieu, qui lit dans mon cœur, sait que je n'ai rien à me reprocher.

— Vous ne demandez donc ni grâce ni sursis?

— Je suis pris les armes à la main, conspirant contre l'allié du roi de Bavière, et, par conséquent, contre le roi de Bavière lui-même : faites de moi ce que vous voudrez.

— Alors, préparez-vous à mourir.

— Je vous ai dit que j'étais prêt.

— Vous êtes libre de garder votre masque, ou de l'ôter; si vous le gardez, vous serez enterré avec lui, et nul ne saura qui vous êtes.

— Mais, si je le garde, on pourra croire que c'est pour cacher ma pâleur; je l'ôte.

Et le jeune homme, arrachant son masque, montra un visage souriant.

Ce fut un murmure d'admiration parmi les affiliés.

Un soldat bavarois s'approcha du prisonnier, tenant à la main un mouchoir tout plié.

Le prisonnier écarta de sa main l'homme et le mouchoir.

— Vous m'avez demandé tout à l'heure si j'avais quelque grâce à réclamer, continua le jeune homme avec la même fermeté de voix, la même dignité du regard; j'en ai une.

— Laquelle? demanda le capitaine.

— Je suis soldat comme vous, monsieur, officier comme vous; je demande à ne pas avoir les yeux bandés, et à commander le feu.

— Accordé!

— Eh bien, alors, dit le jeune homme, c'est moi qui vous attends.

Un des affiliés sortit des rangs, et, lui tendant la main :

— Frère, dit-il, au nom de la Bavière, je te salue martyr!

Les dix-sept autres en firent autant, chacun au nom d'un peuple.

Le capitaine les laissa faire, vaincu sans doute par cette toute-puissance que prend le courage sur le cœur d'un soldat.

Le prisonnier alla de lui-même se placer contre la muraille.

— Suis-je bien ici, capitaine? demanda-t-il.

Le capitaine fit un signe affirmatif.

— Huit hommes, dit le capitaine.

Huit hommes s'avancèrent.

— Mettez-vous à dix pas du condamné, sur deux rangs, et obéissez au commandement.

Les huit hommes allèrent se placer à dix pas.

— Les armes sont chargées? demanda le condamné.

— Oui, répondit le capitaine.

— Cela abrége ma besogne, dit en souriant le jeune officier.

Puis, à voix haute :

— Attention, camarades! dit-il.

Les regards des dix hommes se fixèrent sur lui.

— Portez... armes!

Les soldats obéirent au commandement.

— Présentez... armes!

Le mouvement suivit l'ordre avec une précision toute militaire.

— En joue..., continua le condamné.

Le canon des huit fusils s'abaissa dans sa direction.

— Mon parrain, dit-il en s'interrompant, et avec un sourire, approchez une lumière de mon visage, afin que vous puissiez témoigner que votre filleul vous fait honneur.

— C'est inutile, monsieur, dit le capitaine: nous reconnaissons que vous êtes un brave.

— En ce cas, feu!

Les huit coups partirent et ne firent qu'une seule détonation; mais, à son grand étonnement, le condamné, non-seulement resta debout, mais encore ne ressentit aucune douleur.

— Vive l'Allemagne! crièrent d'une seule voix étudiants et soldats.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le condamné se tâtant et doutant qu'il vécût encore.

— Il y a, dit Schlick, que c'était une épreuve, et que vous vous en êtes glorieusement tiré!

— Vive l'Allemagne! repétèrent toutes les voix.

— A présent, dit au filleul de Schlick le même jeune homme qui était venu lui serrer la main le premier en le saluant martyr, — à présent, frère, il t'est permis de pâlir, il t'est permis de trembler.

Le jeune officier se détacha de la muraille, et, allant à celui qui lui adressait la parole, il lui prit la main, et, pour toute réponse, l'appliqua sur son cœur.

— Je m'incline devant toi, dit le jeune homme; car mon cœur bat plus vite que le tien.

— Et, maintenant, frères, demanda le prisonnier redevenu libre, le condamné rendu à la vie, n'avions-nous pas une œuvre à accomplir?

— Frères, dit le président au capitaine et à ses soldats, retirez-vous, laissez-nous seuls, et veillez sur nous.

Le capitaine et ses soldats obéirent.

Pendant ce temps, Schlick s'approcha de son filleul, et, tout bas:

— Temps et tonnerre! lui dit-il, vous avez un fier courage, et mon avis est qu'à partir d'aujourd'hui, vous avez le droit de vous appeler Richard *Cœur de lion*.

Le président suivit du regard les frères d'un ordre inférieur, qui avaient joué le rôle d'officiers et de soldats bavarois, jusqu'à ce que le dernier fût sorti.

Alors, se retournant vers les voyants:

— Frères, dit-il, reprenons nos places.

Et il alla se rasseoir au fauteuil, tandis que chaque membre de l'association allait reprendre sa place, qu'il avait quittée pour faire face au danger.

— Silence! dit le président.

Le bruit sembla mourir, et toute vie parut s'éteindre, même le battement des cœurs.

— Vengeurs, dit le président, quelle heure est-il?

Un des assistants se leva.

— Quel est celui qui se lève? demanda Richard *Cœur de lion* à son parrain.

— L'accusateur, répondit Schlick.

L'accusateur répondit à la demande du président:

— Il est l'heure de la résolution.

— Vengeurs, quel temps fait-il?

— La tempête gronde.

— Vengeurs, aux mains de qui est la foudre?

— Aux mains de Dieu et aux nôtres.

— Vengeurs, où est la Sainte-Vehme?

— Morte en Westphalie, ressuscitée en Bavière.

— Quelle preuve en avez-vous?

— Notre réunion elle-même.

— Frère, je te donne la parole pour accuser. Accuse: nous jugerons.

— J'accuse l'empereur Napoléon de tenter le plus grand crime qui existe aux yeux d'un Allemand, c'est-à-dire de vouloir détruire la nationalité de l'Allemagne. C'est pour détruire la nationalité de l'Allemagne qu'il a nommé son beau-frère Murat grand-duc de Berg; c'est pour détruire la nationalité de l'Allemagne qu'il a nommé son frère Jérôme roi de Westphalie; c'est pour détruire la nationalité de l'Allemagne qu'il veut détrôner l'empereur François II, et mettre à sa place son frère Joseph, dont ne veulent pas les Espagnols; enfin, c'est pour détruire la nationalité de l'Allemagne qu'il fait battre aujourd'hui la Bavière contre l'Autriche, la confédération du Rhin contre l'Empire, amis contre amis, Allemands contre Allemands, frères contre frères!

— Frères, dit le président, êtes-vous pour l'accusateur? êtes-vous contre lui?

— Nous sommes pour lui, nous sommes avec lui, nous accusons comme lui. Vive l'Allemagne!

— L'empereur Napoléon est donc coupable à vos yeux?

— Oui! répondirent en chœur les affiliés.

— Et quelle punition a-t-il méritée?

— La mort!

— Et qui la lui donnera?

— Nous.

— Et parmi vous?...

— L'élu du sort.

— Veilleur, apporte l'urne.

Le veilleur obéit.

— Frères, dit le président, nous allons mettre dans l'urne autant de boules blanches qu'il y a de provinces réunies ici par leurs représentants, plus une boule noire; si la boule noire reste au fond de l'urne, c'est que Dieu désapprouve notre dessein, et se charge de la vengeance, car la dernière boule sera celle de Dieu. Acceptez-vous ce que je propose?

— Oui, répondirent toutes les voix.

— Celui qui prendra la boule noire dévouera-t-il sa vie à l'accomplissement de l'œuvre sainte?

— Oui, répondirent toutes les voix.

— Jure-t-il de mourir sans dénoncer ses frères, de mourir comme si son action était un fait isolé, de mourir comme notre nouveau frère allait mourir tout à l'heure, sans une plainte, sans un soupir?

— Oui, répondirent toutes les voix.

— Les boules blanches, alors, et la boule noire! dit le président.

Le veilleur retourna l'urne: dix-sept boules blanches et une boule noire roulèrent sur la table.

Le président compta les dix-sept boules blanches, et, tout en les comptant, les remit dans l'urne; ensuite il y jeta la boule noire, et, sans les toucher de la main, mêla toutes les boules en secouant l'urne.

Puis, cette opération accomplie:

— Maintenant, dit-il, les députés des provinces vont tirer par ordre alphabétique. Quelle province représente notre nouveau frère?

— Alsace, répondit le filleul de Schlick.

— Alsace? s'écrièrent tous les affiliés; mais tu es Français, alors?

— Français ou Allemand, comme vous voudrez.

— Tu as raison, s'écrièrent deux ou trois voix, les Alsaciens sont Allemands, les Alsaciens appartiennent à la grande famille germanique. Vive l'Allemagne!

— Frères, dit le président, que décidez-vous relativement à notre nouveau frère?

— Qu'il a été reçu, qu'il est affilié, qu'il a supporté l'épreuve, et que, puisque la Hollande, l'Espagne et l'Italie sont représentées ici, je ne vois pas pourquoi la France ne le serait pas.

— C'est bien, dit le président; que ceux qui sont d'avis que le nom de l'Alsace soit mis dans l'urne avec les autres noms lèvent la main.

Toutes les mains se levèrent.

— Frère, dit le président, l'Alsace est allemande.

Et il jeta dans l'urne une dix-huitième boule blanche que lui présentait le veilleur.

— Et maintenant, continua-t-il, procédons par lettre alphabétique.

Et, appelant :

— Alsace! dit-il.

Le jeune homme s'avança vers l'urne, et, au moment où il y plongea la main, on put voir sur son visage une hésitation dont on n'avait pas même entrevu l'ombre au moment où il avait commandé le feu.

Il tira une boule blanche.

— Blanche! s'écria-t-il en cachant mal sa joie.

— Blanche! répétèrent toutes les voix.

— Bade! appela le président.

Schlick plongea résolûment sa main dans l'urne, et en tira une boule blanche.

— Blanche! dirent toutes les voix.

— Bavière! continua le président.

Le député de Bavière s'avança, plongea la main dans l'urne, et en tira la boule noire.

— Noire! dit-il d'une voix calme et presque joyeuse.

— Noire! répétèrent toutes les voix.

— C'est bien, dit le député de Bavière; dans trois mois, Napoléon sera mort, ou je serai fusillé.

— Vive l'Allemagne! répétèrent en chœur toutes les voix.

Et, comme le but de la séance était atteint, les Amis de la Vertu se séparèrent.

VI

SIX POUCES PLUS BAS, LE ROI DE FRANCE S'APPELAIT LOUIS XVIII

Un soir, dans un coin du palais impérial de Schœnbrünn, le jeune duc de Reichstadt causait avec les fils du prince Charles; et, en causant entre eux, les enfants riaient si haut, que le prince, qui, d'un autre côté, causait gravement avec l'empereur, les archiducs et les archiduchesses, craignant qu'Altesses et Majestés ne fussent incommodées par les rires des augustes bambins, crut devoir intervenir, et, d'un bout à l'autre du salon, demanda aux enfants ce qui occasionnait leur joie, et à quel propos ils riaient ainsi.

— Oh! papa, répondit l'aîné des fils de l'archiduc, ne faites pas attention : c'est Reichstadt qui nous raconte comment son père vous battait toujours, et cela nous amuse beaucoup!

L'archiduc Charles, qui était un fort brave homme, rit encore plus haut que les enfants; ce que voyant l'empereur, les archiducs et les archiduchesses, ils en rirent autant et peut-être même de meilleur cœur que l'archiduc Charles.

Il est vrai qu'à l'époque où l'on riait si franchement à Vienne des défaites de l'illustre archiduc, le vainqueur de Tengen, d'Abensberg, de Landshut, d'Eckmühl et de Ratisbonne était mort.

L'anecdote est authentique; elle m'a été racontée par la reine Hortense, pendant les huit jours d'hospitalité qu'elle voulut bien me donner, en 1832, au château d'Arenenberg, peu de temps après la mort du roi de Rome.

Consacrons un chapitre au récit de cette campagne de 1809, une des plus merveilleuses de Napoléon.

Nous avons, le 17 avril, à midi, laissé l'empereur à Donauwœrth, prêt à faire passer ses ordres à ses maréchaux et à ses lieutenants. Celui auquel il avait le plus hâte de les faire parvenir, — parce que celui-là était le plus éloigné, et, par conséquent, ne devait les recevoir que dans un plus long délai, — était le maréchal Davoust, qui, nous le savons déjà, occupait Ratisbonne.

Aussi le premier officier que fit demander Napoléon, pour lui remettre les dépêches qu'il venait de dicter, fut-il le lieutenant Paul Richard; mais le prince de Neuchâtel, tout en rongeant ses ongles, et d'un air assez embarrassé, annonça à l'empereur qu'il avait disposé de cet officier pour une mission particulière.

Il est vrai qu'à la place de celui-ci, il offrait — si l'empereur tenait absolument à ce que sa dépêche fût portée par un officier du nom de Richard, — il est vrai, disons-nous, que le prince de Neuchâtel offrait le lieutenant Louis Richard, qui arrivait d'Italie.

Mais l'empereur déclara que, du moment où il ne renvoyait pas au maréchal Davoust le même homme que le maréchal lui avait envoyé, peu lui importait le nom de son courrier, pourvu que ce courrier fût actif, brave et intelligent.

Un officier se présenta.

L'empereur lui remit la dépêche adressée au maréchal Davoust.

En outre, Berthier fit prendre deux copies de cette dépêche, et les expédia par deux autres hommes et par deux chemins différents.

C'eût été un bien grand malheur que, sur les trois courriers, pas un ne parvînt!

Voici quels étaient les ordres de l'empereur à son lieutenant :

« Quitter immédiatement Ratisbonne, en y laissant toutefois un bataillon pour garder la ville;

» Remonter le Danube, en cheminant avec prudence, mais avec résolution, entre le fleuve et la masse des Autrichiens;

» Enfin, venir le joindre, lui Napoléon, par Abach et Ober-Saal, aux environs d'Abensberg, à l'endroit où il se jette dans le Danube. »

Ces ordres expédiés à Davoust, il s'agissait de prévenir Masséna.

On trouva trois nouveaux messagers, et l'on expédia en triple l'ordre suivant :

« L'empereur ordonne au maréchal Masséna de quitter Augsbourg le 18, au matin, pour descendre, par la route de Pfaffenhofen, sur l'Abens, dans le flanc gauche des Autrichiens, l'empereur se réservant ensuite de diriger la marche du maréchal vers le Danube, vers l'Isar, vers Neustad ou vers Landshut.

» Le maréchal partira en semant le bruit d'une marche en Tyrol, et en laissant à Augsbourg un bon commandant, deux régiments allemands, tous les hommes malingres ou fatigués, des vivres, des munitions, enfin de quoi tenir quinze jours.

» L'empereur recommande au maréchal de descendre vers le Danube en toute hâte; car jamais il n'eut plus besoin de son dévouement. »

La dépêche se terminait par ces trois mots, et par ce tiers de signature, écrits de la main même de l'empereur:

« Activité et vitesse!

» Nap. »

Ces deux dépêches parties, Napoléon demanda le lieutenant Louis Richard, si toutefois Berthier ne l'avait pas envoyé en mission comme son frère.

Le jeune homme se présenta tout joyeux d'avoir revu son cher Paul, tout rafraîchi par deux heures de repos, et tout prêt à se remettre en route.

L'empereur lui remit, pour le prince Eugène, une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur, vous avez perdu, en vous laissant battre à Pordenone, toute chance d'entrer avec nous à Vienne,

où nous serons, probablement, vers le 15 du mois prochain. Venez nous rejoindre aussitôt que vous pourrez, et marchez droit sur la capitale de l'Autriche : rien n'est changé aux ordres primitifs que je vous ai envoyés.

» Sur ce, monsieur le prince, la présente n'étant à autres fins, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Napoléon.

» *P. S.* — Je fais donner l'ordre au général Macdonald de se rendre à l'armée d'Italie avec des ordres particuliers qu'il ne communiquera qu'à vous. »

Le jeune officier reçut la lettre des mains mêmes de l'empereur, s'inclina, sortit, sauta à cheval, et disparut.

Un instant après, l'empereur quitta Donauwœrth, et partit pour Ingolstadt. — Ingolstadt le plaçait entre Ratisbonne et Augsbourg, c'est-à-dire au centre du mouvement.

On sait les différentes distances qui séparent Donauwœrth de Ratisbonne, et Donauwœrth d'Augsbourg.

A Donauwœrth, l'empereur était à vingt-deux lieues de Ratisbonne, et seulement à huit ou neuf lieues d'Augsbourg.

Il en résulta que Masséna reçut ses ordres vers cinq heures, et put faire immédiatement ses préparatifs de départ pour le lendemain 18, au point du jour; tandis que ce ne fut que fort avant dans la soirée que Davoust reçut les ordres qui le concernaient.

Il fallut au maréchal toute la journée du 18, d'abord pour réunir ses cinquante mille hommes; ensuite pour rallier la division Friant, — qui, pendant le trajet qu'elle venait d'opérer de Bayreuth à Amberg, s'était trouvée un instant aux prises avec le corps d'armée autrichien du général Bellegarde[1], et qui, par sa bonne contenance, avait couvert la marche du corps auquel elle appartenait, — et, enfin, pour porter la totalité de ses troupes de la rive droite sur la rive gauche du Danube, tandis que la division Morand restait en bataille sous les murs de Ratisbonne.

Cette armée de Bellegarde, composée de cinquante mille hommes, et qu'il fallait contenir pour qu'elle ne prît point part au combat qu'on allait livrer, était l'armée de Bohême, que, dans son système de concentration, l'archiduc Charles appelait à lui.

La journée du 18 fut donc employée par le maréchal Davoust à faire passer de la rive droite sur la rive gauche les divisions Saint-Hilaire et Gudin, et la grosse cavalerie du général Saint-Sulpice, pendant que la cavalerie légère du général Montbrun poussait, en s'élargissant en éventail sur Straubing, sur Eckmühl et sur Abach, des reconnaissances ayant pour but de s'assurer de la position réelle de l'archiduc ; car le maréchal Davoust, comme si l'air lui eût manqué, à lui et à ses cinquante mille hommes, se sentait instinctivement pris entre l'armée de Hongrie, qui venait de repousser la division Friant, et la masse de l'armée autrichienne, arrivant par la route de Landshut.

Le rendez-vous général était, comme on l'a vu, sur le plateau de l'Abens, à Abensberg.

Le 19, au matin, le maréchal Davoust se mit en marche.

Nous ne faisons pas une histoire de cette célèbre campagne, et, par conséquent, nous ne suivrons pas la belle, prudente et savante marche du maréchal sur la rive droite du grand fleuve, au milieu de ses terribles ennemis; nous nous contenterons de suivre le sombre fil d'une conspiration qui avait pour but d'accomplir, avec le poignard, ce que la fortune se refusait à faire avec l'épée, le fusil et le canon.

Au milieu de ce gigantesque mouvement, c'est donc aux pas de Napoléon que nous allons nous attacher, puisque c'est lui qui est particulièrement menacé par les événements que le précédent chapitre a fait connaître.

Dans la nuit du 19 au 20, il était descendu d'Ingolstadt à Vohbourg; là, il avait appris qu'après un faible engagement, les Autrichiens, qui s'étaient avancés jusqu'à Abensberg, — lieu qu'il avait désigné comme son point de ralliement, — avaient été repoussés, et que le plateau où devaient déboucher les troupes du maréchal Davoust était libre.

Durant toute la journée du 19, on avait entendu le canon.

Le 20, à neuf heures du matin, une cavalcade composée de l'empereur et de tout l'état-major du prince de Neuchâtel, précédée des guides, était arrivée sur le plateau d'Abensberg, et s'était arrêtée à l'endroit le plus élevé du château, à cent pas, à peu près, de la maison du pasteur Stiller.

On avait offert à Napoléon de monter dans une maison; mais il avait préféré demeurer en plein air, sur un escarpement d'où il dominait le pays, à sa droite jusqu'à Birwang, à sa gauche jusqu'à Thann.

Au reste, à la suite d'une conversation avec son éclaireur Schlick, le prince de Neuchâtel avait pris des précautions pour protéger la personne de l'empereur.

Dès la veille au soir, tout le régiment qui occupait Abensberg avait reçu l'ordre de se loger dans les maisons qui environnaient le plateau, de camper dans les intervalles des maisons et dans les ruines du vieux château.

Napoléon, sans qu'il s'en aperçût, et surtout sans que sa préoccupation lui permît de s'en apercevoir, était donc entouré d'un cercle de soldats veillant sur lui. Au surplus, l'empereur ne s'occupait jamais des précautions de ce genre : cela regardait son entourage ; soit qu'il crût à la Providence comme un chrétien, à la fatalité comme un musulman, à la destinée comme un Romain, il s'offrait à la balle de l'ennemi aussi bien qu'au poignard des fanatiques; sa vie regardait Dieu, qui avait ses desseins sur lui.

Là, selon l'habitude, on lui dressa une table, on y étendit des cartes, on lui fit les rapports.

Voici ce qui s'était passé la veille.

Le maréchal Davoust était parti de Ratisbonne au point du jour, et sur quatre colonnes : son avant-garde s'avançant, à gauche, sur la grande route de Ratisbonne à Landshut, en passant par Eckmühl ; deux colonnes marchant au centre par des chemins de village; enfin, l'extrême droite composée des bagages, et suivant la route qui s'étend le long du Danube de Ratisbonne à Mainbourg.

Le même jour, l'archiduc Charles, qui était à Rohr, — c'est-à-dire sur un plateau à peu près pareil à celui d'Abensberg, et dominant à la fois la vallée du Danube et celle de la grosse Laber, rivière qui, suivant un cours opposé à l'Abens, va se jeter dans le Danube à quinze lieues au-dessus de Ratisbonne, tandis que l'Abens va se jeter dans le même fleuve à quinze lieues au-dessous; — le même jour, 19 avril, disons-nous, en même temps que le maréchal Davoust recevait et exécutait l'ordre de marcher sur Abensberg, le prince Charles, croyant trouver le maréchal à Ratisbonne, prenait la résolution de marcher sur lui, et de l'écraser entre les quatre-vingt mille hommes de troupes qu'il conduisait et les cinquante mille hommes de l'armée de Bellegarde, qui devaient arriver par la Bohême, et qui, ainsi qu'on l'a vu, arrivaient effec-

1. Qu'on ne soit pas étonné de trouver éternellement des noms français comme ceux de Bellegarde, Thierry, Lusignan, Latour, etc., dans les rangs autrichiens : il en est ainsi depuis près de trois siècles.

tivement, puisqu'ils avaient eu affaire à la division Friant.

Il résultait de ces deux mouvements que Napoléon devait trouver Abensberg vide, et le prince Charles, — sauf le régiment qu'y avait laissé le maréchal Davoust, — Ratisbonne évacuée; mais aussi, à un point quelconque de la ligne diagonale qu'elles parcouraient, les extrémités gauches des deux armées devaient inévitablement se heurter.

Le prince Charles suivait le versant oriental de la chaîne des collines qui sépare la vallée du Danube de la vallée de la grosse Laber; le maréchal Davoust suivait le versant occidental.

A neuf heures du matin, deux de nos têtes de colonne avaient franchi la crête des collines, et, du versant occidental, étaient passées sur le versant oriental.

La division Gudin, qui formait notre extrême gauche, avait répandu au loin les tirailleurs du 7e léger; ces tirailleurs avaient rencontré ceux du prince de Rosenberg, et avaient échangé avec eux un certain nombre de coups de fusil; mais le maréchal Davoust, reconnaissant que l'engagement n'était point sérieux, avait mis son cheval au galop, et était venu donner personnellement l'ordre aux deux colonnes de continuer leur marche, et aux tirailleurs de suivre les colonnes en ayant l'air de céder du terrain.

Les tirailleurs autrichiens s'étaient donc emparés du village de Schneidart, évacué par le 7e léger, et le corps du général Rosenberg, auquel ils appartenaient, s'était porté sur Dinzling, tandis que le corps du général Hohenzollern entrait dans Hausen, qu'évacuaient les dernières compagnies du 7e léger, et occupait une masse de bois formant, vis-à-vis du village de Tengen, un immense fer à cheval.

C'était là que devaient véritablement se heurter les deux extrêmes gauches, française et autrichienne; ce fut là, en effet, qu'elles se heurtèrent. — C'étaient les nouvelles de ce choc que l'on apportait à Napoléon.

Il avait été terrible!

On s'était battu à Dinzling: les combattants, sur ce point, étaient Montbrun contre Rosenberg.

On s'était battu à Tengen: les combattants, sur ce point, étaient Saint-Hilaire et Friant contre Hohenzollern et les princes Louis et Maurice de Liechtenstein.

Puis, en outre, il y avait eu des combats entre tous les postes intermédiaires qui reliaient les deux extrêmes gauches.

Seulement, l'archiduc Charles s'était trompé: il avait pris notre extrême gauche pour notre extrême droite; il avait cru avoir devant lui Napoléon et toute la masse de l'armée française, tandis que la masse de l'armée française, au contraire, se glissait entre le Danube et le gros de son armée, à lui.

Il en était résulté que, dans son erreur, le prince Charles était resté sur les hauteurs du Grub, spectateur immobile du combat, avec douze bataillons de grenadiers, ne voulant pas risquer une bataille définitive avant d'avoir rallié à lui le corps d'armée de l'archiduc Louis.

Il envoya, en conséquence, ses ordres à l'archiduc Louis, et resta en place, se préparant, avec la sage lenteur des princes d'Autriche, à attaquer le lendemain seulement.

Or, voici les détails que recueillait Napoléon sur le combat de la veille:

L'avant-garde du général Montbrun avait perdu deux cents hommes; la division Friant, trois cents; la division Saint-Hilaire, dix-sept cents; la division Morand, vingt-cinq; les Bavarois, cent ou cent cinquante cavaliers. — En tout, deux mille cinq cents hommes, à peu près.

L'ennemi, de son côté, avait perdu: à Dinzling, cinq cents hommes; à Tengen, quatre mille cinq cents; à Buch et à Arnhofen, sept ou huit cents. — En tout, près de six mille hommes.

Napoléon vit ce que n'avait pas vu l'archiduc Charles; comme l'aigle dont il avait fait ses armes, c'était un de ses priviléges de planer au-dessus des événements avec les ailes de son génie. Presque en même temps qu'il arrivait à Abensberg, le maréchal Davoust y arrivait par Tengen et Burkdorff, le maréchal Lannes apparaissait du côté de Neustadt, et la division de Wrède, établie de Bibourg à Siegenbourg, se tenait prête à passer l'Abens.

Napoléon décida que l'armée allait pivoter sur Tengen, forcer les postes du centre de l'armée autrichienne, couper en deux la ligne d'opération du prince Charles, jeter toute son arrière-garde dans le Danube à Landshut; après quoi, il se retournerait, et, si le prince Charles n'était pas dans la partie de l'armée détruite ou dispersée, il reviendrait, avec toutes ses forces, prendre l'archiduc et son armée entre deux feux.

En conséquence, il ordonna au maréchal Davoust de tenir ferme avec vingt-quatre mille hommes à Tengen; il ordonna à Lannes de marcher droit devant lui avec vingt-cinq mille hommes, et de s'emparer de Rohr, à quelque prix que ce fût; il ordonna au maréchal Lefebvre, qui commandait à quarante mille Wurtembergeois et Bavarois, d'enlever Arnhofen et Offenstetten; enfin, prévoyant que, le lendemain, l'arrière-garde autrichienne, en déroute, essayerait de repasser le Danube à Landshut, il ordonna au maréchal Masséna, qui lui devenait inutile du moment où il disposait d'une masse de quatre-vingt-dix mille hommes, de se porter directement sur Landshut, par Freising et Moosbourg.

Puis il regarda défiler devant lui les Bavarois et les Wurtembergeois, qui allaient se mettre en ligne, ennemis devenus nos alliés, les haranguant au fur et à mesure qu'ils passaient, et laissant, après chaque période, le temps aux officiers de traduire ses paroles en allemand.

Il leur disait:

« Peuples de la grande famille germanique, ce n'est pas pour moi que je vous fais combattre aujourd'hui, c'est pour vous; c'est votre nationalité que je défends contre l'ambition de la maison d'Autriche, désespérée de ne plus vous tenir sous le joug.

» Cette fois, je vous rendrai bientôt, et pour toujours, la paix! et cela, avec un tel accroissement de puissance, qu'à l'avenir vous pourrez vous défendre vous-mêmes contre les prétentions de vos anciens dominateurs.

» Au reste, ajouta-t-il en montant à cheval, et en allant prendre place dans leurs rangs, c'est avec vous que je veux combattre aujourd'hui, et je livre la fortune de la France et ma vie à votre loyauté. »

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un coup de fusil se fit entendre, et que son chapeau, enlevé de dessus sa tête, tomba aux pieds de son cheval.

Nous avons tort en disant qu'un coup de fusil *se fit entendre*: à peine le coup de fusil fut-il entendu au milieu du tumulte, et la chute du chapeau de l'empereur fut attribuée au mouvement un peu brusque que venait de faire sa monture.

Un officier bavarois sortit des rangs, ramassa le chapeau, et le présenta à Napoléon.

Napoléon y jeta un coup d'œil rapide, sourit, et le remit sur sa tête.

Après quoi, la masse s'ébranla et descendit le plateau, marchant sur Arnhofen.

Arrivé au bas du plateau, Berthier s'approcha de l'empereur pour prendre ses derniers ordres; Napo-

léon les lui donna; puis, prenant son chapeau, et montrant au major général le trou d'une balle :

— Six pouces plus bas, lui dit-il avec tranquillité, le roi de France s'appelait Louis XVIII!

Berthier pâlit en voyant le danger auquel venait d'échapper l'empereur, et, se penchant vers un aide de camp :

— Qu'on appelle à l'instant même, dit-il, le lieutenant Paul Richard.

VII

CINQ VICTOIRES EN CINQ JOURS

Ce qu'avait prévu Napoléon arriva.

Lannes, qui tenait la gauche avec vingt mille fantassins, quinze cents chasseurs, et trois mille cinq cents cuirassiers, s'avança sur Rohr, qu'il avait, on se le rappelle, reçu l'ordre d'enlever, à quelque prix que ce fût, par Offenstetten et Bachel.

Il marchait à travers un pays semé de bois, et coupé de nombreux défilés; en sorte que sa tête de colonne heurta tout à coup, et dans le flanc, le général autrichien Thierry et son infanterie; la cavalerie, — qui accomplissait le mouvement ordonné par l'archiduc sur Ratisbonne, — la cavalerie, marchant plus vite que l'infanterie, était déjà passée.

Lannes fit charger cette infanterie par ses quinze cents chasseurs à cheval, qui tombèrent sur elle à bride abattue.

Au lieu de se former en carré, et d'attendre la charge, l'infanterie, qui ignorait à quel petit nombre de cavaliers elle avait affaire, essaya de gagner l'abri des bois; mais, avant d'y arriver, elle fut sabrée.

Le général Thierry se retira en désordre sur Rohr, où il trouva le général Schusteck.

Les deux généraux réunirent leurs forces.

Mais Lannes se rappelait l'ordre qu'il avait reçu, d'enlever Rohr à tout prix, et ses chasseurs poursuivaient les fuyards, leur poussant le sabre dans les reins.

Les généraux autrichiens avaient trois mille hussards, qu'ils lancèrent sur les chasseurs; Lannes, voyant le mouvement, lança, de son côté, un régiment de cuirassiers qui traversa d'outre en outre la division de hussards, et la força de se rejeter sur le village de Rohr.

En ce moment arrivaient nos vingt mille fantassins.

Le 30e régiment, soutenu par les cuirassiers, aborda le village de front, tandis que le 13e et le 17e s'écartaient à droite et à gauche pour l'envelopper.

Les deux généraux autrichiens ne tinrent dans le village que le temps de se mettre en retraite : au bout d'une demi-heure de combat, leurs colonnes se replièrent de Rohr sur Rothenbourg.

Lannes détacha un messager qui partit au galop, pour porter à l'empereur la nouvelle que Rohr était pris, et son ordre exécuté; il annonçait, en outre, qu'il pousserait les Autrichiens devant lui tant qu'il verrait clair à tirer un coup de fusil.

La nouvelle arrivait à Napoléon au moment où ses Wurtembergeois et ses Bavarois chassaient devant eux l'archiduc Louis sur la chaussée de Neustadt à Landshut; poursuite qui dura toute la journée, et ne laissa reposer l'archiduc qu'à Pfaffenhausen.

Napoléon, en apprenant la prise de Rohr, s'était lancé sur les derrières de Lannes; il arriva le soir à Rothenbourg. — C'est là que son lieutenant s'était arrêté, comme il l'avait promis, avec la nuit seulement.

La journée avait été splendide.

Lannes avait perdu deux cents hommes à peine, et il avait tué ou pris quatre mille hommes à l'ennemi. — Le général Thierry était au nombre des prisonniers.

Les Bavarois et les Wurtembergeois de Lefebvre avaient perdu mille hommes, en avaient tué trois mille à l'ennemi, et l'avaient rejeté sur l'Isar.

Mais l'importance de la journée n'était pas dans le nombre des hommes mis hors de combat, quoique ce fût bien quelque chose : l'importance était dans la séparation de l'archiduc Charles de sa gauche. L'armée autrichienne était coupée en deux par Napoléon, opérant à la tête d'une masse de près de cent mille hommes; il allait donc avoir facilement raison, en les attaquant l'un après l'autre, de deux tronçons du serpent mutilé.

Seulement, Napoléon ignorait la position réelle du prince Charles. Il le crut acculé à l'Isar, et résolut de se ruer sur lui le lendemain avec toutes ses forces, pour le surprendre à Landshut, c'est-à-dire au passage de cette rivière, qui se jette dans le Danube à huit ou dix lieues de Landshut.

Si Masséna n'a rencontré aucun obstacle sur sa route, et qu'il arrive à temps, tout ce qu'il y a d'Autrichiens entre Napoléon et l'Isar est tué, pris ou noyé.

En conséquence, ordre est donné à Davoust, qui n'a point bougé de Tengen, où il a servi de pivot à toute l'armée, de laisser là les quelques troupes qu'il a devant lui, et de suivre le mouvement de l'armée vers l'Isar, quitte à se rabattre ensuite sur Ratisbonne, pour y écraser Bellegarde, quand on se sera débarrassé de l'archiduc Charles.

Napoléon a fini par croire que c'est le prince lui-même qu'il poursuit; il ne se doute pas que ces *quelques troupes* que Davoust tient en respect sont la masse de l'armée autrichienne. Comment supposer, en effet, que, pendant trente-six heures, l'archiduc Charles, à la tête de près de soixante mille hommes, n'a pas donné signe d'existence?

C'est que, pendant toute la journée du 20, — ignorant que l'armée française s'est glissée entre lui et le Danube, — le prince Charles attend que Napoléon l'attaque en face, ne voulant pas attaquer, lui, qu'il n'ait fait sa jonction avec les cinquante mille hommes de l'archiduc Louis. — Il va sans dire qu'il les attend vainement : ce sont ces cinquante mille hommes que Napoléon est en train de pousser sur l'Isar, et qu'il s'apprête à jeter dans la rivière.

Seulement, au bruit du canon, l'archiduc Charles avait compris qu'il se passait quelque chose derrière lui : il avait fait volte-face, et, s'adossant à Ratisbonne, où il devait trouver l'armée de Bohême, il s'était établi en travers de la route de Ratisbonne à Landshut, ayant devant lui Eckmühl.

Napoléon ne quitta point ses habits, tant il était pressé de joindre les Autrichiens le lendemain; mais les Autrichiens étaient encore plus pressés de fuir que lui de poursuivre.

Ils arrivèrent dans la nuit à Landshut, par la double route de Rothenbourg et de Pfaffenhausen.

Cependant, Napoléon avait réfléchi : les Autrichiens lui semblaient avoir bien facilement abandonné le terrain; était-ce la masse entière, ou une partie infime, qu'il chassait ainsi devant lui, comme le vent d'automne chasse les feuilles jaunies? Davoust, qu'il laissait sur ses derrières, n'était-il pas exposé à être enlevé, lui et ses vingt-quatre mille hommes, par un de ces hardis coups de main dont ses ennemis pouvaient lui avoir dérobé le secret?

C'était un de ces fréquents éclairs du génie de Napoléon qui venait l'illuminer au milieu de cette glorieuse nuit qui séparait deux jours de victoire.

Il détacha la division du général Demont, les cuirassiers du général Nansouty, les divisions bavaroises du général Deroy et du prince royal, et envoya tout cela à Davoust, tandis que, lui, avec les vingt-cinq mille hommes de Lannes et les Bavarois du général de Wrède, il allait continuer de pousser les Autrichiens sur Landshut, où, d'ailleurs, il comptait bien retrouver Masséna avec une trentaine de mille hommes.

Vers neuf heures du matin, l'empereur était à Altford avec l'infanterie du général Morand, les cuirassiers et la cavalerie légère. — Tout le long du chemin, il avait ramassé des fuyards, des blessés, de l'artillerie, des bagages: la retraite se changeait définitivement en déroute.

Là, au débouché des bois, sur une espèce de plateau d'où il dominait la plaine fertile de l'Isar, avec la ville de Landshut en perspective, il s'arrêta.

C'était une belle vue pour un vainqueur!

L'armée ennemie fuyait comme à la débandade; cavalerie, infanterie, artillerie, bagages, se pressaient pêle-mêle à l'entrée des ponts; c'était un tumulte effroyable, une confusion indicible.

Il n'y avait plus qu'à tuer.

Mais, dans sa hâte d'arriver et de voir, Napoléon avait devancé le gros de son corps d'armée; il ne débouchait sur le plateau qu'avec huit ou dix mille hommes; le reste suivait.

Bessières, à la tête des cuirassiers; Lannes, à la tête des chasseurs et du 13ᵉ léger de la division Morand, chargeant tous deux comme de simples colonels d'avant-garde, tombèrent sur cette masse huit fois plus nombreuse que la leur.

La cavalerie autrichienne sortit alors de toute cette confusion, et essaya de nous arrêter, et de défendre le passage; mais cuirassiers, chasseurs, infanterie, sentaient la fortune de l'empereur en eux et avec eux: ils enfoncèrent cette cavalerie.

Les Autrichiens firent un suprême effort, et rallièrent leur infanterie; mais la division Morand arriva tout entière, et l'infanterie autrichienne, culbutée à son tour, fut obligée de se replier sur les ponts.

Malheureusement, notre artillerie n'avait pas pu suivre; sans quoi, on eût mis une dizaine de pièces de canon en batterie, et l'on eût fouillé, à grêle de boulets, toutes ces masses qu'il fallait percer à coups de sabre, trouer à coups de baïonnette. L'arme blanche tue, mais lentement: le canon va plus vite en besogne.

Pendant ce temps, au reste, on ramassait les fuyards éparpillés dans la plaine, ceux qui n'espéraient point pouvoir passer les ponts, et qui se rendaient, n'osant se jeter dans l'Isar; on recueillait les canons, les bagages, et jusqu'à un superbe train de pontons amené sur des chariots, et avec lequel on se proposait de franchir non-seulement le Danube, mais encore le Rhin lui-même.

C'était le fouet que Xercès avait emporté pour châtier les Grecs, et dont il était réduit à battre la mer!

A mesure que l'armée ennemie passait les ponts, une partie se retirait sur Neumarkt à Mühldorf, tandis que ceux qui étaient moins pressés par la peur prenaient position dans la ville de Landshut et dans le faubourg de Seligenthal; mais, outre la division Morand, qui, nous l'avons dit, était arrivée tout entière, les têtes de colonne de Masséna apparaissaient vers Moosbourg: elles arrivaient trop tard pour couper la retraite aux Autrichiens, assez tôt pour la précipiter.

Tout à coup on vit, dans la direction du pont principal, s'élever une grande fumée: c'étaient les Autrichiens qui venaient d'incendier ce pont pour mettre à la fois le feu et l'eau entre eux et les Français.

Napoléon se tourna vers un de ses aides de camp:

— Allons, Mouton! dit-il.

Le général comprit, s'empara du commandement du 17ᵉ, et sans autre harangue que ces mots:

— L'empereur vous regarde; suivez-moi!

Il les conduisit droit au pont enflammé.

On traversa ce pont, sous la menace de trois sortes de mort: l'eau, le feu, les balles; puis on s'élança dans les rues escarpées de Landshut.

Des hauteurs de la ville, les Autrichiens pouvaient voir les masses françaises débouchant de tous côtés: Napoléon avec ving-cinq mille hommes, de Wrède avec vingt mille, Masséna avec vingt autres mille.

Il n'y avait plus moyen de tenir: l'ennemi lâcha pied.

On tua peu de monde, deux ou trois mille hommes peut-être; le canon avait manqué. Mais on fit sept ou huit mille prisonniers, mais on prit bagages, matériel, artillerie; puis on brisa, — ce qui était bien plus important, — on brisa la ligne d'opération de l'archiduc, de façon à ce qu'elle ne pût désormais se reformer.

Au moment où la fusillade commençait à s'éteindre, Napoléon s'arrêta et prêta l'oreille.

Le canon se faisait entendre derrière lui, entre la petite et la grosse Laber.

Napoléon, avec l'oreille exercée d'un artilleur, reconnut que l'on se battait à quelque huit ou neuf lieues de là.

C'était, à coup sûr, Davoust qui était aux prises avec l'ennemi.

Mais avec quel ennemi?

Était-ce l'armée de Bellegarde arrivant de Bohême? était-ce l'armée autrichienne commandée par le prince Charles? — car l'empereur commençait à craindre qu'il n'eût laissé derrière lui l'archiduc; — étaient-ce toutes deux, c'est-à-dire une masse de cent dix mille hommes, à peu près?

Une seule de ces deux armées eût déjà été beaucoup trop pour les quarante mille hommes de Davoust.

Cependant, Napoléon ne pouvait abandonner sa position, et, en reculant devant l'armée vaincue, permettre à celle-ci de se rallier, et de venir l'attaquer sur ses derrières.

Il attendit, se fiant au courage et à la prudence du maréchal Davoust; mais il attendit plein d'anxiété.

Le canon continuait de gronder avec la même rage, et remontait vers Eckmühl.

A huit heures du soir seulement, le feu cessa.

La nuit précédente, Napoléon s'était jeté tout habillé sur son lit; cette fois, il ne se coucha point.

A onze heures, on lui annonça le général Piré, venant de la part du maréchal Davoust.

L'empereur poussa un cri de joie, et s'élança au-devant du général.

— Eh bien? lui demanda-t-il avant que celui-ci eût eu le temps d'ouvrir la bouche.

— Tout va bien, sire! se hâta de répondre le général.

— Bon! c'est vous, Piré? Tant mieux! Que s'est-il passé? Contez-moi cela!

Alors, Piré raconta à cet homme de bronze qui se battait le jour, et qui veillait la nuit, ce qui s'était passé dans la journée.

Davoust, en accomplissant son mouvement, et en appuyant à gauche, avait rencontré les corps d'armée de Hohenzollern et de Rosenberg; il les avait attaqués, et, pour déblayer la route, il les avait repoussés sur Eckmühl.

Pendant cette retraite des Autrichiens, on avait vaillamment emporté à la baïonnette les deux villages de Paring et de Schierling. On en était là de la lutte, qui durait depuis trois heures déjà, quand on avait vu arriver le renfort envoyé par Napoléon.

Alors, Davoust avait compris que, puisque l'empereur lui détachait vingt mille hommes, c'est qu'il n'avait plus besoin de lui, autrement que pour garder l'ennemi à vue.

L'ennemi s'était retranché dans Eckmühl, et parais-

sait disposé à s'y défendre; Davoust se contenta de l'y canonner; — c'était, d'ailleurs, donner de ses nouvelles à l'empereur par la voix la plus familière à son oreille: celle du canon.

Cette voix, Napoléon l'avait entendue; le général Piré venait de la lui traduire.

Davoust avait perdu quatorze cents hommes, et en avait tué trois mille aux Autrichiens. — Napoléon, de son côté, avait, à Landshut, perdu trois cents hommes, et en avait, comme on sait, tué ou pris sept mille à l'ennemi. — Total de la journée : dix mille Autrichiens hors de combat.

Pendant que le général Piré était là, on annonça un courrier venant de Ratisbonne; il avait passé par Abensberg, Pfaffenhausen et Altdorf, c'est-à-dire qu'il avait suivi la même route que Napoléon.

Voici quelles étaient les nouvelles qu'il apportait.

L'empereur, on se le rappelle, avait donné l'ordre à Davoust de laisser un régiment à Ratisbonne. C'était bien peu de chose qu'un régiment! mais, ayant besoin de toutes ses forces, Napoléon n'avait pu laisser davantage.

Davoust avait choisi le 65e régiment, commandé par le colonel Coutard; il était sûr du régiment, sûr du colonel.

Le colonel devait barricader les portes, barrer les rues, et se défendre à outrance.

Le 19, jour de la bataille d'Abensberg, l'armée de Bohême, forte de cinquante mille hommes, s'était présentée aux portes de Ratisbonne.

Le régiment avait engagé le combat contre l'armée, et, à coups de fusil, lui avait tué huit cents hommes; mais, le lendemain, sur la rive droite du Danube, était apparue l'armée de l'archiduc Charles, venant de Landshut.

Le régiment avait tiré contre cette nouvelle armée le reste de ses cartouches; puis, dans l'impossibilité de défendre une ville comme Ratisbonne avec deux mille baïonnettes contre plus de cent mille hommes, le colonel Coutard avait du moins traîné en longueur, passant une partie de la matinée à parlementer; et, enfin, vers cinq heures du soir, il s'était rendu en exigeant qu'un libre passage fût donné à son messager.

Son messager était aussitôt parti au galop; il avait fait une vingtaine de lieues en dix heures, et, à une heure du matin, il rejoignait l'empereur à Landshut. — La nouvelle qu'il lui apportait était des plus importantes : le colonel Coutard et son régiment étaient pris; mais Napoléon avait des détails sur la position de l'ennemi.

L'armée de Bohême et l'armée autrichienne avaient fait leur jonction, et l'archiduc Charles tenait le pays depuis Eckmühl jusqu'à Ratisbonne.

Ainsi, cet ennemi que Davoust gardait en vue, c'était le corps d'armée du prince Charles! L'empereur n'avait plus qu'à se rabattre sur Eckmühl, et à l'écraser entre les quarante mille hommes de Davoust et ses quatre-vingt mille hommes, à lui; seulement, il n'y avait pas de temps à perdre.

Le général Piré remonta à cheval, et repartit pour Eckmühl. Il devait annoncer au maréchal Davoust que l'empereur, avec toutes ses forces, arriverait entre midi et une heure; sa présence serait signalée par un coup de tonnerre: cinquante pièces d'artillerie éclateraient en même temps. Ce serait pour Davoust le signal de l'attaque.

Le messager parti, l'empereur lança au delà de l'Isar, à la poursuite des quarante mille hommes de l'archiduc Louis, — depuis trois jours, celui-ci en avait perdu vingt-cinq mille! — la cavalerie légère du général Marulaz, une portion de la cavalerie allemande, la division bavaroise du général de Wrède, et la division Molitor.

Ensuite, il échelonna vingt autres mille hommes entre le Danube et l'Isar, de Neustadt à Landshut.

Puis il expédia, — par la route de Landshut à Ratisbonne, et par la vallée de la grosse Laber, — le général Saint-Sulpice avec ses quatre régiments de cuirassiers, le général Vandamme avec ses Wurtembergeois, et le maréchal Lannes avec les six régiments de cuirassiers du général Nansouty, et les deux divisions Morand et Gudin.

L'ordre était de marcher toute la nuit, d'arriver devant Eckmühl à midi, de se reposer une heure, et d'attaquer.

Enfin, lui-même partit avec les trois divisions de Masséna, et la division de cuirassiers du général Espagne.

Ainsi, Davoust avait trente-cinq mille hommes à peu près; les généraux Vandamme et Saint-Sulpice lui en amenaient treize ou quatorze mille; Lannes, vingt-cinq mille, Napoléon, quinze ou seize mille; c'était quelque chose comme une masse de quatre-vingt-dix mille hommes à laquelle l'archiduc Charles allait avoir affaire.

En ce moment, l'archiduc, après avoir hésité deux jours, prenait enfin une décision: c'était de tenter, sur la ligne d'opération française, la même manœuvre que Napoléon venait d'exécuter sur la sienne.

Il résolut d'essayer d'une attaque sur Abach.

Comme les cuirassiers du général Montbrun, — qui, le 10, avaient, ainsi que nous l'avons vu, combattu à Dinzling, — étaient restés à Abach, et continuaient d'escarmoucher avec les troupes légères autrichiennes, l'archiduc crut avoir devant lui une force sérieuse, tandis qu'il n'avait affaire qu'au pivot de l'armée, qui, après avoir été notre extrême droite, était devenu notre extrême gauche, et qui, ayant formé notre arrière-garde pendant tout le temps que Napoléon marchait d'Abensberg à Landshut, devenait notre avant-garde dès l'heure où, en se retournant contre Ratisbonne, l'empereur marchait de Landshut à Eckmühl.

Pour donner au général Kollowrath, détaché de l'armée de Bohême, le temps de passer sur la rive gauche du Danube, le prince Charles décida que l'attaque n'aurait lieu que de midi à une heure. — C'était, on se le rappelle, le moment choisi par Napoléon pour forcer le passage d'Eckmühl.

Deux colonnes devaient être employées à ce mouvement: une de vingt-quatre mille hommes qui marcherait de Burg-Weinting sur Abach, et une de douze mille hommes qui marcherait de Weilhoe sur Peising, tandis que la troisième, — forte de quarante mille hommes, et composée du corps de Rosenberg, qui était placé, en face du maréchal Davoust, dans les villages d'Ober et d'Unter-Leuchling, du corps de Hohenzollern, qui barrait la chaussée d'Eckmühl, des grenadiers de la réserve, et des cuirassiers qui devaient garder, vers Egglofsheim, la plaine de Ratisbonne, — avait ordre de rester immobile pendant qu'opéreraient les deux autres colonnes.

La nuit se passa dans ces dispositions.

Le jour se leva brumeux; un épais brouillard couvrait toute la plaine, et ne disparut que vers neuf heures du matin.

Nous avons dit qu'il fallait le temps au général Kollowrath de passer le Danube; ce passage ne fut achevé que vers midi.

Jusque-là, on n'avait pas entendu un seul coup de fusil.

Les deux corps d'armée allaient se mettre en marche, l'un sur Abach, l'autre sur Peising, quand, tout à coup, retentit une effroyable canonnade du côté de Buchhausen.

C'était toute l'armée française, conduite par Napoléon, qui débouchait devant Eckmühl.

L'empereur n'avait pas eu besoin de donner le signal convenu: en le voyant déboucher, les Autrichiens l'avaient salué d'une grêle de mitraille.

Les Wurtembergeois, qui faisaient tête de colonne, plièrent d'abord sous ce feu terrible, soutenu par des charges de cavalerie légère du général Wukassovitch; mais Vandamme les ramena en avant, et, appuyé par les divisions Morand et Gudin, enleva au pas de course le village de Lintach, puis se relia par sa gauche avec la division Demont et les Bavarois, que la prévoyance de Napoléon avait, on s'en souvient, envoyés là dès la veille.

Au bruit de la canonnade, Davoust avait déchaîné ses deux divisions, qui, depuis une heure, attendaient le signal avec impatience.

Leur artillerie commença par déblayer le chemin en éparpillant sur le front de l'ennemi une grêle de mitraille.

Sous ce feu terrible, les Autrichiens abandonnèrent leur première ligne, et, se retranchant dans les deux villages d'Ober-Leuchling et d'Unter-Leuchling, accueillirent à leur tour la division Saint-Hilaire, qui s'était mise à leur poursuite, par une effroyable fusillade; mais ils avaient affaire à des hommes habitués au feu!

Le village d'Ober-Leuchling fut d'abord enlevé à la baïonnette. Plus escarpé, mieux barricadé, celui d'Unter-Leuchling tint avec plus d'acharnement; sous le double feu du village et du plateau qui le dominait, le 10e léger perdit cinq cents hommes pendant les cinq minutes qu'il mit à franchir l'escarpement. Mais le village était abordé, et, une fois abordé, le village était pris.

Le 10e léger y pénétra, tua tout ce qui résistait, et fit trois cents prisonniers.

Les défenseurs des deux villages se retirèrent alors sur le plateau: le 10e léger les y poursuivit au milieu d'une épouvantable fusillade.

Le général Friant lança aussitôt sa division dans les bois qui s'étendaient entre ces deux villages.

Le général Barbanègre se mit en personne à la tête du 48e et du 111e, et, s'avançant à la baïonnette à travers les éclaircies, il refoula au delà des deux villages les trois régiments Archiduc-Louis, Chasteler et Cobourg, et les accula sur la chaussée d'Eckmühl.

Alors, la mêlée devint générale.

Le corps du général Rosenberg, refoulé, comme nous venons de le dire, sur la chaussée d'Eckmühl, essayait de s'y maintenir, malgré les charges du 48e et du 111e; — la cavalerie bavaroise, appuyée de nos cuirassiers, chargeait dans la prairie la cavalerie autrichienne: — les fantassins wurtembergeois tentaient d'enlever le village d'Eckmühl à l'infanterie de Wukassovitch, et, l'ayant emporté à la seconde charge, forçaient toute cette infanterie de gravir les rampes supérieures.

Ce qui restait à faire à Napoléon, c'était de percer à jour les masses qui encombraient la chaussée, et de précipiter des hauteurs où ils s'étaient réfugiés les régiments de l'Archiduc-Louis, de Chasteler et de Cobourg, toute l'infanterie de Wukassovitch, et une partie de la brigade Biber.

Lannes prit la division Gudin, passa la grosse Laber, gravit verticalement les hauteurs de Rocking, déborda la droite autrichienne, et revint sur elle, la chassant de plateau en plateau.

Pendant ce temps, Napoléon lançait sa cavalerie sur une montée rapide où s'entassaient les Autrichiens en retraite.

Voyant ce mouvement, les Autrichiens s'arrêtèrent, et firent rouler sur les cavaliers bavarois et wurtembergeois leur cavalerie légère, qui, chargeant à fond, emportée qu'elle était par la pente du terrain, culbuta nos alliés; mais, les Bavarois et les Wurtembergeois renversés, les cavaliers ennemis se trouvèrent en face d'un mur de fer: — c'étaient nos cuirassiers.

Le mur de fer s'ébranla au galop, passa sur le corps de la cavalerie autrichienne, troua toute cette masse ennemie, et arriva au sommet de la chaussée au même moment où, du côté opposé, l'infanterie du général Gudin, maîtresse de Rocking, apparaissait sur la hauteur.

Les fantassins virent cette belle charge, ces splendides cavaliers qui avaient chargé en montant, comme leurs ennemis avaient chargé en descendant, et la division tout entière battit des mains et cria:

— Vivent les cuirassiers!

En même temps, le général Saint-Hilaire, emportant le plateau boisé qui dominait Unter-Leuchling, refoulait l'ennemi de rampe en rampe et, malgré les charges des chevau-légers de Vincent et des hussards de Stipsicz, le rejetait en désordre sur cette chaussée où régnait une si terrible confusion.

L'obstacle était forcé: les Autrichiens, en fuite, cherchaient un abri derrière leurs cuirassiers, rangés en bataille à Egglofsheim, c'est-à-dire à près de deux lieues d'Eckmühl.

Alors, les masses françaises débouchèrent à leur tour dans la plaine, la cavalerie au centre, l'infanterie sur les ailes.

La cavalerie se composait des régiments bavarois et wurtembergeois, et des dix régiments de cuirassiers des généraux Nansouty et Saint-Sulpice.

Un tremblement de terre n'eût pas plus profondément remué le sol que la course de ces quinze mille chevaux!

Les divisions Friant et Saint-Hilaire, excitées par la victoire, couraient sur les ailes d'un pas presque aussi rapide que les cavaliers.

Le choc de cette masse fut terrible.

En la voyant venir, la cavalerie autrichienne s'était ébranlée de son côté, et était venue au-devant d'elle.

Il était sept heures du soir: en avril, c'est l'heure du crépuscule.

Il y eut une mêlée effroyable, acharnée, inouïe, dans laquelle venaient se fondre à chaque instant des adversaires nouveaux; hussards, chevau-légers, cuirassiers, Bavarois, Autrichiens, Français, frappant dans la nuit presque au hasard, éclairèrent pendant une heure l'obscurité croissante des étincelles jaillissant des sabres et des cuirasses.

Puis tout à coup, comme un lac qui crève sa digue, tout ce flot s'écoula du côté de Ratisbonne.

Le dernier rempart était brisé, la dernière résistance détruite. Une fois en fuite, les cuirassiers autrichiens, qui ne portent la cuirasse que par devant, — comme s'ils ne devaient jamais montrer le dos à l'ennemi, — furent perdus! deux mille d'entre eux jonchèrent la route de leurs cadavres, tous frappés par derrière, tous tués comme par des coups de poignard.

Napoléon donna l'ordre de cesser le combat: on pouvait rencontrer la seconde armée de l'archiduc, fraîche et en bon ordre, et l'on courait risque de se briser contre elle.

Si l'archiduc tient devant Ratisbonne, on livrera le lendemain une cinquième bataille; s'il passe le Danube, on le poursuivra.

Il est temps de bivaquer: les soldats meurent de fatigue; ceux qui arrivent de Landshut ont marché depuis le point du jour jusqu'à midi, et se sont battus depuis midi jusqu'à huit heures du soir.

Les trois divisions de Masséna sont arrivées à trois heures de l'après-midi, et n'ont pas eu besoin de donner.

La journée a été dure! la victoire a coûté cher!

Nous avons eu deux mille cinq cents hommes mis hors de combat. Les Autrichiens ont eu six mille tués ou blessés, et trois mille prisonniers; ils ont perdu vingt-cinq ou trente pièces d'artillerie.

Davoust a gagné, lui, le titre de prince d'Eckmühl, — et Napoléon, le droit de dormir quelques heures.

Au reste, selon toute probabilité, l'archiduc Charles ne risquera point une bataille le lendemain : il essayera de repasser le Danube.

En effet, comme l'a prévu Napoléon, l'archiduc fait ses dispositions pendant la nuit.

Surpris dans son mouvement sur Peising, il est arrivé à temps pour voir emporter le village d'Eckmühl, pas assez tôt pour arrêter le mouvement rétrograde de sa troupe; son armée est trop démoralisée pour qu'il risque une bataille en ce moment, surtout ayant à dos le Danube; enfin, il a trop peu de cavalerie pour que cette cavalerie essaye de défendre la plaine qui s'étend d'Egglofsheim à Ratisbonne.

L'archiduc repassera donc le Danube, moitié sur le pont de pierre de Ratisbonne, moitié sur le pont de bateaux que l'armée de Bohême a apporté avec elle. Le corps d'armée du général Kollowrath, qui n'a eu d'autre fatigue que d'aller jusqu'à Abach et d'en revenir, couvrira la retraite.

Dès trois heures du matin, l'armée de l'archiduc commença de défiler; elle s'engagea sur les deux ponts, laissant tout le corps d'armée de Kollowrath en avant de la ville pour masquer et protéger le mouvement, et, devant le corps d'armée de Kollowrath, toute sa cavalerie.

Les Autrichiens s'attendaient à être attaqués dès qu'il ferait jour, et ils ne se trompaient pas : à quatre heures, Napoléon était à cheval.

Aussitôt qu'on put distinguer les objets, notre cavalerie légère s'avança; elle avait mission de reconnaître si on allait avoir une bataille à livrer, ou une retraite à poursuivre.

La cavalerie autrichienne ne lui donna pas le temps de faire ses observations : elle se rua sur la cavalerie française avec la rage de braves soldats ayant à venger leur défaite de la veille.

Alors, une mêlée pareille à celle que la nuit seule avait interrompue recommença. Tout en combattant, les cavaliers autrichiens se retiraient vers la ville, attirant sur eux l'attention des Français, afin que les grenadiers et le reste de l'infanterie eussent tout le temps de gagner l'autre bord par le pont de bateaux.

Enfin, quelques hussards s'aperçurent de ce qui se passait, et, courant au maréchal Lannes, lui montrèrent le gros de l'armée qui franchissait le fleuve au-dessous de Ratisbonne.

Lannes appela tout ce qu'il avait d'artillerie, établit une batterie, et fit pleuvoir une grêle de boulets et d'obus sur le pont de bateaux.

Au bout d'une heure, le pont était brisé, un millier d'hommes étaient tués ou noyés, et les bateaux, désunis et enflammés, suivaient le cours du Danube, et allaient porter à Vienne la nouvelle de la défaite de l'archiduc.

De l'autre côté, Kollowrath, pour donner à l'armée du prince Charles le temps de défiler, se retrancha dans la ville, et en ferma les portes devant les baïonnettes de nos voltigeurs.

La ville n'avait qu'une muraille, avec des tours de distance en distance, et un large fossé.

Napoléon ordonna d'emporter cette muraille à l'escalade : il ne voulait pas donner le temps à l'archiduc de faire sauter le pont de pierre, dont il avait besoin pour continuer sa poursuite.

Quarante pièces d'artillerie furent mises en batterie en moins d'un quart d'heure, et commencèrent à ébranler la muraille avec des boulets, et à mettre le feu à la ville avec des obus.

Napoléon s'avança à une demi-portée de fusil de la muraille, couverte de tirailleurs autrichiens.

Inutilement ses plus dévoués le supplièrent-ils de se retirer : il refusa de faire un seul pas en arrière.

Tout à coup, avec le même sang-froid qu'un maître d'armes accuse un coup de fleuret dans un assaut :

— Touché! dit-il.

Berthier, qui ne le quittait pas, et le faisait entourer le plus qu'il pouvait, se précipita vers lui, tout pâlissant.

— Je vous l'avais bien dit, sire! s'écria-t-il; c'est le pendant d'Abensberg.

— Oui, dit Napoléon; seulement, à Abensberg, *il* avait visé trop haut, et, à Ratisbonne, *il* a visé trop bas!

Le 13 mai suivant, Napoléon entrait à Vienne, et le tambour-major du 1er régiment de la garde disait, frisant sa moustache, et regardant le palais de l'empereur François II :

— Voilà donc cette vieille maison d'Autriche dont l'empereur nous a tant parlé!

VIII

L'ÉTUDIANT ET LE PLÉNIPOTENTIAIRE

Le mardi 11 octobre 1809, c'est-à-dire cinq mois jour pour jour après la seconde occupation de Vienne par l'armée française, un officier d'une quarantaine d'années, portant l'uniforme de général autrichien, accompagné de deux aides de camp et d'un domestique avec un cheval de main, suivait la route d'Altenbourg à Vienne.

La franchise de sa physionomie, la limpidité de son regard, indiquant, d'après le système phrénologique de Gall, que, parmi les qualités ou les défauts de son organisation, — selon qu'on examinera la chose sous le point de vue diplomatique ou moral, — la ruse ne devait tenir qu'une médiocre place, n'empêchaient point que son visage ne fût couvert d'une espèce de voile sombre qui n'était évidemment que le reflet de sa pensée.

Il en résultait que les deux aides de camp, laissant leur général à sa préoccupation, au lieu de continuer à l'escorter à droite et à gauche, après avoir échangé un signe des yeux, s'étaient retirés un peu en arrière, et suivaient, en causant insoucieusement, le principal personnage de cette petite cavalcade, suivis qu'ils étaient eux-mêmes, à une égale distance à peu près, par le domestique qui menait un cheval en main.

Il était environ quatre heures du soir, et la nuit allait tomber.

En apercevant de loin venir les cavaliers, un jeune homme qui, sans doute, se reposait au revers du chemin, s'était levé, avait traversé le fossé, et s'était rapproché de la ligne où devaient passer le général et sa suite.

C'était un jeune homme de taille moyenne, avec des cheveux blonds tombant sur ses épaules, de beaux yeux bleus assombris par un froncement de sourcils qui paraissait lui être habituel, et des moustaches blondes qui, commençant à naître, avaient toute la flexible virginité d'un premier duvet.

Il était vêtu de la casquette aux trois feuilles de chêne, de la redingote courte, du pantalon gris collant, des bottes molles venant au-dessus du genou, qui constituent, sinon l'uniforme, du moins le costume habituel de l'étudiant allemand.

Le mouvement qu'il venait de faire à la vue de la cavalcade semblait indiquer qu'il avait quelque grâce

ou tout au moins quelque renseignement à demander à celui qui en paraissait le chef.

En effet, après avoir jeté un regard rapide sur l'officier, qui marchait en tête:

— Monsieur le comte, dit le jeune homme, Votre Excellence aurait-elle la bonté de me dire si je suis encore bien loin de Vienne?

L'officier était tellement préoccupé, qu'il avait entendu le bruit de voix, mais n'avait pas compris le sens des paroles.

Il abaissa, avec un regard bienveillant, ses yeux vers le jeune homme, lequel renouvela sa question, touchant la distance qui le séparait encore de la ville.

— Trois lieues, mon jeune ami, répondit le général.

— Monsieur le comte, reprit alors le jeune homme d'une voix ferme, et comme s'il demandait une chose si simple, qu'il ne courût même point la chance d'un refus, je suis au terme d'un long voyage, très-fatigué, forcé d'arriver ce soir à Vienne: serez-vous assez bon pour permettre que je monte le cheval que votre domestique tient en main?

L'officier regarda le jeune homme plus attentivement que la première fois, et, reconnaissant en lui tous les caractères d'une éducation distinguée:

— Volontiers, monsieur, dit-il.

Puis, se tournant vers le domestique:

— Jean, donnez le cheval de main à... Votre nom, monsieur?

— A un voyageur fatigué, monsieur le comte, répondit le jeune homme.

— A un voyageur fatigué, répéta le général avec un sourire indiquant qu'il respectait l'incognito dont son compagnon de route paraissait vouloir rester couvert.

Jean obéit, et le jeune homme, sous le regard à demi moqueur des deux aides de camp, monta à cheval avec une aisance qui prouvait qu'il n'était point étranger, sinon à l'art, du moins aux premiers principes de l'équitation.

Puis, comme si sa place n'eût pas été près d'un domestique, il poussa l'allure de son cheval de manière à se trouver sur la même ligne que les aides de camp.

Le général n'avait perdu aucun détail de ces différentes manœuvres.

— Seigneur étudiant? dit-il après un instant de silence.

— Monsieur le comte? répondit le jeune homme.

— Votre désir de garder l'incognito va-t-il jusqu'à ce point de ne pas vouloir marcher côte à côte avec moi?

— Non pas, dit le jeune homme; mais, d'abord, je n'ai aucun droit à cette familiarité; puis, en me la permettant, j'eusse craint de distraire Votre Excellence des graves pensées où naturellement elle doit être plongée.

L'officier regarda le jeune homme avec une plus grande curiosité qu'il n'avait fait encore.

— Ah çà! monsieur, dit-il, vous m'appelez *monsieur le comte;* vous savez donc mon nom?

— Je crois, répondit l'étudiant, avoir l'honneur de marcher côte à côte de M. le général comte de Bubna.

Le général fit un mouvement de tête qui indiquait que le jeune homme ne se trompait pas.

Puis il reprit:

— Vous avez parlé des graves pensées où je devais être plongé; vous savez donc dans quel but je vais à Vienne?

— Votre Excellence ne va-t-elle pas à Vienne pour traiter directement de la paix avec l'empereur des Français?

— Pardon, mon cher monsieur, dit le comte de Bubna en riant; vous avez pu apprécier ma discrétion lorsqu'il s'est agi de l'incognito que vous désirez conserver; mais vous conviendrez que nous ne sommes plus sur un pied d'égalité du moment où je ne sais ni qui vous êtes, ni ce que vous allez faire à Vienne, tandis que vous savez, non-seulement qui je suis, mais encore quelle est ma mission.

— Quant à être sur un pied d'égalité avec vous, monsieur le comte, Votre Excellence n'a besoin que de voir mon costume, et que de se souvenir de la grâce que je viens de lui demander, pour croire à ma profonde humilité vis-à-vis d'elle.

— Mais, cependant, insista le comte de Bubna, vous me connaissez? vous savez ce que je vais faire à Vienne?

— Je connais Votre Excellence, parce que je l'ai vue au milieu du feu, où j'étais comme amateur: à Abensberg d'abord, à Ratisbonne ensuite; je sais ce que Votre Excellence va faire à Vienne, parce que je quitte Altenbourg, où se tiennent les conférences entre les plénipotentiaires autrichiens et français, et que ce bruit s'est répandu, que, las de voir que rien n'avançait aux mains de MM. de Metternich et de Nugent, l'empereur François II vous avait fait venir au château de Dotis, qu'il habite depuis la bataille de Wagram, pour vous remettre ses pleins pouvoirs.

— Je dois convenir que vous êtes parfaitement instruit, seigneur étudiant, et de mes qualités et de ma mission; mais permettez qu'à mon tour j'en appelle à ma perspicacité, à défaut de votre confiance. D'abord, je devine à votre accent que vous êtes Bavarois.

— Oui, monsieur le comte, je suis d'Eckmühl.

— Nous sommes donc ennemis?

— Ennemis? fit le jeune homme en regardant le comte de Bubna. Comment l'entend Votre Excellence?

— Ennemis, parbleu! puisque nous venons de nous battre les uns contre les autres, Bavarois et Autrichiens.

— Quand je vous ai vu à Abensberg et à Ratisbonne, monsieur le comte, dit l'étudiant, je ne me battais point contre vous, et, si jamais nous sommes ennemis, ce ne sera pas tant que vous ferez la guerre; ce sera bien plutôt quand vous aurez fait la paix.

Le comte regarda le jeune homme avec toute la fixité et toute la profondeur dont son regard était capable.

— Seigneur étudiant, lui dit-il au bout d'un instant, vous le savez, tout n'est qu'heur et malheur dans ce monde; le hasard a fait que vous m'avez rencontré; le hasard a fait que mon domestique avait un cheval en main; le hasard a fait qu'étant fatigué, vous m'avez demandé à monter à cheval; enfin, le hasard a fait que ce qu'un autre vous eût refusé comme à un inconnu, je vous l'ai accordé, moi, comme à un ami.

L'étudiant s'inclina.

— Vous paraissez triste, malheureux; votre tristesse est-elle de celles qu'on peut consoler? votre malheur est-il de ceux qu'on peut adoucir?

— Vous voyez bien, répondit le jeune homme avec un profond accent de mélancolie, que je n'ai aucun avantage sur vous, et que vous me connaissez aussi bien que je vous connais! Vous ne me demanderez plus rien, maintenant: vous connaissez mon pays, vous connaissez mon opinion, vous connaissez mon cœur.

— Si fait, je vous demanderai quelque chose de plus; car je répéterai ma question. Puis-je consoler votre tristesse? puis-je adoucir votre malheur?

Le jeune homme secoua la tête.

— Ma tristesse ne peut être consolée, monsieur le comte, répondit-il; mon malheur est irréparable!

— Ah! jeune homme, jeune homme, dit le comte de Bubna, il y a de l'amour là-dessous!

— Oui, quoique cet amour ne soit pas ma seule préoccupation.

— C'est possible; mais je réponds que c'est votre plus grand malheur.

— Vous avez touché juste, monsieur le comte.

— La femme que vous aimez est infidèle?

— Non.

— Elle est morte?

— Plût au ciel!

— Comment?

— Elle a été déshonorée par un officier français, monsieur!

— Ah! pauvre enfant! dit le comte de Bubna tendant la main à son jeune compagnon de voyage, en signe du double intérêt qu'il portait à lui et à la jeune fille dont il venait d'apprendre le malheur.

— De sorte?... reprit-il continuant d'interroger, mais évidemment moins par curiosité que par sympathie.

— De sorte, reprit le jeune homme, que je viens d'accompagner le père et les deux sœurs — il y a une seconde sœur, une enfant de neuf à dix ans, — dans le pays de Bade, où, en cachant son nom, le pauvre père pourra cacher sa honte, et qu'après les avoir accompagnés là, je suis revenu ici.

— A pied?

— Oui... Vous ne vous étonnez plus que je sois fatigué, n'est-ce pas, et que, voulant absolument arriver ce soir à Vienne, j'aie eu recours à votre obligeance?

— Je comprends, dit le comte: l'homme qui a déshonoré votre maîtresse est à Vienne?

— Et celui qui a déshonoré ma patrie aussi! murmura le jeune homme, mais assez bas pour que M. de Bubna n'entendît point.

— De mon temps, on tirait bien l'épée à l'université de Gœttingue, dit le comte faisant allusion au dessein qui, selon lui, amenait le jeune homme à Vienne.

Mais l'étudiant ne répondit pas.

— Voyons, poursuivit le comte, vous parlez à un soldat, que diable! à un homme qui sait que tout affront demande à être réparé, et qu'on n'outrage pas impunément un homme comme vous!

— Eh bien? demanda le jeune homme.

— Eh bien, avouez que vous venez à Vienne pour tuer l'homme qui a déshonoré votre maîtresse.

— Pour tuer?...

— Loyalement, bien entendu, reprit le comte, l'épée ou le pistolet à la main.

— Je ne connais pas cet homme, je ne l'ai jamais vu, je ne sais pas son nom.

— Ah! fit le comte. Alors ce n'est pas pour lui que vous venez?

— Je croyais vous avoir dit, monsieur, que l'amour n'était pas ma seule préoccupation.

— Je ne vous demande pas quelle est l'autre.

— Vous avez raison, car je ne vous le dirais pas.

— Ainsi, vous ne voulez rien m'apprendre de plus?

— Sur quoi?

— Sur vous, sur vos projets, sur vos espérances.

— Mes espérances, je n'en ai plus! mes projets sont les vôtres; seulement, vous voulez la paix de l'Autriche: moi, je veux la paix du monde; moi, je suis un étudiant pauvre, faible, ignoré, dont le nom ne vous apprendrait rien, quoiqu'il soit destiné peut-être à devenir célèbre un jour.

— Et vous ne voulez pas me dire ce nom?

— Monsieur le comte, j'ai hâte d'arriver à Vienne: permettez-vous qu'en prenant le cheval que vous avez bien voulu me prêter, je vous y précède? Dans ce cas, vous me direz à quel hôtel vous vous proposez de descendre, et l'homme qui vous ramènera votre cheval sera chargé, en même temps, de vous porter mes remerciments et de vous apprendre mon nom.

— Le cheval que vous montez est à vous, seigneur étudiant; quant à moi, je descends à l'hôtel de Prusse; si vous avez quelque chose à me faire dire, vous me trouverez là.

— Alors, Dieu vous garde, monsieur le comte! dit le jeune homme.

Et, mettant son cheval au galop, il découvrit bientôt l'arsenal, puis la promenade du Graben, puis les anciens glacis de la ville, bombardés lors de la résistance de l'archiduc Maximilien, et, enfin, le palais impérial.

Arrivé à ce point de sa course, le jeune homme tourna à gauche, s'arrêta devant une porte du faubourg de Mariahilf, frappa trois coups à intervalles égaux avec le marteau de cuivre qui brillait à cette porte, et fut introduit, lui et son cheval, dans une cour.

La porte se ferma derrière lui.

Mais, au moment où, à son tour, le comte de Bubna atteignait les remparts de la ville, et s'acheminait vers l'hôtel de Prusse, suivi de ses deux aides de camp et de son domestique, cette petite porte du faubourg de Mariahilf se rouvrait, le jeune homme que nous avons vu la franchir à cheval en sortait à pied, et, longeant les maisons, — où il jetait, en passant, des regards curieux, — entrait bientôt chez un marchand ferrailleur.

Là, après s'être fait montrer des couteaux de différentes formes, il arrêtait son choix sur un couteau à longue lame et à manche noir qu'il acheta un zwanziger.

Puis, sortant de la boutique du ferrailleur, il rentra dans la petite maison du faubourg de Mariahilf, et tandis qu'un domestique bouchonnait le cheval du comte de Bubna, le jeune homme aiguisait avec soin son couteau sur une pierre à repasser, et, sans doute pour s'assurer que la pointe était suffisamment aiguë et le fil assez tranchant, il taillait un crayon, et, déchirant une feuille de papier de ses tablettes, il écrivait sur cette feuille :

« A Son Excellence le général comte de Bubna, à l'hôtel de Prusse.

» Son reconnaissant et dévoué serviteur,

» Frédéric Staps. »

Dix minutes après, le cheval était dans les écuries de l'hôtel de Prusse, et le billet dans les mains du comte de Bubna.

IX

LE PALAIS DE SCHŒNBRUNN

A trois kilomètres de Vienne, au delà du faubourg de Mariahilf, et un peu sur la gauche, s'élève le palais impérial de Schœnbrünn, commencé par Joseph Ier et achevé par Marie-Thérèse.

C'est le quartier général ordinaire de Napoléon chaque fois qu'il prend Vienne : c'est là qu'il a logé en 1805, après la bataille d'Austerlitz; c'est là qu'il loge en 1809, après la bataille de Wagram; c'est là aussi que logera son fils en 1815, après la bataille de Waterloo.

Moins les murailles en briques et les toits aigus, Schœnbrünn est bâti à peu près sur le plan de Fontainebleau ; c'est un grand corps de logis avec deux ailes en retour, un double escalier formant perron, couronnant le péristyle, et donnant sur le premier étage. Parallèlement au bâtiment principal, des constructions basses, qui servent d'écuries et de communs, se relient à l'extrémité de chacune des ailes, et, en laissant seulement dans l'axe du perron une ouverture d'une dizaine de mètres, de chaque côté de laquelle se dresse un obélisque, achèvent de dessiner et d'enceindre la cour.

On arrive à cette entrée par un pont sous lequel roule un de ces mille ruisseaux qui vont se jeter dans le Danube, sans avoir acquis assez d'importance pour que la géographie prenne la peine de leur donner un nom.

Derrière le château s'étend le jardin, disposé en amphithéâtre, et surmonté d'un belvédère placé au sommet d'une immense pelouse, laquelle est flanquée, de chaque côté, d'un charmant taillis plein d'ombre et de fraîcheur.

C'est dans ce belvédère que, le jeudi 12 octobre de cette même année 1809, se promenait impatient, presque soucieux, le vainqueur de Wagram.

Pourquoi soucieux?

C'est que son génie, cette fois encore, l'a emporté; c'est que sa fortune, cette fois encore, lui a été fidèle, mais que, cependant, il a senti dans sa destinée un commencement de résistance; c'est qu'après avoir lutté contre les hommes, il en est arrivé à lutter contre les forces de la nature, et qu'il a compris que, s'il osait de nouveau tenter Dieu, la nature, qui lui a donné ce terrible avertissement de la crue du Danube, pourrait bien enfin ne plus se laisser vaincre!

Pourquoi impatient?

C'est que, malgré sept défaites successives, l'Autriche, qui est prise, ne se rend pas!

Un instant, Napoléon a eu l'espoir d'effacer la maison de Hapsbourg du nombre des familles régnantes, comme il en a effacé la maison de Bragance en Portugal, et la maison de Bourbon en Espagne; mais il a vu que les serres de l'aigle à deux têtes étaient plus fortement cramponnées à l'Empire qu'il ne le croyait. C'eût été bien beau, cependant, de s'emparer des trois couronnes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie, et de les disperser sur des têtes autrichiennes ou allemandes! Mais il a reconnu que ce rêve d'orgueil était impossible, et que c'est même à grand'peine qu'il obtiendra les quatre ou cinq millions d'âmes et les six ou sept provinces qu'il demande.

Les premiers pourparlers, en effet, ont eu lieu, vers la fin d'août, entre MM. de Metternich, de Nugent et de Champagny, et voilà qu'on est arrivé au 12 octobre sans avoir encore pu tirer des deux diplomates autrichiens une réponse définitive.

C'est qu'aussi les conditions posées par le négociateur français étaient dures pour l'Autriche.

Elles avaient pour cause de négociation l'*uti possidetis*[1].

Vous ne savez point ce que c'est que l'*uti possidetis*, n'est-ce pas, cher lecteur? Eh bien, je vais vous le dire.

L'empereur Napoléon demandait à son frère, l'empereur d'Autriche, l'abandon à la France non pas du territoire que ses armées occupaient, — ce qui était impossible, puisque ses armées occupaient Znaïm, Vienne, Brünn, Presbourg, Adelsberg, Grætz, — mais l'équivalent de ce territoire en d'autres lieux.

Cela faisait neuf millions d'habitants, et douze ou quinze mille lieues carrées, c'est-à-dire un peu plus que le tiers des sujets de l'empereur d'Autriche, et un peu plus que le quart de ses États.

Cependant, peu à peu, Napoléon en était arrivé à ne plus demander que quatre ou cinq millions d'âmes, et six ou sept mille lieues carrées de terrain.

François II trouvait que c'était encore beaucoup.

Aussi, comme il savait avec quelle facilité on obtenait des concessions de ce terrible vainqueur quand on s'adressait directement à certaines qualités de son caractère, avait-il décidé, au lieu de laisser plus longtemps la chose aux mains des diplomates, d'envoyer à Napoléon le général comte de Bubna, son aide de camp, à la fois homme de guerre, homme du monde et homme d'esprit.

1. Voir M. Thiers, si exact, si précis, si clair dans tout ce qui est stratégie, finances, négociations.

Nous avons, dans le chapitre précédent, fait connaissance avec le négociateur de Sa Majesté Impériale François II; nous n'avons donc rien à ajouter ici sur ses qualités physiques et morales.

C'était ce négociateur que l'empereur Napoléon — non moins pressé de retourner en France que l'empereur d'Autriche l'était de le voir partir — attendait avec une si grande impatience, que, de cinq minutes en cinq minutes, interrompant sa promenade silencieuse et agitée, il revenait coller sa tête, modelée comme un buste antique, contre la porte vitrée donnant du côté du château.

Enfin, le général diplomate parut, montant la rampe de verdure qui conduisait du château au belvédère.

Napoléon était si peu maître de son impatience, que, contrairement aux lois de l'étiquette, qui voulaient que M. de Bubna fût introduit chez lui d'une certaine façon et avec certaines formalités, il lui ouvrit la porte lui-même.

— Venez! venez, monsieur de Bubna! lui dit-il en l'apercevant. Mon frère l'empereur d'Autriche a raison de se plaindre de nos négociateurs: tous ces diables de diplomates sont de véritables marchands de paroles! C'est à qui placera la plus grosse partie de marchandises, comme on dit dans le commerce. Vivent les militaires pour traiter de la paix! Nous allons mener cela comme une bataille, monsieur de Bubna.

— En ce cas, sire, je me tiens d'avance pour battu, répondit le comte. Faites donc vos conditions; je vous rends mon épée.

— Encore faut-il que vous les discutiez, ces conditions. Tenez, je vais y mettre une franchise qui serait de l'imprudence si je ne connaissais pas ma force, et si je n'étais pas dans une position à rendre inutiles toutes les dissimulations diplomatiques. Voyons, vous savez ce que je demande; qu'êtes-vous chargé de m'accorder?

— Votre Majesté veut agrandir la Saxe, renforcer la Bavière, s'approprier nos ports sur l'Adriatique. Ne vaut-il pas mieux accroître la nouvelle Pologne?

Napoléon arrêta M. de Bubna par un geste et par un sourire.

— C'est-à-dire me brouiller avec la Russie? dit-il. Oui, sans doute, cela vaudrait mieux pour l'Autriche, quoique la Russie vienne de me prouver qu'elle n'était pas une bien chaude alliée, en me laissant battre à moi tout seul l'Autriche, sa véritable ennemie.

— Sire, Votre Majesté est bien maîtresse de porter la discussion sur le terrain qui lui conviendra; mais qu'elle me permette de lui dire...

— Que nous nous éloignons du véritable sujet de la discussion? interrompit l'empereur. C'est possible. Tenez, monsieur de Bubna, nous pouvons tout terminer en un jour, en une heure, si vous voulez me parler aussi franchement au nom de votre souverain que je vais, moi, vous parler en mon propre nom. Vous avez raison, je n'ai aucun intérêt à procurer quelques millions d'habitants de plus à la Saxe et à la Bavière; mon intérêt, mon véritable intérêt, c'est de suivre la politique de mes prédécesseurs; c'est d'achever l'œuvre commencée par Henri IV, Richelieu et Louis XIV; c'est, enfin, de détruire la monarchie autrichienne en séparant les trois couronnes d'Autriche, de Bohême et de Hongrie. Pour séparer ces trois couronnes, il faudrait nous battre encore, et, quoiqu'il soit probable que nous finirons par là, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en ai pas le désir.

— Eh bien, sire, pourquoi ne pas plutôt vous attacher l'Autriche par une alliance intime?

— Mais le moyen d'en arriver là?

— Sire, il y a deux manières de concevoir la paix.

— Dites-les, monsieur.

— L'une, large, généreuse, digne de Votre Majesté : c'est de rendre à l'Autriche toutes les provinces que vous lui avez enlevées, de la refaire aussi puissante qu'elle l'était avant la guerre, et, alors, de vous en rapporter à sa loyauté et à sa reconnaissance; l'autre, — permettez-moi de vous le dire, — l'autre, mesquine, dangereuse, froissante, cruelle, peu profitable à la puissance dépouillée, moins profitable encore peut-être à la puissance qui la dépouillera...

— Pardon, monsieur de Bubna, dit Napoléon, je vous arrête. Le premier système de paix, après Austerlitz, quand Sa Majesté mon frère est venu me voir à mon bivac, je l'ai essayé. Sur sa parole de ne plus me faire la guerre, je lui ai restitué tous ses États, sauf de faibles souvenirs que je tenais à garder de cette campagne. Après m'être conduit ainsi, je pouvais, à ce qu'il me semblait du moins, compter sur une paix durable; et, à peine ai-je été engagé contre les Espagnols et les Anglais, que j'ai vu toutes les promesses oubliées, tous les serments trahis! Je ne puis plus me reposer sur la parole de votre empereur, monsieur. Tenez, ajouta Napoléon, voulez-vous une preuve que ce n'est pas à l'Autriche personnellement que je fais la guerre, et que c'est de votre empereur seul que je me défie? L'empereur François parle sans cesse de son dégoût du trône, de son désir d'abdiquer; eh bien, qu'il abdique en faveur de son frère le grand-duc de Wurtzbourg, que j'aime et dont je suis aimé, qui aura une volonté à lui, et qui ne se laissera pas mener par les Anglais; qu'il abdique, et je quitte Vienne, et je rends à son successeur toutes les provinces que je lui ai prises, à lui, et, loin d'exiger les cent cinquante millions qui restent encore à percevoir sur la contribution de deux cents millions dont j'ai frappé l'Autriche, je lui rends les cinquante millions perçus, je lui en prête cent autres sur sa simple parole, s'il en a besoin, et peut-être... oui, tenez, plus encore : je lui rends le Tyrol!

— Sire, répondit M. de Bubna, assez embarrassé, je ne doute pas que l'empereur, mon maître, apprenant les conditions extrêmes que met Votre Majesté à la paix, ne se décide à abdiquer, aimant mieux assurer l'intégralité de l'empire dans les mains de son successeur qu'une couronne ainsi mutilée sur sa propre tête.

— Entendez-moi bien, reprit Napoléon; ce ne sont point là mes conditions suprêmes ou extrêmes, comme vous dites : c'est une supposition; les égards que l'on se doit entre souverains m'empêchent de rien imposer de pareil; seulement, je dis que, si le goût de la retraite prenait à votre empereur, eh bien, ce serait, comme vous le voyez, un grand bonheur pour l'Autriche. Mais, enfin, comme je ne crois point à ce résultat, comme je ne veux plus m'en rapporter à la générosité de l'Autriche, je suis forcé d'en revenir à mes premières propositions.

— En les adoucissant, sire, je l'espère!

— En les adoucissant, soit. — Je renonce à l'*uti possidetis*. J'avais réclamé trois cercles en Bohême : il n'en sera plus question[1]; j'avais exigé la haute Autriche jusqu'à l'Ens : j'abandonne l'Ens, je renonce à une partie de la Carinthie, et n'en conserve que Villach; je vous restitue Clagenfurt, mais je garde la Carniole et la droite de la Saxe jusqu'à la Bosnie; je vous demandais deux millions six cent mille sujets en Allemagne : je ne vous en demande plus que seize cent mille. Reste la Gallicie; songez-y, je dois faire quelque chose pour un allié qui ne m'a point secondé, c'est vrai, mais qui ne m'a point trahi non plus : je dois lui arrondir le grand-duché; nous serons tous les deux faciles de ce côté-là, car nous ne tenons guère à ces territoires. Il n'en est pas de même, je vous en préviens, du côté de l'Italie; il me faut une large route vers la Turquie, une route par laquelle puissent passer trois cent mille hommes et trois cents pièces de canon! Mon influence sur la Méditerranée est subordonnée à mon influence sur la Porte; cette influence, je ne puis l'avoir qu'en me faisant le voisin de l'empire turc. Il me faut bien la terre, puisque, chaque fois que je suis prêt à prendre l'Océan ou la Méditerranée aux Anglais, votre maître m'arrache l'Angleterre des mains!... Laissons là mes alliés, vous avez raison, et revenons à moi et à mon empire. Donnez-moi ce que je vous demanderai sur l'Adriatique et en Illyrie, et pour tout le reste vous me trouverez accommodant. Mais comprenez bien, monsieur de Bubna, c'est mon *ultimatum;* vous parti, j'envoie mes ordres pour la reprise des hostilités. Depuis Wagram, mon armée s'est accrue chaque jour; mon infanterie est complète, reposée, plus belle que jamais; toute ma cavalerie s'est remontée en Allemagne; j'ai cinq cents pièces de canon attelées, et trois cents autres prêtes à faire feu sous les murs des places que j'occupe; Junot, Masséna et Lefèvre ont quatre-vingt mille hommes en Saxe et en Bohême; Davoust, Oudinot et ma garde forment une masse de cent cinquante mille hommes; avec cette masse, je déboucherai par Presbourg, et j'irai, en quinze jours, porter, jusqu'au fond de la Hongrie, les derniers coups à la monarchie autrichienne.

— Sire, interrompit M. de Bubna, Votre Majesté m'a donné l'exemple de la franchise. Nous non plus nous ne voulons pas une guerre qui peut tout nous enlever; cependant, nous la préférons à une paix presque aussi désastreuse que la guerre. Votre Majesté parle de deux cent trente mille soldats : nous en avons trois cent mille; mais, à ces trois cent mille, il manque un général qui puisse tenir tête à Votre Majesté. Que Votre Majesté entende donc l'appel que nous faisons à sa générosité, et nous donne sa dernière parole.

— Prenez une plume, monsieur, et écrivez, dit Napoléon.

Le comte de Bubna s'assit, prit une plume, et, sous la dictée de l'empereur, écrivit l'*ultimatum* suivant :

« Du côté de l'Italie :

» Le cercle de Willach sans celui de Clagenfurt, c'est-à-dire l'ouverture des Alpes Noriques; plus, Laybach et la rive droite de la Save jusqu'à la Bosnie.

» Du côté de la Bavière :

» Une ligne prise entre Passau et Lintz, partant du Danube aux environs d'Elferding, venant tomber à Schwanstadt, abandonnant à cet endroit le territoire de Gmünd, et se rattachant au pays de Salzbourg par le lac de Kammer-Sée.

» Du côté de la Bohême :

» Quelques enclaves sans importance que je désignerai, et qui ne dépasseront pas cinquante mille âmes de population.

» Du côté de la Gallicie :

» La nouvelle Gallicie, de la Vistule à la Silica à gauche, de la Vistule au Bug à droite; le cercle de Zamosc, avec moins de terre du côté de Cracovie, mais en y joignant les mines de sel de Wieliczk. »

— Ainsi vous voyez, continua Napoléon, au lieu de seize cent mille sujets en Italie et en Autriche, je me contente de quatorze cent mille, et, au lieu de trois millions de sujets en Gallicie, de deux millions seulement.

— Et Votre Majesté abandonne ses autres prétentions? demanda vivement M. de Bubna.

— Oh! non, dit Napoléon; vous n'y comprendriez

1. Voir l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de M. Thiers; voir surtout le récit de Napoléon, et celui de M. de Bubna lui-même aux archives des affaires étrangères.

plus rien. Il y a deux points importants à régler : le premier...

M. de Bubna s'apprêtait à écrire.

— Attendez, n'écrivez pas, dit l'empereur. Ces deux points importants à régler seront l'objet d'une lettre particulière entre votre maître et moi ; d'ailleurs, ce que j'ai à vous demander n'est pas bien compliqué, et votre mémoire, j'en suis sûr, y suffira. Je veux, — vous entendez bien? ce n'est pas *je désire* que je dis, c'est *je veux*, — je veux que l'Autriche réduise son armée à cent cinquante mille hommes, et qu'elle me compte cent millions pour complément de la contribution de guerre dont je n'ai encore perçu que cinquante.

— Sire, c'est dur! dit M. de Bubna.

— C'est ainsi, répondit l'empereur.

— Cependant, il faut un terme à cette vassalité.

— Tenez, dit Napoléon, je vais faire beau jeu à votre empereur. Le terme de cette *vassalité*, puisque vous l'appelez ainsi, sera celui de la guerre maritime. Que l'Angleterre nous donne la paix, une paix certaine, une paix durable, et je vous autorise à réarmer les cinq cent mille hommes que vous aviez au commencement de la campagne.

— Sire, demanda M. de Bubna en se levant, quand dois-je revenir?

— Monsieur, dit Napoléon prenant une résolution soudaine, il est inutile que vous reveniez, car vous ne me retrouveriez plus ici.

— Votre Majesté part?

— Pour la Styrie, oui.

— Et quand cela?

— Demain... Vous avez mon *ultimatum;* M. de Champagny a mes pleins pouvoirs. S'il faut se battre, je reviendrai; mais, je vous le dis, monsieur de Bubna, malheur à ceux qui me feront revenir !

— Votre Majesté part? répéta M. de Bubna stupéfait.

— Oh! mon Dieu, oui! Venez avec moi, monsieur de Bubna; je passe dans la cour du château ma revue d'adieu.

M. de Bubna comprit que, cette fois, c'était bien le dernier mot de Napoléon.

Il se leva, mit dans sa poche la note qu'il venait d'écrire, et suivit l'empereur.

Tous deux descendirent les rampes de la pelouse, traversèrent le château, et apparurent sur le perron du côté de la cour.

La cour était encombrée de curieux.

L'empereur s'approcha du balcon qui formait le centre des deux escaliers réunis. Il avait à sa droite M. de Bubna, à sa gauche le prince de Neuchâtel.

Rapp, son aide de camp, se tenait un peu au-dessous de lui, sur la troisième marche descendante du perron.

Les soldats défilèrent sous le balcon au cri de « Vive l'empereur! » et se formèrent en carré dans la cour.

L'empereur fit signe à M. de Bubna de le suivre, et descendit le perron pour aller se placer au centre du carré.

Rapp continua de marcher devant, comme s'il eût été prévenu que l'empereur avait quelque chose à craindre.

Au reste, depuis quatre ou cinq mois, il en était ainsi, et partout l'œil vigilant de Berthier cherchait l'assassin promis par la réunion des ruines d'Abensberg.

Tout à coup, au moment où la foule s'écartait pour faire passage à Napoléon, un jeune homme, au lieu de s'écarter comme les autres, se jeta en avant.

Rapp vit briller comme un éclair; il étendit le bras, et saisit au-dessus du poignet une main armée d'un couteau.

— Staps! s'écria M. de Bubna. Oh ! sire, sire...

— Qu'y a-t-il? demanda l'empereur en souriant.

— Il y a, sire, que ce jeune homme a voulu vous assassiner. Ne l'avez-vous pas vu?

— Je ne vois jamais ces choses-là, monsieur. Ou je suis nécessaire à la France, et, alors, je suis cuirassé par ma mission; ou je lui suis inutile, et que, dans ce cas, Dieu dispose de moi !

Puis, sans s'inquiéter davantage de l'assassin, que Rapp remettait aux mains des gendarmes, il entra dans le carré, aussi calme que le jour où, à Abensberg, une balle avait troué son chapeau; que le jour où, à Ratisbonne, une balle l'avait blessé au pied.

Mais, tout bas, il dit à Berthier :

— M. de Bubna connaît ce jeune homme.

— Comment savez-vous cela, sire?

— En le voyant, il a prononcé son nom.

— Et ce jeune homme s'appelle ?...

— Staps.

X

LE VOYANT

Deux heures après la revue et après le départ de M. de Bubna, Napoléon se retrouvait dans le même pavillon où nous l'avons déjà vu le matin.

Cette fois, il n'était point seul; mais, au contraire, se promenant côte à côte avec un homme d'une cinquantaine d'années, au coup d'œil rapide et intelligent et tout vêtu de noir, il causait familièrement.

Cet homme, c'était Corvisart, son médecin.

— Savez-vous, sire, que j'ai été fort épouvanté lorsqu'on m'a envoyé chercher de votre part? disait l'illustre docteur. Le bruit d'un assassinat tenté sur votre personne se répandait, et j'ai craint que vous ne fussiez blessé.

— Merci de votre promptitude à accourir, mon cher docteur; il n'en est rien, comme vous voyez, et, si je vous ai envoyé chercher, ce n'est pas pour moi.

— Pour qui donc?

— C'est pour mon assassin.

— A-t-il donc reçu quelque mauvais coup dans la bagarre, ou essayé de se suicider?

— Quant au mauvais coup, je crois qu'on a mis, au contraire, toute sorte de sollicitude à ce qu'il ne reçût pas une égratignure, et je n'ai point entendu dire qu'il ait fait aucune tentative sur lui-même.

— Eh bien, alors, sire, pourquoi m'envoyez-vous chercher?

— M. de Bubna, qui a voyagé hier, par hasard, avec ce jeune homme, et qui lui a même prêté un cheval pour faire la dernière étape, m'en a dit quelques mots qui m'ont intéressé à lui.

— A votre assassin?

— Pourquoi pas? J'apprécie la persistance, mon cher Corvisart, et j'ai lieu de croire que c'est une vertu dont est doué M. Frédéric Staps. Je voudrais savoir si cette persistance est chez lui une vertu ou une monomanie, si c'est un patriote ou un fou. Vous chargez-vous de démêler cela ?

— J'essayerai, sire.

— Il y a là-dessous une affaire de femme assez intéressante, à ce que j'ai pu comprendre, mais qui ne nous regarde en rien.

— En somme, reprit Corvisart, Votre Majesté veut un prétexte pour le sauver ?

— Peut-être, répondit Napoléon.

— Eh bien, voyons, sire, dit Corvisart, faites-le venir : on l'examinera.

Napoléon appela Rapp et lui demanda si ses ordres avaient été exécutés.

— Oui, sire, répondit le général.

— Alors, faites entrer le prisonnier.

Rapp sortit; un instant après, le jeune homme parut entre deux gendarmes, les pouces attachés par des menottes.

Rapp venait derrière lui.

— Détachez les mains de ce garçon-là, dit Napoléon.

On obéit.

Puis, se tournant vers Rapp :

— Laissez-le seul avec moi et Corvisart.

Le général hésitait; Napoléon fronça le sourcil comme Jupiter Olympien.

Rapp fit sortir les deux gendarmes devant lui, jeta un dernier regard sur les trois personnages qu'il laissait ensemble, et sortit, se promettant bien de rester la main sur la poignée de son sabre, et l'oreille collée à la porte.

L'empereur était assis à l'extrémité d'une table ovale; Corvisart se tenait debout près de lui.

— Parlez-vous français? demanda l'empereur à Staps.

— Un peu, dit celui-ci.

— Voulez-vous répondre par interprète, ou essayer de répondre directement?

— Je préfère répondre directement.

— Frédéric Staps est bien votre nom?

— Oui.

— D'où êtes-vous?

— D'Erfurth.

— Depuis quand êtes-vous à Vienne?

— Depuis hier.

— Dans quel but y êtes-vous venu?

— Dans le but de vous demander la paix, et de vous prouver qu'elle est nécessaire.

— Croyez-vous que j'eusse écouté un homme sans mission?

— Ma mission est bien autrement sainte que celle de M. de Bubna!

— M. de Bubna est venu à moi de la part de l'empereur.

— J'y viens, moi, de celle de Dieu!

Napoléon regarda Corvisart en l'interrogeant de l'œil; celui-ci fit un signe qui voulait dire : « Continuez. »

— Et, si je ne vous eusse pas écouté, quelle était alors votre intention? demanda l'empereur se retournant vers Staps.

— De vous tuer.

— Quel mal vous ai-je fait?

— Vous opprimez mon pays.

— Votre pays s'est soulevé contre moi; je l'ai vaincu, c'est la chance de la guerre! Alexandre a vaincu et opprimé les Perses, César a vaincu et opprimé les Gaulois, Charlemagne a vaincu et opprimé les Saxons.

— Perse, j'eusse poignardé Alexandre! Gaulois, j'eusse poignardé César! Saxon, j'eusse poignardé Charlemagne!

— Est-ce le fanatisme religieux qui vous a déterminé?

— Non, c'est le patriotisme national.

— Avez-vous des complices?

— Mon père lui-même ignore mon projet.

— M'aviez-vous déjà vu?

— Trois fois avant celle-ci, qui fait quatre : la première à Abensberg, la deuxième à Ratisbonne, la troisième dans la cour du palais de Schœnbrünn.

— Êtes-vous franc-maçon?

— Non.

— Illuminé?

— Non.

— Appartenez-vous à quelque société secrète d'Allemagne?

— Je vous ai dit que je n'avais pas de complices.

— Connaissez-vous le major Schill?

— Non.

— Connaissez-vous Brutus?

— Lequel? Il y en a deux.

— Oui, dit Napoléon avec un sourire expressif, il y a celui qui a tué son père, et celui qui a tué ses fils... Avez-vous eu connaissance des conspirations de Moreau et de Pichegru?

— Je n'en sais que ce qu'en ont rapporté les journaux.

— Que pensez-vous de ces hommes?

— Qu'ils ne travaillaient que pour eux, et craignaient la mort.

— On a trouvé sur vous un portrait de femme.

— J'ai prié qu'on me le laissât, et l'on s'est rendu à ma prière.

— Quelle est cette femme?

— A quoi cela importe-t-il?

— Je désire savoir qui elle est.

— C'est une jeune fille que je devais épouser.

— Vous aimiez! vous aviez un père, une fiancée, et vous vous êtes fait assassin!

— J'ai cédé à la voix qui me disait : « Frappe! »

— Mais, après avoir frappé, espériez-vous donc vous échapper?

— Je n'en avais pas même le désir.

— D'où vous vient ce dégoût de la vie?

— De ce que la fatalité m'a rendu la vie impossible.

— Si je vous pardonnais, quel usage feriez-vous de votre liberté?

— Comme je suis convaincu que vous voulez la perte de l'Allemagne, j'attendrais une autre occasion, je choisirais mieux mon temps, et peut-être cette fois réussirais-je!

L'empereur haussa les épaules.

— Tenez, Corvisart, dit-il, le reste vous regarde; examinez-le, dites-moi ce que vous en pensez.

Corvisart tâta le pouls du jeune homme, appuya son oreille contre sa poitrine, plongea son regard dans ses yeux.

— C'est un fanatique de la famille des Cassius et des Jacques Clément, dit-il.

— Et pas de folie? demanda Napoléon.

— Aucune.

— Pas de fièvre?

— Quatre pulsations de plus que dans l'état ordinaire.

— Alors, il est calme?

— Parfaitement calme...

L'empereur marcha droit au jeune homme, et, fixant sur lui son regard profond :

— Voyons, lui dit-il, veux-tu vivre?

— Pourquoi faire?

— Pour être heureux.

— Je ne puis plus l'être.

— Promets-moi de retourner près de ton père, près de ta fiancée, de demeurer tranquille et inoffensif, et je te fais grâce.

Le jeune homme regarda Napoléon d'un air étonné.

Puis, après une pause :

— Je vous ferais une promesse vaine, dit-il.

— Comment cela?

— Je ne la tiendrais pas.

— Tu sais que tu vas être jugé par un conseil de guerre, et que, par conséquent, dans trois jours, tout sera fini?

— Je suis prêt à mourir.

— Écoute, je pars demain : tu vas donc être jugé et fusillé en mon absence...

— Serai-je fusillé? demanda Staps avec une sorte de joie.

— Oui... à moins, comme je te l'ai dit, que tu ne veuilles m'engager ta parole.

— C'est un engagement pris avec Dieu, dit le jeune homme en secouant la tête.

— Mais, peut-être, au moment de quitter la vie, la regretteras-tu?

— Je ne crois pas.

— C'est possible, cependant.

— Sans doute; l'homme est faible!

— Eh bien, si tu étais, non pas faible, mais repentant...

— Que ferais-je?

— Tu ferais la promesse que je te demande.

— A qui?

— A Dieu.

— Et puis?...

— Et puis tu montrerais ce papier au président de la commission.

Et Napoléon, écrivant quelques mots sur un papier, le plia et le donna à Staps; celui-ci le prit, et, sans le lire, le mit dans la poche de son gilet.

— Une dernière fois, Corvisart, demanda Napoléon, vous êtes sûr que cet homme n'est pas fou?

— Il ne l'est pas, sire.

— Rapp?

Rapp reparut.

— Reconduisez l'accusé en prison, dit l'empereur; que l'on assemble une commission militaire qui connaîtra de son crime.

Puis, se tournant vers Corvisart :

— Docteur, poursuivit-il, comme si sa pensée ne conservait aucun souvenir de ce qui venait de se passer, dites-moi une chose.

— Laquelle, sire?

— Un homme de quarante ans peut-il avoir des enfants?

— Pourquoi pas? répondit Corvisart.

— Et un homme de cinquante?

— Encore.

— Et un homme de soixante?

— Quelquefois.

— Et un homme de soixante et dix?

— Toujours.

L'empereur sourit.

— Il me faut un enfant! il me faut un fils! dit Napoléon. Si ce fou m'avait tué, à qui revenait le trône de France?

Puis, laissant tomber sa tête sur sa poitrine :

— Il y a une chose qui m'épouvante, murmura-t-il : c'est que ce n'est plus la révolution française, mais moi que l'on hait et que l'on poursuit comme l'auteur du mal universel, comme l'agent de ce trouble incessant et terrible qui ébranle le monde; et, cependant, Dieu m'est témoin que ce n'est pas moi qui veux la guerre! Qu'ont-ils donc de plus que moi, tous ces rois qui trouvent des fanatiques pour les adorer et des assassins pour les défendre?... Ce qu'ils ont de plus que moi? ajouta-t-il. Ils sont nés sur le trône... Ah! si j'étais seulement mon petit-fils!

Et, retombant sur son fauteuil, il resta pendant quelques minutes pensif, et le front appuyé dans sa main.

Que se passa-t-il pendant ces quelques minutes dans cette tête profonde, et quel flot de pensées vint assaillir cet esprit inébranlable comme le rocher?

C'est un de ces secrets qui demeurèrent entre lui et Dieu.

Enfin, il tira lentement à lui une feuille de papier, prit une plume, la trempa dans l'encre, la tourna et la retourna plusieurs fois entre ses doigts, et écrivit :

AU MINISTRE DE LA POLICE

« Schœnbrünn, le 12 octobre 1809.

» Un jeune homme de dix-sept ans [1], fils d'un ministre luthérien d'Erfurth, a cherché, à la parade d'aujourd'hui, à s'approcher de moi; il a été arrêté par les officiers, et, comme on a remarqué du trouble dans ce petit jeune homme, cela a excité des soupçons : on l'a fouillé, et on lui a trouvé un poignard.

» Je l'ai fait venir, et ce petit misérable, qui m'a paru assez instruit, m'a dit qu'il voulait m'assassiner pour délivrer l'Autriche de la présence des Français. Je n'ai découvert en lui ni fanatisme religieux, ni fanatisme politique; il ne m'a pas paru bien savoir ce que c'était que Brutus. La fièvre d'exaltation a empêché d'en savoir davantage. On l'interrogera lorsqu'il sera refroidi et à jeun. Il serait possible que ce ne fût rien.

» J'ai voulu vous informer de cet événement, afin qu'on ne le fasse pas plus considérable qu'il ne paraît l'être. J'espère qu'il ne pénétrera pas; s'il en était question, il faudrait faire passer cet individu pour fou. Gardez cela pour vous secrètement; cela n'a fait à la parade aucun esclandre; moi-même, je ne m'en suis pas aperçu.

» NAPOLÉON.

» *P. S.* Je vous répète de nouveau, et vous comprendrez bien qu'il ne doit être aucunement question de ce fait. »

Puis, sonnant :

— Appelez Rapp, dit-il à l'huissier.

— Le général est là, sire.

— Qu'il entre, alors!

Rapp entra.

— Rapp, dit Napoléon, faites partir un courrier sûr, et qu'il remette cette lettre à M. Fouché.

Rapp, avec une promptitude militaire et une obéissance toute passive, prit la lettre et tourna les talons.

— A lui seul, à lui-même! cria l'empereur.

XI

L'EXÉCUTION

Le lendemain du jour où, selon le programme qu'il avait donné à M. de Bubna, Napoléon avait quitté Vienne, le bruit se répandit, vers le soir, que le conseil de guerre, convoqué par ordre du maréchal Berthier, venait de condamner Frédéric Staps à la peine de mort.

L'accusé avait tout avoué, n'avait en rien essayé de repousser l'accusation, et, après avoir entendu sa sentence, n'avait réclamé ni grâce ni sursis.

Seulement, une fois rentré dans sa prison, il avait demandé qu'on voulût bien prier le lieutenant rapporteur, qui était un jeune officier de chasseurs nommé Paul Richard, de venir le voir, le lendemain, quelques instants avant l'exécution.

Puis il avait fait sa prière, avait recommandé qu'on le réveillât de bonne heure, et avait donné au geôlier, en récompense de ses bons soins, quatre frédérics d'or qu'il avait sur lui, et qui composaient toute sa fortune.

Après quoi, il s'était couché, avait tiré un médaillon de sa poitrine, l'avait tendrement baisé à plusieurs reprises; puis, enfin, s'était endormi en appuyant ce médaillon sur son cœur.

A six heures du matin, le geôlier était entré dans sa chambre, et l'avait réveillé.

Alors, Staps avait ouvert les yeux en souriant, avait remercié celui qui venait, pour si peu de temps, de le rendre au sentiment de son existence, avait fait sa toilette avec une sorte de recherche, avait peigné ses

1. La lettre existe autographe. Est-ce avec intention, et pour faire croire, non pas à l'action d'un homme, mais à l'action d'un enfant, que Napoléon ôtait trois ans à son assassin?

beaux cheveux avec une coquetterie toute particulière, et, lorsqu'on lui avait demandé ce qu'il désirait pour son déjeuner, avait répondu :

— Je crois qu'une tasse de lait suffira.

Il venait de vider cette tasse, quand le jeune officier dont il avait sollicité, la veille, un entretien *in extremis* parut sur le seuil de la porte.

Il était évident que le jeune lieutenant de chasseurs, quoiqu'il ne laissât voir aucun embarras, eût autant aimé que le choix du condamné fût tombé sur un autre que lui.

— Je vous remercie, monsieur, dit Staps, d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation. J'ai un service à vous demander.

— Et me voici prêt à vous le rendre, monsieur, répondit le jeune officier.

— Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons, lieutenant.

— Hélas! non, monsieur, et je regrette que le sort m'ait choisi pour être rapporteur dans votre affaire.

— Oh! ce n'est point seulement aux trois séances du conseil de guerre où j'ai comparu que je fais allusion, monsieur; nous nous étions vus auparavant.

— Il se peut, monsieur; mais j'ai complétement oublié où et quand notre entrevue a eu lieu.

— Rien de plus naturel : j'étais masqué, et vous ne l'étiez pas.

— Ah! dit Paul Richard en tressaillant, c'était dans les ruines d'Abensberg?

— C'était là, oui, monsieur; et un instant vous avez pu croire que, vous aussi, vous alliez être fusillé.

— Par malheur, ce qui était un jeu vis-à-vis de moi est une réalité vis-à-vis de vous! dit le lieutenant.

— Soit; mais vous ignoriez que ce fût un jeu, et vous avez résolûment marché jusqu'au bout. Lieutenant Richard, vous êtes un brave, et l'on a eu raison de vous baptiser, ce soir-là, Richard *Cœur-de-lion*.

Le jeune officier pâlit.

— Savez-vous pourquoi j'étais là, monsieur? dit-il.

— Non, lieutenant; mais je sais qu'un soldat est esclave de sa consigne, comme un honnête homme est esclave de sa parole... Eh bien, peu m'importe le reste! j'ai reconnu votre visage, et je me suis dit : « Tous les cœurs puissants sont frères; tu as là un frère, Staps, et tu peux hardiment lui demander un dernier service. »

— Et vous ne vous êtes pas trompé : tout ce qu'il sera humainement possible de faire pour vous, dans les limites de mon devoir, je le ferai.

— Oh! soyez tranquille, répondit le prisonnier : je n'ai rien à vous demander qui puisse vous compromettre.

— Parlez, dit le jeune homme.

— J'aimais une jeune fille, reprit Staps; sans les événements qui viennent de se passer, elle eût été ma femme; son père et mon père sont amis; notre mariage était arrêté...

— Oui, dit le jeune officier; mais c'est alors que vous êtes entré dans l'association du *Tugendbund;* c'est alors que le sort vous a désigné pour frapper l'empereur, et c'est alors que toutes vos espérances d'amour ont été perdues?

— Non, monsieur, répondit Staps avec mélancolie.

— Continuez, dit l'officier.

— En effet, les minutes me sont comptées... Soyez tranquille, je ne me ferai pas attendre.

Le lieutenant inclina la tête en signe de conviction.

— Vous savez, continua Staps, qu'on a trouvé sur moi un portrait de femme?

— Oui, monsieur.

— J'ai demandé que ce portrait me fût laissé jusqu'à l'heure de ma mort.

— Et l'on a satisfait à cette demande sans hésitation.

— Eh bien, monsieur, quand je mourrai, ce portrait sera là, sur mon cœur.

Et le prisonnier appuya sa main contre sa poitrine.

— Vous désirez être enterré avec ce portrait?

— Non, je désire qu'après ma mort un ami le prenne, et me fasse la grâce de le remettre un jour ou l'autre à ma fiancée, à laquelle il dira de quelle façon je suis mort, et surtout que je suis mort en pensant à elle.

— Elle habite la Bavière?

— Non, monsieur : à la suite d'une catastrophe terrible, son père et elle ont quitté la Bavière, et sont allés s'établir à Wolfach, petite ville du duché de Bade; c'est là que vous la retrouverez.

— Bien; au moment de mourir, vous me remettrez son portrait.

— Je vous ai dit que je désirais mourir en le pressant contre mon cœur : vous le reprendrez sur mon cadavre, après ma mort.

— Le nom de la jeune fille?

— Il est écrit derrière le portrait.

— Est-ce tout, monsieur?

— Non; un dernier service. Je tiens, monsieur, à ne pas être confondu avec les assassins vulgaires. Après avoir pris le portrait sur ma poitrine, vous ouvrirez ma main droite; elle tiendra un papier que vous aurez l'obligeance de communiquer aux officiers qui formaient le conseil de guerre devant lequel j'ai comparu, et au colonel qui le présidait.

— Cela sera fait comme vous le désirez. Est-ce tout?

— Oui.

— Alors, je n'ai plus qu'à vous tendre la main, monsieur, et à vous souhaiter bon courage.

— J'accepte la main et le souhait, monsieur, quoique le souhait, comme vous pouvez le voir, soit au moins inutile. Où vous retrouverai-je?

— Sur le lieu de l'exécution.

— Sur l'esplanade, alors?

— Sur l'esplanade.

Le jeune homme et le prisonnier se serrèrent une dernière fois la main, et l'officier sortit.

La prison militaire où l'on avait enfermé Staps était située sur l'esplanade même. L'exécution devait avoir lieu à huit heures; il était sept heures trois quarts; l'esplanade était donc couverte de monde.

Cette foule appartenait en partie à l'armée française, en partie à la population viennoise.

Quand on vit Paul Richard sortir de la prison, on l'entoura et on lui demanda des nouvelles du prisonnier.

Paul répondit que le prisonnier, l'ayant reconnu pour l'avoir rencontré à Abensberg, l'avait fait demander, comme la seule personne à laquelle il pût confier ses dernières volontés.

— On l'exécute donc décidément ce matin? demanda un capitaine qui avait fait partie du conseil de guerre.

— Oui, lui dit Paul; vous savez, capitaine, que les arrêts de la justice militaire sont exécutoires sans sursis?

— Certainement; mais je sais aussi que le colonel a fait dire au prisonnier qu'il pouvait se pourvoir en grâce devant le maréchal Berthier, et le colonel m'a dit, à moi, après la lecture du jugement, qu'en cas de demande de ce genre, le prince de Neuchâtel avait reçu tous pouvoirs de l'empereur.

— Eh bien, dit Paul, le condamné n'a pas profité de l'avis du colonel.

— Et il n'en profitera pas? demandèrent plusieurs voix.

— Non; je crois que le malheureux a, pour désirer

la mort, quelque raison qui n'est connue que de lui et de Dieu.

En ce moment, huit heures sonnèrent.

La porte de la prison s'ouvrit.

Un sergent passa le premier, puis quatre hommes le suivirent.

Derrière ces quatre hommes venait le condamné.

Il avait laissé sa redingote et son gilet dans sa prison, et n'était vêtu que de sa chemise, de son pantalon collant et de ses bottes.

Son visage était pâle mais calme, sans expression d'orgueil ni de faiblesse.

On le voyait, c'était un homme froidement préparé à la mort.

Cet homme savait où il allait; quoiqu'il eût sacrifié sa vie à vingt ans, l'enthousiasme ne l'exaltait point; et, si c'était là le sentiment qui lui avait fait commettre son crime, en face de la mort, ce sentiment factice et fiévreux avait fait place à une résolution inébranlable, que l'on pouvait lire dans le léger froncement de ses sourcils et dans les plis du menton et des lèvres, qui donnaient à sa bouche l'apparence d'un sourire.

Derrière le condamné marchait le reste du peloton, c'est-à-dire six hommes.

A peine eut-il fait trois pas hors du bastion qu'il regarda autour de lui, comme cherchant quelqu'un.

Ses yeux rencontrèrent ceux du lieutenant Richard, qui semblait lui dire : « Me voilà; vous voyez que je vous tiens parole. »

Alors, il salua de la tête, et la légère trace d'inquiétude qui avait, pendant une seconde, assombri son visage disparut.

On continua de s'avancer vers le lieu de l'exécution.

Tout à coup, le canon retentit.

— Qu'est-ce là? demanda Staps.

— C'est la paix, signée cette nuit, et que le bruit du canon annonce à l'Allemagne.

— La paix? répéta le prisonnier. Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là?

— Sans doute, lui répondit-on.

— Alors, dit-il, laissez-moi remercier Dieu.

— De quoi?

— De ce qu'il rend enfin la tranquillité à l'Allemagne.

Et le jeune homme, mettant un genou en terre, fit, entre les deux rangs de soldats qui le conduisaient, une courte prière.

Au moment où il se relevait, Richard s'approcha et lui dit :

— Cela change-t-il quelque chose à vos dispositions?

— A quel propos me faites-vous cette question, monsieur?

— C'est que, si vous demandiez votre grâce, il est possible...

Le condamné l'arrêta.

— Vous savez quel service j'attends de vous, lieutenant?

— Oui.

— Êtes-vous toujours disposé à tenir votre promesse?

— Sans doute.

— Eh bien, votre main alors.

Richard lui tendit la main.

Staps passa, de sa main droite dans sa main gauche, un objet que Richard ne put voir; après quoi, il serra cordialement la main du jeune officier.

Tout cela fut fait simplement, sans ostentation, mais avec la même fermeté que Richard avait jusque-là remarquée en lui.

Puis le cortége se remit en chemin.

Il y avait à peu près trois cents pas à faire de la porte de la prison à l'endroit où devait avoir lieu l'exécution.

On ne fut pas moins de dix minutes à accomplir ce trajet.

Pendant ces dix minutes, le canon tira régulièrement de minute en minute; Staps put voir alors qu'on ne l'avait pas trompé, et s'assurer, par la régularité des coups, qu'il s'agissait de quelque grande solennité.

On arriva sur le glacis. Le détachement fit halte.

— C'est ici? demanda Staps.

— Oui, monsieur, répondit le sergent.

— Puis-je choisir le côté vers lequel je désire me tourner en mourant?

Le sergent ne comprenait pas bien.

Richard s'approcha de nouveau.

Staps répéta sa demande, que Richard expliqua au sergent : le condamné désirait mourir les yeux tournés vers l'occident, c'est-à-dire regardant Abensberg.

Cette demande lui fut accordée.

— Monsieur, dit Staps à Richard, je sais que je deviens bien exigeant; mais, comme je n'ai pas la prétention de commander le feu moi-même n'étant point militaire, je désirerais qu'il fût commandé par la voix d'un ami que j'ai en ce moment parmi tous ceux qui sont venus me voir mourir.

Richard regarda le sergent.

— Faites, mon lieutenant, dit celui-ci.

Richard répondit à Staps par un mouvement de tête qui signifiait que son désir serait satisfait.

— Maintenant, je suis prêt, dit le condamné.

Un soldat s'approcha de lui avec un mouchoir.

— Oh! lieutenant, dit Staps, croyez-vous qu'il soit besoin de cela?

Le lieutenant Richard fit un signe.

Le soldat s'éloigna, emportant le mouchoir.

Alors, d'une voix moins ferme qu'il n'avait fait pour lui-même dans les ruines d'Abensberg :

— Attention ! dit le lieutenant.

Au milieu du vaste silence qui planait sur le glacis, on entendit le froissement des fusils.

— Portez... armes !

Un coup de canon retentit dans l'espace.

— Présentez armes !... En joue...

Puis, comme le lieutenant hésitait à prononcer le dernier mot :

— Feu ! dit Staps d'une voix ferme.

Les soldats ne firent point attention si l'ordre leur était donné par le lieutenant ou par le condamné; ils obéirent.

La fusillade éclata, Frédéric Staps tomba frappé de huit balles.

Le lieutenant Richard avait détourné les yeux.

Lorsqu'il ramena son regard vers le condamné, vivant une minute auparavant, et qui déjà n'était plus qu'un cadavre, il vit que le jeune homme était mort la main gauche appuyée sur sa poitrine, et la main droite fermée.

Il s'approcha du cadavre.

— Mes amis, dit-il, c'est moi que ce malheureux a chargé de ses dernières instructions. Il a sur sa poitrine un portrait de femme, et, dans sa main, un billet.

Les soldats s'écartèrent avec respect.

Alors, Richard mit un genou en terre, souleva le corps de Frédéric Staps, ouvrit le bouton de sa chemise, aperçut une petite chaîne en cheveux mince comme un fil, et la tira hors de la poitrine du jeune homme.

Un médaillon était suspendu à cette chaîne.

Le lieutenant, avec une certaine hésitation, chercha des yeux le portrait, et, en le voyant, jeta un cri.

— Marguerite Stiller! dit-il. Oh! je m'en doutais!...

Puis, se précipitant sur la main droite du cadavre, qu'il ouvrit avec un certain effort, il en arracha un papier, et le déplia.

Le papier ne contenait que ces quatre mots :

« Je fais grâce.

» NAPOLÉON. »

— Oh! le malheureux! s'écria Paul Richard, il a voulu mourir!

Puis il ajouta d'une voix sombre, et en serrant d'une main convulsive le médaillon et le papier :

— Et c'est moi, moi qui suis cause de sa mort!...

XII

LA RETRAITE

Le 14 septembre 1812, du haut du mont du Salut, Napoléon, aux rayons d'un beau soleil d'été, avait vu reluire les dômes dorés de la ville sainte; et toute l'armée, diminuée d'un quart par la bataille de la Moscowa, mais forte encore de quatre-vingt-dix mille hommes, avait battu des mains à cette vue, en criant : « Moscou! Moscou! » comme quatorze ans auparavant, — tentant l'Orient par la porte opposée, — elle avait crié : « Les Pyramides! les Pyramides! »

Le même soir, Napoléon entra dans Moscou déserte. Les Gaulois, du moins, en prenant le Capitole, — où les guida ce brenn inconnu, du titre duquel les historiens latins firent un nom d'homme en l'appelant Brennus, — les Gaulois, disons-nous, en prenant le Capitole, trouvèrent, du moins, les sénateurs assis sur leurs chaises curules : c'était quelque chose à tuer.

Il n'en avait pas été ainsi à Moscou : on n'y avait trouvé que les négociants français, qui venaient, épouvantés, nous annoncer cette étrange nouvelle : « Moscou est déserte! »

Puis, la même nuit, Napoléon fut, non pas éveillé, — Napoléon ne dormait pas, — mais surpris par le cri : « Au feu! »

A ce cri, il s'approche d'une des fenêtres du Kremlin dominant la ville : le palais du Commerce est en flammes!

Il attribue d'abord l'incendie à une imprudence; il accuse Mortier d'avoir mal fait la police de l'armée; il accuse un soldat ivre d'avoir mis le feu; il ordonne que ce soldat soit recherché, puni, fusillé! Mais on lui dit que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée : qu'entre minuit et une heure, un globe de feu s'est abaissé, à travers les airs, sur le palais, et que, de là, vient non-seulement l'incendie, mais encore le signal incendiaire.

En effet, c'est un signal; car, presque en même temps, le feu apparaît, se lève, grandit sur trois autres points de la ville.

Napoléon doute encore; mais les rapports se succèdent : le feu vient d'éclater à la Bourse, et l'on a vu des hommes de la police l'attiser avec des lances goudronnées! Dans vingt, dans trente, dans cent maisons différentes, des obus cachés au fond des poêles ont fait explosion quand ces poêles ont été allumés, et ont tué ou blessé les soldats français, et incendié les maisons! Mieux ou pis encore : des troupes de bandits parcourent les rues de la ville, des torches à la main; ils propagent le feu avec l'acharnement de l'ivresse, ou peut-être avec l'ivresse du patriotisme; la vue des Français n'a fait que les exalter; les menaces, que les exciter à poursuivre l'œuvre de destruction; on n'a pu leur arracher les torches des mains, et, à coups de sabre, il a fallu abattre tout ensemble les mains et les torches!

Napoléon écoute tous ces récits avec un profond étonnement; il n'y veut pas croire, il repousse l'évidence, et se contente de murmurer :

— Oh! les misérables! les barbares! les Scythes!

Le jour vint, moins brillant que la nuit : la nuit était éclairée par la flamme, le jour était obscurci par la fumée.

On ne pouvait pas détourner Napoléon de ce spectacle; il allait de fenêtre en fenêtre, criant :

— Éteignez ce feu! mais éteignez-le donc!

Et, pour la seconde fois, sa voix, si puissante sur les hommes, était impuissante sur les éléments.

Il avait jeté un cri à peu près pareil à Vienne, le jour de la bataille d'Essling, quand le Danube avait soulevé et emporté ses ponts; mais, enfin, il avait vaincu le Danube!

Dompterait-il le feu, ainsi qu'il avait dompté l'eau?

Non; comme alimenté par une force invisible, l'incendie étendait son cercle immense, et allait toujours se rapprochant. Napoléon est littéralement entouré d'une mer de flammes; chaque maison est une vague qui monte, et la terrible marée gagne incessamment, et commence à battre les murailles du Kremlin.

La journée s'écoule ainsi dans la contemplation terrible. On se presse autour de l'empereur, on l'adjure de quitter le Kremlin; mais lui, comme s'il craignait qu'on ne veuille l'entraîner de force, se cramponne aux barres des fenêtres. La nuit vient, et l'incendie est si proche, que la réverbération de la flamme flotte sur le visage en courroux de cet autre Jupiter assiégé par les Titans.

Tous ceux qui croient avoir une influence sur lui sont accourus : son confident intime le prince de Neuchâtel, puis son beau-frère Murat, puis son beau-fils le prince Eugène; c'est à qui le priera, le suppliera : il semble sourd, insensible, muet! Toutes ses facultés sont concentrées dans un seul sens : la vue! Les bras croisés, la tête nue, le visage doré d'un reflet couleur de cuivre, il regarde...

Tout à coup, un murmure passe de bouche en bouche; chacun le transmet plus rapide à son voisin, et le pousse devant soi pour qu'il arrive enfin jusqu'à l'empereur.

— Le feu est au Kremlin!

Cela ne suffit pas encore.

— Qu'on l'éteigne! dit l'empereur.

On obéit : le feu est éteint.

Dix minutes après, le même murmure se renouvelle plus menaçant.

— Eteignez! éteignez! répète Napoléon.

Mais, une troisième fois, l'incendie se rallume; il éclate dans la tour de l'arsenal. Cette fois, on a pris l'incendiaire : c'est un soldat de la police.

On l'amène devant Napoléon, qui l'interroge.

L'homme obéit à un ordre reçu; de qui a-t-il reçu cet ordre? de son chef; et de qui son chef l'a-t-il reçu? du sien.

Ainsi, l'ordre vient d'en haut; ainsi, ce n'est pas le fanatisme individuel de quelques misérables qui incendie la capitale de la Russie : c'est un ordre supérieur qui s'exécute, c'est un plan arrêté qui s'accomplit.

Napoléon hausse les épaules, et, avec un geste de dégoût, fait signe qu'on éloigne de ses yeux l'incendiaire. On emmène celui-ci dans une cour, et on le poignarde à coups de baïonnette; il meurt en riant, et en prononçant, en russe, des paroles de menace.

Ces paroles, un Polonais les a entendues; il monte tout effaré les degrés du palais, et parvient jusqu'à la chambre où s'obstine à rester Napoléon.

— Le Kremlin est miné! dit-il; les Russes ont l'espoir de faire sauter l'empereur et tout son état-major!

— Sire, dit Eugène, contre les hommes, on lutte comme César et comme Alexandre; contre les dieux,

on lutte comme Diomède et comme Achille; mais on ne lutte pas contre le feu!

— Allons! dit Napoléon se décidant, où est l'escalier du Nord?

Les portes s'ouvrent rapidement; des guides s'élancent pour indiquer le chemin, pressés qu'ils sont eux-mêmes d'échapper au danger, et l'on descend le fameux escalier du Nord, immortalisé par le massacre des strélitz.

— Où l'empereur veut-il transporter son quartier général? demanda Berthier.

— Sur la route de Pétersbourg, dit Napoléon, dans le château impérial de Pétrovsky.

Ainsi, malgré l'incendie, les flammes, la mine menaçante; malgré le volcan ouvert sous ses pieds, il ne battra point en retraite, il ne reculera pas du côté de la France; au contraire, il fera une lieue de plus sur le chemin de Pétersbourg.

Mais arriverait-on à Pétrovsky? On avait attendu bien tard! tout à l'heure on n'était qu'assiégé par l'incendie : maintenant, on est bloqué par le feu.

Grâce à une espèce de couloir creusé à travers les rochers, on gagne une poterne, et l'on sort enfin du Kremlin.

Mais, une fois sorti du Kremlin, on n'est que plus près des flammes; on se trouve au centre d'un immense brasier; les rues disparaissent, enveloppées dans des tourbillons de fumée; l'air, chargé de cendres, cesse d'être respirable, et brûle la poitrine.

On s'engouffra au hasard dans ce qui ressemblait le plus à une rue. Par bonheur, en effet, c'en était une, mais étroite, tortueuse, enflammée des deux côtés.

L'empereur s'avançait à pied, au milieu d'une vingtaine d'hommes; devant lui, agitant l'air avec leurs chapeaux pour le rendre plus respirable, marchaient Murat et Eugène; Berthier le suivait, — le même partout, — restant derrière, là comme ailleurs; passant où l'empereur passait, n'allant ni en avant, ni de côté; recevant son impulsion, mais n'ayant jamais d'initiative.

On allait ainsi, entre deux murailles de feu, sous une voûte de feu, sur une terre de feu! Des poutres enflammées tombaient à droite et à gauche; le fer et le plomb fondus roulaient des toits comme fait la pluie en un jour d'orage. Les flammes, se courbant sous le vent, venaient, du bout de leurs langues dévorantes, lécher les plumets des officiers; puis, se relevant tout à coup, remontaient vers le ciel comme autant de banderoles ardentes.

Il fallait sortir, trouver une issue, ou étouffer.

Cinq minutes encore, personne ne sortait de ce soupirail de l'enfer!

On eut un instant l'idée de retourner en arrière; mais plusieurs maisons s'écroulèrent tout à coup, et l'on vit s'amonceler une barricade enflammée qui barrait la retraite.

— En avant donc! en avant! dit Murat.

— En avant! répéta Eugène.

— En avant! dit Napoléon lui-même.

Mais ceux qui formaient l'avant-garde, saisissant leurs têtes à deux mains, répondirent d'une voix étouffée :

— Impossible! nous n'y voyons plus; le feu est partout!

En ce moment, on entendit, du milieu de la fumée, une voix qui criait :

— Par ici, sire! par ici!

Et un jeune homme de trente ans, le visage sillonné par un coup de sabre, encore pâle de sa blessure récente, apparut à la gauche de l'empereur, sortant d'un tourbillon de fumée.

— Guidez-nous, dit Napoléon.

— Par ici, sire! reprit le jeune homme.

Et, se replongeant dans le tourbillon de fumée :

— Par ici, répéta-t-il, par ici! je réponds de tout!

Napoléon appuya son mouchoir sur sa bouche : l'air était devenu insupportable, suffocant, mortel.

— Par ici, sire! disait toujours la voix.

Au bout de quelques pas, en effet, la flamme était moins ardente, la fumée moins épaisse : on se trouvait dans un quartier brûlé depuis le matin.

Un officier général porté sur une litière allait s'engager dans le foyer dévorant d'où l'on venait de sortir comme par miracle : c'était le maréchal Davoust, blessé à la Moscowa, qui se faisait porter au Kremlin pour obtenir de Napoléon qu'il quittât ce palais fatal.

En apercevant l'empereur, il se souleva et tendit les bras vers lui; l'empereur le reçut reconnaissant mais calme, comme s'il venait d'accomplir un trajet ordinaire.

En ce moment, on vit paraître, à cinquante pas, un convoi de poudre qui défilait à travers le feu.

— Laissez passer l'empereur! cria le jeune officier.

— Laissez passer la poudre, monsieur, dit l'empereur. La poudre, en cas d'incendie, ajouta-t-il en essayant de sourire, est toujours ce qu'il y a de plus urgent à sauver.

Un caisson éclata.

Ceux qui entouraient l'empereur se pressèrent autour de lui.

Un second caisson, puis un troisième, puis un quatrième, éclatèrent comme le premier; les débris retombaient en pluie enflammée!

Il y en avait cinquante : on attendit qu'ils fussent passés, puis on se remit en route.

En arrivant à la porte de Pétrovsky :

— N'est-ce pas le lieutenant Richard, que vous m'aviez envoyé à Donauwœrth, qui marche devant nous, et qui est arrivé si à propos pour nous montrer notre chemin au milieu des flammes? demanda l'empereur.

— Oui, sire, dit Davoust; seulement, il est devenu capitaine.

— Il ne faut pas qu'il s'arrête là, Davoust; et, en attendant que vous le fassiez chef de bataillon, donnez-lui votre croix d'officier de la Légion d'honneur.

Le maréchal appela le jeune officier, et, détachant sa croix d'or :

— Capitaine Richard, lui dit-il, de la part de l'empereur!

Le capitaine Richard s'inclina, et Napoléon, en passant, lui fit de la main un signe qui voulait dire : « Je t'ai reconnu, et je ne t'oublierai pas! »

Le jeune homme se retira, prêt à mourir pour l'empereur, sans un regret, sans une plainte.

Le lendemain, en s'éveillant, Napoléon courut à la fenêtre donnant du côté de Moscou; il espérait trouver l'incendie éteint ou du moins calmé : toute la ville n'était qu'une nappe de feu, qu'un nuage de fumée; Cette Moscou qu'on était venu chercher si loin, qui semblait s'éloigner et fuir devant nous comme les mirages du désert; cette Moscou, lorsque enfin on avait mis la main dessus, n'était qu'un monceau de cendres! Ce n'étaient plus seulement les armées du czar qui étaient insaisissables, c'étaient ses villes elles-mêmes.

Que va faire l'homme de 1805, de 1806, de 1809; l'homme aux résolutions rapides, l'homme qui a abandonné le camp de Boulogne pour aller gagner la bataille d'Austerlitz, l'homme qui a quitté les Tuileries en annonçant quel jour il entrerait à Berlin, l'homme qui a laissé l'Espagne, traversé la France, et marché au pas de course jusqu'à Vienne?

Il va marcher sur Pétersbourg; il le dit du moins.

Sur une table est dépliée la carte qui indique le chemin de la seconde capitale de l'empire moscovite; mais sur une table voisine est ouverte la carte qui indique le chemin de Paris.

Il attendra huit jours avant de prendre une résolution : il faut huit jours pour que sa lettre à l'empereur Alexandre arrive à Pétersbourg et provoque une réponse. On n'est qu'au 19 septembre, il fait beau : on a le temps de prendre un parti.

Puis, au bout des trois premiers jours, la ville était consumée, c'est vrai, mais l'incendie éteint. Le Kremlin, sauvé, était redevenu habitable.

L'empereur rentra dans le Kremlin; il lui sembla, en rentrant, qu'une seconde fois il prenait Moscou.

De là, il put voir le terrible spectacle d'une armée affamée, dévorant les débris d'une ville.

Pendant les trois jours que Moscou avait mis à se consumer et à s'éteindre, Murat avait perdu la trace du général Koutousof, qu'il poursuivait; — mais on ne devait point tarder à avoir de ses nouvelles.

Koutousof, après avoir fui vers l'orient, avait tourné tout à coup vers le midi, et s'était rabattu entre Moscou et Kalouga.

Napoléon ordonna à Murat de le poursuivre. Murat obéit et joignit son adversaire le 29 septembre, puis le 11 octobre.

Le bruit de deux batailles vint faire tressaillir Napoléon au milieu de ses espérances. Ce qui lui arrivait était inattendu comme ce qui arrive parfois dans un de ces beaux jours d'été où l'on entend tout à coup retentir le tonnerre, sans qu'on voie au ciel le nuage d'où il sort.

Excepté dans sa dernière campagne d'Autriche, l'empereur avait toujours vu, avec la capitale prise, la guerre terminée; pourquoi n'en serait-il point de cette campagne comme des autres campagnes, de Moscou comme des autres capitales?

Mais, là, il y avait une chose ou plutôt trois choses effrayantes que Napoléon n'avait point rencontrées ailleurs; trois silences : le silence de Moscou, le silence de ce désert qui entourait Moscou, enfin le silence d'Alexandre, qui semblait ne pas s'inquiéter de Moscou.

Napoléon compte les jours : il y a onze jours, onze siècles que ce silence dure!

Soit! alors on luttera d'entêtement; Napoléon passera l'hiver à Moscou.

Il nomme un intendant à la capitale de l'empire russe, il organise des municipalités; les ordres sont donnés pour l'approvisionnement de l'armée; on fera de la ville un grand camp retranché : le pain et le sel, ces deux grands réparateurs des forces humaines, n'y manqueront pas; les chevaux qu'on ne pourra nourrir, on les fera saler; si les logements manquent, on s'établira dans les caves; les premiers acteurs de Paris viendront jouer à Moscou comme ils ont été jouer à Dresde. C'est cinq mois qu'il faut rester là; cinq mois sont bientôt passés. Au printemps, les renforts arriveront; la Lithuanie tout entière accourra nous rejoindre en armes, et l'on achèvera la conquête.

Oui; mais que dira Paris, qui, pendant cinq mois, n'aura plus de nouvelles de son empereur et d'une armée de cent cinquante mille hommes? que feront les Prussiens et les Autrichiens, ces alliés si peu sûrs, et qui peuvent d'un moment à l'autre devenir des ennemis?

C'est un rêve auquel il faut renoncer.

Le 3 octobre, une nouvelle résolution est prise : on brûlera les restes de Moscou, on marchera par Tver sur Pétersbourg; Macdonald y rejoindra le gros de l'armée; Murat et Davoust commanderont l'arrière-garde.

Ce nouveau plan est lu aux généraux par Eugène; les généraux, maréchaux, princes, rois, se regardent : ils se demandent des yeux si leur empereur devient insensé.

Non; seulement, sa fortune commence à lui manquer. Autrefois, quand il était obligé de faire un pas en arrière, il la sentait près de lui, il s'appuyait sur elle : aujourd'hui, elle n'est plus là, et son bras ne trouve que le vide!

En effet, ce n'est point tout cela qu'il lui faut : c'est la paix.

L'empereur fait venir Caulaincourt; Caulaincourt, qui a été deux ans ambassadeur près d'Alexandre, et que le czar a constamment traité en ami, obtiendra de lui de bonnes conditions. Mais Caulaincourt refuse; il connaît Alexandre : Napoléon n'aura pas un mot de réponse de son ennemi qu'il n'ait complétement évacué son territoire.

On enverra Lauriston. — Lauriston accepte, part pour le camp de Koutousof, afin de demander au vieux général un laisser-passer pour Pétersbourg; mais les pouvoirs de Koutousof ne s'étendent pas jusque-là; il propose de dépêcher le comte Volkonsky à Pétersbourg, ne doutant point que cela ne revienne absolument au même. — Il a raison : ni Volkonsky, ni Lauriston, ni Caulaincourt ne rapporteront une réponse; cette réponse, c'est l'hiver qui est chargé de la faire.

Vers le 14 octobre, elle arrive : on a vu les premières neiges.

L'empereur comprend enfin l'avertissement : il donne l'ordre de dépouiller les églises de tous les ornements qui peuvent servir de trophée à l'armée française. — Les Invalides seront bien partagés : ils auront, pour leur dôme, la croix d'or du grand Ivan, qui domine le dôme principal du Kremlin.

Le 16, sans qu'il soit encore question de retraite, — le mot fatal qui marque la décroissance de la fortune impériale ne sera pas même prononcé, — le 16, on *achemine* sur Mojaïsk la division Claparède, les trophées de la campagne et tous les blessés ou les malades en état d'être transportés.

Les malades et les blessés qui ne pourraient soutenir la fatigue de la route sont laissés à l'hôpital des enfants trouvés. Il y a, au reste, dans cette maison de douleur, autant de Russes que de Français; les chirurgiens qui les ont soignés les uns et les autres avec un soin égal et une philanthropie qui ne connaît point de différence entre les nations, et pour qui les hommes sont des hommes, les chirurgiens demeureront avec eux.

Tout à coup le canon — qui, du reste, n'a point cessé de tonner sur un point ou sur un autre — gronde plus rapproché de Moscou.

L'empereur, qui passe dans la cour du Kremlin la revue de la division de Ney, entend le funèbre écho, mais fait semblant de n'avoir rien entendu; et le soir, comme personne n'ose lui annoncer la terrible nouvelle, Duroc se hasarde : il entre chez l'empereur, et lui dit que Koutousof a attaqué Murat à Voronovo, a tourné la gauche du roi de Naples, a coupé sa retraite, lui a pris douze canons, vingt caissons, trente fourgons, lui a tué deux généraux et mis hors de combat quatre mille hommes; le roi de Naples lui-même a été blessé en faisant des miracles pour rétablir la bataille, qui, grâce à Poniatowsky, à Claparède et à Latour-Maubourg, n'a été qu'à moitié perdue.

C'est ce qu'attendait Napoléon; il lui fallait un prétexte pour quitter Moscou : ce prétexte, il l'a trouvé.

Il s'agit de châtier Koutousof.

Pendant la nuit du 18, l'armée est mise en mouvement sur Voronovo, et, le lendemain 19, l'empereur quitte lui-même la ville sainte en étendant la main vers Kalouga, et en disant :

— Malheur à ceux qui se trouveront sur ma route!

On était resté trente-cinq jours à Moscou; on en sortait avec cent quarante-cinq mille hommes, cinquante mille chevaux, cinq cents canons, deux mille

voitures d'artillerie, quatre mille caissons, calèches, voitures et chariots de toute espèce.

Quatre jours après, dans la nuit du 22 au 23 octobre, vers une heure du matin, quoique l'armée fût déjà à trois marches de Moscou, l'air fut ébranlé par une violente explosion, et le sol secoué comme par un tremblement de terre.

Ceux qui veillaient autour de l'empereur se levèrent en sursaut, tout épouvantés, se demandant quelle était la catastrophe qui pouvait causer un pareil ébranlement.

Duroc entra dans la chambre de l'empereur, qui s'était jeté tout habillé sur son lit.

L'empereur ne dormait point, et, au bruit que fit le grand maréchal en entrant, il retourna la tête.

— Avez-vous entendu, sire? demanda Duroc.

— Oui, répondit Napoléon.

— Eh bien?

— Ce n'est rien : c'est le Kremlin qui saute.

Et il retourna sa tête du côté de la muraille.

Duroc sortit.

XIII

AU PAS ORDINAIRE

C'était le 19 novembre, un mois juste après la sortie de Moscou.

Une colonne française, forte de quatre à cinq mille hommes à peu près, traînant avec elle une douzaine de canons, s'étendait comme une longue ligne noire, à une journée en deçà de Smolensk, entre Korytnia et Krasnoï.

Trois cents cavaliers marchaient sur les flancs de cette colonne.

Ces cavaliers, ralliés à Smolensk, appartenaient à toutes les armes; par un effort de courage seulement, ils s'étaient réunis et s'étaient remis en route. Ce qu'étaient devenus leurs régiments, et même les corps d'armée dont ils faisaient partie, c'est ce que personne ne savait : — ce qu'ils étaient devenus? ce que deviendrait, au printemps prochain, cette neige sur laquelle on marchait.

En effet, à l'instant même où nous jetons les yeux sur ce malheureux débris d'un des plus beaux corps de l'armée, Napoléon, qui le précédait de trois journées de marche, venait d'entrer dans Orcha avec six mille hommes de la vieille garde, reste de trente-cinq mille; Eugène, avec dix-huit cents soldats, reste de quarante-deux mille; Davoust, avec quatre mille combattants, reste de soixante et dix mille! C'était là ce que Napoléon, — marchant lui-même un bâton à la main pour donner l'exemple du courage et de la patience, — s'obstinait à nommer la *grande armée*...

O chutes d'Annibal! lendemains d'Attila!

En partant de Smolensk, le 14 novembre, l'empereur avait résolu que le prince Eugène et les maréchaux Davoust et Ney n'en sortiraient après lui que successivement : Eugène le premier, Davoust le second et Ney le troisième. Il avait, de plus, ordonné qu'on mît un jour d'intervalle entre chaque départ. En conséquence, lui étant parti le 14, Eugène partit le 15; Davoust, le 16; Ney, le 17.

Il avait été enjoint à ce dernier de faire scier les tourillons des pièces d'artillerie qu'il abandonnerait, de détruire toutes les munitions, de pousser devant lui les traînards de l'armée et de faire sauter en quatre endroits les remparts de la ville.

Ney avait religieusement exécuté ces ordres; puis, le dernier, il s'était avancé sur cette route, déjà ruinée par les trois armées qui précédaient la sienne. Il est vrai que ce n'étaient point des armées, que ces six mille gardes de Napoléon, que ces dix-huit cents soldats d'Eugène, que ces quatre mille combattants de Davoust; mais c'était bien pis : c'étaient des hommes affamés par trente et un jours de retraite à travers la neige et le désert, et dont chacun ne gardait de discipline que ce qu'il croyait nécessaire à sa conservation personnelle.

On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau :
Hier, la grande armée, et, maintenant, troupeau!
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait! Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivacs désolés,
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout en selle, et, muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre!
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours! la froide bise
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain, et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre :
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette, vengeresse.
Le ciel faisait, sans bruit, avec la neige épaisse,
Pour cette immense armée un immense linceul;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul...

O Victor Hugo! grand poète et cher ami! oserai-je esquisser un épisode de cette funeste retraite après l'admirable tableau que tu en as tracé?

C'était donc le reste des quatre divisions commandées par Ney au commencement de la campagne qui s'avançait, comme nous l'avons dit, entre Korytnia et Krasnoï, réduites à quatre ou cinq mille baïonnettes et à deux ou trois cents cavaliers.

Tout à coup, les quelques éclaireurs qui marchent en avant s'arrêtent et regardent la terre; Ney court à eux, et reconnaît ce qui fixe leur attention : ce sont les traces récentes d'un champ de bataille; la neige est couverte de sang, parsemée d'armes brisées, de cadavres mutilés; les morts, en longues files, marquent les rangs que, vivants, ils occupaient.

Soudain, un des cavaliers qui, sous une peau d'ours, cache les restes d'un uniforme d'officier des chasseurs de la garde, saute à terre.

— Oh! murmure-t-il, c'est le corps d'armée du prince Eugène qui a combattu ici! voilà, sur les plaques des shakos brisés, les numéros de ses régiments.

Et il suit, avec anxiété, les longues files de morts qui sont couchés comme les épis au bord d'un sillon; — mais la recherche est inutile : les morts sont là par milliers! La nuit vient, d'ailleurs, et il faut se remettre en route.

Sans doute, le combat a eu lieu depuis la veille au matin, car aucun blessé ne répond aux cris que poussent les nouveaux venus pour faire rouvrir les yeux qui ne seraient pas tout à fait fermés. La nuit a passé sur le champ de bataille, et, par les trente degrés de froid qu'il fait, la nuit sans feu est mortelle. Aussi tout est-il silencieux sur cette surface d'une ou deux lieues, toute parsemée de cadavres.

Du moins, la trace funèbre indiquait-elle la route qu'il fallait suivre : on la suivit deux heures encore, puis on s'arrêta.

Il fallait passer la nuit, bivaquer, faire les feux.

C'était, chaque soir, une chose terrible que cette halte; alors, chacun errait au hasard, cherchant quelque cabane à démolir, quelques vivres à marauder. Beaucoup partaient, et l'on était toujours étonné du peu qui revenaient : le froid tuait les uns, la lance des

Cosaques tuait les autres, quelques-uns étaient emmenés prisonniers.

Ce soir-là, les longues courses furent inutiles : une forêt de sapins fournissait du bois, les chevaux tués fournissaient de la viande; on n'avait quitté Smolensk que la veille, on avait encore du pain.

L'officier que nous avons vu sauter à bas de son cheval, et chercher parmi les morts, fut un des premiers à retourner sur le champ de bataille; mais, depuis qu'on y avait passé, une troupe de loups y étaient venus avec la nuit, et il fallut les en chasser.

Par bonheur, les animaux carnassiers préfèrent la chair de l'homme à celle des animaux : les chevaux étaient donc à peu près intacts, et fournirent un abondant repas à la troupe que nous suivons.

On alluma les feux, on posa les sentinelles, et, à part les hurlements des loups, la nuit fut assez tranquille.

Le lendemain, au point du jour, le maréchal donna le signal du départ; âme de feu dans un corps d'acier, il était toujours le dernier couché, le premier debout.

Comme d'habitude, quelques centaines d'hommes restèrent couchés autour des feux, mal éteints et fumants : ils en arrivaient, pendant leur sommeil, à un degré d'engourdissement qui les mettait si près de la mort, qu'ils regardaient, au moment du réveil, comme plus court et moins douloureux de descendre tout à fait jusqu'à elle que de remonter vers la vie.

On se mit en marche; il avait neigé pendant la nuit, il neigeait encore; on marchait au hasard, avec une boussole, tournant le dos au nord, sur un océan de glace. En tête de la colonne étaient Ney, le général Ricard et deux ou trois autres officiers généraux précédés d'hommes, non pas formant une avant-garde, mais débandés, et plus pressés d'arriver que les autres.

Alors, un mouvement singulier attire les regards de Ney : ces hommes qui le précèdent se sont arrêtés subitement, se groupant effarés, les plus avancés commençant à reculer sur ceux qui les suivent. Ney met son cheval au galop, leur demande ce qui se passe, et à travers une éclaircie de la neige, qui, pour un moment, tombe moins épaisse, ils montrent à leur général les montagnes qui les entourent toutes noires de Russes.

On a été donner en plein dans le flanc de l'armée de Koutousof, c'est-à-dire dans les quatre-vingt mille hommes qui poursuivent Napoléon! On ne les a pas vus parce qu'il neige, parce qu'on marche la tête basse; mais eux, des hauteurs où ils sont placés, depuis une heure ils suivent des yeux la petite colonne qui vient imprudemment se livrer elle-même.

En effet, l'immense demi-cercle que forme l'armée russe n'a qu'à joindre ses deux extrémités, et les cinq ou six mille hommes de Ney seront pris comme dans un vaste amphithéâtre.

Ney ordonne de préparer les armes.

En ce moment, on voit se détacher un officier enveloppé d'un manteau; il vient droit aux Français. C'est un parlementaire.

On l'attend...

A cinquante pas des premiers rangs, il soulève et agite son chapeau : non-seulement c'est un parlementaire, mais encore c'est un Français.

A l'instant où ce mot court dans les rangs : « Un Français! un Français! » l'officier de chasseurs qui a reconnu les cadavres du dernier champ de bataille qu'on a traversé pour appartenir à l'armée du prince Eugène, pousse en avant, saute à bas de son cheval, et se jette dans les bras du parlementaire.

Les deux officiers échangent quelques paroles.

— Paul!... — Louis!... — Mon frère!...

Puis ces hommes qui, chacun de son côté, se sont cherchés parmi les morts, remercient Dieu dans une étreinte fraternelle de se retrouver vivants.

Pendant ce temps, on est accouru à eux, on les a entourés.

Le jeune officier descendu des hauteurs explique alors sa mission : il est officier d'ordonnance du prince Eugène; il a été pris à cette même bataille qui a laissé ces morts si bien alignés à leurs rangs, et dont, la veille, on a traversé le théâtre; le vieux feld-maréchal russe a reconnu Ney, et il lui fait proposer de se rendre.

— Et c'est vous, — un Français, — qui vous êtes chargé de cette mission? dit Ney au jeune homme.

— Attendez, monsieur le maréchal, et laissez-moi achever, répondit celui-ci. Je vais d'abord vous répéter les paroles du feld-maréchal, et j'y ajouterai les miennes. Il n'oserait, m'a-t-il dit, faire une telle proposition à un si grand général, à un guerrier si renommé, s'il restait à cet ennemi qu'il honore une seule chance de salut; mais quatre-vingt mille Russes et cent pièces de canon sont devant et autour de lui, et il lui a envoyé un prisonnier français, pensant que la parole de celui-ci trouverait sans doute plus de créance que la parole d'un officier russe.

— C'est bien, reprit Ney, vous avez parlé pour les Russes; parlez pour vous, maintenant.

— Si je parle pour moi, monsieur le maréchal, je dirai qu'hier au matin, même proposition a été faite au prince Eugène, et que le prince Eugène a répondu en chargeant, avec six mille hommes, quatre-vingt mille hommes à la baïonnette.

— A la bonne heure! dit Ney; vous commencez à parler français, monsieur.

— Si nous avions affaire à Miloradovitch, je vous dirais : « Nous sommes perdus! mourons ensemble! » Nous avons affaire à Koutousof; nous perdrons un quart, un tiers, la moitié de nos hommes, mais nous échapperons.

— Eh bien, retournez vers Koutousof, et dites-lui ce que vous eussiez dû lui dire tout d'abord : c'est qu'un maréchal de France se fait tuer, mais ne se rend pas.

— Oh! je lui ai dit cela, répondit simplement le jeune officier.

Puis, se tournant vers son frère :

— Maintenant, Paul, dit-il, une arme quelconque! que je puisse, au milieu de la mêlée, me débarrasser de ceux qui me garderont, et vous rejoindre.

L'officier de chasseurs tira de dessous sa peau d'ours un long poignard de Toula à lame persane, à poignée damasquinée d'or, et, le donnant à son frère :

— Tiens, dit-il, je t'attends!

Le jeune officier d'ordonnance salua le maréchal, et remonta vers les Russes.

Alors, Ney profite de ce moment de répit pour réunir tous ses hommes.

D'un côté, quatre-vingt mille Russes, des rangs pleins, profonds, nourris, des lignes redoublées, une cavalerie superbe, une artillerie formidable, enfin, — ce qui double tout cela, — la supériorité de la position; de l'autre, cinq mille soldats appartenant à toutes les armes, une colonne perdue dans le désert, des hommes mutilés, languissants, mourant de froid et de faim.

N'importe! ce sont les cinq mille hommes qui attaqueront les quatre-vingt mille!

Ney donne le signal.

Quinze cents soldats, débris de la division Ricard, sont en tête : le général Ricard et ses quinze cents hommes feront d'abord la trouée; Ney et le reste de l'armée s'y jetteront ensuite.

Au premier pas que fait Ricard contre les Russes, toutes ces collines, un instant auparavant froides et muettes, tonnent et s'enflamment comme autant de volcans. Ricard et ses quinze cents hommes gravissent, sous ce feu, la colline qui est en face d'eux; ils trou-

vent un ravin où ils enfoncent dans la neige jusqu'au cou, le traversent et vont heurter la ligne russe, qui les repousse, écrasés, dans le ravin.

Mais, alors, Ney est déjà au milieu d'eux; Ney les rallie, les reforme, et s'avance à leur tête, en ordonnant à quatre cents Illyriens, parmi lesquels se jette l'officier de chasseurs, de prendre en flanc l'armée ennemie.

Cela paraît presque insensé, n'est-ce pas? quatre cents hommes prenant en flanc quatre-vingt mille hommes! un homme attaquant deux cent cinquante hommes!

C'était, cependant, ainsi dans ce temps de guerres épiques.

Avec ses trois mille hommes, Ney monte à l'assaut de cette citadelle vivante, et, avec ses quatre cents Illenlyriens, le capitaine Paul Richard attaque l'armée flanc.

Ney n'a point harangué ses soldats : il n'a pas dit une parole; il s'est mis à leur tête, et il a marché : tous l'ont suivi.

La première ligne est attaquée à la baïonnette, et renversée.

La seconde est à deux cents pas plus loin.

— En avant! crie Ney.

Mais, au moment où il va atteindre cette seconde ligne, trente pièces de canon mises en batterie tonnent sur ses deux flancs; la colonne, tranchée en trois morceaux comme un serpent, tourbillonne et se rejette en arrière, entraînant avec elle son maréchal.

On a tenté l'impossible!

— En arrière! au pas ordinaire! crie le maréchal.

— Entendez-vous, soldats? crie à son tour le général Ricard. Le maréchal a dit : « Au pas ordinaire. »

Et ces hommes reculent au pas ordinaire, traversent le ravin au pas ordinaire, et se retrouvent, toujours marchant au pas ordinaire, à l'endroit d'où ils sont partis; — seulement, ils sont partis cinq mille, et sont revenus deux mille.

Mais, en revanche, voici que, du flanc de la montagne, redescendent les quatre cents Illyriens, plus nombreux qu'ils ne sont partis : ils ont rencontré une colonne russe de cinq mille hommes, conduisant trois cents prisonniers français, allemands, polonais; ils se sont rués sur la colonne, l'ont attaquée avec la furie du désespoir; et, après un instant de lutte, la colonne a fait un pas en arrière, les prisonniers ont été délivrés, et les deux frères Paul et Louis Richard se sont retrouvés dans les bras l'un de l'autre.

C'est alors qu'on a vu Ney et ses deux mille hommes rétrogradant et se reformant sous le feu de l'artillerie de Koutousof. Le mouvement manqué sur le centre, le capitaine Paul Richard a donné l'ordre de rejoindre le corps du maréchal.

Que va-t-on faire? Se former en carré, et mourir!

Mais les prisonniers arrivent; ils connaissent Koutousof : Koutousof, qui a laissé passer Napoléon, qui a laissé passer Eugène, Koutousof laissera passer Ney; il ne s'agit que de faire un détour. Koutousof ne poursuivra point, il se fie à l'hiver de son pays : l'hiver, selon lui, est un ennemi plus rapide et plus sûr que le boulet. « L'hiver, dit-il, est mon général en chef; je ne suis que le lieutenant de l'hiver. »

En ce moment, comme pour aider à la retraite, la neige recommence à tomber.

Ney réfléchit un instant, et donne l'ordre de rétrograder vers Smolensk.

Chacun reste muet, interdit; ainsi, on rentre dans le nord, on remonte vers le froid, on tourne le dos à Napoléon!

— Vers Smolensk, et au pas ordinaire! répète Ney.

On comprend qu'il y a un plan arrêté là-dessous, probablement le salut de la colonne. On reprend les rangs, et l'on marche sous la mitraille de cinquante pièces d'artillerie, mais sous la mitraille seulement.

En effet, la prédiction des prisonniers s'est accomplie : Koutousof, le Fabius scandinave, est resté sur ses collines. — Un seul corps russe se laissant rouler des hauteurs dans la plaine et venant heurter les deux mille hommes, tout était fini! Aucun d'eux n'osa bouger de sa place sans l'ordre du général en chef.

Mais l'artillerie tonnait, et la mitraille pleuvait sur ce pauvre débris d'armée, presque aussi drue que la neige, qui forçait les artilleurs de viser au hasard. Les tués tombaient, et s'étendaient avec la roideur des cadavres; les blessés tombaient aussi, se relevaient, marchaient, retombaient, essayaient de se relever, retombaient encore, s'agitaient; puis, peu à peu, la neige faisait pour eux ce qu'elle avait fait pour les morts, elle les couvrait de l'immense linceul que tissait l'hiver russe pour ensevelir l'orgueil de la France.

De place en place, la route se parsemait de légères éminences qui, rouges d'abord, blanchissaient peu à peu : ces éminences, c'étaient les cadavres de l'armée.

Au milieu de cette marche, aveuglé à la fois par les biscaïens et la neige, on alla heurter une masse noire et épaisse : c'était une nouvelle colonne russe.

— Arrêtez! Qui êtes-vous? cria le général qui commandait cette colonne.

— Feu! dit le maréchal.

— Silence! dit un prisonnier polonais qu'on venait de délivrer.

Puis, s'avançant :

— Ne nous reconnaissez-vous pas? dit-il en russe. Nous sommes du corps d'Ouvarof, et nous tournons les Français, qui sont pris dans le ravin.

Le général russe se contenta de cette réponse, et laissa passer, — tant l'obscurité faite par cette neige, tant le désorde fait par cette mitraille étaient grands, — et laissa passer la colonne française, qui ne fit halte qu'à deux lieues de là, sur le champ de bataille du prince Eugène.

Elle était hors de la portée des canons russes, et hors de la vue du feld-maréchal.

XIV

LA CONFESSION

Au nombre des blessés restés en arrière était le capitaine Paul Richard : un biscaïen lui avait brisé la cuisse, et, du même coup, avait tué son cheval. Au milieu du désordre, il était tombé, sans que sa chute eût été remarquée de son frère; mais de même que, de minute en minute, les regards de Paul cherchaient Louis, de minute en minute aussi les regards de Louis cherchaient Paul. Louis s'aperçut donc bientôt que son frère n'était plus là; il s'informa de lui : un Allemand l'avait vu tomber avec son cheval.

Louis était à pied; il prit sa course en arrière, appelant Paul de toutes ses forces.

Une voix lui répondit.

Au milieu de ce flot de neige qui tombait, il s'achemina du côté de la voix : une éminence commençait à se former, couvrant un cavalier et son cheval. Paul était tombé, la jambe engagée sous sa monture; ne pouvant s'aider de son autre jambe brisée, il attendait tranquillement la mort, quand la voix de son frère parvint jusqu'à lui. Louis, avec une force surhumaine, souleva le cheval, qui n'était plus qu'un cadavre, et dégagea la jambe de son frère; puis il tira son frère à lui, le prit dans ses bras comme un enfant, et essaya de l'emporter.

Mais, Paul lui ayant fait comprendre l'impossibilité de suivre ainsi la colonne, il le reposa assis contre le cadavre du cheval, et reprit sa course vers ses compagnons.

Paul tira ses pistolets des fontes de son cheval, et s'apprêta à brûler la cervelle aux deux premiers Cosaques qui s'approcheraient de lui.

Louis rejoignit la colonne, sur laquelle l'artillerie russe tirait à mitraille; il se mêla, lui piéton, aux rangs des cavaliers. — Il en restait cent cinquante, à peu près. — Le premier qui fut tué et qui laissa tomber les rênes, les laissa tomber dans les mains de Louis, qui n'attendait que le moment; celui-ci aida le cadavre à vider les arçons, sauta sur la selle vide, tourna la tête de l'animal du côté de l'armée russe, et revint pour la seconde fois sur ses pas.

Il s'arrêtait de temps en temps, et appelait de toutes ses forces : il avait compté sur un énorme sapin qui devait lui servir de direction; mais les flocons de neige formaient devant ses yeux un réseau tellement épais, qu'à dix pas de distance il était impossible de rien voir. Il continua d'appeler : pour la seconde fois, une voix répondit à la sienne; il se dirigea vers la voix.

L'artillerie tirait toujours; mais la misère et le froid étaient si grands, qu'on ne faisait plus attention aux balles et aux biscaïens. Bienheureux ceux qui étaient tués roides! Ce qu'on craignait, c'était la neige, c'était le froid, c'étaient les loups, venant manger les blessés à moitié morts.

De cris en cris, les deux frères se retrouvèrent.

Louis prit de nouveau Paul dans ses bras, et le hissa sur le cheval. Soit puissance sur lui-même, soit que le capitaine ne sentît pas sa jambe brisée, il ne poussa pas une plainte. Louis saisit le cheval par la bride, Paul se cramponna au pommeau de la selle, et l'on se remit à la poursuite de la colonne française.

Pendant une demi-lieue, à peu près, — comme dans ce conte de fée où des cailloux indiquent leur chemin à de pauvres enfants, — les cadavres ou plutôt les éminences et les traces de sang indiquèrent la piste de la colonne.

Passé la demi-lieue, il n'y eut plus que du sang : c'étaient les blessés qui avaient pu continuer leur route, et qui laissaient ainsi leurs traces; puis le sang, recouvert par la neige, disparut à son tour.

On était hors de la portée des boulets russes; il fallut marcher au hasard.

Au bout de deux heures, le cheval, qui n'avait pas mangé depuis Smolensk, commença de butter à chaque pas, et, enfin, s'abattit : à force de coups, Louis le força deux ou trois fois à se relever.

Alors, Paul supplia son frère de l'abandonner; sain et sauf comme l'était celui-ci, enveloppé d'un bon manteau, il pouvait, en ajoutant à ses vêtements la peau d'ours dont son frère était couvert, rejoindre la colonne et se sauver avec elle, si toutefois elle parvenait à se sauver; mais Louis haussa les épaules.

— Frère, dit-il, tu vois bien que le maréchal fait une fausse marche; il va laisser à l'armée de Koutousof le temps de s'écouler, puis il reviendra sur ses pas, gagnera le Dnieper, qui doit être pris, et rejoindra l'armée française à Liady ou à Orcha.

A son tour, Paul secoua la tête.

— Et quand crois-tu que la colonne revienne sur ses pas?

— Cette nuit, ou demain matin, au plus tard, répondit hardiment Louis.

— Alors, faisons un marché.

— Lequel?

— T'engages-tu d'honneur à le tenir?

— Parle.

— J'accepte ton aide jusqu'à demain au jour; demain au jour, si la colonne ne nous a pas rejoints, tu m'abandonnes?

— Nous verrons.

— Demain au jour, tu m'abandonnes?

— Eh bien, oui, répondit Louis, pour briser la résistance de son frère, c'est convenu.

— Ta main.

— La voici.

— Fais ce que tu voudras de moi jusqu'à demain matin.

Louis jeta les yeux autour de lui : une armée—probablement celle du prince Eugène — avait bivaqué là; une baraque, une seule, était encore debout dans ce désert; sans doute elle avait servi d'abri au vice-roi. Louis prit son frère dans ses bras, l'appuya à la paroi la plus profonde de la cabane, puis il s'orienta pour faire du bois.

Quelques sapins maigres, tristes, blancs comme des fantômes, s'élevaient de place en place; beaucoup avaient été rasés par les boulets. Louis en prit une large brassée qu'il rapporta dans la cabane; puis il ramassa quelques bribes de paille amoncelées dans un coin du bivac.

Paul comprit l'intention de son frère, et, pour allumer le feu, lui offrit un de ses pistolets; mais Louis l'invita à les garder : c'était une défense suprême contre les loups, qui, peut-être, viendraient les visiter la nuit, et contre les Cosaques, qui, certainement, viendraient les visiter le lendemain.

Il alla ensuite au cheval, qui s'était abattu, et fouilla dans les fontes : il y trouva non-seulement une paire de pistolets, mais encore, dans un sac, de la poudre et des balles.

Il revint, enchanté de sa trouvaille.

Le blessé le suivait des yeux avec une profonde tendresse. Pour rassurer son frère, Louis paraissait sans inquiétude, presque joyeux. Il secoua la neige des branches résineuses, fit un amas de ces branches au milieu de la cabane, un autre amas dans un coin, fourra sous les branches tout ce qu'il put trouver de paille, prit dans sa poche un reste de papier, y enveloppa une charge de poudre, déchargea avec la baguette à tire-bourre un des pistolets, n'y laissa qu'une demi-charge de poudre sans bourre, approcha le canon du papier, et lâcha le chien du pistolet, qui fit flamme sans bruit. Cette flamme mit le feu à la poudre renfermée dans le papier, lequel s'alluma aussitôt.

Alors, Louis approcha vivement sa bouche et souffla; le papier et la paille s'enflammèrent d'abord, puis, avec un peu plus de résistance, les branches de sapin.

Cinq minutes après, le bûcher était en flammes; il ne s'agissait plus que de ne pas le laisser éteindre.

— Et, maintenant, dit Paul, qu'allons-nous manger?

— Attends, répondit Louis.

Et il retourna vers le cheval, pour en couper un morceau avec ce poignard de Toula que lui avait donné son frère, et qui lui avait si bien servi pour se débarrasser des Russes; mais le pauvre animal n'était pas mort encore, et, comme s'il eût pressenti ce qui allait lui arriver, il fit un effort, se releva, se traîna du côté du feu, entra dans la cabane, et se mit à brouter les pousses vertes du sapin.

— Ah! gourmand! dit Louis.

Mais il n'eut pas le courage de le tuer; d'ailleurs, Paul s'y opposa : si on pouvait rendre à la pauvre bête un peu de force, on l'utiliserait le lendemain.

Louis alla à la découverte, laissant à son frère une gourde dans laquelle restaient quelques gouttes d'eau-de-vie. Il trouva un mélèze, aux branches moins amères que le sapin; il coupa l'arbre tout entier, et revint, le traînant vers la cabane. Les pousses les plus tendres servirent de provende au cheval; les branches et le tronc furent mis de côté pour alimenter le feu.

Puis la nuit vint.

— Avec tout cela, demanda Paul, que mangerons-nous?

— Sois tranquille, dit Louis, j'ai mon projet.

Tout à coup, de quatre ou cinq côtés à la fois, on entendit des hurlements.

— Tiens! dit Louis, voilà notre souper qui vient à nous!

Au bout d'un instant, on vit passer sur la neige des ombres noires; parfois une de ces ombres se retournait, regardait le feu, et, comme si la flamme se reflétait dans ses yeux, les yeux jetaient deux éclairs.

— Je comprends, dit Paul : le premier qui viendra à portée de la cabane, tu le tueras?

— Justement, frère.

— Prends mes deux pistolets; ce sont des pistolets de Versailles : ils valent mieux que les tiens.

— Non pas! les Cosaques rôdent peut-être autour d'ici : ils entendraient un coup de feu, et accourraient.

— Que vas-tu donc faire?

Louis enveloppa son bras gauche avec la chabraque du cheval, — qui, après avoir mangé ses pousses de mélèze, s'était couché dans un coin de la cabane; — puis il prit son poignard de la main droite, se fit lier le poignet avec son mouchoir, et alla se placer derrière un tronc d'arbre, à dix pas de la cabane.

Il n'y était pas depuis cinq minutes, qu'un loup énorme l'avait éventé, et venait se poster à six pas de lui, le regardant avec des yeux de flamme, et faisant claquer ses dents.

Louis marcha droit au loup : celui-ci recula, mais lentement, sans fuir, les yeux toujours fixés sur le jeune officier, et prêt à s'élancer sur lui s'il faisait un faux pas.

Tout à coup, il sembla à Louis que la terre manquait sous ses pieds, et qu'il tombait dans un abîme de neige.

En effet, il venait de s'engloutir dans un ravin : la neige, qui n'avait pas fléchi sous les pieds légers du loup, s'était effondrée sous les siens.

En même temps, il lui sembla qu'un poids pesait sur sa tête, et que des dents aiguës s'enfonçaient dans son épaule. Instinctivement, il leva son bras armé du poignard, et aussitôt il sentit se desserrer les dents du loup, et une liqueur chaude couler sur son visage : il venait de plonger le poignard jusqu'au manche dans la poitrine de l'animal.

La lutte ne fut plus qu'une lutte d'angoisse.

Le loup voulut fuir; mais, au bout de dix pas, il se coucha sanglant sur la neige; quant à Louis, pendant qu'il se débattait, ses pieds avaient cassé une couche de glace, et il était entré dans l'eau jusqu'au genou.

Il s'agissait de regagner la plaine en gravissant le talus; grâce à son poignard, dont il se fit un appui en l'enfonçant dans la berge, il y parvint. Il courut vers le loup, — qui, à son approche, essaya vainement de fuir, — puis il le prit par les pattes de derrière, et le traîna du côté de la cabane.

— Eh bien? demanda Paul.

— Eh bien, dit Louis, voilà, sans compter la fourrure, un rôti comme plus d'un roi, plus d'un prince et plus d'un maréchal de France n'en aura pas, ce soir, à souper!

— Mais qu'est-ce que ce sang dont tu es couvert?

— Ce n'est rien, c'est celui du loup.

Il y avait bien un peu de son sang mêlé à celui de l'animal, mais Louis n'en parlait pas.

Il éventra et dépouilla le loup, puis il en découpa le filet. — Par bonheur, depuis la retraite de l'armée française, les loups avaient fort engraissé.

Enfin, Louis tira du foyer une couche de braise, y étala la chair saignante, et, se tournant vers son frère :

— Eh bien, que dis-tu de mon rôti?

— Je dis, murmura le blessé, que j'aimerais mieux un verre d'eau!

— Tu vas être servi à souhait, frère!

Et, détachant une des fontes de la selle du cheval, mettant dans cette fonte sept ou huit balles de plomb, et la suspendant à ses aiguillettes déroulées, Paul s'en alla vers le ravin, laissa glisser la fonte jusque dans le ruisseau dont ses pieds avaient brisé la glace, et la retira pleine d'eau.

Une bande de loups le suivait; s'il eût fait un faux pas, pour le coup il était dévoré. — La chair grillée, dont le fumet se répandait autour de la cabane, avait attiré ces animaux d'un quart de lieue à la ronde.

Louis revint sain et sauf, et donna la fonte pleine d'eau à son frère, qui la vida d'un trait, comme il eût fait d'un verre ordinaire. Louis retourna au ravin, mais en tenant, cette fois, de la main gauche un tison enflammé. Quelques-uns des maraudeurs rugissants l'avaient flairé de si près à son retour, qu'il avait cru devoir prendre cette précaution : le tison les tint à distance, et, comme la première fois, Louis rentra sain et sauf.

Quant à être assiégé dans la cabane, on n'avait point à le craindre : tant que le feu brûlerait, les loups n'approcheraient pas, et Louis avait amassé assez de bois pour entretenir le feu jusqu'au lendemain matin.

La provision de bois et d'eau étant donc faite, Louis se coucha près de son frère, piqua avec la pointe de son poignard un des filets du loup, qui lui parut suffisamment rôti, et se mit à le dévorer avec le même appétit que si c'eût été un bifteck cuit au foyer de la taverne la plus confortable de Londres.

Paul le regardait faire d'un œil mélancolique.

— Tu ne manges pas? lui dit Louis.

— Non; je n'ai que soif.

— Bois! reprit Louis en présentant la fonte à son frère.

Celui-ci la prit, et but avidement quelques gorgées.

— Bois tout! dit Louis; la fontaine n'est pas loin.

— Non, merci, répondit Paul; d'ailleurs, j'ai à te parler.

Louis regarda son frère.

— Oui, frère, et sérieusement! ajouta le blessé.

— Parle, dit Louis.

— Il est possible que tu te sois trompé, frère, en espérant que la colonne reviendra sur ses pas.

— C'est impossible qu'elle fasse autrement, dit Louis.

— N'importe; admettons qu'elle ne revienne pas.

— Je ne l'admets point, reprit Louis en insistant.

— Mais, moi, je l'admets, dit Paul; ou plutôt, pour ne point trop te contrarier, je le suppose.

— Eh bien? reprit Louis en regardant son frère avec inquiétude.

— Eh bien, si, demain au jour, elle n'est pas revenue; c'est toi qui te mettras à sa recherche.

— Hum! fit Louis d'un air qui signifiait : « Ce n'est pas bien sûr. »

— Chose convenue, frère! D'ailleurs, nous discuterons cela demain matin.

— Soit.

— En attendant, comme, au bout du compte, tu as quelques chances de plus que moi de revoir la France, laisse-moi te faire une confession.

— Une confession?

— Oui... Écoute, frère, j'ai dans ma vie commis une mauvaise action.

— Toi? Impossible!

— C'est ainsi, cependant; et, pour que je meure sans remords...

— Pour que tu meures? interrompit Louis.

— Enfin, si je dois mourir, pour que je meure sans

remords, il faut que, cette mauvaise action, tu me promettes de la réparer.

— Parle! et ce qu'un homme peut faire pour un autre homme, je le ferai.

— Frère, il existe, en Allemagne, une jeune fille... la fille d'un pasteur... du pasteur d'Abensberg, — tu sais, de ce village où l'on a tiré sur l'empereur?...

— Eh bien?

— Cette jeune fille, qu'on appelle Marguerite Stiller, je l'ai déshonorée!

— Toi?

— Je t'avais prévenu... C'est plus qu'une mauvaise action, frère : c'est un crime! Tiens, je ne sais pourquoi, — j'y pense souvent, c'est vrai, — mais je pensais à cette jeune fille quand ce biscaïen m'a frappé. « C'est une punition du ciel! » me suis-je dit. Et je suis tombé.

— Frère...

— J'avais grande envie de t'appeler en tombant, pour te dire, en deux paroles, ce que je te dis longuement dans ce moment-ci; mais j'ai réfléchi que, t'appeler, c'était te perdre avec moi, et je me suis tu.

— Ah! oui; mais, moi, j'ai remarqué ton absence...

— Et tu es venu en frère dévoué! Je ne te remercie pas, Louis : ce que tu as fait pour moi, je l'eusse fait pour toi; mais, dans ton retour, j'ai vu une faveur du ciel qui me permet peut-être de réparer mes torts... Cette jeune fille que j'ai déshonorée, prise de force, violée, — que veux-tu! j'étais ivre de poudre et de colère! — cette jeune fille, elle avait un fiancé; ce fiancé, c'était ce Frédéric Staps qui a voulu tuer l'empereur à Schœnbrünn.

— Staps?

— Hélas! oui... cela ressemble à un roman. Ce Frédéric Staps, qui m'avait vu dans une réunion d'illuminés, — je n'ai pas le temps de te raconter comment j'étais là, — me fit demander dans sa prison; je m'y rendis. Il me pria de l'accompagner sur le lieu de l'exécution, et, là, quand il serait mort, de prendre un médaillon qu'il aurait sur la poitrine, et de lire un papier qu'il aurait dans sa main droite; après avoir lu ce papier, je devais le faire passer au colonel présidant le conseil de guerre qui l'avait condamné à mort. Je lui promis tout; je l'accompagnai jusqu'au lieu de l'exécution : il tomba percé de cinq ou six balles.

— Et tu pris le portrait?

— Et je pris le portrait, et je lus le papier... Le portrait, c'était celui de Marguerite Stiller!

— Oh!

— Attends... Le papier, c'étaient trois mots et une signature : « Je fais grâce, — Napoléon. »

— Frère!

— Tu comprends, il n'avait pas voulu de cette grâce! Qu'en eût-il fait? Sa maîtresse avait été déshonorée par un misérable... Ce misérable, frère, c'est moi!

— Paul! Paul!

— Ce misérable, frère, c'est moi! répéta Paul. Maintenant, tu entends? si je meurs tu es mon héritier; nous avons chacun deux cent mille francs de fortune, à peu près; tu n'as pas besoin de mes deux cent mille francs; je te dis donc : « Frère, je ne sais pas si tu pourras retrouver cette femme, mais, une fois de retour en France, tu partiras pour l'Allemagne, n'est-ce pas?

— Oui, frère.

— Tu chercheras Marguerite Stiller... Son père, je te le répète, était pasteur à Abensberg en 1809.

— Oui, frère.

— Quand tu l'auras trouvée, tu lui diras ce qui arrive, comment Dieu m'a puni, comment, dans une cabane déserte, au bruit du hurlement des loups et des hourras des Cosaques, je t'ai raconté cette misérable aventure; comment tu m'as promis de réparer mon crime, — autant toutefois qu'un pareil crime est réparable, et, cela, en lui donnant toute ma fortune. Pour t'aider à la reconnaître, voici son portrait.

Et il tira de sa poitrine le médaillon qu'il avait pris sur la poitrine de Staps.

Louis passa à son cou la chaîne de cheveux; puis :

— Sois tranquille, frère! dit-il.

— Ta main, fit Paul.

— La voici.

— Maintenant, tâche de dormir; tu as besoin de tes forces pour demain.

— Comment veux-tu que je dorme?

— Bon! essaye! je vais bien essayer, moi.

Louis se leva, jeta une brassée de branches de sapin et de mélèze sur le feu près de s'éteindre; puis, prenant un tison au foyer, il l'envoya, tournoyant, au milieu des loups qui, attirés par la chair grillée, mais tenus à distance par le feu, étaient rangés en demi-cercle autour de la cabane, tandis que d'autres venaient souffler à travers les interstices des planches.

Les loups, effrayés par le tison qui roulait au milieu d'eux, s'enfuirent en hurlant.

Le foyer jeta une grande lueur; Louis s'enveloppa de son manteau, et se coucha près de son frère avec l'intention de ne pas s'endormir; mais, au bout d'un quart d'heure, la fatigue, le besoin du sommeil, si impérieux dans la jeunesse, commencèrent par confondre les objets à ses yeux et les idées dans son esprit, tout devint indistinct et vague, puis tout s'éteignit à ses regards comme dans son cerveau : il dormait.

Au point du jour, il se réveilla sous la pression d'une main.

Il rouvrit les yeux : c'était Paul qui le tirait de son sommeil.

— Frère, dit le blessé, j'ai soif!

Louis se frotta les yeux, rappela ses souvenirs, ramassa la fonte qui lui servait de gourde, et s'achemina vers le ravin.

A peine était-il sorti de la cabane, qu'il entendit derrière lui la détonation d'une arme à feu.

Il revint sur ses pas, frappé d'un sinistre pressentiment.

Paul, sentant qu'avec sa cuisse brisée il était un obstacle à la fuite de son frère, venait de se faire sauter la cervelle!

XV

LE DNIEPER

Louis Richard ne s'était point trompé dans ses conjectures : Ney, en se dirigeant vers le nord, n'avait eu qu'une intention, celle de dépister les Russes; étranger aux détails que nous avons indiqués, détournant la tête pour ne pas voir tomber ses morts, bouchant ses oreilles pour ne pas entendre les cris de ses blessés, il marchait droit devant lui, plus insoucieux de cette grêle de biscaïens et de boulets qu'il ne l'était de ces flocons de neige qui lui dérobaient les traces auxquelles il eût pu reconnaître son chemin.

Au bout de trois heures, le maréchal s'arrêta; il se trouvait dans un village abandonné, comme l'étaient tous les villages; une ou deux, peut-être même trois armées avaient déjà passé par là : il ne restait ni une porte ni une fenêtre; tout ce qui pouvait faire du feu avait été brûlé. Aussi, ne veut-il pas prolonger sa halte : avant le jour, il repartira. Le Dnieper doit couler en face de lui; mais, en face de lui, sont les Russes : il marchera droit à l'est, puis se rabattra par un angle droit vers le midi, et il trouvera le fleuve.

Vers neuf heures, le canon retentit. Est-ce un corps d'armée qui, le sachant perdu, vient à sa recherche sur un ordre de Napoléon?

Non, les salves ont trop de régularité : ce sont les Russes qui célèbrent leur triomphe dans leur camp.

Sans bateaux, sans équipages de pont, il faut que Ney et les deux mille hommes qui lui restent continuent à suivre la route ;—et quatre-vingt mille hommes sont à cheval sur cette route ! Ney ne peut donc leur échapper.

Ce qu'annoncent les pièces d'artillerie, c'est la prise de Ney...

Le maréchal explique cela à ses soldats.

—Maintenant, dit-il, il s'agit de les faire mentir : demain, avant le jour, nous partirons; demain, avant la nuit, nous aurons rejoint l'armée!

La nuit fut moins mauvaise qu'elle ne l'eût été en plaine : quoique fenêtres et portes fussent brisées, c'était toujours une espèce d'abri que ces chaumières.

A quatre heures du matin, les chefs réveillèrent les soldats sans l'aide du tambour ni des trompettes.

Il y eut une heure de lutte pour réveiller ces malheureux et les forcer à se remettre en route; trois ou quatre cents restèrent là, que ni prières, ni supplications, ni menaces ne purent déterminer à se lever.

On reprit le chemin de la veille en appuyant seulement sur la gauche. Depuis deux heures, on marchait ainsi, quand, tout à coup, les soldats qui formaient la tête de colonne s'arrêtèrent et parurent se consulter.

Ney accourut.

— Qu'y a-t-il? demanda le maréchal, et qui vous inquiète?

Les soldats lui montrèrent un point rouge sur la neige, et, au-dessus de ce point rouge, une colonne de fumée qui montait noire dans le ciel gris.

N'allait-on pas donner dans un avant-poste de Cosaques?

Un homme se dévoua, fit un détour, et revint en disant que ce qu'on apercevait là était une cabane isolée qui devait servir d'habitation à quelque moujik; il n'y avait point traces de Russes ni de Cosaques aux environs.

On marcha droit à la cabane; quand on n'en fut plus qu'à vingt pas, on en vit sortir un homme tenant un pistolet de chaque main.

— Qui vive? demanda cet homme.

— Un Français ! un Français! crièrent ensemble cinq cents voix.

L'homme rentra dans la cabane.

On ne comprenait rien à cette indifférence. Ce Français devait être perdu; comment accueillait-il si froidement des frères?

On s'avança, on entra dans la cabane, et on le trouva à genoux près d'un cadavre.

— Le capitaine Louis Richard ! murmurèrent quelques voix.

— Celui qui appelait son frère, dit l'Allemand qui avait vu tomber Paul.

Ney entra à son tour.

Louis le reconnut.

— Monsieur le maréchal, dit-il, vous cherchez le Dnieper, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le maréchal.

—Eh bien, faites enterrer mon frère, et je vous conduirai droit au fleuve.

— D'aussi braves soldats que lui, répondit le maréchal, sont restés sans sépulture; si peu de temps que nous perdions à creuser la terre, ce sera du temps perdu.

— Monsieur le maréchal, j'ai vu, cette nuit, les loups dévorer les cadavres, et je ne veux pas que mon frère soit dévoré par les loups. Le temps que nous perdrons, je vous promets de vous le faire rattraper.

— Que l'on s'informe s'il reste des pionniers avec des pioches et des bêches.

On retrouva quatre ou cinq hommes ayant conservé leurs instruments.

— Ceux qui creuseront la fosse de mon frère auront une peau d'ours et mon manteau, dit Louis Richard.

Deux hommes se mirent à la besogne, et parvinrent à creuser une espèce de fosse; on y déposa le corps du capitaine Paul Richard, et on le recouvrit de terre; puis quatre hommes déchargèrent leurs fusils sur la fosse.

Pas un général n'avait eu de pareils honneurs funèbres depuis la sortie de Moscou.

— La ! dit Louis Richard; marchons maintenant.

Et, conduisant le maréchal au ravin dans lequel il avait roulé pendant la nuit, et qui était encore tout rouge du sang du loup et du sien :

— Tenez, monsieur le maréchal, dit Louis en montrant l'eau qui coulait vers l'est, voici incontestablement un affluent du Dnieper; en suivant ce ruisseau, nous trouverons le fleuve.

C'était si probable que personne ne fit la moindre observation. On suivit le ravin; il conduisit à un village abandonné comme les autres.

On traversa ce village, et, en en sortant, on aperçut le fleuve.

— Maintenant, dit Louis Richard, reste à savoir si le fleuve sera pris.

— Il le sera, répondit Ney.

On s'approcha silencieusement du rivage. Le fleuve serait-il ou ne serait-il pas pris? C'était une question de vie ou de mort pour deux mille hommes...

Le fleuve était pris ! — Jusque-là, il charriait; mais, contrariés tout à coup par un brusque contour de ses rives, les glaçons s'étaient soudés les uns aux autres, il y avait une heure peut-être. Au-dessus et au-dessous on voyait des glaçons flottants.

— Il ne reste plus, dit le maréchal, qu'à nous assurer s'il porte. Un homme de bonne volonté, qui risque sa vie pour le salut de deux mille Français!

Il n'avait pas achevé, qu'un homme se hasardait sur la flexible surface : — c'était Louis. Cette terrible douleur qu'il venait d'éprouver de la mort de son frère l'avait rendu insouciant : il eût joué sa vie sur un coup de dé; il ne regardait donc point comme un mérite de la risquer pour un pareil résultat.

L'armée tout entière le suivait des yeux, haletante et pleine d'angoisses; sans se donner la peine de faire un détour pour éviter le danger, il atteignit l'autre bord.

C'était tout ce que l'on pouvait attendre de l'intrépide jeune homme; des cris de remercîment parvinrent à lui sur l'autre rive.

Alors, — ce qu'on ne lui demandait pas, — on le vit de nouveau s'engager sur le fleuve, et, avec la même insouciance de sa vie, revenir vers la colonne.

— Les hommes à pied passeront, monsieur le maréchal, pourvu qu'ils passent avec précaution et un à un; peut-être aussi quelques chevaux atteindront-ils l'autre bord; mais il faudra abandonner le reste, et se presser : la glace commence à se dissoudre.

Ney regarda autour de lui : à peine avait-il mille hommes. Cette colonne, composée de soldats affaiblis, blessés, malades, suivie de femmes et d'enfants, s'était désunie afin de chercher des vivres.

— Je donne trois heures pour le ralliement, dit Ney.

— Passez toujours, monsieur le maréchal; moi, je resterai et surveillerai le passage de la colonne, dit le général Ricard.

— Je passerai le dernier, répondit Ney; seulement, comme j'ai veillé toute la nuit, pendant ces trois heures je dormirai. Quand le moment du passage sera venu, qu'on m'éveille.

Et, s'enveloppant de son manteau, il se coucha sur la neige et s'endormit comme eussent fait César, Annibal ou Alexandre, car il avait ce tempérament robuste des grands hommes de guerre, cette santé indomptable qui complète les héros.

Au bout de trois heures, on l'éveilla. Tout ce qui devait se rallier était au bord du fleuve; seulement, il n'y avait plus que deux heures de jour : il fallait se hâter.

Louis Richard repassa le premier, et avec le même bonheur; mais ceux qui le suivirent annoncèrent qu'ils sentaient plier la glace sous eux; un peu plus loin, ils crièrent que la glace s'enfonçait et qu'ils marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux; puis ils n'eurent plus besoin de rien dire : on entendit craquer la glace.

— Qu'on ne passe qu'un à un! cria le maréchal.

Le sentiment de la conservation fit qu'on obéit.

On vit alors une longue file de soldats, marchant à distance, se hasarder sur le fleuve, dont la surface mouvante ondulait sous leur poids.

Les premiers atteignirent l'autre bord; mais, là, un talus rapide, glissant, couvert de verglas, sembla les repousser dans le fleuve. Ils allaient quitter la terre de la vieille Russie, et on eût dit que la terre de la vieille Russie voulait garder les vivants avec les morts!

Beaucoup, à moitié chemin du talus, perdirent pied, roulèrent, et, brisant sous leur choc la glace trop frêle, disparurent dans le fleuve.

Puis, vers onze heures du soir, — on avait mis cinq heures à accomplir ce lent et dangereux passage, — vers onze heures du soir, vint le tour des malades, des femmes et des enfants; jusque-là transportés dans des voitures, ces malheureux ne voulaient pas en descendre, car elles renfermaient tout ce qu'ils possédaient, et, d'ailleurs, comment voyageraient-ils après les avoir quittées?

On avait trouvé un point un peu plus solide où quelques chevaux avaient passé; le maréchal permit que, sur ce point, les voitures essayassent de passer à leur tour.

Deux ou trois se risquèrent.

Tout alla bien jusqu'au tiers du fleuve; là, la glace commença à plier et à craquer; là, les cris commencèrent à se faire entendre; mais on ne pouvait pas tourner : il n'y avait de salut qu'à la condition qu'un poids considérable ne demeurât pas longtemps à la même place.

On poussa les chevaux en avant, et, — malgré leur instinct, qui leur disait de ne pas s'aventurer sur la surface mobile, — les chevaux, désespérés comme les hommes, vainquirent leur terreur, et s'avancèrent en soufflant avec bruit.

Ceux qui étaient déjà passés, ceux qui restaient à passer encore suivaient des yeux avec anxiété ceux qui passaient... Tout à coup ils virent ces masses, à peine perceptibles dans les ténèbres, s'arrêter indécises; les chevaux battirent l'eau de leurs pieds; des cris d'angoisse retentirent, puis des gémissements entrecoupés, puis des plaintes qui allèrent s'affaiblissant, et qui bientôt s'éteignirent tout à fait... Alors, les regards qui s'étaient détournés avec épouvante se reportèrent sur la glace : la glace était vide; tout avait disparu, englouti dans l'abîme! A deux ou trois places, l'eau bouillonnait, voilà tout.

Force fut donc de quitter ces chariots précieux, et d'y choisir ce que l'on voulait sauver; le choix fut long : la terreur le prolongeait. Puis les femmes portant leurs enfants, les blessés s'appuyant les uns aux autres, les malades se traînant avec peine, commencèrent à défiler comme une suite de silencieux fantômes.

Un tiers resta dans le fleuve, deux tiers passèrent.

On eût dit une répétition en petit du terrible drame de la Bérésina.

Enfin, à minuit, tout était passé ou englouti.

Il restait à peu près quinze cents hommes en état de porter les armes, et trois ou quatre mille traînards, blessés, malades, femmes, enfants.

Quant aux canons, on n'essaya pas même de les sauver : on les noya.

Ney passa le dernier, comme il l'avait dit; puis, arrivé sur l'autre bord du fleuve, il poussa en avant tout ce troupeau lamentable.

Louis Richard marchait le premier; la profonde douleur morale qu'il éprouvait semblait le rendre insensible au froid et au danger.

Au bout d'un quart de lieue, il se baissa et tâta le chemin : on venait d'atteindre une route frayée; de profondes ornières indiquaient que de l'artillerie, des caissons, des chariots, avaient passé par là.

On avait donc évité une armée, combattu un jour le froid, un jour les hommes, un jour le fleuve, pour combattre encore!

On était à bout de forces; depuis longtemps, on était à bout d'espérances! n'importe! Ney cria : « En avant! » et l'on marcha.

Ce chemin conduisait à un village que l'on surprit.

Alors, il se fit un instant de joie dans la horde errante, comme il se fait une seconde de jour quand, pendant l'orage, l'éclair brille; on venait de retrouver tout ce qui manquait depuis Moscou : des vivres, de chaudes demeures, des vivants! Ces vivants étaient des ennemis, c'est vrai; mais le silence, le désert, la mort, étaient des ennemis bien autrement redoutables!

On s'arrêta deux heures dans le village, puis on se remit en route : on avait, à vingt ou trente lieues devant soi, Orcha, où l'on espérait retrouver l'armée française.

A dix heures, tandis que l'on se reposait dans un village, — c'était le troisième que l'on rencontrait depuis une heure du matin, — on voit les sombres forêts de sapins qui semblent marcher avec la colonne fugitive se remplir de mouvement et de bruit : ce sont les Cosaques de Platof qui ont éventé l'armée de Ney, si l'on peut appeler une armée douze ou quinze cents combattants, cinq ou six mille traînards.

Un autre village côtoyait le Dnieper : on s'y réfugie; la gauche, du moins, sera garantie par le fleuve.

Depuis le jour, six ou huit mille hommes, et vingt-cinq pièces de canon suivent le flanc droit de la colonne. Pourquoi n'ont-ils pas chargé? pourquoi n'ont-ils pas profité de deux ou trois passages désavantageux pour nous attaquer?

Le chef était ivre : il ne pouvait donner des ordres, et les soldats n'osaient point s'en passer!

Cette fois, la Providence ne fut pas pour les ivrognes.

Cependant, le moment était venu : il fallait combattre, on le croyait du moins; mais Ney connaissait ces misérables.

— Soldats, dit-il à ses hommes, qui étaient en train de manger, achevez tranquillement votre repas; deux cents d'entre vous, parmi les mieux armés, suffiront à maintenir l'ennemi.

Deux cents hommes réunis par Louis Richard entourèrent le maréchal.

Ney ne se trompait pas : avec ces deux cents hommes, il tint en respect les six mille Cosaques. — Sans doute, leur chef n'avait pas encore repris sa raison.

En même temps, l'ordre est donné de se mettre en mouvement aussitôt le repas fini.

Au bout d'une heure, la colonne reprend sa marche.

Peut-être les Cosaques ont-ils voulu ménager le village; car, aussitôt qu'un espace se fait entre la dernière cabane et le dernier traînard, toutes les lances s'abaissent et brillent, tous les canons grondent; la

colonne, enveloppée d'un nuage de Cosaques, est attaquée de tous côtés.

En outre, les blessés, les traînards, les maraudeurs, les femmes, les enfants, prennent l'épouvante, et se ruent sur le flanc de la petite armée, où ils viennent chercher un abri, et qu'ils manquent de jeter dans le fleuve.

Ney ordonne de leur présenter la baïonnette; sur ces baïonnettes, ils sont forcés de s'arrêter.

Alors, au lieu de devenir une cause de ruine, ils deviennent une cause de salut; au lieu d'être un obstacle, ils sont un rempart.

Les lances fouillent cette masse, les canons la sillonnent; mais les coups s'y perdent, et n'atteignent pas le cœur, ne blessent pas la vie : les faibles protégent les forts, houcliers vivants et involontaires, mais efficaces.

Pendant ce temps, le maréchal presse le pas, protégé d'un côté par le fleuve, de l'autre par cette masse où se perdent les coups.

Parfois, cependant, les difficultés du terrain le repoussent des bords du fleuve, et une ligne de Cosaques passe entre le fleuve et lui; mais une décharge en fait justice. D'autres fois, pour ne pas user ses munitions, Ney, l'épée à la main, charge à la tête de cinq ou six cents baïonnettes; alors, on pousse les Cosaques devant soi, on précipite hommes et chevaux dans le fleuve : amis et ennemis, Français et Russes, rouleront dans les mêmes eaux vers la mer Noire.

On marche deux jours ainsi; on fait vingt lieues de cette façon; on a l'air d'une population assiégée mais mouvante. Tel fuit un taureau assiégé par les taons qui le piquent.

La troisième nuit vint enfin; on s'y enfonça, comme dans une espérance de repos; seulement, on ne pouvait s'arrêter : il fallait laisser là ceux qui tombaient; quelques-uns, assassins sublimes, avaient la force, sur sa demande, de briser la tête à un ami!

Ney voyait tout cela, et comprimait de ses deux mains son cœur prêt à se rompre, et détournait ses yeux prêts à pleurer.

La nuit était venue, disons-nous; on s'avançait à tâtons au milieu d'un bois de sapins dont, en heurtant les tiges, on faisait pleuvoir la neige. Tout à coup, la sombre forêt s'éclaire, une décharge d'artillerie éclate, la mitraille passe en sifflant, brisant les hommes et les sapins, qui jettent chacun leur cri de douleur.

La colonne recule, se mêle, tourbillonne.

— Ah! nous les tenons enfin! s'écrie Ney. En avant, amis! en avant!

Et, avec cinquante soldats, cet homme-titan, ce héros d'Homère, cet Ajax qui veut échapper malgré les dieux, se jette en avant, et, au lieu de fuir, met en fuite ceux qui l'attaquaient.

M. de Ségur a fait de tout cela un grand poëme. Pourquoi n'a-t-il donc fait que ce poëme, et pas autre chose? Est-ce l'Académie qui lui défend d'écrire?

Non, c'est qu'il avait vu le spectacle terrible, et que, les sensations éprouvées, il voulait les rendre; c'est que, comme Énée, il pouvait dire : *Et quorum pars magna fui!*

Le matin venu, on retrouva les lances et les boulets des Cosaques de Platof. Il est vrai qu'on avait la forêt pour s'abriter : — faible rempart dont, avec les fusils, on ne pouvait éloigner les assaillants; eux nous côtoyaient à demi-portée de canon, nous escortant et nous détruisant, allumant une ligne de feu égale en longueur à celle que nous parcourions. Il fallait attendre et recevoir la mort sans la donner : on attendait, et l'on mourait.

On marchait sous le feu, on s'arrêtait sous le feu, on mangeait sous le feu; on était tué en marchant, en s'arrêtant, en mangeant; on eût dit que la Mort seule ne se lassait point.

La nuit vint, — la quatrième nuit; — on résolut de ne pas s'arrêter, de marcher toujours. Les Français devaient être proches.

Il restait une vingtaine de chevaux, une vingtaine de cavaliers; Louis Richard, qui avait passé au milieu de mille morts sans recevoir une égratignure, se mit à la tête de ces cavaliers, et s'avança dans la direction ou l'on supposait que devait être Orcha, c'est-à-dire l'armée française.

XVI

> Ma couronne pour un cheval!
> RICHARD III.
>
> Trois cents millions pour Ney!
> NAPOLÉON.

Le 14 novembre, comme nous l'avons dit, Napoléon avait quitté Smolensk.

Le premier jour, on n'avait pas rencontré d'autre ennemi que le terrain, — ennemi assez fort, assez terrible, assez acharné à lui seul pour détruire une armée! On était parti la nuit et en silence; seulement, ce silence était interrompu par les imprécations des soldats du train, par les coups dont ils accablaient les chevaux, par le bruit que faisaient canons et caissons parvenus à grand'peine au sommet de quelque pli de terrain, et qui, arrivés là, dominant la force par le poids, retombaient pêle-mêle les uns sur les autres, s'écrasant et se démontant au fond du ravin.

L'artillerie de la garde mit vingt-deux heures à faire cinq lieues!

L'armée s'étendait sur un espace de dix lieues à peu près, c'est-à-dire de Smolensk à Krasnoï.

Les hommes pressés de fuir atteignaient déjà Krasnoï, que les traînards sortaient à peine des portes de Smolensk.

Korytnia est à moitié chemin de Smolensk à Krasnoï, par conséquent à cinq lieues de Smolensk, à cinq lieues de Krasnoï. Napoléon comptait s'arrêter à Korytnia; mais, là, une autre route, la route d'Elnia, croisait celle de Krasnoï, et par cette route s'avançait une autre armée, armée autant en ordre que la nôtre était en désordre, aussi nombreuse que la nôtre était réduite, aussi vivace que la nôtre était languissante.

Cette armée se composait de quatre-vingt-dix mille hommes, et était commandée par Koutousof.

Son avant-garde nous avait précédés à Korytnia.

On annonça cette nouvelle à Napoléon.

— C'est à Korytnia que je compte m'arrêter, dit-il; qu'on en déloge les Russes!

Un général, on ne sait lequel, — les grands noms surnageaient seuls dans ce désastre, comme les grands débris seuls attirent les yeux dans un naufrage, — un général se mit à la tête d'un millier d'hommes, et délogea les Russes de Korytnia.

Le désespoir ou plutôt l'insouciance de la mort avait quintuplé les forces : ce que l'on faisait à peine autrefois avec dix mille hommes, on le faisait maintenant avec cinq cents!

Au moment où Napoléon entrait à Korytnia, on vint lui apprendre qu'une autre avant-garde prenait son poste derrière un ravin, à trois lieues au delà du village; cette avant-garde était celle de Miloradovitch, qui arrivait, de son côté, au pas de course avec vingt-cinq mille hommes.

C'étaient donc cent quinze mille hommes qu'il fallait trouer pour rentrer en France!

Napoléon écoutait ce rapport dans la seule maison

qui restât debout de tout le village de Korytnia. — On s'était dit que cette maison restée seule était peut-être un piége où l'on avait voulu attirer Napoléon; qu'elle était peut-être minée; que quelque moujik sacrilié viendrait peut-être, au moment propice, mettre le feu à une mèche cachée, et qu'alors le demi-dieu qui avait fait sur la terre plus d'orages que Jupiter n'en avait jamais fait au ciel disparaîtrait, comme Romulus, dans une tempête! Napoléon entendit ou n'entendit pas ce qui se disait; il alla s'asseoir devant une table où étaient déployées des cartes de routes, cartes de pays inconnus, et qui n'étaient jamais qu'approximatives.

Un aide de camp du général Sébastiani entra.

Il avait trouvé à Krasnoï l'avant-garde d'une troisième armée appartenant, celle-là, on ne savait à qui; Sébastiani allait la culbuter pour rendre le passage libre : c'est ce qu'il faisait dire à Napoléon.

On avait, en outre, entendu dire, — et c'était le même aide de camp qui apportait cette nouvelle, — on avait, en outre, entendu dire qu'à Liady, village situé à trois lieues au delà de Krasnoï, une quatrième avant-garde, qu'on supposait appartenir à quelque corps irrégulier de Cosaques, avait enlevé des hommes qui marchaient isolément, et, parmi ces hommes, deux généraux.

On s'attendait à ce que Napoléon, en apprenant tous ces mouvements hostiles qui s'accomplissaient autour de lui et en avant de lui, enverrait l'ordre aux corps d'Eugène, de Davoust et de Ney, restés à Smolensk, de hâter leur marche, afin d'opposer quinze ou vingt mille hommes au moins à deux cent mille : Napoléon resta pensif, et ne donna aucun ordre.

Le lendemain, on se mit en mouvement, comme si les éclaireurs étaient venus annoncer que la route était libre; la colonne, ayant Napoléon à son centre, avançait sans précaution, comme si l'étoile qui guidait vers Marengo et vers Austerlitz ces conquérants du monde brillait encore dans le ciel neigeux de la Russie.

Les maraudeurs et les fuyards formaient l'avant-garde; les malades et les blessés, l'arrière-garde.

Là seulement où était Napoléon, le cœur battait.

Tout à coup, on se trouve en face d'une ligne immobile, rempart d'hommes et de chevaux élevé sur une plaine de neige.

Maraudeurs et fuyards s'arrêtent; leur refoulement vient heurter le cheval de Napoléon, qui relève la tête, fixe sa lunette sur cette ligne noire, et se contente de dire :

— Ce sont les Cosaques. Lancez une douzaine de tirailleurs contre eux; qu'ils fassent un trou, et nous passerons!

Un officier prend une douzaine d'hommes, et perce ce rideau; toute la bande s'enfuit comme une volée d'oiseaux effarouchés : le passage est libre.

Mais voici qu'une batterie de canons éclate à gauche; les boulets prennent la colonne en flanc, et labourent la route sur laquelle elle s'écoule.

Tous les yeux se tournent vers Napoléon.

— Eh bien? demande-t-il.

— Voyez, sire!

Et on lui montre trois hommes emportés par le même boulet, à dix pas de lui.

— Enlevez cette batterie! dit-il.

Excelmans, blessé, se met à la tête de sept ou huit cents Westphaliens, et va attaquer la batterie, tandis que ce qui reste de la vieille garde se presse autour de Napoléon pour amortir les coups.

On passe tranquille et insouciant sous ce feu; les musiciens de la garde jouent l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

Mais l'empereur étend la main; la musique s'arrête.

— Mes amis, dit-il, jouez : *Veillons au salut de l'empire!*

Et, pendant que tonne cette canonnade à laquelle on ne peut répondre que par ce froid et hautain courage, la musique de la garde, calme comme à une parade, joue l'air demandé par Napoléon.

Les feux s'éteignirent avant que la musique eût cessé.

Excelmans avait gravi la colline, et culbuté artillerie et artilleurs.

— Voyez, dit Napoléon, voilà les ennemis auxquels nous avons affaire!

Ce jour-là, le sol avait été plus difficile à vaincre que l'ennemi : à peine avions-nous perdu une centaine d'hommes; mais chaque pli de la route nous avait arraché un canon, un caisson, un chariot.

Par malheur, quoique les traînards eussent le temps de piller les bagages, ils n'avaient pas le temps d'enclouer les canons : chaque pièce abandonnée pouvait, une heure après, être tournée contre nous.

Napoléon arriva à Krasnoï; mais, derrière lui, cette armée qui, des hauteurs, nous avait regardés passer, descendit dans la plaine, et les vingt-cinq mille hommes de Miloradovitch se trouvèrent entre Napoléon et les trois corps d'armée qui le suivaient.

Aussi, après avoir passé la nuit à Krasnoï, le lendemain, au moment où l'on allait se remettre en route, entendit-on gronder le canon à cinq ou six lieues en arrière : c'était Eugène qui, attaqué par Miloradovitch, semait de morts ce champ de bataille où devait à son tour passer le maréchal Ney, et parmi les cadavres duquel nous avons vu Paul Richard, maintenant cadavre lui-même, chercher le corps de son frère.

Napoléon donna l'ordre d'arrêter la marche des colonnes; depuis longtemps Eugène, son fils bien-aimé, avait réparé les échecs de Pordenone et de Sacile : l'empereur ne laisserait pas Eugène aux mains de l'ennemi.

Toute la journée, Napoléon attendit; Eugène ne parut point.

Le soir, la canonnade s'éteignit.

Napoléon avait un espoir, et il l'exprima tout haut, afin d'augmenter sa confiance de l'adhésion des autres : Eugène s'était sans doute replié sur Davoust et sur Ney, et, le lendemain, on verrait les trois corps réunis percer la ligne russe, et se rallier à notre arrière-garde.

La nuit passa, le jour vint, rien ne parut; seulement, le canon se réveilla : c'était Koutousof qui écrasait Ney du haut de ces mêmes collines d'où, la veille, il avait écrasé Eugène.

Napoléon appelle Bessières, Mortier et Lefèvre, les trois maréchaux qu'il a près de lui; quant à Berthier, il n'a pas besoin de l'appeler : Berthier ne le quitte pas; Berthier, c'est l'ombre de Napoléon.

Il est évident que l'armée française a derrière elle toute l'armée russe; celle-ci a cru envelopper Napoléon : elle l'a laissé passer; elle a cru César pris : elle ne tient que ses lieutenants.

En poussant en avant, — et tandis qu'il s'acharnera sur Eugène, Davoust et Ney, — on peut gagner une marche, deux marches, trois marches peut-être sur l'ennemi : alors, on est sauvé, car on est en Lithuanie, en pays ami, et ce sont les Russes, à leur tour, qui seront en pays ennemi.

Mais on aura lâchement abandonné de valeureux compagnons; on aura sauvé la tête aux dépens des membres! Ne vaut-il pas mieux mourir tous ensemble, ou tous ensemble se sauver?

Napoléon n'ordonne plus : il questionne; il ne dit plus : « Je veux! » il dit : « Voulez-vous? »

Un seul lui répond : « Allons! »

Alors, le sanglier aux défenses d'acier se retourne; mais, en ce moment, on vient lui dire que le général russe Ojarovsky l'a dépassé avec une avant-garde : on ne peut pas rentrer en Russie avec des Russes derrière soi.

L'empereur appelle Rapp.

— Marche sur cette avant-garde, lui dit-il, sans tarder d'une minute; attaque-la tout au travers de l'obscurité; pas un coup de fusil, tu comprends? rien que la baïonnette! Je veux que, pour la première fois qu'ils montrent tant d'audace, ils s'en souviennent longtemps!

On ne savait qu'obéir, quand Napoléon commandait: sans répondre une parole, Rapp s'élança en avant; mais à peine avait-il fait dix pas, que Napoléon le rappela.

Tout un monde de pensées avait traversé son cerveau en une minute.

— Non, dit-il, reste ici, Rapp : je ne veux pas te faire tuer dans une pareille échauffourée; j'aurai, l'an prochain, besoin de toi à Dantzick. Que Roguet te remplace.

Et Rapp s'en alla, tout pensif à son tour, porter cet ordre au général Roguet; — tout pensif, disons-nous, car, en effet, il y avait de quoi s'étonner que, tout près de rentrer en Russie, entouré de cent cinquante mille Russes, quand les autres parlaient de la France comme d'une terre imaginaire, lui, Napoléon, vît ce qu'il ferait dans un an, et assignât à l'un de ses lieutenants la ville que celui-ci défendrait à cent quatre-vingt-cinq lieues de l'endroit où lui-même semblait ne plus pouvoir se défendre!

Roguet partit, attaqua l'ennemi à la baïonnette, le chassa de Chirkova et de Malievo, et lui imprima un tel choc, que l'armée russe recula de dix lieues, et suspendit son mouvement pendant vingt-quatre heures.

Vers le milieu de la nuit, on signala Eugène.

Le prince arrivait seul; il s'était fait jour à travers les Russes, mais il ignorait complétement ce qu'étaient devenus Davoust et Ney. Ils se battaient probablement, car toute la journée il avait, sur sa droite, entendu le canon.

Koutousof était décidément la providence de l'armée française : le vieillard, aussi glacé que son hiver, se contentait de détruire avec ses canons, comme l'hiver détruisait avec la neige et le vent.

Napoléon profita de l'inertie de Koutousof et de la secousse donnée par Roguet à Ojarovsky pour faire filer, sur Orcha et Borisof, Victor avec trente mille hommes, et Schwartzenberg avec les dépôts; mais lui n'abandonnera pas plus Davoust et Ney qu'il n'a abandonné Eugène : il s'efforcera de les joindre; seulement, ce n'est plus, comme à Eckmühl, pour remporter une grande victoire qu'il fera ce suprême mouvement; ce sera pour sauver deux maréchaux et les débris de deux armées!

Le 17, il ordonna d'être prêt à cinq heures du matin; puis, quand toute l'armée — ce qui reste de l'armée — croit qu'on va marcher vers la Pologne, Napoléon tourne le dos à la Pologne, et se dirige vers le nord.

— Où va-t-on? demandent toutes les voix; et quel chemin nous fait-on prendre?

— On va sauver Davoust et Ney! on prend le chemin du dévouement!

Et toutes les voix se taisent; on a trouvé la chose toute simple, on obéit.

Napoléon arrachera ses deux lieutenants à la Russie, ou il restera avec eux. Eugène, sauvé, continuera son chemin vers Liady; après l'effort qu'il a fait, il peut marcher encore, mais il ne peut plus combattre. Le général Claparède, avec les malades et les blessés, défendra Krasnoï : des malades et des blessés sont suffisants pour tenir en respect un ennemi qui s'écroule dès qu'on le touche.

Au jour, Napoléon se trouve entre trois armées : il en a une à sa droite, une à sa gauche, une devant lui. Ces armées n'avaient qu'à marcher, qu'à se réunir, et elles étouffaient, entre cent vingt mille soldats, Napoléon et ses onze mille hommes! elles n'avaient qu'à faire approcher leurs batteries, qu'à faire feu pendant une journée, et elles les écrasaient! Pas un seul n'eût échappé! — Les hommes restèrent en place; les canons se turent.

Il y avait des défenseurs, invisibles aux yeux de nos soldats, qui se dressaient menaçants à ceux des Russes : c'étaient Rivoli, les Pyramides, Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Eckmülh et Wagram!

Il fallut trois années de revers pour que l'on comprît la vulnérabilité de cet autre Achille; il fallut l'Angleterre, cette ennemie acharnée, pour venir enfoncer dans le cœur du lion mourant le poignard de ses *horse-guards;* il fallut le grand ravin de Waterloo pour servir de tombe à la garde impériale!

Enfin, le canon commença d'éclater : c'était par derrière, c'était à Krasnoï. L'ennemi, qui respectait Napoléon, attaquait Claparède.

On se trouvait enfermé de quatre côtés.

Sans doute, c'était un signal : les trois autres côtés s'enflammèrent à leur tour.

On continua d'aller en avant; c'était, en grand, quelque chose comme le Kremlin : on marchait contre le feu, entre deux murailles de feu.

Tout à coup, cette muraille ardente s'ouvrit, miraculeusement percée par Davoust et ses hommes!

Il ne restait plus que Ney à rejoindre et à dégager.

Davoust n'avait pas entendu parler de lui : il savait seulement que son collègue devait être d'un jour en arrière. Or, il était impossible de l'attendre un jour sous ce feu : l'armée y eût fondu tout entière comme un bronze dans la fournaise.

Napoléon appelle Mortier.

Il lui ordonne de défendre Krasnoï, d'y attendre Ney le plus longtemps possible, tandis que lui va ouvrir, par Orcha et Liady, la route de l'armée.

Avec Napoléon est la force, nous l'avons dit, et il faut une terrible machine de guerre pour enfoncer les quarante mille Russes qui, pendant le mouvement que Napoléon vient de faire vers Smolensk, se sont glissés entre lui et la Pologne.

L'empereur et ce qui reste de la vieille garde prennent la route de Krasnoï; Mortier, Davoust et Roguet soutiennent la retraite. — Roguet et la jeune garde, qui faisaient, la veille, tête de colonne à Chirkova et Malievo, faisaient, le lendemain, l'arrière-garde à Krasnoï; aussi, en rentrant dans la ville, du 1er de voltigeurs, d'un régiment tout entier qui deux fois avait monté à l'assaut contre une batterie russe, il ne restait plus que cinquante soldats et onze officiers!

Napoléon arriva le soir à Liady; le lendemain, à Orcha.

A Smolensk, il avait encore vingt-cinq mille hommes, cent cinquante canons, un trésor, des vivres : à Orcha, il n'avait plus que dix mille hommes, vingt-cinq canons et un trésor pillé.

Ce n'était pas une retraite, c'était une déroute; il ne s'agissait plus de reculer, il fallait fuir.

On envoya le général Éblé, avec huit compagnies de sapeurs et de pionniers, assurer le passage de ces dix mille hommes sur la Bérésina.

Peut-être Napoléon devrait-il quitter Orcha; mais, en quittant Orcha, c'est Ney qu'il quitte; et, plus malheureux qu'Auguste, qui pouvait au moins redemander ses légions à Varus, c'est à lui-même qu'il redemande Ney!

A toute heure de la nuit, il ouvre sa porte, et demande :

— A-t-on des nouvelles de Ney?

A chaque bruit qu'il entend dans la rue, il ouvre sa fenêtre, et demande :

— Est-ce Ney qui arrive?

Tous les regards se tournaient du côté du Nord : on

ne voyait rien que les lignes, s'épaississant toujours, des bataillons russes. On écoutait, et l'on n'entendait plus même le canon : c'était le silence de la tombe; si Ney vivait, Ney se battrait... Ney était mort!

Et, comme si cette mort était avérée, on commençait à se répéter les uns aux autres :

— Moi, je l'ai vu le 15, et voici ce qu'il m'a dit...

— Moi, je l'ai vu le 16, et voici ce qu'il m'a répondu...

Et Napoléon, lui, disait :

— Ney! mon brave Ney! tout ce que j'ai de millions dans mes caves des Tuileries, pour racheter mon duc d'Elchingen, mon prince de la Moskova!

Tout à coup, au milieu de la nuit, on entend le pas d'un cheval qui arrive au galop, puis des cris auxquels se mêle le nom de Ney.

— Ney? crie Napoléon; qui m'apporte des nouvelles de Ney?

On pousse devant l'empereur un jeune homme couvert des lambeaux d'un uniforme bleu brodé d'argent.

Napoléon reconnaît un officier d'ordonnance d'Eugène.

— Ah! c'est vous, monsieur Paul Richard! dit Napoléon.

— Non, sire : c'est moi, Louis Richard... Mon frère Paul est mort! Mais le maréchal vit, sire.

— Où est-il?

— A trois lieues d'ici; il demande du secours.

— Davoust! Eugène! Mortier! au secours de Ney! venez, mes maréchaux! on a des nouvelles de Ney... Toutes nos pertes sont réparables : Ney est sauvé!

Eugène entre le premier.

— Une croix d'officier de la Légion d'honneur pour ce messager de bonnes nouvelles, Eugène.

—Voici celle de mon frère, sire, dit le jeune homme en tirant de sa poitrine la croix qu'il a détachée, après sa mort, de l'habit de Paul.

— Ah! c'est vous, mon brave Louis! dit Eugène. La nouvelle est bonne; mais le messager la rend meilleure encore!

— Sire, dit en entrant Mortier, me voici prêt à partir.

— Et moi aussi, dit Eugène.

— Je suis l'ancien du prince, dit Mortier.

— Sire, reprit Eugène, je suis roi : je réclame la prérogative de mon rang; personne ne donnera avant moi la main à Ney.

Mortier fit un pas en arrière.

— Donnez-moi la main, à moi, lui dit l'empereur.

Mortier prit la main de Napoléon, et la baisa avec un soupir.

— Je te ferai roi un jour, Mortier; et, alors, toi aussi, tu diras : « Je veux! »

Deux heures après, Napoléon voyait entrer Ney dans sa chambre, et lui tendait les bras en criant :

— J'ai sauvé mes aigles, puisque tu es vivant, mon brave Ney!

Puis, à ceux qui le regardaient et qui l'entouraient :

— Messieurs, dit-il, j'eusse donné trois cents millions, il y a trois heures, pour cette minute de joie que Dieu vient de me donner pour rien!

XVII

LE RETOUR

Il y a trois ans, presque jour pour jour, qu'au début de ces scènes militaires, nous avons introduit nos lecteurs dans le cabinet particulier de Napoléon aux Tuileries; prions-les de nous y attendre au milieu de cette triste et muette obscurité des palais vides de leurs maîtres; nous sommes au 18 décembre 1812 : ils ne resteront pas longtemps dans les ténèbres et le silence.

En effet, en ce moment, une mauvaise calèche de voyage est arrêtée devant le guichet des Tuileries donnant sur la rue de l'Échelle, et, depuis dix minutes, essaye vainement de se faire ouvrir.

Enfin, le concierge, réveillé par les soldats de garde plutôt que par les coups frappés à la porte, s'est décidé à s'informer des causes de ce bruit, et il est resté stupéfait à la vue du mameluk Roustan, revêtu de son uniforme égyptien, et qui, à travers les grilles, lui crie, impatient :

— Mais dépêchez-vous donc! c'est l'empereur!

Le concierge se précipite vers la porte, qui roule aussitôt sur ses gonds; la voiture passe sous le guichet, coupe diagonalement la cour, et va s'arrêter près du vestibule.

Deux hommes, l'un de haute, l'autre de moyenne taille, tout enveloppés de fourrures, descendent de la calèche, et montent rapidement les escaliers.

Le mameluk Roustan les précède, ne disant que ce mot :

— L'empereur! l'empereur! l'empereur!

Un valet de pied, arrivé en même temps que l'illustre voyageur, prend un candélabre des mains d'un de ses confrères qui vient au-devant du bruit, et va droit au cabinet de travail de Napoléon.

Il sait que le sommeil n'est que le second besoin de cet homme de fer auquel on obéit.

L'empereur traverse ce cabinet où, trois ans auparavant, il s'est arrêté et endormi un instant; où la pauvre Joséphine, légère comme une ombre, est venue à lui, et, douce comme un rêve caressant, a effleuré son front d'un baiser.

Cette fois, il ne s'arrête pas, ne s'endort pas; il passe en disant d'une voix brève :

— L'archichancelier!

C'est toujours Cambacérès qu'il demande; seulement, il ne demande que lui.

Après quoi, il s'engage, suivi de l'homme à la haute taille, dans le couloir qui conduit chez l'impératrice.

L'impératrice allait se coucher, triste et souffrante; elle venait de congédier sa femme de chambre madame Durand, et se mettait au lit, lorsque cette femme de chambre, qui allait se coucher elle-même dans la chambre contiguë à celle de l'impératrice, entend des pas dans le salon, ouvre la porte, et pousse un cri en voyant entrer deux hommes.

Puis, ne comprenant pas comment deux hommes ont pu, à une pareille heure, pénétrer jusque-là, mal rassurée sur les intentions de ces mystérieux personnages enveloppés de leurs manteaux comme des conspirateurs, elle se précipite pour défendre la chambre de l'impératrice, quand, un des deux hommes jetant son manteau sur un fauteuil, elle reconnaît Napoléon.

— L'empereur! s'écrie-t-elle, l'empereur!

Et elle s'écarte respectueusement.

L'empereur, alors, fait signe à son compagnon de l'attendre, et passe dans la chambre en disant :

— C'est moi, Louise, c'est moi.

Car l'impératrice, ce n'est plus l'aimable créole à la taille svelte malgré ses quarante ans, au charmant sourire, au teint mat, à l'œil et aux cheveux noirs, bon génie qui n'a reçu qu'une couronne, et qui a rendu une auréole; ce n'est plus la bien-aimée, la populaire Joséphine; — l'impératrice, c'est une femme de vingt-trois ans, blonde, grasse, froide, aux yeux bleus à fleur de tête, au teint blanc et rose, à la lèvre inférieure pendante; c'est la fille de François II, la nièce de Marie-Antoinette, qui a fait Napoléon neveu de Louis XVI; c'est l'antipathique et impopulaire Marie-Louise.

Pourquoi Napoléon attendait-il l'autre? pourquoi vient-il chercher celle-là? Mystère du cœur humain, inexplicable pour tous, mais qui est le même chez l'empereur que chez le dernier de ses sujets.

— L'empereur! s'était écriée Marie-Louise étonnée.

« Bonaparte! » se fût écriée Joséphine joyeuse.

Elle avait raison, la blonde fille d'Arminius, la descendante des Césars aux lèvres pendantes, ce n'était plus Bonaparte : c'était l'empereur.

Comment avait-il franchi la distance qui d'Orcha, — où nous l'avons quitté, où il venait de retrouver Ney, — le séparait encore de Paris?

En deux mots nous allons le dire.

Dans une courte halte que l'empereur avait faite à Korytnia, un courrier de France était arrivé jusqu'à lui. Ce courrier était porteur d'une lettre du comte Frochot; cette lettre, l'empereur, qu'on n'avait pas vu pâlir depuis Moscou, cette lettre, l'empereur la lut en pâlissant.

Puis il saisit une plume, attira devant lui du papier, écrivit une longue réponse; mais, craignant, sans doute, que son messager ne fût surpris par les Russes, il déchira ce qu'il avait écrit, et, à Orcha, il brûla, avec ses autres papiers, la lettre du comte Frochot, que personne ne vit, dont personne ne sut jamais le contenu; puis l'impression produite par cette lettre, sans s'éteindre dans son esprit, s'effaça peu à peu sur son visage, qui redevint, en quelques heures, impassible comme de coutume.

Napoléon avait décidé que la retraite s'opérerait par Borisof, et l'on se rappelle qu'il avait envoyé Éblé pour jeter des ponts sur la Bérésina.

Le 22 novembre, on s'était mis en chemin par une large route bordée de bouleaux tristes et effeuillés; on marchait dans une boue liquide où l'on entrait jusqu'aux genoux. Chose incroyable! beaucoup étaient si faibles, que, tombés dans cette fange, ils ne purent se relever, et s'y noyèrent!

Puis, tout le long de la route, les nouvelles arrivaient terribles.

Le soir, on aperçut un officier qui accourait à toute bride, demandant l'empereur.

L'empereur, pour donner du courage à tous, marchait à pied comme le dernier de ses soldats, un bâton à la main.

On montra l'empereur à l'officier.

Messager de mauvaise nouvelle, il venait annoncer que Borisof était tombé au pouvoir de Tchitchakof.

L'empereur écouta, impassible; mais, quand le récit fut achevé, il frappa la terre de son bâton en s'écriant :

— Il est donc écrit là-haut que tout sera contre nous?

Alors, Napoléon s'était arrêté, ordonnant qu'on brûlât toutes les voitures inutiles, et la moitié des fourgons, pour donner les chevaux à l'artillerie; qu'on s'emparât de toutes les bêtes de trait, et même de ses propres chevaux, plutôt que de laisser au pouvoir des Russes un canon ou un caisson.

Puis, donnant l'exemple, il s'était enfoncé dans l'obscure et immense forêt de Minsk. Douze ou quinze mille hommes y entrèrent avec lui, mornes et silencieux, et, peu à peu, l'ombre de la grande armée se perdit à travers les arbres.

Tout cela suivait Napoléon comme les Hébreux fugitifs suivaient la colonne de feu; d'ailleurs, ces hommes, ces spectres, ce n'était plus l'ennemi qui les effrayait : c'était l'hiver. Les Russes! qu'était-ce que cela? on était habitué à passer au travers de leurs escadrons; mais le froid, la neige, les glaces, la faim, la soif, la boue, là étaient les vrais obstacles!

On arriva à la Bérésina, et l'on passa malgré les Russes. Le monstre qui prit l'armée par les pieds, et qui l'attira à lui, le gouffre qui en dévora une partie, ce fut la rivière : on y laissa douze mille hommes, — car on avait rejoint le corps d'armée de Victor et d'Oudinot, — mais on passa.

Le 29, l'empereur avait quitté les bords de la rivière fatale.

Trois fleuves barrèrent sa route d'une façon terrible, à trois époques différentes : le Danube, à Essling; la Bérésina, à Borisof; l'Elster, à Leipzig.

Le 30 novembre, il était à Pleszczénitzy; le 4 décembre, à Bienitza; le 5, à Smorgony.

Là, il réunit tous ses maréchaux, fit à chacun d'eux la part d'éloges qui lui était due, et à lui, leur chef, sa part de blâme, en ajoutant cependant ces mots :

— Si j'étais un Bourbon, il m'eût été facile de ne point commettre de faute.

Puis, après leur avoir fait lire par Eugène le vingt-neuvième bulletin, il leur annonça officiellement son départ.

Ce départ devait avoir lieu la nuit même; sa présence à Paris était indispensable : de Paris seulement, il pouvait secourir l'armée, contenir les Autrichiens et les Prussiens, et s'organiser de manière à se retrouver, trois mois après, avec cinq cent mille hommes, sur la Vistule.

Quant au commandement, il le laissait au roi de Naples.

Il était dix heures du soir; l'empereur se leva, embrassa ses lieutenants, et partit.

Il s'enferma dans une mauvaise voiture avec Caulaincourt et l'interprète Vonsovitch; derrière lui, dans un traîneau, venaient Lobau et Duroc; pour toute suite, il emmenait Roustan et un valet de pied.

D'abord, il avait passé à Miedniky, où le duc de Bassano l'avait rassuré sur les approvisionnements; les rations de pain, de viande, d'eau-de-vie et de fourrage étaient là par cent mille, l'armée pouvait y séjourner huit jours.

De Kovno et de Vilkovisky, où il prit un traîneau, il avait expédié des courriers tandis qu'on relayait. A Varsovie, il s'était arrêté, avait conféré avec les ministres polonais, leur avait demandé une levée de dix mille hommes, leur avait accordé quelques subsides, leur avait promis son retour à la tête de trois cent mille hommes, et avait repris son chemin. A Dresde, il avait vu le roi de Saxe, et avait écrit à l'empereur d'Autriche; puis il avait dicté à M. de Saint-Aignan, son ministre à Weimar, — qui se trouvait momentanément dans la capitale de la Saxe, — des lettres pour tous ses collègues de la confédération du Rhin, et pour les principaux commandants militaires d'Allemagne.

Là, il laissa son traîneau, et M. de Saint-Aignan lui donna une de ses voitures.

Enfin, le 18, à onze heures du soir, il était aux Tuileries, comme nous l'avons dit.

De Moscou à Smorgony, il n'avait été que Xénophon, dirigeant sa fameuse retraite; de Smorgony à la frontière française, il n'avait été que Richard Cœur-de-lion retournant de Palestine, et que le premier duc d'Autriche venu pouvait arrêter, et jeter en prison; — à Paris, aux Tuileries, il se retrouvait, momentanément du moins, le maître de l'Europe.

Nous l'avons vu entrer, traverser son cabinet, se précipiter dans la chambre de Marie-Louise. Il y était encore quand on vint lui dire que Cambacérès se tenait à ses ordres.

En repassant par le salon, il trouva Caulaincourt, qui s'était endormi en l'attendant : lui seul pouvait se passer de sommeil.

— Oh! c'est donc vous, sire! s'écria l'archichancelier.

— Oui, mon cher Cambacérès, répondit Napoléon; j'arrive comme, il y a quatorze ans, j'arrivais d'Égypte, presque fugitif, après avoir été tenter l'Inde par le nord, comme je l'avais été tenter par l'orient!

Mais ce que ne disait pas Napoléon, c'est qu'au retour d'Égypte, sa fortune était à son aurore, et qu'au retour de Russie, sa destinée était froide et sombre comme la contrée qu'il abandonnait.

Cambacérès attendit; il savait qu'en pareille circonstance, Napoléon, ayant beaucoup de choses à dire, avait besoin de parler.

Napoléon se promena un instant, les mains derrière le dos; puis, tout à coup, s'arrêtant et s'adressant à Cambacérès comme si celui-ci eût pu suivre sa pensée, ainsi qu'un voyageur penché sur le bord d'une rivière suit le cours de l'eau :

— La guerre que je soutiens, s'écria-t-il, est une guerre politique; je l'ai faite sans animosité; j'eusse voulu épargner à la Russie les maux qu'elle-même s'est faits... J'aurais pu armer contre elle la plus grande partie de sa population, en proclamant la liberté des esclaves : je me suis refusé à cette mesure, qui aurait voué à la mort et aux plus horribles supplices des milliers de familles.

Puis, répondant toujours à sa pensée, qui le ramenait des marais de la Bérésina à Paris d'une course bien autrement rapide que le traîneau de Vilkovisky :

— C'est à l'idéologie, continua-t-il, que la France doit tous les malheurs qu'elle a éprouvés. Ses erreurs devaient la conduire, et l'ont effectivement conduite au régime des hommes de sang, qui ont proclamé le principe de l'insurrection comme un devoir, qui ont adulé le peuple en l'élevant à une souveraineté qu'il était incapable d'exercer. Lorsqu'on est appelé à régénérer un État, ce sont des principes tout opposés qu'il faut suivre; c'est dans l'histoire qu'il faut chercher les avantages et les inconvénients des différentes législations; voilà ce que les magistrats d'un grand empire ne doivent jamais perdre de vue; ils doivent, à l'exemple des présidents Harlay et Molé, être toujours prêts à défendre le souverain, le trône et les lois. La plus belle mort serait celle d'un soldat qui tombe au champ d'honneur, si la mort d'un magistrat qui périt en défendant son souverain, le trône et les lois, n'était plus glorieuse encore... Mais, ajouta-t-il en s'animant, au contraire de cela, il y a des magistrats pusillanimes qui restent constamment au-dessous de leur devoir!

Et, se retournant tout à coup vers Cambacérès :

— Voyons, vous qui êtes mon ami, dit-il, comment cela s'est-il passé?

Cambacérès avait senti monter le flot; il avait vu où tendait cette marée de paroles : il comprit qu'il était question de la conjuration Malet, dont la nouvelle, reçue à Korytnia, avait si fort préoccupé l'empereur.

— Votre Majesté veut des détails? demanda Cambacérès.

— Oui, voyons, dites-moi tout, fit l'empereur en s'asseyant.

— Votre Majesté connaissait-elle Malet?

— Non... de vue seulement; une fois je l'ai aperçu, et l'on m'a dit : « Voilà le général Malet. » Je savais qu'il était de la société des Philadelphes, grand ami d'Oudet, qui a été tué à Wagram, et dont on n'a pas manqué de me mettre la mort sur le dos... En 1808, pendant que j'étais en Espagne, ce Malet avait déjà conspiré contre moi; je pouvais le faire fusiller alors, — j'avais, Dieu merci, assez de preuves pour cela, — mais, que voulez-vous! j'ai horreur du sang... Ce petit Staps, c'est lui qui a voulu mourir; moi, je lui avais fait grâce. Ils croient qu'on me tue comme cela, les insensés! — Mais revenons à cet homme... Il était dans une maison de santé où j'avais permis son transfert... Vous voyez, Cambacérès, voilà ce que c'est que de me parler toujours clémence! Avec cela que je suis un tyran bien dur! — Où était cette maison de santé?

— A la barrière du Trône, sire.

— Comment s'appelle le propriétaire?

— Le docteur Dubuisson.

— Ami ou ennemi?

— Le docteur?

— Oui; je vous demande s'il était de la conspiration.

— Ah! bon Dieu, le pauvre homme! il ne s'en doutait pas.

— Enfin, il a ouvert la porte?

— Eh! non, Malet a passé par-dessus le mur.

— Seul?

— Avec un abbé Lafon, un Bordelais; ils avaient un portefeuille tout rempli d'ordres, de sénatus-consultes, de proclamations. Deux de leurs complices les attendaient dans la rue : Boutreux, un précepteur; Rateau, un caporal.

— Et ce sont ces drôles-là qui se sont permis de jouer, l'un le rôle de préfet de police, l'autre celui d'aide de camp?

— Oui, sire.

— Il me semble qu'il y avait encore un autre prêtre... Les prêtres! j'ai cependant assez fait pour eux!

— Celui-là était Espagnol.

— Alors, cela ne m'étonne plus...

— C'était une ancienne connaissance de prison de Malet; il demeurait à la place Royale. C'est chez lui qu'étaient cachés les armes et l'uniforme de général, une écharpe d'aide de camp, une ceinture de commissaire de police...

— Ils avaient tout prévu! s'écria Napoléon avec impatience. Après?

— Malet, une fois habillé, armé, va frapper à la porte de la caserne Popincourt, se fait annoncer au colonel sous le nom du général Lamotte...

— Ainsi, murmura Napoléon, c'est sous un nom emprunté, ignoré, inconnu, qu'on peut faire de pareilles choses! Et le colonel?

— Le colonel, sire, était dans son lit, malade de la fièvre; le général Malet l'aborda par ces mots : « Eh bien, colonel, il y a du nouveau : Bonaparte est mort! »

— Bonaparte! répéta Napoléon. Oui, pour certaines gens, je suis toujours Bonaparte! Mais à quoi m'ont donc servi quatorze ans de succès, le 18 brumaire, le sacre, mon alliance avec la plus vieille maison d'Europe, pour que, le jour où le premier venu vient dire : « Bonaparte est mort! » tout soit fini?... Bonaparte est mort! Mais Napoléon II, qu'en faisait-on? Napoléon II était vivant, ce me semble?

— Sire, répondit Cambacérès, vous savez ce que c'est que le soldat; il voit un ordre : il ne le discute pas, il obéit.

— Oui; mais quand l'ordre est faux?...

— Le colonel le croyait vrai : il appelle son major; l'ordre est relu par le prétendu général Lamotte; la cohorte est rassemblée, et mise à la disposition de Malet. Avec cette cohorte, qui ne possède pas une cartouche, et qui n'a à ses fusils que les pierres de bois dont on se sert pour l'exercice, Malet se rend à la Force, s'en fait ouvrir les portes, appelle un Corse nommé Boccheciampi...

— Un Corse? interrompit Napoléon. Je suis bien sûr que celui-là n'a pas été dupe! Et puis?

— Et puis les généraux Lahorie et Guidal.

— Guidal! encore un que je pouvais faire juger par un conseil de guerre, et envoyer à Toulon : ses communications avec les Anglais étaient flagrantes, à celui-là, j'espère!

— Eh bien, oui; mais, au lieu de cela, c'est un brevet de sénateur qu'on lui apporte; puis vient Lahorie, à qui l'on remet sa nomination de ministre de la police, et l'ordre d'arrêter son prédécesseur Rovigo.

— Celui-là, reprit Napoléon avec ce sentiment d'exacte justice qui pouvait s'altérer parfois, mais qui,

cependant, était dans son caractère, celui-là pouvait s'y tromper : réveillé à quatre heures du matin, délivré par la force armée, il avait une excuse... Voyons, Cambacérès, voyons ce que tout cela devient.

— Ici, sire, l'action se partage : tandis que le nouveau ministre de la police va faire arrêter l'ancien, Malet commence par expédier une ordonnance à la caserne Babylone, avec un paquet à l'adresse des sous-officiers qui y sont en quartier; ce paquet renfermait copie des sénatus-consultes, et l'ordre de relever, avec une compagnie nouvelle, les postes de la Bourse, du Trésor, de la Banque et des barrières.

— Quel était le colonel de ce régiment? demanda Napoléon.

— Le colonel Rabbe.

— Il a résisté, celui-là, j'espère?

— Il a été trompé comme le colonel Soulié, sire, et il a obéi.

Napoléon frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Enfin, murmura-t-il, voyons, voyons!

— Pendant ce temps, Lahorie marchait sur l'hôtel de la police générale, après avoir détaché Boutreux sur la préfecture; le préfet est arrêté et conduit à la Force...

— Dans la chambre de Guidal... C'est bien fait! pourquoi se laissait-il arrêter?

— Cependant, sire, au milieu du tumulte, le baron Pasquier avait eu le temps de dépêcher un messager au duc de Rovigo; mais le messager ne put pénétrer jusqu'à celui-ci. Lahorie marchait vite, et procédait en enfonçant les portes : il venait d'enfoncer celle du cabinet du ministre, quand le ministre lui-même parut à la porte en face.

— Mais Lahorie et Rovigo n'étaient-ils pas amis? Je ne sais plus dans quelle circonstance Rovigo m'avait recommandé cet homme.

— Ils se tutoyaient, sire; et c'est en tutoyant le ministre que Lahorie lui cria : « Rends-toi, Savary! tu es mon prisonnier; je ne veux point te faire de mal. »

— Et Savary?

— Voulut résister, sire; Savary, vous le savez, n'est point un homme qu'on arrête facilement; mais Lahorie crie : « Saisissez-le! » et dix hommes se jettent sur le ministre, qui n'avait pas d'armes, et que Guidal, à son tour, conduit tout rugissant à la Force.

— Allez, allez! J'écoute.

— Cependant, Malet, introduit chez le comte Hullin, commandant de Paris, l'avait arrêté par ordre du ministre de la police, et, sur la première observation que le comte Hullin lui avait faite, avait renversé celui-ci à ses pieds d'un coup de pistolet dans la mâchoire. De là, il passe chez l'adjudant général Doucet, chef de l'état-major, lui annonce que le nouveau gouvernement le maintient dans ses fonctions, et lui trace la marche qu'il doit suivre. Tout à coup, un homme s'avance, et, interrompant l'orateur au milieu de son discours : « Vous n'êtes pas le général Lamotte, dit-il; vous êtes le général Malet! Vous étiez hier, cette nuit encore peut-être, prisonnier d'État. »

— A la bonne heure! en voilà donc un! s'écria Napoléon. Et il s'appelle?...

— L'adjudant de place Laborde, chef de la police militaire... Alors, Malet, tire son second pistolet, et va faire feu sur Laborde, quand le général Doucet lui arrête le bras, et pousse Laborde dehors. Laborde, en sortant, rencontre Pâques, inspecteur général du ministre, qui vient pour s'entendre avec l'adjudant de place, sur le transfert de Guidal à Toulon. A son grand étonnement, Pâques apprend de Laborde que Guidal est sénateur, Lahorie ministre de la police, Boutreux préfet, et que le général Hullin a été grièvement blessé d'un coup de pistolet que lui a tiré le général Malet, chef du gouvernement provisoire... Cinq minutes après, grâce à Laborde et à Pâques, Malet était prisonnier à son tour, et l'on arrêtait Lahorie, qui, de bonne foi jusqu'au bout, ne pouvait comprendre pourquoi on l'arrêtait. Guidal ne fut pris que dans la soirée; Boutreux, huit jours après.

— Et, aujourd'hui, demanda Napoléon, que reste-t-il de tout cela?

— Il reste le colonel Rabbe, qui a obtenu un sursis, et le caporal Rateau, dont l'oncle est procureur général à Bordeaux.

— Et les autres?

— Les autres?

— Oui, les conspirateurs.

— Les trois généraux, le colonel Soulié, le major Piquerel, quatre officiers de leurs corps et deux du régiment de Paris ont été fusillés le 20 octobre.

Napoléon demeura un instant pensif; puis, avec une certaine hésitation :

— Et comment sont-ils morts? reprit-il en fixant sur Cambacérès un œil qui voulait dire :

« Je demande la vérité. »

— Bien, sire, et ainsi qu'il convient à des militaires, même coupables : Malet, plein d'ironie, mais aussi plein de conviction; les autres, calmes, fermes, mais s'étonnant d'aller au supplice avec un homme et pour un complot qu'ils ne connaissaient pas.

— Ainsi, vous avez cru devoir permettre cette exécution, monsieur l'archichancelier?

— J'ai cru devoir, le crime étant grand, réclamer une prompte justice.

— Peut-être avez-vous eu raison... à votre point de vue.

— A mon point de vue, sire?

— Oui, d'archichancelier, c'est-à-dire de haut justicier; mais, à mon point de vue, à moi...

Napoléon s'arrêta.

— Pardon, sire, dit Cambacérès insistant pour connaître toute la pensée de Napoléon.

— Eh bien, à mon point de vue, à moi, reprit l'empereur, c'est-à-dire au point de vue politique, j'eusse agi autrement.

— Sire...

— Je dis *moi*, et non pas vous, mon cher Cambacérès.

— Alors, Votre Majesté eût fait grâce?

— A tous les complices, comme ayant cru obéir à des ordres supérieurs.

— Et à Malet?

— Malet, c'est autre chose : je l'eusse fait enfermer à Charenton, comme fou!

— De sorte que le colonel Rabbe et le caporal Rateau?...

— Qu'ils soient mis en liberté demain matin, mon cher Cambacérès! Que l'on sache ainsi que je suis de retour à Paris.

Puis, avec un de ces signes de familiarité dont Napoléon honorait seulement ses intimes :

— Bonsoir, mon cher archichancelier! dit-il. A demain, au conseil d'État!

Et, rentrant chez lui, il murmura :

— Lahorie, Lahorie... un ancien aide de camp de Moreau! Je ne serais pas étonné que Moreau croisât devant le Havre avec la flotte anglaise.

Il ne se trompait que d'un an : l'année suivante, Moreau devait quitter l'Amérique pour venir, devant Dresde, se faire couper les deux jambes par un boulet français!

Le 1er mai 1813, — ainsi qu'il l'avait annoncé à ses maréchaux en quittant Smorgony, — l'empereur est dans la plaine de Lutzen, à la tête d'une armée de trois cent mille hommes.

Il en aurait cinq cent mille si la Prusse ne l'avait

pas abandonné, si l'Autriche n'était pas toute prête à le trahir.

Ce n'est donc ni sa faute, ni celle de la France, s'il a deux cent mille hommes de moins qu'il n'avait dit.

Dès le 29 avril, les premiers coups de canon ont été tirés.

Le 2 mai, la victoire de Lutzen l'a rendu maître de toute la rive gauche de l'Elbe, depuis la Bohême jusqu'à Hambourg!

XVIII

LE CHEMIN DE L'EXIL

Le samedi 23 septembre 1815, un bâtiment de haut bord, portant, à sa corne, le pavillon anglais, et, à son grand mât, le pavillon amiral, traversait la ligne par 0 de latitude, 0 de longitude, et 0 de déclinaison; il venait d'Europe, et, à la marche qu'il suivait, semblait faire route pour l'Amérique du Sud ou pour l'Inde.

C'était jour de *grande barbe*, comme disent les Anglais; aussi y avait-il fête à bord.

Cette fête — célébrée en pareille circonstance sur tous les bâtiments des nations civilisées — était celle du *bonhomme Tropique;* seulement, la même par le fond dans toutes les marines, elle varie parfois dans la forme.

A bord du bâtiment anglais, comme toujours, le commandement semblait suspendu et abandonné à l'équipage, qui, d'une voix unanime, l'avait déféré au plus vieux matelot, lequel, armé d'un trident, décoré d'une longue barbe, et le front ceint d'une couronne de papier doré, était assis sur un trône dressé au pied du grand mât.

Là, Sa Majesté Tropicale se faisait amener tous ceux qui traversaient la ligne pour la première fois, leur faisait enduire le visage de goudron, leur faisait passer sur les joues et le menton un gigantesque rasoir en fer-blanc, et, quand ils étaient ainsi barbifiés, sur un signe de lui, une immense tonne à bière, qui ne le cédait en grandeur qu'au fameux tonneau d'Heidelberg, versait, par un mouvement de bascule, sur la tête du patient, une douche d'eau salée équivalent à la cascade de Pisse-Vache.

Sur quoi, la barbe était finie, et le passager, l'officier ou le matelot arrosé pouvait aller se sécher au soleil de l'équateur, tandis que le secrétaire du dieu Neptune lui délivrait un certificat, constatant qu'il avait payé le passage au bonhomme Tropique.

Au milieu de la cérémonie, un officier français apparut tout à coup sur le pont, et, s'approchant du dieu Neptune :

— Majesté, lui dit-il en assez bon anglais, voici cent pièces d'or qui sont envoyées de la part de l'empereur Napoléon.

— L'empereur Napoléon? dit le dieu. Je ne connais pas cela : je ne connais que le général Bonaparte.

— Eh bien, soit! dit l'officier en souriant; j'oublie toujours que le général Bonaparte a été dix ans empereur... Je me reprends donc, et je dis : Majesté, voici cent napoléons qui sont envoyés de la part du général Bonaparte.

— Alors, c'est autre chose! dit le dieu en tendant sa large main.

Mais une main blanche, fine, aristocratique, s'interposa entre la main de l'officier français et celle du matelot anglais, et reçut les cent napoléons en disant :

— Donnez-moi cette bourse, général; je crois plus prudent de n'en faire la répartition que ce soir.

Le dieu Neptune gronda dans sa barbe de roseaux; mais il se soumit, et la cérémonie de la *grande barbe* allait continuer, quand un matelot cria :

— Ohé! de l'arrière, un requin!

— Au requin! au requin! crièrent toutes les voix.

Et le dieu Neptune, abandonné, se leva de son trône, et s'en alla, comme les autres, voir ce qui allait se passer à l'arrière.

Avec la permission de l'amiral, — car, ainsi que l'indiquait le pavillon flottant au grand mât, le bâtiment était monté par un amiral, — avec la permission de l'amiral, disons-nous, les matelots s'établirent à l'arrière, réservé, on le sait, aux seuls officiers supérieurs.

L'un d'eux amorça, avec une tranche de lard, un hameçon gigantesque pendu à une chaîne de fer, puis il jeta la chaîne à l'eau.

L'horrible squale, dont on voyait la nageoire dorsale à fleur d'eau, plongea rapidement, et, au bout de quelques secondes, les matelots, qui venaient d'attacher la chaîne à la barre du timonier, sentirent une effroyable secousse, puis ils virent la chaîne s'étendre avec rapidité dans trois ou quatre directions différentes. Les anneaux craquaient en roulant sur la muraille du bâtiment, et l'on eût pu croire qu'elle allait se briser.

Enfin, les secousses s'adoucirent peu à peu, et l'on aperçut quelque chose de blanc qui s'agitait au bout de la chaîne violemment tendue : c'était le ventre du requin agonisant.

Alors, de grands cris retentirent, poussés par tout l'équipage; cris de triomphe, plus grands que n'avaient été les cris de joie qui les avaient précédés aux moments les plus enthousiastes de la fête du bonhomme Tropique.

Aussi, à ces cris, vit-on sortir de l'escalier d'arrière un homme qui n'avait pas encore paru sur le pont.

Cet homme était vêtu du petit chapeau traditionnel, et de l'habit vert des chasseurs de la garde, sur lequel brillaient la plaque de la Légion d'honneur et la simple croix de chevalier, accouplées à la Couronne-de-Fer; — il était suivi du général qui avait remis les cent napoléons, et d'un autre officier de quarante-cinq à cinquante ans, portant l'uniforme de la marine française.

Cet homme, c'était Napoléon; le général qui le suivait, c'était Montholon; l'officier qui portait l'uniforme de la marine française, c'était Las-Cases.

On était à bord du *Northumberland*, commandé par l'amiral Cockburn, et faisant voile pour Sainte-Hélène, avec ordre aux matelots, aux officiers, et même à l'amiral, de ne donner à Napoléon que le titre de *général Bonaparte;* on était sous voile depuis le 7 août : il y avait, par conséquent, quarante-sept jours que l'on avait quitté la rade de Plymouth.

On venait de traverser la ligne; mais, par une attention de l'amiral, ni l'empereur — tout réduit qu'il était au rang de général Bonaparte — ni aucune des personnes qui l'accompagnaient n'avaient été soumis à la ridicule cérémonie du baptême; seulement, ayant entendu les cris changer d'expression, l'illustre prisonnier était monté sur le pont et venait voir de quoi il s'agissait.

Tout est une distraction à bord : quand Napoléon sut qu'un requin venait d'être pris et suivait le bâtiment à la remorque, il alla s'asseoir sur le canon qui était son siége habituel et attendit.

Un instant après, les cris des matelots annoncèrent qu'on était en train de hisser l'animal; puis on vit paraître, au-dessus de la muraille du navire, sa tête pointue et sa gueule armée d'une triple rangée de dents; un dernier effort l'amena sur le pont; — mais, au moment où il y retombait, les matelots s'écartèrent précipitamment : aucun ne se souciait d'assister de de trop près à son agonie.

En effet, à peine le requin fut-il sur le pont, que, rencontrant un point d'appui, il bondit à la hauteur de la misaine; puis, trouvant l'affût d'un canon à la portée de sa gueule, il le mordit de manière à ce que, ses dents étant entrées dans le bois, il restât immobile, pris un instant par sa propre morsure.

Le chef charpentier en profita : il s'approcha du squale et lui déchargea sur la tête un terrible coup de hache.

L'animal arracha ses dents du bois de l'affût, où elle laissèrent une profonde empreinte, et, d'un seul bond, passa de tribord à bâbord. Trois ou quatre hommes qu'il rencontra sur son chemin furent renversés par le choc; un d'eux demeura sans connaissance; les autres sautèrent sur le bastingage, et, du bastingage, grimpèrent dans les haubans avec l'agilité d'une troupe de singes.

Tout cela se passait au milieu des cris et des rires de l'équipage, la mascarade des matelots rendant la lutte et les évolutions qu'elle amenait on ne peut plus pittoresques.

Napoléon trouva d'abord un certain amusement dans cette espèce de bataille; puis, au milieu du mouvement, des cris, des clameurs, il finit par tomber dans une profonde rêverie.

Quand il en sortit, le requin avait la tête coupée, le ventre ouvert; un matelot tenait le cœur de l'animal dans sa main, et le chirurgien du bord, tandis que ce corps sans tête gisait ouvert d'un bout à l'autre, constatait que le cœur séparé du corps continuait de se contracter, tant est grande la puissance vitale chez ces terribles animaux.

Napoléon fut pris d'un mouvement de pitié pour cette gigantesque souffrance : il détourna les yeux, et ses yeux, en se détournant, rencontrèrent le comte de Las-Cases.

— Venez, dit-il, que je vous dicte un chapitre de mes Mémoires.

Las-Cases suivit l'empereur; mais, comme il allait disparaître dans l'entre-pont, le commandant Ross se pencha vers le comte et lui demanda :

— Pourquoi donc le général Bonaparte s'en va-t-il?

— L'empereur s'en-va, répondit Las-Cases, parce qu'il ne peut supporter la vue des souffrances de cet animal.

Les Anglais se regardèrent étonnés : on leur avait dit qu'après chaque combat Napoléon se promenait sur les champs de bataille, pour repaître ses yeux de la vue des morts, et réjouir ses oreilles des gémissements des blessés.

Lorsque l'étonnement fut passé, on lava le pont, couvert de sang, et l'on reprit la fête interrompue par l'apparition du requin.

Pendant ce temps, Napoléon dictait les pages où il réfute l'empoisonnement des pestiférés de Jaffa.

C'était une idée qui était venue à l'empereur par ennui, que celle d'écrire l'histoire de ses campagnes.

La saison était chaude, la journée monotone; l'empereur, au commencement de la traversée, montait rarement sur le pont, — jamais avant le déjeuner, — et, comme en campagne, il déjeunait à des heures irrégulières.

Quant aux Anglais, ils déjeunaient à huit heures précises, et les Français à dix.

De l'heure du déjeuner à quatre heures, l'empereur lisait ou causait avec Montholon, Bertrand ou Las-Cases; à quatre heures, il s'habillait, passait dans la salle commune et faisait une partie d'échecs; à cinq heures, l'amiral venait lui-même annoncer que le dîner était servi.

Alors on se mettait à table.

Le dîner de l'amiral durait, d'habitude, près de deux heures; c'était une heure cinquante minutes de plus que ne duraient les dîners de Napoléon. Aussi, dès le premier jour, au moment où l'on apporta le café, l'empereur se leva-t-il; le grand maréchal et Las-Cases, invités à la table de l'amiral, se levèrent également et sortirent.

L'étonnement fut grand; l'amiral était tout près de se fâcher; il prononça quelques plaintes en anglais sur le manque de savoir-vivre de l'empereur; mais madame Bertrand, restée en arrière, répondit dans la même langue :

— Monsieur l'amiral, vous oubliez, ce me semble, que vous avez affaire à celui qui a été le maître du monde, et que, quand il se levait de table, soit à Paris, soit à Berlin, soit à Vienne, les rois à qui il faisait l'honneur de les inviter à sa table se levaient derrière lui et le suivaient.

— C'est vrai, madame, reprit l'amiral; mais, comme nous ne sommes point des rois, et que nous ne sommes ni à Paris, ni à Berlin, ni à Vienne, nous ne trouverons pas mauvais que le général Bonaparte se lève de table avant la fin du dîner; seulement, il trouvera bon que nous y restions.

A partir de ce jour, liberté entière fut prise et accordée.

Ce fut pendant ces longues conversations de bord que Las-Cases recueillit de la bouche même de l'empereur toutes les anecdotes qu'il cite, dans son *Mémorial*, sur l'enfance et la jeunesse du prisonnier de Sainte-Hélène; puis le moment vint où ce genre de conversation s'épuisa, où Napoléon se lassa de raconter, quoique son auditeur ne se lassât point d'entendre; et, le samedi 9 septembre, il avait commencé à dicter ses campagnes d'Italie.

Sauf cette distraction, qui lui prit d'abord une demi-heure, puis une heure, puis deux heures, puis même jusqu'à trois, les journées s'écoulaient dans une uniformité monotone; — et l'on compta ainsi depuis le lundi 7 août jusqu'au samedi 13 octobre.

Ce jour-là, en dînant, l'amiral annonça que, le lendemain, vers six heures du soir, il espérait avoir connaissance de Sainte-Hélène. Ce fut, on le comprend bien, une grande nouvelle à bord : on avait soixante-sept jours de mer!

Le lendemain, en effet, pendant que l'on était à table, le matelot que l'on avait placé, dès deux heures de l'après-midi, en vigie dans les barres de perroquet, cria : « Terre! »

On était au dessert; on se leva et l'on monta sur le pont.

L'empereur gagna l'avant du vaisseau et chercha des yeux la terre.

Une espèce de brouillard qui lui semblait flotter à l'horizon fut tout ce qu'il put apercevoir; il fallait l'œil d'un marin pour affirmer que ce brouillard était un corps solide.

Le lendemain, dès le point du jour, tout le monde était réuni sur le pont. Quoique, une partie de la nuit, le bâtiment fût resté en panne, on avait cependant assez marché pour qu'à ce moment, et grâce à la limpidité de l'air matinal, l'île fût devenue parfaitement visible.

Vers midi, on jeta l'ancre; on n'était plus guère qu'à trois quarts de lieue de la terre. Il y avait cent dix jours que Napoléon avait quitté Paris : la traversée de l'exil avait duré plus longtemps que ce second règne placé entre l'île d'Elbe et Sainte-Hélène.

L'empereur, qui était sorti de sa chambre plus tôt que d'habitude, s'avança le long du passavant et fixa sur l'île un regard impassible : pas un muscle de son visage ne bougea; et, il faut le dire, ce masque d'airain était si bien soumis à la volonté du moderne Auguste, que les seuls muscles qui en parussent vivants étaient les muscles avoisinant la bouche.

La vue de l'île n'était cependant point satisfaisante :

on apercevait un village plus long que large, perdu au fond de gigantesques rochers, nus, secs, dévorés par le soleil. Comme à Gibraltar, on eût pu promettre cent louis à l'ingénieur assez habile pour trouver une place où manquât un canon.

L'empereur, au bout de dix minutes de contemplation, se tourna vers Las-Cases.

— Allons travailler! dit-il.

Et il descendit, fit asseoir Las-Cases, et se mit à dicter sans que sa voix indiquât la moindre altération.

L'ancre jetée, l'amiral était aussitôt descendu dans sa yole et avait ramé vers l'île.

A six heures du soir, il revint, très-fatigué; il avait parcouru l'île entière et pensait avoir trouvé un endroit convenable : malheureusement, il fallait des réparations, et ces réparations pouvaient exiger deux mois.

Or, l'ordre positif des ministres anglais était de ne point descendre Napoléon à terre que sa demeure ne fût prête à le recevoir.

Mais l'amiral se hâta de dire que le général Bonaparte devant être fatigué et las de la mer, il prenait sur lui de le faire débarquer; seulement, le débarquement n'était pas possible pour le soir. L'amiral annonça que, le lendemain, on dînerait une heure plus tôt que de coutume, afin que l'on pût s'embarquer après le dîner.

Le lendemain, en sortant de la salle à manger, l'empereur trouva tous les officiers réunis sur la dunette, et les trois quarts de l'équipage groupés sur les passavants.

Un canot attendait : il y descendit avec l'amiral et le grand maréchal.

Un quart d'heure après, le lundi 16 octobre 1815, il touchait le sol de Sainte-Hélène.

Voir, pour le reste, le *Prométhée* d'Eschyle.

XIX

LIESCHEN WALDECK

A cette même heure où Napoléon touchait le sol dévorant de l'exil, — dans la petite ville de Wolfach, cachée au fond d'une des vallées les plus pittoresques du grand-duché de Bade, une jeune fille de seize ans, comme la Marguerite de Gœthe, laissait son rouet s'arrêter, et, les bras tombants, la tête appuyée à la muraille et les yeux levés au ciel, murmurait cette chanson si connue en Allemagne :

Rien ne console
De son adieu;
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

Mon âme est vide,
Mon cœur est sourd;
J'ai l'œil livide
Et le front lourd.

Ma pauvre tête
Est à l'envers;
Adieu la fete
De l'univers!

En sa présence,
Le monde est beau;
En son absence,
C'est un tombeau!

A la fenêtre,
Son œil distrait
Me voit paraître
Dès qu'il paraît.

Sa voix m'emporte
Dedans, dehors;
Qu'il entre ou sorte,
J'entre ou je sors.

Arrivée là de sa chanson, la jeune fille était si absorbée dans sa pensée, qu'elle n'entendit point la porte donnant sur une cour intérieure s'ouvrir, et qu'elle ne vit point entrer, ou plutôt s'arrêter sur le seuil de cette porte un jeune homme de vingt-neuf à trente ans, vêtu du costume des paysans de Westphalie.

Nous disons *vêtu du costume*, car, en regardant de près ce jeune homme, on retrouvait en lui, malgré son effort pour le cacher, une certaine allure militaire indiquant que l'habit d'officier était le seul qui pût bien aller à cette taille à la fois souple et décidée.

Quant au visage, il était beau et mâle à la fois, l'œil était bleu foncé, vif, hardi; les cheveux étaient d'un blond presque châtain, les dents superbes.

La jeune fille, qui ne s'était pas aperçue de son arrivée, continua :

Joyeuse ou sombre,
Selon sa loi,
Je suis son ombre,
Et non plus moi.

Rien ne console
De son adieu;
Je deviens folle,
Mon Dieu! mon Dieu!

L'accent de la jeune fille, à mesure qu'avançait la chanson, devenait si triste, nous dirons presque si douloureux, que le jeune homme n'eut pas le courage d'écouter les trois ou quatre couplets qui restaient encore à chanter, et que, s'approchant vivement :

— Lieschen! dit-il.

La jeune fille tressaillit, se retourna, distingua le jeune homme à travers l'obscurité qu'elle avait laissée venir sans allumer la lampe au triple bec de cuivre préparée sur le bahut de chêne, et, d'une voix presque effrayée :

— C'est vous! dit-elle.

— Oui; quelle triste et mélancolique chanson chantez-vous donc là?

— Vous ne la connaissez pas?

— Non, répondit le jeune homme.

— On voit bien que vous êtes Français!

— A quoi? à la manière dont je prononce l'allemand? Vous m'inquiétez un peu, Lieschen, en me disant cela.

— Oh! non, vous parlez l'allemand comme un Saxon. Je dis que l'on voit que vous êtes Français, parce que, chez nous autres Allemands, cette chanson est populaire, et qu'il n'y a pas, du Rhin au Danube, de Kehl à Vienne, une jeune fille qui ne la chante; c'est la *Marguerite au rouet* de notre grand poëte Gœthe.

— Oui, je sais cela, dit le jeune homme en souriant; en voici la preuve.

Et, dans le plus pur saxon, comme disait la jeune fille, il répéta les quatre premiers vers de la mélancolique chanson.

— Alors, que me disiez-vous?

— Eh! mon Dieu, je vous disais : « Parlez, Lieschen! le son de votre voix me réjouit! » comme je dis à un un oiseau : « Chante, oiseau! j'aime à t'entendre chanter! »

— Eh bien, maintenant, j'ai parlé.

— Oui, c'est à moi de parler à mon tour.

Il s'approcha de la jeune fille, et, lui tendant la main :

— Adieu! dit-il.

— Comment, adieu? s'écria-t-elle.

— Lieschen, il faut que je parte, que je quitte Wolfach, que je m'enfonce plus avant dans l'Allemagne.

— Courez-vous quelque nouveau danger?

— Le danger que court un proscrit : d'être arrêté; celui que court un condamné à mort : d'être fusillé.

Puis, d'un air qui indiquait l'homme familiarisé avec tous les dangers, même avec celui-là :

— Voilà tout, ajouta-t-il.

— Oh! mon Dieu! dit la jeune fille en joignant les mains, je ne puis me figurer cela.

— C'est pourtant le premier mot que je vous ai dit, il y a trois jours, à cette même place, en entrant par cette même porte, que le hasard, — non, je me trompe, Lieschen! — que la Providence ouvrait devant moi : c'est pourtant le premier mot que je vous ai dit : « J'ai faim, j'ai soif, je suis proscrit. »

— Mais, avant-hier, ne m'avez-vous pas dit aussi que vous aviez trouvé une retraite sûre?

— Lieschen, en vous quittant, il faut que je vous fasse un aveu : cette retraite, c'est votre maison même.

La jeune fille regarda le jeune homme avec effroi.

— Notre maison même? s'écria-t-elle; vous êtes caché dans la maison de mon père, sans la permission de mon père?

— Rassurez-vous, Lieschen, dit le jeune homme : cette maison, je vais la quitter; mais laissez-moi vous dire, auparavant, comment j'y suis entré, et qui vous avez reçu.

La jeune fille repoussa son rouet du pied, appuya ses mains sur ses deux genoux, et regarda le proscrit d'un œil à la fois amical et inquiet.

— J'étais à l'île d'Elbe avec Napoléon, il m'envoya en France pour préparer son retour : je me mis en communication avec le colonel Labédoyère et le maréchal Ney. Tous deux sont fusillés; je suis condamné comme eux; mais, plus heureux qu'eux, prévenu à temps que j'allais être arrêté, je m'enfuis à Strasbourg, mon pays natal, où, pendant près d'un mois, je restai caché chez un ami. Il y a quatre jours, averti que ma retraite était découverte, je sautai du haut en bas des remparts, je traversai le Rhin à la nage, et me trouvai dans le grand-duché de Bade. Je marchai tout le jour par des chemins détournés, familiers à mon enfance, et j'arrivai à Wolfach. Mon intention était d'entrer plus avant en Allemagne, où j'ai une mission sacrée à remplir; mais je vous rencontrai, Lieschen, — que voulez-vous! l'homme n'est pas maître de sa destinée, — je vous rencontrai, et, au risque de ce qui pouvait m'arriver, je restai.

— Je vous avais cru parti. Quand je vous revis le lendemain, je fus heureuse de vous revoir, et ne vous demandai point pourquoi vous étiez resté.

— Pourquoi j'étais resté, dit le jeune homme en couvrant d'un ardent regard la chaste enfant qui lui avouait avec tant de naïveté le plaisir qu'elle avait eu à le revoir; pourquoi je suis resté? Je vais vous le dire. Ce hangar sombre qui est dans la cour conduit, par une échelle, à un petit grenier abandonné; c'est là que je m'étais réfugié en vous quittant. Les mansardes de ce grenier donnent sur vos fenêtres : j'avais attendu la nuit, j'allais partir, je jetais seulement un dernier regard vers vous, je vous envoyais seulement un dernier adieu, quand, tout à coup, votre fenêtre s'ouvrit, et vous parûtes à votre fenêtre... Je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes belle, Lieschen; mais, placée comme vous l'étiez alors, sous un rayon de lune, vous étiez ravissante!

Lieschen murmura quelques paroles inintelligibles, rougit, et baissa les yeux dans l'obscurité.

Le jeune homme continua :

— Vous teniez à la main un bouquet de roses; je ne sais quel sentiment intérieur vous animait, et, plus encore, quel rayon de l'âme illuminait votre visage; mais, les yeux fixés sur la route que j'eusse dû suivre si je n'étais pas resté, vous effeuillâtes ces dernières feuilles de l'automne, pâles comme les jours sans soleil pendant lesquels elles sont nées, vous les effeuillâtes dans la direction de cette forêt Noire où vous me croyiez déjà...

— Je les effeuillais au vent, sans leur donner de direction, répondit Lieschen; le vent les porta où il allait lui-même.

— Eh bien, alors, soit! le vent venait de France : c'était un vent ami! Vous demeurâtes ainsi longtemps à votre fenêtre, et, moi, je passai tout ce temps à vous regarder; puis, lorsque enfin votre fenêtre se referma, j'avais les pieds liés, je ne me sentais plus le courage de partir.

— Et, cependant, vous partez aujourd'hui? dit Lieschen avec un soupir.

— Écoutez, répondit le proscrit : aujourd'hui, j'ai vu rôder dans la ville des gendarmes français; ils se sont mis en communication avec ceux du grand-duc, et je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est, les uns et les autres ne soient à ma poursuite.

— Mon Dieu! que faire? s'écria la jeune fille.

— Oh! pour moi, peu m'importerait, chère Lieschen, dit le jeune homme; mais la découverte d'un conspirateur français dans votre maison compromettrait votre père, vous surtout, qui, sur la prière que je vous en ai faite, m'avez gardé le secret.

— Cette prière, c'est bien plutôt moi qui l'ai faite que vous-même; ce secret, je vous l'ai gardé d'autant plus volontiers, que mon père — je ne sais pourquoi, lui, si bon, si chrétien, si miséricordieux, — que mon père a voué une haine implacable aux Français; dix fois, j'ai remarqué qu'à la simple vue d'un de vos compatriotes, il tressaillait et pâlissait! Et, cependant, si vous trouvez plus de sûreté à rester ici qu'à fuir, restez.

— Lieschen! chère Lieschen!

— La vie d'un homme est une chose si précieuse aux yeux du Seigneur, que le Seigneur, je l'espère, me pardonnera ce que j'ai fait.

— Vous êtes un ange, Lieschen! dit le jeune homme; et ce n'est pas seulement le danger que je cours qui m'éloigne de vous; mais j'ai, je vous l'ai dit, une pieuse mission à remplir. Je vais en Bavière.

— En Bavière? dit la jeune fille en levant les yeux

— Oui, à la recherche d'une jeune fille belle comme vous, Lieschen, mais qui fut moins heureuse que vous... Cette mission accomplie, je serai libre, et, quel que soit le danger que je coure en demeurant sur les frontières de France, oh! je vous jure que je reviendrai!

— Quand cela? demanda Lieschen.

— Quand? Je ne sais pas; mais je vous demande trois mois.

— Oh! trois mois! s'écria Lieschen joyeuse.

— Dans trois mois, si vous me revoyez, Lieschen, me promettez-vous de me reconnaître?

— Vous ne mettez pas ma mémoire à une grande épreuve, monsieur, et j'ai l'habitude de garder plus de trois mois le souvenir de mes amis.

En ce moment, sept heures sonnèrent.

Le jeune officier compta l'une après l'autre les sept vibrations de la cloche.

— Sept heures, murmura la jeune fille; mon père est parti ce matin pour Ettenheim, et ne peut tarder à rentrer.

— Oui, reprit le proscrit; et, d'ailleurs, moi aussi, il faut que je parte.

Et il alla vers la fenêtre ouverte, regardant à l'horizon.

— Vous savez le chemin que vous devez suivre pour partir? demanda timidement Lieschen.

— Oui, répondit le jeune homme; mais je ne regarde pas le chemin que je dois suivre pour m'en aller; je regarde le chemin que j'ai suivi pour venir!

— Pauvre exilé! je comprends, Wolfach touche encore à la France, et chaque pas que vous allez faire...

— Va m'éloigner d'elle et de vous, Lieschen; c'est cela.

Puis, continuant avec un sentiment de profonde mélancolie :

— C'est étrange! dit-il, ma vie s'est passée hors de la France; je n'y ai mis le pied de temps en temps que comme, de temps en temps, le marin, dont l'existence s'écoule entre le ciel et l'eau, met le pied sur une île devant laquelle il passe; de douze à quinze ans, j'ai été en Italie; de quinze à vingt, dans le Tyrol et en Allemagne; de vingt à vingt-cinq, en Illyrie, en Autriche, en Bohême; de vingt-cinq à vingt-sept, en Pologne et en Russie; jamais, pour me rendre dans aucun des pays que je viens de nommer, je n'ai regretté de m'éloigner de la frontière de France : je suivais mon drapeau, et, l'œil sur son aigle aux ailes éployées, j'allais où il allait! Eh bien, aujourd'hui, mon cœur se déchire à l'idée de quitter cette France! jamais elle ne m'a paru si chère. Tenez, c'est une folie, Lieschen, et pourtant, croyez-moi, je donnerais un an de ma vie avec votre amour, dix ans de ma vie si vous ne deviez pas m'aimer, pour voir encore une fois, à travers les brouillards du Rhin, la flèche du clocher de Strasbourg!

— Oui, ce serait la patrie!

— Vous ne vous figurez pas ce que c'est que cette idée, Lieschen! Je suis seul au monde; tout ce que j'aimais, père, mère, frère, tout cela est mort; amour, vénération, dévouement, j'avais concentré sur un homme tous ces sentiments-là; cet homme, il est tombé de si haut, qu'il ne m'a pas vu en tombant! J'ai voulu le suivre à Sainte-Hélène, comme je l'avais suivi à l'île d'Elbe : les Anglais m'ont repoussé; je suis revenu en France : on m'y condamnait à mort. J'étais tellement las de tout, que, quoique riche, comparativement du moins, peut-être me serais-je livré moi-même si, en me livrant, j'eusse eu cette consolation qu'un cœur me regretterait.

— Pas un ami? demanda Lieschen.

— Mes amis, c'étaient mes compagnons d'armes : je les ai vus tomber autour de moi sur tous les champs de bataille de l'Europe; ceux qui survivent, que sont-ils devenus? Proscrits comme moi! dispersés et errants dans ce monde, qu'ils ont conquis!

Et le jeune homme haussa tristement les épaules.

— Pas un amour? murmura Lieschen.

— Un amour! savions-nous ce que c'était que cela, nous autres, voyageurs armés qui parcourions le monde au pas de course; que le vent de la guerre chassait devant lui, et à qui une voix toujours obéie sans réplique répétait incessamment : « Marche! marche! » C'est incroyable, mais c'est ainsi : je vais avoir trente ans, Lieschen; eh bien, mon cœur, endurci à toutes les émotions terribles, est encore à naître aux émotions douces; après avoir souffert comme un homme, je me sens capable d'aimer comme un enfant.

— Mon Dieu! s'écria tout à coup la jeune fille, n'entendez-vous pas le bruit d'une voiture sur la grande route?

— Oui, répondit le proscrit.

— C'est mon père qui revient d'Ettenheim.

— Ce qui veut dire qu'il faut que je parte?

La jeune fille tendit la main à l'officier.

— Ami, dit-elle, croyez-le bien, ah! du fond de mon cœur je voudrais pouvoir vous dire : Restez!

Le jeune homme retint un instant dans les siennes la main qui lui était tendue.

— Lieschen, dit-il, oui, je vais partir; mais, avant de partir, une grâce...

— Laquelle?

— Ne me laissez point aller sans que j'emporte un souvenir de votre douce pitié pour moi! l'autre soir, j'eusse échangé chacun de mes jours contre une de ces feuilles de rose que vous jetiez au vent; vous devez avoir sur vous — son parfum vient jusqu'à moi — un bouquet de violettes : donnez-le-moi, et je pars!

— Un bouquet de violettes? répéta tristement Lieschen.

— Oui, ce sera un talisman qui me protégera dans ma fuite.

— Triste talisman, monsieur! dit Lieschen; ces violettes, dernières filles aussi de l'automne, comme ces roses dont vous parliez tout à l'heure, savez-vous où elles ont été cueillies?

— Peu m'importe, puisque vous les avez touchées.

— Elles ont été cueillies dans le cimetière, continua la jeune fille, sur le tombeau de ma sœur, morte il y a... tenez, il y a juste aujourd'hui trois ans!... Au reste, tant que le froid ne les a pas tuées, pauvres fleurs de mort, je cueille chaque matin, sur la même tombe, un bouquet pareil dont le parfum m'enveloppe toute la journée : ce parfum, c'est pour moi comme une émanation de ma pauvre sœur!

— Pardon, je retire ma demande.

— Non, le voici... Partez, maintenant!

— Merci, Lieschen! merci! je pars... je pars deux fois exilé : exilé loin de la France et exilé loin de vous; mais je reviendrai... Ne m'oubliez pas dans vos prières, Lieschen!

— Hélas! pour qui prierai-je? Je ne sais pas même votre nom?

— Priez pour le capitaine Richard.

— Oh! mon père, mon père, là-bas, sur la route... Partez! partez!

Le jeune homme saisit la main de Lieschen, y appuya ses lèvres ardentes; puis, s'élançant par une porte, tandis que l'autre s'ouvrait :

— Au revoir, Lieschen, dit-il; il m'en coûterait trop de vous dire adieu.

Et il disparut.

XX

LE PASTEUR WALDECK

La jeune fille resta seule, et, pour la première fois de sa vie peut-être, ayant entendu le bruit des pas de son père, ne courut point au-devant de lui.

Au moment où le jeune homme avait disparu, elle avait senti ses forces lui manquer, et elle était tombée sur une chaise qui se trouvait près de la petite porte par laquelle le fugitif venait de sortir.

Elle y était encore, lorsque entra son père dans la chambre obscure et silencieuse.

Il semblait si étrange au vieillard de n'avoir pas vu venir sa fille à sa rencontre, ou tout au moins de ne pas la trouver l'attendant, qu'il s'arrêta après avoir fait quelques pas, et la chercha dans les ténèbres.

Puis, au bout de quelques secondes, ne distinguant et n'entendant rien :

— Lieschen! dit-il, moitié appelant, moitié interrogeant.

A son nom prononcé par la voix de son père, l'enfant sortit comme d'un songe, et, s'élançant vers lui :

— Me voici, mon père, dit-elle.

— Viens donc! dit le pasteur, un peu étonné.

Et, ayant étendu la main dans la direction de la voix, et, sous cette main, rencontré sa fille :

— Viens, et embrasse-moi, répéta-t-il, une fois pour toi d'abord, puis une fois aussi pour celle qui n'est plus là...

La jeune fille jeta ses bras au cou du vieillard.

— Oh! oui, oui, mon père! s'écria-t-elle sentant son cœur déborder sous le double sentiment qui le remplissait : oh! oui, mon père, je vous embrasserai tant de fois pour moi et pour elle, que vous ne vous apercevrez plus qu'il vous manque une fille.

Puis, lui enlevant son manteau de dessus les épaules, et sa canne de la main :

— Donnez, dit-elle.

Et elle déposa le manteau sur une chaise, et plaça la canne dans un coin.

Le pasteur la suivait des yeux, comme s'il eût pu la voir.

— Pourquoi donc es-tu sans lumière, Lieschen? demanda-t-il.

— J'avais oublié d'allumer, mon père, répondit la jeune fille d'une voix légèrement tremblante.

— Et tu restais ainsi toute seule, dans l'obscurité?

— Je rêvais, balbutia l'enfant.

Le pasteur poussa un soupir; il lui semblait reconnaître un certain embarras dans la voix de sa fille.

Elle, pendant ce temps, s'était approchée de l'immense cheminée, et, cherchant un charbon sous les cendres, elle y allumait un des becs de la lampe de cuivre.

La lampe, en s'allumant, éclaira alors la figure d'un vieillard d'une soixantaine d'années. Cette figure était belle et grave; on sentait que c'était celle d'un homme qui avait beaucoup souffert. Cependant, l'expression en était bienveillante; la bonté transparaissait à travers la profonde empreinte de tristesse que le malheur avait étendue sur elle.

L'enfant ne fit point les mêmes réflexions que nous; elle était habituée à l'expression mélancolique de ce visage; elle y trouva même, en le regardant, une nuance de douce gaieté qui la frappa; puis, s'apercevant que le pasteur tenait un sac à la main :

— Tiens! demanda-t-elle, qu'apportez-vous donc là, mon père?

Le pasteur la regarda avec un sourire plus décidé.

— Ce que j'apporte?

— Oui.

Il leva le sac.

— Ta dot, mon enfant.

— Ma dot? fit Lieschen étonnée.

Le pasteur lui présenta le sac.

— Soulève, dit-il.

L'enfant pensa laisser tomber le sac, que son père abandonnait à ses mains.

— Oh! comme il est lourd! dit-elle.

— Dame! fit le vieillard triomphant, il contient deux mille thalers!

— Deux mille thalers! répéta la jeune fille avec une expression aussi triste que celle de son père était joyeuse; deux mille thalers! Voilà donc pourquoi vous vous imposez tant de privations?

— Quelles privations? demanda le vieillard.

— Voilà donc pourquoi vous travaillez au delà de vos forces?

— Bon! où vois-tu que je travaille tant, petite fille?

— A vous seul, vous taillez et bêchez toute notre vigne.

— Mon enfant, dit le vieillard en souriant, la vigne est le sujet d'une des paraboles de l'Évangile, et, à ce titre, je ne saurais trop soigner la mienne.

— Vous vous sacrifiez pour moi, mon père; et votre fille vous fait un reproche, dit Lieschen presque sévèrement.

— A moi?

— Oui : vous l'aimez trop!

— Ne me dis pas cela, mon enfant, reprit le vieillard en l'attirant sur ses genoux, car je te donnerais la preuve du contraire.

— Oh! par exemple, cher père, je vous en défie bien!

— Ne te rappelles-tu donc pas que j'avais déjà, il y trois ans, amassé une dot pareille à celle-ci?

— Oui; eh bien?

— Comme celle-ci, elle était de deux mille thalers... Mais vint le terrible hiver de 1812 à 1813; alors, je pensai, chère Lieschen, que tu n'avais que quatorze ans, que les pauvres aussi étaient mes enfants, que tu pouvais attendre, toi, le bon Dieu t'ayant donné ton pain quotidien, tandis qu'eux, eux avaient faim! eux avaient soif! eux avaient froid!

— Bon père!

— Te rappelles-tu? continua le vieillard serrant plus tendrement sa fille sur sa poitrine, c'était un soir de novembre, un de ces soirs où il fait si froid entre le Rhin et la forêt Noire; le vent sifflait, une pluie glacée fouettait la fenêtre; et nous, couverts de bons habits, nous étions là, près du feu petillant, toi à cette place, moi à celle-ci... Te rappelles-tu, Lieschen?

— Oh! oui, mon père.

— J'étais rêveur; tu arrêtas ton rouet, et tu me dis : « A quoi pensez-vous, mon père? — Ah! répondis-je, je pense à ceux qui ont froid, à ceux qui ont faim, à ceux enfin qui n'ont ni pain ni feu! » Alors, tu te levas, tu allas à l'armoire, tu y pris le sac qui contenait les deux mille thalers, et tu me l'apportas... Nous nous étions compris, pauvre chère enfant! Je pris le sac de tes mains, et je sortis... Le lendemain, tu n'avais plus de dot, ma belle Lieschen; mais soixante pauvres avaient du pain, du bois et des habits pour tout l'hiver!

— Oui, bon père, dit l'enfant en embrassant le vieillard; et ce fut dans leurs bouches un concert de bénédictions qui dut réjouir le bon Dieu!

— Et qui l'a réjoui, mon enfant, puisque, au bout de deux autres années, il a permis que je me retrouvasse à la tête de pareille somme; seulement, celle-ci, mon enfant, comme tu as dix-sept ans au lieu de quatorze, je te promets qu'elle ne manquera point à sa destination... à moins, toutefois, que tu ne fasses la conquête de quelque riche cavalier, ou de quelque beau seigneur, comme cela arrive parfois dans nos légendes allemandes.

— Vous croyez la chose possible, mon père? demanda vivement la jeune fille.

— Pourquoi pas? n'es-tu pas sage, bonne et belle comme Grisélide, et Grisélide n'a-t-elle pas épousé le comte Perceval?

— Et, sans aller si loin, mon père, sans sortir de la famille, ma pauvre sœur Marguerite n'a-t-elle pas été successivement aimée d'Ulrich, l'étudiant d'Heidelberg, de Wilhelm, le fils d'un banquier de Francfort, et, enfin, d'un comte... du comte Rudolph d'Offenbourg?

— Hélas! murmura le pasteur tout assombri.

— Oh! je vous promets bien, mon père, continua l'enfant sans remarquer le voile de tristesse qui venait de s'étendre sur le visage du vieillard; je vous promets bien que je ne serai pas si exigeante que cela, moi!

— Oui, oui, répondit le pasteur avec un soupir; tu te marieras, mon enfant, et, avec l'aide de Dieu, nous te trouverons un mari digne de toi. En attendant, prends ce sac, si lourd qu'il soit, et va l'enfermer dans l'armoire qui est à la tête de mon lit... Tiens, voici la clef.

— Et ce sera ma dot, reprit la jeune fille en riant; à moins que, comme vous le disiez tout à l'heure...

— A moins que, pour te bien établir, il te suffise de ton front souriant, de tes yeux limpides et de ta fraîcheur de rose de mai; auquel cas, ce sera, non plus moi, mais le bon Dieu qui aura pourvu à ta dot.

La jeune fille alluma une bougie à la lampe, et sortit, emportant le sac, sous le poids duquel faiblissait son bras.

Le pasteur la regarda sortir, la suivant de cet œil profondément attendri avec lequel le père regarde son enfant :

Puis, se parlant à lui-même :

— Je ne lui ai pas dit, murmura-t-il, qu'il manquait

trois thalers à ses deux mille : un que j'ai donné à une vieille femme, et deux à un pauvre paralytique qui n'avait plus là Notre-Seigneur pour lui dire : « Lève-toi! jette tes béquilles, et marche! » mais, avant la fin de la semaine, ils seront remplacés, je l'espère, et la dot se retrouvera intacte. Vienne alors l'homme digne de ce trésor de sagesse et de bonté, et ma pauvre Lieschen sera heureuse!

Puis, levant les yeux au ciel, comme s'il y cherchait le reflet de celle qu'il avait perdue :

— La Providence me doit bien ce dédommagement! ajouta-t-il avec ce sourire qui est à la fois une prière et un doute.

En ce moment, la jeune fille rentra.

— Bon père, dit-elle, l'argent est dans l'armoire, et voici votre clef.

— Bien, mon enfant! Et maintenant, je ne sais si tu es de mon avis, Lieschen, mais je crois qu'il serait temps de songer au souper; qu'en dis-tu?

— Oui, père, répondit la jeune fille distraite.

Elle fit trois pas, s'arrêta et resta pensive.

Son père la suivait des yeux.

— Eh bien, qu'as-tu donc? demanda-t-il.

— Moi? Rien! répondit-elle.

Et elle fit quelques pas encore.

Puis elle commença de mettre le couvert; mais, tout à coup, appuyant ses deux mains sur la table, elle regarda à son tour le vieillard avec une certaine inquiétude.

— Lieschen? dit celui-ci.

— Mon père! répondit la jeune fille.

Le vieillard appela l'enfant de la main.

— Viens donc ici! dit-il.

Lieschen s'approcha vivement, comme si ce commandement répondait à un désir de sa pensée.

— Me voilà, mon père.

— Es-tu souffrante? demanda le pasteur.

L'enfant secoua la tête.

— Non, dit-elle.

— Tu es préoccupée, au moins?

— Oui, j'ai quelque chose à vous dire; mais pour la première fois j'hésite, je suis embarrassée...

— Voyons, parle! dit le pasteur inquiet; ne suis-je plus pour toi un père indulgent? Tu ne peux rien avoir de grave à te reprocher, mon enfant.

— Qui sait? répondit Lieschen; une bonne action peut-être!

— Une bonne action! Et comment peux-tu te reprocher une bonne action?

— Oh! dit l'enfant, ce n'est point à cause de la bonne action en elle-même; c'est à cause du mystère dont elle a été entourée et de celui qui en a été l'objet.

— Qu'est-ce donc? Voyons, parle!

— Écoute-moi, père.

— Ah! voilà que tu me tutoies?

— Eh bien, me le défendez-vous?

— Non; mais, quand tu étais enfant, tu ne me parlais ainsi que lorsque tu avais quelque chose à te faire pardonner.

— Ne vous ai-je pas prévenu que j'étais coupable?

— Allons, j'écoute.

— Vous m'avez dit souvent, continua Lieschen, que les pères de nos pères avaient subi de longues et cruelles persécutions pour la foi religieuse...

— Oui, autrefois, du temps de Luther et de la guerre de Trente Ans.

— Et souvent, les larmes aux yeux, vous m'avez raconté les traits de dévouement de ceux qui, au prix de leur liberté, de leur fortune, de leur vie même, avaient donné asile à des proscrits.

— Oui; mais, en récompense de ce qu'ils avaient risqué sur la terre, Dieu, à ceux-là, je l'espère, aura fait une place à sa droite dans le ciel!

— Vous ne m'en voudriez donc pas, mon père, si j'eusse senti mon cœur s'émouvoir de pitié pour un homme qu'une persécution pareille à celle dont nous parlons aurait chassé de son pays?

— Pour un proscrit?

— Oui, mon père.

— Et où est-il, ce proscrit?

— Tout à l'heure il était là; maintenant, il est bien loin, je l'espère.

— Et pour me parler de ce malheureux, tu as attendu qu'il fût parti?

— Pardon, mon père, dit Lieschen en hésitant, mais ce malheureux...

— Eh bien?

— C'était...

— Oh! je devine, reprit le pasteur : c'était un Français, n'est-ce pas?

— Oui, mon père, un Français qui a servi sous l'empereur Napoléon, et qui, ayant coopéré à son retour de l'île d'Elbe, vient d'être forcé de fuir la France.

— Tu as bien fait en suivant l'impulsion de ton cœur, mon enfant; mais tu as mal fait en doutant du mien.

— Vous l'eussiez accueilli comme moi, n'est-ce pas?

— Sans doute; le toit d'un pasteur n'est-il pas le refuge naturel du proscrit et de l'abandonné? Et quel âge avait ce Français?

— Quel âge?

— Oui.

— Vingt-huit ou trente ans, mon père.

— Ah! c'était un jeune homme, alors?

— Devais-je le repousser parce qu'il était jeune? demanda Lieschen.

— Non, certes! répondit le pasteur en regardant sa fille avec inquiétude.

— Comme vous me regardez, mon père! dit Lieschen.

— Je cherche, répondit le pasteur.

— Quoi, mon père?

— Qu'as-tu fait du bouquet de violettes que tu avais cueilli ce matin sur la tombe de ta sœur?

— Je pourrais vous dire que je l'ai perdu, mon père, répondit avec tranquillité la jeune fille; mais Dieu me garde de mentir à mon bon père! Ces fleurs, le Français me les a demandées, et je les lui ai données.

— Lieschen! Lieschen! s'écria le vieillard en secouant la tête, jusqu'aujourd'hui j'ai cité la fille du pasteur comme un modèle à toutes les filles de la ville...

— Oh! je vous comprends, mon père, et je vous réponds sans rougir et sans honte; l'étranger m'a demandé mon bouquet au nom de la reconnaissance, et je le lui ai donné au nom de l'amitié.

— Tu ne reverras jamais ce jeune homme? demanda le pasteur.

— C'est probable, mon père... cependant...

— Cependant?

— Il a dit qu'il espérait revenir, et a pris trois mois pour terme de son retour.

— Lieschen! Lieschen, défie-toi!

— De lui, mon père? Oh! non!

— Les enfants de son pays nous sont funestes, ma fille!

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que le jour auquel nous sommes arrivés n'est point un jour ordinaire, mon enfant, continua le pasteur : c'est le 16 octobre, triste anniversaire d'une mort mystérieuse et prématurée!

— Oui, de la mort de notre pauvre Marguerite!

— Nous ne portons plus le deuil sur nos habits, mais la main du temps, si rude et si froide qu'elle soit, ne l'a pas encore effacé de nos cœurs!

— Non, mon père, et la chambre de Gretchen, de-

meurée telle qu'elle était à l'époque de sa mort, est un temple où nous éternisons et adorons son souvenir!

— Souvenir de sainte et de martyre, mon enfant! Tu me parlais des Français tout à l'heure, et tu me demandais d'où vient la haine que j'ai contre eux; eh bien, aujourd'hui, jour de tristesse et de larmes, je vais te dire comment Marguerite nous a été enlevée, et par quelle douloureuse voie est remonté au ciel cet ange que Dieu et ta mère m'avaient donné.

— O mon père, demanda Lieschen, quelle terrible aventure est-il donc arrivé à ma sœur, que, trois ans après sa mort, vous ne me parliez d'elle qu'avec cette pâleur et cette émotion?

— Ce qui lui est arrivé, chère enfant, je voulais en faire à ton innocence un mystère éternel; mais ce Français secouru par toi, ce retour promis et attendu peut-être, me font un devoir de ne te rien cacher... Si ce Français revient, je te dirai : « Souviens-toi! » s'il ne revient pas, je te dirai : « Oublie! »

— Oh! parlez, parlez, mon père!

Le pasteur laissa tomber un instant sa tête entre ses mains, comme s'il regardait dans le passé, et commença en étouffant un soupir.

XXI

COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE

— Nous devons remonter de sept ans dans le passé, ma chère Lieschen, dit le vieillard. Tu étais alors une gentille enfant jouant encore à la poupée, quand on annonça tout à la fois l'approche des Français du côté de Ratisbonne, et l'approche des Autrichiens du côté de Munich.

— Oh! je me rappelle parfaitement tout cela, mon père! Je vois encore sur le plateau d'Abensberg, du côté des ruines du vieux château, la petite maison blanche avec une vigne au-dessus de la porte et des pommiers au fond du jardin.

— Alors, tu te rappelles le jour où les Autrichiens entrèrent?

— Parfaitement! J'étais dans le salon, près de ma sœur Marguerite et de notre ami Staps, quand on entendit le son lointain des tambours; en même temps, des étudiants passèrent, chantant en chœur une marche militaire. Staps, qui était assis à côté de ma sœur, se leva, et, s'approchant de la fenêtre, fit un signe aux chanteurs... Père, qu'est-il donc devenu, notre ami Staps?

— Il a été fusillé, mon enfant.

— Fusillé? s'écria la jeune fille toute pâlissante.

— Oui, fusillé.

— Où cela?

— A Vienne.

— Et pourquoi fusillé?

— Pour avoir tenté d'assassiner l'empereur Napoléon.

— Oh! fit la jeune fille en laissant tomber sa tête dans sa main, pauvre Staps!... Mais aussi, père, c'était un grand crime qu'il avait commis là! Et pourquoi voulait-il assassiner l'empereur?

— Parce que, à ses yeux, c'était l'oppresseur de l'Allemagne, mon enfant; puis Staps était d'une société secrète dans laquelle on faisait, en entrant, abnégation de sa volonté.

— Alors, c'est lui, sans doute, mon père, qui tira sur l'empereur ce coup de fusil qui fut cause du pillage et de l'incendie d'Abensberg?

— Je ne l'accuse point, mon enfant, quoique tous nos malheurs datent de là.

— Oui, vous fûtes blessé; on vous ramassa parmi les morts; et depuis ce jour jusqu'à celui où elle mourut elle-même, Marguerite ne cessa point de pleurer... Qu'était-il donc arrivé? Chaque fois que j'ai voulu vous parler de cet événement, vous m'avez répondu : « Plus tard, mon enfant, plus tard. »

— Eh bien, voici ce qui était arrivé. Peut-être Napoléon ne fit-il pas grande attention à cette balle qui avait traversé son chapeau; mais le général Berthier y vit un crime dont il fallait tirer vengeance : il ordonna à un régiment de revenir sur Abensberg, et de faire justice du coupable, rendant, au besoin, le village tout entier responsable du crime d'un seul homme. Le régiment revint, en effet, pour exécuter l'ordre du général; mais les Autrichiens avaient déjà repris le village, que les Français venaient d'abandonner. C'était, à ce qu'il paraît, un point très-important pour le succès de la journée; les Français s'acharnèrent à le reprendre, les Autrichiens à le conserver : ce fut une journée terrible! Notre maison surtout avait été barricadée comme une forteresse, et, moi, j'étais là, au milieu de ces soldats acharnés au carnage, qui faisaient leur devoir en défendant le pays; seulement, moi, homme de paix, qui crois que les peuples sont frères et n'ont qu'une seule et même patrie, je secouais la tête, et priais également pour les amis et les ennemis, pour les Autrichiens et les Français. Ils ne comprirent pas, les pauvres aveugles! ils crurent que, du moment où je n'étais pas pour eux, j'étais contre eux; ils me mirent alors un fusil à la main, et me poussèrent au feu.

— Oh! mon Dieu! murmura Lieschen; et tout cela se passait au-dessus de nos têtes?

— Oui, mon enfant; mais, au bruit de la fusillade, tandis que les balles sifflaient à mes oreilles, je disais : « Seigneur, vous qui êtes grand, vous qui êtes tout-puissant, vous qui êtes miséricordieux, faites qu'un jour ces hommes qui s'envoient la mort se donnent le baiser de la fraternité! faites que vous, que l'on appelle le Dieu de la guerre, soyez appelé un jour, d'un bout du monde à l'autre, le Dieu de la paix! » Tout à coup, au milieu de ma prière, je chancelai; la voix me manqua, mes yeux se fermèrent, et je tombai baigné dans mon sang : je venais de recevoir une balle à travers la poitrine.

— Mon père! s'écria Lieschen en jetant ses deux bras au cou du vieillard, et avec un accent aussi déchirant que s'il venait d'être blessé à l'instant même.

— La dernière chose que je vis en tombant, ce fut ta sœur, qui avait quitté sa retraite, et qui se précipitait, éperdue, à mes pieds... Oh! ce que je souffris pendant cette minute qui sépare la vie de l'évanouissement, le jour de la nuit, est incalculable! il me sembla que c'était la mort elle-même qui venait de me toucher... J'étendis les mains vers ma fille, que j'apercevais encore à travers un voile de sang; j'essayai de balbutier son nom, de la toucher, de la bénir; mais la force me manqua : tout disparut, et je m'évanouis.

— Oh! pauvre cher père! murmura Lieschen.

— Combien de temps je restai évanoui, je l'ignore; mais ce que je sais, ma pauvre enfant, c'est qu'en rouvrant les yeux à la pure lumière du ciel, j'étais plus à plaindre que quand j'avais cru les fermer pour toujours; c'est que j'eus plus de peine à me résigner à vivre que je n'en avais eu à me décider à mourir!... Oh! c'était bien la guerre, la guerre avec toutes ses horreurs! la guerre suivie de son cortége de crimes! On m'avait trouvé couché parmi les morts, un fusil à la main, et l'on ne m'avait épargné que parce que l'on m'avait pris pour mort. La petite maison blanche n'était plus qu'un monceau de cendres et de débris fumants; le village était une vaste ruine! Du sang, il y en avait partout, dans les sillons des champs, dans le ruisseau de la rue,

et jusque dans le tabernacle du Seigneur! Ce fut là que je retrouvai ta sœur, pâle, égarée, mourante et plus malheureuse, ma pauvre enfant, que si elle eût été morte!

— Mon père, mon père! s'écria Lieschen en éclatant en sanglots.

— Après cela, reprit le pasteur avec un accent d'amère tristesse, après cela, on dit que ce fut une bien belle bataille, et qui fit à la fois honneur à ceux qui attaquèrent et à ceux qui défendirent... Je laissai ma blessure se guérir toute seule; mais il n'en fut point de ta sœur comme de moi : soins, tendresse, dévouement, ne purent rien sur elle: j'eus beau quitter la Bavière pour la Westphalie, puis la Westphalie pour le grand-duché de Bade, m'appeler Waldeck au lieu de Stiller, rien ne put la rattacher à l'existence, et, comme moi, tu la vis pâlir, se pencher, perdre chaque jour un souffle, une haleine, un sourire, jusqu'à ce qu'enfin, le 16 octobre 1812, elle expirât en pardonnant!

— Pauvre sœur! murmura Lieschen.

— Tu comprends, maintenant, n'est-ce pas? pourquoi Gretchen, la fiancée de Staps, ne voulut épouser ni l'étudiant d'Heidelberg, ni le fils du banquier de Francfort, ni le comte Rudolph d'Offenbourg? C'est qu'elle avait été déshonorée par le capitaine Richard!

— Ah! fit Lieschen en poussant un cri de douleur.

— Quoi? demanda le vieillard.

— Par le capitaine Richard? répéta la jeune fille.

— Oui, par le capitaine Richard! C'est le nom du misérable qui nous a vêtus de deuil, toi pour un an, ma fille, — car, à ton âge, le deuil est éphémère, — moi, pour toute ma vie!

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! murmura Lieschen, écrasée sous le poids du nom qu'elle venait d'entendre.

— Aussi, moi, reprit le pasteur, moi, parole de paix; moi, genou plié devant le Seigneur; moi, sacré pour pardonner et bénir, je ne demande qu'une chose à Dieu : c'est que sa colère n'amène jamais cet homme sur ma route, car je pourrais me tromper et croire que c'est sa justice!

— Mon père, par grâce!

Et elle abaissa les bras du vieillard, levés au ciel pour demander vengeance.

— Oui, tu as raison, mon enfant, dit le pasteur; ne pensons plus à cela, ou n'y pensons plus, du moins, avec un cœur courroucé, une âme haineuse... Le souper est prêt? Eh bien, soit, mettons-nous à table; seulement, à cette table, entre toi et moi, il y a une place vide, celle de la pauvre Marguerite...

Et le vieillard s'assit; mais, au lieu de manger, il laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

Lieschen, appuyée au dossier de la chaise placée en face de son père, le regardait avec une profonde tristesse, quand retentit un coup de feu tiré à peu de distance; presque en même temps, on entendit des pas précipités, puis le bruit de la porte de la cour qui s'ouvrait vivement.

Lieschen jeta un cri.

Le pasteur se retourna et se trouva en face du jeune homme que nous avons vu, il n'y a qu'un instant, prendre congé de la jeune fille.

— C'est lui, mon père, murmura Lieschen.

— Entrez, monsieur, dit le vieillard.

— Je suis poursuivi, monsieur; voulez-vous me sauver une seconde fois? demanda le fugitif.

— Entrez vite, et mettez-vous à table près de moi... Lieschen, un couvert tout de suite!... Parlez-vous allemand, monsieur?

— Oui, répondit le jeune homme.

— Eh bien, vous êtes notre hôte. Du calme, du sang-froid! Peut-être y a-t-il encore moyen de vous sauver.

Le jeune homme s'assit à la table du pasteur, à cette place où, quelques minutes auparavant, le père regrettait de ne pas voir sa fille Marguerite.

Lieschen posa rapidement un couvert devant lui, et se rassit en murmurant :

— Oh! mon Dieu! est-ce votre colère ou votre miséricorde qui l'amène à cette place?

En même temps, un homme vêtu de l'uniforme de brigadier de gendarmerie s'accouda sur l'appui de la fenêtre, restée ouverte, et, tandis que la moitié de son corps demeurait à l'extérieur, une figure railleuse pénétrait dans l'intérieur de la chambre, et couvrait de son regard la petite table et les trois convives.

— Oh! dit tout bas Lieschen, le brigadier Schlick! nous sommes perdus!

Mais, tout au contraire, le brigadier, qui causait un si grand effroi à la pauvre Lieschen, ne paraissait animé d'aucune intention hostile; il mit poliment le chapeau à la main, et, s'adressant au pasteur :

— Bon appétit, monsieur Waldeck, et votre compagnie! dit-il.

Richard jeta un coup d'œil rapide sur le gendarme, et crut se souvenir d'avoir déjà vu ce visage.

Quant au pasteur, il se retourna, imposant à sa physionomie un calme qui était bien loin de son cœur.

— Qui donc est là? demanda-t-il.

— Ne vous dérangez pas, monsieur le pasteur; c'est moi, le brigadier Schlick, pour vous servir.

Le nom du gendarme, tout comme son visage, n'était point étranger au capitaine; cependant, il ne pouvait se rappeler où il avait vu l'un, et entendu l'autre. De son côté, le brigadier Schlick regardait le capitaine avec une fixité qui prouvait que sa mémoire était au moins aussi bonne que celle de l'officier français, si elle n'était pas meilleure.

Au bout de quelques secondes d'examen, le gendarme fit un mouvement de tête indiquant que tous ses doutes, s'il en avait eu, étaient dissipés.

— Le bourgmestre m'a recommandé, dit-il, de mettre toutes sortes de formes avec vous, monsieur le pasteur; aussi, vous le voyez, j'en mets... Peut-on entrer?

Le pasteur regarda le capitaine d'un air qui signifiait : « De l'assurance, où vous êtes perdu! »

Puis, au brigadier :

— Sans doute, dit-il, vous pouvez entrer; il n'y a aucun empêchement.

Et il ajouta :

— Lève-toi, Lieschen, et éclaire M. Schlick.

Lieschen se leva et, prenant la lampe d'une main tremblante, s'apprêta à éclairer le brigadier; mais, au même instant, celui-ci enjamba la fenêtre en disant à la jeune fille :

— Oh! ne vous dérangez pas, ma belle demoiselle! les fenêtres, ce sont nos portes, à nous.

Lieschen se retourna vers le Français. Il était calme, et semblait un acteur parfaitement étranger à la scène qui se passait, et à celle qui paraissait se préparer.

— Soyez le bienvenu, monsieur Schlick! dit le pasteur d'une voix assez assurée.

Lieschen était si pâle, qu'elle fit pitié au gendarme.

— Mademoiselle, dit-il, comme vous êtes fort pâle, et que cette pâleur peut naturellement être attribuée à mon apparition inattendue, je veux d'abord vous prouver que je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air.

Tout en disant cela, il ne quittait pas des yeux le Français, qui, de son côté, gardant bonne contenance, posa son coude sur la table, appuya son menton sur sa main, et regarda le gendarme d'un œil, sinon aussi curieux, du moins aussi tranquille que celui dont il était regardé.

— Oh! brigadier, répondit le pasteur faisant raison à maître Schlick sur son apparente méchanceté, tout

au contraire! et je vous ai toujours connu pour un excellent garçon.

Lieschen fit un effort pour amener un sourire sur ses lèvres.

— Monsieur Schlick, dit-elle, je me rappelle vous avoir entendu souvent disputer avec mon père.

— Disputer, mademoiselle! s'écria Schlick, disputer avec un saint et savant homme comme M. Waldeck? J'espère bien que jamais je n'ai eu le malheur de commettre une pareille impertinence!

— Oh! si fait, monsieur Schlick, insista Lieschen; et je vous dirai même à quel propos, si vous voulez.

— Comment donc, si je veux! Dites, mademoiselle.

— C'était à propos des Français, monsieur Schlick.

— Ah! pour cela, c'est possible! Sur le chapitre des Français, je suis intraitable : j'adore les Français, tandis que M. Waldeck les déteste. Est-ce que je mens, monsieur Waldeck?

— Non, vous dites l'exacte vérité, monsieur Schlick.

— Oh! reprit le gendarme, il faut qu'ils vous aient fait quelque rude avanie pendant les dernières guerres d'Allemagne, les Français! Au reste, n'étiez-vous pas alors en Westphalie ou en Bavière? et, dans les deux pays, en Bavière surtout, cela chauffait dur! j'en puis parler savamment : j'y étais.

— Vous y étiez? dit le pasteur avec un certain intérêt.

— Oh! mon Dieu, oui... On a même fait, sur ma présence à l'armée de Sa Majesté l'empereur et roi, certains propos qu'il est bon de combattre... N'en est-il jamais rien arrivé jusqu'à vous, monsieur Waldeck?

— Non, jamais...

— Eh bien, on dit, — les méchantes langues, bien entendu, — on dit que je profitais de mon habileté à parler non-seulement le français et l'allemand, — ce qui n'a rien d'étonnant quand on habite un pays frontière, — mais encore les différents dialectes des autres pays, comme le tyrolien, le lithuanien, le hongrois, pour voyager à droite et à gauche, et rendre compte à l'empereur Napoléon de ce que j'avais vu. On ajoute qu'il y avait un marché passé entre le prince de Neuchâtel et moi, et que, selon l'importance de mes nouvelles, il me donnait une somme plus ou moins forte.

— Oh! mais, dit naïvement Lieschen, si cela était ainsi, cela s'appellerait être espion.

— Justement, mademoiselle! et c'est ce que disent les mauvaises langues; mais, moi, je soutiens que je voyageais par curiosité, que je racontais ce que j'avais vu par indiscrétion, et que l'empereur, qui s'amusait de mon bavardage, me donnait de l'argent par générosité.

— Ah! fit le pasteur.

— Et, comme l'empereur Napoléon, continua le brigadier, était très-généreux, je me rappelle qu'un jour j'accomplis, avec un jeune officier des chasseurs de la garde qui m'avait été donné pour compagnon, une démarche, ma foi, assez hasardeuse... Voulez-vous que je vous la raconte, monsieur le pasteur?

— Certainement, monsieur Schlick; j'aime peu les histoires de l'empereur Napoléon; mais les vôtres sont si amusantes!

— Cependant, observa Schlick en désignant le capitaine, si monsieur ne parlait pas allemand...

— Eh bien? demanda Lieschen.

— Eh bien, je pourrais la raconter en français.

— Ne vous gênez pas pour moi, monsieur le brigadier, dit en excellent allemand le capitaine, qui n'avait point encore parlé; vous voyez que je suis digne de vous entendre.

— Oh! alors, puisque nous sommes entre compatriotes, dit Schlick, je n'hésite plus. — Eh bien, monsieur Waldeck, il s'agissait tout bonnement, pour le jeune officier de chasseurs et moi, de pénétrer dans les ruines d'un vieux château où se tenaient des réunions de modernes francs-juges...

— A Abensberg? demanda le pasteur.

— Tiens, justement! Vous connaissez Abensberg, monsieur Waldeck?

— Je l'ai habité quelque temps, oui, répondit indifféremment le pasteur.

— Eh bien, il s'agissait donc de pénétrer dans les ruines du vieux château d'Abensberg, et de nous faire affilier à la société, pour connaître les intentions de ses membres. Nous nous fîmes affilier, en effet, l'officier de chasseurs et moi, — ou plutôt, j'étais déjà affilié, moi, — et nous eûmes, le lendemain, à raconter au prince de Neuchâtel une histoire si intéressante, qu'au nom de l'empereur, que l'histoire amusa beaucoup, à ce qu'il paraît, le major général me donna cent napoléons!

— Une jolie somme, monsieur Schlick! dit le pasteur; et vous devez être riche, si vous avez, dans votre vie, raconté pas mal d'histoires aussi intéressantes que celle-là.

— On n'est jamais riche, monsieur le pasteur, quand on a femme et enfant, et que l'enfant est une fille à laquelle il faut amasser une dot.

— Je comprends, et c'est cela qui vous a fait passer par-dessus les scrupules de nationalité.

— Quels scrupules, monsieur le pasteur?

— Enfin, vous êtes Allemand, et, en servant l'empereur Napoléon...

— Allemand! êtes-vous bien sûr, monsieur le pasteur?

— Dame!

— C'est-à-dire que je suis Badois.

— Eh bien?

— Eh bien, est-ce que le grand-duché de Bade sait lui-même au juste ce qu'il est, monsieur Waldeck? Moi, je ne suis pas plus entêté que lui, je suis Badois! J'ai donc commencé, comme le grand-duché de Bade, par être Allemand; puis, comme le grand-duché de Bade est devenu français ou à peu près, j'ai fait naturellement comme le grand-duché de Bade. Mais, maintenant, voilà qu'il s'exécute un tas de bouleversements en Europe, et que le congrès nous refaufile la confédération du Rhin sur un nouveau patron; de sorte que le grand-duché de Bade, quoique dirigé par une princesse française, redevient un morceau de l'Allemagne : alors, moi qui suis un morceau du grand-duché, vous comprenez, je redeviens Allemand!

— Si bien, monsieur Schlick?... demanda le pasteur en regardant fixement le brigadier pour savoir où il en voulait venir.

— Si bien, monsieur Waldeck, que, ne sachant plus trop ce que j'étais, j'ai pris le parti, pour me fixer moi-même, de m'engager dans la gendarmerie, ce qui fait que je ne suis plus ni Allemand ni Français : je suis gendarme, pour vous servir, comme disent mes amis les Français.

— Enfin, monsieur Schlick, concluez.

— Que je conclue? Ah! vous voulez que je conclue?

Et il jeta un regard rapide sur le convive du pasteur, pour voir s'il était du même avis que son hôte; le capitaine resta impassible.

— Mon Dieu! murmura la jeune fille, qui sentait que la situation progressait vers le dénoûment.

— Je conclus! reprit Schlick. Me voilà donc gendarme de l'éperon au tricorne; de plus, brigadier jusqu'à la moelle des os, et, en cette qualité, chargé de poursuivre et d'arrêter un Français fugitif, ex-soldat de *l'autre*, qui s'est fait conspirateur sous *ceux-ci*, et qui, pour éviter les suites d'une condamnation à mort, leur a soufflé au poil, comme on dit de l'autre côté du Rhin, et s'est réfugié dans le grand-duché de Bade.

— Comment appelez-vous ce Français? demanda le pasteur.

— Oh! fit tout bas la jeune fille craignant le coup qui, au nom qu'allait prononcer le brigadier, devait frapper son père.

— Ma foi, dit Schlick, jusqu'à présent, on a négligé de me dire son nom, et l'on s'est contenté du signalement.

Puis, regardant le capitaine :

— Quant au signalement, continua-t-il, le voici tel quel : « Yeux bleus, cheveux blonds, teint pâle, bouche moyenne, dents blanches, taille de cinq pieds quatre pouces, âgé de vingt-huit à trente ans. »

Le pasteur, malgré la crainte qu'il éprouvait, peut-être même à cause de cette crainte, porta rapidement les yeux sur son hôte. — Lieschen, elle, n'avait pas eu besoin de le regarder pour savoir que le signalement était exact dans ses moindres détails. — Cependant le pasteur, voyant qu'il n'y avait rien, jusque-là, d'absolument hostile dans le regard ni dans l'accent du brigadier, s'enhardit, et, tout en faisant signe au jeune homme de ne point se trahir :

— Mais tout cela, monsieur Schlick, dit-il, ne nous explique pas...

— L'objet de ma visite, monsieur le pasteur? J'y arrive, soyez tranquille. Imaginez-vous donc qu'il y a trois jours que nous guettons le gaillard, mes deux gendarmes et moi, sans pouvoir mettre la main dessus, quoique nous sachions pertinemment qu'il flâne aux environs; mais, ce soir, un de mes hommes a vu un citoyen qui se glissait tout doucement le long d'une haie; il a cru reconnaître l'individu, et lui a barré le chemin avec sa carabine; l'autre s'est rejeté en arrière; mon gendarme s'est mis à sa poursuite, et il allait l'empoigner, quand, arrivé au mur de votre jardin, le gaillard, qui paraît ferré sur la gymnastique, a sauté sur une borne, de la borne sur le mur, et du mur dans vos plates-bandes! Alors, mon homme lui a envoyé un coup de fusil, moins dans l'espoir de l'atteindre que pour nous prévenir qu'il y avait du nouveau. Nous sommes accourus, en effet, sur le théâtre de l'événement; nous y avons trouvé le gendarme qui rechargeait sa carabine; il nous a raconté ce dont il retourne, et nous venons vous demander, monsieur le pasteur, si, par hasard, vous n'avez pas vu le Français après lequel nous courons?

— Moi? fit le pasteur.

— Et si vous ne le cachez point chez vous?

— Comment pouvez-vous supposer, mon cher Schlick, qu'avec la haine que je porte aux gens de sa nation?...

— Eh! fit le brigadier, c'est aussi ce que j'ai dit aux camarades.

— Oh! n'est-ce pas? s'écria Lieschen commençant à respirer.

— J'ai dit cela aux camarades, reprit le gendarme, qui semblait avoir juré de faire passer ses auditeurs par toutes les alternatives de l'espérance et de la crainte; mais, à moi, Schlick, je me suis dit : « Bah! M. le pasteur est si bon, qu'il est capable d'avoir oublié sa haine, et de donner l'hospitalité même à son plus grand ennemi! »

— Monsieur Schlick, fouillez toute la maison, et, si vous trouvez votre homme, prenez-le, je vous le permets.

— Oh! répondit Schlick, les yeux fixés sur le convive du pasteur, du moment où celui que je cherche n'est point ici, il est inutile de le chercher ailleurs.

Et il fit ce que l'on appelle, en termes de théâtre, une fausse sortie; mais le pasteur ne s'y laissa point prendre.

— Monsieur Schlick, dit-il, vous nous ferez bien le plaisir, avant de nous quitter, de boire avec nous un verre de vin du Rhin?

— Moi, monsieur le pasteur? Volontiers, dit Schlick; ce me sera une occasion de porter un toast à mes anciens compagnons les Français.

— Va, mon enfant! dit le pasteur à Lieschen, et apporte-nous du meilleur.

La jeune fille se leva chancelante, alla prendre une bougie pour l'allumer à la lampe; mais celui qui, objet de tout ce trouble, semblait le plus calme de tous, lui prit la bougie des mains, l'alluma et la lui rendit.

La jeune fille sortit en jetant en arrière un long regard d'inquiétude.

XXII

LE COUSIN NEUMANN

Le brigadier Schlick suivit Lieschen des yeux jusqu'à ce qu'elle eût entièrement disparu.

— Oui, dit-il comme se parlant à lui-même, je comprends, la jeune fille voudrait tout à la fois rester et partir : elle devine que je vais profiter de son absence pour me permettre de vous faire, mon cher monsieur Waldeck, quelques questions que je ne voulais pas hasarder devant elle.

— Quelles questions avez-vous à me faire, monsieur Schlick? dit le pasteur, qui vit que le moment suprême était arrivé.

— D'abord, avec votre permission, comme on dit de l'autre côté du Rhin, je vais vous demander vivement, et pour ne pas effrayer cette bonne mademoiselle Lieschen, qui est déjà bien assez inquiète comme cela, je vais vous demander ce que monsieur fait ici.

— Mais vous le voyez, ce me semble : monsieur soupe avec nous.

— Oui, vous avez raison, et, quant à cela, je le vois bien; aussi était-ce une manière de parler. Je voulais demander, non pas ce que fait monsieur, mais qui est monsieur.

— Vous ne connaissez pas monsieur? reprit le pasteur.

— Non, répondit Schlick; mais je désire faire sa connaissance.

Et Schlick s'inclina.

L'étranger tourna la tête avec un mouvement d'impatience qui signifiait clairement : « Pourquoi cette comédie qui m'humilie et me fatigue? Laissez-moi me livrer. » Mais le pasteur, qui, sans doute, savait mieux que lui comment il fallait s'y prendre avec le brigadier Schlick, fit signe à son hôte d'avoir patience au moins quelques instants encore.

— Vous savez, monsieur Schlick, dit-il, qu'avant d'habiter Wolfach...

— Oui, monsieur le pasteur, vous avez habité la Westphalie et la Bavière, vous m'avez fait l'honneur de me dire cela.

— Eh bien, une partie de ma famille est restée en Bavière.

— A Abensberg?

— Justement.

— Et monsieur, dit Schlick, est votre parent?

— C'est le fils de ma sœur, mon neveu Neumann, répondit le pasteur hésitant à mentir, si saint que fût le motif qui le poussait au mensonge.

— Et il vient ici?... demanda le brigadier.

— Qui sait? répondit le pasteur en essayant de sourire.

— Oui, je comprends, dit Schlick, il y a un mariage sous jeu : le cousin Neumann vient pour épouser la cousine Lieschen... Monsieur Neumann, je vous félicite de tout mon cœur.

Le faux Neumann se contenta de s'incliner.

Cela ne suffisait point, à ce qu'il paraît, au brigadier Schlick; car, s'approchant du jeune homme :

— Votre main, monsieur, dit-il.

Le jeune homme lui donna la main, mais en fronçant le sourcil d'une manière tellement significative, qu'il fallut un regard presque impératif de la part du pasteur pour le forcer de continuer à jouer un rôle dans cette comédie; toutefois, sa main resta parfaitement calme et ferme dans la main de Schlick, et son œil, qui avait rencontré celui du brigadier, ne sourcilla point.

— Allons, murmura le gendarme, c'est un brave! et je ne me trompais pas quand, il y a sept ans, je le baptisai Richard Cœur-de-Lion.

Il prononça ces derniers mots assez haut pour que l'officier pût les entendre; mais, soit qu'ils rappelassent un souvenir à celui-ci, soit qu'ils lui semblassent vides de sens, il parut ne pas comprendre. D'ailleurs, en ce moment, Lieschen rentra; une partie de l'attention du pasteur et de son hôte se reporta donc sur la jeune fille.

Elle tenait à la main une de ces bouteilles au verre rougeâtre et au col allongé dont la forme seule serait un ornement sur une table; elle déposa la bouteille près de son père, et, seulement alors, elle osa jeter un regard sur les différents acteurs de la scène : il était évident que ce regard cherchait à deviner quelle tournure la situation avait prise en son absence. La bonhomie du visage de Schlick la rassura un peu.

La parole était naturellement au brigadier; aussi, regardant Lieschen d'un petit air malin.

— En effet, dit-il, seize à dix-sept ans, jeune et jolie...

Puis, se tournant vers le capitaine :

— Vingt-huit à trente ans, continua-il, yeux bleus, cheveux châtains, teint pâle, bouche moyenne, dents blanches; quant à la taille, je n'en saurais juger, mais, si monsieur était debout, je jurerais qu'il a quelque chose comme cinq pieds quatre pouces... Allons, cela fera un charmant couple!

— Le signalement de tout à l'heure! murmurèrent ensemble le pasteur et Lieschen.

— Il m'a reconnu, se dit le capitaine.

Pendant ce temps, le pasteur avait versé un verre de vin au brigadier; celui-ci le prit, et, le levant :

— Ma foi! ma belle demoiselle, dit-il, puisque je tiens à la main un verre de si bon vin, je n'y saurais résister : je bois à votre santé! à celle du cousin Neumann! et à votre bonheur en ménage!

Lieschen regarda tour à tour son père et le jeune homme, comme pour leur demander ce que signifiait ce toast.

— Eh bien, demanda le gendarme, ne me faites-vous point raison? L'intention est bonne, cependant, je vous jure!

— A la santé de mon cousin Neumann? à mon bonheur en ménage? Je ne comprends pas, répondit la jeune fille ne pouvant deviner ce qui avait été dit en son absence.

Le pasteur baissa la tête.

C'était plus que n'en pouvait supporter l'officier; il se leva, et, en français :

— Monsieur, dit-il s'adressant au brigadier, il est inutile de jouer cette comédie plus longtemps; je suis l'homme que vous cherchez.

Mais le brigadier lui posa la main sur l'épaule, et, le faisant rasseoir :

— Taisez-vous! lui dit-il à demi-voix; je me rappelle que j'ai été Français, et je bois à la santé du cousin Neumann, fiancé de la gentille mademoiselle Lieschen, pas autre chose.

Puis, tout haut :

— Donc, fit-il, à la santé du cousin Neumann!

— Monsieur Schlick, s'écria le pasteur, vous êtes un brave homme!

— Mais taisez-vous donc, temps et tonnerre! grommela le brigadier; on peut nous entendre.

— C'est vrai, dit Lieschen.

— Je tenais seulement à vous prouver qu'un homme qui a été chargé par le major général de l'empereur Napoléon (le brigadier leva son chapeau) de lui donner des nouvelles intéressantes, n'était point un jobard, comme on dit de l'autre côté du Rhin.

— Oh! monsieur Schlick! ne put s'empêcher de dire Lieschen, que de reconnaissance!

— Chut!... Et, une autre fois, comprenez mieux, dit tout bas le brigadier; vous n'aurez pas toujours affaire au bonhomme Schlick... Maintenant, ajouta-t-il tout haut, je puis aller dire aux camarades que, là où je croyais trouver un conspirateur, je n'ai trouvé qu'un fiancé; seulement, continua-t-il en baissant de nouveau la voix, je conseille au fiancé d'aller faire ses noces ailleurs!

— Oh! cher monsieur Schlick! murmura la jeune fille joignant les mains en signe de remercîment.

— Silence donc! reprit le brigadier; et cachez monsieur où voudrez, peu importe, mais cachez-le, et qu'il ne sorte pas que tout mon monde ne soit couché. Maintenant, bonsoir, monsieur le pasteur! bonsoir, mademoiselle Lieschen! bonsoir, cousin Neumann!

Et, après avoir fait un dernier salut accompagné d'un signe d'intelligence, le brigadier sortit.

Les acteurs de la scène moitié comique, moitié dramatique, qui venait de se passer suivirent le gendarme des yeux jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière lui; puis, sans dire un mot, mais la poitrine haletante, le pasteur alla fermer les contrevents et la fenêtre par laquelle avait passé le brigadier : de là, à travers les volets, qu'il tint un instant entr'ouverts, il vit celui-ci parler à ses deux hommes.

Pendant ce temps, Lieschen s'était approchée de l'officier.

— Oh! malheureuse que je suis! dit-elle : j'ai failli vous perdre, et, avec un autre que Schlick, vous étiez perdu!

— Oui, dit le pasteur; mais, grâce à ce brave homme, vous êtes sauvé!

— Merci! merci cent fois, mon père! dit l'officier en souriant et en baisant la main du pasteur.

— Le capitaine Richard baisant les mains du père de Marguerite! murmura Lieschen, mon Dieu! c'était donc votre miséricorde, et non point votre colère, qui l'avait amené ici!

— Maintenant, monsieur, croyez-moi, dit le pasteur, suivez le conseil que vous a donné Schlick.

Puis, lui montrant la chambre de Marguerite :

— Prenez cette clef, ajouta-t-il; montez dans cette chambre, et franchissez-en le seuil avec respect, car c'est la chambre d'une pauvre martyre... Allez! et tenez-vous là jusqu'à ce que je vous appelle.

— Merci, monsieur, dit le jeune homme; mais, auparavant, deux mots... Peut-être serais-je obligé de fuir sans vous revoir, sans avoir le temps de vous parler.

— Eh bien, monsieur? répondit le pasteur, qui, au fur et à mesure que le danger devenait moins instant, sentait revenir sa haine pour les Français.

— Cet homme, ce brigadier, vous rappelait tout à l'heure que vous aviez habité la Westphalie...

— Oui.

— Puis la Bavière.

— Après, monsieur?

— Il a même prononcé le nom du village d'Abensberg.

— Eh bien?

— Avez-vous réellement habité Abensberg?

— Mon Dieu! murmura Lieschen, que va-t-il dire?

Et elle s'approcha du jeune homme, toute prête à l'arrêter si elle le voyait poursuivre son chemin dans la voie dangereuse où il était entré.

— A Abensberg, continua le capitaine, avez-vous, parmi vos pieux collègues, connu un digne homme nommé Stiller?

Lieschen eut peine à retenir un cri; elle posa sa main sur le bras du jeune homme; mais celui-ci ne parut pas comprendre.

— Stiller!... Stiller!... répéta le pasteur en regardant l'officier avec étonnement.

— Oui, Stiller.

— Je l'ai connu, dit le pasteur.

— Monsieur, murmura Lieschen, monsieur, pensez donc au danger que vous courez en ne suivant pas les conseils du brigadier!

— Un mot encore, mademoiselle, par grâce!

Puis, s'adressant de nouveau au pasteur :

— Monsieur, dit l'officier, je suis à la recherche de M. Stiller, auprès duquel m'appelle une affaire importante : le trouverais-je encore à Abensberg?

— Que lui voulez-vous, d'abord? demanda le pasteur d'une voix altérée.

— Pardon, monsieur, dit le jeune homme, mais il s'agit d'un secret qui n'est pas le mien; je ne puis donc que vous répéter ma question.

Et, malgré la pression de la main de Lieschen :

— Le trouverais-je encore à Abensberg, insista-t-il, ou serait-il mort des suites de sa blessure?

— Mon père! dit la jeune fille en mettant un doigt sur sa bouche pour supplier le pasteur de garder le silence.

Le pasteur fit un signe de la tête, tout en murmurant :

— Oui, sois tranquille, mon enfant.

Puis, au jeune homme :

— Le pasteur Stiller est mort des suites de sa blessure, dit-il.

— Mort! fit à demi-voix le jeune homme; mort!

Puis, tout haut :

— Mais il avait une fille? demanda-t-il.

Lieschen s'appuya au dossier d'une chaise, croyant qu'elle allait s'évanouir.

— Il en avait deux, monsieur, répondit le pasteur; de laquelle voulez-vous parler?

— De sa fille Marguerite, monsieur.

Lieschen mit ses deux mains sur sa bouche pour étouffer un cri.

Le pasteur pâlit affreusement.

— Vous savez, dit-il d'une voix émue, vous savez qu'il avait une fille nommée Marguerite?

— Oui, je le sais, monsieur.

Puis, hésitant, car il sentait que toute l'âme de son frère, qu'il avait tant aimé, était dans la question qu'il allait faire :

— Et, demanda-t-il, sa fille Marguerite est-elle heureuse?

— Oh! bien heureuse, monsieur! s'écria le pasteur; plus heureuse que dans ce monde : — elle est au ciel!

— Morte aussi! murmura le jeune homme en baissant la tête.

Puis, après un instant de silence, et prenant la bougie des mains de Lieschen :

— C'est bien, monsieur, dit-il; je n'ai plus rien à vous demander.

Ce fut alors le pasteur qui, à son tour, fit un mouvement pour retenir son hôte; — mais Lieschen passa entre eux.

— Mon père, dit-elle, oubliez-vous que monsieur doit se cacher, qu'il y va de sa vie?... — Au nom du ciel, monsieur, continua-t-elle en poussant le jeune homme vers l'escalier, au nom du ciel, ne restez pas une minute de plus ici, et montez dans la chambre de ma sœur!

Le jeune homme s'arrêta étonné.

— Oui, montez-y, dit-elle à demi-voix; et, quand vous y serez, malheureux! regardez un portrait qui est entre les deux fenêtres, et fuyez!

L'officier vit la figure de Lieschen tellement bouleversée, qu'il ne songea qu'à obéir, devinant qu'il se passait, dans le cœur de la jeune fille et dans celui du vieillard quelque chose qui, dans ce moment-là du moins, ne pouvait lui être expliqué.

Il se laissa donc entraîner par la jeune fille, et pendant que le vieillard, tantôt regardant Lieschen, tantôt regardant son hôte, se demandait quel pouvait être celui-ci, et quel intérêt le mettait à la recherche du pasteur Stiller, il ouvrit la porte et disparut dans la chambre.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que Lieschen sentit ses forces lui manquer, et tomba sur une chaise.

Le pasteur alla à elle, et, levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu! dit-il, grâce à vous, en voilà un de sauvé! maintenant, il me reste à sauver l'autre!

Et, tendant la main à Lieschen :

— Allons, mon enfant, continua-t-il, du courage!

— Que voulez-vous dire, mon père? demanda la jeune fille en relevant vivement la tête.

— Je veux dire, ma pauvre enfant, que tu aimes ce jeune homme!

— Lui? fit Lieschen avec terreur.

— Oui, lui, répéta le vieillard.

— Oh! non, mon père, s'écria Lieschen, je vous jure bien que vous vous trompez!

— Pourquoi essayer de mentir Lieschen? Tu sais que c'est inutile avec moi.

— Oh! je ne mens pas, mon père... ou, du moins, je vous jure une chose.

— Tu jures!

— Oh! oui, sur la tombe de ma sœur Marguerite!

— Et quelle chose jures-tu, enfant, par un serment si saint?

— C'est que ce jeune homme ne sera jamais rien pour moi!

— Tu ne l'aimes pas?

— Non-seulement je ne l'aime pas, mon père, mais encore il m'épouvante!

— Il t'épouvante?

— Mon père, au nom du ciel, ne parlons pas de lui!

— Au contraire, parlons-en... Il t'épouvante! et pourquoi?

— Pour rien... Mon Dieu, n'écoutez donc pas ce que je dis : je suis folle!

— Mais enfin?

Au lieu de répondre, Lieschen fit un pas en arrière, en fixant ses yeux effarés sur la porte.

— M. Schlick, mon père! balbutia-t-elle; que vient-il faire encore ici?

Le pasteur se retourna et aperçut effectivement le brigadier debout sur le seuil.

XXIII

UNE TÊTE MISE A PRIX

Schlick avait l'air assez embarrassé; il tenait son mousqueton à la main, ce qui dénonçait une intention plus hostile que la première fois, puisque, la première fois, il s'était présenté sans armes.

Le pasteur le regarda d'un œil interrogateur.

— Ah! oui, dit Schlick, vous croyiez être délivré de moi, monsieur Waldeck? Moi aussi, je croyais que vous l'étiez; mais, vous savez, l'homme propose et Dieu dispose!

— Oui, je sais cela; mais, ce que j'ignore...

— C'est ce qui me ramène, je comprends bien... Dame! c'est difficile à dire...

— Dites, monsieur Schlick.

— Monsieur le pasteur, vous avez devant les yeux l'homme le plus embarrassé, bien certainement, de toute la confédération du Rhin.

— Embarrassé! comment cela? demanda le pasteur, tandis que Lieschen, haletante, aspirait, en quelque sorte, les paroles du brigadier, au fur et à mesure qu'elles se présentaient sur ses lèvres.

— Je vous ai dit tantôt, monsieur le pasteur, reprit Schlick, que j'attendais de nouveaux renseignements.

— Oui.

— Eh bien, en rentrant chez moi, je les ai trouvés.

Alors, s'approchant du pasteur:

— Il paraît, dit-il, que celui que nous cherchons est un homme bien autrement dangereux que je ne le pensais!

— Mon Dieu! murmura Lieschen, tout n'est donc pas fini?

— Plus dangereux que vous ne le pensiez? répéta le vieillard.

— Si dangereux, monsieur Waldeck, que sa tête est mise à prix!

Lieschen jeta un regard rapide sur la chambre; mais, si rapide que fût le regard de Lieschen, le brigadier l'intercepta au passage tout comme il eût fait d'un coupable.

— C'est bien, se dit-il à lui-même, notre homme n'est point parti encore!

— Mise à prix? demanda le pasteur, qui, connaissant le faible du brigadier Schlick à l'endroit de l'argent, comprit que la lutte allait recommencer.

— A deux mille thalers! rien que cela, monsieur Waldeck.

— Eh bien? fit le pasteur laissant en quelque sorte le chemin libre au gendarme.

— Eh bien, je dis que celui qui le prendra fera une bonne prise; voilà ce que je dis.

Lieschen, pâle comme une morte, échangea un regard d'effroi avec son père.

— Sans compter l'avancement, ajouta le brigadier.

— L'avancement? répéta le pasteur.

— Certainement! vous comprenez bien, monsieur Waldeck: si c'est un brigadier qui arrête le conspirateur, il sera fait maréchal des logis; si c'est un maréchal des logis, il sera fait sous-lieutenant; or, comme il ne peut manquer d'être pris...

— Schlick, s'écria le pasteur, que dites-vous là?

— Je dis qu'il ne peut manquer d'être pris, monsieur Waldeck; si ce n'est pas ici, c'est un peu plus loin... Et j'étais rentré pour vous faire une observation dont vous comprendrez toute la justesse.

— Quelle observation?

— Eh bien, mais autant vaut, il me semble, que ce soit moi qu'un autre qui ait la prime et l'avancement.

— Malheureux! s'écria le pasteur.

Lieschen ne dit rien, mais elle étendit ses deux mains jointes vers le brigadier.

— Dame! reprit Schlick, on est gendarme, monsieur le pasteur, et deux mille thalers, c'est douze ans de mes appointements.

— Oh!... et vous, si généreux tout à l'heure, monsieur Schlick, pour une misérable somme...

— Diable! monsieur Waldeck, comme vous y allez! deux mille thalers ne sont pas une misérable somme, et, du temps où je racontais des histoires au major général, j'ai souvent risqué d'être pendu pour cinq cents!

— Mais, malheureux! s'écria le pasteur, cet homme dont la tête est à prix, c'est un de vos anciens frères d'armes!

— Je le sais pardieu bien! reprit Schlick en se grattant l'oreille, et c'est ce qui me fâche.

Lieschen reprit quelque espoir.

— Et, de sang-froid, Schlick, vous le feriez fusiller?

La jeune fille sentit un frisson lui courir par tout le corps.

— Morbleu! j'en suis au désespoir, monsieur Waldeck! répondit le brigadier; mais, que voulez-vous! l'argent est rare par le temps qui court, et, vous comprenez, n'avoir que douze marches à monter pour ramasser sur la treizième un sac de deux mille thalers... dame! c'est tentant!

Et, en disant ces mots, le gendarme, pour qu'il ne restât aucun doute au pasteur, jetait les yeux sur la porte de la chambre.

— Oh! vous, vous, monsieur Schlick, un si honnête homme! murmura Lieschen.

— Eh! justement, mademoiselle, dit Schlick en l'interrompant, je reste honnête, puisque je suis gendarme, et que mon état est d'arrêter les gens.

— Oh! tout gendarme que vous êtes, vous avez un cœur! s'écria la jeune fille.

— Oui, certainement, j'ai un cœur, mademoiselle Lieschen; mais, en même temps, j'ai une femme à soutenir, une fille à marier; — on ne marie pas les filles sans dot, vous savez cela, monsieur Waldeck, vous qui vous privez de tout pour amasser une dot à mademoiselle Lieschen; — et, les deux mille thalers, eh bien, ce sera la dot de ma fille!

— Vous oubliez, monsieur Schlick, qu'il reviendra une part de cette somme à vos compagnons.

— Pas le moins du monde, le rescrit du grand-duc porte: « A celui qui arrêtera... » Or, mes deux compagnons sont couchés; je n'ai eu garde de les réveiller! et, comme c'est moi seul qui arrêterai le conspirateur, la prime sera pour moi seul.

— Mon père, murmura Lieschen à l'oreille du pasteur, je ne me marierai jamais!

Le pasteur regarda l'enfant avec une profonde tendresse.

— Et tu dis que tu ne l'aimes pas! murmura-t-il.

Puis, se retournant vers le gendarme:

— Écoutez, Schlick, dit-il.

— J'écoute, monsieur le pasteur; mais permettez-moi, tout en écoutant, de ne pas perdre de vue cette porte... Tenez, ainsi (il se tourna du côté de la porte), je suis parfaitement, et j'entendrai à merveille.

— Vous regrettez de faire ce que vous faites, n'est-ce pas? demanda le pasteur.

— J'en suis au désespoir! répondit le brigadier.

— Et ce n'est pas de bon cœur que vous poussez un homme, votre ancien compatriote, votre ancien frère d'armes, à l'échafaud?

— Je ne m'en consolerai jamais, monsieur le pasteur! jamais!

— De sorte que, si vous pouviez gagner les deux mille thalers sans arrêter ce malheureux proscrit...

— On ne paye pas la pitié, monsieur le pasteur.

— Quelquefois, monsieur Schlick.

— Qui cela?

— Ceux pour qui la pitié est non-seulement une vertu, mais encore un devoir.

— Oh! mon père! fit Lieschen toute joyeuse.

— Si, par exemple, moi, je vous donnais les deux mille thalers?

— Vous?

— Oui; moi, pour sauver la vie de cet homme.

— Resterait l'avancement, monsieur Waldeck.

— Oh! l'avancement n'est pas sûr!

— Aussi, monsieur Waldeck, parole d'honneur, eh

bien, comme je voudrais faire un sacrifice de mon côté, eh bien, je sacrifierais l'avancement.

— Et vous laisseriez s'échapper l'homme que vous poursuivez?

— C'est-à-dire, reprit le gendarme en souriant, que, si vous me donniez les deux mille thalers, monsieur Waldeck, ce serait si beau de votre part, et j'en resterais plongé dans une si profonde admiration, que vous n'auriez qu'à m'indiquer de quel côté vous voulez que je tourne la tête, et me dire combien de temps vous désirez que je ferme les yeux!

— Mon enfant, dit le pasteur à Lieschen, prends cette clef... Tu sais où est l'argent.

— Mon père! mon père! s'écria la jeune fille en appuyant ses lèvres sur la main du pasteur.

— Un moment, monsieur Waldeck! dit Schlick.

— Quoi! vous rétractez-vous? demanda le pasteur.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura la jeune fille.

— Non, dit Schlick, une parole est une parole, et le marché tient toujours; seulement, je veux que vous sachiez bien que je ne vous vole pas vos deux mille thalers. Voici l'ordonnance en question.

Et, posant sur la table, mais à portée de sa main, la carabine dont il ne s'était pas dessaisi un seul instant, il tira de sa poche un papier portant le sceau du gouvernement, et lut:

« Il sera compté la somme de deux mille thalers à tout agent de la force armée qui appréhendera au corps et qui remettra aux mains de l'autorité le capitaine Richard... »

— Oh! s'écria Lieschen avec désespoir, tout est perdu!

— Le capitaine Richard? répéta le pasteur en pâlissant à faire croire qu'il allait mourir; le capitaine Richard? Il n'y a pas ce nom-là, n'est-ce pas?

— Oh! si, pardieu! dit Schlick; il y est en toutes lettres... Lisez!

— Le capitaine Richard! fit le pasteur en s'élançant vers la carabine que le brigadier avait posée sur la table, et la saisissant d'un mouvement si rapide, que le gendarme n'eut pas le temps de s'y opposer. Alors, ce n'est pas vous, mais c'est moi, moi-même...

Et il se précipita vers l'escalier; — mais, sur la première marche, à genoux, il trouva Lieschen, qui, l'embrassant par le milieu du corps, lui cria:

— Mon père! au nom de votre fille Marguerite, qui a pardonné en mourant!...

— Oh! oh! murmura Schlick, que se passe-t-il donc?

Il y eut une pause d'un instant; puis le pasteur laissa lentement échapper la carabine qu'il tenait de la main gauche, et, de la droite, présentant à Lieschen la clef de l'armoire:

— Tiens, ma fille, dit-il, fais selon ton cœur, et selon le cœur de Dieu!

— Oh! s'écria Lieschen, mon père, mon père, à vous tout mon amour! à vous toute ma vie!

Et ce fut le pasteur qui, presque évanoui à son tour, tomba sans force dans un fauteuil aux yeux du gendarme étonné.

Pendant ce temps, la porte de la chambre de Marguerite, qui un instant s'était ouverte avec rapidité, se refermait lentement.

— Monsieur Schlick, dit le pasteur au bout d'une minute, et en essuyant sur son front la sueur qui rendait témoignage du combat qu'il s'était livré à lui-même, monsieur Schlick, vous allez avoir votre somme, moins trois thalers cependant; car, de ces trois thalers, j'ai fait ce matin des aumônes, lesquelles m'ont porté bonheur, puisque, ce soir, j'ai pu sauver la vie d'un de mes semblables.

— Trois thalers? dit Schlick. Ah! ma foi, monsieur Waldeck, je n'y regarde pas de si près pour une bonne action. Et, pourtant, comment expliquerai-je à ma femme l'absence de ces trois thalers? Si j'étais encore Français, je lui dirais que je les ai mangés; je suis Allemand, je lui dirai que je les ai bus!

Le brigadier achevait cette réflexion, qui indiquait l'étude approfondie qu'il avait faite du tempérament des deux peuples auxquels il avait tour à tour appartenu, quand Lieschen rentra, tenant le sac à la main.

— Voici l'argent, dit-elle, tout essoufflée d'avoir couru pour l'aller chercher.

— Merci, ma belle demoiselle, dit le brigadier en prenant le sac des mains de Lieschen; si vous étiez moins jolie, j'aurais des remords; mais, avec une figure comme la vôtre, Dieu merci, on n'a pas besoin de dot!

— Monsieur Schlick, dit gravement le pasteur, j'ai votre parole, cette fois!

— Oh! soyez tranquille, monsieur Waldeck! seulement, invitez le cousin Neumann à regagner vivement Abensberg, dussiez-vous aller l'y rejoindre avec cette belle enfant-là pour y célébrer les fiançailles.

En même temps que la porte de la cour se fermait derrière lui, celle de l'escalier se rouvrait pour donner passage au capitaine; mais Lieschen et le vieillard ne virent que celui qui sortait. D'ailleurs, à peine Schlick eut-il disparu que Lieschen, se jetant dans les bras du pasteur :

— Oh! mon père, dit-elle, que vous êtes bon! que vous êtes grand!

Le vieillard pressa un instant sa fille sur son cœur avec un sourire profondément mélancolique; puis, l'éloignant doucement de lui :

— Attends, dit-il, il faut, maintenant, que j'appelle cet homme...

— Mais pas un mot, n'est-ce pas, mon père? dit Lieschen, pas un reproche!

— Oh! sois tranquille, mon enfant, dit le pasteur; où serait, sans cela, le mérite de ce que j'ai fait?

Et, comme il levait la tête pour appeler le capitaine Richard, il l'aperçut, appuyé à la rampe de l'escalier. Tout son sang reflua vers son cœur.

— Vous étiez là, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, dit le jeune homme; j'ai tout entendu, et je dois vous dire, comme vous disait tout à l'heure votre fille : Oh! monsieur Stiller, que vous êtes bon! que vous êtes grand!

— Ah! vous savez qui je suis, alors?

— Ce portrait placé entre les deux fenêtres...

— Vous l'avez reconnu, monsieur?

Le jeune homme tira de sa poche un médaillon.

— Grâce à cette miniature, que mon frere avait faite de souvenir, dit-il, et qu'il m'a laissée en mourant, avec recommandation de chercher le pasteur Stiller et sa fille Marguerite, auxquels il léguait toute sa fortune, non pas en réparation, mais en expiation du mal qu'il leur avait fait.

— Ainsi, monsieur, s'écria Lieschen haletante, le capitaine Richard?...

— Nous étions deux frères, chère Lieschen, deux frères jumeaux, militaires tous deux, capitaines tous deux, si ressemblants l'un à l'autre, que l'on ne nous distinguait qu'à la différence de nos uniformes, et que Schlick, qui avait connu mon frère, m'a tout à l'heure, comme vous l'avez pu voir, confondu avec lui... C'est mon frère qui est le coupable, Lieschen, et c'est moi qui, lui mort, me suis chargé de vous demander son pardon.

— Oh! mon père! mon père! murmura Lieschen en se laissant tomber, les mains jointes, aux genoux du vieillard.

***

Huit jours après, le pasteur Stiller recevait une lettre datée d'Amsterdam, et contenant ces seuls mots :

« Venez le plus tôt possible me rejoindre avec Lieschen, mon père! Je suis en sûreté.

» LOUIS RICHARD. »

XXIV

AUGUSTE SCHLÉGEL

Je parcourais, en 1838, les bords du Rhin, afin d'y recueillir les légendes et les traditions nationales qui font du vieux fleuve allemand le plus poétique de tous les fleuves, lorsque, dans une halte que je fis à Bonn, j'eus l'honneur d'être présenté par le poëte Simrock au vieux professeur Auguste-Guillaume Schlegel, fondateur du journal *l'Athénée*, auteur du *Parallèle entre la* PHÈDRE *de Racine et la* PHÈDRE *d'Euripide*, traducteur du *Ramayana*, et ami intime de madame de Staël, de Gœthe et de Schiller.

C'était un beau vieillard de soixante et dix ans, qui, n'ayant guère fait que de la critique toute sa vie, ne s'était pas épuisé comme eût pu le faire un poëte ou un romancier obligé de puiser sans cesse en lui-même, et qui était resté plein d'esprit, de science et de verdeur.

On comprend bien qu'une fois en présence d'un des hommes les plus instruits de l'Allemagne, je lui exposai le but de mon voyage, et lui demandai de me fournir son contingent de légendes et de traditions.

— Que diriez-vous, me répondit-il, si je vous donnais une tradition française, au lieu d'une légende allemande?

— Je dirais qu'elle est la bienvenue, monsieur, comme tout ce qui me viendrait de vous.

— J'en voulais faire un petit roman intime, une nouvelle d'une cinquantaine de pages; mais il arrive un âge, cher monsieur Dumas, où l'on n'est plus sûr d'avoir le temps de faire même un roman en cinquante pages! Vous êtes jeune, vous (j'avais alors trente-cinq ans, juste la moitié de l'âge de Schlegel); vous avez du temps devant vous : c'est vous qui ferez, avec mes cinquante pages, un roman en deux ou trois volumes.

— Je ne demande pas mieux.

— Mais à une condition cependant.

— Laquelle?

— C'est que, comme j'ai connu les individus, et que les deux héros principaux vivent encore, vous ne changerez rien à leurs caractères, ni à la marche de l'action.

— Soit.

— Vous vous y engagez?

— Je m'y engage.

Il fit apporter du thé; je pris mon album de voyage, — pour aider ma mémoire de quelques notes, dans le cas où un long temps s'écoulerait entre le récit et l'exécution, — et Schlegel commença de me raconter les événements qu'on vient de lire.

Il avait connu tous les héros de cette histoire, depuis Napoléon jusqu'à l'espion Schlick, — le seul dont il m'ait prié de changer le nom.

J'écoutai l'illustre professeur comme l'écoutaient ses élèves; puis, lorsqu'il eut achevé son récit, qui dura une demi-heure, voyant que je souriais :

— Eh bien, me dit-il, que pensez-vous de ma *tradition?*

— Ce que j'en pense?... Diable! répondis-je, c'est que je n'ose pas faire de critique devant le premier critique du monde.

— Faites toujours! Votre fabuliste — et les fabulistes sont des critiques déguisés — a écrit un apologue où un homme voit une paille dans l'œil de son voisin, et ne voit pas une poutre dans le sien.

— Eh bien, lui dis-je enhardi par la permission, je crois qu'il y a quelque chose à faire de toute la partie militaire : chaque fois que Napoléon, que ce géant des conquêtes, comme l'a appelé Hugo, passe à travers un récit, le récit grandit et prend les proportions de l'épopée; tout l'épisode de Staps est curieux et intéressant; la mort de Paul Richard est dramatique; mais...

J'hésitai.

— Allez! allez! fit-il, je suis prêt à tout entendre.

— Mais permettez-moi de vous dire qu'à partir du moment où Louis Richard demande l'hospitalité au pasteur Stiller, vous me faites un peu l'effet de tomber dans la bergerie.

— Ce qui veut dire?

— Que votre tradition française devient une idylle allemande.

— Bon!

— A mon avis, continuai-je, voilà le grand malheur de la littérature allemande; elle manque de médium : ou elle s'élève jusqu'au sublime, ou elle tombe au-dessous du naïf.

— C'est-à-dire que nous sautons à pieds joints par-dessus le naturel?

— Justement!

— Et le dialogue des *Brigands?*

— C'est de la haute fantaisie; mais ce n'est ni du simple ni du naturel.

— Ainsi, dans votre *goût français*, les scènes entre Lieschen et Louis?...

— Sont de la poésie maniérée qui descend quelquefois jusqu'au puéril.

— Citez-moi un exemple.

— Oh! je n'ai qu'à choisir! Ainsi, le bouquet de violettes est enfantin : nous avons vingt vaudevilles qui commencent par un bouquet pris, et qui finissent par un bouquet rendu.

— On ne prend donc plus de bouquets en France, et l'on n'en rend donc plus? Il y avait un symbole qui, à mon avis, ne devait jamais vieillir parce que, tous les ans, il se renouvelle : ce sont les fleurs.

— Oh! je ne vous dis pas, très-illustre critique, que les fleurs vieillissent : je vous dis qu'un bouquet demandé me paraîtrait tout simple, demandé par un poëte qui en est à son premier sonnet, ou par un clerc de notaire qui en est à son premier amour; mais un officier, un homme de trente ans, un soldat qui a fait les guerres de l'Empire, qui a traversé les champs de bataille d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram et de la Moskova, qui a vu la terrible retraite, qui y a perdu d'une façon si douloureuse un frère bien-aimé, qui a suivi l'empereur à l'île d'Elbe, qui en est revenu avec lui, qui a médité sur le champ de bataille de Waterloo, le plus philosophique de tous les champs de bataille, — croyez-vous qu'un homme pareil tombe amoureux pour voir une jeune fille effeuiller des roses, et, forcé de quitter cette jeune fille, lui demande, en la quittant, un bouquet de violettes à titre de talisman?

Schlegel suivit ma critique avec la plus profonde attention, et, quand j'eus fini :

— Avez-vous aimé jeune, monsieur Dumas?

— Très-jeune, monsieur.

— Avez-vous aimé à la façon du capitaine Louis Richard?

— Oui, parce que j'étais un paysan, au lieu d'être un soldat; parce que j'avais quinze ans, et non trente.

— Écoutez bien ceci; car, à mon tour, je vais vous répondre.

— J'écoute.

— Vous m'avez parlé au point de vue de la philosophie; je vais vous parler, moi, au point de vue du réalisme.

— Un Allemand réaliste, cher monsieur Schlegel, cela sera nouveau.

— Le cœur a ses quatre saisons, comme la vie et comme l'année, n'est-ce pas?

— Il y a même des hommes pour lesquels il n'en a qu'une.

— Le printemps?

— Justement! Que je vive jusqu'à cent ans, et je suis bien sûr d'une chose : c'est que mon cœur, à sa centième année, sera fleuri comme un bouquet de noces.

— Eh bien, voilà où je vous prends, monsieur le critique! ce printemps du cœur commence pour les uns à quinze ans, pour les autres à vingt, pour les autres à trente; Rousseau, qui commence d'écrire à quarante ans, écrit avec autant de fraîcheur, plus de fraîcheur même, que Voltaire, qui commence à dix-huit!

— Je vois où vous en voulez venir.

— Ce n'est pas difficile! Pour Louis Richard, qui n'a pas eu de jeunesse; qui, jusqu'à trente ans, n'a connu que ce sanglant et terrible jeu de la guerre, le printemps, c'est la première jeune fille qu'il rencontre, et dont il devient amoureux; du moment où il devient amoureux, et où cet amour est son premier amour, le printemps commence pour son cœur. Qu'importent les émotions guerrières qu'il a eues! qu'importent les pays qu'il a visités! qu'importent les batailles qu'il a, lui cent millième, gagnées et perdues! tout cela, c'était du bruit, c'était de l'agitation, c'était de la gloire, c'était de la honte, c'était du dévouement, c'était tout ce que vous voudrez, mais ce n'était pas de l'amour! L'amour, c'est le printemps; le printemps fait naître les fleurs, l'amour les cueille.

— Pourquoi, alors, n'avez-vous pas ramené le bouquet de violettes à la fin? pourquoi n'en avez vous pas fait votre dénoûment, comme Scribe dans *Valérie*?

— Voulez-vous être entièrement dans le vrai?

— Ah! cher monsieur, je ne demande pas autre chose depuis le jour où je tiens une plume.

— Eh bien, faites votre dénoûment avec ce bouquet, vous.

Je souris.

— Monsieur Dumas, reprit gravement Schlegel, j'ai connu, comme je vous l'ai dit, les principaux acteurs de l'histoire que je viens de vous raconter.

— Louis Richard?

— Louis Richard. Aux deux côtés de sa cheminée, il y avait deux cadres : dans l'un était la croix d'officier de la Légion d'honneur qu'il avait détachée du cadavre de son frère et que l'empereur lui avait rendue... Devinez-vous ce qu'il y avait dans l'autre?

— Non.

— Il y avait ce fameux bouquet de violettes que Lieschen lui avait donné le soir de son départ.

Je courbai la tête.

— Maintenant, ajouta-t-il, souvenez-vous de la promesse que vous m'avez faite.

— Je vous ai fait une promesse?

— Oui, celle de ne point publier ma tradition, ou, si vous la publiez, de ne rien changer aux caractères de mes personnages.

J'ai tenu religieusement ma parole à l'illustre écrivain. C'est au public à prononcer entre nous deux.

FIN

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.



UNE VIE ARTISTE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

INTRODUCTION

Vers le commencement de 1832 ou 33, qu'on me permette de ne pas donner une date précise à la visite que je vais raconter, je craindrais de commettre une erreur de quelques jours et même de quelques mois. Vers le commencement de 1832 ou 33, disais-je, mon domestique entra dans ma chambre, et, comme il était encore d'assez bonne heure, débuta par ces paroles sacramentelles :

— Monsieur veut-il recevoir?

Je le regardai.

— C'est selon, lui dis-je.

— Voilà ce que je me suis dit.

— Qui est là?

— Un beau garçon, monsieur.

Paris — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

— C'est déjà quelque chose. J'aime les beaux visages, mais ce n'est pas assez.

— C'est ce que je me suis dit, monsieur.

Ces mots : « C'est ce que je me suis dit, » étaient une locution familière à un nouveau domestique que je venais de prendre, et qui s'appelait Louis.

— Si vous vous êtes dit cela, Louis, répondis-je, vous lui avez demandé son nom?

— Certainement, monsieur.

— Eh bien, comment s'appelle-t-il?

— Oh! monsieur, il ne s'appelle pas.

— Comment, il ne s'appelle pas?

— Dame, enfin, monsieur, ce n'est pas un nom, — M. Gustave.

— M. Gustave qui?

— C'est ce que je me suis dit, monsieur.

— Vous auriez mieux fait de le dire à lui que de vous le dire à vous.

— Je le lui ai dit, monsieur. Oh! je ne me suis pas gêné.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a répondu : « Dites à M. Dumas que je viens de Rouen, et que je lui apporte une lettre de madame Dorval. »

— Une lettre de Dorval! Ah çà! mais, animal, comment ne commenciez-vous point par me dire cela?

Et je courus moi-même à la porte.

— Excusez-moi, monsieur, criai-je à la cantonnade; mais j'ai un nouveau valet de chambre, et il ne connaît pas encore mes vieux amis; vous serez de ceux-là un jour, je l'espère, puisque vous venez de la part de ma bonne Dorval.

Et je tendis la main au jeune homme, que je distinguais encore assez mal dans l'ombre.

Le jeune homme la prit, la serra franchement et cordialement.

— Ma foi, monsieur, me dit-il, votre accueil ne m'étonne pas, si bienveillant qu'il soit; madame Dorval m'avait prévenu que ce serait ainsi que vous me recevriez.

— Elle est toujours à Rouen?

— Oui, monsieur.

— Fait-elle de l'argent?

— Elle a beaucoup de succès.

— Ce n'est pas précisément cela que je vous demande.

— L'époque n'est pas fameuse pour les théâtres.

— Allons, vous êtes son ami et vous ne voulez pas m'avouer qu'elle ne fait pas le sou; — vous dites donc qu'elle m'a écrit?

— Voici sa lettre.

Le jeune homme me présenta une lettre qu'il tenait, non pas entre le pouce et l'index, comme eût fait un facteur ou un commis marchand, mais entre l'index et le médium.

Quand je vois un homme pour la première fois, je remarque tout, et la moindre chose me frappe.

La main qui me présentait la lettre était belle, fine, allongée; elle avait le pouce un peu long, signe artistique, les phalanges fines, signe de distinction dans l'art.

Cette main sortait d'un manteau tombant avec des plis pareils à une draperie de statue.

Le jeune homme n'avait pas quitté son manteau dans l'antichambre; avec une apparence de laisser-aller, il était donc timide, doutant de lui, peu confiant dans sa personne, puisque, malgré la lettre de Dorval, il s'attendait à ne rester qu'un instant.

Il vit que je le regardais, et d'un mouvement d'épaule rajusta deux plis brisés de son manteau.

Le jeune homme ressemblait à un statuaire.

Comme il avait attendu un instant dans l'antichambre, il avait, en attendant, roulé une cigarette entre ses doigts; cette cigarette, il la tenait comme il eût tenu un crayon.

Était-il donc peintre ou dessinateur?

J'ouvris la lettre, persuadé que c'était le meilleur moyen de connaître sa profession.

Et je lus.

Il va sans dire que, tout en lisant, je regardais par-dessus le papier.

Voici ce que m'écrivait Dorval :

« Mon cher Dumas,

« Je t'adresse M. Gustave, qui vient de jouer
« la comédie avec moi à Rouen. »

C'était un comédien ou plutôt un tragédien; car, campé et drapé comme il l'était, il semblait modelé sur une statue.

Et cependant il y avait dans ce garçon-là bien plus de moyen âge que d'antiquité, bien plus du siècle de Léon X que du siècle de Périclès.

Je continuai la lettre :

« C'est, comme tu vois, un beau premier
« rôle, plein d'inexpérience et de bonne vo-
« lonté, et qui a sa place marquée à la Porte-
« Saint-Martin. »

C'était en effet un magnifique cavalier, dans le sens qu'on donnait sous Louis XIII à ce mot,

avec de longs cheveux, des yeux magnifiques, un nez droit, d'une belle proportion, de longs cheveux noirs et un teint d'une belle pâleur.

Le seul défaut de ce très-beau visage était peut-être un prolongement un peu marqué de la mâchoire inférieure; mais ce défaut se perdait dans une barbe noire, mêlée de tons roussâtres, comme il y en a dans les barbes du Titien.

Du reste, grand, portant la tête haute, et visiblement adroit de tout son corps.

En le regardant, en lui voyant à la main un feutre pointu, à larges bords, en revenant du feutre au visage, en passant du visage à la tournure, j'étais tout étonné de ne pas voir la coquille d'une épée sortir des plis si élégants de ce manteau.

« Quelque chose que tu fasses pour lui, il
« est homme à te le rendre en te jouant un jour
« tes rôles comme personne ne te les jouera. »

— Diable! murmurai-je, le fait est qu'avec cette tête et cette tournure-là, s'il y a dans l'homme un grain de talent, il peut aller loin.

« D'ailleurs, cause avec lui, dis-lui de te ra-
« conter sa vie, et tu verras que tu as affaire à
« un véritable artiste.

« Ta bien bonne amie,

« Marie Dorval. »

P. S. — « S'il n'y avait point place pour lui
« en ce moment au théâtre de la Porte-Saint-
« Martin, tâche de lui être utile en lui faisant
« avoir un travail quelconque, comme sculpteur
« ou comme peintre. »

— Ah çà! mais, monsieur Gustave, lui dis-je en riant, vous êtes donc l'artiste universel?

— Le fait est qu'on a essayé un peu de tout, répondit-il avec ce mouvement d'épaules familier à l'homme habitué à regarder la vie sous un certain point de vue philosophique, de tout, même un peu de danse de corde.

— Vous avez été bateleur?

— Pourquoi pas? Kean l'a bien été.

— Vous avez vu Kean?

— Hélas! non; mais, avec l'aide de Dieu, je le verrai bien un jour ou l'autre : la Manche n'est pas si large que l'Atlantique, et Londres si éloigné que la Guadeloupe.

— Vous avez été aux Antilles?

— J'en arrive tout courant.

— Je commence à croire que Dorval a raison de me dire de vous prier de me raconter votre vie.

— Oh! ce n'est pas bien intéressant, allez; le premier bohémien venu vous en dira autant que moi.

— Mais, ne vous y trompez pas, je ne serais pas fâché d'entendre la vie du premier bohémien venu racontée par lui-même.

— Ce sera bien long.

— Avez-vous répétition à onze heures pour le quart? demandai-je en riant.

— Malheureusement non.

— Eh bien, alors, nous avons le temps tous les deux; nous déjeunerons ensemble, et, après le déjeuner, vous me conterez cela. Je ne vous donnerai pas d'aussi bon café que vous en avez pris à la Martinique; mais je vous donnerai de meilleur thé que vous n'en prendrez nulle part, du thé de caravane, qui m'arrive de Pétersbourg, et qui me vient d'une jolie femme. Si vous allez en Russie, je vous recommanderai à elle comme Dorval vous a recommandé à moi. C'est dit, nous déjeunons ensemble, n'est-ce pas?

— Oh! je veux bien.

Je sonnai Louis. Louis entra.

— Louis, deux couverts, M. Gustave déjeune avec moi.

— C'est aussi ce que je m'étais dit. M. Gustave doit déjeuner avec monsieur.

— Eh bien, tant mieux! car alors vous avez dressé la table et mis quelque chose dessus.

— Non, monsieur, non, je ne me serais jamais permis cela.

— Vous avez eu tort. Allons, Louis, faites vite, j'ai répétition, moi.

Louis sortit.

— Oh! bien, me demanda le jeune homme, si avant le déjeuner je me débarrassais toujours d'une partie de mes bagages?

— Faites.

— Faut-il tout raconter?

— Tout.

— Même les bêtises?

— Les bêtises surtout. Ce que les autres appellent des bêtises, c'est ce que j'appelle le pittoresque, moi.

— C'est bien comme cela que je l'entends.

Il y a vingt ans que le récit que vous allez lire m'a été fait : ne vous étonnez donc pas, cher lecteur, que je me substitue au narrateur et que je dise *il* au lieu de *je*.

Depuis ce temps, M. Gustave est devenu un des artistes dramatiques les plus distingués de Paris. Les détails que vous allez lire ne seront donc pas, nous l'espérons, sans intérêt pour vous.

UNE VIE ARTISTE

I

M. Gustave. — Son nom d'affiche, son nom véritable. — Sa naissance, son père, sa mère, sa première jeunesse.



Monsieur Gustave ne s'appelait Gustave que devant les hommes : c'était son nom d'affiche; devant Dieu, il s'appelait Étienne Marin.

Il était né à Caen, rue des Carmes, en 1808; il avait donc, en 1832 ou 1833, époque où je fis sa connaissance, vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Il est connu physiquement du lecteur; je n'ai donc pas besoin de refaire son portrait.

En interrogeant ses souvenirs, au plus loin qu'il se voyait, c'était dans les bras d'une bonne femme, avec son frère cadet Adolphe, âgé de deux ans moins que lui.

La bonne femme et les deux enfants étaient debout près d'un lit d'agonie.

Dans ce lit, une mourante était couchée, les yeux fiévreux de délire, les dents serrées, les lèvres pâles. Cette femme écartait de ce groupe qu'elle ne reconnaissait pas une grappe de raisin, en disant d'une voix brève et saccadée :

— C'est pour mes enfants! c'est pour mes enfants!

Un homme en costume presque militaire, assis sur un banc près de la cheminée, tenait sa tête enfoncée dans ses mains.

Cette femme, c'était la mère du petit Étienne et du petit Adolphe.

Cet homme, c'était leur père.

Nous laisserons à l'enfant son nom d'Étienne, jusqu'à ce qu'il se débaptise lui-même, pour prendre celui de Gustave.

L'enfant n'avait pas d'autre souvenir de sa mère que celui qui lui apparaissait à vingt ans de distance à travers l'obscurité de cette nuit d'agonie.

Mais ce souvenir était si présent, qu'il eût pu, disait-il, après vingt ans, dessiner cette scène et faire sa mère d'une ressemblance parfaite

Au reste, il ne se rappelait rien autre chose, ni l'extrême-onction, ni la mort, ni l'enterrement, soit qu'on l'eût enlevé, en l'éloignant, à la série de ces tristes spectacles, soit que sa mémoire trop faible les eût laissé échapper, comme la main laisse, à travers la fissure des doigts, couler goutte à goutte l'eau qu'elle a puisée dans un ruisseau.

Le père, que l'on n'appelait jamais de son nom de famille, mais le *Père*, était, à l'époque où nous le voyons apparaître, un homme de quarante à quarante-cinq ans, volontaire de 92, soldat du camp de la Lune, acteur jouant son rôle dans nos premières victoires.

Il avait quitté le service en 1806, s'était marié à celle qui venait de mourir si prématurément. Il en avait eu deux enfants, dont l'un devait, à peu de distance, suivre sa mère dans la tombe, dont l'autre est notre héros.

C'était un homme de grande taille, à la voix forte, au regard puissant et fixateur; il avait les cheveux déjà blancs; mais ses sourcils et sa barbe, parfaitement noirs, indiquaient qu'il était encore dans la force de l'âge.

Jamais ses enfants ne le virent rire une seule fois.

Nous raconterons plus tard pourquoi cet homme ne riait plus.



Il avait obtenu un poste de douanier.

En sortant du service, il avait obtenu un poste de douanier, aux appointements de six cents francs. A cette époque, les douaniers étaient des espèces de soldats : ils portaient l'habit vert, le chapeau à trois cornes, le sabre au côté, la carabine sur l'épaule, les pistolets à la ceinture. Il fallait qu'ils fussent prêts à chaque instant, sur les côtes de Normandie surtout, à faire le coup de feu avec les corsaires et les contrebandiers anglais, toujours prêts eux-mêmes à débarquer sur nos côtes.

Son service, qui était rude, car il le tenait parfois huit jours, parfois quinze jours, parfois un mois, éloigné de sa maison; son service, disons-nous, qui était rude, et qu'il faisait scrupuleusement, il le faisait, lui, cet homme qu'on n'avait jamais vu rire, avec un fredon presque éternel à la bouche. Il est vrai que l'air, qu'il marronnait plutôt qu'il ne chantait, était un air terrible qui, à Valmy et à Jemmapes, frappa de mort ceux qui l'entendirent.

Cet air, c'était la *Marseillaise*.

Quand les Bourbons succédèrent à l'Empire, le Père continua de chanter son air. Mais en

était si bien habitué à ne pas voir l'un sans entendre l'autre, que personne n'y faisait attention.

Quand il n'était pas de service aux côtes, et, après 1815, lorsque la paix fut signée avec l'Angleterre, le service devint beaucoup moins rude; quand il n'était pas de service, c'était lui qui avait soin des enfants, et jamais femme de chambre ou gouvernante de grande maison ne donna des soins meilleurs à des enfants de prince.

Les enfants étaient toujours vêtus d'une façon uniforme, d'un costume qui avait quelque chose de militaire. C'étaient des vestes de marin, avec deux rangs de boutons ronds à la hussarde, des pantalons de couleur foncée et des sabots l'hiver, des pantalons blancs et des souliers l'été.

Seulement les sabots affectaient une coquetterie particulière qui flattait beaucoup les enfants, en ce qu'ils les distinguaient des autres bonshommes du même âge : le devant, dans sa partie supérieure, était recouvert d'un morceau de cuir, emprunté à de vieilles tiges de bottes, et verni à la cire anglaise. Il va sans dire que le vieux grenadier faisait lui-même sa cire, et la composait d'ingrédients à lui connus, amis et bienfaiteurs du cuir, qu'ils conservaient et adoucissaient.

Tous les ans, à Pâques, les enfants quittaient les vieux sabots pour une paire de souliers neufs.

Ces souliers devaient aller jusqu'à l'hiver.

Mais aussi quels soins le Père avait-il de ces habits à boutons de cuivre, de ces sabots à collets de cuir, de ces souliers neufs à Pâques, et qui étaient usés, mais toujours luisants, à la Toussaint!

Chaque matin il était levé avant le jour.

Habits et pantalons, sabots ou souliers, étaient tirés hors de la maison, souliers ou sabots cirés, pantalons et habits brossés, boutons passés à la patience.

Tout cela reluisait aux rayons du soleil levant. Puis on faisait sortir les enfants du lit. Été ou hiver, on les passait à l'eau froide, et, la peau rouge l'hiver, la peau blanche l'été, ils rentraient dans leurs vêtements.

Maintenant, passons de l'hôte principal à la maison.

La maison mérite bien de son côté une mention particulière.

Ce sera un tableau de Gerardow ou de Miéris qui fera, nous l'espérons, attendre patiemment une gravure de Callot.

II

La maison du Père

L'intérieur de la maison se composait d'une grande pièce et d'un cabinet.

Cette pièce était chauffée par une immense cheminée.

Cette cheminée était ornée d'une pendule en carton avec un *oignon* au milieu; de chaque côté de la pendule, et les yeux fixés sur elle, s'accroupissaient deux lions en sapin, avec des crinières frisées et des queues à bouffettes, répandant autour d'eux une agréable odeur de résine. Un peu plus loin, la pendule étant toujours le centre de cette ornementation, se dressaient deux chandeliers de cuivre, brillants comme des miroirs, et dans ces flambeaux deux bougies que l'enfant ne se rappelle avoir vu allumées qu'une seule fois; nous dirons dans quelle circonstance. Cette garniture était complétée par une petite bouteille et un petit vase de Chine.

Tout l'attirail du feu était en fer et brillait comme le canon de la carabine et des pistolets du Père. Le garde-feu était un quart de cercle qui avait autrefois ferré une roue. Le serrurier l'avait repassé à la forge, avait rebouché les trous à coups de marteau et l'avait poli, tout en lui laissant sa forme cintrée, pour qu'il pût se tenir seul.

Un immense lit en chêne, vu en perspective du seuil de la porte, se détachait, avec ses rideaux de serge verte, sur un mur qui n'avait jamais été couvert de papier, mais seulement recrépi au sable et à la chaux. De temps en temps, une petite coquille, qui faisait partie du monde éteint qui avait autrefois habité ce sable, attirait l'œil des enfants, qui, avec la pointe d'un couteau, s'amusaient alors à le déchausser et à l'extirper de la muraille.

Dans l'autre angle, parallèlement au grand lit, était le lit plus étroit et surtout plus court des deux enfants qui couchaient ensemble.

Une grande table d'acajou massif s'élevait au milieu de l'appartement; elle était entourée de chaises de paille dont le bois était peint en gris bleu. Il y avait une douzaine de chaises invariablement placées ainsi : trois autour de la table, sept le long de la muraille, une devant un secrétaire sur lequel le Père écrivait ses rapports,

une près la cheminée, faisant face à un petit banc de bois qui adopte le genre féminin et prend le nom de bancelle.

Si ces chaises étaient dérangées pour une cause quelconque, comme par une visite, un déjeuner, un dîner ou même un simple rafraîchissement, la cause du dérangement disparue, les chaises reprenaient invariablement leur poste accoutumé, et l'on eût dit que, comme dans les féeries, elles retournaient d'elles-mêmes à leur place.

Quatre cadres de bois noir, renfermant quatre gravures représentant les *Quatre Saisons*, formaient l'ornement artistique des quatre murailles.

L'ornement militaire se composait d'un trophée comprenant la carabine, les deux pistolets et le sabre du Père.

Une grande armoire en chêne complétait l'ameublement.

La mère morte, — cette mort devait remonter à 1811 à peu près, — la mère morte, et le Père de service sur les côtes, on fermait la maison, et les enfants étaient mis en pension chez deux demoiselles qui tenaient une école à Caen. — On les nommait mademoiselle Meulan et mademoiselle Poupinelle.

Les deux enfants, qui faisaient surcroît, couchaient alors avec les deux vieilles filles.

Mais, nous l'avons dit, ces absences cessèrent avec l'empire.

La paix permit aux côtes de se garder toutes seules, ou tout au moins avec leur garde ordinaire, et les tournées de service les plus longues ne furent plus que de vingt-quatre, quarante-huit ou soixante-douze heures au plus.

Pendant ces tournées, les enfants passaient les journées chez les deux maîtresses d'école; mais on les ramenait le soir, et alors ils couchaient dans le grand lit, ce qui était fête pour eux.

Souvent alors le Père rentrait pendant la nuit; mais, moitié grâce à ce bon sommeil qui est l'ange réparateur des forces de l'enfance, moitié grâce aux précautions que le vieux soldat, tendre comme une mère, prenait de ne pas réveiller ses deux fils, ceux-ci ne s'apercevaient du retour du Père que lorsque, le lendemain, ils voyaient à terre la défroque boueuse du douanier, sur la table d'acajou son sabre, sa carabine, ses pistolets, et dans le lit des enfants, le douanier lui-même, dont les jambes, posées sur une chaise, dépassaient d'un pied et demi les matelas, et qui leur paraissait plus grand encore par la comparaison.

Et les enfants alors se levaient demi-nus, descendaient à leur tour sans bruit du grand lit de chêne, s'approchaient du petit, et regardaient avec des yeux démesurés le géant républicain, étonnés comme ces paysans de Virgile à l'aspect des grands os que le soc de la charrue tirait des champs de bataille.

Le Père était indévot pour lui-même; il appelait les prêtres des *calotins* et les mystères de la religion des *bêtises*. Cependant il allait parfois à la messe militaire et envoyait régulièrement les enfants à la grand'messe. Les enfants ne manquaient pas d'en rapporter un morceau de pain bénit. Le Père alors déposait sa pipe sur la table d'acajou ou sur le secrétaire, prenait le pain bénit délicatement entre l'index et le pouce de la main droite, de la main gauche levait, soit son bonnet de police, soit son chapeau, faisait le signe de la croix avec le pain bénit, l'introduisait dans sa bouche, et l'avalait, en le broyant le moins possible.

Tout cela se faisait en trois temps, à la façon militaire.

Alors les enfants avaient grandi, et n'allaient plus chez les deux vieilles demoiselles, mais chez un ancien sous-officier qui, ayant épousé la fille d'un professeur, avait fondé une école, où le beau-père enseignait le latin et le français, tandis que le gendre donnait des leçons de géographie et de mathématiques.

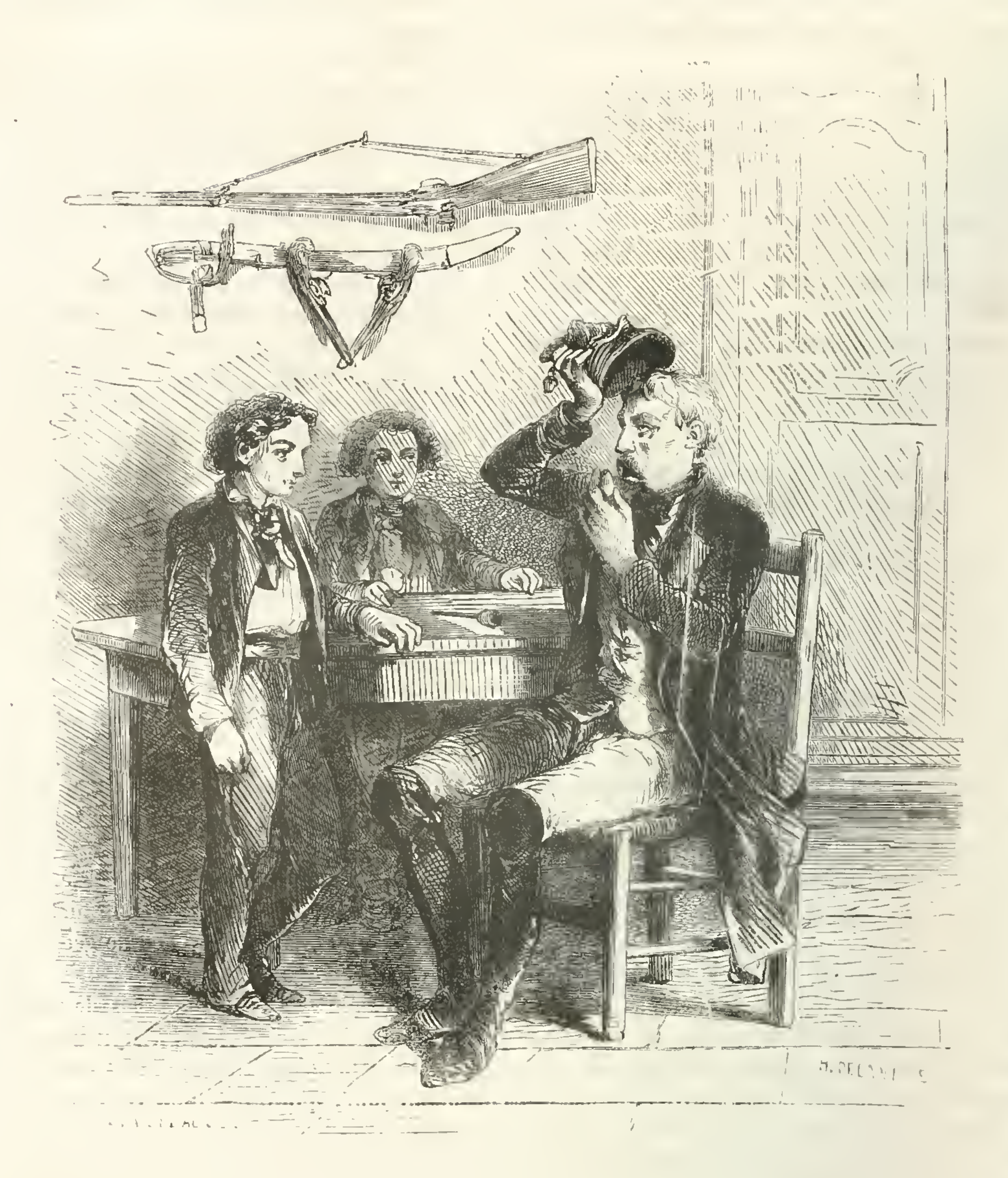
Les soirs où le Père n'était pas de service, père et enfants se couchaient à huit heures en hiver et à neuf heures en été, et tout allait ainsi jusqu'au jour, qui d'habitude rouvrait à son premier rayon les yeux de tout le monde.

Les jours ou plutôt les nuits où le Père veillait, les enfants allaient au jour tombant lui faire une visite au corps de garde, situé au bord de la rivière, dans une île formée par la rivière.

Puis, à dix heures, parfois à onze heures, et même à minuit par grâce spéciale, et quand les douaniers, camarades du Père, s'amusaient du babillage des deux enfants, on les renvoyait se coucher à la maison dont on leur confiait la clef, à la condition qu'ils n'allumeraient ni feu ni chandelle.

Les enfants s'éloignaient alors, mais avec une répugnance visible : ils demandaient à rester à coucher sur le lit de camp, demande qui leur était impitoyablement refusée.

Le Père les reconduisait en ce cas à la porte,



....L'introduisait dans sa bouche et l'avalait, en le broyant le moins possible. — PAGE 7.

et leur disait, *allez*. Les enfants partaient sans oser regimber davantage, et le Père fermait la porte derrière eux.

Alors ils marchaient d'abord doucement, cherchant, pendant les nuits sombres et brumeuses, une forme indécise qui se dessinait sur le ciel, — n'ayant besoin de rien chercher pendant les nuits éclairées par la lune, — cette forme se détachant en vigueur ou en clair, selon qu'elle était dans l'ombre ou dans la lumière, sur l'azur pailleté d'étoiles du firmament.

Cette forme était celle d'une haute tour, et il arrivait parfois que les deux fenêtres de son sommet, éclairées d'un feu rougeâtre, brillaient comme des yeux d'ogre.

Force était aux deux enfants de passer au pied de cette tour.

Quand ils n'étaient plus qu'à cinquante pas du géant de granit, qui se dressait dans l'ombre avec la majesté des choses immobiles, ils se prenaient par la main, et alors, sans une parole, sans autre bruit que celui qui s'échappait de leur poitrine haletante, ils couraient à toute haleine, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la mai-

son. Là seulement ils s'arrêtaient, celui qui tenait la clef l'introduisait d'une main tremblante dans la serrure, la clef tournait accrochant le pêne; la porte s'ouvrait, et les enfants rentraient vivement, le plus brave, c'est-à-dire l'aîné, refermant la porte.

Puis on se déshabillait rapidement, on se couchait en un tour de main, on babillait un instant tout bas; mais bientôt les babillements s'éteignaient, et étaient suivis d'une double respiration, douce et pure comme celle de deux colombes endormies.

Maintenant, pourquoi cette tour faisait-elle si grand'peur aux enfants? Qu'avait donc cette tour de plus terrible que tout autre bâtiment? D'où venait que les deux enfants, qui d'habitude n'étaient pas timides cependant, tremblaient si fort, et couraient si vite lorsqu'il fallait passer au pied de cette tour?

Nous allons vous le dire.

C'est que cette tour s'appelait la tour de l'amphithéâtre. C'est que, dans cette tour, pour dépecer les morts des hôpitaux de Caen, les élèves en médecine se réunissaient. C'est que la tradition voulait que non-seulement ces ardents écoliers de la science étudiassent *in anima vili*, mais encore que des profanateurs de cimetières leur livrassent des morts, trépassés de maladies plus aristocratiques que celles qui ont l'habitude de frapper le pauvre, et qui règnent dans les hôpitaux.

Ces deux yeux brillants de la tour étaient enflammés par la lumière intérieure à la clarté de laquelle ils travaillaient.

Ces corbeaux noirs et croassants, qui, depuis le matin jusqu'au soir, tournaient au sommet de la tour comme un vaste tourbillon noir, que venaient-ils y chercher? que demandaient-ils à grands cris, quand on le leur faisait attendre?

Les lambeaux de chair humaine qui leur faisaient une si abondante nourriture, qu'ayant leur table mise au sommet de la tour, ils n'avaient pas besoin d'aller chercher pâture ailleurs.

Voilà ce qui épouvantait les enfants quand ils passaient au pied de cette tour, voilà ce qui les faisait devenir plus pâles, voilà ce qui faisait couler une sueur plus abondante sur leurs fronts glacés, surtout quand ils rencontraient sur leur route quelque travailleur attardé, portant un fardeau. C'est qu'ils prenaient ce travailleur pour un voleur de morts; c'est qu'ils prenaient ce fardeau pour un cadavre.

Au reste, une chanson des gens du port, chanson immonde et terrible comme le fait auquel elle se rapportait, constatait la tradition et l'élevait au rang de légende.

Voici cette chanson :

C'est à l'amphithéâtre
Qu'il y a des écorcheux,
Tant mieux!
Qu'écorchent les bell' dames,
Ainsi qu' les beaux messieurs,
Tant mieux!

De même que le Père fredonnait jour et nuit la *Marseillaise*, cette malheureuse chanson des *Écorcheux* s'éveillait, avec la lueur des premières étoiles, dans l'esprit des enfants, qui, s'ils ne la fredonnaient pas, l'avaient, du moins, toujours présente au souvenir.

Cependant l'aîné des enfants venait d'atteindre sa douzième année, et le cadet allait atteindre sa dixième, lorsque celui-ci se plaignit un soir d'un violent mal de tête, et se coucha plus tôt que de coutume.

On prit ce mal de tête pour une indisposition sans conséquence, et l'on n'y fit pas grande attention.

Le lendemain, Adolphe voulut se lever. On fit selon son désir; mais il ne put rester qu'une heure debout.

Au bout d'une heure, il regagna son lit, tout chancelant. Cinq minutes après, ses dents claquaient; il avait la fièvre. La nuit suivante il chantait la chanson des *Écorcheux*. Il avait le délire.

On fit venir le médecin. L'enfant était atteint d'une fièvre cérébrale.

Quelque chose que fît l'homme de science, il était trop tard. Le cinquième jour de la maladie, il déclara au père que toute espèce d'espoir de sauver l'enfant était perdue.

Le Père inclina sous cette parole une tête qu'il n'avait jamais inclinée sous le sifflement des boulets, essuya une larme, la seule que le petit Étienne lui ait jamais vu verser, et, se tournant vers la femme qui avait approché les deux enfants du lit de leur mère, cette nuit où leur mère avait le délire :

— Allez chercher les prêtres, dit-il.

La femme sortit.

Un quart d'heure après, la sonnette de l'extrême-onction tintait dans la rue des Carmes; la porte de la grande chambre s'ouvrait, découvrant dans sa plus large profondeur le petit

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

lit des enfants, éclairé par les deux bougies vierges de la cheminée, lesquelles brûlaient, l'une à la tête, l'autre au pied du lit, dans leurs grands chandeliers de cuivre, posés chacun sur une chaise.

Il était neuf heures du soir; la fièvre avait quitté l'enfant, qui semblait assoupi.

Le prêtre entra, suivi des deux enfants de chœur portant des cierges, et du bedeau portant la croix.

Derrière eux marchait cette pieuse partie de la population, toujours prête à porter ses prières au chevet du lit des mourants.

Le Père se découvrit à la vue du prêtre, des enfants de chœur et du bedeau, et s'agenouilla, faisant agenouiller Étienne à son côté.

La cérémonie sainte s'accomplit; les pieds et le front du mourant furent oints du saint chrême; puis le prêtre sortit, comme il était entré, suivi des enfants de chœur et des douze ou quinze fidèles qui étaient venus demander pour l'enfant un passage heureux et facile de ce monde dans l'autre.

La porte se referma derrière le dernier assistant.

Le Père et le frère aîné restèrent seuls avec le moribond.

Le Père alors se releva, alla éteindre les deux bougies, embrassa l'enfant au front, revint poser sur la cheminée les chandeliers à leur place accoutumée, et s'assit sur la bancelle, en face du feu qui resta seul pour éclairer la chambre.

Le petit Étienne s'assit près de son père.

Le Père avait les coudes appuyés sur ses genoux, la tête enfoncée entre ses deux mains : son visage était voilé comme celui de l'*Agamemnon* de Timanthe.

L'enfant était assis, les deux mains allongées sur ses genoux.

La réverbération du foyer éclairait ces deux figures, immobiles comme des statues, et allait se jouer tremblante sur la muraille en face.

Seulement, elle ne s'étendait pas assez loin pour dissiper les ténèbres de l'angle où était le lit de l'enfant.

Tout faisait silence dans cette chambre, où veillait cette double douleur.

Ce silence dura quelques minutes, froid et solennel.

On sentait que la mort n'était pas loin.

Tout à coup, au milieu de ce silence funèbre, une petite voix douce, caressante et claire s'éleva venant du petit lit.

C'était celle de l'enfant.

— Père, dit-elle avec un accent de terreur impossible à décrire, est-ce que les écorcheux de l'amphithéâtre qui écorchent les beaux messieurs et les belles dames écorchent aussi les petits garçons comme moi?

Étienne frissonna et se prit à pleurer.

Le Père se leva, et, la main à la gorge, comme s'il en eût voulu écarter une tenaille invisible, il alla s'abattre sur le lit de l'enfant, en disant :

— Non, mon enfant, non, sois tranquille : d'ailleurs je veille sur toi.

— Merci, père, répondit la douce voix de l'enfant.

Ce furent les dernières paroles qu'Étienne entendit prononcer à son frère.

Une heure après, le moribond commença de râler.

— Va chez ta tante, dit à Étienne le Père, qui ne voulait point qu'il fût témoin de l'agonie et de la mort de son frère.

L'enfant obéit sans dire une parole.

Par bonheur, pour aller chez la tante, il n'était pas besoin de passer au pied de la tour.

Après ce qu'Étienne venait d'entendre dire à son frère, il aurait plutôt passé la nuit sur le seuil de la porte qu'il n'eût affronté le géant de pierre aux yeux de flamme.

Il arriva tout courant chez sa tante, et raconta ce qui venait de se passer.

Quant au Père, il était resté près de l'enfant.

Dieu seul fut en tiers dans l'agonie.

Le lendemain, vers midi, la porte de la tante s'ouvrit.

Le Père parut sur le seuil.

Il était pâle et muet.

Il referma la porte lentement et doucement, puis, toujours silencieux, alla s'asseoir dans un coin.

Personne n'osait l'interroger.

Enfin, au bout d'un instant, le petit Étienne se tourna de son côté.

— Père, demanda-t-il, comment va mon frère?

— Mieux, répondit le vieux soldat, avec une voix dont il est impossible de rendre l'accent.

L'enfant était mort!

Le lendemain, les funérailles eurent lieu dans un petit cimetière extérieur qui appartenait bien plus à la banlieue de Caen qu'à la ville elle-même.

Il y avait peu de monde. Le père, le frère, la tante, et trois ou quatre bonnes âmes dont les

prières appartiennent à toutes les douleurs, puis les douaniers, camarades du père.

Le prêtre, les deux enfants de chœur et le bedeau, qui étaient venus quarante-huit heures auparavant apporter l'extrême-onction à l'enfant, marchaient en tête du convoi.

On sait avec quelle rapidité les prières se disent sur la fosse des pauvres gens.

Le prêtre dit ces rapides prières, secoua avec un goupillon quelques gouttes d'eau bénite sur la bière, passa le goupillon aux assistants, et se retira avec les enfants de chœur et le bedeau.

Les assistants défilèrent le long de la fosse, se passant tour à tour le goupillon, et le secouant l'un après l'autre.

Contre l'habitude, le Père resta le dernier.

Le petit Etienne voulait demeurer avec lui; mais le Père dit quelques mots tout bas à un douanier, qui l'emmena.

Il n'y avait plus dans le cimetière que le cadavre déposé au fond de la fosse, et de chaque côté du trou le Père et le fossoyeur.

Le fossoyeur s'apprêta à faire rouler sur le cercueil la première pelletée de terre.

Le Père l'arrêta.

— Qu'y a-t-il? demanda le fossoyeur.

— Une dernière précaution à prendre, dit le Père.

— Laquelle?

— Descends dans la fosse, lève le couvercle du cercueil.

— Mais, monsieur..

— Fais ce que je te dis.

Le fossoyeur crut que ce père, veuf de sa femme et de son fils, voulait revoir une dernière fois son enfant.

Il descendit dans la fosse, leva le couvercle de la bière, et écarta le linceul.

L'enfant était blanc comme l'albâtre.

— Maintenant, dit le Père, ouvre la poitrine de l'enfant avec ton couteau.

Le fossoyeur releva sa tête tout effaré.

— Fais ce que je te dis, continua le Père d'une voix de plus en plus impérative.

Le fossoyeur obéit. Une longue blessure fut bientôt ouverte du sternum au nombril.

— Après? demanda le fossoyeur.

— Après, dit le Père en tirant une bouteille de chacune de ses poches, vide-lui dans la poitrine ces deux bouteilles de vitriol. Je n'ai pas envie que les voleurs de cadavres viennent prendre le corps de mon fils pour le vendre aux écorcheux.

Le fossoyeur prit les deux bouteilles et les vida dans la poitrine de l'enfant. Puis, laissant faire à la liqueur corrosive son œuvre de destruction, il referma le cercueil et s'apprêta à combler la fosse.

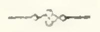
Mais le Père tenait déjà la bêche, et, repoussant le fossoyeur de la main :

— Ceci, c'est mon affaire, dit-il.

Et il combla la fosse, sur laquelle il marcha jusqu'à ce qu'elle fût aplanie au niveau du sol.

Puis il s'éloigna sans dire une parole, la tête basse et les bras croisés.

Pendant un mois, les douaniers de la brigade veillèrent, chacun son tour, dans le cimetière, de peur que les voleurs de cadavres ne vinssent voler le corps de l'enfant pour le vendre aux écorcheux



III

L'éducation du petit Étienne. — La classe de dessin. — L'école de sculpture. — Un premier prix. — Récompense paternelle. — Les écuyers. — Les saltimbanques.

Sans que le Père poussât une plainte, sans qu'il répandît une larme, sans que rien parût changé dans sa vie, sa douleur fut si profonde, que le petit Étienne se figura que son père voulait se tuer, et s'attacha, sans rien dire, à ses pas, le suivant partout où il allait, ne le quittant pas plus que son ombre.

Il ignorait qu'un père ne se donne pas la mort quand il lui reste un enfant à qui donner sa vie.

Ce ne fut qu'au bout de six semaines ou deux mois que l'enfant se rassura peu à peu.

Au reste, jamais le Père ne parlait de l'absent. On eût dit qu'il n'avait jamais eu qu'un fils, si, de temps en temps, ses yeux ne se fussent fixés avec une profonde douleur sur le lit où le petit Adolphe avait rendu le dernier soupir.

Mais peu à peu tout reprit dans la maison l'allure ordinaire, et le petit Etienne se figura que son père commençait d'oublier, parce qu'il oubliait lui-même.

L'année suivante, l'herbe avait poussé sur la tombe. Et quel œil, à l'exception de celui d'un père et d'une mère, s'inquiète de ce qu'il y a sous l'herbe d'un tombeau?

Etienne était resté seul, il est vrai, mais, avec la solitude, le goût de la lecture lui était venu. Pendant les longues soirées de l'hiver de 1821 il resta à la maison, lisant, soit ces romans à couvertures bleues, qui reportent chacun de nous aux premiers jours de sa jeunesse, soit ces récits de voyage qu'on eût pu rendre amusants avec la moitié du talent qu'on a mis à les rendre ennuyeux. Ces récits d'excursions dans les quatre parties du monde lui donnèrent d'abord l'idée d'être marin. Mais, comme la première condition que la nature met à la profession de marin, c'est qu'un marin puisse supporter la mer, on décida qu'Etienne serait du premier voyage que son père ferait avec la patache.

Depuis le moment où la patache quitta la rivière, jusqu'au moment où elle y entra, le futur marin ne fit que vomir.

Le Père, à qui il allait assez que le petit Etienne fût marin, ne se tint point pour battu dans la personne de son fils. On fit un second essai; mais le second essai fut plus malheureux encore que le premier. La première fois, l'enfant n'avait vomi que jusqu'à la bile; la seconde fois, il vomit jusqu'au sang.

Cette fois on résolut de chercher autre chose.

Mais, autre chose, c'était difficile à trouver.

Les récits du Père, si succincts qu'ils fussent; les récits de voyages de M. Laharpe, si peu attrayants qu'ils soient, avaient infiltré dans l'esprit de l'enfant une véritable vocation pour le vagabondage.

Il proposa à son père de se faire soldat.

Mais celui-ci secoua la tête.

Il était d'avis qu'il est permis de se faire soldat quand il y a la guerre. Le seul attrait de la vie du soldat, c'est le risque d'être tué; mais, en temps de paix, l'état de soldat était, selon lui, le dernier des états.

Mais il y avait un état qui le séduisait bien autrement que celui de marin ou celui de soldat, c'était celui de saltimbanque.

Hélas! il faut le dire, toute l'ambition du petit Étienne, à l'âge de quatorze ans, c'était de battre la caisse, avec un habit rouge, à l'entrée d'une baraque, ou de danser sur la corde et de faire le grand écart à l'intérieur.

Il y avait aussi l'état d'écuyer qui le tentait fort. C'était bien séduisant de se tenir debout sur un cheval, en envoyant des baisers aux dames, ou de passer à travers des tambours de papier, en retombant en selle sur les deux genoux.

Mais, plus que tout cela, l'enfant eût désiré être acteur sur un vrai théâtre. Seulement cette ambition lui paraissait rentrer dans les aspirations surhumaines.

Au reste, de ces entraînements vers la bohème, on n'osait point en faire part au Père.

D'ailleurs, le bonhomme avait commencé une espèce de carrière pour laquelle il était bien loin d'avoir de la répugnance, quoique, dans son appréciation, elle ne vînt qu'après celle de saltimbanque, d'écuyer et de comédien.

Il avait commencé de dessiner à l'école de dessin de la ville.

Voilà comment l'idée était venue au Père de le mettre à cette école.

L'année qui suivit la mort du petit Adolphe, on avait été, pendant l'été, habiter une baraque au bord de la mer. Le lieutenant de la douane avait une énorme tabatière, sur le couvercle de laquelle était une petite lithographie du Grenadier de Waterloo.

Tous les hommes de mon âge se rappellent avoir vu, de 1820 à 1825, à tous les étalages de marchands de gravures, une lithographie représentant un grenadier, tenant son drapeau sur sa poitrine, et défendant, en étendant un sabre au-dessus de lui, un de ses compagnons blessé à la tête, et qui l'entoure de ses deux bras.

C'est ce qu'on appelait le Grenadier de Waterloo.

Le lieutenant était assez heureux pour posséder sur sa tabatière une réduction de ce dessin.

Le petit Étienne s'escrima si bien, tantôt avec un crayon, tantôt avec une plume, qu'il parvint à faire quelque chose qui ressemblait à une copie du Grenadier de Waterloo.

— Il faut envoyer ce gaillard-là à l'école de dessin de la ville, avait dit le lieutenant; il a les plus belles dispositions.

Et, à son retour à la rue des Carmes, ce conseil avait été suivi par le Père.

Mais, malgré la prédiction du lieutenant, malgré la bonne volonté de l'élève, l'élève ne faisait aucun progrès.

Il restait des heures entières devant des nez, des yeux et des oreilles dix fois plus gros que nature; et ses nez étaient toujours les plus bossus, ses oreilles les plus difformes, ses yeux les moins d'accord entre eux de toute la classe.

Les enfants travaillaient le soir, car il ne fallait point les distraire des états qu'ils exerçaient dans la journée : ils étaient rangés sur deux files, éclairés du haut par des quinquets à deux

branches, suspendus au-dessus de leur tête. — En outre, ils avaient chacun une chandelle, protégée par un abat-jour, dans le genre de celles qu'ont les marchandes d'oranges sur le boulevard.

Au bout d'une demi-heure qu'ils étaient occupés à noircir leur papier avec du crayon et à le blanchir avec de la mie de pain, le professeur entrait.

Le professeur se nommait M. Elouis.

Il entrait, l'air digne, le bougeoir à la main, les lunettes sur le nez, s'arrêtait au pupitre de chaque élève et faisait tout haut ses réflexions.

Mais pour le jeune Etienne, dont les mains étaient toujours les mains les plus noires, dont le papier était toujours le papier le plus gras, il n'avait que trois exclamations, toujours les mêmes, et notées sur la gamme ascendante de la douleur au désespoir :

— Oh! monsieur! oh! monsieur! oh! monsieur!!!

Et il passait.

Ces trois exclamations n'encourageaient pas l'enfant le moins du monde.

Cependant, jusqu'à la fin de l'année, il resta dans la classe de dessin.

Pour utiliser sa journée et pour lui faire apprendre un état, on l'avait envoyé chez un sculpteur en bois.

Ce sculpteur en bois faisait particulièrement pour les menuisiers ces grandes armoires en noyer, à colombes, que les bourgeois et les riches paysans normands donnent à leurs enfants, quand ils se marient, comme des symboles de tendresse et d'union.

L'enfant mordait assez à la sculpture.

Il en résulta que, comme il y avait deux cours : un de sculpture, un de dessin, on fit, au premier jour de l'an, passer le petit Étienne du dessin à la sculpture.

Ce cours de sculpture était dirigé par un Italien, homme de quarante à quarante-cinq ans, fort beau, et surtout plein de dignité artistique : il portait la tête haute, secouant de temps en temps de magnifiques cheveux.

Quelque chose de grand et de poétique comme François Arago, sa virilité.

Il était à la fois sculpteur, dessinateur, architecte et musicien.

Il se nommait Odelli.

Il était venu à Caen pour exécuter une chapelle de la Vierge, à l'église Saint-Pierre. La chapelle achevée, le conseil municipal lui proposa de rester à Caen comme professeur de sculpture et d'architecture de la ville.

Il accepta.

M. Odelli dirigeait donc le cours de sculpture parallèlement à Élouis, qui dirigeait le cours de dessin.

Nous disons parallèlement, parce que les deux salles étaient parallèles.

Le 1er octobre, le petit Étienne se présenta à la classe de M. Odelli.

— D'où venez-vous? demanda celui-ci.

— De la maison, monsieur.

L'Italien sourit.

— Je ne vous demande pas cela. Je vous demande si vous avez déjà étudié?

— J'ai suivi pendant huit mois le cours de dessin de M. Elouis.

— Venez avec moi.

L'Italien conduisit l'enfant dans un cabinet où étaient les cartons de modèles, et, lui donnant une gravure, représentant un fragment de chapiteau antique:

— Vous sentez-vous capable de faire cela? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, répondit résolûment l'enfant.

— Alors, venez demain, et installez-vous là.

Et le professeur indiqua à l'enfant une table et une chaise.

Sans doute voulait-il que son nouvel élève exécutât son travail dans la solitude, afin que, personne n'étant là pour l'aider ni du crayon ni du conseil, il pût mieux juger de la valeur de sa composition.

Le lendemain, le petit Etienne arriva avant l'heure dite. Mais, une fois face à face avec le dessin, une fois aux prises avec la difficulté, il sentit la sueur lui monter au front : il était parfaitement incapable.

Par bonheur il était seul.

Ne pouvant copier le dessin, il le décalqua.

A peine venait-il d'achever ce travail, et commençait-il à ombrer certaines parties, qu'il entendit la porte s'ouvrir et se refermer.

Il n'osa tourner la tête.

Un pas s'approcha de lui.

Il se tint coi.

Une main s'appuya sur son épaule.

Il attendit.

— C'est très-bien, mon ami, dit la voix de M. Odelli, parfaitement dans le sentiment. — Venez, je vais vous donner autre chose.

L'enfant commença seulement alors à respirer.

M. Odelli s'occupa dès ce moment tout particulièrement du petit Étienne, et, malgré les fugues fréquentes de l'enfant, malgré ses visites aux saltimbanques, pendant la foire de Pâques, il fut désigné pour le premier prix.

C'est une grande solennité, que la distribution des prix de dessin et de sculpture dans une grande ville de province. Le maire est là, le conseil municipal est là, la musique est là, les tambours sont là.

Le Père y était aussi.

On appela le petit Étienne.

Il s'avança, prêt à pleurer, tant cette solennité lui prenait tout le cœur. Le maire proclama son nom et l'embrassa : les applaudissements éclatèrent; la musique joua *Où peut-on être mieux...*; les tambours battirent un ban.

L'enfant revenait chez lui avec sa branche de laurier dans une main, sa médaille d'argent dans l'autre, marchant à côté du Père, quand celui-ci, se ravisant, s'écria tout à coup :

— Bon! et M. Odelli, que je n'ai pas remercié!

— Tiens, c'est vrai.

— Rentre à la maison, et attends-moi.

L'enfant continua sa route vers la rue des Carmes, et le Père revint à l'hôtel de ville.

C'était une mauvaise idée qui était venue là au Père.

M. Odelli lui sut gré du sentiment, mais il lui avoua qu'en son âme et conscience le petit Étienne n'avait eu le prix que parce qu'il n'y en avait pas de plus fort que lui. Mais il ajouta :

— Ah! si le petit drôle voulait travailler...

— Comment, s'écria le Père; mais il ne travaille donc pas?

— Il travaille, certainement, pardieu!... Il faut bien que tout le monde travaille; mais il pourrait travailler davantage.

— Mais, alors, que fait-il donc?

— Ah! demandez cela aux écuyers du Cirque et aux saltimbanques de la grande place, pour lesquels il fait des dessins de costumes.

— Voyez-vous le drôle! On m'a déjà dit cela... il va me le payer.

— Mais, monsieur, aujourd'hui...

— Oh! il n'y a pas d'aujourd'hui. Heureusement je sais où le trouver, soyez tranquille.

Et le Père partit tout courant pour la rue des Carmes.

L'enfant était occupé à entrelacer son laurier dans la carabine et les pistolets de son père.

Le Père rentra, vit celui qu'il cherchait juché sur un échafaudage qu'il s'était fait avec la table d'acajou et une chaise.

Il prit une règle qu'il cacha derrière son dos, et s'approcha de la table.

Mais l'enfant l'avait vu faire, et cela non pas sans inquiétude.

— Tiens, Père, dit l'enfant, vois-tu où j'ai mis mon laurier?

— Très-bien. Descends.

— Pourquoi faire?

— Tu le sauras quand tu seras à terre.

— Mais, Père...

— Descends.

— Mais, Père...

— Descendras-tu!

— Me voilà, Père.

Le Père l'attrapa par le collet de sa veste, et, le fouettant de sa règle sur les parties charnues :

— Ah! drôle!

— Mais, Père, j'ai eu le grand prix. Aïe!

— Ah! paresseux!

— Mais, Père, j'ai eu le grand prix. Aie! aïe!

— Je t'apprendrai à perdre ton temps avec les écuyers!

— Mais, Père, puisque j'ai eu le grand prix. Aïe! aïe! aïe!

— A dessiner des costumes pour les saltimbanques!

— Aïe! aïe!! aïe!!!

En ce moment, comme pour faire accompagnement à ces cris de ténor, on entendit un roulement de tambour.

Puis, une voix de basse qui criait :

« C'est pour avoir l'honneur de saluer monsieur Etienne... premier prix de sculpture de la ville de Caen. »

Rantamplan, — rantamplan, — rantamplan.

Le jeune lauréat n'a jamais oublié cette aubade, ni la position étrange où il était quand elle lui fut donnée.

Cependant il n'en garda pas rancune à M. Odelli.

Quant au Père, comme il avait l'habitude, lorsqu'il administrait une correction dans le genre de celle que le lauréat venait de recevoir, de répéter à chaque reprise :

— C'est pour ton bien, c'est pour ton bien, c'est pour ton bien,

L'enfant avait pris l'habitude de répéter les mêmes paroles; et il avait une telle confiance dans la justice corrective de son père, que, lorsque les commères lui disaient :

— Eh bien, ton père t'a donc battu, Étienne?

Il se contentait de répondre :

— C'est pour mon bien.

La rossée porta ses fruits; l'enfant se mit au travail avec plus d'ardeur. Mais la foire de Pâques revint.

Elle revenait toutes les années, et elle durait quinze jours officiellement, quinze autres par tolérance.

Malheureusement, le Père se trouva être de service extraordinaire.

Quelle belle occasion pour débuter comme écuyer ou comme saltimbanque!

Le jeune homme commença par l'équitation.

Mais le jeune Étienne allait avoir seize ans; il était déjà grand comme père et mère, trop grand pour le *travail debout*.

On le mit à la voltige.

Mais, en essayant de sauter par-dessus un cheval, son pied accrocha la croupe, et il tomba à plat ventre de l'autre côté.

Cette seule chute suffit pour guérir le jeune écuyer de l'équitation, comme une seule course dans la patache avait suffi pour guérir le marin de la mer.

Il passa dans la baraque voisine.

Elle était tenue par le grand Gringalet de Rouen, c'est-à-dire par une des célébrités provinciales de l'époque.

Trois jours de suite il figura dans une pantomime comme premier garçon de noce. C'est lui qui attachait les guirlandes à la maison de la fiancée.

Tout cela le détournait tant soit peu de l'école de sculpture.

— Que diable faites-vous donc de votre temps? demandait M. Odelli.

— Monsieur, répondait l'apprenti comédien, c'est mon maître qui m'occupe à reporter de l'ouvrage.

— Ah!

Un jour, M. Odelli répéta pour la dixième fois la même demande, et pour la dixième fois reçut la même réponse.

— Eh bien, dit le professeur, qui peut-être se doutait de quelque chose, et qui voyait avec douleur un élève, plein de dispositions, s'éloigner de lui, — eh bien, la première fois qu'on vous enverra reporter de l'ouvrage, montrez-moi donc cet ouvrage, afin que je juge par moi-même de ce que vous faites lorsque je ne suis plus là pour vous diriger.

Il n'y avait pas moyen de reculer. D'ailleurs la foire était finie, et les écuyers et les saltimbanques partis.

La première fois que le jeune homme, — car le temps marchait, et peu à peu le petit Étienne se faisait le jeune Étienne; — la première fois que le jeune homme sortit avec un haut d'armoire représentant deux colombes se becquetant dans une couronne de myrthe, il apporta cette sculpture à M. Odelli.

M. Odelli regarda les deux colombes avec attention, puis, au bout d'un instant :

— C'est affreux! dit-il.

— Vous trouvez? demanda l'élève.

— C'est-à-dire que vous ne devez pas rester un jour de plus chez un pareil manœuvre.

— Comment donc faire?

— Il faut n'y plus aller.

— Mais le Père veut que j'y aille.

— Alors, faites-vous mettre à la porte par votre maître.

— Si mon maître me met à la porte, mon père me battra.

— Laissez-vous battre.

La réponse parut héroïque au jeune homme : elle lui rappela le *frappe, mais écoute*, du général athénien. Seulement, c'était sur le Thémistocle qu'on frappait, et non sur le prochain; ce qui donnait à la réponse quelque chose de plus grandiose.

Le jeune homme n'en médita pas moins le *laisse-toi battre*... cela rentrait dans ses capacités.

Un jour, il se présenta chez son maître, résolu à tout affronter.

Peut-être est-il bon de dire ce qui lui était arrivé la veille, et ce qui lui donnait le courage de braver la verge paternelle.

IV

Baptême et sacre d'Étienne.

Voici ce qui était arrivé la veille :

La veille, en flânant, — nous avons avoué que le jeune Étienne flânait beaucoup, — la veille, en flânant sur la place de la Comédie, en regardant de loin le monument, en regardant de près les affiches, l'élève de M. Odelli s'était

trouvé en face d'une espèce de ruelle boueuse qui s'enfonçait entre une des faces latérales du théâtre et un pâté de maisons.

Il s'était engagé dans cette ruelle, tout cela, comprenez-vous bien, dans le seul but de se frotter à des pierres qui entendaient jouer la comédie.

Vous connaissez le proverbe : « Les murs ont des oreilles. »

A gauche, le jeune Etienne trouva une entrée sombre comme celle de la caverne d'Ali-Baba.

Terrain glissant, murailles humides, gouttes d'eau traçant des rigoles diamantées le long des murailles, rien n'y manquait.

Quant au concierge qui se tenait là habituellement, il n'y était plus.

La gueule noire de la caverne semblait l'avoir dévoré.

Le jeune homme se hasarda à descendre trois marches, puis à en monter vingt, laissant le jour derrière lui, et s'enfonçant à chaque pas qu'il faisait dans des ténèbres plus épaisses.

Au haut de l'escalier, il poussa une porte. Cette porte donnait sur les entrailles du monstre.

Jamais Jonas, dans le ventre de la baleine, ne jeta un coup d'œil plus émerveillé sur l'épine dorsale, sur les côtes, sur la vessie, grosse comme un ballon Godard, sur les cinq cents pieds d'intestins grêles, et sur la trappe, qui, au lointain, donnait dans la mer, que ne le fit notre jeune homme en regardant la herse, les portants aux échelons de fer, les fils sans nombre descendant du plafond, et la porte gigantesque par laquelle entrent les châssis.

Il marchait pas à pas, dans cette obscurité et dans cette solitude, appuyant le plus légèrement qu'il pouvait sur l'orteil, afin de ne pas éveiller le moindre bruit, lorsqu'il sentit une large et puissante main se poser sur son épaule.

Il se crut tombé sous la griffe d'un géant.

Il se retourna avec terreur; puis, tout à coup, poussant un cri de surprise dans lequel la joie avait sa bonne part :

— Tiens, dit-il, c'est M. Aubin aîné.

C'était ainsi qu'on appelait, pour le distinguer de son frère cadet, le plus âgé des fils d'un sculpteur, qui avait son magasin sur la place de la Comédie.

— Eh bien, oui, répondit Aubin, c'est moi... après?

— Après?... Je suis bien aise que ce soit vous.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous, vous ne me mettrez pas à la porte.

— A la porte de quoi?

— A la porte du théâtre.

— Tu avais peur qu'on ne te mît à la porte?

— Certainement.

— Est-ce que cela t'intéresse de voir un théâtre?

— Beaucoup. Il y a fièrement longtemps que j'en avais envie, allez.

— Tu voudrais donc être comédien?

— Oh! monsieur Aubin, je crois bien que je voudrais l'être!

— Qui t'en empêche?

— Le Père. Si vous saviez comme il m'a rossé quand il a su que j'avais figuré dans la pantomime de Gringalet de Rouen.

— Et, malgré les coups, tu as conservé la vocation?

— Plus que jamais. C'est-à-dire que je crois que j'en enragerai si je ne suis pas un jour comédien.

— Alors, viens ici.

— Me voilà, monsieur Aubin

— Mets-toi à genoux.

— Pourquoi faire?

— Mets-toi à genoux.

— Me voilà à genoux.

— Attends.

Il prit un godet plein d'huile.

— Au nom de Talma, de Garrik et de Roscius, je te baptise comédien, dit-il au jeune homme.

Et il lui versa le godet d'huile sur la tête.

— Ah! que faites-vous donc, monsieur Aubin?

— Il n'y a plus à s'en dédire; maintenant te voilà baptisé comédien : tu seras comédien, ou tu diras pourquoi.

Il était plus que baptisé, il était sacré.

Quand j'aurai nommé l'homme qui s'appelait alors le petit Etienne, on verra si le saint chrême a produit son effet.

Voilà ce qui était arrivé la veille. Voilà la prédiction sibylline qui donnait à l'élève de M. Odelli le courage de se faire chasser de chez son sculpteur.

Le lendemain de ce jour-là, on lui donna, à neuf heures du matin, deux pigeons sculptés à porter chez le menuisier.

Il y avait un quart d'heure, en calculant largement, à rester dehors, entre l'aller et le retour.



Au nom de Talma, de Garrick et de Roscius, je te baptise comédien. — Page 16.

Etienne resta héroïquement trois heures et demie.

Il rentra à midi quarante-cinq minutes.

— D'où viens-tu, flâneur? demanda le patron.

— Tiens, d'où je viens!

— Oui, je te le demande.

— Je viens d'où il me plaît, donc!

— Comment! d'où il te plait!

— Ni plus ni moins.

— Ah! c'est comme cela que tu réponds?

— Il ne fallait rien me demander, je ne vous aurais rien répondu.

Si le patron avait eu une glace devant lui, il se serait regardé dans la glace, pour savoir s'il était bien éveillé.

— Mais tu veux donc te faire mettre à la porte?

— Oh! je n'ai pas besoin qu'on m'y mette à la porte. Soyez paisible, je m'y mettrai bien tout seul.

— Comment? petit drôle.

— D'abord, je ne m'appelle pas petit drôle, je m'appelle Étienne Marin.

— Comment dis tu cela, brigand?

Et le patron ramassa deux colombes ébauchées pour les jeter à la tête de l'enfant.

L'enfant sauta par-dessus un établi, et en un instant fut à la porte.

— Ah! ton père va savoir cela. — Attends! attends!

Et le sculpteur mit sa casquette, ôta son tablier, passa sa redingote, et prit au pas gymnastique le chemin de la rue des Carmes.

Il n'y avait plus à s'en dédire. La volée à recevoir était sûre. C'était maintenant une affaire du plus ou moins, voilà tout.

Si stoïque que fût l'élève de M. Odelli, il était tout simple, en supposant qu'il y eût un choix à faire, et liberté dans ce choix, il était tout simple qu'il choisît le moins au détriment du plus.

Un instant il eut l'idée que peut-être il échapperait même à ce moins.

Le Père avait une tournée de nuit à faire. Ordinairement pour sa tournée de nuit, le Père sortait à sept heures du soir, laissant la clef sous la porte, afin qu'en sortant de chez M. Odelli l'enfant pût rentrer.

Toute la question était de ne tenter le retour qu'à huit heures; le père serait parti depuis une heure.

Le retardataire aurait toute la nuit devant lui.

Étienne se promena jusqu'à huit heures.

A huit heures, il s'achemina vers la rue des Carmes.

Au moment où, en rasant les murs, il atteignait la porte, la porte s'ouvrit, et le Père parut, la carabine sur l'épaule, les pistolets à la ceinture, le sabre au côté, et fredonnant la *Marseillaise*.

Le jeune homme demeura stupéfait et collé à la muraille.

Après avoir fait deux pas, le Père l'aperçut, et, se retournant tout en tirant son sabre :

— Ah! brigand! c'est toi! s'écria-t-il.

L'enfant s'élança dans l'allée, mais le Père s'y élança après lui.

En arrivant au premier degré de l'escalier, il l'avait rejoint et frappait sur lui à coups de plat de sabre.

Il le conduisit ainsi, frappant toujours, jusqu'au troisième étage.

Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin, c'était là que finissait l'escalier. Il y avait un étage de moins que dans la fameuse chanson :

Je loge au quatrième étage...

Force fut au pauvre battu de s'arrêter et de subir son châtiment.

Il fut long et sévère.

Le lendemain, à huit heures du matin, Étienne arriva chez M. Odelli, pâle et tout moulu de coups.

M. Odelli n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur lui pour savoir ce qui s'était passé.

— Ah! dit-il, il paraît que c'est fini.

— Oui, monsieur, répondit piteusement l'écolier.

Et il ne fut plus question de rien.

Pendant un an tout entier, le jeune homme resta encore chez M. Odelli, étudiant la sculpture, mais faisant toujours l'école buissonnière au profit des théâtres, des cirques et des saltimbanques.

Ce qui lui valut un nombre si incalculable de volées de la part du Père, qu'il résolut, à quelque prix que ce fût, d'aller faire de l'art dans la capitale.

Quand les hommes ont leur place marquée dans l'avenir, il y a toujours une Providence qui, à un moment donné, emprunte un nom d'homme, prend l'élu par la main, et le conduit où il veut aller.

La Providence du jeune homme prit le nom de M. Lair.

M. Pierre-Aimé Lair était conseiller de préfecture. C'était un de ces hommes précieux pour les villes provinciales de second ordre, en ce qu'ils se mettent à la tête du progrès et prêtent la main à toutes les améliorations.

Disons ce qu'était au physique et au moral M. Pierre-Aimé Lair, que la ville de Caen a eu le malheur de perdre voilà deux ans à peu près.

Au physique, c'était un homme de taille moyenne, brun, maigre, grêlé, toujours très-bien rasé, ce qui lui faisait un bas de figure bleu cobalt. Son costume était celui d'un provincial arriéré, ce qui ne lui ôtait rien d'une grande distinction naturelle et acquise. Il était ordinairement vêtu d'un habit bleu, d'un gilet blanc et d'un pantalon de nankin l'été, de drap l'hiver; il mettait rarement des bottes, et, lorsqu'il n'en avait pas, de quelque couleur que fût son pantalon, il portait invariablement des bas bleus.

Au moral, c'était un homme d'une affabilité et d'une courtoisie si parfaites, qu'il avait dans ses manières quelque chose du prélat. Cette suprême politesse servait chez lui d'enveloppe à une puissante énergie.

Un jour que, vêtu d'un habit de conseiller de préfecture, bleu de roi brodé bleu clair, d'un pantalon de nankin, de ses bas bleus, le menton rasé de frais, encadré dans une cravate blanche, il assistait au tirage de la conscription, un pauvre gars normand tira le numéro 1. Le garçon n'avait aucun cas de réforme; il y avait donc grande chance pour qu'il partît; aussi, sa mère, qui était dans un coin de la salle de l'hôtel de ville, se mit-elle à jeter les hauts cris.

Ces cris affectèrent désagréablement le tympan du général qui assistait au tirage.

— Faites sortir cette braillarde! cria-t-il à haute voix.

Cette brutalité révolta M. Lair, et, de son ton le plus doux et le plus caressant :

— Ah! général, dit-il, respectez la douleur d'une mère.

Un murmure d'approbation suivit les paroles de M. Lair, contrastant avec le silence de glace qui avait suivi celles du général.

La leçon, courtoise de la part de M. Lair, était devenue sévère de la part du public.

Le général, ne pouvant s'en prendre au public, s'en prit à M. Lair.

Il renversa sa tête sur le dossier de son fauteuil, afin de pouvoir causer avec son aide de camp, placé derrière lui, et, assez haut pour être entendu de tous ceux qui l'entouraient, et par conséquent de M. Lair lui-même :

— Dites donc, un tel, lui demanda-t-il, savez-vous le nom de ce monsieur avec son menton bleu, son habit bleu brodé de bleu et ses bas bleus?

L'aide de camp se mit à rire d'une façon fort agréable à cette saillie de son général.

M. Lair ne sourcilla point. Tout le monde se tourna de son côté; lui seul parut n'avoir point entendu.

Seulement, lorsque le tirage fut fini, il s'approcha du général.

— Monsieur, lui dit-il avec cette courtoisie dont il semblait qu'il n'eût pu se départir, même quand il l'eût voulu, vous avez paru désirer savoir mon nom, puisque vous l'avez demandé à M. votre aide de camp, qui n'a pas pu vous le dire. Je vais vous l'apprendre, moi : Je me nomme Pierre-Aimé Lair.

— J'en suis bien aise, monsieur, répondit le général.

— Maintenant, quant à l'inspection que vous m'avez fait l'honneur de passer de ma personne et de mon costume, elle est très-exacte, à l'exception d'une chose cependant.

— De laquelle, monsieur?

— Mais de l'épée que je porte au côté, et dont j'espère vous faire sentir la pointe, où et quand il vous conviendra, général, afin qu'une autre fois vous ne l'oubliiez pas.

Si doucement qu'elle eût été faite, la provocation fut entendue; on s'interposa. C'était d'un trop mauvais exemple de voir battre un général et un conseiller de préfecture. Le duel n'eut pas lieu.

Dix ans plus tard, à l'âge de cinquante ans, il lui prit l'envie de faire son tour de France. Il était un des membres les plus distingués de la Société des Antiquaires de Normandie, et le voyage qu'il entreprenait avait pour but surtout des études archéologiques. Un beau matin il partit à pied, faisant six, huit et jusqu'à dix lieues par jour, et, sa canne à pomme d'or à la main, voyagea ainsi un an ou dix-huit mois.

Mais, par bonheur pour l'élève de M. Odelli, il n'était point en voyage l'an de grâce 1826.

Il visitait souvent l'école de dessin, causait affectueusement avec les élèves, surtout avec ceux qui donnaient des espérances, et, à ce titre, s'était arrêté plusieurs fois devant le jeune Etienne, et lui avait fait diverses questions sur ses désirs et ses espérances.

Le jeune homme lui avait dit que ses désirs et ses espérances se réunissaient en une seule ambition : *Aller à Paris.*

M. Lair se doutait bien qu'un des empêchements au voyage serait l'absence de la petite somme nécessaire au jeune voyageur.

Un jour, il lui dit :

— Avant votre départ, mon enfant, je désire vous acheter quelques-unes de vos études.

Le lendemain, il était rue des Carmes. Il avait choisi le moment où le Père ne pouvait manquer d'être là. Il parla longuement des dispositions du jeune homme, de la nécessité où il se trouverait bientôt d'aller poursuivre ses études à Paris, et acheta une tête de Sénèque et une tête de Cicéron, qu'il paya vingt francs chacune, plus un pied et une main gigantesques, qu'il estima chacun dix francs.

Le jeune homme avait soixante francs pour son argent de poche.

Devant une autorité comme celle de M. Lair, conseillant Paris, le Père ne fit aucune objection. Il acheta une malle, fit confectionner une *pelure complète*, — nous nous servons des termes dont il se servait, coucha la susdite pelure sur deux douzaines de chemises faisant fond de malle, compléta les cent francs, paya la place à la diligence, et, stoïque comme un Spartiate, conduisit son fils à la voiture.

Étienne pleura beaucoup. Au moment de se séparer de son père, il oubliait les nombreuses et sévères corrections qu'il en avait reçues, ou plutôt, en descendant au fond de sa conscience, il se disait que ces corrections n'étaient pas volées.

Le Père resta ferme comme un roc.

Le postillon fit claquer son fouet, la voiture s'ébranla, et la pesante machine partit au grand trot, allure qu'elle conserva tant qu'elle roula dans la ville. Le jeune homme, moitié triste, moitié joyeux, — cependant, pour être juste, plus joyeux que triste, — venait de faire ses premiers pas vers la postérité.

Puisque nous sommes partis avec lui, arrivons en même temps que lui.

Qui nous dit que les Talma, les Garrick et les Roscius futurs, — on se rappelle que le jeune homme avait été baptisé sous ce triple patronage, — ne trouveront pas un enseignement, comme art ou comme philosophie, dans cette vie vagabonde que nous allons essayer de raconter?

V

Arrivée à Paris. — Le théâtre de la Porte Saint-Martin. — L'hôtel de madame Carré. — Les locataires. — Les camarades de lit. — Hippolyte. — Les sculpteurs de la Madeleine. — Une représentation d'ami. — Les redingotes polonaises. — Engagement pour la province. — Le père Dumanoir. — Sa cassette. — Ferdinand le Cosaque.

Notre héros entra dans Paris vers cinq heures du soir, descendit à six rue Notre-Dame-des-Victoires, laissa sa malle au bureau, et, pressé de voir Paris, se mit à courir devant lui, sans savoir où il allait.

Au bout de dix minutes d'une course insensée, tant tout ce bruit, tout ce monde, toutes ces voitures l'enivraient, il se trouva en face d'une espèce de monument.

— Tiens, un théâtre! s'écria-t-il.

Et il s'arrêta, résolu ce soir-là à ne point aller plus loin.

Il n'avait pas dîné; il acheta un chausson, le dévora jusqu'à la dernière miette et entra au spectacle.

Vous figurez-vous la joie du jeune homme!

Il était dans ce Paris tant ambitionné; il était dans une salle de spectacle, sans crainte d'être ni battu, ni même grondé en rentrant chez lui. Hélas! pauvre enfant, il n'avait déjà plus de chez lui, et il avait cent francs dans sa poche!

Cent francs! c'est-à-dire de quoi bâtir un moulin sur le Pactole, un palais dans l'Eldorado!

A minuit moins un quart, le spectacle finit.

Notre héros sortit avec les autres spectateurs, seulement il était peut-être le seul qui ne sût point où il coucherait.

Il résolut de s'en remettre au hasard; le hasard l'avait conduit à la Porte-Saint-Martin, le hasard le conduirait bien à une auberge.

Il prit la première rue à droite.

Au bout de trois cents pas à peu près, il se trouva au bout de la petite rue Saint-Jean, et aperçut un transparent sur lequel était écrit :

Hôtel Carré. On loge à la nuit.

Étienne entra, demanda une chambre et un lit.

Par bonheur, il avait sur lui son passe-port, sans quoi le défaut de malle, de portemanteau ou de sac de nuit eût bien pu lui porter préjudice.

Le passe-port fut lu, reconnu bon; le voyageur fit sonner ses dix-neuf pièces de cinq francs dans sa poche; une déjà avait disparu depuis l'arrivée.

On lui donna, avec toutes sortes d'égards, la chambre et le lit demandés.

On n'avait pas l'habitude de voir des voyageurs demander une chambre et un lit pour une personne seule.

L'hôtel était habité par des sculpteurs, des ornemanistes et des peintres; en général, les hôtes de madame Carré, — car, quoiqu'il y eût un M. Carré, on avait l'habitude de dire l'hôtel de madame Carré; — en général les hôtes de madame Carré poussaient, sous prétexte de fraternité, l'économie jusqu'à coucher deux.

Dès le lendemain de son installation, la malle de l'élève sculpteur, apportée à l'hôtel du coin



L'entrée de Néron fut couverte d'applaudissements. Page 22.

de la petite rue Saint-Jean, comme celui-ci se plaignait de ce qu'on lui demandait la somme exorbitante de quinze sous pour la chambre et le lit, on le mit au courant des habitudes de la maison, libre à lui de prendre un camarade de chambrée et de lit, alors sa moitié de lit et de chambre lui reviendrait, pour sa part, à sept francs dix sous par mois.

Le même jour, à dîner, on présenta au nouvel arrivé un compagnon qui se trouvait dans la même situation que lui, c'est-à-dire qu'il cherchait une moitié de chambre et de lit.

Ce camarade s'appelait Hippolyte et était peintre sur porcelaine.

Les deux atomes s'accrochèrent et sont encore aujourd'hui deux amis.

Étienne ne voulait pas perdre son temps à flâner; il envoya chercher sa malle, endossa la *pelure* du père et commença incontinent ses visites aux entrepreneurs.

Le premier auquel il s'adressa se nommait M. Bochard.

M. Bochard était entrepreneur des sculptures de la Madeleine.

Il causa un instant avec le jeune artiste, et comme son ton et ses manières lui plaisaient :

— De quelle province êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Je suis Normand.

— De quelle ville?

— De Caen.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi cela?

— Vous avez la main normande; en général, les Normands sont adroits. Prenez vos outils, demain matin, et allez à la Madeleine, vous vous trouverez en pays de connaissances.

Le lendemain, à huit heures du matin, le jeune homme était à la Madeleine.

Les ornemanistes étaient à l'ouvrage.

— Tiens! dit l'un d'eux, voilà mon filleul.

— Comment, ton filleul?

— Oui, c'est moi qui ai baptisé ce gaillard-là sur le théâtre de Caen, avec de l'huile à quinquet. — Viens ici, Talma.

Etienne s'approcha, et dans son interlocuteur reconnut Aubin aîné.

Près de lui était son frère.

Les deux Aubin tiennent aujourd'hui leur rang parmi les premiers ornemanistes de Paris.

— Allons, une tirade, dirent les sculpteurs.

Le nouveau venu déposa ses outils, mit le poing gauche sur la hanche, arrondit le bras droit et commença :

N'en doutez pas, Burrhus, malgré ses injustices...

L'entrée de Néron fut couverte d'applaudissements. Talma venait de mourir, et son successeur donnait les plus belles espérances.

En attendant, il fallait prendre le ciseau et le marteau. Le futur grand premier rôle du Théâtre-Français mit un masque à lunettes pour que les éclats de la pierre ne lui crevassent pas les yeux, et attaqua un chapiteau

Là était le travail; mais chez la mère Carré était la récréation. Tout le monde, chez la mère Carré, disait des vers : peintres, sculpteurs, ornemanistes. Hippolyte, le camarade d'Etienne, était surtout enragé.

Il s'agissait de jouer la comédie à quelque prix que ce fût.

On s'occupa de monter une partie.

Que jouerait-on?

Le choix tomba sur *Simple histoire*, de M. Eugène Scribe.

Étienne apprit le premier rôle, Hippolyte l'amoureux, et l'on alla répéter au théâtre de la rue Lesdiguières.

Le jour de la représentation arriva. Les deux jeunes gens, Étienne et Hippolyte, eurent les honneurs de la soirée.

A toutes les représentations qui se donnent sur ces sortes de théâtres, assistent ce qu'on appelle des monteurs de parties.

Un de ces monteurs de parties proposa aux amateurs de jouer devant un public payant.

Ces sortes de représentations offrent un avantage, c'est que, après deux ou trois succès, on trouve un engagement.

Un engagement de province, c'est vrai, — mais l'homme qui frappe sur sa poche, en disant : j'ai là mon engagement, — est bien fier, et bien considéré surtout.

D'ailleurs il n'a pas besoin de dire pour quelle ville est son engagement.

Il est vrai que toutes ces parties-là ne faisaient pas avancer la sculpture sur pierre dure et la peinture sur porcelaine.

Mais cela faisait faire un pas à la comédie.

Tous les arts ne peuvent pas marcher à la fois.

A cette époque, c'est-à-dire en 1827, les artistes qui revenaient de province se réunissaient particulièrement rue des Vieilles-Étuves, au café des Comédiens.

C'est là que les directeurs allaient embaucher leur troupe.

On portait beaucoup de polonaises à cette époque-là.

Pas un Trial, pas un Martin, pas un Elleviou qui n'eût sa polonaise.

L'ambition de nos deux jeunes gens était d'avoir une polonaise, — pas deux polonaises, bien entendu : deux polonaises coûtent la rançon d'un roi; mais une polonaise pour deux, comme ils avaient une chambre pour deux, comme ils avaient un lit pour deux.

Ils iraient, chacun son tour, au café, et ils auraient l'air d'avoir chacun une polonaise.

La *pelure* du Père, qui n'avait été mise que trois ou quatre fois, fut portée chez un fripier et troquée contre une polonaise qui n'avait été mise que huit ou dix, à ce que disait le fripier lui-même.

En somme, la susdite polonaise de drap bleu de roi, avec des brandebourgs noirs, collet et poignets d'astracan, était encore fort présentable.

Elle fit, sur le dos d'Etienne le premier jour,

et sur le dos d'Hippolyte le second, un fort convenable effet.

La preuve est que tous deux traitèrent avec M. Dumanoir, directeur de la troisième troupe du premier arrondissement théâtral, comprenant la Flandre française.

Au besoin on ferait des excursions en Belgique.

On comprend que, pendant ce temps-là, la Madeleine s'achevait toute seule.

Le directeur était en retard; aussi pressait-il beaucoup ses pensionnaires.

On partit à pied; une charrette suivait ou précédait les bohémiens, portant les femmes et le bagage.

Jetons un coup d'œil sur la caravane, qui se déploie et s'allonge joyeusement sur la route d'Amiens, par un beau soleil du mois de mai.

Nous avons nous aussi, comme Scarron, notre chapitre du *Roman comique* à faire.

Le directeur véritable et privilégié, nous disons véritable et privilégié, parce que tout à l'heure nous allons avoir à parler de l'usurpation du régisseur, le directeur véritable et privilégié était, comme nous l'avons déjà dit, M. Dumanoir.

M. Dumanoir était une espèce de vieux marquis, ancien beau du Directoire, ayant pirouetté aux Tuileries et au Luxembourg, avec la culotte de nankin à flots de rubans, les bas rayés en travers, les souliers à boucle, les deux chaînes de montre, le gilet de basin, l'habit vert-pomme, la haute cravate de batiste, le chignon relevé au haut de la tête avec un peigne, le chapeau en arrière et la badine sous le bras.

C'était, à l'époque où, élevé à la dignité de directeur de *la troisième troupe du premier arrondissement*, il faisait sa sortie triomphale de Paris où il devait rentrer d'une façon si pénible, c'était, disons-nous, un homme de soixante ans, grand, sec, maigre, au corps osseux dont les aspérités apparaissaient à travers le drap d'une redingote trop large, et nous dirions trop longue, si l'on n'avait point à cette époque porté ce vêtement battant sur les talons. De son costume de 1798, il n'avait conservé que la partie la plus caractéristique, c'est-à-dire le chignon Son ancienne chevelure, qui avait fait l'admiration des belles dames du temps, avait disparu au souffle des ans, ne laissant à l'ex-incroyable qu'une couronne ou plutôt un hémicycle de cheveux, épais à la nuque, plus rares sur les tempes. Mais on sait ce que peut produire d'illusion un reste de cheveux bien employés; ceux de la nuque étaient réunis en une tresse qui, à peu près semblable à une queue de homard, remontait du cou vers l'organe de la religiosité, embrassait le contour du crâne, et venait s'aplatir sur le haut du front.

A cette tresse, disons-nous, venaient se rattacher, laissant voir le crâne à travers leur tissu à maille lâche, les cheveux des tempes et de la partie intermédiaire qui s'étend des tempes à la nuque. Enfin, à l'extrémité de la tresse, apparaissait, à peu près comme le blaireau apparaît à l'extrémité de ce pinceau aplati qu'on appelle une queue de morue, à l'extrémité de la tresse apparaissait une touffe capillaire qui, lorsque le chapeau était mis, simulait assez bien, en s'échappant d'un demi-pouce sous sa forme, une chevelure absente.

Avec cela, M. Dumanoir était l'homme le plus poli du monde. A chaque personne ayant affaire à lui, cet homme, qui avait toutes sortes de raisons de rester couvert, ôtait son chapeau qu'il mettait entre ses deux genoux, puis, de ses deux mains, il écarquillait sa mèche, et se redressait de toute la hauteur de sa grande taille, en laissant son chapeau entre les genoux.

— Que désirez-vous, mon bien bon ami? demandait-il.

En route, il s'arrêtait invariablement à tous les magasins de coutellerie qu'il rencontrait, soit à la droite, soit à la gauche de son chemin, demeurait devant le magasin d'une façon inquiétante pour ses pensionnaires, qui auraient pu se croire abandonnés par lui, et qui, se retournant avec inquiétude, s'arrêtant de temps en temps pour l'attendre, le voyaient tout à coup poindre à l'horizon poudroyant sous ses longues jambes.

Notez ceci : qu'il portait sous son bras une petite cassette très-lourde, faite en manière de portemanteau; cassette qu'il n'abandonnait jamais, de sorte que l'on pouvait croire que, comme celle de l'avare, la cassette du père Dumanoir avait des yeux, et que le père Dumanoir était amoureux de ces yeux-là.

Un jour, il avait, contre son habitude, oublié pendant une seconde cette cassette à terre. Un de ses pensionnaires l'avait soulevée à grand'peine, et, la remettant en place, avait battu un entrechat, en disant :

— Plus de soixante livres, messieurs, plus de soixante livres!

Et tout le monde avait battu des mains, à



La route d'Amiens, par un beau soleil du mois de mai. — Page 23.

l'heureuse nouvelle, et témoigné une considération plus grande à M. Dumanoir.

D'où venaient cette joie imprévue et cette considération croissante?

Cette légende s'était répandue dans la troupe, que la cassette du père Dumanoir contenait la caisse, et que c'était pour cela qu'il ne la quittait jamais.

Or, si cette cassette contenait la caisse, et qu'elle renfermât seulement soixante livres d'argent, c'était cinq mille neuf cents francs qu'il y avait dans la caisse; si elle renfermait de l'or, c'était quatre-vingt-douze mille francs qu'elle promettait.

C'était donc un Midas, un Crassus, un Rothschild, que le père Dumanoir!

Après le père Dumanoir, nous devrions dire avant, venait en seconde ligne, nous devrions peut-être dire en première, le régisseur général de la troupe :

M. Ferdinand.

En général, on ajoutait à ce nom M. Ferdinand, *dit le Cosaque*, parce que le susdit Ferdinand prétendait avoir été dans les corps francs,

et avoir, en 1814 et 1815, exterminé des hordes entières de sujets de l'empereur Alexandre, nés aux bords du Don et du Tanaïs.

Comment, ayant exterminé des Cosaques, l'appelait-on Ferdinand le Cosaque? C'est ce que lui-même expliquait mal, ou même n'expliquait pas du tout.

Mais enfin, c'était un fait. Le *fait* était qu'il s'appelait Ferdinand le Cosaque, et l'on doute d'un fait, on discute un fait, on s'afflige d'un fait; mais on ne l'explique pas.

Cela était ainsi, parce que cela n'était pas autrement, voilà tout.

Ferdinand le Cosaque, à part la petite cassette du père Dumanoir, dont on ignorait le contenu, était le seul qui eût un véritable bagage.

Ce bagage était une garde-robe, assez bien montée pour un comédien de province.

Aussi s'était-il taillé, dans les recettes futures, la part du lion.

La troupe ambulante comptait exploiter la Flandre française en société.

Voilà quelle était la position qu'avait exigée Ferdinand le Cosaque du père Dumanoir :

1° Part et demie pour son talent;

2° Part entière pour sa femme;

3° Part entière pour sa fille;

4° Part pour sa régie;

5° Enfin part pour son magasin de costumes.

Ce qui avait réduit le père Dumanoir à une simple part, et tous les autres à des demi-parts.

Ce qui n'empêchait pas toutes ces demi-parts, dont faisaient partie Étienne et Hippolyte, hommes et femmes, d'être joyeux comme le savetier de la fable avant qu'il eût fait fortune.

Hélas! ce n'était point la richesse qui devait leur enlever cette bonne et juvénile gaieté, qui s'épanouissait, comme nous l'avons dit, aux deux côtés de la grande route du Nord, ouvrant ses deux ailes au soleil de mai, et gagnant le pays en sautillant et chantant, criant les uns comme des geais, chantant les autres comme des fauvettes, se rengorgeant ceux-là comme des coqs, roucoulant ceux-ci comme des tourtereaux.

VI

Débuts de la troupe Dumanoir à Valenciennes. — La troupe de M. Bertrand, dit Zozo du Nord. — Étienne passe dans cette dernière troupe sous le nom de Gustave. — La *petite banque* et la *haute banque*. — La vie des ménages de Bohême. — Rentrée de Gustave dans la troupe Dumanoir. — Campagne de Belgique. — Retraite. — Désastre.

On alla ainsi jusqu'à Valenciennes, toute cette folle caravane frappant, comme dit Horace, la terre d'un pied libre. Tout cela, riant, chantant, et, à part le père Dumanoir, qui avait soixante ans, et Ferdinand le Cosaque, qui en avait quarante, tout cela jeune comme le printemps, au milieu duquel toute la volée prenait son essor.

A Valenciennes, on s'arrêta. On désirait tâter le terrain; on annonça une représentation, et le lendemain on la donna.

Un jour que madame Dorval jouait à Anvers, pour me donner l'idée de l'impression qu'elle produisait sur les compatriotes de Van Artevelt, elle m'envoya un dessin représentant la façade du théâtre, avec une foule de rats jouant aux barres sous le péristyle, ce qui voulait dire qu'il n'y avait pas un chat dans la salle.

Étienne, qui avait eu un premier prix de dessin et de sculpture, eût pu envoyer au Père, qui l'en avait si bien récompensé, un dessin de la salle de Valenciennes, dans le genre de celui que Dorval m'envoyait de la salle d'Anvers.

On ne fit pas les frais.

La même nuit on partit. Il n'y avait pas un instant à perdre pour gagner une ville plus littéraire que ne l'était Valenciennes.

Valenciennes est cependant la patrie de mademoiselle Duchesnois et d'une pauvre enfant que la mort a prise à dix-neuf ans, et dont je raconterai plus tard l'histoire.

Dans la journée du lendemain, on gagna Saint-Amand. Il y avait kermesse. On comptait fort sur cette circonstance.

On joua *Palmerin ou le Solitaire des Gaules*.

On fit cent cinq francs.

Ferdinand le Cosaque s'en tira; ses cinq parts et demie lui donnèrent trente francs.

Le père Dumanoir eut dix francs pour sa part.

Les autres eurent cinq francs pour leur demi-part.

Ferdinand, sa femme et sa fille mangèrent beaucoup.

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

Le père Dumanoir mangea raisonnablement.

Les autres mangèrent un peu.

C'était tout ce qu'il fallait pour faire prendre patience.

Cependant, comme on comptait donner une représentation tous les jours, il y avait encore moyen de vivre.

Et, en effet, pendant les trois premiers jours on vécut.

Mais, le quatrième jour, arriva la troupe de M. Bertrand, dit Zozo du Nord, premier acrobate de France.

Cette troupe, par sa réunion à celle de M. Colombier, était formidable.

La troupe *Dumanoir et Ferdinand* ne put lutter contre elle.

Elle dut crouler.

On parla de se séparer, en tirant qui à droite, qui à gauche, et d'utiliser chacun pour son compte les petits talents qu'on pourrait avoir.

Mais ce n'était point l'affaire de Ferdinand.

En société, il avait cinq parts et demie.

Seul avec sa femme et sa fille, il n'avait que trois parts.

Et quelles parts!

Il se fâcha, tira son sabre, menaça d'éventrer le premier qui parlerait de se retirer.

Étienne fut le premier à mettre en doute le fil du sabre de Ferdinand, et déclara tout haut que, ayant reçu des propositions de Zozo du Nord, comme Coriolan, il passait à l'ennemi.

Le même soir, Étienne était assis au foyer des Volsques, sous le nom victorieux de Gustave.

Tout le monde sait ce que c'est, depuis le *Roman comique* de Scarron, qu'une troupe de comédiens plus ou moins ambulants.

Mais on est en général moins bien renseigné sur l'existence pittoresque des saltimbanques.

Voici le personnel de la troupe de Bertrand, dit Zozo, premier acrobate de France, jointe à celle de Colombier.

Le personnel se composait d'abord :

Du grand-père Colombier, chef d'orchestre, artificier, metteur en scène, jouant de la clarinette dans le tour de ville, et du violon à l'orchestre;

De Bertrand, dit Zozo du Nord, pitre à la parade et Pierrot dans les pantomimes;

De madame Bertrand, tournant sur un chandelier, la tête en bas, et tenant le contrôle;

De mademoiselle Bertrand aînée, jouant les Colombines, et dansant la gavotte et les pas de grâce sur la corde;

De mademoiselle Bertrand cadette, jouant la statue dans *Pygmalion;*

De M. Moustapha, dit le Petit-Diable, faisant toutes sortes de passes et de voltiges sur la corde;

De M. Flageolet, faisant sous la corde les mêmes exercices que M. Moustapha faisait dessus.

C'était au milieu de cette société nouvelle et inconnue que M. Gustave venait de s'exiler volontairement, à la suite de sa querelle avec Ferdinand le Cosaque.

L'engagement, verbal, bien entendu, *lui assurait* la nourriture et *lui promettait* cinquante francs par mois.

Zozo du Nord avait spirituellement ajouté qu'il aurait en outre le droit d'être voyagé à pied.

En échange d'un engagement si avantageux, il devait de son côté faire les enseignes, décorations et transparents sur calicot, représentant les principales scènes et les tours de force;

Jouer les premiers rôles dans les mélodrames et les vaudevilles;

Représenter les magiciens dans les pantomimes;

Enfin faire le *tour de ville* à cheval.

Dès le lendemain, Zozo du Nord résolut d'utiliser le nouveau venu.

L'affiche du soir annonça pour le lendemain un spectacle extraordinaire, dont le *tour de ville* donnerait connaissance.

En effet, le lendemain, à onze heures du matin, M. Gustave, en habit de général, monté sur un cheval dont le harnais était entièrement couvert de coquillages, précédé d'un tambour boiteux et suivi de la musique, commença sa tournée, s'arrêtant à toutes les places, sur tous les carrefours, au centre des principales rues, et criant à haute voix :

« Avec permission de M. le maire. »

Ici, il levait son chapeau.

« Habitants de la ville de Saint-Amand, nous avons l'honneur de vous prévenir que la grande troupe de M. Bertrand, dit Zozo du Nord, réunie à celle de M. Colombier, donnera ce soir, dans la grande loge, place du Marché, une représentation extraordinaire.

« Le spectacle se composera ainsi :

« *Madame Bertrand*, première tourneuse de France, tournera pendant cinq minutes sur un chandelier de fer, sans autre appui qu'une pièce de monnaie.

« *Mesdemoiselles Bertrand* danseront sur la

corde, l'aînée une gavotte, et la seconde un pas de grâce.

« *M. Moustapha*, surnommé le Petit Diable, fera ses exercices sur la corde roide, sans balancier, et terminera par le grand saut périlleux en avant et en arrière.

« *M. Flageolet* fera, sous la corde, les mêmes exercices que *M. Moustapha* fera dessus.

« *M. Gustave* jouera *Pygmalion*, scène lyrique de M. Jean-Jacques Rousseau.

« *Mademoiselle Bertrand* cadette représentera la statue.

« Après *Pygmalion*, nous aurons l'honneur de représenter *Arlequin Boule-Dogue*, grande pantomime à grand spectacle, avec costumes et décors analogues au sujet.

« Enfin, le spectacle sera terminé par le *Carnaval de Venise*, exécuté par toute la troupe. »

Une pareille annonce était faite pour piquer la curiosité; aussi la recette fut-elle satisfaisante.

Maintenant, laissons les curieux entrer dans la baraque de Bertrand, dit Zozo du Nord, et s'extasier devant ce splendide spectacle, et disons quelques mots des mystères de cette espèce de franc-maçonnerie de la banque, mystères auxquels M. Etienne, dit Gustave, a bien voulu nous initier.

On appelle la *Banque* tout ce qui fait partie de la grande famille bohème des saltimbanques.

Seulement, il y a la *haute banque* et la *petite banque*.

Les écuyers, les danseurs de corde, les comédiens en baraque, enfin tout ce qui a un talent quelconque, fait partie de la *haute banque*.

Les montreurs d'animaux, les montreurs d'enfants à deux têtes, de veaux à huit pattes, de phoques disant papa et maman, font partie de la *petite banque*.

La *haute banque*, c'est l'aristocratie.

La *petite banque*, c'est le peuple.

Tout ce qui a un talent quelconque est fort respecté. La *petite banque* ne parle à la *haute* que chapeau bas.

Maintenant, rien de plus paternel que l'autorité du directeur; rien de plus exemplaire que ces ménages de bohème; rien de mieux employé que le temps qui s'écoule entre les répétitions et les exercices.

Les femmes blanchissent le linge, teignent les maillots, taillent et cousent les costumes.

Les hommes travaillent à dresser la banque, préparent des feux du Bengale, bourrent des artifices.

D'autres font ce qu'on appelle des *illusions*.

— Qu'est-ce que c'est que faire des *illusions*? demandera le lecteur.

Nous allons le lui dire en deux mots :

Les *faiseurs d'illusions* trempent dans de l'étain et du plomb fondus ensemble une pierre de la grosseur d'un pois, taillée et fixée au bout d'un petit bâton; au bout de cette pierre il reste une paillette du métal en fusion. Cette paillette est enlevée et percée à l'instant même, pour être cousue sur les habits ou autour des casques.

Les autres soignent les chevaux.

Ceux qui savent lire apprennent leurs rôles à ceux qui ne le savent pas.

Tous, enfin, s'exercent à jouer d'un instrument, et, quand ils savent jouer convenablement de celui-là, ils passent à un autre.

Tous sont tambours de naissance.

Dans un moment de ruine, après une mauvaise campagne, on a été forcé de vendre les chariots, de mettre les chevaux en gage, de renvoyer les gagistes; quand enfin il ne reste plus que ce que l'on appelle la famille, on *s'égaye*, c'est-à-dire que l'on s'éparpille dans la campagne. Alors chacun a *son truc;* l'un fabrique du savon à détacher, l'autre de la pommade pour faire croître les cheveux, l'autre de la poudre pour blanchir les dents, l'autre du cirage pour faire reluire et entretenir la chaussure.

Enfin, les enfants s'en vont avec des tapis dans les cafés, marchent sur les mains, font les trois souplesses du corps, en avant, en arrière, et dansent la fricassée.

Puis tous les jours, tous les deux jours, tous les trois jours, selon la distance parcourue, chaque bohémien revient religieusement apporter au père et à la mère ce qu'il a gagné.

M. Gustave menait, depuis trois mois, cette vie pittoresque et aventureuse, convenablement nourri, mais sans avoir jamais touché un sou des cinquante francs promis, lorsqu'il reçut une lettre d'Hippolyte, contenant ces seuls mots :

« Reviens, le Cosaque est parti. »

M. Gustave ne dit rien; mais, comme il ne se croyait nullement engagé d'honneur à Zozo du Nord, qui ne tenait vis-à-vis de lui que la moitié de ses engagements, un beau soir, après une représentation de *Pygmalion* et des *Charbonniers de la forêt Noire*, il partit de son pied léger, sans dire adieu à personne, et prit le chemin d'Oudenarde, où campait pour le moment le père Dumanoir et sa troupe.

Et maintenant veut-on savoir ce que sont

devenus les principaux personnages de cette troupe, que nous quittons pour ne plus la revoir? Nous allons le dire.

Mademoiselle Bertrand aînée est devenue madame Thomassin; elle s'est tuée, il y a environ deux ans, en faisant une ascension sur la corde, aux Batignolles.

M. Flageolet, qui était étudiant en médecine, s'est fait recevoir officier de santé, chirurgien-dentiste, dans une grande ville de France.

Enfin M. Moustapha, qui s'appelait pour ses camarades du nom moins prétentieux de Fafiou, est le frère de Bastien Franconi, et a fait l'ouverture du Cirque-Franconi avec Lalanne, le célèbre professeur d'équitation de la rue des Fossés-du-Temple.

M. Gustave retrouva la troupe du père Dumanoir fort désorganisée; elle avait peut-être plus grand besoin de lui qu'il n'avait besoin d'elle.

Dès le soir même on tint conseil. Ferdinand le Cosaque, en enlevant sa garde-robe, avait anéanti toutes les ressources de la troupe. Le père Dumanoir, soit que sa cassette contînt de l'or, soit qu'elle contînt de l'argent, ne paraissait disposé à en faire l'ouverture qu'à la dernière extrémité. Il fallait donc que la troupe se tirât d'affaire avec ses propres ressources, — et, il faut le dire, les ressources de la troupe étaient médiocres.

Gustave et Hippolyte se mirent alors à inventer un répertoire de pièces militaires. Le répertoire n'était pas long; mais on ne donnerait que deux représentations dans chaque ville.

Il se composait de *Michel et Christine*, du *Château de mon Oncle*, de *Sans tambour ni trompette*, du *Mariage de raison* et d'*Adolphe et Clara*.

On jouait tout cela avec l'uniforme de la garnison des villes où l'on se trouvait, tantôt en dragons, tantôt en lanciers, tantôt en hussards.

Et comme les villes étaient belges, les uniformes étaient belges.

Au bout de trois mois, toutes les villes étaient, ce qu'on appelle en terme de théâtre, *brûlées*.

Et cependant on s'acharnait à glaner jusque dans les villages, avec un courage et une persistance dignes d'un meilleur sort.

Enfin il fallut se décider à la retraite.

L'hiver, dans toute sa rigueur, donnait à ce désastre une ressemblance plus grande encore avec celui de Moscou.

Les habits étaient dans un état déplorable, ceux du père Dumanoir comme ceux des autres; et cependant il ne parlait pas le moins du monde d'ouvrir la cassette sur laquelle il veillait avec une paternité plus active que jamais. M. Gustave en était à sa dernière chemise, et un beau jour cette dernière chemise se trouva être si usée, si déchirée, surtout si sale, que, n'osant point la suspendre dans l'église d'Oudenarde, comme Isabelle avait fait de la sienne dans la mosquée de Grenade, il la jeta entre les sillons d'une terre labourée.

Un col de papier remplaça le col de toile; la redingote, boutonnée depuis le haut jusqu'en bas, déroba aux regards l'absence du reste.

Enfin, on en arriva à une telle pénurie, qu'un jour la troupe tout entière n'eut à manger que les navets qu'elle arracha dans un champ.

Le père Dumanoir, sa cassette sous le bras, paissait avec les autres, et disait du légume à moitié gelé ce que Charles XII disait du pain de munition à moitié pourri :

« Ce n'est pas bon, mais c'est mangeable. »

On commençait à croire que ce n'était ni de l'or ni de l'argent qu'il avait dans sa cassette.

Mais alors, qu'était-ce donc?

VII

Disparition du père Dumanoir. — Gustave et Hippolyte se mettent à sa recherche. — Costume de Gustave. — Le chemin de traverse. — Marche forcée dans la neige. — La faim. — La chaumière isolée. — Une brave femme et un mari peu hospitalier. — Une tartine de pain.

Un matin, il se trouva que le père Dumanoir avait disparu, laissant une lettre. Il donnait rendez-vous à toute sa troupe dans la ville d'Armentières, située, relativement à la position de nos héros, à trois lieues au delà de la ville de Lille.

Lorsque cette nouvelle, en se répandant, fit bondir hors d'un sommeil des plus agités Gustave et Hippolyte, ils n'avaient pas mangé depuis la veille à midi.

Deux heures se passèrent, comme il arrive dans toutes les circonstances où il faudrait une décision rapide pour faire face au mal, — deux

heures se passèrent en étonnements, en discussions, en projets proposés, débattus, rejetés.

Enfin, on décida que, au risque de ne pas trouver le père Dumanoir au rendez-vous, le reste de la troupe, chacun par le chemin qui lui conviendrait et avec les ressources qu'il aurait l'intelligence de créer, se rendrait à Armentières.

Gustave et Hippolyte, c'est-à-dire Oreste et Pylade, résolurent de ne point se quitter, et d'épuiser ensemble ce que le sort leur gardait de nouvelles déceptions, et l'on pouvait même dire, au point où on était, de nouveaux désastres.

On commença par attendre jusqu'à midi, pour donner le temps d'arriver aux corbeaux, qui pourraient être chargés par la Providence d'apporter un déjeuner quelconque. Mais la Providence ne jugea point à propos de renouveler, pour des païens comme MM. Gustave et Hippolyte, le miracle qu'elle avait autorisé pour le digne prophète Elisée.

A midi on se mit en route.

Il y avait juste vingt-quatre heures que l'on n'avait mangé. Comme chaque minute devenait précieuse, on irait droit à Lille; à Lille on vendrait la seule chose qui restât à vendre, — et bientôt par le détail du costume on verra que nous ne mentons pas, — une paire de bas à trousse; on souperait et l'on coucherait avec cela; puis le lendemain, d'aussi bonne heure que l'on pourrait, on partirait pour Armentières.

Maintenant, comme nos lecteurs, un peu moins familiarisés que nous avec les termes de théâtre, pourraient nous demander ce que nous entendons par des bas à trousse, nous leur répondrons que des bas à trousse sont des demi-maillots, bleus, blancs, jaunes, verts, rouges, gris, chocolat, mi-partie, avec lesquels on peut jouer tous les personnages héroïques, depuis Achille jusqu'au maréchal de Saxe.

Vers midi, midi et demi, on se mit donc en route par un temps gris et bas, avec un pied de neige sous la semelle de ses souliers, avec un océan de neige au-dessus de la tête, avec un horizon de neige devant soi, derrière soi, autour de soi.

Qu'on nous permette de détailler le costume de M. Gustave, engagé pour les jeunes premiers élégants et les amoureux de vaudeville, par M. Dumanoir, et pour jouer les Pygmalion, par M. Bertrand, dit Zozo du Nord.

Grande redingote à la propriétaire, battant les talons, fermée derrière par une suite d'épingles noires qui ne lui permettaient pas de s'ouvrir.

Souliers éculés, sans bas ni chaussettes.

Chapeau qu'on était obligé de prendre par le fond en saluant, de peur que les bords ne restassent dans la main.

Bas de pantalon, formant guêtres lâches, attachés des deux côtés aux poches de la redingote par des épingles noires.

Gilet absent, chemise absente.

Nous avons dit que la description du costume de Gustave nous dispenserait de rendre compte du costume d'Hippolyte.

Tous deux marchaient donc tête basse sur la grande route de Lille, lorsque Gustave eut cette mauvaise pensée de dire, en mesurant des yeux un détour que faisait le chemin :

— Mais il doit y avoir, pour aller d'ici à Lille, un chemin de traverse qui nous abrégerait peut être le voyage d'une heure ou deux?

— Parbleu! dit Hippolyte, il y a toujours des chemins de traverse.

— Eh bien, si tu veux, au premier paysan venu, nous demanderons ce chemin?

Un paysan apparut comme dans les féeries.

Il va sans dire que ce paysan, c'était le Diable.

— Voilà, fit Hippolyte.

Gustave s'avança, et, faisant le salut militaire pour ne point fatiguer inutilement les bords de son chapeau :

— Mon ami, demanda-t-il, ne connaissez-vous point un chemin de traverse qui abrége la route pour aller à Lille?

— Oui, mes beaux messieurs, dit le paysan, il y en a un qui raccourcit de deux lieues.

Gustave regarda Hippolyte d'un air qui voulait dire :

« Eh bien, tu vois que j'ai eu là une idée qui n'était pas maussade. »

— Et ce chemin, mon ami? demanda-t-il en se retournant vers le paysan.

— C'est le premier que vous trouverez à votre droite.

— Il n'y a pas à se tromper?

— Non, c'est un chemin où il passe des voitures.

— C'est qu'à cause de la neige, voyez-vous...

— Vous n'avez qu'à suivre mes pas. J'en viens, moi, de Lille.

— Alors, tout est pour le mieux. Merci, mon ami.

Et les deux jeunes gens continuèrent leur

voyage, n'ayant plus qu'une préoccupation : c'était de prendre le chemin à droite.

Au bout de cent cinquante pas, on trouva le chemin indiqué.

M. Gustave se retourna pour saluer le paysan d'un geste de la main; mais le paysan avait disparu.

On s'engagea sans hésiter dans le chemin de traverse.

La trace des pas y était visible. — On pouvait compter les clous des souliers.

Il n'y avait donc pas à se tromper.

On marcha une heure, guidé par les bienheureux vestiges; mais, comme depuis qu'on avait quitté la grande route la neige avait commencé de tomber peu à peu, sous la couche ouatée les traces disparaissaient.

Il était évident que le moment n'était pas éloigné où l'on n'aurait plus aucun indice pour se guider.

N'importe; il fallait arriver. On marchait donc toujours.

Le moment vint où les pas s'effacèrent tout à fait.

On marcha au hasard.

Au bout d'un quart de lieue, on sentit au bossellement du terrain qu'on avait quitté la grande route et qu'on marchait dans la terre labourée.

On quitta les souliers, aux trois quarts éculés, qui étaient plutôt une fatigue qu'un soulagement; mais, comme on ne pouvait pas entrer pieds nus dans la ville, on mit les souliers en poches.

Les poches battaient sur la peau.

Il y eut pour les deux jeunes gens un commencement de désespoir bien réel, en voyant le jour baisser, l'horizon se rétrécir, la neige redoubler.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la plaine était déserte : on eût cru être dans les steppes de la Sibérie.

Les deux voyageurs marchaient silencieux, courbés par la faim, la bise glaçant sur leurs joues les larmes qui coulaient de leurs yeux.

Ils n'osaient se regarder, de peur de lire le découragement sur leurs visages.

Ils se soutenaient l'un par l'autre. — Gustave voyait marcher Hippolyte; Hippolyte voyait marcher Gustave. — Tous deux marchaient. Mais l'un des deux tombant, l'autre tombait

La nuit vint.

Jusqu'à la nuit on avait marché dans une direction probable.

La nuit venue, on erra à l'aventure.

Tout à coup Hippolyte s'arrêta.

— Je n'en puis plus, dit-il.

— Qu'as-tu? demanda Gustave.

— Je meurs de faim.

Il y avait plus de trente heures que les jeunes gens n'avaient mangé.

— Prends mon bras, et marchons.

Hippolyte prit le bras de Gustave. Mais tous deux sentirent bientôt que le terrain raboteux faisait une fatigue à tous deux de cette aide que l'un prêtait à l'autre.

Hippolyte quitta le bras de Gustave et se mit à marcher seul. C'est-à-dire on ne marchait plus, on se traînait.

La neige était devenue un peu moins épaisse, mais il était nuit close.

Tout à coup, comme le petit Poucet, Gustave s'écria :

— Je vois une lumière!

— Est-ce vrai, ou dis-tu cela pour m'empêcher de tomber? demanda Hippolyte.

— Tiens, regarde.

— Où?

— Là.

— Je n'y vois plus.

— Là, là.

— Oui... en effet... il me semble...

— Je te dis que c'est une lumière.

— Allons, marchons alors.

Et les deux malheureux voyageurs piquèrent droit à la lumière.

Au bout de dix minutes, ils étaient devant une maison isolée.

— Enfin, dit Hippolyte, nous y voilà!

— Oui, nous y voilà. Mais...

— Mais quoi?

— Mais qu'allons-nous demander? dit Gustave.

— Un morceau de pain, donc, — dit Hippolyte.

— Est-ce toi qui le demanderas?

— Moi?

— Oui.

— Ah diable! fit Hippolyte.

— Hein?

— Je n'aurais pas cru que ce fût si difficile à demander que cela, — un morceau de pain.

— Hé! fit Gustave d'une voix étranglée, quand c'est la première fois qu'on le demande.

— Quant à moi, si le courage te manque, dit Hippolyte, je me couche là, et quand ils sortiront demain, ils me trouveront mort.

— Ah! par ma foi! c'est trop bête! s'écria Gustave.

Et il s'avança résolûment vers la porte.

La porte s'ouvrait par la moitié, comme s'ouvrent les portes de village, afin qu'on puisse pousser la partie supérieure, en laissant fermée la partie inférieure.

La lumière qui apparaissait à travers la rainure faisait un encadrement carré.

Après une dernière hésitation, Gustave frappa.

— Ouvrez, dit une voix de femme.

— Bon! il y a une femme, dit Gustave, nous sommes sauvés!

Alors la partie supérieure de la porte s'enfonça dans l'appartement, et le jeune homme put d'un coup d'œil embrasser tout l'intérieur de la chambre.

En face de la porte, la femme qui avait dit : Ouvrez, était assise à un rouet, et filait.

Près d'elle, une lampe brûlait sur une table. Au fond, à droite, était un lit couvert de serge verte. Derrière la femme, adossé à la muraille, un grand buffet, faisant huche par le bas et étalant sur l'étagère de sa partie supérieure une vaisselle de faïence à oiseaux et à fleurs. Enfin, à gauche de la porte, au milieu de la face latérale, s'ouvrait une immense cheminée où achevait de se consumer un fagot, et devant laquelle se dessinait une masse informe.

La vue de la femme rassura un peu les deux jeunes gens. Peut-être n'en fut-il pas de même de la femme.

Ces deux têtes, quoique belles et jeunes, apparaissant dans le cadre de la porte, sur un fond de neige, avaient, par la pâleur et la souffrance, pris un air sinistre.

En outre, la mise des deux voyageurs nocturnes ne prévenait point en leur faveur.

Mais, aux premiers mots qu'ils dirent, la femme fut rassurée.

Tous deux commencèrent à parler ensemble; mais, à la quatrième ou cinquième parole, la voix d'Hippolyte s'éteignit, et Gustave continua seul.

— Madame, dirent-ils, excusez-nous. — C'était là que la voix d'Hippolyte s'était éteinte et que Gustave avait continué. — Mais nous sommes deux pauvres garçons égarés... nous mourons de faim, et si vous vouliez bien, — si vous étiez assez charitables, — si vous aviez la bonté...

Puis, faisant un effort :

— De nous donner un morceau de pain...

Il ne put pas aller plus loin, et la voix s'éteignit dans sa gorge, comme elle s'était éteinte dans celle d'Hippolyte.

Alors cette masse informe, qu'ils avaient vue près de la cheminée sans savoir ce qu'elle pouvait être, parut s'animer, et une voix brutale cria :

— On ne peut rien vous faire, passez votre chemin. Nous ne sommes pas riches, et quant à du pain, nous n'en avons pas trop pour nous-mêmes.

Mais, de son côté, la femme, qui avait vu la pâleur des deux jeunes gens, la femme, que leur air honnête avait touchée, se leva, et, sans faire attention aux paroles de l'homme, alla au tiroir, en tira une moitié de pain de douze livres, large comme une petite meule, et, coupant dans toute sa longueur une tartine d'un pouce d'épaisseur :

— Bah! notre homme, dit-elle, c'est deux pauvres garçons qui ont l'air bien honnêtes. Pour une bouchée de pain que je leur donnerai, nous n'en serons pas plus pauvres. — Allez, mes enfants, et que Dieu vous conduise!

Et elle leur donna la tartine de pain, qui pouvait peser une livre ou une livre et demie.

Puis, comme si elle eût craint que son mari ne leur vînt reprendre ce qu'elle venait de leur donner :

— Allez, dit-elle, allez; vous n'êtes plus qu'à une lieue de Lille.

Et elle leur ferma la porte au nez. Mais il était évident qu'il y avait dans cet acte bien plus de bienveillance que d'hostilité.

Les jeunes gens le comprirent bien; car, loin de lui en vouloir :

— Oh! bonne femme! oh! brave femme! balbutièrent-ils, tout suffoqués d'émotion; créature du bon Dieu, va! Oui, nous reviendrons, et si nous sommes jamais riches, sois tranquille, bonne femme; sois tranquille, brave femme, tu n'as plus à t'occuper jamais de rien!

Et, tout en continuant de la bénir, Gustave divisa la tartine par la moitié, en donna un morceau à Hippolyte et garda l'autre.

Mais, quand ils approchèrent ce morceau de leur bouche, ils n'eurent plus la force de mordre dans ce pain de l'aumône, et tous deux se mirent à pleurer à sanglots.

voyage, n'ayant plus qu'une préoccupation : c'était de prendre le chemin à droite.

Au bout de cent cinquante pas, on trouva le chemin indiqué.

M. Gustave se retourna pour saluer le paysan d'un geste de la main; mais le paysan avait disparu.

On s'engagea sans hésiter dans le chemin de traverse.

La trace des pas y était visible. — On pouvait compter les clous des souliers.

Il n'y avait donc pas à se tromper.

On marcha une heure, guidé par les bienheureux vestiges; mais, comme depuis qu'on avait quitté la grande route la neige avait commencé de tomber peu à peu, sous la couche ouatée les traces disparaissaient.

Il était évident que le moment n'était pas éloigné où l'on n'aurait plus aucun indice pour se guider.

N'importe; il fallait arriver. On marchait donc toujours.

Le moment vint où les pas s'effacèrent tout à fait.

On marcha au hasard.

Au bout d'un quart de lieue, on sentit au bossellement du terrain qu'on avait quitté la grande route et qu'on marchait dans la terre labourée.

On quitta les souliers, aux trois quarts éculés, qui étaient plutôt une fatigue qu'un soulagement; mais, comme on ne pouvait pas entrer pieds nus dans la ville, on mit les souliers en poches.

Les poches battaient sur la peau.

Il y eut pour les deux jeunes gens un commencement de désespoir bien réel, en voyant le jour baisser, l'horizon se rétrécir, la neige redoubler.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la plaine était déserte : on eût cru être dans les steppes de la Sibérie.

Les deux voyageurs marchaient silencieux, courbés par la faim, la bise glaçant sur leurs joues les larmes qui coulaient de leurs yeux.

Ils n'osaient se regarder, de peur de lire le découragement sur leurs visages.

Ils se soutenaient l'un par l'autre. — Gustave voyait marcher Hippolyte; Hippolyte voyait marcher Gustave. — Tous deux marchaient. Mais l'un des deux tombant, l'autre tombait.

La nuit vint.

Jusqu'à la nuit on avait marché dans une direction probable.

La nuit venue, on erra à l'aventure.

Tout à coup Hippolyte s'arrêta.

— Je n'en puis plus, dit-il.

— Qu'as-tu? demanda Gustave.

— Je meurs de faim.

Il y avait plus de trente heures que les jeunes gens n'avaient mangé.

— Prends mon bras, et marchons.

Hippolyte prit le bras de Gustave. Mais tous deux sentirent bientôt que le terrain raboteux faisait une fatigue à tous deux de cette aide que l'un prêtait à l'autre.

Hippolyte quitta le bras de Gustave et se mit à marcher seul. C'est-à-dire on ne marchait plus, on se traînait.

La neige était devenue un peu moins épaisse, mais il était nuit close.

Tout à coup, comme le petit Poucet, Gustave s'écria :

— Je vois une lumière!

— Est-ce vrai, ou dis-tu cela pour m'empêcher de tomber? demanda Hippolyte.

— Tiens, regarde.

— Où?

— Là.

— Je n'y vois plus.

— Là, là.

— Oui... en effet... il me semble...

— Je te dis que c'est une lumière.

— Allons, marchons alors.

Et les deux malheureux voyageurs piquèrent droit à la lumière.

Au bout de dix minutes, ils étaient devant une maison isolée.

— Enfin, dit Hippolyte, nous y voilà!

— Oui, nous y voilà. Mais...

— Mais quoi?

— Mais qu'allons-nous demander? dit Gustave.

— Un morceau de pain, donc, — dit Hippolyte.

— Est-ce toi qui le demanderas?

— Moi?

— Oui.

— Ah diable! fit Hippolyte.

— Hein?

— Je n'aurais pas cru que ce fût si difficile à demander que cela, — un morceau de pain.

— Hé! fit Gustave d'une voix étranglée, quand c'est la première fois qu'on le demande.

— Quant à moi, si le courage te manque, dit Hippolyte, je me couche là, et quand ils sortiront demain, ils me trouveront mort.

— Ah! par ma foi! c'est trop bête! s'écria Gustave.

Et il s'avança résolûment vers la porte.

La porte s'ouvrait par la moitié, comme s'ouvrent les portes de village, afin qu'on puisse pousser la partie supérieure, en laissant fermée la partie inférieure.

La lumière qui apparaissait à travers la rainure faisait un encadrement carré.

Après une dernière hésitation, Gustave frappa.

— Ouvrez, dit une voix de femme.

— Bon! il y a une femme, dit Gustave, nous sommes sauvés!

Alors la partie supérieure de la porte s'enfonça dans l'appartement, et le jeune homme put d'un coup d'œil embrasser tout l'intérieur de la chambre.

En face de la porte, la femme qui avait dit : Ouvrez, était assise à un rouet, et filait.

Près d'elle, une lampe brûlait sur une table. Au fond, à droite, était un lit couvert de serge verte. Derrière la femme, adossé à la muraille, un grand buffet, faisant huche par le bas et étalant sur l'étagère de sa partie supérieure une vaisselle de faïence à oiseaux et à fleurs. Enfin, à gauche de la porte, au milieu de la face latérale, s'ouvrait une immense cheminée où achevait de se consumer un fagot, et devant laquelle se dessinait une masse informe.

La vue de la femme rassura un peu les deux jeunes gens. Peut-être n'en fut-il pas de même de la femme.

Ces deux têtes, quoique belles et jeunes, apparaissant dans le cadre de la porte, sur un fond de neige, avaient, par la pâleur et la souffrance, pris un air sinistre.

En outre, la mise des deux voyageurs nocturnes ne prévenait point en leur faveur.

Mais, aux premiers mots qu'ils dirent, la femme fut rassurée.

Tous deux commencèrent à parler ensemble; mais, à la quatrième ou cinquième parole, la voix d'Hippolyte s'éteignit, et Gustave continua seul.

— Madame, dirent-ils, excusez-nous. — C'était là que la voix d'Hippolyte s'était éteinte et que Gustave avait continué. — Mais nous sommes deux pauvres garçons égarés... nous mourons de faim, et si vous vouliez bien, — si vous étiez assez charitables, — si vous aviez la bonté...

Puis, faisant un effort :

— De nous donner un morceau de pain...

Il ne put pas aller plus loin, et la voix s'éteignit dans sa gorge, comme elle s'était éteinte dans celle d'Hippolyte.

Alors cette masse informe, qu'ils avaient vue près de la cheminée sans savoir ce qu'elle pouvait être, parut s'animer, et une voix brutale cria :

— On ne peut rien vous faire, passez votre chemin. Nous ne sommes pas riches, et quant à du pain, nous n'en avons pas trop pour nous-mêmes.

Mais, de son côté, la femme, qui avait vu la pâleur des deux jeunes gens, la femme, que leur air honnête avait touchée, se leva, et, sans faire attention aux paroles de l'homme, alla au tiroir, en tira une moitié de pain de douze livres, large comme une petite meule, et, coupant dans toute sa longueur une tartine d'un pouce d'épaisseur :

— Bah! notre homme, dit-elle, c'est deux pauvres garçons qui ont l'air bien honnêtes. Pour une bouchée de pain que je leur donnerai, nous n'en serons pas plus pauvres. — Allez, mes enfants, et que Dieu vous conduise!

Et elle leur donna la tartine de pain, qui pouvait peser une livre ou une livre et demie.

Puis, comme si elle eût craint que son mari ne leur vînt reprendre ce qu'elle venait de leur donner :

— Allez, dit-elle, allez; vous n'êtes plus qu'à une lieue de Lille.

Et elle leur ferma la porte au nez. Mais il était évident qu'il y avait dans cet acte bien plus de bienveillance que d'hostilité.

Les jeunes gens le comprirent bien; car, loin de lui en vouloir :

— Oh! bonne femme! oh! brave femme! balbutièrent-ils, tout suffoqués d'émotion; créature du bon Dieu, va! Oui, nous reviendrons, et si nous sommes jamais riches, sois tranquille, bonne femme; sois tranquille, brave femme, tu n'as plus à t'occuper jamais de rien!

Et, tout en continuant de la bénir, Gustave divisa la tartine par la moitié, en donna un morceau à Hippolyte et garda l'autre.

Mais, quand ils approchèrent ce morceau de leur bouche, ils n'eurent plus la force de mordre dans ce pain de l'aumône, et tous deux se mirent à pleurer à sanglots.

— Hippolyte, une idée!

— Est-elle bonne?

— Je crois bien, nous allons entrer.

— Comment cela?

— Tu vas voir...

— Mais, enfin, explique-toi.

— Je n'ai pas le temps. Fais ce que je ferai.

En effet, la pesante machine avait rejoint, et s'arrêtait devant le corps de garde, pour permettre à un douanier de monter; la visite ne se faisant que dans la ville.

Gustave s'approcha.

— Conducteur, cria-t-il, nous avons oublié nos cartes. Impossible de rentrer dans la ville. Laissez-nous monter sur l'impériale, ou nous mourons de froid.

— Hue! fut la seule réponse du conducteur.

Et les chevaux partirent au grand trot.

— Alerte, Hippolyte! cria Gustave; place-toi d'un côté de la voiture, et moi de l'autre. Accroche-toi à la poignée de la portière, et nous entrerons avec la diligence.

La manœuvre commandée fut exécutée à l'instant même.

Pendant les cinquante pas qui séparaient le corps de garde de la porte on courut sans sentir ni la fatigue, ni les blessures, ni la faim. L'espérance avait tout fait oublier.

Au bruit de la diligence, comme par enchantement, la porte s'ouvre, la voiture passe, la porte se referme, Gustave est entré.

Il se retourne et regarde autour de lui, pas d'Hippolyte!

Oh! qu'est-il arrivé?

Ce qui était arrivé, le voici.

La porte s'était ouverte à deux battants, le portier tirant un des battants, sa femme l'autre.

Gustave se trouvait être du côté du portier. Peut-être l'avait-il vu; mais, en tout cas, il ne l'avait pas arrêté.

Hippolyte était du côté de la femme. La femme l'avait saisi par le pan de sa redingote. Hippolyte, qui connaissait la maturité du vêtement, n'avait point osé risquer de le lui arracher des mains. Il s'était laissé mettre à la porte.

Disons, à l'honneur de Gustave, qu'il n'eut pas un instant l'idée de rester dans la ville quand son ami était dehors.

Il s'approcha du portier.

— Monsieur, lui dit-il, laissez entrer, je vous en supplie, mon camarade.

— Allons donc! dit le portier; pourquoi est-il si bête? Il n'avait qu'à faire comme vous. Vous êtes entré : eh bien! vous êtes entré, quoi! — Laissez-le dehors, et restez dedans.

— Monsieur, je vous supplie d'avoir pitié de lui et de lui ouvrir la porte.

— Impossible.

— Alors, laissez-moi le rejoindre.

— Oh! quant à cela, avec bien du plaisir. — Allez!

Et, prenant le jeune homme par les épaules, tandis que sa femme tirait la porte à elle, il le lança par l'ouverture aussitôt que l'ouverture fut assez large pour qu'un corps pût y passer.

Puis tous deux, de peur de surprise, se mirent à repousser la porte d'un commun effort.

Les jeunes gens n'eurent pas même l'idée de lutter, ils étaient trop abattus.

La neige recommençait à tomber.

Hippolyte était appuyé contre le parapet, les bras pendants, la tête inclinée sur la poitrine.

Gustave alla, non pas s'asseoir, mais s'appuyer à côté de lui.

Au bout de quelques minutes, tous deux relevèrent la tête en même temps.

Une voiture s'approchait, et même était plus proche qu'on eût pu le croire, son roulement s'éteignant sur l'oreiller de neige qui couvrait la grande route.

On la vit, comme un point sombre, se rapprocher et grandir rapidement.

— Voyons, cette fois-ci, dit Gustave, seras-tu plus adroit que la première?

— Je tâcherai.... dit Hippolyte d'un air abattu.

Gustave jeta un regard sur la voiture :

— C'est une berline, dit-il. Écoute, cette fois-ci, je vais me mettre du côté de la femme; mets-toi du côté de l'homme, toi. L'homme est le moins féroce des deux.

La même manœuvre s'opéra, avec cette différence qu'au lieu de courir à droite, Gustave courait à gauche, et qu'au lieu de courir à gauche, Hippolyte courait à droite.

La porte s'ouvrit.

Il y eut un instant de lutte; un cri de douleur se fit entendre.

Comme la première fois, Gustave était passé.

Il regarda autour de lui : éclipse totale d'Hippolyte.

La femme avait empoigné Gustave par sa redingote; mais elle s'était enfoncée les épingles noires dans la chair.

C'était elle qui avait poussé le cri qu'on avait entendu.

Gustave avait passé.

Quant à Hippolyte, il s'était laissé prendre et mettre à la porte par le concierge.

Même prière de Gustave, même refus du concierge, même sortie de Gustave dans la campagne, accompagnée, cette fois, d'un vigoureux coup de pied au derrière.

Cette fois, Gustave n'eut qu'un mot pour Hippolyte :

— Imbécile!

— Je vais me jeter dans le fossé, répondit Hippolyte.

— Il y a deux pieds d'eau; tu te casseras les jambes et tu ne te noieras pas. Oh! si tu devais te noyer, si j'étais débarrassé de toi à tout jamais, je ne dis pas.

— Gustave! s'écria Hippolyte d'un ton lamentable.

— Ah! c'est qu'aussi il y a de quoi se damner. Je suis furieux... Tiens, veux-tu nous donner des coups de poing? cela nous échauffera.

— Je n'ai pas même le courage de me battre.

— Bon! est-ce que nous allons rester là à crever comme deux chiens?

— Marchons.

C'était la dernière ressource des deux malheureux, qui marchaient depuis douze heures.

— Oui, marchons.

— Où irons-nous?

— Je n'en sais rien... mais marchons toujours.

Et, d'un élan désespéré, les deux jeunes gens se mirent à courir sur la grande route.

— Tiens! dit Gustave, une guérite.

— Où cela?

— Regarde.

Et il lui montra du doigt une guérite abandonnée, qui dessinait sa silhouette noire sur le tapis d'un blanc sans tache.

Tous deux gagnèrent la guérite.

Les pieds nus portaient sur du bois au moins.

— J'ai bien faim, dit Hippolyte.

— Eh bien! mais nous avons du pain.

— Ah! c'est vrai, le pain de la femme.

Le pain était gelé dans la poche, et craquait sous les dents. On ne le dévora pas moins jusqu'à la dernière miette.

Le pain mangé, les mâchoires continuèrent leur mouvement. Seulement le mouvement était plus précipité : les dents claquaient.

Les deux amis s'attachèrent l'un à l'autre, tâchant de se réchauffer dans un embrassement qu'on ne peut comparer qu'à celui des singes grelottant du Jardin des Plantes, dans les froides journées d'automne.

— Tâchons de dormir, dit Gustave.

— Dors, si tu peux; quant à moi, cela m'est impossible, j'ai trop froid, je me meurs.

— Eh! non, imbécile, est-ce qu'on meurt de froid?

— Ah! mon ami, en Russie...

— C'était en Russie, et nous sommes en France. Bah! une nuit est bientôt passée.

Et Gustave se mit à chanter le couplet de Stanislas :

Un vieux soldat doit souffrir et se taire
Sans murmurer.

Hippolyte répondit par un soupir.

Si la guérite ne l'eût soutenu, il fût tombé à la renverse.

— Ma pauvre mère! murmura-t-il.

— Égoïste! s'écria Gustave, je dis papa depuis une heure, moi, — mais au moins je le dis tout bas.

— Ah! fit Hippolyte.

— Tu ne veux pas dormir?

— Je ne le peux pas.

— Eh bien! allons, voyons — causons — causons de ce que nous ferons demain — demain... M'écoutes-tu?

— Je tâche.

— Demain, nous vendrons les bas à trousse, nous en aurons toujours bien vingt sous.

— Crois-tu?

— Ce serait bien le diable!

Vingt sous!... C'était leur ambition.

— Si nous avions vingt sous, que ferions-nous?

— Avec vingt sous, — dame, — on entre hardiment dans un cabaret : on se chauffe.

— Oui, nous nous chaufferons d'abord.

— Puis nous boirons chacun une tasse de café bien chaud.

— Bouillant.

— Avec une bonne tartine de pain.

— Rôti?

— Oui.

— Bon!

— Alors nous serons frais.

— Nous le sommes déjà pas mal.

— Ah! tu plaisantes, nous sommes sauvés;

et moi qui m'extermine pour faire rire monsieur... — Farceur, va!

— Oh! qu'il fait froid! murmura en grelotant Hippolyte.

En effet, on arrivait à cette heure de la nuit qui touche au matin, et qui, fraîche même en été, est glaciale en hiver.

— Demain, balbutia Hippolyte, nous ne pourrons plus marcher.

— Bah! nous penserons que nous jouons le soir. L'idée que je joue la comédie me donne, non pas des pieds, mais des ailes.

— Ah! qu'il fait froid! soupira Hippolyte, avec un tel accent de tristesse que Gustave n'eut plus même le courage de parler.

Les jeunes gens fermèrent les yeux, non pas dans l'espoir de dormir, mais pour se faire illusion à eux-mêmes.

Au bout d'un certain temps, Gustave rouvrit les siens.

— Tiens, dit-il, je crois que voilà le jour!

— Ah! c'est le dernier.

— Voyons, fais-lui bon visage, au moins.

— Hippolyte rouvrit les yeux.

— Eh bien! mais, si c'est le jour, dit-il, les portes doivent être ouvertes.

— Parbleu!

— Entrons en ville, alors.

— Il faut d'abord décoller mes pieds. — Ah! aïe!!!

Les deux jeunes gens sortirent de la guérite hospitalière. La porte de la ville était en effet ouverte. Ils entrèrent triomphalement, couvrant de leurs malédictions le portier, qui se chauffait lâchement devant son poêle.

IX

Les deux tasses de café. — Une idée au fond de la tasse. — Vente des bas à trousse. — Le père Dumanoir à l'hôtel du Singe couronné. — Le tour de ville. — Le carême fait baisser les recettes. — Jeûne général. — Gustave songe à retourner auprès de son père. — Le truc de la grenouille.

A vingt pas de l'autre côté de la porte, un bouchon apparut.

— Entrons, dit Hippolyte.

— Un instant, et les souliers?

— Tu as raison.

On tira les souliers des poches, et on se chaussa.

Il fallait avoir un véritable respect des convenances pour forcer de pauvres pieds endoloris et ensanglantés à entrer dans un cuir racorni, dur comme du fer-blanc, coupant comme un rasoir.

On se chaussa donc, et, une fois chaussé, on entra.

— Oh! un poêle! s'écria Hippolyte.

Et il courut au poêle, dont il serra fraternellement le tuyau contre sa poitrine.

— Du café! cria Gustave du ton d'un millionnaire; et bien chaud, très-chaud, bouillant! Hum! Hum!

Au bout de dix minutes, on apportait deux tasses de café.

Les deux tasses furent avalées d'un trait.

Gustave regarda Hippolyte.

— Eh bien, dit-il, Sybarite, te plaindras-tu encore?

— Et de l'argent?

— Et les bas à trousse?

— Oui.

— Écoute, tes souliers sont moins éculés que les miens.

— Tu crois.

— Tu es plus adroit que moi.

— Tu crois.

— Écoute bien; voilà ce que tu vas faire.

— J'écoute.

— Il y avait dans la troupe de Zozo du Nord une danseuse qui s'appelait mademoiselle Mine.

— Mademoiselle Mine?

— Oui, nous avons joué à Lille.

— Bien.

— Mademoiselle Mine avait une sœur, une charmante personne qui la venait visiter.

— Qu'est-ce que nous fait toute cette histoire?

— Attends donc, tu vas voir, que diable! — Mademoiselle Mine avait une sœur, une charmante personne qui demeurait au marché au poisson.

— Il est grand le marché au poisson.

— Il n'y a pas à s'y tromper; elle demeurait à un des angles, il n'y en a que quatre.

— A quel étage? Je te préviens que s'il y a à monter...

— Il n'y a qu'à descendre.

— Alors elle demeure?

— A un étage au-dessous du rez-de-chaussée, dans une cave.



Tiens, dit Gustave, je crois que voilà le jour! fais-lui bon visage, au moins. — Page 36.

— Bon!

— Tu iras la trouver de ma part.

— C'est bien.

— Tu ne lui diras pas que je suis ici.

— Non.

— Tu lui diras seulement que tu es mon ami.

— Après?

— Et tu la prieras de se charger de vendre les bas à trousse; elle les vendra toujours plus avantageusement que nous, elle.

— Tiens, c'est une idée.

— Malhonnête! Crois-tu donc qu'on en manque, d'idées?

— Non, quand tu es auprès du poêle.

— Bon! et qui donc a eu l'idée de prendre le chemin de traverse?

— Ah! oui, vante-toi de celle-là.

— Allons, va trouver mademoiselle Mine. Rapporte cent francs, si tu peux, mais ne rapporte pas moins de vingt sous.

— On fera son possible.

— Pars, tu as ma bénédiction.

Trois quarts d'heure après, Hippolyte rentra, le visage épanoui.

Les bas à trousse avaient été vendus quarante sous par mademoiselle Mine cadette.

Tous frais payés, il resta vingt-quatre sous. On avait déjeuné avec un morceau de pain, un morceau de fromage, un verre de bière.

— Garçon, deux petits verres, et en route, dit Hippolyte.

— Voyez-vous ce gaillard-là, qui disait qu'il ne pourrait pas marcher! Mais ton père t'attend donc pour tuer le bœuf gras, enfant prodigue, que tu fais de pareilles dépenses?

On but les deux petits verres, et l'on se mit en route, chacun ayant un croûton de pain dans sa poche et une réserve de dix sous.

Il est vrai que l'on n'avait plus les bas à trousse, mais enfin on ne peut pas tout avoir.

Deux heures après, on entrait à Armentières.

— Avez-vous vu des comédiens? demanda Gustave au premier bourgeois qu'il rencontra.

— Sur la grande place à gauche, au *Singe couronné*.

— Bon! le chemin de la grande place, s'il vous plaît?

— Toujours tout droit.

— Merci! Eh bien, tu vois que le père Dumanoir est un honnête homme.

— Tu sais le proverbe : « Qui perd pèche. »

— Et sa cassette, une honnête cassette...

— Ce serait le moment de savoir un peu ce qu'il y a dedans.

— Je l'ai secouée un jour, cela sonnait comme des noix... J'en mangerais bien, à propos, des noix.

— Garçon! du dessert à monsieur. — Oh! le vilain défaut que la gourmandise!

Et les deux jeunes gens gagnèrent à grands pas la place.

Le bourgeois n'avait pas menti, le père Dumanoir et le reste de la troupe ralliée à lui étaient à l'hôtel du *Singe couronné*, occupés à faire à la main des billets que l'on comptait porter de maison en maison.

En apercevant les deux jeunes gens, le père Dumanoir prit son chapeau à deux mains, l'introduisit entre ses deux genoux, peigna sa bouffette, et se redressant :

— Mes bien bons amis, vous êtes un peu en retard, dit-il.

— Nous nous sommes perdus, dit Hippolyte.

— Mettez-vous là et écrivez.

— Écrivons, quoi? des billets! mauvais moyen de publicité, dit Gustave.

— Mon bien bon ami, en proposez-vous un autre? répondit le père Dumanoir.

— Je propose de faire le tour de la ville avec le tambour.

— Nous y avons bien pensé, mais il demande vingt sous, ce satané tambour.

— Je fais l'avance des vingt sous à la troupe, à la condition que je les prélèverai sur la recette.

— Accordé! cria-t-on d'une seule voix.

— Mais, mon bien bon ami, que jouerons-nous sans costumes? demanda le père Dumanoir.

— La pièce militaire *Sans tambour ni trompette*, *Michel et Christine*, *Adolphe et Clara*.

— Allons, soit.

Et il remit son chapeau sur sa tête.

On alla chercher le tambour, qui demanda à être payé d'avance.

M. Gustave lui tendit majestueusement ses vingt sous.

Le tambour prit les vingt sous.

— Et maintenant, dit-il, vous me donnerez bien une place pour ma femme et mes deux enfants.

— Êtes-vous de la garde nationale?

— Oui.

— Vous aurez quatre places, mais vous nous prêterez votre uniforme.

— C'est dit.

— En route alors.

Et le tour de ville commença.

On joua avec l'uniforme de deux gendarmes, l'habit du tambour et la défroque du garde champêtre.

On fit soixante francs de recette, les frais payés.

Comme Ferdinand-le-Cosaque n'était plus là pour enlever cinq parts et demi, chacun, les vingt sous de Gustave religieusement prélevés, eut part entière.

Cinq francs soixante centimes.

C'était le Pactole, s'il eût coulé tous les jours.

Mais, au lieu d'être en crue comme le Nil, le Pactole était en baisse.

Nul ne peut dire, de science certaine, la cause de la crue du Nil.

Nous allons dire, sans crainte de démenti aucun, la cause de la baisse du Pactole.

On entrait dans le carême.

Temps de jeûne pour la chrétienté, surtout pour les comédiens, particulièrement pour ceux de province.

Un soir qu'on n'avait fait que dix francs, il est vrai que c'était au-dessous des frais, Gustave dit à Hippolyte :

— Hippolyte, je me rends.

— Qu'est-ce que cela veut dire : Je me rends?

— Cela veut dire que je suis vaincu.

— Et que...

— Et que je vais aborder un nouvel emploi.

— Lequel?

— Celui des fils repentants. Je débute par l'enfant prodigue. Demain, je pars pour Caen. Je tombe aux pieds du père et je fais ce qu'il veut, dût-il exiger que je ne joue plus la comédie.

— Renégat, va!

— Que veux-tu? la force humaine a sa mesure.

— Combien as-tu pour partir?

— J'ai ce qu'il me faut, neuf francs; quatre pour acheter une paire de souliers, cinq francs pour faire la route d'ici à Paris.

— Sais-tu qu'il y a plus de cinquante lieues de Lille à Paris.

— Cinquante-cinq. C'est vingt sous par étape, à onze lieues par jour.

— Et de Paris à Caen, combien de lieues?

— Cinquante-trois.

— Cent huit en tout.

— Bon! cela s'avale.

— Cent huit lieues avec cent sous, ce n'est pas un sou par lieue : tu auras du tirage.

— A Paris, je trouverai bien un ancien camarade qui me prêtera quelque chose.

— C'est décidé?

— Irrévocablement.

— Bon voyage.

— Embrassons-nous.

— Demain...

— Demain, je serai en route avant que tu ne sois éveillé.

— Alors...

Les deux jeunes gens s'embrassèrent.

— A propos, dit Gustave, avant de te quitter...

— Quoi?

— On ne sait pas dans quelle position on peut se trouver.

— Tu as raison.

— On peut être obligé d'aller paître dans les champs et ne plus même trouver de navets.

— Nous avons passé par là.

— Eh bien, je veux te faire un cadeau avant de te quitter.

— Donne.

Et Hippolyte tendit les deux mains.

— Être matériel, va!

— Dame!

— C'est à ton moral que je m'adresse.

— J'aimerais mieux que ce fût à mon physique.

— Je vais tâcher de passer de l'un à l'autre. Tu sais que je t'ai raconté que tous, tant que nous étions, dans la haute ou la petite banque, nous avions des trucs.

— Oui, tu m'as dit cela.

— Je t'ai raconté les trucs de tout le monde, excepté le mien.

— Tu avais donc un truc aussi, toi?

— Je pêchais des grenouilles.

— Pourquoi faire?

— Pour les manger, donc!

— Pouah!

— Tu as diablement tort; c'est tout simplement un manger délicieux, quelque chose entre l'anguille et le poulet.

— Oh! canaille!

— Quoi?

— Tu me fais venir l'eau à la bouche.

— Ah! ah! tu ne méprises donc plus la grenouille?

— Tu sais la confiance que j'ai en toi.

— Eh bien, écoute; seulement il faut qu'il ne gèle plus.

— Oh! il finira par dégeler.

— Espérons-le. Tu choisis un pays où il y a beaucoup de mares.

— Je n'ai pas besoin de le choisir, j'y suis; il y a des mares partout dans ce pays-ci.

— Le soir, tu sors, tu fais cinq cents pas dans les champs et tu écoutes de quel côté il vient le plus de coassements.

— Va toujours.

— Le lendemain, tu te diriges de ce côté-là. A propos, il faut être trois.

— Comme les trois Parques?

— Ou comme les trois Grâces. Moi, j'allais toujours avec Fafiou et avec Flageolet. Arrivés au bord d'une mare, tu explores la surface de l'eau : tu vois cette surface trouée par dix, quinze, vingt museaux de grenouilles; elles sont là comme des feuilles vertes, s'appuyant sur leurs pattes écartées et écarquillant leurs deux yeux d'or. Tu dis : Bon; puis tu coupes deux baguettes, l'une longue de douze à quinze pieds,



Cent huit lieues avec cent sous : tu auras du tirage. — Page 39.

l'autre de dix-huit ou vingt pouces; à chacune d'elles tu laisses le commencement d'une branche faisant crochet : seulement ce crochet se trouve à l'extrémité la plus mince de la gaule de douze ou quinze pieds, à l'extrémité la plus forte de la baguette de dix-huit ou vingt pouces; — tu suis bien mon raisonnement, n'est-ce pas?

— Parbleu!

— Tu donnes la baguette de dix-huit à vingt pouces à tes amis, tu gardes la gaule de douze à quinze pieds. Avec ta gaule, tu approches du bord, tu choisis celle des grenouilles par laquelle il te convient de commencer; tu la touches légèrement du bout de ta gaule, légèrement, tu comprends; si tu la touches brutalement, elle plonge, bonsoir la grenouille.

— Légèrement.

— Légèrement, de manière à la caresser; puis, avec le bout de la gaule, tu l'attires à toi, tout doucement, avec précaution; si tu l'attires trop vite, d'ailleurs, elle te prévient, elle fait crroa.

— C'est étonnant comme tu imites bien la grenouille.

— Je l'ai pratiquée. — Tu l'attires donc tout doucement, tu l'attires, tu l'attires, jusqu'à ce qu'elle soit à ta portée : alors tu lui passes la main sous le ventre, il n'y a pas de danger qu'elle se sauve si tu prends les précautions que j'ai dites, et vlan, d'une claque tu la jettes à quinze pas sur le gazon; tes deux amis sautent dessus : l'un la prend par les pattes de devant, l'autre par les pattes de derrière; celui qui la tient par les pattes de devant la coupe en deux à l'endroit où apparaissent en saillie les deux petits os qui font ressort; celui qui tient les pattes de derrière les dépouille, les noue et les enfile dans la baguette de dix-huit à vingt pouces.

Toi, pendant ce temps-là, tu en as choisi une seconde à qui tu fais comme de la première, puis une troisième, puis une quatrième, puis tant qu'il y en a; quand il n'y en a plus, tu vas à une autre mare, et ainsi de suite.

A trois, quatre, cinq, six douzaines de grenouilles, selon que tu les aimes plus ou moins ou que vous avez plus ou moins bon appétit, toi et tes compagnons, tu t'arrêtes.

— Mais ce n'est pas le tout que d'avoir des grenouilles, il faut la moindre chose pour les assaisonner, et n'importe quoi pour manger avec.

— Attends donc. Justement voilà ce que nous faisions : nous entrions chez un paysan; Flageolet jouait un air de cornet à piston; Fafiou faisait trois sauts périlleux en avant, trois sauts périlleux en arrière, et le paysan nous donnait soit un peu de beurre, soit un peu de saindoux, soit un peu de crème. Nous allions chez un second. Flageolet reprenait son cornet à piston, Fafiou faisait ses trois sauts périlleux en avant, ses trois sauts périlleux en arrière, et le paysan nous donnait un morceau de pain. Enfin nous allions chez un troisième paysan. Flageolet et Fafiou donnaient une troisième représentation, et le troisième paysan nous prêtait son feu et une casserole. Tu as assez d'intelligence pour comprendre le reste.

La même chose peut se faire seul; elle prend plus de temps, voilà tout, attendu que tu es obligé de pêcher les grenouilles, de courir après, de les attraper, de les couper en deux et de les dépouiller sans aucun secours; mais, dans ce cas, tu n'as besoin d'en pêcher que trois douzaines au lieu de neuf, ce qui revient au même.

— Mais moi je ne sais ni jouer du cornet à piston, ni faire les trois sauts périlleux en avant et en arrière.

— Non, mais tu as une belle voix; tu entres, tu te poses en troubadour, tu chantes :

> Ma Fanchette est charmante
> Dans sa simplicité,
> Et sa mine piquante
> Vaut mieux que la beauté.

Et cela revient au même. Le premier paysan te donne du beurre, du saindoux et de la crème; le second paysan te donne un morceau de pain, et le troisième te laisse faire de la fricassée.

Le lendemain, tu vas dans un autre canton.

C'est ce qu'on appelle le truc de la grenouille.

Et maintenant rembrasse-moi, et je pars plus tranquille avec l'orgueilleuse conviction d'être ton bienfaiteur.

Les jeunes gens se rembrassèrent, et le lendemain, avant le jour, M. Gustave était sur la route de Paris.

X

Gustave à la barrière du faubourg Saint-Martin. — Disparition de l'auberge de la mère Carré. — Une bonne nuit dans une cave. — Un généreux ami. — Gustave sur la route de Caen. — Une carriole. — Espoir et déception. — Un gîte dans une voiture de blanchisseuse. — Marche effrénée. — Arrivée à Caen. — Le père déménagé. — Un dernier effort. — Gustave dans les bras du Père.

Le cinquième jour après celui du départ, à deux heures de l'après-midi, M. Gustave était à la barrière Saint-Martin, flairant l'odeur des civets et des matelotes, mais sans un sou pour se mettre un morceau de lièvre ou de barbillon sous la dent.

Les derniers deux sous avaient été employés le matin, à l'Ile Adam, à acheter une miche de pain.

Et cependant M. Gustave avait résolu une chose, c'était de n'entrer à Paris qu'à dix heures du soir.

Pourquoi cela?

Oh! soyez tranquille, vous allez comprendre.

M. Gustave comptait loger au coin de la petite rue Saint-Nicolas, chez madame Carré, —

Paris — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1

nous avons dit Saint-Jean, je crois, nous nous étions trompé alors. — M. Gustave comptait loger chez madame Carré. Il connaissait la maison, l'avait étudiée en dessinateur, savait de quelle façon les lumières et les ombres étaient ménagées. Or, en se plaçant dans l'ombre, son dénûment serait moins visible; puis, si, ce qui était probable, il n'y avait pas de place, au lieu de le renvoyer, comme on ne manquerait pas de le faire à une heure de la journée où il aurait le temps de chercher une autre hôtellerie, on le garderait, dût-on le faire coucher dans un coin sur une botte de paille; c'était tout ce que M. Gustave ambitionnait.

Voilà, j'espère bien, deux raisons suffisantes aux yeux de nos lecteurs pour que M. Gustave agit comme il agissait.

Au reste, si elles ne suffisaient pas, nous en serions désespéré, attendu que nous n'en avons pas d'autres à leur offrir.

M. Gustave attendit donc à la barrière, se chauffant aux réchauds des marchands de marrons.

A dix heures sonnant, il entra en ville.

Quand on vient de faire cinquante lieues en cinq jours, ce n'est pas une grande affaire que de descendre le faubourg Saint-Martin, surtout quand on va trouver, au coin de la rue, là, toute prête à vous recevoir, l'auberge de la mère Carré, de cette bonne mère Carré, qui appelait M. Gustave son petit Etienne.

Se présentera-t-il sous le nom de Gustave ou d'Etienne?

Sous le nom d'Etienne.

Mais où diable est donc l'auberge de la mère Carré?

Ouais!!!...

Démolie, rasée, entourée d'une palissade de planches.

Ah!

Gustave alla s'asseoir sur une borne, au coin de la petite rue Saint-Jean. On eût pu le prendre pour Ulysse rentrant à Ithaque, s'il eût trouvé un chien qui consentît à mourir de joie en le revoyant.

Comme il n'avait pas de chien, c'était tout simplement M. Gustave.

Mais M. Gustave, fort abattu cette fois.

Il n'était cependant pas homme à se laisser abattre tout à fait.

Cette résolution prise, le voyageur se leva.

Une porte avait été ménagée dans la palissade.

Cette porte fermait en dedans avec une ficelle à œillet et un clou à crochet.

Il passa sa main entre deux planches, trouva la ficelle, la décrocha, ouvrit la porte et la referma derrière lui.

Puis il tâta du pied le terrain, trouva un escalier de cave, descendit douze degrés, et se trouva dans la tiède atmosphère des demeures souterraines

Un bonheur n'arrive jamais seul.

M. Gustave avait trouvé un gîte; il allait trouver un lit.

On avait vidé les vieilles paillasses de l'hôtel de madame Carré dans un coin de la cave.

Cela faisait un lit doux comme l'édredon.

M. Gustave ôta sa redingote de peur de la faner, et s'enfonça jusqu'au cou dans la paille.

A part l'estomac qui criait famine, la nuit fut donc assez bonne; par comparaison avec la nuit de la guérite, elle fut même excellente.

Le lendemain, au point du jour, M. Gustave se leva, secoua sa belle chevelure noire, et s'en alla trouver un ami.

L'ami lui donna à déjeuner et lui prêta trente sous.

Il s'agissait de faire cinquante trois lieues avec trente sous.

Bah! on avait fait tant de choses difficiles, qu'on finirait bien par faire une chose impossible.

Gustave l'entreprit, non pas comme Néron, parce qu'il était désireux de l'impossible, mais parce qu'il était contraint par la nécessité.

A deux heures de l'après-midi, il sortit de Paris.

A deux heures du matin, il arrivait à Mantes.

C'était déjà quatorze lieues d'avalées sur cinquante-trois.

Le voyageur dépensa dix sous pour le lôgement, dix sous pour la nourriture : restaient dix sous pour les trente-neuf autres lieues.

Le lendemain, Gustave se mit en route dès le matin : il faisait un mauvais temps, gris, sombre, bas.

A une lieue de Mantes, il rejoignit un marchand qui voyageait avec sa voiture.

La voiture suivait le milieu du pavé.

Le marchand, confiant dans l'intelligence de son cheval, suivait, lui, un de ces petits chemins, que les piétons tracent le long des fossés.

L'enfant prodigue guigna la voiture.

C'était une jolie carriole recouverte de toile cirée, suspendue sur l'essieu, c'est vrai, mais

remédiant à l'inconvénient du cahotage, grâce à une banquette à courroies.

Cet examen le détermina à lier conversation avec le marchand.

Le marchand rendit la main.

— Est-ce que vous allez loin comme cela? demanda-t-il après les premiers compliments échangés.

— A Caen, répondit le jeune homme.

— A Caen!... Vous n'y êtes pas encore.

Puis, étendant la main, pour s'assurer que quelques gouttes commençaient à tomber :

— Il y aura de la pluie avant.

— J'en ai peur.

— Tenez, la voilà qui vient.

— Diable! nous allons être mouillés.

— Ah! je ne le serai pas, moi.

— Comment cela?

— Je vais remonter dans ma voiture.

Et, joignant l'exemple au précepte, il remonta en effet dans sa voiture, fouetta son cheval et repartit au trot.

Gustave avait perdu son marivaudage.

Au reste, jamais le pauvre voyageur n'avait essuyé pareil déluge. A quinze lieues de Mantes il s'arrêta.

Les dix derniers sous avaient été employés au déjeuner et au dîner.

Il ne fallait pas songer au coucher.

Une voiture de blanchisseuse, dételée devant la porte d'une maison, en fit les frais.

Le voyageur s'introduisit dans la voiture et s'y accommoda de son mieux.

Restaient, pour le lendemain, vingt-quatre lieues à faire, et pas un sou pour acheter un petit pain ou pour boire une goutte d'eau-de-vie.

A quatre heures du matin, le froid était si intense, l'eau qui filtrait à travers la toile était si glacée, que le voyageur résolut de se mettre en chemin.

Il lui restait vingt-quatre lieues à faire, et il lui était passé à travers le cerveau, comme une lueur de folie, de faire ces vingt-quatre lieues dans la journée.

A midi, il en avait fait quinze; il tombait de faim et de fatigue. Il eut un instant l'idée de s'asseoir au bord du chemin; mais, quoique se parlant à lui-même, il se dit tout haut :

— Si tu t'assieds là, Étienne, tu meurs là.

Et il continua de marcher.

A deux heures, il en avait fait dix-huit. Il ne lui en restait plus que six, — il est vrai qu'il était presque fou.

Il marchait comme un homme qui a le vertige, d'un pas insensé, frénétique furibond; la tête au vent, l'œil fixe, les lèvres entr'ouvertes, les dents serrées.

Sa respiration ressemblait à un rugissement.

Ceux qui voyaient passer ce jeune homme pâle, à l'œil fiévreux, aux poings fermés, aux bras roidis, se dérangeaient de sa route et disaient tout bas :

— Ah çà! il est donc enragé, celui-là, de marcher un pareil pas!

Et lui marchait toujours. Ses muscles obéissaient à un mouvement mécanique. C'était une machine remontée par la main de Satan. Il lui semblait maintenant que la distance lui importait peu, et qu'il arriverait, quelle que fût la distance.

Seulement une fois arrivé, qu'adviendrait-il?

Le Grec de Marathon, lui aussi, était arrivé à Athènes; mais, en arrivant, — il était mort.

A cinq heures du soir, sa marche ne s'était ralentie ni d'un pas ni d'une minute à la lieue.

Seulement, les arbres de la route, les maisons des villages, tout tournait autour de lui.

Ses tempes battaient à croire que ses artères allaient se rompre.

Il avait un bruissement dans les oreilles, comme s'il côtoyait la chute du Niagara.

Il voyait rouge, comme s'il eût eu un nuage de sang sur les yeux.

Tout à coup, il entendit battre le tambour.

C'était la retraite.

Il approchait de Caen!

Il poussa un cri rauque comme le rugissement d'une hyène.

Bientôt la ville se dessina pareille à une masse noire toute transpercée de lumières.

Depuis la veille, à quatre heures, il n'avait pas mangé une miette de pain, pas bu un verre d'eau.

Il descendit le faubourg Vaucelles comme un fantôme, suivit la rue Saint-Jean dans toute sa longueur, entra dans la rue des Carmes, se précipita dans l'allée, mais sans avoir la force de monter les trois étages, alla jeter ses deux mains contre une porte en criant :

— Le Père est-il là?

Un homme vint ouvrir.

— Tiens! c'est Étienne, dit-il.

— Le Père, où est le Père? demanda le jeune homme haletant et s'appuyant contre la muraille pour ne pas tomber.

— Il est déménagé.

— Et où demeure-t-il, mon Dieu?

— Rue des Postes, 12.

Le malheureux ne répondit pas un mot; il se remit en route.

Il y avait cinq cents pas à peu près pour aller de l'ancien logement au nouveau.

Ces cinq cents pas lui parurent un instant plus difficiles à achever que les vingt-quatre lieues qu'il venait de faire.

La maison de la rue des Postes avait une allée, comme celle de la rue des Carmes.

Seulement il ne savait pas où demeurait son père, si c'était au rez-de-chaussée, au premier, au second ou au troisième étage.

Il se jeta dans l'allée en criant :

— Père! père!! père!!!

Cet appel lamentable, le Père l'entendit du second étage; il reconnut la voix de son enfant, se précipita par les degrés, et arriva comme il tombait presque évanoui.

— Ah! mon pauvre garçon! dit-il.

Et sans dire un mot de plus, sans lui adresser un reproche, il le prit dans ses bras, le porta au second étage, le dépouilla de ses haillons, le lava et le coucha comme lorsqu'il était enfant.

Étienne se laissait faire comme s'il eût eu bras et jambes cassés.

Il n'avait même plus la force de se plaindre.

XI

Le paquet de cheveux. — Le Père raconte à Gustave un épisode de sa jeunesse.

Étienne ne saurait dire lui-même ce qui se passa dans la nuit qui suivit son arrivée; il avait perdu ou à peu près connaissance, il sentait de temps en temps ses lèvres se desserrer, puis une liqueur fortifiante humecter sa gorge desséchée; puis les lèvres de son père, de cet homme qui, dans les temps ordinaires, ne l'embrassait jamais, les lèvres de son père se poser toutes frémissantes sur son front.

Son souvenir ne va pas au delà de ces vagues détails.

Le lendemain seulement, en revenant à lui, il trouva sur une chaise, près de son lit, une pile de livres.

Le Père s'était souvenu que lire, lire encore, lire toujours, était une des distractions de l'enfance de son fils.

Pendant huit jours, le jeune homme garda le lit. Quand il voulait en descendre pour aller chercher un objet quelconque, il en descendait les mains les premières, se traînant comme un phoque, aussi empêché de son train de derrière que si une roue lui avait passé dessus.

Un jour qu'en l'absence de son père il avait, pour se distraire, ouvert la vieille armoire de noyer, et que, cherchant sans savoir ce qu'il cherchait, il ouvrait l'un après l'autre tous les tiroirs, au fond de l'un de ces tiroirs il trouva un paquet de cheveux ficelés d'un ruban noir et enveloppés dans un triple papier.

Ce ne pouvait être qu'un souvenir de famille. Ce souvenir éveilla sa curiosité.

Il mit ce paquet sous son traversin, et quand son père rentra, et, comme d'habitude, vint s'asseoir près de son lit, tirant le paquet de sa cachette :

—Qu'est-ce donc que cela, Père? demanda-t-il.

Le Père n'eut pas besoin d'enlever le triple papier; au simple contact de la main il reconnut ce qu'il renfermait.

— Ça, dit-il, ce n'est rien; et il jeta le paquet au feu.

— Oh! Père! s'écria le jeune homme en s'élançant pour rattraper ces cheveux, qu'il se doutait être un souvenir plus précieux que son père n'affectait de le dire.

Mais le Père le retint par le poignet jusqu'à ce que le papier et ce qu'il contenait fussent complétement réduits en cendres.

Alors il se renversa dans le fond de son fauteuil, laissa tomber avec un soupir sa tête sur sa poitrine, et ferma les yeux.

Puis de ses paupières closes sortirent deux larmes muettes qui roulèrent sur ses joues, suivies de deux autres larmes.

Il était évident que cet homme de fer retournait en arrière, et, faisant un voyage dans le pays de sa jeunesse, remontait le chemin des illusions.

Le jeune homme tout étonné le regarda pleurer un instant, puis, à son tour, il allongea ses lèvres, et, chose qu'il n'avait jamais osée, il baisa les joues du vieillard à l'endroit même où les larmes les sillonnaient.

Le vieillard ouvrit les yeux, enveloppa sa tête

de son bras, et, lui appuyant à son tour la bouche sur le front :

— Étienne, lui dit-il, je t'entendais dire un jour à d'autres enfants avec lesquels tu jouais, et qui te demandaient : Pourquoi donc a-t-il l'air si dur, le père Jean? — je t'entendais dire : — Ah! ce n'est pas qu'il soit méchant ; mais il paraît que, quand il était jeune, on ne lui a pas appris à rire.

— Père!

— Tu te trompais, Étienne; — jeune, je riais comme les autres enfants. A dix-huit ans, j'étais un joyeux compagnon, et pendant les trois premières années que je restai au régiment, quand on n'avait plus de comparaison pour peindre la gaieté, on disait gai comme Jean.

Maintenant je vais te raconter comment et pourquoi j'ai cessé de rire.

J'étais l'aîné de mes frères et de mes sœurs, leur aîné de beaucoup, de sorte que, lorsque mon père et ma mère allaient, soit à leur travail, soit à leurs affaires, c'était moi qu'on laissait à la garde des petits.

Aussi les plus petits m'appelaient-ils *mère* Jean, les moyens *père* Jean, et les plus grands *frère* Jean.

Au milieu de tout cela, celle que j'aimais le mieux, c'était un amour d'enfant, qui se nommait Catherine, — blonde, rose, fraîche, rieuse, et m'aimant comme je l'aimais, c'est-à-dire beaucoup.

Quand je m'engageai, elle avait douze ans; c'était en 1791. Je regrettai beaucoup mon père, ma mère, mes petits frères, mes petites sœurs; mais ce que je regrettai plus que tout, c'était Catherine.

Je partis; j'arrivai à l'armée, je me battis quatre ans, — toujours gaiement, — car je recevais de temps en temps des lettres de Catherine qui me disait qu'elle se portait bien, et des lettres des autres qui me disaient que Catherine devenait de plus en plus belle.

Au siége de Mayence, j'attrapai une balle dans la jambe.

Le chirurgien voulait absolument me la couper : je pris mon sabre sous mon oreiller, et je lui déclarai que, si jamais il s'approchait de moi dans une intention pareille, je lui passerais mon sabre au travers du corps.

Il se le tint pour dit, et me fit soigner par ses élèves.

Je guéris, à son grand regret.

Toutes les fois que je passais devant lui, je frappais avec ma canne sur ma cuisse, et je disais :

— Voyez!

— Oui, me répondait-il; mais vous boitez.

— Je boiterais bien autrement si je n'avais plus de jambe, disais-je.

Et notre conversation se bornait là.

Enfin on entendit raconter qu'en Italie il y avait eu de grandes victoires; qu'un jeune général, nommé Bonaparte, avait battu les Autrichiens, et que la paix allait être faite.

Un jour on m'envoya un congé illimité : c'était à moi de décider s'il serait provisoire ou définitif.

C'était une galanterie que me faisait le général Hoche, mon ancien camarade de lit.

On me paya mon arriéré, montant à quatre cent trente livres, c'était encore une galanterie du général; car on payait peu à cette époque-là.

Il est vrai qu'on ne s'en battait pas plus mal.

Je pris la diligence à Strasbourg, et le sixième jour j'arrivai à Caen.

A un quart de lieue de la ville, je me fis descendre, je voulais revoir tout cela peu à peu, j'avais peur que l'émotion m'étouffât.

J'entrai donc à Caen à pied.

Un menuisier de mes amis, qui était sur sa porte, voyant un militaire qui venait en boitant et en dévorant tout des yeux, me regarda attentivement, me reconnut, et m'appela.

J'entrai chez lui.

J'étais bien aise, au reste, de cette occasion d'avoir des nouvelles de la famille.

— Mon père? demandai-je d'abord.

— Il va bien.

— Ma mère?

— Elle va bien.

— Les petits?

— Ils vont bien.

— Et .. et Catherine?

Ma voix tremblait en demandant de ses nouvelles.

— Elle vient de passer, allant à la vacherie. Tu vas la voir revenir, si tu attends seulement cinq minutes. Tu sais qu'on ne l'appelle, dans tout le faubourg, que la belle Catherine.

J'attendis.

Cinq minutes après, en effet, j'aperçus Catherine; c'était bien cela, en effet, c'était la belle Catherine!

Tout mon cœur courut à elle.

J'allais m'élancer hors de la maison, mon ami m'arrêta.

— Eh! Catherine, la belle enfant, dit-il, venez donc ici, on désire vous voir.

Catherine s'approcha souriante, et chantant le dernier couplet d'une petite chanson que je lui avais apprise autrefois.

A la porte, elle posa sa cruche à lait, et entra.

— Qui veut donc me voir, voisin? demanda-t-elle.

Je tremblais de tous mes membres rien qu'au son de cette voix, qui, chez la jeune fille, avait conservé le timbre frais et pur de l'enfance.

— Qui? parbleu! ce beau soldat, regardez-le... Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble à quelqu'un?

Catherine se retourna de mon côté, me regarda, rougit, pâlit, puis les lèvres frissonnantes :

— Ah! ah! mon frère Jean! s'écria-t-elle.

Et elle fit un mouvement pour m'ouvrir ses bras.

Mais en même temps ses yeux se fermèrent, elle renversa sa tête en arrière, poussa un gémissement, comme si quelque chose se brisait dans son cœur, et tomba à la renverse.

Je jetai un cri, je me précipitai sur elle; il était trop tard... je n'avais pu prévenir sa chute.

Je la relevai entre mes bras, serrée contre ma poitrine.

Elle était évanouie.

Je me sentis prêt à tomber moi-même.

— Oh! Catherine! chère Catherine! Un médecin! m'écriai-je, un médecin!

Le premier médecin de la ville passait dans son cabriolet : on courut après lui; on l'arrêta.

Il descendit et vint, se fit raconter l'événement, tâta le pouls de la malade, et secouant la tête :

— N'importe, dit-il, je vais la saigner.

— Mon Dieu! mon Dieu! saigner ma pauvre Catherine!

— Aimez-vous mieux qu'elle meure?

— Mais si on la saigne, en répondez-vous?

— Il n'y a que Dieu qui réponde de la vie et de la mort.

— Faites, dis-je.

On banda le bras blanc de la pauvre enfant, — je vis grossir ses veines, — je vis briller la lancette, — je vis la pointe approcher de sa chair, — je vis le sang jaillir.

Oh! je sentis que je devenais fou...

J'avais envie de tuer cet homme.

Je me jetai sur une chaise, enfonçant ma main dans mes cheveux, pleurant à sanglots.

J'entendis un soupir.

Je relevai la tête.

Il y avait à terre un saladier plein de sang.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! comme j'aurais, moi, donné tout mon sang pour celui qui était là!

Catherine regardait tout autour d'elle d'un œil hagard.

— C'est moi, lui dis-je, Catherine! c'est moi, c'est Jean, c'est ton frère!

Elle essaya de parler. Sa langue ne put d'abord articuler que des sons inintelligibles.

Puis, après des efforts inouïs, elle balbutia ces mots :

— Jean! tu vas repartir!

— Non! non! m'écriai-je, ma chère Catherine; je suis revenu pour toujours, pour rester près de toi, pour ne plus te quitter. Sois tranquille, Catherine, c'est non-seulement *frère* Jean, mais *père* Jean! mais *mère* Jean!

Elle essaya de sourire, mais sa bouche était déformée et son sourire effrayant.

— *Mère* Jean, *père* Jean, dit-elle, comme un fou qui rappelle ses souvenirs, ou plutôt comme un idiot qui essaye de comprendre, — non, toujours *frère* Jean!

Je regardai le médecin.

— Eh bien, me dit-il, vous voyez qu'il y a du mieux. Tout à l'heure elle était morte, la voilà qui vit; elle était muette, elle parle.

— Oh! oui! Mais comment vit-elle? comment parle-t-elle?

— Comme peut vivre et parler une femme qui vient d'avoir une congestion cérébrale.

— Maintenant, que faut-il faire?

— Tout attendre de la jeunesse et de la nature.

— Peut-on la transporter à la maison?

— Sans doute, si la maison n'est pas éloignée et si le mode de transport est doux.

— La maison est à cent pas d'ici, et je la porterai dans mes bras.

— Prenez garde, vous ne m'avez pas l'air bien fort non plus, vous, — et, tout à l'heure, vous boitiez.

J'enlevai Catherine entre mes bras comme j'eusse enlevé un enfant de cinq ans.

— Pardon, demanda le médecin, où demeurez-vous?

Je lui donnai mon adresse.

— J'irai la voir tous les jours.

— Et vous la guérirez?

— Je ferai mon possible.

Je poussai un grand soupir : la promesse était bien vague, et j'emportai Catherine dans mes bras.

Tout le faubourg savait déjà l'accident arrivé à Catherine; j'arrivai à la maison, suivi de plus de cent personnes.

Mon entrée dans la maison paternelle fut triste.

Je rentrais vivant, mais je rapportais ma sœur presque morte.

Quelle différence avec ce que je m'étais promis.

On coucha ma sœur.

De son lit ses yeux me suivaient, ne s'écartant pas de moi un seul instant.

Chaque fois que je m'approchais de la porte :

— Tu vas repartir! balbutiait-elle avec anxiété.

— Non! non! non! m'écriais-je, sois tranquille.

Aussitôt que j'avais quitté la chambre, elle n'avait qu'un cri, cri douloureux, presque enfantin.

— Frère Jean! frère Jean! frère Jean!

Et je rentrais, lui disant : « Mais sois tranquille, Catherine... sois donc tranquille, puisque j'ai mon congé.

Mais on eût dit qu'elle n'entendait pas.

Le médecin venait tous les jours. Mais, au lieu qu'il y eût amélioration, la pauvre Catherine allait de plus en plus mal.

Un jour le médecin me dit :

— Ce sont vos moustaches, votre queue et votre uniforme qui l'inquiètent. Tant qu'elle vous verra ainsi, on ne lui fera pas comprendre que vous n'êtes plus soldat.

Je montai à l'instant même dans ma chambre; je rasai mes moustaches, je coupai ma queue, je jetai mon uniforme au fond d'une armoire.

Puis je passai une blouse et je rentrai.

En m'apercevant ainsi transformé, un éclair de joie illumina son visage.

— Ah! dit-elle, voilà mon vrai frère Jean!

Je m'approchai d'elle, je la pris dans mes bras; elle appuya sa tête sur mon épaule et murmura :

— Quand je serai morte, tu retourneras à l'armée, mais pas auparavant, n'est-ce pas, frère?

Ah! quand elle me disait de ces choses-là, vois-tu, je pleurais toutes les larmes de mon corps.

A partir de ce moment-là, elle veillait en souriant, elle dormait en souriant.

Un jour... — un jour... elle mourut en souriant.

Quand je fus bien sûr qu'elle était morte, je remontai dans ma chambre, je pris mon habit, mon chapeau, mon sabre, et, sans dire adieu à personne, ni à père, ni à mère, ni à frères, je rejoignis le régiment.

Je ne revins que dix ans après.

Depuis le jour de la mort de Catherine, je n'ai pas souri.

Tu vois bien que tu avais tort, mon enfant, de dire qu'on avait oublié de m'apprendre à rire; je le savais : seulement, j'ai désappris.

Étienne eût toujours ignoré cette histoire, s'il n'eût un jour, comme nous l'avons dit, retrouvé ce paquet de cheveux, ficelé d'un ruban noir, au fond d'un tiroir de la vieille armoire de noyer.

XII

Gustave s'ennuie. — Conseils du père. — Départ pour Paris. — Visite à mademoiselle Duchesnoy. — Gustave déclame une tirade de tragédie. — Une lettre de recommandation pour Soumet. — Bienveillant accueil du poëte. — Il recommande Gustave aux frères Seveste. — Gustave joue à Montparnasse. — Son engagement.

Un matin, le Père regarda fixement son fils, et lui dit :

— Tu t'ennuies, Étienne.

C'était vrai; Étienne ne répondit pas.

— Viens avec moi, ajouta le Père.

Et tous deux sortirent.

Le Père conduisit Étienne chez le tailleur.

— Faites-moi deux *pelures* complètes à ce gaillard-là, dit-il : une pour tous les jours, une pour les dimanches.

— Et pour quand vous faut-il cela, monsieur Jean?

— Pour le plus tôt possible; il retourne à Paris.

— Pour dimanche.

— C'est impossible avant?

— Impossible.

— Pour dimanche alors.

Étienne ne s'ennuyait pas; Étienne était préoccupé.

De quoi était-il préoccupé?

Parbleu! de son diable de théâtre.

Mais d'où venait ce surcroît de préoccupation?

Nous allons vous le dire.

En son absence, et pendant qu'il faisait cette malheureuse campagne de Flandre que nous avons racontée, mademoiselle Duchesnois était venue jouer à Caen, et y avait eu de grands succès.

Mais ce dont on parlait surtout à Caen, ce n'était point de son grand talent, c'était de sa parfaite bonté.

En effet, il était difficile d'être meilleure personne que ne l'était mademoiselle Duchesnois.

Or, tous ceux qui avaient eu affaire à elle chantaient les louanges de la grande tragédienne.

Une chose à laquelle devraient faire une plus grande attention les artistes qui vont en représentation en province, c'est à leur vie privée, c'est à leurs qualités personnelles.

L'artiste, en province, devient un objet de curiosité universelle; ses moindres gestes sont épiés, ses paroles les plus frivoles sont répétées, les murs de l'hôtel qu'il habite ont les yeux d'Argus, les portes ont les oreilles de Midas.

Tout le temps qu'il est dans la ville, on s'entretient de son talent.

Du jour où il n'y est plus, on s'entretient de ses défauts et de ses qualités.

Et pendant huit jours, quinze jours, un mois, ces qualités et ces défauts défrayent la conversation.

Aujourd'hui encore on dit aux étrangers qui passent à Caen :

— Avez-vous connu mademoiselle Duchesnois, monsieur?

L'étranger répond oui ou non.

— Charmante femme, monsieur, charmante femme, ajoute le *Canais* en prenant sa prise, ou en tirant son cigare de sa bouche : — pas physiquement, oh! non, l'on ne peut pas dire que mademoiselle Duchesnois était belle; — au contraire, on peut même avancer hardiment, et sans crainte d'être contredit, qu'elle était laide; — mais un cœur, voyez-vous, un cœur d'or; — charmante femme, monsieur, charmante femme.

Ce qu'on dit encore à Caen aujourd'hui, lorsque la conversation tombe sur mademoiselle Duchesnois, après bientôt trente ans écoulés, comme un écho réveillé du premier quart de ce siècle, — on doit comprendre que c'était, au moment où elle venait de quitter la ville, le bruit général, le murmure universel.

C'était ce bruit, c'était ce murmure qui avaient à la fois chatouillé le cœur et les oreilles d'Étienne.

C'était donc cette idée que, tant qu'il resterait à Caen, il ne pourrait pas se présenter chez mademoiselle Duchesnois, qui rendait Étienne si triste, que son père s'était aperçu de sa tristesse, l'avait conduit chez le tailleur, l'avait fait habiller à neuf, et lui avait dit :

— Allons, je vois bien que tu as envie de retourner à Paris.

Ce à quoi le jeune homme n'avait rien répondu, de peur de trop répondre.

Le jour du départ, le Père mit cent francs dans la poche de son fils, et le conduisant à la diligence :

— Ainsi, lui dit-il, tu retournes à Paris?

— Oui, papa.

— Tu vas rentrer chez M. Bouchard?

— Oui, papa.

— Travailler à la Madeleine?

— Oui, papa.

— Tu as suffisamment tâté du théâtre?

— Oui, papa.

— Et tu ne t'y laisseras plus prendre?

— Non, papa.

— Adieu donc, mauvais sujet.

— Adieu, papa.

Et le jeune homme partit, bien décidé à laisser son nom d'Étienne à la barrière, et à se présenter dès le lendemain chez mademoiselle Duchesnois, sous celui de Gustave.

Cette fois, comme l'hôtel de madame Carré avait disparu, il descendit rue Notre-Dame-de-Recouvrance, hôtel Recouvrance.

Dès le même soir, il allait au Théâtre-Français demander l'adresse de mademoiselle Duchesnois.

Mademoiselle Duchesnois demeurait rue de la Tour-des-Dames, dans la Nouvelle-Athènes.

Le lendemain, à onze heures du matin, il sonnait à la porte de mademoiselle Duchesnois.

— Qui faut-il annoncer? demanda le valet de chambre.

— Annoncez M. Gustave.

Comme on voit, Étienne s'était tenu parole.

On le fit entrer dans un cabinet, où il attendit mademoiselle Duchesnois.

Oh! comme son cœur battait, comme il eût



Mademoiselle Duchesnois.

répété, s'il l'eût su, le monologue d'Hamlet attendant sa mère.

J'attends! c'est simple à dire et terrible à penser!

Enfin il entendit des pas, le frôlement d'une robe; la porte s'ouvrit, un domestique annonça mademoiselle Duchesnois, comme un huissier de Versailles eût dit : La reine! et Clytemnestre parut.

Laide, mais gracieuse, avec des bras magnifiques, une jambe moulée sur celle de la Vénus de Milo, — elle montrait volontiers cette jambe dans Alzire.

Mademoiselle Duchesnois avait le charme de la bonté.

Elle sourit à ce beau jeune homme qui venait à elle, et l'interrogeant à la fois du regard et de la voix :

— Vous avez désiré me voir, monsieur? dit-elle.

— Ma foi! mademoiselle, répondit le jeune

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1

homme en rougissant, il faut me pardonner : je suis de Caen.

— Une bonne ville.

— Où tout le monde vous adore, vante votre talent et votre bonté, et comme je suis artiste...

— Artiste dramatique?

— Ou à peu près. Je me suis dit : Mademoiselle Duchesnois est si bonne, que je suis sûr que, si elle peut m'être utile... Enfin, vous voyez, je suis venu, et me voilà; croyez-vous qu'on puisse faire quelque chose de moi?

— Dame! le physique est beau; maintenant, êtes-vous élève du Conservatoire?

— Oh! non.

— Avez-vous déjà joué?

— Par-ci, par-là, en foire.

— Comment! en foire?

— Je veux dire en province.

— Dites-moi un peu de tragédie.

— Quoi?

— Une chose que vous n'ayez jamais entendue.

— Oh! j'ai justement ce qu'il vous faut : c'est de l'*Oreste* de M. Soumet.

— Et vous n'avez pas vu Talma dans ce rôle?

— M. Talma était mort quand je suis venu à Paris pour la première fois.

Le jeune homme jeta son chapeau loin de lui, se campa dans l'attitude d'une statue antique, et commença :

J'étais dans ce tombeau qu'un dieu vengeur habite;
J'y contemplais, avec un saint recueillement,
Les voiles déposés au fond du monument,
Et les cheveux d'Électre, et l'offrande récente
Qui remplaçait les dons de ma tendresse absente
Après quinze ans d'exil, j'allais renouveler
Mes serments sur l'autel où le sang doit couler.
Une femme a paru dans ce lieu triste et sombre;
Pour observer ses pas, je me cachais dans l'ombre;
Elle semblait venir, dans ce séjour des morts,
Apporter ses regrets, bien moins que ses remords.
Se soutenant à peine, incertaine, agitée,
Aux marches de l'autel elle s'est arrêtée.
La lampe qui veillait dans ce lieu de douleur,
De ses traits convulsifs éclairait la pâleur;
Elle pressait l'autel de ses mains défaillantes,
La prière expirait sur ses lèvres tremblantes,
Et, du fond de son sein, de moments en moments,
Sortaient des cris plaintifs, de longs gémissements
Pylade, à cet aspect, ma raison s'est troublée,
J'ai cru voir, dieux! j'ai vu de la terre ébranlée,
Aux bruits sourds du Tartare, aux lueurs des éclairs,
Monter, entre elle et moi, les filles des enfers :
« Frappe, m'ont-elles dit, frappe, voilà ta mère! »
Oui, ma mère! Soudain, le spectre de mon père
S'est élancé vers elle, et, retenant ses pas,
Cherchait à l'entraîner aux gouffres du trépas.
Et moi, moi, digne fils d'Atrée et de Tantale,
Témoin impatient de la lutte fatale,
J'éprouvais dans mon cœur, lassé d'être innocent,
Je ne sais quel besoin de répandre du sang.
D'un transport inconnu je ressentais l'atteinte
Et j'allais .... Sur l'autel la lampe s'est éteinte,
Les déesses du Styx ont caché leur flambeau,
Mes pas se sont perdus dans ce vaste tombeau,
Une voix m'a crié : « Souviens-toi de ton père,
« Il t'attend cette nuit à l'autel funéraire,
« Clytemnestre y sera. » Cette effrayante voix
Dans l'enceinte funèbre a retenti trois fois.
J'en suis sorti muet, glacé, plein d'épouvante,
Et ce prodige affreux, cette femme expirante,
Ces infernales sœurs, ce spectre furieux,
Me poursuivent encore... ils sont devant mes yeux,
Je succombe. . . . .

— Bon! dit mademoiselle Duchesnois quand il eut fini, vous ne m'avez pas menti, et je vois maintenant que vous n'avez pas vu jouer la pièce.

— Ça ne m'a pas l'air d'un compliment, ce que vous me dites là.

— Ce n'est pas un compliment, non; mais vous auriez tort, cependant, de prendre cette opinion pour une critique. Vous avez une belle voix, vous dites d'une façon originale; c'est peut-être mauvais, mais, au moins, ce n'est ni vulgaire, ni médiocre.

— Eh bien! alors?... mademoiselle, dit le jeune homme.

— Alors je vais vous donner une lettre pour Soumet, il vous fera entrer à l'Odéon pour y jouer de petits rôles.

Et aussitôt, s'asseyant à un bureau, elle écrivit :

« Mon cher Soumet,

« Pourquoi donc ne me venez-vous pas voir? Je suis de comité la semaine prochaine, je vous ferai porter au répertoire.

« Je vous recommande le jeune homme qui vous remettra cette lettre, donnez-lui un mot pour l'Odéon.

« S'il travaille, il peut aller loin.

« DUCHESNOIS. »

Elle donna la lettre tout ouverte au jeune homme, qui la lut tout haut.

— Oh! oui, je vous en réponds que je travaillerai. Où est mon chapeau?

— Le voilà.

— Mademoiselle Duchesnois, vous comprenez

que je ne sais pas comment vous remercier; mais, n'importe, si je réussis, je serai content de dire que c'est à vous que je le dois.

Et saluant la bonne, l'excellente tragédienne, il sortit tout courant.

Si elle vivait encore aujourd'hui, pauvre mademoiselle Duchesnois, je m'étonne bien de savoir quel effet lui ferait M. Gustave.

M. Gustave arriva tout courant chez Soumet.

Ah! s'il avait trouvé dans mademoiselle Duchesnois une bonne et gracieuse protectrice, il allait également trouver chez Soumet un bon et charmant protecteur.

Cher Soumet, je l'ai connu, moi, trop tard, mais cependant assez pour le suppléer au Théâtre-Français dans ses deux derniers ouvrages, assez pour avoir mérité qu'il crût me devoir quelque reconnaissance.

Beau type de poëte, celui-là. Orgueilleux juste à la mesure de son talent, plein de foi dans la muse, de religion dans la poésie, puis bon, doux, obligeant comme un véritable homme de génie qu'il était.

En 1828, c'était encore un beau poëte aux grands yeux inspirés, aux cheveux noirs flottants, au cœur ouvert et facile; aussi reçut-il admirablement le jeune artiste dans un cabinet élégant, tout plein de bustes des maîtres.

Il lut la lettre, et, comme celle qui l'écrivait :

— Répétez-moi quelque chose, lui dit-il.

M. Gustave pensa que la tirade, qui avait bien fait chez mademoiselle Duchesnois, ferait bien chez Soumet.

Soumet écouta avec attention.

— Ce ne sont point des bouts de rôle qu'il vous faut, ce sont de grands rôles.

Ce n'est pas à l'Odéon qu'il faut jouer deux ou trois fois par mois, c'est à la banlieue qu'il faut jouer tous les jours.

Je vais vous donner une lettre pour Seveste.

— Mademoiselle Duchesnois m'a envoyé à vous; faites de moi ce que vous voudrez.

Et cependant, après avoir rêvé le Théâtre-Français, après avoir entrevu l'Odéon, c'était tomber un rude coup que d'être précipité chez Seveste.

Soumet comprit ce qui se passait dans le cœur du jeune homme, si résigné qu'il parût.

— Si vous vous embourbez dans les petits rôles, vous n'en sortirez jamais; — croyez-moi, ne débutez sur aucun théâtre de Paris que pour frapper un coup.

— Donnez-moi ma lettre pour Seveste, monsieur, et dans une heure je serai chez lui.

Soumet écrivit la lettre de sa belle et franche écriture, qui ressemble à celle de Lamartine : les honnêtes gens ont une écriture à eux.

Les deux Seveste, Jules et Edmond, — Edmond qui est mort, Jules qui est aujourd'hui directeur du Théâtre-National, — demeuraient alors rue Beauregard, et exploitaient tous les théâtres de la banlieue.

C'était de la rue Beauregard que partaient tous les jours ces voitures de comédiens expédiés du centre à la circonférence, et qu'on appelait les paniers à salade Seveste.

Grâce au nom de Soumet, M. Gustave fut immédiatement introduit près de l'un des deux frères.

C'était Edmond.

Edmond lut la lettre, et, pour la troisième fois dans la même journée, M. Gustave entendit ces paroles sacramentelles :

— Répétez-moi quelque chose.

Cette fois, il voulut varier, et attaqua l'entrée d'Hamlet :

Fuis, spectre épouvantable,
Porte au fond des enfers ton aspect redoutable!

Au quatrième vers, et comme il s'apprêtait à continuer, un homme apparut tout à coup sortant d'une pièce voisine.

— Chut! fit cet homme.

M. Gustave s'arrêta court.

— Chantez-moi quelque chose, dit le nouveau venu.

— Volontiers, dit M. Gustave.

Et il chanta trois couplets de vaudeville sur trois airs différents.

— Magnifique voix de basse! s'écria Jules Seveste.

Le nouveau venu était Jules Seveste.

— Que savez-vous?

— *Michel et Christine*, *Sans tambour ni trompette*, *Adolphe et Clara*.

— C'est ce qu'il nous faut. Vous répéterez demain, et vous jouerez après-demain.

— Où?

A Montparnasse.

Le lendemain soir, M. Gustave jouait *Michel et Christine* à Montparnasse.

L'avertisseur l'attendait à sa sortie de la scène.

— Passez chez M. Seveste.

— Tout habillé, comme cela?

— Comme vous êtes, il vous attend.

— Peste! je ne veux pas le faire attendre.

Et il passa chez M. Seveste.

Deux engagements attendaient sur une table, tout signés de MM. Seveste.

Signez-moi cela, lui dit Edmond.

M. Gustave signa sans même regarder.

— Bon! Lisez, maintenant, lui dit Seveste.

M. Gustave lut.

Il était engagé pour jouer les premiers rôles, les jeunes premiers, les amoureux, les pères nobles, les valets, chanter dans les chœurs et figurer dans les pièces à spectacle.

Pour cela, il toucherait juste ce que lui promettait Zozo du Nord :

Cinquante francs par mois.

Seulement, il devait se fournir de tout.

M. Gustave s'en alla content comme un prince et serrant de son bras gauche son engagement sur son cœur.

XIII

Oreste et Pylade se retrouvent à Belleville. — Le tentateur. — Gustave est embauché. — Une indisposition. — Arrivée au Havre. — Le trois-mâts l'*Industrie*. — L'appareillage. — Un mois au Havre à attendre un vent favorable. — Sortie du port.

Gustave faisait partie de la troupe stationnaire de Belleville.

Le lendemain, au moment où il entrait en scène pour la répétition, un cri l'accueillit.

— Tiens! c'est Gustave!

— Tiens! c'est Hippolyte!

Oreste venait de retrouver Pylade.

Oreste s'approcha solennellement de Pylade, en disant :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle :
Et déjà son courroux semble s'être adouci,
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Hippolyte avait été obligé de quitter à son tour le père Dumanoir; la misère était devenue intolérable, et, comme l'hiver continuait d'être plus rigoureux, qu'il trouvait, ainsi que dans la grammaire, *les étangs et les rivières glacés*, il n'avait pu apporter aucun soulagement à son existence en utilisant le truc de son ami Gustave, c'est-à-dire en pêchant des grenouilles et en chantant :

Ma Fanchette est charmante.

Après s'être parlé en vers, avec Racine pour interprète, on se parla en prose.

— Que fais-tu? demanda Gustave.

— Je joue les amoureux, répondit Hippolyte, et toi?

— Et moi les basses : Ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut, ut, ut.

— Oh! je connais ton creux, je l'ai entendu quand il était vide.

Effectivement, Hippolyte jouait tous les amoureux, quels qu'ils fussent : gais, dramatiques, sentimentals.

Gustave tous les oncles, tous les pères, tous les généraux, tous les gouverneurs, tous les vieux enfin.

Cela dura six mois.

Au bout de six mois, une des deux pelures du Père disparut tout à fait.

L'autre était en assez mauvais état.

Le bonnet grec avait remplacé le chapeau, ce qui n'était rien, l'enthousiasme pour les braves Hellènes étant à son comble en ce moment.

Mais les bottes faisaient eau, et les vieilles affiches commençaient à remplacer les chaussettes.

On comprend que Gustave, n'ayant que cinquante francs par mois, et sur ces cinquante francs par mois étant obligé de tout se fournir au théâtre, ne pouvait pas se fournir de grand'chose à la ville.

Un soir qu'il avait joué dans trois pièces, et que je ne sais quelle circonstance l'avait retenu au théâtre une heure après ses camarades, il sortit par la porte des artistes, à une heure sonnant.

Au moment où il faisait ses premiers pas dans la rue, un homme, qui paraissait attendre sa sortie, se détacha de la muraille et le suivit.

Quoique ce fût en plein été, la nuit était sombre et la rue déserte.

Quoique M. Gustave n'eût rien, absolument rien qui fût digne d'être volé, cet homme qui le suivait l'inquiéta.



Aimez-vous les voyages?

En tournant une rue, il s'arrêta court, de sorte que, lorsque l'inconnu tourna le même angle que M. Gustave venait de tourner, M. Gustave et l'inconnu se trouvèrent face à face.

— Ah! pardon, monsieur Gustave, fit l'inconnu.

— Pardon, de quoi? demanda le jeune homme.

— Pardon de vous suivre.

— Vous me suiviez donc?

— Certainement.

— Et pourquoi me suiviez-vous?

L'inconnu prit son air le plus souriant :

— Je voulais vous faire une question, monsieur.

— Laquelle?

— Aimez-vous les voyages?

— Singulière question à faire à un homme, et surtout à une heure du matin.

— Monsieur, je n'ai pas eu la patience d'attendre plus longtemps.

— Pour savoir si j'aimais les voyages?

— Oui, monsieur. J'attache une grande importance à votre opinion là-dessus.

— Eh bien! monsieur, je les aime passionnément. Et vous?

— Moi, c'est mon état de les aimer.

— Vous êtes voyageur?

— Infatigable, monsieur. Seriez-vous curieux de voir l'Amérique?

— Laquelle? Il y en a deux, celle du Nord et celle du Sud.

— Ni l'une ni l'autre. Celle du Centre.

— Les Antilles, alors?

— Justement.

— Très-curieux. Je meurs d'envie de boire du lait de coco, comme Robinson, et de manger des goyaves, comme le capitaine Cook.

— Eh bien! monsieur, il ne tient qu'à vous de voyager.

— Comment! il ne tient qu'à moi?

— Défrayé de tout.

— Cela me va.

— Avec trois cents francs d'appointements par mois, deux cent cinquante de plus que vous n'avez chez M. Seveste.

— Diable! c'est tentant.

— Laissez-vous tenter.

— Savez-vous que par cette nuit sombre, au coin d'une rue déserte, vous dans votre manteau, moi dans ma redingote, nous avons l'air, moi de Faust, vous de Méphistophélès.

— Montons dans mon manteau et partons.

— Et Seveste?

— Vous a-t-il fait des avances?

— Aucune.

— Alors, votre délicatesse n'est pas engagée, et puis, j'ai remarqué une chose...

— Vous êtes observateur?

— Oui.

— Qu'avez-vous remarqué?

— Que chaque homme a son penchant; votre penchant, à vous, c'est de déserter.

— Comment! de déserter?

— Oui. Vous avez d'abord déserté l'atelier de M. Bochard pour passer dans la troupe de Dumanoir, puis vous avez déserté la troupe de Dumanoir pour passer dans la troupe de Bertrand, dit Zozo du Nord, puis vous avez déserté la troupe de Zozo du Nord pour la troupe Dumanoir, puis vous avez déserté la troupe Dumanoir pour retourner chez votre père, puis vous avez déserté de chez votre père pour entrer dans la troupe Seveste; vous allez déserter la troupe Seveste pour entrer dans la troupe Victor Marest; enfin, vous déserterez la France pour l'Amérique, la Guadeloupe et la Trinité espagnole, dont le doux climat, l'air pur, les femmes charmantes, le lait de coco et les goyaves vous feront, je l'espère, perdre l'envie de déserter.

— Vous êtes parfaitement renseigné.

— J'ai l'habitude de prendre des informations.

— Mais Seveste?

— Tient-il beaucoup à vous garder?

— Moins que vous à m'acquérir, puisqu'il ne me donne que cinquante francs par mois, et que vous m'en offrez trois cents.

— Pesez la chose.

— Elle est pesée.

— Eh bien?

— Je déserte.

— Bravo!

— Seulement, attendez. Il faut déserter le plus honorablement possible.

— Et surtout le plus sûrement.

— L'un ne contrarie pas l'autre.

— Tant mieux.

— Je vais d'abord faire semblant d'être malade.

— Dans quel but?

— On me remplacera dans tous mes rôles, et quand je partirai, au moins, je ne laisserai pas Seveste dans l'embarras.

— Savez-vous que vous me rassurez pour le jour où mon tour viendra.

— On déserte, mais on est honnête.

— C'est convenu, vous tombez malade.

— Vous me laissez cinquante francs.

— Je vous laisse cinquante francs.

— Vous partez pour le Havre.

— Je pars pour le Havre.

— Et deux jours avant que le bâtiment ne mette à la voile, — je présume que vous allez par mer aux Antilles.

— Vous avez deviné. Aimeriez-vous mieux aller à pied?

— A cent cinquante francs d'appointements de moins, je le préférerais.

— Malheureusement.

— Oui, ce n'est pas possible. Eh bien! deux jours avant de mettre à la voile, vous m'écrivez.

— Je vous écris.

— J'arrive pour m'embarquer, et le tour est fait.

— Voilà vos cinquante francs. Je puis compter sur vous?

— Touchez là.

— Songez que j'ai votre parole, et que je ne veux pas autre chose.

— Vous avez raison, c'est bien plus sûr qu'un engagement.

Méphistophélès tira de son côté et Faust du sien.

Le lendemain, M. Gustave était indisposé, le surlendemain il était malade, le jour suivant très-malade.

On fut obligé de le remplacer dans tous ses rôles.

Seulement l'administration lui fit dire amicalement que, lorsqu'on n'avait que cinquante francs d'appointements, on n'avait pas le droit d'être malade plus de huit jours.

Le septième jour il reçut une lettre de M. Victor Marest qui lui annonçait que le bâtiment mettait à la voile le surlendemain.

Vers six heures du soir on sonna.

M. Gustave était tout habillé et prêt à partir.

— Qui va là?... demanda-t-il à travers la porte.

— Moi! Polyte.

— Ah! si c'est toi, entre.

Polyte entra.

Dans la familiarité les deux amis avaient l'habitude de retrancher chacun une syllabe à leur nom.

Hippolyte s'appelait Polyte, et Gustave avait nom Gugus.

— Tu vas donc mieux? demanda Polyte.

— Je n'ai jamais été malade.

— Comment! et ton indisposition?

— C'était une frime.

— Bon, mais dis donc?

— Quoi?

— Tu as l'air d'un voyageur.

— Je pars.

— Comment, tu pars! et Seveste?

— C'est pour cela que j'étais malade.

— Compris, — tu veux le distancer.

— Justement.

— Mais il va courir après toi.

— Je l'essoufflerai, sois tranquille.

— Tu vas donc bien loin?

— Au diable! à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Trinité espagnole.

— Ah! pauvre Seveste. Et quand pars-tu?

— Viens me conduire. Mais, chut! Garde cela pour toi.

— Pour plus grande sûreté, veux-tu que je dise demain que tu es mort, et que je te fasse enterrer après-demain?

— C'est inutile. Après-demain nous serons partis.

Un quart-d'heure après on était aux Messageries royales; dix minutes après les deux amis s'étaient embrassés en essuyant chacun une larme au coin de l'œil, et Gugus roulait sur la route du Havre.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, il saluait M. Victor Marest en chantant l'air du *Déserteur*.

Ah! je respire, il faut que je reprenne haleine.

Son grand air chanté et écouté religieusement par M. Victor Marest, qui n'était point fâché de juger son nouveau pensionnaire dans l'opéra-comique.

— Quand partons-nous? demanda M. Gustave.

— Demain, à la marée.

— Sur quoi partons-nous?

— Sur l'*Industrie*, magnifique trois-mâts, capitaine Chamblon, qui s'est engagé à faire la traversée en un mois.

— Peut-on aller coucher à bord de l'*Industrie?*

— Vous craignez d'être reconnu?

— Pardieu!

— Allez. D'autant plus que la marée est dans son plein justement à six heures du matin.

Et M. Gustave s'en alla faire tous ses petits arrangements sur le trois-mâts.

C'était une grande affaire que de rester un mois en mer pour un homme qui vomissait le sang en allant de Délivrande à Trouville dans la patache de la douane.

Le lendemain, au point du jour, le capitaine Chamblon fit le signal d'appareillage.

C'est toujours un spectacle curieux qu'un appareillage, même pour ceux qui y assistent tous les jours, et qui les regardent de la jetée.

A plus forte raison pour les Parisiens qui ne l'ont jamais vu, et qui sont intéressés à cet appareillage, dont ils sont les acteurs, et dont leur bâtiment est le théâtre.

Il va sans dire que toute la troupe comique, directeur et régisseur en tête, était sur le pont.

Deux navires en charge pour la Guadeloupe, partaient tous deux en même temps. L'heure de lever l'ancre venue, le second navire, qui par sa



Le capitaine Chamblon — Page 57.

position devait partir le premier, se mit en mouvement, et passa sans encombre du bassin à la rade, et de la rade à la mer.

Mais il n'en fut pas de même de l'*Industrie* qui jaugeait cent cinquante tonneaux de plus que le premier; soit que la marée n'eût point atteint la hauteur voulue, soit que le bâtiment eût été mal manœuvré par le pilote côtier, il toucha, et ne put sortir.

Le départ fut donc remis à la marée prochaine.

Mais, la marée prochaine venue, le vent avait tourné, et était devenu contraire.

Dès le même soir, on avait perdu l'autre bâtiment de vue.

Pendant un mois, le vent s'obstina à rester nord-nord-ouest, de sorte que, pendant un mois, l'*Industrie* demeura dans le bassin.

Pendant ce temps, M. Gustave errait dans les environs.

Il fuyait les émissaires Seveste.

Le mois s'écoula sans accidents.

Au bout du mois, il entendit le tambour qui annonçait le prochain départ de l'*Industrie*.

Il regagna le bord.

Le lendemain, grâce à une manœuvre habile et un bon vent, le trois-mâts sortit heureusement du port, et gagna triomphalement la haute mer.

XIV

Le capitaine Chamblon. — M. Gustave dans son cadre. — La Sainte-Cécile. — Dialogue entre deux navires. — Les canards et les cocardes — Un *penaud*. — Utilité du dictionnaire de l'Académie. — Le second fait *penaud* ou *pennon*. — Gustave sculpte un bonhomme. — Calme plat. — Le bonhomme à la mer. — La Guadeloupe. — Le dictionnaire de Bescherelle.

Ce retard d'un mois avait mis tout le monde de mauvaise humeur, et particulièrement le capitaine Chamblon.

Le capitaine Chamblon était un homme de quarante à quarante-cinq ans, grand, froid, sec, grave, et même triste de visage.

Il était chevalier de la Légion d'honneur, et avait gagné sa croix sur un bâtiment de guerre.

Au reste, le vent était bon. Ce vent, contraire tant qu'on était dans les eaux de la Manche, était devenu excellent dès qu'on avait doublé le cap Finistère.

Malgré ce temps favorable, M. Gustave ne bougeait guère de son cadre, où, en terme de marine, il était en train de *compter ses chemises*.

Au bout de sept ou huit jours de traversée, le directeur, qui, en sa qualité de voyageur patenté, avait le pied marin, s'approcha de son pensionnaire :

— Eh! maître Gustave! lui dit-il en faisant sonner un admirable creux.

— Monsieur Marest! répondit Gustave d'un ton lamentable.

— Êtes-vous là?

— Pardieu! je le crois bien que j'y suis.

Et il essaya de lever la tête.

— Bon! je vous vois, cela suffit. Je viens vous dire que c'est après-demain la Sainte-Cécile.

— Eh bien?

— Eh bien, il faudra tâcher de lui chanter quelque chose, à cette pauvre sainte.

— Ah! monsieur Marest... si le bâtiment continue de rouler comme il fait en ce moment, je vous déclare que je ne quitte pas mon cadre.

— Soyez tranquille, nous aurons un temps superbe. J'ai arrangé cela avec le régisseur.

En effet, le surlendemain, en arrivant devant Madère, le vent se calma tout à coup.

En deux ou trois heures, la mer présenta l'aspect d'un immense miroir.

Vers cinq heures du soir, sous un ciel d'azur, en vue de Madère, on dressa la table.

Le capitaine offrait aux passagers un repas extraordinaire, orné de bordeaux et émaillé de champagne.

Le régisseur avait tenu parole, le temps était magnifique et le navire ne faisait pas le moindre mouvement.

Le dîner terminé, tout le monde monta sur le pont.

C'était pendant une de ces merveilleuses soirées comme il en tombe du ciel sur le lac Majeur, sur les mers de Sicile, sur ces gigantesques corbeilles de fleurs qu'on appelle les îles de l'Océanie.

A la vue de ces îles embaumées, de cette mer étincelante, de cet azur profond du ciel espagnol, personne ne songea plus au mauvais temps de la veille, et tous les musiciens, accordant leurs instruments, partirent avec le même ensemble que s'ils étaient à l'orchestre.

En même temps la troupe entière entonna le chœur de la *Dame blanche* :

Sonnez, sonnez, cors et musettes!

On chantait et l'on accompagnait avec d'autant plus d'entrain que l'on avait un public.

Un brick anglais s'était approché jusqu'à la distance de trois ou quatre encâblures, et son pont, couvert de spectateurs, applaudissait à ce concert improvisé.

Puis, lorsque les chœurs de la *Dame blanche* eurent cessé, un duo de cors commença à bord du bâtiment anglais, exécuté avec une perfection rare.

Ce fut à l'*Industrie* d'applaudir à son tour.

Alors le dialogue commença entre les deux

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

bâtiments; ils étaient si rapprochés, que l'on pouvait causer d'un bord à l'autre.

— Vous avez donc tout un orchestre à bord? demanda le brick.

— Je crois bien, nous allons à la Guadeloupe avec une troupe d'opéra-comique, répondit l'*Industrie*, et vous?

— Nous, nous avons deux artistes qui vont à New-York se faire entendre dans les concerts.

— Ah! bravo!

Et l'on se fit des compliments par-dessus bord.

Puis les musiciens de l'*Industrie* donnèrent une seconde fois le signal du chant, et l'on entonna le chœur de *Joseph* :

Dieu d'Israël, père de la nature!

De son côté, le bâtiment anglais répondit par un second concerto.

Et cela dura ainsi une partie de la nuit.

Nuit sereine, embaumée, harmonieuse, qui resta dans le souvenir de tous ceux qui y prirent part.

Enfin les musiciens français jouèrent l'air de *Vive Henri IV*, les musiciens anglais répondirent par le *God save the King*. On se dit bonsoir, on se souhaita une bonne nuit, chacun descendit lentement, à regret, pour reprendre place dans son cadre, mais enfin chacun descendit, et il ne resta plus sur le pont que le timonier, ne quittant point de l'œil sa boussole, et le capitaine Chamblon, lequel, penché à l'arrière, suivait du regard le sillage du bâtiment, qui semblait fendre une mer de feu.

Le lendemain, quand les passagers remontèrent sur le pont, on n'apercevait plus le bâtiment anglais, meilleur marcheur que l'*Industrie*, que comme un point blanc, qui semblait les ailes étendues d'une mouette rasant les flots à l'horizon.

Au bout de deux ou trois jours, on eut trop de ce calme qu'on avait tant désiré; on ne faisait pas dix lieues en vingt-quatre heures; le capitaine Chamblon, surtout, était d'une incessante mauvaise humeur.

Le capitaine Chamblon était comme M. Jean : on avait oublié de lui apprendre à rire quand il était jeune.

Seulement, M. Jean était grave; mais il était calme.

Le capitaine Chamblon ne sortait de sa taciturnité que pour tomber dans la plus violente agitation intérieure.

Les seuls moments où il parût éprouver un faible sentiment de bien-être étaient ceux où, penché, comme nous l'avons dit tout à l'heure, sur le sillage du bâtiment, il semblait mesurer du regard les abîmes insondables de la mer.

On sentait qu'il y avait au fond du cœur de cet homme ou un chagrin profond, ou une pensée terrible.

Peut-être tous les deux...

Ce calme l'irritait au plus haut point.

Ce calme, au contraire, réjouissait fort Gustave, en ce qu'il lui permettait de se promener sur le pont et d'étudier en peintre ces magnifiques couchants de soleil de l'équateur.

Un jour que M. Gustave se promenait sur le pont avec les autres passagers, lesquels se distrayaient en mettant des cocardes aux canards. — Ah! pardon, lecteurs; si vous n'avez pas fait de longues traversées, vous devez ignorer complétement ce que c'est que cette distraction.

Nous allons vous le dire.

On fait une cocarde en papier blanc, bleu, jaune, rouge ou vert, peu importe la couleur, d'un à trois pouces de diamètre; la grandeur, comme la couleur, dépend absolument du goût du cocardier.

On attache solidement au centre de la cocarde un bout de fil.

A l'extrémité de ce bout de fil on adapte un morceau de pain.

On jette le tout à un canard.

Le canard, naturellement, préfère le pain à la cocarde; avec sa gloutonnerie ordinaire, il avale le pain, le fil suit le pain, la cocarde suit le fil.

Arrivée au bout du bec de l'animal, elle hésite un instant, puis elle se décide pour la droite ou pour la gauche et finit par aller se coller sur l'un ou l'autre œil.

Ce qui donne au canard un air grotesque, qui prête à rire aux spectateurs.

Cela ne vous ferait pas rire, répondez-vous dédaigneusement. Tâtez de la pleine mer quinze jours, soyez quinze jours sans voir autre chose que le ciel et l'eau, dans le ciel que les albatros et des pailles en queue, dans la mer que des bonites et des dorades, entre le ciel et la mer que des poissons volants, et vous verrez que vous n'aurez pas absolument besoin pour rire de Ravel, d'Arnal ou de Grassot, jouant une pièce de

mes bons et spirituels confrères Duvert et Lauzanne.

Tout le monde riait donc de voir une douzaine de canards se promener gravement sur le pont, ayant chacun collée à la tempe une cocarde de grandeurs et de couleurs différentes, lorsqu'on entendit la voix du capitaine qui disait au second :

— Monsieur, faites un *penaud;* que nous voyions au moins de quel côté vient le vent.

Les passagers se regardèrent entre eux, et se demandèrent tout bas :

— Qu'est-ce qu'un penaud?

Personne ne le savait.

L'un d'eux avait un dictionnaire de l'Académie. Il descendit dans la cabine et chercha *penaud.*

Il trouva :

« *Penaud, aude.* adj., qui est embarrassé, honteux, interdit. — *Quand on lui dit cela, il demeura penaud; — elle fut bien penaude.* Il n'est d'usage que dans le style familier. »

Le passager remonta avec son dictionnaire tout ouvert à la page 262, 3e colonne, et montra le mot à ses compagnons.

Il fut convenu d'un commun accord que ce ne pouvait pas être cela.

On s'approcha alors du second, qui s'était mis en devoir d'obéir immédiatement au capitaine.

Voici comment il procédait :

Il avait pris un bouchon de bouteille à vin de Bordeaux, le plus long qu'il avait pu trouver; il l'avait taillé en pointe à l'une de ses extrémités, laissant l'autre extrémité dans toute sa grosseur.

Puis il avait coupé le bouchon en vingt rondelles d'une ligne d'épaisseur chacune.

Chacune de ses rondelles allait en diminuant, selon qu'elle s'approchait du bout taillé en pointe.

La plus grande avait la largeur d'une pièce de vingt sous, la plus petite n'était pas plus large qu'une lentille.

Cela continuait de n'avoir pas le moindre rapport avec la définition donnée par le dictionnaire de l'Académie.

La curiosité n'en était pas moins excitée au plus haut point.

— Monsieur, hasarda le passager au dictionnaire de l'Académie, en s'adressant au second, est-ce bien un *penaud* que se nomme l'objet que, par ordre du capitaine, vous êtes en train de confectionner?

— Penaud, ou pennon, je ne sais pas bien; mais je crois que c'est pennon, quoique nous autres marins nous disions généralement penaud.

Oh! ce sera pennon, dit le passager au dictionnaire. Et, tournant le feuillet, il trouva, à la première colonne de la 263e page :

« *Pennon.* »

— Ah! fit-il, voilà.

« *Pennon*, s. m. »

— Une chose qui se fait avec un bouchon doit être naturellement un substantif masculin. C'est bien cela.

« *Pennon*, s. m. C'était autrefois une sorte de bannière ou d'étendard à longue queue, qu'un chevalier qui avait vingt hommes d'armes sous lui était en droit de porter. »

Le monsieur au dictionnaire se retourna vers le second pour voir si l'objet prenait la forme d'une *bannière* ou *étendard* à longue queue, et il vit le second tenant entre ses genoux une poule que venait de lui apporter un mousse, et arrachant du ventre de cette poule les plumes les plus fines et les plus dorées.

Puis, quand il crut avoir la quantité de plumes suffisante, il remit au mousse, qui l'alla reporter dans sa cage, la poule, qui avait beaucoup crié pendant l'opération.

— Ça ne peut pas être cela non plus, disaient les uns après les autres, et en se passant le dictionnaire de l'Académie, les passagers faisant cercle autour du second.

— Cependant, messieurs, disait le propriétaire du précieux volume, le dictionnaire de l'Académie, c'est la loi et les prophètes.

Et d'autant plus la chose devenait sérieuse, d'autant plus l'attention redoublait.

Les rondelles du bouchon taillées, les plumes de la poule arrachées, le second passa un fil, au bout duquel il avait fait un nœud, dans la plus petite des rondelles, qu'il poussa jusqu'au nœud, puis dans la seconde, qu'il poussa à la distance d'un pouce de la première, puis dans la troisième, qu'il poussa à la distance de dix-huit li-

gnes de la seconde, et ainsi de suite, en observant toujours une distance plus grande à mesure que les rondelles grandissaient.

Puis, sur la circonférence des rondelles, il enfonça, par le côté résistant, les plumes de la poule, de manière à ce que ces plumes fissent le rayonnement d'un espèce de soleil, dont la rondelle était la face ou la partie solide.

Il va sans dire que le *penaudier* ou le *pennonceur* assortissait la grandeur des plumes à la grandeur des rondelles.

Les grandes plumes aux grandes rondelles, les petites aux petites.

Puis il noua la ficelle ou plutôt le fil à l'extrémité d'un bâton d'un pied et demi de haut, qu'il planta dans la muraille du bâtiment.

Le moindre vent suffisait pour soulever ces rondelles de liége et de plumes, et indiquer, par conséquent, de quel côté il soufflait.

— Bravo! dit le capitaine, au moins, désormais, nous saurons à quoi nous en tenir.

Gustave avait remarqué l'importance que le capitaine attachait à sa girouette, et il avait résolu de lui faire une surprise.

Il commença par se procurer un beau morceau de bois de gayac de dix-huit pouces de long.

Puis, à la partie supérieure, il sculpta avec son canif un bonhomme de six à huit pouces de haut.

A ce bonhomme il ajouta un bras mobile en bois de sapin, le plus léger de tous les bois, qu'il peignit de la couleur du bois de gayac.

Le reste du morceau de bois était une espèce de colonne Trajane, sur laquelle le bonhomme se tenait debout.

Puis, le jour où le bonhomme et sa colonne furent sculptés, il jeta le bâton du pennon à la mer, planta le bonhomme et sa colonne à la place du pennon, et à la main mobile du bonhomme il attacha le fil avec les rondelles du bouchon emplumées.

Au moindre vent, les rondelles flottaient, non pas soulevées par la main du bonhomme, mais au contraire la soulevant.

A cette vue, la physionomie du capitaine Chamblon s'éclaira d'un sourire; c'était le premier qu'on eût vu passer sur son visage.

Mais cette satisfaction ne fut pas de longue durée. Dès le même jour, le vent tomba de telle façon, qu'après avoir montré ce qu'il était capable de faire au moindre souffle de vent, le pennon demeura immobile.

La mer d'Aulide n'était pas plus inerte sous les galères des Grecs que ne l'était l'Atlantique sous la carène de l'*Industrie*.

Le capitaine Chamblon était fort superstitieux. En voyant ce calme absolu, il se figura que c'était le bonhomme de M. Gustave qui portait malheur au bâtiment.

Aussi ne passait-il plus devant le bonhomme sans lui adresser quelque menace ou quelque gros mot.

Enfin une nuit, dans son impatience, il prit la colonne, le bonhomme, les rondelles emplumées, et jeta le tout à la mer.

Une heure après, un grain effroyable s'était déclaré, et le bâtiment, quoique courant à sec de voiles, filait plus de huit nœuds à l'heure.

M. Gustave, qui dormait sur la foi du calme, se réveilla tout à coup, secoué dans son tiroir comme une vieille amande dans sa coque.

Son premier cri fut :

— Du thé!

Quoique le capitaine envoyât d'habitude promener tous ces *braillards* de passagers, il avait, à cause de ses talents, recommandé particulièrement M. Gustave au mousse.

Le mousse arriva avec l'infusion chinoise demandée.

— Ah! ah! dit le mousse, nous avons donc besoin de ce pauvre Gringalet?

M. Gustave avait ainsi baptisé le mousse, en souvenir du fameux Gringalet de Caen.

— Ah! mon ami, mon cher Gringalet, qu'y a-t-il donc? demanda M. Gustave.

— Il y a que le capitaine a jeté à la mer votre maudit *penaud* qui avait charmé l'*Industrie*, si bien que nous faisons maintenant trois lieues à l'heure.

Le grain dura quinze jours, et faillit jeter le bâtiment sur la côte du Sénégal.

Le mauvais temps fut tel, qu'on ne songea pas même à faire le baptême du bonhomme Tropique.

Enfin, le seizième jour, il y eut un moment de relâche. Madame Dupuis, femme du baryton, en profita pour accoucher.

Son mari fut la sage-femme; le capitaine, l'officier de l'état-civil; le directeur de la troupe, le parrain, et la première chanteuse, la marraine.

A partir de l'accouchement de madame Dupuis, on eut du beau temps.

— Le quarante-cinquième jour après le dé-

part du Havre, le matelot en vigie dans les barres de perroquet cria :

— Terre!

Cette terre, c'était la Guadeloupe.

— Maudit penaud! dit le capitaine; et quand on pense que, si je ne l'avais pas jeté à la mer, nous serions encore à la hauteur du cap Mogador.

— C'est égal, capitaine, dit M. Gustave, un autre fois je vous ferai autre chose que de la sculpture. Mon pauvre bonhomme, auquel j'avais travaillé trois jours, et sur lequel j'ai cassé les deux lames de mon canif!

— Bon! monsieur Gustave, dit à voix basse Gringalet, le capitaine ment; il n'a jeté à la mer que le fil et les rondelles du bouchon. Quant au bonhomme, je l'ai encore vu hier dans le tiroir de sa commode; et quand vous voudrez, je vous le montrerai.

M. Gustave donna un petit écu à Gringalet: l'honneur était sauf!

Quant au passager au dictionnaire, il ne revint en France qu'en 1838 ou 1839, au moment où l'on publiait le dictionnaire de Bescherelle.

Apprenant qu'un nouveau dictionnaire venait de paraître, il se rendit chez l'éditeur et demanda la permission de le feuilleter. Cette permission lui fut accordée.

Il chercha le mot qui depuis dix ans le préoccupait, et trouva :

« *Pennon*, s. m., sorte de girouette composée d'un bâton armé à sa partie supérieure de petites tranches de liége sur la circonférence desquelles sont plantées de petites plumes, pour faire reconnaître la direction du vent. »

— Ah! s'écria-t-il, voilà donc un homme qui en sait à lui seul plus que les quarante académiciens!...

XV

Arrivée. — M. Gustave dans un café. — Dialogue avec un créole. — Gustave, négrophile, reçoit un avertissement. — Le bon gendarme. — Gustave dans le costume d'Adam après sa chute. — Le capitaine Chamblon se laisse couler à la mer. — Son oraison funèbre.

Cette terre, nous l'avons dit, c'était la Guadeloupe.

On comprend que, du moment où l'on eut crié : Terre! tout le monde fut sur le pont.

Seulement, au milieu de l'atmosphère transparente des tropiques on distingue à des distances inouïes.

La terre, signalée à sept heures du matin, ne fut réellement visible que trois heures après, et ce ne fut que vers cinq heures du soir que l'*Industrie* longea la côte de l'Arbousier.

A trois ou quatre lieues de distance, on apercevait, à l'aide des lunettes d'approche, des centaines de barques entourant le vaisseau français qui garde la côte, et qu'on appelle le *Stationnaire*.

Ces embarcations paraissaient attendre l'*Industrie*.

Au fur et à mesure que l'on approchait, des démonstrations de joie éclataient à bord des embarcations, démonstrations si expressives et si bruyantes, que l'on se demandait quelle pouvait être la cause de cette satisfaction universelle, qui dépassait les limites d'une joie ordinaire.

Les premiers mots que l'on échangea des embarcations avec le bâtiment, et du bâtiment avec les embarcations, donna l'explication de l'énigme.

Le bâtiment qui était parti du Havre le jour où devait partir l'*Industrie*, était en destination de la Guadeloupe. Il avait fait la traversée en vingt-cinq jours, et avait annoncé en entrant dans le port l'apparition prochaine de l'*Industrie*, qui, étant partie le même jour que lui, ne pouvait point tarder à arriver.

Ayant vu l'appareillage du trois-mâts, et ignorant que le trois-mâts n'avait pu sortir, il devait croire qu'il le suivait.

L'*Industrie*, au contraire, on s'en souvient, était restée un mois retenue au Havre.

Le navire était donc depuis cinq jours à la

Pointe-à-Pitre, quand l'*Industrie* mettait à la voile.

Quarante-cinq jours de traversée, joints à ces cinq jours, faisaient un retard de cinquante jours.

Pour les habitants de la Guadeloupe, il était donc évident que l'*Industrie* avait péri.

Or au nombre des passagers il y avait sept ou huit créoles de l'île, presque tous jeunes gens des meilleures familles de la Pointe-à-Pître, de sorte que ce retard, qui ne laissait aucun doute sur quelque sinistre inconnu, avait plongé toute la ville dans la désolation.

Il en résultait que, au moment où la vigie du port avait signalé le trois-mâts l'*Industrie*, un grand cri de joie s'était élevé de la ville.

Or, l'*Industrie* arrivait à pleines voiles, et rien dans sa mâture ou ses agrés n'indiquait la moindre avarie.

Loin que le nombre de ses passagers eût diminué, il avait augmenté, au contraire.

C'était une chose merveilleuse à voir pour des Européens que cette belle île à la végétation luxuriante, se détachant sur le fond d'or d'un soleil couchant; que cette mer transparente, toute couverte d'embarcations, faisant jaillir sous leurs rames des gerbes de diamants roses, fond et cadre du tableau représentant la *Fête du Retour*.

Embarcations et bâtiments se rejoignirent près du stationnaire; à l'instant même il se fit un échange de tendresses, un assaut d'embrassements; les gens des embarcations montèrent à bord, tandis que de tous côtés quelques-uns des passagers descendaient dans les embarcations au risque de tomber à la mer.

On ne voyait que bras tendus, que poitrines ouvertes, qu'yeux mouillés de larmes.

La troupe comique était en dehors de toutes ces démonstrations; la curiosité seule l'attendait, et la curiosité n'a rien de bien tendre.

On entra dans la ville à la nuit tombante, regardant avec étonnement ce spectacle si nouveau à des yeux européens, de toute une population noire à peu près nue.

Le soir de l'arrivée fut employé à chercher des logements.

Rien de plus facile, au reste, à trouver qu'un *logement* tout garni à la Pointe-à-Pître.

Une foule de belles négresses, de dix-huit à vingt ans, n'ont pas d'autre industrie que de louer *en garni* les deux ou trois chambres qu'elles habitent.

Au choix du locataire, elles portent leurs lits dehors, ou le laissent à l'intérieur; c'est d'une simplicité patriarcale.

Dès le soir de son arrivée, M. Gustave alla au café, et pensa se faire une affaire.

Tout l'étonnait; il regardait tout avec des yeux avides, il écoutait tout avec des oreilles curieuses.

Deux créoles causaient; il écouta ce que disaient les deux créoles.

Il était question d'un nègre nommé Cicéron.

— Monsieur, dit un des créoles à notre héros, je vois à votre teint que vous êtes Européen.

— Ma foi, monsieur, vous ne vous trompez pas.

— Et même que vous venez pour la première fois aux Antilles.

— Il y a deux heures que j'ai fait mon entrée à la Pointe-à-Pître.

— Eh bien! monsieur, je parie une chose.

— Laquelle?

— Je parie que vous plaignez les nègres.

— Pariez, monsieur, vous gagnerez.

— C'est incroyable qu'on plaigne des brigands pareils.

— Pourquoi ne les plaindrais-je pas? En somme, ce sont des hommes.

— Des hommes, voilà de singuliers hommes, par exemple. Tenez, regardez monsieur.

Et le créole montrait à Gustave le créole avec lequel il causait.

— Eh bien! je regarde monsieur... Après?

— Eh bien, il achète un nègre.

— Il achète un nègre.

— Il le paye deux mille quatre cents francs.

— Deux mille quatre cents francs!

— Le drôle voit compter l'argent devant lui, — comprenez-vous bien, — il voit compter l'argent.

— Il voit compter l'argent; vous voyez que je vous suis avec attention.

— Eh bien, devinez ce qu'il fait...

— Comment voulez-vous que je devine cela?

— Il se pend cette nuit, monsieur.

— Il se pend!... vraiment?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Comment trouvez-vous ce drôle-là?

— Moi, monsieur, je le trouve superbe.

— Plaît-il?

— Je vous dis que je le trouve superbe.

— Monsieur, il ne faudrait pas dire souvent

de pareilles choses ici et dans la compagnie des créoles.

— Pourquoi cela?

— Mais, parce que l'on a la tête assez chaude à la Guadeloupe, et que l'on tire très-bien le pistolet,

— Eh bien, que voulez-vous que cela me fasse?

Les deux hommes se regardèrent, en se disant des yeux :

— Ah çà, mais qu'est-ce donc qu'un pareil révolutionnaire?

Ils quittèrent le café.

Le lendemain, à sa première sortie dans la rue, M. Gustave vit une vieille femme qui frappait sur la tête d'une esclave à grands coups de douves de tonneau; le sang coulait de tous côtés.

M. Gustave, en brave chevalier, défenseur du faible, s'élança dans la maison et fit lâcher prise à la femme.

Laquelle, trouvant fort étonnant qu'un blanc appertât du secours à une esclave, alla se plaindre au gouverneur.

Le gouverneur envoya chercher M. Marest, lui raconta le scandale que causait M. Gustave en se posant carrément comme abolitionniste, et le prévint que, si une troisième plainte était déposée contre lui, il serait conduit à bord du premier bâtiment en rade pour la France, avec invitation au capitaine de le déposer le plus vitement possible, soit à Nantes, soit à Brest, soit au Havre.

Le directeur, tout effaré, fit venir M. Gustave, qui, invité à demeurer tranquille à l'endroit des nègres et des négresses, se le tint pour dit, et résolut de ne plus s'occuper d'autre chose que de ses répétitions, qui commencèrent dès le surlendemain.

Huit jours après, il débuta dans les Stanislas, et obtint le plus grand succès.

La troupe de M. Marest s'était réunie à l'ancien noyau d'une autre troupe qui l'avait précédée, et qui avait pour directeur un brave et excellent homme, nommé Verteuil, oncle ou cousin de Verteuil, qui est aujourd'hui secrétaire du Théâtre-Français. Il était en même temps parent de mademoiselle Georges.

Ce qui doublait, au reste, les chances de réussite des nouveaux venus, c'est qu'ils exploitaient à la fois la Pointe-à-Pître et la Basse-Terre.

Une petite goëlette, qui faisait le service entre les deux villes principales de l'île, conduisait les artistes de l'une à l'autre en quelques heures.

Mais on se rappelle la répugnance de M. Gustave pour la plaine liquide, comme disaient MM. les poëtes de l'empire. Or, comme notre héros, — on a pu s'en apercevoir d'ailleurs, — était marcheur aussi excellent que mauvais marin, et que les deux villes n'étaient séparées par terre que de douze ou quatorze lieues, il faisait par terre, à pied, le chemin que les autres faisaient, par mer, en goëlette.

Entre les deux parties de l'île désignées par les noms de Haute et Basse-Terre, et marquant les limites tracées par la nature entre elles, coulaient trois torrents.

Le premier s'appelait les *Trois-Rivières*.

Le second, la *Goyave*.

Le troisième, la *Moustique*.

Arrivé en temps ordinaire, c'est-à-dire dans la saison d'été, sur les bords de la *Goyave* ou de la *Moustique*, M. Gustave se contentait d'ôter ses chaussettes et ses souliers, de relever son pantalon et de santiller de pierre en pierre, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'autre rive.

Arrivé sur le bord des *Trois-Rivières*, il enlevait non-seulement ses chaussettes et ses souliers, mais encore son pantalon, et, en marchant avec la plus grande précaution, il passait ayant en certains endroits de l'eau jusqu'à la ceinture.

En temps extraordinaire, c'est-à-dire dans la saison des pluies, là où, l'été, il n'ôtait que bottes et chaussettes, il ôtait bottes, chaussettes et pantalon.

Là où il n'ôtait que bottes, chaussettes et pantalon, il ôtait tout, faisait un paquet de tout, le mettait sur sa tête et passait à la nage.

Au retour, ce n'était rien.

A un quart de lieue de l'autre côté du torrent, sur le sol de la Basse-Terre, il y avait un village.

Dans ce village, une boutique de morue sèche, de tafia et de farine de manioc.

Dans cette boutique un gendarme.

Dans l'écurie de ce gendarme, un cheval.

M. Gustave s'arrêtait dans cette boutique pour se laver les pieds avec du tafia.

Il avait fini par se faire l'ami du gendarme.

Quand il allait à la Basse-Terre, cette amitié lui était de toute inutilité, mais quand il en revenait, c'était autre chose.

Le gendarme montait à cheval, prenait M. Gustave en croupe, lui faisait passer les Trois-Ri-

vières, la Goyave et la Moustique, le déposait à terre, repassait seul les torrents et revenait chez lui remettre son cheval à l'écurie, vendre sa morue sèche, son tafia, sa farine de manioc et servir le gouvernement dans ses moments perdus.

Or, un jour arriva que les rivières étaient tellement grosses, qu'il fallait tout ôter pour traverser la Goyave et la Moustique, et qu'en traversant à la nage les Trois-Rivières, la nécessité où fut M. Gustave de se servir de ses deux mains lui fit lâcher le paquet qu'il portait sur la tête.

Ce paquet, qu'on ne l'oublie pas, c'étaient ses chaussettes, ses bottes, son pantalon, sa redingote, son gilet et sa chemise.

On comprend combien M. Gustave tenait à ce paquet.

Aussi fit-il des efforts inouïs pour le rattraper, mais tous ses efforts furent inutiles.

La seule chose que M. Gustave put faire, ce fut de ne pas suivre son paquet emporté dans le golfe du Mexique, et de sauver sa propre personne.

Il la sauva et commença par s'en féliciter beaucoup.

Mais, ses félicitations offertes et reçues, M. Gustave se trouva nu comme un ver.

Restait bien le gendarme et sa boutique.

Mais la boutique du gendarme était située au centre du village.

Il fallait parvenir à ce centre.

C'est assez commun de voir des nègres aussi nus que l'était M. Gustave, et, vu la couleur de la peau, personne n'y fait attention. Mais il n'en est point de même des blancs.

M. Gustave se trouvait juste dans la situation de Robinson dans son île, ou d'Adam dans le Paradis.

Mais il n'avait point les peaux de bête de Robinson.

Il est vrai qu'il avait les feuillages d'Adam.

Ce fut donc le costume d'Adam après sa chute qu'il adopta, et avec lequel il fit son entrée dans le village d'abord, dans la boutique de son gendarme ensuite.

Parvenu là, il était sauvé.

Le gendarme lui prêta *charivari*, habit, bonnet de police.

Ce fut dans ce costume qu'il rejoignit la troupe.

Le public savait l'aventure, et fit à Stanislas une magnifique entrée.

Que faisait le capitaine Chamblon pendant ce temps?

Le capitaine Chamblon avait repris chargement aussi vite que possible, et s'était remis en mer avec son second, qui était non pas un simple lieutenant, mais un capitaine aussi savant et aussi habile que lui. On se demandait pourquoi cette alliance de deux supériorités maritimes, et les plus habiles ne pouvaient rendre compte de cette bizarrerie.

Trois jours après son départ de la Guadeloupe, la chose fut expliquée.

Le capitaine, selon son habitude, était à la poupe, et penché en dehors du bâtiment, regardait dans le sillage ce je ne sais quoi qui semblait si fort le préoccuper.

Cette fois, sa préoccupation fut si grande, qu'il oublia la loi de la pondération, et, levant les jambes en même temps qu'il baissait la tête, il se laissa tout doucement couler à la mer, où il tomba sans jeter le plus petit cri, ce qui prouvait que c'était bien volontairement qu'il accomplissait cette action, et que la maladresse n'y était pour rien.

Cinq minutes après cet événement, qui s'était passé si secrètement que le timonier ne s'était pas même retourné, le second parut hors de l'écoutille, et regarda autour de lui, comme un homme qui cherche quelqu'un.

Puis, ne trouvant point ce qu'il cherchait :

— Où est le capitaine Chamblon? demanda-t-il au timonier.

— A l'arrière, lieutenant, répondit celui-ci.

— Comment, à l'arrière? Je ne vois personne.

Le timonier, tout étonné, se retourna.

— Tiens, dit-il, c'est singulier. Il était là tout à l'heure.

— Oui, répondit le second, mais il n'y est plus.

Les deux hommes se regardèrent en secouant la tête.

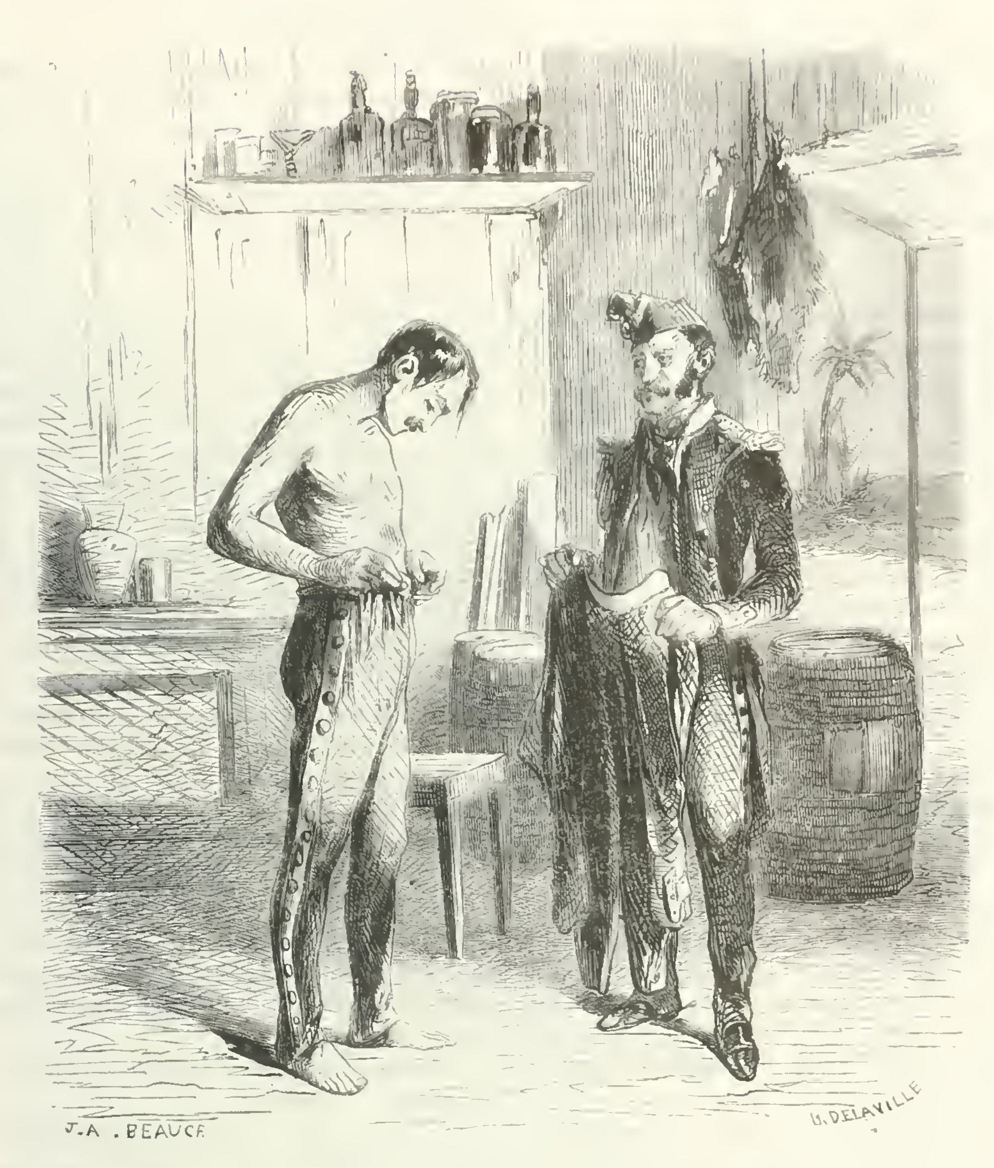
— Le capitaine avait beaucoup de chagrins dans son intérieur, dit le timonier.

— Ah! fit le lieutenant, voilà donc pourquoi, depuis trois jours, il m'a mis au courant de tout comme lui-même.

— Il faudrait voir dans sa chambre, dit le timonier.

— S'il y est... ajouta le lieutenant en secouant la tête d'un air de doute.

— Non, — mais pour savoir s'il n'a pas laissé quelque chose.



Le gendarme lui prêta charivari, habit, bonnet de police. — Page 64.

— Tu as raison, dit le lieutenant, et il descendit.

Puis, remontant au bout de quelques instants :

— Tout est bien, dit-il, et notre responsabilité est sauvegardée.

— Il avait donc laissé un papier !...

— Qui explique tout...

— De sorte que le pauvre capitaine...

— Dieu veuille avoir son âme ! dit le lieutenant, en levant son chapeau,

Ce fut l'oraison funèbre du capitaine Chamblon.

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

XVI

La troupe donne des représentations à la Martinique et à la Trinidad. — Chasse aux serpents. — Un serpent corail dans un bocal. — Mademoiselle *Mélanie pour la vie.* — Gustave fait la barbe au père Verteuil.

Il y eut cependant une circonstance où M. Gustave fut obligé de se confier de nouveau à l'élément perfide. Il s'agissait d'aller donner des représentations à la Martinique et à la Trinidad, et, si ingénieux que l'on fût, il n'y avait pas moyen de faire le voyage par terre.

On s'embarqua donc vers la fin de juillet sur la goëlette la *Comtesse de Bouilly*, capitaine Mandard.

Le surlendemain, dans la nuit, on jetait l'ancre devant la Martinique.

Au point du jour, des canots entouraient la goëlette.

La Martinique n'a point de port, mais seulement une rade, exposée à tous les vents; le moindre grain qui souffle emporte les navires qui stationnent dans ses eaux, comme il emporterait une volée d'oiseaux effarouchés.

Un séjour de deux mois à la Guadeloupe avait rendu les comédiens familiers avec toutes les étrangetés qui les avaient d'abord préoccupés à leur arrivée aux Antilles. La seule qui les frappa en débarquant à la Martinique fut la quantité de serpents qu'ils trouvèrent pendus aux arbres.

Non-seulement, comme on le comprend bien, chacun a droit de vie et de mort sur ces malfaiteurs; mais encore contre toute tête de serpent on paye une prime; il en résulte que les nègres se livrent avec ardeur à la chasse des reptiles, — chasse à laquelle ils sont très-adroits.

En général, le serpent fuit devant l'homme, — le nègre court après lui, l'attrape par la queue, le fait tourner comme une fronde et lui brise la tête contre le premier mur, le premier arbre ou la première pierre qu'il rencontre.

Sinon contre la terre, notre mère commune, qui devient alors une marâtre pour le serpent.

Ces sortes de reptiles sont si communes à la Martinique, que souvent, dans les grandes pluies, on voit passer, emportés par les ruisseaux dans les rues qui vont en pente, des serpents qui viennent de la campagne, et que le torrent roule malgré eux vers la mer.

Quelque temps avant l'arrivée de la troupe comique, un nègre de la Martinique était mort mordu par un serpent corail, un des plus dangereux de la race ophidienne; le serpent avait été ficelé dans une botte de foin, et le nègre, en éparpillant le foin avec ses doigts pour le donner aux chevaux de son maître, avait été piqué par le serpent.

Ces serpents, qui faisaient grand'peur à tous les Européens, étaient fort recherchés par le père Verteuil; c'était un beau, brave et spirituel vieillard, avec une figure sereine, de beaux cheveux blancs, jouant la comédie sur une jambe à peu près paralysée, et faisant des chansons très-charmantes dans ses moments perdus.

Mais, à la Martinique, il n'avait plus de moments perdus, — il collectionnait des serpents, des ignames, des caïmans, qu'il mettait les uns dans des bocaux, les autres sur des planches, et qu'il destinait au musée de Marseille.

M. Verteuil avait été directeur du théâtre de Marseille, et avait conservé une tendresse profonde pour l'antique Phocée.

Il avait avec lui une vieille gouvernante, qui, il faut le dire, ne partageait pas ses sympathies en histoire naturelle; les premières querelles qui eurent lieu entre eux eurent lieu à propos d'un serpent à sonnettes que M. Verteuil tenait à conserver vivant, et à qui *Mélanie pour la vie* avait écrasé la tête d'un coup de manche à balai.

« Pourquoi dites-vous *Mélanie pour la vie?* » demandera le lecteur.

Ah! c'est vrai : vous ne pouvez point savoir, chers lecteurs, ce que savaient nos comédiens.

La gouvernante du père Verteuil avait l'habitude de signer tous ses comptes :

« *Mélanie pour la vie.* »

« Deux sous de beurre : *Mélanie pour la vie.* — Deux sous de lait : *Mélanie pour la vie.* — Deux sous de farine de manioc : *Mélanie pour la vie.* »

De sorte que toutes les connaissances du père Verteuil avaient pris l'habitude d'appeler sa gouvernante :

— *Mélanie pour la vie.*

Vous voyez que nos explications sont claires et précises.

On resta une quinzaine de jours à la Martinique, puis, la *ville brûlée*, comme on disait du temps du père Dumanoir, que nous retrouverons, soyez tranquilles, on partit pour la Trinidad.

Vous savez, n'est-ce pas, ce que c'est que la Trinidad, île anglaise, malgré son nom espagnol, gisant en face de l'embouchure de l'Orénoque.

Ce fut là que le père Verteuil se trouva véritablement heureux, tandis qu'au contraire *Mélanie pour la vie* entrait dans un état voisin du désespoir.

La Trinité est bien certainement l'île où aborda l'Arche : elle a conservé un échantillon de chaque espèce d'animaux, et quelques-uns, il faut bien leur rendre cette justice, ont multiplié dans une proportion désordonnée.

Entre autres les singes, les perroquets, les lézards, les crocodiles et les serpents.

Gustave, qui était bon marcheur et qui aimait la promenade pour le mouvement même qu'elle procure, restait parfois en extase devant des volées de perroquets de toutes couleurs, devant des tourbillons d'oiseaux mouches bourdonnant autour d'un buisson de fleurs, comme des abeilles autour d'une ruche, ou devant le passage, rapide comme l'éclair, d'un grand lézard qui semblait fait d'une seule émeraude.

Un jour, en entrant chez le père Verteuil, il trouva celui-ci en admiration devant un magnifique serpent corail, roulé au fond d'un de ces bocaux que dans les îles on appelle des pobans.

Le père Verteuil se tenait debout sur sa bonne jambe, appuyé des deux mains sur la table où était posé le bocal, tandis que *Mélanie pour la vie* se tordait les mains dans un coin, à l'aspect de ce nouvel hôte qui venait renforcer la collection de perroquets empaillés, de crocodiles ficelés sur des planches et des lézards jaunissant dans des bocaux.

— Ah ! venez donc, Gustave, venez donc, dit le père Verteuil en apercevant le jeune homme, qui lui apportait un papillon grand comme une assiette, cloué avec une épingle au fond de son chapeau de paille.

— Dites donc, en voilà un joli papillon, monsieur Verteuil.

— Ah bien ! oui, il s'agit bien de papillons.

— Comment, vous méprisez mon papillon !

— Non, donnez-le à *Mélanie pour la vie*, et venez voir mon serpent corail.

— Il est mort, votre serpent corail ?

— Parbleu !

— Oh ! c'est que je ne suis pas comme vous, je ne peux pas souffrir les serpents.

— Ah ! monsieur Gustave, vous avez bien raison ; une femme est bien malheureuse, allez, quand elle est obligée de vivre avec un homme qui a des goûts pareils.

— Tais-toi, vieille folle, et va nous chercher deux bouteilles de tafia.

— Ah ! père Verteuil, dit Gustave, vous croyez que nous n'en aurons pas assez d'une ?

— Mais ce n'est pas pour vous, monsieur Gustave, c'est pour son horrible bête. Tout ce qu'il gagne passe à cela.

— *Mélanie pour la vie !* fit le père Verteuil, en homme qui, sur tout autre point, souffrirait peut-être des observations, mais qui sur celui-là est intraitable.

Mélanie sortit, et M. Gustave, avec une certaine hésitation, s'approcha du bocal, introduisit sa baguette dans le récipient, et commença de tourmenter le reptile, qui demeura immobile malgré toutes les agaceries de M. Gustave.

— Bon ! dit le jeune homme, il est mort.

Et il se pencha à son tour pour voir ce magnifique composé de pierres précieuses, qu'on appelle le serpent corail.

— Il y a une chose qui m'inquiète, dit-il au père Verteuil.

— Laquelle ?

— C'est qu'ordinairement, quand ces paroissiens-là sont morts, ils perdent un peu de la vivacité de leur couleur, et le drôle persiste à être magnifique.

— Il est mort depuis ce matin seulement, de sorte qu'il n'a pas encore eu le temps de s'apercevoir qu'il l'était. Voilà pourquoi je veux le mettre presque vivant dans le tafia. Donne, *Mélanie pour la vie*, que nous offrions la goutte à cette estimable bête.

La gouvernante, de retour de la cave, livra les deux bouteilles avec une expression de regret qu'elle ne se donna pas la peine de dissimuler.

Gustave prit sa badine entre ses dents, déboucha deux bouteilles de tafia, et, une de chaque main, versa à plein goulot dans le poban.

Mais à peine le serpent corail fut-il en contact

avec l'alcool, qu'il poussa un sifflement aigu, et, se dressant sur la queue comme la Guivre des Visconti, s'élança hors du bocal et retomba sur la table.

Par bonheur, d'un mouvement aussi rapide que celui du reptile, Gustave avait lâché la bouteille qu'il tenait de la main droite, avait pris la petite canne qu'il serrait entre ses dents et maintenait sous la pression de la badine l'animal fixé sur la table.

Il y eut un moment assez terrible; le père Verteuil avait fait un pas en arrière, mais, mal servi par sa jambe paralysée, il était tombé dans un fauteuil qui le tenait prisonnier, à dix-huit pouces de la gueule sifflante du reptile.

Mélanie pour la vie avait pris la fuite en appelant du secours; et Gustave, maintenant le serpent sous sa badine, appelait un nègre quelconque de tous ses poumons, en accompagnant cet appel des plus énergiques jurons que pouvait mettre à sa disposition le vocabulaire de la haute et de la petite banque.

— Nègre negla, criait Gustave en créole, veni cher, veni donc, moi de ou.

— V'la, v'la, mouché, dit le nègre en accourant.

— Gade serpent corail là.

Le nègre regarda et comprit la gravité de la situation.

— Paix bouche ou zotes zaffais cabri pas zaffais mouton, ou tane.

Puis, prenant une cravache et s'adressant au serpent :

— Ca yo qua farfouillé su table là mouché zombi. Ah! commissaire police pas qua fait devoir à lui... avec régoise la, moa qua fouté vous en geole.

Et le nègre, maintenant de son côté le serpent avec sa cravache, le prit du bout des doigts par la queue, et, malgré toutes les difficultés qu'il fit, l'introduisit dans le boban, où il le laissa se livrer à une danse macabre des plus frénétiques, mais devenue sans danger, grâce à l'application du bouchon maintenu par une ficelle.

Alors, seulement alors, le père Verteuil respira.

— Merci, cher, ca ou vle pour service là.

— Mouché t'en prie, répondit le nègre; baillé-moi you petit goude, pour gagner tafia; mou teni chaud, moi qua sué.

— Mais non, tu ne sues pas, farceur, dit Gustave.

— Ah! mouché! s'écria le nègre, moa qua sué en dedans.

On donna la gourde au nègre, qui sortit en gambadant.

Probablement que l'animal est à cette heure au musée de Marseille, où ceux qui le visitent et l'admirent sont loin de se douter du drame qu'il a joué avant de rendre le dernier soupir.

Cet événement refroidit l'enthousiasme du père Verteuil pour l'histoire naturelle, rendit Gustave de plus en plus circonspect à l'endroit des ophidiens, et donna une fausse jaunisse à mademoiselle *Mélanie pour la vie*.

On resta à la Trinidad quinze jours ou trois semaines, heurtant pendant la journée des milliers d'oiseaux de l'espèce des corbeaux, lesquels sont les balayeurs de la ville, auxquels, en conséquence, il est défendu de toucher, et qui passent leur douce existence à manger ce qu'ils trouvent et à aller le digérer sur le haut des toits et sur les bras de la potence qui orne la place publique, se tenant serrés les uns contre les autres comme s'ils étaient à la broche.

La nuit, on faisait la guerre aux rats, qui venaient manger les pantoufles des comédiens et les cothurnes des tragédiens.

Enfin, il fallut quitter ce lieu de délices; on s'embarqua sur l'*Élisa*, capitaine Lafargue, en comptant sur la traversée habituelle, c'est-à-dire sur quatre ou cinq jours de mer.

En conséquence, tout était organisé à bord pour vivre à l'air et coucher sur le pont, pendant ces chaudes nuits du golfe de Mexique, dont la chaleur est tempérée par une brise marine.

Ces nuits sont les heures délicieuses de la vie.

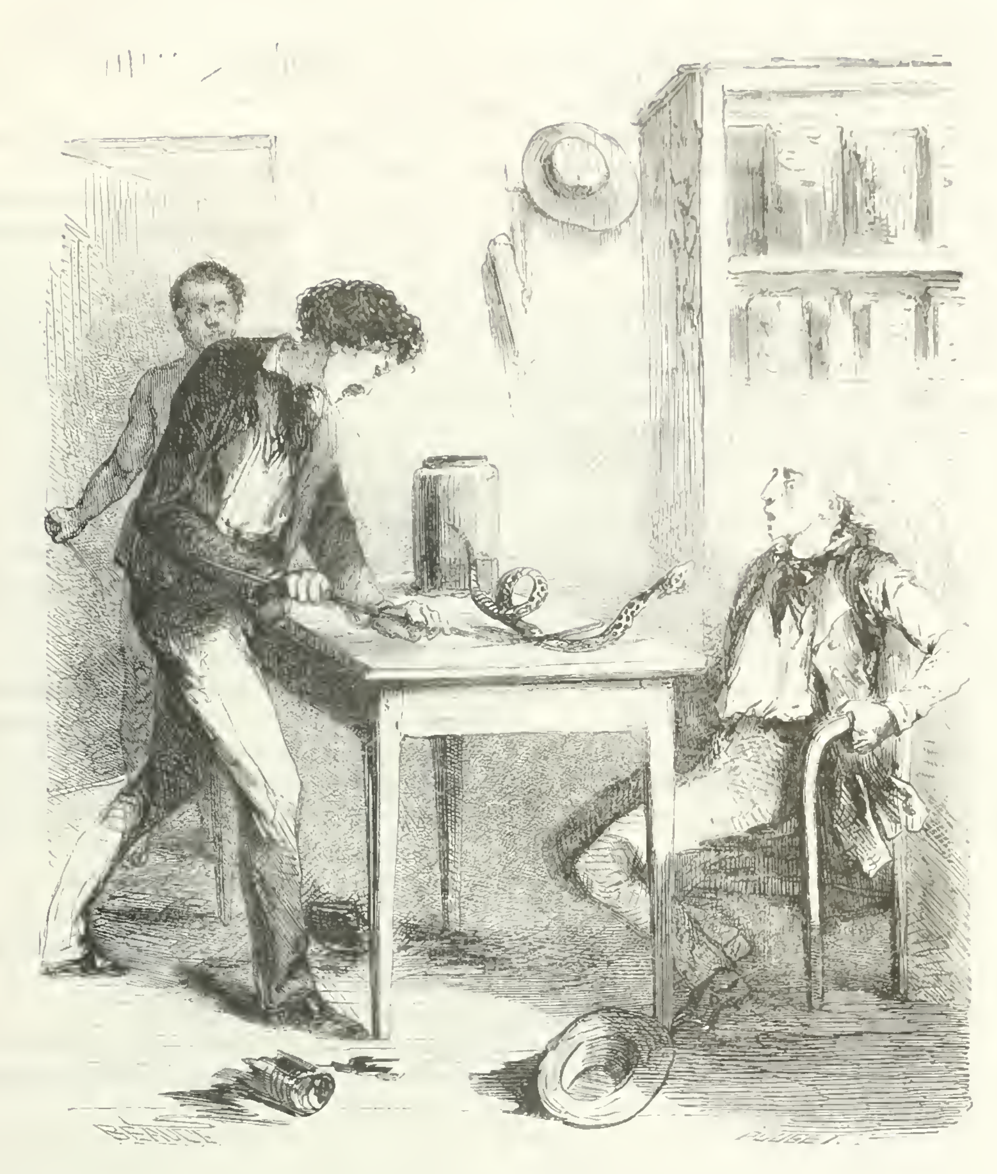
C'était ainsi qu'en avait jugé la troupe comique en venant; c'était ainsi qu'elle en jugea au retour, pendant les deux premiers jours. Mais, dès la matinée du troisième, le capitaine manifesta quelques inquiétudes à l'endroit d'un petit point noir qui venait du côté de la Nouvelle-Orléans.

Ce point noir grandit bientôt, de façon à obscurcir tout le ciel.

Le capitaine donna aussitôt l'ordre à deux matelots d'orienter au large, pour éviter les rochers, et aux passagers de descendre sous le pont pour laisser les manœuvres libres.

Le premier de ces ordres était facile à exécuter; le second à peu près impossible.

L'entre-pont, qui n'avait pas compté sur vingt



Il était tombé dans un fauteuil qui le tenait prisonnier, à dix-huit pouces de la gueule sifflante du reptile. — Page 68.

ou vingt-cinq voyageurs, était encombré de marchandises.

Il restait à peine deux pieds et demi d'espace entre les caisses et l'avant du pont.

Encore, cet espace était-il diminué par l'épaisseur des matelas.

On s'enfourna, — aucun autre mot ne saurait rendre cette manœuvre, — on s'enfourna comme on put dans l'étroit intervalle.

Seulement, on était obligé de se tenir couché, soit sur le dos, soit sur le ventre.

On avait le choix.

Mais il était défendu d'être assis, même au ténor.

Vous savez que les ténors sont soignés par les directeurs mieux que les amoureuses, même quand elles sont enceintes.

A peine fut-on couché, que, par une chaleur épouvantable, avec une odeur putride, on vit courir sur ce ciel de planches, en manière de signes du zodiaque, une foule de kankrelats, de scorpions et de mille-pieds.

On s'en inquiéta d'abord énormément.

La pauvre *Mélanie pour la vie* poussait des cris surhumains.

Deux ou trois personnes furent piquées ou mordues, le père Verteuil passa le flacon d'alcali qu'il portait sur lui à tout hasard, on se frotta, on enfla, on se refrotta, on désenfla, on commença à se moquer des kankrelats, des scorpions et des mille-pieds, puis, ce qui était bien autrement humiliant pour eux, on finit par n'y plus faire attention.

Mais ce à quoi on était obligé de faire attention, c'était à cette chaleur croissante, à cette atmosphère méphitique à laquelle un nouveau venu eût succombé à l'instant même, tandis que les autres la supportaient déjà depuis deux ou trois jours, parce qu'ils s'y étaient habitués peu à peu.

Seulement, au milieu de tous ces pauvres passagers entassés comme des nègres à bord d'un vaisseau de traite, au milieu de ces malheureux voyageurs, serrés comme des damnés dans un des cercles de l'enfer de Dante, il y en avait un qui, souffrant plus que les autres, se plaignait plus amèrement.

C'était M. Verteuil, dont la jambe roidie rendait la position encore plus douloureuse.

Mais ce qui lui faisait pousser des cris d'angoisse, c'était une barbe de huit jours, roide comme une brosse, blanche comme la neige, et qui lui montait jusqu'au-dessous des yeux.

Barbe qu'il avait l'habitude de faire tous les jours, opération qui restait la plus facile du monde sur le pont, en supposant un temps calme, mais qui devenait presque impossible par un gros temps et dans la position horizontale où l'on était forcé de demeurer.

Chacun, en se plaignant pour son propre compte, se contentait donc de plaindre le pauvre père Verteuil; mais cette pitié, quoique unanime, n'apportait aucun soulagement à ses souffrances.

Elles devinrent si intenses que le pauvre vieillard finit par demander, non plus qu'on lui fît la barbe, mais qu'on lui brûlât la cervelle et qu'on le jetât à la mer.

Nous l'avons dit, ces gémissements touchaient tout le monde, mais particulièrement Gustave, qui avait pour le bon Verteuil la respectueuse tendresse d'un fils.

Aussi, se traînant jusqu'à lui :

— Écoutez, papa Verteuil, lui dit-il, voulez-vous que j'essaye, moi?

— De me brûler la cervelle? Oh! oui, seulement, tâche de ne pas me manquer.

— Non, seulement de vous faire la barbe.

— Ah! mon ami, si vous y réussissiez, vous ne seriez pas seulement mon ami, vous seriez mon sauveur.

— Dame! vous voyez, ce n'est pas commode, par le temps qu'il fait.

Le bâtiment dansait sur les vagues à croire qu'il allait se démantibuler à chaque craquement de sa membrure.

— Oh! peu importe, enlevez-moi la peau si vous voulez, comme on enlève la couenne d'un cochon, mais débarrassez-moi de ce feu qui me brûle le visage.

— Je ne réponds de rien.

— Non.

— Vous m'absolvez d'avance.

— Dussiez-vous me couper la carotide.

— Vous entendez, vous tous qui êtes là?

— Nous l'entendons, répondirent languissamment les spectateurs.

— Alors, nous allons essayer.

On ouvrit une malle, la première venue, et on en tira un rasoir.

— Voilà, dit une voix.

— Qu'est-ce que voilà?

— Un rasoir.

— Passez le rasoir.

On passa le rasoir de main en main.

Le rasoir parvint jusqu'à M. Gustave.

La goëlette continuait de danser comme une balle élastique.

— Gringalet! cria le barbier.

Pour Gustave, tous les mousses s'appelaient Gringalet, toujours en mémoire du grand Gringalet de Caen.

Nul ne s'habitue aussi vite qu'un mousse, si bizarres qu'ils soient, à tous les noms qu'il plaît aux passagers de lui donner.

Le mousse accourut comme s'il eût reçu cet illustre nom sur les fonts de baptême.

— De l'eau et du savon.

— Nous n'avons que du savon noir.

— Ça ne fait rien, cria le patient.

— Vous allez avoir votre eau et votre savon.

— Oh! oui, mon eau et mon savon, murmura Verteuil.

Le mousse revint avec les objets demandés.

— Vous êtes résolu? fit Gustave.

— A tout, mon ami, à tout.

— Alors tenez-vous bien.

Le jeune homme enfourcha le père Verteuil,

se coucha sur lui, — s'appuya sur le bras gauche, et commença à lui frotter du bout des doigts le visage avec son eau savonneuse.

— Oh! murmura le pauvre martyr, que cela fait de bien, mon Dieu! que cela fait de bien!

M. Gustave s'arrêta.

— Vous n'aimez pas mieux attendre que la mer se calme?

— Oh! non, oh! non, tout de suite, tout de suite.

— Le jeune homme prit le rasoir et poussa un soupir.

— Allons, dit-il, avec l'aide de Dieu!...

Et le rasoir erra sur la joue du père Verteuil.

— Ah! dit celui-ci, que c'est bon!

— Ma foi, si c'est si bon que cela, en avant, marche.

Et avec une incroyable sûreté de main, avec cette sûreté de main de peintre, qui ne touche la toile que du bout de son pinceau, — de statuaire, qui ne touche la terre que du bout de son ébauchoir, il continua, au milieu du roulis et du tangage, l'impossible besogne qui, au fur et à mesure qu'elle s'accomplissait, faisait pousser à celui sur lequel elle s'accomplissait des soupirs de bien-être, des gémissements de satisfaction.

XVII

Bonheur relatif. — La rade Cayacou. — Gustave pique une tête dans la mer, et aborde la côte avec trois camarades. — Ils rapportent des vivres frais. — Retour à la Martinique. — Une tempête. — Le drapeau tricolore. — La Révolution de juillet. — Dispersion de la troupe.

L'opération dura une heure, et s'accomplit sans la plus légère estafilade.

La peau du patient était rouge comme du sang, mais parfaitement intacte.

— Ah! mon cher Gustave, murmurait-il, c'est la seconde fois que vous me sauvez la vie.

La première fois, on se le rappelle, c'était lorsque le serpent corail s'était élancé hors de son poban.

— Ah! mon Dieu, ajouta-t-il, cela m'y fait penser, que sont devenus tous mes lézards et tous mes serpents?

— Mon Dieu! s'écria *Mélanie pour la vie*, je sens quelque chose qui me grimpe le long de la jambe.

— Vous êtes folle, répondit Verteuil, le plus moderne a neuf jours d'esprit-de-vin et de tafia.

— N'importe, répondit la gouvernante, assez mal calmée par ce raisonnement chronologique, si rassurant qu'il fût, j'ai lu dans la Bible que le serpent était le plus rusé des animaux.

Le père Verteuil avait moitié raison, moitié tort, la plupart des bocaux étaient en pièces, mais serpents et lézards gisaient sans mouvement et sans vie.

Seulement ce ne fut qu'au bout de dix jours que l'on put constater le fait, qui devint l'objet de l'inquiétude du père Verteuil, du moment où sa barbe ne fut plus l'objet de sa douleur.

Tant il est vrai que l'homme ne peut pas être parfaitement heureux.

Au bout de dix jours, cependant, nos passagers eussent dû se trouver heureux, si le bonheur n'est, comme disent les philosophes, que la comparaison d'un état meilleur à un état pire.

Il était évident que le soir du dixième jour, le vent étant tombé, la mer s'étant calmée, les voyageurs ayant remonté sur le pont, au lieu d'être entassés dans l'entre-pont, respirant l'air pur de l'Océan, au lieu de l'air méphitique de la cale, ayant pour horizon l'espace infini, où le soleil se balançait dans les nuages de pourpre et d'or, au lieu de ce plancher constellé de scorpions, de mille-pieds et de kankrelats.

Il était évident que les passagers devaient se trouver heureux, du moins relativement.

Mais, comme il faut toujours que l'homme se plaigne, et par l'homme, nous entendons aussi la moitié que Dieu lui a donnée, les hommes et les femmes se plaignaient.

De quoi se plaignaient-ils?

De n'avoir mangé que du biscuit depuis cinq jours, et depuis cinq jours de n'avoir à boire que de l'eau tiède, que chaque jour rendait non-seulement plus tiède, mais encore plus infecte.

De son côté, le bâtiment se plaignait aussi.



La mer était couverte de vergues, de mâts, de barriques, de cages à poules, de débris de navires. — Page 73.

Il se plaignait d'avoir un de ses mâteraux brisé.

D'avoir toutes ses voiles déchirées.

De sentir l'eau passer à travers sa membrure disjointe.

On résolut donc de gagner la rade Cayacou, et de s'y arrêter vingt-quatre heures pour réparer les avaries.

On mit le cap sur le Cayacou.

Les passagers voyaient avec ravissement, au fur et à mesure qu'ils avançaient, sortir de terre une corbeille de fleurs dominée par une chaîne de collines boisées, pleine d'ombre et de fraîcheur, d'eaux limpides et courantes; pas un qui ne rêvât un bain dans ces eaux et le sommeil sous ces arbres.

Le capitaine Lafargue jeta l'ancre à un quart de lieue du rivage, mais quelques instances qu'on lui fît pour mettre la chaloupe à la mer, il s'y refusa constamment.

Pourquoi? on n'en sut jamais rien; par un caprice de capitaine, voilà tout.

Mais la tentation était par trop grande; au risque d'être coupés en deux par les requins ou dévorés par les caïmans, Gustave, Dupuis, Valdowsky et le jeune Verteuil, se déshabillèrent clandestinement, et d'un seul élan piquèrent chacun une tête dans la mer.

L'un d'eux avait noué son mouchoir autour de son corps et avait glissé dedans un ou deux dollars pour exciter la générosité des Cayacoutes.

Les femmes jetèrent d'abord un cri, ne sachant pourquoi le sixième de la troupe sautait ainsi à l'eau, mais lorsque les quatre nageurs leur eurent annoncé que c'était pour leur apporter de l'eau fraîche, des vivres frais et des fruits de toute sorte qu'ils s'étaient jetés à l'eau, les encouragements devinrent unanimes.

Les quatre nageurs abordèrent la côte, à quelque distance les uns des autres; tous s'étaient dirigés vers une espèce de petit fortin, dont la blancheur leur tirait l'œil.

Le petit fortin était parfaitement inhabité.

Mais du fortin on apercevait un village, ce village était à un quart de lieue à peu près.

On s'achemina vers le village.

Les quatre Européens étaient déjà aux Antilles depuis assez longtemps pour ne pas se préoccuper du costume.

Ils eussent eu tort, d'ailleurs, d'attacher à leur nudité plus d'importance que les Cayacoutes mâles et femelles n'y en attachaient eux-mêmes.

Les acquisitions se firent avec la plus grande facilité; rien de plus arrangeant que les Chevet et les Potel de l'île; moyennant un demi-dollar, on eut à la fois des bananes, des mangos, des choux palmistes, du pain de manioc.

La difficulté était de savoir comment on transporterait tout cela.

Un petit canot d'écorce d'arbre fit l'affaire, il fut empli bord à bord de fruits de toute espèce, puis deux Cayacoutes, chargés de le ramener, se mirent à la mer avec nos quatre Européens, et, conjointement avec eux, le poussèrent vers le bâtiment.

Jamais triomphateurs ne furent reçus avec de pareils cris de joie, toutes les bouches étaient séchées, tous les gosiers en feu.

On transborda la cargaison du canot sur le bâtiment, on s'assit en rond autour de la pyramide, et chacun l'attaqua avec une ardeur que les femmes partageaient, malgré la prétention que quelques-unes ont de ne pas manger.

Puis on tira les matelas de la cale, on les secoua, on les battit, on les étendit sur le pont et l'on passa une de ces belles nuits voluptueuses comme Cléopâtre en passait à Canope et Sextus Pompée dans la Cyrénaïque.

L'une dans sa cangue royale, l'autre dans sa galère de pirate.

Enfin, le lendemain, on partit par une de ces jolies brises qui, sans soulever la mer, font courir les bâtiments à sa surface.

Vingt-quatre heures après, on était de retour à la Martinique.

L'aspect du port était terrible à voir.

Quand nous disons port, c'est la rade que nous devrions dire, la Martinique, on le sait, n'a pas de port.

Le grain, — toute tempête commence par un grain, — le grain avait été si rapide et si violent, que les bâtiments n'avaient pas eu le temps de gagner le large.

Deux trois-mâts et autant de bricks désemparés, brisés, étaient échoués à la côte, couchés sur le côté, et, sans qu'on vît aucune personne de leur équipage, chaque lame qui déferlait sur eux en faisait jaillir un cri déchirant.

La mer, à deux lieues au large, était couverte de vergues, de mâts, de barriques, de cages à poules, de débris de navires, qui, moins heureux que les autres, avaient été brisés.

La garnison sous les armes était échelonnée au bord de la mer.

Les marins et les nègres travaillaient à l'envi au sauvetage.

Le capitaine Lafargue ne voulut point rester en arrière; il jeta l'ancre, et, tandis qu'on transportait les comédiens à terre, il envoya son équipage porter sa part de secours au grand désastre.

On fut trois jours sans songer à rouvrir la salle de spectacle. — On craignait de jeter l'annonce d'un plaisir au milieu des sombres préoccupations qui planaient sur la ville.

Ce fut en quelque sorte la ville qui réclama les représentations aux acteurs eux-mêmes. Pendant les six semaines d'absence de la troupe comique, le goût des spectacles avait eu le temps de reprendre racine à la Martinique.

M. Victor Marest annonça donc que, pour répondre à l'enthousiasme des Martiniquois, il ferait, le 10 septembre 1830, sa réouverture par l'opéra de *Joseph* et *Brueys et Palaprat*.

Le matin du 10 septembre, au moment où les afficheurs étaient occupés à coller à l'angle

Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

des rues l'opéra du soir, le gouverneur, suivi de quelques officiers, et précédé d'un tambour, vint à la batterie du port, fit amener le pavillon blanc et hisser le drapeau tricolore.

On le regardait avec un profond étonnement. Nul ne savait ce qu'il faisait là.

Cependant, comme on comprend bien, on le laissait faire en suivant tous ses mouvements avec une extrême curiosité.

Enfin le bruit se répandit qu'une révolution avait été faite à Paris, et que cette révolution s'appelait la Révolution de juillet, que Charles X était renversé, et que le duc d'Orléans avait accepté la lieutenance générale, en disant :

— Désormais la Charte sera une vérité.

Les mulâtres poussèrent des cris de joie. Que gagnaient-ils à une révolution faite dans la métropole, à quinze cents lieues d'eux?

Je vais le dire.

Ils gagnaient, ou plutôt ils allaient essayer de gagner le droit d'entrer au parterre et aux galeries des théâtres, places aristocratiques réservées aux blancs, et dans lesquelles il n'était point permis aux hommes de couleur de mettre le pied.

A chaque révolution qui s'opère dans la métropole, les hommes de couleur sont habitués à faire un pas en avant.

La révolution de 1848, en affranchissant les nègres, leur a fait faire non point un pas, mais un bond par lequel ils ont non-seulement rejoint, mais dépassé les blancs.

En 1830, ils n'en étaient pas là. Ils demandaient seulement, comme nous l'avons dit, à entrer au parterre et aux galeries.

Comme ils demandaient cette faveur, en menaçant de la prendre, comme ils étaient les plus forts, et par conséquent auraient pu la prendre sans la demander, cette faveur leur fut accordée.

Seulement, le même jour où les mulâtres venaient de conquérir ce droit, ambitionné depuis deux cents ans, le gouverneur donna l'ordre à M. Victor Marest de cesser ses représentations.

Le soir, en se présentant à la porte du théâtre deux heures plus tôt que de coutume, pour ne pas perdre une minute à jouir de leur droit, les hommes de couleur trouvèrent la porte du théâtre fermée.

De leur côté, les artistes avaient reçu avis du directeur qu'il n'avait plus besoin de leurs services.

Plusieurs voulurent récriminer, faire des procès; mais il leur fut répondu qu'il y avait force majeure.

Alors, se trouvant à quinze cents lieues de la mère patrie, chacun tira de son côté, appelant, comme dans la haute et la petite banque, un truc quelconque à son secours.

Le directeur prit un café.

La première chanteuse se fit dame de comptoir de son directeur.

L'Elleviou, M. Bouzigue, et la Dugazon, madame Paul, ayant fait des économies, revinrent en France.

Le baryton, M. Dupuis, se fit chantre d'église.

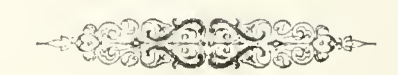
Le père Verteuil et son fils partirent pour la Pointe-à-Pître, où le père Verteuil mourut, et où son fils devint prote dans une imprimerie.

Le Colin, M. Valdowski, se fit maître d'armes.

La première amoureuse se fit dame de compagnie du gouverneur.

Le père noble, M. Sallé, *qui avait vu la lumière*, devint portier des francs-maçons, ses frères.

Enfin la basse-taille, M. Gustave, après avoir hésité vingt-quatre heures entre les différents trucs qu'il avait à sa disposition, décida qu'il se ferait peintre en miniature.



XVIII

M. Gustave peintre en miniature. — Heureux début. — Histoire d'un duel. — Le père Jean reçoit un colis de la Martinique. — Son étonnement. — Une lettre dans une tabatière. — Le portrait à l'huile. — La toile est remplacée d'une façon ingénieuse. — Influence de l'humidité sur la peau d'âne.

Le jour même où cette décision fut prise, M. Gustave se rendit chez un marchand d'ustensiles de billard, acheta trois billes, se rendit de là chez un ébéniste, fit scier chaque bille en dix portions, et se trouva avoir trente tablettes de dimensions différentes.

A deux doublons le portrait, c'était quatre mille huit cents francs que M. Gustave venait d'enfermer dans son tiroir, sans autre mise de fonds que quinze francs d'achat et six francs de sciage.

Quant à la boîte d'aquarelle et aux petites bouteilles de gouache, la dépense en était faite depuis longtemps.

Les premières dispositions prises, M. Gustave écrivit cette circulaire, qu'il fit déposer dans les principales maisons de la ville.

« M. Gustave, peintre en miniature, prévient les habitants de la Guadeloupe et de la Martinique qu'il fait le portrait, et garantit la ressemblance. »

On sait qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde, et que tout dépend, pour la plupart du temps, de la façon dont une entreprise débute.

La spéculation de M. Gustave débuta d'une façon splendide.

Le premier amateur qui se présenta pour faire faire son portrait fut un magistrat de la Martinique, qu'un duel terrible venait de faire l'objet de toutes les conversations.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, petit, mince, à la physionomie charmante et à ce doux parler créole, qui suppose un gosier de velours à ceux qui gazouillent cette espèce de chant.

Il s'était pris de querelle avec un spadassin de profession, ou plutôt celui-là lui avait cherché querelle.

Alors, il avait été trouver son adversaire, et l'avait provoqué, à la condition qu'on se battrait, un pistolet déchargé et l'autre chargé, à la distance d'un mouchoir tenu de la main gauche, tandis que l'on tirerait de la droite.

L'adversaire du magistrat avait accepté, soit qu'il n'eût pas pu, soit, mieux encore, qu'il n'eût pas voulu refuser.

Les deux champions, accompagnés chacun de leurs témoins, s'étaient rendus sur le terrain.

Le duel avait eu lieu dans les conditions que nous avons dites.

Les deux adversaires s'étaient placés à trois pas de distance, avaient reçu un pistolet chargé et un pistolet non chargé de la main de leurs témoins, et l'avaient armé.

Le sort avait donné au magistrat la chance, nous ne dirons pas du premier feu, mais de tirer le premier.

Il tira le premier; mais rien ne brûla, aucune détonation ne retentit; sa mauvaise fortune lui avait donné le pistolet non chargé.

Son adversaire avait tiré en l'air.

Mais lui n'avait pas accepté cette générosité, il avait exigé que le pistolet fût rechargé sous ses yeux, il avait mis de sa propre main la balle dans le canon, et avait sommé son adversaire de faire feu.

Devant cette mise en demeure, l'adversaire du magistrat avait été obligé de céder; il avait fait feu, et le magistrat était tombé sur le coup, la poitrine traversée de part en part, ses habits brûlés par la poudre.

Un miracle avait fait que la blessure n'avait point été mortelle, et qu'au bout de trois mois le blessé se promenait dans les rues de la Martinique.

Les créoles sont très-braves. Comme tous les hommes véritablement braves, ils ont un grand culte pour le courage.

Le magistrat était le héros du jour.

Si les magistrats n'étaient pas des hommes vertueux, et si celui-là n'avait pas été fort parmi les forts, comme le sage de l'Écriture, il eût trouvé l'occasion de pécher sept fois par jour et même plus.

C'était donc une chance incalculable que d'avoir à faire le portrait de cet homme.

Un bonheur ne va pas sans l'autre, le portrait fut *réussi*. On l'exposa chez le Susse de l'endroit, dans le magasin duquel il obtint un succès immense.

De ce moment l'atelier de M. Gustave ne désemplit plus.

Toutes les nuances de la peau humaine, depuis le noir de jais jusqu'au rose tendre, depuis le nègre du Sénégal jusqu'à la fraîche Anglaise de Plymouth ou de Southampton, passèrent par son pinceau.

M. Gustave n'avait aucune préférence, n'y mettait aucune fierté.

D'ailleurs on l'a vu, dès son arrivée, s'il avait quelque préjugé, c'était plutôt en faveur des nègres que contre eux.

Or, pendant le temps que son fils Étienne, sous le pseudonyme de Gustave, après avoir charmé les Antilles par sa voix et par son jeu, les ravissait par la ressemblance et le fini de ses portraits, — que faisait le père Jean?

Il prenait le plus grand intérêt à l'achèvement de la Madeleine, et en demandait des nouvelles à tous ceux qui arrivaient de Paris; de temps en temps il s'étonnait bien de ne pas recevoir de lettres de son fils, il est vrai que son fils n'aimait point à écrire, mais, par une occasion quelconque, Étienne eût cependant pu lui faire dire : — Je me porte bien, et lui demander comment vous portez-vous?

Cela eût fait du bien au pauvre père.

Mais il ne se plaignait pas, il n'était plus dans les habitudes de Jean de se plaindre; il continuait de fredonner la *Marseillaise*, comme il avait fait sous l'Empire, comme il avait fait sous les Bourbons de la branche cadette, et de temps en temps, une fois par mois peut-être, il se surprenait à dire :

— Il n'est pas moins vrai que les enfants sont bien ingrats...

Un matin on lui annonça un colis de la Martinique...

De la Martinique!... qui diable pouvait lui envoyer quelque chose de la Martinique? Il ne connaissait personne aux Antilles.

Ce colis contenait une liasse de journaux, un baril de rhum, un paquet de cinq cents cigares, deux pots de tabac à priser, et une tabatière d'argent.

Le père Jean ouvrit la liasse de journaux, et lut :

« Habitation à vendre.
Nègre à vendre.
Négresse à vendre.
Négrillon à vendre. »

Il était évident que cela ne le regardait en aucune façon.

Il poussa plus loin ses investigations, et lut :

THÉATRE DE LA MARTINIQUE.

« M. *Gustave* acquiert de jour en jour de nouveaux droits à la bienveillance du public, et aucun effort ne lui coûte pour justifier celle dont il est l'objet. Hier, dans le *Mariage de Figaro*, il a chanté l'air de la *Calomnie* avec beaucoup d'intelligence et de talent. Sa manière de phraser surtout a électrisé la salle. »

Ce n'est pas encore cela, dit le père Jean, qui ne connaissait son fils que sous le nom d'Étienne.

Il prit un autre journal et lut :

TRINITÉ ESPAGNOLE.

THÉATRE FRANÇAIS DE MARINE-SQUARE.

avec autorisation

DE M. LE GOUVERNEUR ET L'ILLUSTRE CABILDE.

Les artistes lyriques et dramatiques, sous la direction de M. Victor Marest, joueront :

Mahomet ou le Fanatisme.

M. *Gustave* remplira le rôle de Mahomet.

Ce nom de M. *Gustave*, souligné pour la seconde fois, le frappa.

— Que diable me veut-on, se demanda-t-il à lui-même, avec ce nom de M. Gustave? Je ne connais pas de Gustave, moi.

Il continua :

Le Dîner de Madelon, ou le Bourgeois du Marais.

Benoist, vieux garçon,	M. Verteuil.
Vincent, son ami,	M. Sallé.
Un caporal,	M. Victor.
Un commissionnaire,	M. GUSTAVE.
Madelon,	Mlle Moinet.

— M. Gustave! M. Gustave! répéta le père

Jean. Je crois que décidément c'est là que gît le lièvre!

Mais, comme dans les vingt autres journaux, rien ne lui disait autre chose que ce qu'il avait lu dans les deux premiers, il passa des journaux aux paquets de cigares.

Il en tira un, le fuma, et le trouva excellent.

— Oh! oh! fit-il, voilà qui donne envie de priser.

Et, prenant une pincée de macoubac dans la bouteille au large goulot, il l'aspira avec une confiance que justifiait une première expérience faite sur le cigare.

— Excellent, parbleu! excellent! Emplissons vite la tabatière.

Et il ouvrit la tabatière.

Dans la tabatière il y avait un billet.

— Tiens! dit-il, l'écriture d'Étienne!

Il ouvrit le billet, et lut :

« C'est moi, papa; j'ai renoncé, selon ton désir, à la comédie, que je jouais sous le nom de Gustave, et je suis peintre en miniature, à la Martinique.

« Ton fils bien respectueux, qui gagne beaucoup d'argent,

« Étienne. »

Le père Jean demeura atterré.

Cependant il fit part à deux personnes de la lettre, ou plutôt du billet qu'il venait de recevoir.

Au lieutenant des douaniers, sur la tabatière duquel son fils avait copié son premier dessin.

A M. Odelli, qui lui avait fait avoir son premier prix.

D'ailleurs, une chose le consolait un peu, c'est que son fils n'était plus comédien, mais peintre.

Pendant ce temps, M. Gustave, chose rare, tenait les promesses de son prospectus. Il avait garanti la ressemblance, et ses ressemblances étaient telles, qu'un jour un riche colon eut l'ambition d'avoir son portrait, non plus en miniature, mais de grandeur naturelle, non plus à l'aquarelle et à la gouache, mais à l'huile.

Il vint trouver M. Gustave et lui demanda s'il faisait le portrait à l'huile.

— Je fais tout ce qui concerne mon état, répondit M. Gustave.

— Alors, vous garantissez la ressemblance en grand comme en petit?

— Je la garantis bien mieux.

— Et quelle différence cela fera-t-il dans le prix?

— Au lieu de deux doublons, ce sera quatre doublons.

— Va pour quatre doublons. Nous commencerons demain.

— Demain, c'est impossible, j'ai toute ma journée prise.

— Après demain, alors.

— Je ne puis être à vous que lundi.

— A lundi, donc, répondit l'amateur en poussant un profond soupir, qui exprimait tout son regret d'être remis à quatre jours.

Et il sortit en faisant bien promettre à M. Gustave qu'il aurait sa séance le lundi suivant.

M. Gustave avait eu ses raisons pour remettre sa première séance au lundi. Il était en effet pressé, mais pas au point de ne pouvoir enlever deux heures aux autres modèles.

Ce qui lui avait fait demander quatre jours, c'était la crainte de ne point trouver de toile préparée pour la peinture à l'huile, et la nécessité de suppléer par son imagination à cette absence de la matière première.

Il avait prévu parfaitement juste.

Quelques recherches qu'il fit dans l'île, il ne put trouver une toile à portrait.

Alors, il se mit à chercher un vieux portrait sur lequel il pût passer une couche de blanc.

Recherche aussi inutile que la première.

Ces deux mécomptes, qui, au reste, étant prévus, n'étaient que relatifs, n'abattirent point son courage. Du moment où il avait eu l'idée qu'il ne trouverait pas de toile, et où cependant il avait pris l'engagement de faire le portrait, c'est qu'il avait quelque ressource cachée au fond de son bissac, comme le renard de la fable.

M. Gustave se rendit chez le chef de la musique de la garde nationale, et se mit à chercher parmi les instruments de rebuts.

Il trouva une grosse caisse crevée d'un côté.

C'était justement ce qu'il cherchait.

Il acheta la peau d'âne intacte, et la cloua sur un châssis de la même dimension que la caisse, en la tendant du mieux qu'il put.

Puis il attendit son amateur.

L'amateur vint à jour fixe.

Gustave s'était procuré ce qu'il avait trouvé de mieux en couleurs de peintres d'enseignes.

L'amateur fut d'abord un peu étonné de voir que sa ressemblance allait se refléter sur une peau d'âne; mais M. Gustave lui dit, avec un imperturbable aplomb, que ses connaissances en chimie lui avaient démontré qu'à cause de l'air salin, la peau d'âne, aux Antilles, était de beaucoup préférable à la toile.

L'amateur se rendit à ce raisonnement.

M. Gustave aborda hardiment l'huile, se gardant bien de dire à son modèle que c'était la première fois qu'il l'abordait.

Seulement, l'exécution était plus bruyante que sur la toile. Chaque coup de pinceau résonnait comme un coup de baguette, et produisait sa symphonie.

Le peintre mit huit jours à achever son portrait; mais aussi ce portrait était un chef-d'œuvre.

L'amateur, au comble de la joie, rentra chez lui, et inaugura le portrait dans sa famille.

Mais il ne souffla pas le mot de la matière sur laquelle était peint le portrait.

Il eût craint, en disant qu'il était sur peau d'âne, de perdre de sa considération dans l'esprit de sa femme et de ses enfants.

Seulement, sans que personne s'en doutât, pas même le peintre, une grande catastrophe menaçait le malheureux portrait.

La saison d'hiver, c'est-à-dire l'époque des pluies, arrivait.

A la chaleur sèche qui roidit toute chose, succédait la chaleur humide qui détend et qui amollit.

Le portrait, si parfait qu'il paraissait vivant, sembla voir venir cette époque avec une grande répugnance.

Son visage, si souriant d'habitude, semblait s'attrister et vieillir; il se ridait, non-seulement horizontalement, ce qui eût été un effet connu du temps sur les choses humaines, mais encore il se ridait verticalement, ce qui était un effet complétement inconnu jusqu'alors.

La famille s'effraya de voir un portrait qui vivait comme un éphémère, tandis que l'original vivait de la vie des autres hommes.

Elle envoya chercher le peintre.

Le peintre s'approcha du tableau, plein de confiance, et comme son visage restait calme, le visage de la famille se rasséréna.

— Tiens, dit-il, par bonheur, je ne l'ai pas verni.

Puis, du ton d'un médecin qui ranime des parents affligés :

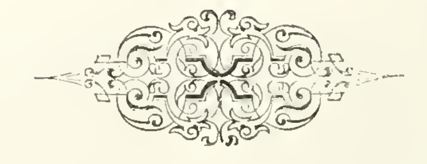
— Ce n'est rien, dit-il, dans trois jours, revenez le voir à la maison, et il n'y paraîtra plus.

M. Gustave avait deviné du premier coup que l'humidité avait fait détendre la peau d'âne, et que le portrait était tout simplement atteint d'un ramollissement.

Cette maladie, ordinairement mortelle pour l'homme, soit qu'elle attaque le cerveau, soit qu'elle attaque la moelle, ne l'est pas pour les portraits.

M. Gustave mit le portrait pendant trois jours dans une chambre chauffée à trente degrés, et au bout de trois jours, comme il l'avait dit, il n'y paraissait plus.

La famille fut enchantée, toutes ses craintes superstitieuses disparurent, seulement elle fut prévenue que le portrait était d'une constitution hydrophobe, et avait cet avantage sur les autres peintures qu'il pouvait servir à la fois de portrait et de thermomètre.



XIX

Le démon des planches. — M. Gustave s'embarque sur l'*Ursin*. — Une manière de faire changer le temps. — Un fameux cuisinier. — Satisfaction du capitaine. — Désappointement. — Le capitaine suspend les ustensiles de cuisine. — Ce que disent en se choquant les bassines et les tourtières.

M. Gustave avait tout simplement retrouvé la source du Pactole.

Mais que voulez-vous, ces misérables artistes! et c'est là sur les autres hommes leur infériorité dans le présent et leur supériorité dans l'avenir. — C'est qu'au lieu que leur pensée soit esclave de leur intérêt, c'est, au contraire, leur intérêt qui est constamment esclave de leur pensée.

Or, M. Gustave était, comme on le sait, possédé d'un démon, que l'or, ce grand exorciste, ne pouvait chasser de chez lui.

Le démon des planches.

Oh! c'est un démon terrible, qui vous tient, éveillé comme endormi, qui, à l'aide d'une baguette, transforme les salons en théâtre, les candélabres en quinquets, les cheminées en trous à souffleur, qui vous chuchote à une oreille le *Cid*, — à l'autre *Figaro*, qui vous poursuit éternellement par un bruit lointain d'applaudissements et de bravos, et qui vous fait, comme à Ninon, dire au milieu des splendeurs : « Oh! le bon temps que celui où j'étais si malheureux! »

Eh bien! M. Gustave, tout en blaireautant ses miniatures, qui lui rapportaient trente mille francs par an, pensait en soupirant à l'époque où on lui promettait cinquante francs par mois chez Zozo du Nord, et où on les lui donnait chez Seveste.

Quand on est dans une situation d'esprit pareille, l'avenir bon ou mauvais dépend de la moindre circonstance.

Gustave fit connaissance avec un jeune homme de Rouen, qui l'avait vu jouer à un précédent voyage.

— Tiens, lui dit-il, vous faites donc de la miniature, à présent?

— Comme vous voyez.

— Pourquoi donc ne jouez-vous plus la comédie?

— Il n'y a plus de théâtre.

— Quel malheur, vous qui aviez tant de talent!

M. Gustave eût dû voir passer la queue du serpent; — il ne la vit pas, ou ne voulut pas la voir.

— Que voulez-vous! répondit-il, — l'homme propose, Dieu dispose.

— Eh bien! moi, si vous voulez...

Le serpent faisait tout doucement son chemin.

— Si vous voulez, moi, je connais Valter.

— Qu'est-ce que cela, Valter?

— C'est le directeur du théâtre de Rouen.

— Non.

— Comment, non?

— Je ne veux plus jouer en province.

— Bon! Rouen est sur la route du Havre à Paris; en allant à Paris, vous vous arrêtez à Rouen; ce n'est pas un engagement, c'est une simple halte.

Oh! tentateur! tout autre qu'un fils d'Adam l'eût vu venir.

Mais, hélas! nous sommes tous fils d'Adam.

— Eh bien! oui, certainement, répondit Gustave déjà à moitié vaincu, c'est tentant, mais voulez-vous que je me présente à lui sans recommandation ou avec une simple lettre?

— Oh! j'ai quelque chose de mieux à vous proposer : je pars demain.

— Vous partez demain, vous êtes bien heureux.

— Bien heureux! C'est un bonheur que vous pourriez vous donner.

— Oh! moi...

— Écoutez, je pars demain; partez dans quinze jours, vous trouverez votre engagement prêt à signer, quand vous arriverez à Rouen.

— Vraiment!

— Parole d'honneur!

— Je vous demande jusqu'à ce soir pour réfléchir.

— Soit, pardieu! je ne veux pas vous faire violence, moi.

Le démon lâchait de la ligne au poisson qu'il avait pris.

Et le Rouennais prit son chapeau et sortit en disant :

— A ce soir.

Mais il n'avait pas fait quatre pas dehors que M. Gustave rouvrait la porte.

— Oh! dit-il, ce n'est pas la peine d'attendre à ce soir.

— Vous refusez! demanda le tentateur avec un sourire satanique, qui eût dû trahir Méphistophélès, si Méphistophélès n'avait pas été si sûr de sa proie.

— Non, j'accepte.

— Allons donc, fit le Rouennais.

Et il disparut à l'angle de la rue.

Le pacte était signé,

Le Rouennais ne reparut plus; il tenait l'âme de M. Gustave, et avait peur de la lâcher.

Quinze jours après, jour pour jour, il s'embarquait sur l'*Ursin*, capitaine ***.

Le passage était de quatre cents francs, nourriture comprise.

Mais, sans doute, le capitaine *** s'était arrangé avec la mer pour faire, pendant toute la route, des économies sur la nourriture de ses passagers.

A peine hors de la rade, le temps fut exécrable.

Au reste, le capitaine avait un tic.

Quand le temps devenait par trop mauvais :

— Il va donc falloir que j'éreinte un mousse, disait-il.

C'était, selon lui, la manière de faire changer le temps.

— Mousse! disait-il.

Le mousse, qui connaissait la superstition du capitaine, hasardait à grand'peine le bout de son nez.

— Mousse! répétait-il avec trois dièzes à la clef.

Le mousse apparaissait.

— Mousse, un verre de rhum!

Le mousse allait chercher, au galop, l'objet demandé, et revenait au petit pas.

— Voilà, capitaine, disait-il avec une défiance visible.

— Donne donc, animal!

Le mousse donnait et fuyait.

Mais jamais assez vite pour échapper au pied du capitaine.

Si le capitaine avait fait mouche :

— Vous allez voir, disait-il, le vent va tourner.

L'expérience se renouvelait si souvent, qu'il était rare que le vent ne tournât point une ou deux fois sur dix.

Cela suffisait pour maintenir le capitaine dans sa croyance.

Puis, à ce tic, il joignait une manie qui le complétait.

Il y avait un cuisinier à bord.

Ce cuisinier avait cruellement trompé le capitaine ***.

Au moment de son départ pour les Antilles, il avait chargé son second de lui trouver un cuisinier.

Le second avait cherché, s'était informé et avait fini par découvrir un homme qui se donnait comme un chef de premier ordre.

On était cuisinier, disait-il, de père en fils, dans sa famille.

Il avait travaillé chez Brillat-Savarin; son père avait servi chez Cambacérès; son grand-père avait servi chez Grimod de la Reynière, et son bisaïeul chez le maréchal de Richelieu.

Ce prospectus commença par effrayer le capitaine ***, et ce ne fut qu'avec hésitation qu'il lui demanda le chiffre des gages qu'il désirait avoir.

Mais celui-ci lui répondit que le désir qu'il avait de voyager et d'étudier la cuisine des différents pays le ferait passer par-dessus la médiocrité des appointements.

Le prix fut arrêté à cinq cents livres par an.

Seulement, le cuisinier avait prévenu le capitaine *** que probablement serait-il malade les deux ou trois premiers jours après l'embarquement; mais, ce tribut à la faiblesse humaine une fois payé, tout irait à merveille.

Le capitaine avait passé par-dessus les cinq cents livres, il avait adhéré aux trois jours; mais, moyennant ces cinq cents livres et ces trois jours passés, il exigeait de lui les plats les plus fins et surtout les pâtisseries les plus exquises.

Le cuisinier parut enchanté; mais il fit observer que, si le capitaine désirait tous ces raffinements de gourmandise, il lui fallait, surtout dans la partie des tourtières, des terrines et des fours de campagne, un supplément notable de batterie de cuisine.

Le capitaine trouva la demande trop juste, et autorisa le cook à acheter des fours, des terrines et des tourtières jusqu'à concurrence de cinquante écus.

Le lendemain, le cuisinier était revenu au bâtiment, couvert d'une véritable cuirasse d'ustensiles à pâtisserie.

Le capitaine *** contempla avec admiration tous ces objets, dont il ne savait pas même les noms, et comme c'était plus pour lui encore que pour ses passagers qu'il désirait un ordinaire confortable, il se passa d'avance la langue sur les lèvres, à l'idée des plats inconnus qu'il allait déguster.



Mais, jamais assez vite pour échapper au pied du capitaine. — PAGE 80.

On partit.

Un des moyens de séduction du capitaine, à l'endroit de ses passagers, avait été surtout une table comme on n'en trouverait pas une sur toute la terre ferme.

Il avait en même temps prévenu ses passagers qu'ils eussent à prendre patience les deux ou trois jours qui suivraient le départ, ce voyage étant le premier que l'illustre chef faisait dans un navire, et tous les hommes, même les rois de la cuisine, étant égaux devant le mal de mer.

Les passagers comprirent d'autant mieux la chose, que la plupart pouvaient lui dire comme Didon à Énée :

Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur

Les trois premiers jours s'écoulèrent donc sans que le capitaine lui-même se plaignît, et sans que personne songeât à se plaindre.

Mais, vers la fin du troisième jour, le capitaine ayant fait prévenir le cuisinier que, le lendemain

étant le jour anniversaire de sa naissance, il désirait donner un grand dîner à bord, force fut au chef de sortir de sa cabine, et de donner signe d'existence.

Le signe d'existence qu'il donna faillit être le signal de mort du capitaine et de ses passagers.

Chaque plat que l'on servait, depuis le potage jusqu'aux tartes et aux soufflés, semblait être une gageure.

Il avait tout gâté, hors les pommes; encore celles qu'il avait fait cuire et mises à une sauce quelconque n'étaient-elles pas mangeables.

Aussi, entre le café et les liqueurs, le capitaine envoya-t-il chercher le malheureux cuisinier pour en faire un exemple aux yeux mêmes des passagers.

Le pauvre cook n'oubliait point que, sur son bâtiment, un capitaine a droit de vie et de mort.

Il se jeta aux pieds du maître, et avoua humblement que, se trouvant à l'âge de trente-cinq ans sans ressources et sans état, il avait résolu d'adopter celui de cuisinier.

Mais que, sachant qu'à tout métier il faut un apprentissage, il avait eu l'idée de faire le sien sur un bâtiment dont le capitaine était renommé pour sa douceur.

Que la preuve du grand désir qu'il avait d'apprendre était la grande dépense qu'il avait fait faire au capitaine en batterie de cuisine.

Que cette batterie de cuisine, avec l'aide de Dieu, il l'utiliserait un jour, et d'une façon digne d'elle et de l'honorable capitaine au service duquel il avait l'honneur d'être entré.

Tous ces raisonnements étaient plus touchants que spécieux.

Aussi le cuisinier reçut-il cinquante coups de garcette et fut-il mis aux fers.

Après quoi le maître timonier, qui savait un peu de cuisine, fut chargé de lui apprendre à faire rôtir un gigot de mouton et à faire durcir des œufs.

On conçoit donc que, dans les jours de tempête ou sous l'influence de l'électricité répandue dans l'atmosphère, l'irritabilité nerveuse du capitaine s'augmentait encore; les souvenirs des mauvais dîners qu'il avait fait faire à ses passagers, de cette batterie de cuisine, pour laquelle il avait inutilement sacrifié cinquante écus de bon argent, se représentaient à son esprit et le sollicitaient à des idées de vengeance.

D'abord, ces idées, dont l'application s'exerçait sur les mousses, avaient un but d'utilité générale, puisqu'elles devaient faire changer le vent.

Mais ensuite elles tournaient avec un égoïsme, hélas! trop naturel chez l'homme, à la satisfaction de la vengeance personnelle.

Quand le mauvais temps était simplement un grain passager, un nuage que le même vent qui l'a amené dissipe et éparpille, le capitaine ***, satisfait de voir le ciel s'éclairer et le vent changer, s'en tenait à son ou ses coups de pied au derrière.

Mais quand le grain persistait et tournait à la tempête, c'était autre chose : tous les griefs, griefs bien légitimes, on en conviendra, que le capitaine *** avait contre son cuisinier, lui revenaient à l'esprit.

Alors, comme le lion qui se bat les flancs avec sa queue pour augmenter sa colère, il s'excitait lui-même.

— Mousse! criait-il.

Le mousse, qui reconnaissait à l'intonation de la voix que ce n'était plus lui que l'orage menaçait, et que la foudre passait au-dessus de sa tête pour aller frapper des sommets plus élevés, le mousse accourait sans défiance et presque joyeux.

— Me voilà, capitaine. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Mon manteau de caoutchouc, petit drôle!

Le mousse disparaissait pour reparaître presque immédiatement, et l'objet demandé à la main.

— Voilà, capitaine.

Le capitaine grommelait un *bon!* puis renvoyait le mousse.

Le mousse, qui craignait toujours quelque réminiscence du capitaine, se retirait, marchant à reculons comme on fait devant les majestés, tenant les deux mains croisées derrière le dos et même plus bas.

Cinq minutes après, le capitaine criait :

— Mousse!

— Capitaine?

— Mon chapeau de toile cirée.

Le mousse apportait un chapeau ayant la forme des chapeaux des forts de la halle, c'est-à-dire retombant arrondi jusqu'au milieu du dos, afin que l'eau glissât dessus comme sur la carapace d'une tortue.

Le capitaine se coiffait du chapeau de toile cirée, ce qui lui donnait un air formidable.

Le mousse se retirait.

A peine avait-il disparu, que le capitaine criait :

— Mousse!

Le mousse reparaissait.

— Capitaine?

— Mes grandes bottes.

Le mousse apportait des bottes qui semblaient les bottes de sept lieues de l'Ogre.

Le capitaine passait ses bottes tout en jetant un regard torve sur la cheminée fumante de la cuisine et en murmurant :

— C'est comme ce gredin de cook, est-ce qu'une lame ne lui enlèvera pas un jour ou l'autre sa baraque et ne l'enlèvera pas avec elle?

Les bottes passées, il se redressait grandi de trois pouces.

— Mousse!

— Capitaine?

— Viens ici.

— Me voilà, capitaine.

— Va dire au cuisinier de ma part que c'est un misérable.

— Oui, capitaine.

Le mousse partait pour accomplir sa commission, l'accomplissait ou ne l'accomplissait pas.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit que c'était bien.

— Que c'était bien! que c'était bien! Bien pour lui, mais à coup sûr pas bien pour moi. — Mousse!

— Capitaine?

— Va dire au cuisinier de ma part que c'est une canaille.

— Oui, capitaine.

Le même jeu se reproduisait.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit que c'était bon, capitaine.

— Bon! le drôle, ce n'est pas son dîner d'hier qui était bon, dans tous les cas. — Mousse!

— Capitaine?

— Va lui dire de ma part, entends-tu, de ma part, que c'est un failli chien.

— Oui, capitaine, répondait le mousse avec la même impassibilité.

— Eh bien?

— Il a dit que c'était à merveille, capitaine.

— A merveille, l'empoisonneur! Ah! il a dit que c'était à merveille! — Mousse!

— Capitaine?

— Va me chercher un marteau, des clous, de la ficelle et toute la batterie de cuisine de ce drôle.

Cinq minutes après, le mousse revenait avec les objets demandés.

— Voilà, capitaine! Faut-il vous aider?

— Donne-moi les clous et le marteau, et passe-moi deux œillets de ficelle à tous ces ustensiles-là. Cinquante écus de cuivrerie, morbleu! Quand j'y pense! cinquante écus! plus que je ne gagne sur six passagers!

Et il prenait les clous dans sa bouche, son marteau de la main droite, le bastingage du bâtiment de la main gauche, et, au risque d'être enlevé par une lame comme les cages à poulets, qui depuis longtemps déjà flottaient vers le cap de Bonne-Espérance, il gagnait la cantine, plantait ses clous dans les parois extérieures, faisait signe au mousse de lui apporter les bassines, les moules, les tourtières, les pendait par les œillets de ficelle aux clous qu'il avait enfoncés, et jouissait du bacchanal horrible que faisaient, en se choquant à chaque roulis, à chaque tangage, à chaque coup de vent, ces grotesques harpes éoliennes dont chaque glapissement, au dire du capitaine, criait au malheureux cook :

— Tu ne sais pas faire la cuisine! Tu ne sais pas faire la cuisine! Tu ne sais pas faire la cuisine!





Frédérick Lemaître.

XX

M. Gustave au théâtre de Rouen. — La statue de Corneille. — Succès de Gustave. — Visite du père. — Ses adieux — Un bon conseil de madame Dorval. — La statue mise en loterie. — Départ pour Paris.

Tout en roulant et en tangageant, après deux mois de traversée, on arriva au Havre.

M. Gustave avait trouvé moyen de se faire l'ami du capitaine. M. Gustave était fort câlin quand il avait le mal de mer; dans ses moments de calme, il faisait le portrait du capitaine; ce loup des deux océans adorait sa mère, et l'idée que, grâce à M. Gustave, il pourrait lui envoyer son portrait, faisait qu'il dérogeait à toutes les habitudes du bord.

Tout passager couché était de fait à la diète.

M. Gustave seul avait le droit de manger dans son lit.

Malgré tous les petits priviléges dont il jouis-



Madame Dorval.

sait à bord, deux mois de traversée sont fort longs.

Aussi, tout joyeux d'être arrivé, quoique en quarantaine encore, M. Gustave commença-t-il par donner tous ses arcs, toutes ses flèches, tous ses casse-têtes, tout son arsenal caraïbe, enfin, aux artistes du théâtre du Havre.

Puis, une fois pied à terre, un grand banquet, dont firent les frais les doublons de la Guadeloupe et de la Martinique, célébra le retour de l'artiste dans la mère patrie.

Le lendemain, M. Gustave partit pour Rouen.

Le Rouennais lui avait tenu parole.

Il était engagé d'avance pour deux mille francs par an. Il devait jouer tous les rôles qu'il plairait à l'administration de lui distribuer, et se fournir tous les costumes.

Cette dernière clause était bien indifférente à M. Gustave, il s'était fait là-bas une magnifique garde-robe, et il rapportait dans le fond de sa malle quinze ou dix-huit cents francs, c'est-à-dire une fortune pour un artiste dont le dernier

truc a été de pêcher des grenouilles, et la dernière ressource de mendier un morceau de pain à la porte d'une pauvre chaumière.

L'éléphant Kiuni venait d'arriver à Rouen.

On annonça les débuts de mademoiselle Kiuni et de M. Gustave dans une pièce intitulée : l'*Éléphant du roi de Siam*.

Tous deux eurent un grand succès.

Puis M. Gustave créa tous les grands rôles du drame moderne; le duc de Guise de *Henri III*, Charles-Quint d'*Hernani*, Raphaël Bazas de *Clotilde*, Buridan de la *Tour de Nesle* (1).

Au milieu de tout cela, M. Gustave, *que le travail fait travailler*, et qui est paresseux comme un Napolitain, quand les répétitions ne lui donnent pas la fièvre; au milieu de tout cela, M. Gustave, pour avoir, comme on dit dans la bonne société, une autre corde à son arc, mais, comme on dit dans la haute et la basse banque, pour avoir un truc de plus, M. Gustave apprit à faire de la gravure à l'eau-forte avec Brevière, le grand artiste qui a illustré *Paul et Virginie*, le *Napoléon*, et qui vient de graver, dans l'histoire des peintres, la planche des *Sabines* de David.

Alors M. Gustave, dans ses moments perdus, se mit à illustrer la *Revue de Caen*.

Un jour, Valter vint le trouver.

Valter était le directeur, un pauvre et brave garçon que j'ai beaucoup connu et qui m'a récité les premiers vers tragiques que j'ai faits.

J'ai oublié de dire dans mes *Mémoires* à quelle occasion. Je dis dans mes *Mémoires*, attendu que je m'aperçois que je ne fais pas mes *Mémoires*, mais ceux de M. Gustave.

Que voulez-vous? j'avais compté sur deux ou trois chapitres, et me voilà tantôt à la fin d'un volume.

Mais M. Gustave a eu tant d'aventures et possède une façon si entraînante de les raconter, que je l'ai suivi de Paris à Lille, de Lille à Caen, de Caen à Belleville, de Belleville au Havre, du Havre à la Guadeloupe, de la Guadeloupe à la Martinique, de la Martinique à la Trinidad. Je l'eusse suivi au Chili, dans l'Océanie; j'eusse fait le tour du monde avec lui.

... Pedir, de nuestras faltas,
Perdon; y humilde el autor
Osle pide a vuestras plantas.

Comme disent les Espagnols.

C'est-à-dire : Pardonnez les fautes de l'auteur, qui vous demande humblement pardon.

Valter entra donc dans la chambre de son pensionnaire, au moment où celui-ci étendait une couche de vernis sur une planche de cuivre.

— Ah! ce n'est pas tout cela, dit-il.

M. Gustave leva la tête.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher directeur? demanda-t-il.

— Il y a que c'est dans un mois l'anniversaire de la naissance de Pierre Corneille.

— Bon; et vous voulez que je dise des vers?

— Ah! bien oui!

— Que voulez-vous donc?

— D'habitude, on couronne un buste.

— Après?

— Il faut que cette année le théâtre de Rouen se signale.

— En faisant quoi?

— En couronnant une statue.

— Ah! oui; et cette statue, n'est-ce pas, il faut que ce soit moi...

— Il faut que ce soit vous qui la fassiez.

— Je ne demande pas mieux.

— Une statue colossale.

— Je ne puis pas la faire de plus de six pieds et demi de haut.

— Pourquoi cela?

— Dame! parce que ma chambre n'en a que sept.

— Ah! je comprends, c'est une raison; eh bien, *faisons-la* de six pieds et demi.

— Soit, *nous la ferons* de six pieds et demi.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre, attendu qu'on n'avait qu'un mois devant soi, — le même jour on monta le premier tombereau de terre glaise.

M. Gustave demeurait au sixième.

Au vingtième tombereau la maison craqua.

— Diable! dit Valter, il faut faire attention.

— On tâchera de s'en tirer avec vingt tombereaux, dit M. Gustave.

Et il se mit à la besogne.

Vingt tombereaux suffirent, et la statue se trouva faite et moulée en plâtre pour le jour de l'anniversaire.

L'exécution n'avait pas été facile.

Pour travailler aux pieds, M. Gustave avait été obligé, comme pour faire la barbe au père Verteuil, de se mettre à plat ventre.

Le soir de la représentation anniversaire, la statue fut inaugurée au théâtre, au milieu des applaudissements d'une salle comble.

(1) Le rôle que M. Gustave a créé à Rouen me prouve que je me suis embrouillé dans ma chronologie, et que c'est en 1833 seulement que je reçus la visite de M. Gustave.

Ce soir-là, le nom de Gustave fut dans toutes les bouches.

Le lendemain, la statue était transportée à l'Hôtel de Ville, et tout Rouen défilait devant elle.

Tous les journaux rendirent compte de la solennité et exaltèrent M. Gustave.

Le jeune homme fit une collection de tous les journaux qui parlaient de lui, et l'envoya au père Jean.

Trois jours après, Gustave encore endormi entendait frapper à six heures du matin à sa porte, s'éveillait, et, en s'éveillant, en sautant en bas de son lit, en courant à la porte, s'écriait :

— C'est papa !

Il ouvrit la porte.

C'était en effet le Père.

Le Père ne rit point; vous savez qu'il avait désappris de rire.

Mais il pleura.

Il y a des scènes qu'on n'essaye pas même de raconter.

Chaque homme, même le plus méchant, a dans son cœur quelque souvenir d'une scène pareille. Qu'il s'y reporte, son souvenir lui en dira bien plus que notre plume.

Le Père resta trois jours, et vit son fils jouer trois rôles différents.

Il ne lui fallut pas moins que les applaudissements de toute une salle, trois fois répétés, pour qu'il pardonnât au jeune homme de faire des Corneille au théâtre de Rouen, au lieu de tailler des chapiteaux à l'église de la Madeleine.

La nuit qui précéda le départ du Père, Gustave s'était couché le premier, le Père avait allumé sa pipe, et était resté au coin du feu, pensif, et les yeux perdus dans les nuages de fumée dont il s'enveloppait avec délices.

Tout à coup il se leva, vint s'asseoir près du lit de son fils, et lui tendant la main :

— Ecoute, Etienne, lui dit-il. On comprend que, pour le père Jean, Étienne était resté Étienne, et ne pouvait devenir Gustave. — Ecoute, Etienne, lui dit-il, je pars demain, peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais.

— Comment cela? et pourquoi cela? dit le jeune homme tout étonné.

— Eh! mon Dieu! qui sait?

Étienne resta muet, le Père siffla deux ou trois mesures de la *Marseillaise*.

— Enfin, dit-il, peu importe.

— Comment, peu importe! s'écria Étienne.

— Oui, peu importe que les vieux s'en aillent, pourvu que les jeunes restent.

— Mais, père, pourquoi es-tu donc ainsi?

— J'ai une idée; c'est que demain je te dirai adieu pour tout de bon.

— Alors, papa, il ne faut pas t'en aller.

— Et la douane, donc?

— Oh! père, s'il n'y avait que cela, on a gagné de l'argent là-bas à faire des portraits.

— Silence!

— Je me tais, père.

— Si tu entendais dire un matin : Le père Jean est mort.

— Ah çà! mais qu'est-ce que c'est donc que cette idée-là?

— Quand je te dis silence.

— J'obéis.

— Si tu entendais dire un matin : Le père Jean est mort, tu partirais tout de suite pour Caen; en entrant, tu irais droit à l'armoire de noyer, et dans le tiroir où était ma queue tu trouverais douze cents francs dans mon bonnet de police.

— Oh! que vous êtes bête, papa, de me dire de pareilles choses! s'écria Étienne en sanglotant.

Le Père sourit avec mélancolie.

— Puis, continua-t-il, tu ferais venir à Paris tous les meubles qui viennent de ta mère; il est bon, vois-tu, de conserver ces souvenirs de famille.

Étienne continuait de pleurer.

— Tu me le promets, dit le Père.

— Je vous le promets, papa.

— Eh bien, voilà tout ce que j'avais à te dire. Bonsoir; je vais me coucher maintenant.

Et le Père alla à son lit, sans dire un mot de plus, se déshabilla et se coucha.

Dix minutes après, il était endormi.

Il n'en fut pas de même de Gustave, il dormit mal cette nuit-là. Le lendemain, selon son habitude, à cinq heures du matin, le Père était sur pied.

La diligence partait à sept heures.

Gustave, tout naturellement, accompagna son père.

Celui-ci ne paraissait pas plus triste que de coutume, mais il semblait plus triste à Gustave, parce qu'il était plus affectueux.

Avant que de monter dans la diligence, il l'embrassa à plusieurs reprises.

Puis, au moment où la diligence partait, il passa par la portière sa tête blanche, et envoya un dernier baiser de la main à son fils.



Mademoiselle Georges.

A l'angle de la rue, la voiture disparut.

Nous avons dit un dernier baiser.

Ce fut en effet le dernier.

Gustave rentra chez lui le cœur brisé.

Frédérik-Lemaître venait d'arriver à Rouen, pour y donner des représentations.

Frédérik était dans toute la force de son talent.

Il venait jouer à Rouen *Richard d'Arlington*, la *Tour de Nesle*, le *Joueur*.

M. Gustave passait naturellement des premiers rôles aux seconds et même aux troisièmes.

Dans le prologue de *Richard*, il joua le médecin.

Dans la *Tour de Nesle*, le truand qui ouvre la scène en criant : « Ohé! maître Orsini, tavernier du diable! »

Enfin, dans le *Joueur*, il jouait l'ami du joueur.

Puis vint Potier, avec lequel il joua les *Frères féroces*.

Arnal, avec lequel il joua le garçon des *Cabinets particuliers*.

Enfin Dorval, avec laquelle il joua la scène de l'archevêque de l'*Incendiaire*, le mari d'*Antony*, etc., etc.

Un soir qu'il était venu dans la loge de la grande actrice pour lui faire des compliments :

— Gustave, lui dit-elle après l'avoir regardé pendant quelque temps avec ses beaux yeux doux et clairs.

— Madame? dit Gustave.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil?

— Je crois bien.

— Le suivrez-vous?

— Je tâcherai.

— Croyez-moi, allez à Paris.

— Je ne demande pas mieux.

— En province, on est classé dans un emploi; une fois classé dans cet emploi-là, on n'en sort plus.

— Je m'en aperçois bien.

— Vous jouez les pères nobles.

— Ce n'est pas ma vocation, croyez-le bien.

— Votre emploi, ce sont les grands premiers rôles.

— C'est mon avis aussi, mais...

— Oui, mais il faut connaître quelqu'un, voulez-vous dire?

— Oui.

— Et vous ne connaissez personne.

— Je connais mademoiselle Duchesnois.

— Eh bien?

— Elle m'a envoyé à Soumet.

— Et Soumet?

— Il m'a envoyé à Seveste.

— Et Seveste?

— M'a classé dans les basses-tailles et dans les pères nobles.

— Vous ne connaissez pas Dumas?

— Non.

— C'est votre homme.

— Mais puisque je ne le connais pas.

— Je le connais, moi.

— Ah!

— Et je vais vous donner un mot pour lui.

— Mais je suis engagé pour six mois encore.

— Bon! vous arrangerez cela avec Valter.

— Et s'il ne veut pas?

— N'avez-vous jamais joué le déserteur?

Gustave se mit à rire.

— C'est un de mes meilleurs rôles, dit-il.

— Eh bien! voilà tout... Venez prendre votre lettre chez moi demain.

Le lendemain, M. Gustave alla prendre sa lettre.

Le surlendemain, il partait pour Paris, après avoir mis sa statue de Corneille en loterie.

La statue fut gagnée par un tailleur, qui la plaça devant sa porte, et qui prit pour enseigne :

AU GRAND CORNEILLE.

Elle resta dix ans à la porte du tailleur, et finit par perdre sa forme sous la pluie, le vent et la neige.

Le jour même de son arrivée à Paris, M. Gustave se présentait chez moi.

On a vu son entrée, on a entendu le récit qu'il me fit.

Ce récit m'avait fait une certaine impression, on le voit, puisque, au bout de vingt ans, je le remets sous les yeux du lecteur.

Je regardai ce beau garçon de vingt-cinq ans, qui avait déjà mené une si rude vie.

— Eh bien! après? lui dis-je.

— Eh bien! vous allez me faire entrer quelque part, voilà tout.

— Où préférez-vous entrer?

— Dame! à la Porte-Saint-Martin.

— Eh bien! nous ferons tout notre possible. Revenez me voir après-demain, — j'aurai parlé à Harel.



Paris. — Imp. Simon Raçon & Cie, rue d'Erfurth, 1.

XXI

Mauvaise humeur d'Harel. — Gustave va voir M. Merle. — M. d'Epigny. — Les *Malcontents*. — Une Lithographie. — Mademoiselle Georges.

Le lendemain, j'étais chez Harel, comme je l'avais promis au protégé de Dorval.

Je m'arrêtai un instant, avant d'entrer au n° 12, devant le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

L'affiche portait ces mots en tête du spectacle :

Dernière représentation de la *Tour de Nesle*.

En effet, la *Tour de Nesle* n'a guère été jouée que six cents fois depuis.

Bocage quittait le rôle et même la Porte-Saint-Martin.

Je trouvai Harel d'une humeur exécrable.

Il me repoussa avec perte, dès les premiers mots que je lui dis de M. Gustave.

J'avais bien mon recours auprès de Georges; mais quand Harel était de mauvaise humeur, c'est que Georges était de mauvaise humeur.

J'étais assez familier dans la maison pour savoir cela.

Je battis en retraite au premier coup de boutoir qu'il me donna.

Le lendemain je revis M. Gustave.

— Le vent est à Hugo, lui dis-je, il n'y a rien à faire pour moi en ce moment à la Porte-Saint-Martin.

Il paraît que Hugo fait un drame.

— Donnez-moi un mot pour Hugo.

— Je ne puis pas, nous sommes en brouille.

Vous rappelez-vous, cher ami, de l'autre côté de la mer, que nous ayons jamais été en brouille?

Il est vrai que notre brouille n'a pas duré longtemps.

Connaissez-vous M. d'Épagny? On joue une pièce de lui demain ou après-demain.

— Oui, les *Malcontents*. Il paraît qu'il y a dans la pièce un magnifique décor de Séchan.

— Je vous demandais si vous connaissiez M. d'Epagny?

— Comme nous nous connaissons tous, pas assez pour vous recommander à lui; mais attendez, connaissez-vous Merle, le mari de Dorval?

— Oui, sa femme m'a donné une lettre pour lui.

— Allez voir Merle, alors.

— Je vais aller voir Merle.

Et M. Gustave alla voir Merle.

— Connaissez-vous M. d'Épagny? demanda-t-il à Merle.

— Tiens, pardieu! c'est un ami.

— Alors donnez-moi une lettre pour lui.

— Volontiers.

Et Merle se mit à son bureau, et, de sa jolie petite écriture fine et propre, donna à M. Gustave une lettre pour son ami d'Epagny.

Il était deux heures de l'après-midi.

— N'y allez pas aujourd'hui, dit Merle. Il ne sera plus chez lui; il sera à quelque répétition. Allez-y demain.

— A quelle heure?

— A dix heures du matin.

Le lendemain, à dix heures précises, M. Gustave sonnait chez d'Epagny.

Une femme, entre deux âges, vint ouvrir la porte.

C'était la gouvernante de l'auteur de *Dominique le possédé*, charmante petite pièce jouée au Théâtre-Français d'une façon admirable par Monrose père.

— Monsieur d'Épagny?

— Que lui voulez-vous?

— J'ai une lettre à lui remettre.

— De quelle part?

— De la part d'un de ses amis.

La gouvernante avait bonne envie de lui demander le nom de l'ami, mais, sans doute, elle n'osa point.

Elle ouvrit la porte du cabinet de son maître.

— Tenez, dit-elle, c'est un jeune homme qui veut vous donner une lettre de la part d'un de vos amis.

— Où est-il? dit d'Épagny en levant le nez.

— Le voilà, monsieur, dit Gustave en s'avançant et souriant le plus agréablement qui lui était possible.

— Vous m'apportez une lettre de la part d'un de mes amis?

— Oui, monsieur.

— Le nom de cet ami-là?

— M. Merle.

— M. Merle n'est pas mon ami, monsieur, dit d'Épagny en roulant les yeux et en haussant la voix.

— M. Merle n'est pas votre ami? hasarda Gustave.

— Non! et la preuve, tenez, lisez l'article qu'il m'a flanqué dans sa *Quotidienne*, à propos de ma première représentation des *Malcontents*.

Et il se mit à fouiller dans ses papiers pour y chercher la *Quotidienne*, qu'il finit par découvrir enfin au bout d'un quart d'heure.

— Lisez, dit-il.

— Oh! fit Gustave,

— Hein! qu'en dites-vous?

— Je dis qu'il faut qu'il ait eu quelque motif particulier d'en vouloir à la Porte-Saint-Martin pour parler ainsi d'un si bel ouvrage.

— Vous l'avez vu?

— L'ouvrage? Voilà trois jours que j'y vais...

D'Epagny regarda en face M. Gustave.

— Tiens! dit-il, vous avez une bonne figure, vous.

— Tant mieux!

— Donnez-moi votre lettre tout de même. — Ah! vous êtes peintre?... Bon.

— Comment, bon?

— Je m'entends.

— Je ne comprends pas très-bien.

— Connaissez-vous Harel?

— Je n'ai pas cet honneur.

— Si je vous présente à lui comme comédien, il ne voudra pas de vous.

— Ah! ah!

— Tandis que, si je vous présente comme peintre, il regrettera que vous ne jouiez pas la comédie,

— Alors. voilà comme il est fait, M. Harel?

— Ah! je le connais, il a de l'esprit; mais soyez tranquille, nous en aurons plus que lui.

— Parlez pour vous.

— Attendez donc... at—ten—dez?

Et d'Épagny se mit à ruminer.

— J'ai trouvé un moyen.

— Lequel?

— Savez-vous faire de la lithographie?

— Je sais faire un peu de tout.

— En ce cas, déjeunez avec moi.

— J'ai déjeuné.

— Qu'avez-vous mangé?

— Un œuf et une côtelette.

— Eh bien, on fera deux œufs et deux côtelettes; on a de l'appétit à votre âge.

— Oui! on en a souvent de trop, et il y a des circonstances où cela gêne.

— Ah!... ah! il paraît que nous avons mangé de la vache enragée?

— Si nous avions eu de la vache, nous ne nous serions pas plaint... quand même la vache eût été enragée.

D'Épagny sonna.

— Quatre œufs, quatre côtelettes.

— Mais j'ai eu l'honneur de vous dire...

— Silence!

— Oh! pourvu que vous me fassiez entrer au théâtre de la Porte-Saint-Martin, je ferai tout ce que vous voudrez.

On apporta les quatre œufs et les quatre côtelettes.

M. Gustave se prépara à manger son œuf à la mouillette.

— Que faites-vous donc? s'écria d'Épagny.

— Moi! rien. Vous voyez, je mange mon œuf, s'écria M. Gustave tout effrayé.

— Est-ce que c'est comme cela qu'on mange les œufs?

— Excusez-moi, pardon. Je croyais..

— Donnez-moi votre œuf.

M. Gustave passa son œuf à d'Epagny.

— Tenez, voilà comme cela se prépare.

Et d'Epagny mit lui-même, par mesures égales, dans l'œuf de M. Gustave, un morceau de beurre, une pincée de sel, une pincée de poivre, tourna et retourna ce mélange avec son couteau, et rendit l'œuf brouillé à son convive.

M. Gustave mangea son œuf le plus gravement qu'il put.

Après le déjeuner, d'Epagny sonna.

— Que demande monsieur? s'informa la gouvernante tout étonnée.

— Mon habit.

— Pourquoi faire?

— Je sors.

— Monsieur sort?

— Sans doute, je sors!

— Mais monsieur n'a pas de répétition.

— J'ai affaire.

— Affaire?

— Ah! silence. Je veux sortir.

— Alors, c'est autre chose.

Et la pauvre gouvernante, tout étonnée que M. d'Epagny eût une affaire qu'elle ne connût pas, apporta l'habit, qu'elle passa tristement à son maître.

D'Epagny est un excellent homme, tout cœur et toute flamme, malgré ses soixante-cinq ou soixante-six ans, il doit bien avoir cela; mais il y a vingt ans, il n'en avait que quarante-cinq, et il était encore plus prêt à s'enflammer et à rendre service qu'aujourd'hui.

Et encore, qui sait? En vieillissant, le bon devient meilleur.

Il prit M. Gustave par-dessous le bras et l'entraîna vers le passage du Caire.

C'était là qu'on imprimait sa pièce.

Il prit une feuille et la plia.

— Voilà le format de ma brochure, dit-il.

— Bon.

— Vous avez vu ma pièce?

— Trois fois, je vous l'ai dit.

— C'est vrai?

— Parbleu, je ne mens jamais.

— Eh bien! faites moi une lithographie de mademoiselle Georges dans sa grande scène, et ne vous inquiétez pas du reste.

Le fait était que M. Gustave n'avait vu ni mademoiselle Georges ni la pièce.

Mais il alla le soir au théâtre, et de sa stalle fit un croquis de mademoiselle Georges dans sa grande scène.

Pendant trois jours, il resta le nez sur la pierre; puis le troisième jour, jugeant son chef-d'œuvre à point, il fit tirer une épreuve et la porta à d'Epagny.

— C'est cela, morbleu! c'est cela.— Thérèse! —Ah! mais vous faites très-bien la lithographie, jeune homme. — Thérèse!

— Me voilà, monsieur.

— Cousez-moi cette lithographie en tête de ma brochure.

— Oui, monsieur... — Tiens, c'est mademoiselle Georges.

— Vous voyez que je ne le lui fais pas dire.— Oui, c'est mademoiselle Georges. Crois-tu qu'elle sera contente? Thérèse.

— Je crois bien.

— Ah! tout ira comme de cire, jeune homme. Trouvez-vous ce soir, à huit heures, rue de Bondy, entrée des artistes.

— On y sera.

— Allez, maintenant.

— A ce soir, monsieur d'Épagny.

— A ce soir.

Et M. Gustave partit, le cœur plein d'espérance.

Le soir, à l'heure indiquée, il était à son poste.

Cinq minutes après, il reconnaissait d'Épagny dans l'obscurité et allait au-devant de lui.

— Eh bien?

— Eh bien, me voilà, montons.

Tous deux montèrent.

— Passez sur le théâtre; moi je vais attendre Georges à la porte de sa loge.

M. Gustave était d'une taille et d'un physique à ne pas passer inaperçu dans les coulisses d'un théâtre.

Cinq minutes après son entrée, il y avait émeute.

— Quel est celui-là?

— D'où vient-il?

— Où va-t-il?

— Que veut-il?

— Beau garçon! disaient les femmes.

— Peuh! répondaient les hommes.

Sur ces entrefaites, la toile tombait, et Georges rentrait dans sa loge.

— Mademoiselle Georges!

— Ah! c'est M. d'Epagny, dit la grande actrice avec cet accent un peu traînant qui donnait un si grand charme à une voix qui passait à travers les plus belles lèvres et les plus belles dents du monde.

— Oui, c'est moi. Tenez, je viens vous apporter cela.

— Qu'est-ce que c'est, que CELA?

— Eh bien! mais... c'est notre brochure.

— Ah! merci.

Et Georges étendit nonchalamment son beau bras pour laisser tomber la brochure sur son canapé.

— Vous ne regardez pas la lithographie?

— Ah! il y a une lithographie?

— Voyez.

— Que représente-t-elle?

— Vous, dans votre grande scène.

— Ah! ah! vraiment.

Georges ouvrit la brochure.

— Ah! que c'est joli! s'écria-t-elle.

— Vous trouvez?

— Je crois bien. Qui a fait cela?

— Un jeune peintre de mes amis.

— Où est-il?

— Dans les coulisses.

— Que fait-il dans les coulisses?

— Dame! vous comprenez, c'est la première fois qu'il a l'occasion de mettre le pied sur un théâtre, et il en profite.

— Allez me le chercher.

XXII

La ligne est amorcée. — Stratégie du protecteur de M. Gustave. — L'occasion prise aux cheveux. — Un raccord de la *Tour de Nesle*. — M. Gustave joue Buridan, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, sous son nom véritable.

Cinq minutes après, d'Épagny rentrait, conduisant par la main M. Gustave, rougissant comme une fiancée.

— Oh ! monsieur, dit Georges de sa plus charmante voix, mais venez donc, mais venez donc ! — mais c'est admirable ! mais c'est on ne peut plus ressemblant ! mais...

En ce moment, on entendit une clef tournant dans la serrure du cabinet d'Harel, qui n'était séparé de la loge de Georges que par une cloison.

— Tenez, dit Georges, voici Harel qui rentre. — Harel ! Harel !

— Quoi ? répondit Harel à travers la cloison.

— Viens ici.

— Me voilà !

Cinq secondes après, Harel entrait en se frottant les mains selon son habitude.

— Mais, viens donc voir.

Harel accourut.

Et Georges lui montra la lithographie.

— Que dis-tu de cela ?

Harel, qui attendait d'habitude que Georges émît un avis pour oser en avoir un, tira sa tabatière tout en regardant la lithographie, bourra son nez de tabac en disant :

— De cela ? hum ! hum ! c'est une lithographie.

— Oui sans doute, imbécile ; mais de cette lithographie, qu'en dis-tu ?

— Hum... hem... haum !...

— C'est-à-dire que c'est charmant.

— Charmant, répéta Harel.

— Adorable.

— Adorable, répéta Harel.

— Ravissant !

— Ravissant, répéta Harel.

M. Gustave buvait du lait à pleine tasse.

D'Épagny le regardait boire.

Quand la scène eut duré assez longtemps, d'Épagny donna un coup de coude à M. Gustave.

M. Gustave, qui savait son monde, salua et sortit.

Georges le suivit des yeux.

— Eh bien ! où va-t-il donc, votre jeune homme ? demanda-t-elle.

— Je vous ai dit qu'il ne savait pas ce que c'était qu'un théâtre ? l'idée de passer une soirée dans les coulisses le ravit, et il ne veut pas perdre une minute.

Alors, allant à la porte comme pour voir si M. Gustave s'était éloigné :

— Heim ! dit-il en s'adressant à Georges et à Harel, quel malheur que ce garçon-là ne joue pas la comédie !

— Le fait est que c'est un malheur, dit Georges.

— Un très-grand malheur, dit Harel.

— Une belle voix.

— Très-belle, dit Georges.

— Magnifique, dit Harel.

— Un beau physique de premier rôle. — Allons, adieu, Harel, adieu, mademoiselle Georges. Je vais le rejoindre dans les coulisses. Je lui ai dit de se tenir près de la lyre ; mais j'ai peur qu'il ne sache pas ce que c'est que la lyre, et qu'en vaguant çà et là il ne tombe dans quelque trappe.

— Allez.

D'Épagny sortit.

— Eh bien ? demanda M. Gustave.

— La ligne est amorcée ; soyez tranquille, à la première occasion, le poisson mordra.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. En attendant, tous les soirs, de huit heures à huit heures et demie, à l'entrée du théâtre.

— Oui.

— Vous entendez ?

— Je ne demande pas mieux ; je n'ai rien à faire.

Et tous les soirs, pendant les soixante représentations des *Malcontents*, on se trouva devant le théâtre.

A peine réunis, l'auteur et le peintre montaient et entraient dans les coulisses.

C'était toujours dans un entr'acte.

D'Épagny allait droit au trou de la toile.

S'il y avait grande chambrée :

— Bon! disait-il, allons voir Georges. Harel sera de bonne humeur.

S'il y avait des trous dans la salle :

— Rien à faire aujourd'hui, disait-il; restez si cela vous amuse, vous; moi, je m'en vais.

Et en effet, il s'en allait.

Quant à M. Gustave, personne n'y faisait plus attention; c'était un peintre.

Cependant les jours suivaient les jours. M. Gustave avait épuisé ses doublons, et avait commencé à attaquer les costumes

Le premier qu'il vendit était un habit de général. Les aiguillettes, les épaulettes, les boucles d'argent, l'habit brodé d'or, passèrent chez un marchand de la place de la Bourse, le prédécesseur, probablement, de celui où vous voyez ces belles armes et ces belles broderies turques.

Puis, peu à peu, la garde-robe défila.

Plus la garde-robe défilait, plus M. Gustave devenait pressant, plus d'Épagny disait :

— Quel malheur, qu'au lieu d'être peintre, mon peintre ne soit pas comédien!

Et quand d'Épagny était sorti :

— Mais qu'a donc d'Épagny à répéter toujours la même phrase? disait-elle à Harel.

— Quelle phrase? demandait Harel?

— Comment, quelle phrase?

— Oui, je te demande quelle phrase?

— Tu ne l'écoutes donc pas?

— Est-ce que j'écoute ce que dit d'Épagny!

— Il dit: « Quel malheur que mon peintre ne soit pas comédien! »

— Bon, c'est un tic.

— C'est possible.

Et Georges rentrait en scène, saluait M. Gustave, qu'elle trouvait sur son chemin, et répétait comme d'Épagny :

— En effet, c'est malheureux que M. Gustave ne soit pas comédien; quel beau premier rôle cela ferait!

Un jour, ou plutôt un soir, Harel s'était avisé de reprendre la *Tour de Nesle*.

Il y avait salle comble.

C'était Delaistre qui devait jouer Buridan.

D'Épagny et M. Gustave arrivèrent comme d'habitude.

On jouait *Jeanne Vaubernier* avant la grande pièce.

— Ah! c'est vous, Harel! dit d'Épagny.

— Bonsoir, répond Harel d'un ton brusque.

D'Épagny se retourne, et voit derrière lui la belle et grave figure de Georges.

— Mon jeune homme... dit-il à Georges...

— Flanquez-moi la paix, avec votre jeune homme, dit Harel. Peut-il me jouer Buridan ce soir?

— Comment cela, vous jouer Buridan?

— Oui, me jouer Buridan. Voilà M. Delaistre qui me fait dire qu'il est malade. Il ne peut pas me jouer Buridan, n'est-ce pas, votre jeune homme?

— Eh bien! si fait, il peut vous le jouer, s'écrie d'Épagny, saisissant l'occasion aux cheveux.

— Il peut me le jouer! s'écria Harel, saisissant d'Épagny au collet.

— Oui, il peut vous le jouer.

— Comment cela?

— C'est un comédien.

— Comment, c'est un comédien?

— Oui, c'est un comédien.

— Vous m'avez dit que c'était un peintre?

— Eh bien! après, c'est un comédien-peintre, ou un peintre-comédien, comme vous voudrez.

— Où est-il?

— Il est là, près de la lyre.

— Allez me le chercher.

D'Épagny s'élança à la recherche de M. Gustave.

Il le trouva derrière la coulisse du premier plan, côté cour.

— Et vite, dit-il, ça chauffe, ça flambe, ça brûle. — Venez, venez, venez.

— Où cela?

— Dans la loge de Georges, cria Harel.

On alla dans la loge de Georges.

Harel ne donna pas le temps à M. Gustave d'entrer :

— Pouvez-vous me jouer Buridan? lui cria-t-il dès qu'il l'aperçut.

— Certainement que je le puis.

— Vous savez le rôle?

— Je l'ai joué vingt fois.

— Mais, ce soir, je demande.

— Je puis le jouer dans dix minutes.

— Comme cela, sans répétition?

— Bon, je ferai un raccord, derrière la toile de fond, avec les autres. Et puis, après tout...

— Quoi, après tout

Vous aurez la complaisance de faire une annonce.

— On la fera. Montez au magasin pour essayer les costumes.

— Inutile, j'ai les miens.

— Sont-ils convenables?

— Oh! soyez tranquille, je les ai peints moi-même; c'est moins cher et c'est plus beau. Dans dix minutes, je suis ici.

— Allez, jeune homme, allez!

M. Gustave élança hors de la loge.

— Harel se retourna du côté de Georges.

— As-tu entendu, Georges, ce qu'il a dit?

— Qu'il allait jouer le rôle de Buridan.

— Et non, c'est convenu, cela.

— Qu'a-t-il dit, alors?

— Il a dit que les costumes peints étaient moins chers et plus beaux.

— Eh bien?

— Eh bien! si nous mettions sur son engagement qu'il nous peindra les costumes.

— Veux-tu te taire, pleutre? s'écria Georges en jetant un oreiller à la tête d'Harel.

— Ah! tu ne comprends rien à l'administration, toi.

— Cinq minutes après, M. Gustave était de retour avec les costumes.

En effet, son costume de Buridan, assez laid de près, comme une décoration, était magnifique vu à distance. M. Gustave l'avait peint sur calicot d'après un dessin byzantin; puis, sur une indication que je lui avais donnée, au lieu de porter l'épée suspendue à un ceinturon prenant la taille, il avait fait coudre son ceinturon à la jaquette de son pourpoint, ce qui donnait à son costume le caractère bien tranché du treizième siècle.

Le reste du costume avait été calqué, dans l'atelier de Saint-Evre, sur un seigneur de son tableau d'Inès de Portugal couronnée après sa mort.

Un quart d'heure après, un Buridan se promenait dans les coulisses, qui avait l'air d'un personnage descendu d'une tapisserie.

Georges jeta un cri en l'apercevant.

— Ah! il est magnifique! Regarde donc, Harel, quel beau costume!

— Tu trouves?

— Comment! tu ne trouves pas, toi?

— Si fait, magnifique! superbe!

Puis, à demi-voix :

— C'est égal, ajouta-t-il, j'aimais mieux le mien. — Allons, mes enfants, *au raccord!*

On alla derrière la toile de fond, et l'on *raccorda*.

Pendant qu'on raccordait, la toile tomba sur la fin du troisième acte de la comédie.

— Et l'annonce? demanda M. Gustave.

— C'est juste, dit Harel.

Et il appela :

— Moëssard! Moëssard! Moëssard!

— Me voilà, monsieur Harel, me voilà, dit Moëssard se courbant devant Harel, autant que son gros ventre lui permettait de le faire.

— Vite, Moëssard, une annonce.

— Dans quels termes, monsieur Harel?

— Dans les termes que vous voudrez, parbleu!

— Pardon, monsieur Harel; je fais les annonces, mais ne les rédige pas. Rédigez l'annonce, monsieur Harel, et je la ferai.

— Voyons; tenez, c'est bien simple, peuh!

« M. Delaistre s'étant trouvé subitement indisposé, M. un tel, artiste arrivant de Rouen et se trouvant par hasard dans les coulisses, s'offre pour jouer le rôle de Buridan.

« Il réclame l'indulgence du public. »

— Mais, dit Moëssard, M. un tel n'est pas un nom.

— Au fait, demanda Harel, comment vous nommez-vous?

— M. Gustave.

— C'est un nom de province qui ne vaut rien à Paris. Cherchez vite un autre nom.

— Je n'ai pas besoin d'en chercher un, j'ai le mien.

— C'est vrai. Et votre nom, c'est...

— Mélingue.

— Un bon nom, bravo, un bon nom; Moëssard, vous entendez.

« M. Delaistre s'étant trouvé subitement indisposé, M. Mélingue, artiste, arrivant de Rouen, et se trouvant par hasard dans les coulisses du théâtre de la Porte-Saint-Martin s'offre pour jouer le rôle de Buridan. »

— Bien, monsieur Harel. — Frappez trois coups!

— Ajoutez, Moëssard!...

— Monsieur Harel?

— Ajoutez que les costumes sont à lui.

— Oui, monsieur Harel.

— M. Mélingue, entendez-vous bien, M. Mélingue.

— Oui, monsieur Harel.

Voilà l'histoire véridique de la vie et des aventures de M. Étienne-Marin Mélingue, l'ancien compagnon de misère de M. Hippolyte Tisserant, depuis le jour de sa naissance jusqu'au jour où il débuta dans le rôle de Buridan au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Chers lecteurs, vous qui l'avez si souvent applaudi depuis vingt ans, vous savez le reste de son histoire aussi bien que moi, je n'ai donc pas besoin de vous la raconter.







